

Jacques Lacan

L' acte psychanalytique

Séminaire

1967-1968

*Publication hors commerce. Document interne à l'Association freudienne
internationale et destiné à ses membres.*

(Table des matières, page 323

Note liminaire, page 7

Première leçon, page 9)

NOTE LIMINAIRE

Ce séminaire est contemporain dans l'élaboration de Lacan de la mise en place de la procédure de la passe. Le premier texte qui en définit les modalités est d'octobre 1967 et le vote interviendra à la fin de 1969. C'est donc d'une certaine façon le cadre dans lequel cette expérience va être amenée à se dérouler qui est ici mis en place.

De façon imprévue les événements de mai 1968 sont venus interrompre ce séminaire qui est ainsi inachevé, cas unique dans les vingt-cinq ans d'enseignement de Lacan. C'est en tant qu'enseignant de psychanalyse qu'il a estimé devoir se montrer solidaire du mouvement né chez les étudiants.

Nous publions en annexe la conférence du 19 juin qui n'est pas une leçon de ce séminaire et dans laquelle il fait savoir que les dernières leçons de celui-ci devaient être consacrées à la Verleugnung.

En deuxième annexe nous donnons le résumé, exigé par l'École Pratique des Hautes Études de tous ses enseignants et publié dans son annuaire. CD.

-7-

LEÇON I 15 NOVEMBRE 1967

J'ai choisi cette année pour sujet, l'acte psychanalytique. C'est un couple de mots étrange, qui, à vrai dire, n'est pas usité jusqu'ici. Assurément ceux qui ont suivi depuis un certain temps ce que j'énonce ici, peuvent n'être pas étonnés de ce que j'introduis sous ces deux termes.

Ce sur quoi s'est clos mon discours de l'année dernière à l'intérieur de cette logique du fantasme dont j'ai essayé d'apporter ici tous les linéaments, ceux qui m'ont entendu parler d'un certain ton et dans deux registres de ce que peut, de ce que doit vouloir dire le terme également couplé de l'acte sexuel, ceux-là peuvent se sentir en quelque sorte déjà introduits à cette dimension que représente l'acte psychanalytique. Pourtant, il me faut bien faire comme si une partie de cette assemblée n'en savait rien et introduire aujourd'hui de ce qu'il en est de cet emploi que je propose. La psychanalyse, il est entendu, au moins en principe, il est supposé, au moins par le fait que vous êtes là pour m'entendre, que la psychanalyse, ça fait quelque chose. Ça fait, ça ne suffit pas, c'est essentiel, c'est au point central, c'est la vue poétique à proprement parler de la chose, la poésie aussi, ça fait quelque chose. J'ai remarqué d'ailleurs en passant, pour m'être intéressé un peu ces derniers temps à ce champ de la poésie, qu'on s'est bien peu occupé de ce que ça fait et à qui, et plus spécialement, pourquoi pas, aux poètes. Peut-être se le demander serait-il une forme d'introduction à ce qu'il en est de l'acte dans la poésie. Mais ce n'est pas notre affaire aujourd'hui puisqu'il s'agit de la psychanalyse qui fait quelque chose, mais certainement pas au niveau, au plan, au sens de la poésie.

-9-

Si nous devons introduire, et très nécessairement au niveau de la psychanalyse, la fonction de l'acte, c'est pour autant que ce faire psychanalytique implique profondément le Sujet. Qu'à vrai dire, et grâce à cette dimension du sujet qui rénove pour nous complètement ce qui peut être énoncé du sujet comme tel et qui s'appelle l'inconscient, ce sujet, dans la psychanalyse, y est comme je l'ai déjà formulé, mis en acte.

Je rappelle que cette formule je l'ai déjà avancée à propos du transfert, disant dans un temps déjà ancien et à un niveau de formulation encore approximative, que le transfert n'était autre que la mise en acte de l'inconscient. Je le répète, ce n'est là qu'approche et ce que nous aurons cette année à avancer sur cette fonction de l'acte de la psychanalyse nous permettra d'y apporter une précision digne des pas nombreux et je l'espère, certains décisifs, que nous avons pu faire depuis.

Approchons simplement par la voie d'une certaine évidence, si nous nous en tenons à ce sens qu'a le mot d'acte, qui peut se constituer - par rapport à quoi ? laissons-le de côté - peut constituer un franchissement, il est sûr que nous rencontrons l'acte à l'entrée d'une psychanalyse. C'est tout de même quelque chose qui mérite le nom d'acte de se décider, avec tout ce que cela comporte, de se décider à faire ce qu'on appelle une psychanalyse. Cette décision comporte un certain engagement. De toutes les dimensions qui, d'ordinaire, sont acceptées, à l'usage commun, à l'emploi courant de ce mot d'acte, nous les rencontrons là. Il y a aussi un acte qui peut se qualifier, l'acte par lequel le psychanalyste s'installe, en tant que tel, voilà quelque chose qui mérite le nom d'acte, jusques et y compris que cet acte peut s'inscrire quelque part : M. Untel, psychanalyste.

A la vérité, il ne paraît pas insensé, démesuré, hors de propos, de parler d'acte psychanalytique de la même façon qu'on parle d'acte médical. Qu'est-ce que c'est que l'acte psychanalytique à ce titre ? On pourrait dire que ça peut s'inscrire sous cette rubrique au registre de la Sécurité Sociale. L'acte psychanalytique est-ce la séance par exemple ? Je peux demander en quoi il consiste. Dans quelle sorte d'intervention. Puisque après tout on ne rédige pas une ordonnance. Qu'est-ce qui est à proprement parler l'acte ? Est-ce que c'est l'interprétation ? Ou est-ce que c'est le silence ? Ou quoi que ce soit que vous voudrez désigner dans les instruments de la fonction. Mais, à la vérité, ce sont là éclairages qui ne nous font guère avancer et pour passer à l'autre bout du point d'appui que nous pouvons choisir, -10-

pour présenter, pour introduire l'acte psychanalytique, nous ferons remarquer que dans la théorie psychanalytique précisément, on en parle. Nous ne sommes pas d'ailleurs encore en état de spécifier cet acte d'une façon telle que nous puissions en aucune manière faire sa limite avec ce qui s'appelle d'un terme général et, ma foi, inusité dans cette théorie psychanalytique : l'action.

L'action, on en parle beaucoup et elle joue un rôle de référence. Un rôle de référence d'ailleurs singulier puisque aussi bien, pour prendre le cas, on s'en sert avec un grand accent, à savoir quand il s'agit de rendre compte, j'entends théoriquement et pour un champ assez large des théoriciens qui s'expriment en termes analytiques, pour expliquer la pensée, comme par une sorte de besoin, de sécurité, cette pensée dont pour des raisons auxquelles nous aurons à faire, on ne veut pas faire une entité qui paraisse par trop métaphysique, on essaie de rendre compte de cette pensée sur un fondement qu'à cette occasion on espère être plus réel, et on nous expliquera la pensée comme représentant quelque chose qui se motive, qui se justifie de son rapport avec l'action, par exemple sous la forme de ce que c'est une action plus réduite, une action inhibée, une action ébauchée, un petit modèle d'action, voire qu'il y a dans la pensée quelque chose comme une sorte de gustation de ce que l'action qu'elle supposerait ou qu'elle rend immanente pourrait être.

Ces discours sont pour tous connus, je n'ai pas besoin de les illustrer par des citations, mais si quelqu'un veut aller voir de plus près ce que je laisse entendre, j'évoquerai non seulement un célèbre article, mais tout un volume écrit là-dessus par M. Rappaport, psychanalyste de la Société de New York [lapsus de J. Lacan ?]. Ce qui est frappant, c'est qu'assurément pour qui s'introduit sans préjugé dans cette dimension de l'action, la référence, en l'occasion, ne me paraît pas plus claire que ce à quoi on se réfère et qu'éclairer la pensée par l'action, supposerait peut-être que d'abord on ait une idée moins confuse que celles qui dans ces occasions se manifestent, sur ce qui constitue une action, pour autant qu'une action semble bien si nous y méditons un instant, supposer en son centre la notion d'acte.

Je sais bien qu'il y a une façon qui est aussi bien celle à quoi se cramponnent, je veux dire s'appuient énergiquement ceux qui essaient de formuler les choses dans le registre que je viens de dire, c'est d'identifier l'action à la motricité. Il nous faut bien ici faire au début de ce que nous -11-

introduisons une opération, appelez-la comme vous voudrez, de simple élucidation ou de balayage, mais elle est très essentielle. En effet, il est bien connu et après tout mon Dieu, pourquoi pas, acceptable, qu'on veuille ici appliquer d'une façon qui est admise, d'être de routine, de faire ou même seulement de faire semblant d'obéir à la règle de ne pas expliquer ce qu'on continue d'appeler, d'ailleurs pas toujours avec tellement de fondement le supérieur et l'inférieur, de ne pas, dis-je, expliquer l'inférieur par le supérieur mais comme on dit, on ne sait plus trop maintenant pourquoi, que la pensée est supérieure, de partir de cet inférieur qui serait la forme la plus élémentaire de réponse de l'organisme c'est à savoir ce fameux cercle dont je vous ai donné sous le nom d'arc réflexe le modèle, à savoir le circuit qu'on appelle selon les cas stimulus-réponse, quand on est prudent et qu'on identifie au couple excitation sensorielle quelle qu'elle soit, et déclenchements moteurs qui jouent ici le rôle de réponse. Outre que dans ce fameux arc il n'est que trop certain que la réponse n'est pas du tout forcément et obligatoirement motrice mais que dès lors par exemple, si elle est excrétoire, voire même sécrétoire, que la réponse soit ça que ça mouille, eh bien la référence à ce modèle pour y situer, pour y prendre comme départ le fondement de la fonction que nous pouvons appeler action, apparaît assurément beaucoup plus précaire. Au reste on peut remarquer que la réponse motrice, si nous ne l'épinglons que de la liaison définie par l'arc réflexe, n'a vraiment que très peu de titre à nous donner le modèle de ce qu'on peut appeler action puisque ce qui est moteur, à partir du moment où vous l'insérez dans l'arc réflexe, apparaît tout aussi bien comme un effet passif, comme une pure et simple réponse au stimulus, réponse qui ne comporte rien d'autre qu'un effet de passivité.

La dimension qui s'exprime dans une certaine façon de concevoir la réponse comme une décharge de tension, terme qui est également courant aussi dans l'énergétique psychanalytique, nous présenterait donc l'action ici, comme rien d'autre que comme une suite voire une fuite consécutive à une plus ou moins intolérable sensation, disons au sens plus large de stimulus pour autant que nous y fassions intervenir d'autres éléments que ceux que la théorie psychanalytique introduit sous le nom de stimulation intermittente.

Nous voilà donc assurément dans une posture à ne pas pouvoir situer l'acte de cette référence, ni à la motricité ni à la décharge dont il faut au -12-

contraire à partir de maintenant se demander pourquoi la théorie a, et manifeste encore un tellement grand penchant pour s'en servir comme d'appui pour y retrouver l'ordre originel où s'instaurerait, d'où partirait, où s'installerait comme une doublure, celui de la pensée.

Il est clair que je ne fais ce rappel que parce que nous allons avoir à nous en servir. Rien de ce qui se produit dans l'ordre de l'élaboration, si paradoxal que ça se présente à être vu d'un certain point, n'est pas pourtant sans nous laisser l'idée que quelque motivation est là pour soutenir ce paradoxe, et que de cette motivation même, c'est là la méthode à quoi la psychanalyse ne manque jamais, de cette motivation même nous pouvons tirer quelque fruit.

Que la théorie s'appuie occasionnellement donc, sur quelque chose qu'elle précisément, la théorie analytique, est mieux faite pour connaître n'être qu'un court-circuit au regard de ce qu'il lui faut bien établir comme statut de l'appareil psychique, que non seulement les textes de Freud mais toute pensée analytique ne puissent se soutenir qu'à mettre à l'écart, dans l'intervalle, entre l'élément afférent de l'arc réflexe et son élément efférent, ce fameux système psy des premiers écrits freudiens, mais que néanmoins elle éprouve le besoin de maintenir l'accent sur ces deux éléments, c'est assurément là le témoignage de quelque chose qui nous incite à marquer sa place, (je dis à la théorie analytique), par rapport à ce que nous pouvons appeler, à un plus vaste titre, la théorie physiologisante concernant l'appareil psychique. Il est clair qu'ici nous voyons se manifester un certain nombre d'édifices mentaux fondés en principe sur un recours à l'expérience et qui tentent d'user, de se servir de ce modèle premier donné comme le plus élémentaire, quoique nous le considérons au niveau de la totalité d'un micro-organisme, [le] processus stimulus-réponse au niveau de l'amibe par exemple, et d'en faire en quelque sorte une homologie, la spécification pour un appareil qui en concentrerait, tout au moins sur certain point, puissamment organisateur, de la réalité sur l'organisme, à savoir au niveau de cet arc réflexe dans l'appareil nerveux une fois différencié.

Voilà ce dont nous avons à rendre compte dans cette perspective, que cette différence persiste à un niveau, dans une technique, la psychanalyse, qui semble être à proprement parler, la moins appropriée à y recourir, étant donné ce qu'elle implique d'une tout autre dimension, de s'opposer -13-

en effet radicalement à cette référence qui résulte d'une conception manifestement boiteuse de ce qu'il peut en être de l'acte, non satisfaisante d'une façon interne, tout opposée en effet à ce que nous avons à faire, à cette position de la fonction de l'acte que j'ai évoquée d'abord sous ses aspects de pure évidence, et dont on sait bien que c'est celle-là qui nous intéresse dans la psychanalyse.

J'ai parlé tout à l'heure d'engagement, que ce soit celui de l'analysé ou de l'analyste, mais après tout, pourquoi ne pas poser la question de l'acte de naissance de la psychanalyse, car dans la dimension de l'acte, tout de suite vient au jour ce quelque chose qu'implique un terme comme celui dont je viens de parler, à savoir l'inscription quelque part, le corrélat de signifiant qui, à la vérité, ne manque jamais dans ce qui constitue un acte. Si je peux ici marcher de long en large en vous parlant, ça ne constitue pas un acte, mais si un jour c'est de franchir un certain seuil où je me mets hors la loi, ce jour-là ma motricité aura valeur d'acte.

J'ai avancé ici, dans cette salle même, que c'est simplement recourir à un ordre d'évidence admise, des dimensions à proprement parler langagières concernant ce qu'il en est de l'acte et qui permet de rassembler de façon satisfaisante tout ce que ce terme peut présenter d'ambiguïté et qui va de l'un à l'autre bout de la gamme que j'ai évoquée d'abord, y incluant non seulement, au-delà de ce que j'ai appelé à l'occasion l'acte notarié, j'ai fait mention de ce terme : l'acte de naissance de la psychanalyse. Pourquoi pas ? C'est ainsi qu'il a surgi à tel tournant de mon discours, mais aussi bien à nous y arrêter un peu, nous allons voir s'ouvrir facilement la dimension de l'acte concernant le statut même de la psychanalyse. Car après tout, si j'ai parlé d'inscription, qu'est-ce à dire ? Ne restons pas trop près de cette métaphore, néanmoins celui dont l'existence est consignée dans un acte quand il vient au monde, il est là avant l'acte. La psychanalyse n'est point un nourrisson. Quand on parle d'acte de naissance de la psychanalyse ce qui a bien un sens car elle est apparue un jour justement, c'est la question qui s'évoque : est-ce que ce champ qu'elle organise, sur lequel elle règne en le gouvernant plus ou moins, est-ce que ce champ existait avant ? C'est une question qui vaut bien d'être évoquée quand il s'agit d'un tel acte. C'est une question essentielle à poser à ce tournant, bien sûr, il y a toutes les chances que, ce champ existant avant, nous n'allons certes point contester que l'inconscient ne fit sentir ses effets avant l'acte de nais-

sance de la psychanalyse. Mais tout de même si nous faisons très attention, nous pouvons voir que la question : qui le savait? n'est peut-être pas là sans portée.

En effet, cette question n'a-t-elle pas d'autre portée que l'*épochéé*, la suspension idéaliste, celle qui se fonde sur l'idée, prise comme radicale, de la représentation, comme fondant toute connaissance et qui dès lors demande hors de cette représentation où est la réalité.

Il est absolument certain que la question que je lève sous la forme du qui le savait? ce champ de la psychanalyse n'a absolument rien à faire avec l'antinomie fallacieuse où se fonde l'idéalisme, il est clair qu'il n'est pas question de contester que la réalité est antérieure à la connaissance. La réalité, oui! mais le savoir? Le savoir, ce n'est pas la connaissance et pour toucher les esprits les moins préparés à soupçonner cette différence, je n'ai qu'à faire allusion au savoir-vivre, ou au savoir-faire. Là, la question de ce qu'il en est avant, prend tout son sens. Le savoir-vivre ou le savoir-faire, ça peut naître à un moment donné et puis si tant est que l'accent que je mets depuis toujours sur le langage ait fini par prendre pour un certain nombre d'entre vous sa portée, il est clair qu'ici la question prend tout son poids, celle de savoir précisément ce qu'il en était de quelque chose que nous pouvons appeler manipulation de la lettre, selon une formalisation dite logicienne, par exemple, avant qu'on s'y soit mis. Le champ de l'algèbre, avant l'invention de l'algèbre c'est une question qui prend toute sa portée, avant qu'on sache manipuler quelque chose qu'il faut bien appeler par son nom, des chiffres, et non pas simplement des nombres, je dis des chiffres; sans pouvoir ici m'étendre, je fais appel aux quelques-uns que je suppose exister parmi vous, qui ont suffisamment lu dans un coin de revue ou des bouquins de vulgarisation, comment procède M. Cantor pour vous démontrer que la dimension du transfini dans les nombres n'est absolument pas réductible à celle de l'infinité de la suite des nombres entiers, à savoir qu'on peut toujours fabriquer un nouveau nombre qui n'aura pas été inclus de principe dans cette suite des nombres entiers, si étonnant que ceci vous paraisse, et ceci, rien que d'une certaine façon d'opérer avec la suite des chiffres selon une méthode qu'on appelle diagonale. Bref, l'ouverture de cet ordre assurément contrôlable et qui a droit, tout simplement au même titre que tout autre terme, à la qualification de véridique, est-ce que cet ordre était là, attendant l'opération de M. Cantor de toute éternité ? Voilà -15-

bien une question qui a sa valeur et qui n'a rien à faire avec celle de l'antériorité de la réalité par rapport à sa représentation. Question qui a tout son poids. C'est une combinatoire et ce qui s'en déploie d'une dimension de vérité, voilà qui laisse surgir de la façon la plus authentique ce qu'il en est de cette vérité qu'elle détermine, avant que le savoir n'en naisse.

C'est bien pourquoi un élément de cette combinatoire peut venir à jouer le rôle de représentant de la représentation et ce qui justifie l'insistance que je mets à ce que ce soit ainsi traduit le terme allemand dans Freud de *Vorstellungsrepräsentanz*, que ce n'est pas en raison d'une simple susceptibilité personnelle que chaque fois que je vois ressurgir dans telle ou telle note marginale, la traduction de représentant-représentatif, je n'y dénonce, je n'y désigne, d'une façon tout à fait valable, une intention, cette intention précisément confusionnelle, dont il s'agit de savoir pourquoi tels ou tels s'en font les tenants sur certaine place du champ analytique. Dans cet ordre les querelles de forme ne sont pas vaines puisque justement, elles instaurent, avec elles, tout un présupposé subjectif qui est à proprement parler en question. Nous aurons par la suite à apporter tels ou tels épinglages qui, sur ce point, nous permettront de nous orienter; ce n'est pas mon objet aujourd'hui où, je vous l'ai dit, il ne s'agit que d'introduire la fonction que j'ai à développer devant vous. Mais déjà, j'indique qu'à simplement marquer de trois points de référence celui qui a la fonction d'un terme comme celui d'ensemble, dans la théorie mathématique, d'en montrer la distance, la distinction de celui en usage depuis bien plus longtemps de classe, et y accrocher dans un rapport d'articulation qui montre que ce que je vais dire s'y insère d'une certaine différence articulée, et qui l'implique dans le même ordre, cet ordre des positions subjectives de l'être qui était le vrai sujet, le titre secret de la seconde année d'enseignement que j'ai fait ici, sous le nom de *Problèmes cruciaux*, de référer à la distinction de l'ensemble et de la classe, la fonction de l'objet en tant que *a* prend toute sa valeur d'opposition subjective. C'est ce que nous aurons à faire en son temps, je ne fais ici que le marquer à la manière d'une borne dont vous retrouverez l'indication et du même coup l'essence, au moment où nous aurons à en repartir. Pour aujourd'hui donc, ayant marqué ce dont il s'agit, je veux repartir de la référence physiologisante pour vous montrer ce quelque chose qui, peut-être, va éclairer au maximum d'efficace ce que j'entends sous le terme d'acte psychanalytique. Et -16-

puisque nous avons fait si aisément la critique de l'assimilation du terme d'action avec celui de la motricité, il nous sera peut-être plus aisé, plus facile, de nous apercevoir de ce qu'il en est de ce modèle fallacieux, car de le supporter de quelque chose qui est de pratique quotidienne, comme par exemple le déclenchement d'un réflexe tendineux, je crois qu'à partir de maintenant, il vous sera peut-être plus aisé de voir qu'il constitue un fonctionnement dont on ne sait pas pourquoi on l'appelle automatique, puisque l'automation a bel et bien dans son essence une référence au hasard, alors que ce qui est impliqué dans la dimension du réflexe, c'est précisément le contraire. Mais laissons.

N'est-il pas évident que nous ne saurions concevoir d'une façon rationnelle ce qu'il en est de l'arc réflexe, que comme quelque chose où l'élément moteur n'est autre que ce qui est à situer dans le petit instrument, le marteau avec lequel on le déclenche, et que ce qui est recueilli n'est rien d'autre qu'un signe, un signe, en l'occasion, de ce que nous pouvons appeler l'intégrité d'un certain niveau de l'appareil médullaire, et à ce titre un signe dont il faut bien dire que ce qu'il a de plus indicatif c'est précisément quand il est absent, à savoir quand il dénonce la non intégrité de cet appareil. Car sur le sujet de ce qu'il en est de cette intégrité, il ne nous livre pas grand chose ; par contre, sa valeur de signe, de défaut, de lésion, ce qui a valeur positive, oui, là, il prend toute sa valeur.

Faire de ce quelque chose qui n'a d'entité et de signification que d'être quelque chose d'isolé dans le fonctionnement de l'organisme, d'isolé en fonction d'une certaine interrogation que nous pouvons appeler interrogation clinique, qui sait? Nous pouvons pousser plus loin : voire même désir du clinicien, voilà quelque chose qui ne donne à, cet ensemble que nous appelons arc réflexe, aucun titre spécial à servir de modèle conceptuel à quoi que ce soit qui soit considéré comme fondamental, élémentaire, réduction originale d'une réponse de l'organisme vivant.

Mais allons plus loin, allons à quelque chose qui est infiniment plus subtil que ce modèle élémentaire, à savoir la conception du réflexe au niveau de ce que vous me permettrez bien d'appeler puisque c'est à cela que je vais m'intéresser: l'idéologie pavlovienne.

Ceci est dire que j'entends ici l'interroger, non point certes du point de vue d'aucune critique absolue, mais pour, vous allez voir, ce qu'elle nous apporte de suggestion quant à ce qui est de la position analytique. Je ne -17-

songe certes pas à déprécier l'ensemble des travaux qui se sont inscrits dans cette idéologie. Je ne dis rien non plus qui ne s'avance par trop, en disant qu'il procède d'un projet d'élaboration matérialiste, et il l'avoue, de quelque chose qui est une fonction dont il s'agit précisément de réduire la référence qui pourrait être faite - comme si il s'agissait là encore d'un terrain où il faille combattre - à quelque entité de l'ordre de l'esprit.

La visée de l'idéologie pavlovienne, en ce sens, elle, est beaucoup mieux accommodée que ce premier ordre de référence que j'ai indiqué avec l'arc réflexe, et que nous pourrions appeler la référence organo-dynamique. Cette visée est beaucoup mieux accommodée en effet, parce qu'elle s'ordonne de la prise du signe sur une fonction, elle, ordonnée autour d'un besoin. Je n'ai pas besoin, je pense, vous avez tous fait assez d'études secondaires pour savoir que le modèle courant par lequel il est introduit dans les manuels, et dont aussi bien nous nous servons maintenant pour appuyer ce que nous voulons dire, de l'association de fait d'un bruit de trompette par exemple, à la présentation d'un morceau de viande devant un animal, carnivore, bien entendu, est censé obtenir, après un certain nombre de répétitions, le déclenchement d'une sécrétion gastrique, pourvu que l'animal en question ait en effet un estomac, et ceci, même, après dénouement, libération de l'association, laquelle se fait bien entendu dans le sens du maintien du seul bruit de trompette, l'effet étant manifesté aisément par l'installation à demeure d'une fistule stomacale. Je veux dire qu'on y recueille le suc qui est émis au bout d'un certain nombre de répétitions à la seule émission du bruit de trompette.

Cette entreprise pavlovienne, j'oserais la qualifier au regard de sa visée, d'extraordinairement correcte. Car en effet ce qu'il s'agit de fonder, quand il s'agit de rendre compte de la possibilité des formes élevées de tel fonctionnement de l'esprit, c'est évidemment de cette prise sur l'organisation vivante de quelque chose qui, ici, ne prend valeur illustrative que de n'être pas stimulation adéquate au besoin qu'on intéresse dans l'affaire; et même à proprement parler de ne se connoter dans le champ de perception, que d'être vraiment détachée de tout objet de fruition éventuelle, fruition ça veut dire, jouissance. Je n'ai pas voulu dire jouissance, car comme j'ai déjà mis un certain accent sur le mot jouissance, je ne veux pas l'introduire ici avec tout son contexte; fruit est le contraire d'utile. Ce n'est pas même d'un objet usager qu'il s'agit, c'est d'objet de l'appétit fondé sur les besoins élémentaires du -18-

vivant; c'est en tant que le bruit de trompette n'a rien à faire avec quoi que ce soit qui puisse intéresser un chien, par exemple, tout au moins dans le champ où son appétit est éveillé par la vue du morceau de viande, que c'est légitimement que Pavlov l'introduit dans le champ de l'expérience.

Seulement si je dis que cette façon d'opérer est extraordinairement correcte, c'est très précisément dans la mesure où Pavlov s'y révèle, si je puis dire structuraliste au départ. Au départ de son expérience, il est structuraliste avant la lettre, du structuralisme de la plus stricte observance à savoir, de l'observance lacanienne, en tant que précisément ce qu'il y démontre, ce qu'il y tient en quelque sorte pour impliqué, c'est très précisément ceci qui fait que le signifiant, à savoir que le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant.

Voici en effet, comment illustrer ce que je viens d'avancer, le bruit de trompette ne représente ici rien d'autre que le sujet de la science à savoir Pavlov lui-même. Il le représente pour qui? Pour quoi? Manifestement pour rien d'autre que pour ceci, qui n'est point un signe, mais un signifiant, à savoir, ce signe de la sécrétion gastrique, qui ne prend sa valeur très précisément que de ce fait qu'il n'est pas produit par l'objet dont on attend qu'il le produise, qu'il est un effet de tromperie, que le besoin en question est adultéré et que la dimension dans laquelle s'installe ce qui se produit au niveau de la fistule stomacale, est que ce dont il s'agit, à savoir l'organisme, est à cette occasion trompé.

Il y a donc bien en effet, démonstration de quelque chose qui, si vous y regardez de plus près, n'est pas, bien entendu, qu'avec un chien; vous pouvez le faire avec une tout autre espèce d'animal. Toute l'expérimentation pavlovienne n'aurait vraiment aucun intérêt, s'il ne s'agissait pas d'édifier la possibilité essentielle de la prise de quelque chose, qui est bel et bien, et pas autrement à définir que comme l'effet de signifiant, sur un champ qui est le champ vivant, ce qui n'a d'autre retentissement, j'entends retentissement théorique, que de permettre de concevoir comment, là où est le langage, il n'y a aucun besoin de chercher une référence dans une entité spirituelle. Mais qui y songe maintenant? Et qui est-ce que ça peut intéresser? Il faut tout de même relever que ce qui est démontré par l'expérience pavlovienne, à savoir qu'il n'y a pas d'opération intéressant comme telle les signifiants qui n'implique la présence du sujet, n'est pas tout à fait ce qu'au premier chef un vain peuple pourrait penser.

-19-

Cette preuve ça n'est nullement le chien qui la donne et même pas pour M. Pavlov, car M. Pavlov construit cette expérience précisément pour montrer qu'on se passe parfaitement d'hypothèse sur ce que pense le chien. Le sujet dont l'existence est démontrée, ou plutôt la démonstration de son existence, ce n'est nullement le chien qui la donne, mais, comme personne n'en doute, M. Pavlov lui-même, car c'est lui qui souffle dans la trompette, lui ou un de ses aides, peu importe. J'ai fait incidemment une remarque, disant que, bien entendu, ce qui est impliqué dans cette expérience, ce qui est impliqué, c'est la possibilité de quelque chose qui démontre la fonction du signifiant et son rapport au sujet, et j'ai ajouté que bien entendu personne n'avait l'intention d'obtenir par là, quoi que ce soit de l'ordre d'un changement dans la nature de la bête. Ce que je veux dire par là, c'est quelque chose qui a bien son intérêt, c'est qu'on n'obtient même pas une modification de l'ordre de celles qu'il nous faut bien supposer avoir eu lieu, au temps où on a fait passer cet animal qui s'appelle le chien à l'état domestique.

Il faut bien admettre que le chien n'est pas domestique depuis le paradis terrestre. Donc, il y a eu un moment où on a su faire de cette bête non pas, certes, un animal doué de langage mais un animal dont, peut-être, il me semble qu'il serait peut-être intéressant de sonder si cette question, celle qui se formule ainsi, à savoir si le chien peut être dit en quelque façon savoir que nous parlons, comme il y a toute apparence, quel sens là donner au mot savoir? Ça paraîtrait être une question tout aussi intéressante à tout le moins que celle soulevée par le montage du réflexe conditionnel, ou conditionné.

Ce qui me frappe plutôt, c'est la façon dont, au cours de ces expériences, nous ne recevons jamais des expérimentateurs le moindre témoignage de ce qu'il en est et qui, pourtant, doit exister, des relations personnelles, si je puis dire, entre la bête et l'expérimentateur. Je ne veux pas jouer sur une corde de la Société Protectrice des Animaux, mais avouez que ce serait quand même bien intéressant, et que peut-être là, on en apprendrait un petit peu plus sur ce qui peut se dénommer névrose au niveau des animaux, que ce qu'on enregistre dans la pratique; car on y vise, dans la pratique de ces stimulations expérimentales, quand on les pousse jusqu'au point de produire ces sortes de désordres divers qui vont de l'inhibition à l'aboiement désordonné, et qu'on qualifie de névrose -20-

sous le seul prétexte de ceci, qui est premièrement provoqué, deuxièmement devenu complètement inadéquat au regard des conditions extérieures comme si depuis longtemps, l'animal n'était pas en dehors de toutes ces conditions, et qui en aucun cas, bien sûr, n'a droit à aucun titre à être assimilé à ce que justement l'analyse peut permettre de qualifier comme constituant la névrose chez un être qui parle.

En somme, nous le voyons, non seulement ici M. Pavlov se démontre dans l'instauration fondamentale de son expérience, comme je l'ai dit, être structuraliste et de la meilleure observance, mais on peut dire que, même ce qu'il reçoit comme réponse, a vraiment tous les caractères de ce que nous avons défini comme fondamental dans le rapport de l'être parlant au langage, à savoir qu'il reçoit son propre message sous une forme inversée. Ma formule émise depuis longtemps s'applique ici tout à fait à l'occasion, car qu'est-ce qui se passe? Ce qu'il a accroché, mis en second

le bruit de trompette si on peut dire, d'abord, pour illustrer par rapport à la séquence physiologique montée par lui au niveau de l'organe, une fistule stomacale, qu'est-ce qu'il obtient maintenant? Ce qu'il obtient est une séquence inverse où c'est, accrochée à ce bruit de trompette, que se présente la réaction de l'animal. Il n'y a là pour nous dans tout ceci qu'un mystère assez mince, qui d'ailleurs n'ôte rien à la portée des bénéfices qui ont pu, au niveau de tel ou tel point du fonctionnement cérébral, se produire dans cette sorte d'expérimentation, mais ce qui nous intéresse c'est sa visée. Que sa visée ne soit obtenue qu'au prix d'une certaine méconnaissance de ce qui constitue au départ la structure de l'expérience, voilà qui est fait pour nous alerter quant à ce que cette expérience signifie en tant qu'acte, car ce sujet, ici Pavlov qui à cette occasion ne fait que très exactement et sans s'en apercevoir, recueillir sous la forme la plus correcte le bénéfice d'une construction qui est très exactement assimilable à celle qui s'impose à nous, dès lors qu'il s'agit du rapport de l'être parlant au langage, voilà qui, en tous les cas, mérite d'être mis en évidence, ne serait-ce que pour être défalqué de la pointe démonstrative, si l'on peut dire, de toute l'opération.

A propos de tout un champ des activités dites scientifiques dans une certaine période historique, cette visée de réduction dite « matérialiste » mérite bien d'être prise comme telle, pour ce qu'elle est, à savoir symptomatique. Fallait-il que ça crût en Dieu, m'écrierai-je! Mais, à la vérité c'est si -21-

vrai que toute cette construction dite matérialiste ou organiciste disons-le encore, en médecine, est fort bien reçue des autorités spirituelles.

Au bout du compte, tout ceci nous mène à l'œcuménisme. Il y a une certaine façon d'opérer la réduction du champ divin qui, en son dernier terme, en son dernier ressort, est tout à fait favorable à ce que la poissonnaille soit ramassée enfin dans le même grand filet. Ceci qui est même manifestement plus sensible, s'étale - si je puis dire - devant nous, ceci, fait sensible qui s'étale manifestement devant vos yeux, devrait quand même nous inspirer un certain recul quant à ce qu'il en est - si je puis dire - des rapports à la vérité dans un certain contexte.

Si des élucubrations de logiciens dans un temps périmé, considéré comme relégué dans l'ordre des valeurs de la pensée, qui s'appelle le Moyen-Age, si de simples élucubrations de logiciens pouvaient entraîner des condamnations majeures, et si sur tel ou tel point qui sont de doctrine sur le champ sur lequel nous opérons, et qui s'appelaient les hérésies, les gens en venaient très rapidement à s'étrangler à s'entre-massacrer, pourquoi penser que ce soient là effets, comme on dit, effets du fanatisme? Pourquoi l'invocation d'un tel registre, alors que peut-être il suffirait d'en conclure que tels ou tels énoncés sur les relations du savoir pouvaient communiquer, être infiniment en ce temps, plus sensibles, dans le sujet, à des effets de vérité.

Nous ne gardons plus de tous ces débats qu'on appelle à tort ou à raison théologiques, nous aurons à revenir là-dessus, sur ce qu'il en est de la théologie, que des textes que nous savons plus ou moins bien lire et qui ne méritent, dans beaucoup de cas, nullement le titre de poussiéreux; ce que nous ne soupçonnons peut-être pas, c'est que ça avait peut-être des conséquences immédiates, directes sur le marché, à la porte de l'école, ou au besoin dans la vie du ménage, dans les rapports sexuels. Pourquoi la chose ne serait-elle pas concevable? Il suffirait d'introduire une autre dimension que celle du fanatisme, celle du sérieux par exemple.

Comment est-ce qu'il se fait que, pour ce qui s'énonce dans le cadre de nos fonctions enseignantes et de ce qu'on appelle l'Université, comment se fait-il que dans l'ensemble, les choses soient telles qu'il ne soit pas absolument scandaleux de formuler que tout ce qui nous est distribué par *l'Universitas litterarum*, la Faculté des Lettres, qui a encore la haute main sur ce qu'on appelle noblement Sciences Humaines, c'est un savoir dosé -22-

de façon telle qu'il n'ait en fait, en aucun cas, aucune espèce de conséquence. Il est vrai qu'il y a l'autre côté, *l'universitas* ne garde plus très bien son assiette car il y a quelque chose d'autre qui s'y introduit et qu'on appelle la Faculté des Sciences.

Je vous ferai remarquer que du côté de la Faculté des Sciences, en raison du mode d'inscription du développement de la science comme telle, les choses ne sont peut-être pas si distantes, car là, il s'est avéré que la condition du progrès de la science, c'est qu'on ne veuille rien savoir des conséquences que ce savoir de la science comporte au niveau de la vérité. Ces conséquences, on les laisse se développer toutes seules.

Pendant un temps considérable du champ historique, des gens qui méritaient d'ores et déjà bel et bien le titre de savant y regardaient à deux fois à mettre en circulation certains appareils, certains modes du savoir qu'ils avaient parfaitement entrevus. Il y a un certain M. Gauss, par exemple, assez connu, qui là-dessus avait des vues assez anticipatoires. Il a laissé d'autres mathématiciens les mettre en circulation une trentaine d'années après, alors que c'était déjà dans ses petits papiers. Il lui était apparu que, peut-être, les conséquences au niveau de la vérité méritaient d'être prises en considération.

Tout ceci pour vous dire que la complaisance, enfin la considération dont jouit la théorie pavlovienne, au niveau de la Faculté des Sciences où elle a le plus grand prestige, tient peut-être à ceci, dont je donne l'accent, et qui est à proprement parler sa dimension futile. Futile, vous ne savez peut-être pas ce que ça veut dire, d'ailleurs, moi non plus, je ne le savais pas jusqu'à un certain moment, jusqu'au moment où je me suis trouvé, trouvé tomber par hasard sur l'emploi du mot *futilis* dans un coin d'Ovide, où ça veut dire à proprement parler : un vase qui fuit.

La fuite, j'espère l'avoir suffisamment cerné, se trouve à la base de l'édifice pavlovien, à savoir que ce qu'il s'agit de démontrer n'a pas à être démontré, puisque c'est dit déjà dans le départ, que simplement M. Pavlov s'y démontre structuraliste, à ceci près qu'il ne le sait pas lui-même, mais que ça ôte évidemment toute portée à ce qui pourrait prétendre être là démonstration quelconque, et que d'ailleurs tout ce qui est à démontrer n'a vraiment qu'un intérêt très réduit, étant donné que la question de savoir ce qu'il en est de Dieu, se cache tout à fait ailleurs. Et pour tout dire, tout ce que recèle de fondements pour la croyance d'espérance de -23-

connaissance, d'idéologie de progrès, dans le fonctionnement pavlovien, si vous y regardez de près, ne réside qu'en ceci : que les possibilités que démontre l'expérimentation pavlovienne sont supposées être là déjà dans le cerveau.

Qu'on obtienne de la manipulation du chien dans ce contexte de l'articulation signifiante, des effets, des résultats, qui suggèrent la possibilité d'une plus haute complication de ces réactions, voilà qui n'a rien d'étonnant puisque cette complication, nous l'introduisons. Mais ce qui est impliqué est tout entier dans ce que je mettais en évidence tout à l'heure, à savoir si les choses qu'on révèle auparavant sont déjà là.

Ce dont il s'agit quand il s'agit de la dimension divine et généralement de celle de l'esprit, tourne tout entier autour de ceci : qu'est-ce que nous supposons être déjà là avant que nous en fassions la trouvaille ? Si sur tout un champ il s'avère qu'il serait non pas futile, mais léger, de penser que ce savoir est déjà là à nous attendre avant que nous le fassions surgir, ceci pourrait être de nature à nous faire faire une tellement plus profonde remise en question.

C'est bien ce dont il va s'agir à propos de l'acte psychanalytique. L'heure me force à pointer là le propos que je tiens devant vous aujourd'hui, vous verrez la prochaine fois en rapprochant ce qu'il en est de l'acte psychanalytique, de ce modèle idéologique, dont je vous ai dit que sa constitution paradoxale est faite de ceci, que quelqu'un peut fonder une expérience, peut fonder une expérience sur des présupposés qu'il ignore lui-même profondément - et qu'est-ce que ça veut dire qu'il l'ignore ? - ceci n'est pas la seule dimension à mettre en jeu, celle de l'ignorance, j'entends concernant les propres présupposés structuraux de l'instauration de l'expérience; il y a une autre dimension beaucoup plus originale, et à laquelle j'ai fait depuis longtemps allusion, c'est celle que la prochaine fois je me permettrai d'introduire à son tour.

-24-

LEÇON II 22 NOVEMBRE 1967

Je ne peux pas dire que votre affluence cette année ne me pose pas de problème. Qu'est-ce que ça veut dire pour un discours qui, si l'on en doutait, je l'ai assez répété pour qu'on le sache, qui, essentiellement s'adresse aux psychanalystes. Il est vrai que ma place ici, celle d'où je vous parle, témoigne déjà assez de quelque chose d'advenu qui me pose vis-à-vis d'eux en position excentrique. Celle-là même où depuis des années en somme, je ne fais qu'interroger ce que j'ai pris cette année pour sujet : *l'acte psychanalytique*. Il est clair que ce que j'ai dit la dernière fois, ne pouvait rencontrer que cette rumeur de satisfaction qui m'est parvenue concernant l'opinion générale de l'assistance, si je puis m'exprimer ainsi, qui à la vérité pour une part (ceux, il faut bien qu'il y en ait vu ce nombre, qui viennent ici pour la première fois) pour une part donc, qui venait pour voir parce qu'on leur avait dit qu'ils n'allaient rien comprendre. Eh bien! ils ont eu une bonne surprise.

A la vérité comme je l'ai indiqué au passage, parler de Pavlov à l'occasion comme je le faisais, c'était bien tendre la perche au sentiment de compréhension; comme je l'ai dit, rien n'est plus estimé que l'entreprise pavlovienne, tout spécialement à la Faculté des Lettres. Mais c'est tout de même de ce côté là que dans l'ensemble vous me venez. Est-ce à dire que ce soit cette sorte de satisfecit qui, d'aucune façon, me comble ? Vous vous doutez : certainement pas, puisque après tout, aussi bien ce n'est pas ce que non plus vous venez chercher.

Pour aller au vif, il me semble que si quelque chose peut expliquer -25-

décemment cette affluence, c'est quelque chose qui en tout cas ne reposerait pas sur ce malentendu auquel je ne me prête pas, d'où la façon d'attente à laquelle je faisais allusion tout à l'heure, c'est tout de même quelque chose qui, lui, n'est pas malentendu, et qui m'incite à faire de mon mieux pour faire face à ce que j'ai appelé cette affluence. C'est que, à plus ou moins haut degré, ceux qui viennent, dans l'ensemble, c'est parce qu'ils ont le sentiment qu'ici s'énonce quelque chose qui pourrait bien, qui sait, tirer à conséquence.

Il est évident que, s'il en est ainsi, cette affluence est justifiée puisque le principe de l'enseignement que nous qualifierons, histoire de situer grossièrement les choses, enseignement de Faculté, c'est précisément que quoi que ce soit de tout ce qui touche aux sujets les plus brûlants, voire d'actualité, politique par exemple, tout cela soit présenté, mis en circulation précisément de telle façon que ça ne tire pas à conséquence. C'est tout au moins la fonction à quoi satisfait depuis longtemps dans les pays développés l'enseignement universitaire. C'est bien pour ça d'ailleurs que l'université y est chez elle, car là où elle ne satisfait pas, dans les pays sous-développés, il y a tension. C'est donc qu'elle remplit bien sa fonction dans les pays développés. C'est qu'elle a ceci de tolérable : que quoi que ce soit qui s'y profère n'entraînera pas de désordre.

Bien sûr, ce n'est pas sur le plan du désordre que nous considérerons les conséquences de ce que je dis ici, mais le public soupçonne qu'à un certain niveau qui est précisément celui de ceux à qui je m'adresse, à savoir les psychanalystes, il y a quelque chose de tendu. C'est en effet ce dont il s'agit quant à l'acte psychanalytique, car aujourd'hui nous allons nous avancer un peu plus loin, nous allons voir ce qu'il en est de ceux qui, cet acte, le pratiquent, c'est-à-dire, c'est cela qui les définit, qui d'un tel acte sont capables, et capables de façon telle qu'ils puissent s'y placer comme on dit entre les autres actes, sports ou techniques, en tant que professionnels.

Assurément, de cet acte, en tant qu'on en fait profession, il résulte une position dont il est naturel qu'on se sente assuré pour ce qu'on sait, ce qu'on tient de son expérience. Néanmoins, c'est là une des façons, un des intérêts de ce que j'avance cette année, il résulte de la nature propre de cet acte un champ dont, il est inutile de le dire, je n'ai même pas la dernière fois effleuré les bords; il tient à la nature de cet acte des conséquences plus -26-

sérieuses quant à ce qui en résulte de la position qui est à tenir d'être habile à l'exercer. C'est là que prend place, singulièrement, vous allez le voir, que je puisse à d'autres qu'à des analystes, à des non-analystes, donner à concevoir ce qu'il en est de cet acte qui, tout de même les regarde.

L'acte psychanalytique regarde, et fort directement, et d'abord dirai-je, ceux qui n'en font pas profession. Suffira-t-il ici d'indiquer que s'il est vrai, comme je l'enseigne, qu'il s'agit là de quelque chose comme d'une conversion dans la position qui résulte du sujet quant à ce qu'il en est de son rapport au savoir, comment ne pas aussitôt admettre qu'il ne saurait que s'établir une béance vraiment dangereuse à ce que seuls certains prennent une vue suffisante de cette subversion, puisque je l'ai appelée ainsi, du sujet. Est-il même concevable que ce qui est subversion du sujet, et non pas de tel ou tel moment élu d'une vie particulière, soit quelque chose de même imaginable comme ne se produisant qu'ici ou là, voire en tel point de rassemblement où tous ceux qui n'auraient pas subi ce tournant, l'un l'autre se réconfortent ?

Que le sujet ne soit réalisable que chez chacun, bien sûr, ne laisse pas moins intact son statut comme structure précisément, et avancé dans la structure. Dès lors, il apparaît déjà que faire entendre non pas hors, mais dans un certain rapport à la communauté analytique ce qu'il en est de cet acte qui intéresse tout le monde, ne peut, à l'intérieur de cette communauté, que permettre de voir plus clairement ce qui est désiré quant au statut que peuvent se donner ceux qui, de cet acte, font profession agissante. C'est ainsi que l'abord que nous nous trouvons cette année avoir pris de son bord, comme nous avons pu la dernière fois en avancer d'abord ce qui s'impose, précisément de distinguer, tel qu'on peut, à feuilleter des pages, le voir présenter quelquefois, l'acte de la motricité. Et aussitôt tentant de franchir quelques échelons qui ne se présentent en aucun cas selon une marche apodictique, qui ne peut pas, qui ne veut pas surtout, prétendre procéder par une sorte d'introduction qui serait d'échelle psychologique de plus ou moins grande profondeur, c'est au contraire dans la présentation des accidents concernant ce qui s'énonce de cet acte, que nous allons chercher l'éclair diversement situé de lumière qui nous permette d'apercevoir où en est véritablement le problème. Ainsi pour avoir parlé de Pavlov, je ne cherchais nulle référence classique à ce propos, mais à faire -27-

remarquer ce qui est en effet dans le coin de pas mal de mémoires, à savoir la convergence notée dans un ouvrage classique, celui de Dalbiez, entre l'expérimentation pavlovienne et les mécanismes de Freud. Bien sûr, ça fait toujours son petit effet, surtout étant donné l'époque. Vous n'imaginez pas, étant donné l'arrière fond de la position psychanalytique, combien elle est sentie précaire, quelle joie ont éprouvée certains à l'époque, comme on dit, c'est-à-dire vers 28 ou 30, qu'on parlât de la psychanalyse en Sorbonne. Quel que soit l'intérêt de cet ouvrage, fait, je dois dire, avec un grand soin, et plein de remarques pertinentes, la sorte de confort qui peut se tirer du fait que M. Dalbiez articule, mon Dieu pertinemment, qu'il y a quelque chose qui ne déroge pas au regard de la psychologie, de la physiologie pavlovienne et des mécanismes de l'inconscient, est extrêmement faible, extrêmement faible pourquoi? Pour ce que je vous ai fait remarquer la dernière fois, à savoir que la liaison de signifiant à signifiant en tant que nous la savons subjectivante de nature est introduite par Pavlov dans l'institution même de l'expérience, et dès lors il n'y a rien là d'étonnant à ce que ce qui s'en édifie rejoigne les structures analogues à ce que nous trouvons dans l'expérience analytique pour autant que vous avez vu que je pouvais y formuler la détermination du sujet comme fondée sur cette liaison de signifiant à signifiant.

Il n'en reste pas moins, qu'à ceci près qu'elles se trouveront plus proches l'une de l'autre que chacune de la conception de Pierre Janet, c'est bien là que Dalbiez met l'accent. Nous n'aurons pas d'un tel rapprochement, fondé sur la méconnaissance justement de ce qui le fonde, gagné grand-chose. Mais ce qui nous intéresse bien plus encore, c'est la méconnaissance par Pavlov de l'implication que j'ai appelée, plus ou moins humoristiquement, structuraliste, pas du tout humoristiquement quant à ce qu'elle soit structuraliste, humoristiquement en tant que je l'ai appelée structuraliste lacanienne de l'aventure. C'est là que je me suis arrêté, suspendant autour de la question : qu'en est-il de ce qu'on peut appeler ici, d'une certaine perspective, quoi ? une forme d'ignorance? est-ce suffisant? Non. Nous n'allons tout de même pas, du fait qu'un expérimentateur ne s'interroge pas sur la nature de ce qu'il introduit dans le champ de l'expérimentation, (il est légitime qu'il le fasse, mais qu'il n'aille pas plus loin dans cette question en quelque sorte préalable!) nous n'allons tout de même pas ici introduire ces fonctions de l'inconscient.

-28-

Quelque chose d'autre est nécessaire qui, à la vérité, nous manque. Peut-être cette autre chose nous sera-t-elle livrée de façon plus maniable à voir, quelque chose de tout différent, à savoir, allons tout de suite gros, un psychanalyste qui, devant un public, il faut toujours tenir compte à quelle oreille s'adresse une formule quelconque, un psychanalyste qui avance ce propos qui me fut récemment rapporté : « je n'admets aucun concept psychanalytique, que je ne l'aie vérifié sur le rat! ».

Même à une oreille prévenue, et c'était le cas, au moment de cet énoncé, c'était une oreille si l'on peut dire, et à l'époque, car ce propos s'est tenu à une époque déjà lointaine, disons d'une quinzaine d'années, c'était à un ami communiste, puisque c'est lui qui après 15 années me le rapportait, c'est à lui que s'adressait le psychanalyste en cause; même à une oreille qui aurait pu y voir je ne sais quoi, comme une réminiscence, le propos paraissait un peu gros.

La chose donc me fut rapportée récemment et loin d'émettre un doute, je me mis à rêver tout haut, et m'adressant à quelqu'un qui était à ma droite lors de cette réunion, je dis : Un tel est tout à fait capable d'avoir tenu ce propos. Je le nomme, je ne le nommerai pas ici, c'est celui que dans mes Écrits j'appelle le « benêt ».

« Benêt », dit le dictionnaire excellent dont je vous parle souvent, celui de Bloch et von Wartburg, est une forme tardive de benoît, lequel vient de *benedictus*, et son acception moderne est une allusion fine, qui résulte de ce propos inscrit au chapitre 5 paragraphe 3 de Matthieu : « Heureux, bénis soient les pauvres en esprit », à la vérité, ce qui me fait épingler du nom de benêt la personne dont il s'agit, dont il s'est trouvé aussitôt que mon interlocuteur m'a dit : « mais oui, c'est lui qui me l'a dit ». Jusqu'à un certain point, il n'y avait que lui qui avait pu dire ça.

Je ne tiens pas forcément en mésestime la personne qui peut dans l'énoncé théorique de la psychanalyse, tenir de si étonnants propos. Je considère le fait plutôt comme un fait de structure qui, à la vérité, ne comporte pas à proprement parler la qualification de pauvreté d'esprit. Ce fut plutôt pour moi un geste charitable que de lui imputer le bonheur réservé aux dits pauvres d'esprit. Je suis à peu près sûr qu'à prendre telle position ce n'est pas d'un heur quelconque, ni bon, ni mauvais, dont il s'agit, ni subjectif, ni objectif, mais qu'à la vérité c'est plutôt hors de tout heur qu'il doit se sentir pour en venir à de telles extrémités. Et aussi bien d'ailleurs -29-

peut-on voir que son cas, loin d'être unique, si vous vous reportez à telle page de mes *Écrits*, celle du discours de Rome où je fais état de ce qu'avance un certain Massermann qui aux États-Unis a la position de ce que dans Alain on appelle un *Important*. Cet *Important*, dans la même recherche sans doute de confort, fait état avec gloire des recherches d'un Monsieur Hudgins à propos desquelles je me suis arrêté à l'époque, c'est déjà bien loin, c'est l'époque même du propos que je vous ai rapporté tout à l'heure; il fait état avec gloire de ce qu'il a pu obtenir d'un réflexe lui aussi conditionnel construit chez un sujet, lui, humain, de façon telle qu'une contraction pupillaire venait à se produire régulièrement à l'énoncé du mot *contract*. Les deux pages d'ironie sur lesquelles je m'étends, parce qu'il fallait le faire à l'époque pour être même entendu, à savoir si la liaison prétendument ainsi déterminée entre le son et ce qu'il croit être le langage, lui paraissait aussi bien soutenu si l'on substituait au *contract*, *marriage-contract*, ou *bridge-contract*, ou *breach of contract* ou même si on concentrait le mot jusqu'à ce qu'il se réduise à sa première syllabe, est évidemment signe qu'il y a là quelque chose sur la brèche de quoi il n'est pas vain de se tenir, puisque d'autres le choisissent comme un point clé de la compréhension de ce dont il s'agit.

Peut-être après tout ce personnage me dirait-il que je ne peux qu'y voir un appoint pour cette dominance que j'accorde au langage dans le déterminisme analytique. Cela montre bien en effet à quel degré de confusion on peut en arriver dans une certaine perspective.

L'acte psychanalytique, vous le voyez donc, ça peut consister à interroger d'abord, et à partir - bien sûr, il le faut bien - de ce que l'on considère comme à écarter, l'acte tel qu'il est conçu effectivement dans le cercle psychanalytique, avec la critique de ce que cela peut comporter. Mais cela peut tout de même aussi, cette conjonction de deux mots, *l'acte psychanalytique*, nous évoquer quelque chose de bien différent, à savoir l'acte tel qu'il opère psychanalytiquement, ce que le psychanalyste dirige de son action dans l'opérance psychanalytique. Alors là bien sûr, nous sommes à un tout autre niveau.

Est-ce que c'est l'interprétation? Est-ce que c'est le transfert à quoi nous sommes ainsi portés? Quelle est l'essence de ce qui du psychanalyste en tant qu'opérant est acte ? Quelle est sa part dans le jeu ? Voilà ce sur quoi les psychanalystes ne manquent pas en effet, entre eux, de s'interro-30-

ger. Voilà à propos de quoi, Dieu merci, ils avancent des propositions plus pertinentes, quoique loin d'être univoques ni même progressives dans la suite des ans.

Il y a autre chose, à savoir l'acte, dirai-je, tel qu'il se lit dans la psychanalyse. Qu'est-ce pour le psychanalyste qu'un acte ? Il suffira, je pense, pour me faire entendre à ce niveau, que j'articule, que je rappelle, ce que tous et chacun vous savez, nul n'en ignore; en notre temps, à savoir ce qu'on appelle l'acte symptomatique, si particulièrement caractérisé par le lapsus de la parole ou aussi bien de ce niveau qui en gros peut être classé du registre comme on dit de l'action quotidienne, d'où le terme si fâcheux de *Psychopathologie de la vie quotidienne*, de ce qui à proprement parler a son centre de ce qu'il s'agisse toujours, et même quand il s'agit du lapsus de la parole, de sa face d'acte.

C'est bien ici que prend son prix le rappel que j'ai fait de l'ambiguïté laissée à la base conceptuelle de la psychanalyse entre motricité et acte et c'est assurément en raison de ces points de départ théoriques que Freud favorise ce déplacement juste au moment où, dans le chapitre auquel j'aurai peut-être le temps de venir tout à l'heure, concernant ce qu'il en est de la méprise, *Vergreifung*, comme il la désigne, il rappelle qu'il est bien naturel qu'on en vienne là après 7 ou 8 chapitres sur le champ de l'acte, puisque comme le langage, dit-il, nous resterons là sur le plan du moteur. Par contre, il est bien clair que tout ce qui sera dans ce chapitre et dans celui qui le suit, celui des actions accidentelles ou encore symptomatiques, il ne s'agira jamais que de cette dimension que nous avons posée comme constitutive de tout acte, à savoir sa dimension signifiante; rien dans ces chapitres qui ne soit introduit concernant l'acte sinon ceci qu'il y est posé comme signifiant.

Néanmoins, ce n'est pas si simple, car s'il prend son prix, son articulation d'acte significatif au regard de ce que Freud alors introduit comme inconscient ce n'est certes pas qu'il s'affiche, qu'il se pose comme acte. C'est tout le contraire. Il est là comme activité, plus qu'effacée et, comme le dit l'intéressé, l'activité pour boucher un trou qui n'est là que si l'on n'y pense pas, dans la mesure où l'on ne s'en soucie pas, qui n'est là où il s'exprime, pour toute une partie de ses activités, que pour occuper les mains supposées distraites de toute relation mentale, ou bien encore cet acte va mettre son sens précisément sur ce qu'il s'agit d'attaquer, d'ébranler, son -31-

sens à l'abri de la maladresse, du ratage. Voilà ce qu'est l'intervention analytique, l'acte donc, renversement semblable à celui que nous avons fait la dernière fois concernant celui de la face motrice même du réflexe que Pavlov appelle absolu; cette face motrice n'est pas dans le fait que la jambe s'étende parce que vous tapez un tendon; cette face motrice c'est là où on tient le marteau pour le provoquer. Mais si l'acte est dans la lecture de l'acte, est-ce à dire que cette lecture soit simplement surajoutée et que ce soit d'acte réduit *nachträglich* (après coup) qu'elle prenne sa valeur? Vous savez l'accent que j'ai mis depuis longtemps sur ce terme qui ne figurerait pas au vocabulaire freudien, si je ne l'avais pas extrait du texte de Freud, moi le premier et d'ailleurs à la vérité pour un bon bout de temps le seul.

Le terme a bien son prix. Il n'est pas seulement freudien; Heidegger l'emploie, il est vrai dans une visée différente quand il s'agit pour lui d'interroger les rapports de l'être à la *Rede*. L'acte symptomatique, il faut bien qu'il contienne déjà en soi quelque chose qui le prépare au moins à cet accès, à ce qui pour nous, dans notre perspective, réalisera sa plénitude d'acte, mais après coup. J'y insiste, et il est important dès maintenant de le marquer, quel est ce statut de l'acte ? Il faut le dire nouveau, et même inouï si l'on donne son sens plein, celui d'où nous sommes partis, celui qui vaut depuis toujours concernant le statut de l'acte.

Et puis quoi ? Après ces trois acceptions le psychanalyste, dans ses actes d'affirmation, à savoir ce qu'il profère quand il a à rendre compte tout spécialement de ce qu'il en est pour lui de ce statut de l'acte, et là la faveur des choses fait que tout récemment justement on a eu dans un certain cadre, qui s'appelle celui des psychanalystes de langue romane, à faire rapport, compte-rendu de ce qu'on envisage du point de vue du psychanalyste autorisé concernant le passage à l'acte, et encore *l'acting out*. Voilà après tout, pourquoi pas, un très bon exemple à prendre ce que j'ai fait d'ailleurs, puisqu'il est à notre portée, j'ai ouvert le rapport de l'un d'eux qui s'appelle Olivier Flournoy, nom célèbre, troisième génération de grands psychiatres, le premier étant Théodore, le second Henri, et vous savez le cas célèbre par quoi Théodore reste immortel dans la tradition analytique, cette clairvoyante délirante au nom merveilleux dont il a fait tout un ouvrage et dont vous ne sauriez trop profiter si l'ouvrage vous tombe sous la main, je crois qu'il n'est pas courant pour l'instant. Donc à la troisième génération, ce garçon nous avance quelque chose qui consis-32-

te à prendre au moins une partie du champ, celle que n'a pas pris l'autre rapporteur, qui parlait de *l'acting-out*, lui il va se porter sur l'agir, et comme agir il y a, sans doute croit-on non sans fondement concernant le transfert, il avance sur le transfert quelques questions qui, aussi bien, valent propositions.

Je ne vous en donnerai pas, bien sûr, lecture, car rien n'est plus difficile à tenir qu'une lecture devant un aussi large public, néanmoins pour en donner le ton, je vous prendrai le premier paragraphe qui s'énonce à peu près ainsi

« De cette revue de l'évolution récente des idées dont on retire toujours l'impression de quelque chose d'obscur et d'insatisfaisant... mais pourquoi une régression implique-t-elle le transfert, c'est-à-dire l'absence de remémoration et l'agir sous forme de transformation de l'analyste, par projection et introjection, et pourquoi n'implique-t-elle pas seulement une conduite régressive ? C'est-à-dire sa propre structure. En d'autres termes, pourquoi évoque-t-elle le transfert ? Pourquoi une situation infantilisante implique-t-elle le transfert, et non pas une conduite infantile basée sur le modèle d'une conduite enfant-parents, faisant allusion à un autre registre qui met l'accent sur le développement et sur les antécédents du développement et non plus sur la catégorie propre de la régression qui fait allusion aux phases repérées dans l'analyse, voire, ajoute-t-il, répétant une situation conflictuelle et même y puisant ses forces ».

Est-ce là assez pour conférer à cette conduite l'épithète du transfert ? Que veux-je dire, en vous annonçant déjà la question introduite sur ce ton, c'est assurément et toute la suite nous le démontre, un certain ton, un certain mode d'interroger le transfert, je veux dire, à prendre les choses assez vivement, et en mettant son concept même aussi radicalement que possible en question, c'est là, chose que j'ai faite moi-même il y a très exactement 9 ans ou plus exactement 9 ans et presque une demi année dans ce que j'ai intitulé *Direction de la cure et principe de son pouvoir*.

A la vérité vous pourrez y trouver au chapitre III page 602, où *en eston avec le transfert*, les questions qui se sont posées là, posées et développées avec infiniment plus d'ampleur et d'une façon qui à l'époque, était absolument sans équivalent. Je veux dire que ce qui depuis a fait son chemin, je ne dis certes pas grâce à mon frayage mais par une espèce de convergence des temps, ce qui a fait par exemple qu'un nommé Sachs a -33-

posé les questions les plus radicales concernant le statut du transfert, et même je dirai, si radicales qu'à la vérité, le transfert est considéré comme tellement à la merci du statut même de la situation analytique qu'il est proprement posé comme le concept même qui rendrait la psychanalyse digne d'objection. Car les choses en sont au point qu'un psychanalyste de la plus stricte observance et fort bien situé dans la hiérarchie américaine ne trouve rien de mieux à dire, pour définir le transfert, que c'est un mode de défense de l'analyste, que c'est pour tenir à distance les réactions, quelles qu'elles soient, qui s'obtiennent dans la situation et qui pourraient lui paraître l'intéresser trop directement, le concerner, relever de sa responsabilité, à proprement parler, que l'analyse forge, invente ce concept de transfert, grâce à quoi il tranche, il juge de telle façon qu'il dit, en somme, essentiellement dans le fondement radical de ce concept n'avoir lui-même aucune part dans les dites réactions et nommément pas en étant là comme analyste, mais simplement être capable d'y pointer ce qu'elles ont en elles de reprise, de reproduction de comportement antérieur, d'étapes vivantes du sujet, qui se trouve les reproduire, les agir au lieu de les remémorer.

Voilà ce dont il s'agit et ce à quoi Flournoy s'affronte, sans doute avec quelque tempérament, mais donnant toute sa place à la conception, ou à l'extrême de la position à quoi semblent réduits à l'intérieur même de la psychanalyse, ceux qui se croient en place de la théoriser.

Si cette position, extrême, qui dès lors qu'elle est introduite va à ses conséquences, je veux dire que pour Sachs tout reposera donc en dernière analyse sur la capacité d'objectivité stricte de l'analyste, et comme ce ne peut être là en aucun cas qu'un postulat, toute l'analyse de ce côté est vouée à une interrogation radicale, à une mise foncière en question de tout point où elle intervient.

Dieu sait que je n'ai jamais été si loin, et pour cause, dans la mise en question de l'analyse et il est en effet remarquable aussi bien qu'étrange, que dans les cercles où l'on s'attache le plus à maintenir socialement son statut, les questions puissent en somme à l'intérieur du dit cercle être poussées si loin qu'il ne s'agisse de rien moins que de savoir si l'analyse en elle-même est fondée ou illusoire.

Il y aurait là un phénomène très troublant si nous ne trouvions pas dans le même contexte, si l'on peut dire, le fondement de ce qu'on appelle l'in-34-

formation, qui est institué sur la base de la totale liberté. Seulement, ne l'oublions pas, nous sommes dans le contexte américain, et chacun sait que quelle que soit l'ampleur d'une liberté de penser, une liberté de jugeote et de toutes les formes sous lesquelles elle s'exprime, nous savons très bien ce qu'il en est, c'est à savoir que, en somme, on peut dire n'importe quoi, que ce qui compte c'est ce qui est déjà bel et bien installé. Par conséquent à partir du moment où les sociétés psychanalytiques sont fermement assises sur leur base, on peut aussi bien dire que le concept de transfert est une foutaise. Ça n'affecte rien. C'est de cela qu'il s'agit. Très précisément c'est aussi bien là que, pour suivre un autre ton, notre conférencier s'engouffre et que, dès lors, nous allons voir le concept de transfert remis à la discrétion d'une référence à ce qu'on peut bien appeler tout de même une historiette, celle dont sans doute, apparemment, il est sorti, à savoir l'histoire de Breuer, de Freud et d'Anna O. qui, entre nous, montre des choses beaucoup plus intéressantes que ce qu'on en fait à cette occasion, et ce qu'on en fait à cette occasion, va fort loin; je veux dire qu'on nous mettra en valeur la relation tierce, bien entendu, le fait que Freud a pu d'abord se protéger, se défendre lui-même comme on dit, et sous le mode du transfert, en se mettant à l'abri du fait que, comme il le dit à sa fiancée, car il y a aussi la fiancée naturellement dans l'explication dont il s'agit, car il va s'agir de rien de moins que ce que j'appelais l'autre jour l'acte de naissance de la psychanalyse, il va dire à sa fiancée que c'est des choses bien sûr qui ne peuvent arriver qu'à un type comme Breuer.

Un certain style de pertinence, voire d'audace à bon marché, celui qui va nous faire apparaître le transfert comme lié entièrement à ces conjonctions accidentelles, voire plus tard comme l'annonce l'un d'entre eux, un spécialiste de l'hypnose, que lorsque plus tard l'incident se reproduira avec Freud lui-même, à ce moment-là est entrée la bonne. Qui sait, si la bonne n'était pas rentrée, ce qui se serait passé ? Alors là Freud a pu rétablir la situation tierce; le surmoi bonnique a joué son rôle et lui a permis de rétablir ce qu'il en est dès lors, de la défense naturelle - c'est écrit dans ce rapport - quand une femme au sortir de l'hypnose vous saute au cou, c'est de se dire : « mais je l'accueille comme une fille ».

Cette sorte de *mühen* des bagatelles, c'est évidemment ce qui fait de plus en plus la loi de ce que j'ai appelé tout à l'heure l'acte d'affirmation de l'analyste. Plus on s'affirme de bagatelles, plus on engendre de respect. -35-

Il est tout de même singulier que ce rapport qui, sans doute ceci se voit à bien des signes, et c'est en ce sens que je vous prie à l'occasion d'en prendre connaissance, - ça fera monter l'achat de la prochaine *Revue de psychanalyse*, organe de la Société Psychanalytique de Paris -, de voir s'il n'y a pas quelque rapport entre cette méditation hardie et ce que j'énonçais 9 ans auparavant. A la vérité, la question restera éternellement intranchée puisque l'auteur dans ces lignes n'en donne aucun témoignage, mais quelques lignes quelques pages plus loin, il lui arrive quelque chose, à savoir qu'au moment où il parle, mon Dieu, de ce qui est en question - car c'est une avancée personnelle -, le ton qu'il vient donner aux choses, consiste à y mettre en valeur ce qu'il appelle noblement la *relation intersubjective*.

Chacun sait que si on lit hâtivement *Le discours de Rome* on peut croire que c'est de ça que je parle. On peut découvrir la dimension de la relation intersubjective par d'autres truchements que moi, puisque cette erreur, ce contresens qui consiste à croire que c'est ce que j'ai réintroduit dans une psychanalyse qui l'ignorait trop, a été fait par maintes personnes qui m'entouraient alors, et qu'à être formé par icelles on peut bien en effet avancer l'expérience intersubjective comme référence à rappeler dans ce contexte.

... « C'est ce contexte intersubjectif écrit-on, qui me paraît original dans l'analyse, il fait éclater les camisolles de force des diagnostics dits "d'affection mentale", non pas que la psychopathologie soit un vain mot, elle est à coup sûr indispensable pour l'échange entre individus hors de l'expérience, mais son sens s'évanouit pendant la cure ». Vous voyez le ton à ceci près que entre « non pas que la psychopathologie soit un vain mot », et « elle est à coup sûr indispensable », une parenthèse éclate dont je vous demande ce qui la justifie là. « A ce propos en relisant un *Écrit* de Lacan, j'ai été étonné de voir qu'il parlait du malade, lui qui s'oriente vers le langage avant tout »...

C'est dans mon propos vous allez voir; je dois dire que je ne sais pas dans lequel de mes *Écrits* je parle du malade, ce n'est en effet pas tout à fait ma façon. Je n'y verrais pas en tous les cas d'objection, mais l'idée de refeuilleter les 950 pages de mes *Écrits* pour savoir où je parle du malade ne me serait assurément pas venue.

A la page 70 par contre, je trouve : « le désir », désir de ce qu'on n'est pas, désir qui ne peut pas être satisfait, ou même désir d'insatisfaction tel -36-

que Lacan, Lacan dans le même écrit cité... (Ah soulagement, nous allons pouvoir aller voir)... dans le même écrit cité le présente lestement à propos de la bouchère; et il y a une petite note (ce que je dis de la bouchère, qui est assez connu, car c'est un morceau plutôt brillant, on pourrait s'attendre que ce soit à ça qu'on renvoie, pas du tout, on renvoie à la bouchère dans Freud). Bon à moi ça me sert. Je peux aller chercher non pas le passage de la bouchère que vous trouverez page 620, mais ce dont il s'agit

... « Cette théorie, (je prends la seconde théorie du transfert) à quelque point de ravalement qu'elle soit venue ces derniers temps en France, - il s'agit de la relation d'objet, et comme je m'explique, il s'agit de Maurice Bouvet - a, comme le génétisme, son origine noble ». C'est Abraham qui en a ouvert le registre, la notion d'objet partiel est sa contribution originale. Ce n'est pas ici le lieu d'en démontrer la valeur. Nous sommes plus intéressés à en indiquer la liaison à la partialité de l'aspect qu'Abraham détache du transfert pour le promouvoir dans son opacité comme la capacité d'aimer, comme si c'était là, (cette capacité d'aimer), « une donnée constitutionnelle chez le malade où puisse se lire le degré de sa curabilité »...

Je vous passe la suite, ce « chez le malade » est donc mis à l'actif d'Abraham.

Je m'excuse d'avoir développé devant vous une histoire aussi longue, mais c'est pour faire le lien entre ce qu'à l'instant j'appelais le psychanalyste dans ses actes d'affirmation et l'acte symptomatique sur lequel je mettais l'accent l'instant d'avant. Car qu'est-ce que Freud nous apporte dans *La psychopathologie de la vie quotidienne* à propos justement des erreurs et proprement de cette espèce ?

C'est, nous dit-il, et il le dit savamment, à propos des trois erreurs qu'il fait dans l'interprétation des rêves. Il les lie expressément au fait qu'au moment où il analyse les rêves en question il y a quelque chose qu'il a retenu, mis en suspens du progrès de son interprétation. Quelque chose était retenu en ce point précis vous le verrez au chapitre X, qui est celui *des erreurs*, à propos de trois de ces erreurs, nommément celle de la fameuse station Marburg, qui était Marbach, d'Hannibal qu'il a transformé en Hasdrubal et de je ne sais quel Médicis qu'il a attribué à l'histoire de Venise, ce qui est en effet singulier; c'est toujours à propos de quelque chose où en somme il retenait quelque vérité qu'il a été induit à commettre ces erreurs.

-37-

Le fait que ce soit précisément après avoir fait cette référence à la belle bouchère qui était bien difficilement évitable étant donné que suit un petit morceau qui est ainsi écrit : « Désir d'avoir ce que l'autre a pour être ce que l'on n'est pas; désir d'être ce que l'autre est pour avoir ce que l'on n'a pas, voire désir de ne pas avoir ce que l'on a » etc. c'est-à-dire, un très direct extrait, - et je dois le dire un petit peu amplifié, mais amplifié d'une façon qui ne l'améliore pas -, de ce que j'ai écrit justement autour de cette *direction de la cure*, quant à ce qu'il s'agit de la fonction phallique. Ne voila-t-il pas touché le fait qu'il est singulier qu'on soit reconnaissant, par cette erreur évidemment, sinon par la référence irrépressible à mon nom, même si on le met sous la rubrique de je ne sais quel achoppement incompréhensible de la part de quelqu'un qui parle du langage avant tout, comme il s'exprime, est-ce qu'il n'y a pas là quelque chose qui nous fait nous interroger? Sur quoi ? Sur ce qu'il en est de ceci qu'au regard d'une certaine analyse, d'un certain champ de l'analyse, qu'on ne puisse, même à s'appuyer expressément sur ce que j'avance, le faire qu'à condition de le renier, dirai-je. Est-ce qu'à soi tout seul ceci ne nous pose pas un problème qui n'est autre que le problème, dans l'ensemble, du statut que reçoit l'acte psychanalytique, d'une certaine organisation cohérente et qui est, pour l'instant, celle qui règne dans la communauté qui s'en occupe.

Faire cette remarque, manifester le surgissement, à un niveau qui n'est certes pas celui de l'inconscient, d'un mécanisme qui est précisément celui que Freud met en valeur au regard de l'acte, je ne dirai pas le plus spécifique, mais de la nouvelle dimension de l'acte qu'introduit l'analyse, ceci même, je veux dire faire ce rapprochement, et en poser la question, ceci même est un acte, le mien. Je vous demande seulement pardon qu'il m'ait pris pour se clore un temps qui a pu vous paraître démesuré; mais ce que je voudrais ici introduire. c'est quelque chose qui m'est bien difficile à introduire devant une assemblée justement aussi nombreuse, où les choses peuvent retentir de mille façons déplacées. Je ne voudrais pas, pourtant, que soit déplacée la notion que je veux introduire. J'aurai sans doute à la reprendre. Elle a vous allez voir, son importance. Elle n'est pas sans que depuis longtemps sous ses formes clefs que j'emploie, je n'en aie annoncé la venue un beau jour.

Éloge de la connerie.

Il y a longtemps que j'en ai produit le projet, l'œuvre éventuelle, disons qu'après tout, à notre époque ce serait là chose à mériter le succès vérita-38-

blement prodigieux dont on ne peut se surprendre qui est celui qui fait que dure encore dans la bibliothèque de tout un chacun, médecin, pharmacien, dentiste, *L'éloge de la folie* d'Erasme qui, Dieu sait, ne nous atteint plus.

L'éloge de la connerie serait assurément opération plus subtile à mener car, à la vérité, qu'est-ce que la connerie ? Si je l'introduis au moment de faire le vrai pas essentiel concernant ce qu'il en est de l'acte analytique, c'est pour faire remarquer que ce n'est pas une notion. Dire ce que c'est est difficile. C'est quelque chose comme un nœud, un nœud autour de quoi s'édifient bien des choses, et se délèguent toutes sortes de pouvoirs, qui est assurément quelque chose de stratifié, et on ne peut pas la considérer comme simple. A un certain degré de maturité, si je puis dire, c'est plus que respectable. Ça n'est peut-être pas ce qui mérite le plus de respect mais c'est assurément ce qui en recueille.

Je dirai que ce respect relève d'une fonction particulière, qui est tout à fait liée à ce que nous avons à mettre ici en relief une fonction de « déconnaissance » si je puis m'exprimer ainsi, et si vous me permettez de m'amuser un peu, de rappeler qu'« il déconnaît » dit-on. Est-ce qu'il n'y a pas là un cryptomorphème ? Est-ce que ça ne serait pas à le prendre au présent que surgirait le statut solidement établi de la connerie ?

On croit toujours que c'est un imparfait : « il déconnaît à plein tuyaux... » par exemple. Mais c'est qu'à la vérité, c'est là un terme qui, comme le terme de « je mens » fait toujours obstacle à être employé au présent.

Quoi qu'il en soit, il est fort difficile de ne pas voir que le statut de la connerie en question en tant qu'institué sur le « il déconnaît » ne revêt pas seulement le sujet que le dit verbe comporte. Il y a là dans cet abord je ne sais quoi d'intransitif et de neutre du genre « il pleut » qui fait toute la portée du dit morphème.

L'important, c'est : il déconnaît quoi ? Eh bien, c'est là ce par quoi se distingue ce que j'appellerai la vraie dimension de la connerie. C'est que ce « elle déconnaît », c'est quelque chose qui, à la vérité, est ce qui mérite d'être affecté de ce terme, à savoir de s'appeler la connerie. La vraie dimension de la connerie est indispensable à saisir comme étant ce à quoi a à faire l'acte psychanalytique. Car si vous y regardez de près et nommément dans ces chapitres que Freud nous met sous la rubrique de la mépri-39-

se et sous celle des actes accidentels et symptomatiques, ces actes se distinguent tous et tout un chacun par une grande pureté. Mais observez quand il s'agit par exemple de la célèbre histoire de tirer ses clés devant telle porte, qui sont justement celles qui ne conviennent pas; prenons les cas dont Jones parle, parce que Freud a montré la signification et la valeur de ce que peut avoir ce petit acte, Jones va nous raconter une histoire qui se termine par : « J'aurais aimé être ici comme chez moi ». Dix lignes plus loin nous sommes à la clôture d'une autre histoire qui interprète le même geste à dire: « J'aurais été mieux chez moi ». Ce n'est tout de même pas pareil!

De la pertinence de la notation de cette fonction de lapsus, du ratage dans l'usage de la clé à son interprétation flottante, équivoque, est-ce qu'il n'y a pas l'indication que vous retrouverez facilement à considérer mille autres des faits rassemblés dans ce registre et nommément les quelque vingt-cinq ou trente premiers que Freud nous collectionne? C'est qu'en quelque sorte, ce que l'acte nous transmet, c'est quelque chose qu'il nous figure assurément de façon signifiante et pour laquelle l'adjectif qui conviendrait serait de dire qu'elle n'est pas si conne.

C'est bien là l'intérêt fascinant de ces deux chapitres. Mais que tout ce qui essaie de s'y adapter comme qualification interprétative représente déjà cette certaine forme de dé-connaissance, de chute et d'évocation où il faut bien le dire, dans plus d'un cas ici tout à fait radical de ce qui ne peut se sentir que comme connerie; même si l'acte, ce qui ne fait pour nous aucun doute car à ce point de surgissement de ce qu'il y a d'original dans l'acte symptomatique, il ne fait aucun doute qu'il y a là une ouverture, un trait de lumière, quelque chose d'inondant et qui pour longtemps ne sera pas refermé.

Quelle est la nature de ce message dont Freud nous souligne qu'à la fois, il ne sait pas qu'il se le donne à lui-même et que pourtant il tient à ce qu'il ne soit pas connu. Qu'est-ce qui se gîte au dernier terme dans cet étrange registre qui, semble-t-il, ne peut être repris dans l'acte psychanalytique qu'à déchoir de son propre niveau?

C'est pourquoi je voudrais aujourd'hui introduire, avant de vous quitter, ce terme glissant, ce terme scabreux qui, à la vérité, n'est pas aisément maniable dans un contexte social aussi large, qu'on note bien sûr d'injure et de péjoration qui s'attache dans la langue française à cet étrange mot « le con » qui, soit dit entre parenthèses, n'est trouvable ni dans Littré ni dans -40-

Robert, seul le Bloch et von Wartburg, toujours honneur à lui, nous donne son étymologie: *cunnus* (latin).

Assurément, pour développer ce qu'il en est en français de la fonction de ce mot « le con », pourtant dans notre langue et nos échanges si fondamental, c'est bien le cas où le structuralisme aurait lieu de s'articuler de ce qui lie l'un à l'autre, le mot et la chose. Mais comment faire? Comment faire, sinon à introduire ici, je ne sais quoi qui serait l'interdiction aux moins de 18 ans, à moins que ce soit aux plus de 40.

C'est pourtant ce dont il s'agit, et quelqu'un dont nous avons les paroles dans un livre qui se distingue par la toute spéciale - jamais je crois personne n'a fait cette remarque - absence de la connerie, à savoir les Évangiles, a dit: « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». Observez naturellement que jamais personne ne s'est aperçu que c'est absolument énorme de dire : « Rendez à Dieu » ce qu'il a mis dans le jeu. Qu'importe. Pour le psychanalyste, la loi est différente. Elle est : « Rendez à la vérité ce qui est à la vérité, et à la connerie ce qui est à la connerie ».

Eh bien, ce n'est pas si simple. Parce qu'elles se recouvrent et que s'il y a une dimension qui est là, propre à la psychanalyse, ce n'est pas tant la vérité de la connerie que la connerie de la vérité.

Je veux dire, que mis à part les cas où nous pouvons aseptiser, ce qui revient à dire asexuer, la vérité, c'est-à-dire à non plus faire comme en logique, qu'une valeur avec un grand V qui fonctionne en opposition à un grand F, partout où la vérité est en prise sur autre chose, nommément sur notre fonction d'être parlant, la vérité se trouve mise en difficulté de l'incidence où quelque chose qui est le centre dans ce que je désigne, dans l'occasion, sous le terme de la connerie, et qui veut dire ceci - je vous montrerai la prochaine fois que Freud le dit aussi dans ce même chapitre, encore que quiconque le laisse passer - et qui veut dire, c'est que l'organe qui donne si je puis dire, sa catégorie à l'attribut dont il s'agit, est justement marqué de ce que j'appellerai une inappropriation particulière à la jouissance. Que c'est de là que prend son relief ce dont il s'agit, à savoir le caractère irréductible de l'acte sexuel à toute réalisation véridique; que c'est de cela qu'il s'agit dans l'acte psychanalytique, car l'acte psychanalytique assurément s'articule à un autre niveau; et ce qui à cet autre niveau répond à cette déficience qu'éprouve la vérité de son approche du champ sexuel, voilà ce qu'il nous faut interroger dans son statut.

-41-

Pour vous suggérer ce dont il s'agit, je prendrai un exemple : un jour j'ai recueilli de la bouche d'un charmant garçon qui avait tous les droits à ce qu'on l'appelle un con l'anecdote suivante. Il lui était arrivé une mésaventure : il avait rendez-vous avec une petite fille qui l'avait laissé tomber comme une crêpe. «J'ai bien compris me dit-il qu'encore une fois c'était une femme de non-recevoir ». Il appelait ça comme ça.

Qu'est-ce que c'est cette charmante connerie, car il le disait comme ça, de tout son cœur. Il avait entendu se succéder trois mots, il les appliquait. Mais supposez qu'il l'ait fait exprès, ce serait un trait d'esprit. A la vérité le seul fait que je vous le rapporte, que je le porte au champ de l'Autre en fait un trait d'esprit, effectivement. C'est très drôle, pour tout le monde, sauf pour lui et pour celui qui le reçoit face à face de lui. Mais dès qu'on le raconte, c'est extrêmement amusant. De sorte qu'on aurait tout à fait tort de penser que le con manque d'esprit, même si c'est d'une référence à l'Autre que cette dimension s'ajoute.

Pour tout dire, ce qu'il en est de notre position vis-à-vis de cette petite historiette amusante, c'est exactement toujours ce à quoi nous avons affaire chaque fois qu'il s'agit de mettre en forme ce que nous saisissons comme dimension, non pas au niveau de tous les registres de ce qui se passe dans l'inconscient, mais à très proprement parler dans ce qui ressortit à l'acte psychanalytique.

Je voulais simplement introduire aujourd'hui ce registre assurément, vous le devinez, scabreux. Mais, vous le verrez, il est utile.

-42-

LEÇON III 29 NOVEMBRE 1967

Au début d'un article sur le contre-transfert publié en 1960, un bon psychanalyste auquel nous ferons une certaine place aujourd'hui, le Docteur Winnicott, écrit que le mot de contre-transfert doit être rapporté à son usage original et, à ce propos, pour l'opposer, fait état du mot *self*. Un mot comme *self* dit-il, là il faut que j'use de l'anglais: *Naturally knows more than we do* : en sait naturellement plus que nous ne pouvons faire, ou que nous ne faisons. C'est un mot qui, dit-il, *uses us and commands us*, nous prend en charge, peut nous commander si je puis dire.

C'est une remarque, mon Dieu, qui a bien son intérêt à voir sous une plume qui ne se distingue pas par une référence spéciale au langage, comme vous allez le voir.

Ce trait m'a paru piquant et le sera encore plus de ce que j'en aurai à évoquer devant vous aujourd'hui de cet auteur. Mais aussi bien, pour vous, prend-il son prix de ce que, que vous le soupçonniez ou pas, vous voilà intégrés dans un discours qu'évidemment beaucoup d'entre vous ne peuvent voir dans son ensemble.

Je veux dire que ce que j'avance cette année n'a son effet que de ce qui a précédé, et ce n'est pas pour autant que de l'aborder maintenant - si tel est le cas de certains d'entre vous - vous soumet moins à son effet. Curieusement, en raison de ceci, c'est qu'en somme ce discours - vous trouverez peut-être qu'un peu j'insiste dans ce sens - ne vous est pas en somme directement adressé. Il est adressé à qui ? mon Dieu je le répète à chaque fois : à des psychanalystes, et dans des conditions telles qu'il faut -43-

bien dire qu'il leur est adressé à partir d'une certaine atonie. Atonie qui serait la mienne propre et donc qui a à dire ses raisons. C'est précisément ces raisons qui vont se trouver ici, j'entends aujourd'hui, un peu plus accentuées. Il y a une rhétorique, si je puis dire, de l'objet de la psychanalyse, dont je prétends qu'elle est liée à un certain mode de l'enseignement de la psychanalyse qui est celui des sociétés existantes. Cette relation peut ne pas paraître immédiate, et en effet, pourquoi le serait-elle pourvu qu'au prix d'une certaine investigation on puisse en sentir la nécessité.

Pour partir de là, à savoir d'un exemple de ce que j'appellerai un savoir normatif sur ce qui est une conduite utile avec tout ce que cela peut comporter d'extension sur le bien général, et sur le bien particulier, je prendrai un échantillon qui vaudra ce qu'il vaudra, mais qui vaudra du fait qu'il est typique et que relevant de la plume d'un auteur bien connu, simplement, pour si peu que vous soyez initiés à ce qu'il en est de la méthode analytique en tant qu'à savoir en gros de quoi il s'agit, de parler pendant des semaines et des mois à raison de plusieurs séances par semaine, et de parler d'une certaine façon particulièrement dénouée, dans des conditions qui, précisément, s'abstraient de toute visée concernant cette référence à la norme, à l'utile, précisément, peut-être, pour y revenir, mais d'abord à s'en libérer de façon telle que le circuit, avant d'y revenir, soit le plus simple qui se puisse.

Je crois que les lignes que j'ai choisies, prises où elles se trouvent, à savoir en tête d'un article très expressément sous la plume d'un auteur qui l'a publié en l'année 1955, ont mis en question le concept de caractère génital. Voici à peu près d'où il part pour effectivement apporter une critique sur laquelle je n'ai pas à m'étendre : aujourd'hui c'est du style qu'il s'agit. C'est un morceau du classique M. Fenichel, d'autant que de l'aveu de l'auteur, je veux dire l'auteur le précisant bien, Fenichel fait partie de la base de cet enseignement de la psychanalyse dans les instituts.

Un caractère normal, génital, est un concept idéal, dit-il lui-même; cependant il est certain que l'achèvement de la primauté génitale comporte une avance décisive dans la formation du caractère. Le fait d'être capable d'obtenir pleine satisfaction par l'orgasme génital rend la régulation de la sexualité, régulation physiologique possible, et ceci met un terme au timing

up, c'est-à-dire à la barrière, à l'endiguement des énergies instinctuelles -44-

avec leurs effets malheureux sur le comportement de la personne. « Il fait aussi quelque chose pour le plein développement du *love*, de l'amour et de la haine » ajoute-t-on entre parenthèses, c'est-à-dire le surmontement de l'ambivalence. En outre, la capacité de décharger de grandes quantités d'excitation signifie la fin des *reaction formations*, des formations réactionnelles, et un accroissement de la capacité de sublimer.

Le complexe d'Œdipe et les sentiments inconscients de culpabilité de source infantile peuvent maintenant être réellement dépassés quant aux émotions; elles ne sont plus gardées en réserve mais peuvent être mises en valeur par l'ego; elles forment une part harmonieuse de la personnalité totale. Il n'y a plus aucune nécessité de se garder des impulsions pré-génitales encore impératives dans l'inconscient, leur inclusion dans la totale personnalité - je m'exprime comme le texte - et sous la forme de traits ou de poussées de la sublimation, devient possible. Cependant, dans les caractères névrotiques, les impulsions pré-génitales retiennent leurs caractères sexuels et troublent les relations rationnelles avec les objets, « cependant que c'est comme ça chez les *neurotics* », dans le caractère normal elles servent comme partielles le but de pré-plaisir ou de plaisir préliminaire, sous la primauté de la zone génitale. Mais pour autant qu'elles viennent dans une plus grande proportion elles sont sublimées et subordonnées à l'ego, et à *reasonableness*, la raisonnable, je crois qu'on ne peut pas traduire autrement.

Je ne sais pas ce que vous inspire un tableau si enchanteur et s'il vous paraît alléchant. Je ne crois pas que quiconque - analyste ou pas - pour peu qu'il ait un peu d'expérience des autres et de soi-même, puisse un instant prendre au sérieux cette étrange berquinade. La chose est, à proprement parler, fausse, tout à fait contraire à la réalité et à ce qu'enseigne l'expérience.

Je me suis livré aussi, dans mon texte, dans un texte que j'évoquais l'autre jour, celui de *La direction de la cure* évidemment, à quelques dérisions de ce qui avait pu en être amené, dans un autre contexte et sous une forme même littérairement beaucoup plus vulgaire - le ton dont on pouvait parler à une certaine date, justement celle de ce texte, vers 1958 - de la primauté de la relation d'objet et des perfections où elle atteignait les effusions de joie interne qui ressortaient d'être parvenues à cet état sommet, à proprement parler ridicule, et à la vérité ne valant même pas la peine d'être ici reprise sous quelque plume qu'elle ait été émise alors.

-45-

La singularité est de se demander comment de telles énonciations peuvent garder, je ne dirai pas l'aspect de sérieux, en fait elles ne l'ont pour personne, mais paraissent répondre à une certaine nécessité concernant, comme on le disait au début de ce qui est ici énoncé, d'une sorte de point idéal qui aurait au moins cette vertu de représenter sous une forme négative l'absence donc de tous les inconvénients qui seraient apportés, qui seraient l'ordinaire des autres états. Il n'en vient pas à l'idée d'autre raison.

Ceci est naturellement à relever pour autant que nous pouvons saisir le mécanisme en son essence à savoir nous rendre compte dans quelle mesure le psychanalyste est en quelque sorte appelé, voire contraint, à des fins qu'on appelle abusivement didactiques, de tenir un discours qui en somme, on pourrait dire, n'a rien à faire avec les problèmes que lui propose et de la façon la plus aiguë, la plus quotidienne, son expérience.

La chose, à la vérité, a une certaine portée pour autant qu'elle permettrait de s'apercevoir qu'un discours, dans la mesure - et ce n'est rien en dire - d'où sort un certain nombre de clichés, ne s'en trouve pas moins, jusqu'à un certain point, inopérant à les réduire, dans le contexte psychanalytique, et encore bien plus quant à ce qui est de l'organisation de l'enseignement. Bien sûr, personne ne croit plus à un certain nombre de choses, ni non plus n'est bien à l'aise dans un certain style classique. Mais au fond sur beaucoup de points, de plans d'application, il n'en reste pas moins que cela ne change rien. Je veux dire qu'aussi bien peut-on voir simplement dans mon discours repris, je veux dire dans certaines de ses formes, de ses phrases, de ses énoncés, voire ses tournures, repris dans un contexte qui, quant à son fond, ne change guère.

J'avais demandé, il y a assez longtemps, à une personne qu'on a pu voir dans d'autres temps plus récents ici fréquenter assidûment ce que j'essayais d'ordonner, j'avais demandé : «Après tout, vu vos positions générales, qu'est-ce que vous pouvez trouver d'avantageux à suivre mes conférences ? » Mon Dieu, avec le sourire de quelqu'un qui s'entend, je veux dire de quelqu'un qui sait bien ce qu'il veut dire : « Personne, me répondit-il, ne parle de la psychanalyse comme ça ». Grâce à quoi, bien sûr, cela lui donne matière et choix à adjoindre à son discours un certain nombre d'ornements, de fleurettes, ce qui ne l'empêche pas à l'occasion, de rapporter radicalement à la tendance supposée par lui constitutive d'une certaine inertie psychique, de rapporter radicalement le statut, l'or-46-

dirigeant de la séance analytique en elle-même - j'entends dans sa nature, dans sa finalité aussi - à un retour qui se produisait par une sorte de penchant, de glissement tout ce qu'il y a de plus naturel vers cette fusion où quelque chose qui fut essentiellement de sa nature, cette prétendue fusion supposée à l'origine entre l'enfant et le corps maternel, et c'est à l'intérieur de cette sorte de figure, de schéma fondamental, que se produirait quoi? Mon fameux *ça parle*.

Vous voyez bien l'usage qu'on peut faire d'un discours à le répandre sectionné de son contexte qui était qu'à dire *ça parle* à propos de l'inconscient, le n'ai strictement jamais voulu parler du discours de l'analysé, - comme on dit de façon impropre, il vaudrait mieux dire l'analysant - nous reviendrons là-dessus dans la suite, mais assurément qui, même, sauf à vouloir abuser de mon discours, peut supposer qu'il y ait quoi que ce soit dans l'application de la règle qui relève en soi du *ça parle* qui le suggère, qui l'appelle. En aucune façon, du moins, voyez-vous, aurais-je eu ce privilège d'avoir renouvelé après Freud, après Breuer, le miracle de la grossesse nerveuse, si cette façon d'évoquer la concavité du ventre maternel peut représenter ce qui se passe à l'intérieur du cabinet de l'analyste, est bien en effet ce qui se trouve justifié à un autre niveau, ce miracle, je l'aurais renouvelé, mais sur les psychanalystes. Est-ce à dire que j'analyse les analystes ?

Parce qu'après tout on pourrait dire cela, c'est même tentant, il y a toujours des petits malins pour trouver des formules élégantes comme cela qui résument la situation. Dieu merci, j'ai mis une barrière à l'avance aussi de ce côté là en écrivant je crois quelque part - je ne sais pas si c'est encore paru - à propos d'un rappel, il s'agissait d'un petit compte rendu que j'ai fait de mon séminaire de l'année dernière, d'un rappel de ces deux formules qu'il n'y a pas dans mon langage d'Autre de l'Autre, l'Autre dans ce cas étant écrit avec un grand A. Qu'il n'y a pas, pour répondre à un vieux murmure de mon séminaire de Sainte-Anne, hélas, je suis bien au regret de le dire, de vrai sur le vrai. De même n'y a-t-il nullement à considérer la dimension du transfert du transfert. Ceci veut dire d'aucune réduction transférentielle possible, d'aucune reprise analytique du statut du transfert lui-même.

Je suis toujours un peu embarrassé, vu le nombre de ceux qui occupent cette salle cette année, quand j'avance de pareilles formules, parce qu'il -47-

peut y en avoir certains qui n'ont aucune espèce d'idée de ce qu'est le transfert, après tout. C'est même le cas le plus courant, surtout s'ils en ont entendu parler. Vous allez le voir, dans la suite de ce que j'ai à dire aujourd'hui.

Pointons ici que, je l'ai tout de même déjà avancé la dernière fois, que l'essence de cette position du concept du transfert est ce que ce concept permet à l'analyste; c'est même ainsi que certains analystes, ai-je avancé la dernière fois, et mon Dieu, combien vainement, se croient en devoir de justifier le concept du transfert au nom de quoi, mon Dieu, quelque chose qui leur paraît à eux-mêmes bien menacé, bien fragile, à savoir d'une sorte de supériorité dans la possibilité d'objectiver, d'objectivation, ou de qualité d'objectivité éminente qui serait ce qu'aurait acquis l'analyste et qui lui permettrait dans une situation apparemment présente d'être en droit de la référer à d'autres situations qui l'expliquent et qu'elle ne fait que reproduire avec donc cet accent d'illusoire ou d'illusions que ceci comporte.

J'ai déjà dit que, loin que cette question qui paraît s'imposer, qui paraît même comporter une certaine dimension de rigueur chez celui qui en avance en quelque sorte l'interrogation, la critique, elle, est purement superflue et vaine pour la simple raison que le transfert, sa manipulation, comme telle, la dimension du transfert, la première face strictement cohérente à ce que je suis en train d'essayer de produire cette année devant vous sous le nom d'acte psychanalytique. Hors de ce que j'ai appelé manipulation du transfert, il n'y a pas d'acte analytique.

Ce qu'il s'agit de comprendre, ce n'est pas la légitimation du transfert dans une référence qui en fonderait l'objectivité, c'est de s'apercevoir qu'il n'y a pas d'acte analytique sans cette référence. Et, bien sûr, l'énoncer ainsi n'est pas dissiper toute objection, mais c'est justement parce que l'énoncer ainsi n'est pas, à proprement parler, désigner ce qui fait l'essence du transfert, c'est pour cela que nous avons à y avancer plus loin.

Que nous soyons forcés de le faire, que je sois nécessité à le faire devant vous, au moins suggère que cet acte analytique c'est précisément ce qui aurait été le moins élucidé par le psychanalyste lui-même. Bien plus, que ce fût ce qui fut plus ou moins complètement éludé; et pourquoi pas, pourquoi ne pas en tout cas s'interroger de savoir si la situation n'est pas ainsi, parce que cet acte il ne peut que l'être, éludé, après tout. Pourquoi -48-

pas? Pourquoi pas jusqu'à Freud et son interrogation de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, ce que nous appelons maintenant, ce qui est courant, ce qui est à la portée de nos modestes entendements sous le nom d'acte symptomatique, d'acte manqué, qui eût songé, et même qui songe encore à leur donner le sens plein du mot acte ?

Malgré tout, l'idée de ratage dont Freud dit que ce n'est qu'un abri derrière lequel se dissimule ce qui est à proprement appeler des actes, cela ne fait rien, on continue à les penser en fonction du ratage, sans donner un sens plus plein au terme d'acte.

Pourquoi donc n'en serait-il pas de même de ce qu'il en est de l'acte analytique ? Assurément ce qui peut nous éclairer c'est si nous pouvons, nous, en dire quelque chose qui aille plus loin. En tous les cas, il se pourrait bien qu'il ne puisse être qu'élué, si par exemple ce qui arrive quant il s'agit d'acte, c'est qu'il soit en particulier, tout à fait insupportable, insupportable quant à quoi? Il ne s'agit pas de quelque chose d'insupportable, subjectivement tout au moins je ne le suggère pas. Pourquoi pas insupportable comme il convient aux actes en général, insupportable en quelque-une de ses conséquences. J'approche, vous le voyez, par petites touches, je ne peux pas dire ces choses en termes tout de suite affichés - si l'on peut dire - non pas du tout qu'à l'occasion je ne le pratique pas, mais parce qu'ici en cette matière qui est délicate, ce qu'il s'agit d'éviter avant tout, c'est le malentendu.

Cette conséquence de l'acte analytique, me direz-vous, elle devrait être bien connue, elle devrait être bien connue par l'analyse didactique; seulement moi, je parle de l'acte du psychanalyste. Dans la psychanalyse didactique, le sujet qui, comme il s'exprime, s'y soumet, l'acte psychanalytique, là, n'est pas sa part. Ce n'est pas pour autant qu'il ne pourrait avoir soupçon de ce qui résulte pour l'analyste de ce qui se passe dans la psychanalyse didactique.

Seulement voilà, les choses jusqu'à présent sont telles que tout est fait pour que lui soit dérobé, mais d'une façon tout à fait radicale, ce qu'il en est de la fin de la psychanalyse didactique du côté du psychanalyste.

Ce masquage qui est foncièrement lié à ce que j'appelais tout à l'heure l'organisation des sociétés psychanalytiques, cela pourrait être en somme une pudeur subtile, une façon délicate de laisser quelque chose

à sa place, suprême raffinement de politesse extrême-orientale. Il n'en -49-

est rien. Je veux dire que ce n'est pas tout à fait sous cet angle que les choses doivent être considérées, mais plutôt sur ce qui en rejaillit sur la psychanalyse didactique elle-même, c'est à savoir qu'en raison même de cette relation, cette séparation que je viens d'articuler, il en résulte que le même *black out* existe sur ce qu'il en est de la fin de la psychanalyse didactique.

On a quand même écrit un certain nombre de choses insatisfaisantes, incomplètes sur la psychanalyse didactique. On a écrit aussi des choses bien instructives par leurs défauts sur la terminaison de l'analyse, mais on n'a strictement jamais encore réussi à formuler - je veux dire noir sur blanc - je ne dis pas quoi que ce soit de valable, quoi que ce soit, oui ou non... mais rien, sur ce qui peut être la fin, dans tous les sens du mot de la psychanalyse didactique.

Je laisse ici seulement ouvert le point de savoir s'il y a un rapport, il y a le rapport le plus étroit entre ce fait et le fait que rien n'a jamais non plus été articulé sur ce qu'il en est de l'acte psychanalytique.

Je le répète, si l'acte psychanalytique est très précisément ce à quoi le psychanalyste semble opposer la plus forcenée méconnaissance, ceci est lié non pas tant à une sorte d'incompatibilité subjective, le côté subjectivement intenable de la position de l'analyste, ce qui, assurément peut être suggéré, Freud n'y a pas manqué, et bien plus dis-je, de ce qui, une fois la perspective de l'acte acceptée, en résulterait quant à l'estimation que peut faire l'analyste de ce qu'il recueille quant à lui, dans les suites de l'analyse, dans l'ordre à proprement parler du savoir.

Puisque après tout j'ai ici un public où semble-t-il, - quoique depuis deux ou trois fois je ne repère plus bien - où il y a une certaine proportion de philosophes, j'espère qu'on ne m'en voudra pas trop, c'est arrivé, même à Sainte-Anne, d'obtenir une tolérance qui aille aussi loin: il m'est arrivé de parler tout un trimestre et même un peu plus du *Banquet* de Platon, justement à propos du transfert.

Eh bien! je demanderai aujourd'hui au moins à quelques uns, si cela peut les intéresser, d'ouvrir un dialogue qui s'appelle le *Menon*. Il m'est arrivé de parler tout un trimestre du *Banquet* de Platon à propos du transfert. Aujourd'hui je vous demanderai d'ouvrir le *Menon*.

Il est même arrivé autrefois que mon cher ami Alexandre Koyré avait bien voulu nous faire l'honneur et la générosité de nous parler du *Menon*. -50-

Ça n'a pas fait long feu. Les psychologues qui étaient là ont dit : « C'est bon pour cette année, mais fini, hein maintenant! Mais non, mais non, mais non, mais non. Entre gens sérieux, ce n'est pas de cette eau-là que nous nous chauffons ».

Pourtant je vous assure que vous n'aurez rien à perdre à le pratiquer un tout petit peu, tout simplement à le rouvrir. J'ai trouvé au paragraphe 85 selon la numérotation d'Henri Estienne

Oukon oudenos didaksantos all épotésantos épistétai analabon autos eks auton tèn épistémen

« Il saura donc sans avoir eu de maître, grâce à de simples interrogations, ayant retrouvé de lui-même en lui-même sa science ».

Et la réplique suivante

« Mais retrouver de soi-même en soi sa science, n'est-ce pas précisément se resouvenir ? ». Cette science qu'il a maintenant, ne faut-il pas ou bien qu'il l'ait reçue à un certain moment, ou bien qu'il l'ait toujours eue ?

Tout de même, pour des analystes, poser la question en ces termes, est ce qu'on n'a pas le sentiment qu'il y a là quelque chose dont on n'est pas bien sûr que cela s'applique, je veux dire de la façon dont c'est dit dans ce texte, mais enfin que c'est fait pour nous rappeler quelque chose ?

En fait, c'est un dialogue sur la vertu. Appeler ça la vertu, ce n'est pas plus mal qu'autre chose. Pour beaucoup, ce mot et les mots qui y ressemblent ont résonné diversement depuis, à travers les siècles. Il est certain que le mot vertu a maintenant une ouverture, une résonance, qui n'est pas tout à fait celle de l'*aretè* dont il s'agit dans le *Menon*, puisque aussi bien l'*aretè* irait plutôt du côté de la recherche du bien. On est frappé de la saisir, au sens du bien profitable et utile comme on dit. Ce qui est fait pour nous faire apercevoir que nous aussi nous avons fait un retour là, que ce n'est pas tout à fait sans rapport avec ce qu'après ce long détour nous est parvenu à se formuler dans le discours d'un Bentham. J'ai déjà fait référence à l'utilitarisme, au temps déjà passé, lointain même, où j'ai pris en charge d'énoncer pendant une année quelque chose qui s'appelait *l'Éthique de la psychanalyse*.

-51-

C'était, si mon souvenir est bon, l'année 1958-1959; à moins que ce ne soit pas tout à fait cela; puis l'année suivante, ce fut le *Transfert*. Comme depuis quatre ans que je parle ici, une certaine correspondance pourrait se faire de chacune de ces années avec deux, et dans l'ordre, des années de mon enseignement précédent, nous arriverions donc au niveau de cette année quatrième à quelque chose qui répond à la septième et à la huitième année de mon séminaire précédent, faisant écho en quelque sorte à l'année sur *l'Éthique*, ce qui se lit bien dans mon énoncé même de *l'acte psychanalytique* et de ce que cet acte psychanalytique que ce soit de quelque chose de tout à fait lié essentiellement au fonctionnement du transfert, voilà qui permettra à certains tout au moins de s'y retrouver dans une certaine marche qui est la mienne.

Donc, il s'agit de l'aretè et d'une aretè qui au départ nous pose sa question dans un registre qui n'est pas du tout pour désorienter un analyste puisque aussi bien ce dont il s'agit c'est un premier modèle donné de ce que veut dire ce mot dans le texte socratique de la bonne administration politique, c'est-à-dire de la cité. Quant à ce qui est de l'homme, il est curieux que dès le premier temps apparaisse la référence à la femme disant que, mon Dieu, la vertu de la femme c'est la bonne ordonnance de la maison. Moyennant quoi, les voilà tous les deux du même pas sur le même plan, il n'y a pas de différence essentielle et en effet, si c'est comme cela qu'on le prend, pourquoi pas?

Je ne rappelle ceci que parce que, parmi les mille richesses qui vous seront suggestives de ce texte, si vous voulez bien le lire de bout en bout, vous pourrez toucher là du doigt que la caractéristique d'une certaine morale, proprement la morale traditionnelle, a toujours été d'éluder, mais c'est fait admirablement en l'espèce, d'escamoter au départ dans les premières répliques, de sorte qu'on n'a plus à en parler, de ne même pas poser la question justement tellement intéressante pour nous, analystes, en tant que nous sommes analystes, bien sûr, de savoir s'il n'y a pas un point où la morale de l'homme et de la femme pourrait peut-être se distinguer, au moment où l'on se trouve ensemble dans un lit, ou séparément.

Mais ceci est promptement éludé quant à ce qui est d'une vertu que nous pouvons déjà situer sur un terrain plus public, plus environnemental. Et de ce fait, les questions qui se posent peuvent procéder d'une façon qui est celle dont Socrate procède, et qui vient vite à poser la question de -52-

savoir, comment on peut jamais arriver à connaître par définition ce qu'on ne connaît pas puisque la première condition de savoir, de connaître, est de savoir de quoi on parle. Si l'on ne sait pas au départ de quoi on parle, comme il s'avère après un long échange de répliques avec son partenaire qui est le *Menon* en question, surgit ce que vous connaissez et ce qui vient dans les deux phrases ou les trois que je vous ai lues tout à l'heure, à savoir la théorie de la réminiscence.

Vous savez de quoi il s'agit, mais je vais le reprendre. Il est temps de le développer, de montrer ce que ça veut dire, ce que ça peut vouloir dire pour nous, ce en quoi cela mérite par nous d'être relevé.

Qu'on dise, qu'on exprime que l'âme - comme on s'exprime, c'est le langage dont on use en tout cas en ce dialogue - ne fait rien quand elle est enseignée que de se resouvenir, ceci comporte, mais dans ce texte comme dans le nôtre, l'idée d'une étendue sans fin ou plutôt d'une durée sans limites quant à ce qu'il en est de cette âme. C'est un peu ce que nous aussi sortons quand nous nous trouvons un peu à bout d'arguments auxquels faire référence, puisqu'on ne voit pas très bien comment cela peut se passer dans l'ontogenèse pour que des choses, toujours les mêmes et si typiques se reproduisent, à faire appel à la phylogenèse, je ne vois pas beaucoup de différence.

Puis, quoi encore, où est-ce qu'on va la chercher cette âme pour démontrer qu'il n'est que resouvenir quant à tout ce qu'elle peut apprendre ? C'est bien en fait le geste significatif à son époque qui est celui de Socrate : Vois Menon, je vais te montrer; tu vois, tu as là ton esclave, il n'a jamais rien appris, bien entendu, chez toi, un esclave complètement crétin.

On l'interroge et avec une certaine façon en effet de l'interroger, on arrive à lui faire sortir des choses mon Dieu assez sensées, qui ne vont pas très loin, dans le domaine de la mathématique. Il s'agit de ce qui arrive ou de ce qu'il faut faire pour faire une surface double de celle dont on est parti s'il s'agit d'un carré. L'esclave reprendra comme cela tout à trac, qu'il suffit que le côté du carré soit deux fois plus long. Il est vite aisé de lui faire sentir qu'avec un côté deux fois plus long la surface sera quatre fois plus grande. Moyennant quoi en procédant de même par interrogation nous trouverons vite la bonne façon d'opérer qui est d'opérer par la diagonale, de prendre un carré dont le côté est la diagonale du précédent.

Qu'est-ce que nous avons dans toutes ces amusettes, ces récréations des -53-

plus primitives qui ne vont même pas aussi loin que déjà à cette époque on avait pu aller quant au caractère irrationnel de la racine de 2, c'est que nous avons pris un sujet hors classe, un esclave, un sujet qui ne compte pas.

Il y a quelque chose de plus ingénieux et de meilleur qui vient ensuite quant à ce qu'il s'agit de soulever, c'est à savoir si la vertu est une science. Tout bien pris, c'est certainement la meilleure partie, le meilleur morceau du dialogue : il n'y a pas de science de la vertu. Ce qui se démontre aisément par l'expérience, se démontrant que ceux qui font profession de l'enseigner sont des maîtres fort critiquables - il s'agit des sophistes - et que quant à ceux qui pourraient l'enseigner, c'est-à-dire ceux qui sont eux-mêmes vertueux, j'entends vertueux au sens où le mot vertu est employé dans ce texte, à savoir la vertu du citoyen, et celle du bon politique, il est très manifeste que ceci est développé par plus d'un exemple : ils ne savent même pas la transmettre à leurs enfants. Ils font apprendre autre chose à leurs enfants.

De sorte que nous en arrivons à la fin de ceci que la vertu est bien plus près de l'opinion vraie, comme on s'exprime, que de la science. Or l'opinion vraie, d'où nous vient-elle ? Eh bien, du ciel. Voilà la troisième caractéristique de quelque chose qui a ceci de commun, c'est que ce à quoi nous nous référons, c'est à savoir ce qui peut s'apprendre.

Vous sentez combien c'est près - je suis prudent - de la notation que je fais sous le terme de sujet. Ce qui peut s'apprendre, c'est un sujet qui déjà a ce caractère premier d'être universel : tous les sujets là-dessus sont au même point de départ; leur extension leur est d'une nature telle que cela leur suppose un passé infini, et donc probablement un avenir qui ne l'est pas moins, encore que la question ne soit pas tranchée dans ce dialogue sur ce qu'il en est de la survie.

Nous ne sommes pas dans le mythe d'Er l'Arménien mais assurément que l'âme ait depuis toujours, et d'une façon à proprement parler immémoriale, emmagasiné ce qui l'a formée au point de la rendre capable de savoir, voilà ce qui ici n'est pas seulement contesté, mais au principe même de l'idée de la réminiscence.

Que ce sujet soit hors classe, voilà un autre terme, qu'il soit absolu au sens où il n'est pas, c'est exprimé dans le texte, comme la science marque de ce qu'on y appelle d'un terme qui fait écho vraiment à tout ce qu'ici nous pouvons dire, qu'il n'y est pas marqué de concaténation, d'articula-54-

tion logique du style même de notre science. Cette « opinion vraie », est-ce quelque chose qui fasse qu'elle soit bien plus, et c'est dit encore, de l'ordre de la *poiesis*, de la poésie? Voilà à quoi nous sommes amenés par l'interrogation socratique.

Si j'ai mis autant de soin à ce rappel, c'est pour vous noter ce que peut signifier, en ce point archaïque mais resté présent de l'interrogation sur le savoir, ce que peut signifier ceci qui n'a pas été isolé avant que je ne le fasse, proprement à propos du transfert, la fonction qu'a, non pas même dans l'articulation, les présupposés, de toute question sur le savoir, ce que j'appelle le *sujet* supposé savoir. Les questions sont posées à partir de ceci qu'il y a quelque part cette fonction, appelez-la comme vous voudrez, ici elle apparaît sous toutes ses faces, évidente d'être mythique, qu'il y a quelque part quelque chose qui joue fonction de *sujet* supposé savoir.

J'ai déjà ici mis en avant ceci, comme un point d'interrogation à propos de telle ou telle avancée, percée, poussée d'un certain secteur de notre science. Est-ce que la question ne se pose pas d'où était, de comment nous pouvons concevoir avant que telle ou telle, par exemple, dimension nouvelle dans la conception mathématique de l'infini, est-ce qu'avant d'être forgée, cette dimension, nous pouvons la concevoir comme ayant été quelque part sue, est-ce que nous pouvons déjà la rapporter comme sue depuis toujours ? C'est là la question. Il ne s'agit pas de savoir si l'âme existait avant de s'incarner, c'est simplement de savoir si cette dimension du sujet en tant que support du savoir est quelque chose qui doit être en quelque sorte pré-établi aux questions sur le savoir.

Remarquez, quand Socrate interroge l'esclave, qu'est-ce qu'il fait? Il apporte, même s'il ne le fait pas au tableau, comme c'est un dessin très simple, on peut dire qu'il apporte le dessin de ce carré, et d'ailleurs de la façon dont il raisonne, à savoir sous le mode premier d'une géométrie métrique, à savoir par décomposition en triangles et comptage des triangles d'égale surface. Moyennant quoi il est aisé de manifester que le triangle construit sur la diagonale comprendra juste le nombre de petits carrés qu'il faut par rapport au premier nombre, et que si le premier nombre était de quatre carrés il y en aura huit en procédant de cette façon. Tout de même, il s'agit bien d'un dessin et, interrogeant l'esclave, la question, ce n'est pas nous qui l'inventons, il a été remarqué depuis bien longtemps que ce procédé n'a rien de bien démonstratif, pour autant que bien loin -55-

que Socrate puisse tirer argument du fait que l'esclave n'a jamais fait de géométrie et que depuis on ne lui a pas donné de leçons, rien que la façon d'organiser le dessin de la part de Socrate, c'est déjà donner à l'esclave, comme il est fort sensible, une leçon de géométrie. Mais la question n'est pas là, pour nous.

Elle est, si je puis dire, à considérer dans ces termes : Socrate apporte un dessin. Si nous disons que dans l'esprit de son partenaire, il y a déjà tout ce qui répond à ce que Socrate apporte, cela peut vouloir dire deux choses que j'exprimerai ainsi : ou bien c'est un dessin, je ne dirai pas une doublure, ou, pour employer un terme moderne qui répond à ce qu'on appelle une fonction, à savoir la possibilité de l'application du dessin de Socrate sur le sien ou inversement, il n'est pas, bien entendu, du tout nécessaire qu'il s'agisse de carrés corrects, ni dans un cas, ni dans l'autre, mais disons que dans un cas ce soit un carré selon une projection de Mercator, c'est-à-dire un carré carré, et dans l'autre cas quelque chose de diversement tordu, il n'en restera pas moins que la correspondance point par point, voilà ce qui donne à la relation de ce qu'apporte Socrate, à ce par quoi lui répond son interlocuteur, une valeur très particulière qui est celle du décryptage. Ceci nous intéresse, nous autres analystes, puisque d'une certaine façon c'est cela que veut dire notre analyse du transfert dans la dimension interprétative. C'est dans la mesure où notre interprétation lie d'une autre façon une chaîne qui est pourtant une chaîne et déjà une chaîne d'articulation signifiante, qu'elle fonctionne; et puis, il y a l'autre imagination possible. Au lieu de nous apercevoir qu'il y a deux dessins qui ne sont pas, du premier abord, le décalque l'un de l'autre, nous pouvons supposer une métaphore, à savoir qu'il n'y a rien qui se voit, j'entends du côté de l'esclave, mais qu'à la façon dont on pourrait dans certains cas dire : ici c'est un dessin, vous ne voyez rien, mais il faut l'exposer au feu, vous savez qu'il y a des encres qu'on appelle sympathiques, et le dessin apparaît. Il y a alors comme on dit quand il s'agit d'une plaque sensible, révélation.

Est-ce que c'est entre ces deux termes que se fait le *suspense* de ce dont il s'agit pour nous dans l'analyse, d'une retraduction, je dis « re » parce que dans ce cas déjà la première inscription signifiante est déjà la traduction de quelque chose ? Est-ce que l'organisation signifiante de l'inconscient structuré comme un langage est ce sur quoi notre interprétation vient s'appliquer ? Ou est-ce qu'au contraire notre interprétation en quelque -56-

sorte est une opération d'un tout autre ordre, celle qui révèle un dessin jusque-là caché ?

Ce n'est très évidemment pas cela, ni l'un ni l'autre, malgré ce que peut-être cette opposition a pu suggérer de première réponse, à certains que enseigne.

Il s'agit de ceci qui rend la tâche pour nous beaucoup plus difficile c'est à savoir qu'en effet les choses ont à faire avec l'opération du signifiant, ce qui rend éminemment possible la première référence, le premier modèle à donner de ce qu'est un décryptage. Seulement voilà, le sujet, disons l'analysant, n'est pas quelque chose à plat suggéré par l'image du dessin. Il est lui-même à l'intérieur, le sujet comme tel est déjà déterminé et inscrit dans le monde comme causé par un certain effet de signifiant.

Ce qui en résulte, c'est ceci: c'est qu'il ne s'en faut pas de beaucoup que ce soit réductible à l'une des situations précédentes. Il ne s'en faut que de ceci : que le savoir, en certains points qui peuvent bien sûr être toujours méconnus, fait faille. Et ce sont précisément ces points qui, pour nous, font question sous le nom de vérité.

Le sujet est déterminé dans cette référence d'une façon qui le rend inapte, ce que démontre notre expérience, à restaurer ce qui s'est inscrit de par l'effet signifiant, de sa relation au monde, à le rendre en certains points inadéquats à se fermer, à se compléter d'une façon qui soit, quant à son statut à lui de sujet, satisfaisante. Et ce sont les points qui le concernent en tant que qu'il a à se poser comme sujet sexué.

Devant cette situation, ne voyez-vous pas ce qui résulte de ce qui va s'établir si le transfert s'installe comme il s'installe en effet parce que c'est là mouvement de toujours, vraiment mouvement institué de l'inhérence traditionnelle ? Le transfert s'installe en fonction du *sujet supposé savoir*, exactement de la même façon qui fut toujours inhérente à toute interrogation sur le savoir, je dirais même plus, que du fait qu'il entre en analyse, il fait référence à un *sujet supposé savoir* mieux que les autres.

Cela ne veut pas dire d'ailleurs, contrairement à ce qu'on croit, qu'il l'identifie à son analyste. Mais c'est bien là le nerf de ce que je veux aujourd'hui devant vous désigner, c'est qu'immanent au départ même du mouvement de la recherche analytique, il y a ce *sujet supposé savoir*, et comme je le disais à l'instant, supposé savoir mieux encore, de sorte que l'analyste se soumet à la règle du jeu, et que je peux poser la question de -57-

savoir, quand il répond à la façon dont il devrait répondre s'il s'agissait de l'esclave de Socrate et qu'on dise à l'esclave de mouffeter à son gré. Ce qu'on ne fait pas bien sûr au niveau de l'expérience ménonienne.

La question de l'intervention de l'analyste se pose en effet dans le *suspense* que j'ai dit tout à l'heure: les deux cartes qui se correspondent point par point ou au contraire une carte que grâce à telle ou telle manipulation on révèle dans sa nature de carte. C'est bien ainsi que tout est conçu, de par en quelque sorte les données mises à l'origine du jeu.

L'anamnèse est faite en tant que ce dont on se souvient, ce n'est pas tellement des choses, que de la constitution de l'amnésie ou le retour du refoulé, ce qui est exactement la même chose, c'est-à-dire la façon dont les jetons se distribuent à chaque instant sur les cases du jeu, je veux dire sur les cases où il y a à parier. De même les effets de l'interprétation sont reçus au niveau de quoi? de la stimulation qu'elle apporte dans l'inventivité du sujet. Je veux dire de cette poésie dont j'ai parlé tout à l'heure.

Or, que veut dire l'analyse du transfert ? Si elle veut dire quelque chose, elle ne peut être que ceci: l'élimination de ce *sujet* supposé savoir. Il n'y a pas pour l'analyse, il n'y a pas, bien moins encore pour l'analyste, nulle part - et là est la nouveauté - de *sujet* supposé savoir. Il n'y a que ce qui résiste à l'opération du savoir faisant le sujet, à savoir ce résidu qu'on peut appeler la vérité.

Mais justement, c'est là que peut surgir la question de Ponce Pilate qu'est-ce que la vérité ? Qu'est-ce que la vérité est proprement la question que je pose et pour introduire ce qu'il en est de l'acte proprement psychanalytique.

Ce qui constitue l'acte psychanalytique comme tel est très singulièrement cette feinte par où l'analyste oublie que, dans son expérience de psychanalysant, il a pu voir se réduire à ce qu'elle est, cette fonction du *sujet* supposé savoir. D'où, à chaque instant, toutes ces ambiguïtés, qui transfèrent ailleurs, par exemple vers la fonction de l'adaptation à la réalité. La question de ce qu'il en est de la vérité, est de feindre aussi que la position du *sujet* supposé savoir soit tenable parce que c'est là le seul accès à une vérité dont ce sujet va être rejeté pour être réduit à sa fonction de cause d'un procès en impasse.

L'acte psychanalytique essentiel du psychanalyste comporte ce quelque chose que je ne nomme pas, que j'ai ébauché sous le titre de feinte, et qui -58-

devient grave si ceci devient oubli, de feindre d'oublier que son acte est d'être cause de ce procès. Qu'il s'agisse là d'un acte, ceci s'accentue d'une distinction qui est ici essentielle à faire.

L'analyste, bien sûr, n'est pas sans besoin, je dirai même, de se justifier à lui-même quant à ce qui se fait dans l'analyse. Il se fait quelque chose, et c'est bien cette différence du faire à un acte qu'il s'agit. Ce au banc de quoi l'on attelle, l'on met le psychanalysant, c'est au banc d'un faire. Lui fait quelque chose. Appelez-le comme vous voudrez, poésie ou manège, il fait; et il est bien clair que justement une part de l'indication de la technique analytique consiste dans un certain laisser-faire, mais est-ce là suffisant pour caractériser la position de l'analyste quand ce laisser-faire comporte jusqu'à un certain point la maintenue intacte en lui de ce *sujet supposé* savoir pour autant que de ce sujet il connaît d'expérience la déchéance et l'exclusion, et ce qui résulte du côté du psychanalyste ?

Ce qui en résulte, je ne l'avance pas aussitôt aujourd'hui puisque ce sera précisément ce que nous devons dans la suite articuler plus avant. Mais je terminerai en indiquant l'analogie qui se rencontre du fait que pour avancer ce nouveau biais d'interrogation sur l'acte, je dois m'adresser à ces tiers que vous constituez, de ce registre que j'ai déjà introduit sous la fonction du nombre. Le nombre n'est pas la multitude, car il n'en faut pas beaucoup pour introduire la dimension du nombre. Si c'est dans une telle référence que j'introduis la question de savoir ce qu'il peut en être du statut du psychanalyste, en tant que son acte le met dans un porte-à-faux radical au regard de ces préalables, c'est pour vous rappeler que c'est une dimension commune de l'acte, de ne pas comporter dans son instant la présence du sujet.

Le passage de l'acte c'est ce au-delà de quoi le sujet retrouvera sa présence en tant que renouvelée, mais rien d'autre.

Je vous donnerai la prochaine fois, puisque le temps m'a manqué cette fois-ci, ce qui en est l'illustration, le Winnicott par lequel j'ai introduit à propos de ce mot de *self* l'exemple d'une sorte de touche juste au regard d'un certain effet du signifiant. Ce Winnicott nous donnera l'illustration de ce qu'il en advient de l'analyste à mesure même de l'intérêt qu'il prend à son objet. Il nous fera toucher que justement, dans la mesure où c'est quelqu'un dans la technique qui se distingue comme éminent pour avoir choisi un objet pour lui privilégié, celui qu'il qualifie à peu près de cette -59-

psychose latente qui existe en certains cas, c'est toute la technique analytique en elle-même qu'il va se trouver très singulièrement désavouer.

Or ceci n'est point un cas particulier mais un cas exemplaire. Si la position de l'analyste ne se détermine de rien que d'un acte, elle ne peut pour lui s'enregistrer d'effet que de fruit d'acte et pour employer ce mot, fruit, j'ai rappelé déjà la dernière fois son écho de fruition. Ce que l'analyste enregistre de majeur comme expérience ne saurait dépasser ce tournant que je viens d'indiquer de sa propre présence.

Quels seraient les moyens pour que puisse être recueilli ce qui, par le procès déchaîné de l'acte analytique, est enregistrable de savoir, c'est là ce qui pose la question de ce qu'il en est de l'enseignement analytique. Dans toute la mesure où l'acte psychanalytique est méconnu, dans cette mesure s'enregistrent les effets négatifs quant au progrès de ce que l'analyse peut totaliser de savoir, que nous avons constaté, que nous pouvons toucher du doigt, ce qui se manifeste et s'exprime dans maints autres passages et dans toute l'ampleur de la production de la littérature analytique, déficit au regard de ce qui peut être totalisé, de ce qu'elle pourra emmagasiner de savoir.

-60-

LEÇON IV 6 DÉCEMBRE 1967

- « Dis-moi quelle est la première chose dont tu te souviennes ? »
- « Qu'est-ce que tu veux dire », répond l'autre, « la première qui me vient à l'esprit ? »
- « Non, le premier souvenir que tu aies eu ». Longue réflexion... - « J'ai dû l'oublier ».
- « Justement le premier que tu n'aies pas oublié ». Longue réflexion... - « J'ai oublié la question ».

Ces quelques répliques que j'ai extraites pour vous (vous aurez mes sources) d'une petite pièce fort habile et même pénétrante, qui m'avait attirée par son titre qui contient deux personnages pour moi, assez plein de sens: *Rosencrantz et Guildenstern*, l'un et l'autre, nous dit ce titre, *sont morts*. Plût au ciel que ce fût vrai! Il n'en est rien, Rosencrantz et Guildenstern seront toujours là. Ces répliques sont bien faites pour évoquer l'écart, la distance qu'il y a entre trois niveaux de mathésis, d'appréhension savante. La première, dont la théorie de la réminiscence que je vous ai représentifiée la dernière fois par l'évocation du *Menon*, donne l'exemple. Je la centrerai sur un « je lis » à une épreuve révélatrice. La seconde, différente, qui est présentifiée dans le ton - c'est le mot propre - du progrès de notre science, est un « j'écris ». J'écris même quand c'est pour suivre la trace d'un écrit déjà marqué, le dégagement de l'incidence signifiante comme telle signifie notre progrès dans cette appréhension de ce qui est savoir.

-61-

Ce que j'ai voulu vous rappeler par, non pas cette anecdote, mais ces répliques très bien forgées qui, en quelque sorte, désignant leur place elle-même d'aller se situer dans un nouveau manquement de ces marionnettes essentielles à la tragédie qui est vraiment la nôtre propre, celle d'Hamlet, celle sur laquelle je me suis longuement livré au repérage de la place comme telle du désir, désignant par là ceci qui a pu paraître étrange jusque-là que, très exactement, chacun y ait pu lire le sien.

Ces trois répliques désignent donc ce mode propre de l'appréhension sachant qu'il est celui de l'analyse et qu'il commence au « je perds ». Je perds le fil. Là commence ce qui nous intéresse, à savoir, - qui s'en étonne, ou ferait à cette occasion de grands yeux, montrerait bien qu'il oublie ce qui a été l'entrée dans le monde des premiers pas de l'analyse - le champ du lapsus, de l'achoppement, de l'acte manqué.

Je vous en ai rappelé la présence dès mes premiers mots de cette année. Vous verrez que nous aurons à y revenir et que ce repère est essentiel à maintenir toujours au centre de notre visée si nous voulons ne pas perdre nous, la corde, quand il s'agit dans sa forme la plus essentielle de ce que j'appelle cette année l'acte psychanalytique. Mais aussi m'avez-vous vu presque à chaque reprise, et d'abord, le mode de quelque embarras dont je m'excuse, l'occasion n'était personne d'autre que votre assistance gracieuse. Je me suis posé sous une forme qui aujourd'hui se centre, la problématique de mon enseignement. Que veut dire ce qu'ici je produis, depuis maintenant quatre ans passés ? Il vaut bien d'en poser la question. Est-ce acte psychanalytique ? Cet enseignement se produit devant vous, à savoir public, comme tel il ne saurait être acte psychanalytique.

Que veut dire dès lors que j'en aborde la thématique ? Est-ce à dire, que je pense ici le soumettre à une instance critique ? C'est une position qui, après tout serait assumable et d'ailleurs qui a été assumée bien des fois, même si à proprement parler ce n'est pas de ce terme d'acte dont on s'est servi. Il est assez frappant que la tentative, chaque fois qu'elle a été faite par quelqu'un de l'extérieur, n'ait donné que des résultats assez pauvres. Or je suis psychanalyste, et dans l'acte psychanalytique je suis moi-même pris. Peut-il y avoir chez moi un autre dessein que de saisir l'acte psychanalytique du dehors ? Oui. Et voici comment ce dessein s'institue. Un enseignement n'est pas un acte, il ne l'a jamais été. Un enseignement est une thèse, comme on l'a toujours très bien formulé au temps où on savait -62-

ce que c'était un enseignement dans l'Université, au beau temps où ce mot avait un sens, ça voulait dire thèse. Thèse suppose anti-thèse. A l'antithèse peut commencer l'acte. Est-ce à dire que je l'attends des psychanalystes ? La chose n'est pas si simple à l'intérieur de l'acte psychanalytique, mes thèses impliquent parfois des conséquences. Il est frappant que ces conséquences y rencontrent, je dis à l'intérieur, des objections qui n'appartiennent ni à la thèse ni à aucune autre antithèse formulable que les us et coutumes régnant parmi ceux qui font profession de l'acte psychanalytique. Il est singulier donc qu'un discours qui n'est point jusqu'ici, à l'intérieur de ceux qui sont dans l'acte psychanalytique aisé à contredire, rencontre dans certains cas obstacle qui n'est pas de contradiction. L'hypothèse qui guide chez moi la poursuite de ce discours est celle-ci, non pas certes qu'il y ait indication de critiquer l'acte psychanalytique, et je vais dire pourquoi, mais au contraire de démontrer, j'entends dans l'instance de cet acte, que ce qu'elle méconnaît c'est qu'à n'en pas sortir on irait beaucoup plus loin. Il faut donc croire qu'il y a quelque chose en cet acte d'assez insupportable, intenable à qui s'y engage, pour qu'il redoute d'approcher, faut-il dire, de ses limites, puisque aussi bien ce que je veux introduire c'est cette particularité de sa structure après tout assez connue pour qu'elle soit à chacun saisissable, mais qu'on ne formule presque jamais. Si nous partons de la référence que j'ai donnée tout à l'heure, à savoir que la première forme de l'acte que l'analyse ait pour nous inaugurée, c'est cet acte symptomatique dont on peut dire qu'il n'est jamais si bien réussi que quand il est un acte manqué. Quand l'acte manqué est supposé, est contrôlé, il se révèle ce dont il s'agit, épinglons-le de ce mot dont j'ai déjà suffisamment insisté pour qu'il en sorte ravivé, la vérité. Observez que c'est de cette base que nous partons, nous, analystes pour avancer. Il n'y aurait même sans cela aucune analyse possible, en ceci que tout acte même qui ne porte pas ce petit indice du ratage, autrement dit, qui se donne à lui-même un bon point quant à l'intention, n'en tombe pas moins exactement sous le même ressort, à savoir que peut être posée la question d'une autre vérité que celle de cette intention. D'où il résulte que c'est proprement là dessiner une topologie qui peut s'exprimer ainsi, qu'à seulement dessiner la voie de sa sortie, on y entre même sans y penser et -63-

qu'après tout la meilleure façon d'y rentrer d'une façon certaine c'est d'en sortir pour de bon.

L'acte psychanalytique désigne une forme, une enveloppe, une structure telle qu'en quelque sorte il suspend tout ce qui s'est institué jusqu'alors, formulé, produit comme statut de l'acte, à sa propre loi. C'est aussi bien ce qui, du point où se tient celui qui à un titre quelconque s'engage dans cet acte, dans une position où il est difficile de glisser le biais d'aucun coin, ce qui, dès lors suggère que quelque mode de discernement doit être introduit. Il est facile d'épingler à reprendre les choses au début, que s'il n'y a rien de si réussi que le ratage quant à l'acte, ce n'est pas dire pour autant qu'une réciprocité s'établisse et que tout ratage en soi soit le signe de quelque réussite, j'entends réussite d'acte.

Tous les trébuchements ne sont pas des trébuchements interprétables, c'est bien évident. Ce qui s'impose au départ d'une simple remarque qui est d'ailleurs aussi bien la seule objection qui ait jamais été produite dans l'usage. Il suffit de commencer, auprès de quelqu'un de « bon sens » comme l'on dit, à introduire - s'il est neuf, s'il n'a pas encore été immunisé, s'il a gardé quelque fraîcheur - la dimension des cogitations analytiques pour que les gens vous répondent: « Mais qu'est-ce que vous venez me raconter tant de choses sur ces bêtises que nous connaissons bien et qui simplement sont vides de tout appui saisissable, qui ne sont que du négatif ! ».

Il est sûr qu'à ce niveau, le discernement n'a pas de règle sûre, et c'est bien ainsi qu'on constate qu'à se tenir en effet au niveau de ces phénomènes exemplaires, le débat reste en suspens. Il n'est pas inconcevable que, là où l'acte psychanalytique prend son poids c'est-à-dire où pour la première fois au monde il y a des sujets dont c'est l'acte que d'être psychanalystes, c'est-à-dire qui là-dessus organisent, groupent, poursuivent une expérience, prennent leurs responsabilités en quelque chose qui est d'un autre registre que celui de l'acte, à savoir un faire. Mais attention : ce faire n'est pas le leur.

La fonction de la psychanalyse se caractérise clairement en ceci: qu'instituant un faire par quoi le psychanalysant obtient une certaine fin, que personne n'a encore pu clairement fixer, on peut le dire si l'on se fie à l'oscillation véritablement désordonnée de l'aiguille qui se produit dès que là-dessus on interroge les auteurs.

-64-

Ce n'est pas le moment de vous donner un éventail de cette oscillation, vous pouvez m'en croire et contrôler dans la littérature. La loi, la règle comme on dit, qui cerne l'opération appelée psychanalyse structure et définit « un faire ». Le patient, comme on s'exprime encore, le psychanalysant comme j'en ai introduit récemment le mot, épingle qui s'est diffusée rapidement, ce qui prouve qu'il n'est pas si inopportun et que d'ailleurs il est évident. Dire « le psychanalysé », laisse sur l'achèvement de la chose toutes les équivoques pendant qu'on est en psychanalyse. Le mot psychanalyse n'a de sens que d'indiquer une passivité qui n'est nullement évidente, c'est plutôt le contraire, puisque celui qui parle tout le temps c'est bien le psychanalysant. C'est déjà un indice.

Ce psychanalysant dont l'analyse est menée à un terme dont, je viens de le dire, personne n'a strictement défini encore la portée de fin dans toutes les acceptions de ce mot, mais néanmoins il est supposé que peut-être un faire réussit. L'épingler d'un mot comme : être, pourquoi pas, il reste pour nous assez blanc, ce terme, et assez plein pourtant pour qu'il puisse ici nous servir de repère. Qu'est-ce que serait la fin d'une opération qui assurément a à faire au moins au départ avec la vérité si le mot être n'était pas évocable à son horizon.

L'est-il pour l'analyste? A savoir celui qui est supposé avoir franchi un tel parcours sur les principes qu'il suppose et qui sont apportés par l'acte du psychanalyste. Inutile de s'interroger si le psychanalyste a le droit, au nom de quelque objectivité, d'interpréter le sens d'une figure donnée dans cette opération poétique par le sujet faisant. Inutile de se demander s'il est légitime ou non d'interpréter ce « faire » comme confirmant le fait du transfert. Interprétation et transfert sont impliqués dans l'acte par quoi l'analyste donne à ce faire support et autorisation. C'est fait pour ça. C'est tout de même donner quelque poids à la présence de l'acte même si l'analyste ne fait rien. Donc cette répartition du faire et de l'acte est essentielle au statut de l'acte lui-même. L'acte psychanalytique, où est-il saisissable qu'il manifeste quelque achoppement? N'oublions pas que le psychanalyste est supposé parvenu en ce point où, si réduit soit-il, s'est pour lui produit cette terminaison que comporte l'évocation de la vérité.

De ce point d'être, il est supposé l'Archimède capable de faire tourner tout ce qui se développe dans cette structure premièrement évoquée dont le cernage d'un « je perds » par quoi j'ai commencé, donne la clé.

-65-

Peut-il être intéressant d'y voir se reproduire cet effet de perte au-delà de l'opération que centre l'acte analytique ? Je pense qu'à poser la question en ces termes, il vous apparaîtra aussitôt qu'il n'est pas douteux que c'est dans les insuffisances de la production dirai-je, analytique, que doit se lire quelque chose qui répond à cette dimension d'achoppement. Au-delà d'un acte supposé faire fin mais dont il faut bien supposer ce point magistral si nous voulons pouvoir parler de quoi que ce soit le concernant, et aussi bien n'y a-t-il rien d'abusif à l'évoquer quand les analystes eux-mêmes et qui peuvent tomber le plus sous le coup de la désignation de cet achoppement - là où je propose qu'on aille chercher l'incidence qui puisse compléter l'appui, voire l'instaurer - de notre critique. Il n'y a rien d'abusif à parler de ce point tournant, à parler du passage du psychanalysant au psychanalyste, puisque par les psychanalystes eux-mêmes, ceci même que je viens d'évoquer, la référence en est constante et donnée comme condition de toute compétence analytique.

Ce pourrait être un travail infini de mettre à l'épreuve la littérature analytique, aussi bien en ai-je déjà pointé quelques exemples à l'horizon. J'ai cité dans mon premier cours de cette année l'article de Rappaport qui pourrait s'appeler en français (il est paru dans *l'International Journal*) « statut analytique du penser » : *Thinking*, participe présent. Il serait dans une assemblée aussi large, fastidieux, inefficace je pense, de prendre un tel article pour y voir manifester une extrême bonne intention, si je puis dire, une sorte de mise à plat de tout ce qui peut, de l'énoncé freudien lui-même, s'organiser d'une énonciation concernant ce qu'il en est de la fonction de la pensée dans l'économie dite analytique. Le frappant en serait que les déchirures qui se marquent à tout instant, l'impossibilité de ne pas faire partir par exemple ce montage ou démontage, comme on voudra, du *thinking*, du processus primaire lui-même et au niveau de ce que Freud désigne comme l'hallucination primitive, celle qui est liée à la première recherche pathétique, celle supposée par l'existence simplement d'un système moteur qui, dès lors qu'il ne rencontre pas l'objet de sa satisfaction, serait - au principe de l'explication du processus primaire - responsable de ce processus régressif qui fait apparaître l'image fantasmatique de ce qui est à chercher.

La complète incompatibilité de ce registre qui est pourtant à mettre au tableau de la pensée, avec ce qui, au niveau du processus secondaire, est -66-

instauré d'une pensée qui est une sorte d'action réduite, d'action au petit pied qui force à passer dans un tout autre registre que celui qui a été évoqué d'abord, à savoir l'introduction de la dimension de l'épreuve de la réalité, ne manque pas d'être noté au passage par l'auteur qui, poursuivant imperturbablement son chemin, en arrivera à s'apercevoir que non seulement il n'y a pas deux modes et deux registres de pensée mais qu'il y en a une infinité qui sont à peu près à échelonner dans ce qu'auparavant les psychologues ont noté des étagements de la conscience et par conséquent de complètement réduire le relief de ce qui a été apporté par Freud à ce qu'on appelle la réduction à la psychologie générale, c'est-à-dire à son abolition. Ce n'est là qu'un exemple léger et vous pouvez chacun, chacun à votre gré, aller le confirmer. Si d'autres voyaient intérêt à ce que se tienne un séminaire où quelque chose comme ceci serait suivi dans ses détails - pourquoi pas - l'important me semble-t-il est qu'il soit complètement éludé dans cette perspective de réduction, avec échec conséquent. Ce qui est frappant, saillant, énorme, impliqué dans la dimension du processus primaire, c'est quelque chose qui peut à peu près s'exprimer ainsi, non pas « au commencement est l'insatisfaction », ce qui n'est rien. Ce n'est pas que l'individu vivant court après sa satisfaction ce qui est important, c'est qu'il y ait un statut de la jouissance qui soit l'insatisfaction.

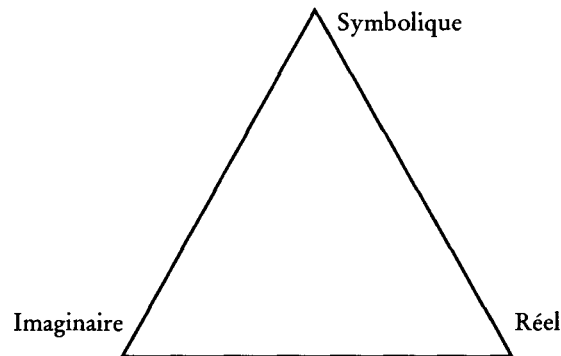
A l'éluder comme originelle, comme impliquée dans la théorie de celui qui l'a introduite, cette théorie peu importe qu'il l'ait ou non exprimée comme ça, mais s'il l'a faite comme ça, c'est-à-dire s'il a formulé le principe du plaisir comme jamais on ne l'avait formulé avant lui, car le plaisir servait de toujours à définir le bien, il était en lui-même satisfaction. A ceci près que personne ne pouvait y croire, parce que tout le monde a su depuis toujours, qu'être dans le bien ce n'est pas toujours satisfaisant. Freud introduit cette autre chose : il s'agit de voir quelle est la cohérence de cette pointe avec celle qui d'abord s'indique dans la dimension de la vérité.

J'ai ouvert par hasard une revue, je ne sais pas ce que c'est, un hebdomadaire, un trisannuel, dans lequel j'ai vu des signatures distinguées, l'une d'un côté de l'horizon où la bataille divine bat toujours son plein, celle pour le bien précisément, j'ai vu un article qui commençait par une sorte d'incantation autour du « le symbolique, l'imaginaire et le réel »... A quoi la personne referait l'illumination qu'avait apportée dans le monde cette tripartition de quoi je suis responsable et de conclure vaillamment: à nous -67-

ça dit ce que ça dit, le Réel, c'est Dieu. Voilà comme on peut dire que je suis un appoint pour la foi théologique.

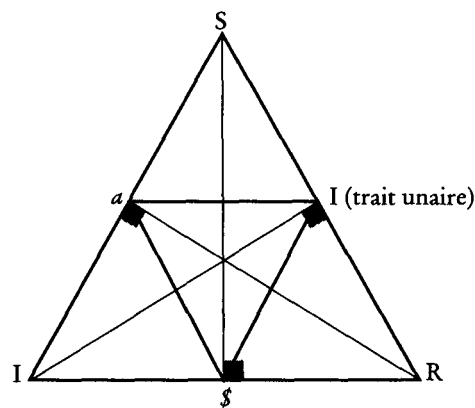
Ça m'a quand même incité à quelque chose que j'essaierai pour ceux qui sont nombreux à voir que ça se mélange, que ce qu'on peut indiquer, si on prend ces termes autrement que dans l'absolu, c'est ceci

Le symbolique, on va le mettre, si vous voulez comme ça.



L'imaginaire, on va le mettre par là et le réel... c'est complètement idiot, comme ça.

Il n'y aurait vraiment rien à en faire, surtout pas un triangle rectangle, si, peut-être enfin, pour nous permettre un peu de poser les questions.



Vous n'allez pas vous promener avec ça sur un papier en vous disant : dans quel carré on va être ! Mais enfin quand même.

Si nous nous souvenons de ce que j'enseigne concernant le sujet comme déterminé par deux signifiants ou plus exactement par un signifiant comme le représentant à un autre signifiant, pourquoi ne pas mettre le Sujet barré comme une projection sur l'autre côté ? cela permettra de se demander ce qu'il en est du rapport du Sujet entre l'Imaginaire et le Réel.

D'autre part ce I du trait unaire, celui dont on part pour voir comment effectivement dans le développement du mécanisme, ce mécanisme de l'incidence du signifiant dans le développement, se produit, à savoir : la première Identification. Nous le mettrons aussi comme une projection sur l'autre côté.

La troisième fonction me sera donnée par ce a qui est quelque chose comme une chute du Réel sur le vecteur tendu du Symbolique à l'Imaginaire, à savoir comment le signifiant peut très bien prendre son matériel, qu'est-ce qui y verrait obstacle, dans des fonctions imaginaires, c'est-à-dire dans la chose la plus fragile, la plus difficile à saisir, quant à ce qui est de l'homme, non pas qu'il n'y ait pas chez lui des images primitives destinées à nous donner un guide dans la nature, mais justement, comme le signifiant s'en empare, c'est toujours bien difficile à repérer dans son côté cru.

Vous voyez que la question peut se poser de ce que représentent les vecteurs unissant chacun de ces points repérés. Ça va avoir un intérêt - c'est pour ça bien sûr que je vous prépare à ce petit jeu - c'est que tout de même depuis que nous parlons de l'acte analytique, nous n'avons pu faire que réévoquer les dimensions où se sont déployés nos repérages concer-69-

nant la fonction du symptôme quand nous l'avons mis comme échec de ce qui est sachable, le savoir, ce qui toujours représente quelque vérité. Nous mettrions ici ce qui constitue le pôle tiers à savoir: la jouissance.

Ceci introduit plus justement une certaine attache fondamentale de l'esprit humain à l'imaginaire, ceci introduit quelque chose qui peut vous aider à la façon des points cardinaux et qui peut-être pourrait servir de support chaque fois que j'évoquerai un de ces pôles, par exemple comme aujourd'hui, je pose la question de ce qu'il en est de l'acte de l'analyste par rapport à la vérité.

Au départ la question peut et doit se poser, est-ce que l'acte psychanalytique prend en charge la vérité ? Il a bien l'air, mais qui oserait prendre en charge la vérité sans s'attirer la dérision ? Dans certains cas je me prends pour Ponce Pilate, il y a une jolie image de Claudel, Ponce Pilate qui n'a eu que le tort de poser cette question, il tombait mal, c'est le seul qui l'ait posée devant la vérité. Ça l'a foutu un peu de côté. D'où il résulte, (là je reste dans le registre de Claudel, c'est lui qui a inventé ça) que quand il se promenait par la suite, toutes les idoles (c'est toujours Claudel qui parle) voyaient leur ventre s'ouvrir dans une dégringolade avec un grand bruit de machine à sous.

Je ne pose pas la question, ni dans un tel contexte ni avec une telle vigueur pour que j'obtienne ce résultat, mais enfin quelquefois ça approche. Le psychanalyste ne prend pas en charge la vérité. Il ne prend pas en charge la vérité parce qu'aucun des pôles n'est jugeable en fonction de ce qu'il représente de nos trois sommets de départ, c'est à savoir que la vérité, c'est au lieu de l'Autre, l'inscription du signifiant. C'est-à-dire que ce n'est pas là

comme ça la vérité, pas plus que la jouissance d'ailleurs, qui a certainement rapport avec le Réel, mais dont justement le principe du plaisir est fait pour nous séparer. Quant au Savoir, c'est une fonction imaginaire, une idéalisation incontestablement, c'est ce qui rend délicate la position de l'analyste qui est au milieu, où c'est le vide, le trou, la place du désir.

Mais cela comporte un certain nombre de points tabous, en quelque sorte, de discipline, à savoir que puisqu'on a à répondre à quelque chose, je veux dire ceux qui viennent consulter l'analyste pour trouver plus d'assurance, eh bien mon Dieu, il arrive qu'on fasse une théorie des conditions de l'assurance qui doit arriver à quelqu'un qui se développe normalement. C'est un très beau mythe.

Il y a un article d'Eric Erikson sur le rêve de l'injection d'Irma qui n'est pas fait autrement. Il énumère par étape, comment doit s'édifier l'assurance du petit bonhomme qui a eu d'abord une mamie convenable, celle qui a bien entendu bien appris sa leçon dans les livres des psychanalystes, et il y a un échelonnement qui va tout à fait au sommet, à nous donner (je l'ai déjà évoqué quelquefois) un QI parfaitement assuré. C'est constructible. Tout est constructible en terme de psychologie. Il s'agit de savoir en quoi l'acte psychanalytique est compatible avec de tels déchets. Faut croire qu'il a quelque chose à faire, et le mot déchet n'est pas à prendre là comme venant au hasard. Peut-être qu'à épingleur comme il convient certaines productions théoriques, on pourrait tout de suite repérer sur cette carte, puisque carte il y a, si socratique que ce n'est pas plus que celle que j'évoquais l'autre jour à propos du *Menon*, ça n'a pas plus de portée, portée d'exercice, mais à voir le rapport que peut avoir une production qui, en aucun cas, n'a fonction par rapport à la pratique, que même les analystes les plus effervescents dans ces constructions en général optimistes ne respectent pas moins, nul psychanalyste ne va, sauf excès ou exception, à y croire quand il intervient.

La relation de ces productions avec le point naturel ici du déchet à savoir le a, peut peut-être nous servir à progresser quant à ce qu'il en est de la relation de la production analytique avec tel autre terme; par exemple, de l'idéalisation de sa position sociale que nous mettrions du côté du I.

Bref, l'inauguration d'une méthode de discernement quant à ce qu'il en est des productions de l'acte analytique, de la part de perte, peut-être -71-

nécessaire je ne dis pas, qu'il comporte, ceci peut être de nature non point seulement à éclairer d'une vive lumière ce qu'il en est de l'acte analytique, du statut qu'il suppose et qu'il supporte dans son ambiguïté déployée; et pourquoi s'arrêter en un point quelconque, de l'étendue de cette ambiguïté, jusqu'à, si je puis dire, ce que nous soyons revenus à notre point de départ, s'il est vrai qu'il n'y a pas moyen d'en sortir, autant vaudrait en faire le tour.

C'est ce à quoi nous allons essayer de donner cette année une première image d'épreuve. Pour ceci, par exemple, je n'irai pas prendre les plus mauvais exemples bien entendu, il y a déchet et déchet, il y a des déchets ininterprétables, encore faites attention que cette désignation de l'ininterprétable n'est pas ici prise au sens propre.

Prenons un auteur excellent, M. Winnicott. Il est remarquable que cet auteur auquel on doit une découverte des plus fines, je me souviens, et ne manquerai jamais d'y revenir en hommage dans mon souvenir, de ce que l'objet transitionnel comme il l'a donné a pu m'apporter de secours au moment où je m'interrogeais sur la façon de démystifier cette fonction de l'objet dit partiel, telle que nous la voyons soutenir pour en supporter la théorie la plus abstruse, la plus mythifiante, la moins clinique sur les prétendues relations développementales du prégénital par rapport au génital.

La seule introduction de ce petit objet qu'on appelle chez M. Winnicott l'objet transitionnel, ce tout petit bout de chiffon dont le bébé, dès avant ce drame autour duquel se sont accumulées tant de nuées confuses, dès avant ce drame de sevrage qui, quand nous l'observons n'est pas du tout forcément un drame, comme me le faisait remarquer quelqu'un qui n'est pas sans pénétration, il se peut que le sevrage, la personne qui le ressent le plus c'est la mère. La présence, la seule présence dans ce cas qui semble être en quelque sorte l'appui, l'arche fondamentale grâce à quoi tout ne sera plus jamais ensuite développé qu'en terme de rapport duel, le rapport de l'enfant et de la mère, il est tout de suite interféré par ces fonctions de ce menu objet dont Winnicott va nous articuler le statut.

Je reprendrai l'année prochaine (le 10 janvier) ces traits dont on peut dire que la description est exemplaire. Il suffit de lire M. Winnicott pour en quelque sorte le traduire. Il est clair que ce petit bout de chiffon ou de drap, morceau souillé à quoi l'enfant se cramponne, dont en quelque sorte il n'est pas rien de voir ici, le rapport avec ce premier objet de -72-

jouissance qui n'est pas du tout le sein de la mère, n'est jamais là à demeure, mais celui qui est toujours à portée : le pouce de la main de l'enfant. Comment les analystes peuvent-ils à ce point écarter de leur expérience ce qui leur est apporté au premier chef de la fonction de la main, au point que pour eux que l'humain devrait s'écrire l'hu-main (avec un trait d'union au milieu).

Cette lecture que je vous conseille est dans le N° 5 de cette revue qui est passée longtemps pour la mienne, qui s'appelle : *La psychanalyse*. Il y a une traduction de cet objet transitionnel de Winnicott. Lisez ça. Rien de plus fatigant qu'une lecture et de moins propice à retenir l'attention. Mais si quelqu'un la prochaine fois veut bien la faire, qui n'entendra pas que tout cela pour dire ce qu'est ce petit objet *a*, il n'est ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, ni réel, ni illusoire. Il n'entre dans rien de toute cette construction artificieuse que le commun de l'analyse édifie autour du narcissisme en y voyant tout autre chose que ce pour quoi c'est fait, à savoir non pas pour faire deux versants moraux à savoir: d'un côté l'amour de soi-même et de l'autre celui de l'Objet, comme on dit.

Il est très clair, je l'ai déjà fait ici, à lire ce que Freud a écrit du *Real Ich* et du *Lust Ich*, que c'était pour nous de démontrer que le premier objet était le *Lust Ich*, à savoir moi-même la règle de mon plaisir et que ça le reste.

Alors toute cette description aussi précieuse que fine de l'objet *a*, il ne lui manque qu'une chose, c'est qu'on voit que tout ce qui s'en dit ne veut rien dire que le bourgeon, la pointe, la première sortie de terre de quoi? de ce que l'objet *a* commande à savoir le Sujet. Le Sujet comme tel, qui fonctionne d'abord au niveau de cet objet transitionnel. Ce n'est certes pas là épreuve faite pour diminuer ce qui peut se faire de production autour de l'acte analytique. Mais vous allez voir ce qu'il en est quand Winnicott pousse les choses plus loin, à savoir quand il est non pas l'observateur du petit bébé (il en est plus qu'un autre capable), mais en repérant sa propre technique concernant ce qu'il cherche, lui, à savoir, d'une façon patente, je vous l'ai indiqué la dernière fois à l'orée de la conférence, à savoir: La Vérité.

Ce *Self* dont il parle comme ce quelque chose qui est là depuis toujours, en arrière de tout ce qui se passe, avant même que d'aucune façon le sujet se soit repéré, quelque chose est capable de geler, écrit-il la situation du manque. Quand l'environnement n'est pas approprié dans les premiers jours, dans les premiers mois du bébé, quelque chose peut -73-

fonctionner, qui fait ce *freezing*, cette gélation, assurément c'est là quelque chose où seule l'expérience peut trancher. Et là encore il y a au regard de ces conséquences psychotiques quelque chose que Winnicott a fort bien vu. Mais derrière ce *freezing*, il y a, nous dit Winnicott ce *Self* qui attend. Ce *Self* qui, de s'être gelé, constitue le faux-self auquel il faut que M. Winnicott ramène par un procès de régression dont ce sera l'objet de mon discours la prochaine fois, de vous montrer le rapport à l'agir de l'analyste. Derrière ce faux-self attend, quoi ? le vrai pour repartir. Qui ne voit quand déjà nous avons dans la théorie analytique ce *Real Ich*, ce *Lust Ich*, cet *ego*, ce *id*, toutes ces références déjà assez articulées pour définir notre champ, que l'adjonction de ce *Self* ne représente rien d'autre que comme c'est avoué dans le texte avec *false* et *true*, la vérité ? Mais qui ne voit aussi bien qu'il n'y a d'autre *true-self*, derrière cette situation que M. Winnicott lui-même, qui là se pose comme présence de la vérité.

Ce n'est rien dire qui comporte en quoi que ce soit une dépréciation de ce à quoi cette position le mène. Comme vous le verrez la prochaine fois, extrait de son texte lui-même, c'est à une position qui s'avoue devoir en tant que telle et de façon avouée sortir de l'acte analytique, prendre la position de faire, par quoi il assume, comme s'exprime un autre analyste, de répondre à tous les besoins du patient.

Nous ne sommes pas ici pour entrer dans le détail de à quoi ceci mène, nous sommes ici pour indiquer comment la moindre méconnaissance, - et comment n'existerait-elle pas puisqu'elle n'est pas encore définie - la moindre méconnaissance de ce qu'il en est de l'acte analytique, entraîne aussitôt qui l'assume et d'autant mieux qu'il est plus sûr, plus capable, - je cite cet auteur parce que je considère qu'il n'y en a pas qui l'approche en langue anglaise - qu'aussitôt il soit porté, noir sur blanc, à la négation de la position analytique.

Ceci à soi tout seul me paraît confirmer, donner amorce, sinon appui encore à ce que j'introduis comme méthode d'une critique par les expressions théoriques de ce qu'il en est du statut de l'acte psychanalytique.

-74-

LEÇON V 10 JANVIER 1968

Je vous présente mes vœux pour la nouvelle année comme on dit. Pourquoi « nouvelle » ? Elle est comme la lune pourtant, quand elle a fini elle recommence. Et ce point de finition et de recommencement on pourrait le placer n'importe où, peut-être, à la différence de la lune qui a été faite, comme chacun sait, et comme une locution familière le rappelle, à l'intention de pas n'importe qui. Et il y a un moment où la lune disparaît, raison pour la déclarer nouvelle, après.

Mais pour l'année, et pour beaucoup d'autres choses et généralement ce qu'on appelle le réel, elle n'a pas de commencement assignable. Pourtant, il faut qu'elle en ait un à partir du moment où elle a été dénommée « année », en raison du repérage signifiant de ce qu'on se trouve, pour une part de ce réel, définir comme cycle.

C'est un cycle pas tout à fait exact, comme tous les cycles dans le réel. Mais à partir du moment où on le saisit comme cycle, il y a un signifiant qui ne colle pas tout à fait avec le réel. On le corrige en parlant par exemple de grande année à propos d'une petite chose qui varie d'année en année jusqu'à faire 28 000 ans. Bref, on se recycle.

Et alors, le commencement de l'année par exemple, où le placer ? C'est là qu'est l'acte. C'est tout au moins une des façons d'aborder ce qu'il en est de l'acte, structure dont, si vous cherchez bien, vous vous apercevrez qu'on a, somme toute, peu parlé.

La nouvelle année me donne l'occasion de l'aborder par ce bout. -75-

Un acte, c'est lié à la détermination du commencement, et tout à fait spécialement là où il y a besoin d'en faire un, parce que, précisément, il n'y en a pas. C'est pour cela qu'en somme, ça a un certain sens ce que j'ai fait au début: de vous présenter mes vœux de bonne année, ça rentre dans le champ de l'acte. Bien sûr, un petit acte, un très laïc résidu d'acte. Mais n'oubliez pas que si nous nous faisons ces petits salamalecs, d'ailleurs toujours plus ou moins en voie de désuétude, mais qui subsistent, c'est ce qu'il y a de remarquable, c'est en écho à des choses dont on parle comme si elles étaient passées, à savoir, des actes cérémoniels qui, dans un cadre qu'on peut appeler l'Empire, des actes qui consistaient à ce que ce jour-là l'empereur manipulait de ses propres mains la charrue.

C'est un acte ordonné qui a marqué un commencement pour autant qu'il était essentiel à un certain ordre d'empire que cette fondation renouvelée au début de chaque année fût marquée. Nous voyons là, la dimension de ce qu'on appelle l'acte traditionnel, celui qui se fonde dans une certaine nécessité de transférer quelque chose qui est considéré comme essentiel dans l'ordre du signifiant. Qu'il faille le transférer suppose apparemment que ça ne se transfère pas tout seul, que commencement est bien effectivement renouvellement, ce qui ouvre la porte même par la voie d'une opposition à ceci : qu'il est concevable que l'acte constitue, si l'on peut s'exprimer de cette façon, sans guillemets, un vrai commencement. Qu'il y ait pour tout dire, un acte, qui soit créateur et que ce soit là le commencement.

Or, il suffit d'évoquer cet horizon de tout fonctionnement de l'acte pour s'apercevoir que c'est bien évidemment là que réside sa vraie structure, ce qui est tout à fait apparent, évident et ce qui montre la fécondité, d'ailleurs, du mythe de la création.

Il est un peu surprenant qu'il ne soit pas venu d'une façon maintenant qui soit courante, admise dans la conscience commune, qu'il y a une relation certaine entre la cassure qui s'est produite dans l'évolution de la science au début du XVIIe siècle et la réalisation, l'avènement de la portée véritable de ce mythe de la création, qui aura donc mis seize siècles à parvenir dans sa véritable incidence, à ce qu'on peut, à travers cette époque, appeler la conscience chrétienne. Je ne saurais trop revenir sur cette remarque qui, je le souligne, n'est pas de moi mais d'Alexandre Koyré «Au commencement était l'action » dit Goethe, un peu plus tard, on croit -76-

que c'est la contradiction de la formule johannique : « Au commencement était le Verbe ». C'est ce qui nécessite qu'on y regarde d'un peu plus près. Si vous vous introduisez dans la question par la voie que je viens d'essayer de vous ouvrir sous une espèce familière, il est tout à fait clair qu'il n'y a pas entre ces deux formules la moindre opposition : au commencement était l'action parce que sans acte il ne saurait tout simplement être question de commencement. L'action est bien au commencement parce qu'il ne saurait y avoir de commencement sans action.

Si nous nous apercevons par quelque biais de ce qui n'est ou n'a jamais été mis jusqu'ici tout à fait en avant comme c'est nécessaire, c'est qu'il n'y a point d'action qui ne se présente avec une pointe signifiante d'abord et avant tout, que c'est ce qui caractérise l'acte, sa pointe signifiante, et que son efficience d'acte n'a rien à faire avec l'efficacité d'un faire. Quelque chose qui atteint à cette pointe signifiante. On peut commencer à parler d'acte simplement, sans perdre de vue (il est assez curieux que ce soit un psychanalyste qui puisse pour la première fois mettre sur ce thème de l'acte cet accent, plus exactement ce qui en constitue le trait étrange donc problématique et double) d'une part, que ce soit dans le champ analytique, à savoir à propos de l'acte manqué, qu'il soit apparu justement qu'un acte qui se présente lui-même comme manqué soit un acte et uniquement de ceci qu'il soit signifiant, ensuite qu'un psychanalyste préside, précisément, (limitons-nous à ce terme pour l'instant) à une opération dite psychanalyse qui, dans son principe, commande la suspension de tout acte.

Vous sentez que quand nous allons maintenant nous engager dans cette voie, d'interroger d'une façon plus précise, plus insistante que nous n'avons pu le faire dans les séances introductives du dernier trimestre, ce qu'il en est de l'acte psychanalytique, je veux tout de même un peu plus que je n'ai pu le faire dans ces premiers mots, pointer qu'à notre horizon, nous savons ce qu'il peut en être de tout acte, de cet acte dont j'ai montré tout à l'heure le caractère inaugural, et dont si l'on peut dire le type, est véhiculé pour nous à travers cette méditation vacillante qui se poursuit autour de la politique par l'acte dit du Rubicon, par exemple. Derrière lui d'autres se profilent : Nuit du quatre Août, Jeu de Paume, Journées d'Octobre...

Où est ici le sens de l'acte ?

Certes nous touchons, nous sentons, que le point où se suspend -77-

d'abord l'interrogation, c'est le sens stratégique de tel ou tel franchissement. Dieu merci, ce n'est pas pour rien que j'ai évoqué d'abord le Rubicon. C'est un exemple assez simple et tout marqué des dimensions du sacré. Franchir le Rubicon n'avait pas pour César une signification militaire décisive. Mais par contre, le franchir c'était rentrer sur la terre-mère, la terre de la République, celle qu'aborder, c'était violer. C'était là quelque chose de franchi. Dans le sens de ces actes révolutionnaires que je me trouve - bien sûr pas sans intention - avoir profilés là derrière. L'acte est-il au moment où Lénine donne tel ordre, ou au moment où des signifiants ont été lâchés sur le monde, qui donnent à tel succès précis dans la stratégie son sens de commencement déjà tracé? Quelque chose où la conséquence d'une certaine stratégie pourra venir prendre sa place, et y prendre sa valeur de signe.

Après tout, la question vaut bien d'être posée ici, à un certain départ, car il y a dans la façon dont je vais m'avancer sur le terrain de l'acte, aussi un certain franchissement d'évoquer cette dimension de l'acte révolutionnaire et de l'épingler de ceci de différent de toute efficacité de guerre et qui s'appelle susciter un nouveau désir.

« Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie.

Un pas de toi c'est la levée des nouveaux hommes et leur en marche.

Ta tête se détourne : le nouvel amour! Ta tête se retourne - le nouvel amour? »

Je pense qu'aucun de vous n'est sans entendre ce texte de Rimbaud que je n'achève pas et qui s'appelle *A une raison*.

C'est la formule de l'acte.

L'acte de poser l'inconscient peut-il être conçu autrement, et spécialement à partir du moment où je rappelle que l'inconscient est structure de langage, où, l'ayant rappelé sans en enregistrer d'ébranlements bien profonds chez ceux que cela intéresse, je reprends et parle de son effet de rupture sur le Cogito.

Ici, je reprends, je souligne, il se trouve que dans un certain champ je puis formuler : *je pense*, ça en a tous les caractères : ce que j'ai rêvé cette -78-

nuît, ce que j'ai raté ce matin, voire hier par quelque trébuchement incertain, ce que j'ai touché sans le vouloir en faisant ce qu'on appelle un mot d'esprit parfois sans le faire exprès.

Est-ce que dans ce *je pense, j'y suis* ? Il est tout à fait certain que la révélation du *je pense* de l'inconscient implique, (tout le monde sait ça qu'on ait fait de la psychanalyse ou pas, il suffit d'ouvrir un bouquin et de voir de quoi il s'agit), quelque chose qui, au niveau de ce que le Cogito de Descartes nous fait toucher de l'implication *du donc je suis* est cette dimension que j'appellerai de désamorçage qui fait que là où le plus sûrement je pense, à m'en apercevoir, j'y étais, mais exactement comme on dit - vous savez que j'ai déjà usé de cet exemple, mais l'expérience m'apprend qu'il n'est pas vain de se répéter - c'est au même sens où selon l'exemple extrait des remarques du linguiste Guillaume, au même sens que cet emploi très spécifique de l'imparfait en français qui fait toute l'ambiguïté de l'expression « un instant plus tard la bombe éclatait ». Ce qui veut dire que, justement, elle n'éclate pas.

Permettez-moi de la rajouter, de la plaquer, cette nuance, sur le *wo Es war* allemand qui ne la comporte pas et d'y ajouter de ce fait l'utilisation renouvelée qu'on peut donner du *wo Es war soll Ich werden*. Là où c'était, où ce n'est plus que là, parce que je sais que je l'ai pensé, *soll Ich werden, Ich, il y a longtemps* que je l'ai souligné ne peut que se traduire par le sujet, le sujet doit advenir. Seulement, le peut-il ? Voilà la question!

Là où c'était... traduisons : *je dois devenir*, continuez, « psychanalyste », seulement du fait - c'est la question que j'ai posée de cet *Ich* traduit par le sujet - comment le psychanalyste va-t-il pouvoir trouver sa place dans cette conjoncture? C'est celle que l'année dernière, cette conjoncture, j'ai expressément articulée au titre de la logique du fantasme, par la conjonction disjonctive d'une disjonction très spéciale qui est celle que j'ai, depuis plus de trois ans introduite en y faisant novation du terme d'aliénation, c'est à savoir celle qui propose ce choix singulier dont j'ai articulé les conséquences, que ce soit un choix forcé est forcément perdant. La bourse ou la vie, la liberté ou la mort. Le dernier que nous introduisons ici et que je ramène pour y montrer son rapport à l'acte psychanalytique est : *ou je ne pense pas ou je ne suis pas, si vous y ajoutez*, comme je l'ai fait tout à l'heure au *soll Ich werden*, le terme qui est bien ce qui est en question dans l'acte psychanalytique, le terme psychanalyste, il suffit de faire marcher

-79-

cette petite machine. Évidemment il n'y a pas à hésiter: si d'un côté je ne suis pas psychanalyste, il en résulte que je ne pense pas.

Bien sûr ceci n'est pas d'un intérêt seulement humoristique. Ça doit bien nous conduire quelque part et particulièrement à nous demander ce qu'il en est seulement de notre expérience de l'année dernière, que ce que j'appellerai cette supposition de départ qui est constituée par l'ou *je ne pense pas*, ou *je ne suis pas*, comment se fait-il qu'elle se soit non seulement avérée efficace mais nécessaire à ce que j'ai appelé l'année dernière une logique du fantasme, à savoir une logique, telle qu'elle conserve en elle la possibilité de rendre compte de ce qu'il en est du fantasme et de sa relation à l'inconscient.

Pour *être* là comme inconscient, il ne faut pas encore que je pense comme pensée ce qu'il en est de mon inconscient. Là où je le pense, c'est pour ne plus être chez moi. Je n'y suis plus. *Je n'y suis plus* en terme de langage de la même façon que quand je fais répondre par la personne qui répond à la porte : « Monsieur n'y est pas », c'est un *je n'y suis pas* en tant qu'il se dit. C'est bien cela qui fait son importance. C'est bien cela qui fait en particulier, qui fait que comme psychanalyste je ne peux pas le prononcer. Voyez l'effet que ça ferait sur ma clientèle! C'est aussi ça qui me coince dans la position du *je ne pense pas*. Tout au moins si ce que j'avance ici comme logique est capable d'être suivi dans son vrai fil. *Je ne pense pas* pourrait être - ayant dessiné les deux cercles en-dessous et leur intersection (cf. schéma) j'ai marqué avec tous les guillemets de la prudence, et pour vous dire qu'il ne faut pas trop vous alarmer - ce *faux-être*, c'est notre être à tous. On n'est jamais si solide dans son être que pour autant qu'on ne pense pas. Chacun sait ça.

Seulement quand même, je voudrais bien marquer la distinction de ce que j'avance aujourd'hui.

Il y a deux faussetés distinctes. Chacun sait que quand je suis entré dans la psychanalyse avec une balayette qui s'appelait le stade du miroir, j'ai commencé par repérer, - parce qu'après tout, c'était dans Freud, c'est dit, repéré, sérié - j'ai pris le stade du miroir pour faire un porte manteau. Il est même beaucoup plus accentué, tout de suite, que je n'ai jamais pu le faire au cours d'énonciations qui ménageaient les sensibilités, qu'il n'y a pas d'amour qui ne relève de cette dimension narcissique. Que si l'on sait lire Freud, ce qui s'oppose au narcissisme, ce qui s'appelle la libido objec-

tale, ce qui concerne en bas, au coin à gauche l'objet *a*, car c'est ça la libido objectale ça n'a rien à faire avec l'amour puisque l'amour c'est le narcissisme et que les deux s'opposent : la libido narcissique et la libido objectale.

Donc quand je parle du *faux-être* il ne s'agit pas de ce qui vient se loger là en quelque sorte par-dessus, comme les moules sur la coque du navire si vous voulez. Il ne s'agit pas de l'être bouffi de l'imaginaire. Il s'agit de quelque chose en dessous qui lui donne sa place. Il s'agit du *je ne pense pas* dans sa nécessité structurante en tant qu'inscrite à cette place de départ sans laquelle nous n'aurions su, l'année dernière, articuler la moindre chose de ce qu'il en est de la logique du fantasme.

-81-

Naturellement, c'est une place commode, ce *je ne pense pas*. Il n'y a pas que l'être bouffi dont je parlais à l'instant, qui y trouve sa place. Tout y vient, le préjugé médical dans l'ensemble, le préjugé psychologique ou psychologisant, pas moins. Dans l'ensemble observez ceci en tout cas : à ce *je ne pense pas* est particulièrement sujet le psychanalyste, parce qu'il est habité par tout ce que je viens d'énoncer, d'épingler comme préjugés, en les qualifiant de leur origine; il a en plus des autres, par exemple sur les médecins, l'avantage si je puis dire, quand le préjugé médical l'occupe et Dieu sait s'il l'occupe bien par exemple, pour ne prendre que celui-là. Eh bien! justement ils n'y pensent pas, les médecins encore ça les tracasse, pas le psychanalyste. Il le prend comme ça, justement dans la mesure où il a cette dimension que ce n'est qu'un préjugé, mais puisqu'il s'agit de ne pas penser il est d'autant plus à l'aise avec lui.

Avez-vous sauf exception vu un psychanalyste qui se soit interrogé sur ce qu'est Pasteur dans l'aventure médicale ? Ce n'est pas un sujet à la mode Pasteur, mais ça aurait pu retenir justement un psychanalyste. Ça ne s'est jamais vu. On verra si ça change. Dans tous les cas, il faudrait ici se proposer ce petit exercice : qu'est-ce que ce point initial ? Il faut quand même bien se poser la question si, comme nous l'avons entrevu au départ, c'est l'axe aujourd'hui de notre progrès, l'acte en soi est toujours en rapport avec un commencement. Ce commencement logique, c'est à dessein que je n'en ai pas posé la question l'année dernière, parce qu'à la vérité comme plus d'un oint de cette logique du fantasme, nous aurions dû le laisser en suspens. Epinglons-le d'arché(?), puisque c'est ainsi que nous sommes entrés aujourd'hui, par le commencement. C'est une arché(?), un *initium*, un commencement, mais en quel sens? Est-ce au sens du zéro sur un petit appareil de mesure? Un être, par exemple, tout simplement. Ce n'est pas un mauvais départ de se poser cette question, parce que déjà il semble, il se voit même tout de suite, que poser la question ainsi c'est exclure que ce soit un commencement au sens du non marqué.

Nous touchons même du doigt que le seul fait qu'il nous faille interroger ce point d'arché(?), de savoir s'il est le zéro, c'est qu'en tout cas il est déjà marqué, et qu'après tout, ça va quand même assez bien car de l'effet de la marque, il paraît très satisfaisant de voir découler l'*ou je ne pense pas ou je ne suis pas*, « *ou je ne suis pas cette marque* » « *ou je ne suis rien que cette* -82-

marque », c'est-à-dire que *je ne pense pas*. Pour le psychanalyste par exemple ça s'applique très bien.

Il a le label, ou bien il ne l'est pas.

Seulement il ne faut pas s'y tromper : comme je viens tout de suite de le marquer, au niveau de la marque, nous ne voyons que le résultat justement nécessaire de l'aliénation, à savoir qu'il n'y a pas le choix entre la marque et l'être, de sorte que si ça doit se marquer quelque part, c'est justement en haut à gauche (cf. schéma du *je ne pense pas*); l'effet aliénatoire est déjà fait et nous ne sommes pas surpris de trouver là, sous sa forme d'origine, l'effet de la marque, ce qui est suffisamment indiqué dans cette déduction du narcissisme que j'ai faite dans un schéma dont je sais qu'au moins une partie d'entre vous le connaît, celui tel qu'il met en rapport dans leur dépendance le moi idéal et l'idéal du moi.

Donc il reste en suspens de savoir de quelle nature est le point de départ logique en tant qu'il tient encore dans la conjonction d'avant la disjonction, le *je ne pense pas* et le *je ne suis pas*. Assurément, l'année dernière c'est là ce vers quoi, puisque c'était notre départ, et si je puis dire l'acte initial de notre déduction logique, nous ne pouvions pas y revenir si nous n'avions eu ce qui constitue l'ouverture, la béance toujours nécessaire à retrouver dans tout exposé du champ analytique, qui nous a fait, après avoir édifié le temps de la logique du fantasme, fait passer le dernier trimestre autour d'un acte sexuel, précisément défini de ceci : qu'il constitue une aporie.

Reprenons donc, à partir de l'acte psychanalytique, cette interrogation de ce qu'il en est de l'initium, de la logique du fantasme qu'il me fallait ici commencer de rappeler. C'est pourquoi j'ai inscrit au tableau aujourd'hui, cette face que j'en ai articulé l'année dernière sous les termes de l'opération aliénation, l'opération vérité, l'opération transfert, pour en faire les trois termes de ce qu'on peut appeler un groupe de Klein, à condition bien sûr de s'apercevoir qu'à les nommer ainsi, nous n'en voyons pas le retour, l'opération, de ce qui constitue pour chacune l'opération retour, qu'ici tels qu'ils sont inscrits avec ces indications vectorielles, ce n'est que, si je puis dire, la moitié d'un groupe de Klein.

Reprenons l'acte au point sensible où nous le voyons dans l'institution analytique et repartons du commencement en tant que ceci aujourd'hui veut dire que l'acte institue le commencement.

-83-

Commencer une psychanalyse, oui ou non, est-ce un acte? Assurément oui. Seulement, qu'est-ce qui le fait, cet acte ? Nous avons tout à l'heure fait remarquer ce qu'il implique chez celui qui s'engage dans la psychanalyse, ce qu'il implique justement de démission de l'acte. Il devient très difficile dans ce sens, d'attribuer la structure de l'acte pour celui qui s'engage dans une psychanalyse. Une psychanalyse c'est une tâche, et même certains disent c'est un métier. Ce n'est pas moi qui l'ai dit, mais des gens qui quand même, s'y connaissent. Il faut leur apprendre leur métier, à ces gens qui ont ou non à suivre la règle de quelque façon que vous les définissiez. Enfin dans ce coin on ne dit pas leur métier de psychanalysant. Il faut [var. : Ils vont] le dire maintenant puisque le mot court, c'est pourtant ça que ça veut dire.

Alors, il est clair que s'il y a acte, il faut probablement le chercher ailleurs. Nous n'avons pas beaucoup quand même à nous forcer pour nous demander de dire que s'il n'est pas du côté du psychanalysant, il est du côté du psychanalyste. Ça ne fait aucun doute. Seulement ça devient une difficulté. Parce qu'après ce que nous venons de dire, l'acte de poser l'inconscient, est-ce que pour le psychanalyste il faut le reposer à chaque fois ? Est-ce vraiment possible surtout si nous pensons qu'après ce que nous venons de dire, le reposer à chaque fois, ce serait nous donner à chaque fois une nouvelle occasion de ne pas penser?

Il doit y avoir autre chose, un rapport de la tâche à l'acte qui n'est peut-être pas saisi encore et qui peut-être ne peut pas l'être. Il faut peut-être prendre un détour. On voit tout de suite où il nous est fourni, ce détour. A un autre commencement, à ce moment de commencement où l'on devient psychanalyste.

Il faut bien que nous tenions compte de ceci qui est là, dans les données, qu'à en croire ce qu'on dit, il faut bien s'y fier dans ce domaine. Commencer d'être psychanalyste, tout le monde le sait, ça commence à la fin d'une psychanalyse. Il n'y a qu'à prendre ça comme ça nous est donné si nous voulons saisir quelque chose, il faut partir de là, de ce point qui est dans la psychanalyse reçu de tous.

Alors, partons des choses comme elles se présentent. On est arrivé à la fin une fois, c'est là qu'il faut déduire le rapport que ça a avec le commencement de toutes les fois. On est arrivé à la fin de sa psychanalyse une fois, et c'est cet acte si difficile à saisir au commencement de chacune des psy-84-

chanalyses que nous garantissons. Ça doit avoir un rapport avec cette fin une fois.

Alors là il faut quand même que serve à quelque chose ce que j'ai avancé l'année dernière, à savoir : la façon dont se formule dans cette logique la fin de la psychanalyse.

La fin de la psychanalyse ça suppose une certaine réalisation de l'opération vérité, à savoir que si, en effet, ça doit constituer cette sorte de parcours qui, du sujet installé dans son *faux-être* lui fait réaliser quelque chose d'une pensée qui comporte le *je ne suis pas*, ça n'est pas sans retrouver comme il convient sous une forme croisée, et inversée sa place du plus vrai, sa place sous la forme du *là où c'était* au niveau du *je ne suis pas* qui se retrouve dans cet objet *a* dont nous avons beaucoup fait me semble-t-il pour vous donner le sens et la pratique, et d'autre part, ce manque qui subsiste au niveau du sujet naturel, du sujet de la connaissance, du *faux-être* du sujet, ce manque, qui, de toujours, se définit comme essence de l'homme et qui s'appelle le désir, mais qui à la fin d'une analyse se traduit de cette chose non seulement formulée mais incarnée qui s'appelle la castration.

C'est ce que nous avons d'habitude étiqueté sous la lettre du : $-\phi$. L'inversion de ce rapport de gauche à droite qui fait se correspondre le *je ne pense pas* du sujet aliéné au *là où c'était* de l'inconscient dans la découverte du « *là où c'était* » du désir chez le sujet dans le *je ne suis pas* de la pensée inconsciente. Ceci se retournant est proprement ce qui supporte l'identification du *a* comme cause du désir, et du $-(p)$ comme la place d'où s'inscrit la béance propre à l'acte sexuel.

C'est précisément là que nous devons un instant nous suspendre. Vous le voyez, vous le touchez du doigt, il y a deux *wo Es war*, deux *là où c'était* et qui correspondent d'ailleurs à la distance qui scinde dans la théorie, l'inconscient du *Ça*. Il y a le *là où c'était* ici inscrit au niveau du sujet, et je l'ai dit déjà, je le répète pour que vous ne le laissiez pas passer, où il reste attaché à ce sujet comme manque. Il y a l'autre *là où c'était* qui a une place opposée, c'est celui qui est en bas à droite (cf. schéma) du lieu de l'inconscient qui reste attaché au *je ne suis pas* de l'inconscient comme objet, objet de perte.

L'objet perdu initial de toute la genèse analytique, celui que Freud martèle dans tous les temps de sa naissance de l'inconscient, il est là, cet objet perdu, cause du désir. Nous aurons à le voir comme au principe de l'acte. -85-

Mais ceci n'est qu'une annonce. je ne le justifie pas immédiatement, il nous faut un bout de chemin avant que d'en être sûr, il nous faut nous arrêter là un temps. Il ne vaut en général de s'arrêter un temps que pour s'apercevoir du temps que l'on a passé sans le savoir, dirons-nous d'ailleurs, pour nous reprendre. Passé... il vaudrait mieux dire « passant » et si vous me permettez de jouer avec les mots : *pas sans le savoir*.

C'est-à-dire avec le savoir, on l'a passé. Mais justement, c'est parce que je vous ai exposé le résultat de mes schémas de l'année dernière, supposés sus par vous, si tant est qu'il n'y ait pas là quelque abus. Oui, c'est avec ce savoir que je l'ai passé ce temps, trop vite, c'est-à-dire dans la hâte. Comme vous le savez la hâte c'est ce qui laisse justement échapper la vérité. Ça nous permet de vivre, d'ailleurs. La vérité c'est que le manque (d'en haut à gauche), c'est la perte, (d'en bas à droite). Mais la perte elle, elle est la cause d'autre chose. Nous l'appellerons la cause de soi à condition bien sûr que vous ne vous trompiez pas; Dieu est cause de soi, nous dit Spinoza. Croyait-il si bien dire ? Pourquoi pas après tout. C'était quelqu'un de très fort. Il est bien certain que le fait de conférer à Dieu d'être cause de soi, a dissipé par là toute l'ambiguïté du *Cogito*, ce qui pourrait bien avoir une prétention semblable, au moins dans l'esprit de certains. S'il y a quelque chose que nous rappelle l'expérience analytique c'est que si ce mot : « cause de soi » veut dire quelque chose, c'est précisément de nous indiquer que le soi, ou ce qu'on appelle tel, autrement dit, le sujet où il faut bien que tout le monde en vienne, puisque même là, dans tel champ anglo-saxon où l'on peut dire que l'on ne comprend rien à rien, à ces questions, le mot de *self* a dû sortir, qui ne s'adapte nulle part dans la théorie analytique, rien n'y correspond.

Le sujet dépend de cette cause qui le fait divisé et qui s'appelle l'objet *a*. Voilà qui signe ce qu'il est important de souligner: que le sujet n'est pas cause de soi, qu'il est conséquence de la perte et qu'il faudrait qu'il se mette dans la conséquence de la perte, celle qui constitue l'objet *a*, pour savoir ce qui lui manque.

Voilà en quoi je dis que nous allions trop vite dans l'énonciation telle que je l'ai faite de ces deux pointes de l'oblique, de gauche à droite (cf. schéma) et de haut en bas, des deux termes écartelés de la division première. La chose est supposée sue dans l'énoncé que le *là où c'était* est manque à partir du sujet. Elle ne l'est véritablement que si le sujet se fait -86-

perte. Or c'est ce qu'il ne peut penser qu'à se faire être. *Je pense*, dit-il, *donc je suis*: il se rejette invinciblement dans l'être de ce faux acte qui s'appelle le *Cogito*. L'acte du *Cogito*, c'est l'erreur sur l'être, comme nous le voyons ainsi dans l'aliénation définitive qui en résulte du corps qui est rejeté dans l'étendue, le rejet du corps hors de la pensée c'est la grande *Verwerfung* de Descartes. Elle est signée de son effet qu'il reparaît dans le Réel, c'est-à-dire dans l'impossible. Il est impossible qu'une machine soit corps. C'est pourquoi le savoir le prouve toujours plus en la mettant en pièces détachées. Dans cette aventure nous y sommes, je n'ai pas besoin je le pense d'y faire des allusions. Mais laissons là pour aujourd'hui notre Descartes pour revenir à la suite, et à la ponctuation qu'il nous faut donner aujourd'hui à notre avance.

Le sujet de l'acte analytique, nous savons qu'il ne peut savoir rien de ce qui s'apprend dans l'expérience analytique, sinon qu'y opère ce qu'on appelle le transfert. Le transfert je l'ai restauré de façon complète, à le rapporter au *sujet supposé savoir*.

Le terme de l'analyse consiste dans la chute du *sujet supposé savoir* et sa réduction à l'avènement de cet objet *a*, comme cause de la division du sujet qui vient à sa place. Celui qui, fantasmatiquement, avec le psychanalysant, joue la partie au regard du *sujet supposé savoir*, à savoir : l'analyste, c'est celui-là l'analyste, qui vient au terme de l'analyse à supporter de n'être plus rien que ce reste. Ce reste de la chose chue, qui s'appelle l'objet *a*. C'est là ce autour de quoi doit porter notre question.

L'analysant venu à la fin de l'analyse dans l'acte, s'il en est un, qui le porte à devenir le psychanalyste, ne nous faut-il pas voir qu'il ne l'opère, ce passage, que dans l'acte qui remet à sa place le *sujet supposé savoir*.

Nous voyons maintenant cette place où elle est parce qu'elle peut être occupée, mais qu'elle n'est occupée qu'autant que ce *sujet supposé savoir*, s'est réduit à ce terme que celui qui l'a jusque là garanti par son acte, à savoir le psychanalyste, lui, le psychanalyste, l'est devenu ce résidu, cet objet *a*.

Celui qui à la fin d'une analyse didactique relève si je puis dire, le gant de cet acte, nous ne pouvons pas omettre que c'est sachant ce que son analyste est devenu dans l'accomplissement de cet acte, à savoir : ce résidu, ce déchet, cette chose rejetée. A restaurer le *sujet supposé savoir*,

à reprendre le flambeau de l'analyste lui-même, il ne se peut pas qu'il --87-

n'installe, fût-ce à ne pas le toucher, qu'il n'installe le a au niveau du *sujet* supposé savoir. Ce *sujet* supposé savoir, qu'il ne peut que reprendre comme condition de tout acte analytique, lui sait, à ce moment que j'ai appelé dans la passe, lui sait que là est le désêtre qui par lui, le psychanalysant, a frappé l'être de l'analyste. Je dis, sans le toucher, que c'est comme cela qu'il s'engage. Car ce désêtre institué au point du *sujet* supposé savoir, lui le sujet dans la passe au moment de l'acte analytique il n'en sait rien. Justement parce qu'il est devenu la vérité de ce savoir, et que, si je puis dire une vérité qui est atteinte « pas sans le savoir », comme je le disais tout à l'heure eh bien! c'est incurable : on est cette vérité.

L'acte analytique au départ fonctionne si je puis dire, avec le *sujet* supposé savoir faussé, car le *sujet* supposé savoir s'avère maintenant ce qui était bien simple à voir tout de suite : que c'est lui qui est à l'*arché* de la logique analytique. Si celui qui devient analyste pouvait être guéri de la vérité qu'il est devenu, il saurait marquer ce qui est arrivé de changement au niveau du *sujet* supposé savoir, c'est ce que dans notre graphe nous avons marqué du signifiant, du S (A).

Il faudrait s'apercevoir que le *sujet* supposé savoir est réduit à la fin de l'analyse au même « n'y pas être » qui est celui qui est caractéristique de l'inconscient lui-même, et que cette découverte fait partie de la même opération-vérité.

Je le répète, la mise en question du *sujet* supposé savoir, la subversion de ce qu'implique, je dirai tout le fonctionnement de savoir et que maintes fois j'ai déjà interrogé devant vous sous cette forme : alors ce savoir, qu'il soit celui du nombre transfini de Cantor ou du désir de l'analyste, où était-il avant qu'on sache?

De là seulement peut-être, peut-on procéder à une résurgence de l'être dont la condition est de s'apercevoir que si son origine et sa réinterpellation, celle qui pourrait se faire du signifiant de l'autre enfin évanoui vers ce qui le remplace, puisque aussi bien c'est de son champ, du champ de l'Autre que ce signifiant a été arraché, à savoir l'objet a, ce serait aussi s'apercevoir que l'être tel qu'il peut surgir de quelque acte que ce soit, est être sans essence comme sont sans essence tous les objets a. C'est ce qui les caractérise.

Objets sans essence qui sont ou non, dans l'acte, à réévoquer à partir de -88-

cette sorte de sujet qui, nous le verrons, est le sujet de l'acte, de tout acte dirai-je en tant que, comme le sujet supposé savoir au bout de l'expérience analytique, c'est un sujet qui, dans l'acte n'y est pas.

-89-

LEÇON VI 17 JANVIER 1968

En parlant de *l'acte psychanalytique*, j'ai, si je puis dire, deux ambitions . une longue et une courte, mais forcément la courte est la meilleure; la longue qui ne peut être écartée, c'est d'éclairer ce qu'il en est de l'acte; la courte, c'est de savoir en quoi est l'acte du psychanalyste. Déjà, dans quelques écrits passés, j'ai parlé du psychanalyste, j'ai dit que je ne parlais que de ceci qu'il y a du psychanalyste. La question de savoir s'il y a « le » psychanalyste n'est pas non plus du tout à mettre en suspens, mais celle de savoir comment il y a un psychanalyste. C'est une question qui se pose à peu près dans les mêmes termes que ce qu'on appelle en logique la question de l'existence.

L'acte psychanalytique, si c'est un acte et c'est bien de là que nous sommes dès l'année dernière, partis, c'est quelque chose qui nous pose la question de l'articuler, de le dire, ce qui est légitime et même allant plus loin, ce qui implique de conséquence d'acte pour autant que l'acte est lui-même de sa propre dimension un dire. L'acte dit quelque chose. C'est de là que nous sommes partis.

Cette dimension est aperçue depuis toujours. Elle est présente dans le fait, dans l'expérience. Il suffit d'évoquer même un instant des formules prégnantes, des formules qui ont agi, comme celle d'« agir selon sa conscience », pour saisir ce dont il s'agit. Agir selon sa conscience, c'est bien là une espèce de point-médium autour de quoi peut être dit avoir tourné l'histoire de l'acte, ou qu'on puisse prendre comme point de départ pour la centrer. Agir selon sa conscience, pourquoi et devant qui ?

-91-

La dimension de l'Autre, en tant que l'acte vient témoigner de quelque chose, n'est pas plus éliminable. Est-ce à dire que ce soit là le vrai tournant, le centre de gravité ? Pourrions-nous même un instant le soutenir d'où nous sommes, c'est-à-dire d'où la conscience comme telle est mise en question, mise en question de la mesure qu'elle peut donner à quoi?, assurément pas au savoir, à la vérité non plus. C'est de là que nous repartons en prenant la mesure de ce qui n'est point encore défini, de ce qui n'est point encore vraiment serré, de ce qui est seulement ici introduit, même pas supposé, l'acte psychanalytique pour réinterroger ce point d'équilibre autour de quoi se pose la question de ce qu'est l'acte.

A l'horizon, bien sûr, nous le savons, une rumeur, une rumeur qui vient de loin, qui vient des temps qu'on appelle classiques, ou encore notre Antiquité, où assurément nous savons que tout ce qui s'est dit sur le sujet de l'acte exemplaire, de l'acte méritoire, du Plutarquisme, si vous le voulez, sûrement nous sentons déjà qu'il y a un peu trop d'estime de soi à entrer dans le jeu, et pourtant en sommes-nous si distancés ? Nous pensons qu'aujourd'hui, c'est autour d'un discours sur le sujet que nous reprenons l'acte, et que notre avantage ne saurait tenir en rien d'autre qu'à ceci, qui nous a fait rétrécir le point d'appui de ce sujet en nous imposant la plus rude discipline, à ne vouloir tenir pour sûre que cette dimension, par quoi il est : le sujet grammatical.

Entendons bien là que ce n'est pas nouveau, et que l'année dernière dans notre exposé de la *Logique du Fantasma*, nous avons marqué à sa place, la place du *je ne pense pas*, cette forme du sujet qui apparaissait comme en écornure du champ à lui réservé. Cette dimension proprement de la grammaire qui faisait que le fantasme pouvait être dominé littéralement par une phrase qui ne se soutient pas, qui ne se conçoit pas autrement que de la dimension grammaticale: *Ein Kind wird geschlagen*, on bat un enfant, nous la connaissons. C'est là le point de donnée le plus sûr, autour de quoi, au nom de ceci que nous posons à titre disciplinaire, qu'il n'y a pas de méta-langage, que la logique elle-même doit être extraite de ce donné qu'est le langage. C'est autour de cette logique par contre que nous avons fait tourner cette triple opération, à laquelle par une sorte de tentative d'essai, de divination, de risque, nous avons donné la forme du groupe de Klein, opération que nous avons commencé par pointer dans le -92-

cheminement par où nous l'avons abordée, par les termes d'aliénation, de vérité et de transfert.

Assurément, ce ne sont là qu'épinglages; et à être parcourus en un certain sens, nous sommes - pour nous y retrouver, pour supporter ce qu'ils peuvent pour nous, représenter - forcés de leur donner un autre nom, et bien sûr, à condition de nous apercevoir qu'il s'agit du même trajet.

Donc c'est à partir de la subversion du sujet que nous avons déjà, depuis quelque dix ans, suffisamment articulée pour qu'on conçoive quel est le sens que prend ce terme, au moment où nous disons que c'est de la subversion du sujet que nous avons à reprendre la fonction de l'acte; pour que nous voyions que c'est entre ce sujet grammatical, celui qui est là, inscrit dans la notion même d'acte, dans la façon dont il nous est présentifié, le *je* de l'action, et ce sujet articulé dans ces termes glissants, toujours prêts à nous fuir d'un déplacement, d'un saut, à l'un des sommets de ce tétraèdre, en vous rappelant les fonctions de ces termes, à savoir

la position du ou-ou d'où part l'aliénation originale, celle qui aboutit au *je ne pense pas*, pour qu'il puisse même être choisi - et que veut dire ce choix ? -, le *je ne suis pas* en articule l'autre terme; ces vecteurs, ou plus exactement ces directions dans lesquelles sont prises les opérations fondamentales, étant celles que j'ai rappelées tout à l'heure sous les termes d'aliénation, de vérité et de transfert.

Qu'est-ce que cela veut dire? Où cela nous conduit-il ?

L'acte psychanalytique, nous le posons comme consistant en ceci, de supporter le transfert. Nous ne disons pas : qui supporte, qui fait l'acte, le -93-

psychanalyste donc implicitement. Ce transfert qui serait une pure et simple obscénité, dirai-je, redouble de bafouillage si nous ne lui redonnons pas son véritable nœud, dans la fonction du *sujet supposé savoir*. Ici, nous l'avons fait depuis un temps en démontrant que tout ce qui s'articule, de sa diversité, comme effet de transfert, ne saurait s'ordonner qu'à être rapporté à cette fonction vraiment fondamentale, partout présente dans tout ce qu'il en est d'aucun progrès de savoir, et qui prend ici sa valeur justement de ce que l'existence de l'inconscient la met en question - question jamais posée de ce que l'on est toujours là, si l'on peut dire, implicitement - la réponse est même inaperçue : du moment qu'il y a savoir, il y a sujet, et il faut quelque décalage, quelque fissure, quelque ébranlement, quelque moment de je dans ce savoir, pour que l'on s'avise tout d'un coup, pour qu'ainsi se renouvelle ce savoir, qu'il savait avant.

Ceci est à peine relevé au moment où cela se passe, mais c'est le champ de la psychanalyse qui le rend inévitable. Qu'en est-il du sujet, *sujet supposé savoir*, puisque nous avons à faire à cette sorte d'impensable qui dans l'inconscient nous situe un savoir sans sujet? Bien sûr, c'est là quelque chose aussi dont on peut ne pas s'aviser, à continuer de considérer que ce sujet est impliqué dans ce savoir, tout simplement à laisser fuir tout ce qu'il en est de l'efficacité du refoulement, et qu'il n'est point autrement concevable qu'en ceci, que le signifiant présent dans l'inconscient, et susceptible de retour, est précisément refoulé en ceci qu'il n'implique point de sujet, qu'il n'est plus ce qui représente un sujet pour un autre signifiant, qui est ceci qui s'articule à un autre signifiant sans pour autant représenter ce sujet. Il n'y a d'autre définition possible de ce qu'il en est vraiment de la fonction de l'inconscient, pour autant que l'inconscient freudien n'est pas simplement cet implicite, ou cet obscurci, ou cet archaïque, ou ce primitif. L'inconscient est toujours dans tout autre registre, dans le mouvement instauré comme faire par cet acte, de supporter, ou d'accepter de supporter le transfert.

La question est : que devient le *sujet supposé savoir*? Je vais vous dire qu'en principe, le psychanalyste le sait, ce qu'il devient. Assurément, il choit. Ce qui est impliqué théoriquement dans cette suspension du *sujet supposé savoir*, ce trait de suppression, cette barre sur le S qui la symbolise dans le devenir de l'analyse, elle se manifeste en ceci: que quelque chose se produit à une place, certes pas indifférente au psychanalyste, puisque -94-

c'est à sa propre place que cette chose surgit. Cette chose s'appelle l'objet petit a.

L'objet petit a est la réalisation de cette sorte de désêtre qui frappe le *sujet* supposé savoir; que ce soit l'analyste, et comme tel, qui vienne à cette place n'est pas douteux et se marque dans toutes les inférences où il s'est senti impliqué au point de ne pouvoir faire que d'infléchir la pensée de sa pratique dans le sens de la dialectique de la frustration, vous le savez, liée autour de ceci que lui-même se présente comme la substance dont il est jeu et manipulation dans le faire analytique. Mais c'est justement à méconnaître ce qu'il y a de distinct entre ce faire et l'acte qui le permet, l'acte qui l'institue, celui dont je suis parti tout à l'heure en le définissant comme cette acceptation, ce support donné au *sujet* supposé savoir, à ce dont pourtant le psychanalyste sait qu'il est voué au désêtre et qui donc constitue, si je puis dire, un acte, en porte-à-faux puisqu'il n'est pas le *sujet* supposé savoir, puisqu'il ne peut pas en être. Et s'il est quelqu'un à le savoir, c'est le psychanalyste entre tous.

Faut-il que ce soit maintenant, ou un tout petit peu plus tard, oui mais pourquoi pas maintenant, pourquoi pas tout de suite, quitte à revenir sur ceci dont j'espère vous le rendre familier, en vous rappelant les coordonnées dans d'autres registres, dans d'autres énoncés, faut-il vous rappeler que la tâche analytique, pour autant qu'elle se dessine de ce point du sujet déjà aliéné, dans un certain sens naïf dans son aliénation, celui que le psychanalyste sait être défini du *je ne pense* pas, que ce à quoi il le met, à la tâche, c'est à un *je pense* qui prend justement tout son accent, de ce qu'il sache le *je ne pense* pas inhérent au statut du sujet?

Il le met à la tâche d'une pensée qui se présente en quelque sorte dans son énoncé même, dans la règle qu'il lui en donne, comme admettant cette vérité foncière du *je ne pense* pas, qu'il associe et librement, qu'il ne cherche pas à savoir s'il y est ou non tout entier comme sujet, s'il s'y affirme. La tâche à laquelle l'acte psychanalytique donne son statut est une tâche qui implique déjà cette destitution du sujet, et où cela nous mène-t-il?

Il faut se souvenir, il ne faut pas passer son temps à oublier ce qui s'en articule, ce qui s'en articule dans Freud, expressément du résultat. Ça a un nom, et Freud ne nous l'a pas mâché, et qui est quelque chose qui est d'autant plus à mettre en valeur que comme expérience subjective ça n'a jamais été fait avant la psychanalyse. Ça s'appelle la castration, qui est à prendre -95-

dans sa dimension d'expérience subjective, pour autant que nulle part si ce n'est par cette voie le sujet ne se réalise, j'entends le sujet bien sûr.

Ce sujet ne se réalise exactement qu'en tant que manque, ce qui veut dire que l'expérience subjective aboutit à ceci que nous symbolisons par $-\phi$, mais si tout usage de la lettre se justifie de démontrer qu'il suffit du recours à sa manipulation pour ne pas se tromper, à condition qu'on sache s'en servir, il n'en reste pas moins que nous sommes en droit d'essayer de pouvoir y mettre un « il existe » - que j'évoquais tout à l'heure à propos du psychanalyste au début de ce discours d'aujourd'hui - et que cet « il existe » en question, cet « il existe » d'un manque, il nous faut l'incarner dans ce qui lui donne effectivement son nom : la castration; c'est à savoir que le sujet réalise qu'il n'a pas, qu'il n'a pas l'organe de ce que j'appellerai la jouissance unique, unaire, unifiante. Il s'agit proprement de ce qui fait *une* la jouissance dans la conjonction de sujets de sexe opposé, c'est-à-dire ce sur quoi j'ai insisté l'année dernière en relevant ceci : qu'il n'est pas de réalisation subjective possible du sujet comme élément, comme partenaire sexué dans ce qui s' imagine comme unification dans l'acte sexuel.

Cette incommensurabilité - que j'ai essayé de serrer devant vous, l'année dernière, en usant du nombre d'or, pour autant que c'est le symbole qui laisse jouer au plus large, c'est là quelque chose sur lequel je ne puis pas insister, du fait qu'il est du registre mathématique - cette incommensurabilité, ce rapport du petit a, puisque c'est le petit a que j'ai repris non sans intention pour le symboliser sous le nombre d'or, du petit a au 1, -96-

voilà où se joue ce qui apparaît comme réalisation subjective au bout de la tâche psychanalytique, c'est à savoir ce manque, ce n'est pas l'organe, ceci bien sûr n'est pas sans arrière-plan si nous songeons que l'organe et la fonction sont deux choses différentes, si différentes que l'on peut dire que revient de temps en temps le problème qui est de savoir quelle fonction il faut donner à chaque organe, et c'est là qu'est le vrai problème de l'adaptation du vivant. Plus il a d'organes, plus il en est empêtré.

Mais suspendons... Il s'agit donc d'une expérience limitée, d'une expérience logique et après tout, pourquoi pas ? Puisque un instant nous avons sauté sur l'autre plan, sur le plan du rapport du vivant à soi-même, que nous n'abordons que par le schéma de cette aventure subjective, il nous faut bien rappeler ici que du point de vue du vivant tout ceci après tout peut être considéré comme un artefact; et que la logique soit le lieu de la vérité n'y change rien, puisque la question qui vient au bout est justement celle-ci, à laquelle nous saurons donner tout son accent en son temps qu'est-ce que la vérité ?

Il nous importe de voir que de ces deux lignes, celles que j'ai désignées comme la tâche, le chemin parcouru par le psychanalysant en tant qu'il parle, sujet naïf qui est aussi bien le sujet aliéné à cette réalisation du manque, en tant que, je vous l'ai fait remarquer la dernière fois, il n'est pas, ce manque, ce que nous savons être à la place du je *ne suis pas*, ce manque était là depuis le départ, et que de toujours nous savons que ce manque est l'essence même de ce sujet qu'on appelle homme, quelquefois, que de l'homme c'est le désir, on l'a déjà dit, qui est l'essence. Tout simplement ce manque a fait un progrès dans l'articulation dans sa fonction d'organum, progrès logique essentiellement dans cette réalisation comme telle du manque phallique (-φ) Mais il comporte que la perte en tant qu'elle était là d'abord, à ce même point, avant que le trajet en soit parcouru, et simplement pour nous qui savons - la perte de l'objet qui est à l'origine du statut de l'inconscient, ceci a été toujours expressément formulé par Freud -, soit réalisée autre part. Elle l'est précisément, c'est de là que je suis parti, au niveau du désêtre du *sujet* supposé savoir.

C'est pour autant que celui qui donne le support au transfert est là sous la ligne noire, qui lui sait d'où il part, non pas qu'il y soit, il le sait trop bien qu'il n'y est pas, qu'il n'est pas le *sujet* supposé savoir, mais qu'il est rejoint par le désêtre que subit le sujet *sujet* supposé savoir, qu'à la fin c'est -97-

¹ lui, l'analyste, qui donne corps à ce que ce sujet devient sous la forme de l'objet petit a. Ainsi, comme il est à attendre, il est conforme à toute notion de structure que la fonction de l'aliénation qui était au départ, et qui faisait que nous partions du sommet en haut à gauche d'un sujet aliéné, se retrouve à la fin égale à elle-même, si je puis dire, en ce sens que le sujet s'est réalisé, dans sa castration, par la voie d'une opération logique, voie aliénée, remet à l'Autre, se décharge, - et c'est là la fonction de l'analyste, - de cet objet perdu, d'où dans la genèse, nous pouvons concevoir que s'origine toute la structure. Distinction de l'aliénation, du petit a en tant qu'il vient ici et se sépare du $-\phi$, qui à la fin de l'analyse est idéalement la réalisation du sujet; voici le processus dont il s'agit.

Il y a un deuxième temps dans cette énonciation que je fais. J'y ouvre une parenthèse pour loger ce devant quoi tout à l'heure je me suis arrêté à en faire ce que j'aurais dû en faire, une introduction, j'en ferai maintenant un rappel, c'est celui-ci : ce n'est pas par hasard, jeu scolaire, idée de prendre un point familier dont on vous a chatouillé la cervelle en fin d'enseignement secondaire, que je me réfère au cogito de Descartes. C'est qu'il comporte en lui cet élément particulièrement favorable, à y reloger le détour freudien, non pas certes à y démontrer je ne sais quelle cohérence historique, comme si tout ça pouvait se rabouter de siècle en siècle en une manière de progrès, quand il n'est que trop évident que s'il y a quelque chose que ça évoque, c'est bien plutôt l'idée du labyrinthe. Qu'importe laissons Descartes. A regarder de près ce cogito, observez bien que le sujet qui y est supposé comme être, il peut bien être celui de la pensée, mais de -98-

quelle pensée en somme ? De cette pensée qui vient de rejeter tout savoir. Il ne s'agit pas de ce que font après Descartes ceux qui méditent sur l'immédiateté du *je suis* au *je pense* : une évidence, qu'à leur gré ils font consistante, fuyante... Il s'agit de l'acte cartésien lui-même, en tant qu'il est un acte. Ce qui nous en est rapporté et dit, c'est précisément à le dire qu'il est acte, c'est de ce point où s'achève une mise en suspens de tout savoir possible, que ce soit là ce qui assure le *je suis* : est-ce d'être « pensée » du *cogito* ? ou est-ce du rejet du savoir ?

La question vaut bien d'être posée si l'on pense que ce qu'on appelle dans les manuels de philosophie les successeurs, la postérité d'une pensée philosophique, comme s'il s'agissait simplement de reprise, de morceau de mélasse pour en faire un autre mélange, alors qu'il s'agit à chaque fois d'un renouvellement, d'un acte qui n'est point forcément le même, et que si nous appréhendons Hegel, bien sûr, là encore comme partout, nous retrouvons la mise en suspens du *sujet supposé savoir*, à ceci près que ce n'est pas pour rien, que ce sujet est destiné à nous donner, au terme de l'aventure, le savoir absolu.

Pour voir ce que ça veut dire, il faut y regarder d'un peu plus près, et pourquoi pas ? y regarder au départ. Si la *Phénoménologie de l'Esprit* s'institue expressément de s'engendrer de fonction d'acte, est-ce qu'il n'est pas visible dans la mythologie de la lutte à mort de pur prestige, que ce savoir d'origine, à devoir tracer son chemin jusqu'à devenir cet impensable, ce savoir absolu, où l'on peut se demander même - et non sans titre, à se le demander puisque Hegel le formule - ce qui pourra y tenir, même un seul instant, de sujet - que ce savoir de départ, qui nous est présenté comme tel, c'est le savoir de la MORT, c'est-à-dire une autre forme extrême, radicale, de mise en suspens comme fondement même de ce sujet du savoir.

Est-ce qu'à réinterroger du point de vue des conséquences ceci dès lors dont il nous est facile d'apercevoir que, ce que l'expérience psychanalytique propose comme objet petit a - dans la voie de mon discours en tant qu'il ne fait que résumer, que pointer, que donner son signe et son sens à ce qui, de cette expérience s'articule partout - c'est ce que dans le désordre et la confusion qui l'engendre, cet objet petit a, ne voyons-nous pas qu'il vient à la même place où est au niveau de Descartes ce rejet du savoir, au niveau de Hegel, ce savoir comme savoir de la mort, dont nous -99-

savons qu'assurément c'est là sa fonction, que ce savoir de la mort articulé précisément dans cette lutte à mort de pur prestige, en tant qu'elle fonde le statut du maître, c'est d'elle que procède cette *Aufhebung* de la jouissance ? Il en est rendu raison. Et c'est comme renonçant en un acte décisif à la jouissance pour se faire sujet de la mort que le maître s'institue. Et c'est aussi bien là, pour nous, je l'ai souligné en son temps, que se promeut l'objection que nous pouvons faire à ceci par un singulier paradoxe, un paradoxe inexplicable dans Hegel : c'est au maître que la jouissance ferait retour de cette *Aufhebung*. Bien des fois nous avons demandé : et pourquoi ? Pourquoi, si c'est pour ne pas renoncer à la jouissance, que l'esclave devient esclave ? Pourquoi ne la garderait-il pas ? Pourquoi reviendrait elle au maître, dont c'est précisément le statut que d'y avoir renoncé, sinon dans une forme dont peut-être nous pouvons exiger un peu plus que le tour de passe-passe, la maestria hégélienne, pour nous en rendre compte ? Ça n'est pas un mince test si nous pouvons toucher dans la dialectique freudienne, un maniement plus rigoureux, plus exact, et plus conforme à l'expérience de ce qu'il en est du devenir de la jouissance après la première aliénation.

Je l'ai suffisamment déjà indiqué à propos du masochisme pour qu'on sache ici ce que je veux dire et que je n'indique qu'une voie à reprendre. Nous ne pouvons assurément pas nous y attarder aujourd'hui, mais il fallait que l'amorce en fût indiquée à sa place.

Pour poursuivre notre chemin en fonction de ce qu'il en est de l'acte psychanalytique, nous n'avons rien fait jusqu'ici que de démontrer ce qu'il engendre par son faire ; pour faire un pas plus loin venons-en au seul point où l'acte peut être interrogé : en son point d'origine.

Qu'est-ce qui nous est dit ? Je l'ai la dernière fois déjà révoqué. C'est que c'est au terme d'une psychanalyse supposée achevée que le psychanalysant peut devenir psychanalyste. Il ne s'agit pas ici du tout de justifier la possibilité de cette jonction. Il s'agit de la poser comme articulée et de la mettre à l'épreuve de notre schéma tétraédrique.

C'est le sujet qui a accompli la tâche au bout de laquelle il s'est réalisé comme sujet dans la castration en tant que défaut fait à la jouissance de l'union sexuelle, c'est celui-là que nous devons voir par une rotation, ou une bascule, à un certain nombre de degrés, telle qu'est dessinée cette figure, à 180° pour voir passer, revenir ce qui s'est ici réalisé à la position de -100-

départ, à ceci près que le sujet qui vient ici (en haut à gauche), sait ce qu'il en est de l'expérience subjective, et que cette expérience implique aussi qu'à gauche, il reste ce qu'il en est advenu de celui dont l'acte se trouve responsable du chemin parcouru, en d'autres termes, que pour l'analyste tel que nous le voyons maintenant surgir au niveau de son acte, il y a déjà savoir du désêtre du *sujet supposé savoir*, en tant qu'il est, de toute cette logique, la position nécessaire de départ.

C'est précisément pour cela qu'il y a question de ce qu'il en est pour lui de cet acte que nous avons défini tout à l'heure comme acte en porte-à-faux. Quelle est la mesure de l'éclairement de son acte? Puisque, de cet acte en tant qu'il a parcouru le chemin qui permet cet acte, il est d'ores et déjà lui-même la vérité.

C'est la question que la dernière fois j'ai posée, en disant qu'une vérité conquise *pas sans le savoir* est une vérité que j'ai qualifiée « d'incurable », si je puis m'exprimer ainsi. Car si nous suivons ce qui résulte de cette bascule de toute la figure qui est celle seule où puisse s'expliquer le passage de la conquête, fruit de la tâche, à la position de celui qui franchit l'acte

1

d'où cette tâche peut se répéter, c'est ici que vient le \$ qui était là au départ dans le ou-ou du *ou je ne pense pas ou je ne suis pas* et effectivement, pour autant qu'il y a acte qui se mêle à la tâche qui le soutient, ce dont il s'agit est proprement d'une intervention signifiante; ce en quoi le psychanalyste agit si peu que ce soit, mais où il agit proprement dans le cours de la tâche, c'est d'être capable de cette immixtion signifiante qui à proprement parler n'est susceptible d'aucune généralisation qui puisse s'appeler savoir.

Ce qu'engendre l'interprétation analytique, c'est ce quelque chose, qui de l'universel ne peut être évoqué que sous la forme dont je vous prie de remarquer combien elle est, à tout ce qui s'est jusqu'ici qualifié comme tel, contraire; c'est si l'on peut dire, cette sorte de particulier qu'on appelle clé universelle, la clé qui ouvre toutes les boîtes. Comment diable la concevoir? Qu'est-ce que c'est que de s'offrir comme celui qui dispose de ce qui d'abord ne peut se définir que comme un quelconque particulier?

Telle est la question que je laisse aussi ici seulement amorcée de ce qu'il en est du statut de celui qui au point de ce sujet \$, peut faire qu'il existe quelque chose qui réponde dans la tâche, et non pas dans l'acte fondateur, au *sujet supposé savoir*, voilà tout à fait précisément ce qui amorce la question : que faut-il qu'il soit possible pour qu'il y ait un analyste ? Je le répète, au point en haut et à gauche du schéma, ce dont nous sommes partis, c'est que pour que toute la schématisation soit possible, pour que la logique de la psychanalyse existe, il fallait qu'il y ait là du psychanalyste.

Quand il se met là, après avoir lui-même parcouru le chemin psychanalytique, il sait déjà où le conduira alors comme psychanalyste le chemin à reparcourir, au désêtre du *sujet supposé savoir*, à n'être que le support de cet objet qui s'appelle l'objet petit *a*. Qu'est-ce que nous dessine cet acte psychanalytique, dont il faut bien rappeler qu'une des coordonnées, c'est précisément d'exclure de l'expérience psychanalytique tout acte, toute injonction d'acte ? Il est recommandé à ce qu'on appelle le patient, le psychanalysant pour le nommer, autant que possible il lui est recommandé d'attendre pour agir, et si quelque chose caractérise la position du psychanalyste, c'est très précisément qu'il n'agit que dans le champ d'intervention signifiante que j'ai délimité à l'instant.

Mais n'est-ce pas là aussi pour nous occasion de nous apercevoir qu'en sort tout à fait renouvelé le statut de tout acte ? Car la place de l'acte, quel qu'il soit, et ce sera à nous de nous apercevoir, à la trace, de ce que nous -102-

voulons dire quand nous parlons du statut de l'acte, sans même pouvoir nous permettre d'y ajouter : de l'acte humain, c'est que, s'il est quelque part où le psychanalyste à la fois ne se connaît pas, et, c'est aussi le point où il existe, c'est en tant qu'assurément il est sujet divisé, et jusque dans son acte, et que la fin où il est attendu, à savoir cet objet petit *a*, en tant qu'il est non pas le sien, mais celui que de lui comme Autre requiert le psychanalysant, pour qu'avec lui, il soit de lui rejeté. N'est-ce pas là figure à nous ouvrir ce qu'il en est du destin de tout acte, et ceci sous diverses figures, depuis le héros où l'Antiquité de toujours a essayé de placer, dans toute son ampleur, dans tout son dramatique, ce qu'il en est de l'acte, non pas certes qu'en ce même temps le savoir ne se soit point orienté vers d'autres traces, car c'est aussi, et ce n'est pas négligeable de le rappeler, le temps où pour ce qu'il en est de l'acte sage on en a cherché, - et à la vérité il n'y a rien là qui soit à dédaigner -, la raison dans un bien; « le fruit de l'acte », voilà qui semblait donner sa première mesure à l'éthique, je l'ai reprise en son temps en commentant celle d'Aristote.

L'Éthique à Nicomaque part de ceci : qu'il y a du bien au niveau du plaisir et qu'une juste filière suivie dans ce registre du plaisir nous mènera à la conception du souverain bien.

Il est clair que c'était là, à sa façon, une sorte d'acte qui a sa place dans le cheminement de tout acte dit philosophique. La façon dont nous pouvons le juger est ici sans aucune importance. C'est un temps, nous savons que s'y appareillait une toute autre interrogation, l'interrogation tragique de ce qu'il en était de l'acte, et que c'est celle-ci qui s'en remettait à un obscur divin. S'il y a une dimension, une force qui n'était pas supposée savoir, c'est bien celle de l'*Anankè* antique, en tant qu'elle était incarnée par ces sortes de fous furieux qu'étaient les Dieux.

-103-

Mesurez la distance parcourue de cette visée de l'acte à celle de Kant. S'il y a quelque chose qui d'une autre manière rend nécessaire notre énoncé de l'acte comme d'un dire, c'est bien la mesure qu'en donne Kant, de ce qu'il doit être réglé par une maxime qui puisse avoir portée universelle. Est-ce que ce n'est pas là aussi ce que j'ai eu mon aise à caricaturer, à le conjoindre à une règle telle qu'elle est énoncée dans la fantasmagorie de Sade ?

N'est-il pas vrai d'autre part qu'entre ces deux extrêmes, je parle d'Aristote et de Kant, la référence à l'Autre prise comme telle est celle, elle aussi très bouffonne, qui a été donnée par une forme au moins classique de la direction religieuse? La mesure de l'acte aux yeux de Dieu serait donnée par ce qu'on appelle l'intention droite. Est-ce qu'il est possible d'amorcer une voie de duperie plus installée que celle de mettre cette mesure au principe de la valeur d'acte?

Est-ce qu'en quoi que ce soit l'intention droite dans un acte, peut un seul instant lever pour nous la question de ce qu'il en est de son fruit ? Il est sûr que Freud n'est pas le premier à nous permettre de sortir de ces anneaux fermés, que pour mettre en suspens ce qu'il en est de la valeur d'une bonne intention, nous en avons une critique tout à fait efficace, explicite et maniable dans ce que Hegel nous articule de la loi du cœur ou du délire de la présomption, qu'il ne suffit pas de s'élever contre le désordre du monde, pour ne pas, de cette protestation même s'en faire le plus permanent support. De ceci, la pensée, justement celle qui a succédé à l'acte du cogito, nous a donné maints modèles. Quand l'ordre, surgi de la loi du cœur, est détruit par la critique de *La phénoménologie de l'esprit*, que voyons-nous, sinon le retour, que je ne peux faire autrement que de qualifier d'offensif, de la ruse de la raison.

C'est là qu'il nous faut nous apercevoir que cette méditation a débouché très spécialement sur quelque chose qui s'appelle l'acte politique et qu'assurément il n'est pas vain que ce qui s'est engendré non seulement de méditations politiques mais d'actes politiques, en quoi je ne distingue nullement la spéculation de Marx de la façon dont elle a été, à tel ou tel détour de la révolution, mise en acte - est-ce qu'il ne se peut pas que nous puissions situer toute une lignée de réflexions sur l'acte politique en tant qu'assurément ce sont des actes au sens où ces actes étaient un dire et précisément dire au nom d'un tel qui y ont apporté un certain nombre de -104-

changements décisifs -. Est-ce qu'il n'est pas possible de les réinterroger dans ce même registre qui est celui auquel aboutirait aujourd'hui, ce qui se dessine de l'acte psychanalytique, là où à la fois il est et il n'est pas, et qui peut s'exprimer ainsi, en vertu du mot d'ordre que Freud donne à l'analyse de l'inconscient : *wo Es war*, dit-il et je vous ai appris à le relire la dernière fois, *soll Ich werden* ?

Wo \$ tat et vous me permettrez d'écrire ce S de la lettre ici barrée, là où le signifiant agissait au double sens où il vient de cesser et où il allait juste agir, non point *soll Ich werden* mais *muß Ich*, moi qui agis, moi qui lance dans le monde cette chose à quoi on pourra s'adresser comme à une raison *muß Ich (a) werden*, moi de ce que j'introduis comme nouvel ordre dans le monde, je dois devenir le déchet.

Telle est la nouvelle forme sous laquelle je vous propose de poser une nouvelle façon d'interroger ce qu'il en est, en notre âge, du statut de l'acte, pour autant que cet acte si singulièrement parent d'un certain nombre d'introductions originelles, au premier rang desquelles est le *cogito* cartésien, pour autant que l'acte psychanalytique permet de reposer la question.

-105-

LEÇON VII 24 JANVIER 1968

Il va y avoir aujourd'hui quelque chose d'un peu modifié dans notre pacte. Bien sûr, il est entendu que, selon la bonne loi d'une prestation d'échanges, vous me donnez votre présence pour quelque chose que vous attendez, qui est supposé sortir d'un certain fond et avoir été, jusqu'à un certain point - il s'agit de savoir lequel - destiné. Bref vous attendez une leçon, un cours.

A plusieurs reprises, il m'arrive de temps en temps que je me pose la question de savoir à qui je m'adresse, et (d') où ça parle. Vous savez combien je prends soin d'insister sur ceci : c'est que je ne saurais perdre d'aucun instant le repère original qui est que ce discours fait sur la psychanalyse s'adresse à des psychanalystes. Il y a tant de monde qui ne le soit pas et qui est ici rassemblé, pour entendre quelque chose, cela à soi tout seul demande un certain nombre d'explications. On aurait tort à ce propos de se contenter d'explications historiques, à savoir de la rencontre ou des rencontres, des effets de poussée dans une foule, ce qui fait que je me suis trouvé à portée d'être entendu ailleurs que là où je le faisais originellement. Ça ne suffit évidemment pas à expliquer les choses. C'est bien là qu'on pourrait comparer les références de l'histoire - car après tout, ce qu'on appelle en général l'histoire, cette bousculade - et de la structure.

Il y a évidemment des raisons de structure. Si je parle cette année de l'acte, et que je pose la question sur l'acte, que je sois arrivé au point de ce que j'ai dit la dernière fois qu'il m'a semblé par quelques petits échantillons, preuves que j'ai eues qu'au moins certains se sont aperçus de l'importance -107-

de ce qui avait été formulé la dernière fois pour autant que ça marque un point qui justifie, qui permet de rassembler au moins en un point-noeud, ce qui a commencé depuis le début de notre année à être par moi articulé et qui, bien sûr, avait pu laisser une impression floue, surtout si on part de l'idée que ce qui est dit d'abord c'est forcément les principes. Dans beaucoup de cas on est forcé de procéder autrement, même quand on a une référence structurale et même surtout quand on l'a, puisqu'il est de sa nature de ne pas pouvoir être donnée d'abord, il faut la conquérir, sinon je ne vois pas pourquoi le schéma du type groupe de Klein, sur lequel j'essaie pour l'instant d'articuler ce qu'il en est de l'acte dans la perspective qui ouvre l'acte psychanalytique, je ne vois pas pourquoi je ne serais pas parti de là il y a une quinzaine d'années.

Aujourd'hui, il y aura un point d'arrêt dont l'occasion n'est ici que prétexte, encore que ça ne veuille pas dire pour autant que ce soit latéral. Il est prévu dans le séminaire de cette année sur l'acte psychanalytique, que le 31 janvier, le 28 février, le 27 mars, le 29 mai, on y entrera sur invitation, ce qui veut dire que ce sera réduit à un certain nombre de rencontres plus réduites, de façon à permettre un entretien.

Ceci a été prévu pour donner un minimum de ce quelque chose qui a été toujours difficile à manier: la règle des séminaires fermés, avec tout ce que ça comporte de complications dans le mode de choix, il s'établit toujours dans des choses de cet ordre une espèce de concurrence. L'endroit où on a pas envie d'aller on commence à le désirer à partir du moment où le petit copain y va. Tout cela ne rend pas facile le principe de faire accueil, mais il faut tâcher d'établir un milieu d'échanges qui soit d'un rapport interne un peu différent; j'y ai pensé aujourd'hui parce que personne n'étant averti, j'avais mes raisons de ne pas le faire, il est certain qu'à part les gens de mon école qui eux l'étaient, il ne se sera pas manifesté beaucoup de candidats.

Voilà comment je pense résoudre les choses. Quelque chose d'étranger à la série fait que, ce 31, je n'y serai pas. Ce n'est pas une raison pour qu'il n'y ait pas de séminaire fermé. Il était convenu que les membres de l'École dite Freudienne de Paris dont chacun sait que je m'occupe, et tout ce qu'il y a de plus légitimement puisque aussi bien ce sont des psychanalystes, que ce soient ceux-là, dans la mesure où ils en manifesteront le désir, qui viendront ici le 31 janvier. Je n'ai même pas encore demandé - je le lui demande -108-

maintenant - au Docteur Melman qu'il soit là en somme pour ordonner cette rencontre. J'avais posé le principe que seuls les membres de l'École qui se seraient ici manifestés d'une façon suffisamment régulière pour savoir ce que j'ai énoncé jusque là, viendraient à cette réunion. Vous allez voir combien c'est justifié puisque je vais donner à cette réunion l'objet suivant, l'idée d'ailleurs n'est pas uniquement mienne, loin de là, je dirai même qu'elle m'a été donnée par le Docteur Melman qui, à l'intérieur de l'enseignement de l'École m'avait proposé récemment qu'en cours même de ce séminaire, particulièrement important puisque, tout de même, on voit mal à quel point on peut toucher à un point plus central pour les psychanalystes que celui de l'acte psychanalytique lui-même, à condition bien entendu que ce mot ait un sens, c'est ce que j'espère qu'il s'est suffisamment dessiné jusqu'à présent dans votre vue, c'est qu'à tout le moins ce sens, je lui ai donné une forme. On peut l'articuler suivant un certain nombre de questions et savoir si on peut y répondre et si elles sont même des questions, c'est précisément ce qui est ouvert. C'est quand même comme cela que le problème se pose. Je lui ai donné son articulation de départ, moyennant quoi on peut voir se manifester à son intérieur certains blancs, en d'autres points des cases déjà remplies ou même surabondamment remplies, ou même tout à fait débordantes, déséquilibrées faute d'avoir tenu compte des autres. C'est précisément l'intérêt de l'introduction de ce qu'on appelle « structure ». Il est assez curieux que nous en soyons encore, et je suis bien forcé de le dire puisqu'il y en a certaines manifestations récentes au niveau des psychanalystes, à même de considérer qu'il puisse y avoir une question au niveau du principe de la structure. Il y a des choses que je n'ai vraiment pas eu le temps de regarder et qu'il n'est même pas sûr que je regarderai de près mais dont, bien sûr, j'ai des échos.

On voit de ces personnes pourvues d'une autorité psychanalytique, d'un certain poids, des praticiens honorables comme on dit, qui se trouvent manifester très singulièrement le point où en sont les choses. Par exemple il y a tout un milieu où c'était, chacun sait, interdit même de venir se mettre à portée de la mauvaise parole. Et puis il y a eu un temps, un temps fabuleux - mais il faut dire que les choses vont lentement dans ce milieu très particulier - vous vous rendez compte, 1960, il y a des gens ici qui à ce moment là avaient 14 ans : le Congrès de Bonneval, c'est -109-

immémorial, c'est poussiéreux, incroyable! il faut dire qu'on a mis à peu près six ans à en sortir les Actes; il y a des gens qui, pour discuter ce que j'enseigne, ont trouvé ça formidable : reprendre les choses du Congrès de Bonneval !

Je remercie beaucoup les personnes de mon école d'avoir fait une revue, qui n'est manifestement pas la mienne, qui permet cet effet de dépotoir, on ne saurait pas déverser ça ailleurs, ailleurs c'est pas la place. Dans une certaine *Revue* qu'on appelle *Française de Psychanalyse*, il n'est pas question qu'on discute de ce que j'enseigne, et ça se comprend, puisqu'on n'y parle pas de psychanalyse. Alors, à cet endroit, le vide-poches d'à côté, on peut se déverser pour discuter de ce que je dis du signifiant, avec tout ce que je raconte depuis quatre ans, qui a largement débordé la question s'il faut savoir si au principe il s'agit du signifiant ou pas.

On remonte au Congrès de Bonneval qui était un tunnel, le fameux tunnel où se battent les nègres, sans savoir qui porte les coups, et où il y a les élucubrations les plus farfelues. Il y avait là un nommé Lefebvre, des gens incroyables, des gens des plus sympathiques, notre cher ami Merleau-Ponty qui est intervenu à cette occasion. Mais, tout le monde à ce moment là, était à côté de la plaque. Il s'agissait simplement que, pour la première fois, soit discuté publiquement de ce qu'à ce moment-là j'enseignais depuis sept ans à Sainte-Anne, pour un petit cercle.

C'est comme ça que les choses se produisent, et c'est ce qui rend sensible que, dans tout discours, il y a des effets d'acte. S'il n'y avait que la dimension du discours, ça devrait se répandre plus vite. Justement, c'est ce qu'il faut remettre en relief : ce discours qui est le mien, qu'il ait cette dimension d'acte au moment où je parle de l'acte, c'est ce qui saute aux yeux. Si on y regarde de près, c'est la seule raison de la présence des personnes qui sont ici, car on voit mal, particulièrement au niveau d'un public jeune, ce qu'il pourrait venir chercher ici : nous ne sommes pas sur le plan des prestations de service universitaires. Je ne peux rien vous apporter en échange de votre présence. Ce qui vous amuse c'est que vous sentez qu'il se passe quelque chose. On n'est pas d'accord. C'est déjà un petit commencement dans la dimension de l'acte.

Il est vraiment fabuleux - naturellement ça, je ne l'ai que par ouï-dire - mais enfin on m'affirme que ce genre d'auteurs dont je parlais tout à l'heure, sont de ces gens qui vous font objection à cette structure qui nous -110-

laisserait, nous qui sommes des personnes, si mal à l'aise. L'être de la personne serait quelque chose qui en pâtirait. Je crains que nous ne soyons là dans quelque chose qui mérite tout à fait analyse et regard. Ce qu'il en est de l'être de la personne du psychanalyste, c'est justement quelque chose qui ne peut s'apercevoir réellement qu'à son repérage dans la structure.

Dans ce petit tétraèdre sur lequel nous sommes partis ces derniers temps, il faut quand même que quelque chose en soit bien sensible, c'est la multiplicité des traductions auxquelles il prête.

1- le ou-ou

2 - le *je ne suis pas* - *l.e ne pense pas* 3 - ce brave inconscient, *je ne suis pas*

4 - le *je ne pense pas*, qui n'est pas une place réservée au psychanalyste, quand même.

Le psychanalyste révèle sa nécessité, c'est tout à fait autre chose. Il la révèle en ceci : que s'il est manifestement nécessaire à quelqu'un qui ne s'occupe que des pensées de *ne pas penser*, que dire des autres! C'est en ceci que ce point de départ est instructif, et qu'en somme c'est une chose qui rend tout à fait clair ceci, c'est que ce point en haut à gauche donc, du choix forcé qui est la définition que j'ai donnée de l'aliénation dans son caractère revisé. L'aliénation telle que je vous l'explique ici, petit perfectionnement donné à la notion d'aliénation telle qu'elle a été découverte avant nous, elle a d'abord été pointée au niveau de la production, c'est-à-dire au niveau de l'exploitation sociale.

Ce *je ne pense pas* est ce qui nous permet de donner son sens, à ce mot véritablement manipulé d'une façon qui était jusqu'à présent assez abjecte, en ce sens que ça réduisait la position du psychanalysant, le patient, à une attitude que je qualifierais de dépréciée, si le psychanalysant, qu'on

l'appelle le patient à tort ou à raison dans un certain vocabulaire, résistait. - 111 -

Vous voyez enfin à quoi ça ramène l'analyse, à quelque chose que l'analyse n'est assurément pas, et que personne n'a songé à en faire, à savoir une opération de colletage, d'extraction du lapin hors du terrier; il résiste. Ce qui résiste n'est évidemment pas le sujet dans l'analyse. Ce qui résiste est évidemment le discours, et très justement dans la mesure du choix dont il s'agit. S'il renonce à la position de je ne pense pas, je viens de vous le dire, il est quand même tiré vers le pôle opposé qui est celui du *je ne suis pas*. Or, le *je ne suis pas* est à proprement parler inarticulable, il est certain que ce qui se présente d'abord dans la résistance, c'est que le discours ne saurait aller à être quelque chose. Quoi ?

Les personnes qui nous parlent de l'être de la personne pour en faire objection à la structure, on aimerait vraiment leur demander d'articuler ce qu'il en est pour elles, de ce qu'elles appellent à l'occasion : l'être. On ne voit pas très bien où elles le placent. Elles parlent pour elles-mêmes. Il y a une certaine façon de placer de l'être de la personne chez les autres qui est une opération de bibelotage assez commode.

Ce que cet acte d'une structure assez exceptionnelle - nous allons essayer de dire en quoi il l'est - qu'est l'acte psychanalytique, ce qu'il s'agit au moins d'avancer, de suggérer, de pointer, c'est en quoi il peut présider à un certain renouvellement de ce qui quand même reste, et depuis toujours, le point d'orientation de notre boussole, ce en quoi il peut renouveler la fonction de l'acte éclairé. Il peut y avoir quelque renouvellement. Si j'emploie le terme éclairé, ce n'est pas sans y voir un écho de *l'Aufklärung*, mais c'est aussi dire que si notre boussole cherche toujours vers le même nord, et là je l'endosse ce nord, ça peut se poser pour nous dans des termes un peu autrement structurés.

Aux deux pôles que j'ai définis et articulés de la position du psychanalyste, pour autant que je ne lui refuse pas du tout le droit à la résistance, on ne voit pas pourquoi le psychanalyste en serait destitué, pour ce psychanalyste en tant qu'il instaure l'acte psychanalytique, c'est-à-dire qu'il donne sa garantie au transfert, c'est-à-dire au *sujet supposé savoir*, alors que tout son avantage, le seul qu'il ait sur le sujet psychanalysant, c'est de savoir d'expérience ce qu'il en est du *sujet supposé savoir* - c'est-à-dire de ce que pour lui, et pour autant qu'il est supposé avoir traversé l'expérience psychanalytique d'une façon dont le moins qu'on puisse dire sans rentrer plus loin dans les débats doctrinaux, est qu'elle doit être une -112-

façon disons un peu plus poussée que celle des cures, il doit savoir ce qu'il en est du *sujet supposé savoir* - à savoir que pour lui et je vous ai expliqué la dernière fois, voir schéma, pourquoi c'est ici que vient le *sujet supposé savoir* - pour lui qui sait ce qu'il en est de l'acte psychanalytique, le tracé, le vecteur, l'opération de l'acte psychanalytique doit, ce sujet, le réduire à la fonction de l'objet *a*. C'est ce que dans une analyse, celui qui l'a fondée, cette analyse, dans un acte, à savoir son propre psychanalyste, est devenu.

Il l'est devenu précisément en ceci qu'au terme, il s'est conjoint avec ce qu'il n'était pas d'abord, je parle dans la subjectivité du psychanalysant, il n'était pas d'abord au départ le *sujet supposé savoir*. Il le devient, au terme de l'analyse, je dirai par hypothèse. Dans l'analyse, on est là pour savoir quelque chose. C'est au moment où il le devient qu'également il se revêt pour le psychanalysant de la fonction qu'occupe dans la dynamique lui, psychanalysant comme sujet, l'objet *a*.

Cet objet particulier qu'est l'objet *a*, je veux dire en ce sens qu'il offre une certaine diversité qui n'est d'ailleurs pas très ample puisque nous pouvons la faire quadruple avec quelque chose de vide au centre en tant que cet objet *a* est absolument décisif pour tout ce dont il s'agit concernant la structure de l'inconscient.

Permettez-moi de revenir à ce qui était tout à l'heure mon interrogation concernant ceux qui sont encore là au bord, à hésiter sur ce qu'il y a ou non de recevable dans une théorie suffisamment développée, pour qu'il ne soit plus question d'en discuter le principe, mais seulement de savoir si sur tel ou tel point son articulation est correcte ou critiquable. Est-ce qu'à n'importe qui de ceux qui sont ici, je dirai même ceux, s'il y en a, qui arriveraient pour la première fois, est-ce que ne tranche pas - ça ne veut pas dire bien sûr, que ça aurait pu se dire aussi simplement avant - est-ce que ne tranche pas purement et simplement la question de ceci : l'analyse, oui ou non peut-elle dire - il me semble difficile, de la façon dont je vais le dire, qu'on ne puisse pas voir ce dont il s'agit - oui ou non l'analyse veut-elle dire que dans ce que vous voudrez, un être comme ils disent, ou un devenir, ou n'importe quoi, quelque chose qui est de l'ordre du vivant, il y ait, quels qu'ils soient, des événements qui en portent des conséquences ? C'est là le terme de conséquence qui a tout son accent.

-113-

Y a-t-il conséquence concevable hors d'une séquence signifiante? Du seul fait que quelque chose se soit passé subsiste dans l'inconscient d'une façon que l'on peut retrouver à condition d'en attraper un bout qui permette de reconstituer une séquence, est-ce qu'il y a une seule chose qui puisse arriver à un animal dont il soit imaginable que ça s'inscrive dans cet ordre ? Est-ce que tout ce qui s'est articulé dans l'analyse depuis le début n'est pas de l'ordre de cette articulation biographique en tant qu'elle se réfère à quelque chose d'articulable en termes signifiants, que cette dimension est impossible à en extraire, à en expulser à partir du moment où, on l'a vu, on ne peut plus la réduire à aucune notion de plasticité ou de réactivité ou de stimulus-réponse biologique qui, de toute façon, ne seront pas de l'ordre de ce qui se conserve dans une séquence. Rien de ce qui peut s'opérer de fixation, de transfixion, d'interruption, voire même d'appareillage, autour d'un appareil, de ce qui ne sera qu'un appareil, et nommément nerveux, n'est à soi tout seul capable de répondre à cette fonction de conséquence. La structure, sa stabilité, le maintien de la ligne sur laquelle elle s'inscrit, impliquent une autre dimension qui est proprement celle de la structure. Ceci est un rappel et qui ne vient pas ici au point où j'en suis parvenu, au moment où donc je me suis interrompu pour faire ce rappel.

Nous voici donc en ce point \$ qui situe ce qu'il en est spécifiquement de l'acte psychanalytique, pour autant que c'est autour de lui qu'est suspendue la résistance du psychanalyste. La résistance du psychanalyste dans cette structuration se manifeste en ceci, qui est tout à fait constituant de la relation analytique, c'est qu'il se refuse à l'acte. C'est en effet tout à fait originel pour le statut de ce qu'il en est de la fonction analytique. Tout psychanalyste le sait, et finalement ça finit par se savoir même pour ceux qui n'ont pas approché de son champ. L'analyste est celui qui entoure toute une zone, qui serait appelée fréquemment par le patient, à l'intervention en tant qu'acte, non seulement pour autant qu'il puisse y être appelé de temps en temps à prendre parti, à être du côté de son patient par rapport à un proche ou qui que ce soit d'autre, et même simplement à faire cette sorte d'acte qui en est en effet bien un, qui consiste à intervenir par une approbation ou le contraire, conseiller, c'est très précisément ce que la structure de la psychanalyse laisse en blanc.

-114-

C'est très précisément pour cela que j'ai mis sur la même diagonale - je dis cela pour faire image, car bien entendu ce qui se passe sur cette ligne (la diagonale) n'a pas plus droit à s'appeler diagonale que ce qui se passe sur les autres, il suffit de faire tourner le tétraèdre, pour en faire des lignes horizontales, ou verticales, mais pour des raisons d'imagination, c'est plus commode à représenter ainsi, il ne faut pas s'y laisser prendre bien qu'il n'y ait rien de plus diagonal dans le transfert que dans l'aliénation, non plus que dans ce que j'appelle l'opération vérité s'il y a des diagonales c'est pour des raisons de schéma - c'est bien parce que l'acte reste en blanc qu'il est aussi celui qui dans l'autre direction peut être occupé par le transfert, c'est-à-dire au cours du faire psychanalysant par la marche vers ce qui en est l'horizon, le mirage, le point d'arrivée auquel j'ai déjà assez défini le rendez-vous en tant qu'il est défini par le *sujet supposé savoir*, \$, le psychanalysant au départ prend son bâton, charge sa besace, pour aller à la rencontre, au rendez-vous avec le *sujet supposé savoir*.

C'est ce que seule peut permettre cette soigneuse interdiction que s'impose du côté de l'acte, l'analyste. Autrement, s'il ne se l'imposait pas, il serait tout simplement un trompeur, puisque lui sait en principe ce qu'il en est de l'advenir dans l'analyse du *sujet supposé savoir*. C'est parce que l'analyse est, comme on en a plus ou moins l'expérience originelle, cet *artefact*, ce quelque chose qui dans l'histoire n'apparaîtra peut-être, qu'à partir d'un certain moment, comme une espèce d'épisode extrêmement limité, de cas extrêmement particuliers d'une pratique, qui s'est trouvée par hasard ouvrir un mode complètement différent des rapports d'acte entre les humains, ce ne sera pas pour autant son privilège. Je crois vous avoir donné suffisamment d'indications la dernière fois de ceci, qu'au cours de l'histoire, le rapport du sujet à l'acte, ça se modifie, que ça n'est même pas ce qui traîne encore dans les manuels de morale ou de sociologie qui peut bien nous donner une idée de ce qu'il en est effectivement des rapports d'acte à notre époque. Par exemple, ce n'est évidemment pas seulement de devoir vous souvenir de Hegel, de la façon dont vous en parlent les professeurs, que vous pouvez mesurer l'importance de ce qu'il en est, de ce qu'il représente comme virage au regard de l'acte.

Or, je ne sais pas ce que je dois faire à ce tournant, conseiller une lecture est toujours si dangereux parce que tout dépend du point où on a été -115-

auparavant plus ou moins déclassé. Il me paraît difficile de ne pas l'avoir été assez pour pouvoir situer un livre, pour donner un sens à ce que je viens d'énoncer une portée. Il est paru un petit livre de quelqu'un que je crois avoir vu à ce séminaire en son temps, qui me l'a envoyé à ce titre, qui s'appelle le *Discours de la Guerre* d'André Glucksmann.

C'est un livre qui peut-être peut vous donner la dimension sur un certain plan, dans un certain champ de ce qui peut surgir de quelque chose qui est assez exemplaire et assez complet pour autant que le rapport de la guerre est quelque chose dont tout le monde parle à tort et à travers, mais de l'influence du discours de la guerre sur la guerre, influence qui n'est pas rien du tout, comme vous le verrez à la lecture de ce livre, à savoir celle qui répond à une certaine façon de prendre le discours de Hegel en tant qu'il est discours de la guerre et où l'on voit bien combien il a ses limites du côté du technicien, du côté du militaire, et puis à côté le discours d'un militaire, là encore on aurait tort de mépriser le militaire à partir du moment où il sait tenir un discours, ça arrive rarement, mais quand ça arrive, il est quand même tout à fait frappant qu'il soit plutôt plus efficace que le discours du psychanalyste.

Le discours de Clausewitz, pour autant qu'il est en conjonction avec celui de Hegel et pour y apporter sa contrepartie, pourra leur donner quelque idée de ce que dans cette ligne mon discours pourrait apporter d'un rapport, qui permettrait de croire, qu'à notre époque, il y a un discours recevable en dehors du discours de la guerre, et qui pourrait peut-être aussi rendre compte d'un certain écart entre Hegel et Clausewitz au niveau du *Discours de la Guerre*. Bien sûr, Clausewitz ne connaissait pas l'objet *a*, mais si par hasard l'objet *a* nous permettait de voir un petit peu plus clair dans quelque chose que Clausewitz introduit comme la dissymétrie foncière de deux parties dans la guerre, à savoir ce qu'il y a d'absolument hétérogène, et cette dissymétrie se trouve dominer toute la partie entre l'offensive et la défensive, alors que Clausewitz n'était pas précisément quelqu'un à barguigner sur les nécessités de l'offensive. Ce n'est qu'une simple indication.

je comble en quelque sorte, hâtivement, un certain nombre de manques dans le fond, sur ce que j'articule à propos de ce que l'acte psychanalytique nous permet en somme d'instaurer, ou de restituer, concernant ce qui fait les coordonnées de l'acte, de ce que nous essayons de frayer cette année.

-116-

Vous voyez donc que les manques sont plusieurs, d'abord quelque chose qui doit rester acquis pour notre repérage au niveau du minimum, à savoir, ce qui dans une structure logique institue par quelque chose de tout à fait privilégié, la psychanalyse en tant qu'elle constitue la conjonction d'un acte et d'un faire. Cette structure logique, si nous ne la constituons pas, avec ses parties qui sont dans l'opération vivides et puis celles qui sont laissées à l'état mort, nous ne pouvons pas nous repérer dans l'opération analytique. C'est donc quelque chose de primordial et quelque chose, non seulement d'important pour notre pratique elle-même, mais aussi pour expliquer les paradoxes de ce qui se produit dans ses entours, à savoir comment elle peut prêter et tout spécialement de la part de ceux qui y sont engagés, à un certain nombre de méconnaissances électives, celles qui répondent à ces parties mortes ou mises en suspens dans l'opération même dont il s'agit.

Ça fait déjà deux versants. Le troisième qui n'est pas moins passionnant, c'est ce quelque chose sur quoi, à la fin de mon discours la dernière fois, je pointais une indication trop facile, trop tentante, à traduire rapidement, celle dont il m'est revenu un écho, auquel je ne saurais souscrire et qui est bien amusant, étant parvenu par une de ces nombreuses voix dont je dispose. C'est quelqu'un, je ne sais plus vraiment qui. Je ne sais plus qui me l'a répété. Il m'a dit aujourd'hui, décidément, c'est le séminaire « Che » Guevara, tout ça parce qu'à propos du *sujet supposé savoir*, l'S barré d'en bas à gauche, j'avais dit que ce qui est peut-être, au moins ce modèle en pose-t-il pour nous la question, la fin, la terminaison, la bascule, la culbute, ce qui est la fin normale en soi de ce qu'il en est de l'acte, pour autant que si cette psychanalyse nous révèle quelque chose, et ceci au départ, c'est qu'il n'est pas un acte dont quiconque puisse se dire entièrement maître - il n'est pas de nature à nous arracher à toutes nos assises, à tout ce que nous avons dans le fond recueilli de notre expérience, de ce que nous savons de l'histoire et mille autres choses encore, - que l'acte (tout acte et pas seulement l'acte psychanalytique), ne promet à celui qui en prend l'initiative que cette fin que [je] désigne dans l'objet *a*, et ce n'est pas quelque chose à propos de quoi les tympanes vont sortir de leurs orbites; cela n'est pas la peine pour ça de croire que c'est le séminaire « Che » Guevara. Il y en a eu d'autres avant. Je ne suis pas en train de donner un coup de brosse au tragique pour le faire briller. Il s'agit peut-être d'autre chose.

-117-

Il s'agit de quelque chose, qui est évidemment plus à notre portée, si nous le ramenons à ce qu'il nous faut connaître de la structure logique de l'acte pour concevoir vraiment ce qui se passe dans ce champ limité, qui est celui de la psychanalyse.

C'est là, qu'il puisse se formuler des questions à l'intérieur de ceux qui sont de mon École et qu'on peut présumer pouvoir, ce que j'énonce, le mettre à sa place tout au long d'une construction dont ils ont pu suivre la nécessité de ces différentes étapes, m'apporte par l'intermédiaire du Docteur Melman et ceci pas plus tard que mercredi prochain quelque chose comme un témoignage, un témoignage qu'ils sont capables de pousser un petit peu plus loin les tournants, les choses qui vivent, les gonds, les portes, la façon de se servir de cet appareil pour autant qu'il les concerne.

Je veux dire que ce que j'attends de la réunion, où, je m'en excuse, la plupart de ceux qui sont ici se trouveront en somme exclus d'avance, c'est un certain nombre de questions qui me prouvent qu'au moins jusqu'au point où cette année je suis allé concernant ce qu'il s'agit de l'acte on peut s'interroger sur quelque chose, proposer une traduction et à cette traduction une objection : « Si vous traduisez ainsi voilà ce que ça annonce », ou « c'est en contradiction avec tel ou tel point de notre expérience » bref de montrer que jusqu'à un certain point je suis entendu. C'est ce qui servira alors au séminaire fermé suivant (28-2) pour autant que seuls y seront convoqués ceux de mon École qui auront fait partie de cette première réunion. C'est un acte de se déranger, c'est surtout un acte de ne pas se déranger. Il arrive par exemple que je puisse demander pourquoi tel psychanalyste fort averti de ce que j'enseigne et je demande, ne soit pas précisément cette année à ce que j'énonce sur l'acte. On me dira que des gens prennent des notes. En passant, je fais remarquer qu'il vaut mieux prendre des notes que de fumer. Fumer n'est pas tellement un bon signe pour ce qui est d'écouter ce que je raconte. Je ne désapprouve pas la fumée...

Il me semble que comme j'ai fait allusion au fait que ce qui me paraît motiver cette assistance qui m'honore de sa présence, c'est ce côté fraying de ce qui se passe devant vous et je ne trouve même pas que de la part d'analystes, ne pas être ici présents au moment où je parle de l'acte, c'est-à-dire que ce n'est pas n'importe quel discours, même si on doit leur passer des notes fidèles et averties, il y a quelque chose d'assez enseignant, significatif, et qui pourrait bien se gîter là où j'ai inscrit le terme : Résistance.

-118-

Je comptais demander qu'une ou deux trois personnes me posent une ou deux questions, pour en faire même un modèle d'entrée au séminaire fermé... ce ne serait pas mal... je sais aussi l'effet de gel qui résulte de ce grand nombre... je propose cependant qu'il soit établi ceci, à quelques exceptions près, que pour ce qui est du réglage du séminaire de l'entrée du 28-2, ce soient ceux qui m'auront envoyé une question rédigée qui me paraîtra être dans le droit fil de ce que j'essaie de vous apporter qui se trouvent recevoir la petite carte d'invitation pour le 28-2.

Il ne me reste qu'à épingler quelque chose par-ci par là, pour nous avancer quelque peu, même si aujourd'hui ce n'est pas de l'ordre *ex-cathedra* que j'adopte d'habitude, hélas. Il faut tout de même remarquer que cette béance, toujours restée entre l'acte et le faire, c'est de ça qu'il s'agit, c'est là qu'est le point vif autour de quoi on se casse la tête depuis un certain nombre très réduit de siècles, du peu d'arrière, arrière grands-pères qu'il faudrait pour être tout de suite à l'époque de César. Vous ne vous rendez pas compte à quel point vous êtes impliqués dans des choses que seuls les manuels d'histoire vous font croire être du passé.

Si on se casse la tête - voyez Hegel - avec la différence du maître et de l'esclave, vous pouvez donner à cela tout le sens élastique que vous voulez, si vous y regardez de bien près il ne s'agit de rien d'autre que de la différence entre l'acte et le faire, auquel nous essayons de donner un autre corps un peu moins simple que le sujet qui pose l'acte. Ce n'est pas du tout forcément et uniquement - c'est cela qui est troublant - le sujet qui commande. Pierre Janet a fait toute une psychologie autour de ça. Ça ne veut pas dire qu'il était mal orienté, mais au contraire, seulement ses analyses sont assez rudimentaires, ça ne permet pas de comprendre grand chose parce que, en dehors du fait même de ce qui est représenté sur les bas-reliefs égyptiens, à savoir un pilote, aussi bien d'ailleurs qu'il y a un chef d'orchestre à Pleyel ou ailleurs, qu'il y a ceux qui font - ça n'explique pas grand chose, parce que là où il y a vraiment du maître, ça ne veut pas dire tellement ceux qui se les roulent comme on croit - il y a ceux qui ont affaire avec l'acte et ceux qui ont affaire avec le faire. Alors il y a un faire et un faire, c'est là qu'on peut commencer de comprendre comment ce faire, malgré son caractère de futilité, je parle de la psychanalyse, a peut être plus de chance qu'un autre de nous permettre l'accès à la jouissance.

-119-

Regardez le bien, ce faire, dans un trait que je voudrais souligner. Il n'est pas besoin de dire que c'est un faire de pure parole. C'est quelque chose que je me tue à rappeler depuis toujours pour essayer de voir sa fonction dans le champ de la parole et du langage. Ce qu'on n'aperçoit pas, c'est que, parce que c'est un faire de pure parole, qu'il se rapproche de l'acte par rapport à ce qui est du faire commun et qu'on pourrait aussi bien le traduire par le signifiant en acte. Si nous regardons les choses de bien près, à savoir ce qui est vraiment le sens de la règle fondamentale, c'est justement, jusqu'à un point aussi avancé qu'on peut, c'est ça la consigne, que le sujet s'en absente.

Ce signifiant, c'est la tâche, le faire du sujet que de le laisser à son jeu. Le « en acte » est un truc, mais ce n'est pas l'acte du signifiant. Le signifiant en acte a cette connotation, cette évocation du signifiant qu'on pourrait appeler dans un certain registre, en puissance, mais à savoir ce que notre docteur de tout à l'heure voudrait bien qu'il fût rappelé qu'entre ceux qui mettent l'accent sur la structure, il y en a tellement là, prêts à papillonner dans la personne. L'être est tellement surabondant que d'essayer de nous prendre dans ses rails précis, dans cette logique qui n'est pas du tout une logique, sur laquelle on ne peut mettre d'aucune façon et en aucun droit le signe du vide, il n'est pas si facile de faire cette logique, vous voyez ici de quoi il appert. Disons, qu'un psychanalyste soulève des termes comme « la personne », c'est quelque chose, à mes oreilles tout au moins, d'exorbitant, mais s'il veut se rassurer, qu'il observe que cette logique je la définirais un petit peu comme celle qui resterait au plus proche de la grammaire. Ça vous en fout un coup, j'espère. Alors. Aristote, tout tranquillement, hein? Pourquoi pas?

Il faut tout simplement essayer de faire mieux. Je vous fais observer que si cette logique d'Aristote est restée, pendant de longs siècles jusqu'au nôtre, increvable, c'est en raison des objections qu'on lui fait d'avoir été, dit-on, une logique qui ne se serait aperçue qu'elle faisait de la grammaire. J'admire énormément les professeurs de l'Université, qui savent qu'Aristote ne s'apercevait pas de quelque chose. C'est le plus grand naturaliste qui ait jamais existé. Vous pouvez encore relire son *Histoire des Animaux*, ça tient le coup. C'est fabuleux. C'est le plus grand pas qui a jamais été fait dans la biologie. Ce n'est pas qu'on n'en a pas fait depuis. Dans la logique aussi, pas fait justement à partir de la grammaire. C'est - 120-

encore celle autour de laquelle nous pouvons nous casser la tête, même après y avoir adjoint des choses très astucieuses, les quantificateurs par exemple. Ils n'ont qu'un inconvénient, c'est qu'ils sont tout à fait intraductibles dans le langage. Je ne dis pas que ça ne remet pas au jour la question sur laquelle j'ai pris une espèce de parti dogmatique, d'étiquette, de banderole, de mot d'ordre: il n'y a pas de métalangage. Vous pensez bien que ça me tracasse, moi aussi, s'il y a en un peut-être. Enfin, partons de l'idée qu'il n'y en a pas. Ça ne sera pas une mauvaise chose. Ça nous évitera de croire à tort qu'il y en a un.

On n'est pas sûr que quelque chose qui ne puisse pas se traduire dans le langage ne souffre pas d'une carence tout à fait efficiente. Quoi qu'il en soit, à la suite de mes propos, nous ramenant à la question des quantificateurs, il va évidemment s'agir de poser certaines questions, qui vont concerner ce qu'il en est, de ce qui va se passer dans le coin de l'\$ du *sujet* supposé savoir rayé de la carte. Ce que nous aurons à élucubrer sur la disponibilité du signifiant en cette place, peut-être va nous mener à ce joint de la grammaire et de la logique, qui est - je le remarque seulement à ce propos et pour le rappeler à la mémoire - très précisément le point sur lequel depuis toujours nous naviguons, cette logique que notre entourage d'alors appelait avec sympathie tentative d'une logique élastique. Je ne suis pas tout à fait d'accord sur ce terme. L'élasticité n'est pas ce qu'on peut souhaiter de meilleur pour étalon de mesure.

Le joint entre la logique et la grammaire, voilà aussi quelque chose peut-être qui nous fera faire quelques pas de plus. En tous les cas, ce que je voudrais dire en terminant, c'est que je ne saurais trop invoquer les psychanalystes à méditer sur la spécificité de la position qui se trouve être la leur, de devoir occuper un coin tout autre que celui là même où ils sont requis, même s'ils sont interdits d'agir. C'est tout de même du point de vue de l'acte qu'ils ont à centrer leur méditation sur leur fonction.

Mais ce n'est pas pour rien qu'il est si difficile de l'obtenir. Il y a dans la position du psychanalyste, et par fonction, si ce schéma le rend suffisamment sensible pour qu'on ne voit là nulle offense, quelque chose de tapi. Nous chercherons à déchiffrer quelque part une « image dans le tapi [variante : tapis] », ou dans les..., comme vous voudrez. Il y a une certaine façon pour le psychanalyste de se centrer, de savourer quelque chose qui se consomme dans cette position de tapi. Ils appellent ça comme ils -121-

peuvent, ils appellent ça écoute, ils appellent ça la clinique vous ne savez pas tous les mots opaques qu'on peut trouver à cette occasion. Car je me demande ce qui peut d'aucune façon, ce qui peut permettre de mettre l'accent sur ce qui est tout à fait spécifique de cette saveur d'une expérience. Ce n'est certainement pas accessible à aucune manipulation logique. Au nom de cette, je n'ose pas dire jouissance solitaire, délectation morose, au nom de ceci, se permettre de dire que toutes les théories se valent, que surtout il ne faut être attaché à aucune, qu'on traduise les choses en termes d'instinct, de comportement, de genèse, de topologie lacanienne, tout ça, nous devons le trouver à une position équidistante de cette sorte de discussion. Tout ça au fond est jouissance hypocondriaque. Ce côté centré, péristaltique et antipéristaltique à la fois est quelque chose d'intestinal à l'expérience psychanalytique. C'est bien ça qu'effectivement vous allez voir imagé, qui s'étale sur une tribune, ça n'est pas cela forcément qui est le point le plus facile à remporter par l'effet d'une dialectique, c'est là le point essentiel autour duquel se joue, hélas, ce que Clausewitz met de dissymétrie entre l'offensive et la défensive.

-122-

LEÇON VIII 31 JANVIER 1968

(séminaire fermé)

- *Charles Melman* : Dans le cadre de ce qui était un projet d'enseignement pour l'École freudienne, j'avais suggéré à Jacques Lacan que nous envisagions des réunions qui pourraient être à rythme variable, mensuelles par exemple, où pourraient se retrouver les gens principalement de l'École qui s'intéressent au séminaire et où pourraient se mettre en forme un certain nombre de questions, voire de difficultés qui sont précisément soulevées par ce séminaire.

Car, en fait, ces discussions entre nous concernant le séminaire ont lieu soit dans des groupes de travail, soit dans des réunions amicales, ou pas amicales, peu importe, en tout cas ces discussions ont lieu et il me semblait que ce pourrait être un juste retour que d'essayer ensemble de mettre ces questions en forme si cela, bien sûr, s'avère soit réalisable, soit intéressant pour nous.

Aussi n'ai-je sollicité absolument personne pour préparer aujourd'hui quelque chose sur les premiers séminaires que nous avons eus cette année, concernant ce point crucial : *l'acte psychanalytique*.

Ce que je vous propose, c'est donc que nous essayions aujourd'hui de voir si nous pouvons essayer cette formule de groupe de travail, en tentant de mettre en forme les questions, les difficultés que nous pose le séminaire.

Pour introduire les choses, je ne ferai pas de triage, de tri dans les argumentations qui ont été apportées par Jacques Lacan jusqu'ici. Ce tri serait en effet déjà, à mon sens, marqué d'une certaine partialité, d'un certain -123-

point de vue précis. Je me contenterai donc, pour introduire notre discussion, d'essayer de reprendre, pour les divers séminaires - peu importe jusqu'où nous irons ou nous n'irons pas, nous verrons bien - sous forme de formules tout à fait brèves, ce qu'il a pu en être des articulations importantes et nous pourrions, après l'évocation ainsi faite par moi des problèmes soulevés dans les divers séminaires, voir si nous avons ou nous n'avons pas là-dessus des éléments à engager dans une discussion.

Vous savez que Jacques Lacan fait volontiers remarquer que l'obstacle ou les obstacles que peut rencontrer son enseignement se situent très rarement, sinon de façon très exceptionnelle, au niveau de ce qui pourrait s'appeler une antithèse. Il n'y a peut-être pas de raison pour que nous ne puissions pas essayer ici - par exemple - de mettre en forme ce qui pourrait peut-être figurer là comme élément essentiel du dialogue.

Dans le premier séminaire par exemple, celui qui s'est tenu le 15 novembre, un certain nombre de formules qui introduisent la question de l'acte psychanalytique, tel le rappel de cette formule déjà ancienne : « Le Transfert est la mise en acte de l'inconscient »; d'autre part, qu'est-ce que l'on pourrait considérer comme acte dans un champ périphérique encore à la psychanalyse: l'entrée dans la psychanalyse, par exemple, est-ce un acte ? S'installer comme psychanalyste, doit-on le ranger dans la catégorie de l'acte?

Le rappel que l'acte a volontiers été identifié à l'action, autrement dit à quelque chose qui concernait essentiellement la motricité et la fonction de la décharge, l'évocation du processus stimulus-réponse et, cependant, première question soulevée : le champ de la psychanalyse existait-il avant l'acte de sa naissance? Où était-il? Ou bien en tout cas, qui le savait? Donc un premier aperçu, un premier flash sur ce qui concerne l'effectuation de l'acte, et ses effets.

Le même exemple est développé : qu'en était-il du champ de l'algèbre avant l'invention de l'algèbre ? Même question à laquelle est ajoutée par exemple une réponse de ce type : il n'est pas question de contester que la réalité est antérieure à la connaissance. Mais, dans ce même registre, qu'en est-il du savoir?

La deuxième partie de ce premier séminaire est sensiblement concernée par l'expérimentation pavlovienne où il est mis en place que la démarche de Pavlov est une démarche de type structural, que ce que Pavlov, sans se reconnaître comme tel, mettait en fait en oeuvre, vis-à-vis de l'animal, vis-à-

vis de son expérimentation, était un système qui fonctionnait en fait comme structure, ne serait-ce que parce que, contrairement au réflexe, la stimulation s'y présentait déjà comme inadéquate à toute fruition essentielle.

Ou bien encore cette formule, toujours dans ce même registre : le sifflet représente, si le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant, le sifflet, dit Lacan, représente Pavlov pour un signifiant, ce signe de la sécrétion gastrique qui prend sa valeur d'être un effet de tromperie.

Et de même, dans ce système, cette remarque qui ne manque pas de saveur et qui, je crois d'ailleurs a déjà été source de plaisanterie, que Pavlov recevait son propre message sous une forme inversée, autrement dit que c'était à cause de la sécrétion gastrique que Pavlov en retour soufflait dans sa petite trompette.

Voilà par exemple un certain nombre de points que j'ai relevés dans ce premier séminaire. Il est possible qu'il y en ait d'autres que vous souhaitiez, vous, relever si vous avez des notes.

Est-ce que, là-dessus, nous pourrions déjà engager une discussion ?... Est-ce que tout ceci vous paraît aller de soi et pouvoir être entériné tel quel ?

- *Ginette Michaud* : Dans votre énoncé, vous avez dit que Lacan reprend le thème « le transfert est la mise en acte de l'inconscient ». Or il me semble que, dans les formulations antérieures à celle-ci, c'était « le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient ». Est-ce que les deux choses veulent dire la même chose ou bien est-ce qu'il y a une différence entre ces deux formulations ? Parce que le terme « réalité » placé là, ce n'est pas habituellement sans effet que cette formule est utilisée.

- *Charles Melman* : Qu'en pensez-vous ?

-*Jean Oury* : Il a même dit une fois « mise en action de l'inconscient », dans le séminaire sur l'angoisse. Mais je pense qu'il ne faut pas trop s'arrêter à...

- *Charles Melman* : Ce que soulève Ginette Michaud est quand même, je crois, quelque chose qui peut avoir son prix. Je ne suis pas sûr qu'il y ait antinomie entre ces deux formulations. Il ne me semble pas du tout qu'elles se contredisent.

- *Paul Lemoine* : A propos de l'action et du transfert, je voudrais faire -125-

observer que j'éprouve une difficulté à relier, en quelque sorte, l'action et, d'autre part, l'acte psychanalytique. parce qu'il se passe ceci, c'est que dans certaines analyses interminables, ce qui existe, c'est en quelque sorte chez les patients un mécanisme de répétition qui fait qu'ils parlent sans cesse et qu'ils n'agissent jamais. Alors comment agir dans le transfert pour obtenir justement que cette mise en acte de l'inconscient devienne une mise en acte du conscient, ou tout au moins une mise en acte, parce que pour dire que l'action est du domaine du conscient ou de l'inconscient, je n'en sais rien. Mais qu'en est-il de l'inhibition ?

- *Charles Melman* : Voilà effectivement aussi une question qui concerne tout à fait notre propos. Vous demandez comment dans certaines analyses, du type analyse interminable - vous faites référence par exemple au texte de Freud sur *L'analyse finie et infinie* - et vous évoquez le cas de ces patients qui parlent sans cesse et, dites-vous, n'agissent jamais. Si je vous suis bien, vous posez la question : comment effectivement passer là à ce qui serait l'acte psychanalytique.

- *Paul Lemoine* : Non. Quelles relations y a-t-il entre l'acte psychanalytique et l'action? C'est cela.

-*François Tosquelles* : Il me semble que peut-être les deux formulations premières que vous avez reprises «le transfert est la mise en acte de l'inconscient » et « l'acte d'entrer dans la psychanalyse » ou « l'acte de devenir analyste », il y a peut-être des points communs dans ces mots, mais aussi des points complètement différents.

Le point différent, à discuter d'ailleurs, c'est cette mise en acte du transfert, qui est plutôt quelque chose qui rappelle les actes d'une comédie : 1^{er} acte, 2^e acte, 3^e acte, 4^e acte, c'est-à-dire une sorte de mise en scène, avec des coupures plus ou moins: 1^{er} acte, 2^e acte, etc.

Ceci est tout à fait différent de l'acte d'entrée en analyse ou de l'acte inaugural qui est d'abord, me semble-t-il, peut-être d'une autre structure. Pour qu'il y ait acte, contrairement à l'agir dont vous parlez, il me semble que c'était cette comparaison entre l'acte et l'agir, agir ne comporte pas de répétition; ça va vers la technique si vous voulez; tandis que l'acte, au fond, c'est quelque chose qui s'inscrit davantage comme devant un témoin. Il y a toujours trois personnes au moins. Il y a la validation des actes. Il y a la demande de reconnaissance de l'acte. Si j'ai bien compris certains aspects de la pensée de Jacques Lacan, ce n'est pas par hasard qu'il -126-

disait : « l'acte sexuel n'est pas un acte » ; il disait que c'était un agir, en gros, alors qu'on ne dit pas qu'on fait un agir de mariage. Le mariage est un acte. Le tirer un coup n'est pas un acte parce que c'est un engagement et une reconnaissance qui, par définition, comporte la répétition. On inscrit quelque chose chez le maire ou chez le curé, ou peut-être entre parenthèses chez le grand Autre. Cela veut dire que, quand il y a contestation, on peut ressortir. Un acte peut toujours ressortir. Il doit ressortir. Il doit revenir par définition. Tandis qu'un agir ne peut pas revenir. Non pas *ne peut pas* mais c'est indépendant, ce n'est pas constitutionnel d'un agir de revenir.

Je voudrais dire un mot sur ce qu'a dit Lacan, et c'est vrai, que dans l'histoire de Pavlov, il y avait une image structurale inconsciente de la part de Pavlov. Mais comme il l'a abordé la première fois dans les premiers mots, c'était précisément dans un autre contexte, c'est précisément de l'agir, un stimulus-réponse. Dans le fond, la motricité n'a rien à voir avec l'acte, si j'ai bien compris.

Stimulus-réponse, c'est par là qu'il a engagé le problème de Pavlov, en tant que stimulus-réponse. Avec la version que vous avez donnée, qui est aussi vraie, il me semble qu'elle peut nous induire à ne pas saisir le pourquoi d'emblée de poser le problème de Pavlov ce jour-là.

- *Jacques Rudrauf* : Il me semble que, en ce qui concerne le point de départ pour définir un peu ce qu'on entend par acte, il y a une troisième dimension qui n'a pas été évoquée aujourd'hui encore, qui est pourtant présente à l'esprit et qui est évidente dans le transfert mise en acte de l'inconscient, c'est la définition de l'acte comme actuel ou actualisation par rapport au virtuel. L'acte opposé à l'action ou l'acte tel qu'il est en tant qu'état civil, comme étant répétition; mais la notion d'actualisation par rapport à ce qui est virtuel est aussi fondamentale.

- *Xavier Audouard* : Je tendrais à penser que, contrairement à ce qu'a dit M. Tosquelles, la notion d'acte n'implique nullement la notion de reconnaissance, bien au contraire.

Je pense que l'acte, en tant qu'il implique la notion de reconnaissance est plus une mise en condition du sujet qu'une mise en acte du sujet, c'est-à-dire que le conditionnement, au sens pavlovien du terme, me paraît inclure cette réflexion, cette représentation de soi qui fait que la motricité accepte de se déplacer quant à son objet à partir de quelque chose qui lui -127-

est renvoyé, et renvoyé par l'Autre puisque, selon Lacan, l'Autre, ici, est présent, à partir d'une réflexion du sujet par l'Autre, c'est-à-dire par la dimension du miroir. C'est à ce titre là que le sujet peut accepter de se rassurer quant au déplacement de l'objet de son acte. Tandis que la mise en acte du sujet, elle, me paraît nous renvoyer à l'origine. J'ai l'impression - et Lacan aussi puisqu'il nous a donné la notion d'acte comme la notion de pur commencement - que la notion d'acte renvoie le sujet à son origine, c'est-à-dire à ce lieu où il ne peut se réfléchir, où il est justement pur commencement, c'est-à-dire pur acte de pur sujet.

Je pense que si c'est une condition suffisante que l'acte soit reconnu, ce n'est pas une condition nécessaire. Je pense que l'acte, si on veut en purifier la notion, au contraire nous renvoie à une expérience originaire, qui fait qu'un bref instant, le sujet accepte de ne pas se reconnaître dans son acte; il se reconnaît dans les représentations qu'il en donne, c'est-à-dire dans les conséquences que son acte peut recevoir. C'est déjà un mécanisme qu'on peut aligner sur la série obsessionnelle, mais en tant qu'il accepte d'être acte, il ne peut pas accepter, en même temps, d'être représentation de lui agissant. Autrement dit, je pense que c'est du côté de la mise en condition que se situe l'imaginaire, et du côté de la mise en acte que se situe la vie symbolique. C'est une question que je pose à Tosquelles qui au contraire a insisté, à mon avis, sur l'aspect imaginaire et intersubjectif de l'acte qui me paraît pouvoir y être inclus mais qui ne me paraît pas en tout cas lui appartenir de plein droit.

- *Irène Roublef* : Je ne voudrais pas dire tout ce que j'ai à dire maintenant, puisque cela porte sur tout le séminaire de Lacan; en tout cas ça tombe dans ce que disait Tosquelles, dans la différence entre l'acte et l'agir. Je crois d'ailleurs que Lacan dit « l'acte » et le « faire » qui déterminent tous les deux ensemble l'acte psychanalytique.

Ce dont je voulais parler, c'est des rapports de l'acte psychanalytique avec *l'acting out* et le passage à l'acte. Je crois que ce dont parlait Tosquelles, c'était - dans la perspective de Lacan - ce qu'il appelle *l'acting out*, c'est-à-dire quelque chose qui se montre, quelque chose qui veut, en effet, se faire reconnaître. Mais j'aimerais bien en reparler tout à l'heure quand on aura vu tous les séminaires.

- *Eugénie Lemoine* : La réalité comme préexistante au savoir, dont vous avez dit qu'on ne pouvait pas la mettre en question je crois, il me paraît au -128-

contraire que c'est la seule question. Est-ce qu'il y a antinomie entre la réalité et le savoir ? Où est la différence ?

- *Charles Melman* : La réalité préexistant à la connaissance. Mais, dit Lacan, qu'en est-il du savoir?

- *Eugénie Lemoine* : C'est là le problème. C'est cette relation là. C'est un gros problème.

- *François Tosquelles* : Je ne suis pas trop étonné de cette incompréhension. Je dirais que c'est pour ça que j'ai parlé avec un accent, pour faciliter l'incompréhension.

Mais, réellement, je ne crois pas que ce soit un problème d'accent qui a empêché de tourner les choses de telle façon que... Par exemple, comme j'ai présenté les choses, j'ai pu comprendre ce qu'était un acte, j'ai pris cette image de l'acte de mariage, ou de l'acte de baptême, ou de l'acte notarial etc. C'était précisément pour montrer que c'est un acte symbolique et non pas un acte imaginaire. Ce n'est pas imaginaire d'aller se marier. Le mot « inscrire », quelqu'un a dit « écrire », j'avais prononcé plutôt suivant, je crois, Freud qui parlait tout le temps de l'inscription etc.

Donc, mon intention c'était de dire que précisément l'acte était quelque chose de fondateur. C'est ainsi que pour reprendre encore l'image exagérée de l'acte sexuel, ce qui est fondateur, c'est le mariage et non pas le tirage du coup.

- *Charles Melman* : La question reste posée de savoir si le mariage est un acte ou pas.

- *François Tosquelles* : A chaque civilisation, il y a ces prises d'acte qui sont consacrées par un type de coutume déterminé, qui se font différemment.

Mais je voudrais dire encore une chose à ce sujet, pour différencier mieux cette histoire des actes et de l'action, de l'agir. On ne dit pas que nos agir nous suivent, tandis qu'on dit : nos actes nous suivent. C'est très important, et une fois de plus cela pose le problème de la répétition, de la mémoire etc. L'agir peut nous suivre ou ne pas nous suivre, tandis que nos actes nous suivent, c'est absolument certain.

Peut-être le problème qui crée un peu plus de confusion est entre acte et action, et non pas entre acte et agir; parce que dans l'action, par contre,

il y a cette histoire de reconnaissance, de participation, même dans nos -129-

actions financières; si vous achetez une action financière, vous n'achetez pas un acte, vous achetez une action, et vous participez à l'économie, au bénéfice et à la perte. C'est précisément ces actions qui sont négociables, transférables. Le travail de l'ouvrier à l'usine n'est pas transférable ni négociable. C'est l'action qui est négociable. Il me semble que cela pose le problème.

- *Charles Melman* : Je crois, M. Tosquelles, que vous avez bien pu reprendre ce que vous vouliez dire.

- *Paul Lemoine* : Je voudrais simplement demander à Tosquelles si un mariage qui n'est pas consommé est un acte ou un agir.

- *François Tosquelles* : Il n'y a pas de mariage qui ne soit pas consommé, dit l'Église. Le mariage est nul s'il n'est pas consommé. Un acte nul. - *Paul Lemoine* : Qu'est-ce que c'est que l'agir sexuel dans l'acte du mariage ?

- *Charles Melman* : En tout cas il y a un mot que je voudrais dire là tout de suite. Pour ma part, je craindrais un peu que nous ne pratiquions une inflation, sous le terme d'acte, d'un grand nombre d'éléments qui n'ont peut-être avec lui que des relations d'homonymie.

Justement, le problème du séminaire de cette année est, je crois, de parvenir à isoler ce qui serait la spécificité de l'acte en tant que tel, c'est-à-dire justement ce qui permettrait de le distinguer radicalement et avec certitude de toute hésitation concernant l'action, concernant l'agir, concernant les actes d'État civil. C'est, je crois et Lacan le souligne, à partir du champ de la psychanalyse que la question de l'acte se trouve mise en place, se trouve à la fois éveillée, évoquée, et en même temps autorise peut-être les développements qui nous permettent de le mettre en place.

Or ceci serait peut-être une première remarque concernant le risque que nous n'engouffrons en fin de compte sous ce terme justement ce qui appartient encore et fort légitimement à toutes nos interrogations. Il est donc à la fois légitime de les engouffrer mais il est peut-être aussi légitime de le pointer déjà.

-*Xavier Audouard* : Je voudrais simplement demander à Tosquelles s'il pense que, par exemple, l'origine du langage est un acte.

De deux choses l'une: ou il le pense, ou il ne le pense pas. S'il le pense, alors il est d'accord avec moi pour dire que le langage ne pouvant reconnaître sa propre origine, sinon dans les philosophies rationalistes dont il -130-

n'est pas question ici de faire la critique, mais si le langage ne peut reconnaître sa propre origine comme telle et que cependant l'origine du langage soit un acte, alors l'acte échappe à la reconnaissance. Ou il ne pense pas que l'origine du langage soit un acte, alors, je lui demande de me dire ce qu'il est.

- *Themouraz Abdoucheli* : Je me demande si la façon dont tu as introduit les débats, séminaire par séminaire, est la plus propice, justement, à ne pas créer l'enlisement dont tu as parlé tout à l'heure.

- *Charles Melman* : Il n'est pas du tout sûr qu'on soit en train de s'enliser.

- *Themouraz Abdoucheli* : C'est toi qui as parlé de cela. Pour éviter que nous commencions une discussion sur un point, peut-être de détail, mais qui paraît en fait un point très important, je me demande s'il n'y aurait pas lieu de faire un survol rapide, puisque tu as décidé de commencer ainsi, de tous les séminaires ou des questions importantes, plutôt que de procéder séminaire par séminaire.

- *Charles Melman* : Est-ce que, toi, tu verrais déjà quelles questions appartenant aux autres séminaires permettraient là un désengagement? - *Themouraz Abdoucheli* : Oui, j'ai une question effectivement à poser, mais qui pratiquement ne s'inscrit dans aucun des séminaires en particulier.

- *Charles Melman* : Aucune importance.

- *Themouraz Abdoucheli* : C'est une question très latérale, d'incidence surtout pratique et qui nous éloigne quand même beaucoup du problème de la discussion de l'acte.

Voilà ma question; je me suis demandé si l'insistance apportée depuis quelque temps par Lacan à produire l'objet a ne va pas avoir sur nos cures une incidence très particulière. Je veux dire que la plupart de nos patients sont des névrosés et qu'en tant que névrosés, comme l'a très bien dit Lacan, leur désir, c'est notre demande.

Or voilà que va se savoir, et, je crois, de plus en plus, qu'il est demandé, qu'il est exigé un objet a, bien sûr objet cause du désir. Mais cet objet, qui va être en quelque sorte demandé, ne risque-t-il pas d'être à tout coup désormais, et encore plus qu'avant, un objet anal, ce qui fait que nous aurons toujours et de plus en plus des objets anaux. Nous serons donc couverts de merde plus que nous ne l'avons jamais été, comme les pigeons -131-

avant la campagne de M. Malraux, et j'ai peur que toute cette merde nous empêche un peu d'y voir clair.

Il y a donc là quelque chose qui, sur le plan pratique, me paraît digne de réflexion, et je voudrais poser la question ici : est-ce que déjà une incidence de ce genre peut se manifester dans nos cures ?

- *Charles Melman* : Il y avait un patient fameux, que tu connais bien, qui justement avait une certaine difficulté à y voir clair, ce fameux patient qui avait ce voile sur les yeux qui l'empêchait de prendre contact avec la réalité - ce qu'il appelait la réalité. C'est un symptôme qui n'est pas rare, qui est bien loin d'être rare.

Effectivement, le problème est certainement celui du rapport de cet objet à avec ce voile sur les yeux.

Maintenant, peut-être, comme tu le dis, pourrions-nous voir en cours de route ce qui, dans cette dialectique, permet éventuellement d'y voir clair ou pas, autrement dit quel risque, éventuellement, faut-il ou ne faut-il pas prendre pour que le dit patient cesse d'avoir ce voile sur les yeux. C'est une excellente question. Peut-être avancerons-nous là, comme tu le souhaites, dans nos interrogations. Remarque que certaine façon de ton interrogation n'est pas sans rejoindre celle de Lemoine tout à l'heure, certaine manière concernant justement le problème de ces patients pour qui quelque chose n'arrive pas à se trancher, disons, et la question du pourquoi et du que faut-il faire?

- *Themouraz Abdoucheli* : Pour qu'on comprenne bien le sens de ma question : j'ai peur que quelque chose qui existe déjà et qui existe trop souvent, à savoir cette espèce de liaison du désir du sujet à ce qu'il pense être la demande éventuelle de l'analyste, ne rencontre là une structure réelle, l'analyste lacanien demandant effectivement quelque chose.

- *Charles Melman* : C'était *L'homme aux loups* que j'évoquais à propos de ce voile sur les yeux.

- *Claude Conté* : Je voudrais faire une petite remarque à propos de ce que nous propose Abdoucheli comme sujet de réflexion, pour autant qu'en effet cela suscite un certain nombre de commentaires, de questions qui surgissent tout de suite.

Par exemple vous avez demandé précisément en quoi il lui semble que l'enseignement lacanien soit quelque chose qui nous amène, en tant que nous serions situés par le patient dans son illusion comme demandeurs, en -132-

quoi l'enseignement de Lacan nous demanderait à demander l'objet a, en quoi l'objet a serait l'objet réel de notre demande. Il me semble qu'il y a un certain franchissement dans ce que tu dis là-dessus.

- *Themouraz Abdoucheli* : Bien sûr.

- *Claude Conté*: Autre question, qui va un peu au-delà.

Après tout, si le patient nous aborde ainsi, sous cette forme de la demande, ma foi, on peut dire que c'est là quelque chose qui est une donnée d'entrée de jeu, et on peut dire aussi que la logique de l'analyste - ceci Lacan l'a dit - est toujours intégrée aux fantasmes que l'analysé ou l'analysant construit autour de la cure.

De ce point de vue, je ne vois pas ce que nos positions par rapport à l'enseignement de Lacan, apporteraient de très nouveau dans la situation; je dirai même que si cette logique que construit Lacan se trouve être plus proche de la réalité des choses ou de la dialectique concrète, je vois mal en quoi elle concernerait comme pouvant bloquer là quelque chose dans la cure.

- *Themouraz Abdoucheli* : Je ne dis pas que la logique de Lacan puisse bloquer quelque chose dans la cure, mais je parle de la connaissance qui s'en fait au dehors et qui s'en fera de plus en plus, la façon dont cette connaissance peut venir gêner cette cure. C'est un problème pratique que je pose.

- *Charles Melman* : Il y a peut-être une autre question, celle de savoir si l'analyste lacanien demande quelque chose ou si c'est quelque chose qui se trouve mis en place par une structure vis-à-vis de laquelle l'analyste comme l'analysé - c'est ce que Conté essayait de souligner - se trouvent liés de façon étroitement dépendante. Je veux dire par là que, qu'il s'agisse d'un analyste qui soit lacanien ou pas et qui formule ou non le concept de l'objet a, la question de l'objet a sera de toute façon, et nécessairement, et obligatoirement présente.

Il suffit d'ouvrir un grand nombre d'articles de psychanalystes appartenant à d'autres écoles pour se rendre compte que la question de l'objet a et du moyen le moins mauvais de ne pas en faire mauvais usage, est sans cesse posée, même si elle ne parvient pas à une formulation qui permette effectivement un aboutissement du type de celui que souhaitait tout à l'heure Lemoine.

Donc, il me paraît que c'est forcer ou dévier les termes que de poser sous cette forme la question de la relation de l'analysé à l'analyste lacanien; la question de l'objet a est posée de toute façon, le seul problème -133-

étant de savoir comment s'en servir et quels risques il y a à prendre dans son usage. C'est là la question.

Autrement dit, on pourrait dire aussi bien à la limite que l'analyste (lacanien ou pas lacanien, ou peu importe) a priori, lui, ne demande rien. De toute façon, l'objet *a* va venir en circulation.

-*Jean Ayme* : A propos du dialogue qui vient de se dérouler, la question peut se poser de savoir - et l'intervention de Conté l'a précisé - si l'analyste, lacanien ou autre, est un demandeur ou un *sujet supposé demandeur*. Car c'est bien cela dont il s'agit, et peut-être heureusement, cette insistance mise sur l'objet *a* peut amener un dévoilement de quelque chose qui se déroule rarement dans les sociétés de psychanalyse et qui est le statut socio-économique du psychanalyste, puisque aussi bien cette pratique se fait - et c'est à partir de sa position qu'il la précise - dans un champ de pratique dite libérale qui, en régime capitaliste, est une pratique commerciale. Il est possible que, s'il ne tente pas un dévoilement de cette dimension là, quelque chose risque de mal s'articuler entre le demandeur vrai et le *sujet supposé demandeur*.

Je voulais également intervenir sur le séminaire du 15 novembre à propos d'une interrogation qui était de savoir pourquoi Pavlov était venu là ce jour là, en même temps que la formulation du séminaire de cette année *l'acte psychanalytique* est une provocation au niveau de ce personnage qui a pour fonction de manier la parole dans le champ du langage, par référence à cette formule de la sagesse des Nations que les paroles s'envolent et les écrits restent.

Pour revenir à cette dimension, il y a quelque chose qui me semble avoir été pointé par Lacan, dans cette problématique qui sous-tend la discussion sur l'acte et l'action, qui est la vieille problématique philosophique de l'idéalisme et du matérialisme. Il me semble que c'est pour cela que Pavlov est venu ce jour là. Et tu n'as pas rappelé cette phrase que j'avais notée: « Là où est le langage, il n'y a aucun besoin de faire référence à une entité spirituelle ».

Je pense que cette phrase n'était pas inutile à rappeler, pour autant qu'elle peut permettre d'articuler cette problématique.

- *Charles Melman* : Il y a quand même, pour reprendre ce qui a été soulevé dans les diverses questions jusqu'ici, ceci : Lacan pose au départ ce paradoxe que ce soit dans le champ psychanalytique que la question de -134-

l'acte puisse être posée, c'est-à-dire dans un champ où finalement l'acte n'a été jusqu'ici reconnu comme tel qu'en tant que manqué, que raté, ce qui quand même est un premier problème, et dans un champ aussi où, justement, la règle veut que l'on s'abstienne au cours de la cure de tout ce qui serait acte. C'est aussi à partir d'un certain voilement de ce qu'il en est de l'acte psychanalytique chez les psychanalystes que Lacan origine ou restitue l'émergence de son interrogation.

Lemoine a très bien repris, me semble-t-il, cette question, à ce niveau clinique qui est précisément celui de la fin de la psychanalyse et de ce qu'il en est, à ce moment là, de l'acte.

Je rappelle bien que cela ne concerne pas le premier séminaire, mais je dis bien: peu importe, Lacan situe bien là une difficulté concernant l'acte psychanalytique dans sa relation avec les psychanalystes, autrement dit quelque chose qui concerne ce qu'on pourrait appeler leur sort en ce qui concerne l'acte dont ils font profession.

Un autre point, pour reprendre brièvement ce qui a été cette discussion entre Tosquelles et Audouard, concerne le fait de savoir si l'acte implique ou non reconnaissance, voire enregistrement. Il me semble que deux choses là pourraient à la fois s'évoquer, à la fois la fonction justement de la *Verleugnung* qu'Audouard, si je ne me trompe, a soulevée, a abordée sans citer ce terme, en tant que justement il y aurait par rapport à l'acte quelque chose qui ferait que le sujet serait amené à le nier; mais, concernant la reconnaissance de l'enregistrement, quelque chose qui pourrait peut-être aussi se situer du côté de ce que l'acte inaugure comme champ, comme nouveau champ. Autrement dit une articulation là peut-être un peu délicate, s'il fallait se servir du terme de reconnaissance ou d'inscription, mais en tout cas quelque chose qui, bien entendu, au niveau de l'acte - c'est en tout cas comme ça qu'il est essayé qu'il le soit spécifié - quelque chose qui marque le commencement, l'ouverture d'un nouveau champ.

- M. Noyes : Il me semble qu'il y a un mot qui devrait être introduit à ce moment là, vous venez d'ailleurs de l'introduire avec un accent que vous avez dit manqué; je me demande si ce qui est la spécificité de l'acte analytique et ce qui le distingue des actions ou des autres actes, en particulier de l'acte médical, c'est que l'acte psychanalytique présentifie d'emblée, et c'est cela qui fonde la cure, la dimension du manque.

Ma question serait : est-ce qu'on peut bien reconnaître ce qu'il y a de -135-

spécifique dans l'acte psychanalytique, sans introduire non seulement la notion de manque mais la notion de coupure, car il me semble que la notion de l'acte a été mise, à la fin du séminaire, avec celle de coupure. Est ce qu'on peut penser acte sans penser coupure ?

- *Ginette Michaud* : J'allais à peu près dire la même chose. Le démarrage de la discussion, c'était tout de même d'articuler le transfert avec l'acte. Or, il ne peut pas y avoir de transfert s'il n'y a pas de coupure, et il me semble que ce n'est pas le propre de l'acte psychanalytique que d'être scindé par une coupure. Il me semble que c'est le propre de tout acte par rapport à l'agir, justement, de se fermer par une coupure et la possibilité de se refermer non pas sur un système clos mais, si on peut dire, vers une clôture autant qu'une coupure, pour être mis en circulation, en ce sens qu'un acte, pour qu'il vous suive, il est marqué, il est défini, on n'y revient pas. On y revient quand il y a à y revenir, mais il est fermé.

On peut dire que, pour qu'il y ait transfert, transport, tout ce qui est du ressort de la dynamique dans le transfert, il faut que quelque chose soit coupé, qu'il y ait une césure à partir d'un moment quelconque, et on peut même articuler la formation du grand Autre avec la coupure du premier signifiant et la possibilité comme ça, qu'il y ait permutation, transmutation; on ne peut pas parler de l'un sans l'autre et de même, faire une analogie avec les systèmes de troc et la monnaie : à partir du moment où il y a l'estampille et la possibilité de mettre en circulation une valeur qui soit une valeur d'échange.

- *Lucien Mèlèse* : J'ai été un peu surpris tout à l'heure de la discussion sur l'introduction du a en circulation dans les milieux psychanalytiques. Il y était avant, bien sûr, mais il y a eu quand même la coupure de l'acte du séminaire qui lui a apporté l'estampille de la connaissance, quelque chose là qui fait que ce n'est effectivement pas la même chose de se référer à un a non nommé, et donc qui circule dans le texte comme ça sans en sortir, et une structure a avec cette structure. Ce n'est pas la même chose.

- *Jean Oury* : Je voudrais ajouter une question à cette liste impressionnante. Tu as cité la seconde phrase : l'entrée dans la psychanalyse, et puis « s'installer comme psychanalyste ». C'est quand même déjà un problème en ce sens qu'il faudrait faire l'articulation entre « entrer dans la psychanalyse » et « s'installer comme psychanalyste ». Cela pose ce -136-

fameux problème de l'analyse didactique. Ce serait intéressant de voir s'il y a une distinction plus ou moins fine à faire entre l'acte d'entrée en psychanalyse et l'acte d'aller se présenter à une société de psychanalystes pour être analyste, qui entre quand même dans une perspective strictement analytique. Autrement dit, n'est-ce pas, cet acte d'aller faire le tour de certains bonshommes dans une société constituée donc positive, il semble que c'est quand même un acte, mais qui a une certaine importance pour être analyste, et en quoi cela s'articule avec l'acte individuel d'entrer en analyse ?

Il me semble qu'on ne peut certainement pas résoudre la question d'emblée, mais que se pose à travers cette fausse opposition le problème de la didactique. Autrement dit est-ce que c'est la même chose d'entrer en didactique ou d'entrer en analyse ?

- *Claude Dorgeuille* : A ce propos, justement, j'avais noté dans le séminaire la formule suivante : commencer une analyse est effectivement un acte. Mais Lacan avait ajouté « qui le fait » ? et il avait dit ensuite qu'on ne pouvait pas attribuer la structure d'acte à celui qui s'y engageait.

- *Charles Melman* : *Oui*. Il est bien sûr qu'un certain nombre de questions, les vôtres comme celles du séminaire, concernent ce qui est la relation de l'analyste avec le savoir, et en particulier avec ce qui se trouve mis en place à partir de l'ouverture de la cure, c'est-à-dire la présentification d'un *sujet* supposé savoir et sans aucun doute ce qui est dans le même temps l'intimité de l'analyste avec ce *sujet* supposé savoir, animateur en quelque sorte de la cure.

Il est certain qu'il y a là une situation éminemment pratique, dont les effets peuvent certainement se suivre très loin, y compris sans aucun doute au niveau des problèmes marginaux, mais à la limite seulement de l'organisation des sociétés de psychanalyse. Il est certain qu'il y a là quelque chose qui occupe ce qu'on pourrait à proprement parler appeler l'essentiel.

- *Félix Guattari* : Quand Lacan a fondé cette École, en rupture, en coupure d'avec toute une longue tradition du mouvement psychanalytique dans un certain comportement d'évitement, justement, relativement à ses responsabilités, il a, pourrait-on dire, commis un acte qui pèse sur chacun d'entre nous, et, je trouve, qui pèse singulièrement dans une séance comme celle-là, avec le côté un peu affligeant d'avoir à dire en quelques

mots quelque chose - sur quoi? - sur une demande précisément de -137-

Lacan; demande de quoi? Qu'on lui renvoie l'ascenseur? demande qu'il y ait une sorte de retour, de réponse à cette question qu'il a posée quand il a dit: «je fonde, seul comme toujours... » je ne sais plus comment il l'a dit. Et je m'interroge sur la question de Lemoine. Quand Lacan a baptisé quelque chose qui procède de l'objet partiel, à son origine, il l'a baptisé l'objet a. Le fait qu'il ait pris cette première lettre de l'alphabet, qui a donné du même coup un certain caractère d'inscription, de lettre, enfin l'instance de la lettre, cet acte de faire passer quelque chose qui était dans le mouvement psychanalytique dans une certaine dénomination, cet acte de création d'un nom, donc qui fait qu'il a endossé la paternité d'un certain reclassement rationnel, est quelque chose qui, en quelque sorte, nous met tous, dans cette École, dans une position transférentielle, tout particulièrement par rapport à ce qu'il faut bien reconnaître, à savoir que Lacan, d'une certaine façon, a refondé, a remis en acte la psychanalyse après Freud.

Or je pense que dans ces conditions, il y a toute une incertitude qui se manifeste dans le fonctionnement même de l'École; il en a été parlé lors d'un congrès il y a maintenant deux ans. Je ne sais pas si les choses ont été tellement reprises, s'il a été tellement tenu compte des observations, des propositions qui avaient été faites. Toujours est-il que la Société de Psychanalyse, l'École Freudienne, en quoi est-ce qu'elles constituent un répondant de cet acte de reprise du freudisme ?

Je crois que c'est un peu le piège de la séance d'aujourd'hui de savoir comment est-il possible de parler après un acte ? Comment est-il possible de parler après cette responsabilité prise par Lacan d'une coupure et d'une refondation de la psychanalyse? Et, ma foi, je crois que le renvoi qui nous est fait ici, dans cette séance, devrait au moins nous porter à aller plus loin qu'à la seule question de l'acte et à tourner autour de cet acte qui ressemble plus à une inhibition, qui ressemble plus à une incapacité d'aller dans l'au-delà de l'élucidation.

- *Charles Melman* : Que voyez-vous d'affligeant dans votre propre interrogation ?

-*Félix Guattari* : C'est le fait que tout ce qui se développe dans L'École Freudienne depuis, je crois, des années, n'est qu'un strict démarquage des formulations de Lacan ou alors, dans certains cas, a un certain caractère d'originalité, mais dont l'affirmation est très incertaine.

-138-

Je considère que Lacan s'est engagé sur un terrain qu'il a longuement préparé à l'avance, qu'il a longuement construit, à travers toute l'histoire de la psychanalyse, et j'ai l'impression qu'il y a une sorte d'inhibition - d'ailleurs très classique dans les mécanismes de groupe - qui est celle que la plupart d'entre nous, je crois, à commencer par moi, avons une certaine difficulté à nous mettre en acte du point de vue analytique dans les champs spécifiques qui ne sont précisément pas spécialement celui de Lacan, et pas spécialement dans le sillage de Lacan. Il y a ainsi une sorte de difficulté à parler de ce qu'est notre engagement dans la psychanalyse, ou plutôt de ne vouloir en parler que là où Lacan nous laisse un tout petit joint, un tout petit jeu pour pouvoir je ne sais pas trop quoi dire... Et je m'interroge très sincèrement sur ce que nous sommes en train de dire depuis le début de cette séance.

-M. Y : je voudrais reprendre une question qui est peut-être la même que celle qui s'est exprimée : s'agit-il pour nous, depuis le début de cette discussion et de ce séminaire, d'interroger la psychanalyse à partir du champ général structural du langage ? C'est-à-dire de demander qu'est-ce qui, dans la psychanalyse, mérite d'être désigné par ce que le langage nomme acte, ou est-ce que c'est l'hypothèse inverse ? C'est-à-dire est-ce que nous allons demander à la psychanalyse de nous apprendre véritablement ce qu'est l'acte et, au besoin, de nous l'apprendre contre le langage, ce que pourraient justement indiquer les remarques que vous aviez faites, à savoir que c'est dans la psychanalyse que nous savons que l'acte apparaît comme manqué, comme ce qui doit être évité donc, de façon précise, comme la coupure à l'égard du langage et à l'égard de ce que le langage nous entraînerait à comprendre comme acte ?

Dans cette seconde hypothèse, comment saurons-nous, en fait ? Qu'est-ce qui va nous faire comprendre que le psychanalyste n'est pas en train de se servir du langage pour échapper à la fois à l'acte et à la vérité de l'acte ? Et ce que nous serions en train de faire maintenant, est-ce que ce ne serait pas à la fois l'épreuve et la jouissance de ce réduit, de cette protection que le langage donne contre l'acte et la vérité de l'acte ?

- *Charles Melman* : Il y a deux points sur lesquels je donnerai mon opinion, à moins qu'il y ait d'autres opinions qui souhaitent se formuler?... -*Mme X.* : J'ai eu l'impression, en écoutant Lacan que, dans les derniers séminaires, quand il a parlé de l'objet a, il s'agissait que le sujet supposé savoir devienne l'objet a en fin de psychanalyse; alors, cela n'aurait peut-139-

être pas l'importance et le sens dans lequel on l'a pris; mais c'est le but de la psychanalyse qu'à la fin il devienne l'objet a.

- *Charles Melman* : *Oui*. Je voudrais dire deux choses. L'une concernant la remarque de Guattari que, je dois dire, j'ai une grande peine à comprendre et à situer.

Le problème n'est pas justement là de savoir ce que Lacan attend d'une réunion de travail, ni de savoir s'il attend qu'on renvoie un ascenseur. Le problème est de savoir ce que nous avons envie de dire là-dessus. C'est déjà une première chose. Nous avons ou n'avons pas. Si nous avons, on peut envisager qu'on puisse en discuter et qu'on puisse en parler.

Je ne vois pas là ce qui fait le moindre problème, je veux dire la moindre ombre.

-*Félix Guattari* : Ça fait des années que ça dure.

- *Charles Melman* : D'autre part, pour être concernés par un certain champ, effectivement, avec ce que ce champ origine, il n'en reste pas moins que, justement, nous causons, nous parlons, et qu'à la limite, il s'agira même de favoriser les choses. Maintenant, pour ce qui concerne la question de l'originalité, c'est une question absolument passionnante, qui ne manque pas d'intéresser beaucoup de gens. Je dois dire qu'il faut certainement y réfléchir. Elle est très délicate. En particulier, on pose la question de l'originalité par rapport justement à ce qui se trouve effectué ici, c'est-à-dire la mise en place d'une structure. Qu'est-ce que c'est qu'être original dans un travail de recherche et qui concerne une organisation structurée, en mathématiques par exemple? Un mathématicien fait une découverte passionnante, vraiment tout à fait à la pointe; il la publie; et huit jours plus tard - il n'en faut pas davantage - un autre mathématicien qui en a pris connaissance en donne une formule plus générale. Qui a fait la découverte? Quelle est l'originalité de ces deux mathématiciens ?

Cette question, semble-t-il, mérite d'être posée autrement qu'au niveau de cette sorte de flou, de vague, de halo - et ça nous intéresse, le flou, le vague et le halo - qui concernent l'originalité. Il faudrait essayer d'élucider ce que c'est que l'originalité.

Il y a un texte déjà ancien où Lacan parle de la passion de l'unicité. C'est une interrogation qui a été ouverte par Mme Parisot aux Lectures de Lacan, concernant la passion de l'unicité.

-140-

On pourrait peut-être voir aussi quelque chose qui serait, après tout, à mettre entre guillemets, en tout cas à réfléchir, concernant ce qu'on pourrait appeler « passion de l'originalité ». Il n'est pas question de lui accorder des valeurs, de la juger avouable ou désavouable, mais d'essayer de savoir ce qu'il y a là, ce que ça veut dire, ce que ça signifie.

Moi, il ne me semble pas du tout qu'au niveau des questions en tout cas posées par exemple aujourd'hui, il y ait eu quoi que ce soit de l'ordre de l'inhibition. je dois dire qu'au point de vue clinique, je ne l'ai pas particulièrement rencontrée.

Il y a un second propos, concernant ce qui a été dit par M. Y... sur l'acte et le langage. C'est une très, très grosse question. De toute façon il n'est pas question de répondre mais, à la limite, je n'envisagerai même pas de la reprendre là maintenant; peut-être quelqu'un voudra-t-il la reprendre ici ensuite ?

Simplement cette remarque que Lacan souligne justement, la dimension qu'il appelle signifiante de l'acte. Pour le prendre au niveau de l'exemple entre le « Au début était le Verbe » johannique et le « Au début était l'acte » de Goethe, Lacan souligne justement sans cesse en quelque sorte la collusion de ces deux champs, autrement dit quelque chose qui ne permettrait nulle part quelque dérobement ou quelque évitement, mais qui se trouve justement lier l'acte, pour Lacan à un domaine qui échappe à la dialectique motricité stimulus-réponse, agir-faire etc. quelque chose qui serait susceptible de donner son statut à ce qui serait là effectivement l'acte. Il me paraît difficile en tout cas de voir un dérobement dans cette entreprise.

-Xavier Audouard :je voudrais faire saillir au passage le rapport qui apparaissait nettement dans plusieurs interventions entre l'acte et la scène primitive, tout ça pour dire à Guattari qu'après tout, je ne suis pas inhibé pour faire ce rapprochement que Lacan n'a pas fait; en effet c'est par expérience personnelle que je m'interroge depuis longtemps sur cette extraordinaire expérience que nous tous en tant qu'analystes, à savoir que le monsieur qui parle là, ou la dame, parlent de la scène primitive comme s'ils y avaient assisté. Le sujet n'était pas là, et pourtant il est pleinement fondé à en parler, c'est-à-dire qu'il essaie de reprendre, dans l'acte inaugural de sa parole, l'acte inaugural de sa vie. Il y a là dans ce modèle quelque chose qui me paraît définir, ou du moins nous éclairer sur l'essentiel de ce qu'est l'acte, à savoir que l'acte, s'il veut être

-141-

reconnu, n'en est pas moins quelque chose qui ne peut pas l'être et, ne pouvant pas l'être nous engage toujours, en poussant devant nous notre manque, à le restituer, à le répéter, je dirai même indépendamment des contenus que cet acte inaugure ou du champ que cet acte ouvre, mais comme pur acte, et ce pur acte veut se donner comme conscience.

C'est à ce moment là que la conscience qui se fait acte et qui se croit acte tombe, justement, dans l'égarement pour revenir à quoi? A quelque chose de l'acte qui ne peut pas être pur, c'est-à-dire qu'elle se laisse à ce moment là tomber, elle, comme conscience pour restituer un sujet qui n'est pas la conscience et qui devient quoi ? Qui devient l'acte. Je crois qu'il n'y a pas de raison que cette dialectique s'arrête ensuite, et qu'il n'y a pas de reconnaissance finale.

- *Charles Melman* : Ce que je vous propose, pour éventuellement le prochain séminaire fermé, c'est que, s'il y en a parmi vous qui désirent élaborer certains points, au niveau de ce qui est leur champ, leur travail, leurs réflexions, qu'ils se manifestent, ils seront tout à fait bien accueillis.

(*jean Oury - Irène Roublef*)

Nous sommes restés dans les thèmes du premier séminaire que j'ai essentiellement évoqués. Mais il y a un sujet qui me paraît tout à fait important, qui mérite d'être repris pour préciser les choses; c'est ce qui a été fait l'année dernière sur *la logique du fantasme* et qui se trouve repris cette année de façon tout à fait précise, mais à un autre niveau.

Est-ce que l'un de vous voudrait préparer quelque chose qui serait une reprise sur la logique du fantasme ?

- *Jacques Nassif* : Je veux bien essayer. Tout dépend du temps qu'on peut y mettre.

- *Charles Melman* : Un temps qui ne nous empêche pas de pouvoir en parler.

-142-

LEÇON IX 7 FÉVRIER 1968

Je reprends donc après quinze jours cette suite que j'avance devant vous cette année concernant l'acte psychanalytique et parallèle à un certain nombre de propositions, pour employer le terme propre, qui sont celles que j'ai proposées dans un cercle composé de psychanalystes.

Les réponses à ces propositions, qui d'ailleurs ne se limitent pas à celles qui se sont intitulées comme telles, sont suivies d'un certain nombre d'autres productions. Il va paraître à la fin de ce mois une revue qui sera la revue de l'école. Tout ceci a pour résultat un certain nombre de réponses ou de manifestations qui ne sont certes en aucun cas, pas sans intérêt pour ceux à qui, ici, je m'adresse. Il est clair que certaines de ces réponses, de ces réactions, sont, de se produire au point le plus vif où mes propositions sont assez conséquentes avec ce que je produis devant vous sur l'acte psychanalytique, sont assurément pleines de sens pour définir par une épreuve qu'on peut bien appeler cruciale, ce qu'il en est du statut du psychanalyste.

En effet la dernière fois, je vous ai laissé sur l'indication d'une référence logique. Il est bien sûr qu'au point où nous en sommes, qui est celui où l'acte définit par son tranchant ce qu'il en est du passage où s'instaure, où s'institue le psychanalyste, il est tout à fait clair que nous ne pouvons que repasser par le mode d'épreuve que constitue pour nous une interrogation logique.

Sera-t-elle, pour prendre la référence inaugurale d'Aristote, au moment où, comme je l'évoquais, il fait les pas décisifs d'où s'instaure, comme -143-

telle, la catégorie logique dans son espèce formelle? S'agit-il d'une démarche d'intention démonstrative ou dialectique ? La question vous allez le voir est seconde.

Elle est seconde pourquoi ? Parce que ce dont il s'agit s'instaure du discours lui-même, à savoir que tout ce que nous pouvons formuler concernant le psychanalysant et le psychanalyste, va tourner - je pense ne pas vous surprendre en vous l'énonçant comme je vais le faire - je l'ai assez préparé pour que la chose vous paraisse maintenant déjà dite - va tourner autour de ceci : le psychanalysant, en situation dans le discours, comment contester qu'il soit à la place du sujet? De quelque référence que nous nous armions pour mieux le situer, c'est naturellement au premier plan de la référence linguistique : il est, essentiellement, celui qui parle.

Il est celui qui parle et sur qui s'éprouvent les effets de la parole. Que veut dire ce « sur qui s'éprouvent » ? La formule est exprès ambiguë. je veux dire que son discours, tel qu'il est réglé, institué, par la règle analytique, est fait pour être l'épreuve de ce en quoi, comme sujet, il est d'ores et déjà constitué comme effet de la parole; et pourtant, il est vrai aussi de dire que ce discours lui-même, tel qu'il va se poursuivre, se soutenir comme tâche, trouve sa sanction, son bilan, son résultat en tant qu'effet de discours et avant tout de ce discours propre lui-même, quelle que doive être l'insertion qu'y prend l'analyste de par son interprétation.

Inversement, nous devons nous apercevoir que si la question toujours actuelle, voire quelquefois brûlante, si elle se porte sur le psychanalyste, disons, pour aller prudemment, pour aller au minimum, que c'est pour autant que le terme « psychanalyste » est mis en position de qualification qui, quoi, peut être dit (prédicat) « psychanalyste » ?

Assurément, si même cette entrée en matière pouvait paraître aller un peu vite, ce sera par un retour avec lequel il se justifiera si c'est ainsi que, à aller au vif, j'annonce sous quel panonceau, sous quelle rubrique j'entends mettre mon discours d'aujourd'hui; vous pouvez me faire confiance, ce n'est pas sans avoir, à ce propos, repris, si je puis dire terre, avec ce qu'il en est d'éclairant dans l'histoire même de la logique, dans la façon dont, en notre temps bascule d'une telle sorte le maniement de ce qui se désigne de ce terme comme logique, d'une façon qui vraiment nous rend, je ne dirai pas toujours plus difficile, mais nous rend nous-mêmes toujours plus déroutés devant le départ d'Aristote.

-144-

Il faut se reporter à son texte, et nommément dans *l'Organon*, au niveau de ces catégories par exemple, ou des premiers *Analytiques*, ou du premier livre des *Topiques*, pour nous apercevoir à quel point est proche de notre problématique la thématique du sujet, tel qu'il l'énonce. Car assurément, dès le premier énoncé, rien n'est déjà plus sensible à nous éclairer sur ce qui, au niveau de ce sujet, est de sa nature, ce qui se dérobe par excellence; rien qui au départ de la logique n'est plus fermement affirmé comme se distinguant de ce qu'on a traduit, assurément fort insuffisamment comme la « substance » : l'ousia. A le traduire par la « substance » on montre bien comme, au cours des temps, c'est d'un glissement abusif de la fonction du sujet dans ses premiers pas aristotéliens qu'il s'agit, pour que le terme de « substance », qui vient là faire équivoque avec ce que le sujet comporte de supposition, pour que le terme de « substance » ait été si aisément avancé.

Rien dans l'ousia, dans ce qui est - c'est-à-dire pour Aristote - l'individuel, n'est de nature à pouvoir être ni situé dans le sujet, ni affirmé, c'est-à-dire ni attribué au sujet. Mais quoi d'autre est plus de nature à tout de suite nous faire sauter à pieds joints dans ce qui est la formule où j'ai cru pouvoir en toute sa rigueur, témoigner de ce point vraiment clé, vraiment central de l'histoire de la logique, celui où, de s'être épaissi d'une ambiguïté croissante, le sujet en retrouve dans les pas, telle la logique moderne, cette autre face d'une sorte de tournant qui en fait basculer, si on peut dire, la perspective, celle qui, dans la logique mathématique, tend à le réduire à la variable d'une fonction. C'est-à-dire, quelque chose qui va entrer ensuite dans toute la dialectique du quantificateur, qui n'a pour autre effet que de le rendre désormais irrécupérable sous le mode où il se manifeste dans la proposition. Le terme « tournant » me semble assez bien être fixé dans la formule que j'ai cru devoir en donner en disant que le sujet, c'est très précisément ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant.

Cette formule a l'avantage de rouvrir ce qui est éludé dans la position de la logique mathématique, à savoir la question de ce qu'il y a d'initial, d'initiant à poser un signifiant quelconque, à l'introduire comme représentant le sujet, car c'est là, et c'est là dès Aristote, ce qu'il en est d'essentiel et ce qui seul permet de situer à sa juste place la différence de cette première bipartition, celle qui différencie l'universel du particulier, de cette -145-

seconde bipartition, celle qui affirme ou qui nie. L'une et l'autre, comme vous le savez, se recroisent pour donner la quadripartition de l'affirmative universelle, de l'universelle négative, de la particulière, négative et affirmative tour à tour.

Les deux bipartitions n'ont absolument pas d'équivalence. L'introduction du sujet, en tant que c'est à son niveau que se situe la bipartition de l'universel et du particulier, qu'est-ce qu'elle signifie ? Qu'est-ce que cela veut dire, pour prendre les choses comme quelqu'un qui s'est trouvé, comme fut Peirce Charles-Sanders, en ce point historique, à ce niveau du joint de la logique traditionnelle à la logique mathématique, qui fait qu'en quelque sorte, nous trouvons sous sa plume ce moment d'oscillation où se dessine le tournant qui ouvre un nouveau chemin? Nul plus que lui - et j'ai déjà produit son témoignage au moment où j'ai eu à parler en 1960 sur le thème de *l'identification* - n'a mieux souligné, ni avec plus d'élégance, quelle est l'essence de cette fondation d'où sort la distinction de l'universel et du particulier et le lien de l'universel au terme du sujet.

Il l'a fait au moyen d'un petit tracé exemplaire, que connaissent bien ceux qui déjà depuis quelque temps m'ont suivi, mais qu'aussi bien il n'est pas sans intérêt de répéter pour désigner ceci : c'est que bien sûr il se donne la facilité de donner comme support du sujet ce qu'il en est vraiment de lui, à savoir rien; en l'occasion : le trait.

Nul de ces traits, que nous allons prendre pour exemplifier ce qu'il en est de la fonction du sujet au prédicat, nul de ces traits tels que nous allons -146-

les inscrire qui ne soit déjà spécifié par le prédicat autour duquel nous allons faire tourner l'énoncé de notre proposition, à savoir : le prédicat « vertical ».

1 - Dans la première case, en haut et à gauche, les traits répondent au prédicat, ce sont les traits verticaux.

2 - Et puis il y en a d'autres dans cette case en bas et à gauche dont certains ne le sont pas.

3 - Ici en bas à droite aucun ne l'est.

4 - Ici, comme vous le voyez, il n'y a pas de traits : c'est là qu'est le sujet.

C'est là qu'est le sujet, parce qu'il n'y a pas de traits. Partout ailleurs, les traits sont masqués par la présence ou l'absence du prédicat. Mais pour faire bien saisir en quoi c'est le « pas de trait » qui est essentiel, il y a plusieurs méthodes, ne serait-ce que d'instaurer l'énoncé de l'affirmative universelle, par exemple comme ceci : pas de trait qui ne soit vertical.

Vous verrez que ce sera à faire fonctionner le « pas » sur le « vertical » ou à le retirer qui vous permettra de faire la bipartition affirmative ou négative, et que c'est à supprimer le « pas » devant le trait, et que c'est à laisser, le trait qui est ou non vertical, que vous rentrez dans le particulier. C'est-à-dire au moment où le sujet est entièrement soumis à la variation du vertical ou du pas vertical. Il y en a qui le sont, et d'autres qui ne le sont pas. Mais le statut de l'universalité ne s'instaure ici, par exemple que par la réunion des deux cases: à savoir celle qui n'a que des traits verticaux, mais celle aussi bien où il n'y a pas de traits; car l'énoncé de l'universel qui dit que tous les traits sont verticaux, ne se sustente, et légitimement, que de ces deux cases et de leur réunion.

Il est aussi vrai, il est plus essentiellement vrai au niveau de la case vide. Il n'y a de traits que verticaux veut dire : là où il n'y a pas de verticaux, il n'y a pas de trait.

Telle est la définition recevable du sujet en tant que sous toute l'énonciation prédicative, il est essentiellement ce quelque chose qui n'est que représenté par un signifiant pour un autre signifiant.

Je ne ferai que vite mentionner, car nous n'allons passer tout notre discours à nous appesantir sur ce que, du schéma de Peirce, nous pouvons tirer. Il est clair que c'est de même de la réunion de ces deux cases (acolade de droite) que l'énoncé: aucun trait n'est vertical, prend son support, -147-

en quoi? C'est bien pourquoi il est nécessaire que je l'accentue, en quoi se démontre - ce qu'on sait déjà si on lit le texte d'Aristote d'une façon convenable - que l'affirmative universelle et la négative universelle ne se contredisent nullement, qu'elles sont toutes deux recevables à la condition que nous soyons dans cette case en haut et à droite. Il est aussi vrai au niveau de cette case d'énoncer que tous les traits sont verticaux, ou que nul trait n'est vertical, les deux choses sont vraies ensemble, ce que curieusement Aristote, si mon savoir est bon, méconnaît.

Aux autres points de la division cruciale vous avez l'instauration des particulières, il y a dans ces deux cases, (celles de gauche) des traits verticaux, et, à la jonction des deux cases inférieures, il n'y a, et rien de plus, que des traits qui ne le sont pas.

Vous voyez donc qu'au niveau du fondement universel, les choses se situent d'une façon qui comporte une exclusion, celle de cette diversité, celle qui est dans la case en bas à gauche. De même au niveau de la différenciation particulière, il y a une exclusion : celle de la case qui est en haut à droite.

C'est ce qui donne l'illusion que la particulière est une affirmation d'existence, qu'il suffit de parler au niveau du « quelque », quelque homme, par exemple, a la couleur jaune, pour impliquer que de ce fait qui s'énonce sous la forme d'une particulière, qu'il y aurait de ce fait, si j'ose m'exprimer ainsi, du fait de cette énonciation, affirmation aussi de l'existence du particulier. C'est bien là autour de quoi ont tourné d'innombrables débats sur le sujet du statut logique de la proposition particulière, et c'est ce qui assurément en fait le dérisoire, car il ne suffit pas qu'une proposition s'énonce au niveau du particulier, pour impliquer d'aucune façon l'existence du sujet, sinon au nom d'une ordonnance signifiante, c'est-à-dire comme effet de discours.

L'intérêt de la psychanalyse est qu'elle noue, comme jamais jusqu'à présent n'a pu l'être fait, ces problèmes de logique, d'y apporter ce qui en somme était au principe de toutes les ambiguïtés qui se sont développées dans l'histoire de la logique, d'impliquer dans le sujet une ousia, un être. Que le sujet puisse fonctionner comme n'étant pas, est proprement - je l'ai articulé, j'y insiste depuis le début de cette année - ce qui nous apporte l'ouverture éclairante grâce à quoi pourrait se rouvrir un examen du développement de la logique; la tâche est encore ouverte - et qui sait, -148-

peut-être à l'énoncer ici, provoquerai-je une vocation - qui nous montrerait ce que signifie vraiment tellement de détours, tellement d'embarras, quelquefois si singuliers, si paradoxaux à se manifester au cours de l'histoire, qui sont ceux qui ont marqué les débats logiques à travers les âges et qui rendent si incompréhensibles, vu d'un certain temps, du moins du nôtre, le temps que parfois ils ont pris, et qui nous paraît pendant longtemps avoir constitué des stagnations, voire des passions autour de ces stagnations, dont nous sentons mal la portée tant que nous ne voyons pas ce qui était derrière vraiment en jeu. A savoir: rien de moins que le statut de désir dont le lien, pour être secret, avec la politique par exemple est tout à fait sensible dans le tournant qu'a constitué l'instauration dans une philosophie, la philosophie anglaise nommément, d'un certain nominalisme; il est impossible de comprendre la cohérence de cette logique avec une politique sans s'apercevoir que ce que la logique elle-même implique de statut du sujet et de référence à l'effectivité du désir dans le rapport politique.

Pour nous, pour lesquels ce statut du sujet est illustré de questions, dont j'ai marqué encore que tout ceci se passe dans un milieu très limité, voire très court, et marqué de discussions de la prénance, dont le caractère brûlant, participe je dirai de ses anciennes sous-jacentes, ce pour quoi, à cette occasion, nous prenons exemple, ce que nous pouvons articuler, c'est pour cela, que ça peut n'être pas sans incidence sur un domaine beaucoup plus vaste, pour autant que ça n'est assurément pas que dans la pratique, et qui tourne autour de la fonction du désir pour autant que l'analyse l'a découverte, ce n'est pas seulement là que la question s'en joue.

Voici donc le psychanalysant et le psychanalyste placés par nous dans ces positions distinctes que sont respectivement : quel va être le statut d'un sujet qui se définit par ce discours, par ce discours dont je vous ai dit la dernière fois qu'il est institué par la règle, spécialement en ceci que le sujet est prié d'y abdiquer, que c'est là la visée de la règle, et qu'à la limite se vouant à la dérive du langage, il irait à tenter par une sorte d'expérience immédiate de son pur effet, à en rejoindre les effets déjà établis.

Un tel sujet, un sujet défini comme effet de discours, à ce point qu'il se fasse une épreuve de s'y perdre pour s'y retrouver, un tel sujet dont l'exercice est en quelque sorte de se mettre à l'épreuve de sa propre démission, quand pouvons-nous dire à quoi s'applique un prédicat? -149-

Autrement dit, pourrions-nous énoncer quelque chose qui soit de la rubrique de l'universel si l'universel ne nous montrait déjà dans sa structure qu'il trouve son ressort, son fondement dans le sujet en tant qu'il peut n'être représenté que par son absence, c'est-à-dire en tant qu'il n'est jamais représenté ? Nous serions assurément en droit de poser la question, si quoi que ce soit a pu s'énoncer de l'ordre par exemple de : « tout psychanalysant résiste ».

Je ne vais pourtant pas trancher encore si quoi que ce soit d'universel puisse être posé du psychanalysant, nous ne l'écartons pas, malgré l'apparence, qu'à poser le psychanalysant comme ce sujet qui choisit de se faire, si on peut dire, plus aliéner qu'un autre, de se vouer à ceci que seuls les détours d'un discours non choisi, à savoir de ce quelque chose qui s'oppose le plus à ce qui est là - sur le schéma - au départ, à savoir que c'est bien sûr sur un choix, mais un choix masqué, éludé, parce qu'antérieur; on a choisi de représenter le sujet par le trait, par ce trait qui ne se voit plus de ce qu'il soit désormais qualifié. Rien de plus opposé en apparence à ce dans quoi se constitue le psychanalysant, qui est tout de même d'un certain choix, ce choix que j'ai appelé tout à l'heure abdication. Le choix de s'éprouver aux effets de langage, c'est bien là où nous allons nous retrouver.

En effet, si nous suivons le fil, la trame que nous suggère l'usage du syllogisme, ce à quoi, bien sûr, nous devons arriver, c'est quelque chose qui, ce sujet, va le conjoindre à ce qui s'est ici avancé comme prédicat, le psychanalyste, - s'il existe un psychanalyste - et hélas, c'est ce qui nous manque pour supporter cette articulation logique. S'il existe un psychanalyste, tout est assuré : il peut y avoir des tas d'autres.

Mais pour l'instant, la question pour nous est de savoir comment le psychanalysant peut passer au psychanalyste. Comment il se fait que, de la façon la plus fondée, cette qualification ne se supporte que de la tâche achevée du psychanalysant. Nous voyons bien ici s'ouvrir cette autre dimension qui est celle que j'ai déjà essayé de profiler devant vous de la conjonction de l'acte et de la tâche. Comment les deux se conjoignent-elles ? Nous nous trouvons ici devant une autre forme de ce qui a fait problème et qui a fini par s'articuler au Moyen-Age. Ce n'est pas là pour rien *inventio medi*, ce dont part de ce pas admirablement allègre qui est celui des premiers *Analytiques* d'Aristote, à savoir de la première figure du -150-

moyen terme, de ce moyen terme dont il nous explique qu'à être situé comme prédicat, il nous permettra de conjoindre d'une façon rationnelle ce sujet évanouissant à quelque chose qui soit un prédicat, par le moyen terme, cette conjonction est possible. Où est le mystère? Comment se fait-il qu'il paraisse que quelque chose existe qui est un moyen terme et dans la première figure qui apparaisse comme prédicat de la majeure où nous attend le sujet, comme sujet de la mineure qui va nous permettre de raccrocher le prédicat qui est en question. Est-il oui ou non, attribuable au sujet ?

Cette chose qui, avec le recul des temps, a passé par des couleurs diverses, qui a paru, au détour du XVI^e siècle, un exercice, en fin de compte - il n'est pas douteux qu'on le voit sous la plume des auteurs - purement futile, nous lui redonnons corps de nous apercevoir de ce dont il s'agit.

Il s'agit de ce que j'ai appelé l'objet a qui lui est ici pour nous le véritable moyen terme qui se propose, assurément comme d'un plus un, comme d'un plus incomparable sérieux d'être l'effet du discours du psychanalysant et d'être d'autre part, comme je l'ai énoncé, dans le nouveau graphe qui est celui dont vous me voyez ici depuis deux ans faire devant vous usage comme non pas ce que devient le psychanalyste, comme ce qu'il est au départ, impliqué par toute l'opération, comme ce qui doit être le solde de l'opération psychanalytique, comme ce qui libère ce qu'il en est d'une vérité fondamentale; la fin de la psychanalyse, c'est à savoir : l'inégalité du sujet à toute subjectivation possible de sa réalité sexuelle et l'exigence que, pour que cette vérité apparaisse, le psychanalyste soit déjà la représentation de ce qui masque, obture, bouche cette vérité et qui s'appelle l'objet a.

Observez bien en effet que l'essentiel de ce qu'ici j'articule, j'y reviendrai abondamment, l'essentiel n'est pas qu'au terme de la psychanalyse comme certains - je l'ai vu à des questions posées - se l'imaginent, le psychanalyste devienne pour l'autre, l'objet a - Ce «pour l'autre» ici prend singulièrement la valeur d'un «pour soi» - pour autant que, comme sujet il n'y a pas d'autre que cet Autre à qui est laissé tout le discours; ça n'est ni pour l'Autre, ni dans un pour soi qui n'existe pas au niveau du psychanalyste, que réside ce a, c'est bien d'un en-soi, d'un ensoi du psychanalyste; c'est en tant que, comme les psychanalystes le cla-

ment eux-mêmes d'ailleurs - il suffit d'en ouvrir la littérature pour en voir à tout instant le témoignage - ils sont réellement ce sein de l'« ô ma mère Intelligence », de notre Mallarmé; qu'ils sont eux-mêmes ce déchet, présidant à l'opération de la tâche, qu'ils sont le regard, qu'ils sont la voix, c'est en tant qu'ils sont le regard, qu'ils sont la voix; c'est en tant qu'ils sont en soi le support de cet objet a que toute l'opération est possible. Il ne leur échappe qu'une chose, c'est à quel point ce n'est pas métaphorique. Maintenant, tâchons de reprendre ce qu'il en est du psychanalysant. Ce psychanalysant, qui s'engage dans cette tâche singulière, que j'ai qualifiée d'être supportée de son abdication, est-ce que nous n'allons pas sentir ici qu'en tout cas, il y a quelque chose d'éclairant, s'il ne peut être pris, ou s'il le peut, nous ne le savons pas, sous la fonction de l'universel ? Il y a peut-être une autre chose qui va nous frapper, c'est que nous l'avons posé comme sujet non sans intention; ça veut dire que le sens de ce que veut dire ce mot, le psychanalysant, quand nous l'articulons au niveau du sujet, en tant que c'est celui qui se joue de toutes ces couleurs prises, telles celles de la murène sur le plat du riche Romain, celui-là ne peut être mis en usage qu'à changer de sens comme attribut. La preuve, c'est que quand on s'en sert comme attribut, on se sert aussi sottement qu'il est possible du terme psychanalysé, mais on ne dit pas ceux-là ou ceux-ci ou tous ceux-ci ou tous ceux-là sont psychanalysant. Je n'ai pas employé, vous le remarquerez, le terme singulier. Ce serait encore plus révoltant. Mais laissons le singulier de côté, en éprouvant à ce tournant la même répugnance que celle qui fait qu'Aristote ne les emploie pas les termes de singuliers, dans sa syllogistique.

Si vous ne sentez pas tout de suite ce que je vise à propos de cette mise à l'épreuve sensible de l'usage du terme psychanalysant, comme sujet ou comme attribut, je vais vous le faire sentir.

Employez le terme travailleur, tel qu'il se situe dans la perspective de « Travailleurs de tous les pays unissez-vous », à savoir au niveau de l'idéologie qui relève et met l'accent sur leur aliénation essentielle, sur l'exploitation constituante qui les pose comme travailleurs; faites l'opposition avec l'usage du même terme dans la bouche paternaliste, celle qui qualifiera une population de « travailleuse ». Ils sont travailleurs de nature dans ce coin là ce sont des (attribut) « bons travailleurs ». Cet exemple, cette distinction est celle qui peut-être va vous introduire à quelque chose qui vous fera peut-être poser la question de savoir qu'après tout, pourquoi -152-

dans cette opération si singulière qui est celle où, comme je vous l'ai dit, se supporte le sujet de l'acte psychanalytique ? En quoi, sur le principe de ceci que l'acte d'où s'instaure la psychanalyse part d'ailleurs ? Est-ce que ceci n'est peut-être pas fait pour nous faire nous apercevoir qu'il y a là aussi, une espèce d'aliénation ? Et après tout, vous n'en êtes pas surpris puisqu'elle était déjà présente dans mon premier schéma, que c'est de l'aliénation nécessaire, celle où il est impossible de choisir entre le *ou je ne pense pas* et le *ou je ne suis pas*, que j'ai fait dériver toute la première formulation de ce qu'il en est de l'acte psychanalytique.

Mais alors, peut-être comme ça, latéralement, c'est une façon que j'ai comme ça heuristique, de vous introduire, pourriez-vous vous demander - je pose la question parce que la réponse est déjà là, bien sûr - qu'est-ce qu'elle produit, cette tâche psychanalytique ?

Nous avons déjà pour nous guider, l'objet *a*. Car si au terme de la psychanalyse terminée, cet objet *a*, qui est là sans doute de toujours, au niveau de ce qui est notre question, à savoir l'acte psychanalytique, ce n'est quand même qu'au terme de l'opération qu'il va réapparaître dans le réel, d'une autre source, à savoir comme de, par le psychanalysant, rejeté.

Mais c'est là que fonctionne notre moyen terme; que nous le trouvons obéré d'un tout autre accent. Ce *a* dont il s'agit, nous l'avons dit, c'est le psychanalyste, ce n'est pas parce qu'il est là depuis le début, qu'à la fin, du point de vue de la tâche, cette fois, psychanalytique, ce n'est pas lui qui est produit. Je veux dire qu'on peut se poser la question de savoir quelle est la qualification du psychanalyste. Une chose en tout cas est certaine, c'est qu'il n'y a pas de psychanalyste sans psychanalysant, et je dirai plus, que ce quelque chose qui est si singulier à être entré dans le champ de notre monde, à savoir qu'il y ait un certain nombre de gens dont nous ne sommes pas si sûrs que ça de pouvoir instaurer leur statut comme sujet, ce sont quand même des gens qui travaillent à cette psychanalyse. Le terme de travail n'en a jamais été un seul instant exclu, dès l'origine de la psychanalyse, la *Durcharbeitung*, le *working through*, c'est bien là la caractéristique à laquelle il faut bien nous référer pour en admettre l'aridité, la sécheresse, le détour, voire parfois l'incertitude de ces bords.

Mais si nous nous plaçons à ce niveau d'une omnitude où tous les sujets alors franchement s'affirment dans leur universalité de ne plus être, et d'être (la case de droite) le fondement de l'universel. Ce que nous voyons, -153-

c'est qu'assurément il y a quelque chose qui en dépend, qui en est le produit et même proprement la production.

Déjà ici, je peux épingler ce qu'il en est de cette *gens*, de cette espèce le psychanalyste, à le définir comme production. S'il n'y avait pas de psychanalysant, dirai-je, à la façon de je ne sais quel classique humour que je renverse : s'il n'y avait pas de Polonais il n'y aurait pas de Pologne. On peut le dire aussi : s'il n'y avait pas de psychanalysant, il n'y aurait pas de psychanalyste. Le psychanalyste se définit à ce niveau de la production. Il se définit d'être cette sorte de sujet qui peut aborder les conséquences du discours, d'une façon si pure qu'il puisse en isoler le plan dans ces rapports avec celui dont par son acte, il instaure la tâche et le programme de cette tâche, et pendant tout le soutien de cette tâche, n'y voit que ces rapports qui sont proprement ceux que je désigne quand je manie cette algèbre: le \$, le a, voire le A et l'i (a). Celui qui est capable de se tenir à ce niveau, c'est-à-dire de ne voir que le point où en est le sujet dans cette tâche dont la fin est quand tombe, quand choit au dernier terme ce qui est l'objet a, celui qui est de cette espèce, ceci veut dire : celui qui est capable dans la relation avec quelqu'un qui est là en position de cure, de ne point se laisser affecter par tout ce qu'il en est de ce par quoi communique tout être humain dans toute fonction avec son semblable.

Et ceci a un nom, qui n'est pas simplement comme depuis toujours, je le dénonce, à savoir : le narcissisme jusqu'à son terme extrême qui s'appelle l'amour. Il n'y a pas que narcissisme, ni heureusement qu'amour entre les êtres humains, pour appeler ça comme on l'appelle. Il y a ce quelque chose que quelqu'un qui savait parler de l'amour a heureusement distingué: il y a le goût, il y a l'estime; le goût c'est d'un versant, l'estime ce n'est peut-être pas du même, mais ça se conjoint admirablement. Il y a fondamentalement ce quelque chose qui s'appelle le tu *me* plais et qui est fait essentiellement de ce dosage, de ce qui fait que, dans une proportion exacte et irremplaçable, de celle que vous pouvez mettre dans la case de gauche en bas : la relation, le support que prend le sujet du a et de cet i (a) qui fonde la relation narcissique, résonne, est pour vous exactement ce qu'il faut pour que ça vous plaise. C'est ce qui fait que dans les rapports entre êtres humains, il y a rencontre. C'est très précisément de ceci, qui est l'os et la chair de tout ce qui s'est jamais articulé de l'ordre de ce que de nos jours on essaie de mathématiser de façon bouffonne sous le nom de relations humaines, c'est de cela, -154-

dont se distingue précisément l'analyste en ne recourant jamais dans la relation à l'intérieur de l'analyse à cet inexprimable, à ce terme qui donne seul support à la réalité de l'autre qui est le *tu me plais* ou *tu me déplaïs*.

L'extraction, l'absence de cette dimension est qu'il y ait un être, être de psychanalyste qui puisse faire tourner, d'être lui-même en position de a tout ce dont il s'agit dans le sort du sujet psychanalysant à savoir son rapport à lui, à la vérité, de le faire tourner purement et simplement autour de ces termes d'une algèbre qui ne concerne en rien une foule de dimensions existantes et plus que recevables, une foule de données, d'éléments substantiels dans ce qui est là en jeu, en place et respirant sur le divan. Voilà ce qui est la production tout à fait comparable à celle de telle ou telle machine qui circule dans notre monde scientifique et qui est à proprement parler, la production du psychanalysant.

Voilà quelque chose d'original. Voilà tout de même quelque chose qui est assez sensible, qui n'est pas tellement nouveau, encore que ce soit articulé d'une façon qui peut vous paraître frappante. Car qu'est-ce que ça veut dire si l'on demande au psychanalyste de ne pas faire jouer dans l'analyse ce qu'on appelle le contre-transfert? Je défie qu'on lui donne un autre sens que ceci : que n'y a place ni le *tu me plais*, ni le *tu me déplaïs*, après les avoir définis comme je viens de le faire.

Mais alors nous voici au pied de la question : qu'est-ce qu'il en est, après vous avoir à ce point transformé l'objet a en une production à la chaîne, si le psychanalyste produit le a comme une Austin? Que peut vouloir dire l'acte psychanalytique, si en effet l'acte psychanalytique c'est tout de même le psychanalyste qui le commet?

Ceci bien sûr veut dire que le psychanalyste n'est pas tout objet a. Il opère en tant qu'objet a. Mais l'acte dont il s'agit, je pense que je l'ai déjà assez fortement articulé jusqu'à présent pour pouvoir, sans commentaire le reprendre, l'acte qui consiste à autoriser la tâche psychanalytique, avec ce que ceci comporte de foi faite au *sujet* supposé savoir.

La chose était bien simple, tant que je n'avais pas dénoncé que cette foi est insoutenable et que le psychanalyste est le premier, et jusqu'ici le seul, à pouvoir la mesurer - Ce n'est pas encore fait - Grâce à ce que j'enseigne, il faut bien qu'il sache que

1 - Le *sujet* supposé savoir, c'est justement ce sur quoi il se reposait, à savoir, le transfert, considéré comme un don du ciel...

-155-

2 - Mais qu'aussi à partir du moment où il s'avère que le transfert c'est le *sujet* supposé savoir, lui, le psychanalyste, est le seul à pouvoir mettre en question ceci : c'est que si cette supposition est en effet bien utile pour s'engager dans la tâche psychanalytique, à savoir qu'il y en a un - appelez le comme vous voudrez l'omniscient, l'Autre - il y en a un qui sait déjà tout ça, tout ce qui va se passer, bien sûr pas l'analyste. Mais il y en a un. L'analyste, lui, ne sait pas qu'il y a un *sujet* supposé savoir et sait même que tout ce dont il s'agit dans la psychanalyse de par l'existence de l'inconscient, consiste justement à rayer de la carte cette fonction du *sujet* supposé savoir.

C'est donc un acte de foi singulier que ceci qui s'affirme de faire foi à ce qui est mis en question, puisque à simplement engager le psychanalysant dans sa tâche on préfère cet acte de foi, c'est-à-dire qu'on le sauve.

Est-ce que vous ne voyez pas là quelque chose qui vient recouvrir singulièrement une certaine querelle ? De ces choses qui ont un peu perdu de leur relief, au point que maintenant tout le monde s'en fout - au dernier centenaire de Luther, paraît-il qu'il y a eu une carte postale du Pape: « bon souvenir de Rome » - Est-ce que c'est la foi ou les oeuvres qui sauvent? Vous voyez peut-être là un schéma où les deux choses se conjoignent, de l'œuvre psychanalytique à la foi psychanalytique, quelque chose se noue qui peut permettre peut-être d'éclairer rétrospectivement la valabilité et l'ordre dissymétrique où se posaient ces deux formules du salut par l'une ou par l'autre.

Mais il nous paraîtra sans doute plus intéressant - du moins je l'espère - de voir à la fin de ce discours pointer quelque chose dont je dois dire que pour moi-même c'est une surprise de la trouver.

S'il est vrai que dans le champ de l'acte psychanalytique ce que produit le psychanalysant, c'est le psychanalyste, et si vous réfléchissez à cette petite référence que j'ai prise en passant autour de l'essence de la conscience universelle du travailleur, à proprement parler, en tant que sujet de l'exploitation de l'homme par l'homme, est-ce qu'à focaliser toute l'attention concernant l'exploitation économique sur l'aliénation du produit du travail, ce n'est pas là masquer quelque chose dans l'aliénation constituante de l'exploitation économique de l'homme, ce n'est pas là masquer une face, et peut-être pas sans motivation, la face qui en serait la plus cruelle, et à laquelle peut-être un certain nombre de faits de la politique donnent -156-

vraisemblance? Pourquoi nous ne nous poserions pas la question si à un certain degré de l'organisation de la production, précisément, il n'apparaîtra pas que le produit du travailleur, sous une certaine face, n'est pas justement la forme singulière, la figure que prend de nos jours le capitalisme? Je veux dire qu'à suivre ce fil, et à voir dès lors la fonction de la foi capitaliste, prenez quelques petites références dans ce que j'indique sur le sujet de l'acte psychanalytique et conservez ça en marge dans votre tête, pour les propos par où je vais poursuivre mon discours.

Je vais poursuivre dans 15 jours... au même nombre de jours de vacances qu'on donne aux marmots dans les lycées, je me les donne à moi-même et je vous donne rendez-vous dans 15 jours.

-157-

LEÇON X 21 FÉVRIER 1968

Il va paraître ces jours-ci une petite revue que je n'ai pas charge de vous présenter, vous la trouverez dans la nature, à St Germain des Prés, dans quelques jours. Vous y verrez certain nombre de traits qui lui seront particuliers au premier rang desquels le fait qu'à part les miens, pour des raisons que j'explique, les articles n'y sont pas signés. Le fait a étonné et fait quelque bruit, naturellement principalement là où il aurait dû être saisi presque immédiatement, je veux dire auprès de ceux qui, jusqu'ici ont été seuls à avoir l'information que c'est ainsi que les articles paraîtraient, je veux dire, non seulement des psychanalystes, mais mieux encore des personnes qui sont membres de mon École, qui, à ce titre devraient avoir peut-être l'oreille un peu dressée à ce qui se dit ici. Enfin, j'espère qu'après ce qui vient dans l'ordre de ce que je vous enseigne, à savoir ce que je vais dire aujourd'hui, l'explication, le ressort de ce principe admis que les articles n'y seront pas signés vous paraîtra peut-être mieux puisqu'il semble qu'il se rencontre peu de gens capables de faire le petit pas d'avance, encore qu'il soit déjà indiqué par la marche qui précède.

La chose piquante est encore que, dans ce bulletin d'information, il était précisé que ces articles non signés ça ne voulait pas dire qu'on n'en connaîtrait pas les auteurs, puisqu'il était dit que lesdits auteurs apparaîtraient sous forme d'une liste en fin de chaque année. Le terme d'article non signé a été aussitôt capté, amplifié par des oreilles enfin... oreilles dans le genre conque marine, d'où il sort des choses singulièrement saugrenues sur ce qu'était la fonction de l'anonymat. Je vous passe tout ce qui a pu sortir à ce propos, -159-

car si j'ai fait communication à certains de la chose, uniquement à titre instructif, à savoir comment une chose peut être transformée en une autre; il n'y a de pire surdité que quand on ne veut pas entendre la première fois. Il en est d'autres qui ont été plus loin et qui, dans des correspondances abondantes personnelles, m'ont fait entendre à quel point le visage de l'anonymat représentait une façon d'utiliser ses collaborateurs comme des employés : ça se fait, paraît-il, dans certaines revues qui ne sont peut-être pas plus mal placées pour ça, enfin, du dehors. C'est comme ça qu'on se permet de qualifier le fait que dans des revues de critiques où il n'est pas d'usage que le critique mette son nom, ils ne sont paraît-il, que des employés de la Direction. A ce titre, qui sait jusqu'où va la notion d'employé! Enfin, j'ai entendu de tout ce qu'on peut entendre, comme chaque fois que j'ai à obtenir une réponse au niveau d'une innovation.

Innovation de quelque chose d'important et qui est ce qui commence à venir en avant aujourd'hui à la suite de l'acte psychanalytique, à savoir ce qui de cet acte résulte comme position du sujet dit psychanalyste, précisément en tant que doit lui être affecté ce prédicat, à savoir : la consécration de psychanalyste. Ceci, si les conséquences que nous en voyons, comme dans le cas que je viens de vous citer, prendrait forme d'une sorte de rabougrissement très évident des facultés de compréhension, si ceci devait être démontré comme en quelque sorte inclus dans les prémices comme la conséquence de ce qui résulte de l'inscription de l'acte, dans ce que j'ai appelé la consécration sous une forme prédicative, ceci nous soulagerait beaucoup quant à la compréhension de ce singulier effet que j'ai appelé rabougrissement, sans vouloir pousser plus loin ce qu'on peut en dire au niveau des intéressés eux-mêmes. A l'occasion, on emploie le terme de puéril, comme si vraiment, à la vérité, ce fût à l'enfant qu'on dût se référer quant à ce qu'il s'agit de ses effets.

Bien sûr, il arrive, comme on l'a démontré dans de très bons endroits, que les enfants choient à la débilité mentale du fait de l'action des adultes, ce n'est pas tout de même à cette explication qu'on peut se référer, dans le cas en cause, à savoir, celui des psychanalystes. Reprenons ce qu'il en est de l'acte psychanalytique, et posons bien qu'aujourd'hui nous allons essayer d'avancer dans ce sens, qui est celui de l'acte psychanalytique. N'oublions pas les premiers pas que nous avons fait autour de son explication, à savoir qu'il est essentiellement comme s'inscrivant dans un -160-

effet de langage. Assurément à cette occasion nous avons pu nous apercevoir, ou tout au moins simplement rappeler qu'il en est ainsi pour tout acte, mais bien sûr ce n'est pas là ce qui le spécifie. Nous avons à développer ce qu'il en est, comment s'ordonne l'effet de langage en question

il est à deux étages. Il suppose la psychanalyse précisément elle-même comme effet de langage. Il n'est, en d'autres termes, définissable au minimum qu'à inclure l'acte psychanalytique comme étant défini par l'accomplissement de la psychanalyse elle-même. Nous avons montré qu'il nous faut ici redoubler la division, c'est à savoir que la psychanalyse ne saurait s'instaurer sans un acte, sans l'acte de celui qui en autorise la possibilité, sans l'acte du psychanalyste, et qu'à l'intérieur de cet acte de la psychanalyse, la tâche psychanalytique s'inscrit à l'intérieur de cet acte. Déjà j'ai fait apparaître en quelque sorte cette première structure d'enveloppement.

Mais ce dont il s'agit, et ce sur quoi, d'ailleurs, ce n'est pas la première fois que j'insiste sur cette distinction au sein même de l'acte, c'est de l'acte par quoi un sujet donne à cet acte singulier, sa conséquence la plus étrange à savoir qu'il soit lui-même celui qui l'institue, autrement dit qu'il se pose comme psychanalyste. Or ceci ne se passe pas sans devoir retenir notre attention puisque ce dont il s'agit, c'est que cette position il la prenne, que cet acte en somme, il le répète, sachant fort bien ce qu'il en est de la suite de cet acte, qu'il se fasse le tenant de ce dont il connaît l'aboutissant, à savoir qu'à se mettre à la place qui est celle de l'analyste, il en viendra enfin à être sous la forme du a, cet objet rejeté, cet objet où se spécifie tout le mouvement de la psychanalyse, à savoir celui qui vient à la fin, à venir à la place du psychanalyste, pour autant qu'ici le sujet décidément se sépare, se reconnaît pour être causé par l'objet en question. Causé en quoi? Causé dans sa division de sujet, à savoir pour autant qu'à la fin de la psychanalyse, il reste marqué de cette béance qui est la sienne et qui se définit dans la psychanalyse par la forme de castration.

Voilà tout au moins le schéma commenté, résumé comme je le fais pour l'instant, que j'ai donné de ce qu'il en est du résultat, de l'effet de la psychanalyse, et je vous l'ai marqué au tableau comme représenté dans ce qui se passe au terme du double mouvement de la psychanalyse, marqué dans cette ligne par le transfert, et par ce qui s'appelle la castration, et qui arrive à la fin dans cette disjonction du $-\phi$ d'une part et du a qui vient à la place au terme de la psychanalyse.

-161-

Il y a le psychanalyste, par l'opération du psychanalysant, opération qu'il a autorisée en quelque sorte sachant quel est son terme, et opération dont il s'institue lui-même, vous ai-je dit, être l'aboutissant, malgré, si l'on peut dire, le savoir qu'il a de ce qu'il en est de ce terme.

Ici l'ouverture reste si l'on peut dire béante, de comment peut s'opérer ce saut, ou encore comme je l'ai fait dans un texte qui était un texte de proposition, d'explorer ce qu'il en est de ce saut que j'ai appelé la passe. Jusqu'à ce que nous y ayons vu de plus près, il n'y a rien de plus à en dire, sinon qu'il est, très précisément, ce saut. Bien sûr, ce saut, beaucoup de choses sont faites, on peut dire que tout est fait dans l'ordination de la psychanalyse pour dissimuler que c'est un saut. Ce n'est pas tout : à l'occasion on en fera même un saut, à condition que, sur ce qu'il y a à franchir, il y ait une espèce de couverture tendue qui ne fasse pas voir que c'est un saut. C'est encore le meilleur cas, c'est tout de même mieux que de mettre une petite passerelle bien sûre, bien commode, qui alors n'en fait plus un saut du tout.

Mais tant que la chose n'aura pas été effectivement interrogée, mise en question dans l'analyse, - et pourquoi aller plus longtemps pour dire que ma thèse est que toute l'ordination de ce qui se fait et existe dans la psychanalyse est fait pour que cette exploration, cette interrogation n'ait pas lieu - tant qu'effectivement elle n'aura pas lieu, nous ne pourrons pas en dire quoi que ce soit de plus que ce qu'il se dit nulle part, parce qu'à la vérité il est impossible d'en parler tout seul.

Par contre, il est aisé de désigner un certain nombre de points, de choses, comme étant, selon toute apparence, les conséquences du fait que ce saut est mis entre parenthèses. Interrogez par exemple ce qu'il en est des effets, si l'on peut dire, de la consécration, je ne dirai pas officielle, mais officiale, de la consécration, comme office, de ce qu'est un sujet avant et après ce saut présumé accompli. Voilà bien quelque chose qui après tout -162-

vaut question et qui vaut de rendre la question plus pressante. Je veux dire qui ne vaut pas simplement question mais est prélude à réponse, insistance, si l'on peut dire, de la question s'il s'avère qu'à mesure même de la durée de ce que j'ai appelé la consécration dans l'office, quelque chose vient à s'opacifier de fondamental, concernant ce qu'il en est effectivement des présupposés nécessaires de l'acte psychanalytique, à savoir ce sur quoi j'ai terminé la dernière fois en le désignant d'être à sa façon ce que nous appelons un acte de foi.

Acte de foi ai-je dit dans le *sujet* supposé savoir et précisément d'un sujet qui vient d'apprendre ce qu'il en est du *sujet* supposé savoir, au moins dans une opération exemplaire qui est celle de la psychanalyse, à savoir que, loin que d'aucune façon puisse s'asseoir la psychanalyse comme il s'en est fait jusqu'ici des énoncés d'une science, je veux dire ce moment où d'une science l'acquis passe au stade enseignable, autrement dit professoral, de ce qui d'une science est énoncé ne met jamais en question ce qu'il en était avant que le savoir surgisse : qui le savait ? La chose, je dois dire, n'est venue à l'idée de personne, parce que ça va tellement de soi qu'il y avait, avant, ce *sujet* supposé savoir. L'énoncé de la science en principe la plus athéiste est tellement sur ce point fermement théiste. Car qu'est-ce qu'autre chose que ce *sujet* supposé savoir - qu'à la vérité je ne connais rien de sérieux qui ait été avancé dans ce registre, avant que la psychanalyse elle-même nous pose la question - à savoir ceci qui est proprement intenable : que le *sujet* supposé savoir pré-existe à son opération, quand cette opération consiste précisément en la répartition entre ses deux partenaires des deux termes de ce dont il s'agit quant à ce qui s'opère, à savoir ce que j'ai appris à articuler dans la logique du fantasme, ces deux termes qui sont le \$ et le a, pour autant qu'au terme idéal de la psychanalyse, psychanalyse que j'appellerai finie, et sachez bien qu'ici je laisse entre parenthèses l'accent que ce terme peut recevoir dans son usage en mathématiques, à savoir au niveau de la théorie des ensembles, à savoir de ce pas qui se fait au niveau où il s'agit d'un ensemble fini, à celui où l'on peut traiter par des moyens éprouvés, inaugurés au niveau des ensembles finis, un ensemble qui ne l'est pas.

Tenons-nous pour l'instant au niveau de la psychanalyse finie et disons qu'à la fin le psychanalysant, nous n'allons pas dire qu'il est tout sujet puisque précisément il n'est pas tout, d'être divisé; nous ne pourrions pas -163-

dire pour autant qu'il est deux, mais qu'il est seulement sujet et qu'il n'est pas ce sujet divisé, qu'il n'est pas sans, selon la formule à l'usage de laquelle j'ai rompu ces quelques uns qui m'entendaient au moment où je faisais mon séminaire sur *l'Angoisse*. *Qu'il* n'est pas sans cet objet enfin rejeté à la place préparée par la présence du psychanalyste pour qu'il se situe dans cette relation de cause de sa division de sujet, et que, d'autre part l'analyste, lui, nous ne dirons pas plus qu'il est tout objet qu'il n'est pourtant au terme seulement que cet objet rejeté, que c'est bien là que gît je ne sais quel mystère que recèle en somme ce que connaissent bien tous les praticiens, à savoir ce qui s'établit au niveau de la relation humaine, comme on s'exprime, au terme après le terme, entre celui qui a suivi le chemin de la psychanalyse et celui qui s'y est fait « son guide ».

La question de savoir comment quelqu'un peut être reconnu autrement que dans les propres chemins dont il est assuré, c'est-à-dire reconnu autrement que par lui-même, à être qualifié pour cette opération, est une question, après tout, qui n'est pas spéciale à la psychanalyse.

Elle se résout habituellement comme dans la psychanalyse par l'élection ou par une certaine forme de choix. Vu du point de perspective tel que nous essayons de l'établir, élection ou choix, tout cela se résume à être à peu près du même ordre, du moment que ça suppose toujours intact, non mis en question, le *sujet supposé savoir*. Dans les formes d'élections que les aristocrates déclarent être les plus stupides, à savoir les élections démocratiques, je ne vois pas pourquoi elles seraient plus stupides que les autres, simplement ça suppose que la base, l'élément, le votant, en sait un bout, ça ne peut pas reposer sur autre chose. C'est à son niveau qu'on met le *sujet supposé savoir*. Tant qu'il est là, les choses sont toujours très simples, surtout à partir du moment où on le met en question, car si on le met en question, celui qu'on maintient pourtant dans un certain nombre d'opérations, ça devient beaucoup moins important de savoir où on le met. Et on ne voit pas en effet pourquoi on ne le mettrait pas au niveau de tout le monde.

C'est pour ça que l'Église est depuis longtemps l'institution la plus démocratique, à savoir où tout se passe par élections. C'est qu'elle, elle a le Saint Esprit. Le Saint Esprit est une notion infiniment moins bête que celle du *sujet supposé savoir*. Il n'y a qu'une différence, à ce niveau, à faire valoir, en faveur du *sujet supposé savoir*, c'est que le *sujet supposé savoir*, -164-

dans l'ensemble, on ne s'aperçoit pas qu'il est toujours là, de sorte qu'on n'est pas fautif à le maintenir.

C'est à partir du moment où il peut être mis en question qu'on peut soulever des catégories comme celles que je viens, histoire comme ça de vous chatouiller l'oreille, de sortir sous le terme qui ne peut bien sûr être aucunement suffisant, de la bêtise. Ce n'est pas parce qu'on s'obstine qu'on est bête. C'est quelquefois parce qu'on ne sait pas quoi faire. Pour ce qu'il en est du Saint Esprit, je vous ferai remarquer que c'est une fonction beaucoup plus élaborée, dont je ne ferai pas la théorie, mais dont il est tout de même facile, pour quiconque a un peu réfléchi sur ce qu'il en est de la fonction de la Trinité chrétienne, de trouver des équivalents tout à fait précis quant aux fonctions que la psychanalyse permet d'élaborer, et spécialement celles que j'ai mises en valeur dans l'un de mes articles, celui sur les *questions préalables à tout traitement possible des psychoses*, sous le terme du ϕ dont précisément il n'est pas dans une position très tenable, sinon dans les catégories de la psychose.

Laissons pointer, en quelque sorte, ce détour qui a son intérêt et revenons-en au transfert pour une fois de plus. Mais c'est aujourd'hui très nécessaire pour articuler combien, puisque je l'ai introduit comme constituant l'acte psychanalytique, combien il est essentiel à la configuration comme telle du transfert. Bien sûr si on n'y introduit pas le *sujet supposé savoir*, le transfert se maintient dans toute son opacité. Mais à partir du moment où la notion du *sujet supposé savoir* est fondamentale et la fracture qu'il subit dans la psychanalyse sont mises à jour, le transfert s'éclaire singulièrement, et ici bien sûr prend toute sa valeur de faire un regard en arrière et de nous apercevoir, par exemple, comment chaque fois qu'il s'agit du transfert, les auteurs, les bons, les honnêtes, évoqueront que la notion, la distance prise qui a permis l'instauration, dans notre théorie, du transfert, ne remonte à rien de moins qu'à ce moment précis où, comme vous le savez, où au sortir d'une séance triomphante d'hypnose, une patiente, nous dit Freud, lui jette ses bras autour de son cou. Voilà.

Eh bien, qu'est-ce que c'est que ça? Bien sûr, on s'arrête, on s'émerveille. C'est à savoir que Freud ne s'est pas ému pour autant. « Elle me prend pour un autre » traduit-on la façon dont d'ailleurs Freud s'exprime, « je ne suis pas un *unwiderlich*, irrésistible à ce point », il y a quelque chose d'autre. On s'émerveille comme s'il y avait là, je veux dire à ce niveau là, -165-

à s'émerveiller. Ce n'est peut-être pas tellement que Freud, comme il s'exprime, dans son humour, ne se soit pas cru l'objet en question. Ce n'est pas qu'on se croit ou qu'on ne se croit pas l'objet. C'est que quand il s'agit de ça, à savoir de l'amour, on se croit dans le coup. En d'autres termes, on a cette sorte de complaisance qui, si peu que ce soit, vous englué dans cette mélasse qu'on appelle l'amour.

Car enfin, pour l'instant, on fait comme ça toute espèce d'opérations, d'arabesques autour de ce qu'il faut penser du transfert. Nous en voyons faire preuve de courage, et dire: mais comment donc! le transfert, ne rejetons pas tout du côté de l'analysé comme on s'exprime « nous y sommes aussi pour quelque chose », et comment! Et comment que nous y sommes pour quelque chose et que la situation analytique y est pour un bout. A partir de là, autre excès : c'est la situation analytique qui détermine tout. Hors la situation analytique, il n'y a pas de transfert. Enfin vous connaissez toute la variété, la gamme, la ronde qui se fait où chacun rivalise de montrer un peu plus de liberté d'esprit que les autres. Il y a des choses très étranges aussi. Il y a une personne qui, comme ça lors d'un dernier congrès où il s'agissait de choses remises en question lors de la réunion d'un séminaire fermé ici, demandait à quel moment de l'acte psychanalytique j'allais raccorder tout ça au passage à l'acte, à *l'acting-out*.

Bien sûr que je vais le faire. En vérité la personne qui a articulé le mieux cette question est quelqu'un qui, par exception, se souvient de ce que j'ai pu déjà articuler là-dessus un certain 23 janvier 1963. L'auteur, dont je commençais d'introduire tout à l'heure la personnalité est un auteur qui, à propos de *l'acting-out*, - personne ne lui demandait à proprement parler de le faire-fait sur ce sujet une petite leçon sur le transfert, il fait cette leçon sur le transfert, qui est faite selon ce petit article qui, maintenant, se répand de plus en plus. On articule des choses sur le transfert qui ne se concevraient même pas si le discours de Lacan n'existait pas. D'ailleurs on le consacre à démontrer par exemple que telle formulation que Lacan dans son rapport : *Fonction et champ de la parole et du langage* a avancée, à savoir par exemple que l'inconscient c'est ce quelque chose qui manque au discours, qu'il faut en quelque sorte suppléer, compléter dans l'histoire, pour que l'histoire se rétablisse dans sa complétude, pour que, etc. se lève le symptôme, et naturellement l'autre ricane « ça serait beau si c'était comme ça ».

-166-

Chacun le sait, ce n'est pas parce que l'hystérique se souvient que tout s'arrange. Ça dépend des cas d'ailleurs, mais qu'importe. On poursuit pour montrer à quel point est plus complexe ce dont il s'agit dans le discours analytique et qu'il faut distinguer ceci qui n'est pas seulement, diton, croit-on s'armer contre moi, structure de l'énoncé, mais qu'il y a aussi à savoir : à quoi ça sert de savoir si on dit ou non la vérité, et que quelquefois mentir, c'est à proprement parler la façon dont le sujet annonce la vérité de son désir. Parce que, justement, il n'y a pas d'autre biais pour l'annoncer que le mensonge.

C'est une chose, qui, vous le voyez, consiste précisément à ne dire que des choses que j'ai articulées de la façon la plus expresse. Si j'ai annoncé tout à l'heure ce séminaire du 23 janvier 1963, c'est que c'est exactement ce que j'ai dit de la fonction d'un certain type de l'énoncé de l'inconscient, pour autant que l'énonciation du désir qui s'implique est très proprement celle du mensonge, à savoir le point que Freud lui-même a pointé du doigt dans le cas de l'homosexualité féminine, et que c'est ainsi précisément que le désir s'exprime et se situe, et que ce qui est avancé à ce propos comme étant le registre où joue dans son originalité l'interprétation analytique, à savoir justement ce qui fait que d'aucune façon n'est possible dans une espèce d'antériorité qui aurait pu être sue, ce qui est révélé par l'intervention interprétative, c'est à savoir ce qui fait du transfert, bien autre chose que l'objet déjà là, en quelque sorte inscrit dans tout ce qu'il va produire, pure et simple répétition de quelque chose qui déjà, de l'antérieur, ne ferait qu'attendre de s'y exprimer au lieu d'être produit de son effet rétroactif.

Bref, tout ce que j'ai dit depuis trois ans dont il ne faut pas croire, bien entendu, que ça ne fait pas quand même son petit chemin, comme ça par imbibition, et dans un deuxième temps se souvenant de ce que j'ai dit 10 ans avant et en faisant de la deuxième partie une objection à la première, bref, on s'arme à l'occasion aisément, contre ce que j'énonce, de ce que j'ai pu énoncer après un certain étagement, édifié et parcouru de ce que je construis pour vous permettre de vous repérer dans l'expérience analytique, et on fait objection de ce que j'ai dit, à telle date ultérieure, comme si on l'inventait soi-même, à ce que j'ai dit d'abord et qui, bien sûr, peut être entendu comme partiel, surtout si on l'isole de son contexte, bref, pour ce qu'il en est de l'effet de certaines interprétations purement complémentaires de tel morceau d'histoire au niveau de l'hystérique, a été -167-

effectivement précisé par moi comme fort limité et ne correspondant absolument pas, dès cette époque même où j'ai articulé cette notion trop objectivante de l'histoire qui consisterait à prendre la fonction de l'histoire autrement que comme l'histoire constituée à partir des préoccupations présentes, c'est-à-dire comme toute espèce d'histoire existante, et très précisément j'ai mis, dans mon discours qualifié de *Discours de Rome*, là-dessus avec assez d'insistance, les pieds dans le plat, à savoir qu'aucune espèce de fonction de l'histoire ne s'articule, ne se comprend, sans l'histoire de l'histoire, à savoir à partir de quoi l'historien construit.

Je ne fais cette remarque à propos d'un énoncé qui présente comme une pauvreté que pour désigner ce quelque chose qui n'est après tout pas sans un certain rapport avec ce que j'appelais tout à l'heure la structure de ce qui se passe à propos du pas qui est à faire, de celui que j'essaie de faire franchir aux psychanalystes, à savoir ce qui résulte de la mise en question du *sujet supposé savoir*. Ce qui en résulte, c'est-à-dire le mode d'exercice de la question, la formulation d'une logique qui rende maniable quelque chose à partir de la révision nécessaire au niveau de ce préalable, de ce pré-supposé, de ce pré-établi d'un *sujet supposé savoir*, qui ne peut plus être le même au moins dans un certain champ, celui où ce dont il s'agit, c'est de savoir comment nous pouvons manier le savoir, là, dans un point précis du champ où il s'agit non du savoir mais de quelque chose qui, pour nous, s'appelle la vérité.

Obtenir cette sorte de réponse là où, précisément, ma question ne peut être ressentie que pour être la plus gênante, parce que toute l'ordination analytique est construite pour masquer cette question sur la fonction à réviser du *sujet supposé savoir*, ce mode très précis de réponse qui consiste, de façon, pour n'importe qui qui sait lire, purement fictive, à décomposer deux temps de mon discours pour en faire une opposition de l'un à l'autre qui est d'ailleurs tout à fait impossible à trouver dans la plupart des cas et qui ne résulte que de la fiction qui ferait que l'auteur qui s'exprime aurait découvert lui-même la seconde partie tandis que je me serais limité à la première, à ce quelque chose d'assez dérisoire qui n'est pas sans tenir à, si l'on peut dire là aussi, il faut reconnaître là où les choses s'insèrent dans leur réalité, à ce qu'il en est du fond même de la question.

Quand j'ai parlé du transfert pour le ramener à sa simple et très misérable origine, et si j'ai pu parler à ce propos, si mal, des termes de l'amour, -168-

n'est-ce pas parce que ce qui est l'os de la mise en question que constitue en soi le transfert, ça n'est ni qu'il est amour, comme certains le disent, ni qu'il ne l'est pas comme d'autres l'avanceront volontiers, c'est qu'il met l'amour, si je puis dire, l'amour sur la sellette et précisément de cette façon dérisoire, celle qui nous permet de voir là, dans ce geste de l'hystérique à la sortie de la capture hypnotique, de voir ce dont il s'agit dans ce qui est bien là, au fond, dans ce qui est atteint. Ce qui est atteint, d'emblée c'est ce par quoi je définis ce qu'il en est de cette chose, combien plus riche et instructive et à la vérité nouvelle au monde qui s'appelle la psychanalyse.

Elle atteint le but tout de suite l'hystérique. Freud dont elle suce la pomme, c'est l'objet a. Chacun sait que c'est là ce qu'il faut à une hystérique surtout au sortir de l'hypnose. Les choses sont en quelque sorte, si l'on peut dire, déblayées. Bien sûr Freud, c'est bien là le problème qui se pose à son propos, d'où a-t-il pu mettre en suspens de cette façon radicale ce qu'il en est de l'amour? Nous pouvons peut-être nous en douter à repérer ce qu'il en est strictement de l'opération analytique.

La question n'est pas là. De le mettre en suspens lui a permis d'instaurer, de ce court-circuit originel qu'il a su étendre, jusqu'à lui donner cette place démesurée de l'opération analytique dans laquelle on découvre tout le drame humain du désir. Et à la fin quoi ? Ce n'est pas rien tout cet immense acquis. Le champ nouveau ouvert sur ce qu'il en est de la subjectivation. A la fin quoi? Mais le même résultat qui était atteint dans ce court instant, à savoir d'un côté le \$ symbolisé par ce moment de l'émergence, ce moment foudroyant de l'entre-deux mondes d'un réveil du sommeil hypnotique, et le a soudain serré dans les bras de l'hystérique. Si le a lui convient tellement bien, c'est parce qu'il est ce dont il s'agit au cœur des habilllements de l'amour. Ce qui s'y prend - je l'ai articulé et illustré suffisamment - c'est autour de cet objet a que s'installent, que s'instaurent tous les revêtements narcissiques dont se supporte l'amour.

Mais l'hystérique elle, sait bien là ce qu'il lui faut, je veux dire ce qui nécessite, ce « je veux et je ne veux pas » à la fois, qui provient à la fois de la spécificité de cet objet et de son insoutenable crudité.

De sorte qu'il est amusant incidemment de penser qu'en faisant toute la construction de la psychanalyse, ce Freud, jusqu'à la fin de sa vie, s'est demandé : que veut une femme ? sans trouver la réponse. Justement ça, ce qu'il a fait: un psychanalyste. Au niveau de l'hystérique, en tout cas, c'est -169-

parfaitement vrai. Ce que devient le psychanalyste au terme de la psychanalyse, s'il est vrai qu'il se réduit à cet objet a c'est ce que veut l'hystérique. On comprend pourquoi, dans la psychanalyse, l'hystérique guérit de tout sauf de son hystérie. Ceci n'est bien sûr qu'une remarque latérale, dans laquelle vous auriez tort de voir plus de portée que ce sur quoi elle s'inscrit tout simplement.

Mais ce qu'il faut savoir, c'est ce que, pour rendre sensibles un certain nombre de ceux qui écoutent ces choses, ici, de façon récente, j'arriverai bien à dire : n'y a-t-il pas là quelque chose dans cette expulsion de l'objet a qui nous évoque, puisque la télé nous le montre, un petit penchant qu'on prendrait assez volontiers, de trouver des analogies entre ce sur quoi nous opérons et je ne sais quoi qu'on trouverait à des niveaux plus abyssaux dans la biologie.

Il plaît aux biologistes d'exprimer en termes de messages les termes chromosomiques. Quelqu'un peut en venir, comme je l'ai entendu récemment - car quand il y a des conneries à dire on peut dire qu'on ne le manque jamais - quelqu'un a fait cette découverte qu'on pourrait dire que le langage est structuré comme l'inconscient. Ça ferait plaisir ça, il y a des gens qui croyaient qu'il fallait aller du connu à l'inconnu, mais là allons-y hein? Allons de l'inconnu au connu, ça se fait beaucoup, ça s'appelle l'occultisme. C'est ce que Freud appelle le goût pour le *mystisch Element*. C'est très précisément la réflexion qu'il s'est faite quand l'hystérique a foutu ses bras autour du cou, il parle très précisément à ce moment du *mystisch Element*.

Tout le sens de ce qu'a fait Freud, consiste précisément à s'avancer d'une façon telle qu'on procède contre le *mystisch Element*, et non pas en en partant. N'oublions pas qu'on en parle. Et si Freud proteste contre la protestation, car c'est exactement cela qu'il fait, qui s'élève autour de lui le jour où il dit qu'un rêve est menteur, il répète à ce moment là, que si les gens sont révoltés à la pensée que l'inconscient peut être menteur c'est parce qu'il n'y a rien à faire, quoi que j'aie dit sur le rêve, ils continueront de vouloir y maintenir le *mystisch Element*, à savoir que l'inconscient ne peut pas mentir.

Que cela ne nous empêche pas de prendre une petite métaphore: si cet objet a qu'à la fin de l'analyse il convient d'expulser, qui vient pour prendre la place de l'analyste, ça ne ressemble pas à quelque chose. Vous -170-

n'avez pas entendu parler de ça ? Expulsion des globules polaires dans la méiose; autrement dit dans ce dont se débarrassent les cellules sexuelles dans leur maturation. Ce serait élégant en somme, ce serait de cela qu'il s'agirait. Grâce à quoi la comparaison se poursuit. Qu'est-ce que devient là la castration ? La castration c'est justement ça; c'est le résultat, la cellule réduite en quelque sorte. A partir de là la subjectivation est faite, qui va leur permettre d'être, comme on dit Dieu les a faits mâle ou femelle. La castration, ce serait vraiment la préparation de la conjonction de leurs jouissances.

De temps en temps, en marge de la psychanalyse, ça ne comporte naturellement aucun sérieux, mais enfin, il y en a qui rêvent, ça a compté. Je dis ça; il n'y a qu'un petit malheur, c'est que nous sommes au niveau de la subjectivation de cette fonction de l'homme et de la femme. Et au niveau de la subjectivation, c'est en tant qu'objet a, cet objet à expulser, que va se présenter dans le réel celui qui est appelé à être le partenaire sexuel. C'est là que gît la différence entre l'union des gamètes et ce qu'il en est de la réalisation subjective de l'homme et de la femme. Naturellement on peut voir à ce niveau se précipiter toutes les folles du monde. Enfin, Dieu merci, dans notre champ il n'y en a pas trop, celles qui vont chercher leurs références concernant quelques prétendus obstacles de la sexualité féminine dans la crainte de la pénétration qui serait cernée au niveau de l'effraction que le spermatozoïde fait dans la capsule, dans l'enveloppe de l'ovule. Vous voyez que ce n'est pas moi qui, pour la première fois, agite devant vous, mais pour qu'on s'en distingue, pour qu'on marque bien à ce propos les différences, des fantasmes prétendument biologiques.

Quand je dis que c'est dans l'objet a que sera ensuite retrouvé toujours nécessairement le partenaire sexuel, là nous voyons surgir une vérité inscrite au coin de la Genèse, le fait que le partenaire, Dieu sait que ça ne l'engage en rien, figurait dans le mythe, comme étant la côte d'Adam, donc le a.

C'est pour ça que ça va si mal depuis ce temps là, concernant ce qu'il en est de cette perfection qui s'imaginerait comme étant la conjonction de deux jouissances. A la vérité, j'en suis sûr, c'est de cette première simple reconnaissance que ressort la nécessité du médium, de l'intermédiaire des défilés constitués par le fantasme, à savoir : cette infinie complexité, cette richesse du désir, avec tous ces penchants, toutes ces régions, toute cette -171-

carte qui peut se dessiner, tous ces effets au niveau de ces pentes que nous appelons névrotiques, psychotiques ou perverses et qui s'insèrent précisément dans cette distance à jamais établie entre les deux jouissances.

C'est ainsi qu'il est étrange qu'au niveau de l'Église, où ils ne sont pas tellement cons quand même, ils doivent s'apercevoir que là Freud dit la même chose que ce qu'ils sont présumés savoir être la vérité, ce qui force, justement qu'ils l'enseignent. Il y a quelque chose qui cloche du côté sexe; sans ça à quoi bon ce réseau technique abrutissant? Eh bien, pas du tout. Leur préférence dans ce coin là va bien plutôt à Jung, dont il est clair que sa position est exactement opposée, à savoir que nous entrons dans la sphère de la *Gnose*, à savoir de l'obligatoire complémentaire du *Yin* et du *Yang*, et de tous les signes que vous voyez tourner l'un autour de l'autre, comme si, depuis toujours, ils étaient là pour se rejoindre, *animus* et *anima*, l'essence complète du mâle et de la femelle.

Vous pouvez m'en croire les ecclésiastiques préfèrent ça.

J'ouvre la question de savoir si ce n'est pas justement pour ça. Si on était dans le vrai comme eux, où irait leur magistère? Je ne me livre pas à des excès vains de langage simplement pour le plaisir de me promener d'une façon inconfortable dans le champ de ce qu'on appelle *l'aggiornamento*, parce que, bien sûr, ce sont des remarques qu'au point où nous en sommes, je peux aller faire jusqu'au Saint Office. J'y suis allé il n'y a pas longtemps, ça les a beaucoup intéressés ce que je leur ai dit. Je n'ai pas poussé la question jusqu'à leur dire, est-ce que c'est parce que c'est la vérité que ça ne vous plaît pas ? La vérité que vous savez être la vérité ? Je leur ai laissé le temps de s'y faire.

Si je vous en parle seulement ici, c'est pour quoi ? C'est pour vous dire que ce qui est si gênant peut-être, au niveau du pouvoir dans certains côtés, où on y a un peu plus de bouteille que chez nous, ça peut être quelque chose du même ordre, ce qui peut se passer au niveau de ce quelque chose de cette espèce de principauté bizarre de Monaco de la Vérité qu'on appelle *Association psychanalytique internationale*. Il peut y avoir des effets du même ordre, de savoir exactement ce qu'on fait ce n'est pas toujours commode. D'autant plus qu'en fin de compte, nous, on peut mettre les points sur les i pour un certain nombre de choses, à savoir que l'aventure analytique si loin qu'elle ait permis d'articuler des choses, très précisément dans tout le champ de l'inconscient du désir humain, -172-

c'est peut-être apporter quelque chose qui donne son regain à ce qui commençait à s'avancer sur une certaine pente de crétinisation telle que celle qui s'est accompagnée de l'idée de progrès obligatoire, la graine de la science. Ce regain de vérité, faudrait voir où il se situe. Si c'est ainsi que se définit l'expérience analytique, d'instaurer ses défilés, cette formidable production qui s'installe où ? dans une béance qui n'est pas du tout constituée par la castration elle-même, dont la castration est le signe, le tempérament le plus juste, la solution la plus élégante. Mais il n'en reste pas moins que nous savons très bien que la jouissance, elle, reste en dehors. Nous ne savons pas un mot de plus concernant ce qu'il en est de la jouissance féminine. Ce n'est plus une question qui date d'hier, pourtant. Il y avait déjà un certain Jupiter par exemple, ce *sujet supposé savoir*, eh bien, il ne savait pas ça, il a demandé à Tirésias. Chose formidable, Tirésias il en savait un bout de plus, il n'a eu qu'un tort, c'est de le dire. Il y a, comme vous le savez, perdu la vue.

Vous voyez que ces choses sont inscrites depuis longtemps, en vérité, dans les marges d'une certaine tradition humaine. Enfin il conviendrait peut-être de nous en apercevoir pour bien comprendre, c'est d'ailleurs ce qui rend légitime notre intrusion de la logique dans ce dont il s'agit, dans l'acte psychanalytique. C'est aussi bien qu'est-ce qu'il y a à englober notre bulle. Ce n'est certes pas la réduire à rien que de la qualifier de bulle, si c'est là où se situe tout ce qui se passe de sensé, d'intelligible et aussi d'insensé même. Mais enfin il conviendrait de savoir où se situent les choses, par exemple, pour ce qu'il en est de la jouissance féminine. Là il est bien clair que c'est laissé complètement hors du champ.

Pourquoi est-ce que je vous parle d'abord de la jouissance féminine ? Mais c'est peut-être pour déjà préciser quelque chose que le *sujet supposé savoir* dont il s'agit - certains, il ne faudrait pas s'y tromper, pourraient croire par tout ce qui se produit comme confusion, que nous serions quelque part du côté du *sujet supposé savoir* - comment on va à la jouissance ! J'en appelle à tous les psychanalystes, ceux qui tout de même savent de quoi on parle et ce qu'on peut viser, atteindre. On déblaie le terrain devant la porte, mais pour la porte, je crois que nous sommes très peu compétents.

Après une très bonne analyse, disons qu'une femme peut prendre son pied. Tout de même, s'il y a un petit avantage de gagné, c'est très précisément -173-

dans la mesure et pour le cas où, juste avant, elle se serait prise pour le ϕ de tout à l'heure. Car, pour le cas, bien sûr, elle est frigide.

Il n'y a pas que cela, Freud a remarqué que quand il s'agit de la libido telle qu'il l'a définie c'est-à-dire du champ dont il s'agit dans la psychanalyse, la libido désir, il n'y en aurait que de masculine dit-il. Ça devrait nous mettre la puce à l'oreille et nous montrer précisément, bien que je l'ai déjà accentué, que le jeu et ce dont il s'agit c'est le rapport de subjectivation concernant la chose du sexe, mais pour autant que cette subjectivation aboutit au rapport logiquement défini par: \$0a auquel cas tout le monde est égal.

Quant à la libido, on peut la qualifier comme on veut, de masculine ou de féminine. Il est bien clair que ce qui laisse à penser qu'elle est plutôt masculine, c'est que, du côté de la jouissance, pour ce qui est de l'homme, c'est encore reculer beaucoup plus loin, parce que la jouissance féminine, nous l'avons encore là de temps en temps à la portée de ce que vous savez. Mais pour la jouissance masculine, pour ce qu'il en est tout au moins de l'expérience analytique, chose étrange, jamais personne ne semble s'être aperçu qu'elle est réduite très précisément au mythe d'Œdipe.

Seulement voilà, depuis le temps que je me tue à dire que l'inconscient est structuré comme un langage, personne ne s'est encore aperçu que le mythe originel celui de *Totem et Tabou*, l'Œdipe pour tout dire, c'est peut-être un drame originel, seulement c'est un drame aphasique. Le Père jouit de toutes les femmes, telle est l'essence du mythe d'Œdipe, je veux dire sous la plume de Freud. Il y en a à qui ça ne va pas, on le bousille ou on le mange. Ça n'a rien à faire avec aucun drame. Si les psychanalystes étaient plus sérieux, au lieu de passer leur temps à trifouiller dans Agamemnon et dans Œdipe pour en tirer je ne sais quoi, toujours la même chose, ils pourraient commencer par faire cette remarque, que ce qu'il y a à expliquer, c'est que justement ça soit passé dans une tragédie. Mais il y a une chose beaucoup plus importante à expliquer encore. Pourquoi les psychanalystes n'ont jamais formulé expressément que l'Œdipe n'est qu'un mythe grâce à quoi ils mettent en place les limites de leur opération? Il est tellement important de le dire. C'est cela qui permet de mettre à sa place ce qu'il en est dans le traitement psychanalytique, à l'intérieur de ce cadre mythique destiné à contenir dans un dehors déjà à l'intérieur de quoi va pouvoir se mettre la division réalisée dont je suis parti, à savoir: qu'au terme de l'acte analytique, il y a sur la scène, cette scène qui est structurante, mais seule-174-

ment à ce niveau, le a à ce point extrême où nous savons qu'il est au terme de la destinée du héros de la tragédie, il n'est plus que ça, et que tout ce qui est de l'ordre du sujet est au niveau de ce quelque chose qui a ce caractère divisé qu'il y a entre le spectateur et le chœur.

Ce n'est pas une raison, mais c'est là ce qui est à regarder de près, parce que cet Œdipe est venu un jour sur la scène pour qu'on ne voit pas que son rôle économique dans la psychanalyse est ailleurs, à savoir cette mise en suspens des pôles ennemis de la jouissance, de la jouissance mâle et de la jouissance de la femme.

Assurément, dans cette étrange division qui échappe déjà, nous constatons ce qui, à mon sens, met déjà vraiment en relief la différence de la fonction du mythe d'Œdipe : c'est-à-dire que le père de la horde primordiale qui n'a aucun droit à être appelé Œdipe comme vous le voyez, et de l'usage figuré au niveau de la scène dont il s'agit quand Freud le reconnaît, le transpose, et le fait jouer sur la scène, qu'il s'agisse de la scène sophocléenne ou de celle de Shakespeare, là est ce qui nous permet de faire la distance de ce qui s'opère réellement dans la psychanalyse avec ce qui ne s'y opère pas.

Pour être complet, et avant de continuer, j'ajouterai que vous remarquerez qu'il y a dans le texte de Freud un troisième terme: celui de Moïse et le monothéisme, que Freud n'hésite pas, pas plus dans ce troisième cas, que dans les deux premiers qui ne se ressemblent en rien, à prétendre y faire fonctionner toujours de la même façon le Père et son meurtre. Est-ce que ça ne devrait pas commencer à éveiller chez vous de petites suggestions ? Rien déjà que d'amener une pareille question et spécialement sur cette tellement évidente tripartition de la fonction résumée comme oedipienne dans la théorie freudienne, et que pas le plus petit commencement d'élaboration au niveau véritable de ce dont il s'agit, rien n'est encore fait et nommé pas par moi. Vous savez pourquoi.

Je l'avais préparé par l'analyse dans mon séminaire sur *Le nom du père*, tout ayant démontré à ce moment là que ce n'est pas par hasard si c'est arrivé comme ça. Si je commençais à rentrer dans ce champ disons qu'ils m'ont paru un peu fragiles, je parle de ceux que ça intéresse et qui ont bien assez de leur champ psychanalytique que voici, défini comme n'étant nullement quelque chose qui, d'aucune façon, peut prétendre à reprendre la scène, ni la tragédie ni le circuit oedipien.

-175-

Qu'est-ce que nous faisons dans l'analyse? Nous nous apercevons des ratés, des différences, par rapport à quelque chose que nous ne connaissons en rien, à un mythe, à quelque chose qui nous permet de mettre en ordre nos observations. Nous n'allons pas dire que nous sommes en train, dans la psychanalyse, de faire quoi que ce soit de mûré, de prétendu pré-génital. Bien au contraire, puisque c'est par la régression que nous nous avançons dans ces champs de la prématurité. C'est comme il saute aux yeux, comme n'importe qui, qui n'est pas absolument englué par les choses auxquelles il faut bien que nous en venions, par des femmes qui sont assurément dans la psychanalyse ce qu'il y a de plus efficace, en certain cas de moins bête, par des femmes, par Mélanie Klein. Qu'est-ce que nous faisons ? Nous nous apercevons que ce sont précisément aux niveaux pré-génitaux que nous avons à reconnaître la fonction de l'Œdipe. C'est en cela que consiste essentiellement la psychanalyse.

Par conséquent, il n'y a aucune expérience oedipienne dans la psychanalyse. L'Œdipe est le cadre dans lequel nous pouvons régler le jeu. Je dis le jeu intentionnellement. Il s'agit de savoir, à quel jeu on joue c'est pour ça qu'ici j'essaie d'introduire un peu de logique. Il n'est pas d'usage de commencer à jouer au poker, et de dire tout d'un coup : oh! pardon, je jouais à la manille depuis cinq minutes. Ça ne se fait pas, en mathématiques surtout. C'est pour ça que j'essaie d'y prendre quelques références.

Je ne vais pas vous tenir plus longtemps aujourd'hui, d'autant qu'à cet endroit, rien ne nous presse. Je ne vois pas pourquoi je ferais la coupure ici ou là, je la ferai selon le temps. Je vais poser les éléments importants en terme de logique, pourquoi? Parce que dans toute la science - je vous en donne cette nouvelle définition - la logique s'est définie comme ce quelque chose qui proprement a pour fin de résorber le problème du *sujet* supposé savoir.

En elle seulement, au moins dans la logique moderne de laquelle nous allons partir la prochaine fois quand il s'agira précisément de poser la question logique, à savoir de ces figures littérales grâce auxquelles nous pouvons progresser dans ces problèmes, d'y figurer en termes littéraux, en termes d'algèbre logique, comment se pose la question de savoir en termes de quantification ce que veut dire, « il existe un psychanalyste ».

Nous pourrions faire un progrès, là où jusqu'à présent on n'a jamais su que faire de quelque chose d'aussi obscur, d'aussi absurde comme entéri- 176 -

nement d'une qualification de tout ce qui s'est jamais fait ailleurs et que j'évoquais tout à l'heure, et qui, ici justement, de suivre une expérience si particulièrement grave concernant le sujet supposé savoir, prend un aspect, un accent, une forme, une valeur de rechute qui en précipite si dangereusement les conséquences, conséquences qui pourront figurer d'une façon implacable et en quelque sorte tangible, à seulement les faire supporter par ces traits, ces unités, ces figures, ces propositions de la logique moderne, je parle de celle qui a introduit ce à quoi j'ai fait déjà un mot d'annonce, j'en ai sorti le mot : les quantificateurs.

Eh bien, si cela nous rend service, sachez que c'est précisément en fonction de ce que j'ai avancé tout à l'heure une définition qui, certes, n'a jamais été donnée par aucun logicien, parce qu'il est logicien, puisque cette dimension a été à jamais pour eux résorbée, escamotée. Ils ne s'aperçoivent pas - chacun son point noir - que la fonction de la logique c'est ceci : que soit dûment résorbée, escamotée la question du sujet supposé savoir. En logique, ça ne se pose pas. Ça ne fait aucune espèce de doute qu'avant la naissance de la logique moderne, il n'y avait très certainement personne qui en avait la moindre idée. A l'intérieur de la logique, ce n'est pas aujourd'hui que je vais vous le démontrer, mais ce serait aisé de le faire, et en tout cas j'en propose la trace et l'indication, ça pourrait être l'objet d'un travail élégant, plus élégant que je ne saurais le faire moi-même, de la part d'un logicien, ce qui fonde et légitime l'existence de la logique, c'est ce point infime, très précisément, quand se définit le champ où n'est rien le sujet supposé savoir.

C'est précisément parce qu'il n'est rien là, et qu'ailleurs il est fallace, que nous sommes entre les deux, à prendre appui sur la logique d'une part, sur notre expérience de l'autre : nous pourrions au moins introduire une question dont il n'est pas sûr, - le pire, comme dit Claudel, n'est pas toujours sûr, - qu'elle soit à jamais sans effet sur les psychanalystes.

-177-

LEÇON XI 28 FÉVRIER 1968

(séminaire fermé)

Quelqu'un qui, déjà alerté la dernière fois par les soins de M. Charles Melman qui avait bien voulu la dernière fois tenir la place ici pour le séminaire fermé de la fin janvier, s'est trouvé par lui sollicité, et de façon d'autant plus légitime que Jacques Nassif, dont il s'agit, a bien voulu faire pour le *Bulletin de l'École freudienne* le résumé de mon séminaire de l'année dernière, celui sur *La logique du fantasme*. Il a bien voulu répondre à cet appel qui consistait à lui demander s'il n'y avait pas quelque chose à dire ou à interroger, ou à présenter, qui donne une idée de la façon dont il entend le point où nous en sommes venus cette année.

Je lui sais tout à fait gré d'avoir bien voulu donner cette réponse, c'est-à-dire préparer quelque chose qui va servir d'introduction à ce qui va se dire aujourd'hui.

Déjà je puis dire en quel sens ceci m'apporte satisfaction; d'abord pour le pur et simple fait qu'il a préparé ce travail, qu'il l'a préparé d'une façon compétente, étant parfaitement au fait de ce que j'ai dit l'année dernière; et puis il se trouve que, de ce travail, ce qu'il a extrait, je veux dire ce qu'il a mis en valeur, ce qu'il a isolé par rapport au contenu de ce que j'ai dit l'année dernière, c'est à proprement parler le réseau logique et surtout son importance, son accent, sa signification dans ce qui est peut-être défini, indiqué comme l'orientation de mon discours, enfin sa visée, sa fin, pour dire le mot.

Que nous soyons précisément au point où, dans cette élaboration, cette question que je pose sur *l'acte analytique* qui se présente comme quelque -179-

chose de profondément impliquant pour chacun de ceux qui ici m'écoutent au titre d'analystes, nous en arrivons justement à ce point où je vais mettre un accent plus fort encore que celui qui a été mis jusqu'ici justement pour ne pas, simplement, sur ce quelque chose qui peut s'entendre d'une certaine façon comme: « en toute chose il y a une logique », personne ne sait bien ce que cela veut dire. Dire qu'il y a là une logique interne à quelque chose, on serait là simplement à chercher la logique de la chose, c'est-à-dire que le terme « logique » serait là mis en usage d'une façon en quelque sorte métaphorique, non, ce n'est pas tout à fait cela à quoi nous en venons; et, la dernière fois, au terme de mon discours, il y en avait l'indication dans cette affirmation certainement audacieuse - et dont je ne m'attends pas à l'avance qu'elle trouve écho, résonance j'espère, au moins sympathie dans l'oreille de tel ou tel de ceux que je peux avoir dans mon auditoire, ici présents au titre de logiciens - enfin ce que j'ai indiqué c'est ceci : c'est qu'il devait y avoir (et, bien sûr, j'espère me montrer en état d'apporter dans ce sens quelque argument) quelque relation, quelque possibilité même de définir comme telle la logique, la logique au sens précis du terme, à savoir cette science qui s'est élaborée, précisée, définie en disant « se définir », cela ne veut pas dire qu'elle se soit définie du premier pas, du premier coup; disons tout au moins que peut-être est-ce sa propriété qu'elle ne puisse sans doute à proprement parler s'établir que d'une déjà très articulée définition. C'est bien pourquoi, en effet, on ne commence, à proprement parler, à la distinguer qu'avec Aristote et qu'on a déjà, d'ores et déjà, le sentiment qu'elle est portée d'emblée à une sorte de perfection, qui n'exclut pas quand même qu'il y a eu de très sérieux décalages, décrochages même qui, en quelque sorte, nous permettront d'approfondir ce dont il s'agit.

J'ai posé l'autre jour qu'il y avait peut-être une définition à laquelle personne n'avait jamais songé jusqu'à présent et que nous essaierons de formuler de façon tout à fait précise, qui pourrait s'articuler autour de ceci que ce que, par la logique, « on » essaie - c'est bien ce « on », aussi, qui ici méritera d'être retenu et, en quelque sorte, signalé d'une parenthèse comme point à élucider pour la suite - est quelque chose qui serait de l'ordre de quoi? de la maîtrise ou du débarras (c'est quelquefois la même chose) à l'endroit précisément de ce qu'ici nous pointons dans notre pratique à nous, analystes, comme le *sujet* supposé savoir, un champ de la science qui aurait précisément pour fin - et même ici il ne serait pas trop -180-

de dire pour objet car le mot « objet » ici prend toute son ambiguïté - d'être interne à l'opération elle-même, disons-le tout de suite, d'exclure, de quelque chose pourtant non seulement d'articulable mais d'articulé, d'exclure comme tel le sujet supposé savoir.

C'est une idée de le définir ainsi qui ne peut évidemment venir qu'à partir du point où nous en sommes, tout au moins nous en sommes je vous ai suffisamment habitués de poser la question comme ça, à savoir, à vous apercevoir que dans la psychanalyse, et c'est vraiment là le seul point vif, le seul nœud, la seule difficulté, le point qui à la fois distingue la psychanalyse et la met profondément en question comme science, c'est justement cette chose qui, d'ailleurs n'a jamais été à proprement parler critiquée, accrochée comme telle, c'est à savoir que ce que le savoir construit, ça ne va pas de soi, quelqu'un le savait avant.

Chose curieuse, la question paraît superflue partout ailleurs dans la science. Il est bien clair que ceci tient à la façon dont cette science elle-même s'est originée. Vous verrez que, dans ce que va vous dire tout à l'heure M. Nassif, il y a le repérage précis du point où, en effet, on peut dire que c'est ainsi que la science s'est originée.

Seulement c'est, à suivre ce que j'articule, précisément ce qui, pour la psychanalyse, n'est pas ainsi institué, la question propre de la psychanalyse celle qui constitue, ou tout au moins autour de quoi s'institue ce point obscur et que nous essayons cette année de mettre dans un certain éclairage, l'acte psychanalytique.

En d'autres termes, il n'est point possible de faire la moindre avancée, le moindre progrès quant à cet acte lui-même, car il s'agit de l'acte, c'est bien là le grave de ce discours que ça n'est point pensée sur l'acte, c'est discours qui s'institue à l'intérieur de l'acte et, si l'on peut dire, ce discours doit s'ordonner de telle sorte qu'il ne puisse pas y avoir de doute qu'il ne s'articule pas autrement. C'est bien là ce qu'il y a de plus difficile et de plus scabreux, et ce qui ne permet pas du tout de l'accueillir à la façon dont sont accueillis en général les discours de philosophes, qui sont entendus d'une façon qu'on connaît bien, qui est celle-ci : qu'est-ce qu'on peut faire comme musique autour puisque après tout, le jour de l'examen, il faut bien mettre les philosophes aussi là où ils sont, c'est-à-dire sur les bancs de l'école, c'est tout ce qu'on vous demande, c'est de la musique autour du discours du professeur.

-181-

Mais je ne suis pas un professeur parce que justement je mets en question le *sujet* supposé savoir. C'est justement ce que le professeur ne met jamais en question puisqu'il est essentiellement, en tant que professeur, son représentant. Je ne suis pas en train de parler des savants; je suis en train de parler du savant au moment où il commence à être professeur.

Mon discours analytique d'ailleurs n'a jamais cessé d'être dans cette position qui constitue justement sa précarité, son danger, et aussi sa suite de conséquences. Je me souviens de la véritable horrification que j'avais produite auprès de mon cher ami Maurice Merleau-Ponty quand je lui avais expliqué que j'étais dans la position de dire certaines choses - qui maintenant sont devenues de la musique, bien sûr, mais qui au moment où je les disais étaient tout de même dites d'une certaine façon, toujours dans ce biais; ce n'était pas parce que je n'avais pas encore posé la question comme je la pose maintenant qu'elles n'étaient pas déjà instituées réellement comme cela - et ce que je disais sur la matière analytique était ce qu'elle a toujours été, de nature telle que justement de passer par ce clivage, cette fente qui lui donne ce caractère, à ce discours, tellement insatisfaisant parce qu'on ne voit pas les choses bien rangées là, dans la construction positiviste, avec des étages, et ça monte en pointe, ce qui est évidemment bien reposant, ce qui répond à une certaine classification des sciences qui est celle qui reste dominante dans les esprits de ceux qui entrent dans quoi que ce soit, la médecine, la psychologie et autres emplois, mais ce qui n'est évidemment pas tenable à partir du moment où nous sommes dans la pratique psychanalytique.

Alors, comme cette sorte de discours a toujours engendré, bien sûr, ce je ne sais quel malaise que comporte qu'il ne soit point un discours de professeur, c'est cela qui entraînait en marge ces sortes de bruissements, de murmures, de commentaires qui aboutissaient à des formules aussi naïves que celle-ci, ceci étant d'autant plus déconcertant qu'elles se produisaient dans la bouche de gens qui devaient être les moins naïfs; le célèbre pilier de comité de rédaction, comme ça, qui devrait quand même en savoir un bout sur ce qui se dit et ce qui ne se dit pas, qu'on obtienne de lui ce cri d'enfant, que j'ai reproduit quelque part, à savoir «pourquoi est-ce qu'il ne dit pas le vrai sur le vrai? », c'est évidemment assez comique et ça donne un petit peu une idée de la mesure, par exemple, des réactions diversement éprouvées, tourmentées, voire paniques, ou au contraire iro- 182 -

niques, que je pouvais recueillir - c'est en ces termes que je m'exprimais auprès de Merleau-Ponty - dès l'après-midi même du jour où je parlais; là, j'ai le privilège d'avoir cette ponction, cet échantillonnage sur mon auditoire que ce soient des gens qui viennent sur mon divan pour m'en communiquer le premier choc, de ce discours.

L'horrification, comme je l'ai exprimé, qui s'est aussitôt manifestée chez mon interlocuteur, Merleau-Ponty en l'occasion, est véritablement à soi tout seul significative de la différence qu'il y a entre ma position dans ce discours et celle du professeur. Elle tient justement tout entière à la mise en question du *sujet supposé savoir*, car tout est là. Je veux dire que même à prendre les positions les plus radicales, les plus idéalistes, les plus phénoménologisantes, il n'en reste pas moins qu'il y a une chose qui n'est pas mise en question, même si vous allez au-delà de la conscience thétique, comme on dit, si, à vous mettre dans la conscience non thétique, vous prenez ce recul vis-à-vis de la réalité qui a l'air d'être quelque chose de tout à fait subversif, bref si vous faites le pas existentialiste, il y a une chose que vous ne mettez toujours pas en question, c'est à savoir si ce que vous dites était vrai avant.

C'est justement là la question pour le psychanalyste, et le plus fort, c'est que n'importe quel psychanalyste, je dirai le moins réfléchi, est capable de le sentir; tout au moins il va même jusqu'à l'exprimer dans un discours par exemple auquel je faisais allusion la dernière fois; le personnage qui n'est certes pas dans mon sillage puisque justement il se croit obligé de l'exprimer en opposition à ce que je dis, ce qui est vraiment comique car il ne pourrait même pas commencer de l'exprimer s'il n'y avait pas eu auparavant tout mon discours; c'est à cela que j'ai fait allusion en parlant de cet article qui, au reste, fait partie d'un congrès qui n'est pas encore sorti dans la *Revue française de psychanalyse* où il paraîtra sûrement un jour.

Maintenant, après cette introduction, vous allez voir que le discours de Nassif, auquel j'ajouterai ce qui conviendra, va venir en son point destiné à rassembler ce qui a pu constituer l'essence de ce que j'ai articulé l'année dernière comme *logique du fantasme*, au moment où, précisément, mon discours de cette année, cette présence de la logique - et non pas cette élaboration logique - cette présence de la logique comme instance exemplaire qui, en tant qu'elle est expressément faite pour se débarrasser du *sujet* - 183-

supposé savoir, peut-être - et c'est ce que dans la suite de mon discours de cette année j'essaierai de vous montrer - nous donne le tracé, l'indication d'un sentier en quelque sorte qui est celui qui nous est prédestiné, ce sentier qu'en quelque sorte déjà elle nous préfigurerait dans toute la mesure où ses variations, ses vibrations, ses palpitations, à cette logique, et précisément depuis le temps, corrélatif du temps de la science - ce n'est pas pour rien - où elle-même s'est mise à vibrer, à ne plus pouvoir rester sur son assiette aristotélicienne, la façon en somme, dont elle ne peut pas se débarrasser du sujet supposé savoir, si c'est bien ainsi que nous devons interpréter la difficulté de la mise au point de cette logique qu'on appelle logique mathématique ou logistique, il y a là quelque chose dont nous pouvons trouver tracé pour la manière dont la question se pose à nous concernant ce qu'il en est de l'acte analytique, car c'est précisément à ce point, c'est-à-dire là où l'analyste doit se situer - je ne dis pas seulement se reconnaître - en acte, se situer, c'est là que nous pouvons trouver secours, du moins ainsi l'ai-je pensé, de la logique, d'une façon qui nous éclaire au moins quant aux points sur lesquels il ne faut pas verser, il ne faut pas se laisser prendre à quelque confusion concernant ce qui fait le statut du psychanalyste.

Je vous donne la parole.

-M. Nassif : je vous prie d'abord de m'excuser parce que vous ne vous attendiez sans doute pas, et moi non plus d'ailleurs, à avoir à entendre parler un scribe, ce qui évidemment risque de le faire balbutier beaucoup. Finalement j'ai été assez pressé moi-même, et un scribe pressé risque de se faire encore moins entendre, si bien que ce que je vais vous dire risque d'être un peu trop écrit, mais écrit aussi d'une part parce que je suis amené à répéter des choses que vous avez peut-être tous déjà entendues, et pourtant qui risquent néanmoins de passer pour allusives. Enfin je suis pris dans cette paraphrase, malgré moi, du discours de Lacan, et je voudrais pour commencer donc vous laisser sur ces deux exergues que je tire d'Edmond Jabes. Il fait dire à certains de ses rabbins imaginaires ces deux choses à quelques pages d'intervalle : «Enfant, lorsque j'écrivis pour la première fois mon nom, j'eus conscience de commencer un livre » ; et, plusieurs pages plus loin : « Mon nom est une question, et ma liberté dans mon penchant pour les questions ».

-184-

Je crois que, s'il y a un discours possible sur la psychanalyse, il se situe entre ces deux mises en question du nom. Il ne s'agit pas d'écrire un livre. Il ne s'agit pas simplement d'être une question.

Je crois que, si le séminaire de l'année dernière s'intitule *Logique du fantasme*, c'est parce qu'il tente de produire une nouvelle négation qui permette d'entendre et de situer la formule de Freud : *L'inconscient ne connaît pas la contradiction*.

Cette formule, il faut tout de suite le dire, est prise dans une préconception concernant les rapports de la pensée au réel, qui faisait croire à Freud justement que ce qu'il articulait devait être situé comme une scène en deçà de toute articulation logique.

Or la logique à laquelle Freud fait référence pour dire que la pensée n'applique pas ses lois se fonde sur un schéma de l'adaptation à la réalité. C'est pour cela qu'il faut ébranler ce terme de contradiction, et c'est ce qui a amené Lacan à cette autre formule : *Il n'y a pas d'acte sexuel*, ce qui nécessite qu'une nouvelle négation soit produite, soit confrontée avec la répétition pour nous fournir un concept de l'acte.

Ma première partie pourrait s'intituler justement: le thème de la négation.

Pour pouvoir isoler les différentes négations que le terme de contradiction recouvre - l'inconscient ne connaît pas la contradiction -, il est d'abord nécessaire de séparer ces domaines qui se superposent en fait mais que seule la logique formelle permet de distinguer, à savoir la grammaire et la logique.

La négation, au sens le plus courant, est celle qui fonctionne au niveau de la grammaire. Elle est solidaire de l'affirmation « il y a un univers du discours » et sert justement à en exclure qu'il ne peut pas se soutenir, dira-t-on, sans contradiction. Elle se donne à l'intuition, donc, dans l'image d'une limite, et soutenue par le geste qui consiste à caractériser une classe par un prédicat, par exemple « le noir » et à désigner dès lors comme non joint au prédicat ce qui n'est pas noir.

Si ce qui est bâti sur cette définition de la négation que Lacan appelle « négation complémentaire » nous laisse au niveau de la grammaire, c'est qu'on s'octroie, sans même le dire, un métalangage qui permet de faire fonctionner la négation comme concept et comme intuition.

-185-

Mais il y a plus grave : sur cet usage de la négation se greffe toute une tradition dont Freud, aux dires de certains, hériterait avec sa notion de moi, et qui lie les premiers pas de l'expérience au fonctionnement, au surgissement d'une entité autonome; par rapport à celle-ci, ce qui serait admis ou identifié serait appelé « moi », ce qui serait exclu ou rejeté pourrait s'appeler « non moi ».

Il n'en est rien, pour cette raison que le langage n'admet en aucune façon une telle complémentarité et que ce que l'on prend ici pour une négation n'est autre que ce qui fonctionne dans la méconnaissance à partir de quoi le sujet s'aliène dans l'imaginaire, le narcissique.

Cette seconde négation de la méconnaissance y instaure un ordre logique pervers, et très précisément en effet ce qu'il intitule le fantasme comme étoffe du désir, et qui nous laisse donc, encore une fois, au niveau de l'articulation grammaticale. On verra cela beaucoup plus précisément plus loin.

Néanmoins, cette négation de la méconnaissance se distingue de la négation complémentaire en ce qu'elle est corrélatrice de l'instauration du sujet comme référent du manque. Cette négation, une fois redoublée dans la dénégation freudienne que l'on pourrait ici définir comme la méconnaissance de la méconnaissance, permet, en effet, qu'affleure le niveau du symbolique et que joue en tant que telle la fonction logique du sujet, à savoir - je vous en rappelle la définition - ce que représente un signifiant pour un autre signifiant ou « ce qui réfère le manque sous les espèces de l'objet petit a ».

Mais cette fonction logique de sujet que j'ai fait surgir ici ne peut surgir en tant que telle, remettant en question cet univers du discours que la grammaire, pour ainsi dire, secrète, en ce qu'elle ne tient pas compte de la duplicité du sujet de l'énoncé et du sujet de l'énonciation. Dans cette fonction logique le sujet ne peut surgir que si l'écriture est thématisée en tant que telle.

Et ma seconde partie s'intitule : la logique et l'écriture.

Il ne s'agit pas de cette écriture simplement instrumentale et technique qui, dans la tradition philosophique, est décrite comme signifiant de signifiant, mais de ce *je* de la répétition qui, se posant comme *je*, débarrasse ce qui est logique de la gangue grammaticale qui l'enveloppe.

-186-

Le sujet est, en effet, la racine de la fonction de la répétition chez Freud, et l'écriture, la mise en acte de cette répétition, qui cherche précisément à répéter ce qui échappe, à savoir la marque première qui ne saurait se redoubler et qui glisse nécessairement hors de portée. Ce concept d'écriture permet en effet de voir ce qui est en question dans une logique du fantasme qui serait plus principion que toute logique susceptible de fonder une théorie des ensembles.

En effet, le seul support de cette théorie est que tout ce qui peut se dire d'une différence entre les éléments de cet ensemble est exclu du *je* écrit, autrement dit que nulle autre différence existe que celle qui me permet de répéter une même opération, à savoir, appliquer sur trois objets aussi hétéroclites que vous voudrez un trait unaire. Mais justement ce trait unaire est nécessairement occulté dans tout univers du discours qui ne peut que confondre l'un comptable et l'un unifiant; à cette fin, il se donnera la possibilité d'axiomatiser ce rapport essentiel entre logique et écriture tel que le surgissement du sujet permet de l'instaurer, en posant qu'aucun signifiant ne peut se signifier lui-même - c'est l'axiome de spécification de Russell - et donc que la question de savoir ce que représente un signifiant en face de sa répétition passe par l'écriture.

Cet axiome vient en effet formaliser l'usage mathématique qui veut que, si nous posons une lettre A nous la reprenions ensuite comme si elle était la seconde fois toujours la même. Il se présente dans une formulation où la négation intervient - aucun signifiant ne peut se signifier lui-même - mais c'est en fait le « ou » exclusif qui est ainsi désigné; il faut comprendre qu'un signifiant - la lettre A - dans sa présentation répétée, ne signifie qu'en tant que fonctionnement une première fois ou en tant que fonctionnement une seconde fois.

Or, nous verrons que c'est autour des rapports entre la disjonction et un certain concept de la négation que les choses se nouent et que la thématization de l'acte devient indispensable. Mais ce que cette analyse permet d'ores et déjà de voir, c'est que si l'écriture, définie comme champ de répétition de toutes les marques, peut se distinguer de l'univers du discours qui a pour caractéristique de se fermer, c'est aussi seulement à travers l'écriture qu'un univers du discours peut fonctionner, excluant quelque chose qui sera justement posé comme ne pouvant pas se soutenir écrit.

-187-

Le concept de logique, quoique grevé peut-être d'un passé philosophique lui aussi assez chargé, ne présente pas l'inconvénient de cette ambiguïté liée au concept d'écriture. Mais cela implique, si nous voulons parler de logique du fantasme, que soient élucidés les rapports de ce concept au concept de vérité.

D'où sa troisième partie, logique et vérité : le *pas sans*.

Ainsi se pose, en effet, le problème de savoir s'il est licite d'inscrire dans les signifiants un vrai et un faux manipulables logiquement au moyen de tableaux de vérité par exemple.

Au niveau de la logique classique, qui n'est autre que la grammaire d'un univers du discours, la solution inventée par les Stoïciens reste paradoxale. Elle consiste à se demander comment il faut que les propositions s'enchaînent au regard du vrai et du faux, et à mettre en place une relation d'implication qui fait intervenir deux temps propositionnels, la protase et l'apodose, et qui permet d'établir que le vrai ne saurait impliquer le faux sans empêcher pourtant que du faux on puisse déduire aussi bien le faux que le vrai. C'est l'adage : *ex falso sequitur quod libet*.

Souligner ce paradoxe de l'implication revient en fait à élucider la négation qui y fonctionne. Il suffit en effet d'inverser l'ordre de la proposition *p* implique *q* pour voir surgir : *si non p, pas de q*, et par là même une négation. Cette négation n'a rien à voir avec la négation complémentaire parce qu'elle ne joue pas au niveau du prédicat, mais au niveau de ce qu'Aristote appelle un propre. Je vous rappelle cette distinction; par exemple, je peux donner comme définition de l'homme: l'homme est homme et femme. C'est un propre. La définition qu'il faut donner est : l'homme est animal raisonnable. « Homme et femme » est un propre, et ce propre ne suffit pas à définir dans Aristote; au contraire, je crois que la science moderne ne donne que des définitions par le propre.

Cette troisième négation, donc, Lacan l'appelle le *pas sans*. Son modèle serait la formule : il n'y a *pas* de vrai *sans* faux, car c'est en fait au principe de bivalence qu'elle fait place, et, de toutes les façons, dans Aristote, ce refus de donner des définitions par le propre est lié à la nécessité de produire un discours extensionnel où justement le principe de bivalence ne serait pas mis en question. Nous verrons aussi que cette troisième négation -188-

permet de cerner parfaitement le problème de l'acte tel qu'il s'exprime dans cette simple phrase: il n'y a *pas* d'homme *sans* femme.

Enfin on pourrait reproduire en des termes plus rigoureux que celui de la méconnaissance ce qui se passe au niveau de la grammaire du fantasme dans certains phénomènes d'inférence sous-jacents au processus d'identification sous toutes ses formes. Mais surtout le *pas sans* permet de comprendre que le mode de l'association libre à travers lequel se présume le champ de l'interprétation confronte à une dimension qui n'est pas celle de la réalité mais de la vérité.

En effet, quand on objecte à Freud qu'avec sa façon de procéder, il trouvera toujours un signifié pour faire le pont entre deux signifiants, il se contente de répondre que les lignes d'association viennent se recouper en des points de départ électifs qui dessinent en fait ce qui est pour nous la structure d'un réseau. Et donc la logique boiteuse de l'implication est relayée par la véritable répétition.

L'essentiel n'est donc pas tant de savoir si un événement a eu lieu réellement ou non que de découvrir comment le sujet a pu l'articuler en signifiant, c'est-à-dire en vérifiant la scène par un symptôme où ceci n'allait *pas sans* cela et où la vérité a partie liée avec la logique. Il serait, en ce point, possible de faire le pont entre logique et vérité grâce au concept de répétition qui est un peu sous-jacent à ces deux parties, ce qui amènerait tout de suite une thématization de l'acte. Je suivrai plutôt l'ordre adopté par Lacan qui commence par en donner un modèle vide forgé pour donner de la véritable forclusion donnée dans le *cogito* cartésien à partir de laquelle la science est vide.

J'en viens ainsi à ma quatrième partie, modèle vide de l'aliénation: S (Abarré) Ce modèle qui est celui de l'aliénation comme choix impossible entre *je ne pense pas* et *je ne suis pas* va surtout nous permettre d'exhiber la négation la plus fondamentale, celle qui fonctionne en rapport avec la disjonction telle qu'elle est désignée dans la formule de Morgan : *Non (a et b) équivaut à non a ou non b*. Or, une fois posé que a et b désignent le je pense et le je suis et que c'est la même négation qui fonctionne de part et d'autre du signe de l'équivalence, on doit admettre que cette négation fondamentale est celle qui fait surgir l'Autre, conséquemment au refus de la question de l'être qu'instaure le *cogito*, exactement comme « ce qui est -189-

rejeté dans le symbolique reparaît dans le réel ». Mais aussi on doit admettre que cette *Verwerfung* primordiale qui instaure la science instaure une disjonction exclusive entre l'ordre de la grammaire dans sa totalité qui devient ainsi le support du fantasme, et l'ordre du sens qui en est exclu et qui devient effet et représentation de choses. Je vais reprendre cela doucement.

Il y a donc équivalence entre : *non (je pense et je suis)* et : *ou je ne pense pas, ou je ne suis pas*. Et c'est sur le premier terme de cette équivalence que je voudrais maintenant me pencher car elle va nous permettre de poser en toute rigueur la distinction entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation. Si en effet *donc je suis* doit pouvoir se mettre entre guillemets après le *je pense*, c'est d'abord que la fonction du tiers est essentielle au *cogito*. C'est avec un tiers que j'argumente, lui faisant renoncer une à une à toutes les voies du savoir dans la première Méditation, jusqu'à le surprendre à un tournant en lui faisant avouer qu'il faut bien que je sois moi pour lui faire parcourir ce chemin, à telle enseigne que le *je suis* qu'il me donne n'est autre, en définitive, que l'ensemble vide puisqu'il se constitue de ne contenir aucun élément.

Le *je pense* n'est donc en fait que l'opération de vidage de l'ensemble du *je suis*. Il devient par là même un *j'écris*, seul capable d'effectuer l'évacuation progressive de tout ce qui est mis à la portée du sujet en fait de savoir. Le sujet - et c'est tout à fait fondamental pour la conceptualisation de l'acte - ne se trouve pas seulement en position d'agent du *je pense* mais en position de sujet déterminé par l'acte même dont il s'agit, ce qu'exprime en latin la diathèse moyenne, par exemple *loquor*.

Or tout acte pourrait se formuler en ces termes pour autant que le moyen, dans une langue, désigne cette faille entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation. Mais comme ce n'est pas *meditor* qui est d'ailleurs le fréquentatif de *medeo*, mais *cogito* que Descartes emploie, et comme il est essentiel à ce *cogito* de pouvoir être répété en chacun de ses points, en chacun des points de l'expérience, chaque fois que ce sera nécessaire - et Descartes y insiste - il se pourrait bien que nous ayons là à faire au négatif de tout acte.

En effet, le *cogito* est, d'une part, le lieu où s'origine cette répétition constitutive du sujet, et, d'autre part, le lieu où s'instaure un recours au grand Autre, lui même pris dans la méconnaissance en tant que cet Autre -190-

est supposé comme non affecté par la marque, c'est-à-dire que ce Dieu est censé ne pas écrire. En effet, le *cogito* n'est pas tenable s'il ne se complète d'un : *sum ergo Deus est* et du postulat corrélatif suivant lequel le néant n'a pas d'attribut.

Descartes remet donc à la charge d'un autre qui ne serait pas marqué, les conséquences décisives de ce pas qui instaure la science. Elles ne se font pas attendre : d'une part la découverte newtonienne, loin d'impliquer un espace *partes extra partes* donne à l'étendue pour essence d'avoir chacun de ses points reliés par sa masse à tous les autres; quant à la chose pensante, loin d'être un point d'unification, elle porte au contraire la marque du morcellement, lequel se démontre, en quelque sorte, dans tout le développement de la logique moderne, aboutissant à faire de la *res cogitans* non point un sujet mais une combinatoire de notations.

Faire porter donc, la négation - cette négation que je suis en train d'essayer de faire surgir - sur la réunion du *je pense* et du *je suis* revient à prendre acte de ces conséquences et à les traduire en écrivant qu'il n'y a point d'Autre. Le sigle S (Abarré) revient en effet à constater qu'il n'y a nul lieu où s'assure la vérité constituée par la parole; nulle place n'y justifie la mise en question par des mots de ce qui n'est que mot, toute la dialectique du désir, et le réseau de marques qu'elle forme, se creusant dans l'intervalle entre l'énoncé et l'énonciation.

Donc tout ce qui se fonde seulement sur un recours à l'Autre est frappé de caducité. Seul peut y subsister ce qui prend la forme d'un raisonnement par occurrence. La non existence de l'Autre dans le champ des mathématiques correspond, en effet, à un usage limité dans l'emploi des signes, c'est l'axiome de spécification et la possibilité du va-et-vient entre ce qui est établi et ce qui est articulé. L'Autre est donc un champ marqué de la même finitude que le sujet lui-même. Ce qui fait dépendre le sujet des effets du signifiant, fait, du même coup, que le lieu où s'assure le besoin de vérité est lui-même fracturé en ses deux phases de l'énoncé et de l'énonciation. C'est pourquoi la réunion du *je pense* et du *je suis*, quoique nécessaire, doit être en son principe niée de cette négation fondamentale.

Il ne devrait pas vous échapper que cette négation, qui ne nous fournit pour le moment qu'un modèle vide, est en fait induite par la sexualité, telle qu'elle est vécue et telle qu'elle opère.

-191-

J'en viens ainsi à ma cinquième partie: forclusion et déni.

On peut en effet la présenter comme - la sexualité en général telle qu'elle est vécue et telle qu'elle opère - un : se défendre de donner suite à cette vérité qu'il n'y a point d'Autre. C'est que ce modèle s'étaye, en fait, sur cette vérité de l'objet a qui est en définitive à rapporter à la castration, puisque le phallus, comme son signe, représente justement la possibilité exemplaire du manque d'objet.

Or ce manque est inaugural pour l'enfant lorsqu'il découvre avec horreur que sa mère est castrée, et la mère ne désigne rien de moins que cet Autre qui est mis en question à l'origine de toute opération logique.

Aussi la philosophie, et toute tentative pour rétablir dans la légitimité un univers du discours consiste, une fois qu'elle s'est donnée par l'écriture une marque, à la raturer dans l'Autre, à présenter cet Autre comme non affecté par la marque.

Or cette marque qui permet ce rejet dans le symbolique n'est, en fait, que le tenant lieu de cette trace inscrite sur le corps même qu'est la castration. Il est donc ici possible de présenter cette forclusion de la marque du grand Autre comme un refus motivé et sans cesse repris de ce qui constitue un acte. Mais cet acte, pris lui-même dans la logique régie par la négation - cette négation fondamentale - n'est pas lui-même une positivité; vous vous en doutez. Il ne peut, en fait, qu'être inféré à partir de cette autre opération logique qu'est le déni, lequel consiste certes à mettre entre parenthèses la réalité du compromis et la grammaire qui s'y fonde, mais qui n'en récolte pas moins cette autre conséquence, du fait que le grand Autre soit barré : la disjonction entre le corps et la jouissance.

Si en effet l'objet a est forclos dans la marque par le philosophe, il est identifié comme lieu de la jouissance par le pervers, mais il apparaît justement alors comme partie d'une totalité qui n'est pas assignable puisqu'il n'y a point d'Autre. Et le pervers se croit obligé, comme le philosophe, de s'inventer une figure manifestement théiste, par exemple celle, chez Sade, de la méchanceté absolue dont le sadique n'est que le servant. S'il n'y a point d'Autre, c'est bien parce que l'une et l'autre positions sont intenable. Le couple homme-femme qui est positivé dans un cas, celui du philosophe, le couple a grand Autre, qui est positivé dans l'autre, sont deux façons parallèles de refuser l'acte sexuel tantôt pensé comme réel et impossible, tantôt comme possible et irréel.

-192-

Il reste sans doute une troisième forme, celle du passage à l'acte. Il ne faut pas s'imaginer que ce saut nous fait sortir de l'aliénation ci-devant décrite. Il va au contraire nous permettre d'en articuler les termes de façon encore plus rigoureuse.

Je vais pour cela passer à la seconde partie de l'équivalence ou *je ne pense pas ou je ne suis pas*.

Et cette sixième partie s'intitulera: la grammaire ou la logique.

La non réunion dans l'Autre du *je pense* et du *je suis* se traduit simplement en une disjonction entre deux non sujets : *je ne pense pas ou l.e ne suis pas*.

Aussi, sans plus parler d'acte, il serait peut-être utile d'en rester encore au modèle vide. Cela va nous permettre de faire la théorie de cette négation du sujet, que la négation du grand Autre suppose, et va nous donner la possibilité de mieux articuler les disjonctions entre grammaire et logique, en fixant à la grammaire son statut.

Ce que la logique nous donne à penser, c'est que nous n'avons pas le choix, très précisément en ceci : à partir du moment où le *je* a été choisi comme instauration de l'être, c'est vers le *je ne pense pas* que nous devons aller, car la pensée est constitutive d'une interrogation sur le non-être justement, et c'est à cela qu'il est mis un terme avec l'inauguration du *je* comme sujet du savoir dans le cogito. Aussi la négation qui se donne à penser dans l'aliénation n'est plus celle à l'œuvre dans le refus de la question de l'être, mais celle qui, portant sur l'Autre qui en surgit, porte sur le *je* qui s'en retranche.

Or, connexe au choix du *je ne pense pas*, quelque chose surgit dont l'essence est de n'être *pas je*. Ce *pas je*, c'est le Ça, lequel peut se définir par tout ce qui, dans le discours, n'est pas *je*, c'est-à-dire précisément par tout le reste de la structure grammaticale.

En effet, la portée du cogito se réduit à ceci que le *je pense* fait sens, mais exactement de la même façon que n'importe quel non-sens pourvu qu'il soit d'une forme grammaticalement correcte. La grammaire n'est plus, dans cette logique régie par la négation portant tour à tour sur l'Autre et sur le sujet, qu'une branche de l'alternative ou est pris ce sujet quand il passe à l'acte, et si elle se définit par tout ce qui, dans le discours, n'est *pas je*, c'est bien parce que le sujet en est l'effet.

-193-

C'est très précisément en cela que le fantasme n'est autre qu'un montage grammatical où s'ordonne suivant divers renversements le destin de la . pulsion, à telle enseigne qu'il n'y a pas d'autre façon de faire fonctionner le *je* dans sa relation au monde qu'à la faire passer par cette structure grammaticale, mais aussi que le sujet, en tant que *je*, est exclu du fantasme, comme il se voit dans « un enfant est battu » où le sujet n'apparaît comme sujet battu que dans la seconde phase, et cette seconde phase est une reconstruction signifiante de l'interprétation. Il est important de le noter, de même que la réalité, ce compromis majeur sur lequel nous nous sommes entendus, est vide, de même le fantasme est clos sur lui-même, le sujet qui passe à l'acte ayant basculé en son essence de sujet dans ce qui reste comme articulation de la pensée, à savoir l'articulation grammaticale de la phrase.

Mais ce concept de grammaire pure, loin de s'articuler comme dans Husserl, avec la logique de la contradiction, laquelle s'articule à son tour sur une logique de la vérité, dans la mesure où ces concepts de logique et de grammaire tels que je suis en train de les faire fonctionner ici, dans la mesure où cette grammaire pure permet de bien situer les fantasmes et le moi qui en est la matrice, ce concept de grammaire donc doit fonctionner de façon inverse, c'est-à-dire permettre de constater qu'il y a de l'agrammatical, quelque chose que Husserl rejetterait donc qui est quand même encore du logique, et que la langue bien faite du fantasme ne peut empêcher ces manifestations de vérité que sont le mot d'esprit, l'acte manqué ou le rêve, manifestations par rapport auxquelles le sujet ne peut se situer que du côté d'un *je ne suis pas*.

En effet, ce dont il s'agit dans l'inconscient, qu'il faut donc distinguer du Ça, ne relève pas de cette absence de signification où nous laisse la grammaire puisqu'il se caractérise par la surprise, qui est bien un effet de sens, et cette surprise que toute interprétation véritable fait immédiatement surgir a pour dimension, pour fondement, la dimension du *je ne suis pas*. C'est en ce lieu où *je ne suis pas* que la logique apparaît toute pure, comme non grammaire, et que le sujet s'aliène à nouveau en un pensechose, ce que Freud articule sous la forme de représentation de choses dont l'inconscient, qui a pour caractéristique de traiter les mots comme des choses, est constitué.

En effet, si Freud parle des pensées du rêve, c'est que, derrière ces -194-

séquences agrammaticales, il y a une pensée dont le statut est à définir, en ce qu'elle ne peut dire ni *donc je suis* ni *donc je ne suis pas*, et Freud articule cela très précisément quand il dit que le rêve est essentiellement égoïstique, cela impliquant que le Ich du rêveur est dans tous les signifiants du rêve et y est absolument dispersé, et que le statut qui reste aux pensées de l'inconscient est celui d'être des choses.

Ces choses cependant se rencontrent et sont prises dans un *je* logique qui constitue la fonction du renvoi et qui se lit à travers des décalages par rapport au *je* grammatical justement, et c'est à cela que sert ce *je* grammatical, de même que le rébus se lit et s'articule par rapport à une langue déjà constituée. C'est en tous les cas sur ce *je* non grammatical que s'appuie le psychanalyste, et chaque fois qu'il fait fonctionner quelque chose comme *Bedeutung*, faisant comme si les représentations appartenaient aux choses elles-mêmes, et faisant surgir ainsi ces trous dans le *je* du *je ne suis pas* où se manifeste ce qui concerne l'objet *a*. Car, en définitive, ce que toute la logique du fantasme vient suppléer, c'est l'inadéquation de la pensée au sexe ou l'impossibilité d'une subjectivation du sexe. C'est cela la vérité du *je ne suis pas*.

Le langage, en effet, qui réduit la polarité sexuelle à un *avoir ou n'avoir pas* - la connotation phallique - fait mathématiquement défaut quand il s'agit d'articuler cette négation que je suis en train d'élucider, cette négation qui est celle, en définitive, qui fonctionne dans la castration.

Or, c'est le langage qui structure le sujet comme tel et, dans les pensées du rêve où les mots sont traités comme des choses, nous aurons en ce point carrément affaire à une lacune, à une syncope dans le récit. Ainsi, alors que le *pas je* du ça de la grammaire tourne autour de cet objet noyau où nous pouvons retrouver l'instance de la castration, le *pas je* de l'inconscient est simplement représenté comme un blanc, comme un vide par rapport à où se réfère tout le *je* logique de la *Bedeutung*. C'est en ce point précis que se fait sentir la nécessité de rabattre la logique sur la grammaire et d'articuler, au moyen de la répétition, la possibilité d'un effet de vérité, effet de vérité où l'échec de la *Bedeutung* à articuler le sexe fait apparaître le - petit phi.

Or ce qui donne la possibilité de penser le sujet en tant que produit de la grammaire ou en tant qu'absence référée par la logique, c'est le concept de répétition tel qu'il est articulé par Freud dans le terme de -195-

' *Wiederholungszwang*. Cela nous oblige à introduire le modèle vide de l'aliénation dans l'élément d'une temporalité que le concept d'acte permet seul de cerner.

Ma septième partie : l'aliénation et l'acte.

C'est dans la mesure où l'objet *a* peut être pensé comme réel, c'est-à-dire comme chose, que le rapport du sujet à la temporalité peut être élucidé à travers précisément les rapports de la répétition au trait unaire. Nous restons donc dans l'élément d'une logique où temporalité et trace se conjoignent, dans une tentative pour structurer le manque sous la forme d'une archéologie où répétition et décalage se succèdent.

Dans Freud même, la répétition n'a, en effet, rien à faire avec la mémoire où la trace a justement pour effet la non répétition. Un micro-organisme doué de mémoire ne réagira pas à un excitant la seconde fois comme la première. C'est l'atome de mémoire. Au contraire dans une situation d'échec qui se répète par exemple, la trace a une tout autre fonction : la situation première n'étant pas marquée du signe de la répétition, on doit dire que si elle devient la situation répétée, c'est que la trace se réfère à quelque chose de perdu du fait la répétition, et nous retrouvons ici l'objet *a*.

C'est pourquoi ce qui se présente comme décalage dans la répétition même n'a rien à faire avec la similitude ou la différence, et nous retrouvons ici, dans le champ du sujet, le trait unaire comme repère symbolique. Celui-ci, je le rappelle, permet d'identifier des objets aussi hétéroclites que possible, tenant pour nulle jusqu'à leur différence de nature la plus expresse, pour les énumérer comme éléments d'un ensemble. Mais il faut descendre dans le temps pour constater d'une part, que la vérité ainsi obtenue et qui n'est autre que ce que les mathématiciens appellent effectivité, d'où le fait qu'un modèle permette d'interpréter un domaine, cette vérité n'a aucune prise sur le réel. En revanche, nous retrouvons ici le modèle de l'aliénation qui pourrait s'imager sous la forme d'un K ce n'est ni pareil ni pas pareil ». Or ce n'est là rien d'autre que le graphe de la double boucle qui sert à représenter depuis fort longtemps dans Lacan la solidarité d'un effet directif à un effet rétroactif. Ce rapport tiers se retrouve, en effet, qui nous permet de faire surgir le trait unaire qu'en passant du 1 au 2 qui constitue la répétition du 1, se présente un effet de rétroaction où le 1 revient comme non numérable, comme un en plus ou un en trop.

-196-

Il en est de même dans toute opération signifiante où le trait dont se sustente ce qui est répété dans la marque, revient en tant que répétant sur ce qu'il répète, pour peu que le sujet comptant ait à se compter lui-même dans la chaîne, et c'est justement ce qui a lieu dans le passage à l'acte.

Il y a en effet correspondance entre l'aliénation comme choix inéluctable du *je ne pense pas* et la répétition comme choix inéluctable du passage à l'acte.

En effet, l'autre terme impossible à choisir est *l'acting out* corrélatif du *je ne suis pas*. C'est que l'acte, loin de se définir comme quelque manifestation de mouvement allant de la décharge motrice au détour du singe pour attraper une banane, cet acte ne peut se définir que par rapport à la double boucle où la répétition en vient à fonder le sujet, cette fois comme effet de coupure.

Je vous rappelle ici quelques repères topologiques. La bande de *Moebius* peut être prise comme symbolique du sujet; une double boucle en constitue le pôle unique. Or une division médiane de cette bande la supprime mais engendre une surface applicable sur un tore. Or la coupure qui engendre cette division suit le tracé de la double boucle, et l'on peut dire que l'acte est en lui-même la double boucle du signifiant. L'acte se donne en effet comme le paradoxe d'une répétition en un seul trait, et cet effet topologique permet de présenter que le sujet dans l'acte soit identique à son signifiant, ou que la répétition intrinsèque à tout acte s'exerce au sein de la structure logique par l'effet de rétroaction.

L'acte est donc le seul lieu où le signifiant a l'apparence ou même la fonction de se signifier lui-même, et le sujet dans cet acte est représenté comme l'effet de la division entre le répétant et le répété qui sont pourtant identiques.

Pour bien voir que cette structuration de l'acte vient remplir le modèle vide de l'aliénation, il nous faut encore faire un dernier pas. Freud, dans son texte *Au-delà du principe de plaisir* met en place cette conjonction basale pour toute la logique du fantasme entre la répétition et la satisfaction. Ici, en effet, la compulsion de répétition englobe le fonctionnement du principe de plaisir, c'est en ceci qu'il n'y a rien dans ce matériel inanimé que la vie rassemble, que la vie ne rende à son domaine de l'inanimé, mais elle ne le rend qu'à sa manière, nous dit Freud; cette manière, c'est -197-

de repasser par les chemins qu'elle a parcourus, la satisfaction étant à définir comme justement le fait de repasser par ces mêmes chemins.

Or, nous venons de le voir, la répétition en tant qu'elle engendre le sujet comme effet de la coupure ou comme effet du signifiant est liée à la chute inéluctable de l'objet *a*, si bien que la métaphore du chemin est radicalement inadéquate. De plus, le modèle de la satisfaction que Freud nous propose n'est pas assurément un modèle organique celui, par exemple, de la réplétion d'un besoin comme le boire ou le dormir où la satisfaction se définit justement comme non transformée par l'instance subjective - nous n'avons pas affaire à cette solidarité d'un effet actif et rétroactif - mais précisément le point où la satisfaction s'avère la plus déchirante pour le sujet, celle de l'acte sexuel, et c'est par rapport à cette satisfaction que toutes les autres sont à mettre en dépendance au sein de la structure. C'est en ce point que la boucle se ferme; dans la lecture que je vous propose, la conjonction de la satisfaction sexuelle et de la répétition n'en fonctionne pas moins comme un axiome inexorable, puisque rien de moins qu'un fleuve de boue menacerait quiconque s'en écarte.

C'est que nous n'avons affaire, encore une fois, qu'à une nouvelle traduction du S (AI) dont nous avons déjà donné divers équivalents, et qui vient ici reprendre la disjonction entre le corps et la jouissance sous la forme d'une disjonction temporelle entre satisfaction obtenue et répétition poursuivie.

On comprend mieux maintenant que, si cette satisfaction passe par ce qui se donne comme un acte, celui-ci ne peut être pensé comme acte qu'en fonction de l'ambiguïté inéluctable de ses effets. Si un acte se présente comme coupure, c'est dans la mesure où l'incidence de cette coupure sur la surface topologique du sujet en modifie la structure ou au contraire la laisse identique. Dès lors, nous retrouvons ici la liaison structurale entre l'acte et le registre de la *Verleugnung*. Il s'agit en effet, sous ce concept de penser le labyrinthe de la reconnaissance par un sujet, d'effets qu'il ne peut reconnaître puisqu'il est tout entier comme sujet transformé par son acte. Le passage à l'acte n'est donc, par rapport à la répétition, qu'une sorte de *Verleugnung* avouée, et *l'acting out* une sorte de *Verleugnung* déniée.

C'est un redoublement - *Verleugnung* déniée - que je présente comme corrélatif au niveau du sujet du redoublement de la méconnaissance-198-

sance par laquelle j'ai défini la dénégation freudienne. Et cette alternative de l'aliénation est encore une fois à mettre précisément en rapport avec le *a* que le sujet de l'acte sexuel est nécessairement, puisqu'il y entre comme produit, et qu'il ne peut qu'y répéter la scène oedipienne, c'est-à-dire la répétition d'un acte impossible.

Si vous m'avez suivi, et sans qu'il soit nécessaire de reprendre tout ce qui a été dit ici même sur l'impossibilité de donner au signifiant homme et femme une connotation assignable, il est maintenant devenu évident que la formule *l'inconscient ne connaît pas la contradiction* est rigoureusement identique à celle tout aussi captieuse mais plus adéquate suivant laquelle *il n'y a pas d'acte sexuel*.

[Applaudissements].

-*Jacques Lacan*: Je me réjouis que ces applaudissements prouvent que ce discours ait été de votre goût. C'est tant mieux. Au reste, même s'il ne l'avait pas été, il n'en restait pas moins ce qu'il est, c'est-à-dire excellent. Je dirai même plus. Je ne voudrais pas tellement le laisser apporter des rectifications et perfectionnements que l'auteur pourra y apporter. Je veux dire que, tel qu'il est, il a son intérêt et que, pour tous ceux qui ont assisté à la séance d'aujourd'hui, il sera certainement très important de pouvoir s'y référer pour tout ce que je dirai dans la suite.

Maintenant, ma fonction étant justement, du fait de la place que j'ai définie tout à l'heure, de ne pas exclure tel ou tel appel à l'intérêt au niveau de ce que j'ai appelé à l'instant le goût, j'y ajouterai simplement quelques mots de remarques. Je souligne expressément qu'en dehors des personnes qui sont déjà invitées pour être d'ores et déjà en possession d'une carte, aucune personne ne sera invitée aux deux derniers séminaires fermés si elle ne m'a pas envoyé dans huit jours quelque question dont je n'ai nul besoin de préciser comment je la trouverai pertinente ou pas pertinente - à la vérité je suppose qu'elle ne peut être que pertinente du moment qu'elle m'aura été envoyée!

Je vais faire la remarque suivante. On a parlé ici de nouvelle négation. Il va s'agir en effet de rien d'autre, dans les séminaires qui vont venir, que de l'usage précisément, de la négation, ou très précisément de ceci, c'est comment ce pas de la logique qui a été constitué par l'introduction de ce -199-

qu'on appelle de la façon la plus grossièrement impropre, j'ose le dire, et je pense qu'aucun logicien sensible ne me contredira, les « quantificateurs » - contrairement à ce que le mot semble indiquer, ce n'est essentiellement pas de la quantité qu'il s'agit dans cet usage des quantificateurs - par contre j'aurai à vous produire, et ceci dès la prochaine fois, l'importance qu'il y a - au moins d'une façon très éclairante, d'avoir été liée au tournant qui a fait apparaître la fonction de quantificateur - dans le terme de la double négation précisément en ceci qui est à notre portée - il est bien singulier que ce soit au niveau de la grammaire que ce soit le plus sensible - qu'il n'est d'aucune façon possible de s'acquitter de ce qu'il en est de la double négation en disant par exemple qu'il s'agit là d'une opération qui s'annule, et qu'elle nous ramène et nous rapporte à la pure et simple affirmation. En effet, ceci est déjà présent et tout à fait sensible, fût-ce au niveau de la logique d'Aristote, pour autant qu'à nous mettre en face des quatre pôles constitués par l'universel, le particulier, l'affirmatif et le négatif, elle nous montre bien qu'il y a une autre position, celle de l'universel et du particulier, en tant qu'elles peuvent se manifester par cette opposition de l'universel et du particulier par l'usage d'une négation, ou que le particulier peut être défini comme un pas tous et que ceci est véritablement à la portée de notre main et de nos préoccupations.

Dans le moment où nous sommes de notre énoncé sur l'acte psychanalytique, est-ce que c'est la même chose de dire que tout homme n'est pas psychanalyste - principe de l'institution des sociétés qui portent ce nom - ou de dire que tout homme est non psychanalyste?

Ce n'est absolument pas la même chose. La différence réside précisément dans le pas tous qui fait passer le fait que nous mettons en suspens, que nous repoussons l'universel, ce qui introduit la définition, en cette occasion, du particulier.

Ce n'est pas aujourd'hui que je vais pousser plus loin ce dont il s'agit dans l'occasion, mais il est bien clair qu'il s'agit là de quelque chose que j'ai d'ores et déjà indiqué, qui vous est déjà amorcé par plusieurs traits de mon discours, quand j'ai par exemple insisté sur ceci que, dans la grammaire, le sujet de l'énonciation n'était nulle part plus sensible que dans l'usage de ce *ne* que les grammairiens ne savent pas - parce que naturellement, les grammairiens sont des logiciens, c'est ce qui les perd, cela nous laisse de l'espoir que les logiciens aient une toute petite idée de la grammaire ;

-200-

c'est en quoi nous mettons justement ici notre espoir, c'est-à-dire que c'est cela qui nous ramène au champ psychanalytique - bref ils appellent ce *ne* explétif, qui s'exprime si bien dans l'expression par exemple : je serai là - ou je ne serai pas là - avant qu'il *ne* vienne, employé dans un sens qui veut dire exactement : avant qu'il vienne; car c'est là uniquement que ça prend son sens, cet « avant qu'il ne vienne », qui introduit ici la présence de moi en tant que sujet de l'énonciation c'est-à-dire en tant que ça m'intéresse, c'est d'ailleurs là qu'il est indispensable, que je suis intéressé à ce qu'il vienne ou à ce qu'il ne vienne pas.

Il ne faut pas croire que ce *ne* soit saisissable que là, dans ce point bizarre de la grammaire française où on ne sait qu'en faire et où aussi bien on peut l'appeler explétif ce qui ne veut pas dire autre chose que ceci que après tout ça aurait le même sens si on ne s'en servait pas.

Or, précisément, tout est là : ça n'aurait pas le même sens. De même dans cette façon qu'il y a d'articuler la quantification qui consiste à en séparer les caractéristiques, et même, pour bien marquer le coup, à ne plus exprimer la quantification que par ces signes écrits qui sont le $\forall$ pour l'universel et le $\exists$ pour le particulier.

Ceci suppose que nous l'appliquions à une formule qui, mise entre parenthèses, peut être en général symbolisée par ce qu'on appelle fonction. Quand nous essayons de faire la fonction qui correspond à la proposition prédicative, c'est bien par là que les choses se sont introduites dans la logique puisque c'est là-dessus que repose le premier énoncé des syllogismes aristotéliens, nous sommes amenés, cette fonction, à l'introduire, tout au moins disons qu'historiquement elle s'est introduite à l'intérieur de la parenthèse affectée par le quantificateur, très précisément au niveau du premier écrit ou Peirce a poussé en avant l'attribution à Mitchell - qui d'ailleurs n'avait pas dit tout à fait ça - d'une formulation qui est celle-ci : pour dire que tout homme est sage, nous mettons le quantificateur $\forall$ - il n'était pas admis comme algorithme à l'époque, mais qu'importe - et nous mettons dans la parenthèse $(-h + s)$ - c'est-à-dire la réunion, la non confusion, contraire de l'identification, je l'écris sous la forme qui vous est plus familière : v , donc nous avons : $(-h + v s)$ ce qui veut dire que, pour tout objet i , il est ou bien non homme, ou bien sage.

Tel est le mode significatif sous lequel s'introduit historiquement et d'une façon qualifiée l'ordre de la « quantification », mot que je ne pro-201-

noncerai jamais qu'entre guillemets jusqu'au moment où il me viendra quelque chose, que la visitation, la même que quand j'ai donné son titre à ma petite revue, fera peut-être admettre par les logiciens je ne sais quelle qualification qui serait tellement plus saisissante que «quantification» qu'on pourrait peut-être la suppléer.

Mais, à la vérité, je ne peux à cet égard que me laisser moi-même en attente, en gésine; cela me viendra tout seul ou cela ne me viendra jamais. Quoi qu'il en soit, vous retrouverez là ce point d'accent que j'ai déjà introduit précisément à propos d'un schéma qui est de la période où Peirce était en quelque sorte lui aussi en gésine de la quantification, à savoir ce qui m'a permis, dans le schéma quadripartite que j'ai inscrit l'autre jour concernant l'articulation de *tout trait est vertical* avec ceci que je vous ai fait remarquer, que c'est proprement sur le fait de reposer sur le *pas de trait* que toute l'articulation de l'opposition de l'universel, du particulier, de l'affirmatif et du négatif se basait dans le schéma tout au moins qui était alors donné par Peirce, schéma peircien que j'ai mis depuis longtemps en avant de certaines articulations, autour d'un *de sujet*, autour de l'élimination de ce qui fait l'ambiguïté de l'articulation du sujet dans Aristote, encore que, quand vous lisez Aristote, vous voyez qu'il n'y a aucune espèce de doute que la même mise en suspens du sujet était d'ores et déjà là accentuée, que l'*upokeimenon* ne se confond nullement avec l'*ousia*.

C'est autour de cette mise en question du sujet comme tel, à savoir sur la différence radicale concernant cette sorte de négation qu'il conserve à l'égard de la négation en tant qu'elle se porte sur le prédicat, c'est là autour que nous allons pouvoir faire tourner quelques points essentiels en des sujets qui nous intéressent tout à fait essentiellement, à savoir celui dont il s'agit, dans la différence de ceci que pas tous ne sont psychanalystes - *non licet omnibus psychanalytas esse* - ou bien: il n'en est aucun qui soit psychanalyste.

Pour certains qui peuvent trouver que nous sommes dans une forêt qui n'est pas la leur, je ferai tout de même remarquer quelque chose quant au sujet de ce rapport, de ce grand nœud, de cette boucle qu'a tracée notre ami Jacques Nassif, en réunissant ceci, ce fait si troublant que Freud a énoncé quand il a dit que l'inconscient ne connaît pas la contradiction, qu'il ait osé, comme ça, lancer cette arche, ce pont, à ce point-cœur de la

-202-

logique du fantasme, sur lequel s'est terminé mon discours de l'année dernière, en disant qu'il n'y a pas d'acte sexuel.

Il y a bien là un rapport, et le rapport le plus étroit, de cette béance du discours dont il s'agit, de représenter les rapports du sexe avec cette béance pure et simple qui s'est définie du progrès pur de la logique elle-même, car c'est par un procès purement logique qu'il se démontre - et je vous le rappellerai incidemment pour ceux qui n'en auraient pas la moindre idée - qu'il n'y a pas d'univers du discours - bien sûr, pour le discours, il est exclu, le pauvre, qu'il s'aperçoive qu'il n'y a pas d'univers -, mais c'est justement là la logique qui nous permet de démontrer de façon très aisée, très rigoureuse et très simple qu'il ne saurait y avoir d'univers du discours.

Ce n'est donc pas parce que l'inconscient ne connaît pas la contradiction que le psychanalyste est autorisé à se laver les mains de la contradiction, ce qui, je dois le dire d'ailleurs, ne le concerne que d'une façon tout à fait lointaine; je veux dire que, pour lui, cela lui semble le cachet, le blanc-seing, l'autorisation donnée à couvrir de toutes les façons qui lui conviennent, à couvrir de son autorité, la confusion pure et simple.

Là est le ressort autour de quoi tourne cette sorte d'effet de langage qu'implique mon discours. J'illustre. Ce n'est pas parce que l'inconscient ne connaît pas la contradiction; ce n'est pas étonnant, nous le touchons du doigt, comment ça se fait; ça ne se fait pas n'importe comment; tout de suite je le touche à ceci parce que c'est au principe même de ce qui est inscrit dans les premières formulations de ce dont il s'agit concernant l'acte sexuel; c'est que l'inconscient, nous dit-on, c'est ça, l'Oedipe, le rapport de l'homme et de la femme, il le métaphorise; c'est cela que nous trouvons au niveau de l'inconscient dans les rapports de l'enfant et de la mère; le complexe d'Œdipe, c'est ça d'abord, c'est cette métaphore. Ce n'est tout de même pas une raison pour que le psychanalyste ne les distingue pas, ces deux modes de présentation. Il est même là pour ça, expressément. Il est là pour faire entendre à l'analysant les effets métonymiques de cette présentation métaphorique.

Il peut même, plus loin, être l'occasion de confirmer sur tel objet le ressort contradictoire inhérent à toute métonymie, le fait qu'il en résulte que le tout n'est que le fantôme de la partie, de la partie en tant que [réelle ?]. Le couple n'est pas plus un tout que l'enfant n'est une partie de la mère. -203-

Voilà ce que rend sensible la pratique psychanalytique, et c'est profondément la vicier, qu'au nom du fait que c'est de cela qu'il s'agit, d'affirmer le contraire, c'est-à-dire de désigner dans les rapports de l'enfant et de la mère ce qui ne se trouve pas ailleurs, là où on s'attendrait à le trouver, à savoir l'unité fusionnelle dans la copulation sexuelle. Et c'est d'autant plus erroné de le représenter par les rapports de l'enfant et de la mère, qu'au niveau de l'enfant et de la mère, cela existe encore moins.

J'ai assez souligné la chose en faisant remarquer que c'est une pure fantaisie de l'heure psychanalytique que d'imaginer que l'enfant est si bien que ça là-dedans, qu'est-ce que vous en savez? Il y a une chose certaine, c'est que la mère ne s'en trouve pas forcément tout ce qu'il y a de plus à l'aise et qu'il arrive même un certain nombre de choses sur lesquelles je n'ai pas à insister, qu'on appelle les incompatibilités foeto-maternelles, qui montrent assez que ce n'est pas du tout clair que ce soit la base biologique qu'il faille tout naturellement se représenter comme étant le point de l'unité béatifique.

Aussi bien ai-je besoin de vous rappeler à cette occasion - parce que c'est la dernière, peut-être - que dans les estampes japonaises, c'est-à-dire à peu près les seules Oeuvres d'art fabriquées, écrites, qu'on connaisse où quelque chose soit tenté pour nous représenter ce qu'il ne faudrait pas croire du tout que je déprécie : la fureur copulatoire. Il faut dire que ce n'est pas à la portée de tout le monde. Il faut être dans un certain ordre de civilisation qui ne s'est jamais engagée dans une certaine dialectique que j'essaierai de vous définir plus précisément un jour incidemment comme étant la chrétienne. Il est très étrange que, chaque fois que vous voyez ces personnages qui s'étreignent de façon si véritablement saisissante et qui n'a rien à faire avec l'esthétisme véritablement dégueulasse qui est celui des habituelles représentations de ce qui se passe à ce niveau dans notre peinture, chose curieuse, vous avez très souvent, presque toujours, dans un petit coin de l'estampe, un petit personnage tiers; quelquefois ça a l'air d'être un enfant, et peut-être même que l'artiste, histoire de rire un peu - car après tout, vous allez voir que peu importe comment on le représente -, ce troisième personnage, nous nous doutons que ce dont il s'agit là, c'est justement de quelque chose qui supporte ce que j'appelle l'objet a, et très précisément sous la forme où il est là vraiment substantiel, où il fait qu'il y a dans la copulation interhumaine ce quelque -204-

chose d'irréductible qui est précisément lié à ceci que vous ne la verrez jamais arriver à sa complétude, et qui s'appelle tout simplement le regard. Et c'est pour ça que ce petit personnage est quelquefois un enfant et quelquefois, tout à fait bizarrement, énigmatiquement pour nous qui reluquons ça derrière nos lunettes, simplement un petit homme tout à fait homme, construit et dessiné avec les mêmes proportions que le mâle qui est là en action; simplement tout à fait réduit. Illustration sensible de ceci qui est véritablement basal et nous force à réviser le principe dit de non contradiction, au moins de ce qu'il en est du champ de ce dont il s'agit là, un point radical à l'origine de la pensée et qui s'exprimerait, pour employer une formule colloquial, familière : « jamais deux sans trois ». Vous dites ça sans y penser. Vous croyez simplement que ça veut dire que si vous avez déjà eu deux emm... vous en aurez forcément un troisième. Non! Ce n'est pas ça du tout que ça veut dire! Ça veut dire que, pour faire deux, il faut qu'il y en ait un troisième.

Vous n'avez jamais pensé à ça. C'est pourtant là dessus qu'est exigé que nous introduisons dans notre opération ce quelque chose qui tienne compte de cet élément intercalaire que nous allons pouvoir saisir, bien sûr, à travers une articulation logique, parce que si vous vous attendez à l'attraper dans la réalité, comme ça dans un coin, vous serez toujours floué, parce que précisément la réalité, comme chacun sait, elle est construite sur votre je, sur le sujet de la connaissance, et elle est précisément construite pour faire que vous ne le trouviez jamais.

Seulement nous, comme analystes, c'est notre rôle. Nous, nous en avons la ressource.

-205-

LEÇON XII 6 MARS 1968

- P Je ne connais pas tout
- U J'ignore tout /de la poésie
- P I dont know everything
- U I dont know anything /about poetry

J'ai écrit Je ne connais pas et j'ignore. Ce Je ne connais pas et ce j'ignore, je les confronte à quelque chose qui va me servir de base : de la poésie. Pour plus de rigueur, je dis que je pose que je ne connais pas équivaut à j'ignore. J'admets, je prends que la négation est incluse dans le terme j'ignore. Bien sûr, une autre fois, je pourrais revenir sur l'ignosco et sur ce qu'il indique très précisément dans la langue latine d'où il nous vient. Mais logiquement je pose aujourd'hui que les deux termes sont équivalents. C'est à partir de cette supposition que la suite va prendre sa valeur.

J'écris deux fois le mot tout. Ceux-là sont bien équivalents. Qu'en résulte-t-il ? Que, par l'introduction deux fois répétée à ces deux niveaux de ce terme identique, j'obtiens deux propositions de valeur essentiellement différente. Ce n'est pas la même chose de dire je ne connais pas tout de la poésie ou j'ignore tout de la poésie. De l'une à l'autre il y a la distance - je le dis tout de suite pour éclairer, puisque c'est nécessaire, où je veux en venir - c'est à la distinction signifiante, je veux dire en tant qu'elle peut être déterminée par des procédés signifiants entre ce qu'on appelle une proposition universelle, pour s'expri- 207 -

mer avec Aristote, et aussi bien d'ailleurs avec tout ce qu'il s'est prorogé de logique depuis.

Où est donc le mystère si ces signifiants sont équivalents terme à terme? Mettons qu'ici nous l'ayons posé par convention, je le répète, ce n'est qu'un scrupule autour de l'étymologie de *j'ignore*; *j'ignore* veut dire bel et bien ce qu'il veut dire dans l'occasion : *je ne sais pas*, je ne connais pas. Comment cela aboutit-il à deux propositions dont l'une se présente bien comme se référant à un particulier de ce champ de la poésie (il y en a là-dedans que je ne connais pas; je ne connais pas tout de la poésie) et cette proposition bel et bien universelle, encore que négative : de tout ce qui est du champ de la poésie, je n'en connais rien, je n'entrave que couic (ce qui est le cas général).

Est-ce que nous allons nous arrêter à ceci qui, tout de suite, nous introduit dans la spécificité d'une langue positive, dans l'existence particulière du français qui, comme nous l'ont exposé dans leur temps des gens fort savants, présente de la duplicité des termes où s'y appuie la négation, à savoir que le *ne* qui semble le support suffisant, (adjonctif comme on dit) nécessaire et suffisant à la fonction négative, s'appuie, en apparence se renforce, mais peut-être après tout se complique de cette adjonction d'un terme dont seul l'usage de la langue nous permet de voir à quoi il sert. Là-dessus quelqu'un qu'en marge je ne peux faire que de citer, à savoir un col, lègue psychanalyste et éminent grammairien du nom de Pichon, dans l'ouvrage qu'avec son oncle Damourette il a excogité sur la grammaire française, a introduit de fort jolies considérations, dans la ligne de ce qui était sa méthode et son procédé, concernant ce qu'il appelle la fonction plutôt discordantielle du *ne* et plutôt forclusive du *pas*. Il a dit là-dessus des choses fort subtiles et fort nourries de toutes sortes d'exemples pris à tous les niveaux et fort bien choisis sans, je pense, être dans l'axe qui, tout au moins pour nous, peut être d'une véritable importance.

Comment cette importance est déterminée pour nous, c'est ce que je vous ferai entendre, du moins je l'espère, par la suite, et pour l'instant à me référer simplement à cette spécificité de la langue française; je ne veux prendre que l'appui de ce quelque chose qui doit bien se produire ailleurs aussi, si il se produit dans notre langue, c'est que, par exemple, on pourrait soulever ceci; c'est que si le résultat de cet énoncé tenait par exemple au fait que nous puissions grouper le *pas tout*, auquel cas le sens de la

-208-

phrase reviendrait, rendant superflu, en quelque sorte, permettant d'éliminer, comme il arrive dans la conversation familière (je ne dis pas de supprimer, d'éliminer, de faire rentrer dans la gorge le *ne*) *j'en connais pas tout* avec *pas tout* ensemble, ce serait la non séparabilité de la négation, que nous pouvons appeler incluse au terme de *j'ignore*, et qui serait là le ressort, et tout le monde serait bien content. Je ne vois pas pourquoi on ne se satisferait pas de cette explication s'il ne s'agissait, bien sûr, que de résoudre cette petite énigme; c'est drôle mais enfin ça ne va peut-être pas si loin que ça en a l'air.

Si, ça va plus loin, comme nous allons essayer de le démontrer en nous référant à une autre langue, la langue anglaise par exemple.

Essayons de partir de quelque chose qui correspond comme sens à la première phrase

I don't know everything about poetry

et l'autre phrase

I don't know anything about poetry.

Ce qui va pourtant nous apparaître, en considérant les choses exprimées dans cette autre langue, c'est que, pour produire ces deux sens équivalents à la distance des deux premiers, l'explication que nous avons tout à l'heure évoquée du blocage des deux signifiants ensemble va se trouver obligatoirement inversée, car ce blocage du *pas* avec le terme *tout* dans le premier exemple se trouve ici réalisé - au niveau signifiant j'entends - dans ce qui correspond à la seconde articulation, la seconde proposition, celle que nous avons qualifiée d'universelle.

Anything, comme chacun sait, est en effet là comme l'équivalent de *something*, quelque chose qui se transforme en *anything* dans la mesure où c'est au titre négatif qu'il intervient.

Par conséquent, notre première explication n'est pas pleinement satisfaisante, puisque c'est par quelque chose de tout opposé, c'est par un blocage fait au niveau de la seconde phrase, celle qui réalise dans l'occasion l'universelle, que se produit ce blocage, ce détachement également ambigu d'ailleurs, le *don't* ne disparaissant pas pour autant pour obtenir ce sens, je n'entrave rien à la poésie.

Par contre c'est là où *everything* se trouve conjoint avec le *I don't know*, que se réalise le premier sens. Ceci est bien fait pour nous faire réfléchir à quelque chose qui n'intéresse rien de moins que, comme je vous -209-

l'ai déjà dit, abattant mes cartes, ce dont il s'agit quant au mystère des relations de l'universel et du particulier.

Nous tâcherons de dire tout à l'heure quelle était la préoccupation fondamentale de celui qui a introduit cette distinction dans l'histoire, à savoir Aristote.

Chacun sait que, sur ce sujet du biais dont il faut prendre ces deux registres de l'énoncé, il s'est produit une sorte de petite révolution de l'esprit, celle que j'ai déjà à plusieurs reprises épinglée de l'introduction des quantificateurs.

Il y a peut-être quelques personnes ici - j'aime à le supposer - pour qui ce n'est pas simplement un chatouillage de l'oreille. Mais il doit y en avoir également beaucoup pour qui ce n'est vraiment que l'annonce que j'ai faite qu'à un moment donné, j'en parlerai et - Dieu sait comment - il va bien falloir que je vous en parle par le point où ça nous intéresse, le point où j'en suis, le point donc où il m'a semblé que ça pouvait nous servir, c'est-à-dire que je ne peux pas vous en donner toute l'histoire, tous les antécédents, comment c'est surgi, ça a émergé, ça s'est perfectionné et comment (en fin de compte, c'est à ça qu'il faut que je me limite) c'est pensé par ceux qui en usent : comment le savoir? car il n'est pas sûr du tout que, parce qu'ils s'en servent, ils le pensent, je veux dire qu'ils situent d'aucune façon ce que leur façon de s'en servir implique au niveau du penser.

Alors, je vais bien être forcé d'en partir de la façon dont moi je le pense, au niveau qui je pense vous intéresse, c'est-à-dire au niveau où ça peut, à nous, nous servir à quelque chose.

Au niveau d'Aristote, tout repose sur ceci, qui est désigné dans quelque chose qui est un signe, ce qu'il croit pouvoir se permettre, il se permet d'opérer ainsi, à savoir que, s'il a dit que *tout homme est un animal*, il peut à toutes fins utiles, si ça lui semble pouvoir servir à quelque chose, en extraire: *quelque homme est un animal*.

C'est ce que nous appellerons - ce n'est pas tout à fait le terme dont il se sert - puisqu'il s'agit d'un rapport qu'on a qualifié de subalterne entre l'universelle et la particulière, une opération de subalternation.

J'aurai probablement plus d'une fois à faire quelque remarque incidente sur le fait, la façon dont on nous rebat les oreilles de « l'homme » dans les exemples, les illustrations que donnent les logiciens de leurs élaborations, qui n'est sans doute pas sans avoir une valeur symptomatique. Nous -210-

pouvons commencer à nous en douter dans toute la mesure où nous nous sommes fait la remarque que peut-être, l'homme, nous ne savons pas si bien ce que c'est que ça. Enfin ça nous entraînerait...

La question de savoir si deux ensembles, dit-on de nos jours, peuvent avoir quelque chose de commun est une question grave qui est en train de comporter toute une révision de la théorie mathématique car, après tout, nous pourrions fort bien dès l'abord, et sans nous mettre à faire des gestes vains, j'ose le dire, comme celui de notre ami Michel Foucault donnant l'absoute à un humanisme depuis déjà tellement longtemps crevé qu'il s'en va au fil de l'eau sans que personne sache où il est parvenu, comme si ça faisait encore question et comme si c'était là l'essentiel de la question concernant le structuralisme - passons... Disons simplement que, logiquement, nous pouvons seulement retenir ceci que seul nous importe, si nous parlons de la même chose quand nous disons - logiquement j'entends - *tout homme est un animal ou*, par exemple, *tout homme parle*; la question de savoir si deux ensembles, je vous le répète, peuvent avoir un élément commun est une question qui est très sérieusement soulevée pour autant qu'elle soulève ceci, à savoir ce qu'il en est de l'élément, si l'élément lui-même ne peut être - c'est le fondement de la théorie des ensembles - que quelque chose à propos de quoi vous pouvez spéculer exactement comme si c'était un ensemble; c'est là que commence à pointer la question, mais laissons.

Vous savez que la patrie est à la fois la réalité la plus belle, et que bien sûr il va de soi que *tout Français doit mourir pour elle*. Mais c'est à partir du moment où vous subalternez pour savoir si quelque Français doit mourir pour elle qu'il me semble que vous devez vous apercevoir que l'opération de subalternation présente quelques difficultés, parce que *tout Français doit mourir pour elle* et *quelque Français doit mourir pour elle*, ce n'est pas du tout la même chose! C'est des choses dont on s'aperçoit tous les jours.

C'est là qu'on s'aperçoit ce que traîne d'ontologie, c'est-à-dire de quelque chose qui est un peu plus que ce qui était sa visée en faisant une logique, une logique formelle, ce que d'ontologie traîne encore sa logique.

... J'évite, je vous assure, beaucoup de digressions, je voudrais que vous ne perdiez pas mon fil...

-211-

Là, je vais introduire d'emblée, par un procédé d'opposition évidemment un petit peu tranchant - je me réjouis, peut-être à tort, mais d'habitude il y a un éminent logicien qui est ici au premier rang, je le regarde toujours du coin de l'œil pour voir le moment où il va pousser des hurlements, il n'est pas là aujourd'hui, je ne crois pas le voir, ça me rassure à la fois, puis ça m'ennuie d'autre part, j'aurais bien aimé savoir ce qu'il m'en dirait à la fin, d'habitude il me serre la main et il me dit qu'il est tout à fait d'accord, ce qui me fait toujours un grand bien, non pas du tout que j'ai besoin qu'il me le dise pour savoir naturellement où je vais, mais chacun sait que, quand on s'aventure dans des terrains qui ne sont pas à proprement parler les vôtres, on est toujours à la portée de... pan pan! Or moi, bien sûr, ça n'est pas d'empiéter sur des terrains qui ne sont pas les miens qui m'importe, c'est de trouver, au niveau de la logique, quelque chose qui soit pour vous un exemple, un fil, un guide exemplificateur des difficultés auxquelles nous avons affaire, nous, ceux au nom de qui je vous parle, ceux aussi à qui je parle - et cette ambiguïté est là bien essentielle - à savoir les psychanalystes au regard d'une action qui ne concerne rien de moins et rien d'autre que ce que j'ai essayé pour vous de définir comme « le sujet ». Le sujet, ce n'est pas l'homme. S'il y a des gens qui ne savent pas ce que c'est que l'homme, c'est bien les psychanalystes. C'est même tout leur mérite de le mettre radicalement en question, je parle en tant qu'homme, pour autant que ce mot ait même encore une apparence de sens pour quiconque.

Alors je passe au niveau de la logique des quantificateurs, et je me permets, avec ce côté bulldozer que j'emploie de temps en temps, d'indiquer que la différence radicale dans la façon d'opposer l'universel au particulier, au niveau de la logique des quantificateurs, réside en ceci (naturellement, quand vous ouvrirez des bouquins là-dessus, vous vous y retrouverez avec ce que je vous dis, vous pourrez bien sûr voir que ça peut être abordé de mille autres façons, mais l'essentiel, c'est que vous voyiez que c'est ça le fil principal, au moins pour ce qui nous intéresse) que l'universelle, du moins affirmative, doit s'énoncer ainsi : *pas d'homme qui ne soit sage*.

Voilà, croyez-m'en au moins pour un instant, l'important, c'est que vous puissiez suivre le fil pour voir où je veux en venir, qui donne la formule de l'universelle négative, à savoir ce qui, dans Aristote, s'articulerait *tout homme est sage*, énoncé rassurant qui, dans l'occasion d'ailleurs, n'a

-212-

aucune espèce d'importance. Ce qui nous importe, c'est de voir l'avantage que nous pouvons trouver, cet énoncé, à l'articuler autrement.

Là, tout de suite, vous pouvez remarquer que cette universelle affirmative viendra mettre en jeu pour se supporter rien de moins que deux négations. Il importe que vous voyiez dans quel ordre les choses vont se présenter : mettons à gauche les formes aristotéliennes, universelle affirmative et négative; ce sont les lettres A et E qui les désignent dans la postérité d'Aristote, et les lettres I et O sont les particulières, I étant la particulière affirmative (tous les hommes sont sages, quelque homme est sage).

A E

I O

Comment, dans notre articulation quantificatrice, *quelque homme est sage* va-t-il pouvoir s'exprimer?

J'avais dit d'abord, *pas d'homme qui ne soit sage*. Nous articulons maintenant, il *est homme qui soit sage ou homme qui soit sage* mais ce *homme* qui resterait suspendu en l'air, nous le supportons comme il convient d'un *il est*, de même que *pas d'homme qui ne soit sage*, c'est *il n'est homme qu'il ne soit sage*.

Mais vous voyez aussi qu'il y a plus du *ne* au niveau du *ne soit sage*, il faut que ce soit pour qu'il y ait le sens *qui soit sage*. Ou, si vous voulez articuler encore *il est homme tel qu'il soit sage*, ce *tel que* n'a rien d'abusif car vous pouvez aussi le mettre au niveau de l'universelle : *il n'est homme tel qu'il ne soit sage*.

Pour donc faire l'équivalent de notre subalternation aristotélienne, nous avons dû effacer deux négations. Ceci est fort intéressant parce que d'abord nous pouvons voir qu'un certain usage de la double négation n'est pas du tout fait pour se résoudre en une affirmation, mais justement à permettre selon le sens où elle est employée, cette double négation, soit qu'on l'ajoute, soit qu'on la retire, d'assurer le passage de l'universel au particulier.

Voilà qui est frappant et destiné à nous faire nous demander qu'est-ce qu'il faut bien dire pour que, dans certains cas, la double négation, nous puissions l'assimiler au retour à zéro, c'est-à-dire ce qu'il y avait -213-

comme affirmation au départ, et dans d'autres cas avec ce résultat.

Mais continuons de nous intéresser à ce que nous offre comme propriété ce dont nous sommes partis comme fonctionnement que nous avons épinglé, parce que c'est juste, parce que c'est à cela que ça répond opération quantificatrice. N'enlevons qu'une négation, la première : *il est homme tel qu'il ne soit sage*. Là aussi, je particularise, et d'une façon qui correspond à la particulière négative. C'est ce qu'Aristote appellerait *quelque homme n'est pas sage*.

A la vérité, dans Aristote, ce *pas sage* - non plus de subalternation mais de subalternation opposée qui est diagonale, opposition de A à O, de *tout homme est sage* à *quelque homme n'est pas sage* - c'est ce qu'il appelle « contradictoire ».

L'usage du mot contradiction nous intéresse, nous, les analystes, d'autant plus que, comme au dernier séminaire fermé, M. Nassif l'a rappelé, c'est un point tout à fait essentiel pour les psychanalystes que Freud leur ait sorti une fois cette vérité assurément première que l'inconscient ne connaît pas la contradiction.

Seul inconvenient (on ne sait jamais les fruits que porte ce que vous énoncez comme vérité, surtout première), c'est que ceci a eu pour conséquence que les psychanalystes, à partir de ce moment là, se sont crus en vacances, si je puis dire, à l'endroit de la contradiction et qu'ils ont cru que du même coup cela leur permettrait eux-mêmes de n'en rien connaître, c'est-à-dire de ne s'y intéresser à aucun degré.

C'est une conséquence manifestement abusive. Ce n'est pas parce que l'inconscient, même si c'était vrai, ne connaîtrait pas la contradiction que les psychanalystes n'auraient pas à la connaître, ne serait-ce que pour savoir pourquoi il ne la connaît pas, par exemple!

Enfin, remarquons que « contradiction » mérite un examen plus attentif, que naturellement les logiciens ont fait depuis longtemps, et que c'est tout autre chose que de parler de contradiction au niveau du principe de contradiction, à savoir que A ne saurait être non-A du même point de vue et à la même place, et le fait que notre particulière négative ne soit là contradictoire. C'est vrai, elle l'est. Mais vous voyez que dans le biais *Il est homme tel qu'il ne soit sage*, je ne la porte, au regard de la formule qui nous a servi de point de départ, fondée sur la double négation, je ne la porte qu'à la position d'exception.

-214-

Bien sûr, l'exception ne confirme pas la règle, contrairement à ce qui se dit couramment et qui arrange tout le monde. Ça la réduit simplement à la valeur de règle sans valeur nécessaire, c'est-à-dire ça la réduit à la valeur de règle; c'est même la définition de la règle.

Alors vous commencez à voir combien les choses peuvent prendre pour nous d'intérêt. Je fais ici appel à mon auditoire psychanalytique pour lui permettre un peu de ne pas s'ennuyer. Vous voyez l'intérêt de ces articulations qui nous permettent de nuancer des choses aussi intéressantes que celle-ci par exemple, que ce n'est pas pareil de dire (c'est pourquoi j'ai fait cette distinction au niveau de la contradiction) *l'homme est non femme* - là, bien sûr, on nous dira que l'inconscient ne connaît pas la contradiction - mais ce n'est pas tout à fait pareil de dire (universelle) pas *d'homme* (*il s'agit du sujet*, bien sûr) *qui n'exclue* la position *féminine*, la *femme*, *ou* (l'état d'exception et non plus de contradiction) il est *homme* tel *qu'il n'exclut* pas la *femme*.

Ceci peut vous montrer cependant ce qu'il peut y avoir de plus maniable et de destiné à montrer l'intérêt de ces recherches logiques, même au niveau où le psychanalyste se croit (chose qui mérite bien, avec le temps, de s'appeler obédience) obligé d'avoir le regard fixé sur l'horizon du préverbal.

Continuons, nous, par contre, notre petit chemin en faisant une expérience.

Il est homme tel qu'il ne soit sage ai-je dit. Vous avez pu remarquer que le pas, nous nous en sommes jusqu'à présent passés. Essayons de voir ce que ça va faire. Il est *homme* tel *qu'il soit* - par exemple -pas sage. Ça n'a pas d'inconvénient, ça veut dire pareil : il y en a toujours qui ne sont pas sages.

Méfions-nous : ce pas sage pourrait bien nous servir de passage vers quelque chose d'un peu inattendu.

Si on remet le *ne*, ça va toujours : il est homme tel *qu'il ne soit pas sage*, ça peut encore aller.

Venons-en au pas sage et revenons en diagonale à A, l'universelle affirmative d'Aristote étant la locution quantificatrice : Pas *d'homme* tel qu'il *ne soit pas sage*. C'est que ça fait un drôle de sens, tout d'un coup : c'est l'universelle négative : ils sont tous pas sages.

Qu'est-ce qui a bien pu se produire? Cepas ajouté qui était parfaitement -215-

tolérable au niveau de la particulière négative, voilà que si nous le mettons au niveau de ce qui était auparavant l'universelle affirmative, qui paraissait tout à fait désignée pour aussi bien le tolérer, avec ce *pas*, voilà qu'elle vire au noir et à je ne sais pas quelle couleur à E dans le sonnet de Rimbaud; mais au niveau aristotélicien, il est noir, c'est l'universelle négative: ils sont *tous pas sages*.

Je vais tout de suite vous dire l'enseignement que nous allons tirer de cela. C'est évidemment quelque chose qui nous fait toucher du doigt que la relation des deux *ne* telle qu'elle existe dans la structure fondamentale de l'universelle affirmative quantifiée qui est cette formule il *n'est rien qui ne* a quelque chose qui se suffit en soi-même, et nous en avons la preuve dans la libération de ce *pas* qui tout d'un coup se trouve, inoffensif ailleurs, ici avoir fait virer une universelle dans l'autre.

C'est ce qui nous permet d'avancer et d'affirmer que la distinction de l'opération quantificatrice, quand nous la mettons à sa fonction rectrice, fonction de régime de l'opération logique, se distingue en ceci de la logique d'Aristote qu'elle substitue, à la place où l'ouata, l'essence, l'ontologique n'est pas éliminé, à la place du sujet grammatical, le sujet qui nous intéresse en tant que sujet divisé, à savoir la pure et simple division comme telle du sujet en tant qu'il parle, du sujet de l'énonciation en tant que distinct du sujet de l'énoncé.

L'unité où se présente cette présence du sujet divisé, ça n'est rien d'autre que cette conjonction des deux négations, et aussi bien c'est celle qui motive que pour vous la présenter, pour l'articuler devant vous, que vous l'ayez remarqué ou pas - mais il est temps qu'on le remarque - les choses n'allaient pas sans l'emploi d'un subjonctif. Il *n'est rien qui ne soit* sage ou pas sage, la chose importe peu. C'est ce *soit* qui marque la dimension de ce glissement de ce qui se passe entre ces deux *ne* et qui est précisément là où va jouer la distance qui subsiste toujours de l'énonciation à l'énoncé.

Ce n'est donc pas pour rien qu'en vous donnant, il y a quelques séances, le premier exemple de ce qu'il en est de la formulation de Peirce, je vous ai bel et bien fait remarquer que, dans cette exemplification que je vous ai montrée de ces petits traits répartis, bien choisis, en quatre cases, ce qui constituait le véritable sujet de tout universel, c'est essentiellement le sujet en tant qu'il est essentiellement et fondamentalement ce pas de -216-

sujet, qui déjà s'articule dans notre façon de l'introduire : *pas d'homme qui ne soit sage*.

Il est difficile de se maintenir sur ce tranchant. Très exactement la théorie, bien sûr, est faite pour l'éliminer. Je veux dire que ce qui nous intéresse, c'est que la théorie des quantificateurs, si nous l'articulons, nous force à y déceler ce relief et cette fuite irréductible qui fait que nous ne savons où glisse le nerf proprement instituant de ce qui ne semble d'abord que négation répétée et qui est au contraire négation créatrice en tant que c'est d'elle que s'instaure la seule chose qui soit vraiment digne d'être articulée dans le savoir, c'est à savoir l'universelle affirmative, ce qui vaut toujours et en tout cas, cela seul nous intéresse.

C'est ainsi que vous verrez se formuler sous la plume des logiciens de la quantification que nous pouvons faire l'équivalence de ce qui est exprimé par un $\forall$, à savoir la valeur universelle d'une proposition écrite telle que $\forall x, F(x)$ nous devons l'écrire dans les termes algébrisés de la logique symbolique, à savoir que cette vérité universelle $\forall$ d vaut pour tout x , que x fonctionne dans la fonction $F(x)$ à savoir - par exemple - dans l'occasion la fonction d'être sage, et que l'homme sera un x qui sera toujours à sa place dans cette fonction.

La transformation qui nous est donnée comme recevable dans la théorie des quantificateurs se représente ainsi : par $\exists x$, ce $\exists$ étant le symbole qui spécifie pour nous la quantification l'existence d'un x , d'une valeur de x telle qu'elle satisfasse la fonction $F(x)$, et on nous dira que $\exists x, F(x)$ peut être traduit par un $\neg \forall x \neg F(x)$ à savoir qu'il n'existe pas de x qui soit tel qu'il mette la fonction $F(x)$ en l'air. $\neg \forall x \neg F(x)$. Bref, que la conjonction de ces deux signes moins (et c'est bien quelque chose qui se trouve recouvrir la forme articulée langagièrement nuancée sous laquelle je vous l'ai avancée) suffise à symboliser la même chose, ce n'est point vrai, car il est bien clair que tout moins qu'ils soient dans la symbolisation logique, ces deux moins n'ont pas la même valeur, qu'il n'existe pas de x qui, ai-je été amené à vous dire, mette en l'air c'est-à-dire rende fausse la fonction $F(x)$. J'ai symbolisé ces deux termes; celui de la non existence et celui de l'effet, qui se soldent par la fausseté de la fonction, ne sont pas du même ordre. Mais c'est précisément ce dont il s'agit. C'est de masquer quelque chose qui est justement la fissure et tout à fait essentiel pour nous à déterminer et à fixer dans son plan, qui est la distance du sujet de l'énonciation au sujet de l'énoncé, -217-

comme je vous le ferai par exemple encore remarquer à propos d'une autre façon, au niveau d'autres auteurs, de donner de la fonction une image qui soit plus maniable au niveau de son application proprement prédicative, car à la vérité $F(x)$ peut désigner toutes sortes de choses, y compris toutes espèces de formules mathématiques que vous pouvez y appliquer. C'est la formule la plus générale.

Par contre, si vous voulez rester au niveau de mon tout *homme* est sage, voilà la formule: $(\neg hVs)$ avec le signe de disjonction V que j'avais déjà mis l'autre fois au tableau, formule à laquelle, selon les logiciens qui ont introduit la quantification; il suffirait d'ajouter le π du *pan* ou le ϵ pour en faire une proposition universelle ou particulière : $\pi (\neg hVs)$ et qui voudrait dire qu'en somme ce à quoi nous avons affaire, c'est à la disjonction de pas *homme* et de ce s ; cela veut dire que si nous choisissons le contraire d'un *homme* c'est-à-dire *l'homme*, nous avons la disjonction il est sage, soit dans tous les cas, soit dans certains cas particuliers.

Si nous prenons la négation du sage, c'est-à-dire si nous renonçons au sage, nous sommes de l'autre côté de la disjonction, à savoir du côté du pas homme; cela peut encore aller, jusqu'à ce point.

Mais ceci n'implique nullement l'exigence du non sage pour ce qui n'est pas homme. Or ceci n'est pas indiqué dans la formule. Il faudrait pour cela que la disjonction soit marquée par exemple comme cela $\pi (\neg hVs)$ donc un signe qui serait l'inverse de celui de la racine carrée, ceci est destiné à nous montrer qu'au regard de l'implication, si nous savons ici, en somme, au niveau de l'universel qu'homme implique sage, que non sage, certes, n'implique pas homme, mais que sage est parfaitement compatible, lui aussi, avec pas homme, c'est-à-dire qu'il peut y avoir quelque chose d'autre que l'homme qui soit sage, ceci est éliminé dans la façon de présenter toute crue la formule de la disjonction, entre un sujet négativé et le prédicat qui ne l'est pas.

Point aussi où se démontre quelque chose qui, dans le système dit de la double négation, à s'exprimer de cette scription qui est celle de Mitchell, laisse toujours échapper ce quelque chose qui, cette fois-ci, loin de suturer la fissure, la laisse à son insu béante, confirmation que, de fissure, c'est là toujours ce dont il s'agit.

En d'autres termes, ce dont il s'agit, concernant la logique, formelle s'entend, est toujours ceci : de savoir ce qui peut se tirer, et jusqu'où, d'un -218-

énoncé, à savoir d'obtenir un énoncé fiable; c'est bien de là aussi qu'était parti Aristote. Aristote, bien sûr, ne disons pas qu'il était à l'aurore de la pensée, parce que le propre de la pensée est précisément de n'avoir jamais eu d'aurore; elle était déjà très vieille et il en savait quelque chose. Il en savait ceci particulièrement que, bien sûr il ne serait même pas question de savoir s'il n'y avait le langage; ça ne suffit pas, bien sûr, à ce que le savoir ne dépende que du langage, mais lui, ce qui lui importait, c'était de savoir justement, à cause de ceci que la pensée ne datait pas d'hier, ce qui d'une énonciation pouvait faire une chose nécessaire; pas moyen de céder sur ce point. La première *ananke* est *ananke* du discours.

La logique formelle d'Aristote était le premier pas pour savoir ce qui proprement et comme distingué comme tel, au niveau de l'énoncé, pouvait se formuler comme donnant de cette source - ce qui ne veut pas dire que ce fût la seule, bien sûr - sa nécessité à l'énonciation, c'est-à-dire que là, il n'y a pas moyen de reculer. Aussi bien c'est le sens qu'avait à cette époque le terme d'épistémè: c'est celui d'une énonciation sur la distinction de l'épistémè et de la doxa n'est rien d'autre qu'une distinction qui se situe au niveau du discours.

C'est sa différence avec ce qu'est pour nous la science, à aller dans le même sens, à savoir d'un énoncé strictement fiable, et bien pour nous, c'est sûr, qui avons fait quelques productions inédites concernant ce qu'il en est de l'énoncé, et d'ailleurs pas dans d'autres endroits que les mathématiques; ces lois de l'énoncé, pour être fiables sont devenues, deviennent encore chaque jour de plus en plus exigeantes et, à ce titre, ne sont pas sans démontrer leurs limites; je veux dire que c'est dans toute la mesure où nous avons fait, en logique, quelques pas dont, bien sûr, celui que là je vous représente; mais que c'est le pas originel, nous, qui nous intéresse. Pourquoi? Parce que c'est en deçà de cette tentative de capture de l'énonciation par les réseaux de l'énoncé que nous, analystes, nous nous trouvons - mais quelle chance que le travail ait été poussé si loin ailleurs - si ça peut être par là qu'à nous se livrent quelques règles pour bien repérer la fissure.

Quand j'énonce que l'inconscient est structuré comme un langage, ça ne veut pas dire que je le sais, puisque ce dont je le complète, c'est proprement ce on sur lequel je mets l'accent et qui est celui qui donne le vertige -219-

à l'ensemble des psychanalystes, c'est qu'on n'en sait rien. On, le sujet supposé savoir, celui qu'il faut toujours qui soit là pour nous donner le repos. Ce n'est donc pas que je le sais si je l'énonce c'est que mon discours ordonne, en effet, l'inconscient. Je dis que le seul discours que nous ayons sur l'inconscient, celui de Freud, fait sens, certes, ce n'est pas cela qui est important, parce qu'il fait sens comme on fait eau : de toutes parts. Tout fait sens, je vous l'ai montré. Colourless green ideas sleep furiously fait sens aussi. C'est même la meilleure caractérisation que l'on puisse donner de l'ensemble de la littérature analytique. Si ce sens dans Freud est si plein, si résonnant par rapport à ce qui est en cause - l'inconscient - si, en d'autres termes, ça se distingue de tout ce qu'il a rejeté à l'avance comme occultisme, si chacun sait et sent que ce n'est pas du Mesmer - c'est pour ça que ça subsiste malgré l'insensé du discours analytique - c'est un miracle que nous ne pouvons expliquer qu'indirectement, à savoir par la formation scientifique de Freud.

L'important, ce n'est pas son sens, à ce discours, dont il faut d'abord qu'il existe pour que ce que j'avance avec *l'inconscient est structuré comme* un langage ait sa référence, sa *Bedeutung*, parce que c'est là qu'on s'aperçoit que la référence, c'est le langage. En d'autres termes que tout ce que mon discours articule à propos de celui de Freud sur l'inconscient aboutit à des formules isomorphes, celles qui s'imposent s'il s'agit du langage pris comme objet. L'isomorphisme qu'impose à mon discours l'inconscient concernant l'inconscient au regard de ce qu'il en est du discours sur le langage, voilà ce dont il s'agit, ce qui fait qu'en ce discours doit être pris tout psychanalyste, pour autant qu'il s'engage dans ce champ qui est celui défini par Freud pour l'inconscient.

A partir de là, nous ne pouvons guère qu'énoncer avant de vous quitter quelques épingleages destinés à ce que vous ne perdiez pas la tête dans cette affaire. J'espère que ce que je viens de dire au dernier terme concernant la formule *l'inconscient est structuré comme un* langage gardera tout de même sa valeur de point tournant pour ceux qui l'entendent même depuis longtemps comme aussi bien pour ceux qui se refusent à l'entendre.

Bien sûr que notre science, celle qui est la nôtre, ne se définit pas seulement de ces coordonnées par quoi il n'est de savoir que par le langage. Il reste pourtant que la science elle-même ne peut se soutenir qu'à la mise en réserve d'un savoir purement langagier, à savoir d'une logique strictement -220-

interne et nécessaire au développement de son instrument en tant que l'instrument est mathématique, et que chacun peut toucher du doigt qu'à tout instant les impasses proprement langagières où la met ce progrès de l'instrument mathématique lui-même en tant qu'à la fois il accueille et qu'il est accueilli par chaque champ nouveau de ces découvertes factuelles, est un ressort tout à fait essentiel à la science moderne.

Il reste donc bien qu'il y a tout un niveau où le savoir est de langage et que ça n'est pas dire vanité que de dire que ce champ est proprement tautologique, que ce soit à l'origine même de ce qui a fait le départ de la science, à savoir une prise de mesure du clivage ainsi défini dans le discours, d'une ascèse logique qui s'appelle le cogito; c'est un signe que j'ai pu, cette ascèse, la développer assez pour y fonder la logique du fantasme, celle dont les articulations ont été, je dois dire, fort bien isolées la dernière fois lors du séminaire fermé par un de ceux qui ici travaillent dans ce champ de mon discours.

Il ne s'agit pas, comme il l'a dit, et comme il l'a dit d'une façon légitime dans la perspective de ce qu'il essayait d'apporter comme réponse à ce discours, d'une « nouvelle négation » qui serait celle que je produirais; le Ciel m'en préserve que je donne encore à quiconque avec l'introduction d'une nouveauté l'occasion d'escamoter ce dont il s'agit, qui est bien tout le contraire de ce quelque chose qu'on bouche puisque c'est quelque chose d'imbouchable, plutôt au Ciel que je ne donnasse point au psychanalyste un renouvellement d'alibi, à ceci qu'il a à être dans le discours analytique, à savoir au sens propre et aristotélicien, son *upokéimenon*, son support subjectif, certes, mais en tant que lui-même en assume la division.

-221-

LEÇON XIII 13 MARS 1968

Qu'est-ce que c'est qu'être psychanalyste ?

C'est vers cette visée que s'achemine ce que cette année j'essaie de vous dire, sous ce titre de *l'acte psychanalytique*.

Il est étrange que certains, parmi les messages qui me sont envoyés et dont, puisque je l'ai demandé, je remercie ceux qui ont bien voulu en faire la démarche, il est étrange que pointe parfois ceci: que je ferais ici quelque chose qui serait proche de quelque réflexion philosophique. Peut-être tout de même certaine séance comme celle de la dernière fois qui, bien sûr, si elle n'a pas manqué d'avoir prise sur ceux d'entre vous qui suivent le mieux mon discours, vous avertit pourtant assez qu'il s'agit d'autre chose. L'expérience - une expérience, c'est toujours quelque chose dont on a eu récemment des échos - prouve que l'état d'âme qui est produit dans certain ordre d'études dites philosophiques, s'accommode mal de toute articulation précise qui soit celle de cette science qu'on appelle la logique; j'en ai même, dans cet écho, épinglé et retenu cette appréciation humoristique, qu'une telle tentative de faire rentrer, à proprement parler, ce qui s'est édifié comme logique dans les cours, dans ce qui est imposé pour le cursus ou le gradus philosophique, serait quelque chose qui s'apparenterait à cette ambition de technocrate, dont c'est le dernier mot d'ordre de toutes les résistances auriculaires, que d'en accuser ceux qui, dans l'ensemble, essaient d'apporter ce discours plus précis, dont le mien ferait partie, au titre du structuralisme, et qui en somme se distingue de cette caractéristique commune, de prendre pour objet proprement, ce qui se constitue, -223-

non pas au titre de ce qui fait d'ordinaire l'objet d'une science, c'est-à-dire quelque chose à quoi on est une bonne fois à suffisante distance pour l'isoler dans le réel comme constituant une espèce spéciale, mais de s'occuper proprement de ce qui est constitué comme effet du langage.

Prendre pour objet l'effet de langage, voici bien en effet ce qui peut être considéré comme le facteur commun du structuralisme. Et qu'assurément, à ce propos la pensée trouve son biais, sa pente, son mode d'échappée, sous la forme d'une rêverie, de ce quelque chose qui, précisément, autour de là, s'efforce à prendre corps, à y restituer quoi ? des thèmes anciens qui, à divers titres, se sont toujours trouvés foisonner autour de tout discours en tant qu'il est proprement l'arête de la philosophie, c'est-à-dire de se tenir en pointe de ce qui, dans l'usage du discours, a de certains effets, où précisément se situe ce par quoi ce discours arrive à cette sorte, immanquablement, de médiocrité, d'inopérance qui fait que la seule chose qui est laissée dehors, qui est éliminée, c'est proprement justement cet effet.

Or, il est difficile de ne pas s'apercevoir que la psychanalyse offre à une telle réflexion un terrain privilégié.

Qu'est-ce, en effet, que la psychanalyse ?

Il m'est arrivé incidemment dans un article, celui que l'on trouve dans mes *Écrits sous le titre Variantes de la cure type*, d'écrire ceci que j'ai pris soin de réextraire ce matin : qu'à s'interroger sur ce qui est de la psychanalyse - puisque justement il s'agissait de montrer comment peuvent se définir, s'instituer ces variantes, ce qui présuppose qu'il y aurait quelque chose de type, et c'était bien précisément pour corriger une certaine façon d'associer le mot « type » à celui de l'efficacité de la psychanalyse, que j'écrivais cet article -, donc je disais incidemment : *Ce critère rarement énoncé d'être pris pour tautologique* - c'était déjà bien avant..., il y a plus de dix ans - *nous l'écrivons : une psychanalyse, type ou non, est la cure qu'on attend d'un psychanalyste.*

Rarement énoncé parce qu'à la vérité, en effet, on recule devant quelque chose qui ne serait pas seulement, comme je l'écris, tautologique, mais ou bien le serait, ou bien évoquerait ce je ne sais quoi d'inconnu, d'opaque, d'irréductible qui consiste précisément dans la qualification du psychanalyste.

Observez pourtant que c'est bien en effet ce qu'il en est, quand vous voulez vérifier si quelqu'un à juste titre prétend avoir traversé une psy- 224 -

chanalyse : à qui s'est-il adressé ? Le quelqu'un est-il ou non psychanalyste ? Voilà qui n'est pas tranché dans la question. Si pour quelque raison - et les raisons sont justement ce qui est ici à ouvrir avec un grand point d'interrogation - le personnage n'est point qualifié', pour se dire psychanalyste, un scepticisme au moins s'engendrera sur le fait de savoir si c'est bien ou non d'une psychanalyse dans l'expérience dont le sujet s'autorise, qu'il s'agit.

En effet, il n'y a pas d'autre critère. Mais c'est justement ce critère qu'il s'agirait de définir, en particulier quand il s'agit de distinguer une psychanalyse de ce quelque chose de plus vaste, et qui reste avec des limites incertaines, qu'on appelle une psychothérapie.

Cassons ce mot « psychothérapie ». Nous le verrons se définir de quelque chose qui est psycho psychologie, c'est-à-dire une matière dont le moins qu'on puisse dire est que sa définition est toujours sujette à quelque contestation. Je veux dire que rien n'est moins évident que ce qu'on a voulu appeler l'unité de la psychologie, puisque aussi bien elle ne trouve son statut qu'à une série de références, dont certaines croient pouvoir s'assurer de lui être les plus étrangères, à savoir ce qu'on lui oppose, par exemple, comme étant l'organique; ou au contraire de l'institution d'une série de limitations sévères qui sont aussi bien celles qui rendront dans la pratique, ce qui aura été obtenu par exemple dans telles conditions expérimentales, dans tel cadre de laboratoire, comme plus ou moins insuffisant, voire inapplicable, quand il s'agit de ce quelque chose, qui, lui, est encore plus confus, qu'on appellera une thérapie. Thérapie, chacun sait la diversité des modes et des résonances que ceci évoque. Le centre en est donné par le terme de suggestion; c'est tout au moins celui de tous, ce qui ² se réfère à l'action, l'action d'un être à l'autre, s'exerçant par des voies qui, certes, ne peuvent prétendre à avoir reçu leur pleine définition. A l'horizon, à la limite de telles pratiques, nous aurons la notion générale de ce qu'on appelle dans l'ensemble, et de ce qu'on a assez bien situé comme techniques du corps, à l'autre bout, nous aurons, j'entends par là ce qui, dans maintes civilisations, se manifeste comme ce qui ici se propage sous la forme erratique de ce qu'on épingle volontiers à notre époque des techniques indiennes, ou encore de ce qu'on appelle les diverses formes de yoga. A l'autre extrême, l'aide samaritaine, celle qui, confuse, se perd dans des champs, dans des abysses qui sont ceux de l'élévation d'âme; voire! -225-

Il est étrange de le voir repris dans l'annonce de ce qui se produirait au terme de l'exercice de la psychanalyse, cette effusion singulière qui s'appellerait l'exercice de quelque bonté.

La psychanalyse, partons donc de ce qui est pour l'instant seulement notre point ferme : qu'elle se pratique avec un psychanalyste. Il faut entendre *ici avec* au sens instrumental, ou tout au moins je vous propose de l'entendre ainsi.

Comment se fait-il qu'il existe quelque chose qui ne puisse ainsi se situer que *avec* un psychanalyste comme Aristote dit, non pas qu'il faille dire, nous assure-t-il, « l'âme pense » mais « l'homme pense *avec* son âme » indiquant expressément que c'est le sens qu'il convient de donner au mot *avec* à savoir le même sens instrumental. Chose étrange quand j'ai fait quelque part allusion à cette référence aristotélicienne, les choses semblent avoir plutôt porté des effets de confusion chez le lecteur, faute sans doute de reconnaître la référence aristotélicienne.

C'est avec un psychanalyste que la psychanalyse pénètre dans ce quelque chose dont il s'agit. Si l'inconscient existe et si nous le définissons, comme il semble au moins, après la longue marche que nous faisons depuis des années dans ce champ, aller au champ de l'inconscient, c'est proprement se trouver au niveau de ce qui se peut le mieux définir comme effet de langage, en ce sens où, pour la première fois, s'articule que cet effet peut s'isoler en quelque sorte du sujet, qu'il y a du savoir, du savoir pour autant que c'est là ce qui constitue l'effet type du langage, qu'il y a du savoir incarné, sans que le sujet qui tient le discours en soit conscient, au sens où ici, être conscient de son savoir, c'est être codimensionnel à ce que le savoir comporte, c'est être complice de ce savoir.

Assurément, il y a là ouverture à quelque chose par quoi se trouve à nous proposé l'effet de langage comme objet, d'une façon qui est distincte parce qu'elle l'exclut de cette dialectique, telle qu'elle s'est édifiée au terme de l'interrogation traditionnellement philosophique, et qui est celle qui nous ferait chemin d'une réduction possible, exhaustive et totale, de ce qui est du sujet, en tant que c'est celui qui énonce cette vérité, qui prétendrait sur le discours, donner le dernier terme, en ces formules, que l'en-soi serait de nature destiné à se réduire à un pour-soi; qu'un pour-soi envelopperait au terme d'un savoir absolu tout ce qu'il en est de l'en-soi. Qu'il en soit différemment, de cela même que la psychanalyse nous apprend que -226-

le sujet, de par ce qui est l'effet même du signifiant, ne s'institue que comme divisé, et d'une façon irréductible, voilà ce qui sollicite de nous l'étude de ce qu'il en est du sujet comme effet de langage; et de savoir comment ceci est accessible, et le rôle qu'y joue le psychanalyste, voilà qui est assurément essentiel à fonder.

En effet, si ce qu'il en est du savoir laisse toujours un résidu, un résidu en quelque sorte constituant de son statut, - est-ce que la première question qui se pose à propos du partenaire, de celui qui est là, je ne dis pas aide, mais instrument pour que quelque chose s'opère, qui est la tâche psychanalytique au terme de quoi le sujet, disons, est averti de cette division constitutive, après quoi, pour lui, quelque chose s'ouvre qui ne peut s'appeler autrement ni différemment que passage à l'acte, passage à l'acte, disons, éclairé, - c'est justement de ceci de savoir qu'en tout acte, il y a quelque chose qui, comme sujet, lui échappe, qui y viendra faire incidence, et qu'au terme de cet acte, la réalisation est, disons pour l'instant, pour le moins voilée de ce qu'il a, de l'acte, à accomplir comme étant sa propre réalisation.

Ceci, qui est le terme de la tâche psychanalytique, laisse complètement à part ce qu'il en est du psychanalyste dans cette tâche ayant été accomplie. Il semblerait, dans une espèce d'interrogation naïve, que nous puissions dire qu'à écarter la pleine et simple réalisation du pour-soi dans cette tâche prise comme ascèse, son terme pourrait être conçu comme un savoir qui, au moins, serait réalisé pour l'autre; à savoir pour celui qui se trouve être le partenaire de l'opération, ceci d'en avoir institué le cadre et autorisé la marche.

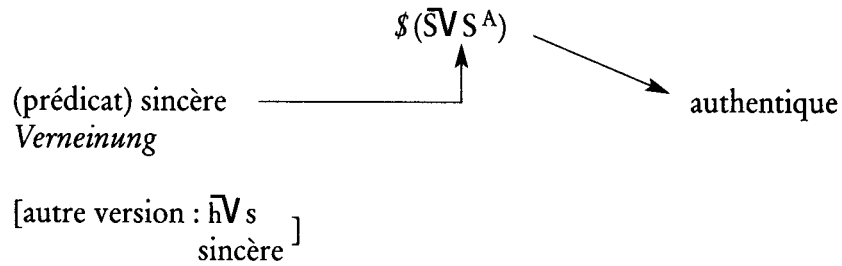
En est-il ainsi ? Il est vrai qu'à présider, si je puis dire, à cette tâche, le psychanalyste en apprend beaucoup. Est-ce à dire que d'aucune façon, ce soit lui, dans l'opération, qui en quelque sorte puisse se targuer d'être l'authentique sujet d'une connaissance réalisée ? Voilà à quoi objecte précisément ceci, que la psychanalyse s'inscrit en faux contre toute exhaustion de la connaissance, et ceci au niveau du sujet lui-même, en tant qu'il est mis en jeu dans la tâche psychanalytique.

Ce n'est point, dans la psychanalyse, d'un *gnothi seauton* qu'il s'agit, mais précisément de la saisie, de la limite, de ce *gnothi seauton*, parce que cette limite est proprement de la nature de la logique elle-même, et qu'il est inscrit dans l'effet de langage qu'il laisse toujours hors de lui, et par -227-

conséquent en tant qu'il permet au sujet de se constituer comme tel, cette part exclue qui fait que le sujet, de sa nature, ou bien ne se reconnaît qu'à oublier ce qui, premièrement, l'a déterminé à cette opération de reconnaissance ou bien même, à se saisir dans cette détermination, la dénie, je veux dire ne la voit surgir dans une essentielle *Verneinung* qu'à la méconnaître.

Autrement dit, nous nous trouvons, au schéma basal des deux formes, nommément l'hystérique et celle de l'obsessionnelle, d'où part l'expérience analytique, qui ne sont là qu'exemple, illustration, épanouissement, et ceci dans la mesure où la névrose est essentiellement faite de la référence du désir à la demande, nous nous trouvons en face du schéma logique même qui est celui que je vous ai produit la dernière fois, en vous montrant l'arête de ce qui est la quantification, celle qui lie l'abord élaboré que nous pouvons donner du sujet et du prédicat, ceci qui ici, s'inscrirait sous la forme du signifiant refoulé S, en tant qu'il est représentant du sujet auprès d'un autre signifiant S^A . Ce signifiant, mettons lui le coefficient A, en tant que c'est celui où le sujet a aussi bien à se reconnaître qu'à se méconnaître, où il s'inscrit comme fixant le sujet quelque part au champ de l'Autre, dont la formule est celle-ci : $\$ (-S \vee S^A)$ Que pour tout sujet en tant qu'il est de sa nature divisé, là exactement, selon la même façon que nous pouvons formuler que tout homme est sage (-hVs nous avons le choix disjonctif, entre le *pas homme* et le *être sage*. Nous avons fondamentalement ceci, c'est que, comme la première expérience analytique nous l'apprend, l'hystérique, dans sa dernière articulation, dans sa nature essentielle, c'est bien authentiquement, si authentique veut dire « ne trouver qu'en soi sa propre loi », qu'elle se soutient dans une affirmation signifiante qui, pour nous, fait théâtre, fait comédie, et à la vérité c'est pour nous qu'elle se présente ainsi $\$ (-S \vee S^A)$ authentique. Nul ne saurait saisir ce qu'il en est de la vraie structure de l'hystérique, si l'on ne prend pas au contraire pour être le statut le plus ferme et le plus autonome du sujet, celui qui s'exprime dans ce signifiant, à condition que le premier, celui qui le détermine, reste non seulement dans l'oubli, mais dans l'ignorance qu'il est d'oublier. Alors que c'est tout à fait sincèrement qu'au niveau de la structure dite obsessionnelle, le sujet sort le signifiant dont il s'agit, en tant qu'il est sa vérité, mais le pourvoir de la *Verneinung* fondamentale, par quoi il s'annonce comme n'étant pas cela que justement il articule, qu'il -228-

avoue, qu'il formule. Par conséquent il ne s'institue au niveau du prédicat, maintenu de sa prétention à être autre chose, ne se formule, que comme dans une méconnaissance en quelque sorte indiquée par la dénégation même dont il l'appuie, par la forme dénégatoire dont cette méconnaissance s'accompagne.



C'est donc d'une homologie, d'un parallélisme de ce qui vient à s'inscrire dans l'écriture où, de plus en plus s'institue ce qui s'impose du progrès même que force, dans le discours, l'enrichissement que lui donne d'avoir à s'égaliser à ce qui nous vient des variétés, des variations conceptuelles, que nous impose le progrès de la mathématique, c'est de l'homologie des formes d'inscription, - je fais ici allusion par exemple au *Begriffsschrift* d'un Frege, Frege qui est écriture du concept, vous le savez, il suffit de l'ouvrir; en tant qu'écriture du concept, je vous en ai tout de même donné quelques exemples et pour autant que nous essayons, cette écriture, avec Frege, de commencer d'y inscrire les formes prédicatives qui, pas seulement historiquement, mais pour le fait qu'à travers l'histoire elles tiennent, se sont inscrites dans ce qu'on appelle logique des prédicats, et logique du premier degré, c'est-à-dire qui n'apporte aucune quantification au niveau du prédicat.

Disons, pour reprendre notre exemple, à la vérité il y a intérêt à ne pas trop l'épargner, que l'usage que j'ai fait la dernière fois de l'universelle affirmative tout à fait humoristique : tout homme est sage, que la façon dont, dans son *Begriffsschrift*, Frege l'inscrira, ce sera sous une forme qui pose, dans les traits horizontaux, le contenu simplement propositionnel, -229-

c'est-à-dire la façon dont les signifiants sont ensemble accolés, sans que rien pour autant n'en soit à exiger que la correction syntaxique. Par la barre qu'il met à gauche, il marque ce qu'on appelle l'implication, la présence du jugement; c'est à partir de l'inscription de cette barre que ce qui est contenu de la proposition est affirmée, ou passe au stade qu'on appelle assertorique. La présence ici de quelque chose que nous pouvons traduire par un *il est vrai* assurément il nous faut le traduire; et cet *il est vrai* est précisément ce qui, pour nous, c'est-à-dire au niveau où il s'agit d'une logique, qui ne mérite aucunement d'être appelée techniquement logique primaire, car le terme est déjà employé au niveau des constructions logiques, - elle désigne précisément ce qui ne jouera qu'à combiner les valeurs de vérité, c'est bien pour cela que ce qui pourrait bien s'appeler logique primaire, si le terme n'était pas déjà employé, nous l'appellerons sublogique; ce qui ne veut pas dire logique inférieure, mais logique en tant qu'il s'agit d'une logique en tant que constituante du sujet; cet *il est vrai*, c'est bien pour nous au niveau où nous allons placer autre chose que cette position assertorique, c'est bien en effet ici que pour nous la vérité fait question; $\neg \neg (Fx) \rightarrow (Fx)$ double négation ce petit creux, cette concavité, cet en-creux en quelque sorte, qu'ici Frege réserve pour y indiquer ce que nous allons voir, c'est ce en quoi il lui paraît indispensable pour assurer à son *Begriffsschrift* un statut correct, c'est là que va venir quelque chose qui joue dans la proposition ici inscrite au titre de contenu, *tout homme est sage*, que nous allons inscrire ainsi par exemple

en mettant le *sage* comme étant la fonction, et ici l'homme comme ce qu'il appelle dans la fonction l'argument.

Il n'est pour tout maniement ultérieur de cette *Begriffsschrift* écriture du concept, pour lui, d'autre moyen correct de procéder, qu'à inscrire ici, dans le creux et sous une forme expressément indicative de la fonction dont il s'agit, que ce même h de l'homme en question, indiquant par là que, pour tout h, la formule *l'homme est sage* est vraie.

La nécessité d'un pareil procédé, je n'ai point ici à vous la développer, parce qu'elle impose d'en donner toute la suite, c'est-à-dire la richesse et la complication. Qu'il vous suffise ici de savoir que dans le lien que nous -230-

ferions, d'une pareille proposition avec une autre qui serait, en quelque sorte, sa condition, chose qui dans le *Begriffsschrift* s'inscrit ainsi

c'est à savoir qu'une proposition F a un certain rapport avec une proposition P, et que ce rapport est une fois défini, (je le dis pour ceux pour qui ces mots ont un sens), selon le module de ce qu'on appelle l'implication philonienne, à savoir que si ceci (P) est vrai, ceci (F) ne saurait être faux; autrement dit que, pour donner un ordre, une cohérence à un discours, il n'y a qu'à exclure, et seulement exclure ceci, que le faux puisse être conditionné par le vrai. Toutes les autres combinaisons, y compris celle-ci que le faux détermine le vrai, sont admises.

Je vous indique simplement ceci, en marge, qu'à inscrire les choses de cette façon, nous aurons l'avantage de pouvoir distinguer deux formes d'implication différentes, selon que ce sera au niveau de cette partie de la *Begriffsschrift*, c'est-à-dire au niveau où la proposition se pose comme assertorique, que viendra se conjindre l'incidence conditionnelle

au niveau de la proposition elle-même. C'est-à-dire que ce n'est pas la même chose de dire que, si quelque chose est vrai, nous énonçons que l'homme est sage, ou que si une autre chose est vraie, il est vrai que tout homme est sage. Il y a un monde entre les deux choses.

Ceci n'est fait d'ailleurs qu'à vous indiquer en marge, et pour vous montrer à quoi répond la nécessité de ce creux, qui est ceci, que quelque part mérite d'être isolé le terme qui logiquement, au point d'avancement suffisant de la logique où nous sommes, donne corps au terme tout comme étant le principe, la base à partir de laquelle, par la seule opération de négation diversifiée, pourront se formuler toutes les positions premières qui sont définies, apportées par Aristote; à savoir que, par -231-

exemple, c'est à mettre ici, sous la forme de ce trait vertical, la négation,

qu'il sera pour tout homme, vrai que l'homme n'est pas sage, c'est-à-dire que nous incarnerons l'universelle négative.

Au contraire à dire ainsi

nous disons qu'il n'est pas vrai que pour tout homme nous puissions énoncer que l'homme n'est pas sage; nous obtiendrons par ces deux négations, la manifestation de l'affirmative particulière. Car s'il n'est pas vrai que pour tout homme, il soit vrai de dire que l'homme n'est pas sage, c'est donc qu'il y en a un tout petit, par là, perdu, qui l'est, et que inversement si nous enlevons cette négation là et que nous ne laissons que celle ci

nous disons qu'il n'est pas vrai que pour tout homme, l'homme soit sage, c'est-à-dire qu'il y en a qui ne le sont pas.

A articuler ainsi les choses, vous y sentez quelque artifice, c'est à savoir que, le fait qu'à ce niveau vous sentiez comme artifice, par exemple l'apparition de la dernière particulière dite négative, ceci met en valeur que, dans la logique originelle, celle d'Aristote, quelque chose nous est masqué, précisément d'impliquer ces sujets comme collection, quels qu'ils soient, qu'il s'agisse de la saisir en extension ou en compréhension, que ce qui est de la nature du sujet, n'est point à chercher dans quelque chose qui serait ontologique, le sujet fonctionnant en quelque sorte lui-même comme une sorte de prédicat premier, ce qu'il n'est pas. Ce qui est l'essence du sujet, tel qu'il apparaît dans le fonctionnement logique, part tout entier de la première écriture, celle qui pose le sujet comme de sa nature s'affirmant comme tout : pour tout h, homme, la formule « l'homme est sage » est vraie. Et c'est à partir de là, selon en quelque sorte une déduction inverse de celle que j'ai mise en valeur devant vous la dernière fois, que l'existence vient au jour et nommément la seule qui nous importe, -232-

celle que supporte l'affirmative particulière : il y a homme qui est sage; elle se suspend, et par l'intermédiaire d'une double négation, à l'affirmation de l'universelle. De même que la dernière fois, vous présentant la même chose, (car il s'agit toujours des quantificateurs), c'était la double négation appliquée à l'existence, que je vous montrais que pouvait se traduire la fonction du tout, que la fonction $\hat{A}$ (Fx), je disais qu'elle pouvait se traduire, se renverser, dans un $\neg \hat{B}(x)$, il n'existe pas de x qui rende la fonction $F(x)$ fausse, c'est-à-dire un double moins, $\neg \hat{B}x$. $\neg Fx$.

Cette présence de la double négation est ce qui, pour nous, fait problème puisqu'à la vérité, le joint ne s'en fait que d'une façon énigmatique avec ce qu'il en est de la fonction du tout car ce fait encore bien sûr que la nuance linguistique, de la fonction opposée du *pan* ou du *pantes* en grec, s'oppose à la fonction de l'*olon* comme l'*omnis* s'oppose au totus; ça n'est pourtant pas pour rien qu'Aristote lui-même, sur ce qu'il en est de l'affirmative universelle, la dit posée *katholon*, « quant au total », et que l'ambiguïté en français reste entière, en raison de la confusion des deux signifiants, entre ce *a* qui foncièrement quelque rapport, à savoir cette fonction du tout.

Il est clair que si le sujet, que nous arrivons, avec le perfectionnement de la logique, à réduire à *ce pas qui ne* dont je faisais état la dernière fois que ce sujet pourtant, dans sa prétention si l'on peut dire native, se pose comme étant de sa nature capable d'appréhender quelque chose comme tout, et que ce qui fait son statut et aussi son mirage, c'est qu'il puisse se penser comme sujet de la connaissance, à savoir comme support éventuel, à lui seul, de quelque chose qui est tout.

Or c'est là que je veux vous mener, à cette indication, je ne sais pas si le discours que je fais aujourd'hui le plus court que je peux, comme je le fais toujours, après en avoir très sérieusement, pour vous, préparé les degrés, suivant l'attention de l'assemblée - ou mon état propre - je suis bien forcé, comme dans tout discours articulé et plus spécialement quand il s'agit du discours sur le discours, d'opérations logiques, de prendre un chemin de traverse au moment où il s'impose; c'est ceci à savoir que dans la façon dont je vous ai déjà indiqué que s'institue la première division du sujet, dans la fonction répétitive, ce dont il s'agit est essentiellement ceci c'est que le sujet ne s'institue que représenté par un signifiant pour un autre signifiant (*S* et *S1*), et que c'est entre les deux, au niveau de la répétition -233-

primitive, que s'opère cette perte, cette fonction de l'objet perdu autour de quoi précisément tourne la première tentative opératoire du signifiant, celle qui s'institue dans la répétition fondamentale

que ce qui vient ici occuper la place qui est donnée dans l'institution de l'universelle affirmative, à ce facteur dit « argument » dans l'énoncé de Frege, pour quoi la fonction prédicative est toujours recevable, et qu'en tout cas la fonction du tout trouve son assise, son point tournant originel et, si je puis dire, le principe même dont s'institue son illusion, dans le repérage à l'objet perdu, dans la fonction intermédiaire de l'objet a, entre le signifiant originel en tant qu'il est signifiant refoulé, et le signifiant qui le représente dans la substitution qu'instaure la répétition elle-même première.

Et ceci nous est illustré dans la psychanalyse elle-même, et par quelque chose de capital, en ceci, qu'elle représente, qu'elle incarne en quelque sorte de la façon la plus vive, ce qu'il en est de la fonction du tout dans l'économie, je ne dirai pas inconsciente, dans l'économie du savoir analytique, précisément en tant que ce savoir essaie de totaliser sa propre expérience. C'est le biais même, la pente, le piège où tombe la pensée analytique elle-même quand, faute de pouvoir se saisir dans son opération essentiellement diviseuse, à son terme, au regard du sujet, elle instaure comme première l'idée d'une fusion idéale qu'elle projette comme originelle, mais qui, si vous voulez, ici joue autour de cette universelle affirmative, qui est justement celle qu'elle serait faite pour problématiser, et qui s'exprime à peu près ainsi: pas d'inconscient sans la mère. Pas d'économie, pas de dynamique affective, sans ceci qui serait en quelque sorte à l'origine, que l'homme connaît le tout, parce qu'il a été dans une fusion originelle à la mère.

Ce mythe en quelque sorte parasite, car il n'est pas freudien, il a été introduit sous un biais énigmatique, celui du traumatisme de la naissance, vous le savez, par Otto Rank; faire entrer la naissance sous le biais du traumatisme, c'est lui donner fonction signifiante. La chose donc en elle-même n'était pas faite pour apporter une viciation foncière à l'exercice d'une pensée qui, en tant que pensée analytique, ne peut que laisser intact -234-

ceci dont il s'agit, à savoir que, sur le plan dernier où vient achopper l'articulation identificatrice, la béance reste ouverte entre l'homme et la femme, et que par conséquent, dans la constitution même du sujet, nous ne pouvons d'aucune façon introduire, disons, l'existence au monde de la complémentarité mâle et femelle.

Or à quoi aura servi l'introduction par Otto Rank de cette référence à la naissance par ce biais du traumatisme ? A ce que la chose soit profondément viciée dans la suite de la pensée analytique, en ceci qu'il est dit qu'à tout le moins ce tout, cette fusion qui fait que, pour le sujet, il y a eu possibilité primitive et donc possible à reconquérir, d'une union avec ce qui fait le tout, c'est le rapport de la mère à l'enfant, de l'enfant à la mère au stade utérin, au stade d'avant la naissance, et ici nous touchons du doigt où est le biais et l'erreur. Mais cette erreur sera exemplaire, parce que c'est elle qui nous révèle où prend son origine cette fonction du tout dans le sujet, en tant qu'il croît sous le biais de la fatalité inconsciente, c'est-à-dire, ou qu'il ne se reconnaît authentiquement qu'à s'oublier, ou qu'il ne se reconnaît sincèrement qu'à se méconnaître.

Et voici en effet très simplement où est le ressort à partir du moment où nous prenons les choses au niveau de la fonction du langage: pas de demande qui ne s'adresse à la mère.

Ceci nous pouvons le voir se manifester en effet dans le développement de l'enfant, en tant qu'il est d'abord *infans* et que c'est dans le champ de la mère qu'il aura à articuler d'abord sa demande.

Qu'est-ce que nous voyons apparaître au niveau de cette demande? C'est ce dont il s'agit uniquement, et que l'analyse nous désigne : c'est la fonction du sein. Tout ce que l'analyse fait tourner, comme s'il s'agissait là d'un procès de la connaissance, c'est à savoir que le fait que la réalité de la mère ne nous soit d'abord rapportée, désignée que par la fonction de ce qu'on appelle l'objet partiel, mais cet objet partiel, je veux bien qu'on l'appelle en effet ainsi, à ceci près que nous devons nous apercevoir que c'est lui qui est au principe de l'imagination du tout, que si quelque chose est conçu comme totalité de l'enfant à la mère, c'est dans la mesure où, au sein de la demande, c'est-à-dire dans la béance entre ce qui ne s'articule pas et ce qui s'articule enfin comme demande, l'objet autour de quoi surgit la première demande, c'est le seul objet qui apporte au petit être nouveau-né, ce complément, cette perte irréductible, qui en est le seul support, à -235-

savoir ce sein, si singulièrement ici placé pour cette utilisation, qui est logique de sa nature: l'objet a, et de ce que Frege appellerait la variable, la variable j'entends dans l'instauration d'une fonction quelconque Fx ; que si une variable est quantifiée, elle passe à un autre statut précisément d'être quantifiée comme universelle; cela veut dire non pas simplement que n'importe laquelle, mais que foncièrement dans sa consistance, c'est une constante. Et que c'est pour cela que, pour l'enfant qui commence d'articuler, avec sa demande, ce qui fera le statut de son désir, si un objet a cette faveur de pouvoir un instant remplir cette fonction constante, c'est le sein. Et aussi bien il est étrange que ne soit pas apparu tout aussitôt, à spéculer sur les termes biologiques qui sont ceux vers quoi aspire à s'y référer la psychanalyse, qu'on ne s'aperçoive pas que cette chose, qui semble être dite comme allant de soi, que tout enfant a une mère, et on souligne même, comme pour nous mettre sur la voie, qu'assurément pour le père, nous sommes dans l'ordre de la foi! Mais serait-il si sûr qu'il ait une mère si, au lieu d'être un humain, c'est-à-dire un mammifère, il était un insecte ? Quels sont les rapports d'un insecte avec sa mère ?

Si nous nous permettons perpétuellement de jouer - et ceci est présentifié dans les psychanalyses - entre le terme, la référence, de la conception et celle de la naissance, nous voyons la distance qu'il y a entre les deux, et que le fait que la mère soit la mère ne tient pas, si ce n'est par une nécessité purement organique - je veux dire bien sûr que jusqu'à présent, il n'y a qu'elle pour pondre dans son propre utérus ses propres oeufs, mais après tout, puisqu'on fait de l'insémination artificielle maintenant, on fera peut-être aussi de l'insertion ovulaire, - la mère, ce n'est pas, essentiellement au niveau où nous le prenons dans l'expérience analytique, ce quelque chose qui se réfère aux termes sexuels. Nous parlons toujours du rapport dit sexuel; parlons aussi du sexuel dit rapport; le sexuel dit rapport est complètement masqué par ceci, que les êtres humains dont nous pouvons dire que s'ils n'avaient pas le langage, comment même sauraient-ils qu'ils sont mortels ? Nous dirons aussi bien que, s'ils n'étaient pas mammifères, ils ne s'imagineraient pas qu'ils sont nés. Car le surgissement de l'être, en tant que nous opérons dans ce savoir construit et qui aussi bien devient pervers pour toute la dialectique opératoire de l'analyse, que nous faisons tourner autour de la naissance, est-ce que c'est autre chose que ceci qui, au niveau de Platon, se présentait -236-

avec une allure que je trouve quant à moi plus sensée - voyez le mythe d'Er, qu'est-ce que c'est que cette errance des âmes une fois qu'elles sont parties des corps, qui sont là dans un hyperspace avant d'entrer se reloger quelque part, selon leur goût ou le hasard, peu nous importe, qu'est ce que c'est sinon quelque chose qui a beaucoup plus de sens pour nous, analystes; qu'est-ce que c'est que cette âme errante, si ce n'est précisément ce dont je parle: le résidu de la division du sujet? Cette métempsycose me paraît logiquement moins fautive que celle qui fait l'avant de tout ce qui se passe dans la dynamique psychanalytique, du séjour dans le ventre de la mère. Si nous ne l'imaginions, ce séjour, que comme il est après tout, au début de la lignée mammalienne, à savoir le séjour dans une poche marsupiale, ça nous frapperait moins. Ce qui nous fait illusion, c'est la fonction du placenta. Eh bien! la fonction du placenta, c'est quelque chose qui n'existe pas au niveau des premiers mammifères. Le placenta semble bien devoir se situer au niveau justement de cet objet plaqué, de ce quelque chose qui, à un niveau de l'évolution biologique, dont nous n'avons pas à considérer si c'est un perfectionnement ou pas, se présente comme cette appartenance au niveau de l'Autre, qu'est le sein plaqué sur la poitrine. Et ce sein autour de quoi tourne ce dont il s'agit, au niveau d'une apparence exemplaire de l'objet a.

Que l'objet a soit l'indicatif autour de quoi se forge la fonction du tout, en tant qu'elle est mythique, en tant qu'elle est précisément ce à quoi s'oppose, ce que contredit, toute la recherche du statut du sujet, telle qu'elle s'institue dans l'expérience de la psychanalyse, voilà qui est à repérer et qui seul peut donner sa fonction de pivot, de point tournant, à cet objet a dont d'autres formes se déduisent, mais toujours en effet à cette référence que c'est l'objet a qui est au principe du mirage du tout. Je vais essayer avant que je vous revoie la prochaine fois, et que j'essaie pour vous de le faire vivre autour de ces autres supports qui sont déchet, qui sont regard, qui sont voix, vous verrez qu'à saisir le rapport de ce a en tant que justement, c'est lui qui nous permet de destituer de sa fonction la relation au terme tout; - c'est à l'intérieur de cette interrogation que je pourrai pour vous reprendre ce qu'il en est d'un acte. Je n'ai rien dit jusqu'à présent qu'acte, mais bien sûr cet acte implique fonction, statut et qualification. Si le psychanalyste n'est pas celui qui situe son statut autour de ce quelque chose que nous pouvons interroger, qui est à savoir -237-

un sujet, est-il d'aucune façon épinglable, qualifiable du terme a ? Le a peut-il être un prédicat ? C'est la question sur laquelle je vous laisse aujourd'hui et dont déjà je vous désigne quelle en est la réponse : elle ne peut pas d'aucune façon s'instituer d'une façon prédicative, et très précisément pour ceci que, sur le a lui-même ne peut aucunement porter la négation.

Variantes

1 - le personnage n° saurait être qualifié que pour s° dire, ou : le personnage n'est pas moins qualifié et que pour se dire.

2 - Celui de tous ceux qui se réfèrent.

3 - Sans doute une erreur du copiste ou de Lacan. Il semble qu'il faille lire : [dernier dessin de Frege p. 307] soit (H) $[P(x) \Rightarrow F(x)]$. (NdE).

-238-

LEÇON XIV 20 MARS 1968

Tout homme est un animal, sauf à ce qu'il se n'homme.

Je vous ai mis ça au tableau histoire de vous mettre en train, puisque je ne suis pas très en train en réalité. Cette petite formule n'a pas la prétention d'être de la pensée. Il se peut que ça serve quand même de point d'accrochage, de pivot, à un certain nombre d'entre vous qui ne comprendront rien, par exemple, à ce que je dirai aujourd'hui, ce n'est pas impensable. Ils ne comprendront rien, mais ça ne les empêchera pas de rêver à autre chose. Je ne suis pas en train de vous injurier, je ne pense pas que ce soit la généralité du cas, mais enfin disons une moyenne!

Le côté rêverie de ce qui se produit toujours dans toute espèce d'énoncé à prétention pensatoire ou qu'on croit telle, il faut toujours en tenir compte et pourquoi pas, lui donner son petit point d'accrochage. Supposez par exemple que ce côté là de mon enseignement, à savoir ce qui peut passer pour être pensé, n'ait - comme c'est arrivé déjà à beaucoup de gens, et d'une autre ampleur que moi - aucune suite. Il restera des petites choses comme ça, c'est arrivé à de très grands. Alors là-dessus, il se produit ce qu'on appelle comme dans le règne animal une sorte de faune très spéciale, ces espèces de petites bêtes de la classe des insectes, des êtres à élytres, il y en a des quantités qui se nourrissent de cadavres; on appelle ça les escouades de la mort en médecine légale. Il y en a une dizaine de générations pour venir consommer ce qui reste d'un débris humain. Quand je dis des générations, je veux dire qu'elles se succèdent, que ce sont des espèces différentes qui viennent aux diverses étapes.

-239-

C'est à peu près ce à quoi ressemble l'emploi d'un certain nombre d'activités universitaires autour de ces restes de pensée : les escouades de la mort. Il y en a déjà qui s'emploient par exemple, sans attendre ni que je sois mort, ni qu'on ait vu le résultat des choses que j'ai, au cours de ces années, énoncées devant vous, à doser à quel moment, dans ce qui constitue ce que j'ai rassemblé comme j'ai pu, avec un balai, sous le titre d'Écrits, je commence à parler vraiment de linguistique, à quel moment et jusqu'à quand ce que je dis recouvre ce qu'a dit Jakobson. Vous allez voir, ça va se développer. D'ailleurs je ne crois pas du tout qu'une pareille opération ressortisse à mes mérites. Je crois bien que c'est une opération assez dirigée de la part de ceux que ce que je dis intéresse directement et qui voudraient bien que les gens dont c'est l'emploi se mettent tout de suite à proliférer sur ce qu'on peut retenir de mes énoncées sous le titre de pensée. Ça leur donnera une petite anticipation de ce qu'ils espèrent, à savoir que ce que j'énonce, et qui n'est pas forcément de la pensée, soit sans conséquence, pour eux s'entend. Voilà de l'alimentation!

Néanmoins, vous verrez que cela a un certain rapport avec ce que je vais vous dire aujourd'hui. Nous en sommes toujours, bien sûr, à l'acte psychanalytique. Pourquoi, en somme, est-ce que je parle de l'acte psychanalytique ? C'est pour des psychanalystes. Il n'y a vraiment qu'eux qui y soient impliqués. D'ailleurs tout est là. Aujourd'hui, je m'avance sur un terrain qui est évidemment peu fait pour un aussi large public, c'est à savoir en quoi l'acte psychanalytique peut opérer pour réaliser ce quelque chose que nous appellerons l'identification du psychanalyste.

C'est une façon de prendre la question qui a au moins cet intérêt, c'est d'être neuve; je veux dire que, jusqu'à présent, rien n'a pu être articulé de censé ni de solide sur ce qu'il en est de ce qui qualifie comme tel le psychanalyste. On parle, bien sûr, de règles, de procédés, de modes d'accès, mais ça ne dit toujours pas ce que c'est qu'un psychanalyste. Le fait que je parle de l'acte psychanalytique qui est ce dont en somme j'espère que puisse faire un pas ce qui s'appelle la qualification du psychanalyste, que l'acte psychanalytique, je sois amené à en parler devant un public qui n'est qu'en partie concerné, comme celui-ci, c'est là quelque chose qui en soi soulève un problème, problème qui d'ailleurs n'est pas du tout insoluble puisqu'en somme je tiens une fois de plus à marquer ce qui justifie - non pas ce qui conditionne: ce qui conditionne, c'est une série d'effets de posi-240-

tion sur lesquels justement, à l'intérieur de notre discours d'aujourd'hui, ce que nous pouvons pousser en avant va nous permettre peut-être de préciser quelque chose - mais enfin quel que soit le conditionnement ce qui justifie que, quand on parle de l'acte devant un public plus large que celui qu'il intéresse, à savoir proprement les psychanalystes, c'est évidemment ceci, c'est que l'acte psychanalytique a une particularité : je pourrais me livrer à un griffonnage de plus sur le tableau pour montrer de quoi il retourne dans le fameux quadrangle, celui qui part de *ou je ne pense pas*, *ou je ne suis pas*, avec ce qu'il comporte du *je ne pense pas* qui est ici en haut à gauche, et du *je ne suis pas* qui est ici, en bas à droite dont vous savez que l'acte psychanalytique se fait dans cet axe, avec pour aboutissement cette éjection du *a* qui vient incomber, en somme, à la charge du psychanalyste qui a posé, a permis, a autorisé les conditions de l'acte à ce prix qu'il vient lui-même à supporter cette fonction de l'objet *a*. L'acte psychanalytique, c'est évidemment ce qui donne ce support, ce qui autorise ce qui va être réalisé comme la tâche psychanalytique, et, c'est pour autant que le psychanalyste donne à cet acte son autorisation que l'acte psychanalytique est réalisé.

Or, c'est là quelque chose de tout à fait singulier que cet acte dont en quelque sorte le trajet doit être rempli par l'Autre, et avec ce résultat, au moins présumé, que ce qui est à proprement parler acte, pour autant que nous pourrions être amenés à nous demander ce que c'est qu'un acte, ce n'est évidemment pas ni dans cette condition, ni dans ce trajet tout à fait atypique qui devrait être dessiné au moins sur ce quadrangle, mais dans celui-là (-p) c'est-à-dire pour autant que le sujet psychanalysant, pour lui, étant arrivé à cette réalisation qui est celle de la castration, c'est d'un accomplissement en retour vers le point inaugural, celui dont, à la vérité, il n'est jamais parti, celui qui est statutaire, celui du choix forcé, du choix -241-

aliénant entre le ou *je ne suis pas* et ou *je ne pense pas*, qu'il devrait, par son acte, accomplir ce quelque chose qui a été par lui enfin réalisé, à savoir ce qui le fait divisé comme sujet, autrement dit qu'il accomplisse un acte en sachant, en connaissance de cause, pourquoi cet acte ne le réalisera lui-même jamais pleinement comme sujet.

L'acte psychanalytique donc, tel qu'il se présente, est de nature à - parce qu'il introduit une autre dimension de cet acte qui n'agit pas par soi-même, si l'on peut dire - peut nous permettre d'apporter quelque lumière sur ce qu'il en est de l'acte, celui que j'ai dessiné à l'instant en travers, de l'acte sans qualification, car je ne vais pas l'appeler quand même humain, je ne vais pas l'appeler humain pour toutes sortes de raisons dont ce petit terme d'accrochage que je citais au début peut vous donner le soupçon, puisqu'il fonde l'homme en principe, ou plutôt qu'il le refonde, ou qu'il le refond, chaque fois que l'acte en question, l'acte tout court, l'acte que je ne nomme pas, a lieu... ce qui n'arrive pas souvent.

Là-dessus, naturellement, j'ai tout de même essayé de donner quelques définitions pour que l'on sache de quoi l'on parle, nommément que l'acte est un fait de signifiant; c'est bien de là que nous sommes partis quand nous avons commencé à balbutier autour, un fait de signifiant par où prend place le retour de l'effet dit effet de sujet qui se produit de la parole, dans le langage bien sûr, retour de cet effet de sujet en tant qu'il est radicalement divisant. C'est là la nouveauté apportée comme un défi par la découverte psychanalytique qui pose comme essentiel que cet effet de sujet soit un effet de division. Cet effet de division, c'est pour autant qu'une fois réalisé, quelque chose peut en être le retour, qu'il peut y avoir ré-acte, que nous pouvons parler d'acte, et que cet acte qu'est l'acte psychanalytique qui, lui, se pose d'une façon si singulière d'en être tout à fait différent en ce sens que rien n'impose qu'il se produise après ce qui, dans la psychanalyse, amène le sujet à être en position de pouvoir agir, rien n'implique que cela, désormais isolé de par l'action de l'Autre qui l'a guidé dans sa psychanalyse, d'une psychanalyse dont l'acte a permis à la tâche de s'accomplir, rien n'explique ce saut par quoi cet acte qui a permis la tâche réalisatrice, la tâche psychanalytique, le psychanalysant, si l'on peut dire, en assume quoi ? le programme.

Au regard de l'acte - c'est une petite parenthèse réflexive que je ferai là au début et qui est importante, qui se rapporte d'ailleurs aux mots par -242-

quoi j'ai commencé concernant l'avenir de toute pensée - [*Je vous en prie! Arrêtez-moi ces simagrées j'en ai assez! Mettez ça où vous voudrez et, et foutez-moi la paix je vous en prie*] - toute pensée ordonnée se situe dans un *bivium* ou a partir d'un *bivium* qui de nos jours est particulièrement clair : ou bien elle rejette cet effet de sujet dont je pars en le nouant une fois de plus à lui-même dans un moment qui se veut originel, c'est le sens qu'a eu historiquement le *cogito*; le *cogito* en est le modèle, et le modèle honnête, si l'on peut dire et il est honnête parce qu'il se pose lui-même comme origine. Quand vous voyez quelqu'un commencer à parler du fantasme de l'origine, vous pouvez savoir qu'il est malhonnête; il n'y a pas de fantasme saisissable que *hic et nunc*, dès maintenant, c'est ça l'origine du fantasme, après ça, nous pourrions en parler, quand nous l'aurons trouvé là nous sommes avec lui. Pour le *cogito*, il ne s'est pas posé comme origine, nulle part Descartes ne nous dit : « à l'origine, celui qui pense fait surgir l'être ». Il dit : *Je pense donc je suis* et, à partir de là, c'est une bonne chose de faite, il n'y a plus à s'en occuper. Il a complètement libéré l'entrée de la science qui ne s'occupera absolument plus jamais du sujet, si ce n'est, bien sûr, à la limite obligée où elle le retrouve, ce sujet, quand elle doit, au bout d'un certain temps, s'apercevoir de ce avec quoi elle opère, à savoir l'appareil mathématique et, du même coup, l'appareil logique.

Elle fera donc tout, dans cet appareil logique, pour le systématiser sans avoir affaire au sujet, mais ce ne sera pas commode; à la vérité, ce ne sera qu'à ces frontières logiques que l'effet de sujet continuera à se faire sentir, à se présentifier et à faire à la science quelques difficultés. Mais pour le reste, en raison de cette démarche initiale du *cogito*, on peut dire qu'à la science, tout lui a été donné, et d'une façon, en somme, légitime; tout lui est tombé dans la main il faut bien le dire, avec un immense champ de succès. Mais c'est en quelque sorte à ce prix que la science, le sujet de l'acte, n'a absolument rien à dire, elle n'en impose aucun, elle permet de faire beaucoup, pas tout ce qu'on veut, elle peut ce qu'elle peut, ce qu'elle ne peut pas, elle ne le peut pas. Mais elle peut beaucoup. Elle peut beaucoup mais elle ne motive rien, ou plus exactement elle ne donne aucune expresse raison de rien faire. Elle ne se présente que comme tentation de faire, tentation irrésistible, il est vrai. Tout ce que nous pouvons faire avec ce que la science a conquis depuis trois siècles, ce n'est pas rien, et nous ne nous privons pas de le faire. Mais il n'est nullement dit qu'aucun acte ne -243-

sera à sa mesure. Là où il s'agit d'acte, où ça se décide, où on s'en sert en connaissance de cause pour des fins qui paraissent motivées, il s'agit d'un tout autre mode de pensée. C'est l'autre partie du bivism ; là, la pensée s'adonne dans la dimension de l'acte et, pour cela, il suffit qu'elle touche à l'effet de sujet.

Exemple : la remarque fondamentale à une doctrine qu'il est facile, je pense, pour vous, de reconnaître, que le sujet ne se reconnaisse pas, c'est-à-dire soit aliéné dans l'ordre de la production que conditionne son travail, ceci en raison de l'effet de sujet qui s'appelle exploitation - pas besoin d'ajouter « de l'homme par l'homme » parce que nous avons vu qu'il faut un peu se méfier de l'homme dans l'occasion, et puis chacun sait qu'on a pu tourner cet usage à quelques mots d'esprit plaisants - ceci en raison de l'effet de sujet donc, qui est au fondement de toute exploitation, voilà qui a des conséquences d'acte. On appelle ça la révolution; et, dans ces conséquences d'acte, la pensée a la plus grande difficulté à se reconnaître, comme vous le démontrent, je pense, depuis que vous existez, puisque c'était même pour un certain nombre d'entre vous commencé avant votre naissance, les difficultés qu'a eues, que continue d'avoir ce qu'on appelle *l'intelligentsia* avec l'ordre communiste.

Toute pensée, donc, de cette catégorie qui touche à l'effet de sujet, participe de l'acte. La formuler indique, si l'on peut dire, l'acte et sa référence. Seulement, tant que l'acte n'est pas mis en train, c'est une référence, bien sûr, difficile à soutenir dans toute la mesure où elle n'est isolée qu'au terme, chacun sait ça. Toute pensée qui, dans le passé, a fait école - les choses qui restent, comme ça, épinglées dans les herbiers universitaires, école stoïcienne par exemple - avait cette fin de l'acte. Ça tourne court quelquefois. Je veux dire que, pour l'instant, par exemple, dans le circuit à quoi j'ai fait allusion, l'acte qui de notre temps s'épingle du terme révolutionnaire, l'issue n'est pas encore là, ce n'est pas isolé ni isolable, cette référence à l'acte; mais enfin, pour les Stoïciens tels que je les ai évoqués tout à l'heure, le fait est que ça a tourné court, qu'à un moment, on n'a eu rien de plus à en tirer que ce qu'on avait tiré de ceux qui s'étaient engagés dans cette voie de pensée. A partir de quoi la nécrophagie dont je parlais tout à l'heure peut commencer et, Dieu merci, elle ne peut pas non plus s'éterniser puisqu'il ne reste pas tellement de choses comme épaves, comme débris de cette pensée stoïcienne. Mais enfin ça occupe du monde! -244-

Ceci dit, revenons à notre acte psychanalytique et reprenons ce petit croisillon qui est exposé au tableau, dont j'ai maintes fois déjà fait la remarque que vous n'avez pas à y donner de valeur privilégiée aux diagonales, que vous devez plutôt, pour vous en faire une juste idée, le voir comme une sorte de tétraèdre en perspective, ça vous aidera à vous apercevoir que la diagonale n'y a aucun privilège.

L'acte psychanalytique consiste essentiellement dans cette sorte d'effet de sujet qui opère en distribuant, si l'on peut dire, ce qui va faire le support, à savoir : le sujet divisé, le \$, pour autant que c'est là l'acquis de l'effet de sujet au terme de la tâche psychanalytique, c'est la vérité qui, par le sujet, quel qu'il soit et sous quelque prétexte qu'il s'y soit engagé, est conquise, c'est à savoir par exemple pour le sujet le plus banal, celui qui y vient à des fins d'être soulagé : voilà mon symptôme, j'en ai maintenant la vérité, je veux dire que c'est dans toute la mesure où je ne savais pas tout de ce qu'il en était de moi, c'est dans toute la mesure où il y a quelque chose d'irréductible dans cette position du sujet qui s'appelle, en somme, et est fort nommable : l'impuissance à en savoir tout, que) e suis là et que, Dieu merci, le symptôme qui révélait ce qui reste de masqué dans l'effet de sujet retient un savoir, ce qu'il y a là de masqué, j'en ai eu la levée, mais assurément non pas complète. Quelque chose reste d'irréductiblement limité dans ce savoir. C'est au prix - puisque j'ai parlé de distribution - de ceci, c'est que toute l'expérience a tourné autour de cet objet a dont l'analyste s'est fait le support, l'objet a en tant que c'est ce qui, de cette division du sujet est, a été et reste structurellement la cause. C'est dans la mesure où l'existence de cet objet a s'est démontrée dans la tâche psychanalytique, et comment? Mais vous le savez tous : dans l'effet de transfert; c'est en tant que le partenaire est celui qui s'est trouvé remplir, de la structure instituée par l'acte, la fonction qui, depuis que le sujet a joué comme effet de sujet, que pris dans la demande qu'instaurant le désir, il s'est trouvé déterminé par ces fonctions que l'analyse a épinglées comme étant celles de l'objet nourricier, du sein, de l'objet excrémental, du scybale, de la fonction du regard et de celle de la voix; c'est en tant que c'est autour de ces fonctions, pour autant que dans la relation analytique elles ont été distribuées à celui qui en est le partenaire, le pivot et, pour tout dire, le support, comme j'ai dit la dernière fois, l'instrument, qu'a pu se réaliser l'essence de ce qu'il en est de la fonction du \$ à savoir de l'impuissance du savoir.

-245-

Est-ce que j'évoquerai là la dimension analogique qu'il y a, dans cette répartition, avec l'acte tragique ? Car on sent bien que, dans la tragédie, il y a quelque chose d'analogue, je veux dire que ce qui nous est, dans la fiction tragique telle qu'elle s'exprime dans une mythologie dans laquelle il n'est pas du tout exclu que nous ne voyions des incidences tout à fait historiques, vécues, réelles, je veux dire que le héros, tout un chacun qui, dans l'acte, s'engage seul, est voué à cette destinée de n'être enfin que le déchet de sa propre entreprise. Je n'ai nul besoin de donner des exemples, seul le niveau que j'ai appelé de fiction ou de mythologie suffit à en indiquer pleinement la structure. Mais, tout de même, ne l'oublions pas, ne confondons pas la fiction tragique - je veux dire le mythe d'Œdipe, d'Antigone par exemple - avec ce qui est vraiment une acception, la seule valable, fondée, de la tragédie, à savoir la représentation de la chose. Dans la représentation, nous sommes évidemment plus près de cette schizophrénie telle qu'elle est supportée dans la tâche psychanalytique. Au terme de la psychanalyse, on peut, la division réalisée du sujet psychanalysant, la supporter de la division qui dans l'aire où pouvait se jouer la représentation tragique dans sa forme la plus pure, nous pouvons l'identifier, ce psychanalysant, au couple divisé et relatif du spectateur et du chœur, cependant que le héros, il n'y a pas besoin qu'il y en ait trente-six, il n'y en a jamais qu'un seul, le héros, c'est celui-là qui, sur la scène, n'est rien que la figure de déchet où se clôt toute tragédie digne de ce nom.

L'analogie structurale plane d'une façon tellement évidente que c'est la raison pour laquelle elle a été amenée massivement, si l'on peut dire, sous la plume de Freud, c'est pourquoi cette analogie hante si l'on peut dire toute l'idéologie analytique; seulement, avec un effet de démesure qui confine au grotesque et qui fait d'ailleurs l'incapacité totale où se révèle cette littérature qu'on appelle analytique de faire autre chose, autour de cette référence mythique, qu'une espèce de redite en rond, extraordinairement stérile, avec de temps en temps, quand même, le sentiment qu'il y a quelque chose là d'une division dont on ne voit pas ce qui sépare, dont on ne voit pas où est la radicale insuffisance qui nous y rend inadéquats.

Cela frappe certains. Ce n'est pas les pires que ça frappe. Mais ça donne des résultats qui ne peuvent vraiment pas aller beaucoup plus loin que le jappement. N'oublions pas l'Œdipe, ni ce que c'est que l'Œdipe, ni à quel -246-

point il est internement, intégralement lié à la structure de toute notre expérience; et quand on a produit ce rappel, on n'a pas à aller beaucoup plus loin. C'est bien pour ça d'ailleurs que je ne considère pas que je fasse de tort à personne en m'étant juré de ne jamais reprendre le thème du nom *du père* dans lequel, saisi de je ne sais quel vertige, heureusement rabattu, je m'étais dit une fois que je m'engagerais dans le circuit d'une de mes années de séminaire. Les choses prises à ce niveau sont *hopeless*, alors que nous avons une voie autrement sûre à la tracer concernant l'effet de sujet, et qui a affaire à la logique.

Si je vous ai amenés au carrefour de cet effet proprement logique qui est celui qu'a si bien défini la logique moderne sous le terme de la fonction des quantificateurs, c'est évidemment pour une raison qui est fort proche de ceci que je vous ai annoncé comme étant la question d'aujourd'hui, à savoir du rapport de l'acte psychanalytique avec quelque chose de l'ordre d'une prédication, c'est à savoir : qu'est-ce qu'il en est, de quoi pouvons-nous dire qu'il situe le psychanalyste ?

Ne l'oublions pas, si c'est au terme d'une expérience de la division du sujet que quelque chose qui s'appelle le psychanalyste peut s'instaurer, nous ne pouvons nous fier à une pure et simple identification du terme de celle qui est au principe de la définition du signifiant, que tout signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. Justement, le signifiant, quel qu'il soit, ne peut être tout ce qui représente le sujet. Justement, comme je vous l'ai montré la dernière fois, de ceci : que la fonction que nous épinglons tout relève d'une cause qui n'est autre que l'objet a si cet objet a, chu dans l'intervalle qui, si l'on peut dire, aliène la complémentarité, - je vous l'ai rappelé la dernière fois -, de ce qu'il en est du sujet représenté par le signifiant du sujet \$ avec le S, quel qu'il soit, prédicat qui peut s'instituer au champ de l'Autre. Donc, que ce qu'il en est, de par cet effet, du tout en tant qu'il s'énonce, intéresse tout autre chose que ce vers quoi, si je puis dire, l'identification ne se rend pas, à savoir vers la reconnaissance venue de l'Autre, puisque c'est de cela qu'il s'agit, que dans rien de ce que nous pouvons inscrire de nous-mêmes au champ de l'Autre, nous ne pouvons nous reconnaître.

Ce tout, ce qui nous représente, dans cette affaire de la reconnaissance, pourrait avoir affaire avec ce vide, avec ce creux, avec ce manque. Or, c'est là ce qui n'est pas.

-247-

C'est qu'au principe de l'institution de ce tout requis, chaque fois que nous énonçons quoi que ce soit d'universel, il y a autre chose que la (im) possibilité qu'il masque, à savoir celle-là, de se faire reconnaître, et ceci s'est avéré dans l'expérience analytique en ceci que j'articulerai d'une façon ramassée parce qu'elle est exemplaire : que le sexe n'est pas tout, car c'est cela la découverte de la psychanalyse. On a beau voir ressurgir toutes sortes de recueils de gens qu'on délègue à rassembler un certain nombre de textes sur ce qu'il en est, sur ce fameux champ si bizarrement préservé, réservé qu'est la psychanalyse. On donne une bourse de recherche à un monsieur qui s'appelle Brown et qui a écrit quelque chose de pas si mal : Eros et Thanatos, autrefois; il en avait profité pour dire des choses assez sensées sur M. Luther, et comme c'était au bénéfice de l'Université Wesleyenne, tout cela se justifiait assez bien. Mais enfin, ne connaissant plus de mesure à ces opérations de rassemblement, il publie quelque chose qui s'appelle le Corps d'Amour et qu'on nous commente d'une note nous parlant du pansexualisme freudien. Or justement, si ce que Freud a dit signifie quelque chose, c'est bien sûr qu'il y a eu la référence à ce qu'on attendrait qui se produise de la conjonction sexuelle, à savoir une union, un tout, justement s'il y a quelque chose qui s'impose au terme de l'expérience, c'est que, au sens où je vous indique et où je le fais résonner pour vous, le sexe n'est pas tout, le tout vient à sa place, ce qui ne veut pas dire du tout que cette place soit la place du tout. Le tout l'usurpe en faisant croire, si je puis dire, que lui, le tout, vient du sexe. C'est ainsi que la fonction de vérité change de valeur, si je puis m'exprimer ainsi, et que ce qui se trouve fort bien coller, ce qui est encourageant, avec certaines découvertes qui se sont faites dans le champ de la logique, ce qui peut s'exprimer en ceci, nous fait toucher du doigt que le tout, la fonction du tout, le tout quantificateur, la fonction de l'universel, que le tout doit être conçu comme un déplacement de la partie. C'est pour autant que l'objet a, seul, motive et fait surgir la fonction du tout comme telle, que nous nous trouvons en logique soumis à cette catégorie du tout, mais en même temps que s'expliquent un certain nombre de singularités qui l'isolent dans l'ensemble des fonctionnements logiques, je veux dire ce champ où règne l'appareil du quantificateur, qui l'isole en y faisant surgir des difficultés singulières, d'étranges paradoxes.

-248-

Bien sûr, il y a tout intérêt à ce que le plus possible d'entre vous - et je le dis aussi bien pour chacun que pour tous - aient une certaine culture logique, je veux dire que personne ici n'a rien à perdre à aller se former à ce qui s'enseigne dans les endroits où c'est autour des champs déjà constitués du progrès de la logique présente, que vous n'avez rien à perdre à aller très précisément vous y former pour entendre ce à quoi ici je m'essaie, pour dessiner une logique fonctionnant dans une zone intermédiaire, pour autant qu'elle n'a point encore été maniée d'une façon convenable. Vous ne perdrez rien, à saisir ce à quoi je fais allusion quand je dis qu'encore que la logique des quantificateurs soit arrivée à obtenir son statut propre et vraiment tout à fait rigoureux, je veux dire ayant toute apparence d'en exclure le sujet, je veux dire d'être maniable au moyen des pures et simples règles qui relèvent d'un maniement de lettres, il n'en reste pas moins que, si vous comparez l'usage de cette logique des quantificateurs avec tel ou tel autre secteur, segment de la logique tels qu'ils se définissent en divers termes, vous vous apercevrez qu'il est singulier qu'alors que, pour tous les autres appareils logiques, vous pouvez donner toujours un assez grand nombre d'interprétations, géométriques par exemple, économiques, conceptuelles, je veux dire que chacun de ces maniements des appareils logiques, est tout à fait plurivalent quant à l'interprétation. Il est tout à fait saisissant, au contraire, de voir que, quelle que soit la rigueur à laquelle on a pu, en fin de compte, arriver à pousser la logique des quantificateurs, vous n'arriverez jamais à en soustraire ce quelque chose qui s'inscrit dans la structure grammaticale, je veux dire dans le langage ordinaire, et qui fait intervenir ces fonctions du tout et du quelque.

La chose a des conséquences dont une d'entre elles n'a pu être mise en valeur qu'au niveau des logiciens, je veux dire là où l'on sait se servir de ce que c'est qu'une déduction, c'est à savoir que partout où nous soutiendrons un système, un appareil tel qu'il s'agisse de l'usage des quantificateurs, nous ne pourrons créer des algorithmes tels qu'il suffise qu'il soit réglé d'avance, que tout problème est purement et simplement soumis à l'usage d'une règle, une fois fixée, de calcul; que dès lors que nous sommes dans ce champ, nous serons toujours capables d'y faire surgir de l'indécidable.

Étrange privilège. Pour ceux qui ici n'ont jamais entendu parler de l'indécidable, je vais illustrer ce que je dis d'un petit exemple : que veut -249-

dire « indécidable » ? Je m'excuse pour ceux à qui ce que je vais dire apparaîtra une rengaine rabattue. Je prends un exemple, il y en a beaucoup. Vous savez - ou vous ne savez pas - ce que c'est qu'un nombre parfait, c'est un nombre tel qu'il soit égal à la somme de ses diviseurs. Exemple : les diviseurs du nombre 6 sont 1, 2 et 3, $1 + 2 + 3 = 6$. C'est également vrai pour 28. - Il ne s'agit pas de nombres premiers, il s'agit des diviseurs, ce qui veut dire : étant donné un nombre, en combien de parts égales pouvez-vous le diviser? - Pour 28, cela vous donne 14, 7, 4, 2 et 1. Cela fait 28.

Vous voyez que ces deux nombres sont des nombres pairs. On en connaît des tas comme ça. On ne connaît pas de nombre impair qui soit parfait. Cela ne veut pas dire qu'il n'en existe pas. L'important, c'est qu'on ne peut pas démontrer qu'il est impossible qu'il en existe. Voilà de l'indécidable. De l'indécidable dont le lien avec la structure, la fonction logique qui s'appelle celle des quantificateurs n'est pas ce qu'il est ici mon rôle de vous faire toucher; disons à la rigueur qu'on pourrait réserver ça pour le séminaire fermé. Je demanderai que quelqu'un s'y associe à moi dont c'est plus le métier que le mien de le faire.

Mais ce privilège de la fonction des quantificateurs en tant qu'elle nous intéresse au plus haut point, vous allez tout de suite le voir, ce privilège - je soulève, appelons ça provisoirement, l'hypothèse - cette impasse en tant qu'elle est, remarquez-le, une impasse féconde, car si nous avions le moindre espoir que tout peut être soumis à un algorithme universel, qu'en tout nous pouvons trancher sur la question de savoir si une proposition est vraie ou fausse, c'est ça qui serait plutôt une fermeture. L'hypothèse que je soulève tient en ceci : que ce privilège de la fonction de la quantification tient à ce qu'il en est de l'essence du tout et de sa relation à la présence de l'objet a.

Il existe quelque chose qui fonctionne pour que tout sujet se croie tout, pour que le sujet se croie tout sujet, et par là même sujet de tout, de ce fait même en droit de parler de tout.

Or, ce que nous donne l'expérience analytique est ceci qu'il n'y a pas de sujet dont la totalité ne soit illusion, parce qu'elle ressortit à l'objet a en tant qu'élidé.

Nous allons maintenant tâcher de l'illustrer, en montrant en quoi ceci, de la façon la plus directe, nous intéresse. Comment, correctement, s'ex- 250 -

prime ce qu'il en est de la dimension proprement analytique sinon ceci tout savoir n'est pas conscient.

L'ambiguïté, la problématique, la *schize* fondamentale qu'introduit la fonction de quantificateur en tant qu'elle introduit un pour *tout* et un il *existe* consiste en ceci : c'est qu'elle admet, mais du même coup met en question, ceci, que si nous disons : « il n'est pas vrai que pour tout... ce qui suit, il en est de façon telle ou telle », ceci implique qu'il existe, qu'il y a, de ce *tout*, quelque chose qui *ne* pas, parce qu'il n'est pas vrai que pour *tout* il y en a qui *ne* pas.

En d'autres termes que, parce qu'une négation porte sur l'universel, quelque chose surgit de l'existence d'un particulier et que, de même, parce que pas *tout* n'est affecté d'un *ne* pas, chose plus forte encore, il y en a des - comme on dit - qui, faisant surgir une existence positive particulière d'une double négation, celle d'une vérité qui, retirée au tout de ne pas être, en ferait surgir une existence particulière.

Or, suffirait-il qu'il ne soit pas démontré que *tout quelque chose* pour qu'il existe *quelque chose qui ne* pas? Vous le sentez bien, il y a là un écueil, une question qui, à elle toute seule, suffit à rendre fort suspect cet usage de la négation en tant qu'elle suffirait à elle toute seule à assurer le lien, la cohérence des fonctions réciproques de l'universel et du particulier. Pour ce qu'il en est du savoir, que du fait que tout savoir n'est pas conscient, nous ne pouvons plus admettre comme fondamental que le savoir se sait lui-même, est-ce là dire qu'il est correct de dire qu'il y a de l'inconscient?

C'est très précisément ce que, dans cet article recueilli dans mes *Écrits* qui s'appelle *Positions de l'inconscient*, j'ai essayé de faire sentir en y employant ce que je pouvais faire alors, à savoir une petite parabole qui n'était autre qu'une façon d'imager sous une espèce que même, si je me souviens bien, j'ai appelé, puisqu'il me plait assez de jouer avec le mot homme « l'homelette » et qui n'est autre que l'objet a. Bien sûr, ce pourra être l'occasion pour un futur scholar de s'imaginer qu'au moment où j'ai écrit mes *Positions de l'inconscient* je n'avais pas une traître idée de la logique, comme si bien sûr ce qui constitue l'ordre de mes discours ne consistait pas justement à les faire adapter pour un certain auditoire, tel qu'il est supposé - qui ne l'est d'ailleurs pas entièrement car on sait bien ce que sont capables d'accueillir les oreilles des psychanalystes et de ne pas accueillir à un moment donné.

- 251-

Pour ce qu'il en est de la qualification, il y a bien longtemps que, pour tout ce qu'il en est du savoir, la réflexion constructive autour de *l'épistémê* a mis en cause ce qu'il en est du praticien quand il s'agit d'un savoir, autant au niveau de Platon chaque fois qu'il s'agit d'assurer un savoir dans son statut c'est la référence à l'artisan qui prévaut, et rien ne semble obvier à l'annonce que toute pratique humaine - je dis « pratique » parce que ce n'est pas dire du tout, parce que nous faisons prévaloir l'acte, que nous en repoussons la référence - tout praticien suppose un certain savoir si nous voulons nous avancer dans ce qu'il en est de *l'épistémê*. Tout savoir de charpente, voilà qui, pour nous définira le charpentier.

Ceci secrètement implique que la charpente se sait elle-même en tant qu'art - je ne dis pas en tant que matière, bien entendu - ce qui prolonge pour nous, analystes, ceci, c'est que tout savoir de thérapeutique qualifie le thérapeute, ce qui implique, et d'une façon plus douteuse, que la thérapeutique se sait elle-même.

Or s'il y a quelque chose que le plus - pardonnez-moi, je vais le dire! - instinctivement repousse le psychanalyste, c'est que tout savoir de psychanalyse qualifie le psychanalyste, et ce n'est pas sans raison, très précisément en ceci : non pas bien sûr que nous en sachions plus par là sur ce qu'est le psychanalyste, mais que tout savoir de psychanalyse est tellement mis dans la suspension de ce qu'il en est de la référence de l'expérience à l'objet a en tant qu'au terme il est radicalement exclu de toute subsistance de sujet que le psychanalyste n'est nullement en droit de se poser comme faisant le bilan de l'expérience dont il n'est à proprement parler que le pivot et l'instrument. Tout savoir qui dépend là de cette fonction de l'objet a assurément n'assure rien, et justement de ne pouvoir répondre de sa totalité, sinon en référence à cette instrumentation, certes impose qu'il n'ait rien qui puisse se présenter comme tout de ce savoir mais que justement cette absence, ce manque, n'impose d'aucune façon qu'on puisse en déduire ni qu'il y ait ni qu'il n'y ait pas de psychanalyse. La réflexion, le rebondissement de la négation au niveau du tout n'implique nulle conséquence au niveau du particulier que le statut du psychanalyste en tant que tel ne repose sur rien d'autre que ceci : qu'il s'offre à supporter dans un certain procès de savoir ce rôle d'objet de demande, de cause de désir, qui fait que le savoir obtenu ne peut être tenu que pour ce qu'il est, réalisation signifiante accointée à une révélation de fantasme.

-252-

Si le pas tout que nous mettons dans ceci : pas tout savoir n'est conscient, représente la non constitution du tout savoir, ceci, au niveau même où le savoir se nécessite, il n'est pas vrai qu'il existe forcément du savoir inconscient que nous pourrions théorétiser [théoriser] sur n'importe quel modèle logique.

Est-ce pour le psychanalyste que le psychanalysant est, à la fin de sa tâche, ce qu'il est? Toute une façon d'exposer la théorie, parce qu'elle implique une façon de le penser, met dans l'action psychanalytique ce facteur qui intervient comme parasite: le psychanalyste a le fin mot de ce qu'il faut en penser, c'est-à-dire que c'est lui qui a la pensée de toute l'affaire, que le psychanalysant à la fin serait régularisé, ce qui implique qu'il pose en être une certaine conjonction subjective, qu'il se repose à nouveau d'un *je ne pense* pas renouvelé seulement de passer du restreint au généralisé.

En est-il ainsi? jamais. Ce n'est pas une simple énigme que le psychanalyste qui le sait mieux que personne par expérience, puisse se mettre à concevoir sous cette forme de science-fiction, c'est le cas de le dire, le fruit que lui-même en obtient.

Est-ce donc dans l'ordre du pour soi que s'achève le trajet du psychanalysant ? C'est ce qui n'est pas moins contredit par le principe même de l'inconscient: par quoi le sujet est condamné non seulement à rester divisé d'une pensée qui ne peut s'assumer d'aucun *je suis qui pense* qui pose un en soi du *je pense* irréductible à rien qui le pense pour soi, mais dont c'est justement la fin de la psychanalyse qu'il se réalise comme constitué de cette division, cette division où tout signifiant, en tant qu'il représente un sujet pour un autre signifiant, comporte la possibilité de son inefficience, précisément à opérer cette représentation de sa mise en défaut au titre de représentant. Il n'y a pas de psychanalysé, il y a un « ayant été psychanalysant », d'où ne résulte qu'un sujet averti de ce à quoi il ne saurait penser comme constituant de toute action sienne.

Pour concevoir ce qu'il doit en être de ce sujet averti, nous n'avons aucun type encore existant. Il n'est jugeable qu'au regard d'un acte qui est à construire comme celui où, se réitérant la castration, s'instaure comme passage à l'acte, de même que son complémentaire, la tâche psychanalytique elle-même, se réitère en s'annulant comme sublimation.

Mais ceci ne nous dit rien du statut du psychanalyste car, à vrai dire, si son essence est d'assumer la place où, dans cette opération, se situe l'objet -253-

1

a, quel est le statut possible d'un sujet qui se met dans cette position ? Le psychanalyste dans cette position peut n'avoir de tout ce que je viens de développer, à savoir de ce qui la conditionne, pas la moindre idée; pas la moindre idée de la science par exemple. C'est même courant. A la vérité, il ne lui est même pas demandé de l'avoir, vu le champ qu'il occupe et la fonction qu'il a à y remplir. Du support de logique de la science, par contre, il aurait beaucoup à apprendre. Mais si j'ai fait référence à son propos à des statuts, quels qu'ils soient, de praticien, est-il exclu que dans aucun de ces statuts, tels qu'ils sont pour nous évoqués, depuis l'Antiquité, de la réflexion sur la science, mais aussi bien encore présents dans un certain nombre de champs, est-ce que pour lui n'est pas de quelque ressort, de quelque valeur, ce qui, à la lumière sans doute et seulement de la psychanalyse, peut être défini dans telle fonction pratique comme évidant [évident], comme mettant en valeur la présence de l'objet *a*?

Pourquoi, à la fin de l'année sur les *problèmes cruciaux de la psychanalyse*, ai-je fait ici tellement état de la fonction de la perspective (il semble que ce soit la théorie, opération qui n'intéresse que l'architecte), si ce n'est pour montrer, que, ne l'eut-il pas isolé lui-même depuis toujours, je veux dire depuis le temps où, nous ne savons pas trop comment justifier l'idéal qui dirigeait par exemple ce qui nous est légué des grammatismes d'un Vitruve, que ce dont il s'agit, ce qui domine, ce que nous aurions tout à fait tort, vue la présence des idéaux, de réduire à une fonction utilitaire, de bâtisse par exemple, ce qui domine, c'est une référence qui est celle que j'ai essayé de vous expliquer dans la relation avec l'effet de sujet au moment où la perspective vient dans sa structure propre au niveau de Desargues, c'est-à-dire où elle instaure cette autre définition de l'espace qui s'appelle la géométrie projective. Et cette mise en question de ce qui est le domaine même de la vision en tant qu'un premier aspect, il semblerait qu'elle puisse être entièrement supportée par une opération de quadrillage mais qu'au contraire y apparaît cette structure fermée qui est celle à partir de laquelle j'ai pu essayer pour vous d'isoler, de définir, entre tous les autres, et parce qu'il est le plus négligé de la fonction psychanalytique, la fonction de l'objet *a* qui s'appelle le regard.

Est-ce pour rien qu'au terme de cette même année, autour du tableau des *Ménines*, je vous ai fait un exposé sans doute difficile mais qu'il faut -254-

prendre comme apologue, et comme exemple, et comme repère de conduite pour le psychanalyste, car ce qu'il en est de l'illusion du *sujet supposé savoir* est toujours autour de ce qu'admet si aisément de tout le champ de la vision. Si au contraire autour de cette oeuvre exemplaire qu'est le tableau des *Ménines*, j'ai voulu vous montrer la fonction inscrite de ce qu'il en est du regard et de ce qu'elle a en elle-même à opérer d'une façon si subtile qu'elle est à la fois présente et voilée, c'est, comme je vous l'ai fait remarquer, notre existence même, à nous, spectateurs, qu'elle met en question, la réduisant à être en quelque sorte plus qu'ombre au regard de ce qui s'institue dans le champ du tableau d'un ordre de représentation qui n'a à proprement parler rien à faire avec ce qu'aucun sujet peut se représenter. Est-ce que ce n'est pas là l'exemple et le modèle où quelque chose d'une discipline qui tient au plus vif de la position du psychanalyste pourrait s'exercer? Est-ce que ce n'est pas le piège à quoi cède, dans cette singulière représentation fictive que j'essayais tout à l'heure de vous donner comme étant celle où le psychanalyste finit, au regard de son expérience qu'il appelle clinique, par s'arrêter, est-ce qu'il n'y pourrait pas trouver le modèle, le rappel, le signe, qu'il ne saurait rien instituer du monde de son expérience sans qu'il doive, de toute nécessité, y présentifier, et comme telle, la fonction de son propre regard ?

Assurément, ce n'est là qu'une indication, mais une indication donnée, comme je fais souvent à la fin de tel ou tel de mes discours, très en avance, qui relève de ceci que si, dans la psychanalyse - je veux dire dans l'opération située dans les quatre murs du cabinet où elle s'exerce - tout est mis en jeu de l'objet *a*, c'est avec une très singulière réserve, et qui n'est pas de hasard, concernant ce qu'il en est du regard. Et là, je voudrais indiquer avant de vous quitter aujourd'hui l'accent propre que prend ce qu'il en est de l'objet *a* d'une certaine immunité à la négation qui peut expliquer ce par quoi, au terme de la psychanalyse, le choix est fait qui porte à l'instauration de l'acte psychanalytique, c'est à savoir ce qu'il y a d'indéniable dans cet objet *a*.

Observez la différence de cette négation quand elle porte, dans la logique prédicative, sur le non-homme, comme si ça existait, mais ça s' imagine, ça se supporte. *Je ne vois pas*, la négation tient à quelque chose d'indistinct, qu'il s'agisse d'un défaut de ma vue ou d'un défaut de l'éclairage, motive la négation. Mais *je ne regarde pas*, est-ce qu'à soi tout seul, - 255-

ça fait surgir plus d'objets complémentaires que n'importe quelle autre énonciation, je veux dire que je regarde ceci ou cela, *je ne regarde pas*, c'est assurément qu'il y a là quelque chose d'indéniable, puisque je ne le regarde pas, et la même chose dans les quatre autres registres de l'objet *a* qui s'incarneraient dans un *je ne prends pas* pour ce qu'il en est du sein - et nous savons ce que ça veut dire, l'appel que ça réalise au niveau de l'anorexie mentale - du *je ne lâche pas* et nous savons ce que ça veut dire au niveau de cette avarice structurante du désir. Et irai-je à évoquer, au terme de ce que j'ai à vous dire aujourd'hui, ce que nous faisons entendre d'un *je ne dis pas*, c'est en général entendu *je ne dis pas non*. L'entendez-vous, vous même ainsi : *je ne dis pas non*.

-256-

LEÇON XV 27 MARS 1968

- *J. Lacan* : Ce séminaire ne me paraît pas du tout s'engager dans des conditions défavorables. La réduction de votre nombre est certainement propice à ce que je voudrais, c'est-à-dire qu'il s'échange ici quelques questions et peut-être des réponses ou une mise au point. Ce petit nombre tient probablement à des conditions diverses, jusques et y compris ceci qu'il y a des vacances qui approchent et même aussi des périodes d'examen, et mille autres facteurs. On ne peut que regretter que certains des seniors de mon École qui assistent à mes séminaires ne soient pas là... j'espère qu'ils vont se pointer parce que j'aimerais qu'ils entrent en action. Mais s'ils ne sont pas là nous nous en passerons.

Comment Procéder? J'ai reçu un certain nombre de lettres qui ont répondu à ma sollicitation de questions. On pourrait en lire un certain nombre. Il faut que je choisisse parce que j'en ai reçu un bon nombre. Monsieur Soury est là? Je commence par la sienne.

Vous avez attaché les effets du signifiant à la possibilité d'une conséquence... C'est en effet une citation, je ne sais pas si tout le monde l'a retenue au passage, d'une de mes phrases. Je n'ai pas eu le temps de vérifier à quel moment, sous quelle incidence, je l'ai prononcée, mais cela n'a pas une trop grande importance; j'ai dû, au début d'une conférence, mettre l'accent, probablement en réponse à quelque contradiction entrevue, sur ce terme de conséquence et sur ce fait que, pour le connoter d'une figure biographique, l'essence de ce que nous avançons comme témoignage de notre expérience, c'est que les événements y ont des conséquences. Il est -257-

bien certain que le terme « conséquence », j'ai dû, au moment où je l'ai avancé, l'avancer de cette connotation qu'il prend de tout ce qui nous est apporté de réflexion et de ce qu'il présente pour nous, c'est que la notion même de conséquence telle que nous pouvons l'appréhender, pour autant qu'on nous apprend à réfléchir, est liée à des fonctions de suite logique. Ce qui a avant tout conséquence, c'est l'articulation d'un discours avec ce qu'il comporte de suite, d'implication. On peut dire que le premier champ dans lequel nous ayons appréhension d'une nécessité, c'est celui de nécessité logique. Quand nous disons quelque chose, ça tire à conséquence, à savoir qu'on peut nous attraper sur tel détour de phrase, point de chute, conclusion, façon de clore et de conclure; c'est implicite au discours lui-même.

Vous me dites : *conséquence est utilisable pour la succession temporelle, pour des objets déterministes* (je ne vois pas très bien ce que vous appelez les objets déterministes) ... *pour la vie animale...* Et vous citez tout de suite, pour articuler ce que vous dites : *La conséquence du choc est que la particule a pour impulsion...* Oui, je ne sais pas si c'est la meilleure utilisation du mot « conséquence ». Nous essayons autant que possible, de traduire l'effet de choc, à savoir la transmission d'impulsions, dans des formules qui mettront le moins de conséquences possibles, et « conséquence » vient prendre sa place, nous en reparlerons. Nous dirons plutôt, en ce qui concerne la loi de transmission du choc, à savoir effet d'action et de réaction, que tout cela tirera à conséquence à partir du moment où il y aura à en parler.

En d'autres termes, ce qui tire à conséquence dans l'expérience analysée, analysable, ne se présente, en effet, pas du tout au niveau d'effets qui se conçoivent uniquement d'une fonction dynamique mais au niveau d'une dimension d'effets qui implique qu'il est posé question à un niveau qui est repérable comme celui des conséquences langagières.

En d'autres termes, c'est parce qu'un sujet n'a pas du tout, d'aucune façon, pu articuler quelque chose de premier, que son effort ultérieur pour lui donner, je ne dirai même pas signification, sens, mais articulation au sens proprement où cette articulation est faite dans rien d'autre qu'une séquence signifiante, laquelle prend forme plus précise, accent de conséquence, à partir du moment où s'y établissent les scansions; c'est dans cette dimension là que se déplace toute cette expérience qui est l'expérience ana-258-

lytique en tant que ce qu'elle regarde, c'est assurément toutes sortes de choses qui portent effet dans de tous autres registres que ceux du pur et simple discours. Mais c'est qu'en tant qu'il s'agit que la mouvance de ce qui tire effet, est prise dans cette articulation langagière, qu'elle nous intéresse, qu'elle fait question, que nous pouvons la saisir dans le champ analysable.

A leur durée, à leur persistance, à leur effet adhésif à ce qui dure, à ce qui se maintient dans cet effort d'articulation, nous pourrions en effet indirectement mesurer ce qu'il y a de déplacé, dans l'autre champ qui est précisément le champ des forces réelles. Mais c'est toujours par quelque nœud de conséquences, et de conséquences signifiantes, d'articulations signifiantes, que nous avons prise sur ce dont il s'agit.

Bien sûr, ceci ne peut prétendre à aucun degré à se suffire. Mais puisque vous semblez ne pas être frappés de ce dont simplement je désirais donner à ce niveau là un *flash*, c'est que le terme de « conséquence » prend sa véritable portée, sa résonance, son usage ordinaire au niveau logique, et que c'est bien parce qu'il s'agit d'une reprise, d'un travail, d'une élaboration logique que nous avons affaire à quelque chose d'analysable. Ceci de premier abord. Bien entendu, c'est dans toute la mesure où nous avons pu pousser les choses beaucoup plus loin, donner une formulation de ces effets que j'appelle effets de sujet jusqu'à vraiment être tout proche de leur donner un statut que tout ceci est tenable.

Mais ce n'était qu'un rappel. Je vous dis ça histoire de ranimer l'attention, d'accommoder l'oreille au feu d'un discours.

Vous articulez ensuite comme si c'était convaincant : *un enfant est la conséquence d'un accouplement*.

Logiquement, c'est suspect, l'usage de ce terme de « conséquence ». A ce sujet, vous ferez cet appel auprès de quelqu'un, il faut tout de même avoir une petite prévision de la conséquence de ses actes. Vous direz ça justement parce que vous serez passé sur le plan éthique. Au niveau de l'accoucheur, vous n'allez pas parler de la grossesse comme d'une conséquence; cela semblerait superflu.

Là-dessus, vous ajoutez quelques remarques qui n'ont plus rien à faire avec mon cours mais qui vous sont personnelles; je les lis puisque après tout, je ne vois pas pourquoi je n'en ferais pas état : *Les mathématiques sont détournées comme obscurantisme parce que, probablement, la rigueur dans le maniement du signifiant devient l'alibi de l'absence de rigueur* -259-

dans l'usage du signifiant - classification sociale, indices de salaire, notes d'examen, statistiques -. L'enchaînement interne de démonstration de définitions est converti en conférences, un déchaînement de conférences; les mathématiques modernes, avec leur structure, permettent de formuler les absences de rigueur en question, mais cette possibilité n'est pas utilisée. Qu'est-ce que vous voulez dire par là?

- M. Soury : Que les mathématiques récentes permettent de formuler les abus d'emploi de chiffres, s'il faut faire comprendre l'usage obscurantisme, un exemple est le zéro en classe, qui a remplacé le bonnet d'âne.

L'école moderne ne met pas de bonnet d'âne, mais des zéros. Le zéro est issu des chiffres et bénéficie du prestige des chiffres et du prestige de rigueur des chiffres.

Comment le zéro, issu de cette tradition, est-il devenu une insulte à la disposition du professeur, une étiquette infamante utilisée contre les écoliers ?

Le passage étonnant, c'est : comment une création de rigueur comme les chiffres, et le zéro en particulier, est devenue une insulte contre les écoliers, un bonnet d'âne, mais qui est plus respecté que si un vrai bonnet d'âne était donné?

- J. Lacan : Vous croyez qu'il faut faire intervenir les mathématiques modernes pour nous élever contre ou nous poser quelques questions au sujet de l'usage du zéro ?

Ce que je vois d'intéressant dans ce que vous dites, ce que ça me suggère, à moi, c'est des petits points d'histoire auxquels on ne songe pas, en effet: depuis quand l'usage du zéro en classe ? Il faudrait avoir des témoignages historiques là-dessus. Il est évident qu'on n'a pu mettre de zéro en classe que depuis le temps où le zéro fonctionne dans les mathématiques, ce qui, comme chacun sait, n'a pu arriver qu'avec l'adoption des chiffres arabes, c'est-à-dire qu'on ne mettait pas de zéro du temps des pédants romains, puisque le zéro n'existait pas.

A partir de quand a-t-on noté de zéro à vingt, peut être intéressant. Néanmoins, peut-être étendre la réprobation que vous inspire le zéro conçu comme une arme à je ne sais quoi qui serait inhérent à l'usage des mathématiques, me paraît problématique.

- M. Soury : Pas inhérent.

-260-

- *J. Lacan* : Mais enfin, vous faites allusion à la dimension des mathématiques modernes. Je pensais, en vérité, que votre remarque était plus près de quelque chose que j'ai suggéré, non pas que les structures permettent de formuler des absences de rigueur, mais que, dans la logique de cette mathématique, nous voyons s'élever la nécessité où elle s'est trouvée portée par son développement même, d'élaborer sa logique. Nous nous trouvons placés devant des nœuds qui sont inhérents à la logique elle-même et qui peuvent pour nous, apparaître comme une espèce de résonance à quelque chose qui constitue dans notre champ, le champ de l'analyse, ce que nous avons à élaborer d'une logique d'un registre qui est forcément différent parce qu'il s'applique à un tout autre ordre... Enfin ne nous éternisons pas là-dessus.

Je prendrai d'autres questions. Voulez-vous, Rudrauf, faire un petit choix dans ce que vous m'avez écrit?

- *M. Rudrauf* : En fait, j'avais repris une de vos formules. Vous aviez, me semble-t-il - j'ai vécu cela de cette manière - stigmatisé une certaine inversion de votre formule *l'inconscient est structuré comme un langage*. Quelqu'un avait dit « pourquoi pas : le langage est structuré comme l'inconscient » ? à quoi vous aviez répondu clairement que la logique voulait qu'on aille du connu à l'inconnu et non pas de l'inconnu au connu.

Cette inversion de votre formule m'avait paru poser un problème de compréhension de la formule elle-même, en ce sens que dire *L'inconscient est structuré comme un langage*, c'était supposer le langage connu et l'inconscient inconnu, puisque après tout ce langage - et quel langage ? - à l'image duquel nous voyons se structurer l'inconscient, était-il si parfaitement connu ? et cet inconscient auquel nous nous référons était-il si parfaitement inconnu ?

Lors d'un séminaire suivant, vous avez tenu quelques propos qui m'ont semblé... où vous avez dit : *Si je dis que l'inconscient est structuré comme un langage, cela ne veut pas dire que je le sais*.

C'est évidemment poser toute la question de la connaissance de l'analyste, ou de la connaissance à travers ou par le biais, par le moyen de l'articulation logique. Mais tous les gens qui sont confrontés avec les problèmes analytiques sont confrontés avec le problème de savoir ce qui -261-

se passe, ce que le malade sait, ce que le malade et nous-mêmes apprenons sur ce x , qui est l'inconscient. Après tout, ce x , pourquoi dire ce x , pourquoi je structure ici l'inconscient à travers x , c'est-à-dire le langage mathématique ou à travers une figuration mathématique...

- *J. Lacan* : x n'est pas de soi-même une formulation équivalente à « inconnu ». C'est dans le langage romanesque qu'on désigne un inconnu par « M. X » ou « M. Y ». L'usage mathématique de x , ce n'est pas du tout une chose qui est pour « inconnu » : x désigne ce qu'on appelle une variable. Ce n'est pas pareil.

- *M. Rudrauf* : Dans un problème posé, x = l'inconnue, dans le langage du petit élève.

- *J. Lacan* : Bon, laissons x de côté. Je ne crois pas jamais avoir désigné l'inconscient, en tant que je le considère - vous dites très bien - comme, sinon inconnu, du moins au départ, pour nous, dans sa fonction d'inconscient, beaucoup moins connu, et pour cause, que le langage, je ne l'ai pas pour autant identifié à la fonction qui est celle d'habitude en usage pour la lettre x en mathématiques.

Par contre, vous avez rapproché deux choses qui sont évidemment tout à fait légitimes à rapprocher, qui sont ceci que j'ai dit d'abord que ce n'est pas du tout la même chose de dire que *l'inconscient est structuré comme un langage* ou de dire que *le langage est structuré comme l'inconscient*, d'abord parce que la seconde chose est vraiment sans aucune suite. On a voulu formuler des choses et assez près de moi, d'une façon qui est beaucoup plus pointue, beaucoup plus tirant à conséquence, que l'ordre de l'inconscient serait ce sur quoi peut être fondée la possibilité du langage. Ça a des prétentions plus grandes que l'autre, et c'est plus dangereux, si je puis dire; ce n'est pas moins faible, mais c'est plus insinuant.

Par contre, quand je dis que je peux impliquer dans cette dimension, dans cette marche qui est celle de mon enseignement, toute cette partie de ma position qui n'est pas savoir, c'est un correctif c'est plus qu'un correctif, c'est essayer de faire entrer ceci qu'il puisse y avoir, quand il s'agit d'un analyste, un enseignement qui se supporte sans comporter ce principe qu'il y a quelque part quelque chose qui tranche entièrement la question. Il y a un *sujet supposé savoir*.

Je dis que nous pouvons en effet avancer dans cet enseignement et pour autant, très précisément, qu'il a pour départ cette formule, sans qu'il -262-

implique que, nous aussi, nous nous mettions dans cette position que j'ai appelée proprement professorale et qui est celle qui élide toujours ceci, c'est que le *sujet* supposé savoir est, en quelque sorte, là; que la vérité est déjà quelque part.

Où va la pointe de votre remarque une fois que vous avez fait ce rapprochement dont je vous ai dit que je l'accepte ?

-M. Rudrauf : Si je reprends le texte tel que je l'ai formulé là, elle va à ceci, que dire que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est marquer qu'à la première écoute, l'inconscient est représenté comme un champ existant, selon une autre de vos formules, c'est-à-dire existant avant que qui le sache? Nous renvoyant ainsi à d'autres formules réversibles, pour demander: comme quoi est structuré l'inconscient?

On pourrait dire : l'inconscient est structuré comme les symptômes, parce que nous cherchons la signification psychanalytique du symptôme; que l'inconscient est structuré comme le rêve - bien sûr on peut dire que le rêve est structuré comme un langage -; que l'inconscient est structuré comme un dessin d'enfant...

- J. Lacan : Si on conteste que l'inconscient est structuré comme un langage, ça ne va pas loin. Je vous assure qu'on a beaucoup plus de raisons de contester que le rêve est structuré comme un langage. Si le rêve est structuré comme un langage, c'est pour autant justement que le rêve est la voie royale de l'inconscient, mais qu'il n'est pas l'inconscient à lui tout seul. Il est un phénomène qui a bien d'autres dimensions que d'être la voie royale de l'inconscient, et on peut parler du rêve autrement qu'en parlant de l'inconscient. C'est même regrettable qu'on ne s'attache pas plus au phénomène du rêve en y ayant, une fois dégagé, extrait ses rapports avec l'inconscient.

Il y a toutes sortes de dimensions du rêve qui mériteraient d'être expliquées. Quand je vois tel ou tel personnage qui, heureusement, écrit dans une revue obscure de sorte que ça m'évite d'avoir trop à batailler contre un mode d'objection qui est vraiment tout à fait lamentable, quand un personnage nous sort un certain nombre de traits auxquels il croit pouvoir donner consistance sous cette forme qu'un des effets de ce qu'il appelle le travail du rêve, c'est la violence qu'il exerce sur quelque chose dont, en fin de compte, il ne conteste pas du tout que la matière donnée soit langagière, c'est de la déformation, impliquée d'une façon tout à fait sommaire, en -263-

ce qui concerne l'incidence du désir qui caractérise le rêve. Il peut trouver, par ci par là, et sans aucune difficulté, dans les textes de Freud lui-même, appui à ses remarques. Mais on ne peut pas dire qu'il apporte quoi que ce soit qui est le fond de la question. Je ne nie pas du tout que, dans le rêve, le langage, ne serait-ce qu'en raison de la *Rücksichtsdarstellbarkeit*, des égards dus à la nécessité de la représentation et de bien d'autres choses encore, subisse des déformations extrêmement importantes, des contractions, des distorsions; non seulement je ne nie pas, mais qui songerait à nier? Si le rêve m'intéresse en tant qu'il y apparaît, et d'abord, ce mécanisme que j'ai identifié à la métaphore et à la métonymie puisque ça s'impose, c'est justement dans la mesure où le rêve est la voie royale de l'inconscient. Ce n'est pas autre chose. Ce n'est pas pour épuiser ce qui est la substance du rêve, de sorte que ce n'est pas une objection que d'y voir intervenir autre chose.

Alors n'insistons pas trop sur cet article, si ce n'est pour marquer que la confusion des notions de violence subie avec celle de travail est pour le moins étrange au point de vue philosophique. La confusion du travail du rêve avec la violence est quelque chose qui serait une espèce de représentation dont je ne nie pas qu'en fin de compte elle ne soit quelque chose qui s'apparente au langage, mais dont tout l'intérêt serait de nous présenter d'une façon distordue quelque chose de tout à fait singulier et qui, bien évidemment, ne peut prendre sa source que du fait de sortir d'un lieu de travail, sinon de violence, où on a pour but principal de distordre ce que je dis.

Je me demande d'ailleurs comment on pourrait s'employer dans ce même livre, tendre à distordre quoi que ce soit, si on n'avait pas comme matière précisément ce que je dis. (Il s'agit du cours de M. Ricoeur très précisément).

- *M. Rudrauf* : Je pense que cette question du rêve comme voie royale de l'inconscient est effectivement directement liée à cette découverte de Freud que le rêve parle, que le rêve est structuré comme un langage et que, pour comprendre le rêve, pour interpréter le rêve, il s'agit d'en traduire le langage, de transformer ce qui, jusque là, apparaissait comme une série d'images en une série ordonnée, linguistiquement, de signifiants.

La question que je croyais poser (j'ai du mal à reprendre la synthèse de cette question) est celle-ci : ce langage qui est en même temps la voie par -264-

laquelle nous cherchons à arriver à l'inconscient et qui est en même temps l'objet que nous recherchons, ce langage, quel est-il ? et de qui est-il ? Cela nous ramène à la question du sujet en tant qu'il est un fait de langage, et du langage en tant qu'il n'est langage qu'en tant qu'il est pour nous révélateur du sujet, acte du sujet. C'est à ce niveau que se pose à peu près la question.

- J. *Lacan* : Le langage n'est pas du tout acte du sujet. Le discours peut à l'occasion être acte du sujet. Mais le langage, précisément, nous met en face de quelque chose dont c'est tout à fait faire un saut, et un saut abusif, que de trancher sur ce point dont je ne dis pas non plus que nous puissions dire le contraire; j'ai fait allusion à des dimensions, en particulier à l'une d'entre elles qui s'appelle l'indécidable. Pourquoi ne pas nous en servir à cette occasion ? Je ne dis pas que nous pouvons démontrer qu'il n'est pas acte du sujet. Le fait de ne pas pouvoir le démontrer, évidemment, ne tranche rien. Mais enfin cela ne nous permet pas non plus d'affirmer d'aucune façon que le langage soit acte du sujet, ce qui est évidemment impliqué par toute position dite recherche, quelle qu'elle soit, de l'origine du langage, qui consiste à imaginer ceci que jusqu'à présent personne n'est arrivé à imaginer d'une façon satisfaisante, à savoir comment a bien pu arriver un jour qu'il y en ait qui parlent.

Je constate simplement que, dans l'histoire de la linguistique, c'est très précisément du jour où un certain nombre de gens se sont réunis en s'engageant d'honneur entre eux à ne pas soulever cette question que la linguistique a pu commencer. C'est simplement un fait historique; ça n'a pas plus de conséquence que le fait qu'un jour, quelqu'un (il s'appelait Lavoisier) s'est dit, dans toutes ces petites manipulations de chimistes, qu'on pèserait ce qui était entré dans la sphère au début et à la fin. Cela ne veut pas dire que tout est une question de balance dans la chimie; bien loin de là, comme la suite l'a prouvé. Mais là, c'est du même ordre. C'est un acte décisif au début: on va justement s'abstenir de penser tout ce que pourrait faire sortir le langage comme acte du sujet; à partir de ce moment, la chose extraordinaire, c'est qu'il s'avère qu'on fait quand même quelques trouvailles valables en matière de linguistique, ce qui, il faut bien le dire, qu'il n'y en avait pas trace avant, on a beau remarquer, pas besoin de se chatouiller la nénette pour trouver que le Cratyle ce n'est pas si mal. Il y avait donc déjà des gens qui étaient capables de dire des -265-

choses pas trop mal, mais ça ne constitue pas du tout, même l'amorce d'une science du langage; la linguistique est née à partir d'un certain moment qui, comme tous les moments de naissance d'une science, est un moment de cet ordre là, de l'ordre pratique; il y a quelqu'un qui a commencé à tripoter la matière en s'imposant certaines lois exclusives et en se limitant à un certain nombre d'opérations. A partir de ce moment là, quelque chose est possible; ce n'est pas plus démonstratif; ça commence à devenir démonstratif à partir du moment où nous nous posons des questions sur ce qu'on peut appeler l'effet de sujet, à savoir comment se fait l'interdiction d'un certain nombre de registres. Leur écart permet de mieux déterminer ce qui s'opère comme effet de sujet, qui n'est pas du tout forcément un sujet homogène à celui auquel nous avons affaire dans un usage courant, ordinaire du langage; mais nous nous interdisons justement quelque chose qui, quand on y regarde de près, revient à limiter le langage, non pas du tout à le dominer, à le surmonter, à inscrire en quoi que ce soit ce qu'on appelle un métalangage ou une métalangue, mais au contraire à en isoler certains champs; et alors il se produit des effets de sujet, qui ne sont pas d'ailleurs forcément des sujets humains ou des sujets parlants.

Je pense que le terme « sujet » pour indiquer le champ d'une science n'est pas non plus forcément mal choisi. J'ai parlé de la chimie ou de la linguistique. Il y a un sujet de la chimie, de la linguistique, comme il y a aussi un sujet de la logique moderne. C'est plus ou moins établi, ça va plus ou moins loin, c'est plus ou moins flottant, c'est pour nous tout à fait capital de prendre cette sorte de référence pour savoir ce que nous disons quand nous parlons du statut du sujet.

Il est bien évident que le statut du sujet auquel nous avons affaire dans l'analyse n'est aucun de ces sujets là, ni non plus aucun des autres sujets qui peuvent être situés dans le champ d'une science actuellement constituée.

-M. *Rudrauf* : J'aurais aimé préciser que quand j'ai dit : « le langage est un acte du sujet », je voulais dire ceci : c'est que le langage que vous nous donnez, votre acte d'un discours, c'est votre acte, mais dans la mesure où le langage n'est pas acte du sujet, je pense qu'il doit être défini comme étant le lieu de l'acte de l'autre.

- J. *Lacan* : *Oui*, c'est scabreux, je relancerai la question à notre cher Nassif, mais Nassif a fait là-dessus un travail de resserrement de tout ce -266-

que j'ai fait l'année dernière, en y ajoutant une note dont nous aurons encore largement à tirer parti. Je ne voudrais pas ici abuser, ni de lui, ni de vous, en lui demandant de vous répondre sur ce sujet. C'est très hardi en tous les cas, ce que vous venez de dire; c'est plus que hardi, c'est critiquable. Malheureusement le temps nous est mesuré, et je ne peux pas donner à tout cela tout son développement.

Je voudrais, parce que j'ai toujours un peu scrupule à vous faire déranger sans que vous repartiez avec quelque chose dans la besace, essayer de profiter de ce que nous sommes aujourd'hui en petit comité. J'insiste - c'est surtout pour moi que ça peut être dépréciant plus que pour n'importe qui d'autre - sur l'absence, ici, d'un certain nombre de personnes qui sont à d'autres moments assidues à ce que j'avance cette année dans ce séminaire. Pourquoi ne sont-elles pas là? Est-ce que c'est parce que j'aurais peut-être pu les appeler à répondre à ma place à ce qui s'énonce ici? Qui sait? On ne sait pas : c'est peut-être pour ça. C'est peut-être aussi parce qu'elles ont un sens de l'économie de leur temps qui est tel que si elles croient trouver à broutiller dans ce que j'énonce ici, à partir du moment où ça ne sera qu'un effort de travail, elles pensent qu'elles n'en tireront pas assez de bénéfice; qui sait? Encore une chose possible; bref, je le déplore.

Par contre, je me félicite de la présence de tous ceux qui ont bien voulu venir entendre quelque chose, et c'est à leur endroit et parce que nous sommes dans un petit comité qu'après tout je voudrais pouvoir faire sentir des choses - car il y a aussi ici bien des gens que j'ai admis avec plaisir, encore qu'ils ne soient point analystes - faire sentir l'ampleur d'un enjeu et aussi ce qui fait que je ne peux pas dire tout et n'importe quoi devant n'importe quelle assistance, je veux dire dans une assistance que je repère moins que je peux le faire, à voir toutes vos figures, devant celle que j'ai aujourd'hui ici.

Nous écrivons au tableau

Tous les hommes aiment la femme Tous les psychanalystes désirent savoir je ne pense pas

je ne suis pas -267-

Justement, ceci pour présentifier les choses puisqu'il s'agit de sujets, voilà des sujets qui sont évidemment beaucoup moins maniables et sur lesquels, heureusement, la linguistique nous donne des orientations.

Il est bien évident que nous sommes déjà un peu orientés, grâce à mon discours, non pas grâce à mon langage, grâce à mon discours; là, ce sont des sujets que nous trouvons au premier aspect, désignés en grec comme ce qu'on appelle d'habitude le sujet grammatical. Le sujet de la phrase, c'est à l'occasion le sujet qu'on peut tout à fait introduire dans une logique propositionnelle, et retrouver les formules aristotéliennes de la logique prédicative à l'aide d'infimes changements

Tous les hommes sont aimant la femme Tous les psychanalystes sont désirant savoir

L'intérêt de la chose, c'est que ce sont des propositions qui, en raisons de la présence de *tous* tombent sous le coup de ce que j'ai introduit cette année, et non sans raison, comme l'implication de ce qu'on appelle la logique quantificatrice.

Il est évident que d'écrire *tous les hommes* ou d'écrire *tous les psychanalystes*, c'est une façon qui est distincte de celle qui va se marquer dans les deux autres articulations qui sont en dessous, d'impliquer quoi ? ce que j'ai mis toujours en cause pour le distinguer sévèrement: d'impliquer dans l'énoncé le sujet de l'énonciation.

C'est évidemment en quoi la logique de la quantification nous intéresse, c'est au niveau de ce qu'on appelle l'universel; et dès que vous faites intervenir l'universel, il est clair que ce qui est intéressant, ce qui en fait le relief, ce sont des choses que je vous expose en somme ici d'une façon familière, je veux dire que ce n'est pas strictement rigoureux au point de vue de la démonstration, je veux dire que les propos que je vais vous tenir avant de vous quitter, c'est plutôt des choses où je me permets une certaine laxité au regard de certaines exigences de rigueur qui ne sont pas vaines, auxquelles je suis absolument obligé de me soumettre dans un discours grandement public. Ici, sur le terrain du copinage, je peux dire des choses comme celle que je dis pour l'instant, à savoir qu'il est bien évident que vous devez sentir que ce en quoi ça nous intéresse, une formule comme celle-là que *tous les hommes*, par exemple, *sont mortels*, c'est l'histoire de -268-

faire remarquer qu'il y a quelque chose qui est toujours profondément éliidé et qui fait en quelque sorte le charme secret, le côté collant, le côté qui fait que nous adhérons tellement, quand même, que nous sommes tellement intéressés par ces choses prodigieusement niaises que sont les syllogismes exemplaires qui nous sont donnés. Si vraiment il ne s'agissait que de savoir que tous les hommes sont mortels et que Socrate étant un homme, Socrate est mortel, ceux qui n'entendent ça que comme ça disent ce qu'ils ont dit depuis toujours : à quoi ça ressemble? C'est une pétition de principe; si vous venez de dire que Socrate est un homme, comment pourrait-on nier que Socrate est mortel, sinon à mettre en question ce que vous avez mis au début. C'était Locke qui avait trouvé que c'était une pétition de principe.

C'est tout à fait une idiotie; il n'y a aucune pétition de principe; il y a quelque chose dont l'intérêt passe tout à fait ailleurs. L'intérêt est évidemment en ceci - c'est dans les manches du prestidigitateur - que ce n'est pas du tout vain de parler de Socrate à cette occasion puisque Socrate n'est pas mortel à la façon de tous les autres hommes, et que c'est précisément ce qui en fin de compte nous retient et même nous excite; ce n'est pas simplement par une incidence latérale due à la particularité de l'illustration, mais parce que c'est bien de ça qu'il s'agit tout au fond de la logique, toujours de savoir comment ce sacré sujet de l'énonciation, on pourrait en être quitte avec lui, ce qui ne se fait pas aisément, et tout spécialement pas au niveau de la logique de la quantification qui est là particulièrement résistante.

Ce n'est pas tout à fait la même chose, donc, que ce sujet quantifié, que ce sujet beaucoup plus troublant qui, alors, lui, se qualifie, se désigne tout à fait nommément et d'une façon que l'on peut dire dévoilée comme le sujet de l'énonciation, ce que les linguistes ont bien été forcés de reconnaître en donnant au *je* cette définition d'être le *shifter* qui est le « chief raté », autrement dit l'index de celui qui parle, autrement dit *je* est variable au niveau de chacun des discours, c'est celui qui le tient qui est désigné par là, d'où résultent toutes sortes de conséquences, en particulier que toute une série d'énoncés qui ont *je* pour sujet sont fort troublants; on s'est longuement arrêté au *je mens* à travers les âges; que j'y aie, moi, ajouté le *je ne pense pas* et *je ne suis pas* assurément a son intérêt, un intérêt que vous êtes tous capables de voir dans tous ses développements. Il est bien certain -269-

qu'il est beaucoup plus intéressant de s'arrêter à ce qu'a d'impossible le *je ne suis pas* qu'à ce *je mens* qui va tellement de soi qu'on ne puisse pas vraiment le dire, si je puis dire, ce *je ne suis pas*, ça vaut la peine qu'on s'y arrête un peu, surtout si on peut lui donner un support qui est tout à fait précis quant à ce dont il s'agit, à savoir concernant le sujet de l'inconscient.

C'est que, dès qu'on s'en est aperçu - je ne sais pas si vous en êtes encore là mais ça peut vous venir - c'est quand on s'est aperçu de l'impossibilité de dire, pas du tout que ça soit, puisque ça est, justement, ça est que je ne suis pas; c'est aussi vrai pour vous que pour moi, et qu'à partir du moment où vous vous en êtes aperçus, le *je suis* paraît devenir non pas imprononçable - c'est toujours prononçable - mais simplement grotesque.

Or ces choses ont un grand intérêt à être réalisées si elles paraissent cohérentes et strictement cohérentes, de l'introduction dans un certain domaine qui est celui des questions que pose l'existence ou non de l'inconscient.

Quoi qu'il en soit, il s'agit naturellement de savoir pourquoi je m'occupe cette année de l'acte psychanalytique d'une part, et du psychanalyste d'autre part; tout en étant centré autour de cet acte (nous sommes toujours dans le langage familier aujourd'hui, je le répète, « centré autour » ça ne veut pas dire grand-chose) *que tous les hommes aiment la femme*, évidemment c'est faux; nous avons assez de nos jours, d'expérience - on l'a toujours su, justement -, disons que, dans une moitié de la société (soyons larges) ça n'est pas vrai, c'est faux. Mais ça ne résout rien que ce soit faux. L'important, ce n'est pas du tout de savoir que c'est grossièrement faux; l'important, c'est de s'apercevoir que si nous pouvons admettre simplement que si ce n'est pas vrai, c'est en raison de ceci qu'il y en a qui font erreur; je ne sais pas si vous vous rendez bien compte de ceci, c'est que ça a l'air d'être l'hypothèse de la psychanalyse; disons même ceci, soyons bien précis, je ne veux pas dire que la psychanalyse dit que, dans tous les cas, c'est parce qu'il y en a qui font erreur qu'ils préfèrent autre chose. La psychanalyse peut bien (là je joue sur le velours) se permettre toutes les prudences; elle peut bien dire qu'il y en a, des homosexuels masculins chez qui c'est dû à des choses organiques ou glandulaires ou à n'importe quoi d'autre de cette espèce; elle peut dire quelque chose dans ce genre; ça ne lui coûte rien; -270-

d'ailleurs ce qu'il y a de remarquable, c'est le nombre de choses qui ne lui coûtent rien. Mais, pour ce qui lui coûte, elle est beaucoup moins précise; mais il semble qu'elle ne se soit jamais posée la question de ce que comporte pour ceux au moins chez qui elle a à faire intervenir l'hypothèse, c'est que si ce n'est pas vrai, c'est en raison de ceci qu'il y en a qui - je résume - font erreur; ça a son équivalent dans la théorie analytique, mais c'est de ça qu'il retourne.

C'est là que je voudrais faire remarquer ceci, c'est qu'il s'agit de savoir si, oui ou non, ceci, auquel nous pourrions donner corps plus subtil *tous les hommes aiment la femme* (vous remarquerez que j'ai mis *la femme*) c'est-à-dire l'entité du sexe opposé, c'est quelque chose qu'un psychanalyste tient ou non pour vraie; il est absolument certain qu'il ne peut pas la tenir pour vraie puisque ce que la psychanalyse sait, c'est que tous les hommes aiment non pas la femme mais la mère.

Cela a, bien sûr, toutes sortes de conséquences y compris qu'il peut arriver, à l'extrême, que les hommes ne puissent pas faire l'amour avec la femme qu'ils aiment, puisque c'est leur mère, alors que d'autre part ils peuvent faire l'amour avec une femme à condition qu'elle soit une mère ravalée, c'est-à-dire la prostituée.

Restons toujours dans le système. Je voudrais poser la question suivante: dans le cas où un homme peut faire l'amour avec la femme qu'il aime - ce qui arrive aussi, il n'est pas toujours impuissant avec les femmes, quand même! [variante: on n'est pas toujours impuissant avec les femmes qu'on aime !] je voudrais savoir ceci, ce qui implique la question suivante, qui est une légère modification de l'énoncé universel que j'ai écrit *tous les hommes aiment la femme* : est-il vrai que tous les hommes désirent une femme (là, ce n'est plus la femme) quand elle leur est comme telle proposée, c'est-à-dire en tant qu'objet à leur portée ?

Supposons qu'il n'y a pas d'impuissants, supposons qu'il n'y a pas de ravalement de la vie amoureuse; je pose une question qui montre bien la distinction de ce que j'appellerai le fondement naturaliste d'avec ce qu'on appelle la réserve organiciste, car ce n'est absolument pas la même chose de dire que, dans les cas auxquels nous avons à faire dans la psychanalyse, il y a des cas qui relèvent de l'organique, ce n'est pas du tout au nom de cela que nous voulons poser la question de savoir : est-ce qu'il va de
-271-

soi - et là vous allez voir que l'on est forcé de mettre des choses qui montrent assez l'artifice de ce que je soulève, parce qu'il va falloir d'abord que je dise : sorti de tout le contexte, à savoir du contexte de ses engagements, de ses liens, des liens qu'a précédemment la femme, de ceci ou de cela -, est-ce qu'il y a ceci qu'il est, au principe, naturel, disons que, dans ces situations dont c'est assez remarquable que les romanciers soient forcés de se donner un mal de chien pour les inventer, à savoir la situation que j'appellerai - je ne sais pas comment l'appeler -, elle est impensable, c'est la situation du chalet de montagne : un homme, une femme normalement constitués, ils sont isolés, comme on dit, dans la nature - il faut toujours la faire intervenir, la nature, dans cette occasion! - est-ce qu'il est naturel qu'ils baisent ? Voilà la question. Il s'agit du naturalisme du désirable.

Voilà la question que je soulève. Pourquoi ? Non pas du tout pour vous dire de ces choses qui ensuite vont faire le tour de Paris, à savoir ce que Lacan enseigne, ça veut dire que l'homme et la femme n'ont ensemble rien à voir. Je ne l'enseigne pas; c'est vrai. Textuellement, ils n'ont rien à voir ensemble. C'est ennuyeux que je ne puisse pas l'enseigner sans que ça fasse scandale; alors je ne l'enseigne pas, je le retire.

C'est justement parce qu'ils n'ont rien à voir que le psychanalyste a quelque chose à voir dans cette affaire là, (écrivons-le au tableau), STAFERLA. (Il faut aussi savoir user d'une certaine façon de l'écriture).

Bien entendu, je ne l'enseigne pas. Pourquoi? Parce que même si c'est ce qui ressort d'une façon qui s'impose strictement de tout ce que nous enseigne la psychanalyse, à savoir que ce n'est jamais *quia genus femina* (je dis *femina*, même pas *mulier*) en tant que la « femme », qu'elle est désirée, qu'il faut que le désir se construise sur tout un ordre de ressorts où l'inconscient est absolument dominant et où par conséquent intervient toute une dialectique du sujet.

L'énoncer de cette façon bizarre, que l'homme et la femme finalement n'ont ensemble rien à voir, c'est simplement marquer un paradoxe, mais un paradoxe qui n'a pas plus de portée mais qui est du même ordre que ce paradoxe de la logique dont je faisais état devant vous, c'est du même ordre que le *je mens ou* le paradoxe de Russell du catalogue de tous les catalogues, qui ne se contiennent pas eux-mêmes. C'est de la même dépendance.

-272-

Il n'y a évidemment pas intérêt à les produire comme s'il s'agissait justement du seul point où ça constituerait à l'occasion non plus seulement un paradoxe mais un scandale, à savoir s'il y avait là une référence naturaliste.

Quand quelqu'un écrit dans une petite note ou ailleurs que, dans la façon dont Lacan réinterprète Freud, paraît-il, c'est un Freud-Lacan; il y a élation de ce qu'il y aurait pourtant intérêt à conserver, la référence naturaliste, je demande au contraire ce qui peut à l'instant subsister de la référence naturaliste concernant l'acte sexuel après l'énoncé de tout ce qui est articulé dans l'expérience et la doctrine freudienne.

C'est justement de donner à ces termes « l'homme et la femme » un substrat naturaliste qu'on en vient à pouvoir énoncer des choses qui se présenteraient, en effet, comme des folies. C'est pour ça que je ne les prononce pas. Mais ce que je prononce aujourd'hui - il y a un nombre remarquablement insuffisant de psychanalystes ici -, c'est la question suivante : qu'est-ce que pense « d'instinct » - vous pensez bien qu'un mot comme ça ne peut jamais venir dans ma bouche au hasard -, le clinicien, au nom de son instinct de clinicien - restera à définir ce que c'est que l'instinct de clinicien -, à propos de l'histoire du chalet de montagne.

Vous n'avez tous qu'à vous référer non seulement à votre expérience, mais à votre intuition intime. Le type qui vient vous raconter qu'il était avec une jolie fille dans le chalet de montagne, qu'il n'y avait aucune raison de « ne pas y aller », simplement il n'en a pas eu envie, vous dites « oh! il y a quelque chose... ça ne peut pas marcher... »

Vous cherchez d'abord à savoir si ça lui arrive souvent d'avoir des arrêts comme ça; bref vous vous lancez dans toute une spéculation qui implique que ça devait marcher.

Ceci pour vous montrer simplement que ce dont il s'agit, c'est de la cohérence, de la consistance des choses au niveau de l'esprit de l'analyste. Car si l'analyste réagit comme cela d'instinct, d'instinct de clinicien, il n'y a même pas besoin là de faire intervenir derrière, la résonance naturaliste, à savoir que, l'homme et la femme, c'est fait pour aller ensemble; je ne vous ai pas dit le contraire; je vous ai dit : ils peuvent aller ensemble sans avoir rien à voir ensemble; je vous ai dit qu'ils n'avaient rien à voir ensemble.

Si le clinicien, l'essence clinique, intervient pour « tiquer » d'une certaine façon, il s'agit de savoir si c'est quelque chose qui est - peut-être, -273-

pourquoi pas, ça existe - simplement de l'ordre du bon sens; je ne suis pas contre le bon sens. Ou il s'agit d'autre chose, à savoir s'il se permet lui, l'analyste, qui a toutes les raisons de savoir, ou si cette femme qui, je vous le répète, pour le psychanalyste n'est pas du tout automatiquement désirée par l'animal mâle quand cet animal mâle est un être parlant, cette femme se croit désirable parce que c'est ce qu'elle a de mieux à faire dans un certain embarras. Et puis ça amène encore un petit peu plus loin.

Nous, nous savons que, pour le partenaire, elle croit l'aimer, c'est même ce qui domine; il s'agit de savoir pourquoi ça domine, dans ce qui s'appelle sa nature; nous savons aussi très bien que ce qui domine réellement, c'est qu'elle le désire; c'est même pour ça qu'elle croit l'aimer.

Quant à l'homme, bien sûr, nous connaissons la musique; pour nous, c'est absolument rabâché; quand il arrive qu'il la désire, il croit la désirer mais il a affaire à cette occasion à sa mère, donc il l'aime. Il lui offre quoi ? le fruit de la castration liée à ce drame humain. Il lui donne ce qu'il n'a plus. On le sait, tout ça. Ça va contre le bon sens.

Est-ce que c'est simplement le maintien du bon sens qui fait que l'analyste, avec cet instinct de clinicien, pense tout de même que si une fois où il n'y a rien de tout ça, parce que le romancier a tout fait pour que ce ne soit plus à l'horizon (le chalet de montagne) si ça ne marche pas, c'est qu'il y a quelque chose?

Je prétends que ce n'est pas simplement en raison du bon sens. Je prétends qu'il y a quelque chose qui fait justement que le psychanalyste est, en quelque sorte, installé, instauré dans la cohérence. Il l'est pour la raison très précise qui fait que tous *les psychanalystes désirent savoir*, c'est aussi faux que ce qui est énoncé au-dessus et dont il faut savoir pourquoi c'est faux. Bien sûr, ce n'est pas faux en raison du fait que c'est faux, puisqu'on peut toujours l'écrire, même si tout le monde sait que c'est faux; dans les deux cas, il y a quelque part une maldonne.

Après avoir défini l'acte psychanalytique que j'ai défini d'une façon très hardie, j'ai même mis au centre cette acception d'être rejeté à la façon de l'objet *a*, c'est énorme, c'est nouveau, jamais personne n'a dit ça, ça devient tangible, c'est tangible, on pourrait quand même essayer de me contredire, de dire le contraire, d'amener autre chose, d'élever une objection; c'est curieux que, depuis que je l'ai dit il n'y a pas tellement longtemps que je l'ai mis au premier plan -, personne n'a même seulement

commencé à moufter pour dire quelque chose contre, alors que, dans le fond, c'est absolument énorme, on pourrait hurler, dire : « qu'est-ce que c'est que cette histoire! jamais on ne nous a expliqué la fin de l'analyse comme ça, qu'est-ce que c'est que cet analyste qui est rejeté comme une merde? » La merde trouble énormément de gens; il n'y a pas que la merde dans l'objet a, mais souvent c'est au titre de merde que l'analyste est rejeté; ça dépend uniquement du psychanalysant; il faut savoir si pour lui la merde est vraiment ce dont il s'agissait. Mais il est frappant que toutes ces choses que je dis, je peux développer ce discours, l'articuler, on peut commencer à faire tourner des tas de choses autour avant que quiconque songe à élever la moindre protestation et donner une autre indication, une autre théorie sur le sujet de la fin de l'analyse. Curieux, curieux. Cette abstention est étrange; parce que, dans l'ensemble, c'est une chose qui comporte toutes sortes de conséquences perturbantes. Cela pourrait suggérer une sorte d'inventivité dans la contradiction. Non, zéro!

Donc si personne n'élève la moindre contradiction, c'est parce que, tout de même, on sent très bien, on sait très bien que la maldonne, qu'il s'agisse de la première proposition ou de la seconde, tourne autour de que le psychanalyste, lui, n'a à mettre son grain de sel là-dedans - c'est une métaphore, ça veut dire n'a son mot à dire là-dedans -, que pour autant qu'il entre dans le ballet. Je veux dire le psychanalyste. Il est absolument clair que nous nous perdons si nous partons de l'idée que le psychanalyste est celui qui peut en connaître mieux, qu'un autre, au sens où, sur toute cette affaire de ce qu'il en est de l'acte sexuel et du statut qui en résulte, il aurait le recul qui ferait que lui aurait la connaissance de la chose.

Ce n'est absolument pas de cela qu'il s'agit. C'est aussi pour cela qu'il n'a pas à prendre parti, si c'est naturel ou pas naturel, dans quel cas ça l'est et dans quel cas ça ne l'est pas. Simplement il instaure une expérience dans laquelle il a à mettre son grain de sel au nom de cette fonction tierce qui est cet objet a, qui joue la fonction clé dans la détermination du désir, qui fait que c'est en effet le recours de la femme, dans ce qu'il en est de l'embarras où la laisse l'exercice de sa jouissance dans son rapport avec ce qu'il en est de l'acte. Je peux aller très loin, je peux dire « ce qu'on lui impose » d'ailleurs; j'ai l'air de faire là une revendication féministe mais n'en croyez rien, c'est beaucoup plus large que ça, ce qu'on lui impose c'est dans la -275-

structure, ceci qui la désigne, dans la dramatisation subjective de ce qu'il en est de l'acte sexuel, qui lui impose la fonction de l'objet a, pour autant qu'elle masque ce dont il s'agit, à savoir un creux, un vide, cette chose qui manque au centre et dont on peut dire - qui est cette chose que j'ai essayé de symboliser - qu'il semble que l'homme et la femme n'ont ensemble - et reprenez le choix des termes dont je me suis servi - rien à voir. En d'autres termes, comme elle n'a aucune raison, de son côté, d'accepter cette fonction de l'objet a, il se trouve simplement, à cette occasion, à l'occasion de sa jouissance et du suspens de celle-ci dans son rapport à l'acte, de s'apercevoir de la puissance de la tromperie, mais d'une tromperie qui n'est pas la sienne, qui est quelque chose d'autre, qui est précisément imposée par l'institution, dans l'occasion, du désir du mâle.

L'homme de son côté, ce qu'il découvre, n'est autre chose que ce qu'il y a chez lui d'impuissance à viser à autre chose que quoi ? bien sûr, un savoir. Il y a sans doute quelque part et dès l'origine, pour nous livrer à des élucubrations développementales, un certain savoir du sexe; mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Ce n'est pas que tous les enfants mâles ou femelles aient des sensations sur lesquelles ils ne sont pas sans prise et qu'ils peuvent plus ou moins bien canaliser. Ce à quoi il s'agit d'arriver, le savoir d'un sexe, c'est précisément ceci dont il s'agit, c'est qu'on n'a jamais le savoir de l'autre sexe.

Pour ce qui est du savoir d'un sexe, du côté mâle, ça va beaucoup plus mal que du côté femelle.

Ne croyez pas que, quand je dis qu'il n'y a pas d'acte sexuel, je doctrine quelque chose qui signifie de tout ce qui se passe sous ce titre : l'échec radical. Disons qu'à prendre les choses au niveau de l'expérience psychanalytique, elle nous démontre, à rester à ce niveau - vous voyez que je fais là une réserve - ce savoir d'un sexe pour le mâle, quand il s'agit donc du sien, aboutit à l'expérience de la castration, c'est-à-dire à une certaine vérité qui est celle de son impuissance, de son impuissance à faire, disons, quelque chose de plein de l'acte sexuel.

Vous voyez que tout ceci peut arriver assez loin, c'est-à-dire ce joli balancement littéraire de la puissance du mensonge d'un côté et de la vérité de l'impuissance de l'autre; il y a un entrecroisement. Vous voyez donc combien facilement tout cela verserait vers une espèce de sagesse, voire d'enseignement de sexologie, comme on dirait, quoi que ce soit qui -276-

pourrait se résoudre par voie d'enquête d'opinion. Ce que je voudrais vous faire remarquer, c'est que justement ce dont il s'agit, pour préciser ce qu'il en est du psychanalyste, c'est de s'apercevoir de ceci qu'il n'a aucun droit à articuler, à un niveau quelconque, cette dialectique entre savoir et vérité pour en faire une somme, un bilan, une totalisation par l'enregistrement d'un échec quelconque, car ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Nul n'est en posture de maîtriser ce dont il s'agit, qui n'est rien d'autre que l'interférence de la fonction du sujet au regard de ce qu'il en est de cet acte dont nous ne pouvons même pas dire où est tangible, dans notre expérience - je veux dire analytique - sa référence - ne disons pas « naturelle » puisque c'est ici qu'elle s'évanouit - mais sa référence biologique.

Le point où j'en suis quand je vous dis que la règle pour que l'analyste échappe à cette vacillation qui le fait facilement verser dans une sorte d'enseignement éthique, c'est qu'il s'aperçoive de ce qu'il en est dans la question, à la place même de ce qui en conditionne la vacillation essentielle, à savoir l'objet a, et que, plutôt qu'au bout de ses années d'expérience, il se considère comme le clinicien à savoir celui qui, sur chaque cas, sait faire le cubage de l'affaire, il se donne plutôt - ce que je disais la dernière fois, à la fin de mon dernier discours, à la pointe de ce que j'ai dit la dernière fois devant ce que j'appelle un public plus large - cette référence, que j'ai empruntée au discours d'une année précédente, à savoir je ne dirai pas l'apologue car je ne fais jamais d'apologues, je vous montre la réalité de ce qu'il en est pour l'analyste, figurée dans d'autres exemples et dont ce n'est pas étonnant que ce soient des exemples pris dans l'art par exemple, une chose pour se repérer, à savoir, pour avoir une autre espèce de connaissance que cette espèce de connaissance de fiction qui est la sienne et qui le paralyse, quand il s'interroge dans un cas, quand il en fait l'anamnèse, quand il le prépare, quand il commence à l'approcher et une fois qu'il y entre avec l'analyse, qu'il cherche dans le cas, dans l'histoire du sujet, de la même façon que Velasquez est dans le tableau des *Ménines*, où lui, il était, l'analyste, déjà, à tel moment et en tel point de l'histoire du sujet.

Cela aura un avantage: il saura ce qu'il en est du transfert. Le centre, le pivot du transfert, ça ne passe pas du tout par sa personne. Il y a quelque chose qui a déjà été là.
-277-

Ceci lui donnerait une toute autre manière d'approcher la diversité des cas. Peut-être, à partir de ce moment, il arriverait à trouver une nouvelle classification clinique que celle de la psychiatrie classique qu'il n'a jamais pu toucher ni ébranler et pour une bonne raison, jusqu'à présent, c'est qu'il n'a rien jamais pu faire d'autre que de la suivre.

Je voudrais vous imaginer encore plus ce dont il s'agit, et je voudrais essayer de le faire dans les quelques minutes que je m'accepte et que je vous remercie de me donner.

On parle de vie privée. Je suis toujours surpris que ce mot de « vie privée » n'ait jamais intéressé personne, surtout chez les analystes qui devraient être particulièrement intéressés par ça. Vie privée... de quoi? On pourrait faire des broderies rhétoriques.

Qu'est-ce que c'est que la vie privée? Pourquoi est-ce qu'elle est si privée, cette vie privée? Ça devrait vous intéresser. A partir du moment où on fait une analyse, il n'y a plus de vie privée. Il faut bien dire que quand les femmes sont furieuses que leur mari se fait analyser, elles ont raison. Ça a beau nous gêner, nous, analystes, il faut reconnaître qu'elles ont raison, parce qu'il n'y a plus de vie privée.

Ça ne veut pas dire qu'elle devient publique. Il y a un éclusage intermédiaire : c'est une vie psychanalysée, ou psychanalysante. Ce n'est pas une vie privée.

Ceci est de nature à nous faire réfléchir. Après tout, pourquoi est-ce qu'elle est si respectable, cette vie privée? Je vais vous le dire. Parce que la vie privée, c'est ce qui permet de maintenir intactes ces fameuses normes qu'à propos du chalet de montagne j'étais en train de foutre en l'air. « Privée », ça veut dire tout ce qui préserve sur ce point délicat de ce qu'il en est de l'acte sexuel et de tout ce qui en découle, dans l'appariement des êtres, dans le « tu es ma femme, je suis ton homme » et autres trucs essentiels sur un autre registre que nous connaissons bien, celui de la fiction, c'est ce qui permet de faire tenir dans un champ où nous, analystes, nous introduisons un ordre de relativité qui, comme vous le voyez, n'est pas du tout facile à maîtriser et qui pourrait être maîtrisé à une seule condition, si nous pouvions reconnaître la place que nous y tenons, nous, en tant qu'analystes, non pas en tant qu'analystes sujets de la connaissance mais en tant qu'analystes instruments de révélation.

Là-dessus, il se pose la question de la vie privée de l'analyste. Je ne le -278-

dis qu'en passant, puisque, naturellement, il y a des ouvrages qui sont largement diffusés et qui sont des tissus de connerie, et l'un d'entre eux qui a le plus grand succès, où il est dit que la qualification, l'épingleage de ce que doit être le bon analyste, la moindre des choses qu'on puisse exiger, c'est qu'il ait une vie heureuse. C'est adorable! Et en plus, tout le monde connaît l'auteur; je ne veux pas me mettre à spéculer... enfin...

Mais qu'un analyste, par exemple, puisse maintenir ce que je viens de définir comme étant le statut de la vie privée, c'est quelque chose. C'est justement parce que l'analyste n'a plus de vie privée qu'il vaut mieux, en effet, qu'il tienne beaucoup de choses à l'abri, c'est-à-dire que s'il a, lui, à savoir à quelle place il était déjà dans la vie de son patient, la réciproque n'est pas du tout forcément nécessaire.

Mais il y a un tout autre plan sur lequel ça joue, cette histoire de vie privée; c'est justement celui que je viens de soulever, à savoir celui de la consistance du discours. C'est justement parce que l'analyste ne sait jusqu'à présent à aucun degré soutenir le discours de sa position qu'il se fait n'importe quel autre. Tout lui est bon. Il fait cette sorte d'enseignement qui est comme tous les enseignements, alors que le sien ne devrait ressembler en rien aux autres, à rien d'autre, à savoir qu'il est enseignant de quoi ? de ce qu'il faut aux enseignés qui le sont déjà, c'est-à-dire de leur apprendre sur les sujets dont il s'agit tout ce qu'ils savent, c'est-à-dire justement tout ce qui est le plus à côté; toutes les références lui sont bonnes; il enseignera tout, n'importe quoi, sauf la psychanalyse.

En d'autres termes, ce par quoi j'ai pris soin de commencer en prenant les choses au niveau le plus ras de terre, à savoir ce qui peut sembler le moins contestable, et nous montrer que la psychanalyse justement le conteste, il est impossible d'écrire, si ce n'est à la façon d'un défi, les deux premières lignes qui sont là, ce qui fait le statut de l'analyste c'est en effet une vie qui mérite d'être appelée vie privée, c'est-à-dire le statut qu'il se donne est proprement celui où il maintiendra - elle est construite pour ça - l'autorisation, l'investiture de l'analyse, sa hiérarchie, la montée de son gradus, de façon telle qu'au niveau où, pour lui, ça peut avoir des conséquences, cette fonction, la sienne, la plus scabreuse de toutes, qui est celle d'occuper la place de cet objet a, ça lui permet de conserver néanmoins stables et permanentes toutes les fictions les plus incompatibles avec ce qu'il en est de son expérience et du discours fondamental qui l'institue comme faire.

-279-

Voilà ce que je termine aujourd'hui pour vous, et que vous comprendrez que j'aie réservé à une assistance plus limitée, qui n'est pas forcée d'en tirer une moisson de scandales, de ragots ou de bla-bla-bla.

-280-

NOTES 8 ET 15 MAI 1968

Lacan s'étant tenu au mot d'ordre de grève du S.N.E.S., il se refuse de tenir son séminaire les 8 et 15 mai, mais est présent, sachant qu'une partie de son auditoire serait là. Il insiste sur le fait que son discours s'adresse uniquement aux psychanalystes, et à eux seuls, et sur le fait que ces grèves lui laissent le temps de lire ce qu'habituellement il ne juge que sur la signature.

Puis, quant à l'actualité, il pointe l'effet de coude à coude - de ceux qui se font matraquer en chantant l'Internationale - comme surface ceux qui sont dans ce champ se laissent porter par elle dans un sentiment de communauté absolue.

Il pose la question, que les événements du moment font ressurgir, de la responsabilité des psychanalystes. Ils ne sont pas à l'université, et pourtant la question de l'enseignement fait nœud pour eux. Il évoque alors son texte de 1966 K La Science et la Vérité " comme d'actualité pour ce qui ne saurait être des turbulences, ainsi que voudrait le laisser entendre M. Raymond Aron. Contrairement à ce dernier, pour Lacan il s'agit d'un phénomène structural, où les rapports du désir et du savoir sont mis en question. Ces rapports qui sont ceux de la transmission du savoir, la psychanalyse les établit du niveau de la carence, de l'insuffisance.

Au moment où il est question de dialogue, l'appui est à prendre sur une logique, même logicienne, mais en tout cas pas sur une énergétique. Evoquant alors les rapports d'attente entre psychanalystes et insurgés, il dit que si les psychanalystes doivent attendre quelque chose de l'insurrec- 281 -

tion, l'insurrection elle n'attend que des lanceurs de ces pavés qui, comme les bombes lacrymogènes, occupent la fonction d'objets « a ».

Toute cette insurrection s'est frayée à la cité universitaire de Nanterre, avec les idées de Reich. Idées dit Lacan, démontrables comme fausses. Et ça intéresse les psychanalystes, car ça conduit au fait que n'importe qui peut dire n'importe quoi, et que le témoignage des psychanalystes, quant à ce qu'ils peuvent dire d'une expérience de langage intéressant les rapports de l'un à l'autre sexe, et non seulement passé sous silence ou noyé dans un flot d'autres choses par les psychanalystes eux-mêmes mais quand c'est dit, ça n'est pas pris en compte. Tout se passe comme s'il n'y avait jamais eu de psychanalystes.

Lacan insiste sur ce qui l'a toujours conduit dans son enseignement : de poser des repères, pour que ce qui insiste puisse être entendu. Et son échec par lequel, il ouvre sa publication est que les psychanalystes en font des choses sans portée. Les psychanalystes ne veulent pas être à la hauteur de ce qu'ils ont en charge.

Les choses existent et ont des effets. Il faudra bien qu'il y ait des gens pour prendre en compte ces effets et opérer dans leur champ.

-282-

RENCONTRE 15 MAI 1968

Je suis venu aujourd'hui comme il y a huit jours, prévoyant qu'il y aurait ici un certain nombre de personnes, de façon à garder le contact. Pas plus qu'il y a huit jours le ne ferai ce que j'ai ici l'habitude de faire sous le nom de cours ou de séminaire, ceci dans la mesure où je me tiens au mot d'ordre de grève qui, je pense, à cette heure subsiste du Syndicat National de l'Enseignement Supérieur.

Cela, c'est une simple question de discipline. Ce n'est pas pour autant être, si on peut dire ce qui serait souhaitable, à la hauteur des événements. En vérité, ce n'est pas bien commode pour beaucoup. Comme quant à moi, je n'ai à m'occuper - je le souligne toujours depuis bien longtemps, ça n'est pas pour renier maintenant ce que j'ai toujours pris soin de répéter - que des psychanalystes, que je m'adresse aux psychanalystes, que c'est pour les psychanalystes que je crois soutenir depuis de nombreuses années - travail qui n'est pas mince, je dirai même jusqu'à un certain point que ça m'est une occasion de m'en apercevoir parce que le seul fait de n'avoir pas à préparer un de ces séminaires (puisque'il était déjà préparé pour la dernière fois) je sens combien c'est allégeant pour moi.

Naturellement, ça ouvre la porte à toutes sortes de choses. Du même coup, je peux m'apercevoir de quelque chose que l'effort et le travail masquent toujours, à savoir mes insatisfactions; ça me donne l'occasion aussi peut-être de lire des articles que forcément je laisse passer comme ça, rien qu'à voir leur signature. Il faut lire les articles même des gens dont on sait -283-

d'avance ce qu'on peut attendre. Il m'est arrivé comme ça d'être très étonné. (Je parle d'articles de mes collègues, bien sûr!)

Enfin, pour l'instant, pour être à la hauteur des événements, je dirai que, encore que les psychanalystes apportent leur témoignage de sympathie à ceux qui se sont trouvés pris dans des contacts assez durs, pour lesquels il convenait d'avoir - ce qu'il faut souligner - un très très grand courage, il faut avoir reçu, comme il peut nous arriver, à nous psychanalystes, la confiance de ce qui est ressenti dans ces moments là pour mesurer mieux, à sa plus juste valeur, ce que représente ce courage parce que du dehors, comme ça, on admire, bien sûr, mais on ne se rend pas toujours compte que le mérite n'est pas moins grand à ce que vraiment des gars à certains moments soient vraiment emportés par quelque chose qui est le sentiment d'être absolument soudé aux camarades, qu'ils expriment ça comme ils veulent, que ce qu'il y a d'exaltant à chanter l'Internationale au moment où on se fait matraquer, c'est cette surface; parce qu'évidemment, l'Internationale, c'est un très beau chant, mais je ne crois pas qu'ils auraient ce sentiment absolument irrépressible qu'ils ne peuvent pas être ailleurs que là où ils sont s'ils ne se sentaient pas portés par un sentiment de communauté absolue, là, dans l'action avec ceux avec qui ils sont coude à coude, c'est quelque chose qui devrait être exploré - comme on dit sans savoir ce qu'on dit - en profondeur.

Je veux dire qu'il ne me semble pas, pour revenir à nos psychanalystes, que le fait de signer, à ce propos, même si on est là aussi, très coude à coude (mais enfin ce n'est pas tout à fait de la même nature) on peut se mettre à 75 puisque c'est, paraît-il, le chiffre, disait-on hier soir, à signer un texte de protestation contre le régime et ses opérateurs (je parle de ses opérateurs policiers) bien sûr, c'est méritoire et on ne saurait détourner personne d'appliquer sa signature en bas d'une pareille protestation, mais c'est légèrement inadéquat, c'est insuffisant justement; si on signe ça tous, des gens venus de toutes les origines et de tous les horizons, très bien, mais signer au titre de psychanalystes - d'ailleurs très rapidement aussi ouvert du côté des psychologues - cela me paraît une façon assez aisée de faire ce que je disais tout à l'heure : de considérer comme s'être acquitté avec les événements.

Il semble que quand il se produit quelque chose de cet ordre, d'une nature aussi sismique, on pourrai peut-être s'interroger quand on a eu -284-

soi-même une responsabilité; parce qu'enfin les psychanalystes, ça a eu une responsabilité dans, on ne peut pas dire l'enseignement puisqu'ils ne sont pas, aucun d'entre eux moi comme ça, sur les bords, sur la marge, aucun d'entre eux n'est à proprement parler dans l'Université, mais enfin il n'y a pas que l'Université qui est responsable au niveau de l'enseignement; peut-être qu'après tout on pourrait se dire que les psychanalystes ne se sont pas beaucoup occupés de ce qui pouvait pourtant de connoter aisément à un niveau de rapports qui, pour être des rapports collectifs, ne tombaient pas moins directement sous un certain chef, sous un certain champ, sous un certain nœud qui est le leur; essayons d'appeler ça sans trop lourdement insister sur le fait qu'après tout nous-mêmes, nous l'avons pointé, que quelque part, dans nos Écrits, il y a un texte qui s'appelle *La science et la Vérité* qui n'est pas complètement hors de saison, pour avoir une petite idée, qu'on ne saurait réduire ce qui se passe à ce que nous appellerions des effets de turbulence, un peu partout.

Il y a quelqu'un que je ne peux pas dire que je n'estime pas, c'est un de mes camarades, nous étions sur les mêmes bancs, avec des liens ensemble, et on a fait bien connaissance; c'est un ami, M. Raymond Aron, qui a fait ce matin un article dans un journal qui reflète la pensée des gens honnêtes, et qui dit: ça se produit partout. Mais en disant ça, pour lui ça veut dire justement, ils sont partout un peu remuants; il faut que chacun les calme selon ce qui ne va pas dans chaque endroit; c'est parce que, paraît dans chaque endroit il y a toujours quelque chose qui va pas, que c'est à cause de ça qu'ils se remuent. Ça commence bien sûr, comme vous le savez, à Columbia, c'est-à-dire en plein New York (j'en ai eu des échos très précis tout récents) et puis ça va jusqu'à Varsovie, je n'ai pas besoin de faire la cartographie; qu'on ne veuille pas au moins se demander, où tout au moins résolument qu'on écarte, comme c'est le sens de cet article, écrit d'un très bon ton, qu'il doit y avoir là un phénomène beaucoup plus structural; et puisque j'ai fait allusion à ce coin, à ce nœud, à ce champ, pour moi il est bien clair que les rapports du désir et du savoir sont mis en question, que la psychanalyse aussi permet de nouer ça à un niveau de carence, d'insuffisance qui est à proprement parler stimulée, évoquée par ces rapports qui sont les rapports de la transmission du savoir. En écho retentissent toutes sortes de courants, d'éléments, de forces comme on dit, toute une dynamique, et là-dessus je ferai allusion de nouveau à cet article -285-

que j'ai lu récemment. On insistait sur le fait que, dans un certain ordre d'enseignement - le mien pour le nommer - on négligerait la dimension énergétique.

J'admire beaucoup que ces énergétistes ne se soient pas du tout aperçus des déplacements d'énergies qui peuvent être là sous-jacentes; peut-être que cette énergie a un certain intérêt d'évocation théorique, mais de nouer les choses au niveau d'une référence logique et même logicienne, dans une occasion où on parle beaucoup de dialogue, ça pourrait avoir un certain intérêt.

En tout cas je pense, et je suis, il me semble, confirmé par l'événement dans le fait que trouver que là est le maniable, l'articulable de ce à quoi nous avons affaire, je n'ai pas tort d'y appuyer tant que je peux; là où on s'en passe, ou on croit même devoir s'en passer, où on parlera volontiers d'intellectualisation - c'est le grand mot comme vous savez - on ne fait pas preuve d'un particulier sens de l'orientation quant à ce qui se passe ni non plus d'une juste estime des poids en cause et de l'énergétique authentique et véritable de la chose.

Je note en passant un simple petit épinglage pour information : nous avons eu dans une réunion de cette chose qui s'appelle mon École et qui avait lieu hier soir, une des têtes de cette insurrection, pas du tout une tête mal faite; en tout cas ce n'est pas quelqu'un qui se laisse berner ni non plus qui dit des choses sottes; il sait très bien répondre du tac au tac et quand on lui pose une question, je dois dire, assez touchante comme celle-ci

« Dite-nous, cher ami, du point où vous êtes, qu'est-ce que vous pourriez attendre des psychanalystes ? » ce qui est vraiment une façon de poser la question absolument folle! Je suis en train de me tuer à dire que les psychanalystes devraient attendre quelque chose de l'insurrection; il y en a qui rétorquent : qu'est-ce que l'insurrection voudrait attendre de nous ? L'insurrection leur répond : ce que nous attendons de vous pour l'instant, c'est à l'occasion de nous aider à lancer des pavés!

Histoire d'alléger un peu l'atmosphère, je fais remarquer à ce moment là - c'est une indication discrète - qu'au niveau du dialogue, le pavé remplit exactement une fonction prévue, celle que j'ai appelée l'objet a. J'ai déjà indiqué qu'il y a une certaine variété dans l'objet a. C'est que le pavé est un objet a qui répond à un autre vraiment alors, lui, capital pour toute idéologie future du dialogue quand elle part d'un certain niveau : c'est ce qu'on appelle la bombe lacrymogène!

-286-

Laissons cela. Mais nous avons su en effet, de la bouche autorisée (qui s'est trouvée prendre évidemment un avantage immédiat sur ce qui aurait pu se dérouler autrement) que, au départ, tout ce qui s'est remué au départ dans un certain champ, et nommément à Nanterre (c'était vraiment une information) nous avons appris que les idées de Reich - vous m'en croirez si vous voulez, beaucoup de gens ici sont disposés à m'en croire puisque je le leur transmets, ça m'étonne mais c'est un fait - ont été pour eux frayantes, et ceci autour de conflits trop précis qui se manifestaient dans le champ d'une certaine cité universitaire. C'est quand même intéressant. C'est intéressant pour des psychanalystes par exemple qui peuvent considérer - moi, c'est ma position - que les idées de Reich ne sont pas simplement incomplètes, qu'elles sont foncièrement démontrables comme fausses.

Toute l'expérience analytique, si nous voulons bien justement l'articuler et non pas la considérer comme une espèce de lieu de tourbillons, de forces confuses, une énergétique des instincts de vie et des instincts de mort qui sont là à se coétreindre, si nous voulons bien mettre un peu d'ordre dans ce que nous objectivons dans une expérience qui est une expérience de langage, nous verrons que la théorie de Reich est formellement contredite par notre expérience de tous les jours.

Seulement, comme les psychanalystes ne témoignent absolument rien de choses qui pourraient vraiment intéresser tout le monde précisément sur ce sujet, des rapports de l'un à l'autre sexe, les choses dans cet ordre sont vraiment ouvertes, à savoir que n'importe qui peut dire n'importe quoi, et que ça se voit à tous les niveaux.

Je lisais hier - puisqu'on me laisse du temps pour la lecture - un petit organe qui s'appelle Concilium (ça se passe au niveau des Curés). Il y avait deux articles assez brillants sur l'accession de la femme aux fonctions du sacerdoce, dans lesquels étaient remuées un certain nombre de catégories, celle des rapports de l'homme et de la femme. C'est exactement, bien sûr, comme si les psychanalystes, là-dessus, n'avaient jamais rien dit; non pas, bien sûr, que les auteurs ne lisent pas la littérature psychanalytique; ils lisent tout; mais s'ils lisent cette littérature, ils ne trouveront absolument rien qui leur apporte quoi que ce soit de nouveau par rapport à ce qui se remue depuis toujours sur cette notion confuse: qui est-ce qui, de l'homme et de la femme, est, au regard de tout ce que vous voudrez, de l'Être, -287-

le plus supérieur, le plus digne et tout ce qui s'en suit. Parce que, enfin de compte, il est tout de même frappant que ce qui, par les psychanalystes, a été dénoté au niveau de l'expérience, a été par eux-mêmes si parfaitement bien noyé qu'en fin de compte c'est exactement comme s'il n'y avait jamais eu de psychanalystes.

Évidemment, tout ça est un point de vue que vous pouvez peut-être considérer comme un peu personnel. Il est évident que sous cette espèce de note par laquelle j'ai cru devoir ouvrir d'un certain ton une certaine publication qui est la mienne et qui est celle que j'accentue d'une dénotation que j'appelle échec, à savoir qu'à peu près tout ce que j'ai essayé, moi, d'articuler, et que, je dois le dire, il suffira qu'on ait un tout petit peu de recul pour s'apercevoir que non seulement c'est articulé mais que c'est articulé avec une certaine force, et que ça restera comme ça, attaché, comme témoignage de quelque chose où on peut se retrouver, où il y a un nord, un sud, un est un ouest, on s'en apercevra peut-être en somme quand les psychanalystes ne seront plus là pour le rendre, du seul fait de ce qu'ils en font, absolument sans portée.

En attendant, on signe des manifestes de solidarité avec les étudiants comme on le ferait aussi pareil, on, n'importe qui, dans une échauffourée, pourrait se faire tabasser.

Bref tout de même il y a ce quelque chose qui se réalise, quelque chose qu'on peut trouver bien écrite d'avance. J'ai dit que de toute façon, même si les psychanalystes ne veulent pas être, à aucun prix, à la hauteur de ce qu'ils ont en charge, ce qu'ils ont en charge n'en existe pas moins, et, de toute façon, ne s'en fera pas moins sentir dans ses effets - première partie de mes propositions, nous y sommes - et qu'il faudra bien tout de même qu'il y ait des gens qui essaient d'être à la hauteur d'un certain type d'effets qui sont ceux qui étaient là, en quelque sorte, offerts et prédestinés à être traités par certains dans un certain cadre; si ce n'est pas ceux-là, c'en sera forcément d'autres, parce qu'il n'y a pas d'exemple que quand des effets deviennent un peu insistants, il faut tout de même bien s'apercevoir qu'ils sont là et essayer d'opérer dans leur champ.

Je vous ai dit ça comme ça, pour que vous ne vous soyez pas dérangés pour ne rien entendre.

-288-

ANNEXE I CONFÉRENCE DU 19 JUIN 1968

Je ne suis pas un truqueur; je ne veux pas avertir que je dirai quelques mots d'adresse pour clore l'année présente, comme s'exprime le papier de l'École pour vous faire ce qu'on appelle un séminaire. J'adresserai quelques mots plutôt de l'ordre de la cérémonie.

J'ai fait cette année quelque part, si je me souviens bien, allusion au signe d'ouverture de l'année commençante dans les civilisations traditionnelles. Celui-là, c'est pour l'année scolaire qui se termine.

Il peut rester un regret qu'après avoir ouvert un concept comme celui de *l'acte psychanalytique*, le sort ait voulu que vous n'ayez sur ce sujet pu apprendre que la moitié de ce que j'avais l'intention d'en dire ; la moitié... à vrai dire un peu moins parce que la procédure d'entrée, pour quelque chose d'aussi nouveau, jamais articulé comme dimension, que *l'acte psychanalytique*, ça a demandé en effet quelque temps d'ouvert.

Les choses, pour tout dire, ne conservent pas la même vitesse; c'est plutôt quelque chose qui ressort à ce qui se passe quand un corps choit, est soumis à la même force; au cours de sa chute, son mouvement, comme on dit, s'accélère, de sorte que vous n'aurez pas eu du tout la moitié de ce qu'il y avait à dire sur *l'acte psychanalytique*; disons que vous en aurez eu un petit peu moins du quart.

C'est bien regrettable par certains côtés car, à vrai dire, il n'est pas dans mes us de terminer plus tard et en quelque sorte par raccroc ce qui se trouve d'une façon quelconque, quelle qu'en soit la cause, interne ou externe, avoir été interrompu.

-291-

A vrai dire, mon regret n'est pas sans s'accompagner par un autre côté de quelque satisfaction car enfin dans ce cas là, le discours n'a pas été interrompu par n'importe quoi, et de l'avoir été par quelque chose qui met en jeu, certainement à un niveau très bébé, mais qui met en jeu quand même quelque dimension qui n'est pas tout à fait sans rapport avec l'acte, eh bien mon Dieu ce n'est pas tellement insatisfaisant.

Évidemment, il y a une petite discordance dans tout cela. *L'acte psychanalytique*, cette dissertation que je projetais, était forgée pour les psychanalystes, comme on dit, mûris par l'expérience. Elle était destinée avant tout à leur permettre, et du même coup à permettre aux autres, une plus juste estime du poids qu'ils ont à soulever, quand quelque chose précisément marque une dimension de paradoxe, d'antinomie interne de profonde contradiction qui n'est pas sans permettre de concevoir la difficulté que représente pour eux d'en soutenir la charge.

Il faut bien le dire, ça n'est pas ceux qui, cette charge, la connaissent mieux dans sa pratique, qui ont marqué pour ce que je disais le plus vif intérêt. A un certain niveau, je dois dire qu'ils se sont vraiment distingués par une absence qui n'était certes point due au hasard. De même, puisqu'on y est, je vous raconterai incidemment une petite anecdote à laquelle j'ai déjà fait allusion, mais je vais tout à fait l'éclairer. Une de ces personnes à qui j'envoyais galamment un poulet pour lui demander si cette absence était un acte, m'a répondu: « Qu'allez-vous penser! Que nenni ! Ni un acte, ni un acte manqué. Il se trouve que cette année, j'ai pris à onze heures et demie rendez-vous pour un long travail (il s'agissait de se refaire faire la denture) avec le praticien adéquat, à onze heures et demie tous les mercredis ». Ce n'est pas un acte, comme vous voyez. C'est une pure rencontre!

Ceci tempère pour moi le regret que quelque chose puisse rester en quelque sorte en suspens dans ce que j'ai à transmettre à la communauté psychanalytique et tout à fait spécialement à celle qui s'intitule du titre de mon École.

Par contre, une certaine dimension de l'acte qui a, elle aussi, son ambiguïté, qui n'est pas forcément faite d'actes manqués, malgré bien sûr qu'elle donne du fil à retordre à ceux qui aimeraient penser les choses en termes traditionnels de la politique, quand même, il s'est trouvé quelque chose, je

l'ai dit à l'instant, que les bébés ont relevé un beau jour du titre d'acte et -292-

qui pourrait bien, comme ça, donner dans les années qui vont suivre, à quelques gens du fil à retordre.

En tout cas la question - et c'est pour ça qu'aujourd'hui j'ai voulu vous adresser quelques mots est justement de savoir si j'ai raison de trouver là comme une espèce de petite balance ou compensation, de me sentir en quelque sorte un tout petit peu allégé de ma propre charge.

Car enfin, si c'est à propos de la psychanalyse, ou plus exactement sur le support qu'elle m'offrait et parce que ce support était le seul, qu'il n'était pas possible ailleurs de saisir un certain nœud ou si vous voulez une balle, quelque chose de singulier, de pas repéré jusqu'alors dans ce à quoi il n'est pas facile de donner une étiquette de nos jours, étant donné qu'il y a un certain nombre de termes traditionnels qui s'en vont un tout petit peu à vau l'eau : l'homme la connaissance, la connaissance, comme vous voudrez, ce n'est pas tout à fait de ça qu'il s'agit, ce certain nœud dont là-bas au crayon rouge j'ai pu aussi sur cette espèce de nœud-bulle que vous connaissez bien c'est le fameux huit intérieur que j'ai fomenté déjà depuis quelque huit ans, ces termes : savoir, vérité, sujet et le rapport à l'Autre, voilà, il n'y a pas de mot pour les mettre ensemble tous les quatre, ces quatre termes sont pourtant devenus essentiels pour quelque chose qui est à venir, un avenir qui peut nous intéresser, nous autres qui sommes ici, dans un amphithéâtre, pas simplement pour faire de la clamation de la réclamation mais avec un souci de savoir justement, cet enseignement qui a manifesté je ne sais pas quoi d'insatisfaisant, nous pouvons peut-être avoir souci de ce que, à la suite de cette grande déchirure de ce côté patent qu'il y a quelque chose de ce côté là qui ne va plus, que ce qui coiffait d'un terme qui n'est pas du tout de hasard l'Université, ça s'autorise de l'Univers, c'est justement ici de ça qu'il s'agit.

Est-ce que ça tient, l'Univers ? L'Univers a fait beaucoup de promesses, mais il n'est pas sûr qu'il les tienne. Il s'agit de savoir si quelque chose qui s'annonçait, qui était une espèce d'ouverture sur la béance de l'univers se soutiendra assez longtemps pour qu'on en voie le fin mot.

Cette question passe par ce que nous avons vu se manifester dans ces derniers mois, dans un endroit, comme ça, bizarrement permanent dans l'histoire. Nous avons vu se ranimer une fonction de lieu. C'est curieux. C'est essentiel. Peut-être qu'on n'aurait pas vu la chose se cristalliser si vivement s'il n'y avait pas eu un lieu où ils revenaient toujours pour se faire tabasser.

-293-

Il ne faut pas vous figurer que ce qui s'ouvre, ce qui s'est ouvert comme question dans ce lieu, ce soit de notre tissu national le privilège. J'ai été, histoire de prendre l'air, passer deux jours à Rome où des choses semblables ne sont pas concevables simplement parce qu'à Rome il n'y a pas de Quartier Latin. Ce n'est pas un hasard! C'est drôle mais enfin c'est comme ça.

J'ai eu comme ça des choses qui m'ont bien plu. C'est plus facile de les repérer là-bas, ceux qui savent ce qu'ils font. Un petit groupe. Je n'en ai pas vu beaucoup mais je n'en aurais vu qu'un que ça suffirait. Ils s'appellent les Oiseaux, *Uccelli*.

Comme je l'ai dit à quelques uns de mes familiers, je suis en Italie - à ma stupeur, il faut bien le dire, c'est le terme qu'on emploie : (j'ai honte!) - populaire. Ça veut dire qu'ils savent mon nom. Ils ne savaient bien sûr rien de ce que j'ai écrit! Mais, c'est ça qui est curieux, ils savent que les Écrits existent.

Il faut croire qu'ils n'en ont pas besoin, pour que les *Uccelli*, les Oiseaux en question, par exemple sont capables d'actions comme celle-là qui évidemment a avec l'enseignement lacanien le rapport qu'ont les affiches des Beaux-Arts avec ce dont il s'agit politiquement, vraiment, mais ça veut dire qu'ils ont un rapport tout à fait direct : quand le doyen de la Faculté de Rome, accompagné d'un représentant *éminent* de l'intelligence vaticane, va leur faire à tous réunis parce qu'il y a des assemblées générales aussi là-bas où on leur parle, on est pour le dialogue, du côté bien entendu où ça sert - alors les *Uccelli* viennent avec un de ces grands machins comme il y en a, quand on va dans des restaurants à la campagne, au centre d'une table ronde, c'est un énorme parapluie, ils se mettent tous dessous à l'abri, disent-ils, du langage!

J'espère que vous comprenez que ça me laisse espoir. Ils n'ont pas encore lu les Écrits mais ils les liront! En ont-ils vraiment besoin puisqu'ils ont trouvé ça? Après tout, ce n'est pas le théoricien qui trouve la voie, il l'explique. Évidemment, l'explication est utile pour trouver la suite du chemin. Mais, comme vous voyez, je leur fais confiance. Si j'ai écrit quelque petites choses qui auraient pu servir aux psychanalystes, ça servira à d'autres dont la place, la détermination est tout à fait précisée par un certain champ, le champ qui est cerné par ce petit nœud (voir schéma) qui est fait d'une certaine façon de couper dans une certaine bulle extraordinaire-294-

ment purifiée par les antécédents de ce qui a abouti à cette aventure et qui est ce que je me suis efforcé de repérer devant vous comme étant le moment d'engendrement de la science.

Donc, cette année, à propos de *l'acte psychanalytique*, j'en étais au moment où j'allais vous montrer ce que comporte d'avoir à prendre place dans le registre du *sujet supposé savoir*, et ceci justement quand on est psychanalyste, non pas qu'on soit le seul mais qu'on soit particulièrement bien placé pour en connaître la radicale division. En d'autres termes cette position inaugurale à l'acte psychanalytique qui consiste à jouer sur quelque chose que votre acte va démentir. C'est pour cela que j'avais réservé pendant des années, mis à l'abri, mis à l'écart le terme de *Verleugnung* qu'assurément Freud a fait surgir à propos de tel moment exemplaire de la *Spaltung* du sujet; je voulais le réserver, le faire vivre là où assurément il est poussé à son point le plus haut de pathétique, au niveau de l'analyste lui-même.

- 295-

A cause de ça, il a fallu que je subisse, pendant des années, le harcèlement de ces êtres qui suivent la trace de ce que j'apporte pour tâcher de voir où est ce qu'on pourrait bricoler un petit morceau, où j'achopperais. Alors quand je parlais de *Verwerfung* qui est un terme extrêmement précis et qui situe parfaitement ce dont il s'agit quant à la psychose, on rappelait que ce serait beaucoup plus malin de se servir de *Verleugnung*; enfin on trouve de tout cela des traces dans de pauvres conférences et médiocres articles. Le terme de *Verleugnung* eût pu prendre, si j'avais pu cette année vous parler comme il était prévu, sa place authentique et son poids plein.

C'était le pas suivant à faire. Il y en avait d'autres que je ne peux même pas indiquer. Assurément, une des choses dont j'aurai été le plus frappé au cours d'une expérience d'enseignement sur lequel vous pourrez bien permettre de jeter aujourd'hui un regard en arrière, et ceci justement dans ce tournant, c'est la violence des choses que j'ai pu me permettre de dire. Deux fois à Sainte-Anne par exemple, j'ai dit que la psychanalyse, c'était quelque chose qui avait ça au moins pour elle que dans son champ - quel privilège! - la canaillerie ne pouvait virer qu'à la bêtise. Je l'ai répété deux années de suite comme ça, et je savais de quoi je parlais!

Nous vivons dans une aire de civilisation où, comme on dit, la parole est libre, c'est-à-dire que rien de ce que vous dites ne peut avoir de conséquence. Vous pouvez dire n'importe quoi sur celui qui peut bien être l'origine de je ne sais quel meurtre indéchiffrable; vous faites même une pièce de théâtre là-dessus. Toute l'Amérique - new-yorkaise, pas plus - s'y presse. Jamais auparavant dans l'histoire une chose pareille n'eût été concevable sans qu'aussitôt on ferme la boîte. Dans le pays de la liberté, on peut tout dire, puisque ça n'entraîne rien.

Il est assez curieux qu'à partir simplement du moment où quelques petits pavés se mettent à voler, pendant au moins un moment tout le monde ait le sentiment que toute la société pourrait s'en trouver intéressée de la façon la plus directe dans son confort quotidien et dans son avenir.

On a même vu les psychanalystes s'interroger l'avenir du métier. A mes yeux, ils ont eu tort de s'interroger publiquement. Ils auraient mieux fait de garder ça pour eux, parce que quand même, les gens qui les ont vu s'interroger là-dessus, justement, alors qu'ils les interrogeaient sur tout autre chose, ça les a un peu fait marrer. Enfin on ne peut pas dire que la cote de la psychanalyse a monté!

-296-

J'en veux au Général. Il m'a chopé un mot que depuis longtemps j'avais - et ce n'était pas pour l'usage bien sûr qu'il en a fait : la *chienlit* psychanalytique. Vous ne savez pas depuis combien d'années j'ai envie de donner ça comme titre à mon séminaire. C'est foutu maintenant!

Puis je vais vous dire, je ne regrette pas parce que je suis trop fatigué; c'est suffisamment visible comme ça; je n'ai pas besoin d'y ajouter un commentaire.

Enfin ce serait une chose quand même que j'aimerais bien - tout le monde n'aimerait pas ça mais moi j'aimerais bien - l'enseignement de la psychanalyse à la Faculté de Médecine.

Vous savez, il y a comme ça des types très remuants. Je ne sais pas quelle mouche les pique, qui se pressent pour être là, à cette place; je parle de personne de l'École freudienne de Paris. Je sais bien qu'à la Faculté de Médecine, on connaît l'histoire des doctrines médicales; ça veut dire qu'on en a vu passer des choses, de l'ordre, à nos yeux, avec le recul de l'histoire, de l'ordre de la mystification. Mais ça ne veut pas dire que la psychanalyse telle qu'elle est enseignée là où elle est enseignée officiellement - on vous parle de la libido comme de quelque chose qui passe dans les vases communicants, comme s'exprimait, au début du temps où j'ai commencé à essayer de changer un peu ça, un personnage absolument incroyable, une hydraulique libidinale - enseigner la psychanalyse comme on l'enseigne disons le mot, à l'Institut, ça serait formidable, surtout à l'époque où nous vivons où quand même les enseignés comme on dit, se mettent à avoir quelque exigence. Je trouve ça merveilleux. Qu'on voie ce qu'on peut faire d'un certain côté comme enseignement de la psychanalyse, après avoir fait ce petit tour d'horizon et vous avoir montré les espoirs de bon temps que la suite de ces choses réserve à certains; vous me direz, bien sûr que le personnage par exemple en question pourrait toujours se mettre à enseigner du Lacan. Évidemment, ce serait mieux! Mais faudrait-il encore qu'il le puisse parce qu'il y a un certain article paru dans *Les cahiers de psychanalyse* sur l'objet *a* à propos duquel, (je regrette de le dire, ça va encore choquer quelques-uns de mes plus proches et plus chers collègues), ça n'a été qu'une longue petite fusée de rires chez ces damnés Normaliens, comme par hasard. Moi-même, j'ai été forcé dans une petite note discrète, quelque part, juste avant que paraissent mes *Écrits*, d'indiquer que, quel que soit le besoin - 297-

qu'on a de travailler le marketing psychanalytique, il ne suffit pas de parler de l'objet a pour que ce soit tout à fait ça!

En tout cas, je voudrais prendre les choses d'un peu plus haut et puisque j'ai préparé quelques mots - par ceux-là, je dois dire que je me suis laissé un peu aller vu la chaleur, la familiarité, l'amitié que dégagent cette ambiance, à savoir ces figures dont il n'y a pas une que je ne reconnaisse pour l'avoir vue dans les débuts de cette année - puisque j'ai parlé de ces quatre termes, repérons, histoire pour ceux qui sont un peu dans la courte vue et qui ne se rendraient pas compte de l'importance tout à fait critique d'une certaine conjoncture, rappelons en, les principales articulations. A savoir d'abord le savoir car, en fin de compte, c'est tout de même assez curieux du côté du savoir jusqu'à présent des classiques qu'on soit sage, et une partie de la position sage est évidemment de se tenir tranquille. Que ce soit au niveau et comme on le dit très justement à un niveau privilégié de la transmission du savoir qu'il se passe tellement de choses, ça vaut peut-être la peine qu'on bénéficie d'un peu de recul dans le regard.

Voilà il y a une fonction, naturellement, je m'excuse auprès des personnes qui sont ici - il y en a peu - qui viennent ici pour la première fois, et qui viennent histoire de voir un peu ce que je pourrais raconter si on m'interrogeait sur les événements; je ne vais pas pouvoir faire la théorie de l'Autre, et c'est bien ça déjà qui rend très difficile un tel entretien, une interview; il faudra expliquer ce que c'est, l'Autre. Nous commençons par là parce que c'est la clé. Donc pour les personnes qui ignorent ce que c'est que l'Autre, je peux dire d'un côté que je l'ai défini strictement comme un lieu, le lieu où la parole vient prendre place. Ça ne se livre pas tout de suite, ça: lieu où la parole vient prendre place. Mais enfin c'est une fonction topologique tout à fait indispensable pour dégager la structure logique radicale dont il s'agit dans ce que j'ai appelé tout à l'heure ce nœud ou cette bulle, ce creux dans le monde à propos de quoi s'évoque cette vieille notion du sujet; vieille notion du sujet qui n'est plus réductible à l'image du miroir ni de quoi que ce soit de l'ordre d'un reflet omniprésent. Mais effectivement cette bulle est vagabonde encore grâce à quoi ce monde n'est plus à proprement parler un monde. Cet Autre, il est là depuis un bout de temps, bien sûr. On ne l'avait pas vraiment dégagé parce que c'est une bonne place et qu'on y avait installé quelque chose qui y est encore pour la plupart d'entre vous, qui s'appelle Dieu. Il *vecchio* con la -298-

barba! Il est toujours là. Les psychanalystes n'ont vraiment pas ajouté grande chose à la question de savoir, point essentiel, s'il existe ou s'il n'existe pas. Tant que ce ou sera maintenu, il sera toujours là.

Néanmoins, grâce à la bulle, nous pouvons faire comme s'il n'était pas là. Nous pouvons traiter de sa place. A sa place, justement, il n'a jamais fait de doute que gîtait ce dont il s'agit quant au savoir. Tout savoir nous vient de l'Autre - je ne parle pas de Dieu, je parle de l'Autre. Il y a toujours un Autre où est la tradition, l'accumulation, le réservoir.

Sans doute on soupçonnait qu'il peut se passer des choses; on appelait ça la découverte, ou même encore de ces variations dans l'éclairage, de ces façons de dispenser l'enseignement qui en changeaient, en quelque sorte, l'accent et le sens, ce qui justement a fait pendant un certain temps que l'enseignement, ça tenait encore. Est-ce que vous avez jamais aperçu que ce qui fait qu'un enseignement a une prise, c'est peut-être que justement dans une certaine façon de le redistribuer, il s'inscrit dans son dessin, dans son tracé, dans sa structure quelque chose qui n'est pas immédiatement dit, mais que c'est ça qui est entendu? Pourquoi, après tout depuis un certain temps cette corde ne paraîtrait-elle pas un peu usée à ceux qui sont sur les bancs ? Je veux dire que ce qui n'est pas dit pour être entendu, il faudrait encore que ce soit quelque chose qui en vaille la peine et pas une simple hypocrisie par exemple, que c'est peut-être pour quelque chose, au fait, que ce soit au niveau des Facultés des Lettres ou encore des Écoles d'Architecture que ce soit mis à flamber.

Dans ce rapport du sujet avec l'Autre, la psychanalyse apporte une dimension radicalement neuve. C'est plus que ce que j'ai appelé à l'instant comme ça une découverte; découverte, ça garde encore quelque chose d'anecdotique. C'est un profond remaniement de tout le rapport.

Il y a un mot que j'ai fait rentrer ici il y a quelques années dans cette dialectique, c'est le mot *la vérité*. Et puis à vrai dire avant de l'articuler précisément comme je l'ai fait ici un certain jour et comme en porte la marque parfaitement logicisée l'article qui s'appelle, dans mes *Écrits*, *La vérité et la science*, j'avais donné à ce mot une autre fonction, dans un article qui s'appelle *La chose freudienne*, où on peut lire ces termes : *Moi la vérité je parle*.

Qui? ce *je* qui parle? Ce morceau, à la vérité une prosopopée, un de ces jeux enthousiastes il se trouve que je me suis permis de l'articuler pour le -299-

centenaire de Freud, et à Vienne c'était un cri plutôt de l'ordre de ce qu'un Münch a si bien mis dans une gravure célèbre, cette bouche qui se tord où nous voyons surgir l'anéantissement sublime de tout un paysage.

Il y a très longtemps, à Vienne, j'ai dit spécialement là où l'on ne l'avait point entendu depuis longtemps le mot de vérité. C'est un mot très dangereux; mis à part l'usage que l'on en fait quand on le châtre, à savoir dans les traités de logique, on sait depuis longtemps qu'on ne sait pas ce que cela veut dire.

Qu'est-ce que la vérité? C'est précisément la question qu'il ne faut pas poser. J'ai fait allusion à Lyon quand j'y ai parlé en octobre dernier à un certain morceau de Claudel, très brillant, que je vous recommande. Je n'ai pas eu le temps d'en relever pour vous avant de venir ici - je ne savais pas que j'en parlerais - les pages, mais vous le trouverez en cherchant bien dans la table des matières des proses de Claudel, en cherchant à Ponce Pilate naturellement.

Il décrit, ce texte, tout ce qu'il arrive de malheur à ce bienveillant administrateur colonial pour avoir prononcé mal à propos cette question « Qu'est-ce que la vérité? »

Chez des gens pour l'instant qui se situent bien sûr dans cette zone futile de ces zèbres auxquels il est dangereux d'énoncer la vérité psychanalytique, qui donnent une application terrible à ces mots recueillis au tournant d'une de mes pages *Moi la vérité je parle*, ils vont dire la vérité dans des endroits où on n'en a aucun besoin mais où elle porte.

Il est très possible qu'une certaine chose qu'on avait réussi si bien à tamponner sous le nom de lutte des classes en devienne tout d'un coup quelque chose de tout à fait dangereux. Bien sûr, on peut compter si de saines fonctions existant depuis toujours pour le maintien de ce dont il s'agit, à savoir de laisser les choses dans le champ du partage du pouvoir.

Il faut bien le dire, les gens qui s'y connaissent un peu en fait de maniement de la vérité ne sont pas aussi imprudents. Ils ont la vérité, mais ils enseignent: tout pouvoir vient de Dieu. Tout. Ça ne vous permet pas de dire que c'est seulement le pouvoir qui leur convient. Même le pouvoir qui est contre Dieu il vient de Dieu, pour l'Église. Dostoïevski avait très bien aperçu ça. Comme il croyait à la vérité, Dieu lui faisait une peur bleue. C'est pour ça qu'il a écrit *le Grand Inquisiteur*. C'était la conjonction en somme prévue à l'avance de Rome et de Moscou. Je pense que -300-

quand même quelques-uns d'entre vous ont lu ça. Mais c'est quasiment fait, mes petits amis, et vous voyez bien que ce n'est pas si terrible que ça! Quand on est dans l'ordre du pouvoir, tout s'arrange!

C'est bien pour ça qu'il est utile que la vérité soit quelque part, dans un coffre-fort. Le privilège, la révélation, ça, c'est le coffre-fort.

Mais si vous prenez au sérieux la prosopopée *Moi la vérité je parle* ça peut avoir d'abord hélas pour celui qui se met dans cette voie de grands inconvénients.

Voyons quand même ce que nous, analystes, pouvons peut-être avoir apporté là-dessus de nouveau. Évidemment notre champ est très limité. Il est au niveau de la bulle.

La bulle, comment elle se définit? Elle a une portée très limitée. Si après tant d'années, après en avoir montré ce qui en est proprement la structure, c'est maintenant de logique que je vous parle, ce n'est pas un hasard; c'est parce que tout de même il est clair que ce savoir qui nous intéresse, nous, analystes n'est proprement que ce qui se dit. Si je dis que *l'inconscient est structuré comme un langage*, c'est parce que cet inconscient qui nous intéresse est ce qui peut se dire et que se disant, il engendre le sujet.

C'est parce que le sujet est une détermination de ce savoir qu'il est ce qui court sous ce savoir mais qu'il n'y court pas librement, qu'il y rencontre des butées. C'est en cela et en rien d'autre que nous avons affaire à un savoir. Qui dit le contraire est amené sur les voies que j'ai appelées tout à l'heure celles de la mystification. C'est parce que l'inconscient est la conséquence de ce qui a pu se cerner qui a montré que ce rapport au discours a des conséquences beaucoup plus complexes que ce qu'on avait vu jusque là, c'est nommément que le sujet d'être second par rapport au savoir, il apparaît qu'il ne dit pas tout ce qu'il sait, point dont on ne se doutait pas, même si depuis longtemps on soupçonnait qu'il ne sait pas tout ce qu'il dit.

Tel est le point qui a permis la constitution de la bulle; il réside très précisément en ceci qu'à ce propos nous apercevons comment se produit la dimension de la vérité. La vérité, c'est ce que nous apprend la psychanalyse, elle gît au point où le sujet refuse de savoir. Tout ce qui est rejeté du symbolique reparaît dans le réel. Telle est la clé de ce qu'on appelle le symptôme. Le symptôme, c'est ce nœud réel où est la vérité du sujet.

-301-

Au début - très tôt - de ces menus épisodes, je vous ai dit : « Ils sont la vérité ». Ils sont la vérité ça ne veut pas dire qu'ils la disent. La vérité, ce n'est pas quelque chose qui se sait comme ça, sans labeur. C'est même pour cela qu'elle prend ce corps qui s'appelle le symptôme, qu'elle démontre où est le gîte de ce qui s'appelle vérité.

Alors ce savoir refusé que vous venez chercher dans l'échange psychanalytique, est-ce que c'est le savoir du psychanalyste? Illusion. Le psychanalyste sait peut-être quelque chose; il sait ça en tout cas concernant la nature de la vérité. Mais pour la suite, à savoir du savoir refusé, là il n'en sait pas lourd. C'est pour cela que l'enseignement de la psychanalyse prise au niveau de ce qui serait substantiel apparaîtrait comme que ça est : une pantalonnade. La libido dont je vous parlais tout à l'heure par exemple, si ça veut dire ce que j'appelle le désir, il est vraiment assez piquant que ça ait été découvert, suivi à la trace chez le névrosé, c'est-à-dire celui dont le désir ne se soutient que soutenu de fiction. Dire qu'ils sont la vérité n'est certes pas vous la livrer, ni à vous, ni à eux. Mais il a peut-être son poids que l'on sache ce mécanisme d'un échange, échange étrange qui est celui qui fait que ce qui est dit par le sujet, quoi que ce soit, qu'il le sache ou non, ne devient savoir que d'être reconnu par l'Autre. Et c'est là précisément d'ailleurs ce que veut dire la notion tout à fait primitive, taillée à la hache, qui s'appelle la censure. C'est l'Autre, pendant longtemps, pendant les temps d'autorité, qui a toujours défini ce qui peut être dit et ce qui ne le peut pas. Mais il serait tout à fait vain de lier cela à des configurations dont l'expérience montre bien que puisqu'elles peuvent être caduques, elles l'étaient déjà quand elles fonctionnaient.

C'est d'une façon structurale que ce n'est qu'au niveau de l'Autre que ce qui détermine le sujet s'articule en savoir; que l'énonciation qui est celle dont le sujet n'est pas du tout forcément celui qui parle que l'énonciation - par l'autre - trouve désigné celui-là l'a dit; l'Autre a d'abord été celui qu'il est toujours quand l'analyste interprète, et qui dit au sujet « vous je » (ce je qui est vous) je dis : c'est ça. Et il arrive que ça ait des conséquences. C'est cela qui s'appelle l'interprétation. Pendant un temps cet Autre qui était philosophe, a forgé, lui, le *sujet* supposé savoir. C'était déjà une tromperie comme il suffit d'ouvrir Platon pour s'en apercevoir. Il lui faisait dire, au pauvre sujet, tout ce qu'il voulait qu'il dise. A la fin, le sujet a appris; il a appris à dire tout seul « Je dis : noir n'est pas blanc » par -302-

exemple. « Je dis ou c'est vrai ou c'est faux ». Mais le total de ce que je dis là, est certainement vrai car : ou c'est vrai ou c'est faux.

Naturellement, c'est bébé comme le mouvement du 22 mars. Ce n'est pas vrai que : ou c'est vrai ou c'est faux. Mais ça se soutient. Le sujet a appris à endosser d'un *je dis* - quelque chose dont il se déclarait prêt à répondre dans un débat dont les règles étaient fixées à l'avance, et c'est cela qui s'appelle la logique.

Chose étrange, c'est de ce qui s'est purifié de cette voie de l'isolement de l'articulation logique, du détachement du sujet de tout ce qui peut se passer entre lui et l'Autre (et Dieu sait qu'il peut s'en passer, des choses, jusques et y compris la prière) qu'est sortie la science, le savoir. Non pas n'importe quel savoir, un savoir pur qui n'a rien à faire avec le réel, ni, du même coup, avec la vérité, car le savoir de la science est, par rapport au réel, ce qu'on appelle en logique le complément d'un langage. Ça fonctionne à côté du réel. Mais sur le réel, ça mord. Ça introduit la bulle, c'est-à-dire après tout quelque chose qui, du point de vue de la connaissance, n'a pas beaucoup plus d'importance qu'un gag. Mais ça donne finalement la seule chose qui incarne après tout vraiment les lois de Newton, à savoir le premier spoutnik, qui est assurément le meilleur gag que nous ayons vu puisque ça fout le monde en l'air, le gagarine. Car qu'est-ce que ça a à faire avec le cosmos, en tant que nous avons avec lui un rapport, qu'on puisse se mettre à faire six fois le tour de la terre en vingt-quatre heures, d'une façon qui assurément dépassait tout à fait l'entendement de ceux qui croyaient que le mouvement, ça a un rapport avec l'effort?

Enfin la bulle a fait d'autres siennes depuis. Seulement il en reste un résidu, en quelque sorte. C'est que celui qui parle, n'est pas toujours capable de dire *je dis* comme le prouve - c'est en ceci que nous sommes des témoins, nous, psychanalystes - que nous, psychanalystes, qui sommes capables de le lui dire, ce qu'il dit, nous sommes capables dans un petit nombre de cas, surtout s'ils y mettent énormément de bonne volonté, s'ils viennent chez nous énormément parler, il arrive ceci que nous leur interprétons quelque chose. Et qu'est-ce que c'est qu'interpréter quelque chose? Nous ne leur interprétons jamais le monde; nous leur apportons comme ça un petit morceau de quelque chose qui a l'air d'être quelque chose qui aurait tenu sa place sans qu'ils le sachent dans leur discours. D'où est-ce que nous, analystes, nous tirons ça? Il y a quelque chose sur -303-

quoi j'aurais aimé cette année vous faire méditer, ce sont les *paroles gelées* de Rabelais. A la vérité, comme beaucoup de choses, c'est déjà écrit il y a longtemps, mais personne ne s'en est aperçu. J'ai mis beaucoup l'accent sur un certain M. Valdemar décrit par Poe. J'en ai fait un usage si l'on peut dire satirique. J'ai parlé à ce propos de quelque chose qui n'était rien d'autre que ce que je dénonçais ici une fois de plus, à savoir cette survivance quasi-hypnotiseuse du discours freudien et des sociétés mortes qu'elle a l'air de maintenir parlantes.

C'est un mythe qui va plus loin. Ce que décèle l'interprétation n'est pas toujours bien net quant à ce dont il s'agit si ce sont des réalités de vie ou de mort. Ce vers quoi, je vous aurais [menés ?] cette année, si j'eusse pu parler de l'acte psychanalytique jusqu'au terme, ç'aurait été pour vous dire que ce n'est pas pour rien si je vous ai parlé du désir du psychanalyste, car il est impossible de tirer d'ailleurs que du fantasme du Psychanalyste, et c'est cela qui peut assurément donner un petit peu le frisson, mais nous n'en sommes pas à ça près par le temps qui court - que c'est du fantasme du psychanalyste à savoir de ce qu'il y a de plus opaque, de plus fermé, de plus autiste dans sa parole que vient le choc d'où se dégèle chez l'analysant la parole, et où vient avec insistance se multiplier cette fonction de répétition où nous pouvons lui permettre de saisir ce savoir dont il est le jouet.

Ainsi se confirme que la vérité se fait savoir par l'Autre. Ceci justifie que ce soit toujours ainsi qu'elle soit sortie. Ce que nous savons de plus, c'est que c'est dans un rapport à l'Autre qui n'a plus rien de mystique ni de transcendantal que ceci se produit et le nœud dont j'ai dessiné la courbe sur ce tableau sous la forme de cette petite boucle qui est là et dont pour un rien vous verrez qu'elle pourrait se refermer de façon à n'apparaître plus que comme un cercle, se souder dans sa duplicité de boucle, c'est ce que nous donne l'expérience, à savoir que le *sujet supposé savoir*, là où il est vraiment, c'est-à-dire non pas nous, l'analyste, mais en effet ce que nous supposons qu'il sait, ce sujet, ceci en tant qu'il est inconscient se redouble avec ce sur quoi la pratique, cette pratique qui est un petit peu en rase-mottes, lui met en parallèle, à savoir ce *sujet supposé demande* - n'ai-je pas vu quelqu'un qui paraissait tout fier d'interroger un membre du mouvement du 22 mars, ne le nommons pas - pour lui demander

« Qu'est-ce que vous nous demandez, à nous, analystes? » J'ai écrit -304-

quelque part que l'analyste était ce personnage privilégié assurément comique qui avec de l'offre, faisait de la demande. Il est bien évident que là ça n'a pas marché, mais ça ne prouve pas que nous n'ayons rien à voir avec ce qui se passe à ce niveau. Ça veut dire qu'ils ne nous demandent rien. Et après! C'est justement l'erreur de l'analyste que de croire que ce où nous avons à intervenir comme analystes, c'est au niveau de la demande, ce qui ne cesse pas de se théoriser alors que ce dont il s'agit, c'est très précisément de cet intervalle entre le *sujet supposé savoir* et le *sujet supposé demande*, et en ceci que l'on connaît pourtant depuis longtemps que le sujet ne sait pas ce qu'il demande. C'est ce qui permet qu'ensuite il ne demande pas ce qu'il sait.

Cet intervalle, cette béance, cette *bande de Moebius* pour la reconnaître là où elle est, dans ce petit nœud griffonné comme j'ai pu au tableau, à la vérité je n'y ai pas mis beaucoup de soin c'est ce qu'on appelle ce résidu, cette distance, cette chose à quoi se réduit entièrement pour nous l'Autre, à savoir l'objet a.

Ce rôle de l'objet a qui est de manque et de distance et non du tout de médiation, c'est sur cela que se pose, que s'impose cette vérité qui est la découverte, la découverte tangible - et puissent ceux qui l'auront touchée ne pas l'oublier - qu'il n'y a pas de dialogue, le rapport du sujet à l'Autre est d'ordre essentiellement dissymétrique, que le dialogue est une duperie.

C'est au niveau du sujet en tant que le sujet s'est purifié, que s'est instituée l'origine de la science. Qu'au niveau de l'Autre, il n'y a jamais rien eu de plus vrai que la prophétie. C'est par contre au niveau de l'Autre que la science se totalise, c'est-à-dire que par rapport au sujet, elle s'aliène complètement. Il s'agit de savoir où peut encore au niveau du sujet résider quelque chose qui soit justement de l'ordre de la prophétie.

-305-

Annexe II

*Les logiques du fantasme**Logique de FRÈGE*

$\vdash p$	assertion de p
$\overline{\text{---}x\text{---}}$	$p : (\forall x) p(x)$
$\top p$	négation, $\neg p$
$\overline{\text{---}p\text{---}} \quad \overline{\text{---}q\text{---}}$	$q \Rightarrow p$
$\vdash \overline{\text{---}x\text{---}} \quad \overline{\text{---}p\text{---}} \quad \overline{\text{---}q\text{---}}$	$[(\forall x) p(x) \Rightarrow q(x)]$
$\vdash \overline{\text{---}x\text{---}} \quad \overline{\text{---}p\text{---}} \quad \overline{\text{---}q\text{---}}$	$(\forall x) [p(x) \Rightarrow q(x)]$

Logique de LACAN

$\vdash \overline{\text{---}x\text{---}}$	$(\forall x) p(x) \Rightarrow q(x) \quad \text{U.A.}$
$\vdash \overline{\text{---}x\text{---}}$	$\neg(\forall x) \neg p(x)$
$\vdash \overline{\text{---}x\text{---}}$	$\neg(\forall x) p(x) \quad \text{P.A.}$
$\overline{\text{---}S\text{---}} \quad \overline{\text{---}a\text{---}} \quad \overline{\text{---}S1\text{---}}$	n'a aucun sens logique

ANNEXE II

ANNEXE III RÉSUMÉ

*du séminaire rédigé par Lacan pour l'annuaire de
l'École pratique des Hautes Études*

L'acte psychanalytique, ni vu ni connu hors de nous, c'est-à-dire jamais repéré, mis en question bien moins encore, voilà que nous le supposons du moment électif où le psychanalysant passe au psychanalyste.

C'est là le recours au plus communément admis du nécessaire à ce passage, toute autre condition restant contingente auprès.

Isolé ainsi de ce moment d'installation, l'acte est à portée de chaque entrée dans une psychanalyse.

Disons d'abord: l'acte (tout court) a lieu d'un dire, et dont il change le sujet. Ce n'est acte, de marcher qu'à ce que ça ne dise pas seulement « ça marche », ou même « marchons », mais que ça fasse que « j'y arrive » se vérifie en lui.

L'acte psychanalytique semble propre à se réverbérer de plus de lumière sur l'acte, de ce qu'il soit acte à se reproduire du faire même qu'il commande.

Par là remet-il à l'en-soi d'une consistance logique, de décider se le relais peut être pris d'un acte tel qu'il destitue en sa fin le sujet même qui l'instaure.

Dès ce pas s'aperçoit que c'est le sujet ici dont il faut dire s'il est savoir. Le psychanalysant, au terme de la tâche à lui assignée, sait-il « mieux que personne » la destitution subjective où elle a réduit celui-là même qui la lui a commandée? Soit : cet en-soi de l'objet a qui à ce terme s'évacue du même mouvement dont choit le psychanalysant pour ce qu'il ait dans cet objet, vérifié la cause du désir.

-309-

Il y a là savoir acquis, mais à qui?

A qui paie-t-il le prix de la vérité dont à la limite le sujet traité serait l'incurable ?

Est-ce de cette limite qu'un sujet se conçoit qui s'offre à reproduire ce dont il a été délivré?

Et quand ceci même le soumet à se faire la production d'une tâche qu'il ne promet qu'à supposer le leurre même qui pour lui n'est plus tenable ?

Car c'est à partir de la structure de fiction dont s'énonce la vérité, que de son être même il va faire étoffe à la production... d'un irréel.

La destitution subjective n'est pas moindre à interdire cette passe de ce qu'elle doive, comme la mer, être toujours recommencée.

On soupçonne pourtant que l'écart ici révèle de l'acte à la dignité de son propos, n'est à prendre qu'à nous instruire sur ce qui en fait le scandale : soit la faille aperçue du sujet supposé savoir.

Toute une endoctrination, psychanalytique de titre, peut ignorer encore qu'elle néglige là le point dont toute stratégie vacille de n'être pas encore au jour de l'acte psychanalytique.

Qu'il y ait de l'inconscient veut dire qu'il y a du savoir sans sujet. L'idée de l'instinct écrase la découverte : mais elle survit de ce que ce savoir ne s'avère jamais que d'être lisible.

La ligne de la résistance tient sur cet ouvrage aussi démesurément avancé que peut l'être une phobie. C'est dire qu'il est désespéré de faire entendre qu'on n'a rien entendu de l'inconscient, si l'on n'est pas allé plus loin.

C'est à savoir que ce qu'il introduit de division dans le sujet de ce qu'un savoir qui tient au reste, ne le détermine pas, suppose, rien qu'à ce qu'on l'énonce ainsi, un Autre, qui, lui, le sait d'avant qu'on ne s'en soit aperçu. On sait que même Descartes se sert de cet Autre pour garantir au moins la vérité de son départ scientifique.

C'est là par quoi toutes les -logies philosophiques, onto-, théo-, cosmo-, comme psycho-, contredisent l'inconscient. Mais comme l'inconscient ne s'entend qu'à être écrasé d'une des notions les plus bâtardes de la psychologie traditionnelle, on ne prend même pas garde que l'énoncer rend impossible cette supposition de l'Autre. Mais il suffit qu'elle ne soit pas dénoncée, pour que l'inconscient soit comme non avenu.

-310-

D'où l'on voit que les pires peuvent faire leur mot d'ordre du « retour à la psychologie générale ».

Pour dénouer ceci, il faut qu'une structure de l'Autre s'énonce qui n'en permette pas le survol. D'où cette formule : qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, ou notre affirmation qu'il n'y a pas de métalangage.

Confirmons cette dernière du fait que ce qu'on appelle métalangage dans les mathématiques n'est rien que le discours dont un langage veut s'exclure, c'est-à-dire s'efforce au réel. La logique mathématique n'est pas, comme on ne peut nous l'imputer que de mauvaise foi, une occasion de rajeunir un sujet de notre cru. C'est du dehors qu'elle atteste un Autre tel que sa structure, et justement d'être logique, ne va pas à se recouvrir elle-même: c'est l'S (λ) de notre graphe.

Qu'un tel Autre s'explore, ne le destine à rien savoir des effets qu'il comporte sur le vivant qu'il véhicule en tant que sujet-à ses effets. Mais si le transfert apparaît se motiver déjà suffisamment de la primarité signifiante du trait unaire, rien n'indique que l'objet a n'a pas une consistance qui se soutienne de logique pure.

Il est dès lors à avancer que le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet, et qu'à situer son acte de la topologie idéale de l'objet a, il se déduit que c'est à ne pas penser qu'il opère.

Un « je ne pense pas » qui est le droit, suspend de fait le psychanalyste à l'anxiété de savoir où lui donner sa place pour penser pourtant la psychanalyse sans être voué à la manquer.

L'humilité de la limite où l'acte s'est présenté à son expérience, lui bouche de la réprobation dont il s'énonce qu'il est manqué, les voies plus sûres qu'elle recèle pour parvenir à ce savoir.

Aussi bien sommes-nous partis, pour lui rendre courage, du témoignage que la science peut donner de l'ignorance où elle est de son sujet par l'exemple du départ pavlovien, repris à le faire illustrer l'aphorisme de Lacan: qu'un signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant. Où l'on voit que c'est d'en saisir la rampe quand elle était encore dans le noir, que l'expérimentateur s'est fait espoir à bon marché d'avoir mis le chapeau dans le lapin. Cette ingéniosité de lapsus suffit pourtant à rendre compte d'une assez ample adéquation des énoncés pavloviens, où l'égarement de qui ne pense qu'aux berges où faire rentrer la crise psychanalytique, trouve un bon alibi universitaire.

-311-

Est donc encore bien naïf celui qui prend écho de tout cet apologue pour rectifier que le sujet de la science n'est jamais où on le pense, puisque c'est là précisément notre ironie...

Il reste à trouver appel là où l'affaire a lieu. Et ce ne peut être que dans la structure que le psychanalyste monte en symptôme, quand frappé soudain d'une Grâce inversée, il vient à élever une prière idolâtrique à « son écoute », fétiche en son sein surgi d'une voie hypocondriaque.

Il y a une aire de stigmates qu'impose l'habitation du champ, par faute du sens repéré de l'acte psychanalytique. Elle s'offre assez péniblement à la pénombre des conciles où la collection qui s'en identifie, prend figure d'Eglise parodique.

Il n'est certes pas exclu que s'y articulent des aveux propres au recueil. Telle cette forgerie qui se prononce du : *The Self*, première peut-être de cette surface à sortir de la liste des morphèmes que rend tabous qu'ils soient de Freud.

C'est qu'elle a pris son poids, si ce n'est même sa trouvaille, du psychanalyste à rencontrer pour vous imposer le respect de l'empreinte reçue de la passion de la psychanalyse.

Nous avons fait vivre l'écrit où il affine au clair du *self* comme rendu tangible et s'avérant d'être un effet de compression, l'aveu que sa passion n'a placé et vertu qu'à sortir des limites fort bien rappelées comme étant celles de la technique. Elles le serviraient mieux pourtant à s'inscrire dans la charte de l'acte une fois remise à cette page qui ne saurait être tournée que d'un geste changeant le sujet, celui là même dont le psychanalyste se qualifie en acte.

Ce Self lancé sera pourtant, - le thème prolifère, et dans le sens de l'auspice dont il est né -, la perte du psychanalyste, disqualifié par lui. L'élément culte de sa profession est comme en autre cas, le signe d'une inégalité à l'acte.

Aussi bien l'acte lui-même ne peut-il fonctionner comme prédicat. Et pour l'imputer au sujet qu'il détermine, convient-il de reposer de nouveaux termes toute *l'inventio medii* : c'est à quoi peut s'éprouver l'objet a.

Que peut-on dire de tout psychanalyste, sinon à rendre évident qu'il n'en est aussi bien aucun?

Si d'autre part rien ne peut faire qu'il existe un psychanalyste, sinon la -312-

logique dont l'acte s'articule d'un avant et d'un après, il est clair que les prédicats prennent ici la dominance, à moins qu'ils ne soient liés par un effet de production.

Si le psychanalysant fait le psychanalyste, encore n'y a-t-il rien d'ajouté que la facture. Pour qu'elle soit redevable, il faut qu'on nous assure qu'il a du psychanalyste.

Et c'est à quoi répond l'objet *a*.

Le psychanalyste se fait de l'objet *a*. Se fait, à entendre : se fait produire; de l'objet *a* : avec de l'objet *a*.

Ces propos frôlent trop l'endroit où paraissent achopper les quantificateurs logiques, pour que nous n'ayons pas fleureté de leur instrument. Nous sentons l'acte psychanalytique céder à rompre la prise dans l'universel à quoi c'est leur mérite de ne pas satisfaire.

(Et voilà qui va excuser Aristote d'osciller, plus généralement qu'il n'a su isoler l'*upokeimenon* à ne pouvoir faire que d'y récupérer l'*ousia* par intervalle.)

Car ce que cet acte aperçoit, c'est le noyau qui fait le creux dont se motive l'idée de *tout*, à la serrer dans la logique des quantificateurs.

Dès lors peut-être permet-il de la mieux dénommer d'une désaïfication. Où le psychanalyste trouve compagnie de faire la même opération. Est-ce au niveau du quartier libre offert à cette fin au discours ?

Tel est bien en effet l'horizon que trace la technique, mais son artifice repose sur la structure logique à laquelle il est fait confiance à juste titre, car elle ne perd jamais ses droits. L'impossibilité éprouvée du discours pulvérulent est le cheval de Troie par où rentre dans la cité du discours le maître qu'y est le psychotique.

Mais là encore comme ne voit-on que le prélèvement corporel est déjà fait dont est à faire du *psychanalyste*, et que c'est à quoi il faut accorder l'acte psychanalytique.

Nous ne pouvions de l'acte dessiner l'abrupt logique qu'à tempérer ce qu'il soulève de passion dans le champ qu'il commande, même s'il ne le fait qu'à s'y soustraire. C'est sans doute faute d'apporter ce tempérament, que Winnicott s'est cru devoir d'y contribuer de son *self* à lui. Mais aussi d'en recevoir cet objet transitionnel des mains plus distantes de l'enfant, qu'il nous faut bien rendre ici, puisque c'est à partir de lui que nous avons d'abord formulé l'objet *a*.

-313-

Ramenons donc l'acte psychanalytique à ce que laisse à celui qu'il allège ce qu'il a pour lui mis en route : c'est qu'il lui reste dénoncé que la jouissance, privilégiée de commander le rapport sexuel, s'offre d'un acte interdit, mais que c'est pour masquer que ce rapport ne s'établit que de n'être pas vérifiable à exiger le moyen terme qui se distingue d'y manquer : ce qu'on appelle avoir fait de la castration sujet.

Le bénéfice en est clair pour le névrosé puisque c'est là résoudre ce qu'il représentait comme passion.

Mais l'important est qu'à quiconque il s'en livre que la jouissance tenue perverse, est bel et bien permise par là puisque le psychanalyste s'en fait la clef, il est vrai pour la retirer aux fins de son opération. Par quoi il n'y a qu'à la lui reprendre pour lui rendre son emploi vrai, qu'il en soit ou non fait usage.

Ce solde cynique doit bien marquer le secondaire du bénéfice passionnel. Que l'axiologie de la pratique psychanalytique s'avère se réduire au sexuel, ceci ne contribue à la subversion de l'éthique qui tient à l'acte inaugural, qu'à ce que le sexuel se montre de négativités de structure.

Plaisir, barrière à la jouissance (mais non l'inverse). Réalité faite du transfert (mais non l'inverse). Et principe de vanité, suprême, à ce que le verbe ne vaille qu'au regard de la mort, (regard, à souligner, non mort, qui se dérobe).

Dans l'éthique qui s'inaugure de l'acte psychanalytique, moins étiquette qu'on nous pardonne qu'il n'en fut jamais entrevu à ce qu'on soit parti de l'acte, la logique commande, c'est sûr de ce qu'on y retrouve ses paradoxes.

A moins, sûr aussi, que des types, des normes s'y rajoutent comme purs remèdes.

L'acte psychanalytique, pour y maintenir sa chicane propre, ne saurait y tremper.

Car de ses repères s'éclaire que la sublimation n'exclut pas la vérité de jouissance, en quoi les héroïsmes, à mieux s'expliquer, s'ordonnent d'être plus ou moins avertis.

Aussi bien l'acte psychanalytique lui-même est-il toujours à la merci de l'acting out dont nous avons assez dépeint plus haut sous quelles figures il grimace. Et il importe de relever combien de nature à nous en prévenir est l'approche de Freud lui-même quand ce n'est pas tellement du mythe qu'il -314-

l'a soutenue d'abord, mais du recours à la scène Oedipe, comme Agamemnon représentent des mises en scène. On en voit aujourd'hui la portée à ce que s'y cramponne l'arriération qui a voulu faire signature de malencontre à s'aventurer d'exégèse sur l'objet *a*.

Car si l'acte moral s'ordonne de l'acte psychanalytique, c'est pour recevoir son En-Je de ce que l'objet *a* coordonne d'une expérience de savoir. C'est de lui que prend substance l'insatiable exigence que Freud articule, le premier, dans *Le malaise de la civilisation*. Nous relevons d'un autre accent cet insatiable de ce qu'il trouve sa balance dans l'acte psychanalytique. Pourquoi ne pas porter à l'actif de cet acte que nous en ayons introduit le statut même à temps ?

Ni reculer, cet à temps, à le proférer dès six mois, dont non seulement théorique mais effective au point d'être, en notre École, d'effraction, sa proposition a devancé un déchaînement qui d'accéder à notre entour, nous fait oser le reconnaître pour témoigner d'un rendez-vous.

Suffira-t-il de remarquer qu'en l'acte psychanalytique l'objet *a* n'est censé venir qu'en forme de production pour quoi le moyen, d'être requis par toute exploitation supposée, se supporte ici du savoir dont l'aspect de propriété est proprement ce qui précipite une faille sociale précise ?

Irons-nous à interroger si c'est bien l'homme qu'un antiéros réduirait à une seule dimension qui dans l'insurrection de mai se distingue ?

Par contre la mise à la masse de l'En-Je par une prise dans le savoir dont ce n'est pas la démesure qui tant écrase, que l'apurement de sa logique qui du sujet fait pur clivage, voilà où se conçoit un changement dans l'amarrage même de l'angoisse dont il faut dire que pour l'avoir doctrinée de n'être pas sans objet, nous avons là aussi de justesse saisi ce qui déjà passe au-delà d'une crête.

Voilà-t-il pas assez pour que l'acte exigé dans le champ du savoir, fasse rechute à la passion du signifiant, qu'il y ait quelqu'un ou personne pour faire office de starter.

Pas de différence une fois le procès engagé entre le sujet qui se voue à la subversion jusqu'à produire l'incurable où l'acte trouve sa fin propre, et ce qui du symptôme prend effet révolutionnaire, seulement de ne plus marcher à la baguette dite marxiste.

Ce qu'on a cru épingler ici de la vertu d'une prise de parole, n'est qu'anticipation suspecte du rendez-vous qu'il y a bien, mais où la parole -315-

n'advient que de ce que l'acte était là. Entendons : était là un peu plus, ne fût-elle pas arrivée, était là à l'instant qu'elle arrivait enfin.

C'est bien en quoi nous nous tenons pour nous, n'avoir pas manqué à la place que nous confère en ce déduit le drame des psychanalystes d'aujourd'hui, et pour devoir reconnaître que nous en savons un peu plus que ceux qui ridiculement n'ont pas raté cette occasion de s'y montrer en acteurs.

Nous la trouvons bien là de toujours cette avance dont c'est assez qu'elle existe pour qu'elle ne soit pas mince, quand nous nous souvenons de l'appréciation, faite par tel, que dans le cas d'où reste provenir tout ce que nous savons de la névrose obsessionnelle, Freud avait été « fait comme un rat ». C'est là en effet ce qu'il suffisait de savoir lire de *L'homme aux rats*, pour qu'on se soutint au regard de l'acte psychanalytique.

Mais qui entendra, même parmi ceux-là qui sortant de notre méditation de cet acte, ce qui pourtant s'indique en clair dans ces lignes même, d'où demain viendra à être relayé le psychanalyste, comme aussi bien ce qui dans l'histoire en tint lieu ?

Nous sommes peu fier, qu'on le sache, de ce pouvoir d'illecture que nous avons su maintenir intact dans nos textes pour parer ici par exemple à ce que l'historialisation d'une situation offre d'ouverture, bénie, à ceux qui n'ont de hâte qu'à l'histrioniser pour leurs aises.

Donner trop à comprendre est faire issue à l'évitement et c'est s'en faire le complice que de la même livraison qui remet chacun à sa déroute, fournir un supplément d'Ailleurs pour qu'il s'empresse de s'y retrouver.

Nous fussions nous si bien gardé à approcher ce qui s'impose d'avoir situé l'acte psychanalytique : d'établir ce qui, lui même, le détermine de la jouissance et les façons du même coup dont il lui faut s'en préserver ? On en jugera par les miettes qui en sont retombées sur l'année suivante.

Là encore nous ne trouvons pas d'augure nul que la coupure se soit faite pour nous en dispenser.

Que l'intérêt reste en deçà pour ne pas manquer à ce qui prolifère d'ignorer simplement une lemme comme celui-ci par nous léguée du passage à l'acte, de ce séminaire, « qu'il n'y a pas de transfert du transfert ». C'est bien pourtant à quoi se bute sans la moindre idée de ce qu'il articu-

316 -

le, le rapport d'un prochain Congrès (cf. *The non-transferences relationship* in I.J.P. 69, part. I, vol. 50).

Si n'était pas irrémédiable de s'être employé dans le commerce du vrai sur le vrai (troisième de manque), ce congrès de Rome eût pu recueillir un peu plus de ce qui une fois la fonction connue du champ que détermine le langage, s'y est proféré en acte.

-317-

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

ABRAHAM K.,

Œuvres complètes, 4 vol. traduction Ilse Barande et coll., Payot, 1966 - *Actes du Congrès de Bonneval*, (30 octobre au 2 novembre 1960), éd. Desclée de Brouwer 1966

- BOUVET M.,

Œuvres psychanalytiques, I. « De la relation d'objet », éd. Payot, 1967 –

CANTOR,

Zur Lehre von Transfiniten, 1892; trad. : *Théorie des ensembles transfinis*, éd. J. Gabay

- *Concilium*, *Revue internationale de théologie*, dir. A. Mame, N° 1, janvier 1965, Tours - Dalbiez,

La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne 2e éd. Desclée de Brouwer, 2 vol. 1950

- DAMOURETTE et PICHON,

Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française; Tome 1, chap. VII pp. 114 à 119, « La négation » ; éd. d'Arthrey, 1968 –

DESARGUES Girard,

Œuvres réunies et analysées par M. Poudra, éd. Leiber, Paris, 1864, 2 vol. - FENICHEL Otto,

Problèmes de technique psychanalytique, trad. A. Berman, PUF, 1953 –

FLOURNOY Théodore,

Esprits et médiums, mélanges de métapsychique et de psychologie, Genève, 1911

-319-

- FOUCAULT M.,

Histoire de la folie, Plon 1961 *Naissance de la clinique*, PUF 1964 - FREGE G.,
Begriffsschrift, eine der arithmetischen nachgebildete Formelsprache des reinen Denkens, Halle, 1879; reprod. fotogr. Darmstadt 1964; trad. anglaise in: *A source book in mathematical logic*, Harvard, 1967; trad. Imbert, éd. du Seuil

- GAUSS,

Recherches arithmétiques, éd. J. Gabay –

GLUCKSMANN,

Le discours de la guerre, 10/18 –

GREENACRE Ph.,

« General problems of acting out », in *Psychanalytic Quarterley IV*, volume XIX, 1950

- HUME,

Inquiry concerning the human understanding, 1748 –

JAKOBSON R.,

Shifters, verbal categories, and the russian verb, *Department of slavic languages and literatures*, Harvard University, 1957, tome I « Fundamentals of language », trad. N. Ruwet, 2 vol. éd. de Minuit 1963/1973

- KLEIN F.,

Considérations comparatives sur les recherches géométriques modernes, programme publié à l'occasion de l'entrée à la Faculté de philosophie et au sénat de l'Université d'Erlangen en 1873, trad. M.H. Parlé

- KLEIN M.,

La psychanalyse des enfants, PUF

Essais de psychanalyse (1921/1945), Payot, 1967 - KOYRE A.,

From the closed Work to the infinite Universe, John Hopkins Press, Baltimore, 1957, trad. R. Tarr, *Du monde clos à l'univers infini*, PUF 1962 *Introduction à la lecture de Platon, suivi de Entretiens sur Descartes*, NRF Gallimard

- LOCKE,

Essay concerning Human Understanding, Essai philosophique concernant l'entendement humain, 1690, trad. française chez Vrin, 1989 -320-

MARX K., *Œuvres*, 4 vol. trad La Pléiade –

MASSERMANN J. H.,

« Language, behavior and dynamic psychiatry », in *Intern. Journal of Psychiatry*, 1944 (vol. 1/2, pp. 1/8)

- NASSIF J.,

Résumé de séminaire in *Bulletin de l'École Freudienne* –

PAVLOV I. P.,

Les réflexes conditionnels, Étude objective de l'activité nerveuse supérieure des animaux, trad. N. et G. Gricouroff, Paris, Alcan 1927; nouvelle trad. Masson 1962 (*Réflexes conditionnés*)

- PEIRCE Ch. S.,

Collected papers, Harvard University Press vol. II, Book 111, 1960. Voir trad. in « *l'Identification* » pp. 415/418

- RANK O.,

Influence de la vie prénatale sur la vie psychique individuelle et collective, étude psychanalytique, trad. Jankelevitch, Payot (1928/1968, nouvelle éd.)

- REICH W.,

« L'analyse caractérielle », in *Int. Zeitschrift für Ärztl. psychoan.*, 1928, 14 N° 2; trad. angl. In *The psychoanalytic reader*, Hogarth Press Londres, 1950 ; trad. Kamnitzer, Payot 1971

SPINOZA, *Éthique, III – Les Stoïciens (Sextus Empiricus)*, Textes choisis par J. Brun, PUF, 1973

– STOPPARD T.,

Rosencrantz and Guildenstern are dead –

WINNICOTT D. W.,

Transitional objects and transitional phenomena ; trad. in *La psychanalyse*, vol. V, PUF

De la psychiatrie à la psychanalyse, trad. Kalmanovitch (109/124), Payot, 1969

-321-

TABLE DES MATIÈRES

Note liminaire	7
Leçon I 15 novembre 1967.....	9
Leçon II 22 novembre 1967	25
Leçon III 29 novembre 1967	43
Leçon IV 6 décembre 1967.....	61
Leçon V 10 janvier 1968	75
Leçon VI 17 janvier 1968	91
Leçon VII 24 janvier 1968.....	107
Leçon VIII 31 janvier 1968.....	123
Leçon IX 7 février 1968	143
Leçon X 21 février 1968.....	159
Leçon XI 28 février 1968.....	179
Leçon XII 6 mars 1968	207
Leçon XIII 13 mars 1968	223
Leçon XIV 20 mars 1968	239
Leçon XV 27 mars 1968	257
Notes 8 et 15 mai 1968	281
Rencontre du 15 mai 1968	283
Annexes	289
I - Conférence du 19 juin 1968	291
II - La logique de Frege et la logique de Lacan	307
III - Résumé du séminaire rédigé par Lacan pour l'annuaire de l'École pratique des Hautes Études	309
Indications bibliographiques	319

Ont participé

à l'établissement du texte de cette édition privée des séminaires de Lacan

les membres suivants de l'Association Freudienne Internationale. ANQUETIL Nicole

HASENBALG Virginia

ARNOux Marion	HILTENBRAND Jacqueline
BALBURE Brigitte	HILTENBRAND Jean-Paul
BEAUMONT Jean-Paul	JEANVOINE Michel
BENRAIS François	LACHAuD Denise
CAPRON Claudine	LASKA Francine
CESBRON-LAVAU Henri	LEFORT Brigitte
CZERMAK Marcel	LLEIDA-ROCH Claudine
DAVION Frédéric	LETUFFE Gilbert
DELAFOND Nathalie	MARCHIONI-EPPE Janine
DORGEUILLE Claude	MARTIN Dominique
DORGEUILLE Marie-Germaine	PARIENTE Guy
DUPUIS Perla	PASMANTIER-SEBBA Jacqueline
DuPuis René	RICARD Hubert
EMERICH Choula	SALAMA Silvia
FERRON Catherine	SORMANO Elena
FRIGNET Henry	TRUMEL Christian
GHEÛX Chantal	TYSZLER Jean-Jacques
GORGES Pierre	VINCENT Denise

-325-

Version AFI

D'un Autre à l'autre

J. LACAN

SÉMINAIRE 1968 -1969

Publication hors commerce.

Document interne à l'Association Freudienne et destiné à ses membres

Tables des matières, p. 5

Début, p. 7

La pagination respecte celle du document source

Au lecteur

"Ce à quoi sert cette topologie, ce n'est pas à ce que je vous donne la réponse, je veux dire que je déclare comme ça tout de go parce que ça m'irait ou même parce que je verrai un petit peu plus loin, étant donné que c'est moi qui ai fabriqué le truc et que je sais où je vais, que je vous dise : elle est ici ou là. C'est que la question se pose." Cette remarque de Lacan, bien antérieure à ce séminaire, vaut pour l'écriture de son titre. Y a-t-il un ordre obligé entre les deux a, ou celui-ci est-il indifférent ?

Nous laisserons bien volontiers aux universitaires cette occasion de polémique. Que chaque lecteur pris véritablement par la psychanalyse comme psychanalysant ou comme psychanalyste veuille bien considérer que la question se pose à lui, même si elle lui semble en apparence tranchée par le choix que nous avons du faire lors de la réalisation de la présente édition.

3

TABLES DES MATIÈRES

LEÇON I, 13 NOVEMBRE 1968

L'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole (écrit au tableau)

Nous nous retrouvons cette année pour un séminaire dont j'ai choisi le titre *D'un Autre à l'autre*, pour indiquer ce que seront les grands repères autour de quoi doit, à proprement parler, tourner mon discours. C'est en ceci que ce discours, au point du temps où nous sommes, est crucial; il l'est pour autant qu'il définit ce qu'il en est de ce discours qui s'appelle le discours psychanalytique, dont l'introduction, dont l'entrée en jeu dans ce temps emporte tant de conséquences.

Une étiquette a été mise sur ce procès du discours, le structuralisme, a-t-on dit, mot qui d'ailleurs n'a pas nécessité de la part du publiciste qui, soudain, il y a, mon Dieu, un nombre pas tellement grand de mois, l'a poussé pour englober un certain nombre dont le travail, depuis longtemps, avait tracé quelques avenues de ce discours - c'est ainsi que par les faits je viens de parler d'un publiciste, chacun sait les jeux de mots que je me suis permis autour de la "poubellication" - nous voilà donc un certain nombre de par la grâce de qui c'est l'office, réunis dans la même poubelle; on pourrait avoir plus désagréable compagnie ! A la vérité, ceux avec qui je m'y trouve conjoint n'étant que des gens pour le travail desquels j'ai la plus grande estime, je ne saurais, de toute façon, m'en trouver mal, surtout que, pour ce qui est de la poubelle, en ce temps dominé par le génie de Samuel Beckett, nous en connaissons un bout ; pour moi, personnellement, après avoir habité pendant aujourd'hui presque trente ans, en trois sections de quinze, de dix et de cinq ans, dans trois sociétés psychanalytiques, j'en connais un bout sur ce qu'il en est de cohabiter avec les ordures ménagères !

Pour ce qui est du structuralisme, à la vérité on comprend le malaise qui peut se produire chez certains du maniement que l'on prétendrait de l'extérieur infliger à notre commun habitat, et aussi bien que l'on puisse avoir l'envie d'en sortir un peu pour se dérouiller les jambes. Il n'en reste *pas* moins que, depuis que cette impatience semble, selon toute apparence, prendre certains, je m'avise que, en cette corbeille, je ne me trouve après tout pas si mal, puisque aussi bien, à mes yeux, il ne me semble pas, ce 7

structuralisme, pouvoir être identifié à autre chose que ce que j'appellerai tout simplement le sérieux, à aucun degré, certes, quoi qu'il en soit, à quelque chose qui ressemble à rien de ce que l'on peut appeler une philosophie si, par ce mot, l'on désigne une vision du monde ou même quelque façon d'assurer, à droite et à gauche, les positions d'une pensée. Qu'il suffise, pour réfuter le premier cas, s'il est vrai que psychanalyste, je ne pouvais me prétendre d'aucune façon introduire ce qui s'intitule ridiculement une anthropologie psychanalytique - il suffirait de rappeler, à l'entrée même de ce domaine des vérités constituantes tout ce qu'apporte, dans ce champ, la psychanalyse, c'est à savoir qu'il n'y a pas d'union de l'homme et de la femme sans que la castration

(a) ne détermine, au titre du fantasme, précisément, la réalité du partenaire chez qui elle est impossible,

(b) sans qu'elle se joue, la castration, dans cette sorte de recel qui la pose comme vérité chez le partenaire à qui elle est réellement, sauf excès accidentel, épargnée.

Insistons bien que, répandant cette formule de la Genèse que Dieu les créa - il y a aussi le créa - homme et femme - c'est le cas de le dire, Dieu sait pourquoi ! - chez l'un, l'impossible de son effectuation, à la castration, vient à se poser comme déterminant de sa réalité; chez l'autre, le pire dont elle le menace comme possible n'a pas besoin d'arriver pour être vrai, au sens où ce terme ne comporte pas de recours.

Ce seul rappel, semble-t-il, implique qu'au moins, au sein du champ qui apparemment est le nôtre, nulle harmonie, de quelque façon que nous ayons à la désigner, n'est d'aucune façon de mise, qu'assurément quelque propos s'impose à nous qui est celui justement du discours qui convient. Pour le mener, aurons-nous à nous poser en quelque sorte la question qui est celle d'où est partie toute la philosophie, c'est qu'au regard de tant de savoir, non sans valeur et efficace, qu'est-ce qui peut distinguer ce discours, de soi-même assuré, qui, se fondant sur un critère que la pensée prendrait dans sa propre mesure, mériterait de s'intituler épistèmè : la science. Nous sommes portés, ne serait-ce que d'abord par ce défi que je viens de dessiner comme celui porté par la vérité au réel, à plus de prudence dans cette démarche de mise en accord de la pensée avec elle-même.

Une règle de pensée qui a à s'assurer de la non-pensée comme de ce qui peut être sa cause, voilà à quoi nous sommes confrontés avec la notion de l'inconscient. Ce n'est qu'à mesure de l'hors de sens des propos et non pas, comme on s'imagine et comme toute la phénoménologie le suppose, du sens, que je suis comme pensée. Ma pensée n'est pas réglable - que l'on ajoute ou non "hélas!" - à mon gré; elle est réglée. Dans mon acte, je ne vise pas à l'exprimer mais à la causer. Mais il ne s'agit pas de l'acte. Dans le discours, je n'ai pas à suivre sa règle, mais à trouver sa cause. Dans l'entre8

sens - entendez-le pour si obscène que vous pouvez l'imaginer - est l'être de la pensée. Ce qui est à passer par ma pensée, la cause, elle laisse passer purement et simplement ce qui a été, comme être, et ceci du fait que, déjà et toujours, là où elle est passée, elle est passée produisant toujours des effets de pensée.

"Il pleut" est événement de la pensée chaque fois qu'il est énoncé, et le sujet en est d'abord ce "il", ce "hile" dirai-je, qu'il constitue dans un certain nombre de significations. Et c'est pourquoi cet "il" se retrouve à l'aise dans toute la suite car à "il pleut" vous pouvez donner "il pleut des vérités premières" "il y a de l'abus" ; surtout à confondre la pluie, le météore, avec pluvia, l'aqua pluvia, la pluie, l'eau qu'on en recueille ; le météore est propice à la métaphore et pourquoi ? parce que déjà il est fait de signifiants. Il pleut. L'être de la pensée est la cause d'une pensée en tant que hors de sens. Il était déjà et toujours être d'une pensée avant.

Or, la pratique de cette structure repousse toute promotion d'aucune infailibilité. Elle ne s'aide précisément que de la faille ou plutôt de son procès même car il y a un procès de la faille, et c'est le procès dont la pratique de la structure s'aide,, mais elle ne saurait s'en aider qu'à la suivre, ce qui n'est d'aucune façon la dépasser, sinon à permettre sa saisie dans la conséquence qui s'en fige au temps, au point même où la reproduction du procès s'arrête. C'est dire que c'est son temps d'arrêt qui en marque le résultat, et c'est ce qui explique, disons-le ici d'une touche discrète en passant, que tout art est défectueux ; que c'est du recueil de ce qui, au point où sa défaillance d'être accompli se creuse, c'est de ce recueil qu'il prend sa force, et c'est pourquoi la musique et l'architecture sont les arts suprêmes - j'entends suprêmes techniquement, comme maximum dans le banal, produisant la relation du nombre harmonique avec le temps et avec l'espace, sous l'angle précisément de leur incompatibilité. Car le nombre harmonique n'est, maintenant, on le sait bien, que passoire à ne retenir ni l'un, ni l'autre, ni ce temps, ni cet espace.

Voilà ce dont le structuralisme est la prise au sérieux. Il est la prise au sérieux de ceci, du savoir comme cause, cause dans la pensée et, le plus habituellement, il faut bien le dire, d'une visée délirante. Ne vous effrayez pas, ce sont propos d'entrée, rappels de certitudes, non pas de vérités. Et je voudrais, avant d'introduire aujourd'hui les schémas d'où j'entends partir, marquer que si quelque chose d'ores et déjà doit vous en rester au creux de la main, c'est ce que j'ai pris soin d'écrire tout à l'heure au tableau ... (Phrase au tableau : *"L'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole"*). ... sur l'essence de la théorie ; l'essence de la théorie psychanalytique est la fonction du discours et très précisément en ceci qui pourra vous sembler nouveau, à tout le moins paradoxal, que je le dirai sans parole. Il s'agit de l'essence de la théorie puisque c'est ceci qui est en jeu.

Qu'en est-il de la théorie dans le champ psychanalytique ? Autour de ceci, j'entends bruire autour de moi d'étranges échos ; le malentendu ne manque pas, et sous prétexte qu'à poser tout un champ de la pensée comme manipulation, je semble mettre en cause des principes traditionnels, j'entends - et ceci est traduit étonnamment pour être dans des lieux ou dans des têtes qui me sont proches - par je ne sais quoi qui s'appellera "de l'impossibilité théorique" ; voire, n'ai-je pas trouvé cela au détour de quelques lignes que ce qu'un jour j'ai énoncé dans un contexte qui disait bien ce que cela voulait dire, qu'il *n'y a pas d'univers de discours*, alors à quoi bon nous fatiguer, semble-t-on en conclure. Sans doute importe-t-il moins à mes yeux de corriger mon dire, car il ne prête à aucune ambiguïté, et on ne voit pas ce en quoi le fait que l'on puisse énoncer précisément de ce qu'on l'ait énoncé, qu'il n'y a point de clôture du discours, que le discours est pour autant, bien loin de là, ni impossible, ni même seulement dévalorisé, c'est précisément à partir de là que, de ce discours, vous avez la charge, et spécialement celle de le bien conduire, tenant compte de ce que veut dire cet énoncé qu'il n'y a pas d'univers du discours. Il n'y a certes donc à cet égard rien de ma part à corriger, simplement à y revenir pour faire les pas suivants ; de ce qui, du discours déjà avancé s'induit de conséquences mais aussi peut-être à revenir sur ce qui peut faire qu'étant attaché autant que peut l'être un analyste aux conditions de ce discours, il peut à tout instant montrer ainsi sa défaillance.

Il fut un temps - permettez-moi, avant d'entrer dans ce domaine, un peu de musique - où j'avais pris l'exemple du pot, non sans qu'on en fit un tel scandale que j'ai laissé ce pot, si je puis dire, en marge de mes *Ecrits*. Il s'agissait de ceci dont le pot est, en quelque sorte, l'image sensible, qu'il est cette signification par lui-même, modelé, grâce à quoi, manifestant l'apparence d'une forme et d'un contenu, il permet d'introduire dans la pensée que c'est le contenu qui est la signification, comme si la pensée manifestait là ce besoin de s'imaginer comme ayant autre chose à contenir, car c'est ce que le terme de "contenir" désigne quand il se pointe à propos d'un acte intempestif ; le pot, je l'ai appelé "de moutarde" pour faire remarquer que loin d'en contenir forcément, c'est précisément d'être vide qu'il prend sa valeur de pot de moutarde, à savoir que c'est parce que le mot "moutarde" est écrit dessus, mais moutarde qui veut dire que *moult lui tarde*, à ce pot, d'atteindre à sa vie éternelle de pot qui commence au moment où il sera, ce pot, troué ; car c'est sous cet aspect, à travers les âges, que nous le recueillons dans les fouilles, à savoir à chercher dans les tombes ce qui nous témoignera de l'état d'une civilisation. Le pot est troué, dit-on, en hommage au défunt et pour que le vivant ne puisse pas s'en servir. Bien sûr, c'est une raison. Mais il y en a peut-être une autre qui est celle-ci ; c'est que c'est ce trou qu'il est fait pour produire, pour que ce trou se produise, illustrant le mythe des Danaïdes. C'est dans cet état que, ce pot, quand nous 10

l'avons ainsi de son lieu de sépulture ressuscité, vient trôner sur l'étagère du collectionneur et, dans ce moment de gloire, il en est de lui ce qu'il en est aussi pour Dieu, c'est dans cette gloire qu'il révèle précisément sa nature. La structure du pot - je ne dis pas sa matière - apparaît là ce qu'elle est, à savoir corrélatrice de la fonction du tube et du tambour, et, si nous allons chercher dans la nature les préformes, nous verrons, que cornes ou conques, c'est encore là, après que la vie ait été extraite, qu'il a à montrer ce qui est son essence, à savoir la capacité sonore.

Des civilisations entières ne sont plus représentées pour nous que par ces petits pots qui ont la forme d'une tête ou bien encore de quelque animal couvert lui-même de tant de signes pour nous dès lors impénétrables, faute de documents corrélatifs, et ici nous sentons que la signification, l'image est bien à l'extérieur, que ce qui est à l'intérieur laissé à être est précisément ce qui gît dans la tombe où nous le trouvons, à savoir des matières précieuses, les parfums, l'or, l'encens et la myrrhe, comme on dit. Le pot explique la signification de ce qui est là au titre de quoi ? Au titre d'une valeur d'usage, disons plutôt d'une valeur d'échange, avec un autre monde et une autre dignité, d'une valeur d'hommage. Que ce soit dans des pots que nous retrouvons les manuscrits de la Mer Morte, voilà qui est fait pour nous faire sentir que ce n'est pas le signifié qui est à l'intérieur, c'est très précisément le signifiant, et que c'est à lui que nous allons avoir affaire quand il s'agit de ce qui nous importe, à savoir le rapport du discours et de la parole dans l'efficiencia analytique.

Ici, je demande qu'on me permette un court-circuit au moment d'introduire ce qui, je pense, va vous imager l'unité de la fonction théorique dans cette démarche proprement ou improprement appelée structuraliste. Je ferai appel à Marx dont j'ai eu beaucoup de peine, importuné que j'en suis depuis longtemps, à ne pas plus tôt introduire le propos dans un champ où il est pourtant parfaitement à sa place. Je vais aujourd'hui introduire à propos de l'objet à la place où nous avons à situer sa fonction essentielle. Puisqu'il le faut, c'est d'une portée homologique que je procéderai, et rappellerai d'abord ce qui, par des travaux récents jusqu'ici, justement, et jusqu'au désaveu de l'auteur désigné comme structuraliste, a été parfaitement mis en évidence, et pas très loin d'ici, dans un commentaire de Marx. La question est posée par l'auteur que je viens d'évoquer de ce qui est l'objet du Capital. Nous allons voir ce que, parallèlement, l'investigation psychanalytique permet d'énoncer sur ce point.

Marx part de la fonction du marché. Sa nouveauté est la place dont il y situe le travail. Ce n'est pas que le travail soit nouveau qui lui permet sa découverte, c'est qu'il soit acheté ; c'est qu'il y ait un marché du travail. C'est cela qui lui permet de démontrer ce qu'il y a, dans son discours, d'inaugural et qui s'appelle la plus-value. Il se trouve que cette démarche suggère l'acte révolutionnaire que l'on sait, ou plutôt que l'on sait fort mal, 11

car il n'est pas sûr que la prise du pouvoir ait résolu ce que j'appellerai la subversion du sujet, capitaliste, qui est attendue de cet acte. Mais, pour l'instant, peu nous importe. Il n'est pas sûr que des marxistes riaient pas eu de fait à en recueillir bien des conséquences peu fastes. L'important, c'est ce que Marx désigne et ce que veut dire sa démarche. Que ses commentateurs soient structuralistes ou pas, ils semblent bien, pourtant, avoir démontré que lui l'est, structuraliste. Car c'est proprement d'être au point, lui, comme être de pensée, d'être au point que détermine la prédominance du marché du travail, que se dégage comme cause de sa pensée cette fonction obscure, il faut bien le dire, - si cette obscurité se reconnaît à la confusion des commentaires - qui est celle de la *plus-value*. L'identité du discours avec ses conditions, voilà qui, j'espère, va trouver éclairage de ce que je vais dire de la démarche analytique.

Pas plus que le travail n'était nouveau dans la production de la marchandise, pas plus la renonciation à la jouissance, dont je n'ai pas ici plus à définir la relation au travail, n'est nouvelle puisque, dès l'abord, et bien contrairement à ce que dit, ou semble dire, Hegel, c'est elle qui constitue le maître qui entend bien en faire le principe de son pouvoir. Ce qui est nouveau, c'est qu'il y ait un discours qui l'articule, cette renonciation, et qui y fait apparaître - car c'est là l'essence du discours analytique - ce que j'appellerai la fonction du plus *de jouir*. Cette fonction apparaît par le fait du discours parce que ce qu'elle démontre, c'est, dans la renonciation à la jouissance, un effet du discours lui-même. Pour marquer les choses, il faut supposer qu'au champ de l'Autre, il y ait ce marché, si vous voulez bien, qui en totalise les mérites, les valeurs, l'organisation des choix, des préférences, qui implique une structure ordinale, voire cardinale. Le discours détient les moyens de jouir en tant qu'il implique le sujet. Il n'y aurait aucune raison de sujet, au sens où l'on peut dire raison d'Etat, s'il n'y avait au marché de l'Autre un corrélatif, c'est qu'un *plus de jouir* s'établisse qui est capté par certains.

Il faut un discours assez poussé pour démontrer comment le *plus de jouir* tient à l'énonciation, donc est produit par le discours, pour qu'il apparaisse comme effet. Mais aussi bien ce n'est pas là chose tellement nouvelle à vos oreilles si vous m'avez lu, car c'est l'objet de mon écrit *Kant avec Sade* où est faite la démonstration de la totale réduction de ce plus de jouir à l'acte d'appliquer sur le sujet ce qu'est le terme *a* du fantasme, par quoi le sujet peut être posé comme cause de soi dans le désir.

J'élaborerai ceci dans les temps qui viendront par un retour sur ce pari de Pascal qui illustre si bien le rapport de la renonciation à la jouissance à cet élément de pari où la vie dans sa totalité elle-même se réduit à un élément de valeur. Etrange façon d'inaugurer le marché de la jouissance, de l'inaugurer, dis-je bien, dans le champ du discours. Mais, après tout, n'est-ce 12

pas là une simple transition avec ce que nous avons vu dans l'histoire s'inscrire tout à l'heure dans cette fonction des biens voués aux morts ? Aussi bien n'est-ce pas là pour nous ce qui est maintenant en question. Nous avons à faire à la théorie en tant qu'elle s'allège précisément de l'introduction de cette fonction qui est celle du plus *de jouir*. Autour du plus *de jouir* se joue la production d'un objet essentiel dont il s'agit maintenant de définir la fonction, c'est l'objet *a*.

La grossièreté des échos qu'a reçu l'introduction de ce terme est et reste pour moi la garantie qu'il est bien en effet de l'ordre d'efficace que je lui confère. Autrement dit, le passage est connu, repéré et célèbre où un Marx savourait, dans les temps qu'il mettait au développement de sa théorie, l'occasion de voir nager ce qui était l'incarnation vivante de la méconnaissance !

J'ai énoncé : *le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant*, - ceci comme toute définition correcte, c'est-à-dire exigible - il est exigible qu'une définition soit correcte et qu'un enseignement soit rigoureux ; il est tout à fait intolérable, au moment où la psychanalyse est appelée à donner à quelque chose dont ne croyez pas que j'ai l'intention de l'élider, à la crise que traverse le rapport de l'étudiant à l'Université, il est impensable qu'on réponde par l'énoncé qu'il y a des choses que l'on ne saurait d'aucune façon définir en un savoir. Si la psychanalyse ne peut s'énoncer comme un savoir et s'enseigner comme telle, elle n'a strictement que faire là où il ne s'agit pas d'autre chose. Si le marché des savoirs est très proprement ébranlé par le fait que la science lui apporte cette unité de valeur qui permet de sonder ce qu'il en est de son échange jusqu'à ses fonctions les plus radicales, ce n'est certes pas pour qu'ici ce qui peut en articuler quelque chose, à savoir la psychanalyse, ait à se présenter par sa propre démission. Tous les termes qui peuvent être employés à ce propos, qu'ils soient ceux de "non conceptualisation" ou toute autre évocation de je ne sais quelle impossibilité, ne peuvent désigner en tout cas que l'incapacité de ceux qui les promeuvent. Ce n'est pas pour la raison que ce n'est dans nulle intervention particulière dite interprétation que peut résider la stratégie avec la vérité qui est l'essence de la thérapeutique, point où assurément toutes sortes de fonctions particulières, de jeux heureux dans l'ordre de la variable peuvent trouver leur opportunité mais n'ont de sens qu'à se situer au point précis où la théorie leur donne leur poids. Voici ici, bel et bien, ce dont il s'agit. C'est dans le discours sur la fonction de la renonciation à la jouissance que s'introduit le terme de l'objet *a*. Le plus *de jouir* comme fonction de cette renonciation sous l'effet du discours, voilà qui donne sa place à l'objet *a*, tel au marché, c'est à savoir à ce qu'il définit quelque objet du travail humain comme marchandise, tel chaque objet porte en lui-même quelque chose de la *plus-value*, ainsi le plus 13

de jouir est-il ce qui permet l'isolement de la fonction de l'objet *a*.

Que faisons-nous dans l'analyse, sinon d'instaurer par la règle un discours tel que le sujet y suspende quoi ? Ce qui précisément est sa fonction de sujet, c'est-à-dire qu'il y soit dispensé de soutenir son discours d'un "je dis" car c'est autre chose de parler que de poser "je dis ce que je viens d'énoncer". Le sujet de l'énoncé dit « je dis », dit « je pose » comme ici je fais dans mon enseignement. J'articule cette parole ; ce n'est pas de la poésie ; je dis ce qui est ici écrit et je peux même le répéter, ce qui est essentiel, sous la forme où, le répétant, pour varier, j'ajoute que je l'ai écrit.

Voici ce sujet dispensé de soutenir ce qu'il énonce. Est-ce donc par là qu'il va arriver à cette pureté de la parole, cette parole pleine dont j'ai parlé dans un temps d'évangélisation, il faut bien le dire, car le discours qu'on appelle *Discours de Rome*, à qui était-il adressé d'autre qu'aux oreilles les plus fermées à l'entendre. Je ne qualifierai pas ce qui faisait ces oreilles pourvues de ces qualités opaques, ce serait là porter une appréciation qui ne saurait être d'aucune façon qu'offensante.

Mais observez ceci, c'est que parlant de *la Chose freudienne*, il m'est arrivé de me lancer dans quelque chose que moi-même j'ai appelé une prosopopée. Il s'agit de la vérité qui énonce: "*Je suis donc pour vous l'énigme, celle qui se dérobe aussitôt apparue ; hommes qui tant vous entendez à me dissimuler sous les oripeaux de vos convenances. Je n'en admet pas moins que votre embarras soit sincère*". Je note que le terme "embarras" a été pointé pour sa fonction ailleurs. "*Car même quand vous vous faites mes hérauts, vous ne valez pas plus à porter mes couleurs que ces habits qui sont les vôtres et pareils à vous-même, fantômes que vous êtes. Où vais-je donc passer en vous, où étais-je avant ce passage ? Peut-être un jour vous le dirai-je.*" - Il s'agit là du discours -. "*Mais pour que vous me trouviez où je suis, je vais vous apprendre à quel signe me reconnaître. Hommes, écoutez, je vous en donne le secret. Moi, la vérité, je parle*".

Je n'ai point écrit "je dis". Ce qui parle assurément, s'il venait, comme je l'ai écrit ironiquement aussi, l'analyse, bien entendu, serait close. Mais c'est justement ou ce qui n'arrive pas, ou ce qui, quand cela arrive, mérite d'être ponctué d'une façon différente. Et, pour cela, il faut reprendre ce qu'il en est de ce sujet qui est ici mis en question par un procédé d'artifice, auquel il a été demandé, en effet, de n'être pas celui qui soutient tout ce qui est avancé. Ne pas croire pourtant qu'il se dissipe, car le psychanalyste est très précisément là pour le représenter, je veux dire pour le maintenir tout le temps qu'il ne peut pas, en effet, se retrouver quant à la cause de son discours.

Et c'est ainsi qu'il s'agit, maintenant, de se rapporter aux formules fondamentales, à savoir celle qui définit le signifiant comme étant ce qui représente un sujet pour un autre signifiant. Qu'est-ce que ceci veut dire ? Je suis surpris que jamais personne n'ait à ce propos encore remarqué qu'il en 14

résulte, comme corollaire, qu'un *signifiant ne saurait se représenter lui-même*. Bien sûr, ceci n'est pas nouveau non plus car dans ce que j'ai articulé autour de la répétition, c'est bien de cela qu'il s'agit. Mais là, nous avons à nous arrêter un instant pour bien le saisir sur le vif. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ici, au détour de cette phrase, que ce "lui-même" du signifiant ? Observez bien que, quand je parle du signifiant, je parle de quelque chose d'opaque ; quand je dis qu'il faut définir le signifiant comme ce qui représente un sujet pour un autre signifiant, cela veut dire que personne n'en saura rien sauf l'autre signifiant; et l'autre signifiant, ça n'a pas de tête, c'est un signifiant. Le sujet est là étouffé, effacé, aussitôt, en même temps qu'apparu. Il s'agit justement de voir pourquoi quelque chose de ce sujet qui disparaît d'être surgissant, produit par un signifiant pour aussitôt s'éteindre dans un autre, comment quelque part ce quelque chose peut se constituer et qui peut à la limite se faire prendre à la fin pour un *SelbstBewusstsein*, pour quelque chose qui se satisfait d'être identique à soi-même. Or, très précisément, ce que ceci veut dire, c'est que le signifiant, sous quelque forme que ce soit qu'il se produise, dans sa présence de sujet bien entendu, ne saurait se rejoindre dans son représentant de signifiant sans que se produise cette perte dans l'identité qui s'appelle à proprement parler l'objet *a*. C'est ce que désigne la théorie de Freud concernant la répétition, moyennant quoi rien n'est identifiable de ce quelque chose qui est le recours à la jouissance dans lequel, par la vertu du signe, quelque chose d'autre vient à sa place, c'est-à-dire le trait qui la marque, rien ne peut là se produire sans qu'un objet n'y soit perdu.

Un sujet, c'est ce qui peut être représenté par un signifiant pour un autre signifiant, mais est-ce que ce n'est pas là quelque chose de calqué sur le fait que, valeur d'échange, le sujet dont il s'agit, dans ce que Marx déchiffre, à savoir la réalité économique, le sujet de la valeur d'échange est représenté auprès de quoi? de la valeur d'usage. Et c'est déjà dans cette faille que se produit, que choisit ce qui s'appelle la plus-value. Ne compte plus à notre niveau que cette perte. Non identique désormais à lui-même, le sujet, certes, ne jouit plus mais quelque chose est perdu qui s'appelle le *plus de jouir*, il est strictement corrélatif à l'entrée en jeu de ce qui dès lors détermine tout ce qu'il en est de la pensée. Et, dans le symptôme, de quoi s'agit-il d'autre, à savoir du plus ou moins aisé de la démarche autour de ce quelque chose que le sujet est bien incapable de nommer mais sans le tour de quoi il ne saurait même à quoi que ce soit procéder qui n'a pas seulement à faire aux relations avec ses semblables, à sa relation la plus profonde, à sa relation qu'on appelle vitale, et pour laquelle les références, les configurations économiques sont autrement plus propices que celles, lointaines en l'occasion quoique bien sûr non tout à fait impropres, qui sont celles qui s'offraient à Freud, celles de la thermodynamique.

Voici donc le moyen, l'élément qui peut nous permettre d'avancer dans ce dont il s'agit concernant le discours analytique. Si nous avons posé théoriquement à priori et sans aucun doute sans avoir eu besoin d'une longue récurSION pour constituer ces prémisses, s'il s'agit dans la définition du sujet comme causé par le rapport intersignifiant, de quelque chose qui, en quelque sorte, nous interdit à jamais de le saisir, voici aussi l'occasion d'apercevoir ce qui lui donne cette unité, disons-la provisoirement préconsciente, non pas inconsciente, celle qui a permis jusqu'à présent de soutenir le sujet dans sa prétendue suffisance. Loin qu'il soit suffisant, c'est autour de la formule \$ *a, c'est à savoir c'est autour de l'être de l' a, autour du plus *de jouir*, que se constitue le rapport qui nous permet jusqu'à un certain point de voir se faire cette soudure, cette précipitation, ce gel qui fait que nous pouvons unifier un sujet comme sujet de tout un discours.

S1 → S2 S3 *a

S

Je ferai au tableau quelque chose qui figure d'une certaine façon ce dont il s'agit en l'occasion.

Voici ce qui se passe du rapport d'un signifiant à un autre signifiant, à savoir que c'est le sujet qui s'y représente, qui ici jamais ne saura; dès lors qu'un signifiant quelconque dans la chaîne peut être mis en rapport avec ce qui n'est pourtant qu'un objet, à savoir ce qui se fabrique dans ce rapport au *plus de jouir*, dans ce quelque chose qui se trouve par ouverture du jeu de l'organisme pouvoir prendre figure de ces entités évanouissantes dont j'ai déjà donné la liste, qui vont du sein à la déjection et de la voix au regard, fabrication du discours de la renonciation à la jouissance. Le ressort de cette fabrication est ceci, c'est qu'autour d'eux peut se produire le *plus de jouir*. Qu'assurément si déjà à propos du pari de Pascal je vous ai dit que, n'y aurait-il même qu'une vie à parier de gagner au-delà de la mort, qu'il vaudrait bien que nous travaillions dans celle-ci assez pour savoir comment nous conduire dans l'autre. Dans le travail et son échange de pari avec quelque chose, quand nous saurions qu'il en vaut la peine, se trouve le ressort de ceci, c'est qu'au fond même de l'idée que Pascal manie, semble-t-il, avec l'extraordinaire aveuglement de celui qui est lui-même au début d'une période de déchaînement de la fonction du marché, elles sont corrélatives ; s'il a introduit le discours scientifique, n'oublions pas qu'il est aussi celui qui voulait, aux moments même les plus extrêmes de sa retraite et de sa conversion, inaugurer à Paris une Compagnie des Omnibus Parisiens ; que si ce Pascal, qui ne sait pas ce qu'il dit quand il parle d'une vie heureuse, nous en avons là l'incarnation, quoi d'autre sous le terme de heureux est saisissable sinon précisément cette fonction qui s'incarne dans le *plus de jouir* ? Et aussi bien nous n'avons pas besoin de parier sur l'au-delà pour savoir ce qu'il en vaut là où le *plus de jouir* se dévoile sous une forme 16

nue, a un nom, ceci s'appelle la perversion. Et c'est bien pour cela qu'à sainte femme fils pervers. Nul besoin de l'au-delà pour voir ce qui se passe dans la transmission de l'une à l'autre d'un jeu du discours essentiel.

\$ *\$*(\$*)

a

Voici donc ouverte la figure, le schéma de ce qui permet de concevoir comment c'est autour du fantasme, à savoir du rapport de la réitération du signifiant qui représente le sujet par rapport à lui-même que se joue ce qu'il en est de la production du a. Mais inversement, de ce fait, leur rapport prend consistance et c'est de ce qu'ici se produit quelque chose qui n'est plus ni sujet ni objet, mais qui s'appelle fantasme que, dès lors, les autres signifiants peuvent, s'enchaînant, s'articulant et du même coup ici, se gelant dans l'effet de signification, introduire cet effet de métonymie qui fait que ce sujet, quel qu'il soit, qu'il soit dans la phrase, au niveau de l'enfant du *On bat un enfant*, au niveau du « on », quelque chose d'équivalent soude ce sujet et le fait cet être solidaire dont, dans le discours, nous avons la faiblesse de donner l'image comme une image omnivalente, comme s'il pouvait y avoir un sujet de tous les signifiants.

Si quelque chose, de par la règle analytique, peut être relâché dans cette chaîne assez pour que s'en produisent des effets révélateurs, quel sens, quel accent devons-nous lui donner pour que ceci prenne une portée ? L'idéal, sans doute, c'est ce "je parle" mythique qui fera, dans l'expérience analytique effet, image d'apparition de la vérité.

C'est ici, justement, qu'il s'agit de comprendre que cette vérité émise est là suspendue, prise entre deux registres qui sont ceux dont précisément j'ai posé les deux bornes dans les deux termes qui figurent au titre de mon Séminaire cette année. Car cet ou *bien*, référence au champ où le discours du sujet prendrait consistance, c'est-à-dire au champ de l'Autre qui est celui que j'ai défini pour ce lieu où tout discours au moins se pose pour pouvoir s'offrir à ce qui est ou non sa réfutation, qu'il puisse se démontrer, et sous la forme la plus simple - vous m'excuserez de n'avoir pas le temps de le faire aujourd'hui -, que le problème est totalement déplacé de savoir s'il est ou non un Dieu qui garantisse, comme pour Descartes, le champ de la vérité ; il nous suffit qu'il puisse se démontrer qu'au champ de l'Autre il n'y a pas de possibilité d'entière consistance du discours, et ceci, j'espère pouvoir, la prochaine fois, vous l'articuler précisément en fonction de l'existence du sujet.

Je l'ai déjà une fois écrit très rapidement au tableau. C'est une démonstration très aisée à trouver au premier chapitre de ce qu'on appelle la théorie des ensembles, mais encore faut-il, au moins pour une part des oreilles qui sont ici, montrer en quoi il est pertinent d'introduire dans l'élucidation de la fonction d'un discours comme celui qui est le nôtre, à 17

nous analystes, de quelque façon extraite d'une logique dont ce serait tout à fait un tort que de croire que c'est une façon de l'exclure dans l'amphithéâtre voisin que de l'appeler logique mathématique. Si nulle part dans l'Autre ne peut être assurée d'aucune façon la consistance de ce qui s'appelle vérité, où donc est-elle sinon à ce qu'en réponde cette fonction du *a*. Aussi bien n'ai-je pas déjà à quelque autre occasion émis ce qu'il en est du cri de la vérité. "Moi, *la vérité*, ai-je écrit, *je parle, et je suis pure articulation émise pour votre embarras*". C'est là pour nous émouvoir ce que peut dire la vérité ; mais ce que dit celui qui est souffrance d'être cette vérité, celui-là doit savoir que son cri n'est que cri muet, cri dans le vide, cri que déjà dans un temps j'ai illustré de la gravure célèbre de Münch, parce qu'à ce niveau rien d'autre ne peut lui répondre chez l'Autre que ce qui fait sa consistance et dans sa foi naïve de ce qu'il est comme Moi, c'est à savoir qu'il en est le véritable support, à savoir sa fabrication comme objet *a*. En face de lui, il n'y a rien que celui-là, que l'un en plus parmi tant d'autres, et qui ne peut d'aucune façon répondre à ce cri de la vérité sinon qu'il est très précisément son équivalent, la non jouissance, la misère, la détresse et la solitude; c'est la contrepartie de ce *a*, de ce plus de jouir qui, du sujet en tant que Moi, fait la cohérence.

Il n'y a rien d'autre, à moins de, pour aujourd'hui, vouloir vous quitter sur quelque chose qui fasse sourire un peu plus, que je reprenne les paroles qui, dans l'Ecclésiaste, d'un vieux roi qui ne voyait pas de contradiction entre être le roi de la sagesse et posséder un harem, qui vous dit : "*Tout est vanité, sans doute, jouis de la femme que tu aimes, c'est-à-dire fais anneau de ce creux, de ce vide qui est au centre de ton être, il n'y a pas de prochain si ce n'est ce creux même qui est en toi, c'est le vide de toi-même*" mais dans ce rapport assurément seulement garanti par la figure qui permet à Freud sans doute de se tenir à travers tout ce chemin périlleux et de nous permettre d'éclaircir des rapports qui, sans ce mythe, n'auraient pas été autrement supportables, la loi divine qui laisse dans son entière primitivité cette jouissance entre l'homme et la femme dont il faut dire," donne-lui ce que tu n'as pas, puisque ce qui peut t'unir à elle, c'est seulement sa jouissance". C'est là-dessus qu'à la façon d'une simple, d'une totale, d'une religieuse énigme, de celle qui n'est approchée que dans la Kabbale, je vous donnerai aujourd'hui quitus.

LEÇON II, 20 NOVEMBRE 1968

La dernière fois, qui était une première, j'ai donc fait référence à Marx dans une relation que, dans un premier temps, j'ai présentée comme homologique, avec tout ce que ce terme comporte de réserves. J'ai introduit à côté, disons, de la plus value qu'on appelle, dans la langue originale - non pas que cette notion bien sûr a été pour la première fois nommée mais découverte dans sa fonction essentielle - *Mehrwert*. Je l'ai écrit parce que Dieu sait ce qui arriverait si je ne faisais que le prononcer devant ce que j'ai comme auditoire, et spécialement de psychanalystes quand ils se recrutent parmi ce qu'on appelle, être de nature ou d'hérédité, des agents doubles ; bientôt on me dirait que c'est la mère verte, M.E.R.E., que je retombe dans les sentiers battus. C'est avec ça que, avec mon "ça parle", on réintègre le désir soi-disant obstiné du sujet de se retrouver bien au chaud dans le ventre maternel. Donc, à cette plus-value, j'ai accroché, j'ai superposé, j'ai enduit à l'envers la notion de *plus de jouir*. Ça s'est dit comme ça dans la langue originale. Ça s'est dit la dernière fois pour la première fois, c'est-à-dire en français. Pour la rendre à la langue d'où m'en est venue l'inspiration, je l'appellerai, pour peu qu'aucun germaniste dans cette assemblée ne s'y oppose *Merhlust*.

Bien sûr, je n'ai pas produit cette opération sans faire référence discrète, sous le mode où il m'arrive de le faire quelquefois, allusive, à celui dont, pourquoi pas, les recherches et la pensée m'y ont induit, à savoir à Althusser. Naturellement, selon l'usage, dans les heures qui suivent, ça a fait du pia-pia dans les cafés où on se réunit et combien n'en suis-je pas flatté, voire comblé, pour discuter le bout de gras sur ce qui s'était dit ici. A la vérité, ce qui peut se dire à cette occasion, et que je ne dénie pas puisque c'est sur ce plan que j'ai introduit mon propos de la dernière fois, à savoir ce facteur, le facteur poubellicant ou poubellicatoire, comme vous voudrez l'appeler, du structuralisme. J'avais précisément fait allusion au fait qu'aux derniers échos, Althusser ne s'y trouvait pas si à l'aise. J'ai simplement rappelé que, quoiqu'il en soit de ce qu'il avoue ou renie du structuralisme, il semble bien à qui le lit que son

discours fait de Marx un structuraliste et très spécialement en ceci qu'il souligne son sérieux.

C'est là-dessus que je voudrais revenir puisque aussi bien, ce que j'indique, c'est qu'on aurait tort de voir dans quelque humeur que ce soit au 19

ralliement à un drapeau ce qui est ici essentiel, à savoir que, comme je l'ai déjà souligné à d'autres occasions, ce que j'énonce au moins pour moi quand il s'agit de la structure, je l'ai déjà dit, c'est à prendre au sens de ce que c'est le plus réel, le réel même. Et quant j'ai dit au temps où ici, au tableau, je dessinais, voire manipulais quelques-uns de ces schémas dont s'illustre ce qu'on appelle la topologie, je soulignais déjà que, là, il ne s'agit de nulle métaphore. De deux choses l'une, ou ce dont nous parlons n'a aucune espèce d'existence, ou, si le sujet en a une, j'entends telle que nous l'articulons, eh bien ! il est exactement fait comme ça, à savoir exactement il est fait comme ces choses que j'inscrivais sur le tableau - sur le papier qui m'en sert -, à condition bien entendu que vous sachiez que cette petite image qui est tout ce qu'on peut mettre, en effet, pour le représenter, sur une page, que cette petite image évidemment n'est là que pour vous figurer certaines connexions qui sont celles qui ne peuvent pas s'imaginer mais qui peuvent par contre parfaitement bien s'écrire. La structure, c'est donc réel. Ça se détermine par convergence vers une impossibilité, en général. Mais c'est comme ça et c'est parce que c'est réel. Alors il n'y aurait presque pas besoin de parler de la structure. Si là je parle, je parle de la structure, si j'en reparle aujourd'hui, c'est parce qu'on m'y force. A cause des petits pia-pia dans les cafés ! Mais je ne devrais pas avoir besoin d'en parler puisque je la dis. Ce que je dis, ça pose la structure parce que ça vise, comme je l'ai dit la dernière fois, Implicitement, et comme tout un chacun qui enseigne, à vouloir remplir cette fonction, je défie en principe qu'on me réfute par un discours qui motive le discours autrement que ce que je viens de dire, je le répète pour les sourds, c'est à savoir ce que ça vise, c'est la cause du discours lui-même. Que quelqu'un motive le discours autrement, comme expression ou comme rapport à un contenu pour quoi on invente la forme, libre à lui ! Mais je remarque alors qu'il est impensable, dans cette position, que vous inscriviez à quelque titre que ce soit la pratique de la psychanalyse. J'entends même pas comme charlatanisme. Entendez que la psychanalyse qu'ici j'indique, la question est de savoir si elle existe. C'est cela justement qui est en jeu.

Mais, d'autre part, il y a quelque chose par quoi elle s'affirme indiscutablement, elle est symptôme du point du temps où nous sommes parvenus, disons, dans ce mot provisoire que j'appellerai, comme ça, la civilisation. Pas de blague, hein ! Je ne suis pas en train de parler de la culture. C'est plus vaste ! C'est une question de convention d'ailleurs. La culture, nous essaierons de la situer dans l'usage actuel qu'on fait de ce terme à un certain niveau que nous appellerons commercial.

Bon! Revenons à mon discours.

Pour employer une métaphore, là, qu'il m'est arrivé d'employer plusieurs fois pour faire sentir ce que j'entends par un discours qui vaille, je 20

le comparerai à un trait de ciseaux dans cette matière dont je parle quand je parle du réel du sujet. Ce trait de ciseaux dans ce que l'on appelle la structure, c'est par là, à la façon dont ça tombe, qu'elle se révèle - pour ce qu'elle est. Si l'on passe le trait de ciseaux quelque part, des rapports changent d'une telle façon que ce qui ne se voyait pas avant se voit après.

C'est ce que j'ai illustré en disant que ce n'est pas là métaphore, en vous rappelant que le trait de ciseaux dans la bande de Moëbius ça fait une bande qui n'a plus rien à faire avec ce qu'elle était précédemment, et que même, pour faire le pas suivant, on peut dire qu'à saisir cette transformation, on s'aperçoit que c'est le trait de ciseaux qui, en lui-même, est toute la bande ; j'entends, tant qu'elle est, pour autant qu'elle est la bande de Moëbius.

Voilà un moyen de parler de la moindre métaphore. Autrement dit, dans le principe, appelez-le structuraliste ou non, disons que ce n'est pas la peine de parler d'autre chose que du réel dans lequel le discours lui-même a des conséquences; appelez ça structuralisme ou pas, c'est ce que j'ai appelé la dernière fois la condition du sérieux. Elle est particulièrement exigible dans une technique dont c'est la prétention que le discours y ait des conséquences puisque le patient ne se soumet d'une façon artificiellement définie à un certain discours réglé que pour qu'il ait des conséquences. Rien ne prévaut contre ces remarques, même celles que l'on voit s'étaler dans des bouquins dont le texte est par ailleurs raclé de ce discours lui-même, pour dire que je néglige la dimension énergétique par exemple. Des trucs comme ça, je les laisse passer. Je les laisse passer quand il s'agit de réponses polémiques. Mais là, nous voici au vif du sujet puisque, comme je l'ai fait remarquer la dernière fois, à cette référence exaltante - surtout pour ceux qui ignorent même ce que ça veut dire - à l'énergétique, j'ai substitué une référence que, par les temps qui courent, on aurait du mal à suggérer qu'elle est moins matérialiste, une référence à l'économie, à l'économie politique. Mais ne dédaignons point l'énergétique en l'occasion. Pour qu'elle se rapportât à notre champ, si nous mettons ce que je viens de dire en application, il faudrait que le discours y ait des conséquences.

Eh bien ! justement, il en a ! Je parle de la vraie énergétique, de là où elle se situe dans la science, de la physique. J'ai même dans un temps, et bien avant qu'on ne publie ces objections risibles, mis dans des cours que des intéressés ont pu parfaitement entendre puisqu'ils en ont fait usage par la suite dans leurs propres conférences, j'ai justement souligné que l'énergétique n'est même pas concevable autrement que comme conséquence du discours. Ce n'est pas parce que c'est de la physique qu'il n'est pas clair que, sans repérage signifiant des cotes et des niveaux par rapport auxquels peut s'estimer, s'évaluer la fonction initiale du travail, bien entendu au sens de la physique, qu'il n'y a même pas probabilité de 21

commencer à formuler ce qui s'appelle principe de toute énergétique au sens littéral de ce terme, c'est-à-dire la référence à une constante qui justement est ce qu'on appelle énergie, en rapport avec un système clos qui est une autre hypothèse essentielle. Qu'on puisse faire avec cela une physique, et qui fonctionne, c'est bien la preuve de ce qu'il en est d'un discours comme ayant des conséquences.

Ceci implique du même coup que la physique implique l'existence d'un physicien, et, qui plus est, pas n'importe lequel, un physicien qui ait un discours correct au sens où je viens de l'articuler, c'est-à-dire un discours qui vaille la peine d'être dit et qui ne soit pas seulement un battement de cœur ; ce que devient l'énergétique quand on l'applique à un usage aussi délirant et fumeux que celui qu'on fait de la notion de libido quand on y voit ce qu'on appelle une "pulsion de vie". Bref, dire que la physique ne va pas sans le physicien n'est pas, comme j'espère il ne se trouve nul entendement ici pour formuler l'objection - qui serait assez bouffonne à l'intérieur de ce que je viens d'énoncer -, qu'il s'agit là d'un postulat idéaliste. Car ce que je suis en train de dire, c'est que c'est le discours de la physique qui détermine le physicien, non pas le contraire. C'est-à-dire qu'il n'y a jamais eu de physiciens véritables jusqu'à ce que ce discours prévale. Tel est le sens que je donne au discours recevable dans ce qu'on appelle la science.

Seulement voilà, irrésistiblement, on s'imagine que l'argument réaliste c'est de faire allusion à ceci que, que nous soyons là ou pas, nous et notre science, comme si notre science était nôtre, et si nous n'étions pas déterminés par elle, et bien la nature, dit-on, est toujours là. Je n'en discute absolument pas. La nature est là. Ce par quoi la physique se distingue de la nature, c'est que la physique vaut qu'on en dise quelque chose, que le discours y a des conséquences. Dans la nature, comme chacun sait - et c'est même pourquoi on l'aime tant - aucun discours rien a aucune ! C'est ce qui différencie la nature de la physique. Etre philosophe de la nature n'a jamais passé en aucun temps pour un certificat de matérialisme, par exemple, de scientificité non plus.

Mais reprenons, car ce n'est pas là que nous en sommes. Si la physique nous donne bien un modèle d'un discours qui vaille, les nécessités du nôtre doivent se reprendre de plus haut. Tout discours se présente comme gros de conséquences, mais obscures. Rien de ce que nous disons, en principe, n'est sans en impliquer. Néanmoins, nous ne savons pas lesquelles. Nous remarquons dans le langage - car c'est au niveau du langage que je reprendrai les choses, et pour marquer bien les limites - une syntaxe telle que l'incarne un grand nombre de langues que, faute d'audace, on appelle les langues positives. Puisque j'y suis, et puisque je viens de vous faire une remarque qui, je pense, ne vous a point paru sans pertinence sur la 22

nature, mais pourquoi, pourquoi nous gêner et ne pas les appeler langues naturelles ? On verra mieux ainsi ce que concerne la linguistique et ce qui permet de la situer dans le discours de la science. Il est tout à fait clair que, même vis-à-vis du langage - quelque prévalence que nous lui donnions parce qu'on l'oublie comme réalité naturelle -, tout discours scientifique sur la langue se présente par réduction de son matériel. On met en valeur un fonctionnement où se saisissent des conséquences ; je dirai plus, où se saisit la notion même de conséquence avec ses variétés du nécessaire ou du contingent par exemple.

On opère donc un clivage discursif, et c'est ce qui permet de donner tout son prix à ce que d'abord j'affirme qu'il n'y a pas de métalangage, ce qui est vrai dans le champ du langage naturel. Mais dès lors que vous opérez cette réduction du matériel, c'est pourquoi ? Je viens de vous le dire, c'est pour mettre en valeur un fonctionnement où se saisissent des conséquences, et dès lors que vous saisissez ces conséquences, vous les articulez dans quelque chose que vous avez bien le droit de considérer comme métalangage, à ceci près que ce "méta" ne peut faire que confusion et que c'est pour ça que je préférerais ce que fait surgir le détachement dans le discours de ce qu'il faut bien appeler par son nom, la logique - je n'indique ici rien de plus -, toujours conditionné par rien d'autre que par une réduction de matériel; et j'illustre ici ce que je veux dire.

Réduction de matériel, cela veut dire que la logique commence à cette date précise dans l'histoire où, pour certains éléments du langage comme fonctionnant dans leur syntaxe naturelle, quelqu'un qui s'y entend, qui inaugure la logique, substitue à certains de ces éléments du langage une simple lettre. C'est à partir du moment où, dans "si ceci, alors cela" vous introduisez un A et un B que la logique commence. Et c'est seulement à partir de là que, dans le langage, vous pouvez, sur l'usage de ce A et de ce B, poser un certain nombre d'axiomes et de lois de la discussion qui mériteront le titre d'articulation méta- ou si vous préférez para-langagières. Donc pas plus que de physique qui s'étende, comme la bonté de Dieu, à toute la nature, pas plus de logique qui enserme tout le langage.

Il n'en reste pas moins, comme je l'ai dit, qu'ou c'est délire, folie absurde que de s'arrêter un instant - c'est bien en effet toute l'apparence qu'on en a dans ces publications, la plupart - de s'arrêter à la psychanalyse, ou bien ce qu'elle énonce c'est que tout ce que vous êtes, entendez jusqu'à ceci, en tant que sentant - je n'ai pas dit seulement en tant que pensant, encore qu'après tout, il n'y a lieu d'avoir vis-à-vis de ce terme aucune répugnance, le fait de penser serait-il le privilège des intellectuels intellectualistes qui, comme chacun sait, sont le poison de ce bas monde, et de ce bas monde psychanalytique, bien entendu - tout ce que vous êtes en tant que sentant tombe sous le coup des conséquences 23

du discours. Même votre mort, j'entends l'idée falote que vous en pouvez avoir n'est pas séparable de ce que vous puissiez la dire, et j'entends là non pas la dire naïvement ; même l'idée, que j'ai appelée falote parce qu'en effet elle n'a pas pour vous grand poids, que vous vous faites de votre mort n'est pas séparable du discours maximal que vous puissiez tramer à son propos. C'est bien pour cela que le sentiment que vous en avez n'est que falot. Je dirai même que naïvement, vous ne pouvez même pas commencer à la dire. Car ce à quoi ici je fais allusion, ce n'est pas du tout au fait que les primitifs sont naïfs, c'est pour ça qu'ils en parlent si drôlement. Que chez eux c'est toujours un truc, un empoisonnement, un sort jeté, un machin qui ne va pas quelque part, pour tout dire un accident, ça ne prouve pas du tout qu'ils en parlent naïvement. Si vous trouvez que c'est naïf, ça ! C'est bien le contraire. Mais c'est justement pour ça que, eux aussi, ils tombent sous cette loi. Le sentiment qu'ils ont de leur mort n'est pas séparable de ce qu'ils peuvent en dire, ce qu'il fallait démontrer.

Il y a une personne, comme ça, tout à l'heure, parmi ceux qui pourraient ici un peu s'instruire et décrocher son bafouillage, qui est sortie parce qu'elle trouve sans doute que je dis des banalités. Il faut croire qu'elles sont nécessaires à dire ; sans ça pourquoi m'en donnerais-je la peine après tout ce que je viens de dire sur le fait qu'un discours ait des conséquences ou pas. Il a eu en tout cas pour conséquence cette sortie qui est signalétique. C'est bien pourquoi il serait essentiel que, dans la psychanalyse, nous ayons quelques esprits formés à ce qu'on appelle, je ne sais pourquoi, "logique mathématique", comme ça, par une vieille gêne, comme s'il y en avait une autre. C'est la logique tout court. Il se trouve qu'elle a intéressé les mathématiques. C'est tout ce qui la distingue de la logique aristotélicienne qui, très évidemment, ne l'intéressait pas beaucoup, la mathématique. C'est un progrès pour la logique qu'elle intéresse la mathématique, oui ! Cette logique mathématique, pour dire les choses par leur nom, elle est tout à fait essentielle à votre existence dans le réel ; que vous le sachiez ou que vous ne le sachiez pas. C'est justement parce que vous ne le savez pas beaucoup qu'il se passe des choses qui remuent de temps en temps, des choses toutes récentes. On attend que j'en parle, mais j'en parlerai, j'en parlerai ! Tout dépend du temps que je vais mettre à dérouler ce que j'ai préparé pour vous aujourd'hui, et j'aimerais bien avoir une petite pointe, comme ça, à vous en donner avant de vous quitter, mais ça n'est pas sûr, parce que je ne sais jamais bien, ce n'est jamais très minuté, ce que je vous apporte.

La question n'est pas là. Que vous le sachiez ou que vous ne le sachiez pas, la question bizarre, c'est qu'évidemment je viens de faire allusion au fait, puisque j'ai dit que vous le sachiez ou que vous ne le sachiez pas, si ça a toujours été vrai que la logique mathématique ait ces 24

conséquences quant à votre existence de sujet dont je viens de dire qu'elles sont là, que vous le sachiez ou que vous ne le sachiez pas. Car alors la question se pose, comment ça pouvait se faire avant que la logique qu'on appelle mathématique ne soit venue au jour ? C'est la question de l'existence de Dieu. Je l'ai déjà fait remarquer mais je le répète - on ne saurait trop se répéter - est-ce que la logique mathématique était là, dans la comprenoire divine, avant que dans votre existence de sujet qui aurait été dès lors conditionnée dès ce moment, vous en ayiez été d'ores et déjà affectés ?

C'est un problème qui a toute son importance parce que c'est autour de là que prend effet cette avancée qu'un discours a des conséquences. C'est à savoir qu'il a fallu quelque chose déjà attendant aux effets du discours pour que naisse celui de la logique mathématique, et qu'en tout cas, même si quelque chose pouvait déjà représenter dans une existence de sujet quelque chose que rétroactivement nous pouvons rattacher à quelques faits dans cette existence du discours de la logique, il est tout à fait clair, il doit être fermement tenu que ce ne sont pas les mêmes conséquences que depuis que ce discours, j'entends celui de la logique mathématique, a été proféré. Là se situent le nécessaire et le contingent dans le discours effectivement tenu. C'est bien là que je vois mal en quoi la référence structurale méconnaîtrait la dimension de l'histoire. Il s'agit simplement de savoir de laquelle on parle ! L'histoire telle qu'elle est incluse dans le matérialisme historique me paraît strictement conforme aux exigences structurales. La plus-value était-elle là avant que le travail abstrait, j'entends celui dont cette abstraction se dégage, j'entends comme moyenne sociale, ait résulté de quelque chose que nous appellerons - je ne garantis pas l'exactitude du premier mot mais je veux dire un mot qui porte - l'absolutisation du marché. Il est plus que probable, et pour une bonne raison c'est que nous avons, pour cela, introduit le *plus-de-jour* qu'on peut, cette absolutisation du marché, considérer qu'elle n'est qu'une condition pour que la plus-value apparaisse dans le discours. Il a donc fallu ceci qui peut difficilement être séparé du développement de certains effets de langage, à savoir l'absolutisation du marché au point qu'il englobe le travail lui-même, pour que la plus-value se définisse en ceci qu'en payant avec de l'argent ou pas, avec de l'argent puisque nous sommes dans le marché, le travail, son vrai prix, telle que se définit dans le marché la fonction de la valeur d'échange, il y a de la valeur non payée dans ce qui apparaît comme fruit du travail, dans une valeur d'usage, dans ce qui est le vrai prix de ce fruit ; ce travail non payé quoique payé de façon juste par rapport à la consistance du marché, ceci dans le fonctionnement du sujet capitaliste, ce travail non payé, c'est la plus-value. C'est le fruit des moyens d'articulation qui constitue le discours capitaliste de la logique capitaliste.

Sans doute, articulé ainsi, ceci entraîne une revendication concernant la frustration du travailleur. Ceci entraîne une certaine position du "je" dans le système, quand ce "je" est à la place du travailleur, ce qui est le cas de plus en plus général. Que ça entraîne ça, c'est étrange. Voilà ce qu'il faut dire. Car il ne s'agit que des conséquences d'un discours parfaitement défini, dans lequel le travailleur s'inscrit lui-même en tant que travailleur, en tant que "je". J'ai dit "je" ici ; repérez que je n'ai pas dit sujet, alors que j'ai parlé du sujet capitaliste.

je vais lentement parce qu'après tout, j'y reviendrai, nous nous reverrons - sauf, j'espère, ceux qui sortent dans le milieu! - et vous verrez que ça n'est pas pour rien que je dis là "sujet", et là je dis "je". Parce que ça se retrouvera à un certain niveau, et à un niveau qui devrait fonctionner depuis longtemps puisque c'est celui de mon graphe qu'il y a plus de dix ans j'ai construit devant un auditoire d'ânes ; ils n'ont pas encore trouvé où était le "je" sur ce graphe ! Alors il faudra bien que je leur explique. Pour leur expliquer, il faut que je prépare. Nous labourons. C'est du travail. Espérons que je pourrais vous dire avant la fin comment le travail, pour nous, au niveau de ce discours, de l'enseignant, se situe. Donc c'est étrange que ça entraîne l'idée de frustration, avec les revendications qui suivent, les petites reconstructions qu'on distingue sous le nom révolution. C'est étrange, c'est intéressant.

Mais je ne peux pas ne pas faire dès maintenant que j'articule qu'en ce point précis, la dimension est conflictuelle, qui est introduite. Il est difficile de la désigner autrement. J'ai dit que c'était étrange, et que c'est intéressant. Ça devrait au moins vous inciter à la reconnaître, non ! je la désignerai par ce mot étrange, non moins qu'intéressant mais étrange, qui est le mot de vérité. Vous savez, la vérité, ça ne se saisit pas comme ça, hein! je l'ai déjà bien sûr introduite, comme ça, une fois, dans sa jonction, dont j'avais essayé de dessiner la topologie, dans sa jonction avec le savoir, parce qu'il est difficile de parler de quoi que ce soit en psychanalyse sans introduire cette jonction. Cela montre bien la prudence qu'il faut avoir parce que Dieu sait ce qui, à ce propos, m'est revenu de sottises qui cavalent!

Nous allons tâcher de nous en approcher d'un peu plus près et de voir comment la réalité capitaliste n'a pas de si mauvais rapports avec la science. Cela peut fonctionner comme ça, enfin, encore un certain temps, selon toute apparence. je dirai même qu'elle s'en accommode pas mal du tout. J'ai parlé de réalité, n'est-ce pas ? Je n'ai pas parlé de Réel. J'ai parlé de ce qui se construit sur le sujet capitaliste, ce qui s'est engendré de la revendication fondamentalement insérée sur la reconnaissance - ou bien alors le discours de Marx n'a aucun sens -, qui s'appelle la plus-value. Ce qui est proprement l'incidence scientifique dans l'ordre de quelque chose qui est de l'ordre du sujet. Evidemment, à un certain niveau, ça ne 26

s'accommode pas mal du tout avec la science. On nous envoie dans les orbites spatiales des objets tout à fait bien conformés autant qu'habitables, mais il n'est pas sûr qu'au niveau le plus proche, celui d'où s'est engendrée la révolution et les formes politiques qu'elle engendre, quelque chose soit entièrement résolu sur le plan de cette frustration que nous avons désignée être le niveau d'une vérité. Sans doute le travailleur est le lieu sacré de cet élément conflictuel qui est la vérité du système, à savoir qu'un savoir qui se tient d'autant plus parfaitement qu'il est identique à son propre perçu dans l'être se déchire quelque part. Alors faisons ce pas que nous permet le fait qu'il s'agit sans aucun doute de la même substance. Tâtons ce qu'il en est de l'étoffe structurale, et donnons notre coup de ciseaux. Il s'agit du savoir. C'est par rapport à lui, sous sa forme scientifique, que je viens prudemment d'apprécier ce qu'il en est dans des relations, dans les deux réalités qui s'opposent dans notre monde politique.

Le savoir, quoique tout à l'heure j'ai paru en amorcer mon discours, le savoir ce n'est pas le travail. Ça vaut du travail quelquefois, mais ça peut vous être donné sans. Le savoir, à l'extrême, c'est ce que nous appelons le prix. Le prix, ça s'incarne quelquefois dans de l'argent, mais le savoir aussi bien ! Ça vaut de l'argent, et de plus en plus. C'est ce qui devrait vous éclairer ! Le prix de quoi ? C'est clair, le prix de la renonciation à la jouissance. Originellement, c'est par là que nous commençons d'en savoir un petit bout. Pas besoin de travail pour cela. C'est pas parce que le travail implique la renonciation à la jouissance que toute renonciation à la jouissance ne se fait que par le travail. Une illumination comme ça vous arrive pour peu que vous sachiez vous retenir, ou vous contenir, comme j'y ai fait allusion la dernière fois pour définir la pensée.

Un petit temps d'arrêt. Vous pouvez vous apercevoir, par exemple, que la femme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de votre castration, ceci pour les mâles. Après ça, vous conduirez plus sûrement votre vie. C'est une valeur d'usage, ça ! Le savoir, ça n'a rien à faire avec le travail. Mais pour que quelque chose s'éclaire dans cette affaire, il faut qu'il y ait un marché, un marché du savoir, que le savoir devienne une marchandise. Or, c'est là ce qui se précipite. Si on en avait pas l'idée, on devrait en avoir au moins une petite suggestion, à voir la forme que prennent les choses, à voir l'air de foire que, depuis quelque temps, ça prenait dans l'Université par exemple.

Il y a des choses comme ça, dont j'ai parlé incidemment sous d'autres angles; il n'y a pas de propriété intellectuelle, par exemple. Ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de vol. C'est même comme ça qu'elle commence, la propriété ! Tout cela est bien compliqué. Ça n'existe, bien sûr, que depuis qu'on paye les conférences faites à l'étranger. Je veux dire que c'est à l'étranger qu'on les paye. Et voilà, même en France, ça commence. 27

C'est à partir de ce moment-là qu'on peut décerner ce que j'ai appelé autrefois, dans un cercle intime, un "prix haut-le-cœur" à quiconque se démontre spécialement en vue dans cette sorte de spéculation. Mais tout ceci n'est qu'anecdote. Le savoir devient marché pas du tout par l'effet de la corruption ni de l'imbécillité des hommes. Comprenez par exemple que la Sorbonne, c'est bien connu que depuis longtemps, elle est le lieu élu de cette sorte de qualité négative, de cette sorte de faiblesse. On connaissait ça à tous les bouts de champ dans toute l'histoire. Au moment de Rabelais, c'était déjà des salauds. Au moment des Jansénistes... Ça ne rate jamais, ils sont toujours du bon côté, c'est-à-dire du mauvais ! C'est pas ça le nouveau. C'est pas ça ! J'ai cherché la racine de ce que l'on appelle ridiculement "les événements"; il n'y en a pas le moindre, événement, dans cette affaire. Mais ça, je vous expliquerai ça une autre fois.

Le procès même par où s'unifie la science en tant qu'elle prend son nœud d'un discours conséquent réduit tous les savoirs à un marché unique, et ceci, pour ce que nous interrogeons, est la référence nodale. C'est à partir

de là que nous pouvons concevoir qu'il y a quelque chose là aussi qui, en tant que payé à son vrai prix de savoir selon les normes qui se constituent du marché de la science, est pourtant obtenu pour rien. C'est ce que j'ai appelé le *plus-de-jouir*. A partir du savoir, ce qui n'est pas nouveau mais ce qui ne se révèle qu'à partir de l'homogénéisation des savoirs sur le marché, on aperçoit enfin que la jouissance s'ordonne et peut s'établir comme recherchée et perverse. Qu'est-ce qui donc, à cette occasion, représente le malaise de la civilisation, comme on s'exprime ? C'est un *plus-de-jouir* obtenu de la renonciation à la jouissance, justement étant respecté le principe de la valeur du savoir. Le savoir est-il un bien ? Telle est la question qui se pose, parce que son corrélatif est celui-ci: *non licet omnibus* - comme je l'ai déjà dit – *a dire Corynthus* : Tout le monde n'a point accès pour autant au *plus-de-jouir*.

Qu'est-ce qui est donc en cette affaire payé ou pas ? Le travail, avons-nous vu plus haut. Mais dans ce registre, de quoi s'agit-il ? Ce que déjà j'ai pointé tout à l'heure, quant à ce qui surgit de conflictuel de la fonction de la plus-value nous met sur la voie, et c'est ce que déjà j'ai appelé la vérité. La façon dont chacun souffre dans son rapport à la jouissance pour autant qu'il ne s'y insère que par la fonction du *plus-de-jouir*, voilà le symptôme, et le symptôme en tant qu'il apparaît de ceci qu'il n'y ait plus qu'une vérité sociale moyenne, une vérité abstraite. Voilà ce qui résulte de ce qu'un savoir est toujours payé sans doute selon son vrai prix, mais au-dessous de la valeur d'usage que cette vérité engendre toujours pour d'autres que ceux qui sont dans le vrai. Voilà ce que comporte la fonction du *plus-de-jouir*, de la *Mehrlust*, cette *Mehrlust* qui se moque bien de nous, parce

qu'on ne sait pas où elle niche. Bien ! Voici pourquoi votre fille est muette, 28

chers enfants ! C'est à savoir pourquoi, en Mai, ça a bardé. Une grande "prise de parole" comme s'est exprimé quelqu'un qui n'a pas dans mon champ une place négligeable. Prise de parole, je crois qu'on aurait tort de donner à cette prise une homologation avec la prise d'une Bastille quelconque. Prise de tabac ou de came, j'aimerais mieux. C'est que c'était positivement la vérité qui se manifestait en cette occasion. Une vérité collective, et qu'il faut bien voir au sens où la grève ne consonnait avec cette vérité pas mal du tout, est justement cette sorte de rapport qui soude le collectif au travail. C'est même le seul. Parce qu'on aurait tout à fait tort de croire qu'un type pris dans une chaîne y travaille collectivement. C'est bien lui qui fait le boulot, quand même ! Dans la grève, la vérité collective du travail se manifeste, et ce que nous avons vu en Mai, c'était la grève de la vérité. Là aussi, le rapport à la vérité était évident. La vérité s'étalait sur les murs. Naturellement, il faut se souvenir à ce moment-là du rapport qu'heureusement j'avais bien pointé trois mois auparavant que la *vérité de la connerie* n'est pas sans poser la question de la *connerie de la vérité*. Il y a même des conneries qu'on aurait dit du discours de Lacan. Ça le reproduisait comme ça - c'était le hasard, bien sûr -, presque textuellement. Ceci tient évidemment à ceci que des choses extraites de leur contexte ça peut être des vérités mais ça n'exclue pas que ce soit des conneries. C'est bien pour ça que ce que je préfère, c'est un discours sans paroles.

L'étrange, ça a été ce que l'on a vu d'une interrogation passionnée, de celle qui surgissait dans l'âme de ce que j'appellerai - je pense que vous verrez se profiler sa silhouette - le curé communiste, lui dont la bonté non plus n'a pas de limite dans la nature ; pour recevoir, avec lui, des propos moraux, on peut y compter, c'est des choses qui viennent avec l'âge. Il y en a un que j'épingle à jamais du titre de *Mudjer Muddle*. C'est un nom que je lui donne, c'est de mon crû. Ça évoque le crocodile et la boue où il baigne et le fait que, d'une larme délicate, il vous attire dans son monde bienfaisant. Je l'ai rencontré, *Mudjer Muddle*, sur le trottoir du boulevard Saint-Germain. Il m'a dit qu'il cherchait la théorie marxiste et qu'il était inondé - par quoi ? Par le bonheur que tout ça respirait. Mais il ne lui était pas venu à l'idée que le bonheur, ça peut provenir de la grève de la vérité. Qui n'en serait heureux, bien sûr ; au poids qu'elle pèse sur nous à chaque instant de notre existence, nous pouvons nous rendre compte de ce que c'est que de n'avoir plus avec elle qu'un rapport collectif.

Donc je ne porte nulle dépréciation dans ceci que ces vérités qui s'étalaient sur les murs, ça faisait con quelquefois. Je vous l'ai dit, personne ne remarque qu'elles sont aussi dans mon discours. C'est parce que, dans le mien, ça fait peur. Mais sur les murs, ça faisait peur aussi. Et c'est bien là qu'elle ressort, c'est que tant de choses connes, ça fait une peur sans égale ; quand la vérité collective sort, on sait que tout le discours peut foutre le camp.

Voilà. C'est rentré un peu dans le rang. Mais ça couve. C'est pour ça que les capitaux foutent le camp . Eh bien !, puisque je me suis risqué aujourd'hui à donner mon interprétation à moi de ce que l'on appelle les événements, je voudrais vous dire, ne croyez pas pour autant que ça arrête le processus. Vous auriez tort de ne pas vous apercevoir que, pour l'instant, il n'est même pas question que ça s'arrête, ce que j'ai appelé le marché du savoir! Et c'est vous-mêmes qui agirez pour qu'il s'établisse de plus en plus. L'apparition dans la réforme d'une notion comme celle de "l'unité de valeur", au niveau des petits papelards qu'on veut vous décerner, mais l'unité de valeur, c'est ça ! C'est le signe de ce que le savoir va devenir de plus en plus dans ce champ, dans ce marché qu'on appelle l'Université.

Alors, bien sûr, ces choses doivent être suivies de très près pour simplement qu'on s'y repère de ce qu'il est bien évident que la vérité peut avoir là des fonctions spasmodiques, mais que ce n'est pas du tout ça qui règlera pour chacun votre existence de sujet. De ce que la vérité, je vous l'ai rappelé la dernière fois, la vérité, mon Dieu, dans un texte, j'ai été très gentil, je lui ai fait tenir les propos les plus intelligents que je pouvais lui attribuer, je les empruntai à ce que je dis quand je ne dis pas la vérité. Autrement dit, nul discours ne peut dire la vérité. Le discours qui tient, c'est celui qui peut tenir assez longtemps sans que vous ayez besoin de lui demander raison de sa vérité. Attendez là, au pied du mur, ceux qui pourront se présenter devant vous en vous disant "La psychanalyse, vous savez, hein ... nous ... on n'en peut rien dire!" Ce n'est pas le ton de ce que vous devez exiger si vous voulez maîtriser ce monde d'une valeur qui s'appelle le savoir. Si un discours se dérobe, vous n'avez qu'une chose à faire, lui demander raison. Pourquoi? Autrement dit, un discours qui ne s'articule pas de dire quelque chose est un discours de vanité.

Ne croyez pas que le fait de dire que tout est vanité, qui est ce sur quoi je vous ai laissés la dernière fois, soit autre chose ici qu'un leurre sur lequel, comme je vous l'ai dit, j'ai voulu vous laisser partir l'âme en peine jusqu'à ce que, ce discours, je le reprenne. Et sur ce qu'il en est de ceux qui posent au principe une essentielle vanité de tout discours, c'est là que celui que je vous tiens aura la prochaine fois à nous reprendre ensemble.

354

LEÇON III 27, NOVEMBRE 1968

Nous sommes arrivés, la dernière fois, à un point qui commande que je vous donne aujourd'hui quelques éclaircissements que j'appellerai topologiques. Ce n'est pas là chose nouvelle à ce que je l'introduise ici, mais il convient que je la conjoigne avec ce que précisément j'ai introduit cette année sous cette forme qui désigne le rapport du savoir à quelque chose, certes, de plus mystérieux, de plus fondamental, à quelque chose dont c'est bien le danger qu'il soit pris dans la fonction d'un fond par rapport au champ d'une forme alors qu'il s'agit de bien autre chose, j'ai nommé la jouissance. La jouissance dont bien sûr il n'est que trop évident qu'elle fait la substance de tout ce dont nous parlons dans la psychanalyse. On sait bien par là qu'elle n'est pas informe ; la jouissance a ici cette portée, qu'elle nous permet d'introduire cette fonction proprement structurale qui est celle du *plus-de-jour*. Ce *plus-de-jour* est apparu, dans mes derniers discours, en fonction d'homologie par rapport à la plus-value marxiste. Homologie, c'est bien dire - et je l'ai souligné - que leur rapport n'est pas d'analogie. Il s'agit bien de la même chose. Il s'agit bien de la même étoffe en tant que ce dont il s'agit, c'est le trait de ciseaux du discours.

Me fais-je bien entendre ?

S'il est bien vrai que ce qui est ici intéressé dans le mien - car ce rapport du *plus-de-jour* à la plus-value, chacun qui suit depuis un temps suffisant ce que j'énonce voit autour de quelle fonction il tourne, ce rapport - c'est la fonction de l'objet a, cet objet a, si en un certain sens je l'ai inventé comme on peut dire que le discours de Marx invente, qu'est-ce à dire ? C'est la trouvaille de la plus-value. Ce n'est pas dire, bien sûr, qu'il n'ait pas été avant mon propre discours, approché, et c'est ce qu'on a appelé mais de façon franchement insuffisante, aussi insuffisante qu'était la définition de la plus-value avant que la fasse apparaître dans sa rigueur le discours de Marx. Mais l'important n'est pas de souligner cette équivalence dans l'ordre de l'importance de la trouvaille. L'important est de poser la question de ce que nous pouvons penser du fait même de la trouvaille si, d'abord, je la définis comme effet d'un discours. Car il ne s'agit pas de théorie au sens où elle recouvrirait quelque chose qui, à un moment donné, deviendrait apparent. L'objet a est effet du discours analytique et, comme tel, ce que j'en dis n'est que cet effet même.

355

Est-ce à dire qu'il n'est qu'artifice créé par le discours analytique ? Là est le point que je désigne, qui est consistant avec le fond de la question telle que je la pose, quant à la fonction de l'analyste. Si l'analyste lui-même n'était pas cet effet, je dirais plus, ce symptôme qui résulte d'une certaine incidence dans l'Histoire, impliquant transformation du rapport du savoir avec ce fond énigmatique de la jouissance, du rapport du savoir en tant qu'il est déterminant pour la position du sujet, il n'y aurait ni discours analytique ni bien sûr révélation de la fonction de l'objet *a*. Mais la question de l'artifice, vous le voyez bien, se modifie, se suspend, trouve sa médiation dans ce fait que ce qui est découvert dans un effet de discours est déjà apparu comme effet de discours dans l'Histoire. Que la psychanalyse, autrement dit, n'apparaît comme symptôme que pour autant qu'un tournant du savoir dans l'Histoire - je ne dis pas de l'histoire du savoir - qu'un tournant de l'incidence du savoir dans l'Histoire est déjà là qui a concentré, si je puis dire, pour nous l'offrir, pour la mettre à notre portée, cette fonction. Je parle de celle définie par l'objet *a*. Il est clair que personne, sauf une, ma traductrice italienne dont je n'offenserai pas la modestie, du fait qu'elle a raté l'avion ce matin elle n'est pas là, qui s'est fort bien aperçue, il y a quelque temps, de l'identité de cette fonction de la plus-value et de l'objet *a*. Pourquoi pas plus ? Pas plus de personnes à l'avoir énoncée si tant est qu'il ait pu se faire que la chose ne m'ait point été communiquée ?

Là est l'étrange. L'étrange qui assurément se tempère à saisir sur le vif comme je fais, c'est mon destin, la difficulté du progrès de ce discours analytique, la résistance qui s'accroît à mesure même qu'il se poursuit. Et pourtant, n'est-il pas singulier, puisque aussi bien j'ai là un témoignage qui après tout prend sa valeur de provenir de quelqu'un qui est d'une génération des plus jeunes, n'est-il pas singulier de voir que, par un effet qu'assurément je ne désignerai pas pour être celui de mon discours, mais pour être celui du progrès de la difficulté croissante qui s'engendre de ce que j'ai appelé cette absolutisation du marché du savoir, je puis toucher très fréquemment combien plus aisé, dans la génération qui vient, est mon échange avec ceux dont, après tout, par une petite expérience de calcul, j'ai pu faire la moyenne d'âge, disons avec ceux qui ont *vingt quatre* ans.

Je n'irai pas dire qu'à *vingt quatre* ans tout le monde est lacanien, mais sûrement qu'en quelque sorte, rien de ce que j'ai pu rencontrer dans le temps, comme on dit, comme difficultés à faire entendre ce discours ne se produit plus, tout au moins pas à la même place que là où j'ai à faire à quiconque - je dis même n'étant point psychanalyste - approche seulement les problèmes du savoir sous leur angle le plus moderne, et disons à quelque ouverture sur le domaine de la logique ... Vous voulez que je parle un peu plus haut là-bas ? ... Vous me faites, là, un petit geste ... bon! ...

Aussi, puisque c'est au niveau de cette génération qu'on se met - j'en ai des échos, déjà, des fruits, des résultats - à étudier mes *Ecrits*, et même à commencer de pondre ce que l'on appelle diplômes ou thèses, bref !

à se mettre à l'épreuve d'une transmission universitaire, j'ai pu récemment, et non pas du tout pour en être surpris, constater assurément la difficulté qu'ont ces jeunes auteurs à extraire de ces *Ecrits* ce qu'on peut appeler une formule qui soit recevable et classable dans ce qu'on leur offre comme tiroirs. Assurément, ce qui leur échappe le plus c'est ce qui est là-dedans, qui en fait le poids et l'essentiel, ce qui sans doute retient ces lecteurs que je suis toujours si étonné de savoir si nombreux, c'est la dimension du travail qui, si précisément, s'y représente. Je veux dire que chacun d'eux, chacun de ces *Ecrits* représente quelque chose que j'ai eu à déplacer, à pousser, à charrier dans l'ordre de cette dimension de résistance qui n'est point d'ordre individuel, qui est seulement, du fait que les générations déjà au temps où je commençai de parler, qui se recrutaient déjà à un niveau plus âgé, dans ce rapport en plein glissement au savoir, qui se trouvaient, pour tout dire, formées de toutes les façons sous un mode tel que rien, en soi, n'était plus difficile que de les situer au niveau de cette expérience annonciatrice, dénonciatrice qu'est la psychanalyse.

C'est bien pour cela que ce que j'essaie aujourd'hui d'articuler, je le fais dans un certain espoir que quelque chose se conjoigne qui soit de ce qui m'est offert dans l'attention des générations plus jeunes avec ce qui effectivement se présente comme un discours. Néanmoins, qu'on ne s'attende d'aucune façon que ce discours puisse se faire profession articulée d'une position de distance à l'endroit de ce qui s'opère vraiment dans ce progrès du discours analytique.

Ce que j'énonce du sujet comme effet lui-même du discours rend absolument exclu que le mien se fasse système, alors que ce qui en fait la difficulté c'est d'indiquer, par son procès même, comment ce discours est lui-même commandé par une subordination du sujet, du sujet psychanalytique dont je me fais ici support par rapport à ce qui le commande et qui tient à tout le savoir. Ma position, chacun le sait, est identique en plusieurs points où, sous le nom d'épistémologie, une question se pose qu'on pourrait en quelque sorte toujours définir par ceci, qu'en est-il du désir qui soutient de la façon la plus cachée le discours qui en est apparemment le plus abstrait, disons le discours mathématique ?

Pourtant, la difficulté est d'un ordre tout différent au niveau où je dois me placer pour la raison que si le suspens peut être mis sur ce qui anime le discours mathématique, il est clair que chacune de ses opérations est faite pour boucher, élider et recoudre, suturer cette question à tout instant, et rappelez-vous ce qui, ici, en est apparu déjà, il y a quatre ans, sous la fonction de la suture. Alors qu'au contraire, ce dont il s'agit dans le 33

discours analytique c'est de donner sa présence pleine à cette fonction du sujet, au contraire retournant ce mouvement de réduction qui est dans le discours logique qui est perpétuellement centré, et d'une façon d'autant plus problématique qu'il ne nous est permis d'aucune façon de suppléer à ce qui est faille, sinon par artifice, et en indiquant bien ce que nous faisons à cet instant quand nous nous permettons de désigner ce manque, effet de la signifiance de quelque chose qui, prétendant le signifier, ne saurait être, par définition, un signifiant.

Si nous indiquons signifiant de A (- S (A) -, c'est en quelque sorte pour indiquer ce manque, et, comme je l'ai plusieurs fois articulé, ce manque dans le signifiant. Qu'est-ce à dire ? Qu'est-ce qui représente ce manque dans le signifiant, si, aussi bien, nous pouvons admettre que ce manque soit quelque chose de spécifique à notre destin d'égaré ? Là nous désignons le manque, il a toujours été le même, et s'il y a quelque chose qui nous met en rapport avec l'Histoire, c'est de concevoir combien, pendant tant de temps, les hommes ont pu y parer. Mais ce n'est pas la question que je suis aujourd'hui venu soulever devant vous ; bien au contraire, je vous l'ai dit, il s'agit de topologie. S'il y a une formule que j'ai répétée ces jours-ci, ces temps-ci avec insistance, c'est celle qui enracine la détermination du sujet en ceci qu'un signifiant le représente, le représente pour un autre signifiant.

Cette formule a l'avantage d'insérer dans une connexion la plus simple, la plus réduite, celle d'un signifiant 1, S1, à un signifiant 2, S2, SI $\rightarrow$ S2 ; ce de quoi il nous faut partir pour ne pas perdre, ne plus pouvoir perdre un seul instant la dépendance du sujet. Le rapport de ce signifiant 1 à ce signifiant 2, tous ceux - et il n'est pas du tout rare de pouvoir l'espérer, à partir d'un certain moment - tous ceux qui ont quelque audition de ce qu'il en est en logique, dans ce qu'il en est proprement dans la théorie des ensembles, de ce qu'on appelle une paire ordonnée, je ne puis ici qu'en donner l'indication quitte à ce que, sur telle demande qui me vienne, j'en donne plus tard un commentaire. Cette référence théorique est néanmoins importante à être ici attachée.

Pourtant, ceci que j'appelle mon discours ne date pas d'hier; je veux dire que, comme je vous l'ai annoncé la dernière fois, il y a quelque chose au bord de quoi notre chemin nous mène, c'est ce qui déjà est construit au niveau même de l'expérience et je dirais, du travail, du travail qui consiste à faire rentrer dans mon discours, dans un "je dis" provoquant ceux qui veulent bien franchir l'obstacle que rencontre ce seul fait que ce discours, à un moment, ait été commencé au sein d'une institution qui, comme telle, était faite pour le suspendre. Et ce discours, j'ai essayé de le situer, de le construire dans sa relation fondamentale au rapport du savoir dans quelque chose que certains de ceux qui ont pu ouvrir mon livre ont pu trouver à une 34

certain page dessiné sous le nom de graphe - dix ans ! Dix ans déjà que cette opération a abouti à sa venue au jour dans le Séminaire de 1957-58 sur *Les Formations de l'Inconscient*. Et pour bien marquer les choses dans le vif de ce dont il s'agit, je dirai que c'est par un commentaire du Witz, du mot d'esprit, comme Freud s'exprime, du mot d'esprit, donc, dis-je, que cette construction a commencé. A la vérité, ce n'est pas à m'y reporter, à ce discours lui-même, que je me suis employé directement - pour reprendre ici le point où je l'ai laissé la dernière fois - mais bien plutôt à quelque chose qui, il faut le dire, sans être parfait, et même sans témoigner de négligence singulière, a la portée pourtant de témoigner qu'à telle date, à savoir à celle où, dans le *Bulletin de Psychologie*, ce compte-rendu, ce résumé a été imprimé ; on peut y voir que dès cette époque, combien préhistorique par rapport à l'émergence comme telle de l'objet *a* qui n'était encore désigné - à ce niveau qui suivait ce que j'avais fait l'année précédente sur la relation d'objet - qui n'est désigné - mais bel et bien préfiguré pour quiconque a entendu la suite - que dans la fonction de l'objet métonymique. Les choses sont mises à leur place dès ce moment et chacun peut, sans avoir à recourir à des notes non publiées, en trouver ici témoignage dans ce compte-rendu des *Formations de l'Inconscient* qui recouvre, dans une première section, les leçons des 6, 13 et 20 Novembre 1957. Nous trouvons un premier dessin qui se présentait ainsi (Fig.1)

De la façon la plus claire, c'est ici en δ que part cette ligne pour aboutir ici à δ' ; que nous mettions le δ' ou que nous ne le mettions pas, il est clair que, à voir le dessin de cette courbe avec cette marque de flèche à l'extrémité et cette petite pyramide au départ [J.Lacan désigne l'arrivée et le départ du graphe] il n'est pas question de la faire partir d'ici pour aller en sens contraire [J.L. désigne le mouvement inverse, partant, au départ, de la flèche de gauche, vers la droite].

Qu'importe, à ce détail près, le témoignage de l'auteur du résumé garde son intérêt. Son intérêt surtout en ceci dont il témoigne que si, comme la chose est devenue banale, que cette première ébauche du graphe a pour fonction d'inscrire quelque part ce qu'il en est d'une unité de la chaîne signifiante pour autant qu'elle ne trouve son achèvement que là où elle recoupe l'intention au futur-antérieur qui la détermine, à savoir que, si quelque chose s'instaure qui est le vouloir 35

dire, disons que ce qui se déroulera du discours ne s'achèvera qu'à le rejoindre, autrement dit ne prend sa pleine portée que de la façon ici désignée, c'est-à-dire rétroactive ; que c'est à partir de là qu'on peut faire une première lecture de ce rapport à un A pris comme Autre, lieu du code, à savoir de ce qu'il faut supposer déjà comme trésor du langage pour que puissent en être extraits, sous le sceau de l'intention, ces éléments qui viennent s'inscrire les uns après les autres pour se dérouler à partir de là sous la forme d'une série de S, S2, S3, autrement dit d'une phrase qui ne se boucle que jusqu'à ce que quelque chose s'en soit réalisé fermement.

Quoi serait plus naturel, ne serait-ce que d'une façon didactique, que d'avoir articulé alors - et après tout, pourquoi moi-même ne tremblerais-je pas à présent quand je songe combien fut longue cette marche -, de m'être laissé aller alors à une pareille faiblesse ; Dieu merci, il n'en est rien. Je lis sous la plume du scribe d'alors qui, malgré ses négligences, n'en a pas moins fort bien retenu ici ce qui est essentiel : "Notre schéma représente non le signifiant et le signifié, mais deux états du signifiant". Le circuit, je ne vous le répète pas comme il l'énonce puisqu'il l'énonce de travers mais c'est évidemment celui-ci ; le circuit qui se désigne : $\delta A \gamma \delta'$, "représente la chaîne du signifiant en tant qu'elle reste perméable aux effets de la métaphore et de la métonymie", c'est pourquoi nous la tenons pour constituée au niveau des phonèmes". "La deuxième ligne, - c'est celle que vous voyez ici dessinée, quelque embrouille qu'y introduise un mauvais repérage sur un schéma ici mal reproduit, je vous le dis simplement au niveau près des désignations littérales - représente le cercle du discours, discours commun constitué par des sémantèmes qui, bien entendu, ne correspondent pas de façon univoque à du signifié mais sont définis par un emploi". Vous sentez bien combien ceci, au niveau où je l'édifie, peut être conditionné par la nécessité de mettre en place - encore fallait-il s'apercevoir que c'était là l'accès le plus évident - de mettre en place la formation de l'Inconscient en tant qu'elle peut produire à l'occasion le Witz, ce qu'il en est dans la formation du mot "famillionnaire". Est-ce qu'il n'est pas évident que ceci ne peut se produire que pour autant que puisse se recouper en une interférence précise, structuralement définissable, quelque chose qui joue au niveau des phonèmes avec quelque chose qui est du cercle du discours, du discours le plus commun ? Quand Hirsch Hyacinthe - dont il est essentiel qu'ici ce ne soit pas par Henri Heine, autre H.H., qu'il soit raconté - quand Hirsch Hyacinthe parlant de Salomon Rothschild dit qu'il l'a reçu d'une façon "tout à fait familière", voilà ce qui vient familièrement sur le cercle du discours, vient à dire qu'il l'a reçu d'une façon "famillionnaire", c'est-à-dire qu'il y inscrit, qu'il y fait entrer ces phonèmes supplémentaires, qu'il réalise cette formule impayable qui ne manque pas d'avoir, pour quiconque, sa portée, cette familiarité, qui, comme quelque part s'exprime Freud, ne manque pas d'avoir un arrière36

goût de millions, ceci n'est pas un trait d'esprit, personne ne rit si vous l'exprimez ainsi ; si vous l'exprimez, si ça apparaît, si cela perce sous la forme *famillionnaire*, le rire ne manque pas.

Pourquoi tout de même, ne manque-t-il pas ? Il ne manque pas très précisément en ceci qu'un sujet y est intéressé. Quand il s'agit de savoir où le placer, et très évidemment nous ne pouvons ici - comme Freud lui-même l'article - que nous apercevoir que ce sujet est toujours fonctionnant dans un registre triple, qu'il n'y a de mot d'esprit qu'au regard de la présence d'un tiers, que le mot d'esprit ne tient pas, comme tel, d'un interlocuteur à l'autre, à savoir au moment où Hirsch Hyacinthe raconte la chose au copain, mais où celui-ci l'aperçoit comme étant lui-même ailleurs, comme étant tout près d'aller le raconter à un tiers autre. Et effectivement cette triplicité se maintient quand ce tiers autre le répète, car pour qu'il porte sur celui à qui il va le raconter, c'est précisément en tant que Hirsch Hyacinthe ici reste seul et interroge de sa place ce qu'il en est de celui qui le raconte à celui vers qui le message se trouve reporté, à savoir le nouvel auditeur. Où est le point sensible de cette famillionnarité sinon, très *précisément* en ceci qui échappera à chacun de ceux qui le transmettent, c'est à savoir cette nouveauté du sujet que je n'hésiterai pas, à l'occasion, à transplanter dans ce champ de la relation que j'ai fait intervenir, que j'ai introduit dans notre discours sous le terme du sujet capitaliste ? Quelle est la fonction de chacun de ceux qui passent entre les mailles du réseau de fer que constitue ceci que insuffisamment épingle la notion de l'exploitation de certains hommes par d'autres, tous ceux qui ne sont pas pris dans ces deux extrêmes de la chaîne, que sont-ils dans cette perspective, sinon des employés ? C'est en tant, précisément, que chacun des interlocuteurs, sur le passage de cette douce rigolade du "famillionnairement" se sent, sans le savoir, intéressé comme employé ou comme vous voudrez, comme impliqué dans le secteur tertiaire, que cela fait rire.

Je veux dire qu'il n'est point indifférent que ce soit Henri Heine qui nous dise qu'il l'a recueilli de la bouche de Hirsch Hyacinthe. Mais n'oublions pas qu'après tout, si Hirsch Hyacinthe a existé, il est aussi la création de Henri Heine ; j'ai assez montré quelles ont pu être les relations de Henri Heine avec la baronne Betty et que quiconque s'introduit de ce biais dans ce quelque chose qui paraît seulement une pointe, une saillie, un mot d'esprit, s'il rit, c'est en tant qu'intéressé à cette capture exercée, par non pas n'importe laquelle, une certaine forme de richesse, certains modes de son incidence dans une relation qui est celle, non pas seulement d'une oppression sociale, mais de l'intéressement de toute position du sujet dans le savoir qu'elle commande.

Mais l'intérêt qu'il y a à rappeler cette structure, à rappeler que dès ce point c'est d'une façon rigoureuse que je distingue ici le cercle du 37

discours, c'est bien pour montrer qu'ainsi se trouvait préparée la vraie fonction de ce qui complète cette première approximation de ce qu'il en est dans le discours. C'est à savoir que rien n'en saurait être articulé concernant la fonction du sujet si ce n'est à le doubler de ce qui semble, à un autre niveau, uniquement en vertu des dimensions du papier, se présenter comme l'étage supérieur, mais qui n'est là - on pourrait aussi bien le décrire à l'envers - qu'en tant qu'il est appendu précisément à cette fonction du grand A qui est celle que nous avons aujourd'hui à interroger.

Nous l'interrogeons parce qu'il n'est pas une part du discours qui, d'elle-même, ne l'interroge. Je l'ai dit, de quelle façon, si bien articulée,

si bien mise en évidence par le discours analytique lui-même, dans la façon dont j'ai introduit l'hameçon puis-je dire, quand j'ai commencé de la dessiner ainsi, brochant sur le graphe simplifié un point d'interrogation qui le surmonte et que j'ai appelé d'une référence au *Diable amoureux*, "che vuoi ?" Que veut-il ? Que veut l'Autre ? Je me le demande (fig. 2). Cette duplicité du rapport à l'Autre qui fait que nous avons ici dédoublé ce qui se

présente comme discours ou, disons

le d'une façon plus épurée, énonciation qui se présente comme demande, d'une façon ici déjà parfaitement indiquée, que ce sujet barré mis dans une conjonction, celle définie par ce que j'appelle provisoirement le poinçon *avec la demande D, articulée comme telle (fig. 3). C'est d'ailleurs ce dont ce texte et ce relevé portent le témoignage, que déjà, c'est bel et bien comme demande que cette ligne est constituée. Si ici, ce qui s'y rapporte comme homologue à la fonctions (A), c'est-à-dire à ce qui se produit comme effet de sujet dans 38

l'énonciation, ici, donc, l'indice ou l'indication S (A)) est maintenant ce que nous avons non pas je dirai à interpréter pour la première fois, car je l'ai fait déjà sous plusieurs formes, mais à réinterroger dans la perspective qu'aujourd'hui nous introduisons, il convient donc de repartir du point où le sujet se définit au niveau le plus bas de ce qui, ici, se présente en échelle comme étant ce que représente un signifiant pour un autre signifiant.

Ce n'est pas seulement par la façon de superposer la fonction de l'Imaginaire au Symbolique qu'ici j'ai indiqué dans mon premier schéma la présence de l'objet seulement appelé alors objet métonymique, pour le mettre en correspondance avec quelque chose qui en est l'image et le reflet en *m*, autrement dit le moi, l'image de *a*. L'interrogation sur le désir de l'Autre est ici le ressort d'identification imaginaire. Imaginaire apparemment, c'est pour cela que je le mets en rouge, et dont nous allons voir que lui aussi s'articule sous un mode symbolique. Ici, vous le savez, apparut pour la première fois la formule du fantasme, sous la forme de \$ poinçon de *a*, \$ **a*. (fig. 4)

S'il est, dès ce moment, bien indiqué que la chaîne qui rétroverse celle-ci $\delta A \gamma \delta'$ est la chaîne du signifiant, c'est bien parce qu'ici est déjà contenu le rapport du signifiant 1, Si, à cette forme minimale que j'ai appelée la paire ordonnée à laquelle se limite l'énoncé du signifiant comme étant ce qui représente un sujet, un sujet pour quoi ? Pour un autre signifiant. Cet autre signifiant, dans cette connexion radicale, est très précisément ce qui représente le savoir, le savoir donc, dans la première articulation de ce qu'il en est de la fonction du signifiant en tant qu'elle détermine le sujet, le savoir est ce terme opaque où vient, si je puis dire, se perdre le sujet lui-même, s'éteindre encore si vous voulez, et c'est ce qui toujours représente la notion que j'ai soulignée de l'emploi du terme *fading*. Dans cette relation, dans cette genèse subjective, au départ, le savoir se présente comme ce terme où vient s'éteindre le sujet ; c'est là le sens de ce que Freud désigne comme *l'Urverdrängung*. Ce prétendu refoulement qui est 39

dit, expressément formulé comme n'en étant pas un, mais comme étant ce noyau déjà hors de portée du sujet tout en étant savoir, c'est là ce que signifie la notion d'Urverdrängung pour autant qu'elle rend possible que toute une chaîne signifiante vienne la rejoindre, impliquant cette énigme, cette véritable contradiction in adjecto qu'est le sujet comme inconscient.

Nous avons donc dessiné ici, dès un temps précoce ou suffisamment tel, dans l'articulation de ce discours que je me trouve supporter dans l'expérience analytique, nous avons déjà mis en question, mis en cause, cette question de qui peut dire, au niveau du discours, de la formation de l'Inconscient, du Witz à l'occasion, qui peut ici dire: "Je dis". Car j'ai précisément distingué, et ceci dès l'origine de ce discours, ce qu'il en est du discours et de la parole, et la formule-clé que j'ai inscrite cette année au premier de ces séminaires, de ce qu'il en est d'un discours sans paroles, essence, ai-je dit, de la théorie analytique, c'est bien là pour vous rappeler que c'est dans ce joint que va se mettre en jeu, cette année, ce que nous avons à avancer pour ce que, dans D'un Autre à l'autre, à qui avons-nous à laisser la parole ? Il ne s'agit point ici de la parole et je ne vous ai point encore montré, si déjà pourtant je l'ai fait entrer en jeu en vous rappelant le discours que j'ai attribué à cette personne insaisissable essentiellement que j'ai appelée la Vérité, si je lui ai fait dire : "Moi, je parle ...", c'est bien, je l'ai souligné, qu'il s'agit d'autre chose que de ce qu'elle dit. Je l'indique ici pour marquer qu'elle est à l'arrière-plan, qu'elle nous attend quant à ce que nous avons à dire de la fonction du discours. Reprenons-la maintenant et observons que dans ce dont il s'agit dans la chaîne du signifiant - toujours la même, je la redessine - c'est du rapport du signifiant à un autre signifiant.

Contentons-nous, c'est un artifice d'exposition - je n'ai point ici à le dissimuler - qui m'évite une introduction par la voie de la théorie des ensembles et le rappel - s'il fallait que je le fasse, il faudrait que je le fasse un tant soit peu articulé - le rappel de ce fait qu'au premier pas, cette théorie trébuche sur un paradoxe, celui qu'on appelle le paradoxe de Russell, c'est à savoir que faire dans une certaine définition qui est celle des ensembles, à savoir de ce qui est au plus près de la relation signifiante, une relation de connexion. Rien d'autre n'est indiqué encore dans ce qu'articule la première définition de la fonction du signifiant, si ce n'est que le signifiant 1, dans un rapport, que nous pouvons définir comme nous voulons, le terme le plus simple sera celui d'appartenance, rapport d'un signifiant à un autre signifiant, dans ce rapport, avons-nous dit, il représente le sujet,

S1 → S2. Cette connexion si simple et qui suffit à nous indiquer, si tant d'autres traits ne nous l'indiquaient pas, à nous indiquer que de la logique mathématique, comme maints linguistes s'en sont aperçus, c'est la théorie des ensembles qui se trouve le plus à portée d'en traiter, je ne dis pas 40

de la formaliser, de traiter de cette connexion. Je vous rappelle, pour ceux qui en ont un petit peu entendu parler, que le premier pas qui se rencontre c'est qu'à cette seule condition de considérer comme une classe - et ceci même se démontre - tout élément d'une telle connexion en tant qu'on peut écrire qu'il ne s'appartient pas à lui-même, va entraîner un paradoxe. Je le répète, cette introduction, je ne fais ici qu'en indiquer la place, la développer nous ferait rebondir sur des énoncés encore bien plus singuliers. Peut-être si le temps nous en est laissé ou si nous le prenons ultérieurement pourrions-nous le faire.

je vais procéder autrement et, ne partant que de mon graphe, essayer de vous montrer d'une façon, elle formelle, à quoi nous conduit ceci que nous prenons de la formule, le signifiant ne représente le sujet que pour un autre signifiant, que nous prenons les éléments que nous offre le graphe lui-même au départ, d'ici. C'est S, un signifiant que nous allons mettre ici. Si

nous prenons comme autre signifiant celui-ci que constitue le grand A, si nous avons appelé d'abord le grand A le lieu, le trésor des signifiants, ne nous trouvons-nous pas en posture d'interroger la disposition suivante, qu'est-ce qu'il en est de poser comme signifiant de la relation elle-même le même signifiant qui intervient dans la relation? Autrement dit, s'il est important, comme je l'ai souligné, que dans cette définition du signifiant n'intervienne que l'altérité de l'autre signifiant, à quoi va nous conduire, est-il formalisable d'une façon qui mène quelque part, d'épingler de ce signifiant même grand A, altérité de l'Autre, ce qu'il en est de la relation ? Cette façon de poser le problème - je le dis pour rassurer aussi ceux que cela peut inquiéter - n'est point du tout étrangère à ce qui constitue le départ d'un certain phylum de formalisation dans la logique mathématique. Ceci, à ce niveau, nécessiterait que je développe suffisamment la différence que constitue la définition de l'ensemble par rapport à la classe. La question est si bien posée au niveau de la logique mathématique qu'il est un point où il s'indique dans cette logique dont, plutôt au Ciel qu'elle nous concernât de plus près car les problèmes y sont résolus, c'est à savoir que la classe des ensembles qui se contiennent eux-mêmes - vous en voyez là un exemple au moins indiqué sous la forme de cette inscription -, cette classe n'existe pas. Mais nous avons autre chose à faire que de la logique mathématique. Notre rapport à l'Autre est un rapport plus brûlant et le fait de 41

savoir si ce qui surgit du seul fait de la demande que l'Autre contient déjà en quelque sorte, tout ce autour de quoi elle s'articule, s'il s'agissait seulement de discours, autrement dit s'il y avait un dialogue, ce que très précisément, à la fin de l'année dernière, j'ai ici proféré qu'il n'y est pas ce dialogue, si donc cet Autre pouvait être conçu comme le code fermé, celui sur le clavier duquel il n'y a qu'à appuyer pour que le discours s'institue sans faille, pour que le discours puisse s'y totaliser, c'est ceci que, de cette façon rudimentaire et, en quelque sorte en marge de la théorie des ensembles, j'interroge. J'aurais pu mettre à la place de ce S un petit b, comme cela, vous vous seriez aperçu qu'il s'agit du b, a, ba. Nous sommes au b, a, ba de la question et dès le b, a, ba, vous allez voir comment elle se creuse et ceci topologiquement; si c'est ainsi que nous avons posé la question, il est clair que ce qui est A dans la paire ordonnée qui constitue cet ensemble est pris pour identique au A qui le désigne. Nous allons donc écrire ainsi, rapport de S avec S en rapport avec grand A, $S - (S - A)$.

Je substitue à ce A ce que ce A est en tant qu'il est le signifiant de l'ensemble constitué par le rapport de S à A, rapport de paire ordonnée. Ceci est tout à fait usuel dans tout développement d'une théorie des ensembles dont le fondement même est ceci, que tout élément est supposé pouvoir être ensemble lui-même. Vous voyez donc ce qui se produit ; à partir de ce procès nous allons avoir une série de - je ne sais pas ce que c'est que ces cercles que je dessine, ils nous ont servi à faire fonctionner l'ensemble et sa désignation comme telle -, nous avons une répétition indéfinie du S sans que nous puissions à la fin jamais arrêter le recul, si je puis dire, du grand A.

Ne vous mettez pas dans la tête pourtant qu'il se réduit, qu'il s'évanouit, si je puis dire, spatialement, que d'aucune façon ici soit indiqué quelque chose qui constitue, qu'il soit de l'ordre d'une réduction infinitésimale d'une distance, ou de quelque passage à la limite. Il ne s'agit que de l'insaisissabilité, encore qu'il reste toujours le même, de ce A comme 42

tel. Ce caractère insaisissable n'est sûrement pas pour nous surprendre puisque nous en avons fait de ce grand A le lieu de *l'Urverdringung*. Elle nous permet de voir précisément que ce que j'interrogeais tout à l'heure, à savoir ce qu'il en était de ce qui ici se désigne comme le tracé circulaire, c'est que dans la mesure où le grand A le fait ainsi se multiplier, simplement de ce fait, nous pouvons l'écrire à l'extérieur et à l'intérieur, que ces cercles ne font qu'indexer cette identité. Autrement dit, que ce cercle, plus poussé dans un sens, de ce qui surgit de cette notation de dissymétrie reviendra toujours au dernier terme se conjoindre avec le cercle de départ, que cette fuite qui fait que c'est en son intérieur même qu'une enveloppe retrouve son dehors, c'est ce que - vous en sentez ou non la parenté - ce que nous avons dessiné dans une des années précédentes sous la forme topologique du plan projectif et illustré d'une façon matérialisée pour l'œil par le crosscap. Que le grand A, comme tel, ait en lui cette faille qu'on ne puisse savoir ce qu'il contient si ce n'est son propre signifiant, c'est là la question décisive où se pointe ce qu'il en est de la faille du savoir. Pour autant que c'est au lieu de l'Autre qu'est appendue la possibilité du sujet en tant qu'il se formule, il est des plus importants de savoir que ce qui le garantirait - à savoir le lieu de la Vérité - est lui-même un lieu troué.

En d'autres termes, ce que nous savons déjà d'une expérience fondamentale qui n'est point expérience de hasard, production caduque des prêtres, à savoir la question *Dieu existe-t-il ?*, nous nous apercevons que cette question ne prend son poids que de précisément reposer sur une structure plus fondamentale, c'est à savoir, au lieu du savoir pouvons-nous dire qu'en quelque façon le savoir se sache lui-même ? C'est toujours ainsi que j'ai essayé, pour ceux qui m'entendent, de déplacer cette question qui ne saurait faire que l'objet d'un pari de l'existence de Dieu, de la déplacer sur ceci qui peut s'articuler bel et bien, à savoir de quelque façon que nous supportons la fonction du savoir, nous ne pouvons, fait d'expérience, la supporter qu'à l'articuler dans le signifiant. Le savoir se sait-il lui-même ou de sa structure est-il béant ?

Ce cercle qui dessine cette forme que, plus simplement encore, je veux dire A, pour que vous vous y retrouviez, j'aurai pu, étant donné ce caractère qu'a mon dessin d'être un cercle qui se retrouve lui-même, mais retourné, puisque le plus intérieur vient se conjoindre pour que sens puisse lui être donné d'index de la difficulté dont il s'agit, me référer, dis-je, à la bouteille de Klein, dont j'ai assez fait, j'espère, de dessins ici pour que quelques-uns s'en souviennent. Ce qui en apparaît, c'est quoi ? C'est que cette structure, et en tant que, vous le voyez, nous pouvons lui donner quelque support imaginaire - et c'est bien ce en quoi nous devons être particulièrement sobres -, cette structure n'est rien d'autre que l'objet a. C'est justement en ceci que l'objet a, c'est le trou qui se désigne au niveau de 43

l'Autre comme tel, qui est mis en question pour nous dans sa relation au sujet.

Car essayons maintenant, ce sujet, de le tenir, où il est représenté. Tâchons de l'extraire ce S, ce signifiant qui le représente, de l'ensemble constitué par la paire ordonnée. C'est là qu'il vous sera très simple de retomber sur un terrain connu, c'est le paradoxe de Russell. Que faisons-nous ici ? sinon extraire de l'ensemble A ceux des signifiants dont nous pouvons dire qu'ils ne se contiennent pas eux-mêmes. Il suffit - et je vous laisse aller chercher dans les premières pages de n'importe quelle théorie, naïve ou pas, des ensembles - il suffit que vous vous y reportiez pour savoir que, de la même façon que c'est parfaitement illustré dans l'articulation du sophisme, la classe de tous les catalogues qui ne se contiennent pas eux-mêmes ne saurait d'aucune façon se situer sous forme d'ensemble pour la bonne raison qu'elle ne peut d'aucune façon se reconnaître dans les éléments déjà inscrits de cet ensemble. Elle en est distincte, j'ai déjà rebattu ce thème, il est courant, il est trivial. Il n'y a aucune façon d'inscrire dans un ensemble ce quelque chose que vous pourriez en extraire en le désignant comme l'ensemble des éléments qui ne se contiennent pas eux-mêmes.

Je ne vous en ferai pas ici au tableau étalage; il suffit simplement de ceci qu'il en résulte qu'à seulement poser la question de savoir si S est dans A - en tant que contrairement à lui il ne part pas de ceci, que comme A, par rapport à lui-même, il se contient lui-même -, à seulement vouloir l'isoler, vous ne savez, faites-en l'épreuve, où le loger ; s'il est dehors il est dedans, s'il est dedans il est dehors. En d'autres termes que d'aucune façon, pour tout discours qui se pose comme fondé essentiellement sur le rapport d'un signifiant à un autre signifiant, il est impossible de le totaliser comme discours dans la mesure où ceci est dit et se pose comme question, que l'univers du discours - je parle ici non pas du signifiant, mais de ce qui est articulé comme discours - sera toujours à extraire de quelque champ que ce soit qui prétend le totaliser.

En d'autres termes, que ce que vous verrez se produire à l'inverse de ce schéma, c'est que, à mesure que vous vous interrogerez sur l'appartenance à l'ensemble d'un S quelconque d'abord posé comme dans cette relation, le S sera forcément exclu du petit a, et que le prochain S que vous interrogerez - j'ai dit petit a, je me suis trompé -, le prochain S que vous interrogerez est celui qui se reproduit dans la relation S (A) que j'ai ici montrée, reproduite, en sortira également, qu'ils sortiront tous indéfiniment donnant l'essence de ce qui est essentiellement métonymique dans la continuité de la chaîne signifiante. A savoir que tout élément signifiant s'extrait de toute totalité concevable.

Ceci, je m'en excuse, pour finir, est sans doute un peu difficile, mais 44

observez qu'à voir ce procès s'étaler de sorties successives d'enveloppes jamais infécondes, et non plus ne pouvant jamais s'englober, ce qui s'indique, c'est que ce qui est là tangible de la division du sujet sort précisément de ce point - que, dans une métaphore spatiale nous appelons trou, en tant que c'est la structure du crosscap ou de la bouteille de Klein - sort précisément de ce centre où le a se pose comme absence.

Ceci est suffisant pour vous faire appréhender la suite de la conséquence que je poursuivrai quant au graphe et qui pourra prendre sa pleine portée quant à la place de l'interrogation analytique entre la chaîne de la demande et la chaîne de l'énonciation; entre l'énonciation dont le sujet ne s'énonce que comme "il" et entre ce qui apparaît non pas seulement de la demande, mais du rapport de la demande à la chaîne de l'énonciation, comme "je" et comme "tu", c'est ce qui fera l'objet de notre prochaine rencontre.

45

LEÇON IV, 4 DECEMBRE 1968

Entrons dans le vif parce que nous sommes en retard et reprenons en rappelant sur quoi, en somme, se concentraient nos derniers propos, sur l'Autre en somme, sur ce que j'appelle *le grand Autre*. J'ai terminé en promouvant certains schémas, avertissant, je pense, assez qu'ils n'étaient pas à prendre uniquement sur leur aspect plus ou moins fascinant, mais à rapporter à une articulation logique, celle, proprement, qui se compose de ce rapport d'un signifiant à un autre signifiant, $S_1 \rightarrow S_2$, que j'ai essayé d'articuler pour en tirer les conséquences en partant de la fonction, élaborée dans la théorie des ensembles, de la paire ordonnée. Du moins est-ce sur ce fondement logique que j'ai essayé la dernière fois de vous faire sentir ce quelque chose qui a une pointe, une pointe autour de quoi tourne l'intérêt - l'intérêt pour tous j'espère -, l'intérêt qu'il y a à ce que ceci s'articule bien, que l'Autre, ce grand Autre, A, dans sa fonction comme je l'ai déjà approchée, l'Autre n'enferme nul savoir dont il se puisse présumer, disons, qu'il soit un jour absolu. Voyez-vous, là je pointe les choses vers le futur alors que d'ordinaire j'articule vers le passé, que cette référence à l'Autre est le support erroné du savoir comme déjà là ... Bon ! Alors, ici je pointe - parce que tout à l'heure nous allons avoir à le redire -, je pointe l'usage que j'ai fait de la fonction de la paire ordonnée parce que j'ai eu, mon Dieu, quelque chose qui peut s'appeler le bonheur, de recevoir d'une main que je regrette anonyme, un petit papier me posant la question de m'expliquer peut-être un peu plus sur l'usage qui, sans doute, à l'auteur de ce billet semble un peu précipité, sinon abusif - il ne va peut-être même pas jusque là -, précipité, disons, de la paire ordonnée. Je ne vais pas commencer par là, mais je prends date pour dire que tout à l'heure donc, j'y reviendrai.

Que l'Autre soit ici mis en question, voilà qui importe extrêmement à la suite de notre discours. Il n'y a dans cet énoncé, disons-le d'abord - cet énoncé que l'Autre n'enferme nul savoir qui soit ni déjà là ni à venir, dans un statut d'absolu -, il n'y a dans cet énoncé rien de subversif.

J'ai lu quelque chose récemment quelque part, en un point idéal qui d'ailleurs restera dans son coin, si je puis dire, le terme de subversion du savoir. Ce terme subversion du savoir était là, mon Dieu, avancé plus ou moins sous mon patronage ; je le regrette car à la vérité je n'ai absolument rien avancé de tel, et de tels glissements ne peuvent être considérés que 47

comme très regrettables et rentrer dans cette sorte d'usage de pacotille qu'on pourrait faire de morceaux même pas bien détachés de mon discours, de revissage de termes que mon discours, précisément, n'a jamais songé à rapprocher pour les faire fonctionner sur un marché qui ne serait pas du tout heureux s'il prenait la tournure de faire usage de colonisation universitaire. Pourquoi le savoir serait-il subverti de ne pouvoir être absolu? Cette prétention, où qu'elle se montre, où qu'elle se soit montrée, il faut le dire, a toujours été risible. Risible, justement, nous sommes là au niveau du vif de notre sujet, je veux dire que ce redépart pris dans le mot d'esprit pour autant qu'il provoque le rire, il provoque le rire, justement, en somme, en tant qu'il est proprement accroché sur la faille inhérente au savoir.

Si vous me permettez une petite parenthèse, n'est-ce pas, j'évoquerai, j'évoquerai quelque part dans - je croyais encore avoir 25 minutes, au moment où j'ai commencé, Dieu merci, à signaler qu'on me demande un taxi, de sorte que je n'ai pas retrouvé exactement la page du premier chapitre de la troisième partie du *Capital*, *La Production de la Plus-value absolue* et le chapitre V sur *Le travail et sa mise en valeur*; c'est là je crois que se trouvent quelques pages, quelque chose dont il faut bien le dire, je n'ai pas attendu les récentes recherches sur le structuralisme de Marx pour le repérer, je veux dire que ce vieux volume que vous voyez là plus ou moins se détacher en morceaux, je me souviens du temps où je le lisais dans ce qui était mon véhicule d'alors, quand j'avais une vingtaine d'années, à savoir le métro, quand je me rendais à l'hôpital, et alors là, il y a quelque chose qui m'avait retenu et frappé, c'est à savoir comment Marx, au moment où cette plus-value il l'introduit, il l'introduit un peu plus, un peu plus-value, il ne l'introduisait pas, ni plus ni value, je t'embrouille, mais il l'introduit et il l'introduit après un temps pris, un temps pris comme ça, l'air bonhomme, où il laisse la parole à l'intéressé, c'est-à-dire au capitaliste. Il lui laisse en quelque sorte justifier sa position par ce qui est alors le thème, enfin le service en quelque sorte rendu de mettre à la disposition de cet homme qui n'a, mon Dieu, que son travail, et tout au plus un instrument rudimentaire, sa varlope, le tour et la fraiseuse grâce à quoi il va pouvoir faire des merveilles ; échange de bons services et même loyaux, tout un discours que Marx laisse prendre son temps pour se développer, et ce qu'il signale, ce qui m'avait frappé alors, au temps de ces bonnes vieilles lectures, c'est qu'il pointe là que le capitaliste, personnage fantômal auquel il s'affronte, le capitaliste rit.

C'est là un trait qui semble superflu, il me paraît pourtant, il m'apparut dès lors que ce rire est proprement ce qui se rapporte à ce qu'à ce moment-là Marx dévoile, à savoir ce qu'il en est de l'essence de cette plus

value ; "Mon bon apôtre", lui dit-il, "cause toujours, le service comme tu l'entends, si tu veux, de cette mise à la disposition de celui qui peut 48

travailler du moyen que tu te trouves détenir, mais ce dont il s'agit, c'est que ce travail, ce travail que tu vas payer pour ce qu'il fabrique avec ce tour et sa fraiseuse, tu ne lui payeras pas plus cher que ce qu'il ferait avec la varlope - que j'ai évoquée tout à l'heure - c'est-à-dire ce qu'il s'assurerait par ce moyen de sa varlope à savoir sa subsistance." Ce qui est mis en relief au passage, et bien sûr non noté, de la conjonction du rire avec ce rapport, ce rapport qui est là dans un plaidoyer qui n'a l'air de rien, que du discours le plus honnête, ce rapport avec cette fonction radicalement éludée, dont déjà dans notre discours j'ai suffisamment indiqué le rapport propre avec cette élation caractéristique en tant qu'elle constitue proprement l'objet a.

C'est là toujours, je le dis de n'avoir pu, au temps où je commençai sur le mot d'esprit de construire le graphe, c'est là le rapport foncier autour de quoi tourne toujours le sursaut, le forcing, l'un peu plus, l'un peu moins dont je parlais tout à l'heure, le tour de passe-passe, le passez muscade, qui nous saisit au ventre dans l'effet du mot d'esprit. En somme, la fonction radicale, essentielle, de la relation qui se cache dans un certain rapport de la production au travail, est bien, comme vous le voyez, là comme ailleurs, en un autre point plus profond qui est celui où j'essaie de vous mener; autour du *plus de jouir* il y a quelque chose comme d'un gag foncier qui tient à proprement parler à ce joint où nous avons à enfoncer notre coin quand il s'agit de ce rapport qui joue dans l'expérience de l'inconscient dans sa fonction la plus générale. Ce n'est pas dire - et là encore je vais reprendre quelque chose qui pourrait servir à des formules scabreuses - ce n'est pas dire qu'il puisse d'aucune façon y avoir théorie de l'inconscient. De par là même, faites-moi confiance, ce n'est rien de tel à quoi je vise.

Qu'il y ait théorie de la pratique psychanalytique assurément, de l'inconscient non, sauf à vouloir faire verser ce qu'il en est de cette théorie de la pratique psychanalytique qui quoi ? dans l'inconscient nous donne ce qui peut être pris dans le champ de cette pratique, mais rien d'autre. Parler de théorie de l'inconscient, c'est vraiment ouvrir la porte à cette sorte de déviation bouffonne que j'espère barrer qui est celle qui s'est étalée déjà, de longues années, sous le terme de "psychanalyse appliquée", qui a permis toutes sortes d'abus ; de l'appliquer précisément à quoi ? Aux beaux-arts notamment ! Bref, je ne veux pas insister plus vers cette forme de bascule ou de déversement sur le bord de la route analytique, celle qui aboutit à un trou que je trouve déshonorant. Reprenons. L'Autre ne donne que l'étoffe du sujet, soit sa topologie ou ce par quoi le sujet introduit une subversion certes, mais qui n'est pas seulement la sienne au sens où je l'ai épinglée quand j'ai parlé de subversion du sujet; subversion du sujet par rapport à ce qu'on en a énoncé jusqu'alors, telle est bien ce que veut dire cette articulation dans le titre où je l'ai mise, mais la subversion dont il s'agit c'est celle que le sujet certes introduit, mais 49

dont se serre le Réel, qui dans cette perspective, se définit comme l'impossible. Or, il n'y a de sujet au point précis où il nous intéresse, il n'y a de sujet que d'un dire. Si je pose ces deux références, celle au Réel et celle au dire, c'est bien pour marquer que c'est là que vous pouvez vaciller encore et poser la question par exemple, si ce n'est pas là de toujours ce qui s'est imaginé du sujet; c'est bien aussi là qu'il vous faut saisir ce que le terme de sujet énonce pour autant que de ce dire il est l'effet, la dépendance ; il n'y a de sujet que d'un dire, c'est là ce que nous avons à serrer correctement pour n'en point détacher le sujet.

Dire d'autre part que le Réel c'est l'impossible, c'est aussi énoncer que c'est seulement ce serrage le plus extrême du dire en tant que c'est le possible qu'il introduit et non simplement qu'il énonce. La faille reste sans aucun doute, pour certains, que ce sujet serait alors, en quelque sorte, sujet valant de ce discours, qu'il ne serait là que déploiement, chancre croissant au milieu du monde où se ferait cette jonction qui, ce sujet, tout de même, le fait vivant.

Ce n'est pas n'importe quoi dans les choses qui fait sujet ; c'est là qu'il importe de reprendre les choses au point où nous ne versions pas dans la confusion au niveau de ce que nous disons - celle qui permettrait de restaurer ce sujet comme sujet pensant, quelque pathos que ce soit - du signifiant j'entends, de par le signifiant, ne fait pas sujet de lui-même à ce pathos. Ce que définit ce pathos c'est dans chaque cas, tout simplement, ce qu'on appelle un fait et c'est là que se situe l'écart où nous avons à interroger ce que produit notre expérience; quelque chose d'autre et qui va bien plus loin que l'être qui parle en tant que c'est l'homme dont il s'agit. L'effet du signifiant, plus d'une chose en est passible, tout ce qui est au monde qui ne devient proprement fait qu'à ce que le signifiant s'en articule; ni oncques, jamais, vient quelque sujet qu'à ce que le fait soit dit. Entre ces deux frontières, c'est là que nous avons à travailler. Ce qui du fait ne peut se dire est désigné mais dans le dire, par son manque, et c'est cela la vérité. C'est pourquoi la vérité toujours s'insinue, mais peut s'inscrire aussi de façon parfaitement calculée là où seulement elle a sa place, entre les lignes. Sa substance, à la vérité, est justement ce qui pâtit du signifiant. Ça va loin. Ce qui en pâtit de sa nature. Disons, quand je dis que cela va loin, cela va justement fort loin dans la nature.

Longtemps on sembla accepter ce que l'on appelait l'esprit. C'est une idée qui a passé un tant soit peu - rien ne passe jamais tant qu'on le croit d'ailleurs - enfin elle a passé un peu de ce qui s'avère qu'il ne s'agit sous ce nom d'esprit jamais que du signifiant lui-même. Ce qui évidemment met en porte-à-faux pas mal de la métaphysique. Sur les rapports de notre effort avec la métaphysique, sur ce qu'il en est d'une mise en question qui tend à n'en pas perdre tout bénéfice de son expérience, à la métaphysique, il 50

en reste quelque chose, à savoir ceci qui est bien dans un certain nombre de points, de zones plus variées ou plus fournies qu'on ne le dirait au premier abord et de qualités fort diverses, il s'agit de savoir ce que ce qu'on appelle "structuralisme" a à opérer. La question est soulevée dans un recueil qui vient de paraître, j'en ai eu les prémices, je ne sais s'il est encore en circulation : *Qu'est-ce que le structuralisme ?* que nous devons aux rappels battus auprès de certains par notre ami François Wahl. Je vous conseille de ne pas le manquer, il met un certain nombre de questions au point. Mais assurément, c'est dire qu'il est assez important de marquer notre distinction de la métaphysique. A la vérité, nous avons, là-dessus, cela marqué qu'il n'est pas inutile d'énoncer qu'il ne faut pas trop en croire de ce qui s'affiche comme désillusion. La désillusion de l'esprit n'est pas complet triomphe si elle soutient ailleurs la superstition qui désignerait dans une idéalité de la matière cette substance même impassible qu'on mettait d'abord dans l'esprit. Nous l'appelons superstition parce qu'après tout on peut bien faire sa généalogie. Il y a une tradition, la tradition juive, curieusement, où l'on peut bien mettre en relief ce qu'une certaine transcendance de la matière peut devoir esquisser, ce qui s'énonce dans les Ecritures, singulièrement inaperçu bien entendu, mais tout à fait en clair concernant la Corporéité de Dieu. C'est des choses sur lesquelles nous ne pouvons pas aujourd'hui nous étendre. C'était un chapitre de mon séminaire sur le *Nom du Père*, qui, comme vous le savez [geste d'une croix dans l'air], sur lequel j'ai fait une croix, c'est le cas de le dire. Mais enfin, cette superstition dite matérialiste - on a beau ajouter vulgaire, cela ne change rien du tout -, elle mérite la cote d'amour dont elle bénéficie auprès de tous, pour ce qu'elle est bien ce qu'il y a eu de plus tolérant jusqu'à présent à la pensée scientifique. Mais faut pas croire que ça durera toujours. Il

suffirait que la pensée scientifique donne un peu à souffrir de ce côté-là - et ce n'est point impensable - pour que ça ne dure pas, la tolérance en question!

Susceptibilité qu'on évoque déjà envers, mon Dieu, des remarques comme celle que je fis un jour devant un honorable membre de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., que cosmonaute me paraissait une mauvaise dénomination, parce qu'à la vérité, rien ne me paraissait moins cosmique que le trajet qui était son support. Une espèce de trouble, d'agitation pour un propos, mon Dieu, si gratuit, la résistance à proprement parler inconsidérée, qu'il n'est pas sûr, après tout - c'est tout ce que je voulais dire - que quoi que ce soit, que vous l'appeliez Dieu au sens de l'Autre, ou la Nature - ce n'est pas la même chose -, mais c'est bien à un de ces deux côtés qu'il faudrait réserver, attribuer une connaissance préalable de la loi newtonienne, pour qu'on pût à proprement parler, parler de cosmos et de cosmonaute. C'est là qu'on sent ce qui continue de s'abriter d'ontologie métaphysique, même dans les lieux les plus inattendus.

51

Ce qui nous importe est ceci qui justifie la règle dont s'instaure la pratique psychanalytique, tout bêtement, celle dite d'association libre. Libre ne veut rien dire d'autre que congédiant le sujet. Congédier le sujet c'est une opération, une opération qui n'est pas obligatoirement réussie ; il ne suffit pas toujours de donner congé à quiconque pour qu'il s'en aille. Ce qui justifie cette règle c'est que la vérité, précisément, ne se dit pas par un sujet mais se souffre. Epinglons là quelque chose de ce que nous appellerons l'infatuation phénoménologique. J'ai déjà relevé un de ces menus monuments qui s'étalent dans un champ où les énoncés prennent volontiers patente de l'ignorance ; *Essence de la Manifestation*, tel est le titre d'un livre combien bien accueilli dans le champ universitaire, dont après tout je n'ai point raison de dire l'auteur puisque je suis en train de le qualifier de fat. Essence de sa manifestation à lui, en tout cas, à ce titre que la puissance avec laquelle à telle page est articulé que quelque chose nous est donné comme certitude, c'est que la souffrance, elle, n'est rien d'autre que la souffrance. Je sais, en effet, cela vous fait quelque chose toujours quand on vous dit ça ! Il suffit d'avoir eu un mal de dent et n'avoir jamais lu Freud pour trouver cela assez convaincant. Voilà après tout pourquoi on peut penser incidemment - mais là vraiment je crois que je suis moi aussi un peu traditionnel - en quoi on peut rendre grâce à de tels pas de clercs, c'est le cas de le dire, de les appeler comme ça, de promouvoir, si on peut dire, l' à ne pas dire, pour qu'on puisse bien marquer la différence de ce qu'il y a à dire vraiment. C'est un petit peu trop de justification donnée à l'erreur et c'est bien pourquoi je signale au passage qu'à dire ceci, je n'y adhère pas entièrement. Mais pour cela, mon Dieu, il faudrait que je rétablisse ce dont il s'agit dans une apologie des sophistes, et Dieu sait où cela nous entraînerait.

Quoi qu'il en soit, la différence est ceci. Si ce que nous faisons, nous analystes, opère, c'est justement de ceci que la souffrance n'est pas la souffrance et que pour dire ce qu'il faut dire, il faut dire : "la souffrance est un fait". Ça a l'air de dire presque pareil, mais ce n'est pas du tout pareil, tout au moins si vous avez bien entendu ce que je vous ai dit tout à l'heure de ce que c'est qu'un fait. Plutôt soyons plus modeste; il y a de la souffrance qui est fait, c'est-à-dire qui recèle un dire ; c'est par cette ambiguïté que se réfute qu'elle soit indépassable dans sa manifestation, que la souffrance peut être symptôme, ce qui veut dire vérité. Je fais dire à la souffrance, comme j'ai fait dire à la vérité dans une première approche - il faut tempérer les effets du discours -, je leur ai fait dire quoiqu'en des termes pour l'une ou l'autre modulés pas du même ton, *je parle*. Je l'évoque pour y être récemment revenu.

Tâchons dans notre avance d'être plus rigoureux. La souffrance a son langage et c'est bien malheureux que n'importe qui puisse le dire sans savoir ce qu'il dit. Mais enfin ça, c'est précisément l'inconvénient de tout 52

discours, c'est qu'à partir du moment où il s'énonce rigoureusement, comme le vrai discours est un discours sans paroles, comme je l'ai écrit cette année en frontispice, n'importe qui peut le répéter après que vous l'avez tenu. Cela n'a pas plus de conséquences. Voilà un des côtés scabreux de la situation. Laissons donc de côté la souffrance et pour la vérité précisons ce que nous allons avoir dans la suite à focaliser.

La vérité, elle, parle essentiellement. Elle parle "je" et vous voyez là définis deux champs limites, celui où le sujet ne se repère que d'être effet du signifiant, celui où il y a pathos du signifiant sans aucun arrimage encore fait dans notre discours au sujet, le champ du fait, et puis ce qui enfin nous intéresse et qui n'a même pas été effleuré ailleurs que sur le Sinaï, à savoir ce qui parle "je". Sur le Sinaï - je m'excuse, il vient de me sortir d'entre les jambes - je ne voulais pas me ruer sur le Sinaï mais puisqu'il vient de sortir il faut bien que je justifie pourquoi. Il y a un bout de temps, tout autour de cette petite faille de mon discours qui s'appelait *Le Nom du Père* et qui reste béante, j'avais commencé d'interroger la traduction d'un certain - je ne prononce pas bien l'hébreu - "Haye". Je crois que ça se prononce "Hacher Haye", ce que des métaphysiciens, les penseurs grecs ont traduit par "je suis celui qui est". Bien sûr, il leur fallait de l'être. Seulement, ça ne veut pas dire ça. Il y a des moyens termes, je parle de gens qui disent: " Je suis celui qui suis", ça ne veut rien dire ; ça a la bénédiction romaine. J'ai fait observer, je croyais qu'il fallait entendre "je suis ce que je suis". En effet, ça a tout au moins une valeur de coup de poing dans la figure. Vous me demandez mon nom, je réponds "je suis ce que je suis" et allez vous faire foutre. C'est bien ce que fait le peuple juif depuis ce temps.

Puisque le Sinaï m'est là ressorti à propos de la vérité qui parle "je", il m'est ressorti le Sinaï ! Mais j'ai déjà pensé à la question. Je ne croyais pas vous en parler aujourd'hui. Mais enfin puisque c'est fait allons-y. Je crois qu'il faut traduire : "Je suis ce que je est". C'est pour ça que le Sinaï m'est ressorti comme ça. C'est pour vous illustrer ce que j'entends interroger autour de ce qu'il en est du "je", en tant que la vérité parle "je". Naturellement, le bruit se répandrait à Paris, dans les petits cafés où se tiennent les pia-pia-pia que, comme Pascal, j'ai fait le choix du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Que les âmes, de quelque côté qu'elles soient portées à accueillir cette nouvelle, remettent leurs mouvements dans le tiroir, la vérité parle "je", mais la réciproque n'est pas vraie. Tout ce qui parle "je" n'est pas la vérité, où irions-nous sans ça ?

Ceci ne veut pas dire que ces propos soient là complètement superflus parce qu'entendez; bien qu'en mettant en question la fonction de l'Autre, et sur le principe de sa topologie même, ce que j'ébranle, ce n'est pas une trop grande prétention, c'est vraiment la question à l'ordre du jour, c'est proprement ce que Pascal appelait le Dieu des Philosophes. Or, cela, le 53

mettre en question, c'est pas rien ! Parce que tout de même, jusqu'à présent il a la vie dure, et sous le mode où tout à l'heure j'y ai fait allusion, il reste tout de même bien présent à un tas de modes de transmission de ce savoir quand je vous dis qu'il n'est pas du tout subverti, même et bien plus encore, à mettre en question cet Autre censé pouvoir le totaliser. C'était le sens de ce que j'ai apporté la dernière fois.

Par contre, qu'il ait dit vrai ou non, l'autre Dieu dont il faut rendre hommage à notre Pascal d'avoir vu qu'il n'a strictement rien à faire avec l'autre, celui qui dit "je suis ce que je est", que cela se soit dit a eu quelques conséquences et je ne vois pas pourquoi, même sans y voir la moindre chance de vérité, nous ne nous éclairerions pas de certaines de ses conséquences pour savoir ce qu'il en est de la vérité en tant qu'elle parle "Je".

Une petite chose intéressante, par exemple, c'est de nous apercevoir que puisque la vérité parle "je" et que la réponse s'y donne dans notre interprétation, pour nous psychanalystes, c'est une occasion de noter que de l'interprétation, nous n'avons pas le privilège. C'est quelque chose dont j'ai déjà parlé en son temps sous le titre *Le Désir et son Interprétation*. J'ai fait remarquer qu'à poser ainsi autour du "je" la question, nous devons, ne fut-ce que pour en prendre avertissement, voire ombrage, nous apercevoir que dès lors, l'interprétation doit être mieux cernée puisque le prophétisme ça n'est rien d'autre - pour parler "je" dans un certain sillage qui n'est pas celui de notre souffrance -, c'est aussi de l'interprétation. Le sort de l'Autre est donc suspendu, je ne dirai pas à la question, je ne dirai pas à ma question, à la question que pose l'expérience psychanalytique. Le drame est que quel que soit le sort que lui réserve cette mise en question, ce que la même expérience démontre, c'est que c'est de son désir à l'Autre que je suis - dans les deux sens merveilleusement homonymiques en français de ces deux mots - que je suis la trace. C'est d'ailleurs précisément en cela qu'au sort de l'Autre je suis intéressé. Alors, il nous reste un quart d'heure et le petit mot que j'ai reçu s'énonce ainsi : "*Mercredi dernier vous avez mis en rapport sans préciser la paire ordonnée et un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ($S \rightarrow S$)*". C'est tout à fait vrai. C'est pour ça que sans doute mon correspondant a mis dessous une barre, et au dessous de la barre, "pourquoi ?", avec un point d'interrogation. En-dessous de "pourquoi ?" une autre barre, puis, marqué par deux gros points ou plus exactement deux petits cercles remplis de noir. "*Quand la paire ordonnée est introduite en mathématique, il faut un coup de force pour la créer.*" A ceci, je reconnais que la personne qui m'a envoyé ce papier sait ce qu'elle dit, c'est-à-dire qu'elle a au moins une ombre, qui est probablement plus encore, d'instruction mathématique. C'est 54

tout à fait vrai. On commence par articuler la fonction de ce que c'est qu'un ensemble et si on n'y introduit pas, en effet, la fonction de la paire ordonnée par cette sorte de coup de force qu'on appelle en logique un axiome, eh bien !, il n'y a rien de plus à en faire que ce que vous avez d'abord défini comme ensemble. Entre parenthèses, ajoute-t-on - soit direct, soit indirect - l'ensemble a deux éléments. *"Le résultat de ce coup de force est de créer un signifiant qui remplace la coexistence de deux signifiants"*. C'est tout à fait exact. Deuxième remarque. *"La paire ordonnée détermine ces deux composants, tandis que dans la formule un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, il serait étonnant qu'un sujet détermine deux signifiants."* Je n'ai plus qu'un quart d'heure et pourtant j'espère avoir le temps d'éclairer comme il faut, car ce n'est pas difficile, ce que j'ai énoncé la dernière fois, qui prouve que je ne l'ai pas suffisamment bien énoncé puisque quelqu'un, en ces termes, comme vous le voyez des plus sérieux, m'interroge.

Je vais donc écrire au tableau - quel que soit l'inconvénient qu'on m'a signalé déjà la dernière fois de l'usage de ce tableau, qui devrait être placé là pour que tout le monde le voie, ce que j'écris, et ça ne sera pas encore pour aujourd'hui, au regard des difficultés qu'a conditionnée ma venue en retard -, ceci: $\langle S1, S2 \rangle$; à aucun moment je n'ai subsumé dans un sujet la coexistence de deux signifiants. Si j'introduis la paire ordonnée que, comme le sait sûrement mon interlocuteur, j'écris par exemple ainsi $\langle S1, S2 \rangle$, ces deux signes se trouvent par un bon hasard être les deux morceaux de mon poinçon quand ils se rejoignent, ces deux signes ne servent dans l'occasion qu'à très précisément écrire que ceci est paire ordonnée. La traduction sous forme d'ensemble, je veux dire articulé dans le sens du bénéfice qu'on attend du coup de force en question, c'est de traduire ceci dans un ensemble dont les deux éléments, les éléments dans un ensemble étant toujours eux-mêmes ensemble, vous voyez se répéter le signe de la parenthèse $\{\{S1\}, \{S1, S2\}\}$ deuxième élément de cet ensemble $\{S1, S2\}$, une paire ordonnée est un ensemble qui a deux éléments, un ensemble formé du premier élément de la paire et un second ensemble ; ce sont donc l'un et l'autre des sous-ensembles formés des deux éléments de la paire ordonnée.

$$\{\{S1\}, \{S1, S2\}\}$$

Loin que le sujet ici d'aucune façon subsume les deux signifiants en question, vous voyez, je suppose, combien il est aisé de dire que le signifiant $S1$, ici, ne cesse de représenter le sujet comme ma définition *le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant* l'articule, cependant que le second sous-ensemble présentifie ce que mon correspondant appelle cette "coexistence", c'est-à-dire dans sa forme la plus large cette forme de relation qu'on peut appeler "savoir". La question que je pose à ce propos et sous sa 55

forme la plus radicale, si un savoir est concevable qui réunisse cette conjonction des deux sous-ensembles en un seul, d'une façon telle qu'ils puissent être sous le nom de A, du grand Autre, identiques à la conjonction telle qu'elle est ici articulée en un savoir des deux signifiants en question.

C'est pourquoi après avoir épinglé du signifiant A un ensemble de S fait que je n'ai plus besoin de mettre 1, 2 ... puisque j'ai substitué à $\{S_1 S_2\}$, A; j'ai interrogé ce qui s'en suivait de la topologie de l'Autre et c'est à cette suite que je vous ai montré d'une façon certes trop figurée pour être logiquement pleinement satisfaisante, mais dont la nécessité de figure me permettait de vous dire que cette suite de cercles s'involuant d'une façon dissymétrique, c'est-à-dire maintenant toujours à mesure de leur plus grande apparente intériorité la subsistance de A, mais en tant que cette figuration suggérait une topologie qui est celle grâce à quoi le plus petit des cercles venait se conjoindre au plus grand sur cette figure, et la topologie suggérée par une figuration semblable, en faire l'index de ceci que le grand A, si nous le définissons comme s'incluant possiblement, c'est-à-dire devenu savoir absolu, a cette conséquence singulière que ce qui représente le sujet ne s'y inscrit, ne s'y manifeste que sous la forme d'une répétition infinie, comme vous l'avez vu s'inscrire sous la forme de ce S, grand S, dans la série de parois du cercle où ils s'inscrivent indéfiniment.

Le sujet ainsi, de ne s'inscrire que comme répétition de soi-même infinie, s'y inscrit d'une façon telle qu'il est très précisément exclu, et non pas d'un rapport qui soit d'intérieur ni d'extérieur, de ce qui est posé d'abord comme savoir absolu. Je veux dire qu'il y a là quelque chose qui rend compte, dans la structure logique, de ce que la théorie freudienne implique de fondamental dans le fait qu'originellement le sujet, au regard de ce qui le rapporte à quelque chute de la jouissance, ne saurait se manifester que comme répétition et répétition inconsciente. C'est donc une des limites autour de quoi s'articule le lien du maintien de la référence au savoir absolu, au *sujet supposé savoir*, comme nous l'appelons dans le transfert avec cet index de la nécessité répétitive qui en découle qu'est logiquement l'objet petit *a*, l'objet petit *a* en tant qu'ici l'index en est 56

représenté par ces cercles concentriques.

Par contre, ce sur quoi j'ai terminé la dernière fois est l'autre bout de l'interrogation que nous avons à poser au grand A, au grand Autre pour autant que nous lui imposerions la condition de ne pas se contenir lui-même. Le grand A ne contient que des S1, S2, S3 qui tous sont distincts de ce que grand A représente comme signifiant. Est-il possible que sous cette autre forme le sujet puisse se subsumer d'une façon qui, sans rejoindre l'ensemble ainsi défini comme univers du discours, pourrait être sûr d'y rester inclus ? C'est le point sur lequel peut-être suis-je passé un peu vite et c'est pourquoi, pour terminer aujourd'hui, j'y reviens.

La définition d'un ensemble en tant qu'il joint des éléments, veut dire qu'est défini ensemble tout point à quoi plusieurs autres se rattachent je prends point parce qu'il n'y a pas de façon plus sensible de figurer l'élément comme tel ; ces points, par exemple, sont par rapport à celui-ci éléments de l'ensemble que ce quatrième point peut figurer à partir simplement du moment où nous le définissons comme élément. A l'intérieur, donc, du grand Autre, où ne figurera aucun A comme élément, puis-je définir le sujet sous cette forme ultra simple qu'il est précisément constitué, ce qui semble être exhaustif, par tout signifiant en tant qu'il n'est pas élément de lui-même, c'est-à-dire que ni S1 ni S2 ni S3 ne sont signifiants semblables au grand A, que grand A est leur Autre à tous ?

Vais-je, comme sujet du dire - à simplement émettre cette proposition que S, un signifiant quelconque, Sq voulant dire quelconque, n'est pas élément de lui-même - vais-je pouvoir ainsi rassembler quelque chose qui sera ce point là, à savoir l'ensemble qui conjoint tous les signifiants ainsi définis, je l'ai dit, par un dire ? Ceci est essentiel pour vous à retenir pour la suite car ce "par un dire" autrement dit, proposition, ce autour de quoi il faut faire tourner d'abord la fonction du sujet pour en saisir la faille, car quelque usage que vous donniez ensuite à une énonciation, même son usage de demande, c'est d'avoir marqué ce que comme simple dire elle démontre de faille, que vous pourrez le plus correctement, dans la faille de la demande, cerner dans l'énonciation de la demande ce qu'il en est de la faille du désir.

Le structuralisme c'est la logique partout, ce qui veut dire, même au niveau où vous pouvez interroger le désir - et Dieu sait bien sûr qu'il y en

a plus d'une façon - il y a des types qui brament, il y a des types qui 57

clament, des typesses qui dramant hein ! Et ça vaut ! Simplement vous ne saurez jamais rien de ce que ça veut dire pour la simple raison que le désir, ça ne peut se dire. Du dire il n'est que la désinence et c'est pourquoi cette désinence doit d'abord être serrée dans le pur dire, là où seul l'appareil logique peut en démontrer la faille. Or, il est clair que ce qui, ici, aurait le rôle du deuxième signifiant, par essence - ici je les ai appelés S alpha, S bêta, S gamma - ce deuxième signifiant, le sujet en tant qu'il est le sous-ensemble de tous les signifiants en tant qu'ils ne sont pas éléments d'eux-mêmes, en tant que A n'est pas A, qu'allons-nous pouvoir en dire ?

Nous avons posé comme condition, - prenons ici pour être simple les lettres auxquelles vous êtes déjà le plus habitués à savoir X n'est pas élément de X, pour que quelque chose s'inscrive sous la rubrique de S2, le sous-ensemble formé par ce signifiant auprès de qui va être représenté par tous les autres le sujet, c'est-à-dire justement celui qui le subsume comme sujet, il faut pour que X, quel qu'il soit, soit élément de B ceci, première condition, que X ne soit pas élément de X et secundo, nous prenons X comme élément de A, puisque le grand A les rassemble tous. Alors ! Que va-t-il en résulter ? Ce S2 est-il élément de lui-même ? S'il était élément de lui-même il ne répondrait pas à la façon dont nous avons construit le sous-ensemble des éléments en tant qu'ils ne sont pas éléments d'eux-mêmes. Il n'est donc pas élément de lui-même; il n'est donc pas parmi ces S alpha, S bêta, S gamma, il est là où je l'ai placé en tant qu'il n'est pas élément de lui-même. S2 n'est pas élément de lui-même. C'est ce que j'écris là: $S2 \times S2$.

Supposons qu'il soit, S2, élément de grand A, qu'est-ce que cela veut dire ? C'est que S2 est élément de S2 puisque tout ce qui n'est pas élément de soi-même, tout en étant élément de grand A, nous l'avons défini comme faisant partie, comme constituant le sous-ensemble défini par X élément de S2, $\in$ S2. Il faut donc écrire que S2 est élément de S2, ce que nous avons 58

repoussé tout à l'heure puisque sa définition à ce sous-ensemble, c'est qu'il est composé d'éléments qui ne sont point éléments d'eux-mêmes. Qu'en résulte-t-il ?

Pour ceux qui ne sont pas habitués à ces sortes de raisonnements pourtant simples, je le figure, encore que la figuration soit ici tout à fait puérile ; c'est que S2 n'étant pas élément de grand A, ne peut être figuré qu'ici, c'est-à-dire en dehors, ce qui démontre que le sujet de quelque façon qu'il entende se subsumer, soit d'une première position du grand Autre comme s'incluant lui-même, soit dans le grand Autre à se limiter aux éléments qui ne sont point éléments d'eux-mêmes, implique quelque chose qui, quoi ? Comment allons-nous traduire cette extériorité où je vous ai posé le signifiant du sous-ensemble, à savoir S2 ? Ceci veut dire très précisément que le sujet, au dernier terme, ne saurait être universalisé, qu'il n'y a pas de proposition qui dise d'aucune sorte, même sous la forme de ceci que le signifiant n'est pas élément de soi-même, que ce que définit ceci soit une définition englobante par rapport au sujet. Et ceci aussi démontre non pas que le sujet n'est point inclus dans le champ de l'Autre, mais que ce qui peut être le point où il se signifie comme sujet, est un point disons entre guillemets "extérieur" à l'Autre, extérieur à l'univers du discours. Dire comme je l'ai aussi entendu répéter en écho de mon articulation, qu'il n'y a pas d'univers du discours, ce qui voudrait dire qu'il n'y a pas de discours du tout, il me semble que si je n'avais pas ici soutenu un discours assez serré, c'est très précisément ce dont vous n'auriez aucune espèce d'idée. Que ceci vous serve d'exemple et d'appui pour notre méthode et aussi de point d'attente pour ce que la prochaine fois, 11 Décembre, j'espère, nous réussirons à pousser plus avant de cette articulation dans ce qui nous intéresse, non pas seulement en tant que, psychanalystes, vous en êtes le point vivant, mais aussi en tant que psychanalysants vous êtes à sa recherche.

59

LEÇON V, 11 DECEMBRE 1968

Je note quelquefois, à part moi, des petites adresses à votre intention. Alors là, au moment de brasser ces papiers, j'en retrouve une qui va me fournir mon entrée : *"Qu'il est regrettable,"* écrivais-je je ne sais plus quand, *"que Dieu serve à écarter par ce que nous appellerons la proscription de son Nom"* - ça a pris forme d'un interdit précisément sans doute là où on pourrait savoir le mieux ce qu'il en est de la fonction de ce terme, Dieu, à savoir chez les Juifs; vous savez que chez eux il a un nom imprononçable - eh bien !, *"cette proscription, justement, sert à écarter,"* commençai-je à dire, *un certain nombre de références absolument essentielles au maintien du "je" dans une lumière suffisante, suffisante pour qu'on ne puisse pas le jeter - il y a je là-dedans - le jeter aux chiens, c'est-à-dire aux professeurs"*.

Ce dont je suis parti pour, en somme, la dernière fois, vous l'avez entendu, sinon vu, presque malgré moi, pousser d'abord et en avant cette référence "je". Par l'intermédiaire du Dieu en question j'ai traduit ce qui fut proféré un jour sous la forme: *דשא היהא היהא* *Eyè acher eyè* par "je suis ce que je est". Je vous ai dit alors avoir été moi-même un peu débordé par l'avance de cette énonciation que j'ai justifiée comme traduction, ou crois avoir justifiée. Puis j'ai dit qu'après tout, là, le Sinaï m'avait émergé, malgré moi, du sol entre les jambes ; cette fois-ci, je n'ai pas reçu de petit papier comme la dernière fois, je l'attendais pourtant, que quelqu'un me fasse remarquer que ces paroles sont sorties du buisson ardent. Vous voyez ce que ça aurait fait si je vous avais dit que le buisson ardent m'était sorti entre les jambes ? C'est bien en cela que la phrase se donne des ordres à elle-même, rétroactivement. C'est bien parce que je voulais la définir entre les jambes que j'ai mis d'abord le Sinaï à la place du buisson ardent. D'autant plus qu'après tout, sur le Sinaï, c'est des suites de la chose dont il s'agit. C'est-à-dire que, comme je l'ai déjà fait remarquer dans le Séminaire sur l'Ethique, celui qui s'est annoncé - à mon dire tout au moins - comme "je suis ce que je est", celui-là, sous la forme de ce qui, depuis, se transmet dans l'impératif de la liste des Dix Commandements dits de Dieu, n'a fait, je l'ai expliqué il y a bien longtemps, qu'énoncer les lois du "je parle". S'il est vrai, comme je l'énonce, que la vérité parle "je", il paraît bien aller de soi que : "Tu n'adoreras que celui qui a dit: Je suis ce que je est" et que tu n'adoreras que lui seul, par la même conséquence, "Tu aimeras", comme il se dit aussi, "ton 61

prochain comme toi-même", toi-même n'étant rien d'autre que ce à quoi il est dit, dans ces commandements mêmes, ce à quoi on s'adresse comme à un "Tu" et même à un "Tu es", dont j'ai souligné depuis longtemps l'ambiguïté vraiment magique dans la langue française; ce commandement dont le prélude sous-jacent est ce "Tu es" qui vous institue comme "je", c'est aussi la même pente offerte à ce "tu-ant" qu'il y a dans toute invocation. Et l'on sait qu'il n'y a pas loin de l'ordre à ce qu'on y réponde. Tout Hegel est construit pour montrer ce qui s'édifie là-dessus.

On pourrait les prendre un par un, en passant, bien sûr par celui sur le mensonge, puis ensuite sur cet interdit de "convoiter la femme, le bœuf ni l'âne de ton voisin" qui est toujours celui qui te tue. On voit mal ce qu'on pourrait convoiter d'autre ! La cause du désir étant précisément bien là. Il est à remarquer qu'assurément, par une solidarité qui participe de l'évidence, il n'y a pas de parole, à proprement parler, que là où la clôture de tel commandement la préserve. Ce qui explique bien pourquoi ces commandements, depuis que le monde est monde, personne très exactement ne les observe, et que c'est pour cela que la parole, au sens où la vérité parle "je", reste- profondément cachée et n'émerge qu'à montrer un petit bout de pointe de nez, de temps en temps, dans les interstices du discours.

Il convient donc, il convient pour autant qu'il existe une technique qui fait confiance à ce discours pour y retrouver quelque chose, un chemin, une voie comme on dit qui se présume n'être pas sans rapport avec, comme on s'exprime, - mais méfions-nous toujours des envers du discours - la vérité et la vie. Il convient peut-être d'interroger de plus près ce qui, dans ce discours, se fonde comme pouvant amorcer, nous donner un pont vers ce terme radical, inaccessible, qu'avec quelque audace le dernier des philosophes, Hegel, crut pouvoir réduire à sa dialectique.

Pour nous, dans un abord qui est celui que j'ai commencé de frayer, c'est devant l'Autre, comme permettant de cerner une défaillance logique, comme lieu d'un défaut d'origine porté dans la parole en tant qu'elle pourrait répondre, c'est là qu'apparaît le "je" comme, premièrement assujetti, comme as-sujet ai-je écrit quelque part pour désigner ce sujet, en tant que dans le discours il ne se produit jamais que divisé. Que l'animal qui parle ne puisse s'étreindre au partenaire qu'à s'assujettir d'abord ; c'est parce qu'il a été toujours, déjà parlant, qu'en l'approche même de cette étreinte il n'y peut formuler le "Tu es" qu'à s'y tuer, qu'il autrifie le partenaire, qu'il en fait le lieu du signifiant.

Ici on me permettra de revenir un instant sur ce "je est" de la dernière fois, puisque aussi bien, et d'une tête pas mal faite j'ai vu revenir l'objection qu'à le traduire ainsi je rouvrais la porte, disons au moins à une référence d'être. Que ce "est" fut au moins, par une oreille, entendu comme 62

un appel à l'être, à l'être si selon la terminologie de la tradition il est suspendu à ce que j'énoncerai comme - de par quelque ordre de nature, au sens le plus original - subsistant dans cette nature. La tradition édifie cet être suprême pour y répondre de tous les "étant". Tout change, tout tourne autour de celui qui prend la place du pivot de l'univers, ce x grâce à quoi il y a un Univers.

Rien n'est plus éloigné de l'intention de cette traduction que ce que j'ai formulé, que pour le faire entendre, je peux reprendre dans "je suis ce qu'est le Je". Disons qu'ici le "est" se lit mieux et que nous revenons à proprement énoncer dans le "je" ce qui donne le fond proprement de la vérité en tant qu'elle parle seulement. Ces commandements qui la soutiennent, l'ai-je assez dit tout à l'heure, sont proprement l'anti-physique, et pourtant pas moyen, sans s'y référer, de ce qu'on appelle dire la vérité. Essayez donc ! En aucun cas ! C'est un point idéal, c'est bien le cas de le dire. Personne ne sait même ce que ça veut dire. Dès qu'on tient un discours, ce qui surgit, ce sont les lois de la logique, à savoir une cohérence fine, liée à la nature de ce qui s'appelle articulation signifiante. C'est ce qui fait qu'un discours est soutenable ou non, de par la structure de cette chose qui s'appelle le signe, et qui a à faire avec ce qu'on appelle communément la lettre pour l'opposer à l'esprit. Les lois de cette articulation, voilà ce qui d'abord domine le discours.

Ce que j'ai commencé d'énoncer dans mon exposé cette année c'est ce champ de l'Autre pour l'éprouver comme concevable au titre de champ d'inscription de ce qui s'articule ainsi dans le discours. Ce champ de l'Autre, ce n'est pas, d'abord, lui donner aucune incarnation ; c'est à partir de sa structure que pourra se définir la possibilité du "Tu" qui va nous atteindre et faire appel à quelque chose, troisième temps, qui aura à se dire "je". Il est clair que ce qui va se montrer c'est ce que nous attendons, c'est ce que nous savons bien, que ce "je" est imprononçable, toujours imprononçable en toute vérité. C'est bien pour cela que tout le monde sait à quel point il est encombrant et que, comme le rappellent les lois de la parole elle-même auxquelles je me réfèrais tout à l'heure, il est préférable de ne jamais dire "je jure".

Alors, avant de préjuger ce qu'il en est de l'Autre, laissons ouverte la question. Que ce soit simplement la page blanche, même à cet état, il nous fera assez de difficultés, puisque c'est ce que j'ai démontré au tableau la dernière fois, c'est qu'à supposer que vous ayez inscrit sur cette page blanche à condition qu'elle soit page, c'est-à-dire finie - la totalité des signifiants, ce qui est, après tout, concevable puisque vous pouvez choisir un niveau où il se réduit aux phonèmes, il est démontrable qu'à la seule condition de croire que vous pouvez y rassembler quoi que ce soit dont vous pourriez énoncer ce jugement - c'est le sujet, le terme nécessité par ce 63

rassemblement -, ce choix sera forcément à situer hors de cette totalité. C'est hors de la page blanche que le S2, celui qui intervient quand j'énonce *le signifiant c'est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant* ; cet autre signifiant, le S2, sera hors page. Il faut partir de ce phénomène démontrable comme interne à toute énonciation comme telle, pour savoir tout ce que nous pourrions avoir à dire par la suite de quoi que ce soit qui s'énonce, et c'est pourquoi il vaut encore de s'y attarder un instant.

Prenons l'énonciation la plus simple. Dire que quelqu'un annonce qu'il pleut, ne se juge, ne peut se juger pleinement qu'à s'attarder à ce qu'il y a d'émergence dans le fait qu'il soit dit qu'il y a du "pleut".

C'est ça l'événement du discours par lequel celui même qui le dit se pose comme secondaire. L'événement consiste en un dit; celui, sans doute, dont le "il" marque la place. Mais il faut se méfier. Le sujet grammatical qui, d'ailleurs, peut présenter selon les langues des morphologies distinctes, qui n'est pas nécessairement isolé, le sujet grammatical ici a un rapport avec ce que j'ai appelé tout à l'heure l' hors champ, plus ou moins individualisé comme je viens de le rappeler, c'est-à-dire aussi bien, par exemple, réduit à une désinence, "pleut". Le "t", ce petit "t", d'ailleurs, que vous retrouverez baladeur dans toutes sortes de coins du français lui-même, pourquoi nous revient-il se loger là où il n'a que faire ? Dans un *orne-t-il* par exemple ? C'est-à-dire là où il n'était pas du tout dans la conjugaison. Ce sujet grammatical, donc, si difficile à bien cerner, n'est que la place où quelque chose vient à se représenter.

Revenons sur ce S1 en tant que c'est lui qui représente ce quelque chose, et rappelons que quand la dernière fois nous avons voulu extraire du champ de l'Autre comme il s'imposait, ce S2, puisqu'il n'y pouvait tenir, pour rassembler les S alpha, S bêta, S gamma où nous prétendions saisir le sujet, c'est en tant, justement, que dans le champ de l'Autre nous avons défini ces trois S par une certaine fonction, appelons-là R définie par ailleurs, à savoir que x n'était pas élément de x et que ce R (x) (fig. 5) c'est ce qui transformait tous ces éléments signifiants dans l'occasion en quelque 64

chose qui restait, puisque ouvert, indéterminé, qui prenait, pour tout dire, fonction de variable. C'est en tant que nous avons spécifié ce à quoi doit répondre cette variable, à savoir une proposition qui n'est pas n'importe laquelle, qui n'est pas, par exemple, que la variable doit être bonne, ou n'importe quoi d'autre, ou rouge, ou bleue, mais qu'elle doit être sujet, que surgit la nécessité de ce signifiant comme Autre, qu'il ne saurait d'aucune façon s'inscrire dans le champ de l'Autre. Ce signifiant est proprement, sous sa forme la plus originelle, ce qui définit la fonction dite du savoir. J'aurai, bien sûr, à y revenir, car cette place est, même par rapport à ce qui a été jusqu'ici énoncé quant aux fonctions logiques, peut-être encore pas assez accentuée, qu'essayer de qualifier le sujet comme tel nous met hors-l'Autre, ce "nous met" est peut-être une forme de "noumen " qui nous mènera plus loin que nous ne pensons.

Qu'il me suffise ici d'interroger s'il n'est pas vrai que les difficultés que nous apportent, dans une réduction logique, les énoncés classiques, je veux dire aristotéliens de l'universel et de la particulière propositions, ne tiennent pas, c'est qu'on ne s'aperçoit pas que c'est là, hors du champ, du champ de l'Autre, que doivent être placés le "tous" et le "quelque", et que nous aurions moins d'embarras à nous apercevoir que les difficultés qu'engendre la réduction de ces propositions classiques au champ des quantificateurs tiennent à ceci, c'est que plutôt que dire que tous les hommes sont bons, ou mauvais, peu importe, la juste formule serait d'énoncer les hommes, ou quoi que ce soit d'autre, quoi que ce soit que vous pouvez habiller d'une lettre, en logique, sont tous bons, ou sont quelques bons. Bref, qu'à mettre hors du champ la fonction syntaxique de l'universel et du particulier, vous verriez moins de difficultés à les réduire ensuite au champ mathématique. Car le champ mathématique consiste justement à opérer désespérément pour que le champ de l'Autre tienne comme tel. C'est la meilleure façon d'éprouver qu'il ne tient pas. Mais de l'éprouver en envoyant s'articuler tous les étages, car c'est à des niveaux bien divers qu'il ne tient pas. L'important est de voir ceci, c'est que c'est en tant que ce champ de l'Autre n'est, comme on dit techniquement, "pas consistant", que l'énonciation prend la tournure de la demande, ceci avant que quoi que ce soit, qui charnellement puisse répondre, soit même venu s'y loger.

L'intérêt d'aller aussi loin qu'il est possible dans l'interrogation de ce champ de l'Autre comme tel, c'est d'y noter que c'est à une série de niveaux différents que sa faille se perçoit. Ce n'est pas la même chose, et pour en faire l'épreuve c'est là que les mathématiques nous apportent un champ d'expérience exemplaire, c'est qu'elles peuvent se permettre de limiter ce champ à des fonctions bien définies, l'arithmétique, par exemple ; peu importe encore, pour l'instant, ce qu'en fait elle manifeste, cette recherche arithmétique. Vous en avez entendu assez pour savoir que dans 65

ces champs, et choisis parmi les plus simples, la surprise est grande quand nous découvrons qu'il manque, par exemple, la complétude ; à savoir que l'on ne puisse dire que quoi que ce soit qui s'y énonce doive être ou bien démontré ou bien démontré que non. Mais, plus encore que dans tel champ, et parmi les plus simples, il peut être mis en question que quelque chose, quelque énoncé y soit démontrable, qu'un autre niveau se dessine d'une démonstration possible, qu'un énoncé n'y soit pas démontrable ; mais qu'il devient très singulier et très étrange qu'en certains cas ce pas démontrable lui-même échappe pour quelque chose qui s'énonce dans le même champ. C'est-à-dire que, ne pouvant même pas être affirmé qu'il n'est pas démontrable, une dimension distincte s'ouvre, qui s'appelle le *non décidable*.

Ces échelles, non pas d'incertitude mais de défaut dans la texture logique, sont-ce elles-mêmes qui peuvent nous permettre d'appréhender que le sujet comme tel pourrait, en quelque sorte, y trouver son appui, son statut, la référence, pour tout dire, qui, au niveau de l'énonciation, se satisfasse comme adhésion à cette faille même. Est-ce qu'il ne vous semble pas que comme, peut-être, à condition qu'un auditoire aussi nombreux y mette quelque complaisance, comme peut-être nous pourrions le faire sentir dans quelque construction, quitte, comme je l'ai fait déjà à propos de ce champ de l'Autre, à l'abrégé, il puisse être, en quelque sorte, rendu nécessaire dans un énoncé de discours qu'il ne saurait même y avoir de signifiant, comme, semble-t-il, on peut le faire, car à aborder ce champ de l'extérieur, de la logique, rien ne nous empêche, semble-t-il, de forger le signifiant dont se connote ce qui, dans l'articulation signifiante même fait défaut. S'il pouvait, ce qu'ici je laisse encore en marge, s'articuler ce quelque chose, et c'est ce qui a été fait, qui démontre que ne peut pas se situer ce signifiant dont un sujet, au dernier terme, se satisfasse pour s'y identifier comme identique au défaut même du discours, si vous me permettez ici cette formule abrégée, est-ce que tous ceux qui sont ici et qui sont analystes ne se rendent pas compte que c'est faute de toute exploration de cet ordre que la notion de la castration qui est bien ce que j'espère vous avez senti au passage être l'analogie de ce que j'énonce, que la notion de la castration reste si floue, si incertaine et se trouve maniée avec l'épaisseur et la brutalité que l'on sait ? A vrai dire, dans la pratique, elle n'est pas maniée du tout. On lui substitue tout simplement ce que l'autre ne peut pas donner. On parle de frustration là où il s'agit de bien autre chose. A l'occasion, c'est par la voie de la privation qu'on en approche, mais vous le voyez, cette privation est justement ce qui participe de ce défaut inhérent au sujet qu'il s'agit d'approcher.

Bref, je ne ferai, pour quitter ce dont aujourd'hui je ne fais que tracer le pourtour sans pouvoir même prévoir ce que d'ici la fin de l'année j'arriverai à vous faire supporter, que simplement, en passant, j'indique que 66

si quelque chose a pu être énoncé dans le champ logique, vous pouvez, tous ceux, tout au moins, qui ici ont quelque notion des derniers théorèmes avancés dans le développement de la logique, ceux-là savent que c'est très précisément en tant que ce S, à propos de tel système, système arithmétique par exemple, joue proprement sa fonction en tant que c'est du dehors qu'il compte tout ce qui peut se théorématiser à l'intérieur d'un grand A bien défini. Que c'est en tant, en d'autres termes, que cet "il compte", un homme de génie qui s'appelle Gödel a eu l'idée de s'apercevoir que c'était à prendre à la lettre, qu'à condition de donner à chacun des énoncés des théorèmes comme situables dans un certain champ, leur nombre dit *nombre de Gödel*, que quelque chose pouvait être approché de plus sûr qui n'avait jamais été formulé concernant ces fonctions auxquelles je n'ai pu faire qu'allusion dans ce que je viens préalablement d'énoncer, quand elles s'appellent la *complétude* ou la *décidabilité*.

Il est clair que tout diffère d'un temps passé où pouvait s'énoncer qu'après tout les mathématiques n'étaient que tautologies, que le discours humain peut rester, car c'est un champ qui, dans ce dire, aurait tenu celui de la tautologie, qu'il y a quelque part un A qui reste un grand A identique à lui-même, que tout diffère à partir du temps où ceci est réfuté, réfuté de la façon la plus sûre. Que c'est un pas, que c'est un acquis et qu'à quiconque se trouve confronté dans l'expérience, dans une expérience qui nous paraît comme une aporie transcendante au regard d'une histoire naturelle comme est l'expérience analytique, nous ne voyons pas l'intérêt à aller prendre appui dans le champ de ces structures. De ces structures, comme je l'ai dit, en tant qu'elles sont structures logiques pour situer, pour mettre à leur place ce x à quoi nous avons affaire dans le champ d'une tout autre énonciation, celle que l'expérience freudienne permet et qu'aussi bien elle dirige.

C'est donc d'abord en tant que l'Autre n'est pas consistant que l'énonciation prend la tournure de la demande et c'est ce qui donne sa portée à ce qui, dans le grand graphe complet, celui que j'ai dessiné ici (fig. 6), ici s'inscrit sous la forme \$ *D, \$ poinçon de D. Il ne s'agit que de ceci, qui s'énonce d'une façon qui n'est pas énoncée en ceci qui distingue tout énoncé, c'est qu'il y est soustrait ce "je dis que" qui est la forme où le "je" est limité. Le "je" de la grammaire peut s'isoler hors de tout risque essentiel, peut se soustraire de l'énonciation et, de ce fait, la réduit à l'énoncé si ce "je dis que", de n'être pas soustrait, laisse intégral que, du seul fait de la structure de l'Autre, toute énonciation, quelle qu'elle soit, se fait demande ; demande de ce qui lui manque à cet Autre. Au niveau de ce \$ poinçon de D, la question double c'est: *je me demande ce que tu désires*, et son double qui est précisément la question que nous pointons aujourd'hui, à savoir : *je te demande, non qui je suis, mais, plus loin encore, ce qu'est le*.

Ici s'installe le nœud même, qui est celui que j'ai formulé en proférant que le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre, c'est-à-dire que, si je puis dire, si vous prenez les vecteurs tels qu'ils se définissent sur ce graphe (fig. 6), à savoir venant ici du départ de la chaîne signifiante pure, pour ici, du carrefour désigné par \$ *D, avoir ce retour qui complète la rétroaction ici marquée, c'est bel et bien en ce point dit *d de A*, désir de l'Autre,

que convergent ces deux éléments que j'ai articulés sous la forme *je me demande ce que tu désires*. C'est la question qui se branche au niveau même de l'institution du A ; "ce que tu désires", c'est-à-dire ce qui te manque lié à ce que je te suis assujetti.

Et d'autre part, je te demande ce qu'est "je", le statut du "je" comme tel, en tant que c'est ici qu'il s'instaure - je le marque en rouge - ce statut du "Tu" est constitué d'une convergence, une convergence qui se fait, que toute énonciation en tant que telle, l'énonciation indifférente de l'analyse, puisque c'est ainsi que la règle la pose en principe, si elle tourne à la demande, c'est qu'il est radicalement de sa fonction même d'énonciation d'être demande, concernant le "Tu" et le "je". Quant au "Tu", c'est demande convergente, interrogation suscitée par le manque lui-même en tant qu'il est au cœur du champ de l'Autre, structuré de pure logique. C'est précisément ce qui va donner valeur et portée à ce qui se dessine, tout autant vectorisé de l'autre côté du graphe, c'est à savoir que la division du sujet y est rendue sensible comme essentielle à ce qui se pose comme "je". A la demande de "qui est je", la structure même répond par ce refus signifiant de A, tel que je l'ai inscrit dans le fonctionnement de ce graphe, de même ce qui est ici le "Tu", l'institue d'une convergence entre la demande la plus radicale, celle qui nous est faite à nous analystes, la seule qui soutienne, au dernier terme, le discours du sujet ; "je viens ici pour te demander", au premier temps, c'est bien de "qui je suis" qu'il s'agit si c'est au niveau du "qui est je" qu'il est répondu, c'est bien sûr que c'est la nécessité logique qui donne là ce recul.

Convergence, donc, de cette demande et, ici, quelque chose d'une promesse, ce quelque chose qui, en S2 est l'espoir du rassemblement de ce 68

"Je". C'est bien ce que, dans le transfert j'ai appelé du terme le sujet supposé savoir, c'est-à-dire cette prime conjonction, S lié à S2, en tant que, comme je l'ai rappelé la dernière fois, dans la paire ordonnée, c'est lui, c'est cette conjonction, c'est ce nœud qui fonde ce qui est savoir.

Qu'est-ce donc à dire ? Si le "je" n'est sensible que dans ces deux pôles, eux, divergents qui l'un s'appelle ce que ici j'articule comme le non, le refus qui donne forme au manque de la réponse, et ce quelque chose d'autre qui est là articulé comme petit s de grand A, cette signification quelle est-elle ? Car n'est-il pas sensible que tout ce discours que je file pour donner l'armature au "je" de l'interrogation dont s'institue cette expérience, n'est-il pas sensible que je le poursuis en laissant en-dehors, au moins jusqu'à ce point où nous arrivons ici, aucune signification ?

Qu'est-ce à dire ? Qu'après vous avoir, de longues années, formés à fonder sur la différenciation d'origine linguistique du signifiant comme matériel, du signifié comme son effet, je laisse ici soupçonner, apparaître que quelque mirage repose au principe de ce champ défini comme linguistique, la sorte d'étonnante passion avec laquelle le linguiste articule que ce qu'il tend à saisir dans la langue c'est pure forme, non contenu ?

Je vais ici vous ramener à ce point, qu'en ma première conférence, disons, j'ai d'abord produit devant vous, et non sans intention, sous la forme du pot ; rien, que ceux qui prennent des notes le sachent, n'est sans préméditation dans ce qu'on pourrait, d'un premier champ, appeler mes digressions . Si je suis revenu digressivement apparemment sur le pot de moutarde, ce n'est certes pas sans raison. Et vous pouvez vous souvenir que j'ai fait place à ce qui, dans les formes premières de son apparition, à ce pot, est hautement à signaler, c'est qu'il n'y manque jamais, à sa surface, les marques du signifiant lui-même; est-ce qu'ici ne s'introduit pas ceci où le "je" se formule ? . C'est que ce qui soutient toute création humaine, celle dont nulle image n'a jamais paru meilleure que l'opération du potier, c'est très précisément de faire ce quelque chose, ustensile, qui nous figure par ses propriétés, qui nous figure cette image que le langage dont il est fait - car où il n'y a pas de langage il n'y a pas non plus d'ouvrier - que ce langage est un contenu. Il suffit un instant de penser que la référence même de cette opposition philosophiquement traditionnelle de forme et contenu, c'est cette fabrication même qui est là pour l'introduire. Ce n'est pas pour rien que j'ai, dans ma première introduction de ce pot, signalé que là où on le livre à l'accompagnement du mort dans la sépulture on y met cette addition qui proprement le trouve ; c'est bien, en effet, que ce qui est son principe spirituel, son origine de langage, c'est qu'il y a quelque part un trou par où tout s'enfuit. Quand il rejoint à leur place ceux qui sont passés au-delà, le pot lui aussi, retrouve sa véritable origine, à savoir le trou qu'il était fait pour masquer dans le langage. Aucune signification qui ne fuit au regard de 69

ce que contient une coupe, et il est bien singulier que j'ai fait cette trouvaille qui n'était certes pas faite au moment où je vous ai énoncé cette fonction du pot. Allant chercher, mon Dieu, là où je me réfère d'habitude, à savoir dans le Bloch et von Wartburg, ce qu'il peut en être du pot, j'ai eu, si je puis dire, la bonne surprise de voir que ce terme, comme en témoignent, paraît-il, le bas-allemand et le néerlandais avec lesquels nous l'avons en commun, est un terme préceltique. C'est donc qu'il nous vient de loin ; du néolithique, pas moins. Mais il y a mieux. C'est que pour avoir cette idée, au moins lui donner une petite base, nous nous fondons sur ces pots qu'on trouve d'avant l'invasion romaine, ou plus exactement comme représentant ce qui était institué avant elle, à savoir les pots qu'on déterre, paraît-il, dans la région de Trèves; Bloch et von Wartburg s'expriment ainsi: "Nous y voyons inscrit le mot Potus". C'en est assez, pour eux, pour désigner l'origine très antique, puisqu'il s'agit d'un usage, qu'ils indiquent que "Potus", à titre hypochoristique, comme on s'exprime, peut désigner les fabricants. Qu'importe ! La seule chose qui, pour moi, importe, c'est que quand le pot apparaît, il est toujours marqué, sur sa surface, d'un signifiant qu'il supporte. Le pot ici nous donne cette fonction distincte de celle du sujet, pour autant que dans la relation au signifiant le sujet n'est pas un préalable mais une anticipation ; il est supposé, upokeimenon. C'est son essence, c'est sa définition logique, supposé, presque induit, certainement même, il n'est pas le support. Par contre, c'est légitimement que nous pouvons au signifiant donner un support fabriqué et même, dirai-je, ustensile. L'origine de l'ustensile en tant qu'il distingue le champ de la fabrication humaine est même proprement là.

La signification comme produite, voilà ce qui sert, et comme leurre, à nous voiler ce qu'il en est de l'essence du langage, en tant que, par son essence, proprement il ne signifie rien. Ce qui le prouve c'est que le dire dans sa fonction essentielle n'est pas opération de signification et c'est bien ainsi que nous-mêmes analystes l'entendons. Ce que nous cherchons c'est ce qui, non pas d'Autre, mais hors de l'Autre comme tel, suspend ce qui de l'Autre s'articule, le S2, comme hors du champ. Là est la question de savoir quel en est le sujet, et si ce sujet ne peut d'aucune façon être saisi par le discours; là aussi est la juste articulation de ce qui peut s'y substituer.

Le sens de ce qu'il en est de la castration s'équilibre avec celui de la jouissance, mais il ne suffit pas d'apercevoir cette relation comme assurément dans ce qui s'est manifesté dans un temps qui nous est proche,

de quelque chose où en même temps ce cri, besoin de vérité, est appel à la jouissance. Il ne suffit assurément pas d'aspirer à la jouissance sans entraves, s'il est patent que la jouissance ne peut s'articuler pour tout être - lui-même inclus dans le langage et l'ustensile - ne peut s'articuler que dans ce registre de reste inhérent à l'un et à l'autre que j'ai défini comme le *plus de jouir*. C'est ici que le 8 Janvier nous reprendrons notre discours.

LEÇON VI, 8 JANVIER 1969

Je vous souhaite alors la bonne année, la bonne année 69 ; c'est un bon chiffre ! Pour l'ouvrir, je vous signale qu'à telle occasion, je reçois toujours de quelque horizon un petit cadeau. Le dernier, celui à cette occasion-ci, c'est un petit article qui est paru dans le numéro du 1^{er} janvier de la Nouvelle Revue Française où il y a un article intitulé *Quelques extraits du style de Jacques Lacan*. En effet, hein ! mon style, c'est un problème ! Ce par quoi j'aurais pu commencer mes *Ecrits*, c'est par un très vieil article que je n'ai jamais relu, qui était justement sur le problème du style. Peut-être que si je le relis, ça m'éclairera ! En attendant, bien sûr, je suis le dernier à pouvoir en rendre compte, et mon Dieu, on ne voit pas pourquoi quelqu'un d'autre ne s'y essaierait pas. C'est ce qui s'est produit, tombant de la plume d'un professeur de linguistique et je n'ai pas à apprécier personnellement le résultat de ses efforts. Je vous en fais juge. En gros, j'ai plutôt eu l'écho que dans le contexte actuel, où un soupçon est porté, enfin, dans quelques endroits retirés, sur la qualité générale de ce qui se dispense d'enseignement de la bouche des professeurs, on pense que ce n'était peut-être pas le moment de publier ça ; ce n'est pas le moment le plus opportun. Enfin, il m'est revenu que certains n'ont pas trouvé ça très fort.

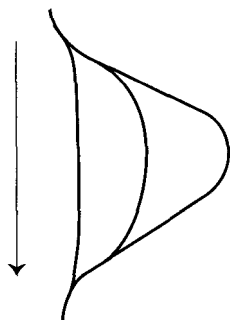
Enfin, je vous le dis, je vous en fais juge. Quant à moi, je ne m'en plains pas ! Je vois mal que quelqu'un puisse y prendre la moindre idée de ce que j'ai répandu comme enseignement. Néanmoins, il y a une pointe ; j'aurais osé, paraît-il, écrire quelque part : "Freud et moi". Vous voyez ça, hein !... Il ne se prend pas pour la queue d'une poêle ! Ça n'a peut-être pas tout à fait le sens que croit devoir lui donner l'indignation d'un auteur, mais ça montre bien dans quel champ de révérence, au moins dans certains domaines, on vit. Pourquoi, pour cet auteur qui avoue n'avoir pas la moindre idée de ce que Freud a apporté, y a-t-il quelque chose de scandaleux de la part de quelqu'un qui a passé sa vie à s'en occuper, à dire "Freud et moi" ? Je dirai plus, à retentir moi-même de cet attentat au degré du respect qui me serait là reproché, je n'ai pu faire autrement que de me souvenir de l'anecdote que j'ai citée ici, du temps où, en compagnie de P'tit Louis, comme je l'évoquais, je me livrais sous la forme la plus difficile aux menues industries qui font vivre les populations côtières. Avec ces trois excellents types dont le nom m'est encore cher, il est arrivé que j'aie fait bien 71

des choses sur lesquelles je passe. Mais il m'est arrivé aussi d'avoir avec le dit P'tit Louis le dialogue suivant. C'était, comme je l'ai dit, à propos d'une boîte de conserve de sardines que nous venions de consommer et qui flottait aux abords du bateau, et P'tit Louis me dit ces paroles très simples : "Hein, cette boîte, tu la vois parce que tu la regardes. Ben elle, elle a pas besoin de te voir pour te regarder".

Le rapport de cette anecdote avec "Freud et moi" laisse ouverte la question d'où, dans ce couple, je me place. Et bien, rassurez-vous, je me place toujours à la même place, à la place où j'étais et où je reste encore vivant. Freud n'a pas besoin de me voir pour qu'il me regarde. Autrement dit, comme l'énonce un texte que j'ai déjà cité ici, "un chien vivant vaut mieux que le discours d'un mort", surtout quand celui-ci en est venu au degré qu'il a atteint de pourriture internationale.

Ce que j'essaie de faire, c'est de rendre aux termes freudiens leur fonction en tant que ce dont il s'agit dans ces termes, c'est d'un renversement des principes mêmes du questionnement. Autrement dit - ce qui ne veut pas dire, dit la même chose - autrement dit ce qui y est engagé, c'est l'exigence minimale du passage à ce questionnement renouvelé. L'exigence minimale est celle-ci, il s'agit de faire des psychanalystes, car ce questionnement, pour se poser, exige un remplacement du sujet dans sa position authentique, et c'est pourquoi j'ai rappelé au début de cette année de quelle position il s'agit. C'est celle qui le met d'origine dans la dépendance du signifiant. Autour, donc, de cette exigence, de cette condition fondamentale s'ordonne tout ce qui s'est affirmé de recevable jusqu'ici dont il y avait des éléments dans la première pratique de l'analyse où l'on a tenu compte assurément des jeux de mots et des jeux de langage. Et pour cause ! Ce niveau-là, je l'ai simplement repris, légalisé dirai-je, en m'emparant de ce que fournissait la linguistique dans cette base qu'elle dégageait et qui s'appelle phonologie, jeu du phonème comme tel. Car il s'imposait vraiment de s'apercevoir que ce que Freud avait frayé trouvait là tout simplement son statut, avec quelque retard, certes, mais évidemment moins de retard que le public en général ne pouvait avoir, et du même coup les psychanalystes.

Ce n'est pas une raison pour s'en tenir là, et c'est pourquoi vous me voyez, quelque soit par ailleurs le degré de compétence que j'ai montré précédemment dans cet usage de ce qui n'est, après tout, qu'une partie de la linguistique, poursuivre ce travail qui consiste à saisir partout où les disciplines déjà constituées en prêtent l'occasion, poursuivre cette recherche qui, du niveau où il s'agissait vraiment d'une coïncidence, car c'est vraiment du matériel phonématique lui-même qu'il s'agit dans les jeux de l'inconscient, de poursuivre au niveau où une autre discipline nous permet, entre ce statut du sujet et ce qu'elle développe, de repérer un isomorphisme 72



qui est de l'abord, mais qui aussi bien peut se révéler recouvrir une identité d'étoffe, comme je l'ai déjà affirmé.

Et quelle est cette discipline ? Je l'appellerai la pratique logicienne, terme qui ne me semble pas mauvais pour désigner ce dont il s'agit exactement, car c'est d'un lieu où cette pratique s'exerce qu'elle trouve maintenant ce qui l'impose; mais il n'est pas inconcevable qu'elle trouve à se porter ailleurs. Le lieu où effectivement elle s'exerce, où il s'est passé quelque chose qui a décollé la logique de la tradition où, au long des siècles, elle était restée enfermée, c'est le domaine mathématique. Il n'est certes pas de hasard, il était tout à fait prévisible, malheureusement, après coup, que ce serait au niveau du discours mathématique que la pratique logicienne trouverait à s'exercer. Quoi de plus tentant, en effet, que ce lieu où le discours j'entends discours démonstratif, semblait assis sur une entière autonomie, autonomie au regard de ce qui s'appelle expérience. Il semblait, il n'avait pu sembler que ce discours ne tenait que de lui-même sa certitude, à savoir des exigences de cohérence qu'il s'imposait.

Qu'allons-nous dire de cette référence ? Allons-nous, cette logique qui s'est attachée au domaine mathématique, pour en donner une sorte d'image, l'y désigner comme un recès de ce qui ne serait soi-même, dans un certain mode de pensée pour la mathématique, qu'aussi quelque chose à l'écart, quoique soutenant le courant scientifique, quelque chose qui, au regard d'un certain progrès, serait ça et puis ça encore : recessus. C'est une image, mais une image digne d'être exorcisée car nous allons voir qu'il ne s'agit de rien de pareil.

C'est une occasion pour rappeler que le recours à l'image pour expliquer la métaphore est toujours faux; toute domination de la métaphore par l'image doit être suspecte, le support en étant toujours l'image spéculaire du corps, anthropomorphe, laquelle est en défaut parce que, c'est très simple à illustrer encore que ce ne soit qu'une illustration, cette image masque simplement la fonction des orifices. D'où la valeur d'apologue de mon pot troué sur lequel je vous ai quittés l'année dernière. Il est bien clair que de ce pot dans le miroir on ne voit le trou que si l'on regarde au travers du dit trou. D'où la valeur retournée de cet ustensile que je n'ai, je vous l'ai rappelé aussi en vous quittant, mise en avant que pour vous indiquer ceci que sous ses formes les plus simples, les plus primaires, ce que l'industrie humaine fabrique est fait à proprement parler pour masquer ce qu'il en est des vrais effets de structure. C'est en ce nom que je reviens, et ma digression est faite pour l'introduire, sur cette distinction expresse à rappeler que la forme n'est pas le formalisme. Il arrive dans certains cas que même les 73

linguistes - je ne parle bien entendu pas de ceux qui ne savent pas ce qu'ils disent - fassent des petites erreurs là-dessus. L'auteur dont je parlais tout à l'heure, qui ne me donne aucune preuve de son expresse compétence, m'impute d'avoir parlé de Hjelmslev, précisément c'est ce que je n'ai jamais fait. Par contre, le nom de Jakobson, à ma vue - car j'ai lu, comme il s'exprime lui-même, en diagonale, son article - est remarquablement absent, ce qui lui évite sans doute d'avoir à juger si oui ou non est pertinent l'usage que j'ai fait des fonctions de la métaphore et de la métonymie.

Pour revenir à ce point vif de la distinction de la forme et du formalisme, j'essaierai, car c'est ce qu'il faut d'abord, de l'illustrer de quelques formes. C'est bien nécessaire pour quiconque qui, comme l'est le psychanalyste, est engagé dans les coupures qui, pour atteindre un champ auquel le corps est exposé, aboutit bien à la chute de quelque chose qui a quelque forme. Néanmoins, je rappellerai - pour toucher à une de ces images qu'isole, et l'on ne sait pas d'où, l'expérience psychanalytique - la coupe qui contient le lait, celle qu'évoque sa prise à l'envers sous le nom du sein, premier des objets a, cette coupe n'est pas la structure par où le sein s'affirme comme homologue au placage placentaire, car c'est là même, physiologiquement, et sans l'entrée en jeu du verbe, sa réalité. Seulement même pour le savoir, ce que je viens de dire, à savoir avant qu'il s'implique, ce sein, dans la dialectique de l'objet a, même pour savoir ce qu'il est là, j'entends physiologiquement, il faut avoir une zoologie assez avancée, et ceci de par l'emploi exprès, autrement ce n'est pas visible, d'une classification dont on aurait tort de minimiser les relations à la logique. On a reproché à la logique aristotélicienne d'avoir, avec son emploi des termes genre, espèce, seulement collé à une pratique zoologique l'existence des individus zoologiquement définis. Il faut être cohérent et, si l'on énonce cette remarque plus ou moins répréhensive, s'apercevoir qu'inversement cette zoologie implique elle-même une logique, fait de structure, et de structure logique, bien sûr. Vous le voyez, c'est la frontière entre ce que déjà implique toute expérience explorative et ce qui va nous être mis en question de l'émergence du sujet.

En mathématique, le formalisme, dans sa fonction de coupure, sans doute, se dégagera mieux. Et en effet, que voyons-nous de ce qu'il en est là de son usage ? Le formalisme en mathématique se caractérise ainsi ; il est fondé sur l'essai de réduire ce discours que j'ai annoncé tout à l'heure, le discours mathématique, discours dont on a pu dire - et non certes du dehors, on l'a dit du dehors aussi, c'était ce que disait Kojève mais il ne faisait que le reprendre de la bouche de Bertrand Russell - que ce discours n'a pas de sens et qu'on ne sait jamais si ce qu'on y dit est vrai. Formule extrême, paradoxale, et dont il vaut de rappeler que c'est celle, dans Bertrand Russell, d'un des initiateurs de la formalisation logique de ce 74

discours lui-même. Cette tentative de prendre ce discours et de le soumettre à cette épreuve que nous pourrions définir en somme en ces termes, y prendre l'assurance de ce qu'il paraît bien être, à savoir de fonctionner sans le sujet ; car enfin pour faire sentir, même à ceux qui n'y sont pas tout de suite, ce que je désigne là, qui donc irait jamais parler, quant à ce qui s'assure de construction mathématique, d'une incidence quelconque de ce qui ailleurs se détache comme l'observateur ? Pas trace, là, concevable de ce qui s'appelle "erreur subjective", même si c'est là qu'on peut donner les appareils qui permettent ailleurs de lui donner un sens mesurable. Ceci n'a rien à faire avec le discours mathématique lui-même ; même quand il discourt de l'erreur subjective, c'est en des termes - j'entends les termes du discours - pour lesquels il n'y a pas de milieu, ils sont exacts, irréfutables, ou ils ne le sont pas. Telle est du moins son exigence; rien n'en sera reçu qui ne s'impose comme tel. Il reste quand même qu'il y a le mathématicien. L'usage, la recherche de la formalisation de ce discours, consiste, je l'ai dit à l'instant, à s'assurer que, même le mathématicien complètement évaporé, le discours tient tout seul. Ceci implique la construction d'un langage qui est très précisément celui qu'on appelle assez proprement dès lors, vous le voyez, logique mathématique. Il serait mieux de dire pratique de la logique, pratique logicienne sur le domaine mathématique, et la condition pour réaliser cette épreuve se présente sous une forme double et qui peut paraître antinomique. Ce langage sur un point ne semble pas avoir d'autre peine que de renforcer ce qu'il en est de ce discours mathématique tel que je viens de vous en rappeler le caractère, à savoir de raffiner sur son caractère sans équivoque. La seconde condition, et c'est en ceci qu'elle paraît antinomique, c'est que ce sans équivoque concerne quoi ? Toujours quelque chose que l'on peut appeler objet, bien sûr pas n'importe lequel, et c'est pourquoi, dans tout essai d'étendre hors du champ de la mathématique cette nouvelle pratique logicienne - pour illustrer ce que je veux dire, je parle du livre *Word and Object* de Quine par exemple - quand il s'agit d'étendre au discours commun cette pratique, on se croit imposé de partir de ce qui s'appelle *langage-objet*, ce qui n'est rien que de satisfaire à cette condition d'un langage sans équivoque; occasion d'ailleurs excellente de mettre en relief ce sur quoi j'ai toujours mis l'accent dès mon départ à la référence au langage, c'est qu'il est de la nature du discours, du discours fondamental, non seulement d'être équivoque, mais d'être essentiellement fait du glissement radical, essentiel sous tout discours, de la signification.

Première condition donc, ai-je dit, être sans équivoque. Ce qui ne peut se référer qu'à un certain objet visé, bien sûr, en mathématique, pas un objet comme les autres. Et c'est pourquoi dès que Quine transfère le maniement de cette logique à l'étude du discours commun, il parlera de 75

langage "ob", s'arrêtant prudemment à la première syllabe ! Mais, d'autre part, la condition seconde est que ce langage doit être pure écriture, que rien de ce qui le concerne ne doit constituer que des interprétations. Toute la structure - j'entends ce qu'on pourrait attribuer à l'objet - c'est elle qui fait cette écriture. De cette formalisation, il n'est rien dès lors qui ne se pose comme interprétation; à l'équivoque néanmoins fondamentale du discours commun s'oppose ici la fonction de l'isomorphisme, à savoir ce qui constitue un certain nombre de domaines comme tombant sous le coup de la prise d'une seule et même formule écrite.

Quand on entre dans l'expérience de ce qui s'est construit ainsi, si l'on se donne un peu de peine comme je n'ai pas cru indigne de moi de le faire, comme semblerait le supposer l'article évoqué tout à l'heure, et si l'on approche le théorème de Gödel par exemple - et après tout c'est à la portée de chacun de vous, il suffirait d'acheter un bon livre ou d'aller dans les bons endroits, nous sommes dans le pluridisciplinaire, après tout c'est peut-être une exigence qui n'est pas sortie de rien du tout, c'est peut-être de s'apercevoir des ennuis qu'on éprouve à ce qu'on appelle improprement limitation mentale - un tel théorème, d'ailleurs il y en a deux, vous énoncera qu'à propos du domaine du discours qui semble le plus assuré, à savoir le discours arithmétique, $2 + 2 = 4$, quand même, il n'y a rien sur quoi on soit mieux assis. Naturellement on n'en est pas resté là ! Depuis le temps, on s'est aperçu de bien des choses, mais qui en apparence ne sont que dans le strict développement de ce $2 + 2 = 4$, en d'autres termes, qu'à partir de là on tient un discours qui, selon toute apparence, est ce qu'on appelle consistant. Ce qui veut dire que quand vous y énoncez une proposition, vous pouvez dire "oui" ou "non", "celle-là est recevable", est un théorème, comme on dit, du système ; "celle-là ne l'est pas" et c'est sa négation qui l'est, à l'occasion, si l'on croit devoir prendre la peine de faire théorème de tout ce qui peut s'y poser comme négatif. Eh bien ! ceci implique que ce résultat est obtenu par la voie d'une série de procédés sur lesquels il n'est pas porté de doute et qui s'appellent des démonstrations.

Le progrès de cette pratique logicienne a permis d'assurer, mais seulement grâce à l'usage des procédés de formalisation, c'est-à-dire en mettant sur deux colonnes, si je puis dire, ce qui s'énonce du discours premier de la mathématique, et cet autre discours soumis à cette double condition de pourchasser l'équivoque et de se réduire à une pure écriture. C'est à partir de là et seulement à partir de là, c'est-à-dire de quelque chose qui distingue le discours premier, celui dans lequel la mathématique a fait hardiment tous ces progrès et sans avoir, chose curieuse, à y revenir par époque, d'une façon qui ruine les acquis généralement reçus aux époques précédentes, par opposition à ce discours épinglé pour l'occasion, et très improprement à mon gré, du terme du métalangage - l'usage de ce 76

langage formel appelé, lui, non moins improprement, langage -, car c'est de quelque chose qu'une pratique isole comme champ fermé dans ce qui est tout simplement le langage, le langage sans lequel le discours mathématique ne serait proprement pas énonçable, c'est à partir de là, dis-je, que Gödel met en évidence que dans ce système le plus sûr en apparence du domaine mathématique, celui du discours arithmétique, la consistance même supposée de ce discours implique ce qui le limite, c'est à savoir l'incomplétude, à savoir qu'à partir même de l'hypothèse de la consistance, il apparaîtra quelque part une formule, et il suffit qu'il y en ait une pour qu'il y en ait bien d'autres, à laquelle il ne pourra pas, par les voies mêmes de la démonstration reçue en tant que loi du système, être répondu ni oui ni non. Premier temps, premier théorème.

Deuxième temps, deuxième théorème. Ici, il me faut abréger, non seulement le système, j'entends système arithmétique, ne peut lui-même donc assurer sa consistance qu'à en constituer son incomplétude même, mais il ne peut pas, je dis dans l'hypothèse même fondée de sa consistance, la démontrer, cette consistance, à l'intérieur de lui-même.

J'ai pris un peu de peine à faire passer ici quelque chose qui n'est point assurément à proprement parler de ce qui est de notre champ, j'entends le champ psychanalytique, s'il est défini par je ne sais quelle appréhension olfactive, mais n'oublions pas qu'au moment de vous dire même qu'il n'est pas à proprement parler de quoi la phrase impliquait que je finisse d'un autre sujet, vous voyez bien sur quoi je tombe, sur ce point vif, c'est à savoir qu'il n'est pas pensable de jouer dans le champ psychanalytique, qu'à donner son statut correct à ce qu'il en est du sujet.

Que trouvons-nous, à l'expérience de cette logique mathématique ? Quoi, sinon justement ce résidu où se désigne la présence du sujet ? Du moins n'est-ce pas ainsi qu'un mathématicien lui-même, un des plus grands certes, Von Neuman, semble l'impliquer à faire cette réflexion un peu imprudente que les limitations, j'entends logiquement tenables, il ne s'agit là de nulle antinomie, de nuls de ces jeux classiques de l'esprit qui permettent d'appréhender ceci que le terme obsolète, par exemple, est un terme obsolète, et qu'à partir de là nous allons pouvoir spéculer sur les prédicats qui s'appliquent à eux-mêmes et ceux qui ne s'y appliquent pas, avec tout ce que ça peut comporter comme paradoxe ; il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de quelque chose qui construit une limite qui ne découvre rien, sans doute, que le discours mathématique riait lui-même découvert puisque c'est sur ce champ de découverte qu'il met à l'épreuve une méthode qui lui permet de l'interroger sur ceci qui est tout de même essentiel, à savoir jusqu'où il peut rendre compte de lui-même, jusqu'où pourrait être dit atteinte sa coïncidence avec son propre contenu si ces termes avaient un sens, alors que c'est le domaine même où la notion de contenu vient à être à 77

proprement parler vidée. Dire avec Von Neuman qu'après tout ceci est très bien puisque ceci témoigne que les mathématiciens sont encore là pour quelque chose, puisque c'est avec ce qui là se présente avec sa nécessité, son ananke propre, ses nécessités de détour, qu'ils auront bien leur rôle ; c'est parce qu'il y manque quelque chose que le désir du mathématicien va venir en jeu.

Et bien!, je crois qu'ici même Von Neuman va un peu plus loin, à savoir que je crois que le terme de résidu est impropre, et que ce qui se révèle ici de cette fonction que déjà sous plusieurs biais j'ai évoquée sous le titre de l'impossible est d'une autre structure que celle à quoi nous avons affaire dans la chute de ce que j'ai appelé l'objet a. Bien plus, je crois que ce qui se révèle ici de manque, pour n'être pas moins structural, révèle sans doute la présence du sujet, mais d'aucun autre sujet que celui qui a fait la coupure, celle qui sépare le dénommé métalangage d'un certain champ mathématique, à savoir tout simplement son discours, la coupure qui sépare ce langage d'un autre langage isolé, d'un langage d'artifice, du langage formel ; en quoi cette opération, la coupure, n'est pas moins féconde pour autant puisqu'elle révèle des propriétés qui sont bien de l'étoffe même du discours mathématique en ceci qu'il s'agit des nombres entiers sur le statut desquels vous savez qu'on n'a pas fini et qu'on ne finira guère avant un certain temps d'épiloguer mais sur lequel précisément, de savoir si ces nombres ont telle place ontologiquement ou pas est une question totalement étrangère à l'expérience de discours en tant qu'elle opère avec eux et qu'elle peut faire cette opération double 1°) de se construire et 2°) de se formaliser.

Nous sommes loin, sans doute, au premier abord, de ce qui nous intéresse au centre, et je ne sais pas, vu le peu de temps qui me reste, comment je pourrais vous y ramener aujourd'hui. Néanmoins permettez-moi de rapidement rappeler, brosser ceci que le point où nous en étions parvenus à la fin de notre dernière séance était ceci, la vérité parle "je". Du "je", qu'en est-il ? Si le "je" est ici à distinguer strictement du sujet tel que vous voyez qu'on peut quelque part le réduire à la fonction de la coupure, impossible à distinguer de celle dite trait unaire en tant qu'elle isole une fonction de l'Un comme seulement unique, et seulement coupure dans la numération, le "je" n'en est pour autant nullement assuré, car nous pourrions en dire ceci qu'il est et qu'il n'est pas selon que, comme sujet, il opère, et qu'opérant comme sujet, il s'exile de la jouissance qui pour autant n'est pas moins "je".

Et c'est ici qu'il faut que je vous rappelle en ce graphe (fig. 6) construit pour répondre très précisément au questionnement constituant de l'analyse, ce qui gîte entre les deux lignes dites de l'énonciation et de l'énoncé, c'est à savoir que, recoupées par celle de la matérialité signifiante, par la chaîne différentielle élémentaire des phonèmes, elle nous a permis 78

d'assurer ces quatre points de croisement dont le statut est donné en termes précisément d'écriture; ici le \$ *D, ici le A, champ de l'Autre, ici le petit s de A, à savoir la signification, et ici enfin le grand S de e, le signifiant de quelque chose maintes fois approché, jamais complètement élucidé qui s'appelle le A barré, 9i. Vous savez qu'ici, homologue à la ligne de retour imaginaire qui intègre au champ de l'énoncé la relation narcissique, homologue, dis-je, vous avez ici à, mi-chemin incarné sous cette forme écrite ce qui s'impose au niveau de l'énonciation pure qui est ceci, à savoir ce qui s'article \$ *D, S barré poinçon de D, qui veut dire ici comme ailleurs, partout où je l'écris, *demande*. Demande, pas n'importe laquelle, "je me demande" et écrivons ici sous cette forme "ce que tu veux", désir de l'Autre, dans cette entière ambiguïté qui permet encore d'écrire "je te demande ... ce que je veux", puisque mon désir est le désir de l'Autre. Nulle distinction ici, sinon induite par la fonction même de l'énonciation en tant qu'elle porte en soi son sens comme d'abord obscur, comme si toute énonciation, je l'ai déjà dit, la plus simple, n'évoque son sens que comme conséquence de son propre surgissement. "Il pleut" est événement de discours, dont il n'est que secondaire de savoir ce qu'il veut dire concernant la pluie. "Il pleut" dans tel contexte, n'importe qui est capable de l'évoquer. Il peut avoir les sens les plus divers. Ai-je besoin à ce propos d'évoquer que ça n'est pas partout que "Sortez!" sonne comme dans Bajazet.

S'il est quelque chose qui, de ce graphe, est plus important à repérer que ce discours qui l'accompagne, ce sont les vecteurs de structure tels qu'ils s'y présentent au niveau où le Tu, comme dominant sur le je, comme le tu-ant, ai-je dit, au niveau du désir de l'Autre, les vecteurs qui convergent. C'est autour du désir de l'Autre que la demande du discours, du discours tel que nous

l'ordonnons dans l'expérience analytique, du discours précisément qui, sous son aspect qui se prétend fallacieusement neutre, laisse ouvert sous sa pointe la plus aiguë l'accent de la demande. C'est de façon convergente autour du désir de l'Autre que tout ce qui est à la source comme l'indique la flèche rétroactive, tout ce qui est à la source converge vers le désir de l'Autre.

Le point qui, comme

support imaginaire, est le répondant de ce désir de l'Autre, ce que j'ai écrit depuis toujours sous la forme \$ *a, c'est-à-dire le fantasme, là gît, mais couverte, cette fonction qui est le "je". Le "je" en tant que contrairement au point de convergence qui s'appelle désir de l'Autre, c'est de façon divergente que ce "je" caché sous le \$ *a se dirige sous la forme que précisément j'ai appelée au départ celle du vrai questionnement, du questionnement radical vers les deux points où gisent les éléments de la réponse, à savoir dans la ligne du haut, grand S, ce qui veut dire un signifiant, un signifiant de ceci que A est barré, et qui est précisément ce que j'ai pris, ce dont aussi je vous ai donné la peine d'avoir un support pour concevoir ce qu'ici j'énonce, à savoir que ce champ de l'Autre n'assure pas, n'assure à aucun endroit, à aucun degré, la consistance du discours qui s'y articule, en aucun cas, même le plus sûr apparemment.

Et d'autre part, ligne inférieure, une signification en tant qu'elle est foncièrement aliénée. Et c'est ici qu'il faut que vous vous aperceviez du sens de mon entrée dans cette année par la définition du *plus-de-jouir* et de son rapport avec tout ce qu'on peut appeler, au sens le plus radical, les moyens de production, au niveau de la signification, si déjà le pot, comme je vous l'ai indiqué, n'est qu'appareil à masquer les conséquences du discours, je veux dire les conséquences majeures, à savoir l'exclusion de la jouissance.

Vous voyez qu'ainsi est mis dans cette *Entzweiung*, le terme est hégélien, dans cette division radicale qui est celle même à quoi aboutit le discours de Freud à la fin de sa vie, qui est division du "je" articulé comme tel, ce n'est rien de moins qu'entre ces deux termes, à savoir du champ où l'Autre en quelque sorte, en quelque imagination, qui fut longtemps celui des philosophes, pourrait répondre d'aucune vérité et où précisément ceci s'annule par le seul examen des fonctions du langage, j'entends que nous savons y faire intervenir la fonction de la coupure qui répond non! non au Dieu des philosophes, et que, d'autre part, sur un autre registre, celui en apparence où la jouissance l'attend, c'est là précisément qu'il est serf, et sous le mode même dont on a pu dire jusqu'ici qu'on pouvait reprocher à la psychanalyse de méconnaître les conditions dans lesquelles l'homme est soumis au social, comme on s'exprime, sans s'apercevoir qu'on se contredit, que le matérialisme dit historique n'a de sens qu'à précisément s'apercevoir que ce n'est pas de la structure sociale qu'il dépend puisque lui-même affirme que c'est des moyens de production, c'est-à-dire que de ce avec quoi on fabrique des choses qui trompent le *plus-de-jouir*, c'est-à-dire qui, loin de pouvoir espérer remplir le champ de la jouissance, ne sont même pas en état de suffire à ce qui, du fait de l'Autre, en est perdu.

Je n'ai pu aller, mon Dieu, comme d'habitude, plus vite que mes propres violons. Néanmoins, je peux vous annoncer là où, la prochaine fois, j'ai l'intention de reprendre. Je vous dirai que ce n'est pas vain que, de la 80

bouche du Dieu des Juifs, ce que j'ai retenu, c'est "je suis ce que Je est". C'est bien là qu'il est temps qu'enfin quelque chose se dissipe, quelque chose déjà dit en clair par un nommé Pascal. Si vous voulez, peut-être cela vous aidera à entendre ce que je vous dirai la prochaine fois, lire un petit livre qui, chez Desclée de Brouwer, est paru sous le nom du *Pari de Pascal* par un M. Georges Brunet, qui sait admirablement bien ce qu'il dit. Comme vous l'avez vu tout à l'heure, ce n'est pas vrai de tous les professeurs ! Mais lui, il le sait. Ce qu'il dit ne va pas loin, d'ailleurs, mais au moins il sait ce qu'il dit. D'autre part, c'est un débrouillage pour vous indispensable de ce qu'il en est de cette petite feuille de papier pliée en quatre dont, comme je l'ai déjà dit, je me suis déjà exprimé là-dessus, on a fait les poches à Pascal, Pascal mort. Je parle beaucoup du Dieu mort, c'est probablement pour nous délivrer de bien d'autres rapports avec d'autres que j'ai évoqués tout à l'heure, mes rapports avec Freud mort; ça a un tout autre sens.

Mais si vous voulez bien lire ce *Pari de Pascal* de Georges Brunet, au moins saurez-vous de quoi je parle, quand je parlerai de ce texte, qui en est à peine un quart, comme vous le verrez, c'est une écriture qui se recouvre elle-même, qui s'embrouille, qui s'entrecroise, qui s'annote. On a fait un texte pour le plaisir, bien sûr, des professeurs. Ce plaisir est court, car ils rien ont jamais absolument rien tiré.

Il y a quelque chose qui est, par contre, tout à fait clair, et c'est par là que je commencerai la prochaine fois, c'est qu'il ne s'agit strictement de rien d'autre que justement du "je". On passe son temps à se demander si Dieu existe, comme si même c'était une question. Dieu est, ça ne fait aucune espèce de doute, ça ne prouve absolument pas qu'il existe. La question ne se pose pas. Mais il faut savoir si "je" existe.

Je pense pouvoir vous faire sentir que c'est autour de cette incertitude, est-ce que "je" existe ? que se joue le pari de Pascal.

81

LEÇON VII, 15 JANVIER 1969

J'ai annoncé la dernière fois que je parlerai du pari de Pascal, c'est une responsabilité. J'ai appris même qu'il y avait des gens qui modifient leur horaire, enfin qui venaient une fois de plus à Paris qu'ils n'auraient prévu, pour savoir ce que j'en dirai, c'est vous dire si c'est lourd à porter pareille déclaration. Enfin il est certain que je ne peux pas me mettre ici à vous rapporter, à faire un discours exhaustif sur tout ce qui s'est énoncé autour du pari de Pascal. Je suis forcé donc de supposer chez vous une certaine connaissance massive de ce dont il s'agit dans le pari de Pascal. Je ne peux pas à proprement parler, le réénoncer parce que, comme je vous l'ai dit déjà la dernière fois, ce n'est pas à proprement parler un énoncé qui se tient ; c'est même ce qui a étonné les gens, c'est que quelqu'un dont on a l'assurance qu'il était capable de quelque rigueur ait proposé quelque chose d'aussi intenable.

Je pense avoir introduit assez, très juste assez, la dernière fois ce qui motive en gros l'usage que nous allons en faire. Mais enfin ne perdons pas notre temps à le rappeler, cet usage, vous allez bien le voir.

Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que j'en parle. Un certain jour de février 1966, je crois, j'ai déjà amené ce pari, et très précisément à propos de l'objet a ; vous verrez que nous allons aujourd'hui rester autour de cet objet. Déjà ceux qui se souviennent - peut-être y en a-t-il quelques-uns, j'en suis même sûr - de ce que j'en ai dit alors voient bien de quoi il s'agit. Il s'est trouvé qu'on m'avait demandé d'aller en reparler en octobre 1967 à Yale, et j'ai eu si fort à faire avec des gens qui motivent cet effort d'enseignement, à savoir les psychanalystes, que j'ai manqué de parole à ces gens de Yale ; je n'ai su que bien après que cela avait fait une manière de petit scandale ; c'est vrai, ce n'était pas très poli. Nous allons tâcher aujourd'hui de dire ce que j'aurais pu énoncer là-bas, sans qu'il y ait d'ailleurs plus de préparation que rien pour l'entendre.

Mais, commençons tout à fait au ras du sol, comme si nous étions à Yale. Il s'agit de quoi ? En gros, vous avez dû entendre parler de quelque chose qui s'énonce et qui plusieurs fois s'écrit dans le texte de ce qu'on a réuni sous le titre de *Pensées*, *Pensées de Pascal*, et qui au départ a quelque chose déjà d'aussi scabreux que l'usage qu'on fait de ce qui s'appelle le pari lui-même. Vous le savez, ces *Pensées*, c'étaient des notes prises pour un 83

grand ouvrage. Seulement, l'ouvrage n'était pas fait, alors on l'a fait à sa place. On a d'abord fait un ouvrage - c'est l'édition des Messieurs de Port-royal - ce n'est pas du tout un ouvrage mal fait ; c'étaient des copains et, comme nous en témoigne un nommé Filleau de la Chaise qui n'est pas à proprement parler une lumière mais qui est très lisible, Pascal leur avait très bien expliqué ce qu'il voulait faire, et ils ont fait ce que Pascal avait indiqué. Il n'en reste pas moins que ça laissait tomber pas mal de choses dans les énoncés écrits en notes aux fins de la construction de cet ouvrage. Alors d'autres se sont risqués à la reconstruction autrement; et puis d'autres se sont dit : "puisque'en somme à mesure qu'avance notre culture, nous nous apercevons que le discours, c'est pas une chose si simple que ça et qu'à le rassembler, eh bien ! il y a de la perte" alors on s'est mis à faire des éditions qu'on appelle critiques, mais qui prennent une portée tout à fait différente quand il s'agit d'un recueil de notes. Là encore, ça a été un peu coton. Nous avons plusieurs éditions, plusieurs façons de grouper ces liasses comme on dit ; celle de Tourneur, celle de Lafuma, celle de X, celle de Z. Cela ne simplifie pas les choses, mais ça les éclaire assurément, rassurez-vous.

Pour le pari, c'est tout à fait à part. C'est un petit morceau de papier plié en quatre ; c'était l'intérêt de ce que je vous recommandai, c'était de vous en apercevoir puisque, dans ce livre, il y a la reproduction du petit papier plié en quatre et puis un certain nombre de transcriptions, car ceci aussi pose un problème étant donné que ce sont des notes prises, cursives, avec des recoupages divers, une multitude de ratures, de paragraphes entiers écrits entre les lignes d'autres paragraphes, et puis une utilisation des marges avec des renvois, tout cela d'ailleurs assez précis et donnant ample matière à examen et à discours. Mais il y a une chose que nous pouvons tenir pour assurée, c'est que jamais Pascal n'a prétendu faire tenir le pari debout. Ce petit papier devait pourtant lui tenir à cœur puisque tout indique qu'il l'avait dans sa poche, à la même place où j'ai pour l'instant le machin là, le micro, de cette chose qui ne sert à rien ! En gros, vous avez entendu parler de quelque chose qui a cette sonorité *renoncer aux plaisirs* ; cette chose dite au pluriel s'est aussi répétée au pluriel. Et d'ailleurs chacun sait que cet acte serait au principe de quelque chose qu'on appellerait la vie chrétienne. C'est le bruit de fond, ça. A travers tout ce que nous énonce Pascal, et d'autres autour de lui, au titre d'une éthique, ceci sonne au loin comme le bruit d'une cloche. Il s'agit de savoir si c'est un glas. En fait, ce n'est pas tellement un glas que ça. Ça a de temps en temps une petite tournure plus gaie. Je voudrais vous faire sentir que c'est le principe même sur lequel s'installe une certaine morale qu'on peut qualifier de la morale moderne.

Pour faire entendre ce que je suis en train d'avancer, je vais faire quelques rappels de ce qu'il en est effectivement. Le réinvestissement, 84

comme on dit, des bénéfices, qui est fondamental, c'est ce qu'on appelle encore l'entreprise, l'entreprise capitaliste, pour la désigner en propres termes, ne met pas le moyen de production au service du plaisir ; c'est même au point que toute une face de quelque chose qui se manifeste dans les marges est par exemple un effort, un effort tout à fait timide, et qui ne s' imagine pas du tout voguer vers le succès mais plutôt jeter un doute sur ce qu'on peut appeler notre style de vie; cet effort, nous l'appellerons un effort de réhabilitation de la dépense, et un nommé Georges Bataille, penseur en marge de ce qu'il en est de nos affaires, a cogité et produit là-dessus quelques ouvrages tout à fait lisibles mais qui ne sont pas pour autant voués à l'efficacité.

Quand je dis que c'est la morale moderne, je veux dire par là, c'est un premier abord de la question, qu'à voir les choses historiquement, ceci répond à une cassure. De toute façon, il n'y a pas lieu de la minimiser. Cela ne veut pas dire non plus que, comme toute cassure historique, il faille s'y tenir pour saisir de quoi il s'agit, et ce n'est pas plus mal d'en marquer le temps. La recherche d'un bien-être - je ne peux pas énormément insister parce que le temps nous est compté, bien sûr, comme toujours, sur ce qui justifie l'emploi de ce terme, mais enfin tous ceux qui suivent, même de temps en temps, superficiellement ce que je dis doivent tout de même se souvenir de ce que j'ai rappelé à cet endroit de la distinction du *Wohl*, *das Wohl*, là où on se sent bien, et de *das Gute*, du bien en tant que Kant les distingue, il est tout à fait clair que c'est là un des points vifs de ce que j'ai appelé tout à l'heure la cassure; quelle que soit la justification des énoncés de Kant, qu'il faille y trouver l'âme même de l'éthique, ou bien, comme je l'ai fait, l'éclairer de son rapport avec Sade, c'est un fait de la pensée que ça se soit produit.

Nous avons depuis quelque temps la notion que les faits de la pensée ont un arrière-plan, peut-être quelque chose déjà qui est de l'ordre de ce que j'ai rappelé, à savoir la structure qui résulte d'un certain usage des moyens de production qui est là-dérrière, mais, comme s'y avance ce que j'articule cette année, il y a peut-être eu d'autres façons de le prendre. En tous les cas, par ce bien-être, je vise ce qui, dans la tradition philosophique, s'est appelé edone, le plaisir. Cet edone, telle qu'on s'en est servi, suppose que réponde au plaisir un certain rapport que nous appellerons rapport de juste ton, avec la nature dont nous, les hommes, ou les présumés tels, serions dans cette visée moins les maîtres que les célébrants. C'est bien là ce qui guide ceux qui, disons, de toute antiquité, quand ils commencent, pour fonder la morale, à prendre ce repère, que le plaisir doit tout de même nous guider dans cette voie, que c'est le maillon originel en tout cas, que ce dont il va s'agir, c'est plutôt de poser comme une question pourquoi certains de ces plaisirs sortent de ce juste ton ; il s'agit alors de plaisirer, si je puis dire, 85

le plaisir lui-même, de trouver le module du juste ton au cœur de ce qu'il en est du plaisir, et de s'apercevoir de ce qui est en marge et qui paraît fonctionner d'une façon perversie et néanmoins justifiable au regard de ce que le plaisir donne la mesure. Il est à remarquer quelque chose, c'est que c'est à juste titre qu'on peut dire que cette visée entraîne un ascétisme, un ascétisme auquel on peut donner son panonceau qui est celui-ci : pas trop de travail.

Eh bien ! jusqu'à un certain moment, ça n'a pas semblé faire un pli. Mais je pense tout de même, tous tant que vous êtes ici, que vous vous apercevez que nous ne sommes plus dans ce bain-là parce que nous, pour obtenir "pas trop de travail" il faut que nous en fussions un sacré coup ! La grève, par exemple, qui ne consiste pas seulement à se croiser les bras mais aussi à crever de faim pendant ce temps-là. Jusqu'à un certain moment, on n'avait jamais eu besoin de recourir à des moyens comme ça. C'est ce qui montre bien qu'il y a quelque chose de changé pour qu'il faille faire tant d'efforts pour avoir "pas trop de travail". Ça ne veut pas dire que nous soyons dans un contexte qui suit une pente naturelle. En d'autres termes, l'ascétisme du plaisir, c'était quelque chose qui avait à peine besoin d'être accentué pour autant que la morale fût fondée sur l'idée qu'il y avait quelque part un bien et que c'est dans ce bien que résidait la loi. Les choses semblaient être d'un seul tenant dans cette suite que je désigne.

Otium cum dignitate règne dans Horace, vous le savez - ou vous ne le savez pas ; tout le monde le savait au siècle dernier parce que tout le monde s'occupait d'Horace, mais grâce à la solide éducation que vous avez reçue au lycée vous ne savez même pas ce que c'est qu'Horace !, dans la nôtre, nous en sommes au point où bientôt *otium*, c'est-à-dire la vie de loisir, naturellement pas nos loisirs qui sont des loisirs forcés, on vous donne des loisirs pour que vous alliez chercher un billet à la gare de Lyon, et puis dare dare, et puis il s'agit de le payer, et puis il s'agit de se transporter aux sports d'hiver ; là, pendant quinze jours, vous allez vous appliquer à un solide pensum, celui qui consiste à faire la queue au bas des téléskis, on n'est pas là pour rigoler ! Le type qui ne fait pas ça, qui ne va pas travailler aux loisirs, il est indigne, *otium*, pour l'instant, est *cum indignitate*. Et plus ça ira, plus ça sera comme ça, sauf accident. Le refus du travail, de nos jours, autrement dit, ça relève d'un défi. Il se pose et ne peut se poser que comme défi. Pardon d'insister encore. Saint-Thomas, pour autant qu'il réinjecte une pensée aristotélicienne formellement - je dis seulement formellement - dans le christianisme, ne peut ordonner, encore lui, Saint-Thomas, qui peut vous sembler, comme ça, être de mine assez grise, il peut ordonner le Bien comme le souverain Bien qu'en termes en fin de compte hédonistes. Bien sûr, il ne faut pas voir ça d'une façon monolithique, ne serait-ce que pour la raison que toutes sortes de maldonnes s'introduisent dans ces sortes de 86

propositions qui étaient, d'ores et déjà, pendant qu'elles régnaient, patentes et il est certain que d'en suivre la trace et de voir comment les différents directeurs d'âmes s'en sont tirés impliquerait beaucoup d'efforts de discernement.

Ce que j'ai voulu faire, c'est simplement ici rappeler où nous sommes axés du fait qu'assurément il y a eu à cet égard un déplacement radical et que pour nous les départs ne peuvent être bien évidemment que d'interroger l'idéologie du plaisir par ce qui nous rend quelque peu périmé tout ce qui l'a soutenue, ceci en nous plaçant au niveau des moyens de production pour autant que, pour nous, ce sont eux qui en conditionnent réellement, de ce plaisir, la pratique. Il me semble que j'ai suffisamment indiqué déjà tout à l'heure comment on peut mettre sur une page d'un côté la publicité pour le bon usage des vacances, à savoir l'hymne au soleil, et de l'autre côté l'astreinte aux conditions du téléski. Il suffirait d'y ajouter que tout ceci se passe tout à fait aux dépens du simple arrangement de la vie ordinaire et de ces chancres de sordidité au milieu desquels nous vivons, dans les grandes villes tout spécialement.

C'est très important à rappeler pour s'apercevoir qu'en somme, l'usage que nous faisons dans la psychanalyse du principe du plaisir à partir du point où il se situe, où il règne, à savoir dans l'inconscient, ceci veut dire que le plaisir, que dis-je, sa notion même, sont aux catacombes et que la découverte de Freud là-dessus fait office du visiteur du soir, de celui qui revient de loin pour trouver les étranges glissements qui se sont opérés pendant son absence. "Savez-vous où je l'ai retrouvée, semble-t-il nous dire, cette fleur de notre âge, cette légèreté, le plaisir ? Maintenant il s'essouffle dans les souterrains, Acheronta, dit Freud, seulement occupé à empêcher que tout ne saute, à imposer une mesure à tous ces enragés, en y glissant quelque lapsus, parce que si ça tournait rond, où irions-nous ?" Il y a là donc, dans ce principe du plaisir de Freud, quelque chose comme ça, un pouvoir de rectification, de tempérament, de moindre tension comme il s'exprime. C'est comme une sorte de tisseuse invisible qui resterait veiller à ce qu'il n'y ait pas trop de chauffe au niveau des rouages.

Quel rapport entre cela et ce plaisir souverain du farniente contemplatif que nous recueillons dans les énoncés d'Aristote par exemple ? Ceci peut-être est de nature - si j'y reviens, ce n'est pas pour toujours tourner en rond - à nous donner un soupçon qu'il y a peut-être tout de même là quelque ambiguïté, je veux dire un fantasme qu'il faut peut-être aussi nous garder de prendre trop au pied de la lettre, quoique bien sûr le fait qu'il nous arrive après tant de dérive rende sans doute bien précaire d'apprécier ce qu'il en était en son temps, ceci pour corriger ce qui, dans mon discours, jusqu'au point où j'en suis parvenu, pourrait sembler être référence au bon vieux temps ; on sait qu'on y échappe difficilement, mais 87

ce n'est pas une raison non plus pour ne pas marquer que nous ne lui donnons pas trop de créance. Quoi qu'il en soit, la figure du plaisir, même celle qui est chez Freud, est frappée d'une ambiguïté avouée, celle justement de l'au-delà, comme il l'a dit, du principe du plaisir. Nous n'allons pas ici nous étendre. Pour nous en acquitter, nous dirons Freud écrit : "La jouissance est masochiste dans son fond" ; il est bien clair qu'il n'y a là que métaphore, puisque aussi bien le masochisme est quelque chose d'un niveau autrement organisé que cette tendance radicale. La jouissance se porterait, nous dit Freud quand il essaie d'élaborer ce qui d'abord n'est articulé que métaphoriquement, à rabaisser le seuil nécessaire au maintien de la vie, ce seuil que le principe du plaisir lui-même définit comme un infimum, c'est-à-dire le plus bas des hauts, la plus basse tension nécessaire à ce maintien ; mais on peut tomber au-dessous encore, et c'est là que commence et ne peut que s'exalter la douleur, si vraiment ce mouvement, comme il nous le dit, tend vers la mort ; autrement dit, derrière le constat d'un phénomène dont nous pouvons le tenir pour lié à un certain contexte de pratique, à savoir l'inconscient, c'est un phylum d'une nature toute différente que Freud ouvre avec cet au-delà. Sans doute est-il certain qu'ici l'ambiguïté comme ce que je viens d'énoncer n'a pas manqué d'en préserver l'instance, qu'une certaine ambiguïté se profile entre cette pulsion de mort d'une part, théorique et un masochisme qui n'est que pratique beaucoup plus astucieuse, mais de quoi ? tout de même de cette jouissance en tant qu'elle n'est point identifiable à la règle du plaisir. Autrement dit, avec notre expérience, l'expérience psychanalytique, la jouissance, si vous me permettez ceci pour abréger, se colore. Il y a tout un arrière-fond, bien sûr, à cette référence. Il faudrait dire qu'au regard de l'espace avec ses trois dimensions la couleur, si nous savions y faire, pourrait en ajouter sans doute une ou deux, peut-être trois, car dès cette note, apercevez-vous à cette occasion que les Stoïciens, les Epicuriens, les doctrinaires du règne du plaisir au regard de ce qui s'ouvre à nous comme interrogation, ça reste encore du noir et blanc ?

J'ai essayé, depuis que j'ai introduit dans notre maniement cette fonction de la jouissance, d'indiquer qu'elle est rapport au corps essentiellement mais non pas n'importe lequel, ce rapport qui se fonde sur cette exclusion en même temps inclusion qui fait tout notre effort vers une topologie qui corrige les énoncés jusqu'ici reçus dans la psychanalyse car il est clair qu'on ne parle que de ça à tous les stades - rejet, formation du non-Moi, je ne vais pas tous les rappeler - mais fonction de ce qu'on appelle incorporation et qu'on traduit introjection, comme s'il s'agissait d'un rapport d'intérieur à extérieur et non pas d'une topologie beaucoup plus complexe. L'idéologie analytique, en somme, telle qu'elle s'est 88

exprimée jusqu'ici est d'une maladresse remarquable qui s'explique par ceci, la non construction d'une topologie adéquate.

Ce qu'il faut saisir, c'est que cette topologie, je veux dire celle de la jouissance, elle est la topologie du sujet ; c'est elle qui, à notre existence de sujet, *poursoit*. C'est un mot nouveau, qui m'est sorti comme ça, le verbe *poursuir*. Je ne vois pas pourquoi, depuis le temps qu'on parle de l'en-soi et du pour-soi, on ne pourrait pas faire des variations. C'est extraordinairement amusant. Par exemple vous pourriez écrire l'en-soi comme ça, *anse-oie ou bien ensoie*. Je vous en passe. Quand je suis tout seul, je m'amuse beaucoup ! L'intérêt du verbe *poursuir*, c'est que tout de suite il trouve des petits amis, pourvoir par exemple, ou bien surseoir. Il faut modifier l'orthographe s'il est du côté de *surseoir* il faut l'écrire *pourseoit*. L'intérêt, c'est si ça aide à penser des choses et en particulier une dichotomie : le sujet est-il, contre la jouissance, poursu ? En d'autres termes s'y éprouve-t-il ? Mène-t-il son petit jeu dans l'affaire ? Est-il maître à la fin du compte ? Ou est-il à la jouissance poursis ? Est-il en quelque sorte dans sa dépendance, esclave ? C'est une question qui a son intérêt, mais pour s'y avancer, il faut partir bien de ceci qu'en tout cas tout notre accès à la jouissance est commandé par la topologie du sujet, et ça, je vous assure que ça fait quelques difficultés au niveau des énoncés concernant la jouissance.

Il m'arrive de parler avec des personnes pas forcément en vue mais très intelligentes. Il y a une certaine façon de penser que la jouissance pourrait s'assurer de cette conjonction impossible qui est celle que j'ai énoncée la dernière fois entre le discours et le langage formel qui est évidemment liée au mirage de ceci que tous les problèmes de la jouissance sont essentiellement liés à cette division du sujet ; mais ce n'est pas parce que le sujet serait plus divisé qu'on retrouverait la jouissance. Il faut à ça faire très attention. En d'autres termes, le sujet fait la structure de la jouissance, mais jusqu'à nouvel ordre, tout ce qu'on peut en espérer, ce sont des pratiques de récupération. Ceci veut dire que ce qu'il récupère n'a rien à faire avec la jouissance, mais avec sa perte. Il y a un nommé Hegel qui s'est déjà posé, et fort bien, ces problèmes. Il n'écrivait pas "pour-soi" comme moi, et ceci n'est pas sans conséquences. La façon dont il construit l'aventure de la jouissance est certes, comme il convient, entièrement dominée par la *Phénoménologie de l'esprit*, c'est-à-dire du sujet. Mais l'erreur est, si je puis dire, initiale, et comme telle elle ne peut que porter jusqu'à la fin de son énonciation ses conséquences. Il est très singulier qu'à faire partir cette dialectique, comme on s'exprime, des rapports du maître et de l'esclave, il ne soit pas manifeste, et d'une façon tout à fait claire du fait même dont il part, à savoir la lutte à mort, de pur prestige insiste-t-il, qu'assurément ceci veut dire que le maître a renoncé à la jouissance ; et comme ce n'est pas pour autre chose que pour le salut de son corps que 89

l'esclave accepte d'être dominé, on ne voit pas pourquoi, dans une telle perspective explicative, la jouissance ne lui reste pas sur les bras. On ne peut tout de même pas à la fois manger son gâteau et le garder. Si le maître s'est engagé dans le risque au départ, c'est bien parce qu'il laisse à l'autre la jouissance.

Est-ce qu'il faut que j'indique, que je rappelle, que j'évoque à cette occasion ce que toute la littérature antique nous témoigne, à savoir que d'être esclave, ce n'était pas si embêtant que cela, ça vous dispensait en tout cas de beaucoup d'ennuis politiques. Pas de malentendu n'est-ce pas, je parle d'un esclave mythique, celui du départ de la phénoménologie de Hegel. Et cet esclave mythique, il a ses répondants. Ce n'est pas pour rien que dans la comédie - ouvrez Térence ! - la jeune fille destinée au triomphe final du mariage avec l'aimable fils-à-papa est toujours une esclave. Pour que tout soit bien et pour se foutre de nous, car c'est la fonction de la comédie, il se trouve qu'elle est esclave mais tout de même de très bonne famille ; c'est arrivé par accident ! Et à la fin, tout se révèle. A ce moment-là, le fils-à-papa en a assez mis pour que décemment il ne puisse pas dire "je ne joue plus ; si j'avais su que c'était la fille du meilleur copain de papa, jamais je ne m'en serais occupé !" Mais le sens de la comédie antique, c'est ça justement, c'est de nous désigner, quand il s'agit de la jouissance, que la fille du maître du lopin à côté, ce n'est pas elle la plus indiquée, elle a quelque chose comme ça d'un petit peu raide, elle est un peu trop liée à ce qui lui attient de patrimoine.

Je vous demande pardon d'où ces petites fables nous entraînent, mais c'est pour dire que c'est d'un autre ordre, ce que l'évolution historique récupère en libérant les esclaves. Elle les libère on ne sait pas de quoi, mais il y a une chose certaine, c'est qu'à toutes les étapes, elle les enchaîne, à toutes les étapes de la récupération elle les enchaîne au *plus-de-jouir* qui est, comme je pense depuis le début de cette année l'avoir assez énoncé, autre chose, c'est-à-dire ce qui répond non pas à la jouissance mais à la perte de la jouissance en tant que d'elle surgit ce qui devient la cause conjuguée du désir de savoir et cette animation que j'ai récemment qualifiée de féroce qui procède du *plus-de-jouir*. Tel est l'authentique mécanisme, et il importe de le rappeler au moment où tout de même nous allons parler de Pascal, parce que Pascal, comme nous tous, est un homme en son temps.

Bien sûr que le pari a à faire avec le fait que, dans les mêmes années - et sur ces points de petite histoire, faites-moi confiance, j'ai fait le tour de ce qui peut se lire, je vous signale simplement que mon ami Guilbaud a fait là-dessus dans des revues, je n'ai rien ai que le tirage à part mais j'essaierai tout de même de savoir où vous pourriez les retrouver, quelques courts, très courts petits articles qui sont tout à fait décisifs quant au rapport de ce pari ;

il n'est pas le seul d'ailleurs; dans le livre de Brunet, la chose est également 90

traitée. La règle des partis, c'est quelque chose sur lequel il faudrait en dire long pour vous en montrer l'importance dans le progrès de la théorie mathématique. Sachez simplement qu'il n'est rien de plus en pointe au regard de ce dont il s'agit, pour nous, quand il s'agit du sujet. S'intéresser à ce qu'il en est de ce qu'on appelle le jeu, en tant que c'est une pratique foncièrement définie par ceci qu'elle comporte un certain nombre de coups qui ont lieu à l'intérieur de certaines règles ; rien n'isole d'une façon plus pure ce qu'il en est de nos rapports au signifiant. Ici en apparence, rien d'autre qui nous intéresse que la manipulation la plus gratuite dans l'ordre de la combinaison. Poser pourtant la question, de ce qu'il en est des décisions à prendre dans ce champ du gratuit, est fait pour souligner que nulle part elle ne prend plus de force et de nécessité. C'est à ce regard que le pari qui en est fait, si nous nous apercevons que tout y manque des conditions recevables en un jeu, prend sa portée. Les efforts des auteurs pour en quelque sorte le rationaliser au regard de ce qui était en effet pour Pascal - mais il devait bien être le premier à le savoir - la référence, et démontrer que ça ne colle pas, c'est cela qui fait le prix de la façon dont le pari est par Pascal manié. Et là dans le texte de Pascal et repris par les auteurs avec un mode à courte vue qui est bien là la chose la plus exemplaire et dont on peut dire qu'après tout les auteurs nous rendent le service de montrer comment s'installe l'impasse où ils s'obstinent, cette façon de mettre en valeur, au regard de cette décision, les rapports d'extension de l'enjeu, à savoir d'un côté une vie à la jouissance de laquelle on renonce pour en faire, tout à fait de la même façon que Pascal le signale dans l'étude de ce qu'on appelle règle des partis, c'est quand c'est dans le jeu, c'est perdu, c'est le principe de la mise, la mise de l'autre côté, de celui du partenaire, est ce que Pascal articule, *une infinité de vies infiniment heureuses*.

Je vous signale qu'ici un point s'ouvre de savoir si cette infinité de vie est à penser au singulier ou au pluriel. Une infinité de vie, au singulier, cela ne veut pas dire grand-chose si ce n'est de changer le sens qu'a, dans ce contexte, le contexte de la règle des partis, le mot infinité. Néanmoins nous sommes là livrés à l'ambiguïté du petit papier. Le mot *heureuse* n'est pas terminé ; pourquoi le mot *vie* serait-il complet ? De l's qui pourrait aussi bien lui atténuer, la face numérale d'une comparaison qui est celle ici promue, à savoir du rapport numéral entre les enjeux, avec quelque chose qui n'a pas d'autre nom que l'incertitude et qui est prise elle-même telle, numériquement, que Pascal écrit qu'au regard même d'un hasard de gain, écrit-il, on peut supposer une infinité de hasards de perte, introduire donc comme numérique l'élément de hasard, alors qu'il a été proprement exclu dans ce qu'il énonce de la règle des partis, qui comporte pour être énoncée l'égalité des hasards, montre bien qu'en tout cas, c'est sur le plan numérique 91

que doit même être mesuré l'enjeu.

J'insiste car, dans ce petit papier, qui n'est nullement une rédaction ni un état définitif, qui est une succession de signes d'écriture qui sont faits, il est aussi bien en d'autres points énoncé qu'à parier ce dont il s'agit, c'est-à-dire l'incertitude fondamentale, à savoir y a-t-il un partenaire, en d'autres points Pascal énonce "il y a une chance sur deux", à savoir Dieu existe ou n'existe pas, procédé dont, bien sûr, nous voyons assez l'intenable et qui n'a pas besoin d'être réfuté. Mais est-ce qu'on ne voit pas qu'en ceci tout réside précisément à ce niveau de l'incertitude ? Car il est bien clair que rien ne s'impose de ce calcul et qu'on peut toujours opposer à la proposition du pari "ce que j'ai, je le tiens, et avec cette vie, j'ai déjà bien assez à faire" Pascal en rajoute et il nous dit qu'elle n'est rien, mais qu'est-ce à dire ? Non pas zéro, car il n'y aurait ni jeu, il n'y aurait pas de jeu parce qu'il n'y aurait pas de mise; il dit qu'elle est un rien, ce qui est une toute autre affaire, car c'est très précisément de cela qu'il s'agit quand il s'agit du *plus-de-jouir* ; et d'ailleurs s'il y a là quelque chose qui porte au plus vif, au plus radical notre passion de ce discours, c'est bien parce que c'est de cela qu'il s'agit. L'opposition sans doute tient toujours. Est-ce qu'à miser dans un tel jeu, je ne gage point trop ?

Et c'est bien pour cela que Pascal le laisse inscrit dans l'argumentation de son supposé contradicteur, contradicteur qui n'est pas ailleurs qu'en lui-même puisqu'il est le seul à connaître le contenu de ce petit bout de papier. Mais il lui répond: "Vous ne pouvez pas ne pas parier parce que vous êtes engagé". Et en quoi ? Vous n'êtes pas engagé du tout sauf si domine ceci que vous avez à prendre une décision, c'est-à-dire ce qui dans le jeu, dans la théorie du jeu comme on dit de nos jours, qui n'est que la suite absolument directe de ce que Pascal inaugure dans la règle des partis où la décision est une structure, et c'est parce qu'elle est réduite à une structure que nous pouvons la manipuler d'une façon entièrement scientifique. Seulement là, à ce niveau, si vous devez prendre une décision, quelle qu'elle soit, des deux, si vous êtes engagé de toute façon, c'est à partir du moment où vous êtes interrogé de cette façon, et par Pascal, c'est-à-dire au moment où vous vous autorisez d'être "je" dans ce discours. La véritable ambiguïté, la dichotomie n'est pas entre Dieu existe ou il n'existe pas, que Pascal le veuille ou non; ce problème devient d'une tout autre nature à partir du moment où il a affirmé, nous ne savons non pas si Dieu existe, mais, ni si Dieu est, ni ce qu'il est, et donc l'affaire concernant Dieu sera - les contemporains l'ont parfaitement senti et l'ont articulé - une affaire de fait, ce qui, si vous vous rapportez à la définition que j'ai donnée du fait, est une affaire de discours ; il n'y a de fait qu'énoncé. Et c'est pourquoi nous sommes entièrement livrés à la tradition du livre. Ce qui est en jeu dans le pari de Pascal est ceci : est-ce que "je" existe ou si "je" n'existe pas, comme 92

je vous l'ai déjà, au terme de mon précédent discours, énoncé. J'ai mis un temps qui fut comme il arrive et peut-être comme j'en suis un peu trop coutumier, trop de temps à introduire le vif de ce dont il s'agit, mais je crois que ces prémisses étaient indispensables. Ceci m'amène donc à faire ici - pas spécialement opportunément - notre coupure d'aujourd'hui. Sachez seulement que si, contrairement à ce qu'on croit, le pari n'est pas sur la promesse mais sur l'existence de "le", quelque chose peut être déduit au-delà du pari de Pascal, à savoir si nous mettons à sa place la fonction de la cause telle qu'elle se place au niveau du sujet, à savoir l'objet *a*, ce n'est pas la première fois que je l'aurai écrit ainsi l'a-cause ; c'est précisément en tant que tout le pari a cette essence de réduire cette chose qui n'est tout de même pas quelque chose que nous puissions, comme ça, tenir dans le creux d'une main, à savoir notre vie dont après tout nous pourrions avoir une tout autre appréhension, une tout autre perspective, à savoir qu'elle nous comprend et sans limite, et que nous sommes là lieu de passage, phénomène. Pourquoi la chose ne serait-elle pas soutenue ? Elle l'a été après tout.

Que cette vie se réduise à ce quelque chose qui peut être ainsi mis en jeu, n'est-ce pas le signe que ce qui domine dans une certaine montée des rapports au savoir, c'est cette a-cause. Et c'est là que nous aurons dans nos pas suivants à mesurer ce qu'il résulte, au-delà de cette a-cause, d'un choix; dire *je existe a*, au regard de ce rapport avec l'a-cause, toute une suite de conséquences parfaitement et immédiatement formalisables. Je vous en ferai la prochaine fois le calcul. Et inversement, le fait même de pouvoir ainsi le calculer, l'autre position, celle qui parle pour la recherche de ce qu'il en est d'un *le* qui peut-être n'existe pas, va dans le sens de l'a-cause, dans le sens de ce à quoi Pascal procède quand il invoque son interlocuteur à y renoncer, là pour nous prend son sens, la direction d'une recherche qui est expressément, pour ce qui est de la psychanalyse, la nôtre.

LEÇON VIII, 22 JANVIER 1969

Le plus difficile à penser, c'est le Un. Qu'on s'y efforce, ça ne date pas d'hier. L'abord moderne est scripturaire; c'est un jour ce que j'ai extrait, à l'étonnement, je m'en souviens, d'un de mes auditeurs qui s'en émerveillait "Ah ! Comment est-ce que vous avez pu accrocher ça, *Einzigster Zug*", ce que j'ai traduit d'une façon qui reste le trait unaire. C'est en effet le terme dont Freud épingle une des formes de ce qu'il appelle identification. J'ai montré à cette date d'une façon suffisamment développée pour que je n'aie pas à y revenir aujourd'hui mais seulement à le rappeler qu'en ce trait réside l'essentiel de l'effet de ce qui pour nous, analystes, à savoir dans le champ où nous avons à faire au sujet, s'appelle la répétition.

Ceci, que je n'ai point inventé, mais qui est dit dans Freud, pour peu seulement qu'on fasse à ce qu'il dit attention, ceci est lié d'une façon qu'on peut dire déterminante à une conséquence qu'il désigne comme l'objet perdu; essentiellement, pour résumer, c'est dans le fait que la jouissance est visée dans un effort de retrouvailles et qu'elle ne saurait l'être qu'à être reconnue par l'effet de la marque, que cette marque même y introduit la flétrissure d'où résulte cette perte, mécanisme fondamental et essentiel à confronter à ce qui était déjà apparu dans une recherche qui, somme toute, se poursuivait sur la même voie, concernant toute essence et qui aboutissait à l'idée, la préexistence de toute forme et du même coup à faire appel à cette chose peu facile à penser, c'est là Platon, c'est la réminiscence. Ces points étant rappelés, nous en sommes au pari de Pascal ; son rapport à la répétition, je pense, n'est pas tout à fait inaperçu de beaucoup d'entre ceux qui sont ici. Pourquoi je passe maintenant par le pari de Pascal ? Ce n'est certes pas pour faire le bel esprit, ni du rappel philosophique, ni de la philosophie de l'histoire de la philosophie. Ce qui se passe au niveau du jansénisme, pour rappeler le contexte pascalien, c'est une affaire qui nous intéresse en ceci précisément que l'historien, comme en bien d'autres choses, est bien incapable de s'y retrouver.

Lisez un petit *Que-Sais-je* ? je m'excuse auprès de son auteur d'avoir oublié jusqu'à son nom, mais j'ai lu le texte de bout en bout, et bien sûr pas pour me renseigner sur le jansénisme, je n'en dirai pas plus d'ailleurs sur ce qu'il en est de mon rapport à lui, ce serait une bien trop belle occasion pour vous de vous précipiter dans des déterminations historiques ou 95

biographiques de mes intérêts; quoi qu'il en soit, il y a un bout de temps, il se trouve que j'ai pu en avoir l'appréhension en dehors de cette sorte de fantôme qui en reste, à savoir que c'étaient des gens qu'on appelle rigoristes, autrement dit qui vous empêchaient de vivre à votre gré ; c'est tout ce qu'il en reste en effet, par un de ces surprenants effets d'ensablement dont il ne faut pas méconnaître que c'est aussi une dimension de l'histoire. Mais en lisant donc ce petit livre, je me suis donné le témoignage sur ce qu'on peut en dire, simplement à prendre les choses justement comme l'indique le titre de la collection, au niveau du *Que sais-je ?*. Il sait beaucoup de choses, l'auteur ; il repart des origines, si tant est qu'il y en ait, de la question qui s'y soulève ; il aboutit au point où la chose se noie dans la secousse de la Révolution française, et il avoue tout gentiment à la fin qu'en fin de compte, le jansénisme, on voit vraiment pas, à tout prendre, ce que ça a voulu dire, ce qui est tout de même pour un travail de recension historique une conclusion assez curieuse mais exemplaire.

Une chose apparaît dans cette histoire, c'est qu'à la prendre à son niveau d'enregistrement historique, ça commence comme une affaire de théologiens et d'ailleurs c'est bien vrai Jansénius se trouve être d'eux le plus représentatif, disons même le plus digne de les représenter, ne serait-ce qu'en ceci qui est exemplaire c'est qu'il apparaît que tout ce qui s'agite à l'époque autour du débat, de la contradiction et des condamnations qui lui font cortège, la question fondamentale, celle qu'il n'y a presque aucun des participants au débat qui ne l'agite, c'est : "Et d'abord vous ne l'avez pas lu!" Et il semble bien en effet que la très très grande majorité de ceux qui alors se passionnent, non seulement ne l'ont pas lu mais même ne l'ont pas ouvert ; certains pourtant, deux ou trois chefs de file, le Grand Arnaud devaient l'avoir lu; d'ailleurs qu'avait-on besoin de le lire ? On avait lu bien d'autres choses et, elles, fondamentales, et en particulier avant, bien avant que paraisse cet ouvrage paru posthume, comme vous le savez peut-être, qui s'appelle l'Augustinus, de celui que je viens de nommer, l'évêque Jansène, il y avait eu la pensée de Saint-Augustin dont on ne peut nier qu'elle soit au fondement du christianisme et que, pour tout dire, la question est là patente dès qu'il s'agit du christianisme précisément.

La mesure dans laquelle le christianisme nous intéresse, j'entends au niveau de la théorie, se mesure précisément au rôle donné à la Grâce. Qui ne voit pas que la Grâce a le plus étroit rapport avec ce que moi, partant de fonctions théoriques qui n'ont certes rien à faire avec les effusions du cœur, je désigne comme d(A), désir de l'Autre. Désir de l'Homme, ai-je dit en un temps où, pour me faire entendre, il fallait bien que je risque certains mots improbables comme l'Homme par exemple. J'aurais pu me contenter de dire, le désir tel qu'il vous concerne, ce désir se joue dans ce champ de l'Autre tel qu'il s'articule comme le lieu de la parole. Qui ne voit aussi ce 96

qu'implique, si ce qui s'énonce ainsi est correct, cette relation orientée par le vecteur partant du $\$*D$ sur le graphe vers ce désir, désir de l'Autre pour l'interroger dans un "je me demande ce que tu veux" qui s'équilibre aussi bien d'un "je te demande ce que je veux". Ce qu'il y a qui s'incline dans toute manifestation du désir vers un "Que Ta Volonté soit faite" mérite d'être posé d'abord, dans toute appréciation, - ce n'est pas forcément le privilège des spirituels - sur ce qu'il en est de la nature de la prière. Son emmêlement inextricable avec les fonctions du désir pourrait en être éclairé.

Ce tutoiement, ai-je dit, n'a pas un départ simple, puisqu'au niveau du sujet, la question reste entière de savoir qui parle. Il n'en est pas moins essentiel de s'apercevoir que ce tutoiement s'adresse à un Autre sans figure. Nul besoin qu'il en ait la moindre pour qu'il lui soit adressé, si nous savons distinguer ce champ de l'Autre du rapport au semblable. Or c'est précisément ce qu'articule sa définition dans ma théorie. Le rapport, le nœud, le lien qu'il y a entre des disputes sur la Grâce dont il semble que les responsables de droit, à savoir l'Eglise, à l'époque dont nous parlons, riaient pu autrement se tirer qu'à interdire de façon réitérée pendant deux siècles qu'on articule quoi que ce soit, ni pour, ni contre, dans ce débat - interdiction bien sûr qui n'a fait que faire rebondir la lutte et multiplier les ouvrages aussi bien que les libelles, - est quelque chose dont ce qui nous importe, c'est que cette frénésie que certains diraient purement intellectuelle est étroitement solidaire d'un mouvement dont il n'est pas question de contester les incidences de ferveur ni à l'occasion non plus les effets proprement, comme ceci a été épinglé à l'époque, convulsionnaires. Quelle que soit la façon dont nous pouvons jauger comme psychopathologues ce qui se passait sur le tombeau d'un certain diacre Pâris, et quand, à l'entrée du cimetière les portes furent fermées, si bien qu'on put écrire dessus *De par le Roi défense à Dieu de faire miracle en ce lieu* les dites convulsions qui se sont poursuivies ailleurs, il semble que ne serait-ce qu'à épingler les choses dans cette ultime conséquence, nous pouvons voir que ce champ est tout de même de celui qui nous appartient et qu'après tout, à le prendre d'une façon qui ne soit pas tout à fait au ras du sol, à savoir "faut-il les interner ou pas ?", nous sommes quand même en droit d'essayer d'articuler quelque chose et, pourquoi pas, au point le plus libre, le plus lucide, le plus joueur, le pari précisément de Pascal.

Le *Nom du Père* - je vais l'annoncer comme ça au départ parce que ce sera peut-être la meilleure façon de vous faire décoller de l'effort de fascination qui se dégage de ces embrouilles - le *Nom du Père*, dont j'insiste pour dire que ce n'est pas par hasard que je n'ai pas pu en parler, le *Nom du Père* prend ici une forme singulière que je vous prie de bien repérer au niveau du pari. Cela vous changera peut-être des chipotages auxquels se consacrent habituellement les auteurs sur le sujet de savoir si ça vaut la 97

peine de parier. Ce qui vaut la peine, c'est de considérer comment il se formule sous la plume de Pascal. Je dirai que cette forme singulière, dans l'énoncé qui vient en tête sur le petit papier, cette forme singulière c'est ce que j'appellerai le réel absolu ; et le réel absolu, sur ce petit papier, est ce qui s'énonce comme "croix ou pile". "Croix ou pile", ça n'agite pas la croix, ôtez-vous ça de la tête. "Croix ou pile", c'était la façon, à l'époque, de dire ce que nous appelons maintenant pile ou face.

Je voudrais qu'il vous vienne à l'idée que s'il est concevable que nous arrivions, en quelque point, au dernier terme d'une science quelconque au sens moderne, à savoir par l'opération de ce qu'on appelle une mesure, ce ne peut être très précisément qu'au point où ce qu'il y a à dire, c'est "croix ou pile", "c'est ça ou c'est pas ça". Ça est ce que ça est, là, car jusque là, rien ne nous affirme que nous ne faisons pas que mesurer nos propres mesures. Il faut que ça arrive à un point, croix ou pile, où ce n'est que du réel en tant que butée qu'il s'agit.

Le pari de Pascal contient à son départ quelque chose qui se réfère à ce point pôle, le réel absolu. Et ceci d'autant plus que ce dont il s'agit, c'est précisément quelque chose qui est défini, que nous ne pouvons savoir *ni s'il est ni ce qu'il est*. C'est expressément ce que Pascal articule quant à ce dont il s'agit, qui bien sûr, au niveau du pari, si la question se pose de son acte, peut bien en effet être traduit par la question de l'existence ou non du partenaire.

Mais il n'y a pas que le partenaire. Il y a l'enjeu. Et c'est là l'intérêt du pari de Pascal. L'enjeu, le fait qu'il puisse poser en ces termes la question de notre mesure au regard de ce réel, l'enjeu suppose un pas franchi qui, quoi qu'en disent les amateurs de fouinage historique, à savoir que déjà Raymond Sebond, et déjà le Père Sirmond, et déjà Pierre Charron avaient agité quelque chose de l'ordre de ce risque, ceux-là méconnaissent que si Pascal peut avancer d'une façon dont ce n'est point par hasard qu'elle a été ressentie si profondément dans le champ du où ça pense, c'est qu'il avait profondément modifié l'abord de ce qu'il en est du "je dis", j'entends du je du joueur, et ceci en procédant à si je puis dire quelque chose qui pourrait s'appeler un exorcisme, ceci le jour où il découvrit la règle des partis.

Les résistances qu'il rencontre après avoir posé ce problème de la façon dont il est juste de répartir les enjeux quand, pour une raison quelconque, obligé ou de consentement mutuel, on interrompt en cours une partie dont la règle est déjà donnée, le pivot de ce qui lui permet d'y trancher d'une façon aussi féconde, que c'est par là qu'il articule le fondement de ce qu'on appelle le triangle mathématique, assurément bien sûr déjà découvert par quelque Tartaglia, mais il n'est pas forcé d'en être informé, aussi bien, d'ailleurs, il en tire d'autres suites, puisque c'est par là qu'il rejoint, reprend et donne un redépart à ce qui, dans les lois de 98

maximum et de minimum au niveau d'Archimède, prélude à ce qui va naître du calcul intégral, tout ceci repose sur cette simple remarque, pour trancher de ce dont il s'agit, c'est que l'essence du jeu, dans ce qu'il comporte de logifiable parce qu'il est réglé, tient en ceci que ce qui y est misé est au départ perdu. Là où la question de l'appât du gain déforme, réfracte, d'une façon qui ne permet point aux théoriciens de n'être pas, dans leurs articulations, infléchis, cette purification initiale permet d'énoncer d'une façon correcte ce qu'il est juste d'opérer pour faire à tout moment le partage de ce qui est là au centre comme enjeu, comme perdu.

La question, pour nous analystes, nous intéresse parce qu'elle nous permet d'y accrocher ce qui est la motivation essentielle du surgissement d'un mode semblable d'enchaînement ; s'il est une activité dont le départ soit fondé dans l'assomption de la perte, c'est bien parce que ce dont il s'agit dans l'abord même de toute règle, c'est-à-dire d'une concaténation signifiante, d'un effet de perte, c'est très précisément ce sur quoi je m'efforce dès le départ de mettre les points sur les i, parce que bien sûr notre expérience, comme on dit, dans l'analyse à tout instant nous confronte à cet effet de perte et que si l'on ne saisit pas ce dont il s'agit, on le met au compte, sous le nom de blessure narcissique, d'un dommage imaginaire. C'est bien en quoi l'expérience innocente témoigne que cet effet de perte est rencontré à chaque pas ; elle en témoigne de façon innocente c'est-à-dire de la façon la plus nocive, en le rapportant à ce schéma d'une blessure narcissique c'est-à-dire d'un rapport au semblable qui, dans l'occasion, n'a absolument rien à faire. Ce n'est pas parce que quelque parcelle qui ferait partie du corps en est détachée que la blessure en question fonctionne, et tout essai de réparation, quel qu'il soit, est condamné à en prolonger l'aberration. Ce dont il s'agit, la blessure, se tient ailleurs, dans un effet qu'au départ, pour le rappeler, j'ai distingué de l'Imaginaire comme Symbolique ; il est dans la béance qui se produit ou qui s'aggrave, car nous ne pouvons sonder ce qui de cette béance était déjà là dans l'organisme, de la béance entre le corps et sa jouissance, pour autant que donc, ai-je dit, ce qui la détermine ou qui l'aggrave, et seule nous importe cette aggravation, c'est l'incidence du signifiant, l'incidence même de la marque, l'incidence de ce que j'ai appelé tout à l'heure le trait unaire, qui lui donne donc sa consistance.

Alors ce dont il s'agit se dessine à mesurer l'effet de cette perte, de cet objet perdu en tant que nous le désignons par a, à ce lieu sans lequel il ne saurait se produire, à ce lieu encore non connu, non mesuré qui s'appelle l'Autre. Qu'est-ce à dire, qu'il faille d'abord prendre cette mesure dont il suffit de l'expérience, voire de la passion du jeu, pour voir quel est son rapport avec la façon dont nous fonctionnons comme désir. Qu'en va-t-il être de cette proportion qu'il nous faut maintenant mesurer ? Eh bien ! il y a 99

quelque chose de très étrange, c'est que cette proportion, cette mesure, elle est déjà là dans les chiffres, je veux dire dans les signes écrits avec quoi l'on articule l'idée même de la mesure.

Nous ne savons rien, en ce point, de la nature de la perte. Je peux faire comme si nous ne lui donnions jamais aucun particulier support; nous donnons des points, je ne dirai pas où nous pouvons écoper, où nous attrapons des copeaux; mais aucun besoin de le savoir. Je l'ai dit, d'un côté nous ne savons que la fonction de la perte et de l'autre, nous ne savons assurément pas ce qu'il en est de l'1 puisqu'il n'est que le trait unaire ; ce *ne* sait n'est que tout ce qu'il nous plaît d'en retenir. Et néanmoins il nous suffira d'écrire ceci $1/a$ où s'inscrit la proportion, à savoir que le rapport de ce 1 déterminant à l'effet de perte, est égal et doit l'être, comme il semble bien s'il s'agit de perte, à quelque chose où se conjoint d'un "et" additif ce 1 et le signe écrit de cette perte,

$$\underline{1} = 1+a .$$

a

Car tel est bien en effet l'inscription d'où résulte ce qu'il en est d'une certaine proportion dont l'harmonie, s'il faut l'évoquer, ne tient assurément pas à des effets esthétiques. Simplement je vous demande, pour le mesurer vous-mêmes, de vous laisser d'abord guider par l'examen de ce qu'il en est de sa nature mathématique. Les harmonies dont il s'agit ne sont point faites de bonheur, d'une heureuse rencontre, comme je pense que le rapprochement de la série qui résulte de la fonction récurrente qui s'engendre de cette égalité, comme je pense vous montrer qu'on en retrouve la note caractéristique, celle de a, dans une toute autre série engendrée d'un autre départ, mais qui nous intéresse autant ; comme vous le verrez, c'est celle qui, à prendre les choses d'un autre bout, s'engendrerait de ce que nous avons appelé Spaltung ou division originelle du sujet, en d'autres termes des efforts pour faire se rejoindre deux unités disjointes. C'est là un champ qu'il convient de parcourir pas à pas.

Il est nécessaire pour le faire d'inscrire d'une façon qui soit claire ce qu'il peut en être de la dite série. Nous l'inscrivons sous la forme suivante, nous mettons ici le a, ici le 1, une direction, cette direction n'existe, je le souligne au passage, que du fait de notre départ. Après le 1, nous mettons $1+a$. Après le a, $1-a$. La série s'engendre d'additionner les deux termes pour en produire le terme suivant; nous avons donc ici

a	1
$1 - a$	$1 + a$
$2a - 1$	$2 + a$
$2 - 3a$	$3 + 2a$
$5a - 3$	$5 + 3a$
$5 - 8a$	$8 + 5a$

d'où vous pouvez voir qu'il n'est pas sans présenter quelques rapports avec la liste opposée. Je passe, je passe parce qu'il vous est facile de contrôler ceci, que la suite de ces valeurs représente une proportion qui se conserve, à savoir que $1 + a$ est à 1 comme $2 + a$ est à $1 + a$. C'est très exactement ce qui est écrit dans la formule initiale. Ceci peut aussi bien s'écrire

$1, 1/a, 1/a^2, 1/a^3, 1/a^4$, etc.

nombre qui, comme a est plus petit que 1 , ira toujours croissant.

Ici par contre, on écrit a^2, a^3, a^4, a^5, a^6 , nombre qui comme je le répète, comme a est plus petit que 1 , ira toujours décroissant.

Ne quittons pas notre Pascal car, sur le petit papier où ce qu'il opère, c'est une articulation, donc il n'y a nul besoin qu'elle soit destinée à quelque autre pour que les répliques n'y aient pas une valeur non pas persuasive mais logiquement constructive. On s'est fort bien aperçu de nos jours que, pour certains problèmes, il y a une façon où compte, pour les résoudre, le nombre des coups, à savoir au bout de combien de coups une partie conquiert le dernier mot ; si elle le conquiert du fait de ce qu'on pourrait appeler, mais purement rétrospectivement, une faute au niveau de l'autre partie, il est clair que l'épreuve consistera à proposer à l'autre partie une réponse plus chanceuse mais que, si le résultat est le même, nous pouvons mettre au compte d'une articulation logique, j'entends reçue, il suffit de le définir au départ, au titre d'une démonstration, ce qui s'articulerait ainsi.

Il est fâcheux qu'on l'oublie à une époque, la nôtre, qui a su fort bien codifier les lois de cette fonction du oui ou non, oui ou non réfutable, et s'apercevoir qu'il ouvre plus de champ que le pur et simple démontrable. C'est ainsi, je l'ai fait remarquer, je l'ai déjà annoncé, amorcé la dernière fois, que le procès de Pascal, celui qui lui fait d'abord sonder au regard d'un pur "croix ou pile" le rationnel de l'engagement d'une mise de quelque chose dans la vie qui est justement ce qui n'est pas défini contre quelque chose dans ce qui est au moins une infinité de vies qu'on qualifie sans non plus préciser ce qu'elles veulent dire d'indéfiniment heureuses mais peut-être vaut-il que si nous venons après lui, nous

a	1
$1 - a = a^2$	$1 + a = \frac{1}{a}$
$2a - 1 = a^3$	$2 + a = \frac{1}{a^2}$
$2 - 3a = a^4$	$3 + 2a = \frac{1}{a^3}$
$5a - 3 = a^5$	$5 + 3a = \frac{1}{a^4}$
$5 - 8a = a^6$	$8 + 5a = \frac{1}{a^5}$

a	1
$(1 - a) a^2$	$(1 + a) \frac{1}{a}$
$(2a - 1) a^3$	$(2 + a) \frac{1}{a^2}$
$(2 - 3a) a^4$	$(3 + 2a) \frac{1}{a^3}$
$(5a - 3) a^5$	$(5 + 3a) \frac{1}{a^4}$
$(5 - 8a) a^6$	$(8 + 5a) \frac{1}{a^5}$
$1 + a$	1∞

réinterrogeons ces signes, nous voyons s'ils ne sont pas capables de livrer quelque chose qui nécessairement préciserait le sens.

C'est bien ce que nous sommes en train d'opérer au niveau de ces signes et de nous apercevoir que si nous nous emparons du a dont nous ne savons toujours pas la valeur mais seulement ce qu'il engendre comme série dans son rapport avec le 1, nous voyons une série, rien de plus, et l'on pourrait même dire que la question de ce qu'il en est du a et du 1 comme tels, comme termes apposés d'une façon quelconque, même mathématiquement, n'a pas de sens. Ce ne sont pas comme quand il s'agit de définir les nombres entiers et ce qu'on peut faire avec eux, des éléments neutres. Ce 1 n'a rien à faire avec le 1 de la multiplication. Il faut des actions supplémentaires pour les faire servir. Et le a non plus. Le a comme le 1 sont là partout, partout où il y a le rapport $1/a$ c'est-à-dire dans toute la série. C'est justement là l'intérêt d'en partir, parce que la seule raison qui nécessite que nous en partions, c'est que c'est à partir d'eux que nous écrivons. Dans un réel quelconque qui paraît pouvoir correspondre à cette échelle, ils n'ont de place nulle part ; seulement cette échelle, sans eux, nous ne pouvons pas l'écrire. C'est en partant d'elle, de cette échelle, que je peux me permettre d'imager, à partir d'une autre écriture, la plus simple également, nous restons, semble-t-il, dans nos limites, dans celles du trait unaire, à ceci près que nous allons le prolonger indéfiniment, essayer tout au moins de le prolonger indéfiniment.

Voilà le a , voilà le 1. Nous ne sommes pas forcés de les mesurer pour qu'ils soient correctement inscrits. Là aussi, je pense que vous me pardonneriez d'abrégé et de dire ceci : nous projetons ce a sur ce champ considéré dans sa fonction de 1. Ce que nous venons d'écrire nous indique que ce qui sera ici, sera a^2 ; le rabattement ici de l' a^2 nous mettra ici un a^3 ; le rabattement de l' a^3 nous mettra ici un a^4 . Vous suivez j'espère, voyez donc que vont s'additionner par des opérations qui vont dans un certain sens toutes les puissances paires de a : a^2 , a^4 , a^6 , et qu'ici vont se reproduire, car si nous reportons l' a , nous aurons l' a^5 , la suite des puissances impaires a^3 , a^5 , a^7 .

Il est très facile de s'apercevoir qu'ainsi, nous retrouverons au point de jonction convergente de ces puissances les unes paires, les autres impaires, la mesure de a comme total pour toutes les puissances paires, a lui-même étant bien entendu exclu ; la mesure a^2 comme somme des puissances totales impaires de a , a^2 et a faisant au total 1. C'est-à-dire que c'est par l'opération même de l'addition séparée des puissances paires d'une part et des puissances impaires que nous trouvons effectivement la mesure de ce champ de l'Autre comme 1, c'est-à-dire autre chose que sa pure et simple inscription comme trait unaire.

Je n'ai obtenu ce résultat qu'à prendre isolément ce qui est le fondement proportionnel du a . Mais si je prends son développement dans le sens de la croissance, vous voyez facilement qu'à simplement additionner ces puissances déjà croissantes, si je vous disais ce que ça fait, au moment où nous pouvons additionner le $1/a$ puissance quelque chose jusqu'à ce qu'ait surgi le a^{100} , il est très facile de faire un calcul, si vous disposez d'une page, et ça ne dure pas plus de dix minutes, non pas sur ce qu'est $1/a^{100}$ mais l'addition de toute la série, il y a des formules très connues et très faciles, on s'aperçoit que c'est 2 000 000 000 000 000 000 000 000 000. (Deux milliards de milliards de milliards).

Je veux dire qu'en effet dans un sens nous trouvons quoi ? Rien de plus épatant qu'une série incluant une croissance qu'on appelle infinie des entiers, mais qui est tout de même en fin de compte de l'ordre de ce qu'on appelle dénombrable. Une série ainsi constituée, qui s'appelle une progression géométrique, autrement dit exponentielle, reste dans le dénombrable.

Quand je vous ai fait remarquer que ce n'est que de façon scripturaire que nous importe le point où gisent le 1 et le a , ce n'est pas pour en négliger maintenant l'incidence et dire que c'est à partir de quelques points que nous voyons une différence. L'infini décroissant est le même dans sa génération. Seulement il aboutit, au lieu d'aboutir à l'infini puisque sur l'infini nous en savons tout de même un petit bout de plus et que cet infini des nombres entiers, nous avons appris à le réduire à sa valeur propre et distincte, seulement, de l'autre côté, comme je vous l'ai montré ici, en commençant par là, parce que ça avait son intérêt, vous aurez une limite, limite dont la série peut approcher d'aussi près que possible, d'une façon moindre à toute grandeur choisie, si petite soit-elle, à savoir très précisément $1 + a$.

Le départ de Pascal dans ses notes qui écrit simplement *rien infini* est 103

en effet bien le point où gît à la fois sa sûreté de touche et le point vraiment fonctionnel d'où toute la suite se détermine. Car ce qu'il appelle *rien*, comme d'ailleurs il l'indique de la façon la plus expresse dans d'autres de ses notations, c'est simplement qu'à partir d'un point, au reste je vous l'ai dit quelconque, nous obtenons dans un sens, le sens décroissant, une limite, mais ça n'est pas parce que ça a une limite que c'est moins infini ; d'autre part ce que d'un autre côté nous obtenons, à savoir une croissance qui, elle, n'en a pas de limite, ça ne spécifie pas cette direction comme plus spécifiquement infinie. Aussi bien, quand Pascal écrit *rien*, n'est-ce pas au hasard ; lui-même soupçonne bien que rien, ça n'est pas rien, que c'est quelque chose qui peut être mis en balance, et tout spécialement au niveau où nous avons à le mettre dans le pari.

Mais voilà-t-il pas qu'apparaît quelque chose, quelque chose dont il faut qu'on s'aperçoive, c'est qu'en fin de compte, si au champ de l'Autre s'énonce une révélation qui nous promet *l'infinité de vies infiniment heureuses* je le répète, je m'en tiens à leur énoncé numérique, et pendant un temps Pascal s'y tient aussi, puisqu'il commence à pondérer, une vie contre deux vies, ça vaudrait-il déjà la peine ? Mais oui, mais oui, dit-il ; contre trois vies, encore plus ; et naturellement plus il y en a, mieux ça vaut !

Seulement, nous nous apercevons de cette chose importante, c'est que, dans tous les cas où nous choisissons, même quand c'est *rien* que nous perdons, nous sommes privés d'un demi-infini. Ceci répond au champ de l'Autre et à la façon dont nous pouvons justement le mesurer comme 1 au moyen de la perte. Pour ce qui en est de la genèse de cet Autre, s'il est vrai que nous pouvons le distinguer de quelque chose qui est le 1 avant le 1, à savoir la jouissance, vous voyez qu'à avoir affermi le $1 + a$, en avoir fait avec des soins infinis l'addition, c'est bien de a dans son rapport à 1, à savoir de ce manque que nous avons reçu de l'Autre par rapport à ce que nous pourrions édifier comme champ complété de l'Autre, c'est de là, du a , et d'une façon analogique que nous pouvons espérer prendre la mesure de ce qu'il en est de l'1 de la jouissance au regard précisément de cette somme supposée réalisée.

Nous connaissons ça; nous le retrouvons, nous, analystes. La forme la plus caractéristique, la plus subtile que nous ayons donnée de la fonction cause du désir, c'est ce qui s'appelle la jouissance masochiste ; c'est une jouissance analogique, c'est-à-dire qu'au niveau du plus *de jouir*, le sujet y prend de façon qualifiée cette position de perte, de déchet, qui est représentée par a, et que l'Autre, tout son effort est de le constituer comme champ seulement articulé sous le mode de cette loi, de ce contrat sur lequel notre ami Deleuze a mis si heureusement l'accent pour suppléer à l'imbécillité frémissante qui règne dans le champ de la psychanalyse!

C'est de façon analogique et en jouant sur la proportion que se dérobe ce qui s'approche de la jouissance par la voie du plus *de jouir*. C'est par ce point au moins qu'à accrocher les choses par la voie de départ que nous avons prise, nous voyons ici que nous trouvons une entrée dont se motive l'expérience. La question sans doute n'est pas sans intérêt au regard de la façon dont fonctionne chez Pascal une certaine renonciation. Mais n'allez pas trop vite. Traiter ceux qui se sont débattus sans le savoir avec cette logique d'universellement masochistes, c'est cet ordre de court-circuitage où se désigne ce que j'ai appelé dans ce champ la canaillerie qui tourne en sottise.

le n'ai pu vous amener aujourd'hui qu'à un abord qui est celui-ci: la proportion déjà inscrite dans la seule entrée dans un champ par la seule voie scripturaire. Il nous faut bien entendu la contrôler de par ailleurs. Si ce a, ai-je dit, et ceci même en est, je l'ai souligné, l'image, l'illustration et rien de plus, est ce qui conditionne la distinction du "le" comme soutenant ce champ de l'Autre et pouvant se totaliser comme champ du savoir, ce qu'il importe de savoir, précisément, c'est qu'à se totaliser ainsi, il n'atteindra jamais au champ de sa suffisance qui s'articule dans le thème hégélien du *Selbstbewusstsein*. Car justement dans cette mesure et à mesure même de sa perfection reste entièrement exclu le "le" de la jouissance. Ce qui importe pour nous, c'est de confirmer non pas seulement qu'aucune addition de l'un à l'autre ne nous totaliserait sous la forme d'un chiffre quelconque, d'un 2 additionné, ce "le" divisé enfin rejoint à lui-même. Ce qu'il y a de plus piquant, à ce détour, c'est de s'apercevoir, comme je vous le montrerai la prochaine fois, car ce champ, vous le voyez, loin d'être interminable, est seulement long et il me faut le temps pour vous l'articuler, quiconque d'ici là, et je dois dire que j'espère qu'il y en a un bon nombre qui n'auront pas besoin de le faire, s'informer de ce que c'est qu'une série de Fibonacci sera évidemment mieux préparé que les autres à ce que je -ferai pour les autres c'est-à-dire leur expliquer, à savoir, et c'est très important, qu'une série constituée par l'addition justement de 1 à 1, puis de ce dernier 1 à ce qui le précède pour constituer le 3ème terme, soit 2, puis $1 + 1 = 2$, 1 et $2 = 3$, puis 2 et $3 = 5$ etc. ... 1 1 2 3 5 8 13 etc.,..... vous pouvez remarquer en passant 105

que ces chiffres sont déjà ici inscrits et que ce n'est pas sans raison, seulement le rapport de chacun de ces chiffres à l'autre n'est quand même pas le rapport a.

Je partirai de ce fait la prochaine fois qu'à mesure qu'ils croissent, c'est-à-dire pour toute série de Fibonacci, -toutes les séries de Fibonacci sont homologues- vous pouvez partir de n'importe quel chiffre et le faire croître de n'importe quel chiffre, si vous observez simplement la loi de l'addition, c'est une série de Fibonacci et c'est la même. Et quelle qu'elle soit, que vous la fassiez croître, vous obtiendrez entre ces chiffres ces proportions qui sont celles inscrites, à savoir le rapport de 1 à a. Et vous vous apercevrez que c'est du a tel qu'il était par rapport à 1 que le chiffre a bondi d'un terme à l'autre. En d'autres termes, que vous partiez de la division du sujet ou que vous partiez du a, vous vous apercevez qu'ils sont réciproques.

Je voulais vous laisser ici, sur cette approche que j'appelle de pure consistance logique ; ceci nous permettra de situer mieux ce qu'il en est d'un certain nombre d'activités humaines. Que les mystiques aient tenté par leur voie ce rapport de la jouissance à l'1, ce n'est pas un champ que j'aborderai ici pour la première fois puisque déjà, dans les premières années, les temps obscurs de mon séminaire, je vous avais produit, à ceux qui étaient là, trois ou quatre, Angelus Silesius. Angelus Silesius est le contemporain de Pascal. Essayez d'expliquer ce que veulent dire ses vers, sans avoir ses distiques. *Le Pèlerin Chérubinique*, je vous le recommande ; vous pouvez aller l'acheter chez Aubier, il n'est pas épuisé !

Ce qu'il en est, certes, ne concerne pas directement la voie qui est la nôtre. Mais si vous voyez la place qu'y tient le *le*, le *Ich*, vous verrez qu'elle se rapporte à la question qui est ici notre véritable visée et que je répète à ce terme d'aujourd'hui, est-ce que j'existe ? Vous voyez comme une apostrophe, ça suffit à tout fausser. Si je dis, j'existe, ça y est, vous y croyez, vous croyez que c'est de moi que je parle, uniquement à cause d'une apostrophe. Est-ce qu'il existe ? en parlant du "je", cette fois. Mais ce il, pouah ! troisième personne, nous avons dit que c'était un objet. Voilà que nous faisons du "je" un objet. Simplement qu'on omette la troisième personne, ça sert aussi à dire il *pleut*. On ne parle pas d'une troisième personne, on ne dit pas "il pleut", ce n'est pas le copain qui pleut. Il pleut. C'est en ce sens que j'emploie le *il existe* : est-ce qu'il existe du "je" ?

430

LEÇON IX, 29 JANVIER 1969

Je vous ai laissés, la dernière fois, avancés assez fermement dans le champ du pari de Pascal au point que ponctue ce que je viens d'écrire sur le tableau, à savoir à la remarque de l'identité essentielle de la série dont je vous ai dit que ce n'était que d'une façon tout à fait arbitraire que nous y placions un point de départ situé entre le a et le 1. Arbitraire prend son sens du même accent que donne à ce mot de Saussure quand il parle du caractère arbitraire du signifiant. Je veux dire qu'au point où nous avons placé la coupure entre une série décroissante à l'infini et une série croissante, de même nous n'avons de raison de situer ce point que d'écriture, à savoir qu'ici le 1 n'a d'autre fonction que celle du trait, du trait unaire, du bâton, de la marque. Seulement, si arbitraire que ce soit, il n'en reste pas moins que sans ce 1, ce trait unaire, il n'y aurait pas de série du tout. Tel est le sens qu'il faut donner dans ce de Saussure, -un auteur sans doute hyper-compétent déclare que je trahis à plaisir-, que sans cet arbitraire, le langage n'aurait, à proprement parler, aucun effet.

Alors, cette série qui se trouve être construite en ceci que chacun de ses termes est produit par l'addition des deux termes qui le précèdent, ce terme, ce qui est dire la même chose que dans l'autre sens, chacun est fait de la soustraction du plus petit des deux qui le suivent au plus grand, elle est construite sur le principe que le rapport d'un de ses termes au suivant est égal au rapport de ce suivant ainsi qu'il se produit à lui ajouter, ce qui semble y ajouter une condition seconde. Poser que a , le terme dont je viens de parler, est égal au suivant 1, dans son rapport à ce qui va le suivre encore, c'est-à-dire à l'addition de 1 et a , c'est ce qui semble spécifier cette série par une double condition. Or, c'est précisément là ce qui est erroné comme le démontre ceci que si vous posez comme loi d'une série que chacun de ses termes soit formé de l'addition - sans doute la fonction de l'addition ici mériterait d'être spécifiée d'une façon plus rigoureuse mais comme il ne s'agit pas qu'ici, à ce propos, j'ai à m'étendre dans des considérations étendues sur ce qu'il en est de la théorie des groupes, nous nous en tiendrons à l'opération communément connue sous ce terme et qui est déjà, aussi bien, donnée au principe de ce que nous avons posé, au principe de cette série, la première, j'entends.

Voici donc la série 1, 1. Il suffit pour la poser d'écrire que dans cette 107

série U_0 sera égal à 1, que U_1 , sera égal à 1 et ensuite que tout U_n , sera la somme de U_{n-1} et de U_{n-2} . Cette série s'appelle la série de Fibonacci et vous voyez qu'elle est soumise à une condition unique. Ce qui va se produire dans cette série démontre qu'elle est essentiellement la même que la série posée d'abord, c'est à savoir que si vous opérez entre elles par n'importe quelle opération définie, que vous additionniez par exemple terme à terme, que vous les multipliez terme à terme, aussi, par exemple, vous pouvez aussi prendre d'autres opérations, il en résultera une autre série de Fibonacci c'est-à-dire que vous vous confirmerez que la loi de sa formation est exactement la même, à savoir qu'il suffit d'additionner deux de ses termes pour donner le terme suivant.

Que devient alors cette proportion merveilleuse, ce a qui semble, dans la série dont je suis parti, qu'on peut le décorer comme vous le savez de la fonction du nombre d'or qui, en effet, y apparaît, dès le départ sous la forme de ce a qui s'y manifeste de par la position principale de

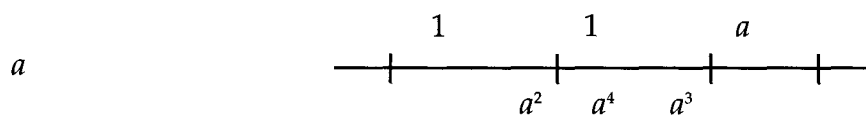
$$a : a = -\frac{1}{1+a}.$$

Ce petit a ne nous manque pas dans la série de Fibonacci quelconque, pour la raison suivante que si vous faites le rapport de chacun de ses termes au terme suivant, à savoir $1/1$ d'abord, que je n'ai pas écrit parce que cela ne veut rien dire $1/1$, ensuite $1/2$, puis $2/3$, $3/5$, $5/8$, et ainsi de suite, vous obtiendrez 5 8 un résultat qui tend assez vite à inscrire les deux premières décimales, puis les trois, puis les quatre, puis les cinq, puis les six, du nombre qui correspond à ce petit a dont peu importe qu'il s'écrive 0,618 et la suite, chose très facile à vérifier ; nous savions déjà que a était inférieur à l'unité et que l'important, c'est que nous voyons, que ce a , et assez vite, dès qu'on s'éloigne du point de départ de la série de Fibonacci, va s'inscrire comme rapport d'un de ses termes au terme suivant, ceci pour démontrer qu'il n'y a dans le choix de a que nous avons fait précisément d'être placé devant le problème de commande figurée, ce qui se perd dans la position, dans le fait de poser le 1 inaugural réduit à sa fonction de marque, ce choix du a , lui, n'a rien d'arbitraire pour ce qu'il est de la même façon que la perte que nous visons, celle qui, à l'horizon, à la visée de notre discours, constitue le *plus-de-jouir* ; comme cette perte, le a , rapport limite d'un terme de la série de Fibonacci à celui qui le suit, comme cette perte le a n'est qu'un effet de la position du trait unaire.

Au reste, si quelque chose est nécessaire à vous confirmer ceci, il suffit que vous regardiez la série décroissante telle que je l'ai inscrite, ou plutôt réinscrite, car je l'ai déjà inscrite la dernière fois à gauche, il vous suffit de voir comment elle est faite. La série des nombres qui constitue la série de Fibonacci y apparaît d'une façon alternante, c'est à savoir qu'il y a ici un a , trois a , cinq a , huit a et que quant aux entiers, également, ils alternent 1, 2, 3, 5, 8, 13 ... C'est d'une façon alternante que ce qui s'inscrit en entier est à droite et puis à gauche et ainsi de suite.

Au Tableau

1 1 2 3 5 8



$1-a$	$=$	a^2	$1/2$		jouissance	$1+a$
$2a-1$	$=$	a^3	$2/3$		plus de jouir	1
$2-3a$	$=$	a^4	$3/5$		(a)	
$5a-3$	$=$	a^5	$5/8$			$a = \frac{1}{1+a}$
$5-8a$	$=$	a^6	$8/13$			
$13a-8$	$=$	a^7	$13/21$			
$13-21a$	$=$	a^8	"			
"			"			

$$1+a = \frac{1}{a}$$

faux { jouissance - sujet
sujet - sujet divisé

 $S(\overline{S})$ $a = 0,618$ $S(\frac{S}{S} \rightarrow S')$ $1(2)$

De même pour ce qu'il en est du nombre qui affecte le a ; mais comme vous le voyez, le a a toujours ici sur l'entier une avance, il est 1, ici, alors que l'entier ne sera 1 qu'au terme suivant et ainsi de suite. C'est pourquoi il change de place parce que, pour que se conserve un résultat positif, et ce dont il s'agit dans cette série, pour que chacun de ses termes s'écrive d'une façon positive, il faut que passe alternativement d'un côté à l'autre ce qui se numère en entier et ce qui se numère en a . Or, comme vous le voyez, puisque a est inférieur à 1 et que nous savons d'autre part, en raison de la position de cette égalité première, qu'il va s'exprimer par une puissance croissante de a , le résultat de cette différence va devenir de plus en plus petit par rapport à quelque chose qu'il constitue comme une limite; c'est ce qu'on appelle une série convergente et convergente vers quoi ? Vers quelque chose qui n'est pas 1 mais, comme je vous l'ai montré la dernière fois par l'image du rabattement de ce a sur le 1, puis du reste qui était a_2 sur le a , ce qui produit ici a_3 , le a_3 étant rabattu, qui produit ici a_4 , le tout arrivant ici à une coupure qui réalise $a/a_2 = a + a_2 = 1$.

C'est en raison de ceci que la limite ici inscrite de la série convergente se place au niveau $1 + a$ égal, lui-même, à $1/a$. Qu'est-ce à dire ? Qu'est-ce que figure, à proprement parler, ce qui ici fonctionne ? La question de comment il est possible de figurer correctement ce qu'il en est d'une conjonction possible de la division du sujet pour autant qu'elle résulterait d'une retrouvaille du sujet. Ici, point d'interrogation, de ce sujet, qu'en est-il du sujet absolu de la jouissance et du sujet qui s'engendre de ce 1 qui le marque, à savoir du point origine de l'identification. La tentation est grande de poser l'écriture qui est celle du *Selbstbewusstsein* hégélien à savoir que le sujet étant posé par ce 1 inaugural, n'y a qu'à se joindre à sa propre figure en tant que formalisée. Le sujet du savoir est posé comme se sachant lui-même ; or, c'est précisément ici que la faute apparaît, s'il n'est pas vu que ceci ne peut être efficace qu'à poser le sujet su, tel que nous le faisons dans le rapport d'un signifiant à un autre signifiant, ce qui nous montre qu'ici c'est du rapport non pas de 1 à 1 mais du rapport de 1 à 2 qu'il s'agit, et que donc, à nul moment n'est supprimée la division originelle.

Le rapport ici simplement imité, ce n'est qu'à l'horizon d'une répétition infinie que nous pouvons l'envisager comme quelque chose qui réponde à ce rapport de 1 à 1, sujet de la jouissance par rapport au sujet institué dans la marque dont la différence reste irrémédiable puisque, si loin que vous poussiez l'opération que cette réduction engendre, vous trouverez toujours d'un terme à l'autre et inscrit comme bilan de la perte le rapport d'où vous partez, même s'il n'est point inscrit dans l'inscription originelle, à savoir le rapport a . Ceci est d'autant plus significatif qu'il s'agit justement d'un rapport et non pas d'une simple différence qui, en quelque sorte, deviendrait de plus en plus négligeable au regard de la poursuite de votre 110

opération. De sorte que si, comme c'est facile à vérifier, vous prenez cette opération dans le sens de la série croissante ici, la différence des entiers, à savoir de ce qui s'inscrit en 1, fondement de l'identification subjective originelle et du nombre des a ira toujours en s'accroissant car ici, dans le sens de l'addition, c'est toujours du rapport d'un nombre de a qui correspond au terme le plus petit à un nombre d'entiers qui correspond au terme le plus grand qu'il s'agit ; c'est-à-dire au regard si je puis dire d'une extension des entiers de sujet, pris au niveau de la masse, il y aura toujours un défaut plus grand d'unités a . Il n'y aura pas du a pour tout le monde. Prenez ceci, je passe, j'y reviendrai peut-être au niveau d'une question apologue. Ce qui nous importe assurément, ce qui va compter dans notre sondage du pari de Pascal, c'est ce qu'il advient dans le sens où, d'une façon non moins infinie, le a peut être approché, qui, une fois de plus nous apparaît ce qui donne sous une forme analogique ce qu'il en est des rapports du 1 au $1 + a$ à savoir ce a dans lequel seul peut être saisi ce qu'il en est de la jouissance par rapport à ce qui se crée de l'apparition d'une perte.

Qu'il me suffise d'ajouter ici ce trait ou plus exactement à ce pointage de la distance de ce qu'il en est de la solution hégélienne du *Selbstbewusstsein* avec celle qu'un examen rigoureux de la fonction du signe nous livre chaque fois que réapparaît d'une façon quelconque que c'est dans un rapport de 1 à 1 que la solution peut se trouver, je l'inscris ici d'une façon humoristique, c'est bien le cas de le dire; posez-vous la question de ce dont il s'agit ; qu'est-ce qui tend à donner cette image comme figure d'un idéal qui pourrait être un jour clos d'un savoir absolu, est-ce là bien à la façon de l'H que je viens de traduire humoristiquement, est-ce bien l'homme, homo, ou, pourquoi pas l'hystérique, car n'oublions pas que c'est au niveau de l'identification névrotique - relisez le texte et de préférence en allemand, pour ne pas être obligé de recourir à ces choses pénibles à quoi nous devons au soin de quelques personnes zélées de n'avoir que ce recours quand nous ne voulons user que du français, du volume-torchon, il n'y a même pas de table des matières, enfin vous verrez - si vous vous reportez à l'article congru, *Psychologie collective et analyse du moi*, au chapitre de l'identification, que c'est, des trois types d'identification énoncés par Freud à celui, médian, qu'il insère à proprement parler dans le champ de la névrose, qu'apparaît, qu'est soulevée la question de *l'einzigster Zug*, de ce trait unaire que j'en ai extrait. Si je le rappelle ici, c'est pour indiquer que dans la suite de mon discours j'aurai à y revenir car, très singulièrement, c'est dans la névrose dont effectivement nous avons pris notre départ qu'apparaît la forme la plus insaisissable, contrairement à ce que vous pouvez imaginer, et c'est pour vous permettre d'y parer qu'ici je l'annonce, la forme la plus insaisissable de l'objet a .

Revenons maintenant à notre pari de Pascal et à ce qui peut s'en inscrire. Les vétillages des philosophes semblent bien en effet nous faire perdre le majeur de sa signification. Ce n'est pourtant pas qu'on ait bien fait pour cela tous ses efforts et y compris d'en inscrire les données à l'intérieur d'une matrice selon les formes où s'inscrivent présentement les résultats dits de la théorie des jeux. Dans cette forme on le met si je puis dire en question; vous allez voir combien étrangement, on prétend l'en réfuter.

Voici, en effet, ce dont il s'agit. Observons bien que le pari est cohérent de la position suivante, nous ne pouvons savoir ni si Dieu est ni ce qu'il est. La division donc des cas qui résultent d'un pari engagé sur quoi ? Sur un discours qui s'y rattache, à savoir une promesse qui lui est imputée, celle d'une infinité de vies infiniment heureuses grâce au fait que je parle et n'écris point. Ici, que je parle en français, vous ne pouvez savoir pas plus, je vous le fais remarquer, que sur le petit bout de papier de Pascal qui est tachygraphique si cette infinité de vies est au singulier ou au pluriel. Néanmoins, il est clair, par toute la suite du discours de Pascal que nous devons le prendre dans le sens d'une multiplication plurielle, puisque aussi bien il commence à arguer s'il vaudrait la peine de parier seulement pour avoir une deuxième vie, voire trois et ainsi de suite. Il s'agit donc bien d'une infinité numérique.

Voici donc ce qui est engagé, quelque chose, comme on l'a dit dont nous disposons pour le jeu, c'est à savoir une mise, cette mise figurons-là, c'est légitime à partir du moment où nous avons pu nous-mêmes nous avancer pour saisir ce qui est bien en cause dans la question, à savoir ce plus énigmatique qui nous fait être tous dans le champ d'un discours quelconque, à savoir le a. C'est l'enjeu ; pourquoi nous l'inscrivons ici dans cette case c'est ce que nous allons avoir à justifier. C'est l'enjeu et d'autre part, infinité de vies, infiniment heureuses ; de quoi s'agit-il ? Devons-nous l'imaginer comme ce support du foisonnement des entiers au foisonnement, toujours en retard d'ailleurs d'un terme, des objets a. C'est une question qui vaudrait la peine qu'on l'évoque si, comme vous le voyez, elle n'entraînait déjà pas quelques difficultés. Mais assurément ce dont il s'agissait, c'est de la série croissante.

L'infini dont il s'agit est celui que Pascal illustre, à figurer d'un signe analogue à celui qui est là, l'infini des nombres entiers car c'est seulement par rapport à lui que devient inefficace l'élément du départ, je veux dire neutre, que c'est à ce titre qu'il en devient zéro puisqu'il s'identifie à 112

l'addition du zéro à l'infini, le résultat de l'addition ne pouvant se figurer que du signe qui désigne un des deux termes. Voici donc comment les choses se figurent et si j'ai fait cette matrice c'est non pas qu'elle me paraisse suffisante mais qu'elle soit l'ordinaire à quoi l'on se tienne. C'est à savoir qu'on remarque que selon qu'existe ou non ce que nous figurons ici de la façon légitime par a, puisque c'est le champ d'un discours selon que ce a est admissible ou rejetable, nous allons voir se figurer dans chacune de ces cases qui n'ont ici plus d'importance que les matrices par où s'épingle, dans la théorie des jeux, une combinatoire.

Si ce a doit être retenu tout de suite, nous avons zéro comme équivalence de ce a, ce qui ne représente rien d'autre qu'un enjeu risqué au niveau d'une théorie du jeu doit être considéré comme perdu. Si nous voulons articuler en pari ce qu'il en est du pari de Pascal ce n'est nullement un sacrifice, c'est la loi même du jeu, il faut qu'il puisse y avoir ici zéro, si la promesse, de même n'est pas recevable rien de ce qui se situe au-delà de la mort n'est plus tenable et nous-mêmes nous avons ici un zéro, mais qui ne veut rien dire, si ce n'est que là aussi la mise de l'autre côté est perdue.

En fait, dans le pari de Pascal, l'enjeu est identique à la promesse ; c'est parce que cette promesse est énoncée que nous pouvons construire cette matrice et dès lors qu'elle est construite il est absolument clair que la dissymétrie des enjeux impose qu'effectivement, si la conduite du sujet ne se définit que par ce qui se détermine d'un épinglage signifiant, il n'y a pas de question. La difficulté ne commence que de nous apercevoir que le sujet n'est nullement quelque chose que nous puissions encadrer, pas plus que, tout à l'heure, du rapport de 1 à 1, de la conjonction d'un nombre de signifiants quelconque, mais de l'effet de chute qui résulte de cette conjonction et qui donne à notre a ici inscrit dans la case de gauche inférieure une liaison qui n'est nullement séparable de la construction de la matrice elle-même. C'est très précisément ce dont il s'agit dans le progrès qui s'engendre de la psychanalyse. C'est cette liaison qu'il s'agit d'étudier dans sa conséquence qui fait précisément le sujet divisé, c'est-à-dire non lié au simple établissement de cette matrice. Car dès lors apparaît évidemment tout à fait clair que ces zéros dans cette matrice ne sont eux-mêmes que fiction du fait qu'on peut poser une matrice, autrement dit, écrire. Car le zéro qui s'inscrit en bas c'est le zéro départ, bien marqué par 113

l'axiomatisation de Péano comme nécessaire à ce que se produise l'infini de la série des nombres naturels. Sans l'infini, pas de zéro qui entre en ligne de compte. Parce que le zéro était là essentiellement pour le produire.

C'est bien aussi d'une telle fiction comme je vous le rappelai tout à l'heure, que le a est réduit au zéro quand Pascal argumente ; au reste, vous ne faites rien que de perdre zéro étant donné que les plaisirs de la vie, c'est comme cela qu'il s'exprime, cela ne pèse pas lourd et spécialement pas au regard de l'infinité qui vous est ouverte. C'est très précisément faire usage d'une liaison mathématique, celle qui exprime en effet qu'aucune unité, de quelque sorte qu'elle soit, additionnée à l'infini ne fera que laisser intact le signe de l'infini, à ceci près, pourtant que je vous ai montré à plusieurs reprises qu'on ne saurait absolument dire que nous ne savons pas si l'infini, comme Pascal argumente pour l'opacifier d'une façon homologue à l'Etre Divin, qu'on ne peut pas rigoureusement dire, qu'il est exclu qu'on puisse dire que l'addition d'une unité ne fera pas que nous ne puissions dire s'il est pair ou impair puisque, comme vous l'avez vu dans la série décroissante, ce sont toutes les opérations paires qui s'empileront les unes sur les autres et toutes les opérations impaires d'un autre côté, pour totaliser la somme infinie qui n'en reste pas moins réductible à un 1 d'un certain type, le 1 qui entre en conjonction avec le a .

Vous sentez ici que je ne fais qu'indiquer au passage toutes sortes de points éclairés par les progrès de la théorie mathématique et qui, en quelque sorte, en font bouger le voile. Ce qu'il y a sous ce voile c'est très précisément ce qu'il en est vraiment de l'articulation de ce discours quel qu'il soit, y compris celui de ladite promesse, c'est qu'à négliger ce qu'il cache, à savoir son effet de chute et au niveau de la jouissance, on méconnaît la vraie nature de l'objet a . Or, ce que notre pratique qui est pratique du discours et non pas autrement, nous montre, c'est qu'il convient de répartir autrement ce qu'il en est du pari si nous voulons lui donner son véritable sens. Pascal lui-même nous indique, c'est là ce qui fait l'embrouille auprès d'esprits, il faut

le dire, qui semblent singulièrement peu préparés par une fonction professorale à la maîtrise de ce dont il s'agit, quand il s'agit d'un discours, vous êtes engagés, nous dit-il, qu'est-ce qui engage moins qu'une pareille matrice ?

Vous êtes engagés, qu'est-ce à dire sinon que pour faire un jeu de mots, c'est le moment de l'entrée du "je", dans la question. Ce qui est engagé c'est "je" ; s'il y a possibilité dans le jeu d'engager quoi que ce soit à perte, c'est que la perte est déjà là, que c'est bien pour cela que la mise en jeu on ne peut pas l'annuler. Alors ce que nous apprenons de la psychanalyse, c'est qu'il y a des effets que masque la pure et simple réduction du "je" à ce qui s'énonce. Et comment pouvons-nous, même un instant, quand il s'agit d'un jeu figuré sous la plume de Pascal, négliger la fonction de la grâce, c'est-à-dire du désir de l'Autre. Ne croyez pas qu'il peut aussi être venu dans l'esprit de Pascal que même pour comprendre son pari aussi ridiculement figuré la grâce était nécessaire. Je vous l'ai dit, dans toute figuration naïve du rapport du sujet à la demande, il y a en somme un "que Ta volonté soit faite" latent. C'est bien ce qui est mis en cause quand cette volonté qui est justement de n'être pas la nôtre vient à faire défaut. Autrement dit, ne traînons pas plus longtemps et passons à ce Dieu qui est bien celui, le seul en cause possible sous la plume de Pascal, - le fait de lui mettre les mêmes lettres ne changera rien à la différence, nous allons assez déjà le voir s'articuler dans la distribution du tableau en quoi nous verrons bien que cette distribution n'est pas différente de lui-même.

Appelons les choses crûment : Dieu existe. Pour un sujet supposé le savoir, alors le couple 0- nous l'inscrivons maintenant dans un des carrés de la matrice; je suis supposé le savoir mais il faut y ajouter quelque chose, que je sois pour. Et si, tout en étant supposé le savoir que Dieu existe, je suis contre ; alors là le choix est entre le a, et c'est bien de cela qu'il s'agit tout au fil de la pensée qu'énonce Pascal, je perds délibérément des infinités de vies infiniment heureuses.

Et puis, je suis supposé savoir que Dieu n'existe pas, eh bien !, pourquoi ne pas penser que le a je peux l'engager tout de même, le perdre, tout simplement. C'est d'autant plus possible qu'il est de sa nature d'être perte, car pour mesurer ce qu'il en est d'un jeu où ici c'est à un certain prix que je le garde, le prix de moins l'infini, il peut être légitime de se demander si cela en vaut la peine, de se donner tellement de mal pour le garder. S'il y en a qui le gardent au prix de la perte moins l'infini figurez-vous qu'ils ont existé des tas de gens qui balançaient le a sans avoir aucun souci de l'immortalité de l'âme. C'est en général ce qu'on appelle des sages, des gens pépères, pas seulement pères, pépères. Cela a beaucoup rapport avec le père, comme vous allez le voir.

Ici, vous avez ceux qui, au contraire, gardent le a et dorment sur 115

leurs deux oreilles. Quant au zéro d'après, ce qui frappe en cette distribution, c'est la cohérence qui relève du sujet supposé savoir mais est-ce que ce n'est pas une cohérence faite un tant soit peu d'indifférence.

Il est, je parie pour, mais je sais très bien qu'il est. Il n'est pas, bien sûr je parie contre, mais ce n'est pas un pari, cela n'a rien à faire avec un pari tout cela. Dans la diagonale, vous avez des gens qui sont tellement assurés qu'il n'y a pas de pari du tout, ils suivent le vent de ce qu'ils savent, mais qu'est-ce que cela veut dire, savoir, dans ces conditions ? Cela veut dire si peu de choses que même ceux qui ne savent rien peuvent en faire une unique case, à savoir que, quoiqu'il en soit - et l'on me permettra de faire remarquer au passage que je n'extrapole nullement sur ce qui est à cet égard la tradition de Freud, à savoir que je ne sors pas de mes plates-bandes - si vous consultez le volume que j'ai rappelé tout à l'heure, vous verrez que tout le temps Freud fait cette remarque tranquille qu'en fin de compte, tout ce qu'il en est de la croyance du chrétien ne l'amène pas beaucoup à modifier tellement sa conduite par rapport à ceux qui ne le sont pas. C'est dans la position, si je puis dire, d'un sujet purifié que ce qui se passe là dans la diagonale de gauche se trouve pouvoir s'ordonner dans la petite matrice du haut. Mais ce qui est important, ce qui assurément nous montre quelque chose d'imprévu c'est celui qui parie contre, sur le fondement de ce qu'il sait être et celui qui parie pour, tout comme s'il était, ce qu'il sait fort bien ne pas être.

Figurez-vous qu'ici cela devient tout à fait intéressant, à savoir que ce moins l'infini que vous voyez paraître dans la case du haut à droite, cela se traduit dans les petites scriptures de Pascal par un nom qui s'appelle l'enfer. Seulement ceci suppose que soit mis à l'examen pourquoi la fonction du a a abouti à cette imagination des plus discutables qu'il y ait un au-delà de la mort. Sans doute au fait de son glissement indéfini, mathématique, sous toute espèce de chaîne signifiante où que vous en poursuiviez le dernier serrage, elle subsiste toujours intacte comme je l'ai déjà articulé au début de l'année dans un certain schéma des rapports de S et de A. Mais alors ceci peut nous induire à nous demander ce que veut dire le surgissement sous la forme d'un moins l'infini de quelque chose sur ce tableau. Est-ce qu'il n'est pas, ce moins, à traduire d'une façon plus homologue à sa fonction arithmétique à savoir que, quand il apparaît, la série des entiers se redouble ce qui veut dire se divise. Il est là le signe de ce quelque chose qui me paraissait seul valable à rappeler à la fin de mon dernier discours, c'est qu'à prendre comme objet a et non pas autrement ce 116

qui est mis en jeu dans la renonciation proposée par Pascal il y a autant d'infini là où il a une limite que là où il rien rencontre pas ce jeu du a. De toutes façons, c'est un demi-infini que nous engageons ce qui vient à équilibrer singulièrement les chances dans la première matrice.

Seulement il se peut bien qu'il faille retenir autrement ce qui se figure dans ce mythe dont Pascal nous rappelle que pour faire partie du dogme il ne fait rien que témoigner que la miséricorde de Dieu est plus grande que sa justice puisqu'il extrait quelques élus alors qu'on devrait être tous en enfer. Cette proposition peut paraître scandaleuse, je m'en étonne puisqu'il est tout à fait clair et manifeste que cet enfer, on n'a jamais pu l'imaginer en dehors de ce qui nous arrive tous les jours ; je veux dire que nous y sommes déjà, que cette nécessité qui nous englobe à ne pouvoir qu'à un horizon dont il faudrait interroger la limite, réaliser le solide du a, que par une mesure indéfiniment répétée de ce qu'il en est de la coupure du a, est-ce que cela ne suffit pas, à soi tout seul, à couper les bras des plus courageux. Seulement, voilà, on n'a pas le choix ; notre désir, c'est le désir de l'Autre, et selon que la grâce nous a manqué ou pas, ce qui se joue au niveau de l'Autre à savoir de tout ce qui nous a précédé dans ce discours qui a déterminé notre conception même, nous sommes déterminés ou non à la course d'étanchage de l'objet a.

Alors reste la quatrième case, celle du bas ; ce n'est pas pour rien que je me suis permis, aujourd'hui à leur propos, de sourire. Ils sont tout aussi nombreux, aussi bien répartis que ceux qui sont dans le champ du haut à droite. Je les ai appelés, provisoirement : les pépères. On aurait tort pourtant de minimiser l'aisance de leurs déplacements, mais tout de même, ce que je voudrais vous faire remarquer c'est, en tout cas, que c'est là que nous, dans l'analyse, nous avons placé la bonne norme. Le *plus-de-jouir* est expressément modulé comme étranger à la question, si la question dont il s'agit dans ce que l'analyse peut promettre comme le retour à la norme, comment ne voit-on pas que cette norme s'y articule bel et bien comme la loi, la loi sur laquelle se fonde le complexe d'Oedipe et dont il est tout à fait clair par quelque bout qu'on prenne ce mythe que la jouissance s'y distingue absolument de la loi ; jouir de la mère est interdit, dit-on, et c'est ne pas aller assez loin, ce qui a des conséquences, c'est que le jouir de la mère est interdit. Rien ne s'ordonne qu'à partir de cet énoncé premier comme il se voit bien dans la fable où jamais le sujet, Oedipe, n'a pensé - Dieu sait à cause de quel divertissement, je veux dire de tout ce que répandait autour de lui de charme et probablement aussi de harcèlement, Jocaste - pour que cela ne lui vienne même pas à l'idée, même quand les preuves commençaient à pleuvoir. Ce qui est interdit c'est le jouir-de-la-mère et cela se confirme dans la formulation sous une autre forme ; il est indispensable de les rapprocher toutes pour saisir ce que Freud articule, 117

celle de *Totem et Tabou*. Le meurtre du père aveugle tous ces jeunes taureaux imbéciles que je vois graviter de temps en temps autour de moi dans des arènes ridicules; le meurtre du père veut justement dire qu'on ne peut pas le tuer. Il est déjà mort depuis toujours. C'est bien pour cela qu'il s'accroche quelque chose de sensé, même dans des lieux où il est paradoxal de voir bramer : le dieu est mort, c'est qu'évidemment, à ne pas y penser, on risque de perdre une face des choses.

Au départ, le père est mort, seulement voilà: il reste le Nom du père et tout tourne autour de cela. Si la dernière fois c'est par là que j'ai commencé, c'est par là aussi que je finis. La vertu du Nom du père, cela je ne l'invente pas, je veux dire que ce n'est pas de mon cru ; dans Freud c'est écrit : la différence, dit-il quelque part, entre le champ de l'homme et celui, disons de l'animalité, consiste où que ce soit, même quand cela ne se produit que sous des formes masquées, à savoir quand on dit qu'il y en a de certains qui n'ont pas l'idée de ce que c'est que le rôle du mâle dans la génération, pourquoi pas ? Ce qu'il démontre, je veux dire l'importance de cette fonction du Nom du père, c'est que ceux-là mêmes qui n'en ont pas l'idée inventent des esprits pour la remplir. Pour tout dire, la caractéristique est ceci, Freud en un endroit très précis l'article - je ne vais pas passer mon temps à vous dire dans quelles pages et dans quelle édition puisque, maintenant, il y a des endroits où l'on fait des lectures freudiennes et il y a tout de même des gens compétents pour l'indiquer à ceux qui s'y intéressent - l'essence, pour tout dire, et la fonction du père comme Nom, comme pivot du discours, tient précisément en ceci qu'après tout, on ne peut jamais savoir qui c'est qui est le père. Allez toujours chercher, c'est une question de foi. Avec le progrès des sciences, on arrive dans certains cas à savoir qui il n'est pas, mais enfin il reste quand même un inconnu. Cette introduction, d'ailleurs, de la recherche biologique de la paternité, il est tout à fait sûr que cela peut n'être pas du tout sans incidence sur la fonction du Nom du père.

Donc, c'est ici, au point où c'est justement de ne se maintenir que symbolique, qu'est le pivot autour de quoi tourne tout un champ de la subjectivité, nous avons à prendre l'autre face de ce qu'il en est du rapport à la jouissance et, pour tout dire, à pouvoir nous avancer, ce qui est notre objet cette année, un peu plus loin dans ce qu'il en est dans la transmission du Nom du père, à savoir ce qu'il en est de la transmission de la castration. Je terminerai aujourd'hui ici, comme d'habitude, au point où, cahin caha, on arrive et vous dis à la prochaine fois.

118

LEÇON X, 5 FÉVRIER 1969

Je vais repartir d'où je vous ai laissés la dernière fois. J'ai dit beaucoup de choses la dernière fois, et en particulier j'ai réussi à toucher certains par l'évidence mathématique que je crois avoir réussi à donner de la genèse, par la seule vertu du Un en tant que marque, de ce qu'il en est du a. Ceci repose sur ce factum, cette fabrication qui résulte de l'usage le plus simple de ce Un en tant qu'une fois répété il foisonne, puisque déjà il n'est posé que pour tenter la répétition, pour retrouver la jouissance, en tant qu'elle a déjà fui; le premier Un, pour retrouver ce qui n'était pas marqué d'origine déjà l'altère, puisqu'à l'origine il n'était pas marqué. Il se pose donc déjà dans la fondation d'une différence qu'il ne constitue pas en tant que telle mais en tant qu'il la produit. C'est ce point originel qui fait de la répétition la clé d'un processus dont, une fois ouvert, la question se pose de savoir s'il peut ou non trouver son terme.

Vous voyez que nous sommes tout de suite portés sur la question qui n'est terminale qu'à la prendre dans une seule carrière, celle de Freud en tant que sujet d'une part, il fut aussi un homme d'action, disons un homme qui a inauguré une voie ; il l'a inaugurée comment ? C'est ce qu'il conviendra peut-être à un détour de ce que je vous dirai aujourd'hui de rappeler; mais toute carrière d'homme engage quelque chose qui a dans la mort sa limite, et c'est seulement de ce point de vue que nous pouvons, du chemin tracé par Freud, trouver le terme dans la question qu'il pose, de la fin d'analyse, terminable ou interminable, ce qui ne fait que marquer le temps de la question que je rouvre en disant : est-ce que ce qui s'engage pour le sujet du fait de la répétition comme origine est lui-même un processus qui a sa limite ou pas ? C'est ce que j'ai laissé ouvert, suspendu, mais pourtant avancé en démontrant au tableau la dernière fois de la façon la plus claire ce que j'ai pu exprimer comme la division, la bipartition de deux infinis, marquant que c'est cela dont il est au fond question dans le pari de Pascal; l'infini sur quoi il s'appuie est l'infinité du nombre. Or, à prendre cette infinité, si je puis dire en l'accélérant encore par l'institution de la série de Fibonacci, dont il est facile de montrer qu'elle est exponentielle, que les nombres qu'elle engendre croissent non pas arithmétiquement mais géométriquement, que c'est celle-là même qui engendre, et justement dans la mesure où nous nous éloignons de son origine, cette proportion qui s'articule dans le a ; à mesure que ces nombres croissent, c'est d'une façon 119

serrée, d'une façon constante, que le a intervient là sous sa forme inverse et d'autant plus frappante qu'elle noue le 1 au a , que c'est le $1/a$, que cette proportion d'un nombre à l'autre s'achève dans la constante de plus en plus rigoureuse à mesure que les nombres croissent de ce $1/a$.

J'ai écrit aussi, à la prendre à son origine, la série qui résulte de prendre les choses dans l'autre sens et là, par le fait que le a est moindre que 1 , vous voyez que le processus s'achève non seulement sur une proportion mais sur une limite et que, quoi que vous additionniez de ce qui se produit, à l'inverse, à procéder par soustraction, de façon telle que soit toujours vrai que, dans cette chaîne, à reprendre la chose dans l'ascendance, chaque terme soit la somme des deux précédents, vous n'en trouvez pas moins la fonction de a en tant que cette fois elle atteint une limite, qu'aussi nombreux que vous additionniez ces termes, vous ne dépasserez pas le $1 + a$, ce qui semble indiquer qu'à prendre les choses dans ce sens, ce qu'engendre la répétition a son terme.

C'est ici qu'intervient le tableau bien connu par lequel ceux, en somme, qui manquent ce qu'il en est dans le pari de Pascal inscrivent ce dont il s'agit dans les termes de la théorie des jeux, à savoir, dans une matrice construite de la distinction des cas, formulent ce dont il s'agit, si Dieu existe, et inscrivent pour zéro ce qui résulte de l'observation de ces commandements confondus ici avec la renonciation à quelque chose ; que nous l'appelions plaisir ou de quelque autre façon, il n'en reste pas moins que là, à apprécier d'un primesaut dont nous verrons l'étonnant, c'est d'un zéro qu'ils inscrivent ce qui est laissé dans cette vie aux croyants, moyennant quoi une vie future se cote du terme de l'infini, d'une infinité de vies promises infiniment heureuses. Dans d'autres termes, à supposer que Dieu n'existe pas, le sujet, nous l'inscrivons a , est présumé du jeu toujours pris, c'est le cas de le dire, au pied de la lettre connaître le bonheur limité et d'ailleurs problématique qui lui est offert en cette vie, ce que, dit-on, il n'est pas infondé à choisir si, Dieu n'existant pas, il semble clair qu'il n'y a de l'autre vie rien à attendre.

Ce que je fais, ici, remarquer, c'est le caractère fragile de cette sorte d'inscription, pour autant qu'à suivre la théorie des jeux, les conjonctures ne sauraient se déterminer que du recroisement du jeu de deux adversaires, c'est-à-dire que c'est dans cette posture que devrait être le sujet, alors que 120

l'Autre, énigmatique, celui dont il s'agit en somme qu'il tienne ou non le pari, devrait se trouver à cette place, Dieu existe ou n'existe pas.

Mais Dieu n'est pas dans le coup. En tout cas, rien ne nous permet de l'affirmer. C'est de ce fait que résulte paradoxalement que c'est en face de lui, sur la table si je puis dire, qu'est non pas l'homme mais le sujet défini par ce pari. L'enjeu se confond avec l'existence du partenaire, et c'est pourquoi doivent être réinterprétés les signes qui s'écrivent sur ce tableau. Le choix se fait au niveau du Dieu existe ou Dieu n'existe pas. C'est de là que part la formulation du pari et, pris de là, de là seulement, il est clair que s'il n'y a pas à hésiter, à savoir que ce qu'on risque de gagner à parier que Dieu existe n'a rien de comparable à ce qu'on gagnera sûrement, encore cette certitude peut-elle être facilement mise en question, car qu'est-ce qu'on gagnera ? Le a n'est précisément pas défini.

C'est ici que j'ai ouvert la question, non pas au niveau d'une formule qui a pourtant l'intérêt de prendre à sa source la question de l'intervention du signifiant, de ce qu'il en est dans un acte de choix quelconque ; c'est là que j'ai fait remarquer l'insuffisance d'un tableau incomplet de ne pas mettre en valeur qu'à prendre les choses à un second étage, celui peut-être qui restitue la juste position de ce que comporte la matrice telle qu'on en use dans la théorie des jeux, c'est ici que doit se placer ce que je distingue du sujet, du sujet purement identique à l'inscription des enjeux comme de celui qui peut envisager les cas où Dieu même existant, il parie contre, c'est-à-dire choisit le a à ses dépens, c'est-à-dire sachant ce que comporte ce choix, à savoir qu'il perd positivement l'infini, l'infinité de vies heureuses qui lui est offerte et que pour que assurément se reproduise dans les deux cases ici marquées ce qui d'abord occupait la première matrice, il reste encore cette quatrième à remplir, à savoir qu'il est supposable que, même Dieu n'existant pas, le a comme tenant la place que vous lui voyez occuper dans 121

la première case peut être abandonnée cette fois-ci d'une façon expresse, et de ce fait apparaître en négatif, être soustraction de a avec ce que comporte ce que nous écrivons ici sans plus de commentaires et dont vous voyez que tout zéro qu'il paraisse aller de soi, il rien constitue pas moins un problème, en effet.

En effet, extrayons maintenant pour l'isoler dans une matrice nouvelle simplement ceci qu'ajoute notre deuxième composition, à savoir a , $-\frac{n}{k}$, $-a$, 0 . Pour être honnête, je marque expressément ceci que je viens d'indiquer au passage dans ce discours même que ce zéro ici prend valeur de question.

En effet, s'il a pu se faire que les zéros soient ainsi posés dans la première matrice, c'est là quelque chose qui mérite de retenir notre attention, car qu'ai-je dit tout à l'heure sinon qu'à la vérité ne compte dans cette position du joueur, du sujet qui seul existe, n'entre en balance que l'infini et le fini du a . Qu'est-ce que ces zéros désignent sinon qu'à mettre quelque enjeu sur la table, comme Pascal l'a souligné en introduisant la théorie des partis, rien de juste ne saurait s'énoncer d'un jeu sinon à partir de ceci, sinon qu'ayant un commencement et un terme fixés dans sa règle, ce qui est mis sur la table, ce qu'on appelle la mise est, d'origine, perdu. Le jeu n'existe qu'à partir de ceci que c'est sur la table, si on peut dire dans une masse commune qu'est impliqué ce qu'est le jeu et c'est donc de constitution que le jeu ne peut produire ici que le zéro. Ce zéro ne fait qu'indiquer que vous jouez ; sans ce zéro, pas de jeu. Assurément, on pourrait dire la même chose de l'autre zéro, à savoir celui-ci, qu'il représente la perte à quoi l'autre joueur se résigne de mettre en jeu cet infini. Mais comme précisément c'est de l'existence de l'autre joueur qu'il s'agit, c'est ici, dans la première matrice, que ce zéro en tant que signe de la perte devient problématique.

122

Après tout, comme rien ne nous force à précipiter aucun mouvement, car c'est justement dans ces précipitations que les erreurs se produisent, nous pouvons bien nous abstenir de motiver ce zéro d'une façon symétrique de ce qu'il en est de l'autre, car nous avons ceci qui apparaît assez dans la discussion que les philosophes ont faite du montage de Pascal, c'est à savoir qu'il apparaît bien en effet que ce zéro représente non pas la perte constitutive de la mise mais, au moins au niveau du dialogue entre Pascal et Méré qui n'est pas pour rien dans la façon dont Pascal écrit et dont du même coup il nous fourvoie, - ce n'est jamais, bien sûr, sans notre collaboration - dans ce qu'il en est de l'intérêt du montage même, à savoir que ce qui domine, c'est qu'en effet ce zéro peut être l'inscription d'un des choix qui s'offrent qui est de ne pas s'asseoir à cette table. C'est ce que fait celui qui, dans ce dialogue, pas seulement idéal mais effectif, celui à qui est adressé le schéma du pari; ce zéro veut non pas dire la perte constituante de la mise, mais inscrit au tableau le "pas de mise", c'est-à-dire celui qui ne s'assoit pas à la table de jeu.

C'est à partir de là que nous avons à interroger ce qui se produit au niveau de la seconde matrice pour voir comment, à son niveau, peut se répartir ce qu'il en est du jeu. En effet, j'ai indiqué déjà la dernière fois les figures qui peuvent nous être données dans le texte de notre pratique et, à la vérité, j'ai pu l'indiquer aussi rapidement que je l'ai fait de ce que déjà un certain graphe en avait été construit avec ce que j'ai rappelé tout à l'heure au début de mon articulation, à savoir non pas l'hypothèse, mais l'inscriptible et dès lors le tangible, qui fait que le a peut bien n'être lui-même que l'effet de l'entrée de la vie de l'homme dans le jeu, ce dont Pascal nous avertit en ces termes sans doute pas expressément formulés, je veux dire dans ceux même que je vais énoncer. "Vous êtes engagés", nous dit-il, et c'est vrai. Il ne lui semble pas nécessaire, parce qu'il se fonde sur la parole, parole qui bien sûr pour lui est celle de l'Eglise, il est singulier qu'il n'en distingue pas ce qui - c'est là le point aveugle de siècles qui n'étaient pas pour autant d'obscurantisme - pourtant lui fournit beaucoup, c'est assurément dans ce fait du caractère inéliminable, durant des siècles de pensée, de l'écriture Sainte, que l'écriture plus radicale qui est celle qui, pour nous, y apparaît en filigrane n'est pas réellement distinguée. Mais si de cette écriture je vais chercher la trame dans la logique mathématique, ceci laisse homologue ma 123

position par rapport à la sienne, à ceci près que, pour nous, il n'est plus évitable de poser la question si l'enjeu même n'est pas comme tel essentiellement dépendant de cette fonction de l'écriture. Observons encore une différence, qui est celle que j'ai mise en exergue du premier temps de mon énoncé cette année et qui pourrait se dire, puisque ce rien est pas la formule exacte, simplement: ce que je préfère, c'est un discours sans parole, ce qui ne veut dire rien d'autre que ce discours que supporte l'écriture.

Ici un petit temps pour mesurer la portée, la ligne, le caractère absolument solidaire de ce que j'énonce en ce point cette année, avec tout ce que j'ai commencé d'annoncer sous la triplice du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel. Observez bien, et c'est ici qu'il convient d'insister, la différence qu'il y a entre le discours, quel qu'il soit, philosophique, et ce à quoi nous introduit ce rien d'autre qui se distingue de partir de la répétition.

Le discours philosophique, quel qu'il soit, finit toujours par se dépendre de ce qu'il agit pourtant comme appareil dans un matériel de langage. Toute la tradition philosophique bute sur la réfutation par Kant de l'argument ontologique ; au nom de quoi ? De ceci que les formes de la raison pure, l'analytique transcendentale tombent sous le coup d'une suspicion d'imaginaire, et c'est aussi bien ce qui fait la seule objection, elle est philosophique, au pari de Pascal. *"Ce Dieu dont vous pouvez concevoir l'existence comme nécessaire, dit Kant, il n'en reste pas moins que vous ne le concevez que dans les cadres d'une pensée qui ne s'appuie que sur le suspens préalable dont relève l'esthétique"* qualifiée pour cette occasion de transcendentale ; ceci ne veut rien dire d'autre que : vous ne pouvez rien énoncer, mais énoncer comme paroles, que dans le temps et dans l'espace dont, par convention philosophique, nous mettons en suspens l'existence en tant qu'elle serait radicale.

Seulement il y a un malheur, et c'est ce qui fait l'intérêt du pari de Pascal, c'est pour cela que je me permets, quoiqu'on puisse penser d'un recours à la vieillesse, d'y trouver un point tournant exemplaire, c'est qu'en aucun cas le Dieu de Pascal n'est à mettre en question sur le plan de l'imaginaire parce que ce n'est pas le Dieu des philosophes; ce n'est même pas le Dieu d'aucun savoir. Nous ne savons, écrit Pascal, ni ce qu'il est, bien sûr, ni même s'il est. C'est bien pour ça qu'il n'est d'aucune façon à mettre en suspens de par aucune philosophie, puisque ce n'est pas la philosophie qui le fonde.

Or ce dont il s'agit et ce que veut dire en particulier mon discours, quand je reprends celui de Freud, c'est très précisément qu'à me fonder sur ce que ce discours a ouvert, il se distingue essentiellement du discours philosophique, en ceci qu'il ne décolle pas de ce en quoi nous sommes pris et engagés comme dit Pascal, mais que, bien plutôt que de se servir d'un discours en fin de compte pour fixer au monde sa loi, à l'histoire ses normes 124

ou inversement, il se mette à cette place où d'abord le sujet pensant s'aperçoit qu'il ne peut se reconnaître que comme effet du langage ; autrement dit qu'avant d'être pensant, pour aller vite, pour épingler même au plus court ce que je suis en train de dire, dès qu'on monte la table de jeu, et Dieu sait si déjà elle est montée, il est d'abord le a. Et c'est après que la question se pose d'y raccorder ceci qu'il pense. Mais il n'a pas eu besoin de penser pour être fixé comme a. C'est déjà fait, contrairement à ce qu'on peut imaginer, précisément en raison de la lamentable carence, de la futilité de plus en plus éclatante de toute la philosophie, à savoir qu'on peut renverser la table de jeu. Je peux renverser celle-ci, bien sûr, et foutre en l'air les tables à Vincennes et ailleurs, mais cela n'empêche pas que la vraie table, la table de jeu est toujours là. Il ne s'agit pas de la table universitaire ! La table autour de laquelle le patron se réunit, où que ce soit, avec les élèves dans un joli petit intérieur, que cet intérieur soit le sien, bien chaleureux et pépère, ou celui dont on l'encadre dans les garderies-modèles !

C'est précisément là qu'est la question. C'est pour ça que je me suis permis, dans un griffonnage dont je ne sais si vous le verrez paraître ou pas, - ce n'est pas du tout un griffonnage, j'y ai passé du temps avant-hier - enfin je ne sais pas si vous le verrez paraître, parce qu'il ne paraîtra qu'à un seul endroit ou il ne paraîtra pas, et je m'intéresse au fait de savoir s'il paraîtra ou ne paraîtra pas ! Bref j'ai été jusqu'à cette exorbitance délirante - car depuis un petit temps je délire à part moi, ces choses-là sortent toujours un jour, sous une forme ou sous une autre - j'aimerais qu'on s'aperçoive, c'est mon délire ou pas, qu'il n'est plus possible de jouer le rôle qui convient à la transmission du savoir, qui n'est pas la transmission d'une valeur, encore que maintenant cela s'inscrive sur des registres "unité de valeur", mais de saisir ce qu'on peut appeler un effet de formation ; c'est pour cela que, quel qu'il soit, quiconque dans l'avenir, justement parce qu'il est arrivé quelque chose à cette valeur du savoir, voudra occuper une place d'aucune façon afférente à cet endroit de formation, même si c'est les mathématiques, la biochimie ou n'importe quoi d'autre, fera bien d'être psychanalyste, si c'est ainsi qu'il faut définir quelqu'un pour qui existe cette question de la dépendance du sujet par rapport au discours qui le tient, et non pas qu'il tient.

Alors il vaut bien de dire, puisque comme vous le voyez je viens d'éviter quelque chose en raison du fait que vous êtes tous les produits de l'école, c'est-à-dire d'un enseignement philosophique, que je sais que je ne peux pas aborder d'une façon abrupte ce qu'il en est du changement qui s'inscrit au niveau de la seconde matrice, à savoir poser la question de ce que ça veut dire que là ce ne soit pas a ou zéro car ça n'a jamais été a ou 0, comme je viens de vous l'indiquer et comme Pascal le dit, mais comme ce ne sont jamais que des philosophes qui l'ont lu, tout le monde est resté sourd. Il 125

a dit a , c'est zéro, ce qui veut dire a c'est la mise. C'était pourtant bien précisé dès la théorie des partis. Non, hein, ça ne fait rien, ils sont restés sourds ! Et zéro, c'est zéro au regard de l'infini. Foutaises ! Qu'est-ce qui change qu'il y ait maintenant non pas, comme on l'a dit vainement, d'une façon imaginaire a ou zéro, mais a ou bien $-a$. Et si $-a$ veut dire effectivement ce que ça a l'air de dire, à savoir qu'on l'inverse, qu'est-ce que ça peut bien être que ce truc-là ? Et puis aussi que dans un cas, quoi qu'il arrive, fût-ce aux dépens de quelque chose qui, pour s'inscrire, paraît devoir être coûteux, qu'est-ce que c'est aussi là que cette corrélation, cette équivalence qui peut-être nous permet de mettre ailleurs, de nous apercevoir qu'ici basculent nos signes de conjonction. En tout cas voilà deux liaisons qui me paraissent digne d'être interrogées. Vous voyez qu'elles ne sont pas tout à fait classées comme celles d'avant.

Là, je regrette de n'en être pas plus loin que ce que j'ai déjà, mais trop vite, articulé dans les dernières minutes de la dernière fois, c'est à savoir que j'ai rappelé que, pour partir de la figure qui ici s'indique dans le griffonnage de Pascal, la première liaison, cette horizontale du petit a au $-$, nous disons, c'est l'enfer. Je l'ai clairoonné à des gens qui déjà un petit peu se dirigeaient vers la sortie. Mais, dans l'ensemble, je vous ai fait remarquer que l'enfer, ça nous connaît, c'est la vie de tous les jours. Chose curieuse, on le sait, on le dit, on ne dit même que ça. Mais ça se limite au discours, et à quelques symptômes bien entendu. Dieu merci, s'il n'y avait pas les symptômes, on ne s'en apercevrait pas ! Si les symptômes névrotiques n'existaient pas, il n'y aurait pas eu Freud ! Si les hystériques n'avaient pas déjà frayé la question, aucune chance que même la vérité pointe le bout de l'oreille !

Alors là, il faut faire une petite station. Quelqu'un que je remercie - parce qu'il faut toujours remercier les personnes par où vous arrivent les cadeaux - m'a pour des raisons externes rappelé l'existence du chapitre de Bergler qui s'appelle "Le Surmoi sous-estimé", c'est dans la fameuse *Névrose de base* qui explique tout. Vous n'allez pas me dire que moi j'explique tout. Je n'explique rien, justement. C'est même ce qui vous intéresse ! J'essaie à divers niveaux, pas seulement ici, de faire qu'il y ait des psychanalystes qui 126

ne soient pas imbéciles. Mon opération ici est une opération de rabattage, non pour attirer dans un trou d'école, mais pour essayer de donner l'équivalent de ce que devraient avoir les psychanalystes à des gens qui n'ont aucun moyen de l'avoir. C'est une entreprise désespérée. Mais l'expérience prouve que l'autre aussi, celle de l'apprendre aux psychanalystes eux-mêmes, semble vouée à l'échec, comme je l'ai déjà écrit. Imbéciles, comme sujets s'entend, parce que pour se démerder dans leur pratique, ils sont plutôt futés ! Et c'est une conséquence précisément de ce que je suis en train d'énoncer ici. C'est conforme à la théorie. C'est ce qui prouve non seulement qu'il n'y a aucun besoin d'être philosophe, mais que c'est beaucoup mieux de ne pas l'être. Seulement ça a une conséquence, c'est qu'on ne comprend rien. D'où ce que je passe aussi mon temps à énoncer, qu'il vaut beaucoup mieux ne pas comprendre. Seulement l'ennui, c'est qu'ils comprennent de toutes petites choses, alors ça pullule. Par exemple "Le Surmoi sous-estimé", c'est un chapitre génial, d'abord parce qu'il rassemble toutes les façons dont le Surmoi a été articulé dans Freud. Comme il n'est pas philosophe, il ne voit absolument pas qu'elles tiennent toutes ensemble. D'ailleurs il est charmant, et il avoue le truc. C'est ce qu'il y a de bien dans les psychanalystes, ils avouent tout ! Il avoue qu'il a écrit à un monsieur, c'est dans une note, M. H.H. Heart, qui faisait des extraits de Freud. Alors il lui a écrit : "Envoyez-moi quelques citations sur le Surmoi". Après tout, ça peut se faire, ça ; c'est d'ailleurs conforme également à la théorie; on peut prendre les choses comme ça, avec une paire de ciseaux, si l'écriture a tant d'importance, partout où il y a Surmoi, criss criss, on coupe! On fait une liste de 15 citations. Et je dois dire que là j'humorise. Mais il me tend la perche. Parce que bien sûr que Bergler a lu Freud, enfin j'aime à l'imaginer! Mais tout de même il avoue que pour écrire ce chapitre, il a écrit à H.H. Heart pour lui donner des citations sur le Surmoi. Le résultat, c'est qu'il peut évidemment bien marquer, exactement du même niveau où sont toutes les revues de psychanalyse existantes, sauf la mienne, bien entendu ! à quel point c'est incohérent; ça commence par le censeur au niveau des rêves; on croit que c'est un innocent, le censeur, comme si ça n'était rien que d'avoir justement la paire de ciseaux avec laquelle on fait ensuite la théorie. Et après ça, ça devient quelque chose qui vous titille. Et puis après ça devient le grand méchant loup. Et puis après ça, il n'y en a plus. Et après ça, on évoque Eros, Thanatos et tout le barda ! Et il va falloir que Thanatos se loge là-dedans. Et puis alors, ce Surmoi, je m'en arrange, avec lui ; je te fais des courbettes et des chatouilles. Ah ! Cher petit Surmoi !

Bon. Grâce à cette présentation, bien sûr, on obtient quelque chose, il faut bien le dire, d'assez risible. Il faut vraiment qu'on soit à notre époque pour que personne ne rit. Personne ne rit. Même un professeur de philosophie. Il faut dire qu'ils en sont à un point, à notre génération! Même 127

un professeur de philosophie peut lire ce truc sans rire. On les a matés ! Il y avait quand même un temps où il y avait des gens qui n'étaient pas spécialement intelligents, un type qui s'appelait Charles Blondel, il poussait des hurlements à propos de Freud. Au moins, c'était quelque chose. Maintenant, même les personnes les moins faites pour imaginer ce dont il s'agit dans une psychanalyse lisent des trucs absolument aussi étourdissants sans râler. Non. Tout est possible. Tout est admis. Nous sommes - d'ailleurs les choses dessinent toujours leurs linéaments ailleurs que dans le réel avant d'y descendre - dans le régime vraiment de la ségrégation intellectuelle.

Eh bien! ce type, il s'est aperçu d'un tas de choses. Quand une chose est là, sous son nez, il la comprend. Et je dirai que c'est ce qu'il y a de triste parce qu'il la comprend au niveau de son nez, qui ne peut pas bien sûr être absolument comme ça; il est forcément pointu. Alors il voit une toute petite chose. Il s'aperçoit que ce qu'on lui explique, comme ça, au niveau des citations de Freud comme étant le Surmoi, il s'aperçoit, mais ça doit avoir un rapport avec ce qu'il voit tout le temps. Alors il commence par s'apercevoir, mais comme ça d'une façon intuitive, au niveau de la sensibilité, que ce qu'on appelle la *Durcharbeitung*, l'élaboration comme on a traduit en français ça, -on passe son temps à s'apercevoir que c'est intraduisible. *Durcharbeitung*, ce n'est pas élaboration, on n'y peut rien ; comme il n'y a pas en français de mot pour dire "travail à travers", forage, on traduit élaboration ; chacun sait qu'en France, on élabore ; c'est plutôt dans le genre fumées.

L'élaboration analytique, ce n'est pas du tout comme ça. Ceux qui sont sur un divan s'aperçoivent que ça consiste à revenir tout le temps sur le même truc, à tous les tournants on est ramené sur le même truc, et il faut que ça dure pour arriver justement à ce que je vous ai expliqué, à la limite, à la terminaison, quand on va dans le bon sens naturellement, où on rencontre la limite. Il dit "ça, c'est un effet de Surmoi", c'est-à-dire qu'il se rend compte que cette espèce de grand méchant machin qui pourtant est extrait soi-disant du complexe d'Oedipe, ou encore de la mère dévorante, ou de n'importe laquelle de ces balançoires, il s'aperçoit que ça a un rapport avec ce côté épuisant, tannant, nécessaire, répété surtout, par quoi on arrive à quelque chose qui, en effet, quelquefois, a un bout. Comment est-ce qu'il ne voit pas que cela n'a rien de commun avec cette espèce de figure d'un scénario où le Surmoi est, comme on dit, une instance, ce qui ne serait rien, mais où on le fait vivre comme une personne; parce que, comme on n'a pas bien compris ce que c'était qu'une instance, on lui donne vraiment son idée, au Surmoi.

Il faut que tout cela se passe non pas sur l'autre scène, celle dont parlait Freud, celle qui fonctionne dans les rêves, mais sur une espèce de 128

petite saynète là, où ce qu'on appelle l'enseignement analytique vous fait jouer des marionnettes; le Surmoi c'est le commissaire et il vient taper sur la tête de Guignol qui est le Moi. Comment rien que de voir ce rapprochement qu'il sent tellement bien au point de vue clinique, avec l'élaboration, la *Durcharbeitung*, cela ne lui suggère pas que le Surmoi, ça pourrait peut-être être trouvé sans quelque chose qui ne nécessiterait pas, comme ça, qu'on multiplie dans la personnalité les instances. Et puis alors c'est qu'à tout instant il lâche le morceau, il avoue le truc, c'est-à-dire qu'on a bien repéré, dit-il, que ça avait un rapport avec l'idéal du Moi. Mais il faut avouer qu'on n'y comprend absolument rien; personne n'a encore fait le collage.

Tout de même, pour que ces discours soient autre chose que les mémoires du psychanalyste, à savoir évoquer le cas d'une jeune femme chez qui, à ce propos, on voyait bien que c'était le sentiment de culpabilité qui l'a fait entrer dans la psychanalyse - espérons que c'est le même qui l'en a fait sortir ! - on peut peut-être quand même s'apercevoir que, par exemple, cette espèce de petite manœuvre d'une mesure qui est précisément la mesure de ce qui ne peut pas être mesuré parce que c'est la mise de départ, que ça peut en effet dans certains cas se figurer avec la plus grande précision et l'écrire au tableau, que c'est dans la manière d'une certaine façon de balancer régulière qu'on arrive à remplir ce quelque chose qui peut dans certains cas se figurer comme le Un, on peut tout de même voir qu'il y a intérêt à articuler d'une façon qui soit vraiment précise quelque chose qui permette de concevoir que ça n'est pas en effet du tout un abus de termes que de rapprocher, même au nom d'une intuition minime comme ça, l'élaboration, la *Durcharbeitung* dans le traitement, avec le Surmoi.

Alors il faut choisir. Il ne faut pas nous dire que le Surmoi est le grand méchant loup et cogiter pour voir si ce n'est pas dans l'identification avec je ne sais quelle personne que ce Surmoi sévère est né. Ce n'est pas comme ça qu'il faut poser les questions. C'est comme les gens qui vous disent que si Untel est religieux, c'est parce que son grand-père l'était. Ça ne me suffit pas, à moi, parce que même si on a un grand-père religieux, on peut peut-être aussi s'apercevoir que c'est une connerie, n'est-ce pas ?

L'identification, il faudrait tout de même distinguer sa direction par rapport à d'autres choses. Il faudrait savoir si l'identification dans l'analyse, c'est la visée ou si c'est l'obstacle. Mais ça peut peut-être bien être le moyen par où on engage les gens justement sans doute pour la faire, mais pour que du même fait, elle se défasse, et que c'est dans un fait que ça se défasse justement parce qu'on la fait que peut apparaître quelque chose d'autre que nous appellerons le trou dans l'occasion.

Je vais vous laisser là aujourd'hui. J'ai essayé, à la fin de ce discours, de vous montrer que c'est un discours directement intéressant pour 129

l'aération de notre pratique. Je veux dire par là qu'à se servir de ce qui n'était certes pas des expériences odoratives, ce n'était pas au pifomètre que Freud s'avavançait, on peut en effet y voir, dans le développement d'une fonction à travers sa pensée, les arêtes qui permettent de lui donner sa cohérence; mais cette cohérence, il est indispensable que, si on veut avancer autrement qu'avec des historiettes, on la rassemble et qu'on lui donne sa consistance et sa solidité ; cela permettrait peut-être de voir tout à fait d'autres faits que des faits simplement analogiques.

Ce que je dis n'ôte rien à la portée du détail, comme justement Bergler y insiste. Mais lisez ce chapitre pour voir que même ceci qui est pertinent, bien orienté, mais orienté à la façon des particules de la limaille de fer quand vous tapez dans un champ magnétisé déjà, aucune espèce de motivation véritable de la puissance et de l'importance du détail, et pourquoi en effet il n'y a que les détails, c'est bien vrai, qui nous intéressent. Encore faudrait-il savoir dans chaque cas ce qui est intéressant. Parce que, si on ne le sait pas, on rapproche des détails disparates au nom d'une pure et simple ressemblance, alors que ce n'est pas cela qui est important. Nous reprendrons la prochaine fois au niveau de la troisième figure.

130

LEÇON XI, 12 FÉVRIER 1969

Bien ennuyé de tout ce qui se passe, hein ! Vous aussi, je pense. On ne peut quand même pas ne pas s'en apercevoir, puisque je suis en train de me demander si je suis ici pour faire mon truc de d'habitude ou pour faire de l'occupation ! Enfin ! des oreilles bienveillantes ont bien voulu entendre que certaines des choses que j'ai avancées nommément pendant mon avant-dernier séminaire avaient quelque rapport avec une science - qui sait ? Avec peut-être non pas une nouvelle science, mais avec une mise au point de ce qu'il en est des conditions de la science.

Aujourd'hui je sens, pour toutes sortes de raisons, ne serait-ce que parce que nous approchons du Mardi-Gras, alors c'est convenable, que je vais tout doucement infléchir les choses. Je le sens, comme ça, d'après l'équilibre de ce que j'ai cogité ce matin avant de vous voir ; je vais m'infléchir un peu vers quelque chose que vous appellerez comme vous voudrez, mais plutôt d'une note morale. Comment est-ce d'ailleurs qu'on y échapperait, dans l'aura, dans la marge, dans les limites de ce par quoi j'ai abordé quelque chose qui est le pari de Pascal. Il est certain que nous ne pouvons pas méconnaître cette incidence, encore que, bien entendu, ce qui m'a inspiré de vous en parler, c'est que le pari de Pascal se tient à un certain joint, et ça, quand même, je vais le rappeler.

Mais, comme ça, histoire d'introduire un peu les choses et de détendre, si peu, l'atmosphère, - je vous ai dit que nous approchions du Mardi-Gras -, je m'en vais vous lire une lettre que j'ai reçue. Je ne vous dirai pas qui me l'envoie, ni même de quelle ville.

"Cher Monsieur Lacan. On est étudiants et on a lu vos Ecrits, presque tout. On y trouve pas mal de choses. Evidemment, ce n'est pas toujours d'un abord très aisé, mais ça mérite quand même nos félicitations..." On ne m'en envoie pas tous les jours autant ! *"... On aimerait bien savoir comment il faut faire pour écrire des choses si difficiles ..."* Je ne suis en train de me foutre de personne, et pas de ces gars que je trouve vraiment ... Enfin, je vous dirai ce que j'en pense; ils sont deux pour avoir écrit ça ! *"... Ça nous servirait pour nos examens. On a bien une licence de philosophie, mais ça devient de plus en plus compliqué de surmonter la sélection. On pense qu'il vaut mieux ruser et étonner les profs plutôt que de persister dans une forme de discours platement terre-à-terre "* Et ils ajoutent *"c'est le cas de le dire. Pourriez-vous nous indiquer quelques combines dans ce sens ? "*

131

Moi, ça me frappe, parce que je ne dis que, dans le fond, c'est ce que je suis en train de faire !" *D'autre part, on voudrait vous demander encore quelque chose si ce n'est pas trop osé : est-ce que vous pourriez nous envoyer comme souvenir de vous un de vos jolis nœuds papillon ? Ça nous ferait plaisir. En vous remerciant d'avance, on vous dit au revoir, Monsieur Lacan, et veuillez recevoir nos respectueux hommages".* Je ne vais pas laisser traîner ça parce que ... Ils ne sont pas très à la page. Ils ne savent pas que je porte le col roulé depuis un certain temps !

Pour moi, ça fait écho, confirmation, résonance à quelque chose qui m'émeut quand j'entends de bonnes âmes moduler, comme ça, depuis les mois de Mai : "Plus jamais comme avant". Je pense que là où on en est, c'est plus que jamais comme avant. Et, après tout, je suis bien loin, bien sûr, de limiter le phénomène à ce petit flash que cette lettre donne de ce qui est un coin de l'affaire. Evidemment, il y a bien d'autres choses en jeu.

Seulement ce qui est frappant, c'est que, d'un certain point de vue, cette lettre à mes yeux peut très bien faire le bilan de la façon dont on m'a écouté, mais dans une zone qui n'est pas du tout aussi éloignée de moi que cette ville qui est quand même au-delà d'un très large périmètre. Comme vous voyez, ils ne sont pas très à la page ! Mais enfin, c'est une face de la façon dont est pris l'enseignement. Et puis je ne vois pas pourquoi on leur en voudrait des nœuds papillon parce qu'il y a quelqu'un qui a joué le rôle de pivot dans une certaine commission d'examen, comme ça, qui nous avait été délégué dans des temps lointains par une certaine Société britannique, qui avait mis ça comme un point tout à fait digne de tenir la balance avec le reste de mon enseignement. Je veux dire que c'était comme ça, il y avait ça dans un plateau et, dans l'autre, mon nœud papillon, c'est-à-dire l'identification qu'étaient censé réaliser à l'aide de cet accessoire ceux qui se présentaient alors comme mes élèves. Alors vous voyez que ça ne se limite pas au niveau des chers mignons, des gentils, des naïfs. Ils ne sont d'ailleurs pas si naïfs que ça, parce que, comme ils vous le disent, il faut peut-être ruser. On va y revenir.

Alors nous reprenons les choses où nous les avons un peu démontées, à savoir dans le tableau du pari, à gauche -les lignes bleues sont faites pour montrer où s'arrêtent les limites de chacun de ces schémas, pour qu'ils ne chevauchent pas l'un sur l'autre, ni réellement, ni dans votre esprit- alors celui de gauche est celui dont j'ai cru devoir compléter la matrice dans laquelle, à l'imitation de ce qui se pratique dans la théorie des jeux, on pourrait schématiser ce qui s'est agité effectivement pendant tout un 19^e et même pendant tout un bon début de notre siècle autour du pari de Pascal, à savoir la façon de démontrer comment, en quelque sorte, Pascal essayait de nous flouer.

Je pense avoir suffisamment fait sentir qu'en raison de la fonction 132

$0, \infty$	$0, -\infty$
$-a, 0$	$a, 0$

$Av \upharpoonright A$

0	∞
a	0

$S(A)$

a	$-\infty$
-a	0

des zéros qui ne font pas réellement partie des résultats d'un pari qui serait tenu contre un partenaire, pour la raison que c'est précisément de l'existence du partenaire qu'il s'agit et que c'est sur elle qu'il s'agit de parier, dans ces conditions les deux lignes de possibilité qui s'offrent au parieur ne s'entrecroisent avec aucune ligne de possibilité qui appartiendrait à l'Autre, puisque de l'Autre on ne peut même point assurer l'existence. C'est donc tout à la fois sur l'existence ou la non-existence de l'Autre, sur ce que lui promet son existence et ce qui lui permet son inexistence, c'est là-dessus que porte le choix, et dans ce cas il est plausible - je dis, il est plausible, bien sûr si l'on a l'esprit mathématique - de parier, et de parier dans le sens que propose Pascal.

Seulement, on n'oubliera pas que j'ai introduit à ce stade de l'affaire, pour ne pas bien sûr prêter à malentendu et croire qu'ici je me prête à quelque chose qui serait l'indication du bénéfice de cette solution, j'ai effectivement fait remarquer ceci, et dans l'introduction même du rappel du pari tel qu'il se présente, beaucoup moins tel qu'il est à travers la grille des discussions devenues classiques, j'ai fait remarquer qu'à ce niveau on peut aussi bien substituer au choix à faire sur le sujet de l'existence de Dieu cette remarque qu'aussi bien on remplirait la fonction - ce qui en changerait totalement le sens - cette remarque que ce dont il s'agit, ce dont il pourrait s'agir, c'est de cette formulation radicale qui est celle du réel, en tant que nous pouvons le concevoir et comme aussi bien nous le touchons à l'occasion du doigt, qu'il n'est pas concevable d'imaginer d'autre limite du savoir que ce point de butée où on n'a à faire qu'à ceci, à quelque chose d'indicible et qui ou bien est, ou bien n'est pas. Autrement dit quelque chose qui relève du pile ou face.

Ceci était bien sûr pour vous mettre à l'accord de ce dont il s'agit de ne pas perdre la corde, à savoir que nous ne sommes pas en train de nous amuser, nous sommes en train d'essayer de donner des articulations telles que puissent jouer pour nous les plus importantes décisions qui soient à prendre. Il se trouve que l'époque marque de plus en plus que ces plus importantes décisions, en tant qu'elles pourraient être celles du 133

psychanalyste, pourraient bien aussi coïncider avec celles qui s'imposent en un point clé de ce qu'il en est du corps social, à savoir l'administration du savoir, par exemple.

Mais alors, encore que là-dessus il soit bien entendu que j'ai fait place nette, que je ne fais pas de l'histoire et que je ne vois pas pourquoi un appareil aussi précis, surtout si nous concevons bien à quel joint il se situe, que le pari de Pascal aurait moins de ressources pour nous qu'il n'en a eu pour son auteur et nous reviendrons bien sur cette question de la situation, d'autant mieux que nous allons la rééclairer maintenant, ce n'est donc pas, vous allez le voir tout de suite, pour faire de l'histoire, à savoir comme je l'ai évoqué la dernière fois pour vous rappeler qu'au temps de Pascal, la Révélation, ça existe, et j'ai bien mis l'accent sur ce dont il s'agit, avec ces deux étages, la parole de l'Eglise, et puis l'Ecriture Sainte, et la fonction que l'Ecriture Sainte joue pour Pascal ; ce n'est évidemment pas pour vous rappeler que Newton aussi, qui avait pourtant d'autres chats à fouetter, a commis un gros bouquin- ma distraction étant la bibliophilie, il se trouve que je l'ai, c'est superbe - qui est un commentaire de l'Apocalypse et de la prophétie de Daniel. Il y a mis autant de soin - j'entends dans le calcul, dans la manipulation des chiffres pourtant combien problématiques que ceux dont il s'agit quand il s'agit de situer le règne de Nabuchodonosor par exemple - que dans son étude des lois de la gravitation. A rappeler donc en marge, mais ça ne nous fait ni chaud ni froid.

Ce dont il s'agit à ce stade, c'est de remarquer ceci, qu'au niveau où Pascal nous propose donc son pari, quelle que soit la pertinence de nos remarques sur ce qu'il en est au dernier terme, c'est à savoir qu'un pareil propos ne se conçoit qu'au moment où le savoir est né qui est celui de la science, il n'en reste pas moins que, pour lui, le pari repose sur ce que nous pouvons appeler la parole de l'Autre, et la parole de l'Autre bien sûr conçue comme vérité.

Alors, si je reprends les choses à ce point, c'est parce que certains n'ignorent pas, et aux autres je les en informe, il serait d'ailleurs facile s'ils avaient fait comme mes charmants correspondants, s'ils avaient lu de mes *Ecrits* presque tout, qu'ils soient informés de la fonction à la fois conjointe et disjointe que j'ai articulée dans celle d'une dialectique, comme distinguant sinon opposant, savoir et vérité. C'est le dernier article que j'ai recueilli ; il a pour titre très précisément *La Science et la Vérité*. Et sur ce qui est de la vérité, chacun sait aussi que, dans un autre de ces articles qui s'appelle *La Chose Freudienne*, j'ai écrit quelque chose qui pourrait certes s'entendre comme ceci, que sa propriété, c'est qu'elle parle. Nous serions donc, ou plutôt moi, je serais dans un certain axe que, pourquoi pas, on pourrait dès lors qualifier d'obscurantiste puisqu'il rejoindrait ceci, à savoir que je viendrais donner un coup d'épaule à l'instillation de Pascal, pour autant 134

qu'il essaie de nous ramener au plan de la religion. Alors, évidemment, la vérité, certes, parle, direz-vous. Mais évidemment c'est ce que vous diriez si vous n'avez rien compris à ce que je dis, - ce qui n'est pas absolument exclu ! - car je n'ai jamais dit cela. J'ai fait dire à la vérité : "Moi, la vérité, je parle". Mais je ne lui ai pas fait dire : "Moi, la vérité, je parle par exemple pour me dire comme vérité", ni "pour vous dire la vérité". Le fait qu'elle parle ne veut pas dire qu'elle dit la vérité. C'est la vérité, elle parle. Quant à ce qu'elle dit, c'est vous qui avez à vous débrouiller avec ça. Ça peut vouloir dire, c'est ce que certains font : "Cause toujours, c'est tout ce que tu sais faire". La vérité, je lui ai accordé, si j'ose dire, un peu plus. Je lui ai, depuis, accordé qu'elle cause, en effet, et pas simplement dans le sens auquel répond "cause toujours", qu'elle cause même à tour de bras. Je veux dire que, dans ce même article, j'ai rappelé le mot de Lénine sur la théorie marxiste du social qui, dit-il: "Elle triomphera parce qu'elle est vraie"; mais pas forcément parce qu'elle dit la vérité. Ça s'applique là aussi.

Naturellement, je ne vais pas m'appesantir, parce qu'il se dit qu'on cite mon nom - je n'ai pas été y regarder, je dois dire, parce que je n'ai pas eu le temps - avec avantage dans l'Humanité, parce que soi-disant j'aurais commencé cette année comme ça, en sentant venir le vent, à faire une médiation entre Freud et Marx. Dieu merci, comme j'étais grippé le dernier week-end, ça m'a donné tout d'un coup une stimulation pour ce qu'on appelle le travail, c'est-à-dire le remue-ménage ; je me suis mis à rebrasser l'effroyable quantité de papier à la destruction de laquelle il faudra que je veille pour le moment où je disparaîtrai, parce que Dieu sait ce qu'on en ferait autrement ! Je me suis aperçu que j'ai parlé de Marx, de la valeur d'usage, de la valeur d'échange, de la plus-value ; je me suis aperçu pour tout dire que ma traductrice italienne, que j'ai montée en épingle, quand j'ai sauté le pas, pour faire cette sorte d'analogie entre la plus-value et le *plus-de-jouir* que ma traductrice italienne, ça s'est trouvé qu'elle était là, il y a deux ans, n'a eu aucun mérite à me dire, qu'en somme c'est la plus-value parce que j'ai déjà tellement parlé de Marx à propos d'un certain nombre d'articulations fondamentales autour de ce dont il s'agit dans la psychanalyse que je me demande ce que j'ai apporté de nouveau sauf ce nom "*Mehrlust*", *plus-de-jouir* en analogue au "*Merhwert*" ; tout ceci pour indiquer d'ailleurs aussi bien que par ces points radicaux, bien sûr ils ne se développent absolument pas sur le même champ, mais puisque nous en sommes à l'évocation de Lénine, il n'est pas plus mauvais de rappeler donc que ce dont il s'agit à propos de la théorie marxiste, pour autant qu'elle concerne une vérité, c'est ce qu'elle énonce en effet qui est ceci que la vérité du capitalisme, c'est le prolétariat. C'est vrai. Seulement c'est de ça même que ressort la suite et la portée de nos remarques sur ce qu'il en est de la fonction de la vérité, c'est que la conséquence révolutionnaire de cette 135

vérité, cette vérité d'où part la théorie marxiste, bien sûr elle va un tout petit peu plus loin puisque ce dont elle fait la théorie, c'est précisément le capitalisme, la conséquence révolutionnaire c'est que la théorie part en effet de cette vérité, à savoir que le prolétariat, c'est la vérité du capitalisme.

Le prolétariat, ça veut dire quoi ? Ça veut dire que le travail est radicalisé au niveau de la marchandise pure et simple; ce qui veut dire bien sûr que ça réduit au même taux le travailleur lui-même. Seulement dès que le travailleur, du fait de la théorie, apprend à se savoir comme tel, on peut dire que par ce pas, il trouve les voies d'un statut - appelez ça comme vous voudrez - de savant; il n'est plus prolétaire, si je puis dire, *an sich*, il n'est plus pure et simple vérité, il est *für sich*; il est ce qu'on appelle conscience de classe. Et il peut même du même coup devenir la conscience de classe du parti où on ne dit plus jamais la vérité.

Je ne suis pas en train de faire de la satire; je suis en train de ne rappeler que des évidences - c'est en ça que c'est soulageant - ne relèvent nullement du scandale qu'on en fait, quand on ne comprend rien à rien, ou que, si on a une théorie correcte de ce qu'il en est du savoir et de la vérité, il n'y a rien de plus facile à attendre, qu'en particulier on ne voit pas pourquoi on s'étonnerait que c'est du rapport le plus leniniellement défini à la vérité que découle toute cette lénification dans laquelle baigne l'appareil ! Si vous vous mettiez dans la boule qu'il n'y a rien de plus lénifiant que les durs, vous rappelleriez comme ça une vérité déjà connue depuis bien longtemps. Et puis vraiment est-ce que ça, on ne le sait pas depuis longtemps, depuis toujours ? Si on n'était pas depuis quelque temps, et je vous dirai pourquoi, si persuadé que le christianisme, ce n'est pas la vérité, on aurait pu se rappeler tout de même que pendant un certain temps, et qui n'est pas mince, il l'a été et que ce dont il a donné la preuve, c'est qu'autour de toute vérité qui prétend parler comme telle, un clergé prospère qui est obligatoirement menteur.

Alors je me demande pourquoi on tombe de son haut à propos du fonctionnement des gouvernements socialistes ! Irai-je à dire que la perle du mensonge est la sécrétion de la vérité ? Ça assainirait un peu l'atmosphère, atmosphère d'ailleurs qui n'existe que du fait d'un certain type de crétinisation dont il faut bien que je dise le nom tout de suite puisqu'au terme de ce que nous avons à dire aujourd'hui, j'aurai à le réépingler quelque part dans un de ces petits carrés, c'est ce qu'on appelle le progressisme. J'essaierai bien sûr de vous donner une meilleure définition que cette référence à ses effets de scandale, je veux dire de produire des âmes scandalisées. Ces choses devraient être aérées depuis longtemps par la lecture de Hegel, la loi du cœur et le délire de la présomption. Mais, à la façon de toutes les choses un peu rigoureuses, quand elles sortent, bien sûr, personne ne songe à s'en souvenir au moment qui convient. C'est pourquoi 136

j'ai mis en exergue au début de mon discours de cette année quelque chose qui veut dire que ce que je préfère, c'est un discours sans paroles.

Alors ce dont il s'agit, ce qui pourrait être ici en question si on voulait, comme on dit, lécher le plat au point où nous pouvons en profiter, en mettant le petit doigt, c'est de s'apercevoir que ces choses n'ont pas de si mauvais effets que ça puisque, quand je dis que le service du champ de la vérité, le service en tant que tel - service qu'on ne demande à personne, il faut avoir la vocation - entraîne nécessairement au mensonge, je veux aussi faire remarquer ceci, parce qu'il faut être juste, c'est que ça fait énormément travailler. Moi, j'adore ça, quand c'est les autres, bien entendu, qui travaillent ! C'est pour ça que je me régale de la lecture de bon nombre d'auteurs ecclésiastiques dont j'admire ce qu'il leur a fallu de patience et d'érudition pour charrier tant de citations qui me viennent au point juste où ça me sert à quelque chose. Il en est de même pour les auteurs de l'église communiste. Ils sont aussi d'excellents travailleurs. J'ai beau comme ça, pour certains, dans la vie courante, ne pas pouvoir les supporter plus que dans les contacts personnels avec les curés, ça n'empêche pas qu'ils sont capables de faire de très beaux travaux et que je me régale quand je lis un certain d'entre eux sur le *Dieu caché*, par exemple. Ça ne me rend pas l'auteur plus fréquentable.

Donc, en somme, le fruit de ce qu'il en est, après tout, quand même, pour le savoir n'est pas du tout à négliger, puisqu'on s'occupe un petit peu trop de la vérité et qu'on en est si empêtré qu'on en vient à mentir. La seule véritable question - puisque j'ai dit que là j'irai jusqu'aux limites - ce n'est pas du tout que ça ait ces conséquences, puisque vous voyez qu'après tout c'est une forme de sélection d'élites, c'est pourquoi ça ramasse aussi, dans un champ comme dans l'autre, tant de débiles mentaux, voilà, c'est la limite ! C'est la limite, mais ne croyez pas que c'est simplement pour m'amuser, pour faire comme ça une petite nasarde à des groupes dont on ne sait pas, après tout, pourquoi ils devraient être plus préservés que les autres de la présence des débiles mentaux ; c'est parce que nous, analystes, nous pouvons peut-être là-dessus amorcer quelque chose qui est justement très important.

Là, je vous renvoie à la clé apportée en douce par notre chère Maud - Maud Mannoni pour ceux qui ne savent pas qui c'est - le rapport des débiles mentaux avec la configuration qui nous intéresse, qui nous, analystes, évidemment brûle tout à fait au niveau de la vérité ; c'est même pour ça que nous savons plus que d'autres nous tenir à carreau; même nos mensonges, bien sûr à quoi on est forcé, sont moins impudents que les autres - moins impudents mais plus péteux, il faut le dire. Il y en a quand même qui, dans ce rapport, gardent quelque vivacité et précisément les travaux que j'évoque sur le sujet de ce qui tout d'un coup se met à flotter 137

dans la débilité mentale dont, je dois dire quant à moi, je me suis habitué assez bien dans les premiers temps de mon expérience, j'étais dans l'admiration de voir ce que je recueillais de brassées de fleurs, de fleurs de vérité quand, par inadvertance, j'avais pris en psychanalyse ce que Freud, comme il a eu tort, semblait devoir en écarter, à savoir un débile mental. Il n'y a pas de psychanalyse, je dois dire, qui marche mieux, si on entend par là la joie du psychanalyste, ce n'est peut-être pas tout à fait uniquement ce qu'on peut d'une psychanalyse attendre, mais enfin il est clair que, pour qu'il recèle des vérités que précisément il fait sortir à l'état de perles, des perles uniques, puisque jusqu'ici je n'évoquais ce terme qu'à propos du mensonge, il faut tout de même que, chez le débile mental, tout ne soit pas si débile que ça. Et si c'était - vous comprendrez mieux ce que je veux dire si vous savez vous reporter aux bons auteurs, c'est-à-dire à Maud Mannoni - un petit rusé, le débile mental ? C'était une idée qui était déjà venue à certains. Il y a un nommé Dostoïevski qui a appelé l'Idiot un des personnages qui se conduisent le plus merveilleusement, quelque champ social qu'il traverse et dans quelque situation d'embarras qu'il puisse se fourrer.

J'évoque Hegel quelquefois, ce n'est pas une raison pour ne pas le refaire. "La ruse de la raison", nous dit Hegel, ça, je dois dire que c'est quelque chose dont je me suis toujours méfié. Quant à moi, j'ai vu très fréquemment la raison couillonnée, mais réussir dans une de ses ruses, je dois dire que, de mon vivant, je n'ai pas vu ça. Peut-être que Hegel le voyait. Il vivait dans les petites cours d'Allemagne où il y a beaucoup de débiles mentaux et à la vérité, c'est peut-être là qu'il prenait ses sources. Mais quant à la ruse dont il peut s'agir chez ces simples d'esprit, dont ce n'est pas pour rien que quelqu'un qui savait ce qu'il disait les a baptisés d'heureux, je laisse la question ouverte et j'en termine avec ce simple rappel très nécessaire et très salubre, dans le contexte où nous vivons, à rappeler.

Ce que je voudrais maintenant, c'est reprendre au niveau où je vous avais laissés la dernière fois, à savoir dans la matrice qui s'isole de ceci qu'il ne s'agit plus de savoir ce qu'on joue, à un jeu où après tout ce que veut dire le pari de Pascal, c'est que vous ne pouvez, à ce jeu-là, y jouer d'une façon correcte que si vous êtes indifférent, à savoir que c'est dans la mesure où ça ne fait aucun doute que l'enjeu, l'infini en tant qu'il est à droite, du côté de l'existence de Dieu, est un enjeu autrement intéressant que cette espèce de chose dont je ne sais même pas bien ce que c'est et qu'on représente comme quoi ? Après tout, à lire Pascal, ça revient à dire toutes les malhonnêtetés qu'à suivre les commandements de Dieu vous ne ferez pas, et à suivre les commandements de l'Eglise, quelques petites incommodités supplémentaires, nommément dans les rapports au bénitier et à quelques autres accessoires.

C'est une position d'indifférence, en fin de compte, au regard de ce qu'il en est et ceci atteint à proprement parler d'autant plus aisément au niveau du pari tel que le présente Pascal qu'après tout, ce Dieu, il nous le souligne et ça vaut le coup de l'avoir de sa plume, ce Dieu, nous ne savons ni ce qu'il est, ni s'il est. C'est en ça que nous pouvons prendre Pascal et c'est là, à savoir qu'il y a là une négation absolument fabuleuse, car, après tout, dans les siècles précédents, l'argument ontologique - je ne vais pas me laisser entraîner mais, au yeux de tous les esprits censés, et nous ferions bien d'en prendre de la graine - avait son poids. Ça revenait à rien qu'à dire ce que je suis, moi aussi, en train de vous enseigner, à savoir qu'il y a un trou dans le discours, il y a quelque part un endroit où nous ne sommes pas foutus de mettre le signifiant qu'il faut pour que tout le reste tienne. Il avait cru que le signifiant Dieu, ça pouvait coller. En fait, ça colle au niveau de quelque chose, dont après tout c'est une question de savoir si ce n'est pas une forme de débilité mentale, à savoir la philosophie. Il est en général reçu, j'entends chez les athées, que l'Etre Suprême a un sens. Voltaire, qui passe généralement pour un petit malin, y tenait dur comme fer. Il considérait Diderot, qui avait une nette avance, une bonne longueur sur lui et qui se voit dans tout ce qu'il a écrit; c'est probablement aussi pour ça que presque tout ce que Diderot a écrit de vraiment important n'a paru que posthume, et puis qu'au total ça en fait beaucoup moins gros que dans le cas de Voltaire; Diderot avait, lui, déjà entrevu que la question est celle du manque quelque part, et très précisément en tant que, le nommer, c'est y fourrer un bouchon, rien de plus.

Il n'en reste pas moins qu'au niveau de Pascal, nous sommes au point du joint, au point du saut où quelqu'un ose dire ce qui a été là depuis toujours, c'est comme tout à l'heure, c'est plus que jamais comme avant, seulement il y a un moment où ça se sépare, ça doit se savoir qu'il dit "le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob", ça n'a rien à faire avec "le Dieu des philosophes", autrement dit c'est un qui parle, je vous prie d'y faire attention, mais il a cette originalité que son nom est imprononçable, de sorte que c'est ainsi que la question s'ouvre.

C'est pour ça, chose curieuse, que c'est par un fils d'Israël, un nommé Freud, que nous nous trouvons voir pour la première fois véritablement au centre du champ, pas seulement du savoir, mais de ce pour quoi le savoir nous tient aux tripes et même, si vous voulez, par les couilles, que là est évoqué à proprement parler le Nom du Père et le tralala de mythes qu'il trimballe, car si j'avais pu vous faire mon année sur le Nom du Père, je vous aurais fait part aussi du résultat de mes recherches statistiques ; c'est fou ce que, même chez les Pères de l'Eglise, cette histoire du Père, on en parle peu. Je ne parle pas de la tradition hébraïque, où très évidemment elle est partout en filigrane, et aussi, bien sûr, si elle peut être 139

en filigrane, c'est parce qu'elle est très voilée. C'est pour ça que, dans le premier séminaire, celui après lequel j'ai clos la boutique cette année-là, j'avais commencé par parler du sacrifice d'Isaac, notant que le sacrificateur, c'est Abraham. C'est évidemment des choses qu'il y aurait tout intérêt à développer, mais qu'en raison du changement de configuration, de contexte et même d'auditoire, il y a en effet fort peu de chances que j'y puisse jamais revenir.

Néanmoins, une toute petite remarque, parce qu'il y a des mots qui sont très à la mode. De temps en temps, je pose des questions comme ça est-ce que Dieu croit en Dieu, par exemple ? Je vais vous en poser une. Si, au dernier moment, Dieu n'avait pas retenu le bras d'Abraham, en d'autres termes si Abraham s'était un peu trop pressé et avait égorgé Isaac, c'est-y ce qu'on appelle un génocide ou pas ? On parle beaucoup pour l'instant du génocide, et le fait d'épingler le lieu d'une vérité sur ce qu'il en est de la fonction du génocide, spécialement concernant l'origine du peuple juif, je trouve que ce jalon mérite d'être noté. En tout cas, ce qui est certain, comme je l'ai souligné dans cette première conférence, c'est qu'à la suspension de ce génocide a correspondu l'égorgement d'un certain béliar qui est tout à fait clairement là au titre d'ancêtre totémique.

Alors nous voilà au niveau du second temps, celui qui se dégage à prendre ce qu'il en est quand il n'y a plus l'indifférence, c'est-à-dire l'acte initial de ce qu'il en est dans le jeu ; ce qui est dans le jeu, Pascal le tranche, je l'ai déjà perdu, ou bien je ne joue pas du tout ; c'est ce que veut dire chacun des deux zéros qui sont là dans la figure centrale (page 133) ; ils ne sont que des indices de la mise, d'une part, ou du "pas de mise" de l'autre. Seulement, tout ça ne tient que si la mise, comme dit Pascal d'ailleurs, est tenue pour ne valoir rien. Et d'une certaine façon, c'est vrai. L'objet a n'a aucune valeur d'usage. Ça n'a pas de valeur d'échange non plus, ce que j'ai déjà énoncé. Seulement ceci, ce qui était en question dans la mise, dès qu'on s'est aperçu de quelle façon ça fonctionne, et c'est pour autant que la psychanalyse est ce qui nous a permis de faire un pas dans la structure du désir, c'est pour autant que le a est ce qui anime tout ce qui est en jeu dans le rapport de l'homme à la parole, précisément, qu'un joueur, mais un autre joueur que celui dont parle Pascal, à savoir celui-là même dont, parce qu'il sentait quand même quelque chose, même si contre l'apparence son système est boiteux, Hegel a compris, à savoir qu'il n'y a d'autre jeu que de risquer le tout pour le tout, que c'est même ça qui s'appelle agir tout court. Il a appelé ça la lutte à mort de pur prestige. C'est précisément ce que la psychanalyse permet de rectifier. Il s'agit de bien plus que la vie dont nous ne savons somme toute pas grand-chose de ce que c'est ; nous en savons si peu que nous n'y tenons pas tellement que ça, comme ça se voit tous les jours pour peu qu'on soit psychiatre ou simplement qu'on ait vingt ans. Il 140

s'agit de ce qui se passe quand quelque chose d'autre, qui n'a jamais été dénommé et qui ne l'est pas plus encore parce que je l'appelle *a*, est ce qui est en jeu, et ça n'a de sens précisément que quand c'est mis en jeu avec à l'opposé, ce qui n'est rien d'autre que l'idée même de mesure, la mesure par essence qui n'a rien à faire avec Dieu mais qui est en quelque sorte la condition de la pensée. Dès que je pense à quelque chose, de quelque façon que je le nomme, ça revient à l'appeler l'univers, c'est-à-dire Un.

Dieu merci, la pensée a eu assez à fourmiller à l'intérieur de cette condition pour s'apercevoir que l'Un, ça ne se fait pas tout seul, et ce dont il s'agit, c'est de savoir le rapport que ça a avec ce "le" ; ce que décrit le fait que, dans le second tableau, il y ait un *a* d'une part, qui n'est plus le *a* abandonné au sort du jeu, la mise, qui est le *a* en tant que c'est moi qui me représente, que là je joue contre, et contre précisément la fermeture de cet univers qui sera Un s'il veut, mais que moi je suis *a* en plus.

Ce Dieu indéracinable qui n'a d'autre fondement quand on le regarde de près, que d'être la foi faite à cet univers du discours qui n'est certes pas rien, parce que si vous vous imaginez que je suis en train de vous faire de la philosophie, il va falloir que je vous raconte un apologue, il faut mettre dans les coins des grosses figures pour faire comprendre ce qu'on veut dire. Vous savez que l'ère moderne a commencé comme d'autres, c'est pour ça qu'elle mérite d'être appelée moderne, parce que sans ça, comme dit Alphonse Allais, qu'est-ce qu'on était moderne au Moyen-Age ! Si l'ère moderne a un sens, c'est à certains franchissements dont un a été celui-ci, le mythe de l'île déserte; j'aurais aussi bien pu en partir que du pari de Pascal. Ça continue toujours à nous tracasser. Qu'est-ce que vous emporteriez avec vous comme bouquin dans une île déserte ? Ah ! Ce que ça doit être amusant, une pile de la Pléiade, ce qu'on se marrerait derrière des crevettes abandonnées, quelque part, à la lecture de la Pléiade, ça doit être passionnant ! Ça a pourtant un sens. Et, pour l'illustrer, je vais vous donner ma réponse. Frémissez un instant "Qu'est-ce qu'il emporterait, lui, dans une île déserte, en tant que bouquin ?" Ben répondez !

X - La Bible.

Lacan - La Bible, naturellement !!! Je m'en balance ! Qu'est-ce que vous voulez que j'en foute sur une île déserte ! Sur une île déserte, j'emporterais le Bloch et von Warburg. J'espère tout de même que vous savez tous ce que c'est, ce n'est pas la première fois que j'en parle. Le Bloch et von Warburg s'intitule, d'une façon qui prête à malentendu bien sûr, "*Dictionnaire étymologique de la langue française*". Etymologique, ça ne veut pas dire en particulier qu'on vous donne le sens des mots à partir de la pensée qui a procédé à leur création ; ça veut dire qu'à propos de chaque mot, on vous fait un petit épinglage avec les dates de leurs formes et de leurs emplois au cours de l'histoire. Ceci a une valeur tellement éclairante, 141

foisonnante, qu'à soi tout seul, en effet, on peut se passer de tout le monde; on voit à quel point le langage, c'est à soi tout seul une compagnie. Il est extraordinairement curieux que Daniel Defoe, pour prendre celui qui n'a pas inventé l'île déserte, - celui qui l'a inventée, c'est Balthazar Gracian, qui était quelqu'un d'une autre classe, il était jésuite, et pas menteur pardessus le marché, c'est dans le Criticôn, où le héros, de retour de je ne sais pas où sur l'Atlantique, passe un certain temps sur une île déserte, ce qui pour lui a au moins l'avantage de le mettre à l'abri des femmes-, il est extraordinaire que Daniel Defoe ne se soit pas aperçu de ce que Robinson n'avait pas à attendre Vendredi, que déjà dans le seul fait qu'il était un être parlant et qu'il connaissait parfaitement son langage, à savoir la langue anglaise, c'était un élément absolument aussi essentiel pour sa survie dans l'île que son rapport avec quelques menues brouilles naturelles dont il était arrivé à se faire cahute et ravitaillement.

Quoi qu'il en soit de ce dont il s'agit dans ce monde qui est celui des signifiants, je ne peux faire mieux aujourd'hui, avec le temps qui avance, que de redessiner ce que j'ai donné ici dans les premiers termes que j'ai avancés, à savoir ceux auxquels nous permet de donner quelque rigueur le moment où nous sommes de la logique mathématique, et en partant de la définition du signifiant comme étant ce qui représente un sujet pour un autre signifiant, ce signifiant, dis-je, est autre, ce qui veut dire simplement qu'il est signifiant.

$$S \rightarrow A$$

Car ce qui caractérise, ce qui fonde le signifiant, ce n'est absolument pas quoi que ce soit qui lui soit attaché comme sens en tant que tel, c'est sa différence, c'est-à-dire non pas quelque chose qui lui est collé, à lui, et qui permettrait de l'identifier, mais le fait que tous les autres soient différents de lui ; sa différence réside dans les autres. C'est pour ça que ceci constitue un pas ; mais un pas inaugural de se demander si de cet Autre on peut faire une classe, on peut faire un sac, et on peut faire pour tout dire ce qu'il en est de ce fameux Un.

Car alors, comme je l'ai dessiné déjà, si le A est 1, il faut qu'il inclue ce S en tant qu'il est représentant du sujet auprès de quoi ? Auprès de A. Et ce A, pour être le même que celui que vous venez de voir ici, vous le voyez, il se trouve être ce qu'il est, prédicat en tant que le 1 dont il s'agit n'est plus le trait unaire mais le 1 unifiant qui définit le champ de l'Autre. Autrement dit, vous verrez se reproduire indéfiniment ceci, avec ici quelque chose qui ne trouve jamais son nom, à moins que vous ne le lui donniez de façon arbitraire, et que c'est précisément pour dire qu'il n'a pas de nom qui le nomme que je le désigne de la lettre la plus discrète, la lettre a .

Qu'est-ce à dire ? Où et quand se produit ce procès qui est un procès 142

de choix ? C'est très précisément quant au regard de l'Un, le jeu dont il s'agit en tant qu'il joue vraiment, non pas jocus, jeu ici de paroles, mais ludus comme on l'oublie, de son origine latine, dont il y a à dire bien des choses mais qu'assurément ceci comporte ce jeu mortel dont j'ai parlé tout à l'heure, et que cela varie des jeux rituels que la Rome avait hérité des Etrusques - le mot très probablement lui-même est étrusque d'origine - jusqu'aux jeux du cirque, ni plus ni moins; et quelque chose d'autre encore, que je vous signalerai quand le temps sera venu, c'est pour autant que dans ce jeu quelque chose est qui, à l'endroit du 1, se pose comme l'interrogeant sur ce qu'il devient, lui, le 1, quand moi, a, je lui manque et en ce point où je lui manque, si je me repose une nouvelle fois comme "je", ce sera pour l'interroger sur ce qui résulte de ce que j'ai posé ce manque.

C'est là où vous aurez la suite que j'ai déjà écrite comme la suite décroissante, celle qui va vers une limite, dans la série que je ne sais pas autrement comment qualifier, la série qui se résume de la double condition qui rien est qu'une d'être la série de Fibonacci, et d'autre part de s'imposer comme ici loi uniforme ce qui se produit de la série de Fibonacci, quelle qu'elle soit, à savoir le rapport du 1 au a .

Cette suite, j'en ai déjà écrit les résultats dans cette ligne qui se poursuit à l'infini, et vous ai signalé le total de ce qui, de la valeur de ces différents termes, s'impose à mesure que vous la poursuivez vers les formules d'ordre décroissant qui aboutissent à une limite, aboutit si vous êtes parti du retrait de a à quelque chose qui, en totalisant les puissances paires et les puissances impaires de a réalise facilement comme leur total le 1.

$$\begin{array}{l} \downarrow \\ 1 - a = a^2 \\ 2a - 1 = \frac{a^3}{1} \end{array}$$

Il n'en reste pas moins que, jusqu'au terme, ce qui définit le rapport d'un de ces termes au suivant, c'est-à-dire sa vraie différence, c'est toujours et d'une façon qui ne décroît pas mais qui est strictement égale, la fonction a. Ce que démontre l'énoncé écrit, formulé de cette chaîne 143

décroissante, c'est que, quelle que soit l'apparence liée à la schématisation, c'est toujours du même cercle qu'il s'agit et que ce cercle, en tant que nous le fondons, mais d'une façon choisie, arbitraire, c'est par un acte que nous posons cet Autre en tant que champ du discours, - c'est-à-dire ce dont nous prenons soin d'éloigner toute existence divine - , c'est par un acte purement arbitraire, schématique et signifiant que nous le définissons comme Un, c'est-à-dire foi en quoi ? Foi en notre pensée . Alors que nous savons fort bien que cette pensée ne subsiste que de l'articulation signifiante, en tant que déjà elle se donne dans ce monde indéfini du langage, qu'allons-nous donc faire et que faisons-nous dans l'ordre logique de ce resserrement où nous essayons de faire apparaître dans ce tout le a comme reste, sinon rien de plus que, à l'avoir lâché, à l'avoir perdu, à avoir joué sans le savoir à je ne sais quel "qui-perd-gagne", parvenir à rien d'autre qu'à identifier au a ce qu'il en est de l'Autre lui-même, c'est à savoir à trouver dans le a l'essence du Un supposé de la pensée, c'est-à-dire à déterminer la pensée elle-même comme étant l'effet, je dis plus, l'ombre de ce qu'il en est de la fonction de l'objet a, le a au point où ici il nous apparaît, mérite d'être appelé la cause, certes, mais spécifiée dans son essence comme une cause privilégiée, joue un admirable sens ... que nous donne justement le jeu, le jeu du langage dans sa forme matérielle, appelons-le comme je l'ai déjà appelé plus d'une fois au tableau l'a-cause ; aussi bien en français cela ne sonnera-t-il pas de façon détonante pour la raison qu'il existe l'expression "à cause de". En a-t-on bien vu toujours les résonances ? "A cause de", est-ce que ça constitue l'aveu que cet "à cause de" n'est qu'une acause. Chaque langue là-dessus a son prix. Et l'espagnol dit "por l'amor". On pourrait en tirer aisément le même effet.

Mais ceci à quoi m'arrête la limite du temps qui nous est imposé chaque fois me fait devoir vous annoncer que le confirme, et le confirmant le complète l'épreuve inverse, c'est-à-dire celle tenant au champ, à la visée, à la carrière dans laquelle s'est engagé pour nous le rapport au savoir, celui non pas d'interroger le Un en tant qu'au départ j'y mets ce manque et qu'alors je trouve à ce qu'il s'identifie à ce manque lui-même, mais d'interroger ce 1 à ce que ce a, je le lui ajoute $1 + a$; $1 + a$, telle est la première forme, celle de la ligne du haut telle que je l'ai écrite dans la matrice de droite.

Que donne le $1 + a$ quand c'est dans son champ que s'engage l'interrogation radicale du savoir ? Le savoir ajouté au monde en tant que, disons il peut, armé de cette formule, de cette banderole liminaire, le transformer. Quelle en est la suite logique, interrogée à la façon dont je l'ai fait au niveau des progressives différences ? C'est ce qui nous permettra peut-être d'éclairer plus radicalement ce qu'il en est de la fonction du a, que le corrélatif en soit ce - $\frac{n}{k}$ où il est facile d'entrevoir bien des choses, cette chose dont longtemps se sont illusionnés les auteurs, et non pas à n'importe 144

quelle époque, précisément au temps où l'argument ontologique avait un sens, à savoir que ce qui manque au désir, c'est à proprement parler l'infini; peut-être en dirons-nous quelque chose qui lui donne un autre statut.

Observez encore que la quatrième case de la matrice de droite, ce zéro se trouve, de la façon dont je l'ai articulé par le schéma intitulé du rapport S au A, bien présenter ce en quoi il se distingue radicalement de ce qu'il est sur le premier schéma, à savoir la mise ou au contraire l'indifférence ; il représente bel et bien le trou que nous aurons, dans un troisième temps, à démontrer à quoi il correspond dans l'analyse et ce qui, dans ce trou même, s'origine.

145

LEÇON XII 26 FÉVRIER 1969

Vous avez eu la bonté de me suivre jusqu'à présent dans les chemins étroits et dont je pense que, pour certains d'entre vous, le fil peut paraître poser la question de son origine et de son sens, qu'en d'autres termes il se peut bien que vous ne sachiez plus très bien où nous en sommes. C'est pourquoi le temps m'a paru opportun, et non d'une façon contingente, de poser la question de mon titre par exemple, *d'un Autre à l'autre*, sous lequel figure mon discours de cette année. C'est bien en effet concevable que ce n'est pas à l'entrée, en manière de préface, voire en manière de programme, que quelque chose peut être élucidé de ce qui est une fin. Il faut au moins avoir fait un bout de chemin pour que ce soit de la rétroaction que le départ s'éclaire, ceci pas seulement pour vous mais, après tout, pour moi-même puisque pour moi, dans cette opération de forage, si l'on peut dire, qui est bien ce qui vous intéresse, qui vous retient, ce qui fait qu'au moins un certain nombre d'entre vous sont ici, sinon tous, il me faut, un certain temps, prendre le repère de ce qui en constituait les étapes dans le passé.

C'est ainsi qu'il m'est arrivé de reprendre le texte, - qui sait, peut-être aux fins d'une publication - de ce que j'ai énoncé il y a maintenant dix ans, je veux dire au séminaire de 1959-60, ça fait une paye ! sous le titre *l'Éthique de la Psychanalyse*. Il m'a donné quelques satisfactions d'ordre intime, de celles dont, si en effet je mets au jour quelque chose qui s'efforcera de reproduire aussi fidèlement que possible le tracé de ce que j'ai fait alors, ce qui, bien entendu, ne saurait aller sans tous les effets rétroactifs de ce que j'ai pu énoncer depuis, et nommément ici, ce qui est donc une opération délicate et la seule grâce à quoi je ne saurais m'en tenir à l'excellent résumé qui avait été fait, deux ans plus tard, par quelqu'un de mes auditeurs, nommément Safouan ; les raisons pour lesquelles je ne l'ai pas publié alors, ce résumé, j'aurai à les dire, mais ce sera plutôt l'objet d'une préface à ce qui en sortira. Ma satisfaction à l'occasion, que vous pourrez partager si vous me faites foi sur le fidèle du tracé que j'essaierai d'en produire, est due à ceci que non seulement rien ne me force à réviser ce que j'ai avancé alors mais qu'après tout, je peux y loger, comme dans une sorte de coupelle ce que de plus rigoureux, disons, de ce projet j'arrive à énoncer aujourd'hui.

En effet, ce dont j'ai cru devoir partir lors de cette mise en question 147

qui n'avait jamais été faite de ce que comporte, sur le plan éthique, c'est un terme nouveau, ce que, dans un premier essai, amorce de rédaction que j'ai essayé d'en faire, de ce qu'apporte de nouveau ce que j'énonce de la façon qui me semble la plus rigoureuse, l'événement Freud. J'ai maintenant, à la date où nous sommes, la satisfaction de voir par exemple, pour ce qu'il en est de la fonction d'un auteur comme Freud, je dirai qu'une société très large d'esprit se trouve en mesure de mesurer son originalité et à son propos, comme l'a fait par exemple samedi dernier, dans une sorte de mauvais lieu qu'on appelle la Société de Philosophie, Michel Foucault, "*Qu'est-ce qu'un auteur ?*" posait-il la question, et ceci l'amenait à mettre en valeur un certain nombre de termes qui méritent d'être énoncés à propos d'une telle question, qu'est-ce qu'un auteur ? Quelle est la fonction du nom d'un auteur ? C'était vraiment, au niveau d'une interrogation sémantique à proprement parler qu'il trouvait moyen de mettre en valeur l'originalité de cette fonction et sa situation étroitement interne au discours, ce qui comporte, bien entendu, une mise en question à l'occasion, un effet de scission, de déchirure dans ce qu'il en est pour tout le monde, enfin pour ce qu'on appelle la société des esprits, ou la République des Lettres, de ce rapport au discours, et que Freud, à cet égard, ne joua un rôle capital, que d'ailleurs l'auteur en question, Michel Foucault, a non seulement accentué mais à proprement parler mis en pointe de toute son articulation, pour tout dire, "La fonction du retour à ..." il a mis trois points après, dans la petite annonce qu'il avait faite de son projet de l'interrogation "*Qu'est-ce qu'un auteur ?*", "Le retour à ..." se trouvait au terme, et je dois dire que de ce seul fait je me suis considéré comme y étant convoqué, il n'y a personne après tout, de nos jours qui, plus que moi, ait donné, poids au "retour à ..." à propos du retour à Freud. Il l'a au reste fort bien mis en valeur et montré sa parfaite information du sens tout spécial, du point clé que constitue ce retour à Freud par rapport à tout ce qu'il en est actuellement de ce glissement, de ce décalage, de cette profonde révision de la fonction de l'auteur, de l'auteur littéraire spécialement, et de ce qui donne en somme ce cercle qu'une fonction critique dont, après tout, il n'y a pas lieu de nous étonner qu'elle ne soit pas de nos jours tout aussi bien à la traîne, tout aussi bien en retard, par rapport à ce qui se fait, que dans les autres temps, qu'une fonction critique a cru pouvoir épingler de ce terme bizarre qu'assurément aucun de ceux qui en sont les éléments de pointe n'assume mais dont nous nous trouvons affectés comme d'une bizarre étiquette qu'on nous aurait collée dans le dos sans notre aveu, structuralisme.

Donc, il y a dix ans, commençant d'introduire la question, je vous l'ai dit, qui n'avait jamais été même élevée, ce qui est bien singulier, éthique de la psychanalyse, assurément peut-être le plus étrange est cette remarque 148

dont j'ai cru devoir l'illustrer, non pas certes immédiatement mais même je ne sais pas si j'ai tellement appuyé à ce moment-là la chose, j'avais un auditoire de psychanalystes, je croyais pouvoir en quelque sorte m'adresser directement à ce qu'il faut bien appeler d'un nom, quand il s'agit de morale, de conscience, ajoutez morale, je n'ai point trop fait remarquer alors que l'éthique du psychanalyste telle qu'elle est constituée par une déontologie ne donnait même pas l'ébauche, l'amorce, le plus petit trait de commencement de l'éthique de la psychanalyse. Par contre, ce que j'ai annoncé d'entrée de jeu, c'est que, de par l'événement Freud, ce qui est mis au jour, c'est que le point-clé, le centre de l'éthique n'est rien d'autre que ce que j'ai appuyé alors du terme dernier de ces trois références, catégories d'où j'ai fait partir mon discours entier, à savoir le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel; comme vous le savez c'est dans le Réel que je désignai le point pivot de ce qu'il en est de l'éthique de la psychanalyse. Je suppose, bien sûr, que ce Réel est soumis à la très sévère interposition, si je puis m'exprimer ainsi, du fonctionnement conjoint du Symbolique et de l'Imaginaire, et que c'est pour autant que le Réel, si l'on peut dire, n'est pas facile d'accès qu'il est pour nous la référence autour de quoi doit tourner la révision du problème de l'éthique. Ce n'est en effet pas par hasard que, pour pouvoir le brancher, je suis parti alors du rappel d'un ouvrage qui, pour être resté un tant soit peu dans l'ombre, et, curieuse fortune, n'avoir ressurgi que par l'opération de ces gens que nous pouvons considérer comme n'être pas les mieux axés quant à ce qui est de notre interrogation, à savoir ceux qu'on peut appeler les néo-positivistes, ou encore ceux qui croient devoir interroger le langage sous l'angle de ceci dont j'ai, en son temps, fait remarquer combien futile doit être la destinée, d'interroger ceci qu'ils expriment d'une façon exemplaire, à savoir la question mise sur le *meaning of meanings*, sur ce qu'il en est du sens de ce que les choses aient une signification. Il est bien certain que c'est là la voie toute opposée à ce qui nous intéresse; mais ce n'est aussi bien sûr pas par hasard que ce soit eux, et nommément Osgood qui ait sorti ou ressorti, édité plutôt cette oeuvre de Jeremy Bentham qui s'appelle *Theory of fictions*.

C'est tout simplement l'oeuvre la plus importante dans la perspective qu'on appelle utilitariste, et comme vous le savez au début du 19^e siècle on a tenté d'apporter la solution au problème fort actuel à cette époque, et pour cause, en quelque sorte idéologique, celui dit du partage des biens, *Theory of fictions*, c'est déjà à ce niveau, et avec une lucidité exceptionnelle, la mise en question de ce qu'il en est de toutes les institutions humaines. Et, à proprement parler, on ne saurait rien faire, à prendre les choses sous l'angle sociologique, qui isole mieux ce qu'il en est comme tel de cette catégorie du symbolique qui se trouve être précisément 149

celle réactualisée, mais d'une toute autre manière, par l'événement Freud et ce qui s'en est suivi. Il suffit d'entendre le terme fictions comme ne représentant, n'affectant de sa domination, ce qu'elle regarde d'aucun caractère propre d'illusoire ou de trompeur. La façon dont le terme fictions est avancé ne fait rien d'autre que recouvrir ce que, d'une façon aphoristique, j'ai promu en soulignant ceci que la vérité, pour autant que son lieu ne saurait être que celui où se produit la parole, que la vérité par essence, si l'on peut s'exprimer ainsi, pardonnez-moi ce "par essence", c'est pour me faire entendre, n'y mettez pas tout l'accent philosophique que ce terme comporte, la vérité, de soi, disons, a structure de fiction.

C'est là le départ essentiel et qui, en quelque sorte permet de poser la question de ce qu'il en est de l'éthique d'une façon qui peut aussi bien s'accommoder de toutes les diversités de la culture, à savoir dès le moment que nous pouvons nous les mettre dans les brackets, dans les parenthèses de ce terme de la structure de fiction, ce qui suppose, bien sûr, un état atteint, une position acquise au regard de ce caractère en tant qu'il affecte toute articulation fondatrice du discours dans ce qu'on peut appeler en gros les rapports sociaux, c'est à partir de ce point, qui ne peut bien sûr être atteint qu'à partir d'une certaine limite, disons une fois de plus pour évoquer notre Pascal, tout d'un coup, au détour je m'en souviens, qui donc a osé avant lui noter simplement comme de quelque chose qui devait faire partie du discours qu'il a laissé inachevé, celui assez légitimement, assez ambiguëment aussi récolté sous le termes de *Pensées*, la formule "vérité en-deça des Pyrénées, erreur au-delà", c'est à partir de certains degrés de relativisme, et de relativisme du type le plus radical au regard non pas seulement des mœurs et des institutions mais de la vérité elle-même, que peut commencer de se poser le problème de l'éthique, et c'est en cela que l'événement Freud se montre si exemplaire, en ceci, comme je l'ai souligné et avec quelque appui, avec quelque accent dans ce qui a été le premier trimestre de cette articulation de l'éthique de la psychanalyse, à savoir le changement radical qui résulte d'un événement qui n'est rien d'autre, nous allons le voir, que sa découverte, à savoir la fonction de l'inconscient, que c'est corrélativement, nous allons voir tout à l'heure pourquoi, d'une façon qui, je pense, vous frappera assez par son élégance, qu'il a fait fonctionner d'une façon radicalement différente de tout ce qui avait été fait jusque là le principe dit du plaisir. En bref, je pense qu'il y en a assez d'entre vous, après tout, qui se sont trouvés de quelque façon que ce soit perméables ou traversés, disons, par mon discours pour que je n'ai besoin de rappeler que de la façon la plus brève ce qu'il en est essentiellement de ce principe.

Le principe du plaisir est essentiellement caractérisé d'abord par ce fait paradoxal que son plus sûr résultat, c'est non pas, encore que ce soit 150

écrit sous cette forme dans le texte de Freud, l'hallucination, disons la possibilité de l'hallucination, mais disons que l'hallucination dans le texte de Freud est sa possibilité spécifique. Quoi en effet nous montre tout l'appareil que Freud construit pour rendre compte des effets de l'inconscient ? Vous le savez, ceci se trouve chapitre VII de la *Traumdeutung*, quand il s'agit de l'éclaircissement des processus du rêve, des *Traum - Vorgänge*. Mais nous avons eu la chance, le bonheur, de voir retomber en notre possession et sous notre examen ce qui en est en quelque sorte le soubassement dans une certaine *Entwurf*, dans une certaine esquisse qui correspond à ces années où, corrélativement à la découverte qu'il faisait, guidé par ces admirables théoriciennes qu'étaient les hystériques -que sont les hystériques !- guidé par elles il faisait son expérience de ce qu'il en est de l'économie inconsciente, corrélativement il écrivait à Fliess cette *Entwurf*, projet vraiment très élaboré, infiniment plus riche et plus construit que ce qu'il a cru pouvoir en résumer, car il est sûr qu'il ne pouvait pas lui-même ne pas en garder référence dans ce chapitre de la *Traumdeutung*, et que ce qu'il construit à ce moment-là, sous les termes de l'appareil Ψ , en tant que c'est lui qui règle dans l'organisme la fonction de ce qu'il appelle principe du plaisir, disons qu'à grossièrement le schématiser, nous pourrions le mettre au cœur de quelque chose qui n'est pas simplement un relais dans l'organisme mais un véritable cercle clos qui a ses lois propres et qui, pour s'insérer dans le cycle classiquement défini par la physiologie générale de l'organisme, de l'arc stimulus-motricité, pour ne pas dire réponse, qui est un abus de terme parce que réponse a un sens qui doit avoir pour nous une structure bien plus complexe où quelque chose s'interpose dans la fonction, se définit très précisément non pas simplement d'être l'effet d'empêchement survenu sur l'arc basal mais à proprement parler d'y faire obstacle, c'est-à-dire de constituer un système dit Ψ , autonome, à l'intérieur duquel l'économie est telle que ce n'est certainement pas l'adaptation, l'adéquation de la réponse motrice qui, comme vous le savez, est loin d'être toujours suffisamment adaptée, nous la supposons libre, mais tout ce qui peut se passer au niveau du fait qu'un être vivant animal, en tant qu'il se définit par le fait d'être doué d'une motricité qui lui permet d'échapper aux stimuli trop intenses, aux stimuli ravageants qui peuvent menacer son intégrité, il est clair que ce dont il s'agit au niveau de ce qu'articule Freud, c'est que quelque chose est logé comme tel dans certains de ces êtres vivants, et non pas n'importe lesquels ; et non pas certes qu'il puisse dire que le même appareil puisse être défini simplement de ce que l'être en question soit un vertébré supérieur ou quelque chose seulement de pourvu d'un système nerveux , c'est de ce qui se passe à proprement parler au niveau de l'économie humaine qu'il s'agit, et c'est à ce niveau, même si de temps en 151

temps il risque la possibilité d'interpréter ce qui se passe au niveau d'autres êtres voisins en référence à ce qui se passe chez l'être humain défini d'une façon nécessaire par seulement les conséquences et le texte du discours de Freud comme l'être parlant, c'est à ce niveau que se produit cette régulation homéostasique qui est définie par le retour à une identité de perception, à savoir que, dans sa recherche, au sens le plus large du mot, à savoir dans les détours qu'opère ce système pour maintenir son homéostase propre, ce à quoi son fonctionnement aboutit comme constituant sa spécificité est ceci que ce qui sera retrouvé de la perception identique pour autant que ce qui la règle, c'est la répétition, ce qui sera retrouvé ne porte en soi aucun critère de la réalité, que ces critères, il ne peut en être affecté, en quelque sorte, que du dehors et par la pure conjonction d'un petit signe, de ce quelque chose de qualificatif qu'un appareil spécialisé distingue déjà des deux précédents que vous voyez inscrits dans ce

schéma à savoir le cercle réflexe en tant que constituant le système ϕ , le cercle central qui, lui, définit une aire close et constituant le type propre d'équilibre, à savoir le système Ψ , c'est de l'afférence de quelque chose dont il

distingue étroitement la fonction au regard de l'énergétique qui peut être appliquée à chacun de ces deux systèmes, et que lui n'intervient qu'en fonction de signes qualifiés par des périodes spécifiques et qui sont ceux afférents à chacun des organes sensoriels et qui viennent affecter éventuellement certains des perceptats qui sont introduits dans ce système d'une *Wahrnehmungzeichen*, d'un signe qu'il s'agit bien là de quelque chose qui est d'une perception recevable au regard de la réalité.

Qu'est-ce à dire ? Certainement pas que nous approuvions cet emploi du terme hallucination qui, pour nous, a des connotations cliniques. Pour Freud aussi, certes, mais sans doute voulait-il accentuer tout particulièrement le paradoxe du fonctionnement de ce système en tant qu'articulé sur le principe du plaisir. L'hallucination nécessite de tout autres coordonnées. Mais aussi bien nous avons dans le texte de Freud lui-même ce qui en fait la référence majeure. Il suffit qu'il se réfère pour l'exemplifier à la fonction du rêve pour nous remettre sur nos pattes ; c'est essentiellement de la possibilité du rêve qu'il s'agit. Pour tout dire, nous nous trouvons devant cette aventure que, pour motiver ce qu'il en est du fonctionnement de l'appareil régulateur de ce qu'il en est de l'inconscient en tant que, nous allons le rappeler tout à l'heure et sous le mode qui convient, il gouverne une économie absolument essentielle et radicale qui nous permet d'apprécier non seulement tous nos comportements mais aussi bien nos 152

pensées, voici que le monde, tout à l'envers de ce qui traditionnellement est l'appui des philosophes quand il s'agit d'aborder ce qu'il en est du bien de l'homme, voici que le monde tout entier est suspendu au rêve du monde.

C'est dire que ce pas, l'événement Freud, qui consiste en rien d'autre que proprement un arrêt supposé de ce qui, dans la perspective traditionnelle, était considéré comme le fondement englobant toutes les réflexions, à savoir de ce monde la rotation, la rotation céleste si manifestement désignée dans le texte d'Aristote comme constituant le point référentiel où tout bien concevable doit s'accrocher, la mise en question donc radicale de tout effet de représentation, d'aucune connivence de ce qu'il en est du représenté comme tel, non point dans un sujet, ne le disons point trop tôt car si dans Aristote ce terme *upokeimenon* est avancé exactement à propos de la logique, il n'est nulle part isolé comme tel, il a fallu longtemps et tout le progrès de la tradition philosophique pour que la connaissance s'organise au dernier terme, au terme kantien, d'une relation sujet et quelque chose qui reste entièrement suspendu, c'est là le sens de l'idéalisme à ce qui apparaît, au *phainomenon* laissant exclu le *noumenon* c'est-à-dire ce qu'il y a derrière, encore cette représentation est-elle confortable ; ce qu'il y a à souligner dans l'essence de l'idéalisme, c'est qu'après tout, l'être pensant n'a affaire qu'à sa propre mesure, qu'il pose comme point terme le point référentiel dont il est pour lui question, or c'est de cette mesure qu'il croit pouvoir énoncer d'une façon à priori au moins les lois fondamentales . C'est à proprement parler en ceci que la position freudienne diffère, que rien n'est plus tenable de ce qu'il en est de la représentation que ce qui s'articule en un point profondément motivant pour une conduite, et ceci tout à fait en passant hors du circuit de tout sujet en quoi prétendait s'unifier la représentation à une structure, à une structure qui est de trame et de réseau , et ceci est le sens véritable de ces petits schémas que lui permet de construire la récente découverte de l'articulation neuronique ; il suffit de se rapporter à cette Esquisse, à cette *Entwurf* pour s'apercevoir de l'importance décisive dans l'articulation de ce dont il s'agit de ces treillis, de cette trame et comme bien sûr il y a longtemps qu'il ne nous est plus possible, comme déjà Freud en avait sans aucun doute le soupçon, d'identifier à ces cheminements, à ces transferts d'énergie que nous pouvons avoir repérés par ailleurs, par d'autres moyens physiques, à ces déplacements qui se font le long de la trame neuronique, que ce n'est d'aucune façon sous ce mode qui s'avère à l'expérience être tout à fait distinct, que nous pouvons trouver l'usage approprié de ces schémas que je viens de qualifier de réseau, de treillis , nous voyons bien que ce à quoi ces schémas ont servi à Freud, c'est en quelque sorte à supporter, à matérialiser sous une forme intuitive rien de plus que ce dont il s'agissait et 153

qui d'ailleurs s'étale sur les mêmes schémas, qu'à chacun de ces croisements ce soit un mot qui soit inscrit, à savoir le mot qui désigne tel souvenir, tel mot articulé en réponse, tel mot frappant, marquant, engrammatisant si je puis dire le symptôme, et ce dont il s'agit dans ces petits schémas auxquels je vous prie de vous reporter -achetez *Naissance de la psychanalyse*, comme a été traduit le recueil de lettres à Fliess auquel était jointe cette *Entwurf*, et vous verrez bien qu'en effet ce dont Freud a trouvé un support aisé dans ce qui était alors à la portée de sa main du fait que de cela aussi on venait de faire la découverte, à savoir l'articulation neuronique, ce n'était rien d'autre que l'articulation sous la forme la plus élémentaire des signifiants et des relations qui peuvent se fixer à la façon dont, de nos jours un même schéma qui aurait la même forme, achetez le dernier petit bouquin venu, ou plutôt achetez *Théorie axiomatique des ensembles* par M. Krivine, vous y verrez exactement les schémas de Freud à ceci près que ce dont il s'agit, ce sont des petits schémas orientés à peu près ainsi, et qui sont nécessaires pour nous faire comprendre ce qu'il en est de la théorie des ensembles. Ceci veut dire que tout point, dans la mesure où il est relié par une flèche à un autre, est considéré dans la théorie des ensembles comme élément de l'autre ensemble, et vous verrez qu'il ne s'agit de rien de moins que ce qui est nécessaire pour donner une articulation correcte à ce qu'il y a de plus formel pour donner son fondement à la théorie mathématique, et déjà là vous verrez, à simplement lire les premières lignes, à savoir ce que comporte chaque pas axiomatique franchi, les véritables nécessités prises sous l'angle formel dans ce qu'il en est de l'articulation signifiante prise à son niveau le plus radical qui est ceci notamment de particulièrement exemplaire que la notion qui s'y définit d'une partie concernant ses éléments, éléments qui sont toujours des ensembles, la façon dont on dit qu'un de ces éléments est contenu dans un autre, repose sur des définitions formelles qui sont telles qu'elles se distinguent, qu'elles ne peuvent pas être identifiées avec ce que veut dire intuitivement le terme "être contenu dans" car à supposer que je fasse un schéma un peu plus compliqué que celui-là et que j'écrive sur le tableau comme note "identification de chacun de ces termes ensemblistes", il ne suffit pas du tout que l'un d'entre eux soit écrit c'est-à-dire constitue en apparence une partie de l'univers que j'institue ici pour qu'il y puisse d'aucune façon être dit, être contenu dans aucun des autres termes, à savoir en être élément ; en d'autres termes, ce qui est articulé d'une configuration de signifiants ne signifie aucunement que la configuration entière, que l'univers ainsi constitué puisse être totalisé. Bien au contraire, il laisse hors de son champ et comme ne pouvant être situé comme une de ses parties, mais seulement articulé comme élément dans une référence à d'autres, des 154

ensembles ainsi articulés, il laisse la possibilité d'une non coïncidence entre le fait qu'intuitivement nous pourrions dire qu'il est partie de cet univers et le fait que formellement nous pouvons l'y articuler. C'est bien là un principe tout à fait essentiel et qui est celui par où la logique mathématique peut essentiellement nous instruire, je veux dire nous permettre de mettre en leur juste place ce qu'il en est pour nous de certaines questions ; vous allez voir lesquelles.

Cette structure logique minimale telle qu'elle se définit par les mécanismes de l'inconscient, je l'ai depuis longtemps résumée sous les termes de la différence et de la répétition ; rien d'autre ne fonde la fonction du signifiant que d'être différence absolue. Ce n'est que par ce par quoi les autres diffèrent de lui que le signifiant se soutient ; que d'autre part ces signifiants soient et fonctionnent dans une articulation répétitive, c'est là d'autre part ce qu'il en est de l'autre caractéristique, qu'une première logique soit instituée du fait d'une part de ce qui de cet épinglage signifiant lui-même résulte, non pas de fixer mais au contraire de glisser, que ce qui fixe est référence de l'épinglage signifiant, soit de par cet épinglage même destiné à glisser, c'est là la fonction fondamentale du déplacement ; que d'autre part il soit de la nature du signifiant en tant qu'épinglage de permettre la substitution d'un signifiant à un autre, avec certains effets attendus qui sont effets de sens, c'est là l'autre dimension. Mais l'important est ceci, et qu'il convient ici d'accentuer pour nous permettre de saisir ce qu'il en est vraiment des fonctions qui sont les nôtres, j'entends des fonctions psychanalytiques, si au niveau de la possibilité de rêve, à savoir de ce principe du plaisir par quoi essentiellement et au départ la fonction du principe de réalité est constituée comme précaire - non certes annulée pour autant mais essentiellement suspendue à la précarité radicale à quoi la soumet le principe du plaisir - ce qu'il faut saisir, c'est ceci que ce que nous voyons dans le rêve, puisqu'au départ c'est là que se fait pour l'essentiel l'abord de cette fonction du signifiant, de cette structure logique minimale dont je réarticulai à l'instant les termes, il faut pousser jusqu'au bout ce qu'il en est de la perspective freudienne. Si, comme tout 155

l'indique dans notre façon de traiter le rêve, ce dont il s'agit, c'est de phrases - laissons pour l'instant la nature de leur syntaxe -, elles en ont une élémentaire au moins au niveau des deux mécanismes que je viens de rappeler de la condensation et du déplacement, ce qu'il faut voir, c'est que la façon dont il nous apparaît hallucinatoire, avec l'accent que Freud donne à ce terme à ce niveau, qu'est-ce à dire si ce n'est que le rêve est déjà en lui-même interprétation sauvage, certes, mais interprétation ; c'est au reste là que se saisit que cette interprétation, qui est à prendre comme Freud l'écrit lui-même très tranquillement - si je l'ai souligné, ce n'est certes pas moi qui l'ai découvert ni inventé dans le texte - si le rêve se présente comme un rébus, qu'est-ce à dire si ce n'est qu'à chacun de ces termes articulés qui sont signifiants d'un point diachronique de son progrès où s'institue son articulation, le rêve, de par sa fonction, et sa fonction de plaisir, donc cette traduction imagée qui elle-même ne subsiste que d'être articulable en un signifiant, qu'est-ce que nous faisons alors en substituant à cette interprétation sauvage notre interprétation raisonnée ? Il suffit là-dessus d'invoquer la pratique de chacun mais pour les autres, qu'ils relisent à cette lumière les rêves cités dans la *Traumdeutung* pour s'apercevoir que ce dont il s'agit, c'est, dans cette interprétation raisonnée, de rien d'autre que, d'une phrase reconstituée, apercevoir le point de faille qui est celui où, en tant que phrase, et non pas du tout en tant que sens, elle laisse voir ce qui cloche, et ce qui cloche, c'est le désir.

Prenez le rêve, chose vraiment exemplaire et, en quelque sorte, sortie par Freud au début même du chapitre où il interroge les processus du rêve, les *Traum-Vorgänge* et où il tente d'en donner ce qu'il appelle la psychologie. Vous y lirez le rêve "des alten Mannes", du vieil homme que sa fatigue a forcé d'abandonner dans la chambre voisine le corps de son fils mort à la garde d'un autre vieillard. Ce dont il rêve, c'est de ce fils debout, vivant, qui vient auprès de son lit, qui le saisit par le bras et, d'une voix pleine de reproche: "Vater, siehst du denn nicht dass ich verbrenne ?", Père, ne vois-tu pas que je brûle ? Quoi de plus émouvant, quoi de plus pathétique que ce qui se produit, à savoir que le père se réveille et, passant dans la chambre voisine, voit qu'effectivement la chandelle s'est renversée qui a mis le feu aux draps et déjà mord sur le cadavre cependant que le veilleur s'est endormi ? Et Freud nous dit qu'assurément à part ceci que le rêve n'était là que pour prolonger le sommeil au regard des premiers signes de ce qui était perçu d'une réalité horrible, est-ce que nous ne saisissons pas plus loin que c'est précisément de considérer que la réalité recouvre ce rêve qui prouve que le père dort toujours, parce que comment ne pas entendre l'accent qu'il y a dans cette parole quand Freud nous dit par ailleurs qu'il n'est nulle parole dans le rêve qui ne soit recueillie quelque part dans le 156

texte de paroles effectivement prononcées, comment ne pas voir que c'est un désir qui le brûle, cet enfant, mais au champ de l'Autre, au champ de celui auquel il s'adresse, au père dans l'occasion, que c'est à quelque faille de ce dont au nom de ceci qu'il est un être désirant, de quelque faille dont il a fait preuve au regard de cet objet chéri qu'était son enfant, c'est de cela qu'il s'agit, et que c'est de cela qui, nous dit Freud, n'est pas analysé mais combien suffisamment indiqué, c'est de cela que la réalité même le protège, dans sa coïncidence, que l'interprétation du rêve, ce n'est en tout cas pas, et Freud en est d'accord, ce qui l'a dans la réalité causé.

Donc, quand nous interprétons un rêve, ce qui nous guide, ce n'est certes pas "qu'est-ce que ça veut dire ?" et non pas non plus "qu'est-ce qu'il veut pour dire cela ?" mais "qu'est-ce qu'à dire ça ça veut ?" Ça ne sait pas ce que ça veut en apparence ; c'est bien là qu'est la question et que nos formules, en tant qu'elles instaurent ce rapport premier en quelque sorte lié à la fonction la plus simple du nombre en tant qu'il s'engendre de ce quelque chose le plus élémentaire qui a un nom en mathématiques et qui s'appelle un sous-groupe où interviennent des additions, ce que j'ai appelé la série de Fibonacci, simplement la réunion des deux termes précédents pour constituer le troisième: 1 1 2 3 5 ... que c'est de là même, je vous l'ai dit, que s'engendre ce quelque chose qui n'est pas de l'ordre de ce qu'on appelle la mathématique, le rationnel, à savoir ce trait unaire, mais quelque chose qui, à l'origine, introduit cette première, la plus originelle de toutes, proportion que nous avons désignée et qui se désigne en mathématiques où elle est parfaitement connue simplement par cette proportion :

Ecrivez maintenant ceci à la place de a , savoir. Nous ne savons pas encore ce que c'est puisque c'est là-dessus que nous nous interrogeons. Si 1 est le champ de l'Autre et le champ de la vérité, la vérité en tant qu'elle ne se sait pas, nous écrivons

Tâchons de savoir ce que veulent dire ces rapports. Ceci veut dire que le savoir sur l'inconscient, à savoir qu'il y a un savoir qui dit "il y a quelque part une vérité qui ne se sait pas" et c'est celle qui s'articule au niveau de l'inconscient, c'est là que nous devons trouver la vérité sur le savoir. Est-ce que notre rapport, celui que nous avons fait tout à l'heure, entre le rêve - je l'isole de l'ensemble des formations de l'inconscient - ce 157

n'est pas dire que je pourrais aussi l'étendre mais je l'isole pour la clarté, ce rôle dont c'est à tort dont nous pouvons à son propos nous poser la question de "qu'est-ce que ça veut dire ?" car ce n'est pas là l'important, c'est où est la faille de ce qui se dit ? Parce que c'est cela qui nous importe ; mais c'est à un niveau où ce qui se dit est distinct de ce que ça présente comme voulant dire quelque chose. Et pourtant cela dit quelque chose sans savoir ce que cela dit puisque nous sommes forcés de l'aider par notre interprétation raisonnée. Savoir que le rêve est possible, cela est à savoir, et c'est qu'il en soit ainsi, c'est-à-dire que l'inconscient ait été découvert, que nous indique la proportion singulière qui est celle que nous pouvons écrire à l'aide du terme a en tant qu'effet originel de l'inscription même pour peu que nous lui donnions seulement cette petite poussée de pouvoir se renouveler en conjoignant répétition et différence en cette opération minimale qu'est l'addition.

C'est là que, pour autant que dans ce registre s'écrit :

$$\frac{A}{1-a} = \frac{1}{a}$$

nous pouvons voir que ce savoir sur la vérité diminuée du savoir, c'est là où nous avons à prendre non seulement vérité, c'est-à-dire parole qui s'affirme, vérité sur ce qu'il en est de la fonction du savoir, mais même à l'occasion pouvoir les confronter sur la même ligne et, pour tout dire, interroger sur ce qu'il en est de cette jonction qui fait que nous puissions écrire vérité plus savoir.

Or je ne puis faire, puisque le temps me presse, que rappeler l'analogie économique qu'ici j'ai introduite sur ce qu'il en est de la vérité comme travail, analogie combien sensible à ceci qui est de notre expérience, c'est qu'un discours, au moins celui analytique, le travail de la vérité est plutôt évident parce que pénible. Frayer sans se précipiter à droite ou à gauche dans je ne sais quelle identification intuitive qui court-circuite en quelque sorte le sens de ce dont il s'agit dans les références les moins pertinentes, celle du besoin par exemple, et par contre, c'est à la fonction du prix que j'homologuai le savoir. Or le prix, ça ne s'établit certainement pas au hasard, non plus qu'aucun effet de l'échange. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que le prix en lui-même ne constitue pas un travail, et c'est bien là le point important; c'est que le savoir non plus, quoi qu'on en dise ; c'est une invention de pédagogues que le savoir, ça s'acquiert à la sueur de son front, nous dira-t-on bientôt, comme si elle était forcément corrélative de l'huile de nos veilles. Avec un bon éclairage électrique, on s'en dispense! Mais je vous interroge : est-ce que vous avez jamais rien, je ne dis pas appris, parce qu'apprendre, c'est une chose terrible, il faut passer à travers toute la 158

connerie de ceux qui vous expliquent les choses, et ça, c'est pénible à soulever, mais est-ce que savoir quelque chose, ça n'est pas toujours quelque chose qui se produit en un éclair ?

Tout ce qu'on dit du soi-disant apprentissage, d'avoir quelque chose à faire avec les mains, avec le fait aussi bien de savoir se tenir à cheval ou sur des skis, ça n'a rien à faire avec ce qui est un savoir. Il y a un moment où vous vous dépêchez avec des choses qu'on vous présente, qui sont des signifiants et, de la façon dont on vous les présente, ça ne veut rien dire; et puis, tout d'un coup, ça veut dire quelque chose, et ceci depuis l'origine. Il est sensible à la façon dont un enfant manie son premier alphabet que ce n'est d'aucun apprentissage qu'il s'agit mais de quelque chose qui est ce collapsus qui unit une grande lettre majuscule avec la forme de l'animal dont l'initiale est censée répondre à la lettre majuscule en question; l'enfant fait la conjonction ou ne la fait pas ; dans la majorité des cas, c'est-à-dire dans ceux où il n'est pas entouré d'une trop grande attention pédagogique, il la fait. Et le savoir, c'est ça. Et chaque fois que se produit un savoir, bien sûr, il n'est pas inutile qu'un sujet ait passé par cette étape pour comprendre ce qui se passera d'effet de savoir au niveau des petits schémas que j'ai un scrupule de ne pas vous avoir fait complètement bien sentir tout à l'heure, mais le temps me pressait, la théorie des ensembles. Nous y reviendrons s'il le faut.

Qu'est-ce que savoir ? Si nous devons, poussant les choses plus loin, interroger ce qu'il en est de cette analogie fondamentale, celle qui fait que le savoir ici reste encore parfaitement opaque puisqu'il s'agit au numérateur

de la première relation d'un savoir singulier qui est ceci qu'il y a vérité, et parfaitement articulée à quoi il défaille en tant que savoir et que, en raison de cette relation, c'est de cette relation même que nous attendons la vérité sur ce qu'il en est du savoir. Il est clair que je ne vous laisse pas là au niveau d'une pure et simple énigme et que le fait que je l'ai introduit par ce terme a vous désigne que c'est effectivement dans l'articulation que j'ai déjà, me semble-t-il, assez cernée de l'objet a que doit tenir toute manipulation possible de la fonction du savoir.

Aurai-je besoin ici, au moment de terminer, d'avoir l'audace qu'il nous faudra donner un sens plausible à ce qui s'écrirait d'une conjonction croisée du type de ce dont on se sert en arithmétique, de ce savoir concernant l'inconscient à ce savoir interrogé en tant que fonction radicale, en tant qu'en somme il constitue cet objet même vers quoi tend tout désir en tant qu'il se produit au niveau de l'articulation. Comment le savoir est lui-même en tant que savoir perdu à l'origine de ce qui apparaît de désir dans toute articulation possible du discours, c'est ce que nous aurons à considérer dans les entretiens qui suivront.

159

LEÇON XIII, 5 MARS 1969

Je vous ai laissés la dernière fois sur une formule équilibrée selon la proportion, appelons-la harmonique, que j'ai développée devant vous sous ce terme que

ce que j'ai pu traduire aisément, en raison des dictions antérieures, par ceci qui porte en soi un certain degré d'évidence apparente et de nature à satisfaire d'une formule a priori ce qui est le plus communément reconnu de ce qu'il en est de la conquête analytique, qui est ceci que nous savons que quelque part, en cette part que nous appelons Inconscient, une vérité s'énonce qui a cette propriété que nous n'en pouvons rien savoir. Ceci, j'entends ce fait même, c'est là ce qui constitue un savoir. J'écrivais donc savoir sur la fonction de vérité moins savoir, c'est cela qui doit nous donner la vérité sur le savoir.

Là-dessus, pour faire annonce d'un épisode menu de mes rencontres, il m'est arrivé cette semaine d'entendre une formule - je m'excuse auprès de son auteur si je la déforme un peu - il s'agissait d'une formule aux prémisses d'une recherche dans la ligne de mon enseignement, qui était de situer la fonction de la psychanalyse non pas à tout prix comme science mais comme indication épistémologique, puisque la recherche est à l'ordre du jour, sur la fonction de la science, la formule est ceci: "la psychanalyse serait, dans les sciences, quelque chose qu'on pourrait formuler comme une science sans savoir". Mon interlocuteur allait jusque là, et sans doute porté par ce qu'il en est d'un certain mouvement actuel, pour autant qu'à un niveau qui est bien aussi d'expérience, la mise en question se pose de ce qu'il en est d'une sorte de relativité qu'on accuserait d'être mode de domination sociale au niveau de la transmission du savoir. J'ai vivement repris mon interlocuteur au nom précisément de ceci qu'il est faux de dire que rien de l'expérience psychanalytique, dans un enseignement ne pourrait s'articuler à 161

proprement parler, se doctriner comme savoir, et de ce fait, puisqu'il s'agit de ce qui est mis en cause présentement, être énoncé d'une façon magistrale dans les termes qui sont ceux précisément sous lesquels je l'énonce, ce savoir, ici. Et pourtant, sous un certain angle, d'une certaine façon, c'est la vérité, ce qu'avancait mon interlocuteur.

C'est la vérité au niveau de ce savoir analytique qu'il n'en est pas un, de savoir, par rapport à ce qu'il a l'air d'être, à ce pourquoi on le prendrait si, sous prétexte qu'il a énoncé le rapport originel, radical, de la fonction du savoir à la sexualité, on se précipitait trop vite - c'est un pléonasme ! - à en déduire que c'est un savoir du sexuel. Qu'est-ce qui a appris dans la psychanalyse à savoir bien traiter sa femme ? Parce qu'enfin ça compte, une femme ! Il y a une certaine façon de l'attraper par le bon bout, ça se tient en mains d'une certaine façon à laquelle elle ne s'y trompe pas, elle ! Elle est capable de vous dire: "Vous ne me tenez pas comme on tient une femme". Que les voies dans une analyse puissent être éclaircies qui l'empêchaient, cet homme à qui cette femme s'adressait dans ce que je viens de dire, de le bien faire, on aime à croire que ça se produit à la fin d'une analyse, et pour ce qui est de la technique, si vous me permettez de m'exprimer ainsi, le résultat est livré à son savoir naturel, à l'adresse, si vous me permettez d'employer ce mot, avec toute l'ambiguïté qu'à l'ordinaire des ressources du langage il possède en français, la faculté épinglée de ce nom et aussi le sens d'à qui ça s'adresse, à l'adresse supposée donnée au bout d'un déblayage.

Il est clair qu'il n'y a rien de commun entre l'opération analytique et quoi que ce soit qui relève de ce registre que j'ai appelé à l'instant technique dont on sait l'ampleur quand on repère, comme l'a fait Mauss par exemple

incidemment, ce domaine, parlant des caractéristiques dans la culture de cette fonction très étendue, pour laquelle ce n'est pas raison que dans la nôtre, de civilisation, elle soit non pas à proprement parler éludée mais refoulée dans les coins, cette fonction qu'il appelle "les techniques du corps"; je n'ai ici que de faire allusion à la dimension des techniques proprement érotiques pour autant qu'elles sont mises en avant dans telle culture qu'on ne saurait d'aucune façon qualifier de primitive, la culture hindoue par exemple, pour faire sentir que rien de ce qui s'énonce dans ce qui, pour vous, ne peut en aucun cas vous parvenir qu'au titre des amusettes, de la pornographie, dans la lecture d'un livre comme le Kama Soutra par exemple; et pourtant, dans une autre dimension où ce texte peut être entendu, il peut aussi bien prendre une portée qui, au regard des confusions complètes qui sont faites sur ce mot, celui que je vais employer, sera repérée, non sans justesse mais approximative, comme métaphysique; le biais donc par lequel est abordé dans la psychanalyse ce qu'il en est du savoir sexuel, c'est pour cela qu'il prend son poids de la façon dont je l'écris 162

- là encore, une fois de plus, ce dont il s'agit, c'est d'un recours à l'évidence du départ, et ceci, c'est bien celui de ce que d'interdit à proprement parler peut passer sur ce savoir, le savoir sexuel - le biais par où je ne dirai pas nous y rentrons mais nous y sommes confrontés, c'est ceci de nouveau en ce sens que ce biais n'avait jamais été pris, c'est de l'aborder par ce point où cet interdit pèse, et c'est pourquoi les premiers énoncés de Freud à l'endroit de l'inconscient mettent l'accent sur la fonction de la censure comme telle.

Cet interdit s'exerce comme affectant un certain "là", cet endroit-là, où ça parle, où ça avoue, où ça avoue que c'est préoccupé par la question de ce savoir et admirez, là, au passage, une fois de plus la richesse du langage. Est-ce que ce "préoccupé" pour traduire la *Besetzung*, le *Besetz* freudien, ne vaut pas mieux que cet "investissement", ou cet "investi" dont les traductions nous rebattent les oreilles ? Il est pré-occupé, occupé à l'avance par ce quelque chose dont la position, dès lors, va devenir plus ambiguë. Que peut vouloir dire - et c'est bien là ce qui nécessite qu'on y revienne toujours, sur cette fonction de l'inconscient - que peut vouloir dire ce savoir dont la marque à un certain niveau qui s'articule de vérité se définit en ceci que c'est ce qu'on sait le moins, ce savoir qui vous préoccupe. Et c'est ce qui permet peut-être d'énoncer pour éclaircir les choses qu'on pourrait dire d'un certain point de vue que, dans notre culture, notre civilisation, dans notre sauce, à cette poêle à frire ou en tout cas c'est bien le seul terme qui justifie votre rassemblement ici, on pourrait aller à soutenir que la psychanalyse a cette fonction d'entretenir cette sorte d'hypnose qui fait qu'après tout, c'est bien vrai, hein, le sexuel chez nous est maintenu dans une torpeur sans précédent.

Tout ça n'est point une raison pour que la psychanalyse puisse servir d'aucune façon à contester, puisque c'est de cela qu'il s'agit, le bien fondé de la transmission d'un savoir quelconque, même pas du sien ; car, après tout, elle a découvert quelque chose, quelque mythique qu'en soit la formule, elle a découvert ce qu'on appelle dans d'autres registres des moyens de production, de quoi ? D'une satisfaction; elle a découvert qu'il y avait quelque chose d'articulable et d'articulé, quelque chose que j'ai épinglé, que j'ai dénoncé comme étant des montages, et ne pouvant littéralement pas se concevoir autrement, qu'elle appelle les pulsions ; et ça n'a de sens - ce qui veut dire qu'elle ne les présente comme telles - que pour autant qu'à l'occasion c'est satisfaisant, et que, quand on les voit fonctionner, ça implique que ça porte avec soi sa satisfaction. Quand, sous le biais d'une articulation théorique, elle dénonce dans un comportement le fonctionnement de la pulsion orale, de la pulsion anale, de l'autre encore, scopophilique ou de la pulsion sadomasochiste, c'est bien pour dire que quelque chose s'en satisfait dont il va de soi qu'on ne peut le désigner autrement que comme ce qui est dessous, un sujet, un upokeimenon, quelque 163

division qui doit nécessairement en résulter pour lui, au nom de ceci qu'il n'est là que le sujet d'un instrument en fonctionnement, d'un *organon*, le terme ici étant employé moins dans son accent anatomique, prolongement, appendice naturel plus ou moins animé d'un corps, que proprement dans son sens originel qui est celui où Aristote, au regard de la logique l'emploie, d'appareil, d'instrument. Bien sûr, le domaine n'est plus limitrophe et c'est bien de ce fait que quelques organes d'ailleurs diversement ambigus, malaisés à saisir du corps, puisqu'il est trop évident que certains n'en sont que les déchets, se trouvent placés en cette fonction de support instrumental. Alors une question s'ouvre : comment pouvons-nous définir cette satisfaction ? Il faut bien croire qu'il doit y avoir là tout de même quelque chose qui cloche puisque ce à quoi nous nous employons, à l'endroit de ces montages, c'est de les démonter. Est-ce à dire que le pur et simple démontage implique en soi, comme tel, de premier plan, qu'il soit curatif ? S'il en était ainsi, il semble que ça irait un peu plus vite, et peut-être même qu'il y a une paye qu'on aurait fait le tour de la question ! Si nous mettons en avant la fonction de la *fixation* comme essentielle, c'est bien que l'affaire n'est pas si aisée que cela et que ce qu'il nous faut retenir dans le champ psychanalytique, c'est peut-être en effet que quelque chose l'inscrit comme son horizon, et que ça, c'est le sexuel, et que c'est en fonction de cet horizon, en tant que maintenu comme tel, que les pulsions s'insèrent dans leur fonction d'appareil.

Vous voyez donc avec quelle prudence ici j'apporte mes assertions. J'ai parlé d'horizon ; j'ai parlé de champ ; je n'ai pas parlé d'acte sexuel, puisque aussi bien, pour ceux qui étaient déjà ici il y a deux ans, j'ai posé à la question de l'acte assurément d'autres prémisses que celles de tenir pour donné qu'il y a un acte sexuel, et ils se souviendront que j'ai conclu, à prendre pour visée la question de l'acte sexuel, que nous pouvons énoncer qu'à prendre acte dans l'accent structural où seul il subsiste, il n'y a pas d'acte sexuel. Nous y reviendrons ; et aussi bien vous vous doutez que c'est bien pour y revenir d'un autre biais, celui de cette année, celui qui va d'un Autre à l'autre, que nous nous retrouvons dans ce chemin où il mérite pourtant d'être rappelé ce que nous avons conclu d'un autre abord.

Ce qui s'interroge de la satisfaction comme essentielle à la pulsion, là aussi nous sommes forcés de le laisser en suspens, ne serait-ce que pour choisir notre chemin pour arriver à le définir. Pour l'instant, nous pouvons faire le saut du vif qui se trouve quelque part au niveau du signe égal de l'équation ici écrite. C'est bien là ce qui est le centre de notre interrogation d'aujourd'hui. A quelle satisfaction peut répondre le savoir lui-même, savoir que ce n'est pas en vain qu'en somme ici je le produis comme approchable notionnellement, comme le savoir qui serait identique à ce champ tel que je viens de le cerner, qui serait le "savoir y faire" dans ce 164

champ. Est-ce même suffisant ? Ce "savoir y faire" est un peu trop proche encore du savoir-faire, sur lequel il a pu y avoir tout à l'heure un malentendu que j'ai favorisé d'ailleurs, histoire de vous attraper là où il faut, au ventre. C'est plutôt "savoir y être", et ceci nous ramène au biais qui fait ici notre question ; ceci nous ramène toujours aux bases, comme il convient, de notre enjeu, c'est que ce que la découverte freudienne avance, c'est qu'on peut y être sans savoir qu'on y est, et qu'à se croire le plus sûr de se garder de cet y être, qu'à se croire être ailleurs, dans un autre savoir, on y est en plein; c'est ça qu'elle dit, la psychanalyse, on y est sans le savoir; on y est dans tous les champs du savoir. Et c'est pour ça que c'est par ce biais que la psychanalyse se trouve intéresser la mise en question du savoir ; ce n'est nulle part d'aucune vérité et nommément pas d'aucune ontologie; où qu'on soit, où qu'on fonctionne, par la fonction du savoir, on est dans l'horizon du sexuel.

Avouez que ça vaut quand même la peine qu'on aille y regarder de plus près. On y est sans le savoir. Est-ce qu'on y perd ? Ça ne semble pas faire de doute, puisque c'est de là qu'on part. On y est couillonné jusqu'à la garde. La duperie de la conscience, c'est ceci qu'elle sert à quoi elle ne pense pas servir. J'ai dit duperie, pas tromperie. La psychanalyse ne s'interroge pas sur la vérité de la chose. De nulle part nous ne sortirons d'elle des discours sur le voile de Maya ou sur l'illusion fondamentale de la Wille. Duperie implique quelque chose, mais ici moins court à résoudre qu'ailleurs. Une dupe, c'est quelqu'un que quelqu'un d'autre exploite. Qui exploite ici ? L'accent étant mis sur la duperie, quand même la question fuse et c'est ce qui fait que dans une zone qui est celle des suites de la théorie marxiste, on frétille un peu; est-ce que cette sacrée psychanalyse ne pourrait pas donner là - c'est le terme que j'ai entendu avancer comme ça, surgir dans ces paroles, je préfère, je vous l'ai dit, un discours sans paroles mais quand je vais voir les gens, c'est pour qu'on parle, alors ils parlent, ils parlent plus que moi, et alors ils disent quelque chose comme ça . "après tout, la psychanalyse pourrait bien être une caution de plus pour la théorie de l'exploitation sociale". Ils n'ont pas tort ; l'exploiteur, simplement, est ici moins facile à saisir; le mode de la révolution aussi; c'est une duperie qui ne profite à personne, au moins en apparence.

Alors est-ce que le savoir de l'expérience analytique, c'est seulement le savoir comme servant à n'être pas dupe à ce qu'il en est de la musique ? Mais à quoi bon si ça ne s'accompagne pas d'un savoir en sortir ou même, plus précisément, d'un savoir introïtif, d'un savoir entrer dans ce qui est en question concernant cet éclair qui peut en résulter sur l'échec nécessaire de quelque chose qui n'est peut-être pas le privilège de l'acte sexuel. C'est cette question par rapport à laquelle la psychanalyse, en fait, est restée sur le seuil. Pourquoi est-elle restée sur le seuil ? Qu'elle reste sur le seuil dans sa

pratique, c'est ce qui ne peut être justifié que d'une façon théorique; c'est à quoi nous nous efforçons. Mais qu'elle y soit restée aussi sur le plan théorique, je dirai que c'est son problème; laissons-la s'en tirer toute seule; ça ne nous empêche pas, tous tant que nous sommes ici, en tant que nous sommes dans la poêle à frire, d'essayer de faire, nous aussi, comme les autres, d'aller plus loin. Il est certain qu'ici, justement, nous nous trouvons au carrefour où, tout à l'inverse de ce que j'énonçais tout à l'heure, nous avons peut-être à recueillir des leçons de l'expérience d'autres dimensions au regard d'un certain texte dont il s'avère avec le temps qu'il n'est pas si différent du nôtre, puisque la fonction du signe et même du signifiant y a tout son prix, c'est à savoir de la critique marxiste. Il suffirait peut-être d'un petit peu moins de progressisme d'un côté et de l'autre pour qu'on arrive à des conjonctions, j'entends théoriques, fructueuses. Là-dessus, chacun sait que j'apporte quelque chose qui est aussi un *organon*, justement celui qui pourrait servir à passer cette frontière et que certains épinglent comme la logique du signifiant. C'est vrai, je suis arrivé là-dessus à faire quelques énoncés, et qui se sont trouvés vivement stimuler des esprits, lesquels rien ne préparait venant de la psychanalyse, mais qui s'en sont trouvés stimulés, venant d'ailleurs; d'ailleurs qu'il n'est pas si simple de préciser puisqu'il ne s'agit pas seulement de l'allégeance politique mais aussi bien d'un certain nombre de modes où dans le temps présent, c'est-à-dire bien après que j'aie commencé d'énoncer la dite logique, il se produit toutes sortes de questions sur le maniement de ce signifiant, sur ce que c'est qu'un discours, sur ce que c'est qu'un roman, sur ce que c'est même que le bon usage de la formalisation en mathématiques. Alors on est, là comme ailleurs, un peu pressé. La hâte a sa fonction, je l'ai déjà énoncé en logique. Encore ne l'ai-je énoncé que pour montrer les pièges mentaux, j'irai jusqu'à les qualifier ainsi, dans lesquels elle précipite. On finira bien, à vouloir accentuer combien ce que j'énonce comme logique du signifiant reste en marge, en quelque sorte, de ce qu'une certaine frénésie, adhésion à la formalisation pure, permettrait d'en écarter comme, dit-on, métaphysique, on finira bien par faire qu'on s'apercevra que, même dans le domaine du pur exercice mathématique, l'usage de la formalisation n'épuise rien mais laisse en marge quelque chose à propos de quoi vaut toujours la question de ce qu'il en est du désir de savoir. Et, qui sait, quelqu'un autour de moi l'a suggéré il y a quelques jours, il y aura peut-être malgré moi un jour en mathématiques quelque chose qui s'appellera le théorème de Lacan ! Ce n'est certainement pas que je l'aurai cherché, car j'ai d'autres chats à fouetter, mais c'est justement comme ça que les choses arrivent. A force de vouloir considérer comme clos - et c'est bien là une caractéristique de quelque chose qui normalement doit déboucher ailleurs - un discours non achevé, on produit 166

des effets de déchet, comme cela. Ce théorème, on peut encore en laisser l'énoncé dans un obscur de l'avenir.

Pour l'instant, revenons au savoir et repartons de ce qui ici s'énonce. Ce n'est pas la même chose d'énoncer une formule en commençant par un bout ou par l'autre. Le savoir, peut-on dire, inversement de notre expérience, c'est ce qui manque à la vérité. C'est pour ça que la vérité - ce qui évidemment met en porte-à-faux le débat d'une certaine et seulement de celle-là, logique, de la logique de Frege pour autant qu'elle part sur les béquilles de deux valeurs aussi bien notables, 1 ou 0, vérité ou erreur ; regardez bien quelle peine il a à trouver une proposition qu'il puisse qualifier de véridique, il faut qu'il aille invoquer le nombre de satellites qu'a Jupiter ou telle autre planète ; autrement dit quelque chose de bien rond et de tout à fait isolable, sans se rendre compte que ce n'est que recourir au plus vieux prestige de ce par quoi d'abord le réel est apparu comme ce qui revient toujours à la même place ; du fait qu'il ne puisse pas avancer autre chose que le recours à ces entités astronomiques, que bien sûr il n'est même pas question qu'un mathématicien énonce comme formule portant inhérente en soi la vérité 2 et 2 font 4, car ce n'est pas vrai si par hasard dans chacun des 2 il y en avait un qui était le même, ils ne feraient que 3, il n'y a pas beaucoup d'autres formules qui puissent être énoncées comme vérité.

Que la vérité soit désir de savoir et rien d'autre n'est évidemment fait que pour nous faire mettre en question précisément ceci, s'il y en avait une, vérité, avant ? Chacun sait que c'est là le sens du *laisser-être* heideggerien ; est-ce qu'il y a quelque chose à *laisser-être* ? C'est en ce sens que la psychanalyse apporte quelque chose. Elle est pour dire qu'il y a quelque chose, en effet, qu'on pourrait laisser être. Seulement elle y intervient. Et elle y intervient d'une façon qui nous intéresse, au-delà du seuil derrière lequel elle reste, pour autant qu'elle nous fait nous interroger sur ce qu'il en est du désir de savoir.

C'est pourquoi nous revenons à la pulsion. Elle est sans doute mythologique, comme Freud lui-même l'a écrit. Mais ce qui ne l'est pas, c'est la supposition qu'un sujet en est satisfait. Or ce n'est pas pensable sans l'implication déjà, dans la pulsion, d'un certain savoir, de son caractère de tenant lieu sexuel. Seulement voilà, qu'est-ce que ça veut dire, que ce n'est pas pensable ? Parce que les choses peuvent aller aussi loin que d'interroger l'effet de pensée comme suspect. Nous ne savons peut-être absolument rien de ce que ça veut dire, tenir lieu du sexuel. L'idée de sexuel même peut être un effet du passage de ce qui est au cœur de la pulsion, à savoir l'objet *a*. Comme vous le savez, ça s'est fait il y a longtemps. Elle lui passe la pomme fatale, la chère Eve ! C'est quand même un mythe aussi. C'est à partir de là qu'il la voit comme femme. Il s'aperçoit de tous les trucs que je vous ai dits tout à l'heure. Avant, il ne s'était pas aperçu qu'elle était quelque chose 167

d'extrait du côté de son gril costal; il avait trouvé ça, comme ça, gentil, bien agréable ; on était au Paradis ! C'est probablement à ce moment-là - et à lire le texte ça ne fait aucun doute - que non seulement il découvre qu'elle est la femme, mais qu'il commence à penser, le cher petit! C'est pour ça que dire le "ça n'est pas pensable", que la pulsion déjà comporte, implique un certain savoir, ça ne nous mène pas loin. Et la preuve, d'ailleurs, c'est que c'est le joint, ici, de l'idéalisme. Il y a un nommé Simmel qui a parlé, en son temps, de la sublimation, avant Freud. C'était pour partir de la fonction des valeurs. Et alors lui explique très bien comment l'objet féminin vient prendre, à l'intérieur de ça, une valeur privilégiée. C'est un choix comme un autre. Il y a les valeurs, on pense dans les valeurs ; et puis on pense selon les valeurs; et puis on édifie des valeurs.

Si je vous ai dit que la psychanalyse et Freud ne se préoccupent pas de l'illusion ni du voile de Maya, c'est justement que l'un et l'autre, la pratique et la théorie, sont réalistes. La jouissance, c'est ce qui ne s'aperçoit qu'à en voir la constance dans les énoncés de Freud. Mais c'est aussi ce qui s'aperçoit à l'expérience, j'entends psychanalytique ; la jouissance est ici un absolu, c'est le réel, et tel que je l'ai défini comme ce qui revient toujours à la même place. Et si on le sait, c'est à cause de la femme. Cette jouissance comme telle est telle qu'à l'origine seule l'hystérique la met en ordre logiquement, c'est elle en effet qui la pose comme un absolu, c'est en ceci qu'elle dévoile la structure logique de la fonction de la jouissance. Car si elle la pose ainsi, en quoi elle est juste théoricienne, c'est à ses dépens. C'est justement parce qu'elle la pose comme un absolu qu'elle est rejetée, à ne pouvoir y répondre que sous l'angle d'un désir insatisfait par rapport à elle-même.

Cette position dans le dévoilement logique part d'une expérience dont la corrélation est parfaitement sensible à tous les niveaux de l'expérience analytique, je veux dire que c'est toujours d'un au-delà de la jouissance comme un absolu que toutes les déterminations articulées de ce qu'il en est du désir trouvent logiquement leur juste place, c'est ce qui arrive à un degré de cohérence dans l'énoncé qui réfute toute caducité liée au hasard de l'origine. Ce n'est pas parce que les hystériques ont été là au début par un accident historique que toute l'affaire a pu prendre sa place, c'est parce qu'elles étaient au juste point où l'incidence d'une parole pouvait mettre en évidence ce creux qui est la conséquence du fait que la jouissance joue ici fonction d'être hors des limites du jeu, c'est parce que, comme le dit Freud, l'énigme est là de savoir que veut une femme, ce qui est une façon tout à fait déplacée d'épingler ce qu'il en est, dans l'occasion, de sa place, que prend valeur ce qu'il en est de savoir ce que veut l'homme. Que toute la théorie de l'analyse, dit-on quelquefois, se développe dans une filière androcentrique, ce n'est certes pas la faute des hommes, comme on le croit ; 168

ce n'est pas parce qu'ils dominent, en particulier, c'est parce qu'ils ont perdu les pédales et qu'à partir de ce moment-là, il n'y a plus que les femmes, et spécialement les femmes hystériques, qui y comprennent quelque chose.

Dans l'énoncé de l'inconscient tel que je viens de l'écrire, s'il porte la marque du a au niveau où manque le savoir, c'est dans la mesure où on ne sait rien de cet absolu et que c'est même ce qui le constitue comme absolu, c'est qu'il n'est pas lié dans l'énoncé mais que ce qu'on affirme, et c'est cela l'énonciation dans sa part inconsciente, c'est que c'est cela qui est le désir en tant que manque du 1. Or cela ne garantit pas que ce soit cela qui est le désir en tant que manque du 1 ; ça ne garantit pas que ce soit la vérité, le manque du 1 ; rien ne garantit que ce ne soit pas le mensonge, et c'est même pourquoi dans *l'Entwurf*, dans *l'Esquisse pour une psychologie*, Freud désigne ce qu'il en est de la concaténation inconsciente comme prenant toujours son départ dans un *proton pseudos*, ce qui ne peut se traduire correctement, quand on sait lire, que par le mensonge souverain. Si ça s'applique à l'hystérique, ça n'est que dans la mesure où elle prend la place de l'homme. Ce dont il s'agit, c'est de la fonction de ce 1 en tant qu'il domine tout ce qu'il en est du champ qu'à juste titre on épingle comme métaphysique. C'est lui qui est mis en cause bien plus que l'être par l'intrusion de la psychanalyse ; c'est lui qui nous force à déplacer l'accent du signe au signifiant.

S'il y avait un champ concevable où fonctionne l'union sexuelle, il ne s'agirait, là où ça a l'air d'aller, chez l'animal, que du signe. "Fais-moi cygne, comme disait Léda à l'un d'entre eux" ! Après ça, tout va bien. On s'est passé chacun une moitié du dessert, on est conjoint, ça fait Un. Seulement, si l'analyse introduit quelque chose, c'est justement que ce Un ne colle pas, et c'est pour ça qu'elle introduit quelque chose de nouveau, à la lumière de quoi d'ailleurs même ces exploits de l'érotisme auxquels je faisais allusion tout à l'heure, en tant qu'elle s'engage, seuls peuvent prendre leur sens, car si l'union sexuelle comportait en même temps que sa fin la satisfaction, il n'y aurait aucun procès subjectif à attendre d'aucune expérience, entendez non pas de celles qui, dans l'analyse, donnent les configurations du désir, mais de celles qui, bien au-delà, dans ce terrain déjà exploré, déjà pratiqué, sont considérées comme les voies d'une ascèse où quelque chose de l'ordre de l'être peut venir à se réaliser. La jouissance, cette jouissance qui n'est ici mise en valeur que de l'exclusion en quelque sorte de quelque chose qui représente la nature féminine, est-ce que nous ne savons pas que la nature, pour pourvoir dans ses mille et dix mille espèces aux nécessités de la conjonction, ne semble pas avoir toujours besoin d'y recourir ? Il y a bien d'autres appareils que les appareils à tumescence qui sont en fonction au niveau de tels arthropodes ou arachnidés. Ce qu'il en est de la jouissance n'est ici en aucune façon réductible à un naturalisme. Ce 169

qu'il y a de naturaliste dans la psychanalyse, c'est simplement ce nativisme des appareils qui s'appellent les pulsions, et ce nativisme est conditionné de ceci que l'homme naît dans un bain de signifiants; il n'y a aucune raison de lui donner quelque suite que ce soit dans le sens du naturisme.

La question que nous allons ouvrir et qui sera l'objet de notre prochain entretien sera, je pense, éclairée par ces prémisses que j'ai avancées aujourd'hui. Comment peut-il se faire - c'est de là qu'il faut prendre la question, non pas que la sublimation, qui est le point où Freud lui-même a marqué ce que j'ai appelé tout à l'heure l'arrêt de l'analyse sur un seuil, de la sublimation il ne nous a dit que deux choses : que ça avait un certain rapport *am Objekt, am, an*, vous connaissez déjà *l'an sich*, ce n'est pas du tout pareil que le "en" français, quand on traduit *l'an sich* par *l'en soi*, ce n'est pas ça du tout, c'est bien pour ça que mon "en-Je" quand il s'agit du *a*, fait aussi ambiguïté, j'aimerais l'appeler "a-je", en y mettant une apostrophe, l'"a-j'", et vous verriez tout de suite ainsi où nous glissons, c'est là le bon usage des langues en exercice - mais, pour reprendre ce dont il s'agit, quand Freud articule la sublimation, il nous souligne que si elle a rapport avec l'objet, c'est par l'intermédiaire de quelque chose qu'il exploite au niveau où il l'introduit et qu'il appelle l'idéalisation, mais que, dans son essence, elle est *mit dem Trieb*, avec la pulsion. Ceci est dans *l'Einführung zur Narzissmus*, mais pour vous reporter aux autres textes, il y en a un certain nombre, je pense que je n'ai pas besoin de vous les énumérer, depuis les Trois essais sur la Sexualité jusqu'à la *Massenpsychologie*, toujours l'accent est mis sur ceci qu'à l'inverse de l'interférence censurante qui caractérise la *Verdrängung*, et pour tout dire du principe qui fait obstacle à l'émergence du travail, la sublimation est à proprement parler et en tant que telle mode de satisfaction de la pulsion. Elle est avec la pulsion, une pulsion qu'il qualifie de *zielgehemmt*, détournée, traduit-on, de son but. J'ai essayé déjà d'articuler ce qu'il en est de ce but, et que peut-être il faudrait dissocier au niveau du but ce qui est le chemin de ce qui est à proprement parler la cible pour y voir plus clair. Mais que besoin de telles arguties après ce qu'aujourd'hui j'ai produit devant vous. Comment ne pas voir qu'il n'est rien de plus aisé que de voir la pulsion se satisfaire hors de son but sexuel. De quelque façon qu'il soit défini, il est hors du champ de ce qui est d'essence défini comme l'appareil de la pulsion. Pour tout dire, pour conclure, je ne vous prierai que d'une chose, de voir ce qu'il en est abouti partout où, non pas l'instinct, que nous aurions bien de la peine à partir d'aujourd'hui à situer quelque part, mais une structure sociale s'organise autour de la fonction sexuelle; on peut s'étonner qu'aucun de ceux qui se sont appliqués à nous montrer les sociétés d'abeilles ou de fourmis n'aient pas mis l'accent sur ceci, alors qu'ils s'occupent de toutes autres choses, de leurs groupes, de leurs

communications, de leurs ébats, de leur merveilleuse petite intelligence, de voir qu'une fourmilière comme une ruche est entièrement centrée autour de la réalisation de ce qu'il en est du rapport sexuel. C'est très précisément dans cette mesure que ces sociétés diffèrent des nôtres, qu'elles prennent la forme d'une fixité où s'avère la non présence du signifiant. C'est bien pour ça que Platon, qui croyait à l'éternité de tous les rapports idéiques, fait une Politeia idéale où tous les enfants sont en commun. A partir de ce moment-là, vous êtes sûr de ce dont il s'agit, il s'agit à proprement parler de centrer la société sur ce qu'il en est de la production sexuelle. L'horizon de Platon, tout idéaliste que vous l'imaginiez, n'était rien d'autre, à part bien sûr une suite de conséquences logiques qu'il n'est pas question qu'elles portent leurs fruits, que d'annuler dans la société tous les effets de ses Dialogues.

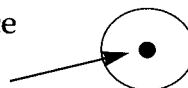
Je vous laisse là-dessus pour aujourd'hui et je vous donne rendez-vous la prochaine fois sur le sujet de la sublimation.

495

LEÇON XIV 12 MARS 1969

(Au tableau)

La Femme ?	L'Autre ?	La Chose ?
X	lieu de la parole avec qui on fait l'amour	vacuole de la jouissance
		jouissance
		l'objet (otolithe)



La sublimation pour atteindre la Femme
l'amour courtois, idéalisation de l'objet

La sublimation pour atteindre la Jouissance
avec la pulsion

Le représentant de la représentation.

J'ai mis quelques petits mots au tableau pour que ça vous serve à accrocher quelques-uns des propos que je tiendrai aujourd'hui devant vous. En fait, depuis le temps, ça devrait vous suffire ! Je veux dire qu'à partir de ces points d'accrochage que figurent dans les premières lignes les points d'interrogation, je devrais pouvoir passer la parole au moins à certains d'entre vous pour qu'ils fassent à ma place ce travail hebdomadaire qui consiste dans le forage de ce discours. A la vérité, ce ne serait pas mal qu'on me relaye, je veux dire que, comme cela s'est fait d'ailleurs quelques-unes des années précédentes, il y en ait qui veuillent bien se dévouer pour pousser plus loin un certain nombre d'objets subsistant, de choses déjà imprimées dont la mise au point ne serait pas vaine après un certain laps de temps.

497

Il est bien évident en effet que, le fait que dans ce que j'énonce, il y ait des temps, des niveaux, surtout si l'on songe au point d'où il m'a fallu partir pour d'abord marteler ce point qui était pourtant bien visible sans que je m'en mêle, à savoir que l'inconscient, j'entends l'inconscient dont parle Freud, est structuré comme un langage, ce qui est visible à l'œil nu, pas besoin de mes lunettes pour le voir mais enfin il l'a fallu. Quelqu'un d'amical me disait récemment que la lecture de Freud, en somme, c'est trop facile, qu'on peut le lire sans y voir que du feu ; après tout pourquoi pas puisqu'à tout prendre, ceci a été bien prouvé par les faits, et la première chose massive, celle dont il importait de se dépêtrer d'abord, n'avait même pas, grâce à une suite de configurations qu'on peut appeler l'opération de vulgarisation, été aperçue. N'empêche qu'il a fallu du temps pour que je le fasse passer, et encore dans le cercle qui à cet endroit était le plus averti pour s'en apercevoir.

Grâce à tous ces retards, il arrive des choses dont je ne peux pas dire, loin de là, qu'elles soient pour moi décourageantes. Il arrive par exemple qu'un M. Gilles Deleuze, continuant son travail, sorte sous la forme de ses thèses deux livres capitaux dont le premier nous intéresse au premier plan. Je pense qu'à son seul titre *Différence et répétition*, vous pourrez voir qu'il doit avoir quelque rapport avec mon discours, ce dont certes il est le premier averti. Et puisque comme ça, sans désespérer, j'ai la bonne surprise de voir apparaître sur mon bureau un livre qu'il nous donne en surplus - vraie surprise d'ailleurs car il ne me l'a nullement annoncé la dernière fois que je l'ai vu après le passage de ses deux thèses - qui s'appelle *La logique du sens*, il ne serait tout de même pas vain que quelqu'un par exemple d'entre vous se saisît d'une partie de ce livre, je ne dis pas tout entier car c'est un gros morceau, mais enfin il est fait comme doit être fait un livre, à savoir que chacun de ses chapitres implique l'ensemble, de sorte qu'en en prenant une part bien choisie, ce ne serait pas mal de s'apercevoir que lui, dans son bonheur, il a pu prendre le temps d'articuler, de rassembler dans un seul texte non seulement ce qu'il en est au cœur de ce que mon discours a énoncé - et il n'est point douteux que ce discours est au cœur de ses livres puisqu'il y est avoué comme tel et que le séminaire sur la lettre volée en forme en quelque sorte le pas d'entrée, en définit le seuil, mais enfin lui, il a pu avoir le temps de toutes ces choses qui, pour moi, ont nourri mon discours, l'ont aidé, lui ont donné à l'occasion son appareil, telles que la logique des Stoïciens par exemple ; il se permet, il peut en montrer la place de soutien essentielle, il peut le faire avec cette suprême élégance dont il a le secret, c'est-à-dire profitant des travaux de tous ceux qui ont éclairé ce difficile point de la doctrine stoïcienne, difficile parce qu'aussi bien elle ne nous est léguée que de morceaux épars, de témoignages étrangers avec lesquels nous sommes forcés de reconstituer, en 174

quelque sorte par des lumières rasantes, quel en fut effectivement le relief, relief d'une pensée qui n'était pas seulement une philosophie mais une pratique, mais une éthique, mais une façon de se tenir dans l'ordre des choses.

C'est aussi bien pourquoi par exemple le fait de trouver à telle page, page 289, quelque chose, le seul point sur lequel, dans ce livre où je suis maintes fois évoqué, il indique qu'il se sépare d'une doctrine qui serait la mienne, du moins dit-il, si un certain rapport qui à un moment tournant de mon enseignement a porté devant la communauté psychiatrique réunie l'essentiel de ma doctrine sur l'inconscient, celui de deux excellents travailleurs qui furent Laplanche et Leclaire, comment sur ce point, à s'en tenir, dit-il, il fait cette réserve mais il n'hésite pas, bien sûr, étant donné la grande pertinence qu'a dans l'ensemble ce rapport, à m'y rapporter aussi quelque chose qu'il semble impliquer, à savoir ce qu'il appelle, ce qu'il traduit la plurivocité des éléments signifiants au niveau de l'inconscient, ou plus exactement ce qui s'exprime dans telle formule qu'à relire ce rapport, puisque j'y avais l'attention attirée par cette remarque de Deleuze, la possibilité de tous les sens, y est-il écrit, se produit à partir de cette véritable identité du signifiant et du signifié qui, comme peut-être certains d'entre vous s'en souviennent, résulte d'une certaine façon de manipuler, un peu au-delà de la façon dont je l'avais fait, la fonction métaphorique et de faire fonctionner le S, rejeté au-dessous de la limite, de la barre par l'effet métaphorique d'une substitution, de faire jouer ce S conjoint à lui-même comme représentant l'essence de la relation en cause et jouant comme tel au niveau de l'inconscient. Assurément, c'est là un point que je laisserai d'autant plus volontiers aux auteurs qui, dans ce remarquable rapport, me représentaient, que c'est en effet ce qui résulte d'une certaine manipulation par eux de ce que j'avais énoncé jusqu'alors.

Si quelqu'un voulait s'employer à, là, entrer dans le détail, ce qu'assurément l'excès des devoirs de ma marche qui est destinée par nature à ne pas pouvoir s'arrêter étant donné qu'elle doit être encore longue, si

quelqu'un était capable, en rapprochant ce qu'énonce Deleuze dans l'ensemble de cet ouvrage de ce qui est ici avancé non absolument sans pertinence mais assurément d'une façon qui représente une faille, d'établir pourquoi c'est une faille, de serrer d'une façon précise ce qu'il a pu y avoir là de fautif, et ce qui rend cette faute cohérente très précisément de ce qui dans ce rapport joue autour de ce sur quoi j'ai insisté à plusieurs reprises les années précédentes, à savoir ce qu'il y a d'essentiel dans une juste traduction, ce qui revient à dire dans une juste désarticulation de la fonction dite du *Vortellungs-repräsentanz* et de son incidence au regard de l'inconscient effectif si quelqu'un voulait bien se proposer pour mettre au point ceci qui aurait l'avantage, comme il est toujours nécessaire, de

permettre, et à l'occasion d'une façon publique, que ceux qui se réfèrent à mon enseignement et qui, bien entendu, le complètent, le nourrissent, l'accompagnent, de ce qui a pu en être énoncé d'une façon qu'ils complètent, et quelquefois d'une façon clarifiante, les travaux de mes élèves, qu'il soit quand même mis au point ce qui, dans tel ou tel de ce travail ne convient pas entièrement à traduire non pas je dirai ce qui était à ce moment l'axe de ce que j'énonçais mais de ce que la suite a démontré pour en être l'axe véritable. En attendant qu'une telle bonne volonté se propose, je souligne que l'article auquel je fais allusion *L'Inconscient, une étude psychanalytique* a été publié, d'ailleurs on ne sait trop pourquoi, dans les Temps Modernes de juillet 1961, c'est-à-dire sensiblement après que ce rapport ait été énoncé à un congrès dit de Bonneval, celui auquel se rapporte ce que j'ai moi-même apporté d'une rédaction aussi elle-même très postérieure dans mes *Ecrits* sous le titre *Position de l'Inconscient*.

Je passe à l'ordre du jour et je poursuis mon propos de la dernière fois et dans l'axe de ce que je vous ai annoncé qui serait à l'ordre du jour aujourd'hui qui est ceci, la sublimation. La dernière fois, j'ai mis en relief et pointé deux choses : qu'il s'agissait, au titre de Freud, il y a bien entendu beaucoup d'autres passages à citer mais celui-ci est capital, il est dans *L'Introduction au Narcissisme*, d'abord de la relation d'idéalisation *am Objekt*, à l'objet, et d'autre part du fait que la sublimation se rattache essentiellement au sort, à l'avatar, au *Schicksal* des pulsions, qu'elle en est, de ces avatars, celle qui par Freud est énoncée dans l'article qui a ce titre *Trieb und Tribschicksal*, Pulsions et leurs avatars, qu'elle en est le quatrième, et que ce quatrième se caractérise par ceci qu'elle se fait *mit dem Trieb*, avec la pulsion; ce terme "avec" qu'il est si saisissant de retrouver ici sous la plume de Freud, au moins pour ceux qui m'ont dans le passé entendu marteler cet "avec" à plusieurs reprises et notamment à reprendre la formule d'Aristote "Il ne faut pas dire que l'âme pense mais que l'homme pense avec son âme", quelque chose se satisfait avec la pulsion. Qu'est-ce que c'est quand d'autre part Freud nous dit que cette pulsion qu'il nous démonte, de ces quatre termes démontés, - c'est là la formule que j'ai toujours soulignée comme essentielle à la pulsion, c'est un montage de ces quatre termes : la source, *Quelle*, le *Drang*, la poussée, l'objet *Objekt* et le but, *Ziel*, - la pulsion trouverait à satisfaire quoi ? C'est ce qui est aujourd'hui en question, très précisément en ceci qu'elle est inhibée quant au but, qu'elle élide ce qu'il en est du but sexuel.

Il ne suffit tout de même pas de traduire cela en un fait assurément courant qu'à ainsi imaginer que c'est aux dépens de leur satisfaction sexuelle que les auteurs, quels qu'ils soient, dont nous apprécions les oeuvres, dont les oeuvres prennent valeur sociale, car c'est là le terme dont Freud lui-même accentue la chose, qu'il y a là je ne sais quelle substitution 176

obscur, il ne suffit pas de s'en tenir là pour donner sa portée à ce que Freud a énoncé. C'est bien pourquoi les prémisses, les temps que j'ai mis à aborder ce sujet en articulant expressément dans nos deux dernières rencontres que la sexualité, au regard de ce qui nous intéresse du champ psychanalytique, constitue certes un horizon, mais que son essence est bien plus loin encore, ai-je articulé ; ni son savoir, ni sa pratique, je parle de celle de la sexualité, n'en sont pour autant ni éclairés, ni modifiés.

C'est là que je voudrais ramener encore votre attention en un temps où les choses certes, sur le plan biologique, vont un tant soit peu à se déridier ; tout ce que nous découvrons au niveau des structures régulatrices prend parfois, avec nos énoncés sur le fonctionnement du langage, d'étranges isomorphismes ; il est assurément plus que prudent de ne pas rester, au regard du sexe, à des schémas grossiers. Si on s'approche avec un peu d'attention des travaux d'un François Jacob sur ce qu'on appelle le bactériographe et tout ce qu'une technique expérimentale rigoureuse permet de commencer d'apercevoir de ce qu'il en est des jeux de la matière vivante, il vous viendra peut-être à l'idée qu'avant même qu'il soit question de sexe, ça copule vachement là-dedans ! C'est pourquoi peut-être il n'est pas sans rapport qu'à un autre bout du champ, celui qui est le nôtre et qui n'a certes pas son mot à dire au sujet de la biologie, on s'aperçoive aussi que c'est un petit peu plus compliqué que ça de parler du sexe et que par exemple il conviendrait de ne pas confondre ce qu'il en est du rapport, ce terme étant pris dans un sens logique, de la relation qui fonde la fonction conjointe de deux sexes ; ça semble comme ça aller de soi, hein, qu'il n'y en ait que deux ! Pourquoi il n'y en aurait pas trois ou plus ? Il n'y a pas ici la moindre allusion aux usages batifolants qui ont été faits de ce terme de troisième sexe par exemple - livre particulièrement remarquable, je le dis entre parenthèses, par l'irresponsabilité dont il témoigne - biologiquement, pourquoi en effet n'y en aurait-il pas trois ? Le fait qu'il y en ait deux constitue certes une des assises fondamentales de la réalité, et dont il conviendrait de s'apercevoir jusqu'où vont les incidences logiques parce que, par un curieux retour, chaque fois que nous avons affaire au nombre deux, voilà, au moins dans notre mental, le sexe qui fait sa rentrée par une petite porte, ceci d'autant plus facilement que, du sexe, on ne sait rien. Petite indication comme ça qu'il y a un chromosome de plus quelque part. Il est assez curieux d'ailleurs qu'on ne puisse jamais dire à l'avance pour une espèce de quel côté, mâle ou femelle, ce chromosome de surplus, ce chromosome disjoint, dissymétrique, on va le trouver. Alors on ferait mieux de faire attention qu'énoncer quelque chose sur le rapport sexuel, ça n'a rien à faire avec ce qui s'y substitue complètement, et spécialement dans la psychanalyse, à savoir les phénomènes d'identification avec un type dit, pour l'occasion, mâle ou femelle.

Ceci dit, malgré l'apparence, ce que la psychanalyse démontre, c'est justement que même cette identification avec un type n'est pas si aisée que cela et que, dans l'ensemble, c'est avec une très grande maladresse qu'on

arrive à en énoncer quelque chose ; position, dit-on, masculine ou position féminine ; bien vite on glisse, on parle de position homosexuelle. La moindre des choses, c'est d'être un tant soit peu frappé que chaque fois que Freud veut donner un énoncé précis, il avoue lui-même qu'il est tout à fait impossible de s'en remettre à cette opposition mâle ou femelle, et que c'est celle actif ou passif qu'il lui substitue. Ce serait intéressant de poser la question de savoir si l'un quelconque des deux termes masculinité, "mâlité" ou "femellité", féminité, est une qualification recevable en tant que prédicat. Est-ce qu'on peut dire "tous les mâles", est-ce que ça peut même être énoncé dans une manipulation naïve des qualificatifs. Pourquoi une proposition aristotélicienne ne s'habiliterait-elle pas ainsi : "Tous les mâles de la création" par exemple? C'est une question qui comporterait ceci : est-ce que tous les non-mâles, ça voudrait dire les femelles ? Les abîmes qu'ouvre un tel recours confiant au principe de contradiction pourraient peut-être aussi être pris dans l'autre sens et nous faire nous interroger, comme déjà j'en annonçai tout à l'heure la démarche, sur ce que le recours au principe de contradiction lui-même peut contenir d'implications sexuelles.

Bien sûr, il y a d'autres modes que celui du oui ou du non qui entrent en jeu dans ces fantasmes issus de l'improbable abord du rapport sexuel. C'est celui de la polarité par exemple du couple sexuel, ceci au nom d'une vision plus microscopique, de ces filaments qui se produisent au moment que, la fécondation de l'œuf s'étant produite, quelque chose s'établit comme un champ entre les deux noyaux, champ qu'il faudrait concevoir moins comme une espèce de champ de gradation que comme un champ comportant selon l'approche des deux pôles une bivectorialité croissante et décroissante. Est-ce que, pour être ainsi supporté par cette image du champ si fondamentale en d'autres domaines, celui de l'électromagnétique par exemple, ça doit nous suffire à penser que le sexe et son rapport fondamental, c'est de cet ordre-là, deux pôles, quelque chose qui s'organise, une trame d'ordre sphérique entre les deux ? Bien sûr, si on commence à se poser la question, on s'aperçoit que les fondements ne sont peut-être pas si évidents que ça, que si nous avons des formes qui favorisent un tel support, il y a bien d'autres questions qui peuvent être soulevées, des effets de dominance, d'influence, de répulsion, voire de rupture qui sont peut-être bien de nature à nous inciter à remettre en question ce qui, je le dis, n'est possible à mettre en question bien sûr qu'à partir du moment où on s'est aperçu de ce que ça a de directeur comme indiscuté, comme naïf comme on dit.

En tout cas, il est très nécessaire, quand on parle de la Fortpflanzung 178

par exemple, de ce qu'on ferait, parlant de la finalité du sexe, à savoir la reproduction, de voir que ce n'est pas simplement au niveau de, quand deux personnes couchent ensemble il arrive de temps en temps un petit bébé, que c'est ça qui donne l'image de ce qu'il en est du sexe. Si j'ai commencé par partir des effets de la copulation sexuelle au niveau cellulaire, c'est bien évidemment pour indiquer qu'il s'agit moins du tiers produit que de la réactivation dans la conjonction sexuelle d'une production fondamentale qui est celle de la forme cellulaire elle-même qui, stimulée par cette passe, devient capable de reproduire quelque chose qui est en son sein même, à savoir son arrangement. Faisons donc attention à ces contaminations qui nous rendent si aisé de faire se recouvrir une fonction dont peut-être tout l'essentiel nous échappe avec la position du plus ou du moins en mathématiques, voire celle du un ou du zéro dans la logique. Et ceci d'autant plus que, si je puis dire, la logique freudienne nous met justement bien au point de ceci qu'elle ne saurait fonctionner en termes polaires et que tout ce qu'elle a introduit comme logique du sexe ressortit à un seul terme qui est vraiment son terme original, à savoir la connotation d'un manque, un moins essentiel qui s'appelle la castration sans laquelle, à son niveau en tant que son niveau est d'ordre logique, rien ne saurait fonctionner. Toute la normativité s'organise pour l'homme comme pour la femme autour de la passation d'un manque. Voilà ce que nous voyons au niveau de la structuration logique telle qu'elle découle de l'expérience freudienne.

Je dois ici rappeler que ce que j'ai développé longuement dans une année que j'ai évoquée à l'une de nos dernières rencontres sous le titre de *l'Éthique de la Psychanalyse* articule que la dialectique même du plaisir, à savoir ce qu'elle comporte d'un niveau de stimulation à la fois recherché et évité, une juste limite d'un seuil, implique la centralité d'une zone interdite, disons, parce que le plaisir y serait trop intense ; que cette centralité, c'est là ce que je désigne comme le champ de la jouissance, la jouissance elle-même se définissant comme étant tout ce qui relève de la distribution du plaisir dans le corps. Cette distribution, sa limite intime, voilà ce qui conditionne ce qu'en son temps et avec bien sûr plus de mots, plus d'illustrations qu'ici je ne peux le faire, ce que j'ai avancé, j'ai désigné comme vacuole, comme cet interdit au centre qui constitue, en somme, ce qui nous est le plus prochain, tout en nous étant extérieur. Il faudrait faire le mot "extime" pour désigner ce dont il s'agit. A cette époque, je tirais de textes de Freud - je n'ai pas le temps de m'étendre sur lesquels - la mise en fonction sous sa plume de ce terme que j'ai relevé, d'autant plus saisissant qu'il se distingue de tout ce qu'il a pu énoncer concernant les choses. Les choses sont toujours *Sachen* pour lui. Là, il dit *das Ding*. Je ne vais pas ici reprendre, car là encore je n'ai pas le temps, quel accent j'ai mis sur ce *das Ding*. Tout ce que je peux dire 179

ou rappeler, c'est que Freud l'introduit par la fonction du *Nebenmensch*, cet homme le plus proche, cet homme ambigu de ce qu'on ne sache pas le situer. Qu'est-il donc, ce prochain qui résonne dans les textes évangéliques au nom de la formule "Aime ton prochain comme toi-même". Où le saisir ? Où y a-t-il, hors de ce centre de moi-même que je ne puis pas aimer, quelque chose qui me soit plus prochain ? C'est aussi bien ce que Freud, au moment où, forcé en quelque sorte de sa nécessité par des voies déductives, il ne peut le caractériser autrement que par quelque chose d'absolument primaire qu'il appelle le cri, c'est dans cette extériorité jaculatoire que ce quelque chose s'identifie, par quoi ce qui m'est le plus intime est justement ce que je suis contraint de ne pouvoir reconnaître qu'au dehors. C'est bien pourquoi ce cri n'a pas besoin d'être émis pour être un cri. J'ai démontré dans cette gravure magnifique qui s'appelle *le Cri*, de Münch, que rien ne convient mieux à sa valeur d'expression que le fait qu'il se situe dans ce paysage calme, avec pas loin sur la route deux personnes qui s'éloignent et qui ne se retournent même pas, de la bouche tordue de l'être féminin qui, au premier plan, ce cri, le représente, il est d'essence qu'il ne sorte rien que le silence absolu. C'est du silence que centre ce cri que surgit la présence de l'être le plus proche, de l'être attendu d'autant plus qu'il est toujours déjà là, le prochain, qui n'a aucune *Erscheinung* sauf dans les actes des saints.

Ce prochain, est-ce ce que j'ai appelé l'Autre, qui me sert à faire fonctionner la présence de l'articulation signifiante dans l'inconscient ? Certainement pas. Le prochain, c'est l'imminence intolérable de la jouissance. L'Autre n'en est que le terre-plein nettoyé. Je peux tout de même dire ces choses-là rapidement, comme ça, depuis le temps que je vous articule la définition de l'Autre. C'est justement ça, c'est un terrain nettoyé de la jouissance. C'est au niveau de l'Autre que ceux qui s'en donneront la peine pourront situer ce qui, dans le livre de Deleuze, s'intitule avec une rigueur et une correction admirables, et comme distinct, et comme d'accord avec tout ce que la pensée moderne des logiciens permet de définir de ce qui s'appelle les événements, la mise en scène, et tout le carrousel lié à l'existence du langage. C'est là, dans l'Autre, qu'est l'inconscient structuré comme un langage.

La question pour l'instant n'est pas de savoir comment et par qui a pu se faire ce nettoyage. Il faut commencer d'abord par le reconnaître. Peut-être qu'après on pourra dire des choses sensées. Seulement c'est très important de le définir ainsi parce qu'il n'y a qu'à partir de là qu'on peut même concevoir ce qui dans Freud est parfaitement exprimé, ce que j'exprimai dans deux termes que je crois importants à accentuer : la formalisation d'une part, l'impassibilité d'autre part, de quoi ? Du désir. Car c'est ce que Freud exprime, c'est la dernière phrase de la *Traumdeutung*, le désir dont il s'agit, le désir inconscient, c'est d'une façon impassible qu'il se 180

maintient dans sa stabilité, transmettant les exigences de ce que Freud appelle, à tort ou à raison, le passé. Ce n'est pas parce qu'il y a *Vergänglichkeit* que cela doit tout de suite nous faire verser dans des pensées de bonnes ou mauvaises impressions, de névrose traumatique du petit enfant qui dure toujours en chacun de nous, et autres lieux communs, certes non inutilisables. Mais ce qui est essentiel, c'est cette permanence, cette constance, et du fait même, qu'est-ce que ça veut dire, cette impassibilité du désir, complètement donc réductible au formel. Alors à quel niveau ça se situe, le rapport sexuel, pour ce que nous pourrions en formuler ? C'est le sens de la question telle qu'elle est écrite aux premières lignes sur ce tableau : la Femme, l'Autre, lieu du désir qui glisse sous toute parole, intact, impassible, ou bien la Chose, le lieu de la jouissance ?

Alors bien sûr, c'est bien le moment de vous rappeler que ce que je vous ai dit, il n'y a pas de rapport sexuel, s'il y a un point où ça s'affirme, et tranquillement, dans l'analyse, c'est que la femme, on ne sait pas ce que c'est, inconnue dans la boîte ! sinon, Dieu merci, par des représentations, parce que, bien sûr, depuis toujours on ne l'a jamais connue que comme ça. Si la psychanalyse met justement quelque chose en valeur, c'est que c'est par un ou des représentants de la représentation, c'est bien là le cas de mettre en valeur la fonction de ce terme que Freud introduit à propos du refoulement, il ne s'agit pas de savoir pour l'instant si les femmes sont refoulées, il s'agit de savoir si la Femme l'est comme telle, et bien sûr ailleurs, et pourquoi pas en elle-même, bien sûr. Ce discours n'est pas androcentrique. La Femme dans son essence, si c'est quelque chose, et nous n'en savons rien, elle est tout aussi refoulée pour la femme que pour l'homme, et elle l'est doublement. D'abord en ceci que le représentant de sa représentation est perdu, on ne sait pas ce que c'est que la femme, et ensuite que ce représentant, si on le récupère, est l'objet d'une *Verneinung* car qu'est-ce d'autre qu'on puisse lui attribuer comme caractère que de ne pas avoir ce que précisément il n'a jamais été question qu'elle ait. Pourtant il n'y a que sous cet angle que, dans la logique freudienne, apparaît la femme : un représentant inadéquat, à côté le phallus et puis la négation qu'elle l'ait, c'est-à-dire la réaffirmation de sa solidarité avec ce truc qui est peut-être bien son représentant mais qui n'a avec elle aucun rapport. Alors ça devrait nous donner à soi tout seul une petite leçon de logique et voir que ce qui manque à l'ensemble de cette logique, c'est précisément le signifiant sexuel. Quand vous lirez Deleuze - il y en a peut-être quelques-uns qui se donneront ce mal - vous vous y romprez à des choses que la fréquentation hebdomadaire de mes discours n'ont apparemment pas suffi à vous rendre familières, sinon j'aurais plus de productions de ce style à lire, c'est que l'essentiel, est-il dit quelque part, du structuralisme, si ce mot a un sens, -seulement comme on lui a donné un sens au niveau comme ça de tout un 181

forum, je ne vois pas pourquoi je m'en ferais le privilège-, l'essentiel, c'est à la fois ce blanc, ce manque dans la chaîne signifiante, avec ce qu'il en résulte d'objets errants dans la chaîne signifiée. Alors l'objet errant, là, par exemple, c'est une jolie petite baudruche soufflée, un petit ballon, avec dessus des yeux peints et puis une petite moustache. Ne croyez pas que ce soit l'homme. C'est écrit, c'est la femme, puisque cette femme insaisissable, c'est quand même comme ça qu'on la voit circuler tous les jours; c'est ce qui même nous permet d'avoir un certain sens du relatif au regard de ce fait que ça pourrait ne pas être comme ça.

Dans une époque moins logicienne, quand nous remontons dans la préhistoire, là où peut-être il n'y avait pas encore de complexe d'Oedipe, on nous fait des petites statuettes de femmes qui devaient être quand même précieuses pour qu'on les ait encore retrouvées - il fallait tout de même les serrer dans des coins ! - qui avaient une forme comme ça (dessin au tableau). Ici plus du tout de petite baudruche, d'yeux ni de moustache, ici de formidables fesses et bon, c'est comme ça que se compose une Vénus préhistorique. Je ne l'ai pas très bien dessinée mais c'était pour vous donner une impression. C'était moins andromorphe. Ça ne veut pas du tout dire ce que s'imaginent les paléontologues, ça ne veut pas du tout dire qu'elles étaient comme ça. Le représentant de la représentation était autrement que pour nous. Il n'était pas un ballon ou deux. Et vous vous rappelez aussi les mamelles de Tiresias, "Envolez-vous, oiseaux de la faiblesse"... Le représentant de la représentation était assurément comme ça. Ça vous prouve que, selon les âges, le représentant de la représentation peut différer.

Alors, sur ces prémisses, nous pouvons maintenant un peu nous avancer sur ce qu'il en est de la sublimation dont je vous ai assez dit tout à l'heure comment Freud l'articule pour n'avoir pas à le répéter, *zielgehemmt*, idéalisation de l'objet, et opérant avec la pulsion. Freud prend un certain nombre de portes par où ça peut se produire. Les plus simples sont évidemment les *Reaktionsbildung*. Si nous savons où est la barrière, à savoir du côté de la jouissance, il est bien clair qu'on peut l'imaginer, la classer, ce qui pour autant d'ailleurs ne l'éclaire pas, parmi les *Reaktionsbildung*, les formations de réactions à l'approche de la jouissance. Mais ça ne suffit pas encore à nous expliquer comment ça décroche. Or Freud nous indique dans une petite note, une phrase qui la termine, qu'il y a en dehors de tous les abords qu'il définit comme possibles à la sublimation, d'autres et de tout à fait simples. Simplement il ne les dit pas ; peut-être avait-il quelque peine à les penser, en fonction de ceci après tout que s'il nous a donné les éléments qu'on appelle intuitifs ou encore beaucoup plus improprement naïfs dans la logique mathématique de ce qui fait notre matière logique, ce n'est pas pour autant qu'il s'en soit tout à fait aperçu lui-même qu'elle prêtait à formalisation.

On sublime, nous dit-il, avec les pulsions. D'autre part, qu'est-ce que nous savons ? D'où viennent ces pulsions ? De l'horizon de la sexualité. Pas le moins du monde éclairci jusqu'à présent du fait qu'elles comportent une satisfaction sexuelle. Mais ce qu'on nous dit, c'est que leur jouissance est liée à la sexualité. Il n'est pas mauvais à ce niveau que nous ayons commencé d'abord par poser que de la sexualité nous ne savons rien. Par contre ce que nous avons articulé et que j'ai articulé, c'est que dans la pulsion intervient ce qu'on appelle en topologie une structure de bord, que c'est la seule façon d'expliquer certains de ses traits, à savoir que ce qui fonctionne, c'est essentiellement quelque chose de toujours caractérisé grossièrement par des orifices et où se retrouve la structure de bord ; car seule cette structure de bord prise au sens mathématique nous permet d'amorcer une compréhension de ce que Freud n'articule pas moins au niveau du *Drang*, de la poussée, à savoir de la constance du flux que ce bord conditionne. J'ai mis là-dessus une note, je l'ai encore améliorée dans la dernière édition, me référant à ce qui, dans la théorie vectorielle se définit comme flux rotationnel.

La pulsion, pour tout dire, à soi toute seule, désigne la conjonction de la logique et de la corporéité. L'énigme est plutôt ceci: comme jouissance de bord, comment a-t-elle pu être appelée à l'équivalence de la jouissance sexuelle ? Si vous avez quand même un peu d'imagination, je veux dire de possibilité de relier ce que vous cogitez quelque part du côté de vos circonvolutions avec votre expérience certainement évidemment accessoire et toujours entre deux portes, vous pourriez quand même dire, au niveau de la jouissance sexuelle, il s'agit plutôt de tumescence par exemple, et puis d'orgasme, qu'est-ce que ça a à faire avec des fonctions de bord ? S'il n'y avait pas de configuration de vacuole, de trou propre à la jouissance, à ce quelque chose d'insupportable pour ce qui est réglé essentiellement comme tension tempérée, vous ne verriez rien dans le sexuel qui soit analogue à ce que j'appelle dans la pulsion une structure de bord. Ici le bord est constitué par une sorte de logistique de la défense ; si cette logistique de la défense, on ne savait pas qu'après tout elle se rencontre à tous les tournants, même dans la pratique sexuelle, et justement dans la mesure où cette pratique est autre chose que ce qui se fait à la va-vite avec comme ça de vagues petites épaves directrices qui vous restent du vocabulaire freudien à propos de la jouissance de la femme, peut-être quelque chose commencerait à vous intéresser d'une façon plus proche, plus collante, plus directe à ce qu'il en est non pas du rapport sexuel sur lequel vous ne pouvez pas dire grand chose mais sur ce qu'il en est du maniement de la jouissance sexuelle. Toutes les énigmes qui apparaissent, on ne sait pas pourquoi, quand on étudie la sexualité féminine, l'énigme que représente aux yeux de certains la sensibilité de la paroi vaginale et le fait en quelque sorte je ne dis pas 183

insituable mais limitrophe de la jouissance féminine est quelque chose qui trouverait bien plus aisément à s'accorder de la topologie que nous essayons d'approcher ici. Mais ce n'est pas notre sujet dans son détail. L'important est ce que j'avance, que quelque chose ici ressemble à la Chose et cette Chose que j'ai fait parler en son temps sous le titre de la Chose freudienne, c'est bien pour ça que nous lui donnons des traits de femme quand, dans le mythe, nous l'appelons la Vérité. Seulement ce qu'il ne faut pas oublier - c'est là le sens de ces lignes au tableau - c'est que la Chose, elle, assurément n'est pas sexuée. C'est probablement ce qui permet que nous fassions l'amour avec elle, sans avoir la moindre idée de ce que c'est que la Femme comme chose sexuée.

Alors ça nous permettra peut-être d'introduire, étant donné l'heure, les deux directions sous lesquelles peut s'étudier la sublimation. Si j'ai pris soin dans mon séminaire sur l'éthique de faire une part grande à l'amour courtois, c'est parce que ça nous permettait d'introduire ceci, c'est que la sublimation concerne la femme dans le rapport de l'amour au prix de la constituer au niveau de la Chose. Il faut, hélas ! parce que je ne referai pas tout ceci cette année, que vous vous reportiez - mais je m'efforcerai que vous en ayez assez vite le texte - à la longue étude que j'ai faite alors de l'amour courtois pour donner à ceci sa portée. C'est très éclairant, et ce sera très avantageusement relu à la lumière des formules que je peux enfin donner maintenant dans leur absoluité. Le rituel de l'approche, les stades de gradus, si je puis dire, vers une jouissance ménagée, mais aussi bien presque sacralisée, voilà quelque chose dont ce n'est pas un des côtés les moins amusants de l'affaire, quand on l'approche et l'étudie, que de voir la maladresse, je ne peux pas la dire touchante, elle est simplement répugnante, avec laquelle les gens qui sont dans les lieux où se concentre le tout-venant de ces textes qui, bien sûr, n'intéressent plus personne, ces gens qui sont irréductiblement professeurs, c'est-à-dire vivant dans des conditions que nous connaissons tous quand nous allons leur faire visite et dont je dirai que le symbole majeur a été donné très joliment par Anatole France sous le titre *Le Mannequin d'osier* - il aurait fallu que je vous fasse un autre dessin pour le mannequin d'osier, ça serait dans le sens inverse ! - cette espèce de stupeur, d'ahurissement qui les saisit, et puis, mon Dieu, comment ces gens qui, à cette époque-là, la nuit du Moyen-Age, étaient si peu raffinés - vous pensez, ils étaient moins raffinés que le professeur en question et sa bobonne ! - comment est-ce que ces gens avaient pu imaginer des hommages si exaltés, qu'est-ce que c'est que tout ça, toutes ces femmes que nous chantent les poètes, elles ont toutes, toutes le même caractère ; évidemment qu'elles ont toutes le même caractère, c'est aussi un représentant de la représentation, elles sont comme les Vénus préhistoriques, elles ont toutes le même caractère. Ça ne veut pas dire que 184

ces femmes n'existaient pas, ni que les poètes ne leur faisaient pas l'amour en fonction de leurs mérites ! Il y a bien d'autres choses encore qui les stupéfiaient, y compris l'accent mis sur l'épreuve, la cruauté, mille autres choses de cette espèce. Je me suis bien amusé pendant deux mois et demi, et j'espère ceux qui m'écoutaient alors, j'essaierai de remettre ça au propre d'une façon qui se transmette. En tout cas c'est un hommage, enfin c'est ce qui nous en reste, rendu par la poésie à ce qui est à son principe, à savoir le désir sexuel, la tentative, autrement dit, de dépasser ce qu'il en est, quoi qu'on en dise dans le texte de Freud, de l'amour accessible, en dehors de techniques spéciales, à savoir de rester toujours étroitement narcissique.

Seulement il y a l'autre versant, le rapport de la sublimation à ce qu'on appelle l'œuvre d'art. Quand Freud nous dit que la sublimation donne la satisfaction de la pulsion, et ceci dans une production dont après tout la caractéristique de l'estime que lui donne le social est tout à fait inexpliquée, pourquoi diable, alors que nous avons tellement de soucis, si ce n'est bien sûr l'hypothèse du divertissement, à savoir que c'est justement pour ne pas nous occuper des soucis qui sont beaucoup plus importants que nous prenons goût à quelques-unes des choses qui sont déversées à la portée de nos bourses sous la forme de romans, tableaux, poésies et nouvelles. La chose prise sous ce jour paraît sans issue. Néanmoins, je ne vous ferai pas, de ce que j'introduirai la prochaine fois, une entrée trop rapide; le rapport de la sublimation avec la jouissance, puisque c'est de cela qu'il s'agit, en tant qu'elle est jouissance sexuelle, ne peut s'expliquer que par littéralement ce que j'appellerai l'anatomie de la vacuole. C'est pourquoi j'ai fait à droite le tracé de ce quelque chose de cerné qui la représente, la vacuole. Un instant imaginez-vous cette vacuole comme étant ce qu'a d'appareil auditif un de ces animalcules qu'on appelle, je ne sais pas pourquoi, primitifs - rien n'est plus primitif qu'autre chose - mais prenez une daphnie, ça ressemble à une minuscule crevette, mais en beaucoup plus simple, ça se trouve dans tous les cours d'eau. La daphnie, dans je ne sais quoi dont on peut dire qui lui sert d'organe auditif mais en même temps vestibulaire c'est-à-dire équilibratoire, a ce qu'on appelle un otolithe - si je sais tout ça, c'est parce que j'ai regardé les comptes rendus ... c'est l'article d'un psychanalyste, je vous dirai lequel la prochaine fois, qui a attiré là-dessus mon attention. Ça devient très amusant si, à la place de l'otolithe, vous mettez un petit bout de fer et qu'après vous jouez avec des aimants autour. Ça la fait jouir ! Naturellement on peut le présumer aux attitudes diversement extraordinaires qu'elle peut prendre. Tout à fait un homme dans sa vie morale!

Voilà ce que je veux vous indiquer en introduction à la prochaine fois. C'est que l'objet a joué ce rôle par rapport à la vacuole. Autrement dit il est ce qui chatouille das *Ding* par l'intérieur. Voilà. C'est ce qui fait le mérite 185

essentiel de tout ce qu'on appelle oeuvre d'art. Néanmoins la chose mérite d'être détaillée. Et comme l'objet *a* a plus d'une forme comme l'énonce expressément Freud en disant dans son analyse de la pulsion que l'objet, ça peut être très variable, ça valse, néanmoins nous sommes arrivés à en énoncer quatre, entre l'objet oral, l'objet anal, l'objet si vous voulez scopophilique et l'objet sado-masochique. Quel est-il, celui-là ? Disons qu'à propos de celui-là, la prochaine fois vous réserve des surprises.

186

LEÇON XV 19, MARS 1969

J'annonce la couleur. Je ne ferai pas mon séminaire -appelez cela comme vous voudrez : mon séminaire, ma leçon, enfin, mon truc ... Je recommence. Ce n'est pas pour rien que vous ne m'avez pas entendu d'abord. Je ne suis pas porté à parler fort, parce que je ne suis pas porté à parler du tout. Et d'ailleurs c'est ce que je vais faire, ou, plus exactement, ne pas faire. J'ai l'intention de ne pas vous parler aujourd'hui. Ça a un certain côté soulageant. Parce qu'il peut bien arriver que j'en ai ma claque ! Mais enfin, justement, ce n'est pas soulageant parce que, comme vous le voyez, je suis assez fatigué. Fatigué, pour des raisons très simples. Imaginez ce que vous voudrez, une petite Hong Kong, comme ça, pendant le week-end, parce que naturellement un psychanalyste ne peut se permettre d'être malade que pendant le week-end. Enfin, le résultat est là, je ne vous parlerai pas aujourd'hui. D'ailleurs c'était ce à quoi je m'étais résolu, de vous dire "Eh bien !, écoutez, voilà, je me fais porter malade ; le séminaire, comme vous appelez cela, n'aura pas lieu aujourd'hui", et puis voilà, m'en aller.

Ce serait trop simple. J'ai déjà annoncé la dernière fois le plaisir que je pourrais avoir d'entendre quelque chose qui me viendrait en réponse, un certain témoignage qui pourrait me venir de ce que fait, de ce qui peut arriver à vous de ce que j'essaye de dessiner cette année. Il est évident que bien des choses me poussent à le désirer. D'abord, un certain sentiment de ce que pourrait être, à la limite, ce que je fais en poursuivant ici, ce qui s'épingle, on ne sait pas trop pourquoi, en fait, comme enseignement. Est-ce que ça a vraiment le cadre d'un enseignement, à part que cela se passe dans le périmètre de l'Ecole Normale ? Ce n'est pas sûr. Et puis, mon Dieu, c'est bien le cas de le dire aujourd'hui, pourquoi est-ce qu'il y aurait tant de monde ? C'est vraiment un problème. Mais il faut croire quand même que ça doit avoir quelque chose d'intéressant, comme ça. Je n'ai aucune raison de croire que ce soit à longue portée, du train où vont les choses, je veux dire cet intérêt pris à ce qui se passe ici.

Il m'est arrivé cette semaine, forcément pas très stimulante, n'est-ce pas - j'ai rarement 39°, j'ai mis un certain temps, j'ai mis deux jours à me dire que c'est sûrement parce qu'il doit y avoir quelque chose comme cela, de pas très stimulant dans cet état, qui dure encore - de me demander ce qui se passait ici. Alors j'ai fait une hypothèse de travail, c'est bien le cas de le dire, que ce que je faisais ici, que vous le sachiez ou pas, a vraiment toute 187

la nature d'un travail. C'est ce que, peut-être, peuvent vous permettre d'entrevoir certaines des choses que j'ai dites cette année. Mais enfin, c'est certain. La façon dont je vous parle d'habitude, quand j'ai mes petits papiers, qui peuvent vous étonner, je les regarde plus ou moins ; il y en a beaucoup, il y en a sûrement trop mais enfin, ça a vraiment tous les caractères de ce qui se passe sur un établi, et pourquoi pas ? Voire, sur une chaîne. Les papiers viennent bien de quelque part et finiront aussi par se transmettre à d'autres. Et avec ça, en effet, il se passe quelque chose sur quoi, quand je sors, je suis toujours assez perplexe pour interroger, avec quelquefois un peu d'angoisse, ceux dont je sais qu'ils peuvent me dire quelque chose qui m'intéresse. Il est certain que j'ai fait là-dessus quelque chose qui a vraiment le caractère d'un travail qu'on a réalisé avec un certain matériel et qui est quelque chose de construit, de réalisé, une production.

Evidemment, c'est intéressant; c'est intéressant à voir faire. Ce n'est pas si répandu, d'avoir l'occasion de voir quelqu'un faire son travail. Pour la plupart d'entre vous, enfin, j'ai le sentiment que ce qu'il vise, ce travail, ce à quoi il est destiné, ne peut que leur échapper complètement. C'est encore plus intéressant. Seulement ça donne à la chose, le fait de regarder travailler quelqu'un sans savoir où ça va, à quoi ça sert, ça donne une dimension un peu obscène à la chose. Naturellement, ce n'est pas vrai pour tout le monde. Il y en a qui savent très bien à quoi ça sert. Enfin, à quoi ça sert à terme limité. Puisque je suis en train de pousser cette métaphore ouvrière, je dirai que mes patrons, eux, savent à quoi ça sert. Ou, inversement, si vous voulez, que ceux qui savent à quoi ça sert sont mes patrons. Il y en a ici qui en font partie. C'est pour eux que je travaille. Et puis il y en a quelques autres qui sont entre les deux classes et qui, eux aussi, ont une idée à quoi ça sert. C'est ceux-là qui, en quelque sorte, insèrent le travail que je fais ici dans un autre texte, ou dans un autre contexte, qui est celui de quelque chose qui se passe, pour l'instant, à ce qu'on appelle le niveau de l'Université. J'y suis très intéressé. Je veux dire qu'il y a quelque chose dans ce qui se passe à nouveau dans l'Université qui a le plus étroit rapport avec ce que je fais comme travail.

A cause de cette température et de cette halte qu'elle me donnait, enfin, on ne peut pas savoir combien on est heureux de profiter d'un 39°, je veux dire, on est forcément, on peut habituellement se mettre à la position horizontale; c'est très agréable. Enfin, quand ça se tasse un peu, à un certain tournant, on peut aussi ouvrir des choses, des journaux amusants. Il y en a un, vous savez, celui qui est dirigé par le nommé Jean Daniel, qu'on appelle "Le Nouvel Observateur". On l'appelle sans doute ainsi pour faire croire qu'il y a du nouveau dans l'observé. On aurait tort de s'y attendre, et la preuve c'est que ce que j'ai pu y lire comme ça, à l'horizontale, c'est une espèce de truc qui, si mon souvenir est bon, est quelque chose qui s'appelle 188

"La jeunesse piégée". Je ne sais pas pourquoi, c'est peut-être dû à mon 39°, mais ça m'a rendu enragé. D'abord, le titre, n'est-ce pas. Que toute personne qui emploie le mot piégé sache qu'on considère l'usage de ce mot comme répugnant, - c'est une idée à moi - une façon de chatouiller grossièrement l'angoisse de la castration, surtout quand on parle à la jeunesse, et pour l'instant ça me paraît du plus mauvais ton. Et puis, ma foi, il n'y a que des choses, bien sûr, très astucieuses, très pertinentes. Il n'y en a peut-être pas une seule qui, à la prendre comme phrase, comme indication de justification, légitimation de tout ce que vous voudrez, pas une phrase contre laquelle je puisse évidemment, sérieusement élever une opposition. Tout cela est très bien. Il est très ennuyeux que ça laisse complètement de côté ce dont il s'agit. Car, bien sûr, je ne suis contre aucune des formes, fussent-elles les plus extrémistes, de ce qui associe, pour l'instant, la contestation comme s'exprime la contestation étudiante avec les conjonctions les plus révolutionnaires. Mais je pense que rien de tout ça n'échappe à l'axe de quelque chose qui s'est produit comme suite à certains faits, de certains faits qui sont ceux-ci, que l'Université était insuffisante à remplir sa fonction et que, tout d'un coup, ça a été à un tel point, à un tel excès, croit-on, que c'est pour ça qu'il y a eu "Mai", disons. C'est un point très sérieux, quant à l'interprétation de la chose. Elle était insuffisante au regard d'une certaine fonction traditionnelle, d'un certain temps de gloire qui a pu être la sienne et qui a répondu à l'emploi, selon les époques, de diverses fonctions, qui ont eu des incidences diverses, justement selon les époques, concernant la transmission du savoir.

Si nous nous plaçons du point de vue de la qualité, de l'éclat, du rayonnement historique, il est certain que depuis quelque temps ça ne prenait pas une tournure particulièrement brillante, mais enfin, il y avait des îlots qui tenaient encore très bien. Si elle s'est montrée insuffisante à un certain niveau, c'est qu'en raison de certaines exigences sociales elle n'était plus à la hauteur. Il faudrait se poser la question si le fait qu'elle ne fut pas à la hauteur - pas de toutes, mais de certaines - ça n'était pas, en fin de compte, intentionnel. Je veux dire, si, à prendre les choses sous l'angle du pouvoir, ce n'était pas là quelque chose qui était réglé justement de façon à ne pas lui faire trop d'embarras. Il est certain que certaine évolution, qui est celle de la science, risque de poser des problèmes tout à fait nouveaux, inattendus, aux fonctions du pouvoir. Après tout, la chose s'annonçait peut-être depuis quelque temps. C'est peut-être ainsi et, il faut bien le dire, ce serait vraiment avoir un effet de sens rétroactif que de s'apercevoir que c'est peut-être en fonction de ça que le mot révolution a pris un autre sens, un accent différent de celui qu'il a toujours eu dans l'histoire, où les révolutions, par définition, ne sont pas neuves. De toujours, les pouvoirs n'ont fini que par les révolutions. La Révolution, comme ça, avec un grand 189

R, ne s'est peut-être pas aperçue assez tôt que c'est lié à quelque chose de nouveau qui se pointe du côté d'une certaine fonction du savoir, quelque chose qui se passe, qui le rend à vrai dire peu maniable de la façon traditionnelle.

Pour tout de même un petit peu indiquer ce que je veux dire par là, je le ramènerai à ce quelque chose que j'avais indiqué tout à l'heure, à ce qui peut se produire de fascination concernant un travail dont on ne sait pas ce qu'il veut dire, ni où il mène. De façon à exemplifier, pris dans le modèle que vous donne ce qui motiverait, dans ce supposé, votre présence ici, parce qu'évidemment, d'un certain côté, la référence que j'ai prise dans le rapport ouvrier-patron, il a aussi là ses prolongements. Le patron sait ce que fait l'ouvrier, au sens qu'il va lui rapporter des bénéfices, mais il n'est pas sûr qu'il ait une idée plus nette que l'ouvrier du sens de ce qu'il fait.

Quand il s'agit de la chaîne chez Fiat, ou ailleurs, je parle de celle de Fiat parce que je l'ai déjà évoquée, ici ou ailleurs; j'y ai été; j'ai eu vivement ce sentiment, en effet, de voir des gens occupés à un travail sans que je sache absolument ce qu'ils faisaient. Moi ça m'a fait honte. A vous ça ne vous le fait pas, tant mieux. Mais enfin, j'ai été très gêné. J'étais justement avec le patron, Johnny, comme on l'appelle, comme je l'appelle. Johnny était aussi manifestement ... enfin, lui aussi avait honte. Ça s'est traduit, après, par des questions qu'il m'a posées, qui avaient toutes cette visée apparente destinée à dissimuler son embarras, cette visée apparente de me faire dire que, selon toute apparence, ils étaient plus heureux là, chez lui, que chez Renault.

Je n'ai pas pris au sérieux cette question que je n'ai interprétée, comme vous le voyez, que comme un déplacement, ou peut-être une façon d'éviter de ma part la question: "Enfin, à quoi est-ce que tout cela sert?" Pas que je dise que le capitalisme ne serve à rien. Non. Le capitalisme sert justement à quelque chose et nous ne devrions pas l'oublier. C'est les choses qu'il fait qui ne servent à rien. Mais ça c'est une toute autre affaire. C'est justement son problème. Enfin, ce sur quoi il s'appuie, et c'est une grande force, devrait s'éclairer. Elle joue dans le même sens que celui que je vous disais tout à l'heure, elle va contre le pouvoir. Elle est d'une autre nature. Et elle donne au pouvoir de grands embarras. Là aussi, c'est évidemment *nachträglich* ; c'est après coup qu'il faut voir le sens de ce qui se passe. Le capitalisme a tout à fait changé les habitudes du pouvoir. Elles sont peut-être devenues plus abusives, mais, enfin, elles sont changées. Le capitalisme a introduit ceci, qu'on n'avait jamais vu, ce qu'on appelle le pouvoir libéral.

Il y a des choses très simples dont, après tout, je ne peux parler que d'expérience très personnelle. Observez ceci: de mémoire d'historien on n'a jamais entendu parler d'organe de gouvernement qu'on quitte en donnant sa démission. Là où des pouvoirs authentiques, sérieux, subsistants, existent, on ne donne pas sa démission, parce que c'est très grave comme 190

conséquence. Ou alors c'est une simple façon de s'exprimer, on donne sa démission, mais on vous abat à la sortie. J'appelle ça des endroits où le pouvoir est sérieux. L'idée de considérer comme un progrès, et encore libéral, les institutions où, quand quelqu'un a bien saboté tout ce qu'il avait à faire pendant trois ou six mois et s'est révélé un incapable, il n'a qu'à donner sa démission et il ne lui arrive rien ; au contraire, on lui dit d'attendre pour qu'il revienne la prochaine fois ; ça veut quand même dire quoi ? On n'a jamais vu ça à Rome, enfin ! Aux endroits où c'était sérieux ! On n'a jamais vu un consul donner sa démission, ni un tribun du peuple ! C'est, à proprement parler, inimaginable. Ça veut simplement dire que le pouvoir est ailleurs.

Il est évident - tout le XIX^e siècle l'éclaire - que si les choses se déroulent par cette fonction de la démission, c'est que le pouvoir est dans d'autres mains. Je parle du pouvoir positif. L'intérêt, le seul, de la révolution communiste, je parle de la révolution russe, est d'avoir restitué les fonctions du pouvoir. Seulement on voit que ce n'est pas commode à tenir, justement parce que dans le temps où c'est le capitalisme qui règne, le capitalisme règne parce qu'il est étroitement conjoint avec cette montée de la fonction de la science. Seulement même ce pouvoir, ce pouvoir camouflé, ce pouvoir secret et, il faut bien le dire, aussi anarchique, je veux dire divisé contre lui-même, et ceci sans aucun doute de par son appareillement avec cette montée de la science, il en est aussi embarrassé qu'un poisson d'une pomme maintenant, parce qu'il se passe quand même, du côté de la science, quelque chose qui dépasse ses capacités de maîtrise. Alors ce qu'il faudrait c'est qu'il y ait au moins un certain nombre de petites têtes qui n'oublient pas ceci, c'est qu'une certaine association permanente est vaine, de la contestation avec des initiatives non contrôlées dans le sens de la révolution. Eh bien! c'est encore ce qui dans le système, le système capitaliste, peut le mieux le servir.

Je ne suis pas en train de vous dire qu'il faut rentrer dans la réforme. La réforme elle-même, conséquence incontestable de l'émoi de Mai, est exactement de nature à en aggraver les effets. Si vous aviez des enseignants

insuffisants, on vous en donnera à la pelle, et d'encore plus insuffisants, soyez-en sûrs ! Les effets iront, par la réforme, toujours s'aggravant. La question est de savoir que faire au regard de ce phénomène. Il est certain qu'il ne peut pas y être répondu par un mot d'ordre, mais qu'un processus qui irait à éliminer les meilleurs, à la longue, par le biais de la contestation, qui s'impose, en effet, aux meilleurs, aurait exactement l'effet souhaité, qui serait de barrer à ces meilleurs mêmes la route intéressante, ce joint, cet accès à un point tournant, à un point sensible, à un point mis au présent, concernant la fonction du savoir sous son mode le plus subversif. Car ce n'est évidemment pas au niveau des clameurs agitatoires que peuvent 191

s'affiner, se traiter, se produire ce qui peut faire tournant décisif en quelque chose. Je ne dis pas quoi, et pour les meilleures raisons, c'est justement qu'on ne peut pas le dire. Mais ce n'est pas ailleurs que là que peut se présenter un nouveau, le seul nouveau au nom duquel peut apparaître ce qui fonde la mise en question de ce qui s'est présenté jusqu'ici, comme tel ou tel, comme philosophie à savoir toute fonction tendant à mettre de l'ordre, un ordre universel, un ordre unitaire, ce mode de rapport à nous-mêmes qui s'appelle le savoir.

Ce piège, qui consiste à refuser et à ne rien faire de plus, est, à proprement parler, pour l'instant, pour tout ce qui existe, pour tout ce qui subsiste, le plus lourd d'inconvénients. La promesse assurée de subsister et de la plus fâcheuse manière, pour quiconque se fait des illusions sur ce qu'on appelle le progrès, et j'entends poser ceci, je ne puis - pour revenir à ce quelque chose, comme ça, qui y a servi d'occasion - qu'y trouver un signe de plus, dans le fait que l'entourage de celui sous le nom duquel - puisque c'est une interview qui a permis cet article sous le titre de "Jeunesse piégée" - et que, puisqu'il en est ainsi, je ne puis faire, à ce niveau, que lui décerner le titre de ce qui, à ce propos, a toujours été ma pensée, à savoir qu'après tout, la pensée ne va pas plus loin, objectivement, que celle d'un amuseur. Ceci est assez grave. C'est le témoignage, après tout, d'un homme qui a vécu assez longtemps pour témoigner, en quelque sorte, de deux entre-deux guerres. Celle entre les deux précédentes, que j'ai vécue avec Giraudoux, Picasso et les autres surréalistes, et il n'y avait que Giraudoux, dans tout ça, d'original, c'est vous dire que je ne me suis pas beaucoup amusé. Picasso existait de bien avant. Quoique vous en pensiez, les surréalistes c'était un réédition. Tout ce qui a fait leur nerf avait existé avant 1914, tout ce qui a projeté ce je ne sais quoi d'irréductiblement insatisfaisant dans leur présence entre 1918 et 1939. On observera que j'ai été leur ami et que je n'ai jamais signé avec eux la moindre chose. Cela n'a pas empêché une petite crapule, du nom de Laurin, qui était canadien, de s'en apercevoir et d'en faire - je ne sais pas ... comme ça pour initier le public du Saskatchewan - de ce que je pouvais être, afin de faire grand état de cette racine surréaliste, il y avait aussi Parcheminey, toute spéciale tête de pipe de la première équipe avec laquelle j'ai été associé qui tenait beaucoup à ça. Je lui ai dit expressément qu'il n'y avait pas lieu d'en tenir compte, puisque moi-même j'avais pris soin de ne marquer, à aucun degré, mon lien. Ça ne l'a pas empêché d'écrire "Lacan et les surréalistes"... On ne saurait nourrir avec trop d'exactitude l'erreur.

Et puis, depuis la nouvelle entre-deux guerres, entre-deux guerres ratée puisque le bout n'y est pas, c'est bien ce qui les embarrasse, c'est bien là l'échéance, c'est que le pouvoir capitaliste, ce singulier pouvoir dont je vous prie de mesurer la nouveauté, a besoin d'une guerre tous les vingt ans. 192

Ce n'est pas moi qui ai inventé cela; d'autres l'ont dit avant moi. Cette fois-ci, il ne peut pas la faire, mais enfin, il va bien y arriver quand même. Il ne peut pas la faire et pendant ce temps il est bien embêté. Enfin, dans cette entre-deux guerres il y a eu Sartre. Il n'était pas plus amusant que les autres. Alors moi ça ne m'a pas ému. Je n'en ai jamais rien dit, mais enfin c'est curieux, n'est-ce pas, qu'on éprouve le besoin d'encourager tellement ces jeunes à se ruer contre les obstacles qu'on met devant eux, comme ça, à aller au casse-pipe, en somme, et un casse-pipe tout à fait médiocre. C'est très beau, n'est-ce pas, de pouvoir aller contre les appariteurs musclés, parce que j'approuve ce quelque chose qu'on appelle le courage. Le courage ce n'est pas un très grand mérite, le courage physique. Je ne me suis jamais aperçu que ça fasse un problème. Je ne pense pas que ce soit à ce niveau-là que ça soit décisif. C'est surtout sans aucun intérêt. Dans l'occasion, se ruer contre les obstacles qu'on vous présente, c'est exactement faire comme le taureau, n'est-ce pas. Il s'agirait justement de passer ailleurs que là où il y a des obstacles ; en tout cas, de ne pas s'intéresser spécialement aux obstacles.

Il y a, dans tout ça, une véritable tradition d'aberration. On commence par dire que les philosophies par exemple au cours des siècles n'ont été que des idéologies, à savoir le reflet de la superstructure, des classes dominantes. Alors la question est réglée. Elles n'ont aucun intérêt. Il faut viser ailleurs. Pas du tout! On continue à se battre contre des idéologies en tant qu'idéologies. Elles sont là pour ça. C'est tout à fait vrai que toujours il y a eu, naturellement, des classes dominantes ou jouissantes, ou les deux, et qu'elles ont eu leurs philosophes. Ils étaient là pour se faire engueuler à leur place. On le fait, c'est-à-dire qu'on suit la consigne. En fait, ce n'est pas du tout exact, n'est-ce pas, ce n'est pas du tout exact ! Kant n'est pas le représentant de la classe dominante à son époque. Kant est encore non seulement parfaitement recevable, mais vous feriez bien d'en prendre de la graine, ne serait-ce que pour essayer de comprendre un petit peu ce que je suis en train de vous raconter concernant l'objet petit a. Enfin ce qui va venir là-dessus. Oui.

La fois dernière, je vous ai parlé de la sublimation. Alors, évidemment, il ne faut pas tout de même, en rester là. Ce n'est pas par hasard, quand même, que c'est en ce point qu'il y a une petite suspension, ou un petit suspense, comme vous voudrez. Essayer de décrire les rapports de cette co-présence vue de votre côté ? Du mien ? La question se pose. Mettons-là du côté de la sublimation. Il vaut mieux, en tout cas, la mettre là aujourd'hui, parce que ça vous met en position de pôle féminin. Ça n'a rien de déshonorant, surtout au niveau où je l'ai placé, la plus haute élévation de l'objet.

Il y a des choses que je n'ai pas soulignées la dernière fois, mais, enfin, j'espère qu'il y a de bonnes oreilles. L'idée que la sublimation c'est cet 193

effort pour permettre que l'amour se réalise avec la femme, et pas seulement ... enfin, de faire semblant que ça se passe avec la femme. Je n'ai pas souligné que dans cette institution de l'amour courtois, en principe, la femme n'aime pas. Tout au moins, qu'on n'en sait rien. Vous vous rendez compte quel soulagement ? D'ailleurs, il arrive quand même quelquefois, dans les romans, il arrive qu'elle s'enflamme. On voit aussi ce qui arrive à la suite. Au moins, dans ces romans-là, on sait où on va. Enfin, dans une sublimation comme celle qui peut-être se réalise ici, je dis ça parce qu'il est grand temps de le dire avant que nous abordions une autre phase, que j'ai amorcée la dernière fois, de la sublimation, celle qui est au niveau pulsionnel et qui, hélas ! peut-être nous concerne bien plus, dont j'ai donné le premier prototype dans la forme de la fonction du grelot. Quelque chose de rond avec un petit truc, l'objet petit a, qui s'agite fortement à l'intérieur. Usons donc, avant cette entrée en scène, de formes plus agréables.

Au niveau, donc, des rapports homme-femme, si du côté de mon audience je n'ai pas à craindre qu'il arrive des folies, néanmoins, si quelqu'un maintenant voulait bien tout de même m'apporter un signe d'audition en posant une question, soit à propos de ce que je viens de dire, soit, ce que j'aimerais mieux, à propos de ce que j'énonce depuis le début de l'année, j'aimerais qu'une question ou deux me viennent, sur ce terrain sympathique pour lequel, vous voyez, je fais moi-même l'effort courtois de ne pas faire défaut, même le jour où je suis à bout de forces.

Qui est-ce qui veut poser quelques questions ?

Ne m'incitez pas trop au découragement. Parce que, après tout, je pourrais aussi, moi, être tenté par la démission ... Supposez, par exemple, que ceux que j'ai appelés mes patrons, à savoir les gens pour qui je travaille, ne menacent pas, dès que mon travail prend des conséquences qui les intéressent, ne menacent pas, eux, de leur démission. Ça pourrait arriver un jour. Eh bien! je me contenterai de faire mon travail devant eux. Vous n'êtes là, tous, tous ceux qui ne sont pas, en somme, des psychanalystes à mes yeux, enfin, de mon point de vue, ma principale utilité c'est de leur donner bien le sentiment qu'ils ne peuvent pas, eux, m'empêcher de continuer à faire mon travail. Même si personne ne me répond, de ce champ qui est celui des non-psychanalystes, je vois des figures très intéressantes là-bas. Je connais mon monde, quand même.

Si personne de ceux qui ne sont pas psychanalystes ne me donne jamais une réponse, mais vraiment une réponse qui m'amuse un peu, supposez qu'un jour je sois arrivé quand même à les décrocher, les psychanalystes, à leur montrer qu'il serait tout aussi intéressant pour eux de travailler parce qu'ils croient que c'est le privilège du psychanalysant, ce qu'il y a d'absolument abusif dans ma façon de travailler pour eux, c'est que je fais, en somme, ce que fait le psychanalysant. Eux, ont remis 194

définitivement le travail dans les mains du psychanalysant. Ils se réservent l'écoute. Il y en a un là, aux dernières nouvelles, celui qui les convoque ... "Venez m'écouter écouter. Je vous convoque à l'écoute de mon écoute."

Maintenant, peut-être, je vais arriver à faire basculer quelque chose du côté de ce terrain étrange, étroitement lié en ses points vifs, sur ce qu'il en est de cette subversion de la fonction du savoir. Mais je ne ferai pas de séminaire ouvert. Je trouve ça pas très sérieux. D'une façon, je m'interroge devant le mot "manier le savoir", parce que ce mot "manier" commence à prendre une extension inquiétante. Il y en a un, un type en or d'ailleurs, qui est venu me trouver, qui fera très bien. Naturellement, dans la première rencontre avec moi, il arrive des choses. Il est revenu la seconde fois parce qu'il faut voir quelqu'un au moins deux fois. Il m'a dit que la fois précédente il y avait "manipulé". Je me suis creusé la cervelle ... Je lui ai fait expliquer ... Ça voulait dire que je l'avais manipulé. Il est toujours intéressant de voir le glissement des mots. Le mot "manipuler" est devenu, maintenant, dans le vocabulaire permanent, par une espèce de fascination qui tient à ceci, qu'on ne pense pas qu'il puisse y avoir d'action efficace sur un groupe quelconque sans le "manipuler". Ceci, comme ça, d'une façon désormais admise, reconnue. Et, après tout, ce n'est pas sûr qu'en effet, comme on dit, le pire est peut-être sûr, mais enfin, c'est peut-être bien ça, oui. Mais alors, que ça prenne une valeur active quand on est manipulé, c'est là un point de bascule que je vous signale. S'il doit se répandre, vous m'avertirez si vous le voyez se poursuivre comme ça.

Enfin, ce n'est évidemment pas les meilleures conditions pour la poursuite des questions concernant le savoir au niveau où elles sont présentifiées, dans la mesure où la psychanalyse peut y apporter quelque chose. J'ai, la dernière fois, mis en valeur le livre de ce cher Deleuze sur la *Logique du Sens*. J'ai demandé à Jacques Nassif, puisqu'à la vérité je ne suis pas étonné, je suis, comme on dit, très amertumé de l'absence totale de réponse après une provocation poussée aussi loin. Ce n'est pas de la manipulation, justement. Il y a d'autres façons d'opérer. Mais ce total silence, cette totale absence de réponse à mes appels désespérés d'au moins un petit témoignage ! ... Je vous laisse un examen de rattrapage, on peut m'écrire. L'écrit se passe après l'oral. Enfin, si un jour, à la fin de l'année, je faisais deux ou trois séances à portes closes, sachez qu'à part les personnes que je connais déjà, les personnes qui m'auront écrit auront un privilège.

Nassif, est-ce que vous vous sentez encore le courage, après cette séance épuisante, du moins pour moi, de prendre ici la parole ? Eh bien ! vous êtes rudement gentil !

J. Nassif. Avec le temps qui me reste, je vais devoir aller très vite à l'essentiel. La seule chose que j'aurais voulu dire concernait la demande que Lacan avait faite en ce qui concerne une note située à quasiment la dernière page du livre de Deleuze, page 289, c'est-à-dire au bout de pas mal de séries, comme il s'exprime. Je me demande comment c'est possible. Si Deleuze met cette note à la fin, c'est sans doute que véritablement toutes les séries qu'il a développées convergent. Il est donc pratiquement impossible, surtout avec le temps qui me reste, d'essayer de répondre à Deleuze en ce qui concerne le texte qu'il cite. Je vous relis du moins cette note, page 289 "Ne pouvant pas suivre ici la thèse de Jacques Lacan, du moins comme nous la connaissons, par Laplanche et Leclaire - dans l'Inconscient p. 111 et suivante des Temps modernes de juillet 61,- d'après cette thèse, l'ordre primaire de langage se définirait par un glissement perpétuel du signifiant sur le signifié, chaque mot étant supposé n'avoir qu'un seul sens et renvoyer aux autres mots par une série d'équivalents que ce sens lui ouvre. Au contraire dès qu'un mot a plusieurs sens qui s'organisent d'après la loi de la métaphore, il devient stable d'une certaine manière, en même temps que le langage échappe au processus primaire et fonde le processus secondaire. C'est donc l'univocité qui définirait le primaire et l'équivocité la possibilité du secondaire (page 112). Mais l'univocité est considéré ici comme celle du mot, non pas comme celle de l'Etre qui se dit en un seul et même sens pour toute chose, ni du tout du langage qui le dit. On suppose que l'univoque est le mot, quitte à conclure qu'un tel mot n'existe pas, n'ayant aucune stabilité et étant une fiction. Il nous semble au contraire que l'équivocité caractérise proprement la voix dans le processus primaire, et s'il y a un rapport essentiel entre la sexualité et l'équivocité, c'est sous la forme de cette limite à l'équivoque comme véritable caractère de l'organisation secondaire inconsciente". Et pour essayer de voir ce qui est en question ici, je crois que le mieux serait, très vite, d'essayer de reprendre devant vous l'analyse que fait Deleuze dans sa troisième série, employons son mot, qui concerne la proposition.

Je vais essayer, à propos de cette série, d'expliciter d'une façon nouvelle ce que Lacan présente comme axiome quand il dit qu'il n'y a pas de métalangage, en essayant d'introduire du même pas la catégorie de sens, ou la catégorie d'événement qui sont articulés l'une à l'autre et qui permettraient justement de voir à quel point le texte de Laplanche que j'ai relu passe à côté de quelque chose que le livre de Deleuze permet, au contraire, de voir et de mettre en place de façon tout à fait neuve et, pour nous, fondamentale. En effet, Deleuze écrit aussi, quelque part dans ce livre, que la psychanalyse devrait se faire science de l'événement. C'est cette formule que je m'étais permise, au Congrès de Strasbourg, que je vais essayer de commenter en suivant ce chapitre.

520

Il commence, en effet, par ce postulat: il appartient aux événements d'être exprimés ou exprimables. Ces événements sont exprimés dans des propositions. Mais il y a beaucoup de rapports dans la proposition. Quel est celui qui convient aux événements ? Et alors Deleuze analyse différentes catégories de ce rapport. La première est la désignation. C'est le rapport de la proposition à un état de choses extérieur. La désignation, deuxièmement, opère par associations de mots avec les images qui doivent représenter plus ou moins bien ce qui est en question à l'extérieur, le datum, qui est individué, ce qui implique donc la nécessité d'une sélection qui permet de dire, c'est cela, ou, ce n'est pas cela, au niveau du langage. Troisièmement, il y a des indicateurs qui permettent de désigner et qui sont comme des formes fixes pour la sélection des images auxquelles on les rapporte. Enfin, logiquement, quatrièmement, la désignation a pour critère et pour élément, le vrai et le faux.

Il analyse que ce n'est pas la désignation qui permet de voir ce qui est en question dans l'événement ; alors, serait-ce la manifestation ? La manifestation c'est le rapport de la proposition, non pas à ce qui lui est extérieur, qui est un état de chose, mais au sujet qui parle et qui s'exprime. Elle n'opère pas par association de mots, mais elle énonce des désirs et des croyances qui sont des inférences causales et non pas des associations. La manifestation rend possible la désignation. Ce sont les associations qui dérivent des inférences, et non l'inverse. Ceci peut se confirmer par l'analyse linguistique qui, justement, montre la fonction des manifestants ou des embrayeurs, dont le "je", qui est le manifestant de base et auquel se rapporte l'ensemble des indicateurs. Mais alors, ce qu'il faut voir c'est qu'il y a, quatrièmement, un déplacement des valeurs logiques; ce n'est plus le vrai et le faux, mais la véracité et la tromperie qui concernent la manifestation. Ce qui est évident, si on retourne à Descartes.

Le troisième rapport auquel on a à faire dans la proposition, ce n'est plus, justement, un rapport de la proposition à ce qui est extérieur ou au sujet qui l'énonce, mais un rapport du mot, considéré comme élément de la proposition avec des concepts universels ou généraux, et des liaisons syntaxiques de ces mots avec des implications de concepts. Alors, ce rapport c'est la signification, qui permet de considérer tout élément de la proposition comme signifiant des implications de concept, et la proposition n'intervient, à son tour, que comme élément d'une démonstration, soit comme prémisses, soit comme conclusion.

Sur le plan linguistique, les signifiants sont essentiellement "implique" et "donc", c'est-à-dire les signes de l'implication et de l'assertion qu'il faut rigoureusement distinguer, nous allons voir pourquoi un peu plus loin. L'implication c'est le signe du rapport entre prémisses et conclusion. L'assertion c'est le signe de la possibilité d'affirmer la conclusion pour elle 197

même, à l'issue des implications.

Cette signification se distingue donc de la désignation qui renvoie au procédé direct, alors que la signification de la proposition ne se trouve toujours que dans le procédé indirect qui lui correspond, c'est-à-dire dans son rapport avec d'autres propositions, ce qui signifie, sur le plan logique, la quatrième partie, chacun de ces rapports est analysé suivant quatre angles. Sur le plan logique, donc, la signification se définit comme une démonstration au sens le plus général, donc non seulement syllogistique et mathématique, mais aussi au sens physique des probabilités, ou au sens moral des promesses et des engagements ; et la valeur logique de la signification ainsi comprise, ce n'est plus la vérité par opposition au faux, le vrai par opposition au faux, la vérité par opposition à la tromperie, mais la condition de vérité. La proposition conditionnée ou conclue peut être fausse. Ce qui importe c'est l'ensemble des conditions sous lesquelles une proposition serait vraie. Ainsi, la condition de vérité ne s'oppose pas au faux, mais à l'absurde. Ce qui est sans signification ne peut être ni vrai, ni faux.

Alors, la question qui se pose est de savoir lequel de ces trois rapports fonde l'autre. Si on reste au niveau de la parole, la manifestation est première, c'est le "je", qui est premier non seulement par rapport à toute désignation qu'il fonde, mais par rapport aussi aux significations qui l'enveloppent. Mais de ce point de vue les significations conceptuelles ne valent pas et ne se définissent pas elles-mêmes, elles restent sous-entendues par le "je" qui est lui-même une signification immédiatement comprise, identique à sa propre manifestation. Dans l'ordre de la langue, au contraire, les significations justement valent et se développent pour elles-mêmes. La proposition apparaît comme prémisse ou conclusion et comme signifiant des concepts, avant de manifester un sujet ou de désigner un état de choses. Et c'est le rapport du mot au concept qui jouit seul de la nécessité, alors que sur le plan linguistique les autres rapports de la proposition au sujet qui parle, et de la proposition à l'état de chose, sont manifestes et restent arbitraires. Ils n'en sortent qu'en tant qu'on les réfère à un rapport de signification, justement. C'est donc que seule la constance du concept peut permettre de faire varier les images associées au mot, ou dans la désignation, et que seuls les concepts et implications de concepts permettent de faire des désirs un ordre d'exigences distinct de l'urgence des besoins, de faire des croyances un ordre d'inférence distinct des simples opinions.

Alors, la question qui se pose est de savoir si la signification va permettre de fonder les deux autres rapports. C'est ici que les choses se nouent. Le problème pourrait s'exprimer en ces termes : l'Assertion après le "donc" suppose qu'on l'affirme pour elle-même, indépendamment des prémisses, c'est-à-dire que nous la rapportons à l'état de choses qu'elle désigne, indépendamment des implications qui en constituent la 198

signification. On peut détacher, donc, la désignation de l'assertion, la signification de l'implication. A cela il faut deux conditions

1) que les prémisses soient vraies; et on voit bien qu'on est obligé, à ce moment, de sortir du pur ordre de l'implication et de les rapporter à un état de choses désigné qu'on présuppose.

2) mais supposons que les prémisses soient vraies. Est-ce que la proposition Z, qu'on conclut de A et B, ne peut être détachée des prémices et affirmée pour soi que si l'on admet que la proposition C, suivant laquelle si A et B sont vrais alors Z est vrai, est vraie ? Et ainsi de suite.

J'aurais voulu vous lire une partie du Paradoxe de Lewis Carroll "Ce que Achille dit à la Tortue" où les choses sont dites de façon très incisive, mais je me contenterai de vous y renvoyer. Le principal, c'est que la signification ... en somme on peut dire que la signification n'est jamais homogène ou que les deux signes "implique" et "donc" restent hétérogènes. Il y a donc une sorte de hiatus inévitable entre l'ordre de la signification et les autres ordres de la manifestation et de la désignation ; mais surtout, entre signification et désignation, si bien que, dans tous les cas, la désignation ne peut être fondée par la signification, ce qui se traduit en logique, justement par la distinction entre langage et métalangage. Ce que le paradoxe de Carroll a impliqué c'est la distinction entre langage et métalangage. Et là encore, je vous renvoie aux dernières pages de *La Logique sans peine*, où Monsieur Gattegno écrit un petit texte extrêmement éclairant là-dessus. Alors, justement, si on est obligé, pour se tirer de la difficulté du paradoxe de Carroll de supposer une distinction entre langage et métalangage, on peut toujours dire : oui, mais ne faudra-t-il pas un métalangage du métalangage ? C'est d'ailleurs là-dessus que se termine ce petit texte: "La tortue, qui s'apprêtait à aller jouer au football ... etc."

Ce regard narquois, c'est celui qui nous fait dire qu'il n'y a pas de métalangage. Comment le dire ? Comment pouvoir l'affirmer ? Pour cela, il faut introduire une quatrième catégorie, qui est la catégorie du sens. Le sens peut-il être localisé dans une des trois dimensions de la désignation, de la manifestation et de la signification ? C'est une question de fait et nous allons essayer d'y répondre en essayant de voir si c'est possible dans la désignation. Le sens ne peut pas consister dans ce qui rend la proposition vraie ou fausse. S'il en était ainsi, il faudrait supposer une correspondance entre les mots et les choses qui fait tout de suite surgir toutes sortes de paradoxes. Les mots devraient pouvoir être reconnus comme se rapportant à des choses. Bien plus, comment les noms auraient-ils un répondant ? Ou si les choses ne répondent pas à leur nom, qu'est-ce qui les empêche de perdre leur nom ? Il ne resterait plus, alors, que l'arbitraire des désignations auxquelles rien ne répond, ou le vide des indicateurs du type "cela". Il est donc certain que toute désignation suppose le sens et que l'on s'installe d'emblée dans le sens pour opérer toute désignation.

199

Mais alors, pourrait-on mettre le sens dans la manifestation ? Dans un premier temps, sans aucun doute, si les désignants eux aussi n'ont de sens que par le "je" qui se manifeste dans la proposition. Mais si le "je" fait commencer la parole, enfin si le sens réside dans les croyances ou les désirs de celui qui l'exprime, il est évident que le sens c'est la manifestation. Comme le dit très bien Humpty Dumpty : "Il suffit d'être le maître". Mais, d'une part, l'ordre des croyances et des désirs est fondé, nous l'avons vu, sur l'ordre des implications conceptuelles de la signification et l'identité du moi qui parle est garantie par la permanence de certains signifiés, sinon elle se perd elle-même, ce dont Alice fait la douloureuse expérience. Il n'y a pas d'ordre de la parole sans celui de la langue pour finir.

Alors, si le sens ne peut se trouver dans la manifestation, se trouvera-t-il dans la signification. Mais là, c'est retourner dans le cercle du paradoxe de Carroll : comment le fondement fait cercle avec le fondé, va-t-on se demander ? Pour cela, il faudra essayer de redéfinir la signification comme condition de vérité, avons-nous dit, qui confère un caractère qui est déjà celui du sens. Mais comment la signification en use-t-elle pour son compte, de cette condition de vérité ? La condition de vérité nous élève au-dessus du vrai et du faux, ce qui fait qu'une proposition fausse a encore un sens, ou une signification, sans distinguer. Mais cela n'est rien d'autre, en fait, que la forme de possibilité de la proposition même. Or, des formes de possibilités, il y en a beaucoup. Une forme de possibilité peut être logique, géométrique, physique. Kant en invente, d'ailleurs, d'autres, la possibilité transcendantale et la possibilité morale. Mais cette forme qui consiste à s'élever du conditionné à la condition, ne peut concevoir le conditionné que comme rendu possible par la condition, c'est-à-dire que le fondé reste ce qu'il était, indépendamment de ce qui le fonde. Alors Deleuze en vient, ici, à écrire : "Pour que la condition de vérité échappe à ce défaut, il faudrait qu'elle dispose d'un élément propre, distinct de la forme du conditionné. Il faudrait qu'elle ait quelque chose d'inconditionné." Mais alors cette condition ne peut plus se définir simplement comme forme de possibilité conceptuelle, mais c'est une matière, une couche idéelle, c'est-à-dire non plus la signification mais le sens.

Il était dans mon propos maintenant d'essayer de voir quel était ce mode d'existence du sens par son rapport aux trois autres : la signification, la désignation et la manifestation. Je n'en ai pas le temps et je vous renvoie au livre de Deleuze. Ce que je voudrais faire, c'est très rapidement, retournant au texte de Laplanche, voir en quoi c'est la catégorie du sens qui lui manque. Ce texte, vous le connaissez tous, je vais donc être très rapide. Il commence par l'opposition entre Sens et Lettre, tiré de Politzer. Or, tout de suite, il est dit que le sens n'est rien d'autre que la manifestation, alors que la lettre serait une signification à la deuxième ou troisième personne. Je

voudrais vous faire remarquer que Lacan a déjà dit qu'il ne s'agissait même pas de la deuxième ou troisième personne, mais de ce qui était le "pas-je". Quant à Deleuze, il propose la quatrième personne du singulier, reprenant pour décrire l'humour cette idée du poète Ungaretti. Le deuxième reproche que Politzer ferait à la psychanalyse, ce serait un reproche de réalisme. Il y aurait immanence du sens, ou de la catégorie générale de signification. Vous voyez, on ne distingue pas. Alors que justement l'inconscient n'est autre que la construction de l'Autre, comme sujet-connaissant, c'est-à-dire une signification désignée par une manifestation au sens que j'ai essayé de mettre en place. Mais il est bien évident que l'inconscient n'est pas la simple manifestation de l'Autre. Puis c'est la métaphore de la traduction qui est passée au crible dans ce texte, et la signification ne serait autre que le renvoi d'un message à différents codes possibles. Or, cette signification n'est autre qu'une dérivation par rapport à une impossible désignation et Laplanche parle d'une manifestation privilégiée, d'une formation propre à l'inconscient. C'est exactement les concepts qu'on emploie qui viennent sous sa plume.

Enfin, la dernière opposition on pourrait la reprendre entre savoir et connaissance. Il y aurait opposition entre travail du rêve et dévoilement. Or cette opposition elle-même passe à côté de l'opposition entre savoir et vérité ou surtout entre signification et sens, que nous venons de mettre en place. Est-ce qu'on va s'en tirer en remplaçant ... à côté du sens, en parlant d'une structure permettant de lire différentes lacunes ? Ce serait la structure des lacunes du texte. Mais encore une fois, ce mot de "structure" élude le sens par la désignation d'un géométral, qu'on pose comme unique, de toutes ces lacunes. Qui nous dit qu'il y a un géométral unique et que l'inconscient doit être rapporté à celui d'un individu ? La catégorie du sens permet, justement, de ne pas avoir à faire ce pas. Enfin, on oppose élément et système. La représentation est tantôt une inscription, tantôt un terme isolé sur quoi s'applique l'énergie. Dans l'un et l'autre cas, cette inscription est à rapporter, nous dit-on, au système inconscient. Mais, encore une fois, cette opposition élément-système élude l'événement qui peut, seul, apporter un élément à son système. Le système, c'est aussi bien la série ou le procès qui risquent d'être éludés, et c'est l'exemple de la bonne forme que Laplanche propose à ce moment-là.

Je saute la partie clinique et j'en viens à la partie où Laplanche fait l'hypothèse de langage réduit. Il est dit que le processus primaire aurait comme axe de fonctionnement les lois fondamentales de la linguistique. Je crois que le livre de Deleuze permet définitivement de mettre entre parenthèses cette fausse collusion de la psychanalyse avec la linguistique, dans la mesure où si la psychanalyse est théorie de l'événement, elle n'est justement pas théorie de la performance. Mais dans Freud, objecte-t-on tout 201

de suite, dans Freud c'est le langage de la psychose. Alors, pour lever la contradiction, on va supposer que le processus primaire est lesté par ce qu'on appelle la chaîne inconsciente et le processus primaire plus la chaîne inconsciente, plus ce lest, produiraient par une réaction quasi chimique, le langage. Et alors on fait l'hypothèse d'un langage sur un seul plan. Avec ce langage on se dit, voilà, on a atteint à ce qu'on appelle la surface. Le langage de l'inconscient ce serait une sorte de surface qui serait justement la surface du sens. Le sens se situe comme la limite entre les états de choses et les propositions. En fait, il n'en est rien. Un moment on pourrait le croire, mais alors il est dit que la barre entre signifiant et signifié doit se prêter à des effets de sens. Avec ce concept d'effet de sens de Lacan, on voit en effet que la catégorie du sens pourrait apparaître. Eh bien ! tout de suite, cette catégorie du sens on dit que c'est l'ouverture du langage vers le monde des significations.

Qu'est-ce que c'est que ce monde des significations ? Pour l'expliquer, on apporte l'exemple du *fort-da*. Mais les choses se gâtent, car cet exemple du *fort-da* -supposons maintenant que ce système peut être considéré comme la cellule initiale à partir de laquelle tout le langage va être formé- sur cet exemple réduit à la simplicité de ses quatre termes, présence et absence signifiées, signifiants du O et du A, la coextensivité des deux systèmes signifiant et signifié apparaît en toute clarté, ainsi que le fait strict que le A ne renvoie par exemple à la "présence" que pour autant qu'il renvoie à son opposé phonématique, le O. *"Supposons maintenant que le système s'enrichisse en se différenciant, par l'introduction de ces dichotomies successives qui, depuis Platon jusqu'à la linguistique moderne, caractérisent le moment de la définition, les caractères structuraux demeurent les mêmes ..."* Mais entre Platon et la linguistique moderne, il y a les stoïciens, disait Deleuze, et on ne peut pas faire le saut des stoïciens. Ce que ces stoïciens permettent de voir c'est que la définition n'a aucun privilège et que ce n'est pas à un monde des significations que le langage a à faire, mais à la surface du sens.

Alors ces éléments, on va essayer de les fixer par la position qu'ils occupent dans ce système. Mais, là encore, ne confondons pas le critère pertinent avec le critère d'univocité. Ne rabattons pas la signification sur le sens. Et Laplanche va jusqu'à écrire : *"... ce qui donne une correspondance parfaite, sans aucun chevauchement."* Mais, justement, un des enseignements de la linguistique, c'est qu'il y a du signifiant flottant. Alors, ici, c'est véritablement un humour involontaire qu'on pourrait voir dans ce passage que je vais vous lire : *"Si l'on en reste là, le système obtenu ressemble par plus d'un aspect au langage schizophrénique, et c'est par une malice qui n'exclut pas une certaine profondeur que Freud rapproche ce dernier de la pensée philosophique abstraite. "* On le sent à se reporter à l'expérience vertigineuse du dictionnaire. Laplanche en est-il sorti ? Laplanche dit aussi : *"... chaque mot, de*

définition en définition, renvoie aux autres, par une série d'équivalents, toutes les substitutions synonymiques sont autorisées, comme Freud l'indiquait à propos du schizophrène, mais finit par se boucler sur la tautologie, sans qu'à aucun moment on ait pu accrocher le moindre signifié". Est-ce de cela qu'il s'agit, d'accrocher un signifié ? Ou bien de voir ce qui est en question avec l'introduction du sens et d'un effet de sens ? Mais, suprême méconnaissance, "c'est ici que Jacques Lacan introduit sa théorie dite des "points de capiton" par lesquels, en certains points privilégiés, la chaîne signifiante viendrait se fixer au signifié. On aurait tort de voir là un retour subreptice à une théorie nominaliste, (mais c'est justement là une théorie nominaliste) ou la fonction de réfréner la ronde du langage serait dévolue à un lien avec quelque objet "réel", (il n'en a jamais été question !) à ce lien d'habitude qu'une certaine expérimentation moderne désigne comme conditionnement". Ce n'est évidemment pas cela ! Dire cela à propos de ce concept un peu difficile, on peut dire métaphorique, c'est passer à côté de ce que Lacan apporte. Car, sous ce concept, sous ce terme de "points de capiton", la seule chose qu'on puisse voir c'est le concept d'événement. A ce moment-là, il est bien évident que si nous reprenons l'exemple du dictionnaire, le langage à l'état réduit ce n'est évidemment pas un langage comme le dit Laplanche "qui n'est pas univoque", "qui comporte plusieurs définitions, c'est l'ensemble des sens b, c, etc. ... qui empêche un vocable X de filer par la porte que lui ouvre le sens a. On voit que notre fiction d'un "langage à l'état réduit" rejoint ici la fiction d'un langage sans équivoque, et que ce langage sans équivoque serait, paradoxalement, celui où aucun sens stable ne pourrait être tenu." Un langage à l'état réduit, qui est peut-être exactement ce à quoi on a à faire au niveau du sens, à la surface, comme s'exprime Deleuze, c'est justement un langage où toute équivoque est possible.

Je m'excuse d'avoir été si rapide et peut-être si allusif, mais je voulais montrer uniquement ce que l'introduction de cette catégorie du sens et de l'événement pouvaient éviter au discours psychanalytique.

LEÇON XVI, 26 MARS 1969

Je vais avancer aujourd'hui des vérités premières, puisque aussi bien il apparaît qu'il n'est pas inutile de retoucher ce sol. D'autre part, il semble aussi bien difficile d'organiser ces champs de travail complémentaires qui nous permettraient de nous mettre en accord, d'accorder nos violons avec tout ce qui de contemporain se produit qui est profondément intéressé par ce que peut avancer, au point où nous en sommes, un certain pas de la psychanalyse.

A l'avant-dernière de nos rencontres, j'ai laissé les choses au point où la sublimation devait être interrogée dans son rapport avec le rôle qu'y joue, en somme, l'objet a. C'est ce propos qui m'a montré qu'il était nécessaire, qu'il n'était en tout cas certainement pas inutile que je revienne sur ce qui distingue cette fonction, et que j'y revienne au niveau de l'expérience dont elle est issue, de l'expérience psychanalytique telle qu'elle s'est prorogée depuis Freud. A cette occasion, j'ai été amené à retourner aux textes de Freud pour autant qu'ils ont instauré progressivement ce qu'on appelle la seconde topique qui, assurément, est un échelon indispensable à comprendre tout ce que j'ai pu avancer moi-même, je dirai de trouvailles, en ce point précis où Freud en est resté à la recherche. J'ai déjà mis l'accent sur ce que ce mot veut dire dans ma parole, circare, tourner en rond autour d'un point central, tant que quelque chose n'est pas résolu. Aujourd'hui, j'essaierai de marquer la distance où la psychanalyse jusqu'à mon enseignement est restée, un point vif qui est assurément ce que de toutes parts l'expérience qui la précède a formulé, ce qui s'est ébauché dans certains dires, ce qui n'a pas été absolument purifié, résolu, mis au point, et nous dirons tout au moins maintenant que nous pouvons édifier d'autres pas, mais non qui le corrigent, c'est à savoir cette fonction de l'objet a.

Qu'il nous intéresse au niveau de la sublimation, c'est bien certainement comme avec cette sorte de prudence presque pataude avec laquelle Freud l'a avancé, l'œuvre d'art pour appeler par son nom ce qui aujourd'hui centre, fait la visée de ce que nous énonçons sur la sublimation, l'œuvre d'art ne se présente pas autrement au niveau où Freud la saisit, s'oblige lui-même à ne pouvoir la saisir autrement, que comme une valeur commerciale ; c'est quelque chose de prix, peut-être sans doute d'un prix à part, mais dès lors qu'elle est sur le marché, pas tellement distinguable de tout autre prix. L'accent qui est à mettre, c'est que ce prix, elle le reçoit d'un 205

rapport privilégié de valeur à ce que dans mon discours j'isole et je distingue comme la jouissance, la jouissance étant ce terme qui ne s'institue que de son évacuation du champ de l'Autre et par là même de la position du champ de l'Autre comme lieu de la parole comme telle. Ce qui fait de l'objet a ce quelque chose qui peut fonctionner comme équivalent de la jouissance, c'est une structure topologique, c'est très précisément dans la mesure où seulement à prendre la fonction par où le sujet n'est plus fondé, n'est plus introduit que comme effet de signifiant et à nous rapporter au schéma que j'ai cent fois répété devant vous depuis le début de l'année du S signifiant comme représentant du sujet pour un signifiant qui, de sa nature, est autre, ce qui fait que ce qui le représente ne peut se poser que comme d'avant cet autre, ce qui nécessite la répétition du rapport de ce S à ce A comme lieu des signifiants autres, dans un rapport qui laisse intact le lieu qui n'est point à prendre comme une partie mais, conformément à tout ce qui s'énonce de la fonction de l'ensemble, comme laissant l'élément lui-même en puissance d'ensemble, égale ce résidu quoique distinct sous la fonction du a au poids de l'Autre dans son ensemble, c'est en tant qu'il est ici une place que nous pouvons désigner du

terme conjoignant l'intime à la radicale extériorité, c'est en tant que l'objet a est extime et purement dans le rapport instauré de l'institution du sujet comme effet de signifiant, comme par lui-même déterminant dans le champ de l'Autre cette structure dont il nous est facile de voir la parenté, les variations dans ce qui s'organise de toute structure de bord en tant qu'elle a le choix, si l'on peut dire, de se réunir soit sous la forme de la sphère, en tant que le bord ainsi dessiné se réunit en un point là plus problématique, quoique apparemment la plus simple des structures topologiques, soit que nous poursuivons sous cette forme, de ce que produit le tore, conjoindre les deux bords opposés se correspondant point par point dans une double ligne vectorielle, soit qu'à l'opposé nous ayons la structure - je ne fais ici que la rappeler - du crosscap, soit que nous ayons par combinaison des deux différentes possibilités la structure dite de la bouteille de Klein.

206

Or il est facile de s'apercevoir que de ces quatre structures topologiques, les objets a tels qu'ils fonctionnent effectivement dans les rapports engendrés du sujet à l'Autre dans le réel, reflètent un par un, il y en a quatre aussi, ces quatre structures. Mais c'est là quelque chose que, pour l'indiquer tout de suite, je ne reviendrai que plus tard, et à d'abord réanimer pour vous la fonction concrète, la fonction que, dans la clinique, joue l'objet a. L'objet a avant d'être possiblement, par les méthodes élaborant sa production sous la forme que tout à l'heure nous avons qualifiée de commerciale est à des niveaux précisément exemplifiés par la clinique, en posture de fonctionner comme lieu de capture de la jouissance.

Et ici je ferai un saut, j'irai vite et droit en un certain vif du sujet auquel peut-être mon premier propos, en venant aujourd'hui ici à vous, donnait plus de détour. Très vite, dans les énoncés théoriques, je parle de ceux de Freud, le rapport entre la névrose et la perversion s'est vu produit. Comment cela a-t-il en quelque sorte forcé l'attention de Freud ? Freud s'introduisait dans ce champ au niveau de patients névrotiques, sujets à toutes sortes de troubles et qui, par leurs récits, tendaient plutôt à l'amener sur le champ d'une expérience traumatique comme il lui est apparu tout d'abord, si assurément le problème de ce qui, cette expérience, l'accueillait en quelque sorte chez le sujet apparemment traumatisé, la question ainsi s'introduisit du fantasme qui est bien en effet ce qui est le nœud de tout ce dont il s'agit concernant une économie pour laquelle Freud a produit le mot de libido. Mais encore devons-nous entièrement nous fier au fait que ces fantasmes nous permettraient, en quelque sorte, de reclasser, de remanier du dehors, à savoir d'une expérience non issue des pervers, ce qui d'abord à la même époque - ai-je besoin de rappeler seulement les noms de Krafft Ebing et de Havelock Ellis - présentait d'une façon descriptive ce champ dit des perversions sexuelles.

On sait la difficulté que très vite, après ce premier abord, après tout déjà d'un ordre topologique puisqu'il s'agissait de névrose, de trouver en quelque sorte, puisqu'on disait l'envers, je ne sais quoi qui déjà

se présentait comme l'annonce de ces surfaces qui tant nous intéressent de ce qui survient quand une coupure les tranche, mais bien vite, la chose a paru n'être aucunement résolue, simplifiée de ce qui de toute façon à se 207

présenter peut-être un peu vite comme une fonction étagée, la névrose assurément, au regard de la perversion, se présentant comme à tout le moins la refoulant pour une part, comme une défense contre la perversion, mais n'est-il pas clair, ne l'a-t-il pas été tout de suite, que nulle résolution ne saurait être trouvée de la seule mise en évidence dans le texte de la névrose d'un désir pervers ? Si cela fait partie de l'épilage, du déchiffrement de ce texte, il rien reste pas moins qu'en aucun cas, ce n'est sur ce plan que le névrosé dans la cure trouve sa satisfaction, si bien qu'à aborder la perversion elle-même, il est bien vite apparu qu'elle ne présentait au regard de la structure pas moins de problèmes et de défenses à l'occasion que la névrose. Tout ceci ressortit à des références techniques dont il semble après tout, à y regarder d'un peu de distance, que leurs impasses ne relèvent peut-être que d'une relative duperie subie par la théorie, du terrain même où, soit chez le névrosé, soit chez le pervers, il a à coller.

Si nous prenons les choses du niveau où nous a permis de l'articuler le retour à cette terre ferme que rien ne se passe dans l'analyse qui ne doive être référé au statut du langage et à la fonction de la parole, nous obtenons ce que j'ai fait une certaine année sous le titre *Les Formations de l'Inconscient*. Ce n'est pas pour rien que je suis parti de ce qui, en apparence, de ces formations est le plus distant de ce qui nous intéresse dans la clinique, à savoir le mot d'esprit. C'est à partir du

mot d'esprit que j'ai construit ce graphe qui aussi bien, pour n'avoir pas encore à tous montré ses évidences, n'en reste pas moins fondamental en l'occasion. Comme chacun sait et peut le voir, il est fait du réseau de trois chaînes dont deux se trouvent déjà marquées sinon élucidées de certaines formules dont certaines ont pu être abondamment commentées, puisque le $S + D$ est ce qui marque comme fondamental la dépendance du sujet par rapport à ce qui, sous le nom de demande, a été

fortement distancié de ce qu'il en est du besoin, la forme même signifiante, les défilés du signifiant, comme je me suis exprimé, la spécifiant, la distinguant et ne permettant d'aucune façon d'en réduire l'effet aux simples termes d'un appétit physiologique, ce qui bien entendu est d'ores et déjà exigé mais éclairé par ce médium, est d'ores et déjà exigé du seul fait que ces besoins, au niveau de notre expérience, ne nous intéressent que pour autant qu'ils viennent en position d'équivalent d'une demande sexuelle. Les 208

autres jonctions, signifié en tant qu'issu du A posé comme le trésor des signifiants, ne constituent au point où nous en sommes qu'un simple rappel. Ce que je veux ici avancer, puisque aussi bien je ne l'ai jamais vu distinguer par personne, c'est que, encore qu'il s'agisse dans ces trois chaînes de chaînes qui ne sont supposables, instaurables, fixables que pour autant qu'il y a du signifiant dans le monde, que le discours existe, qu'un certain type d'être y est pris qui s'appelle homme, ou être parlant, qu'ici, à partir de l'existence de la concaténation possible comme constituant l'essence même de ces signifiants, ce que nous avons là et ce que le complément de ce graphe démontre, c'est ceci, c'est que si cette fonction symbolique ici de la possibilité de retour court, qui se fait de l'énoncé du plus simple discours, de celui fondamental au niveau de quoi nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas de métalangage, que rien de tout ce qui est symbolique ne saurait s'édifier que du discours normal, ceci nous pouvons le spécifier de la catégorie que je distingue comme le symbolique, et nous apercevoir que ce dont il s'agit dans la chaîne supérieure, c'est très précisément de ses effets dans le réel, aussi bien le sujet qui est son premier et majeur effet n'apparaît-il qu'au niveau de cette chaîne seconde. S'il reste ici quelque chose qui assurément, quoique toujours agité et particulièrement dans mon discours de cette année, n'a pas pris, puisque c'est là l'objet de ce qu'à partir de là j'avance, sa pleine instance, c'est ce qu'il en est de ceci, du signifiant comme tel par quoi apparaît l'incomplétude foncière de ce qui constitué se produit comme lieu de l'Autre, ou plus exactement ce qui en ce lieu trace la voie d'un certain type de leurre tout à fait fondamental. Le lieu de l'Autre comme évacué de la jouissance n'est pas seulement place nette, rond brûlé, de ce qu'il est non pas seulement cet Autre, cette place ouverte au jeu des rôles, mais quelque chose de soi-même structuré de l'incidence signifiante, ceci est très précisément ce qui y introduit ce manque, cette barre, cette béance, ce trou qui peut se distinguer du titre de l'objet a. Or c'est ce que j'entends ici vous faire sentir par des exemples pris au niveau de l'expérience qui est celle où recourt Freud lui-même quand il s'agit d'articuler ce qu'il en est de la pulsion.

N'est-il pas étrange qu'après avoir mis dans l'expérience tant d'accent sur la pulsion orale, sur la pulsion anale, prétendues ébauches dites prégénitales de quelque chose qui viendrait à maturité en comblant je ne sais quel mythe de complétude préfiguré par l'oral, je ne sais quel mythe de don, d'émission de cadeau, préfiguré par l'anal, que Freud aille tout au loin en apparence de ces deux pulsions fondamentales à articuler ce qu'il en est du montage de la source, de la poussée, de l'objet, de la fin, du Ziel, à l'aide des pulsions scopophilique et sadomasochiste. Ce que je voudrais avancer tout à trac, c'est que la fonction du pervers, celle qu'il remplit, loin d'être, 209

comme on l'a dit longtemps, comme on n'ose plus le dire depuis quelque temps et principalement à cause de ce que j'en ai énoncé, est d'être fondée sur quelque mépris de l'autre ou, comme on dit, du partenaire, est quelque chose qui est à jauger d'une façon autrement riche et que, pour faire sentir au moins au niveau d'un auditoire tel que celui que j'ai devant moi, hétérogène, j'articulerai de dire que le pervers est celui qui se consacre à boucher ce trou dans l'Autre, que, jusqu'à un certain point, pour mettre ici les couleurs qui donnent aux choses leur relief, je dirai qu'il est du côté de ce que l'Autre existe, que c'est un défenseur de la foi.

Aussi bien, à regarder d'un peu près les observations, on verra, à cette lumière qui fait du pervers un singulier auxiliaire de Dieu, s'éclairer des bizarreries qui sont avancées sous des plumes que je qualifierai d'innocentes. Dans un traité de psychiatrie ma foi fort bien fait au regard des observations qu'il collationne, nous pouvons voir qu'un exhibitionniste ne se manifeste pas dans ses ébats seulement devant les petites filles ; il lui arrive aussi de le faire devant un tabernacle. Ce n'est certes pas seulement sur des détails semblables que quelque chose peut s'éclairer, mais seulement d'abord d'avoir pu repérer, ce qui fut fait, et ici, déjà dès longtemps, la fonction isolable dans tout ce qu'il en est du champ de la vision, à partir du moment où ces problèmes se posent au niveau de l'œuvre d'art, ce qu'il en est de la fonction du regard. Par définition, ce n'est pas facile à dire, ce que c'est qu'un regard. C'est même une question qui peut très bien soutenir une existence et la ravager. J'ai pu voir en un temps une jeune femme pour qui c'est proprement cette question conjointe à une structure que je n'ai pas ici plus à indiquer, qui s'est trouvée aller jusqu'à entraîner une hémorragie rétinienne dont les séquelles furent durables.

Qu'est-ce qui empêche de s'apercevoir qu'avant de s'interroger sur ce qu'il en est des effets d'une exhibition, à savoir si ça fait peur ou pas au témoin qui paraît la provoquer, à savoir si c'est bien dans l'intention de l'exhibitionniste de provoquer cette pudeur, cet effroi, cet écho, ce quelque chose de farouche ou de consentant, qui ne voit pas d'abord que l'essentiel de cette face que vous qualifierez comme vous voulez, active ou passive, je vous en laisse le choix, de la pulsion scopophilique - en apparence elle est passive puisqu'elle donne à voir - c'est à proprement et avant tout de faire apparaître au champ de l'Autre le regard ? Et pourquoi sinon pour y évoquer ce rapport topologique de ce qu'il en est de la fuite, de l'insaisissable du regard dans son rapport avec la limite imposée à la jouissance par la fonction du principe du plaisir. C'est à la jouissance de l'Autre que l'exhibitionniste veille. Il semble qu'ici, ce qui fait mirage, illusion, et donne, suggère cette pensée qu'il y a mépris du partenaire, c'est l'oubli de ceci qu'au-delà du support particulier de l'Autre que donne ce partenaire, il y a cette fonction fondamentale qui est pourtant là toujours 210

bien présente chaque fois que la parole fonctionne, celui dans lequel tout partenaire n'est qu'inclus à savoir du lieu de la parole, du point de référence où la parole se pose comme vraie. C'est au niveau de ce champ, du champ de l'Autre en tant que déserté par la jouissance, que l'acte exhibitionniste se pose pour y faire surgir le regard. C'est en cela qu'on voit qu'il n'est pas symétrique de ce qu'il en est du voyeur, car ce qui importe au voyeur, et très souvent de ce qu'il ait été en quelque sorte profané à son niveau tout ce qui peut être vu, c'est justement d'interroger dans l'Autre ce qui ne peut se voir, ce qui au niveau d'un corps grêle, d'un profil de petite fille, est l'objet du désir du voyeur, c'est très précisément ce qui ne peut s'y voir qu'à ce qu'elle le supporte de l'insaisissable même, d'une ligne où il manque, c'est-à-dire le phallus. Que le petit garçon se soit vu maltraité assez pour que rien de ce qui, pour lui, peut s'accrocher à ce niveau de mystère ne paraisse retenir l'attention d'un oeil indifférent, voilà ce qui d'autant plus la projette, cette chose en lui négligée, à la restituer dans l'Autre, à en supplémenter le champ de l'Autre, à l'insu même de ce qui en est le support. Ici, de cet insu, la jouissance pour l'Autre, c'est-à-dire la fin même de la perversion se trouve en quelque sorte échapper, mais c'est aussi bien ce qui démontre d'abord que nulle pulsion n'est simplement le retour de l'autre, qu'elles sont dissymétriques et que ce qui est essentiel dans cette fonction est celle d'un supplément, de quelque chose qui au niveau de l'Autre interroge ce qui manque à l'Autre comme tel, et qui y pare. C'est bien en cela que certaines analyses, et toujours en effet les plus innocentes, sont exemplaires. Il m'est impossible, après avoir comme je l'ai fait la dernière fois jeté le doute de quelque manque de sérieux sur une certaine philosophie de ne pas me souvenir aussi de l'extraordinaire pointe de ce qui est saisi dans l'analyse de la fonction du voyeur. Celui qui, au moment où il regarde par le trou de la serrure, qui est véritablement ce qui ne peut pas se voir, rien assurément ne peut le faire choir de plus haut que celui d'être surpris dans la capture où il est de cette fente, dont ce n'est pas pour rien qu'une fente elle-même, on l'appelle un regard, voire un jour. Le retour est ce dont il s'agit, à savoir sa réduction à la position humiliée, voire ridicule qui n'est pas du tout liée à ceci qu'il est justement au-delà de la fente, mais de ce qu'il puisse être saisi par un autre dans une posture qui ne déchoit que du point de vue du narcissisme de la position debout, de celle de celui qui ne voit rien tellement il est bien sûr de lui. Voilà ce qui, à une page que vous retrouverez aisément de l'Etre et du Néant, a quelque chose en effet d'impérissable, quel que soit le côté partiel de ce qui en est déduit quant au statut de l'existence. Mais le pas suivant n'a pas moins d'intérêt. Quel est donc l'objet a dans la pulsion sado-masochiste ? Est-ce qu'il ne vous semble pas qu'à mettre en relief l'interdit propre à la jouissance, c'est cela qui doit nous 211

permettre aussi de remettre à sa place ce dont on croit faire la clé de ce qu'il en est du sado-masochisme, quand on parle du jeu avec la douleur, pour aussitôt se rétracter et dire qu'après tout, ce n'est amusant que si la douleur ne va pas trop loin. Cette sorte d'aveuglement, de leurre, de faux effroi, de chatouillage de la question reflétant en quelque sorte après tout le niveau où reste tout ce qui peut se pratiquer dans le genre, est-ce que ceci ne risque pas, n'est pas en fait le masque essentiel grâce à quoi échappe ce qu'il en est de la perversion sadomasochiste ?

Vous le verrez tout à l'heure, si tout ceci peut vous paraître point trop osé, voire spéculation très peu propice à une *Einfühlung*, et pour cause, en majorité, tous tant que vous êtes, quoi que vous puissiez en croire, ce qu'il en est de la perversion, de la vraie perversion, ça vous échappe ; ce n'est pas parce que vous rêvez de la perversion que vous êtes pervers. Cela peut servir à tout autre chose, de rêver de la perversion, et principalement, quand on est névrosé, à soutenir le désir, ce dont, quand on est névrosé, on a bien besoin ! Mais ça ne permet pas du tout de croire qu'on comprend les pervers. Il suffit d'avoir pratiqué un exhibitionniste pour bien s'apercevoir qu'on ne comprend rien à ce qui en apparence je ne dirai pas le fait jouir, puisqu'il ne jouit pas, mais il jouit quand même, et à cette seule condition de faire le pas que je viens de dire, à savoir que la jouissance dont il s'agit, c'est celle de l'Autre. Naturellement, il y a une béance. Vous n'êtes pas des croisés, vous; vous ne vous consacrez pas à ce que l'Autre, c'est-à-dire je ne sais quoi d'aveugle et peut-être de mort, jouisse. Mais lui, l'exhibitionniste, ça l'intéresse. C'est comme ça, c'est un défenseur de la foi.

C'est pour ça que pour rattraper, je me suis laissé aller à parler de croisés, croire à l'Autre, la croix, les mots français s'enchaînant comme ça, chaque langue a ses échos et ses rencontres - croa-croa, comme disait aussi Jacques Prévert - les croisades, ça a existé, c'était aussi pour la vie d'un Dieu mort; ça signifiait bien quelque chose de tout aussi intéressant que de savoir ce qui, depuis 1945, fait le jeu entre communisme et gaullisme. Ça a eu d'énormes effets. Pendant que les chevaliers se croisaient, l'amour pouvait devenir civilisé là où ils avaient vidé les lieux, cependant que, quand ils étaient ailleurs, ils rencontraient la civilisation, c'est-à-dire ce qu'ils allaient chercher, un haut degré de perversion, et que du même coup ils flanquaient tout par terre. Byzance ne s'en est point relevée, des croisades. Il faut faire attention à ces jeux parce que ça peut encore arriver, même maintenant, au nom d'autres croisades.

Mais revenons à nos sado-masochistes qui sont justement toujours séparés, à savoir que puisque, je l'ai dit tout à l'heure, il y en a un au niveau de la pulsion scopophilique qui réussit ce qu'il a à faire, à savoir la jouissance de l'Autre, et un autre qui n'est là que pour boucher le trou avec son propre regard, sans faire que l'autre y voie même sur ce qu'il est un 212

petit peu plus. C'est à peu près le même cas dans les rapports entre le sadique et le masochiste, à cette seule condition qu'on s'aperçoive où est l'objet a.

Il est étrange que, vivant à une époque en somme où nous avons très bien ressuscité toutes les pratiques de la question, de la question au temps où ça jouait un rôle dans les mœurs judiciaires à un niveau élevé, maintenant qu'on a laissé ça à des opérateurs qui font ça au nom de je ne sais quelle folie dans le genre intérêt de la patrie ou de la troupe, il est curieux, après avoir vu aussi quelques petits jeux de scène avec lesquels, après la guerre où il s'est passé pas mal de choses, la dernière dans ce genre, on prolongeait un peu le plaisir sur les planches en nous en montrant des simulacres, il est étrange qu'on ne s'aperçoive pas de la fonction essentielle que joue à ce niveau d'abord la parole, l'aveu ; malgré tout, les jeux sadiques, ce n'est pas simplement intéressant dans les rêves des névrosés, on peut tout de même voir, là où ça se produit, il a beau y avoir des raisons, nous savons très bien ce qu'il faut penser des raisons, les raisons sont secondaires auprès de ce qui se passe dans la pratique. Si effectivement c'est toujours autour de quelque chose où il s'agit de peler un sujet de quoi ? de ce qui le constitue dans sa fidélité, à savoir sa parole, on pourrait peut-être se dire que ça a quelque chose à faire dans la question. C'est une approche. Je vous le dis tout de suite, ce n'est pas la parole qui est là l'objet a, mais c'est pour vous mettre sur la voie. C'est très favorable à malentendu d'aborder la question sous ce biais, vous allez le voir tout de suite, c'est à savoir qu'il va y avoir justement ce que je repousse, à savoir une symétrie, à savoir que le masochiste floride, le beau, le vrai, Sacher Masoch lui-même, il est certain qu'il organise toute chose de façon à n'avoir plus la parole.

En quoi est-ce que ça peut tellement l'intéresser ? Eclairons notre lanterne. Ce dont il s'agit, c'est de la voix. Que le masochiste fasse de la voix de l'autre à soi tout seul ce à quoi il va donner le garant d'y répondre comme un chien, cela est l'essentiel de la chose et s'éclaire de ceci que ce qu'il va chercher, c'est justement un type d'autre qui, sur ce point de la voix, peut être mis en question. La chère mère, comme l'illustre Deleuze, à la voix froide et parcourue de tous les courants de l'arbitraire, est là quelque chose qu'avec la voix, cette voix que peut-être il n'a que trop entendue ailleurs, du côté de son père, vient en quelque sorte compléter et là aussi boucher le trou. Seulement il y a quelque chose dans la voix qui est plus spécifié topologiquement, à savoir que nulle part le sujet n'est plus intéressé à l'autre que par cet objet a là. Et c'est bien pour ça que la comparaison topologique, celle qui s'illustre ici du trou dans une sphère qui rien est pas une puisque précisément c'est dans ce trou qu'elle se replie elle-même, un examen un peu attentif de ce qui se passe au niveau de structures organiques, très nommément de l'appareil du vestibule ou des canaux semi-circulaires, nous porte à ces formes radicales 213

dont déjà je vous donnai il y a quinze jours l'aperçu avec le recours à un type d'animal des plus primitifs ; ajoutons à celui que j'ai nommé le crustacé dit Palémon, joli nom plein d'échos mythiques. Mais qu'il ne nous distraie pas de ceci que l'animal, quand, à chacune de ses mues, il est dépouillé de tout l'extérieur de ses appareils, s'oblige et pour cause, parce que sans cela il ne saurait d'aucune façon se mouvoir, à se retaper, dans le creux ouvert à son niveau animal à l'extérieur, dans le creux de ce qui n'en est pas moins bel et bien une oreille quelques petits grains de sable, histoire que ça le chatouille là-dedans. Il est strictement impossible de concevoir ce qu'il en est de la fonction du Surmoi si l'on ne comprend pas - ça n'est pas tout mais c'est un des ressorts - l'essentiel de ce qu'il en est de la fonction de l'objet "a" réalisée par la voix en tant que support de l'articulation signifiante, par la voix pure en tant qu'au lieu de l'Autre, elle est, oui ou non, instaurée d'une façon perverse ou pas.

Si l'on peut parler d'un certain masochisme moral, ce ne peut être fondé que sur cette pointe de l'incidence de la voix de l'Autre non pas dans l'oreille du sujet mais au niveau de l'Autre qu'il instaure comme étant complété de la voix et, à la façon dont tout à l'heure jouit l'exhibitionniste, c'est dans ce supplément de l'Autre et non sans que soit possible une certaine dérision qui apparaît dans les marges du fonctionnement masochiste, c'est au niveau de l'Autre et de la remise à lui de la voix que l'axe de fonctionnement, l'axe de gravité du masochiste joue. Disons-le, il suffit d'avoir vécu à notre époque pour saisir, pour savoir qu'il y a une jouissance dans cette remise à l'Autre, et d'autant plus qu'il est moins valorisable, qu'il a moins d'autorité, dans cette remise à l'Autre de la fonction de la voix. D'une certaine façon, ce mode de déroberment, de vol de la jouissance peut être, de toutes celles perverses imaginables, la seule qui soit jamais pleinement réussie.

Il n'en est certainement pas de même au niveau où le sadique essaie à sa façon, lui aussi, et inverse, de compléter l'Autre, en lui ôtant la parole, certes, et en lui imposant sa voix. En général, ça rate. Qu'il suffise à cet égard de se référer à l'œuvre de Sade où il est vraiment impossible d'éliminer cette dimension de la voix, de la parole, de la discussion, du débat. Après tout, on nous raconte tous les excès les plus extraordinaires exercés à l'endroit de victimes dont on ne peut être en tous cas surpris que d'une chose, c'est de leur incroyable survie. Mais il n'y a pas un seul de ces excès qui ne soit en quelque sorte non seulement commenté mais en quelque sorte fomenté d'un ordre dont le plus étonnant est qu'aussi bien il ne provoque aucune révolte mais dont après tout aussi nous avons pu voir par des exemples historiques que c'est comme ça que ça peut se passer. On n'a jamais vu apparemment dans ces troupes qui se sont trouvés poussés vers les fours crématoires quelqu'un tout d'un coup se mettre simplement à 214

mordre le poignet d'un gardien. Le jeu de la voix trouve ici son plein registre, il n'y a qu'une seule chose, c'est que la jouissance ici, exactement comme dans le cas du voyeur, échappe ; sa place est masquée par cette domination étonnante de l'objet *a*, mais la jouissance, elle, n'est nulle part. Il est tout à fait clair que le sadique ici n'est que l'instrument de quelque chose qui s'appelle supplément donné à l'Autre, mais dont dans ce cas l'Autre ne veut pas. Il ne veut pas, mais il y obéit quand même. Telle est la structure de ces pulsions, pour autant qu'elles révèlent qu'un trou topologique à soi seul peut fixer toute une conduite subjective et met un relatif éminent dans tout ce qui peut être forgé autour de prétendues *Einführung*.

Puisque l'heure s'est avancée et qu'aussi bien ceci a été subtil à produire pour que j'y aie mis tout ce temps, j'annonce pourtant que le problème du névrosé est celui-ci. Vous vous référerez à l'article que j'ai fait sous le titre *Remarque sur un discours de Daniel Lagache*. Il est indispensable pour nous retrouver dans ceci d'égaré qu'à tout ce qui s'est dit au niveau du texte freudien concernant l'identification, le flottement, la contradiction nette qu'il y a à travers ses ouvrages, à travers ses énoncés sur ce qu'il en est de ce qu'il appelle *réservoir de la libido* qui, tantôt est produit comme *l'Ich*, à savoir le *narcissisme*, tantôt au contraire comme ça, *l'égo* étant évidemment inséparable du narcissisme et se trouvant en position problématique, c'est à savoir, est-ce au titre de l'objet qu'il offre, convoitise du *Ça*, il faut bien le dire que *l'égo* vient à s'introduire comme instance efficace où rejaillirait à son tour l'intérêt porté sur les objets.

Est-ce au contraire, de l'objet fomenté au niveau du *Ça*, que *l'égo* se trouverait se valoriser secondairement, comme semblable, aussi bien que des objets ? Ceci nous introduit à poser d'une façon radicale, à reposer toute la question de ce qu'il en est de l'identification. Ce n'est que pour autant que le névrosé se veut être l'Un dans le champ de l'Autre, ce n'est que pour autant que l'idéalisation joue un rôle logique primordial qu'il se trouve à partir de là confronté avec les problèmes narcissiques. Mais faire seulement cette remarque, que je vous suggère du même coup, de nous demander si nous ne subissons pas, avec Freud dans l'imagination du narcissisme primaire, un effet après coup, imagé, voire indiciblement faussé, nous en rajoutons un tout petit peu, juste ce qu'il faut pour tomber dans le panneau du névrosé, à savoir que c'est dans la mesure où le narcissisme secondaire, sous sa forme caractérisée de capture imaginaire, est le niveau où se présente pour lui d'une façon dont le problème est tout à fait différent de ce qu'il en est d'avec le pervers, c'est ce que j'essayerai de vous faire sentir la prochaine fois. C'est dans cette mesure que nous croyons pouvoir penser qu'il y a eu quelque part cette relation non pas de supplément, mais de complément à l'Un et que nous investissons la pulsion orale qu'il présente, pourtant très apparemment à une seule condition qu'on se dessille de la 215

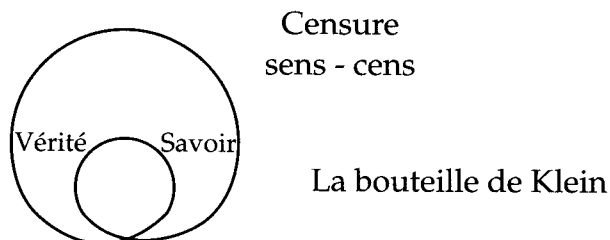
fascination du névrosé, qui présente très apparemment le même caractère d'être centré autour d'un objet tiers qui se dérobe, aussi insaisissable en son genre que le regard ou la voix et ce fameux sein, dont à l'aide de jeux de mots, on fait le giron maternel. Derrière le sein et tout aussi plaqué que lui sur le mur qui sépare l'enfant de la femme, le placenta est là pour nous rappeler que loin que l'enfant dans le corps de la mère et avec lui fasse un seul corps, il n'y est même pas enfermé dans ses enveloppes, il n'y est point un neuf normal, il est brisé, rompu dans cette enveloppe par cet élément de placage par lequel aussi bien, nous le savons maintenant, peuvent lier et jouer tous les conflits, qui ressortissent à la place de byzantinisme, au mélange des sangs et à l'incompatibilité de tel groupe avec tel autre.

Cette fonction d'un objet tiers que j'ai appelé plaque, pendeloque encore dirai-je, car nous le reverrons sous ses formes éminentes dans tout ce qui de la culture s'édifie, la chose accrochée au mur et qui leurre. Est-ce que ce n'est pas ce qui apparaît effectivement dans l'expérience du névrosé ? Je veux dire qu'à la convertir, qu'à la combler du mythe d'une unité primitive, d'un paradis perdu, soi-disant achevé du trauma de la naissance, nous ne tombons pas dans ce qui est justement en jeu dans l'affaire du névrosé. Ce dont il s'agit pour lui, nous le verrons, je l'articulerai en détail et déjà vous pouvez en trouver les premières lignes dessinées d'une façon parfaitement claire dans cet article, c'est de l'impossibilité de faire rentrer sur le plan imaginaire cet objet petit *a* en conjonction avec l'image narcissique. Nulle représentation ne supporte la présence de ce qui s'appelle le *représentant de la représentation*. On ne voit que trop ici la distance marquée par ce terme qu'il n'y a de l'une à l'autre, du représentant à la représentation, aucune équivalence. C'est ce qui me permet d'amorcer, d'indiquer le point où tout ceci sera réordonné, la troisième ligne du graphe, celle qui croise les deux autres, c'est à proprement parler, ce qui d'une concaténation symbolique se rapporte à l'imaginaire où elle trouve son lest. C'est sur cette ligne que dans le graphe complet vous rencontrez le Moi, le désir, le fantasme et enfin l'image spéculaire avant que sa pointe, sa pointe qui n'est ici à gauche, en bas, saisissable que comme d'un effet rétroactif, sa pointe ne consiste qu'en illusion rétroactive également d'un narcissisme primaire. C'est autour de cela que sera recentré le problème du névrosé, la manifestation aussi du fait que, en tant que névrosé, il est précisément voué à l'échec de la sublimation. Donc, si notre formule de S barré poinçon de petit *a* ($\$ *a$), en tant que formule du fantasme est à mettre en avant au niveau de la sublimation, ce n'est très précisément pas avant qu'une critique soit portée sur toute une série d'implications latérales qui ont été données de façon injustifiée en raison du fait que l'expérience qui n'aurait pourtant pas pu avoir lieu autrement, que l'expérience des incidences du signifiant sur le sujet ait été faite au niveau des névrosés.

LEÇON XVII 23 AVRIL 1969

(Au tableau)

Vérité en-deça de la pensée, Savoir au-delà ?



Le temps des vacances a coupé notre propos. Comme vous le voyez, moi aussi, j'ai pris mon temps pour le reprendre.

Je vous ai laissés sur le sujet de la sublimation une fois ouvert, que nous aurons à renchaîner à quelques pointages sur ce qu'il en est, du point de vue de la structure sur ce qu'il en est de la perversion. A quoi j'ai apporté cette précision qu'il nous fallait définir, d'une façon que mes schèmes, mes notions si vous voulez à la rigueur, rendent très simple et très accessible, c'est à savoir est-ce que le sujet, dans la perversion, prend soin lui-même de suppléer à cette faille de l'Autre, qui est une notion d'un accès pas de premier plan, qui nécessite une certaine élaboration de l'expérience psychanalytique. C'est donc uniquement pour ceux qui sont familiers de mes termes que cette formule peut prendre valeur de pas. C'est là certainement l'inconvénient de ce qui n'est pas le privilège de mon enseignement, de ce qui est le facteur commun de toute science à partir du moment où elle a commencé de se construire. Ce n'est pas pour autant, bien sûr, que cela suffise à authentifier comme scientifique ce à quoi mon enseignement s'efforce de parer, de parer à quelque chose qui, au nom d'une prétendue référence à la clinique, laisse toujours le compte-rendu de cette expérience à ce qu'on peut bien appeler une fonction réduite à je ne sais quel flair, qui ne saurait bien entendu s'exercer si déjà ne lui étaient donnés les points d'une orientation qui, elle, a été le fruit d'une construction et fort 217

savante, celle de Freud, mais enfin dont il s'agit de savoir s'il suffit de s'y loger puis, à partir de là, de se laisser guider sur ce qu'on prend pour être appréhension plus ou moins vécue de la clinique, mais qui n'est tout simplement que place à ce que s'y reglissent les plus noirs préjugés. On prend cela pour du sens. C'est à ce sens que je crois que devrait être appliquée une exigence censitaire, à savoir que ceux qui s'en targuent aient à faire preuve par ailleurs de suffisantes garanties. J'essaierai aujourd'hui de dire pourquoi ces garanties doivent être prises ailleurs que dans ce champ où d'ordinaire ils n'ont rien fait ni pour authentifier ce qu'ils ont reçu de Freud concernant ce qui fait la structure de ce champ, ni - ce qui est bien le minimum d'exigence - pour tenter de lui donner suite, d'en rendre compte.

J'ai eu parmi les premiers à entendre de la sortie d'un libelle dont le titre, à lui seul, est déshonorant, que je n'énoncerai pas ici de ce fait, mais qui, sous le chef avoué des auteurs qui se déclarent dès les premières lignes, de deux analystes, prétendent faire bilan, cuber, réduire à sa valeur qui ne va pas plus haut que des horizons, je dois dire, exécrables, qui peuvent faire la règle dans un certain champ de l'expérience psychanalytique, réduire ce qu'il en est de ce qu'ils appellent, le nom est inclus dans leur titre, de ce qu'ils désignent globalement comme la contestation. Après ça, vous savez à quoi vous en tenir ! La régression psychique, l'infirmité, l'infantilisme sordide dont feraient preuve tous ceux qui, à quelque titre, se manifestent dans ce registre - et Dieu sait combien il peut être nuancé - ceux-là sont vraiment ramenés au niveau de ce que, dans un certain champ, dans un certain cadre de l'expérience psychanalytique, on est capable de penser. Ça ne va pas plus loin ! Je n'y ajouterai pas d'autre note. Simplement je constate, j'enregistre que, quelque soupçon qui ait pu en venir à certains parmi mes élèves les plus authentiques, ceci ne surgit de personne dont on ait vu à quelque moment ici la figure. C'est un fait. C'est un fait que j'ai même confirmé, m'adressant à tel ou tel qui aurait pu tomber sur ce soupçon.

Je dois dire que le fait même de poser cette question avait quelque chose peut-être d'un peu offensant. Mais enfin, d'où je suis, il faut que je puisse répondre, et répondre de la façon la plus ferme qu'aucun de ceux qui, à quelque moment sont apparus ici pour à l'occasion collaborer, me répondre, qui à quelque degré aient été les assistants de ce séminaire, n'a fait rien d'autre que de répudier avec horreur la plus mince approbation qu'ils pourraient donner à cette extravagante initiative, à ce véritable déculottage d'une pensée au plus ras du sol.

Voici donc les choses aérées, ce qui d'ailleurs aussi bien n'exclut pas que, par quelque côté, telles personnes que j'évoque à l'instant ne puissent aussi prendre quelque pente qui, à la fin du compte, n'est pas sans rejoindre 218

ce qui peut s'exprimer dans un certain registre. Qu'elles ne le fassent pas, que toute la psychanalyse française ne soit pas derrière les deux auteurs dont je me trouve par certaines communications avoir le nom, et qui ne sont pas minces, qui appartiennent à un éminent Institut que tout le monde connaît, que les choses n'en soient pas à ce que toute la psychanalyse ne soit pas là derrière à propos de la contestation, après tout je peux bien me targuer que c'est le fait de mon enseignement.

On ne peut pas dire qu'il ait eu un succès dans la psychanalyse. Mais, comme le disait à l'occasion à un certain tournant des aventures, des avatars de cet enseignement l'un de ceux même que j'ai cru devoir interroger, sans que mes soupçons à proprement parler pussent aller jusqu'au point de croire qu'il ne répudierait pas cet ouvrage, c'est tout de même la même personne qui, dans une de ces occasions, à propos de ce que j'énonce, ne parlait de rien moins que de terrorisme. Ce serait donc le terrorisme dégagé par mon enseignement qui ferait que si la psychanalyse française, après tout, disons-le, mises à part quelques rares exceptions, ne s'est pas distinguée ni par une grande originalité, ni par une opposition à mon enseignement particulièrement efficace, ni non plus par une application du même, il n'en reste pas moins que certains discours sont impossibles en raison de cet enseignement, et qu'il faut vraiment, comme cela existe, résider dans un milieu où il est à proprement parler interdit même de feuilleter les quelques pages que j'en ai laissées sortir, que de pareils énoncés peuvent se produire qui, je le répète, viendront bien vite à votre connaissance. Si j'en parle, c'est que déjà tel hebdomadaire fait à l'ordinateur à une bonne page met en évidence le narcissisme imputé dans cet ouvrage aux contestataires, dans une méconnaissance totale, bien entendu, de la rénovation, il faut bien le dire, que j'ai apportée de ce terme.

Eh bien! puisque terrorisme il y a et qu'après tout je n'en ai pas le privilège, que c'est bien quelque chose qui aurait peut-être pu retenir l'attention des auteurs par exemple, c'est que le terrorisme n'est pas absent du champ qu'ils considèrent, que ce n'est pas simplement une recherche de bien-aise et de mirage réciproque qui le gouverne, que certainement, d'une façon assez variée, quelque chose s'y exerce qui tranche et qui exclut, voire qui s'exclut de l'un à l'autre, que cette réflexion, cette constatation de ce qui est un effet essentiel et caractéristique de certaines fonctions à notre époque et tout spécialement de celles qui, à quelque titre, peuvent s'autoriser d'une pensée, qui me fait me proposer de vous faire part aujourd'hui de quelques réflexions qui ne s'accrochent pas mal autour du terme de ce qu'il en est de ce qu'il faut entendre sous le registre de ce terme usuel et qu'on brandit à tort et à travers de la liberté de pensée. Qu'est-ce que cela veut dire ? En quoi diable peut-on même considérer qu'il y ait une valeur inscrite sous ces trois mots ?

D'un premier abord, épelons si la pensée a quelque référence, si nous la considérons dans son rapport, disons-le vite comme ça, objectif, bien sûr il n'y a pas la moindre liberté. L'idée de liberté de ce côté de la référence objective a tout de même un point vif autour de quoi il surgit, c'est la fonction, ou plus exactement la notion de la norme. A partir du moment où cette notion entre en jeu, corrélativement celle d'exception, voire celle de transgression s'introduit. C'est là que la fonction de la pensée peut prendre quelque sens à introduire la notion de liberté. Pour tout dire, c'est à penser l'utopie qui, comme son nom l'énonce, est un lieu de nulle part, pas de lieu, c'est de l'utopie que la pensée serait libre d'envisager une réforme possible de la norme. C'est bien ainsi que, dans l'histoire de la pensée, de Platon à Thomas Morus, les choses se sont présentées. Au regard de la norme, du lieu réel où elle s'établit, ce n'est que dans le champ de l'utopie que peut s'exercer la liberté de pensée. C'est bien ce qui résulte autour des ouvrages du dernier de ceux que je viens de nommer, à savoir le créateur même du terme d'utopie, Thomas Morus, et aussi bien à remonter à celui qui a mis en avant, qui a consacré sous la fonction de l'Idée le terme de la norme, Platon. Platon de même nous édifie une société utopique, la République, où s'exprime la liberté de sa pensée au regard de ce que lui donne la norme politique de son temps. Nous voici donc ici dans le registre non seulement de l'Idée et aussi bien le moindre exercice de tout ce que j'ai promu comme distinguant l'imaginaire du réel nous fait bien repérer ce qu'a de cadrant, de formateur dans ce registre une référence qui tout entière va à son terme au registre de l'image du corps. Je l'ai souligné, l'idée même de macrocosme a toujours été accompagnée d'une référence à un microcosme qui lui donne son poids, son sens, son haut, son bas, sa droite, sa gauche, qui est au fond d'un mode d'appréhension dit de connaissance qui est celui dans lequel s'exerce tout un développement qui, à juste titre, s'inscrit dans l'histoire de la pensée.

Sur mon graphe où les deux lignes horizontales que j'ai retracées la dernière fois pour les faire recouper par cette ligne en hameçon qui les coupe toutes les deux et détermine les quatre carrefours essentiels où s'inscrit un certain repérage, cette ligne en hameçon qui monte et redescend pour les couper toutes deux, c'est précisément, je le rappelle, la ligne où s'inscrivent et très précisément dans les intervalles laissés par les deux lignes respectives de l'énonciation et de l'énoncé, où s'inscrivent les formations à proprement parler imaginaires, nommément la fonction du désir dans son rapport au fantasme, et celle du moi dans son rapport à l'image spéculaire. C'est dire que les registres du symbolique, pour autant qu'ils s'inscrivent dans les deux lignes horizontales ne sont pas sans rapport, sans trouver de support dans la fonction imaginaire. Mais ce qu'ils

ont de légitime, je veux dire de rationnellement assimilable, doit rester 220

limité. C'est en cela que la doctrine freudienne est une doctrine rationaliste; c'est uniquement en fonction de ce qui peut s'articuler dans des propositions défendables, au nom d'une certaine réduction logique, que quoi que ce soit peut être admis ou au contraire exclu.

Où en est, au point où nous en sommes de la science, cette fonction imaginaire prise comme fondement de l'investigation scientifique ? Il est clair qu'elle lui est tout à fait étrangère. Dans rien de ce que nous abordons, même au niveau des sciences les plus concrètes, des sciences biologiques par exemple, ce qui importe, ça n'est pas de savoir comment c'est dans le cas idéal; il suffit de voir l'embarras des recours à la pensée que sollicite de nous toute question de cet ordre, à savoir : qu'est-ce que la santé par exemple ? Considérez que ce n'est pas dans l'ordre de l'idéalité que se situe ce qui s'ordonne de notre avancée scientifique. Ce qui intéresse, à propos de tout ce qui est et que nous avons à interroger, c'est comment ça se remplace.

Je pense que la chose est suffisamment illustrée pour vous par la façon dont on en use avec l'interrogation organique des fonction du corps. Ce n'est pas hasard, excès, acrobatie, exercice si ce qui apparaît plus clair dans l'analyse de telle fonction, c'est qu'on puisse, par quelque chose qui n'y ressemble en rien, remplacer un organe. Si je suis parti d'un exemple aussi bardé d'actualité, ce n'est certes pas pour faire effet, car ce dont il s'agit est d'une bien autre nature. S'il en est ainsi, c'est parce que la science ne s'est pas développée de l'Idée platonicienne mais d'un procès lié à la référence à la mathématique, non pas pour ce qui a pu s'en manifester à l'origine, pythagoricienne par exemple pour en donner une idée, à savoir celle qui au nombre conjoint une idéalité de la sorte de celle à quoi je me référais en parlant de Platon ; au niveau de Pythagore, qu'il y ait une essence du Un, une essence du Deux, voire du Trois, et au bout d'un certain temps on s'arrête ; quand on est arrivé à Douze, on perd le souffle, cela n'a absolument rien à faire avec le mode sous lequel nous interrogeons maintenant ce qu'est le nombre. Des formules de Peano à cet exercice pythagoricien il n'y a absolument rien de commun.

L'idée de fonction, au sens mathématique, mais ici ce n'est pas pour rien qu'elle est homonyme avec le mode sous lequel j'évoquais tout à l'heure que pouvait être interrogée la fonction organique, cette fonction est toujours au dernier terme ordonnée d'une concaténation entre deux chaînes signifiantes, $x = \text{fonction de } y$, voilà le départ, le fondement solide sur lequel les mathématiques convergent, car bien entendu ce n'est point apparu aussi pur au départ. Selon le mode qui est à proprement parler celui de la chaîne symbolique, c'est le point d'arrivée qui donne son sens à tout ce qui a précédé.

Pour autant que la théorie des mathématiques, je ne dirai pas a abouti, car déjà on se glisse plus avant, mais tenons-nous en à ce qui en fait 221

l'équilibre de notre temps, la théorie des ensembles, nous constatons que l'essentiel de l'ordination numérique y est réduit à ce qu'il est, à ses possibilités articulatoires, et est construit pour le dépouiller cet ordre numérique de tous ses privilèges idéaux ou idéalisables, de ceux que j'évoquai comme je le pouvais à l'instant à vous réévoquer ce qu'était le Un, le Deux, voire tel ou tel nombre, dans une tradition que nous pouvons dire globalement gnostique, la théorie des ensembles précisément est faite pour dépouiller cette ordination numérique - et c'est ce que j'appelle de ces privilèges idéaux ou imaginaires - de l'unité - pas trace d'unité dans les définitions de Peano, un nombre se définit par rapport au zéro et à la fonction du successeur. L'unité n'y a aucun privilège - de l'unité, de la corporéité, de l'essentialité, de la totalité elle-même. Il faut bien marquer en ceci qu'un exemple ne saurait en aucune façon être confondu avec une classe ; et par tel autre trait comme ceci que parler de partie est profondément contraire au fonctionnement de la théorie, que le terme de sous-ensemble est très précisément fait pour montrer ceci qu'on ne saurait d'aucune façon y inscrire que le tout est fait de la somme des parties. Comme vous le savez, les sous-ensembles constituent de leur réunion quelque chose qui n'est nullement identifiable à l'ensemble, en le dépouillant même au fond, c'est là le sens de la théorie des ensembles, du recours à la spatialité elle-même.

Je m'excuse de cette introduction destinée à marquer les termes d'une opposition aussi profonde que nécessaire qui est celle où se définit quoi ? La révolution ou la subversion si vous voulez du mouvement d'un savoir car, depuis quelque temps, il est clair que j'ai décollé du fonctionnement ici qui n'est qu'inaugural, voire supposé de la pensée. C'est bien parce que je suis parti de Platon que j'ai pu parler de la pensée. La pensée, donc, ce n'est pas du tout du côté de l'orientation objective que nous avons à l'interroger sur sa liberté. De ce côté-là, elle n'est libre, en effet, que du côté de l'utopie, de ce qui n'a aucun lieu dans le réel. Seulement, c'est peut-être un des intérêts du procès même que j'ai pris, c'est qu'assurément, ce discours a quelque chose à faire avec de la pensée. Ce recul pris sur ce qu'il en est de deux versants de la connaissance, nous appellerons ça quoi ? Une réflexion ? Un débat ? Une dialectique ? C'est dans le champ subjectif, bien évidemment, et pour autant que, si la chose était possible, à l'occasion vous ayez à me répondre, que nous aurions à faire intervenir sans doute d'autres diversités.

Premier plan d'abord, la notion du "tous". Qu'est-ce qui, dans ce que je viens de dire, peut être accepté par tous ? Est-ce que ce "tous" a un sens ? Nous retrouverons là la même opposition. Nous nous apercevrons de la mue qu'a prise l'exigence logique, et qu'aussi bien, pour pousser assez loin un tel débat, nous serons amenés à promouvoir la fonction de l'axiome, 222

à savoir un certain nombre de préfigurés logiques tenus pour fonder la suite et aussi bien, la dite suite, la suspendre à l'agrément donné ou non à l'axiome. L'incertitude de ce "tous" sera mise en cause non point seulement de ceci que concrètement l'unanimité du "tous" est la chose la plus difficile à obtenir, mais que la traduction logique du "tous" se montre fort précaire, pour peu que, dans l'ordre de la logique, nous ayons l'ordre d'exigences qui nécessite la théorie des quantificateurs. Ce que me retirant, n'allant pas m'engager dans des développements qui au regard de ce que nous avons à interroger nous égare, je demanderai comment s'exprime ici dans ce registre ce qu'il en est de la liberté de pensée.

Ici Hegel est un repère qui n'est pas simplement commode mais essentiel. Dans cet axe qui nous intéresse, il prolonge le cogito inaugural. La pensée se livre si l'on interroge le centre de gravité de ce qui s'y qualifie comme *Selbstbewusstsein*. Je sais que je pense. Le *Selbstbewusstsein* n'est rien d'autre. Seulement ce qu'il ajoute à Descartes, c'est que quelque chose varie dans ce "je sais que je pense" et c'est le point où je suis. Cela, j'allais dire par définition, dans Hegel, je ne le sais pas. L'illusion, c'est que je suis où je pense. La liberté de pensée ici, ce n'est rien d'autre que ceci que Hegel m'interdit bien de penser, c'est que je suis où je veux. A cet égard, ce que Hegel révèle, c'est qu'il n'y a pas la moindre liberté de pensée. Il faudra le temps de l'histoire pour qu'à la fin, je pense à la bonne place, à la place où je serai devenu Savoir. Mais, à ce moment-là, il n'y a absolument plus besoin de pensée. Je me livre à un exercice assez fou devant vous parce qu'il est évident que, pour ceux qui n'ont jamais ouvert Hegel, tout cela ne peut pas aller bien loin. Mais enfin j'espère quand même qu'il y en a entre vous assez qui sont plus ou moins introduits à la dialectique du maître et de l'esclave, pour se souvenir de ceci, de ce qui arrive au maître qui a la liberté - c'est comme ça qu'il le définit tout au moins, c'est le maître mythique ! - ce qui arrive quand il pense c'est-à-dire quand il met sa maîtrise dans l'étrangeté du langage, il entre peut-être dans la pensée mais assurément c'est le moment où il perd sa liberté; que pour l'esclave, en tant que conscience vile, c'est lui qui réalise l'Histoire ; dans le travail, sa pensée à chaque temps est servie du pas qu'il a à faire pour accéder au mode de l'état où se réalise quoi ? La domination du savoir. La fascination de Hegel est presque impossible à défaire. Il n'y a que certaines personnes de mauvaise foi qui considèrent que j'ai promu l'hégélianisme à l'intérieur du débat freudien. Néanmoins n'oubliez pas que je pense que de Hegel on vient à bout comme ça. Cette notion que la vérité de la pensée est ailleurs qu'en elle-même et à chaque instant nécessitée de la relation du sujet au savoir, et que ce savoir lui-même est conditionné par un certain nombre de temps nécessaires, est une grille dont assurément nous ne pouvons que sentir à tout instant l'applicabilité, à tous les détours de notre expérience. Elle est 223

d'une valeur d'exercice, d'une valeur formatrice exemplaire. Il faut vraiment faire un effort de désordination, de réveil véritable pour nous demander comment, si peu que je sache, il y a ce retard qui fait qu'il me faudrait penser pour savoir.

Et si l'on regarde de plus près, on s'interroge, qu'est-ce que ça a à faire, l'articulation du savoir effectif avec le mode sous lequel je pense ma liberté, c'est-à-dire "je suis où je veux"? Il est clair de la démonstration de Hegel que je ne puis pas penser que je suis là où je veux, mais il est non moins clair à y regarder de près que c'est cela et rien d'autre qui s'appelle pensée, de sorte que ce "je suis là où je veux" qui est l'essence de la liberté de pensée à titre d'énonciation est proprement ce qui ne peut être énoncé par personne. Et à ce moment-là apparaît cette chose étrange que dans Hegel, dans la *Phénoménologie*, non dans *l'Encyclopédie*, mais là où est marquée le plus au vif cette dialectique propre de la pensée, ceci peut se faire en l'absence de toute histoire du savoir, que dans toute la *Phénoménologie de l'Esprit*, il s'agit d'une référence à une vérité qui permet de pointer ce que la pensée ne sait pas de sa fonction. Dès lors il est clair que d'où Hegel le détecte-t-il sinon de son savoir, entendons du savoir de son temps, de son époque, de ce savoir scientifique tel que Kant en a fait le bilan, du savoir newtonien. Disons-le d'un mot pour ceux qui entendent, de ce savoir-limite qui marque l'apogée et la fin de la théologie.

La différence entre Hegel et Freud est ceci. La pensée n'est pas seulement la question posée sur la vérité du savoir, ce qui est déjà beaucoup et essentiel du pas hégélien. La pensée, dit Freud, barre l'accès à un savoir. Ai-je besoin de rappeler ce dont il s'agit dans l'inconscient, c'est à savoir comment on a pensé le premier accès à un savoir ? Le *Selbstbewusstsein* de Hegel, c'est le "je sais que je pense" ; le trauma freudien, c'est un "je ne sais pas" lui-même impensable puisqu'il suppose un "je pense" démantelé de toute pensée. Le point origine, non pas à entendre génétiquement mais structurellement quand il s'agit de comprendre l'inconscient, c'est que c'est en ce point nodal d'un savoir défaillant que naît, sous la forme donc de ce qui peut s'appeler, à condition d'en mettre les deux derniers mots dans une sorte de parenthèse, le désir (de savoir). C'est le désir inconscient tout court, dans sa structure. Aussi bien ai-je dès longtemps marqué à la ligne supérieure de mon graphe "il ne savait pas" à propos du rêve célèbre du "il ne savait pas qu'il était mort", le "il ne savait pas" comme la mise en question de l'énonciation comme telle du sujet divisé à l'origine. C'est cela qui fait la dimension du désir, être celle du désir de l'Autre ; c'est pour autant que dans le fantasme traumatique ce désir de l'autre est informulable que le désir prend germe dans ce qui peut s'appeler, à condition de mettre les derniers mots entre parenthèses, le désir (de savoir). Et nous trouvons là tout de suite les thèmes fondamentaux sur lesquels j'ai insisté; si le désir de 224

l'Autre est tel qu'il soit fermé, c'est qu'il s'exprime en ceci, caractéristique de la scène traumatique, que le corps y est aperçu comme séparé de la jouissance. La fonction de l'autre ici s'incarne. Elle est ce corps comme perçu comme séparé de la jouissance.

Le pas donc que fait franchir Freud concernant cette fonction de la pensée par rapport au *Selbstbewusstsein*, c'est ceci que l'essence du "je sais que je pense", de ce *Selbstbewusstsein* n'est rien autre que le trop d'accent mis sur ce que "je sais" pour oublier ce "je ne sais pas" qui est sa réelle origine. C'est déjà contre la division qu'implique ce "je ne sais pas" que le seul fait de la présence de la négation met en suspens, si je puis dire - mais justement je ne le dis pas - c'est un "je ne sais pas" que le "je sais que je pense" est fait pour écranter d'une façon définitive. La vérité dès lors n'est plus la place où est réellement ce "que je pense" dans Hegel ; la vérité est la désignation de la place d'où ce "que je pense" est motivé. Observez que si ceci doit être pris en toute rigueur, de cette place il n'y a rien à dire qui ait sens. Elle est créée par un "ça ne veut rien dire". C'est l'endroit où "ça ne veut rien dire" qui commande un "ça veut dire" de remplacement. Je ne sais à combien d'entre vous le rappel de ces vérités premières peut servir, mais pour les autres j'ai mis quelques mots-clés au tableau qui rappellent ce que j'ai déjà longuement élucidé dans une topologie, à savoir cette référence à la bouteille de Klein pour autant qu'elle nous donne dans une topologie de surface la possibilité d'une division, dont ce qui est au col, à savoir ce petit cercle, où est censée se rebrousser la surface, et nous mettrions d'un côté la vérité et de l'autre le savoir, observez que dans cette schématisation il doit y avoir là un quelque part qui les réunisse, qui est dans la même forme que celle que je cherche à présentifier plus simplement dans la bande de Moëbius.

Ce qui importe, c'est ici de poser quelques questions. Cette vérité qui est celle que nous interrogeons dans l'inconscient comme défaillance créatrice du savoir, comme pointe origine du désir de savoir, mais c'est le schéma qui vient d'un savoir condamné à n'être en quelque sorte jamais que le corrélat de cette défaillance, est-ce que ça n'est pas ceci qui est pour nous, à plus loin interroger, si toute pensée, non pas seulement la pensée spontanée de quiconque s'oriente dans les réalités installées de la vie, mais la pensée comme telle, à savoir comme s'interrogeant sur ce point hégélien qui est de savoir où un certain mode de savoir situe réellement le sujet, si toute cette pensée est définie comme étant essentiellement censure, car c'est cela que veut dire l'articulation freudienne, c'est que ce "je ne sais pas", de ce qu'il soit radicalement oublié, il est impossible de revenir à sa place, pensée - censure, appelez-là comme vous voudrez, glissez les mots, censée pensure, est-ce que nous ne sentons pas là tout au moins un de ces corrélatifs essentiels de ce qui se clame à notre époque d'une prétendue fin 225

de la philosophie ?

Il y a une objection de structure, précisément, c'est que philosophie, ou même comme on dit mieux à l'occasion métaphysique, elle n'a jamais fait que ça, la métaphysique, de se considérer comme à son terme. Alors il ne faut pas croire qu'à cause qu'on agite Kierkegaard, Marx et Nietzsche, comme on dit, ça nous mette tellement hors des limites de l'épure, uniquement vu de ce point de vue là. Ça n'est intéressant que pour continuer d'interroger ce qui est de nos jours, constatez-le tout de même, la chose la plus contestée du monde, encore qu'on ne s'arme que de cela, à savoir la liberté de pensée. Partout où on travaille à réaliser quelque chose qui a bien l'air d'être la domination du savoir - je veux dire là où on travaille sérieusement, pas là où c'est la foire - on n'a pas la liberté de pensée. Ça n'empêche pas que les étudiants de Prague sont en train de faire la grève pour ça.

Alors qu'est-ce que ça veut dire ? C'est dans la mesure où notre expérience analytique peut peut-être apporter là une ébauche de réflexion que tout ce discours est tenu. Si nous procédons dans l'expérience en faisant tenir quoi ? Un discours qui se définit comment ? Associations libres, cela veut dire sans lien à l'Autre. Vous parlez dans l'analyse, ça veut dire qu'on vous a libéré de toute règle du jeu. Et à quoi grand Dieu est-ce que ça peut mener ? Même pas à un texte esthétique. Car les surréalistes, quand ils voulaient procéder par cette voie, vous pensez bien qu'à la fin ils employaient largement la paire de ciseaux, pour que ça finisse par faire quelque chose dont nous reparlerons, l'œuvre d'art. Qu'on puisse y arriver comme ça est déjà fortement indicatif mais tout à fait imperméable à quiconque n'a pas l'idée de l'objet *a*.

Ce n'est pas de l'objet "a" que nous parlons aujourd'hui. Ce dont nous parlons, c'est ceci, c'est que pour qu'on se livre à un pareil exercice, qui normalement ne peut aboutir qu'à une profonde insuffisance logique - et c'est tout ce que Freud veut dire en réalité quand il dit que l'inconscient ne connaît pas le principe de contradiction, le principe de contradiction est quelque chose d'excessivement élaboré en logique et dont même en logique on peut se passer, on peut construire toute une logique sans faire usage de la négation, je parle d'une logique formelle dans le champ du savoir - si nous pouvons user d'un discours qui se libère de la logique, il n'est certainement pas délié de la grammaire. C'est bien que dans la grammaire, il doit rester quelque chose très riche de propriétés et de conséquences qui fait que nous nous apercevons qu'un fantasme ne s'exprime dans rien de mieux qu'une phrase qui n'a de sens que grammatical, qui dans son jeu en tout cas, pour ce qui est de la formation du fantasme, n'est agité que grammaticalement, à savoir *Un enfant est battu* par exemple. C'est en tant que quelque chose n'y est censuré et ne peut être censuré que de la structure 226

grammaticale, à savoir l'agent par exemple, que quelque chose peut opérer autour de cette phrase.

Les névroses donc révèlent la distinction de la grammaire et de la logique. Il s'agirait de faire un pas de plus, et même si elles ne la révèlent pas d'emblée, comme ça, patent, nous dire que si nous découvriions - et c'est à quoi je m'efforce - l'homologie de quelque chose qu'on ne peut savoir, évidemment, qu'à avoir fait un peu de logique, l'homologie des failles que démontre une logique correcte, c'est-à-dire qui n'a pas plus d'un siècle, à savoir qui fait qu'on s'aperçoit par exemple que c'est de la localisation quelque part d'un indécidable que dépend la consistance d'un des systèmes les plus assurés, à savoir l'arithmétique, qu'il y a homologie entre ces failles de la logique et de la structure du désir en tant qu'il est au dernier terme connotation du savoir des rapports de l'homme et de la femme par quelque chose qui est le plus surprenant, par le manque ou le non-manque d'un organon, d'un instrument, autrement dit du phallus, que la jouissance de l'instrument fasse barrage à la jouissance qui est jouissance de l'Autre en tant que l'Autre est représenté par un corps, pour tout dire, comme je l'ai énoncé, je pense, avec suffisamment de force, qu'il n'y a rien de structurable qui soit proprement l'acte sexuel, si ceci est correctement démontré, le joint, la boucle, ce quelque chose qui par derrière rejoint vérité à savoir est concevable ; la pensée est justement ce *Vorstellungsrepräsentanz*, cette chose qui représente le fait qu'il y ait du non représentable parce que barré par l'interdit de la jouissance. A quel niveau ? Au plus simple, au niveau organique. Le principe du plaisir, c'est cette barrière à la jouissance et rien d'autre.

Qu'elle soit métaphorisée dans l'interdit de la mère, c'est après tout ce qui n'est que contingence historique, et le complexe d'Oedipe lui-même n'est là qu'appendu. Mais la question se gîte plus profondément. La castration, à savoir le trou dans l'appréhension de ce "je ne sais pas" quant à la jouissance de l'Autre, doit être repensée quant à ses rapports aux effets répandus, omniprésents de notre science - ces deux points qui ont l'air très distants de ce barrage qui fait que ce sexe dont nous parlons tout le temps, loin de faire un pas dans quelque solution que ce soit du champ de l'érotique, va toujours plutôt s'obscurcissant, et marquant plus l'insuffisance de nos repères - qu'il y ait un rapport entre cela et ces effets que j'appelle répandus de notre savoir, c'est à savoir ce prodigieux déferlement du rapport à l'objet *a* dont l'usage de nos mass-media ne sont que le retour, la présentification, est-ce que ceci n'est pas à soi tout seul l'indication de ce qu'il en est de la liberté de pensée ?

Car supposez que la structure soit effectivement ici celle de la bouteille de Klein, que la limite soit effectivement ce lieu de retournement où ce qui était l'endroit devient l'envers et inversement, où apparemment 227

est séparée la vérité du savoir, qu'il nous suffit de penser que cette limite n'est pas fixe, qu'elle est de sa nature partout, à savoir que la question se pose pour nous de comment faire pour que n'adhère pas à un point purement imaginairement fixe cette division de vérité et savoir, et c'est bien là ce dont, faute d'avoir même commencé de suggérer ainsi le problème, les psychanalystes se contentent de donner une démonstration sous cette forme de ne pouvoir absolument décoller d'une certaine stase de cette limite. Toute cure de la névrose qui se limite à l'exhaustion des identifications du sujet, c'est-à-dire très précisément de ce par quoi il s'est réduit à l'autre, nulle cure de ces identifications, nous y reviendrons, ne porte en elle-même aucune promesse de résolution de ce qui fait nœud pour le névrosé.

Ce qui fait nœud pour le névrosé, je ne le dirai pas aujourd'hui ici, je serai forcé d'aller trop vite, mais ce que je veux dire, c'est qu'en raison de ce qu'il en est de la nature du névrosé, qui est profondément qu'on lui demande ce qu'il en est de son désir, est-ce que la question ne peut pas être posée si le psychanalyste ici n'est pas complice à soutenir sans le savoir ce qui est le fond de la structure du névrosé, c'est à savoir que son désir ne peut se soutenir que de cette demande. Pour tout dire, singulièrement si l'on peut dire que l'analyse a consisté en la rupture avec l'hypnose, c'est peut-être pour une raison bien surprenante à la considérer, c'est que dans l'analyse, du moins sous la forme où elle stagne, c'est l'analyste qui est l'hypnotisé. Au terme, l'analyste finit par devenir le regard et la voix de son patient. Ceci est fort différent de ce qui se présente, illusion de la pensée, comme un recours à la clinique. Ce ne serait peut-être pas se dégager de la clinique que de prendre garde à ce que ne se produise pas cette mutation. je ne fais, vous le pensez bien, qu'indiquer des portes d'entrée qui sont celles que nous pousserons dans les séances à venir.

je ne voudrais terminer qu'à faire cette remarque. Si je me suis limité dans ma vie à commenter mon expérience et à l'interroger dans ses rapports à la doctrine de Freud, c'est précisément dans la visée de n'être pas un penseur mais, une pensée, celle de Freud, déjà constituée, de l'interroger en tenant compte de ce qui la détermine, de ce qui, hégéliennement parlant, fait ou non sa vérité.

LEÇON XVIII, 30 AVRIL 1969

Peut-être certains d'entre vous qui, par hasard, seraient philosophes entrevoient-ils qu'une question un peu dépassée par un effet de la lassitude plutôt que d'avoir reçu une effective solution, celle qui s'ouvre entre les termes d'idéalisme et de réalisme, se trouve ici renouvelée. Comme nous allons le voir tout à l'heure, l'idéalisme, c'est assez simple à cuber, il n'y a qu'à le recueillir de la plume de ceux qui se sont faits ses doctrinaires. Vous verrez que jusqu'à un certain point je prendrai appui sur ceci qui n'a pas été réfuté. Il n'a pas été réfuté philosophiquement ; cela veut dire que le sens commun qui est réaliste, bien sûr, réaliste dans les termes où l'idéalisme pose la question à savoir que nous ne connaissons, à l'entendre, du réel que les représentations, il est clair que cette position qui, à partir d'un certain schéma, est irréfutable l'est quand même, réfutable, à partir du moment où on ne fait pas de la représentation le reflet pur et simple du réel. Je vais y revenir.

Il est notable que ce soit de l'intérieur même de la philosophie qu'aient été portés des coups décisifs à l'idéalisme, c'est à savoir que ce qui s'était promu d'abord dans la mythologie de la représentation a pu être déplacé dans une autre mythologie, celle qui met en question non pas la représentation mais la fonction de la pensée en tant qu'idéologie. L'idéalisme ne se tenait qu'à confondre l'ordre de la pensée avec celui de la représentation. La chose s'articule, vous le voyez, très simplement, et l'on peut se croire réaliste à faire de la pensée ce qu'elle est, quelque chose de dépendant de ce qu'on appelle en l'occasion le réel. Est-ce suffisant ? Il est difficile de ne pas s'apercevoir que même à l'intérieur de la mythologie, c'est ainsi que je l'appelle, de l'idéologie comme dépendant d'un certain nombre de conditions et nommément sociales, c'est à savoir celles de la production, est-ce position de réalisme que de se référer à un réel qui en tant que tel, à savoir en ceci que la pensée en est toujours dépendante, ne peut de ce fait être pleinement appréhendée, et ceci d'autant plus que ce réel, nous considérons que nous sommes en état de le transformer à proprement parler. Ces réflexions sont massives. Ce que j'entends faire observer, c'est que ce réel par rapport auquel nous devons considérer - c'est là le sens de la critique dite de l'idéologie - notre savoir comme en progrès, est partie intégrante d'une subversion que nous introduisons dans le réel. La question est celle-ci, ce savoir en progrès est-il quelque part déjà là ? C'est la question 229

que j'ai posée sous les termes du *sujet supposé savoir*.

C'est toujours comme un présupposé et, pour tout dire, un préjugé d'autant moins critiqué qu'il n'était pas aperçu que même à exclure ce qu'indique de mystique l'idée de la connaissance, même à avoir compris que le pas de la science consiste à proprement parler à y avoir renoncé, à constituer un savoir qui est appareil se développant à partir du présupposé radical que nous n'avons affaire à rien d'autre qu'aux appareils de ce que non seulement manie le sujet mais où il peut se purifier en tant que tel, n'étant plus rien que le support de ce qui s'articule comme savoir ordonné dans un certain discours, un discours séparé de celui de l'opinion et qui comme tel s'en distingue comme discours de la science, il reste que, ce pas fait, rien n'a été porté d'une question sérieuse sur les implications qui, malgré nous, persistent de ce préjugé en tant qu'il est non critiqué, c'est à savoir que ce savoir, à le découvrir, devons-nous, oui ou non, penser, fait de pensée, qu'il est une place où ce savoir, que nous le voulions ou pas, nous le concevons comme ordonné déjà. Tant que ne sont pas essayées à proprement parler les conséquences d'une radicale mise en suspens de cette question, celle du *sujet supposé savoir*, nous restons dans l'idéalisme et, pour tout dire, sous sa forme la plus arriérée, sous celle en fin de compte inébranlée dans une certaine structure et qui s'appelle, ni plus ni moins, théologie. Le *sujet supposé savoir*, c'est Dieu, un point c'est tout. Et l'on peut être un savant de génie, et pas que je sache pour autant un obscurantiste, on peut être Einstein pour tout dire, et faire recours de la façon la plus articulée à ce Dieu. Il faut bien qu'il soit là déjà supposé savoir puisque Einstein, argumentant contre une restructuration de la science sur des fondements probabilistes, argue que le savoir que suppose quelque part ce que lui, dans sa théorie, articule, se recommande par quelque chose qui est homogène à ce qui est bien un supposé concernant ce sujet; il le nomme dans les termes traditionnels le bon vieux Dieu, peut-être difficile à pénétrer dans ce qu'il soutient de l'ordre du monde, mais il n'est pas menteur. Il est loyal. Il ne change pas en cours les données du jeu.

Et c'est sur cette admission que les règles déjà existent, que quelque part le jeu, celui qui préside à ce déchiffrement qui s'appelle savoir, les règles en sont instituées en ceci seul que le savoir en Dieu existe déjà; c'est à ce niveau qu'on peut interroger ceci de ce qui résulte d'un athéisme véritable, le seul, comme vous le voyez, qui mériterait ce nom, qui est celui-ci, s'il est possible à la pensée de soutenir l'affrontement de la mise en question du *sujet supposé savoir*.

Ceci, il faut bien le dire, est une mise en question qui, si je la reformule, ce n'est nullement dire qu'encore cette formule y constitue même un pas en quoi que ce soit; non pas certes que ce ne soit un pas qui m'occupe essentiellement, c'est que, dans ce que j'ai à articuler, qui en est 230

solidaire, à savoir la psychanalyse, je ne puis faire que d'avoir à faire passer d'abord ce dont j'ai à solliciter les analystes, d'avoir au moins un discours à la page de ce qu'ils manient effectivement. Appelez ça comme vous voudrez, traitement, expérience analytique, c'est tout un. Et, à cet endroit, leur pensée reste retardataire au point qu'il est facile de faire toucher du doigt que c'est à une des formes en fin de compte sommaires à résumer du sujet que se rattachent telles des notions non pas inoffensives, pour autant qu'à se rendre compte de ce que fait dans le traitement le sujet, à en rendre compte par des termes qui de se rattacher à des préjugés, eux, sommaires, véritable dégradation de ce qu'a pu toucher à tel de ses tournants une pensée critique, n'est pas sans conséquences multiples ; d'abord de renforcer tout ce qui, dans la pensée, nous est signalé comme constitué essentiellement d'une résistance, ensuite modes d'intervention qui ne peuvent que renforcer chez le sujet dit patient à plus ou moins juste titre, mais en tout cas, quoi qu'il en soit, traité, tressé dans l'acte même de l'expérience psychanalytique, renforcer chez ce sujet les mêmes préjugés. Et pour dire ce dont il s'agit de véritablement manifester, je le centrerai sur ces termes qu'on évoque du dedans et du dehors. Que ces termes soient, bien sûr, depuis l'origine dans le discours de Freud, ce n'est pas une raison pour que nous ne les interrogeons pas de la façon la plus serrée, faute de quoi nous risquons de voir se produire ces sortes de déviations qui entravent ce qui pourrait être aperçu dans l'expérience analytique qui soit de nature à nourrir ou tout au moins à confluer avec la question essentielle, celle du *sujet supposé savoir*. Tant que le *sujet supposé savoir* avant que nous sachions n'aura pas été mis en question de la façon la plus sérieuse, on pourra dire que toute notre démarche restera accrochée à ce qui, dans une pensée qui ne s'en détache pas, est facteur de résistance puisqu'une conception vicieuse du terrain sur lequel nous posons les questions amène inévitablement leur distorsion principielle.

Comment, avec l'usage qui est fait couramment, non seulement jour après jour mais de chaque minute, qui est fait par l'analyste des termes de projection et d'introjection, s'ils ne sont pas en eux-mêmes critiqués d'une façon correcte, comment ne pouvons-nous pas voir leur effet inhibant sur la pensée de l'analyste lui-même et bien plus leur effet suggestif dans l'intervention interprétative et sous le mode dont il n'y a aucun excès à dire qu'il ne peut être que crétinisant. Est-ce qu'un dedans et un dehors, ce qui a l'air d'aller de soi si nous considérons l'organisme, à savoir un individu qui en effet est bien là, ce qui est dedans, c'est ce qui est dans son sac de peau, et ce qui est dehors, c'est tout le reste, que de là le pas se fasse que ce qu'il se représente de ce dehors doit être aussi à l'intérieur du sac de peau est quelque chose qui, d'un premier abord, paraît un pas modeste et comme allant de soi. C'est exactement là-dessus qu'après tout repose l'articulation 231

de l'évêque Berkeley, de ce qui est à l'extérieur, après tout, vous ne savez que ce qu'il y a dans votre tête et ce qui par conséquent, à quelque titre, sera toujours représentation ; quoique vous avanciez concernant ce monde, je pourrai toujours remarquer que c'est de ce que vous vous le représentiez. Il est vraiment très singulier qu'une telle image ait pu prendre à un moment de l'histoire le caractère de prévalence au point qu'un discours ait pu s'y appuyer qui effectivement ne pouvait, dans un certain contexte, celui d'une représentation qui est faite pour soutenir cette idée de la représentation, être réfuté. Je voudrais l'imaginer, cette représentation qui permet de donner à la représentation cet avantage en quoi consiste, en fin de compte, le nœud secret de ce qui s'appelle idéalisme.

Il est certainement tout à fait frappant qu'à seulement l'approcher de la façon que je fais, la toile si l'on peut dire en vacille ; si c'est si simple, comment a-t-on pu même s'y arrêter ? Et pour nourrir cette vacillation, je vais faire ceci qui s'impose bien sûr, à savoir montrer comment est construite cette représentation de mirage. Elle est tout ce qu'il y a de plus simple. Il n'y a même pas besoin de recourir à quelque chose qui est tout de même assez frappant, au texte d'Aristote dans son petit *Traité de la Sensation*, pour s'apercevoir du style avec lequel il aborde ce qu'il en est de la vue, de l'œil. Ce qu'il en dit, ce par quoi il l'aborde, ce où il entend rendre compte du fait de la vision, à quelque chose qui nous fait à soi tout seul apercevoir qu'il lui manque de façon frappante ce qui pour nous ne fait pas question, à savoir l'appareil le plus élémentaire de l'optique dont après tout c'est bien là l'occasion de dire quel avantage il y aurait à ce qu'on fasse une étude du point où en était, concernant l'optique à proprement parler, la science antique, cette science qui a été fort loin, beaucoup plus loin même qu'on ne le croit, dans toutes sortes de vues mécaniques, mais dont il semble en effet que, sur le point propre de l'optique, elle ait présenté un remarquable blanc. Dans ce modèle qui donne son statut à ce temps de la représentation où s'est cristallisé le noyau de l'idéalisme, le modèle simple comme tout est celui de la chambre noire, à savoir un espace clos à l'abri de toute lumière, dans lequel seul un petit trou s'ouvre au monde extérieur ; si ce monde extérieur est éclairé, son image se peint et s'agite à mesure de ce qui se passe au-dehors sur la paroi intérieure de la chambre noire.

Il est extrêmement frappant de voir qu'un certain détour de la science, qui n'est pas pour rien celui de Newton, lequel, vous le savez, a été aussi inaugurant et génial quant à l'optique qu'il l'a été quant à la loi de la gravitation, dont ce n'est pas pour rien à ce tournant que je rappellerai que, ce dont lui fit louange son temps, c'est très exactement d'avoir été à la hauteur - ceci fut articulé, et par les meilleurs esprits - des desseins de Dieu qu'il s'est trouvé déchiffrer, ceci pour confirmer la remarque que je faisais tout à l'heure de l'enveloppe théologique des premiers pas de notre 232

science. L'optique est donc essentielle à cette imagination du sujet comme de quelque chose qui est dans un dedans. Chose singulière, il semble admis de la place du petit trou d'où dépend le site de l'image, il suffit, parce que ce petit trou, cette place est indifférente, il se reproduira toujours en effet dans la chambre noire une image quelque part, à l'opposé du petit trou, la différence de la place du petit trou ne semble pas faire question sur ceci, c'est qu'on ne voit le monde que du côté où est tourné ce petit trou. Il semble impliqué dans cette fonction du sujet modelé sur la chambre noire que, dans la chambre, cet appareil du petit trou soit compatible avec ceci que de ce qui est au dehors et qui n'est plus qu'image pour ne plus se traduire que comme image au-dedans, au-dehors dans un espace que rien ne limite, en principe, tout peut venir à prendre place à l'intérieur de la chambre. Il est pourtant manifeste que si les petits trous se multipliaient, il n'y aurait plus nulle part aucune image.

Néanmoins nous n'allons pas insister lourdement sur cette question, ce n'est pas elle qui nous importe, c'est simplement de remarquer que là et là seulement prend son appui ceci que ce qui concerne le psychisme est à situer dans un en-dedans limité par une surface. Une surface, bien sûr, nous dit-on, c'est déjà quelque chose, dans le texte de Freud ; qu'elle est surface tournée vers le dehors et que dès lors que c'est sur cette surface que nous localisons le sujet, il est, comme on dit, sans défense au regard de ce qu'il y a en-dedans et qui n'est pas bien sûr simplement les représentations mais que du même coup, parce que les représentations ne peuvent être mises ailleurs, que du même coup on y met tout le reste, à savoir ce qu'on appelle diversement, confusément, affects, instincts, pulsions. Tout cela est dans le dedans.

Quelle raison, pour savoir le rapport d'une réalité avec son lieu, qu'il soit dedans ou bien dehors. Il conviendrait d'abord de s'interroger sur ce qu'elle devient en tant que réalité et pour cela peut-être de se détacher de cette vertu fascinante qu'il y a en ceci que nous ne pouvons concevoir la représentation d'un être vivant qu'à l'intérieur de son corps. Sortons-en un instant et posons la question de savoir ce qui arrive dans le dedans et le dehors quand il s'agit d'une marchandise par exemple. On nous a assez communément éclairé la nature de la marchandise pour que nous sachions qu'elle se distingue entre valeur d'usage et valeur d'échange. La valeur d'échange, c'est quand même bien ce qui fonctionne au-dehors. Mais, cette marchandise, mettons-la dans un entrepôt. C'est forcé aussi que ça existe. C'est un en-dedans, un entrepôt. C'est là qu'on la garde, qu'on la conserve. Les fûts d'huile, quand ils sont dehors, ils s'échangent, et puis on les consomme, valeur d'usage. C'est assez curieux que c'est quand ils sont au-dedans qu'ils sont réduits à leur valeur d'échange. Dans un entrepôt, par définition, on n'est pas là pour les mettre en pièces ni pour les consommer; 233

on les garde. La valeur d'usage à l'intérieur, là où on l'attendrait, est précisément interdite, et il n'y subsiste que par sa valeur d'échange. Là où c'est plus énigmatique, c'est quand il ne s'agit plus de la marchandise mais du fétiche par excellence, de la monnaie. Alors là, cette chose qui n'a pas de valeur d'usage, qui n'a que valeur d'échange, quelle valeur conserve-t-elle quand elle est dans un coffre ? Il est pourtant bien clair qu'on l'y met et qu'on l'y garde. Qu'est-ce que c'est que ce dedans qui semble rendre complètement énigmatique ce qu'on y enferme ? Est-ce qu'à sa façon, par rapport à ce qui fait l'essence de la monnaie, ça n'est pas un dedans tout à fait en-dehors, en-dehors de ce qui fait l'essence de la monnaie ?

Ces remarques n'ont d'intérêt que d'introduire ce qu'il en est de la pensée qui a aussi quelque chose à faire avec la valeur d'échange, en d'autres termes, qui circule, cette simple remarque devant suffire à marquer l'opportunité de la question pour ceux qui n'ont pas encore compris qu'une pensée, ça ne se conçoit à proprement parler qu'à être articulée, qu'à s'inscrire dans le langage, qu'à pouvoir être soutenue dans des conditions qu'on appelle la dialectique, ce qui veut dire un certain jeu de la logique, avec des règles, et de savoir donc si nous pouvons d'aucune façon ne pas nous interroger exactement de la même façon que nous le faisons il y a un instant pour la monnaie mise dans un coffre, qu'est-ce que ça veut dire, une pensée, quand on se la garde ? Et si on ne sait pas ce qu'elle est quand on se la garde, c'est tout de même bien que son essence doit être ailleurs, c'est-à-dire déjà au-dehors, sans qu'on ait besoin de faire de la projection pour dire que la pensée s'y promène. En d'autres termes, il faut remarquer ce qui n'est peut-être pas apparu de prime abord à tous, c'est que quel que soit le convaincant de l'argument de Berkeley, ce qui fait sa force, c'est peut-être bien cette intuition fondée sur un modèle, la représentation, je ne peux pas l'avoir ailleurs ; mais l'important, dans l'histoire, ce n'est pas ça, à savoir que nous nous laissions piper à une image de plus, et spécialement dépendante d'un certain état de la technique. C'est qu'effectivement, son argumentation soit irréfutable. Pour

que l'idéalisme tienne, il faut qu'il y ait non seulement l'évêque Berkeley mais quelques autres personnes avec lesquelles, sur ce sujet de savoir si du monde nous n'avons qu'une appréhension qui définit les limites philosophiques de l'idéalisme, c'est dans la mesure où on ne peut en sortir, où, dans le discours, on n'a rien à lui rétorquer qu'il est irréfutable.

Alors, sur le sujet idéalisme 234

réalisme, il y a bien évidemment ceux qui ont raison et ceux qui ont tort. Ceux qui ont raison sont dans le réel, je parle du point de vue des réalistes; et ceux qui ont tort, où sont-ils ? Cela nécessiterait d'être inscrit dans le schéma aussi. L'important est ceci, c'est qu'au niveau du débat, de la discussion articulable, Berkeley, au point où il en est de la discussion philosophique à son époque, est dans le vrai bien que, bien sûr, il est manifeste qu'il ait tort.

C'est justement en ceci que se démontre que le premier dessin du champ de l'objectivité fondé sur la chambre noire est faux. Mais alors faut-il ou non lui en substituer un autre ? Et comment faire ? Que deviennent le dedans et le dehors ? Et si ce que nous sommes forcés de redessiner pour nous trouver sur cette limite, sur ce médium entre symbolique et imaginaire qui demande un minimum de support à nos cogitations, de support intuitif, est-ce que ceci ne comporte pas que nous devions, dans l'intervention analytique, abandonner radicalement ces termes de projection et d'introjection, comme nous nous en servons sans cesse sans apporter la moindre critique au schéma que nous appellerons pour le désigner berkeleyen, celui où se marque de ce petit rond mis en haut, qui est la chambre noire, dans lequel j'ai mis le sujet de la représentation avec un réel à l'extérieur qui se distingue d'être simplement ceci, comme si ça allait de soi, tout ce qu'il y a là, dehors, c'est le réel.

Autre probablement très fâcheuse appréhension des choses, ne pas distinguer dans tout ce qui est là construit au-dehors différents ordres de réel. Poser la question simplement de ce que cette bâtisse, cette maison doit à un ordre qui n'est pas du tout forcément le réel, puisque c'est notre fabrication, c'est ce qu'il conviendrait de pouvoir mettre en place si nous avons à intervenir dans un champ qui n'est pas du tout celui qu'on a dit être celui de faits élémentaires, organiques, charnels, de poussées biologiques, mais de quelque chose qui s'appelle l'inconscient et qui, pour être simplement articulable comme étant de l'ordre de la pensée, n'échappe pas à ceci, c'est qu'il s'articule en termes langagiers. Le caractère radical de ce qui est au fondement non pas de ce que j'enseigne mais de ce que je n'ai qu'à reconnaître dans notre pratique quotidienne et dans les textes de Freud, voilà qui pose la question de ce qu'il en est du dedans et du dehors, et de la façon dont nous pouvons et devons concevoir ce qui répond à ces faits toujours si maladroitement maniés dans les termes d'introjection et de projection, au point que Freud, il faut bien le dire, ose, à l'origine de la définition du Moi, articuler les choses en ces termes, à savoir que d'un 235

certain état de confusion avec le monde le psychisme se sépare en un dedans et un dehors, et qu'ici, là, dans son discours, rien n'est distingué de ce qu'il en est de ce dehors, à savoir s'il est identifiable à ce que dans cette représentation commune dans l'opinion, à ce qu'il est identifiable, ce dehors, à cet espace indéterminé, et ce dedans à ce quelque chose que nous tiendrons désormais pour fonder une règle de l'organisme dont nous allons chercher toutes les composantes au-dedans.

Il est très clair qu'on peut faire un pas déjà, à démontrer ce qu'a d'impensable le schéma de la chambre noire. Il n'est pas besoin de remonter à Aristote pour nous apercevoir que les questions, du fait qu'il ne se réfère pas à la chambre noire, sont pour lui complètement différentes de celles qui se posent à nous et rendent à proprement parler impensable toute une conception, disons, du système nerveux. Lisez ce texte, il est piquant, ce texte par où débutent quelques chapitres d'un petit traité qu'il intitule *De la sensation*. Il, déjà, effleure le problème, à savoir ce quelque chose qui va donner tellement de développements par la suite, à savoir qu'il y a quelque chose dans la vision qui ouvre à la réflexion. Le "se voyant se voir" de Valéry, il l'approche, et de la façon la plus drôle, dans ce fait que quand on appuie sur un oeil, ça fait quelque chose, ça fait des phosphènes, c'est-à-dire quelque chose qui ressemble à de la lumière ; c'est là seulement qu'il trouve à appréhender que cet oeil qui voit, il se voit aussi en quelque façon, puisqu'il produit de la lumière si vous appuyez dessus. Bien d'autres choses sont piquantes, et les formules dans lesquelles il aboutit au terme, qui donnent pour essentielle aux choses la dimension du diaphane, ce par quoi il est rendu compte que l'œil voit de ceci et de ceci uniquement que, dans cet ordre du diaphane, il représente un appareil particulièrement qualifié, c'est-à-dire qu'aussi bien, loin que nous ayons quelque chose qui d'aucune façon ressemble à un dedans et à un dehors, c'est en tant, si l'on peut dire, que l'œil participe d'une qualité nous dirions visionnaire que l'œil voit. Ce n'est pas si bête. C'est une certaine façon, pour le coup, de bien plonger le sujet dans le monde.

La question est devenue un petit peu différente et, à la vérité, les gens avec qui Aristote a à combattre, c'est à savoir mille autres théories énoncées de son temps dont toutes d'ailleurs, par quelque côté, participent de quelque chose que nous n'avons aucune peine à retrouver dans nos images, y compris celle de la projection car, je vous le demande, qu'est-ce que suppose ce terme de projection quand il s'agit non plus de ce qui se voit mais de l'imaginaire, si ce n'est que nous supposons au regard d'une certaine configuration affective qui est celle autour de quoi, à tel moment, à telle date, nous supposons que le sujet patient modifie le monde, qu'est-ce que c'est que cette projection sinon la supposition de ceci, que c'est du dedans que le faisceau lumineux part qui va peindre le monde, tout comme 236

dans les temps antiques, il en était certains pour imaginer ces rayons qui, partant de l'œil, allaient en effet nous éclairer le monde et les objets, quelque énigmatique que fût ce rayonnement de la vision. Mais nous pouvons, nous le prouvons dans nos métaphores, en être encore là. Et quand on se réfère à ce texte aristotélicien, ce n'est pas le moins brillant de ce qu'il nous montre qu'on touche en quelque sorte du doigt non pas tellement de ce qu'il échafaude lui-même que de tout ce auquel il se réfère, Empédocle notamment qui fait participer la fonction de l'œil du feu, à quoi lui-même rétorque par un appel à l'élément de l'eau. Incidemment, ce qui l'embête, c'est qu'il n'y a que quatre éléments, et comme il y a cinq sens, on voit mal comment le raccord se fera ; il le dit en toutes lettres. Il arrive à la fin à s'en tirer en unifiant le goût et le toucher comme se rapportant également à la terre, mais ne nous amusons pas plus longtemps, aussi bien ces choses n'ont rien en elles-mêmes de tellement spécialement comique, mais plutôt exemplaire. Ce qui apparaît en quelque sorte, à lire ces textes, c'est ce quelque chose qui, pour nous, localise ce champ de la vision de le réanimer, si je puis dire, de ce que nous y avons mis, grâce à la perversion, d'inséré dans le désir. On voit ceci, à simplement se laisser, si on peut dire, imprégner de ce qui anime ces textes qui, si futiles qu'ils nous paraissent, n'étaient pourtant pas dits par des gens sots, qu'il se soit pu dire ainsi le ressort nous est en quelque sorte suggéré, pour peu que quelque exercice ait été par nous pris de ce qu'il en est dans le champ visuel de la fonction de l'objet a.

L'objet a, dans le champ visuel, ressortit au regard de la structure objective à la fonction de ce tiers terme dont il est frappant que littéralement les anciens ne sachent pas qu'en faire, le ratent alors que c'est quand même la chose la plus grosse qui soit. Eux aussi se trouvent entre deux, la sensation, c'est-à-dire le sujet, et puis le monde qui est senti ; qu'il faille qu'ils se secouent, si l'on peut dire, pour faire intervenir comme troisième terme la lumière, tout simplement, le foyer lumineux en tant que ce sont ses rayons qui se réfléchissent sur les objets et qui, pour nous-mêmes, qui viennent à l'intérieur de la chambre noire former une image. Et après ? Après nous avons cette merveilleuse stupidité de la synthèse conscientielle qui est quelque part, et paraît-il particulièrement bien pensable uniquement de ce fait que nous pouvons la loger dans une circonvolution. Et en quoi dans la circonvolution l'image deviendra-t-elle, tout d'un coup, parce qu'elle est dans une circonvolution plutôt que d'être sur la rétine, quelque chose de synthétique ? Le concept de l'objet a nous est suffisamment indiqué par les tâtonnements mêmes qui se sont dessinés tout au cours de la tradition et qui ont fait en effet qu'ils s'apercevaient fort bien que la solution du problème de la vision n'est pas du tout simplement la lumière ; la lumière est une condition, bien sûr ; pour qu'on voie quelque chose, il faut 237

qu'il fasse jour; mais en quoi est-ce que cela explique qu'on voit ?

L'objet a, dans ce qui concerne le champ scopophilique, si nous essayons de le traduire au niveau de l'esthésie, c'est très exactement ce que vous voudrez, ce blanc, ou ce noir, ce quelque chose qui manque derrière l'image, si l'on peut dire, et que nous mettons si aisément par un effet purement logomachique de la synthèse quelque part dans une circonvolution. C'est très précisément en tant que quelque chose manque dans ce qui s'en donne comme image qu'est le point ressort dont il n'y a qu'une solution, c'est que, comme objet a, c'est-à-dire précisément en tant que manque et, si vous voulez, en tant que tache. La définition de la tache, c'est justement de ce qui, dans le champ, se distingue comme le trou, comme une absence, et nous savons justement par la zoologie que la première apparition de cette chose qui nous émerveille, qui est si bien construite comme un petit appareil optique, et qui s'appelle un oeil, au niveau d'êtres lamelleux, c'est par une tache que ça commence. Cette tache, en ferons-nous purement et simplement un effet, car la lumière produit des taches. C'est une chose certaine. Nous n'en sommes point là. Mettre la tache comme essentielle et structurante à titre de place de manque dans toute vision, mettre la tache à la place du troisième terme du champ objectivé, mettre la tache à la place de la lumière comme les Anciens ne pouvaient s'empêcher de le faire - et c'était là leur bafouillage - voilà quelque chose qui n'est plus bafouillage, si nous nous apercevons que cet effet de métaphore, de métaphore du point nié dans le champ de la vision, comme mise au principe de ce qui fait non pas son déploiement plus ou moins de mirage mais ce qui attache le sujet en tant que ce sujet est quelque chose dont le savoir est tout entier déterminé par un autre manque plus radical, plus essentiel, qui est celui de ce qui le concerne en tant qu'être sexué, c'est là ce qui fait apparaître comment le champ de la vision s'insère dans le désir. Et après tout pourquoi n'y a-t-il pas moyen d'admettre que ce qui fait qu'il y ait vue, contemplation, tous ces rapports qui retiennent l'être parlant, que tout ceci ne prenne vraiment son attache, sa racine, qu'au niveau même de ce qui, d'être tache dans ce champ, peut servir à boucher, à combler ce qu'il en est du manque, du manque lui-même parfaitement articulé et articulé comme manque, à savoir ceci qui est le seul terme grâce à quoi ce qu'il en est de l'être parlant peut se repérer au regard de ce qu'il en est de son appartenance sexuelle.

C'est au niveau de cet objet a que peut se concevoir cette division articulable du sujet en un sujet qui a tort parce qu'il est dans le vrai - c'est l'évêque Berkeley - et un autre sujet qui, mettant en doute que la pensée vaille quelque chose, en réalité fait la preuve de ceci que la pensée est de soi censure et que ce qui importe, c'est de situer le regard en tant que subjectif, par ce qu'il ne voit pas et que c'est cela qui rend pensable que la pensée elle-même

même s'assoit de ceci et de ceci seulement qu'elle est censure, c'est ce qui permet de l'articuler elle-même métaphoriquement comme faisant tache dans le discours logique.

Ce que aujourd'hui, à la suite de cette bien longue articulation, je veux dire, tout au moins pourrai-je l'amorcer, c'est ceci, nous en étions restés au niveau de la perversion fondée dans une autre façon d'inscrire ce dehors. Ce dehors, pour nous, n'est pas un espace ouvert à l'infini où nous mettons n'importe quoi sous le nom de réel. Ce à quoi nous avons à faire, c'est cet Autre qui a comme tel son statut. Ce statut, ce n'est certes pas du seul effort des psychanalystes que nous pouvons actuellement l'articuler comme se présentant à l'explorer d'une interrogation seulement logique, comme marqué d'une faille, ce qui

dans le schéma qui est ici donne le grand Autre, le signe comme donnant le terme de ce qui se pose au niveau de l'énonciation, de l'énonciation désirante, c'est que la réponse qu'il donne est très exactement la faille qui représente ce désir.

Après tout, ce n'est pas pour rien que ces termes sont ici manifestés par des petites lettres, par une algèbre. Le propre d'une algèbre, c'est de pouvoir avoir diverses interprétations. $S(A)$, ça peut vouloir dire toutes sortes de choses, jusques et y compris la fonction de la mort du père. Mais, à un niveau radical, au niveau de la logification de notre expérience, $S(A)$, c'est exactement si elle est quelque part et pleinement articulable, ce qui s'appelle la structure, si on peut en quelque terme qualifier de structuralisme - et vous savez quelles réserves je fais sur ces épinglages philosophiques, - c'est en tant que le rapport entre ce que permet d'édifier une logique rigoureuse avec ce que d'autre part dans l'inconscient nous est montré de certains défauts d'articulation irréductibles d'où procède cet effort même qui témoigne du désir de savoir, je vous l'ai dit, ce que je définis comme perversion, c'est la restauration en quelque sorte première, la restitution, à ce champ du A, du a, en ceci que la chose est rendue possible de ce que ce a soit un effet de la prise de quelque chose de primitif, de 239

primordial et, pourquoi ne l'admettrions-nous pas, à condition de rien pas faire un sujet, c'est dans la mesure où cet être animal que nous prenions tout à l'heure au niveau de son sac de peau est pris dans le langage que quelque chose en lui se détermine comme a, ce a rendu à l'Autre, si l'on peut dire. C'est bien pourquoi l'autre jour, en introduisant devant vous le pervers, je le comparai à l'homme de foi, voire au croisé ironiquement; lui, donne à Dieu sa plénitude véritable.

Et si vous me permettez de terminer sur quelques jeux de mots en quelque sorte humoristiques, s'il est vrai que le pervers est la structure du sujet pour qui la référence castrationnelle, le fait que la femme est distinguée de ceci qu'elle n'a pas le phallus, que ceci par cette opération mystérieuse de l'objet a est bouché et, est masqué et, est comblé, est-ce que ce n'est pas là que s'articule cette formule que déjà une fois j'ai poussée en avant, que cette façon de parer à la béance radicale dans l'ordre du signifiant que représente le recours à la castration, d'y parer ce qui est la base et le principe de la structure perverse, en pourvoyant de quelque chose qui comble, qui remplace le manque phallique, en pourvoyant cet Autre et en tant qu'il est asexué, est-ce que ce n'est pas cela qu'un jour, devant vous, j'avais désigné du terme de l'hommelle. Voilà une référence qui, quant à l'assiette d'un certain dehors au regard du jeu de l'inconscient, vous rendra dans son épinglage, paraît-il seulement pittoresque, quelques services.

Mais pour vous quitter et aussi bien parce qu'aujourd'hui je n'ai pas pu parcourir comme d'habitude aussi loin le champ que je voulais, pour vous ouvrir car c'est celui qui, de la perversion, conduit à la phobie, en y voyant l'intermédiaire qui va vous permettre enfin de situer authentiquement le névrosé, et à son niveau ce qu'il en est du dedans et du dehors, si cet hommelle nous l'écrivons, à modifier le terme qui est ici S (A), à le modifier en ce sens que c'est d'un A non défaillant que ce A d'un signifiant du A, qu'il s'agit, et qui donne la clé de la perversion, est-ce que - je vous le montrerai davantage dans notre prochaine réunion - ce n'est pas inversement que ce soit au niveau du signifié s (A) de la faille, que la division de ce A se porte chez le névrosé ? Ceci a un grand intérêt d'ordonnance topologique car c'est aussi montrer que c'est au niveau de l'énoncé que le texte du symptôme névrotique s'articule, c'est-à-dire que c'est ainsi que s'explique que ce soit entre le champ du Moi tel qu'il s'ordonne spéculairement et celui du désir en tant qu'il s'articule par rapport au champ dominé par l'objet a que le sort de la névrose se joue.

C'est ce que nous verrons mieux la prochaine fois où c'est, fondé sur ces graphes anciens, que je pourrai vous montrer la place que tient, dans le jeu de la névrose, - et je le reprendrai dans la phobie d'abord, reprenant tout ce que j'ai déjà articulé à propos du petit Hans et qui a été, je m'en suis aperçu, assez insuffisamment transmis dans les comptes rendus qui en ont 240

été donnés ... Alors, mais si ce signifié du A en tant que barré, en tant que marqué de sa défaillance logique, s'il vient dans le névrosé à pleinement se signifier, c'est bien aussi cela qui nous éclaire de ce qu'a eu d'inaugural l'expérience du névrosé. Lui ne masque pas ce qu'il en est de l'articulation conflictuelle au niveau de la logique même. Que de ce que la pensée défaille en son lieu même de jeu réglé, voilà qui donne sa véritable portée de la distance qu'en prend dans son expérience le névrosé lui-même et, pour tout dire et pour terminer sur ce jeu de mots que je vous ai annoncé, quoi d'étonnant, si nous nous amusons du mot hommelle, à l'étage au-dessous de le transformer en famil. Les jeux et les rencontres que permet l'état de la langue, ce famil, ne le voilà-t-il pas vraiment qui paraît nous montrer, comme une espèce d'éclair entre deux portes, ce qu'il en est de la fonction métaphorique de la famille elle-même ?

Si pour le pervers, il faut qu'il y ait une femme non châtrée, ou plus exactement s'il l'a fait telle et hommelle, est-ce qu'il n'est pas notable à l'horizon du champ de la névrose que ce quelque chose qui est un "Il" quelque part, dont le "je" est véritablement l'enjeu de ce dont il s'agit dans le drame familial, c'est cet objet a en tant que libéré. C'est lui qui pose tous les problèmes de l'identification, c'est lui avec lequel il faut, au niveau de la névrose, en finir, pour que la structure se révèle de ce qu'il s'agit de résoudre, à savoir la structure tout court, le signifiant du

A

241

LEÇON XIX, 7 MAI 1969

L'angoisse, ai-je dit dans un temps, n'est pas sans objet. Ceci veut dire que ce quelque chose qu'on appelle objectif, à partir d'une certaine conception du sujet, qu'il y a quelque chose d'analogue à répondre à l'angoisse, quelque chose - c'est ainsi qu'on s'exprime dans la psychanalyse - dont l'angoisse est signal dans le sujet. Voilà le sens de ce "pas sans" de la formule qui ne dévoile rien d'autre que, il ne manque pas, ce terme, ce quelque chose d'analogue à l'objet. Mais ce "pas sans" ne le désigne pas ; il présuppose seulement l'appui du fait du manque. Or toute évocation du manque suppose institué un ordre symbolique, plus qu'une loi seulement mais une accumulation, et encore numérotée, un rangement, je l'ai souligné en son temps.

Si nous définissons le réel d'une sorte d'abolition pensée du matériel symbolique, il ne peut jamais rien manquer. L'animal, quel qu'il soit, qui crève en raison d'une suite d'effets physiologiques parfaitement adaptés, dont le fait d'appeler ça effets de la faim par exemple est tout à fait exclu ; c'est la fin de l'organisme en tant que soma. Il ne manque de rien. Il a assez de ressources en son périmètre d'organisme pour mesurer sa réduction dite mortelle. Le cadavre, c'est un réel aussi. Les effets par quoi l'organisme subsiste, c'est ce par quoi nous sommes forcés de concevoir l'imaginaire ; quelque chose lui indique que tel élément de l'extérieur, du milieu, de *l'Umwelt* comme on dit est absorbable ou plus généralement propice à sa conservation. Cela veut dire que *l'Umwelt* est une sorte de halo, de double de l'organisme, et puis c'est tout. C'est ça qu'on appelle l'imaginaire. Tout un ordre de *l'Umwelt* est descriptible, certes, en termes d'adéquation ; sans ça l'organisme ne subsisterait pas un instant. La catégorie de l'imaginaire implique en elle-même que cet *Umwelt* est capable de défaillance. Mais la défaillance, là non plus, n'est manque à rien. C'est le commencement d'une suite d'effets par où l'organisme se réduit comme tout à l'heure en emportant avec lui son *Umwelt*. Il meurt avec son mirage qui peut très bien être ce qu'on appelle, on ne sait pas trop pourquoi, épiphénomène de cette faim que j'évoquai tout à l'heure.

Donc jusque là tout se réduit à un divers niveau de structuration du réel. Pour que le fait du manque apparaisse, il faut que se dise quelque part "il n'y a pas le compte". Pour que quelque chose manque, il faut qu'il y ait du compté. A partir du moment où il y a du compté, il y a aussi des effets du

compté sur l'ordre de l'image. Ça, ce sont les premiers pas de l'épistémè, de 243

la science; les premières copulations de l'acte de compter avec l'image, c'est la reconnaissance d'un certain nombre d'harmonies, musicales par exemple elles en donnent le type. C'est là que peuvent se constater des manques qui n'ont rien à faire avec ce qui, dans l'harmonie, se pose seulement comme intervalle. Il y a des endroits où il n'y a pas le compte. Toute la science que nous appellerons antique consiste à parier que ces endroits où il n'y a pas le compte se réduiront un jour aux yeux du sage, aux intervalles constitutifs d'une harmonie musicale.

Il s'agit d'instaurer un ordre de l'Autre grâce à quoi le réel prend statut de monde, cosmos, impliquant cette harmonie. La chose s'est faite ainsi dès lors qu'il y a eu au monde, en ce monde d'aventure et de concret qu'on appelle historique, des emporions, des magasins où tout est bien rangé. Les emporions et les empires qui existent depuis un bout de temps, ce n'est pas nous qui les avons inventés, c'est la même chose. C'est la doublure et le support de cette conception de la science antique qui repose, en somme, sur ceci qui fut longtemps admis que savoir et pouvoir, c'est la même chose, pour la raison que celui qui sait compter peut répartir, qu'il distribue, et par définition celui qui distribue est juste. Tous les empires sont justes. S'il est venu là-dessus récemment quelque doute, ça doit avoir une raison. L'horizon de ce qui se passe là - et c'est là l'excuse à ce discours public, à ce quelque chose que je continue malgré qu'il ne s'adresse en principe qu'aux psychanalystes - est ceci dont le temps témoigne par quelque chose dont les sages ne veulent pas voir ce qui déjà n'est plus du tout un prodrome mais une déchirure patente, c'est que la discordance éclate entre savoir et pouvoir. Il s'agit, c'est intéressant, pour que tout simplement les choses ne traînent pas longtemps dans cette discordance, avec tout ce qu'elle comporte de bafouillages étranges, de redites, d'absurdes collisions, il s'agit de définir en quoi cette disjonction s'opère et de la dénommer ainsi de ne pas penser qu'on va y parer avec je ne sais quelle façon épisodique de retourner la veste du pouvoir, de dire que tout s'arrange parce que c'est ceux qui jusqu'ici en étaient opprimés qui vont maintenant l'exercer, par exemple.

Non certes que j'en écarte personnellement d'aucune façon l'échéance possible, mais qu'il me paraît sûr que ceci n'a de sens que pour autant que cela s'inscrit dans ce que je viens d'appeler le virage essentiel, le seul de nature à changer le sens de tout ce qui s'ordonne comme empire présumé, fût-ce du savoir lui-même, c'est à savoir cette disjonction du savoir et du pouvoir. Ceci, cette formule qui n'a qu'une valeur grossière, qui n'induit à proprement parler à rien, qui ne consiste en aucune *Weltanschauung*, présomption utopique ou pas d'une mutation poussée par on ne sait quoi, ceci doit être articulé, et le peut être, en raison de ceci non pas que Freud en donne la saisie renouvelant en un système qui serait quoi 244

que ce soit de comparable à ce où a voulu se faire perdurer le mythe de la conjonction du savoir et du pouvoir, mais Freud bien plus est lui-même ici le patient, celui qui, de par sa parole, une parole de patient, témoigne de ce que j'inscris ici sous ce titre, la disjonction du savoir et du pouvoir. Il n'en témoigne pas seul. Il la lit dans les symptômes qui se produisent à un certain niveau du subjectif, et qu'il essaye d'y parer et précisément là où se lit que lui-même avec eux, ceux qui témoignent dans leur particularité de cette disjonction du savoir et du pouvoir, il est comme eux patient de cet effort, de ce travail, de ce dont témoignent en un point les effets que j'intitule de la disjonction du savoir et du pouvoir.

Voici comment au point où, moi-même, je ne suis rien d'autre que la suite d'un tel discours, où dans mon discours même je témoigne de ce à quoi conduit l'épreuve de cette disjonction, c'est-à-dire à rien qui la comble apparemment ni qui permette de l'espérer réduire jamais en une norme, en un cosmos, c'est là le sens de ce que je m'essaie à poursuivre devant vous d'un discours qu'inaugure Freud et ce pourquoi j'ai commencé par une lecture attentive de ce dont témoigne ce discours, et pas seulement dans sa maîtrise, car très précisément c'est de ses insuffisances qu'il est le plus instructif.

J'ai relu ce séminaire que je faisais en 1956-57, dérisoire distance de treize années qui, tout de même, me permet de mesurer quelque chose du chemin parcouru, par qui ? Par quoi ? Par mon discours d'une part et puis, d'un autre côté, par une sorte d'évidence, de manifestation du déchirement que ce discours désigne qui, bien entendu, ne doit rien à ce discours lui-même mais grâce à quoi peut-être peut se témoigner qu'il y a un discours que je ne dirai certes pas à la page, disons pas trop à la traîne de ce qui s'est produit ; ceci dit, en raison des lois qui vont pour être les lois régnautes, celles qu'on appelle du statut de l'Université, il faut bien en effet que ce discours non seulement soit à la traîne mais soit forcé de toujours se reprendre au principe comme *nachträglich*, après coup, ceci en raison du fait que rien ne l'enregistre dans un renouvellement de forme qui serait celle où subsiste ce dont il s'agit des pas majeurs depuis un temps faits dans le savoir et tel qu'il se marque comme internement disjoint de tout effet de pouvoir.

Nous repartons donc au principe, et ce terme que j'ai produit, qui n'était pas en 1956-57 de l'objet *a*, tandis que j'essayais de déchiffrer qui, si cette chose était maintenant publiée au-delà d'un résumé, d'ailleurs pas si mal fait qui en fut donné dans le *Bulletin de Psychologie* sous le terme de *La relation d'objet et les structures freudiennes*, pourrait, s'il pouvait le faire de son côté, sur le texte même de ce que pendant plus d'un trimestre je suis à la trace de ce texte à lui tout seul si confondant par son aspect de labyrinthe, par son attestation d'une sorte d'épèlement, balbutiant, tournant en rond, et 245

à vrai dire, dont l'issue, à part ceci que le petit Hans n'a plus peur des chevaux, et après ? Est-ce que c'est là l'intérêt d'une telle recherche de faire qu'un ou mille autres petits bonshommes soient délivrés de quelque chose d'embarrassant qu'on appelle une phobie ? - L'expérience prouve que les phobies ne mettent pas beaucoup plus longtemps à guérir spontanément qu'avec une investigation telle que celle dont il s'agit en l'occasion, celle de son père, élève de Freud et de Freud lui-même -, ce qu'il faut à cette époque, il y a treize ans, que je souligne, que j'épèle, c'est de l'enjeu véritable dont il s'agit, de l'étude de la frontière, de la limite de ce qui se joue à chaque instant, qui va bien au-delà du cas, de la frontière, de la limite entre l'imaginaire et le symbolique, et que c'est là que tout se joue ; j'y reviendrai peut-être de quelques traits au cours de ce qu'aujourd'hui j'énonce.

Mais repartons du point où nous avons à fixer ce qu'il en est du jeu de ces trois ordres, le réel, le symbolique et l'imaginaire dans ce qui est en cause véritablement, ce point tournant où tous nous sommes les patients, quels que puissent être, à chacun nos mésaventures et nos symptômes, à savoir ce que je désigne comme une certaine disjonction du savoir au pouvoir. Posons quelque part en un point - soyons grossiers, soyons sommaires ! - ce que j'ai appelé tout à l'heure le réel, dont il est tout à fait évident que, tel que je l'ai décrit, il intéresse. Je n'ai pas encore été le voir mais il y a, paraît-il, un film de Louis Malle sur Calcutta. On y voit une très grande quantité de gens qui meurent de faim. C'est ça, le réel. Là où les gens meurent de faim, ils meurent de faim. Rien ne manque. On commence à parler de manque pourquoi ? Parce qu'ils ont fait partie d'un empire. Sans quoi, paraît-il, il n'y aurait même pas de Calcutta. Car c'est en raison paraît-il - je ne suis pas historien assez pour le savoir mais je l'admets puisqu'on nous le dit - sans les nécessités de cet Empire, il n'y aurait pas eu d'agglomération à cet endroit. Les empires modernes laissent éclater leur part de manque justement en ceci que le savoir y a pris une certaine croissance, sans doute démesurée, aux effets de pouvoir. Il a aussi cette propriété, l'empire moderne, que partout où il étend son aile, cette disjonction vient aussi. Et c'est uniquement au nom de cela qu'on peut, de la famine aux Indes, faire un motif nous incitant à une subversion ou à une révision universelle, à quelque chose, le Réel quoi !

Pour qu'il y ait du symbolique, il faut qu'il se compte au moins 1. Pendant longtemps, on a cru que compter pouvait se réduire à l'Un, à l'Un du Dieu - il n'y en a qu'un - à l'Un de l'Empire, à l'Un de Proclus, à l'Un de Plotin. C'est pourquoi il n'y a rien d'abusif à ce que nous symbolisons ici le champ du symbolique par ce 1. Ce qu'il faut saisir, c'est que bien sûr, ce 1 qui n'est pas simple et dont vite - ça a été là tout le progrès - on s'est aperçu qu'il fonctionne comme 1 numérique, c'est-à-dire engendrant une 246

infinité de successeurs, à condition qu'il y ait un zéro, ceci pour nous en tenir à l'exemplification de ce symbolique, par un des systèmes qui sont actuellement les mieux établis, il faut inscrire ceci, c'est que ce comptage, quel qu'il soit, à quelque niveau de structure que nous le placions dans le symbolique, a ses effets dans l'imaginaire ; et ce qui s'institue, ce qui s'ordonne dans mon discours, à ceux qui le suivent de l'éprouver, c'est que ces effets du comptage symbolique, dans l'ordre que nous avons évoqué tout à l'heure de l'imaginaire, à savoir en ceci que l'imaginaire, c'est l'ordre par quoi le réel d'un organisme, c'est-à-dire un réel tout à fait situé se complète d'un Umwelt, le comptage a, au niveau de l'imaginaire, cet effet d'y faire apparaître ce que j'appelle l'objet a.

Or chez l'être humain et sans que ceci fasse de lui, dans le domaine du vivant, une telle exception, une image, comme chez bien d'autres animaux, y joue un rôle privilégié, c'est celle qui est au principe de cette dimension que nous appelons le narcissisme, c'est l'image spéculaire. Nous savons que ce n'est pas le privilège de l'homme, que chez bien d'autres animaux, à certains niveaux de leur comportement, de ce qu'on appelle éthologie, mœurs animales, des images d'une structure apparemment équivalente, de la même sorte privilégiées, exercent une fonction décisive sur ce qu'il est de l'organisme. Tout ce qui par la psychanalyse est observé, articulé comme moment des rapports entre $i(a)$ et cet objet a, ceci est le point vif qui pour nous est d'intérêt premier, $r : i(a)/a$, pour estimer à sa valeur de modèle tout ce que nous livre au niveau des symptômes la psychanalyse, ceci en fonction de ce qu'il en est, patent en notre époque, des effets de disjonction entre savoir et pouvoir.

J'ai donc d'abord défini l'objet a comme essentiellement fondé des effets de ce qui se passe au champ de l'Autre, au champ du symbolique, au champ du rangement, au champ de l'ordre, au champ du rêve de l'unité, de ces effets malicieux dans le champ de l'imaginaire. Observez que ceci implique la structure même du champ de l'Autre comme tel, comme j'ai essayé grâce à un schème de vous le faire sentir dans plus d'une de mes précédentes leçons de cette année. Ce qui s'indique ici comme effet dans le champ de l'imaginaire, ce n'est rien d'autre que ceci que ce champ de l'Autre est, si je puis dire, en forme de a. Au niveau de ce champ, ceci s'inscrit dans une topologie qui, à l'imager, car bien sûr ce n'est là qu'image 247

intuitive, se présente comme le trouant.

Le pas suivant, celui que j'ai fait en énonçant d'une façon dont après tout il est frappant qu'à ce que je dise des choses comme ça, ça passe, ça rentre comme dans du beurre, - ce qui prouve évidemment que les analystes n'ont pas une idée tellement sûre de ce à quoi ils peuvent tenir dans un tel champ - j'ai dit quelque chose de simple, c'est à savoir que faire retour de ces effets petit a dans l'imaginaire à l'Autre, le champ d'où ils partent, de rendre à César si je puis dire ce qui est à César comme a dit, vous le savez, un jour un petit malin, car il l'était, le bougre ! que c'était ça l'essence de la perversion, rendre a à celui de qui il provient, le grand Autre. C'est une façon bien sûr un tout petit peu apologétique de présenter les choses. Ce qu'il s'agit de savoir, c'est ce qu'on peut en tirer. Si effectivement quelque chose qui soit le sujet, par quelque côté, car un effet du symbolique sur le champ de l'imaginaire, nous pouvons le considérer comme quelque chose d'encore problématique, quelle place cela va-t-il prendre ? Mais ça touche au sujet, nous ne pouvons en douter, nous qui faisons du sujet quelque chose qui ne s'inscrit que d'une articulation un pied dehors un pied dedans du champ de l'Autre.

Tâchons de la reconnaître, cette face de ce dont il s'agit concernant le sujet. Il y a de l'intérêt, il y a de l'importance à reconnaître ici ce qu'il en est d'un terme qu'a promu Freud, celui qui avant moi a commencé de prendre la mesure d'une certaine chambre dont la noirceur est autrement moins facile à calibrer que celle que j'évoquais la dernière fois, celle qui a servi pendant plus de deux siècles au nom d'un modèle optique. Qu'il ait plusieurs fois fait le tour et dénommé de noms différents de mêmes choses qu'il se trouvait retrouver après son périple n'est pas pour nous étonner. Freud a parlé beaucoup de l'amour, avec la distance qui convenait. Ce n'est pas parce que ça a monté à la tête de ceux qui l'ont suivi que nous n'avons pas à bien remettre les choses au niveau d'où il les a fait partir. Au niveau de l'amour, il a distingué la relation anaclitique et la relation narcissique. Comme il s'est trouvé qu'à d'autres endroits, il opposait l'investissement de l'objet à celui du corps propre, appelé dans cette occasion narcissique, on a cru pouvoir édifier là-dessus je ne sais quoi du type vases communicants grâce à quoi c'est l'investissement de l'objet qui, à lui seul, prouvait qu'on est sorti de soi, qu'on a fait passer la substance libidinale là où il fallait. C'est là-dessus que repose cette élucubration qui est bien celle que j'ai mise cette année-là parce qu'elle était encore vivace, qui s'appelle la relation d'objet, avec tout ce mythe du stade prétendu oblatif, qualifié encore génital. Il me semble que ce que Freud articule de l'anaclitisme, de l'appui pris au niveau de l'Autre, avec ce qu'il implique du développement d'une sorte de mythologie de la dépendance, comme si c'était de ça qu'il s'agissait, l'anaclitisme prend son statut, son vrai rapport de définir proprement ce 248

que je situe au niveau de la structure fondamentale de la perversion, c'est à savoir ce jeu par quoi le statut de l'Autre s'assure d'être couvert, d'être comblé, d'être masqué d'un certain jeu dit pervers, du jeu du a et qui de ce fait en fait un stade, à prendre - je dis discursivement si nous voulons donner une approximation logique de ce qui est en jeu dans toutes sortes d'effets qui nous intéressent - la relation anaclitique comme étant ici première. Et aussi bien c'est là le seul fondement par quoi peut se justifier toute une série de nuées prétendues significatives par quoi l'enfant regretterait son paradis dans je ne sais quel environnement physiologique maternel qui, à proprement parler, n'a jamais existé sous cette forme d'idéal. C'est uniquement essentiellement comme un jeu de cet objet définissable comme effet du symbolique dans l'imaginaire, comme jeu de cet imaginaire au regard de quelque chose qui peut prétendre, à quelque titre, pendant un temps - et à cet endroit la mère peut aussi bien jouer ce rôle que n'importe quoi d'autre, le père, une institution, voire une île déserte. C'est comme jeu du a, comme masque, ce que j'ai appelé cette structure qui est la même chose que ce a, l'en-forme de a de l'Autre, c'est uniquement dans cette formule que peut se saisir ce qu'on peut appeler l'effet de masquage, l'effet d'aveuglement qui est précisément ce en quoi se comble toute relation anaclitique.

A exprimer les choses sous cette forme, l'important, ce n'est pas ce qu'elle dit car, comme vous pouvez le saisir, ce n'est pas facile d'accès, précisément sur le plan de ce qu'on appelle imagination, car l'imagination vive, celle où nous prenons, où nous recueillons ce que nous appelons avidement signification, diversement plaisante, elle relève d'une toute autre sorte d'image, et combien moins obscure, l'image spéculaire ; beaucoup moins obscure surtout depuis que nos miroirs sont clairs. On ne saura jamais, sauf à y réfléchir un tout petit peu, ce que nous devons à ce surgissement des miroirs clairs. Chaque fois que, dans l'Antiquité, et ça dure bien sûr encore au temps des Pères de l'Eglise, vous voyez quelque chose qui s'indique comme en un miroir, ça veut dire tout le contraire de ce que c'est pour nous ; leurs miroirs, pour être de métal poli, donnaient des effets beaucoup plus obscurs, c'est peut-être ce qui a permis que subsiste si longtemps une vision spéculaire du monde. Le monde devait bien, comme à nous, leur paraître obscur, mais ça n'allait pas mal avec ce qu'on voyait dans le miroir. Ça a pu faire durer encore assez longtemps une idée du cosmos, il suffisait simplement de perfectionner les miroirs. C'est parce que nous l'avons fait, et d'autres choses ensemble, précisément d'élucidation du symbolique, que les choses nous paraissent moins simples.

Remarquons qu'en ceci nous n'avons pas avancé loin encore mais, puisqu'il s'agit du savoir, observons que de l'ordre de satisfaction rendue à l'Autre, par la voie de cette inclusion du a, la nouveauté, celle que nous 249

permet d'envisager l'expérience analytique, c'est très précisément celle-ci que, quel qu'il soit, celui qui peut se trouver en rôle, en posture de fonctionner comme cet Autre, le grand Autre, celui-là, il apparaît que depuis toujours, depuis qu'il fonctionne, de ce qui se passe là il n'en a jamais rien su. C'est ce que je me permets à quelque titre d'articuler de ci de là, en posant des questions insidieuses aux théologiens, du type de savoir par exemple s'il est si sûr que Dieu croit en Dieu. Si c'est pensable, la question introduite comme fondamentale en toute démarche psychanalytique, - je crois l'avoir formulée dans la ligne de quelque chose qui, comme tous les prodromes, avait commencé de se dessiner dans un certain tournant philosophique - c'est que l'intéressant, d'une façon tout à fait vive, et ceci à mesure que progressent plus les impasses où nous coince le savoir, ce n'est pas de savoir ce que l'Autre sait, c'est de savoir ce qu'il veut, à savoir avec sa forme, sa forme en-forme de a, qui s'ébauche tout à fait autrement que dans un miroir, mais par une exploration à peine effleurée d'ailleurs de la perversion, qui nous fait dire que cette topologie qui se dessine et que précise à de bien autres niveaux que des expériences pathologiques, l'avancée du savoir, qu'est-ce que ça veut ? A quoi ça mène ? Ce n'est pas tout à fait d'ailleurs la même chose. La question reste à l'étude. Si on se figure que même sur les perversions, la psychanalyse clôt le cercle, qu'elle a trouvé le dernier mot, même à user d'une façon plus appliquée que je ne peux le faire ici-même de la relation à l'objet a, on se tromperait. L'important, c'est de reprendre à titre de symptômes et en quelque sorte nous éclairant sur ce qu'il en est des rapports du sujet à l'Autre, d'anciens thèmes qui ne se trouvent pas les mêmes à n'importe quelle époque, et si je n'ai pas pu ici faire place à l'Angelus Silesius du *Pèlerin Chérubinique* dont, dans un temps j'ai fait un tel usage dans ces années perdues dont je ne sais même pas si, quelque jour, quelqu'un fera la mesure du cheminement par lequel je pouvais mener au jour la suite précaire de ce discours, dont j'ai donc fait tellement d'usage, c'est à la lumière de cette relation telle que je la définis et comme anacritique que pourraient être repris les hémistiches de son *Pèlerin Cherubinique*, ces distiques coupés, équilibrés en quatre membres dans lesquels se dessine l'identité propre de ce qui en lui lui paraît le plus essentiel, impossible à saisir autrement que dans le terme de l'objet a et de Dieu même. Qu'il suffise de s'apercevoir que tout ce qui peut s'inscrire en fonction d'ordre, de hiérarchie et aussi bien de partage, tout ce qui est de l'ordre de ce fait de l'échange, du transitivity, de l'identification elle-même, tout ceci participe de la bien différente relation que nous posons comme spéculaire; tout ceci se rapporte au statut de l'image du corps en tant qu'elle se pose en un certain tournant de principe comme liée à ce quelque chose d'essentiel dans l'économie libidinale considéré comme étant la maîtrise motrice du corps. Ce n'est pas pour rien que les mêmes 250

consonnes dans l'un et dans l'autre se retrouvent, maîtrise motrice, tout est là. Et c'est ce par quoi est témoigné en toute occasion un comportement dit de bien; grâce à cette maîtrise motrice, l'organisme qualifiable de ses rapports au symbolique, l'homme en l'occasion comme on l'appelle, se déplace sans jamais sortir d'une aire bien définie en ceci qu'elle interdit une région proprement centrale qui est celle de la jouissance. C'est par là que l'image du corps telle que je l'ordonne de la relation narcissique prend son importance.

Si vous vous reportez au schéma que j'ai donné sous le titre de remarques à quelques propositions d'un monsieur dont, grâce à moi, le nom subsistera, vous y verrez que le rapport qui s'y désigne est très proprement ceci que, du rapport qui s'établit du sujet au champ de l'Autre, en tant que là je ne peux en image ne rien faire d'autre qu'homogène à l'espace commun, et c'est bien pour cela que je fais là fonctionner l'Autre, et pourquoi pas puisque aussi bien il n'est pas soustrait à l'imaginaire, comme un miroir, ceci à seule fin de pouvoir poser le deuxième terme, le signifiant auprès duquel se représente par un autre signifiant le sujet, s'y trouve pointé en un endroit qui n'est rien d'autre que ce qui se désigne ici par ce I énigmatique, celui d'où à lui se présente la conjonction dans un autre miroir, la conjonction du a et de l'image du corps. C'est très précisément ceci qui désigne ce qui se passe au niveau de la phobie.

Si nous prenons n'importe quelle observation de phobie, pour peu qu'elle témoigne d'un peu de sérieux, ce qui est le cas, on ne se paye pas le luxe de publier dans la psychanalyse une observation sans une anamnèse assez complète. Pour prendre par exemple dans le livre d'Hélène Deutsch sur *Les Névroses* les chapitres qui se rapportent à la phobie, que voyons-nous, par exemple, pour prendre n'importe lequel, quelqu'un auprès de qui elle a été appelée à intervenir au nom de ceci qu'il a eu à un moment la phobie des poules, que voyons-nous ? La chose est parfaitement articulée, mais qui ne se révèle, bien sûr, que d'un second temps d'exploration, c'est à savoir que, dans l'époque d'avant le déchaînement du symptôme, ces poules n'étaient assurément pas rien pour lui ; c'était les bêtes qu'il allait, en compagnie de la mère, soigner, et aussi bien faire aussi la cueillette des oeufs. Tous les détails nous sont donnés, à savoir que, à la façon dont font en effet tous ceux qui ont la pratique de ces volailles, une palpation en quelque sorte extérieure du cloaque suffit à percevoir si l'œuf est là, prêt à venir ; après quoi on n'a plus qu'à attendre. C'est bien en effet ce à quoi au plus haut point s'intéressait le petit x, le cas en question, c'est à savoir que, quand il se faisait baigner par sa mère, il lui disait d'en faire autant sur son propre périnée. Comment ne pas reconnaître qu'ici, là-même, il se désigne comme aspirant justement à fournir l'objet de ce qui sans doute, pour des raisons qui ne sont pas autrement approfondies mais qui sont là sensibles, faisait pour la mère l'objet d'un intérêt tout à fait particulier. Le premier temps, c'est bien évidemment

"Puisque les oeufs, ça t'intéresse, il faudrait que je t'en ponde". Mais aussi bien ce n'est pas pour rien que l'œuf ici prend tout son poids ; s'il peut se faire que l'objet a soit ainsi intéressé, c'est bien en ce sens qu'il y a une face démographique, si je puis dire, des rapports entre les sujets qui implique qu'assez naturellement ce qui naît se trouve à la place d'un oeuf.

Je le répète, je n'évoque d'abord ce temps que pour livrer tout de suite le sens de ce dont il va s'agir quand la phobie se déclenche. Un frère aîné, sensiblement aîné d'ailleurs, plus fort que lui, un jour le saisit par derrière, et ce garçon qui sait parfaitement bien sûr tout ce qu'il en est de ce qui se passe dans la basse-cour, lui dit : "Moi, je suis le coq et toi tu es la poule". Il se défend, s'insurge avec la plus grande vivacité et déclare: "Je ne veux pas", "I won't be the hen !" Remarquez que ce "hen" en anglais, ça a exactement la même prononciation avec l'esprit rude que le "n" du "un" dont je vous parlais tout à l'heure. Il ne veut pas être le "hen". Il y avait déjà un nommé Alain qui croyait avoir fait une grande trouvaille en disant que penser, c'est dire non. Il dit non. Pourquoi est-ce qu'il dit non alors que, le temps d'avant, il se trouvait si bien avec sa mère de pouvoir être pour elle, si je puis dire, une poule de plus, une poule de luxe, celle qui n'était pas dans la basse-cour, si ce n'est parce que là est intéressé le narcissisme, à savoir la rivalité avec le frère, le passage, comme il est bien prouvé, à une relation de pouvoir, l'autre le tient par la taille, par les hanches, l'immobilise et tant qu'il veut il le maintient dans une certaine position.

Le virement, je ne dis pas le virage, de ce qui est investi dans une certaine signification d'un registre à l'autre, c'est là le point où achoppe la fonction précédente et où naît ceci que la poule va prendre désormais pour lui une fonction parfaitement signifiante, et plus du tout imaginaire, à savoir qu'elle lui fait peur. Le passage du champ de l'angoisse, celui par lequel j'ai inauguré aujourd'hui mon discours, à savoir qu'il n'est pas sans objet, à condition qu'on voie que cet objet, c'est l'enjeu même du sujet, au champ du narcissisme, c'est celui où se dévoile la vraie fonction de la phobie qui est, à l'objet de l'angoisse substituer un signifiant qui fait peur. Au regard de l'énigme de l'angoisse, la relation signalée de danger est rassurante. Aussi bien ce que l'expérience nous montre, c'est qu'à condition que se produise ce passage au champ de l'Autre, le signifiant se présente comme ce qu'il est au regard du narcissisme, à savoir comme dévorant. Et c'est bien là d'où s'origine l'espèce de prévalence que, dans la théorie classique, a prise la pulsion orale.

Ce que je voulais aujourd'hui amorcer, c'est proprement ceci, que c'est au niveau de la phobie que nous pouvons voir non pas du tout quelque chose qui soit une entité clinique mais en quelque sorte une plaque tournante, quelque chose dont, à l'élucider dans ses rapports avec ce vers quoi elle vire plus que communément, à savoir les deux grands ordres de la 252

névrose, hystérie et névrose obsessionnelle, mais aussi bien par la jonction qu'elle réalise avec la structure de la perversion, qu'elle nous éclaire, cette phobie, sur ce qu'il en est de toutes sortes de conséquences, et qui n'ont point besoin de se limiter à un sujet particulier pour être parfaitement perceptibles, puisqu'il ne s'agit pas de quelque chose qui soit isolable du point de vue clinique mais bien plutôt d'une figure cliniquement illustrée, d'une façon éclatante sans doute, mais en des contextes infiniment divers.

C'est du point de cette phobie que nous réinterrogerons ce dont nous sommes partis aujourd'hui, la disjonction du savoir et du pouvoir. 253

LEÇON XX, 14 MAI 1969

Il est impossible de ne pas considérer comme première l'incidence du sujet dans la pratique psychanalytique. Elle est sans cesse au premier plan dans la façon dont, à l'entendre, pense le psychanalyste, du moins si nous nous en tenons à ce qui s'énonce dans ses comptes rendus. C'est de tel point défini par ce qu'on appelle une identification que le sujet se trouve agir, par exemple, manifester telle intention. On énoncera telle paradoxale de ses conduites du fait qu'il se retourne, par exemple à lui-même et de quel point sinon d'un autre qu'il a été occuper, il se retourne, ce qui fut à l'endroit de ce quelqu'un à qui il va s'identifier, son agression première. Bref, à tout instant le sujet se présente pourvu d'une pour le moins singulière autonomie, d'une mobilité surtout à nulle autre égale, puisqu'il n'est à peu près aucun point dans le monde de ses partenaires, qu'ils soient ou non considérés comme ses semblables, qu'il ne puisse occuper, du moins, je le répète, au niveau d'une pensée qui tend à rendre compte de tel paradoxe de ses comportements. Disons que le sujet - et ici nul lieu, au niveau de cette littérature, de contester la légitimité de ce terme - le sujet absolument non critiqué d'ailleurs, puisque aussi bien au terme il se produit ces énoncés singuliers qui vont jusqu'à parler du choix de la névrose, comme si à un moment c'était à je ne sais quel point privilégié de ce sujet en poudre qu'avait été réservé l'aiguillage.

Bien sûr, il peut s'admettre que, dans un premier temps de la recherche analytique, nous n'en ayons point été du tout au temps où d'aucune façon pouvait s'articuler d'une façon logique ce qu'il pouvait en être, en effet, de ce qui se présente comme tout à fait déterminant en apparence au début d'une anamnèse, dans une certaine façon de réagir au trauma. Il suffirait peut-être de s'apercevoir que ce point considéré comme originel, aiguillant de l'anamnèse, est un point qui a été bel et bien produit rétroactivement par la somme des interprétations, je parle des interprétations non seulement que le psychanalyste se fait, comme on dit, dans sa tête ou au moment où il écrit son observation, mais où il est intervenu dans ce qui le lie au patient et qui est loin, dans ce registre, dans ce registre d'interrogation, de suspension de ce qu'il en est du sujet, de pouvoir d'aucune façon être purement et simplement décrit comme un rapport de puissance à puissance, même soumis à tout ce qui peut s'y imaginer de transfert.

255

C'est pourquoi la reprise au niveau du sujet de la question de la structure en psychanalyse est toujours essentielle. C'est elle qui constitue le véritable progrès ; c'est elle, bien sûr, qui ne peut que seule faire progresser ce qu'on appelle improprement la clinique, j'espère que personne ne s'y trompe et que si, la dernière fois, vous avez pu avoir quelque plaisir à voir s'éclairer à mon discours, à la fin d'une évocation d'un cas, ce n'est pas spécifiquement qu'un cas ait été évoqué qui fait le caractère clinique de ce qui s'énonce au niveau de cet enseignement.

Reprenons donc les choses au point où nous pouvons les formuler après avoir à plusieurs reprises, à plusieurs reprises marqué comment se forme, à partir d'une première et très simple définition, c'est à savoir qu'un signifiant - c'est de là qu'on part, c'est de là qu'on part parce qu'après tout c'est le seul élément dont l'analyse nous donne la certitude, et je dois dire qu'elle met en son plein relief, auquel elle donne son poids, c'est le signifiant - si l'on définit le signifiant, *le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant*, ici est la formule, la formule neuve si je puis dire, qui nous permet de situer justement ce qu'il peut en être d'un sujet que de toute façon nous ne saurions manier selon des formules qui, pour être en apparence celles du bon sens, du sens commun, à savoir qu'il y a bien quelque chose qui constitue cette identité qui différencie ce monsieur-là de son voisin, qu'à se contenter de ceci, nous nous trouvons en fait recouvrir tout énoncé, tout énoncé simplement descriptif de ce qui se passe effectivement dans la relation analytique comme d'un jeu de marionnettes où, je le répète, le sujet est aussi mobile que la parole même, la parole même du montreur des dites marionnettes, à savoir que, quand il parle au nom de l'un qu'il tient dans sa main droite, il ne peut pas en même temps parler au nom de l'autre, mais qu'il est aussi bien capable de passer de l'un à l'autre avec la rapidité que l'on sait.

Voici donc, ce qui déjà a été suffisamment écrit ici pour que je n'aie pas à en refaire toute la construction et le commentaire, ce rapport premier qui aussi bien est gros de tous les autres, de S_1 à S_2 , de ce signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant, et dans l'essai que nous faisons de serrer ce dont il s'agit quant à l'autre de ces signifiants, nous essayons, nous l'avons déjà inscrit, d'ouvrir le champ où tout ce qui est signifiant second, c'est-à-dire le corps, de ce au niveau de quoi par un signifiant va être représenté le sujet, de l'inscrire au lieu du A, ce lieu qui est le grand Autre et dont je pense vous vous souvenez assez qu'à inscrire ainsi ce dont il s'agit, nous ne pourrions faire, au niveau de l'inscription même de S_2 que de répéter que pour tout ce qui suit, à savoir tout ce qui peut s'inscrire à la suite, nous devons remettre la marque du A comme lieu d'inscription, c'est-à-dire de voir en somme se creuser de ce que j'ai appelé la dernière fois l'enforme de ce a , c'est un nom nouveau que nous ferons à notre usage, 256

l'enforme du A, à savoir le a qui le trouve.

$$S_1 \overset{A}{\left(} S_2 \overset{A}{\left(} S_3$$

Arrêtons-nous un instant sur ceci que je considère comme assez acquis pour avoir été, j'en ai recueilli témoignage, sensible à certains qui ont trouvé quelque évidence, j'entends de maniement clinique, à cet *enforme* du A, formule destinée à montrer ce qu'il en est vraiment du a, à savoir de la structure topologique du A lui-même, de ce qui fait que le A n'est pas complet, n'est pas identifiable à un 1, en aucun cas à un tout, et pour tout dire que ce A est absolument à sentir, à représenter comme il en est au niveau du paradoxe, du paradoxe dont ce n'est pas pour rien que ce sont des logiciens qui l'ont formé, du paradoxe de l'ensemble dit de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes. Je pense que vous avez déjà assez le maniement de ce paradoxe. Il est bien clair que cet ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes, de deux choses l'une, ou il va se contenir lui-même et c'est une contradiction, ou il ne se contient pas lui-même, alors n'étant pas de ceux qui ne se contiennent pas eux-mêmes, il se contient lui-même, et nous nous trouvons devant une seconde contradiction. Ceci est tout à fait simple à résoudre : l'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes ne peut en effet comme fonction s'inscrire que sous la forme suivante, c'est à savoir E ayant pour caractéristique ce x en tant que différent de x.

$$E (x \neq x)$$

Or c'est là qu'il recouvre notre difficulté avec le grand Autre. S1 e grand Autre présente ce caractère topologique qui fait que son *enforme*, c'est le a, et nous allons pouvoir toucher très directement ce que cela signifie, c'est qu'il est vrai, c'est qu'il faut poser que, quel que soit l'usage conventionnel qu'il en est fait dans la mathématique, le signifiant ne peut en aucun cas être tenu pour pouvoir se désigner lui-même. S1 ou S2 en eux-mêmes ne sont pas chacun, d'aucune façon, ne peuvent être le représentant d'eux-mêmes sinon à s'en distinguer, d'eux-mêmes. Cette altérité du signifiant à lui-même, c'est proprement ce que désigne le terme du grand Autre marqué d'un A. Si nous l'inscrivons, ce grand Autre, marqué du A, si nous en faisons un signifiant, ce qu'il désigne, c'est le signifiant comme Autre ; le premier Autre qui soit, le premier rencontré dans le champ du signifiant est autre, radicalement, c'est-à-dire autre que lui-même, c'est-à-dire qu'il introduit l'Autre comme tel dans son inscription, comme séparé de cette inscription même.

Ce A, en tant qu'extérieur à S2 qu'il inscrit, c'est l'enforme de A, c'est-à-dire la même chose que le a. Or ce a, nous le savons, c'est le sujet lui

même en tant qu'il ne peut être représenté que par un représentant qui est S_1 dans l'occasion. L'altérité première, c'est celle du signifiant qui ne peut exprimer le sujet que sous la forme de ce que nous avons appris à cerner dans la pratique analytique d'une étrangeté particulière. Et c'est cela que je voudrais, je dirai non pas aujourd'hui frayer puisque aussi bien dans un séminaire que j'ai fait dans un temps, c'était l'année 1961-62, sur l'identification, j'en ai posé les bases. Ce sont ces bases-mêmes que je rappelle, simplement résumées et rassemblées aujourd'hui, pour vous faire sentir ceci qui n'est pas à prendre comme donné sinon par l'expérience analytique à tout analyste, bien sûr, ce a, comme essentiel au sujet et comme marqué de cette étrangeté, il sait ce dont il s'agit. Ces a, au reste, je les ai déjà assez depuis longtemps énumérés pour qu'on sache bien, du sein à l'excrément, de la voix au regard, ce que signifie dans son ambiguïté le mot étrangeté, avec sa note affective et aussi son indication de marge topologique ; ce dont il s'agit, c'est de faire sentir à ceux qui n'ont pas à prendre ceci comme un donné de l'expérience je ne sais quoi qui peut évoquer sa place raisonnée au niveau des repères de ce qu'on considère comme l'expérience pratique - à tort, elle n'est pas plus pratique que l'expérience analytique et allons-y ! - ce qu'il y aurait de moins étranger en apparence, pourrait y représenter le sujet, prenez-le au départ aussi indéterminé que vous l'entendrez, ce qui distingue celui qui est ici de celui qui est là et qui n'est que son voisin, bien sûr, nous pouvons le saisir, en prendre le départ, de ceci qui serait le moins étranger, d'un type de matérialité tout à fait vulgaire, c'est ce que j'ai fait quand je parlais d'identification, j'ai désigné la trace. La trace, ça veut dire quelque chose, la trace d'une main, la trace d'un pied, une empreinte. Observez bien ici, à ce niveau, que trace se distingue du signifiant autrement que dans nos définitions nous rien avons déjà distingué le signe. Le signe, ai-je dit, c'est ce qui représente quelque chose pour quelqu'un. Ici, nul besoin de quelqu'un. Une trace se suffit en elle-même. Et à partir de là pouvons-nous situer ce qu'il en est de ce que j'ai appelé tout à l'heure l'essence du sujet ?

Nous pouvons poser d'ores et déjà que ce que devient la trace par métaphore, le signe si vous voulez, par métaphore aussi, ces mots ne sont point à leur place puisque je viens de les écarter, ce qui signifie un sujet en tant que cette trace, ce signe, contrairement à la trace naturelle, n'a plus d'autre support que l'enforme A. Qu'est-ce à dire ? La trace passe à l'enforme de A des façons par où elle est effacée. Le sujet, ce sont ces façons mêmes par quoi, comme empreinte, la trace se trouve effacée. Un bon mot dont déjà j'avais épinglé cette remarque, intitulant ce qui pouvait s'en dire "les quatre effaçons du sujet". Le sujet, c'est lui qui efface la trace, en la transformant en regard, regard à entendre, fente, entr'aperçu. C'est par là qu'il aborde ce qu'il en est de l'autre qui a laissé la trace. Il est passé par là, il

est au-delà.

Un sujet, bien sûr, en tant que tel, ce n'est pas assez de dire qu'il ne laisse pas de trace. Ce qui le définit et ce qui le livre en même temps, c'est d'abord ceci par quoi se distingue effectivement, au regard de tout organisme vivant ce qu'il en est de l'animal qui parle, c'est qu'il peut les effacer, et de les effacer comme telles, comme étant ses traces, ceci suffit à ce qu'il puisse en faire quelque chose d'autre que des traces, des rendez-vous qu'il se donne à lui-même, par exemple. Le Petit Poucet, quand il sème des cailloux blancs, c'est autre chose que des traces. Sentez ici la différence qui s'ébauche déjà dans la meute qui, à poursuivre quelque chose, a une conduite, c'est bien le cas de le dire, mais conduite qui s'inscrit dans l'ordre de l'odorat, du flair, comme on dit, et la chose n'est pas forcément étrangère à l'animal humain lui-même ; mais autre chose est cette conduite et la scansion d'une trace repérée comme telle sur un support de voix.

Vous touchez ici la limite. Au niveau de la meute, cet aboiement, qui osera soutenir qu'il recouvre les traces ? Il est quand même déjà ce qu'on peut appeler ébauche de parole, mais distinct, distinct est ce support de la voix, du donné de la voix, là où il y a langage, là où c'est ce support qui caractérise d'une façon autonome un certain type de trace. Un être qui peut lire sa trace, cela suffit à ce qu'il puisse se réinscrire ailleurs que là d'où il l'a portée. Cette réinscription, c'est là le lien qui le fait dès lors dépendant d'un autre, dont la structure ne dépend pas de lui.

Tout s'ouvre à ce qui est du registre du sujet défini comme "c'est ce qui efface ses traces". Le sujet, à la limite et pour faire sentir la dimension originale de ce dont il s'agit, je l'appellerai celui qui remplace ses traces par sa signature. Et vous savez qu'une signature, il n'en est pas demandé beaucoup pour constituer quelqu'un en sujet, un illettré à la mairie qui ne sait pas écrire, il suffit qu'il fasse une croix, symbole de la barre barrée, de la trace effacée, forme la plus claire de ce dont il s'agit. Quand d'abord on laisse un signe et puis que quelque chose l'annule, ça suffit comme signature. Et qu'elle soit la même pour quiconque à qui elle sera demandée ne change rien au fait que ceci sera reçu pour authentifiant l'acte en question de la présence de bel et bien quelqu'un qui, juridiquement, est retenu pour un sujet, et rien de plus ni rien de moins mais cela dont j'essaie de définir le niveau, non certes pour en faire un absolu mais justement pour marquer ses liens de dépendance. Car la remarque ici commence. Le signifiant naît de ses traces effacées. Quelle en est donc la conséquence ? C'est que ces traces effacées ne valent que par le système des autres, qu'elles soient semblables ou les mêmes, que ces autres instituées en système, c'est seulement là que commence la portée type du langage, ces autres traces effacées, ce sont les seules admises ; admises par qui ? Eh bien ! là nous retombons sur nos pieds, de la même façon qu'au niveau de la définition du

259

sujet qu'un signifiant représente pour un autre signifiant, ce sont les seules admises par qui ? Réponse : par les autres traces. Un pa-â-té comme dit Bridgson dans le Mariage, ça ne compte pas. C'est bien pour ça qu'il y porte tant d'intérêt car pour lui, Bridgson, qui prend au sérieux les traces, il se pourrait que ça comptât. C'est un pas hâté.

Dès lors, si nous savons que ces traces, ces traces qui ne sont effacées que d'être là, en repoussant effacées, ces traces qui ont un autre support qui est proprement l'enforme du A en tant qu'il est nécessité de ceci qu'il fasse un A, un A qui fonctionne au niveau du sujet, nous avons alors à les considérer du niveau de leur substance. C'est bien ce qui fait la portée d'un élément par exemple comme un regard dans l'érotisme et que la question se pose, parce qu'elle est sensible, du rapport de ce qui s'inscrit au niveau du regard à la trace. Un regard érotique laisse-t-il des traces là où il vient s'inscrire, au niveau de l'autre, c'est-à-dire chez quelque autre ? C'est à ce niveau que se pose la dimension de la pudeur et qu'elle s'insère, elle le démontre ici d'une façon sensible. La pudeur est une dimension seulement propre au sujet comme tel.

Est-ce que nous allons brièvement, à ce détour, ordonner d'une façon qui soit un peu différente de sa litanie habituelle, cette relation du signifiant à l'enforme de A ? Certainement oui, quoique rapidement pour rappeler que ce n'est pas hasard si, à la pointe de notre actualité, l'écriture s'affirme rapport de l'écriture au regard comme objet a ; c'est là seul ce qui peut donner son statut correct à une grammatologie. Le regard, dans toute son ambiguïté que j'ai déjà tout à l'heure marquée à propos du rapport à la trace, l'entrevu et, pour tout dire, la coupure dans le vu, la chose qui ouvre au-delà du vu. Assurément l'accent à mettre sur l'écriture est capital pour la juste évaluation de ce qu'il en est du langage, et que l'écriture soit première et doive être considérée comme telle au regard de ce qui est la parole, c'est ce qui après tout peut être considéré comme non seulement licite mais rendu évident par la seule existence d'une écriture comme la chinoise où il est clair que ce qui est de l'ordre de l'appréhension du regard n'est pas sans rapport à ce qui s'en traduit au niveau de la voix, à savoir qu'il y a des éléments phonétiques, mais qu'il y en a aussi beaucoup qui ne le sont pas, ceci étant d'autant plus frappant que, du point de vue de la structure, de la structure stricte de ce qu'il en est d'un langage, nulle langue ne se tient d'une façon plus pure que cette langue chinoise où chaque élément morphologique se réduit à un phonème. C'est donc bien là où ç'aurait été le plus simple, si l'on peut dire, que l'écriture ne soit que transcription de ce qui s'énonce en paroles, qu'il est frappant de voir que, tout au contraire, l'écriture, loin d'être transcription, est un autre système, un système auquel éventuellement s'accroche ce qui est découpé dans un autre support, celui de la voix.

584

Assurément, le terme de la coupure est ce qui prédestine ces supports, aussi bien définissables matériellement comme regard et voix, ce qui les prédestine à cette fonction d'être ce qui, remplaçant la trace, institue cette sorte d'ensemble d'où une topologie se construit comme définissant l'Autre, à son terme. Vous le voyez, il ne s'agit ici que de considérations substructurales, non pas du tout bien sûr originelles car après tout ceci ne dit pas comment cet Autre a commencé, cela dit comment ça se tient quand il est là, d'où il a pris origine, c'est bien ce qui, jusqu'à présent, est laissé entre parenthèses. Remarque marginale, car je continue, après cet 1 et 2 concernant regard et voix, à dire ce qui pourrait venir à la suite dans un apport pris par ce biais. Ce n'est pas, vous le voyez, immédiatement dans le rapport du sujet à l'Autre en tant que structuré que vient ce qui s'annonce maintenant comme étant la demande.

Chose singulière, alors que, dans l'ordre de l'objet a, le sein et le déchet semblent venir au premier plan, au point presque de laisser dans une certaine ombre, dans le maniement le plus fréquent de ce dont il s'agit dans la régression analytique les termes du regard et de la voix, vous voyez ici que nous sommes forcés au contraire de supposer construits sur support regard et voix, ce qui va faire bien sûr élément dans la demande et que si nous retrouvons ici un objet a, c'est pour autant l'occasion de pointer que ce qui est demandé n'est jamais qu'une place, et que ce n'est pas pour rien que place évoque ce placage qui est l'essence dont nous définissons le sein analogue du placenta, pour autant qu'il définit le rapport subjectif fondé, tel qu'il convient de l'instituer, dans les rapports de l'enfant et de la mère. Le rôle ambocepteur du sein entre l'enfant et la mère est en réalité rôle prévalent. C'est en tant qu'objet a, en tant qu'être plaqué à sa paroi que l'enfant sujet s'articule, que son message est reçu de la mère et qu'il lui est répondu. Ce qu'on demande avec ces signifiants, voici quel est le troisième terme, et vous voyez son lien à cet autre élément "a".

Enfin, à articuler les choses par ce biais, nous verrons, nous toucherons du doigt que ce qui s'engendre, à savoir tout ce qui est sens, à proprement parler le signifié, c'est en tant qu'effet de chute de ce jeu qu'il est ici à situer. Ce qu'il y a dans le sens, qui est non seulement effet mais effet rejeté, mais effet qui s'emporte, et aussi bien effet qui s'accumule, la culture pour tout dire, participe de ce quelque chose qui découle d'une économie fondée sur la structure de l'objet a, à savoir que c'est bien comme déchet, comme excrément de la relation subjective comme telle que ce qui fait la matière des dictionnaires, de ce qu'on dit être l'amas des sens qui se sont concentrés au cours d'une certaine pratique enregistrable pour être devenue commune, autour d'un signifiant, c'est bien du registre du second objet comme objet a, de l'objet anal qu'il faut ici l'inscrire dans cette perspective.

Telles sont les quatre effaçons dont peut s'inscrire le sujet, le sujet qui, au milieu de ceci, est bien sûr à proprement parler insaisissable de ne pouvoir qu'être représenté par un représentant. C'est en tant qu'il s'inscrit dans le champ de l'Autre qu'il subsiste, et c'est à ceci que nous avons à faire si nous voulons d'une façon correcte rendre compte de ce qui est l'enjeu dans la psychanalyse. La distance se mesure de ce qui se définit comme un sujet à ce qui tient comme une personne. La distance se mesure, c'est-à-dire qu'il faut très sévèrement les distinguer, que toute espèce de personnalisme en psychanalyse est propice à toutes les déviations, à toutes les confusions ; dans la perspective psychanalytique, ce qui se définit, se marque, dans d'autres registres dits moraux, comme étant la personne, nous ne pouvons le situer à un autre niveau que celui du symptôme. La personne commence là où, bien sûr, ce sujet tel que je vous l'ai situé, est ancré autrement, est ancré d'une façon bien plus large, celle qui fait entrer en jeu ce qui, sans doute, se place à son origine, à savoir la jouissance.

C'est parce que l'expérience analytique nous apprend à dessiner ici autrement ce qui fut fait de l'atlas, si je puis dire, cartographiquement de ce qu'il en est des jeux qui se rapportent au sujet, c'est en cela qu'elle a son importance; c'est en cela qu'elle inaugure une méthode, qu'elle ne prétend reconstituer nul nouveau tout, mais assurément que d'ores et déjà elle bouleverse les anciens systèmes de projection qui constituaient un tout.

Il y aurait évidemment ici à pointer en marge toutes sortes d'indications qui sont suggestions, index tendu, point important dans cette signification de l'index, dans une découverte en progrès, c'est assurément quelque chose de tout autre que ce en quoi nous pouvons le distinguer pour, par exemple, dans la langue, en faire le distinctif d'une certaine sorte de signifiant index donc, que je propose à ceux qui peuvent avoir ici un penchant à revenir sur ce que Freud a énoncé au niveau de *Psychologie collective et analyse du moi*, à considérer que le chef, le leader, l'élément clé de l'identification tel qu'il l'énonce, combien il devient plus clair dans cette perspective à ce qu'on y montre la solution qui rend possible ce par quoi le sujet s'identifie strictement au *a*, autrement dit qu'il devient ce qu'il est vraiment, c'est-à-dire un sujet en tant que lui-même barré. Ce que nous avons vu et qui dès lors doit être considéré pour nous comme pouvant toujours se reproduire, le passage de toute une masse à la fonction de regard univoque si je puis dire, c'est quelque chose dont seule peut rendre compte la perception des possibilités offertes dans ce registre au signifiant privilégié d'être le plus sommaire, d'être réduit à ce que Freud désigne comme étant purement et simplement la marque, la fonction comme unique du 1. Or voici donc ici le système dont la pensée est entièrement sujette et dont, sentez-le bien, il n'est question en aucun cas que sorte tout ce qui peut s'articuler, et nommément comme savoir. La 262

conséquence sur quelque chose de vivant que le langage l'enveloppe, le système des signifiants, c'est très précisément qu'à partir de lui, l'image est toujours plus ou moins marquée d'être assumée dans le système, et comme signifiante ; c'est l'obligée de la fonction du type, et de ce qu'on appelle l'universel.

Comment n'est-il pas sensible, comment n'est-il pas rendu commun, et comment n'est-il point encore pas dans quelque forme effective de renouvellement des institutions que ce fait que les images soient prises dans le jeu du signifiant est là pour nous rendre sensible, toute l'expérience psychanalytique en témoigne, que ce qui s'y perd, c'est la fonction imaginaire en tant qu'elle répond de l'accord du mâle et de la femelle. S'il y a quelque chose que l'analyse nous démontre, c'est que c'est en raison de la prise dans le sujet non seulement que tout ce qui est désignable comme mâle est aussi bien ambigu, voire révocable à une plus proche critique, que c'est aussi vrai pour l'autre part, et que ceci est sanctionné dans le fait d'expérience très précise qu'au niveau du sujet, il n'y a point de reconnaissance comme telle du mâle par la femelle ni de la femelle par le mâle ; que tout ce qu'une exploration un peu approfondie nous démontre de l'histoire d'un couple, c'est que les identifications y ont été multiples, se recouvrant et toujours à la fin formant un ensemble composite. L'ambiguïté qui reste sur tout ce qui pourrait inscrire au niveau du signifiant ce qu'il en est de ce qui distingue, nous le savons pourtant, au niveau biologique, radicalement - quand je dis radicalement j'omets bien sûr au niveau des mammifères les caractères dits sexuels secondaires et la distinction possible du sexe tissulaire en rapport au sexe phanérogamique - mais laissons de côté ce qu'il peut en être, constatons que ce que désigne l'expérience analytique, c'est très précisément qu'à ce niveau, il n'y a pas couplage signifiant, c'est au point que, dans la théorie, s'il est fait les oppositions actif-passif, voyeur-vu, etc. ..., nulle opposition n'est jamais promue comme fondamentale qui désigne le mâle-femelle.

L'important, et l'important en quelque sorte préalable par rapport à la question qui est soulevée de ce qu'il en est, dans le système signifiant, de la fonction dite du phallus, pour autant que c'est celle qui se trouve effectivement intervenir, et d'une façon dont il est bien sûr qu'elle n'est en aucun cas qu'une fonction tierce, qu'elle représente soit ce qui se définit d'abord comme ce qui manque, c'est-à-dire fondant le type de la castration comme instituant celui de la femme, soit ce qui au contraire, du côté du mâle, indique d'une façon qui est combien problématique, ce qu'on pourrait appeler l'énigme de la jouissance absolue. De toute façon, il ne s'agit pas là de repères corrélatifs, de repères distinctifs; un seul et même repère domine tout le registre de ce qu'il en est de la relation du sexué. Ce signifiant privilégié, j'entends ici ponctué, en quoi se justifie que, dans une 263

construction longue, qui a été faite tout au contact de l'analyse articulée de ce qui s'est écrit, de ce qui est resté témoignage de notre expérience des névroses, j'ai pu le qualifier de signifiant manquant ? La question est d'importance car si assurément pour ce qu'il en est de l'articulation de la fonction du sujet, vous voyez bien que, aussi loin que puisse être poussée l'articulation du savoir, le sujet y montre la faille. Dire que le phallus est le signifiant manquant au niveau où j'ai pu l'énoncer, au point de mon discours où j'en ai risqué, disons, la première avancée, je crois que quelque chose qui est contexte n'était pas encore assez articulé pour que puisse se dire ce que je précise maintenant.

Repartons, et c'est là l'intérêt de notre référence d'aujourd'hui, de notre départ de la trace, repartons de ce point d'appui et souvenons-nous du proverbe arabe que, dans mes Ecrits, j'ai cité quelque part il y a bien longtemps : il y a quatre choses (je ne sais plus lesquelles, je dois dire que j'ai oublié la quatrième ou que je ne cherche pas à m'en souvenir immédiatement) qui ne laissent aucune trace, celle que j'évoquais à ce tournant, le pied de la gazelle sur le rocher, il y a aussi le poisson dans l'eau et, ce qui nous intéresse plus, l'homme dans la femme, dit le proverbe, ne laisse pas de trace. Ça peut à l'occasion s'objecter sous la forme suivante, dont on sait l'importance dans les fantasmes des névrosés, une petite maladie de temps en temps. Mais justement ça, c'est ce qui est instructif. Le rôle des maladies vénériennes n'est point du tout un hasard dans la structure. Nous ne pouvons partir d'aucune trace pour fonder, du rapport sexuel, le signifiant. Tout est réduit à ce signifiant, le phallus, justement, qui n'est pas dans le système du sujet puisque ce n'est pas le sujet qu'il représente mais, si l'on peut dire, la jouissance sexuelle en tant qu'hors système c'est-à-dire absolue. La jouissance sexuelle pour autant qu'elle a ce privilège par rapport à toutes les autres, c'est que quelque chose dans le principe du plaisir, dont on sait qu'il constitue la barrière à la jouissance, c'est que quelque chose dans le principe du plaisir lui laisse quand même accès. Avouez que même sous la plume de Freud, qu'on lise que c'est là la jouissance par excellence et que c'est vrai, en plus, mais qu'on le lise sous la plume d'un savant qui mérite autant ce titre que l'est notre Freud, ça a tout de même quelque chose qui puisse nous faire rêver ; mais ce n'est pas dans le système du sujet, il n'y a pas de sujet de la jouissance sexuelle.

Et ces remarques n'ont d'autre intérêt que de nous permettre de préciser le sens du phallus comme signifiant manquant. Il est le signifiant hors système, et pour tout dire celui conventionnel à désigner ce qui est de la jouissance sexuelle, radicalement forclos. Si j'ai parlé de forclusion à juste titre pour désigner certains effets de la relation symbolique, c'est ici qu'il faut voir, qu'il faut désigner le point où elle n'est pas révisible. Et si j'ajoute que tout ce qui est refoulé dans le symbolique reparaît dans le réel, c'est 264

bien en ça que la jouissance est tout à fait réelle. C'est que, dans le système du sujet, elle n'est nulle part symbolisée, ni symbolisable non plus. C'est bien pour ça qu'est nécessaire, dans l'énoncé au niveau des propos de Freud, cette énormité dont personne ne semble s'inquiéter que c'est un mythe qui ne ressemble strictement à aucun mythe connu de la mythologie, sauf bien sûr quelques personnes. Le vieux Kroeber, Lévi-Strauss s'aperçoivent très bien que ça ne fait pas partie de leur univers et ils le disent, mais c'est exactement comme s'ils ne disaient rien ; puisque tout le monde continue à croire que le complexe d'Oedipe, c'est un mythe recevable. Ça l'est, en effet, en un certain sens, mais observez que ça ne veut rien dire d'autre que la place où il faut situer cette jouissance que je viens de définir comme absolue. Le mythe du père primordial, c'est celui en effet qui confond dans sa jouissance toutes les femmes ; la seule forme du mythe en dit assez, c'est dire qu'on ne sait pas de quelle jouissance il s'agit, est-ce de la sienne ou de celle de toutes les femmes ? A ceci près que la jouissance féminine est restée, comme je vous l'ai fait remarquer, toujours aussi à l'état d'énigme dans la théorie analytique.

Que veut donc dire cette fonction phallique qui semble, à ne pas représenter le sujet, marquer pourtant un point de sa détermination comme champ limité d'un rapport à ce qui se structure comme l'Autre. C'est à ausculter de plus près, à revenir de ces perspectives radicales vers notre expérience, que nous allons tout de suite voir comment les choses se traduisent. Le détour d'où ressortit l'éclosion d'une névrose, c'est quoi ? C'est l'intrusion positive d'une jouissance auto-érotique qui est parfaitement typifiée dans ce qu'on appelle les premières sensations plus ou moins liées à l'onanisme, qu'on appelle ça comme on voudra, chez l'enfant. L'important, c'est que c'est en ce point, pour les cas qui tombent sous notre juridiction, c'est-à-dire ceux qui engendrent une névrose, c'est en ce point précis au moment même où cette positivation de la jouissance érotique se produit que, corrélativement se produit aussi la positivation du sujet en tant que dépendance, anaclitisme ai-je énoncé la dernière fois, du désir de l'Autre. C'est là que se désigne le point d'entrée par où fait drame ce qui est structure du sujet. Toute l'expérience mérite d'être articulée qui va confirmer à quelles frontières, à quelles jonctions ce drame va éclater. Je pense avoir déjà suffisamment la dernière fois marqué le poids qu'y prend l'objet a, non tant en tant qu'il est présentifié mais en démontrant rétroactivement que c'est lui qui auparavant faisait toute la structure du sujet.

Nous allons voir à quelles autres frontières le drame éclate. Mais d'ores et déjà nous pouvons savoir du retour de ces effets, que c'est grâce à la relation positive, à la jouissance dite sexuelle, mais sans que pour autant soit assurée d'aucune façon la conjonction sexuée, que quelque chose se 265

désigne comme essentiel à la position du sujet, c'est le désir de savoir. Le pas décisif fait par Freud de la relation de la curiosité sexuelle avec tout l'ordre du savoir, c'est là le point essentiel de la découverte psychanalytique et c'est de la jonction de ce qu'il en est du a, à savoir ce où le sujet peut retrouver son essence réelle comme manque à jouir essentiellement, et rien de plus, quelque représentant dont il ait à se désigner par la suite, le champ de l'Autre, d'autre part, en tant que s'y ordonne le savoir est à l'horizon ce domaine interdit de sa nature qu'est celui de la jouissance et avec lequel la question de la jouissance sexuelle introduit ce minimum de relations diplomatiques dont je dirai qu'elles sont si difficiles à soutenir. C'est pour autant que quelque chose se produit que j'ai appelé le drame que la signifiante de l'Autre en tant que structuré et troué est autre chose que ce que nous pouvons métaphoriquement appeler le signifiant qui le troue, c'est-à-dire le phallus; c'est en tant que c'est autre chose que nous voyons ce qui se passe quand il faut que le jeune sujet réponde à ce qui se produit de l'intrusion de la fonction sexuelle dans son champ subjectif.

J'ai fait grand état, et ceux qui y ont assisté s'en souviennent encore à propos du petit Hans, du petit Hans qui est l'observation exemplaire d'une première exploration absolument désordonnée, tournant en rond, jusqu'à un certain point non dirigée, avec pourtant la direction impérialiste de la référence au père d'abord qui joue un rôle dont j'ai marqué les carences et que Freud ne dissimule pas, mais Freud lui-même comme étant lui aussi la référence dernière, celle d'un savoir présumé absolu, tout ce qui peut se dessiner dans ce désordre, j'ai pris soin, comme je l'ai dit, de le longuement reprendre pour en montrer les strates mais l'une d'elles n'est autre que celle de ce jeu auquel se livre le petit Hans, qui est celui de la confrontation de la grande girafe et de la petite girafe. J'ai pu en souligner l'importance en montrant ce que révèle dans son fond la phobie, à savoir l'impossibilité de faire coexister l'hommelle, à savoir cette mère phallicisée qui est le rapport qu'exprime Hans dans la grande girafe avec d'autre part quoi que ce soit qui en soit la réduction. S'il dessine la petite girafe, c'est bien pour montrer non pas que c'est une image comparable à l'autre, mais que c'est une écriture sur un papier, et pour ça, il la *zerwurzelt*, comme on s'exprime dans le texte, il la chiffonne et il s'assoit dessus.

L'important n'est pas ici la fonction imaginaire ou identificatoire de Hans à ce complément de sa mère qui est au fond son grand rival, le phallus, c'est qu'il le fasse passer, ce phallus, dans le symbolique parce que c'est là qu'il va avoir son efficace, et chacun sait quel est l'ordre de l'efficace des phobies. S'il y a quelque chose qui sert dans le vocabulaire politique, et non sans raison au joint du pouvoir et du savoir, c'est celui de lancer en un point du monde auquel j'ai déjà fait tout à l'heure allusion avec le langage, celui de tigre de papier. Qu'est-ce qu'il y a de plus tigre de papier qu'une 266

phobie, puisque très souvent, la phobie, c'est une phobie qu'un enfant a des tigres qui sont dans son album, des tigres réellement en papier. Seulement, si les politiques ont toutes les peines du monde à persuader les foules de mettre à leur place les tigres de papier, ici la fonction ou plus exactement l'indication à donner est exactement inverse, donner toute son importance au fait que, pour combler quelque chose, quelque chose qui ne peut pas se résoudre au niveau du sujet, au niveau de l'angoisse intolérable, le sujet n'a d'autre ressource que de se fomentier la peur d'un tigre de papier. C'est tout de même ça qui est instructif, parce qu'en plus, bien sûr, ce n'est pas un sujet du type dont les imaginent les psychanalystes, à savoir que comme il s'exprime, c'est une facilité de style ; il fait tout ça en l'arrangeant de son mieux. Le tigre de papier, c'est à un moment, au moment où il s'agit de quelque chose qui est justement la personne du petit Hans, elle est tout entière un symptôme. A ce moment-là, tout seul, le monde, ou tout au moins ce qui en est le fondement, l'hommelle en face de laquelle il est, toute seule se transforme en tigre de papier.

Il y a le lien le plus étroit entre la structure du sujet et le fait que la question se pose ainsi que l'hommelle, c'est ce quelque chose tout d'un coup de grimaçant, qui fait peur et qui, qu'il s'agisse d'un tigre ou d'un animal plus petit, d'un chat, ça n'a aucune espèce d'importance, aucun analyste ne se trompe sur sa vraie fonction. Si donc nous avons été amenés, au terme, à voir l'importance du manque quant à l'objet tout à fait réel qu'est le pénis dans tout ce qui est détermination de ce qu'on peut appeler rapport sexué, c'est parce que la voie nous a été ouverte par le névrosé, et le complexe de castration, en tant qu'effectivement il réalise dans le champ du signifiant la place d'un manque, ce n'est que le résultat du discours par quoi il nous faut parer aux questions posées par le névrosé. C'est seulement au terme d'une psychanalyse qu'il faut que ce qui est et ce qui reste bel et bien, comme dit le petit Hans, enraciné, *angewachsen*, et Dieu merci, on le souhaite, au moins à la plupart, en état de servir, il faut qu'au niveau d'un certain plan, il ait été *zerwurzelt*, qu'on montre bien qu'il ne s'agit que d'un symbole.

D'où bien sûr ce dont j'ai déjà dit qui faisait problème à la fin de la cure du petit Hans. S'il faut, bien sûr, que lui comme tout névrosé, aboutisse à la fin à la formule que, pour devenir un homme je n'ai pas le pénis à titre de symbole, car c'est cela le complexe de castration. Mais il faut observer que ceci peut se couper de deux façons : le "je n'ai pas le pénis" qui est précisément ce qu'on veut dire en disant que la fin de l'analyse, c'est la réalisation du complexe de castration, ceci bien sûr rejetant ailleurs cette fonction qui est celle pure et simple du pénis tel qu'il fonctionne, c'est-à-dire en dehors du registre symbolisé. Mais ça peut se couper aussi autrement, à savoir: "Je n'ai pas à titre de symbole le pénis, ce n'est pas le pénis qui me qualifie comme signifiant de ma virilité", et ça, on ne l'a pas obtenu du petit 267

Hans car c'est ce qui passe au travers des mailles du filet. Le petit Hans qui n'a pas cessé pendant tout ce temps de jouer avec les petites filles son rôle de celui qui l'a, conserve, comme j'en ai fait dans son temps bel et bien la réserve, conserve des rapports sexuels ce quelque chose qui met au premier plan le pénis comme fonction imaginaire, c'est-à-dire que c'est ce qu'il définit comme viril, c'est-à-dire que tout hétérosexuel qu'il pourra bien se manifester, il en est très exactement au même point où sont les homosexuels, j'entends ceux qui se reconnaissent comme tels car on ne saurait trop étendre dans le champ des apparences de relations normales quand il s'agit des rapports du sexe, le champ de ce qui structurellement répond proprement à l'homosexualité.

D'où l'importance du sondage et de l'énoncé de ce joint qui, entre l'imaginaire et le symbolique, est à sa juste place la fonction, ou plus exactement les versants de la fonction que nous définissons comme complexe de castration. Comment ceci est encore plus nourri par l'expérience que nous avons du joint de l'Autre à la jouissance dans les autres formes de névrose, c'est ce par quoi je continuerai par après.

268

LEÇON XXI, 21 MAI 1969

Le système de nulle part, voilà, pourrait-on dire, ce qu'il nous faut exposer. C'est bien là que prendrait son sens enfin le terme d'utopie, mais cette fois réalisée du bon bout, si je puis dire. La vieille "nullibiquité" à laquelle, dans les temps anciens, j'avais redonné le lustre qu'elle mérite pour avoir été inventée par l'évêque Wilkings, ça n'est nulle part, qu'est-ce que c'est ? Il s'agit de la jouissance. Ce que l'expérience analytique démontre, encore faut-il le dire, c'est que, par un lien à quelque chose qui n'est rien d'autre que ce qui permet l'émergence du savoir, la jouissance est exclue, le cercle se ferme. Cette exclusion ne s'énonce que du système lui-même en tant que c'est le symbolique. Or, c'est par là qu'elle s'affirme comme réel, réel dernier du fonctionnement du système même qui l'exclut nulle part, la voici redevenue partout de cette exclusion même qui est tout ce par quoi elle se réalise et c'est bien là, on le sait, à quoi s'attache notre pratique, démasquer, dévoiler ce qui, là où nous avons affaire, dans le symptôme, démasque cette relation à la jouissance, notre réel, mais pour autant qu'elle est exclue.

C'est à ce titre que nous avançons ces trois termes comme support de la jouissance en tant qu'elle est exclue, de l'Autre comme lieu où ça se sait, du a comme de l'effet de chute qui résulte, car c'est l'enjeu de l'affaire, qui résulte de ceci que, dans le jeu du signifiant, c'est la jouissance qui est visée pourtant, que le signifiant surgit du rapport indicible de ce quelque chose qui, d'avoir reçu d'où, ce moyen, le signifiant, en est frappé d'une relation à ce quelque chose qui de là se développe, va prendre forme comme Autre. Ce lien du sujet à l'Autre, Autre à qui il advient des avatars, qui n'a pas dit son dernier mot, et c'est bien cela qui nous accroche, voilà au niveau de quels termes nous avons à situer cette psychanalyse qui en est, si je puis dire, depuis son moment d'origine, l'expérience sauvage, née sans doute, dans un éclair exceptionnel par la voie de Freud et qui, depuis, ne cesse d'être à la merci des versants qui s'offrent à elle et qui sont identiques à ceux-là même dans le réseau desquels le sujet qu'elle traite est pris.

Je voudrais partir de quelque chose d'aussi proche qu'il est possible. Tenez, vous m'en ferez la morale que vous voudrez, analytique s'il vous plaît, ou autre, peu importe, bon. Voilà un objet pour lequel j'ai une préférence, une préférence à titre d'appareil. C'est un stylo qui est aussi proche qu'il est possible d'un porte-plume par sa minceur, porte-plume au 269

sens antique, antédiluvien; il n'y a plus que très peu de personnes qui s'en servent. Il est comme tel d'un très faible contenu puisque vous le voyez, son réservoir, puisqu'il peut rentrer pour finir par devenir réduit à quelque chose qui tient dans le creux de la main, son réservoir est d'un très faible contenu. Il en résulte qu'il est très difficile à charger parce qu'il se produit des effets osmotiques, ce qui fait que quand on verse la goutte, la goutte est juste à la taille de son entrée. Il est donc fort inconfortable ; et pourtant, j'y tiens. J'y tiens d'une préférence spéciale, pour la raison qu'il réalise un certain type de porte-plume avec une plume, une vraie plume et en effet il date, il date d'une époque où c'était vraiment une plume et pas quelque chose de rigide comme il se fait maintenant. Ce porte-plume, donc, m'a été donné par quelqu'un qui savait que je cherchais ça. C'était un cadeau qui venait d'être fait très peu de minutes avant, ou d'heures ou de jours peu importe, par quelqu'un qui en faisait certainement un hommage d'un ordre assez précis, pour tout dire fétichiste. C'était d'ailleurs un objet qui, de la personne donatrice à celle qui me l'a transmis, se signalait de venir de sa grand-mère. C'est bien pour ça qu'il n'est pas facile à retrouver. Il y a des échoppes tout à fait particulières, paraît-il, à New-York, où on vend les stylos de la Belle Epoque. Par une autre voie, comme vous voyez, j'en ai un.

J'ai donc un aperçu de l'histoire de cet objet qui, par ailleurs, me tient à cœur pour lui-même, indépendamment tout à fait de cette histoire, car à la vérité je ne sais pas spécialement gré à la personne qui me l'a donné de m'avoir fait ce don. Mon rapport à lui est indépendant; il est certainement très près de ce qui pour moi est l'objet a. J'ai un aperçu de son histoire mais, pour tout objet, est-ce que vous ne voyez pas de la sorte dont je viens d'animer celui-là, que cette question de son histoire se pose autant que pour un quelconque sujet ; cette histoire, comment imaginer qui la sait, qui peut en répondre sinon à instituer cet Autre comme le lieu où ça se sait et qui est-ce qui ne voit pas, si on lui ouvre cette dimension, qu'au moins pour certains, et, j'ose dire, pour chacun, elle existe, que pour certains, elle est tout à fait prévalente, mais que pour tous elle fait un fond. Il y a quelque part où ça se sait, tout ce qui est arrivé. Le signifiant de A en tant qu'entier, dès qu'on s'interroge dans cette voie, on reconnaît qu'il est implicite et que, pour le névrosé obsessionnel, il l'est beaucoup plus que pour d'autres. C'est par là, au niveau de l'histoire, en tant que - c'est pour ça que j'ai pris ce biais - elle est suggérée pas du tout directement du sujet mais aussi bien du sort des objets, c'est par cette voie qu'il est sensible ce qu'a de fou cette présupposition d'un lieu quelconque où ça se sait. Ceci est important parce qu'il est clair que le "ça se sait" verse aussitôt dans l'intérêt que prend la question. Là où ça se sait, au sens neutre où nous l'avons introduit, c'est là que se pose la question si ça se sait soi-même.

La réflexibilité ne surgit pas de la conscience sinon par ce détour 270

qu'il faut vérifier, c'est que là où l'on suppose que ça se sait continuer tout, est-ce qu'il se sait que ça se sache ? Si l'on s'interroge sur ce qu'il en est de l'activité mathématique, dont il est humoristique de constater que tout spécialement le mathématicien est toujours aussi incapable de rien dire en son fond si ce n'est qu'il sait très bien ce que c'est quand il fait des mathématiques. Quand à vous dire à quoi il le discerne, jusqu'à présent motus. Il peut dire que ça n'en est pas, mais ce que ça est n'est pas encore trouvé. Nous émettons un énoncé qui peut-être commencerait dans cette voie; organiser des choses, des choses qui se disent d'une façon telle que ça se sait soi-même, assurément, à tout instant, et que ça peut en témoigner. Comme me le disait tout récemment quelqu'un, mathématicien, avec qui j'en parlais, ce qui caractérise un énoncé mathématique, c'est sa liberté du contexte. Un théorème peut s'énoncer tout seul et se défendre. Il porte en lui cette dose suffisante de recouvrement à soi-même qui le rend libre du discours qui l'introduit. La chose est à revoir de près. Ce côté de différence avec les autres discours où toute citation risque d'être abusive au regard de ce qui l'enserme et qu'on appelle contexte est important à marquer. Cette substance du "ça se sait" instantané comme tel, s'accompagne de ceci qu'elle suppose que tout ce qui y attient, ça se sait, au sens de "ça se recouvre soi-même", ça se sait dans son ensemble, c'est-à-dire que ce qui est révélateur, c'est que le supposé d'un discours qui aspire à pouvoir entièrement se recouvrir soi-même rencontre des limites. Il rencontre des limites en ceci précisément qu'il y existe des points qui n'y sont pas posables, dont la première image sera aussi bien donnée par la suite des nombres entiers et par ceci qui s'articule que celui défini comme étant plus grand qu'un quelconque n'y est justement pas posable, entendons dans cette série infinie, dit-on, des nombres entiers.

C'est précisément que ce nombre soit exclu, et proprement en tant que symbole, - nulle part ne peut être écrit ce nombre plus grand qu'aucun autre - c'est très précisément de cette impossibilité de l'écrire que toute la série des nombres entiers tire ce qu'elle a non pas d'être une simple graphie d'une chose qui peut s'écrire, mais d'être quelque chose qui est dans le réel. Cet impossible même est d'où surgit ce réel. Ce mécanisme est très précisément ce qui permet de le reprendre, au niveau du symbole, et d'inscrire au titre du transfini ce signe même non posable au niveau de la série des entiers, et de commencer à interroger sur ce qu'on peut opérer à partir de ce signe posé comme non posable au niveau de la série des entiers, et de s'apercevoir qu'effectivement ce signe, symbole repris au niveau de ce qui fait la réalité de toute la série des entiers, permet un nouveau traitement symbolique où les relations recevables au terme de la série des entiers peuvent être reprises, non pas toutes mais très certainement une part d'entre elles, et c'est le progrès qui se poursuit d'un discours tel que, pour se 271

savoir à chaque instant, jamais il ne se trouve sans rencontrer cette combinaison des limites avec ces trous qu'on appelle infini, c'est-à-dire non saisissable jusqu'à ce que justement il soit, d'être repris dans une structure différente, réductible à être cette limite, l'aporie en aucun cas n'étant que l'introduction à une structure de l'Autre.

C'est ce qu'on voit fort bien dans la théorie des ensembles, dans laquelle on peut un certain temps en effet s'avancer innocemment, et qui nous intéresse d'une façon particulière parce qu'après tout, au niveau plus

radical où nous avons à faire, à savoir de cette incidence du signifiant dans la répétition, en apparence rien n'objecte, rien n'objecte d'abord à ce que A ne soit que l'inscription entière de toutes les histoires possibles. Chaque signifiant renvoie d'autant plus à l'Autre qu'il ne peut renvoyer à lui-même qu'en tant qu'autre. Rien ne fait donc obstacle à ce que les signifiants se répartissent d'une façon circulaire, ce qui, à ce titre, permettra fort bien d'énoncer qu'il y a ensemble de tout ce qui de soi ne s'identifie pas à soi-même; à tourner en rond, il est parfaitement concevable que tout s'ordonne, même le catalogue de tous les catalogues qui ne se contiennent pas eux-mêmes. Il est parfaitement admissible, à cette seule condition qu'on sache, et c'est certain, qu'aucun catalogue ne se contient lui-même, sinon par son titre. Ça n'empêche pas que l'ensemble de tous les catalogues auront ce caractère clos que chaque catalogue, en tant qu'il ne se contient pas lui-même, peut toujours être inscrit dans un autre que lui-même contient. La seule chose exclue, si nous traçons le réseau de ces choses, c'est le tracé qui

s'écrit ainsi, celui qui admet d'un

point à un autre d'un réseau quelconque et d'un réseau orienté, qui exclut, si b renvoie à un certain nombre d'autres points, d, e, f, qui exclut ceci que b renvoie à lui-même. Il suffit dans cette occasion que b renvoie à c, et que c lui-même renvoie à b pour qu'il n'y ait plus aucun obstacle à la subsistance corrélatrice de b et c et qu'une totalité les enveloppe.

Si quelque chose nous interroge, c'est justement de l'expérience analytique comme repérant quelque part ce point à l'infini de tout ce qui s'ordonne dans l'ordre des combinaisons signifiantes, ce point à l'infini irréductible en tant qu'il concerne une certaine jouissance, laissée problématique, et qui pour nous instaure la question de la jouissance sous un aspect qui n'est plus externe au système du savoir. Ce signifiant de la jouissance, ce signifiant exclu pour autant qu'il est, que celui que nous 272

promouvons sous le terme du signifiant phallique, voilà ce autour de quoi s'ordonnent toutes ces biographies à quoi la littérature analytique tend à réduire ce qu'il en est des névroses.

Mais ce n'est pas parce que nous pouvons recouvrir d'une homologie aussi complète qu'il est possible les relations dites interpersonnelles de ce que nous appelons un adulte - adulte, faut-il le dire, foncièrement adultéré - puisque ce que nous retrouvons à travers ces relations, nous le cherchons dans cette biographie seconde que nous disons originelle, qui est celle de ses relations infantiles, et que là, au bout d'un certain temps d'accoutumance de l'analyste, nous tenons pour reçues les relations tensionnelles qui s'établissent à l'endroit d'un certain nombre de termes, le père, la mère, la naissance d'un frère ou d'une petite sœur, que nous considérons comme primitifs mais qui bien sûr ne prennent ce sens, ne prennent ce poids qu'en raison de la place qu'ils tiennent dans cette articulation telle par exemple - il y en aura peut-être de plus élaborées, je le souhaite - mais telle en fait que celle que je vous articule au regard du savoir, de la jouissance et d'un certain objet en tant que primordialement c'est par rapport à eux que vont se situer toutes ces relations primordiales dont il ne suffit pas de faire surgir la simple homologie dans un recul au regard de celui qui vient nous confier ses relations actuelles, mais dont, que nous le voulions ou pas, que nous le sachions ou pas, nous faisons sentir le poids, la présence et l'instance dans toute la façon dont nous, nous comprenons cette seconde biographie première, dite infantile, et qui n'est là que pour nous masquer bien souvent la question, celle sur laquelle nous aurions à nous, nous interroger vraiment, j'entends nous analystes, à savoir ce qui détermine de cette façon la biographie infantile et dont le ressort n'est toujours bien évidemment que dans la façon dont se sont présentés ce que nous appelons désirs chez le père, chez la mère, et qui par conséquent nous incitent à explorer non pas seulement l'histoire mais le mode de présence sous lequel chacun de ces trois termes, savoir, jouissance et l'objet a ont été au sujet offerts effectivement. C'est ce qui fait, et c'est là que gît ce que nous appelons improprement le choix de la névrose, voire le choix entre psychose et névrose. Il n'y a pas eu de choix, le choix était déjà fait au niveau de ce qui s'est au sujet présenté mais n'est perceptible, repérable qu'en fonction des trois termes tels que nous venons ici d'essayer. de les dégager.

La chose a plus d'une portée. Elle en a une historique. Qui ne conçoit que, s'il faut poser ce que signifie la psychanalyse dans l'histoire, et si certains choix lui sont aussi à elle offerts, c'est pour autant que nous vivons dans un temps où, à la dimension de la communauté, les rapports du savoir et de la jouissance ne sont pas les mêmes qu'ils pouvaient l'être par exemple dans les temps antiques, et qu'assurément, nous ne pouvons tenir pour rapprochable notre position de celle par exemple des Epicuriens ou 273

d'une école telle. Il y avait une certaine position de retrait au regard de la jouissance qui était possible pour eux, d'une façon en quelque sorte innocente. Dans un temps où, de par la mise en jeu de ce que nous appelons le capitalisme, une certaine position nous inclut tous dans la relation à la jouissance d'une façon caractéristique, si l'on peut dire, par l'arête de sa pureté, que ce qu'on appelle exploitation du travailleur ne consiste très précisément en ceci que la jouissance soit exclue du travail et que, du même coup, elle ne lui donne tout son réel de la même sorte que nous avons évoqué tout à l'heure l'effet du point à l'infini, c'est par là que se suscite cette sorte d'aporie qui est proprement ce qui suggère le sens nouveau au regard de l'empire de la société, le sens nouveau, sans précédent dans le contexte antique, que prend le mot révolution et c'est en quoi nous avons à y dire notre mot pour rappeler que ce terme est, comme Marx l'a parfaitement vu, et c'est en quoi il articule la seule chose qui se soit trouvée efficace jusqu'à présent, c'est la solidarité étroite de ce terme qui s'appelle révolution avec le système même qui le porte, qui est le système capitaliste.

Que nous ayons là-dessus quelque chose qui peut peut-être offrir l'ouverture par une série d'exemples à ce qu'il peut en être d'un joint où s'ouvrirait ce cercle, c'est l'intérêt de la psychanalyse, je veux dire son intérêt dans l'histoire ; c'est aussi bien ce à quoi elle peut défailir aussi intégralement qu'il se peut. Car, à prendre les choses au niveau de la biographie, ce que nous voyons s'offrir au tournant qui constitue biographiquement le moment d'éclosion de la névrose, c'est le choix qui s'offre, et qui s'offre d'une façon d'autant plus instante que c'est lui-même qui est déterminant de ce tournant, le choix entre ce qui est présentifié, à savoir l'approche de ce point d'impossibilité, de ce point à l'infini, qui est toujours introduit par l'approche de la conjonction sexuelle, et la face corrélative qui s'annonce du fait qu'au niveau du sujet, en raison du temps prémature - mais comment ne serait-il pas toujours prémature au regard de l'impossibilité - en raison du temps prémature où il vient à jouer dans l'enfance, ce qui, cette impossibilité, la projette, la masque, la détourne de devoir s'exercer en termes d'insuffisance, de n'être en tant que vivant, vivant et réduit à ses propres forces, forcément pas à la hauteur, l'alibi pris de l'impossibilité dans l'insuffisance est aussi bien la pente que peut prendre la direction, comme je l'ai appelée, de la psychanalyse, et qui après tout n'est pas non plus humainement parlant quelque chose où en effet nous ne puissions pas nous sentir les ministres d'un secours qui sur tel ou tel point, à propos de telle ou telle personne, peut être l'occasion d'un bienfait. Néanmoins ce n'est pas là ce qui justifie la psychanalyse. Ce n'est pas là d'où elle est sortie. Ce n'est pas là qu'il y a son sens et pour une simple raison, c'est que ce n'est pas là ce dont le névrosé nous témoigne, car ce dont le névrosé nous témoigne, si nous voulons entendre ce que, par tous ses 274

symptômes, il nous dit, c'est que là où se place son discours, il est clair que ce qu'il cherche est autre chose que de s'égaliser à la question qu'il pose.

Le névrosé, qu'il s'agisse de l'hystérique ou de l'obsessionnel - nous ferons ultérieurement le lien des deux versants avec cet objet a que nous avons produit dans l'efficace de la phobie - le névrosé met en question ce qu'il en est de la vérité du savoir, et très précisément en ceci qu'il append à la jouissance. Et en reposant la question, a-t-il raison ? Oui, certes, puisque nous savons que ce n'est que de cette dépendance que le savoir a son statut originel, et que dans son développement, il en articule la distance. A-t-il raison ? Son discours, certes, est dépendant de ce qu'il en est de la vérité du savoir. Mais comme déjà devant vous je l'ai articulé, ce n'est point parce que ce discours relève de cette vérité. Pour qu'il soit dans le vrai, la cohérence de la suspension du savoir à l'interdit de la jouissance ne rend pas pour autant lisible dans ce qui, à un certain niveau, dénonce ce nœud constitutif et aussi bien pourquoi ne traduirait-il pas, lui aussi, au dernier terme, une certaine forme d'aporie? Si je l'ai dit tout à l'heure, dans ce qui s'offre comme position prise au niveau des impasses qui se formulent comme loi de l'Autre, quand il s'agit du sexuel, je dirai qu'au dernier terme, après avoir criblé autant que je l'ai pu les faces sous lesquelles se distinguent l'obsessionnel et l'hystérique, la meilleure formule que je pourrais donner procède précisément de ce qui s'offre au niveau de la nature, au naturel comme solution de l'impasse à cette loi de l'Autre. Pour l'homme qui a à remplir l'identification à cette fonction dite du père symbolique, la seule à satisfaire, et c'est en cela qu'elle est mythique, la position de la jouissance virile dans ce qu'il en est de la conjonction sexuelle, pour l'homme, ce qui s'offre au niveau du naturel est très précisément ce qui s'appelle savoir être le maître et, en effet, ça a été, ça l'est probablement encore, ça a été et ça reste encore très suffisamment à la portée de quelqu'un.

Je dirai que l'obsessionnel est celui qui refuse de se prendre pour un maître car, au regard de ce dont il s'agit, la vérité du savoir, ce qui lui importe, c'est le rapport de ce savoir à la jouissance, et de ce savoir ce qu'il sait, c'est qu'il n'a rien, rien d'autre de ce qui reste de l'incidence première de son interdiction, à savoir l'objet a. Toute jouissance n'est pour lui pensable que comme un traité avec celui, l'Autre comme entier par lui toujours imaginé fondamental, avec lequel, avec lequel il traite la jouissance pour lui ne s'autorise que d'un paiement, d'un paiement toujours renouvelé, dans un insatiable tonneau des Danaïdes, dans ce quelque chose qui ne s'égale jamais et qui fait des modalités de la dette le cérémonial où seulement il rencontre sa jouissance.

A l'inverse, à l'opposé, l'hystérique dont ce n'est pas pour rien qu'elle se rencontre, cette forme de la réponse aux impasses de la jouissance, à l'opposé, l'hystérique - et c'est précisément pour cela que ce mode se 275

rencontre plus spécialement chez les femmes - l'hystérique se caractérise de ne pas se prendre pour la femme car, dans cette impasse, dans cette aporie aussi naturellement que pour le maître, les choses s'offrent assez uniement à la femme de remplir un rôle dans la conjonction sexuelle où naturellement elle a une assez bonne part. Ce que l'hystérique, dit-on, refoule, mais qu'en réalité elle promeut, c'est ce point à l'infini de la jouissance comme absolue. Elle promeut la castration au niveau de ce nom du père symbolique à l'endroit duquel elle se pose, ou comme voulant être, au dernier temps, sa jouissance. Et c'est parce que cette jouissance ne peut être atteinte qu'elle refuse toute autre qui, pour elle, aurait ce caractère de diminution de n'avoir, ce qui est vrai en plus, rien à faire que d'externe, que d'être du niveau de la suffisance ou de l'insuffisance, au regard de ce rapport absolu qu'il s'agit de poser.

Lisez et relisez les observations d'hystériques à la lumière de ces termes, et vous les verrez bien autrement que d'anecdote, d'un tournage en rond biographique que le transfert à répéter sans doute résout pour le rendre plus maniable, mais ne fait que tempérer, pour comprendre le ressort de ce qui nous vient comme ouverture, comme béance, de quelque façon, que, par ailleurs, nous nous employons à la calmer, n'est-il pas essentiel de repérer ce ressort d'où il surgit et qui n'est rien d'autre que ce en quoi le névrosé réinterroge cette frontière que rien ne peut, en fait, suturer, celle qui s'ouvre entre savoir et jouissance.

Si, dans l'articulation que j'ai donnée du 1 et du a, qui n'est certes pas promue ici par hasard ni d'une façon qui soit caduque, qui n'est rien d'autre, je vous l'ai dit, que ce en quoi, dans un modèle mathématique, s'inscrit - et il n'y a pas à s'en surprendre car c'est la première chose qu'on ait à rencontrer - s'inscrit dans une série ce qui se conjoint à la simple répétition du 1, à cette seule condition que nous en inscrivions la relation sous la forme d'une addition - après deux 1, un 2, et de continuer indéfiniment, le dernier 1 joint au 2, un 3, 5 et après ça un 8, et après ça un 13, et ainsi de suite - c'est ceci, je vous l'ai dit, qui par la proportion qu'il engendre, de plus en plus serrée à mesure que les nombres croissent, définit strictement la fonction du a. La série a cette propriété de dénoncer à être reprise dans le sens inverse, en procédant par soustraction, d'aboutir à une limite dans le sens négatif, ce qui, marqué de cette proportion du a, ira toujours en diminuant, arrive à ce qu'on en fasse, dans ce sens, la somme, à une limite parfaitement finie qui, donc, reprise est un départ.

Ce que fait l'hystérique peut s'inscrire dans ce sens, à savoir qu'il ou elle soustrait ce a comme tel au 1 absolu de l'Autre, de l'interroger ; de l'interroger s'il livre ou non ce 1 dernier, qui soit en sorte son assurance. Dans ce procès, il est facile à l'aide du modèle que je viens de rappeler de démontrer qu'au mieux tout son effort, je dis l'effort de l'hystérique après 276

avoir mis en question ce a, ne sera rien que de se retrouver tel, strictement égal à ce a et à rien d'autre. Tel est ici le drame qui se traduit, à être transposé du niveau où il est, où il s'énonce d'une façon parfaitement correcte dans un autre, se traduit par l'irréductible béance d'une castration réalisée.

Il y a d'autres issues de l'impasse ouverte par l'hystérique à ce qu'il soit résolu au niveau des énoncés, à ce niveau que j'ai caractérisé de l'épinglage "famil" que la rencontre à la castration. Mais à l'autre niveau, à celui de l'énonciation, à celui qui promet la relation de la jouissance et du savoir, qui ne sait que des exemples historiques illustres ne fassent apercevoir qu'au niveau d'un savoir qui serait savoir se recouvrant d'un savoir expérimenté de la relation telle qu'elle se présente, de la relation sexuelle telle qu'elle ne s'aperçoit que de l'appréhension de ce point à l'infini qui est impasse et aporie, certes, mais qui est aussi limite, la solution peut être trouvée d'un équilibre subjectif, à cette seule condition que le tribut juste soit payé de l'édifice d'un savoir.

Pour l'obsessionnel, chacun sait qu'il en est de même ; de la productivité de l'obsessionnel, chacun sait que tout un secteur dépend ; même les plus aveugles, les plus fermés à la réalité historique se sont aperçus de sa contribution à ce qu'on appelle la pensée. Est-ce que ce n'est pas, là aussi, ce qui exprime sa limite, ce qui nécessite au plus haut point d'être désexorcisé ? C'est bien là que Freud porte la question quand il nous parle des rapports du rituel obsessionnel avec la religion. Assurément toute religion ne s'exténue pas dans ce qu'il est de ces pratiques, et c'est bien l'angoissant du pari de Pascal que de nous faire apercevoir qu'à prendre les choses même au niveau de la promesse, à s'avérer partisan du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et à rejeter l'Autre, à le rejeter au point de dire qu'on ne sait ni s'il est, ni bien sûr encore plus ce qu'il est, c'est pourtant bien celui-là, au niveau de s'il est ou pas, de pair ou impair qu'il interroge dans le pari, parce qu'il est pris, vu son époque, dans cette interrogation du savoir.

C'est là-dessus que je vous laisserai aujourd'hui. 277

LEÇON XXII, 4 JUIN 1969

Il y a moins de personnes debout ; je ne peux pas le regretter pour elles, mais enfin si ça signifie que le public se raréfie, je le regrette puisque aussi bien c'est forcément - c'est mon style - dans les dernières rencontres que je dirai les choses les plus intéressantes ! Ceci m'évoque que, l'année dernière, j'ai, de mon plein gré et pour des raisons que je ne renie pas, suspendu ce que j'avais à dire aux alentours d'un certain début du mois de Mai mémorable. Quelle que fût la légitimité de ces raisons, il rien reste pas moins que ce que j'ai dit de l'acte psychanalytique en reste tronqué. Etant donné ce dont il s'agissait, à savoir justement de l'acte psychanalytique, que personne n'avait même songé à nommer en tant que tel avant moi, ce qui est tout à fait un signe précis qu'on n'en avait même pas posé la question, puisque autrement c'était la façon la plus simple de le nommer, à partir du moment où on pensait que dans la psychanalyse il y avait quelque part un acte, il faut croire que cette vérité était restée voilée. Je ne pense pas que ce soit par hasard que ce que j'avais à énoncer cette année-à sur l'acte se soit trouvé ainsi, comme je viens de le dire, tronqué. Il y a un rapport, un rapport naturellement qui n'est pas de causation, entre cette carence des psychanalystes sur le sujet de ce qu'il en est de l'acte - de l'acte psychanalytique nommé - et puis de ces événements ; mais il y a un rapport tout de même entre ce qui cause les événements et le champ dans lequel s'insère l'acte psychanalytique, de sorte que jusqu'à présent on peut dire que c'est sans doute en raison de quelque déficience de l'intérêt au niveau de cet acte que les psychanalystes ne se sont pas révélés très dispos ni disponibles pour même donner quelque touche de saisie, fût-elle superficielle, à ces événements. Bien sûr, ce n'est qu'accidentel si, dans l'autre sens, les événements ont interrompu ce que je pouvais avoir à dire de l'acte, mais tout de même ça n'est pas non plus sans représenter quelque chose que, quant à moi, je considère comme un certain rendez-vous. Un rendez-vous que je ne déplore pas parce que c'est ce qui m'a dispensé, sur ce sujet de l'acte psychanalytique, en somme, d'en venir à dire ce qui n'était pas à - pas à dire.

Voilà. Tout de même, nous nous trouvons, après ce que j'ai avancé la dernière fois, ramenés à quelque chose qui n'est pas loin de ce champ, puisque de dont il s'agit tel que je l'avais énoncé l'année dernière, c'est bien d'un acte en tant qu'il est en rapport avec ce que j'ai appelé, énoncé, proféré 279

comme étant l'objet a. Qu'il soit bien clair que, comme c'est dans mon titre, cette année et, c'est ce qui est l'enjeu de mon discours, voilà qui doit trouver dans ces dernières rencontres sa plus formelle expression, et, au moins pour ceux qui sont au fait de ce sur quoi j'ai terminé la dernière fois, il me semble qu'il n'est pas vain ici de rappeler que - je l'ai poussé en avant dans le champ du pari de Pascal - que c'est tout au moins la voie que j'ai choisie cette année pour l'introduire, l'introduire comme étant au champ de l'Autre, comme définissant un certain jeu, précisément l'enjeu, avec le jeu de mots que je fais autour de ce terme *en je*.

Il peut paraître singulier qu'une position qui, à cet endroit, n'est pas ambiguë, qui n'est certes pas une position d'apologétique religieuse, j'aie introduit cet élément du pari, et d'un pari qui se trouve formulé comme répondant à un certain partenaire, et un partenaire qui est pris, là, si l'on peut dire, au mot, au mot d'une parole qui lui est attribuée, à un titre, mon Dieu, qui est généralement reçu, la promesse de la vie éternelle, pour tout croyant qui suit les commandements de Dieu, étant tenue pour un point acquis, au moins dans le champ de ce qui constitue à son endroit, à ce Dieu, sa référence religieuse la plus vaste, à savoir celle de l'Eglise. Ce n'est pas hors de saison de partir de là, parce que ça a un rapport tout à fait vif avec ce dont il s'agit comme permanence dans nos structures, et dans des structures qui vont beaucoup plus loin que dans des structures qu'on pourrait qualifier de structures mentales, des structures en tant que définies par le discours commun, par le langage, vont évidemment beaucoup plus loin que ce qu'on peut réduire à la fonction de la mentalité. Comme j'y insiste très souvent, ça nous enserme de partout, et dans des choses qui, au premier abord n'ont pas l'air d'avoir un rapport évident, de sorte que cette structure qui est celle que je vise pour en partir aujourd'hui, qui est la structure originelle, celle que j'appelle d'un Autre, pour montrer où, par l'incidence de la psychanalyse, il va, pour révéler à tout autre, à savoir le a, cet Autre, qu'il ne fasse, si je puis dire, pour nous, pas de doute à notre horizon, cet Autre qui est justement le Dieu des philosophes, n'est pas si facile à éliminer qu'on le croit, puisqu'en réalité il reste stable à l'horizon assurément en tout cas là de toutes nos pensées, n'est évidemment pas sans rapport avec le fait que soit là le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob - vous allez le voir, je vais y revenir - et ce sera mon sujet aujourd'hui, sur la structure de cet Autre, parce qu'il est très nécessaire ici de bien établir ce qui là est à désigner. Il n'est pas moins opportun, à l'orée, d'indiquer que ce qui fait pour nous, dans un certain horizon de structure, en tant qu'elle est déterminée par le discours commun, il est clair qu'il n'est pas vain de rappeler que, si cette structure, celle du grand Autre, est pour nous dans un certain champ qui est celui-là même que Freud désigne comme la civilisation, c'est-à-dire la civilisation occidentale, la présence de l'autre 280

Dieu, de celui qui parle, à savoir le Dieu des juifs, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, n'est pas là pour rien dans son maintien, à cet Autre. Ceci n'est pas seulement parce que le Dieu des philosophes, ce grand Autre, est Un. Ce qui distingue le Dieu des Juifs, celui qu'on désigne comme à l'origine du monothéisme, ce n'est pas, quelque développement que le Un ait pu prendre par la suite, ce n'est pas qu'il se pose comme Un lui-même qui le caractérise. Le Dieu du buisson ardent, le Dieu du Sinaï n'a pas dit qu'il était le seul Dieu. Ceci mérite d'être rappelé. Il dit : "Je suis ce que je suis". Ça a un tout autre sens. Ça ne veut pas dire qu'il est le seul. Ça veut dire qu'il n'y en a pas d'autre en même temps que lui là où il est. Et, à la vérité, si vous y regardez de près, dans le texte de la Bible, vous verrez que c'est de ça qu'il s'agit. Là où il est, dans son champ, à savoir dans la Terre Sainte, il n'est question d'obéir qu'à lui. Mais nulle part n'est niée la présence d'autres, là où il n'est pas, où ça n'est pas sa terre. Et, si vous y regardez de près, ça n'est jamais que quand il est fait empiètement d'honneurs rendus à d'autres et là où seul est censé régner celui qui a dit "Je suis ce que je suis" que les châtements pleuvent. Ceci pourrait passer aux yeux de certains pour n'avoir qu'un intérêt historique. Mais j'éclaire ma lanterne, ce n'est que revenir à ce que j'ai énoncé d'abord, que ce Dieu dont il s'agit, se désigne de ceci qu'il parle, c'est ce qui légitime que quelque distorsion qu'on lui ait fait subir par la suite, à cette parole, car il n'est pas sûr qu'ils disent tout à fait la même chose dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine, c'est en tout cas le Dieu qui se définit par son rapport à la parole, c'est un Dieu qui parle. C'est bien pourquoi les prophètes, comme tels, sont prééminents dans la tradition juive. En d'autres termes, la dimension de la Révélation comme telle, à savoir de la parole comme porteuse de vérité, n'a jamais été mise dans un tel relief en dehors de cette tradition. Ailleurs, la place de la Vérité est remplie, il faut bien qu'elle soit couverte, elle l'est à l'occasion par des mythes par exemple. Elle ne l'est pas par la prophétie si ce n'est d'une façon tout à fait locale qu'on appelle oraculaire mais qui a un tout autre sens que celui du prophétisme. Un petit peu grosse introduction, mais tout de même nécessité du rappel de certains reliefs tout à fait massifs à maintenir pour bien comprendre ce dont il s'agit quand nous avançons, qu'au regard de ce champ de la vérité qui nous intéresse éminemment comme tel, même si nous ne l'identifions pas aux formules révélées, par rapport à ce champ de la vérité, le savoir est ailleurs. C'est bien pourquoi, dès que s'introduit la dimension de la Révélation, s'introduit en même temps la dimension traditionnelle dans notre culture qu'il ne faudrait pas croire éteinte parce que nous sommes en notre temps, la dimension de ce qu'on appelle improprement la double vérité; ça veut dire la distinction de la vérité et du savoir.

Alors ce qui nous intéresse, parce que c'est ce que la psychanalyse a révélé, c'est si ce qui se produit dans le savoir, ce qui se produit dans le savoir, mais ce qu'on ne soupçonnait pas avant la psychanalyse, c'est l'objet

a en tant que l'analyse l'article pour ce qu'il est, à savoir cause du désir, c'est-à-dire de la division du sujet, de ce qui introduit dans le sujet comme tel ce que le cogito masque, à savoir qu'à côté de cet "à être" dont il croit s'assurer, il est essentiellement et d'origine manque. C'est ici que je vous rappelle que je reprends le plan par lequel j'ai cru l'année dernière devoir introduire le paradoxe de l'acte psychanalytique, c'est que l'acte psychanalytique se présente comme incitation au savoir. Il implique, dans la règle qui est donnée au psychanalysant, il implique ceci, puisque vous pouvez dire tout ce que vous voulez - et Dieu sait ce que de prime abord cela peut représenter d'insensé, si on nous prenait au mot, si l'on se mettait vraiment à dire, et que ça ait un sens pour ceux que nous introduisons à cette pratique, tout ce qui leur passe par la tête, que tout ce qui leur passe par la tête, ça veuille dire vraiment n'importe quoi, où irions-nous ? Si nous pouvons faire foi dans cette entreprise à ceux que nous y introduisons, c'est très exactement à cause de ceci qui, même s'il n'est pas capable de le dire, celui-là que nous introduisons à cette pratique, est pourtant là, à savoir que ce qui est implicite, c'est que, quoi que vous disiez, il y a l'Autre, l'Autre qui sait ce que ça veut dire.

Le Dieu des philosophes, de quelque façon qu'il ait été, au cours de l'histoire, raccroché au train du Dieu qui parle, ne lui est certes pas étranger, bien sûr. Il n'était pas illégitime, ce Dieu des philosophes, d'en faire l'assiette, le trône, le support, le siège de celui qui parlait. Que le siège reste, même quand l'autre s'est levé pour partir, au moins pour certains, le siège reste de cet Autre, de cet Autre en tant qu'il situe ce champ unifiant, unifié qui a un nom pour ceux qui pensent, appelons-le si vous voulez le principe de raison suffisante. Que vous ne soupçonniez pas, je dirai une part au moins d'entre vous, une part que je suppose, après tout, je ne sais pas si elle existe, vous êtes peut-être tous capables de vous apercevoir que vous êtes soutenus par le principe de raison suffisante. Si vous ne vous en apercevez pas, c'est exactement la même chose. Vous êtes dans le champ où le principe de raison suffisante soutient tout. Et ce ne serait certes pas facile de vous faire concevoir ce qui se passe là où les choses sont autrement. Ce qui est parfaitement concevable à partir du moment où on vous le produit, où on l'énonce devant vous comme étant par exemple à l'horizon de ceci qui rend possible l'expérience psychanalytique, à savoir que, s'il n'y a pas de raison suffisante à quoi que ce soit que vous direz, en ne regardant pas plus loin qu'à dire ce qui vous passe par la tête, il y aura toujours à ça une raison suffisante, et ça suffit à mettre à l'horizon ce grand Autre, celui qui sait.

La chose est en tout cas tout à fait claire au niveau des sujets 282

privilégiés de cette expérience, à savoir des névrosés. Le névrosé cherche à savoir. Nous allons tâcher de voir de plus près pourquoi, mais il cherche à savoir. Et, au début de l'expérience analytique, nous n'avons aucune peine à l'inciter, en somme, à faire foi à cet Autre comme au lieu où le savoir s'institue, au sujet supposé savoir.

C'est donc comme intervention sur le sujet de ce qui, au plus ras de terre, si au ras de terre que ce soit, s'articule déjà comme savoir, que nous intervenons par une interprétation qui se distingue de ceci qui supporte le terme d'interprétation partout ailleurs. Partout ailleurs une interprétation, celle par exemple d'un quelconque système logique, c'est de donner un système de moindre portée qui, comme on dit, l'illustre, l'illustre d'une façon plus accessible en ceci qu'il est de moindre portée. Nous restons dans la superposition des articulations du savoir. L'interprétation analytique se distingue en ceci que, dans ce qui s'articule d'ores et déjà comme savoir, si primitif que ce soit, ce qu'elle vise, c'est un effet, un effet de savoir de s'y articuler et qu'elle rend sensible au titre de sa vérité.

Sa vérité, nous l'avons dit, est du côté du désir, c'est-à-dire de la division du sujet. Et pour aller tout droit, parce que bien sûr nous ne pouvons pas refaire ici tout le chemin et que ce que j'ai à dire aujourd'hui est autre chose à parcourir, qui est la vérité dont il s'agit se résume en ceci, que la chose freudienne, c'est-à-dire cette vérité - la chose freudienne, cette vérité, c'est la même chose - a pour propriété d'être asexuée, contrairement à ce qui se dit, à savoir que le freudisme, c'est le pansexualisme. Seulement que comme le vivant qui est cet être par où se véhicule une vérité, lui, a fonction et position sexuelle, il en résulte quelque chose, quelque chose que j'ai essayé de vous articuler il y a cette fois deux ans et non pas un seulement, à savoir qu'il n'y a pas, au sens précis du mot rapport, au sens où rapport sexuel serait une relation logiquement définissable, il n'y a justement pas, il manque ce qui pourrait s'appeler le rapport sexuel, à savoir une relation définissable comme telle entre le signe du mâle et celui de femelle. Le rapport sexuel, ce qu'on appelle couramment de ce nom, ne peut être fait que d'un acte. C'est ce qui m'a permis d'avancer ces deux termes qu'il n'y a pas d'acte sexuel au sens où cet acte serait celui d'un juste rapport, et qu'inversement, il n'y a que l'acte sexuel, au sens où il n'y a que l'acte, pour faire le rapport.

Dans ce que la psychanalyse nous révèle, c'est que la dimension de l'acte, de l'acte sexuel en tout cas, mais du même coup de tous les actes, ce qui était depuis longtemps évident, sa dimension propre, c'est l'échec. C'est pour ça qu'au cœur du rapport sexuel, dans la psychanalyse, il y a ceci qui s'appelle la castration. Je vous ai parlé tout à l'heure de ce qui se produit dans le savoir. Forcément, bien sûr, vous n'avez pas fait très attention. J'aurais dû dire, ce que le savoir produit. Je n'ai pas pu le dire pour ne pas 283

aller trop vite, parce qu'à la vérité, pour que ça ait un sens, il faut y revenir de plus près et dénoter ici le relief de cette dimension qui s'articule comme proprement la production, cette dimension que seul un certain procès du progrès technique nous a permis de discerner, de distinguer comme étant le fruit du travail.

Mais est-ce si simple ? Est-ce qu'il n'apparaît pas que pour comme tel ce qui est production se distingue de ce qui toujours fut *poiesis*, fabrication, travail, niveau du potier, il faut que se soit autonomisé comme tel ce qui se distingue fort bien dans le capitalisme, à savoir le moyen de production, puisque c'est autour de ça que tout tourne, à savoir de qui en dispose, de ces moyens. C'est par une telle homologie que va prendre son relief ce qui est fonction du savoir et ce qui est sa production. La production du savoir en tant que savoir se distingue d'être moyen de production et pas seulement travail, de la vérité. Ce que produit le savoir, c'est cela que je désigne sous le nom de l'objet a. Et ce a, c'est cela qui vient se substituer à la béance qui se désigne dans l'impasse du rapport sexuel. C'est là ce qui vient redoubler la division du sujet en lui donnant ce qui jusque là n'était saisissable d'aucune façon, car le propre de la castration, c'est que rien ne peut à proprement parler l'énoncer, parce que sa cause est absente. A sa place vient l'objet a comme cause substituée à ce qu'il en est radicalement de la faille du sujet.

Et ce que je vous ai dit l'année dernière, après que dans l'année précédente j'ai déjà défini ainsi la fonction de l'objet a, c'est que le psychanalyste est celui qui, de par cette incitation au savoir alors qu'il rien sait pas lui-même tellement que ça, et simplement d'avoir cette voie, ce moyen, ce truc, cette règle analytique, se trouve prendre à sa charge ce qui est vraiment le support de ce *sujet supposé* savoir dont je vous ai dit sur tous les tons que le problème de notre époque, de la conjoncture dans la psychanalyse n'est à prendre elle-même que comme un des symptômes, c'est que ce sujet supposé savoir, cet Autre, ce lieu unique où le savoir se conjoiendrait, il est sûr qu'il n'existe pas, que rien n'indique que l'Autre soit Un, qu'il ne soit pas comme le sujet uniquement signifiable du signifiant d'une topologie particulière qui se résume à ce qu'il en est de l'objet a.

Le psychanalyste donc, et c'est là que j'accentuai l'énigme et le paradoxe de l'acte psychanalytique, le psychanalyste en tant qu'il induit, qu'il incite le sujet, le névrosé en l'occasion, sur ce chemin où il l'invite à la rencontre d'un *sujet supposé* savoir, le psychanalyste, s'il est vrai qu'il sait ce que c'est qu'une psychanalyse, comment peut-il, cet acte, y procéder sachant ce qu'il en est de ce que, au terme de l'opération et de son en-soi même, lui, l'analyste, il va représenter l'évacuation de l'objet a, de cette incitation au savoir qui doit mener à la vérité et qui en représente la béance, il choit à devenir lui-même la fiction rejetée.

J'ai avancé ici le mot fiction. Vous le savez, c'est dès longtemps que j'articule que la vérité a structure de fiction. Que l'objet *a* est-il à prendre pour marquant seulement ce sujet de la vérité qui se présente comme division, ou devons-nous comme il semble lui décerner plus de substance, est-ce que vous ne sentez pas là où nous nous trouvons à ce point nœud qui est celui déjà proprement marqué dans la logique d'Aristote et qui motive l'ambiguïté de la substance et du sujet, de *l'hypokeimenon* pour autant qu'il n'est logiquement à proprement parler rien d'autre que ce que la logique mathématique par après a pu isoler dans la fonction de la variable, c'est à savoir ce qui n'est rien que désignable par une proposition prédicative. L'ambiguïté tout au long du texte aristotélicien se maintient non pas sans être distingué à la façon d'une tresse entre cette fonction parfaitement isolée par lui de *l'hypokeimenon* et celle de *l'ousia* qu'honnêtement il vaudrait bien mieux traduire par être ou par "étance", par le *Wesen*, à l'occasion, de Heidegger, que par ce mot lui-même qui ne fait que véhiculer cette dite ambiguïté de *substantia*, substance. C'est bien là que nous nous trouvons portés quand nous essayons d'articuler ce qu'il en est de la fonction de l'objet *a*.

C'est autour de l'énigme, de l'interrogation qui y reste d'un acte qui ne peut s'initier pour celui-là même qui l'inaugure que d'un voilage de ce qui sera pour lui, je dis celui qui inaugure cet acte et nommément le psychanalyste, son terme, et non pas seulement son terme mais à proprement parler sa fin, pour autant que c'est le terme qui détermine rétroactivement le sens de tout le processus, que c'en est proprement la cause finale, ce qui ne mérite aucune dérision car tout ce qui est du champ de la structure est impensable sans cause finale, que seul, ce qui mérite dérision dans les termes dits finalistes, c'est que la fin ait la moindre utilité.

L'analyste sait-il ou non ce qu'il fait dans l'acte psychanalytique ? C'est là le terme précis où s'est arrêté dans l'année précédente et par la rencontre événementielle par où j'ai introduit mes propos d'aujourd'hui, suspendu ? Comme je vous l'ai dit, c'est ce qui a pu me dispenser, à l'horizon de ce nœud si sévère, si rigoureusement interrogé d'une mise en question de ce qu'il en est de l'acte psychanalytique, me dispenser des résonances assurément embarrassantes qui sont celles pourtant autour desquelles peut être interrogé ce qu'il en est autant de la théorie que de l'institution psychanalytique.

Avant d'en indiquer peut-être un peu plus, rappelons bien ce qui résulte de cette façon de poser entre savoir et vérité et dans le champ propre d'une production dont en somme ce que vous voyez, c'est que c'est le psychanalyste en tant que tel qui lui-même l'incarne, cette production, c'est dans ces termes que doit se situer la question, par exemple, de ce qu'il en est du transfert. Que tout ce que nous désignons comme transfert soit interprété 285

dans l'analyse en termes de répétition, quel besoin si ce n'est pour ceux des analystes qui sont absolument égarés dans ce réseau tel que je l'articule, quel besoin de mettre en question ce qu'il peut y avoir d'objectif et de prétendre que le transfert serait un recul devant je ne sais quoi d'autre qui serait ce qui, dans l'analyse, se joue réellement. Puisque c'est une situation qui ne prend son appui que de la structure, rien ne peut s'y énoncer à l'intérieur comme discours de l'analyste qui ne soit de l'ordre de ceci que la structure commande, et qui donc ne peut rien saisir que de l'ordre de la répétition. La question n'est pas de savoir ici si la répétition est une catégorie dominante ou non dans l'histoire. C'est que, dans une situation faite pour interroger ce qu'il en est de ce qui se présente à partir de la structure, rien de l'histoire ne s'ordonne que de la répétition. Il s'agit, je le répète, de ce qui peut se dire au niveau de cette mise à l'épreuve des effets du savoir. De sorte qu'il n'est pas juste de dire que le transfert s'isole en lui-même des effets de la répétition, le transfert se définit du rapport au sujet supposé savoir en tant qu'il est structural et lié au lieu de l'Autre, comme lieu comme tel où le savoir s'articule illusoirement comme un, et qu'à interroger ainsi le fonctionnement de qui cherche à savoir, il est nécessaire que tout ce qui s'articule s'articule en termes de répétition.

A qui sommes-nous redevables d'une telle expérience ? Il est clair qu'elle ne se serait même jamais instaurée s'il n'y avait le névrosé; qui a besoin de savoir la vérité ? Uniquement ceux que le savoir gêne. C'est la définition du névrosé. Ceci, nous allons le serrer de plus près. Et là encore, avant de quitter ce champ, et pour cause, où je n'ai pas bouclé la boucle, je veux, dans quelque chose qui au regard de ce que j'ai à tracer aujourd'hui peut passer pour une parenthèse, tout de même pointer un dernier de ces repères dont j'essaie de ponctuer d'une façon correcte ce champ en tant que nous y opérons, si c'est ainsi, je viens de vous le rappeler, d'une façon acceptée comme partielle, nous devons admettre que n'est interprétable dans l'analyse que la répétition, et c'est ce qu'on prend pour le transfert.

D'autre part, il est important de ponctuer que cette fin que je désigne comme la prise de l'analyste, de l'analyste en lui-même dans le forage du a, c'est très précisément cela qui constitue l'ininterprétable, que pour tout dire, dans l'analyse, l'ininterprétable, c'est la présence de l'analyste, et c'est pourquoi l'interpréter comme il s'est vu, comme il s'est même imprimé, c'est proprement ouvrir la porte à ce qu'on appelle cette place, c'est-à-dire l'acting-out. Je l'ai rappelé dans mon séminaire sur l'acte, celui donc de l'année dernière et à propos du mythe de l'Oedipe, c'est à savoir la distinction à faire entre sa mise en scène héroïque qui sert de référence mythique à notre pratique analytique, et ce qu'il y a d'articulé derrière, d'un nœud de la jouissance à l'origine de tout savoir. C'est le psychanalyste qui est à la place, certes, de ce qui se jouait sur la scène 286

tragique, et c'est cela qui donne son sens à l'acte psychanalytique. Et d'autre part, il est frappant qu'il y renonce, qu'il ne fasse qu'être à la place de l'acteur, en tant qu'un acteur suffit à lui seul à tenir la scène de la tragédie. Cette division du spectateur et du chœur où se modèle et se module la division du sujet dans le spectacle traditionnel, je l'ai rappelé l'année dernière, pour désigner ce qu'il en est exactement de la place de l'analyste, autre paradoxe de l'acte psychanalytique que cet acteur qui s'efface, rejoignant tout à l'heure ce que j'ai dit de ce que l'objet a, il l'évacue. Si le passage à l'acte est dans la règle de l'analyse ce qu'il est demandé à celui qui y entre d'éviter, c'est justement pour privilégier cette place de l'acting out dont l'analyste à lui tout seul prend et garde la charge. Se taire, ne rien voir, ne rien entendre, qui ne se souvient que ce sont là les termes où une sagesse qui n'est pas la nôtre indique la voie à ceux qui veulent la vérité. Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose d'étrange à condition qu'on reconnaisse le sens de ces commandements d'en voir l'analogie dans la position de l'analyste ? Mais avec ce singulier fruit que lui donne son contexte. Qu'il s'en isole, du se taire, la voix qui est le noyau de ce qui, du dire, fait parole ; du ne rien voir, qui n'est bien souvent que trop par l'analyste observé, l'isolement du regard qui est le nœud serré du sac de tout ce qui se voit au moins, et enfin ne rien entendre de ces deux demandes dans lesquelles a glissé le désir, de ces deux demandes qui le mandent, ces deux demandes qui le murent à la fonction du sein ou bien de l'excrément.

Quelle réalité pour le pousser à remplir cette fonction ? Quel désir, quelle satisfaction l'analyste peut-il y rencontrer ? Ce n'est pas ce que j'ai l'intention de désigner d'emblée même si avant de vous quitter j'en dois dire plus. Il convient ici de mettre le relief sur la dimension de scapegoat comme ce fut le thème chéri d'un Frazer. On sait que l'origine en est à proprement parler sémitique, le bouc émissaire, celui qui prend sur soi cet objet a, celui qui fait qu'à tout jamais, pour le sujet, il peut y être sursis, celui qui fait que le fruit d'une analyse terminée, j'ai pu l'année dernière le désigner comme une vérité dont le sujet est dès lors incurable, précisément de ce qu'en ait été évacué un des termes. Comment ne pas voir que de là s'explique la position singulière que, dans le monde social, occupe cette communauté des psychanalystes, protégés par une association internationale pour la protection des scapegoats ! Le scapegoat se sauve par le groupement, et mieux encore, par les grades. C'est vrai qu'il est difficile de concevoir une société de scapegoats. Alors on fait des scapegoats adjudants-chefs ! Et des scapegoats qui font antichambre pour le devenir. C'est singulier.

Cette dérision facile n'aurait pas d'autre raison d'être si, dans des textes que je viens de recevoir pour un prochain congrès qu'on aura le front de tenir à Rome, il n'y avait pas là déjà des textes, je veux dire déjà publiés, 287

exemplaires car ça n'est pas parce qu'on ignore le discours de Lacan qu'on ne se trouve pas en face des difficultés que je viens ici d'articuler, et particulièrement concernant ce qu'il en est du transfert, quand on s'escrime à définir ce qu'il y a de non transférentiel dans la situation analytique, il faut bien qu'on sorte quelques énoncés qui sont l'aveu, à proprement parler, du fait qu'on n'y comprend rien. On n'y comprend rien parce qu'on n'a pas la clé. Et on n'a pas la clé parce qu'on ne va pas la chercher là où je l'énonce ! De même, on invente un terme qui s'appelle le self, et dont je dois dire qu'il n'est pas du tout inutile à qui a quelque curiosité de voir comment cela peut à la fois se motiver et se résoudre dans un discours tel que celui que je viens aujourd'hui d'articuler. Si j'ai le temps lors de nos prochaines rencontres, je pourrai, là, en dire plus. De même l'erreur et, à proprement parler, l'ineptie de ce qui est avancé sur le sujet de ce qu'il en est de la cure psychanalytique de la psychose, et l'échec radical qui s'y marque de situer justement la psychose dans une psychopathologie qui soit d'ordre analytique a les mêmes ressorts.

Assurément, si j'ai indiqué que j'aurais pu articuler quelque chose d'autre, quelque chose dont je déclare avoir été heureusement dispensé, sur le sujet de l'acte psychanalytique, c'est dans l'horizon de ce qu'il en est du masochiste qu'il conviendrait de la poser, cette articulation. Et assurément, bien sûr, non pas pour les confondre, l'acte psychanalytique et la pratique masochiste, mais il serait instructif et, en quelque sorte, ouvert, indiqué déjà par ce que nous avons pu dire, par ce qui s'étale littéralement dans la pratique masochiste, à savoir la conjonction du sujet pervers avec à proprement parler l'objet a. D'une certaine façon, on peut dire qu'aussi loin qu'il le veut, le masochiste est le vrai maître ; il est le maître du vrai jeu. Il peut y échouer, bien sûr. Il y a même toutes les chances qu'il y échoue, parce qu'il lui faut rien moins que le grand Autre. Quand le Père Eternel n'est plus là pour remplir ce rôle, il n'y a plus personne. Et si vous vous adressez à une femme, bien sûr, Wanda, il n'y a aucune chance, elle n'y comprend rien, la pauvre. Mais le masochiste a beau échouer, il en jouit tout de même. De sorte qu'on peut dire qu'il est le maître du vrai jeu. Il est bien évident que nous ne songeons pas un seul instant à imputer un tel succès au psychanalyste. Ça serait lui faire une confiance sur la recherche de sa jouissance que nous sommes loin de lui accorder. D'ailleurs ce serait peu convenable.

Pour avancer une formule qui a son intérêt parce que j'aurai à la reprendre et il ne faut pas s'en étonner, à propos de l'obsessionnel, nous dirons que le psychanalyste fait le maître, dans les deux sens du mot faire. Faites un tout petit peu attention encore, cinq minutes, parce que c'est très en court-circuit et que c'est délicat. Vous sentez bien que la question autour de l'acte psychanalytique, c'est, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, celle de 288

cet acte décisif qui fait du psychanalysant surgir, s'inaugurer, s'instaurer le psychanalyste. Si, comme je vous l'ai tout à l'heure indiqué, le psychanalyste se confond avec la production du faire, du travail du psychanalysant, c'est là qu'on peut bien dire que le psychanalysant fait, au sens fort du terme, le psychanalyste. Mais on peut dire aussi qu'au moment précis où surgit le dit psychanalyste, s'il est si dur de saisir ce qui peut l'y pousser, c'est bien que l'acte se réduit à faire, au sens de la simagrée, à faire le psychanalyste, à faire celui qui garantit le *sujet supposé savoir*. Et qui, au début de sa carrière, n'a pas confié à quiconque veut bien l'aider en ses premiers pas qu'il a justement bien ce sentiment de faire le psychanalyste ? Pourquoi retirer sa valeur à ce témoignage ?

Mais c'est ceci qui permet, à reprendre ces deux fonctions du mot faire, de dire qu'il est bien vrai qu'en menant quelqu'un au terme de sa psychanalyse, au terme de cette incurable vérité, au point de celui qui sait que s'il y a bien acte, il n'y a pas de rapport sexuel, est-ce que ça n'est pas là, même si ce n'est pas souvent que cela arrive, faire quelque part une vraie maîtrise ? Mais d'autre part, contrairement au masochiste, si le psychanalyste lui aussi peut être dit avoir quelque rapport avec le jeu, ce n'est certes pas qu'il en est maître, mais que tout de même, il en supporte, il en incarne l'atout maître, pour autant que c'est lui qui vient à jouer le poids de ce qu'il en est de l'objet *a*.

Qu'en est-il donc, après avoir poussé jusqu'ici seulement aujourd'hui ce discours, du point où peut se situer ce discours lui-même, à savoir d'où je l'énonce ? Est-ce de celui où se tient le *sujet supposé savoir* ? Est-ce que je puis être le savant, en parlant de l'acte psychanalytique ? Certainement pas. Rien n'est clos de ce que j'ouvre comme interrogation concernant ce qu'il en est de cet acte. Que j'en sois le logicien, et d'une façon que confirme que cette logique me rende odieux à tout un-monde, pourquoi pas ? Cette logique s'articule des coordonnées même de sa pratique, et des points dont elle prend sa motivation. Le savoir, en tant qu'il est produit par la vérité, est-ce que ce n'est pas là ce qu'imagine une certaine version des rapports du savoir et de la jouissance ?

Pour le névrosé, le savoir est la jouissance du *sujet supposé savoir*. C'est bien en quoi le névrosé est incapable de sublimation. La sublimation, elle, est le propre de ceci qui sait faire le tour de ce à quoi se réduit le *sujet supposé savoir*. Toute création de l'art se situe dans ce cernement de ce qui reste d'irréductible dans ce savoir en tant que distingué de la jouissance, quelque chose pourtant vient marquer son entreprise, en tant qu'à jamais, dans le sujet, elle désigne ce qui est son inaptitude à sa pleine réalisation.

Cette imputation que le travail de l'exploité est supposé dans la jouissance de l'exploiteur, est-ce qu'elle ne trouve pas quelque chose comme son analogue à l'entrée du savoir, en ceci que les moyens qu'il constitue 289

feraient de ceux qui les possèdent, ces moyens, ceux qui profitent de ceux qui gagnent ce savoir à la sueur de leur vérité. Sans doute l'analogie tomberait à côté de se jouer dans des domaines si distincts, si depuis quelque temps, le savoir ne s'était montré tellement complice du certain mode d'exploitation dont, sous le nom de capitaliste, il se trouve que l'excès de l'exploitation est quelque chose qui déplaît. Je dis, qui déplaît, car il n'y a rien à dire de plus. Le principe de l'agitation révolutionnaire n'est rien d'autre qu'il y a un point où les choses déplaisent. Or, si vous vous en souvenez, est-ce que je n'ai pas marqué l'année dernière que la position de l'analyste, si elle devait rester conforme en toute rigueur à son acte, était que, dans le champ de ce qu'il inaugure à l'aide de cet acte comme faire, il n'y a pas place pour quoi que ce soit qui lui déplaise, et non plus lui plaise, et que s'il y fait place, il en sort.

Mais ce n'est pas dire pour autant qu'il n'aurait pas son mot à dire dans ce qui peut dériver, limiter ceux qui, dans un certain champ qui est le champ du savoir, en sont venus à s'insurger d'un certain dévoiement du savoir, sur la façon correcte, propice à permettre qu'à nouveau le savoir sorte d'un champ où il exploite. C'est sur ce dernier mot que je vous laisse, vous promettant pour la prochaine fois d'entrer dans le détail de ce dont il s'agit concernant, respectives, les positions de l'hystérique et de l'obsessionnel au regard du grand Autre.

614

LEÇON XXIII 11 JUIN 1969

Ce petit festival hebdomadaire n'étant pas destiné à continuer pendant l'éternité, aujourd'hui nous allons nous essayer à vous donner l'idée de la façon dont, dans un contexte plus favorable, mieux structuré, nous pourrions nous employer à mettre dans la théorie un peu de rigueur. Quand j'ai choisi cette année pour titre de mon séminaire *D'un Autre à l'autre*, une des personnes qui, je dois dire, s'était le plus distinguée par une prompte oreille à m'entendre dans cette enceinte, mais enfin qui, comme Saint-Paul, avait été terrassé au détour par cette chose qui nous est arrivée l'année dernière, vous le savez tous, la mémoire en dure encore, comme Saint-Paul au chemin de Damas, s'était vu précipité en bas de sa monture théorisante par l'illumination maoïste, ce quelqu'un a écouté ce titre et m'a dit : "Oui ... ça fait banal". Je voudrais quand même, si vous ne le soupçonnez pas déjà, bien pointer que ça veut dire quelque chose, quelque chose qui nécessite le choix très exprès de ces mots qui, comme j'ose l'espérer, vous les écrivez dans votre tête, s'écrivent : *D'un Autre à l'autre*. Le grand A, il m'arrive, il m'est arrivé cette année à plusieurs fois de le réinscrire sur ces feuilles où de temps en temps je rappelle l'existence d'un certain nombre de graphes, et *l'autre* concerne ce que j'écris d'un *a*. Si évidemment ce terme ne résonnait plus à l'oreille étourdie par un autre bruitage que d'un petit air de ballade, dans le genre "de l'un à l'autre", de l'un à l'autre aller, en promenade, c'est tout de même pas rien de dire ça; de l'un à l'autre; ça marque les points de scansion d'un déplacement; de là à là. Mais enfin évidemment, pour nous autres, qui ne sommes pas à tous les moments mordus par la démangeaison de l'acte, nous pouvons nous demander quel intérêt, si c'est de deux un qu'il s'agit, pourquoi l'un plus que l'autre, si l'autre en est encore un.

Il est un certain usage prépositionnel de ces termes un et autre, c'est-à-dire de les insérer entre un *de* et puis un *à* qui a pour effet d'établir entre eux ce que j'ai appelé dans d'autres temps un rapport - vous vous en souvenez peut-être, enfin j'imagine - un rapport métonymique. C'est ce que je viens de désigner en disant qu'à quoi bon, si c'est toujours un un; néanmoins, si vous écrivez les choses ainsi :

<u>de l'un</u>	à	<u>l'autre</u>
1		1

le rapport métonymique est dans chaque cas 1. C'est important de l'écrire comme ça, parce que un écrit comme ça, c'est un effet de signifié privilégié que l'on connaît généralement sous le terme du nombre. C'est à savoir que ce un se caractérise par ce qu'on appelle l'identité numérique. Comme rien ici par ces termes n'est désigné, que nous ne sommes au niveau d'aucune identification unaire, d'un un placé par exemple sur votre paume à l'occasion en manière de tatouage, ce qui vous identifie dans un certain contexte, c'est arrivé, comme nous ne sommes pas à ce niveau-là, que c'est un trait qui ne marque rien dont il s'agit dans chaque cas, nous sommes strictement au niveau de ce qu'on appelle l'identité numérique, c'est-à-dire de quelque chose qui marque la pure différence en tant que rien ne la spécifie, l'autre n'est l'autre en rien, et c'est justement pour ça qu'il est l'autre.

Voilà. Alors on peut se demander pourquoi, de l'un à l'autre, pourquoi il y a ces espèces de choses qui traînent, qu'on appelle des articles définis, en français *le*, ça ne se voit pas bien tout de suite au niveau du premier. L'un, pourquoi l'un ? Nous serions bien près de qualifier cet 1 du l'un pour euphonie si nous ne nous méfions pas par expérience de ces sortes d'explications. Nous avons été là-dessus suffisamment avertis par des rencontres précédentes. Essayons mieux de voir si ce l', ce *le*, article défini se justifie mieux devant l'Autre. L'article défini en français se distingue de son usage en anglais par exemple, où l'accent démonstratif reste si fortement appuyé. Il y a une valeur privilégiée de l'article défini en français, c'est ce qu'on appelle sa valeur de fonctionner pour le notoire. De l'un à l'autre dont nous sommes partis, est-ce qu'il s'agit de l'autre entre tous, dans le sens où nous allons tout doucement le pousser ? Entre tous, est-ce qu'il y en aurait donc d'autres ? Il est bon de s'aviser ici, de se remémorer si l'on peut, que nous avons posé qu'au niveau de l'Autre, tout au moins quand nous l'avons écrit avec un A, nous avons formulé aussi qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Et ceci est très essentiel à toute notre articulation. Alors on va chercher une autre notoriété. Est-ce que, s'il n'y en a pas d'Autre, de l'Autre, est-ce que c'est à dire qu'il n'y en a qu'un ? Mais ça aussi, c'est impossible, parce que sans ça, il ne serait pas l'Autre.

Ça peut vous sembler, tout ceci, un tant soit peu rhétorique. Ça l'est. On a beaucoup spéculé dans des temps très antiques sur ces thèmes qui se disposaient d'une façon un peu différente. On parlait de l'autre et du même, et Dieu sait où ça a conduit toute une lignée qui s'appelle à proprement parler platonicienne. Ce n'est pas la même chose que de parler de l'un et de l'autre, non pas que la lignée platonicienne riait pu faire autrement que d'en venir à poser la question de l'un, mais très précisément d'une façon qui est celle qu'en fin de compte nous allons interroger dans le sens d'une mise en question.

L'un tel que nous le prenons ici est d'un autre ordre que cet Un élaboré par la méditation platonicienne. Il est clair que, pour ceux qui déjà m'ont entendu cette année, ce rapport de l'un à l'Autre ne va à rien de moins qu'à rappeler, qu'à faire sentir la fonction de la paire ordonnée dont vous avez vu au passage quel est le rôle majeur dans l'introduction de ce qu'on appelle bizarrement la théorie des ensembles, car tout le monde semble s'accommoder fort aisément de ces ensembles, au pluriel, alors que c'est justement une question, et très vive quoique non totalement tranchée encore, si l'on peut les mettre au pluriel. En tout cas ce n'est pas si aisé si la question reste ouverte de savoir si l'on peut considérer d'aucune façon qu'un élément peut appartenir à deux ensembles différents en restant le même. C'est une petite parenthèse destinée à vous rappeler que ça n'est pas sans constituer une très forte innovation logique que tout ce qui se rapporte à ce que j'appellerai l'ensemblissement - pour des raisons de consonance, j'aime mieux ça que ensemblement -, quoiqu'il arrive que la théorie des ensembles s'ensable de temps en temps. Mais elle se réensemblit fort allègrement. Ce n'est évidemment qu'en marge d'une telle référence que je voudrais vous rappeler cette innovation tout à fait radicale que la théorie des ensembles constitue d'introduire ce pas, et littéralement à son principe, que ce qu'il s'agit de ne pas confondre, c'est en aucun cas un élément quelconque avec l'ensemble qui pourtant ne l'aurait que pour seul élément. Ce n'est pas du tout pareil. Et c'est là le pas d'innovation logique qui doit nous servir exactement à introduire comme il convient cet Autre problématique dont je viens d'interroger pourquoi nous lui donnerions cette valeur notoire : l'Autre.

En ce sens qui est celui dont nous l'introduisons pourvu de ce A, il prend cette valeur notoire non pas d'être l'Autre entre tous, ni aussi bien d'être le seul, mais seulement de ce qu'il pourrait n'y en pas avoir, et qu'à sa place, il n'y ait qu'un ensemble vide. Voilà ce qui le désigne comme Autre. Peut-être à cette occasion vous rappelez-vous du schéma que j'ai inscrit à plusieurs reprises cette année, sur ces feuilles blanches le schéma du S_1 hors d'un cercle désignant précisément la limite de l'Autre comme ensemble vide. Ceci est le grand A, l'Autre, ceci pour désigner le rapport de ce S_1 à un S_2 , lequel s'inscrit au champ de l'Autre et qui est proprement cet Autre signifiant dont je parle comme étant celui sur lequel repose la constitution du sujet en ceci que le S_1 le représente, ce sujet, auprès d'un autre signifiant.

$$S_1 \quad \left(\begin{array}{c} A \\ S_2 \end{array} \right) \quad \left(\begin{array}{c} A \\ S_3 \end{array} \right)$$

J'ai aussi insisté sur ceci qu'à avoir cette position se renouvellera la limite du A, redit ensemble vide, avec le S_3 et tant d'autres qui pourront ici 293

prendre la place d'un certain relais. C'est ce relais que nous allons explorer aujourd'hui et je n'ai fait ce rappel que pour ceux qui, d'être absents, ne verraient pas ce que je désigne, d'avoir été absents quand déjà j'ai écrit ces formules de cette façon.

Remarquez bien qu'il n'y a rien d'arbitraire à identifier du même A cette limite ici tracée de la ligne, car ce n'est pas le point le moins singulier de la théorie des ensembles qu'à quelque niveau que se produise l'ensemble vide, quand vous interrogez un ensemble, et ceci, vous allez tout de suite très facilement l'imaginer, supposez l'ensemble fait de l'élément 1 et de l'ensemble qui a pour seul élément l'élément 1. Voilà un ensemble à deux éléments distincts, puisqu'on ne saurait confondre d'aucune façon un élément avec l'ensemble qui ne comporte que cet élément pour élément de cet ensemble.

$$\begin{pmatrix} (& &) \\ (& (&) &) \\ (& 1, & (1) &) \\ (& & (&) &) \\ (& & &) \end{pmatrix}$$

Or l'ensemble vide, nous pouvons toujours, à tout instant, le faire surgir au titre de ce qu'on appelle sous-ensemble. Ce n'est pas le moindre intérêt, c'est peut-être même le principal, de la théorie des ensembles que ce jeu dit des sous-ensembles. Je regrette de devoir le rappeler, mais c'est l'extension de mon auditoire qui m'y force de rappeler que faire (x, y, z, n) les éléments d'un ensemble, si l'on appelle sous-ensemble un autre ensemble qui est inclus dans cet ensemble sous la forme de ce type-ci, que x, y, z en constituent un sous-ensemble, vous voyez vite que le nombre, x, y, n , par exemple, et puis y, z, n , et ainsi de suite, que le nombre, je pense que je n'ai pas besoin d'insister pour que ça vous apparaisse évident, qu'il est clair que numériquement, rassembler les éléments des sous-ensembles, autrement dit ce qui ici d'un premier jet pourrait faire figure de parties n'est évidemment en aucun cas égal numériquement aux éléments de l'ensemble T d'où nous sommes partis pour articuler ces sous-ensembles et que même il est facile d'imaginer la formule exponentielle qui nous montrera qu'à mesure que grandissent le nombre des éléments d'un ensemble, la somme numérique des sous-ensembles que l'on peut en édifier dépasse très largement le nombre de ces éléments, ce qui est fort important à rappeler pour ébranler cette sorte d'adhésion à une géométrie prétendue naturelle, et spécialement à un postulat dont, si mon souvenir est bon, quelque part du côté d'un Xe livre d'Euclide - j'espère ne pas me tromper - un certain Eudoxe fait un grand état.

618

$$\begin{pmatrix} (x, y, z, n) \\ (x, y, z) \\ (x, y, n) \\ (y, z, n) \end{pmatrix}$$

Or ceci est capital car nous allons le toucher immédiatement du doigt sous la forme suivante, c'est qu'à énumérer les sous-ensembles de notre Autre ici réduit à sa fonction la plus simple, à savoir d'être un ensemble portant le 1, de ce signifiant nécessaire comme étant celui auprès duquel va se représenter de l'un à l'Autre le un du sujet; vous verrez tout à l'heure dans quelles limites il est légitime de réduire ces deux S, S, et S, à un même un. C'est bien ce qui est l'objet de nos remarques d'aujourd'hui. Il est clair qu'à interroger le 1 inscrit dans le champ défini comme Autre, comme ensemble comme tel, nous aurons comme sous-ensembles 1 et ceci qui est la façon d'écrire l'ensemble vide. Illustration la plus simple de ceci que j'ai rappelé que les sous-ensembles constituent une collection numériquement supérieure à celle des éléments qui définissent un ensemble.

Est-ce qu'il est nécessaire d'insister, que vous voyez ici se reproduire sous la forme de cette double parenthèse qui est bien effectivement la même que celle de la ligne qui désigne ici A, exactement l'identité de ce A comme ensemble vide, en ces deux points du schéma qui le reproduisent. Voici donc évoqué, dès que au champ de l'Autre, quelque chose peut s'inscrire d'aussi simple que le trait unaire, dès que ceci est conçu, du même mouvement surgit, par la vertu de l'ensemble, la fonction de la paire ordonnée. Car il suffit de voir que dès lors les deux 1 qui peuvent s'inscrire l'un ici comme premier élément de l'ensemble et l'autre à remplir le second ensemble vide, s'il est possible de s'exprimer ainsi car comme ensemble vide, c'est le même, ces deux 1 se distingueront d'une appartenance différente.

C'est bien là où gît la vertu non rencontrée jusqu'alors de ce de l'un à l'Autre, mine de rien, d'où nous sommes partis tout à l'heure pour y rappeler ce qu'a de spécifique la relation qui nous intéresse et qui motive cette année notre titre *D'un Autre à l'autre*. C'est pour autant que tout ce qui est de ce qui fait notre expérience ne peut que tourner, retourner et toujours revenir se pointer autour de la question de la subsistance du sujet, toujours axe, axiomatique indispensable à ne jamais perdre ce à quoi nous avons à faire dans le concret de la façon la plus efficace, à savoir que si cet axe et cet axiome n'est pas conservé nous entrons dans la confusion, celle qui s'étale aux derniers temps dans tout ce qui se fait de l'énoncé de l'expérience analytique et spécialement à l'intégration de plus en plus envahissante de cette fonction dite *The Self* qui fait prime dans les articulations présentes de l'analyse anglo-américaine.

Qu'en est-il en effet des premiers pas que nous permet cette distinction, cette dissymétrie sur quoi, vous le voyez, se fonde, la différence 295

qu'il y a du signifiant qui représente le sujet à celui auprès duquel il va s'inscrire au champ de l'Autre pour que surgisse le sujet de cette représentation même. Cette dissymétrie fondamentale est celle qui nous permet de poser la question: qu'en est-il de l'Autre ? Est-ce qu'il sait ? Je ne demande pas de répondre d'une voix ; si j'avais une brochette de deux rangées devant moi qui soient des élèves d'un certain type, heureusement je n'ai pas à les considérer comme typiques, je peux quand même les évoquer comme amusants, et après tout, pourquoi ne me dirait-on pas: "Mais non, il ne sait pas. Tout le monde sait ça; le sujet supposé savoir, pan-pan, il n'y en a plus !" Il y a encore des gens qui croient ça, qui l'enseignent même, certes dans des endroits inattendus encore que récemment surgis. Mais ce n'est pas ça du tout que j'ai dit. Je n'ai pas dit que l'Autre ne sait pas, c'est ceux qui disent ça qui ne savent pas grand-chose, malgré tous mes efforts pour le leur apprendre ! J'ai dit que l'Autre, comme c'est évident puisque c'est la place de l'inconscient, sait ; seulement il n'est pas un sujet. La négation "il n'y a pas de *sujet* supposé savoir", si tant est que j'ai jamais dit ça sous cette forme négative, ça porte sur le sujet, pas sur le savoir. C'est facile d'ailleurs à saisir pour peu qu'on ait une expérience de l'inconscient. Ça se distingue en ceci justement qu'on ne sait pas là-dedans qui c'est qui sait. Ça peut s'écrire de deux façons

Qui c'est qui sait Qui sait qui c'est. Le français est une belle langue, surtout quand on sait s'en servir. Comme toutes les langues, aucun calembour ne s'y produit au hasard.

Alors ce rappel du statut de l'Autre, c'est cela qui, dans mon symbolisme, s'écrit comme ça S (A), S, ce qui veut dire signifiant, et A, auquel j'ai donné aujourd'hui la figure de l'ensemble vide. Je mets là ça parce que, du même style emporté qui tout à l'heure -imaginairement puisque bien sûr je suis forcé d'imaginer les demandes et les réponses ici, - tout à l'heure imaginairement je supposai qu'on me disait que l'Autre ne savait pas. Je ne voudrais pas qu'à la suite de ça, vous preniez l'idée que ce que je suis en train d'expliquer, c'est ce qui est en haut à gauche de mon

graphe, à savoir S signifiant de A. Ça, c'est autre chose. Comme je vous ferai encore deux séminaires, j'ai le temps de vous expliquer la différence ! Pour l'instant, ce que je déduis aujourd'hui avec quelque lenteur mais très important à parcourir pour des raisons que je vous laisserai peut-être à la fin de cette séance entrevoir, c'est qu'il n'y a pas de confusion sur un certain nombre de notations. S (A), voilà ce qui vient ici d'être énoncé de ce qu'il en est de l'Autre au titre de l'ensemble vide. Est-ce qu'il faut que j'en revienne une fois de plus, parce que je ne parle que de ça depuis le début mais ce n'est pas encore prouvé qu'il ne faille pas que j'y revienne, que ça veut dire qu'en aucun cas ça ne veut dire qu'il est Un. Ce n'est pas parce qu'il n'y en a 296

pas d'autre qu'il est Un.

Or, pour que le sujet s'y fasse représenter du dehors, il faut qu'un signifiant, il en trouve un autre ; il ne peut pas le trouver ailleurs que là. C'est ça la source de la confusion. C'est que c'est à partir de cette nécessité pénible qu'il part d'ailleurs, naturellement pas sans raison, mais je ne peux pas tout de même tout le temps vous refaire l'histoire de ceci, à savoir comment cet animal avec le feu au derrière en vient à devoir se promouvoir comme sujet. Il est bien certain que c'est ce feu au derrière qui l'y pousse. Seulement si je parle du feu au derrière, il n'y a que ça qui vous intéresse, alors il faut tout de même bien que de temps en temps je me mette à parler, à proprement parler de ce qui se passe, en négligeant le feu au derrière qui est pourtant la seule chose bien sûr qui puisse le motiver à se faire représenter ainsi à ce dont en effet il faut bien partir c'est-à-dire non pas de l'Autre mais de cet un autre, c'est-à-dire de cet un inscrit dans l'Autre, condition nécessaire à ce que le sujet s'y accroche, belle occasion aussi de ne pas se souvenir de ce qui de cet un est la condition, c'est-à-dire l'Autre.

Voilà. Alors je ne sais pas si vous voyez ça venir. Mais enfin il est clair que si je vous ai parlé de Pascal et de son pari comme ça, au début de l'année, ce n'est pas uniquement pour faire preuve d'une érudition que d'ailleurs j'ai complètement cachée comme d'habitude concernant mes affinités jansénistes et autres conneries pour les journalistes. Ce n'est pas tout à fait de ça qu'il s'agit. Il s'agit de ceci, étudier ce qui se passe, de ce que je viens déjà d'écrire au tableau et sur lequel vous devriez déjà me devancer d'au moins trois quarts d'heure, c'est que donc quelque chose va annoncer le sujet au titre le plus simple de ce même Un unaire à quoi nous réduisons, dans l'hypothèse stricte, ce qu'il en est de ce à quoi il peut s'accrocher au champ de l'Autre, et qu'il y a de ça un mode, qui est celui le plus simple que j'ai écrit là aujourd'hui, c'est de se compter Un lui-même. Il faut avouer que c'est tentant ; c'est même si tentant qu'il n'y a pas un seul d'entre vous qui ne le fasse, toute psychanalyse ayant été déversée sur vos têtes, on n'y peut rien ; vous vous croyez Un pour longtemps. Il faut dire que vous avez de fortes raisons pour ça.

Je ne suis pas pour l'instant en train de parler de mentalité ni de contexte culturel, ni de ces autres bafouillages, et après tout ça me donne plutôt une vacillation, à savoir de tomber dans la lamentable faiblesse d'évoquer ici ce que de toute façon vous êtes incapables de comprendre, parce que moi aussi, c'est qu'il y a quand même des zones dans le monde où c'est le but de la religion que de l'éviter, cet un Autre. Seulement ça comporte une telle façon de se conduire avec la divinité, non pas simplement comme Pascal de dire qu'on ne sait pas ce qu'il est mais qu'on ne sait même pas s'il est ; mais non ; on ne peut pas dire ça, car déjà dire ça, c'est en dire trop pour un bouddhiste. Ça suppose une discipline qui évidemment s'impose à partir de 297

là, des conséquences qui vont en résulter dans les rapports - mais ça, vous le soupçonnez quand même - entre la vérité et la jouissance. Et l'on fait passer je ne sais quelle DDT là, sur ce champ de l'Autre, qui évidemment leur permet des choses qui ne nous sont pas permises.

Ce qui serait bien, ce qui serait amusant, c'est de voir le rapport que ça a, ce que je suis là en train de vous dire, avec le fait que la logique, comme ça, qui s'est produite à un certain moment de l'histoire en parallèle à ce que nous a mijoté, qui n'est pas si mal, qui est plein de choses tout à fait inexploitées encore, Aristote, ça doit tout de même avoir un rapport avec ça que chez eux, la cuisine au niveau de ce plat prend une forme différente. Au lieu qu'il y ait simplement une majeure, une mineure et une conclusion, il y a forcément au minimum cinq termes. Seulement pour le saisir bien, il faudrait commencer d'abord par faire ces quelques exercices qui doivent permettre de faire un autre rapport entre la vérité et la jouissance qu'il n'est d'usage dans une civilisation fortement centrée sur ses névrosés.

Voilà. Alors moyennant quoi ce dont il s'agit est ceci que Un le sujet s'annonce à cet un Autre, cet un Autre qui est là comme inscrit d'abord comme signifiant unaire, par rapport à quoi il a à se poser comme Un, et vous voyez là la portée de mon pari de Pascal, il s'agit d'un quitte ou double. Un quitte ou double qui, comme je vous l'ai fait remarquer dans le pari de Pascal, se joue à un seul joueur, puisque l'Autre, comme j'y ai insisté au moment où je parlais du pari de Pascal, c'est l'ensemble vide, ce n'est pas un joueur. Il sait des choses mais comme il n'est pas un sujet, il ne peut pas jouer. Quitte ou double, Pascal, là, nous articule bien la chose. Il dit même qu'il ne s'agirait que de ça, d'avoir une seconde vie après la première, mais ça vaudrait tout ! Ça fait une certaine impression. Comme justement nous sommes une civilisation dont l'axe est constitué par les névrosés, comme je le disais à l'instant, on marche, on y croit. On y croit de tout son cœur. J'y crois comme vous y croyez. Ça vaudrait la peine de balancer celle-ci pour en avoir une autre. Pourquoi ? Parce que ça permettrait de faire une addition, d'en faire deux. C'est d'autant plus vraisemblable qu'on est sûr de gagner puisqu'il n'y a pas d'autre choix.

Je ne sais pas si vous saisissez très bien en quoi ce que je suis en train d'énoncer recouvre un certain petit schéma qui se trouve quelque part dans des remarques faites à propos du rapport de M. Je-ne-sais-qui. C'est un rapport en miroir avec le champ de l'Autre, et constitué exactement par ceci, du rapport à l'idéal dont il suffit parfaitement pour l'établir de lui donner pour support le trait unaire. Le reste du schéma nous montre que ceci va avoir une valeur décisive sur la façon dont va s'acointer quelque chose que là, au niveau de cette figure, je suis bien forcé d'instituer comme tout donné, à savoir ce a que j'ai mis quelque part, pour qu'il vienne aussi dans le miroir se refléter de la bonne façon ; mais enfin c'était une étape de 298

l'explication. Il s'agit de savoir, ce a, d'où il surgit. Et ça a le rapport le plus étroit avec ce trait unaire dans l'Autre en tant qu'il est le fondement de ce qui, dans ce schéma, prend sa portée d'être l'idéal du moi.

Est-ce que vous n'avez pas déjà vu que dans ce dont il s'agit dans ce quitte ou double, c'est de quelque chose qui est un tout petit peu trop chargé dans un certain texte dont je parle depuis très longtemps de sorte que quand même quelques-uns d'entre vous ont dû l'entrouvrir, qui est celui de la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel. La réintroduction ainsi a l'intérêt d'y dégager ce qui est, si je puis dire, le nerf de la preuve, parce que ce petit apologue du maître et de l'esclave, avec son dramatisme, vous comprenez, il parlait dans une Allemagne, là, comme ça, qui était toute remuée par les sillons de gens qui heureusement représentaient autre chose. Il s'agissait des soldats entraînés par quelqu'un d'assez malin, qui n'avait pas eu besoin de venir à mon séminaire pour savoir comment il fallait opérer en politique en Europe. Alors le maître et l'esclave, la lutte à mort de pur prestige, qu'est-ce que ça vous en fout plein la vue ! La lutte à mort, il n'y a pas la moindre lutte à mort, puisque l'esclave n'est pas mort, sans ça il ne ferait pas un esclave ! Il n'y a pas le moindre besoin de lutte, à mort ou pas ; il y a simplement besoin d'y penser, et avec cette lutte, penser, ça veut dire que oui, en effet, s'il faut y aller, on y va ! On a fait un trait unaire avec la seule chose après tout, réfléchissez-y bien, avec quoi un être vivant peut le faire, avec une vie. En effet, ça, on est tranquille, dans tous les cas, on n'en aura qu'une. Tout le monde le sait, dans le fond, mais ça n'empêche pas qu'il n'y a qu'une seule chose d'intéressante, c'est de croire qu'on en a une infinité, et par-dessus le marché qu'il leur est promis, à ces vies infinité, Dieu sait par quoi et au nom de quoi, c'est ce que nous allons tâcher d'élucider, d'être infiniment heureuses.

C'est quelque chose d'être Pascal . Quand il écrit sur des petits papiers pas faits pour la publication, ça a une certaine structure. Avec la lutte qui n'est à mort que de transformer sa vie en un signifiant limité au trait unaire, c'est avec ça qu'on constitue le pur prestige. Et d'ailleurs c'est plein d'effet parce que ça vient prendre sa place au niveau de choses existantes, qui ne sont pas plus mortelles chez l'animal qu'elles ne le sont chez l'homme, puisque chez l'animal, c'est ce qui se produit au niveau de la lutte des mâles que nous décrit si bien le cher Lorentz, dont les hebdomadaires se régalaient vingt ans après que j'en aie montré l'importance à mes séminaires de Sainte-Anne. C'était le temps du stade du miroir et je ne sais pas quoi, du criquet pèlerin, de l'épinoche, et des gens qui demandaient ce que c'était "qu'est-ce que c'est que ça, une épinoche ?" On leur a fait un dessin. Epinoche, ou n'importe quoi des autres, ils ne s'entretuent pas forcément, ils s'intimident. Lorentz a montré là-dessus des choses bouleversantes, ce qui se passe au niveau des loups ; celui qui 299

effectivement est intimidé, qui offre sa gorge, le geste suffit, il n'y a pas besoin que l'autre l'égorge. Seulement à la suite de ça, le loup vainqueur ne se croit pas deux loups. L'être parlant se croit deux, à savoir que, comme on dit, il est maître de lui-même. C'est bien ça le pur prestige créé. S'il n'y avait pas de signifiant, un truc pareil, vous pourriez toujours courir pour l'imaginer. Seulement il suffit de voir n'importe qui pour savoir qu'au minimum il se croit deux, parce que le premier truc qu'il vous raconte toujours, c'est que si ça avait été pas comme ça, ç'aurait été autrement et que ça aurait été tellement mieux parce que ça correspondait à sa véritable nature, à son idéal. L'exploitation de l'homme par l'homme commence au niveau de l'éthique, à ceci près qu'on voit mieux au niveau de l'éthique de quoi il s'agit, c'est-à-dire que c'est l'esclave qui est l'idéal du maître. C'est celui-là qui lui apporte ce qu'il lui faut, le Un en plus. L'idéal, c'est service-service. Oui, il est là. Ça rend beaucoup moins étonnant ceci que ce qui arrive au maître chez Hegel, c'est évident, il n'y a qu'à regarder ce qui arrive à la fin de l'Histoire, à savoir que le maître est aussi parfaitement esclavage qu'il est possible. D'où la formule dont je l'affectai à un tournant à SainteAnne, puisque je m'évoque, d'être le cocu de l'histoire. Mais cocu, il l'est de départ, c'est le cocu magnifique. L'idéal, et l'idéal du moi, c'est ça, un corps qui obéit. Alors il va le chercher chez l'esclave. Naturellement il ne sait pas quelle est sa position, à lui, l'esclave. Car enfin, dans tout ça, absolument rien ne démontre que l'esclave ne sache pas très bien ce qu'il veut depuis le départ, comme je l'ai maintes fois fait remarquer, que la question de ses rapports avec la jouissance soit quelque chose qui n'est pas du tout élucidée. Quoi qu'il en soit, ça suffit à laisser tout à fait dans l'ombre son choix, à lui, dans l'affaire. Car rien ne dit après tout que la lutte, il l'a refusée, ni même qu'il a été intimidé. Parce que si cette affaire de rapport quitte ou double entre le Un et le Un, ça coûte, rien ne dit que ça ne peut pas mordre sur de toutes autres situations que celle animale où l'on en trouve le point d'accrochage éventuel mais qui n'est pas du tout forcément unique.

On peut supposer l'esclave qui prend les choses tout à fait autrement. Il y a même des gens qui s'appellent les Stoïciens qui avaient justement essayé de faire quelque chose dans ce genre-là. Mais enfin on les a, comme ça, comme le homard dans l'histoire, l'Eglise les a peints en vert et les a accrochés au mur. Alors on ne se rend plus très bien compte de quoi il s'agissait. Ils ne sont pas plus reconnaissables accrochés au mur et peints en vert que ne l'est le homard. Le Stoïcien avait une certaine solution qu'il avait donnée à ça, la position de l'esclave, pour faire que les autres pouvaient continuer leur lutte comme ils voulaient, lui s'occupait d'autre chose.

Tout ça, c'est pour vous répéter ce que je viens de vous dire tout à l'heure, que l'exploitation de l'homme par l'homme, elle est aussi, disons, à considérer au niveau de l'éthique, et que le jeu dont il s'agit pour mon droit 300

de me figurer être deux, pour la constitution de mon pur prestige, c'est quelque chose qui mérite de prendre sa portée du rappel de toutes ces coordonnées parce que ça a le plus grand rapport avec ce qu'on appelle le malaise dans la civilisation. Le où ça va de lutte à mort, qui, elle, est peut-être un peu plus compliquée que son départ, nous en avons la constatation dans une civilisation qui justement se caractérise d'avoir pris ce départ-là. Parce que, pour reprendre le sujet, le maître, idéal de Hegel, représenté par 1, et qui bien entendu puisqu'il joue tout seul gagne, il est clair que puisque c'est exactement pour ça, pour se signifier par 2, ayant gagné, qu'il va y avoir un rapport qui va s'établir entre ce 2 et ce 1 maintenant, auquel il peut s'accrocher puisque ce 1, il l'a mis en balance sur la table, au champ de l'Autre ; et il n'y a pas de raison qu'il s'arrête; contre ce 1, il va jouer 2.

1)1)2)3)

En d'autres termes, contre quiconque va être piqué de la même mouche que lui et se croire maître, il va entrer en action, aidé de son esclave. Ça se continue ainsi selon la série dont je vous ai déjà parlé en son temps, parce qu'on ne peut pas dire que je ne vous mâche pas les choses : 1 2 3 5 8 13 21 et ça continue jusqu'à 289 ou quelque chiffre remarquable de cette espèce, et chacun de ces chiffres étant considéré, c'est la série de Fibonacci, de la somme des deux chiffres précédents, la série de Fibonacci étant caractérisée par ceci que $U_0 = 1$ que $U_1 = 1$ et que $U_n = U_{n-1} + U_{n-2}$. Vous voyez que ce dont il s'agit n'est pas très loin de ce à quoi notre civilisation entraîne, à savoir qu'il y en a toujours pour prendre le relais de la maîtrise, et que ce n'est pas étonnant que maintenant, au dernier terme, nous ayons un U_n d'environ 900 millions de personnes sur les bras devenu maître de l'étape précédente.

L'intérêt de ceci bien sûr n'est pas du tout de faire des rappels comme ça d'actualité aussi grossiers. Si je vous parle de la série de Fibonacci, c'est en raison de ceci, c'est qu'à mesure que les chiffres qui le représentent croissent, c'est de plus en plus près, de plus en plus rigoureusement que le rapport

$$\frac{U_{n-1}}{U_n}$$

est strictement égal à ce que nous avons appelé, et pas par hasard, quoique dans un autre contexte, du même signe dont nous désignons l'objet a. Ce petit a irrationnel qui est égal

à

$$\frac{\sqrt{5}}{2} - \frac{1}{2}$$

est quelque chose qui se stabilise parfaitement comme rapport à 2 mesure que ce qui s'engendre de la représentation du sujet par un signifiant numérique auprès d'un autre signifiant numérique, ceci s'obtient très vite, il n'y a pas besoin de monter à des millions; quand vous êtes déjà à peu près au niveau de 21 ou après ça 34 et ainsi de suite, déjà vous obtenez une valeur fort approchée de ce a . Alors c'est de ça qu'il s'agit. Il s'agit de comprendre, d'essayer de comprendre par autre chose que par la référence au feu au derrière dont je parlai tout à l'heure, à savoir par le processus lui-même de ce qui se passe quand se joue le jeu de la 301

représentation du sujet.

Si nous cherchions à motiver ce départ incroyable du quitte ou double, du 1 contre 1 pour que ça fasse 2, et puis que ça ne s'arrête plus comme ça jusqu'au bout, jusqu'à enfin avoir pour résultat seulement, mais qui n'est pas mince, de définir d'une façon stricte une certaine proportion, une certaine différence qui fonctionne au niveau de cet appareil, celle que j'ai désignée de a en chiffres, il a donné, en somme, ce maître, son petit doigt, puisque dans le fond, ça ne coûte pas cher, le pur prestige, pour faire un 1, c'était sa vie. Mais comme à ce niveau-là après tout il n'est pas sûr qu'on sache bien la portée de ce qu'on fait, comme le démontre le fait qu'il faut en savoir beaucoup en effet pour y regarder à deux fois, voilà, il a donné son petit doigt, une fois, et puis y passe toute la mécanique. Je veux dire que le maître, avec son esclave, il va lui arriver de passer à la casserole à son tour. Les Troyennes en ont su un bout. Est-ce que vous ne croyez pas que cet Autre, cet ensemble vide, on pourrait y voir quelque chose comme une représentation, la vraie, de ce qu'il en est du cheval de Troie, à ceci près qu'il n'a pas tout à fait la même fonction que nous montre l'image, à savoir de déverser ces guerriers au cœur d'une assemblée humaine qui rien peut mais, mais que par cet appel, ce procédé du 1 qui s'égale au 1 du jeu de la maîtrise, il en absorbe, le cheval de Troie, de plus en plus dans son ventre, et que ça coûte de plus en plus cher.

C'est ça le malaise de la civilisation. Mais il faut bien que j'aie plus loin sans faire de petite poésie et que laissant toute cette population qui le fête, ce cheval de Troie, faire la queue devant le château de la puissance, château kafkaïen, je précise que la chose ne prend son sens qu'à tenir compte de ce a , c'est à savoir que le a , le a seul nous rend raison de ceci que le pari s'établit d'abord du 1 au 1 qui est quitte ou double ; quitte ou double pour quoi faire puisque ce qu'il s'agit de gagner, on l'a déjà comme le remarque fort bien quelqu'un dans le dialogue de Pascal. Seulement il faut croire que ce a qui se dégage de la poussée du processus jusqu'au bout, il fallait qu'il soit déjà là, et quand on met 1 contre 1, il y a une différence $1+a-1=a$.

Si le maître met en jeu le 1 contre le 1 théorique qu'est une autre vie qui est la sienne, c'est en raison de ceci que $1 + a$ et 1, entre les deux, il y a une différence qui se voit par la suite et qui fait que, de quelque façon que vous vous y preniez pour la suite, à savoir que vous commenciez votre série par 1, si la loi qui forme le troisième terme de l'addition des deux qui précèdent est observée vous avez cette série dont le remarquable est très exactement ceci que le nombre de a , le coefficient du a reproduira ce qu'il en est d'entiers dans la série précédente, à savoir, si vous voulez, le nombre des esclaves en jeu; que c'est dans ce rapport de la croissance de la série avec une croissance en retard puisque c'est elle qui est esclavagée, une 302

1

 $1 + a$ $2 + a$ $3 + 2a$ $5 + 3a$

croissance en retard d'un cran pour les coefficients, c'est du a que j'ai appelé le *plus-de-jouir* en tant que c'est ça qui est cherché dans l'esclavage de l'autre comme tel, sans que rien soit pointé que d'obscur au regard de sa jouissance propre à l'autre, c'est dans ce rapport de risque et de jeu que réside la fonction du a . C'est dans le fait d'avoir disposition du corps de l'autre sans rien pouvoir plus sur ce qu'il est de sa jouissance que réside la fonction du *plus-de-jouir*, et il est important de le souligner pour en illustrer non pas ce qu'il en est toujours de la fonction du a , car c'est du a privilégié par la fonction inaugurale de l'idéal dont il s'agit, mais de démontrer que nous pouvons, à ce niveau, en assumer une genèse purement logique.

C'est là la seule valeur à proprement parler de ce que nous avançons aujourd'hui. Mais de son caractère illustratif et du lien fait avec ce que j'ai appelé la disposition du corps, ce n'est pas au hasard que notre civilisation dite libérale, dont ce n'est pas du tout d'un mauvais ton qu'un Lévi-Strauss l'ait épinglée pour les ravages qu'elle véhicule avec elle au niveau strict de la civilisation des Aztèques, chez eux simplement c'était plus voyant, on vous sortait le a de la poitrine de la victime sur les autels; au moins ça avait là une valeur dont il était concevable qu'elle pût servir à un culte qui fut celui proprement de la jouissance.

Nous ne sommes pas en train de dire que dans notre culture, tout se résume à cette dialectique du maître et de l'esclave. N'oublions pas que dans la genèse judéo-chrétienne, le meurtre premier est celui que je n'ai pas besoin de vous rappeler mais dont personne ne semble avoir remarqué que, si Caïn tue Abel, c'est pour faire la même chose que lui. Ça plaît tellement à Dieu, ces agneaux qu'il lui sacrifie, ça chatouille d'une façon si manifestement visible ses narines, car enfin, le Dieu des Juifs a un corps - qu'est-ce que la colonne de fumée qui précède la migration israélienne sinon un corps ? - Caïn voit Abel favoriser à ce point la jouissance de Dieu par son sacrifice que comment ne ferait-il pas ce pas de sacrifier le sacrificateur à son tour ?

Nous sommes là à un niveau où se touche ce que le a peut avoir de ce rapport qui est masqué par tout cet espoir fumeux dans ce que seront nos vies au-delà, et nous laissons complètement de côté ce qu'il peut être comme question de la jouissance qui est derrière, cet ensemble vide, ce champ nettoyé de l'Autre, voilà les questions qui assurément permettent de donner dans ce que j'appelais tout à l'heure notre civilisation générale, la valeur d'un mot d'ordre comme celui dit de *l'habeas corpus*. Tu as ton corps, celui-là t'appartient, il n'y a que toi qui peut en disposer pour le faire passer à la friture.

Ceci sans doute nous permettra de voir ceci qui n'est pas vain que le taux de corps, si je puis m'exprimer ainsi, de ce qui, dans cette dialectique, 303

passé à l'exploitation, participe comme on dit, ce taux de corps, sous le même mode, du taux antérieur logiquement du *plus-de-jouir*, que $5 + 3a$ peut en venir ou ne pas en venir à posséder, comme on dit, $3 + 2a$, il rien reste pas moins que 3 avait quand même ses 2a, ces 2a qui sont hérités du 2, du stade encore antérieur. Le corps, le corps idéalisé et purifié de la jouissance, réclame du sacrifice de corps. C'est là un point très important pour comprendre ce que je vous ai annoncé la dernière fois et que je ne dois faire que télescoper, c'est à savoir la structure de l'obsessionnel.

L'obsessionnel comme l'hystérique dont nous parlerons la prochaine fois, puisque aussi bien cette fois-ci je n'ai pu vous décrire la série que dans le sens de la montée, à savoir du quitte ou double, mais il y a un autre sens, il y a le sens du sujet qui, pourquoi pas, pourrait au Un qui est dans l'Autre se faire représenter comme l'ensemble vide, c'est ce qu'on appelle généralement la castration. Et la psychanalyse est faite pour éclairer cette autre direction de l'expérience d'où vous verrez qu'elle aboutit à des résultats tout différents et que, pour l'annoncer dès maintenant, c'est là que s'inscrira la structure de l'hystérique.

Mais aujourd'hui tenons-nous en à pointer que l'obsessionnel se situe tout entier par rapport à ce que j'ai cru aujourd'hui devoir vous articuler de ces rapports numériques en tant qu'ils se fondent sur une série bien spécifiée dont, je vous le répète, ce n'est qu'à titre de valeur d'exemple et d'une façon conforme à ce qu'il en est de l'essence du névrosé qui lui-même pour nous est exemple et seulement exemple de la façon dont il convient que soit traité ce qu'il en est de la structure du sujet, l'obsessionnel donc ne veut pas se prendre pour le maître. Il ne le prend en exemple que de sa façon d'échapper à quoi ? Est-ce à la mort ? Bien sûr, à un certain niveau de surface, je l'ai articulé, l'obsessionnel qui est bien malin peut prendre la place de ce à lui-même qui en tout cas surnage toujours dans le bénéfice de la lutte. Quoi qu'il arrive, le *plus-de-jouir* est toujours là. Il s'agit de savoir pour qui. Le *plus-de-jouir* qui est le véritable enjeu du pari, et il n'est pas besoin que je rappelle ce que j'en ai articulé pour que ceci ait son plein sens, voilà où l'obsessionnel cherche sa place, en l'Autre, et la trouve puisque c'est au niveau de l'Autre que dans cette genèse éthique, le a [se trouve] et comme cela se forge. Qu'est-ce qu'il en est ainsi, quelle est la fin de l'obsessionnel ? Ce n'est pas tant d'échapper à la mort qui, dans tout ceci, est présente mais n'est jamais, comme telle, saisissable dans aucune articulation logique, comme je vous l'ai tout à l'heure présenté, la lutte à mort est fonction de l'idéal, non pas de la mort, jamais perçue, sinon écrite d'une limite qui est bien au-delà du jeu, du champ logique.

Par contre ce dont il s'agit, et tout aussi inaccessible dans cette dialectique, c'est de la jouissance et c'est à cela que l'obsessionnel entend échapper. Ceci j'espère pouvoir l'articuler cliniquement assez pour vous 304

montrer que c'en est le centre et puisque je n'ai pas pu pousser aujourd'hui les choses plus loin, même pas au point d'avoir à vous faire une certaine communication que j'avais aujourd'hui à illustrer d'une lettre, je m'arrêterai là aujourd'hui, vous indiquant simplement que si vous venez la prochaine fois vous saurez pourquoi de toute façon ce ne sera pas dans cette salle que, l'année prochaine, j'espère pouvoir poursuivre pour vous et avec vous mes propos.

305

LEÇON XXIV, 18 JUIN 1969

Je serais d'une humeur plus excellente si je n'avais pas envie de bailler comme vous venez de me le voir faire, du fait que j'ai eu, je ne sais pourquoi, par pur hasard, une nuit courte. Mon humeur excellente se fonde sur ces choses qu'on a entre deux portes et qui s'appellent un espoir, en l'occasion, de ce qu'il serait possible, si les choses tournaient d'une certaine façon, que je sois libéré de cette sublimation hebdomadaire qui consiste dans mes relations avec vous. "Tu ne me vois pas d'où je te regarde" avais-je énoncé au cours d'un de ces séminaires des années précédentes, pour caractériser ce qu'il en est d'un type de l'objet a en tant qu'il est fondé dans le regard, qu'il n'est rien d'autre que le regard. "Tu ne me dois rien d'où je te dévore", tel est le message que je pourrais bien recevoir de vous sous la forme que j'ai définie sous sa forme inversée en tant qu'il est le mien lui-même, et que je n'aurai plus chaque semaine à faire ici l'aller et retour autour d'un objet a qui est proprement ce que je désigne ainsi d'une formule qui, vous le sentez - devoir, dévoration- s'inscrit dans ce qu'on appelle à proprement parler la pulsion orale qu'on ferait mieux de rapporter à ce qu'elle est, la chose placentaire, ce en quoi je me plaque comme je peux sur ce grand corps que vous constituez pour constituer de ma substance quelque chose qui pourrait faire pour vous l'objet d'une satisfaction. "Oh ! ma mère Intelligence" comme disait je ne sais plus qui.

Je vais donc aujourd'hui ne tenir qu'à moitié parole par rapport à ce que je vous avais dit la dernière fois, puisque c'est seulement sous forme de devinette que je vous interroge rapidement sur ce qui peut s'ébaucher dans votre esprit sur ceci d'où peut se justifier que je ne dispose plus, à partir de l'année prochaine, de cet endroit où vous me faites l'honneur, au titre de ce que j'y produis, d'affluer. J'étais chargé de conférences par une école assez noble, celle dite des Hautes Etudes, abri m'a été offert par cette Ecole dans cette Ecole ici, Normale Supérieure, qui est un lieu préservé, qui se distingue par toutes sortes de privilèges à l'intérieur de l'Université. C'est un philosophe éminent, que je désigne, je pense, suffisamment en ces termes - un philosophe éminent, il n'y en a pas des tas - qui professe ici, qui s'est fait mon intercesseur auprès de l'administration d'ici pour que j'occupe cette salle. Est-ce cette occupation même qui peut servir de raison à ce que je rien dispose plus ? Je ne pense pas que je l'occupe à une heure où elle puisse être de quiconque enviable ? Est-ce que ce soit de ma présence qui ici engendre 307

une sorte de confusion que mon enseignement s'autorise de l'Ecole Normale Supérieure, que je viens de caractériser ainsi par l'éminence dont elle bénéficie dans l'Université ou plus exactement exclue d'elle d'une certaine façon. Il faut ici remarquer que je ne me suis jamais autorisé ici que du champ dont j'essaie de maintenir dans son authenticité la structure et qu'à la vérité je ne me suis jamais autorisé de rien d'autre, et tout spécialement pas que ces énoncés se produisent au niveau de l'Ecole Normale. Peut-être mon voisinage a-t-il induit un certain mouvement dans l'Ecole Normale, limité d'ailleurs, court et qui en aucun cas ne semble pouvoir s'inscrire à l'étage du déficit. Les *Cahiers pour l'Analyse* qui sont parus, en quelque sorte induits par le champ de mon enseignement, ne peuvent pas passer pour un effet de déficit, même si on peut dire que ce n'est pas moi du tout qui y ai fait le travail.

Donc beaucoup de raisons ici pour qu'il n'y ait aucune urgence qu'on me distingue de l'Ecole Normale. Certainement il y a eu quelque part, en un endroit unique, une confusion faite à cet endroit, c'est à savoir une personne dont je vous avais signalé, au niveau du 8 janvier dernier, que dans un article, je dois dire assez comique, qui était paru dans une revue qui l'abritait fort bien, la Nouvelle Revue Française, quelqu'un faisait état de je ne sais quoi qu'on appelait extrait, voire exercice de mon style, et à ce propos j'étais qualifié, intitulé de ce qu'on appelait ma qualité de professeur, que je n'ai certainement pas, et à l'Ecole Normale encore moins.

Que si c'était en raison de cette confusion dans un article qui, par ailleurs, en marquait bien d'autres, confusions, je veux dire qui articulait mon enseignement en fonction de je ne sais quoi qui en aurait fait un commentaire de Saussure, ce qu'il n'a jamais été, j'ai pris de Saussure comme on s'empare d'un instrument, d'un appareil, et à l'usage de bien d'autres fins, du champ que je désignai tout à l'heure, qu'à ce propos il ait été fait état de je ne sais quoi qui se serait articulé de rien d'autre que du fait que je l'aurais lu, comme on dit, en diagonale, ceci montre simplement chez la personne qui avait écrit cet article une surprenante ignorance des usages que peut avoir ce mot de diagonale, puisqu'il est tout à fait clair que je n'ai pas lu de Saussure en diagonale au sens où je lis les articles du Monde en diagonale, ils sont faits pour ça, les cours de Saussure certainement pas, et que d'autre part la méthode dite diagonale est bien connue pour sa fécondité en mathématiques, à savoir pour révéler que, de toute sériation qui se prétend exhaustive on peut, par la méthode diagonale, extraire quelque autre entité qu'elle n'enserme pas dans sa série. En ce sens, j'accepterai assez volontiers d'avoir fait de de Saussure un usage diagonal. Mais qu'à partir de là, c'est-à-dire de ce qui procède d'un manque de critique, qu'on fasse état d'une inadvertance pour être bienveillant qui aille tout à fait au-delà de ce manque de critique encore, pour y trouver matière à 308

considérer que quelque tierce instance puisse y voir la justification d'une mesure de précaution, alors qu'il suffirait très simplement, cette inadvertance, de faire remarquer que ce n'est rien d'autre, et de la part de quelqu'un qui en fait preuve assez dans le resta de son texte, il y a là quelque chose évidemment d'assez singulier et qui suggère ceci en fin de compte que l'on pourrait énoncer que la discussion sur le savoir est exclue de l'Université, puisqu'on peut admettre que si quelqu'un qui manifestement se trompe sur un point peut sur un autre avancer une qualification inexacte, ceci à soi tout seul justifie qu'on ait à rectifier par une mesure autre que de faire remarquer à la personne qu'il ne saurait y avoir de confusion, c'est bien la conclusion qu'à l'instant j'indique et qui mérite qu'on l'en tire.

Je laisserai là donc les choses, vous laissant en suspens sur le fait de pouvoir en dire plus aujourd'hui; je vous donne expressément rendez-vous, donc, à la prochaine fois qui sera mon prochain séminaire où, en admettant qu'il est en tout cas pour cette année le dernier, je crois pouvoir en tout cas vous promettre que je vous distribuerai un certain nombre de petits papiers que j'ai dans cette serviette, déjà préparés à votre intention, qui au cas où cet accent dernier se trouverait se renforcer de la suite, marqueront au moins quelque chose qui ne sera bien entendu pas un diplôme mais un petit signe qui vous restera de votre présence ici cette année.

Là-dessus, je reprends ce que j'avais donc énoncé la dernière fois, c'est à savoir ce sur quoi pointe ce que cette année j'ai entendu articuler des termes de *D'un Autre à l'autre* et à quoi j'ai pu la dernière fois donner une certaine forme structurale. Je rappelle qu'en somme ce dont il s'agit est ceci que tout ce qui se laisse prendre dans la fonction du signifiant ne peut plus jamais être 2 sans que se creuse au lieu dit de l'Autre ce quelque chose auquel j'ai donné la dernière fois le statut de l'ensemble vide, pour indiquer de quelle façon, au point présent de la logique, peut s'écrire ce qui, en l'occasion et sans exclure que cela puisse s'écrire autrement, ce qui, dis-je, change le relief du réel.

Je récris le 1, ce cercle qui nous a servi d'abord à inscrire l'Autre et dans ce cercle, pris ici en fonction d'ensemble, deux éléments, le 1, et puis ceci qui, s'il est l'Autre encore, est à prendre ici au titre d'ensemble, ensemble dont pour des raisons liées à l'usage mathématique il serait abusif d'y mettre un O pour en désigner l'ensemble vide; il est donc plus correct de le représenter selon le mode classique de la théorie des ensembles ainsi, à savoir y marquer cette barre oblique dont vous savez que par ailleurs je fais usage. Tout ce qui se laisse prendre dans la fonction du signifiant ne saurait plus être 2 sans que se creuse, et d'une façon qui ordonne le champ de cette relation duelle, 309

d'une façon telle que rien ne puisse plus y passer sans s'obliger à faire le tour de ceci ici à l'extrême droite que j'ai appelé ensemble vide, et qui est proprement - ceci pour ceux qui ont mis du temps à l'entendre - ce que toujours, dans mes *Ecrits* comme aussi bien dans mes propositions, j'ai désigné de *l'un-en-plus*. Ceci donc veut dire, indique qu'à mesure que mon discours, si je puis dire, avançait, s'il m'a fallu dans la fonction et dans le champ de la parole et du langage, introduire ce qu'il en était de la fonction de l'inconscient en recourant à ce terme fragile et combien problématique de l'intersubjectivité, pour mettre l'accent de plus en plus sur ce qui bien entendu s'impose de la seconde topique de Freud, à savoir que rien ne s'y joue ni fonctionne ni ne s'y règle, que de ces corrélats intrasubjectifs, ici vient l'accent mis sur cette fonction comme décisive de *l'un-en-plus* comme extérieure au subjectif.

Considérons le dessin sur lequel déjà la dernière fois j'ai fait jouer ce que j'ai voulu vous articuler de ce propos que je reprends aujourd'hui. Un sujet, ai-je dit, en l'impliquant dans la formule qu'un signifiant le représente pour un autre signifiant, qui ne voit comment *d'un Autre* s'inscrit déjà dans cette formule. Ce signifiant auprès de quoi le sujet se représente est proprement cet *un Autre* dont il s'agit dans mon titre, cet *un Autre* qu'ici vous voyez inscrit en ceci qu'il est la ressource auprès de quoi, dans ce champ de l'Autre, ce qui a à fonctionner de sujet se représente. Cet *un dans l'Autre* comme tel ne saurait aller sans comporter *l'un-en-plus*. C'est pourquoi c'est seulement au moment que s'inscrivent ces trois signifiants de base, en tant qu'ils portent déjà par eux effet de signifiant et qu'ils suffisent à devoir être inscrits ainsi, comme vous le voyez d'une façon qui ne va pas de soi, qui a demandé des mois et des années d'explication, pour ceux-là même dont la pratique ne saurait un instant se soutenir sans se référer à cette structure, j'entends les analystes, à soi tout seul, ces trois termes inscrits sous ce mode d'inscription, ces trois termes constituent bien, au titre de ce qu'ils impliquent déjà, avant qu'il soit question d'en faire surgir l'apparition du sujet, une structure, déjà, ils constituent par leur articulation un savoir.

Cet *un Autre* ici inscrit du 1 à gauche dans le cercle, se démontre pour ce qu'il est, à savoir un dans l'Autre, celui auprès de quoi le sujet trouve à se représenter de l'Un. Qu'est ce à dire ? D'où vient-il, cet 1, cet 1 auprès de quoi le sujet va être représenté par l'1 ? Il est clair qu'il vient de la même place que cet 1 qui représente, que là est le premier temps dont se constitue l'Autre, et que si la dernière fois j'ai, ce lieu de l'Autre, je l'ai comparé à un cheval de Troie qui fonctionnerait en sens inverse, à savoir qui engloutirait chaque fois une nouvelle unité

dans son ventre au lieu de les laisser dégorger sur la ville nocturne, c'est bien qu'en effet cette entrée du premier 1 est fondatrice, fondatrice en ceci qui est très simple, c'est que c'est le minimum nécessaire pour que ceci soit, que l'Autre ne saurait d'aucune façon se contenir lui-même sauf à l'état de sous-ensemble.

Entendons-nous bien. Peut-on dire qu'ici cet Autre se contient lui-même, si cet ensemble vide, je le meuble de ceci qui répète ces éléments, un 1 d'abord, et l'ensemble vide ? Il n'est pas vrai qu'on puisse dire que c'est là se contenir soi-même, car cet ensemble ainsi transformé, il s'inscrit des éléments que nous venons de dire, et la totalité de ces éléments n'est pas ce qui ici se reproduit du couple d'abord inscrit comme celui du premier ensemble E_i , à savoir l'élément 1, puis l'ensemble vide, l'ensemble vide où maintenant est reproduit l'élément 1, l'ensemble vide. Il n'y a donc pas de question de l'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiendraient pas eux-mêmes, pour la simple raison qu'au niveau de l'ensemble, il n'y a jamais d'ensembles qui se contiennent eux-mêmes. Ce n'est pas pour constituer un ensemble que de parler de l'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes. Mais il est clair que la question de savoir si l'ensemble peut, oui ou non, se contenir lui-même ne se pose, ne peut se poser qu'à avoir absorbé cet *un Autre* pour qu'en son inclusion apparaisse comme *l'un-en-plus* l'ensemble vide, pour la raison qui fonde l'ensemble vide comme ne pouvant en aucun cas être 2. Il n'y a pas d'ensemble vide qui contienne un ensemble vide. Il n'y a pas deux ensembles vides.

L'inclusion donc du premier 1 est ce qui nécessite ceci qu'au champ de l'Autre, la formule la plus simple à ce que s'inscrive 2 est l'1, élément, et l'ensemble vide, pour autant qu'il n'est rien que ce qui se produit dans un ensemble à un élément, à en distinguer les sous-ensembles. Le 1 à soi tout seul a longtemps suffi, qui a fait dire que l'Autre, c'était l'1, confusion en ceci qu'était méconnue la structure de l'ensemble, et que même dans l'ensemble à un élément posé comme tel, il sort à titre de sous-ensemble cet *un-en-plus* qu'est l'ensemble vide. En d'autres termes l'Autre a besoin d'un autre pour devenir *l'un-en-plus*, c'est-à-dire ce qu'il est lui-même. Ce qui se produit donc de l'un à l'autre, en tant que c'est un deuxième, c'est un autre signifiant, et dans l'Autre, c'est proprement ceci qui fait que ce n'est qu'au niveau du second 1, de S_2 si vous voulez ainsi l'écrire, que le sujet vient à être représenté. L'intervention du premier 1, du Si comme représentation de sujet n'implique l'apparition du sujet comme tel qu'au niveau de S_2 , du second 1. Et dès lors, ce que j'ai fait remarquer l'autre jour, c'est à savoir que *l'un-en-plus*, l'ensemble vide, c'est $S(A)$ c'est-à-dire le signifiant de l'Autre, A inaugural.

Ce que ceci nous montre, c'est qu'il va, dans la structure ainsi 311

définie, que le rapport du 1 inscrit dans le premier cercle de l'Autre à ce second cercle de *l'un-en-plus* qui peut lui-même contenir l'1 + *l'un-en-plus* qui se distingue de ce rapport, à cet 1, et seulement par là de n'être pas le même ensemble vide, mais qui peut répéter la même structure indéfiniment, cette même structure indéfiniment répétée du 1, cercle 1, cercle 1, et ainsi de suite, c'est cela qui définit l'Autre, à savoir c'est cela même qui constitue l'instance comme telle de l'objet *a*. C'est indispensable qu'il y ait au moins un élément réduit à l'élément 1 dans l'Autre, c'est ce qui longtemps a fait prendre l'Autre pour 1. Je vous l'ai dit, il y a une structure psychique qui restaure, si je peux dire, l'intégrité apparente du A, qui fonde dans une relation effective le S(A) comme non marqué de ce que désigne la barre du haut à gauche de notre

graphe, S(A) qui n'est rien d'autre que l'identification de cette structure indéfiniment répétée que désigne l'objet *a*. A la vérité, l'apparente restauration de l'intégrité de l'Autre en tant qu'il est l'objet *a*, emploierai-je cette métaphore pour la désigner comme structure perverse, qu'elle est en quelque sorte le moulage imaginaire de la structure signifiante.

Nous allons voir tout à l'heure en effet ce qui, dans le jeu de l'identification psychique, remplit la place de ce A. Pour tout dire, voyons-le tout de suite, épelons les textes, prenant le premier cas à se présenter sous la figure de l'hystérique, à celui dont nous allons voir comment, celui, Freud, qui donne à cette économie sa première raison, lui emboîte le pas, comment, à propos de Anna O., ne pas s'interroger sur ce qu'il en est du rapport de ces récits, de cette *talking cure*, comme c'est elle-même qui l'énonce, qui en invente le terme, avec ce dont il s'agit au regard de ce symptôme particulièrement clair à désigner dans le cas de l'hystérique, quelque chose au niveau du corps qui se vide, un champ où la sensibilité disparaît, un *autre* connexe ou pas dont la motricité devient absente sans que rien d'autre qu'une unité signifiante puisse en rendre raison. L'anti-anatomisme du symptôme hystérique a été suffisamment mis en relief par Freud lui-même, c'est à savoir que si un bras hystérique est paralysé, c'est au titre de ce qu'il s'appelle bras et de rien d'autre, car rien dans une distribution réelle quelconque des influx ne rend raison de la limite qui en désigne le champ. C'est bien le corps ici qui vient à servir de support dans un symptôme originel, le plus typique à ce que, pour qu'il soit à l'origine de l'expérience analytique elle-même, nous l'interrogeons.

Où est donc, au regard du progrès opéré par la cure parlante, la *talking cure*, comment ne pas rester au plus près du texte et sans même en savoir plus long - ce qui n'est plus le cas car nous en savons beaucoup

plus, je veux dire qu'il s'impose d'ordonner autrement cette structure - comment ne pas voir que Freud ici est à la place du 1, ici placé comme intérieur, que c'est au niveau de Freud que s'instaure un certain sujet, que 312

sans l'auditeur Freud, la question est de savoir comment il put se soumettre à cette fonction de pendant un an, deux ans, écouter tous les soirs, au moment qu'un état second marquait la coupe, la coupure dont une Dora, dont une Anna symptomatique se séparait de son propre sujet, comment ne pas s'interroger sur la relation cachée qui fait que simplement, à prendre les choses comme elles se présentent, c'est de ce qu'un sujet vienne à savoir quelque chose qui est un trait, rappelez-vous de cette observation, un trait d'ailleurs suivi à la façon d'une reprise historique, non pas perdu dans les ténèbres de je ne sais quoi d'oublié, simplement de coupé de l'année juste avant, et qui, à mesure qu'avec ce retard qui à lui tout seul doit pour nous avoir un sens, fait que Freud en étant informé, le symptôme dont le rapport n'est que lointain, n'est que forcé au regard de ce qui s'articule, le symptôme se lève.

Cette assise d'un sujet fait savoir dans un champ qui est celui de l'Autre, et son rapport avec ce quelque chose fait creux au niveau du corps, telle est la première ébauche qui, quand nous l'avons après des décades élaborée assez pour pouvoir, de cette structure en son unicité faire le rassemblement, au titre de ce qui fonctionne comme objet dit a, qui est cette structure même, nous puissions dire qu'au regard de ce corps vidé pour faire fonction de signifiant, il y a ce quelque chose qui peut s'y mouler et cette métaphore nous aidera à concevoir comme statue à proprement parler ce qui, au niveau du pervers, vient à fonctionner comme ce qui restitue comme plénitude, comme A sans barre, ce A. Pour apprécier la relation imaginaire de ce dont il s'agit dans la perversion, il suffit, cette statue dont je parle, de la saisir au niveau de la contorsion baroque qui n'est sensible à ce qu'elle représente d'incitation au voyeurisme qu'en tant même que celui-ci représente l'exhibition phallique. Comment ne pas voir qu'utilisée par une religion soucieuse de reprendre son empire sur les âmes au moment où il est contesté, la statue baroque, quelle qu'elle soit, quelque saint ou sainte qu'elle représente, voire la vierge Marie, est proprement ce regard qui est fait pour que devant, l'âme s'ouvre. Le rapprochement que j'ai fait d'un seul trait de la structure perverse avec je ne sais quelle capture qu'il faut bien appeler idolâtre de la foi, si elle nous met au cœur de ce qui s'est présentifié en notre Occident d'une querelle des images, est quelque chose d'exemplaire et dont nous avons à faire notre profit.

J'ai dit que j'aborderai aujourd'hui ce qu'il en est de la névrose et, vous l'avez entendu, je l'ai amorcé au niveau de l'obsessionnel, en articulant que rien de l'obsessionnel ne se conçoit que référé à une structure qui est celle dans laquelle, pour le maître, en tant qu'il fonctionne comme 1, un signifiant qui ne subsiste que d'être représenté auprès du second 1 qui est dans l'Autre, en tant que celui-ci figure l'esclave où seule réside la fonction subjective du maître, entre l'un et l'autre, rien de commun sinon ce que j'ai 313

dit avoir été d'abord articulé par Hegel comme la mise en jeu au niveau du maître, de sa vie, à lui. En ceci consiste l'acte de maîtrise, le risque de vie. J'ai quelque part, dans ce livret qui est sorti au titre du premier numéro de *Scilicet*, cru devoir relever dans les propos miraculeux d'un enfant ce que, de la bouche de son père, j'avais recueilli au titre de ceci qu'il lui avait dit qu'il était un "tricheur de vie". Prodigieuse formule, comme celles qu'assurément on ne saurait voir fleurir que de la bouche de ceux pour qui encore personne n'a brouillé les traces. Le risque de vie, voici où est l'essentiel de ce qu'on peut appeler l'acte de maîtrise, et son garant n'est autre que ce qui est, dans l'Autre, l'esclave au titre de signifiant auprès de quoi seulement se supporte le maître comme sujet, son appui n'étant rien d'autre que le corps de l'esclave en tant qu'il est, pour employer une formule dont ce n'est pas pour rien qu'elle est venue au premier plan de la vie spirituelle, *perinde ac cadaver*. Mais il n'est ainsi que dans le champ dont se supporte le maître comme sujet. Il reste quelque chose hors des limites de tout cet appareil, et qui est justement ce que Hegel, à tort, y fait rentrer, la mort. La mort, l'a-t-on assez remarqué, ici ne se profile que de ce qu'elle ne conteste l'ensemble de cette structure qu'au niveau de l'esclave. Dans toute la phénoménologie du maître et de l'esclave, il n'y a que l'esclave de réel. Et c'est bien ce que Hegel a aperçu et qui suffirait à ce que rien n'aille plus loin dans cette dialectique. La situation est parfaitement stable. Si l'esclave meurt, il n'y a plus rien. Si le maître meurt, chacun sait que l'esclave est toujours esclave. De mémoire d'esclave, ça n'est jamais la mort du maître qui a libéré quiconque de l'esclavage.

Telle est, je vous prie de le noter, la situation où 'C'est le névrosé qui introduit la dialectique. Car ce n'est qu'à partir du moment où nous supposons quelque part le *sujet supposé savoir* qu'en effet, avec cet horizon et pour cause, tel le lapin dans le chapeau, il est mis au départ, nous pouvons voir progresser alors dans une dialectique ce qui s'énonce des rapports du maître et de l'esclave et où ? Au niveau de l'esclave lui-même, vers un savoir absolu. Le sujet, c'est en tant que le maître est représenté au niveau de l'esclave que toute la dialectique se poursuit et aboutit à cette fin qui n'est rien d'autre que ce qui y est déjà mis sous la fonction du savoir, fonction précisément en tant qu'elle n'est pas critiquée, qu'il n'est nulle part interrogé l'ordre de sous-jacence du sujet dans le savoir. Cette chose qui saute pourtant aux yeux, c'est que le maître lui-même ne sait rien. Chacun sait que le maître est un con. Il ne serait jamais entré dans toute cette aventure avec ce que l'avenir lui désigne comme résolution de sa fonction s'il avait un instant été pour lui le sujet que, par cette sorte de facilité de l'énonciation, Hegel lui impute. Comme si pouvait s'instaurer cette fonction de la lutte dite à mort, de la lutte de pur prestige, pour autant qu'elle le fait dépendre aussi substantiellement de son partenaire, si le maître n'était pas 314

autre chose que proprement ce que nous appelons l'inconscient, à savoir l'insu du sujet comme tel, je veux dire cet insu dont le sujet est absent et dont le sujet n'est représenté qu'ailleurs.

Tout ceci n'est fait que pour introduire le pas suivant de ce que j'ai aujourd'hui à articuler. Précédemment, j'ai parlé, à propos de l'hystérique, de l'analogie qu'elle prenait de sa référence à la femme, de même que j'ai dit que l'obsessionnel, rien de ce qui s'articule de lui ne le fait qu'à, dans la dialectique du sujet-maître, introduire ce que nécessite ceci qui l'appelle à savoir la vérité de ce processus et, sur la voie de cette vérité, la susception, la mise en jeu du sujet supposé savoir.

Je reprends ceci au niveau de l'autre névrose, de l'hystérique. Et pour mettre en son cœur l'appareil analogue, le modèle dont il s'agit, à quoi l'obsessionnel se réfère, je l'ai dit déjà, l'hystérique, de même qu'on peut dire que l'obsessionnel ne se prend pas pour le maître mais suppose que le maître sait ce qu'il veut, de même, l'hystérique pour la femme -non pas que l'hystérique soit pour autant obligatoirement une femme pas plus que l'obsessionnel est obligatoirement un homme, il s'agit de la référence au modèle du maître-, de même, l'hystérique, son modèle, c'est ce que je vais maintenant énoncer de ce qu'il en est du modèle où la femme instaure ce quelque chose de combien plus central, vous allez le voir, à notre expérience analytique.

Quand je l'ai, quelque part du côté d'un 21 mai, avancé, quelqu'un ici s'est trouvé pour me poser la question : mais sait-on ce que c'est que la femme ? Bien sûr, pas plus qu'on ne sait ce qu'est le maître. Mais ce qu'on peut dessiner, c'est l'articulation dans le champ de l'Autre de ce qu'il en est de la femme. C'est aussi con que le maître, c'est bien le cas de le dire. je ne parle pas des femmes pour l'instant, je parle du sujet "la femme". Est-ce que l'on ne voit pas ce qu'il en est de ces deux 1 quand il s'agit de la femme ? Le 1 intérieur, le S2, c'est le cas de le dire, ce qu'il s'agit de voir s'ériger ne me paraît pas douteux et il devient dès lors tout à fait clair, c'est de savoir pourquoi le 1 dont se supporte le sujet femme est si ordinairement le Phallus, avec un grand P. C'est au niveau de l'1 qu'il s'agit de susciter que l'identification de la femme dans le mirage duel pour autant qu'à son horizon est cet Autre, l'ensemble vide, c'est à savoir un corps, un corps ici vidé de quoi ? De la jouissance . Là où le sujet-maître engage un risque de vie, dans le pari inaugural de cette dialectique, la femme - je n'ai pas dit l'hystérique, j'ai dit la femme car l'hystérique, tel que fait l'obsessionnel tout à l'heure, ne s'explique qu'en raison de ces références - elle risque, elle parie cette jouissance dont chacun sait qu'elle est pour la femme inaugurale et existante, et telle que sans aucun de ces efforts, de ces détours qui caractérisent l'autoérotisme chez l'homme, non seulement elle l'obtient mais que toujours elle subsiste distincte et parallèle de celle qu'elle prend à être la 315

femme de l'homme, celle qui se satisfait de la jouissance de l'homme.

Cette jouissance de l'homme à quoi la femme se prend, se captive comme le maître le fait à l'esclave, voilà qui est l'enjeu de la partie et qui donne l'origine radicale de ce qu'il en est de ce qui ici joue le même rôle que la mort pour l'obsessionnel et est aussi inaccessible, c'est à savoir que, que la femme s'y identifie - j'ai dit la femme - est aussi faux, est aussi vain que le maître s'identifie à la mort, et que par contre, comme l'esclave y est noué et de la même façon, je veux dire ne subsiste que de sa relation à la mort et fasse avec cette relation subsister tout le système, le rapport de l'homme à la castration est aussi ce qui, ici, fait tenir tout l'appareil. Et aussi bien, si tout à l'heure j'ai parlé du *perinde ac cadaver*, évoquerai-je ici ceci d'assez remarquable que cette dimension existe de l'être pris dans le champ du signifiant, qui s'appelle nécrophilie, autrement dit l'érotisme et très proprement appliqué à un corps mort. Evoquerai-je ici à l'horizon la figure de Jeanne la Folle et des quinze jours de trimballage du cadavre de Philippe le Beau ?

Ce n'est qu'au regard de ces structures, de ces fonctions inaugurantes en tant que seules elles répondent de l'introduction de ce qui est proprement les dépendances du signifiant tel que l'expérience analytique nous a permis de l'articuler, que nous pouvons voir qu'ici, comme pour l'obsessionnel, l'hystérique s'introduit de ne pas se prendre pour la femme. En quoi ne se prend-elle pas pour la femme ? Précisément de ceci qu'elle suppose que, dans cette structure, ce que je viens d'articuler comme étant celle du sujet femme, ce sujet, au niveau de Si du départ, elle le fait supposer savoir. En d'autres termes, elle est captivée, intéressée - souvenez-vous de Dora - par la femme en tant qu'elle croit que la femme est celle qui sait ce qu'il faut pour la jouissance de l'homme. Or, ce qui résulte de ceci qui est absent dans le modèle, la fonction sujet-femme, Dieu soit loué, c'est le cas de le dire, ne sait pas ce qu'elle soutient qui aboutit à la castration de l'homme.

Mais, par contre, l'hystérique n'en ignore rien et c'est pour cela qu'elle s'interroge au-delà de ce que déjà j'ai articulé à propos de Dora, centré sur un premier abord que j'ai fait du transfert, au-delà, relisez l'observation, et aussi bien n'omettez pas tout ce qui, dans les observations antérieures, celles des *Etudes sur l'Hystérie*, nous permet simplement ceci, de voir la corrélation qu'il y a entre ceci que, pour l'hystérique, la femme suppose, c'est son savoir de ce que, dans le modèle, c'est inconsciemment qu'elle le fait. C'est pour cela que les deux modèles ne pouvant se distinguer de ce facteur introduit qui réunit sous le chef de la névrose aussi bien un type que l'autre, vous pouvez constater que le corrélat de la mort est en jeu dans ce que l'hystérique aborde de ce qu'il en est de la femme.

L'hystérique fait l'homme qui supposerait la femme savoir. C'est 316

bien pourquoi elle est introduite dans ce jeu par quelque biais où la mort de l'homme est toujours intéressée. Est-il besoin de dire que toute l'introduction d'Anna O. au champ de son hystérie n'est rien d'autre que tournant autour de la mort de son père. Faut-il rappeler le corrélat, dans les deux rêves de Dora, de la mort en tant qu'impliquée par la boîte à bijoux de la mère. "Je ne veux pas, dit le père, que moi et mes enfants nous périissions dans les flammes à cause de cette boîte" et dans le second rêve de ceci qu'il s'agit de la mise en terre du père. Des vérités cachées, les névroses les supposent sues. Il faut les dégager de cette supposition pour que eux, les névrosés, cessent de représenter en chair cette vérité.

C'est pour autant que l'hystérique, si l'on peut dire, est déjà psychanalytique, c'est-à-dire déjà sur le chemin d'une solution, d'une solution qu'elle cherche à partir de ceci que ce à quoi elle se réfère, elle y implique le *sujet supposé savoir*, et c'est pour cela qu'elle rencontre la contradiction. C'est que, tant que l'analyste ne pratique pas la coupure entre ceci qui est la structure inconsciente, à savoir les modèles que j'ai proprement ici articulés du 1, 1, ensemble vide, tant au niveau du maître qu'au niveau de la femme, tant que ceci n'est pas coupé de la supposition du *sujet supposé savoir*, c'est-à-dire de ce qui a fait naturellement le névrosé psychanalytique parce que d'ores et déjà constituant en soi-même et avant toute analyse le transfert, la coalescence de la structure avec le *sujet supposé savoir*, voilà ce qui témoigne chez le névrosé ceci qu'il interroge la vérité de ses structures et qu'il devient lui-même en chair cette interrogation, et que si quelque chose peut faire tomber ceci qu'il est lui-même symptôme, c'est précisément par cette opération qui est celle de l'analyste de pratiquer la coupure grâce à quoi d'un côté cette supposition du *sujet supposé savoir* est détachée, est séparée de ce dont il s'agit, à savoir la structure qu'elle repère juste, à ceci près que ni le maître, ni la femme, ne peuvent être supposés savoir ce qu'ils font.

Le jeu de la cure analytique tourne autour de cette coupure qui est coupure subjective, car assurément, tout ce que nous disons d'un désir inconscient, c'est toujours, bien entendu, supposer qu'un sujet finit par savoir ce qu'il veut. Et qu'est-ce à dire ? Est-ce que là encore, nous ne conservons pas toujours à énoncer de telles formules, ce quelque chose qui voudrait dire qu'il y a savoir et ce qu'on veut. Assurément il y a un lieu où les deux termes se distinguent. C'est quand il s'agit de dire oui ou de dire non à ce que j'ai appelé ce qu'on veut. C'est cela qu'on appelle la volonté. Mais savoir ce qu'il veut, c'est pour le maître, comme pour la femme, le désir même, de même que tout à l'heure j'unissais les trois mots de *l'un-en-plus*, le savoir-ce-qu'il-veut qu'ici j'entends, c'est le désir lui-même. Ce que l'hystérique suppose, c'est que la femme sait ce qu'elle veut, au sens où elle le désirerait, et c'est bien pourquoi l'hystérique ne parvient à s'identifier à la 317

femme qu'au prix d'un désir insatisfait. De même, au regard du maître, qui lui sert au jeu de cache-cache de prétendre que la mort ne peut atteindre que l'esclave, l'obsessionnel est celui qui, du maître, n'identifie que ceci qui est le réel, que son désir est impossible.

318

LEÇON XXV, 29 JUIN 1969

Tâchez de ne pas perdre la corde sur ce qu'on est comme effet du savoir. On est éclaté dans le fantasme (\$ *a). On est, si étrange que cela paraisse, cause de soi. Seulement il n'y a pas de soi. Plutôt il y a un soi divisé. Entrer dans cette voie, voilà d'où peut découler la seule vraie révolution politique. Le savoir sert le maître. J'y reviens aujourd'hui pour souligner qu'il naît de l'esclave, le savoir. Si vous vous souvenez des formules que j'ai alignées la dernière fois, vous comprendrez que, parallèlement, j'énonce : le savoir sert la femme, parce qu'il la fait cause du désir. Voilà ce que je vous ai indiqué la dernière fois, dans un commentaire du schème que je récris. Je crois devoir le reprendre, même pour ceux qui pouvaient être occupés ailleurs par des soucis qui leur paraissaient prévalents.

Voici ce schème. Ce schème sort de la définition logique que j'ai donnée à notre avant-dernière rencontre de l'Autre comme ensemble vide et de son indispensable absorption d'un trait unaire, celui de droite, pour que le sujet puisse y être représenté auprès de ce trait unaire, sous l'espèce d'un signifiant. D'où vient ce signifiant, celui qui représente le sujet auprès d'un autre signifiant ? De nulle part, parce qu'il n'apparaît à cette place qu'en vertu de la rétroefficacité de la répétition. C'est parce que le trait unaire vise à la répétition d'une jouissance qu'un autre trait unaire surgit après *coup*, *nachträglich*, comme écrit Freud, - terme que j'ai été le premier à extraire de son texte et à mettre en valeur comme tel, ceci pour quiconque ayant à s'amuser à traduire un certain "Vocabulaire", pourra voir qu'à cette rubrique de l'après-coup, qui n'existerait même pas sans mon discours, je ne suis pas mentionné; que le trait unaire surgit après coup, à la place donc du Si, du signifiant, en tant qu'il représente un sujet auprès d'un autre signifiant. Là-dessus, je dis : tout ce qui va surgir de cette répétition qui se répète de la reproduction de l'en-forme de *a*, ici le signe de l'ensemble vide, c'est d'abord cet en-forme lui-même, et ceci, c'est l'objet *a*.

Là-dessus, on s'alarme : on me dit : "vous donnez donc une définition purement formelle de l'objet *a* . Non, car tout ceci ne se produit que de ce qu'à la place du 1 de gauche, du Si, il y ait ce qu'il y a, à savoir cette jouissance énigmatique attestée de ce qu'on ne sait rien d'elle que ceci, à tous les étages que je vais reproduire où elle se distingue, que l'on ne sait 319

rien d'elle que ceci qu'elle en veut une autre, jouissance. C'est vrai partout. 4, 2, 3, la petite fable à laquelle on donne la réponse ridicule que l'on sait; à la réponse, en avoir une autre. Dans cet Oedipe, l'hystérique qui a répondu, répondu en tant qu'il faut bien qu'il y ait dit la vérité sur la femme pour que la sphynge en disparaisse. C'est pourquoi, conformément à la destinée de l'hystérique, il a fait l'homme par la suite.

L'hystérique, je vous le dirai ... puisqu'il va y avoir un petit temps avant qu'on ne se rencontre, l'hystérique fait ma joie ; elle m'assure mieux qu'à Freud qui n'a pas su l'entendre que la jouissance de la femme se suffit parfaitement à elle-même. Elle érige cette femme mythique qu'est la sphynge, elle articule que le jeu d'origine est celui-ci, c'est qu'il lui faut quelque chose d'autre, à savoir jouir de l'homme, qui n'est pour elle que le pénis érigé moyennant quoi elle se sait elle-même comme autre, c'est-à-dire comme phallus, dont elle est privée, autrement dit comme châtrée. Voilà la vérité qui permet de dissiper quelques leurres et de se rappeler que le a, c'est cette année que je l'ai posé comme *plus-de-jouir* , autrement dit l'enjeu qui constitue le pari pour le gain de l'autre jouissance.

C'est pourquoi, la dernière fois, j'ai récrit autrement la dialectique du maître et de l'esclave, en bien marquant que l'esclave, c'est l'idéal du maître, que c'est aussi le signifiant auprès duquel le sujet-maître est représenté par un autre signifiant, puisqu'il s'agit du troisième terme de données représentations autres que formelles; le voici donc sous la forme de l'enjeu qu'est ici le a . Dans cette dialectique, comme s'en est aperçu un philosophe nommé Hegel, l'enjeu est bien ce qui peut se tenir dans un enforme signifiant comme 1, une vie. C'est vrai qu'on n'en a qu'une. Egalement, c'est sa formulation idiote parce qu'on ne peut le formuler, qu'on rien a qu'une, que sur le principe qu'on pourrait en avoir d'autres, ce qui est manifestement hors de jeu. Une vie, c'est bien ce qu'a dit Hegel, mais il s'est trompé sur laquelle. L'enjeu n'est pas la vie du maître, c'est celle de l'esclave. Son autre jouissance, c'est celle de la vie de l'esclave. Voilà ce qu'enveloppe cette formule de la lutte à mort, si complètement fermée, ce qu'on trouve dans la boîte; la lutte à mort, un signifiant, voilà ce que c'est.

C'est d'autant plus sûr que ce n'est très probablement rien d'autre que le signifiant lui-même. Chacun sait que la mort est hors de jeu. On ne sait pas ce que c'est, mais le verdict de la mort, voilà ce qu'est le maître comme sujet, verdict signifiant ; peut-être le seul véritable. Ce dont il vit, c'est d'une vie, mais pas de la sienne, de la vie de l'esclave. C'est pourquoi, chaque fois qu'il s'agit de pari sur la vie, c'est le maître qui parle. Pascal est un maître et, comme chacun sait, un pionnier du capitalisme. Référence, la machine à calculer, et puis les autobus. Vous avez entendu parler de ça dans un coin, je ne vais pas vous faire de la bibliographie.

Ça a l'air dramatique ; jusqu'à un certain point ça l'est devenu. Au 320

début, ça ne l'était pas, pour la raison que le premier maître ne sait rien de ce qu'il fait. Et le sujet-maître, c'est l'inconscient. Dans la comédie antique, dont on ne saurait exagérer pour nous la valeur d'indication, c'est l'esclave qui apporte au maître ou au fils du maître - c'est encore mieux que le fils de l'Homme, cet imbécile - qui lui apporte ce qu'on dit dans la ville par exemple où il vient d'arriver comme un hurluberlu. Il lui dit aussi ce qu'il faut dire, les mots de passe. L'esclave antique, lisez Plaute mieux encore que Térence, c'est un juriste, c'est aussi un public-relations. L'esclave n'était pas le dernier venu dans l'antiquité. Est-ce que j'ai besoin d'épingler au passage deux ou trois petites notes qui seront peut-être entendues par une oreille ou deux ici, à savoir que, bien sûr, il y a des maîtres qui se sont essayés au savoir, mais pourquoi après tout le savoir de Platon, ce ne serait pas une philosophie inconsciente ? C'est peut-être bien pour ça qu'elle nous profite tellement. Avec Aristote, nous passons sur un autre plan. Lui, il sert un maître, Alexandre, qui lui, assurément, ne savait absolument pas ce qu'il faisait. Il l'a fait quand même, très bien. Comme Aristote était à son service, il a fait après tout la meilleure histoire naturelle qu'il y ait jamais eu, et il a commencé la logique, ce qui n'est pas rien.

Par quelle voie donc le maître est-il parvenu à savoir ce qu'il faisait ? Selon le schéma que je vous ai donné tout à l'heure, par la voie hystérique, en faisant l'esclave, le damné de la terre. Il a bien travaillé. Il a substitué à l'esclave la plus-value, qui n'était pas une chose facile à trouver, mais qui est l'éveil du maître à sa propre essence. Naturellement, le sujet-maître ne pouvait s'articuler qu'au niveau du signifiant esclave. Seulement cette élévation du maître au savoir a permis la réalisation des maîtres les plus absolus qu'on n'ait jamais connus depuis les débuts de l'histoire.

A l'esclave, il reste la conscience de classe. Ça veut dire qu'il n'a qu'à la boucler. Chacun sait que je dis vrai et que le problème des rapports de la conscience de classe avec le parti sont des rapports d'éduqué à éducateur, que si quelque chose donne un sens à ce qu'on appelle le maoïsme, c'est d'une reprise de ces rapports entre l'esclave et le savoir. Mais attendons pour y voir plus clair. Jusque-là, le prolétaire, comme cette philosophie de maître, la première, a eu le front de l'appeler, a droit à ce que vous savez, à l'abstention. Vous voyez que si l'on ose dire dans des endroits de fourvoiement forgés tout exprès à cette fin que la psychanalyse ne fait qu'ignorer la lutte des classes ce n'est peut-être pas tout à fait sûr, et qu'elle peut même lui redonner son véritable sens.

Vous ne vous imaginez pas que la prise de parole où l'on s'exprime vous libère en quoi que ce soit, sous prétexte que le maître, lui, parle, et même beaucoup. Mais ce fantasme, il suffit de le prendre à sa place pour que l'affaire soit résolue ; c'est une puérilité. Ai-je besoin de dire que j'ai commencé cette année mon discours sur la psychanalyse en disant que la 321

psychanalyse, c'est un discours sans parole. Le savoir déplace les choses, pas forcément au profit de celui pour qui il prétend travailler. Il prétend d'ailleurs car, je vous l'ai dit, le savoir n'a rien d'un travail. La seule solution, c'est d'entrer dans le défilé sans perdre la corde, c'est de travailler à être la vérité du savoir.

Si donc, pour reprendre aux deux niveaux du maître et de l'esclave ce qu'il en est de ces trois termes, je récris ici S_1 , S_2 , a , je pense suffisamment commentés, et je vous rappelle, en même temps que je le complète, ceci que j'ai écrit la dernière fois sous une autre forme, ce qui ' concerne ce rapport de la femme à son Autre jouissance, tel que tout à l'heure je l'ai articulé . La femme qui se fait cause du désir est le sujet dont il faut dire - relisez un tout petit peu la Bible - qui dirait jamais (...?...) à cette histoire si on ne lui offrait pas d'abord la pomme, à savoir l'objet a . C'est pourquoi, quel est le signifiant qui est au bout, ce (D) , le signe de ce qui manque assurément à la femme dans l'affaire, et ce pourquoi il faut qu'il le fournisse.

C'est amusant qu'après soixante-dix ans de psychanalyse, on riait encore rien formulé sur ce que c'est que l'homme. Je parle du vir, du sexe masculin. Il ne s'agit pas ici de l'humain et des autres balivernes sur l'antihumanisme et tout ce foirage structuraliste, il s'agit de ce que c'est qu'un homme. Il est actif, nous dit Freud. En effet, il y a de quoi. Il faut même qu'il en foute un coup pour ne pas disparaître dans le trou. Enfin, grâce à l'analyse, maintenant, à la fin il sait qu'il est châtré ; enfin il le sait enfin, il l'était depuis toujours. Maintenant, il peut l'apprendre, modification introduite par le savoir.

Vous avez vu, là il y a quelque chose de drôle, c'est cette espèce de décalage; les choses se sont décrochées de 2, on a sauté de S_1 à a .

$$\begin{array}{ccc} S_1 & S_2 & a \\ S_2 & a & S_1 \\ a & S_1 & 2 \end{array}$$

Pourquoi est-ce que ce ne serait pas fait 1 par 1, que d'abord il y aurait eu ça, S_2 , a , puis S_1 . On devrait pouvoir se repérer sur ce que ça veut dire. Je vais tout de suite vous dire le mot, surtout que vous devez être préparés. Tout à l'heure, je vous ai montré le passage du maître au maître d'école, puis le S_2 , partout où il est, c'est le repérage du savoir. Alors c'est peut-être bien de ça qu'il s'agit dans la ligne du milieu. L'hystérique marque ce qui est resté au S_2 du haut, de la première ligne. Mais enfin là où le S_2 est à sa place, à savoir le savoir, à une place de maître, enfin voyons, reconnaissez la place de l'énonciation.

Je vous ai parlé de l'hommelle ; est-ce que tout ne converge pas vers elle, l'hommelle, celle qui est à la fois le maître et le savoir ? Elle parle, elle 322

profère. Si vous voulez avoir une image d'elle, allez voir un truc, mais entrez au bon moment, comme j'ai fait. C'est un film détestable, qui s'appelle If, ma parole, Dieu sait pourquoi. C'est l'Université anglaise étalée sous ses formes les plus séductrices, celles qui conviennent bien à tout ce qu'a su, en effet, rien de plus, articuler la psychanalyse sur ce qu'il en est de la société des hommes, une société au sens de tout à l'heure, société d'homosexuels. Là, vous la verrez, l'hommelle, c'est la femme du recteur, elle est d'une ignominie ravissante, vraiment exemplaire. Mais la trouvaille, c'est le moment -je dois dire que c'est le seul trait de génie qu'a eu l'auteur de ce film - de la faire venir se promener toute seule, et nue, et Dieu sait s'il y en a, parmi les bassines du savoir, à la cuisine, bien sure qu'elle est d'être la reine chez elle, pendant que tout le petit bordel homosexuel est dans la cour en train de défiler pour la préparation militaire. Alors vous commencez peut-être à voir ce que je veux dire. L'hommelle, l'alma mater, l'Université autrement dit, l'endroit où d'avoir pratiqué un certain nombre de manigances autour du savoir vous donne une institution stable, sous la houlette d'une épouse. Voilà la vraie figure de l'Université. Alors nous pourrions peut-être identifier assez aisément ce qu'ici représente le a , les pupilles, les chers mignons pris en charge, eux-mêmes création des désirs des parents. Enfin c'est ce qu'on leur demande de mettre en jeu, la façon dont ils sont sortis des désirs des parents. Et la mise, c'est ce Si qu'il conviendrait d'identifier à ce quelque chose qui arrive autour de ce qu'on appelle l'insurrection étudiante. Il semblerait que c'est très important qu'ils acceptent d'entrer dans le jeu, à la façon dont ils disputent sur le sujet de ce qui se débite à la fin, à savoir un parchemin, disons, ça a peut-être bien quelque rapport avec ce Si ; si vous ne rentrez pas dans le jeu, vous n'aurez pas de diplôme cette année. Voilà, mon Dieu, un petit système qui permet en tout cas une approximation du sens de ces choses où on ne se retrouve guère, concernant ce qui se passe maintenant dans certains lieux. je ne prétends en apporter nulle clé historique. Ce que j'énonce, c'est ceci, c'est que le refus du jeu, ça n'a de sens que si la question est centrée autour des rapports qui sont ceux-là justement autour de quoi l'analyse porte la question, c'est à savoir ce qui s'appelle rapport du savoir et du sujet.

Quels sont les effets de sujet ou de sujétion du savoir ? L'étudiant n'a aucune vocation pour la révolte; vous pouvez en croire quelqu'un qui, pour être entré pour des raisons historiques dans le champ de l'Université, très précisément pour ceci qu'avec les psychanalystes il n'y avait rien à faire pour leur faire savoir quoi que ce soit ; alors petit espoir que par effet de réflexion, le champ de l'Université aurait pu les faire raisonner autrement. En somme une caisse de résonance pour le tambour quand lui-même il ne résonne pas, c'est le cas de le dire. Alors des étudiants, vous comprenez, moi j'en ai vu pendant des années ; les étudiants, c'est une position tout à 323

fait normalement servile. Et puis ne vous imaginez pas que parce que vous avez pris la parole dans des petits coins, l'affaire est résolue. Les étudiants, pour tout dire, continuent de croire aux professeurs sur ce qu'il faut penser dans tel ou tel cas de ce qu'ils disent. Il n'y a aucun doute, au niveau de l'étudiant, l'opinion est établie dans tel ou tel cas que ça ne vaut pas cher, mais c'est quand même le professeur, c'est-à-dire qu'on attend de lui quand même ce qui est au niveau de Si, ce qui va faire de vous un maître sur le papier, un tigre de papier! Moi, des étudiants, j'en ai vus qui sont venus me dire "vous savez, Untel, c'est scandaleux, son bouquin, c'est copié sur votre séminaire". Ça, c'est les étudiants. Moi, je vais vous le dire, ce bouquin-là, je ne l'ai même pas ouvert, parce que je savais d'avance qu'il y avait dedans que ça ! Ils sont venus me le dire, à moi. Mais de l'écrire, c'est une autre affaire. Ça, c'est parce qu'ils étaient étudiants.

Bon, alors qu'est-ce qui a bien pu arriver pour que tout d'un coup il y ait ce mouvement d'insurrection. Qu'est-ce qu'on appelle une révolte, Sire ? Pour que ça devienne une révolution, qu'est-ce qu'il faudrait ? Il faudrait que la question soit attaquée non pas au niveau de quelques chatouillages faits aux professeurs mais au niveau des rapports de l'étudiant comme sujet au savoir. C'est parce que la psychanalyse, ce point longtemps conjoint, tout savoir implique sujet, moyennant quoi se glisse tout doucement par-dessus le marché la substance. Eh bien! non, ça ne peut pas marcher comme ça. Même l'upokeimenon peut être disjoint du savoir; un savoir à l'insu du sujet, voilà non pas un concept comme j'ai eu la tristesse de le lire dans un compte rendu de ce qui, dans un certain lieu, où on met la psychanalyse à l'épreuve, naturellement ça n'est pas pour rien, la psychanalyse dans des conditions semblables ferait mieux de ne pas faire du charme et de ne pas dire qu'il n'y a en somme qu'un seul concept freudien, et de l'appeler l'inconscient, même pas ce que je viens de dire, un savoir à l'insu du sujet. Ce n'est pas un concept, à aucun des deux niveaux, c'est un paradigme. C'est à partir de là que les concepts qui, Dieu merci, existent pour baliser le champ freudien, et Freud en a sorti d'autres qui, recevables ou non, sont des concepts, à partir de ce premier temps d'expérience, de cet exemple qu'était l'inconscient par lui découvert. Le névrosé, c'est s (A) ; ceci veut dire qu'il nous enseigne que le sujet est toujours un autre, mais qu'en plus, cet autre n'est pas le bon; il n'est pas le bon pour savoir ce qu'il en est de ce qui le cause, de ce qui le, lui, le sujet, cause. Alors on essaie tant qu'on peut de réunifier cet Mans la mesure de ce qu'il en est de tout énoncé significatif, c'est-à-dire de le récrire s (A), ce qu'il y a à gauche et dans la ligne du bas de mon graphe. Il faudrait l'énoncer, autrement dit, où l'on sait ce qu'on dit. C'est là que s'arrête la psychanalyse, alors que ce qu'il faudrait faire, c'est rejoindre ce qui est en haut et à gauche, le grand S, signifiant du 324

C'est la même chose pour le pervers qui, lui, est justement le signifiant du A intact, comme je vous l'ai dit, et on s'efforce de le réduire au s du même A. Toujours le même truc, pour que ça veuille dire quelque chose. Voilà. Est-ce que vous croyez que je vais continuer longtemps comme ça, hein ? Et sous prétexte que c'est aujourd'hui ma dernière classe, continuer à vous raconter ces trucs pour qu'à la fin vous applaudissiez, pour une fois, parce que vous savez qu'après ça, là, gare, hein, je m'en vais !

Le discours dont je parle n'a pas besoin de ces sortes de terminaisons glorieuses. Ce n'est pas une oratio classique. Et en effet, il déplaît, ce discours à l'oraison classique. Un monsieur, qui est ici le directeur administratif de cet établissement privilégié à l'endroit de l'Université, il semblerait que de ce fait le dit établissement devrait répondre à quelque contrôle sur ce qui se passe à l'intérieur, il ne semble pas qu'il en soit rien, puisqu'il est paraît-il en droit, après m'avoir accueilli sur la demande d'un des endroits de l'école, comme ça, à titre hospitalier, il est en droit de me dire que ... ça suffit comme ça ! Moi, je suis d'accord, je suis tout à fait d'accord, parce que d'abord c'est vrai, je ne suis ici qu'à titre hospitalier, et qu'en plus, il a de très bonnes raisons, que je connais depuis longtemps, c'est que mon enseignement lui paraît très exactement ce qu'il est, à savoir anti-universitaire, au sens où je viens de le définir. Il a pourtant mis très longtemps à me le dire ; il ne me l'a dit que tout récemment, à l'occasion d'un dernier petit coup de téléphone que j'ai cru devoir lui donner, parce qu'il y avait, je pense, une espèce de malentendu que je voulais absolument dissiper avant de lui dire : "bien sûr, il n'est pas question que ..." etc... C'est très curieux que là il ait lâché le morceau, autrement dit qu'il m'ait dit que c'était pour ça. "Vous avez, vous, me dit-il, en enseignement très dans le vent". Vous voyez ça, le vent ... J'aurais crû que j'allais contre le vent ici, mais qu'importe !

Bon, alors qu'il soit en droit, je n'ai absolument pas, moi, à en douter, vis-à-vis de moi. Vis-à-vis de vous, cela pourrait être autre chose. Mais vous, ça, ça vous regarde. Que depuis six ans il y en ait un certain nombre qui aient l'habitude de venir justement ici, voilà, ça ne compte pas, on vous évacue ! C'est même très expressément de cela dont il s'agit. A cet égard, vous comprenez, moi, j'ai des excuses à vous faire, non pas parce qu'on vous évacue, je n'y suis pour rien ; j'aurais pu vous avertir plus tôt. J'ai un petit papier, là, que j'ai reçu, exprès, depuis le 19 mars. Le 19 mars, c'est absolument marrant, parce que le 19 mars, je ne vous ai pas fait de séminaire. J'ai essayé par tous les moyens depuis, parce que j'avais la flemme, et puis vous comprenez, moi ça ne m'émeut pas de vous faire un discours pour la dernière fois, parce que chaque fois que je viens ici, je vous le dis, je me dis que peut-être enfin ça va être la dernière fois.

Alors un jour où je m'interrogeai, où je vous interrogeai sur cette 325

affluence qui est la vôtre, je ne peux même pas dire que c'est en rentrant chez moi, c'est le lendemain matin que j'ai reçu le petit papier que je vais vous lire. Je ne vous en ai pas fait part parce que je me suis dit, si par hasard, ça les agissait, alors quelle complication ! Moi, vous comprenez, j'ai déjà été une fois dans un état pareil pendant deux ans. Il y avait des gens qui s'employaient à me liquider ; je les laissai continuer leur petit travail pour que mon séminaire continue, je veux dire que je sois entendu au niveau où j'avais à dire certaines choses. C'est la même chose pour cette année, moyennant quoi donc j'ai reçu ça le 20 mars, et il est daté du 18 mars. Il n'y a donc pas de rapport. J'ai même conservé l'enveloppe. Je l'avais d'abord déchirée, je l'ai ramassée, et elle est bien tamponnée du 18. Vous voyez, la confiance règne!

Dr. Lacan, 5, rue de Lille - comme certains savent! -Paris (7è). *"Docteur,*

"A la demande de la 6è section de l'École Pratique des Hautes Etudes, l'École Normale a mis une salle à votre disposition pour y faire cours pendant plus de cinq ans.

"La réorganisation des études de l'École, qui est une conséquence de la réforme générale des Universités ... (Rires)... et de la récente loi d'orientation de l'enseignement supérieur ainsi que le développement des enseignements dans plusieurs disciplines, vont nous rendre impossible à partir d'octobre 1969 le prêt de la salle Dussane ou de toute autre salle de l'École ... (Rires)... pour votre cours. Je vous préviens suffisamment à temps ... (ça c'est vrai !) pour que vous puissiez envisager dès maintenant le transfert de votre cours dans un autre établissement à la rentrée de la prochaine année scolaire 1969-70".

Moi, ça me plaît beaucoup, ce truc-là ! Ça me plaît beaucoup; tout ça est correct historiquement, tout à fait vrai. C'était en effet ici à la demande de la 6e section de l'École Pratique des Hautes Etudes, comme ça, à la suite d'une transmission de dette personnelle qu'on avait ... enfin il y avait un homme éminent qui s'appelait Lucien Fèbvre qui a eu, on ne peut pas dire l'idée, il n'y est pour rien, fâcheuse de mourir avant d'avoir pu me donner ce qu'il m'avait, à moi, promis, à savoir une place dans cette Ecole. D'autres avaient recueilli cette dette, comme ça, personnelle. C'est très féodal, l'Université. Ça se passe encore comme ça, dans ... On est bien, vous savez, dans l'Université, du côté comme ça homme lige. L'homme lige, l'hommelle, tout ça, ça se tient! Donc c'est à ce titre, c'est à la demande, comme on dit, que j'étais là. Bon. Alors ça me plaît bien que ce soit pointé là. Ça ne me déplait pas, vous comprenez, que la réforme (rires) soit là la raison mise en avant. Vous comprenez, je ne suis pas complètement un bébé, je sais bien qu'à midi et demi le mercredi, la salle Dussane, qui est-ce qui en voudrait ? On s'est donné une peine pour faire fonctionner l'acoustique dans cette salle. A

326

propos, il y a des personnes, là, je vais vous dire, quand même, ce que vous venez d'entendre, j'ai trouvé que ça valait la peine de le photocopier en un nombre d'exemplaires j'espère suffisant pour mes auditeurs d'aujourd'hui. Les personnes à qui j'ai confié ces dossiers vont vous les distribuer ; je vous en prie, rien prenez chacun qu'un. En plus, ça sera on ne sait pas quoi. C'est Si vous comprenez. Vous serez tous liés par quelque chose, vous saurez que vous avez été là le 25 juin 1969 et qu'il y avait même une chance pour que le fait que vous soyez là ce jour-là témoigne que vous y étiez toute cette année-là. C'est un diplôme! (Applaudissements)

On ne sait pas, ça peut nous servir à nous retrouver parce que qui sait, si moi je disparaissais dans la nature, et un jour je revienne, ce sera un signe de reconnaissance, un symbole ! (Rires) Je peux très bien dire un jour que toute personne pourra entrer dans telle salle pour une communication confidentielle sur le sujet des fonctions de la psychanalyse dans le registre politique, car on s'interroge là-dessus vous n'imaginez pas à quel point ! C'est vrai dans le fond qu'il y a là une véritable question dont un jour, qui sait, les psychanalystes, voire l'Université, pourraient avoir avantage à prendre quelque idée ! Je serais assez porté à dire que si jamais c'était à moi qu'on demande d'en avancer quelque chose, je vous donnerai rendez-vous dans cette salle (Rires), pour que vous ayez un dernier cours de cette année, celui que vous n'avez pas, en somme, parce que tout à l'heure je me suis arrêté ; je me suis arrêté pour ne pas faire une dernière classe. Ça ne m'amuse pas. Alors vous avez donc ce petit objet en main. Ça fait 300 quand même, 300 évacués!

Puisqu'on est maintenant comme ça, il faut que je vous quitte quand même, pour vous laisser un petit temps entre vous ; ça ne serait pas mal ; parce que quand je suis là, malgré tout, rien ne sort. Qui sait, vous pourriez bien avoir des choses à vous dire. Mais enfin, on croirait à peine que ... vos habitudes de fumer par exemple, on sait bien, vous voyez, ça joue un rôle, tout ça! Et puis il y a les agents de l'intendance aussi, parce que vous savez, dans une affaire comme ça, personne n'y manque ; les agents de l'intendance ont dit que je recevais ici un drôle de monde (Rires) tel quel ! Il paraît même qu'on aurait dû réparer des fauteuils. Il est arrivé quelque chose ! Jean-Jacques Lebel, ce n'est pas vous qui étiez ici avec une soie à ruban ? De temps en temps, on entend un petit bruit, vous devez scier les bras du fauteuil!

On en apprend tous les jours ! Avec ce truc-là, quand je vais vous dire bonsoir, à l'instant, vous allez pouvoir vous éventer ! L'odeur de ce qu'il y a dessus se substituera à celle de la fumée.

Ce qui serait bien, voyez-vous, c'est que vous donniez à ça le seul sort que ça puisse avoir véritablement digne de ce que c'est, un sort signifiant. Vous allez trouver un sens à ce mot, la Flacelière. Moi, je mets ça 327

au féminin, comme ça; je ne dirai pas que c'est un penchant, mais enfin ça sonne plutôt féminin, la cordelière, ou la flatulencelière ! Si ça passait dans l'usage courant, "est-ce que tu me prends pour une flacelière ?" (Rires).

Ça peut servir par les temps qui courent ! Ne tire pas trop sur la flacelière ! Je vous laisse à trouver ça. Moi, je vous ai toujours enseigné que c'est les signifiants qui créent les signifiés. Ça m'a fait un peu rêver. Je me suis aperçu d'un tas de choses, en particulier de la complète ignorance d'un certain usage du papier, qui évidemment n'a pu se produire qu'à partir du moment où il y en avait, du papier. Avant, on ne faisait pas ça avec un parchemin ni avec un papyrus ! On ne sait pas à quelle date, j'ai téléphoné aux maisons-mères si j'ose dire, on ne sait pas, cet usage du papier, quand il a commencé ; en moins de deux, puisque c'est une question que je ne me suis posée qu'à propos du chapitre XIII de Gargantua. Quelqu'un pourra peut-être m'informer sur ce sujet. Enfin, ne vous en servez pas pour ça ; je vous en donne pas un paquet, je ne vous en donne qu'un à chacun.

Mes chers amis, là-dessus je vais vous laisser. Je vous fais remarquer que ces papiers sont signés, signés, actuellement je n'allais pas mettre ma signature sur le dos de ce papier, mais j'ai mis la date. Sur 191 exemplaires, cette date est de ma main. Sur les 150 autres, elle est de la main de ma fidèle secrétaire, Gloria, qui a bien voulu se substituer à moi dans ce - vous savez, ça donne une crampe. Ecrire 151 fois 25.6.69, ça a beau être très graphique, j'en ai quand même pris la peine.

Là-dessus, si vous avez quelques réflexions à vous faire entre vous ou quelque message à me faire parvenir, je vous laisse aux mains de la fidèle Gloria qui va recueillir à l'occasion ces messages. Toute personne qui voudra opiner de quelque façon qui pourra lui paraître opportune, a encore très largement vingt minutes pour le faire.

Quant à moi, je vous dis adieu en vous remerciant de votre fidélité. (Vifs applaudissements).

Imprimé par I.S.I. 3/3 bis, passage Etienne Delaunay Le Dorian 75011 Paris

SEMINAIRE 17

L'ENVERS DE LA PSYCHANALYSE

LE SÉMINAIRE
DE JACQUES LACAN TEXTE ÉTABLI PAR JACQUES-ALAIN MILLER
ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VIe

**LIVRE XVII
L'ENVERS DE LA PSYCHANALYSE
1969-1970**

ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 1991

Première conférence, page 9

La pagination respecte celle de l'édition du Seuil

Tables des matières : « Explorateur de document »

Les dates se trouvent à la fin de chaque conférence

- 1 -

SEMINAIRE 17
page blanche

-2-

SEMINAIRE 17
page blanche
-3-

SEMINAIRE 17
page blanche
-4-

SEMINAIRE 17
page blanche
-5-

SEMINAIRE 17

page blanche

-6-

SEMINAIRE 17
page blanche
-7-

SEMINAIRE 17
page blanche
-8-

PRODUCTION DES QUATRE DISCOURS

Le discours comme sans paroles.

Les lieux pré-interprètent.

Le rapport du savoir à la jouissance.

L 'esclave volé de son savoir.

Le désir de savoir.

9. Permettez-moi, mes chers amis, une fois de plus, d'interroger cette assistance, en tous les sens du terme, que vous m'apportez, et notamment aujourd'hui, en me suivant, pour certains d'entre vous, dans un troisième de mes déplacements.

Avant de reprendre cette interrogation, je ne puis moins faire que de préciser, pour en remercier qui de droit, comment je suis ici. C'est au titre d'un prêt, que la Faculté de droit veut bien faire à plusieurs de mes collègues des Hautes Etudes auxquels elle a bien voulu m'adjoindre. Que la Faculté de droit, et particulièrement ses plus hautes autorités, notamment M. le Doyen, en soient ici, par moi et, je pense, avec votre assentiment, remerciées.

Comme l'affiche vous l'a peut-être appris, je ne parlerai ici — non certes que le lieu ne me soit offert tous les mercredis — que le deuxième et le troisième mercredi de chaque mois, me libérant par là, aux fins d'autres offices sans doute, les autres mercredis. Et notamment, je crois pouvoir annoncer que le premier de ces mercredis du mois, au moins pour une part, c'est-à-dire un sur deux, et donc les premiers mercredis de décembre, de février, d'avril et de juin, c'est à Vincennes que j'irai porter, non pas mon séminaire comme il fut annoncé d'une façon erronée, mais ce qu'en contraste, et pour bien souligner qu'il s'agit d'autre chose, j'ai pris soin de nommer *quatre impromptus*, auxquels j'ai donné un titre humoristique dont vous prendrez connaissance sur les lieux où il est déjà affiché.

-9-

10. Puisque, comme vous le voyez, il me plaît de laisser en suspens telle indication, j'en profite très vite pour libérer ici un scrupule qui m'est resté d'une sorte d'accueil que j'ai fait à une personne, parce qu'à la réflexion il était peu aimable — non pas que je l'aie voulu tel, mais il se trouva ainsi de fait.

Un jour, une personne qui est peut-être ici, et sans doute ne se signalera pas, m'aborda dans la rue au moment que je prenais pied dans un taxi. Elle arrêta pour ça son petit vélomoteur, et me dit — *Est-ce que c'est vous, le docteur Lacan ?* — *Que oui*, lui dis-je, *et pourquoi?* — *Est-ce que vous reprenez votre séminaire ?* — *Mais oui, bientôt.* — *Et où?* Et là, sans doute avais-je pour cela mes raisons, elle voudra bien m'en croire, je lui répondis — *Vous le verrez.* A la suite de quoi elle partit sur son petit vélomoteur, qu'elle avait décroché avec une telle prestesse que j'en restai à la fois interdit et chargé de remords. C'est ce remords que j'ai voulu aujourd'hui exprimer en lui présentant mes excuses, si elle est là, pour qu'elle me pardonne.

A la vérité, c'est assurément une occasion de remarquer que ce n'est jamais, en quelque façon que ce soit, par l'excès de quelqu'un d'autre que l'on se montre, au moins apparemment, excédé. C'est toujours parce que cet excès vient coïncider avec un excès à vous. C'est parce que moi, j'étais déjà sur ce point dans un certain état qui représentait un excès de préoccupation, que sans doute je me suis manifesté ainsi d'une façon que j'ai trouvée très vite intempestive.

Sur ce, entrons dans ce qu'il va en être de ce que nous apportons cette année.

1

La Psychanalyse à l'envers, ai-je cru devoir intituler ce séminaire.

Ne croyez pas que ce titre doive quoi que ce soit à l'actualité qui se croirait en passe de mettre un certain nombre de lieux à l'envers. Je n'en donnerai pour preuve que ceci. Dans un texte daté de 1966, et nommé — dans une de ces introductions que j'ai faites au moment du recueil de mes *Ecrits* et qui le scandent, texte qui s'intitule *De nos antécédents*, je caractérise page 68 ce qu'il en a été de mon discours, d'une reprise, dis-je,

[p11] du projet freudien à l'envers. C'est donc écrit bien avant les événements — *une reprise par l'envers*. Qu'est-ce à dire ? Il m'est arrivé, l'année dernière, avec beaucoup d'insistance, de distinguer ce qu'il en est du discours, comme une structure nécessaire qui dépasse de beaucoup la parole, toujours plus ou moins occasionnelle. Ce que je préfère, ai je dit, et même affiché un jour, c'est *un discours sans paroles*.

C'est qu'à la vérité, sans paroles, il peut fort bien subsister. Il subsiste dans certaines relations fondamentales. Celles-ci littéralement, ne sauraient se maintenir sans le langage. Par l'instrument du langage s'instaurent un certain nombre de relations stables à l'intérieur desquelles peut certes s'inscrire quelque chose qui est bien plus large, va bien plus loin, que les énonciations effectives. Nul besoin de celles-ci pour que notre conduite, nos actes éventuellement s'inscrivent du cadre de certains énoncés primordiaux. S'il n'en était pas ainsi, qu'en serait-il de ce que nous retrouvons dans l'expérience, et spécialement analytique — celle-ci ne s'évoquant en ce joint que pour l'avoir précisément désignée qu'en serait-il de ce qui se retrouve pour nous sous l'aspect du surmoi ?

Il est des structures — nous ne saurions les désigner autrement — pour caractériser ce qui est dégageable de cet en forme de sur lequel l'année dernière je me suis permis de mettre l'accent d'un emploi particulier — c'est-à-dire ce qui se passe de par la relation fondamentale celle que je définis d'un signifiant à un autre signifiant. D'où résulte l'émergence de ceci, que nous appelons le sujet de par le signifiant qui, en l'occasion, fonctionne comme le représentant, ce sujet, auprès d'un autre signifiant.

Comment situer cette forme fondamentale ? Cette forme, si vous voulez bien, sans plus attendre, nous allons cette année l'écrire d'une façon nouvelle. Je l'avais fait l'année dernière de l'extériorité du signifiant S1 celui d'où part notre définition du discours tel que nous allons l'accentuer en ce premier pas, à un cercle marqué du sigle du A, c'est-à-dire le champ du grand Autre. Mais, simplifiant, nous considérons S1 et, désignée par le signe S2 la batterie des signifiants. Il s'agit de ceux qui sont déjà là, tandis qu'au point d'origine où nous nous plaçons pour fixer ce qu'il en est du discours, du discours conçu comme statut de l'énoncé, S1 est celui qui est à voir comme intervenant. Il intervient sur

12. une batterie signifiante que nous n'avons aucun droit, jamais, de tenir pour dispersée, pour ne formant pas déjà le réseau de ce qui s'appelle un savoir.

Il se pose d'abord de ce moment où S1 vient représenter quelque chose, par son intervention dans le champ défini, au point où nous sommes, comme le champ déjà structuré d'un savoir. Et ce qui est son supposé, **upokeimenon** c'est le sujet, en tant qu'il représente ce trait spécifique, à distinguer de l'individu vivant. Celui-ci en est assurément le lieu, le point de marque, mais n'en est pas de l'ordre de ce que le sujet fait entrer de par le statut du savoir.

S1 → S2

\$ @

Sans doute est-ce là, autour du savoir le point d'ambiguïté sur lequel nous avons aujourd'hui à bien accentuer ce à quoi j'ai d'ores et déjà rendu vos oreilles sensibles par plusieurs chemins, sentiers, occasions de lumière, traits de flash.

L'évoquerai-je pour ceux qui en ont pris note, pour ceux à qui peut-être ça trotte encore dans la tête m'est arrivé l'année dernière d'appeler *savoir* : la jouissance de l'Autre.

Drôle d'affaire. C'est une formulation qui, à vrai dire, n'avait jamais été encore proférée. Elle n'est plus neuve, puisque j'ai déjà pu l'année dernière lui donner devant vous sa vraisemblance suffisante, en tenir le propos sans soulever de spéciales protestations. C'est là un des points de rendez-vous que j'annonçais pour cette année.

Complétons d'abord ce qui fut d'abord à deux pieds puis à trois, donnons-lui son quatrième.

Celui-là, j'y ai insisté depuis assez longtemps, et spécialement l'année dernière, puisque depuis assez longtemps le séminaire était fait pour ça — *D'un Autre à l'autre*, l'intitulais-je. Cet autre, le petit, avec son *l* de notoriété, c'était ce que nous désignons à ce niveau, qui est d'algèbre, de structure signifiante, comme l'objet *a*.

A ce niveau de structure signifiante, nous n'avons à connaître que de la façon dont ça opère. Ainsi avons-nous liberté de voir ce que ça fait, si nous écrivons les choses à donner à tout le système un quart de tour.

13. Ce fameux quart de tour, j'en parle depuis assez longtemps, et à d'autres occasions — notamment depuis la parution de ce que j'ai écrit sous le titre de *Kant avec Sade* — pour qu'on ait pu penser qu'on verrait peut-être un jour que ça ne se limite pas au fait du schéma dit **Z**, et qu'il y a à ce quart de tour d'autres raisons que ce pur accident de représentation imaginaire.

\$ → S1
a S2

Voilà un exemple. S'il apparaît fondé que la chaîne, la succession des lettres de cet algèbre, ne peut pas être dérangée, de nous livrer à cette opération de quart de tour nous obtiendrons quatre structures, pas plus, dont la première vous montre en quelque sorte le départ.

Il est très facile de produire vite, sur le papier, les trois qui restent.

Cela n'est que pour spécifier un appareil qui n'a absolument rien d'imposé, comme on dirait dans une certaine perspective, rien d'abstrait d'aucune réalité. Bien au contraire, c'est d'ores et déjà inscrit dans ce qui fonctionne comme cette réalité dont je parlais tout à l'heure, celle du discours qui est déjà au monde et qui le soutient, à tout le moins celui que nous connaissons. Non seulement c'est déjà inscrit, mais cela fait partie de ses arches. Peu importe, bien sûr, la forme des lettres où nous inscrivons cette chaîne symbolique, pour peu qu'elle soit distincte — cela suffit pour que quelque chose se manifeste de relations constantes. Telle est cette formule.

Que dit-elle ? Elle situe un moment. C'est la suite de ce que développera ici notre discours, qui nous dira quel sens il convient de donner à ce moment. Elle dit que c'est à l'instant même où le **S₁** intervient dans le champ déjà constitué des autres signifiants en tant qu'ils s'articulent déjà entre eux comme tels, qu'à intervenir auprès d'un autre, de système, surgit ceci, **\$**, qui est ce que nous avons appelé le sujet comme divisé. Tout le statut en est à reprendre cette année, avec son accent fort.

Enfin, nous avons accentué de toujours que, de ce trajet, sort quelque chose de défini comme une perte. C'est cela que désigne la lettre qui se lit comme étant l'objet **a**.

14. Nous n'avons pas été sans désigner le point d'où nous extrayons cette fonction de l'objet perdu. C'est du discours de Freud sur le sens spécifique de la répétition chez l'être parlant. En effet, ce n'est point de n'importe quel effet de mémoire au sens biologique, qu'il s'agit dans la répétition. La répétition a un certain rapport avec ce qui, de ce savoir, est la limite, et qui s'appelle jouissance

C'est pourquoi c'est d'une articulation logique qu'il s'agit dans la formule que le savoir est la jouissance de l'Autre. De l'Autre, bien entendu pour autant — car il n'est nul Autre — que le fait surgir comme champ l'intervention du signifiant.

Sans doute me direz-vous que là, en somme, nous tournons toujours en rond — le signifiant, l'Autre, le savoir, le signifiant, l'Autre, le savoir, etc. Mais c'est bien là que le terme *jouissance* nous permet de montrer le point d'insertion de l'appareil. Ce faisant, sans doute sortons-nous de ce qu'il en est authentiquement du savoir, de ce qui est reconnaissable comme savoir, pour nous rapporter aux limites, à leur champ comme tel, celui que la parole de Freud ose affronter.

De tout ce que celle-ci articule résulte quoi ? Non le savoir, mais la confusion. Eh bien, de la confusion même nous avons à tirer réflexion, puisqu'il s'agit des limites, et de sortir du système. En sortir en vertu de quoi ? — d'une soif de sens, comme si le système en avait besoin. Il n'a aucun besoin, le système. Mais nous, êtres de faiblesse, tels que nous nous retrouverons dans le cours de cette année à tous les tournants, nous avons besoin de sens. Eh bien, en voilà un.

Ce n'est peut-être pas le vrai. Mais aussi bien, il est certain que nous allons voir qu'il y a beaucoup de *ce n'est peut-être pas le vrai*, dont l'insistance nous suggère proprement la dimension de la vérité.

Remarquons l'ambiguïté même qu'a prise dans la stupidité psychanalytique le mot *Trieb* au lieu que l'on s'applique à saisir comment s'articule cette catégorie. Celle-ci n'est pas sans ancêtre, je veux dire le mot n'est pas sans déjà emploi, et qui remonte loin, et jusqu'à Kant, mais ce à quoi il sert dans le discours analytique mériterait bien que l'on ne se précipite pas pour le traduire trop vite par *instinct*. Mais après tout, ce n'est pas sans raison que se produisent ces glissements, et quoique depuis longtemps nous insistions sur le caractère aberrant de cette traduction, nous sommes pourtant en droit d'en tirer profit. Non certes pour consacrer, et

15. surtout à ce propos, la notion d'instinct, mais pour rappeler ce qui, du discours de Freud, la rend habitable — et pour tâcher simplement, ce discours, de le faire habiter autrement.

Populairement, l'idée de l'instinct est bien l'idée d'un savoir — d'un savoir dont on n'est pas capable de dire ce que ça veut dire, mais qui est censé, et non sans titre, avoir pour résultat que la vie subsiste. Par contre, si nous donnons un sens à ce que Freud énonce du principe du plaisir comme essentiel au fonctionnement de la vie, d'être celui où se maintient la tension la plus basse, n'est-ce pas déjà dire ce que la suite de son discours démontre comme lui être imposé ? A savoir, la pulsion de mort.

La notion lui en a été imposée par le développement d'une expérience, l'expérience analytique, en tant qu'elle est structure de discours. Car n'oublions pas que ce n'est pas à considérer le comportement des gens qu'on invente la pulsion de mort.

La pulsion de mort, nous l'avons ici. Nous l'avons là où il se passe quelque chose entre vous et ce que je dis.

2

J'ai dit *ce que je dis*, je ne parle pas de ce que je suis. A quoi bon, puisqu'en somme, ça se voit grâce à votre assistance. Ce n'est pas qu'elle parle en ma faveur. Elle parle quelquefois, et le plus souvent, à ma place.

Quoi qu'il en soit, ce qui justifie qu'ici je dise quelque chose, c'est ce que j'appellerai l'essence de cette manifestation qu'ont été, successives, les diverses assistances que j'ai attirées selon les lieux d'où je parlais.

Je tenais beaucoup à embrancher quelque part la remarque suivante, parce que aujourd'hui, où je suis dans un nouveau lieu, m'en semblait le jour. Le lieu a toujours eu son poids pour faire le style de ce que j'ai appelé cette manifestation, dont je ne veux pas laisser passer l'occasion de dire qu'elle a rapport avec le sens courant du terme *interprétation*. Ce que j'ai dit par, pour, et dans, votre assistance, est, à chacun de ces temps à les définir comme lieux géographiques, toujours déjà interprété.

Cela aura à prendre place dans les petits quadripodes tournants dont je commence aujourd'hui de faire usage, et j'y reviendrai. Mais pour ne pas

[p16] vous laisser complètement dans le vide, je vous en indiquerai quelque chose tout de suite.

Si j'avais à interpréter ce que je disais à Sainte-Anne entre 1953 et 1963, je veux dire en épingler l'interprétation — l'interprétation en un sens contraire à l'interprétation analytique, qui fait bien sentir combien l'interprétation analytique est elle-même à rebours du sens commun du terme —, je dirais que le plus sensible, la corde qui vibrait vraiment, c'était la rigolade.

Le personnage le plus exemplaire de cette audience, qui était médicale sans doute — mais enfin, il y avait aussi quelques assistants qui n'étaient pas médecins —, était celui qui brochait mon discours d'une sorte de jet continu de gags. C'est ce que je prendrai pour le plus caractéristique de ce qui fut pendant dix ans l'essence de ma manifestation. Preuve de plus, les choses n'ont commencé à s'agrir que du jour où je consacrai un trimestre à l'analyse du mot d'esprit.

C'est une grande parenthèse, et je ne peux longtemps aller dans ce sens, mais il faut bien que j'y ajoute ce qui fut la caractéristique de l'interprétation de l'endroit où vous m'avez quitté la dernière fois, l'École normale supérieure.

E.N.S. — c'est absolument magnifique en lettres initiales. Ça tourne autour de l'étant. Il faut toujours savoir profiter des équivoques littérales, surtout que ce sont les trois premières lettres du mot enseigner. Eh bien, c'est à la rue d'Ulm que l'on s'est aperçu que ce que je disais était un enseignement.

Avant, ce n'était pas de toute évidence. Ce n'était même pas admis. Les professeurs, et spécialement les médecins, étaient fort inquiets. Le fait que ce n'était pas du tout médical laissait un fort doute sur le fait que ce fût digne du titre d'enseignement, jusqu'au jour où on a vu venir des petits gars, ceux des Cahiers pour l'analyse, qui étaient formés dans ce coin où — comme je l'avais dit depuis bien longtemps avant, justement au temps des gags — par effet de formation on ne sait rien, mais on l'enseigne admirablement. Qu'ils aient interprété ce que je disais comme ça — je parle aujourd'hui d'une, autre interprétation que l'interprétation analytique — a bien un sens.

Naturellement, on ne sait pas ce qui va arriver ici. Je ne sais pas s'il viendra des étudiants en droit, mais, à la vérité, ce serait capital pour

17. l'interprétation. Ce sera probablement le temps de beaucoup le plus important des trois, puisqu'il s'agit cette année de prendre la psychanalyse à l'envers, et peut-être, justement, de lui donner son statut, au sens du terme qu'on appelle juridique. Cela, en tout cas, a sûrement toujours eu affaire, et au dernier point, avec la structure du discours. Si le droit, ce n'est pas ça, si ce n'est pas là que l'on touche comment le discours structure le monde réel, où sera-ce ? C'est pourquoi nous ne sommes pas ici plus mal à notre place qu'ailleurs. Ce n'est donc pas simplement pour des raisons de commodité que j'en ai accepté l'aubaine. Mais c'est aussi ce qui vous fait dans vos périples le moindre dérangement, au moins pour ceux qui étaient habitués à l'autre côté. Je ne suis pas très sûr que, pour le parking, ce soit très commode, mais enfin, pour ça, vous avez tout de même encore la rue d'Ulm.

3

Reprenons.

Nous en étions arrivés à notre instinct et à notre savoir comme situés, en somme, de ce Bichat définit de la vie. *La vie*, dit-il — et c'est la définition la plus profonde elle n'est pas du tout prudhommesque si vous voyez de près — *est l'ensemble des forces qui résistent à la mort*.

Lisez ce que dit Freud de la résistance de la vie à la pente vers le Nirvâna, comme on a désigné autrement la pulsion de mort au moment où il l'a introduite. Sans doute se présentifie-t-il, au sein de l'expérience analytique qui est une expérience de discours, cette pente au retour à l'inanimé. Freud va jusque-là. Mais ce qui fait, dit-il, la subsistance de cette bulle — vraiment l'image s'impose à l'audition de ces pages — c'est que la vie n'y retourne que par des chemins toujours les mêmes, et qu'elle a une fois bien tracés. Qu'est-ce ? — sinon le vrai sens donné à ce que nous trouvons dans la notion d'instinct, d'implication d'un savoir.

Ce sentier-là, ce chemin-là, on le connaît, c'est le savoir ancestral Et ce savoir, qu'est-ce que c'est ? — si nous n'oublions pas que Freud introduit ce qu'il appelle lui-même l'au-delà du principe du plaisir, lequel n'en est pas pour autant renversé. Le savoir, c'est ce qui fait que la vie s'arrête à une certaine limite vers la jouissance. Car le chemin vers la mort — c'est de cela qu'il s'agit, c'est un discours sur le masochisme —,

18. le chemin vers la mort n'est rien d'autre que ce qui s'appelle la jouissance.

Il y a un rapport primitif du savoir à la jouissance, et c'est là que vient s'insérer ce qui surgit au moment où apparaît l'appareil de ce qu'il en est du signifiant. Il est dès lors concevable que ce surgissement du signifiant, nous en relions la fonction.

Ça suffit, dira-t-on, qu'avons-nous besoin de tout expliquer ? Et l'origine du langage, pourquoi pas ? Chacun sait que, pour structurer correctement un savoir, il est besoin de renoncer à la question des origines. Ce que nous faisons, articulant ceci, est superflu au regard de ce que nous avons à développer cette année, qui se place au niveau des structures. C'est une vaine recherche de sens. Mais, comme je l'ai dit déjà, tenons compte de ce que nous sommes.

Donc, je poursuis. C'est au joint d'une jouissance — et non pas de n'importe laquelle, sans doute doit-elle rester opaque, c'est au joint d'une jouissance privilégiée entre toutes — non pas d'être la jouissance sexuelle puisque ce que cette jouissance désigne d'être au joint, c'est la perte de la jouissance sexuelle, c'est la castration —, c'est en rapport au joint avec la jouissance sexuelle que surgit dans la fable freudienne de la répétition l'engendrement de ceci qui est radical, et donne corps à un schéma articulé littéralement. S1 ayant surgi, premier temps, se répète auprès de S2.

De cette entrée en rapport, surgit le sujet que quelque chose représente, une certaine perte, dont il vaut d'avoir fait cet effort vers le sens pour comprendre l'ambiguïté.

Ce n'est pas pour rien que ce même objet que j'avais désigné d'autre part comme celui autour de quoi s'organise dans l'analyse toute la dialectique de la frustration, je l'ai appelé l'année dernière le *plus-de-jouir*. Cela veut dire que la perte de l'objet, c'est aussi la béance, le trou ouvert à quelque chose dont on ne sait s'il est la représentation du manque à jouir, qui se situe du procès du savoir, en tant qu'il prend là un tout autre accent d'être dès lors savoir scandé du signifiant. Est-ce même le même ?

Le rapport à la jouissance s'accroît soudain de cette fonction encore virtuelle qui s'appelle celle du désir. Aussi bien est-ce pour cette raison que j'articule *plus-de-jouir* ce qui ici apparaît, et que je ne l'articule pas à un forçage ou d'une transgression.

19. Qu'on tarisse un petit peu, je vous en prie, autour de ce bafouillage. Ce que l'analyse montre si elle montre quelque chose — j'invoque ici ceux qui y ont un peu d'autre âme que celle dont on pourrait dire, comme Barrès le dit du cadavre, qu'elle bafouille —, c'est très précisément ceci, qu'on ne transgresse rien. Se faufiler n'est pas transgresser. Voir une porte entrouverte, ce n'est pas la franchir. Nous aurons l'occasion de retrouver ce que je suis en train d'introduire — ce n'est pas ici transgression, mais bien plutôt irruption, chute dans le champ, de quelque chose qui est de l'ordre de la jouissance — un boni.

Eh bien, même ça, c'est peut-être ça qu'il faut payer. C'est pour cette raison que je vous ai dit l'année dernière que, dans Marx, le a qui est là est reconnu comme fonctionnant au niveau qui s'articule — du discours analytique, pas d'un autre — comme plus-de-jouir. Voilà ce que Marx découvre comme ce qui se passe véritablement au niveau de la plus-value.

Bien entendu, ce n'est pas Marx qui a inventé la plus-value. Seulement, avant lui, personne n'en savait la place. C'était la même place ambiguë qui est celle que je viens de dire, du travail en trop, du plus-de-travail. Qu'est-ce que ça paye ? dit-il — sinon, justement, de la jouissance, dont il faut bien qu'elle aille quelque part.

Ce qu'il y a de troublant, c'est que, si on la paye, on l'a, et puis, à partir du moment où on l'a, il est très urgent de la gaspiller. Si on ne la gaspille pas, cela a toutes sortes de conséquences.

Laissons pour l'instant la chose en suspens.

4

Que suis-je en train de faire ? Je commence à vous faire admettre, simplement à l'avoir situé, que cet appareil à quatre pattes, avec quatre positions, peut servir à définir quatre discours radicaux.

Il n'est pas de hasard que ce soit cette forme que je vous ai donnée comme première. Rien ne dit que je n'aurais pu partir de toute autre, de la seconde par exemple. Mais il est un fait, déterminé par des raisons historiques, que cette première forme, celle qui s'énonce à partir de ce signifiant qui représente un sujet auprès d'un autre signifiant, a une importance toute particulière, pour autant que, dans ce que nous allons

[p20] énoncer cette année, elle s'épinglera, entre les quatre, comme étant l'articulation du discours du maître. Le discours du maître, je pense qu'il est inutile de vous rapporter son importance historique, puisque vous êtes tout de même, dans l'ensemble, recrutés sur ce tamis qu'on appelle universitaire, et que, de ce fait, vous n'êtes pas sans savoir que la philosophie ne parle que de ça. Avant même qu'elle ne parle que de ça, c'est-à-dire qu'elle l'appelle par son nom — c'est au moins saillant chez Hegel, et tout spécialement illustré par lui —, il était déjà manifeste que c'était au niveau du discours du maître qu'était apparu quelque chose qui nous concerne quant au discours, quelle que soit son ambiguïté, et qui s'appelle la philosophie.

Je ne sais pas jusqu'où je pourrai porter ce que j'ai aujourd'hui à vous pointer, car il ne faut pas traîner si nous voulons faire le tour des quatre discours en question.

Comment s'appellent les autres ? Je vous le dirai tout de suite, pourquoi pas ? ne serait-ce que pour vous allécher.

Celui-là, le second au tableau, c'est le discours de l'hystérique. Cela ne se voit pas tout de suite, mais je vous l'expliquerai.

Et puis les deux autres. Il y en a un qui est le discours de l'analyste. L'autre — non, décidément, je ne vous dirai pas ce que c'est. A être dit comme ça aujourd'hui, cela prêterait à trop de malentendus. Vous verrez — c'est un discours tout à fait d'actualité.

Reprenons donc le premier. Il faut que j'assoie ce qu'il en est de la désignation de l'appareil algébrique présent, comme donnant la structure du discours du maître.

S1, c'est, disons pour aller vite, le signifiant, la fonction de signifiant sur quoi s'appuie l'essence du maître. D'un autre côté, vous vous souvenez peut-être de ce sur quoi j'ai mis l'accent l'année dernière à plusieurs reprises le champ propre de l'esclave, c'est le savoir, S2. A lire les témoignages que nous avons de la vie antique, en tout cas du discours qui se tenait sur cette vie — lisez là-dessus la *Politique* d'Aristote —, ce que j'avance de l'esclave comme caractérisé par être celui qui est le support du savoir ne fait aucun doute.

Dans l'ère antique, il n'est pas simplement, comme notre moderne esclave, une classe, il est une fonction inscrite dans la famille. L'esclave dont parle Aristote est tout autant dans la famille que dans l'Etat, et plus

21. encore dans l'une que dans l'autre. Il l'est parce qu'il est celui qui a un savoir-faire. Avant de savoir si le savoir se sait, si l'on peut fonder un sujet sur la perspective d'un savoir totalement transparent en lui-même, il est important de savoir éponger le registre de ce qui, d'origine, est savoir-faire.

Or qu'est-ce qui se passe sous nos yeux, et qui donne son sens, un premier sens — vous en aurez d'autres — à la philosophie ? Nous en avons heureusement les traces grâce à Platon, et il est très essentiel de s'en souvenir pour mettre à sa place ce dont il s'agit, et après tout, si quelque chose a un sens dans ce qui nous travaille, ce ne peut être que de mettre les choses à leur place. Qu'est-ce que la philosophie désigne dans toute son évolution ? C'est ceci — le vol, le rapt, la soustraction à l'esclavage, de son savoir, par l'opération du maître.

Il suffit pour s'en apercevoir d'avoir un petit peu de pratique des dialogues de Platon, et Dieu sait si, depuis seize ans, je fais effort pour que ceux qui m'écoutent la prennent, cette pratique.

Commençons par distinguer ce que j'appellerai en cette occasion les deux faces du savoir, la face articulée et ce savoir-faire si parent du savoir animal, mais qui n'est pas absolument dépourvu chez l'esclave de cet appareil qui en fait un réseau langagier, des plus articulés. Il s'agit de s'apercevoir que cela, la seconde couche, l'appareil articulé, peut se transmettre, ce qui veut dire se transmettre de la poche de l'esclave à celle du maître — si tant est qu'à cette époque, on eût des poches.

C'est là tout l'effort de dégagement de ce qui s'appelle *l'épistèmè*. C'est un drôle de mot, je ne sais si vous y avez jamais bien réfléchi — *se mettre en bonne position*, c'est en somme le même mot que *verstehen*. Il s'agit de trouver la position qui permette que le savoir devienne savoir de maître. La fonction de *l'épistèmè* en tant que spécifiée comme savoir transmissible, reportez-vous aux dialogues de Platon, est, tout entière, empruntée toujours aux techniques artisanales, c'est-à-dire serves. Ce dont il s'agit, c'est d'en extraire l'essence pour que ce savoir devienne savoir de maître.

Et puis, cela se redouble naturellement d'un petit choc en retour, qui est tout à fait ce qu'on appelle un lapsus, un retour du refoulé. Mais, dit un tel ou un tel, Karl Marx ou un autre.

Reportez-vous au *Ménon*, au moment où il s'agit de la racine de 2 et de

22. son incommensurable. Il y en a un qui dit — Mais voyons, l'esclave, mais qu'il vienne, le cher petit, mais vous voyez, il sait. On lui pose des questions, des questions de maître bien sûr, et l'esclave répond naturellement aux questions ce que les questions déjà dictent comme réponses. On trouve là une forme de dérision. C'est un mode de bafouer le personnage qui est là retourné sur le poêle. On montre que le sérieux, la visée, est de faire voir que l'esclave sait, mais à ne l'avouer que dans ce biais de dérision, ce qu'on cache, c'est qu'il ne s'agit que de ravir à l'esclave sa fonction au niveau du savoir.

Pour donner son sens à ce que je viens d'énoncer, il faudrait voir, et ce sera notre pas de la prochaine fois, comment s'articule la position de l'esclave au regard de la jouissance. C'est ce que j'ai déjà amorcé de dire l'année dernière, sous la forme d'un *hint* pittoresque. Ce qui se dit ordinairement, c'est que la jouissance, c'est le privilège du maître. Ce qui est intéressant au contraire, chacun le sait, c'est ce qui, là-dedans, le dément.

Bref, c'est du statut du maître qu'il s'agit en l'occasion. Comme introduction aujourd'hui, je voulais seulement vous dire à quel point profondément nous intéresse ce statut, dont il vaut de garder l'énonciation pour un prochain pas. Il nous intéresse quand ce qui se dévoile, et du même coup se réduit à un coin du paysage, c'est la fonction de la philosophie. Vu l'espace, plus court cette année que d'autres, que je me suis donné, sans doute ne puis-je le développer. C'est sans importance, que quelqu'un reprenne ce thème, et en fasse ce qu'il voudra. La philosophie dans sa fonction historique est cette extraction, cette trahison, je dirais presque, du savoir de l'esclave, pour en obtenir la transmutation comme savoir de maître.

Est-ce à dire que ce que nous voyons surgir comme science pour nous dominer soit le fruit de l'opération ? Là encore, loin qu'il faille se précipiter, nous constatons au contraire qu'il n'en est rien. Cette sagesse, cette *épistémè* faite à tous les recours à toutes les dichotomies, n'a abouti qu'à un savoir qu'on peut désigner du terme qui servait à Aristote lui-même à caractériser le savoir du maître — un savoir théorique. Non pas au sens faible que nous donnons à ce mot, mais au sens accentué que le mot *théôria* a dans Aristote. Faute singulière. J'y reviens, car c'est pour mon discours le point vif, un point-pivot — ce n'est que du jour où, d'un mouvement de renonciation à ce savoir, si je puis dire, mal acquis,

23. quelqu'un, du rapport strict de **S1 S2** a extrait pour la première fois comme telle la fonction du sujet, j'ai nommé Descartes — Descartes tel que je crois pouvoir l'articuler, non sans accord avec au moins une part importante de ceux qui s'en sont occupés — c'est de ce jour que la science est née.

Il convient de distinguer le temps où surgit le virage de cette tentative de passation du savoir de l'esclave au maître, et celui de son redépart, que ne motive qu'une certaine façon de poser dans la structure toute fonction possible de l'énoncé en tant que seule l'articulation du signifiant la supporte. Voilà un petit exemple déjà perçu des éclairs que le type de travail que je vous propose cette année peut vous apporter. Ne croyez pas que cela s'arrête là.

Ce que j'ai avancé ici, à partir du moment où on le montre, présente au moins ce caractère de dessillement d'une évidence — qui peut nier que la philosophie ait jamais été autre chose qu'une entreprise fascina-toire au bénéfice du maître? A l'autre terme, nous avons le discours de Hegel, et son énormité dite du savoir absolu. Que peut bien vouloir dire le savoir absolu, si nous partons de la définition que je me suis permis de rappeler comme principielle pour ce qui est de notre démarche concernant le savoir ?

C'est peut-être de là que nous partirons la prochaine fois. Ce sera au moins un de nos départs, car il y en a un autre, qui n'est pas moindre, et qui est tout spécialement salubre à cause des énormités véritablement accablantes qu'on entend des psychanalystes concernant le désir de savoir.

S'il y a quelque chose que la psychanalyse devrait nous forcer de maintenir mordicus, c'est que le désir de savoir n'a aucun rapport avec le savoir — à moins, bien sûr, que nous nous payions du mot lubrique de la transgression. Distinction radicale, qui a les dernières conséquences du point de vue de la pédagogie — le désir de savoir n'est pas ce qui conduit au savoir. Ce qui conduit au savoir, c'est — on me permettra de le motiver à plus ou moins long délai — le discours de l'hystérique.

Il y a en effet une question à se poser. Le maître qui opère cette opération de déplacement, de virage bancaire, du savoir de l'esclave, est-ce qu'il a envie de savoir ? Est-ce qu'il a le désir de savoir? Un vrai maître, nous l'avons vu en général jusqu'à une époque récente, et cela se voit de

24. moins en moins, un vrai maître ne désire rien savoir du tout — il désire que ça marche. Et pourquoi voudrait-il savoir ? Il y a des choses plus amusantes que ça. Comment le philosophe est-il arrivé à inspirer au maître le désir de savoir ? C'est là-dessus que je vous laisse. C'est une petite provocation. S'il y en a qui le trouvent d'ici la prochaine fois, ils me le diront.

26 NOVEMBRE 1969.

COMPLÉMENT

Séance suivante: Contestation.

Les personnes qui m'aiment à des titres divers m'ont averti que la contestation guettait.

Elles ne se rendent pas assez compte que la contestation, c'est moi aussi qui la guette. Et ce, pour un objet qui m'intéresse éminemment — pour ce qu'elle confirme ou infirme de ce niveau où je situe la structure d'un discours.

Je viens de dire je.

C'est évidemment parce que le discours dont il s'agit, je le regarde d'ailleurs. Je le regarde d'un endroit où me situe un autre discours, dont je suis l'effet. De sorte qu'en l'occasion, c'est la même chose de dire *me* situe, ou *se* situe ce discours.

Au niveau de ce discours, ce n'est pas de pouvoir pousser ma chansonnette, faire un bon cours, comme on dit, qui est tout. Ce n'est pas rien bien sûr, et on ne peut me dire que, jusqu'à présent, ce n'est pas qu'on puisse prendre des notes qui a manqué à personne.

25. A la vérité, je n'ai pas à me plaindre d'avoir jamais été dérangé.

Mais je ne crois pas que contester, c'est déranger un cours. Il serait malheureux qu'il faille que je l'apprenne à la contestation elle-même.

A la vérité, aussi essentiel au fait que je parle ou non tranquille est ce dans quoi baignent ceux qui m'écoutent. En effet, cela dont je parle signale l'entrée en action de ce discours qui n'est pas le mien, mais celui dont je suis, pour m'en tenir à ce terme provisoire, l'effet.

J'ai été la semaine dernière à Vincennes, où l'on a pu croire que ce qui se passait n'était pas de mon goût. Il était en effet convenu que ma venue, seulement au titre de personnage en vue, serait l'occasion d'un effet d'obstruction. Croit-on que cela puisse de quelque façon m'épater ? Ai-je besoin de dire que j'étais averti de ce que j'y ai rencontré ? Et que veut-on que cet incident puisse constituer comme grande nouveauté du contexte pour moi alors que cette obstruction ne date pas d'hier ?

Pour prendre les choses au début, quand j'ai commencé mon discours à Sainte-Anne, ce que j'appelle *ce dans quoi baignent mes auditeurs* fut alors constitué par une petite enquête dont je ne connais pas le rythme, mais qui devait bien être mensuelle, puis trimestrielle. C'était une interrogation anxieuse qu'on leur faisait dans le milieu même dont j'étais l'hôte, sur le sujet de savoir si mon enseignement répondait bien aux garanties de ce qui fait un enseignement médical. Il se serait pu angoisse et tremblement — que mon enseignement n'ait pas les caractéristiques d'un enseignement médical.

Sur le sujet qui était le mien pour débiter, à savoir, mon Dieu, la critique de Freud, quelles pouvaient bien être les caractéristiques d'un enseignement médical ? Devait-il seulement consister en quelque acte de référence, je n'ai pas dit de révérence, à des termes considérés comme sacrés parce que eux-mêmes situés bien au centre, au cœur, de l'enseignement médical ? Aurais-je dû indiquer, pour que cet enseignement fût médical, qu'à la névrose, on lui trouvera peut-être bien un jour des causes endocriniennes ? Ou tout simplement rappeler qu'il y a un de ces petits éléments dont nous ne pouvons tout de même pas ne pas tenir compte, et qu'on appelle l'élément constitutionnel ? Cela, c'eût été médical.

Bref, comme je ne m'attardais pas à ces salutations, l'enquête cessa, et l'on fut convaincu que je les avais mis dans la triste nécessité de subir, au

26. cœur d'un lieu qui est essentiellement médical, un enseignement qui ne l'était pas.

C'est alors qu'on me fit tenir, par des gens dont on n'était malheureusement que trop sûr que le message me parviendrait forcément, puisqu'ils étaient en analyse avec moi, ce qu'on pensait de mon public.

J'évoque cela parce que, dans le public que vous formez aujourd'hui, je discerne un peu mieux que la dernière fois les veines, les composantes, je repère mieux les figures — il y en a beaucoup de familières, mais je m'en réjouis, comme je me réjouis aussi du relatif allègement que je peux constater — la dernière fois, cela faisait ici comme un métro un peu pressé.

Un bon nombre d'entre vous étaient déjà dans ce très ancien auditoire, avant de me suivre dans cet endroit d'où il m'est arrivé de devoir émigrer, et je peux dire que mon auditoire de Sainte-Anne était vraiment alors constitué par ceux qui sont actuellement les piliers de l'École freudienne, je ne veux pas dire par là que ce ne sont pas des gens de tout repos. Eh bien, mon Dieu, on sentait, paraît-il, rien qu'à voir leurs silhouettes se promener avant d'entrer m'écouter à midi et demi, comme toujours, qu'il y avait là je ne sais quel cachet de toxicomanie et d'homosexualité. Cela se sentait. C'était, bien évidemment, ce que reflétait le style, la forme générale, la démarche, de ces déambulateurs.

C'est pour vous dire que cela ne date pas d'hier, que mon public dégage — de quoi ? c'est bien justement là que j'interroge — de par sa composition je ne sais quel effet d'inconfort. Nous en avons fait l'expérience dans un endroit qui nous a ménagé un séjour dont, assurément, je rends grâce à ceux qui en ont évoqué le fait qu'il ait duré aussi longtemps. Vous ne vous imaginez pas tout de même que ce soit de lieux accidentels, que soit parti le repérage, comme inconfort, de mon auditoire.

Ce sont les élèves de l'École normale, les éléments normaliens, ces petits princes de l'Université, qui en savent un bout sur le fait qu'il n'y a nul besoin de savoir quelque chose pour l'enseigner, qui ont trouvé qu'il se passait des choses très curieuses à mon séminaire. Il se trouve que là bas, quand vous fumiez — à la vérité, je me suis fait à cause de cela l'écho, de loin en loin, au fait que vous auriez pu vous en abstenir —, il se passait quelque chose que je n'ai jamais vu se produire nulle part, c'est

SEMINAIRE 17

27. que la fumée traversait le plafond de la salle, de sorte que les élégants normaliens, qui étaient, paraît-il, dans les lieux bibliothécaires au-dessus, ne pouvaient plus respirer.

Ce sont des choses extraordinaires qui ne peuvent manifestement se produire qu'à cause de ce public que vous êtes. C'est ce dont je vous montre l'importance.

[Arrivée d'un appariteur.]

Moi qui doutais de cette contestation de Vincennes, vous la voyez vraiment, en or. Ce cher homme est bien touchant.

Tout ceci se passe dans une zone qui ne perd pas pour autant sa signification.

[L'appariteur éteint les lumières et fait disparaître le tableau.]

Quelque amusantes que soient ces plaisanteries qui relèvent de l'organisation du haut lieu, je lève la séance.

SEMINAIRE 17

29. AXES DE LA SUBVERSION ANALYTIQUE

LE MAITRE ET L'HYSTÉRIQUE

*Un savoir qui ne se sait pas.
L'hystérisation du discours.
Le savoir et la vérité.*

Le mi-dire.

Enigme, citation, interprétation.

U	M	H	A				
S2→@		S1→S2		\$→S1		@→\$	
S1	\$	\$ a		a S2		S2 S1	

Ces quatre formules sont utiles à avoir ici comme référence.

Ceux qui ont assisté à mon premier séminaire ont pu y entendre le rappel de la formule, que le signifiant, à la différence du signe, est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant. Comme rien ne dit que l'autre signifiant sache rien de l'affaire, il est clair qu'il ne s'agit pas de représentation, mais de représentant; Moyennant quoi, à cette même date, j'ai cru pouvoir en illustrer ce que j'ai appelé le discours du maître.

1

Le discours du maître, si nous pouvons le voir réduit à un seul signifiant, cela implique qu'il représente quelque chose. L'appeler *quelque chose*, c'est déjà trop dire — il représente x, ce qui est justement à élucider dans l'affaire.

Rien n'indique, en effet, en quoi le maître imposerait sa volonté. Qu'il y faille un consentement, c'est hors de doute, et qu'à cette occasion

31.

32 - Hegel ne puisse se référer, comme au signifiant du maître absolu, qu'à la mort est, pour le coup, un signe — un signe que rien n'est résolu par cette pseudo-origine. En effet, pour que cela continue, le maître, il ne serait démontré qu'il en est le maître que s'il était ressuscité, à savoir, s'il avait passé effectivement par l'épreuve. Quant à l'esclave, c'est la même chose — il a précisément renoncé à s'y affronter.

L'énigme de la fonction du maître ne se livre donc pas immédiatement. J'indique, parce que c'est déjà sur la voie — une voie que nous n'avons pas à feindre de découvrir, et qui n'est pas celle de la théorie de l'inconscient — qu'il ne va pas du tout de soi que tout savoir, d'être savoir, se sache comme tel.

Ce que nous découvrons dans l'expérience de la moindre psychanalyse est bien de l'ordre du savoir, et non de la connaissance ou de la représentation. Il s'agit très précisément de quelque chose qui lie, dans une relation de raison, un signifiant S1 à un autre signifiant S2.

Ce sont là des termes bien pulvérulents, dirais-je, si je puis, en usant de cette métaphore, faire entendre l'accent qu'il convient de mettre, en l'occasion, au terme savoir.

C'est pourtant dans un tel rapport, et pour autant justement qu'il ne se sait pas, que réside l'assiette de ce qui se sait, de qui s'articule tranquillement comme petit maître, comme moi, comme celui qui en sait un bout.

Je vois tout de même, de temps en temps, que cela se détraque. C'est là l'éruption de toute la phase de lapsus et d'achoppements où se révèle l'inconscient. Mais c'est bien mieux et bien plus loin qu'à la lumière de l'expérience analytique.

Nous nous permettons de lire une biographie quand nous en avons les moyens, quand nous avons suffisamment de documents pour que s'atteste ce qu'une vie croit, ce qu'elle a cru avoir été comme destinée, de pas en pas, voire même à l'occasion, comment cette destinée, elle a cru la clore.

Néanmoins, à la lumière de cette notion qu'il n'est pas sûr qu'un savoir se sache, il n'apparaît pas impossible que nous puissions lire au niveau de quel savoir inconscient s'est fait le travail qui livre ce qui est effectivement la vérité de tout ce qui s'est cru être.

Pour opérer sur le schème du discours du grand M, disons que c'est,

[p33] invisiblement, le travail esclave, celui qui constitue un inconscient non révélé, qui livre si cette vie vaut qu'on en parle. Ce qui, de vérités, de vérités vraies, a fait surgir tant de détours, de fictions, et d'erreurs.

Le savoir, donc, est mis au centre, sur la sellette, par l'expérience psychanalytique. Cela, à soi tout seul, nous impose un devoir d'interrogation, qui n'a nulle raison de restreindre son champ. Pour tout dire, l'idée que le savoir puisse faire d'aucune façon, ni à aucun moment, fût-il d'espoir dans l'avenir, totalité close — voilà ce qui n'avait point attendu la psychanalyse pour pouvoir paraître douteux.

Peut-être cette mise en doute était-elle abordée d'un peu bas quand il s'agit des sceptiques, je parle de ceux qui se sont intitulés de ce nom au temps où elle constituait une école, chose dont nous n'avons plus qu'une fort maigre idée. Mais après tout, cela vaudrait-il le coup, qu'en savons-nous ? Qu'en savons-nous, à partir de ce qui nous reste des sceptiques ? Peut-être vaut-il mieux ne pas en juger. De leur savoir, nous n'en avons peut-être que ce qu'ont été capables de recueillir d'eux les autres, ceux qui ne savaient pas d'où partaient les formules sceptiques de radicale mise en question de tout savoir, *a fortiori* de la totalisation du savoir.

Ce qui est bien fait pour montrer combien peu porte l'incidence des écoles, c'est que l'idée que le savoir puisse faire totalité est, si je puis dire, immanente au politique en tant que tel. On le sait depuis longtemps. L'idée imaginaire du tout telle qu'elle est donnée par le corps, comme s'appuyant sur la bonne forme de la satisfaction, sur ce qui, à la limite, fait sphère, a toujours été utilisée dans la politique, par le parti de la prêcherie politique. Quoi de plus beau, mais aussi quoi de moins ouvert ? Quoi qui ressemble plus à la clôture de la satisfaction ?

La collusion de cette image avec l'idée de la satisfaction, c'est ce contre quoi nous avons à lutter chaque fois que nous rencontrons quelque chose qui fait nœud dans le travail dont il s'agit, celui de la mise au jour par les voies de l'inconscient. C'est l'obstacle, c'est la limite, ou plutôt c'est le coton dans lequel nous perdons sens, et où nous nous voyons obstrués.

Il est singulier de voir qu'une doctrine telle que Marx en a instauré l'articulation sur la fonction de la lutte, la lutte de classes, n'a pas empêché qu'il en naisse ce qui est bien pour l'instant le problème qui nous est présenté à tous, à savoir le maintien d'un discours du maître.

Certes, celui-ci n'a pas la structure de l'ancien, au sens où ce dernier

[p34] s'installe de la place indiquée sous ce grand M. Il s'installe de celle de gauche, que chapeaute le U. Je vous dirai pourquoi. Ce qui y occupe la place que provisoirement nous appellerons dominante est ceci, S₂, qui se spécifie d'être, non pas savoir-de-tout, nous n'y sommes pas, mais tout-savoir. Entendez ce qui s'affirme de n'être rien d'autre que savoir, et que l'on appelle, dans le langage courant, la bureaucratie. On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas là quelque chose qui fasse problème.

Dans ma première énonciation, celle d'il y a trois semaines, nous sommes partis de ce que, dans le premier statut du discours du maître, le savoir, c'est la part de l'esclave. Et j'ai cru pouvoir indiquer, sans être en mesure de développer la dernière fois en raison d'un mince contretemps que je regrette, que ce qui s'opère du discours du maître antique à celui du maître moderne, que l'on appelle capitaliste, est une modification dans la place du savoir. J'ai même cru pouvoir aller jusqu'à dire que la tradition philosophique avait sa responsabilité dans cette transmutation.

De sorte que c'est pour avoir été dépossédé de quelque chose — avant, bien sûr, la propriété communale — que le prolétaire se trouve qualifiable de ce terme de dépossédé, qui justifie l'entreprise aussi bien que le succès de la révolution.

N'est-il pas sensible que ce qui lui est restitué, ce n'est pas forcément sa part ? Son savoir, effectivement l'exploitation capitaliste l'en frustré en le rendant inutile. Mais celui qui lui est rendu dans un type de subversion, c'est autre chose — un savoir de maître. Et c'est pourquoi il n'a fait que changer de maître.

Ce qui reste, c'est bien, en effet, l'essence du maître, à savoir, qu'il ne sait pas ce qu'il veut.

Voilà ce qui constitue la vraie structure du discours du maître. L'esclave sait beaucoup de choses, mais ce qu'il sait bien plus encore, c'est ce que le maître veut, même si celui-ci ne le sait pas, ce qui est le cas ordinaire, car sans cela il ne serait pas un maître. L'esclave le sait, et c'est cela, sa fonction d'esclave. C'est aussi pour cela que cela marche, car, tout de même, cela a marché assez longtemps.

Le fait que le tout-savoir soit passé à la place du maître, voilà ce qui, loin de l'éclairer, opacifie un peu plus ce qui est en question, à savoir, la vérité. D'où cela sort, qu'il y ait à cette place un signifiant de maître ? Car cela est bel et bien le S₂ du maître, montrant l'os de ce qu'il en est de

[P 35] la nouvelle tyrannie du savoir. C'est ce qui rend impossible qu'à cette place apparaisse au cours du mouvement historique, comme nous avons peut-être l'espoir, ce qu'il en est de la vérité.

Le signe de la vérité est maintenant ailleurs. Il est à produire par ce qui se trouve substitué à l'esclave antique, c'est-à-dire par ceux qui sont eux-mêmes des produits, comme on dit, consommables tout autant que les autres. *Société de consommation*, dit-on. *Le matériel humain*, comme on l'a énoncé en un temps — aux applaudissements de certains qui y ont vu de la tendresse.

Cela méritait d'être pointé, puisque aussi bien ce qui nous concerne maintenant, c'est d'interroger ce dont il s'agit dans l'acte psychanalytique.

2

Je ne le prendrai pas au niveau où j'avais espéré il y a deux ans pouvoir boucler la boucle, qui resta interrompue, de l'acte où s'assoit, où s'institue comme tel, le psychanalyste. Je le prendrai au niveau des interventions de l'analyste, une fois l'expérience instituée dans ses limites précises.

S'il y a un savoir qui ne se sait pas, je l'ai déjà dit, il est institué au niveau de S2, soit celui que j'appelle l'autre signifiant. Cet autre signifiant n'est pas seul. Le ventre de l'Autre, du grand A, en est plein. Ce ventre est celui qui donne, tel un cheval de Troie monstrueux, l'assise du fantasme d'un savoir-totalité. Il est pourtant clair que sa fonction implique que quelque chose y vienne frapper du dehors, sans quoi jamais rien n'en sortira. Et Troie ne sera jamais prise.

- Qu'est-ce qu'institue l'analyste ?

J'entends beaucoup parler de discours de la psychanalyse, comme si cela voulait dire quelque chose. Si nous caractérisons un discours de nous centrer sur ce qui est sa dominante, il y a le discours de l'analyste, et cela ne se confond pas avec le discours psychanalysant, avec le discours tenu effectivement dans l'expérience analytique. Ce que l'analyste institue comme expérience analytique peut se dire simplement — c'est l'hystérisation du discours. Autrement dit, c'est l'introduction structurelle, par

[P 36.] des conditions d'artifice, du discours de l'hystérique, celui qui est ici indiqué d'un grand H.

J'ai essayé de le pointer l'année dernière en disant que ce discours existait, et qu'il existerait de toute façon, que la psychanalyse soit là ou non. Je l'ai dit d'une façon imagée en lui donnant son support le plus commun, celui d'où est sortie pour nous l'expérience majeure, c'est à savoir le détour, le tracé en chicanes, sur lequel repose ce malentendu que, dans l'espèce humaine, constituent les rapports sexuels.

Comme on a le signifiant, il faut qu'on s'entende, et c'est justement pour cela qu'on ne s'entend pas. Le signifiant n'est pas fait pour les rapports sexuels. Dès lors que l'être humain est parlant, fichu, c'en est fini de ce parfait, harmonieux, de la copulation, d'ailleurs impossible à repérer nulle part dans la nature. La nature en présente des espèces infinies, et qui, pour la plupart d'ailleurs, ne comportent aucune copulation, ce qui montre à quel point il est peu dans les intentions de la nature que cela fasse un tout, une sphère.

En tout cas, une chose est certaine — si pour l'homme cela va cahin-caha, c'est grâce à un truc qui le permet, du fait d'abord de le rendre insoluble.

Voilà ce que veut dire le discours de l'hystérique, industrielle comme elle est. En disant *industrielle*, nous faisons l'hystérique femme, mais ce n'est pas son privilège. Beaucoup d'hommes se font analyser, qui, de ce seul fait, sont bien forcés aussi d'en passer par le discours hystérique, puisque c'est la loi, la règle du jeu. Il s'agit de savoir ce qu'on en tire pour ce qui est du rapport entre homme et femme.

Nous voyons donc l'hystérique fabriquer comme elle peut, un homme — un homme qui serait animé du désir de savoir.

J'en ai posé à mon dernier séminaire la question. Nous constatons qu'historiquement, le maître a lentement frustré l'esclave de son savoir pour en faire un savoir de maître. Mais ce qui reste mystérieux, c'est comment le désir a pu lui en venir. Du désir, si vous m'en croyez, il s'en passait bien, puisque l'esclave le comblait avant que même il sache ce qu'il pouvait désirer.

C'est là-dessus qu'auraient porté mes réflexions de la dernière fois si cette charmante chose n'avait pas surgi du réel — on m'affirme que c'est du réel de la décolonisation. Ce serait un hospitalisé, de nous soutenir

[p37] dans l'Algérie ancienne, et casé ici. Comme vous le voyez, une charmante folâtrerie, grâce à quoi je ne saurai pas, au moins jusqu'à un certain temps; car il faut bien que j'avance, quelle parenté je mets entre le discours philosophique et le discours de l'hystérique, puisqu'il semble que ce soit le discours philosophique qui ait animé le maître du désir de savoir. Que peut bien être l'hystérie ici en question ? Il y a là un domaine à ne pas déflorer. S'il y en a dont la pensée aime à filer un tout petit peu en avant de ce que raconte l'orateur, ils trouveront là une occasion d'exercer leur talent. Je les assure que la voie me semble prometteuse.

Quoi qu'il en soit, pour donner une formule plus ample qu'à la localiser sur le plan du rapport homme-femme, disons qu'à seulement lire ce que j'inscris là du discours de l'hystérique, nous ne savons toujours pas ce que c'est que ce \$. Mais si c'est de son discours qu'il s'agit, et que c'est ce discours qui fait qu'il y ait un homme animé du désir de savoir, c'est qu'il s'agit de savoir quoi ? — de quel prix elle est elle-même, cette personne qui parle. Car, en tant qu'objet a, elle est chute, chute de l'effet de discours, dans son tour toujours cassé quelque part.

Ce qu'à la limite l'hystérique veut qu'on sache, c'est que le langage dérape sur l'ampleur de ce qu'elle peut ouvrir, comme femme, sur la jouissance. Mais ce n'est pas ce qui importe à l'hystérique. Ce qui lui importe, c'est que l'autre qui s'appelle l'homme sache quel objet précieux elle devient dans ce contexte de discours.

N'est-ce pas là, après tout, le fond même de l'expérience analytique ? — si je dis qu'à l'autre comme sujet elle donne la place dominante dans le discours de l'hystérique, elle hystérise son discours, elle en fait ce sujet qui est prié d'abandonner toute référence autre que celle des quatre murs qui le cernent, et de produire des signifiants qui constituent cette association libre maîtresse, pour tout dire, du champ.

Dire n'importe quoi, comment cela pourrait-il conduire à quelque chose ? — s'il n'était pas déterminé qu'il n'y a rien dans la sortie au hasard des signifiants qui, du fait même qu'il s'agit de signifiants, ne se rapporte à ce savoir qui ne se sait pas qui est vraiment ce qui travaille.

Seulement, il n'y a aucune raison qu'il n'en sache pas là un peu plus. Si l'analyste ne prend pas la parole, que peut-il advenir de cette production foisonnante de S1 ? Beaucoup de choses assurément.

38 - L'analyste qui écoute peut enregistrer beaucoup de choses. Avec ce qu'un contemporain moyen peut énoncer s'il ne prend garde à rien, on peut faire l'équivalent d'une petite encyclopédie. Cela ferait énormément de clés, si c'était enregistré. On pourrait même après le construire, faire faire une petite machine électronique. Et c'est d'ailleurs l'idée que peuvent avoir certains — ils construisent la machine électronique grâce à quoi l'analyste n'a qu'à tirer le ticket pour leur donner la réponse.

Voyons ce qui est en jeu ici dans le discours de l'analyste. C'est lui, Sous quelle forme ? C'est ce qu'il faudra que je réserve à nos prochains entretiens. Pourquoi sous la forme *a* ?

C'est de son côté qu'il y a S2 qu'il y a savoir — que ce savoir, il l'acquiert d'entendre son analysant, ou que ce soit savoir déjà acquis, repérable, ce qu'à un certain niveau, on peut limiter au savoir-faire analytique.

Seulement, ce qu'il faut comprendre de ce schéma — comme déjà ce fut indiqué de mettre S2 dans le discours du maître à la place de l'esclave, et de le mettre ensuite dans le discours du maître modernisé à la place du maître —, c'est ce n'est pas le même savoir.

Là, dans le discours le plus à droite, à quelle place est-il ? A la place que dans le discours du maître, Hegel, le plus sublime des hystériques, nous désigne comme étant celle de la vérité.

On ne peut pas dire, en effet, que la *Phénoménologie de l'esprit* consiste à partir du *Selbstbewusstsein* soi-disant saisi au niveau le plus immédiat de la sensation, impliquant que tout savoir se sait depuis le départ. A quoi bon toute cette phénoménologie s'il ne s'agissait pas d'autre chose ?

Seulement, ce que j'appelle l'hystérie de ce discours tient précisément à ce qu'il élude la distinction qui permettrait de s'apercevoir que si même jamais cette machine historique, qui n'est en fait que la marche des écoles et rien de plus, aboutissait au savoir absolu, ce ne serait que pour marquer l'annulation, l'échec, l'évanouissement au terme de ce qui seul motive la fonction du savoir — sa dialectique avec la jouissance. Le savoir absolu, ce serait purement et simplement l'abolition de ce terme. Quiconque étudie de près le texte de la *Phénoménologie* ne peut avoir aucun doute là-dessus.

Qu'est-ce que nous apporte maintenant la position de S2 à la place de la vérité ?

[p39] Qu'est-ce que la vérité comme savoir ? C'est le cas de le dire — Comment savoir sans savoir ? C'est une énigme. C'est la réponse — c'est une énigme — entre autres exemples. Et je vais vous en donner un second.

Les deux ont la même caractéristique, qui est le propre de la vérité — la vérité, on ne peut jamais la dire qu'à moitié. Notre chère vérité de l'imagerie d'Épinal qui sort du puits, ce n'est jamais qu'un corps.

En Italie, dans une des conférences qu'on m'avait demandées, je ne sais pourquoi, et à laquelle j'ai fait face, je le sais, médiocrement, j'ai fait état de la Chimère, où s'incarne précisément le caractère originel du discours de l'hystérique. Et la Chimère pose une énigme à l'homme Œdipe, qui avait peut-être déjà un complexe, mais certainement pas celui auquel il devait donner son nom. Il lui répond d'une certaine façon, et c'est comme cela qu'il devient Œdipe.

A ce que lui a demandé la Chimère, il aurait pu y avoir beaucoup d'autres réponses. Par exemple, il aurait pu dire — Deux pattes, trois pattes, quatre pattes, c'est le schéma de Lacan. Cela aurait donné un tout autre résultat. Il aurait pu dire encore — C'est un homme, un homme en tant que nourrisson. Nourrisson, il a commencé sur quatre pattes. Va-t-il sur deux, en reprit-il une troisième, du même coup, il file droit comme une balle dans le ventre de sa mère. C'est ce qu'on appelle en effet, à juste titre, le complexe d'Œdipe.

Je pense que vous voyez ce que veut dire ici la fonction de l'énigme — c'est un mi-dire, comme la Chimère apparaît un mi-corps, quitte à disparaître tout à fait quand on a donné la solution.

Un savoir en tant que vérité — cela définit ce que doit être la structure de ce que l'on appelle une interprétation.

Si j'ai longuement insisté sur la différence de niveau de l'énonciation à l'énoncé, c'est bien pour que prenne sens la fonction de l'énigme. L'énigme, c'est probablement cela, une énonciation. Je vous charge de la faire devenir un énoncé. Débrouillez-vous avec comme vous pouvez — comme fit Œdipe —, vous en subirez les conséquences. Voilà ce dont il s'agit dans l'énigme.

[p40] Mais il y a autre chose, à quoi on ne pense guère, que j'ai effleuré, chatouillé, de temps en temps, mais à vrai dire, cela me concernait assez pour qu'il ne me soit pas commode d'en parler aisément. Cela s'appelle la citation.

En quoi consiste la citation? Au cours d'un texte où vous vous avancez plus ou moins bien, si vous êtes comme cela dans les bons endroits de la lutte sociale, tout d'un coup vous citez Marx, et vous ajoutez — *Marx a dit*. Si vous êtes analyste, vous citez Freud, et vous mettez — *Freud a dit* — c'est capital.

L'énigme, c'est l'énonciation — et débrouillez-vous pour l'énoncé. La citation, c'est — je pose l'énoncé, et pour le reste, c'est le solide appui que vous trouvez dans le nom de l'auteur dont je vous remets la charge. C'est très bien ainsi, et cela n'a rien à faire avec le statut plus ou moins branlant de la fonction de l'auteur.

Quand on cite Marx ou Freud — ce n'est pas au hasard que j'ai choisi ces deux noms —, c'est en fonction de la part prise à un discours par le lecteur supposé. A sa façon, la citation est aussi un mi-dire. C'est un énoncé dont on vous indique qu'il n'est recevable que pour autant que vous participez déjà à un certain discours, structuré, du niveau des structures fondamentales qui sont là au tableau. C'est là le seul point — pouvais-je l'expliquer jusqu'à présent ? — qui fait que la citation, le fait que l'on cite ou non un auteur, peut avoir, au second degré, une importance. Je vais vous le faire comprendre et j'espère que vous ne prendrez pas cela mal, parce que c'est un exemple familier.

Supposez qu'au second temps; on cite une phrase en l'indiquant de là où elle est, du nom de l'auteur, M. Rocouer par exemple. Supposez qu'on cite la même, et qu'on la mette sous mon nom. Cela ne peut absolument pas avoir le même sens dans les deux cas. J'espère vous faire sentir par là ce qu'il en est de ce que j'appelle la citation.

Eh bien, ces deux registres, en tant qu'ils participent du mi-dire, voilà qui donne le médium — et, si l'on peut dire, le titre — sous lequel intervient l'interprétation.

L'interprétation — ceux qui en usent s'en aperçoivent — est souvent établie par énigme. Enigme autant que possible cueillie dans la trame du discours du psychanalysant, et que vous, l'interprète, ne pouvez nullement compléter de vous-même, que vous ne pouvez pas considérer

41. comme aveu sans mentir. Citation d'autre part, parfois prise dans le même texte, tel énoncé. Tel est celui qui peut passer pour aveu, à seulement que vous le joigniez à tout le contexte. Mais vous faites alors appel là à celui qui en est l'auteur.

Ce qui frappe, en effet, dans cette institution du discours analytique qui est le ressort du transfert, ce n'est pas, comme certains ont cru l'entendre de moi, que l'analyste, ce soit lui qui soit placé en fonction du sujet supposé savoir. Si la parole est donnée si librement au psychanalysant — c'est justement ainsi qu'il reçoit cette liberté —, c'est qu'il lui est reconnu qu'il peut parler comme un maître, c'est-à-dire comme un sansonnet, mais que cela ne donnera d'aussi bons résultats que dans le cas d'un vrai maître, que c'est supposé conduire à un savoir — un savoir dont se fait le gage, l'otage, celui qui accepte d'avance d'être le produit des cogitations du psychanalysant, c'est à savoir, le psychanalyste — en tant que, comme ce produit, il est à la fin destiné à la perte, à l'élimination du processus.

Que veut dire qu'il puisse assumer cette place qui, au niveau du discours du maître, est celle du maître ? Déjà dans le simple fonctionnement des rapports du maître et de l'esclave, il est clair que le désir du maître, c'est le désir de l'Autre, puisque c'est le désir que l'esclave prévient.

La question est autre de savoir de quoi l'analyste prend la place pour déchaîner le mouvement d'investissement du sujet supposé savoir — sujet qui, d'être reconnu comme tel, est, à son endroit, d'avance fertile de ce que l'on appelle transfert.

Assurément, il n'est que trop facile de voir ici passer l'ombre d'une satisfaction d'être reconnu. Ce n'est pas là l'essentiel, à le supposer, le sujet, savoir ce qu'il fait de plus encore que l'hystérique, dont c'est la vérité de la conduite, mais non point l'être même.

Lui, l'analyste, se fait la cause du désir de l'analysant. Que veut dire cette étrangeté ? Devons-nous la considérer comme un accident, une émergence historique, qui serait pour la première fois apparue dans le monde ?

Anticipant sur la suite d'une voie qui nous entraînera peut-être à un long détour, je vous marquerai seulement que la fonction en est déjà apparue, et que ce n'est pas pour rien que Freud recourait de préférence à tant de présocratiques, Empédocle entre autres.

SEMINAIRE 17

42. Pour la raison que je sais qu'à deux heures cet amphithéâtre est occupé, je finirai désormais comme je fais aujourd'hui à deux heures moins le quart. Je vous donne rendez-vous le deuxième mercredi de janvier.

17 **DÉCEMBRE** 1969.

III

SAVOIR, MOYEN DE JOUISSANCE

[p43]

*Comment je suis traduit.**Dominantes et faits de structure.**Répétition et jouissance.**La production de l'entropie.**La vérité, c'est l'impuissance.*

U	M	H	A				
$S2 \rightarrow a$	$S1 \rightarrow S2$	$\$ \rightarrow S1$	$a \rightarrow \$$				
S1	\$	\$	a	a	S2	S2	S1

On m'a mis de la craie rouge, fortement rouge. Du rouge sur du noir, il ne paraît pas évident que ce soit lisible.

Ce ne sont pas des formules nouvelles, puisque je les ai déjà écrites au tableau la dernière fois.

Elles sont utiles à être là présentées parce que — si simples soient-elles, si simples à déduire l'une de l'autre puisqu'il ne s'agit que d'une permutation circulaire, les termes restant dans le même ordre — il s'avère que nos capacités de représentation mentale ne sont pas telles qu'elles suppléent au fait que ce soit ou non écrit au tableau.

Nous allons donc continuer ce que je fais ici, un ici qui est toujours au même temps, ici ou ailleurs, le mercredi à midi trente depuis dix-sept ans.

Cela vaut bien que je le réévoque au moment où tout le monde se réjouit d'entrer dans une nouvelle décennie. Ce serait plutôt pour moi l'occasion de me retourner vers ce que m'a donné la précédente.

[p44] Il y a dix ans, deux de mes élèves présentaient quelque chose qui ressortissait aux thèses lacaniennes sous le titre *L'Inconscient, étude psychanalytique*.

Cela se passait par ce que l'on peut appeler le fait du prince. Le prince est le seul capable d'un acte libéral, étant entendu qu'un acte libéral veut dire un acte arbitraire, étant admis aussi qu'arbitraire veut dire commandé par aucune nécessité. Aucune nécessité ne pressait sur ce point, ni dans un sens ni dans un autre, le prince, mon ami Henri Ey, qui mit à l'ordre du jour d'un certain congrès, celui de Bonneval, *L'Inconscient*, et en confia la rédaction, au moins pour une part, à deux de mes élèves.

En quelque sorte, ce travail fait foi. A la vérité, non sans raison. Il fait bien foi de la façon dont ceux-ci, mes élèves, ont pensé pouvoir faire entendre quelque chose de ce que j'avançais sur un sujet intéressant, puisqu'il s'agissait de rien de moins que l'inconscient, soit ce d'où, au départ, mon enseignement a pris son vol — le faire entendre au sein d'un certain groupe.

Ce groupe s'était distingué par une sorte de consigne donnée à l'endroit de ce que j'énonçais. L'intérêt qu'il y prenait s'était en effet manifesté par quelque chose que j'ai traduit récemment dans une petite préface, comme un *interdit aux moins de 50 ans*. Nous étions en 1960, ne l'oublions pas, et nous étions loin — en sommes-nous plus près ? c'est la question — de toute contestation d'une autorité — entre autres, de celle du savoir. De sorte que cet interdit, proféré dans de curieux caractères — l'un d'entre eux l'a rendu comparable à une sorte de monopole, un monopole de savoir —, cet interdit fut observé, purement et simplement.

C'est dire quel était le travail qui se proposait à ceux qui avaient bien voulu s'en charger — c'était de devoir faire entendre aux oreilles en question quelque chose d'à proprement parler inouï.

Comment le firent-ils ? Il n'est pas trop tard pour que je fasse le point là-dessus, puisque aussi bien il n'était pas question que je le fasse sur le moment, pour la raison que c'était déjà beaucoup de voir cela entrer en jeu pour des oreilles absolument non averties, qui n'avaient rien reçu du moindre de ce que j'avais pu articuler alors depuis sept ans. Ce n'était

[p45] évidemment pas le moment vis-à-vis de ceux-là mêmes qui se livraient à ce travail de défrichage, d'y apporter quoi que ce soit qui pût sembler y trouver à redire. Aussi bien, d'ailleurs, y avait-il là beaucoup d'éléments excellents.

Ce point vient donc ici à propos d'une thèse, thèse récente, qui, ma fois, se produit à la frontière de l'aire francophone, là où, pour en maintenir les droits, on lutte vaillamment. C'est à Louvain qu'on a fait une thèse sur ce qu'on appelle, peut-être improprement, mon œuvre.

Cette thèse est, ne l'oublions pas, une thèse universitaire, et la moindre des choses qui apparaissent est que mon œuvre s'y prête mal. C'est bien pourquoi il n'est pas défavorable à l'avancée d'un tel propos de thèse universitaire, que soit situé ce qui déjà d'universitaire a pu contribuer à être le véhicule de ladite œuvre, toujours entre guillemets. C'est aussi bien pourquoi l'un des auteurs de ce rapport de Bonneval est là aussi mis en avant, et d'une façon qui fait que je n'ai pu manquer de marquer dans ma préface que le départ doit être fait, de ce qui est éventuellement traduction de ce que j'énonce, et de ce que j'ai, à proprement parler, dit.

Dans cette petite préface que j'ai donnée à cette thèse qui va paraître à Bruxelles — et il est évident qu'une préface de moi lui allège les ailes —, je suis forcé de bien marquer — c'est là sa seule utilité, — que ce n'est pas la même chose de dire que l'inconscient est la condition du langage, ou de dire que le langage est la condition de l'inconscient.

Le langage est la condition de l'inconscient, c'est ce que je dis. La façon dont on le traduit tient à des raisons qui, certes, pourraient, dans leur détail, être tout à fait activées, du strict motif universitaire — et ceci certainement mènerait loin, et vous mènera peut-être assez loin pour cette année. Du strict motif universitaire, dis-je, découle que la personne qui me traduit, d'être formée dans le style, la forme d'imposition du discours universitaire, ne peut faire autre chose, qu'elle croie ou non me commenter, que de renverser ma formule, c'est-à-dire de lui donner une portée, il faut bien le dire, strictement contraire à la vérité, sans même aucune homologie avec ce que j'avance.

Assurément, la difficulté propre à me traduire en langage universitaire est aussi bien ce qui frappera tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, s'y essayeront, et à la vérité, l'auteur de la thèse dont je parle était animé

[p46] par les meilleurs titres, ceux d'une immense bonne volonté. Cette thèse qui va donc paraître à Bruxelles n'en garde pas moins tout son prix, son prix d'exemple en elle-même, son prix d'exemple aussi par ce qu'elle promet à la distorsion, en quelque sorte obligatoire, d'une traduction en discours universitaire de quelque chose ayant ses lois propres.

Ces lois, il me faut les frayer. Ce sont celles qui prétendent donner au moins les conditions d'un discours proprement analytique. Bien entendu, cela reste soumis au fait que, comme je l'ai souligné l'année dernière, le fait que je l'énonce ici du haut d'une tribune comporte en effet un risque d'erreur, un élément de réfraction, qui fait qu'il tombe par quelque côté sous le coup du discours universitaire. Il y a là quelque chose qui ressortit d'un foncier porte-à-faux.

Certes, je ne m'identifie nullement à une certaine position. Je vous assure que, chaque fois que je viens ici porter la parole, ce n'est certes pas de quoi que ce soit que j'aie à vous dire, ou d'un *qu'est-ce que je vais leur dire cette fois?* qu'il s'agit pour moi. Je n'ai à cet égard nul rôle à jouer, au sens où la fonction de celui qui enseigne est de l'ordre du rôle, de la place à tenir ce qui est, incontestablement, une certaine place de prestige. Ce n'est pas là ce que je vous demande, mais plutôt quelque chose qui est d'une mise en ordre que m'impose de devoir soumettre ce frayage à cette épreuve. Cette mise en ordre, sans doute, comme tout un chacun, y échapperais-je si je n'avais, devant cette mer d'oreilles parmi lesquelles il en est peut-être une paire de critiques, à devoir, avec cette redoutable possibilité, rendre compte de ce qui est le cheminement de mes actions, au regard de ceci, qu'il y a du psychanalyste.

C'est la situation qui est la mienne. De cette situation, en tant que telle, le statut n'a été réglé jusqu'à présent d'aucune façon qui lui convienne, si ce n'est à l'imitation, si ce n'est à l'incitation, à la semblance, de nombreuses autres situations établies. Cela aboutit dans le cas à des pratiques frileuses de sélection, à une certaine identification à une figure, à une façon de se comporter, voire à un type humain dont rien ne semble rendre la forme obligatoire, à un rituel encore, voire à quelque autre mesure que, dans un meilleur temps, un temps ancien, j'ai comparée à celle de l'auto-école, sans provoquer d'ailleurs de quiconque aucune protestation. Il y a eu même quelqu'un de très proche parmi mes élèves d'alors, qui m'a fait remarquer que c'était là, à la vérité, ce qui

[p47] était désiré par quiconque s'engageait dans la carrière analytique — recevoir comme à l'auto-école le permis de conduire, selon des voies bien prévues et comportant le même type d'examen.

Il est certes notable — je veux dire, digne d'être noté — qu'après dix ans, cette position du psychanalyste, j'arrive tout de même à l'articulation d'une façon qui est celle que j'appelle son discours, disons son discours hypothétique, puisque aussi bien c'est ce qui est proposé cette année à votre examen. A savoir — qu'en est-il de la structure de ce discours ?

2

La position du psychanalyste, j'arrive à l'articuler de la façon suivante. Je dis qu'elle est faite substantiellement de l'objet *a*.

Dans l'articulation que je donne de ce qui est structure du discours, en tant qu'elle nous intéresse, et disons, en tant que prise au niveau radical où elle a porté pour le discours psychanalytique, cette position est, substantiellement, celle de l'objet *a*, en tant que cet objet *a* désigne précisément ce qui, des effets du discours, se présente comme le plus opaque, comme depuis très longtemps méconnu, et pourtant essentiel. Il s'agit de l'effet de discours qui est effet de rejet. J'essayerai tout à l'heure d'en pointer la place et la fonction.

Voilà donc ce qu'il en est substantiellement de la position du psychanalyste. Mais cet objet s'y distingue encore d'une autre façon, en ceci qu'il vient ici à la place d'où s'ordonne le discours, d'où s'en émet, si je puis dire, la dominante.

Vous sentez bien la réserve qu'il y a dans cet emploi. Dire *la dominante* veut dire exactement ce dont je désigne finalement, pour les distinguer, chacune des structures de ces discours, les nommant différemment, de l'universitaire, du maître, de l'hystérique et de l'analyste, selon les positions diverses de ces termes radicaux. Disons que, faute de pouvoir donner tout de suite à ce terme une autre valeur, j'appelle dominante ce qui me sert à dénommer ces discours.

Ce mot de dominante n'implique pas la dominance, au sens où cette dominance spécifierait, ce qui n'est pas sûr, le discours du maître. Disons

[p48] que l'on peut donner par exemple, selon les discours, des substances différentes à cette dominante. Prenons la dominante du discours du maître, dont S1 occupe la place. Si nous l'appelions *la loi*, nous ferions quelque chose qui a toute sa valeur subjective, et qui ne manquerait pas d'ouvrir la porte à un certain nombre d'aperçus intéressants. Il est certain par exemple que la loi — entendons la loi en tant qu'articulée, cette loi même dans les murs de laquelle nous recevons abri, cette loi qui constitue le droit — ne doit certes pas être tenue pour l'homonyme de ce qui peut s'énoncer ailleurs au titre de la justice. Au contraire, l'ambiguïté, l'habillement, que cette loi reçoit de s'autoriser de la justice, c'est là, très précisément, un point dont notre discours peut peut-être faire mieux sentir où sont les véritables ressorts, j'entends ceux qui permettent l'ambiguïté, et font que la loi reste quelque chose qui est, d'abord et avant tout, inscrit dans la structure. Il n'y a pas trente-six façons de faire des lois, que la bonne intention, l'inspiration de la justice les animent ou pas, car il y a peut-être des lois de structure qui font que la loi sera toujours la loi située à cette place que j'appelle dominante dans le discours du maître.

Au niveau du discours de l'hystérique, il est clair que cette dominante, nous la voyons apparaître sous la forme du symptôme. C'est autour du symptôme que se situe et s'ordonne ce qu'il en est du discours de l'hystérique.

C'est là pour nous occasion d'un aperçu. Si cette place reste la même, et si, dans tel discours, elle est celle du symptôme, cela nous portera à questionner comme étant celle du symptôme la même place quand elle sert dans un autre discours. C'est bien en effet ce que nous voyons à notre époque — la loi mise en question comme symptôme. Et il ne suffit pas de dire que cela nous apparaît à la lumière de l'époque pour en rendre raison.

J'ai dit tout à l'heure comment cette même place dominante peut être occupé, quand il s'agit de l'analyste. L'analyste lui-même a ici à représenter de quelque façon l'effet de rejet du discours, soit l'objet *a*.

Est-ce à dire qu'il nous sera aussi aisé de caractériser la place dite dominante quand il s'agit du discours universitaire ? Quel autre nom lui donner ? — qui entrerait dans cette sorte d'équivalence que nous venons de poser comme existant au moins au niveau de la question, entre la loi,

[p49] le symptôme, voire le rejet, en tant que c'est bien la place à quoi est destiné l'analyste dans l'acte psychanalytique.

Notre embarras à répondre sur ce qui fait l'essence, la dominante, du discours universitaire, doit justement nous avertir de quelque chose dans ce qui est notre recherche — car ce que je trace devant vous, ce sont les voies mêmes autour desquelles, quand je m'interroge, vague, erre ma pensée, avant de trouver les points sûrs. C'est donc là que l'idée pourrait nous venir de chercher ce qui, dans chacun de ces discours, pour désigner au moins une place, nous paraîtrait tout à fait sûr, aussi sûr que le symptôme quand il s'agit de l'hystérique.

Je vous ai déjà laissé voir que, dans le discours du maître, le *a* est précisément identifiable à ce qu'a sorti une pensée travailleuse, celle de Marx, à savoir ce qu'il en était, symboliquement et réellement, de la fonction de la plus-value. Nous serions donc déjà en présence de deux termes, et, de là, il ne nous resterait peut-être qu'à les modifier légèrement, à en donner une traduction plus aisée, pour les transposer dans les autres registres. La suggestion suivante ici se forme puisqu'il y a quatre places à caractériser, peut-être chacune des quatre de ces permutations pourrait-elle nous livrer, au sein d'elle-même, la place la plus saillante, à constituer un pas dans un ordre de découverte qui n'est rien d'autre que celui qui s'appelle la structure.

De quelque façon que vous la mettiez à l'épreuve, une telle idée aura pour conséquence de vous faire toucher du doigt ceci, qui ne vous apparaît peut-être pas au premier abord.

Indépendamment de cette place que je vous suggérerais pouvoir être celle qui nous intéresse, essayez, dans chacune de ces — appelons-les ainsi — figures du discours, de vous obliger simplement à choisir une place différente, définie en fonction des termes *en haut*, *en bas*, *à droite*, *à gauche*. Vous n'arriverez pas, quelle que soit la façon dont vous vous y preniez, à ce que chacune de ces places soit occupée par une lettre différente.

Essayez, en sens contraire, de vous donner comme condition du jeu de choisir dans chacune de ces quatre formules une lettre différente. Vous n'arriverez pas à ce que chacune de ces lettres occupe une place différente.

Faites-en l'essai. C'est très aisé à réaliser sur un bout de papier, et aussi si on se sert de cette petite grille qui s'appelle une matrice. Avec un si

[p50] faible nombre de combinaisons, le dessin exemplaire suffit immédiatement à illustrer la chose de façon parfaitement évidente.

Il y a là une certaine liaison signifiante, que l'on peut poser comme tout à fait radicale. Ce simple fait nous est occasion d'illustrer ce que c'est que la structure. A poser la formalisation du discours et, à l'intérieur de cette formalisation, à s'accorder à soi-même quelques règles destinées à la mettre à l'épreuve, se rencontre un élément d'impossibilité. Voilà ce qui est proprement à la base, à la racine, de ce qui est fait de structure.

Et c'est, dans la structure, ce qui nous intéresse au niveau de l'expérience analytique. Et ce, non pas du tout parce que nous serions ici à un degré déjà élevé d'élaboration au moins dans ses prétentions, mais dès le départ.

3

Pourquoi sommes-nous à nous étreindre avec ce maniement du signifiant et son articulation éventuelle ? C'est bien qu'il est dans les données de la psychanalyse.

Je veux dire, il est dans ce qui est venu à un esprit aussi peu introduit à cette sorte d'élaboration que pouvait l'être un Freud, étant donné la formation que nous lui connaissons, du type de sciences paraphysiques, physiologie armée des premiers pas de la physique, et spécialement de la thermodynamique.

Ce qu'à suivre la veine, le fil de son expérience, Freud a été amené à formuler dans un temps second dans son énonciation n'en a que plus d'importance, puisque après tout, rien ne semblait l'imposer dans le premier temps, celui de l'articulation de l'inconscient.

L'inconscient permet de situer le désir, c'est là le sens du premier pas de Freud, déjà tout entier non pas seulement impliqué, mais proprement articulé et développé dans la *Traumdeutung*. Cela est pour lui acquis quand, dans un second temps, celui qu'ouvre *l'Au-delà du principe du plaisir*, il articule que nous devons tenir compte de cette fonction qui s'appelle quoi ? — la répétition.

La répétition, qu'est-ce que c'est ? Lisons le texte de Freud, et voyons ce qu'il articule.

[p51] Ce qui nécessite la répétition, c'est la jouissance, terme désigné en propre. C'est pour autant qu'il y a recherche de la jouissance en tant que répétition, que se produit ceci, qui est en jeu dans le pas du franchissement freudien — ce qui nous intéresse en tant que répétition, et qui s'inscrit d'une dialectique de la jouissance, est proprement ce qui va contre la vie. C'est au niveau de la répétition que Freud se voit, en quelque sorte, contraint, et ce de par la structure même du discours, d'articuler l'instinct de mort.

Hyperbole, extrapolation fabuleuse, et, à la vérité, scandaleuse, pour quiconque prendrait au pied de la lettre l'identification de l'inconscient et de l'instinct. C'est à savoir ceci, que la répétition n'est pas seulement fonction des cycles que comporte la vie, cycles du besoin et de la satisfaction, mais de quelque chose d'autre, d'un cycle qui emporte la disparition de cette vie comme telle, et qui est le retour à l'inanimé.

L'inanimé. Point d'horizon, point idéal, point hors de l'épure, mais dont le sens à l'analyse structurale s'indique. Il s'indique parfaitement de ce qu'il en est de la jouissance.

Il suffit de partir du principe du plaisir, qui n'est rien que le principe de moindre tension, de la tension minimale à maintenir pour que la vie subsiste. Cela démontre qu'en soi-même, la jouissance le déborde, et que ce que le principe du plaisir maintient, c'est la limite quant à la jouissance.

Comme tout nous l'indique dans les faits, l'expérience, la clinique — la répétition est fondée sur un retour de la jouissance. Et ce qui, à ce propos, est par Freud lui-même proprement articulé, c'est que, dans cette répétition même, se produit quelque chose qui est défaut, échec.

J'en ai ici, en son temps, pointé la parenté avec les énoncés de Kierkegaard. Au titre même de ceci qu'il est expressément et comme tel répété, qu'il est marqué de la répétition, ce qui se répète ne saurait être autre chose, par rapport à ce que cela répète, qu'en perte. En perte de ce que vous voudrez, en perte de vitesse — il y a quelque chose qui est perte. Sur cette perte, dès l'origine, dès l'articulation qu'ici je résume, Freud insiste — dans la répétition même, il y a déperdition de jouissance.

C'est là que prend origine dans le discours freudien la fonction de l'objet perdu. Et il n'est tout de même pas besoin de rappeler que c'est expressément autour du masochisme, conçu seulement sous la dimension

[p52] de la recherche de cette jouissance ruineuse, que tourne tout le texte de Freud.

Vient ici maintenant ce qu'apporte Lacan. Cela concerne cette répétition, cette identification de la jouissance. Là, j'emprunte au texte de Freud pour lui donner un sens qui n'y est pas pointé, la fonction du trait unaire, c'est-à-dire de la forme la plus simple de marque, qui est, à proprement parler, l'origine du signifiant. Et j'avance ceci — qui n'est pas vu dans le texte de Freud, mais qui ne saurait être d'aucune façon écarté, évité, rejeté, par le psychanalyste — que c'est du trait unaire que prend son origine tout ce qui nous intéresse, nous, analystes, comme savoir.

Le psychanalyste prend, en effet, son départ d'un tournant qui est celui où le savoir s'épure, si je puis dire, de tout ce qui peut faire ambiguïté avec un savoir naturel, être pris déjà ne sais quoi qui nous guiderait dans le monde qui nous entoure, à l'aide déjà ne sais quelles papilles qui, en nous, sauraient de naissance s'y orienter.

Non certes qu'il n'y ait rien de pareil. Quand un savant psychologue écrit de nos jours — je veux dire, il n'y a pas si longtemps, quarante ou cinquante ans — quelque chose qui s'appelle *La Sensation, guide de vie*, il ne dit rien d'absurde, bien sûr. Mais s'il peut l'énoncer ainsi, c'est justement que toute l'évolution d'une science nous fait apercevoir qu'il n'y a nulle co-naturalité de cette sensation à ce qui, par elle, peut naître d'appréhension d'un prétendu monde. Si l'élaboration proprement scientifique, l'interrogation des sens de la vue, voire de l'ouïe, nous démontrent quelque chose, ce n'est rien sinon quelque chose que nous devons recevoir tel qu'il est, avec, exactement, le coefficient de facticité sous lequel il se présente. Parmi les vibrations lumineuses, il y a un ultraviolet dont nous n'avons aucune perception — et pourquoi n'en aurions-nous pas ? A l'autre bout, l'infrarouge, c'est la même chose. Il en est de même pour l'oreille — il y a des sons que nous cessons d'entendre, et on ne voit pas beaucoup pourquoi cela s'arrête là plutôt que plus loin.

A la vérité, d'être éclairé de cette façon, rien d'autre n'est saisissable que ceci, qu'il y a des filtres, et qu'avec ces filtres on se débrouille. La fonction, dit-on, crée l'organe. Au contraire, c'est bien de l'organe qu'on se sert comme on peut.

Ce quelque chose sur quoi a voulu raisonner, quant aux mécanismes de la pensée, toute une philosophie traditionnelle qui s'est efforcée par les

[p53] voies que vous savez, parle compte rendu de ce qui se fait au niveau de l'abstraction, de la généralisation, d'édifier cette chose sur une sorte de réduction, de passage au filtre, de ce qu'il en est d'une sensation considérée comme basale — *Nihil fuerit in intellectu quod*, etc. —, ce sujet-là, ce sujet déductible au titre de sujet de la connaissance, ce sujet constructible d'une façon qui nous paraît maintenant si artificielle, à partir de bases d'appareils, d'organes vitaux dont on voit mal en effet ce que nous pourrions faire à nous en passer, — est-ce là ce dont il s'agit dans l'articulation signifiante? celle où peuvent commencer de jouer ces premiers termes d'épellation qui sont ceux que nous tendons ici, ces termes, les plus élémentaires, qui nouent, comme je l'ai dit, un signifiant à un autre signifiant, et qui déjà portent effet en ceci que ce signifiant n'est maniable dans sa définition qu'à ce que ceci ait un sens, qu'il représente pour un autre signifiant un sujet, un sujet et rien d'autre. Non, il n'y a rien de commun entre le sujet de la connaissance et le sujet du signifiant.

Il n'y a pas moyen d'échapper à cette formule extraordinairement réduite, qu'il y a quelque chose dessous. Mais justement, nous ne pouvons pas désigner d'aucun terme ce quelque chose. Ce ne saurait être un *etwas*, c'est simplement un en dessous, un sujet, un upokeimenon. Même à une pensée aussi investie de la contemplation des exigences, celles-là primaires et non pas du tout construites, de l'idée de connaissance, je veux dire la pensée d'Aristote, la seule approche de la logique, le seul fait qu'il l'ait introduite dans le circuit du savoir, lui impose de distinguer sévèrement upokeimenon de toute ousia en soi-même, de quoi que ce soit qui soit essence.

Le signifiant s'articule donc de représenter un sujet auprès d'un autre signifiant. C'est de là que nous partons pour donner sens à cette répétition inaugurale en tant qu'elle est répétition visant à jouissance.

Le savoir est, à un certain niveau, dominé, articulé de nécessités purement formelles, des nécessités de l'écriture, ce qui aboutit de nos jours à un certain type de logique. Or, ce savoir auquel nous pouvons donner le support d'une expérience qui est celle de la logique moderne, qui est, en soi et avant tout, maniement de l'écriture, ce type de savoir, c'est celui-là même qui est enjeu quand il s'agit de mesurer dans la clinique analytique l'incidence de la répétition. En d'autres termes, le savoir qui nous paraît le plus épuré, encore qu'il soit bien clair que nous ne pouvions le tirer

[p54] d'aucune façon de l'empirisme par épuration, c'est ce même savoir qui se trouve être dès l'origine introduit.

Ce savoir montre ici sa racine, en ceci que, dans la répétition, et sous la forme du trait unaire pour commencer, il se trouve être le moyen de la jouissance de la jouissance précisément en tant qu'elle dépasse les limites imposées, sous le terme de plaisir aux tensions usuelles de la vie.

Ce qui apparaît de ce formalisme pour continuer de suivre Lacan, c'est, comme nous l'avons dit tout à l'heure, qu'il y a perte de jouissance. Et c'est à la place de cette perte qu'introduit la répétition, que nous voyons surgir la fonction de l'objet perdu, de ce que j'appelle le *a*. Qu'est-ce que cela nous impose ? — sinon cette formule que, au niveau le plus élémentaire, celui de l'imposition du trait unaire, le savoir travaillant produit, disons, une entropie.

Cela s'écrit *e. n. t.* Vous pourriez l'écrire *a, n, t, h*, ce serait un joli jeu de mots.

Ce n'est pas pour nous étonner. Ignorez-vous que l'énergétique, ce n'est pas autre chose, quoi qu'en croient les cœurs ingénus d'ingénieurs, que le placage sur le monde du réseau des signifiants ?

Je vous défie de prouver d'aucune façon que descendre de 500 mètres un poids de 80 kilos sur votre dos et, une fois que vous l'avez descendu, le remonter de 500 mètres, c'est zéro, aucun travail. Faites l'essai, mettez-vous à l'ouvrage, vous verrez que vous aurez la preuve du contraire. Mais si vous plaquez là-dessus les signifiants, c'est-à-dire si vous entrez dans la voie de l'énergétique, il est absolument certain qu'il n'y a eu aucun travail.

Quand le signifiant s'introduit comme appareil de la jouissance, nous n'avons donc pas à être surpris de voir apparaître quelque chose qui a rapport avec l'entropie, puisqu'on a précisément défini l'entropie quand on a commencé à plaquer sur la sonde physique cet appareil de signifiants.

Ne croyez pas que je plaisante. Quand vous construisez une usine n'importe où, naturellement vous en recueillez de l'énergie, vous pouvez même en accumuler. Eh bien, les appareils qui sont mis enjeu pour que fonctionnent ces sortes de turbines jusqu'à ce qu'on puisse mettre l'énergie en pot sont fabriqués avec cette même logique dont je suis en train de parler, à savoir la fonction du signifiant. De nos jours, une machine, cela n'a rien à faire avec un outil. Il n'y a aucune généalogie de

55 la pelle à la turbine. La preuve, c'est que vous pouvez très légitimement appeler machine un petit dessin que vous faites sur ce papier. Il suffit d'un rien. Il suffit simplement que vous ayez une â encre qui soit conductrice pour que ce soit une très efficace machine. Et pourquoi ne serait-elle pas conductrice, puisque la marque est déjà en soi-même conductrice de volupté ?

S'il y a quelque chose que nous apprend l'expérience analytique, c'est bien ce qui concerne le monde du fantasme. A la vérité, s'il ne semble pas qu'on l'ait abordé plus tôt que l'analyse, c'est bien qu'on ne savait absolument pas comment s'en dépêtrer, sinon le recours à la bizarrerie, à l'anomalie, d'où partent ces termes, ces épinglages de noms propres, qui nous font appeler *masochisme* ceci, *sadisme* cela. Quand nous mettons ces *ismes*, nous sommes au niveau de la zoologie. Mais il y a tout de même quelque chose de tout à fait radical, c'est l'association, dans ce qui est à la base, à la racine même du fantasme, de cette gloire, si je puis m'exprimer ainsi, de la marque.

Je parle de la marque sur la peau, d'où s'inspire dans ce fantasme ceci, qui n'est rien d'autre qu'un sujet s'identifiant comme étant objet de jouissance. Dans la pratique érotique que j'évoque, qui est la flagellation pour l'appeler par son nom au cas où il y aurait ici des archi-sourds, le jouir prend l'ambiguïté même par quoi c'est à son niveau, et à nul autre, que se touche l'équivalence du geste qui marque, et du corps, objet de jouissance.

Jouissance de qui ? Est-ce celle qui porte ce que j'ai appelé la gloire de la marque ? Est-il sûr que cela veuille dire jouissance de l'Autre ? Certes, c'est une des voies d'entrée de l'Autre dans son monde, et assurément, elle, non réfutable. Mais l'affinité de la marque avec la jouissance du corps même, c'est là précisément où s'indique que c'est seulement de la jouissance, et nullement d'autres voies, que s'établit la division dont se distingue le narcissisme, de la relation à l'objet.

La chose n'est pas ambiguë. C'est au niveau de *l'Au-delà du principe du plaisir* que Freud marque avec force que ce qui fait au dernier terme le vrai soutien, la consistance, de l'image spéculaire de l'appareil du moi, c'est qu'il est soutenu à l'intérieur par, qu'il ne fait qu'habiller, cet objet perdu qui est ce par quoi s'introduit la jouissance dans la dimension de l'être du sujet.

[p56] En effet, si la jouissance est interdite, il est clair que ce n'est que d'un premier hasard, d'une éventualité, d'un accident, qu'elle entre en jeu.

L'être vivant qui tourne normalement ronronne dans le plaisir. Si la jouissance est remarquable, et si elle s'entérine d'avoir la sanction du trait unaire et de la répétition, qui l'institue dès lors comme marque, si cela se produit, ce ne peut être que d'un très faible écart dans le sens de la jouissance que cela s'origine. Ces écarts, après tout, ne seront jamais extrêmes, même dans les pratiques que j'évoquais tout à l'heure.

Il ne s'agit pas d'une transgression, d'une irruption dans un champ interdit de par les rodages des appareils vitaux régulateurs. En fait, c'est seulement dans cet effet d'entropie, dans cette déperdition, que la jouissance prend statut, qu'elle s'indique. Voilà pourquoi je l'ai introduite d'abord du terme de *Mehrlust*, plus-de-jouir. C'est justement d'être aperçu dans la dimension de la perte — quelque chose nécessite à compenser, si je puis dire, ce qui est d'abord nombre négatif — que ce je ne sais quoi qui est venu frapper, résonner sur les parois de la cloche, a fait jouissance, et jouissance à répéter. C'est seulement la dimension de l'entropie qui fait prendre corps à ceci, qu'il y a un plus-de-jouir à récupérer.

Et c'est là la dimension dont se nécessite le travail, le savoir travaillant, en tant qu'il relève premièrement, qu'il le sache ou pas, du trait unaire, et, à sa suite, de tout ce qui va pouvoir s'articuler de signifiant. C'est à partir de là que s'instaure cette dimension de la jouissance, si ambiguë chez l'être parlant, qui peut aussi bien théoriser et faire religion de vivre dans l'apathie, et l'apathie c'est l'hédonisme. Il peut bien faire religion de cela, et pourtant chacun sait que, dans sa masse même — *Massenpsychologie* intitule un de ses écrits Freud, à la même époque —, ce qui l'anime, ce qui le travaille, ce qui le fait d'un autre ordre de savoir que ces savoirs harmonisants qui lient l'*Umwelt* à l'*Innenwelt*, c'est la fonction du plus-de-jouir comme tel.

C'est là le creux, la béance que sans doute viennent d'abord remplir un certain nombre d'objets qui sont, en quelque sorte, adaptés par avance, faits pour servir de bouchon. C'est là sans doute qu'une pratique analytique classique s'arrête, à mettre en valeur ces termes divers, oral, anal, scopique, voire vocal. Ce sont les noms divers dont nous pouvons désigner comme objet ce qu'il en est du a — mais le a, en tant que tel, est

57 - proprement ce qui découle de ce que le savoir, dans son origine, se réduit à l'articulation signifiante. Ce savoir est moyen de jouissance. Et, je le répète, quand il travaille, ce qu'il produit, c'est de l'entropie. Cette entropie, ce point de perte, c'est le seul point, le seul point régulier par où nous ayons accès à ce qu'il en est de la jouissance. En ceci se traduit, se boucle, et se motive, ce qu'il en est de l'incidence du signifiant dans la destinée de l'être parlant.

Cela a peu à faire avec sa parole. Cela a à faire avec la structure, laquelle s'appareille. L'être humain, qu'on appelle ainsi sans doute parce qu'il n'est que l'humus du langage, n'a qu'à *s'appareler* à cet appareil-là.

Avec quelque chose d'aussi simple que mes quatre petits signes, j'ai pu vous faire toucher tout à l'heure qu'il suffit que ce trait unaire, nous lui donnions compagnie d'un autre trait, S_2 après S_1 , pour que des signifiants aussi licites, nous puissions situer ce qu'il en est de son sens, d'autre part, de son insertion dans la jouissance, de l'Autre — de ce par quoi il est le moyen de la jouissance.

A partir de là, commence le travail. C'est avec le savoir en tant que moyen de la jouissance que se produit le travail qui a un sens, un sens obscur. Ce sens obscur est celui de la vérité.

4

Sans doute, si ces termes n'avaient pas été déjà abordés par moi sous divers jours qui nous éclairent, je n'aurais certainement pas l'audace de les introduire ainsi. Mais un travail a été déjà fait, considérable.

Quand je vous parle du savoir comme ayant son lieu premier dans le discours du maître au niveau de l'esclave, qui, sinon Hegel, nous a montré que le travail de l'esclave, ce qu'il va nous livrer, c'est la vérité du maître ? Et sans doute, celle qui le réfute. Mais à vrai dire, nous sommes peut-être en état d'avancer d'autres formes du schéma de ce discours, et d'apercevoir où bée, où reste béante, clôturée d'une façon forcée, la construction hégélienne.

S'il a quelque chose que toute notre approche délimite, et qui a assurément été renouvelé par l'expérience analytique, c'est bien que nulle évocation de la vérité ne peut se faire qu'à indiquer qu'elle n'est accessible

58 - que d'un mi-dire, qu'elle ne peut se dire tout entière, pour la raison qu'au-delà de sa moitié, il n'y a rien à dire. Tout ce qui peut se dire est cela. Ici, par conséquent, le discours s'abolit. On ne parle pas de l'indicible, quelque plaisir que cela semble faire à certains.

Il n'en reste pas moins que, ce nœud du mi-dire, je l'ai illustré la dernière fois, d'indiquer comment il faut en accentuer ce qu'il en est proprement de l'interprétation, ce que j'ai articulé de l'énonciation sans énoncé, de l'énoncé avec réserve de l'énonciation. J'ai indiqué que c'était là les points d'axe, de balance, les axes de gravité, propres de l'interprétation, d'où notre avancée doit profondément renouveler ce qu'il en est de la vérité.

Qu'est-ce que l'amour de la vérité ? C'est quelque chose qui se gausse du manque à être de la vérité. Ce manque à être, nous pourrions l'appeler autrement — un manque d'oubli, qui se rappelle à nous dans les formations de l'inconscient. Ce n'est rien qui soit de l'ordre de l'être, d'un être plein d'aucune façon. Qu'est-ce que ce désir indestructible dont parle Freud pour conclure les dernières lignes de sa *Traumdeutung* ? Qu'est-ce que ce désir que rien ne peut changer, ni fléchir, quand tout change ? Le manque d'oubli est la même chose que le manque à être, car être, ce n'est rien d'autre que d'oublier. L'amour de la vérité, c'est l'amour de cette faiblesse dont nous avons soulevé le voile, c'est l'amour de ceci que la vérité cache, et qui s'appelle la castration.

je ne devrais pas avoir besoin de ces rappels, qui sont en quelque sorte tellement livresques. Il semble que ce soit chez les analystes, particulièrement chez eux, qu'au nom de ces quelques mots tabous dont on barbouille leur discours, on s'aperçoive jamais de ce que c'est que la vérité, savoir, l'impuissance.

C'est là-dessus que s'édifie tout ce qu'il en est de la vérité. Qu'il y ait amour de la faiblesse, sans doute est-ce là l'essence de l'amour. Comme je l'ai dit, l'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas, à savoir ce qui pourrait réparer cette faiblesse originelle.

Et du même coup se conçoit s'entrouvre, ce rôle — je ne sais si je dois l'appeler mystique ou mystificateur qui a été donné de tout temps, dans une certaine veine, à l'amour. Cet amour universel comme on dit, dont on nous brandit le chiffon pour nous calmer, c'est précisément ce dont nous faisons voile, voile obstruction, à ce qui est la vérité.

59. Ce qui est demandé au psychanalyste, et qui est déjà indiqué dans mon discours de la dernière fois, ce n'est certes pas ce qui ressortit à ce sujet supposé savoir, dont, à s'entendre comme on le fait d'ordinaire, un tout petit peu à côté, on a cru pouvoir fonder le transfert. J'ai souvent insisté sur ceci, que nous sommes supposés savoir pas grand-chose. Ce que l'analyse instaure, c'est ceci, qui est tout le contraire. L'analyste dit à celui qui va commencer — *Allez-y, dites n'importe quoi, ce sera merveilleux*. C'est lui que l'analyste institue comme sujet supposé savoir.

Après tout, ce n'est pas tellement de mauvaise foi, parce que, dans le cas présent, l'analyste ne peut pas se fier à quelqu'un d'autre. Et le transfert se fonde sur ceci, qu'il y a un type qui, à moi, pauvre con, me dit de me comporter comme si je savais de quoi il s'agissait. Je peux dire n'importe quoi, ça donnera toujours quelque chose. Ça ne vous arrive pas tous les jours. Il y a bien de quoi causer le transfert.

Qu'est-ce qui définit l'analyste ? Je l'ai dit. J'ai toujours dit depuis toujours — simplement, personne n'a jamais rien compris, et en plus, c'est naturel, ce n'est pas de ma faute — l'analyse, c'est ce qu'on attend d'un psychanalyste. Mais *ce qu'on attend d'un psychanalyste*, il faudrait évidemment essayer de comprendre ce que ça veut dire.

C'est tellement là, comme ça. à la portée de la main — j'ai tout de même le sentiment, toujours, que je ne fais que redire — le travail est pour moi, et le plus-de-jouir, c'est pour vous. Ce qu'on attend d'un psychanalyste, c'est, comme je l'ai dit la dernière fois, de faire fonctionner son savoir en terme de vérité. C'est bien pour cela qu'il se confîne à un mi-dire.

Je l'ai dit la dernière fois, et j'aurai à y revenir, parce que cela a des conséquences.

C'est à l'analyste, et seulement à lui, que s'adresse cette formule que j'ai si souvent commentée, du *Wo es war, soll Ich werden*. Si l'analyste essaye d'occuper cette place en haut à gauche qui détermine son discours, c'est justement de n'être absolument pas là pour lui-même. C'est là où c'était le plus-de-jouir, le jouir de l'autre, que moi, en tant que je profère l'acte psychanalytique, je dois venir.

VÉRITÉ, SOEUR DE JOUISSANCE

p61

*La logique et la vérité.
La psychose de Wittgenstein.*

Politzer et l'Université.

L'humour de Sade.

U	H	M		
S2 → @	\$ → S1	S1 → S2		
S1 \$	a S2	\$ a		

Le discours analytique, au niveau de structure que nous tentons cette année de l'articuler, boucle le tournis des trois autres respectivement dénommés — je le rappelle pour ceux qui viennent ici sporadiquement — le discours du maître, celui de l'hystérique, que j'ai mis au milieu aujourd'hui, et enfin le discours qui bien ici nous intéresse à un haut degré, puisqu'il s'agit du discours situé comme universitaire.

Mais que le discours analytique boucle le décalage en quart de cercle dont se structurent les trois autres ne veut pas dire qu'il les résout, et permette de passer à l'envers. Cela ne résout rien.

L'envers n'explique nul endroit. C'est d'un rapport de trame, de texte, qu'il s'agit — de tissu, si vous voulez. Il n'en reste pas moins que ce tissu a un relief, qu'il attrape quelque chose. Certes, pas tout, puisque, de ce mot qui n'a d'existence que de langage, le langage montre la limite précisément. Il montre que même au monde du discours, rien n'est tout, comme je dis — ou mieux, que le tout comme tel se réfute, s'appuie même, de devoir être réduit dans son emploi.

Ceci pour nous introduire à ce qui fera aujourd'hui l'objet d'une approche essentielle, à cette fin de démontrer ce que c'est qu'un envers. *Envers* assone avec *vérité*.

62 - En vérité, quelque chose mérite d'être appuyé dès ce départ — *vérité* n'est pas un mot à manier hors de la logique propositionnelle, où l'on en fait une valeur, réduite à l'inscription, au maniement d'un symbole, ordinairement grand V, son initiale. Cet usage, nous le verrons, est très particulièrement dépourvu d'espoir. C'est bien ce qu'il a de salubre.

Néanmoins, partout ailleurs, et nommément chez les analystes — je dois le dire, et pour cause — les analystes femmes, il provoque un curieux frémissement, de l'ordre de celui qui les pousse, depuis quelque temps, à confondre la vérité analytique avec la révolution.

J'ai déjà dit l'ambiguïté de ce terme de révolution, qui, dans l'emploi qu'il a dans la mécanique céleste, peut vouloir dire retour au départ. Si bien que, par certains côtés, ce que le discours analytique, comme je l'ai dit tout d'abord, peut accomplir au regard des trois autres ordres se situe en trois autres structures.

Les femmes, ce n'est pas par hasard qu'elles sont moins enfermées que leurs partenaires dans ce cycle des discours. L'homme, le mâle, le viril, tel que nous le connaissons, est une création de discours — rien tout au moins de ce qui s'en analyse ne peut se définir autrement. On ne peut en dire autant de la femme. Néanmoins, aucun dialogue n'est possible que de se situer au niveau du discours.

C'est pourquoi, avant de frémir, la femme qu'anime la vertu révolutionnaire de l'analyse pourrait se dire que, bien plus que l'homme, elle a à bénéficier de ce que nous appellerons une certaine culture du discours.

Ce n'est pas qu'elle n'y a pas de don, bien au contraire. Et quand elle s'en anime, elle devient dans ce cycle un guide éminent. C'est ce qui définit l'hystérique, et c'est pourquoi au tableau, rompant l'ordre de ce que j'y écris d'habitude, je l'ai placée au centre.

Il est clair pourtant que ce n'est pas par hasard que le mot *vérité* provoque chez elle ce particulier frémissement.

Seulement, la vérité n'est pas, même dans notre contexte, d'un accès facile. Comme certains oiseaux, de ceux dont on me parlait quand j'étais petit, cela ne s'attrape qu'à ce qu'on lui mette du sel sur la queue.

63 - Ce n'est pas facile. Mon premier livre de lecture avait pour premier texte une histoire qui s'intitulait *Histoire d'une moitié de poulet*. C'était vrai, c'est de cela qu'il parlait. Ce n'est pas un oiseau plus facile à attraper que les autres quand la condition est de lui mettre du sel sur la queue.

Ce que j'enseigne, depuis que j'articule quelque chose de la psychanalyse, pourrait bien s'intituler *Histoire d'une moitié de sujet*.

Où est le vrai du rapport entre cette histoire d'une moitié de poulet et l'histoire d'une moitié de sujet ? On peut le prendre sous deux angles. On peut dire que l'histoire de ma première lecture a déterminé le développement de ma pensée, comme on dirait dans une thèse universitaire. Ou bien, point de vue de la structure, l'histoire de la moitié de poulet pouvait bien représenter pour l'auteur qui l'avait écrite quelque chose où se reflétait je ne sais quel pressentiment, non pas de la *sychnanalyse* comme on dit dans *Le Paysan de Paris*, mais de ce qu'il en est du sujet.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y avait aussi une image. L'image de la moitié de poulet était le profil du bon côté. On ne voyait pas l'autre, la coupée, celle où elle était probablement, la vérité, puisqu'on voyait sur la page droite la moitié sans cœur, mais pas sans *foie* sans doute, dans les deux sens du mot. Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est que la vérité est cachée, mais elle n'est peut-être qu'absente.

Cela arrangerait tout si c'était cela. On n'aurait qu'à bien savoir tout ce qu'il y a à savoir. Après tout, pourquoi pas ? Quand on dit quelque chose, il n'y a pas besoin d'ajouter que c'est vrai.

Autour de là tourne toute une problématique du jugement. Vous savez bien que M. Frege pose la question sous la forme d'un trait horizontal, et la distingue de ce qu'il en est quand on affirme que c'est vrai, d'y mettre un trait vertical à l'extrémité gauche. Cela devient alors l'affirmation.

Seulement, qu'est-ce qui est vrai ? Mon Dieu, c'est ce qui s'est dit. Qu'est-ce qui s'est dit ? C'est la phrase. Mais la phrase, il n'y a pas moyen de la faire supporter d'autre chose que du signifiant, en tant qu'il ne concerne pas l'objet. A moins que, comme un logicien dont j'avancerai tout à l'heure l'extrémisme, vous ne posiez qu'il n'y a d'objet que de pseudo-objet. Pour nous, nous nous en tenons à ceci que le signifiant ne concerne pas l'objet, mais le sens.

64 - Comme sujet de la phrase, il n'y a que le sens. D'où cette dialectique d'où nous sommes partis, que nous appelons le *pas-de-sens* avec toute l'ambiguïté du mot *pas*.

Cela commence au non-sens forgé par Husserl — le vert est un pour. Cela peut pourtant très bien avoir un sens, s'il s'agit par exemple d'un vote avec des boules vertes et des boules rouges.

Seulement ce qui nous emmène dans une voie où ce qu'il en est de l'être tient au sens, est ce qui a le plus d'être. C'est dans cette voie, en tout cas, qu'on a franchi ce pas-de-sens de penser que ce qui a le plus d'être ne peut pas ne pas exister.

Le sens, si je puis dire, a charge d'être. Il n'a même pas d'autre sens. Seulement, on s'est aperçu depuis un certain temps que cela ne suffit pas à faire le poids, le poids, justement, de l'existence.

Chose curieuse, du non-sens, cela le fait, le poids. Cela prend à l'estomac. Et c'est là le pas franchi par Freud, d'avoir montré que c'est ce qu'a d'exemplaire le mot d'esprit, le mot sans queue ni tête.

Cela ne rend pas plus facile de lui mettre du sel sur la queue. Justement, la vérité s'envole. La vérité s'envole au moment même où vous ne vouliez plus la saisir.

D'ailleurs, puisqu'elle n'avait pas de queue, comment auriez-vous pu ? Sidération et lumière.

Comme vous vous en souvenez, une petite histoire, assez plate d'ailleurs, de répliques sur le Veau d'or, peut suffire à le réveiller, ce veau qui *dort* debout. On voit alors qu'il est, si je puis dire, *d'or dur*.

Entre le *dur désir de durer* d'Eluard, et le désir de dormir, qui est bien la plus grande énigme, sans qu'on semble s'en aviser, que Freud avance dans le mécanisme du rêve. Ne l'oublions pas. — *Wunsch zu schlafen*, dit-il, il n'a pas dit *schlafen Bedürfnis*, besoin de dormir, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. C'est le *Wunsch zu schlafen* qui détermine l'opération du rêve.

Il est curieux qu'il complète cette indication de celle-ci, qu'un rêve réveille juste au moment où il pourrait lâcher la vérité, de sorte qu'on ne se réveille que pour continuer à rêver — à rêver dans le réel, ou pour être plus exact, dans la réalité.

Tout cela, cela frappe. Cela frappe d'un certain manque de sens, où la vérité, comme le naturel, revient au galop. Et même un galop tel, qu'à peine traverse-t-elle notre champ qu'elle est déjà repartie de l'autre côté.

65 - L'absence dont j'ai parlé tout à l'heure a produit en français une curieuse contamination. Si vous prenez le *sans*, censé venir du latin *sine*, ce qui est bien peu probable puisque sa forme première était quelque chose comme *senz*, nous nous apercevons que *l'absentia*, à l'ablatif, employé dans les textes juridiques et d'où provient ce terme sans queue ni tête qui est le *sans*, nous l'avons, ce petit mot, déjà produit depuis le début de ce que nous énonçons aujourd'hui.

Et alors quoi ? *Senz* et puis *sans*, n'est-ce pas d'une *puissance* qu'il s'agit ? — tout autre que cet *en puissance*, d'une virtualité imaginaire, qui n'est puissance que d'être trompeuse — mais bien plutôt ce qu'il y a d'être dans le sens, qui est à prendre autrement que d'être sens plein, qui est bien plutôt ce qui, à l'être, lui échappe, comme il arrive dans le mot justement dit d'esprit.

Comme aussi bien, nous le savons, cela se passe toujours dans l'acte. L'acte, quel qu'il soit, c'est ce qui lui échappe, qui est important. Et c'est bien aussi le pas franchi par l'analyse, dans l'introduction de l'acte manqué comme tel, qui est après tout le seul dont nous sachions qu'à coup sûr, il est toujours réussi.

Il y a là autour tout un jeu de litote dont j'ai essayé de montrer le poids et l'accent dans ce que j'appelle le *pas-sans*. L'angoisse n'est *pas sans* objet. Nous ne sommes *pas sans* un rapport avec la vérité.

Mais est-il sûr que nous devions la trouver *intus*, à l'intérieur ? Pourquoi pas à côté ? *Heimlich, unheimlich* — chacun a pu, de la lecture de Freud, retenir ce que recèle l'ambiguïté de ce terme qui, de n'être pas à l'intérieur, et pourtant de l'évoquer, accentue précisément tout ce qui est l'étrange.

Là-dessus, les langues varient étrangement elles-mêmes. Vous êtes-vous aperçu que *homeliness*, en anglais, veut dire *sans façon* ? C'est bien pourtant le même mot que *Heimlichkeit*, mais cela n'a pas tout à fait le même accent.

C'est bien pourquoi aussi *sinnlos* se traduit en anglais par *meaningless*, c'est-à-dire le même mot qui, pour traduire *Unsinn*, nous donnera *nonsense*.

Chacun sait que l'ambiguïté des racines en anglais prête à de singuliers évitements. Par contre, curieusement, et d'une façon quasi unique, l'anglais appellera *without* le *sans* — avec étant dehors.

66. La vérité semble bien en effet nous être étrangère, j'entends notre propre vérité. Elle est avec nous, sans doute, mais sans qu'elle nous concerne tellement qu'on veut bien le dire.

Tout ce qu'on peut dire, c'est ce que je disais tout à l'heure, c'est que nous ne sommes *pas sans* elle. Litote de ceci, en somme, qu'à être à sa portée, eh bien, nous nous en passerions bien.

Nous passons du *sans* au *pas-sans*, et de là au *sans-passé*.

2

Je vais ici faire un petit saut, et aller à l'auteur qui a formulé le plus fortement ce qui résulte de l'entreprise de poser qu'il n'y a de vérité qu'inscrite en quelque proposition, et d'articuler ce qui, du savoir comme tel — le savoir étant constitué d'un fondement de proposition —, peut fonctionner en toute rigueur comme vérité. C'est-à-dire d'articuler ce qui, de quoi que ce soit qui propose, peut être dit vrai et soutenu comme tel.

Il s'agit d'un nommé Wittgenstein qui est, puis-je dire, facile à lire. Sûrement. Essayez.

Cela demande que vous sachiez vous contenter de vous déplacer dans un monde qui est strictement celui d'une cogitation, sans y chercher aucun fruit, ce qui est votre mauvaise habitude. Vous tenez beaucoup à cueillir des pommes sous un pommier, même à les ramasser par terre. Tout vaut mieux pour vous que de ne pas ramasser de pommes.

L'habitation, un certain temps, sous ce pommier dont les ramures, je vous assure, peuvent suffire à capter très étroitement votre attention, pour peu que vous vous y obligiez, aura tout de même ceci de caractéristique que vous ne pourrez rien en tirer — si ce n'est l'affirmation que rien d'autre ne peut être dit vrai que la conformité à une structure que je ne situerai même pas, à me mettre un instant hors de l'ombre de ce pommier, comme logique, mais comme, l'auteur l'affirme proprement, grammaticale.

La structure grammaticale constitue pour cet auteur ce qu'il identifie au monde. La structure grammaticale, voilà ce qui est le monde. Et il n'y

67 - a, en somme, de vrai qu'une proposition composée comprenant la totalité des faits qui constituent le monde.

Si nous choisissons dans l'ensemble à y introduire l'élément de négation qui permet de l'articuler, nous aurons tout un ensemble de règles à dégager qui constituent une logique, mais l'ensemble est, dit-il, tautologique, c'est-à-dire aussi bête que ceci — quoi que ce soit que vous énonciez, c'est ou bien vrai ou bien faux. Enoncer que ceci est ou bien vrai ou bien faux, c'est forcément vrai, mais aussi cela annule le sens.

Tout ce que je vous ai dit, conclut-il à la proposition 6.51, 2, 3, 4, puisqu'il les numérote — tout ce que je viens d'énoncer ici est à proprement parler *Unsinn*, c'est-à-dire annule le sens.

Rien ne peut se dire qui ne soit tautologique. Ce dont il s'agit, c'est que le lecteur, après être passé dans la longue circulation d'énoncés dont je vous prie de croire que chacun est extrêmement attachant, ait surmonté tout ce qui vient de se dire pour conclure qu'il n'y a rien d'autre de dicible — mais que tout ce qui peut se dire n'est que non-sens.

J'ai été peut-être un peu vite pour vous résumer le *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein. Ajoutons seulement cette remarque, que rien ne peut se dire, que rien n'est vrai, qu'à la condition de partir sur l'idée, sur la démarche qui est celle de Wittgenstein, que le fait est un attribut de la proposition crue.

J'appelle proposition crue celle qu'ailleurs on mettra entre guillemets, chez Quine par exemple, où l'on distingue l'énoncé de l'énonciation. Ce qui est une opération que, pour avoir construit mon graphe précisément sur son fondement, je n'hésite pourtant pas à déclarer arbitraire. Il est clair, en effet, qu'il est soutenable de dire, comme c'est la position de Wittgenstein, qu'il n'y a à ajouter nul signe d'affirmation à ce qui est assertion pure et simple. L'assertion s'annonce comme vérité.

Comment dès lors sortir de ce qu'il en est des conclusions de Wittgenstein ? — sinon à le suivre là même où il est entraîné, à savoir vers la proposition élémentaire, dont la notation comme vraie ou fausse est celle qui doit, de toute façon, qu'elle soit vraie ou fausse, assurer la vérité de la proposition composée.

Quels que soient les faits du monde, je dirais plus, quel que soit ce que nous en énonçons, la tautologie de la totalité du discours, c'est cela qui fait le monde.

68 - Prenons la proposition la plus réduite, j'entends grammaticalement. Ce n'est pas pour rien que déjà les stoïciens y avaient pris appui, pour l'introduire dans la forme la plus simple de l'implication. Je n'irai même pas jusque-là, je n'en prendrai que le premier membre, puisque, comme vous le savez, une implication est une relation entre deux propositions. *Il fait jour. C'est bien le minimum. Il, au neutre. Il fait, cela fait* — à l'occasion, c'est le même sens.

Aussi bien Wittgenstein ne soutient-il le monde que de faits. Nulle chose, si ce n'est soutenue d'une trame de faits. Nulle chose, au reste, qu'inaccessible. Seul le fait s'articule. Ce fait, qu'il fasse jour, n'est fait que de ce que cela, ce soit dit.

Le vrai ne dépend — c'est là qu'il me faut réintroduire la dimension que j'en sépare arbitrairement — que de mon énonciation, à savoir si je l'énonce à propos. Le vrai n'est pas interne à la proposition, où ne s'annonce que le fait, le factice du langage.

C'est vrai que c'est un fait, un fait que constitue que je le dise, à l'occasion, pendant que c'est vrai. Mais que ce soit vrai n'est pas un fait, si je n'ajoute pas expressément qu'au reste, c'est vrai. Seulement comme le fait très bien remarquer Wittgenstein, justement, c'est superflu que je l'y ajoute.

Seulement voilà, ce que j'ai à dire à la place de ce superflu, c'est qu'il faut que j'aie une raison vraiment de le dire, qui va s'expliquer par la suite.

Justement, je ne le dis pas, que j'ai une raison, je continue la suite, à savoir ma déduction, et j'intègre il fait jour, peut-être à titre de fallace — même si c'est vrai — à mon incitation qui peut être d'en profiter pour faire croire à quelqu'un qu'il verra clair sur mes intentions.

La bêtise, si je puis m'exprimer ainsi, c'est d'isoler le factice d'il fait jour. C'est une bêtise prodigieusement féconde, car il en ressort un appui, très précisément celui-ci, qui résulte qu'on pousse jusqu'à ses dernières conséquences ce dont j'ai pris appui moi-même, à savoir qu'il n'y a pas de méta-langage.

Il n'y a pas d'autre méta-langage que toutes les formes de la canaillerie, si nous désignons par là ces curieuses opérations qui se déduisent de ceci, que le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre. Toute canaillerie repose sur ceci, de vouloir être l'Autre, j'entends le grand Autre, de quelqu'un, là où se dessinent les figures où son désir sera capté.

69. Aussi bien cette opération dite wittgensteinienne n'est-elle rien qu'une extraordinaire parade, qu'une détection de la canaillerie philosophique.

Il n'y a de sens que du désir. Voilà ce qu'on peut dire après avoir lu Wittgenstein. Il n'y a de vérité que de ce que cache le dit désir de son manque, pour faire mine de rien de ce qu'il trouve.

Sous nulle lumière plus certaine n'apparaît ce qui résulte de ce que les logiciens articulent depuis toujours, à seulement nous éblouir de l'air de paradoxe de ce qu'on a appelé l'implication matérielle.

Vous savez ce que c'est. C'est l'implication tout court. On ne l'a appelée matérielle que récemment, parce que, tout d'un coup, on s'est frotté les yeux, et qu'on a commencé à comprendre ce qu'il y a d'énormité dans l'implication, je parle de celle que tel stoïcien a soutenue. C'est à savoir, que légitimes sont les trois implications suivantes, que certes, le faux implique le faux, que le vrai implique le vrai, mais qu'il n'est nullement à écarter que le faux n'implique le vrai, puisque au total, il s'agit de ce qui s'implique, et que si ce qui s'implique est vrai, l'ensemble de l'implication l'est aussi.

Seulement, cela veut dire quelque chose, pourquoi ne pourrions-nous pas, décalant légèrement le mot *implique*, nous apercevoir de ce qu'il y a de saillant en ceci — qu'on savait très bien au Moyen Age, *ex falso sequitur quodlibet* —, que le faux comporte aussi bien le vrai à l'occasion, veut aussi bien dire que le vrai soit, lui, de n'importe quoi.

Mais que si, par contre, nous repoussons que le vrai comporte le faux, qu'il peut avoir une suite fausse — car c'est là ce que nous repoussons, faute de quoi il n'y aurait aucune articulation possible de la logique propositionnelle —, nous aboutissons à ce curieux constat, que le vrai a donc une généalogie, qu'il remonte toujours à un premier vrai, d'où il ne saurait plus déchoir.

C'est là une indication si étrange, si contestée par toute notre vie, j'entends notre vie de sujet, qu'à soi tout seul cela suffirait à mettre en question que la vérité puisse être d'aucune façon isolée comme attribut — attribut de quoi que ce soit qui puisse s'articuler au savoir.

L'opération analytique, quant à elle, se distingue de s'avancer dans ce champ d'une façon distincte de ce qui se trouve, dirais-je, incarné dans le discours de Wittgenstein, à savoir une férocité psychotique, auprès de

70. laquelle le rasoir d'Occam bien connu qui énonce que nous ne devons admettre aucune notion logique que nécessaire n'est rien.

3

La vérité, nous repartons au principe, est certes inséparable des effets de langage pris comme tels.

Nulle vérité ne saurait se localiser que du champ où cela s'énonce — où cela s'énonce comme cela peut.

Donc, il est vrai qu'il n'y a pas de vrai sans faux, au moins dans son principe. Ceci est vrai.

Mais qu'il n'y ait pas de faux sans vrai, cela est faux.

J e veux dire que le vrai ne se trouve que hors de toute proposition. Dire que la vérité est inséparable des effets de langage pris comme tels, c'est y inclure l'inconscient.

Avancer, par contre, comme je le rappelais la dernière fois, que l'inconscient est la condition du langage prend ici son sens, de vouloir que, du langage, un sens absolu réponde.

L'un des auteurs du discours sur *L'Inconscient*, sous-titré *étude psychanalytique*, l'a inscrit autrefois à superposer un S sur lui-même, en le mettant sous et sur une barre, d'ailleurs arbitrairement traitée au regard de ce que j'en ai fait. Le signifiant ainsi désigné, dont le sens serait absolu, est très facile à reconnaître, car il n'y a qu'un qui puisse répondre à cette place — c'est le Je.

Le Je en tant qu'il est transcendantal, mais aussi bien qu'il est illusoire. C'est là l'opération racine dernière, celle dont, justement, s'assure irréductiblement ce que je désigne de l'articulation du discours universitaire — et c'est ce qui montre que ce n'est pas un hasard de la trouver ici.

Le Je transcendantal, c'est celui que quiconque a énoncé un savoir d'une certaine façon recèle comme vérité, le S1 le Je du maître.

Le Je identique à lui-même, c'est très précisément ceci dont se constitue le S1 de l'impératif pur.

L'impératif est très précisément ce où le Je se développe, car il est toujours à la deuxième personne.

Le mythe du Je idéal, du Je qui maîtrise, du Je par où au moins

71 - quelque chose est identique à soi-même, à savoir l'énonciateur, est très précisément ce que le discours universitaire ne peut éliminer de la place où se trouve sa vérité. De tout énoncé universitaire d'une philosophie quelconque, fût-ce celle qu'à la rigueur on pourrait épingler comme lui étant la plus opposée, à savoir, si c'était de la philosophie, le discours de Lacan — irréductiblement surgit *la Je-cratie*.

Bien sûr, nulle philosophie n'y est réductible. Pour les philosophes, la question a toujours été beaucoup plus souple et pathétique. Souvenez-vous de quoi il s'agit, tous l'avouent plus ou moins, et certains d'entre eux, les plus lucides, en clair — ils veulent sauver la vérité.

Ceci a entraîné l'un d'eux, ma foi, fort loin — jusqu'à, comme Wittgenstein, aboutir à ceci qu'à en faire la règle et le fondement du savoir, il n'y a plus rien à dire, rien en tout cas qui la concerne comme telle — pour refuser, pour éviter ce roc. Assurément, l'auteur y a ceci de proche de la position de l'analyste, qu'il s'élimine complètement de son discours.

J'ai parlé tout à l'heure de psychose. Il y a là en effet un tel point de concurrence du discours le plus sûr avec je ne sais quoi de frappant qui s'indique comme psychose, que je le dis à simplement en ressentir l'effet. Qu'il est remarquable qu'une université comme l'Université anglaise lui ait fait sa place. Place à part, c'est bien le cas de le dire, place d'isolement, à quoi l'auteur collaborait parfaitement lui-même, si bien qu'il se retirait de temps en temps dans une petite maison de campagne, pour revenir et poursuivre cet implacable discours, dont on peut dire que même celui des *Principia mathematica* de Russel s'en trouve controuvé.

Celui-là ne voulait pas sauver la vérité. Rien ne peut s'en dire, qu'il disait, ce qui n'est pas sûr, puisque aussi bien avec elle nous avons à faire tous les jours. Mais comment Freud définit-il donc la position psychotique dans une lettre que j'ai maintes fois citée ? Précisément de ceci qu'il appelle, chose étrange, *unglauben*, ne rien vouloir savoir du coin où il s'agit de la vérité.

Le chose est, pour l'universitaire, si pathétique qu'on peut dire que le discours de Politzer intitulé *Fondements de la psychologie concrète*, à quoi l'a incité l'approche de l'analyse, en est un exemple fascinant.

Tout se commande de cet effort pour sortir du discours universitaire qui l'a formé de pied en cap. Il sent bien qu'il y a là quelque rampe par quoi il pourrait en émerger.

72 - Il faut lire ce petit ouvrage, réédité en livre de poche sans que rien, à ma connaissance, puisse prouver que l'auteur eût lui-même approuvé cette réédition, alors que chacun sait le drame qu'a été pour lui l'accablement des fleurs sous lequel a été couvert ce qui d'abord se pose comme cri de révolte.

Ses pages cinglantes sur la psychologie, spécialement universitaire, sont étrangement suivies d'une démarche qui, en quelque sorte, l'y ramène. Mais ce qui lui a fait saisir par où il y avait espoir pour lui d'émerger de cette psychologie, c'est qu'il ait mis l'accent sur ceci — ce que personne n'avait fait à son époque —, que l'essentiel de la méthode freudienne pour aborder ce qu'il en est des formations de l'inconscient, c'est de se fier au récit. L'accent est mis sur ce fait de langage, d'où tout, à vrai dire, eût pu partir.

Il n'était pas question à l'époque — c'est de la petite histoire — que quelqu'un, fût-il à l'École normale, ait la moindre idée de ce qu'est la linguistique, mais il est tout de même singulier qu'il ait ainsi approché que c'est là le ressort qui donne espoir de ce qu'il appelle étrangement psychologie concrète.

Il faut lire ce petit livre, et si je l'avais ici, je le lirais avec vous. Peut-être en ferai-je ici, un jour, matière à notre entretien, mais j'ai assez de choses à dire pour n'avoir pas non plus à m'attarder à quelque chose dont chacun d'entre vous peut voir l'étrangeté significative — que ce soit à vouloir sortir du discours universitaire, qu'implacablement on y rentre. Ceci se suit pas à pas.

Que fera-t-il comme objection aux énoncés, je veux dire à la terminologie, des mécanismes qu'avance Freud dans son progrès théorique? - sinon qu'à énoncer autour de faits isolables d'abstraction formelle, comme il s'exprime confusément, Freud laisse échapper ce qui est pour lui l'essentiel de l'exigible en matière de psychologie, à savoir que tout fait psychique ne soit énonçable qu'à préserver ce qu'il appelle l'acte du Je, et mieux encore, sa continuité. Ceci est écrit — la continuité du Je.

Ce terme est sans doute ce qui a permis au rapporteur dont je parlais tout à l'heure de briller aux dépens de Politzer, auquel il introduit une petite référence, histoire, comme cela, d'amadouer ce qu'il pouvait alors avoir comme auditoire. Un universitaire qui s'est montré par ailleurs un héros, quelle bonne occasion de le produire. Cela fait toujours bien d'en

73 - avoir un, de temps en temps, mais cela ne suffit pas, si l'on en profite sans pouvoir démontrer pour autant l'irréductible du discours universitaire par rapport à l'analyse. C'est pourtant d'une lutte singulière que ce livre témoigne, car Politzer ne peut pas ne pas sentir combien la pratique analytique est tout près, en fait, de ce qu'il dessine idéalement comme tout à fait hors du champ de tout ce qui s'est fait jusque-là comme psychologie. Mais il ne peut faire autrement que de retomber sur l'exigence du Je.

Non, certes, que moi-même j'y voie quelque chose qui soit irréductible. Le rapporteur en question s'en débarrasse trop aisément à dire que l'inconscient ne s'articule pas en première personne, et de s'armer pour cela de tel et tel de mes énoncés, sur le fait que son message, le sujet le reçoit de l'autre sous sa forme inversée.

Ce n'est certes pas là raison suffisante. Ailleurs j'ai bien dit que la vérité parle Je. *Moi, la vérité, je parle.* Seulement, ce qui ne vient à l'idée, ni de l'auteur en question, ni de Politzer, c'est que le Je dont il s'agit est peut-être innombrable, qu'il n'y a nul besoin de continuité du Je pour qu'il multiplie ses actes.

Ce n'est pas là l'essentiel.

4

En face de cet usage des propositions, n'allons-nous pas, avant de nous quitter, présentifier ceci? — *Un enfant est battu.* C'est bien une proposition qui fait tout ce fantasme. Pouvons-nous l'affecter de quoi que ce soit qui se désigne du terme de vrai ou de faux ?

Ce cas, exemplaire de ce qu'il ne puisse être éliminé d'aucune définition de la proposition, fait saisir que si cette proposition a effet de se soutenir d'un sujet, sans doute, c'est d'un sujet comme Freud aussitôt l'analyse, divisé par la jouissance. Divisé, je veux dire qu'aussi bien celui qui l'énonce, cet enfant qui *wird, vertu, verdit, verdoie*, d'être battu, *geschlagen* — jouons un peu plus —, cet enfant qui verdit, battu, il badine — *vertu*, ce sont les malheurs du *vers-tu*, soit celui qui le frappe, et qui n'est pas nommé, de quelque façon que la phrase s'énonce.

74 - Le *Tu me bats* est cette moitié du sujet dont la formule fait sa liaison à la jouissance. Il reçoit, certes, son propre message sous une forme inversée — cela veut dire ici, sa propre jouissance sous la forme de la jouissance de l'Autre. C'est bien de cela qu'il s'agit quand le fantasme se trouve joindre l'image du père à ce qui est d'abord un autre enfant. C'est que le père jouisse de le battre, qui ici met l'accent du sens, celui aussi de cette vérité qui est à moitié, — car aussi bien, celui qui s'identifie à l'autre moitié, au sujet de l'enfant, n'était pas cet enfant, sauf, comme dit Freud, à ce qu'on reconstitue le stade intermédiaire — jamais, d'aucune façon, substantialisé par le souvenir — où c'est lui, en effet. C'est lui qui, de cette phrase, fait le support de son fantasme, qui est l'enfant battu.

Nous voici reconduits à ceci, de fait, qu'un corps peut être sans figure. Le père, ou l'autre, quel qu'il soit, qui ici joue le rôle, assure la fonction, donne la place, de la jouissance, il n'est point même nommé. Dieu sans figure, c'est bien le cas. Il n'est néanmoins pas saisissable, sinon en tant que corps.

Qu'est-ce qui a un corps et qui n'existe pas ? Réponse — le grand Autre. Si nous y croyons, à ce grand Autre, il a un corps, inéliminable de la substance de celui qui a dit *Je suis ce que Je suis*, ce qui est une tout autre forme de tautologie.

C'est en cela qu'avant de vous quitter, je me permettrai d'avancer ceci, qui est tellement éclatant dans l'histoire qu'à vrai dire, on s'étonne que ce ne soit pas suffisamment accentué, ou même ne le soit nullement — les matérialistes sont les seuls croyants authentiques.

L'expérience l'a prouvé — je parle du moment de la plus récente éruption historique du matérialisme au XVIII^e siècle. Leur dieu est la matière. Eh bien oui, pourquoi pas ? — cela se tient mieux que toutes les autres façons de le fonder.

Seulement, à nous autres, cela ne suffit pas. Parce que nous avons justement des besoins logiques, si vous me permettez ce terme. Parce que nous sommes des êtres nés du plus-de-jouir, résultat de l'emploi du langage.

Quand je dis *l'emploi du langage*, je ne veux pas dire que nous l'employons. C'est nous qui sommes ses employés. Le langage nous emploie, et c'est par là que cela jouit. C'est pour cela que la seule chance

75 - de l'existence de Dieu, c'est qu'Il — avec un grand I — jouisse, c'est qu'Il soit la jouissance.

C'est bien pourquoi il est clair au plus intelligent des matérialistes, à savoir à Sade, que la visée de la mort, ce n'est nullement l'inanimé.

Lisez les propos de Saint-Fond vers le milieu *de Juliette*, et vous verrez ce dont il s'agit. S'il dit que la mort ne constitue rien d'autre que la collaboration invisible à l'opération naturelle, c'est bien entendu, que pour lui, après la mort, tout reste animé — animé du désir de jouissance. Cette jouissance, il peut aussi bien l'appeler nature, mais il est évident à tout le contexte qu'il s'agit de la jouissance. Jouissance de quoi ? D'un être unique qui n'a qu'à dire — *Je suis ce que Je suis*.

Et cela, pourquoi donc ? Comment Sade le sent-il si bien ?

C'est là que joue ceci, qu'en apparence il est sadique. C'est qu'il refuse d'être ce qu'il est, ce qu'il énonce qu'il est. A faire cet appel furieux à donner à la nature dans son opération meurtrière, d'où toujours renaissent des formes, que fait-il ? — sinon de faire voir son impuissance à être autre chose que l'instrument de la jouissance divine.

Cela, c'est le Sade théoricien. Pourquoi est-il théoricien ? J'aurai peut-être le temps, dans la dernière minute comme je le fais d'habitude, de vous le dire.

Le praticien, c'est autre chose. Comme vous le savez par un certain nombre d'histoires dont nous avons d'ailleurs de sa plume le témoignage, le praticien est simplement masochiste.

C'est la seule position astucieuse et pratique quand il s'agit de la jouissance, car s'épuiser à être l'instrument de Dieu, c'est éreintant. Le masochiste est, lui, un délicat humoriste. Il n'a pas besoin de Dieu, son laquais lui suffit. Il prend son pied, de jouir dans des limites d'ailleurs sages, naturellement, et comme tout bon masochiste, comme cela se voit, il suffit de le lire, il se marre. C'est un maître humoriste. Alors pourquoi diable Sade est-il théoricien ? Pourquoi ce souhait épuisant, car il est tout à fait hors de la portée de sa main, ce souhait écrit, désigné comme tel ? — que ces particules où s'en vont les fragments de vies déchirées, déchiquetées, démembrées après les actes imaginés les plus extraordinaires, il faudrait vraiment, pour en venir à bout, les frapper d'une seconde mort. A la portée de qui est-elle ?

Bien sûr, elle est à notre portée. J'ai énoncé cela depuis longtemps à

76 - propos d'Antigone. Seulement, étant psychanalyste, je puis m'apercevoir que la seconde mort est avant la première, et non après, comme le rêve Sade.

Sade était théoricien. Et pourquoi ? Parce qu'il aime la vérité.

Ce n'est pas qu'il veuille la sauver — il l'aime. Ce qui prouve qu'il l'aime, c'est qu'il la refuse, qu'il n'a pas l'air de s'apercevoir qu'à décréter mort ce Dieu, il L'exalte, qu'il témoigne pour Lui — de ceci que lui, Sade, n'arrive à la jouissance que par les petits moyens dont j'ai parlé tout à l'heure.

Qu'est-ce que cela peut vouloir dire que d'aimer la vérité, on tombe ainsi dans un système si évidemment symptomatique ? Ici, une chose se désigne — à se poser comme résidu de l'effet de langage, comme ce qui fait que, du jouir, l'effet de langage n'arrache que ce que la dernière fois j'énonçais de l'entropie d'un plus de jouir —, c'est ce qu'on ne voit pas — la vérité comme en dehors du discours, mais quoi —, c'est la sœur de cette jouissance interdite.

Je dis c'est la sœur, car elle n'est parente qu'en ceci, que si les structures logiques les plus radicales se rattachent effectivement à ce pédicule arraché de la jouissance, la question se pose inversement de quel jouir répondent ces conquêtes que nous faisons, de notre temps, dans la logique. Ceci, par exemple, qu'il n'est de consistance d'un système logique, si faible soit-il, comme on dit, qu'à désigner sa force d'effet d'incomplétude, où se marque sa limite. Cette façon dont s'avère déhiscent le fondement logique lui-même, à quelle jouissance répond-il ? Autrement dit, qu'est-ce ici que la vérité ?

Ce n'est pas vainement, ni au hasard, que je désigne de sororale la position de la vérité au regard de la jouissance, sauf à l'énoncer dans le discours de l'hystérique.

Singulièrement, tout récemment, d'une chose que tout le monde savait, quelqu'un a été faire une conférence aux Américains. Freud avait ce qu'on appelle pudiquement une affaire, *an affair*, avec sa belle-sœur. Et après ? Il y a bien longtemps qu'on savait la place de Mina Bernays dans les préoccupations de Freud. L'appuyer de quelques ragots jungiens n'y change rien.

Mais j'en retiens cette position de la belle-sœur. Sade, dont chacun sait que l'interdit œdipien l'avait séparé de sa femme — comme le disent

SEMINAIRE 17

77 - depuis toujours les théoriciens de l'amour courtois, il n'y a pas d'amour dans le mariage -, n'est-ce pas à cause de sa belle-sœur qu'il aimait tant la vérité ?
Je vous laisserai sur cette question.

21 JANVIER 1970.

[79]-

*Freud masque son discours.**Le bonheur du phallus.**Des moyens de la jouissance.**Hegel, Marx, et la thermodynamique.**La richesse, propriété du riche.*

M	U		
S ₁	→ S ₂	S ₂ →	
\$	a	S ₁	\$
\$ → S ₁	a → \$		
a	S ₂ S ₂	S ₁	
H	A		

a

Nous allons avancer, et, pour éviter peut-être un malentendu, entre autres, je voudrais vous donner cette règle de première approximation — la référence d'un discours, c'est ce qu'il avoue vouloir maîtriser. Cela suffit à le classer dans la parenté du discours du maître.

C'est bien la difficulté de celui que j'essaie de rapprocher autant que je peux du discours de l'analyste — il doit se trouver à l'opposé de toute volonté, au moins avouée, de maîtriser. Je dis *au moins avouée*, non pas qu'il ait à la dissimuler, mais puisque, après tout, il est facile de redéraper toujours dans le discours de la maîtrise.

A vrai dire, nous partons de là dans ce qui est enseignement du discours de la conscience, et qui s'est repris, se reprend tous les jours, indéfiniment. Quelqu'un de mes meilleurs amis, très proche de moi, bien sûr dans la psychiatrie, lui a redonné sa meilleure touche — discours de la synthèse, discours de la conscience qui maîtrise.

SEMINAIRE 17

80 - C'est à lui que je répondais dans certains propos que j'ai tenus il y a un bout de temps sur la causalité psychique, qui sont là pour témoigner que, bien avant de prendre en main le discours analytique, j'avais déjà quelque orientation, en particulier quand je lui disais à peu près ceci — Comment pourrait-on appréhender toute cette activité psychique autrement que comme un rêve, quand on entend mille et mille fois en cours de journée *cette chaîne bâtarde de destin et d'inertie, de coups de dés et de stupeur, de faux succès et de rencontres méconnues, qui font le texte courant d'une vie humaine?*

Ne vous attendez donc à rien d'autre de plus subversif en mon discours que de ne pas prétendre à la solution.

1

Néanmoins, il est clair que rien n'est plus brûlant que ce qui, du discours, fait référence à la jouissance.

Le discours y touche sans cesse, de ce qu'il s'y origine. Et il l'émeut à nouveau dès qu'il s'essaie à retourner à cette origine. C'est en cela qu'il conteste tout apaisement.

Freud tient un discours étrange, il faut le dire, le plus contraire à la cohérence, à la consistance d'un discours. Le sujet du discours ne se sait pas en tant que sujet tenant le discours. Qu'il ne sache pas ce qu'il dit, passe encore, on y a toujours suppléé. Mais ce que Freud dit, c'est qu'il ne sait pas qui le dit.

Le savoir — je pense y avoir déjà assez insisté pour que cela vous entre dans la tête —, le savoir est chose qui se dit, qui est dite. Eh bien, le savoir parle tout seul, voilà l'inconscient.

C'est là qu'il aurait dû être attaqué par ce que l'on appelle, plus ou moins diffusément, la phénoménologie. Il ne suffisait pas, pour contredire Freud, de rappeler que le savoir se sait ineffablement. Il fallait porter l'attaque sur ceci, c'est que Freud met l'accent sur ce que n'importe qui peut savoir — le savoir s'égrène, le savoir s'énumère, se détaille, et — c'est ça qui ne va pas tout seul — ce qui se dit, le chapelet, personne ne le dit, il se déroule tout seul.

81. Si vous me permettez, je voulais commencer par un aphorisme. Vous allez voir pourquoi j' 'y ai reculé. J'ai reculé comme d'habitude, mais heureusement, je l'ai fait avant midi trente et une qu'il est, de façon à ne pas retarder cette fois la fin de notre rencontre. Si je commençais comme j'en ai toujours envie, ce serait de façon abrupte. C'est parce que j'en ai envie que je ne le fais pas, je vous apprivoise, je vous évite les chocs. Je voulais commencer par un aphorisme qui, j'espère, va vous frapper par son évidence, parce que c'est bien à cause de ça que Freud s'est imposé malgré les protestations qui ont accueilli son entrée dans le monde du commerce des idées. Ce qui s'est imposé, c'est que — Freud ne déconne pas.

C'est ce qui a imposé cette sorte de préséance qu'il a à notre époque. C'est probablement ça aussi qui fait qu'il y en a un autre dont on sait que, malgré tout, il survit assez bien. L'un et l'autre, Freud et Marx, ce qui les caractérise, c'est qu'ils ne déconnent pas.

Cela se remarque à ceci — à les contredire, on risque toujours de glisser, on glisse assez bien, dans le déconner. Ils désordonnent le discours de ceux qui veulent les accrocher. Ils le figent très fréquemment en une sorte de récurSION académique conformiste, retardataire, irréductiblement.

Plût au Ciel que ces contradicteurs, si j'ose dire, déconnaissent. Ils donneraient ses suites à Freud, ils seraient dans un certain ordre, celui de ce dont il est question. On se demande après tout pourquoi on qualifie de temps en temps Untel ou Untel de con. Est-ce si dévalorisant ? N'avez-vous pas remarqué que, quand on dit que quelqu'un est un con, cela veut plutôt dire qu'il est un pas-si-con ? Ce qui déprime, c'est qu'on ne sait pas très bien en quoi il a affaire à la jouissance. Et c'est pour cette raison qu'on l'appelle comme ça.

C'est aussi ce qui fait le mérite du discours de Freud. Lui est à la hauteur. Il est à la hauteur d'un discours qui se tient aussi près qu'il est possible de ce qui se rapporte à la jouissance — aussi près qu'il est possible jusqu'à lui. Ce n'est pas commode. Ce n'est pas commode de se situer en ce point où le discours émerge, voire, quand il y retourne, achoppe, aux environs de la jouissance.

Evidemment, là-dessus Freud parfois se dérobe, nous abandonne. Il abandonne la question autour de la jouissance féminine. Aux dernières nouvelles, M. Gillespie, personnage éminent à s'être distingué par toutes

82 - sortes d'opérations de marchandage entre les différents courants qui ont parcouru l'analyse dans ces cinquante dernières années, marque je ne sais quelle allégresse, une allégresse singulière dans le dernier numéro paru de *l'International Journal of Psycho-Analysis*, devant le fait que, grâce à un certain nombre d'expériences qui se seraient poursuivies à l'université de Washington sur l'orgasme vaginal, une vive lumière serait projetée sur ce qui faisait débat, à savoir de la primauté ou non, dans le développement de la femme, d'une jouissance d'abord réduite à l'équivalent de la jouissance mâle.

Ces travaux d'un nommé Masters et d'une Johnson ne sont pas, à vrai dire, sans intérêt. Néanmoins, quand, sans avoir pu me reporter directement au texte, mais à travers certaines citations, j'y vois figurer que l'orgasme majeur, qui serait celui de la femme, ressortit à la personnalité totale, je me demande en quoi un appareil cinématographique recueillant des images en couleur, mis à l'intérieur d'un appendice représentant le pénis, saisissant de l'intérieur ce qui se passe sur la paroi qui, à son introduction, l'entoure, est en mesure de saisir ladite personnalité totale.

C'est peut-être fort intéressant, comme accompagnement, en marge de ce que le discours de Freud nous permet d'avancer. Mais c'est bien là ce qui donne son sens au mot *déconner*, comme on dit *déchanter*. Vous savez peut-être ce que c'est que le déchant — c'est quelque chose qui s'écrit à côté du plain-chant, cela peut se chanter aussi, cela peut faire un accompagnement, mais enfin, ce n'est pas tout à fait ce que l'on attend du plain-chant.

C'est bien parce qu'il y a tant de déchant qu'il faut bien ici rappeler dans son relief brutal ce qui ressort de ce que je pourrais appeler la tentative de réduction économique que Freud donne à son discours sur la jouissance.

Ce n'est pas sans raison qu'il le masque ainsi. Vous allez voir l'effet que ça fait quand on l'énonce en direct. Mais c'est ce que j'ai cru aujourd'hui devoir faire sous une forme qui, je l'espère, vous frappera, encore qu'elle ne vous apprenne rien, sinon le juste ton de ce que Freud découvre.

83 - Nous n'allons pas parler de la jouissance comme ça.

Je vous en ai déjà assez dit pour que vous sachiez que la jouissance, c'est le tonneau des Danaïdes, et qu'une fois qu'on y entre, on ne sait pas jusqu'où ça va. Ça commence à la chatouille et ça finit par la flambée à l'essence. Ça, c'est toujours la jouissance.

Je prendrai les choses par un autre facteur dont on ne peut pas dire qu'il soit absent du discours analytique.

Si vous lisez le véritable corpus anniversaire que constitue ce numéro de l'International Journal, on conçoit que les auteurs se félicitent de la solidité révélée par ces cinquante années écoulées. Je vous prie d'en faire l'épreuve — prenez de ces cinquante ans n'importe quel numéro, vous ne saurez jamais de quand il date. Il dit toujours la même chose. C'est toujours aussi insipide, et, comme l'analyse conserve, ce sont toujours aussi les mêmes auteurs. Simplement, avec la fatigue, ils ont réduit de temps en temps leur collaboration. Il y en a un qui s'exprime en une page. Ils se félicitent qu'en somme, ces cinquante ans aient bien confirmé ces vérités premières, que le ressort de l'analyse, c'est la bonté, et que ce qui a été heureusement mis en évidence depuis ces années, avec l'effacement progressif du discours de Freud, c'est particulièrement la solidité et la gloire d'une découverte qu'on appelle l'autonomous Ego, à savoir l'Ego à l'abri des conflits.

Voilà ce qui résulte de cinquante années d'expérience, par la vertu de l'injection de trois psychanalystes qui avaient fleuri à Berlin, dans la société américaine où ce discours d'un Ego solidement autonome était sans doute prometteur de résultats alléchants. Pour un retour au discours du maître, en effet, on ne peut mieux faire.

Cela nous donne l'idée des incidences en retour, rétrogressives si l'on peut dire, de toute espèce de tentative de transgression, comme tout de même fut en un temps l'analyse.

Alors, nous allons dire les choses d'une certaine façon, et autour d'un mot que vous trouverez facilement au détour de ce numéro, puisque c'est aussi un des thèmes courants de la propagande analytique — en anglais, cela s'appelle happiness, nous appelons ça en français le bonheur.

84 - A moins de le définir d'une façon assez triste, à savoir que c'est d'être comme tout le monde, ce à quoi pourrait bien se résoudre *l'autonomous Ego* — le bonheur, il faut bien le dire, personne ne sait ce que c'est. Si nous en croyons Saint-Just qui l'a dit lui-même, le bonheur est devenu depuis cette époque, la sienne, un facteur de la politique.

Essayons ici de donner corps à cette notion par un autre énoncé abrupt dont je vous prie de prendre acte qu'il est central de la théorie freudienne — il n'y a de bonheur que du phallus.

Freud l'a écrit sous toutes sortes de formes, et l'a écrit même de la façon naïve qui consiste à dire que rien ne peut être approché de jouissance plus parfaite que celle de l'orgasme masculin.

Seulement, là où l'accent est mis par la théorie freudienne, c'est qu'il n'y a que le phallus à être heureux — pas le porteur dudit. Même quand, non pas par oblativité, mais en désespoir de cause, il le porte, le susdit, au sein d'une partenaire supposée se désoler de n'en être pas porteuse elle-même.

Voilà ce que nous enseigne positivement l'expérience psychanalytique. Le porteur dudit, comme je m'exprime, s'escrime à faire accepter par sa partenaire cette privation, au nom de quoi tous ses efforts d'amour, de menus soins et de tendres services sont vains, puisqu'il ravive ladite blessure de la privation. Cette blessure, donc, ne peut être compensée par la satisfaction que le porteur aurait de l'apaiser, elle est bien au contraire ravivée de sa présence même, de la présence de ce dont le regret cause cette blessure.

C'est là, très exactement, ce que nous a révélé ce que Freud a su extraire du discours de l'hystérique. C'est à partir de là que se conçoit que l'hystérique symbolise l'insatisfaction première. Sa promotion du désir insatisfait, je l'ai mise en valeur en m'appuyant sur l'exemple minimal que j'ai commenté dans cet écrit qui reste sous le titre de *La Direction de la cure et les principes de son pouvoir*, à savoir, le rêve dit de la belle bouchère.

Qu'on s'en souvienne, il y a la belle bouchère et son baiseur de mari, qui, lui, est un vrai con en or, moyennant quoi il faut qu'elle lui montre qu'elle ne tient pas à ce dont il veut la combler de surcroît, ce qui veut dire que ça n'arrangera rien quant à l'essentiel, malgré que cet essentiel, elle l'ait. Voilà. Ce qu'elle ne voit pas, elle, parce qu'elle a aussi ses

85 - limites à son petit horizon, c'est que ce serait, cet essentiel de son mari, à le laisser à une autre qu'elle trouverait, elle, le plus-de-jouir, car c'est bien ce dont il s'agit dans le rêve. Elle ne le voit pas dans le rêve, c'est tout ce qu'on peut dire.

Il y en a d'autres qui le voient. Par exemple, Dora, c'est ce qu'elle fait. Par l'adoration de l'objet de désir qu'est devenue, à son horizon, la femme, celle dont elle s'enveloppe et qui dans l'observation s'appelle Mme K., celle qu'elle va contempler sous la figure de la Madone de Dresde, elle bouche, par cette adoration, sa revendication pénine. Et c'est ce qui me permet de dire que la belle bouchère ne voit pas qu'en fin de compte, comme Dora, elle serait heureuse à laisser cet objet à une autre.

Il y a d'autres solutions. Si j'indique celle-là, c'est parce qu'elle est la plus scandaleuse.

Il y a bien d'autres raffinements dans la façon de substituer à cette jouissance, dont l'appareil, qui est celui du social, et qui aboutit au complexe d'Œdipe, fait que, d'être la seule qui donnerait le bonheur, justement à cause de cela, elle est exclue. C'est là proprement la signification du complexe d'Œdipe. Et c'est bien pourquoi ce qui intéresse dans l'investigation analytique, c'est de savoir comment, en suppléance de l'interdit de la jouissance phallique, est apporté quelque chose dont nous avons défini l'origine d'une tout autre chose que de la jouissance phallique, celle qui est située, et, si l'on peut dire, quadrillée, de la fonction du plus-de-jouir.

Je ne fais ici que rappeler des faits éclatants du discours freudien que j'ai déjà mis maintes fois en valeur, et que je désire insérer dans leur rapport de configuration, non pas centrale, mais connexe, à la situation que j'essaie de donner des rapports du discours à la jouissance. C'est en cela que je les rappelle, et que je veux y mettre un accent de plus, destiné à changer ce que, pour vous, peut traîner d'aura l'idée que le discours freudien se centre sur la donnée biologique de la sexualité.

Je prendrai ici ma mesure, qui est quelque chose dont il faut bien vous avouer que je n'ai pas fait la découverte il y a bien longtemps. Ce sont toujours les choses les plus visibles, celles qui s'étalent, qu'on voit le moins. Je me suis tout à coup demandé — mais comment dit-on le sexe en grec ?

86 - Le pire, c'est que je n'avais pas de dictionnaire français-grec, et d'ailleurs, il n'y en a pas, enfin il y en a des petits, des moches. J'avais trouvé *génos*, qui n'a bien sûr rien à voir avec le sexe, puisque cela veut dire un tas d'autres choses, la race, la lignée, l'engendrement, la reproduction. Un autre mot m'est venu ensuite à l'horizon, mais ses connotations sont bien autres — *phusis*, la nature.

Cette répartition des êtres vivants, d'une part d'entre eux en deux classes, avec ce dont on s'aperçoit que cela comporte, à savoir, très probablement, l'irruption de la mort, puisque les autres, ceux qui ne sont pas sexués, n'ont pas l'air de tellement mourir que ça — ce n'est pas ça du tout ce que nous disons, ça n'a pas du tout cet accent, quand nous disons le *sexe*. Le relief, bien sûr, ce n'est du tout cette référence biologique. C'est bien ce qui montre qu'il faut être très, très prudent avant de penser que c'est un rappel, non seulement d'un organicisme quelconque, mais même d'une référence à la biologie, qui met en avant la fonction du sexe dans le discours freudien.

C'est là qu'on s'aperçoit que *sexe*, avec l'accent qu'il a pour nous et son ordre d'emploi, sa diffusion significative, c'est *sexus*. Par rapport au grec, il faudrait poursuivre l'enquête dans d'autres langues positives, mais en latin, ça se rattache, très nettement, à *secare*. Dans le *sexus* latin, est impliqué ce que j'ai mis d'abord en évidence, à savoir que c'est autour du phallus que tout le jeu tourne.

Bien entendu, il n'y a pas que le phallus dans les relations sexuelles.

Seulement, ce qu'il a de privilégié, cet organe, c'est qu'en quelque sorte, on peut bien isoler sa jouissance. Il est pensable comme exclu. Pour dire des mots violents — je ne vais pas vous noyer ça dans le symbolisme —, il a justement une propriété que nous pouvons considérer, dans l'ensemble du champ de ce qui constitue les appareils sexuels, comme très locale très exceptionnelle. Il n'y a pas, en effet, un très grand nombre d'animaux chez qui l'organe décisif de la copulation est quelque chose d'aussi bien isolable dans ses fonctions de tumescence et de détumescence, déterminant une courbe, dite orgasmique, parfaitement définissable — une fois que c'est fini, c'est fini. *Post coitum animal triste*, a-t-on déjà dit. Ce n'est pas forcé, d'ailleurs. Mais ça marque bien qu'il se sent frustré, quoi. Il y a quelque chose là-dedans qui ne le concerne pas. Il peut prendre les choses autrement, il peut trouver ça très gai, mais enfin

87 - Horace trouvait que c'était plutôt triste — et cela prouve qu'il avait encore gardé quelques illusions sur les rapports à la *phusis* grecque, au bourgeon que constituerait le désir sexuel.

Voilà qui met les choses à leur place, quand on voit que c'est tout de même - ainsi que Freud présente les choses. S'il y a quelque chose dans la biologie qui pourrait faire écho, vague ressemblance, mais nullement racine, à cette position dont nous allons indiquer maintenant les racines de discours, s'il y a quelque chose qui, pour faire *bye-bye* au domaine de la biologie, nous donnerait une idée approximative de ce que représente ce fait que tout se joue autour de cet enjeu, que l'un n'a pas et dont l'autre ne sait que faire, ce serait à peu près ce qui se produit chez certaines espèces animales.

J'ai vu tout récemment, et c'est pour ça que je vous en parle, de très jolis poissons, monstrueux comme doit l'être une espèce où la femelle est à peu près de cette taille-là, et où le mâle est comme ça, tout petit. Il vient s'accrocher à son ventre, et il s'accroche si bien que ses tissus sont indiscernables — on ne peut, même au microscope, voir où commencent les tissus de l'un et les tissus de l'autre. Il est là, accroché par la bouche, et de là il remplit, si on peut dire, ses fonctions de mâle. Il n'est pas impensable que cela simplifie beaucoup le problème des rapports sexuels, quand le mâle, à la fin, fatigué, résorbe son cœur, son foie, il n'y a plus rien de tout ça, il est là, suspendu à la bonne place, réduit à ce qui reste, au bout d'un certain temps, dans cette petite poche animale, à savoir, principalement les testicules.

La question est d'articuler ce qu'il en est de cette exclusion phallique dans le grand jeu humain de notre tradition, qui est celui du désir.

Le désir n'a pas de rapport immédiatement proxime avec ce champ. Notre tradition le pose pour ce qu'il est, l'Eros, la présentification du manque.

Et c'est là qu'on peut demander — Comment peut-on désirer quoi que ce soit ? Qu'est-ce qui manque ? Il y a quelqu'un, un jour, qui a dit — Mais ne vous fatiguez pas, rien ne manque, regardez les lis des champs, ils ne tissent, ni ne filent, c'est eux qui sont à leur place dans le Royaume des cieux.

Il est évident que pour tenir ces propos de véritable défi, il fallait vraiment être celui-là même qui s'identifiait à la négation de cette harmonie.

88 - C'est tout au moins ainsi qu'on l'a compris, interprété, quand on l'a qualifié du Verbe. Il fallait qu'il fût le Verbe lui-même pour qu'il puisse à ce point nier l'évidence. Enfin, c'est l'idée qu'on s'en est faite. Lui n'en disait pas tant. Il disait, si l'on en croit l'un de ses disciples — *Je suis la Voie, la Vérité, la Vie*. Mais qu'on en ait fait le Verbe, c'est bien là où se marque que les gens savaient tout de même à peu près ce qu'ils disaient quand ils pensaient qu'il n'y avait que le Verbe à pouvoir à ce point se désavouer.

C'est vrai que le lis des champs, nous pouvons bien l'imaginer comme un corps tout entier livré à la jouissance. Chaque étape de sa croissance identique à une sensation sans forme. Jouissance de la plante. Rien en tout cas ne permet de lui échapper. C'est peut-être une douleur infinie d'être une plante. Enfin, personne ne s'amuse à rêver à ça, sauf moi.

Il n'en est pas de même pour l'animal, qui a ce que nous interprétons comme une économie — la possibilité de se mouvoir pour obtenir surtout le moins de jouissance. C'est ce qu'on appelle le principe du plaisir. Ne restons pas là où on jouit, parce que Dieu sait où ça peut mener, je l'ai déjà dit tout à l'heure.

Or, il y a cette chose, que la jouissance, tout de même, nous en savons les moyens. Je vous ai parlé tout à l'heure de la chatouille et de la grillade. Là, on sait comment faire. C'est même ça, le savoir. Personne, en principe, n'a envie d'en user trop loin, et quand même, ça tente.

C'est même ce dont Freud a fait la découverte justement vers 1920, et c'est là, en quelque sorte, le point de rebroussement de sa découverte.

Sa découverte était d'avoir épelé l'inconscient, et je défie qu'on dise que ce puisse être autre chose que la remarque qu'il y a un savoir parfaitement articulé dont, à proprement parler, aucun sujet n'est responsable. Quand un sujet vient tout d'un coup à le rencontrer, à toucher ce savoir auquel il ne s'attendait pas, il se trouve, lui qui parle, ma foi, bien dérouté.

C'était la première trouvaille. Freud a dit, aux sujets — Parlez, parlez donc, faites donc comme l'hystérique, on va bien voir quel est le savoir que vous rencontrez, et la façon dont vous vous y êtes aspiré, ou au contraire dont vous le repoussez, on va voir ce qui se passe. Et cela l'a conduit nécessairement à cette découverte, qu'il appelle de l'au-delà du principe du plaisir. C'est ceci, que l'essentiel de ce qui détermine

SEMINAIRE 17

89 - ce à quoi on a affaire dans l'exploration de l'inconscient, c'est la répétition.

La répétition, ça ne veut pas dire — ce qu'on a fini, on le recommence, comme la digestion ou quelque autre fonction physiologique. La répétition, c'est une dénotation précise d'un trait que je vous ai dégagé du texte de Freud comme identique au trait unaire, au petit bâton, l'élément de l'écriture, d'un trait en qu'il commémore une irruption de la jouissance.

Voilà pourquoi il est concevable que le plaisir soit violé dans sa règle et son principe, pourquoi il cède au déplaisir. Il n'y a rien d'autre à dire — pas à la douleur forcément, au déplaisir, qui ne veut rien dire que la jouissance.

C'est ici que l'insertion de la génération, du génital, du génésique, dans le désir, se montre tout à fait distincte de la maturité sexuelle.

Sans doute parler de sexualisation prématurée a-t-il son intérêt. Certes, ce qu'on appelle la première poussée sexuelle chez l'homme est très évidemment ce qu'on en dit, à savoir, prématurée. Mais à côté de ce fait qu'elle puisse impliquer, en effet, jeu de jouissance, il n'en reste pas moins que ce qui va introduire la section entre la libido et la nature n'est pas seulement l'auto-érotisme organique. Il y a d'autres animaux que les hommes qui sont capables de se chatouiller, et cela ne les a pas amenés à une élaboration du désir bien avancée, les singes. Par contre, faveur est ici trouvée en fonction du discours.

Il ne s'agit pas seulement de parler des interdits, mais simplement d'une dominance de la femme en tant que mère, et mère qui dit, mère à qui l'on demande, mère qui ordonne, et qui institue du même coup la dépendance du petit homme.

La femme donne à la jouissance d'oser le masque de la répétition. Elle se présente ici en ce qu'elle est, comme institution de la mascarade, Elle apprend à son petit à parader. Elle porte vers le plus-de-jouir, parce qu'elle plonge ses racines, elle, la femme, comme la fleur, dans la jouissance elle-même. Les moyens de la jouissance sont ouverts au principe de ceci, qu'il ait renoncé à la jouissance close, et étrangère, à la mère.

C'est là où va venir s'insérer la vaste connivence sociale qui inverse ce que nous pouvons appeler la différence des sexes au naturel, en sexualisation

SEMINAIRE 17

90 - de la différence organique. Ce renversement implique le commun dénominateur de l'exclusion de l'organe spécifiquement mâle. Le mâle dès lors est et n'est pas ce qu'il est au regard de la jouissance. Et de là aussi, la femme se produit comme objet, justement de n'être pas ce qu'il est, d'une part différence sexuelle, et d'autre part d'être ce à quoi il renonce comme jouissance.

Ces rappels sont tout à fait essentiels à faire au moment où, à parler de l'envers de la psychanalyse, la question se pose de la place de la psychanalyse dans le politique.

3

L'intrusion dans le politique ne peut se faire qu'à reconnaître qu'il n'y a de discours, et pas seulement l'analytique, tout au moins quand on en espère le travail de la vérité.

La caractérisation du discours du maître comme comportant une vérité cachée ne veut pas dire que ce discours se cache, qu'il se planque. Le mot caché a en français ses vertus étymologiques. Il vient de coactus, du verbe coactare, coactitare, coacticare — cela veut dire qu'il y a quelque chose qui est comprimé, qui est comme une surimpression, quelque chose qui demande à être déplié pour être lisible.

Il est clair que sa vérité lui est cachée, et un certain Hegel a articulé qu'elle lui est livrée par le travail de l'esclave. Seulement voilà, c'est un discours de maître, ce discours de Hegel, qui repose sur la substitution de l'Etat au maître par le long chemin de la culture, pour aboutir au savoir absolu. Il paraît bien avoir été définitivement réfuté par quelques trouvailles qui sont celles de Marx. Je ne suis pas là pour le commenter, et je ne donnerai ici pas d'appendice, mais je montrerai simplement à quel point, du belvédère psychanalytique, nous sommes à l'aise pour mettre en doute d'abord ceci, que le travail engendre à l'horizon un savoir absolu, ni même aucun savoir.

Je l'ai déjà avancé devant vous et je ne peux pas le reprendre ici. Mais c'est un des axes où je vous prie de vous situer pour saisir ce qu'il en est de la subversion analytique.

Si le savoir est moyen de la jouissance, le travail est autre chose. Même

SEMINAIRE 17

91 - s'il est accompli par ceux qui ont le savoir, ce qu'il engendre, ce peut certes être la vérité, ce n'est jamais le savoir — nul travail n'a jamais engendré un savoir. Quelque chose y objecte, que donne une observation plus serrée de ce qu'il en est dans notre culture des rapports du discours du maître à quelque chose qui a surgi, et d'où est reparti l'examen de ce qui, du point de vue de Hegel, s'enroulait autour de ce discours — l'évitement de jouissance absolue, en tant qu'elle est déterminée par ceci, - qu'à fixer l'enfant à la mère, la connivence sociale la fait le siège élu des interdits.

D'autre part, la formalisation d'un savoir qui rend toute vérité problématique, n'est-ce pas ce qui nous suggère que, plutôt qu'un progrès survenu par le travail de l'esclave — comme s'il y avait eu le moindre progrès dans sa condition, bien au contraire — il s'agit d'un transfert, d'une spoliation de ce qui en était, au départ du savoir, inscrit, recelé, dans le monde de l'esclave. Auprès de cela, c'est le discours du maître qui avait à s'imposer. Mais aussi, de ce fait, rentrant dans le mécanisme de son assertion répétée, il dut appréhender la perte de sa propre entrée dans le discours, et, pour tout dire, voir surgir cet objet a que nous avons épinglé du plus-de-jour.

C'est cela en somme, cela, pas plus, que le maître avait à faire payer à l'esclave, seul possesseur des moyens de la jouissance.

Le maître se contentait de cette petite dîme, d'un plus-de-jour, dont, après tout, rien n'indique que l'esclave fût en lui-même malheureux de le donner. Il en est tout autre chose de ce qui se trouve à l'horizon de la montée du sujet-maître dans une vérité qui s'affirme de son égalité à soi-même, de cette *jecratie* dont je parlais une fois, et qui est, semble-t-il, l'essence de toute affirmation dans la culture qui a vu fleurir entre toutes ce discours du maître.

A la voir de plus près, la soustraction à l'esclave de son savoir est toute l'histoire dont Hegel suit les étapes pas à pas — chose singulière, sans avoir vu où elle menait, et pour cause. Il était encore dans le champ de la découverte newtonienne, il n'avait pas vu naître la thermodynamique. S'il avait pu se mettre au dos des formules qui, pour la première fois, unifièrent ce champ ainsi désigné de la thermodynamique, peut-être aurait-il pu y reconnaître ceci, du règne du signifiant, du signifiant répété à deux niveaux, S1, S1 encore.

92 - S1 c'est la digue. Second S1, c'est, en dessous, le bassin qui la reçoit et qui fait tourner une turbine. Il n'y a pas d'autre sens à la conservation de l'énergie que cette marque d'une instrumentation qui signifie le pouvoir du maître.

Ce qui est recueilli dans la chute doit être conservé. C'est la première des lois. Il y a malheureusement quelque chose qui disparaît dans l'intervalle, ou plus exactement, ne se prête pas au retour, à la remise en état du point de départ. C'est le principe dit de Carnot-Clausius, encore qu'un certain Mayer y ait beaucoup contribué.

Ce discours qui, dans son essence, donne la primauté à tout ce qui est du départ et de la fin, en négligeant tout ce qui, dans un intervalle, peut être de l'ordre de quelque chose qui relève d'un savoir, la mise à l'horizon du monde nouveau, de ces pures vérités numériques, de ce qui est comptable, ne signifie-t-il pas, à soi tout seul, bien autre chose que la montée en jeu d'un savoir absolu ? L'idéal même d'une formalisation où plus rien n'est que compte — l'énergie elle-même n'est rien d'autre que ce qui compte, ce qui, si vous manipulez les formules d'une certaine façon, se trouve toujours faire le même total —, n'est-ce pas ici le glissement, le quart de tour ? — qui fait s'instaurer une articulation du savoir éminemment nouvelle, complètement réductible formellement, et qu'à l'esclave, vient non pas quelque chose qui s'insérerait d'aucune façon dans l'ordre de ce savoir, mais qui en est bien produit.

Marx dénonce ce procès comme spoliation. Seulement, il le fait sans se rendre compte que c'est dans le savoir même qu'en est le secret — comme celui de la réduction du travailleur lui-même à n'être plus rien que valeur. Passé un étage au dessus, le plus-de-jouir n'est plus-de-jouir, mais s'inscrit simplement comme valeur, à inscrire ou à déduire de la totalité de ce qui s'accumule — ce qui s'accumule d'une nature essentiellement transformée. Le travailleur n'est qu'unité de valeur. Avis à ceux pour qui ce terme évoque un écho.

Ce que Marx dénonce dans la plus-value, c'est la spoliation de la jouissance. Et pourtant, cette plus-value, c'est le mémorial du plus-de-jouir, son équivalent du plus-de-jouir. La société des consommateurs prend son sens de ceci, qu'à ce qui en fait l'élément entre guillemets qu'on qualifie d'humain, est donné l'équivalent homogène de n'importe quel plus-de-jouir

93 - qui est le produit de notre industrie, un plus-de-jouir en toc pour tout dire.

Aussi bien, ça peut prendre. On peut faire semblant de plus-de-jouir, ça retient encore beaucoup de monde.

4

Si je voulais vous donner matière à rêver sur où s'amorce ce procès dont notre science est le statut, je vous dirais, puisque j'en ai refait récemment la lecture, de vous amuser au *Satiricon*.

Je ne trouve pas mauvais ce qu'en a fait Fellini. Ce qui ne lui sera jamais pardonné, c'est d'avoir fait une faute d'orthographe en écrivant Satyricon, alors qu'il n'y a pas de y, mais à part ça, ce n'est pas mal. C'est moins bien que le texte, parce que dans le texte, on est sérieux, on ne s'arrête pas à des images, et on voit de quoi il retourne. Pour tout dire, c'est un bon exemple pour faire la différence de ce qu'il en est du maître et du riche.

Ce qu'il y a de merveilleux dans les discours, dans les discours quels qu'ils soient, fût-ce les plus révolutionnaires, c'est qu'ils ne disent jamais les choses en cru, comme je viens d'essayer, un petit peu — j'ai fait ce que j'ai pu.

Je mets de temps en temps mon nez dans un tas d'auteurs qui sont des économistes. Et nous voyons à quel point cela a de l'intérêt pour nous, analystes, parce que s'il y a quelque chose qui est à faire, dans l'analyse, c'est l'institution de cet autre champ énergétique, qui nécessiterait d'autres structures que celles de la physique, et qui est le champ de la jouissance.

Vous pouvez unifier tant que vous voulez, si vous êtes Maxwell, le champ thermodynamique et l'électromagnétique, vous rencontrez quand même un os à propos du gravitationnel, et c'est assez curieux parce que c'est avec le gravitationnel que tout le monde a commencé, mais enfin, qu'importe. Pour ce qui est du champ de la jouissance — hélas, qu'on n'appellera jamais, car je n'aurai sûrement pas le temps même d'en ébaucher les bases, le champ lacanien, mais je l'ai souhaité -, il y a des remarques à faire.

94 - On ouvre le livre du nommé Smith, *La Richesse des nations*, et il n'est pas le seul, ils sont tous là à se casser la tête, Malthus, Ricardo et les autres — la richesse des nations, qu'est-ce que c'est ? On est là à essayer de définir la valeur d'usage, ça doit bien compter, la valeur d'échange — ce n'est pas Marx qui a inventé tout ça. Or, il est extraordinaire que, depuis qu'il y a des économistes, personne, pour le coup, n'ait — même un instant, je ne dis pas pour s'y arrêter — fait cette remarque que la richesse, c'est la propriété du riche. Tout comme la psychanalyse, je l'ai dit un jour, c'est fait par le psychanalyste, c'est sa principale caractéristique, il faut partir du psychanalyste. Pourquoi, à propos de la richesse, ne pas partir du riche ?

Il faut que je m'arrête dans deux minutes, mais je vais quand même vous dire une remarque qui ressort d'une expérience qui n'est pas spécialement d'analyste, mais que tout le monde peut faire.

Le riche a une propriété. Il achète, il achète tout, en somme — enfin, il achète beaucoup. Mais je voudrais que vous méditiez sur ceci, c'est qu'il ne paye pas.

On s'imagine qu'il paye, pour des raisons comptables qui tiennent à la transformation du plus-de-jour en plus-value. Mais d'abord, chacun sait que la plus-value, il se l'additionne très régulièrement. Il n'y a pas de circulation du plus-de-jour. Et très nommément, il y a une chose qu'il ne paye jamais, c'est le savoir.

En effet, il n'y a pas que la dimension de l'entropie dans ce qui se passe du côté du plus-de-jour. Il y a quelque chose d'autre, dont quelqu'un s'est aperçu, c'est que le savoir, ça implique l'équivalence entre cette entropie et une information. Bien sûr, ce n'est pas pareil, ce n'est pas aussi simple que M. Brillouin le dit.

Le riche n'est un maître — et c'est ce que je vous prie d'aller voir dans le *Satiricon* — que parce qu'il s'est racheté. Les maîtres dont il s'agit à l'horizon du monde antique ne sont pas des hommes d'affaires. Voyez comme Aristote en parle — ça lui répugne.

Par contre, quand un esclave s'est racheté, il n'est un maître qu'en ceci, qu'il commence à tout risquer. C'est bien ainsi qu'un personnage qui n'est autre que Trimalcion lui-même s'exprime dans le *Satiricon*. A partir du moment où il est riche, pourquoi peut-il tout acheter sans payer ? Parce que lui n'a rien à faire avec la jouissance. Ce n'est pas ça

SEMINAIRE 17

95 - qu'il répète. Il répète son achat. Il rachète tout, ou plutôt, tout ce qui se présente, il le rachète. Il est bien fait pour être chrétien. Il est par destination le racheté.

Et pourquoi est-ce qu'on se laisse acheter par le riche ? Parce que ce qu'il vous donne participe de son essence de riche. Acheter à un riche, à une nation développée, vous croyez — c'est ça, le sens de la richesse des nations — que vous allez simplement participer du niveau d'une nation riche. Seulement, dans cette affaire, ce que vous perdez, c'est votre savoir, qui vous donnait, à vous, votre statut. Ce savoir, le riche se l'acquiert par-dessus le marché. Simplement, justement, il ne le paye pas.

Nous sommes arrivés aujourd'hui à la limite de ce que je peux dire avant d'évacuer cette salle. J'introduirai seulement, pour terminer, la question de savoir ce qui peut arriver de la promotion, de la reprise de voix, de ce qu'il en est du plus-de-jour, de a , au niveau où joue la fonction du riche, celle pour qui le savoir n'est qu'appareil d'exploitation. C'est là, en quelque sorte, ce dont la fonction de l'analyste donne quelque chose comme l'aurore.

J'essaierai de vous expliquer la prochaine fois ce qui en est l'essence. Ce n'est sûrement pas de refaire de cet élément un élément de maîtrise.

En effet, comme je vous l'expliquerai, tout tourne autour de l'insuccès.

SEMINAIRE 17

97. *AU-DELÀ DU COMPLEXE D'OEDIPE*

LE MAÎTRE CHÂTRÉ

[p99]

Le signifiant-maître détermine la castration.

La science, le mythe, l'inconscient.

Dora et son père.

Œdipe inutilisable.

Il doit commencer à vous apparaître que l'envers de la psychanalyse, c'est cela même que j'avance cette année sous le titre du discours du maître.

Je ne le fais pas de façon arbitraire, ce discours du maître ayant déjà ses lettres de crédit dans la tradition philosophique. Néanmoins, tel que j'essaie de le dégager, il prend ici un accent nouveau du fait qu'à notre époque, il arrive à pouvoir être dégagé dans une sorte de pureté — et ce, par quelque chose que nous éprouvons directement, et au niveau de la politique.

Ce que je veux dire par là, c'est - qu'il enserme tout même ce qui se croit révolution, ou plus exactement ce qu'on appelle romantiquement Révolution avec un grand R. Le discours du maître accomplit sa révolution, en l'autre sens de tour qui se boucle.

Cette mise en valeur est un peu aphoristique, j'en conviens, mais elle est faite, comme l'aphorisme s'y destine, pour éclairer d'un flash simple. A son horizon, il y a ceci, qui nous intéresse, je veux dire vous et moi — il y a que ce discours du maître n'a qu'un contrepoint, c'est le discours analytique, encore si inapproprié.

Je l'appelle contrepoint parce que sa symétrie, s'il en existe une — et elle existe —, n'est pas par rapport à une ligne, ni par rapport à un plan, mais par rapport à un point. En d'autres termes, il est obtenu par le bouclage de ce discours du maître auquel je faisais référence à l'instant.

La disposition de ces quatre termes, les deux S numérotés, S et *a*, telle que je l'ai réinscrite la dernière fois, et dont j'espère que vous avez tous

100 - plus ou moins encore la transcription sur vos papiers, montre assez cette symétrie par rapport à un point, qui fait que le discours psychanalytique se trouve très précisément au pôle opposé du discours du maître.

1

Dans le discours psychanalytique, il nous arrive de voir certains termes qui servent de *filum* dans l'explication, celui du père par exemple. Et il nous arrive de voir quelqu'un tenter d'en rassembler les principales données. Exercice pénible, quand il est fait à l'intérieur de ce qu'on attend, au point où nous en sommes, d'un énoncé et d'une énonciation psychanalytiques, c'est à savoir, à l'intérieur d'une référence génétique.

On se croit obligé à propos du père de partir de l'enfance, des identifications, et c'est alors quelque chose qui peut vraiment aller à un extraordinaire bafouillage, une contradiction étrange. On nous parlera de l'identification primaire comme étant celle qui lie l'enfant à la mère, et cela semble en effet aller de soi. Pourtant, si nous nous reportons à Freud, à son discours de 1921 qui s'appelle *Psychologie des masses et analyse du moi*, c'est très précisément l'identification au père qui est donnée comme primaire. C'est assurément bien étrange. Freud pointe là que, tout à fait primordialement, le père s'avère être celui qui préside à la toute première identification, et en ceci précisément, qu'il est, d'une façon élue celui qui mérite l'amour.

Ceci est bien étrange, assurément, à se mettre en contradiction avec tout ce que le développement de l'expérience analytique se trouve établir de la primauté du rapport de l'enfant à la mère. Etrange discordance du discours freudien avec le discours des psychanalystes.

Peut-être ces discordances sont-elles faites de confusion, et l'ordre que j'essaie de mettre par une référence à des configurations de discours en quelque sorte primordiales est là pour nous rappeler qu'il est strictement impensable d'énoncer quoi que ce soit d'ordonné dans le discours analytique, sinon à se souvenir de ceci. Pour être efficace, notre effort, qui est, nous le savons parfaitement, une collaboration reconstructive avec celui qui est dans la position de l'analysant auquel nous permettons, en quelque sorte, d'entrer dans sa carrière, cet effort que nous faisons pour

101 - extraire, sous la forme de pensée imputée, ce qui a été en effet vécu par celui qui mérite bien en l'occasion le titre de patient, ne doit pas nous faire oublier que la configuration subjective a, par la liaison signifiante, une objectivité parfaitement repérable, qui fonde la possibilité même de l'aide que nous apportons sous la forme de l'interprétation.

Là, en tel point de liaison, nommément celui, tout à fait premier, du S1 au S2, là est possible que s'ouvre cette faille qui s'appelle le sujet. Là, les effets de la liaison, en l'occasion signifiante, s'opèrent. Que ce vécu qu'on appelle plus ou moins proprement pensée se produise ou non quelque part, là se produit quelque chose qui tient à une chaîne, exactement comme si c'était de la pensée. Freud jamais n'a rien dit d'autre quand il parle de l'inconscient. Cette objectivité, non seulement induit, mais détermine cette position, qui est position de sujet, en tant que foyer de ce qui s'appelle les défenses.

Ce que j'avance, ce que je vais annoncer de nouveau aujourd'hui, c'est qu'en s'émettant vers les moyens de la jouissance qui sont ce qui s'appelle le savoir, le signifiant maître non seulement induit, mais détermine, la castration.

Je vais revenir sur ce qu'il faut entendre par signifiant-maître, en partant de ce que nous avons avancé à ce propos.

Au départ, assurément, il n'y en a pas. Tous les signifiants s'équivalent en quelque sorte, pour ne jouer que sur la différence de chacun à tous les autres, de n'être pas les autres signifiants. Mais c'est aussi par là que chacun est capable de venir en position de signifiant-maître, très précisément en ceci, que c'est sa fonction éventuelle que de représenter un sujet pour tout autre signifiant. C'est ainsi que je l'ai défini de toujours. Seulement, le sujet qu'il représente n'est pas univoque. Il est représenté, sans doute, mais aussi il n'est pas représenté. A ce niveau, quelque chose reste caché en relation avec ce même signifiant.

C'est là autour de quoi se joue le jeu de la découverte psychanalytique. Comme —n'importe quoi d'autre, il n'est pas sans avoir été préparé. Il a été préparé par cette hésitation — qui est plus qu'une hésitation —, cette ambiguïté, soutenue sous le nom de dialectique par Hegel, quand il se trouve poser au départ que le sujet s'affirme comme se sachant.

Hegel ose partir, en effet, de la Selbstbewusstsein dans son énonciation la plus naïve, à savoir que toute conscience se sait être conscience. Et pourtant

102 - il tresse ce départ avec une série de crises — *Aufhebung*, comme il dit —, d'où il résulte que cette *Selbstbewusstsein* elle-même, figure inaugurale du maître, trouve sa vérité du travail de l'autre par excellence, de celui qui ne se sait que d'avoir perdu ce corps, ce corps même dont il se supporte, pour avoir voulu le garder dans son accès à la jouissance, autrement dit l'esclave.

Comment ne pas essayé de rompre cette ambiguïté hégélienne? Comment ne pas être conduit dans une autre voie de tentative, à partir de ce qui nous est donné de l'expérience analytique ? — à laquelle il s'agit toujours de revenir pour la mieux serrer.

Plus simplement, il s'agit de ceci, qu'il y a un usage du signifiant qui peut se définir de partir du clivage d'un signifiant-maître avec ce corps dont nous venons de parler, le corps perdu par l'esclave pour ne devenir rien d'autre que celui où s'inscrivent tous les autres signifiants.

C'est de cette sorte que nous pourrions imaginer ce savoir que Freud définit de le mettre dans la parenthèse énigmatique de l'*Urverdrängt* — ce qui veut dire justement ce qui n'a pas eu à être refoulé parce que ça l'est depuis l'origine. Ce savoir sans tête, si je puis dire, est bien un fait politiquement définissable, en structure. A partir de là, tout ce qui se produit par le travail — je l'entends au sens propre, plein du mot produire —, tout ce qui se produit concernant la vérité du maître, à savoir ce qu'il cache comme sujet, va rejoindre ce savoir en tant qu'il est clivé, *Urverdrängt*, en tant qu'il est et que personne n'y comprend rien.

Voilà qui, je l'espère, n'est point pour vous sans écho — sans que vous sachiez d'ailleurs si cet écho vient de droite ou de gauche. Cela se structure d'abord dans ce qu'on appelle le support mythique de certaines sociétés. Nous pouvons les analyser comme ethnographiques, c'est-à-dire comme échappant au discours du maître, pour autant que celui-ci commence avec la prédominance du sujet, en tant qu'il tend justement à ne se supporter que de ce mythe ultra-réduit, d'être identique à son propre signifiant.

C'est en quoi je vous ai indiqué la dernière fois ce qu'a de nature affiné à ce discours la mathématique, où A représente lui-même, sans avoir besoin du discours mythique à lui donner ses relations. C'est par là que la mathématique représente le savoir du maître en tant que constitué sur d'autres lois que le savoir mythique.

103 – Bref le savoir du maître se produit comme un savoir entièrement autonome du savoir mythique et c'est ce qu'on appelle la science.

Je vous en ai indiqué la dernière fois la figure dans une rapide évocation de la thermodynamique et, plus loin, de toute unification du champ physique. Celle-ci repose sur la conservation d'une unité qui n'est rien qu'une constante, toujours retrouvée dans le compte — je ne dis même pas dans la quantification — d'une manipulation de chiffres, soit définie de telle sorte qu'elle fasse apparaître en tout cas cette constante dans le compte. Voilà ce qui seulement supporte ce qui est appelé, au fondement de la science physique, l'énergie.

Ce support tient à ceci, que la mathématique n'est constructible qu'à partir de ce que le signifiant peut se signifier lui-même. Le A que vous avez écrit une fois peut être signifié par sa répétition de A. Or, cette position est strictement intenable, elle constitue une infraction à la règle, au regard de la fonction du signifiant, qui peut tout signifier, sauf assurément lui-même. C'est de ce postulat initial qu'il faut se débarrasser pour que s'inaugure le discours mathématique.

Entre les deux, de l'infraction originelle à la construction du discours de l'énergétique, le discours de la science ne se soutient, dans la logique, qu'à faire de la vérité un jeu de valeurs, en éludant radicalement toute sa puissance dynamique. En effet, le discours de la logique propositionnelle est, comme on l'a souligné, foncièrement tautologique. Il consiste à ordonner des propositions composées de telle sorte qu'elles soient toujours vraies, quelle que soit, vraie ou fausse, la valeur des propositions élémentaires. N'est-ce pas se débarrasser de ce que j'appelais à l'instant le dynamisme du travail de la vérité ?

Eh bien, le discours analytique se spécifie, se distingue de poser la question d'à quoi sert cette forme de savoir, qui rejette et exclue la dynamique de la vérité.

Première approximation – elle sert à refouler ce qui habite le savoir mythique. Mais excluant celui-ci du même coup, elle n'en connaît plus rien que sous la forme de ce que nous retrouvons sous les espèces de l'inconscient c'est-à-dire comme épave de ce savoir, sous la forme d'un savoir disjoint. Ce qui sera reconstruit de ce savoir disjoint ne fera d'aucune façon retour au discours de la science, ni à ses lois structurales. C'est dire qu'ici, je me distingue de ce qu'en énonce Freud. Au discours

104 - cours de la science, ce savoir disjoint, tel que nous le retrouvons dans l'inconscient, est étranger. Et c'est justement en cela qu'il est frappant que le discours de l'inconscient s'impose. Il s'impose exactement de ceci que j'énonçais l'autre jour sous cette forme dont il faut croire que, pour l'employer, je n'en trouvais pas de meilleure — qu'il ne déconne pas. Si con qu'il soit; ce discours de l'inconscient, il répond à quelque chose qui tient à l'institution du discours du maître lui-même. C'est cela qui s'appelle l'inconscient. Il s'impose à la science comme un fait.

Cette science faite, c'est-à-dire factice, ne peut méconnaître ce qui lui apparaît comme artefact, c'est vrai. Seulement, il lui est interdit, justement, d'être science du maître, de se poser la question de l'artisan, et ceci fera le fait d'autant plus fait.

Très tôt après la dernière guerre — j'étais déjà né depuis longtemps — j'ai pris en analyse trois personnes du haut pays du Togo, qui y avaient passé leur enfance. Or, je n'ai pu, dans leur analyse, avoir trace des usages et croyances tribaux, qu'ils n'avaient pas oubliés, qu'ils connaissaient, mais du point de vue de l'ethnographie. Il faut dire que tout était fait pour les en séparer, étant donné ce qu'ils étaient, ces courageux petits médecins qui essayaient de se faufiler dans la hiérarchie médicale de la métropole — nous étions encore au temps colonial. Ce qu'ils en connaissaient donc du niveau de l'ethnographe était à peu près celui du journalisme, mais leur inconscient fonctionnait selon les bonnes règles de l'Oedipe. C'était l'inconscient qu'on leur avait vendu en même temps que les lois de la colonisation, forme exotique, régressive, du discours du maître, face du capitalisme qu'on appelle impérialisme. Leur inconscient n'était pas celui de leurs souvenirs d'enfance — ça se touchait —, mais leur enfance était rétroactivement vécue dans nos catégories *famil-iales* - écrivez le mot comme je vous l'ai appris l'année dernière. Je défie quelque analyste que ce soit, même à aller sur le terrain, de me contredire.

Ce n'est pas la psychanalyse qui peut servir à procéder à une enquête ethnographique. Cela dit, ladite enquête n'a aucune chance de coïncider avec le savoir autochtone, sinon par référence au discours de la science malheureusement, ladite enquête n'a aucune espèce d'idée de cette référence, parce qu'il lui faudrait la relativiser. Quand je dis que ce n'est pas par la psychanalyse qu'on peut entrer dans une enquête ethnographique,

SEMINAIRE 17

105. j'ai sûrement l'accord de tous les ethnographes. Je l'aurai peut-être moins en leur disant que, pour avoir une petite idée de la relativation du discours de la science, c'est-à-dire pour avoir peut-être une petite chance de faire une juste enquête ethnographique, il faut, je le répète, non pas procéder par la psychanalyse, mais peut-être, si cela existe, être un psychanalyste.

Ici, au carrefour, nous énonçons que ce que la psychanalyse nous permet de concevoir n'est rien d'autre que ceci, qui est sur la voie que le marxisme ouvrait, à savoir que le discours est lié aux intérêts du sujet. C'est ce que Marx appelle dans l'occasion l'économie, parce que ces intérêts sont, dans la société capitaliste, entièrement marchands. Seulement, la marchandise étant liée au signifiant-maître, ça ne résout rien de le dénoncer ainsi. Car la marchandise n'est pas moins liée à ce signifiant après la révolution socialiste.

2

Je vais maintenant écrire en toutes lettres les fonctions propres du discours, telles que je les ai énoncées.

	Signifiant-maître	→	savoir
sujet	jouissance		

Cette mise en fonction du discours est définie par clivage, précisément par la distinction du signifiant-maître au regard du savoir.

Dans les sociétés appelées primitives en tant que je les inscris de n'être pas dominées par le discours du maître - je le dis pour qui voudrait en savoir un peu plus long —, il est assez probable que le signifiant-maître est repérable d'une plus complexe économie. C'est bien à quoi confinent les meilleures recherches, dites sociologiques sur le champ de ces sociétés. Réjouissons-nous, d'autant plus de ce que ce n'est pas par hasard, que le fonctionnement du signifiant-maître soit plus simple dans le discours du maître.

Il y est entièrement maniable de ce rapport S1 à S2 que vous voyez là

106 - écrit. Dans ce discours, le sujet se trouve lié, avec toutes les illusions qu'il comporte, au signifiant-maître, alors que l'insertion dans la jouissance est le fait du savoir.

Eh bien, j'apporte cette année ceci — ces fonctions propres du discours peuvent trouver des sites différents. C'est ce que définit leur rotation sur ces quatre places, que vous ne voyez ici désignées d'aucune façon en lettres, mais seulement par ce que j'appelle à l'occasion *en haut*, à *gauche*, *en bas* et à *droite*.

J'ajoute, un peu sur le tard, pour éclairer ceux qui les auront désignées de l'effet de leur petite jugeote, qu'ici, c'est par exemple le désir, et de l'autre côté, le site de l'Autre. Là se figure ce dont j'ai parlé, dans un registre ancien, au temps où je me contentais d'une pareille approximation, en disant que le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre.

La place à figurer sous le désir est celle de la vérité. Sous l'Autre, c'est celle où se produit la perte, la perte de jouissance dont nous extrayons la fonction du plus-de-jouir.

	désir → Autre
vérité	perte

C'est là que prend son prix le discours de l'hystérique. Il a le mérite de maintenir dans l'institution discursive la question de ce qu'il en est du rapport sexuel, à savoir de comment un sujet peut le tenir ou, pour mieux dire, ne peut pas le tenir.

En effet, la réponse à la question de savoir comment il peut le tenir est celle-ci — en laissant la parole à l'Autre, et précisément en tant que lieu du savoir refoulé.

L'intéressant, c'est cette vérité, que c'est tout entier en tant qu'étranger au sujet que se livre qu'il en est du savoir sexuel. C'est là ce qu'on appelle originellement, dans le discours freudien, le refoulé.

Mais ce qui importe n'est pas cela. Pris tout pur, cela n'a d'autre effet, si l'on peut dire, qu'une justification de l'obscurantisme — des vérités qui nous importent, et pas peu, sont condamnées à être obscures.

Il n'en est rien. Je veux dire que le discours de l'hystérique n'est pas le témoignage que l'inférieur est en bas.

Bien au contraire, il ne se distingue pas, comme batterie de fonctions, de celles assignées au discours du

107 - maître. Et c'est ce qui permet d'y figurer les mêmes lettres qui servent à ce dernier, à savoir le \$, le S1, le S2 et le a.

\$ → S1

a S2

Simplement, le discours de l'hystérique révèle la relation du discours du maître à la jouissance, en ceci que le savoir y vient à la place de la jouissance. Le sujet lui-même, hystérique, s'aliène du signifiant-maître comme étant celui que ce signifiant divise — *celui*, au masculin, représente le sujet —, celui qui se refuse à s'en faire le corps. On parle à propos de l'hystérique de complaisance somatique. Encore que le terme soit freudien, ne pouvons-nous nous apercevoir qu'il est bien étrange? — et que c'est plutôt de refus du corps qu'il s'agit. A suivre l'effet du signifiant-maître, l'hystérique n'est pas esclave.

Donnons-lui maintenant le genre de sexe sous lequel ce sujet s'incarne le plus souvent. Elle fait à sa façon une certaine grève. Elle ne livre pas son savoir. Elle démasque pourtant la fonction du maître dont elle reste solidaire, en mettant en valeur ce qu'il y a de maître dans ce qui est l'Un avec un grand U, dont elle se soustrait à titre d'objet de son désir. C'est là la fonction propre que nous avons repérée dès longtemps, au moins dans le champ de mon école, sous le titre du père idéalisé.

N'y allons pas par quatre chemins, et réévoquons *Dora* — il faut bien — que je suppose connu par tous ceux qui sont là à m'entendre.

Il faut lire *Dora* et, à travers les interprétations contournées — j'emploie le terme exprès que Freud donne de l'économie de ses manœuvres —, ne pas perdre de vue quelque chose dont j'oserai dire que Freud le couvre de ses préjugés.

Je fais une petite parenthèse. Que vous ayez ou non le texte en tête, reportez-vous-y, et vous verrez ces phrases qui semblent à Freud aller de soi — par exemple, qu'une fille s'arrange toute seule de telles anicroches, voire, quand un monsieur lui saute dessus, qu'il ne faut pas encore faire des histoires, quand on est une fille bien, bien entendu. Et pourquoi? Parce que Freud le pense comme ça. Ou encore, ce qui va plus loin, qu'une fille normale n'a pas à être dégoûtée quand on lui fait

108 - une bonne manière. Ça semble aller de soi. Il faut bien reconnaître le fonctionnement de ce que j'appelle préjugé, dans un certain abord de ce qui est révélé là par notre *Dora*.

Si ce texte a gardé tout de même quelques-uns des repères auxquels j'essaie de vous rompre, vous verrez que le mot *contourné* que j'ai prononcé tout à l'heure, il ne vous paraîtra pas illégitime de le prononcer vous-mêmes. La prodigieuse finesse, astuce, de ces renversements dont Freud explique les plans multiples où se réfracte, à travers trois ou quatre défenses successives, la manœuvre, comme je l'appelle, de Dora en matière amoureuse, de faire écho à ce que Freud lui-même a désigné dans son texte de la *Traumdeutung*, peut-être vous fera-t-elle paraître que c'est d'un certain mode d'abord que dépendent ces contours.

Conformément à ce que j'ai énoncé au début de mon discours d'aujourd'hui sur le père, que la conjoncture subjective de son articulation signifiante reçoit une certaine sorte d'objectivité, pourquoi ne pas partir du fait que le père de Dora, point-pivot de toute l'aventure, ou mésaventure, est proprement un homme châtré, j'entends quant à sa puissance sexuelle? Il est manifeste qu'il est à bout de course, très malade.

Dans tous les cas, dès *Studien über Hysterie*, le père se fait lui-même d'appréciation symbolique. Après tout, même un malade ou un mourant est ce qu'il est. Le considérer comme déficient par rapport à une fonction à laquelle il n'est pas occupé, c'est lui donner, à proprement parler, une affectation symbolique. C'est préférer implicitement que le père n'est pas seulement ce qu'il est, que c'est un titre comme *ancien combattant* — c'est *ancien géniteur*. Il est père, comme l'ancien combattant, jusqu'à la fin de sa vie. C'est impliquer dans le mot de *père* quelque chose qui est toujours en puissance en fait de création. Et c'est par rapport à cela, dans ce champ symbolique, qu'il faut remarquer que le père, en tant qu'il joue ce rôle-pivot, majeur, ce rôle-maître dans le discours de l'hystérique, c'est cela qui se trouve précisément, sous cet angle de la puissance de création, soutenir sa position par rapport à la femme, tout en étant hors d'état. C'est là ce qui spécifie la fonction d'où ressort la relation au père de l'hystérique, et c'est très précisément cela que nous désignons comme étant le père idéalisé.

J'ai dit que je n'y allais pas par quatre chemins, je prends *Dora*, et je

109 - vous prie de relire le cas après moi pour voir si ce que je dis est vrai. Eh bien, M. K., que j'appellerai ici curieusement le troisième homme, comment s'ordonne ce qui, en lui, convient à Dora?

Je l'ai dit depuis longtemps, mais pourquoi ne pas le reprendre en s'en tenant à la définition structurale telle que nous pouvons la donner à l'aide du discours du maître ? Ce qui convient à Dora, c'est l'idée que lui a l'organe.

Ça, Freud le perçoit, et il indique très précisément que c'est ce qui joue le rôle décisif dans le premier abord, le premier accrochage, si je puis dire, de Dora avec M. K. quand elle a quatorze ans, et que l'autre la coince dans une embrasure. Ça n'altère pas du tout les relations entre les deux familles. Personne ne songe, au reste, à s'en étonner. Comme dit Freud, une fille s'arrange toujours toute seule avec ces choses-là. Ce qu'il y a de curieux, c'est justement qu'il arrive qu'elle ne s'arrange plus toute seule, qu'elle mette tout le monde dans le coup — mais plus tard.

Alors, pourquoi le troisième homme ? Certes, c'est l'organe qui fait son prix, mais pas pour que Dora en fasse son bonheur, si je puis dire — pour qu'une autre l'en prive.

Ce qui intéresse Dora, ce n'est pas le bijou, même indiscret. Souvenez-vous de cette observation qui dure trois mois, et qui est tout entière faite pour servir de cupule à deux rêves. Le premier rêve, celui dit de la boîte à bijoux, en témoigne — ce n'est pas le bijou, c'est la boîte, l'enveloppe du précieux organe, voilà seulement ce dont elle jouit.

Elle sait très bien en jouir par elle-même, comme nous en témoigne l'importance décisive chez elle de la masturbation infantile, dont rien au reste ne nous indique dans l'observation quel était le mode, sinon qu'il est probable qu'il avait quelque rapport avec ce que j'appellerai le rythme fluide, coulant, dont le modèle est dans l'énurésie. Dans son histoire, on nous donne son énurésie pour induite sur le tard par celle de son frère, qui, d'un an et demi plus âgé qu'elle, était arrivé jusqu'à l'âge de huit ans affecté d'une énurésie dont elle prend en quelque sorte le relais sur le tard.

Ceci, l'énurésie, est tout à fait caractéristique, et comme le stigmaté, si l'on peut dire, de la substitution imaginaire de l'enfant au père, justement comme impuissant. J'invoque ici tous ceux qui, de leur expérience

110 - de l'enfant, peuvent recueillir cet épisode, pour quoi il est assez fréquent qu'on fasse intervenir l'analyste.

A cela s'ajoute la contemplation théorique de Mme K., si je puis m'exprimer ainsi, telle qu'elle s'épanouit dans le séjour de Dora béante devant la Madone de Dresde. Cette Mme K. est celle qui sait soutenir le désir du père idéalisé, mais aussi contenir le répondant, si je puis dire, et du même coup en priver Dora, qui se trouve ainsi doublement exclue de sa prise. Eh bien, par là même, ce complexe est la marque de l'identification à une jouissance en tant qu'elle est celle du maître.

Petite parenthèse. Il n'est pas rien de rappeler l'analogie qu'on a faite de l'énurésie à l'ambition. Mais confirmons la condition imposée aux cadeaux de M. K. — il faut que ce soit la boîte. Il ne lui donne pas autre chose, une boîte à bijoux. Car le bijou, c'est elle. Son bijou à lui, indiscret comme je disais tout à l'heure, qu'il aille se nicher ailleurs, et qu'on le sache. D'où la rupture dont j'ai marqué depuis longtemps la signification, quand M. K. lui dit — *Ma femme n'est rien pour moi*. Il est très vrai qu'à ce moment-là, la jouissance de l'Autre s'offre à elle, et elle n'en veut pas, parce que ce qu'elle veut, c'est le savoir comme moyen de la jouissance, mais pour le faire servir à la vérité, à la vérité du maître qu'elle incarne, en tant que Dora.

Et cette vérité, pour la dire enfin, c'est que le maître est châtré.

En effet, si la jouissance unique à représenter le bonheur, celle que j'ai définie la dernière fois comme parfaitement close, la jouissance du phallus, le dominait, ce maître — vous voyez le terme que j'emploie, le maître ne peut dominer qu'à l'exclure —, comment le maître établirait-il ce rapport au savoir — celui qui est tenu par l'esclave — dont le bénéfice est le forçage du plus-de-jouir ? Le maître ne peut le dominer qu'à exclure cette jouissance.

Aussi bien, le second rêve marque-t-il que le père symbolique est bien le père mort, qu'on n'y accède que d'un lieu vide et sans communication. Rappelez-vous la structure de ce rêve, la façon dont elle reçoit l'annonce par sa mère — *Viens si tu veux*, dit la mère, comme en écho à ce que Mme K. lui a proposé l'autre fois, de venir dans l'endroit où doivent se produire avec le mari de ladite tous les drames que nous avons énoncés, *Viens si tu veux, ton père est mort, et on l'enterre* —, et la façon dont elle y va, sans qu'on sache jamais dans le rêve par quel moyen elle

111 - parvient à arriver à un lieu dont il faut qu'elle demande si c'est bien là qu'habite monsieur son père, comme si elle ne le savait pas.

Eh bien, dans la boîte vide de cet appartement déserté par ceux qui, après l'avoir invitée, sont partis de leur côté au cimetière, Dora trouve aisément à ce père son substitut dans un gros livre, le dictionnaire, celui où l'on apprend ce qui concerne le sexe. Elle marque bien là que ce qui lui importe, fût-ce au-delà de la mort de son père, c'est ce qu'il produit de savoir. Un savoir, pas n'importe lequel — un savoir sur la vérité.

C'est ce qui lui suffira de l'expérience analytique. Cette vérité à quoi, précieusement, Freud l'aide — et c'est ce qui fait qu'il se l'attache —, elle aura assez de satisfaction de la faire reconnaître par tout le monde. Ce qu'il en était vraiment des rapports de son père à Mme K. comme des siens à M. K., tout ce que les autres ont voulu enterrer des épisodes pourtant parfaitement authentiques dont elle se faisait la représentante, tout cela s'impose, ce qui suffit pour elle à clore dignement ce qu'il en est de l'analyse, même si Freud ne paraît point satisfait de son issue quant à sa destinée de femme.

3

Il y aurait au passage quelques petites remarques à faire, qui ne sont pas vaines.

Par exemple, à propos du rêve des bijoux, où il s'agit que Dora s'en aille parce que l'incendie menace, Freud, s'arrêtant dans l'analyse, nous dit qu'il ne faut pas oublier que pour qu'un rêve tienne sur ses deux pieds, il ne suffit pas qu'il représente une décision, un vif désir du sujet quant au présent, il faut quelque chose qui lui donne son appui dans un désir de l'enfance. Et là, il prend la référence — on la tient d'habitude pour une élégance — de l'entrepreneur, l'entrepreneur de la décision, dans son rapport au capitaliste dont les ressources accumulées, le capital de libido, permettront à cette décision de passer en acte.

Ce sont des choses qui passent pour une métaphore. N'est-il pas amusant de voir que cela prend une autre valeur après ce que je vous ai dit de la relation du capitalisme à la fonction du maître? — du caractère tout à fait distinct de ce qui peut se faire du processus d'accumulation à la

112 - présence du plus-de-jouir ? — de la présence elle-même de ce plus-de-jouir à l'exclusion du bon gros jouir, le jouir simple, le jouir qui se réalise dans la copulation toute nue ? N'est-ce pas précisément de là que le désir infantile prend sa force ? — sa force d'accumulation au regard de cet objet qui fait la cause du désir, à savoir ce qui s'accumule de capital de libido de par, précisément, la non-maturité infantile, l'exclusion de la jouissance que d'autres appelleront normale. Voilà qui donne tout d'un coup son accent propre à la métaphore freudienne quand il se réfère au capitaliste.

Mais d'autre part, si de son courage lucide Freud s'est trouvé porter au terme un certain succès de Dora, pourtant, disons-nous, sa maladresse à retenir sa patiente ne s'en indique pas moins.

Qu'on lise ces quelques lignes où, malgré lui en quelque sorte, Freud indique je ne sais quel trouble qui est, ma foi, bouleversant, pathétique, à se dire que peut-être, à lui montrer plus d'intérêt — et Dieu sait qu'il lui en porte, toute l'observation en témoigne —, il aurait sans doute réussi à lui faire pousser plus loin cette exploration dans laquelle on ne peut pas dire qu'à son aveu même, il ne l'ait pas conduite sans erreur.

Dieu merci, Freud ne l'a pas fait. Heureusement qu'en donnant à Dora ces satisfactions d'intérêt à ce qu'il ressent comme sa demande, demande d'amour, il n'ait pas pris, comme il est d'usage, la place de la mère. Car une chose est certaine, n'est-ce pas à cette expérience, si tant est qu'elle ait pu infléchir son attitude dans la suite, que nous devons le fait que Freud ait constaté — et les bras lui en tombent, il s'en décourage — que tout ce qu'il a pu faire pour les hystériques n'aboutit à rien d'autre qu'à ce qu'il épingle du *Penisneid* ? Ce qui veut dire nommément, quand on l'articule, que cela aboutit au reproche par la fille fait à la mère de ne l'avoir pas créée garçon, c'est-à-dire au report sur la mère, et sous forme de frustration, de ce qui, dans son essence significative, et telle qu'elle donne sa place et sa fonction vive au discours de l'hystérique au regard du discours du maître, se dédouble en, d'une part, castration du père idéalisé, qui livre le secret du maître, et, d'autre part, privation, assomption par le sujet, féminin ou pas, de la jouissance d'être privé.

Et pourquoi Freud s'est-il trompé à ce point ? — alors que si l'on en croit mon analyse d'aujourd'hui, il n'y avait littéralement qu'à brouter ce qu'on lui offrait dans la main ? Pourquoi substitue-t-il au savoir qu'il

a recueilli de toutes ces bouches d'or, Anna, Emmie, Dora, ce mythe, le complexe d'Œdipe?

L'Œdipe joue le rôle du savoir à prétention de vérité, c'est-à-dire du savoir qui se situe dans la figure du discours de l'analyste au site de ce que j'ai appelé tout à l'heure celui de la vérité.

a → \$

S2 S1

Si toute l'interprétation analytique s'est engagée du côté de la gratification ou de la non gratification, de la réponse ou non à la demande, bref, vers une élusion toujours croissante vers la demande, de ce qui est la dialectique du désir, le glissement métonymique, quand il s'agit d'assurer l'objet constant, c'est probablement en raison du caractère strictement inutilisable du complexe d'Œdipe. Il est étrange que cela ne soit pas devenu clair plus rapidement.

Et en effet, qui utilise, quelle place tient dans une analyse la référence à ce fameux complexe d'Œdipe? Je demande ici à tous ceux qui sont analystes de répondre. Ceux qui sont de l'Institut, bien sûr, ne s'en servent jamais. Ceux qui sont de mon école font un petit effort. Bien sûr, ça ne donne rien, ça revient au même que pour les autres. C'est strictement inutilisable, sauf de ce grossier rappel de la valeur d'obstacle de la mère pour tout investissement d'un objet comme cause du désir.

D'où les extraordinaires élucubrations auxquelles arrivent des analystes concernant le *parent combiné*, comme ils disent. Cela ne signifie qu'une chose — édifier un A receleur de la jouissance, qu'on appelle généralement Dieu, avec lequel ça vaut la peine de faire le quitte ou double du plus-de-jouir, c'est-à-dire ce fonctionnement qu'on appelle le surmoi.

Je vous gâte aujourd'hui. Je n'avais pas encore sorti ce mot. J'avais pour cela mes raisons. Il fallait que j'en sois arrivé au moins au point où j'en suis, pour que ce que je vous avais énoncé l'année dernière du pari de Pascal puisse devenir opératif.

Peut-être certains l'ont-ils deviné — le surmoi, c'est exactement ce que j'ai commencé d'énoncer quand je vous ai dit que la vie, la vie provisoire qui se joue en faveur d'une chance de vie éternelle, c'est le a, mais

114 - que ça ne vaut la peine que si le A n'est pas barré, autrement dit, s'il est tout à la fois. Seulement, comme le parent combiné, ça n'existe pas, qu'il y a le père d'un côté, et la mère de l'autre, comme le sujet aussi, ça n'existe pas, il est également divisé en deux, comme il est barré, comme, pour tout dire, c'est la réponse que mon graphe désigne à l'énonciation, cela met sérieusement en cause qu'on puisse jouer au quitte ou double du plus-de-jouir avec la vie éternelle.

Oui, ce recours au mythe d'Œdipe est vraiment quelque chose de sensationnel. Cela vaut la peine que nous nous y étendions. Et je pensais vous faire sentir aujourd'hui ce qu'il y a d'énorme dans le fait que Freud, par exemple, dans la dernière des *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse*, puisse croire tranché ce qu'il en est de la question du rejet de la religion de tout horizon recevable, puisse penser que la psychanalyse joue là un rôle décisif, et croire en avoir fini pour nous avoir dit que le support de la religion n'est rien d'autre que ce père auquel l'enfant recourt dans son enfance, et dont il sait qu'il est tout amour, qu'il va au-devant, prévient ce qui peut se manifester chez lui de malaise.

N'est-ce pas là chose étrange quand on sait ce qu'il en est en fait de la fonction du père ? Certes, ce n'est pas que par ce bout que Freud nous présente un paradoxe, à savoir, l'idée de la référer à je ne sais quelle jouissance originelle de toutes les femmes, quand il est bien connu qu'un père suffit tout juste à une, et encore — il ne faut pas qu'il se vante. Un père n'a avec le maître — je parle du maître tel que nous le connaissons, tel qu'il fonctionne — que le rapport le plus lointain, puisqu'en somme, au moins dans la société à laquelle Freud a affaire, c'est lui qui travaille pour tout le monde. Il a charge de *lafamil* dont je parlais tout à l'heure. N'est-ce pas là assez d'étrangeté pour nous faire suggérer qu'après tout, ce que Freud préserve, en fait sinon en intention, c'est très précisément ce qu'il désigne comme le plus substantiel dans la religion ? — à savoir, l'idée d'un père tout-amour. Et c'est bien ce que désigne la première forme de l'identification parmi les trois qu'il isole dans l'article que j'évoquais tout à l'heure — le père est amour, ce qu'il y a de premier à aimer en ce monde est le père. Etrange survivance. Freud croit que cela va évaporer la religion, alors que c'en est vraiment la substance même qu'il conserve avec ce mythe bizarrement composé du père.

Nous y reviendrons, mais vous pouvez déjà en voir le nerf — tout ceci

SEMINAIRE 17

115 - aboutit à l'idée du meurtre, à savoir que le père originel est celui que les fils ont tué, après quoi c'est de l'amour de ce père mort que procède un certain ordre. Dans ses énormes contradictions, dans son baroque et dans sa superfluité, cela ne semble-t-il pas n'être autre chose que défense contre ces vérités que le foisonnement de tous les mythes articule en clair, bien avant que Freud, à faire le choix de celui d'Œdipe, ne les rétrécisse, ces vérités ? Que s'agit-il de dissimuler ? C'est que, dès lors qu'il entre dans le champ du discours du maître où nous sommes en train de nous orienter, le père, dès l'origine, est castré.

Tel est ce dont Freud donne la forme idéalisée, et qui est complètement masqué. Pourtant, l'expérience de l'hystérique, sinon les dires, du moins les configurations qu'elle lui offrait, eussent dû mieux le guider ici que le complexe d'Œdipe, et le conduire à considérer que cela suggère que tout est à remettre en cause, au niveau de l'analyse elle-même, de ce qu'il faut de savoir, pour que ce savoir puisse être mis en question au site de la vérité.

Voilà ce qui fait le but de ce que nous essayons de vous dérouler cette année.

18 FEVRIER 1970

OEDIPE ET MOÏSE
ET LE PÈRE DE LA HORDE

[p117]

Le pur savoir de maître.
Le malaise des astudés.
Généalogie de la plus-value.
Le champ du déconnage.
L'Œdipe, rêve de Freud.

La formulation que j'ai essayé de vous donner du discours de l'analyse le repère à partir de ce à quoi, par toutes sortes de traces, il se manifeste à première vue comme déjà apparenté, à savoir le discours du maître. Ou plutôt c'est de ce que la vérité du discours du maître est masquée, que l'analyse prend son importance.

1

La place que j'ai désignée comme celle de la vérité ne se distingue — parmi les quatre places où se situent les éléments articulatoires sur lesquels je fonde la consistance qui peut surgir de la mise en rapport de ces discours — qu'à approcher ce qu'il en est du fonctionnement de ce qui vient de l'articulation à cette place. Cela ne lui est pas particulier, on peut en dire autant pour toutes les autres.

La localisation qui consistait jusqu'ici à désigner les places comme *l'en haut et à droite*, ou *l'en haut et à gauche*, et ainsi de suite, ne saurait, bien entendu, nous satisfaire. Il s'agit d'un niveau d'équivalence dans le fonctionnement. Par exemple, on pourrait écrire ainsi que ce qu'est le S1 dans le discours du maître peut être dit congruent, ou équivaloir à ce qui vient fonctionner du S2 dans le discours universitaire, dans ce que j'ai qualifié tel pour fixer les idées, ou tout au moins l'accommodation mentale.

M (S1) ~ U (S2)

118. La place dont il s'agit sera dite fonctionner comme place d'ordre, de commandement, tandis que la place qui lui est sous-jacente dans mes divers petits schémas, dits à quatre pattes, est la place de la vérité, qui pose bien son problème.

Au niveau du discours du maître, en effet, la place en haut et à gauche ne peut être occupée que de ce S, qu'à vrai dire, au premier abord, rien ne nécessite, de ce qui d'un premier temps ne se pose pas tranquillement comme identique à soi-même. Nous dirons que c'est là le principe du discours, non pas maîtrisé, mais *maître-isé*, avec un tiret, du discours en tant que fait maître — c'est de se croire univoque.

Et c'est assurément le pas de la psychanalyse que de nous faire poser que le sujet n'est pas univoque. Il y a deux ans, au moment où j'essayais d'articuler l'acte psychanalytique — trajet qui est resté en panne, et ne sera, comme d'autres, jamais repris —, je vous ai donné la formule percutante de *l'ou je ne pense pas, ou je ne suis pas*. Cette alternative, d'être seulement amenée, fait figure, et assez résonnante, dès qu'il s'agit du discours du maître.

Encore pour la justifier faut-il que nous la produisions d'ailleurs où seulement elle est évidente. Il faut qu'elle se produise elle-même à la place dominante, et ce dans le discours de l'hystérique, pour qu'il soit en effet bien sûr que le sujet est placé devant ce *vel* qui s'exprime de *l'ou je ne pense pas, ou je ne suis pas*. Là où je pense, je ne me reconnais pas, je ne suis pas, c'est l'inconscient. Là où je suis, il est trop clair que je m'égare.

A la vérité, présenter les choses ainsi montre que, si cela est resté si longtemps obscur au niveau du discours du maître, c'est précisément d'être à une place qui, de sa structure même, masquait la division du sujet.

Que ne vous ai-je dit, en effet, de tout dire possible à la place de la vérité ? La vérité, vous dis-je, ne saurait s'énoncer que d'un mi-dire, et je vous en ai donné le modèle dans l'énigme. Car c'est bien ainsi que toujours elle se présente à nous, et non pas certes à l'état de question. L'énigme est quelque chose qui nous presse de répondre au titre d'un danger mortel. La vérité n'est une question, comme on le sait depuis longtemps, que pour les administrateurs. *Qu'est-ce que la vérité?* — on sait par qui cela a été, une bonne fois, éminemment prononcé.

Mais autre chose est cette forme du mi-dire à quoi se contraint la

SEMINAIRE 17

119 - vérité, autre chose cette division du sujet qui en profite pour se masquer. La division du sujet, c'est bien autre chose. Si *où il n'est pas, il pense*, si *où il ne pense pas, il est*, c'est bien qu'il est dans les deux endroits. Et même, dirai-je que cette formule de la *Spaltung* est impropre. Le sujet participe du réel en ceci, justement, qu'il est impossible apparemment. Ou, pour mieux dire, si je devais employer une figure qui ne vient pas là par hasard, je dirais qu'il en est de lui comme de l'électron, là où celui-ci se propose à nous à la jonction de la théorie ondulatoire et de la théorie corpusculaire. Nous sommes forcés d'admettre que c'est bien en tant que le même que cet électron passe en même temps par deux trous distants. L'ordre donc de ce que nous figurons par la *Spaltung* du sujet est autre que celui qui commande que la vérité ne se figure qu'à s'énoncer dans un mi-dire.

Ici apparaît quelque chose d'important à souligner. De cette ambivalence même, comme nous en reprendrons le mot en un autre sens, par quoi la vérité ne se figure que d'un mi-dire, chacune des formules dont se situe un discours prend des sens singulièrement opposés.

Est-il bon, est-il mauvais, ce discours ? Je l'épingle intentionnellement de l'universitaire, parce que c'est en quelque sorte le discours universitaire qui montre par où il peut pécher, mais c'est aussi bien, dans sa disposition fondamentale, celui qui montre ce dont s'assure la science.

S2 —> *a*

S1 \$

Le **S2** y tient la place dominante en tant que c'est à la place de l'ordre, du commandement, à la place premièrement tenue par le maître, qu'est venu le savoir. Pourquoi se fait-il que l'on ne trouve rien d'autre au niveau de sa vérité que le signifiant-maître, en tant qu'il opère pour porter l'ordre du maître ?

C'est bien de là que relève le mouvement actuel de la science, après qu'avait été marqué un temps d'hésitation, dont nous avons le témoignage chez Gauss par exemple, quand nous voyons à ses carnets que les énoncés qu'a avancés en un temps ultérieur un Riemann, il les avait approchés, et avait pris le parti de ne pas les livrer. *On ne va pas plus loin*

120 - pourquoi jeter en circulation ce savoir, même de pure logique, s'il semble qu'à partir de lui, beaucoup d'un certain statut de repos puisse en effet être ébranlé ?

Il est clair que nous n'en sommes plus là. Cela tient au progrès, à cette bascule que je décris d'un quart de tour, et qui fait venir en dominante un savoir dénaturé, de sa localisation primitive au niveau de l'esclave, d'être devenu pur savoir du maître, et régi par son commandement.

Qui, à notre époque, peut même songer un instant à arrêter le mouvement d'articulation du discours de la science au nom de quoi que ce soit qui puisse en arriver ? Déjà les choses, mon Dieu, sont là. Elles ont montré où on va, de structure moléculaire en fission atomique. Qui peut même penser un instant que puisse s'arrêter ce qui, du jeu des signes, de renversement des contenus en changement de places combinatoires, sollicite la tentative théorique de se mettre à l'épreuve du réel, de la façon qui, en révélant l'impossible, en fait jaillir une nouvelle puissance ?

Il est impossible de ne pas obéir au commandement qui est là, à la place de ce qui est la vérité de la science — *Continue. Marche. Continue à toujours plus savoir.*

Très précisément de ce signe, de ce que le signe du maître occupe cette place, toute question sur la vérité en est à proprement parler écrasée, et précisément toute question sur ce que peut voiler ce signe, le S1 du commandement *Continue à savoir*, sur ce que ce signe, d'occuper cette place, contient d'énigme, sur ce que c'est, ce signe qui occupe cette place.

Dans le champ de ces sciences qui osent elles-mêmes s'intituler de sciences humaines, nous voyons bien que le commandement *Continue à savoir* fait un peu de remue-ménage. En effet, comme dans tous les autres petits carrés ou schémas à quatre pattes, c'est toujours celui qui est ici, en haut et à droite, qui travaille — et pour faire jaillir la vérité, car c'est le sens du travail. Celui qui est à cette place, dans le discours du maître c'est l'esclave, dans le discours de la science c'est le a étudiant.

On pourrait jouer avec ce mot, peut-être cela renouvellerait-il un peu la question.

Tout à l'heure, nous le voyions astreint à continuer à savoir sur le plan de la science physique. Sur le plan des sciences humaines, nous voyons quelque chose pour lequel il faudrait faire un mot. Je ne sais pas encore si

121 - celui-là est le bon, mais moi, comme ça, d'approche, d'instinct, de sonorité, je dirais *astudé*.

Si je fais entrer ce mot dans le vocabulaire, j'aurais plus de chance que quand je voulais qu'on change le nom de la serpillière. *Astudé* a plus de raisons d'être au niveau des sciences humaines. L'étudiant se sent *astudé*. Il est *astudé* parce que, comme tout travailleur — repérez-vous sur les autres petits ordres —, il a à produire quelque chose.

Il arrive que mon discours suscite des réponses qui ont un rapport avec lui. C'est rare, mais enfin c'est de temps en temps, et ça me fait plaisir. Quand je suis arrivé à l'École normale, il s'est trouvé que des jeunes gens se sont mis à discourir sur le sujet de la science, dont j'avais fait l'objet du premier de mes séminaires de l'année 1965. C'était pertinent, le sujet de la science, mais il est clair que ça ne va pas tout seul. Ils se sont fait taper sur les doigts, et on leur a expliqué que le sujet de la science, ça n'existait pas, et au point vif où ils avaient cru le faire surgir, à savoir dans le rapport du zéro au un dans le discours de Frege. On leur a démontré que les progrès de la logique mathématique avaient permis de réduire complètement — non pas de suturer, mais d'évaporer — le sujet de la science.

Le malaise des astudés n'est pourtant pas sans rapport avec ceci, qu'ils sont tout de même priés de constituer avec leur peau le sujet de la science, ce qui, aux dernières nouvelles, semble présenter quelques difficultés dans la zone des sciences humaines. Et c'est ainsi que, pour une science si bien assise d'un côté, et si évidemment conquérante de l'autre, assez conquérante pour se qualifier d'humaine, sans doute parce qu'elle prend les hommes pour humus, il se passe des choses qui nous font retomber sur nos pieds, et nous font toucher ce que comporte le fait de substituer au niveau de la vérité le pur et simple commandement, celui du maître.

Ne croyez pas que le maître soit toujours là. C'est le commandement qui reste, l'impératif catégorique *Continue à savoir*. Il n'y a plus besoin qu'il y ait personne là. Nous sommes tous embarqués, comme dit Pascal, dans le discours de la science. Il reste que le mi-dire se trouve tout de même justifié de ceci, qu'il appert que, sur le sujet des sciences humaines, il n'y a rien qui tienne debout.

J'e voudrais me prémunir contre l'idée qui pourrait surgir dans on ne sait pas quelle petite cervelle arriérée, que mes propos impliqueraient qu'on devrait freiner cette science, et qu'à tout prendre, à revenir à l'attitude

122 - de Gauss, il y aurait peut-être un espoir de salut. Ces conclusions, à me les imputer, seraient très justement qualifiées de réactionnaires. Je les pointe parce qu'il n'est pas impensable que, dans des zones qu'à la vérité je ne pense pas être très porté à fréquenter, on pourrait déduire de ce dont je suis en train de parler cette sorte de malentendu. Il faudrait pourtant se pénétrer que dans quoi que ce soit que j'articule d'une certaine visée de clarification, il n'y a pas la moindre idée de progrès, au sens où ce terme impliquerait une solution heureuse.

Ce que la vérité, quand elle surgit, a de résolutif, ça peut être de temps en temps heureux — et puis, dans d'autres cas, désastreux. On ne voit pas pourquoi la vérité serait forcément toujours bénéfique. Il faut avoir le diable au corps pour s'imaginer une chose pareille, alors que tout démontre le contraire.

2

S'agissant de la position dite de l'analyste — dans des cas d'ailleurs improbables, car y a-t-il même un analyste ? qui le sait ? mais on peut théoriquement le poser —, c'est l'objet *a* lui-même qui vient à la place du commandement. C'est comme identique à l'objet *a*, c'est-à-dire à ce qui se présente pour le sujet comme la cause du désir, que le psychanalyste s'offre comme point de mire à cette opération insensée, une psychanalyse, en tant qu'elle s'engage sur la trace du désir de savoir.

Je vous ai dit au départ que ce désir de savoir, la *pulsion épistémologique* comme ils ont inventé de le dénommer, ça n'allait pas tout seul. Il s'agirait de voir d'où elle peut surgir. Comme je l'ai fait remarquer, ce n'est pas le maître qui aurait inventé ça tout seul. Il faut que quelqu'un le lui ait imposé. Ce n'est pas le psychanalyste, qui, mon Dieu, n'est pas évident de toujours. Et en plus, ce n'est plus lui qui le suscite, il s'offre comme point de mire pour quiconque est mordu par ce désir particulièrement problématique.

Nous y reviendrons. En attendant, pointons que dans la structure dite du discours de l'analyste, celui-ci, vous le voyez, dit au sujet — Allez-y, dites tout ce qui vous passe par la tête, si divisé que ce soit, si manifestement que cela démontre qu'ou bien vous ne pensez pas, ou bien vous

123. n'êtes rien du tout, ça peut aller, ce que vous produirez sera toujours recevable.

a →

\$

S₂ S₁

Etrange. Etrange pour des raisons que nous aurons à ponctuer, mais que nous pouvons dès maintenant esquisser.

Vous avez pu voir à la ligne supérieure de la structure du discours du maître une relation fondamentale, qui est, pour nous exprimer rapidement, celle qui fait le lien du maître à l'esclave, moyennant quoi, Hegel *dixit*, l'esclave avec le temps lui démontrera sa vérité — moyennant quoi aussi, Marx *dixit*, il se sera occupé tout ce temps à fomentier son plus-de-jouir.

Pourquoi, ce plus-de-jouir, le doit-il au maître ? C'est là ce qui est masqué. Ce qui est masqué au niveau de Marx, c'est que le maître à qui est dû ce plus-de-jouir a renoncé à tout, et à la jouissance d'abord, puisqu'il s'est exposé à la mort, et qu'il reste bien fixé dans cette position dont l'articulation hégélienne est claire. Sans doute a-t-il privé l'esclave de la disposition de son corps, mais, c'est un rien, il lui a laissé la jouissance. Comment la jouissance revient-elle à portée du maître pour manifester son exigence ? Je pense vous l'avoir bien expliqué en son temps, mais je le reprends, parce qu'on ne saurait trop répéter les choses importantes. Le maître, dans tout ça, fait un petit effort pour que tout marche, c'est-à-dire donne l'ordre. A simplement remplir sa fonction de maître, il y perd quelque chose. Ce quelque chose de perdu, c'est par là au moins que quelque chose de la jouissance doit lui être rendu — précisément le plus-de-jouir.

Si, par cet acharnement qui est le sien de se castrer, il n'avait pas comptabilisé ce plus-de-jouir, s'il n'en avait pas fait la plus-value, en d'autres termes s'il n'avait pas fondé le capitalisme, Marx se serait aperçu que la plus-value, c'est le plus-de-jouir. Tout cela n'empêche pas, bien sûr, que par lui le capitalisme est fondé, et que la fonction de la plus-value est tout à fait pertinemment désignée dans ses conséquences ravageantes. Néanmoins, pour en venir à bout, il faudrait peut-être savoir quel est au moins

SEMINAIRE 17

124 - le premier temps de son articulation. Ce n'est pas parce qu'on nationalise, au niveau du socialisme dans un seul pays, les moyens de production, qu'on en a fini pour autant avec la plus-value, si on ne sait pas ce que c'est.

Dans le discours du maître; puisque c'est tout de même bien là que se situe le plus-de-jouir, **i** il n'y a pas de rapport entre ce qui va plus ou moins devenir cause du désir d'un type comme le maître qui, comme d'habitude, n'y comprend rien, et ce qui constitue sa vérité. En effet, il y a ici, à l'étage au-dessous, une barrière.

a → \$
S2 ▲ S1

La barrière qu'il est tout de suite à portée de notre main de nommer au niveau du discours du maître c'est la jouissance, tout simplement en tant qu'elle est interdite, interdite dans son fond. On en prend des lchettes, de la jouissance, mais pour ce qui est d'aller jusqu'au bout, je vous ai déjà dit comment cela s'incarne — pas besoin de réagiter les fantasmes mortifères.

Cette formule comme définissante du discours du maître l'intérêt de montrer qu'il est le seul à rendre impossible cette articulation que nous avons pointée ailleurs comme le fantasme, en tant qu'il est relation du *a* avec la division du sujet — (\$ *a).

Dans son départ fondamental, le discours du maître exclut le fantasme. Et c'est bien ce qui le rend, dans son fondement, tout à fait aveugle.

Le fait qu'ailleurs, et spécialement dans le discours analytique, où il s'étale sur une ligne horizontale d'une façon tout à fait équilibrée, le fantasme peut sortir, nous en dit un peu plus sur ce qu'il en est du fondement du discours du maître.

Quoi qu'il en soit pour l'instant, à reprendre les choses au niveau du discours de l'analyste, constatons que c'est le savoir, c'est-à-dire toute l'articulation du S2 existant, tout ce qu'on peut savoir, qui est, dans ma façon d'écrire — je ne dis pas dans le réel —, mis à la place dite de la vérité. Ce qui peut se savoir est, dans le discours de l'analyste, prié de fonctionner au registre de la vérité.

125 - Nous sentons que ça nous intéresse, mais qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Ce n'est pas pour rien que j'ai fait ce détour au niveau de l'actualité. La mauvaise tolérance, disons, d'une certaine galopade qu'a prise le savoir sous la forme dite de la science, de la science moderne, voilà ce qui peut-être, sans toujours que nous y comprenions beaucoup plus loin que le bout de notre nez, peut nous faire sentir qu'assurément, si, quelque part, nous avons une chance que cela prenne un sens, le savoir interrogé en fonction de vérité, ce doit être dans notre petit tourniquet, si tout au moins nous lui faisons confiance.

J'en vous le dis en passant, c'est par exemple ce qui me justifie à dire que, puisqu'une fois on m'a fermé le clapet au moment où j'allais parler des noms du père, je n'en parlerai plus jamais. Ça a l'air taquin, pas gentil. Et puis — qui sait ? — il y a même de ces gens, des fanatiques de la science, pour me dire — Continue à savoir, mais comment donc, mais tu dois dire ce que tu sais des noms du père. Non, je ne dirai pas ce que c'est que le nom du père, parce que justement, moi, je ne fais pas partie du discours universitaire. Je suis un petit analyste, une pierre rejetée d'abord, même si dans mes analyses, je deviens la pierre d'angle. Dès que je me lève de mon fauteuil, j'ai le droit d'aller me promener. Ça se renverse, la pierre rejetée qui devient pierre d'angle. Ça peut être aussi, à l'inverse — la pierre d'angle va se promener. C'est même comme ça que j'aurai peut-être une chance que les choses changent. Si la pierre d'angle s'en allait, tout l'édifice se foutrait par terre. Il y en a que ça tente.

Enfin, ne plaisantons pas. Simplement, je ne vois pas pourquoi je parlerais du nom du père, puisque, de toute façon, là où il se place, c'est-à-dire au niveau où le savoir fait fonction de vérité, nous sommes à proprement parler condamnés à ne pouvoir, même sur ce point, encore flou pour nous, du rapport du savoir avec la vérité, dénoncer quoi que ce soit, sachons-le, que d'un mi-dire.

Je ne sais pas si vous en sentez bien la portée. Cela veut dire que, si nous disons quelque chose d'une certaine façon dans ce champ, il va y en avoir une autre partie qui, de ce dire même, deviendra absolument irréductible, tout à fait obscure. De sorte qu'en somme, il y a un certain arbitraire, il y a un choix qui peut se faire sur ce qu'il s'agit d'éclairer. Si je ne parle pas du nom du père, ça me permettra de parler d'autre chose.

126. Ce ne sera pas sans rapport avec la vérité, mais ce n'est pas comme pour le sujet — ce ne sera pas la même.

Cela est une parenthèse.

3

Revenons à ce que nous constatons de ce qu'il advient du savoir à la place de la vérité, dans le discours de l'analyste.

J e pense que vous n'avez pas attendu ce que je vais vous dire maintenant pour que cela vous apparaisse. Vous devez tout de même vous rappeler que ce qui vient là au départ a un nom — c'est le mythe.

On n'a pas attendu pour le voir que le discours du maître se soit pleinement développé pour montrer son fin mot dans le discours du capitaliste, avec sa curieuse copulation avec la science. Cela s'est toujours vu, et en tout cas, c'est le tout de ce que nous voyons quand il s'agit de la vérité, de la vérité première tout au moins, de celle qui nous intéresse tout de même un peu, quoique la science nous y fasse renoncer en nous donnant seulement son impératif, *Continue à savoir dans un certain champ*

— chose curieuse, dans un champ qui a avec ce qui te concerne, toi, bonhomme, une certaine discordance. Eh bien, c'est occupé par le mythe.

Du mythe, on a fait aujourd'hui une branche de la linguistique. Je 126 - veux dire que ce qu'on dit de plus sérieux sur le mythe, c'est en partant de la linguistique.

Je ne saurais là-dessus que vous recommander, dans *l'Anthropologie structurale*, recueil d'articles de mon ami Claude Lévi-Strauss, de vous reporter au chapitre onze, *La Structure des mythes*. Vous y verrez évidemment énoncer la même chose que ce que je vous dis, à savoir que la vérité ne se supporte que d'un mi-dire.

Le premier examen sérieux que l'on fait de ces grosses unités, comme il les appelle, car ce sont des mythèmes, donne évidemment ceci, que je n'impute pas à Lévi-Strauss, car je laisse de côté ce qu'il écrit textuellement. L'impossibilité de mettre en connexion des groupes de relations

— il s'agit de paquets de relations, comme il définit les mythes — est surmontée, ou, plus exactement, remplacée par l'affirmation que deux relations contradictoires entre elles sont identiques, ceci dans la mesure

127 - où chacune est, comme l'autre, contradictoire avec soi. Bref, le mi-dire est la loi interne de toute espèce d'énonciation de la vérité, et ce qui l'incarne le mieux, c'est le mythe.

On peut tout de même ne pas se déclarer tout à fait satisfait que nous en soyons encore, dans la psychanalyse, au mythe. Savez-vous l'effet qu'a fait sur les mythographes l'usage du mythe typique central du discours psychanalytique, le mythe d'Œdipe? Je pense que vous pouvez tous répondre à cette question. C'est bien amusant.

Il y a des gens qui étaient occupés des mythes depuis un bon bout de temps. On n'avait pas attendu notre cher ami Claude Lévi-Strauss, qui y a apporté une clarté exemplaire, pour s'intéresser très vivement à la fonction du mythe. Il y a des milieux où on sait ce que c'est qu'un mythe, même si on ne le définit pas forcément comme je viens, moi, d'essayer de vous le situer — quoiqu'il soit difficilement admissible que même l'opérateur le plus obtus ne voie pas que tout ce qui peut se dire du mythe, c'est ceci, que la vérité se montre dans une alternance de choses strictement opposées, qu'il faut faire tourner autour l'une de l'autre. Cela vaut pour quoi que ce soit qu'on ait construit depuis que le monde est monde, jusques et y compris les mythes supérieurs, très élaborés, comme le Yin et le Yang.

On peut beaucoup déconner autour du mythe, parce que c'est justement le champ du déconnage. Et le déconnage, comme je vous l'ai dit depuis toujours, c'est la vérité. C'est identique. La vérité, ça permet de tout dire. Tout est vrai — à condition que vous excluez le contraire. Seulement, ça joue tout de même un rôle que ce soit comme ça.

Alors, le mythe d'Œdipe tel que Freud le fait fonctionner — je peux vous le dire pour ceux qui ne le savent pas —, les mythographes, ça les fait plutôt rigoler. Ils trouvent ça absolument mal venu.

Pourquoi ce privilège donné à ce mythe dans l'analyse? La première étude sérieuse qu'on a pu en faire montre qu'il est d'ailleurs beaucoup plus compliqué. Comme par hasard, Claude Lévi-Strauss, qui ne se refuse pas à l'épreuve, énonce dans le même article le mythe d'Œdipe complet. On peut voir qu'il s'agit de tout à fait autre chose que de savoir si on va ou non baiser sa maman.

Il est néanmoins curieux, par exemple, qu'un mythographe tout à fait bien, de qualité, une bonne tête, de la bonne école, de la bonne veine qui

128 - commence à Boas et qui est venue confluer dans Lévi-Strauss, le nommé Kroeber, après avoir écrit un livre incendiaire sur *Totem et Tabou*, ait, vingt ans plus tard, écrit quelque chose pour faire remarquer que cela devait tout de même bien avoir sa raison d'être, qu'il y avait quelque chose, il ne pouvait pas dire quoi d'ailleurs, et que ce mythe d'Œdipe, il y avait là un os. Il n'en dit pas plus mais, étant donné la critique qu'il a faite de *Totem et Tabou*, c'est tout à fait notable. Ça le taquinait, ça le tracassait d'en avoir dit pis que pendre, surtout qu'il a vu que ça se répandait, à savoir que le moindre étudiant croyait pouvoir faire chorus — ça, il n'a pas pu le supporter.

Totem et Tabou, il faudrait — je ne sais pas si vous voulez que je le fasse cette année — étudier sa composition, qui est une des choses les plus tordues qu'on puisse imaginer. Ce n'est tout de même pas parce que je prêche le retour à Freud, que je ne peux pas dire que *Totem et Tabou*, c'est tordu. C'est même pour ça qu'il faut retourner à Freud — c'est pour s'apercevoir que, si c'est tordu comme ça, étant donné que c'était un gars qui savait écrire et penser, ça doit bien y avoir une raison d'être. Je ne voudrais pas ajouter — *Moïse et le monothéisme*, n'en parlons pas — parce que, au contraire, on va en parler.

Vous voyez que je vous mets tout de même les choses en ordre, bien que je n'aie pas commencé par vous faire une espèce de chemin damé. Je l'ai fait, bien sûr, moi-même, tout entier — personne ne m'a aidé —, par exemple pour qu'on sache ce que c'est que les formations de l'inconscient par exemple, ou la relation d'objet. On pourrait croire que maintenant, je fais simplement des galipettes autour de Freud. Ce n'est pas de ça qu'il s'agit.

Tâchons d'entraver un petit peu quelque chose à ce qu'il en est du mythe d'Œdipe dans Freud. Comme je ne me presse pas, je n'en finirai pas avec lui aujourd'hui. Je ne vois pas pourquoi je me fatiguerais. Je parle avec vous comme cela me vient, et on verra jusqu'où, cahin-caha, on peut en arriver.

129 - Je vais commencer par la fin, en vous donnant tout de suite ma visée, parce que je ne vois pas pourquoi je n'abattrais pas mes cartes. Ce n'est pas ainsi que je comptais tout à fait vous en parler, mais au moins, ce sera clair.

Je ne suis pas du tout en train de dire que l'Oedipe ne sert à rien, ni que cela n'a aucun rapport avec ce que nous faisons. Cela ne sert à rien aux psychanalystes, ça c'est vrai, mais comme les psychanalystes ne sont pas sûrement des psychanalystes, cela ne prouve rien. De plus en plus, les psychanalystes s'engagent dans quelque chose qui est, en effet, excessivement important, à savoir le rôle de la mère. Ces choses, mon Dieu, j'ai déjà commencé de les aborder.

Le rôle de la mère, c'est le désir de la mère. C'est capital. Le désir de la mère n'est pas quelque chose qu'on peut supporter comme ça, que cela vous soit indifférent. Ça entraîne toujours des dégâts. Un grand crocodile dans la bouche duquel vous êtes — c'est ça, la mère. On ne sait pas ce qui peut lui prendre tout d'un coup, de refermer son clapet. C'est ça, le désir de la mère.

Alors, j'ai essayé d'expliquer qu'il y avait quelque chose qui était rassurant. Je vous dis des choses simples, j'improvise, je dois le dire. Il y a un rouleau, en pierre bien sûr, qui est là en puissance au niveau du clapet, et ça retient, ça coince. C'est ce qu'on appelle le phallus. C'est le rouleau qui vous met à l'abri, si, tout d'un coup, ça se referme.

Ce sont des choses que j'ai exposées en leur temps, un temps où je parlais à des gens qu'il fallait ménager, des psychanalystes. Il fallait leur dire des choses grosses comme ça pour qu'ils les comprennent. D'ailleurs, ils ne comprenaient pas plus. J'ai donc parlé à ce niveau de la métaphore paternelle. Je n'ai jamais parlé de complexe d'Œdipe que sous cette forme. Cela devrait être un peu suggestif, non ? J'ai dit que c'était la métaphore paternelle, alors que ce n'est tout de même pas ainsi que Freud nous présente les choses. Surtout qu'il tient beaucoup à ce que ça se soit passé effectivement, cette sacrée histoire de meurtre du père de la horde, cette pitrerie darwinienne. Le père de la horde — comme s'il y en

SEMINAIRE 17

130 - avait jamais eu la moindre trace, du père de la horde. On a vu des orangs-outangs. Mais le père de la horde humaine, on n'en a jamais vu la moindre trace.

Freud tient à ce que ce soit réel. Il y tient. Il a écrit tout *Totem et Tabou* pour le dire — ça s'est forcément passé, et c'est de là que tout a démarré. A savoir, tous nos emmerdements — y compris celui d'être psychanalyste.

C'est frappant — quelqu'un aurait pu, sur cette métaphore paternelle, s'exciter un peu, et savoir faire un petit trou. C'est ce que j'ai toujours désiré, que quelqu'un s'avance, me fasse la trace, commence à montrer un petit chemin. Enfin, quoi qu'il en soit, cela ne s'est pas produit, et la question de l'Œdipe est intacte.

Je vais vous faire quelques remarques préliminaires, parce qu'il faut vraiment bien marteler la chose. Ça ne s'escamote pas, cette histoire.

Il y a une chose à laquelle dans la pratique analytique nous sommes vraiment rompus, formés, ce sont les histoires de contenu manifeste et de contenu latent. Ça, c'est l'expérience.

Pour l'analysant qui est là, dans le \$, le contenu, c'est son savoir. On est là pour arriver à ce qu'il sache tout ce qu'il ne sait pas tout en le sachant. C'est ça, l'inconscient. Pour le psychanalyste, le contenu latent est de l'autre côté, en S1. Pour lui, le contenu latent, c'est l'interprétation qu'il va faire, en tant qu'elle est, non pas ce savoir que nous découvrons chez le sujet, mais ce qui s'y ajoute pour lui donner un sens. Cette remarque pourrait être utile à quelques psychanalystes.

Laissons maintenant de côté, pour l'instant, ce contenu manifeste et ce contenu latent, sauf à retenir les termes. Qu'est-ce que c'est qu'un mythe ? Ne répondez pas tous à la fois. C'est un contenu manifeste.

Cela ne suffit pas à le définir et nous l'avons défini tout à l'heure autrement. Mais il est clair que, si l'on peut mettre un mythe en fiches que l'on va empiler pour voir comment cela file comme combinaisons, c'est de l'ordre manifeste. Deux mythes sont exactement l'un par rapport à l'autre comme ces petits machins qui tournent d'un quart de tour, et puis, ça a des résultats. Ce n'est pas latent, mes petites lettres au tableau, c'est manifeste. Alors, qu'est-ce que ça fait là ? Le contenu manifeste, il faut le mettre à l'épreuve. Et, ce faisant, nous allons voir que ce n'est pas si manifeste que cela.

131- Procédons comme cela je vais comme je peux —, racontons l'historiole.

Le complexe d'Œdipe tel que nous le raconte Freud quand il se réfère à Sophocle n'est pas du tout traité comme un mythe. C'est l'historiole de Sophocle moins, vous allez le voir, son tragique. Selon Freud, ce que révèle la pièce de Sophocle, c'est qu'on couche avec sa mère quand on a tué son père — meurtre du père et jouissance de la mère, à entendre aux sens objectif et subjectif, on jouit de la mère et la mère jouit. Qu'Œdipe ne sache absolument pas qu'il a tué son père, ni non plus qu'il fasse jouir sa mère, ou qu'il en jouisse, ne change rien à la question, puisque justement bel exemple de l'inconscient.

Je pense avoir dénoncé depuis assez longtemps l'ambiguïté qu'il y a dans l'usage du terme *inconscient*. Comme substantif, c'est quelque chose qui a en effet pour support le représentant refoulé de la représentation. Au sens adjectif, on peut dire que ce pauvre Œdipe était un inconscient. Il y a là une équivoque, c'est le moins qu'on puisse dire. Quoi qu'il en soit, ceci ne nous gêne pas.. Mais, pour que ceci ne nous gêne pas, il faudrait voir ce que les choses veulent dire.

Il y a donc ce mythe d'Œdipe, emprunté à Sophocle. Et puis, il y a l'histoire à dormir debout dont je vous parlais tout à l'heure, le meurtre du père de la horde primitive. Il est assez curieux que le résultat en soit exactement le contraire.

Le vieux papa les avait toutes pour lui, ce qui est déjà fabuleux — pourquoi les aurait-il toutes pour lui ? — alors qu'il y a d'autres gars tout de même, elles aussi peuvent peut-être avoir leur petite idée. On le tue.. La conséquence est tout à fait autre chose que le mythe d'Œdipe - pour avoir tué le vieux, le vieil orang, il se passe deux choses. J'en mets une entre parenthèses, car elle est fabuleuse — ils se découvrent frères. Enfin, cela peut vous donner quelque idée sur ce qu'il en est de la fraternité, je vais vous donner un petit développement comme une petite pierre d'attente — on aura peut-être le temps d'y revenir avant qu'on se sépare cette année.

Ces énergies que nous avons à être tous frères prouvent bien évidemment que nous ne le sommes pas. Même avec notre frère consanguin, rien ne nous prouve que nous sommes son frère — nous pouvons avoir un lot de chromosomes complètement opposés. Cet acharnement à la fraternité

132 - sans compter le reste, la liberté et l'égalité, est quelque chose de gratiné, dont il conviendrait qu'on aperçoive ce qu'il recouvre.

Je ne connais qu'une seule origine de la fraternité — je parle humaine, toujours l'humus —, c'est la ségrégation. Nous sommes bien entendu à une époque où la ségrégation, pouah. Il n'y a plus de ségrégation nulle part, c'est inouï quand on lit les journaux. Simplement, dans la société je ne veux pas l'appeler *humaine* parce que je réserve mes termes, je fais attention à ce que je dis, je ne suis pas un homme de gauche, je constate —, tout ce qui - existe est fondé sur la ségrégation, et, au premier temps, la fraternité.

Aucune autre fraternité ne se conçoit même, n'a le moindre fondement, comme je viens de vous le dire, le moindre fondement scientifique, si ce n'est que parce qu'on est isolé ensemble, isolé du reste. Il s'agit d'en avoir la fonction, et de savoir pourquoi c'est ainsi. Mais enfin, que ce soit ainsi saute aux yeux, et faire comme si ce n'était pas vrai, cela doit, à force, avoir quelques inconvénients.

C'est du mi-dire, ce que je vous dis là. Si je ne vous dis pas pourquoi c'est ainsi, c'est d'abord parce que, si je dis que c'est ainsi, je ne peux pas dire pourquoi c'est ainsi. Voilà un exemple.

Quoi qu'il en soit, ils se découvrent frères, on se demande au nom de quelle ségrégation. C'est dire que, pour le mythe, ça fait plutôt faible. Et puis, ils décident tous d'un seul cœur qu'on ne touchera pas aux petites mamans. Parce qu'il y en a plus d'une, en plus. Ils pourraient échanger, puisque le vieux père les a toutes. Ils pourraient coucher avec la maman du frère, justement, puisqu'ils ne sont frères que par le père.

Jamais personne ne semble s'être ébahi de cette curieuse chose, à quel point le Totem et Tabou n'a rien à faire avec l'usage courant de la référence sophocléenne.

Le comble du comble, c'est le Moïse. Pourquoi faut-il que Moïse ait été tué ? Freud nous l'explique, et c'est le plus fort - c'est pour que Moïse revienne dans les prophètes, par la voie sans doute du refoulement, de la transmission mnésique à travers les chromosomes, il faut bien l'admettre.

La remarque qu'un imbécile comme Jones fait, que Freud ne semble pas avoir lu Darwin, est juste. Il l'a pourtant lu, puisque c'est sur Darwin qu'il se fonde pour faire le coup de Totem et Tabou.

133 - Ce n'est pas pour rien que *Moïse et le monothéisme*, comme le reste de tout ce qu'écrit Freud, est absolument fascinant. Si on est un libre esprit, on peut se dire que ça n'a ni queue, ni tête. On en reparlera. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce dont il s'agit avec les prophètes n'est pas quelque chose qui ait quoi que ce soit à faire, cette fois-ci, avec la jouissance.

Je vous le signale — qui sait? Peut-être quelqu'un pourrait-il me rendre ce service —, que je me suis mis en quête du livre qui sert de petite chevillette à ce que Freud nous énonce, à savoir l'œuvre du nommé Sellin parue en 1922, *Mose und seine Bedeutung für die israelitischjüdische Religionsgeschichte*.

Ce Sellin n'est pas un inconnu. Je me suis procuré *Die Zwölf Propheten*. Il commence par Osée. C'est un petit, mais un osé. Si osé que, paraît-il, c'est chez lui qu'on trouve trace de ce qui aurait été le meurtre de Moïse.

Je dois vous dire que je n'ai pas attendu de lire Sellin pour avoir lu *Osée*, mais que je n'ai jamais pu, de toute ma vie, me procurer ce livre, et que je commence à en devenir enragé. Il n'est pas à la Bibliothèque nationale, il n'est pas à l'Alliance israélite universelle, et je remue l'Europe entière pour l'avoir. Je pense tout de même arriver à mettre la main dessus. Si quelqu'un de vous l'avait dans sa poche, il pourrait me l'apporter à la fin de la séance, je le lui rendrais.

Il y a dans *Osée* une chose en effet tout à fait claire. C'est inouï, ce texte d'Osée. Je ne sais pas combien de personnes il y a ici à lire la Bible. Je ne peux pas vous dire que j'aie été élevé dans la Bible, parce que je suis d'origine catholique. Je le regrette. Mais enfin, je ne le regrette pas, en ce sens que quand je la lis maintenant — enfin, maintenant, ça fait un bon bout de temps —, ça me fait un effet fou. Ce délire familial, ces adjurations de Yahvé à son peuple, qui se contredisent d'une ligne à l'autre, c'est à vous tourner la tête.

Une chose est certaine, tous les rapports avec les femmes sont [...] comme il dit dans sa forte langue. Je vous l'écris en hébreu au tableau, en très belles lettres. C'est prostitution, *znunim*.

134 - S'adressant à Osée, il ne s'agit que de cela — son peuple s'est définitivement prostitué. La prostitution, c'est à peu près tout ce qui l'entoure, tout le contexte. Ce que le discours du maître découvre, c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel, je vous l'ai déjà exprimé fortement. Eh bien, on a l'idée que notre peuple élu se trouvait dans un bain où c'était très probablement différent, où il y avait des rapports sexuels. C'est probablement ça que Yahvé appelle la prostitution. En tous les cas, il est bien clair que, si c'est l'esprit de Moïse qui revient là, il ne s'agit pas précisément d'un meurtre qui a engendré l'accès à la jouissance.

Tout cela est si fascinant que jamais personne n'a semblé voir — *il* aurait semblé sans doute trop immédiat, trop bête, de faire ces objections, et de plus, ce ne sont pas des objections, nous sommes en plein dans le sujet — que les prophètes, en fin de compte, ne parlent jamais de Moïse. Une de mes meilleures élèves m'en a fait la remarque — il faut dire qu'elle est protestante, si bien qu'elle s'en était aperçue depuis plus longtemps que moi. Mais surtout, ils ne parlent absolument pas de cette chose qui, pour Freud, semble la clé, à savoir que le Dieu de Moïse est le même Dieu que celui d'Akhenaton, un Dieu qui serait Un.

Comme vous le savez, fort loin qu'il en soit ainsi, des autres dieux, le Dieu de Moïse dit simplement qu'il ne faut pas avoir de relations avec eux, mais il ne dit pas qu'ils n'existent pas. Il dit qu'il ne faut pas se précipiter vers les idoles, mais, après tout, il s'agit aussi des idoles qui le représentent, lui, comme c'était certainement le cas du Veau d'or. Ils attendaient un Dieu, ils ont fait un Veau d'or, c'était tout naturel.

Nous voyons là qu'il y a une tout autre relation, qui est une relation à la vérité. J'ai déjà dit que la vérité est la petite sœur de la jouissance, il faudra y revenir.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le grossier schéma *meurtre du père — jouissance de la mère* élide totalement le ressort tragique. Certes, c'est du meurtre du père qu'Œdipe trouve l'accès libre auprès de Jocaste, et qu'elle lui est donnée, à l'acclamation populaire. Jocaste, elle, je vous l'ai toujours dit, en savait un bout, parce que les femmes ne sont pas sans avoir des petits renseignements. Elle avait là un serviteur qui avait assisté à toute l'affaire, et il serait curieux que ce serviteur, qui est rentré au palais et qu'on retrouve à la fin, n'ait pas dit à Jocaste — C'est celui-là qui a bousillé votre mari. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas l'important.

SEMINAIRE 17

135 - L'important est qu'Œdipe a été admis auprès de Jocaste parce qu'il avait triomphé d'une épreuve de vérité.

Nous reviendrons sur l'énigme de la sphinge. Et puis, si Œdipe finit très mal — on verra ce que veut dire ce *finit très mal*, et jusqu'à quel point ça s'appelle très mal finir —, c'est parce qu'il a absolument voulu savoir la vérité.

Il n'est pas possible d'aborder sérieusement la référence freudienne sans faire intervenir, outre le meurtre et la jouissance, la dimension de la vérité.

Voilà où je pourrai vous laisser aujourd'hui.

Simplement à voir comment Freud articule ce mythe fondamental, il est clair qu'il est véritablement abusif de tout mettre sous la même accolade d'Œdipe. Qu'est-ce que Moïse, foutre de nom de Dieu — c'est le cas de le dire —, a à faire avec Œdipe et le père de la horde primitive ? Il doit bien y avoir là-dedans quelque chose qui tient du contenu manifeste et du contenu latent.

Pour conclure aujourd'hui, je dirai que ce que nous nous proposons, c'est l'analyse du complexe d'Œdipe comme étant un rêve de Freud.

10 Mars 1970

SEMINAIRE 17
-136-

DU MYTHE A LA STRUCTURE

La vérité, la castration et la mort.

Le père, opérateur structural.

Le père mort est la jouissance.

Acte et. agent.

L'hystérique veut un maître.

137 - Une personne dans cette assemblée a cru bon, et je l'en remercie, de bien vouloir relever ce que j'avais dit la dernière fois d'une certaine déception. Cette personne m'aurait, à ses dires, fait le plaisir — le plaisir, comme vous le savez, c'est la loi du moindre effort — de me devancer sur une trace que j'aurais ouverte.

La personne en question — je vois qu'elle sourit, elle est présente, pourquoi ne pas la nommer, Marie-Claire Boons — m'a donc envoyé un petit tirage à part d'une revue fort intéressante qui s'appelle *L'Inconscient*. J'ai des excuses de n'avoir pas lu son article avant. Cette revue, en effet, où il y a eu de très bonnes choses, je dois le dire, on ne m'en fait pas le service, paradoxalement peut-être à cause de ceci même qu'au principe, au moins dans son comité de rédaction, elle s'autorisait de mon enseignement. Mon attention étant arrêtée sur ce numéro dit *La Paternité*, j'ai d'abord lu avec beaucoup de soin l'article de Marie-Claire Boons, et ensuite un autre qui est de notre ami Conrad Stein.

L'article de Marie-Claire Boons, je suis tout prêt, si elle le voulait, à le prendre aujourd'hui comme texte d'explication, et il pourrait en apparaître un certain nombre de questions à propos du chemin qu'elle choisit sur le meurtre du père chez Freud. Je crois, à la vérité, qu'il apparaîtrait aisément que rien n'y devance ce que j'avais déjà avancé concernant le complexe d'Edipe à la date où elle a fait cette publication — avancé, je l'ai dit, très modestement.

Il y a une autre méthode, c'est qu'aujourd'hui j'essaie d'aller plus loin,

137

138 - en montrant que cela est déjà impliqué dans l'avancée prudente qui fut la mienne jusqu'ici. Alors peut-être, dans un second temps, à l'occasion d'une de nos rencontres, rétroactivement, ce que je voudrais dire s'éclairera mieux que si seulement je vous suspendais aux divers points d'un article qui, en effet, présente par bien des côtés une sorte d'ouverture, de questionnement, et, si l'on veut, de préparation.

On peut émettre ici un vœu pour l'une ou l'autre de ces deux méthodes — je laisse la parole à Marie-Claire Boons.

Je procéderai donc de la seconde façon.

1

La mort du père. En effet, chacun le sait, qu'il semble que ce soit là la clé, le point vif de tout ce qui s'énonce, et pas seulement au titre mythique, de ce à quoi a affaire la psychanalyse.

Marie-Claire Boons, au terme de son article, nous laisserait même entendre que beaucoup de choses découlent de cette mort du père, et nommément ce je ne sais quoi qui ferait que la psychanalyse, d'une certaine façon, nous libère de la loi.

Grand espoir. Je sais bien en effet que c'est sous ce registre qu'un épingle libertain se rattacherait à la psychanalyse.

Je pense qu'il n'en est rien — et c'est tout le sens de ce que j'appelle l'envers de la psychanalyse.

La mort du père, pour autant qu'elle fait écho à cet énoncé à centre de gravité nietzschéen, à cette annonce, à cette bonne nouvelle, que Dieu est mort, ne me paraît pas, loin de là, de nature à nous libérer. La première assiette à en donner la preuve est bien l'énonciation de Freud lui-même. A juste titre, Marie-Claire Boons, au départ de son article, nous fait remarquer ce que j'ai déjà dit il y a deux séminaires, que l'annonce de la mort du père est loin d'être incompatible avec la motivation donnée par Freud comme étant celle de la religion, au titre d'une interprétation analytique de celle-ci. C'est à savoir que la religion elle-même reposerait sur quelque chose qu'assez étonnamment Freud avance comme premier, et qui est que le père est celui qui est reconnu comme méritant l'amour. Il y a là déjà l'indication d'un paradoxe, qui laisse l'auteur que je viens de

139 - nommer dans un certain embarras concernant le fait qu'en somme, la psychanalyse préférerait maintenir, réserver, le champ de la religion.

Ici aussi, on peut dire qu'il n'en est rien. La pointe de la psychanalyse est bel et bien l'athéisme, à la condition de donner à ce terme un autre sens que celui du *Dieu est mort*, dont tout indique que, loin qu'il mette en question ce qui est en jeu, à savoir la loi, bien plutôt il la consolide. Il y a longtemps que j'ai fait remarquer qu'à la phrase du vieux père Karamazov, *Si Dieu est mort, alors tout est permis*, la conclusion qui s'impose dans le texte de notre expérience, c'est qu'à *Dieu est mort* répond *plus rien n'est permis*.

Pour éclairer ceci dont je vous annonce l'horizon, partons de la mort du père, si tant est que c'est bien elle que Freud nous avance comme étant la clé de la jouissance, de la jouissance de l'objet suprême identifié à la mère, la mère visée de l'inceste.

Il est sûr que ce n'est pas à partir d'une tentative d'expliquer ce que veut dire coucher avec la mère, que le meurtre du père s'introduit dans la doctrine freudienne. C'est bien au contraire à partir de la mort du père que s'édifie l'interdiction de cette jouissance comme étant première.

A la vérité, ce n'est pas seulement de la mort du père qu'il s'agit, mais du meurtre du père, comme l'a également fort bien mis au titre de son interrogation la personne dont je parle. C'est là, dans le mythe d'Œdipe tel qu'il nous est énoncé, qu'est la clé de la jouissance. Mais si c'est bien ainsi que ce mythe — nous le regardons de près — nous est présenté dans son énoncé, j'ai déjà dit qu'il convient de traiter celui-ci comme ce qu'il est, à savoir un contenu manifeste. De ce fait, il faut commencer par bien l'articuler.

Le mythe d'Œdipe au niveau tragique où Freud se l'approprie, montre bien que le meurtre du père est la condition de la jouissance. Si Laïos n'est pas écarté — au cours d'une lutte où, d'ailleurs, il n'est pas sûr que c'est de ce pas qu'Œdipe va succéder à la jouissance de la mère —, si Laïos n'est pas écarté, il n'y aura pas cette jouissance. Mais est-ce au prix de ce meurtre qu'il l'obtient ?

C'est ici que s'offre ce qui est principal, et qui, de ce que la référence soit prise d'un mythe mis en action dans la tragédie, prend tout son relief. Il l'obtient au titre d'avoir délivré le peuple d'une question qui le décime de ses meilleurs à vouloir répondre à ce qui se présente comme

140 - l'énigme, c'est-à-dire qui se figure d'être supporté par cet être ambigu qu'est le sphinx, où s'incarne à proprement parler une disposition double, d'être fait, tel le mi-dire, de deux mi-corps. Œdipe, lui répondant, se trouve, c'est là qu'est l'ambiguïté, supprimer le suspens qu'introduit ainsi dans le peuple la question de la vérité.

Là réponse qu'il donne à cette question, assurément il n'a pas l'idée d'à quel point elle devance son propre drame, mais aussi d'à quel point, de faire un choix, elle tombe peut-être dans le piège de la vérité. C'est l'homme qui sait ce qu'est l'homme? Est-ce tout en dire que de le ramener au procès, combien ambigu dans le cas de l'Oedipe, qui le fait d'abord aller à quatre pattes, puis sur les deux de derrière en quoi Œdipe, comme toute sa lignée, se distingue justement, comme l'a fort bien remarqué Claude Lévi-Strauss, de ne pas marcher droit —, puis, pour finir, à l'aide d'un bâton qui, pour n'être pas la canne blanche de, l'aveugle, n'en devait pas moins être pour Cédille du caractère le plus singulier cet élément troisième étant, pour le nommer, sa fille Antigone?

La vérité s'est écartée ? Qu'est-ce à dire ? Est-ce pour laisser le champ libre le ce qui restera pour Œdipe la voie d'un retour? Car la vérité resurgira pour lui, et ce, parce qu'il aura voulu à nouveau intervenir en présence d'un malheur deux fois plus grand cette fois, non plus décimant son peuple au choix de ceux qui s'offrent à la question de la sphinge, mais le frappant dans son ensemble sous cette forme ambiguë qui s'appelle la peste, et dont la sphinge a la charge dans la thématique de l'Antiquité. C'est là que Freud nous désigne que, pour Œdipe, la question de la vérité se renouvelle, et qu'elle aboutît à quoi ? A ceci que nous pouvons identifier, d'une première approximation, à quelque chose qui a au moins rapport au prix payé d'une castration.

Est-ce bien là tout dire ? — alors qu'à la fin, il lui arrive ceci, non pas que les écailles lui tombent des yeux, mais que les yeux lui tombent comme des écailles. N'est-ce pas dans cet objet même que nous voyons l'Œdipe être réduit, non pas à subir la castration, mais dirai-je plutôt à être la castration elle-même ? à savoir ce qui reste quand disparaît de lui, sous la forme de ses yeux, un des supports élus de l'objet a.

Qu'est-ce à dire? si ce n'est que la question se pose de savoir si ce qu'il doit payer n'est pas d'être monté sur le trône non par la voie de la

141 - succession, mais par la voie de ce choix qui est fait de lui comme du maître avoir effacé la question de la vérité. Autrement dit, introduits comme déjà vous l'êtes de mon énoncé, que ce qui fait l'essence de la position du maître, c'est d'être châtré, ne voyez-vous pas que nous trouvons là, certes voilé, mais indiqué, que c'est aussi de la castration que procède ce qui est proprement la succession?

Si — comme le fantasme en est toujours très curieusement indiqué, mais jamais proprement rattaché au mythe fondamental du meurtre du père — si la castration est ce qui frappe le fils, n'est-ce pas aussi ce qui le fait accéder par la voie juste à ce qu'il en est de la fonction du père ? Cela s'indique dans toute notre expérience. Et n'est-ce pas indiquer que c'est de père en fils que la castration se transmet ?

Dès lors, qu'en est-il de la mort, à se présenter comme étant à l'origine ? N'avons-nous pas là l'indication que c'est peut-être un mode de couverture? Quoique surgi, expérimenté de la position même de l'analyste dans le procès subjectif de la fonction de la castration, n'est-ce pas là quelque chose qui le cache tout de même, le voile d'une certaine façon, le met, si l'on peut dire, sous son égide ? — et nous évite ainsi de porter à son point vif ce que permet d'énoncer d'une façon dernière et rigoureuse la position de l'analyste.

Comment cela se fait-il ? il n'est pas vain de s'apercevoir que le mythe essentiel est d'abord rencontré par Freud au niveau de l'interprétation du rêve, et qu'un vœu, un souhait de mort, s'y manifeste. L'article de Conrad Stein en produit une critique remarquable en relevant la recrudescence de ces vœux de mort à l'endroit du père au moment même que sa mort est devenue réelle. Au dire même de Freud, *L'Interprétation des rêves* a surgi de la mort de son père. Ainsi Freud se veut-il coupable de la mort de son père.

Aussi bien, est-ce là, comme l'auteur le souligne, la marque de quelque chose qui s'y cache, et qui serait proprement le vœu que le père soit immortel ?

Cette interprétation est avancée dans la ligne du psychologisme analytique, où il est donné comme un présupposé basal, que l'essence de la position infantile a son fondement dans une idée de la toute-puissance qui ferait qu'elle est au-delà de la mort. Sous la plume d'un auteur qui n'abandonne pas ses présupposés, cette interprétation est, si je puis dire,

142 - régulière. Tout au contraire, à critiquer le dire de ce qu'il en est de l'essence de la position de l'enfant, il en résulte que c'est d'une autre voie que doit être abordé ce qu'il en est des souhaits de mort et de ce qu'ils masquent, s'ils masquent quelque chose. Et d'abord, dans ce que nous avons à énoncer de la structure subjective comme dépendant de l'introduction du signifiant, pouvons-nous mettre au chef de cette structure quoi que ce soit qui s'appelle connaissance de la mort? Les analyses de Freud sur quelques-uns de ses rêves majeurs, dont la fameuse prière de fermer les yeux; avec l'ambiguïté de cet un œil sous une barre, qui est aussi bien par lui produit comme le fait d'une alternative, Conrad Stein en profite fort habilement dans la ligne de son interprétation, qui est celle d'une dénégation de la mort au nom de la toute-puissance. Mais on peut lire d'un autre sens.

2

En effet, cela est peut-être susceptible d'un autre sens, à prendre le dernier rêve de la même série pour en faire le centre, ce que j'ai fait en son temps.

L'accent est mis par Freud lui-même sur un rêve qui n'est pas de lui, mais d'un de ses patients, rêve qui s'énonce il ne savait pas qu'il était mort.

Ce rêve, je l'ai décomposé, pour l'analyser, en l'alignant sur les deux lignes de l'énonciation et de l'énoncé. Cela était fait pour nous rappeler que, de deux choses l'une ou la mort n'existe pas, il y a quelque chose qui survit, mais la question n'en est pas pour autant résolue, de si les morts savent qu'ils sont morts — ou bien il n'y a rien au-delà de la mort, et il est bien assuré que, dans ce cas, ils ne le savent pas. Cela, pour dire que nul ne sait, des vivants en tout cas, ce que c'est que la mort. Il est remarquable que les productions spontanées qui se formulent du niveau de l'inconscient s'énoncent de ceci, que la mort, pour quiconque, est à proprement parler inconnaissable.

J'ai souligné en son temps qu'il est indispensable à la vie que quelque

143 - chose d'irréductible ne sache pas je ne dirai pas que nous sommes morts, parce que ce n'est pas ça qu'il faut dire, au titre de *nous*, nous ne sommes pas morts, pas tous ensemble en tout cas, et c'est bien là-dessus qu'est notre assiette —, que quelque chose ne sache pas que Je suis mort. Je suis mort, très exactement en tant que Je suis voué à la mort mais au nom de ce quelque chose qui ne le sait pas, moi non plus, je ne veux pas le savoir. C'est ce qui permet de mettre au centre de la logique ce *tout homme* — *tout homme est mortel* dont l'appui est justement le non-savoir de la mort, et du même coup ce qui nous fait croire que *tout homme*, cela signifie quelque chose, tout homme né d'un père, dont - c'est, nous dit-on, en tant- qu'il est mort, qu'il lui, l'homme — ne jouit pas de ce dont il - a à jouir. L'équivalence est donc faite, en termes freudiens, du père mort et de la jouissance. C'est lui qui la garde en réserve, si je puis dire.

Tel qu'il s'énonce non plus au niveau du tragique, avec toute sa souplesse subtile, mais dans l'énoncé du mythe de Totem et Tabou, le mythe freudien, c'est l'équivalence du père mort et de la jouissance. C'est là ce que nous pouvons qualifier du terme d'un opérateur structural.

Ici, le mythe se transcende, d'énoncer au titre du réel car c'est là ce sur quoi Freud insiste que ça s'est passé réellement, que c'est le réel, que le père mort est ce qui a la garde de la jouissance, est ce d'où est parti l'interdit de la jouissance, d'où elle a procédé.

Que le père mort soit la jouissance se présente à nous comme le signe de l'impossible même. Et c'est - bien en cela que nous retrouvons ici les termes qui sont ceux que je définis - comme fixant la catégorie du réel, en tant qu'elle se distingue radicalement, dans ce que j'articule, du symbolique et de l'imaginaire — le réel, c'est l'impossible. Non pas - au titre de simple butée contre quoi nous nous cognons le front, mais de la butée logique de ce qui, du symbolique, s'énonce comme impossible. C'est de là que le réel surgit.

Nous reconnaissons bien là en effet, au delà du mythe d'Œdipe, un opérateur, un opérateur structural, celui dit du père réel avec, dirais-je, cette propriété qu'au titre de paradigme, il est aussi la promotion, au cœur du

SEMINAIRE 17

système freudien, de ce qui est le père du réel, qui met au centre de l'énonciation de Freud un terme de l'impossible.

144 - C'est dire que l'énonciation freudienne n'a rien à faire avec la psychologie. Il n'y a aucune psychologie concevable de ce père originel. Seulement, la présentation qui en est donnée appelle la dérision, et je n'ai pas besoin de répéter ce que j'en ai dit lors du dernier séminaire — celui qui jouit de toutes les femmes, inconcevable imagination, alors qu'il est assez normalement perceptible que c'est déjà beaucoup de suffire à une. Nous sommes là renvoyés à une tout autre référence, celle de la castration, à partir du moment où nous l'avons définie comme principe du signifiant-maître. Je vous montrerai au terme du discours d'aujourd'hui ce que cela peut vouloir dire.

Le discours du maître nous montre la jouissance comme venant à l'Autre, c'est lui qui en a les moyens. Ce qui est langage ne l'obtient qu'à insister jusqu'à produire la perte d'où le plus-de-jouir prend corps.

D'abord, le langage, et même celui du maître, ne peut être autre chose que demande, demande qui échoue. Ce n'est pas de son succès, c'est de sa répétition que s'engendre quelque chose qui est une autre dimension, que j'ai appelé la perte — la perte d'où le plus-de-jouir prend corps.

Cette création répétitive, cette inauguration d'une dimension dont s'ordonne tout ce dont va pouvoir se juger l'expérience analytique, peut aussi bien partir d'une impuissance originelle pour tout dire, celle de l'enfant, - loin que ce soit la toute-puissance. Si on a pu s'apercevoir que la psychanalyse nous démontre que l'enfant est le père de l'homme, c'est bien qu'il doit y avoir, quelque part, quelque chose qui en fait la médiation, et c'est très précisément l'instance du maître, en tant qu'elle vient à produire, de n'importe quel signifiant après tout, le signifiant-maître.

Au temps où j'avais formulé ce qu'il retourne de la relation d'objet dans ses rapports avec la structure freudienne, j'avais avancé que le père réel est l'agent de la castration. Mais je ne l'avais avancé que d'avoir pris soin de dégager d'abord ce qui en est de distinct dans l'essence de la castration, de la frustration et de la privation. La castration est fonction essentiellement symbolique, à savoir, ne se concevant de nulle part d'autre que de l'articulation signifiante, la frustration est de l'imaginaire, la privation, comme il va de soi, du réel.

Que peut-on définir du fruit de ces opérations ? C'est de l'énigme que nous propose le phallus en tant que manifestement imaginaire qu'il nous faut faire l'objet de la première de ces opérations, la castration. C'est,

145 - pourquoi pas, de quelque chose de bien réel qu'il est toujours question dans une frustration, même si la revendication qui la fonde n'a de ressource qu'à imaginer que, ce réel, on vous le doit, - ce qui ne va pas de soi. La privation, il est clair qu'elle ne se situe que du symbolique, car s'agissant de quelque chose de réel, rien ne saurait manquer — ce qui est réel est réel, et il faut bien que ce soit d'autre part que provienne cette introduction pourtant essentielle, sans laquelle nous ne serions pas - nous-mêmes dans le réel, à savoir que quelque chose y manque et c'est bien ce qui caractérise d'abord le sujet.

C'est au niveau des agents que, non sans l'indiquer, je suis resté alors moins explicite. Le père, le père réel, n'est rien d'autre que l'agent de la castration et c'est ce que l'affirmation du père réel comme impossible est destinée à nous masquer.

Agent, qu'est-ce que cela veut dire ? Au premier abord, nous glissons dans le fantasme que c'est le père qui est le castrateur. Il est très marquant qu'aucune des formes de mythe auxquelles Freud se soit attaché n'en donne l'idée. Ce n'est pas de ce que dans un premier temps hypothétique, - les fils, les fils encore animaux, n'accèdent pas au troupeau des femmes, qu'ils soient, que je sache, castrés. La castration en tant qu'énoncé d'un interdit ne saurait en tout cas se fonder que du second temps, celui du mythe du meurtre du père de la horde, et, au dire de ce mythe même, il ne provient pas d'autre chose que d'un commun accord, singulier *initium* dont je montrais la dernière fois le caractère problématique. Aussi bien le terme d'acte est-il ici à relever. Si ce que j'ai pu vous énoncer du niveau de l'acte quand j'ai traité de l'acte psychanalytique est à prendre au sérieux, à savoir, s'il est vrai qu'il ne saurait y avoir d'acte que du contexte déjà rempli de tout ce qu'il en est de l'incidence signifiante, de son entrée enjeu dans le monde, il ne saurait y avoir d'acte au commencement, en tout cas aucun acte qui puisse se qualifier de meurtre. Le mythe ne saurait ici avoir d'autre sens que celui à quoi je l'ai réduit, d'un énoncé de l'impossible. Il ne saurait y avoir d'acte hors d'un champ déjà si complètement articulé que la loi ne s'y situe. Il n'y a d'autre acte qu'acte qui se réfère aux effets de cette articulation signifiante et en comporte toute la problématique avec, d'une part, ce que comporte, ou plutôt ce qu'est, de chute l'existence même de quoi que ce soit qui puisse

146 - s'articuler comme sujet, et, d'autre part, ce qui y préexiste comme fonction législatrice.

Est-ce donc de la nature de l'acte que procède la fonction du père réel, en ce qu'il en est de la castration ? C'est très précisément ce que le terme d'agent que j'ai avancé nous permet de mettre en suspens.

Le verbe *agir* a, dans la langue, plus d'une résonance, à commencer par celle de l'acteur. De l'actionnaire aussi pourquoi pas. le mot est fait avec celui d'action, et cela vous montre qu'une action n'est peut être pas tout à fait ce que l'on croit. De l'activiste aussi est-ce que l'activiste ne se définit pas à proprement parler de ceci, qu'il se considère comme de quelque chose plutôt l'instrument? De l'Actéon, pendant que nous y sommes — ce serait un bon exemple pour qui saurait ce que cela veut dire aux termes de la chose freudienne. Et en fin de compte, de ce qu'on appelle tout simplement *mon agent*. Vous voyez ce que cela veut dire en général *je le paye pour ça*. Même pas. *je le dédommage de n'avoir rien d'autre à faire, ou je l'honore*, comme on dit, faisant semblant de partir de ceci, qu'il est capable d'autre chose.

Voilà le niveau du terme où il convient de prendre ce qu'il en est du père réel comme de l'agent de la castration. Le père réel fait le travail de l'agence-maître.

3

Nous sommes de plus en plus familiers avec les fonctions d'agent. Nous vivons à une époque où nous savons ce que cela véhicule, du toc, de la publicité, des trucs qu'il faut vendre. Mais nous savons aussi que c'est avec ça que ça marche, le point où nous en sommes de l'épanouissement, du paroxysme, du discours du maître dans une société qui s'y fonde.

Il est tard.

Je serai forcé de faire ici une petite coupure, que je vous signale au passage, parce que nous reprendrons peut-être ce dont il s'agit, qui a pour moi son prix, et qu'il ne me paraît pas indigne de faire l'effort d'éclairer. Puisque je mets un accent, une note bien particulière sur la fonction de l'agent, il faudra qu'un jour, je vous montre tous les développements que cela prend, d'introduire la notion d'agent double.

147 - Chacun sait que cette notion est à notre époque un des objets les plus incontestables, les plus certains, d'une fascination. L'agent qui remet ça. Il ne veut pas seulement le petit marché du maître, ce qui est le rôle de chacun. Il pense que ce dont il a le contact, à savoir que tout ce qu'il y a qui vaille vraiment, j'entends de l'ordre de la jouissance, n'a rien à faire avec les trames de ce filet. Dans son petit boulot, en fin de compte, c'est ça qu'il préserve.

Etrange histoire, et qui mène loin. Le vrai agent double, c'est celui qui pense que ce qui échappe aux trames, ça aussi, il faudrait l'agencer. Parce que si ça est vrai, l'agencement va le devenir, et du même coup le premier agencement, celui qui manifestement était du toc, va devenir vrai aussi.

C'est très probablement ce qui guidait un personnage qui s'était mis, on ne sait pourquoi, en fonction d'agent prototype de ce discours du maître, en tant qu'il s'autorise de garder ce quelque chose - dont un auteur, Henri Massis, a profilé l'essence en disant ce mot prophétique, les *murs sont bons*. Enfin, le nommé Sorgue, avec un nom si heideggerien, trouvait moyen d'être parmi les agents nazis, et de se faire agent double au profit de qui? Au profit du Père des Peuples, dont chacun espère, comme vous le savez, que ce sera lui qui fera que le vrai sera aussi agencé.

La référence que j'évoque, du côté du Père des Peuples, a beaucoup de rapports avec celle du père réel en tant qu'agent de la castration. Comme l'énoncé freudien ne peut pas faire autrement, ne serait-ce que parce qu'il parle de l'inconscient, que de partir du discours du maître, il ne peut faire, de ce fameux père réel, que l'impossible. Mais enfin quand même, ce père réel, nous le connaissons — c'est quelque chose d'un tout autre ordre.

D'abord, en général, tout le monde admet que c'est lui qui travaille, et pour nourrir sa petite famille. S'il est l'agent de quelque chose, dans une société qui ne lui donne évidemment pas un grand rôle, il reste tout de même qu'il a des côtés excessivement gentils. Il travaille. Et puis, il voudrait bien être aimé.

Il y a quelque chose qui montre que c'est évidemment bien ailleurs que gîte toute la mystagogie qui en fait le tyran. C'est au niveau du père réel en tant que construction langagière, comme d'ailleurs Freud l'a toujours fait remarquer. Le père réel n'est pas autre chose qu'un effet du langage,

148 - et n'a pas d'autre réel, je ne dis pas — d'autre réalité, car la réalité c'est encore autre chose. C'est ce dont je venais de vous parler à l'instant.

Je pourrai même aller tout de suite un tout petit peu plus loin en vous faisant remarquer que la notion du père réel est scientifiquement intenable. Il n'y a qu'un seul père réel, c'est le spermatozoïde et, jusqu'à nouvel ordre, personne n'a jamais pensé à dire qu'il était le fils de tel spermatozoïde. Naturellement, on peut faire des objections, à l'aide d'un certain nombre d'examens de groupes sanguins, de facteurs rhésus. Mais c'est tout nouveau, et cela n'a absolument rien à faire avec tout ce qu'on a énoncé jusqu'ici comme étant la fonction du père. Je sens que je vais sur un terrain dangereux, mais tant pis il n'y a tout de même pas que dans les tribus Arandas qu'on pourrait se poser la question de ce qui est réellement le père dans une occasion où une femme s'est trouvée engrossée. S'il y a une question que l'analyse pourrait se poser, c'est bien celle-là. Pourquoi, dans une psychanalyse, ne serait-ce pas - on en a de temps en temps le soupçon — le psychanalyste qui soit le père réel. Même si ce n'est pas lui du tout qui l'a fait, là, sur le terrain spermatozoïdique. On en a de temps en temps le soupçon quand c'est à propos du rapport de la patiente avec, disons pour être pudique, la situation analytique, qu'elle s'est trouvée finalement mère. Il n'y a pas besoin d'être des Arandas pour se poser des questions sur ce qu'il en est de la fonction du père.

On s'aperçoit du même coup, parce que cela nous élargit les idées, qu'il n'y a pas besoin de prendre la référence de l'analyse que j'ai prise comme la plus brûlante, pour que la même question se pose. On peut très bien faire un enfant à son mari, et que ce soit, même si on n'a pas baisé avec, l'enfant de quelqu'un d'autre, justement de celui dont on aurait voulu qu'il fût le père. C'est tout de même à cause de cela qu'on a eu un enfant.

Cela nous entraîne, vous le voyez, un petit peu dans le rêve, c'est le cas de le dire. Je ne le fais que pour vous réveiller. Si j'ai dit que ce qu'a élucubré Freud - non pas bien sûr au niveau du mythe, ni non plus de la reconnaissance des souhaits de mort dans le rêve des patients -, c'est un rêve de Freud, c'est parce que l'analyste devrait, à mon avis, s'arracher un tout petit peu au plan du rêve.

Ce que l'analyste a rencontré à avoir été guidé par ce que Freud a

149 - introduit de percutant, ce qu'il a retiré de cette rencontre, n'est pas encore décanté du tout. Vendredi dernier, j'ai présenté à ma présentation de malades un monsieur — je ne vois pas pourquoi je l'appellerais un malade — à qui il était arrivé des choses, qui faisaient que son électroencéphalogramme, me disait la technicienne, est toujours la limite du sommeil et du vigile, oscillant de telle sorte qu'on ne sait jamais quand il va passer de l'un à l'autre, et que ça en reste là. C'est un peu comme ça que je vois l'ensemble de nos collègues analystes, et peut-être moi aussi, après tout. Le choc, le traumatisme de la naissance de l'analyse, les laisse comme ça. Et c'est pour ça qu'ils font des battements d'ailes, pour essayer de tirer de l'articulation freudienne quelque chose de plus précis.

Ce n'est pas dire qu'ils n'en approchent pas, mais ce qu'il faudrait qu'ils voient, c'est par exemple ceci. C'est la position du père réel telle que Freud l'articule, à savoir comme un impossible, qui fait que le père est nécessairement imaginé comme privé. Ce n'est pas vous, ni lui, ni qui imaginons, cela tient à la position même. Il n'est pas du tout surprenant que nous rencontrions sans cesse le père imaginaire. C'est une dépendance nécessaire, structurale de quelque chose qui justement nous échappe, et qui est le père réel. Et le père réel, il est strictement exclu de le définir d'une façon sûre, si ce n'est comme agent de la castration.

La castration n'est pas comme toute personne qui psychologise la définit nécessairement. On a vu cela surgir, paraît-il, il n'y a pas si longtemps, dans un jury de thèse, où quelqu'un, qui a décisivement pris le versant de faire de la psychanalyse la psychopédie que l'on sait, a dit pour nous, la castration n'est qu'un fantasme, vous savez. Mais non. La castration, c'est l'opération réelle introduite de par l'incidence du signifiant quel qu'il soit, dans le rapport du sexe. Et il va de soi qu'elle détermine le père comme étant ce réel impossible que nous avons dit.

Il s'agit maintenant de savoir ce que veut dire cette castration, qui n'est pas un fantasme, et dont il résulte qu'il n'y a de cause du désir que produit de cette opération, et que le fantasme domine toute la réalité du désir, c'est-à-dire la loi.

Pour le rêve, chacun sait maintenant que c'est la demande, que c'est le signifiant en liberté, qui insiste, qui piaille et qui piétine, qui ne sait absolument pas ce qu'il veut. L'idée de mettre le père tout puissant au principe du désir est très suffisamment réfutée par le fait que c'est le désir de

150 - l'hystérique dont Freud a extrait ses signifiants-mâtres. Il ne faut pas oublier en effet que c'est de là que Freud est parti, et que ce qui reste au centre de sa question, il l'a avoué. Cela a été d'autant plus précieusement recueilli que c'est une ânesse qui l'a répété sans rien savoir de ce que cela voulait dire. C'est la question — *Que veut une femme?*

Une femme. Ce n'est pas n'importe laquelle. Rien que poser la question veut dire qu'elle veut quelque chose. Freud n'a pas dit *Que veut la femme ?* Parce que *la femme*, rien ne dit qu'après tout, elle veuille quoi que ce soit. Je ne dirai pas qu'elle s'accommode de tous les cas. Elle s'incommode de tous les cas, *Kinder, Küche, Kirche*, mais il y en a bien d'autres, *Culture, Kilowatt, Culbute*, comme dit quelqu'un, *Cru et Cuit*, tout ça lui va également. Elle les absorbe. Mais dès que vous posez la question : *Que veut une femme ?* vous situez la question au niveau du désir, et chacun sait que situer la question au niveau du désir, pour la femme, c'est interroger l'hystérique.

Ce que l'hystérique veut je dis ça pour ceux qui n'ont pas la vocation, il doit y en avoir beaucoup —, c'est un maître. C'est tout à fait clair. C'est même au point qu'il faut se poser la question si ce n'est pas de là qu'est partie l'invention du maître. Cela bouclerait élégamment ce que nous sommes en train de tracer.

Elle veut un maître. C'est là ce qui gît dans le petit coin en haut et à droite, pour ne pas le nommer autrement. Elle veut que l'autre soit un maître, qu'il sache beaucoup de choses, mais tout de même pas qu'il en sache assez pour ne pas croire que c'est elle qui est le prix suprême de tout son savoir. Autrement dit, elle veut un maître sur lequel elle règne. Elle règne, et il ne gouverne pas.

C'est de là que Freud est parti. Elle, c'est l'hystérique, mais ce n'est pas forcément spécifié à un sexe. Dès que vous posez la question *Que veut Untel ?* Vous entrez dans la fonction du désir, et vous sortez le signifiant-maître.

Freud a produit un certain nombre de signifiants-mâtres, qu'il a couvert du nom de Freud. Un nom, ça sert aussi à boucher quelque chose. Je suis étonné qu'on puisse associer à ce bouchon qu'est un nom du père, quel qu'il soit, l'idée qu'il puisse y avoir à ce niveau-là un meurtre quelconque. Et comment peut-on penser que c'est en raison d'une dévotion au nom de Freud que les analystes sont ce qu'ils sont ? Ils ne peuvent se

151- dépêtrer des signifiants maîtres de Freud, c'est tout. Ce n'est pas tellement à Freud qu'ils tiennent qu'à un certain nombre de signifiants — l'inconscient, la séduction, le traumatisme, le fantasme, le moi, le ça, et tout ce que vous voudrez —, il n'est pas question qu'ils sortent de cet ordre. Ils n'ont, à ce niveau-là, aucun père à tuer. On n'est pas le père de signifiants, on est tout au plus à *cause de*. Pas de problème à ce niveau-là. Le vrai ressort est celui-ci — la jouissance sépare le signifiant-maître, en tant qu'on voudrait l'attribuer au père, du savoir en tant que vérité. A prendre le schéma du discours de l'analyste, l'obstacle fait par la jouissance se trouve là où j'ai dessiné le triangle, à savoir entre ce qui peut se produire, sous quelque forme que ce soit, comme signifiant-maître, et le champ dont dispose le savoir en tant qu'il se pose comme vérité.

a → \$
S2 ▲ S1

Et voilà qui permet d'articuler ce qu'il en est véridiquement de la castration — c'est que, même pour l'enfant, quoi qu'on en pense, le père est celui qui ne sait rien de la vérité.
Je reprendrai sur ce point la prochaine fois.

18 Mars 1970.

COMPLÉMENT

Séance suivante: Radiophonie.

Je ne sais pas ce que vous avez fait pendant ce temps qui nous a séparés. Vous en avez en tout cas profité d'une façon quelconque. Pour moi, je signale à la personne qui a si gentiment voulu, se signaler à moi d'être une

152- *astudée* de Sorbonne, que j'ai fait venir de Copenhague le Sellin dont je vous ai parlé, c'est à savoir ce petit livre de 1922 qui a porté par après quelque rejet, et qui est ce livre autour de quoi Freud fait tourner son assurance que Moïse a été *tudé*.

Je ne sache pas qu'à part Jones et peut-être un ou deux autres, beaucoup de psychanalystes s'y soient intéressés. Ce Sellin dans son texte mérite pourtant d'être examiné, puisque Freud a considéré qu'il faisait le poids, et il convient naturellement de le suivre pour mettre à l'épreuve cette considération. Ceci me semble dans la ligne de ce que j'avance cette année de l'envers de la psychanalyse. Mais comme il n'y a qu'environ cinq jours que j'ai ce livre, écrit dans un allemand fort corsé, beaucoup moins aéré que ce à quoi nous habituent les textes de Freud, vous concevrez que malgré l'aide qu'ont bien voulu me donner un certain nombre de rabbins, grands et petits — enfin, grands, il n'y a pas de petit rabbin —, je ne sois pas encore prêt aujourd'hui à vous en faire un compte rendu, au moins un qui me satisfasse.

D'autre part, *il* se trouve que j'ai été sollicité ce n'est pas la première fois, c'est une sollicitation extensive de répondre à la radio belge, et ce par un homme qui, à vrai dire, s'est attiré mon estime, M. Georgin, de m'avoir remis un long texte qui donne au moins cette preuve que lui, contrairement à bien d'autres, a lu mes *Écrits*. il en a, mon Dieu, tiré ce qu'il a pu, mais ce n'est pas rien, à tout prendre. Véri tablement, enfin, j'en étais plutôt flatté. Ce n'est pas certes pour me donner plus de penchant à cet exercice qui consiste à se faire enregistrer à la radio — ça perd toujours beaucoup de temps. Néanmoins, comme il semble qu'il ait aménagé les choses pour que ça se fasse de la façon la plus courte, j'y céderai peut-être.

Celui qui ne va peut-être pas y coder, par contre, c'est lui, étant donné que, pour répondre à ces questions dont je vais vous donner trois exemples, je n'ai cru pouvoir mieux faire qu'y répondre par un écrit et non pas me livrer à l'inspiration du moment, à ce frayage que je fais ici chaque fois que je suis en face de vous, qui est nourri d'abondantes notes, et qui passe parce que vous me voyez en proie à ce frayage. C'est même peut-être la seule chose qui justifie votre présence ici.

Les conditions sont différentes quand il s'agit de parler pour quelques dizaines, voire centaines de mille d'auditeurs, auprès desquels le test

153- abrupt de se présenter sans le support de la personne peut causer d'autres effets.

Je me refuserai en tous les cas à donner autre chose que ces textes déjà écrits. C'est faire donc à cette condition grande confiance car, vous le verrez, les questions qui me sont posées sont forcément de l'intervalle de ce qui se produit d'une articulation construite et de ce qu'en attend ce que j'appellerai une conscience commune. Une conscience commune, cela veut dire aussi une série de formules communes. Ce langage, déjà les Anciens, les Grecs, l'avaient appelé dans leur langue la *koïnè*. On peut tout de suite traduire ça en français — la *couinée*. Ça couine.

Je ne méprise pas du tout la *koïnè*. Simplement, je crois qu'elle n'est pas défavorable à ce qu'on y produise quelques effets de précipitation, à introduire justement le discours le plus abrupt qu'il soit.

Voilà. C'est pourquoi aujourd'hui je vais vous faire part de mes réponses à trois de ces questions. Ce n'est pas seulement pour me suppléer dans l'effort, car ce me sera, croyez-le, un effort beaucoup plus grand de vous lire ces textes que de procéder comme je fais d'habitude.

Pour ne pas tarder, je vous articule la première de ces questions, qui est celle-ci — *Dans les Ecrits, vous affirmez que Freud anticipe sans s'en rendre compte les recherches de Saussure et celles du cercle de Prague. Pouvez-vous vous expliquer sur ce point?*

C'est ce que je fais donc, non pas à l'improvise comme je vous en ai prévenus, en répondant ceci.

[Le texte lu de ces trois réponses a été publié sous le titre Radiophonie dans un volume collectif Scilicet, n° 2-3, paru aux Editions du Seuil.] 9 avril 1970

LA FÉROCE IGNORANCE

DE YAHVÉ

Freud et Sellin.

Le faux d'interprétation.

La mise-au-parfum.

Moïse tué.

L'allégorie conjugale.

155- Je ne dirai pas que je vous présente M. le Professeur André Caquot, directeur d'études à la cinquième section des sciences religieuses des Hautes Etudes, où vous savez que je suis chargé de conférences.

Je ne dirai pas que je vous le présente parce que je n'ai pas à vous le présenter. Je me présente comme ayant été, par sa grâce et sa bonté, tout à fait dépendant de lui pendant le temps qui s'est écoulé depuis deux jours avant notre dernière rencontre, c'est-à-dire à partir du moment où je me suis à vouloir en savoir un mot à propos du livre de Sellin.

I

De ce livre, je vous ai parlé assez longtemps pour que vous en sachiez l'importance. Pour ceux qui viendraient par hasard ici pour la première fois, je rappelle que c'est le livre qui vint à point, ou encore comme je me suis exprimé, comme une bague au doigt, à Freud, pour qu'il puisse soutenir la thématique d'une mort de Moïse qui aurait été un meurtre. Moïse aurait été tué.

J'ai pu apprendre, grâce à M. Caquot, la situation de ce livre par rapport à l'exégèse, à savoir son insertion dans l'efflorescence de ce qu'on peut appeler la technique textuelle, telle qu'elle fut instaurée, tout spécialement

156- à partir du XIX^e siècle, dans les universités allemandes. J'ai pu situer Sellin en regard de ceux qui le précédaient et de ceux qui l'ont suivi, Edouard Meyer et Gressin, avant bien d'autres.

C'est non sans mal, comme je vous l'ai signalé la dernière fois, que j'ai réussi à me procurer ce livre, puisqu'il était tout à fait introuvable en Europe. Par les soins de l'Alliance israélite française, j'ai fini par le recevoir de Copenhague. J'en ai fait prendre connaissance à M. Caquot, qui était une des rares personnes à non seulement en avoir déjà eu vent, mais à l'avoir déjà tenu en main un certain temps avant que je vienne lui présenter ma requête. Et nous avons regardé ce texte, tout spécialement sur le point où il permet à Freud de situer ce qui lui tient à cœur, et non pas forcément pour les mêmes raisons que Sellin.

Cela nous a obligés à en venir à ce champ dans lequel je suis d'une profonde ignorance. Vous ne pouvez pas savoir tout ce que j'ignore — et heureusement, parce que si vous saviez tout ce que j'ignore, vous sauriez tout. A l'épreuve d'une tentative que j'ai faite, de mettre en ordre ce que j'avais moi-même pu apprendre de M. Caquot, je me suis tout d'un coup avisé qu'il y a une très grande différence entre savoir, savoir ce dont on parle, dont on croit pouvoir parler, et puis ce qu'il en est de ce que j'appellerai tout à l'heure d'un terme qui servira à expliquer ce que nous allons faire ici.

Il va donc y avoir pour la deuxième fois une rupture quant à la façon dont je m'adresse à vous. Vous avez subi la dernière fois une rude épreuve, au point même que certains ont émis l'hypothèse que c'était pour aérer un peu la salle — le résultat, à vous voir si nombreux, est médiocre. Cette fois-ci, je pense que vous aurez au contraire des raisons de rester. Et si, par la suite, je devais vous offrir une nouvelle fois ce que je peux faire aujourd'hui grâce à M. Caquot, ce serait d'une autre manière. Disons qu'à tout prendre, je me suis senti reculer à la pensée de manier à nouveau aujourd'hui ce que nous avons bien été forcés de manier, à savoir des lettres hébraïques.

Dans le texte que je vous ai lu la dernière fois, j'ai inséré une définition du Midrash. Il s'agit d'un rapport à l'écrit soumis à de certaines lois qui nous intéressent éminemment. En effet, comme je vous l'ai dit, il s'agit de se placer dans l'intervalle d'un certain rapport entre l'écrit et une intervention parlée qui y prend appui et s'y réfère.

157- L'analyse tout entière, j'entends la technique analytique, peut, d'une certaine façon, élucider cette référence, à être considérée comme un jeu entre guillemets d'interprétation. Le terme est employé à tort et à travers depuis que l'on nous parle de conflit des interprétations, par exemple comme s'il pouvait y avoir conflit entre les interprétations. Tout au plus les interprétations se complètent, elles jouent précisément de cette référence. Ce qui importe ici, c'est ce que je vous ai dit la dernière fois, le *falsum*, avec l'ambiguïté qu'autour de ce mot, peut s'établir la chute du faux, j'entends dix contraire du vrai. à l'occasion, ce faux d'interprétation peut même avoir sa portée de déplacer le discours. C'est bien ce que nous allons voir, Je ne peux souhaiter mieux pour vous transmettre ce dont il s'agit.

Cela ne saurait aucunement dans ce champ répondre pour moi à un savoir, mais plutôt à ce que j'ai appelé une mise-au-parfum. Je vais continuer l'opération devant vous, c'est-à-dire continuer à essayer de me mettre au parfum, sous la forme, qui n'a rien de fictif, de questions qui restent forcément inépuisées, et qui sont celles que j'ai posées à M. Caquot ces jours derniers. Je serai à ce propos, au même titre que vous, dans un rapport de mise-au-parfum d'un certain savoir, celui de l'exégèse biblique.

Ai-je besoin de vous dire que M. Caquot est à cette cinquième section au titre des religion sémitiques comparées ? Je crois, par l'expérience que j'en ai faite, que personne ne peut être, dans ce domaine, plus adéquat, au sens où je l'ai trouvé moi-même, à vous faire sentir ce qu'il en est de l'approche d'un Sellin quand il tire des textes d'Osée, vous verrez par quels procédés, une chose que lui-même a bien envie de faire sortir. Il a des raisons pour cela et ces raisons nous importent. Ce que m'a apporté M. Caquot là-dessus est également précieux.

Je parlais tout à l'heure d'ignorance : Pour être un père, j'entends non pas seulement un père réel, mais un père du réel, il y a assurément des choses qu'il faut féroce-ment ignorer. Il faudrait, d'une certaine façon, tout ignorer de ce qui n'est pas ce que j'ai essayé de fixer la dernière fois dans mon texte comme le niveau de la structure, celui-ci étant à définir de l'ordre des effets du langage. C'est là qu'on tombe, si je puis dire, sur la vérité -, le sur pouvant aussi bien être remplacé par *de*. L'on tombe sur la vérité, à savoir que, chose singulière, à envisager cette référence

158- absolue, on pourrait dire que celui qui s'y tiendrait — mais, bien sûr, il est impossible de s'y tenir ne saurait pas ce qu'il dit.

Ce n'est certainement pas là dire quelque chose qui pourrait d'aucune façon servir à spécifier l'analyste. Ce serait le mettre — ou plus exactement, vous êtes tout prêts à me dire que ce serait le mettre au rang de tout le monde. Qui sait, en effet, ce qu'il dit ? Ce serait là une erreur. Ce n'est pas parce que tout le monde parle, que tout le monde dit quelque chose. C'est d'une tout autre référence, de savoir dans quel discours on s'insère, qu'il pourrait s'agir, à la limite de cette position en quelque sorte fictive.

Il y a quelqu'un qui répond à cette position, et que je vais nommer sans hésiter, parce qu'il me paraît essentiel à l'intérêt que, nous, analystes, devons porter à l'histoire hébraïque. La psychanalyse n'est peut-être pas concevable à être née ailleurs que de cette tradition. Freud y est né, et il insiste, comme je vous l'ai souligné, sur ceci., qu'il n'a proprement confiance, pour faire avancer les choses dans le champ qu'il a découvert, qu'en ces Juifs qui savent lire depuis assez longtemps, et qui vivent — c'est le Talmud de la référence à un texte. Celui, ou ce que je vais nommer, qui réalise cette position radicale d'une ignorance féroce, il a un nom — c'est Yahvé lui-même.

Dans son interpellation à ce peuple choisi, la caractéristique de Yahvé est qu'il ignore féroceement tout ce qui existe, au moment qu'il s'annonce, de certaines pratiques des religions alors foisonnantes, et qui sont fondées sur un certain type de savoir de savoir sexuel.

Quand nous parlerons d'Osée tout à l'heure, nous verrons à quel point c'est à ce titre qu'il invective. Il vise ce qu'il en est d'un rapport qui mêle des instances surnaturelles à la nature elle-même, qui en quelque sorte, en dépend. Quel droit avons-nous de dire que cela ne reposait sur rien? — que le mode d'émouvoir le Baal qui, en retour, fécondait la terre, ne correspondait pas à quelque chose qui pouvait avoir son efficace? Pourquoi pas ? Simplement, parce qu'il y a en Yahvé, et parce qu'un certain discours s'est inauguré que j'essaie d'isoler cette année comme l'envers du discours psychanalytique, à savoir le discours du maître, à cause de cela précisément, nous n'en savons plus rien.

Est-ce la position que doit avoir l'analyste ? Sûrement pas. L'analyste — irais-je à dire que j'ai pu l'éprouver sur moi-même? —, l'analyste n'a

159- pas cette passion féroce qui nous surprend tellement quand il s'agit de Yahvé. Yahvé se situe au point le plus paradoxal, au regard d'une perspective autre qui serait, par exemple, celle du bouddhisme, où il est recommandé de se purifier des trois passions fondamentales, l'amour, la haine, et l'ignorance. Ce qui saisit le plus dans cette manifestation religieuse unique, c'est que Yahvé n'est dépourvu d'aucune. Amour, haine et ignorance, voilà en tout cas des passions qui ne sont point absentes de son discours.

Ce qui distingue la position de l'analyste — je n'irai pas aujourd'hui à l'écrire sur le tableau à l'aide de mon petit schéma, où la position de l'analyste est indiquée par l'objet a, en haut et à gauche —, et c'est le seul sens que l'on puisse donner à la neutralité analytique, c'est de ne pas participer à ces passions. Cela le fait tout le temps être là dans une zone incertaine où il est vaguement en quête d'une mise au pas, d'une mise-au-parfum, de ce qu'il en est du savoir, qu'il a pourtant répudié.

Il s'agit aujourd'hui d'une approche du dialogue de Yahvé avec son peuple, de ce qui a bien pu se passer dans la tête de Sellin, et aussi de ce que peut nous révéler la rencontre qui se trouve établie avec ce que retient Freud qui est proprement de cette ligne, mais où il s'arrête, où il échoue, faisant de la thématique du père une espèce de nœud mythique, un court-circuit, ou, pour tout dire, un ratage. C'est ce que j'ai maintenant à vous développer.

Je vous l'ai dit, le complexe d'Œdipe, c'est le rêve de Freud. Comme tout rêve, il a besoin d'être interprété. Il nous faut voir où se produit cet effet de déplacement qui est à concevoir comme celui qui peut se produire du décalage dans une écriture.

Le père réel, si l'on peut essayer de le restituer de l'articulation de Freud, s'articule proprement avec ce qui ne concerne que le père imaginaire, à savoir l'interdiction de la jouissance. D'autre part, ce qui fait de lui l'essentiel est marqué, à savoir cette castration que je visais à l'instant en disant qu'il y avait là un ordre d'ignorance féroce, j'entends dans la place du père réel. C'est ce que j'espère pouvoir vous démontrer d'autant plus facilement que nous aurons aujourd'hui, à propos de Sellin, clarifié un certain nombre de choses.

C'est pourquoi je me permettrai de poser d'abord à M. Caquot quelques questions. Il sait bien, puisque je le lui ai exprimé de mille

160- façons, le fond de notre problème sur ce point comment, pourquoi, Freud a-t-il eu besoin de Moïse ? Il est évident qu'il est essentiel pour l'auditoire d'avoir une petite idée de ce que cela signifiait, Moïse. Le texte de Sellin commence effectivement par poser cette question, *qu'est-ce qu'était Moïse?*, et par résumer les diverses positions de ceux qui l'ont précédé, et sont là en train de travailler avec lui.

Il est exclu que ces positions ne soient clarifiables qu'en fonction de la question de savoir depuis quand Yahvé était là.

Yahvé était-il déjà le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ? S'agit-il là d'une tradition dont nous puissions être sûrs ? Ou cette tradition a-t-elle pu être rétroactivement reconstituée par le fondateur de religion que serait alors Moïse en tant que, au pied de l'Horeb, ou plus exactement sur l'Horeb lui-même, il aurait reçu, remarquez-le, écrites, les Tables de la Loi ? C'est évidemment tout différent.

Le livre de Sellin tourne, à proprement parler, autour de ceci — *Mose und seine Bedeutung fuer die israelitisch-jüdische Religionsgeschichte*.

Pourquoi a-t-il fallu que Sellin nous présente un Moïse tué ? C'est une question que je ne veux même pas aborder pour en laisser entièrement le champ à M. Caquot. Il est certain que ceci est lié étroitement au fait que Moïse est considéré comme un prophète. Pourquoi est-ce au titre de prophète qu'il doit être tué ? Plus exactement, Sellin pense qu'il a subi la mort d'un martyr au titre de ce qu'il est prophète.

Voilà ce que déjà M. Caquot voudra bien nous éclairer.

[Exposé de M. Caquot. Voir en annexe p. 241-246.]

2

Quelque chose m'étonne dans la pensée de Sellin. Naturellement, nous sommes incapables de trancher dans la pensée de Sellin, mais à supposer que l'écrit ait la portée qu'il déchiffre en restituant un texte ayant un certain sens, il n'est dit nulle part que ce texte, si l'on peut l'appeler ainsi, ou cette vocalisation pouvait être comprise de quiconque. A dire, par exemple, que le paragraphe 25 des *Nombres* cache l'événement *meurtre de Moïse*, on est en pleine ambiguïté.

161- Dans le registre de la pensée de Sellin, dont je ne pense pas qu'elle fasse intervenir les catégories de l'inconscient, le fait de cacher l'événement de Shittim avec une histoire à dormir debout est tout à fait insoutenable.

C'est évidemment là l'intérêt de la chose l'extraordinaire latence que comporte pareille façon de procéder.

On conçoit jusqu'à un certain point que Freud s'y soit renforcé dans l'idée qu'il s'agissait d'un souvenir, supposé dans son registre, qui ressortait en dépit de toutes les intentions malgré une forte résistance. Il n'en reste pas moins très étrange que cela soit supporté par des écrits, et que ce soit à l'aide d'écrits que cela puisse être redéchiffré.

Jones atteste que Freud aurait eu, au conditionnel, de l'aveu de Sellin lui-même, communication du fait qu'après tout il n'était pas si sûr que cela. Vous nous avez d'ailleurs indiqué tout à l'heure qu'il reprend la question dans la deuxième édition.

M. CAQUOT: — *Dans la deuxième édition, Sellin a laissé l'exégèse de 1922 pour les chapitres V et IX. Seulement, d'un autre côté, il a renoncé à mettre en avant son hypothèse de la mort de Moïse dans ses travaux sur le fameux serviteur mort du Deutéro Isaïe. Il a peut-être gardé l'idée d'une mort de Moïse, mais il a renoncé à s'en servir pour interpréter le chapitre serviteur. Je me demande si Freud n'a pas été victime du prestige académique de Sellin.*

La question que je me pose, c'est si Freud a lu très attentivement.

M. CAQUOT — *Je crois que oui. Le livre est clair et rigoureux. C'est faux, mais c'est clair.*

C'est vrai. Mais Freud ne prend appui dans rien de cette articulation. Il signale simplement qu'un nommé Sellin a récemment émis comme recevable l'hypothèse que Moïse aurait été tué. La note est très courte, indique la référence de l'opuscule dont nous avons la photocopie, et rien de plus. Je vous ai signalé tout à l'heure que Jones mentionne que, dans un ouvrage de 1935, c'est-à-dire encore postérieur à ce que nous avons pu vérifier nous-mêmes, Sellin maintiendrait sa position.

Si vraiment je n'ai pas jusqu'à présent déjà trop abusé de l'effort que je vous ai amené à faire, dont je vous remercie, il serait intéressant, pour la

162. suite de ce que je peux avoir à dire, que vous donniez l'idée de ce qu'*Osée a* un sens qui n'a rien à faire avec ces minuties.

Le point important est l'usage de '*ich* dont nous parlions l'autre jour. La nouveauté d'*Osée*, si j'ai bien entendu, c'est, en sommet cet appel d'un type très particulier. J'espère que tout le monde ira chercher une petite Bible pour avoir une idée du ton qu'a *Osée*. C'est une espèce de fureur invective, vraiment trépignante, qui est celle de la parole de Yahvé parlant à son peuple dans un long discours. Quand j'ai parlé d'*Osée* avant d'avoir le livre de Sellin, j'ai dit — Moi, dans *Osée*, je n'ai jamais rien lu qui ressemble de loin à ce que trouve Sellin, mais par contre, je vous ai signalé au passage l'importance de l'invective, de ce qui va d'un bout à l'autre, et, en opposition, une sorte d'invite par où Yahvé se déclare l'époux. On peut dire que c'est là que commence cette longue tradition, assez mystérieuse en elle-même, et dont il ne m'est pas apparu avec évidence que nous puissions vraiment situer le sens, qui fait du Christ l'époux de l'Église, de l'Église l'épouse du Christ. Cela commence ici, il n'y en a pas trace avant *Osée*.

Le terme employé pour époux, '*ich*, est celui-là même qui, au second chapitre de la *Genèse*, sert à dénommer la conjointe d'Adam. La première fois qu'on parle, c'est-à-dire au paragraphe 27 du chapitre premier où Dieu les crée mâle et femelle, c'est, si j'ai bien lu, *zakhar* et *nekevah*. La seconde fois — puisque les choses sont toujours répétées deux fois dans la Bible —, c'est '*ich* qui dénomme l'être, l'objet, la côte, sous la forme '*ichâ*. Comme par hasard, il n'y a qu'à lui ajouter un petit *a*.

Si vous pouvez nous témoigner son usage, pour désigner le terme où il s'agit de quelque chose de plus dénué encore de sexualité.

M. CAQUOT: — *Les emplois conjugaux ne sont qu'une petite partie des acceptions du mot 'ich qui désigne l'homme en général. Ce n'est pas plus étonnant que quand on dit my man pour mon mari. En français, mon homme est plutôt familier.*

Le vers suivant dit — Je voudrais être appelé ton époux. C'est à rapprocher du terme *Baal*, qui peut avoir à l'occasion le même sens, à savoir le seigneur et maître, au sens d'époux.

163- M. CAQUOT : — *La terminologie est extrêmement flottante. Dans Osée, les acceptions sont restreintes de manière à jouer sur Yahvé en opposition au Baal.*

Il y a ici accentuation d'une différence extrêmement nette, qui reste, en somme, assez opaque, malgré les siècles de commentaires. C'est assez curieux.

M. CAQUOT : — *Cette métaphore conjugale, c'est la première fois qu'elle apparaît dans la Bible. C'est ce qui permet, beaucoup plus tard, l'allégorisation du Cantique des Cantiques. C'est Osée qui a permis cette allégorie. Je me suis demandé s'il n'y avait pas une espèce de démythisation, de transfert sur la collectivité Israël de la déesse qui est la femme du Baal dans les religions sémitiques. Il y a bien par moments quelques traits par où Israël est décrite comme une déesse. Mais cela n'a jamais été dit.*

C'est très important. En fin de compte, autour de cela tourne quelque chose de ce que j'avais commencé à annoncer tout à l'heure. Cela, vous ne me l'aviez pas du tout indiqué.

M. CAQUOT : — *On a l'impression que la religion prophétique remplace la déesse par Israël. Ce serait le cas d'Osée — il la remplace par le Peuple.*

Etant donné l'heure avancée, je pense que nous pouvons en rester là.
15 avril 1970

SEMINAIRE 17

L'ENVERS DE LA VIE CONTEMPORAINE

SUR LES MARCHES DU PANTHEON

Les affects.

Philosophie et psychanalyse.

Science et psychanalyse.

L'étudiant et le prolétaire.

167- *[La faculté de droit de la rue Saint-Jacques étant fermée, un échange a lieu avec un nombre réduit de participants, sur les marches du Panthéon. Plusieurs questions, inaudibles dans l'enregistrement, manquent.]*

J'aimerais bien avoir des explications sur l'opération désobligeante qui nous amène ici. Pour l'heure, j'attends que l'on me pose des questions.

X : *[Sur la dialectique de Hegel.]*

Je me suis aperçu ces jours-ci que les fonctions du maître et de l'esclave, extraites du discours de Hegel, j'en avais déjà parlé très précisément, et même plus encore que je ne le fais maintenant.

Je ne donne jamais que des choses qui me viennent en avant, et c'était donc déjà supposé pour moi. Mais ce n'est pas la même chose que d'aller reconstruire sur le texte de mon séminaire, qui est toujours pris en sténographie, comme vous le savez.

En novembre 1962, lorsque j'ai commencé à Sainte-Anne mon séminaire sur l'angoisse, et, je crois, dès le deuxième séminaire, j'ai mis au point, d'une façon extrêmement précise, quelque chose qui est, en somme, identique à ce que je développe maintenant du discours du maître. J'ai indiqué comment se distinguent les positions du maître et de l'esclave, instaurées dans la *Phénoménologie de l'esprit*. C'est le point de départ de Kojève, et il a toujours éludé ce qu'il y a d'antérieur à leur avènement — mais ce n'est pas là-dessus que je mets l'accent.

168- Ce que je me trouve développer à présent sous le titre du discours du maître motivait déjà la façon dont j'ai abordé l'angoisse.

Quelqu'un dont je n'ai pas à qualifier les intentions fait tout un rapport, qui sortira dans deux jours, pour dénoncer dans une note la mise au second plan, ou la mise au rancart, par moi, de l'affect. C'est un tort que de croire que je néglige l'affect — comme si déjà leur comportement a tous ne suffisait pas à m'affecter. Tout mon séminaire de cette année-là est au contraire articulé autour de l'angoisse, en tant que c'est l'affect central, celui autour de quoi tout s'ordonne. Puisque j'ai pu amener l'angoisse en tant qu'affect fondamental, c'est tout de même bien que déjà, depuis un couffe, je n'avais pas négligé l'affect.

J'ai simplement donné toute son importance, dans le déterminisme de la *Verneinung*, à ce que Freud dit expressément, que ce n'est pas l'affect qui est refoulé. Freud recourt à ce fameux *Repräsentanz* que je traduis par *représentant de la représentation*, et que d'autres, et d'ailleurs pas pour rien, s'obstinent à appeler *représentant-représentatif* ce qui ne veut absolument pas dire la même chose. Dans un cas, le représentant n'est pas la représentation, dans l'autre cas, le représentant n'est qu'une représentation parmi d'autres. Ces traductions diffèrent radicalement. Ce que je traduis comporte que l'affect, par le fait du refoulement, est effectivement déplacé, non identifié, non repéré dans ses racines — il se dérobe.

C'est ce qui constitue l'essentiel du refoulement. Ce n'est pas que l'affect soit supprimé, c'est qu'il soit déplacé, et méconnaissable.

X : [Sur les rapports de l'existentialisme et du structuralisme.]

Oui, comme si la pensée existentielle était la seule garantie d'un recours à l'affect.

X : — Que pensez-vous des rapports qu'il y a entre vous et Kierkegaard à propos de l'angoisse?

On n'imagine pas encore à quel point on m'attribue de la pensée. Il suffit que je parle de quelqu'un pour que je sois considéré comme condescendant. C'est le vertige universitaire type. Pourquoi en effet n'aurais-je pas parlé de Kierkegaard ? Il est clair que si je mets tout cet accent sur

169- l'angoisse dans l'économie, car il s'agit d'économie, ce n'est évidemment pas pour négliger ceci, qu'à un moment donné, il y a eu quelqu'un pour représenter la sortie, l'avènement, non pas de l'angoisse, mais du concept de l'angoisse, comme Kierkegaard lui-même intitule expressément un de ses ouvrages. Ce n'est pas pour rien qu'historiquement, ce concept est sorti à un certain moment. C'est ce que je comptais vous exposer ce matin.

Ce rapprochement avec Kierkegaard, je ne suis pas le seul à le faire. J'ai reçu hier un livre de Manuel de Dieguez. Eh bien, il en raconte sur moi, tant et plus. Comme j'avais mon truc à préparer pour vous, et que tout se fait au dernier moment ce que j'ai à vous dire ne se met jamais au point que dans les dernières heures, tout ce que j'écris et vous raconte est en général noté entre cinq heures du matin et onze heures —, je n'ai pas eu le temps de m'orienter dans ce grand remue-ménage où on m'insère, non seulement à partir de Kierkegaard, mais d'Occam et de Gorgias. Tout y est, et aussi d'énormes morceaux de ce que je raconte. C'est assez exceptionnel, parce que sans me citer, la moitié du livre s'appelle *Lacan et la psychanalyse* — je vous le donne en mille — *transcendantale*. Lisez ça. Cela me paraît à moi assez accablant. Je ne me croyais pas si transcendantal, mais enfin, on ne sait jamais très bien. Un type me disait autrefois, à propos des livres qui paraissaient sur lui — *Ah, nous en avons des idées, mon cher, nous en avons*. Passons.

X: Pensez-vous justement que les idées que vous recevez de la pratique de la psychanalyse vous apportent quelque chose qui ne peut pas se trouver en dehors?

C'est précisément parce que je. le pense que je me donne tout ce mal depuis environ dix-huit ou dix-neuf ans. Autrement, je ne vois pas pourquoi je le ferais. Et je ne vois pas ce qui me destinerait à ce qu'on ajoute expressément mon nom à la liste des philosophes, ce qui ne me paraît pas entièrement judicieux.

X : — Pouvez-vous reprendre ce que vous avez commencé à faire sur Hegel?

Je ne vais sûrement pas faire mon ici séminaire de ce matin. Je ne suis

170- pas là pour ça. Je profite de l'occasion pour savoir un peu ce que certains d'entre vous pouvaient avoir à me dire, ce qui ne se produit pas facilement quand nous sommes dans une salle.

X : — Vous avez parlé de l'Autre comme trésor des signifiants, et vous avez dit que l'on ne se confrontait pas avec lui. Est-ce que cela pourrait comprendre des choses incohérentes ? Le signifiant n'est pas forcément cohérent.

Etes-vous bien sûr que j'ai dit ce que vous m'imputez là ? Où ai-je dit qu'on ne se confrontait pas avec l'Autre ? Je ne crois pas du tout avoir dit cela. Cela m'étonnerait. Si je l'ai dit, c'est par maladresse, mais cela m'étonnerait également d'avoir commis cette maladresse.

X : [Inaudible.]

J e tâcherai de vous en dire l'essentiel à mon prochain séminaire, s'il a lieu.

X : [Inaudible.]

Je prends à partie la philosophie ? C'est très exagéré.

X : — C'est une impression.

Oui, c'est une impression. On vient à l'instant de me demander si je croyais que les choses que je raconte ne peuvent pas être problématiques. J'ai répondu oui. Je ne me motive à les sortir qu'en raison d'une expérience précise, qui est l'expérience analytique. S'il n'y avait pas ça, je me considérerais comme n'ayant ni le droit, ni surtout l'envie, de prolonger le discours philosophique très au-delà du moment où il a été fort proprement effacé.

X : — Ça le transforme.

Ça ne le transforme pas. C'est un autre discours. C'est ce que j'essaie de vous démontrer en rappelant, dans toute la mesure où je le pense, à ceux qui n'ont pas idée de l'expérience analytique, que c'est tout de

171 - même sa devise. C'est de là que je pars. Sinon, ce discours n'aurait pas un aspect philosophiquement si problématique, ce qu'a rappelé tout à l'heure monsieur qui est là, et qui a pris la parole le premier, en le traduisant en termes sophistiqués. Je ne crois pas que ce soit ainsi. La personne que j'évoquais tout à l'heure m'insère comme un souligné, me situe au centre de ce qu'il peut en être actuellement de je ne sais quelle mixture, craquement, ouverture, du discours philosophique. Ce n'est pas mal fait, c'est fait d'une façon extrêmement sympathisante, mais à un premier abord — je modifierai peut-être ce que j'en pense — je me suis dit — tout de même, me mettre dans cette lignée, quelle singulière *Entstellung*, quel singulier déplacement, de la portée de ce que je peux dire.

X : — *Ce que vous dites est toujours décentré par rapport au sens, vous fuyez le sens.*

C'est peut-être justement en cela que mon discours est un discours analytique. C'est la structure du discours analytique que d'être ainsi. Disons que j'y colle autant que je peux, pour ne pas oser dire que je m'y identifie strictement, si j'y parviens.

J'ai lu hier un article assez stupéfiant dans une revue que, pour des raisons personnelles, je n'avais jamais ouverte, qui s'appelle *L'Inconscient*. Dans le dernier numéro paru, un nommé Cornelius Castoriadis, ni plus ni moins, a cette interrogation de mon discours, pris soi-disant en référence à la science. Que dit-il ? — sinon ce que je me trouve moi-même à répéter, à savoir que ce discours a une référence extrêmement précise à la science. Ce qu'il dénonce comme la difficulté essentielle de ce discours, à savoir, je vous le précise, ce déplacement qui ne cesse jamais, c'est la condition même du discours analytique, et c'est en cela que l'on peut dire qu'il est, je ne dirai pas complètement du discours de la science, mais conditionné par lui, en ceci que le discours de la science ne laisse aucune place à l'homme.

Je comptais y insister ce matin auprès de vous, Je ne vais pas déflorer ce que j'aurai à vous en dire dans huit jours.

— *A propos de l'angoisse, je croyais que c'était le contraire de la jouissance.*

172- Ce sur quoi j'insiste quand j'aborde les affects, c'est l'affect qui se distingue entre tous, celui de l'angoisse, en ceci qu'il est dit sans objet. Voyez tout ce qui a été écrit sur l'angoisse, c'est toujours là-dessus qu'on insiste la peur a référence à un objet, alors que l'angoisse est soi-disant sans objet. Je dis au contraire que l'angoisse n'est pas sans objet. J'ai déjà articulé cela il y a longtemps, et il est bien évident que je continue, à devoir encore vous l'expliquer.

A ce moment-là, cet objet, je ne l'ai pas désigné du terme de plus-de-jouir, ce qui prouve qu'il y avait quelque chose à construire avant que je puisse le nommer ainsi. C'est très précisément le... je ne peux pas dire le nom, parce que, justement, ce n'est pas un nom. C'est le plus-de-jouir, mais ce n'est pas nommable, même si c'est approximativement nommé, traductible, ainsi. C'est pourquoi cela a été traduit par le terme de plus-value. Cet objet sans quoi l'angoisse n'est pas peut être encore abordé autrement. C'est justement ce à quoi au cours des années j'ai donné de plus en plus de forme. J'ai donné en particulier à beaucoup de bavards l'occasion de se précipiter dans une rédaction hâtive de ce que je pouvais avoir à dire sous le terme de l'objet a.

X [Inaudible.]

Dans l'articulation que je dessine du discours universitaire, le a est à la place de quoi ? A la place, disons, de l'exploité du discours universitaire, qui est facile à reconnaître — c'est l'étudiant. C'est en centrant sa réflexion sur cette place de la notation, que beaucoup de choses peuvent s'expliquer des phénomènes singuliers qui se passent pour l'instant à travers le monde. Bien sûr, il faut distinguer l'émergence de sa radicalité — c'est ce qui se produit — et la façon dont s'est colmatée, bouchée, maintenue cela peut durer extrêmement longtemps — la fonction de l'Université. Elle a en effet une fonction extrêmement précise, qui a rapport à chaque instant avec l'état où on en est du discours du maître à savoir, son élucidation. Ce discours, en effet, a été pendant très longtemps un discours masqué. Il deviendra de moins en moins masqué, de par sa nécessité interne.

A quoi a servi l'Université ? Cela peut se lire d'après chaque époque. C'est en raison même de la dénudation de plus en plus extrême du discours

173- du maître, que le discours de l'Université se trouve manifester ne le croyez pas pour autant ébranlé, ni fini — qu'il rencontre pour

l'instant de drôles de difficultés. Ces difficultés sont approchables, au niveau du rapport étroit qu'il y a de la position de l'étudiant comme étant dans le discours de l'Université, d'une façon plus ou moins masquée, toujours identifié à cet objet a, qui est chargé de produire quoi ? Le S barré qui vient ensuite à droite et en bas.

C'est là la difficulté. Il est arrivé, de ce produit, un sujet. Sujet de quoi ? Sujet divisé en tout cas. Qu'il soit de moins en moins tolérable que cette réduction se limite à produire des enseignants est tout à fait mis au jour par l'évolution des choses à l'époque présente, et cela demande une étude d'autant plus improvisée qu'elle est en train de passer dans les faits. Ce qui se produit, et qui s'appelle crise de l'Université, est inscriptible dans cette formule. Elle l'exige, parce qu'elle se fonde à un niveau tout à fait radical. Il n'est pas possible de se limiter à la traiter comme on le fait. C'est uniquement du rapport tournant, révolutionnaire, comme je le dis dans un sens un peu différent du sens habituel, de la position universitaire aux trois autres positions du discours, que peut être éclairé ce qui se passe pour l'instant dans l'Université.

X [Sur les révolutionnaires et le prolétariat.]

Le prolétaire ? Quand ai-je parlé du prolétaire ? Au niveau du discours du maître, sa place est tout à fait claire.

A son origine, le discours du maître a affaire à tout ce qui s'est passé d'abord comme étant le prolétaire, qui est d'abord l'esclave. Nous retombons là sur le terme hégélien. L'esclave, je l'ai souligné, c'était au départ le savoir. L'évolution du discours du maître est là. La philosophie a joué le rôle de constituer un savoir de maître, à soustraire au savoir de l'esclave. La science telle qu'elle est actuellement venue au jour consiste proprement en cette transmutation de la fonction, si l'on peut dire — on est toujours plus ou moins amené à un moment à sauter sur un thème d'archaïsme, et, vous le savez, j'incite à la prudence.

Quoi qu'il en soit, il y a certainement une difficulté dans le savoir, qui réside dans l'opposition entre le savoir-faire et ce qui est *épistémè* à proprement parler. *L'épistémè* s'est constituée d'une interrogation, d'une

174- épuration du savoir. Le discours philosophique montre à tout instant que le philosophe y fait référence. Ce n'est pas pour rien qu'il ait interpellé l'esclave, et qu'il démontre que celui-ci sait — qu'il sait ce qu'il ne sait pas, d'ailleurs. On ne montre qu'il sait que parce qu'on lui pose de bonnes questions. C'est par cette voie que s'est opéré le déplacement qui fait qu'actuellement, notre discours scientifique est du côté du maître. C'est cela précisément que l'on ne peut pas maîtriser.

X *Alors, où placez-vous le prolétaire?*

Il ne peut être qu'à la place où il doit être, en haut et à droite. A la place du grand Autre, n'est-ce pas ? Très précisément, là ne pèse plus le savoir. Le prolétaire n'est pas simplement exploité, il est celui qui a été dépouillé de sa fonction de savoir. La prétendue libération de l'esclave a eu, comme toujours, d'autres corrélatifs. Elle n'est pas seulement progressive. Elle n'est progressive qu'au prix d'un dépouillement.

Là, je ne m'aventurerai pas, je n'irai qu'avec prudence, mais s'il y a quelque chose dont l'accent me frappe dans la thématique qu'on appelle maoïste, c'est sa référence au savoir du manuel. Je ne prétends absolument pas avoir là-dessus des vues suffisantes, mais je pointe simplement une note qui m'a retenu. La réaccentuation du savoir de l'exploité me paraît être très profondément motivée dans la structure. Il s'agit de savoir si ce n'est pas là quelque chose de tout à fait rêvé. Dans un monde où a émergé d'une façon qui existe bien, qui est une présence dans le monde, non pas la pensée de la science, mais la science en quelque sorte objectivée, je veux dire ces choses entièrement forgées par la science, simplement ces petites choses, gadgets et autres, qui occupent pour l'instant le même espace que nous, dans un monde où cette émergence a eu lieu, le savoir-faire au niveau du manuel peut-il encore peser suffisamment pour être un facteur subversif ? C'est ainsi, pour moi, que se pose la question.

Qu'est-ce que vous faites avec tout ce que je dis ? Vous enregistrez ça sur un petit machin, et après, on fait des soirées où on se lance des invitations — Y'a une bande de Lacan.

LES SILLONS DE L'ALETHOSPHERE

*D'affect, il n'y en a qu'un.
L'objet a et le cogito.
Science et perception.
La multiplication des lathouses.*

175- Il a passé beaucoup d'eau sous le, pont depuis notre dernière rencontre, je parle de celle d'avril, et non pas de la toute dernière, qui s'est passée ailleurs, et avec seulement certains d'entre vous.

Ce qui s'est échangé de propos sur les marches du Panthéon n'était pas d'un mauvais niveau, puisque cela m'a permis de rappeler un certain nombre de points qui méritaient d'être précisés, en réponse à un questionnement qui n'était pas du tout inapte. C'est ce que je trouve avec le recul de huit jours. Mais mon premier sentiment tout de suite après, quand j'étais avec quelqu'un qui me raccompagnait, a été pourtant d'une certaine inadéquation.

Même les meilleurs de ceux qui ont parlé, et qui n'étaient sans être justifiés dans leurs questions, m'ont paru, sauf au premier temps, être un peu à la traîne. Cela me semble s'être reflété dans ceci, qu'au moins dans cette interpellation familière qui n'était pas encore un questionnement, j'étais par eux situé dans un certain nombre de références.

Ces références ne sont certes pas toutes à refuser. Je me souviens que la première était à Gorgias, dont soi-disant j'opérerais ici je ne sais quelle répétition. Pourquoi pas ? Mais l'inconvénient, c'est que, dans la bouche de la personne qui évoquait ce personnage dont nous pouvons mal, de nos jours, mesurer l'efficacité, il s'agissait de quelqu'un appartenant à l'histoire de la pensée. C'est bien là qu'est le recul qui me paraît fâcheux — ce terme permet une sorte d'échantillonnage des prises de distance à l'égard de tel ou tel qu'on a réunis sous l'accolade de la fonction de la pensée.

176- Il me semble qu'il n'y a rien qui soit là moins homogène — si je puis m'exprimer ainsi —, rien qui permette de définir une espèce. Il n'est pas légitime de donner à certains, à quelque titre qu'on se les imagine, une fonction qui serait d'une espèce, comme représentant la pensée. La pensée n'est pas une catégorie. Je dirai presque que c'est un affect. Encore ne serait-ce pas pour dire que c'est le plus fondamental sous l'angle de l'affect.

Que d'affect, il n'y en ait qu'un, c'est ce qui constitue une certaine position, nouvelle à être introduite dans le monde, dont je dis qu'elle est à rapporter à ce dont je vous donne un schéma porté au tableau noir quand je parle du discours psychanalytique.

A la vérité, le porter au tableau noir est quelque chose de distinct d'en parler. Je me souviens qu'à Vincennes, alors que j'y paraissais pour la fois qui ne s'est pas reproduite depuis, mais qui se reproduira, quelqu'un a cru devoir me crier qu'il y avait des choses réelles qui occupaient vraiment l'assemblée. C'est à savoir qu'on se tabassait à tel endroit, plus ou moins loin du lieu où nous étions réunis, que c'était à cela qu'il fallait penser, que le tableau noir n'avait rien à faire avec ce réel. C'est là qu'est l'erreur.

J'irai à dire que, s'il y a une chance de saisir quelque chose qui s'appelle le réel, ce n'est pas ailleurs qu'au tableau noir. Et même, ce que je peux avoir à en commenter, ce qui prend forme de parole, n'a un rapport qu'à ce qui s'écrit au tableau noir.

C'est un fait. Et il est démontré de ce fait, de ce factice, qu'est la science, dont on aurait tout à fait tort de n'inscrire l'émergence que d'une coction philosophique. Science métaphysique peut-être plus que physique. Notre physique scientifique mérite-t-elle d'être qualifiée de métaphysique ? C'est ce qui serait à préciser.

Le préciser me semble possible, nommément à partir du discours psychanalytique. *En effet, à partir de ce discours, d'affect il n'y en a qu'un, à savoir, le produit de la prise de l'être parlant dans un discours, en tant que ce discours le détermine comme objet.*

C'est de là que prend sa valeur exemplaire le cogito cartésien, à condition qu'on l'examine et qu'on le revoie, comme je vais le faire rapidement une fois de plus aujourd'hui, pour commencer.

177- J'évoquais cet affect par quoi l'être parlant d'un discours se trouve déterminé comme objet. Ce qu'il faut dire, c'est que cet objet n'est pas nommable. Si j'essaie de le nommer comme plus-de-jouir, ce n'est là qu'appareil de nomenclature.

Quel objet est fait de cet effet d'un certain discours ? Cet objet, nous n'en savons rien, sinon qu'il est cause du désir, c'est-à-dire qu'à proprement parler, c'est comme manque à être qu'il se manifeste. Ce n'est donc rien d'étant qui est ainsi déterminé.

Certes, ce sur quoi porte l'effet de tels discours peut bien être un étant qu'on appellera l'homme par exemple, ou bien un vivant dont on ajoutera qu'il est sexué et mortel, et l'on s'avancera hardiment à penser que c'est là ce sur quoi porte le discours de la psychanalyse, sous prétexte qu'il s'y agit tout le temps du sexe et de la mort. Mais d'où nous partons, s'il est effectif que nous partons au niveau de ce qui se révèle d'abord, et comme premier fait, pour *structuré comme un langage*, nous n'en sommes pas là. Ce n'est de nul étant qu'il s'agit dans l'effet du langage. Il ne s'agit que d'un être parlant. Au départ nous ne sommes pas au niveau de l'étant, mais au niveau de l'être.

Encore est-ce là qu'il nous faut nous garder du mirage de croire que l'être soit ainsi posé, et de l'erreur, qui nous guette, d'assimiler cela à tout ce qui s'est ordonné comme dialectique d'une première position de l'être et du néant.

Cet effet, mettons maintenant ici les guillemets, *d'être*, son premier affect n'apparaît qu'au niveau de ce qui se fait cause du désir, c'est-à-dire au niveau de ce que nous situons, de ce premier effet d'appareil, de l'analyste — de l'analyste comme place que j'essaie de cerner de ces petites lettres au tableau noir. C'est là que l'analyste se pose. Il se pose comme cause du désir. Position éminemment inédite, sinon paradoxale, qu'une pratique entérine.

L'importance de cette pratique peut se mesurer d'être repérée à ce qui s'est désigné comme discours du maître. Il ne s'agit pas ici d'un rapport de distance, ni de survol, mais d'un rapport fondamental la pratique analytique est proprement initiée par ce discours du maître.

178- Il y a quelque chose qui se présentifie de par le fait que c'est du discours que dépend toute détermination de sujet, donc de pensée. Dans ce discours, en effet, surgit le moment où se distingue le maître. Il serait bien faux de croire que c'est au niveau d'un risque. Ce risque est malgré tout mythique. C'est une trace de mythe encore à rester dans la phénoménologie hégélienne. Ce maître ne serait-il rien que celui qui est le plus fort ? Ce n'est certes pas cela qu'inscrit Hegel. La lutte de pur prestige au risque de la mort appartient encore au règne de l'imaginaire, Que fait le maître ? C'est ce qu'indique l'articulation que je vous donne du discours. Il joue sur ce que j'ai appelé, en d'autres termes, le cristal de la langue.

Pourquoi ne pas utiliser à ce propos ce qui peut se désigner en français sous l'homonymie de *m'être*, *m'être à moi-même* ? C'est de là que surgit le *signifiant-m'être*, dont je vous laisse le deuxième terme à écrire comme vous le préférerez.

Ce signifiant unique opère de sa relation avec qui est déjà là, déjà articulé, de sorte que nous ne pouvons le concevoir que d'une présence du signifiant déjà là, je dirais, de toujours. En effet, si ce signifiant unique, le signifiant du *maître*, à écrire comme vous voulez, s'articule à quelque chose d'une pratique qu'il ordonne, cette pratique est déjà tissée, tramée, de ce qui, certes, ne s'en dégage pas encore, à savoir de l'articulation signifiante. Celle-ci est au principe de tout savoir, ne pût-il d'abord être abordé qu'en savoir-faire.

La trace de la présence première de ce savoir, nous la trouvons même là où elle est déjà loin, d'avoir été longuement trafiquée dans ce qu'on appelle la tradition philosophique jugement de l'embranchement du signifiant du maître sur ce savoir.

N'oublions pas que quand Descartes pose son *Je pense, donc je suis*, c'est d'avoir soutenu un temps son *Je pense* d'une mise en question, d'une mise en doute, de ce savoir que j'appelle trafiqué, qui est le savoir déjà longuement élaboré de l'immixtion du maître.

Que pouvons-nous dire de l'actuelle science qui nous permette de nous repérer ? Je n'évoque ici trois étages que par faiblesse didactique, parce que je ne suis pas sûr que vous colliez à mes phrases. Trois étages — la science — derrière, la philosophie — et au-delà, quelque chose dont nous avons la notion ne serait-ce que par les anathèmes bibliques.

179- J'ai longuement fait place cette année au texte d'Osée à propos de ce que Freud en tire d'après Sellin. Le bénéfice le meilleur n'est peut-être pas, quoiqu'il existe aussi de ce côté, de la mise en question complexe que j'ai appelé ce résidu tique. Assurément, s'il nous fallait ici quelque chose pour présentifier je ne sais quel océan d'un savoir mythique réglant la vie des hommes et comment savoir si c'était harmonieux ou pas -, la référence la meilleure pourrait bien être ce que Yahvé maudit de ce que j'ai appelé sa féroce ignorance, sous le terme de prostitution.

C'est là biais suffisant à mes yeux, et sûrement meilleur que la référence commune aux fruits de l'ethnographie. L'ethnographie recèle en elle-même je ne sais quelle confusion, d'adhérer comme naturel à ce qui est recueilli. Et recueilli comment ? Recueilli par écrit, c'est-à-dire détaillé, extrait, faussé à jamais du prétendu terrain dont on prétend le dégager.

Ce n'est certes pas pour dire que les savoirs mythiques pouvaient en dire plus long, ni mieux, de l'essence du rapport sexuel.

Si la psychanalyse nous présentifie le sexe, et la mort comme sa dépendance — encore là ne sommes-nous sûrs de rien, si ce n'est d'une appréhension massive du lieu de la différence sexuelle à la mort — c'est de démontrer de façon, que je ne dirai pas vive, mais seulement articulée, que, de la prise dans le discours de cet être — quel qu'il soit, c'est-à-dire qu'il n'est même pas être -, nulle part n'apparaît d'articulation où s'exprime le rapport sexuel, si ce n'est d'une façon complexe, dont on ne peut même pas dire qu'elle soit médiée, bien qu'il y ait des medii — media, comme vous voudrez dont l'un est cet effet réel que j'appelle le plus-de-jouir, qui est le petit a.

Qu'est-ce que l'expérience nous indique en effet ? Que ce n'est qu'à ce que ce petit a se substitue à la femme, que l'homme la désire. Qu'inversement, ce à quoi la femme a à faire, si tant est que nous puissions en parler, c'est à cette jouissance qui est la sienne, et qui se représente quelque part d'une toute-puissance de l'homme, qui est précisément ce par quoi l'homme s'articulant, s'articulant comme maître, se trouve être en défaut.

C'est de là qu'il faut partir dans l'expérience analytique ce qui pourrait être appelé l'homme, c'est-à-dire le mâle en tant qu'être parlant,

180- disparaît, s'évanouit, de l'effet même du discours, du discours du maître écrivez-le comme vous voudrez —, de ne s'inscrire qu'en castration, qui de fait est proprement à définir comme privation de la femme de la femme, en tant qu'elle se réaliserait dans un signifiant congru.

La privation de la femme — tel est, exprimé en terme de défaut du discours, ce que veut dire la castration. C'est bien parce que ce n'est pas pensable que, comme truchement, l'ordre parlant institue ce désir, constitué comme impossible, qui fait de l'objet féminin privilégié la mère en tant qu'elle est interdite.

C'est l'habillage ordonné du fait fondamental, qu'il n'y a pas de place possible dans une union mythique qui serait définie comme sexuelle entre l'homme et la femme.

C'est bien là que ce que nous appréhendons dans le discours psychanalytique — l'Un unifiant, l'Un-tout n'est pas ce dont il s'agit dans l'identification. L'identification-pivot, l'identification majeure, c'est le trait unaire, c'est l'être marqué *un*.

Avant toute promotion d'aucun étant, du fait d'un *un* singulier, de ce qui porte la marque, dès ce moment, l'effet de langage se pose, et le premier affect. C'est ce que rappellent les formules que j'ai inscrites au tableau.

$$\frac{\_1}{1 + I} = ? \quad \text{Je suis un}$$

$$1 + I \quad \text{Je pense} = \text{donc je suis un}$$

Quelque part s'isole ce quelque chose que le *cogito* seulement marque, du trait unaire lui aussi, qu'on peut supposer au *Je pense* pour dire — *Donc, je suis*. Ici est déjà marqué l'effet de division, d'un *Je suis* qui élide *Je suis marqué du un* car Descartes s'inscrit bien sûr dans une tradition scolastique, dont il se dégage par un tour d'acrobatie, qui n'est pas du tout à dédaigner comme procédé d'émergence.

C'est d'ailleurs en fonction de cette position première du *Je suis* que peut seulement s'écrire le *Je pense*. Vous vous souvenez comment je l'écris dès longtemps — *Je pense*: « *Donc je suis*. » Ce *Donc je suis* est une pensée.

Il se supporte infiniment mieux de porter sa caractéristique de savoir, qui ne va pas au-delà du *Je suis marqué du un*, du singulier, de l'unique, de quoi? de cet effet qui est *Je pense*.

181- Mais là encore, il y a une erreur de ponctuation, que j'ai exprimée ainsi il y a longtemps *l'ergo*, qui n'est rien d'autre que *l'ego* enjeu, est à mettre du côté du *cogito*. *Le je pense donc «Je suis»*, voilà qui donne sa vraie portée à la formule. La cause, *l'ergo*, est pensée. Là est le départ à prendre de l'effet de ce dont il s'agit dans l'ordre le plus simple, dont l'effet de langage s'exerce au niveau du surgissement du trait unaire. Certes, le trait unaire n'est jamais seul. Donc, le fait qu'il se répète — qu'il se répète à n'être jamais le même — est proprement l'ordre même, celui dont il s'agit de ce que le langage soit présent et déjà là, déjà efficace.

2

La première de nos règles est de ne point interroger sur l'origine du langage, ne serait-ce que parce qu'elle se démontre suffisamment de ses effets.

Plus nous poussons loin ses effets, plus cette origine émerge. L'effet du langage est rétroactif, précisément en ceci que c'est à mesure de son développement qu'il manifeste ce qu'il est de manque à être.

Aussi bien, j'indiquerai — au passage, car nous avons aujourd'hui à pousser plus loin — que nous pouvons l'écrire ainsi, et y faire jouer, sous sa forme la plus stricte, ce qui, dès l'origine d'un usage rigoureux du symbolique, se manifeste dans la tradition grecque, à savoir au niveau des mathématiques.

Euclide est ici la référence fondamentale, et la définition qu'il nous donne de la proportion est première, n'a jamais été donnée avant lui, je veux dire avant ce qui nous reste d'écrit sous son nom — bien sûr, qui sait où il a pu emprunter cette stricte définition ? Celle qui donne le seul vrai fondement de la démonstration géométrique se trouve, si je me souviens bien, au cinquième livre.

Le terme de démonstration est ici ambigu. A toujours mettre en avant les éléments intuitifs qu'il y a dans la figure, il vous laisse méconnaître que, très formellement, l'exigence dans Euclide est de démonstration symbolique, d'ordre groupé des inégalités et des égalités, seules à permettre à la proportion de s'assurer d'une façon non approximative, mais proprement démonstrative, dans ce terme, *logos* — au sens de *proportion*.

182- Il est curieux et représentatif qu'il ait fallu attendre la série de Fibonacci pour voir se dégager ce qui est donné dans l'appréhension de cette proportion qui s'appelle la moyenne proportionnelle. Je la réécris ici vous savez que j'en ai fait usage quand j'ai parlé *d'un Autre à l'autre*.

$$\frac{1}{1+1} = \frac{1+1}{1+1}$$

Un romantisme continue encore de l'appeler le nombre d'or, et se perd à le retrouver à la surface de tout ce qui a pu se peindre ou se crayonner à travers les âges, comme s'il n'était pas certain que tout cela n'est que pour le voir. Il n'est que d'ouvrir un ouvrage d'esthétique qui fait état de cette référence pour s'apercevoir que, si on peut l'y plaquer, ce n'est sûrement pas parce que le peintre aurait dessiné les diagonales par avance, mais parce qu'il y a en effet je ne sais quoi d'un accord intuitif, qui fait que c'est toujours cela qui chante le mieux.

Seulement, il y a aussi autre chose, qu'il vous sera facile de saisir. A prendre chacun de ces termes en commençant de les calculer par le bas, vous verrez vite que vous avez d'abord affaire à 1/2, puis à 2/3, ensuite à 3/5. Vous trouvez ainsi les nombres dont la suite constitue la série de Fibonacci, 1, 2, 3, 5, 8, chacun étant la somme des deux précédents, comme je vous l'ai fait remarquer en son temps. Cette relation de deux termes, nous l'écrivons par exemple *u indice n+1 = u indice n-1 + u indice n*. Le résultat de la division *u indice n+1 / u indice n*, sera égal, à pousser suffisamment loin la série, à la proportion en effet idéale qui s'appelle la moyenne proportionnelle, ou encore le nombre d'or.

A prendre maintenant cette proportion comme image de ce qu'il en est de l'affect en tant qu'il y a répétition de ce *Je suis un* à la ligne, il en résulte rétroactivement ce qui le cause — l'affect.

Cet affect, nous pouvons l'écrire momentanément *égal* à a, et nous saurons que c'est le même a que nous retrouvons au niveau de l'effet.

$$\frac{1}{a+1} = a$$

183- L'effet de la répétition du 1, c'est ce a, au niveau de ce qui se désigne ici d'une barre. La barre n'est précisément que ceci, qu'il y a quelque chose à passer pour que le i affecte. C'est en somme cette barre qui est égale à a. Et nul étonnement à ce que l'affect, nous puissions légitimement l'écrire au-dessous de la barre, comme ce qui est l'effet ici pensé, renversé, à faire surgir la cause. C'est dans le premier effet que surgit la cause comme cause pensée.

C'est bien ce qui nous motive à trouver, dans ce premier tâtonnement de l'usage des mathématiques, une articulation plus sûre de ce qu'il en est de l'effet de discours. C'est au niveau de la cause, en tant qu'elle surgit comme pensée, reflet de l'effet, que nous touchons l'ordre initial de ce qu'il en est du manque à être. L'être ne s'affirme d'abord que de la marque du 1, et tout le reste ensuite est rêve — notamment, la marque du i en tant qu'il engloberait, qu'il pourrait réunir quoi que ce soit. fine peut rien réunir du tout, si ce n'est précisément la confrontation, l'adjonction de la pensée de la cause à la première répétition du 1.

Cette répétition déjà coûte, et institue, au niveau du a, la dette du langage. Quelque chose est à payer à celui qui introduit son signe. Ce quelque chose, d'une nomenclature qui essaie de lui donner son poids historique je l'ai intitulé cette année — ce n'est pas à proprement parler cette année, mais disons, pour vous, cette année — du terme de la *Mehrlust*.

Qu'est-ce qui se reproduit de cette articulation infinie? A ce que ce petit a soit le même ici et là, il va de soi que la répétition de la formule ne peut pas être l'infinie répétition du *je pense* à l'intérieur du *Je pense*, comme ne manquent jamais d'en faire la faute les phénoménologues, mais seulement celle-ci —. *Je pense*, s'il **était** fait, ne peut se remplacer que du *Je suis*: «*Je pense, donc Je suis* » Je suis celui qui pense *Donc je suis*, **et** ceci indéfiniment. Vous remarquerez que le petit a s'éloigne toujours dans une série qui reproduit exactement le même ordre des 1, tels qu'ils sont ici déployés à droite, à ceci près qu'au dernier terme, il y aura un petit a.

1 = a

a + 1

a + 1

184- Chose singulière, ce petit a , remarquez-le, il suffit qu'il subsiste, aussi loin que vous le portiez dans la descente, pour que l'égalité soit la même que dans la formule d'abord inscrite, à savoir que la proportion multiple et répétée s'égale, au total, au résultat du petit a .

En quoi se marque cette série ? En somme, elle ne fait rien d'autre, si je ne me trompe, que de marquer l'ordre de séries Convergentes dont les intervalles sont les plus grands d'être constants. A savoir, toujours petit a .

3

Cela n'est, d'une certaine façon, qu'une articulation locale. Elle ne prétend certes pas trancher d'une proportion fixe et assurée ce qu'il en est de l'effectivité de la manifestation la plus primaire du nombre, à savoir du trait unaire. Elle est seulement faite pour rappeler ce qu'il en est de la science telle que nous l'avons maintenant, si je puis dire, sur les bras

— je veux dire, présente en notre monde d'une façon qui dépasse de beaucoup tout ce qui peut se spéculer d'un effet de connaissance.

En effet, il ne faudrait tout de même pas oublier que la caractéristique de notre science n'est pas d'avoir introduit une connaissance du monde meilleure et plus étendue, mais d'avoir fait surgir au monde des choses qui n'y existaient d'aucune façon au niveau de notre perception.

On essaie d'ordonner la science à une genèse mythique à partir de la perception, sous prétexte que telle ou telle méditation philosophique se serait longuement arrêtée à la question de savoir ce qui garantit la perception de n'être pas illusoire. Ce n'est pas de là que la science est sortie. La science est sortie de ce qui était dans l'œuf dans les démonstrations euclidiennes. Encore celles-ci restent-elles très suspectes, de comporter encore cet attachement à la figure, qui prend prétexte de son évidence. Toute l'évolution de la mathématique grecque nous prouve que ce qui monte au zénith, c'est la manipulation du nombre comme tel.

Voyez la méthode d'exhaustion qui, dans Archimède déjà, préfigure ce qui va aboutir à l'essentiel, à ce qui est pour nous la structure en l'occasion, à savoir le *calculus*, le calcul infinitésimal. Il n'est pas besoin d'attendre Leibniz, qui, au reste, de sa première touche s'y montre d'une

185- certaine maladresse. Cela s'amorce déjà, à seulement reproduire l'exploit d'Archimède sur la parabole, chez Cavalieri, au XVII^e siècle, mais bien avant Leibniz.

De cela, qu'est-ce qu'il résulte ? Vous pouvez sans doute dire de la science que *nihil fuerit in intellectu quod non prius fuit in sensu*, qu'est-ce que cela prouve ? Le *sensus* n'a rien à faire, comme on le sait tout de même, avec la perception. Le *sensus* n'est là qu'en manière de ce qui peut se compter, et que le fait de compter dissout rapidement. Prendre ce qu'il en est de notre *sensus* au niveau de l'oreille ou de l'œil par exemple aboutit à une numération de vibrations. Et c'est bien grâce à ce jeu du nombre, que nous nous sommes mis bel et bien à produire des vibrations qui n'avaient rien à faire, ni avec nos sens, ni avec notre perception.

Comme je le disais l'autre jour sur les marches du Panthéon, le monde qui était présumé être le nôtre de toujours est maintenant peuplé, à la place même où nous sommes, d'un nombre considérable et s'entrecroisant sans que vous en ayez le moindre soupçon, de ce qui s'appelle des ondes. Ce n'est pas à négliger comme manifestation, présence, existence, de la science, et cela nécessiterait que l'on ne se contente pas de parler, pour qualifier ce qui est autour de notre terre, d'atmosphère, de stratosphère, de tout ce qui vous plaira de sphérisé, aussi loin que nous pouvons appréhender les particules. Il faudrait bien tenir compte aussi à notre époque de ce qui va bien au-delà, et qui est l'effet de quoi ? D'un savoir qui a moins progressé de son propre filtrage, de sa critique comme on dit, que d'un élan hardi à partir d'un artifice, sans doute celui de Descartes, — d'autres en choisiront d'autres —, l'artifice de remettre à Dieu la garantie de la vérité. S'il y a une vérité, qu'il s'en charge. Nous la prenons à sa valeur faciale.

Par le seul jeu d'une vérité, non pas abstraite mais purement logique, par le seul jeu d'une combinatoire stricte soumise simplement à ceci, qu'il faut que toujours en soient pointées, sous le nom d'axiomes, les règles, par le seul jeu d'une vérité formalisée — voilà que se construit une science qui n'a plus rien à faire avec les présupposés que depuis toujours impliquait l'idée de connaissance. A savoir, la polarisation muette, l'unification idéale imaginée de ce qu'est la connaissance, où on peut toujours trouver, de quelque nom qu'on les habille, *endosunè* par exemple, le

186- reflet, l'image, d'ailleurs toujours ambiguë, de deux principes, le principe mâle et le principe femelle.

L'espace où se déploient les créations de la science, nous ne pouvons dès lors le qualifier que de *l'insubstance*, de *l'achose* avec l'apostrophe. Fait qui change du tout au tout le sens de notre matérialisme.

C'est la plus vieille figure de l'infatuation du maître écrivez-le comme vous voudrez — que l'homme s'imagine former la femme. Je pense que vous avez tous assez d'expérience pour avoir rencontré cette histoire comique à tel tournant de votre vie. Forme, substance, contenu, appelez ça comme vous voudrez — ce mythe est ce dont une pensée scientifique doit se dégager.

J'estime qu'il m'est permis d'avancer ici d'un socle de charme un peu rude pour bien exprimer ma pensée. Je déchois à faire comme si j'en avais eu une, alors que, précisément, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais, comme chacun sait, c'est la pensée qui se communique, par le malentendu, bien entendu. Alors, faisons de la communication, et disons en quoi consiste cette conversion par quoi la science s'avère distincte de toute théorie de la connaissance.

En fait, cela ne veut rien dire, parce que c'est justement à la lumière de l'appareil de la science, pour autant que nous pouvons l'appréhender, qu'il est possible de fonder ce qu'il en est des erreurs, des butées, des confusions qui ne manquaient pas en effet de se présenter dans ce qui s'articulait comme connaissance, avec cette sous-jacence qu'il y avait là deux principes à scinder — l'un qui forme et l'autre qui est formé. C'est bien ce que la science nous fait toucher du doigt, et le fait se conforte de ce que nous en trouvions l'écho dans l'expérience analytique.

Pour m'exprimer de ces grands termes approximatifs, prenons le principe mâle par exemple — quel est sur lui l'effet de l'incidence du discours ? C'est qu'en tant qu'être parlant, il est sommé d'avoir à rendre raison de son essence — ironie, entre guillemets. C'est très précisément, et seulement, de l'affect qu'il subit de cet effet de discours — c'est à savoir, en tant qu'il reçoit cet effet féminisant qu'est le petit *a* — qu'il reconnaît ce qui le fait, à savoir la cause de son désir.

Inversement, au niveau du principe prétendu naturel dont ce n'est pas pour rien que depuis toujours il se symbolise, au mauvais sens du mot, d'une référence femelle, c'est, au contraire, de l'insubstance, comme je

187- l'ai déjà dit tout à l'heure, que ce vide apparaît, vide de quoi? Le quelque chose dont il s'agit, si nous voulons très à distance, très lointainement, lui donner l'horizon de la femme, disons que c'est dans ce dont il s'agit de jouissance in-formée, précisément sans forme, que nous pouvons trouver la place où vient s'édifier, dans *l'aperçoit*, la science. Ce que je perçois, prétendu originel, doit, en effet, être remplacé par un aperçoit. C'est en tant que la science ne se réfère qu'à une articulation qui ne se prend que de l'ordre signifiant, qu'elle se construit de quelque chose dont il n'y avait rien avant.

Voilà ce qui est important à saisir, si nous voulons comprendre quelque chose à ce qu'il en est de quoi? De l'oubli de cet effet même. Tous tant que nous sommes, à mesure que le champ s'étend de ce que la science fait peut-être fonction du discours du maître, nous ne savons pas jusqu'à quel point — pour la raison que nous n'avons jamais su à aucun point — chacun est d'abord déterminé comme objet petit a.

Je parlais tout à l'heure de ces sphères dont l'extension de la science — qui, chose curieuse, se trouve aussi très opératoire à déterminer ce qui est de l'étant — entoure la terre, suite de zones qu'elle qualifie de ce qu'elle trouve. Pourquoi ne pas faire aussi la part du lieu où se situent ces fabrications de la science, si elles ne sont rien d'autre que l'effet d'une vérité formalisée ? Comment allons-nous appeler ce lieu?

Là encore, j'accentue trop ce que je veux dire, et je ne suis pas forcément très fier de ce que j'avance en l'occasion, mais je pense qu'il est utile, vous allez voir pourquoi, de poser cette question qui, elle, n'est pas de nomenclature.

Il s'agit bien de la place bel et bien occupée, par quoi ? J'ai parlé tout à l'heure des ondes. C'est de cela qu'il s'agit. Ondes hertziennes ou autres, aucune phénoménologie de la perception ne nous en a jamais donné la moindre idée, et elle ne nous y aurait certainement jamais conduits.

Ce lieu, ne l'appelons certainement pas la noosphère, qui serait peuplé de nous-mêmes. S'il y a bien quelque chose qui dans l'occasion passe au vingt-cinquième arrière-plan de tout ce qui peut nous intéresser, c'est bien cela. Mais en vous servant de l'alétheia d'une façon qui, j'en conviens, n'a rien d'émotionnellement philosophique, vous pourriez, sauf à trouver mieux, l'appeler l'aléthosphère.

188- Ne perdons pas les pédales. L'aléthosphère, cela s'enregistre. Si vous avez ici un petit micro, vous vous branchez sur l'aléthosphère. Ce qu'il y a d'épatant, c'est que si vous êtes dans un petit véhicule qui vous emmène vers Mars, vous pourrez toujours vous brancher sur l'aléthosphère. Et même, ce surprenant effet de structure qui fait que deux ou trois personnes sont allées se balader sur la Lune, croyez bien que, pour ce qui est de l'exploit, ce n'est certainement pas pour rien qu'elles restaient toujours dans l'aléthosphère.

Ces astronautes, comme on dit, auxquels il est arrivé au dernier moment quelques menus ennuis, ils s'en seraient probablement beaucoup moins bien tirés — je ne parle même pas de leurs rapports avec leur petite machine, car ils s'en seraient peut-être bien tirés tout seuls — s'ils n'avaient été tout le temps accompagnés de ce petit *a* de la voix humaine. De ce fait, ils pouvaient se permettre de ne dire que des conneries, comme par exemple que tout allait bien, alors que tout allait mal. Mais qu'importe. L'importe, c'est qu'ils restent dans l'aléthosphère.

Il faut le temps pour s'apercevoir de toutes ces choses qui la peuplent, et cela va vous faire introduire un autre mot.

L'aléthosphère, c'est beau à dire. C'est parce que nous supposons que ce que j'ai appelé la vérité formalisée a déjà suffisamment statut de vérité au niveau où elle opère, où elle operçoit. Mais au niveau de l'opéré, de ce qui se promène, la vérité n'est pas du tout dévoilée. La preuve en est que la voix humaine, avec son effet de vous soutenir le périnée, si je puis m'exprimer ainsi, ne dévoile pas du tout sa vérité.

Nous nommerons cela à l'aide de l'aoriste du même verbe dont un célèbre philosophe rappelait que *l'alétheia* venait. Il n'y a que les philosophes pour s'aviser de choses pareilles, et peut-être quelques linguistes. On va appeler cela des *lathouses*.

Le monde est de plus en plus peuplé de lathouses. Comme cela a l'air de vous amuser, je vais vous l'écrire avec l'orthographe.

Vous remarquerez que j'aurais pu appeler cela des *lathousies*. Cela aurait fait mieux avec *l'ousia*, ce participe avec tout ce qu'il a d'ambigu. *L'ousia*, ce n'est l'Autre, ce n'est pas l'étant, c'est entre les deux. Ce n'est pas tout à fait l'être non plus, mais enfin, cela en approche fort.

Pour ce qui est de l'insubstance féminine, j'irais bien jusqu'à la parousie. Et pour les menus objets petit *a* que vous allez rencontrer en sortant, là sur

189- le pavé à tous les coins de rue, derrière toutes les vitrines, dans ce foisonnement de ces objets faits pour causer votre désir, pour autant que c'est la science maintenant qui le gouverne, pensez-les comme lathouses. J e m'aperçois sur le tard parce qu'il n'y a pas longtemps que je l'ai inventé, que cela rime avec ventouse. Il y a du vent dedans, beaucoup de vent, le vent de la voix humaine. Il est assez comique de trouver cela au bout du rendez-vous.

Si l'homme avait moins pratiqué le truchement de Dieu pour croire qu'il s'unit avec la femme, il y a peut-être longtemps qu'on aurait trouvé ce mot de lathouse.

Quoi qu'il en soit, ce petit surgissement est fait pour faire que vous ne soyez pas tranquilles sur vos rapports avec la lathouse.

il est bien certain que chacun a affaire avec deux ou trois de cette espèce. La lathouse n'a pas du tout raison de se limiter dans sa multiplication. L'important, c'est de savoir ce qui arrive quand on se met vraiment en rapport avec la lathouse comme telle.

Le psychanalyste idéal serait celui qui commet cet acte absolument radical, et dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'à le voir faire, c'est angoissant.

Un jour, à l'époque où il s'agissait de me monnayer, j'ai, parce que cela faisait partie de la cérémonie, essayé d'avancer quelques petites choses sur ce sujet. En effet, pendant qu'on me monnayait, on voulait bien faire semblant de s'intéresser à ce que je pouvais avoir à dire sur la formation du psychanalyste, et j'ai avancé, dans une indifférence absolue bien sûr, puisqu'on était uniquement occupé à ce qui se passait dans les couloirs, qu'il n'y a pas de raison qu'une psychanalyse cause de l'angoisse. L'angoisse — puisque c'est à cela qu'on a affaire —, il est bien certain que, s'il y a la lathouse, elle n'est pas sans objet. C'est de là que je suis parti. Une meilleure approche de la lathouse doit un tout petit peu nous calmer.

La question est de se mettre en position telle qu'il y ait quelqu'un, dont vous vous êtes occupé à propos de son angoisse, qui veuille en venir à occuper cette même position que vous tenez, ou que vous ne tenez pas, ou que vous tenez à peine — en venir à savoir comment vous la tenez, ou comment vous ne la tenez pas, et pourquoi vous la tenez, et pourquoi vous ne la tenez pas.

190- Ce sera l'objet de notre prochaine rencontre dont je peux déjà vous dire le titre — ce sera sur les rapports, toujours à supporter de nos mêmes petits schèmes, de l'impuissance à l'impossibilité.

Il est clair qu'il est tout à fait impossible de tenir la position de la lathouse. Seulement, il n'y a pas que cela qui est impossible, il y a bien d'autres choses encore, à condition de donner un sens strict au mot *impossible*, c'est-à-dire, de ne les déterminer que du niveau de notre vérité formalisée. A savoir, qu'en tout champ formalisé de la vérité, il y a des vérités qu'on ne peut pas démontrer.

C'est au niveau de l'impossible, vous le savez, que je définis ce qui est réel. S'il est réel qu'il y ait l'analyste, c'est justement parce que c'est impossible. Cela fait partie de la position de la lathouse.

L'ennui, c'est que, pour être dans la position de la lathouse, il faut vraiment avoir cerné que c'est impossible.

C'est pour cette raison qu'on aime tellement mieux mettre l'accent sur l'impuissance, qui existe aussi, mais qui est, je vous le montrerai, à une autre place que l'impossibilité stricte.

Je sais qu'il y a ici quelques personnes qui s'affectent de temps en temps de me voir, comme on dit — comment dit-on ? — ' invectiver, interpellé, vociférer contre les analystes. Ce sont de jeunes personnes qui ne sont pas analystes. Elles ne se rendent pas compte que c'est quelque chose de gentil que je fais là, ce sont des petits signes de reconnaissance que je leur fais.

Je ne veux pas les mettre à trop rude épreuve. Et, quand je fais des allusions à leur impuissance, qui est donc la mienne, cela veut dire qu'à ce niveau-là, on est tous frères, et qu'on n'a qu'à se dépêtrer comme on peut.

Que cela les apprivoise avant que je ne leur parle de l'impossibilité de la position de l'analyste.

L'IMPUISSANCE DE LA VÉRITÉ

*Freud et les quatre discours.
Capitalisme et Université.
L'entourloupette de l-legel.
Impuissance et impossibilité.
Que peut faire la fausse-couche?*

191- Nous sommes à un moment de l'année à quoi les longues épreuves conviennent. Je vais essayer d'alléger un peu ça.

Heureusement que ça se tire, comme on dit. J'aurais même tendance à laisser là les choses, si je ne devais vous donner tout de même deux petits compléments destinés à relever l'essentiel de ce que j'espère avoir fait passer cette année — deux petites pointes d'avenir, qui puissent laisser entrevoir, en le serrant d'un peu plus près, en quoi il y a peut-être des notions un peu neuves, et qui ont, en tous les cas, cette marque que je souligne toujours, et que peuvent confirmer ceux qui se trouvent travailler avec moi à un niveau plus pratique, d'être au ras d'une expérience.

Il n'est pas exclu que cela puisse servir ailleurs, au niveau de quelque chose qui se passe actuellement, sans que, pour l'instant, on sache très bien quoi. Naturellement, quand les choses se passent, on ne sait jamais bien, au moment où elles se passent, ce que c'est, surtout quand on recouvre ces choses d'informations. Mais enfin, il se fait qu'il se passe quelque chose dans l'Université.

Dans divers endroits, on est surpris. Quelle mouche les pique, les étudiants, nos petits chéris, nos favoris, les chouchous de la civilisation? Qu'est-ce qui leur arrive ? Ceux qui disent cela, ce sont ceux qui font les imbéciles, ils sont payés pour cela.

Il se pourrait tout de même que quelque chose de ce que j'articule du rapport du discours de l'analyste au discours du maître montre la voie qui permettrait, d'une certaine façon, de se justifier et de s'entendre.

192- Ce qui se passe pour l'instant, c'est que chacun rivalise à minimiser le poids des petites manifestations ratées, comprimées, qui se réduiront de plus en plus dans un coin. Le motiver, le faire comprendre, au moment même où je dis que je pourrais le faire, je voudrais que vous entendiez ceci, c'est que, dans toute la mesure où j'y arriverais, où je parviendrais à vous en faire entendre quelque chose, on pourrait être sûr que je vous ai foutu le doigt dans l'œil. Car c'est, en somme, à cela que cela se limite.

J e voudrais articuler aujourd'hui, aussi simplement que je le pourrai, le rapport entre ce qui se passe et les choses que j'ose manipuler depuis un moment, ce qui donne de ce fait une certaine garantie que ce discours se soutient. J'ose les manipuler d'une façon qui est, en fin de compte, absolument sauvage.

J e n'hésite pas à parler du réel, et depuis un bout de temps, puisque c'est même par là que j'ai fait le premier pas de cet enseignement. Puis, avec les années, voilà une petite formule qui sort, que l'impossible, c'est le réel. Dieu sait qu'on n'en fait pas un abus d'emblée. Puis il m'est arrivé de sortir je ne sais quelle référence à la vérité, ce qui est plus commun. Il y a tout de même quelques remarques très importantes à faire, et je me crois obligé d'en faire certaines aujourd'hui, avant de laisser tout cela à la portée des innocents pour qu'ils s'en servent à tort et à travers, ce qui est vraiment monnaie courante, parfois, dans mon entourage.

I

J'ai été faire un tour à Vincennes il y a huit jours, histoire de marquer succinctement le fait que j'avais répondu à l'invitation de cet endroit. Je vous l'avais d'ailleurs annoncé ici la dernière fois, pour vous donner le bon départ d'une référence par laquelle j'ai commencé, et qui est loin d'être innocente — c'est même pour cela qu'il faut lire Freud.

Nous lisons, en effet, dans *l'Analyse terminable et interminable* des lignes qui concernent ce qu'il en est de l'analyste.

On y fait remarquer que l'on aurait bien tort de demander à l'analyste une grande dose de normalité et de correction psychique, ça deviendrait trop rare, et puis, qu'il ne faut pas oublier que la relation analytique *unendlich ist nicht zu vergessen, dass die analytische Beziehung auf Wahrheitsliebe,*

193- est fondée sur l'amour de la vérité, et *d.h. auf die Anerkennung der Realität gegründet ist*, ce qui veut dire — sur la reconnaissance des réalités.

Realität est un mot où vous vous retrouvez même si vous ne savez pas l'allemand, puisqu'il est démarqué sur notre latin. Il est en concurrence, dans les emplois qu'en fait Freud, avec le mot *Wirklichkeit* qui, lui aussi, signifie à l'occasion ce que les traducteurs, sans chercher plus loin, traduisent tout uniment, dans les deux cas, par réalité.

J'ai à ce propos un petit souvenir de la véritable rage écumante qui avait pris un couple, ou plus spécialement l'un d'eux — il faut tout de même bien l'appeler par son nom, ce n'est pas du tout par hasard, c'est un nommé Laplanche, qui a eu un certain rôle dans les avatars de mes relations avec l'analyse —, à la pensée qu'un autre — que je vais nommer aussi, puisque j'ai nommé le premier, un nommé Kauffmann — avait avancé l'idée qu'il fallait distinguer ce *Wirklichkeit* et cette *Realität*. Le fait d'être devancé par l'autre dans cette remarque, qui était, en effet, tout à fait première, avait déchaîné une espèce de passion chez le premier de ces deux personnages.

Ce pseudo-mépris montré pour ce figuolage est tout de même quelque chose d'assez intéressant.

La phrase finit ainsi — *gegründet ist und jeden Schein und Trug ausschliesst*, exclut de cette relation analytique tout faux-semblant, toute duperie. C'est très riche, une phrase comme celle-là. Et tout de suite, dans les lignes qui viennent, apparaît — malgré le petit salut d'amitié que fait au passage Freud à l'analyste — qu'en somme, il n'y a pas *das Analysieren*. On est tout prêt ici d'avoir vraiment, on a toute l'apparence de cette fonction qu'est l'acte analytique. *Das Analysieren* ne veut pas dire autre chose que ce terme que j'ai employé comme titre d'un de mes séminaires. L'acte analytique serait la troisième des professions impossibles, *unmöglichen Berufe* entre guillemets.

Freud se cite ici lui-même en faisant référence au fait qu'il aurait déjà mentionné — où l'a-t-il dit ? ma recherche est incomplète, peut-être est-ce dans les lettres à Fliess les trois professions dont il s'agit, et qu'il appelle dans ce passage antérieur *Regieren, Erziehen, Kurieren*, ce qui est évidemment conforme à l'usage du lieu commun. L'analyse est nouvelle, et Freud la range dans la série par substitution. Les trois professions, si tant est que de professions il s'agisse, sont donc *Regieren*,

194- *Erziehen, Analysieren*, c'est-à-dire le gouverner, l'éduquer et l'analyser.

On ne peut manquer de voir le recouvrement de ces trois termes avec ce que je distingue cette année comme constituant le radical de quatre discours.

Les discours dont il s'agit ne sont rien d'autre que l'articulation signifiante, l'appareil, dont la seule présence, le statut existant, domine et gouverne tout ce qui peut à l'occasion surgir de paroles. Ce sont des discours sans la parole, laquelle vient s'y loger ensuite. Ainsi puis-je me dire, à propos de ce phénomène enivrant dit de la prise de parole, que certains repérages du discours dans lesquels cela s'insère seraient peut-être de nature à ce que, de temps en temps, on ne la prenne pas sans savoir ce qu'on fait.

Etant donné un certain style, en usage au mois de mai, de la parole, il ne peut pas ne pas me venir à l'idée que l'un des représentants du petit a, à un niveau qui n'est pas institué dans l'historique mais plutôt dans le préhistorique, est sûrement l'animal domestique. On ne peut plus employer dans ce cas-là les mêmes lettres, mais il est tout à fait clair que ce qui correspond à notre -, il a bien fallu un certain savoir pour le domestiquer — le chien, par exemple, c'est l'aboiement.

On ne peut pas ne pas avoir l'idée que, si aboiement, c'est bien cela, c'est un animal qui aboie, le Si prend un sens qu'il n'y a rien d'anormal à repérer au niveau où nous le situons, un niveau de langage. Chacun sait que l'animal domestique n'est qu'impliqué dans le langage d'un savoir primitif, et que lui n'en a pas. Il ne lui reste évidemment qu'à remuer ce qui lui est donné de plus proche du signifiant S1 - c'est la charogne.

Vous devez tout de même le savoir, vous avez bien eu un bon chien, qu'il soit de garde ou autre, quelqu'un avec qui vous avez eu de la familiarité. Cela, c'est irrésistible, la charogne, ils adorent cela. Voyez la Bathory, une femme charmante, en Hongrie, qui aimait de temps en temps dépecer ses servantes, ce qui est, bien sûr, la moindre des choses qu'on puisse s'offrir, dans une certaine position. Si jamais elle mettait lesdits morceaux un tout petit peu trop près de la terre, ses chiens les lui rapportaient tout de suite.

C'est la face un peu ignorée du chien. Si vous ne le gaviez pas tout le temps, déjeuner ou à dîner, en lui donnant des choses qu'il n'aime que

195- parce qu'elles viennent de votre assiette, c'est cela qu'il vous apporterait principalement.

Il faut faire très attention à ceci, qu'à un niveau plus élevé — celui d'un objet petit *a*, et d'une autre espèce, que nous essaierons de définir tout à l'heure, et qui nous ramènera à ce que j'ai déjà dit -, la parole peut très bien jouer le rôle de la charogne. En tous les cas, elle n'est pas plus ragoûtante.

C'est ce qui a beaucoup fait pour qu'on saisisse mal ce qui était de l'importance du langage. On a confondu la manipulation de cette parole, qui n'a d'autre valeur symbolique, avec ce qu'il en était du discours.

Grâce à quoi, cela n'est jamais n'importe quand, ni n'importe comment, que la parole fonctionne comme charogne.

Ces remarques ont pour but de vous amener à vous étonner, et au moins à vous poser cette question concernant le discours du maître — comment ce discours, qui s'entend si merveilleusement bien, peut-il avoir maintenu sa dénomination? comme le prouve ce fait, à savoir qu'exploités ou non, les travailleurs travaillent.

Le travail n'a jamais été autant à l'honneur depuis que l'humanité existe. il est même exclu qu'on ne travaille pas.

C'est un succès, ça, quand même, de ce que j'appelle le discours du maître.

Pour cela, il a bien fallu qu'il dépasse certaines limites. Pour tout dire, il en arrive à ce quelque chose dont j'ai essayé de vous pointer la mutation. J'espère que vous vous en souvenez, et si vous ne vous en souvenez pas — c'est bien possible —, je vais vous le rappeler tout de suite. Je parle de cette mutation capitale, elle aussi, qui donne au discours du maître son style capitaliste.

Pourquoi, mon Dieu, est-ce que ceci se passe, qui ne se passe pas par hasard ?

On aurait tort de croire qu'il y a quelque part de savants politiques qui calculent bien exactement tout ce qu'il faut faire. On aurait également tort de croire qu'il n'y en a pas — il y en a. Ce n'est pas sûr qu'ils soient toujours à la place d'où l'on peut agir congrûment. Mais dans le fond, ce n'est peut-être pas cela qui a tellement d'importance. Il suffit qu'ils soient, même à une autre place, pour que ce qui est de l'ordre du déplacement du discours se transmette tout de même.

196- Posons-nous maintenant la question de savoir comment cette société, dite capitaliste, peut s'offrir le luxe de se permettre un relâchement du discours universitaire.

Ce discours n'est pourtant qu'une de ces transformations que je vous expose tout au long. C'est le quart de tour par rapport au discours du maître. D'où une question qui vaut bien la peine d'être envisagée — à abonder dans ce relâchement, qui est, il faut bien le dire, offert, est-ce qu'on ne tombe pas dans un piège ? Ce n'est pas une idée nouvelle.

Il se trouve que j'ai écrit un petit article sur la réforme universitaire, qu'on m'avait expressément demandé dans un journal, le seul qui ait une réputation d'équilibre et d'honnêteté, qui s'appelle *Le Monde*. On avait beaucoup insisté pour que je rédige cette toute petite page à propos de la réorganisation de la psychiatrie, de la réforme. Or, malgré cette insistance, il est assez frappant que ce petit article, que je publierai un jour à la traîne, n'y ait point passé.

J'y parle d'une réforme dans son trou. Justement, ce trou tourbillonnaire, il s'est manifestement agi de faire avec, un certain nombre de mesures concernant l'Université. Et mon Dieu, à se rapporter correctement aux termes de certains discours fondamentaux, l'on peut avoir certains scrupules, disons, d'agir, on peut y regarder à deux fois avant de se précipiter pour profiter des lignes qui s'ouvrent. C'est une responsabilité de véhiculer la charogne dans ces couloirs-là.

Voilà ce à quoi nos remarques d'aujourd'hui, qui ne sont pas courantes, qui ne sont pas communes, doivent être articulées.

2

$S_2 \rightarrow a$	$S1 \rightarrow S2$
$S1 \ \$$	$\$ \ a$
$a \rightarrow \$ \text{ agent}$	$\rightarrow \text{ travail}$
$S2 \ \ S1$	$\text{vérité} \ \text{production}$

Ceci est comme un appareil. Il faut avoir au moins la notion que cela pourrait servir de levier, de pince, que cela peut se visser, se construire, de telle ou telle façon.

197- Il y a plusieurs termes. Si je n'ai donné ici que ces petites lettres, ce n'est pas au hasard. C'est parce que je ne veux pas y mettre des choses qui aient apparence de signifier. Je veux ne les signifier aucunement, mais les autoriser. C'est déjà un peu plus les autoriser que de les écrire.

J'ai déjà parlé de ce qui constitue les places où ces insignifiants s'inscrivent, et j'ai déjà fait un sort à ce qu'il en est de l'agent.

Ce terme vient souligner comme une sorte d'énigme de la langue française — l'agent n'est pas du tout forcément celui qui fait, mais celui qui est fait agir.

De sorte que, comme on peut déjà le soupçonner, il n'est pas tout clair que le maître fonctionne. Cela définit, de toute probabilité, la place du maître. C'est la meilleure des choses que l'on puisse se demander à son propos, et naturellement, on ne m'a pas attendu pour le faire. Un nommé Hegel s'est employé à cela, mais il faut y regarder de plus près.

Il est très ennuyeux de penser qu'il n'y a peut-être pas ici cinq personnes qui ont vraiment lu, depuis que j'en parle, la *Phénoménologie de l'esprit*, Je ne veux pas demander qu'elles lèvent la main.

Il est très emmerdant que je n'aie encore vu jusqu'à présent que deux personnes qui l'aient parfaitement lue, puisque moi-même aussi, je dois bien vous l'avouer, je n'ai pas été dans tous les coins. Il s'agit de mon maître, Alexandre Kojève, qui l'a mille fois démontré, et d'une autre personne, de l'acabit que vous ne croyez pas. Celle-ci a vraiment lu la *Phénoménologie de l'esprit* d'une façon lumineuse, au point que tout ce qu'il peut y avoir dans les notes de Kojève que j'ai eues et que je lui ai repassées, c'était vraiment superflu.

Ce qu'il y a d'inouï, c'est que j'ai eu beau me tuer, en un temps, à faire remarquer que la *Critique de la raison pratique* est manifestement un livre d'érotisme extraordinairement plus drôle que ce qui se publie chez Éric Losfeld, cela n'a eu aucune espèce de résultat, et que si je vous dis que la *Phénoménologie de l'esprit*, c'est l'humour fou, eh bien, cela n'en aura pas davantage. Et pourtant, c'est bien de cela qu'il s'agit.

C'est vraiment la chose la plus extraordinaire qui soit. C'est aussi un humour froid, je ne dirais pas noir. Il y a une chose dont on peut être absolument convaincu, c'est qu'il sait absolument bien ce qu'il fait. Ce qu'il fait, c'est de faire passer la muscade, et de foutre tout le monde dedans. Cela, à partir du fait que ce qu'il dit, c'est la vérité.

198- Il n'y a évidemment pas de meilleure façon d'épingler le signifiant-maître S~, qui est là, au tableau, que de l'identifier à la mort. Et alors, de quoi s'agit-il? De montrer dans une dialectique, comme Hegel s'exprime, ce qui est le zénith, la montée, la pensée, de la fonction de ce terme.

Qu'est-ce que c'est, en somme, que l'entrée en jeu de cette brute, le maître, dans la phénoménologie de l'esprit, comme s'exprime Hegel? La vérité de ce qu'il articule est absolument séduisante et sensationnelle. Nous pouvons la lire vraiment en face, à condition de nous y laisser prendre, puisque moi, j'articule justement qu'elle ne peut pas se lire en face. La vérité de ce qu'il articule, c'est ceci — le rapport à ce réel, en tant proprement qu'impossible.

On ne voit pas du tout pourquoi il y aurait un maître qui sortirait de la lutte à mort de pur prestige. Et ce, malgré que Hegel, lui, dise qu'il en résulterait cet étrange agencement de départ.

Le comble, c'est que Hegel trouve le moyen — il est vrai, dans une conception de l'histoire qui fait touche de ce qui en émerge, à savoir de la succession des phases de dominance, de composition du jeu de l'esprit, qui se situe le long de ce fil qui n'est pas rien, qui est ce qu'on appelle jusqu'à lui la pensée philosophique — Hegel trouve le moyen de montrer que de cela, il retourne qu'en fin de compte, c'est l'esclave, par son travail, qui donne la vérité du maître, en le repoussant dans le dessous. En vertu de ce travail forcé, comme vous pouvez le noter au départ, l'esclave arrive, à la fin de l'histoire, à ce terme qui s'appelle le savoir absolu.

Rien n'est dit de ce qui arrive alors, parce qu'à la vérité, dans la proposition hégélienne, il n'y avait pas quatre termes, mais d'abord le maître et puis l'esclave. Cet esclave, je l'appelle S2, mais vous pouvez aussi bien l'identifier ici du terme de jouissance, à laquelle, premièrement, il n'a pas voulu renoncer et, deuxièmement, il a bien voulu, puisqu'il lui substitue le travail, qui n'est tout de même pas son équivalent.

Grâce à quoi ? grâce à la série de mutations dialectiques, au ballet, au menuet qui s'institue à partir de ce moment initial, et qui traverse de bout en bout, de fil à fil, tout le développement de la culture, enfin l'histoire nous récompense de ce savoir qu'on ne qualifie pas d'achevé — on a bien ses raisons pour cela —, mais d'absolu, d'incontestable. Et le

199. maître n'apparaît plus qu'avoir été l'instrument, le Cocu magnifique de l'histoire.

Il est sublime que cette très remarquable déduction dialectique ait été entreprise, et qu'elle soit, si l'on peut dire, réussie. Tout au long — prenons l'exemple de ce que Hegel peut dire de la culture -, les remarques les plus pertinentes foisonnent quant au jeu des incidences et des exercices de l'esprit. Je vous le répète, il n'y a rien de plus drôle.

La ruse de la raison est, nous dit-il, ce qui a dirigé tout ce jeu.

C'est là un très beau terme qui a tout son prix pour nous, analystes, et nous pouvons le suivre au niveau d'un terrain b.a. *ba*, raisonnable ou pas, car nous avons à faire à quelque chose de très rusé dans la parole, quand il s'agit de l'inconscient. Seulement, le comble de cette ruse n'est pas où on le pense. C'est la ruse de la raison, sans doute, mais il faut bien reconnaître la ruse du raisonneur, et lui tirer son chapeau.

S'il eût été possible qu'au début du siècle dernier, au temps de la bataille d'Iéna, cette extraordinaire entourloupette qui s'appelle la *Phénoménologie de l'esprit* ait subjugué quiconque, le coup aurait été réussi.

Il est bien évident, en effet, que l'on ne peut pas tenir un seul instant que nous nous rapprochions en quoi que ce soit de l'ascension de l'esclave. Cette incroyable façon de mettre à son bénéfice — au bénéfice de son travail — un progrès, comme on le dit, quelconque du savoir est vraiment d'une extraordinaire futilité.

Mais ce que j'appelle la ruse du raisonneur est là pour nous faire voir une dimension essentielle, à laquelle il faut prendre garde. Si nous désignons la place de l'agent — quel qu'il soit, ce n'est point toujours celle du signifiant-maître, puisque tous les autres signifiants vont y passer à leur tour —, la question est celle-ci. Qu'est-ce qui, cet agent, le fait agir? Comment l'extraordinaire circuit autour de quoi tourne ce qui mérite, à proprement parler, d'être signalé du terme de révolution peut-il se produire?

Nous retrouvons ici, à un certain niveau, le terme de Hegel, de remettre au monde le travail.

Quelle est la vérité? C'est bien là qu'elle se place, avec un point d'interrogation. Qu'est-ce qui inaugure, qu'est-ce qui met en jeu cet agent? — car enfin, cela ne dure pas depuis toujours, c'est là depuis les temps historiques.

200- C'est une bonne chose que de s'en apercevoir à propos d'un cas tellement brillant, si éblouissant qu'à cause de cela justement, on n'y pense pas, on ne le voit pas — Hegel, c'est le représentant sublime du discours du savoir, et du savoir universitaire.

Nous autres en France, nous n'avons jamais de philosophes que des gens qui courent les routes, des petits sociétaires de sociétés provinciales, comme Maine de Biran, ou bien des types comme Descartes, qui se baladent à travers l'Europe. Il vous faut tout de même savoir le lire, lui aussi, et entendre son ton — il parle de ce qu'il peut attendre de sa naissance. On voit quel genre de type c'était. Il n'empêche qu'il n'était pas un con, bien loin de là.

Chez nous, ce n'est pas dans les universités qu'on trouve les philosophes. On peut mettre cela à notre avantage. Mais en Allemagne, c'est à l'Université. Et on est capable, à un certain niveau de statut universitaire, de penser que les pauvres petits, les chers mignons, ceux qui, en ce moment, ne font qu'entrer dans l'ère industrielle, dans la grande ère du trimage, de l'exploitation à mort, on va les prendre à la révélation de cette vérité, que ce sont eux qui font l'histoire, et que le maître n'est que le sous-fifre qu'il fallait pour faire partir la musique au départ.

Cette remarque a son prix, et j'entends la souligner avec force en raison de la phrase de Freud, que la relation analytique doit être fondée sur l'amour de la vérité.

C'était vraiment un type charmant que Freud. Il était vraiment tout feu, tout flamme. Il avait aussi des faiblesses. Son rapport avec sa femme, par exemple, est quelque chose d'inimaginable. D'avoir toléré une pareille morue toute son existence, c'est quelque chose.

Enfin, dites-vous bien ceci — s'il y a quelque chose que doit vous inspirer la vérité si vous voulez soutenir *l'Analysieren*, ce n'est certainement pas l'amour. Car la vérité, dans l'occasion, c'est elle qui fait surgir ce signifiant, la mort. Et même, selon toute apparence, s'il y a quelque chose qui donne un tout autre sens à ce qu'a avancé Hegel, c'est bien ce que Freud avait pourtant découvert à cette époque là, qu'il a qualifié comme il a pu, d'instinct de mort, à savoir le caractère radical de la répétition, cette répétition qui insiste, et qui caractérise, s'il en est, la réalité psychique de l'être inscrit dans le langage.

201- C'est peut-être que la vérité n'a pas d'autre visage. Il n'y a pas de quoi en être fou.

Ce n'est pas non plus exact. De visages, la vérité en a plus d'un. Mais justement, ce qui pourrait être la première ligne de conduite à tenir pour ce qui est des analystes, c'est d'être un peu en méfiance, de ne pas devenir tout d'un coup fou d'une vérité, du premier minois rencontré au tournant de la rue.

C'est justement là que nous rencontrons cette remarque de Freud où nous trouvons, accompagnée de cet *Analysieren*, la réalité. C'est bien de nature à nous faire dire qu'en effet, il y a peut-être comme cela un réel tout naïf — c'est ainsi en général, qu'on parle — qui se fait passer pour la vérité. La vérité, cela s'éprouve, cela ne veut pas dire du tout, pour autant, qu'elle en connaît plus du réel, surtout si l'on parle du connaître, et si l'on se souvient des linéaments de ce que j'indique sur le réel.

C'est à l'étape où s'est trouvé défini comme l'impossible à démontrer vrai le registre d'une articulation symbolique, que le réel se place, si le réel se définit de l'impossible. Voilà qui peut nous servir à mesurer notre amour pour la vérité — et aussi qui peut nous faire toucher du doigt pourquoi gouverner, éduquer, analyser aussi, et, pourquoi pas, faire désirer, pour compléter par une définition ce qu'il en serait du discours de l'hystérique, sont des opérations qui sont, à proprement parler, impossibles.

Ces opérations sont là, elles tiennent le coup, et rudement bien, en nous posant la question de ce qu'il en est de leur vérité c'est à savoir, comment cela se produit, ces choses folles, qui ne se définissent dans le réel que de ne pouvoir, quand on les approche, être articulées que comme impossibles. Il est clair que leur pleine articulation comme impossible est justement ce qui nous donne le risque, la chance entrevue, que leur réel, si l'on peut dire, éclate.

Si nous sommes forcés de muser si longuement dans les couloirs, les labyrinthes, de la vérité, c'est qu'il y ajustement quelque chose qui fait qu'on n'arrive pas. Et pourquoi s'en étonner quand il s'agit de ceux de ces discours qui sont pour nous tout neufs ? Ce n'est pas qu'on n'aurait pas déjà eu un bon trois quarts de siècle pour envisager les choses sous cet angle, mais enfin, le séjour dans les fauteuils n'est peut-être pas la meilleure position pour serrer l'impossible.

202- Quoi qu'il en soit, que nous en soyons toujours à tournailler dans la dimension de l'amour de la vérité, dont tout indique qu'elle nous fait tout à fait glisser entre les doigts l'impossibilité de ce qui se maintient comme réel, très précisément au niveau du discours du maître comme Hegel l'a dit c'est cela qui nécessite la référence à ce que le discours analytique nous permet heureusement d'entrevoir, et d'articuler exactement. Et c'est en quoi il est important que je l'articule.

3

Ce que j'énonce, je suis persuadé qu'il y a ici cinq ou six personnes qui pourront très bien le déplacer de façon qu'il ait des chances de resurgir.

Je ne vous dis pas que ce soit le levier d'Archimède, Je ne vous dis pas que cela ait la moindre prétention à renouveler le système du monde, ni la pensée de l'histoire. J'indique seulement comment l'analyse nous met sur le pied de recevoir, par le hasard des rencontres, un certain nombre de choses qui peuvent paraître éclairantes.

Moi par exemple, j'aurais très bien pu ne jamais rencontrer Kojève. Si je ne l'avais jamais rencontré, il est très probable que, comme tous les Français éduqués pendant une certaine période, je n'aurais peut-être pas soupçonné que la *Phénoménologie de l'esprit* était quelque chose.

Ce ne serait pas mal si l'analyse vous permettait d'apercevoir à quoi tient l'impossibilité, c'est-à-dire ce qui fait obstacle au cernage, au serrage de ce qui, seul, pourrait peut-être au dernier terme introduire une mutation, à savoir, le réel nu, pas de vérité.

Seulement voilà, entre nous et le réel, il y a la vérité. La vérité, je vous ai déjà énoncé un jour en une envolée lyrique, que c'était la chère petite sœur de l'impuissance. J'espère que c'est revenu à la tête d'au moins certains d'entre vous, au moment où je vais accentuer, dans chacune des quatre formules que je vous ai données, le contraste entre la première ligne et la seconde.

La première ligne comporte une relation qui est ici indiquée d'une flèche, et qui se définit toujours comme impossible. Dans le discours du maître, par exemple, il est en effet impossible qu'il y ait un maître qui fasse marcher son monde. Faire travailler les gens est encore plus fatigant

203- que de travailler soi-même, si l'on devait le faire vraiment. Le maître ne le fait jamais. Il fait un signe, le signifiant-maître, tout le monde cavale. C'est cela dont il faut partir, qui est en effet tout à fait impossible. C'est touchable tous les jours.

L'impossibilité écrite à la première ligne, il s'agit de voir maintenant, comme c'est déjà indiqué par la place donnée au terme de vérité, si ce ne serait pas au niveau de la seconde ligne qu'on en aurait le fin mot.

Seulement, au niveau de cette seconde ligne, il n'y a pas la moindre flèche. Et non seulement il n'y a pas communication, mais il y a quelque chose qui obture.

Qu'est-ce qui obture ? C'est ce qui résulte du travail. Et la découverte d'un nommé Marx est bien d'avoir donné tout son poids à un terme qu'on connaissait déjà avant lui, et qui désigne ce à quoi s'emploie le travail — cela s'appelle la production.

Quels qu'en soient les signes, les signifiants-maîtres qui viennent s'inscrire à la place de l'agent, la production n'a, en tous les cas, aucun rapport avec la vérité. On peut faire tout ce qu'on veut, on peut dire tout ce qu'on veut, on peut essayer de conjoindre cette production avec des besoins, qui sont des besoins qu'on forge, il n'y a rien à faire, Entre l'existence d'un maître et le rapport d'une production avec la vérité, il n'y a pas moyen de s'en tirer.

Toute impossibilité, quelle qu'elle soit, des termes que nous mettons ici en jeu s'articule toujours à ceci — si elle nous laisse en haleine autour de sa vérité, c'est que quelque chose la protège, que nous appellerons impuissance.

Prenons, par exemple, dans le discours universitaire, ce premier terme, celui qui s'articule ici sous le terme de S2 et qui est dans cette position, d'une prétention insensée, d'avoir pour production : un être pensant, un sujet. Comme sujet, dans sa production, il n'est pas question qu'il puisse s'apercevoir un seul instant comme maître du savoir.

Cela se touche là d'une façon sensible, mais cela remonte plus haut, au niveau du discours du maître, que, grâce à Hegel, je me permets de présupposer, car, comme vous allez le voir, nous ne le connaissons plus maintenant que sous une forme considérablement modifiée.

C'est une construction, et même une reconstruction, ce plus-de-jouir que j'ai articulé cette année, et que je mets au départ comme support.

204- C'est un support plus vrai. Méfions-nous, c'est bien ce qu'il a de dangereux, mais tout de même, il a bien la force de s'articuler ainsi, comme on s'en aperçoit à lire des gens qui, eux, n'avaient pas lu Hegel, Aristote principalement.

A lire Aristote nous pressentons que le rapport du maître à l'esclave lui posait vraiment problème. Il en cherchait la vérité, et il est vraiment magnifique de voir la façon dont il essaie de s'en sortir dans les trois ou quatre passages où il en traite — il ne va que dans une voie, celle d'une différence de nature d'où sortirait le bien de l'esclave.

Lui n'est pas un professeur d'université. Ce n'est pas un petit rusé comme Hegel. Il sent bien que, quand il énonce cela, cela dérape, cela glisse de toute part. Il n'est pas très sûr, ni très chaud. Il n'impose pas son opinion. Mais enfin, il sent que c'est de ce côté-là qu'il pourrait y avoir quelque chose qui motive le rapport du maître et de l'esclave. Ah, s'ils n'étaient pas du même sexe, si c'était l'homme et la femme, ce serait vraiment sublime, et il laisse entrevoir qu'il y aurait un espoir. Malheureusement, ce n'est pas comme cela, ils ne sont pas de sexe différent, et les bras lui en tombent. On voit bien ce dont il s'agit, c'est de savoir ce que, le maître reçoit du travail de l'esclave.

Cela semblerait devoir aller tout seul. Et ce qu'il y a d'inouï, c'est que personne ne semble s'apercevoir qu'il y a justement un enseignement à tirer du fait que cela ne va pas tout seul. Le problème de l'éthique se met là, tout d'un coup, à foisonner, l'Éthique à Nicomaque, et l'Éthique à Eudème, et plusieurs autres ouvrages de réflexion morale.

On n'en sort plus. Ce plus-de-jouir, on ne sait qu'en faire. Pour qu'on en vienne à mettre au cœur du monde un souverain bien, il faut vraiment qu'ont en soit aussi empêtré qu'un poisson d'une pomme. Et pourtant c'est à la portée de la main, le plus-de-jouir que nous apporte l'esclave.

Ce que démontre, ce qu'atteste, toute la pensée de l'Antiquité par laquelle Hegel nous fait repasser grâce à ses merveilleux tours de passe-passe et autres, jusqu'au masochisme politisé des stoïciens, c'est que s'installer tranquillement comme le sujet du maître, cela ne peut pas se faire en tant que plus-de-jouir. Prenons maintenant le discours de l'hystérique tel qu'il s'articule — mettez le en haut à gauche, le Si à droite, le S2 en dessous, le petit a

205- à la place de la vérité. Il ne peut pas se faire non plus, qu'en tant que production de savoir, se motive la division, le déchirement symptomatique de l'hystérique. Sa vérité, c'est qu'il lui faut être l'objet a, pour être désirée. L'objet a, c'est un peu maigre en fin de compte, quoique, bien entendu, les hommes en raffolent, et qu'ils ne peuvent pas même entrevoir de passer par autre chose — autre signe de l'impuissance couvrant la plus subtile des impossibilités.

Venons-en enfin au niveau du discours de l'analyste. Naturellement, personne n'en a fait la remarque il est assez curieux que ce qu'il produit ne soit rien d'autre que le discours du maître, puisque c'est S1 qui vient à la place de la production. Et, comme je le disais la dernière fois quand j'ai quitté Vincennes, peut-être est-ce du discours de l'analyste, si l'on fait ces trois quarts de tour, que peut surgir un autre style de signifiant-maître.

A la vérité, qu'il soit d'un autre style ou non, ce n'est pas demain la veille le jour où l'on saura quel il est, et au moins pour l'instant, nous sommes tout à fait impuissants à le rapporter à ce qui est enjeu dans la position de l'analyste, à savoir, cette séduction de vérité qu'il présentes en ceci qu'il en saurait un bout sur ce qu'en principe il représente.

Est-ce que j'accentue assez le relief de l'impossibilité de sa position ? — en tant que l'analyste se met en position de, représenter, d'être l'agent, la cause du désir.

4

Voilà donc définie la relation entre ces termes qui sont quatre. Celui que je n'ai pas nommé est celui qui est innommable parce que c'est sur son interdiction que se fonde toute cette structure — c'est à savoir, la jouissance.

C'est là que la vue, la petite lucarne, le regard qu'a apporté l'analyse nous introduit à ce qui peut être démarche féconde, non pas de la pensée, mais de l'acte. Et c'est en cela que cela paraît révolutionnaire.

Ce n'est pas autour du sujet que cela se situe. Quelle que soit la fécondité qu'ait montrée l'interrogation hystérique, qui, je l'ai dit, l'introduit le premier dans l'histoire, et bien que l'entrée du sujet comme agent du

206- discours ait eu des résultats très surprenants, dont le premier est celui de la science, ce n'est pas là pour autant qu'est la clé de tous les ressorts. La clé est dans le questionnement de ce qu'il en est de la jouissance.

On peut dire que la jouissance est limitée par des processus naturels. Mais, pour dire la vérité, nous n'en savons rien, si ce sont des processus naturels. Nous savons simplement que nous avons fini par considérer comme naturelle la douilletterie dans laquelle nous entretenons une société à peu près ordonnée, à ceci près que chacun meurt d'envie de savoir ce que cela ferait si cela faisait vraiment mal. D'où cette hantise sadomasochiste qui caractérise notre aimable ambiance sexuelle.

Cela est tout à fait futile, voire secondaire. L'important est que, naturel ou pas, c'est bel et bien en tant que liée à l'origine même de l'entrée en jeu du signifiant, qu'on peut parler de jouissance. Ce dont Jouit 'l'huître ou le castor, personne n'en saura jamais rien, parce que, faute de signifiant, il n'y a pas de distance entre la jouissance et le corps. L'huître et le castor sont au même niveau que la plante, qui, après tout, en a peut-être aussi une, de jouissance, sur ce plan-là.

La jouissance est très exactement corrélative à la forme première de l'entrée en jeu de ce que j'appelle la marque, le trait unaire, qui est la marque pour la mort, si vous voulez lui donner son sens. Observez bien que rien ne prend de sens que quand entre en jeu la mort.

C'est à partir du clivage, de la séparation de la jouissance et du corps désormais mortifié, c'est à partir du moment où il y a jeu d'inscriptions, marque du trait unaire, que la question se pose. Il n'y a pas besoin d'attendre que le sujet se soit révélé bien caché, au niveau de la vérité du maître. La division du sujet n'est sans doute rien d'autre que l'ambiguïté radicale qui s'attache au terme même de vérité.

C'est pour autant que le langage, tout ce qui instaure l'ordre du discours, laisse les choses dans une béance, qu'en somme, nous pouvons être sûrs qu'à suivre son fil, nous ne ferons rien jamais que suivre un contour. Mais il y a quelque chose qu'il nous apporte de plus, et c'est le moins de ce qu'il nous faudrait vraiment savoir pour répondre à la question par laquelle j'ai commencé, c'est à savoir, ce qui se passe actuellement au niveau du discours universitaire.

Il faut commencer par voir pourquoi le discours du maître est si solidement établi, au point que peu d'entre vous, semble-t-il, mesurent

207- jusqu'à quel point il est stable. Cela tient à ce que Marx a démontré — sans, je dois le dire, en montrer le relief — concernant la production, et qu'il appelle plus-value, et non pas plus-de-jouir.

Quelque chose a changé dans le discours du maître à partir d'un certain moment de l'histoire. Nous n'allons pas nous casser les pieds à savoir si c'est à cause de Luther, ou de Calvin, ou de je ne sais quel trafic de navires autour de Gênes, ou dans la mer Méditerranée, ou ailleurs, car le point important est qu'à partir d'un certain jour, le plus-de-jouir se compte, se comptabilise, se totalise. Là, commence ce que l'on appelle accumulation du capital.

Ne sentez-vous pas, par rapport à ce que j'ai énoncé tout à l'heure de l'impuissance à faire le joint du plus-de-jouir à la vérité du maître, qu'ici, le pas gagne ? Je ne dis pas que c'est le dernier qui est décisif, mais l'impuissance de cette jonction est tout d'un coup vidée. La plus-value s'adjoint au capital — pas de problème, c'est homogène, nous sommes dans les valeurs. D'ailleurs, nous y nageons tous au temps béni où nous vivons.

Ce qu'il y a de frappant, et qu'on ne semble pas voir, c'est qu'à partir de ce moment-là, du fait qu'ont été aérés les nuages de l'impuissance, le signifiant-maître n'en apparaît que plus inattaquable, justement dans son impossibilité. Où est-il ? Comment le nommer ? Comment le repérer ? — sinon bien sûr dans ses effets meurtrier Dénoncer l'impérialisme ? Mais comment l'arrêter, ce petit mécanisme ?

Qu'en est-il maintenant du discours universitaire ? Il ne peut pas y avoir ailleurs une chance que la chose tourne un peu. Comment ? Je me réserve de vous l'indiquer plus tard puisque, vous le voyez, je vais lentement. Mais je peux déjà vous dire qu'au niveau du discours universitaire, l'objet a vient à une place qui est enjeu chaque fois que cela bouge, celle de l'exploitation plus ou moins tolérable.

L'objet a, c'est ce qui permet d'introduire un petit peu d'air dans la fonction du plus-de-jouir. L'objet a, c'est ce que vous êtes tous, en tant que rangés là — autant de fausses-couches de ce qui a été, pour ceux qui vous ont engendrés, cause du désir. Et c'est là que vous avez à vous y retrouver, la psychanalyse vous l'apprend.

Que l'on ne me casse pas les pieds à me dire que je ferais bien de faire remarquer à ceux qui s'agitent ici ou ailleurs qu'il y a un monde entre la fausse-couche de la grande bourgeoisie et celle du prolétariat. Après tout,

208- la fausse-couche de la grande bourgeoisie, en tant que fausse-couche, n'est pas forcée de traîner tout le temps avec elle sa couveuse.

Reste que la prétention à se situer en un point qui serait tout d'un coup particulièrement illuminé, illuminable, et qui pourrait arriver à bouger de ces rapports, il ne faut tout de même pas la hausser au point où poussait les choses — petit souvenir que je vous livre — une personne qui fut à m'accompagner pendant au moins deux ou trois mois de ce qu'on a coutume d'appeler la folle jeunesse. Cette ravissante me disait

— *Moi, je suis de pure race prolétarienne.*

On n'en a jamais tout à fait fini avec la ségrégation. Je peux vous dire que cela ne fera jamais que reprendre de plus belle. Rien ne peut fonctionner sans cela — qui ce passe ici, en tant que le *a*, le *a* sous une forme vivante, toute fausse-couche qu'elle soit, manifeste qu'elle est l'effet du langage.

Quoi qu'il en soit, il y a en tous les cas un niveau auquel cela ne s'arrange pas, c'est au niveau de ceux qui ont produit les effets du langage, puisque aucun enfant n'est né sans avoir eu à faire à ce trafic par l'intermédiaire de ses aimables dits progéniteurs, qui étaient pris dans tout le problème du discours, avec, eux aussi, derrière eux, la génération précédente. Et c'est à ce niveau-là qu'il faudrait vraiment avoir interrogé.

Si l'on veut que quelque chose tourne — bien sûr, au dernier terme, on ne peut jamais tourner, je l'assez souligné —, ce n'est certainement pas par progressisme, c'est simplement parce que cela ne peut pas s'arrêter de tourner. Si cela ne tourne pas, cela grince, là où les choses font question, c'est-à-dire au niveau de la mise en place de quelque chose qui s'écrit *a*.

Est-ce que cela a jamais existé ? Oui, sans doute et ce sont les Anciens qui nous en donnent, après tout, le meilleur témoignage, et ensuite, tout au long des âges, les choses formelles, classiques, en quelque sorte copiées sur eux.

Pour nous, au niveau où les choses se passent pour l'instant, que peut espérer ceci ? ce point d'auscultation, tout ce qui du corps reste de vivant, de savoir, ce nourrisson pourquoi pas, ce regard, ce cri, ce braille ment, il aboie — qu'est-ce qu'il peut faire ?

J'essaierai de vous dire la prochaine fois ce que signifie ce que j'appellerai la grève de la culture.

LE POUVOIR DES IMPOSSIBLES

*Un peu de honte dans la sauce.
Le lait de la vérité endort.
Le lustre du réel.
L'étudiant, frère du sous-prolétariat.
Un petit abri.*

209- Il faut bien le dire, mourir de honte est un effet rarement obtenu.

C'est pourtant le seul signe — je vous ai parlé de cela depuis un moment, comment un signifiant devient un signe —, le seul signe dont on puisse assurer la généalogie, soit qu'il descende d'un signifiant. Un signe quelconque, après tout, peut toujours tomber sous le soupçon d'être un pur signe, c'est-à-dire obscène, *vincène*, si j'ose dire, bon exemple pour rire.

Mourir de honte, donc. Ici, la dégénérescence du signifiant est sûre — sûre d'être produite par un échec du signifiant, soit l'être pour la mort, en tant qu'il concerne le sujet — et qui pourrait-il concerner d'autre ? L'être pour la mort, soit la carte de visite par quoi un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant — vous commencez à savoir ça par cœur, j'espère.

Cette carte de visite n'arrive jamais à bon port, pour la raison que pour porter l'adresse de la mort, il faut que cette carte soit déchirée. *C'est une honte*, comme disent les gens, et qui devrait produire une *hontologie*, orthographiée enfin correctement.

En attendant, mourir de honte est le seul affect de la mort qui mérite — qui mérite quoi ? — qui la mérite.

On s'en est longtemps tu. En parler en effet, c'est ouvrir ce réduit, pas le dernier, le seul dont tienne ce qui peut se dire honnêtement de l'honnête, honnête qui tient à l'honneur — tout ça. c'est honte et compagnon — de ne pas faire mention de la honte. Justement de ce que

210- mourir de honte est pour l'honnête l'impossible. Vous savez de moi que cela veut dire le réel. *Ça ne mérite pas la mort*, dit-on à propos de n'importe quoi, pour ramener tout au futile. Dit comme c'est dit, à cette fin, ça élide que la mort, ça puisse se mériter. Or, ce n'est pas d'élider l'impossible qu'il devrait s'agir en l'occasion, mais d'en être l'agent. Dire que la mort, ça se mérite — le temps au moins de mourir de honte qu'il n'en soit rien, que ça se mérite. Si ça arrive maintenant, eh bien, c'était la seule façon de la mériter. C'était votre chance. Si ça n'arrive pas, ce qui, au regard de la surprise précédente, fait malchance, alors il vous reste la vie comme honte à boire, de ce qu'elle ne mérite pas qu'on en meure. Cela vaut-il que j'en parle ainsi ? — quand, à partir du moment où on en parle, les *vingt-scènes* que j'ai dites plus haut ne demandent qu'à le reprendre en bouffonnerie.

1

Justement, Vincennes.

On y a, paraît-il, été content de ce que j'ai dit, content de moi. Ce n'est pas réciproque. Moi, je n'ai pas été très content de Vincennes.

Il y a eu beau y avoir une personne gentille qui a essayé de meubler au premier rang, de *faire Vincennes*, il n'y avait manifestement personne de Vincennes, ou très peu, juste les oreilles les plus dignes de me décerner un bon point. Ce n'est pas tout à fait ce que j'attendais, surtout après qu'on y eut, paraît-il, propagé mon enseignement. Il y a des moments où je peux être sensible à un certain creux.

Mais enfin, il y avait tout de même juste ce qu'il fallait pour nous indiquer le point de concours qu'il peut y avoir entre *Minute* et *Les Temps modernes*. Je n'en parle que parce que, vous allez le voir, cela touche à notre sujet d'aujourd'hui — comment se comporter avec la culture?

Il suffit quelquefois d'une petite chose pour faire trait de lumière, ici d'un souvenir dont on ne sait pas comment j'ai eu moi-même conscience. Une fois que vous vous souvenez de la publication d'un certain enregistrement au magnétophone dans *Les Temps modernes*, le rapport avec *Minute* est éclatant. Essayez, c'est fascinant, je l'ai fait. Vous

211- découpez des paragraphes dans les deux journaux, vous les touillez quelque part, et vous tirez. Je vous assure qu'au papier près, vous ne vous y retrouverez pas si facilement.

C'est ce qui doit nous permettre de prendre la question autrement qu'à partir de l'objection que j'ai faite tout à l'heure à toucher les choses d'un certain ton, d'un certain mot, de crainte que la bouffonnerie ne les entraîne. Partons plutôt de ceci, que la bouffonnerie est déjà là. Peut-être, à mettre un peu de honte dans la sauce, qui sait, ça pourra la retenir.

Bref, je joue le jeu de ce que vous m'entendez, puisque je m'adresse à vous. Autrement, il y aurait plutôt à ce que vous m'entendiez une objection, puisque dans bien des cas, cela vous empêche d'entendre ce que je dis. Et c'est dommage, car au moins les jeunes parmi vous, il y a beau temps que vous êtes, pour ce que je dis, aussi bien capables de le dire sans moi. Il ne vous manque pour cela justement qu'un peu de honte. Ça pourrait vous venir.

Evidemment, ça ne se trouve pas sous le pied d'un cheval, et encore moins d'un dada, mais les sillons de l'aléthosphère, comme j'ai dit, qui vous soignent et même vous *soyousent* tout vifs déjà, ça serait peut-être déjà pas mal suffisant comme prise de honte.

Reconnaissez pourquoi Pascal et Kant se trémoussaient comme deux valets en passe de faire Vatel à votre endroit. Ça a manqué de vérité là-haut, pendant trois siècles. Le service est tout de même arrivé, réchauffant à souhait, le musicien même de temps en temps, comme vous le savez. Ne rechignez pas, vous êtes servis, vous pouvez dire qu'il n'y a plus de honte.

Ces pots dont, à ce que je les dise vides de moutarde, vous vous demandiez ce qui me tracassait — eh bien, faites-y vite provision d'assez de honte pour que la fête, quand elle viendra, ne manque pas trop de piment.

Vous allez me dire — La honte, quel avantage? Si c'est ça, l'envers de la psychanalyse, très peu pour nous. Je vous réponds — Vous en avez à revendre. Si vous ne le savez pas encore, faites une tranche, comme on dit. Cet air éventé qui est le vôtre, vous le verrez buter à chaque pas sur une honte de vivre gratinée.

C'est ça, ce que découvre la psychanalyse. Avec un peu de sérieux, vous vous apercevrez que cette honte se justifie de ne pas mourir de

212- honte, c'est-à-dire de maintenir de toutes vos forces un discours du maître pervers — c'est le discours universitaire. *Rhégélez-vous*, dirai-je.

Je suis retourné dimanche à ce sacré libelle de la *Phénoménologie de l'esprit*, en me demandant si je ne vous avais pas gourés la dernière fois en vous entraînant à mes réminiscences dont je me serais moi-même fait régal. Pas du tout. C'est étourdissant.

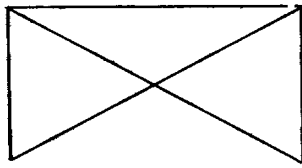
Vous y verrez par exemple — la conscience vile est la vérité de la conscience noble. Et c'est envoyé de façon à vous faire tourner la tête. Plus vous serez ignoble je n'ai pas dit obscène, il n'en est plus question depuis longtemps -, mieux ça ira. Ça éclaire vraiment la réforme récente de l'Université, par exemple. Tous, unités de valeur — à avoir dans votre giberne le bâton de culture, maréchal en diable, plus des médailles, comme dans les comices à bestiaux, qui vous épingleront de ce qu'on ose appeler maîtrise. Formidable, vous aurez ça à profusion.

Avoir honte de ne pas en mourir y mettrait peut-être un autre ton, celui de ce que le réel soit concerné. J'ai dit le réel et pas la vérité, car, comme je vous l'ai déjà expliqué la dernière fois, c'est tentant, sucer le lait de la vérité, mais c'est toxique. Ça endort, et c'est tout ce qu'on attend de vous.

J'ai recommandé à quelqu'un de charmant de relire Balthazar Gracian, qui, comme vous le savez, était un jésuite qui vivait au joint du XVI^e siècle. Il a écrit ses grands morceaux au début du XVII^e siècle. Somme toute, c'est là qu'est née la vue du monde qui nous convient. Avant même que la science fût montée à notre zénith, on l'avait sentie venir. C'est curieux, mais c'est comme ça. C'est même à enregistrer pour toute appréciation vraiment expérimentale de l'histoire, que le baroque qui nous convient si bien — et l'art moderne, figuratif ou pas, c'est la même chose — ait commencé avant, ou juste en même temps que les pas initiaux de la science.

Dans le *Criticon*, qui est une sorte d'apologue où se trouve déjà incluse par exemple l'intrigue de *Robinson Crusoé* — la plupart des chefs d'œuvre sont des miettes d'autres chefs-d'œuvre inconnus — à la troisième partie, sur le penchant de la vieillesse — puisqu'il prend ce graphe aux âges — au deuxième chapitre on trouve quelque chose qui s'appelle *la vérité en couches*.

La vérité est en couches dans une ville que n'habitent que les êtres de la



213- plus grande pureté. Ça ne les empêche pas de prendre la fuite, et sous le coup d'une sacrée trouille, quand on leur dit que la vérité est un travail d'enfant.

Je me demande pourquoi on me demande d'expliquer ça, quand on a fait pour moi cette trouvaille — car en vérité, ce n'est pas moi qui l'ai repérée —, sauf si on n'est pas venu à mon dernier séminaire, car c'est justement ce que j'y ai dit.

C'est là qu'il faut tenir bon, car vos propos, si vous les voulez subversifs, prenez bien garde qu'ils ne s'engluent pas trop sur le chemin de la vérité.

Ce que j'ai voulu articuler la dernière fois, à mettre ici au tableau ces choses que je ne peux pas me remettre à dessiner tout le temps, c'est que le S1' signifiant-maître qui fait le secret du savoir dans sa situation universitaire, c'est très tentant de coller à. On y reste pris.

Ce que j'indique, et peut-être est-ce cela seulement que certains d'entre vous pourront garder de cette année, c'est de focaliser au niveau de la production — de la production du système universitaire. Une certaine production de vous est attendue. Il s'agit peut-être d'obtenir cet effet, d'y substituer une autre.

2

Là-dessus, simplement à titre d'étape, de relais, et parce que je les ai posées comme une marque de ce que j'avais énoncé devant vous la dernière fois, je vais vous lire trois pages. Je m'en excuse auprès du peu de personnes auprès de qui j'en ai fait déjà l'épreuve.

Ces trois pages répondent à ce drôle de Belge qui m'a posé des questions qui me retiennent assez pour que je me demande si je ne les lui ai pas dictées moi-même sans le savoir. Il lui en reste certainement le mérite.

214- Voici donc la sixième, d'une naïveté charmante *En quoi savoir et vérité* chacun sait que j'ai essayé de montrer comment elles se cousaient ensemble, ces deux vertus — *sont-ils incompatibles?*

Je lui dis — *Pour m'exprimer comme il me vient, rien n'est incompatible avec la vérité: on pisse, on crache dedans. C'est un lieu de passage, ou pour mieux dire, d'évacuation, du savoir comme du reste. On peut s'y tenir en permanence, et même en raffoler.*

Il est notable que j'ai mis en garde le psychanalyste de connoter d'amour ce lieu à quoi il est fiancé par son savoir, lui. Je lui dis tout de suite: on n'épouse pas la vérité; avec elle, pas de contrat, et d'union libre encore moins. Elle ne supporte rien de tout ça. La vérité est séduction d'abord, et pour vous couillonner. Pour ne pas s'y laisser prendre, il faut être fort. Ce n'est pas votre cas.

Ainsi parlai-je aux psychanalystes, ce fantôme que je hèle, que je hale même, contre l'esbaudissement de vous presser à l'heure et au jour invariables depuis des temps où je soutiens pour vous la gageure qu'il m'entend, le psychanalyste. Ce n'est donc pas vous que j'avise; vous ne courez pas le risque d'être mordu de la vérité; mais, qui sait, que ma forgerie s'anime, que le psychanalyste prenne mon relais, aux limites de l'espoir que ça ne se rencontre pas, c'est lui que j'avertis ; que de la vérité on ait tout à apprendre, ce lieu commun voue quiconque à s'y perdre. Chacun en sache un bout, ça suffira, et il fera bien de s'y tenir. Encore le mieux sera-t-il qu'il n'en fasse rien. Il n'y a rien de plus traître comme instrument.

On sait comment un psychanalyste — pas le — s'en tire d'ordinaire; il en laisse la ficelle, de cette vérité, à celui qui en avait déjà le tracassé et qui, à ce titre, devient vraiment son patient, moyennant quoi il s'en soucie comme d'une guigne.

Tout de même, c'est un fait que certains depuis quelque temps en font affaire à s'y sentir plus concernés. C'est peut-être mon influence. Je suis peut-être pour quelque chose dans cette correction. Et c'est justement ce qui me fait devoir de les avertir de ne pas aller trop loin, parce que si je l'ai obtenu, c'est de n'avoir pas l'air d'y toucher. Mais c'est justement ce qu'il y a de grave, d'ailleurs bien sûr on feint d'en ressentir quelque terreur. C'est un refus. Mais du refus n'est pas exclue la collaboration. Le refus lui-même peut en être un.

Avec ceux qui m'écoutent à la radio et qui n'ont pas, comme je le disais tout à l'heure, l'obstacle à entendre ce que je dis, qui est de m'entendre, je vais ici aller plus loin. C'est pour cette raison que je vous le lis, puisque, si je peux le dire d'un certain

niveau de mass media, pourquoi ne pas en faire aussi l'essai ici ?

215- Et puis, ces premières réponses qui vous ont ici tant ahuris, et qui, paraît-il, sont passées beaucoup mieux qu'on ne croit sur cette radio, ont confirmé le principe que j'ai adopté, et qui est dans la ligne des choses que je voudrais aujourd'hui vous léguer. C'est une des méthodes dont pourrait se faire l'action sur la culture.

Quand on est pris par hasard au niveau d'un public large, d'une de ces masses qu'un type de médium vous livre, pourquoi justement ne pas élever le niveau, proportionnellement à l'inaptitude présumée — qui est de pure présomption — de ce champ? Pourquoi faire baisser le ton? Qui avez-vous à attrouper ? C'est précisément le jeu de la culture que de vous engager dans ce système, à savoir, si le but est atteint, qu'une chatte n'y retrouvera pas ses petits.

Donc ici, et bien que ce soit encore tout à fait dicible dans cette salle, je dis ce qu'a de remarquable de n'être pas remarquée ma formule du sujet supposé savoir, mis au principe du transfert.

Le savoir supposé dont, à mon dire, le psychanalysant fait transfert, je n'ai pas dit que le psychanalyste en soit plus supposé savoir la vérité. Qu'on y pense pour comprendre qu'y adjoindre ce complément serait mortel pour le transfert. Mais aussi bien, qu'on n'y pense pas si le comprendre justement empêcherait d'en rester vrai l'effet.

Je déguste l'indignation de ce qu'une personne habille ce que je dénonce du peu de savoir dont le transfert fait l'œuvre. Il ne tient qu'à elle de meubler ça d'autre chose que du fauteuil qu'elle se dit prête à vendre au cas où j'aurais raison. Elle ne rend l'affaire sans issue qu'à ne pas s'en tenir à ses moyens. Le psychanalyste ne tient qu'à n'avoir pas maille à partir dans son être. Le fameux non-savoir dont on nous fait des gorges chaudes ne lui tient à cœur que de ce que, pour lui, il ne sait rien. Il répugne à la mode de déterrer une ombre pour en feindre charogne, à se faire coter comme chien de chasse. Sa discipline le pénètre de ce que le réel n'est pas d'abord pour être su — c'est la seule digue à contenir l'idéalisme.

Le savoir s'ajoute au réel; c'est bien pour cela qu'il peut porter le faux à être, et même à être un peu là. Je Daseine à tour de bras à cette occasion, on a besoin pour ça d'aide.

A vrai dire, ce n'est que d'où il est faux que le savoir se préoccupe de vérité. Tout savoir qui n'est pas faux s'en balance. A s'avérer, il n'y a que sa forme en surprise, surprise d'un goût douteux au reste, quand par la grâce de Freud, c'est de langage qu'il nous parle, puisqu'il n'en est que le produit.

216- *C'est ici qu'a lieu l'incidence politique. Il s'y agit en acte de cette question*

— de quel savoir on fait la loi? Quand on le découvre, il peut se faire que ça change. Le savoir tombe au rang de symptôme, vu d'un autre regard. Et là, vient la vérité.

Pour la vérité, on se bat, ce qui tout de même ne se produit que de son rapport au réel. Mais que ça se produise importe beaucoup moins que ce que ça produit. L'effet de vérité n'est qu'une chute de savoir. C'est cette chute qui fait production, bientôt à reprendre.

Le réel, lui, ne s'en porte ni moins ni plus mal. En général, il s'ébroue jusqu'à la prochaine crise. Son bénéfice du moment, c'est qu'il a retrouvé du lustre. Ce serait même le bénéfice qu'on pourrait attendre d'aucune révolution, ce lustre qui brillerait au lieu longtemps, toujours trouble, de la vérité. Seulement voilà, à ce lustre on ne voit jamais plus que du feu.

Voilà ce que, le lendemain du dernier séminaire, j'avais jeté dans un coin — pour vous manifestement, puisqu'il n'est plus question de le rajouter à mon petit radeau radiologique.

Ce qu'il faut bien comprendre à ce propos, c'est ceci ce qu'il y a d'effroyable dans la vérité, c'est ce qu'elle met à sa place.

Le lieu de l'Autre, comme je l'ai dit depuis toujours, est fait pour que s'y inscrive la vérité, c'est-à-dire tout ce qui est de cet ordre, le faux, voire le mensonge — qui n'existe pas, sinon sur le fondement de la vérité. Ça, c'est dans le franc jeu de la parole et du langage.

Mais qu'en est-il de la vérité dans ce schéma du quadripode? qui suppose le langage, et tient pour structuré un discours, c'est-à-dire ce qui conditionne toute parole qui puisse s'y produire. Que met-elle à sa place, la vérité dont il s'agit, la vérité de ce discours, à savoir ce qu'il conditionne ? Comment est-ce que ça tient, le discours du maître ? C'est l'autre face de la fonction de la vérité, non pas la face patente, mais la dimension dans laquelle elle se nécessite comme de quelque chose de caché.

Nos sillons de l'aléthosphère se tracent sur la surface du ciel, longtemps désertée. Mais ce dont il s'agit, c'est de ce qu'un jour j'ai appelé de ce mot sur lequel on a chatouillé assez d'entre vous pour qu'ils se demandent ce qui me prenait — la lathouse.

Ce n'est pas moi qui ai inventé cette dimension de la vérité qui fait qu'elle est cachée. C'est la *Verborgenheit* qui la constitue. Bref, les choses

217- sont telles qu'elle fait supposer qu'elle a quelque chose dans le ventre. Très tôt, il y a des petits futés qui se sont aperçus que si ça sortait, ce serait abominable. Elle est probablement en plus, pour que ça fasse mieux dans le paysage. Maintenant, il est également possible que ce soit là tout le truc, que ce doive être effroyable si ça sort. Si vous passez votre temps à attendre, c'est là que vous êtes cuit. En somme, il ne faut pas trop taquiner la lathouse. S'engager là-dedans, c'est toujours assurer quoi? Ce que je me tue à vous expliquer — assurer l'impossible de ce qu'il est effectivement, ce rapport, réel. Plus c'est du côté de la vérité que s'attache votre quête, plus vous soutenez le pouvoir des impossibles qui sont ceux que je vous ai respectivement énumérés la dernière fois — gouverner, éduquer, analyser à l'occasion. Pour l'analyse, en tous les cas, c'est évident.

Le sujet supposé savoir, ça scandalise, quand simplement j'approche la vérité.

3

Mes petits schémas quadripodes je vous le dis aujourd'hui pour que vous y preniez bien garde —, ce n'est pas la table tournante de l'histoire. Il n'est pas forcé que cela passe toujours par là, et que cela tourne dans le même sens. C'est seulement appel à vous repérer par rapport à ce qu'on peut bien appeler des fonctions radicales, au sens mathématique du terme.

S'agissant de fonctions, le pas décisif est fait quelque part du côté de cette époque que j'ai déjà désignée tout à l'heure, autour de ce qu'il y a de commun entre le premier pas de Galilée, le surgissement des intégrales et des différentielles chez Leibniz, et puis aussi la sortie des logarithmes.

Ce qui est fonction est ce quelque chose qui entre dans le réel, qui n'y était jamais entré avant, et qui correspond, non pas à découvrir, expérimenter, cerner, détacher, dégager, non, mais à écrire — écrire deux ordres de relations.

Exemplifions d'où surgit le logarithme. Dans un cas, la première relation, c'est l'addition. L'addition, c'est tout de même intuitif, il y a des choses ici, des choses là, vous les mettez ensemble, ça fait un nouvel

218- ensemble. La multiplication des pains, ce n'est pas pareil que le rassemblement des pains. Il s'agit de faire qu'une de ces relations s'applique sur l'autre. Vous inventez le logarithme. Il commence à cavalier vachement dans le monde, sur des petites règles qui n'ont l'air de rien, mais dont ne croyez pas que le fait qu'elles existent vous laisse, aucun de ceux qui sont ici, dans le même état qu'avant qu'elles sortent. Leur présence est tout ce qui importe.

Eh bien, ces petits termes plus ou moins ailés, S1, S2, *a*, \$, je vous dis qu'ils peuvent servir dans un très grand nombre de relations. Il faut simplement se familiariser avec leur maniement.

Par exemple, à partir du trait unaire, pour autant qu'on peut s'en contenter, on peut essayer de s'interroger sur le fonctionnement du signifiant-maître. Eh bien, c'est tout à fait utilisable, si, de seulement le bien fonder structuralement, vous vous apercevez qu'il n'y a pas besoin d'en remettre, de toute la grande comédie de la lutte à mort de pur prestige et de son issue. Contrairement à ce qu'on a conclu à interroger les choses au niveau du vrai de nature, il n'y a pas de contingence dans la position de l'esclave. Il y a la nécessité que, dans le savoir quelque chose se produise qui fait fonction de signifiant-maître.

On ne peut pas s'empêcher de rêver, bien sûr, et de chercher à savoir qui a fait ça le premier, et alors, on trouve la beauté de la balle qu'on se renvoie du maître à l'esclave. Mais c'est peut-être simplement quelqu'un qui avait honte, qui s'est poussé comme ça en avant.

Je vous ai apporté aujourd'hui la dimension de la honte. Ce n'est pas commode à avancer. Ce n'est pas de cette chose dont on parle le plus aisément. C'est peut-être bien ça, le trou d'où jaillit le signifiant-maître. Si c'était ça, ce ne serait peut-être pas inutile pour mesurer jusqu'à quel point il faut s'en rapprocher, si l'on veut avoir quelque chose à faire avec la subversion, voire seulement le roulement, du discours du maître.

Quoi qu'il en soit, une chose est certaine, cette introduction du S1, du signifiant-maître, vous l'avez à votre portée dans le moindre discours — c'est ce qui définit sa lisibilité.

Il y a, en effet, le langage et la parole et le savoir, et tout ça semble avoir marché au temps du néolithique, mais nous n'avons aucune trace qu'une dimension existât qui s'appelle lecture. Pas encore besoin qu'il y ait d'écrit, ni d'impression, non pas qu'il ne soit pas là depuis longtemps,

219- mais, en quelque sorte, d'un effet rétroactif. Qu'est-ce qui fait que nous pouvons toujours nous demander, à lire n'importe quel texte, ce qui le distingue comme lisible ? Nous devons chercher le joint du côté de ce qui fait le signifiant-maître.

Je vous ferai remarquer que, comme œuvres littéraires, on n'a jamais lu que des choses à dormir debout. Pourquoi est-ce que ça se tient ?

Il m'est arrivé dans mon dernier faux pas — je les adore de lire *L'Envers de la vie contemporaine*, de Balzac. C'est vraiment à dormir debout. Si vous n'avez pas lu ça, vous pouvez toujours avoir lu tout ce que vous aurez voulu sur l'histoire de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e la Révolution française, pour l'appeler par son nom. Vous pouvez même avoir lu Marx, vous n'y comprendrez rien, et il vous échappera toujours quelque chose qui n'est que là, dans cette histoire à vous faire suer, *L'Envers de la vie contemporaine*.

Reportez-vous-y, je vous en prie. Je suis sûr qu'il n'y en a pas beaucoup d'entre vous à l'avoir lu. C'est un des moins lus de Balzac. Lisez-le, et faites un devoir.

Faites exactement le même que celui que, il y a cent ans à peu près, j'avais essayé de donner aux types à qui je parlais à Sainte-Anne, à propos de la première scène de l'acte I d'*Athalie*. Tout ce qu'ils y ont entendu, ce Je ne vous dis pas que c'était une excellente métaphore. Enfin, c'était ce S1, le signifiant-maître.

Dieu sait ce qu'ils en ont fait, de ce point de capiton, ils l'ont porté jusqu'aux *Temps modernes* — tout de même, ce n'est pas *Minute*.

C'était du signifiant-maître. C'était une façon de leur demander de se rendre compte comment quelque chose qui se répand dans le langage comme une traînée de poudre, c'est lisible, c'est-à-dire que ça s'accroche, ça fait discours.

Je soutiens toujours qu'il n'y a pas de métalangage. Tout ce qu'on peut croire être de l'ordre d'une recherche du méta dans le langage, c'est simplement, toujours, une question sur la lecture.

Supposons, pure supposition, que l'on me demande mon avis sur quelque chose à quoi je ne suis mêlé que de ma place à cet endroit — il faut tout de même le dire, assez particulière, et cela m'étonnerait que cela mette aujourd'hui à livre ouvert ma place à l'endroit de l'Université. Mais enfin, si d'autres, d'où ils sont, et pour des raisons qui ne sont pas

220- du tout négligeables, mais qui apparaissent d'autant mieux qu'on se reporte à mes petites lettres, se trouvent en position de vouloir subvertir quelque chose dans l'ordre de l'Université, où peuvent-ils chercher ?

Ils peuvent chercher du côté où tout s'enfile sur un petit bâton, où on peut mettre le petit tas qu'ils sont, et puis d'autres, qui sont, dans la nature de la progression du savoir, dominés.

De ce côté, on laisse entrevoir qu'il pourrait y avoir un savoir-vivre. Depuis le temps, c'est comme un mythe. Je ne suis pas là pour vous prêcher ça. Moi, je vous ai dit la honte de vivre.

S'ils cherchent de ce côté-là, ils peuvent trouver à justifier avec mes petits schémas, que l'étudiant n'est pas déplacé à se sentir frère, comme on dit, non pas avec le prolétariat, mais avec le sous-prolétariat.

Le prolétariat, il est comme la plèbe romaine c'étaient des gens très distingués. La lutte de classe contient peut-être cette petite source d'erreur au départ, que ça ne se passe absolument pas sur le plan de la vraie dialectique du discours du maître — ça se place sur le plan de l'identification. *Senatus Populusque Romanus*. Ils sont du même côté. Et tout l'Empire, c'est les autres en plus.

Il s'agit de savoir pourquoi les étudiants se sentent avec les autres en plus. Ils ne semblent pas du tout voir clairement comment en sortir.

Je voudrais leur faire remarquer qu'un point essentiel du système est la production — la production de la honte. Cela se traduit — c'est l'impudence.

C'est pour cette raison que ce ne serait peut-être pas un très mauvais moyen que de ne pas aller dans ce sens-là.

4

En effet, pour désigner quelque chose qui s'inscrit très facilement dans ces petites lettres, qu'est-ce qu'on produit ? On produit quelque chose de culturel. Et quand on est dans le droit-fil de l'Université, ce qu'on produit, c'est une thèse.

Cet ordre de production a toujours rapport avec le signifiant-maître, mais non pas simplement parce que cela vous le décerne, tout simplement

221- parce qu'il fait partie des présupposés que quoi que ce soit de cet ordre a rapport avec un nom d'auteur. C'est très raffiné. Il y a une sorte de démarche préliminaire, qui est au seuil de l'Université. On aura le droit d'y parler à cette convention près qu'il est tout à fait strict que vous serez à jamais épinglé par votre thèse. Cela fait le poids de votre nom. Néanmoins, à ce qu'il y a dans cette thèse, vous n'êtes nullement lié pour la suite. Ordinairement d'ailleurs, vous vous en contentez. Mais peu importe, vous pourrez dire tout ce que vous voudrez, si déjà vous êtes advenu au nom. C'est ça qui joue le rôle de signifiant-maître.

Puis-je le dire ? — car je ne voudrais pas accorder trop d'importance à ce que j'ai fait c'est ainsi qu'il m'est venu l'idée d'un truc, dont vous n'entendez plus beaucoup parler depuis quelque temps, *Scilicet*. Certains ont tout de même été frappés de ce que j'ai dit que ce serait un lieu où devraient s'écrire des choses non signées. Il ne faut pas croire que les miennes le soient plus. Voyez ce que j'y ai écrit — c'est ce qui chante tout seul d'une expérience pénible, celle que j'ai eue avec ce qu'on appelle une école, où j'avais apporté des propositions pour que quelque chose s'y inscrive, qui n'a pas manqué de s'y inscrire, d'ailleurs — quelque effet de catalepsie.

Le fait que ce soit signé de moi n'aurait d'intérêt que si j'étais un auteur. Je ne suis pas du tout un auteur. Personne n'y songe quand on lit mes *Écrits*. C'était resté très longtemps soigneusement confiné dans un organe qui n'avait pas d'autre intérêt que d'être le plus près possible de ce que j'essaye de définir comme une mise en question du savoir. Qu'est-ce que ça produit, le savoir analytique, comme désastre ? — voilà de quoi il était question, de quoi il a été question aussi longtemps que ça ne les a pas tous démangés de devenir auteurs. Il est très curieux que du non signé paraisse paradoxal, alors que tout de même, pendant des siècles, tout ce qu'il y a eu d'honnêtes gens a toujours fait au moins comme si on lui avait arraché son manuscrit, qu'on lui avait fait une sale blague. il ne s'attendait pas à ce qu'on lui envoie à la sortie des billets de félicitations.

Bref, si quelque chose pouvait sortir d'une sérieuse mise en question du savoir qui se prodigue et se propage dans le cadre établi de l'Université, il n'y a aucune raison que cela ne puisse se faire dans un petit abri, genre ce lieu, qui se donnerait la même loi, c'est-à-dire non pas de

222- présenter quelque chose pour faire valoir un monsieur, mais de dire quelque chose de structuralement rigoureux, quoi qu'il puisse en advenir. Ce pourrait avoir plus de portée qu'on n'en peut d'abord attendre.

Un type comme Diderot sortait *Le Neveu de Rameau*, le laissait tomber de sa poche, quelqu'un d'autre le portait à Schiller, il savait tout juste que c'était Diderot. Diderot ne s'en est jamais occupé. C'est en 1804 que Schiller l'a passé à Goethe, qui l'a traduit immédiatement, et jusqu'en 1891 je peux vous le dire, parce que voici le volume, que j'ai été chercher dans ma bibliothèque nous n'avons en qu'une retraduction française de la traduction allemande de Goethe, qui l'avait d'ailleurs complètement oubliée un an après qu'elle était parue, et qui ne l'a peut-être même jamais eue, car on était en pleine bagarre franco-allemande, et le peuple supportait assez mal cette intrusion révolutionnaire. Bref, cette traduction a passé inaperçue, Goethe lui-même ne savait sans doute pas qu'elle était parue, et cela n'a tout de même *pas* empêché Hegel d'en faire un des nerfs de ce livret plein d'humour auquel je me suis référé ces temps-ci, la *Phénoménologie de l'esprit*.

Vous voyez, il n'y a pas tellement lieu de se soucier que ce qui sort de vous ait label de ce qui vous concerne. Cela fait vachement obstacle, je vous assure, à ce qu'il sorte quelque chose de décent — ne serait-ce que du fait, qu'à l'intérieur même de ce à quoi vous pouvez avoir à vous intéresser naturellement, vous vous croyiez obligé, au nom des lois de la thèse, de le rapporter l'auteur — il a du génie, c'est forcé, il n'a pas d'idées, il ne dit pas de grosses conneries. Et s'il a apporté quelque chose d'important qui peut ne le concerner lui-même en rien, vous êtes absolument obligé de penser que ça a été une tête pensante. Avec ça, vous êtes foutu pour longtemps.

Pour ce qui est de psychologie, il est frappant qu'il n'y en a pas ombre dans l'ordre des choses qui éclairent, comme *L'Envers de la vie contemporaine* dont je vous parlais tout à l'heure. C'est un petit montage qui vaut entièrement par ses signifiants-maîtres, qui vaut d'être lisible. Aucun besoin de la moindre psychologie.

Pour tout vous dire, pour me dédouaner moi-même, ce qui sauve les *Ecrits* de l'accident qui leur est arrivé, à savoir qu'on les ait lus tout de suite, c'est que c'est tout de même un *worst-seller*.

SEMINAIRE 17

223- Je ne vais pas aujourd'hui, par cette chaleur, prolonger plus longtemps ce discours, qui est le dernier que je vous fais cette année.

Il est clair que beaucoup de choses y manquent, mais ceci assurément n'est pas vain à être précisé — si, pour s'exprimer comme Hegel, il y a à votre présence ici, si nombreux, qui si souvent m'embarrasse, des raisons un eu moins u ignobles — c'est évidemment une question de tact comme dirait Goethe j'en fais, semble-t-il, pas trop mais juste assez —, si ce phénomène a lieu, incompréhensible à la vérité, vu ce qu'il en est de ce que j'avance pour la plupart d'entre vous, c'est que, pas trop, mais justement assez, il m'arrive de vous faire honte.

17 JUIN 1970.

SEMINAIRE 17
ANNEXES

ANALYTICON

*Le contestataire se fait chocolat lui-même.
L'impasse de la sélection psychanalytique.
Les unités de valeur.
Rien n'est tout.
Regardez-les faire.*

227- [Cette séance eut lieu à Vincennes, centre expérimental universitaire, le 3 décembre 1969. Elle avait été annoncée comme la première de quatre, sous le titre Analyticon, quatre impromptus.]

Je parlerai de mon égérie, qui est de cette sorte[un *chien passe sur rade*]. C'est la seule personne que je connaisse qui sache ce qu'elle parle — je ne dis pas ce qu'elle dit.
Ce n'est pas qu'elle ne dise rien — elle ne le dit pas en paroles. Elle dit quelque chose quand elle a de l'angoisse - ça arrive —, elle pose sa tête sur mes genoux. Elle sait que je vais mourir, ce qu'un certain nombre de gens savent aussi. Elle s'appelle Justine, c'est ma chienne, elle est très belle, et vous l'auriez entendue parler...
La seule chose qui lui manque par rapport à celui qui se promène, c'est de n'être pas allée à l'Université.

1

Me voici donc, au titre d'invité, au centre expérimental de ladite Université, expérience qui me paraît assez exemplaire.
Puisque c'est d'expérience qu'il s'agit, vous pourriez vous demander à quoi vous servez. Si vous me le demandez, à moi, je vous ferai un dessin
j'essaierai —, parce que après tout, l'Université, c'est très fort, ça a des assises profondes.

228- J'ai gardé pour vous l'annonce du titre de l'une des quatre positions de discours que j'ai annoncé ailleurs, là où j'ai commencé mon séminaire.

Le discours du maître, ai-je dit, puisque vous êtes habitués à entendre parler de celui-là. Et ce n'est pas facile de donner un exemple comme le faisait remarquer hier soir quelqu'un de très intelligent. Je tâcherai quand même. C'est là que j'en suis, ayant laissé la chose suspendue à mon séminaire. Et certes ici, ce n'est pas de le continuer qu'il s'agit. *Impromptu*, ai-je dit. Vous pouvez voir que cette chose à la queue basse me l'a tout à l'heure fourni. Je continuerai sur le même ton.

Deuxièmement, discours de l'hystérique. C'est très important parce que c'est avec ça que se dessine le discours du psychanalyste. Seulement, il faudrait qu'il y en ait, des psychanalystes. C'est à cela que je m'emploie.

INTERVENTION — *Ce n'est pas à Vincennes qu'il y a des psychanalystes en tout cas.*

Vous l'avez dit, pas à Vincennes.

INTERVENTION — *Pourquoi les étudiants de Vincennes, à l'issue de l'enseignement qu'ils sont censés recevoir, ne peuvent pas devenir psychanalystes?*

C'est justement ce que je vais expliquer, mademoiselle. C'est justement de cela qu'il s'agit. La psychanalyse, ça ne se transmet pas comme n'importe quel autre savoir.

Le psychanalyste a une position qui se trouve pouvoir être éventuellement celle d'un discours. Il n'y transmet pas un savoir, non pas qu'il n'ait rien à savoir, contrairement à ce qu'on avance imprudemment. C'est ce qui est mis en question — la fonction, dans la société, d'un certain savoir, celui que l'on vous transmet. Il existe.

Ceci est une suite algébrique qui se tient à constituer une chaîne dont le départ est dans cette formule — $S_1 \rightarrow S_2$

$S \quad a$

Un signifiant se définit de représenter un sujet pour un autre signifiant. C'est une inscription tout à fait fondamentale. Elle peut en tout cas

229- être prise pour telle. Il s'est élaboré, par mon office, une tentative qui est celle à laquelle j'aboutis maintenant, après avoir mis le temps qu'il fallait pour lui donner forme. C'est une tentative d'instaurer ce que nécessitait déceimment de manipuler une notion en encourageant des sujets à lui faire confiance et à opérer avec. C'est ce qu'on appelle le psychanalysant. Je me suis d'abord demandé ce qu'il pouvait en résulter pour le psychanalyste, et où il était, lui. Car sur ce point, il est bien évident que les notions ne sont pas claires, depuis que Freud, qui savait ce qu'il disait, a dit que c'était une fonction impossible — et pourtant remplie tous les jours. Si vous relisez bien le texte, vous vous apercevrez que ce n'est pas de la fonction qu'il s'agit, mais de l'être du psychanalyste.

Qu'est-ce qui s'engendre peur qu'un beau jour, un psychanalysant s'engage à l'être, psychanalyste? C'est ce que j'ai tenté d'articuler quand j'ai parlé de l'acte psychanalytique. Mon séminaire, cette année-là, c'était 68, je l'ai interrompu avant la fin, afin, comme ça, de montrer ma sympathie à ce qui se remuait, et qui continue — modérément. La contestation me fait penser à quelque chose qui a été inventé un jour, si j'ai bonne mémoire, par mon bon et défunt ami Marcel Duchamp — *le célibataire fait son chocolat lui-même*. Prenez garde que le contestataire ne se fasse pas chocolat lui-même.

Bref, cet acte psychanalytique est resté en carafe, si je puis dire. Et je n'ai pas eu le temps d'y revenir, d'autant plus que les exemples fusent autour de moi de ce que ça donne.

Il est sorti le numéro d'une revue qui s'appelle les *Etudes freudiennes*. Je ne saurais trop vous en recommander la lecture, n'ayant jamais reculé à vous conseiller de mauvaises lectures qui soient par elles-mêmes de la nature des best-sellers. Si je vous le conseille, c'est parce que ce sont des textes très, très bien. Ce n'est pas là comme le petit texte grotesque sur les remarques de mon style qui avait tout naturellement trouvé place au lieu déshabité de la *paulhânerie*. Ça, c'est autre chose. Vous en tirerez le plus grand profit.

A part un article de celui qui le dirige et dont je ne saurais dire trop de bien, vous avez des énoncés incontestablement et universellement contestataires contre l'institution psychanalytique. Il y a un charmant, solide et sympathique Canadien qui dit, ma foi, des choses très pertinentes, il y a quelqu'un de l'Institut psychanalytique de Paris, y occupant une position

230- très importante à la commission de l'enseignement, qui fait une critique de l'institution psychanalytique comme telle, pour autant qu'elle est strictement en contradiction avec tout ce qu'exige l'existence même du psychanalyste c'est vraiment une merveille. Je ne peux pas dire que je le signerais, car je l'ai déjà signé — ce sont mes propos.

En tout cas, chez moi, cela a une suite, à savoir une certaine proposition qui tire les conclusions de cette impasse si magistralement démontrée. On aurait pu dire quelque part, dans une toute petite note, qu'il y a dans un endroit un extrémiste qui a tenté de faire passer ça dans une proposition qui renouvelle radicalement le sens de toute la sélection psychanalytique. Il est clair qu'on ne le fait pas.

Ce n'est vraiment pas pour m'en plaindre, puisque de l'avis même des personnes intéressées, cette contestation est tout à fait en l'air, gratuite. Il n'est absolument pas question que cela modifie quoi que ce soit au fonctionnement présent de l'Institut dont les auteurs relèvent.

2

INTERVENTION *Jusqu'ici je n'ai rien compris. Alors, on pourrait commencer par savoir ce que c'est qu'un psychanalyste. Pour moi, c'est un type de flic. Les gens qui se font psychanalyser ne parlent pas et ne s'occupent que d'eux.*

INTERVENTION — *Nous avons déjà les curés mais comme ça ne marchait plus, nous avons maintenant les psychanalystes.*

INTERVENTION : *Lacan, nous attendons depuis une heure ce que tu nous annonces à mots couverts, la critique de la psychanalyse. C'est pour ça qu'on se tait, parce que là, ce serait aussi ton autocritique.*

Mais je ne critique pas du tout la psychanalyse. Il n'est pas question de la critiquer. Il entend mal. Je ne suis pas du tout contestataire, moi.

INTERVENTION : — *Tu as dit qu'à Vincennes, on ne formait pas de psychanalystes et que c'était une bonne chose. En fait, un savoir est dispensé, mais tu n'as pas dit ce que c'était. En tout cas, ce ne serait pas un savoir. Alors?*

231- Un peu de patience. Je vais vous l'expliquer. Je suis invité, je vous ferai remarquer. C'est beau, c'est grand, c'est généreux, mais je suis invité.

INTERVENTION — *Lacan, la psychanalyse est-elle révolutionnaire?*

Voilà une bonne question.

INTERVENTION — *C'est un savoir ou c'est pas un savoir? Tu n'es pas le seul paranoïaque ici.*

Je parlerai d'une certaine face des choses où je ne suis pas aujourd'hui, à savoir le département de psychanalyse. Il y a eu la délicate question des unités de valeur.

INTERVENTION — *La question des unités de valeur, elle est réglée, et ce n'est pas le moment de la mettre sur le tapis. Il y a eu toute une manœuvre des enseignants du département de psychanalyse, pour les traîner toute l'année. Les unités de valeur, on s'en fout. C'est de psychanalyse dont il est question. Tu comprends ? On s'en fout.*

Moi, je n'ai pas du tout le sentiment que les unités de valeur, on s'en foute. Au contraire, les unités de valeur, on y tient beaucoup. C'est une habitude. J'ai mis sur le tableau le schéma du quatrième discours, celui que je n'ai pas nommé la dernière fois, et qui s'appelle le discours universitaire. Le voici. Ici, en position maîtresse, comme on dit, S2, le savoir.

INTERVENTION — *Tu te moques de qui ici ? Le discours universitaire, il est dans les unités de valeur. Ça, c'est un mythe, et ce que tu demandes, c'est qu'on croie au mythe. Les gens qui se réclament de la règle du jeu que tu imposes, ça coince. Alors, ne nous fais pas croire que le discours universitaire est au tableau. Parce que ça, c'est pas vrai.*

Le discours universitaire est au tableau, et le savoir occupe, au tableau, une place en haut et à gauche déjà désignée dans un discours précédent. Car ce qui a de l'importance dans ce qui est écrit, ce sont les relations, là où ça passe et là où ça ne passe pas. Si vous commencez par mettre à sa

232- place ce qui constitue essentiellement le discours du maître, à savoir qu'il ordonne, qu'il intervient dans le système du savoir, vous pouvez vous poser la question de savoir ce que ça veut dire quand le discours du savoir, par ce déplacement d'un quart de cercle, n'a pas besoin d'être au tableau car il est dans le réel. Dans ce déplacement, quand le savoir prend le manche, à ce moment-là où vous êtes, c'est là où a été défini le résultat, le fruit, la chute des rapports du maître et de l'esclave. A savoir, dans mon algèbre, ce qui se désigne par la lettre, l'objet *a*. L'objet *a*, l'année dernière, quand j'avais pris la peine d'annoncer quelque chose qui s'appelle *D'un Autre à l'autre*, j'ai dit que c'était la place révélée, désignée par Marx comme la plus-value. Vous êtes les produits de l'Université, et vous prouvez que vous êtes la plus-value, ne serait-ce qu'en ceci — ce à quoi non seulement vous consentez, mais ce à quoi vous applaudissez — et je ne vois pas ce en quoi j'y ferais objection —, c'est que vous sortez de là, vous-mêmes égalés à plus ou moins d'unités de valeur. Vous venez vous faire ici unités de valeur. Vous sortez d'ici estampillés unités de valeur.

INTERVENTION — *Moralité, il vaut mieux sortir d'ici estampillé par Lacan.*

Je n'estampille personne. Pourquoi présumez-vous que je veuille vous estamper ? Quelle histoire

INTERVENTION — *Non, tu ne nous estampilleras pas, rassure-toi. Ce que je veux dire, c'est que des gens ici sont estampillés de ce que, voulant tenir le discours que tu tiens pour eux, ils ne peuvent le tenir sur le mode qui s'apparente à leur présence ici. Des gens veulent parler au titre d'une contestation que tu qualifies de vaine. Il en est d'autres qui font dans leur coin Tralala, boum-boum, tsoin-tsoin, et c'est ça qui fait le mouvement d'opinion. Tout ça ne se dit pas, sous le prétexte que c'est à toi de le dire. Ce que je voudrais, c'est que tu aies le désir de te taire.*

Ce qu'ils sont bien. Ils pensent que je le dirais beaucoup mieux qu'eux. Moi, je rentre chez moi, c'est ce qu'on me reproche.

INTERVENTION : - *Oh, Lacan, ne te moque pas des gens, hein !*

Vous apportez un discours qui a des exigences telles...

INTERVENTION — *Moi, ce que je propose, c'est qu'on ne se moque pas des gens quand ils posent une question. On ne prend pas une petite voix comme tu l'as déjà fait à trois reprises. On répond, et puis c'est tout. Alors, qu'est-ce que tu as posé comme question ? Et puis il y a autre chose, puisqu'il y a ici des gens qui pensent que la psychanalyse, c'est une histoire de problèmes cul, il n'y a qu'à faire un love-in. Est-ce qu'il y en a qui sont d'accord pour transformer ça en love-in sauvage?*

[Il retire sa chemise.]

Ecoutez, mon vieux, j'ai déjà vu ça hier soir, j'étais à l'Open Theater, il y a un type qui faisait ça, mais il avait un peu plus de culot que vous, il se foutait à poil complètement. Allez-y, continuez, merde.

INTERVENTION — *Il ne faudrait quand même pas charrier. Pourquoi Lacan se satisfait-il d'une critique aussi mineure de la pratique du camarade? Dire du camarade qu'il ne peut pas se déshabiller en tapant sur la table, c'est peut-être très drôle, mais c'est aussi très simpliste.*

Mais je suis simpliste.

INTERVENTION — *Et ça les fait rire, c'est intéressant.*

Mais je ne vois pas pourquoi tout d'un coup ils ne riraient pas.

INTERVENTION — *Moi, je voudrais bien qu'ils ne rient pas à ce moment-là.*

C'est triste.

INTERVENTION — *Tout comme c'est triste de voir les gens sortir d'ici comme d'un métro à six heures du soir.*

234- Alors, où est-ce qu'on en est? Il paraît que les gens ne peuvent pas parler de psychanalyse parce qu'on attend que ce soit moi. Eh bien, ils ont raison. Je le ferai bien mieux qu'eux.

INTERVENTION — *Ce n'est pas exactement ça, puisqu'ils éprouvent le besoin de parler entre eux.*

C'est prouvé.

INTERVENTION — *Il y a un certain nombre de gens, les mêmes qui prennent des notes et qui rient, qui, lorsque Lacan opère une reprise en main de l'assistance, se disent, sans jamais dépasser un fauteuil, car c'est de l'ordre d'une certaine topologie, un certain nombre de choses. Eh bien, ce sont ces gens-là que je voudrais entendre.*

INTERVENTION — *Mais enfin, laissez donc parler Lacan!*

En attendant, vous ne dites rien.

INTERVENTION — *Lacan avec nous!*

Je suis avec vous.

L'heure s'avance. Tâchons quand même de vous donner une petite idée de ce qui est mon projet.

Il s'agit d'articuler une logique, qui, quelque faible qu'elle en ait l'air

— mes quatre petites lettres qui n'ont l'air de rien sinon qu'il faut savoir selon quelles règles elles fonctionnent —, est encore assez forte pour comporter ce qui est le signe de cette force logique, à savoir l'incomplétude.

Ça les fait rire. Seulement, ça a une conséquence très importante, spécialement pour les révolutionnaires, c'est que rien n'est tout.

D'où que vous preniez les choses, de quelque façon que vous les retourniez, la propriété de chacun de ces petits schémas à quatre pattes, c'est de laisser sa béance.

Au niveau du discours du maître, c'est précisément celle de la récupération de la plus-value.

Au niveau du discours universitaire, c'en est une autre. Et c'est celui-là

235- qui vous tourmente. Non pas que le savoir qu'on vous livre ne soit pas structuré et solide, si bien que vous n'avez qu'une chose à faire, c'est à vous tisser dedans avec ceux qui travaillent, c'est-à-dire ceux qui vous enseignent, au titre de moyens de production et du même coup de plus-value.

Quant au discours de l'hystérique, c'est celui qui a permis le passage décisif en donnant son sens à ce que Marx historiquement a articulé. C'est à savoir, qu'il y a des événements historiques qui ne se jugent qu'en termes de symptômes. On n'a pas vu jusqu'où ça allait, jusqu'au jour où on a eu le discours de l'hystérique pour faire le passage avec quelque chose d'autre, qui est le discours du psychanalyste.

Le psychanalyste n'a eu d'abord qu'à écouter ce que disait l'hystérique.

Je veux un homme qui sache faire l'amour.

Eh bien oui, l'homme s'arrête là. Il s'arrête à ceci, qu'il est en effet quelqu'un qui sache. Pour faire l'amour on peut repasser. Rien n'est tout, et vous pouvez toujours faire vos petites plaisanteries, il y en a une qui n'est pas drôle, et qui est la castration.

3

INTERVENTION : — Pendant que ce cours ronronne tranquillement, il y a cent cinquante camarades des Beaux-Arts qui se sont fait arrêter par les flics et qui sont depuis hier à Beaujon, parce que eux, ils ne font pas des cours sur l'objet a comme le mandarin ici présent, et dont tout le monde se fout. Ils sont allés faire un cours sauvage au ministère de l'Équipement sur les bidonvilles et sur la politique de M. Chalandon. Alors je crois que le ronronnement de ce cours magistral traduit assez bien l'état de pourrissement actuel de l'Université.

INTERVENTION *Si on ne veut pas me laisser parler, c'est que manifestement on ne sait pas jusqu'à quel point je peux gueuler. Lacan, je voudrais te dire un certain nombre de choses.*

Il me semble qu'on est arrivés à un point où il est évident qu'une contestation peut prendre plus ou moins une forme de possibilité dans cette salle. Il est clair que l'on peut pousser des petits cris, que l'on peut faire de bons jeux de mots, mais il est clair aussi, et peut-être d'une façon évidente aujourd'hui, que nous ne pour-

236- *jamais arriver à une critique de l'Université si nous restons à l'intérieur, dans ses cours et dans les règles qu'elle a établies avant que nous n'y intervenions.*

Je pense que ce que vient de dire le camarade concernant les étudiants des Beaux-Arts qui sont allés faire un cours sauvage sur les bidonvilles et sur la politique de Chalandon à l'extérieur de l'Université, est un exemple très important. Cela permet de trouver un débouché à notre volonté de changer la société et, entre autres, de détruire l'Université. Et j'aimerais que Lacan donne tout à l'heure son point de vue là-dessus. Car détruire l'Université ne se fera pas avec une majorité d'étudiants à partir de l'intérieur, mais beaucoup plus à partir d'une union que nous devons faire, nous, étudiants, sur des positions révolutionnaires avec les ouvriers, avec les paysans et avec les travailleurs. Je vois très bien que le rapport avec ce que disait Lacan tout à l'heure n'existe pas. mais...

Mais pas du tout, il existe.

INTERVENTION — *Il existe peut-être, mais pas de façon évidente. Le rapport entre les actions que nous devons avoir à l'extérieur et le discours, si c'en est un, de Lacan, il est manifestement implicite. Et il serait bon que maintenant Lacan dise ce qu'il pense de la nécessité de sortir de l'Université en arrêtant de pinailler sur des mots, de contester un prof sur telle ou telle citation de Marx. Parce que le Marx académique, on en a ras le bol. On en entend baver dans cette fac depuis un an. On sait que c'est de la merde. Faire du Marx académique> c'est servir une Université bourgeoise. Si on doit foutre en l'air l'Université, ce sera de l'extérieur avec les autres qui sont dehors.*

INTERVENTION — *Alors pourquoi es-tu dedans?*

INTERVENTION — *Je suis dedans, camarade, parce que si je veux que les gens en sortent, il faut bien que je vienne leur dire.*

Vous voyez. C'est que tout est là, mon vieux. Pour arriver à ce qu'ils en sortent, vous y entrez.

INTERVENTION : — *Lacan, permets, je termine. Tout n'est pas là parce que certains étudiants pensent encore qu'à entendre le discours de M Lacan, ils y trouveront les éléments qui leur permettront de contester son discours. Je prétends que c'est se laisser avoir au piège.*

237- Tout à fait vrai.

INTERVENTION — *Si nous pensons que c'est en écoutant le discours de Lacan, de Foucault, ou d'un autre, que nous aurons les moyens de critiquer l'idéologie qu'ils nous font avaler, nous nous foutons le doigt dans l'œil. Je prétends que c'est dehors qu'il faut aller chercher les moyens de foutre l'Université en l'air.*

Mais le dehors de quoi? Parce que quand vous sortez d'ici, vous devenez aphasiques ? Quand vous sortez, vous continuez à parler, par conséquent vous continuez à être dedans.

INTERVENTION — *Je ne sais pas ce que c'est, aphasique.*

Vous ne savez pas ce que c'est, aphasique ? C'est extrêmement révoltant. Vous ne savez pas ce que c'est, un aphasique ? Il y a quand même un minimum à savoir.

INTERVENTION — *Je ne suis pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre à l'Université.*

Enfin vous ne savez pas ce que c'est qu'un aphasique?

INTERVENTION — *Lorsque certains sortent de l'Université, c'est pour se livrer à leurs tripatouillages personnels. D'autres sortent pour militer à l'extérieur. Voilà ce que veut dire sortir de l'Université. Alors, Lacan, donne rapidement ton point de vue.*

Faire une Université critique en somme ? C'est-à-dire ce qui se passe ici ? C'est ça ? Vous ne savez pas non plus ce que c'est qu'une Université critique. On ne vous a jamais parlé.

Bien. Je voudrais vous faire une petite remarque. La configuration des ouvriers-paysans a tout de même abouti à une forme de société où c'est justement l'Université qui a le manche. Car ce qui règne dans ce qu'on appelle communément l'Union des républiques socialistes soviétiques, c'est l'Université.

238- INTERVENTION — *Qu'est-ce qu'on en a à foutre? C'est pas du révisionnisme dont on parle, c'est du marxisme-léninisme.*

Assez. Vous me demandez de parler, alors je parle. Je ne dis pas des choses qui sont dans l'atmosphère, je dis quelque chose de précis.

INTERVENTION — *Tu ne dis rien.*

Je ne viens pas de dire comment je conçois l'organisation de l'U.R.S.S. ?

INTERVENTION — *Absolument pas.*

Je n'ai pas dit que c'était le savoir qui était roi ? Je n'ai pas dit ça ? Non?

INTERVENTION — *Et alors?*

Et alors, ça a quelques conséquences, c'est que, mon cher, vous n'y seriez pas très à l'aise.

INTERVENTION — *On a posé une question concernant une certaine société, et toi, tu parles d'une autre société. Ce qu'il faudrait dire, c'est en quoi tu penses que c'est inéluctable.*

Je suis tout à fait d'accord. C'est qu'il y a des limites infranchissables à une certaine logique, que j'ai appelée une logique faible, mais encore assez forte pour vous laisser un peu d'incomplétude, dont vous témoignez en effet d'une façon parfaite.

INTERVENTION *Moi, je me demande pourquoi cet amphithéâtre est bourré de huit cents personnes. Il est vrai que tu es un beau clown, célèbre, et que tu viens parler. Un camarade aussi a parlé pendant dix minutes pour dire que les groupuscules ne pouvaient pas se sortir de l'Université. Et tout le monde, reconnaissant qu'il n'y a rien à dire, parle pour ne rien dire. Alors si rien n'est à*

239- *dire, rien à comprendre, rien à savoir, rien à faire, pourquoi tout ce monde est là? Et pourquoi, Lacan, toi, tu restes?*

INTERVENTION: — *Nous sommes un peu égarés sur un faux problème. Tout ça parce que le camarade a dit qu'il venait à l'Université pour en repartir avec d'autres camarades.*

INTERVENTION : — *On parle d'une Nouvelle Société. Est-ce que la psychanalyse aura une fonction dans cette société et laquelle?*

Une société, ce n'est pas quelque chose qui peut se définir comme ça. Ce que j'essaie d'articuler, parce que l'analyse m'en donne le témoignage, c'est ce qui la domine, à savoir la pratique du langage. L'aphasie, cela veut dire qu'il y a quelque chose qui flanche de ce côté-là. Figurez-vous qu'il y a des types à qui il arrive des machins dans le cerveau, et qui ne savent plus du tout se débrouiller avec le langage. Cela en fait plutôt des infirmes.

INTERVENTION : — *On peut dire que Lénine a failli devenir aphasique.*

Si vous aviez un peu de patience, et si vous vouliez bien que nos impromptus continuent, je vous dirais que l'aspiration révolutionnaire, ça n'a qu'une chance, d'aboutir, toujours, au discours du maître. C'est ce dont l'expérience a fait la preuve.

Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaires, c'est à un maître. Vous l'aurez.

INTERVENTION : — *On l'a déjà, on a Pompidou.*

Vous vous imaginez que vous avez un maître avec Pompidou. Qu'est ce que c'est que cette histoire ?

Moi aussi, j'aimerais vous poser des questions. Pour qui, ici, a un sens le mot *libéral*?

INTERVENTION : - *Pompidou est libéral, Lacan aussi.*

SEMINAIRE 17

240- Je ne suis libéral, comme tout le monde, que dans la mesure où je suis anti-progressiste. A ceci près que je suis pris dans un mouvement qui mérite de s'appeler progressiste, car il est progressiste de voir se fonder le discours psychanalytique, pour autant que celui là complète le cercle qui pourrait peut-être vous permettre de situer ce contre quoi exactement vous vous révoltez, Ce qui n'empêche pas que ça continue foutrement bien.

Et les premiers à y collaborer, et ici même à Vincennes, c'est vous, car vous jouez la fonction des ilotes de ce régime. Vous ne savez pas non plus ce que ça veut dire ? Le régime vous montre. Il dit — *Regardez-les-jour*.

Au revoir pour aujourd'hui. *Bye*. C'est terminé.

3 DECEMBRE 1969.

EXPOSÉ DE M. CAQUOT

241- En suggérant que Moïse a pu être mis à mort par les siens, S. Freud se couvre de l'autorité d'Ernst Sellin. Ce bibliste, né en 1867, a été l'un des représentants les plus féconds de l'école exégétique allemande. En 1922, date de publication de son livre *Mose und seine Bedeutung für die israelitischjüdische Geschichte* (« Moïse et sa signification pour l'histoire israélite et juive », il était professeur ordinaire d'Ancien Testament à l'université de Berlin. Comme chez beaucoup de ses contemporains, on reconnaît dans son œuvre d'historien et d'exégète une certaine idéologie et une option méthodologique qu'il n'est pas inutile de présenter afin de faire comprendre les explications qu'il donne de la Bible.

L'idéologie est celle du protestantisme libéral qui voit le sommet de la révélation biblique dans une prédication morale, résumée dans les Dix Commandements et développée par les prophètes du VIII^e siècle av.

le proto-Isaïe, Osée, Amos, Michée. Moins sceptique que certains de ses contemporains, E. Sellin tenait Moïse pour le fondateur de la religion d'Israël, l'auteur des Dix Commandements et l'initiateur de la prédication morale que les grands prophètes n'auraient fait que poursuivre. Les prophètes n'auraient pas seulement repris l'enseignement de Moïse, ils auraient encore conservé dans leur tradition des souvenirs de sa vie. C'est pourquoi, selon E. Sellin, Osée ferait dans les passages qu'on va signaler quelques allusions à une mort violente de Moïse dont la littérature « historique » de la Bible ne dit pas un mot (*Deutéronome* 34,5-6 signale la mort de Moïse et son enterrement ; mais il précise que nul ne

242- connaît l'emplacement de son tombeau, et cette indication un peu mystérieuse a fait naître la légende d'une assomption de Moïse au ciel). Sellin pense que la tradition sur la mort violente de Moïse a été censurée par les historiens appartenant au milieu des prêtres.

L'option méthodologique consiste à se méfier du texte hébraïque traditionnel, dit « massorétique ». On lui préfère d'habitude la doyenne des traductions, la version grecque dite des Septante, dont les témoins manuscrits sont le plus souvent très antérieurs au texte hébraïque. Mais même sans le moindre appui dans les versions antiques (grecques, syriaque ou latine), on recourt très volontiers à des corrections du texte hébraïque reçu, en vue de lui donner un sens jugé plus satisfaisant. On suppose que le texte reçu, ou l'hébreu sous-jacent à telle version, a subi au cours du temps des « corruptions » dans la transmission orale ou écrite. L'exégèse ainsi comprise a été parfois l'exercice d'une virtuosité arbitraire. Le travail d'E. Sellin sur *Osée* en donne quelques échantillons.

C'est probablement en rédigeant la première édition de son commentaire d'*Osée*, parue elle aussi en 1922 dans la série intitulée *Kommentar zum Alten Testament*, qu'Ernst Sellin a cru trouver dans le texte du prophète des allusions au meurtre de Moïse. Les passages qu'il relève à l'appui de son hypothèse seront ici brièvement traités tels qu'ils ont été compris avant ou après Sellin et tels que celui-ci les a interprétés et avec quels arguments.

1) *Osée* 5,2a. L'hémistiche figure dans une invective du prophète contre les prêtres et contre la « maison d'Israël ». Il consiste en trois mots, peu clairs, dont la traduction littérale serait « Et le massacre, des égarés [l'a] ont approfondi. » Le nom traduit par « égarés » a été compris au plus près, semble-t-il, par la tradition juive qui y voit des idolâtres. Mais, dès la première moitié du XIX^e siècle, F. W. Umbreit avait proposé de remplacer ce mot par le toponyme « Shittim » qui lui ressemble à ceci près que la consonne chuintante initiale est différente, ainsi que la vocalisation de la première syllabe. Cette correction en entraînait d'autres en substituant dans la graphie du premier mot un *t* simple au *t* emphatique et en détachant le *h* final pour en faire l'article appartenant au toponyme, on obtenait une phrase jugée plus satisfaisante comme accusation « Ils ont approfondi la fosse de Shittim. »

244- E. Sellin accueille cette conjecture avec enthousiasme, car le toponyme Shittim lui offre un repère dans la littérature historique qui joue un rôle essentiel dans son argumentation en faveur d'un assassinat de Moïse. C'est le célèbre passage de *Nombres* 25 où est conté l'égarement des Israélites au sanctuaire de Baal Peor, survenu lorsqu'ils séjournaient à Shittim. Les Israélites ont été induits en tentation par les femmes moabites. Dieu s'est irrité en envoyant quelque fléau. Le prêtre Pinhas y met fin quand il transperce un homme d'Israël pris en flagrant délit d'adultère avec une femme moabite. Il est dit un peu plus loin que l'homme s'appelait Zimri et la Moabite Kozbi.

Sellin n'aurait sans doute pas été conduit à entendre comme il l'a fait le passage des *Nombres* si son interprétation d'Osée ne lui avait communiqué l'intuition d'un assassinat de Moïse. Ce qu'il dit de l'épisode de Shittim et de Baal Peor témoigne d'une débordante imagination. Il reconstitue tout un drame dans lequel l'Israélite mis à mort n'aurait été autre que Moïse, dont on sait qu'il avait une femme moabite (*Exode* 2,15~22), et la mort violente du guide d'Israël aurait eu à l'origine la valeur d'un sacrifice expiatoire faisant cesser le fléau. Plus tard, la tradition sacerdotale aurait entièrement recomposé l'épisode à la gloire du clergé (représenté par Pinhas dont le zèle est rémunéré par l'« alliance » que Dieu lui accorde) et effacé le nom de Moïse. Ce serait lui le héros primitif de l'histoire dont la tradition prophétique garderait l'authentique souvenir ; on aurait substitué à ce nom celui de l'insignifiant Zimri et remplacé le nom de la Madianite Sippora par celui de Kozbi bâti sur la racine signifiant « mentir ».

2) *Osée* 9,9. C'est à nouveau un réquisitoire prophétique contre «Éphraïm». Comme en 5,2 « la maison d'Israël », ce nom vise le royaume du Nord, séparé de Juda en 922 et objet constant de la polémique d'Osée. Il est question en 9,8 d'un « prophète » auquel Éphraïm tend un piège. Sellin suppose que c'est Moïse. L'hémistiche 8b se terminant par « il [trouve] un adversaire dans la maison de son dieu » permet à Sellin de retrouver le toponyme Shittim avec lequel le nom hébraïque de l'adversaire (*mastémah*) a quelque ressemblance. Il restitue comme texte primitif: « A Shittim, dans la maison de son dieu. » Au verset 9 on retrouve des mots proches de ceux de 5,2, et aussi difficiles à

244- comprendre, car la traduction littérale serait: « Ils ont approfondi, ils ont corrompu comme aux jours de Guibéah. » Il est probable que le verbe communément traduit par « approfondir » a une valeur modale et sert à indiquer que la corruption dont on accuse « Éphraïm » a été continue et systématique. L'allusion aux «jours de Guibéah » concerne un forfait mémorable accompli en ce lieu selon Juges 19. Sellin corrige à nouveau le texte pour le rendre conforme à 5,2 tel qu'il le lit : en changeant les voyelles du verbe « ils ont corrompu », il obtient le substantif « sa fosse » et traduit : « ... à Shittim, dans la maison de son dieu, ils ont profondément creusé sa fosse. »

3) *Osée* 12,14-13,1. La fin du chapitre 12 (verset 14) est le seul passage d'*Osée* où le « prophète » désigne incontestablement Moïse : « C'est par l'intermédiaire d'un prophète que YHWH a fait monter Israël d'Égypte et c'est par un prophète qu'[Israël] a été gardé. » Le texte du verset 15 se paraphraserait ainsi, de manière à préciser la valeur des suffixes pronominaux qui sont souvent équivoques en hébreu: « Éphraïm [= Israël] a irrité [YHWH] amèrement, mais son sang [= le sang qu'Éphraïm a versé] retombera sur lui [Éphraïm] et le Seigneur fera revenir sur lui l'opprobre qu'il a commis. » Israël est ici accusé de crimes de sang, et son châtement par Dieu est annoncé sans équivoque. La difficulté gît en 13,1 dont la traduction littérale pourrait être « lorsque Éphraïm parlait [il y avait un tremblement ; il s'est élevé en Israël. Mais il s'est rendu coupable à cause de Baal, et il est mort ». Il s'agit selon toute vraisemblance d'une satire sur la grandeur et la décadence de la tribu qui, selon Osée, représente le plus directement la royauté schismatique, puisque c'est l'Éphraïmite Jeroboam qui a provoqué en 922 la séparation d'Israël (au sens restreint, désignant le royaume du Nord) du royaume de Juda.

La conjecture de Sellin consiste à substituer au nom « tremblement » (dont les consonnes sont *rtt*) le nom «ma loi » (dont les consonnes seraient *trt*), à lire au lieu du verbe *nasâ* (« s'élever ») le substantif *nasi* (« prince »), à donner au verbe « se rendre coupable » une acception « expier » qu'il croit possible parce que le nom de la même racine désigne un sacrifice expiatoire, enfin à déplacer l'hémistiche 12, 15b après le verset 13,1, ce qui donnerait « (12,14) C'est par un prophète [Moïse] que YHWH a fait monter Israël d'Égypte et c'est par un prophète

245- qu'[Israël] a été gardé. (12,iSa) Mais Éphraïm a irrité [YHWHI amèrement. (13,1) Lorsque Éphraïm disait ma loi, il était prince en Israël. Il [le prophète] a expié à cause de Baal [du péché de Baal Peori et il est mort. (12, 15b) Mais son sang [le sang du prophète] retombera sur lui [Éphraïm] et le Seigneur fera revenir sur lui l'opprobre qu'il a commis. » Sellin trouve là l'expression la plus claire du sens qu'il a voulu donner au prétendu meurtre du prophète: Moïse aurait été mis à mort par les siens comme une victime expiatoire à la suite du péché collectif de Baal Peor. Il justifie cette étrange hypothèse par une déclaration de Moïse en *Exode* 32,32 où le héros implore pour le peuple le pardon divin pour le péché du Veau d'or, dut-il être lui-même effacé pour cela du livre de Dieu. Mais il n'est pas possible d'ignorer les racines chrétiennes des idées de Sellin qui trouvait ainsi en Moïse le prototype de mystérieux personnages souffrants dont parle la littérature prophétique:

le « serviteur de YHWH » du *Deutéro Isaïe* (voir en particulier *Isaïe* 52,13-53,12) et le « transpercé » de *Zacharie* 12,10.

Sellin a eu conscience de la fragilité de ses hypothèses de 1922. En 1928, dans un article de la *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft* (46, p. 261-263) intitulé « Hosea und das Martyrium des Mose », il reprend l'étude d'*Osée* 12,14-13,1 en proposant quelques nouvelles corrections au texte de 13, la : « Lorsque Éphraïm tenait des propos rebelles [lisant *rbt* au lieu de *rtt*], il [à savoir le prophète, c'est-à-dire Moïse] prit [cela] sur lui et il expia. » C'est dans la deuxième édition de son commentaire d'*Osée*, parue en 1929, qu'il se montre le plus sceptique à l'endroit de ses premières intuitions. Il continue à croire qu'Osée a le souvenir d'une mort expiatoire de Moïse, mais il ne la lit plus qu'en 13,1 tel qu'il l'a réinterprété en 1928. En *Osée* 5,2, il renonce à la correction de F. W. Umbreit, conteste même la pertinence de la référence alléguée à Shittim pour évoquer l'affaire de Baal Peor, et traduit : « (5,2a) Ils ont creusé profondément la tombe de l'égarement. » En 9,8-9, il ne corrige plus *mastémah* en « Shittim » et, s'il garde bien sa traduction de 9,9a : « Ils ont profondément creusé sa fosse », il ne pense plus que le « prophète » auquel se rapporte le possessif soit Moïse. Ce serait une personification de la fonction prophétique telle que Sellin la conçoit : le porteur de la parole divine est destiné au martyre.

246- Comme l'a fait remarquer K. Budde en 1932 (« Goethe zu Mose's Tod », *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft*, 50, p. 300-303), Goethe avait imaginé un siècle et demi avant E. Sellin une mort violente de Moïse : dans une de ses *Noten und Abhandlungen zu besseren Verständnis des west-östlichen Diwans* (dans l'édition Hempel IV, p. 320 sq.), il suppose que Josué et Caleb, las de l'indécision de Moïse à franchir le Jourdain pour entrer dans la terre promise, ont assassiné le vieux guide pour prendre la direction d'Israël. C'est une conjecture plus simple que celle de Sellin, mais non moins gratuite, car l'information laconique de *Deutéronome* 34,5-6 sur la tombe inconnue de Moïse peut certes exciter les imaginations, mais ne justifie aucune hypothèse sur la mort de Moïse. On pourrait se demander si S. Freud ne doit pas au souvenir lointain d'une lecture de Goethe son idée d'une mort violente de Moïse et s'il n'a pas voulu lui donner une justification jugée plus savante en invoquant la seule autorité d'E. Sellin.

247- M. André Caquot, à ma demande, a bien voulu rédiger en 1990 son exposé de 1970. Qu'il trouve ici l'expression de ma gratitude.

Je dois des remerciements au Dr Patrick Valas, qui a mis à ma disposition une transcription des propos tenus sur les marches du Panthéon ; il a également collationné pour cette édition la sténographie de l'ensemble du *Séminaire* sur les enregistrements.

La relecture des épreuves a mobilisé Mme Judith Miller ; Mme Evelyne Cazade-Havas, mon interlocutrice aux Editions du Seuil ; Mme Dominique Hechter. Je les remercie de leur contribution.

Enfin, le lecteur pourra participer à l'établissement du texte en m'adressant, à l'adresse de l'éditeur, des observations, voire des corrections, dont je tiendrai compte volontiers.

J'ai maintenu la citation erronée, faite page 219, du titre de Balzac, *L'Envers de l'histoire contemporaine*.

SEMINAIRE 18

DISCOURS ... SEMBLANT

D'UN DISCOURS QUI NE SERAIT PAS DU SEMBLANT

Séminaire 1971

Version AFI

[La pagination du texte AFI est exactement respecté
Tables des matières, p.2
Première leçon, page 9]

1

TABLE DES MATIERES

Note liminaire	7	
Leçon 1(13 janvier 1971)	9	
Leçon 2 (20 janvier 1971)	21	
Leçon 3(10 février 1971)	35	
Leçon 4 (17 février 1971)	49	
Leçon 5(10 mars 1971)	71	
Leçon 6 (17 mars 1971)	87	
Leçon 7 (12 mai 1971). <i>Lituraterre</i>	101	
Leçon 8(19 mai 1971)	115	
Leçon 9 (9juin 1971)	131	
Leçon 10(16 juin 1971)	145	
<i>Annexes</i>	159	
Annexe I. <i>Lituraterre</i> (texte publié)		161
Annexe II. <i>Leçon 9</i> (texte écrit par Lacan)	171	

2 -

SEMINAIRE 18

3

SEMINAIRE 18

4

SEMINAIRE 18

7

SEMINAIRE 18
8

LEÇON 1, 13 JANVIER 1971

Lacan écrit au tableau : *D'un discours qui ne serait pas du semblant.*

D'un discours, ce n'est pas du mien qu'il s'agit. Je pense l'année dernière vous avoir assez fait sentir ce qu'il faut entendre par ce terme *discours*. Je rappelle le discours du Maître et ses quatre, disons, positions, les déplacements de ces termes au regard d'une structure, réduite à être tétraédrique. J'ai laissé, à qui voulait s'y employer, de préciser ce qui justifie... ces... ces glissements qui auraient pu être plus diversifiés, je les ai réduits à quatre. Le privilège de ces quatre, si personne ne s'y emploie, peut-être cette année vous en donnerai-je en passant l'indication.

Je ne prenais ces références qu'au regard de ce qui était ma fin, énoncée dans le titre *l'Envers de la psychanalyse*. Le discours du Maître n'est pas l'envers de la psychanalyse, il est où se démontre la torsion propre, dirais-je, du discours de la psychanalyse, ce qui fait que ce discours [fait] poser la question d'un endroit et d'un envers puisque vous savez l'importance, l'accent, qui est mis dans la théorie, dès son émission par Freud, l'importance et l'accent, qui est mis sur la double inscription. Or, ce qu'il s'agissait de vous faire toucher du doigt, c'est la possibilité d'une inscription double, à l'endroit, à l'envers, sans qu'ait à être franchi un bord. C'est la structure dès longtemps..., bien connue, dont je n'ai eu qu'à faire usage, dite de la bande de Moebius.

Ces places et ces éléments, c'est d'où se désigne que, de ce qui [est] à proprement parler discours, ne saurait d'aucune façon se référer d'un sujet, bien qu'il le détermine. C'est là sans doute, l'ambiguïté de ce par quoi j'ai introduit ce que je pensais devoir faire entendre à l'intérieur du discours psychanalytique. Rappelez-vous mes termes, au temps où j'intitulai un certain rapport de la fonction et du champ de la parole et du langage dans la psychanalyse. *Intersubjectivité*, écrivis-je alors, et Dieu sait à quelle fausse trace l'énoncé de termes tels que celui-là peut donner occasion. Qu'on m'excuse d'avoir eu, ces traces, à les faire premières. Je ne pouvais aller au-devant que du malentendu. Inter, certes, en effet, c'est ce que seule la suite m'a permis d'énoncer d'une intersignifiante, subjectivité de sa conséquence, le signifiant étant ce qui représente un sujet pour un autre signifiant où le sujet n'est pas. C'est bien en cela que, pour ce que, là où il est représenté, il est absent, que représenté tout de même, il se trouve ainsi divisé. Le discours, ce n'est pas seulement qu'il ne peut plus dès lors être jugé qu'à la lumière de son ressort inconscient, c'est qu'il ne peut plus être énoncé comme quelque chose d'autre que ce qui s'articule d'une structure où quelque part il se trouve aliéné d'une façon irréductible. D'où mon énoncé introductif: *D'un discours* — je m'arrête — ce n'est pas le mien. C'est de cet énoncé, discours comme ne pouvant être comme tel discours d'aucun — particulier — mais se fondant d'une structure et de l'accent que lui donne la répartition, le glissement de certains de ses termes, c'est de là que je pars cette année pour ce qui s'intitule *D'un discours qui ne serait pas du semblant*.

A ceux qui n'ont pu l'année dernière suivre ces énoncés qui sont donc préalables, j'indique que la parution, qui date déjà de plus d'un mois, de *Scilicet 2/3* leur en donnera les références inscrites. *Scilicet 2/3*, parce que c'est un écrit, c'est un événement, sinon un avènement de discours. D'abord en ceci, c'est que celui dont je me trouve l'instrument, sans qu'on puisse éluder qu'il nécessite votre presse, autrement dit que vous soyez là et très précisément sous cet aspect dont quelque chose de singulier fait la presse, assurément avec, disons, les incidences de notre histoire qu'il est quelque chose qui se touche qui renouvelle la question de ce qui peut en être du discours en tant qu'il est le discours du maître, ce quelque chose qui ne peut faire que de quelque chose dont on s'interroge à le dénommer. N'allez pas trop vite à vous servir du mot révolution. Mais il est clair qu'il faut discerner ce qu'il en est de ce qui, en somme, me permet de poursuivre mes énoncés, de cette formule *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Deux traits sont ici à retenir dans ce numéro de *Scilicet*, c'est que je mets à l'épreuve, somme toute à peu près, à quelque chose près qui est en plus mon discours de

— 11 —

l'année dernière, dans une configuration qui justement se caractérise par l'absence de ce que j'ai appelé cette presse de votre présence, et pour y mettre son plein accent, je le dirai de ces termes, ce que cette présence signifie, je l'épinglerai du plus-de-jouir pressé. Car c'est très précisément de cette figure que peut être estimé, si elle va au-delà d'une gêne comme on dit, concernant trop de semblance dans le discours où vous êtes inscrits, le discours universitaire, celle qu'il est facile de dénoncer d'une neutralité, par exemple, que ce discours ne peut prétendre soutenir [d'] une sélection compétitive quand il ne s'agit que des signes qui s'adressent aux avertis, [d'] une formation du sujet quand il s'agit de bien autre chose. Pour aller au-delà de cette gêne des semblances, pour que quelque chose s'espère qui permette d'en sortir, rien ne le permet que de poser qu'un certain mode, un certain mode de rigueur dans l'avancement d'un discours, ne clive, en position dominante dans ce discours, ce qu'il en est de ce triage, de ces globules de plus-de-jouir au titre de quoi vous vous trouvez, dans le discours universitaire, pris., C'est précisément que quelqu'un, à partir du discours analytique, se mette à votre regard dans la position de l'analysant, ce n'est pas nouveau, je l'ai déjà dit mais personne n'y a fait attention, c'est cela qui constitue l'originalité de cet enseignement, c'est ce qui motive ce que vous lui apportez de votre presse et c'est ce qu'à parler à la radio, j'ai mis à l'épreuve de cette soustraction précisément de cette présence, de cet espace où vous vous pressez, annulé et remplacé par l'*Il existe* pur de cette intersignifiante dont je parlais tout à l'heure pour qu'y vacille le sujet. C'est simplement un aiguillage vers quelque chose dont l'avenir dira la portée possible.

Il est un autre trait de ce que j'ai appelé cet événement, cet avènement de discours, c'est cette chose imprimée qui s'appelle *Scilicet*, c'est, comme un certain nombre déjà le savent, qu'on y écrit sans signer. Qu'est-ce que ça veut dire ? Que chacun de ces noms qui se trouvent mis en colonne à la dernière page de ces trois numéros qui constituent une année, peut être permuté avec chacun des autres, affirmant de là qu'aucun discours ne saurait être d'auteur. Ça c'est un pari. Là, ça parle, dans l'autre cas, c'est... *negieren* [?], là l'avenir dira si c'est la formule que, disons dans cinq, six ans adopteront toutes les revues, les revues bien, s'entend, c'est un pari, on verra!

Je n'essaie pas dans ce que je dis de sortir de ce qui est ressenti, éprouvé dans mes énoncés, comme accentuant, comme tenant à l'*artefact* du discours. C'est dire bien sûr, c'est la moindre des choses, que ce faisant, ça exclut que je prétende tout en couvrir, ça ne peut être un système, ça n'est, à ce titre, pas une philosophie. Il est clair qu'à quiconque prend sous le biais où l'analyse nous permet de

— 12 —

renouveler ce qu'il en est du discours, ceci implique qu'on se déplace, je dirai dans un *désunivers*, ce n'est pas la même chose que divers. Mais même à ce divers je ne répugnerai pas et pas seulement pour ce qu'il implique de diversité mais jusqu'à ce qu'il implique de diversion. Il est très clair aussi que je ne parle pas de tout. C'est même dans ce que j'énonce, ça résiste à ce qu'on parle de tout à son propos. Ça se touche du doigt tous les jours. Même sur ce que j'énonce que je ne dise pas tout, cela est autre chose, je l'ai déjà dit, ça tient à ceci que la vérité n'est qu'à mi-dire.

Ce discours donc, [qui] se confine à n'agir que dans l'artefact, n'est en somme que le prolongement de la position de l'analyste, en tant qu'elle se définit de mettre le poids de son plus-de-jouir à une certaine place. C'est néanmoins la position qu'ici je ne saurais soutenir, très précisément de n'être pas dans cette position de l'analyste. Comme je l'ai dit tout à l'heure, à ceci près qu'il vous y manque le savoir, c'est plutôt vous qui y seriez, dans votre presse. Ceci dit, quelle peut être la portée de ce que, dans cette référence, j'énonce?

D'un discours qui ne serait pas du semblant, ça peut s'énoncer de ma place et en fonction de ce que j'ai énoncé précédemment, c'est un fait en tout cas que je l'énonce. Remarquez que c'est un fait aussi puisque je l'énonce. Vous pouvez n'y voir que du feu, c'est-à-dire penser qu'il n'y a rien de plus que le fait que je l'énonce. Seulement, si j'ai parlé à propos du discours, d'artefact, c'est que pour le discours, il n'y a rien de fait, si je puis dire, déjà, il n'y a de fait que du fait de le dire, le fait énoncé est tout ensemble le fait de discours. C'est ça que je désigne par le terme d'artefact, et bien entendu, c'est ce qu'il s'agit de réduire. Parce que, si je parle d'artefact, c'est pas pour en faire surgir l'idée de quelque chose qui serait autre, une nature, dont vous auriez tort de vous y engager pour en affronter les embarras, parce que vous n'en sortiriez pas. La question ne s'instaure pas dans les termes: est-ce ou n'est-ce pas du discours? mais dans ceci : c'est dit ou ce n'est pas dit. Je pars de ce qui est dit, dans un discours dont l'artefact est supposé suffire à ce que vous soyez là; ici, coupure, car je n'ajoute pas, à ce que vous soyez là à l'état *de plus-de-jouir pressé*. J'ai dit coupure parce qu'il est questionnable de savoir si c'est en tant que plus-de-jouir pressé déjà que mon discours vous rassemble. Il n'est pas tranché, quoi qu'en pensent tels ou tels, que ce soit ce discours, celui de la suite des énoncés que je vous présente, qui vous mette où? [vous] dans cette position d'où il est questionnable par le « parle pas » [...je ne parle pas] d'un discours qui ne serait pas du semblant.

Du semblant, qu'est-ce que ça veut dire dans cet énoncé ? Du semblant de discours par exemple. Vous le savez, c'est la position dite du logico-positivisme.

C'est que, si à partir d'un signifié, à mettre à l'épreuve de quelque chose qui tranche par oui ou par non, ce qui ne permet pas de s'offrir à cette épreuve, voilà ce qui est défini de ne vouloir rien dire. Et avec ça, on se croit quitte d'un certain nombre de questions qualifiées de métaphysiques, ce n'est pas certes que j'y tiennne. Je tiens à faire remarquer que la position du logico-positivisme est intenable, en tout cas à partir de l'expérience analytique notamment.

Si l'expérience analytique se trouve impliquée de prendre ses titres de noblesse du mythe oedipien, c'est bien qu'elle préserve le tranchant de l'énonciation de l'oracle, et je dirai plus, que l'interprétation y reste toujours du même niveau. Elle n'est vraie que par ses suites, tout comme l'oracle. L'interprétation n'est pas mise à l'épreuve d'une vérité qui se trancherait par oui ou par non, elle déchaîne la vérité comme telle. Elle n'est vraie qu'en tant que vraiment suivie. Nous verrons tout à l'heure que les schémas de l'implication, j'entends de l'implication logique, dans la forme la plus classique, ces schémas eux-mêmes nécessitent le fond de ce véridique en tant qu'il appartient à la parole, fût-elle à proprement parler insensée. Le passage du moment où la vérité se tranche de son seul déchaînement à celui d'une logique qui va tenter de donner corps à cette vérité, c'est très précisément le moment où le discours, en tant que représentant de la représentation, est renvoyé, disqualifié, mais s'il peut l'être, c'est parce qu'en quelque partie, il l'est toujours déjà, que c'est ça qu'on appelle le refoulement. Ce n'est plus une représentation qu'il représente, c'est cette suite de discours qui se caractérise comme effet de vérité.

L'effet de vérité n'est pas du semblant. L'Œdipe est là pour nous apprendre, si vous me permettez, pour nous apprendre que c'est du sang rouge. Seulement voilà, le sang rouge ne réfute pas le semblant, il le colore, il le rend re-semblant, il le propage. Un peu de sciure et le cirque recommence. C'est bien pour cela que c'est au niveau de l'artefact de la structure du discours, que peut s'élever la question d'un discours qui ne serait pas du semblant. En attendant, il n'y a pas de semblant de discours, il n'y a pas de métalangage pour en juger, il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il n'y a pas de vrai sur le vrai.

Je me suis amusé un jour à faire parler la vérité. Je demande où il y a un paradoxe, qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus vrai que l'énonciation « je mens » ? Le chipotage classique qui s'énonce du terme de paradoxe ne prend corps que si, ce *Je mens*, vous le mettez sur un papier, à titre d'écrit. Tout le monde sent qu'il n'y a rien de plus vrai qu'on puisse dire à l'occasion que de dire: Je mens. C'est même très certainement la seule vérité qui à l'occasion ne soit pas brisée. Qui ne sait qu'à dire: Je ne mens pas, on n'est absolument pas à l'abri de dire quelque

— 14 —

chose de faux. Qu'est-ce à dire? La vérité dont il s'agit, quand elle parle, celle dont j'ai dit qu'elle parle Je, qui s'énonce comme oracle, *qui* parle?

Ce semblant, c'est le signifiant en lui-même. Qui ne voit que ce qui le caractérise, ce signifiant dont, au regard des linguistes, je fais cet usage qui les gêne, il s'en est trouvé pour écrire de ces lignes destinées à bien avertir que sans doute, Ferdinand de Saussure n'en avait pas la moindre idée. Qu'est-ce qu'on en sait? Ferdinand de Saussure faisait comme moi, il ne disait pas tout ; la preuve, on a trouvé dans ses papiers des choses jamais dites dans son cours. Le signifiant, on croit que c'est cette bonne petite chose qui est apprivoisée par le structuralisme, on croit que c'est l'Autre, en tant qu'Autre, et la batterie du signifiant, et tout ce que j'explique, bien sûr. Bien entendu ça vient du ciel, parce que je suis un idéaliste à l'occasion!

Artefact, ai-je dit d'abord ; bien sûr, l'artefact, c'est absolument certain que ce soit notre sort de tous les jours, que nous le trouvons à tous les coins de rue, à la portée des moindres gestes de nos mains. S'il y a quelque chose qui soit un discours soutenable, en tous cas soutenu, celui de la science nommément, ce n'est peut-être pas vain de se souvenir qu'il est parti très spécialement de la considération de semblants. Le départ de la pensée scientifique, je parle de l'histoire, qu'est-ce que c'est? L'observation des astres, qu'est-ce que c'est, si ce n'est la constellation, c'est-à-dire le semblant typique. Les pas premiers de la physique moderne, autour de quoi est-ce que ça tourne, au départ ? Non pas comme on le croit, des éléments, car les éléments, les quatre et même si vous y ajoutez la quinte essence, c'est déjà du discours, du discours philosophique, et comment! C'est des météores. Descartes fait un *Traité des Météores*. Le pas décisif, un des pas décisifs tourne autour de la théorie de l'arc-en-ciel, et quand je parle d'un météore, c'est quelque chose qui se définit d'être qualifié comme tel d'un semblant. Personne n'a jamais cru que l'arc-en-ciel, même parmi les gens les plus primitifs, que l'arc-en-ciel, c'était quelque chose qui était là recourbé, dressé. C'est en tant que météore qu'il est interrogé. Le météore le plus... le plus caractéristique, le plus originel, celui dont il est hors de doute qu'il est lié à, à la structure même de ce qui est discours, c'est le tonnerre. Si j'ai terminé mon discours de Rome sur l'évocation du tonnerre, c'est pas absolument comme ça, par fantaisie, il n'y a pas de *Nom-du-Père* tenable sans le tonnerre dont tout le monde sait très bien que, on ne sait même pas le signe de quoi c'est, le tonnerre. C'est la figure même du semblant. C'est en cela qu'il n'y a pas de semblant de discours, tout ce qui est discours ne peut que se donner pour semblant, et rien ne s'y édifie qui ne soit à base de ce quelque chose qui s'appelle signifiant, qui, dans la

— 15 —

lumière où je vous le produis aujourd'hui, est identique à ce statut comme tel du semblant.

D'un discours qui ne serait pas du semblant; pour que ce soit énoncé, il faut donc que d'aucune façon ce *du semblant* ne soit complétable de la référence de discours. C'est d'autre chose qu'il s'agit, du référent sans doute! Contenez-vous un tout petit peu. Ce référent n'est pas probablement tout de suite l'objet, puisque justement ce que ça veut dire, c'est que ce référent, c'est justement lui qui se promène. Le semblant dans lequel le discours est identique à lui-même, c'est un niveau du terme *semblant*, c'est le semblant dans la nature, ce n'est pas pour rien que je vous ai rappelé qu'aucun discours qui évoque la nature n'a jamais fait que de partir de ce qui, dans la nature, est semblant. Car la nature en est pleine. Je ne parle pas de la nature animale, dont il est bien évident que, qu'elle en surabonde. C'est même ce qui fait qu'il y a de doux rêveurs qui pensent que toute entière la nature animale, des poissons aux oiseaux, chante la louange divine, ça va de soi. Chaque fois qu'ils ouvrent comme ça, quelque chose, une bouche, un opercule, c'est un semblant manifeste, rien ne nécessite ces béances. Quand nous entrons dans quelque chose dont l'efficace n'est pas tranché, pour la simple raison que nous ne savons pas comment ça s'est fait qu'il y ait eu, si je puis dire, accumulation de signifiants, car les signifiants, hein? je vous le dis, sont répartis dans le monde, dans la nature, ils sont là à la pelle. Pour que naisse le langage, c'est déjà quelque chose d'amorcer ça, pour que naisse le langage, il a fallu que quelque part s'établisse ce quelque chose que je vous ai déjà indiqué à propos du pari, c'était le pari de Pascal, nous ne nous en souvenons pas. Supposer ceci, l'ennuyeux, c'est que ça suppose déjà le fonctionnement du langage parce que il s'agit de l'inconscient. L'inconscient et son jeu, ça veut dire que parmi les nombreux signifiants qui courent le monde il va y avoir en plus le corps morcelé. Il y a quand même des choses dont on peut partir en pensant qu'elles existent déjà. Elles existent déjà dans un certain fonctionnement où nous ne serions pas forcés de considérer l'accumulation du signifiant, c'est les histoires de territoire. Si le signifiant « votre bras droit » va dans le territoire du voisin faire une cueillette — c'est des choses qui arrivent tout le temps —naturellement votre voisin saisit votre signifiant « bras droit » et vous le rebalance par-dessus la chose mitoyenne. C'est ce que vous appelez curieusement *projection*, n'est-ce pas, c'est une manière de s'entendre! C'est d'un phénomène comme ça qu'il faudrait partir. Si votre bras droit, chez votre voisin, n'était pas entièrement occupé à la cueillette des pommes, par exemple, s'il était resté tranquille, il est assez probable que votre voisin l'aurait adoré, c'est l'origine du

— 16 —

signifiant maître, un bras droit, le sceptre. Le signifiant maître, ça ne demande qu'à commencer comme ça, tout au début.

Il en faut malheureusement un peu plus, c'est un schéma [très ? ou in, ou peu] satisfaisant. Un peu plus, ça vous donne le sceptre, tout de suite vous voyez la chose se matérialiser comme signifiant. Le procès de l'histoire se montre d'après tous les témoignages, dans ce qu'on a, un tout petit peu plus compliqué. Il est certain que la petite parabole, celle par laquelle j'avais commencé d'abord, le bras qui est re-renvoyé d'un territoire à l'autre, c'est pas forcé que ce soit votre bras qui vous revienne, parce que les signifiants, c'est pas individuel, on ne sait pas lequel est à qui. Alors voyez-vous, là nous entrons dans une espèce d'autre jeu originel quant à la fonction du hasard et celui des [des mythes ou d'Œdipe]. Vous faites un monde, pour l'occasion, disons un schéma, un support divisé comme ça en un certain nombre de cellules territoriales. Ça se passe à un certain niveau, celui où il s'agit de produire, où il s'agit de comprendre un peu ce qui s'est passé.

Après tout, non seulement on peut recevoir un bras qui n'est pas le sien, dans ce processus d'expulsion que vous avez appelé on ne sait pourquoi *projection*, si ce n'est que ça, vous êtes projeté, bien sûr, non seulement un bras qui n'est pas le vôtre, mais plusieurs autres bras, alors à partir de ce moment-là, ça n'a plus d'importance que ce soit le vôtre ou que ce soit pas le vôtre. Mais enfin, comme après tout, de l'intérieur d'un territoire, on ne connaît que ses propres frontières, on n'est pas forcé de savoir que sur cette frontière il y a six autres territoires, on balance ça un petit peu comme on veut, alors il se peut que des territoires il y en ait une pluie. L'idée du rapport qu'il peut y avoir entre le rejet de quelque chose et la naissance de ce que j'appelai tout à l'heure le signifiant maître, est certainement une idée à retenir. Mais pour qu'elle prenne tout son prix, il faut certainement qu'il y ait eu, par un processus de hasard, en certains points, accumulation de signifiants. À partir de là peut se concevoir quelque chose qui soit la naissance d'un langage. Ce que nous voyons à proprement parler s'édifier comme premier mode de supporter dans l'écriture ce qui sert de langage, en donne en tout cas une certaine idée. Chacun sait que la lettre A est une tête de taureau renversée, et que, un certain nombre d'éléments comme celui-là, mobiliers, laissent encore leurs traces. Ce qui est important, c'est de ne pas aller trop vite et de voir où continuent de rester les trous. Par exemple, il est bien évident que le départ de cette esquisse était déjà lié à quelque chose de marquant le corps d'une possibilité d'ectopie et de balade qui, évidemment, reste problématique. Après tout là encore, tout est toujours là. Nous avons enfin, c'est un point très sensible, que

— 17 —

nous pouvons contrôler encore tous les jours, il y a pas très longtemps, encore cette semaine, quelque chose, de très jolies photos, dans le journal, dont tout le monde s'est délecté, les possibilités d'exercice du découpage de l'être humain sur l'être humain sont tout à fait impressionnantes. C'est de là que tout est parti.

Il reste un autre trou. Vous le savez, on s'est beaucoup cassé la tête, on a bien fait la remarque que Hegel, c'est très joli, mais qu'il y a quand même quelque chose qu'il n'explique pas; il explique la dialectique du maître et de l'esclave, il n'explique pas qu'il y ait une société de maîtres. Il est tout à fait clair que ce que je viens de vous expliquer est certainement intéressant en ceci, que par le seul jeu de la projection, de la rétorsion, il est clair qu'au bout d'un certain nombre de coups, il y aura certainement, je dirai, une moyenne de signifiants plus importante dans certains territoires que dans d'autres. Enfin, il reste encore à voir comment le signifiant va pouvoir dans ce territoire faire société de signifiants. Il convient de ne jamais laisser dans l'ombre ce qu'on n'explique pas, sous prétexte qu'on a réussi à donner un petit commencement d'explication.

- Quoi qu'il en soit, l'énoncé de notre titre de cette année, *D'un discours qui ne sera it pas du semblant*, concerne quelque chose qui a affaire avec une économie. Ici, le *du semblant*, nous tairons à lui-même, il n'est pas semblant d'autre chose, *il* est à prendre au sens du génitif objectif, il s'agit du semblant comme objet propre dont se règle l'économie du discours. Est-ce que nous allons dire que c'est aussi un génitif subjectif? Est-ce que le *du semblant* concerne aussi ce qui tient le discours? Seul le mot subjectif est ici à repousser pour la simple raison que le sujet n'apparaît qu'une fois instaurée quelque part cette liaison des signifiants. Un sujet ne saurait être que le produit de l'articulation signifiante. Un sujet comme tel ne maîtrise jamais en aucun cas cette articulation mais en est à proprement parler déterminé.

Un discours, de sa nature, fait semblant comme on peut dire qu'il fait florès ou qu'il fait léger, ou qu'il fait chic. Si ce qui s'énonce de parole est justement vrai d'être toujours très authentiquement ce qu'elle est, au niveau où nous sommes, de l'objectif et de l'articulation, c'est donc très précisément comme objet de ce qui ne se produit que dans le dit discours que le semblant se pose. D'où le caractère à proprement parler insensé de ce qui s'articule dont il faut dire que c'est bien là que se révèle ce qu'il en est de la richesse du langage, à savoir qu'il détient une logique qui dépasse de beaucoup tout ce que nous arrivons à en cristalliser, à en détacher.

J'ai employé la forme hypothétique d'un discours qui ne *serait* pas du semblant. Chacun sait les développements qu'a pris après Aristote la logique, de

mettre l'accent sur la fonction hypothétique. Tout ce qui s'est articulé de donner la valeur Vrai ou Faux à l'articulation de l'hypothèse, et à combiner ce qui en résulte de l'implication d'un terme à l'intérieur de cette hypothèse, comme étant signalé[e] comme vrai[e]. C'est l'inauguration de ce qu'on appelle le *modus ponens*, et de bien d'autres modes encore dont chacun sait ce qu'on en a fait. Il est frappant qu'au moins à ma connaissance, jamais personne nulle part n'ait individualisé la ressource que comporte l'usage de cette hypothétique sous la forme négative.

Chose frappante, si on se réfère par exemple à ce qui en est recueilli dans mes *Ecrits*, quand quelqu'un à l'époque, à l'époque héroïque où je commençai de défricher le terrain de l'analyse, quand quelqu'un venait contribuer au déchiffrement de la *Verneinung*, encore qu'à commenter Freud lettre à lettre, il s'aperçut fort bien — car Freud le dit en toute lettre — que la *Bejahung* ne comporte qu'un jugement d'attribution, en quoi Freud (...) marque une finesse et une compétence tout à fait exceptionnelle à l'époque où il écrit ceci — car seul quelque logicien de diffusion modeste pouvait à la même époque l'avoir souligné — le jugement d'attribution, c'est ce qui ne préjuge en rien de l'existence; la seule position d'une *Verneinung* implique l'existence de quelque chose qui est très précisément ce qui est nié. Un *discours qui ne serait pas du semblant*, pose que le discours, comme je viens de l'énoncer, *est* du semblant.

Ce qui a un grand avantage, de le poser ainsi, c'est qu'on ne dit pas du semblant de quoi. Or, c'est là bien sûr, c'est là ce autour de quoi je propose d'avancer nos énoncés, c'est de savoir de quoi il s'agit là où ce *ne serait pas* du semblant. Bien sûr, le terrain est préparé d'un pas singulier quoique timide, qui est celui que Freud a fait dans *l'Au-delà du principe du plaisir*.

Je ne veux ici, parce que je ne peux pas en faire plus qu'indiquer le nœud que forment, dans cet énoncé, la répétition et la jouissance. C'est en fonction de ceci que la répétition va contre le principe du plaisir qui, je dirai, ne s'en relève pas. L'hédonisme ne peut, à la lumière de l'expérience analytique, que rentrer dans ce qu'il est, à savoir un mythe philosophique. J'entends, un mythe d'une classe parfaitement définie (et claire) et je l'ai énoncé l'année dernière, que l'aide qu'ils ont apportée à un certain procès du maître, en permettant au discours du maître comme tel d'édifier un savoir, ce savoir est savoir de maître, ce savoir a supposé, puisque le discours philosophique en porte encore la trace, l'existence en face du maître d'un autre savoir dont, Dieu merci! le discours philosophique n'a pas disparu sans avoir épinglé avant qu'il devait y avoir à l'origine un rapport entre ce savoir et la jouissance. Celui qui a ainsi clos le discours philosophique, Hegel

pour le nommer, bien sûr ne voit que la façon dont, parle travail, l'esclavage arrivera à accomplir, quoi? rien d'autre que le savoir du maître.

Et qu'introduit, qu'introduit de nouveau ce que j'appellerai l'hypothèse freudienne ? C'est, sous une forme extraordinairement prudente, mais tout de même syllogistique, ceci: si nous appelons *principe du plaisir* ceci que toujours, de par *le* comportement du vivant, il est revenu à un niveau qui est celui de l'excitation minimale, et ceci règle son économie; s'il s'avère que la répétition s'exerce de façon telle qu'une jouissance dangereuse, une jouissance qui outrepassa cette excitation minimale, soit ramenée — est-il possible, c'est sous cette forme que Freud énonce la question — qu'il soit pensé que la vie, prise elle-même dans son cycle, — c'est une nouveauté au regard de ce monde qui ne la comporte pas universellement — que la vie comporte cette possibilité de répétition qui serait le retour à ce monde en tant qu'il est semblant?

Je peux vous faire remarquer par un graphique au tableau que ceci comporte, au lieu d'une suite de courbes d'excitation ascendantes et descendantes, toutes confinant à une limite, qui est une limite supérieure, la possibilité d'une intensité d'excitation qui peut aussi bien aller à l'infini, ce qui est conçu comme jouissance ne comportant de soi, en principe, d'autre limite que ce point de tangence inférieur, ce point que nous appellerons suprême, en donnant son sens propre à ce mot qui veut dire le point le plus bas d'une limite supérieure, de même qu'infime est le point *le* plus haut d'une limite inférieure. La cohérence donnée du point mortel, dès lors conçu sans que Freud le

souligne, comme une caractéristique de la vie mais à la vérité, ce à quoi on ne songe pas est en effet ceci, c'est qu'on confond ce qui est de la non-vie, et qui est loin, fichtre! de ne pas remuer, le silence éternel des espaces infinis qui sidérait Descartes, ils parlent, ils chantent, ils se remuent de toutes les façons à nos regards, maintenant. Le monde dit inanimé n'est pas la mort. La mort est un

point, est désignée comme un point terme, comme un point terme de quoi? de la jouissance de la vie.

C'est très précisément ce qui est introduit par l'énoncé freudien, celui que nous qualifierons de l'hyperhédonisme, si je puis m'exprimer de cette façon. Qui ne voit que l'économie, même celle de la nature, est toujours un fait de discours, celui-là ne peut saisir que ceci indique qu'il ne saurait s'agir ici que de la jouissance qu'en tant qu'elle est elle-même non seulement fait, mais effet de discours.

Si quelque chose qui s'appelle l'inconscient peut être mi-dit comme structure langagière, c'est pour qu'enfin nous apparaisse le relief de cet effet de discours qui jusque-là nous paraissait comme impossible, à savoir le *plus-de-jour*. Est-ce à dire, pour suivre une de mes formules, qu'en tant que c'était comme impossible, il fonctionnait comme réel? J'ouvre la question, car à la vérité, rien n'implique que l'irruption du discours de l'inconscient, tout balbutiant qu'il reste, implique quoi que ce soit, dans ce qui le précédait, qui fut soumis à sa structure. Le discours de l'inconscient est une émergence, c'est l'émergence d'une certaine fonction du signifiant. Qu'il existât jusque-là comme enseigne, c'est bien en quoi je vous l'ai mis au principe du semblant.

Mais les conséquences de son émergence, c'est cela qui doit être introduit pour que quelque chose change, qui ne peut pas changer, car ce n'est pas possible, c'est au contraire de ce qu'un discours se centre de son effet comme impossible qu'il aurait quelque chance d'être un discours qui ne serait pas du semblant.

LEÇON 2, 20 JANVIER 1971

Si je cherchais ces feuilles, ce n'est pas pour m'assurer, mais me rassurer, de ce que j'ai énoncé la dernière fois, dont je n'ai pas le texte à cette heure-ci, je viens de m'en plaindre. Il me revient des propos, je n'ai aucune peine à me donner pour ça, du type de celui-ci, il se trouve que certains se sont demandé en quelques points de mon discours de la dernière fois comme ils s'expriment, où je veux en venir. D'autres propos me sont revenus d'ailleurs qu'on entend mal au fond de la salle. Je vais m'efforcer — je ne le savais absolument pas la dernière fois, je croyais qu'on avait une aussi bonne acoustique que dans l'amphithéâtre précédent — si on veut bien me faire signe au moment où malgré moi ma voix baissera, j'essaierai de faire de mon mieux.

Donc, on a pu en certains tournants, se demander la dernière fois où je veux en venir. A la vérité, cette sorte de question me paraît assez prématurée pour être significative, c'est-à-dire que ce sont loin d'être des personnes négligeables, ce sont des personnes fort averties dont ce propos m'a été rapporté, quelquefois tranquillement par eux-mêmes. Il serait peut-être, étant donné justement ce que j'ai avancé la dernière fois, plus impliqué de se demander d'où je pars, ou même, d'où je veux vous faire partir. Déjà ça, ça a deux sens, ça veut peut-être dire: aller quelque part, puis ça peut aussi vouloir dire:

décaniller, d'où vous êtes. Ce *d'où je veux en venir* est en tout cas fort exemplaire de ce que j'avance concernant le désir de l'autre: *che vuoi?* Qu'est-ce qu'y veut? Evidemment quand on peut le dire tout de suite, on est beaucoup plus dans son assiette. C'est une occasion de remarquer le facteur d'inertie que constitue ce *che vuoi* au moins quand on peut y répondre. C'est bien

—22—

pour ça que, dans l'analyse, on s'efforce de laisser cette question en suspens.

Néanmoins j'ai bien précisé la dernière fois que je ne suis pas ici dans la position de l'analyste. De sorte qu'en somme, à cette question je me crois obligé de répondre, je dois dire ce disant, ce pourquoi j'ai parlé. J'ai parlé du semblant et j'ai dit quelque chose qui ne court pas les rues; tout d'abord, j'ai insisté, j'ai appuyé sur ceci que le semblant qui se donne pour ce qu'il est, est la fonction primaire de la vérité. Il y a un certain Je parle qui fait ça, et le rappeler n'est pas superflu pour, à cette vérité, qui fait tellement de difficultés logiques, donner sa juste situation. C'est d'autant plus important à rappeler que, s'il y a dans Freud, pour désigner comme ça un certain ton, s'il y a dans Freud quelque chose qui soit révolutionnaire, j'ai déjà mis en garde contre l'usage abusif de ce mot, mais il est certain que, s'il y a eu un moment où Freud était révolutionnaire, c'est dans la mesure où il mettait au premier plan une fonction qui est aussi celle, c'est le seul élément qu'il ait de commun d'ailleurs, qui est aussi cet élément qu'a apporté Marx, c'est à savoir de considérer un certain nombre de faits comme des symptômes. La dimension du symptôme, c'est que ça parle, ça parle même à ceux qui ne savent pas entendre; ça ne dit pas tout, même à ceux qui le savent. Cette promotion du symptôme, c'est là le tournant que nous vivons dans un certain registre qui, disons, s'est poursuivi, ronronnant pendant des siècles, autour du thème de la connaissance. Faut tout de même pas dire que, du point de vue de la connaissance, nous soyons complètement dépourvus, et on sent bien ce qu'il y a de désuet dans la théorie de la connaissance quand il s'agit d'expliquer l'ordre de procès que constituent les formulations de la science. La science physique donne des modèles, actuellement. Que nous soyons, parallèlement à cette évolution de la science, dans une position qu'on peut qualifier d'être sur la voie de quelque vérité, voilà ce qui montre une certaine hétérogénéité de statut entre deux registres, à ceci près que, dans mon enseignement et seulement là, on s'efforce d'en montrer la cohérence, qui ne va pas de soi, ou qui ne va de soi que pour ceux qui, dans cette pratique de l'analyse, en rajoutent quant au semblant. C'est ce que j'essaierai d'articuler aujourd'hui.

J'ai dit une deuxième chose, le semblant n'est pas seulement repérable, essentiel, pour désigner la fonction primaire de la vérité, il est impossible sans cette référence de qualifier ce qu'il en est du discours. Ce qui définit le discours, ce tout au moins par quoi l'année dernière j'ai essayé de donner un poids à ce terme, en en définissant quatre que je n'ai pu la dernière fois que rappeler, en rappeler je crois, mais hâtivement, les titres, à quoi certains bien sûr ont trouvé que là on

—23—

perdait pied. Que faire? je ne vais pas refaire, même à titre rapide, l'énoncé de ce dont il s'agit, quoique bien sûr j'aurai à y revenir et à montrer ce qui y est, j'ai indiqué qu'on s'y reporte dans les réponses dites *Radiophonie* du dernier *Scilicet*, ce qu'il en est, en quoi consiste cette fonction du discours telle que je l'ai énoncée l'année dernière. Il se supporte de quatre places privilégiées parmi lesquelles une d'entre elles précisément restait innommée, et justement celle qui, de chacun de ces discours donne le titre, par la fonction de son occupant. C'est quand le signifiant maître est à une certaine place que je parle du discours du maître; quand un certain savoir l'occupe aussi, je parle de l'université; quand le sujet dans sa division, fondatrice de l'inconscient, y est en place, que je parle du discours de l'hystérique, et enfin quand le *plus-de-jouir* l'occupe, que je parle du discours de l'analyste. Cette place, en quelque sorte sensible, celle d'en haut et à gauche, pour ceux qui ont été là et qui s'en souviennent encore, cette place qui est ici occupée dans le discours du maître parie Signifiant en tant que maître, S1, cette place non désignée encore, je la désigne de son nom, du nom qu'elle mérite, c'est très précisément la place du *semblant*. C'est dire, après ce que j'ai énoncé la dernière fois, à quel point le signifiant, si je puis dire, y est à sa place. D'où le succès du discours du maître, ce succès tout de même, qui mérite bien qu'on y fasse attention un instant, car enfin, qui peut croire qu'aucun maître ait jamais régné par la force? Surtout au départ, parce qu'enfin, comme nous le rappelle Hegel dans cet admirable escamotage, un homme en vaut un autre., Et si le discours du maître fait [le lit], la structure, le point fort autour de quoi s'ordonnent plusieurs civilisations, c'est que le ressort est tout de même bien d'un autre ordre que la violence.

Ce n'est pas dire que nous soyons sûrs d'aucune façon que, dans ces faits dont il faut dire que nous ne pouvons les articuler qu'avec la plus extrême précaution, que dès que nous les épinglons d'un terme quelconque, primitif, prélogique, archaïque, et quoi que ce soit de quelque ordre que ce soit, archaïque, *archè*, ça serait le commencement, pourquoi? Et pourquoi ça serait pas aussi un déchet, ces sociétés primitives? Mais rien ne le tranche. Ce qui est certain, c'est qu'elles nous montrent qu'il n'est pas obligé que les choses s'établissent en fonction du discours du maître; premièrement, la configuration mytho-rituelle, qui est la meilleure façon de les épingler, n'implique pas forcément l'articulation du discours du maître. Néanmoins, il faut le dire, c'est une certaine forme d'alibi que de nous intéresser tellement à ce qui n'est pas le discours du maître, dans la plupart des cas une façon de noyer le poisson; pendant qu'on s'occupe de ça, on ne s'occupe pas d'autre chose. Et pourtant, le discours du maître est d'une

—24—

articulation essentielle, et la façon dont je l'ai dite devrait être quelque chose à quoi certains, je ne dis pas vous tous, certains devraient s'employer à rompre leur esprit. Parce que ce dont il s'agit, et cela aussi je l'ai bien accentué la dernière fois, ce dont il s'agit, tout ce qui peut arriver de nouveau et qu'on appelle, je le dis depuis toujours, en insistant sur le tempérament qu'il convient d'y mettre, de ce qu'on appelle révolutionnaire, ne peut consister qu'en un changement, qu'en un déplacement du discours, à savoir sur chacune de ces places, je voudrais en quelque sorte, pour faire image, – mais à quelle sorte de crétinisation l'image peut-elle conduire! –, représenter par si on peut dire quatre godets, qui auraient chacun leur nom, la façon dont dans ces godets glissent un certain nombre de termes, nommément ce que j'ai distingué de S_1 , S_2 , en tant qu'au point où nous en sommes S_2 constitue un certain corps de savoir, le petit a, en tant qu'il est directement conséquence du discours du maître, le \$ qui dans le discours du maître, occupe cette place qui est une place dont nous allons parler aujourd'hui, que j'ai déjà nommée, elle, qui est la place de la vérité.

La vérité n'est pas le contraire du semblant, la vérité si je puis dire est cette dimension, ou cette *demansion*, d.e.m.a.n.s.i.o.n, si vous me permettez de faire un nouveau mot, pour désigner ces godets, cette demansion qui est strictement corrélatrice de celle du semblant. Cette demansion, je vous l'ai dit qui, cette dernière, celle du semblant, la supporte. Alors, quelque chose s'indique tout de même d'où veut en venir ce semblant. Il est clair que la question est peut-être un peu à côté, qui est celle, alors là, qui m'est revenue par des voies tout à fait indirectes, deux jeunes têtes que je salue si elles sont encore là aujourd'hui, qu'elles soient pas offensées qu'on les ait entendues au passage, qui se demandaient, en hochant gravement de leur bonnet, paraît-il: « Est-ce que c'est un idéaliste pernicieux ? » Est-ce que je suis un idéaliste pernicieux ? Ça me paraît être tout à fait à côté de la question! Parce que j'ai commencé — et avec quel accent, je dirai que, je disais le contraire de ce que j'avais à dire exactement — par mettre l'accent sur ceci que le discours, c'est l'artefact. Ce que j'amorce avec ça, c'est exactement le contraire, parce que le semblant, c'est, c'est le contraire de l'artefact. Comme je l'ai fait remarquer, dans la nature le semblant, ça foisonne. La question, dès qu'il ne s'agit plus de la connaissance, dès qu'on ne croit pas que c'est par la voie de la perception, dont nous extrairions je ne sais quelle quintessence, que nous connaissons quelque chose, mais au moyen d'un appareil qui est le discours, il n'est plus question de l'idée.

La première fois d'ailleurs que l'idée a fait son apparition, elle était un peu mieux située qu'après les exploits de l'évêque Berkeley. C'est de Platon qu'il

—25—

s'agissait, et qui se demandait où était le réel de ce qui était nommé un cheval. Son idée de l'idée, c'était l'importance de cette dénomination. Dans cette chose multiple et transitoire, d'ailleurs parfaitement obscure à son époque plus qu'à la nôtre, est-ce que toute la réalité d'un cheval n'est pas dans cette idée en tant que ça veut dire le signifiant, *un cheval*. Faut pas croire que, parce qu'Aristote met l'accent de la réalité sur l'individu, il est beaucoup plus avancé. L'individu, ça veut exactement dire ce qu'on ne peut pas dire. Et jusqu'à un certain point, si Aristote n'était pas le merveilleux logicien qu'il est, qui a fait là le pas unique, le pas décisif, grâce à quoi nous avons un repère concernant ce que c'est qu'une suite articulée de signifiants, on pourrait dire que, dans sa façon de pointer ce qu'est l'*ousia*, autrement dit le réel, il se comporte comme un mystique, le propre de l'*ousia*, c'est lui-même qui le dit, c'est qu'elle ne peut d'aucune façon être attribuée, elle n'est pas dicible. Ce qui n'est pas dicible, c'est précisément ce qui est mystique. Seulement il semble, il n'abonde pas de ce côté-là, mais il laisse la place au mystique. C'est évident que la solution de la question de l'idée ne pouvait pas venir à Platon. C'est du côté de la fonction et de la variable que tout ça trouve sa solution.

S'il est clair que, s'il y a quelque chose que je suis, c'est que je ne suis pas nominaliste, je veux dire que je ne pars pas de ceci que le nom, c'est quelque chose qui se plaque comme ça, sur du réel. Et il faut choisir; si on est nominaliste, il faut complètement renoncer au matérialisme dialectique, de sorte qu'en somme la tradition nominaliste, qui est à proprement parler le seul danger d'idéalisme qui peut se produire ici dans un discours tel que le mien, est très évidemment écartée. Il ne s'agit pas d'être réaliste au sens où on l'était au Moyen-âge, le réalisme des universaux, mais il s'agit de désigner, de pointer ceci que notre discours, notre discours scientifique, ne trouve le réel qu'à ce qu'il dépend de la fonction du semblant.

Les effets de l'articulation, j'entends algébrique, du semblant et comme tel il ne s'agit que de lettres, voilà le seul appareil au moyen de quoi nous désignons ce qui est réel; ce qui est réel, c'est ce qui fait trou dans ce semblant. Dans ce semblant articulé qu'est le discours scientifique, le discours scientifique progresse sans plus même se préoccuper s'il est ou non semblant. Il s'agit seulement que son réseau, que son filet, que son *lattice*, comme on dit, fasse apparaître les bons trous à la bonne place. Il n'a de référence que l'impossible auquel aboutissent ses déductions; cet impossible, c'est le réel. L'appareil du discours en tant que c'est lui, dans sa rigueur, qui rencontre les limites de sa consistance, voilà avec quoi nous visons, dans la physique, quelque chose qui est le réel.

—26—

Ce qui nous importe dans ce qui nous concerne, à savoir le champ de la vérité — et pourquoi est-ce le champ de la vérité, seulement ainsi qualifiable, qui nous concerne, je vais essayer de l'articuler aujourd'hui — pour ce qui nous concerne, nous avons affaire à quelque chose qui se rend compte qu'il diffère de cette position dans la physique, du réel, ce quelque chose qui résiste, qui n'est pas perméable à tout sens, qui est conséquence de notre discours, cela s'appelle le fantasme. Et ce qui est à éprouver, ce sont ses limites, c'est sa structure, la fonction, le rapport dans un discours d'un des termes, du petit a, le plus-de-jouir, à l's du sujet, soit précisément le point qui, dans le discours du maître, est rompu. Voilà ce que nous avons à éprouver dans sa fonction, quand dans la position tout opposée, celle où le petit a occupe cette place c'est le sujet qui est en face, cette place où il est interrogé, c'est là que le fantasme doit prendre son statut, son statut qui est défini par la part même d'impossibilité qu'il y a dans l'interrogation analytique.

Pour éclairer ce qu'il en est *d'où je veux en venir*, j'irai à ce que je veux aujourd'hui marquer, de ce qu'il en est de la théorie analytique. A ce titre, je ne reviens pas, je saute par-dessus une fonction qui s'exprime d'une certaine façon de parler que j'ai ici m'adressant à vous. Je ne puis faire néanmoins que d'attirer votre attention sur ceci que, si la dernière fois, je vous ai interpellés du terme qui a pu paraître impertinent, à combien juste titre, à beaucoup, de *plus de jouir pressé*, devrais-je parler alors de quelque espèce de [...], de [...] pressé? Ça a pourtant un sens, un sens qui est celui de ce que préserve mon discours, qui en aucun cas n'a le caractère de 'ce que Freud a désigné comme le discours du leader. C'est bien au niveau du ~discours, dans les débuts des années 20, que Freud a articulé dans *Maßenpsychologie und Ichanalyse* quelque chose qui singulièrement s'est trouvé être au principe du phénomène nazi. Reportez-vous au schéma qu'il donne dans cet article, à la fin du chapitre *Identification*; vous y verrez presque là en clair indiquées les relations du grand I et du petit a. Vraiment, le schéma semble fait pour qu'y soient portés les signes lacaniens.

Ce qui, dans un discours, s'adresse à l'Autre comme un Tu, fait surgir l'identification à quelque chose qu'on peut appeler l'idole humaine. Si j'ai parlé la dernière fois du sang rouge comme étant le sang le plus vain à propulser contre le semblant, c'est bien parce que vous l'avez vu, on ne saurait s'avancer pour renverser l'idole, sans tout aussitôt après, prendre sa place, comme on sait que c'est ce qui s'est passé pour un certain type de martyrs! C'est bien dans la mesure où quelque chose dans tout discours qui fait appel au Tu provoque à une identification camouflée, secrète, qui n'est que celle à cet objet énigmatique qui peut

—27—

être rien du tout, le tout petit plus de jouir d'Hitler, qui n'allait peut-être pas plus loin que sa moustache, voilà ce qui a suffi à cristalliser des gens qui... qui n'avaient rien de mystique! qui étaient tout ce qu'il y a de plus engagés dans le procès du discours du capitaliste, avec ce que ça comporte de mise en question du plus de jouir sous sa forme de plus-value. Il s'agissait de savoir si, à un certain niveau, on en aurait encore son petit bout, et c'est bien ça qui a suffi à provoquer cet effet d'identification. Il est amusant simplement que ça ait pris la forme d'une idéalisation de la race, à savoir de la chose qui, dans l'occasion, était la moins intéressée. Mais on peut trouver d'où procède ce caractère de fiction, on peut le trouver. Ce qu'il faut dire simplement, c'est qu'il n'y a aucun besoin de cette idéologie pour qu'un racisme se constitue, qu'il y suffit d'un plus de jouir qui se reconnaisse comme tel et que quiconque s'intéresse un peu à ce qui peut advenir fera bien de se dire que toutes les formes de racisme, en tant qu'un plus de jouir suffit très bien à le supporter, voilà ce qui maintenant est à l'ordre du jour, voilà ce qui pour les années à venir nous pend au nez.

Vous allez mieux saisir pourquoi, quand je vous dirai ce que la théorie, l'exercice authentique de la théorie analytique, nous permet de formuler quant à ce qu'il en est du plus de jouir. On s'imagine, on s'imagine qu'on dit quelque chose quand on dit que ce que Freud a apporté, c'est la sous-jacence de la sexualité dans tout ce qu'il en est du discours. On dit ça quand on a été un tout petit peu touché par ce que j'énonce de l'importance du discours pour définir l'inconscient, et puis qu'on ne prend pas garde que je n'ai pas encore, moi, abordé ce qu'il en est de ce terme sexualité, rapport sexuel. Il est étrange certes — il n'est pas étrange que d'un seul point de vue, le point de vue de la charlatanerie qui préside à toute action thérapeutique dans notre société — il est étrange qu'on ne se soit pas aperçu du monde qu'il y a entre ce terme, sexualité, partout où il commence, où il commence seulement, à prendre une substance biologique, et je vous ferai remarquer que, s'il y a quelque part qu'on peut commencer de s'apercevoir du sens que ça a, c'est plutôt du côté des bactéries, du monde qu'il y a entre cela et ce dont il s'agit concernant ce que Freud énonce des relations que l'inconscient révèle. Quels que soient les trébuchements auxquels lui-même a pu succomber dans cet ordre, ce que Freud révèle du fonctionnement de l'inconscient n'a rien de biologique. Ça n'a le droit de s'appeler sexualité que par ce qu'on appelle rapport sexuel; c'est complètement légitime, d'ailleurs, jusqu'au moment où on se sert de sexualité pour désigner autre chose, à savoir ce qu'on étudie en biologie, à savoir le chromosome et sa combinaison XY ou XX, où XX, XY, ça n'a absolument rien à faire avec ce dont il s'agit qui a un nom

—28—

parfaitement énonçable, et qui s'appelle les rapports de l'homme et de la femme. Il convient de partir de ces deux termes avec leur sens plein, avec ce que ça comporte de *relation*. Parce qu'il est très étrange quand on voit les petits essais timides que les gens font pour penser à l'intérieur des cadres d'un certain appareil qui est celui de l'institution psychanalytique, ils s'aperçoivent que tout n'est pas réglé par les ébats qu'on nous donne comme conflictuels, et ils voudraient bien autre chose, du non-conflictuel, ça repose. Et alors là, ils s'aperçoivent par exemple de ceci, c'est que, on n'attend pas du tout la phase phallique pour distinguer une petite fille d'un petit garçon, ils sont pas du tout pareils. Ils s'émerveillent! Et alors — je vous le signale parce que d'ici que je vous retrouve, ça sera seulement au mois de février le deuxième mercredi de février vous aurez peut-être le temps de lire quelque chose, pour une fois que je conseille un livre, ça fera monter le tirage, qui s'appelle *Sex und Gender, and Gender*, c'est en anglais, pardon! C'est d'un nommé Stoller, c'est très intéressant à lire, d'abord parce que ça donne sur un sujet important, celui des transsexualistes, un certain nombre de cas très bien observés avec leurs corrélats familiaux. Vous savez peut-être que le transsexualisme, ça consiste très précisément en un désir très énergique de passer par tous les moyens à l'autre sexe, fût-ce à se faire opérer, quand on est du côté mâle. Voilà! ce transsexualisme, avec les coordonnées, les observations qui sont là, vous y apprendrez certainement beaucoup de choses, car ce sont des observations tout à fait utilisables. Vous y apprendrez également ceci, le complet... le caractère complètement inopérant de l'appareil dialectique avec lequel l'auteur de ce livre traite ces questions, et qui fait que surgissent tout à fait directement les plus grandes difficultés qu'il rencontre pour expliquer ses cas. Une des choses les plus surprenantes, c'est que la face psychotique de ces cas est complètement éludée par lui, faute bien entendu de tout repère, la forclusion lacanienne ne lui étant jamais parvenue aux oreilles, ce qui explique tout de suite et très aisément la forme de ces cas. Mais qu'importe! L'important est ceci, c'est que pour parler d'identité de genre, ce qui n'est rien d'autre que ce que je viens d'exprimer comme ce terme, l'homme et la femme, il est clair que la question n'est posée de ce qui en surgit précocement qu'à partir de ceci qu'à l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir entre hommes et femmes et que pour comprendre l'accent qui est mis sur ces choses, sur cette instance, il faut se rendre compte que ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme, et inversement. Que rien ne nous permet dans ces définitions de l'homme et de la femme, de les abstraire de l'expérience parlante complète, jusques et y compris dans les institutions où elles s'expriment, à savoir le mariage.

— 29 —

Si on ne comprend pas qu'il s'agit, à l'âge adulte, de faire-homme, que c'est cela qui constitue la relation à l'autre partie, que c'est à la lumière, au départ, en partant de ceci qui constitue une relation fondamentale, qu'est interrogé tout ce qui dans le comportement de l'enfant peut être interprété comme s'orientant vers ce faire-homme par exemple, et que de ce faire-homme, l'un des corrélats essentiels, c'est de faire signe à la fille qu'on l'est, que nous nous trouvons pour tout dire placés d'emblée dans la dimension du semblant, mais aussi bien, tout en témoigne, y compris les références qui sont communes, qui traînent partout, à la parade sexuelle chez les mammifères supérieurs principalement, mais aussi bien chez les... dans un très très grand nombre de vues que nous pouvons avoir très très loin dans le phylum animal, qui montre le caractère essentiel, dans le rapport sexuel, de quelque chose qu'il convient parfaitement de limiter au niveau où nous le touchons, qui n'a rien à faire ni avec un niveau cellulaire, qu'il soit chromosomique ou pas, ni avec un niveau organique, qu'il s'agisse ou non de l'ambiguïté de tel ou tel tractus concernant la gonade, c'est à savoir un niveau éthologique qui est celui-ci, celui proprement d'un semblant. C'est en tant que le mâle, le mâle le plus souvent, la femelle n'en est pas absente puisqu'elle est précisément le sujet qui est atteint par cette parade, c'est en tant qu'il y a parade que quelque chose qui s'appelle copulation sexuelle, sans doute, dans sa fonction, mais qui trouve son statut d'éléments d'identité particuliers, il est certain que le comportement sexuel humain trouve référence aisément dans cette parade telle qu'elle est définie au niveau animal. Il est certain que le comportement sexuel humain consiste dans un certain maintien de ce semblant animal, la seule chose qui l'en différencie, c'est que ce semblant soit véhiculé dans un discours, et que c'est à ce niveau de discours, à ce niveau de discours seulement, qu'il est porté vers, permettez-moi, quelque effet qui ne serait pas du semblant. Ça veut dire que, au lieu d'avoir l'exquise courtoisie animale, il arrive, il arrive aux hommes de violer une femme, ou inversement. Aux limites du discours, en tant qu'il s'efforce de faire tenir le même semblant, il y a de temps en temps du réel – c'est ce qu'on appelle le passage à l'acte, je ne vois pas de meilleur endroit pour désigner ce que ça veut dire. Observez que dans la plupart des cas, le passage à l'acte est soigneusement évité. Ça n'arrive que par accident; et c'est bien là aussi une occasion d'éclairer ce qu'il en est de ce que je différencie depuis longtemps du passage à l'acte, à savoir *l'acting out*, faire passer le semblant sur la scène, le monter à la hauteur de la scène, en faire exemple, voilà ce qui dans cet ordre s'appelle *l'acting out*. On appelle ça encore la passion. Mais, je suis forcé d'aller vite, vous remarquerez que c'est à ce propos, et là tel que je viens d'éclairer les

—30—

choses, qu'on peut bien pointer, bien désigner ceci, c'est ce que j'ai dit tout le temps, c'est que si le discours est là en tant qu'il permet l'enjeu de ce qu'il en est du plus de jouir, à savoir, j'y mets tout le paquet, c'est très précisément ce qui est interdit au discours sexuel.

Il n'y a pas d'acte [*? ou: rapport?*] sexuel, je l'ai déjà exprimé plusieurs fois, je l'aborde ici sous un autre angle. Et ceci est rendu tout à fait sensible par l'économie, mais massive, de la théorie analytique, à savoir de ce que Freud a rencontré et lui d'abord si innocemment, si je puis dire, que c'est en cela qu'il est symptôme, c'est-à-dire qu'il fait avancer les choses au point où elles nous concernent, sur le plan de la vérité. Le mythe de l'Œdipe, qui ne voit qu'il est nécessaire à désigner le réel, car c'est bien ce qu'il a la prétention de faire, ou plus exactement ce à quoi le théoricien est réduit, quand il formule cet hypermythe, c'est que le réel à proprement parler s'incarne..., de quoi? de la jouissance sexuelle, comme quoi? comme impossible, puisque ce que l'Œdipe désigne, c'est l'être mythique dont la jouissance — sa jouissance — serait celle — de quoi? de toutes les femmes. Qu'une... qu'un appareil semblable soit ici en quelque sorte imposé par le discours même, est-ce que ce n'est pas là le recoupement le plus sûr de ce que j'énonce de théorie, concernant la prévalence du discours, concernant tout ce qu'il en est précisément de la jouissance? Ce que la théorie analytique articule est quelque chose dont le caractère saisissable comme objet est ce que je désigne de l'objet petit *a*, en tant que par un certain nombre de contingences organiques favorables, il vient remplir sein, excrément, regard ou voix, la place définie comme celle du plus de jouir.

Qu'est-ce que la théorie énonce sinon ceci: quelque chose qui tend, ce rapport du plus de jouir, rapport au nom de quoi la fonction de la mère vient à un point tellement prévalent dans toute notre observation analytique, le plus de jouir ne se normalise que d'un rapport qu'on établit à la jouissance sexuelle, à ceci près que cette jouissance, cette jouissance sexuelle ne se formule, ne s'articule du phallus en tant qu'il est son signifiant, le phallus; quelqu'un a écrit un jour ceci, que ce serait le signifiant qui désignerait le manque de signifiant, c'est absurde, je n'ai jamais articulé une chose pareille. Le phallus est très proprement la jouissance sexuelle en tant qu'elle est coordonnée, qu'elle est solidaire d'un semblant.

C'est bien ce qui se passe et c'est là ce dont-il est assez étrange de voir tous les analystes s'efforcer de détourner leur regard; loin d'avoir toujours plus insisté sur ce tournant, cette crise de la phase phallique, tout leur est bon pour l'éluder, la crise, la vérité à laquelle il n'est pas un de ces jeunes êtres parlants qui n'ait à

—31—

faire face, c'est qu'il y en a qui n'en ont pas de phallus. Double intrusion au manque, parce que, il y en a qui n'en ont pas et puis, cette vérité manquait jusqu'à présent. L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes, pour le garçon, de ce qu'il y ait des hommes, pour la fille. Et ce qui est important, ça n'est même pas tellement ce qu'ils éprouvent, c'est une situation réelle, permettez-moi, c'est que pour les hommes, la fille, c'est le phallus. Et que c'est ce qui les châtre. Que pour les femmes, le garçon, c'est la même chose, le phallus et c'est ça qui les châtre aussi, parce qu'elles n'acquièrent qu'un pénis et que c'est raté. Le garçon ni la fille d'abord ne courent de risques que par les drames qu'ils déclenchent, ils sont le phallus pendant un moment. Voilà le réel, le réel de la jouissance sexuelle en tant qu'elle est détachée comme telle, c'est le phallus, autrement dit le Nom du Père, l'identification de ces deux termes ayant en son temps scandalisé quelques [ou: de pieuses] personnes.

Mais il y a quelque chose qui vaut la peine qu'on y insiste un peu plus. Quelle est la part, au fond, fondatrice dans cette opération de semblant, telle que celle que nous venons de définir au niveau du rapport homme et femme, quelle est la place du semblant, du semblant archaïque? C'est assurément ce pour quoi il vaut la peine de retenir un peu plus le moment de ce que représente la femme. La femme, c'est précisément dans cette relation, ce rapport, pour l'homme, l'heure de la vérité. La femme est en position, au regard de la jouissance sexuelle, de ponctuer l'équivalence de la jouissance et du semblant. C'est bien en cela que gît la distance où se trouve d'elle, l'homme. Si j'ai parlé d'heure de la vérité, c'est parce que c'est celle à quoi toute la formation de l'homme est faite pour répondre, en maintenant envers et contre tout le statut de son semblant. Il est certainement plus facile à l'homme d'affronter aucun ennemi sur le plan de la rivalité que d'affronter la femme en tant qu'elle est le support de cette vérité, de ce qu'il y a de semblant dans le rapport de l'homme à la femme.

A la vérité, que le semblant soit ici la jouissance, pour l'homme, est suffisamment indiquer que la jouissance est semblant. C'est parce qu'il est à l'intersection de ces deux jouissances que l'homme subit au maximum le malaise de ce rapport qu'on désigne comme sexuel. Comme disait l'autre, ces plaisirs qu'on appelle physiques. Par contre, nulle autre que la femme, car c'est en cela qu'elle est l'Autre, nulle autre que la femme ne sait mieux ce qui, de la jouissance et du semblant, est disjonctif parce qu'elle est la présence de ce quelque chose qu'elle sait, à savoir que jouissance et semblant, s'ils s'équivalent, dans une dimension du discours, n'en

—32—

sont pas moins distincts dans l'épreuve, que la femme représente pour l'homme la vérité, tout simplement, à savoir celle-là seule qui peut donner sa place en tant que telle au semblant. Il faut le dire, tout ce qu'on nous a énoncé comme étant le ressort de l'inconscient ne représente rien que l'horreur de cette vérité. C'est ça bien sûr qu'aujourd'hui, j'essaie, je tente de vous développer comme on fait des fleurs japonaises. Ce n'est pas particulièrement agréable à entendre, c'est ce qu'on empaquette d'habitude sous le registre du complexe de castration. Moyennant quoi, là, avec cette petite étiquette, on est calme, on peut le laisser de côté, on n'a plus jamais rien à en dire, sinon que c'est là et qu'on lui fait une petite révérence de temps en temps.

Mais que la femme soit la vérité de l'homme, que cette vieille histoire proverbiale, quand il s'agit de comprendre quelque chose, le « cherchez la femme », à quoi on donne naturellement une interprétation policière, soit quelque chose de tout autre, à savoir que pour avoir la vérité d'un homme, on ferait bien de savoir quelle est sa femme. J'entends, son épouse, à l'occasion, et pourquoi pas? C'est le seul endroit où ça ait un sens, ce que quelqu'un un jour dans mon entourage a appelé le pèse-personne. Pour peser une personne, rien de tel que de peser sa femme. Quand il s'agit d'une femme, c'est pas la même chose! Parce que la femme a une très grande liberté...

—Plus fort!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— On n'entend pas!

— Vous n'entendez pas?

— Non!

— J'ai dit: la femme a une très grande liberté à l'endroit du semblant! Elle arrivera à donner du poids même à un homme qui n'en a aucun. C'est des... c'est des vérités, bien sûr, qui, au cours des siècles, étaient déjà parfaitement repérées depuis longtemps, mais qui ne sont jamais dites que de bouche à bouche, si je puis dire. Et toute une littérature est faite, existe, il s'agirait de connaître son ampleur, naturellement ça n'a d'intérêt que si on prend la meilleure.

Quelqu'un dont, par exemple, il faudrait un jour que quelqu'un se charge, c'est Baltazar Gracián, qui était un jésuite éminent, et qui a écrit de ces choses parmi les plus intelligentes qu'on puisse écrire. Leur intelligence est absolument prodigieuse en ceci que tout ce dont il s'agit, à savoir établir ce qu'on peut appeler la sainteté de l'homme, en un mot résume-t-il, résume-t-il quoi? son livre sur *L'Homme de cour*, en un mot, deux points: être un saint. C'est le seul point de la civilisation occidentale où le mot *saint* ait le même sens qu'en

—33—

chinois, *Tchen-Tchen*. Notez ce point parce que, cette référence, parce que tout de même il est tard, aujourd'hui, et ce n'est pas aujourd'hui que je l'introduirai, je vous ferai cette année quelques petites références aux origines de la pensée chinoise.

Quoi qu'il en soit, oui! je me suis aperçu d'une chose, c'est que peut-être je ne suis lacanien que parce que j'ai fait du chinois autrefois. Je veux dire par là que je m'aperçois à relire des trucs comme ça, que j'avais parcouru, mais à l'annoncé, enfin! comme un nigaud, avec des oreilles d'âne, je me suis aperçu à les relire maintenant que, enfin! c'est de plain-pied avec ce que je raconte.

Je ne sais pas, je donne un exemple; dans Mencius, qui est un des livres fondamentaux, canoniques, de la pensée chinoise, il y a un type, qui est son disciple d'ailleurs, ce n'est pas lui, mais qui commence d'énoncer des choses comme ceci:

« Ce que vous ne trouvez pas du côté *yen*, c'est le discours, ne le cherchez pas du côté de votre esprit. » Enfin je vous traduis *esprit*, c'est *hsin*, mais ça veut dire que, par *hsin* qui veut dire le cœur, ce qu'il désignait, c'était bel et bien l'esprit, le *Geist* de Hegel. Mais enfin ça demanderait un tout petit peu plus de développements. « Et si vous ne trouvez pas du côté de votre esprit, ne le cherchez pas du côté de votre *tchi* », c'est-à-dire de, de ce que les jésuites traduisent comme ça, comme ils peuvent, en perdant un peu le souffle, de votre sensibilité. Je ne vous indique cet étagement que pour vous dire la distinction qu'il y a très stricte entre ce qui s'articule, ce qui est du discours, et ce qui est de l'esprit, à savoir l'essentiel, si vous n'avez pas déjà trouvé au niveau de la parole, c'est désespéré, n'essayez pas d'aller chercher ailleurs au niveau des sentiments. Meng-tseu, Mencius, se contredit, c'est un fait, mais il s'agit de savoir par quelle voie et pourquoi.

Ceci pour vous dire que, une certaine façon de mettre au premier plan, tout à fait, le discours, c'est pas du tout quelque chose qui nous fasse remonter à des archaïsmes. Parce que le discours à cette époque, à l'époque de Mencius, était déjà parfaitement articulé et constitué. Ça n'est pas au moyen des références à une pensée primitive qu'on peut le comprendre. A la vérité, je ne sais pas ce que c'est qu'une pensée primitive. Une chose beaucoup plus concrète que nous avons à notre portée, c'est ce qu'on appelle le sous-développement. Mais ça, le sous-développement, ça n'est pas archaïque, chacun sait que c'est produit par l'extension du règne capitaliste. Je dirai même plus, ce dont on s'aperçoit, et dont on s'apercevra de plus en plus, c'est que le sous-développement, c'est très précisément la condition du progrès capitaliste. Sous un certain angle, la révolution d'Octobre elle-même en est une preuve.

—34—

Mais ce qu'il faut voir, c'est que ce à quoi nous avons à faire face c'est à un sous-développement qui va être de plus en plus patent, de plus en plus étendu. Seulement, ce qu'il s'agit en somme, c'est que nous mettions à l'épreuve ceci: si la clef des divers problèmes qui vont se proposer à nous n'est pas de nous mettre au niveau de cet effet de l'articulation capitaliste que j'ai laissée dans l'ombre l'année dernière à ne vous donner que sa racine dans le discours du maître, je pourrai peut-être en donner un peu plus cette année. Il conviendrait..., il faut voir ce que nous pouvons tirer de ce que j'appellerai une logique sous-développée. C'est cela que j'essaie d'articuler devant vous, comme disent les textes chinois, « pour votre meilleur usage ».

- 34 -

LEÇON 3, 10 FÉVRIER 1971

35

On me demandait si je ferais mon séminaire en raison de la grève. “y a même deux ou une, peut-être, seulement, mais peut-être deux de ces personnes qui m’ont demandé quelle était mon opinion sur la grève, plus exactement qui l’ont demandé à ma secrétaire. Eh bien, moi, je vous la demande! Personne n’a rien à faire valoir en faveur de la grève? à propos tout au moins de ce séminaire ? Je ne vais pas vous faire défaut... à votre présence. J’étais pourtant moi-même, ce matin, assez porté à faire la grève. J’y étais porté en raison de ceci que la personne dont je viens de parler, ma secrétaire, m’a montré une petite rubrique dans le journal concernant ladite grève, le mot d’ordre de grève et auquel était adjoint, vu le journal dont il s’agissait, un communiqué du ministère de l’Education nationale concernant tout ce qui avait été fait pour l’Université; les moyennes des emplois d’enseignants qui sont réservées par nombre d’étudiants, etc. Je n’irai pas, bien sûr, à contester ces statistiques, néanmoins la conclusion qui en est tirée, de cet effort très large qui devrait en tout cas satisfaire, je dirai qu’elle n’est pas conforme à mes informations qui sont pourtant de bonne source, de sorte que... en raison de ceci, j’étais assez porté à faire la grève. Votre présence me forcera, disons par un fait qui compte, c’est ce qu’on appelle en notre langue la courtoisie, et dans une autre à laquelle j’ai annoncé comme ça, par une sorte de revenez-y, que je me référerai, c’est à savoir la langue chinoise, dont je me suis laissé aller à vous confier qu’elle fut un temps, enfin j’en ai appris un tout petit bout, ça s’appelle le yi.

Le yi dans la grande tradition, est une des quatre vertus fondamentales, de qui? de quoi? d’un homme d’une certaine date. Et si j’en parle comme ça,

—36—

comme ça me vient, puisque je pensais avoir à tenir avec vous quelques propos familiers, c'est d'ailleurs sur ce plan que je pense aujourd'hui vous tenir ce discours. Ça ne sera pas à proprement parler ce que j'avais préparé; à ma façon quand même je tiendrai compte de cette grève et c'est d'une façon, vous allez le voir, à quel niveau je vais placer les choses, c'est d'une façon plus familière pour répondre d'une façon équitable, c'est à peu près le meilleur sens qu'on puisse donner à ce yi, répondre d'une façon équitable à cette présence. Vous verrez que j'en profiterai pour aborder un certain nombre de points qui depuis quelque temps font équivoque, c'est-à-dire que, puisque aussi bien quelque chose est en question au niveau de l'Université, c'est aussi au niveau de l'Université à quoi dans bien des cas je dédaigne de faire état de mouvements qui me parviennent, à quoi je pense aujourd'hui devoir répondre.

Comme peut-être vous le savez, votre présence en témoigne-t-elle ou pas, comment le savoir? je ne suis, dans mon rapport à ladite Université, que dans une position disons marginale, qui croit devoir me donner abri, ce dont certes je lui dois hommage, encore se manifeste-t-il depuis quelque temps quelque chose dont je ne peux pas ne pas tenir compte, étant donné le champ dans lequel je me trouve enseigner. C'est un certain nombre d'échos, de bruitages, de murmures qui me parviennent du côté d'un champ défini de façon universitaire et qui s'appelle la linguistique.

Quand je parle, bien sûr, de dédain, il ne s'agit pas d'un sentiment; il s'agit d'une conduite. Dans un temps qui déjà, justement, si je me souviens bien, a quelque chose comme... ça doit faire quoi? deux ans, c'est pas énorme, il est sorti dans une revue que personne ne lit plus, dont le nom fait désuet, *La Nouvelle Revue Française*, il est paru un certain article qui s'appelait *Exercices de style de Jacques Lacan*. C'était un article que j'ai signalé, d'ailleurs, j'étais à ce moment-là sous le toit de l'Ecole Normale, enfin sous le toit ! ... sous l'auvent, à la porte, j'ai dit: « Lisez donc ça, c'est marrant ». Il s'est avéré, comme vous l'avez vu par la suite, que c'était peut-être un peu moins marrant que ça en avait l'air, puisque c'était en quelque sorte la clochette où j'avais plutôt, quoique je sois sourd, à entendre confirmation de ce qui m'avait déjà été annoncé, que ma place n'était plus sous cet auvent. C'est une confirmation que j'aurais pu entendre, parce que c'était écrit, dans l'article, c'était écrit quelque chose, je dois dire, d'assez gros, qu'on pouvait espérer, au moment où je ne serais plus sous l'auvent de l'Ecole Normale, l'introduction dans ladite Ecole de la linguistique, je ne suis pas sûr de citer là exactement les termes, vous pensez bien que je ne m'y suis pas reporté ce matin, puisque tout ça est improvisé, la linguistique de

—37—

haute qualité, de haute tension, n'importe quoi de cette espèce, peut-être, quelque chose qui désignait le fait que la linguistique avait quelque chose, mon Dieu! de galvaudé dans le sein de cette Ecole Normale. Au nom de quoi, grand Dieu! je n'étais pas chargé dans l'Ecole Normale d'aucun enseignement, mais si l'Ecole Normale se trouvait à entendre cet auteur si peu initié à la linguistique, ce n'était certainement pas à moi qu'il fallait s'en prendre.

Ceci vous indique le point sur lequel j'entends tout de même préciser quelque chose ce matin. C'est à savoir en effet ceci, ceci qui est soulevé et depuis quelque temps avec une sorte d'insistance, le thème est repris d'une façon moins légère dans un certain nombre d'interviews, il y a une question qui est soulevée autour de quelque chose: est-on structuraliste ou pas quand on est linguiste? et on tend à se démarquer, on dira: je suis fonctionnaliste¹. Je suis fonctionnaliste pourquoi? Parce que le structuralisme, c'est quelque chose, d'ailleurs de pure invention journalistique, c'est moi qui le dis, le structuralisme est quelque chose qui sert d'étiquette et qui bien sûr, étant donné ce qu'il inclut, à savoir un certain sérieux, n'est pas sans inquiéter, à quoi bien sûr on tient à marquer qu'on se réserve.

La question des rapports de la linguistique et de ce que j'enseigne, est, autrement dit, ce que je veux mettre au premier plan de façon, en quelque sorte, à dissiper, dissiper j'espère d'une façon qui fasse date, une certaine équivoque. Les linguistes, les linguistes universitaires, entendraient en somme se réserver le privilège de parler du langage. Et le fait que c'est autour du développement linguistique que se joue, que se tient l'axe de mon enseignement, aurait quelque chose d'abusif qui est dénoncé selon des formules diverses dont la principale est celle-ci, c'est me semble-t-il en tout cas la plus consistante, que de la linguistique il est fait, dans le champ qui se trouve celui dans lequel je m'insère, dans celui aussi dans lequel quelqu'un qui certes, en l'occasion, mériterait qu'on y regarde d'un peu plus près, beaucoup plus que pour ce qui est de moi, parce que... dont on peut n'avoir qu'une idée assez vague, du moins on le prouve, c'est Lévi-Strauss par exemple, et alors Lévi-Strauss, et puis quelques autres encore, Roland Barthes, nous aussi nous ferions de la linguistique un usage, je cite, « un usage métaphorique ». Eh bien! c'est en effet là-dessus que je voudrais bien marquer quelques points. Il y a quelque chose d'abord dont il faudrait partir parce que c'est quand même inscrit, inscrit dans quelque chose qui compte, le fait que je sois encore là à soutenir ce discours, le fait que vous y soyez aussi pour l'entendre, c'est que, il faut bien croire qu'une formule n'est pas tout à fait déplacée concernant ce discours, en tant que je le tiens, c'est que d'une certaine façon enfin, disons que je sais... Je sais quoi? Tâchons d'être exact, il semble

—38—

prouvé que je *sais à quoi m'en tenir*. La tenue d'une certaine place, ceci je le souligne, cette place n'est autre — je le souligne parce que je n'ai pas à l'énoncer pour la première fois, je passe mon temps à bien répéter que c'est de là que je me tiens — que la place que j'identifie à celle d'un psychanalyste — la question après tout peut être discutée, puisque bien des psychanalystes la discuteraient — mais enfin c'est à quoi je m'en tiens.

Ce n'est pas tout à fait pareil si j'énonçais, je *sais où je me tiens*, non pas parce que le je serait répété dans la deuxième partie de la phrase, mais c'est là que le langage montre toujours ses ressources, c'est qu'à dire je *sais où je me tiens*, c'est sur *où* que porterait l'accent de ce que je me targuerais de savoir. J'aurais, si je puis dire, j'aurais la carte, le *mapping* de la chose. Et pourquoi après tout que je l'aurais pas?

Il y a une forte raison pour laquelle je ne saurais même soutenir que je sais où je me tiens. Ça, c'est vraiment dans l'axe de ce que j'ai cette année à vous dire. C'est que le principe de la Science, tel que le procès en est pour nous engagé, je parle de ce à quoi je me réfère quand je lui donne pour centre la Science newtonienne, l'introduction du champ newtonien, c'est qu'en aucun domaine de la science, on ne l'a, ce *mapping*, cette carte, pour nous dire où l'on est. Et qu'en plus, tout le monde est d'accord là-dessus, que quelle qu'en vaille l'aune, de l'objection qui peut être faite dès qu'on commence à parler de la carte justement, de son hasard et de sa nécessité, eh bien! n'importe qui est en posture de vous objecter que vous ne faites plus de la science, mais de la philosophie. Ça ne veut pas dire que n'importe qui sait ce qu'il dit en le disant. Mais enfin, il est dans une position très forte.

Le discours de la science répudie cet *où nous en sommes*. Ce n'est pas avec ça qu'il opère. L'hypothèse, rappelez-vous Newton affirmant qu'il n'en feignait aucune, l'hypothèse, employée pourtant, ne concerne jamais le fond des choses. L'hypothèse, dans le champ scientifique, et quoi qu'en pense quiconque, l'hypothèse participe avant tout de la logique. Il y a un *si*, le conditionnel d'une vérité qui n'est jamais que logiquement articulée; alors, apodose: un conséquent doit être vérifiable. Il est vérifiable à son niveau, tel qu'il s'articule. Ça ne prouve en rien la vérité de l'hypothèse. Je ne suis absolument pas en train de dire que la science est là qui nage comme une pure construction, qu'elle ne mord pas sur le réel. Dire que ça ne prouve pas la vérité de l'hypothèse, c'est simplement rappeler ce que je viens de dire, à savoir que l'implication en logique n'implique nullement qu'une conclusion vraie ne puisse pas être tirée d'une prémisse fausse. Il n'en reste pas moins que la vérité de l'hypothèse dans un champ scientifique

—39—

établi se reconnaît de l'ordre qu'elle donne à l'ensemble du champ en tant qu'il a son statut et son statut ne peut pas se définir autrement que du consentement de tous ceux qui sont autorisés dans ce champ, autrement dit du champ scientifique le statut est universitaire.

C'est des choses qui peuvent paraître grosses. Il n'en reste pas moins que c'est ça qui motive qu'on donne le niveau de l'articulation du discours universitaire, tel que j'ai essayé de le faire l'année dernière. Or il est clair que la façon dont je l'ai articulé est la seule qui permette de s'apercevoir pourquoi il n'est pas accidentel, caduc, lié à je ne sais quel accident, que le statut du développement de la Science comporte la présence, la subvention d'autres entités sociales qu'on connaît bien, de l'Armée par exemple, ou de la Marine comme on dit encore, et de quelques autres éléments d'un certain ameublement. C'est tout à fait légitime si nous voyons que radicalement le discours universitaire ne saurait s'articuler qu'à partir du discours du maître.

La répartition des domaines dans un champ dont le statut est universitaire, voilà où seulement peut se poser la question de ce qui arrive et d'abord de si c'est possible qu'un discours s'intitule autrement. C'est là que s'introduit dans sa massivité — je m'excuse de repartir d'un point vraiment aussi originel, mais après tout, puisqu'il peut me venir, et de personnes autorisées, d'êtres linguistes, des objections comme celle-ci que de la linguistique je ne fais qu'un usage métaphorique, je dois rappeler, je dois répondre quelle que soit l'occasion à laquelle je le fais, et je le fais ce matin en raison du fait que je m'attendais à rencontrer une atmosphère plus combative — eh bien! donc je dois rappeler ceci, c'est que si je peux dire décemment que je sais, je sais quoi ? Parce qu'après tout peut-être que je me place quelque part dans un endroit que le nommé Mencius, dont je vous ai introduit le nom la dernière fois, le nommé Mencius, peut-être peut nous servir à définir, bon, il reste que si — que Mencius me protège! — *je sais à quoi m'en tenir*, il me faut dire en même temps que je ne sais pas ce que je dis. Je sais ce que je dis, autrement dit c'est ce que je ne peux pas dire. Ça, c'est la date, la date que marque ceci qu'il y a Freud et qu'il a introduit l'inconscient. L'inconscient ne veut rien dire si ça ne veut pas dire ça que, quoi que je dise, et d'où que je me tiens, même si je me tiens bien, eh bien! je ne sais pas ce que je dis, et qu'aucun des discours, tels que l'année dernière je les ai définis, ne laisse espoir, ne permet à quiconque profère quoi que ce soit, de prétendre, d'espérer même d'aucune façon savoir ce qu'il dit.

Je dis, même si je ne sais pas ce que je dis; seulement je le sais que je ne le sais pas. Et je ne suis pas le premier à dire quelque chose dans ces conditions. Ça s'est

—40—

déjà entendu. Je dis que la cause de ceci n'est à chercher que dans le langage lui-même et ce que j'ajoute, ce que j'ajoute à Freud, même si dans Freud c'est déjà là, patent, parce que quoi que ce soit qu'il démontre de l'inconscient n'est jamais rien que matière de langage, j'ajoute ceci: que *l'inconscient est structuré comme un langage*; lequel? eh bien, justement, cherchez-le!

C'est du français, ou du chinois que je vous causerai. Du moins je le voudrais. Il n'est que trop clair qu'à un certain niveau, ce que je cause, c'est de l'aigreur, très spécialement du côté des linguistes. C'est de nature plutôt à faire penser que le statut universitaire, ça n'est que trop évident dans les développements qu'impose à la linguistique de tourner à une drôle de chose [ou sauce]; d'après ce qu'on en voit, ce n'est pas douteux. Qu'on me dénonce à cette occasion, mon Dieu, ce n'est pas une chose qui a tellement d'importance. Qu'on ne me discute pas, ça n'est pas non plus très surprenant, puisque ce n'est pas d'une certaine définition du domaine universitaire que je me tiens, que je peux me tenir.

Ce qu'il y a d'amusant, puisqu'il est évident que nous ne sommes pas pour rien, un certain nombre de gens dans lesquels je me suis rangé tout à l'heure, en y ajoutant deux autres noms et on pourrait en ajouter encore quelques-uns, c'est évidemment à partir de nous que la linguistique voit s'accroître le nombre de ses postes, ceux que décomptait ce matin dans le journal le ministère de l'Education nationale, et puis aussi le nombre des étudiants. Bon!

L'intérêt, la vague d'intérêt que j'ai contribué à apporter à la linguistique, c'est paraît-il un intérêt qui vient d'ignorants. Eh bien! ce n'est déjà pas si mal! Ils étaient ignorants avant, maintenant ils s'intéressent. J'ai réussi à intéresser les ignorants à quelque chose en plus qui n'était pas mon but, parce que la linguistique, je vais vous le dire, moi je m'en fous! Ce qui m'intéresse directement, c'est le langage, parce que je pense que c'est à ça que j'ai affaire, que c'est à ça que j'ai affaire quand j'ai à faire une psychanalyse.

L'objet linguistique, c'est l'affaire des linguistes de le définir. Dans le champ de la Science, chaque domaine progresse de définir son objet. Ils le définissent comme ils l'entendent et ils ajoutent que j'en fais un usage métaphorique. C'est tout de même curieux que des linguistes ne voient pas que tout usage du langage, quel qu'il soit, se déplace dans la métaphore, qu'il n'y a de langage que métaphorique, comme le démontre toute tentative de métalangagier, si je puis m'exprimer ainsi, qui ne peut faire autrement que d'essayer de partir de ce qu'on définit toujours, chaque fois qu'on s'avance dans un effort dit logicien, de définir d'abord un langage-objet dont il est clair, dont il se touche du doigt, aux énoncés de n'importe lesquels de ces essais logiciens, qu'il est insaisissable, ce

—41—

langage-objet. Il est de la nature du langage, je ne dis pas de la parole, je dis du langage même, que pour ce qui est d'approcher quoi que ce soit qui y signifie, le référent n'est jamais le bon, et c'est ça qui fait un langage.

Toute désignation est métaphorique; elle ne peut se faire que par l'intermédiaire d'autre chose. Même si je dis: ça! ça en le désignant, eh bien! j'implique déjà, de l'avoir appelé ça, que je choisis de n'en faire que ça. Alors que ça n'est pas ça, la preuve c'est que, quand je l'allume, c'est autre chose même au niveau du ça, ce fameux ça qui serait le réduit du particulier, de l'individuel, nous ne pouvons omettre que c'est un fait de langage de dire: ça. Ce que je viens de désigner comme ça, ça n'est pas mon cigare, ça l'est quand je le fume, mais quand je le fume, j'en parle pas.

Le signifiant [ça] à quoi se réfère le discours à l'occasion, quand il y a discours

— il apparaît, nous ne pouvons guère y échapper à ce qui est discours — c'est à quoi se réfère le discours à propos de quelque chose dont il peut bien, ce signifiant, être le seul support. Il évoque, dans sa nature, un référent. Seulement ça ne peut pas être le bon et c'est pour ça que le référent est toujours réel, parce qu'il est impossible à désigner. Moyennant quoi, il ne reste plus qu'à le construire. Et on le construit si on peut.

Il n'y a aucune raison que je me prive, enfin je ne vais pas vous rappeler tout de même ce que vous savez tous parce que vous l'avez lu dans un tas d'ordures occultisantes dont vous vous abreuvez comme chacun sait, n'est-ce pas, je parle pas du *yang* et du *yin*, comme tout le monde vous savez ça, hein? le mâle et la femelle. Ça se dessine comme ça. ils forment de très beaux petits caractères. Voilà le [premier] comme *yang* et pour le *yin*, je vous le ferai une autre fois.

Je vous le ferai une autre fois parce que... à ce propos... je ne vois pas pour quoi... ces caractères chinois qui sont pour peu d'entre vous quelque chose, j'en abuserais. Je vais m'en servir quand même. Nous ne sommes pas non plus là pour faire des tours de passe-passe. Si je vous en parle, c'est parce qu'il est bien évident que... voilà l'exemple de référents introuvables. Ça ne veut pas dire, foutre, qu'ils ne soient pas réels. La preuve, c'est que nous en sommes encore encombrés.

Si je fais un usage métaphorique de la linguistique, c'est à partir de ceci, c'est que l'inconscient ne peut se conformer à une recherche, je dis la linguistique, qui

—42—

est insoutenable. Ça n'empêche pas de la continuer, bien sûr, c'est une gageure. Mais j'ai déjà fait assez d'usage de la gageure pour savoir pour que vous sachiez, plutôt que vous soupçonniez que ça peut servir à quelque chose; c'est aussi important de perdre que de gagner.

La linguistique ne peut être qu'une métaphore qui se fabrique pour ne pas marcher. Mais en fin de compte, ça nous intéresse beaucoup, parce que vous allez le voir je vous l'annonce, c'est ça que j'ai à vous dire cette année, c'est que la psychanalyse, elle, c'est dans cette même métaphore qu'elle se déplace, toutes voiles dehors; c'est bien là ce qui m'a suggéré ce retour comme ça, après tout, on sait ce que c'est, à mon vieux petit acquis de chinois. Après tout, pourquoi ne l'aurais-je pas entendu pas trop mal quand j'ai appris ça avec mon cher maître Demiéville ? J'étais déjà psychanalyste.

Alors, qu'il y ait une langue quand même dans laquelle ceci, ça se lit *wei* et ça fonctionne à la fois dans la formule *wu wei* qui veut dire non-agir, donc ça veut dire agir, et pour un rien vous voyez *wei* employé comme *comme*, ça veut dire comme, c'est-à-dire que ça sert de conjonction pour faire métaphore, ou bien encore ça veut dire, *en tant que ça se réfère à telle chose* qui est encore plus dans la métaphore, en tant que ça se réfère à telle chose, c'est-à-dire justement que ça n'en est pas puisque c'est bien forcé de s'y référer. Quand une chose se réfère à une autre, la plus grande largeur, la plus grande souplesse est donnée à l'usage éventuel de ce terme *wei* qui veut néanmoins dire *agir*. C'est pas mal une langue comme ça!, une langue où les verbes et les plus-verbes — agir, qu'est-ce qu'il y a de plus verbe, qu'est-ce qu'il y a de plus verbe actif? — se transforment en menues conjonctions. Ça, c'est courant. Ça m'a beaucoup aidé quand même à généraliser la fonction du signifiant, même si ça fait mal aux entournures à quelques linguistes qui ne savent pas le chinois. Moi je voudrais bien demander à un certain, par exemple, comment pour lui la double articulation¹ dont il a plein la bouche depuis quelques années — enfin quand même la double articulation, on en crève! —, la double articulation, qu'est-ce qu'il en 'ait en chinois? Hein? En chinois, voyez-vous, c'est la première qui est toute seule, et puis qui se trouve comme ça produire un sens qui de temps en temps fait que, comme tous les mots sont monosyllabiques, on va pas dire qu'il y a le phonème qui ne veut rien dire, et puis les mots qui veulent dire quelque chose, deux articulations, deux niveaux. Eh bien! oui, même au niveau du phonème, ça veut dire quelque chose. Ça n'empêche pas que quand vous mettez plusieurs phonèmes, qui veulent déjà dire quelque chose, ensemble,

—43—

ça fait un grand mot de plusieurs syllabes, tout à fait comme chez nous, qui a un sens qui n'a aucun rapport avec ce que veut dire chacun des phonèmes. Alors, la double articulation, elle est marrante là! C'est drôle qu'on ne se souvienne pas qu'il y a une langue comme ça, quand on énonce comme générale une fonction de la double articulation comme caractéristique du langage. Je veux bien que tout ce que je dis soit une connerie, mais qu'on m'explique! Qu'il y ait un linguiste ici qui vienne me dire en quoi la double articulation tient en chinois.

Alors, ce *wei* comme ça, pour vous habituer je vous l'introduis, mais tout doucement. Je vous en apporterai un minimum d'autres, mais enfin qui puissent servir à quelque chose. Ça allège bien les choses d'ailleurs, que ce verbe soit à la fois agir et la conjonction de la métaphore. Peut-être que *l'Im Anfang war die Tat*, comme dit l'autre, là que l'agir était tout au commencement, c'est peut-être exactement la même chose que de dire: *au commencement était le verbe*. Il n'y a peut-être pas d'autre agir que celui-là. Ce qu'il y a de terrible, c'est que je peux vous mener comme ça longtemps avec la métaphore et que plus loin j'irai, plus loin vous serez fourvoyés parce que, justement, le propre de la métaphore, c'est de ne pas être toute seule. Il y a aussi la métonymie qui fonctionne pendant ce temps-là et même pendant que je vous parle, parce que c'est quand même la métaphore, comme disent ces gens très compétents, très sympathiques qui s'appellent les linguistes; ils sont même si compétents qu'ils ont été forcés d'inventer la notion de compétence. La langue, c'est la compétence en elle-même. En plus, c'est vrai. On est compétent en rien d'autre. Seulement, comme ils s'en sont aperçus aussi, il n'y a qu'une façon de le prouver, c'est la performance. C'est eux qui appellent ça comme ça, la performance. Moi pas, je n'en ai pas besoin. Je suis en train de la faire, la performance, en faisant la performance de vous parler de la métaphore, naturellement je vous floue, parce que la seule chose intéressante, c'est ce qui se passe dans la performance, c'est la production du plus-de-jouir, du vôtre et de celui que vous m'imputez quand vous réfléchissez. Ça vous arrive. Ça vous arrive surtout pour vous demander ce que je fous là. Il faut bien croire que ça doit vous faire plaisir~ au niveau de ce plus-de-jouir qui vous presse; comme je vous l'ai déjà expliqué, c'est à ce niveau-là que se fait l'opération de la métonymie, grâce à quoi vous pouvez à peu près être emmenés n'importe où, conduits par le bout du nez, naturellement pas simplement à vous déplacer dans le couloir. Mais ce n'est pas ça qui est intéressant, de vous emmener dans le couloir, ni même de vous battre sur la place publique. L'intéressant, c'est de vous garder là, bien rangés, bien serrés, bien pressés les uns contre les autres. Pendant que vous êtes là, vous ne nuisez à personne! Ça nous

—44—

mènera assez loin, ce petit badinage, parce que c'est tout de même à partir de là que nous essayerons d'articuler la fonction du *yin*.

Vous comprenez, je vous rappelle cette histoire de plus de jouir, je vous la rappelle enfin comme je peux; il est bien certain qu'il n'a été définissable et par moi qu'à partir de quoi? D'une sérieuse édification, celle de la relation d'objet telle qu'elle se dégage de l'expérience dite freudienne. Ça ne suffit pas. Il a fallu que cette relation, je la coule, je lui fasse godet de la *plus-value* de Marx, ce que personne n'avait songé pour cet usage. La plus-value de Marx, ça ne s'imagine pas comme ça. Si ça s'invente, c'est au sens où le mot invention veut dire qu'on trouve une bonne chose déjà bien installée dans un petit coin, autrement dit qu'on fait une trouvaille. Pour faire une trouvaille, il fallait que ça soit déjà assez bien poli, rodé, par quoi?, par un discours. Alors, le *plus-de-jouir*, comme la *plus-value*, n'est détectable que dans un discours développé, dont il n'est pas question de discuter qu'on puisse le définir comme le discours du capitaliste. Vous n'êtes pas bien curieux, et puis surtout peu interventionnistes, de sorte que l'année dernière, quand je vous ai parlé du discours du maître, personne n'est venu me chatouiller pour me demander comment ça se situait là-dedans, le discours du capitaliste. Moi j'attendais ça, je demande qu'à vous l'expliquer, surtout que c'est simple comme tout. Un tout petit truc qui tourne et votre discours du maître se montre tout ce qu'il y a de plus transformable dans le discours du capitaliste; l'important n'est pas ça, la référence à Marx, c'était suffisant pour montrer que ça avait le plus profond rapport avec ce discours du maître. Ce à quoi je veux en venir, c'est ceci, c'est que pour attraper quelque chose d'aussi essentiel que ce qui est là, disons le support — le support, chacun sait que je ne vous en abreuve pas, c'est bien la chose du monde dont je me méfie le plus, parce que c'est avec ça bien sûr qu'on fait les pires extrapolations, c'est avec ça pour tout dire qu'on fait la psychologie, la psychologie, c'est ce qui nous est bien nécessaire pour pouvoir arriver à penser la fonction du langage —, alors quand je réalise que du plus-de-jouir le support c'est la métonymie, c'est bien que là je suis entièrement justifié, c'est ce qui fait que vous me suiviez, par le fait que ce plus-de-jouir est essentiellement un objet glissant. Impossible d'arrêter ce glissement en aucun point de la phrase.

Néanmoins, pourquoi nous refuser à nous apercevoir que le fait qu'il soit utilisable dans un discours, linguistique ou pas, je vous l'ai déjà dit, ça m'est égal, dans un discours qui est le mien, et qu'il ne le soit qu'à s'emprunter non au discours, mais à la logique du capitaliste, est quelque chose qui nous introduit, plutôt nous ramène à ce que j'ai apporté la dernière fois et qui a laissé certains un

—45—

tout petit peu perplexes. Chacun sait que je finis toujours ce que j'ai à vous raconter dans un petit galop, parce que peut-être j'ai trop traîné, musardé avant, certains me le disent, que voulez-vous ? chacun son rythme. C'est comme ça que je fais l'amour.

Je vous ai parlé d'une logique sous-développée. Ça a laissé certains à se gratter la tête. Qu'est-ce que ça va être, cette logique sous-développée?

Partons de ceci. J'avais auparavant bien marqué ceci que ce que véhicule l'extension du capitalisme, c'est le sous-développement. Enfin je vais le dire maintenant parce que quelqu'un que j'ai rencontré à la sortie et à qui j'ai fait une confidence, je lui ai dit « j'aurais voulu illustrer la chose en disant que M. Nixon, c'est en fait Houphouët-Boigny en personne », « Oh, il m'a dit; vous auriez dû le dire. » Eh bien! je le dis. La seule différence entre les deux, c'est que M. Nixon a été psychanalysé, dit-on! Vous voyez le résultat! Quand quelqu'un a été psychanalysé d'une certaine façon, et ça *c'est toujours vrai*, dans tous les cas, quand il a été psychanalysé d'une certaine façon, dans un certain champ, dans une certaine école, par des gens qu'on peut nommer, eh bien! c'est incurable. Il faut tout de même dire les choses comme elles sont. C'est incurable. Ça va même très loin. Il est par exemple manifeste qu'il est exclu que quelqu'un qui a été psychanalysé quelque part, dans un certain endroit, par certaines personnes, nommables, pas par n'importe lesquelles, eh bien! il ne peut rien comprendre à ce que je dis. Ça s'est vu et il y a des preuves. Il sort même tous les jours des bouquins pour le prouver. À soi tout seul, ça soulève tout de même des questions sur ce qu'il en est des possibilités de la performance, à savoir de fonctionner dans un certain discours.

Donc, si le discours est suffisamment développé, il y a quelque chose, disons rien de plus, ce quelque chose il se trouve que c'est vous, mais ça c'est un pur accident, personne ne sait votre rapport à ce quelque chose, c'est un quelque chose qui vous intéresse quand même.

Voilà c'est comme ça que ça s'écrit. Ça se lit, dans une transcription classique française *sin g*. Si vous mettez un *h* devant — *hsing* — c'est la transcription anglaise, et la plus récente transcription chinoise, si je ne m'y trompe pas, parce qu'après tout c'est purement conventionnel, s'écrit comme ça: *xing*. Bien sûr, ça ne se prononce pas *xing*, ça se prononce '*sing*. C'est la nature. C'est cette nature dont vous avez pu voir que je suis loin de l'exclure dans l'affaire. Si vous n'êtes pas complètement sourdingues, vous avez pu quand même remarquer que la première chose qui valait la peine d'être retenue dans ce

— 46 —

que je vous ai dit dans notre premier entretien, c'est que le signifiant — j'ai bien insisté — il cavale partout dans la nature. Je vous ai parlé des étoiles, des constellations plus exactement, puisqu'il y a étoile et étoile; pendant des siècles quand même, le ciel c'est ça: c'est le premier trait, celui qui est au-dessus, qui est important. C'est un plateau, un tableau noir. On me reproche de me servir du tableau noir. C'est tout ce qui nous reste comme ciel, mes bons amis, c'est pour ça que je m'en sers, pour mettre dessus ce qui doit être vos constellations.

Alors, un discours suffisamment développé, de ce discours il résulte que tous tant que vous êtes, et que vous soyez ici ou aux U.S.A., c'est le même tabac, et de même ailleurs, vous êtes sous-développés par rapport à ce discours. Je parle de ce quelque chose, ce quelque chose à quoi il s'agit de s'intéresser mais qui est certainement ce dont on parle quand on parle de votre sous-développement. Où le situer exactement? Qu'en dire? Ce n'est pas faire de la philosophie de demander de ce qui arrive, quelle est la substance. Il y a des choses dans ce cher Meng-Tzu, je ne vois, après tout, pas de raisons de vous faire droguer, je n'ai véritablement aucun espoir que vous fassiez l'effort d'y louter le nez, je vais donc aller aussi bien, pourquoi pas? à ce que je devrais ménager de trois étages d'échelons, surtout qu'il nous y dit des choses extraordinairement intéressantes. Il y a un truc, on ne sait pas comment ça sort d'ailleurs, parce que c'est fait Dieu sait comment, c'est un collage, ce livre de Meng-Tzu, les choses se suivent, comme on dit, et ne se ressemblent pas. Enfin bref! à côté de cette notion du *hsing*, de la nature, sort tout d'un coup celle du *min g*, du décret du ciel.

Evidemment, je pourrais très bien m'en tenir au *min g*, au décret du ciel, c'est à savoir continuer mon discours, ce qui veut dire en somme: c'est comme ça parce que c'est comme ça, un jour, la science poussa sur notre terrain. En même temps, le capitalisme faisait des siennes, et puis il y a eu un type, Dieu sait pourquoi, décret du ciel, il y a Marx qui a, en somme, assuré au capitalisme une assez longue survie. Et puis il y a Freud qui a tout à coup été inquiet de quelque chose qui manifestement devenait le seul élément d'intérêt qui eut encore quelque rapport avec cette chose qu'on avait autrefois rêvée et qui s'appelait la connaissance, à une époque où il n'y avait plus la moindre trace de quelque chose qui ait un sens de cette espèce, il s'est aperçu qu'il y avait le symptôme.

—47—

C'est là que nous en sommes. Le symptôme, c'est autour de quoi tourne tout ce dont nous pouvons, comme on dit, si le mot avait encore un sens, avoir idée. Le symptôme, c'est là-dessus que vous vous orientez, tous autant que vous êtes. La seule chose qui vous intéresse, et qui ne tombe pas à plat, qui ne soit pas simplement inepte comme information, c'est des choses qui ont l'apparence de symptôme c'est-à-dire, en principe, des choses qui vous font signe, mais à quoi on ne comprend rien. C'est la seule chose sûre, c'est qu'il y a des choses qui vous font signe à quoi on ne comprend rien.

Je vous dirai comment l'homme, c'est intraduisible, c'est comme ça, c'est le type bien, fait de très curieux petits tours de jonglerie et d'échange entre le *hsing* et le *ming*. C'est évidemment beaucoup trop calé pour que je vous en parle aujourd'hui, mais je le mets à l'horizon, à la pointe pour vous dire que c'est là qu'il faudra en venir, parce que de toute façon, ce *xin*, c'est quelque chose qui ne va pas, qui est sous-développé; il faut bien savoir où le mettre. Qu'il puisse vouloir dire la nature, ça a quelque chose de pas très satisfaisant vu l'état où en sont les choses pour ce qui est de l'histoire naturelle. Ce *hsing*, il n'y a aucune espèce de chance que nous le trouvions dans ce truc rudement calé à obtenir, à serrer de près qui s'appelle le plus-de-jouir. Si c'est si glissant, ça ne rend pas facile de mettre la main dessus. C'est tout de même pas, certainement pas à ça que nous nous référons quand nous parlons de sous-développement.

Je sais bien qu'à terminer maintenant, parce que l'heure s'avance, je vais vous laisser peut-être un petit peu trop en haleine. Tout de même, je vais revenir en arrière, sur le plan de l'agir métaphorique et pour vous dire en quoi, puisque aujourd'hui ça a été mon pivot, la linguistique convenablement filtrée, critiquée, focalisée, enfin, pour tout dire, à condition que nous en fassions exactement ce que nous voulons et ce que font les linguistes, mon Dieu, pourquoi ne pas en tirer profit? Il peut arriver qu'ils fassent quelque chose d'utile. Si la linguistique est ce que je disais tout à l'heure, une métaphore qui se fabrique exprès pour ne pas marcher, ça peut peut-être vous donner des idées pour ce qui pourrait bien, nous, être notre but. D'où nous nous tenons avec Meng-Tzu et puis quelques autres à son époque qui savaient ce qu'ils disaient, parce qu'il ne faudrait pas confondre quand même le sous-développement avec le retour à un état archaïque, ce n'est pas parce que Meng-Tzu vivait au troisième siècle avant Jésus-Christ que je vous le présente comme une mentalité primitive; je vous le présente comme quelqu'un qui, dans ce qu'il disait, savait probablement une part des choses que nous ne savons pas

SEMINAIRE 18

—48—

quand nous disons la même chose, alors c'est ça qui peut nous servir à apprendre avec lui à soutenir une métaphore, non pas fabriquée pour ne pas marcher, mais dont nous suspendions l'action. C'est là peut-être où nous essayerons de montrer la voie nécessaire.

J'en resterai là aujourd'hui pour un discours qui ne serait pas du semblant.

1, page 37. Interview d'André Martinet par Brigitte Devismes parue dans *Le Monde* du 5 janvier 1971.

1, page 42. André Martinet, *Eléments de linguistique générale*, Paris, 1960. Nouvelle édition revue et augmentée, collection «V», Paris, 1967.

LEÇON 4, 17 FÉVRIER 1971

49

[Avant le séminaire, Lacan écrit au tableau la citation de Meng-Tzu, reproduite en page 67.]

— Ça, c'est le nom de l'auteur de cette menue formule...

— Plus fort!

— Ça, c'est le nom de l'auteur de cette menue formule!

— Merci.

— Cette menue formule, auquel, malgré qu'elle ait été écrite vers 250 avant J.-C., en Chine comme vous le voyez, au chapitre 2, au Livre IV, deuxième partie, quelquefois c'est classé autrement, alors dans ce cas-là ce sera la partie VIII, au Livre IV, deuxième partie paragraphe 26 de Meng-Tzu, ce que les jésuites appellent Mencius, puisque ce sont eux qui ont fait, bien avant l'époque où il y a eu des sinologues, c'est-à-dire le début du XIX^e siècle, pas avant; j'ai eu le bonheur d'acquérir le premier livre sur lequel se soient trouvées conjointes une

plaque d'impression chinoise, c'est pas tout à fait la même chose que le premier livre où il y ait eu à la fois des caractères chinois et des caractères européens, c'est le premier livre où il y a eu une plaque d'impression chinoise avec des choses écrites, des choses imprimées, de notre crû. C'est une traduction des fables d'Esopé. Ça, c'est paru en 1840, et ça se targue, à juste titre, d'être le premier livre où se soit réalisée cette conjonction. Mil huit cent quarante, dites-vous que c'est à peu près, justement, la note du moment où il y a eu des sinologues. Les jésuites étaient depuis bien longtemps en Chine, comme peut-être certains s'en

—50—

souviennent. Ils ont failli faire la conjonction de la Chine avec ce qu'ils représentaient au titre de missionnaires. Seulement ils se sont laissés un peu, un peu impressionner par les rites chinois, et comme vous le savez peut-être, en plein XVIII^e siècle, ça leur a fait quelques ennuis avec Rome, qui n'a pas montré en l'occasion une particulière acuité politique. Ça lui arrive, à Rome. Enfin, dans Voltaire, si vous lisez Voltaire, mais bien sûr personne ne lit plus Voltaire, vous avez bien tort, c'est tout plein de choses; dans Voltaire, il y a, très exactement dans *Le Siècle de Louis XIV*, un appendice, je crois, ça forme un libelle particulier, un grand développement sur cette Querelle des Rites, dont beaucoup de choses dans l'histoire se trouvent maintenant en position de filiation.

Quoi qu'il en soit donc, c'est de Mencius qu'il s'agit, et Mencius écrit ceci —puisque je l'ai écrit au tableau,..., pour commencer ça ne fait pas à proprement parler partie de mon discours d'aujourd'hui, c'est pour ça que je le case avant l'heure pile de midi et demi —, je vais vous dire, ou je vais essayer de vous faire sentir ce que ça veut dire, et puis ça nous mettra dans le bain concernant ce qui est l'objet à proprement parler de ce que je veux énoncer aujourd'hui, c'est à savoir que... dans ce qui nous préoccupe, quelle est la fonction de l'écriture.

Comme l'écriture, ça existe en Chine depuis... un temps immémorial, je veux dire bien avant que nous en ayons à proprement parler des ouvrages, l'écriture existait déjà depuis extrêmement longtemps, on ne peut pas évaluer depuis combien de temps elle existait; cette écriture a, en Chine, un rôle tout à fait pivot, dans un certain nombre de choses qui se sont passées, et c'est assez... c'est assez éclairant sur ce que nous pouvons penser de la fonction de l'écriture. Il est certain que l'écriture a joué un rôle tout à fait décisif dans le support de quelque chose, de quelque chose auquel nous avons à..., cet accès-là et rien d'autre, à savoir un type de structure sociale qui s'est soutenu très longtemps et d'où, jusqu'à une époque récente, on pouvait conclure qu'il y avait une toute autre filiation quant à ce qui se supportait en Chine, que ce qui s'était engendré chez nous, et nommément par un de ces phylum qui se trouvent nous intéresser particulièrement, à savoir le phylum philosophique en tant que, je l'ai pointé l'année dernière, il est nodal pour comprendre ce dont il s'agit quant au discours du maître.

Alors, voilà comment s'énonce cet exergue; comme je vous l'ai déjà montré au tableau la dernière fois, ceci désigne le ciel, ça se dit *tien*. *T'ien hsia*, c'est sous le ciel, tout ce qui est sous le ciel; ici c'est un déterminatif *tchih*, il s'agit de quelque chose qui est dessous le ciel; qu'est-ce qui est dessous le ciel, c'est ce qui vient après. Ce que vous voyez là n'est autre chose que la désignation de la

— 51 —

parole, que dans l'occasion nous énoncerons *yen*. *Yen hsing*, je l'ai déjà mis au tableau la dernière fois, en vous signalant que ce *hsing*, c'était justement un des éléments qui nous préoccuperaient cette année, pour autant que le terme qui en approche le plus, c'est celui de la nature. Et *yeh* est quelque chose qui conclut une phrase sans dire à proprement parler qu'il s'agit de quelque chose de l'ordre de ce que nous énonçons *est*, *être*, c'est une conclusion; c'est une conclusion ou disons une ponctuation, car la phrase continue ici puisque les choses s'écrivent de droite à gauche, la phrase continue ici par un certain *tse* qui veut dire *par conséquent*, ou qui en tout cas indique le conséquent. Alors, voyons donc ce dont il s'agit. *Yen* ne veut rien dire d'autre que le langage, mais comme tous les termes énoncés dans la langue chinoise, c'est susceptible aussi d'être employé au sens d'un verbe. Donc ça peut vouloir dire à la fois la parole et ce qui parle, et qui parle quoi? Ça serait dans ce cas ce qui suit, à savoir *hsing*, la nature, ce qui parle de la nature sous le ciel, et *yeh* serait une ponctuation.

Néanmoins, et c'est en cela qu'il est intéressant de s'occuper d'une phrase de la langue écrite, vous voyez que vous pourriez couper les choses autrement et dire: la parole, voire le langage, car s'il s'agissait de préciser la parole, nous aurions un autre caractère légèrement différent, à ce niveau tel que donc il est ici écrit, ce caractère peut aussi bien vouloir dire parole que langage. Ces sortes d'ambiguïtés sont tout à fait fondamentales dans l'usage de ce qui s'écrit, très précisément, et c'est ce qui en fait la portée de ce que j'écris. Comme je vous l'ai fait remarquer, comme je vous l'ai fait remarquer au départ de mon discours de cette année, et plus spécialement la dernière fois, c'est très précisément en tant que la référence quant à tout ce qui est du langage est toujours indirecte que le langage prend sa portée.

Nous pourrions donc dire aussi: le langage, en tant qu'il est dans le monde, qu'il est sous le ciel, le langage,

— 52 —

voilà ce qui fait *hsing*, la nature, car cette nature n'est pas, au moins dans Meng-Tzu, n'importe quelle nature, il s'agit justement de la nature de l'être parlant, celle dont, dans un autre passage, il tient à préciser que, il y a une différence entre cette nature et la nature de l'animal, une différence, ajoute-t-il, pointe-t-il en deux termes qui veulent bien dire ce qu'ils veulent dire, « une différence infinie ». Et qui peut-être est celle qui est définie là. Vous le verrez d'ailleurs, que nous prenions l'une ou l'autre de ces interprétations, l'axe de ce qui va se dire comme conséquent n'en sera pas changé.

Tse donc, c'est la conséquence; en conséquence, *ku*, c'est ici, *ku*, en conséquence, c'est de cause — car cause ne veut pas dire autre chose, quelle que soit l'ambiguïté que, un certain livre, un certain livre qui est celui-ci, *Mencius on the mind*, à savoir un livre commis par un nommé Richards, qui n'était certainement pas le dernier venu — Richards et Ogden sont les deux chefs de file d'une position née en Angleterre et tout à fait conforme à la meilleure tradition de la philosophie anglaise, qui ont constitué au début de ce siècle la doctrine appelée logico-positivisme, dont le livre majeur s'intitule *The Meaning of Meaning*. C'est un livre auquel vous trouverez déjà allusion dans mes *Ecrits* avec une certaine position dépréciative de ma part. *The Meaning of Meaning* veut dire *le sens du sens*. Le logico-positivisme procède de cette exigence qu'un texte ait un sens saisissable, ce qui l'amène à une position qui est celle-ci que, un certain nombre d'énoncés philosophiques se trouvent en quelque sorte dévalorisés au principe du fait qu'ils ne... qu'ils ne donnent aucun résultat saisissable quant à la recherche du sens. En d'autres termes, pour peu qu'un texte philosophique soit pris en flagrant délit de non-sens, il est mis pour cela même hors de jeu. Il n'est que trop clair que c'est là une façon d'élaguer les choses qui ne permet guère de s'y retrouver car si nous partons du principe que quelque chose qui n'a pas de sens ne peut pas être essentiel dans le développement d'un discours, nous perdons le fil, tout simplement. Je ne dis pas bien sûr qu'une telle exigence ne soit un procédé, mais que ce procédé nous interdise en quelque sorte toute articulation dont le sens n'est pas saisissable, c'est quelque chose qui, par exemple, peut, aboutira à ceci par exemple que nous ne pourrions plus faire usage du discours mathématique, dont, de l'aveu des logiciens les plus

— 53 —

qualifiés, ce qui le caractérise, c'est que, il se peut qu'en tel ou tel de ses points, nous ne puissions plus lui donner aucun sens, ce qui ne l'empêche pas précisément d'être, de tous les discours, celui qui se développe avec le plus de rigueur. Nous nous trouvons d'ailleurs de ce fait en un point qui est tout à fait essentiel à mettre en relief concernant la fonction de l'écrit.

Donc, c'est de *ku* qu'il s'agit, c'est de *ku* qu'il s'agit et en tant que *i wei*, car je vous ai déjà dit que ce *wei* qui peut dans certains cas vouloir dire *agir* voire même quelque chose qui est de l'ordre de *faire* encore que ce ne soit pas n'importe lequel, *i* ici a le sens de quelque chose comme *avec*, c'est *avec* que nous allons procéder comme, comme quoi? comme *li*, c'est ici le mot sur lequel je vous pointe, je vous pointe ceci que *li*, je le répète, que ce *li* qui veut dire *gain*, *intérêt*, *profit*, et la chose est d'autant plus remarquable que précisément Mencius, Mencius dans son premier chapitre, se présentant à un certain prince, peu importe lequel, de ce qui constituait les Royaumes dits, dits par la suite être les Royaumes combattants, se trouve auprès de ce prince qui lui demande ses conseils, auprès de ce prince, marquer que, il n'est pas là pour lui enseigner ce qui fait notre loi présente à tous, à savoir de ce qui convient pour l'accroissement de la richesse du Royaume, et nommément de ce que nous appellerions la plus-value. S'il y a un sens qu'on peut donner rétroactivement à *li*, c'est bien de cela qu'il s'agit. Or, c'est bien là qu'il est remarquable de voir que ce que marque en l'occasion Mencius, c'est que à partir donc de cette parole qui est la nature, ou si vous voulez de la parole qui concerne la nature, ce dont il va s'agir, c'est d'arriver à la cause, en tant que ladite cause, c'est *li*, *erh*, *i i*, ce qui veut dire le *li*, *erh* est quelque chose qui veut à la fois dire comme *et*, et comme *mais*, *erh i*, c'est seulement ça, et pour qu'on n'en doute pas, le *i* qui termine, qui est un *i* conclusif, ce *i* a le même accent de *seulement*. C'est *li*, et ça suffit. C'est là que je me permets en somme de

— 54 —

reconnaître que, pour ce qui est des effets du discours, pour ce qui est dessous le ciel, ce qui en ressort n'est autre que la fonction de la cause en tant qu'elle est le plus de jouir.

Vous verrez, à vous référer à ce texte de Meng-Tzu, vous avez deux façons de le faire, vous le procurer d'une part dans l'édition en somme très très bonne qui en a été donnée par un jésuite de la fin du XIXe siècle, un nommé Wieger, dans une édition des *Quatre Livres fondamentaux du Confucianisme*; vous avez une autre façon, c'est de vous emparer de ce *Mencius on the Mind* qui est paru chez Kegan Paul à Londres. Je ne sais pas s'il en existe actuellement beaucoup d'exemplaires encore *available*, comme on dit, mais après tout ça vaut la peine

de, pourquoi pas, d'en faire faire pour ceux qui seraient curieux de se reporter à quelque chose d'aussi fondamental, pour un certain éclairage d'une réflexion sur le langage qu'est le travail d'un néo-positiviste et qui n'est certainement pas négligeable, le *Mencius on the Mind* donc, de Richards, se procure à Londres chez Kegan Paul. Et ceux qui trouveront bon de se donner la peine d'en avoir [un exemplaire], s'ils ne peuvent pas se procurer [le volume], se faire une photocopie, peut-être, n'en comprendront que mieux un certain nombre de références que j'y prendrai cette année car j'y reviendrai.

Autre chose donc est de parler de l'origine du langage, et autre chose de sa liaison à ce que j'enseigne, à ce que j'enseigne conformément à ce que j'articule, que j'ai l'année dernière articulé comme le discours de l'analyste. Car vous ne l'ignorez pas, la linguistique a commencé avec Humboldt par cette sorte d'interdit, de ne pas se poser la question de l'origine du langage, faute de quoi bien sûr on s'égare. Ce n'est pas rien que quelqu'un se soit avisé en pleine période de mythification génétique, c'était le style au début du siècle 19, ait posé que rien, à jamais, ne serait situé, fondé, articulé, concernant le langage, si on ne commençait pas d'abord par interdire les questions de l'origine. C'est un exemple qui aurait bien dû être suivi ailleurs, ça nous aurait évité bien des élucubrations du type de celles qu'on peut appeler primitivistes, il n'y a rien de tel que la référence au primitif pour... primitiver la pensée. C'est elle-même qui régresse régulièrement à la mesure même de ce qu'elle prétend découvrir comme primitif.

Le discours de l'analyste, faut bien que je vous le dise, puisqu'en somme vous ne l'avez pas entendu, le discours de l'analyste n'est rien d'autre que la logique de l'action. Vous l'avez pas entendu, pourquoi ? parce que dans ce que j'ai articulé l'année dernière avec les petites lettres au tableau, sous cette forme,

le petit *a* sur S_2 et de ce qui se passe au niveau de l'analysant, à savoir la fonction du sujet en tant que barré et en tant que ce qu'il produit, ce sont des signifiants, et pas n'importe lesquels, des signifiants maîtres. C'est parce que c'était écrit et écrit comme ça, car je l'ai écrit à maintes reprises, c'est pour cela même que vous ne l'avez pas entendu. C'est en ça que l'écrit se différencie de la parole, et il faut y remettre de la parole et l'en beurrer sérieusement, mais naturellement non pas sans inconvénients de principe, pour qu'il soit entendu. On peut écrire donc des tas de choses sans que ça parvienne à aucune oreille. C'est pourtant écrit. C'est même pour ça que mes *Ecrits*, je les ai appelés comme ça. Ça a scandalisé comme ça du monde sensible, et pas n'importe qui. Il est très curieux que la personne que ça a littéralement convulsé soit une japonaise. Je commenterai ça plus tard. Naturellement ici ça n'a convulsé personne, la japonaise dont je parle n'est pas là. Et n'importe qui, qui est de cette tradition, saurait je pense à l'occasion comprendre pourquoi cette espèce d'effet d'insurrection s'est produit. C'est de la parole bien sûr que se fraie la voie vers l'écrit. Mes *Ecrits*, si je les ai intitulés comme ça, c'est qu'ils représentent une tentative, une tentative d'écrit, comme c'est suffisamment marqué par ceci que ça aboutit à des graphes. L'ennui, c'est que, c'est que les gens qui prétendent me commenter partent tout de suite des graphes. Ils ont tort, les graphes ne sont compréhensibles qu'en fonction, je dirai, du moindre effet de style des dits *Ecrits*, qui en sont en quelque sorte les marches d'accès. Moyennant quoi l'écrit, l'écrit repris à soi tout seul, qu'il s'agisse de tel ou tel schéma, celui qu'on appelle L ou n'importe quoi, ou du grand graphe lui-même, présente l'occasion de toutes sortes de malentendus. C'est d'une parole qu'il s'agit, en tant bien sûr et pourquoi, qu'elle tend à frayer la voie à ces graphes qu'il s'agit, mais il convient de ne pas oublier cette parole, pour la raison qu'elle est celle même qui se réfléchit de la règle analytique qui est comme vous le savez: parlez, parlez, pariez [?], il suffit que vous paroliez, voilà la boîte d'où sortent tous les dons du langage, c'est une boîte de Pandore. Quel rapport donc avec ces graphes? Ces graphes bien sûr, personne n'a encore osé aller jusque-là, ces graphes ne vous indiquent en rien quoi que ce soit qui permette de faire retour à l'origine du langage. S'il y a une chose qui y paraît tout de suite, c'est que non seulement ils ne la livrent pas, mais qu'ils ne la promettent pas non plus.

Ce dont il va s'agir aujourd'hui est de la situation par rapport à la vérité qui résulte de ce qu'on appelle la libre association, autrement dit un libre emploi de la parole. Je n'en ai jamais parlé qu'avec ironie, il n'y a pas plus de libre association qu'on ne pourrait dire qu'est libre une variable liée dans une fonction

— 56 —

mathématique, et la fonction définie par le discours analytique n'est bien évidemment pas libre, elle est liée. Elle est liée par des conditions que je désignerai rapidement comme celles du cabinet analytique. À quelle distance est mon discours analytique tel qu'il est ici défini par cette disposition écrite, à quelle distance est-il du cabinet analytique, c'est précisément ce qui constitue ce que nous appellerons mon dissentiment d'avec un certain nombre de cabinets analytiques. Aussi cette définition du discours analytique, pour pointer là où j'en suis, ne leur paraît pas s'accommoder aux conditions du cabinet analytique. Or, ce que mon — discours dessine, disons à tout le moins livre [c'est] une partie des conditions qui constituent le cabinet analytique. Mesurer ce qu'on fait quand on entre dans une psychanalyse, c'est quelque chose qui a bien son importance, mais en tout cas quant à moi, qui s'indique dans le fait que je procède toujours à de nombreux entretiens préliminaires.

Une personne pieuse que je ne désignerai pas autrement trouvait, paraît-il, aux derniers échos, enfin à des échos d'il y a trois mois, au moins y avait-il une gageure intenable pour elle à fonder le transfert sur le *Sujet supposé savoir*, puisque par ailleurs la méthode implique qu'il se soutienne d'une absence totale de préjugés quant au cas. Le *Sujet supposé savoir quoi*, alors? me permettrai-je de demander à cette personne, si le psychanalyste doit être supposé savoir ce qu'il fait, et s'il le sait effectivement? À partir de là, à partir de là on comprendra que je pose d'une certaine façon mes questions sur le transfert dans *La direction de la cure* par exemple, qui est un texte auquel je vois avec plaisir que dans mon école, [puisqu'] il se passe quelque chose de nouveau, c'est que dans mon école on se met à travailler au titre d'une école, c'est là quand même un pas assez nouveau pour être relevé, j'ai pu constater non sans plaisir qu'on s'était aperçu que dans ce texte, je ne tranche aucunement de ce qu'est le transfert. C'est très précisément en disant le *Sujet supposé savoir*, tel que je le définis, que la question est... tout à fait reste entière de savoir si l'analyste peut être supposé savoir ce qu'il fait.

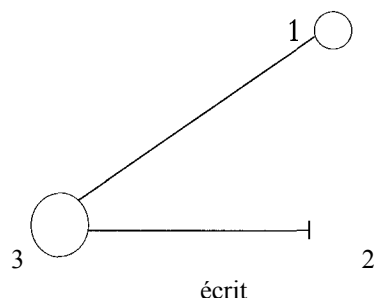
Pour en quelque sorte prendre au départ, départ de ce qui aujourd'hui va être énoncé, et pour lequel ce petit caractère chinois car c'en est un celui-là, c'en est un, je regrette beaucoup que la craie ne me permette pas de mettre les accents que permet le pinceau, c'en est un qui a un sens, pour satisfaire aux exigences des logico-positivistes, c'est un sens dont vous allez voir qu'il est pleinement ambigu puisqu'il veut à la fois dire *retors*, qu'il veut dire aussi *personnel*, au sens de privé. Et puis

— 57 —

il en a encore quelques autres. Mais ce qui me paraît remarquable, c'est sa forme écrite, et sa forme écrite va me permettre tout de suite de vous dire où se placent les termes autour desquels va tourner mon discours d'aujourd'hui.

Si nous placions quelque part ici (1) ce que j'appelle au sens le plus large — vous allez voir que c'est large,... je dois dire que je n'ai pas besoin, il me semble, de le souligner — les effets de langage, c'est ici (2) que nous aurions à mettre ce dont il s'agit, à savoir où ils prennent leur principe. Là où ils prennent leur principe, c'est en cela que le discours analytique est révélateur de quelque chose qui, qu'il est un pas, j'ai essayé de le rappeler, encore qu'il s'agisse pour l'analyse, de vérités premières. C'est par là que je vais commencer tout de suite. Nous aurions ici (3) alors le fait de l'écrit.

Il est très important à notre époque, et à partir de certains énoncés qui ont été faits et qui tendent à établir de très regrettables confusions, de rappeler que tout de même l'écrit est non pas premier mais second par rapport à toute fonction du langage, et que néanmoins sans l'écrit, il n'est d'aucune façon possible de revenir questionner ce qui résulte au premier chef de l'effet de langage comme tel, autrement dit de l'ordre symbolique, c'est à savoir la dimension, pour vous faire plaisir, mais vous savez que j'ai introduit le terme de *demansion*, la demansion, la résidence, le lieu de l'Autre de la vérité. Je sais que cette demansion a fait question pour certains, les échos m'en sont revenus, eh bien! si demansion est en effet un terme, un terme nouveau que j'ai fabriqué et s'il n'a pas encore de sens, eh bien! ça veut dire que c'est à vous que ça revient de lui en donner un. Interroger la demansion de la vérité, de la vérité dans sa demeure, c'est quelque chose, là est le terme, la nouveauté de ce que j'introduis aujourd'hui, qui ne se fait que par l'écrit, et par l'écrit en tant que ceci, que, il n'est que de l'écrit que se constitue la logique. Voici ce que j'introduis en ce point de mon discours de cette année, il n'y a de question logique qu'à partir de l'écrit, en tant que l'écrit n'est justement pas le langage. Et c'est en cela que j'ai énoncé qu'il n'y a pas de métalangage, que l'écrit même en tant qu'il se distingue du langage est là pour nous montrer que, si c'est de l'écrit que s'interroge le langage, c'est justement en tant que l'écrit ne l'est pas, mais qu'il ne se construit, ne se fabrique que de sa référence au langage.



Après avoir posé ceci qui a l'avantage de vous frayer ma visée, mon dessein, je repars de ceci qui concerne ce point, ce point qui est de l'ordre de cette surprise par où se signale l'effet de rebroussement dont j'ai essayé de définir la jonction de la vérité au savoir, et que j'ai énoncé en ces termes qu'il n'y a pas de rapport sexuel chez l'être parlant. Il y a eu une première condition qui pourrait tout de suite nous le faire voir, c'est que le rapport sexuel, comme tout autre rapport au dernier terme, ça ne subsiste que de l'écrit. L'essentiel du rapport, c'est une application, a appliqué sur b ($a \rightarrow b$), et si vous ne l'écrivez pas a et b , vous ne tenez pas le rapport en tant que tel. Ça ne veut pas dire qu'il ne se passe pas des choses dans le réel. Mais au nom de quoi l'appelleriez-vous rapport? Cette chose grosse comme tout suffirait déjà à rendre, disons, concevable, qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, mais ça ne trancherait en rien le fait qu'on n'arrive pas à l'écrire. Je dirai même plus, il y a quelque chose qu'on a fait déjà depuis un bout de temps, c'est de l'écrire comme ça : ♂→♀, en se servant de petits signes planétaires, à savoir rapport de ce qui est mâle à ce qui est femelle. Et je dirai même que depuis un certain temps, grâce au progrès qu'a permis l'usage du microscope, car n'oublions pas qu'avant Swammerdam, on ne pouvait en avoir aucune espèce d'idée, ceci... peut sembler articuler le fait que le rapport, si complexe soit-il, n'est-ce pas, si méiotique qu'en soit le procès par où des cellules dites gonadiques donnent un modèle de la fécondation d'où procède la reproduction, eh bien! il semble qu'en effet quelque chose soit là fondé, établi, qui permette de situer à un certain niveau dit biologique ce qu'il en est du rapport sexuel. L'étrange assurément — et après tout mon Dieu! pas tellement tel, mais je voudrais évoquer pour vous la dimension d'étrangeté de la chose c'est que la dualité et la suffisance de ce rapport ont depuis toujours leur modèle, je vous l'ai évoqué la dernière fois à propos des petits signes chinois, il y en a qui là, je me suis tout d'un coup impatienté de vous montrer des signes, ça avait l'air d'être fait uniquement pour vous épater, eh bien! le *yin* que je ne vous ai pas fait la dernière fois le voilà, — et le *yang*, voilà; je le répète n'est-ce pas, voilà! Un autre petit trait ici. Le *yin* et le *yang*, les principes mâle et femelle, voilà ce qui après tout n'est pas particulier à la tradition chinoise, voilà ce que vous retrouvez dans toute espèce de cogitation concernant les rapports de l'action et de la passion, concernant le formel et le substantiel, concernant Purusha, l'esprit, et Prakriti

je ne sais quelle matière femellisée. Le modèle général de ce rapport du mâle au femelle est bien ce qui hante depuis toujours, depuis longtemps le repérage, le repérage de l'être parlant concernant les forces du monde, celles qui sont *t'ien hsia* sous le ciel.

Il convient de marquer ceci de tout à fait nouveau, ce que j'ai appelé l'effet de surprise, de comprendre ce qui est sorti, quoi que cela vaille, du discours analytique. C'est qu'il est intenable d'en rester d'aucune façon à cette dualité comme suffisante, c'est que la fonction dite du phallus, qui est à vrai dire la plus maladroitement maniée, mais qui est là, qui fonctionne dans ce qu'il en est, non pas seulement d'une expérience, liée à ce je ne sais quoi qui serait à considérer comme déviant, comme pathologique, mais qui est essentiel comme tel à l'institution du discours analytique, cette fonction du phallus rend désormais intenable cette bipolarité sexuelle, et intenable d'une façon qui littéralement volatilise ce qu'il en est de ce qui peut s'écrire de ce rapport.

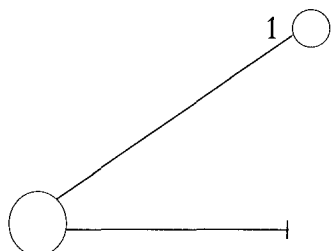
Il faut distinguer ce qu'il en est de cette intrusion du phallus, de ce que certains ont cru pouvoir traduire du terme de « manque de signifiant ». Ça n'est pas du manque de signifiant qu'il s'agit, mais de l'obstacle fait à un rapport. Le phallus, en mettant l'accent sur un organe, ne désigne, ne désigne nullement l'organe dit pénis avec sa physiologie, ni même la fonction qu'on peut, ma foi! lui attribuer avec quelque vraisemblance, comme étant celle de la copulation. Il vise de la façon la moins ambiguë, si on se rapporte aux textes analytiques, son rapport à la jouissance. Et c'est en cela qu'ils le distinguent de la fonction physiologique, il y a, c'est cela qui se pose comme constituant la fonction du phallus, il y a une jouissance qui constitue dans ce rapport, différent du rapport sexuel, quoi? ce que nous appellerons sa condition de venté. L'angle sous lequel est pris l'organe qui, au regard de ce qu'il en est de l'ensemble des vivants, n'est nullement lié à cette forme particulière; si vous saviez la variété des organes de copulation qui existe chez les insectes, vous pourriez, ce qui est après tout le principe de ce qui est toujours d'un bon usage, à savoir l'étonnement, pour interroger le réel, vous pourriez certainement, en effet, vous étonner que ce soit particulièrement comme ça que ça fonctionne chez les vertébrés. Il s'agit ici de l'organe en tant —il faut bien qu'ici j'aïlle vite, car je ne vais pas enfin, m'éterniser, tout reprendre, qu'on se reporte aux textes dont je parlais tout à l'heure, *la Direction de la Cure et les Principes de son Pouvoir*—, le phallus, c'est l'organe en tant qu'il est, e.s.t,

— 60 —

il s'agit de l'être, en tant qu'il *est* la jouissance... féminine. Voilà où et en quoi réside l'incompatibilité de l'être et de l'avoir. Dans ce texte, ceci est répété avec une certaine insistance, et en y mettant certains accents de style, dont je répète qu'ils sont aussi importants pour cheminer que les graphes à quoi ils aboutissent; et voilà! j'avais en face de moi, comme ça, au fameux Congrès de Royaumont, quelques personnes qui ricanaient, enfin si tout est là, s'il s'agit de l'être et de l'avoir, ça leur paraissait n'avoir pas grande portée, l'être et l'avoir. On choisit [ou: qu'ils choisissent], hein! C'est pourtant ça qui s'appelle la castration.

Ce que je propose est ceci, c'est de poser que le langage, n'est-ce pas, nous le mettons là (1), a son champ réservé dans cette béance du rapport sexuel, telle que la laisse ouverte le phallus, en posant que ce qu'il y introduit, ça n'est, non pas deux termes qui se définissent du mâle et du femelle, mais de ce choix qu'il y a entre des termes d'une nature et d'une fonction bien différentes qui s'appellent l'être et l'avoir. Ce qui le prouve, ce qui le supporte, ce qui rend absolument évidente, définitive, cette distance, c'est ceci, ceci dont il ne semble pas qu'on ait remarqué la différence, c'est la substitution au rapport sexuel de ce qui s'appelle la *loi sexuelle*. C'est là qu'est cette distance où s'inscrit qu'il n'y a rien de commun entre ce qu'on peut énoncer d'un rapport qui ferait loi en tant qu'il relève, sous une forme quelconque, de l'application telle qu'au plus près la serre la fonction mathématique, et une loi qui est cohérente à tout le registre de ce qui s'appelle le désir, de ce qui s'appelle interdiction, de ce qui souligne que c'est de la béance même de l'interdiction inscrite que relève la conjonction, voire l'identité, comme j'ai osé l'énoncer, de ce désir et de cette loi, et ce qui pose corrélativement pour tout ce qui relève de l'effet de langage, de tout ce qui instaure la demansion de la vérité d'une structure de fiction.

La corrélation de toujours du rite et du mythe, dont c'est faiblesse ridicule de dire que le mythe serait simplement le commentaire du rite, ce qui est fait pour le soutenir, pour l'expliquer, alors que c'en est, selon une topologie qui est celle à laquelle j'ai fait depuis assez longtemps déjà un sort pour n'avoir pas besoin de la rappeler, le rite et le mythe sont comme l'endroit et comme l'envers, à cette condition que cet endroit et cet envers soient en continuité. Le maintien, le — 60 —

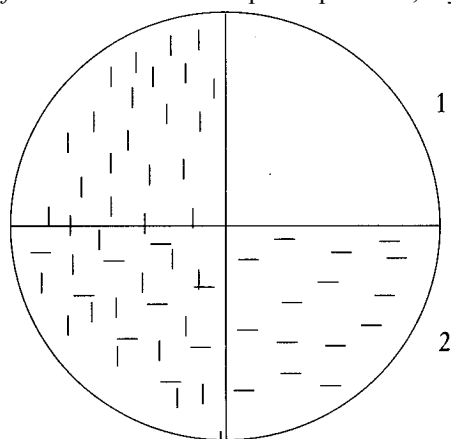


61

maintien dans le discours analytique de ce mythe résiduel qui s'appelle celui de l'Œdipe, Dieu sait pourquoi, qui est en fait celui de *Totem et Tabou*, où s'inscrit ce mythe tout entier de l'invention de Freud, du père primordial en tant qu'il jouit de toutes les femmes, c'est tout de même là que nous devons interroger d'un peu plus loin, de la logique, de l'écrit, ce qu'il veut dire.

Il y a bien longtemps que j'ai introduit ici le schéma de Peirce concernant les propositions en tant qu'elles se divisait en quatre, en universelles, particulières, affirmatives et négatives, les deux termes, les deux couples de termes s'échangeant. Chacun sait que de dire que: *tout x est y*, si le schéma de Peirce, Charles Sanders, a un intérêt, c'est de le montrer, c'est que de définir comme nécessaire que *tout quelque chose* soit pourvu de tel attribut, est une position universelle parfaitement recevable sans qu'il y ait pour autant aucun *x*. Dans la petite formule, le petit schéma de Peirce, je vous rappelle, ici nous avons un certain nombre de traits verticaux, ici nous n'en avons aucun, ici nous avons un petit mélange des deux, et que c'est du chevauchement de deux de ces cases que résulte la spécificité de telle ou telle de ces propositions. Et que c'est à rassembler ces deux quadrants qu'on peut dire: tout trait est vertical. S'il est pas vertical, il y a pas de trait. Pour faire la négative, ce sont ces deux là qu'il faut réunir. Ou bien il n'y a pas de trait, ou bien il n'y en a pas de verticaux. Ce que désigne le mythe de la jouissance de *toutes les femmes*, c'est que le *toutes les femmes*, il n'y en a pas. Il n'y a pas d'universel de la femme. Voilà ce que pose un questionnement du phallus, et non pas du rapport sexuel, quant à ce qu'il en est de *la jouissance* qu'il constitue, puisque j'ai dit que c'était la jouissance féminine.

C'est à partir de ces énoncés qu'un certain nombre de questions se trouvent radicalement déplacées. Après tout, mais il est possible qu'il y ait un savoir de la jouissance qu'on appelle sexuelle qui soit le fait de cette *certaine femme*. La chose n'est pas impensable, il y en a comme ça des traces mythiques dans les



62

coins. Les choses qui s'appellent le *Tantra*, on dit que ça se pratique. Il est tout de même clair que depuis un bon bout de temps, si vous me permettez d'exprimer ainsi ma pensée, l'habileté des joueuses de flûte est beaucoup plus patente. C'est pas pour... jouer de l'obscénité que j'avance ça en ce point, c'est que, il y a ici, et je le suppose, il y a au moins ici une personne qui sait ce que c'est que de jouer de la flûte, c'est la personne qui récemment, me faisait remarquer à propos de ce jeu de la flûte, mais on peut le dire aussi à propos de tout usage d'instrument, quelle division du corps l'usage d'un instrument, quel qu'il soit, rend nécessaire. Je veux dire rupture de synergie. Il suffit de faire de n'importe quel instrument. Mettez-vous sur une paire de skis, vous verrez tout de suite que vos synergies doivent être rompues. Prenez une canne de golf, ça m'arrive ces derniers temps, j'ai recommencé, c'est pareil, hein? Il y a deux types de mouvements qu'il faut que vous fassiez en même temps, vous n'y arrivez au début absolument pas, parce que synergiquement, ça ne s'arrange pas comme ça. La personne qui m'a bien rappelé la chose à propos de la flûte, me faisait également remarquer que pour le chant, où en apparence, il n'y a pas d'instrument, c'est en ça que le chant est particulièrement intéressant, c'est que là aussi il faut que vous divisiez votre corps, que vous y divisiez deux choses qui sont tout à fait distinctes, pour que vous puissiez chanter, mais qui d'habitude sont absolument synergiques, à savoir la pose de la voix et de la respiration. Bon! Ces vérités premières qui n'ont pas eu besoin de m'être rappelées, puisque aussi bien je vous disais que j'en avais ma dernière expérience avec la canne de golf, c'est ce qui laisse ouverte, comme une question, si il y a encore quelque part un savoir de l'instrument phallus.

Seulement l'instrument phallus, c'est pas un instrument comme les autres, c'est comme pour le chant, l'instrument phallus, je vous ai déjà dit qu'il est pas du tout à confondre avec le pénis. Le pénis, lui, il se règle sur la loi, c'est-à-dire sur le désir, c'est-à-dire sur le plus de jouir, c'est-à-dire sur la cause du désir, c'est-à-dire sur le fantasme. Et ça, le savoir supposé de la femme qui saurait, là elle rencontre un os, justement, celui qui manque à l'organe, si vous me permettez de continuer dans la même veine; parce que chez certains animaux, il y en a un d'os. Ça oui! là il y a un manque, c'est un os manquant, c'est pas le phallus, c'est le désir ou [et] son fonctionnement. Il en résulte qu'une femme n'a de témoignage de son insertion dans la loi, de ce qui supplée au rapport, que par le désir de l'homme. Là il suffit d'avoir une toute petite expérience analytique pour en avoir la certitude, le désir de l'homme, je viens de le dire, est lié à sa cause, qui est le plus de jouir, ou qui est encore comme je l'ai exprimé maintes fois, s'il

— 63 —

prend sa source dans le champ du... d'où tout part, l'effet de langage, dans le désir de l'Autre donc, et la femme, à cette occasion, on s'aperçoit que c'est elle qui est l'Autre. Seulement elle est l'Autre d'un tout autre ressort, d'un tout autre registre que son savoir, quel qu'il soit.

Voilà donc l'instrument phallique posé, avec des guillemets, comme « cause » du langage, je n'ai pas dit origine. Et là malgré l'heure avancée, mon Dieu! j'irai vite, je signalerai la trace qu'on en peut avoir, à savoir le maintien, quoi qu'on veuille, d'un interdit sur les mots obscènes. Et puisque je sais qu'il y a des gens qui m'attendent à ce quelque chose que je leur ai promis, de faire allusion à Eden, Eden, Eden, ah! et de dire pourquoi je signe pas les, comment qu'on appelle ça, les machins, les pétitions, à ce propos, c'est que, ce n'est pas certes que mon estime soit médiocre pour cette tentative; à sa façon, elle est comparable à celle de mes *Ecrits*. À ceci près que, elle est beaucoup plus désespérée; il est tout à fait désespéré de langagier l'instrument phallique. Et c'est parce que je le considère comme en ce point sans espoir que je pense aussi que ne peut se développer autour d'une telle tentative, que des malentendus. Vous voyez que c'est à un point hautement théorique que se place, dans l'occasion, mon refus.

Là où j'en voudrais en venir est ceci: d'où interroge-t-on la vérité ? Car la vérité, elle peut dire tout ce qu'elle veut. C'est l'oracle. Ça existe depuis toujours, et après ça, on n'a plus qu'à se débrouiller. Seulement, il y a un fait nouveau, hein? Le premier fait nouveau depuis que fonctionne l'oracle, c'est-à-dire depuis toujours, c'est un de mes écrits le fait nouveau, qui s'appelle *La Chose freudienne* où j'ai indiqué ceci que personne n'avait jamais dit, hein? Seulement comme c'est écrit, naturellement vous ne l'avez pas entendu. J'ai dit que « la vérité parle Je ». Si vous aviez donné son poids à cette espèce de luxuriance polémique que j'ai faite pour présenter la vérité comme ça, je ne sais même plus ce que j'ai écrit, comme rentrant dans la pièce dans un fracas de miroir, ç'aurait peut-être pu vous ouvrir les oreilles. Ce bruit des miroirs qui se cassent, dans un écrit, ça ne vous frappe pas. C'est pourtant assez bien écrit, c'est là ce qu'on appelle l'effet de style. Ça vous aurait certainement aidé à comprendre ce que ça veut dire « la vérité parle Je ».

Ça veut dire qu'on peut lui dire Tu et je vais vous expliquer à quoi ça sert. Vous allez croire bien sûr que je vais vous dire que ça sert au dialogue. Il y a longtemps que j'ai dit qu'il n'y en avait pas, de dialogue. Et avec la vérité, bien sûr encore moins. Néanmoins, si vous lisez quelque chose qui s'appelle *La Métamathématique* de Lorenzen, je l'ai apporté, c'est chez Gauthier-Villars et Mouton. Bon! et puis je vais même vous indiquer la page où vous verrez des

—64—

choses astucieuses. C'est des dialogues, c'est des dialogues écrits, c'est-à-dire que c'est le même qui écrit les deux répliques. C'est un dialogue bien particulier, seulement c'est très instructif. Vous vous reporterez à la page 22. C'est très instructif et je pourrais le traduire de plus d'une façon, y compris en me servant de mon être et de mon avoir de tout à l'heure. Mais j'irai plus simplement pour vous rappeler cette chose sur laquelle j'ai déjà mis l'accent, c'est à savoir qu'aucun des prétendus paradoxes auxquels s'arrête la logique classique, nommément celui du *Je mens*, ne tient qu'à partir du moment où c'est écrit. Il est tout à fait clair que de dire *Je mens* est une chose qui ne fait aucun obstacle, étant donné qu'on ne fait que ça, alors pourquoi ne le dirait-on pas? Qu'est-ce que ça veut dire? Que c'est seulement quand c'est écrit que là, il y a paradoxe, car on dit:

« Là, bien! vous mentez ou bien vous dites vrai ? » C'est exactement la même chose que je vous ai fait remarquer dans son temps, que d'écrire: « le plus petit nombre qui s'écrit en plus de quinze mots ». Vous ne voyez là aucun obstacle, quand je vous le dis. Si c'est écrit, vous les comptez, vous vous apercevez qu'il n'y en a que treize, dans ce que je viens de dire. Mais ça ne se compte que si c'est écrit. Parce que si c'est écrit en japonais, je vous défie de les compter. Parce que là vous vous posez quand même la question, il y a des petits bouts, comme ça, de vagissements, des petits *o* et des petits *oua*, dont vous vous demanderez s'il faut le coller au mot, ou s'il faut le détacher et le compter pour un mot, c'est même pas un mot, c'est eh, c'est comme ça. Seulement, quand c'est écrit, c'est comptable.

Alors la vérité, vous vous apercevrez qu'exactement comme dans la métamathématique de Lorenzen, si vous posez qu'on ne peut pas à la fois dire *oui* et *non* sur le même point, là vous gagnez. Vous verrez tout à l'heure ce que vous gagnez. Mais si vous misez que c'est ou oui ou non, là vous perdez. Référez-vous à Lorenzen, mais je vais vous l'illustrer tout de suite. Je pose: il n'est pas vrai, dis-je à la vérité, que tu dis vrai et que tu mentes en même temps. La vérité peut répondre bien des choses, puisque c'est vous qui la faites répondre, ça ne vous coûte rien. De toute façon, ça va aboutir au même résultat, mais je vous le détaille pour rester collé au Lorenzen. Elle dit: «Je dis vrai!»; vous lui répondez: Je te le fais pas dire! » Alors pour vous emmerder, elle vous dit: «Je mens. » À quoi vous répondez: « Maintenant, j'ai gagné, je sais que tu te contredis! » C'est exactement ce que vous découvrez avec l'inconscient, ça n'a pas plus de portée. Que l'inconscient dise toujours la vérité et qu'il mente, c'est, de chez lui, parfaitement soutenable. C'est simplement à vous de le savoir. Qu'est-ce que ça vous apprend? Que la vérité, vous n'en savez quelque chose que quand elle se

—65—

déchaîne; car elle s'est déchaînée, elle a brisé votre chaîne, elle vous a dit les deux choses aussi bien, quand vous disiez que la conjonction n'était pas soutenable.

Mais supposez le contraire, que vous lui ayez dit: « Ou tu dis vrai, ou tu mens. » Ben là, vous en êtes pour vos frais. Parce que, qu'est-ce qu'elle vous répond: « Je te l'accorde, je m'enchaîne; tu me dis: ou tu dis vrai ou tu mens et en effet ça c'est bien vrai. » Seulement alors là, vous, vous savez rien, vous savez rien de ce qu'elle vous a dit, puisque ou elle dit vrai ou elle ment, de sorte que vous êtes perdant. Ceci, je ne sais pas si ça vous apparaît dans sa pertinence, mais ça veut dire ceci dont nous avons constamment l'expérience, c'est que, qu'elle se refuse la vérité, alors ça me sert à quelque chose. C'est à ça que nous avons tout le temps à faire dans l'analyse et que, qu'elle s'abandonne, qu'elle accepte la chaîne, quelle qu'elle soit, eh bien! j'y perds mon latin. Autrement dit ça... ça me laisse à désirer. Ça me laisse à désirer, et ça me laisse dans ma position de demandeur, puisque je me trompe de penser que je puis traiter d'une vérité que je ne puis reconnaître qu'au titre de déchaînée, vous montrer de quel déchaînement vous participez.

Il y a quelque chose qui mérite d'être relevé dans ce rapport, c'est la fonction de ce quelque chose dont il y a longtemps que je le mets tout doucement comme ça sur la sellette, et qui se dénomme la liberté. Il arrive qu'à travers le fantasme, il y en ait qui élucubrent de certaines façons où sinon la vérité elle-même, du moins le phallus pourrait être apprivoisé. Je ne vous dirai pas dans quelles variétés de détails ces sortes d'élucubrations peuvent s'étaler. Mais il y a une chose très frappante, c'est que, mis à part une certaine sorte de manque de sérieux qui est peut-être ce qu'il y a de plus solide pour définir la perversion, eh ben! ces solutions élégantes, il est clair que, les personnes pour qui ça... c'est sérieux, toute cette menue affaire, parce que, mon Dieu! le langage, ça compte pour elles, aussi l'écrit, ne serait-ce que parce que ça permet l'interrogation logique, car en fin de compte, qu'est-ce que c'est que la logique si ce n'est ce paradoxe absolument fabuleux que ne permet que l'écrit, de prendre la vérité comme référent? C'est évidemment par ça qu'on communie, quand on commence par donner les premières, toutes premières formules de la logique propositionnelle, on prend comme référence qu'il y a des propositions qui peuvent se marquer du Vrai et d'autres qui peuvent se marquer du Faux. C'est avec ça que commence la référence à la vérité. Se référer à la vérité, c'est poser le faux absolu, c'est-à-dire un faux auquel on pourrait se référer comme tel.

Les personnes sérieuses, je reprends ce que je suis en train de dire, auxquelles se proposent ces solutions élégantes qui seraient apprivoisement du phallus, ben

—66—

c'est curieux, c'est elles qui se refusent. Et pourquoi, sinon pour préserver ce qui s'appelle la liberté, en tant qu'elle est précisément identique à cette non-existence du rapport sexuel. Car enfin, est-il besoin d'indiquer que ce rapport de l'homme et de la femme, en tant qu'il est, de par la loi, la loi dite sexuelle, radicalement faussé, c'est ce quelque chose qui quand même laisse à désirer qu'à chacun il y ait sa chacune, pour y répondre. Si ça arrive, qu'est-ce qu'on dira? Non certes que c'était là chose naturelle, mais puisqu'il n'y a pas à cet égard de nature,

puisque La femme n'existe pas — qu'elle existe, c'est un rêve de femme, et c'est le rêve d'où est sorti *Don Juan*, s'il y avait Un homme pour qui La femme existe, ce serait une merveille, on serait sûr de son désir. C'est une élucubration féminine. Pour que, un homme trouve *sa* femme, quoi d'autre, sinon la formule romantique: c'était fatal, c'était écrit.

Une fois de plus, nous voilà venus à ce carrefour qui est celui où je vous ai dit que je ferai basculer ce qu'il en est du vrai seigneur, du type qui est, ce qu'on traduit, fort mal ma foi, par l'homme, comme ça, un tout petit peu au-dessus du commun, c'est cette bascule, entre le *hsing*, cette nature telle qu'elle est inscrite par l'effet de langage, inscrite dans cette disjonction de l'homme et de la femme; et d'autre part ce: « c'est écrit », ce *ming*, cet autre caractère, dont je vous ai déjà une première fois montré ici la forme, qui est celui devant lequel la liberté recule.

SEMINAIRE 18
TEXTE CHINOIS, MENCIUS :

—68—

Mencius, Livre IV, chapitre II, § 26. *Transcription « Wade*

Meng Tzu yüeh: t'ien hsia chih yen hsing yeh, tze ku erh i i. ku chih i li wei pen. so wu yü chih chih, wei ch'i tzu yeh. ju chih chih io yü chih hsing shui yeh, tse wu wu yü chih i. yli chih hsing shui yeh, hsing ch'i so wu shih yeh. ju chih chih i hsing ch'i so wu shih, tse chih i ta i. t'ien chih kao yeh hsing ch'en chih yüan yeh. kou ch'iu ch'i ku ch'ien sui chih jih chih, k'e tso erh chih yeh.

Transcription « Pin Yin

Meng zi yue: tian xia zhi yan xing ye, ze gu er yi yi. gu zhi yi li wei ben. suo wu yu zhi zhi, wei qi zi ye. ru zhi zhi ruo yu zhi xing shui ye, ze wu wu yu zhi yi. yu zhi xing shui ye, xing qi suo wu shi ye. ru zhi zhi yi xing qi suo wu shi, ze zhi yi da yi. tian zhi gao ye xing chen zhi yuan ye. gou qiu qi gu qian sui zhi ri zhi, ke zuo er zhi ye.

Traduction de M. G. Paut hier.

Meng Tseu dit: Lorsque dans le monde on disserte sur la nature rationnelle de l'homme, on ne doit parler que de ses effets. Ses effets sont ce qu'il y a de plus important à connaître.

C'est ainsi que nous éprouvons de l'aversion pour un [faux] sage, qui use de captieux détours. Si ce sage agissait naturellement comme Yu en dirigeant les eaux [de la grande inondation], nous n'éprouverions point d'aversion pour sa sagesse. Lorsque Yu dirigeait les grandes eaux, il les dirigeait selon leur cours le plus naturel et le plus facile. Si le sage dirige aussi ses actions selon la voie naturelle de la raison et la nature des choses, alors sa sagesse sera grande aussi.

Quoique le ciel soit très élevé, que les étoiles soient très éloignées, si on porte son investigation sur les effets naturels qui en procèdent, on peut calculer ainsi, avec la plus grande facilité, le jour où après mille ans le solstice d'hiver aura lieu.

Traduction de S. Couvreur.

Meng tzeu dit: « Partout sous le ciel, quand on parle de la nature, on veut parler des effets naturels. Les effets naturels ont d'abord cela de particulier, qu'ils

— 69 —

sont spontanés. Ce qui nous déplaît dans les hommes qui sont prudents (mais d'une prudence étroite), c'est qu'ils font violence à la nature. Si les hommes prudents imitaient la manière dont Tu fit écouler les eaux, rien ne nous déplairait dans leur prudence. Tu *fit* écouler les eaux de manière à n'avoir pas de difficultés (il profita de leur tendance naturelle). Si les hommes prudents agissaient aussi de manière à n'avoir pas de difficultés, leur prudence serait grande. Bien que le ciel soit très élevé et les astres fort éloignés de la terre, si l'on étudie leurs mouvements, on peut aisément calculer le moment du solstice d'hiver pour chaque année depuis dix siècles.

Note des éditeurs. — Nous avons pensé être agréable au lecteur en donnant la version chinoise intégrale du § 26 de Meng Tzu dont Lacan n'avait cité et écrit que les deux premières phrases. Nous donnons ensuite les deux transcriptions phonétiques du même passage, en « wade » et en « pin yin », ainsi que deux traductions, celle de Couvreur à laquelle se réfère Lacan (1895) et celle, plus ancienne, de M. G. Pauthier (1851). Les transcriptions phonétiques des idéogrammes sont très nombreuses. Nous avons retenu celle dite « wade », toujours indiquée en premier, et celle dite « pin yin », donnée entre parenthèses, qui est le système adopté par la République populaire de Chine depuis 1952, et actuellement le plus usité.

Dans le corps du texte, la transcription adoptée est celle dite « wade ».

Les caractères *wei* (page 42) et *wei* (page 53) sont le même caractère, bien que leur graphie diffère. Il n'y a ni différence ni nuance de sens.

Le *Chouo wen* ou *shuo wen* évoqué dans la Leçon 5 a été écrit par le philosophe Hsu Chen (ou Xu Shen en *pin yin*) en 100 ap. J.-C. (dynastie Han).

Les trois derniers caractères de la première phrase de la sentence de Mencius sont *erh i i*, le caractère « conclusif », qui a également le sens de *seulement*, est donc le deuxième *i*.

LEÇON 5, 10 MARS 1971

Lacan écrit au tableau:

« L'achose ».

Suis-je, suis-je présent quand je vous parle? Il faudrait que la chose à propos de quoi je m'adresse à vous fût là. Or, c'est assez dire que la chose ne puisse s'écrire que *l'achose*, comme je viens de l'écrire au tableau, ce qui veut dire qu'elle est absente là où elle tient sa place, ou plus exactement, que l'objet *a* qui tient cette place, ôté — ôté, cet objet *a* — n'y laisse, à cette place, n'y laisse que l'acte sexuel tel que je l'accentue, c'est-à-dire la castration. Je ne puis témoigner de la, permettez-moi, que la-na-lyse est quoi que ce soit, mais seulement par là, ce qui *la* concerne, je dis la concerne, *la*, la castration. C'est le cas de le dire: Oh! là là!! La baratin philosophique qui n'est pas rien — le baratin, ça baratte, [y a] pas de mal qui a servi longtemps à quelque chose, mais depuis un temps nous fatigue; il a abouti à produire *l'être là*, qu'on traduit quelquefois en français plus modestement, la *présence*, qu'on y ajoute ou non vivante, enfin bref, ce qui pour les savants s'appelle le *Dasein*. Je l'ai retrouvé avec plaisir, dans un texte, je vous dirai lequel tout à l'heure, et ainsi que le moment où je l'ai relu, un texte de moi, je me suis aperçu avec surprise que ça date d'une paie, cette formule que j'avais énoncée en son temps pour des gens, comme ça, un peu durs de la feuille:

« Mange ton *Dasein*. » Qu'importe! Nous y reviendrons tout à l'heure. Le baratin philosophique n'est pas si incohérent. Il ne l'incarne, cette présence, l'être là, que dans un discours qu'il commence par, justement, désincarner par l' 

—71—

— 72 —

(*époché*). Vous savez ça, *l'époché*, la mise entre parenthèses, c'est tout simplement ça que ça veut dire, c'est quand même mieux parce que ça n'a pas tout à fait la même structure, c'est tout de même mieux en grec. De sorte que... il est manifeste que la seule façon d'être là n'a lieu qu'à se mettre entre parenthèses. Nous approchons de ce que j'ai à vous dire essentiellement aujourd'hui.

S'il y a trou au niveau de *l'achose*, ça vous laisse déjà pressentir que c'était une façon de le figurer, ce trou, que ça n'arrive que sous le mode de... quoi ? Prenons une comparaison bien dérisoire, que sous le mode de cette tache rétinienne dont l'œil n'a pas la moindre envie de s'empêtrer, quand après qu'il ait fixé le soleil, tout d'abord, il le promène sur le paysage. Il n'y voit pas son être-là, pas fou cet œil. Il y a pour vous toute une foule de bouteilles de Klein..., d'œil. Pas de baratin philosophique, dont vous sentez bien qu'il ne remplit là que son office universitaire, dont j'ai essayé l'année dernière de vous donner les limites, en même temps d'ailleurs que les limites de ce que vous pouvez faire de l'intérieur, fût-ce la révolution.

Dénoncer, comme ça c'est fait, dénoncer comme logocentriste ladite présence, l'idée comme on dit de la parole inspirée, au nom de ceci que la parole inspirée, bien sûr on peut en rire, mettre à la charge de la parole toute la sottise où s'est égaré un certain discours et nous emmener vers une mythique archi-écriture, uniquement constituée en somme de ce qu'on perçoit, à juste titre, comme un certain point aveugle, qu'on peut dénoncer dans tout ce qui s'est cogité sur l'écriture, tout ça n'avance guère. On ne parle jamais que d'autre chose pour parler de *l'achose*. Ce que j'ai dit, moi, en son temps, faut pas abuser, j'en ai pas plein la bouche de la parole pleine et je pense quand même que la grande majorité d'entre vous ne m'ont entendu d'aucune façon en faire état, ce que j'ai dit de la parole pleine, c'est qu'elle remplit. Ça, c'est les trouvailles du langage; elles sont assez jolies toujours, elle remplit la fonction de *l'achose* qui est au tableau. La parole, en d'autres termes, dépasse le parleur, toujours, le parleur est un parlé, voilà tout de même ce que depuis un temps j'énonce. D'où s'en aperçoit-on? C'est ce que je voudrais indiquer dans le séminaire de cette année, vous vous rendez compte, j'en suis à... à «je voudrais»..., depuis vingt ans que ça dure.

Naturellement, c'est comme ça parce que, après tout, je l'ai pas dit, il y a longtemps que c'est patent, c'est patent d'abord en ce que vous êtes là, pour que je vous le montre, seulement voilà, si c'est vrai ce que je dis, votre être-là n'est pas plus probant que le mien. Ce que je vous montre depuis un bout de temps ne suffit pas pour que vous le voyiez, il faut que je le *démontre*. Démontrer dans l'occasion, c'est dire ce que je montrais, naturellement pas n'importe quoi, mais

—73—

je vous montrais pas *l'achose*, comme ça, *l'achose* justement, ça ne se montre pas, ça se démontre. Alors je pourrai attirer votre attention sur des choses que je montrais, en tant que vous ne les avez pas vues, pour ce qu'elles pourraient démontrer. Pour abattre la carte dont il s'agit aujourd'hui, nous l'appellerons, dans toute l'ambiguïté que ça peut représenter, *l'écrit*.

L'écrit quand même on ne peut pas dire que je vous en ai accablé. Je veux dire qu'il a vraiment fallu qu'on me les extraie, ceux que j'ai rassemblés un beau jour, dans l'incapacité en somme totale où j'étais de me faire entendre des psychanalystes, j'entends même de ceux-là qui étaient restés agrégés, comme ça, parce qu'ils n'avaient pas pu s'embarquer ailleurs. À la fin des fins, il m'est apparu qu'il y avait tellement d'autres gens qu'eux qui s'intéressaient à ce que je disais, un petit commencement d'être-là [ou de votre] absent que, ces *Ecrits*, je les ai lâchés. Et puis ma foi, ils se sont consommés comme ça, dans un beaucoup plus vaste cercle que, en somme, ce que vous représentez, si j'en crois les chiffres que me donne mon éditeur. C'est un drôle de phénomène, et qui vaut bien qu'on s'y arrête, si tant est que, pour m'en tenir à ce que je fais toujours, c'est très exactement autour d'une expérience parfaitement fixable et qu'en tout cas je me suis efforcé d'articuler, précisément aux derniers temps, l'année dernière, en essayant de situer dans sa structure ce qui caractérise le discours de l'analyste. C'est donc en raison de cet emploi, le mien, qui n'a aucune prétention à fournir une conception du monde, mais seulement de dire ce qu'il me semble qu'il va de soi de pouvoir dire à des analystes, autour de ça, j'ai fait pendant dix ans dans un endroit assez connu qui s'appelle Sainte-Anne, un discours qui ne prétendait certes d'aucune façon à user de l'écrit autrement que d'une façon très précise, qui est celle que je vais essayer aujourd'hui de définir. Ceux qui en constituent, ou ce qui reste de témoins de cette époque ne peuvent pas s'élever contre, il y en a tout de même, plus beaucoup dans cette salle, bien sûr, mais tout de même quelques-uns; oh ben! ça doit se compter sur les doigts de la main, ceux qui étaient là les premiers mois, ils peuvent témoigner que ce que j'y ai fait, avec une patience, un ménagement, une douceur, des ronds de bras, des ronds de jambe, j'ai construit pour eux pièce à pièce, et morceau par morceau, des choses qui s'appellent des *graphes*. Il y en a quelques-uns qui voguent, vous pouvez les retrouver très facilement grâce au travail de quelqu'un au dévouement duquel je fais hommage, et auquel j'ai laissé faire complètement à son gré un index raisonné, dans le texte duquel vous pouvez trouver aisément à quelles pages on trouve ces graphes. Ça vous évitera de fouiller. Mais ça se voit, rien qu'en faisant ça on peut déjà remarquer qu'il y a des choses qui ne sont pas comme le reste du texte imprimé. Ces

—74—

graphes que vous voyez là ne sont pas, bien sûr, sans offrir une petite difficulté de quoi? mais d'interprétation, bien sûr. Sachez que, pour ceux pour qui je les ai construits, ça pouvait pas même faire un pli. Avant d'avancer la direction d'une ligne, son croisement avec telle autre, l'indication de la petite lettre que je mettais à ce croisement, je parlais une demi-heure, trois-quarts d'heure, pour justifier ce dont il s'agissait.

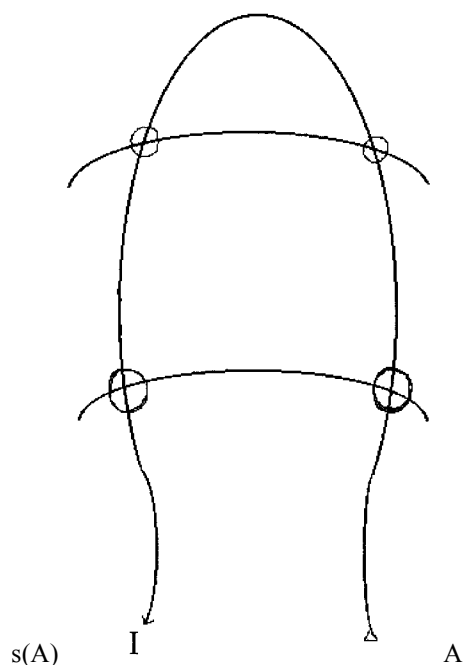
J'insiste, bien sûr, non pas pour me faire un mérite de ce que j'ai fait, dans le fond, parce que ça m'a plu, personne ne me le demandait, c'est même plutôt le contraire; mais parce que nous entrons là, avec ça, au vif de ce que sur l'écrit, voire sur l'écriture, alors figurez-vous que c'est la même chose, on parle de l'écriture, comme ça, comme si c'était indépendant de l'écrit. C'est ce qui rend quelquefois le discours très embarrassé. D'ailleurs ce terme, « ure », comme ça, qui s'ajoute, fait bien sentir de quelle drôle de biture il s'agit en l'occasion. Ce qu'il y a de certain, c'est que pour parler de *l'achose*, comme elle est là, eh ben! ça devrait déjà, à soi tout seul, vous éclairer que j'ai dû prendre, ne disons rien de plus, pour appareil, le support de l'écrit, sous la forme du graphe.

La forme du graphe, ça vaut la peine de la regarder. Prenons là — je ne sais pas, n'importe lequel, le dernier, là, le grand, celui que vous allez trouver, je ne sais plus où moi où il est, où il vogue, je crois que c'est dans *Subversion du sujet et Dialectique du désir*(1). Le machin qui fait comme ça, dans lequel ici il y a les lettres ajoutées entre parenthèses, \$, poinçon et le grand D de la demande, \$ *D, et ici le grand S du signifiant, le Signifiant porteur, fonction de l'A. Vous comprenez bien que si l'écriture, ça peut servir à quelque chose, c'est justement que c'est différent de la parole. De la parole qui peut s'appuyer sur. La parole ne traduit pas S (A) par exemple. Seulement si elle s'appuie sur

1. *Écrits*, pages 817.

S(A barré))

\$ *D



75

ça, ne serait-ce que cette forme, bien sûr, elle doit se souvenir que cette forme ne va pas sans qu'ici l'autre ligne recoupant la première se marque à ces points d'intersection de s (A) et du A lui-même. Qu'il y ait ici un grand I — je m'excuse de ces empiètements, mais après tout certains ont assez cette figure dans la tête pour que ça leur suffise et pour les autres, mon Dieu! qu'ils se reportent à la bonne page — ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut pas ne pas au moins par là, par cette figure, se sentir disons sollicités de répondre à l'exigence de ce qu'elle commande, quand vous commencez de l'interpréter. Tout dépend bien sûr du sens que vous allez donner au grand A. Il y en a un de proposé, dans l'écrit où il se trouve que je l'ai inséré. Et alors les sens qui s'imposent pour tous les autres ne sont pas libres d'un grand écart.

Ce qui est certain, c'est que c'est le propre de ce qui, enfin! je pense, vous apparaît certes, depuis, suffisamment précisé à savoir que ce graphe, celui-là comme tous les autres, et pas seulement les miens, je vais vous dire ça dans un instant, que ce graphe, ce que ça représente, c'est ce qu'on appelle dans le langage évolué que nous a peu à peu donné le questionnement de la mathématique par la logique, ce qu'on appelle une topologie. Pas de topologie sans écriture, vous avez peut-être même pu remarquer, si jamais vous êtes vraiment allés ouvrir les *Analytiques* de monsieur Aristote, que là il y a un petit commencement de la topologie, ça consiste précisément à faire des trous dans l'écrit. « Tous les animaux sont mortels ». Vous soufflez « les animaux » et vous soufflez « mortels », et vous mettez à la place, le comble de l'écrit, c'est-à-dire une lettre toute simple. C'est peut-être ben vrai, hein? que ça leur a été facilité par je ne sais quelle affinité particulière qu'ils avaient avec la lettre, on ne peut pas bien dire comment. Là-dessus vous pouvez vous reporter à des choses très... très attachantes, comme l'a dit monsieur James Février¹, sur je ne sais quel artifice, truquage, forçage, que constituent au regard de ce qu'on peut assez sainement appeler les normes de l'écriture — *les normes*, pas *l'énorme*, quoique les deux soient vrais — au regard des normes de l'écriture, l'invention de la logique. Je vous suggère en passant, aujourd'hui ceci, c'est que ça a quelque chose à faire avec le fait, disons, d'Euclide.

Voilà, parce que je ne peux vous jeter ça qu'en passant, puisque après tout c'est à contrôler, je ne vois pas pourquoi moi aussi, pourquoi de temps en temps, je ne ferais pas même aux gens très calés dans une certaine matière une petite suggestion dont ils riront peut-être parce qu'ils s'en seront aperçus depuis

1.J. Février, *Histoire de l'écriture*, Paris, Payot, 1948.

— 76 —

longtemps. On ne voit pas pourquoi en effet ils s'en seraient pas aperçus, ils se seraient pas aperçus de ceci, qu'un triangle, puisque c'est ça le départ, qu'un triangle, c'est pas autre chose, mais rien d'autre qu'une écriture, ou un écrit, exactement. Et que c'est pas parce que on y définit *égal* comme *métriquement superposable* que ça va contre. C'est un écrit, où le métriquement superposable est jaspable. Ce qui dépend absolument pas de l'écart, ce qui dépend de vous, le jaspateur. De quelque façon que vous écriviez le triangle, même si vous le faites comme ça, vous démontrerez l'histoire du triangle isocèle, à savoir, que s'il a deux cotés égaux, les deux autres angles sont égaux. Il vous suffit de l'avoir fait ce petit écrit, parce que c'est jamais beaucoup meilleur que la façon dont je viens de l'écrire, la figure d'un triangle isocèle. C'étaient des gens qui avaient des dons pour l'écrit, hein! Ça va pas loin ça!

On pourrait peut-être aller un peu plus loin; pour l'instant enregistrons, enregistrons ceci en tout cas, c'est qu'ils se sont très bien aperçus de ce que c'était qu'un postulat, et que ça n'a pas d'autre définition que ceci, c'est que c'est... dans la demande, dans la demande qu'on fait à l'auditeur, pour ne pas tout de suite dire « crochet », dans cette demande, c'est ce qui *ne s'impose pas* au discours, du seul fait du graphe.

Les Grecs semblent donc avoir eu un maniement très astucieux, une réduction subtile de ce qui déjà courait le monde sous les espèces de l'écriture. Ça servait vachement. Il est tout à fait clair qu'il n'est pas question d'empire, et si vous me permettez le mot, même du moindre empirisme, sans le support de l'écriture. Si vous me permettez, là, une extrapolation par rapport à la veine que je suis, je veux dire que, je vais vous indiquer l'horizon, la visée lointaine, qui guide tout ça. Bien sûr, ça ne se justifie que si les lignes perspectives s'avèrent converger effectivement. C'est la suite qui vous le montrera. Au commencement,  hein? comme ils disent, ce qui n'a rien à faire avec quelque temporalité que ce soit, puisqu'elle en découle, au commencement est la parole. Mais la parole, il y a tout de même bien des chances que pendant des temps qui n'étaient pas encore des siècles, figurez-vous, ce ne sont des siècles que pour nous, grâce au carbone radiant et à quelques autres histoires de cette espèce, rétroactives, qui partent de l'écriture, enfin pendant un bout de quelque chose qu'on peut appeler — pas le temps — l'  des  comme ils disent, il y avait un temps où on se gargarisait avec des trucs comme ça. Ils avaient bien leurs raisons, ils étaient plus près que nous. Enfin la parole a fait des choses. Des choses qui étaient sûrement de moins en moins discernables d'elle, parce qu'elles étaient ses effets.

—77—

Qu'est-ce que ça veut dire l'écriture? Faut quand même cerner un peu. Il est tout à fait clair et certain quand on voit ce qu'il est courant d'appeler l'écriture, que c'est quelque chose qui en quelque sorte se répercute sur la parole. Sur l'habitat de la parole, nous avons je pense, assez déjà les dernières fois, dit des choses, pour voir que notre découverte, à tout le moins, ça s'articule étroitement avec le fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel, tel que je l'ai défini. Ou si vous voulez, que le rapport sexuel, c'est la parole elle-même. Avouez que quand même, ça laisse un peu à désirer, d'ailleurs, je pense que vous en savez un bout.

Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, je l'ai déjà fixé sous cette forme qu'il n'y a [pour la] relation aucun mode [de l'écrire] actuellement. Qui sait, il y a des gens qui rêvent qu'un jour ça s'écrit; pourquoi pas, hein ? les progrès de la biologie, M. Jacob est tout de même là, hein? Peut-être qu'un jour, il n'y aura plus la moindre question sur le spermato, et l'ovule, ils sont faits l'un pour l'autre, ça sera écrit, comme on dit, c'est là-dessus que j'ai terminé la leçon de la dernière fois. À ce moment-là vous m'en direz des nouvelles, n'est-ce pas ? On peut faire de la science-fiction, hein ? Essayez celle-là, c'est difficile à écrire. Pourquoi pas, c'est comme ça qu'on fait avancer les choses.

Quoi qu'il en soit actuellement, c'est ce que je veux dire, c'est que ça ne peut pas s'écrire sans faire entrer en fonction quelque chose d'un peu drôle parce que justement, on ne sait rien de son sexe, ce qui s'appelle le phallus. Si tout ce qu'on arrive à écrire — je remercie la personne qui m'a donné la page où dans mes *Ecrits* il y a ce qu'il en est du désir de l'homme, écrit $\mathfrak{h}(a)$, $\mathfrak{h}$ c'est le signifiant phallus, ceci pour les personnes qui croient que le phallus, c'est le manque de signifiant, je sais que ça se discute, dans les cafés [ou cartels]. Voilà, et le désir de la femme,..., je m'en fous moi des *Ecrits*, hein? le désir de la femme, ça s'écrit A barré ($\bar{A}$), qui est le phallus là où on s'imaginerait qu'il est, le petit pipi.

Voilà ce qu'on arrive à écrire de mieux après, mon Dieu! quelque chose que nous appellerons simplement de ce que serait, comme ça, le fait d'être parvenu à, à un certain moment scientifique. Un moment scientifique, ça se caractérise par un certain nombre de coordonnées écrites au premier rang desquelles la formule que monsieur Newton a écrite, concernant ce dont il s'agit sous le nom de champ de la gravitation, qui n'est qu'un pur écrit. Personne n'est encore arrivé à donner un support substantiel quelconque, une ombre de vraisemblance à ce qu'énonce cet écrit, qui semble jusqu'à présent être un peu dur car on n'arrive pas à le résorber dans un schéma d'autres champs où, comme ça, on a des idées plus substantielles; le champ électromagnétique, ça fait image, hein ? Le magnétisme, c'est toujours un peu animal; le champ de la gravitation lui, l'est pas. C'est

—77—

un drôle de machin. Quand je pense que ces messieurs-là, et bientôt ces messieurs-dames qui se baladaient dans cet endroit absolument sublime, qui est certainement une des incarnations de l'objet sexuel, la lune, quand je pense qu'ils y vont simplement portés par un écrit, ça laisse beaucoup d'espoir. Même dans le champ où ça pourrait nous servir, à savoir le désir. Enfin, c'est pas pour demain, hein? Malgré la psychanalyse, c'est pas pour demain.

Voilà donc l'écrit, en tant que c'est quelque chose dont on peut parler. En quoi? Il y a une chose dont je m'étonne, encore que justement, ça vient sous la plume dans un sacré bouquin qui est paru chez Armand Colin, enfin c'est vraiment tout ce qu'il y a de plus facile à trouver, c'est dans je ne sais quel combienième Congrès de Synthèse, et ça s'appelle, tout simplement et gentiment *L'écriture*. C'est une suite de rapports qui commence par un de Métraux, ce cher et défunt Métraux qui était un homme excellent et vraiment astucieux. Ça commence par un truc de Métraux où il parle beaucoup de l'écriture de l'île de Pâques, enfin, c'est ravissant. Il part simplement du fait qu'il n'y a vraiment absolument rien compris quant à lui, mais qu'il y en a quelques autres qui ont un peu mieux réussi, que naturellement c'est discutable mais enfin que ses efforts, qui manifestement ont été absolument sans succès, soient là ce qui l'autorise à parler en effet de ce que les autres ont pu en tirer avec un succès discutable, c'est tout à fait une introduction merveilleuse et bien faite pour vous placer sur le plan de la modestie, à la suite de quoi, d'innombrables communications portent sur chacune des écritures. Et après tout mon Dieu, c'est assez sensé. C'est assez sensé, c'est certainement, enfin, ça n'est pas venu tout de suite, et nous allons voir pourquoi ça n'est pas venu tout de suite qu'on dise des choses assez sensées sur l'écriture. Il a fallu sûrement, pendant ce temps-là, de sérieux effets d'intimidation qui sont de ceux qui résultent de cette sacrée aventure que nous appelons la science, et il n'y a pas un seul d'entre nous dans cette salle, moi y compris, bien sûr, qui peut avoir la moindre espèce d'idée de ce qui va en arriver. Bon! enfin, passons. On va s'agiter un petit peu comme ça autour de la pollution, de l'avenir, un certain nombre de foutaises comme ça, et la science joue quelques petites farces, pour lesquelles il ne serait pas tout à fait inutile de voir bien par exemple quel est son rapport avec l'écriture, ça pourrait servir.

Quoi qu'il en soit, la lecture de ce grand recueil qui date déjà d'une bonne dizaine d'années, sur l'écriture, est quelque chose, au regard de ce qui se pond dans la linguistique, de véritablement aéré, on respire. C'est pas la connerie absolue. C'est même très salubre. Il n'est même pas question, au sortir delà, qu'il vous vienne à l'idée que l'affaire de l'écriture ne consiste pas en ceci qui n'a l'air

de rien, mais comme c'est écrit partout et que personne ne le lit, ça vaut quand même la peine d'être dit, que l'écriture, c'est des représentations de mots. Ça devrait quand même vous dire quelque chose *Wortvorstellung*. Freud écrit ça, et il dit que — mais naturellement tout le monde rigole, et on voit bien que Freud n'est pas d'accord avec Lacan — c'est le processus secondaire. C'est quand même embêtant que, comme ça, dans la circulation peut-être dans vos pensées, bien sûr vous avez des pensées, vous avez même, certains, un peu arriérés, des *connaissances*. Alors vous vous imaginez que vous vous représentez des mots... c'est à se tordre! parce que soyons sérieux! La représentation de mots, c'est l'écriture.

Et cette chose simple comme bonjour, il me semble qu'on n'en a pas tiré les conséquences qui sont pourtant là visibles, c'est que de toutes les langues qui usent de quelque chose qu'on peut prendre pour des figures, et alors qu'on appelle je ne sais comment, moi, des pictogrammes, des idéogrammes, c'est incroyable, ça a abouti à des conséquences absolument folles, il y a des gens qui se sont imaginé qu'avec de la logique, c'est-à-dire de la manipulation de l'écriture, on trouverait un moyen pour avoir quoi? *new ideas*, de nouvelles idées. Comme s'il n'y en avait pas déjà assez comme ça. Quel qu'il soit, ce pictogramme, cet idéogramme, si nous étudions une écriture, c'est uniquement en ceci, il n'y a aucune exception, c'est que du fait de ce qu'il a l'air de figurer, il se prononce comme ça. Du fait qu'il a l'air de figurer votre maman avec deux tétones, il se prononce *wu*. Et après ça, vous en -faites tout ce que vous voulez. Tout ce qui se prononce

wu alors, qu'est-ce que ça peut foutre, qu'il ait deux tétones et qu'il soit votre maman en figure? Il y a un nommé, je ne sais plus comment, Fu-hsien [voir note p. 69], ça date pas d'hier, vous comprenez, vous trouverez ça à peu près au début de l'ère chrétienne, ça s'appelle le *Chouo-wen*, c'est-à-dire, justement, le *Ce qui se dit, en tant qu'écrit*. Car *wen*, c'est « écrit », hein? Voilà, tâchez quand même de l'écrire, parce que pour les Chinois c'est le signe de la civilisation. Et en plus, c'est vrai. Alors, représentation de mot, ça veut dire quelque chose, ça veut dire que le mot est

déjà là, et avant que vous en fassiez la représentation écrite, avec tout ce qu'elle comporte. Ce qu'elle comporte, c'est ce que le monsieur du *Chouo-wen* avait déjà découvert, au début de notre âge, c'est que l'un des ressorts [versants] les

— 79 —

plus essentiels de l'écriture, c'est ce qu'il appelle, ce qu'il croit devoir appeler, parce qu'il a encore des préjugés, le cher mignon, il s' imagine qu'il y a des signes écrits qui ressemblent à la chose que le mot désigne. Ça, par exemple, il faudrait que j'ai de la place pour l'écrire. Ça, ça hein? Qu'est-ce que c'est ça? C'est un homme. Ah! ce qu'ils en savent! On leur en a appris des choses! C'est évident, c'est un homme, ça pour vous. Qu'est-ce qu'il y a de représenté? Ce que je veux dire c'est, en quoi c'est une image de l'homme ? Il y a la tête et les jambes. Moi je veux bien! Et pourquoi pas? Il y a des rêveurs. Moi j'y vois plutôt un entrejambe... Pourquoi pas ?...

Il y a une chose marrante, hein? C'est que quand même on les a, ces signes, depuis les *yin*. Les *yin*, y a une paie, hein ? ça fait encore alors là deux mille ans de décrochés, mais d'avant, hein? Et on en a encore de ces signes. Ce qui prouve que quand même pour l'écriture, ils en savaient un bout. On les trouve sur les écailles de tortues, il y avait des gens, des devins, des gens comme nous, qui grafouillaient ça, comme ça, à côté d'autres choses qui s'étaient passées sur l'écaille de tortue, pour le... pour le commenter en écrit. Ça a probablement donné plus d'effet que vous ne croyez. Enfin qu'importe. Mais il y a quelque chose en effet qui ressemble vaguement — je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça, je vous raconte ça parce que je me laisse entraîner, j'ai encore des trucs à vous dire, je me laisse entraîner quand même là; enfin tant pis! c'est fait, bon! — alors il y a quelque chose que vous voyez comme ça, qui pourrait bien passer, hein ? Ah! qu'il est mignon! Bon, on le suit parce que, vous savez, l'écriture, ça ne vous lâche pas du jour au lendemain, si vous comptez sur l'audiovisuel, vous pouvez vous accrocher, hein! vous en avez pour encore un bout de l'écriture puisque je vous dis que c'est le support de la science, la science va pas quitter son support comme ça, c'est quand même dans des petits grafouillages que va se jouer votre sort, comme au temps des *yin*, des petits grafouillages que les types font dans leur coin, des types dans mon genre, il y en a des tas. Alors vous me suivez, vous me suivez époque par époque, vous descendez aux Tchou, aux Tchou, hein? et puis après ça, vous avez les Tsin, hein? l'époque où on brûle les livres. Ça c'était un type. Il faisait brûler les livres. Il avait compris des trucs ce Tsin, c'était un empereur, ça a pas duré vingt ans. Aussitôt l'écriture repartait, et d'autant plus soignée, enfin je vous

— 81 —

passer les formes diverses d'écriture chinoise, parce que c'est absolument superbe le rapport essentiel de l'écriture à ce qui sert à inscrire, le calame. Enfin, je ne veux pas anticiper sur ce que ça nous donne quant à la valeur d'instrument, le calame. Ben, on suit ça hein, et puis alors au bout, qu'est-ce qu'on trouve? On trouve pas du tout celui que vous attendiez, le cher petit mignon, là, qu'on appelle le *jen*. Je prononce bien ou je prononce mal, en tout cas j'ai pas mis le ton, je m'en excuse n'est-ce pas, s'il y a un Chinois ici, ils sont très sensibles à ça, le ton, c'est même ce qui prouve la... une des façons de prouver la primauté de la parole, c'est que sur les quatre façons courantes actuellement, hein, ça veut pas dire que dans le monde chinois, les quatre façons courantes de dire — justement, ça tombe bien — de dire *i*, ben ça veut dire quatre choses à la fois, et qui ne sont pas du tout sans

rapport. Enfin je vais pas me laisser entraîner, peut-être que je vous le dirai, j'en ferai souvent état, quand je me serai bien exercé à leurs quatre prononciations de *yi*; il y a *i*, *i*, il y a *i*, voilà. Et ça a pas du tout le même sens, mais je tiens d'un homme fort lettré que ça tient de la place dans la conscience linguistique. Je veux dire que le ton lui-même, et c'est en ça qu'il faut regarder ça plus d'une fois, avant de parler d'arbitraire, que le ton lui-même — tu m'entends, Jenny ? — que le ton lui-même a pour eux une valeur indicative, substantielle, et pourquoi répugner à ça, quand il y a une langue beaucoup plus à notre portée, l'anglais, dont les effets modulatoires sont évidemment tout à fait séduisants.

Bien sûr naturellement, ça serait tout à fait abusif de dire que ça a un rapport avec le sens, seulement pour ça faut accorder au mot sens, un poids qu'il n'a pas, puisque le miracle, la merveille de quelque chose qui prouve que du langage, il y a quelque chose à faire, je veux dire le mot d'esprit, ça repose sur le non-sens précisément. Parce qu'enfin si on se réfère à quelques autres écrits qui ont été là poubelliqués, on aurait peut-être pu se dire que c'est quand même pas pour rien que j'ai écrit *L'Instance de la lettre dans l'Inconscient*. J'ai pas dit: l'instance du signifiant, ce cher signifiant lacanien, qu'on dit, qu'on dit, qu'on dit, quand on veut dire que je l'ai ravi indûment à Saussure. Oui! Que le rêve soit un rébus, dit Freud, naturellement c'est pas ça qui me fera démordre un seul instant que l'inconscient est structuré comme un langage, seulement c'est un langage au milieu de quoi est apparu son écrit. Ça veut pas dire, bien sûr, qu'il faut faire la

—82—

moindre foi, et quand la ferions-nous n'est-ce pas? à ces figures qui se baladent dans les rêves, dès que nous savons que ce sont des représentations de mots, puisque c'est un rébus, ça se traduit, *überträgt*, dans ce que Freud appelle les pensées. Les pensées, *die Gedanken*, de l'Inconscient.

Et qu'est-ce que ça peut vouloir dire, qu'est-ce que ça peut vouloir dire qu'un lapsus, un acte manqué, ratage, [de quelque] psychopathologie de la vie quotidienne, non mais qu'est-ce que ça peut vouloir dire, que vous appeliez au moins trois fois dans les mêmes cinq minutes... Je sais pas pourquoi je vous dis ça, parce que c'est quand même pas un exemple où je dévoile un de mes patients, mais enfin, c'est en effet, il n'y a pas longtemps, qu'un de mes patients m'a, pendant cinq minutes, à chaque fois en se reprenant et en rigolant, mais ça ne lui fait ni chaud ni froid, hein, a appelé sa mère: « ma femme », « C'est pas ma femme, parce que ma femme... » etc., et il a continué pendant cinq minutes, il l'a bien répété vingt fois. Mais, qu'est-ce que ça a de manqué cette parole, alors que ce que je me tue à vous dire, c'est que c'est vraiment la parole réussie, quand même! Et c'était comme ça parce que sa mère était sa femme, quoi! Il l'appelait comme il fallait. Alors il n'y a manqué que par rapport à quoi? Par rapport à ce que les [menus astucieux] de « l'archiécriture », l'écriture qui est là depuis toujours dans le monde, préfigurent de la parole. Drôle d'exercice, hein? Moi je veux bien... C'est une fonction du discours universitaire, [de brouiller les cartes comme ça]. Alors chacun remplit sa fonction, moi aussi la mienne, elle a aussi ses effets... Bon alors nous avons une nouvelle figure du progrès qui est l'issue dans le monde, l'émergence, c'est un substitut donné à cette idée de l'évolution qui aboutit comme vous le savez, au haut de l'échelle animale, à cette conscience qui nous caractérise, grâce à quoi nous brillons de l'éclat que vous savez. Alors, il apparaît dans le monde de la programmation, je ne m'emparerai de cette remarque, en effet, qu'il n'y aurait pas de programmation concevable sans écriture, que pour faire remarquer d'un autre côté que le symptôme, lapsus, acte manqué, psychopathologie de la vie quotidienne, n'a, ne se soutient, n'a de sens, que si vous partez de l'idée que ce que vous avez à dire est programmé, c'est-à-dire à écrire. Bien sûr s'il écrit « ma femme » au lieu de « ma mère », ça ne fait aucun doute qu'il y a un lapsus, mais il n'y a de *lapses* que *calami*, même quand c'est un *lapsus linguae*. Parce que la langue elle, elle sait très bien ce qu'elle a à faire. C'est un petit phallus tout à fait gentiment chatouillant. Quand elle a à dire quelque chose, ben, elle le dit. C'est déjà un nommé Esope qui avait dit que c'était à la fois la meilleure et la plus mauvaise. Ça veut dire bien des choses.

— 83 —

Quoi qu'il en soit, vous m'en croirez si vous voulez, étant donné l'état de fatigue où vous me sentez certainement, après m'être tapé les machins sur l'écriture, de bout en bout, hein, parce que je fais ça, hein ? Je me crois obligé de faire ça, la seule chose dont je n'ai jamais traité, c'est du Surmoi. Je me crois obligé de lire ça de bout en bout. C'est comme ça ! Pour être sûr, sûr de choses que m'affirme, que me démontre mon expérience de la vie quotidienne, mais enfin quand même, j'ai du respect pour les savants. Il y en a peut-être bien qui auraient dégotté quelque chose là, qui irait contre, et en effet pourquoi pas, une expérience si limitée, si étroite, si courte, limitée au cabinet analytique, en fin de compte, il y a peut-être quand même un certain besoin de savoir [ou s'informer]. Enfin, ça, je dois dire que je ne peux l'imposer à personne, mais dans l'ensemble, c'est mal vu.

Il y a un autre truc, *Le Débat sur les écritures et les hiéroglyphes au XVIIIe et au XVIIIe siècle*.

Vous allez j'espère vous ruer. Mais vous n'allez peut-être pas le trouver parce que moi-même, j'ai dû me le faire venir d'une bibliothèque, c'est une chose qui est de la Bibliothèque générale de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, 6e section, et je vois l'indication S.E.V.P.E.N., c'est-à-dire ça doit être une organisation d'édition, 13 rue du Four, Paris, si, tout de même ça existe. Eh bien ! cet ouvrage de Madeleine David, — faudrait aussi que de temps en temps vous vous donniez la peine de lire quelque chose, vous pourriez lire ça, enfin passons — parce que pour ce que je vais achever de vous dire, ce que je vais achever de vous dire, que l'écriture, c'est là que nous en resterons pour aujourd'hui, que l'écriture en somme est quelque chose qui se trouve, du fait d'être cette représentation de la parole sur laquelle, vous le voyez bien, je n'ai pas insisté, représentation, ça signifie aussi répercussion, parce qu'il n'est pas du tout sûr que sans l'écriture, il y aurait des mots. C'est peut-être la représentation qui les fait, en tant que telle, ces mots.

Quand vous vous serez un peu frottés à une langue comme celle que je suis en train d'apprendre aussi là, et en effet dont je ne suis pas après tout absolument sûr dans ce cas-là que c'est un effet de Surmoi, la langue japonaise, eh bien ! vous vous apercevrez alors de ce qu'une écriture, ça peut travailler une langue. Et telle qu'elle est faite, cette langue mélodieuse, qui est merveilleuse de souplesse et d'ingéniosité, quand je pense que c'est une langue où les adjectifs se conjuguent, et que j'ai attendu jusqu'à mon âge pour avoir ça à ma disposition, je ne sais vraiment pas ce que j'ai fait jusqu'ici. Moi, je n'aspirai qu'à ça, que les adjectifs se conjuguent. Et une langue où les flexions ont ceci d'absolument merveilleux qu'elles se promènent toutes seules. Ce qu'on appelle le monème,

—84—

là, au milieu, lui vous pouvez le changer. Vous lui foutez une prononciation chinoise, tout à fait différente de la prononciation japonaise, de sorte que, quand vous êtes en présence d'un caractère chinois, vous avez, si vous êtes initié, mais naturellement il n'y a que les naturels qui le savent, vous le prononcez *oniomo* ou *kuniomi* selon les cas, qui sont toujours très précis, et pour le type qui arrive là, comme moi, pas question de savoir lequel des deux il faut choisir; en plus, vous pouvez avoir deux caractères chinois. Si vous les prononcez *kuniomi*, c'est-à-dire à la japonaise, vous êtes absolument hors d'état de dire auquel de ces caractères chinois appartient la première syllabe de ce que vous dites, et auquel appartient la dernière, celle du milieu, bien sûr, encore bien moins n'est-ce pas, c'est l'ensemble des deux caractères chinois qui vous dicte la prononciation japonaise à plusieurs syllabes, qu'on entend elle parfaitement, prononciation qui répond aux deux caractères à la fois, car ne vous imaginez pas, sous prétexte qu'un caractère chinois ça correspond en principe à une syllabe, quand vous le prononcez à la chinoise, *oniomi*, si vous le lisez à la japonaise, on ne voit en effet pas pourquoi cette représentation de mots on se croirait obligé de [la] décomposer en syllabes. Enfin, ça vous en apprend beaucoup. Ça vous apprend beaucoup sur ceci que, que la langue japonaise, elle s'est nourrie de son écriture. Elle s'est nourrie en quoi? au titre linguistique bien sûr, c'est-à-dire au point où la linguistique atteint la langue, c'est-à-dire toujours dans l'écrit.

Parce qu'il faut bien vous dire que naturellement, que ceci qui saute aux yeux, c'est que si M. de Saussure s'est trouvé relativement en état de qualifier d'arbitraire les signifiants, c'est uniquement en raison de ceci qu'il s'agissait de figurations écrites; comment est-ce qu'il aurait pu faire sa petite barre avec le truc du dessous et les trucs du dessus, dont j'ai suffisamment usé et abusé, s'il y avait pas d'écriture? Tout ceci pour vous rappeler que, quand je dis qu'il y a pas de métalangage, ça saute aux yeux, il suffit que je vous fasse une démonstration mathématique, vous verrez bien que je suis forcé de discourir dessus parce que c'est un écrit, sans ça, ça ne passerait pas. Si j'en parle, c'est pas du tout du métalangage, ce qu'on appelle, ce que les mathématiciens eux-mêmes, quand ils exposent une théorie logique, appellent le discours, le discours commun, le discours ordinaire, c'est la fonction de la parole, en tant bien sûr qu'elle s'applique, non pas d'une façon tout à fait illimitée, indisciplinée, c'est ce que j'ai appelé tout à l'heure « démontrer », bien sûr, mais le langage, c'est là ce dont il s'agit, l'écriture est ce dont il s'agit, ce dont on parle. Il n'y a aucun métalangage en ce sens où on ne parle jamais du langage qu'à partir de l'écriture.

Alors, je vous dis tout ça, tout ça, je dois dire que ça ne me fatigue pas quoi, si vous voulez, ça me fatigue quand même un peu. Vous m'en croirez si vous voulez, ce que je me suis dit ce matin en me réveillant, après avoir lu Madeleine David jusqu'à une heure, je me suis dit que quand même ce n'était pas absolument pour rien que mes *Écrits* commençaient par le séminaire sur *La Lettre volée*. La lettre, c'est pris là, dans un autre sens que celui de *L'Instance de la lettre dans l'inconscient*, la lettre, l'épistole. Je suis pas frais, je me suis couché tard, après minuit; enfin, Gloria vous témoignera que je me suis tapé de huit heures à neuf heures et demie la relecture du séminaire sur *La Lettre volée*. C'est une chose qui valait la peine, c'est une chose un peu astucieuse. Je me relis jamais, mais quand je me relis, vous pouvez pas savoir ce que je m'admire! Évidemment je me suis donné de la peine, j'avais fait un truc assez chiadé, qui était pas mal, qui est passé, qui est passé, quand je l'ai fait, je sais plus il y a la date, c'était toujours devant la... la canaille de Sainte-Anne. Enfin, j'ai chiadé ça dans un endroit que je mets à la fin, je suis consciencieux, San Casciano, aux environs de Florence, ça m'a bien gâché mes vacances. Enfin, vous savez j'ai un penchant à ça, à gâcher mes vacances. Écoutez, il est tard n'est-ce pas, et après tout, je crois que ça vaut mieux que je vous en parle la prochaine fois.

Mais enfin peut-être qui sait, ça vous tentera de le lire, et malgré tout, vaudrait mieux pas vous dire où il faut aller tout de suite, j e vais le faire quand même, parce que, il y en a qui pourraient ne pas s'en apercevoir, que à la fin, en parlant de *la Lettre volée*, quand je parle de ça, la fonction de la lettre, vous vous souvenez peut-être, cette lettre que la Reine reçoit, vous avez peut-être lu le conte de Poe en question, la Reine reçoit..., c'est une lettre un peu drôle, quand même. On ne saura jamais ce qu'il y a dedans. C'est justement ça qui est essentiel, c'est ce qu'on ne saura jamais, ce qu'il y a dedans. Et que même, rien ne contredit ceci qu'il n'y a qu'elle qui le sache en fin de compte. D'ailleurs, pour lancer la police là-dessus, vous comprenez, il faut quand même que, elle ait bien l'idée qu'en aucun cas, ça ne peut donner de renseignements à personne. Il n'y a qu'un truc, c'est qu'il est certain que ça a un sens. Et comme ça vient d'un certain Duc de je-ne-sais-pas-quoi qui s'est adressé à elle, si le Roi son bon Maître, met la main là-dessus, même s'il n'y comprend rien lui non plus, il se dira: « Quand même! il y a quelque chose de louche! » et Dieu sait où ça peut conduire. Je regrette les vieilles histoires que ça faisait autrefois, ça conduisait une Reine à l'échafaud, des machins comme ça. Bon! Alors là-dessus, là-dessus, je peux pas vous faire le machin que j'ai fait sur ce qu'a fait Poe, sous le titre *The purloined letter*, que j'ai traduit comme ça, approximativement, *la lettre en souffrance*. Eh bien! lisez ça

—86—

d'ici la prochaine fois hein? Parce que ça me permettra peut-être de continuer à sortir, à vous appuyer, ce que vous voyez converger dans mon discours d'aujourd'hui, de la page 31 des *Écrits*, jusqu'à la fin.

Ce dont je parle, en parlant de ce dont il s'agit, vous avez peut-être vaguement entendu parler de l'effet des déplacements de cette lettre, de ses changements de mains, vous savez, le ministre l'a barbotée à la Reine, après quoi Dupin, Dupin, le génie poïen, n'est-ce pas, le futé des futés, qui n'est pas tellement futé que ça; mais Poe lui est futé, c'est-à-dire que Poe, lui, c'est le narrateur de l'histoire... Je vous pose une petite question, là j'ouvre une parenthèse, le narrateur de l'histoire, ça a une portée très générale, est-il celui qui l'écrit? Posez-vous cette question par exemple en lisant Proust. C'est très nécessaire de la poser, parce que sans ça vous êtes foutus, vous croyez que le narrateur de l'histoire est un simple quidam, comme ça, un peu asthmatique, et somme toute assez con dans ses aventures, quoi! Il faut bien le dire, quoi! Seulement vous n'avez pas du tout l'impression quand vous avez pratiqué Proust, que ce soit con du tout. Ce n'est pas ce que Proust dit du narrateur, c'est autre chose qu'il écrit, enfin passons. De la page 31 à telle page, vous verrez quand je parle de la lettre, de sa véhiculation, de la façon dont le ministre l'a prise à la Reine ou que Dupin prend le relais du ministre, et de ce qu'il y a comme conséquence d'être le détenteur de cette lettre; c'est un drôle de mot hein? Ça veut peut-être dire: avoir la possibilité de la *détente*, cette lettre, vous verrez que de cette page à cette page, ce dont je parle, je suis celui qui l'a écrite, est-ce que je savais ce que je faisais? Ben, je vous le dirai pas. Ce dont je parle, c'est du phallus. Et je dirai même mieux, personne n'en a jamais mieux parlé. C'est pour ça que je vous prie de vous y reporter, ça vous apprendra quelque chose.

LEÇON 6, 17 MARS 1971

De ce séminaire sur *la Lettre volée*, donc... je ne sais pas encore ce que ça peut donner. Est-ce qu'on m'entend, là, au quatrième rang? Formidable!... Au moins on respire. Ça peut permettre des rapports plus efficaces. Par exemple, dans un cas, je pourrai demander à quelqu'un de sortir. À la limite je pourrai faire une crise de nerfs, m'en aller moi-même. Enfin, dans l'autre, dans l'autre amphi, ça ressemblait un peu trop au plus grand nombre de cas où on croit qu'il existe un rapport sexuel. Parce qu'on est coincé dans une boi-boîte. Ça va me permettre de vous demander de lever le doigt! Quels sont ceux qui, sur ma suggestion expresse, ont fait l'effort de relire les pages 31 à 40 de ce qu'on appelle mes *Ecrits*? Enfin, levez le doigt quand même! Ici, on peut lever le doigt. Il n'y en a pas tellement que ça. Je ne sais pas si je ne vais pas faire la crise de nerfs. M'en aller tout simplement, puisque en somme il faut avoir des ressources minimales pour demander à quelqu'un quel rapport il a pu éventuellement sentir de ces pages, de ces pages, à ce dont j'ai dit que j'y parlais, à savoir du phallus. Qui est-ce qui se sent d'humeur — voyez je suis gentil, je n'interpelle personne — qui est-ce qui se sent d'humeur à en dire quelque chose, voire ceci, pourquoi pas, qu'il y a guère moyen de s'en apercevoir. Est-ce que quelqu'un aurait la gentillesse de me communiquer un petit bout de réflexion qu'a pu lui inspirer je ne dis pas: ces pages, mais ce que la dernière fois j'ai dit de ce en quoi elles consistaient à mon gré. X, écoutez, vous, est-ce que vous les avez relues ces pages?

— Vous les avez pas relues ? Foutez le camp! Bon enfin, c'est bien ennuyeux. C'est tout de même pas moi qui vais vous en faire la lecture. Ça c'est vraiment

— 88 —

trop me demander. Mais enfin, je prends ça au hasard. Je suis un tout petit peu étonné quand même, je suis un tout petit peu étonné, de ne pas pouvoir, sauf à entrer dans l'ordre de la taquinerie, obtenir une réponse. Oui! c'est tout de même très ennuyeux. Je ne parle très précisément dans ces pages, que de la fonction du phallus en tant qu'elle s'articule, qu'elle s'articule dans un certain discours, et ce n'était pourtant pas le temps où j'avais encore même ébauché de construire toute cette variété, cette combinaison tétraédrique, à quatre sommets, que je vous ai présentée l'année dernière, et je constate pourtant que, dès ce niveau on ne peut pas dire, dès ce niveau, dis-je, de ma construction, dès ce temps si vous voulez aussi, j'ai dirigé mon coup, si je puis dire, j'ai dirigé mon coup — c'est beaucoup dire, pouvoir tirer, c'est déjà ça, de façon telle qu'il ne me paraisse pas maintenant porter à faux. Je veux dire dans un stade plus avancé de cette construction. Bien sûr, quand j'ai dit la dernière fois, je me laisse aller comme ça, surtout quand il faut un peu faire semblant de respirer, j'ai dit la dernière fois que je m'admire, j'espère que vous n'avez pas pris ça au pied de la lettre. Ce que j'admirais, c'était en effet plutôt le tracé que j'avais fait dans le temps où je commençais seulement à faire un certain sillon en fonction de repère, qui ne soit pas maintenant nettement à rejeter, qui ne me fasse pas honte. C'est là-dessus que j'ai terminé l'année dernière, et c'est assez remarquable. Voire même on peut peut-être y prendre un petit quelque chose, une ébauche, comme ça, un encouragement à continuer. Qu'il soit tout à fait frappant que tout ce qui y est péchable si je puis dire, de signifiant, et là, c'est bien de ça qu'il s'agit, je suis venu à la pêche de ce séminaire sur *la Lettre volée*, dont je pense qu'après tout depuis un temps, le fait que je l'aie mis en tête n'est-ce pas, en dépit de toute chronologie, montrait peut-être qu'il fallait, que j'avais l'idée, que c'était en somme la meilleure façon d'introduire à mes *Ecrits*. Alors la remarque que je fais sur ce fameux homme *who dares all things, those unbecoming as well as those becoming a man*, il est bien certain que si j'insiste à ce moment-là pour dire que de ne pas le traduire littéralement « ce qui est indigne aussi bien que ce qui est digne d'un homme », montre que c'est dans son bloc que le côté indicible, honteux, qui ne se dit pas, quant à ce qui concerne un homme, est bien là pour tout dire le phallus, et que il est clair que le traduire n'est-ce pas, en le fragmentant en deux: « ce qui est digne d'un homme aussi bien que ce qui est indigne de lui », que ce que sur quoi j'insiste ici, que ce n'est pas la même chose de dire « *the robber's knowledge of the loser's knowledge of the robber* », la connaissance qu'a le voleur de la connaissance qu'a le volé de son voleur, que cet élément de savoir qui sait, à savoir d'avoir imposé un certain fantasme de soi, justement l'homme

— 89 —

qui ose tout, est là comme tout de suite le dit Dupin, la clé de la situation. Je dis ça, je dis ça et je vais pas y revenir, car à vrai dire, ce que je vous indiquais aurait pu pour quelqu'un qui s'en serait donné la peine, permettre directement, sur un texte comme ça, d'avancer la plupart des articulations que j'aurais peut-être à développer, à dérouler, à construire aujourd'hui comme vous allez le voir, si vous voulez bien dans un second temps, après avoir entendu ce que j'aurais plus ou moins réussi à dire, se trouvait en somme déjà bel et bien écrit là, et non seulement écrit là, avec toutes et les mêmes articulations nécessaires, celles par lesquelles je crois devoir vous promener. Donc tout ce qui est là est non seulement tamisé et lié, est bien fait de ces signifiants disponibles pour une signification plus élaborée. Celle en somme d'un enseignement — le mien — que je peux dire sans précédent, autre que Freud lui-même. Et justement en tant qu'il définit la précédente de façon telle qu'il faut en lire la structure dans ses impossibilités.

Peut-on dire qu'à proprement parler, par exemple, Freud formule cette impossibilité du rapport sexuel, non pas comme telle, je le fais simplement parce que, et puis c'est tout simple à dire, c'est écrit, en long et en large. C'est écrit dans ce que Freud écrit. Il n'y a qu'à le lire. Seulement vous allez voir tout à l'heure pourquoi vous ne le lisez pas. J'essaie de le dire. De dire pourquoi moi je le lis. La lettre *donc*, *purloined*, non pas volée mais comme je l'explique, je commence par là, qui va faire un détour, ou comme je le traduis moi, la lettre *en souffrance*, ça commence comme ça et ça se termine, ce petit écrit, par ceci qu'elle arrive pourtant à destination. Et, si vous le lisez, j'espère qu'il y en aura un petit peu plus qui le liront d'ici que je vous revoie, ce qui ne sera pas avant une paye, parce que tout ça c'est très bien calculé, deuxième et troisième mercredi; je les ai choisis parce que pendant le mois d'avril, ça tombe pendant les vacances de Pâques, alors, vous ne me reverrez qu'en mai. On aura le temps de lire les quarante pages de *la Lettre volée*. À la fin je tiens à souligner ce qui en est l'essentiel, et pourquoi la traduction « la lettre volée » n'est pas la bonne, « *The purloined letter* », ça veut quand même dire, ça veut dire que quand même, elle arrive à destination. Et la destination, je la donne. Je la donne comme la destination fondamentale de toute lettre, je veux dire *épistole*, elle arrive, disons, même pas à celui, ni à celle, à ceux qui ne peuvent rien y comprendre, dont la police, dans l'occasion. Bien entendu elle est tout à fait incapable d'y comprendre quoi que ce soit comme je le souligne et je l'explique en de nombreuses pages — justement c'est même pour ça qu'elle était même pas capable de la trouver — à ce substrat, ce matériel de la lettre. Tout ça est dit très joliment, cette invention, cette forgerie de Poe, magnifique, la lettre est bien entendu hors de la portée de l'explication de l'espace,

—90—

puisque c'est de ça qu'il s'agit. C'est ça que le préfet vient dire, enfin ce que la police vient dire d'abord, c'est que tout ce qui est chez le ministre, étant donné qu'on est sûr que la lettre y est, qu'elle est là pour qu'il l'ait toujours à portée de la main, on dit pourquoi, que l'espace a été littéralement quadrillé.

C'est amusant, hein? de me livrer là, comme ça, je ne sais pas, à chaque fois que je me laisse un peu, de temps en temps, un peu aller dans les pentes, pourquoi pas, à quelques considérations, comme ça, sur l'espace. Ce fameux espace qui est bien pour notre logique depuis un bon moment, depuis Descartes, la chose la plus encombrante du monde. C'est bien tout de même une occasion d'en parler, si tant est qu'il faille l'ajouter comme une sorte de note en marge, comme de ce que j'isole, que comme de ce que je distingue comme la dimension de l'Imaginaire. Il y a quand même des gens qui se tracassent, pas forcément sur cet écrit-là, sur d'autres, ou même aussi quelquefois qui ont gardé des notes de ce que j'ai pu dire dans un temps, par exemple sur l'identification; c'était une année, 61-62, je dois dire que tous mes auditeurs pensaient à autre chose sauf, je sais pas, un ou deux qui venaient tout à fait du dehors, qui ne savaient pas ce qui se passait exactement. J'y ai parlé du *trait unaire* alors on se tracasse maintenant, il semble que ce soit légitime, à savoir, ce trait unaire, où est-ce qu'il faut le mettre. Du côté du Symbolique, ou de l'Imaginaire? Et pourquoi pas du Réel? Quoiqu'il en soit tel que, puisque c'est comme ça que ça se passe, un bâton, *ein einziger Zug*, car c'est bien sûr dans Freud que j'ai été le pécher, qui pose quelques questions, comme je vous l'ai déjà un peu introduit la dernière fois, par cette remarque qu'il était tout à fait impossible de penser quoi que ce soit qui tienne debout sur cette bipartition si difficile, si problématique, pour les mathématiciens, qui est à savoir, est-ce que tout peut être réductible à la logique pure, c'est-à-dire à un discours qui se soutient d'une structure bien déterminée. Est-ce qu'il n'y a pas un élément absolument essentiel qui reste, quoi que nous fassions pour l'enserrer de cette structure, le réduire, qui tout de même reste un dernier noyau et qu'on appelle intuition. Assurément, c'est la question dont Descartes est parti, je veux dire, je vous ferai remarquer, c'est que le raisonnement mathématique, à son gré, ne tirait rien d'efficace, de créateur, de quoi que ce fût qui fut de l'ordre du raisonnement, mais seulement son départ, à savoir une intuition originale et qui est celle qu'il pose, institue de sa distinction originelle de l'étendue et de la pensée. Bien sûr, cette opposition cartésienne, d'être faite plus par un penseur que par un mathématicien — non pas certes incapable de produire en mathématiques, comme les effets s'en sont prouvés — a été bien sûr bien plus enrichie par les mathématiciens eux-mêmes, c'est bien la première

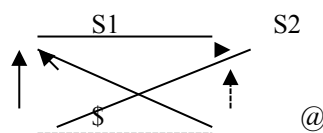
— 91 —

fois que quelque chose venait aux mathématiques par la voie de la philosophie. Car je vous prierais de remarquer cette chose qui me semble à moi très certaine

— qu'on me contredise si on le peut, il serait facile de trouver là-dessus plus compétent que moi — il est tout de même très frappant que les mathématiciens de l'Antiquité aient, eux, poursuivis leur marche sans avoir le moindre égard à tout ce qui pouvait se passer dans les écoles de sagesse, dans les écoles quelles qu'elles fussent de philosophie. Il n'en est pas de même de nos jours, ou assurément l'impulsion cartésienne concernant la distinction de l'intuitionner du raisonner est une chose qui a fortement travaillé la mathématique elle-même. C'est bien en cela que je ne peux pas ne pas y trouver une veine, un effet de quelque chose qui a un certain rapport avec ce qu'ici, sur le champ dont il s'agit et que je tente, et qu'il me semble que la remarque que je peux faire, du point où je suis, sur les rapports entre la parole et l'écrit, de ce qu'il y a, au moins dans cette première arête, sur ce qu'il y a de spécial dans la fonction de l'écrit au regard de tout discours, est de nature peut-être à faire que les mathématiciens s'aperçoivent de ce que j'ai indiqué la dernière fois, que l'intuition même de l'espace euclidien doit quelque chose à l'écrit. D'autre part, si comme je vais essayer de vous le pousser un peu plus loin, ce qu'on appelle en mathématique « recherche logique », réduction logique, l'opération mathématicienne, c'est quelque chose qui en tout cas ne va pas, ne saurait avoir d'autre support — il suffit pour le constater de suivre l'histoire — que la manipulation de petites ou de grandes lettres, de lots alphabétiques divers, je veux dire lettres grecques ou lettres germaniques, plusieurs lots alphabétiques, toute manipulation dont avance la réduction logistique dans le raisonnement mathématique nécessite ce support. Comme je vous le répète, je ne vois pas la différence essentielle avec ce qui était, longtemps, pendant toute une époque, XVIIe, XVIIIe siècles, la difficulté de la pensée mathématicienne, à savoir, la nécessité du tracé, pour la démonstration euclidienne, qu'au moins un de ces triangles soit là tracé. À partir de quoi chacun s'affole, ce triangle qui aura été tracé, est-ce le triangle général, ou un triangle particulier? Car il est bien clair qu'il est toujours particulier, et que ce que vous démontrez pour le triangle en général, à savoir, toujours la même histoire, à savoir que les trois angles qui font deux droits, ben il est clair qu'il faut pas que vous disiez que ce triangle n'a pas le droit d'être aussi bien rectangle isocèle à la fois ou équilatéral. Donc il est toujours particulier. Ça a énormément tracassé les mathématiciens. Je passe bien sûr, ce n'est pas l'endroit de le rappeler ici, on est pas là pour faire de l'érudition, à travers quel et quel ça coule depuis Descartes, Leibnitz ou d'autres, ça va jusqu'à Husserl, ils me semblent n'avoir

— 92 —

jamais vu cet os tout de même, que l'écriture est là des deux côtés, elle est bien homogénéisant l'intuitionner et le raisonner, que l'écriture en d'autres termes des petites lettres, n'a pas de fonction moins intuitive que ce que traçait le bon Euclide. Il s'agirait quand même de savoir pourquoi on pense que ça fait une différence. Je ne sais pas si je dois vous faire remarquer que la consistance de l'espace, de l'espace euclidien, de l'espace qui se ferme sur ses trois dimensions, me semble devoir être définie d'une bien autre façon. Si vous prenez deux points, ils sont à égale distance l'un de l'autre si je puis dire, la distance est la même du premier au second que du second au premier. Vous pouvez en prendre trois et faire que ce soit encore vrai, à savoir que chacun est à égale distance de chacun des deux autres. Vous pouvez en prendre quatre et faire que ce soit encore vrai. Je ne sais pas, je n'ai jamais entendu pointer ça expressément. Vous pouvez en prendre cinq, ne vous précipitez pas pour dire que là aussi vous pouvez les mettre à égale distance de chacun des quatre autres parce que, tout au moins dans notre espace euclidien, vous n'y arriverez pas. Il faut pour que vous ayez ces cinq points à égale distance, vous m'entendez bien, de chacun de tous les autres, que vous fabriquiez une quatrième dimension. Voilà! Bien sûr, c'est très aisé, à la lettre, et puis ça tient très bien, on peut démontrer qu'un espace à quatre dimensions est parfaitement cohérent dans toute la mesure où on peut montrer le lien de sa cohérence à la cohérence des nombres réels. C'est dans cette mesure même qu'il se soutient. Mais enfin, c'est un fait que, au-delà du tétraèdre, déjà, l'intuition a à se supporter de la lettre. Je me suis lancé là-dedans pour vous dire, parce que j'ai dit que la lettre qui arrive à destination c'est la lettre qui arrive à la police, qui n'y comprend rien, et que la police comme vous le savez, elle n'est pas née d'hier, trois piques comme ça sur le sol, trois piques sur le campus, pour peu que vous connaissiez un petit peu ce qu'a écrit Hegel, vous saurez que c'est l'Etat. L'Etat et la police, pour quelqu'un qui a un tout petit peu réfléchi, on peut pas dire que Hegel là-dessus soit si mal placé, c'est exactement la même chose. Ça repose sur une structure tétraédrique, en d'autres termes, dès que nous mettons en question quelque chose comme la lettre, il faut que nous sortions de mes petits schémas de l'année dernière, qui étaient faits comme vous vous en souvenez comme ça:



Voilà, le discours du maître, comme vous vous en souvenez peut-être, caractérisé par ceci que des six arêtes du tétraèdre, une est rompue. C'est dans la mesure où on fait tourner ces structures sur les quatre arêtes du circuit qui dans le tétraèdre se suivent, c'est une condition, s'emmanchent dans le même sens, dans ce sens que tourne en rond une, n'importe laquelle des deux autres, des trois autres, que la variation s'établit de ce qu'il en est de la structure du discours, très précisément en tant qu'elle reste à un certain niveau de construction qui est celui, tétraédrique, celui tétraédrique, dont on ne saurait se contenter dès lors qu'on fait surgir l'instance de la lettre. C'est même parce qu'on ne saurait s'en contenter, qu'à rester à son niveau, il y a toujours un de ces côtés de ce qui fait cercle qui se rompt. Alors, c'est de là qu'il résulte que dans un monde tel qu'il est structuré par un certain tétraèdre, la lettre n'arrive à destination qu'à trouver celui que dans mon discours sur *la Lettre volée*, je désigne du terme du Sujet qui n'est pas du tout à éliminer d'aucune façon ni à retirer, sous prétexte que nous faisons quelques pas dans la structure, et dont il faut tout de même bien partir de ceci, c'est que si ce que nous avons découvert sous le terme d'inconscient a un sens, le Sujet, je vous le répète, irréductible, nous ne pouvons pas, même à ce niveau, ne pas en tenir compte, mais le Sujet se distingue de sa toute spéciale imbécillité. C'est ce qui compte dans le texte de Poe, du fait que celui sur lequel il badine à cette occasion, ce n'est pas pour rien que c'est le roi, qui ici se manifeste en fonction de Sujet. Il comprend absolument rien et toute sa structure policière ne fera pas néanmoins que la lettre n'arrive même pas à sa portée, étant donné que c'est la police qui la garde et qu'elle ne peut rien en faire. Je souligne même que, dût-on la retrouver dans ses dossiers, ça ne peut pas servir à l'historien. Dans telle et telle page de ce que j'écris à propos de cette lettre, on peut dire qu'il n'y a très probablement que la Reine qui sait ce qu'elle veut dire, et que tout ce qui fait son poids, c'est que, si la seule personne que ça intéresse, à savoir le Sujet, le Roi, l'avait en main, il n'y comprendrait que ceci: c'est que, elle a sûrement un sens et que c'est en ça qu'est le scandale, que c'est un sens qui à lui, le Sujet, lui échappe. Le terme de scandale, ou encore de contradiction, est à la bonne place dans ces quatre petites dernières pages que je vous avais donné à lire, je souligne.

Il est clair que c'est uniquement en fonction de cette circulation de la lettre que le ministre — puisque ici il y en a eu quand même quelques-uns qui ont autrefois lu Poe, vous devez savoir qu'il y a un ministre dans le coup, celui qui a barboté la lettre — que le ministre nous montre au cours du déplacement de ladite lettre, des variations, tel le poisson courant ses variations de couleur et à

—94—

la vérité que sa fonction essentielle, que tout mon texte joue un petit trop abondamment — mais on ne saurait trop insister pour se faire entendre — joue sur le fait que la lettre a un effet féminisant. Mais dès qu'il l'a plus la lettre, parce qu'il n'en sait rien lui-même, dès qu'il ne l'a plus, le voici, en quelque sorte, restitué à la dimension, justement, que tout son dessein était fait pour se donner à lui-même, celle de l'homme qui ose n'importe quoi. Et j'insiste sur ce virage de ce qui se passe, c'est ce sur quoi se termine cet énoncé poétique, c'est que c'est à ce moment-là que la chose apparaît, *monstrum horrendum*, comme on dit dans le texte, ce qu'il avait voulu être pour la Reine, qui bien sûr en a tenu compte, puisqu'elle a essayé de la ravoir, cette lettre, mais enfin avec lui le jeu se tenait. C'est pour notre Dupin, à savoir le malin des malins, celui auquel Poë donne le rôle, le rôle de nous jeter quelque chose que j'appellerai assez volontiers, je le souligne dans ce texte, quelque poudre aux yeux. A savoir que nous croyons que le malin des malins ça existe, à savoir que lui, vraiment, comprend, sait tout, qu'en étant dans le tétraèdre, il peut comprendre comment il est fait.

J'ai assez ironisé sur ces choses certainement très habiles, qui sont le jeu de mots autour *d'ambitus*, de *religio* ou *d'honesti homines*, pour montrer et dire simplement, quant à moi, que je cherchais un peu plus loin la petite bête, n'est-ce pas, et que à la vérité elle est quelque part; elle est quelque part à suivre Poe, on peut se poser la question de savoir si Poe s'en est bien aperçu. A savoir que le seul fait d'être passée entre les mains de Dupin, la lettre l'a féminisé à son tour, assez pour que, à l'endroit du ministre, tel qu'il sait pourtant l'avoir privé de ce qui pourrait lui permettre de continuer à jouer son rôle si jamais il faut en abattre les cartes - c'est précisément à ce moment-là que ce Dupin ne peut pas se contenir et manifeste à l'endroit de celui qui se croit déjà suffisamment avoir mis à sa merci quiconque, pour ne pas laisser plus de trace, qu'il lui envoie ce message dans le billet qu'il a substitué à la lettre dérobée, « un destin si funeste... », enfin, vous savez le texte, « s'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste ».

La question, si je puis dire, est de s'apercevoir si je puis dire, si Poe dans l'occasion s'aperçoit bien de la portée de ceci, de ce que Dupin, dans cette sorte de message au-delà de toutes les possibilités, car Dieu sait si jamais ça arrivera que le ministre la sorte, sa lettre, et se trouve du même coup dégonflé, pour vous dire que la castration soit là, comme elle, suspendue, parfaitement réalisée.

J'indique aussi cette perspective qui ne me paraît, enfin *! pas écrite* d'avance. Ça a donné que plus de prix à ce que Dupin écrit comme message à celui qu'il vient de priver de ce qu'il croit être son pouvoir. Ce petit poulet, qu'il jubile à la pensée de ce qui se passera quand l'intéressé devant qui, à quelle fin, aura à en

—95—

faire usage, ce qu'on peut dire, c'est que Dupin jouit. Alors, c'est là la question, la question que j'amorçai la dernière fois en vous disant, est-ce que c'est la même chose le narrateur et celui qui écrit? Ce qui est incontestable, c'est que le narrateur, le sujet de l'énoncé, celui qui parle, c'est Poe. Est-ce que Poe jouit de la jouissance de Dupin, ou d'ailleurs? C'est là ce qu'aujourd'hui je vais m'efforcer de vous montrer.

Je vous parle de *la Lettre volée* telle que je l'ai articulée moi-même, c'est là une illustration que je peux donner à la question que j'ai posée la dernière fois. Est-ce que ce n'est pas radicalement différent celui qui écrit, et celui qui parle en son nom au titre du narrateur dans un écrit? À ce niveau, c'est sensible. Car ce qui se passe au niveau du narrateur, c'est en fin de compte ce que je pourrais appeler, je m'excuse d'insister sur le caractère démonstratif de ce petit essai, c'est qu'à la fin du compte, c'est la plus parfaite castration qui est démontrée. Tout le monde est également cocu, et personne n'en sait rien. C'est certain, le Roi bien sûr dort depuis le début et dormira jusqu'à la fin de ses jours sur ses deux oreilles; la Reine ne se rend pas compte qu'il est à peu près fatal qu'elle devienne folle de ce ministre, maintenant qu'elle le tient! Qu'elle l'a châtré, hein? c'est un amour! Le ministre pour être fait, il est fait, mais en fin de compte ça ne lui fait ni chaud ni froid, parce que comme je l'ai très bien expliqué quelque part, de deux choses l'une: ou il lui plaît de devenir l'amant de la Reine et ça devrait être agréable, en principe, on dit ça, ça plaît pas à tout le monde, ou si vraiment il a pour elle un de ces sentiments qui sont de l'ordre de ce que j'appelle moi le seul sentiment lucide, à savoir la haine, comme je vous l'ai très bien expliqué, s'il la hait, elle l'en aimera d'autant plus, et ça lui permettra d'aller si loin, qu'il finira quand même par se douter que la lettre, elle n'est plus là depuis longtemps. Parce qu'il se trompera naturellement. Il se dira que si on va si loin avec lui, c'est qu'on est sûr des choses, alors, il ouvrira son petit papelard à temps, mais en aucun cas il ne reviendra à ce qui est la chose souhaitée, c'est que le ministre, il finisse par se ridiculiser; il ne le sera pas! Bon! Eh bien voilà! voilà ce que j'ai réussi à dire à propos de ce que j'ai écrit, et ce que je voudrais vous dire, c'est que ça prend sa portée de ce que c'est illisible.

C'est là le point, si vous voulez bien encore m'entendre, que je vais essayer de développer. Comme beaucoup de gens, je vous le dis tout de suite parce que ce sont des gens du monde, les seuls qui soient capables de me dire ce qu'ils pensent à propos de ce que je leur refille; c'était le moment où mes *Ecrits* n'étaient pas encore parus, ils m'ont donné leur point de vue de techniciens, « on n'y comprend rien » qu'ils m'ont dit. Remarquez que c'est beaucoup. Quelque chose

—96—

auquel on ne comprend rien, c'est tout l'espoir, c'est le signe qu'on en est affecté. Heureusement qu'on a rien compris! Parce que on ne peut jamais comprendre que ce que bien sûr on a déjà dans la tête. Mais enfin, je voudrais essayer d'articuler ça un peu mieux. Il suffit pas d'écrire quelque chose qui soit exprès incompréhensible, mais de voir pourquoi l'illisible a un sens. Je vous ferai remarquer d'abord que... toute notre affaire qui est l'histoire du rapport sexuel, n'est-ce pas, tourne autour de ceci que vous pourriez croire que c'est écrit puisqu'en somme, c'est ce qu'on a trouvé dans la psychanalyse, on est tout de même bien référé à un écrit. L'Œdipe, c'est un mythe écrit et je dirai même plus, c'est très exactement la seule chose qui le spécifie. On aurait pu prendre exactement n'importe lequel, pourvu qu'il soit écrit. Le propre d'un mythe qui est écrit, comme l'a fait remarquer déjà Claude Lévi-Strauss, c'est que de l'écrire, il n'a qu'une seule forme, alors que le propre du mythe, comme toute l'œuvre de Lévi-Strauss [essaie] de le démontrer, c'est d'en avoir une très très grande quantité, c'est ça qui le constitue comme mythe, un mythe écrit.

Alors ce mythe écrit pourrait très bien passer pour l'inscription de ce qu'il en est du rapport sexuel. Je voudrais tout de même vous faire remarquer certaines choses. Voilà! c'est que, c'est pour ça qu'il n'est pas indifférent que je sois parti de ce texte, c'est que si cette lettre, cette lettre en l'occasion peut avoir cette fonction, cette fonction féminisante, n'est-ce pas, c'est que par rapport à ce que je vous ai dit de ceci, que le mythe écrit, l'Œdipe est fait très exactement pour nous pointer, c'est que c'est impensable de dire: *la femme*. C'est impensable, pourquoi ? parce que on ne peut pas dire: *toutes les femmes*. On peut pas dire *toutes les femmes* parce que ce n'est introduit dans ce mythe qu'au nom de ceci que le Père possède *toutes les femmes*, ce qui est manifestement le signe d'une impossibilité. D'autre part, ce que je souligne à propos de cette *Lettre volée*, c'est que s'il n'y a qu'une femme, qu'en d'autres termes la fonction de la femme ne se déploie que de ce que le grand mathématicien Brouwer dans le contexte de ce que je vous ai énoncé, avancé tout à l'heure sur la discussion mathématique appelle la « multiunité », à savoir ceci, qu'il y a une fonction qui est à très proprement parler celle que le Père est là, le Père est là pour s'y faire reconnaître, dans sa fonction radicale, dans celle qu'il a toujours manifestée, et chaque fois qu'il s'est agi du monothéisme par exemple, ce n'est pas pour rien que Freud vient échouer là, c'est qu'il y a une fonction tout à fait essentielle qu'il convient de réserver comme étant à l'origine à très proprement parler de l'écrit. C'est ce que j'appellerai *le pas plus d'un*. Aristote bien sûr, fait des efforts tout à fait ravissants, considérables, comme il en fait d'habitude, pour nous rendre ça accessible

— 97 —

par échelon, au nom de son principe qu'on peut qualifier comme ça, de principe de la remontée de l'échelle de cause en cause et d'être en être, etc., il faudra bien que vous vous arrêtiez quelque part, enfin c'est ce qu'il y a de très gentil, (...) c'est qu'il parlait vraiment pour des imbéciles. D'où le développement de la fonction du sujet. C'est d'une façon tout à fait originelle que *le pas plus d'un* se pose. Sans *pas plus d'un*, vous ne pouvez même pas commencer à écrire la série des nombres entiers. Je vous montrerai ça au tableau la prochaine fois. Faut qu'il y ait un un, et puis que vous n'ayez plus ensuite qu'à la crever la bouche en rond chaque fois que vous voulez recommencer, pour qu'à chaque fois ça fasse un de plus, mais pas le même.. Par contre, tout ceux qui se répètent ainsi sont les mêmes, ils peuvent s'additionner. On appelle ça la série arithmétique. Mais revenons à ce qui nous paraît essentiel à ce sujet, concernant la jouissance sexuelle. C'est qu'il n'y a, expérience faite, une structure, quels qu'en doivent être les conditionnements particuliers, c'est que la jouissance sexuelle se trouve ne pas pouvoir être écrite, et c'est de cela que résulte la multiplicité structurale, et d'abord la tétrade dans laquelle quelque chose se dessine qui la situe, mais inséparable d'un certain nombre de fonctions qui n'ont en somme rien à faire avec ce qui peut spécifier dans ~e général le partenaire sexuel. La structure est telle que l'homme comme tel en tant qu'il fonctionne est châtré, et d'autre part, quelque chose existe qui est au niveau du partenaire féminin, et qu'on pourrait simplement tracer de ce trait, sur lequel je pointe la portée, toute la fonction de cette lettre en l'occasion, que la femme n'a rien à en faire, si elle existe — maintenant, c'est pour ça qu'elle n'existe pas, c'est qu'en tant que *la femme*, elle n'a rien à faire avec la loi.

Alors, comment concevoir ce qui s'est passé? On fait quand même l'amour, hein? on fait quand même l'amour et on s'aperçoit à partir du moment où on s'y intéresse, depuis longtemps, et on s'y est peut-être toujours intéressé, seulement nous avons perdu la clé de la façon dont on s'y est intéressé précédemment, mais pour nous, au cœur, dans l'efflorescence de l'ère scientifique, nous apercevons ce qu'il en est par Freud. C'est quoi? quand il s'agit de structurer, de faire fonctionner au moyen de symboles, le rapport sexuel, qu'est-ce qui y fait obstacle? C'est que la jouissance s'en mêle. La jouissance sexuelle est-elle traitable directement ? Elle ne l'est pas, et c'est en cela, disons, ne disons rien de plus, qu'il y a la parole. Le discours commence de ce qu'il y ait, là, béance. On ne peut pas en rester là, je veux dire que je me refuse à toute position d'origine, et qu'après tout, rien ne nous empêche de dire que c'est parce que le discours commence que la béance se produit. C'est tout à fait indifférent pour le résultat. Ce qu'il y

—98—

a de certain, c'est que le discours est impliqué dans la béance et comme il n'y a pas de métalangage, il ne saurait en sortir. La symbolisation de la jouissance sexuelle, ce qui rend évident ce que je suis en train d'en articuler, c'est qu'elle emprunte tout son symbolisme à quoi? à ce qui ne la concerne pas, à savoir à la jouissance en tant qu'elle est interdite par certaines choses confuses, confuses mais pas tellement que ça, car nous sommes arrivés à l'articuler parfaitement, sous le nom du principe du plaisir. Ce qui ne peut avoir qu'un sens, *pas trop de jouissance*. Parce que l'étoffe de toutes les jouissances confinent à la souffrance, c'est même à ça que nous reconnaissons l'habit. Si la plante ne souffrait pas manifestement, nous ne saurions pas qu'elle est vivante. Il est donc clair que le fait que la jouissance sexuelle n'ait trouvé pour se structurer que la référence à l'interdit, en tant que nommé, de la jouissance, mais d'une jouissance qui n'est pas celle, qui est cette dimension de la jouissance, qui est à proprement parler la jouissance mortelle, en d'autres termes, que sa structure, la jouissance sexuelle, la prene de l'interdit porté sur la jouissance dirigée sur le corps propre, c'est-à-dire très précisément en ce point d'arête et de frontière où elle confine à la jouissance mortelle. Et elle ne rejoint la dimension du sexuel qu'à porter l'interdit sur le corps, dont le corps propre sort, à savoir sur le corps de la mère. Ce n'est que par là que se structure, qu'est rejoint dans le discours, ce qui seul peut y apporter la loi, ce qu'il en est de la jouissance sexuelle. Le partenaire en l'occasion est bien en effet réduit à une, mais pas n'importe laquelle, celle qui t'a pondu. Et c'est autour de ça que se construit tout ce qui peut s'articuler dès que nous rentrons dans ce champ d'une façon qui soit verbalisable. Quand nous nous avancerons plus loin, je reviendrai sur la façon dont le savoir vient à fonctionner comme un jouir. Nous pouvons ici passer. La femme comme telle se trouve dans cette position uniquement rassemblée de ceci qu'elle est, je dirai, sujette à la parole. Bien sûr, je vous épargne les détours. Que la parole soit ce qui instaure une dimension de vérité, l'impossibilité de ce rapport sexuel, c'est bien aussi ce qui fait la portée de la parole en ceci bien sûr qu'elle peut tout, sauf servir au point où elle est occasionnée. La parole s'efforce de réduire la femme à la sujétion [suggestion], c'est-à-dire d'en faire quelque chose dont on attend des signes d'intelligence, si je puis m'exprimer ainsi. Mais bien sûr, ce n'est là d'aucun être réel qu'il s'agit ici, pour dire le mot, la femme en l'occasion, comme ce texte est fait pour le démontrer, la femme, je veux dire l'en-soi de la femme, la femme — comme si on pouvait dire *toutes les femmes* — la femme — j'insiste, qui n'existe pas — c'est justement la lettre. La lettre, en tant qu'elle est le signifiant qu'il n'y a pas d'Autre: S (A).

— 99 —

Et c'est là-dessus que je voudrai, avant de vous quitter, quand même vous énoncer une remarque qui dessine la configuration logique de ce que je suis en train d'avancer. Dans la logique aristotélicienne, vous avez les affirmatives, je ne les mets pas avec les lettres qui sont d'usage habituel dans la logique formelle, je ne mets pas A, j'écris universelle affirmative, et j'écris ça universelle négative, c'est ce que ça veut dire. J'écris ici particulière affirmative et particulière négative. Je fais remarquer qu'au niveau de l'articulation aristotélicienne, c'est entre ces deux pôles — puisque c'est à Aristote que ces catégories propositionnelles sont empruntées — c'est entre ces deux pôles que se fait la discrimination logique. L'universelle affirmative énonce une essence. J'ai assez souvent insisté dans le passé sur ce qu'il en est de l'énoncé *tout trait est vertical* et qu'il est parfaitement compatible avec ceci qu'il n'existe aucun trait, l'essence se situe essentiellement dans la logique. Elle est pur énoncé de discours. La discrimination logique, son axe essentiel dans cette articulation, est très exactement cet axe oblique que je viens ici de noter. Rien ne va contre

un énoncé logique quelconque identifiable, rien, si ce n'est la remarque que: « *Il y en a qui... pas* », particulière négative, il y en a des traits qui ne sont pas verticaux. C'est la seule contradiction qui puisse se faire contre l'affirmation que c'est un fait d'essence. Et les deux autres termes sont, dans le fonctionnement de la logique aristotélicienne, tout à fait secondaires. À savoir, il y en a qui, affirmative particulière, et après, comment savoir si c'est nécessaire ou pas, ça ne prouve rien, et de dire « *Il y en a pas qui* », ce qui n'est pas la même chose que de dire: « *Il y en a qui pas* », c'est-à-dire l'universelle négative. *Il n'y en a pas qui*, ben ça prouve rien non plus. C'est un fait. Ce que je peux vous faire remarquer, c'est ce qui se passe quand, de cette logique aristotélicienne, nous passons à leur transposition dans la logique mathématique, celle qui s'est faite par la voie de ce qu'on appelle les quantificateurs. Ne m'engueulez pas parce que vous n'allez plus m'entendre, je vais d'abord écrire et justement c'est de ça qu'il s'agit. L'universelle, je disais, l'universelle affirmative va maintenant s'écrire de cette notation inverbalisable: c'est un A renversé; je dis « A renversé », enfin, c'est pas du discours, c'est de l'écrit. Mais c'est un signal, comme vous allez le voir, pour jaspiner. $\forall x F(x)$, universelle affirmative, $\exists x. F(x)$, ici, particulière affirmative. $\forall x. F(x)$, ça, je veux exprimer que c'est une négative. Comment le puis-je? Je suis frappé de ceci que ça n'a jamais été vraiment articulé comme je vais le faire. C'est qu'il faut que vous mettiez la barre de la négation au-dessus de $F(x)$ et non pas du tout au-dessus, comme il se fait

—100—

habituellement, des deux. Vous allez voir pourquoi. Et ici, c'est sur $E x$ que vous devez mettre la barre. Je mets ici maintenant moi-même une barre équivalente à celle qui était ici, et comme celle qui était ici séparait en deux zones le groupe des quatre, ici, c'est d'une façon différente qu'elle répartit par deux.

Ce que j'avance, c'est que dans cette façon d'écrire, justement, tout tient à ce qu'on peut dire à propos de l'écrit, et que la distinction en deux termes unis par un point de ce qui est ainsi écrit a cette valeur de dire qu'on peut dire de tout

c'est le signal de l'A renversé — qu'il satisfait à ce qui est écrit, $F(x)$, qu'il n'y est pas déplacé. De même, mais avec un accent différent, c'est qu'il y ait de l'inscriptible, à savoir que c'est ici que porte l'accent de l'écrit, il existe des x que vous pouvez faire fonctionner dans l' $F(x)$, dont alors vous parlez, qu'il s'agit, dans ce qu'on appelle ici la transposition quantificatrice, au moyen des quantificateurs de la particulière. Par contre, il est si vrai que c'est autour de l'écrit que pivote le déplacement de la répartition, c'est à savoir que pour ce qui est mis au premier plan, recevable, rien n'a changé pour l'universelle, elle est toujours de prix, encore que ce ne soit pas le même prix. Par contre ce dont il s'agit ici, le clivage consiste à s'apercevoir de la non valeur de l'universelle négative, puisque là, c'est que de quelque x que vous parliez, il ne faut pas écrire $F(x)$. Et que de même pour la particulière négative, il y a ceci, que de même qu'ici le x pouvait s'écrire, était recevable, inscriptible dans cette formule, ici simplement, ce qui est dit, c'est qu'il n'est pas inscriptible. Qu'est-ce à dire? C'est que, ce qui de ces deux structururations est resté en quelque sorte négligé, sans valeur, à savoir l'universelle négative, l'universelle négative en tant qu'elle est celle qui permet de dire qu'il ne faut pas écrire ceci si vous parlez d'un x quelconque, en d'autres termes que c'est ici que fonctionne une coupure essentielle, eh bien! c'est cela même autour de quoi s'articule ce qu'il en est du rapport sexuel. La question est de ce qui ne peut pas s'écrire dans la fonction $F(x)$, à partir du moment où ceci, la fonction $F(x)$, est elle-même à ne pas écrire, c'est-à-dire qu'elle est ce que j'ai dit tout à l'heure énoncé, ce qui est le point autour duquel va tourner ce que nous reprendrons quand je vous reverrai dans deux mois, à savoir qu'elle est à proprement parler ce qui s'appelle illisible.

$$\begin{array}{ccccc} \acute{a} x & Fx & \acute{a} x & \uparrow Fx & \\ \grave{B}x. & Fx & & \updownarrow & -\grave{B}x. Fx \end{array}$$

LEÇON 7, 12 MAI 1971
LITURATERRE

Ce mot que je viens d'écrire intitule ce que je vais vous offrir aujourd'hui. Parce qu'il faut bien, puisque vous êtes convoqués là, que je vous lance quelque chose. Il m'est évidemment inspiré par l'actualité. C'est le titre dont je me suis efforcé de répondre à une demande qui m'a été faite d'introduire un numéro qui va paraître sur *Littérature et Psychanalyse*.

Ce mot, *lituraterre*, que j'ai inventé, se légitime de *l'Ernout et Meillet*, comme il y en a peut-être qui ici savent ce que c'est; c'est un dictionnaire dit étymologique du latin. Cherchez à *lino*, *litura*, et puis *liturarius*. Il est bien précisé que ça n'a rien à faire avec *littera*, la lettre. Que ça n'ait rien à faire, moi je m'en fous. Je ne me sou mets pas forcément à l'étymologie quand je me laisse aller à ce jeu de mots dont on fait à l'occasion le mot d'esprit, le contrepè, en l'occasion évident, m'en revenant aux lèvres et le renversement à l'oreille. C'est pas pour rien que quand vous apprenez une langue étrangère, vous mettez la première consonne de ce que vous avez entendu la seconde, et la seconde, la première.

Donc ce dictionnaire, qu'on s'y reporte, m'apporte auspices, d'être fondé du même départ que je prenais d'un premier mouvement, entendez départ au sens de réparti, départ d'une équivoque dont Joyce, c'est James Joyce dont je parle, glisse de *a letter* à *a litter*, d'une lettre, je traduis, à une ordure.

Il y avait, vous vous en souvenez peut-être, mais très probablement vous n'en avez jamais rien su, y avait une mécène qui lui voulait du bien, qui lui offrait une psychanalyse, et même que c'était de Jung qu'elle la lui offrait. Au jeu que nous évoquons, il n'y eût rien gagné puisqu'il allait tout droit, avec ce *a letter*, *a litter*, tout droit au mieux de ce que l'on peut attendre de la psychanalyse à sa *fin*.

101

— 102 —

À faire litière de la lettre, est-ce saint Thomas encore, vous vous souvenez peut-être, si vous l'avez jamais su, *sicut palea*, saint Thomas encore, qui revient à Joyce, comme son oeuvre en témoigne tout au long? Ou bien est-ce la psychanalyse qui atteste sa convergence avec ce que notre époque accuse d'un débridement du lien, du lien antique dont se contient la pollution dans la culture?

J'avais brodé là-dessus comme par hasard un peu avant le mai de 68, pour ne pas faire défaut, ce jour-là, aux paumés de ces affluences que je me trouve maintenant déplacer, quand je fais visite quelque part, c'était à Bordeaux. La civilisation, y rappelai-je en prémisses, c'est l'égout. Il faut dire sans doute, que c'est peu après que ma proposition d'octobre 67 ait été accueillie comme on sait pour vous dire sans doute que, en jouant de ça, j'étais un peu las de la poubelle à laquelle j'ai rivé mon sort. Pourtant, on sait que je ne suis pas seul à pour partager l'avouer, *l'avouère*, pour prononcer à l'ancienne, l'avoir dont Beckett fait balance au doit qui fait déchet de notre être. Cet avouère sauve l'honneur de la littérature et, ce qui m'agréa assez, me relève du privilège que je pourrais croire tenir de ma place.

La question est de savoir, si ce dont les manuels semblent faire étal depuis qu'ils existent, je parle des manuels de littérature, soit que la littérature soit qu'accommodation des restes. Est-ce affaire de connotation dans l'écrit, de ce qui d'abord primitivement serait chant, mythe parlé, procession dramatique?

Pour la psychanalyse, qu'elle soit appendue à l'OEdipe, à l'OEdipe du mythe, ne la qualifie en rien pour s'y retrouver dans le texte de Sophocle. C'est pas pareil. L'évocation par Freud d'un texte de Dostoïevski ne suffit pas pour dire que la critique de texte, jusqu'ici chasse gardée du discours universitaire, ait reçu de la psychanalyse plus d'air.

Si, pourtant, mon enseignement prend place dans un changement de configuration qui, actuellement, sous couleur d'actualité, actuellement s'affiche d'un slogan de promotion de l'écrit. Mais, ce changement, dont ce témoignage par exemple, que ce soit de nos jours qu'enfin Rabelais soit lu, montre qu'il repose peut-être sur un déplacement littéraire à quoi je m'accorde mieux.

Je suis comme auteur moins impliqué qu'on n'imagine. Mes *Ecrits*, un titre plus ironique qu'on ne croit puisqu'il s'agit en somme soit de rapports, qui sont fonction de congrès, soit disons, j'aimerais bien qu'on les entende comme ça, des lettres ouvertes où je fais sans doute question à chaque fois d'un pan de mon enseignement, mais enfin, ça en donne le ton.

Loin en tout cas de me commettre dans ce frotti-frotta littéraire, dont se dénote le psychanalyste en mal d'invention, j'y dénonce la tentative

— 103 —

immanquable à démontrer l'inégalité de sa pratique à motiver le moindre jugement littéraire. -

Il est pourtant frappant que ce recueil de mes *Ecrits*, je l'ai ouvert d'un article que j'isole en l'extrayant de sa chronologie, la chronologie y fait règle, et que là, il s'agisse d'un conte lui-même il faut le dire bien particulier de ne pouvoir entrer dans la liste ordonnée, vous savez qu'on l'a faite, des situations dramatiques.

Enfin laissons ça, lui, le conte, il se fait de ce qu'il advient de la poste d'une lettre missive au su de qui se passe, c'est faire suivre et de quoi terme s'appuie que je puisse moi, dire cette lettre, dire à propos d'elle qu'une lettre toujours en vient à sa destination. Et ceci après des détours qu'elle a subis dans le conte, le compte, si je puis dire, soit rendu sans aucun recours au contenu de la lettre. C'est cela qui rend remarquable l'effet qu'elle porte sur ceux qui tour à tour s'en font les détenteurs, tout ardents qu'ils puissent être du pouvoir qu'elle confère pour y prétendre que cet effet d'illusion ne puisse s'articuler, ce que je fais moi, que comme un effet de féminisation. C'est là, je m'excuse d'y revenir, bien distinguer, je parle de ce que je fais, la lettre du signifiant maître en tant qu'ici elle l'emporte, elle l'emporte dans son enveloppe, puisqu'il s'agit d'une lettre au sens du mot épistole. Or, je prétends que je ne fais pas là du mot lettre usage métaphorique, puisque justement le conte consiste en ce qu'y passe comme muscade le message dont c'est l'écrit, donc proprement la lettre, qui fait seule péripétie.

Ma critique, si elle a lieu d'être tenue pour littéraire, ne saurait là donc porter, je m'y essaie, que sur ce que Poe fait, d'être écrivain lui-même, à former un tel message sur la lettre. Il est clair qu'à ne pas le dire tel quel, tel que je le dis, moi, ce n'est pas insuffisamment, c'est d'autant plus rigoureusement qu'il l'avoue.

Néanmoins, l'élision, l'élision de ce message n'en saurait être élucidée au moyen de quelque trait que ce soit de sa psycho-biographie; bouchée plutôt qu'elle en serait, cette élision. Une psychanalyste qui, on s'en souvient peut-être, a récuré les autres textes de Poe, ici déclare forfait de sa serpillière. Elle y touche pas, la Marie! Voilà, pour le texte de Poe.

Mais pour le mien de texte, est-ce qu'il ne pourrait pas se résoudre par ma psycho-biographie à moi? Le vœu que je formerais par exemple, d'être lu un jour convenablement. Mais, pour ça, pour que ça vaille, il faudrait d'abord qu'on développe, que celui qui s'y emploierait à cette interprétation, développe ce que j'entends que la lettre porte pour arriver toujours, je le dis, à sa destination.

— 104 —

C'est là peut-être que je suis pour l'instant en cheville avec les dévots de l'écriture. Il est certain que comme d'ordinaire la psychanalyse ici reçoit de la littérature et elle pourrait d'abord en prendre cette graine qui serait du ressort du refoulement une idée moins psycho-biographique. Pour moi, si je propose le texte de Poe, avec ce qu'il y a derrière, à la psychanalyse, c'est justement de ce qu'elle ne puisse l'aborder qu'à y montrer son échec. C'est par là que je l'éclaire, la psychanalyse, et on le sait, on sait que je sais que j'invoque ainsi, c'est au dos de mon volume, j'invoque ainsi les lumières. Pourtant je l'éclaire de démontrer où elle fait trou, la psychanalyse. Ça n'a rien d'illégitime. Ça a déjà porté son fruit on le sait depuis longtemps, en optique et la plus récente physique, celle du photon, s'en arme. C'est par cette méthode que la psychanalyse pourrait mieux justifier son intrusion dans la critique littéraire. Ça voudrait dire que la critique littéraire viendrait effectivement à se renouveler de ce que la psychanalyse soit là pour que les textes se mesurent à elle, justement de ce que l'énigme reste de son côté, qu'elle soit coïte. Mais ceux, ceux des psychanalystes dont ce n'est pas médire que d'avancer que plutôt qu'ils ne l'exercent la psychanalyse, ils en sont exercés, entendent mal mes propos à tout le moins d'être pris en corps.

J'oppose à leur adresse vérité et savoir. C'est la première, où aussitôt ils reconnaissent leur office, alors que sur la sellette, c'est leur vérité que j'attends. J'insiste, à corriger mon tir, de dire savoir en échec, voilà où la psychanalyse se montre au mieux. Savoir en échec comme on dit figure en abîme, ça ne veut pas dire échec du savoir. Aussitôt j'apprends qu'on s'en croit dispensé de faire preuve d'aucun savoir.

Serait-ce lettre morte que j'ai mis au titre d'un de ces morceaux que j'ai dit *Ecrits*, de *La lettre l'instance* comme raison de l'inconscient? N'est-ce pas désigner assez dans la lettre ce qui, à devoir insister, n'est pas là de plein droit, si fort de raison que ça s'avance. Dire cette raison moyenne ou extrême c'est bien montrer, je l'ai fait déjà à l'occasion, la bifidité où s'engage toute mesure. Mais n'y a-t-il rien dans le réel, qui se passe de cette médiation? Ce pourrait être la frontière. La frontière, à séparer deux territoires, n'a qu'un défaut, mais il est de taille. Elle symbolise qu'ils sont de même tabac, si je puis dire, en tout cas, pour quiconque la franchit. Je ne sais pas si vous vous y êtes arrêtés, mais c'est le principe dont un jour un nommé von Uxküll a fabriqué le terme d'*Umwelt*. C'est fait sur le principe qu'il est le reflet de l'*Innenwelt*, c'est la promotion de la frontière à l'idéologie. C'est évidemment un départ fâcheux qu'une biologie, car c'était une biologie qu'il voulait avec ça fonder, von Uxküll, une biologie qui se

— 105 —

donne déjà tout au départ, le fait de l'adaptation, notamment, qui fait le fond de ce couplage *Umwelt-Innenwelt*. Evidemment, la sélection, la sélection ça ne vaut pas mieux au titre de l'idéologie. C'est pas parce qu'elle se bénit elle-même d'être naturelle qu'elle l'est moins.

Je vais vous proposer quelque chose, comme ça, tout brutalement pour venir après *a letter, a litter*. Moi je vais vous dire, la lettre n'est-elle pas le littéral à fonder dans le littoral? Car ça, c'est autre chose qu'une frontière. D'ailleurs, vous avez pu remarquer que ça ne se confond jamais. Le littoral, c'est ce qui pose un domaine, tout entier comme faisant à un autre, si vous voulez, frontière, mais justement de ceci qu'ils n'ont absolument rien en commun, même pas une relation réciproque. La lettre, n'est-elle pas proprement littorale? Le bord du trou dans le savoir que la psychanalyse désigne justement quand elle l'aborde, de la lettre, voilà-t-il pas ce qu'elle dessine?

Le drôle, c'est de constater comment la psychanalyse s'oblige en quelque sorte de son mouvement même à méconnaître le sens de ce que pourtant la lettre dit à *la lettre*, c'est le cas de le dire, quand toutes ses interprétations se résument à la jouissance. Entre la jouissance et le savoir, la lettre ferait le littoral. Tout ça n'empêche pas que ce que j'ai dit de l'inconscient restant là ait quand même la précédence, sans quoi ce que j'avance n'aurait absolument aucun sens. Il reste à savoir comment l'inconscient, que je dis être effet de langage puisqu'il en suppose la structure comme nécessaire et suffisante, comment il commande cette fonction de la lettre.

Qu'elle soit instrument propre à l'inscription du discours ne la rend pas du tout impropre à servir à ce que j'en fais, quand dans *L'instance de la lettre*, par exemple, dont je parlais tout à l'heure, je l'emploie à montrer le jeu de ce que l'autre appelle, un nommé Jean Tardieu, le mot pris pour un autre, voire le mot pris par un autre, autrement dit, la métaphore et la métonymie, comme effet de la phrase. Elle symbolise donc aisément tous ces effets de signifiants, mais ça n'impose nullement qu'elle soit, elle, la lettre, dans ces effets mêmes, pour lesquels elle me sert d'instrument, qu'elle soit primaire. L'examen s'impose moins de cette primarité, qui n'est même pas à supposer, mais de ce qui du langage appelle le littoral au littéral.

Rien de ce que j'ai inscrit à l'aide de lettres des formations de l'inconscient pour les récupérer de ce dont Freud les formule, les énonce, plus simplement des faits de langage, rien ne permet de confondre comme il s'est fait, la lettre avec le signifiant. Ce que j'ai inscrit à l'aide de lettres des formations de l'Inconscient n'autorise pas à faire de la lettre un signifiant et à l'affecter, qui plus est, d'une primarité au regard du signifiant.

— 106 —

Un tel discours confusionnel n'a pu surgir que de celui, du discours qui m'importe, et justement, qui m'importe dans un autre discours que j'épingle au temps venu du discours universitaire; soit comme je l'ai souligné assez depuis un an et demi, je pense, soit du savoir mis en usage à partir du semblant.

Le moindre sentiment de l'expérience à quoi je pare, ne peut se situer que d'un autre discours que de celui-là. J'eus dû le garder le produit de ce discours que je désigne pas plus, sans l'avouer de moi. On me l'a épargné, Dieu merci, n'empêche qu'à m'importer, au sens que j'ai dit tout à l'heure, on m'importune.

Si j'avais trouvé recevables les modèles que Freud articule dans une esquisse d'où décrire le frayage, le forage de routes imprécises, je n'en aurais pas pour autant pris la métaphore de l'écriture. Et justement, c'est sur ce point de *l'Esquisse* que je ne la trouve pas recevable. L'écriture n'est pas l'impression, n'en déplaie à tout ce qui s'est fait comme bla-bla sur le fameux *Wunderblock*.

Quand je tire parti de la lettre appelée cinquante-deuxième, c'est d'y lire ce que ~ pouvait énoncer sous le terme qu'il forge du WZ, *Wahrnehmungszeichen*, et de repérer que c'est ce qu'il pouvait trouver de plus proche du signifiant à la date où Saussure ne l'avait pas encore remis au jour, ce fameux signifiant, qui ne date quand même pas de lui, puisqu'il date des Stoïciens. Que Freud l'écrive là de deux lettres, comme moi ailleurs je ne l'écris que d'une, ça ne prouve en rien que la lettre soit primaire.

Je vais donc essayer, pour vous aujourd'hui, d'indiquer le vif de ce qui nous paraît produire la lettre comme conséquence, et du langage, précisément de ce que je dis, que l'habite qui parle. J'en emprunterai les traits à ce que d'une économie de langage permet de dessiner ce que promet, à mon idée que littérature peut être en train de virer à *lituraterre*. N'allez pas vous étonner de m'y voir procéder d'une démonstration littérale puisque c'est là marcher du même pas dont la question elle-même s'avance. On pourra peut-être y voir, voir s'affirmer ce que peut être une telle démonstration que j'appelle littéraire. Je suis toujours un peu au bord. Pourquoi pas, cette fois-ci, m'y lancer?

Je reviens d'un voyage que j'attendais de faire au Japon, de ce que d'un premier, d'un premier voyage, j'avais éprouvé de littoral. On peut m'entendre de ce que j'ai dit tout à l'heure de l'*Umwelt* que j'ai répudié, justement de ça, de rendre le voyage impossible, ce qui, si vous suivez mes formules, serait assurer son réel. Seulement, voilà, c'est prématuré. C'est le départ que ça rend impossible, sauf à chanter: « Partons, partons! » Ça se fait d'ailleurs beaucoup. Je ne noterai qu'un moment de ce voyage, celui qu'il se trouve que j'ai recueilli, de quoi, d'une route nouvelle, qu'il s'est trouvé que j'ai prise simplement de ceci que la première fois

— 107 —

que j'y suis allé, elle était simplement interdite. Il faut que j'avoue que ce ne fut pas à l'aller, le long du cercle arctique, qui trace cette route pour l'avion, que je fis lecture de quoi? De ce que je voyais de la plaine sibérienne.

Je suis en train de vous faire un essai de *sibériétique*. Cet essai n'aurait pas vu le jour si la méfiance des Soviétiques, c'était pas pour moi, c'était pour les avions, m'avait laissé voir les industries, les installations militaires, qui font le prix de la Sibérie. Mais enfin, cette méfiance, c'est là une condition que nous appellerons accidentelle. Pourquoi même pas occidentale, si on y met de l'occire un peu; l'amoncellement du Sud Sibérien c'est ça qui nous pend au nez!

La seule condition décisive est ici la condition de littoral justement, pour moi, parce que je suis un peu dur de la feuille, elle n'a joué qu'au retour d'être littéralement ce que le Japon, de sa lettre, m'ait s'en doute fait, ce petit peu trop de chatouillement, qui est juste ce qu'il faut pour que je le ressente. Je dis que je le ressens parce que bien sûr, pour le repérer, le prévoir, j'avais déjà fait ça ici, quand je vous ai parlé un petit peu de la langue japonaise; de ce qui, cette langue proprement la fait, c'est l'écriture, je vous ai déjà dit ça.

Il a fallu sans doute pour ça, que ce petit peu trop qu'il me fallait de ce qu'on appelle l'art, représente quelque chose. Ça tient dans le fait de ce que la peinture japonaise y démontre de son mariage à la lettre, et très précisément sous la forme de la calligraphie. Ça me fascine, les choses qui pendent, *kakemono*, c'est comme ça que ça se jaspine, les choses qui pendent au mur de tout musée là-bas, portant inscrits des caractères, chinois de formation, que je sais un peu, très peu, mais qui si peu que je les sache me permettent de mesurer ce qui s'en élide dans la cursive où le singulier de la main écrase l'universel, soit reprenant ce que je vous apprendis ne valoir que du signifiant. Vous vous rappelez? un trait est toujours vertical. C'est toujours vrai s'il n'y a pas de trait.

Donc, dans la cursive, le caractère, je ne l'y retrouve pas parce que je suis novice; mais ce n'est pas l'important, car ce que j'appelle ce singulier peut appuyer une forme plus ferme. L'important c'est ce qu'il y ajoute. C'est une dimension, ou encore, comme je vous ai appris à jouer de ça, une demansion, là où demeure ce que je vous ai déjà introduit je crois dans quelque avant ou avant dernier séminaire, un mot que j'écris pour m'amuser le *papludun*. C'est la demansion dont vous savez qu'elle me permet, on a beau dire tout ça, du petit jeu de mathématique de Peano, etc., et de la façon dont il faut que Frege s'y prend pour réduire la série des nombres naturels, entre guillemets, à la logique, celle donc, dont j'instaure le sujet dans ce que je vais appeler aujourd'hui encore, puisque je fais de la littérature et que je suis gai, vous allez le reconnaître, je

— 108 —

l'avais écrit sous une forme, ces derniers temps, celle-ci le *Hun-en-peluce*. Ça sert beaucoup Hun, ça se met à la place de ce que j'appelle l'*Achose* avec un grand A et ça la bouche du petit *a* dont ce n'est peut-être pas par hasard qu'il peut se réduire comme ça, comme moi je le désigne, à une lettre. Au niveau de la calligraphie, c'est cette lettre qui fait l'enjeu d'un pari, mais lequel ? qui se gagne avec de l'encre et du pinceau.

Voilà, c'est comme ça qu'invinciblement m'apparut dans une circonstance qui est à y retenir, à ça y faut donc que s'y distingue la rature, à savoir d'entre les nuages, m'apparut le ruissellement qui est seule trace à apparaître d'y opérer plus encore que d'en indiquer le relief sous cette latitude dans ce qu'on appelle la plaine sibérienne; plaine vraiment désolée, au sens propre, d'aucune végétation que de reflets, reflets de ce ruissellement lesquels poussent à l'ombre ce qui ne miroite pas.

Qu'est-ce que c'est que ça, le ruissellement? C'est un bouquet. Ça fait bouquet, de ce qu'ailleurs j'ai distingué du trait premier et de ce qu'il efface. Je l'ai dit en son temps, mais on oublie toujours une partie de la chose, je l'ai dit à propos du trait unaire, c'est de l'effacement du trait que se désigne le sujet. Ça se remarque donc en deux temps. Il y faut donc que s'y distingue la rature.

Litura, *lituraterre*. Rature d'aucune trace qui soit d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral. *Litura pure*, c'est le littéral. Là, produire cette rature, c'est reproduire cette moitié dont le sujet subsiste. Ceux qui sont là depuis un bout de temps, mais il doit y en avoir de moins en moins, doivent se souvenir de ce qu'un jour j'ai fait récit des aventures d'une moitié de poulet. Produire la rature, seule, définitive, c'est ça l'exploit de la calligraphie. Vous pouvez toujours essayer, essayer de faire simplement ce que je ne vais pas faire parce que je la raterai, d'abord parce que je n'ai pas de pinceau, essayer de faire cette barre horizontale, qui se trace de gauche à droite, pour figurer d'un trait l'un unaire comme caractère, franchement. Vous mettrez très longtemps à trouver de quelle rature ça s'attaque et de quel suspens ça s'arrête, de sorte que ce que vous ferez sera lamentable, c'est sans espoir pour un occidenté. Il faut un train différent qui ne s'attrape qu'à se détacher, de quoi que ce soit qui vous raye.

Entre centre et absence, entre savoir et jouissance, il y a littoral qui ne vire au littéral qu'à ce que ce virage, vous puissiez le prendre le même à tout instant. C'est de ça seulement que vous pouvez vous tenir pour agent qui le soutienne.

Ce qui se révèle de ma vision de ruissellement, à ce qui domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source; c'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle de trouver ce qu'il en est du signifiant, soit le

— 109 —

semblant par excellence, si c'est de sa rupture qu'en pleut cet effet à ce qu'il s'en précipite, ce qui y était matière en suspension.

Il faut dire que la peinture japonaise dont tout à l'heure je vous ai dit qu'elle s'entremêle si bien de calligraphie, pourquoi? et que là le nuage, il n'y manque pas. C'est de là où j'étais à cette heure que j'ai vraiment bien compris quelle fonction avaient ces nuages d'or qui littéralement bouchent, cachent toute une partie des scènes qui dans des lieux, des lieux qui sont des choses qui se déroulent dans un autre sens, celles-là on les appelle *makemono*, [elles] président à la répartition des petites scènes. Pourquoi? comment se peut-il que ces gens qui savent dessiner, éprouvent-ils le besoin de les entremêler de ces amas de nuages, si ce n'est précisément que c'est ça qui introduit la dimension de signifiant; et la lettre qui fait rature, s'y distingue d'être rupture donc, du semblant, qui dissout ce qui faisait forme, phénomène, météore, c'est ça, je vous l'ai déjà dit, que la science opère au départ de la façon la plus sensible sur des formes perceptibles. Mais du même coup ça doit être aussi que ce soit d'en congédier ce qui de cette rupture ferait jouissance, c'est-à-dire d'en dissiper ce qu'elle soutient de cette hypothèse pour m'exprimer ainsi de la jouissance, qui fait le monde en somme, car l'idée de monde, c'est ça. Penser qu'il soit fait de pulsions telles qu'aussi bien s'en figure le vide.

Eh bien! ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà, ce qui, dans le réel, c'est là le point important, dans le réel, se présente comme ravinement. C'est là vous définir par quoi l'écriture peut être dite dans le réel le ravinement du signifié, soit ce qui a plu du semblant en tant que c'est ça qui fait le signifié. L'écriture ne décalque pas le signifiant. Elle n'y remonte qu'à prendre nom, mais exactement de la même façon que ça arrive à toutes choses que vient à dénommer la batterie signifiante après qu'elle les a dénombrées. Comme bien entendu, je ne suis pas sûr que mon discours s'entende, il va falloir quand même que j'y fasse épingle d'une opposition. L'écriture, la lettre, c'est dans le réel et le signifiant, dans le symbolique. Comme ça, ça pourra faire pour vous ritournelle.

J'en reviens à un moment plus tard dans l'avion. On va avancer un peu, comme ça; je vous ai dit que c'était au voyage de retour. Alors, là, c'est ça qui est frappant, c'est de les voir apparaître. Il y a d'autres traces qu'on voit se soutenir en isobares, elles; évidemment, des traces qui sont de l'ordre d'un remblai, enfin, en gros, isobares, ça les fait normales à celles dont la pente qu'on peut appeler suprême du relief se marque des courbes.

Là, où j'étais, c'était très clair, j'avais déjà vu à Osaka comment des autoroutes paraissent descendre du ciel, il n'y a que là qu'elles ont pu se poser comme ça,

— 110 —

les unes au-dessus des autres. Il y a une certaine architecture japonaise, la plus moderne, qui sait très bien retrouver l'ancienne. L'architecture japonaise ça consiste essentiellement en un battement d'une aile d'oiseau. Ça m'a aidé à comprendre de voir tout de suite que le plus court chemin d'un point à un autre, ce ne serait jamais montré à personne, s'il n'y avait pas le nuage qui prend carrément l'aspect d'une route ? Jamais personne au monde ne suit la ligne droite, ni l'homme, ni l'amibe, ni la mouche, ni la branche, ni rien du tout. Aux dernières nouvelles, on sait que le trait de lumière non plus ne la suit pas, tout à fait solidaire de la courbure universelle.

La droite, là-dedans, ça inscrit tout de même quelque chose. Ça inscrit la distance, mais la distance, [selon les] lois de Newton, ça n'est absolument rien qu'un facteur effectif d'une dynamique que nous appellerons de cascade, celle qui fait que tout ce qui choisit suit une parabole.

Donc, il n'y a de droite que d'écriture, d'arpentage que du ciel.

Mais ce sont l'un et l'autre, en tant que tels pour soutenir la droite, ce sont artefacts à n'habiter que le langage. Il ne faudrait quand même pas l'oublier. Notre science n'est opérante que d'un ruissellement de petites lettres et de graphiques combinés.

Sous le pont Mirabeau, comme sous celui d'une revue qui fut la mienne là où j'avais foutu comme enseigne un pont-oreille emprunté à Horus Apollon, *sous le pont Mirabeau coule la Seine* [scène] primitive, c'est une scène telle, ne l'oubliez pas, à relire Freud que peut y battre le V romain de l'heure cinq. C'est dans *l'Homme aux loups*. Mais qu'aussi bien on n'en jouit pas, [c'est le malheur de] l'interprétation. -

Que le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique, c'est là le pas qu'elle a franchi, implique d'autre part que tout ce qui s'articule de cet ordre soit passible d'interprétation. C'est pourquoi on a bien raison de mettre la psychanalyse au chef de la politique. Et ceci pourrait n'être pas de tout repos, pour ce qui de la politique a fait figure jusqu'ici, si la psychanalyse s'avérait plus avertie.

Il suffirait peut-être, pour mettre notre espoir ailleurs, ce que font mes littérateurs, si je peux les faire mes compagnons, il suffirait que de l'écriture, nous tirions un autre parti que de tribune ou tribunal pour que s'y jouent d'autres paroles à nous en faire nous-mêmes, à nous en faire le tribut.

Je l'ai dit, et je ne l'oublie jamais: il n'y a pas de métalangage. Toute logique est faussée de prendre départ du langage-objet, comme immanquablement elle le fait jusqu'à ce jour. Il n'y a donc pas de métalangage, mais l'écrit qui se fabrique du langage pourrait, peut-être, être matériel de force à ce que s'y

— 111 —

changent nos propos. Je ne vois pas d'autre espoir pour ceux qui actuellement écrivent.

Est-il possible en somme du littoral de constituer tel discours qui se caractérise, comme j'en pose la question cette année, de ne pas s'émettre du semblant? C'est évidemment la question qui ne se propose que de la littérature dite d'avant-garde, laquelle elle-même est un fait de littoral et, donc, ne se soutient pas du semblant, mais pour autant ne prouve rien, sinon, à montrer la cassure que seul un discours peut produire. Je dis produire, mettre en avant avec effet de production, c'est le schéma de mes quadripodes de l'année dernière.

Ce à quoi semble prétendre une littérature en son ambition, c'est ce que j'épinge de lituraterrire, c'est de s'ordonner d'un mouvement qu'elle appelle scientifique. Il est de fait que dans la science, l'écriture a fait merveille, et que tout marque que cette merveille n'est pas près de se tarir. Cependant, la science physique se trouve, va se trouver ramenée à la considération du symptôme dans les faits par la pollution. Il y a déjà des scientifiques qui y sont sensibles par la pollution de ce que du terrestre, on appelle, sans plus de critique, environnement. C'est l'idée de Uxküll: *Umwelt*, mais béhaviorisée, c'est-à-dire complètement crétinisée.

Pour lituraterrire moi-même, je fais remarquer que je n'ai fait ici dans le ravinement, image certes, mais aucune métaphore: l'écriture est ce ravinement. Ce que j'ai écrit là y est compris. Quand je parle de jouissance, j'invoque légitimement ce que j'accumule d'auditoire, et pas moins naturellement ce dont je me prive; ça m'occupe, votre affluence. Le ravinement, je l'ai préparé.

Qu'il y ait inclus dans la langue japonaise, c'est là que je reprends, un effet d'écriture, l'important, c'est ce qui nous y offre ressource de faire exemple à lituraterrire. L'important, c'est que l'effet d'écriture reste attaché à l'écriture. Que ce qui est porteur de l'effet d'écriture y soit une écriture spécialisée en ceci qu'en japonais, cette écriture spécialisée puisse se lire de deux prononciations différentes. En *oniomi* — je ne suis pas en train de vous jeter de la poudre aux yeux, je vous dirai le moins de japonais [possible] — *on-yomi*, c'est comme ça que ça s'appelle, et sa prononciation en caractère, ça se prononce comme tel distinctement en *kun-yomi*, la façon dont se dit en japonais ce que le caractère veut dire.

Mais naturellement vous allez vous foutre dedans, c'est-à-dire que sous le prétexte que le caractère est lettre, vous allez croire que je suis en train de dire qu'en japonais, les épaves du signifiant courent sur le fleuve du signifié. C'est la lettre et non pas le signe qui ici fait appui au signifiant, mais comme n'importe quoi d'autre à suivre la loi de métaphore dont j'ai rappelé ces derniers temps

qu'elle fait l'essence du langage, c'est toujours d'ailleurs de là où il est, le langage, du discours, qu'il prend quoi que ce soit au filet du signifiant, donc l'écriture elle-même.

Seulement voilà, elle est promue de là à la fonction d'un référent, aussi essentiel que toutes choses et c'est ça qui change le statut du sujet. C'est par là qu'il s'appuie sur un ciel constellé et non seulement sur le trait unaire pour son identification fondamentale. Eh bien! justement, il y en a trop, trop d'appuis, c'est la même chose que de ne pas en avoir. C'est pour ça qu'il prend appui, ailleurs, sur le tu. C'est qu'en japonais, on voit toutes les formes grammaticales pour le moindre énoncé; pour dire quelque chose, comme ça, n'importe quoi, il y a des manières plus ou moins polies de le dire, (...) selon la façon dont je l'implique dans le tu. Je l'implique si je suis japonais. Comme je ne suis pas japonais, je ne le fais pas, ça me fatiguerait.

Quand vous aurez vu, c'est vraiment à la portée de tout le monde d'apprendre le japonais, que la moindre chose y est sujet aux variations dans l'énoncé, qui sont des variations de politesse, vous aurez appris quelque chose. Vous aurez appris qu'en japonais, la vérité renforce la structure de fiction que j'y dénote, justement, d'y ajouter les lois de la politesse.

Singulièrement, ça semble porter le résultat de ce qu'il n'y ait rien à défendre du refoulé, puisque le refoulé lui-même trouve à se loger de cette référence à la lettre.

En d'autres termes, le sujet est divisé par le langage, mais un de ses registres peut se satisfaire de la référence à l'écriture et l'autre de l'exercice de la parole.

C'est sans doute ce qui a donné à mon cher ami Roland Barthes ce sentiment enivré que, de toutes ses bonnes manières, le sujet japonais ne fait enveloppe à rien, du moins est-ce ce qu'il dit d'une façon que je vous recommande, car c'est une oeuvre sensationnelle, *L'Empire des signes*, intitule-t-il ça. Dans les titres, on fait des termes souvent un usage impropre. On fait ça pour les éditeurs. Ce qui veut dire évidemment que c'est l'empire des semblants. Il suffit de lire le texte pour s'en apercevoir.

Le Japonais mythique, le petit Japonais du commun, m'a-t-on dit, la trouve mauvaise, du moins c'est ce que j'ai entendu là-bas. Et en effet, quelque excellent qu'est l'écrit de Roland Barthes, j'y opposerai ce que je dis aujourd'hui à savoir que rien n'est plus distinct du vide creusé par l'écriture que le semblant, en ceci d'abord qu'il est le premier de mes godets à être toujours prêt à faire accueil à la jouissance, ou tout au moins, à l'invoquer de son artifice. D'après nos habitudes, rien ne communique moins de soi qu'un tel sujet qui, en fin de

— 113 —

compte, ne cache rien. Il n'a qu'à vous manipuler, et je vous assure qu'il ne s'en prive pas. C'est pour moi un délice, car j'adore ça. Vous êtes un élément entre autres du cérémonial où le sujet se compose justement de pouvoir se décomposer. Le *bunraleu*, peut-être certains d'entre vous ont vu ça il y a un certain temps quand ils sont passés à Paris, j'ai été le revoir là-bas, je l'avais déjà vu la première fois, eh bien! le *bunraku* c'est là son ressort, il fait voir la structure toute ordinaire pour ceux à qui elle donne leurs mœurs elles-mêmes. Vous savez qu'on voit à côté de la marionnette exactement à découvert les gens qui y opèrent, aussi bien comme au *bunraku*, tout ce qui se dit dans une conversation japonaise pourrait être lu par un récitant. C'est là ce qui a dû soulager Barthes. Le Japon est l'endroit où il est le plus naturel de se soutenir (...) d'une interprète, on est tout à fait heureux, on peut se doubler d'une interprète, ça ne nécessite en aucun cas une interprétation. Vous vous rendez compte, si j'étais soulagé! Le japonais, c'est la traduction perpétuelle des faits de langage.

Ce que j'aime, c'est que la seule communication que j'y ai eue, hors les Européens bien sûr avec lesquels je sais m'entendre selon notre malentendu habituel, la seule que j'ai eue avec un Japonais c'est aussi la seule qui, là-bas comme ailleurs, puisse être une communication, de n'être pas dialogue, c'est la communication scientifique. J'ai été voir un éminent biologiste que je ne nommerai pas, en raison des règles de la politesse japonaise, ça l'a poussé à me montrer ses travaux, naturellement, là où ça se fait, au tableau noir. Le fait que faute d'information, je n'y compris rien, n'empêche nullement ce qu'il a écrit, ses formules, d'être entièrement valables, valables pour les molécules dont mes descendants se feront sujet sans que j'aie jamais eu à savoir comment je leur transmettrai ce qui rendait vraisemblable que moi je les classe parmi les êtres vivants.

Une ascèse de l'écriture, ça n'ôte rien aux avantages que nous pouvons prendre de la critique littéraire. Ça me semble, pour fermer la boucle sur quelque chose de plus cohérent, en raison de ce que j'ai déjà avancé, ça me semble pouvoir passer qu'à rejoindre ce « c'est écrit » impossible dont s'instaurera peut-être un jour le rapport sexuel.

LEÇON 8, 19 MAI 1971

Si je commence par l'abrupt en somme de ce que j'ai à vous dire, ça pourrait s'exprimer ainsi, c'est que, dans ce que nous explorons, à partir d'un certain discours, dans l'occasion le mien, le mien en tant que c'est celui de l'analyste, disons que ça détermine des fonctions, en d'autres termes, que les fonctions ne sont déterminées qu'à partir d'un certain discours. Alors, à ce niveau de fonctions déterminées par un certain discours, je peux établir l'équivalence que *l'écrit, c'est la jouissance*. Naturellement ça n'est casable qu'à l'intérieur de cette première articulation des fonctions déterminées par un discours. Disons que ça tient exactement la même place à l'intérieur de ces fonctions.

Ceci étant énoncé tout abrupt, pourquoi? Pour que vous le mettiez à l'épreuve. Vous verrez que ça vous mènera toujours quelque part. Et même de préférence à quelque chose d'exact. Ceci bien sûr ne me dispense pas du soin de vous y introduire par les voies qui conviennent à savoir celles, non pas qui le justifient pour moi étant donné d'où je vous parle, mais celles par lesquelles ça peut s'expliquer. Je suppose, je ne suppose pas forcément, que je m'adresse ici toujours à des analystes, au reste, c'est bien ce qui fait que mon discours n'est pas facilement suivi, c'est très précisément en tant qu'il y a quelque chose qui au niveau du discours de l'analyste, fait obstacle à un certain type d'inscription; cette inscription pourtant, c'est ce que je laisse, c'est ce que je propose, c'est ce que j'espère qui passera, qui passera d'un point, d'où, si l'on peut dire, le discours analytique prenne un nouvel élan.

Alors, il s'agit donc de rendre sensible comment la transmission d'une lettre a un rapport avec quelque chose d'essentiel, de fondamental dans l'organisation

— 116 —

du discours quel qu'il soit, à savoir la jouissance. Pour ça bien sûr, il faut que, à chaque fois, je vous mette au ton de la chose. Comment le faire, si ce n'est à rappeler l'exemple de base dont je suis parti, c'est à savoir que c'est très expressément d'étudier la lettre comme telle, en tant que quoi? en tant que, je l'ai dit, elle a un effet féminisant, que j'ouvre mes *Ecrits*. Cette lettre en somme, je l'ai resouligné encore la dernière fois, elle fonctionne très spécifiquement en ceci que personne ne sait rien de son contenu, et que jusqu'à la fin, en fin de compte, personne n'en saura rien.

Elle est très exemplaire; elle est très exemplaire en ceci que, naturellement, il n'y a qu'au benêt et encore, je pense quand même qu'au benêt, l'idée ne lui est pas venue, que cette lettre est quelque chose d'aussi sommaire, d'aussi grossier que quelque chose qui porterait le témoignage de ce qu'on appelle communément un rapport sexuel. Encore que ce soit écrit par un homme et il est dit et c'est souligné, par un Grand, par un Grand et à une Reine, il est évident qu'il est... que c'est pas ça qui fait un drame, et que cette lettre, qu'il est de la tenue d'une cour, si je puis dire, c'est-à-dire de quelque chose de fondé, c'est la meilleure définition qu'on en puisse donner, sur la distribution de la jouissance, il est de la tenue d'une Cour que dans cette distribution, elle mette ce qu'on appelle à proprement parler le rapport sexuel à son rang, c'est-à-dire bien évidemment le plus bas. Personne n'y relève comme notables les services qu'une grande dame peut à ce titre recevoir d'un laquais.

Avec la Reine, bien sûr, et justement parce que c'est la Reine, les choses doivent prendre un autre accent. Mais d'abord, donc, il est posé, ce qui est d'expérience, qu'un homme né, c'est celui qui, si je puis dire de race, ne saurait prendre ombrage d'une liaison de son épouse, qu'à la mesure de sa décence, c'est-à-dire, des formes respectées. La seule chose qui pourrait y faire objection est bien sûr l'introduction de bâtards dans la lignée, mais même ça après tout, ça peut servir à un rajeunissement d'un sang. Où se voit évidemment ici, dans un cadre qui, pour ne pas vous être spécialement présentifié dans la société actuelle, n'en est pas moins exemplaire et fondamental pour ce qui est de raisonner des rapports sociaux, à quoi se voit, dis-je en somme que, il n'y a rien de tel qu'un ordre fondé sur l'artifice pour y faire apparaître cet élément qui, là, en apparence, est justement celui qui doit paraître irréductible dans le réel, à savoir, la fonction du besoin. Si je vous ai dit que, il y a un ordre dans lequel il est tout à fait mis à sa place, qu'un sujet si haut placé qu'il soit, se réserve cette part de jouissance irréductible, la part minimale à ne pas pouvoir être sublimée, comme s'exprime Freud, expressément, seul un ordre fondé sur l'artefact, j'ai spécifié la Cour, la

— 117 —

Cour pour autant qu'elle redouble l'artefact de la noblesse de ce second artefact d'une distribution ordonnée de la jouissance, et c'est seulement là que peut décemment trouver sa place le besoin; le besoin expressément spécifié comme tel est le besoin sexuel.

Seulement ce qui paraît d'un côté spécifier le naturel, être ce qui, je dirai, du point de vue d'une théorisation en somme biologique du rapport sexuel pourrait faire partir d'un besoin ce qui doit en résulter, à savoir la reproduction, nous constatons que si l'artefact est satisfaisant à une certaine théorisation primaire d'un côté, de l'autre, il laisse évidemment la place à ceci, c'est que la reproduction peut aussi bien dans ce cas n'être pas la reproduction je dirai entre guillemets « légitime ». Ce besoin, cet irréductible dans le rapport sexuel, on peut admettre, bien sûr, qu'il existe toujours, et Freud l'affirme. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, il n'est pas mesurable tant qu'il n'est pas expressément, et il ne peut l'être que dans l'artefact, dans l'artefact de la relation à l'Autre avec un grand A. Il n'est pas mesurable, et c'est bien cet élément d'indétermination où se signe ce qu'il y a de fondamental, c'est très précisément que le rapport sexuel n'est pas inscriptible, n'est pas fondable comme rapport.

C'est bien en quoi la lettre, la lettre dont je pars pour en ouvrir mes *Ecrits*, se désigne de ce qu'elle est, et de ce en quoi elle indique tout ce que Freud lui-même développe, c'est que si, si elle sert quelque chose qui est de l'ordre du sexe, c'est non pas certes un rapport sexuel, mais un rapport, disons, sexué. La différence entre les deux est celle-ci, c'est que, c'est ce que Freud démontre, ce qu'il a apporté de décisif, c'est que, par l'intermédiaire de l'inconscient, nous entrevoyons que tout ce qui est du langage a affaire avec le sexe, est dans un certain rapport avec le sexe, mais très précisément en ceci que le rapport sexuel ne peut, du moins jusqu'à l'heure présente, d'aucune façon s'y inscrire. La prétendue sexualisation par la doctrine freudienne de ce qu'il en est des fonctions qu'on peut appeler subjectives, à condition de les bien situer de les situer de l'ordre du langage, la prétendue sexualisation consiste essentiellement en ceci que ce qui devrait résulter du langage, à savoir que la relation sexuelle d'une façon quelconque puisse s'y inscrire, montre précisément et ceci dans le fait, montre son échec, elle n'est pas inscriptible. Vous voyez déjà là fonctionner ceci qui fait partie de cet effet d'écart, cet effet de division qui est celui auquel nous avons régulièrement toujours affaire, et c'est bien pour cela qu'il faut en quelque sorte vous y former, c'est que j'énonce par exemple ceci, que le rapport sexuel, c'est justement dans la mesure où quelque chose échoue, échoue à ce qu'il soit — est-ce énoncé dans le langage ? Mais justement ça n'est pas « énoncé » que j'ai dit, c'est

— 118 —

« inscriptible », inscriptible en ceci que ce qui est exigible, que ce qui est exigible pour qu'il y ait fonction, c'est que du langage, quelque chose puisse se produire qui est l'écriture expressément, comme telle, de la fonction. À savoir ce quelque chose que déjà je vous ai plus d'une fois symbolisé de la façon la plus simple, à savoir ceci, f , dans un certain rapport avec x , $f \rightarrow x$.

Donc, au moment de dire que le langage, c'est ce quelque chose qui ne rend pas compte du rapport sexuel, il n'en rend pas compte en quoi? En ceci, en ceci que de l'inscription qu'il est capable de commenter, il ne peut faire que cette inscription soit, car c'est en cela que cela consiste, soit ce que je définis comme inscription effective de quelque chose qui serait le rapport sexuel en tant qu'il mettrait en rapport les deux pôles, les deux termes qui s'intituleraient de l'homme et de la femme, en tant que cet homme et cette femme sont des sexes respectivement spécifiés du masculin et du féminin, chez qui, chez quoi? —chez un être *qui parle*. Autrement dit, qui, habitant le langage, se trouve en tirer cet usage qui est celui de la parole.

C'est en cela, c'est en cela que, ici, ce n'est pas rien que de mettre en avant la lettre, à proprement parler comme dans un certain rapport, rapport de la femme avec ce qui de loi écrite, s'inscrit dans le contexte où la chose se place, à savoir, du fait qu'elle est, au titre de Reine, l'image de la femme comme conjointe au Roi. C'est en tant que quelque chose est improprement ici symbolisé, et typiquement autour du rapport comme sexuel — et il n'est pas vain que précisément il ne puisse être incarné que dans des êtres de fiction — c'est en tant que ceci que le fait qu'une lettre, qu'une lettre lui soit adressée prend la valeur, prend la valeur que je désigne pour me lire, pour m'énoncer dans mes propres propos, *ce signe*, ce signe, il s'agit de la lettre, est bien celui de la femme « pour ce qu'elle y fait valoir son être, en le fondant hors de la loi, qui la contient toujours de par l'effet de ses origines, en position de signifiant, voire de fétiche ». Il est clair que sans l'introduction de la psychanalyse, une telle énonciation qui est pourtant celle dont procède, je dirai, la révolte de la femme, une telle énonciation que de dire que la loi la contient toujours de par l'effet de ses origines en position de signifiant, voire de fétiche, ne saurait bien entendu, je le répète, hors de l'introduction de la psychanalyse, être énoncée,...

Donc, c'est précisément en ceci que le rapport sexuel est, si je puis dire, est étatisé, c'est-à-dire en étant incarné dans celui du Roi et de la Reine, mettant en valeur, de la vérité, la structure de fiction, c'est à partir de là que prend fonction, effet, la lettre, qui se pose sûrement d'être en rapport avec la déficience, la déficience marquée d'une certaine promotion en quelque sorte arbitraire et fictive

— 119 —

du rapport sexuel, et que c'est là que, prenant sa valeur, elle pose sa question. C'est tout de même une occasion ici — ne considérez pas que ceci s'emmanche en quelque sorte d'une façon directe sur ce que je viens de rappeler et mais ces sortes de saut, de décalage, sont proprement nécessités par le point où je veux vous mener, c'est une occasion de marquer qu'ici se confirme, bien sûr, se confirme ceci que la vérité ne progresse, ne progresse que d'une structure de fiction. C'est à savoir que justement, dans son essence, c'est de ce que se promeuve quelque part une structure de fiction, laquelle est proprement l'essence même du langage, que quelque chose peut se produire qui est quoi? mais justement, cette sorte d'interrogation, cette sorte de presse, de serrage, qui met la vérité, si je puis dire, au pied~ du mur de la vérification.

Ça n'est rien d'autre que la dimension de la science. En quoi se montre justement enfin que la voie dont se justifie si je puis dire, la voie dont nous voyons que la science progresse, c'est que, la part qu'y prend la logique n'est pas mince. Quel que soit le caractère originellement, fondamentalement, foncièrement fictif de ce qui fait le matériel dont s'articule le langage, il est clair qu'il y a une voie qui s'appelle de vérification, c'est celle qui s'attache à saisir où la fiction si je puis dire bute, et ce qui l'arrête. Il est clair qu'ici, quel que soit ce que nous a permis d'inscrire, et vous verrez tout à l'heure ce que ça veut dire, le progrès de la logique, je veux dire la voie écrite par où elle a progressé, il est clair que cette butée est tout à fait efficace de s'inscrire à l'intérieur même du système de la fiction, elle s'appelle la contradiction.

Que si la science apparemment a progressé bien autrement que par les voies de la tautologie, ça n'ôte rien à la portée de ma remarque, à savoir que, la mise en demeure, portée d'un certain point, à la vérité d'être vérifiable, c'est précisément cela qui a forcé d'abandonner toutes sortes d'autres prémisses prétendument intuitives, et que si — je ne vais pas y revenir aujourd'hui, j'ai suffisamment insisté sur la caractéristique de tout ce qui a précédé, frayé la voie à la découverte newtonienne par exemple —, c'est bien très précisément de ce que, aucune fiction ne s'avérerait satisfaisante autre qu'une d'entre elles qui précisément devait abandonner tout recours à l'intuition et s'en tenir à un certain inscriptible. C'est donc en quoi nous avons à nous attacher à ce qu'il en est de l'inscriptible dans ce rapport à la vérification. Pour en finir bien sûr avec ce que j'ai dit de l'effort de la lettre dans *la Lettre volée*, qu'ai-je dit expressément? C'est qu'elle féminise ceux qui se trouvent en être dans une position qui est celle d'être à son ombres

Bien sûr, c'est là que se touche l'importance de cette notion, fonction de l'ombre, pour autant que déjà la dernière fois dans ce que je vous ai énoncé

— 120 —

de ce qu'est précisément un écrit, je veux dire de quelque chose qui se présentait sous forme littérale, ou littéraire, l'ombre pour être produite a besoin d'une source de lumière~ Oui! et ce que j'avais fait ne vous a été sensible que de ce que comporte *l'Aufklärung*, de quelque chose qui garde structure de fiction. Je parle de l'époque historique bien sûr, qui n'a pas été mince, et dont il nous peut être utile, il l'est ici, et c'est ce que je fais, d'en retracer les voies, ou de les reprendre, mais en elles-mêmes, il est clair que ce qui fait la lumière, c'est précisément de ce qui part de ce champ qui se définit lui-même comme étant celui de la vérité. Et c'est comme telle, en tant que telle que la lumière qu'il répand 'a chaque instant, dût-elle même avoir cet effet, efficace de ce que ce qui y fait opacité projette une ombre, et que c'est cette ombre qui porte effet, que cette vérité elle-même nous avons toujours à l'interroger sur sa structure de fiction.

C'est ainsi qu'en fin de compte il ressort que, comme c'est énoncé, énoncé expressément dans cet écrit, la lettre, bien sûr, ce n'est pas à la femme, à la femme dont elle porte l'adresse, qu'elle satisfait en arrivant à sa destination, mais au sujet, à savoir, très précisément, pour le redéfinir, à ce qui est divisé dans le fantasme. C'est-à-dire à la réalité en tant qu'engendrée par une structure de fiction. C'est bien ainsi que se clôt le conte, tout au moins tel que dans un second texte, celui qui est le mien, je le refais, et c'est de là que nous devons partir pour réinterroger plus loin ce qu'il en est de la lettre. C'est très précisément dans la mesure où ceci n'a jamais été fait que, pour le faire, je dois prolonger de même ce discours sur la lettre.

Voilà! Ce dont il faut partir est tout de même ceci, c'est que ce n'est pas en vain que je vous somme, que je vous somme de ne rien manquer de ce qui se produit dans l'ordre de la logique. Ça n'est certes pas pour que vous vous obligiez, si l'on peut dire, à en suivre les constructions et les détours. C'est en ceci que, nulle part comme dans ces constructions qui s'intitulent elles-mêmes d'être de 4 logique symbolique,~, nulle part n'apparaît mieux le déficit de toute possibilité de réflexion. Je veux dire que rien n'est plus embarrassé, c'est bien connu n'est-ce pas, que l'introduction d'un traité de logique, l'impossibilité qu'a la logique de se poser elle-même d'une façon justifiable est quelque chose de tout à fait frappant. C'est à ce titre que l'expérience de la lecture de ces traités, et ils sont d'autant plus saisissants bien sûr à mesure qu'ils sont plus modernes, qu'ils sont plus dans l'en-avant de ce qui constitue effectivement, et bien effectivement, un progrès de la logique, qu'il est celui d'un projet de l'inscription de ce qui s'appelle articulation logique, l'articulation de la logique elle-même étant incapable de définir elle-même ni ses buts, ni son principe, ni quoi que ce soit

— 121 —

qui ressemble même à une matière. C'est fort étrange; c'est fort étrange et c'est précisément en ceci que c'est fort suggestif, car c'est bien là ce qui vaudrait de toucher d'approfondir, d'approfondir ce qu'il en est, ce qu'il en est de quelque chose qui ne se situe assurément que du langage, et de saisir que si peut-être dans ce langage, rien de ce qui ne s'avance jamais que maladroitement comme n'étant de ce langage, disons, un usage correct, ne peut très précisément s'énoncer qu'à ne pas pouvoir se justifier, ou ne se justifier que de la façon la plus confuse, par toutes sortes de tentatives qui sont par exemple celles qui consistent à diviser le langage en un langage objet et un métalangage, ce qui est tout le contraire de ce que démontre toute la suite, à savoir qu'il n'y a pas moyen un seul instant de parler de ce langage prétendument objet sans user bien sûr, non pas d'un métalangage, mais bel et bien du langage qui est le langage courant. Mais dans cet échec même peut se dénoncer ce qu'il en est de l'articulation qui précisément a le rapport le plus étroit avec le fonctionnement du langage, c'est-à-dire l'articulation suivante, c'est à savoir que le rapport, le rapport sexuel, ne peut pas être écrit. Donc, à ce titre, et à seule fin si je puis dire de faire quelques mouvements, qui nous rappellent la dimension dans laquelle nous nous déplaçons, je rappellerai ceci, à savoir comment d'abord se présente, se présente ce qui inaugure le tracé de la logique, à savoir comme logique formelle, et dans Aristote. Bien sûr je ne vais pas pour vous reprendre — encore que ce serait très instructif, ce serait très instructif mais après tout, chacun de vous peut bien se donner seulement la peine d'ouvrir les *Premiers Analytiques*, qu'ils se mettent à l'épreuve de cette reprise, qu'ils ouvrent donc les *Premiers Analytiques*, et ils y verront ce qu'est le syllogisme, et le syllogisme après tout il faut bien en partir, du moins est-ce là que je reprends les choses, puisque, à notre avant-dernière rencontre, c'est là-dessus que j'ai terminé.

Je ne veux pas le reprendre en l'exemplifiant, car pour ceci le temps nous limite, en l'exemplifiant de toutes les formes de syllogisme, qu'il nous suffise de mettre en valeur rapidement ce qu'il en est de l'Universelle et de la Particulière, et dans leur forme, tout simplement affirmative. Je vais prendre le syllogisme dit *Darii*, c'est-à-dire fait d'une Universelle affirmative et de deux Particulières, et je vais vous rappeler tout ce qu'il en est d'une certaine façon de présenter les choses, ben, c'est simplement que, ici rien en aucun cas ne peut fonctionner, ne peut fonctionner que de substituer dans la trame du discours, de substituer au signifiant le trou fait de le remplacer parla lettre. Car, si nous énonçons ceci pour ne nous occuper que de *Darii*, que, pour employer les termes d'Aristote, « *Tout*

— 122 —

homme est bon », le « tout homme » est de l'universel et je vous ai assez souligné, assez préparés en tout cas à entendre ceci que, je peux sans plus le rappeler, que l'universel n'a, pour tenir, besoin de l'existence d'aucun homme. « *Tout homme est bon* » peut vouloir dire qu'il n'y a d'homme que bon, tout ce qui n'est pas bon n'est pas homme, n'est-ce pas ? Deuxième articulation: « *Quelques animaux sont des hommes* », et troisième articulation qui s'appelle conclusion, la seconde étant la mineure, « *quelques animaux sont donc bons* ».

Il est clair que ceci spécifiquement ne tient que de l'usage de la lettre pour la raison que, il est clair que, sauf à les supporter d'une lettre, il n'y a pas d'équivalence entre le « Tout homme », le « Tout homme » sujet de l'Universelle, qui ici joue le rôle de ce qu'on appelle le moyen terme, et ce même moyen terme à la place où il est employé comme attribut, à savoir que « *quelques animaux sont des hommes* ». Car à la vérité, cette distinction, qui mérite d'être faite, demande néanmoins beaucoup de soins. L'homme de « *Tout homme* », quand il est le sujet, implique une fonction d'une Universelle qui ne lui donne pour support très précisément que son statut symbolique. A savoir que quelque chose s'énonce « l'homme ».

Sous les espèces de l'attribut et pour soutenir que quelques animaux soient des hommes, il convient bien sûr, c'est la seule chose qui les distingue, d'énoncer que ce que nous appelons « homme » chez l'animal, est bien précisément cette espèce d'animal qui se trouve habiter le langage. Bien sûr, il est à ce moment-là justifiable de poser que l'homme est bon, c'est une limitation, c'est une limitation très précisément en ceci que ce sur quoi peut se fonder que l'homme soit bon tient à ceci, mis en évidence ceci depuis longtemps, et d'avant Aristote que l'idée du *bon* ne saurait s'instaurer que du langage. Pour Platon, elle en est au fondement; il n'y a pas de langage, d'articulation possible, puisque pour Platon, le langage, c'est le monde des idées, il n'y a pas d'articulation possible sans cette idée primaire du bien. Il est tout à fait possible d'interroger autrement ce qu'il en est du bon dans le langage, et, simplement dans ce cas, d'avoir à déduire les conséquences qui en résulteront pour la position universelle de ceci que « l'homme est bon » comme vous le savez, c'est ce que fait Meng-Tzu, que je n'ai pas avancé pour rien ici dans mes dernières conférences. Bon, qu'est-ce à dire? Bon à quoi? Ou est-ce simplement dire, comme ça se dit, depuis quelque temps, « vous êtes bon ». Si les choses en sont venues à un certain point que, dans la mise en question de ce qui est vérité et aussi bien discours, c'est bien peut-être en effet ce changement d'accent qui a pu être pris quant à l'usage du mot « bon ». Bon, Bon! Pas besoin de spécifier: bon pour le service, bon pour aller

— 123 —

au casse-pipe, c'est trop en dire. Le « vous êtes bon » a sa valeur absolue. En fait, c'est ça le lien central qu'il y a du bon au discours; dès que vous habitez un certain type de discours, ben! vous êtes bon pour qu'il vous commande.

C'est bien en cela que nous sommes conduits à la fonction du signifiant maître, dont j'ai souligné qu'il n'est pas inhérent en soi au langage, et que le langage ne commande, enfin..., je veux dire, ne rend possible qu'un certain nombre déterminé de discours et que tous ceux qu'au moins jusqu'à présent, je vous ai articulés spécialement l'année dernière, qu'aucun d'entre eux n'élimine la fonction du signifiant maître.

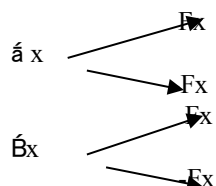
Dire que quelques animaux sont bons, est évidemment dans ces conditions pas du tout une conclusion simplement formelle. Et c'est en ça que je soulignai tout à l'heure que l'usage de la logique quoi qu'elle-même puisse énoncer, n'est pas du tout à réduire à une tautologie, que quelques animaux soient bons, justement, ne se limitent pas à ceux qui sont des hommes, comme l'implique l'existence de ceux qu'on appelle les animaux domestiques. Et ce n'est pas pour rien que depuis un temps j'ai souligné qu'on ne peut pas dire qu'ils n'aient pas l'usage de la parole. S'il leur manque le langage, et bien entendu bien plus les ressorts du discours, ça ne les rend pas pour autant moins sujets à la parole. C'est même ça qui les distingue et qui les fait moyens de production. Ceci, comme vous le voyez, nous ouvre une porte qui nous mènerait un tout petit peu loin. Je vous ferai remarquer que... je livre à votre méditation et que dans les commandements dits du Décalogue, la femme est assimilée aux susdits sous la forme suivante: « Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son bœuf, ni son âne », et enfin il y a une énumération qui est très précisément celle des moyens de production. Ceci n'est pas pour vous donner l'occasion de ricaner mais de réfléchir en rapprochant ce que je vous fais remarquer là en passant, de ce qu'autrefois, autrefois j'avais bien voulu dire de ce qui s'exprimait dans les commandements, à savoir, rien d'autre que les lois de la parole, ce qui limite leur intérêt. Mais il est très important justement de limiter l'intérêt des choses pour savoir pourquoi, vraiment, elles portent.

Bon! Eh bien! ceci étant dit ma foi comme j'ai pu, c'est-à-dire par un frayage qui est comme d'habitude, n'est-ce pas, celui que je suis forcé de faire du grand A renversé, de la tête de buffle, je passe à l'étape suivante, à savoir à ce que nous permet d'inscrire le progrès de la logique. Vous savez qu'il est arrivé quelque chose qui d'ailleurs est très très beau comme ça, il y a quelque chose comme un peu plus de deux mille ans, que, il est arrivé quelque chose qui s'appelle une réinscription de ce premier essai fait par le moyen des trous

— 124 —

portés à la bonne place, à savoir par le remplacement des termes par des lettres, des termes dits majeur, mineur, et des moyens termes, les termes dits extrêmes et moyens termes, majeure et mineure étant des propositions, je vous demande pardon de ce lapsus. Vous savez que, avec la logique inaugurée par de Morgan et Boole, nous sommes arrivés, inaugurée seulement par eux, et non pas poussée à son dernier point, nous sommes arrivés aux formules dites des quantificateurs.

Qu'est-ce qui n'entend pas? Personne? Il y a longtemps que vous ne m'entendez pas? — Quand vous êtes au tableau. Donc jusqu'à présent ça allait? Je vous suis reconnaissant de me le dire au moment où ça ne va plus. Alors écoutez, je vais écrire rapidement et puis je vais revenir là.



Bon! Alors, je viens de faire ces petits ronds pour vous montrer que la barre n'est pas une barre entre deux $f(x)$, ce qui ne voudrait d'ailleurs absolument rien dire, et que la barre que vous trouvez dans la colonne de droite entre chacun, chacune des paires de $f(x)$, cette barre est liée uniquement à l' $f(x)$ qui est en dessous, c'est-à-dire signifie sa négation. L'heure s'avance plus que je ne le devinais, de sorte que ça va peut-être me forcer d'abréger un petit peu. Le fruit de l'opération d'inscription complète, celle qu'a permis, suggéré, le progrès de la mathématique, c'est de ce que la mathématique soit arrivée par l'algèbre à s'écrire entièrement, que l'idée a pu venir de se servir de la lettre pour autre chose que pour faire des trous. C'est-à-dire à écrire autrement nos quatre espèces de propositions, en tant qu'elles sont centrées du Tout, du quelque, à savoir de mots dont il ne serait vraiment pas difficile de vous montrer quelles ambiguïtés ils supportent. Alors, à partir de cette idée, on a écrit ce qui se présentait d'abord comme sujet, à condition de l'affecter de ce grand A renversé, nous pouvions le prendre pour équivalent à « Tout x » et que dès lors, ce dont il s'agissait, c'était de savoir dans quelle mesure un certain « Tout x » pouvait satisfaire à un rapport de fonction.

J e pense que je n'ai pas besoin ici de souligner — pourtant il faut bien que je le fasse, sans ça tout ceci paraîtrait vide — que la chose a tout à fait son plein sens en mathématiques, à savoir que justement en tant que nous restons dans la lettre où gît le pouvoir de la mathématique, cet x de droite, en tant qu'il est inconnu, peut légitimement être posé, ou pas posé, comme pouvant trouver sa place dans ce qui se trouve être la fonction qui lui répond; c'est à savoir là où ce même x est pris comme variable. Pour aller vite, parce que je vous dis l'heure avance, je

— 125 —

vais l'illustrer. J'ai souligné, je l'ai dit, je l'ai énoncé, que l' x qui est à gauche, dans l' $\hat{a}$ de x nommément, est une inconnue. Prenons par exemple la racine d'une équation du second degré. Est-ce que je peux écrire, pour toute racine d'une équation du second degré, qu'elle peut s'inscrire dans cette fonction qui définit l' x comme variable, celle dont s'instituent les nombres réels? Pour ceux qui seraient tout à fait comme ça, pour qui tout ça serait vraiment un langage jamais entendu, je souligne que les nombres réels, c'est en tout cas pour ceux-là, tous les nombres qu'ils connaissent. À savoir, y compris les nombres irrationnels même si ils ne savent pas ce que c'est. Qu'ils savent simplement qu'avec les nombres réels, enfin, on en a fini, on leur a donné un statut; comme ils ne soupçonnent pas ce que c'est que les nombres imaginaires, je ne leur indique que pour leur donner l'idée que ça vaut la peine de faire une fonction des nombres réels. Bon! Ben, il est tout à fait clair qu'il n'est pas vrai que pour tout x , à savoir toute racine de l'équation du second degré, on puisse dire que toute racine de l'équation du second degré satisfasse à la fonction dont se fondent les nombres réels. Tout simplement parce qu'il y a des racines de l'équation du second degré qui sont des nombres imaginaires, qui ne font pas partie de la fonction des nombres réels.

Bon! ce que je veux vous souligner, c'est ceci, c'est qu'avec ça, on croit en avoir assez dit. Eh bien! non. On n'en a pas assez dit, car aussi bien pour ce qui est des rapports de Tout x que du rapport qu'on croit pouvoir substituer au Quelque, à savoir — dont on peut se satisfaire dans l'occasion — à savoir qu'il existe des racines de l'équation du second degré qui satisfont à la fonction du nombre réel, et aussi, qu'il existe des racines de l'équation du second degré qui n'y satisfont pas. Mais dans un cas comme dans l'autre, ce qui en résulte, loin que nous puissions voir ici la transposition purement formelle, l'homologie complète des Universelles et des Particulières affirmatives et négatives respectivement, c'est que, ce que ceci veut dire, c'est, non pas que la fonction n'est pas vraie; qu'est-ce que ça peut vouloir dire qu'une fonction n'est pas vraie? Du moment que vous écrivez une fonction, elle est ce qu'elle est, ~ cette fonction. Même si elle déborde de beaucoup la fonction des nombres réels. Ceci veut dire que, concernant l'inconnue que constitue la racine de l'équation du second degré, je ne peux pas écrire pour l'y loger, la fonction des nombres réels. Ce qui est bien autre chose que l'Universelle négative, dont les propriétés d'ailleurs étaient déjà bien faites pour nous la faire mettre en suspens, comme je l'ai assez souligné en son temps. Il en est exactement de même au niveau de *il existe un x* , il existe un x à propos duquel, il existe certains x , certaines racines de l'équation

— 126 —

du second degré à propos desquelles je peux écrire la fonction dite des nombres réels en disant qu'elles y satisfont, il en est d'autres à propos desquelles — il ne s'agit pas de nier la fonction des nombres réels — mais à propos desquelles je ne peux pas écrire la fonction des nombres réels.

Eh bien! C'est ça qui va nous introduire dans la troisième étape qui est celle en somme de tout ce que je viens de vous dire aujourd'hui qui est faite bien sûr pour vous introduire. C'est que, comme vous l'avez bien vu, je glisse tout naturellement, à me fier au souvenir de ce qu'il s'agit de réarticuler, j'ai glissé à l'écrire, à savoir que la fonction, avec sa petite barre au-dessus, symbolisait quelque chose de tout à fait inepte au regard de ce que j'avais effectivement à dire. Vous avez peut-être remarqué que, il m'est même pas venu à l'idée, au moins jusqu'à présent, à vous non plus, de penser que la barre de la négation peut-être avait quelque chose à faire, à dire dans la colonne, non pas de droite, mais de gauche. Essayons, quel parti peut-on tirer, qu'est-ce qu'on peut avoir à dire à propos de ceci que la fonction ne varierait pas, appelons-la $1x$, comme par hasard, et à mettre, ce que nous n'avons jamais eu à faire jusqu'à présent, la barre de la négation. Elle peut être dite ou bien écrite.

Commençons par la dire: « Ce n'est pas de tout x que la fonction Φ de x peut s'inscrire; ce n'est pas à un x existant que la fonction 1 de x peut s'écrire ».

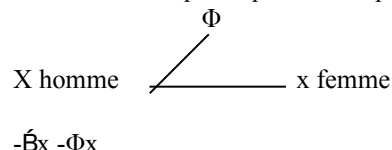
- $\bar{a}$ x . Φx

Voilà! Je n'ai encore pas dit si c'était *inscriptible* ou pas. Mais à m'exprimer ainsi, j'énonce quelque chose qui n'a de référence que l'existence de l'écrit. Pour tout dire, il y a un monde entre les deux négations, celle qui fait que je ne l'écris pas, que je l'exclus, et, comme s'est exprimé autrefois quelqu'un qui était un grammairien assez fin, *c'est forclusif* La fonction ne sera pas écrite. Je *ne veux rien en savoir*. L'autre est *discordantiel*. Ce n'est pas en tant que, il y aurait un tout x que je peux écrire ou ne pas écrire Φ de X ; ce n'est pas en tant qu'il existe un x que je peux écrire ou ne pas écrire Φ de x .

Ceci est très proprement ce qui nous met au cœur de l'impossibilité d'écrire ce qu'il en est du rapport sexuel. Car après qu'aient subsisté pendant des temps concernant ce rapport, les structures de fiction bien connues, celles sur lesquelles reposent toutes les religions en particulier, nous en sommes venus, ceci de par l'expérience analytique, à la fondation de ceci que ce rapport ne va pas sans tiers terme, qui est à proprement parler le phallus, bien entendu j'entends si je puis dire, une certaine comprenette se formuler que ce tiers terme, ça va tout seul; justement il y a un tiers terme, c'est pour ça qu'il doit y avoir un rapport! C'est très difficile, bien sûr, d'imager ça, de montrer qu'il y a quelque chose

— 127—

d'inconnu qui est là, l'homme, qu'il y a quelque chose d'inconnu, qui est là, la femme, et que le tiers terme, en tant que tiers terme, il est très précisément caractérisé par ceci, c'est que justement, il *n'est pas* un médium, que si on le relie à l'un des deux termes, le terme de l'homme, par exemple, on peut être certain qu'il ne communiquera pas avec l'autre, et inversement. Que c'est spécifiquement là ce qui est la caractéristique du tiers terme. Que bien entendu, si même on a inventé un jour la fonction de l'attribut, pourquoi que ce serait-il pas en rapport, dans les premiers pas ridicules de la structure semblant, que tout homme est phallique, toute femme ne l'est pas. Or, ce qui est à établir, c'est bien autre chose. C'est que *quelque homme* l'est, à partir de ceci qu'exprime ici la seconde formule, à partir de ceci que ça n'est pas en tant que particulier qu'il l'est. L'homme est fonction phallique en tant qu'il est tout homme.



Mais comme vous le savez, il y a les plus grands doutes à porter sur le fait que le *tout-homme* existe. C'est ça l'enjeu: c'est qu'il ne peut l'être qu'au titre de *tout-homme*, c'est-à-dire d'un signifiant, rien de plus.

Et que par contre, ce que j'ai énoncé, ce que je vous ai dit, c'est que pour la femme, l'enjeu est exactement le contraire, à savoir ce qu'exprime l'énoncé discordantiel du haut, celui que je n'ai écrit si je puis dire que sans l'écrire, puisque je vous souligne qu'il s'agit d'un discordantiel qui ne se soutient que de l'énoncer, c'est que la femme, la femme ne peut remplir sa place dans le rapport sexuel, elle ne peut l'être qu'au titre de *d'une-femme*. Comme je l'ai fortement accentué, il n'y a pas de *toute-femme*.

Ce que j'ai voulu aujourd'hui frayer vous illustrez c'est que la logique porte la marque de l'impasse sexuelle, et qu'à la suivre, dans son mouvement, dans son progrès, c'est-à-dire dans le champ où elle paraît avoir le moins affaire avec ce qui est en jeu dans ce qui s'articule de notre expérience, à savoir l'expérience analytique, vous y retrouverez les mêmes impasses, les mêmes obstacles, les mêmes béances, et pour tout dire, la même absence de fermeture d'un triangle fondamental.

Je m'étonne que les choses, je veux dire le temps, aient avancé si vite, avec ce que j'avais à vous frayer aujourd'hui et que je doive maintenant m'interrompre, je pense qu'il vous sera facile peut-être, dès avant que nous nous revoyons le deuxième mercredi du mois de juin, de vous apercevoir vous-même de la convenance de ceci d'où résulte, d'où résulte par exemple que rien ne peut être

— 128 —

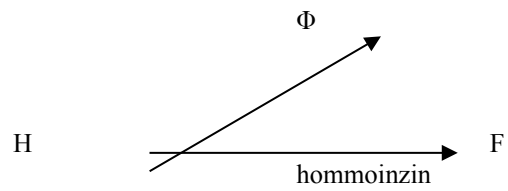
fondé du statut *de l'homme*, je parle, vu de l'expérience analytique, qu'à faire artificiellement, mythiquement, ce *tout-homme* avec celui, présumé, le père mythique, du *Totem et Tabou*, à savoir celui qui est capable de satisfaire à la jouissance de *toutes les femmes*.

Mais inversement, ce sont les conséquences dans la position de la femme de ceci, que ce n'est que, à partir d'être *une-femme* qu'elle puisse s'instituer dans ce qui est inscriptible de ne pas l'être, c'est-à-dire restant béant de ce qu'il en est du rapport sexuel, et qu'il arrive ceci, si lisible dans ce qu'il en est de la fonction combien précieuse *des* hystériques, les hystériques sont celles qui, sur ce qu'il en est du rapport sexuel, *disent la vérité*. On voit mal comment aurait pu se frayer cette voie de la psychanalyse si nous ne les avions pas eues. Que la névrose

— qu'une névrose tout au moins, je le démontrerai également pour l'autre — qu'une névrose ne soit strictement le point où s'articule la vérité d'un échec, qui n'est pas moins vrai partout ailleurs que là où la vérité est dite, c'est de là que nous devons partir pour donner son sens à la découverte freudienne. Ce que l'hystérique articule, c'est bien sûr ceci, que pour ce qui est de faire le *tout-homme*, elle en est aussi capable que le *tout-homme* lui-même, à savoir par l'imagination. Donc de ce fait, elle n'en a pas besoin; mais que si par hasard ça l'intéresse, le phallus, à savoir ce dont elle se conçoit comme châtrée, comme Freud l'a assez souligné, que par le progrès du traitement, du traitement analytique, elle n'en a que faire, puisque cette jouissance, il faut pas croire qu'elle l'a, qu'elle l'a pas de son côté, et que si par hasard le rapport sexuel l'intéresse, il faut qu'elle s'intéresse à cet élément tiers, le phallus, et comme elle ne peut s'y intéresser que par rapport à l'homme, en tant qu'il n'est pas sûr qu'il y en ait même un, toute sa politique sera tournée vers ce que j'appelle en avoir *au moins un*.

Cette notion *de l'au moins un*, c'est là-dessus, mon Dieu, que je termine, parce que l'heure m'indique la limite; vous verrez que j'aurai par la suite, bien sûr, à la mettre en fonction avec ce que déjà bien sûr vous voyez là, déjà articulé, à savoir celle de l'un *en peluce*, qui n'est pas ailleurs qu'ici, n'est-ce pas, tel que je l'ai écrit la dernière fois: *un en peluce*. Ce n'est pas pour rien que je l'ai écrit ainsi, je pense que ça peut tout de même pour certains soulever certains échos. *L'au-moins-un* comme fonction essentielle du rapport en tant qu'il situe la femme par rapport au point ternaire clé de la fonction phallique, nous l'écrirons de cette façon parce qu'elle est inaugurale, inaugurale d'une dimension qui est très précisément celle sur laquelle j'ai insisté pour un discours qui ne serait pas du semblant, *l'hommoizin*.

un en peluce



LEÇON 9, 9 JUIN 1971

Je vais m'étendre, aujourd'hui, sur quelque chose que j'ai pris soin d'écrire. Voilà, je ne dis pas ça, simplement comme ça, à la cantonade, ce n'est pas superflu. Je me permettrai, comme ça éventuellement, de ronronner quelque chose à propos de tel terme de l'écrit, mais si vous avez suffisamment entendu ce que j'ai abordé cette année de la fonction de l'écrit, eh bien! je n'aurai pas besoin de justifier plus si ce n'est dans le fait en acte. Ce n'est pas indifférent en effet que ce que je vais dire maintenant soit écrit. Ça n'a pas du tout la même portée si simplement je dis ou si je vous dis que j'ai *écrit*...

— On n'entend pas!

— Un homme — vous m'entendez? — et une femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non; ils peuvent comme tels s'entendre crier. Ça serait un badinage si je ne l'avais pas *écrit*. Ecrit suppose au moins soupçonné de vous, au moins de certains d'entre vous, ce qu'en un temps j'ai dit du cri. Je ne peux pas y revenir. Ceci arrive, qu'ils crient, dans le cas où ils ne réussissent pas à s'entendre autrement, autrement, c'est-à-dire sur une affaire qui est le gage de leur entente. Ces affaires ne manquent pas, y compris à l'occasion, c'est la meilleure, l'entente au lit. Ces affaires ne manquent pas, certes, donc, et c'est en cela qu'elles manquent quelque chose, à savoir que s'entendre comme homme, comme femme, ce qui voudrait dire sexuellement, l'homme et la femme ne s'entendraient-ils ainsi qu'à se taire? Il n'en est même pas question, car l'homme, la femme, n'ont aucun besoin de parler pour être pris dans un discours. Comme tels, comme tels, du même terme que celui que j'ai dit tout à l'heure, comme tels, ils sont des faits de discours. Le sourire ici suffirait, semble-t-il, à avancer qu'ils ne sont pas que ça.

-131-

— 132 —

Sans doute, qui ne l'accorde? mais qu'ils soient ça aussi, effets de discours, fige le sourire et ce n'est qu'ainsi, figé par cette remarque, qu'il a son sens, le sourire, sur les statues archaïques. L'infatuation, elle, ricane. C'est donc dans un discours que les étant hommes et femmes, naturels si l'on peut dire, ont à se faire valoir comme tels.

Il n'est discours que de semblant, si ça ne s'avouait pas de soi, j'ai dénoncé la chose, j'en rappelle l'articulation. Le semblant ne s'énonce qu'à partir de la vérité. Sans doute n'évoque-t-on jamais celle-ci, la vérité, dans la science. Ce n'est pas là raison de nous en faire plus de souci. Elle se passe bien de nous. Pour qu'elle se fasse entendre, il lui suffit de dire « Je parle », et on l'en croit parce que c'est vrai, qui parle, parle. Il n'y a d'enjeu, je rappelle ce que j'ai dit du pari en l'illustrant de Pascal, il n'y a d'enjeu que de ce qu'elle dit. Comme vérité elle ne peut dire que le semblant sur la jouissance, et c'est sur la jouissance sexuelle qu'elle gagne à tous les coups. Je voulais ici, remettre au tableau à l'usage éventuel de ceux qui ne sont pas venus les dernières fois, les figures algébriques dont j'ai cru pouvoir ponctuer ce dont il s'agit concernant le coïtage auquel on est amené, d'écrire ce qui concerne le rapport sexuel. $\hat{a}$

$- \hat{a} \ x. \ \bar{a} \ x. - \hat{a} \ x. - \bar{a} \ x.$

Les deux barres mises sur les symboles qui sont à gauche et dont se situe respectivement au regard de ce dont il s'agit tout ce qui est capable de répondre au semblant de la jouissance sexuelle, les deux barres dites de négation sont ici telles que justement elles ne sont pas à écrire puisque de ce qui ne peut pas s'écrire, on ne l'écrit pas, tout simplement. On peut dire qu'elles ne sont pas à écrire, que ce n'est pas de *tout* x que puisse être posée la fonction 1 de x, et que c'est de ce *ce n'est pas de tout* que se pose la femme. Il n'existe pas de x tel qu'il satisfasse à la fonction dont se définit la variable d'être la fonction c1 de x, qu'il n'en existe pas, c'est de cela que se formule ce qu'il en est de l'homme, du mâle, j'entends. Mais justement ici la négation n'a que la fonction dite de la *Verneinung*, c'est-à-dire qu'elle ne se pose qu'à avoir d'abord avancé qu'il existe *quelque homme*, et que c'est par rapport à *toute femme* qu'une femme se situe. C'est un rappel. Ça ne fait pas partie de l'écrit que je reprends.

Que je reprends, ce qui signifie que — je vois que c'est assez répandu, vous faites bien en effet de prendre des notes, c'est le seul intérêt de l'écrit, c'est que

— 133 —

par après, vous ayez à vous situer par rapport à lui. Bon! eh bien! On fera bien de me suivre dans ma discipline du nom, n.o.m. J'aurai à y revenir, spécialement la prochaine fois qui sera la séance dont nous conclurons cette année. Le propre du nom, c'est d'être nom propre, même pour un tombé entre autre à l'usage de nom commun, ce n'est pas temps perdu que de lui retrouver un emploi propre. Et quand un nom est resté assez propre, n'hésitez pas, prenez exemple, et appelez la chose par son nom, la *chose freudienne* par exemple, comme j'ai fait, vous savez, j'aime à l'imaginer. J'y reviendrai la prochaine fois. Nommer quelque chose, c'est un appel, aussi bien dans ce que j'ai écrit, la chose en question, freudienne, se lève et fait son numéro. Ce n'est pas moi qui le lui dicte. Ça serait même de tout repos. De ce repos dernier au semblant de quoi tant de vies s'astreignent. Si je n'étais pas comme homme, masculin, exposé là sous le vent de la castration. Relisez mon texte. Elle, la vérité, mon imbaissable partenaire, elle est certes dans le même vent. Elle le porte même; être dans le vent, c'est ça.. Mais ce vent ne lui fait ni chaud ni froid. Pour la raison que la jouissance, c'est très peu pour elle. Puisque la vérité, c'est qu'elle la laisse au semblant. Cet semblant a un nom, lui aussi, repris du temps mystérieux de ce que s'y jouassent les mystères, rien de plus, où il nommait le savoir supposé à la fécondité et comme tel offert à l'adoration sous la figure d'un semblant d'organe. Ce semblant dénoncé par la vérité pure est, il faut le reconnaître, assez phalle, assez intéressé dans ce qui pour nous s'amorce par la vertu du coït à savoir la sélection des génotypes, avec la reproduction du phénotype et tout ce qui s'ensuit, assez intéressé donc pour mériter ce nom antique du phallus. Bien qu'il soit clair que l'héritage qu'il couvre maintenant se réduit à l'acéphalie de cette sélection, soit l'impossibilité de subordonner la jouissance dite sexuelle à ce qui *sub rosa* spécifierait le choix de l'homme et de la femme pris comme porteurs chacun d'un lot précis de génotypes, puisque, au meilleur cas, c'est le phénotype qui guide ce choix. À la vérité, c'est le cas de le dire, un nom propre, car ç'en est encore un, le phallus, n'est tout à fait stable que sur la carte où il désigne un désert. C'est les seules choses qui sur la carte ne changent pas de nom. Il est remarquable que même les déserts produits au nom d'une religion, ce qui n'est pas rare, ne soient jamais désignés du nom qui fut pour eux dévastateur. Un désert ne se rebaptise qu'à être fécondé. Ça n'est pas le cas pour la jouissance sexuelle, que le progrès de la science ne semble pas conquérir au savoir. C'est par contre du barrage qu'elle constitue à l'avènement du rapport sexuel dans le discours que sa place s'y est évidée jusqu'à devenir, dans la psychanalyse, évidente.

— 134 —

Telle est, au sens que ce mot a dans le pas logique de Frege, *die Bedeutung des Phallus*. C'est bien pourquoi — j'ai mes malices hein? — c'est en allemand, parce qu'en Allemagne, que j'ai porté le message à quoi répond dans mes *Ecrits* ce titre, et ce, au nom du centenaire de la naissance de Freud. Il fut beau de toucher en ce pays élu pour qu'y résonne ce message, la sidération qu'il produisit. Vous pouvez pas avoir une idée, maintenant vous vous baladez tous avec un machin comme ça sous le bras. À ce moment-là, ça faisait un effet, *die Bedeutung des Phallus*. Dire que je m'attendais à ça ne serait rien dire, au moins dans ma langue. Ma force est de savoir ce qu'attendre signifie. Pour la sidération en question, je ne mets pas ici dans le coup les vingt-cinq ans de crétinisation raciale. Ça serait consacrer que les vingt-cinq ans triomphent partout. Plutôt insisterai-je sur ce que *die Bedeutung des Phallus* est, en réalité, un pléonasmе. Il n'y a pas dans le langage d'autre *Bedeutung* que le Phallus. Le langage, dans sa fonction d'existant, il y a deux virgules, ne connote, en dernière analyse, j'ai dit, connote, hein? que l'impossibilité de symboliser le rapport sexuel chez les êtres qui l'habitent, qui habitent le langage, en raison de ce que c'est de cet habitat qu'ils tiennent la parole. Et qu'on n'oublie pas ce que j'ai dit, puisque la parole, dès lors, n'est pas leur privilège à ces êtres qui l'habitent, qu'ils l'évoquent, la parole, dans tout ce qu'ils dominent par l'effet du discours. Ça commence à ma chienne, par exemple, celle dont j'ai longtemps parlé, et ça va très très loin. Le silence éternel, comme disait l'autre, des espaces infinis, n'aura, comme beaucoup d'autres, d'autres éternités, duré plus qu'un instant. Ça parle vachement dans la zone de la nouvelle astronomie, celle qui s'est ouverte tout de suite après ce menu propos de Pascal. C'est de ce que le langage n'est constitué que d'une seule *Bedeutung* qu'il tire sa structure, laquelle consiste en ce qu'on ne puisse, de ce qu'on l'habite, en user que pour la métaphore, d'où résultent toutes les insanités mythiques dont vivent ses habitants, pour la métonymie, dont ils prennent le peu de réalité qui leur reste, sous la forme du plus de jouir. Or, ceci, ceci que je viens de dire, ne se signe que dans l'histoire, et à partir de l'apparition de l'écriture, laquelle n'est jamais simple inscription, fût-ce dans les apparences de ce qui se promeut de l'audiovisuel. L'écriture n'est depuis ses origines, jusqu'à ses derniers protéismes techniques, que quelque chose qui s'articule comme os dont le langage serait la chair. C'est bien en cela qu'elle démontre que la jouissance, la jouissance sexuelle, n'a pas d'os, ce dont on se doutait par les mœurs de l'organe qui en donne chez le mâle parlant la figure comique. Mais l'écriture, elle, pas le langage, l'écriture donne os à toutes les jouissances qui, de par le discours, s'avèrent s'ouvrir à l'être parlant; leur donnant os, elle souligne

— 135 —

ce qui y était certes accessible, mais masquée, à savoir que le rapport sexuel fait défaut au champ de la vérité, en ce que le discours qui l'instaure ne procède que du semblant à ne frayer la voie qu'à des jouissances qui parodient — c'est le mot propre — celle qui y est effective mais qui lui demeure étrangère. Tel est l'Autre de la jouissance, à jamais interdit, celui dont le langage ne permet l'habitation qu'à le fournir — pourquoi n'emploierai-je pas cette image? — de scaphandre.

Peut-être que ça vous dit quelque chose, cette image, hein? Il y en a tout de même quelques-uns d'entre vous qui ne sont pas assez occupés par la fonction de syndicat pour être tout de même émus de nos exploits lunaires. Il y a longtemps que l'homme rêve à la lune. Il y a mis le pied maintenant. Pour bien se rendre compte de ce que ça veut dire, il faut faire comme j'ai fait avant de revenir du Japon. C'est là qu'on se rend compte que rêver à la lune, c'était vraiment une fonction. Un personnage, dont je ne dirai pas le nom, je ne veux pas faire ici d'érudition, qui est encore là, enfermé enfin! exactement lui. On se rend compte de ce que ça veut dire *persona*, c'est la personne même, c'est son masque qui est là enfermé dans une petite armoire japonaise, on le montre aux visiteurs. On sait que c'est lui, que l'endroit à l'y mettre, se montre, là, ça se trouve dans un endroit qui s'appelle le Pavillon d'Argent, à Kyoto, il rêvait à la lune. Nous aimons à croire qu'il la contemplait assez phalliquement. Nous aimons à le croire, mais enfin, ça nous laisse tout de même dans l'embarras. On ne se rend plus bien compte. Le chemin parcouru, n'est-ce pas, pour l'inscrire, pour se tirer de cet embarras, faut comprendre que c'est l'accomplissement du signifiant de A barré de mon graphe, S (A).

Tout ça est un badinage. C'est un badinage signal, signal pour moi bien sûr. Il m'avertit que je frôle le structuralisme. Si je suis forcé de le frôler, comme ça, naturellement, c'est pas de ma faute. Je m'en déchargerai, c'est à vous de juger, sur la situation que je subis. Le temps passe et naturellement je vais être forcé d'abréger un peu, de sorte que ça va devenir plus difficile à suivre, mon écrit. Mais cette situation que je subis, je vais l'épingler, l'épingler de quelque chose qui ne va pas vous apparaître tout de suite mais que j'aurai à dire d'ici qu'on se quitte, dans huit jours n'est-ce pas, c'est que je l'épinglerai du refus de la performance. C'est une maladie, une maladie d'époque, sous les fourches de laquelle il faut bien passer, puisque ce refus constitue le culte de la compétence. C'est-à-dire de la certaine idéalité dont je suis réduit avec, d'ailleurs, beaucoup de champs de la science, à m'autoriser devant vous. Le résultat, ça c'est des anecdotes n'est-ce pas; mes *Ecrits* sont par exemple... on en traduit un en anglais, *Fonction et Champ de la parole et du langage*, on le traduit par *The language of*

— 136 —

the Self Je viens d'apprendre qu'en espagnol, on a aussi quelque chose dans ce genre-là, la traduction d'un certain nombre est intitulée: *Aspects structuralistes de Freud*, quelque chose comme ça. Bon enfin, laissons! La compétence néglige que c'est dans l'incompétence qu'elle prend assiette, à se proposer sous forme d'idéalité à son culte, c'est comme ça qu'elle va aux concessions, et je vais vous en donner un exemple; la phrase par laquelle j'ai commencé: *l'homme et la femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non*, eh! bien voilà! c'était pour vous dorer la pilule, mais la pilule ça n'arrange rien. La notion forgée du terme de *structuralisme* tente de prolonger la délégation faite un temps à certains spécialistes, les spécialistes de la vérité, la délégation d'un certain vide qui s'aperçoit dans la raréfaction de la jouissance, c'est cela qu'avait relevé sans faille l'existentialisme, après que la phénoménologie, bien plus faux jeton, eût jeté le gant de ses exercices respiratoires. Elle occupait les lieux laissés déserts par la philosophie parce que c'était pas des lieux appropriés. Actuellement, ils sont tout juste bons au mémorial de sa contribution, qui n'est pas mince, à la philosophie, au discours du maître qu'elle a définitivement stabilisé de l'appui de la science. Marx ou pas, qu'il l'ait balancée sur les pieds ou sur la tête, la philosophie, et il est certain que la philosophie en tous cas, elle, n'était pas assez phalle. Qu'on ne compte pas sur moi pour structuraliser l'affaire de la vie impossible, comme si ce n'était pas de là qu'elle avait chance, la vie, de faire la preuve de son réel. Ma prosopopée esbaudissante du «*Je parle*» dans l'écrit cité tout à l'heure, *La Chose freudienne*, pour être mise au compte, rhétorique, d'une vérité en personne ne me fait pas choir là d'où je la tire. Rien n'est dit là que ce que parler veut dire, la division sans remède de la jouissance et du semblant. La vérité, c'est de jouir à faire semblant, et de n'avouer en aucun cas que la réalité de chacune de ces deux moitiés ne prédomine qu'à s'affirmer d'être de l'autre, soit à mentir à jets alternés. Tel est le mi-dit de la vérité. Son astronomie est équatoriale, soit déjà tout à fait périmée quand elle naquit du couple nuit-jour. Une astronomie, ça raisonne (résonne) de se soumettre aux saisons, à s'assaisonner. Ceci est une allusion à l'astronomie chinoise, qui, elle, était équatoriale et qui n'a rien donné.

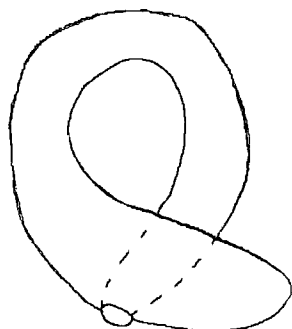
La chose dont il s'agit, ce n'est pas sa compétence de linguiste et pour cause, qui à Freud en a tracé les voies. Ce que je rappelle moi, c'est que ces voies, il n'a pu les suivre qu'à y faire preuve, et jusqu'à l'acrobatie, de performances de langage. Et que là, seule la linguistique permet de les situer dans une structure, en tant qu'elle s'attache, elle, à une compétence qu'on appelle la conscience linguistique, qui est tout de même bien remarquable, justement, de ne jamais se dérober à son enquête. Donc, ma formule que *l'inconscient est structuré comme*

— 137 —

un langage implique qu'à minima, la condition de l'inconscient, c'est le langage. Mais ça n'ôte rien à la portée de l'énigme qui consiste en ce que l'inconscient en sache plus long qu'il n'en a l'air, puisque c'est de cette surprise qu'on était parti pour le nommer comme on l'a fait. Il en sait des choses. Naturellement, tout de suite, ça tournait court si on le coiffait, le dit inconscient, de tous les instincts, qui sont d'ailleurs toujours là comme éteignoir. Lisez n'importe quoi qui se publie hors de mon école. L'affaire était dans le sac, il s'agissait plus que d'y mettre l'étiquette à l'adresse de la vérité, précisément, laquelle la saute assez de notre temps, si je puis dire, pour ne pas dédaigner le marché noir. J'ai mis des bâtons dans l'ornière de sa clandestinité, à marteler que le savoir en question ne s'analysait que de se formuler comme un langage, soit dans une langue particulière, fût-ce à métisser celle-ci, en quoi d'ailleurs il ne fait rien de plus que ce que lesdites langues se permettent couramment, de leur propre autorité.

Personne ne m'a relancé sur ce que sait le langage, sait s.a.i.t., à savoir *die Bedeutung des Phallus*, je l'avais dit mais personne ne s'en était aperçu parce que c'était la vérité. Alors, qu'est-ce qui s'intéresse à la vérité ? Ben, des gens. Des gens dont j'ai dessiné la structure de l'image grossière qu'on trouve dans la topologie à l'usage des familles. Voilà comment ça se dessine, hein ? Dans cette topologie à l'usage des familles, c'est comme ça qu'on désigne la bouteille de Klein. Il n'y a pas, j'y reviens, un point de sa surface, qui ne soit partie topologique du rebroussement qui se figure ici du cercle, ici dessiné, du cercle *Bouteille de Klein* seul propre à donner à cette bouteille le cul dont les autres s'enorgueillissent indûment, les autres bouteilles, parce qu'elles ont un cul, Dieu sait pourquoi !

Ainsi, n'est-ce pas là où on le croit, mais en sa structure de sujet que l'hystérique — j'en viens à une partie des gens que je désignai à l'instant — conjugue la vérité de sa jouissance au savoir implacable qu'elle a que l'Autre propre à la causer, c'est le phallus, soit un semblant. Qui ne comprendrait la déception de Freud à saisir que le pas-de-guérison à quoi il parvenait avec l'hystérique n'allait à rien de plus qu'à lui faire réclamer ce dit semblant soudain pourvu de vertus réelles, de l'avoir accroché à ce point de rebroussement qui pour n'être pas introuvable sur le corps, c'est évident, est une figuration topologiquement tout



à fait incorrecte de la jouissance chez une femme. Mais Freud le savait-il? On peut se le demander. Dans la solution impossible de son problème, c'est à en mesurer la cause au plus juste, soit à en faire une juste cause que l'hystérique s'accorde sur ce qu'elle feint être détenteur de ce semblant, *au moins un*, que j'écris, ai-je besoin de le récrire *l'hommoizin*, conforme à l'os qu'il faut à sa jouissance pour qu'elle puisse le ronger. Ses approches de *l'hommoizin*, il y a trois façons de l'écrire; il y a la façon orthographique commune, hein? puisque après tout il faut bien que je vous explique, 1, et puis il y a ça, il y a cette valeur expressive que je sais donner toujours au jeu scripturaire, 2, puis à l'occasion vous pouvez quand même le rapprocher et l'écrire a (u moins un) comme ça, 3, pour ne pas oublier qu'à l'occasion il peut fonctionner comme objet *a*.

au moins un

hommoizin

a (u moizin)

Ses approches de *l'au moins un*, ne pouvant se faire qu'à avouer au dit point de mire qui le prend, au gré de ses penchants, la castration délibérée qu'elle lui réserve, ses chances sont limitées. Il faudrait pas croire que son succès passe par quelqu'un de ces hommes, homme masculin, que le semblant embarrasse plutôt, ou qui le préfèrent plus franc. Ceux que je désigne ainsi, ce sont les sages, les masochistes. Ça situe les sages. Il faut les ramener à leur juste place. Juger ainsi du résultat est méconnaître ce qu'on peut attendre de l'hystérique pour peu qu'elle veuille bien s'inscrire dans un discours, car c'est à mater le maître qu'elle est destinée, pour que grâce à elle, il se rejette dans le savoir.

Voilà! Je n'apporte ici rien de plus n'est-ce pas? C'est l'intérêt de cet écrit, c'est qu'il engendre des tas de choses, mais il faut bien savoir où sont les points à retenir. Rien d'autre que de marquer que le danger est le même dans ce carrefour que celui que je viens d'épingler d'en être averti que c'est de là que j'étais parti tout à l'heure, j'en reviens au même point, hein? Je tourne en rond.

Aimer la vérité, même celle que l'hystérique incarne si on peut dire, soit lui donner ce qu'on n'a pas sous prétexte qu'elle le désigne, c'est très spécifiquement se vouer à un théâtre dont il est clair qu'il ne peut plus être qu'une fête de charité. Je parle pas seulement de l'hystérique. Je parle de ce quelque chose qui s'exprime dans, vous dirais-je comme Freud, le malaise dans le théâtre. Pour qu'il tienne encore debout, il faut... il faut Brecht, n'est-ce pas, qui a compris que ça pouvait pas tenir sans une certaine distance, un certain refroidissement. Cet *il est clair* que je viens de dire *qui ne peut plus être, etc.*, est à proprement parler justement, un effet d'*Aufklärung*, à peine croyable en somme n'est-ce pas, lié à l'entrée en scène si boiteuse qu'elle se soit faite, du discours de l'analyste.

— 139 —

Ça a suffi à ce que l'hystérique, l'hystérique qualifiée, je suis en train, vous le sentez bien, d'approcher la fonction pour vous, ça a suffi à ce que l'hystérique renonce à la clinique luxuriante dont elle meublait la béance du rapport sexuel. C'est à prendre, c'est à prendre comme le signe, c'est peut-être à prendre comme le signe fait à quelqu'un, je parle de l'hystérique hein?, qu'elle va faire mieux que cette clinique. La seule chose importante ici est ce qui passe inaperçu, à savoir que je parle de l'hystérique comme de quelque chose qui supporte la quantification. Quelque chose s'inscrirait à m'entendre d'un A renversé de x, c'est pour ça que je l'ai écrit au tableau, toujours apte en son inconnue, à fonctionner dans Φ de x, comme variable. C'est bien en effet ce que j'écris et dont il serait facile de déceler quel rapport à la femme, précisément identifiée par lui à l'hystérique — ce qui met plutôt les femmes de son époque en très bon rang, à tout le moins elles étaient pour les hommes stimulantes de déceler quel rapport à la femme identifiée à l'hystérique lui a permis, c'est un saut, lui a permis d'instaurer sa logique en forme, en forme de $\sqrt{\sim}\backslash$ Le choix de $\sqrt{\sim}\backslash$, $\sqrt{\sim}\backslash$, $\sqrt{\sim}\backslash$, $\sqrt{\sim}\backslash$ Le choix de ce vocable plutôt que celui d' $\neg$ pour désigner la proposition universelle affirmative, comme négative d'ailleurs, enfin toute cette pantalonnade de la première grande logique formelle, est tout à fait essentiellement liée à l'idée qu'Aristote se faisait de la femme. Il n'empêche pas que, justement, que la seule formule universelle qu'il ne se serait pas permis de prononcer, ça serait *toutes les femmes*. Il n'y en a pas trace. Ouvrez les *Premiers Analytiques*. Pas plus que lui, alors que ses successeurs s'y sont rués la tête la première, ne se serait permis d'écrire cette incroyable énormité, dont vit la logique formelle depuis, *tous les hommes sont mortels*. Ce qui préjuge tout à fait du sort à venir de l'humanité. *Tous les hommes sont mortels*, ça veut dire que tous les hommes, puisqu'il s'agit là de quelque chose qui s'énonce en extension, tous les hommes en tant que tous, sont destinés à la mort, c'est-à-dire le genre humain à s'éteindre, ce qui est pour le moins hardi. Que $\forall x$ impose le passage à un être, à un *toute femme* qu'un être aussi sensible qu'Aristote n'ait bien, de fait, jamais commis ce *toute femme*, c'est justement ce qui permet d'avancer que le *toute femme* est l'énonciation dont se décide l'hystérique comme sujet, et que c'est pour cela qu'une femme est solidaire d'un *papludun* qui proprement la loge dans cette logique du successeur que Peano nous a donnée comme modèle. L'hystérique n'est pas *une femme*.

Il s'agit de savoir si la psychanalyse telle que je la définis donne accès à *une femme* ou si, *qu'une femme* advienne, c'est affaire de *doxa*, c'est-à-dire si c'est comme la vertu l'était au dire de gens qui dialoguèrent dans le *Menon* — vous vous rappelez le Ménon, mais non, ménon ? — comme cette vertu l'était, et c'est

— 140 —

ce qui fait le prix, le sens de ce dialogue, cette vertu était ce qui ne s'enseigne pas. Ça se traduit, ce qui ne peut, d'elle, d'une femme, telle que j'en définis là le pas, être su dans l'inconscient, soit de façon articulée; car enfin — là j'arrête —quelqu'un qui justement en remet sur le théâtre, comme si c'était là question digne d'absorber une grande activité, c'est un livre très bien fait, une grande activité de l'analyste, comme si c'était là vraiment ce dans quoi un analyste devrait se spécialiser~ quelqu'un me fait mérite dans une note, d'avoir introduit la distinction entre vérité et savoir. Enorme! Enorme! Je viens de vous parler du *Ménon* n'est-ce pas? Naturellement il l'a pas lu, il lit que du théâtre. Enfin le *Ménon*, c'est avec ça que j'ai commencé de franchir les premières phases de la crise qui m'a opposé à un certain appareil analytique. La distinction entre la vérité et le savoir, l'opposition entre *l'épistémè* et la *doxa* vraie, celle qui peut fonder la vertu, vous la trouvez écrite, toute crue, dans le *Ménon*. Ce que j'ai mis en valeur, c'est justement le contraire, c'est leur jonction, à savoir que là, là où ça se noue, en apparence, dans un cercle [particulier], le savoir dont il s'agit dans l'inconscient, c'est celui qui glisse, qui se prolonge, qui, à tout instant, s'avère savoir de la vérité.

Et c'est là que je pose à l'instant la question, est-ce que ce savoir effectivement nous permet de progresser sur le *Ménon*, à savoir si cette vérité en tant qu'elle s'incarne dans l'hystérique est susceptible effectivement d'un glissement assez souple pour qu'elle soit l'introduction à *une femme*. Je sais bien, la question s'est élevée d'un degré depuis que j'ai démontré qu'il y a du langagièrement articulé qui n'est pas pour cela articulable en paroles, et que c'est là simplement ce dont se pose le désir. C'est facile pourtant de trancher, c'est justement de ce qu'il s'agisse du désir, en tant qu'il met l'accent sur l'invariance de l'inconnue, de l'inconnue qui est à gauche, celle qui ne se produit que sous le chef d'une *Verneinung*, c'est justement de ce qu'il met l'accent sur l'invariance de l'inconnue, que l'évidement du désir par l'analyse ne saurait l'inscrire dans aucune fonction de variable. C'est là la butée, dont se sépare comme telle désir de l'hystérique, de ce qui pourtant se produit, et qui permet à d'innombrables femmes de fonctionner comme telles, c'est-à-dire en faisant fonction du *papludun* de leur être pour toutes leurs variations situationnelles.

L'hystérique, là, joue le rôle de schéma fonctionnel, si vous savez ce que c'est. C'est la portée de ma formule du désir dit *insatisfait*. Il s'en déduit que l'hystérique se situe d'introduire le *papludun* dont s'institue chacune des femmes par la voie du *ce n'est pas de toute femme que se peut dire qu'elle soit fonction du phallus*. Que ce soit de toute femme, c'est là ce qui fait son désir et

— 141 —

c'est pourquoi ce désir se soutient d'être insatisfait, c'est *qu'une femme* en résulte, mais qui ne saurait être l'hystérique en personne. C'est bien en quoi elle incarne ma vérité de tout à l'heure, celle qu'après l'avoir fait parler j'ai rendue à sa fonction structuraliste.

Le discours analytique s'instaure de cette restitution de sa vérité à l'hystérique. Il a suffi à dissiper le théâtre dans l'hystérie. C'est en ça que je dis qu'il n'est pas sans rapport avec quelque chose qui change la face des choses à notre époque. J'avais insisté sur le fait que quand j'ai commencé à énoncer des choses qui portaient tout ça en puissance, j'ai eu immédiatement comme écho le splash d'un article sur *Le théâtre chez l'hystérique*. La psychanalyse d'aujourd'hui n'a de recours que l'hystérique pas à la page. Quand l'hystérique prouve que la page tournée elle continue à écrire au verso et même sur la suivante, on comprend pas; elle est logicienne. Ceci pose la question de la référence faite au théâtre par la théorie freudienne, l'Œdipe pas moins. Il est temps d'attaquer ce que du théâtre il a paru nécessaire de maintenir pour le soutien de l'Autre scène, celle dont je parle, dont j'ai parlé le premier. Après tout, le sommeil suffit peut-être, et qu'il abrite à l'occasion, ce sommeil, la gésine des fonctions fuchsiennes, comme vous savez que c'est arrivé, peut justifier que fasse désir qu'il se prolonge. Il peut se faire que les représentants signifiants du sujet se passent toujours plus aisément d'être empruntés à la représentation imaginaire. On en a des signes à notre époque. Il est certain que la jouissance dont on a à se faire châtrer n'a avec la représentation que des rapports d'appareil. C'est bien en quoi l'Œdipe sophocléen, qui n'a ce privilège pour nous que de ce que les autres Œdipes soient incomplets, et le plus souvent perdus, est encore beaucoup trop riche et trop diffus pour nos besoins d'articulation. La généalogie du désir en tant que ce dont il est question, c'est de comment il se cause, relève d'une combinatoire plus complexe que celle du mythe.

C'est pourquoi nous n'avons pas à rêver sur ce à quoi a servi le mythe dans le temps, comme on dit. C'est du métalangage que de s'engager dans cette voie, et à cet égard, les *Mythologies* de Lévi-Strauss sont d'un apport décisif. Elles manifestent que la combinaison de formes dénommables du mytheme, dont beaucoup sont éteintes, s'opère selon des lois de transformation précises mais d'une logique fort courte, ou tout au moins dont il faut dire, c'est le moins qu'on puisse dire, que notre mathématique l'enrichit, cette combinatoire. Peut-être conviendrait-il de remettre en question si le discours psychanalytique n'a pas mieux à faire que de se vouer à interpréter ces mythes sur un mode qui ne dépasse pas le commentaire courant, au reste parfaitement superflu, puisque ce

— 142 —

qui intéresse l'ethnologue c'est la cueillette du mythe, sa collation épinglée et sa recollation avec d'autres fonctions, de rite, de production, recensées de même dans une écriture dont les isomorphismes articulés lui suffisent. Pas de trace de supposition, allais-je dire, sur la jouissance qui y est cernée. C'est tout à fait vrai, même à tenir compte des efforts faits pour nous suggérer l'opérance éventuelle d'obscurs savoirs qui y seraient gisants. La note donnée par Lévi-Strauss dans les *Structures* de l'action de parade exercée par ces structures à l'endroit de l'amour ici tranche heureusement. Ça n'empêche pas que ça a passé bien au-dessus des têtes des analystes qui étaient en faveur à l'époque.

En somme l'Œdipe a l'avantage de montrer en quoi l'homme peut répondre à l'exigence du *papludun* qui est dans l'être d'une femme. Il n'en aimerait lui-même *papludune*. Malheureusement c'est pas la même; c'est toujours le même rendez-vous, quand les masques tombent, ce n'était ni lui ni elle. Pourtant cette fable ne se supporte que de ce que l'homme ne soit jamais qu'un petit garçon. Et que l'hystérique n'en puisse démorde est de nature à jeter un doute sur la fonction de dernier mot de sa vérité.

Un pas dans le sérieux pourrait, me semble-t-il, ici se faire à embrayer sur l'homme, dont on remarquera que je lui ai fait jusqu'à ce point de mon exposé la part modeste. Encore que ç'en soit un, votre serviteur, qui fasse ici partie de ce beau monde. Il me semble *impossible*, ce n'est pas vain que je bute dès l'entrée sur ce mot, de ne pas saisir la schize qui sépare le mythe d'Œdipe de *Totem et Tabou*. J'abats tout de suite mes cartes, c'est que le premier est dicté à Freud par l'insatisfaction de l'hystérique, le second par ses propres impasses. Du petit garçon, ni de la mère, ni du tragique du passage du père au fils — passage de quoi? sinon du phallus — de cela qui fait l'étoffe du premier mythe, pas trace dans le second. Là, *Totem et Tabou*, le père jouit, terme qui est voilé dans le premier mythe par la puissance. Le père jouit de toutes les femmes jusqu'à ce que ses fils l'abattent, en ne s'y étant pas mis sans une entente préalable, après quoi aucun ne lui succède en sa gloutonnerie de jouissance. Le terme s'impose de ce qui arrive en retour, de ce que les fils le dévorent, chacun nécessairement n'en ayant qu'une part et de ce fait même le tout faisant une communion. C'est à partir de là que se produit le contrat social, nul ne touchera, non pas à la mère ici, il est bien précisé, dans le *Moïse et le Monothéisme*, de la plume de Freud lui-même, que seuls parmi les fils, les plus jeunes font encore liste dans le harem; ça n'est donc plus les mères, mais les femmes du père, comme telles qui sont concernées par l'interdit. La mère n'entre en jeu que pour justement, ses bébés, qui sont de la graine de héros. Mais si c'est ainsi que se fait, à entendre Freud, l'origine de la

— 143 —

loi, ce n'est pas de la loi dite de l'inceste maternel, pourtant donnée comme inaugurale en psychanalyse. Alors qu'en fait, c'est une remarque, mise à part une certaine loi de Manou qui l'a puni d'une castration réelle, tu t'en iras vers l'ouest avec tes couilles dans la main, etc., cette loi de l'inceste maternel est plutôt éli dée partout. Je ne conteste pas du tout ici le bien fondé prophylactique de l'interdit analytique, je souligne qu'au niveau où Freud articule quelque chose de lui, *Totem et Tabou*, et Dieu sait s'il y tenait, il ne justifie pas mythiquement cet interdit; l'étrange commence au fait que Freud, ni d'ailleurs personne d'autre non plus, ne semble s'en être aperçu.

Je continue dans ma foulée n'est-ce pas ? La jouissance par Freud est promue au rang d'un absolu qui ramène aux soins de l'homme, je parle de *Totem et Tabou*, de l'homme originel, et c'est avoué tout ça, du Père de la horde primitive, il est simple d'y reconnaître le phallus, la totalité de ce qui fémininement peut être sujet à la jouissance. Cette jouissance, je viens de le remarquer, reste voilée dans le couple royal de l'Œdipe, mais ce n'est pas que du premier mythe elle soit absente. Le couple royal n'est même mis en question qu'à partir de ceci qui est énoncé dans le drame, qu'il est le garant de la jouissance du peuple, ce qui colle, au reste, avec ce que nous savons de toutes les royautés, tant archaïques que modernes. Et la castration d'Œdipe n'a pas d'autre fin que de mettre fin à la peste thébaine, c'est-à-dire de rendre au peuple la jouissance dont d'autres vont être les garants, ce qui bien sûr vu d'où l'on part n'ira pas sans quelques péripéties amères pour tous.

Dois-je souligner que la fonction clé du mythe s'oppose dans les deux strictement? Loi d'abord dans le premier, tellement primordiale qu'elle exerce ses rétorsions même quand les coupables n'y ont contrevenu qu'innocemment, et c'est de la loi qu'est sortie la profusion de la jouissance. Dans le second, jouissance à l'origine, loi ensuite, dont on me fera grâce d'avoir à souligner les corrélats de perversion, puisqu'en fin de compte, avec la promotion sur laquelle on insiste assez du cannibalisme sacré, c'est bien toutes les femmes qui sont interdites, de principe, à la communauté des mâles, qui s'est transcendée comme telle dans cette communion. C'est bien le sens de cette autre loi primordiale, sans quoi, qu'est-ce qui la fonde? Étéocle et Polynice sont là, je pense, pour montrer qu'il y a d'autres ressources. Il est vrai que, eux, procèdent de la généalogie du désir. Faut-il que le meurtre du Père ait constitué — pour qui ? pour Freud, pour ses lecteurs ? — une fascination suprême, pour que personne n'ait même songé à souligner que dans le premier mythe, il se passe, ce meurtre, à l'insu du meurtrier, qui non seulement ne reconnaît pas qu'il frappe le père, mais qui ne peut

— 144 —

pas le reconnaître puisqu'il en a un autre, lequel, de toute antiquité est son père, puisqu'il l'a adopté. C'est même expressément pour ne pas courir le risque de frapper ledit père qu'il s'est exilé. Ce dont le mythe est suggestif, c'est de manifester la place que le père géniteur a, en une époque, dont Freud souligne que tout comme dans la nôtre, ce père y est problématique.

Puisque aussi bien le serait-il, OEdipe, absous, s'il n'était pas de sang royal, c'est-à-dire si OEdipe n'avait pas à fonctionner comme le phallus, le phallus de son peuple, et pas de sa mère. Et qu'un temps, c'est ça le plus étonnant, c'est que ça a marché, à savoir que les Thébains étaient tellement impliqués que c'est de Jocaste qu'a dû venir le virage. Est-ce de ce qu'elle ait su ou de ce qu'elle ait ignoré? Quoi de commun en tout cas avec le meurtre du second mythe qu'on laisse entendre être de révolte, de besoin, à vrai dire impensable, voire impensé, sinon comme procédant d'une conjuration.

Il est évident que je n'ai fait là qu'approcher le terrain sur lequel, enfin, disons, une conjuration aussi m'a empêché de me délivrer de mon problème, c'est-à-dire au niveau du *Moïse et le Monothéisme*, à savoir du point sur lequel tout ce que Freud a articulé devient vraiment significatif. Je ne peux même pas en indiquer ce qu'il faut pour vous ramener à Freud, mais je peux dire qu'en nous révélant ici sa contribution au discours analytique, il ne procède pas moins de la névrose que ce qu'il a recueilli de l'hystérique sous la forme de l'Œdipe. Il est curieux qu'il ait fallu que j'attende ce temps pour qu'une pareille assertion, à savoir que le *Totem et Tabou* est un produit névrotique, pour que je puisse l'avancer, ce qui est tout à fait incontestable, sans que pour ça je mette en rien en cause la vérité de la construction. C'est même en ça qu'elle est témoignage de la vérité. On ne psychanalyse pas une oeuvre, et encore moins celle de Freud qu'une autre n'est-ce pas? On la critique, et bien loin qu'une névrose rende suspecte sa solidité, c'est cela même qui la soude dans ce cas. C'est au témoignage que l'obsessionnel apporte de sa structure, à ce qui du rapport sexuel s'avère comme impossible à formuler dans le discours, que nous devons le mythe de Freud.

Je m'arrêterai là pour aujourd'hui. La prochaine fois je donnerai à ça exactement sa portée, car je ne voudrais pas qu'il y ait de malentendu, le fait d'articuler d'une certaine façon ce qui est la contribution de Freud au mythe fondamental de la psychanalyse, je le souligne, n'est pas du tout, parce qu'ainsi en est soulignée l'origine, rendu suspect. Bien au contraire, il s'agit seulement de savoir où cela peut nous conduire.

Leçon 10, 16 juin 1971

Je vais essayer aujourd'hui de fixer le sens de cette route par laquelle je vous ai mené cette année sous le titre *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Cette hypothèse, car c'est au conditionnel que ce titre vous est présenté, cette hypothèse est celle dont se justifie tout discours. N'omettez pas que l'année dernière j'ai essayé d'articuler en quatre discours typiques, ces discours qui sont ceux auxquels vous avez affaire, dans un certain ordre instaurés, qui bien sûr ne se justifie lui-même que de l'histoire. Si je les ai brisés en quatre, c'est ce que je crois avoir justifié du développement que je leur ai donné et de la forme que dans un écrit dit *Radiophonie* paradoxalement, pas tellement que ça si vous avez entendu ce que j'ai dit la dernière fois, un certain ordre donc dont cet écrit vous rappelle les termes et du glissement, du glissement toujours syncopé, du glissement de quatre termes dont il y a toujours deux qui font béance. Ces discours que j'ai désignés nommément du discours du maître, du discours universitaire, du discours que j'ai privilégié du terme de l'hystérique et du discours de l'analyste, que je les ai employés, ces discours ont la propriété de toujours avoir leur point d'ordonnance, qui est aussi celui d'ailleurs dont je les épingle, d'être à partir du semblant. Qu'est-ce que le discours analytique a de privilégié d'être celui qui nous permet, en somme, les articulant ainsi, de les répartir aussi en quatre dispositions fondamentales. C'est paradoxal, c'est singulier que, une pareille énonciation se présente comme au terme de ce que celui qui se trouve être à l'origine du discours analytique, à savoir Freud, a permis. Il ne l'a pas permis à partir de rien. Il l'a permis à partir de ce qui se présente; je l'ai bien des fois articulé comme étant le principe de ce discours du maître, à savoir ce qui se

— 146 —

privilège d'un certain savoir qui éclaire l'articulation au savoir de la vérité. Il est à proprement parler prodigieux que ceux-là mêmes qui, pris dans certaines perspectives, celles que nous pourrions définir de se poser comme au regard de la société, ceux donc qui, dans cette perspective se présentent comme des infirmes, soyons plus aimables, comme des boiteux, et l'on sait que beauté boîte, à savoir les névrosés, et nommément les hystériques et les obsessionnels, ce soit d'eux que partit, que soit parti ce trait de lumière foudroyant qui traverse de long en large la *demansion* que conditionne le langage. La fonction qu'est la vérité, voire, à l'occasion voire, chacun sait la place que cela tient dans l'énonciation de Freud, voire cette cristallisation qu'est ce que nous connaissons sous sa forme moderne, ce que nous connaissons de la religion, et nommément la tradition judéo-chrétienne sur laquelle porte tout ce qu'a énoncé Freud à propos des religions.

Ceci est cohérent, je le rappelle, avec cette opération de subversion, de ce qui jusqu'alors s'était soutenu à travers toute une tradition sous le titre de la connaissance, et cette opération s'origine de la notion de symptôme. Il est important historiquement de s'apercevoir que ce n'est pas là que réside la nouveauté de l'introduction à la psychanalyse réalisée par Freud. La notion de symptôme, comme je l'ai plusieurs fois indiqué, et comme il est très facile de le repérer, à la lecture de celui qui en est responsable, à savoir de ~ Ce qu'il y a dans la théorie de la connaissance de fondamentale duperie, cette dimension du semblant qu'introduit la duperie dénoncée comme telle par la subversion marxiste, le fait que ce qui est dénoncé, c'est justement toujours dans une certaine tradition parvenue à son acmé avec le discours hégélien, que quelque semblant est instauré en fonction de poids et mesure si je puis dire, à tenir pour argent comptant, et ce n'est pas pour rien que j'emploie ces métaphores, puisque c'est autour de l'argent, autour du capital comme tel que joue le pivot de cette dénonciation qui fait résider dans le fétiche ce quelque chose, un retour de la pensée, à remettre à sa place, et très précisément en tant que semblant.

Le singulier de cette remarque est tout de même fait aussi pour nous faire apercevoir qu'il ne suffit pas que quelque chose s'énonce dans cette dénonciation qui se pose comme vérité, au nom de laquelle émerge, se promet, la plus-value en étant le ressort, de ce qui réduisait à son semblant, ce qui jusque-là se soutenait d'un certain nombre de méconnaissances délibérées; il ne suffit pas, remarquai-je, et l'histoire le démontre, que cette irruption de la vérité se produise pour que pour autant soit abattu ce qui se soutient de ce discours. Ce discours que nous pourrions appeler dans l'occasion du capitaliste, en tant qu'il est détermination du discours du maître, y trouve bien en fait, et bien plutôt son

— 147 —

complément. Il apparaît que, loin que le discours capitaliste se porte plus mal de cette reconnaissance comme telle de la fonction de la plus-value, il n'en subsiste pas moins puisque aussi bien un capitalisme repris dans un discours du maître est bien ce qui semble distinguer les suites politiques qui ont résulté sous forme d'une révolution politique, qui ont résulté de la dénonciation marxiste de ce qu'il en est d'un certain discours du semblant.

C'est bien en quoi je ne m'appesantirai pas ici sur ce qu'il en est de la mission historique par là dévouée, dans le marxisme, ou tout au moins dans ses manifestes, dévouée aux prolétaires. Il y a là, je dirais, un reste d'entification humaniste qui, en quelque sorte, prolifère sur celui qui assure ce qui, dans le capitalisme se trouve le plus dépouillé, n'en montre pas moins que quelque chose subsiste, qui le fait subsister effectivement dans cet état de dépouillement, et que le fait qu'il soit le support, le support de ce qui se produit sous l'espèce de la plus-value, n'est pas pour autant quelque chose qui d'aucune façon nous libère de l'articulation de ce discours.

C'est bien en quoi cette dénonciation nous reporte à une interrogation sur ce quelque chose qui pourrait être plus Originel, et qui se trouverait dans l'origine même de tout discours en tant qu'il est discours du semblant. C'est bien en quoi aussi ce que j'ai articulé sous le terme du plus-de-jouir vous reporte à ce qui est interrogé dans le discours freudien comme mettant en cause le rapport de quelque chose qui s'articule à proprement parler et à nouveau comme vérité, en opposition à un semblant, et cette vérité est cette opposition, et cette dialectique de la vérité et du semblant se trouve, si ce que Freud a dit a un sens, se situe au niveau de ce que j'ai désigné du terme de rapport sexuel.

J'ai en somme osé articuler, inciter à ce qu'on s'aperçoive que si cette révélation qui nous est fournie par le savoir du névrosé concernant quelque chose, n'est rien d'autre que ceci qui s'articule *d'il n'y a pas de rapport sexuel*, qu'est-ce que cela veut dire ? Non pas certes que le langage, puisque déjà, déjà, je le dis, il n'y a pas de rapport sexuel, c'est quelque chose qui peut se dire puisque maintenant, c'est dit, mais bien sûr il ne suffit pas de le dire, il faut encore le motiver, et les motifs nous les prenons dans notre expérience prise du fil suivi de ce qui s'accroche à cette béance fondamentale et ce fil suivi se noue, là est son départ central, enroulé autour de ce vide, dans ce que je nomme le discours du névrosé.

La dernière fois, j'ai assez fait sentir, assez souligné, tenté d'amorcer d'un écrit comment peut se situer ce qu'il en est du point de départ de ce fil. J'ai l'intention aujourd'hui, non pas bien sûr, la chose est au-delà, à la limite de tout ce qui peut se dire dans cet espace limité d'un séminaire, non pas de ce que le névrosé indique

— 148 —

de son rapport à cette distance, mais de ce que les mythes, les mythes dont s'est formé, si je puis dire, non pas toujours sous la dictée, mais en écho au discours du névrosé, le mythe que Freud a forgé. Pour pouvoir le faire dans un terme si court, il faut partir de ce point central, qui est aussi point d'énigme, du discours psychanalytique, du discours psychanalytique en tant qu'il n'est ici qu'à l'écoute de ce discours dernier, de celui qui ne serait pas le discours du semblant. Il est à l'écoute d'un discours qui ne serait pas et qui aussi bien n'est pas. Je veux dire que ce qui s'indique n'est que la limite imposée au discours, quand il s'agit du rapport sexuel. J'ai essayé, quant à moi, au point où j'en suis, où j'avance de tout ce qui pourrait s'en formuler plus avant, de vous dire que c'est de son échec au niveau d'une logique, d'une logique qui se soutienne de ce dont toute logique se soutient, à savoir de l'écriture. La lettre de l'œuvre de Freud est une oeuvre écrite. Mais aussi bien aussi que ce qu'elle dessine de ces écrits, c'est quelque chose qui entoure une vérité voilée, obscure, celle qui s'énonce de ceci que, un rapport sexuel, et tel qu'il passe dans un quelconque accomplissement, ne se soutient, ne s'assied, que de cette composition entre la jouissance et le semblant, qui s'appelle la castration. Que nous la voyons ressurgir à tout instant dans le discours du névrosé, mais sous la forme d'une crainte, d'un évitement, c'est justement en cela que la castration reste énigmatique, qu'aucune en somme de ses réalisations n'est aussi mouvante, chatoyante, ou aussi bien l'exploration de la psychopathologie des phénomènes analysables, tout au moins de cette psychopathologie, que les excursions dans l'ethnologie le permettent, il n'en reste pas moins que quelque chose dont se distingue tout ce qui est évoqué comme castration, nous le voyons, sous quelle forme ? sous la forme toujours d'un évitement. Si le névrosé, si je puis dire, témoigne de l'intrusion nécessaire de ce que j'ai appelé à l'instant cette composition de la jouissance et du semblant qui se présente comme la castration, c'est justement en ce qu'il s'y montre de quelque façon inapte, et si tout ce qu'il en est des rituels d'initiation qui, comme vous le savez, ou si vous ne le savez pas, reportez-vous aux ouvrages techniques, et pour en prendre deux qui sont produits de l'intérieur du champ analytique même, je vous désigne respectivement les *Problèmes of Bisexuality as reflected in circumcision* c'est-à-dire *Problèmes de la bisexualité en tant que réfléchis dans la circoncision*, d'Hermann Nunberg, paru à Englewoods, c'est-à-dire en fin de compte à l'Imago Publishing de Londres, et d'autre part, l'ouvrage intitulé *Symbolic Wounds, Blessures symboliques*, de Bruno Bettelheim. Vous y verrez déployée dans toute son ambiguïté, dans son flottement fondamental, l'hésitation, en quelque sorte, de la pensée analytique entre une ordonnance explicative qui fait d'une crainte de la castration laissée tout

— 149 —

à fait opaque et en quelque sorte au petit bonheur, ou malheur, comme vous voudrez, des accidents par lesquels se présente quelque chose qui dans ce registre ne serait que l'effet d'on ne sait quel malentendu. Sur ce taillis de préjugés, de maladresses, de quelque chose de rectifiable, ou au contraire d'une pensée qui s'aperçoit qu'il y a bien là quelque chose de la constance, à tout le moins, un nombre immense de productions que nous pouvons enregistrer sur tous les registres, encore que les catalogues soient plus ou moins bien faits, que ce soit ceux de l'ethnologie ou de la psychopathologie, que j'évoquais tout à l'heure, il y en a d'autres, nous mettent en face de ceci que c'est de – et Freud l'exprime à l'occasion, c'est fort bien dit dans *Malaise dans la civilisation* — ' c'est à propos de quelque chose qui après tout ne rend pas si nouveau ce que j'ai formulé de *l'il n'y a pas de rapport sexuel*, il dit que, il indique bien sûr comme je l'ai fait, en terme tout à fait clairs, que sans doute, là-dessus, très précisément à propos des rapports sexuels, quelque fatalité s'inscrit qui y rend nécessaire ce qui alors apparaît comme étant les moyens, les ponts, les passerelles, les édifices, les constructions, pour tout dire, qui à la carence, à la carence de ce rapport sexuel, pour autant qu'après tout, dans une sorte d'inversion respective, tout discours possible n'en apparaîtrait que comme le symptôme, à l'intérieur de ce rapport sexuel, ménage dans les conditions que comme à l'ordinaire nous reportons dans la préhistoire, dans les domaines extra-historiques, qui dans ces conditions-là, donne une sorte de réussite de ce qui pourrait s'établir d'artificiel, de suppléant, de suppléant à ce qui manque, inscrit en somme dans l'être parlant sans qu'on puisse savoir si c'est de ce qu'il soit parlant que c'en est ainsi, ou au contraire de ce que l'origine soit que le rapport n'est pas parlable, il faut que s'élabore pour tous ceux qui habitent le langage, il faut que pour eux s'élabore ce quelque chose qui rend possible sous la forme de la castration, la béance laissée dans ce quelque chose de pourtant essentiel, biologiquement essentiel, biologiquement essentiel à la reproduction de ces êtres comme vivants, à ce que leur race demeure féconde, tel est bien en effet le problème à quoi semble faire face tout ce qu'il en est des rituels d'initiation. Que ces rituels d'initiation comprennent des... appelons-les manipulations, opérations, incisions, circoncisions, qui visent et mettent leur marque très précisément sur l'organe que nous voyons fonctionner comme symbole dans ce qui par l'expérience analytique nous est présenté comme allant bien au-delà du privilège de l'organe, puisque c'est le phallus, et que le phallus, en tant que c'est à ce tiers que s'ordonne tout ce qui, en somme, met en impasse la jouissance, qui fait de l'homme et de la femme, en tant que nous les définissons d'un simple épingle biologique, ces êtres qui très précisément sont avec la jouissance sexuelle et d'une

— 150 —

façon élective parmi toutes les autres jouissances, en difficulté avec elle, c'est bien de cela qu'il s'agit et c'est de là que nous devons repartir si nous voulons que se maintienne un sens correct à ce qui s'inaugure du discours analytique.

Et que si c'est, on le suppose, quelque chose de défini, c'est ce que nous appelons la castration, [qui] aurait le privilège de parer à ce quelque chose dont l'indécidable fait le fond du rapport sexuel, pour autant que la jouissance, il la donne ordonnée, au regard de ceci qui me semble ne pas être évitable, je parle de ces énoncés, la dramaturgie de contrainte qui fait le quotidien du discours analytique est tout à fait contraire — ceci, c'est une remarque qui fait la valeur du second, celui de Bruno Bettelheim, que je vous ai pointé — qui est évidemment tout à fait contraire avec ceci qui est la seule chose importante, il ne s'agit pas de repousser dans la préhistoire ce qu'il en est des rituels d'initiation, les rituels d'initiation, comme tout ce que nous pouvons avoir envie de repousser dans la préhistoire, ils sont là, ils existent toujours, ils sont vivants de par le monde, il y a encore des Australiens qui se font circoncire ou sub-inciser, il y a des zones entières de la civilisation qui s'y soumettent, et méconnaître dans un siècle dit de lumière que ces pratiques non seulement subsistent mais sont fo-rides, se portent fort bien, et c'est évidemment de là qu'il faut partir, pour nous apercevoir que ce n'est d'aucune dramaturgie concevable de contrainte que ce soit, il n'y a pas d'exemple que ce soit seulement la contrainte, il s'agit encore de savoir ce que veut dire une contrainte; une contrainte n'est jamais que la production de quelque chose que la prétendue prévalence d'une prétendue supériorité physique ou autre, elle se supporte précisément de signifiants, et si c'est la loi, la règle, qui est ici telle, que tel sujet veuille bien se soumettre, c'est bien pour des raisons, et ces raisons, c'est ce qui nous importe. Et ce qui nous importe, et c'est là que nous devons bien plutôt interroger quelle est la complaisance pour employer un terme qui, pour nous mener tout droit à l'hysté-rique, et qui n'en est pas moins d'une portée extrêmement générale, cette complaisance qui fait que subsiste bel et bien et en des temps tout à fait historiques ce qu'il en est de ce qui se présente comme quelque chose dont à soi seul, l'image serait insupportable, elle est peut-être insupportable comme telle, c'est de cela dont il s'agit, c'est de savoir pourquoi.

C'est là que je reprends mon fil, c'est à suivre ce fil que nous donnons sens à ce qui s'articule dans le langage dans ce que j'appellerai cette parole inédite, car inédite jusqu'à une certaine époque, elle, bel et bien historique et à notre portée, cette parole inédite, et qui se présente, en somme, comme devant toujours pour une part le rester, il n'y a pas d'autre définition à donner de l'inconscient.

— 151 —

Venons-en maintenant à l'hystérique puisqu'il me plaît de partir de l'hystérique, pour essayer de voir où nous conduit ce fil. L'hystérique, nous nous sommes demandé, n'est-ce pas, qu'est-ce que c'est, mais justement c'est cela le sens, c'est qu'à une pareille question: « Qu'est-ce que c'est ? », qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que ça veut dire, l'hystérique en personne? Il me semble avoir travaillé assez longtemps à partir de l'imaginaire, pour indiquer « qu'en personne », rappeler simplement, ce qui est déjà... inscrit dans les termes « en personne »... en masque, aucune réponse de départ ne peut être donnée de ce sens. A la question « Qu'est-ce que l'hystérique ? », la réponse du discours de l'analyste, c'est:

« Vous le verrez bien », vous le verrez bien, justement, à suivre où elle nous conduit. Sans l'hystérique, bien sûr, ne serait nulle part venu au jour ce qu'il en est de ce que j'inscris, de ce que j'inscris, enfin j'essaie de vous donner la première ébauche logique de ce dont il s'agit maintenant, de ce que j'écris Φ de x , qui est à savoir que la jouissance, cette variable dans la fonction inscrite en x , ne se situe de ce rapport avec ce grand Φ qui là désigne le phallus, découverte centrale, ou plutôt, redécouverte ou comme vous voudrez rebaptême puisque je vous ai indiqué pourquoi c'est du phallus en tant que semblant dévoilé dans les mystères que le terme est repris, non pas par hasard. Que c'est très précisément, en effet, que c'est au semblant du phallus qu'est rapporté le point pivot, le centre de tout ce qui peut s'ordonner, se contenir de la jouissance sexuelle, que dès les premières approches des hystériques, dès les *Studien über Hysterie* que Freud nous amène. J'ai, la dernière fois, articulé ceci, qu'en somme, à prendre les choses du point qui peut en effet être interrogé, de ce qu'il en est du discours le plus commun, que si nous voulons, non pas pousser à son terme ce que la linguistique nous indique, mais justement l'extrapoler, à savoir nous apercevoir que rien de ce que le langage nous permet de faire n'est jamais que métaphore, ou bien métonymie, que le quelque chose que toute parole quelle qu'elle soit prétend un instant dénommer ne peut jamais que renvoyer à une connotation, et que s'il y a quelque chose qui puisse au dernier terme s'indiquer comme ce qui de toute fonction appareillée du langage se dénote, je l'ai dit la dernière fois, il n'y a qu'une *Bedeutung*, *die Bedeutung des Phallus*, c'est là, seul, ce qui est du langage, dénoté, bien sûr, mais sans que jamais rien n'y réponde, puisque, s'il y a quelque chose qui caractérise le phallus, ça n'est, non pas d'être le signifiant du manque, comme certains ont cru pouvoir entendre certaines de mes paroles, mais d'être assurément en tout cas ce dont ne sort aucune parole. *Sinn* et *Bedeutung*, c'est de là, je l'ai rappelé la dernière fois, c'est de cette opposition articulée par le logicien vraiment inaugural qu'est Frege, *Sinn* et *Bedeutung*,

— 152 —

définissent des modèles qui vont plus loin que ceux de connotation et de dénotation. Beaucoup de choses dans cet article dont Frege instaure les deux versants du *Sinn* et de la *Bedeutung*, beaucoup de choses sont à retenir, et spécialement pour un analyste.

Car assurément, sans une référence logique et qui bien sûr ne peut suffire, à la logique classique, à la logique aristotélicienne, sans une référence logique, il est impossible de trouver le point juste en les matières que j'avance. La remarque de Frege tourne toute entière autour de ceci, que portées à un certain point du discours scientifique, ce que nous constatons, c'est par exemple des faits comme celui-ci, que, est-ce la même chose que de dire *Vénus* ou de l'appeler de deux façons, comme elle fut longtemps désignée *l'étoile du soir* et *l'étoile du matin*? Est-ce la même chose de dire *Sir Walter Scott* et de dire *l'auteur de Waverley*? Je préviens ceux qui l'ignoraient qu'il est effectivement l'auteur de cet ouvrage qui s'appelle *Waverley*. C'est à l'examen de cette distinction que Frege s'aperçoit qu'il n'est pas possible en tous les cas de remplacer *Sir Walter Scott* par *l'auteur de Waverley*. C'est en cela qu'il distingue ceci que *l'auteur de Waverley* véhicule un sens, un *Sinn*, et que *Sir Walter Scott* désigne une *Bedeutung*. Il est clair que si l'on pose avec Leibnitz que, *salva veritate*, pour sauver la vérité, il faut poser qu'e tout ce qui se désigne comme ayant une *Bedeutung* équivalente et qui peut indifféremment se remplacer, et si on met la chose à l'épreuve comme je vais tout de suite la mettre à l'épreuve selon les voies tracées par Frege lui-même, que, peu importe que ce soit George III ou George IV, ça n'a en l'occasion que peu d'importance, demandait, s'informait, de savoir si Sir Walter était l'auteur de *Waverley*. Si nous remplaçons « l'auteur de *Waverley* » par « Sir Walter Scott », nous obtenons la phrase suivante: « Le Roi George III s'informait pour savoir si Sir Walter Scott était Sir Walter Scott. » Ce qui bien évidemment n'a absolument pas le même sens. C'est à partir de cette simple remarque, opération logique, que Frege instaure, inaugure sa distinction fondamentale du *Sinn* et de la *Bedeutung*. Il est tout à fait clair que cette *Bedeutung* renvoie bien sûr à une *Bedeutung* toujours plus lointaine, qui renvoie bien sûr à la distinction de ce qu'il appelle le discours oblique et le discours direct. C'est pour autant que c'est dans une subordonnée que c'est le Roi George III qui demande, que nous devons ici maintenir les *Sinn* dans leur droit et ne remplacer en aucun cas *l'auteur de Waverley* par *Sir Walter Scott*.

Mais ceci bien sûr est un artifice qui, pour nous, nous mène sur la voie de ceci, à savoir que Sir Walter Scott, dans l'occasion, c'est un nom. Et aussi bien que quand M. Carnap reprend la question de la *Bedeutung*, c'est par le terme

— 153 —

nominatum qu'il le traduit. En quoi, justement, il glisse, là, où il n'aurait pas fallu glisser.

Car ceci que je commente, peut nous permettre d'aller plus loin, mais certainement pas dans la même direction que M. Carnap. C'est celle de ce que veut dire le nom, n.o.m., je le répète, comme la dernière fois. Il nous est très facile de faire ici le joint avec ce que j'ai indiqué tout à l'heure. Je vous ai fait remarquer que le phallus est ceci qui nous met sur la voie de ce point que je désigne ici accentué, c'est que le nom, le nom *name*, et le nom *noun*, mais on ne voit bien les choses qu'au niveau du nom propre, comme disait l'autre, le nom, c'est ce qui appelle, sans doute, mais à quoi? C'est ce qui appelle à parler. Et c'est bien ce qui fait le privilège du phallus, c'est qu'on peut l'appeler éperdument, il dira toujours rien.

Seulement ceci alors donne son sens, donne son sens à ce que j'ai appelé en son temps la métaphore paternelle et c'est là que conduit l'hystérique. La métaphore paternelle, bien sûr, là où je l'ai introduite, c'est-à-dire au niveau de mon article sur la *Question préalable à tout traitement possible de la psychose*, je l'ai insérée dans le schéma général extrait du rapprochement de ce que nous dit la linguistique sur la métaphore avec ce que l'expérience de l'inconscient nous donne de la condensation. J'ai écrit le S sur S1, multiplié par le S1 sur un petit s, je me suis, comme j'ai écrit également dans *L'instance de la lettre*, fortement appuyé sur cette face de la métaphore, qui est d'engendrer un sens. Si *l'auteur de Waverley*, c'est un *Sinn*, c'est très précisément parce que *l'auteur de Waverley* remplace quelque chose d'autre, qui est une *Bedeutung* spéciale, celle que Frege croit devoir épingle du nom de *Sir Walter Scott*. Mais enfin, il n'y a pas que sous cet angle que j'ai envisagé la métaphore paternelle. Si j'ai écrit quelque part que le Nom du Père, c'est le phallus — Dieu sait quel frémissement d'horreur ceci a évoqué chez quelques âmes pieuses — c'est précisément parce qu'à cette date, je ne pouvais pas l'articuler mieux. Ce qui est sûr c'est que c'est le phallus, bien sûr, mais que c'est tout de même le Nom du Père. Ce qui est nommé Père, le Nom du Père, si c'est un nom qui, lui, a une efficace, c'est précisément parce que quelqu'un se lève pour répondre. Sous l'angle de ce qui se passait dans la détermination psychotique de Schreber, c'est en tant que signifiant, signifiant capable de donner un sens au désir de la mère, qu'à juste titre je pouvais situer le Nom du Père. Mais au niveau de ce dont il s'agit quand c'est, disons, l'hystérique qui l'appelle, ce dont il s'agit c'est que quelqu'un parle. Je voudrais ici vous faire observer que si Freud a quelquefois essayé d'approcher d'un peu plus près cette fonction du Père qui est tellement essentielle au discours analytique, qu'on peut

— 154 —

dire d'une certaine façon qu'elle en est le produit, si je vous écris le discours analytique: a / S2, c'est-à-dire l'analyste sur ce qu'il a de savoir par le névrosé, qui questionne le sujet pour produire quelque chose, on peut dire que le signifiant maître, jusqu'à présent, du discours analytique, c'est bien le Nom du Père. Il est extrêmement curieux qu'il ait fallu le discours analytique pour que là-dessus se posent les questions. Qu'est-ce qu'un Père ? Freud n'hésite pas à articuler que c'est le nom par essence qui implique la foi. C'est la façon dont il s'exprime. Nous pourrions peut-être tout de même en désirer un petit peu plus. Après tout, à prendre les choses au ras du niveau biologique, on peut parfaitement concevoir que la reproduction de l'espèce humaine — ça s'est déjà fait, c'est sorti déjà de l'imagination d'un romancier — se produise sans aucune espèce d'intervention elle-même désignée sous le nom du Père, l'insémination artificielle ne serait pas là pour rien. Qu'est-ce qui en somme fait présence — qui n'est pas d'hier —, n'est-ce pas de cette essence du père, et après tout, est-ce que nous-mêmes analystes, nous savons bien ce que c'est ? Je voudrais tout de même vous faire remarquer ceci, c'est que dans l'expérience analytique, le Père n'est jamais qu'un référentiel. Nous interprétons telle ou telle relation avec le père. Est-ce que nous analysons jamais quelqu'un *en tant* que père ? Qu'on m'apporte une observation. Le père est un terme de l'interprétation analytique. A lui se réfère quelque chose. C'est à la lumière de ces remarques — il faut bien que j'abrège — que je voudrais quand même vous situer ce qu'il en est du mythe de l'Edipe. Le mythe de l'Edipe fait en quelque sorte tracas, n'est-ce pas, parce que soi-disant il instaure la primauté du père, qui serait une espèce de reflet patriarcal. Je voudrais vous faire sentir quelque chose qui, ce par quoi, à moi tout au moins, il ne me paraît pas du tout un reflet patriarcal. Bien loin de là. Il nous fait apparaître seulement ceci, un point d'abord par où la castration pourrait être serrée, d'un abord logique et, de cette façon, que je désignerai d'être numérale.

Le père, non seulement est castré, mais il est précisément castré au point de n'être qu'un numéro. Ceci s'indique tout à fait clairement dans les dynasties, tout à l'heure je parlais d'un roi, je ne savais plus comment l'appeler, George III ou George IV,... pensez bien c'est justement ce qui me paraît le plus typique, dans cette présentation de la paternité, à savoir que, en réalité, c'est comme ça que ça se passe, George I, George II, George III, George IV. Mais enfin, il est bien évident que ça n'épuise pas la question, parce que... il n'y a pas seulement le numéro, il y a un nombre. Pour tout dire, j'y vois le point d'aperception de la série des nombres naturels, comme on s'exprime. Et comme on s'exprime pas si

— 155 —

mal, car après tout c'est très proche de la nature, je voudrais vous faire remarquer que puisqu'on évoque toujours à l'horizon de l'histoire ce qui, bien entendu, est une raison de suspicion extrême, je voudrais vous faire simplement remarquer ceci, c'est que le matriarcat, comme on s'exprime, n'a aucun besoin d'être repoussé à la limite de l'histoire.

Le matriarcat consiste essentiellement en ceci, c'est que, pour ce qui est de la mère comme production, il n'y a pas de doute. On peut à l'occasion perdre sa mère dans le métro, bien sûr, mais enfin il n'y a pas de doute sur *qui* est la mère. Il n'y a également aucun doute sur qui est la mère de la mère. Et ainsi de suite. La mère, dans sa lignée, je dirai, est innombrable. Elle est innombrable dans tous les sens propres du terme, elle n'est pas à numérer parce que il n'y a pas de point de départ. La lignée maternelle a beau être nécessairement en ordre, on ne peut la faire partir de nulle part. Je pourrai vous faire remarquer d'autre part ceci qui paraît être la chose qu'on touche le plus couramment du doigt, parce que après tout ce n'est pas rare, il n'est pas du tout rare qu'on puisse avoir pour père son grand-père. Je veux dire pour vrai père. Et même son arrière-grand-père. Oui! Parce que... les gens vivaient comme il nous est dit dans la première lignée des patriarches, aux environs de neuf cents ans, j'ai revu ça récemment, c'est très piquant, c'est d'un truquage absolument sensationnel. Tout est fait pour que les deux ancêtres les plus directs de Noé là, soient morts juste au moment où le déluge se produit. On voit ça, c'est figolé, enfin mettons ça de côté, c'est simplement pour vous mettre dans la perspective de ce qu'il en est du père.

De ceci, voyez-vous, ce qui résulte — je suis forcé d'aller un peu vite, parce que l'heure s'avance — c'est que si nous définissons l'hystérique par ceci, définition qui ne lui est pas particulière, le névrosé, à savoir l'évitement de la castration, il y a plusieurs façons de l'éviter. L'hystérique a ce procédé simple, c'est qu'elle l'unilatéralise de l'autre côté, du côté du partenaire. Disons qu'à l'hystérique, il faut le partenaire châtré. Qu'il soit châtré, il est clair que c'est au principe de la possibilité de la jouissance de l'hystérique. Mais c'est encore trop. S'il était châtré, il aurait peut-être une petite chance, puisque la castration, c'est justement ce que j'ai émis tout à l'heure, comme étant ce qui permet le rapport sexuel, il faut qu'il soit seulement *ce qui répond à la place du phallus*.

Alors, puisque Freud lui-même nous indique, je ne vous dirai pas, tout de même, à quelle page, nous indique lui-même que tout ce qu'il élabore comme mythe — ceci est à propos du Moïse: «Je n'en ferai pas ici la critique», dit-il de ce qu'il a lui-même écrit, à la date où il le publie en 1938, sur son hypothèse historique, à savoir celle qu'il a rénovée de Sellin, « car tous les résultats acquis »,

— 156 —

dit la traductrice, « constituent les déductions psychologiques qui en découlent et sans cesse s'y rapportent», comme vous le voyez, ça ne veut rien dire. En allemand, ça veut dire quelque chose, c'est « denn sie bilden die Voraussetzung », car ils forment la supposition, « der psychologischen Erörterungen », des manifestations psychologiques, qui, de ces données, « von ihnen ausgehen », découlent et toujours de nouveau, « auf sie zurückkommen », y font retour. C'est bien en effet sous la dictée de l'hystérique, que, non pas s'élabore, car jamais Œdipe n'a été par Freud véritablement élaboré, il est indiqué en quelque sorte, à l'horizon, dans la fumée, si l'on peut dire, de ce qui s'élève comme sacrifice de l'hystérique. Mais observons bien ce que veut dire maintenant cette nomination, cette réponse à l'appel du père dans l'Œdipe.

Si je vous ai dit tout à l'heure que ça introduit la série des nombres naturels, c'est que là, nous avons, ce qui à la plus récente élaboration logique de cette série, à savoir celle de Péano, s'est avéré nécessaire, c'est à savoir pas simplement le fait de la succession, quand on essaie d'axiomatiser la possibilité d'une telle série, on rencontre la nécessité du zéro pour poser le successeur. Les axiomes minimaux de Péano — je n'insiste pas sur ce qui a pu se produire en commentaire, en marge comme perfectionnement — mais la dernière formule, c'est celle qui pose le zéro comme nécessaire à cette série, faute de quoi, elle ne saurait d'aucune façon être axiomatisée, et faute de quoi elle serait donc innombrable, comme je disais tout à l'heure. L'équivalence logique de la fonction est très précisément ceci que cette fonction dont je me suis servi est trop souvent liée, je ne peux le faire qu'en marge et très rapidement, je vous ferai observer que nous entrerons dans le deuxième millénaire en l'an 2000, que je sache. Si simplement vous admettez ça — d'un autre côté, vous pouvez aussi bien ne pas l'admettre — mais si simplement vous admettez ça, je vous ferai remarquer que ça rend nécessaire qu'il y ait eu un an zéro, après la naissance du Christ. C'est ce que les auteurs du calendrier républicain avaient oublié. La première année, ils l'ont appelé l'an 1 de la République. Ce zéro est absolument essentiel à tout repérage chronologique naturel. Et alors nous comprenons ce que veut dire le meurtre du Père.¹ Il est curieux, singulier, n'est-ce pas, que ce meurtre du Père n'apparaisse jamais même dans les drames, comme le fait remarquer avec pertinence quelqu'un qui a écrit là-dessus un pas mauvais chapitre, que même dans les drames, il n'y a jamais, aucun dramaturge n'a osé, s'exprime l'auteur, faire présenter, manifester, le meurtre délibéré d'un père par le fils. Faites bien attention à ça, même dans le théâtre grec, ça n'existe pas et un Père en tant que Père. Par contre, c'est tout de même le terme « meurtre du Père » qui paraît au centre de ce que Freud élabore

— 157 —

à partir des données que constitue, du fait de l'hystérique, et de son bord, le refus de la castration. Est-ce que ce n'est pas justement en tant que le meurtre du Père, ici, est le substitut de cette castration refusée, que l'Œdipe a pu venir s'imposer à la pensée de Freud dans la filière de ces abords de l'hystérique ? Il est clair que dans la perspective hystérique, c'est le phallus qui féconde, et que ce qu'il engendre, c'est lui-même, si l'on peut dire. La fécondité est forgerie phallique, et c'est bien par là que tout enfant est reproduction du phallus, en tant qu'il est gros, si je puis m'exprimer ainsi, de son engendrement.

Mais alors, nous entrevoyons aussi, puisque c'est du *papludun* que je vous ai inscrit la possibilité logifiée du choix dans cette relation insatisfaite du rapport sexuel, que c'est du *papludun* que je vous l'ai désigné. C'est par là que les incroyables complaisances de Freud pour un monothéisme dont il va chercher le modèle, chose très curieuse, bien ailleurs que dans sa tradition, il lui faut que ça soit Akhénoton. Rien n'est plus ambigu, je dirai, sur le plan sexuel, que ce monothéisme solaire, à le voir rayonner de tous ses rayons pourvus de petites mains qui iront chatouiller les naseaux d'innombrables menus humains, enfants, de l'un et l'autre sexe, dont il est, dans cette imagerie de la structure oedipienne, tout à fait frappant que, c'est le cas de le dire, ils se ressemblent comme des frères, et encore plus comme des sœurs. Si le mot sublime peut avoir un sens ambigu, c'est bien là. Puisque aussi bien ce n'est pas pour rien que les dernières images monumentales, celles que j'ai pu voir la dernière fois que j'ai quitté le sol égyptien, d'Akhénaton, sont des images non seulement châtrées mais carrément féminines.

Il est tout à fait clair que si la castration a un rapport au phallus, ça n'est pas là que nous pouvons le désigner. Je veux dire que si je fais le petit schéma qui correspondrait au *pas tous* ou au *pas toutes*, comme désignant un certain type de la relation au $\hat{1}$ de x , c'est bien dans ce sens que *c'est* au $\hat{1}$ de x que, tout de même, que se rapportent les élus. Le passage à la médiation, entre guillemets, n'est bien celle que de cet *au moins un* que je soulignai et que nous retrouverons dans Péano par ce $n + 1$ toujours répété, celui qui en quelque sorte suppose que le n qui le précède se réduit à zéro. Par quoi ? Précisément, par le meurtre du Père. Par cette... ce repérage de, si l'on peut dire, le détour, la façon pour employer le terme de Frege lui-même, c'est bien le cas de le dire, oblique, *ungerade*, dont le *sens* du meurtre du Père se rapporte à une autre *Bedeutung*, c'est là qu'il faudra bien que je me limite aujourd'hui, m'excusant de n'avoir pas pu pousser plus loin les choses. Ça sera donc pour l'année prochaine, je regrette que les choses se soient cette année, aient été ainsi forcément tronquées, mais vous pourrez voir

— 158 —

que *Totem et Tabou* par contre, à savoir ce qui met du côté du Père la jouissance originelle, est quelque chose à quoi ne répond pas moins un évitement strictement équivalent de ce qu'il en est de la castration, strictement équivalent. Ce en quoi se marque bien ceci que l'obsessionnel, l'obsessionnel pour répondre à la formule : *il n'y a pas de x qui existe qui puisse s'inscrire dans la variable $\hat{1}$ de x*, l'obsessionnel, comment l'obsessionnel se dérobe. Il se dérobe simplement de ceci, de ne pas exister. C'est le quelque chose auquel, pourquoi pas, nous renouerons la suite de notre discours, l'obsessionnel en tant que, il est dans la dette de ne pas exister au regard de ce Père non moins mythique qui est celui de *Totem et Tabou*, comment? C'est là que s'attache, que s'attache réellement tout ce qu'il en est d'une certaine édification religieuse, et de ce en quoi elle n'est, hélas, pas réductible, et même pas de ce que Freud accroche à son second mythe, celui de *Totem et Tabou*, à savoir ni plus ni moins que sa seconde topique, c'est ce que nous pourrions développer ultérieurement. Car notez-le, la seconde topique, sa grande innovation, c'est le surmoi.

Quelle est l'essence du surmoi? C'est là-dessus que je pourrai finir en vous donnant quelque chose dans le creux de la main, que vous pourrez essayer de manipuler par vous-même, quelle est l'ordonnance du surmoi? Précisément, elle s'origine de ce père originel, plus que mythique, de cet appel comme tel à la jouissance pure, c'est-à-dire *aussi* à la non-castration. Et qu'est-ce que ce Père en effet dit, au déclin de l'Œdipe? Il dit ce que dit le surmoi. Ce que dit le surmoi – ce n'est pas pour rien que je ne l'ai encore jamais vraiment abordé – ce que dit le surmoi, c'est : « Jouis! »

Tel est l'ordre, l'ordre impossible à satisfaire, et qui comme tel est à l'origine de tout ce qui s'élabore, aussi paradoxal que cela puisse vous paraître, aux termes de la conscience morale. Pour bien en sentir le jeu de définition, il faut que vous lisiez dans l'Ecclésiaste, sous le titre: « Jouis tant que tu es, jouis », dit l'auteur, énigmatique comme vous le savez, de ce texte étonnant, « Jouis avec la femme que tu aimes. » C'est bien le comble du paradoxe, parce que c'est justement de l'aimer que vient l'obstacle.

SEMINAIRE 18

ANNEXES

159

LITURATERRE

Ce mot se légitime de *l'Ernout et Meillet*: *lino, litura, lituranius*. Il m'est venu, pourtant, de ce jeu du mot dont il arrive qu'on fasse esprit: le contrepét revenant aux lèvres, le renversement à l'oreille.

Ce dictionnaire (qu'on y aille) m'apporte auspice d'être fondé d'un départ que je prenais (partir, ici est répartir) de l'équivoque dont Joyce (James Joyce, dis-je) glisse d'a *letter* à *a litter*, d'une lettre (je traduis) à une ordure.

On se souvient qu'une « messe-haine » à lui vouloir du bien, lui offrait une psychanalyse, comme on ferait d'une douche. Et de Jung encore...

Au jeu que nous évoquons, il n'y eût rien gagné, y allant tout droit au mieux de ce qu'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin.

À faire litière de la lettre, est-ce saint Thomas encore qui lui revient, comme l'œuvre en témoigne tout de son long?

Ou bien la psychanalyse atteste-t-elle là sa convergence avec ce que notre époque accuse du débridement du lien antique dont se contient la pollution dans la culture.

J'avais brodé là-dessus, comme par hasard un peu avant le mai de 68, pour ne pas faire défaut au paumé de ces affluences que je déplace où je fais visite maintenant, à Bordeaux ce jour-là. La civilisation, y rappelai-je en prémisses, c'est l'égout.

Nous reproduisons ici le texte de la Leçon 7 tel qu'il a été publié dans le n° 3, d'octobre 1971, de la revue *Littérature*, éditée par la Librairie Larousse, consacrée au thème « Littérature et Psychanalyse ».

— 162 —

Il faut dire sans doute que j'étais las de la poubelle à laquelle j'ai rivé mon sort. On sait que je ne suis pas seul à, pour partage, l'avouer. L'avouer ou, prononcé à l'ancienne, l'avouère dont Beckett fait balance au doit qui fait déchet de notre être, sauve l'honneur de la littérature, et me relève du privilège que je croirais tenir de ma place. La question est de savoir si ce dont les manuels semblent faire étal, soit que la littérature soit accommodation des restes, est affaire de collocation dans l'écrit de ce qui d'abord serait chant, mythe parlé, procession dramatique.

Pour la psychanalyse, qu'elle soit appendue à l'Œdipe, ne la qualifie en rien pour s'y retrouver dans le texte de Sophocle. L'évocation par Freud d'un texte de Dostoïewski ne suffit pas pour dire que la critique de textes, chasse jusqu'ici gardée du discours universitaire, ait reçu de la psychanalyse plus d'air.

Ici mon enseignement a place dans un changement de configuration qui s'affiche d'un slogan de promotion de l'écrit, mais dont d'autres témoignages, par exemple, que ce soit de nos jours qu'enfin Rabelais soit lu, montrent un déplacement des intérêts à quoi je m'accorde mieux.

J'y suis comme auteur moins impliqué qu'on n'imagine, et mes *Ecrits*, un titre plus ironique qu'on ne croit: quand il s'agit soit de rapports, fonction de Congrès, soit disons de « lettres ouvertes » où je fais question d'un pan de mon enseignement.

Loin en tout cas de me commettre en ce frotti-frotta littéraire dont se dénote le psychanalyste en mal d'invention, j'y dénonce la tentative immanquable à démontrer l'inégalité de sa pratique à motiver le moindre jugement littéraire.

Il est pourtant frappant que j'ouvre ce recueil d'un article que j'isole de sa chronologie, et qu'il s'y agisse d'un conte, lui-même bien particulier de ne pouvoir rentrer dans la liste ordonnée des situations dramatiques: celui de ce qu'il advient de la poste d'une lettre missive, d'au su de qui se passent ses renvois, et de quels termes s'appuie que je puisse la dire venue à destination, après que, des détours qu'elle y a subis, le conte et son compte se soient soutenus sans aucun recours à son contenu. Il n'en est que plus remarquable que l'effet qu'elle porte sur ceux qui tour à tour la détiennent, tout arguant du pouvoir qu'elle confère qu'ils soient pour y prétendre, puisse s'interpréter, ce que je fais, d'une féminisation.

Voilà le compte bien rendu de ce qui distingue la lettre du signifiant même qu'elle emporte. En quoi ce n'est pas faire métaphore de l'épistole. Puisque le conte consiste en ce *qu'y* passe comme muscade le message dont la lettre y fait péripiétie sans lui.

— 163 —

Ma critique, si elle a lieu d'être tenue pour littéraire, ne saurait porter, je m'y essaie, que sur ce que Poe fait d'être écrivain à former un tel message sur la lettre. Il est clair qu'à n'y pas le dire tel quel, ce n'est pas insuffisamment, c'est d'autant plus rigoureusement qu'il l'avoue.

Néanmoins l'élosion n'en saurait être élucidée au moyen de quelque trait de sa psychobiographie: bouchée plutôt qu'elle en serait.

(Ainsi la psychanalyste qui a récuré les autres textes de Poe, ici déclare forfait de son ménage.)

Pas plus mon texte à moi ne saurait-il se résoudre par la mienne: le vœu que je formerais par exemple d'être lu enfin convenablement. Car encore faudrait-il pour cela qu'on développe ce que j'entends que la lettre porte pour arriver *toujours* à sa destination.

Il est certain que, comme d'ordinaire, la psychanalyste ici reçoit, de la littérature, si elle en prend du refoulement dans son ressort une idée moins psycho-biographique.

Pour moi si je propose à la psychanalyse la lettre comme en souffrance, c'est qu'elle y montre son échec. Et c'est par là que je l'éclaire: quand j'invoque ainsi les lumières, c'est de démontrer où elle fait *trou*. On le sait depuis longtemps: rien de plus important en optique, et la plus récente physique du photon s'en arme.

Méthode par où la psychanalyse justifie mieux son intrusion: car si la critique littéraire pouvait effectivement se renouveler, ce serait de ce que la psychanalyse soit là pour que les textes se mesurent à elle, l'énigme étant de son côté.

Mais ceux dont ce n'est pas médire à avancer que, plutôt qu'ils l'exercent, ils en sont exercés, à tout le moins d'être pris en corps —, entendent mal mes propos.

J'oppose à leur adresse vérité et savoir: c'est la première où aussitôt ils reconnaissent leur office, alors que sur la sellette, c'est leur vérité que j'attends. J'insiste à corriger mon tir d'un savoir en échec: comme on dit figure en abyme, ce n'est pas échec du savoir. J'apprends alors qu'on s'en croit dispensé de faire preuve d'aucun savoir.

- Serait-ce lettre morte que j'aie mis au titre d'un de ces morceaux que j'ai dit *Ecrits,..., de la lettre l'instance*, comme raison de l'inconscient?

N'est-ce pas désigner assez dans la lettre ce qui, à devoir insister, n'est pas là de plein droit si fort de raison que ça s'avance. La dire moyenne ou bien extrême, c'est montrer la bifidité où s'engage toute mesure, mais n'y a-t-il rien dans le réel qui se passe de cette médiation? La frontière certes, à séparer deux territoires,

— 164 —

en symbolise qu'ils sont mêmes pour qui la franchit, qu'ils ont commune mesure. C'est le principe de *l'Umwelt*, qui fait reflet de *l'Innenwelt*. Fâcheuse, cette biologie qui se donne déjà tout de principe: le fait de l'adaptation notamment; ne parlons pas de la sélection, elle franche idéologie à se bénir d'être naturelle. La lettre n'est-elle pas... littorale plus proprement, soit figurant qu'un domaine tout entier fait pour l'autre frontière, de ce qu'ils sont étrangers, jusqu'à n'être pas réciproques.

Le bord du trou dans le savoir, voilà-t-il pas ce qu'elle dessine. Et comment la psychanalyse, si, justement ce que la lettre dit « à la lettre » par sa bouche, il ne lui fallait pas le méconnaître, comment pourrait-elle nier qu'il soit, ce trou, — de ce qu'à le combler, elle recoure à y invoquer la jouissance?

Reste à savoir comment l'inconscient que je dis être effet de langage, de ce qu'il en suppose la structure comme nécessaire et suffisante, commande cette fonction de la lettre.

Qu'elle soit instrument propre à l'écriture du discours, ne la rend pas impropre à désigner le mot pris pour un autre, voire par un autre, dans la phrase, donc à symboliser certains effets de signifiant, mais n'impose pas qu'elle soit dans ces effets primaire.

Un examen ne s'impose pas de cette primarité, qui n'est même pas à supposer, mais de ce qui du langage appelle le littoral au littéral.

Ce que j'ai inscrit, à l'aide de lettres, des formations de l'inconscient pour les récupérer de ce dont Freud les formule, à être ce qu'elles sont, des effets de signifiant, n'autorise pas à faire de la lettre un signifiant, ni à l'affecter, qui plus est, d'une primarité au regard du signifiant.

Un tel discours confusionnel n'a pu surgir que de celui qui m'importe. Mais il m'importe dans un autre que j'épingle, le temps venu, du discours universitaire, soit du savoir mis en usage à partir du semblant.

Le moindre sentiment que l'expérience à quoi je pare, ne peut se situer que d'un autre discours, eût dû garder de le produire, sans l'avouer de moi. Qu'on me l'épargne Dieu merci! n'empêche pas qu'à m'importer au sens que je viens de dire, on m'importune.

Si j'avais trouvé recevables les modèles que Freud articule dans une *Esquisse* à se forer de routes impressives, je n'en aurais pas pour autant pris métaphore de l'écriture. Elle n'est pas l'impression, ce n'en déplaie au bloc magique.

Quand je tire parti de la lettre à Fliess 52e, c'est d'y lire ce que Freud pouvait énoncer sous le terme qu'il forge du WZ, *Wahrnehmungszeichen*, de plus proche du signifiant, à la date où Saussure ne l'a pas encore reproduit (du *signans*

— 165 —

stoïcien). Que Freud l'écrive de deux lettres, ne prouve pas plus que de moi, que la lettre soit primaire.

Je vais donc essayer d'indiquer le vif de ce qui me paraît produire la lettre comme conséquence, et du langage, précisément de ce que je dis: que l'habite qui parle.

J'en emprunterai les traits à ce que d'une économie du langage permet de dessiner ce que promeut à mon idée, que littérature peut-être vire à lituraterre.

On ne s'étonnera pas de m'y voir procéder d'une démonstration littéraire puisque c'est là marcher du pas dont la question se produit. En quoi pourtant peut s'affirmer ce qu'est une telle démonstration.

Je reviens d'un voyage que j'attendais de faire au Japon de ce que d'un premier j'avais éprouvé.., de littoral.

Qu'on m'entende à demi-mot de ce que tout à l'heure de *l'Umwelt* j'ai répudié comme rendant le voyage impossible: d'un côté donc, selon ma formule, assurant son réel, mais prématurément, seulement d'en rendre, mais de maldonne, impossible le départ, soit tout au plus de chanter « Partons ».

Je ne noterai que le moment que j'ai recueilli d'une route nouvelle, à la prendre de ce qu'elle ne fut plus comme la première fois interdite. J'avoue pourtant que ce ne fut pas à l'aller le long du cercle arctique en avion, que me fit lecture ce que je voyais de la plaine sibérienne.

Mon essai présent, en tant qu'il pourrait s'intituler d'une sibériéthique, n'aurait donc pas vu le jour si la méfiance des Soviétiques m'avait laissé voir les villes, voire les industries, les installations militaires qui leur font prix de la Sibérie, mais ce n'est que condition accidentelle, quoique moins peut-être à la nommer occidentale, à y indiquer l'accident d'un amoncellement de l'occire.

Seule décisive est la condition littorale, et celle-là ne jouait qu'au retour d'être littéralement ce que le Japon de sa lettre m'avait sans doute fait ce petit peu trop qui est juste ce qu'il faut pour que je le ressente, puisque après tout j'avais dit que c'est là ce dont sa langue s'affecte éminemment.

Sans doute ce trop tient-il à ce que l'art en véhicule: j'en dirai le fait de ce que la peinture y démontre de son mariage à la lettre, très précisément sous la forme de la calligraphie.

Comment dire ce qui me fascine dans ces choses qui pendent, *kakémono* que ça se jaspine, pendent aux murs de tout musée en ces lieux, portant inscrits des caractères, chinois de formation, que je sais un peu, mais qui, si peu que je les sache, me permettent de mesurer ce qui s'en élide dans la cursive, où le singulier de la main écrase l'universel, soit proprement ce que je vous apprend ne valoir

— 166 —

que du signifiant: je ne l'y retrouve plus mais c'est que je suis novice. Là au reste n'étant pas l'important, car même à ce que ce singulier appuie une forme plus ferme, et y ajoute la dimension, la demansion, ai-je déjà dit, la demansion du *papeludun*, celle dont s'évoque ce que j'instaure du sujet dans le *Hun-En-Peluce*, à ce qu'il meuble l'angoisse de *l'Achose*, soit ce que je connote du petit *a* ici fait objet d'être enjeu de quel pari qui se gagne avec de l'encre et du pinceau?

Tel invinciblement m'apparut, cette circonstance n'est pas rien: d'entre-les nuages, le ruissellement, seule trace à apparaître, d'y opérer plus encore que d'en indiquer le relief en cette latitude, dans ce qui de la Sibérie fait plaine, plaine désolée d'aucune végétation que de reflets, lesquels poussent à l'ombre ce qui n'en miroite pas.

Le ruissellement est bouquet du trait premier et de ce qui l'efface. Je l'ai dit:

c'est de leur conjonction qu'il se fait sujet, mais de ce que s'y marquent deux temps. Il y faut donc que s'y distingue la rature.

Rature d'aucune trace qui soit d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral. *Litura* pure, c'est le littéral. La produire, c'est reproduire cette moitié sans paire dont le sujet subsiste. Tel est l'exploit de la calligraphie. Essayez de faire cette barre horizontale qui se trace de gauche à droite pour figurer d'un trait l'un unaire comme caractère, vous mettrez longtemps à trouver de quel appui elle s'attaque, de quel suspens elle s'arrête. À vrai dire, c'est sans espoir pour un occidenté.

Il y faut un train qui ne s'attrape qu'à se détacher de quoi que ce soit qui vous raye.

Entre centre et absence, entre savoir et jouissance, il y a littoral qui ne vire au littéral qu'à ce que ce virage, vous puissiez le prendre le même à tout instant. C'est de ça seulement que vous pouvez vous tenir pour agent qui le soutienne.

Ce qui se révèle de ma vision du ruissellement, à ce qu'y domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source, que c'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle de trouver ce qu'il en est du signifiant:

soit le semblant, par excellence, si c'est de sa rupture qu'en pleut, effet à ce qu'il s'en précipite, ce qui y était matière en suspension.

Cette rupture qui dissout ce qui faisait forme, phénomène, météore, et dont j'ai dit que la science s'opère à en percer l'aspect, n'est-ce pas aussi que ce soit d'en congédier ce qui de cette rupture ferait jouissance à ce que le monde ou aussi bien l'immonde, y ait pulsion à figurer la vie.

Ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui dans le réel se présente comme ravinement.

— 167 —

C'est du même effet que l'écriture est dans le réel le ravinement du signifié, ce qui a plu du semblant en tant qu'il fait le signifiant. Elle ne décalque pas celui-ci, mais ses effets de langue, ce qui s'en forge par qui la parle. Elle n'y remonte qu'à y prendre nom, comme il arrive à ces effets parmi les choses que dénomme la batterie signifiante pour les avoir dénombrées.

Plus tard de l'avion se virent à s'y soutenir en isobares, fût-ce à obliquer d'un remblai, d'autres traces normales à celles dont la pente suprême du relief se marquait de cours d'eau.

N'ai-je pas vu à Osaka comment les autoroutes se posent les unes sur les autres comme planeurs venus du ciel? Outre que là-bas l'architecture la plus moderne retrouve l'ancienne à se faire aile à s'abattre d'un oiseau.

Comment le plus court chemin d'un point à un autre se serait-il montré sinon du nuage que pousse le vent tant qu'il ne change pas de cap? Ni l'amibe, ni l'homme, ni la branche, ni la mouche, ni la fourmi n'en eussent fait exemple avant que la lumière s'avère solidaire d'une courbure universelle, celle où la droite ne se soutient que d'inscrire la distance dans les facteurs effectifs d'une dynamique de cascade.

Il y a de droite que d'écriture, comme d'arpentage que venu du ciel.

Mais écriture comme arpentage sont artefacts à n'habiter que le langage. Comment l'oublierions-nous quand notre science n'est opérante que d'un ruissellement de petites lettres et de graphiques combinés?

Sous le pont Mirabeau certes, comme sous celui dont une revue qui fut la mienne se fit enseigne, à l'emprunter ce pont-oreille à Horns-Apollo, sous le pont Mirabeau, oui, coule la Seine primitive, et c'est une scène telle qu'y peut battre le V romain de l'heure cinq (cf. *l'Homme aux loups*). Mais aussi bien n'en jouit-on qu'à ce qu'y pleuve la parole d'interprétation.

Que le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique, implique d'autre part que tout ce qui s'articule de cet ordre soit passible d'interprétation.

C'est pourquoi on a bien raison de mettre la psychanalyse au chef de la politique. Et ceci pourrait n'être pas de tout repos pour ce qui de la politique a fait figure jusqu'ici, si la psychanalyse s'en avait avertie.

Il suffirait peut-être, on se dit ça sans doute, que de l'écriture nous tirions un autre parti que de tribune ou de tribunal, pour que s'y jouent d'autres paroles à -nous en faire le tribut.

Il n'y a pas de métalangage, mais l'écrit qui se fabrique du langage est matériel peut-être de force à ce que s'y changent nos propos.

— 168 —

Est-il possible du littoral de constituer tel discours qui se caractérise de ne pas s'émettre du semblant? Là est la question qui ne se propose que de la littérature dite d'avant-garde, laquelle est elle-même fait de littoral: et donc ne se soutient pas du semblant, mais pour autant ne prouve rien que la cassure, que seul un discours peut produire, avec effet de production.

Ce à quoi semble prétendre une littérature en son ambition de lituraterrire, c'est de s'ordonner *d'un* mouvement qu'elle appelle scientifique.

Il est de fait que l'écriture y a fait merveille et que tout marque que cette merveille n'est pas près de se tarir.

Cependant la science physique se trouve, va se trouver ramenée à la considération du symptôme dans les faits, par la pollution de ce que du terrestre on appelle, sans plus de critique de *l'Umwelt*, l'environnement: c'est l'idée d'Uxküll behaviourisée, c'est-à-dire crétinisée.

Pour lituraterrire moi-même, je fais remarquer que je n'ai fait dans le ravinement qui l'image, aucune métaphore. L'écriture est ce ravinement même, et quand je parle de jouissance, j'invoque légitimement ce que j'accumule d'auditoire: pas moins par là celles dont je me prive, car ça m'occupe.

Je voudrais témoigner de ce qui se produit *d'un* fait déjà marqué: à savoir celui d'une langue, le japonais, en tant que la travaille l'écriture.

Qu'il y ait inclus dans la langue japonaise un effet d'écriture, l'important est qu'il reste attaché à l'écriture et que ce qui est porteur de l'effet d'écriture y soit une écriture spécialisée en ceci qu'en japonais elle puisse se lire de deux prononciations différentes: en *on-yomi*, sa prononciation en caractère, le caractère se prononce comme tel distinctement, en *kun-yomi* la façon dont se dit en japonais ce qu'il veut dire.

Ça serait comique d'y voir désigner, sous prétexte que le caractère est lettre, les épaves du signifiant courant aux fleuves du signifié. C'est la lettre comme telle qui fait appui au signifiant selon sa loi de métaphore. C'est d'ailleurs: du discours, qu'il la prend au filet du semblant.

Elle est pourtant promue de là comme référent aussi essentiel que toute chose, et ceci change le statut du sujet.

Qu'il s'appuie sur *un* ciel constellé, et non seulement sur le trait unaire, pour son identification fondamentale, explique qu'il ne puisse prendre appui que sur le Tu, c'est-à-dire sous toutes les formes grammaticales dont le moindre énoncé se varie des relations de politesse qu'il implique dans son signifié.

La vérité y renforce la structure de fiction que j'y dénote, de ce que cette fiction soit soumise aux lois de la politesse.

— 169 —

Singulièrement ceci semble porter le résultat qu'il n'y ait rien à défendre de refoulé, puisque le refoulé lui-même trouve à se loger de la référence à la lettre.

En d'autres termes le sujet est divisé comme partout par le langage, mais un de ses registres peut se satisfaire de la référence à l'écriture et l'autre de la parole.

C'est sans doute ce qui a donné à Roland Barthes ce sentiment enivré que de toutes ces manières le sujet japonais ne fait enveloppe à rien. *L'Empire des signes*, intitule-t-il son essai voulant dire: empire des semblants.

Le Japonais, m'a-t-on dit, la trouve mauvaise. Car rien de plus distinct du vide creusé par l'écriture que le semblant. Le premier est godet prêt toujours à faire accueil à la jouissance, ou tout au moins à l'invoquer de son artifice.

D'après nos habitudes, rien ne communique moins de soi qu'un tel sujet qui en fin de compte ne cache rien. Il n'a qu'à vous manipuler: vous êtes *un* élément entre autres du cérémonial où le sujet se compose justement de pouvoir se décomposer. Le *bunraku*, théâtre des marionnettes, en fait voir la structure toute ordinaire pour ceux à qui elle donne leurs mœurs elles-mêmes.

Aussi bien, comme *au bunraku* tout ce qui se dit pourrait-il être lu par un récitant. C'est ce qu'il a dû soulager Barthes. Le Japon est l'endroit où il est le plus naturel de se soutenir d'un ou d'une interprète, justement de ce qu'il ne nécessite pas l'interprétation.

C'est la traduction perpétuelle faite langage.

Ce que j'aime, c'est que la seule communication que j'y aie eue (hors les Européens avec lesquels je sais manier notre malentendu culturel), c'est aussi la seule qui là-bas comme ailleurs puisse être communication, de n'être pas dialogue: à savoir la communication scientifique.

Elle poussa un éminent biologiste à me démontrer ses travaux, naturellement au tableau noir. Le fait que, faute d'information, je n'y compris rien, n'empêche pas d'être valable ce qui restait écrit là. Valable pour les molécules dont mes descendants se feront sujets, sans que j'aie jamais eu à savoir comment je leur transmettais ce qui rendait vraisemblable qu'avec moi je les classe de pure logique, parmi les êtres vivants.

Une ascèse de l'écriture ne me semble pouvoir passer qu'à rejoindre *un* « c'est écrit » dont s'instaurerait le rapport sexuel.

SEMINAIRE 18
ANNEXE 2
TEXTE DE LA LEÇON 9
écrit par Lacan

Nous donnons ci-après, et tel qu'il a été communiqué à l'époque par Lacan à Charles Melman, le texte écrit préalablement à son énonciation de la Leçon 9. Y figurent également les notes manuscrites de l'auteur.

[Ce texte a été scanné en mode « image » et peut demander quelques instants avant d'apparaître à l'écran]

171

SEMINAIRE 18
172 PAGE BLANCHE

Un homme et une femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non.
Ils peuvent, comme tels, s'entendre crier.

Ce qui arrive dans le cas où ils ne réussissent pas à s'entendre autrement.

Autrement, c'est-à-dire sur une affaire qui est le gage de leur entente.

Ces affaires ne manquent pas....

(où est comprise à l'occasion, c'est la meilleure, l'entente au lit).

Ces affaires ne manquent pas, certes donc, mais c'est en cela qu'elles manquent quelque chose : à savoir de s'entendre comme homme, comme femme, ce qui voudrait dire : sexuellement.

L'homme et la femme ne s'entendraient-ils ainsi qu'à se taire ?
Il n'en est pas même question.

Car l'homme, la femme n'ont aucun besoin de parler pour être pris dans un discours. Comme tels, ils sont des faits de discours.

Le sourire ici suffirait à avancer qu'ils ne sont pas que ça.
Sans doute qu'il l'accorde ? Mais qu'ils soient ça aussi, fige le sourire.

2

fige par cette remarque

Et ce n'est qu'ainsi qu'il a son sens sur les statues archaïques.

L'infatuation ricane.

C'est donc dans un discours que les étant homme et femme, naturels si l'on peut dire, ont à se faire valoir comme tels.

Il n'est discours que de semblant. Si ça ne s'avouait pas de soi, j'ai dénoncé la chose. J'en rappelle l'articulation.

Le semblant ne s'énonce qu'à partir de la vérité. Sans doute n'évoque-t-on jamais sans gêne celle-ci ^{la vérité} dans la science. Ce n'est pas là raison de nous en faire plus de souci. Elle se passe bien de nous. Pour qu'elle se fasse entendre, il lui suffit de dire : "Je parle" et on l'en croit parce que c'est vrai : qui parle, parle.

Il n'est d'enjeu que de ce qu'elle dit.

Comme vérité, elle ne peut dire que le semblant sur la jouissance
Et c'est sur la jouissance sexuelle qu'elle gagne à tous les coups.

On fera bien de me suivre dans ma discipline du nom. Le propre du nom, c'est d'être nom propre. Même pour un tombé entre autres à l'usage de nom commun, ce n'est pas temps perdu que de lui retrouver un emploi propre. Mais quand un nom est resté assez propre, n'hésitez pas, prenez exemple, appelez la chose par son nom: la chose ~~freudienne~~ comme j'ai fait.

Elle se lève et fait son numéro. Ce n'est pas moi qui le lui dicte : ce serait même de tout repos, de ce repos dernier au semblant de quoi tant de vies s'astreignent, si je n'étais pas comme homme exposé là sous le vent de la castration.

Elle, la vérité, mon indispensable partenaire, elle est certes

dans le même vent, -elle le porte même : être dans le vent, c'est ça-, mais ce vent ne lui fait ni chaud ni froid, pour la raison que la jouissance, c'est très peu pour elle, puisque la vérité, c'est qu'elle la laisse au semblant.

Ce semblant a un nom, repris du temps, mystérieux de ce que s'y jouassent les mystères, où il nommait le savoir supposé à la fécondité et comme tel offert à l'adoration sous la figure d'un semblant d'organe.

Le semblant, dénoncé par la vérité ~~pure~~, est, il faut le reconnaître, assez phallique, -assez intéressé dans ce qui pour nous s'amorce par la vertu du coït, à savoir la sélection des génotypes avec la reproduction du phénotype qui s'ensuit, pour mériter ce nom, bien qu'il soit clair que l'héritage qu'il couvre maintenant se réduise à l'écéphalie de cette sélection, soit l'impossibilité de subordonner la jouissance dite sexuelle à ce qu'sub rosa spécifiera le choix de l'homme et de la femme pris comme porteurs chacun d'un lot précis de génotypes, puisqu'au meilleur cas c'est le phénotype qui guide ce choix.

A la vérité, -c'est le cas de le dire-, un nom propre (car c'en est encore un) n'est tout à fait stable que sur la carte où il désigne un désert. Il est remarquable que même les déserts produits au nom d'une religion, ce qui n'est pas rare, ne soient jamais désignés du nom qui fut pour eux dévastateur. Un désert ne se rebaptise qu'à être fécondé.

Ce n'est pas le cas pour la jouissance sexuelle que le progrès de la science ne semble pas résoudre en savoir.

C'est par contre du barrage qu'elle constitue à l'avènement du rapport sexuel dans le discours, que sa place s'y est évidée jusqu'à devenir évidente. Telle est, au sens que ce mot a dans le pas logique de Frege, la Bedeutung du Phallus.

C'est bien pourquoi, j'ai mes malices, c'est en Allemagne parce qu'en allemand, que j'ai porté le message à quoi répond dans mes Ecrits ce titre, et ce au nom du centenaire de la naissance de Freud

Il fut beau de toucher en ce pays élu pour qu'y résonne ce message, la sidération qu'il produisit.

Dire que je l'attendais ^{ne}/serait pour moi rien dire. Ma force est de savoir ce qu'attendre signifie.

(Je ne mets pas ici dans le coup les vingt-cinq ans de créatinisation raciale. Ce serait consacrer qu'ils triomphent partout).

Plutôt insisterai-je sur ce que Die Bedeutung des Phallus est "en réalité" un pléonasme. Il n'y a pas dans le langage d'autre Bedeutung que le phallus.

Le langage, dans sa fonction d'existant, ne connote en dernière analyse que l'impossibilité de symboliser le rapport sexuel chez les êtres qui l'habitent (qui habitent le langage) en raison de ce que c'est de cet habitat qu'ils tiennent la parole. Et qu'on n'oublie pas de ce que j'ai dit de ce que la parole dès lors n'est pas leur privilège, qu'ils l'évoquent dans tout ce qu'ils dominent par l'eff du discours. Le silence prétendu éternel des espaces infinis

n'aura comme beaucoup d'autres duré qu'un instant. Ca parle vachement dans la nouvelle astronomie.



C'est de ce que le langage n'est constitué que d'une seule Bedeutung qu'il tire sa structure, laquelle consiste en ce qu'on ne puisse, de de qu'on l'habite, en user que pour la métaphore d'où résultent toutes les insanités mythiques dont vivent ses habitants, — pour la métonymie dont ils prennent le peu de réalité qui leur reste sous la forme du plus-de-jour.

Or ceci ne se signe que dans l'histoire et à partir de l'apparition de l'écriture. Laquelle n'est jamais simple "inscription", fût-ce dans les apparences de ce qui se promet de l'audio-visuel. L'écriture n'est jamais, depuis ses origines jusqu'à ses derniers protéismes techniques, que quelque chose qui s'articule comme os dans le langage serait la chair. C'est bien en cela qu'elle démontre que la jouissance, la jouissance sexuelle, n'a pas d'os, ce dont on se doutait par les moeurs de l'organe qui en donne chez le mâle parlant la figure comique.

Mais l'écriture, elle, pas le langage, l'écriture donne os à toutes les jouissances qui, de par le discours, s'avèrent s'ouvrir à l'être parlant. Leur donnant os, elle souligne ce qui y était certes accessible, mais masqué : à savoir que le rapport sexuel fait défaut au champ de la vérité, en ce que le discours qui l'instaure, ne procède que du semblant : à ne frayer la voie qu'à des jouissances qui parodient celle qui y est effective, mais qui lui demeure étrangère.

Tel est l'Autre de la jouissance, à jamais inter-dit, celui

6

dont le langage ne permet l'habitation qu'à le fournir -pourquoi pas cette image- de scaphandres.

9 Ce n'est qu'un

C'est sans doute ce qui dès longtemps faisait rêver l'homme à la lune. Maintenant il y a mis le pied. Il en était plus près sans ~~g~~ doute avec celui, encore figé dans une armoire japonaise, qui savait du jardin d'un certain Pavillon d'Argent la contempler assez-phalliquement, nous aimons à le croire, quoique ça nous laisse (je parle de ceux que l'idée touche) dans l'embarras. Sans reconnaître dans S (A) de mon graphe, la trace de pied sur la lune, pas moyen de s'en tirer.

Ce badinage m'avertit que je frôle le structuralisme. Je m'en déchargerai sur la situation que je subis, en ~~épingle~~^{celle-ci}ant du refus de la performance. Maladie sous la fourches de laquelle il me faut bien passer, puisque ce refus constitue le culte de la compétence, c'est-à-dire de la certaine idéalité dont je suis réduit, avec la science de cette époque, à m'autoriser devant vous.

(Le résultat c'est que mes Ecrits après que l'un d'entre eux ait été traduit en anglais sous le titre scandaleux de The language of the self, sont sortis, on me l'annonce l'affaire faite en espagnol sous le titre non moins inadmissible d'^uaspect structuraliste de Freud ou quelque chose d'app~~ro~~chant).

La compétence néglige que c'est dans l'incompétence qu'elle prend assiette à se proposer sous forme d'idéalité à son culte.

Par là elle va nécessairement aux concessions que j'illustre tout de suite de ma formule d'entrée plus haut. "L'homme et la femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non". C'était pour vous dorer la pilule. Mais la pilule, on le sait n'^Yarrange rien.

La notion forgée du terme de structuralisme tente de prolonger la délégation faite à de dangereux spécialistes : les spécialistes de la vérité, d'un certain vide aperçu dans la rarefaction de la jouissance.

Ce fut le défi que releva sans fard l'existentialisme, après que la phénoménologie, bien plus faux jeton, eût jeté le gant dans ses exercices respiratoires. Les lieux laissés déserts par la philosophie n'y étaient à vrai dire pas appropriés. Tout juste bons au mémorial de sa contribution, pas mince, au discours du maître qu'elle assure définitivement de l'appui de la science.

Marx ou pas, et qu'il l'ait balancée sur les pieds ou sur la tête, il est certain que la philosophie n'était pas assez phalle.

Qu'on ne compte pas sur moi pour structuraliser l'affaire de la vie impossible, comme si ce n'était pas de là qu'elle avait chance de faire la preuve de son réel.

Ma prosopopée esbaudissante du "Je parle", pour être mise au compte, rhétorique, d'une vérité en personne, ne me fait pas choir là d'où je la tire. ^{hors ou} dans le finis

Rien n'est dit là que ce que parler veut dire : la division sans remède de la jouissance et du semblant. La vérité, c'est de jouir à faire semblant et de n'avouer en aucun cas que la réalité de chacune de ces deux moitiés ne prédomine qu'à s'affirmer d'être de l'autre, soit à mentir à jet alterné. Tel est le midi ^(t) de la

vérité.

[Son astronomie est équatoriale, soit déjà périmée quand elle naquit du couple nuit-jour.

Une astronomie, ça ne s'arrasonne qu'à s'assaisonner.

La chose dont il s'agit, ce n'est pas sa compétence de linguiste, et pour cause, qui à Freud en a tracé les voies. Ce que je rappelle par contre, c'est que ces voies, il n'a pu les suivre qu'à y faire preuve et jusqu'à l'acrobatie de performances de langage que seule la linguistique situe dans une structure, en tant qu'elle s'attache à une compétence remarquable de ne jamais se dérober à son enquête.

Ma formule que l'inconscient est structuré comme un langage, indique qu'a minima la condition de l'inconscient, c'est le langage.

Cela n'ôte rien à la portée de l'énigme qui consiste en ce que l'inconscient en sache plus long qu'il n'en a l'air, puisque c'est de cette surprise qu'on était parti, ^{pour} ~~et~~ le nommer comme on l'a fait. Mais elle tournait court à le coiffer de tous les instincts.

L'affaire, à la vérité, était dans le sac : il ne s'agissait plus que d'y mettre l'étiquette à l'adresse de la vérité précisément, laquelle la saute assez de notre temps pour ne pas dédaigner le marché noir.

J'ai mis des bâtons dans l'ornière de sa clandestinité, à marteler que le savoir en question ne s'analysait qu'à se formuler

comme un langage, soit : dans une langue particulière, fût-ce à métisser celle-ci, en quoi d'ailleurs il ne fait rien de plus que ce que les dites langues se permettent.

Personne ne m'a relancé sur ce que sait le langage : Die Bedeutung des Phallus, je l'avais dit certes . Mais personne ne s'en est aperçu parce que c'était la vérité.

Qui s'intéresse à la vérité ? Des gens. Des gens dont j'ai dessin la structure de l'image grossière, qu'on trouve dans la topologie à l'usage des familles, de la bouteille de Klein. *Olefin*

Pas un point de sa surface qui ne soit partie topologique du rebroussement qui se figure ici du cercle seul propre à donner à cette bouteille le cul dont les autres s'enorgueillissent indûment.

Ainsi n'est-ce pas là où on le croit, mais en sa structure de sujet que l'hystérique conjugue la vérité de sa jouissance au savoir implacable que l'Autre propre à la causer, c'est le phallus, soit un semblant.

Qui ne comprendrait la déception de Freud à saisir que le pas-de-guérison à quoi il parvenait avec l'hystérique, n'allait à rien de plus qu'à lui faire réclamer, ce dit semblant soudain pourvu de vertus réelles, de l'avoir accroché à ce point de rebroussement qui, pour n'être pas introuvable sur le corps, est une figuration topologiquement tout à fait incorrecte de la jouissance chez une femme : mais Freud le savait-il ??

Dans la solution impossible de son problème, c'est à en mesurer la cause au plus juste, soit à en faire une juste cause, que l'hystérique s'accorde, des détenteurs de ce semblant, au moins un, que j'écris

l'homme inzin, conforme à l'os qu'il faut à sa jouissance pour qu'elle puisse le ronger. Ses approches de l'homme inzin ne pouvant se faire qu'à avouer au dit point de mire, qui le prend au grè de ses penchants la castration délibérée qu'elle lui réserve, ses chances sont limitées, mais son succès ne passe pas, par quelqu'un des hommes que le semblant embarasse plutôt, ou qu'il le préfèrent plus franc.

(la bag. h. masochiste)

Juger ainsi du résultat est méconnaître ce qu'on peut attendre de l'hystérique pour peu qu'elle veuille bien s'inscrire dans un discours. C'est à mater le maître qu'elle est destinée, qui grâce à elle se rejettera dans le savoir.

N'importe ici rien d'autre que de marquer que le danger est le même, d'où à partir malgré nous, nous primes avantage d'en pouvoir avertir.

Aimer la vérité, même celle que l'hystérique incarne (si l'on peut dire), ~~est~~ lui donner ce qu'on n'a pas, sous prétexte qu'elle le désigne, c'est très précisément se vouer à un théâtre dont il est clair qu'il ne peut plus être qu'une fête de charité.

Cet "il est clair" est lui-même un effet d'Aufklärung, à peine croyable : l'entrée en scène, si boiteuse qu'elle se soit faite, du discours de l'analyste, a suffi à ce que l'hystérique renonce à la clinique luxuriante dont elle meublait la beauté du rapport sexuel.

C'est peut-être à prendre comme le signe, fait à quelqu'un, qu'elle va faire mieux.

II

La seule chose importante ici est ce qui passe inaperçu : à savoir que je parle de l'hystérique comme de quelque chose qui supporte la quantification. *Quantification*

Quelque chose s'inscrirait, à m'entendre, d'un $\forall x$ toujours apte en son inconnue, à fonctionner dans Φx comme variable?

C'est bien en effet ce que j'écris et dont il serait facile à relire Aristote de déceler quel rapport à la femme précisément identifiée à l'hystérique, lui a permis d'instaurer sa logique en forme de pan(talonnade).

Que $\forall x$ impose le passage à un "toute femme" qu'un être aussi sensible qu'Aristote n'a bien de fait jamais commis, c'est justement ce qui me permet d'avancer que le "toute femme" est l'énonciation dont se décide l'hystérique comme sujet, et que c'est pour cela qu'une femme est solidaire d'un papludun qui proprement la loge dans cette logique du successeur dont Peano nous a donné le modèle.

Mais l'hystérique n'est pas une femme. Il s'agit de savoir si la psychanalyse telle que je la définis donne accès à une femme. Ou si qu'une femme advienne, c'est ~~une~~ affaire de $\partial \circ \xi \alpha$, c'est, comme la vertu l'était au dire de Mé^elon (mais non, mais non), ce qui ne s'enseigne pas.

Ici cela se traduit : ce qui ne peut d'elle (:d'une femme) être su dans l'inconscient, soit de façon articulée. La question s'est élevé d'un degré depuis que j'ai démontré qu'il y a du langagièrement articulé qui n'est pas pour cela articulable en parole, - et que c'es

là simplement ce dont se pose le désir.

Il est facile pourtant de trancher. C'est justement de ce qu'il s'agisse du désir en tant qu'il met l'accent sur l'invariance de l'inconnue, que son évidemment par l'analyse ne saurait l'inscrire ~~dan~~ aucune fonction de variable, laquelle proprement est ce qui permet à d'innombrables femmes de fonctionner comme telles, c'est-à-dire en faisant fonction du papludun de leur être pour toutes leurs variations situationnelles.

C'est là la portée de ma formule du désir dit insatisfait.

L'hystérique est schéma fonctionnel : / introduction au papludun /

Il s'en déduit que l'hystérique se situe d'introduire le papludun dont s'institue chacune "des" femmes, ~~par~~ la voie du "ce n'est pas de toute femme que se peut dire qu'elle soit fonction du phallus". Que ce soit de toute femme, c'est là ce qui fait son désir, et c'est pourquoi ce désir se soutient d'être insatisfait, c'est qu'une femme en résulte, mais qu'il ne saurait être l'hystérique en personne. C'est bien en quoi elle incarne ma vérité de tout à l'heure, celle qu'après l'avoir fait parler, j'ai rendue à sa fonction structuraliste. (La Verneinung en fait justice).

Le discours analytique s'instaure de cette restitution. Il a suffi à dissiper le théâtre dans l'hystérie. Il répond sûrement au recul théâtral dont s'autorise ~~un~~ Brecht. C'est ~~dit~~ qu'il change de face des choses pour notre époque, et pourquoi pas ? Seule cette canaillerie qui, de se mesurer à l'acte psychanalytique, se résorbe

en bêtise, persiste, et je me souviens de l'écho de chiasse qu'enregistra l'entrée en jeu de ce que je dis, sous l'espèce d'un article sur le théâtre chez l'hystérique. La psychanalyse d'aujourd'hui n'a de recours que l'hystérique pas à la page : Quand l'hystérique prouve que la page ~~est~~ tournée, elle continue à écrire au verso et même sur la suivante. Car elle est logicienne.

Ceci pose la question de la référence faite au théâtre par la théorie freudienne : l'Oedipe pas moins.

Il est temps d'attaquer ce que du théâtre, il a paru nécessaire de maintenir pour le soutien de l'autre scène. Après tout le sommeil y suffit peut être. Et qu'il abrite à l'occasion la gésine des fonctions fuchsiennes, peut justifier que fasse désir qu'il se prolonge.

Il peut se faire que les représentants signifiants du sujet se passent toujours plus aisément d'être empruntés à la représentation imaginaire.

Il est certain que la jouissance dont on a à se faire châtrer, n'a avec la représentation que des rapports d'appareil.

C'est bien en quoi l'Oedipe sophocléen, qui n'a ce privilège pour nous que de ce que les autres OEdipe soient incomplets, voire perdus, est encore beaucoup trop riche pour nos besoins d'articulation ^{car il est diffus}

La généalogie du désir en tant que ce dont il est question, c'est de comment il se cause, relève d'une combinatoire plus complexe que celle du mythe.

Non, le mythe n'a rien à voir avec le langage. C'est du langage qui crée le mythe. C'est du mythe qui crée le langage.

A cet égard les mythologies de Lévi-Strauss sont d'un apport décisif. Elles manifestent que la combinaison de formes dénommables du mytheme dont beaucoup sont éteintes, s'opère selon des lois de transformation précises, mais d'une logique fort courte, ou tout au moins dont il faut dire que notre mathématique l'enrichit.

Donc le même qu'on trouve dans ces :
 Peut être conviendrait-il de remettre en question si le discours psychanalytique n'a pas mieux à faire que de se vouer à interpréter ces mythes sous un mode qui ne dépasse pas le commentaire courant, -au reste parfaitement superflu puisque ce qui intéresse l'ethnologue, c'est la cueillette du mythe, sa collation épanglée et sa recollation ~~recollée~~ avec d'autres fonctions, de rite ou de production, recensées de même dans une écriture dont les isomorphismes articulés lui suffisent.

Pas trace de supposition, allais-je dire, sur la jouissance ainsi servie. C'est bien vrai, même à tenir compte des efforts faits pour nous suggérer l'opérance éventuelle d'obscurs savoirs ici gisant. La note donnée par Levi-Strauss dans les Structures, de l'action de parade exercées par ^{elles} à l'endroit de l'amour, tranche heureusement ayant passé au reste bien au dessus des têtes ^{des} ~~des~~ analystes, à sa date en faveur.

En somme l'OEdipe a l'avantage de montrer en quoi l'homme peut répondre à l'exigence du papludun qui est dans l'être d'une femme. Il n'en aimerait, lui, papludune. Malheureusement ce n'est pas la même.

Pour revenir toujours au même rendez-vous, c'est celui où les masques tombés ne montrent ni lui, ni elle.

Mais cette fable ne se supporte que de ce que l'homme ne soit jamais qu'un petit garçon. Et que l'hystérique n'en puisse démordre, est de nature à jeter un doute sur la fonction du dernier mot de sa vérité.

Un pas dans le sérieux pourrait, me semble-t-il, se faire à embrayer ici sur l'homme dont on remarquera que nous lui avons fait jusqu'à ce point de mon exposé la part modeste, — encore que ça en soit un, votre serviteur en l'occasion, qui fasse parler tout ce beau monde.

*Les le ^{le brouillard} flottant (à la fin) Grand du de l'Œdipe
est à l'mythe - est à le drame Œdipéen - Hamlet.*

Il me semble impossible, — ce n'est pas en vain que je bute dès l'entrée sur ce mot —, de ne pas saisir la schize qui sépare le mythe d'Œdipe de "Totem et Tabou".

J'abats mes cartes : c'est que le premier est dicté à Freud par l'insatisfaction de l'hystérique, le second par ses propres impasses.

Du petit garçon, ni de la mère, ni du tragique du passage du père au fils, passage de quoi sinon du phallus ? De cela qui fait l'étoffe du premier, pas trace dans le second.

Là le père jouit (terme voilé dans le premier mythe par la puissance), le père jouit de toutes les femmes, jusqu'à ce que ses fils l'abattent, ne s'y étant pas mis sans s'entendre. Après quoi aucun ne lui succède en sa gloutonnerie de jouissance. Le terme

s'impose de ce qui arrive en retour : que les fils le dévorent, chacun nécessairement n'en ayant qu'une part, et de ce fait même le tout faisant une communion. C'est à partir de là que se produit

le contrat social : nul ne touchera non pas à la mère, car ~~nulle part~~ ^{il y a bien à Melchior que tous les fils les plus jeunes font tous} ~~n'y est précisé que les dits fils en soient encore à faire liste~~

^{C'est à moi plus} dans le harem, ^{12,} ~~non pas à la mère, mais~~ aux femmes du père comme telle ^{qui sont concubines par l'interdit}. Si telle est bien l'origine de la loi, ce n'est pas de la loi dite

de l'inceste maternel pourtant donnée comme inaugurale en psychanalyse, alors qu'en fait (mise à part une certaine loi de Manou qui la sanctionne d'une castration réelle), elle est plutôt élidée partout.

Je ne conteste ici nullement le bien-fondé prophylactique de l'interdit analytique. Je souligne qu'il n'est pas mythiquement justifié ^{par Freud} (et que l'étrange commence au fait que Freud, ni personne ^{d'autre}) d'ailleurs, ne semble s'en apercevoir.

^{Freud est}
Je continue dans ma foulée : la jouissance promue au rang d'un absolu qui ramène aux soins de l'homme, de l'homme original, c'est avoué, et reconnaissons-y le phallus, la totalité de ce qui fémininement peut être sujet à la jouissance, -cette jouissance, je viens de le remarquer, reste voilée dans le couple royal de l'OEdipe, mais ce n'est pas que du premier mythe elle soit absente.

Le couple royal n'est même mis en question qu'à partir de ceci qui est énoncé dans le drame qu'il est le garant de la jouissance du peuple, ce qui colle au reste avec ce que nous savons de toutes les

royautés tant archaïques que modernes.

Et la castration d'OEdipe n'a pas d'autre fin que de mettre fin à la peste ^{thébaine}, c'est à dire de rendre au peuple la jouissance dont d'autres vont être les garants, ce qui bien sûr, vu d'où l'on part, n'ira pas sans quelques péripéties amères pour tous.

Dois-je souligner que la fonction clef du mythe s'oppose dans les deux strictement ? Loi d'abord dans le premier, tellement primordiale qu'elle exerce ses rétorsion même quand les coupables n'y sont contrevenu qu'innocemment. Et c'est de la loi que ressortit la profusion de la jouissance.

Dans le second, jouissance à l'origine. Loi ensuite dont on ne fera grâce ^{d'ailleurs} de souligner les corrélats de "perversion". Puisqu'en fin de compte avec la promotion sur laquelle on insiste assez, du cannibalisme sacré, c'est bien toutes les femmes qui sont interdites de principe à la communauté des mâles qui s'est transcendée comme telle dans cette communion. C'est bien le sens de cette autre loi primordiale : sans quoi qu'est-ce qui la fonde ? Etéocle et Polynice sont là, je pense, pour montrer qu'il y a d'autres ressources. Il est vrai qu'eux procèdent de la généalogie du désir.

Faut-il que le meurtre du père ait constitué pour qui ? pour Freud ? pour ses lecteurs ? une fascination suprême, pour que personne n'ait même songé à souligner que dans le premier mythe il se passe ^{un} ~~conseil~~ à l'insu du meurtrier qui non seulement ne reconnaît pas qu'il frappe le père, mais qui ne peut pas le reconnaître

X
l'imprime qui
en garde
le théâtre

avec ses inscriptions
lignes et lettres, ce

ne se passe pas en lui exorcisme une chose tel

critique. Et bien loin qu'une névrose rende suspecte sa solidité, c'est bien souvent elle qui la soude.

C'est au témoignage que l'obsessionnel apporte de sa structure à ce qui du rapport sexuel s'avère comme impossible à formuler dans le discours, que nous devons le mythe de Freud. // Non pas sa loi certes, nous en avons le fruit parfait, je veux dire par là qu'il ne montre pas d'échappatoire, dans le mariage tout simplement de chacun à sa chacune. C'est l'exemple éminent d'une loi inepte, mais qui ^{n'en} est pas moins infrangible pour la raison que je dis: qu'il n'y a pas moyen d'y inscrire sa relation à la jouissance qu'elle concerne. S'inscrire ne peut se faire qu'à s'écrire, et ça n'est possible à partir d'aucun articulation du rapport sexuel chez l'être capable de faire loi de sa parole.

Je regrette qu'il me faille rappeler ici ce que tout le monde sait et même écrit, mais de façon parfaitement vaine.

Ce qui importe pour mon discours en tant qu'il s'articule du discours psychanalytique, c'est comment le névrosé en témoigne, c'est qu'il se définisse d'en témoigner, et pas vaguement comme les écrivains du coeur.

L'homme, on le sait d'expérience, n'a pas le privilège de la névrose obsessionnelle, mais il a une préférence pour cette façon de témoigner de l'inaptitude au rapport sexuel qui n'est pas le lot de son sexe.

Ce témoignage n'a pas moindre valeur que le témoignage de l'hystérique. Il a pourtant moins d'avenir, non pas seulement d'avoir un passé très chargé, mais de ne trouver place dans aucun discours qui tienne.

Cela étonne toujours plus à mesure qu'on essaie d'en dépêtrer le discours analytique.

Ce qui ne peut se faire qu'à démontrer la place qu'il y tient.

Les rappels que nous venons de faire des mythes freudiens, permettent d'aller vite à dire qu'ils ne se supportent que du roman familial : les mythes freudiens en font partie, et qu'ils y soient partie les juge. Nul besoin là de psychobiographie.

La métaphore paternelle, comme je l'ai dénommée depuis longtemps couvre le phallus, c'est-à-dire la jouissance en tant qu'elle est du semblant.

C'est bien en cela qu'elle est vouée à l'échec. Il n'y a pas de père symbolique, ne l'a-t-on pas remarqué, dans l'articulation dont j'ai différencié frustration d'une part, castration, privation de l'autre.

Le père ne saurait même énoncer la loi, même si historiquement il le paraît, il ne peut que la servir. Le père législateur est automatiquement forclos, je l'ai souligné pour Schreber.

Il n'y a qu'un père imaginaire, le père dit idéal, pour constituer l'agent de la privation, laquelle ne porte que sur des objets symboliques.

C'est bien ce que toute culture qui le promeut, manifeste, comme le confucianisme en est l'exemple, où ne le représente que la tablette dont prendront soin ses descendants après que ses enfants

se soient dévoués à sa vieillesse, dans une parfaite ~~in~~reconnaissance de ce qu'il en est de sa fonction phallique.

Ce n'est pas dire que la loi le châtre. Elle fait pire: elle le typifie.

Il est châtré bien sûr, mais c'est par l'opération du Père réel, qu'il faut considérer à l'oeuvre dans la religion juive qui, seule, a su développer sa demansion propre.

L'homme du nuage, allais-je dire, de fumée ou de feu, selon qu'il fait jour ou bien nuit, celui qui contient le peuple de le précéder d'un corps, de lui avoir donné écrites sur des tables, non les lois du discours, ce qui s'appelle logique, mais celles de la parole dont sortent les prophètes et autres espèces de profs, cherchez : ~~il en a~~ *il en a* ~~sont nombreuses.~~ *humeurs.*

Sa préférence est marquée pour les femmes qui ont passé l'âge, c'est à celles-là qu'il permet de procéder. L'accent de miracle mis sur le maintien de la lignée des patriarches, souligne la division de la jouissance et de ce qu'elle engendre.

Ceci veut dire que la jouissance s'opère aux ordres. L'énonciation véritable du surmoi, -je n'en ai avancé la proposition qu'obliquement, mais une fois énoncée, elle convainc toujours plus-, elle est dans l'Ecclesiaste et elle se dit en français "Jouis" en quoi cette langue montre son bonheur. Car la réponse d'y être homophone, donne sa portée au commandement.

Voilà ce qui fait entendre comment Freud à la fois a pu percevoir la structure qui conjoint la névrose obsessionnelle à ce qui s'appelle religion (~~mais~~ ^{pas} seulement dans notre aire?), et lui-même avoir reconnu

à l'ordre qui se déduit du père, tout s'imposait à lui que rien du sexe ne pût se soutenir que de son maintien.

Or cet ordre ne se soutient que de son impossibilité, dont la passion historique des juifs est l'exemple.

Ce que la clinique montre pourtant à Freud, c'est la filière de la dette où l'homme s'instaure de ne pouvoir satisfaire à la fonction du phallus. Evoquerai-je l'homme aux rats allant ouvrir la porte (geste réel) à la figure mentale de son père mort pour lui montrer son érection ?

TABLE DES MATIERES

Note liminaire	7
Leçon 1 (13 janvier 1971)	9
Leçon 2 (20 janvier 1971)	21
Leçon 3 (10 février 1971)	35
Leçon 4 (17 février 1971)	49
Leçon 5 (10 mars 1971)	71
Leçon 6 (17 mars 1971)	87
Leçon 7 (12 mai 1971). <i>Lituraterre</i>	101
Leçon 8 (19 mai 1971)	115
Leçon 9 (9 juin 1971)	131
Leçon 10 (16 juin 1971)	145
<i>Annexes</i>	159
Annexe I. <i>Lituraterre</i> (texte publié)	161
Annexe II. <i>Leçon 9</i> (texte écrit par Lacan)	171

195

SEMINAIRE 19

...OU PIRE

VERSION AFI

1971

début, p. 9

LEÇON I, 08.12.1971

Je pourrais commencer tout de suite en passant sur mon titre dont après tout dans un bout de temps vous verriez bien ce qu'il veut dire. Néanmoins, par gentillesse, puisque aussi bien il est fait pour retenir, je vais l'introduire par un commentaire portant sur lui. « ...ou pire », peut-être tout de même certains d'entre vous l'ont compris, « ou pire », en somme c'est ce que je peux toujours faire. Il suffit que je le montre pour entrer dans le vif du sujet. Je le montre en somme à chaque instant. Pour ne pas rester dans ce sens qui, comme tout sens – vous le touchez du doigt, je pense – est une opacité, je vais donc le commenter textuellement.

« ... Ou pire », il est arrivé que certains lisent mal, ils ont cru que c'était : ou *le* pire. C'est pas du tout pareil. « Pire », c'est tangible, c'est ce qu'on appelle un adverbe, comme « bien », ou « mieux ». On dit : je fais bien, on dit : je fais pire. C'est un adverbe, mais disjoint, disjoint de quelque chose qui est appelé, à quelque place, justement le verbe, le verbe qui est ici remplacé par les trois points. Ces trois points se réfèrent à l'usage, à l'usage ordinaire pour marquer – c'est curieux, mais ça se voit, ça se voit dans tous les textes imprimés – pour faire une place vide. Ça souligne l'importance de cette place vide et ça démontre aussi bien que c'est la seule façon de dire quelque chose avec l'aide du langage. Et cette remarque, que le vide, c'est la seule façon d'attraper quelque chose avec le langage, c'est justement ce qui nous permet de pénétrer dans sa nature, au langage.

Aussi bien, vous le savez, dès que la logique est arrivée à s'affronter à quelque chose, à quelque chose qui supporte une référence à la vérité, c'est quand elle a produit la notion de variable. C'est une variable apparente. La variante apparente X est toujours constituée par ceci que l'X, dans ce dont il s'agit marque une place vide ; la condition que ça marche, c'est qu'on y mette exactement le même signifiant à toutes les places réservées vides. C'est la seule façon dont le langage arrive à quelque chose et c'est pourquoi je me suis exprimé dans cette formule qu'il n'y a pas de métalangage. Qu'est-ce que ça veut dire? Il semblerait que, ce disant, je ne formule qu'un paradoxe, car d'où est-ce que je le dirais? Puisque je le dis dans le langage, ça serait déjà suffisamment affirmer qu'il y en a un d'où je peux le dire. Il n'en est évidemment rien pourtant. Le métalangage, bien sûr, il est nécessaire qu'on l'élabore comme une fiction chaque fois qu'il s'agit de logique, c'est à savoir qu'on forge à l'intérieur du discours ce qu'on appelle langage-objet, moyennant quoi c'est le langage qui devient méta, j'entends le discours commun sans lequel il n'y a pas moyen même d'établir cette division. « Il n'y a pas de métalangage » nie que cette division soit tenable. La formule forclot dans le langage qu'il y ait discordance.

Qu'est-ce qui occupe donc cette place vide dans le titre que j'ai produit pour vous retenir ? J'ai dit : forcément un verbe, puisqu'un adverbe il y a. Seulement, c'est un verbe élidé par les trois points. Et ça, dans le langage à partir du moment où on l'interroge en logique, c'est la seule chose qu'on ne puisse pas faire. Le verbe en l'occasion, il n'est pas difficile à trouver, il suffit de faire basculer la lettre qui commence le mot « pire », ça fait : « dire ». Seulement, comme en logique le verbe, c'est précisément le seul terme dont vous ne puissiez pas faire place vide, dont vous ne puissiez pas faire place vide, parce que quand une proposition, vous essayez d'en faire fonction, c'est le verbe qui fait fonction et c'est de ce qui l'entoure que vous pouvez faire argument, à vider ce verbe donc, j'en fait argument, c'est-à-dire quelque substance, ce n'est pas « dire », c'est « *en* dire ».

Ce dire, celui que je reprends de mon séminaire de l'année dernière, s'exprime, comme tout dire, dans une proposition complète : il n'y a pas de rapport sexuel. Ce que mon titre avance, c'est qu'il n'y a pas d'ambiguïté : c'est qu'à sortir de là, vous n'énoncerez, vous ne direz que pire. « Il n'y a pas de rapport sexuel » se propose donc comme vérité. Mais j'ai

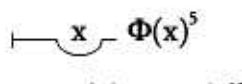
SEMINAIRE 19

déjà dit de la Vérité qu'elle ne peut que se mi-dire. Donc, ce que je dis, c'est qu'il s'agit, somme toute, que l'autre moitié dise pire. S'il n'y avait pas pire, qu'est-ce que ça simplifierait les choses! C'est le cas de le dire. La question est : est-ce que ça ne les simplifie pas déjà, puisque si ce dont je suis parti, c'est de ce que je peux faire et que ce soit justement ce que je ne fasse pas, est-ce que ça ne suffit pas à les simplifier? Seulement voilà, il ne peut pas se faire que je ne puisse pas le faire, ce pire. Exactement, comme tout le monde. Quand je dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, j'avance très précisément cette vérité chez l'être parlant que le sexe n'y définit nul rapport.

Ce n'est pas que je nie la différence qu'il y a, dès le plus jeune âge, entre ce qu'on appelle une petite fille et un petit garçon. C'est même de là que je pars. Attrapez tout de suite que vous ne savez pas, quand je pars là, de quoi je parle. Je ne parle pas de la fameuse « petite différence » qui est celle pour laquelle, à l'un des deux il paraîtra, quand il sera sexuellement mûr, il paraîtra tout à fait de l'ordre du bon mot, du mot d'esprit, que de pousser : Hourra! Hourra pour la petite différence! Rien que ce soit drôle suffirait à nous indiquer, dénote, fait référence au rapport complexuel, c'est-à-dire au fait tout inscrit dans l'expérience analytique et qui est ce à quoi nous a mené l'expérience de l'inconscient sans lequel il n'y aurait pas de mot d'esprit, au rapport complexuel avec cet organe, la petite différence, déjà détaché très tôt comme organe, ce qui est déjà tout dire : *organon*, instrument. Est-ce qu'un animal a l'idée qu'il a des organes? Depuis quand a-t-on vu ça? Et pourquoi faire? Suffira-t-il d'énoncer : « Tout animal... » – c'est une façon de reprendre ce que j'ai énoncé récemment à propos de la supposition de la jouissance dite sexuelle comme instrumentale chez l'animal, j'ai raconté ça ailleurs, ici je le dirai autrement — « Tout animal qui a des pinces ne se masturbe pas ». C'est la différence entre l'homme et le homard ! Voilà, ça fait toujours son petit effet.

Moyennant quoi, vous échappe ce que cette phrase a d'historique. Ce n'est pas du tout à cause de ce qu'elle affirme – je ne dis rien de plus, elle affirme – mais de la question qu'elle introduit au niveau de la logique. Ça y est caché, mais – c'est la seule chose que vous n'y ayez pas vue – c'est qu'elle contient le « pas-tout » qui est très précisément et très curieusement ce qu'écluse la logique aristotélicienne pour autant qu'elle

a produit et détaché la fonction des prosdiorismes qui ne sont rien d'autre que ce que vous savez, à savoir l'usage de « tout », de « quelque », autour de quoi Aristote fait tourner les premiers pas de la logique formelle. Ces pas sont lourds de conséquences, c'est eux qui ont permis d'élaborer ce qu'on appelle la fonction des quantificateurs. C'est avec le « Tout », que s'établit la place vide dont je parlais tout à l'heure. Quelqu'un comme Frege ne manque pas quand il commente la fonction de l'assertion, devant laquelle il place l'assertion en rapport à une fonction vraie ou fausse, de x il lui faut, pour que x ait existence d'argument ici placé dans ce petit creux, image de la place vide, qu'il y ait quelque chose qui s'appelle « Tout x », qui convienne à la fonction.



L'introduction du « Pas-Tout » est ici essentielle. Le « pas-tout » n'est pas cette universelle négativée, le « Pas-Tout », ça n'est pas « nul », ça n'est pas nommément : « Nul animal qui ait des pinces se masturbe ». C'est : Non pas tout animal qui a des pinces et par là nécessité à ce qui suit. Il y a organe et organe, comme il y a fagot et fagot, celui qui porte les coups, et celui qui les reçoit.

Et ceci vous porte au cœur de notre problème. Car vous voyez qu'à simplement en ébaucher le premier pas, nous glissons ainsi au centre, sans avoir même eu le temps de nous retourner, au centre de quelque chose où il y a bien une machine qui nous porte. C'est la machine que je démonte. Mais — j'en fais la remarque à l'usage de certains — ce n'est pas pour démontrer que c'est une machine, encore bien moins pour qu'un discours soit pris pour une machine, comme le font certains justement à vouloir s'embrayer sur le mien, de discours. En quoi, ce qu'ils démontrent, c'est qu'ils n'embrayent pas sur ce qui fait un discours, à savoir le Réel qui y passe. Démontrer la machine n'est pas du tout la même chose que ce que nous venons de faire, c'est-à-dire d'aller sans plus de façons au trou du système, c'est-à-dire l'endroit où le Réel passe par vous – et comment qu'il passe, puisqu'il vous aplatit!

Naturellement, moi, j'aimerais, j'aimerais bien, j'aimerais beaucoup mieux, j'aimerais sauver votre canaillerie naturelle qui est bien ce qu'il y a de plus sympathique, mais qui, hélas, hélas, toujours recommençant,

comme dit l'autre, en vient à se réduire à la bêtise par l'effet même de ce discours qui est celui que je démontre. En quoi vous devez sentir, sur l'instant, qu'il y a au moins deux façons de le démontrer, ce discours, restant ouvert que la mienne, de façon, ça soit encore une troisième. Il faut pas me forcer à insister, bien sûr, sur cette énergétique de la canaillerie et de la bêtise, auxquelles je ne fais jamais allusion que lointaine. Du point de vue de l'énergétique, bien sûr, ça ne tient pas. Elle est purement métaphorique. Mais elle est de cette veine de métaphore dont l'être parlant subsiste, je veux dire qu'elle fait pour lui le pain et le levain.

Je vous ai donc demandé grâce sur le point de l'insistance. C'est dans l'espoir que la théorie y supplée — vous entendez l'accent du subjonctif, je l'ai isolé parce que... et puis ça aurait pu être recouvert par l'accent interrogatif, pensez à tout ça, comme ça, au moment où ça passe, et spécialement pour ne pas manquer ce qui vient là, à savoir le rapport de l'inconscient à la vérité — la bonne théorie, et c'est elle qui fraye la voie, la voie même ou l'inconscient en était réduit à insister. Il n'aurait plus à le faire si la voie était bien frayée. Mais ça ne veut pas dire que tout serait résolu pour ça, bien au contraire. La théorie, puisqu'elle donnerait cette aise, devrait elle-même être légère, légère au point de ne pas avoir l'air d'y toucher, elle devrait avoir le naturel que, jusqu'à ce jour, n'ont que les erreurs... pas toutes, une fois de plus, bien sûr. Mais ça rend-il plus sûr qu'il y en ait certaines à soutenir ce naturel dont tant d'autres font semblant.

Voilà, j'avance que pour que celles-ci, les autres, puissent faire semblant, il faut que, de ces erreurs, à soutenir le naturel, il y en ait « au moins une » :
HOMOINZUNE.

Reconnaissez ce que j'ai déjà écrit l'année dernière, avec une terminaison différente, très précisément à propos de l'hystérique et de l'« homoinzun » qu'elle exige. Cette « homoinzune », le rôle, c'est évident, ne saurait en être mieux soutenu que par le naturel lui-même. C'est en quoi je niais au départ, c'est en quoi au contraire, c'est en quoi je ne niais pas au départ la différence qu'il y a, parfaitement notable et dès le premier âge, entre une petite fille et un petit garçon et que cette différence qui s'impose comme native est bien en effet naturelle, c'est-à-dire répond à ceci que ce qu'il y a de réel dans le fait que, dans l'espèce qui se dénomme elle-même comme ça fille de ses oeuvres, en ça comme en beaucoup d'autres choses, qui se dénomme « homo sapiens », les sexes

paraissent se répartir en deux nombres à peu près égaux d'individus et qu'assez tôt — plus tôt qu'on ne l'attend — ces individus se distinguent. Ils se distinguent, c'est certain. Seulement — je vous le fais remarquer en passant — ça ne fait pas partie d'une logique, seulement ils ne se reconnaissent, ils ne se reconnaissent comme êtres parlants qu'à rejeter cette distinction par toutes sortes d'identifications dont c'est la monnaie courante de la psychanalyse que de s'apercevoir que c'est le ressort majeur des phases de chaque enfance. Mais ça c'est une simple parenthèse.

L'important logiquement est ceci : c'est que ce que je ne niais pas — c'est justement là le glissement — c'est qu'ils se distinguent. C'est un glissement. Ce que je ne niais pas, ce n'est justement pas cela, ce que je ne niais pas, c'est qu'on les distingue, ce n'est pas eux qui se distinguent. C'est comme ça qu'on dit: « Oh! le vrai petit bonhomme, comme on voit déjà qu'il est tout à fait différent d'une petite fille ». Il est inquiet, enquêteur, hein! déjà en mal de gloriole. Alors que la petite fille est loin de lui ressembler. Elle ne pense déjà qu'à jouer de cette sorte d'éventail qui consiste à se fourrer la figure dans un trou et à refuser de dire bonjour. Seulement voilà : on ne s'émerveille de ça que parce que c'est comme ça, c'est-à-dire exactement comme ça sera plus tard, soit conforme aux types d'homme et de femme tels qu'ils vont se constituer de tout autre chose, à savoir de la conséquence du prix qu'aura pris dans la suite la petite différence. Inutile d'ajouter que « la petite différence, hurra! » était déjà là pour les parents depuis une paye et qu'elle a déjà pu avoir des effets sur la façon dont a été traité petit bonhomme et petite bonne femme. C'est pas sûr, c'est pas toujours comme ça. Mais il n'y a pas besoin de ça pour que le jugement de reconnaissance des adultes circonvoisins repose donc sur une erreur, celle qui consiste à les reconnaître, sans doute de ce dont ils se distinguent, mais à ne les reconnaître qu'en fonction des critères formés sous la dépendance du langage, si tant est que, comme je l'avance, c'est bien de ce que l'être soit parlant qu'il y a complexe de castration. Je rajoute ça pour insister, pour que vous compreniez bien ce que je veux dire.

Donc, c'est en ça que l'homoinzune, d'erreur, rend consistant le naturel d'ailleurs incontestable de cette vocation prématurée, si je puis dire, que chacun éprouve pour son sexe. Il faut d'ailleurs ajouter, bien sûr, que dans le cas où cette vocation n'est pas patente, ça n'ébranle pas

SEMINAIRE 19

L'erreur, puisqu'elle peut se compléter avec aisance de s'attribuer à la nature comme telle, ceci, bien sûr, non moins naturellement. Quand ça ne colle pas, on dit : « c'est un garçon manqué », et dans ce cas-là, le manque a toute facilité pour être considéré comme réussite dans la mesure où rien n'empêche qu'on lui impute, à ce manque, un supplément de féminité. La femme, la vraie, la petite bonne femme, se cache derrière ce manque même, c'est un raffinement tout à fait d'ailleurs pleinement conforme à ce que nous enseigne l'inconscient de ne réussir jamais mieux qu'à rater.

Dans ces conditions, pour accéder à l'autre sexe, il faut réellement payer le prix, justement celui de la petite différence qui passe trompeusement au Réel par l'intermédiaire de l'organe, justement à ce qu'il cesse d'être pris pour tel et du même coup révèle ce que veut dire d'être organe : un organe n'est instrument que par le truchement de ceci dont tout instrument se fonde, c'est que c'est un signifiant. Eh bien, c'est en tant que signifiant que le transexualiste n'en veut plus et pas en tant qu'organe. En quoi il pâtit d'une erreur, qui est l'erreur justement commune. Sa passion, au transexualiste, est là folie de vouloir se libérer de cette erreur : l'erreur commune qui ne voit pas que le signifiant, c'est la jouissance et que le phallus n'en est que le signifié. Le transexualiste ne veut plus être signifié phallus par le discours sexuel, qui, je l'énonce, est impossible. Il n'a qu'un tort, c'est de vouloir le forcer, le discours sexuel qui, en tant qu'impossible, est le passage du Réel, à vouloir le forcer par la chirurgie.

Voilà, c'est la même chose que ce que j'ai énoncé dans un certain programme pour un certain « Congrès sur la sexualité féminine ». Seule, disais-je, pour ceux qui savent lire, bien sûr, disais-je, l'homosexuelle – à écrire là au féminin – soutient le discours sexuel en toute sécurité. Ce pourquoi j'invoquais le témoignage des Précieuses qui restent pour moi un modèle, les Précieuses qui, si je puis dire, définissent si admirablement l'Ecce Homo – permettez-moi d'arrêter là le mot – l'excès au mot – l'ecce homo de l'amour, parce que, elles, elles ne risquent pas de prendre le phallus pour un signifiant. « Φ donc! » signi Φ donc : ce n'est qu'à briser le signifiant dans sa lettre qu'on en vient à bout au dernier terme.

Il est fâcheux pourtant que cela ampute pour elle, l'homosexuelle, le discours psychanalytique. Car ce discours, c'est un fait, les remet, les très

SEMINAIRE 19

chères, dans un aveuglement total sur ce qu'il en est de la jouissance féminine. Contrairement à ce qu'on peut lire dans un célèbre drame d'Apollinaire, celui qui introduit le mot « surréaliste » Thérèse revient à Tirésias – je viens de parler d'aveuglement, n'oubliez pas – non en lâchant, mais en récupérant les deux oiseaux dits « sa faiblesse » – je cite Apollinaire pour ceux qui ne l'auraient pas lu – soit les petits et gros ballons qui, sur le théâtre, les représentent et qui sont peut-être – je dis peut-être, parce que je ne veux pas détourner votre attention, je me contente d'un peut-être – qui sont peut-être ce grâce à quoi la femme ne sait jouir que dans une absence.

L'homosexuelle n'est pas du tout absente dans ce qu'il lui reste de jouissance. Je le répète, cela lui rend aisé le discours de l'amour, mais il est clair que ça l'exclut du discours psychanalytique qu'elle ne peut guère que balbutier. Alors, essayons d'avancer.

Vu l'heure, je ne pourrai qu'indiquer rapidement ceci que, pour ce qu'il en est de tout ce qui se pose comme, ce rapport sexuel l'instituant par une sorte de fiction qui s'appelle le mariage, la règle serait bonne que le psychanalyste se dise : sur ce point, qu'ils se débrouillent comme ils pourront. C'est ça qu'il suit, dans la pratique. Il ne le dit pas, ni même ne se le dit par une sorte de fausse honte, car il se croit en devoir de pallier à tous les drames. C'est un héritage de pure superstition : il fait le médecin. Jamais le médecin ne s'était mêlé d'assurer le bonheur conjugal et, comme le psychanalyste ne s'est pas encore aperçu qu'il n'y a pas de rapport sexuel, naturellement le rôle de providence des ménages le hante.

Tout ça : la fausse honte, la superstition et l'incapacité de formuler une règle précise pour ce point — celle que je viens d'énoncer là, « qu'ils se débrouillent » — relève de la méconnaissance de ceci que son expérience lui répète, mais, je pourrais même dire, lui serine, qu'il n'y a pas de rapport sexuel... Il faut dire que l'étymologie de « seriner » nous conduit tout droit à « sirène ». C'est textuel, c'est dans le dictionnaire étymologique, c'est pas moi qui me livre ici tout d'un coup à un chant analogue.

C'est sans doute pour ça que le psychanalyste, comme Ulysse le fait en telle conjoncture, reste attaché à un mât... oui ! ... naturellement, pour que ça dure, ce qu'il entend comme le chant des sirènes, c'est-à-dire en restant enchanté, c'est-à-dire en l'entendant tout de travers, eh bien, le mât, ce fameux mât dans lequel naturellement vous ne pouvez pas ne pas

SEMINAIRE 19

reconnaître le phallus, c'est-à-dire le signifié majeur, global, eh bien! il y reste attaché et ça arrange tout le monde. Ça n'arrange quand même tout le monde qu'en ceci que ça n'a aucune conséquence fâcheuse, puisque c'est fait pour ça, pour le navire psychanalytique lui-même, c'est-à-dire pour tous ceux qui sont dans le même bateau. Il n'en reste pas moins qu'il l'entend de travers, ce serinage de l'expérience et que c'est pour ça que, jusqu'à maintenant, ça reste un domaine privé, un domaine privé, j'entends, pour ceux qui sont sur le même bateau. Ce qui se passe sur ce bateau, où il y a aussi des êtres des deux sexes, est pourtant remarquable : ce qu'il arrive que j'en entende par la bouche de gens qui parfois viennent me visiter, de ces bateaux, moi qui suis, mon Dieu! sur un autre que ne régissent pas les mêmes règles, serait pourtant assez exemplaire si la façon dont j'en ai vent n'était pas si particulière.

A étudier ce qu'il ressort d'un certain mode de méconnaissance de ce qui fait le discours psychanalytique, à savoir les conséquences que ça en a sur ce que j'appellerai le style de ce qui se rapporte à la liaison, Puisque enfin l'absence du rapport sexuel est très manifestement ce qui n'empêche pas, bien loin de là, la liaison, mais ce qui lui donne ses conditions, cela permettrait peut-être d'entrevoir ce qui pourrait résulter du fait que le discours psychanalytique reste logé sur ces bateaux où actuellement il vogue et dont quelque chose laisse craindre qu'il reste le privilège. Il se pourrait que quelque chose de ce style vienne à dominer le registre des liaisons dans ce qu'on appelle improprement le vaste champ du monde, et à la vérité ça n'est pas rassurant. Ça serait sûrement encore plus fâcheux que l'état présent qui est tel que c'est à cette méconnaissance que je viens de pointer, que c'est d'elle que ressortit, ce qui après tout n'est pas injustifié, à savoir ce qu'on voit souvent à l'entrée de la psychanalyse, les craintes manifestées parfois par des sujets qui ne savent que c'est en somme d'en croire le silence psychanalytique institutionnalisé sur le point de ce qu'il n'y a pas de rapport sexuel qui évoque, chez ces sujets, ces craintes, à savoir, mon Dieu!, de tout ce qui peut rétrécir, affecter les relations intéressantes, les actes passionnants, voire les perturbations créatrices que nécessite cette absence de rapport.

Je voudrais donc avant de vous quitter amorcer ici quelque chose. Puisqu'il s'agit d'une exploration de ce que j'ai appelé une nouvelle

SEMINAIRE 19

logique, celle qui est à construire de ce qui se passe de ceci à poser en premier qu'en aucun cas rien de ce qui se passe, du fait de l'instance du langage, ne peut déboucher sur la formulation d'aucune façon satisfaisante du rapport, est-ce qu'il n'y a pas quelque chose à prendre de ce qui, dans l'exploration logique, c'est-à-dire dans le questionnement de ce qui, au langage, non pas seulement impose limite, dans son appréhension du Réel, mais démontre dans la structure même de cet effort de l'approcher, c'est-à-dire de repérer dans son propre maniement ce qu'il peut y avoir de Réel à avoir déterminé le langage, est-ce qu'il n'est pas convenable, probable, propre à être induit que, si c'est au point d'une certaine faille du Réel, à proprement parler indicible, puisque ça serait elle qui déterminerait tout discours, que gisent les lignes de ces champs qui sont celles que nous découvrons dans l'expérience psychanalytique, est-ce que tout ce que la logique a dessiné, à rapporter le langage à ce qui est posé de Réel, ne nous permettrait pas de repérer dans certaines lignes à inventer – et c'est là l'effort théorique que je désigne de cette aisance qui trouverait une insistance — est-ce qu'il n'est possible ici de trouver orientation?

Je ne ferai avant de vous quitter aujourd'hui que pointer qu'il y a trois registres à proprement parler déjà émergés de l'élaboration logique, trois registres autour desquels tournera cette année mon effort de développer ce qu'il en est des conséquences de ceci, posé comme premier, qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Premièrement, ce que vous avez vu déjà, dans mon discours, pointer, les prosdiorismes. Je n'ai aujourd'hui, au cours de ce premier abord, rencontré que l'énoncé du « pas-tous ». Celui-là, déjà l'année dernière, j'ai cru vous l'isoler, très précisément

-ã . í x

auprès de la fonction, elle-même que je laisse ici totalement énigmatique, de la fonction, non pas du rapport sexuel, mais de la fonction qui proprement en rend l'accès impossible. C'est celle-là à définir, en somme à définir cette année, imaginez-la jouissance. Pourquoi ne serait-il pas possible d'écrire une fonction de la jouissance ? C'est à l'épreuve que nous en verrons la soutenabilité, si je puis dire, ou non. La fonction du « pas-tous », déjà l'année dernière je n'ai pu avancer — et certainement d'un point beaucoup plus proche quant à ce dont il s'agissait, je ne fais aujourd'hui qu'aborder notre terrain — je l'ai, l'année dernière,

SEMINAIRE 19

avancée d'une barre négative

-ā . í x

mise au-dessus du terme qui, dans la théorie des quanteurs, désigne l'équivalent — c'en est seulement l'équivalent, je dirai même plus : la purification au regard de l'usage naïf fait dans Aristote du prosdiorisme « tout ». L'important, c'est que j'ai aujourd'hui avancé devant vous la fonction du « pas-tout ».

Chacun sait qu'à propos de ce qu'il en est de la proposition dite, dans Aristote, particulière, ce qui en surgit, si je puis dire naïvement, c'est qu'il existe quelque chose qui y répondrait. Quand vous employez « quelque », en effet ça semble aller de soi. Ça semble aller de soi et ça va pas de soi, parce qu'il est tout à fait clair qu'il ne suffit pas de nier le « pas tout » pour que de chacun des deux morceaux, si je puis m'exprimer ainsi l'existence soit affirmée. Bien sûr, si l'existence est affirmée, le « pas-tout » se produit. C'est autour de cet « il existe » que doit porter notre avancée. Depuis si longtemps là-dessus les ambiguïtés se perpétuent qu'on est arrivé à confondre l'essence et l'existence et, d'une façon encore plus étonnante, à croire que c'est *plus* d'exister que d'être. C'est peut-être justement qu'il existe assurément des hommes et des femmes et pour tout dire qui ne font rien de plus que d'exister, qu'est tout le problème.

Parce qu'après tout, dans l'usage correct qui est à faire à partir du moment où la logique se permet de décoller un peu du Réel, seule façon à vrai dire qu'elle ait par rapport à lui de pouvoir se repérer, c'est à partir du moment où elle ne s'assure que de cette part du Réel où il y ait possible une vérité, c'est-à-dire les mathématiques, c'est à partir de ce moment que ce qu'on voit bien que désigne un *Il existe* quelconque, ce n'est rien d'autre, par exemple, qu'un nombre à satisfaire une équation.

Je ne tranche pas de savoir si le nombre est à considérer ou non comme du Réel. Pour ne pas vous laisser dans l'ambiguïté, je peux vous dire que je tranche, que le nombre fait partie du Réel. Mais c'est ce Réel privilégié à propos de quoi le maniement de la vérité fait progresser la logique. Quoi qu'il en soit, le mode d'existence d'un nombre n'est pas à proprement parler ce qui peut pour nous assurer ce qu'il en est de l'existence chaque fois que le prosdiorisme « quelque » est avancé.

Il y a un deuxième plan sur lequel ce que je ne fais ici qu'épingler comme repère du champ dans lequel nous aurons à nous avancer d'une logique qui nous serait propice, c'est celui de la modalité. La modalité, comme chacun sait aussi à ouvrir Aristote, c'est qu'il en est du *possible*, de ce qui se peut.

SEMINAIRE 19

Je ne ferai ici qu'en indiquer aussi l'entrée, le frontispice. Aristote joue des quatre catégories, de *l'impossible* qu'il oppose au *possible*, du *nécessaire* qu'il oppose au *contingent*. Nous verrons qu'il n'est rien de tenable dans ces oppositions, et aujourd'hui je vous pointe seulement ce qu'il en est d'une formulation du nécessaire qui est proprement ceci : « ne pas pouvoir ne pas ». « Ne pas pouvoir ne pas », c'est là proprement ce qui, pour nous, définit la nécessité. Ça va où? De l'impossible « ne pas pouvoir » à « pouvoir ne pas ». Est-ce le possible ou le contingent? Mais ce qu'il y a de certain, c'est que si vous voulez faire la route contraire, ce que vous trouvez c'est « pouvoir ne pas pouvoir », c'est-à-dire que ça conjoint l'improbable, le caduc de ceci qui peut arriver, à savoir, non pas que cet impossible auquel on retournerait en bouclant la boucle mais, tout simplement l'impuissance. Ceci simplement pour indiquer, en frontispice, le deuxième champ des questions à ouvrir.

Le troisième terme, c'est la négation. Est-ce que déjà il ne vous semble pas, bien que ce que j'ai ici écrit de ce qui le complète dans les formules, l'année dernière, déjà notées au tableau, Bx.-í x, c'est à savoir qu'il y a deux formes tout à fait différentes de négation possible, pressenties déjà par les grammairiens. Mais à la vérité, comme c'était dans une grammaire qui prétendait aller des mots à la pensée, c'est tout dire, l'embarquement dans la sémantique, c'est le naufrage assuré ! La distinction pourtant faite de la forclusion et de la discordance et à rappeler à l'entrée de ce que nous ferons cette année. Encore faut-il que je précise -- et ce sera l'objet des entretiens qui suivront de donner à chacun de ces chapitres le développement qui convient — la forclusion ne saurait, comme le disent Damourette et Pichon, être liée en soi-même au « pas », au « point », au « goutte », au « mie » ou à quelques-uns des autres de ces accessoires qui paraissent le supporter dans le Français. Néanmoins, il est à remarquer que ce qui va contre, c'est notre précisément « pas tous ». Notre « pas-tous », c'est la discordance.

Mais qu'est-ce que c'est que la forclusion? Assurément, elle est à placer dans un registre différent de celui de la discordance. Elle est à placer au point où nous avons écrit le terme dit de la fonction. Ici se formule l'importance du dire. *Il n'est de forclusion que du dire*. Que de ce quelque chose qui existe, l'existence étant déjà promue à ce qu'assurément il nous faut lui donner de statut, que quelque chose

SEMINAIRE 19

puisse être dit ou *non*. C'est de cela qu'il s'agit dans la forclusion. Et de ce que quelque chose n'en puisse être dit, assurément, il ne saurait être conclu qu'une question sur le réel. Pour l'instant la fonction $\sim x$, telle que je l'ai écrite, ne veut dire que ceci, que pour tout ce qu'il en est de l'être parlant, le rapport sexuel fait question. C'est bien là toute notre expérience, je veux dire le minimum que nous puissions en tirer. Qu'à cette question, comme à toute question — il n'y aurait pas de question s'il n'y avait de réponse — que les modes sous lesquels cette question se pose, c'est-à-dire les réponses, ce soit précisément ce qu'il s'agit d'écrire dans cette fonction.

C'est là ce qui va nous permettre sans aucun doute de faire jonction entre ce qui s'est élaboré de la logique et ce qui peut, sur le principe, considéré comme effet du réel, sur le principe qu'il n'est pas possible d'écrire le rapport sexuel, sur ce principe même de fonder ce qu'il en est de la fonction, de la fonction qui règle tout ce qu'il en est de notre expérience, en ceci qu'à faire question, le rapport sexuel qui n'est pas, en ce sens qu'on ne peut l'écrire, ce rapport sexuel détermine tout ce qui s'élabore d'un discours dont la nature est d'être un discours rompu.

- 1 - Dans *le Littré* ou *le Larousse*, pire est soit un adjectif, soit un substantif (le pire) mais jamais un adverbe.
 - 2 - La logique distingue variable apparente et variable réelle (voir André Lalande: *Vocabulaire de la philosophie*).
 - 3 - Langage objet. La théorie dite des niveaux de langage, distingue le langage objet de la métalangue qui en permettrait l'étude.
 - 4 - Voir p. 42.
 - 5 - Pour Frege cette écriture se lit: ce n'est pas tout x qui convient à $f(x)$. Voir dans « Écrits logiques et philosophiques » *Fonction et concept*.
 - 6 - Voir *Écrits*, p. 725 à 736.
 - 7 - Apollinaire, *Les Mamelles de Tiresias*.
 - 8 - *Dictionnaire étymologique* de Bloch et Wartburg.
- 21

SEMINAIRE 19
LEÇON II – 15.12.1971

On m'a donné ce matin, on m'a apporté ce matin, on m'a fait cadeau ce matin de ça, d'un petit stylo. Si vous saviez ce que c'est difficile pour moi de trouver un stylo qui me plaise, eh bien, vous sentiriez combien ça m'a fait plaisir et la personne qui me l'a apporté, qui est peut-être là, je la remercie. C'est une personne... qui m'admire, comme on dit! Moi, je m'en fous, qu'on m'admire. Ce que j'aime, c'est qu'on me traite bien! Seulement, même parmi celles-là, ça arrive rarement. Bon! Quoi qu'il en soit, je m'en suis tout de suite servi pour écrire et c'est de là que partent mes réflexions.

C'est un fait que — au moins pour moi — c'est quand j'écris que je trouve quelque chose. Ça ne veut pas dire que si j'écrivais pas, je ne trouverais rien. Mais enfin je m'en apercevrais peut-être pas. En fin de compte, l'idée que je me fais de cette fonction de l'écrit qui, grâce à quelques petits malins, est à l'ordre du jour et sur quoi enfin je n'ai peut-être pas trop voulu prendre parti — mais on me force la main, pourquoi pas? — l'idée que je m'en fais, en somme — et c'est ça qui peut-être dans certains cas a prêté à confusion — je vais le dire comme ça, tout cru, tout massif, parce que, aujourd'hui justement, je me suis dit que l'écrit, ça peut être très utile pour que je trouve quelque chose, mais écrire quelque chose pour m'épargner ici, disons, la fatigue ou le risque ou bien d'autres choses encore que je veuille vous parler, ça ne donne pas finalement de très bons résultats. Il vaut mieux que je n'aie rien à vous lire.

23

SEMINAIRE 19

D'ailleurs, ce n'est pas la même sorte d'écrit qui est l'écrit où je fais quelques trouvailles de temps en temps ou l'écrit où je peux préparer ce que j'ai à dire ici. Puis alors il y a aussi l'écrit pour l'impression, qui est encore tout à fait autre chose, qui n'a aucun rapport, ou plus exactement dont il serait fâcheux de croire que ce que je peux avoir écrit une fois pour vous parler, ça constitue un écrit tout à fait recevable et que je recueillerais. Donc, je me risque à dire quelque chose, comme ça, qui saute le pas. L'idée que je me fais de l'écrit, pour le situer, pour partir de là, on pourrait discuter après, bon enfin, disons-le, deux points : c'est le retour du refoulé.

Je veux dire que c'est sous cette forme — et c'est ça qui peut-être a pu prêter à confusion dans certains de mes écrits précisément — c'est que ~ pu parfois paraître prêter à ce qu'on croie que j'identifie le signifiant et la lettre, c'est justement parce que c'est en tant que lettre qu'il me touche le plus, moi, comme analyste, c'est en tant que lettre que le plus souvent je le vois revenir, le signifiant, le signifiant refoulé précisément. Alors, que je l'image dans « l'Instance de la Lettre », enfin, avec une lettre, ce signifiant — et d'ailleurs, je dois dire que c'est d'autant plus légitime que tout le monde fait comme ça, la première fois qu'on entre à proprement parler dans la logique, il s'agit d'Aristote et des Analytiques, ben, on se sert de la lettre aussi, pas tout à fait de la même façon que celle dont la lettre revient à la place du signifiant qui fait retour. Elle vient là pour marquer une place, la place d'un signifiant qui, lui, est un signifiant qui traîne, qui peut tout au moins traîner partout. Mais on voit que la lettre, elle est faite en quelque sorte pour ça et on s'aperçoit qu'elle est d'autant plus faite pour ça que c'est comme ça qu'elle se manifeste d'abord.

Je ne sais pas si vous vous rendez bien compte, mais enfin j'espère que vous y penserez, parce que ça suppose quand même quelque chose qui n'est pas dit dans ce que j'avance. Il faut qu'il y ait une espèce de transmutation qui s'opère du signifiant à la lettre, quand le signifiant n'est pas là, est à la dérive, n'est-ce pas, a foutu le camp, dont il faudrait se demander comment ça peut se produire. Mais ce n'est pas là que j'ai l'intention de m'engager aujourd'hui, j'irai peut-être un autre jour.

Oui ! Tout de même on ne peut pas faire que, sur le sujet de cette lettre, on n'ait affaire, dans un champ qui s'appelle mathématique, à un endroit où

SEMINAIRE 19

on ne peut pas écrire n'importe quoi. Bien sûr, ce n'est pas... je ne vais pas non plus m'engager là-dedans. Je vous fais simplement remarquer que c'est en ça que ce domaine se distingue et que c'est même probablement ça qui constitue ce à quoi je n'ai pas encore fait allusion ici, c'est-à-dire ici, au séminaire, mais enfin que j'ai amené dans quelques propos où sans doute certains de ceux qui sont ici ont assisté, à savoir à Sainte-Anne, quand je posais la question de ce qu'on pourrait appeler un mathème, en posant déjà que c'est le point pivot de tout enseignement, autrement dit qu'il n'y a d'enseignement que mathématique, le reste est plaisanterie.

Ça tient bien sûr à un autre statut de l'écrit que celui que j'ai donné d'abord. Et la fonction enfin, en cours de cette année de ce que j'ai à vous dire, c'est ce que j'essaierai de faire.

En attendant, ma difficulté, celle en somme où malgré tout je tiens

— je sais pas si ça vient de moi ou si c'est pas plutôt par votre concours

— ma difficulté c'est que mon mathème à moi, vu le champ du discours que j'ai à établir, il confine toujours à la connerie. Ça va de soi avec ce que je vous ai dit puisqu'en somme, ce dont il s'agit, c'est que le rapport sexuel, il y en a pas — il faudrait l'écrire : H-I-H-A-N et appât avec deux p, un accent circonflexe et un t à la fin H-I-H-A-N A-P-P-A-T. Il ne faut pas confondre naturellement : H I H A N A P P A T, des relations sexuelles, il n'y a que ça, mais des rencontres sexuelles, c'est toujours raté, même et surtout quand c'est un acte. Bon, enfin, passons...

C'est ça qui m'a tout de même attiré une remarque comme ça; j'aimerais, pendant qu'il en est encore temps, que, parce qu'on aura à le voir, on aura tout au moins à voir des choses autour... c'est une très bonne introduction, c'est quelque chose d'essentiel, c'est la Métaphysique d'Aristote. Je voudrais vraiment que vous l'ayez lu... pour faire enfin que quand j'y viendrai, je sais pas, au début du mois de mars, pour y voir le rapport~ avec notre affaire à nous, il faudrait que vous ayez bien lu ça. Naturellement c'est pas de ça que je vous parlerai. C'est pas que je n'admire pas la connerie, je dirai plus : je me prosterne. Vous, vous ne vous prosternez pas, vous êtes des électeurs conscients et organisés, vous ne votez pas pour des cons, c'est ce qui vous perd. Un heureux système politique devrait permettre à la connerie d'avoir sa place et d'ailleurs les choses ne vont bien que quand c'est la connerie qui domine. Ceci dit, ce n'est pas une raison pour se prosterner.

25

SEMINAIRE 19

Donc, le texte que je prendrai, c'est quelque chose qui est un exploit, et un exploit comme il y en a beaucoup qui sont, si je puis dire, inexploités, c'est le Parménide de Platon, qui nous rendra service.

Mais pour bien le comprendre, pour comprendre le relief qu'il y a à ce texte pas con, il faut avoir lu la Métaphysique d'Aristote. Et j'espère

— j'espère parce que, quand je conseille qu'on lise la « Critique de la raison pratique » comme un roman, c'est quelque chose de plein d'humour, je ne sais pas si personne a jamais suivi ce conseil et a réussi à le lire comme moi; on m'en a pas fait part, c'est quelque part dans le « Kant avec Sade » dont je sais jamais si personne l'a lu —alors je vais faire pareil, je vais vous dire : lisez la Métaphysique d'Aristote, et j'espère que, comme moi, vous sentirez que c'est vachement con. Enfin, je ne voudrais pas m'étendre longtemps là-dessus, c'est comme ça des petites remarques latérales, bien sûr, qui me viennent, ça ne peut que frapper tout le monde quand on le lit, quand on lit le texte, bien sûr.

Il s'agit pas de la Métaphysique d'Aristote, comme ça, dans son essence, dans le signifié, dans tout ce qu'on vous a expliqué à partir de ce magnifique texte, c'est-à-dire tout ce qui a fait la métaphysique pour cette partie du monde où nous sommes, car tout est sorti de là, c'est absolument fabuleux. On parle de la fin de la métaphysique, au nom de quoi? Tant qu'il y aura ce bouquin, on pourra toujours en faire! Ce bouquin, c'est un bouquin, c'est très différent de la métaphysique, c'est un bouquin « écrit » dont je parlais tout à l'heure. On lui a donné un sens qu'on appelle la métaphysique, mais il faut quand même distinguer le sens et le bouquin. Naturellement une fois qu'on lui a donné tout ce sens, c'est pas facile de retrouver le bouquin. Si vous le retrouvez vraiment, vous verrez ce que tout de même des gens qui ont une discipline, et qui existe, et qui s'appelle la méthode historique, critique, exégétique, tout ce que vous voudrez, qui sont capables de lire le texte évidemment avec une certaine façon de se barrer du sens, et quand on regarde le texte, eh bien, évidemment il vous vient des doutes.

Je dirai que, comme bien entendu, parce que... cet obstacle de tout ce qu'on en a compris, ça ne peut exister qu'au niveau universitaire et que l'université n'existe pas depuis toujours, enfin dans l'Antiquité, trois ou quatre siècles après Aristote, on a commencé à émettre les doutes naturellement les plus sérieux sur ce texte, parce qu'on savait encore lire,

SEMINAIRE 19

on a émis des doutes, on a dit de ça que c'est des séries de notes ou bien que c'est un élève qui a fait ça, qui a rassemblé des trucs. Je dois dire que je ne suis pas convaincu du tout, c'est peut-être parce que je viens de lire un bouquin d'un nommé Michelet — pas le nôtre, pas notre poète; quand je dis notre poète, je veux dire par là que je le place très haut, le nôtre —, c'est un type comme ça qui était à l'Université de Berlin, qui s'appelait Michelet lui aussi, qui a fait un livre sur la Métaphysique d'Aristote, [*Métaphysique*, Paris, 1836]précisément là-dessus. Parce que la méthode historique qui florissait alors l'avait un peu taquiné avec les doutes émis, non sans fondement puisqu'ils remontent à la plus haute Antiquité. Je dois dire que Michelet n'est pas de cet avis et moi non plus.

Parce que vraiment, comment dirais-je, la connerie fait preuve pour ce qui est de l'authenticité. Ce qui domine, c'est l'authenticité, si je puis dire, de la connerie. Peut-être que ce terme « authentique » qui est toujours un petit peu compliqué chez nous, comme ça, avec des résonances étymologiques grecques, il y a des langues où il est mieux représenté, c'est « echt », je sais pas comment avec ça on fait un nom, ça doit être l'Echtheit ou quelque chose comme ça, qu'importe. Il y a tout de même rien d'authentique que la connerie. Alors cette authenticité, c'est peut-être pas l'authenticité d'Aristote, mais la Métaphysique — je parle du texte — c'est authentique, ça ne peut pas être fait de pièces ou de morceaux, c'est toujours à la hauteur de ce qu'il faut bien maintenant que j'appelle, que je justifie de l'appeler la connerie, la connerie, c'est ça, c'est ce dans quoi entre quand on pose les questions à un certain niveau qui est, celui-là précisément, déterminé par le fait du langage, quand on approche de sa fonction essentielle qui est de remplir tout ce que laisse de béant qu'il ne puisse y avoir de rapport sexuel, ce qui veut dire qu'aucun écrit ne puisse en rendre compte en quelque sorte d'une façon satisfaisante, qui soit écrit en tant que produit du langage. Parce que, bien entendu, depuis que nous avons vu les gamètes, nous pouvons écrire au tableau

« homme = porteur de spermatozoïdes », ce qui serait une définition un peu drôle parce qu'il n'y a pas que lui qui en porte, il y a des tas d'animaux; de ces spermatozoïdes-là, des spermatozoïdes d'hommes, alors, commençons à parler de biologie! Pourquoi les spermatozoïdes d'hommes sont-ils justement ceux que porte l'homme ?

SEMINAIRE 19

Parce que, comme c'est des spermatozoïdes d'homme qui font l'homme, nous sommes dans un cercle qui tourne là! Mais qu'importe, on peut écrire ça.

Seulement ça n'a aucun rapport avec quoi que ce soit qui puisse s'écrire, si je puis dire, de sensé, c'est-à-dire qui ait un rapport au Réel.

Ce n'est pas parce que c'est biologique que c'est plus réel : c'est le fruit de la science qui s'appelle biologique. Le Réel, c'est autre chose : le Réel, c'est ce qui commande toute la fonction de la signifiante. Le Réel, c'est ce que vous rencontrez justement de ne pouvoir, en mathématique, pas écrire n'importe quoi. Le Réel, c'est ce qui intéresse ceci que, dans ce qui est notre fonction la plus commune : vous baignez dans la signifiante, eh bien, vous ne pouvez les attraper tous en, même temps, les signifiants, hein ! C'est interdit par leur structure même : quand vous en avez certains, un paquet, vous n'avez plus les autres, ils sont refoulés. Ça ne veut pas dire que vous les dites pas quand même : justement, vous les dites « inter ». Ils sont interdits, ça ne vous empêche pas de les dire, mais vous les dites censurés. Ou bien tout ce qu'est la psychanalyse n'a aucun sens, est à foutre au panier, ou bien ce que je vous dis là doit être votre vérité première.

Alors c'est ça dont il va s'agir cette année, du fait qu'en se plaçant à un certain niveau — Aristote ou pas, mais en tout cas le texte est là, authentique — quand on se place à un certain niveau, ça ne va pas tout 'seul. C'est passionnant de voir quelqu'un d'aussi aigu, d'aussi savant, d'aussi alerte, aussi lucide, se mettre à patauger là de cette façon parce que quoi ? Parce qu'il s'interroge sur le principe. Naturellement il n'a pas la moindre idée que le principe, c'est ça : c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Il n'en a pas idée, mais on voit que c'est uniquement à ce niveau-là qu'il se pose toutes les questions. Et alors ce qu'il lui sort comme vol d'oiseau à sortir du chapeau où simplement il a mis une question dont il ne connaît pas la nature, vous comprenez, c'est comme le prestidigitateur qui croit avoir mis..., enfin, il faut bien qu'on l'introduise le lapin, naturellement, qui doit sortir, et puis après, il en sort un rhinocéros! C'est tout à fait comme ça pour Aristote car où est le principe, si c'est le genre, mais alors si c'est le genre, il devient enragé parce que : est-ce que c'est le genre général ou le genre le plus spécifié. Il est évident que le plus général est le plus essentiel, mais que tout de même le plus spécifié, c'est bien ce qui donne ce qu'il y a d'unique en chacun.

28

SEMINAIRE 19

Alors, sans même se rendre compte — Dieu merci ! parce que grâce à ça il ne les confond pas — que cette histoire d'essentialité et cette histoire d'unicité, c'est la même chose ou plus exactement c'est homonyme à ce qu'il interroge, Dieu merci, il ne les confond pas, c'est pas de là qu'il les fait sortir, il se dit : est-ce que le principe, c'est l'Un, ou bien est-ce que le principe, c'est l'Etre. Alors à ce moment-là, ça s'embrouille vachement ! Comme il faut à tout prix que ce l'Un soit et que l'Etre soit un, là nous perdons les pédales. Car justement, le moyen de ne pas déconner, c'est de les séparer sévèrement, c'est ce que nous essaierons de faire par la suite. Assez pour Aristote.

Je vous ai annoncé, j'ai déjà franchi le pas l'année dernière, que ce non-rapport, si je puis m'exprimer ainsi, il faut l'écrire, il faut l'écrire à tout prix, je veux dire écrire l'autre rapport, celui qui fait bouchon à la possibilité d'écrire celui-ci... Et déjà l'année dernière, j'ai mis sur le tableau quelques choses dont après tout je ne trouve pas mauvais de les poser d'abord. Naturellement, il y a là quelque chose d'arbitraire. Je ne vais pas m'excuser en me mettant à l'abri des mathématiciens les mathématiciens font ce qu'ils veulent et puis moi aussi. Tout de même, simplement pour ceux qui ont besoin de me donner des excuses, je peux faire remarquer que, dans les Eléments de Bourbaki on commence par foutre les lettres sans dire absolument rien de ce à quoi elles peuvent servir. Je parle... appelons ça symboles écrits, car ça ne ressemble même pas à aucune lettre, et ces symboles représentent quelque chose qu'on peut appeler des opérations, on ne dit absolument pas desquelles il, s'agit, ça ne sera que vingt pages plus loin qu'on commencera à pouvoir le déduire rétroactivement d'après la façon dont on s'en sert.

Je n'irai pas du tout jusque-là. J'essaierai tout de suite d'interroger ce que veulent dire les lettres que j'aurais écrites. Mais comme après tout je pense que pour vous, ça serait beaucoup plus compliqué que je les amène une par une à mesure qu'elles s'animeront, qu'elles prendront valeur de fonction, je préfère poser ces lettres comme ce autour de quoi j'aurais à tourner ensuite.

Déjà l'année dernière j'ai cru pouvoir poser ce dont il s'agit, $f\ x$ et que je crois, pour des raisons qui sont des tentatives, pouvoir écrire comme en mathématiques, c'est à savoir la fonction qui se constitue de ce qu'il existe cette jouissance appelée jouissance sexuelle et qui est proprement ce qui fait barrage au rapport. Que la jouissance sexuelle ouvre pour l'être parlant la porte à la jouissance, et là ayez un peu d'oreille : apercevez-vous que la jouissance, quand nous l'appelons comme ça tout court, c'est peut-être la jouissance pour certains, je ne l'élimine pas, mais vraiment ce n'est pas la jouissance sexuelle.

C'est le mérite qu'on peut donner au texte de Sade que d'avoir appelé les choses par leur nom : *jouir, c'est jouir d'un corps*. Jouir, c'est l'embrasser, c'est l'embrasser, c'est l'éteindre, c'est le mettre en morceaux. En droit, avoir la jouissance de quelque chose, c'est justement ça: c'est pouvoir traiter quelque chose comme un corps, c'est-à-dire le démolir, n'est-ce pas. C'est le mode de jouissance le plus régulier, c'est peut-être pour ça que ces énoncés ont toujours une résonance sadienne. Il ne faut pas confondre sadienne avec sadique, parce qu'on a dit tellement de conneries précisément sur le sadisme que le terme est dévalorisé! Je ne m'avance pas plus sur ce point.

Ce que produit cette relation du signifiant à la jouissance, c'est ce que j'exprime par cette notion $f\ x$. Ce veut dire que x qui ne

qu'un signifiant — un signifiant, ça peut être chacun de vous, chacun de vous précisément au niveau, au niveau mince où vous existez comme sexués. Il est très mince en épaisseur, si je puis dire, mais il est beaucoup plus large en surface que chez les animaux, chez qui, quand ils ne sont pas en rut, vous ne les distinguez pas, ce que j'appelais, le dernier séminaire, le petit garçon et la petite fille : les lionceaux par exemple, ils se ressemblent tout à fait dans leur comportement. Pas vous, à cause que justement c'est comme signifiant que vous vous sexuez.

Alors il ne s'agit pas de faire la distinction, de marquer le signifiant-homme comme distinct du signifiant-femme, d'appeler l'un X et l'autre Y, parce que c'est justement là la question c'est comment on se distingue. C'est pour ça que je mets ce x à la place du trou que je fais dans le signifiant, c'est-à-dire que je l'y mets, ce x , comme variable apparente, ce qui veut dire que chaque fois que je vais avoir à faire à ce signifiant sexuel, c'est-à-dire à ce quelque chose qui tient à la jouissance,

SEMINAIRE 19

je vais avoir à faire à $f x$, et il y a certains quelques uns, spécifiés parmi ces x qui sont tels qu'on peut écrire : pour tout x quel qu'il soit, $f x$, c'est à dire que fonctionne ce qui s'appelle en mathématiques une fonction f , c'est-à-dire que ça, ça peut s'écrire :

$\hat{a} x.f x$

Alors je vais vous dire tout de suite, je vais éclairer, enfin..., éclairer... il y a que vous qui serez éclairés, enfin vous serez éclairés un petit moment; comme disaient les stoïciens, n'est-ce pas, quand il fait jour, il fait clair. Moi, je suis évidemment, comme je l'ai écrit au dos de mes Ecrits, du parti des lumières : j'éclaire..., dans l'espoir du Jour « J », bien sûr. Seulement, c'est justement lui qui est en question, le jour J, il n'est pas pour demain. Le premier pas à faire pour la philosophie des Lumières, c'est de savoir que le jour n'est pas levé et que le jour dont il s'agit n'est que celui de quelque petite lumière dans un champ parfaitement obscur. Moyennant quoi vous allez croire qu'il fait clair quand je vous dirai que $f x$, ça veut dire la fonction qui s'appelle la castration. Comme vous croyez savoir ce que c'est que la castration, alors je pense que vous êtes contents, au moins pour un moment! Seulement figurez-vous que moi, si j'écris tout ça au tableau, et que je vais continuer, c'est parce que moi, je sais pas du tout ce que c'est que la castration! Et que j'espère à l'aide de ce jeu de lettres venir à ce qu'enfin, justement, le jour se lève, à savoir qu'on sache que la castration, il faut bien en passer par là et qu'il n'y aura pas de discours sain, à savoir qui ne laisse dans l'ombre la moitié de son statut et de son conditionnement, tant qu'on ne le saura pas et on ne le saura qu'à avoir fait jouer à différents niveaux de relations topologiques une certaine façon de changer les lettres et de voir comment ça se répartit. Jusque-là, vous en êtes réduits à de petites histoires, à savoir que Papa a dit : *on va te la couper*, enfin, comme si c'était pas la connerie type! Alors, il y a quelque part un endroit où on ne peut dire que tout ce qui s'articule de signifiant tombe sous le coup de $f x$, de cette fonction de castration.

Ça a un petit avantage, de formuler les choses comme ça. Il peut vous venir à l'idée justement que, si tout à l'heure, j'ai, non sans intention — je suis beaucoup plus rusé que j'en ai l'air — je vous ai amené comme remarque sur le sujet de l'interdit, à savoir que tous les signifiants ne peuvent pas être là tous ensemble, jamais, ça a peut être rapport, je n'ai pas dit : l'inconscient = la castration, j'ai dit que ça a beaucoup de rapport.

Evidemment, écrire comme ça $f x$, c'est écrire une fonction d'une portée, comme dirait Aristote, incroyablement générale.

Que ça veuille dire que le rapport à un certain signifiant — vous voyez que... je ne l'ai pas encore dit, mais enfin disons-le — un signifiant qui est par exemple « un homme » — tout ça est tuant parce qu'il y a beaucoup à remuer, et puis personne ne l'ayant fait jamais avant moi, ça risque à tout instant de me dégringoler sur la tête — « un homme »... J'ai pas dit « l'homme »... C'est assez rigolo tout de même que dans l'usage, comme ça, du signifiant, on dise au gars : « sois un homme », on ne lui dit pas « sois l'homme » non, on lui dit « sois un homme », Pourquoi? Ce qu'il y a de curieux, c'est que ça ne se dit pas beaucoup, « sois une femme », mais on parle par contre de « la femme », article défini. On a beaucoup spéculé sur l'article défini. Mais enfin, nous retrouverons ça quand il faudra. Ce que je veux simplement vous dire, c'est que ce qu'écrit $f x$, ça veut dire, je ne dis même pas ces deux signifiants-là précisément, mais eux et un certain nombre d'autres qui s'articulent avec donc, ont pour effet qu'on ne peut plus disposer de l'ensemble des signifiants et que c'est peut-être bien là une première approche de ce qu'il en est de la castration du de vue, bien sûr, de cette fonction mathématique, que mon écrit imite. Dans un premier temps, je ne vous demande pas plus que de reconnaître que c'est imité. Ça ne veut pas dire que pour moi qui y ait déjà réfléchi, ça n'aille pas beaucoup plus loin. Enfin, il y a moyen d'écrire que pour tout x , ça fonctionne.

C'est le propre d'une façon d'écriture qui est issue du premier traçage logicien dont Aristote est le responsable, ce qui lui a donné ce prestige qui tient du fait que c'est formidablement jouissif, la logique justement parce que ça tient à ce champ de la castration.

Enfin, comment pourriez-vous justifier, à travers l'histoire, qu'une période aussi ample comme temps, aussi brûlante comme intelligence, aussi foisonnante comme production, que notre Moyen Age, ait pu s'exciter à ce point sur ces affaires de la logique, et aristotélicienne. Pour que ça les ait mis dans cet état, car ça venait à soulever des foules, parce que, par l'intermédiaire des logiciens, ça avait des conséquences théologiques où la logique dominait beaucoup le théo, ce qui n'est pas comme chez nous où il n'y a plus que le théo qui reste toujours là bien solide, dans sa connerie, et où la logique est légèrement évaporée, c'est bien que c'est jouissif, cette histoire. C'est d'ailleurs de là qu'est pris tout le prestige qui,

dans la construction d'Aristote, a retenti sur cette fameuse *Métaphysique*, où il débloque à plein tube.

Mais à ce niveau-là, car je ne vais pas aujourd'hui vous faire un cours d'histoire de la logique, si vous voulez aller chercher simplement les *Premiers Analytiques*, ce qu'on appelle plus exactement les *Analytiques antérieurs*, même pour ceux qui, bien entendu les plus nombreux, n'auront jamais le courage de le lire, encore que ce soit fascinant, je vous recommande quand même, à ce qu'on appelle le Livre I, chapitre 46, n'est-ce pas, de lire ce qu'Aristote produit sur ce qu'il en est de la négation, à savoir sur la différence qu'il y a à dire *l'homme n'est pas blanc*, si c'est bien ça le contraire de *l'homme est blanc* ou si comme bien des gens le croyaient déjà à son époque — ça ne l'a pas arrêté pour autant — ou si le contraire c'est de dire *l'homme est non blanc*. C'est absolument pas la même chose. Je pense que, rien qu'à l'énoncer comme ça, la différence est sensible. Seulement, il est très important de lire ce chapitre parce que, on vous a raconté tellement de choses sur la logique des prédicats, au moins ceux qui ont déjà essayé de se frotter aux endroits où on parle de ces trucs là, que vous pourriez vous imaginer que le syllogisme est tout entier dans la logique des prédicats. C'est une petite indication que je fais latéralement. Comme j'ai pas voulu m'y attarder, peut-être que j'aurai le temps de le reprendre un jour. Je veux simplement dire qu'il y a eu, pour que je puisse l'écrire ainsi, au début du dix-neuvième siècle, une mutation essentielle, c'est la tentative d'application de cette logique à ce dont déjà tout à l'heure je vous ai indiqué qu'il a un statut spécial, à savoir le signifiant mathématique. Ça a donné ce mode d'écriture dont je pense que j'aurai le temps par la suite de vous faire sentir le relief et l'originalité, à savoir que ça ne dit plus du tout la même chose que les propositions — car c'est de cela dont il s'agit — qui fonctionnent dans le syllogisme. A savoir que, comme je l'ai déjà écrit l'année dernière, $\neg x \text{ . } f x$, le signe de la négation mis au niveau où il y a le f , c'est une possibilité qui nous est ouverte justement par cette introduction des quanteurs, dans l'usage de ces quanteurs appelés généralement quantificateurs, et que je préfère appeler ainsi — je suis pas le seul ni le premier — parce que la chose importante est que vous sachiez ce qui est évident, que ça n'a absolument rien à faire avec la quantité. On l'appelle comme ça parce qu'on n'a pas trouvé mieux, ce qui est un signe.

SEMINAIRE 19

Enfin, cette articulation des quanteurs nous permet — ce qui n'a jamais été fait dans cette logique des quanteurs et ce que je fais, parce que je considère que, pour nous, ça peut être très fructueux — c'est la fonction du *pas-tout*.

Il y a un ensemble de ces signifiants qui supplée à la fonction du sexué, qui y supplée pour ce qui est de la jouissance, à un endroit où c'est *pas tous* qui fonctionne dans la fonction de la castration. Je continue à me servir des quanteurs. Il y a une façon qu'on a de les articuler, c'est d'écrire $\exists x$, ça veut dire *il existe*. Il existe quoi, un signifiant.

Quand vous traitez de signifiant mathématique ceux qui ont un autre statut que nos petits signifiants sexués, qui ont un autre statut et qui mord autrement sur le réel, il faudrait peut-être quand même essayer de faire valoir dans votre esprit qu'il y a au moins une chose de réelle, et que c'est la seule dont nous sommes sûrs, c'est le nombre. Ce qu'on arrive à faire avec, on en a fait pas mal! Pour arriver jusqu'à construire les nombres réels, c'est-à-dire justement ceux qui ne le sont pas, il faut que le nombre, ce soit quelque chose de réel. Enfin, j'adresse ça en passant aux mathématiciens qui vont peut-être me lancer des pommes cuites mais qu'importe, ils le feront dans le privé parce qu'ici je les intimide.

Revenons à ce que nous avons à dire, *il existe*. Cette référence que je viens de faire n'est pas simplement une digression, c'est vous dire que *il existe*, c'est là que ça a un sens, ça a un sens précaire. C'est bien en tant que signifiant que vous existez tous. Vous existez sûrement, mais ça ne va pas loin. Vous existez en tant que signifiant. Essayez bien de vous imaginer, comme ça, nettoyés de toute cette affaire, vous m'en direz des nouvelles. Après la guerre, on nous a incités à exister de façon fortement contemporaine. Eh ben! regardez ce qu'il en reste, vous comprenez. J'oserai dire que les gens avaient quand même un tout petit peu plus d'idées dans la tête quand ils démontraient l'existence de Dieu. C'est évident que Dieu existe, mais pas plus que vous! Ça va pas loin. Enfin ceci pour mettre au point ce qu'il en est de l'existence.

Qu'est-ce qui peut bien nous intéresser concernant cet *il existe* en matière de signifiant ? Ça serait qu'il en existe *au moins un* pour qui ça ne fonctionne pas cette affaire de castration, et c'est bien pour ça qu'on l'a inventé, c'est ce qui s'appelle le Père, c'est pourquoi le Père existe au moins autant que Dieu, c'est-à-dire pas beaucoup. Alors naturellement il

SEMINAIRE 19

y a quelques petits malins — je suis entouré de petits malins, ceux qui transforment ce que j'avance en pollution intellectuelle, comme s'exprimait une de mes patientes que je remercie de m'avoir fourni ça, elle a trouvé ça toute seule parce que c'est une sensible, hein, d'ailleurs en général il n'y a que les femmes qui comprennent ce que je dis — alors il y en a qui ont découvert que je disais que le Père, c'était un mythe parce que, il saute aux yeux en effet que $\text{f} \times$ ne marche pas au niveau du mythe d'Œdipe. Le père n'est pas châtré, sans ça comment est-ce qu'il pourrait les avoir toutes? Vous vous rendez compte! Elles n'existent même que là en tant que *toutes*, car c'est aux femmes que ça convient, le *pas-tous*, mais enfin, je commenterai ça plus loin prochainement. Donc à partir de ce *qu'il existe un*, c'est à partir de là que tous les autres peuvent fonctionner, c'est en référence à cette exception, à cet *il existe*. Seulement voilà, à très bien comprendre qu'on peut écrire le rejet de la fonction, $\text{f} \times$ nié [$-\text{f} \times$], il n'est pas vrai que ça se castre, ça c'est le mythe. Seulement, ce dont il ne se sont pas aperçus les petits malins, c'est que c'est corrélatif de l'existence et que ça pose *l'il existe* de cet *il n'est pas vrai* de la castration.

Bon! il est deux heures. Alors je vais simplement vous marquer la quatrième façon de faire usage de ce qu'il en est de la négation fondée sur les quantificateurs qui est d'écrire $\text{f} \times$, il *n'en existe pas*. Il n'en existe pas qui, quoi? Pour quoi il ne soit pas vrai que la fonction $\text{f} \times$ soit ce qui domine ce qu'il en est de l'usage du signifiant. Est-ce que c'est ça que ça veut dire? Car tout à l'heure l'existence je vous l'ai distinguée de l'exception, et si la négation là voulait dire - $\text{f} \times$ - $\text{f} \times$ sans l'exception de cette position signifiante, elle peut s'inscrire dans la négation de la castration, dans le rejet, dans le *il n'est pas vrai* que la castration domine tout.

C'est sur cette petite énigme que je vous laisserai aujourd'hui parce que, à la vérité, c'est très éclairant pour le sujet. A savoir que la négation, c'est pas une chose dont on peut user comme ça d'une façon aussi simplement univoque qu'on le fait dans la logique des propositions, où tout ce qui n'est pas vrai est faux et où, chose énorme, tout ce qui n'est pas faux devient vrai. Bon! Je laisse les choses au moment où c'est l'heure qui me coupe comme il convient. Mais je reprendrai les choses le deuxième mercredi de janvier au point précis où je les ai laissées aujourd'hui.

—35—

LEÇON III, 12 JANVIER 1972

[Lacan, avant de commencer, écrit au tableau]

$\exists x . \Phi x$	$\overline{\exists x} . \overline{\Phi x}$	
$\forall x . \Phi x$	$\overline{\forall x} . \overline{\Phi x}$	

	nade 0	1			
monade 0	1	2	1	0	dyade
dyade 0	1	3	3	1	0 triade
0	1				tétrade

Si nous trouvions, dans la logique, moyen d'articuler ce que l'inconscient démontre de valeur sexuelle, nous n'en serions pas surpris. Nous n'en serions pas surpris, je veux dire ici, même à mon séminaire, c'est-à-dire au ras de cette expérience, l'analyse, instituée par Freud et dont s'instaure une structure de discours que j'ai définie. Reprenons ce que j'ai dit dans la densité de ma première phrase. J'ai parlé de valeur sexuelle. Je ferai remarquer que ces valeurs sont des valeurs reçues, reçues dans tout langage, l'homme, la femme, c'est ça qu'on appelle valeur sexuelle. Au départ qu'il y ait l'homme et la femme, c'est la thèse dont aujourd'hui je pars, c'est d'abord affaire de langage.

Le langage est tel que pour tout sujet parlant, ou bien c'est *lui* ou bien c'est *elle*. Ça existe dans toutes les langues du monde. C'est le principe du fonctionnement du genre, féminin ou masculin. Qu'il y ait l'hermaphrodite, ce sera seulement une occasion de jouer avec plus ou moins d'esprit à faire passer dans la même phrase le *lui* et l'*elle*; on ne l'appellera

SEMINAIRE 19

ça, en aucun cas, sauf à manifester par là quelque horreur du type sacré. On ne le mettra pas au neutre.

Ceci dit, l'homme et la femme, nous ne savons pas ce que c'est. Pendant un temps, cette bipolarité de valeurs a été prise pour suffisamment supporter, suturer ce qu'il en est du sexe. C'est de là-même qu'est résultée cette sourde métaphore qui pendant des siècles a sous-tendu la théorie de la connaissance. Comme je l'ai fait remarquer ailleurs, le monde était ce qui était perçu, voire aperçu comme à la place de l'autre valeur sexuelle. Ce qu'il en était du vous, du pouvoir de connaître, étant placé du côté positif, du côté actif, de ce que j'interrogerai aujourd'hui en demandant quel est son rapport avec l'Un.

J'ai dit que si le pas que nous a fait faire l'analyse nous montre, nous révèle, en tout abord serré de l'approche sexuelle, le détour, la barrière, le cheminement, la chicane, le défilé de la castration, c'est là et proprement ce qui ne peut se faire qu'à partir de l'articulation telle que je l'ai donnée du discours analytique. C'est là ce qui nous conduit à penser que la castration ne saurait en aucun cas être réduite à l'anecdote, à l'accident, à l'intervention maladroite d'un propos de menace ni même de censure.

La structure est logique. Quel est l'objet de la logique? Vous savez, vous savez d'expérience, d'avoir ouvert seulement un livre qui s'intitule *Traité de Logique*, combien fragile, incertain, éludé, peut être le premier temps de tout traité qui s'intitule de cet ordre, l'art de bien conduire sa pensée — la conduire où, et en la tenant par quel bout ? — ou bien encore, tel recours à une normalité dont se définirait le rationnel indépendamment du réel. Il est clair que, après une telle tentative de définir comme objet de la logique, ce qui se présente est d'un autre ordre et autrement consistant. Je proposerais s'il fallait, si je ne pouvais tout simplement laisser là un blanc, mais je ne le laisse pas, je le propose, ce qui se produit de la nécessité d'un discours. C'est ambigu sans doute, mais ce n'est pas idiot puisque cela comporte l'implication que la logique peut complètement changer de sens selon d'où prend son sens tout discours...

Alors, puisque c'est là ce dont prend son sens tout discours, à savoir à partir d'un autre, je propose assez clairement depuis longtemps pour qu'il suffise de le rappeler ici, le Réel — la catégorie de la triade dont est

parti mon enseignement, le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel — le Réel s'affirme par un effet qui n'est pas le moindre, de s'affirmer dans les impasses de la logique. Je m'explique. Ce qu'au départ, dans son ambition conquérante, la logique se proposait, ce n'était rien de moins que le réseau du discours en tant qu'il s'articule et qu'à s'articuler, ce réseau devait se fermer en un univers supposé enserrer et recouvrir comme d'un filet ce qu'il pouvait en être de ce qui était, à la connaissance, offert.

L'expérience, l'expérience logicienne, a montré qu'il en était différemment. Et sans avoir ici à entrer plus dans le détail, ce public est tout de même suffisamment averti d'où en notre temps a pu reprendre l'effort logique, pour savoir qu'à aborder quelque chose en principe d'aussi simplifié comme réel que l'arithmétique, il a pu être démontré que dans l'arithmétique, quelque chose peut toujours s'énoncer, offert ou non à la déduction logique, qui s'articule comme en avance sur ce dont les prémisses, les axiomes, les termes fondateurs, dont peut s'asseoir ladite arithmétique, permet de présumer comme démontrable ou réfutable. Nous touchons là du doigt, en un domaine en apparence le plus sûr, ce qui s'oppose à l'entière prise du discours, à l'exhaustion logique, ce qui y introduit une béance irréductible. C'est là que nous désignons le Réel.

Bien sûr avant d'en venir à ce terrain d'épreuve, qui peut paraître à l'horizon, voire incertain à ceux qui n'ont pas serré de près ses dernières épreuves, il suffira de rappeler ce qu'est le discours naïf. Le discours naïf propose d'emblée, s'inscrit comme tel, comme vérité, Il est depuis toujours apparu facile de lui démontrer, à ce discours, discours naïf, qu'il ne sait pas ce qu'il dit, je ne parle pas du sujet, je parle du discours. C'est l'orée — pourquoi ne pas le dire — de la critique que le sophiste, à quiconque énonce ce qui est toujours posé comme vérité, que le sophiste lui démontre qu'il ne sait pas ce qu'il dit. C'est même là l'origine de toute dialectique. Et puis, c'est toujours prêt à renaître, que quelqu'un vienne témoigner à la barre d'un tribunal, c'est l'enfance de l'art de l'avocat que de lui montrer qu'il ne sait pas ce qu'il dit. Mais là, nous tombons au niveau du sujet, du témoin, qu'il s'agit d'embrouiller. Ce que j'ai dit au niveau de l'action sophistique, c'est au discours lui-même que le sophiste s'en prend. Nous aurons peut-être cette année, puisque j'ai annoncé que j'aurais à faire état du *Parménide*, à montrer ce qu'il en est de l'action sophistique.

SEMINAIRE 19

Le remarquable, dans le développement auquel tout à l'heure je me suis référé de l'énonciation logicienne, où peut-être d'aucuns se seront aperçu qu'il ne s'agit de rien d'autre que du théorème de Gödel concernant l'arithmétique, c'est que ce n'est pas à partir des valeurs de vérité que Gödel procède à sa démonstration qu'il y aura toujours dans le champ de l'arithmétique quelque chose d'énonçable dans les termes propres qu'elle comporte, qui ne sera pas à la portée de ce qu'elle se pose à elle-même comme mode à tenir pour reçu de la démonstration. Ce n'est pas à partir de la vérité, c'est à partir de la notion de dérivation. C'est en laissant en suspens la valeur vrai ou faux comme telle que le théorème est démontrable. Ce qui accentue ce que je dis de la béance logicienne sur ce point là, point vif, point vif en ce qu'il illustre ce que j'entends avancer, c'est que si le Réel, assurément d'un accès facile, peut se définir comme l'impossible, cet impossible en tant qu'il s'avère de la prise même du discours, du discours logicien, cet impossible-là, ce Réel-là doit être par nous privilégié.

Par nous, par qui? Par les analystes. Car il montre d'une façon exemplaire qu'il est le paradigme de ce qui met en question ce qui peut sortir du langage. Il en sort certains types, que j'ai définis, de discours, comme étant ce qui instaure un type de lien social défini. Mais le langage s'interroge sur ce qu'il fonde comme discours. Il est frappant qu'il ne puisse le faire qu'à foment l'ombre d'un langage qui se dépasserait, qui serait métalangage. J'ai souvent fait remarquer qu'il ne peut le faire qu'à se réduire dans sa fonction, c'est-à-dire déjà à engendrer un discours particularisé. Je propose, en nous intéressant à ce réel en tant qu'il s'affirme de l'interrogation logicienne du langage, je propose d'y trouver le modèle de ce qui nous importe, à savoir de ce que livre l'exploration de l'inconscient qui, loin d'être, comme a pensé pouvoir le reprendre un Jung à revenir à la plus vieille ornière, loin d'être un symbolisme sexuel universel, est très précisément ce que j'ai tout à l'heure rappelé de la castration, à souligner seulement qu'il est exigible qu'elle ne se réduise pas à l'anecdote d'une parole entendue. Sans quoi pourquoi l'isoler, lui donner ce privilège de je ne sais quel traumatisme, voire efficace de béance?

Alors qu'il est trop clair qu'elle n'a rien d'anecdotique, qu'elle est rigoureusement fondamentale dans ce qui, non pas instaure, mais rend

impossible l'énoncé de la bipolarité sexuelle comme telle. A savoir comme — chose curieuse, nous continuons de l'imaginer au niveau animal — comme si chaque illustration de ce qui, dans chaque espèce, constitue le tropisme d'un sexe pour l'autre n'était pas aussi variable pour chaque espèce qu'est leur constitution corporelle. Comme si, de plus, nous n'avons pas appris, appris déjà depuis un bout de temps, que le sexe, au niveau non pas de ce que je viens de définir comme le Réel, mais au niveau de ce qui s'articule à l'intérieur de chaque science, son objet étant une fois défini, que le sexe, il y a au moins deux ou trois étages de ce qui le constitue, du génotype au phénotype, et qu'après tout, après les derniers pas de la biologie, est-ce que j'ai besoin d'évoquer lesquels, il est sûr que le sexe ne fait que prendre place comme un mode particulier dans ce qui permet la reproduction de ce qu'on appelle un corps vivant. Loin que le sexe en soit l'instrument type, il n'en est qu'une des formes, et ce qu'on confond trop, encore que Freud là-dessus ait donné l'indication, mais approximative, ce qu'on confond trop, c'est très précisément la fonction du sexe et celle de la reproduction.

Loin que les choses soient telles qu'il y ait la filière de la gonade d'un côté, ce que Weissmann appelait le *germen*, et le branchement du corps, il est clair que, le corps, son génotype véhicule quelque chose qui détermine le sexe et que ça ne suffit pas; de sa production de corps, de sa statique corporelle, il détache des hormones qui, dans cette détermination, peuvent interférer. Il n'y a donc pas d'un côté le sexe, irrésistiblement associé, parce qu'il est dans le corps, à la vie, le sexe imaginé comme l'image de ce qui, dans la reproduction de la vie, serait l'amour, il n'y a pas cela d'un côté et de l'autre côté le corps, le corps en tant que il a à se défendre contre la mort. La reproduction de la vie telle que nous arrivons à l'interroger, au niveau de l'apparition de ses premières formes, émerge de quelque chose qui n'est ni vie ni mort, qui est ceci que, très indépendamment du sexe et même à l'occasion de quelque chose de déjà vivant, quelque chose intervient que nous appellerons le programme ou le codon encore, comme ils disent à propos de tel ou tel point repéré des chromosomes.

Et puis, le dialogue vie et mort, ça se produit au niveau de ce qui est reproduit, et ça ne prend, à notre connaissance, un caractère de drame, qu'à partir du moment où dans l'équilibre vie et mort, la jouissance

SEMINAIRE 19

intervient. Le point vif, le point d'émergence de quelque chose qui est ce dont tous ici nous croyons plus ou moins faire partie, l'être parlant pour le dire, c'est ce rapport dérangé à son propre corps qui s'appelle jouissance. Et cela, ça a pour centre, ce que ça a pour point de départ, c'est ce que nous démontre le discours analytique, ça a pour point de départ un rapport privilégié à la jouissance sexuelle. C'est en quoi la valeur du partenaire autre, celle que j'ai commencé de désigner respectivement par l'homme et par la femme, est inapprochable au langage, très précisément en ceci que le langage fonctionne, d'origine, en suppléance de la jouissance sexuelle, que c'est par là qu'il ordonne cette intrusion, dans la répétition corporelle, de la jouissance.

C'est en quoi je vais aujourd'hui commencer de vous montrer comment, à user de fonctions logiques, il est possible de donner de ce qu'il en est de la castration une autre articulation qu'anecdotique. Dans la ligne de l'exploration logique du Réel, le logicien a commencé par les propositions. La logique n'a commencé qu'à avoir su, dans le langage, isoler la fonction de ce qu'on appelle les prosdiorismes, qui ne sont rien d'autre que le *Un*, le *quelque*, le *tous* et la négation de ces propositions. Vous le savez, Aristote définit, pour les opposer, les Universelles et les Particulières, et à l'intérieur de chacune, affirmative et négative. Ce que je peux marquer, c'est la différence qu'il y a de cet usage des prosdiorismes à ce qui, pour des besoins logiques, à savoir pour un abord qui n'était autre que de ce Réel qui s'appelle le nombre, ce qui s'est passé de complètement différent. L'analyse logique de ce qu'on appelle fonction propositionnelle s'articule de l'isolement dans la proposition, ou plus exactement du manque, du vide, du trou, du creux qui est fait de ce qui doit fonctionner comme argument.

Nommément il sera dit que tout argument d'un domaine que nous appellerons comme vous le voulez x ou x gothique, tout argument de ce domaine mis à la place laissée vide dans une proposition, y satisfera, c'est-à-dire lui donnera valeur de vérité. C'est ce qui s'inscrit de ce qui est là en bas à gauche, ce $\forall x . \text{ } \vdash x$, peu importe quelle est là la proposition, la fonction prend une valeur vraie pour tout x du domaine. Qu'est-ce que cet x ? J'ai dit qu'il se définit comme d'un domaine. Est-ce à dire pour autant qu'on sache ce que c'est ? Savons-nous ce que c'est qu'un homme à dire que tout homme est mortel ? Nous en apprenons quelque

—42—

SEMINAIRE 19

chose du fait de dire qu'il est mortel et justement de savoir que pour tout homme, c'est vrai. Mais avant d'introduire le *tout homme* nous n'en savons que les traits les plus approximatifs et qui peuvent se définir de la façon la plus variable. Ça, je suppose que vous le savez depuis longtemps, c'est l'histoire que Platon rapporte, n'est-ce pas, du poulet plumé. Mors, c'est bien dire qu'il faut qu'on s'interroge sur les temps de l'articulation logique, à savoir ceci que ce que détient le prosdiorisme n'a, avant de fonctionner comme argument, aucun sens, qu'il n'en prend un que de son entrée dans la fonction. Il prend le sens de vrai ou de faux. Il me semble que ceci est fait pour nous faire toucher la béance qu'il y a du signifiant à sa dénotation puisque le sens, s'il est quelque part, il est dans la fonction et que la dénotation ne commence qu'à partir du moment où l'argument vient s'y inscrire.

C'est du même coup mettre en question ceci, qui est différent, qui est l'usage de la lettre E, également inversée, *Ê*, *il existe*. Il existe quelque chose qui peut servir dans la fonction comme argument et en prendre ou n'en pas prendre valeur de vérité. Je voudrais vous faire sentir la différence qu'il y a de cette introduction de *l'il existe* comme problématique, à savoir, mettant en question la fonction même de l'existence par rapport à ce qu'impliquait l'usage des particulières dans Aristote, à savoir que l'usage du *quelque* semblait avec soi entraîner l'existence de sorte que, comme le *tous* était sensé comprendre ce *quelque*, le *tous* lui-même prenait valeur de ce qu'il n'est pas, à savoir d'une affirmation d'existence. Nous ne pourrions, vu l'heure, le voir que la prochaine fois, il n'y a de statut du *tous*, à savoir de l'Universel, qu'au niveau du possible. Il est *possible* de dire entre autre que *tous les humains sont mortels*. Mais bien loin de trancher la question de l'existence de l'être humain, il faut d'abord, chose curieuse, qu'il soit assuré qu'il existe.

Ce que je veux indiquer, c'est la voie où nous allons entrer la prochaine fois. Je voudrais dire que l'articulation de ces quatre conjonctions argument — fonction sous le signe des quanteurs, c'est de là, et de là seulement, que peut se définir le domaine dont chacun de ces x prend valeur. Il est possible de proposer la fonction de vérité qui est celle-ci, à savoir que *tout homme* se définit de la fonction phallique, et la fonction phallique est proprement ce qui obture le rapport sexuel.

C'est autrement que va se définir cette lettre A renversée dite quanteur

—43—

universel, munie, comme je le fais de la barre qui le nie - $\bar{a}$. J'ai avancé le trait essentiel du *pas tous*, $\bar{a}x \cdot \bar{f}x$, comme étant ce dont peut s'articuler un énoncé fondamental quant à la possibilité de dénotation que prend une variable en fonction d'argument.

La femme se situe de ceci que ce n'est *pas toutes* qui peuvent être dites avec vérité en fonction d'argument dans ce qui s'énonce de la fonction phallique. Qu'est-ce que ce *pas toutes*? C'est très précisément ce qui mérite d'être interrogé comme structure car, contrairement — c'est là le point très important — à la fonction de la particulière négative, à savoir qu'il y en a *quelques* qui ne le sont pas, il est impossible d'extraire du *pas toutes* cette affirmation. C'est le *pas toutes* à quoi il est réservé d'indiquer que, quelque part et rien de plus, elle a rapport à la fonction phallique.

Or c'est de là que partent les valeurs à donner à mes autres symboles. C'est à savoir que rien ne peut approprier ce *tous* à ce *pas toutes*, qu'il reste entre ce qui fonde symboliquement la fonction argumentaire des termes, l'homme et la femme, qu'il reste cette béance d'une indétermination de leur rapport commun à la jouissance. Ce n'est pas du même ordre qu'ils se définissent par rapport à elle. Ce qu'il faut, comme je l'ai déjà dit d'un terme qui jouera un grand rôle de ce que nous avons à dire par la suite, ce qu'il faut c'est que malgré ce *tous* de la fonction phallique en quoi tient la dénotation de l'homme, malgré ce *tous*, il existe, et, *il existe*, là, veut dire il existe exactement comme dans la solution d'une équation mathématique, *il existe au moins un*, *li existe au moins un* pour qui la vérité de sa dénotation ne tient pas dans la fonction phallique.

Est-ce qu'il est besoin de vous mettre les points sur les i et de dire que le mythe d'Oedipe, c'est ce qu'on a pu faire pour donner l'idée de cette condition logique qui est celle de l'approche, de l'approche indirecte que la femme peut faire de l'homme? Si le mythe était nécessaire, ce mythe dont on peut dire qu'il est déjà à soi tout seul extraordinaire que l'énoncé ne paraisse pas bouffon, à savoir celle de l'homme originel qui jouirait précisément *de ce qui n'existe pas*, à savoir *toutes* les femmes, ce qui n'est pas possible, pas simplement parce qu'il est clair que... que l'on a ses limites, mais parce qu'il n'y a pas de *tout* des femmes.

Alors, ce dont il s'agit, c'est bien sûr autre chose, à savoir qu'au niveau *d'au moins un* il soit possible que soit subvertie, que ne soit plus vraie la

SEMINAIRE 19

prévalence de la fonction phallique. Et ce n'est pas parce que j'ai dit que la jouissance sexuelle est le pivot de toute jouissance que j'ai pour autant suffisamment défini ce qu'il en est de la fonction phallique. Provisoirement, admettons que ce soit la même chose.

Ce qui s'introduit au niveau de l'au *moins un* du père, c'est cet *au moins un* qui veut dire que ça peut marcher sans. Ça veut dire, comme le mythe le démontre — car il est uniquement fait pour assurer ça — c'est à savoir que la jouissance sexuelle sera possible mais qu'elle sera limitée. Ce qui suppose pour chaque homme, dans son rapport avec la femme, quelque maîtrise, pour le moins, de cette jouissance. Il faut à la femme au *moins* ça, que ça soit possible, la castration, c'est son abord de l'homme. Pour ce qui est de la faire passer à l'acte, ladite castration, elle s'en charge.

Et pour ne pas vous quitter avant d'avoir articulé ce qu'il en est du quatrième terme, nous dirons ce que connaissent bien tous les analystes, c'est ce que veut dire le x . Faudra que j'y revienne, bien sûr, puisque aujourd'hui nous avons été un peu retardés. Je comptais couvrir, comme chaque fois d'ailleurs, un champ beaucoup plus vaste, mais comme vous êtes patients, vous reviendrez la prochaine fois.

Ça veut dire quoi? Le *il existe* nous l'avons dit, est problématique. Ce sera une occasion, cette année, d'interroger ce qu'il en est de l'existence. Qu'est-ce qui existe après tout? Est-ce qu'on s'est même jamais aperçu qu'à côté du fragile, du futile, de l'inessentiel, que constitue *l'il existe*, *l'il n'existe pas*, lui, veut dire quelque chose? Qu'est-ce que veut dire d'affirmer qu'*il n'existe pas* d' x qui soit tel qu'il puisse satisfaire à la fonction $f\ x$, $[-\tilde{B}x . f\ x]$ pourvue de la barre qui l'institue comme n'étant pas vraie?

Car c'est précisément ce que j'ai mis en question tout à l'heure. Si pas *toutes les femmes* n'ont affaire avec la fonction phallique, est-ce que ça implique qu'il y en a qui ont affaire avec la castration? Ben, c'est très précisément le point par où l'homme a accès à la femme. Je veux dire, je le dis pour tous les analystes, ceux qui traînent, ceux qui tournent, empêtrés dans les rapports oedipiens du côté du père; quand ils n'en sortent pas de ce qui se passe du côté du père, ça a une cause très précise, c'est qu'il faudrait que le sujet admette que l'essence de la femme ça ne soit pas la castration, et pour tout dire, que ce soit à partir du Réel, à savoir

—45—

SEMINAIRE 19

mis à part un petit rien insignifiant — je ne dis pas ça au hasard — elles sont pas castrables. Parce que le phallus, dont je souligne que je n'ai point encore dit ce que c'est, eh bien, elles ne l'ont pas. C'est à partir du moment où c'est de l'impossible comme cause que la femme n'est pas liée essentiellement à la castration que l'accès à la femme est possible dans son indétermination.

Est-ce que ceci ne vous suggère pas — je le sème pour que ça puisse avoir ici la prochaine fois sa résonance — que ce qui est en haut et à gauche, $\tilde{B}x$. — $\acute{e}x$, l'*au moins un* en question, résulte d'une nécessité et c'est très proprement en quoi c'est une affaire de discours. Il n'y a de nécessité que dite et cette nécessité est ce qui rend possible l'existence de l'homme comme valeur sexuelle. Le possible, contrairement à ce qu'avance Aristote, c'est le contraire du nécessaire. C'est en ce que $\tilde{B}x$ s'oppose à $\acute{e}x$ qu'est le ressort du possible.

Je vous l'ai dit, le il *n'existe pas* s'affirme d'un dire, d'un dire de l'homme, l'impossible, c'est à savoir que c'est du Réel que la femme prend son rapport à la castration. Et c'est ce qui nous livre le sens du $\acute{e}x$ c'est-à-dire *du pas-toutes*. Le *pas toutes* veut dire, comme il en était tout à l'heure dans la colonne de gauche, veut dire le *pas impossible*, il n'est *pas impossible* que la femme connaisse la fonction phallique. Le *pas impossible*, qu'est-ce que c'est? Ça a un nom que nous suggère la tétrade aristotélicienne, mais disposée autrement ici, de même que c'est au nécessaire que s'opposait le possible, à l'impossible, c'est le contingent. C'est en tant que la femme, à la fonction phallique, se présente en manière d'argument dans la contingence, que peut s'articuler ce qu'il en est de la valeur sexuelle *femme*.

Il est deux heures seize, je ne pousserai pas plus loin aujourd'hui. La coupure est faite à un endroit qui n'est pas tout à fait spécialement souhaitable. Je pense avoir assez avancé avec cette introduction du fonctionnement de ces termes pour vous avoir fait sentir que l'usage de la logique n'est pas sans rapport avec le contenu de l'inconscient. Ce n'est pas parce que Freud a dit que l'inconscient ne connaissait pas la contradiction pour qu'il ne soit pas terre promise à la conquête de la logique. Est-ce que nous sommes arrivés en ce siècle sans savoir qu'une logique peut parfaitement se passer du principe de contradiction? Quant à dire

—46—

SEMINAIRE 19

que dans tout ce qu'a écrit Freud sur l'inconscient, la logique n'existe pas, il faudrait n'avoir jamais lu l'usage qu'il a fait de tel ou tel terme, *je l'aime elle, je ne l'aime pas lui*, toutes les façons qu'il y a de nier le *je l'aime lui*, par exemple, c'est-à-dire par des voies grammaticales, pour dire que l'inconscient n'est pas explorable par les voies d'une logique.

47

LEÇON IV, 19 JANVIER 1972

[Lacan, avant de commencer, écrit au tableau]

L'art de produire une nécessité de discours

$\exists x . \overline{\Phi x}$ $\overline{\exists x} . \overline{\Phi x}$ la signification du phallus

$\forall x . \Phi x$ $\overline{\forall x} . \Phi x$ *die Bedeutung des Phallus*

Génitif objectif : un désir $\rightarrow$ d'enfant

Génitif subjectif : un désir $\leftarrow$ d'enfant

La loi du talion

0	1	0	0	0	0	0	0	0
	0	1	1	1	1	1	1	1
		0	1	2	3	4	5	6
			0	1	3	6	10	15
				0	1	4	10	20
					0	1	5	15
						0	1	6
							0	1

L'art, l'art de produire une nécessité de discours, telle est la dernière fois la formule que j'ai glissée, plutôt que proposée de ce que c'est que la logique.

SEMINAIRE 19

Je vous ai quittés dans le brouhaha de tout un chacun qui se levait pour vous faire remarquer qu'il ne suffisait pas que Freud ait noté comme caractère de l'inconscient qu'il néglige, qu'il fait bon marché du principe de contradiction pour que, comme se l'imaginent quelques psychanalystes, la logique n'ait rien à faire dans son élucidation.

S'il y a discours, discours qui mérite de s'épingler de la nouvelle institution analytique, il est plus que probable que comme pour tout autre discours, sa logique doive se dégager. Je rappelle au passage que le discours, c'est ce dont le moins qu'on puisse dire est que le sens reste voilé. A vrai dire, ce qui le constitue est très précisément fait de l'absence de sens. Aucun discours qui ne doive recevoir son sens d'un autre. Et s'il est vrai que l'apparition d'une nouvelle structure de discours prend sens, ce n'est pas seulement de le recevoir, c'est aussi bien s'il apparaît que ce discours analytique, tel que je vous l'ai situé l'année dernière, représente le dernier glissement sur une structure tétradique, quadripode, comme je l'ai appelé dans un texte publié ailleurs, par le dernier glissement de ce qui s'articule au nom de la signifiance, il devient sensible que quelque chose d'original se produit de ce cercle qui se ferme.

L'art de produire, ai-je dit, une nécessité de discours, c'est autre chose que cette nécessité elle-même. La nécessité logique, réfléchissez-y, il ne saurait y en avoir d'autre est le fruit de cette production. La nécessité, *anankè* ne commence qu'à l'être parlant, et aussi bien tout ce qui a pu en apparaître s'en produire, est toujours le fait d'un discours. Si c'est bien ce dont il s'agit dans la tragédie, c'est bien pour autant que la tragédie se concrétise comme le fruit d'une nécessité qui n'est point autre, c'est évident, car il ne s'y agit que d'êtres parlants, d'une nécessité, dis-je, que logique. Rien, il me semble, n'apparaît ailleurs que chez l'être parlant de ce qui est proprement de *anankè*. C'est aussi bien pour cela que Descartes ne faisait des animaux que des automates. En quoi sûrement il s'agit d'une illusion, illusion dont nous montrerons l'incidence au passage, à propos de ce que nous allons, de cet art de produire une nécessité de discours, de ce que nous allons, je vais l'essayer, frayer.

Produire, au double sens de démontrer ce qui était là avant, c'est bien en cela déjà qu'il n'est point sûr que quelque chose ne se reflète, ne contienne l'amorce de la nécessité dont il s'agit dans le préalable, dans le

SEMINAIRE 19

préalable de l'existence animale. Mais, faute de démonstration, ce qui est à produire doit en effet être tenu pour être avant inexistant.

Autre sens, sens de produire, celui sur lequel toute une recherche issue de l'élaboration d'un discours déjà constitué, dit le discours du Maître, a déjà avancé sous le terme de *réaliser par un travail*. C'est bien en quoi consiste ce qui se fait de... pour autant que je suis moi-même le logicien en question, le produit de l'émergence de ce nouveau discours, que la production au sens de *démonstration* peut être devant vous ici annoncée. Ce qui doit être supposé avoir été déjà là, par la nécessité de la démonstration, produit de la supposition de la nécessité de toujours, mais aussi justement témoignait de la pas moindre nécessité du travail, de l'actualiser.

Mais, dans ce moment d'émergence, cette nécessité donne du même coup la preuve qu'elle ne peut être d'abord supposée qu'au titre de l'inexistant. Qu'est-ce donc la nécessité? Non, ce qu'il faut dire, ce n'est pas *ce donc*, mais *qu'est*, et directement. Ce *ce donc* comportant en soi trop d'être. C'est directement, qu'est la nécessité telle que, du fait même de la produire elle ne puisse avant d'être produite, qu'être supposée inexistante, ce qui veut dire posée comme telle dans le discours.

Il y a réponse à cette question comme à toute, à toute question, pour la raison qu'on ne la pose, comme toute question, qu'à avoir déjà la réponse. Vous l'avez donc, même si vous ne le savez pas. Ce qui répond à cette question, qu'est la nécessité, etc., c'est ce qu'à faire logiquement, même si vous ne le savez pas, dans votre bricolage de tous les jours, ce bricolage qu'un certain nombre ici, d'être avec moi en analyse — il y en a quelques uns, bien sûr pas tous — viennent me confier sans pouvoir prendre d'ailleurs, avant un certain pas franchi, le sentiment de ce qu'à le faire, de venir me voir, ils me supposent être moi-même ce bricolage, à le faire donc, c'est-à-dire tous, même ceux qui ne me le confient pas, ils répondent déjà. Comment? A le répéter tout simplement, ce bricolage, de façon inlassable. C'est ce qu'on appelle le symptôme à un certain niveau. A un autre, l'automatisme, terme peu propre mais dont l'histoire peut rendre compte. Vous réalisez à chaque instant, pour autant que l'inconscient existe, la démonstration dont se fonde l'inexistence comme préalable du nécessaire, c'est l'inexistence de ce qui est au principe du symptôme, c'est sa consistance même au dit symptôme, depuis que le

terme, d'avoir émergé avec Marx a pris sa valeur, ce qui est au principe du symptôme, c'est à savoir l'inexistence de la vérité qu'il suppose quoiqu'il en marque la place. Voilà pour le symptôme en tant qu'il se rattache à la vérité qui n'a plus cours. A ce titre, l'on peut dire que, comme n'importe qui, qui subsiste dans l'âge moderne, aucun de vous n'est étranger à ce mode de la réponse.

Dans le second cas, le dit automatisme, c'est l'inexistence de la jouissance que l'automatisme dit de répétition fait venir au jour de l'insistance de ce piétinement à la porte qui se désigne comme sortie vers l'existence. Seulement, au-delà, ce n'est pas tout à fait ce qu'on appelle une existence qui vous attend, c'est la jouissance telle qu'elle opère comme nécessité de discours et elle n'opère, vous le voyez, que comme inexistence. Seulement voilà, à vous rappeler ces ritournelles, ces rengaines que je fais bien sûr dans le dessein de vous rassurer, de vous donner le sentiment que je ne ferai là qu'apporter des speeches sur ce dans quoi... au nom de ceci qui aurait certaine substance, la jouissance, la vérité en l'occasion, telle qu'elle serait prônée dans Freud, il n'en reste pas moins qu'à vous en tenir là, ce n'est pas à l'os de la structure que vous pouvez vous référer.

Qu'est la nécessité, ai-je dit, qui s'instaure d'une supposition d'inexistence? Dans cette question, ce n'est pas ce qui est inexistant qui compte, c'est justement la supposition d'inexistence, laquelle n'est que conséquence de la production de la nécessité. L'inexistence ne fait question que d'avoir déjà réponse double certes, de la jouissance et de la vérité, mais elle inexiste déjà. Ce n'est pas par la jouissance ni par la vérité que l'inexistence prend statut, qu'elle peut inexister, c'est-à-dire venir au symbole qui la désigne comme inexistence, non pas au sens de ne pas avoir d'existence, mais de n'être existence que du symbole qui la ferait inexistante et qui lui, existe, c'est un nombre, comme vous le savez, généralement désigné par zéro. Ce qui montre bien que l'inexistence n'est pas ce qu'on pourrait croire, le néant, car qu'en pourrait-il sortir, or la croyance, la croyance en soi, il n'y en a pas trente six, de croyances. Dieu a fait le monde du néant, pas étonnant que ce soit un dogme. C'est la croyance en elle-même, c'est ce rejet de la logique qui s'exprime — il y a un de mes élèves qui a un jour trouvé ça tout seul — et qui s'exprime selon la formule qu'il en a donnée, je le remercie : « Sûrement pas,

mais tout de même». Ça ne peut aucunement nous suffire. L'inexistence n'est pas le néant. C'est, comme je viens de vous le dire, un nombre qui fait partie de la série des nombres entiers. Pas de théorie des nombres entiers si vous ne rendez pas compte de ce qu'il en est du zéro, c'est ce dont on s'est aperçu, dans un effort dont ce n'est pas hasard qu'il est précisément contemporain, un peu antérieur certes, de la recherche de Freud, c'est celui qu'a inauguré, à interroger logiquement ce qu'il en est du statut du nombre, un nommé Frege, né huit ans avant lui et mort quelque quatorze ans avant.

Ceci est grandement destiné [?] dans notre interrogation de ce qu'il en est de la nécessité logique du discours de l'analyse. C'est très précisément ce que je pointai de ce qui risquait de vous échapper de la référence dont à l'instant je l'illustrai comme application, autrement dit usage fonctionnel de l'inexistence, c'est-à-dire qu'elle ne se produise que dans l'après-coup dont surgit d'abord la nécessité, à savoir d'un discours où elle se manifeste avant que le logicien, je vous l'ai dit, y advienne lui-même comme conséquence seconde, c'est-à-dire du même temps que l'inexistence elle-même. C'est sa fin que de se réduire où elle se manifeste d'avant lui, cette nécessité, je le répète, la démontrant cette fois en même temps que je l'énonce.

Cette nécessité, c'est la répétition elle-même, en elle-même, par elle-même, pour elle-même, c'est-à-dire ce par quoi la vie se démontre elle-même n'être que nécessité de discours puisqu'elle ne trouve pas pour résister à la mort, c'est-à-dire à son lot de jouissance, rien d'autre qu'un truc, à savoir le recours à cette même chose que produit une opaque programmation qui est bien autre chose, je l'ai souligné, que la puissance de la vie, l'amour ou autre baliverne, qui est cette programmation radicale qui ne commence pour nous... un peu, à se désenténébrer qu'à ce que font les biologistes au niveau de la bactérie et dont c'est la conséquence précisément que la reproduction de la vie.

Ce que le discours fait, à démontrer ce niveau où rien d'une nécessité logique ne se manifeste que dans la répétition, paraît ici rejoindre comme un semblant ce qui s'effectue au niveau d'un message qu'il n'est nullement facile de réduire à ce que de ce terme nous connaissons et qui est de l'ordre de ce qui se situe au niveau d'une combinatoire courte dont les modulations sont celles qui passent de l'acide désoxyribonucléique

SEMINAIRE 19

à ce qui s'en transmettra au niveau des protéines avec la bonne volonté de quelques intermédiaires qualifiés notamment d'enzymatiques, ou de catalyseurs. Que ce soit là ce qui nous permet de référer ce qu'il en est de la répétition, ceci ne peut se faire qu'à élaborer précisément ce qu'il en est de la fiction par quoi quelque chose nous paraît soudain se répercuter du fond même de ce qui a fait un jour l'être vivant capable de parler.

Il y en a en effet un entre tous qui n'échappe pas à une jouissance particulièrement insensée et que je dirai locale au sens d'accidentelle, et qui est la forme organique qu'a prise pour lui la jouissance sexuelle. Il en colore de jouissance tous ses besoins élémentaires, qui ne sont, chez les autres êtres vivants, que colmatages au regard de la jouissance. Si l'animal bouffe régulièrement, il est bien clair que c'est pour ne pas connaître la jouissance de la faim. Il en colore donc, celui qui parle — et c'est frappant, c'est la découverte de Freud — tous ses besoins c'est-à-dire ce par quoi il se défend contre la mort.

Faut pas croire du tout pourtant pour ça que la jouissance sexuelle, c'est la vie. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est une production locale, accidentelle, organique, et très exactement liée, centrée, sur ce qu'il en est de l'organe mâle. Ce qui est évidemment particulièrement grotesque. La détumescence chez le mâle a engendré cet appel de type spécial qui est le langage articulé grâce à quoi s'introduit, dans ses dimensions, la nécessité de parler. C'est de là que rejaillit la nécessité logique comme grammaire du discours. Vous voyez si c'est mince! Il a fallu, pour s'en apercevoir, rien de moins que l'émergence du discours analytique.

La signification du phallus, dans mes *Ecrits* quelque part, j'ai pris soin de loger cette énonciation que j'avais faite, très précisément à Munich, quelque part avant 1960, il y a une page ; j'ai écrit dessous *die Bedeutung des Phallus*. C'est pas pour le plaisir de vous faire croire que je sais l'allemand. Encore, encore que ce soit en allemand, puisque c'était à Munich, que j'ai cru devoir articuler ce dont j'ai donné là le texte retraduit. Il m'avait semblé opportun d'introduire sous le terme de *Bedeutung* ce qu'en français, vu le degré de culture où nous étions à l'époque parvenus, je ne pouvais décemment traduire que par la *signification*. *Die Bedeutung des Phallus*, c'était déjà, mais les Allemands eux-mêmes, étant donné

qu'ils étaient analystes — j'en marque la distance par une petite note qui est, au début de ce texte, reproduite — les Allemands n'avaient, bien entendu — je parle des analystes, on était au sortir de la guerre et on ne peut pas dire que l'analyse avait fait, pendant, beaucoup de progrès — les Allemands n'y ont entravé que pouic. Tout ça leur a semblé, comme je le souligne au dernier terme de cette note, à proprement parler inouï. C'est curieux d'ailleurs que les choses ont changé au point que ce que je raconte aujourd'hui peut être devenu pour un certain nombre d'entre vous déjà, à juste titre, monnaie courante.

Die Bedeutung, pourtant, était bien référé à l'usage, à l'usage que Frege fait de ce mot pour l'opposer au terme de *Sinn*, lequel répond très exactement à ce que j'ai cru devoir vous rappeler au niveau de mon énoncé d'aujourd'hui, à savoir le sens, le sens d'une proposition. On pourrait exprimer autrement — et vous verrez que ce n'est pas incompatible — ce qu'il en est de la nécessité qui conduit à cet art de la produire comme nécessité de discours. On pourrait l'exprimer autrement, que faut-il pour qu'une parole dénote quelque chose? Tel est le sens — faites attention, les menus échanges commencent — tel est le sens que Frege donne à *Bedeutung*, la *dénotation*.

Il vous apparaîtra clair, si vous voulez bien ouvrir ce livre qui s'appelle *Les fondements de l'arithmétique*, et qu'une certaine Claude Imbert, qui autrefois, si mon souvenir est bon, fréquenta mon séminaire, a traduit, ce qui le laisse là pour vous à la portée de votre main entièrement accessible, il vous apparaîtra clair, comme c'était prévisible, que pour qu'il y ait à coup sûr dénotation, ce ne soit pas mal de s'adresser d'abord, timidement, au champ de l'arithmétique tel qu'il est défini par les nombres entiers. Il y a un nommé Kronecker qui n'a pas pu s'empêcher, tellement est grand le besoin de la croyance, de dire que les nombres entiers, c'est Dieu qui les avait créés. Moyennant quoi, ajoute-t-il, l'homme a à faire tout le reste et, comme c'était un mathématicien, le reste, c'était pour lui tout ce qu'il en est du reste du nombre. C'est justement pour autant que rien n'est sûr qui soit de cette espèce, à savoir qu'un effort logique peut au moins tenter de rendre compte des nombres entiers, que j'amène dans le champ de votre considération le travail de Frege.

Néanmoins, je voudrais m'arrêter un instant, ne serait-ce que pour vous inciter à le relire, sur ceci que cette énonciation que j'ai produite

SEMINAIRE 19

sous l'angle de *La signification du phallus*, dont vous verrez qu'au point où j'en suis — enfin c'est un petit mérite dont je me targue — il n'y a rien à reprendre, bien qu'à cette époque, personne vraiment n'y entendît rien, j'ai pu le constater sur place. Qu'est-ce que veut dire *La signification du phallus*? Ceci mérite qu'on s'y arrête, car après tout, une liaison ainsi déterminative, il faut toujours se demander si c'est un génitif dit objectif ou subjectif, tel que j'en illustre la différence par le rapprochement... des deux sens. Ici le sens marqué par deux petites flèches



un désir d'enfant, c'est un enfant qu'on désire, objectif.



un désir d'enfant, c'est un enfant qui désire, subjectif.

la loi du talion.

Vous pouvez vous exercer, c'est toujours très utile. La loi du talion que j'écris au-dessous sans y ajouter de commentaires, ça peut avoir deux sens; la loi qu'est le talion, je l'instaure comme loi ou ce que le talion articule comme loi, c'est-à-dire, oeil pour oeil, dent pour dent. Ça n'est pas la même chose. Ce que je voudrais vous faire remarquer, c'est que la signification du phallus — et ce que je développerai sera fait pour vous le faire découvrir — au sens que je viens de préciser du mot sens, c'est-à-dire la petite flèche, c'est neutre. La signification du phallus, ça a ceci d'astucieux que ce que le phallus dénote, c'est le pouvoir de signification.

Ce n'est donc pas ce $f(x)$, une fonction du type ordinaire, c'est ce qui fait qu'à condition de se servir, pour l'y placer comme argument, de quelque chose qui n'a besoin d'avoir d'abord aucun sens, à cette seule condition de l'articuler d'un prosdiorisme, *il existe* ou bien *tout*, à cette condition, selon seulement le prosdiorisme, produit lui-même de la recherche de la nécessité logique et rien d'autre, ce qui s'épinglera de ce prosdiorisme prendra signification d'homme ou de femme selon le prosdiorisme choisi, c'est-à-dire soit *il existe*, soit *il n'existe pas*; soit le *tout*, soit le *pas tout*.

Néanmoins il est clair que nous ne pouvons pas ne pas tenir compte de ce qui s'est produit d'une nécessité logique, à l'affronter aux nombres

56

SEMINAIRE 19

entiers, pour la raison qui est celle dont je suis parti, que cette nécessité d'après-coup implique la supposition de ce qui n'existe comme tel. Or, il est remarquable que ce soit à interroger le nombre entier, à en avoir tenté la genèse logique, que Frege n'ait été conduit à rien d'autre qu'à fonder le nombre 1 sur le concept de l'inexistence.

Il faut dire que, pour avoir été conduit là, il faut bien croire que ce qui jusque là courait sur ce qui le fonde, le 1, ne lui donnait pas satisfaction, satisfaction de logicien. Il est certain que pendant un bout de temps, on s'est contenté de peu. On croyait que ce n'était pas difficile; il y en a plusieurs, il y en a beaucoup, ben, on les compte. Ça pose bien sûr, pour l'avènement du nombre entier, d'insolubles problèmes. Car s'il ne s'agit que de ce qu'il est convenu de faire, d'un signe pour les compter — ça existe, on vient de m'apporter comme ça un petit bouquin pour me montrer comment le... il y a un poème arabe là-dessus, un poème qui indique comme ça, en vers, ce qu'il faut faire avec le petit doigt, puis avec l'index, et avec l'annulaire et quelques autres pour faire passer le signe du nombre. Mais justement, puisqu'il faut faire signe, c'est que le nombre doit avoir une autre espèce d'existence que simplement de désigner, fût-ce à chaque fois avec un aboiement, chacune par exemple des personnes ici présentes. Pour qu'elles aient valeur de 1, il faut, comme on l'a remarqué depuis toujours, qu'on les dépouille de toutes leurs qualités sans exception. Alors qu'est-ce qui reste? Bien sûr, il y a eu quelques philosophes dits empiristes pour articuler ça en se servant de menus objets comme de petites boules, un chapelet bien sûr, c'est ce qu'il y a de meilleur.

Mais ça ne résout pas du tout la question de l'émergence comme telle du 1. C'est ce qu'avait bien vu un nommé Leibniz qui a cru devoir partir, comme il s'imposait, de l'identité, à savoir de poser d'abord:

$$2=1+1$$

$$3=2+1$$

$$4=3+1$$

et de croire avoir résolu le problème en montrant qu'à réduire chacune de ces définitions à la précédente on pouvait démontrer que 2 et 2 font 4.

Il y a malheureusement un petit obstacle dont les logiciens du XIX^e

siècle se sont rapidement aperçus, c'est que sa démonstration n'est valable qu'à condition de négliger la parenthèse tout à fait nécessaire à mettre sur $2 = 1 + 1$, à savoir la parenthèse enserrant le $1 + 1$, et qu'il est nécessaire, ce qu'il néglige, qu'il est nécessaire de poser l'axiome que $a + b$, entre parenthèse, $+ c = a +$, ouvrez la parenthèse, $b + c$, fermez la parenthèse:

$$[(a + b) + c = a + (b + c)]$$

Il est certain que cette négligence de la part d'un logicien aussi vraiment logicien qu'était Leibniz, mérite sûrement d'être expliquée et que par quelque côté, quelque chose la justifie. Quoiqu'il en soit, qu'elle soit omise suffit du point de vue du logicien à faire rejeter la genèse leibnizienne, outre qu'elle néglige tout fondement de ce qu'il en est du 0.

Je ne fais ici que vous indiquer à partir de quelle notion du concept, du concept supposé dénoter quelque chose, il faut les choisir pour que ça colle. Mais après tout, on ne peut pas dire que les concepts, ceux qu'ils choisissent, satellites de Mars voire de Jupiter, n'aient pas cette portée de dénotation suffisante pour qu'on ne puisse dire qu'un nombre soit à chacun d'eux associé. Néanmoins, la subsistance du nombre ne peut s'assurer qu'à partir de l'équinuméricité des objets que subsume un concept.

L'ordre des nombres ne peut dès lors être donné que par cette astuce qui consiste à procéder exactement en sens contraire de ce qu'a fait Leibniz, à retirer 1 de chaque nombre, de dire que le prédécesseur, c'est celui — le concept de nombre, issu du concept — *le nombre prédécesseur*, c'est celui qui, mis à part tel objet qui servait d'appui dans le concept d'un certain nombre, c'est le concept qui, mis à part cet objet, se trouve identique à un nombre qui est très précisément caractérisé de ne pas être identique au précédent, disons, à 1 près.

C'est ainsi que Frege régresse jusqu'à la conception du concept en tant que vide, qui ne comporte aucun objet, qui est celui non du néant puisqu'il est concept, mais de l'inexistant et que c'est justement à considérer ce qu'il croit être le néant, à savoir le concept dont le nombre serait égal à 0 qu'il croit pouvoir définir de la formulation d'argument *x différent de x*, $x \neq x$, c'est-à-dire différent de lui-même; c'est-à-dire, ce qui est une dénotation assurément extrêmement problématique car, qu'atteignons-nous, s'il est vrai que le symbolique soit ce que j'en dis, à savoir

tout entier dans la parole, qu'il n'y ait pas de métalangage, d'où peut-on désigner, dans le langage, un objet dont il soit assuré qu'il ne soit pas différent de lui-même? Néanmoins, c'est sur cette hypothèse que Frege constitue la notion que le concept *égal à 0*, donne un nombre différent

— selon la formule qu'il a donnée d'abord pour celle qui est du nombre prédécesseur — donne un nombre différent de ce qu'il en est du 0 défini, tenu, et bel et bien, pour le néant, c'est-à-dire de celui auquel convient non pas l'égalité à 0, mais le *nombre 0*.

Dès lors, c'est en référence avec ceci que le concept auquel convient le nombre 0 repose sur ceci qu'il s'agit de l'identique à 0, mais non identique à 0. Que celui qui est tout simplement identique à 0 est tenu pour son successeur et comme tel égalé à 1. La chose se fonde, se fonde sur ceci qui est le départ dit de l'équinuméricité, il est clair que l'équinuméricité du concept sous lequel ne tombe aucun objet au titre de l'inexistence est toujours égal à lui-même. Entre 0 et 0, pas de différence. C'est le *pas de différence* dont, par ce biais, Frege entend fonder le 1.

Et ceci de toute façon, cette conquête nous reste précieuse pour autant qu'elle nous donne le 1 pour être essentiellement — entendez bien ce que je dis — le signifiant de l'inexistence. Néanmoins est-il sûr que le 1 puisse s'en fonder? Assurément la discussion pourrait se poursuivre par les voies purement fregeiennes.

Néanmoins, pour votre éclaircissement, j'ai cru devoir reproduire ce qui peut être dit n'avoir pas de rapport avec le nombre entier, à savoir le triangle arithmétique. Le triangle arithmétique s'organise de la façon suivante. Il part, comme donnée, de la suite des nombres entiers. Chaque terme, à s'inscrire, est constitué sans autre commentaire — il s'agit de ce qui est au-dessous de la barre — par l'addition — vous remarquerez que je n'ai parlé encore, jamais, d'addition, non plus que Frege — par l'addition des deux chiffres, celui qui est immédiatement à sa gauche et celui qui est à sa gauche et au-dessus. Vous vérifierez aisément qu'il s'agit ici de quelque chose qui nous donne, par exemple, quand nous avons un nombre entier de points que nous appellerons monades, qui nous donne

```

0 1 0 0 0 0 0 0
0 1 1 1 1 1 1
0 1 2 3 4 5 6

```

SEMINAIRE 19

automatiquement ce qu'il en est, étant donné un nombre de ces points, du nombre de sous-ensemble qui peuvent, dans l'ensemble qui comprend tous ces points, se former d'un nombre quelconque, choisi comme étant au-dessous du nombre entier dont il s'agit.

C'est ainsi par exemple que si vous prenez ici la ligne qui est celle de la dyade,

0 1 3 6 10 15

à rencontrer une dyade, vous obtenez immédiatement qu'il y aura dans la dyade deux monades. Une dyade, c'est pas difficile à imaginer, c'est un trait avec deux termes, un commencement et une fin.

Et que si vous interrogez ce qu'il en est — prenons quelque chose de plus amusant — de la tétrade, vous obtenez une tétrade,

0 1 5 15

vous obtenez quelque chose qui est quatre possibilités de triades, autrement dit pour vous l'imager, quatre faces du tétraèdre

0 1 4 10 20

Vous obtenez ensuite six dyades, c'est-à-dire les six côtés du tétraèdre

0 1 3 6 10 15

et vous obtenez les quatre sommets d'une monade:

0 1 2 3 4 5 1

Résumé:

01234

0136

014

01515 tétrade

Δ

colonne

Ceci pour donner support à ce qui n'a à s'exprimer qu'en termes de sous-ensembles. Il est clair que vous voyez qu'à mesure que le nombre entier augmente, le nombre des sous-ensembles qui peuvent se produire en son sein dépasse de beaucoup et très vite le nombre entier lui-même:

0 1 4 10 20

Ceci n'est pas ce qui nous intéresse. Mais simplement qu'il ait fallu, pour que je puisse rendre compte du même procédé, de la série des nombres entiers que je parle de ce qui est très précisément à l'origine de

60

SEMINAIRE 19

ce qu'a fait Frege, Frege qui en vient à désigner ceci que le nombre, le nombre des objets qui conviennent à un concept en tant que concept du nombre, du nombre N nommé, sera de par lui-même ce qui constitue le nombre successeur. Autrement dit, si vous comptez à partir de 0, 0 1 2 3 4 5 6, ça fera toujours ce qui est là, à savoir 7, 7 quoi ? 7 de ce quelque chose que j'ai appelé inexistant, d'être le fondement de la répétition.

Encore faut-il, pour que soit satisfait aux règles de ce triangle, que ce 1 qui se répète ici surgisse de quelque part. Et, puisque partout nous avons encadré de 0 ce triangle,

0111111

il y a donc ici un point, un point à situer au niveau de la ligne des O, un point qui est *un* et qui articule quoi? Ce qu'il importe de distinguer dans la genèse du 1, à savoir la distinction précisément du *pas de différence* entre tous ces o, à partir de la genèse, 0 1 0 0 0 0 0, de ce qui se répète, mais se répète comme inexistant.

Frege ne rend donc pas compte de la suite des nombres entiers, mais de la possibilité de la répétition. La répétition se pose d'abord comme répétition du 1, en tant que 1 de l'inexistence. Est-ce qu'il n'y a pas — je ne peux ici qu'en avancer la question — quelque chose qui suggère qu'à ce fait, qu'il n'y ait pas un seul 1 mais 1'1 qui se répète et l'1 qui se pose dans la suite des nombres entiers, dans cette béance nous avons à trouver quelque chose qui est de l'ordre de ce que nous avons interrogé en posant comme corrélat nécessaire de la question de la nécessité logique le fondement de l'inexistence?

61

LEÇON V, 9 FÉVRIER 1972

[Lacan, avant de commencer, écrit au tableau]

Prononciation		Traduction
Gaz	何	Néant
Fei	無	
Yé	也	
Quing	請	S'il vous plaît
Ju	拒	Refuser
Siou	收	
Wo	我	Moi
Zeng	贈	Offre

Je te demande
de me refuser
ce que je t'offre / *parce que: c'est pas ça*¹

Vous adorez les conférences, c'est pourquoi j'ai prié, hier soir, par un petit papier que je lui ai porté vers 10 heures et quart, j'ai prié mon ami Roman Jakobson, dont j'espérais qu'il serait ici présent, je l'ai prié donc de vous faire la conférence qu'il ne vous a pas faite hier, puisque après vous l'avoir annoncée — je veux dire avoir écrit sur le tableau noir quelque chose d'équivalent à ce que je viens de faire ici — il a cru devoir rester dans ce qu'il a appelé

1 - Nous avons pensé utile cette précision apportée par un ami et collègue japonais que nous remercions : *En complétant par les pronoms personnels, ça donne la signification de ce que dit J. Lacan. Mais il me semble, dans l'esprit d'interprétation japonaise, que cette phrase pourrait s'énoncer pour faire accepter le cadeau avec l'extrême politesse :*

(Je) (te) demande (de) refuser (d')accepter (ce que) je (t')offre : car ce n'est pas (ça).

SEMINAIRE 19

les généralités, pensant sans doute que c'est ce que vous préféreriez entendre, c'est-à-dire une conférence. Malheureusement — il me l'a téléphoné ce matin de bonne heure — il était pris à déjeuner avec des linguistes, de sorte que vous n'aurez pas de conférence.

Car à la vérité moi je n'en fais pas. Comme je l'ai dit ailleurs très sérieusement, je m'amuse. Amusements sérieux ou plaisants. Ailleurs, à savoir à Sainte-Anne, je me suis essayé aux amusements plaisants. Ça se passe de commentaires. Et si j'ai dit — j'ai dit là-bas — que c'est peut-être aussi un amusement, ici je dis que je me tiens dans le sérieux, mais c'est quand même un amusement. J'ai mis ça en rapport ailleurs, au lieu de l'amusement plaisant, avec ce que j'ai appelé *la lettre d'a-mur*.

Ben en voilà une, c'est typique, *je te demande de me refuser ce que je t'offre* — ici arrête parce que j'espère qu'il n'y a pas besoin de rien ajouter pour que ça se comprenne, c'est très précisément ça la lettre d'a-mur, la vraie — *de refuser ce que je t'offre* — on peut compléter pour ceux qui par hasard n'auraient jamais compris ce que c'est que la lettre d'a-mur — de refuser ce que je t'offre *parce que ça n'est pas ça*.

Vous voyez, j'ai glissé, j'ai glissé parce que, mon Dieu, c'est à vous que je parle, vous qui aimez les conférences, *ça n'est pas ça*. Il y a d'ajouté *n*. Quand le *n* est ajouté, il n'y a pas besoin qu'il soit explétif pour que ça veuille dire quelque chose, à savoir la présence de l'énonciateur, la vraie, la correcte. C'est justement parce que l'énonciateur ne serait pas là que l'énonciation serait pleine et que ça devrait s'écrire *parce que*, deux points, *c'est pas ça*.

J'ai dit qu'ici l'amusement était sérieux, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire? A la vérité j'ai cherché, je me suis renseigné comment ça se disait, *sérieux*, dans diverses langues. Pour la façon dont je le conçois, je n'ai pas trouvé mieux que la nôtre qui prête au jeu de mots. Je sais pas assez bien les autres pour avoir trouvé ce qui, dans les autres, en serait l'équivalent, mais dans la nôtre, sérieux, comme je l'entends, c'est *sériel*. Comme vous le savez déjà j'espère, un certain nombre d'entre vous, sans que j'aie eu à vous le dire, le principe du sériel, c'est cette suite de nombres entiers qu'on n'a pas trouvé d'autres moyens de définir qu'à dire qu'une propriété y est transférable de n à $n + 1$ qui ne peut être que celle qui se transfère de 0 à 1, le raisonnement par récurrence ou induction mathématique, dit-on encore. Seulement voilà, c'est bien le problème

SEMINAIRE 19

que j'ai essayé d'approcher dans mes derniers amusements, qu'est-ce qui peut bien se transférer de 0 à 1? C'est là le coton! C'est pourtant bien ce que je me suis donné comme visée cette année de serrer,... ou pire. Je n'avancerai pas aujourd'hui dans cet intervalle qui de prime abord est sans fond, de ce qui se transfère de 0 à 1. Mais ce qui est sûr et ce qui est clair, c'est qu'à prendre les choses 1 par 1, il faut en avoir le cœur net. Car quelque effort qu'on ait fait pour logiciser la suite, la série des nombres entiers, on n'a pas trouvé mieux que d'en désigner la propriété commune, c'est la seule, comme étant celle de ce qui se transfère de 0 à 1.

Dans l'intervalle, vous avez été, ceux de mon École, avisés de ne pas manquer ce que Roman Jakobson pouvait vous apporter de lumière sur ce qu'il en est de l'analyse de la langue, ce qui à la vérité est fort utile pour savoir où je porte maintenant la question. C'est pas parce que j'en suis parti, pour en venir à mes amusements présents, que je dois m'y tenir pour lié. Et ce qui assurément m'a frappé entre autre, dans ce que vous a apporté Roman Jakobson, c'est quelque chose qui concerne ce point d'histoire que ce n'est pas d'aujourd'hui que la langue, *la langue*, c'est à l'ordre du jour. Il vous a parlé entre autres, d'un certain Boetius Daccus, fort important, a-t-il souligné, parce qu'il a articulé des *suppositiones*. Je pense qu'au moins pour certains, ça fait écho à ce que je dis depuis longtemps de ce qu'il en est du sujet, du sujet radicalement, ce que suppose le signifiant. Puis il vous a dit que, il se trouvait que depuis un certain moment ce Boèce, ce Boèce qui n'est pas celui que vous connaissez, celui-là il a extrait les images du passé, Daccus qu'il s'appelle, c'est-à-dire danois, c'est pas le bon, c'est pas celui qui est dans le dictionnaire, il vous a dit qu'il avait disparu comme ça pour une petite question de déviationnisme. En fait, il a été accusé d'averroïsme, et, dans ce temps-là, on ne peut pas dire que ça ne pardonnait pas, mais ça pouvait ne pas pardonner quand on avait l'attention attirée par quelque chose qui avait l'air un peu solide, comme par exemple de parler des *suppositiones*. De sorte qu'il n'est point tout à fait exact que les deux choses soient sans rapport et c'est ce qui me frappe. Ce qui me frappe, c'est que pendant des siècles, quand on touchait à la langue, fallait faire attention. Il y a une lettre qui n'apparaît que tout à fait en marge dans la composition phonétique, c'est celle-là, qui se prononce hache, en français, H. Ne touchez pas la hache, c'est ce qui était prudent pendant des siècles quand on touchait à la langue.

Parce qu'il s'est trouvé que pendant des siècles, quand on touchait à la langue, dans le public, ça faisait de l'effet, un autre effet que l'amusement.

Une des questions qu'il ne serait pas mal que nous entrevoyions comme ça tout à fait à la fin, encore que, là où je m'amuse d'une façon plaisante, j'en ai donné sous la forme de ce fameux mur l'indication, il serait peut-être pas mal que nous entrevoyions pourquoi, maintenant, l'analyse linguistique, ça fait partie de la recherche scientifique. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire? La définition — là je me laisse un peu entraîner — la définition de la recherche scientifique, c'est très exactement ceci — il n'y a pas loin à chercher — c'est une recherche bien nommée en ceci que c'est pas de trouver qu'il est question, en tout cas rien qui dérange justement ce dont je parlai tout à l'heure, à savoir le public.

J'ai reçu récemment d'une contrée lointaine — je ne voudrais faire à quiconque aucun ennui, je vous dirai donc pas d'où — une question de recherche scientifique, c'était un « Comité de recherche scientifique sur les armes ». Textuel! Quelqu'un, qui ne m'est pas inconnu — c'est bien pour ça qu'on me consultait sur ce qu'il en était de lui — se proposait pour faire une recherche sur la peur. Il était question pour ça de lui donner un crédit qui, traduit en francs français, devait tout doucement dépasser son petit million d'anciens francs, moyennant quoi il passerait

— c'était écrit dans le texte, le texte lui-même, je peux pas vous le donner, mais je l'ai — il était question qu'il passe à Paris trois jours, à Antibes vingt-huit, à Douarnenez dix-neuf, à San Montano qui, je crois

— Antonella, tu es là? San Montano, ça doit être une plage assez agréable, non, ou je me trompe? Non, tu ne sais pas? C'est peut-être à côté de Florence, enfin on ne sait pas — à San Montano quinze jours, et ensuite à Paris trois jours.

Grâce à une de mes élèves j'ai pu résumer mon appréciation en ces termes *I bowled over with admiration*. Puis j'ai mis une grande croix sur tout le détail des appréciations qu'on me demandait sur la qualité scientifique du programme, ses résonances sociales et pratiques, la compétence de l'intéressé et ce qui s'ensuit. Cette histoire n'a qu'un intérêt médiocre, mais elle commente ce que j'indiquai, ça ne va pas au fond de la recherche scientifique. Mais il y a quelque chose quand même que ça dénote, et c'est peut-être le seul intérêt de l'affaire, c'est que j'avais d'abord proposé, comme ça, au téléphone, à la personne qui, Dieu merci,

m'a corrigé, *I bowled over*. Vous ne savez pas naturellement ce que ça veut dire. Je ne le savais pas non plus. *Bowl*, b.o.w.l., c'est la boule. Je suis donc boulé. Je suis comme un jeu de quilles tout entier quand une bonne boule le bascule. Vous m'en croirez si vous voulez, ce que j'avais proposé au téléphone, moi qui ne connaissais pas l'expression *I bowled over* c'était, *I'm blowed over*. Je suis soufflé. Mais c'est naturellement complètement incorrect, car *blow* qui veut en effet dire souffler, c'est ce que j'avais trouvé, *blow*, ça fait *blown*, ça fait pas *blowed*. Donc si j'ai dit *blowed*, est-ce que ça n'est pas parce que sans le savoir je le savais que c'était *bowled over*?

Là nous rentrons dans le lapsus, c'est-à-dire dans les choses sérieuses. Mais en même temps, c'est fait pour nous indiquer que, comme Platon l'avait déjà entrevu dans le *Cratyle*, que le signifiant soit arbitraire, c'est pas si sûr que cela, puisque après tout, *bowl* et *blow*, hein, c'est pas pour rien que c'est si voisin, puisque c'est justement comme ça que je l'ai manqué d'un poil, le *bowl*. Je sais pas comment vous qualifierez cet amusement, mais je le trouve sérieux. Moyennant quoi, nous revenons à l'analyse linguistique, dont certainement, au nom de la recherche, vous entendrez de plus en plus parler. C'est difficile d'y mener son chemin là où le clivage en vaut la peine.

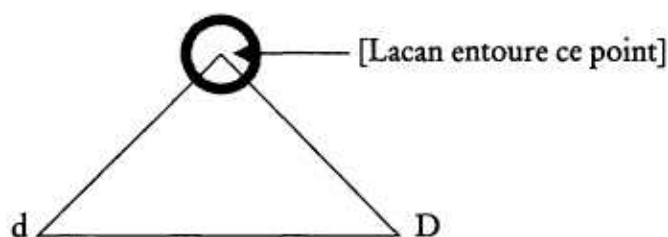
On apprend des choses; par exemple qu'il y a des parties du discours. Je m'en suis gardé comme de la peste, je veux dire de m'y appesantir ; pour ne pas vous engluier. Mais enfin, comme certainement la recherche va se faire entendre — comme elle se fait entendre ailleurs — je vais partir du verbe. On vous énonce que le verbe exprime toutes sortes de choses et il est difficile de se dépêtrer entre l'action et son contraire. Il y a le verbe intransitif qui manifestement ici fait un obstacle, l'intransitif devient alors très difficile à classer. Pour nous en tenir à ce qu'il y a de plus accentué dans cette définition, on vous parlera d'une relation binaire pour ce qu'il en est du verbe type où, il faut bien le dire, le même sens du verbe ne se classe pas de la même façon dans toutes les langues. Il y a des langues où l'on dit *l'homme bat son chien*. Il y a des langues où l'on dit *il y a du battre le chien par l'homme*. Ce n'est pas essentiel; la relation est toujours binaire. Il y a des langues où on dit *l'homme aime le chien*. Est-ce que c'est toujours aussi binaire quand, dans cette langue — car là, il y a des différences

— on s'exprime de la façon suivante : *l'homme aime au chien*, pour dire -67-

non pas qu'il le *like*, qu'il aime ça comme un bibelot, mais qu'il a de l'amour pour son chien? Aimer à quelqu'un, moi, ça m'a toujours ravi. Je veux dire que je regrette de parler une langue où on dit *j'aime une femme*, comme on dit *je la bats*. *Aimer à une femme*, ça me semblerait plus congru. C'est même au point qu'un jour, je me suis aperçu — puisque nous sommes dans le lapsus, continuons — que j'écrivais *tu ne sauras jamais combien je t'ai aimé*. J'ai pas mis de *e* à la fin, ce qui est un lapsus, une faute d'orthographe si vous voulez, incontestablement. Mais c'est en y réfléchissant justement que je me suis dit que si j'écrivais ça comme ça, c'est parce que je devais sentir *j'aime à toi*. Mais enfin, c'est personnel.

Quoi qu'il en soit, on distingue avec soin de ces premiers verbes ceux qui se définissent par une relation ternaire *je te donne quelque chose*. Ça peut aller de la nasarde au bibelot, mais enfin là il y a trois termes. Vous avez pu remarquer que j'ai toujours employé le *je te* comme élément de la relation. C'est déjà vous entraîner dans le sens qui est bien celui où je vous conduis, puisque là, vous le voyez, il y a du *je te demande de me refuser ce que je t'offre*. Ça va pas de soi, parce qu'on peut dire *l'homme donne au chien une petite caresse sur le front*. Cette distinction de la relation ternaire avec la relation binaire est tout à fait essentielle. Elle est essentielle en ceci, c'est que quand on vous schématise la fonction de la parole, on vous parle, petit d, grand D, du destinataire et du destinataire. A quoi on ajoute la relation que, dans le schéma courant, on identifie au message et certes on souligne que le destinataire doit posséder le code pour que ça marche. S'il le possède pas, il aura à le conquérir, il aura à le déchiffrer.

Est-ce que cette façon d'écrire est satisfaisante? Je prétends, je prétends que la relation, s'il y en a une — mais vous savez que la chose peut être mise en question — s'il y en a une qui se passe par la parole, implique que soit inscrite la fonction ternaire, à savoir que le message soit distingué là

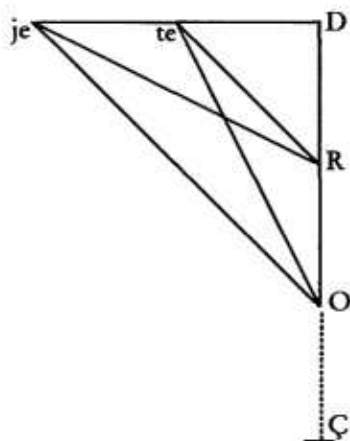


et qu'il n'en reste pas moins que, y ayant un destinataire, un destinataire et un message, ce qui s'énonce dans un verbe est distinct, c'est à savoir que le fait qu'il s'agisse d'une demande, *d* qui est là mérite d'être isolé. Pour grouper les trois éléments, c'est justement en ça que c'est évident, et seulement évident quand j'emploie *je* et *te*, quand j'emploie *tu* et *me*. C'est que ce *je* et ce *te*, ce *tu*, ce *me*, ils sont précisément spécifiés de l'énoncé de la parole. Il ne peut y avoir ici aucune espèce d'ambiguïté.

Autrement dit, il n'y a pas que ce qu'on appelle vaguement le code, comme s'il n'était là qu'en un point; la grammaire fait partie du code, à savoir cette structure tétradique que je viens de marquer comme étant essentielle à ce qui se dit. Quand vous tracez votre schéma objectif de la communication, émetteur, message et à l'autre bout le destinataire, ce schéma objectif est moins complet que la grammaire, laquelle fait partie du code. C'est bien en quoi il était important que Jakobson vous ait produit cette généralité que la grammaire, elle aussi, fait partie de la signification et que ce n'est pas pour rien qu'elle est employée dans la poésie.

Ceci est essentiel, je veux dire de préciser le statut du verbe, parce que bientôt on vous décantera les substantifs selon qu'ils ont plus ou moins de poids. Il y a des substantifs lourds si je puis dire, qu'on appelle concrets. Comme s'il y avait autre chose comme substantifs que des substituts. Mais enfin, il faut de la substance, alors ce que je crois urgent de marquer d'abord, c'est que nous n'avons affaire qu'à des sujets. Mais laissons là les choses pour l'instant.

Une critique qui curieusement ne nous vient que réfléchie, de la tentative de logiciser la mathématique, se formule en ceci, en ceci où vous reconnaîtrez la portée de ce que j'avance, c'est que, à prendre la proposition comme fonction propositionnelle, nous aurons à marquer la fonction du verbe et non pas de ce qu'on en fait, à savoir fonction de prédicat. La fonction du verbe, prenons ici le verbe *demande*, *je te demande*, *F*, j'ouvre la parenthèse, *x*, *y* c'est *je* et *te* : $F(x, y)$, qu'est-ce que je te demande? De refuser, autre verbe. Ce qui veut dire qu'à la place de ce qui pourrait être ici la petite caresse sur le tête du chien, c'est-à-dire *z*, vous avez par exemple *f* et de nouveau *x*, *y*, $F(x, y, f(x, y))$. Et là, est-ce que vous êtes forcés de terminer, c'est-à-dire d'y mettre ici *z* ? Ça n'est nullement nécessaire car vous pouvez avoir très bien, par exemple je mets un \$ ne le mettons pas *i* parce que tout à l'heure ça fera des



confusions, je mets un petit p, p et encore x, y, ce que je t'offre, moyennant quoi, nous avons à fermer trois parenthèses:

$F(x, y, f(x, y, p(x, y)))$

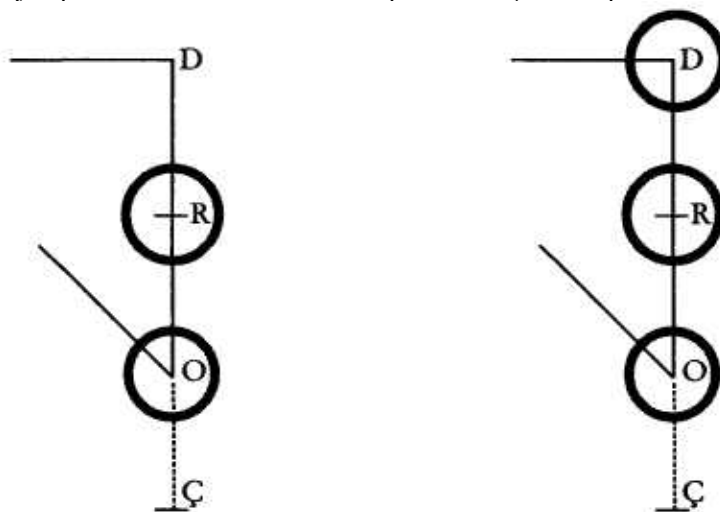
Ce à quoi je vous conduis est ceci, de savoir non pas, vous allez le voir, comment surgit le sens, mais comment c'est d'un nœud de sens que surgit l'objet, l'objet lui-même et pour le nommer, puisque je l'ai nommé comme j'ai pu, *l'objet petit a*.

Je sais qu'il est très captivant de lire Wittgenstein. Wittgenstein, pendant toute sa vie, avec un ascétisme admirable, a énoncé ceci que je concentre, ce qui ne peut pas se dire, eh bien, n'en parlons pas. Moyennant quoi il pouvait dire presque rien. A tout instant, il descendait du trottoir et il était dans le ruisseau, c'est-à-dire qu'il remontait sur le trottoir, le trottoir défini par cette exigence. Ce n'est assurément pas parce qu'en somme mon ami Kojève a expressément formulé la même règle — Dieu sait que lui ne l'observait pas — mais ce n'est pas parce qu'il l'a formulée que je me croirais obligé d'en rester à la démonstration, à la vivante démonstration qu'en a donnée Wittgenstein.

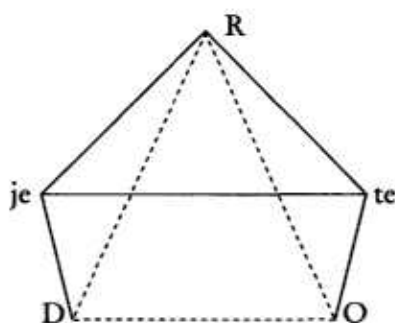
C'est très précisément, me semble-t-il, de ce dont on ne peut pas parler qu'il s'agit quand je désigne du *c'est pas ça* ce qui seul motive une demande telle que *de refuser ce que je t'offre*. Et pourtant s'il y a quelque chose qui peut être sensible à tout le monde, c'est bien ce *c'est pas ça*. Nous y sommes à chaque instant de notre existence. Mais alors, tâchons de voir ce que ça veut dire. Car ce *c'est pas ça*, nous pouvons le laisser à sa place, à sa place dominante, moyennant quoi évidemment nous n'en verrons jamais le bout.

Mais au lieu de le couper, tâchons de le mettre dans l'énoncé lui-même. C'est pas ça — quoi? Mettons-le de la façon la plus simple, ici le *je*, ici le *te*, ici, *je te demande*, grand D, *de me refuser*, grand R, *ce que je t'offre*, grand O, et puis là il y a de la perte, grand Ç

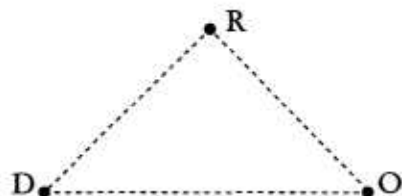
Mais si c'est pas ce que je t'offre, si c'est parce que *c'est pas ça* que je te demande de refuser, c'est pas ce que je t'offre que tu refuses, alors j'ai pas à te le demander. Et voilà qu'ici aussi ça se coupe — en R,



moyennant quoi, si j'ai pas à te demander de le refuser, pourquoi est-ce que je te le demande? Ça se coupe aussi ici — en D, moyennant quoi, pour reprendre dans un schéma plus correct, où le *je* et le *te* sont ici, la *demande*, ici, le *refuser*, ici, et l'*offre*, ici, à savoir une première tétrade qui est celle-ci : *je te demande de refuser*; une seconde : *refuser ce que je t'offre*. Peut-être ce qui ne nous étonnera pas, nous pouvons voir, dans la distance qu'il y a des deux pôles distincts de la demande et de l'offre, que c'est peut-être là qu'est le *c'est pas ça*.



Mais, comme je viens de vous l'expliquer, si nous devons ici dire que c'est l'espace qu'il y a, qu'il peut y avoir entre ce que j'ai à te demander et ce que je peux t'offrir, à partir de ce moment-là, il est également impossible de soutenir la relation de la demande au refuser, et du refuser à l'offre.



Est-ce que j'ai besoin de commenter dans le détail? Ça ne sera peut-être quand même pas inutile. Pour la raison de ceci d'abord, vous pouvez vous demander comment ça se fait qu'après tout, de tout ça, je vous donne un schéma spatial. C'est pas de l'espace qu'il s'agit. C'est de l'espace pour autant que nous y projetons nos schémas objectifs. Mais ça nous en indique déjà assez. A savoir que nos schémas objectifs commandent peut-être quelque chose de notre notion de l'espace, je dirai encore, avant que ça soit commandé par nos perceptions. Je sais bien, nous sommes enclins à croire que c'est nos perceptions qui nous donnent les trois dimensions. Il y a un nommé Poincaré qui n'est pas sans vous être connu, qui a fait pour le démontrer une très jolie tentative. Néanmoins ce rappel du préalable de nos schémas objectifs ne sera peut-être pas inutile pour apprécier plus exactement la portée de sa démonstration.

Ce que je veux, ce sur quoi je veux plutôt insister, ce n'est pas seulement ce rebondissement du *c'est pas ça que je t'offre* au *c'est pas ça que tu peux refuser*, ni même au *c'est pas ça que je te demande*. C'est ceci, c'est que ce qui n'est pas ça, ça n'est peut-être pas du tout ce que je t'offre et que nous prenons mal les choses à partir de là, c'est *que je t'offre*, car qu'est-ce que ça veut dire, que je t'offre? Ça veut pas dire du tout que je donne, comme il suffit d'y réfléchir. Ça veut pas dire non plus que tu prendes, ce qui donnerait un sens à *refuser*. Quand j'offre quelque chose, c'est dans l'espoir que tu me rendes. Et c'est bien pour ça que le *potlatch* existe. Le *potlatch*, c'est ce qui noie, c'est ce qui déborde

l'impossible qu'il y a dans l'offrir, l'impossible que ce soit un don. C'est bien pour ça que le *potlatch*, dans notre discours, nous est devenu complètement étranger. Ce qui ne rend pas étonnant que dans notre nostalgie nous en faisons ce que supporte l'impossible, à savoir le Réel. Mais justement, le Réel comme impossible.

Si ce n'est plus dans le *ce que* de ce que je t'offre que réside le *c'est pas ça*, alors observons ce qui procède de la mise en question de l'offrir comme tel. Si c'est, non ce que je t'offre, mais *que* je t'offre que je te demande de refuser, ôtons l'offre — ce fameux substantif verbal qui serait un moindre substantif, c'est pourtant bien quelque chose — ôtons l'offre et nous voyons que la demande et le refus perdent tout sens, parce que, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire de demander de refuser?

Il vous suffira d'un tout petit peu d'exercice pour vous apercevoir qu'il en est strictement de même si vous retirez de ce nœud *je te demande de me refuser ce que je t'offre*, n'importe lequel des autres verbes. Car si vous retirez le refus, qu'est-ce que peut vouloir dire l'offre d'une demande et, comme je vous l'ai dit, il est de la nature de l'offre que si vous retirez la demande, refuser ne signifie plus rien. C'est bien pourquoi la question qui pour nous se pose n'est pas de savoir ce qu'il en est du *c'est pas ça* qui serait en jeu à chacun de ces niveaux verbaux, mais de nous apercevoir que c'est à dénouer chacun de ces verbes de son nœud avec les deux autres que nous pouvons trouver ce qu'il en est de cet effet de sens en tant que je l'appelle *l'objet petit a*.

Chose étrange, tandis qu'avec ma géométrie de la tétrade je m'interrogeai hier soir sur la façon dont je vous présenterai cela aujourd'hui, il m'est arrivé, dînant avec une charmante personne qui écoute les cours de M. Guilbaud que, comme une bague au doigt, me soit donné quelque chose que je vais maintenant, que je veux vous montrer, quelque chose qui n'est rien de moins, paraît-il, je l'ai appris hier soir, que les armoiries des Borromées.

Il y faut un peu de soins, c'est pour ça que je l'y mets. Et voilà! Vous pouvez refaire la chose, vous n'avez pas apporté de ficelle? Vous pouvez refaire la chose avec les ficelles. Si vous copiez bien ça soigneusement, j'ai pas fait de faute, vous vous apercevrez de ceci, c'est que — faites bien attention — celui-ci, le troisième, là, vous le voyez plus, vous pouvez



faire un effort comme ça, c'est accessible, vous le voyez plus. Vous pouvez remarquer que les deux autres, vous voyez, celui-là passe au-dessus de celui de gauche et il passe au-dessus aussi là. Donc ils sont séparés. Seulement à cause du troisième, ils tiennent ensemble. Ça, vous pouvez faire l'essai, si vous avez pas d'imagination faut faire l'essai avec trois petits bouts de ficelle. Vous verrez qu'ils tiennent. Mais, il y a rien à faire, hein? Il suffit donc que vous en coupiez un, pour que les deux autres, encore qu'ils aient l'air noués tout à fait comme dans le cas de ce que vous connaissez bien, à savoir les anneaux des Jeux Olympiques, n'est-ce pas, et qui eux continuent de tenir quand il y en a un qui a foutu le camp. Ben ceux-là, fini! C'est quelque chose qui a tout de même son intérêt, puisqu'il faut se souvenir que quand j'ai parlé de chaîne signifiante, j'ai toujours impliqué cette concaténation.

Ce qui est très curieux — c'est ce qui va nous permettre aussi de retourner au verbe binaire — c'est que les binaires, on ne semble pas s'être aperçu qu'ils ont un statut spécial très très en rapport avec *l'objet petit a*. Si au lieu de prendre l'homme et le chien, ces deux pauvres animaux, comme exemple, on avait pris le je et le te, on se serait aperçu que le plus typique d'un verbe binaire, c'est par exemple *je t'emmerde*, ou bien *je te regarde*, ou bien *je te parle*, ou bien *je te bouffe*. C'est les quatre espèces, comme ça, les quatre espèces qui n'ont précisément d'intérêt que dans leur analogie grammaticale, à savoir d'être grammaticalement équivalents.

Dès lors, est-ce que nous n'avons pas là, en réduit, en minuscule, ce quelque chose qui nous permet d'illustrer cette vérité fondamentale que tout discours ne tient son sens que d'un autre discours? Assurément la demande ne suffit pas à constituer un discours, mais elle en a la structure fondamentale qui est d'être, comme je me suis exprimé, un quadripode.

—74—

SEMINAIRE 19

J'ai souligné qu'une tétrade est essentielle à la représenter, de même qu'un quaternion de lettres, f, x, y, z, est indispensable.

Mais demande, refus et offre, il est clair que dans ce nœud que j'ai avancé aujourd'hui devant vous, ils ne prennent leur sens que chacun l'un de l'autre, mais que ce qui résulte de ce nœud tel que j'ai essayé de le dénouer pour vous, ou plutôt, à prendre l'épreuve de son dénouement, de vous dire, de vous montrer que ça ne tient jamais à deux tout seul, que c'est là le fondement, la racine, de ce qu'il en est de *l'objet petit a*.

Qu'est-ce à dire? C'est que je vous en ai donné le nœud minimum. Mais vous pourriez en ajouter d'autres. *Parce que ce n'est pas ça*, quoi ? Que je désire. Et qui ne sait que le propre de la demande, c'est très précisément de ne pouvoir situer ce qu'il en est de l'objet du désir? Avec ce désir, ce que je t'offre qui n'est pas ce que tu désires

$$\begin{array}{cc} \exists x . \overline{\Phi x} & \overline{\exists x} . \overline{\Phi x} \\ \forall x . \Phi x & \overline{\forall x} . \Phi x \end{array}$$

$$\frac{a}{S_2} \begin{array}{c} \swarrow \quad \searrow \\ \quad \quad \quad \end{array} \begin{array}{c} \nearrow \quad \nwarrow \\ \quad \quad \quad \end{array} \frac{g}{S_1}$$

Les choses sont telles que, puisque je vise cette année à vous parler de *l'Un*, je commencerai aujourd'hui à énoncer ce qu'il en est de l'Autre. De cet Autre, avec un grand A, à propos duquel j'ai recueilli, il y a un temps, l'inquiétude marquée par un marxiste, à qui je devais la place d'où j'avais pu reprendre mon travail, l'inquiétude qui était celle-ci, que cet Autre, c'était ce tiers, qu'à l'avancer dans le rapport du couple, il, le marxiste, lui, ne pouvait l'identifier qu'à Dieu. Cette inquiétude dans la suite a-t-elle cheminé assez pour lui inspirer une méfiance irréductible à l'endroit de la trace que je pouvais laisser? C'est une question que je laisserai de côté pour aujourd'hui, parce que je vais commencer par le dévoilement tout simple de ce qu'il en est de cet Autre que j'écris en effet avec un grand A. L'Autre dont il s'agit, l'Autre est celui du couple sexuel, celui-là même, et que c'est bien pour cela qu'il va nous être nécessaire de produire un signifiant qui ne peut s'écrire que de ce qu'il le barre, ce grand A. *On* – c'est pas facile – *on* – je souligne sans m'y arrêter car je ne ferais pas un pas – *on ne jouit que de l'Autre*.

SEMINAIRE 19

Il est plus difficile d'avancer en ceci, qui semblerait s'imposer, parce que ce qui caractérise la jouissance, après ce que je viens de dire, se déroberait. Avancerai-je que on n'est joui que par l'Autre? C'est bien l'abîme que nous offre en effet la question de l'existence de Dieu, précisément celle que je laisse à l'horizon comme ineffable. Parce que ce qui est important, ce n'est pas le rapport avec ce qui jouit, de ce que nous pourrions croire notre être, l'important quand je dis qu'on ne jouit que de l'Autre, est ceci, c'est *qu'on n'en jouit pas sexuellement* — il n'y a pas de rapport sexuel — ni n'en est-on joui. Vous voyez que lalangue, lalangue que j'écris en un seul mot, lalangue qui est pourtant bonne fille, ici, résiste. Elle fait la grosse joue. On en jouit, il faut bien le dire, de l'Autre, on en jouit *mentalement*. Il y a une remarque dans ce *Parménide*, enfin n'est-ce pas, qui a... ici prend sa valeur de modèle, c'est pour ça que je vous ai recommandé d'aller vous y décrocher un peu. Naturellement, si vous le lisez à travers les commentaires qui en sont faits à l'Université, vous le situerez dans la lignée des philosophes, vous y verrez que c'est considéré comme un exercice particulièrement brillant, mais, après ce petit salut, on vous dit qu'il n'y a pas grand chose à en faire, que Platon a simplement poussé là jusqu'à son dernier degré d'acuité ceci qu'on vous déduira de sa théorie des formes. C'est peut être autrement qu'il vous faut le lire; faut le lire avec innocence. Remarquez que de temps en temps quelque chose peut vous toucher, ne serait-ce par exemple que cette remarque, quand il aborde, comme ça, tout à fait en passant, au début de la septième hypothèse qui part de *si l'Un n'est pas*, tout à fait en marge et il dit, *et si nous disions que le Non-Un n'est pas?* Et là il s'applique à montrer que la négation de quoi que ce soit, pas seulement de l'Un, du non-grand, du non-petit, cette négation comme telle se distingue de ne pas nier le même terme.

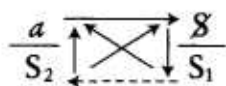
C'est bien quant à ce dont il s'agit, de la négation de la jouissance sexuelle, ce à quoi je vous prie à l'instant de vous arrêter. Que j'écrive ce S parenthèse du grand A barré, S(Abarré), et qui est la même chose que ce que je viens de formuler, que de l'Autre, on en jouit mentalement, ceci écrit quelque chose sur l'Autre et, comme je l'ai avancé, en tant que terme de la relation qui, de s'évanouir de ne pas exister, devient le lieu où elle s'écrit, où elle s'écrit telle que ces quatre formules sont là écrites, pour transmettre un savoir

$$\begin{array}{cc} \exists x . \overline{\Phi x} & \overline{\exists x} . \overline{\Phi x} \\ \forall x . \Phi x & \overline{\forall x} . \overline{\Phi x} \end{array}$$

Parce que, j'y ai déjà fait il me semble suffisamment allusion, le savoir, en la matière, ce savoir peut-être s'enseigne, mais ce qui se transmet, c'est la formule. C'est justement parce qu'un des termes devient le lieu où la relation s'écrit qu'elle ne peut plus être relation puisque le terme change de fonction, qu'il devient le lieu où elle s'écrit et que la relation n'est que d'être écrite justement au lieu de ce terme. Un des termes de la relation doit se vider pour lui permettre, à cette relation, de s'écrire.

C'est bien en quoi ce *mentalement* que j'ai avancé tout à l'heure, entre des guillemets que la parole ne peut pas énoncer, c'est cela qui radicalement soustrait à ce *mentalement* toute portée d'idéalisme. Cet idéalisme incontestable à le voir se développer sous la plume de Berkeley, des remarques que, j'espère, vous connaissez, qui reposent toutes sur ceci que rien de ce qui se pense n'est que pensé par quelqu'un. C'est bien là argument, ou plus exactement argumentation irréductible et qui aurait plus de mordant s'il s'agissait, s'il avouait ce dont il s'agit, de la jouissance. Vous ne jouissez que de vos fantasmes. Voilà ce qui donnerait portée à l'idéalisme que personne, par ailleurs, malgré qu'il soit incontestable, ne prend au sérieux. L'important, c'est que vos fantasmes vous jouissent et c'est là que je peux revenir à ce que je disais tout à l'heure. C'est que, comme vous voyez, même lalangue qui est bonne fille ne laisse *pas* sortir cette parole facilement.

Que l'idéalisme avance qu'il ne s'agit que de pensées, pour en sortir, lalangue qui est bonne fille, mais pas si bonne fille que ça, peut peut-être vous offrir quelque chose que je vais quand même pas avoir besoin d'écrire pour vous prier de faire consonner ce que autrement... enfin, s'il faut vous le faire entendre, q.u.e.u.e., *queue de pensées*. C'est ce que permet la bonne fillerie de lalangue en français. C'est dans cette langue que je m'exprime, je ne vois pas pourquoi je n'en profiterai pas. Si j'en parlais une autre, je trouverais un autre truc. Il ne s'agit là queue de pensées, non, comme le dit l'idéaliste, en tant qu'on les pense, ni même seulement qu'on les pense donc je suis, ce qui est un progrès pourtant, mais qu'elles



se pensent réellement. C'est en ça que je me classe, pour autant que ça a le moindre intérêt, parce que je vois pas pourquoi je me classerai, pourquoi je me classerai philosophiquement, moi par qui émerge un discours qui n'est pas le discours philosophique, le discours psychanalytique nommément, celui dont le schéma, je l'ai reproduit à droite, que je qualifie de discours en raison de ceci que j'ai souligné, c'est que rien ne prend de sens que des rapports d'un discours à un autre discours. Ça suppose bien entendu cet exercice à quoi je peux pas dire ni espérer que je vous aie vraiment rompus. Tout ça vous passe bien sûr comme l'eau sur les plumes d'un canard, puisque

— et d'ailleurs c'est ce qui fait votre existence — vous êtes bien solidement insérés dans des discours qui vous précèdent, qui sont là depuis un temps, une paye, le discours philosophique y compris, pour autant que vous le transmettez le discours universitaire, c'est-à-dire dans quel état! Vous y êtes bien solidement installés et ça fait votre assiette.

Ceux qui occupent la place de cet Autre, de cet Autre que moi je mets au jour, faut pas croire qu'ils soient tellement plus avantagés sur vous, mais quand même, on leur a mis entre les mains un mobilier qui n'est pas facile à manier. Dans ce mobilier, il y a le fauteuil dont on n'a pas encore très bien repéré la nature. Le fauteuil est pourtant essentiel parce que le propre de ce discours, c'est de permettre à ce quelque chose qui est écrit là-bas en haut à droite, sous la forme du S, et qui est comme toute écriture, une forme bien ravissante — que le S soit ce que Hogarth donne pour la trace de la beauté, c'est pas tout à fait un hasard, ça doit avoir quelque part un sens, et puis qu'il faille le barrer, ça en a sûrement un aussi — mais quoiqu'il en soit, ce qui se produit à partir de ce sujet barré, c'est quelque chose dont il est curieux de voir que je l'écris de la même façon que ce qui tient dans le discours du Maître une autre place, la place dominante. Ce S de l, S₁, c'est justement ce que j'essaie pour vous, en tant qu'ici je parle, c'est ce que j'essaie pour vous de produire; en quoi, je l'ai déjà dit maintes fois, je suis à la place, la même, et c'est en cela qu'elle est enseignante, je suis à la place de l'analysant.

Ce qui est écrit s'est-il pensé ? Voilà la question. On peut ne plus pouvoir dire par qui ça s'est pensé. Et c'est même en tout ce qui est écrit, ce

à quoi vous avez affaire. La queue de pensées dont je parlai, c'est le sujet lui-même, le sujet en tant que hypothétique de ces pensées. Cet hypothétique, on vous en a tellement rebattu les oreilles depuis Aristote, de l'*upokeimenon*, qui était pourtant bien clair. On en a fait une telle chose, n'est-ce pas, qu'une chatte n'y retrouverait plus ses petits. Je vais l'appeler : *la traîne*, la traîne, justement, de cette queue de pensées, de ce quelque chose de réel qui fait cet effet de comète que j'ai appelé la queue de pensées et qui est peut-être bien le phallus.

Si ce qui se passe là n'est pas capable d'être reconquis par ce que je viens d'appeler la traîne — ce qui n'est concevable que parce que l'effet qu'elle est, est de même saillie que son avènement, à savoir le désarroi, si vous me permettez d'appeler ainsi la disjonction du rapport sexuel — si ce qui se passe là n'est pas capable d'être reconquis *nachträglich*, si ce qui s'est pensé est ouvert, à portée des moyens d'une repensée, ce qui consiste justement à s'apercevoir, à l'écrire, que c'étaient des pensées — parce que l'écrit quoiqu'on en dise, vient après que ces pensées, ces pensées réelles, se soient produites — c'est dans cet effort de repenser, ce *nachträglich* qu'est cette répétition qui est le fondement de ce que découvre l'expérience analytique. Que ça s'écrive, c'est la preuve, mais preuve seulement de l'effet de reprise, *nachträglich*, c'est ce qui fonde la psychanalyse. Combien de fois dans les dialogues philosophiques voyez-vous l'argument, enfin, si tu ne me suis pas jusque là, il n'y a pas de philosophie. Ce que je vais vous dire, c'est exactement la même chose. De deux choses l'une, ou, ce qui est encore reçu dans le commun, dans tout ce qui s'écrit sur la psychanalyse, dans tout ce qui coule de la plume des psychanalystes, à savoir que ce qui pense n'est pas pensable, et alors il n'y a pas de psychanalyse; pour qu'il puisse y avoir psychanalyse, et pour tout dire interprétation, il faut que ce dont part la queue de pensées ait été pensé, pensé en tant que pensée réelle.

C'est bien pour ça que je vous ai fait des tartines avec ce Descartes, le *Je pense donc je suis* ne veut rien dire s'il n'est vrai. Il est vrai parce que *donc je suis*, c'est ce que je pense avant de le savoir et que Je le veuille ou non, c'est la même chose. La même chose, c'est ce que j'ai appelé justement *La chose freudienne*. C'est justement parce que c'est la même chose, ce *je pense*, et ce que je pense, c'est-à-dire *donc je suis*, c'est justement parce que c'est la même chose que ça n'est pas équivalent, parce

que c'est pour ça que j'ai parlé de la Chose freudienne, c'est parce que dans la Chose, il y a deux faces — et écrivez ça comme vous voudrez, face ou fasse — deux faces c'est non seulement pas équivalent, c'est-à-dire remplaçable l'un par l'autre dans le dire. C'est pas équivalent, c'est quand même pareil. C'est pour ça que je n'ai parlé de la Chose freudienne que d'une certaine façon.

Ce que j'ai écrit, ça se lit. C'est même curieux que ce soit une des choses qui forcent à le relire. C'est même pour ça que c'est fait. Et quand on le relit, on s'aperçoit que je parle pas de la Chose, parce qu'on peut pas en parler, *en* parler; je la fais parler elle-même. La Chose dont il s'agit énonce : *Moi, la vérité, je parle*. Et elle le dit pas, bien sûr, comme ça, mais ça doit se voir. C'est même pour ça que j'ai écrit, elle le dit de toutes les manières et j'oserais dire que ce n'est pas un mauvais morceau, *je ne suis appréhendable que dans mes cachotteries*. Ce qu'on en écrit, de la Chose, il faut le considérer comme ce qui s'en écrit venant d'elle, non pas de qui écrit. C'est bien ce qui fait que l'ontologie, autrement dit la considération du sujet comme être, l'ontologie est une honte si vous me le permettez.

Vous l'avez donc bien entendu, il faut savoir de quoi on parle. Ou le *donc je suis* n'est qu'une pensée, à démontrer que c'est l'impensable qui pense, ou c'est le fait de le dire qui peut agir sur la Chose, assez pour qu'elle tourne autrement. Et c'est en cela que toute pensée se pense, de ses rapports à ce qui s'en écrit. Autrement, je le répète, pas de psychanalyse. Nous sommes dans l'i.n.a.n. qui est actuellement ce qu'il y a de plus répandu, l'inan-analysable. Il ne suffit pas de dire qu'elle est impossible, parce que ça n'exclut pas qu'elle se pratique. Pour qu'elle se pratique sans être inan, c'est pas la qualification d'impossible qui importe, c'est son rapport à l'impossible qui est en cause, et le rapport à l'impossible est un rapport de pensée. Ce rapport ne saurait avoir aucun sens si l'impossibilité démontrée n'est pas strictement une impossibilité de pensée parce que c'est la seule démontrable.

Si nous fondons l'impossible dans ce rapport au Réel, il nous reste à dire ceci que je vous donne en cadeau, je le tiens d'une charmante femme, lointaine dans mon passé, restée pourtant marquée d'une charmante odeur de savon, avec l'accent vaudois qu'elle savait prendre pour, tout en s'en étant purifiée, savoir le rattraper, *rien n'est impossible à*

l'homme qu'elle disait, je peux pas vous imiter l'accent vaudois, moi je suis pas né là-bas, *ce qu'y peut pas faire, il le laisse*. Ceci pour vous centrer ce qu'il en est de l'impossible en tant que ce terme, enfin, est recevable pour quelqu'un de sensé.

Eh bien! cette annulation de l'Autre ne se produit qu'à ce niveau où s'inscrit de la seule façon qu'il se peut, à savoir comme je l'inscris, $\hat{x}$ de x , et la barre dessus $-\hat{x}$. Ce qui veut dire qu'on ne peut pas écrire que ce qui y fait obstacle, à la fonction phallique, ne soit pas vrai. Alors, qu'est-ce que ça veut dire $\hat{B}$ de x ? A savoir *il existe* x , tel qu'il pourrait s'inscrire dans cette négation de la vérité de la fonction phallique?

C'est ce qui mérite que nous l'articulions selon des temps et vous voyez bien que ce que nous allons mettre en cause est très précisément ce statut de l'existence en tant qu'il n'est pas clair. Je pense qu'il y a assez longtemps que vous avez les oreilles, la comprenoire rebattue de la distinction de l'essence et de l'existence, pour ne pas en être satisfaits. Qu'il y ait là, dans ce que le discours analytique nous permet d'apporter de sens aux discours précédents, quelque chose que je ne pourrai en fin de compte, de la collection de ces formules, épinglez que du terme d'une motivation dont l'inaperçu est ce qui engendre par exemple la dialectique hégélienne qui, en raison de cet inaperçu, ne s'en passe, si je puis dire, qu'à considérer que le discours comme tel régent le monde. Oui! Me voilà rencontrant une petite note latérale. Je ne vois pas pourquoi je ne la reprendrai pas, cette digression, d'autant plus que vous ne demandez que ça. Vous ne demandez que ça parce que si je vais tout droit, ça vous fatigue. Ce qui laisse une ombre de sens au discours de Hegel, c'est une absence, et très précisément cette absence de la plus-value telle qu'elle est tirée de la jouissance dans le réel du discours du Maître. Mais cette absence quand même note quelque chose. Elle note réellement l'Autre non pas comme aboli, mais justement, comme impossibilité de corrélat et c'est en présentifiant cette impossibilité qu'elle colore le discours de Hegel. Parce que vous ne perdrez rien à relire, je ne sais pas, simplement la préface de la *Phénoménologie de l'Esprit* en corrélation avec ce que j'avance ici. Vous voyez tous les devoirs de vacances que je vous donne, *Parménide* et la *Phénoménologie*, la préface au moins, parce que la *Phénoménologie*, naturellement vous ne la lisez jamais. Mais la préface est foutrement bien. Elle vaut à elle seule le boulot de la relire et

vous verrez que ça... et vous verrez que ça confirme, que ça prend sens de ce que je vous dis. J'ose pas encore vous promettre que le *Parménide* en fera autant, prendra sens, mais je l'espère, parce que c'est le propre d'un nouveau discours que de renouveler ce qui se perd dans le tournoiement des discours anciens, justement le sens.

Si je vous ai dit qu'il y a quelque chose qui le colore, ce discours de Hegel, c'est que là, le mot *couleur* veut dire autre chose que *sens*. La promotion de ce que j'avance, justement, le décolore, achève l'effet du discours de Marx, où il y a quelque chose que je voudrais souligner et qui fait sa limite. C'est qu'il comporte une protestation dont il se trouve qu'il consolide le discours du Maître en le complétant, et pas seulement de la plus-value, en incitant — je sens que ça va provoquer des remous

— en incitant la femme à exister comme égale. Égale à quoi? Personne ne le sait, puisqu'on peut très bien dire aussi que l'homme égale zéro puisqu'il lui faut l'existence de quelque chose qui le nie pour qu'il existe comme *tous!* En d'autres termes, la sorte de confusion qui n'est pas inhabituelle, nous vivons dans la confusion et on aurait tort de croire que nous en vivons, ça ne va pas de soi, je vois pas pourquoi le manque de confusion empêcherait de vivre. C'est même très curieux qu'on s'y précipite, c'est bien le cas de le dire, on s'y rue. Quand un discours, tel que le discours analytique, émerge, ce qu'il vous propose, c'est d'avoir les reins assez fermes pour soutenir le complot de la vérité. Chacun sait que les complots, ça tourne court. C'est plus facile de faire tant de bla-bla-bla qu'on finit par très bien repérer tous les conjurés. On confond, on se précipite dans la négation de la division sexuelle, de la différence, si vous voulez. Si j'ai dit division, c'est que c'est opérationnel. Si je dis différence, c'est parce que c'est précisément ce que prétend effacer cet usage du signe *égal*, la femme égale l'homme. Ce qu'il y a de formidable, n'est-ce pas, ce qui est formidable je vais vous le dire, c'est pas toutes ces conneries, ce qui est formidable, c'est l'obstacle qu'elles prétendent, de ce mot grotesque, *transgresser*. J'ai enseigné des choses qui ne prétendaient rien transgresser, mais cerner un certain nombre de points nœuds, points d'impossible. Moyennant quoi, il y a bien sûr des gens que ça dérangeait, parce qu'ils étaient les représentants, les assis du discours psychanalytique en exercice, n'est-ce pas, qui m'ont fait, comme ça, un de ces coups qui vous affaiblissent la voix.

Il m'est arrivé par, par un charmant gars, physiquement, comme ça, il m'a fait ça un jour, c'est un amour, il y a mis un courage! Il l'a fait *malgré* que j'étais en même temps sous la menace d'un truc auquel je croyais pas spécialement, enfin je faisais comme si, d'un revolver. Mais les types qui m'ont coupé la voix dans un certain moment, ils l'ont pas fait *malgré* que..., ils l'ont fait *parce que* j'étais sous la menace d'un flingue, celui-là, d'un vrai, pas d'un joujou, comme l'autre. Ça consistait à me soumettre à l'examen, c'est-à-dire au *standard* précisément des gens qui..., qui voulaient rien entendre du discours analytique encore qu'ils en occupassent la position assise. Alors, que vouliez-vous que je fisse? Du moment que je me soumettais pas à cet examen, j'étais d'avance condamné, n'est-ce pas, ce qui naturellement rendait beaucoup plus facile de me couper la voix, ha!

Parce que ça existe, une voix. Ça a duré comme ça plusieurs années. Je dois dire, j'avais si peu de voix — j'ai tout de même une voix dont sont nés les *Cahiers pour la psychanalyse*, une très, très, très bonne littérature, je vous les recommande décidément, parce que j'étais tellement tout entier occupé à ma voix que moi, ces *Cahiers pour la psychanalyse*, pour tout vous dire, je peux pas tout faire, je peux pas lire le *Parménide*, relire la *Phénoménologie* et autres trucs et puis lire aussi les *Cahiers pour la psychanalyse*. Il fallait que j'aie repris du poil de la bête! J'en ai maintenant, je les ai lus, de bout en bout, c'est formidable! C'est formidable mais c'est marginal parce que c'était pas fait par des psychanalystes. Pendant ce temps-là les psychanalystes bavardaient, on n'a jamais autant parlé de la transgression autour de moi que pendant le temps où j'avais là... Pfu! Voilà!

Ouais! parce que figurez-vous, quand il s'agit du véritable impossible, de l'impossible qui se démontre, de l'impossible tel qu'il s'articule

— et ça bien sûr on y met le temps; entre les premiers scribouillages qui ont permis la naissance d'une logique à l'aide du questionnement de la langue, puis le fait que, on s'est aperçu que ces scribouillages rencontraient quelque chose qui existait, mais pas à la façon dont on croyait jusqu'alors, à la façon de l'être, c'est-à-dire de ce que chacun d'entre vous se croit, se croit être, sous prétexte que vous êtes des individus. On s'est aperçu qu'il y avait des choses qui existaient en ce sens qu'elles constituent la limite de ce qui peut tenir de l'avancée de l'articulation

d'un discours. C'est ça le réel. Son approche, son approche par la voie de ce que j'appelle le symbolique et qui veut dire les modes de ce qui s'énonce par ce champ, ce champ, qui existe, du langage, cet impossible en tant qu'il se démontre, ne se transgresse pas. Il y a des choses qui depuis longtemps ont fait repérage. Repérage mythique peut-être, mais repérage très bien. Pas seulement de ce qu'il en est de cet impossible mais de sa motivation. Très précisément à savoir que ne s'écrit pas le rapport sexuel.

Dans le genre on n'a jamais rien fait de mieux que, je ne dirai pas la religion parce que, comme je vous le dirai, je vous l'expliquerai en long et en large, on ne fait pas d'ethnologie quand on est psychanalyste, et noyer la religion dans un terme général, c'est la même chose que de faire de l'ethnologie. Je peux pas dire non plus qu'il y en ait qu'une, mais il y a celle dans laquelle nous baignons, la religion chrétienne. Eh bien! croyez-moi, la religion chrétienne, elle s'en arrange foutrement bien, de vos transgressions. C'est même tout ce qu'elle souhaite. C'est ce qui la consolide. Plus il y a de transgressions, plus ça l'arrange.

Et c'est bien de ça qu'il est question, il s'agit de démontrer où est le vrai de ce qui fait tenir debout un certain nombre de discours qui vous empêchent. Je finirai aujourd'hui — j'espère que je n'ai pas abîmé ma bague — je finirai aujourd'hui sur le même point par lequel j'ai commencé. Je suis parti de l'Autre, je n'en suis pas sorti, parce que le temps passe et puis qu'après tout il ne faut pas croire qu'au moment où la séance finit, moi, je n'en ai pas ma claque.

Je rebouclerai donc ce que j'ai dit, trait local, concernant l'Autre. Laissant ce qu'il pourra en être de ce que j'ai à vous avancer de ce qui est le point pivot, le point que je vise cette année, à savoir *l'Un*. Ce n'est pas pour rien que je ne l'ai pas abordé aujourd'hui. Parce que vous verrez, hein, il y a rien qui soit aussi glissant que cet *Un*. C'est très curieux, en fait de chose qui a des faces à ce qu'elles se fassent, non point innombrables, mais singulièrement divergentes, vous le verrez, c'est bien *l'Un*.

L'Autre, ce n'est pas pour rien qu'il faut d'abord que j'en prenne l'appui. L'Autre, entendez-le bien, c'est donc un *Entre*, *l'Entre* dont il s'agirait dans le rapport sexuel, mais déplacé et justement de *s'Autreposer*. De *s'Autreposer*, il est curieux qu'à poser cet Autre, ce que j'ai eu à avancer aujourd'hui ne concerne que la femme. Et c'est bien elle qui, de cette

figure de l'Autre, nous donne l'illustration à notre portée, d'être comme l'a écrit un poète, *entre centre et absence*. Entre le sens qu'elle prend dans ce que j'ai appelé cet *au moins un* où elle ne le trouve qu'à l'état de ce que je vous ai annoncé, annoncé pas plus, de n'être que pure existence, entre *centre et absence*.

Que devient quoi pour elle ? Justement cette seconde barre que je n'ai pu écrire qu'à la définir comme pas toute. Celle qui n'est pas contenue dans la fonction phallique sans pourtant être sa négation. Son mode de présence est entre centre et absence, entre la fonction phallique dont elle participe, singulièrement, de ce que *l'au moins un* qui est son partenaire, dans l'amour, y renonce pour elle. Ce qui lui permet, à elle, de laisser ce par quoi elle n'en participe pas, dans l'absence qui n'est pas moins jouissance, d'être *jouisabsence*. Et je pense que personne ne dira que ce que j'énonce de la fonction phallique relève d'une méconnaissance de ce qu'il en est de la jouissance féminine. C'est au contraire de ce que la *jouisse-présence*, si je puis ainsi m'exprimer, de la femme, dans cette partie qui ne la fait pas toute ouverte à la fonction phallique, c'est de ce que cette *jouisseprésence*, *l'au moins un* soit pressé de l'habiter, dans un contresens radical sur ce qui exige son existence. C'est en raison de ce contresens qui fait qu'il ne peut même plus exister, que l'exception de son existence même est exclue, qu'alors ce statut de l'Autre, fait de n'être pas universel, s'évanouit et que la méconnaissance de l'homme en est nécessitée. Ce qui est la définition de l'hystérique.

C'est là-dessus que je vous laisserai aujourd'hui. Je mets un point et je vous donne rendez-vous dans huit jours.

LECON VII, 15 MARS 1972

La dernière fois, je vous ai raconté quelque chose qui était centré sur l'Autre, ce qui est plus commode que ce dont je vais parler aujourd'hui, dont je vous ai déjà caractérisé ce qu'on pourrait appeler le rapport, le rapport à l'Autre, très précisément en ceci qu'il n'est pas inscriptible, ce qui ne rend pas les choses plus faciles.

Il s'agit de *l'Un*. De *l'Un* pour autant que déjà je vous ai indiqué, vous indiquant aussi comment la trace s'en est frayée dans le *Parménide* de Platon, dont le premier pas pour y comprendre quelque chose c'est de vous apercevoir que tout ce qu'il en énonce comme dialectisable comme se développant de tout discours possible au sujet de *l'Un*, c'est d'abord et à ne le prendre qu'à ce niveau qui n'est rien en dire d'autre, comme il s'exprime, que *c'est Un*. Et peut-être y en a-t-il un certain nombre d'entre vous à avoir, sur mes adjurations, ouvert ce livre et de s'être aperçu que c'est pas la même chose que de dire que *l'Un* est. C'est *Un*, c'est la première hypothèse, et *l'Un* est, c'est la seconde. Elles sont distinctes. Naturellement, pour que ceci porte, faudrait que vous lisiez Platon avec un petit bout de quelque chose qui viendrait de vous. Faudrait pas que Platon soit pour vous comme ce qu'il est, un auteur. Vous êtes formés depuis votre enfance à faire de l'auteur-stop. Depuis le temps que c'est passé dans les mœurs, cette façon de vous adresser aux machins, là comme autorisés, vous devriez savoir que ça ne mène nulle part. Encore bien sûr que ça puisse vous mener très loin.

Ces observations étant faites, c'est de *l'Un* donc, pour des raisons dont il va falloir encore que je m'excuse, car au nom de quoi est-ce que je vous occuperais avec ça? C'est de *l'Un* que je vais vous parler aujourd'hui. C'est même pour ça que j'ai inventé un mot qui sert de titre à ce que je vais vous en dire. Je suis pas très sûr, je suis même sûr du contraire, je n'ai pas inventé l'unair. Le trait unair qu'en 1962 j'ai cru pouvoir extraire de Freud qui l'appelle *einzig* en le traduisant ainsi. Ce qui a paru, à l'époque, miraculeux à quelques-uns. C'est bien curieux que *l'einziger Zug*, la deuxième forme d'identification distinguée par Freud, ne les ait jamais retenus jusque là.

Par contre, le mot dont je ferai accolade à ce que je vais vous dire aujourd'hui est tout à fait nouveau et il est fait comme d'une précaution, parce qu'à la vérité, il y a beaucoup de choses qui sont intéressées à *l'Un*. De sorte qu'il n'est pas possible... je vais essayer pourtant de frayer tout de suite quelque chose qui situe l'intérêt que mon discours, pour autant qu'il est lui-même frayage du discours analytique, l'intérêt que mon discours a à passer par *l'Un*.

Mais d'abord prenez-en le champ, en gros désigné, donc de l'unien:

u, n, i, e, n. C'est un mot qui ne s'est jamais dit, qui a pourtant son intérêt d'amener une note, une note d'éveil pour vous chaque fois que *l'Un* sera intéressé et qu'à le prendre ainsi, sous une forme épithète, ça vous rappellera ce que Freud — ce que Platon d'abord — promeut, c'est que de sa nature, il a des pentes diverses. Dans l'analyse, qu'il en soit parlé, c'est ce qui ne vous échappe pas, je pense, à vous souvenir de ce qu'il préside à cette bizarre assimilation de l'Eros à ce qui tend à coaguler.

Sous prétexte que le corps c'est très évidemment une des formes de *l'Un*, que ça tient ensemble, que c'est un individu sauf accident, il est, c'est singulier, promu par Freud, et c'est bien, à vrai dire, ce qui met en question la dyade avancée par lui d'Eros et de Thanatos. Si elle n'était pas soutenue d'une autre figure qui est très précisément celle où échoue le rapport sexuel, à savoir celle de *l'Un* et du *pas-un*, c'est à savoir zéro, on voit mal la fonction que pourrait tenir ce couple stupéfiant. Il est de fait qu'il sert, il sert au profit d'un certain nombre de malentendus, d'épinglages de la pulsion de mort, ainsi dite à tort et à travers. Mais il est certain qu'en tout cas, *l'Un* ne saurait, dans ce discours sauvage qui s'institue de la tentative d'énoncer le rapport sexuel, il est strictement

impossible de considérer la copulation de deux corps comme n'en faisant qu'un.

Il est extraordinaire qu'à cet égard, *Le Banquet* de Platon — alors que les savants ricanent du *Parménide* — *Le Banquet* de Platon soit pris au sérieux comme représentant quoi que ce soit qui concerne l'amour. Certains se souviennent peut-être encore que j'en ai usé dans une année, exactement celle qui précède celle que j'ai avancée tout à l'heure, l'année 1961-1962. C'est en 1960-1961 que j'ai pris *Le Banquet* pour terrain d'exercice et je n'ai rien songé à faire d'autre qu'à en fonder le transfert. Jusqu'à nouvel ordre, le transfert, qu'il y ait quelque chose de l'ordre du deux peut-être à son horizon, ne peut pas passer pour une copulation. Je pense tout de même avoir un petit peu indiqué alors le mode de dérision sur lequel se déroule cette scène à très proprement parler désignée comme bachique. Que ce soit Aristophane qui promeut, qui invente la fameuse bipartition de l'être qui de prime abord n'eût été que bête à deux dos qui se tient serrée et dont c'est la jalousie de Zeus qui en fait deux à partir de là, c'est assez dire dans quelle bouche est mis cet énoncé pour indiquer qu'on s'amuse, qu'on s'amuse bien d'ailleurs. Le plus énorme, c'est qu'il n'apparaisse pas que celle qui couronne tout le discours, la nommée Diotime, ne joue pas un autre rôle puisque ce qu'elle enseigne, c'est que l'amour ne tient qu'à ce que l'aimé, qu'il soit homo ou hétéro, on n'y touche pas, qu'il n'y a que l'Aphrodite Uranienne qui compte. Ça n'est pas précisément dire que ce soit *l'Un* qui règne sur l'Éros.

Ce serait déjà à soi tout seul une raison d'avancer quelques propositions déjà frayées d'ailleurs sur *l'Un*, s'il n'y avait pas en outre ceci, c'est que dans l'expérience analytique, le premier pas, c'est d'y introduire *l'Un* comme analyste qu'on est, on lui fait faire le pas d'entrée, moyennant quoi l'analysant dont il s'agit, cet *Un*, le premier mode de sa manifestation, est évidemment de vous reprocher de n'être qu'Un entre autres. Moyennant quoi ce qu'il manifeste — mais bien sûr sans s'en apercevoir — c'est très précisément que ces autres, il n'a rien à faire avec eux, et que c'est pour ça qu'avec vous l'analyste il voudrait être le seul pour que ça fasse deux, et qu'il ne sait pas que ce dont il s'agit, c'est justement qu'il s'aperçoive que deux, c'est, c'est cet *Un* qu'il se croit, et où il s'agit qu'il se divise.

Alors donc, il y a de *l'Un*. Faudrait écrire ça, aujourd'hui, je ne suis pas très porté à écrire, mais enfin pourquoi pas, *Yad'lun*. Pourquoi pas l'écrire comme ça? L'écrire comme ça, vous allez le voir, ça a un certain intérêt qui n'est pas sans justifier le choix de cet Unien de tout à l'heure. C'est qu' *Yad'lun* écrit comme ça, ça met en valeur une chose propice de la langue française, et dont je ne sais pas si on peut tirer le même avantage du *there is* ou du *es gibt*. Les gens qui en ont le maniement pourront peut-être me l'indiquer. *Es gibt* commande l'accusatif, n'est-ce pas? On dit: *es gibt einen...* quelque chose, quand c'est au masculin, *there is*, on peut dire *there is one*, *there is a...* quelque chose. Je sais bien qu'il y a le *there* qui est une amorce de ce côté là, mais c'est pas simple. En Français on peut dire: *Y'en a*. Chose très étrange, je n'ai pas réussi — ça ne veut pas dire que ça ne soit pas trouvable, mais enfin comme ça, à la façon assez hâtive dont je procède malgré tout, la fonction de la hâte en logique, j'en sais un petit quelque chose, faut bien que je me presse, le temps me presse — je n'ai pas réussi à voir, à trouver quelque chose, ni à simplement — je vais vous dire ce que j'ai consulté : le *Littré*, le *Robert* pendant que j'y étais, le *Damourette et Pichon* et quelques autres quand même, l'émergence historique, tout ce qu'un dictionnaire comme le *Bloch et von Wartburg* est fait pour vous donner — l'émergence d'une formule aussi capitale que *il y a*, qui veut dire ça *y en a*. C'est sur le fond de l'indéterminé que surgit ce que désigne et pointe à proprement parler *l'il y a*, dont curieusement, *y a* — je vais dire *n'y a pas* — n'y a pas d'équivalent, c'est vrai, d'équivalent courant dans ce que nous appellerons les langues antiques.

Au nom de quoi, justement, se désigne que le discours, eh bien, comme dit et comme le démontre le *Parménide*, le discours, ça change. C'est bien en ça que le discours analytique peut représenter l'émergence et qu'il s'agirait peut-être que vous en fassiez quelque chose, si tant est que dès ma disparition — aux yeux de beaucoup d'esprits, bien sûr toujours présente comme possible sinon imminente — dès ma disparition on s'attend, dans le même champ, à la véritable pluie d'ordures qui déjà s'annonce parce que, on croit que ça ne peut plus tarder. Dans la trace de mon discours, il vaudrait peut-être mieux que se confortent ceux qui pourraient donner à ce frayage une suite dont heureusement aussi, j'ai dans un endroit, un endroit bien précis, quelques prémisses,

mais rares. Parce que, on passe son temps à me casser les pieds et les oreilles avec le fait de savoir le rapport du discours analytique avec la révolution. C'est peut-être justement lui qui porte le germe d'aucune révolution possible, parce qu'il ne faut pas confondre la révolution avec le vague à l'âme qui peut vous prendre comme ça à tout bout de champ sous cette étiquette. C'est pas tout à fait la même chose.

Y en a, donc, c'est sur fond, sur fond de quelque chose qui n'a pas de forme. Quand on dit *y en a*, ça veut dire, d'habitude *y en a du*, ou *y en a des*. On peut même ajouter de temps en temps à ce *des*, *des qui*, des qui pensent, des qui s'expriment, des qui racontent des machins comme ça, ça reste un fond d'indétermination. La question commence sur ce que ça veut dire de *l'Un*. Car dès que *l'Un* est énoncé, le *de* n'est plus là que comme un mince pédicule sur ce qu'il en est de ce fond. D'où est-ce que cet *Un* surgit? C'est très précisément ce que dans la première hypothèse, Platon essaie d'avancer à dire comme il peut, faute qu'il ait à sa disposition d'autres mots : εἰς ἃν ἔστιν, s'il est *Un*? Car ἔστιν a manifestement là la fonction de suppléance de ce qui ne s'accentue pas comme en français de *l'il y a*. Et ce qu'il faudrait sûrement traduire — je comprends le scrupule qui y arrête les traducteurs — faudrait sûrement le traduire : *s'il y a Un*, ou *l'Un*, c'est à vous de choisir. Mais ce qui est certain, c'est que Platon choisit et que son *Un* n'a rien à faire avec ce qui englobe. Il y a même quelque chose de remarquable, c'est que ce qu'il en démontre immédiatement, c'est qu'il ne saurait avoir aucun rapport avec quoi que ce soit dont il a fait sous mille formes la recension métaphysique et qui s'appelle la *dyade* en tant que dans l'expérience, dans l'expérience de pensée, elle est partout, le plus grand, le plus petit, le plus jeune, le plus vieux, etc., l'incluant, l'inclus et tout ce que vous voudrez de cette espèce. Ce qu'il commence par démontrer est très précisément ceci, qu'à prendre *l'Un* par le moyen d'une interrogation discursive — et *qui* est là interrogé? Ce n'est évidemment pas le pauvre petit, le cher mignon, le dénommé Aristote si mon souvenir est bon, dont il semble difficile de croire que ça puisse être à ce moment-là celui qui nous a laissé sa mémoire.

Il est bien clair que, comme dans tout dialogue, dans tout dialogue platonicien, il y a pas trace d'interlocuteur. Ça semble ne s'appeler dialogue que pour illustrer ce que j'ai depuis longtemps énoncé, que le dia-

logue justement, il n'y en a pas. Ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas, présente au fond du dialogue platonicien, une bien autre présence, présence humaine disons-le, que dans bien d'autres choses qui se sont écrites depuis. Il ne nous en faudrait pour témoignage que ceci, que dans les premières approches, la façon dont se prépare ce qui constitue l'os du dialogue, ce que j'appellerai l'entretien préliminaire. Celui qui nous explique, comme dans tous les dialogues, comment c'est arrivé que cette chose folle qui ne ressemble en rien à quoi que ce soit qu'on puisse appeler dialogue — c'est là que, vraiment, on peut le sentir, si déjà on ne savait pas par le commun de la vie qu'on n'a jamais vu un dialogue aboutir à quoi que ce soit — il s'agit dans ce qu'on appelle dialogue, dans cette littérature qui a sa date, justement de serrer quel est le réel qui peut faire croire, qui donne l'illusion qu'on peut parvenir à quelque chose en dialoguant avec quelqu'un. Alors ça vaut qu'on prépare le truc, qu'on dise de quel zinzin il s'agissait. Le vieux *Parménide* et sa clique, qui est là, il fallait rien moins que ça pour que puisse s'énoncer quelque chose qui fait parler qui? Eh bien, justement, *l'Un*. Et à partir du moment où vous le faites parler, l' *Un*, ça vaut la peine de regarder à quoi ça sert, celui qui tient l'autre crachoir, qui ne peut que dire des trucs comme ça *tauto anagce ou gar oun ti dé agèthè*, ho, là, là, Encore trois fois plus vrai que vous ne le disiez, n'est-ce pas? C'est ça le dialogue, naturellement, quand c'est *l'Un* qui parle.

Ce qui est curieux, c'est la façon dont Parménide l'introduit. *L'Un*, il lui passe la main dans le dos, il lui explique, le cher mignon : *Allez-y, parlez, cher petit Un, tout cela n'est que bavardage*. Parce que ne me traduisez pas *adolesxia* par l'idée qu'il s'agit d'adolescents, je dis ça pour ceux qui ne sont pas avertis, surtout que, comme en face de la page, on vous dit qu'il s'agit de se conduire comme des innocents, comme des jeunots, vous pourriez confondre. Ils ne sont pas nommés comme ça, les jeunots, dans le texte grec; *adolesxia*, ça veut dire bavardage. Mais on peut considérer que c'est là quelque chose de l'amorce de la préfiguration, la préfiguration de ce que nous appelons dans notre rude langage, tressé par ce qu'on a pu dans la phénoménologie qu'on pouvait à ce moment-là avoir à la portée de sa main, ce qu'on a traduit par associations libres. Naturellement l'association n'est pas libre, si elle était libre, elle n'aurait aucun intérêt, n'est-ce pas, mais c'est la même chose que le

bavardage. C'est fait pour apprivoiser le moineau. L'association, il est bien entendu qu'elle est liée. Je ne vois pas quel serait son intérêt si elle était libre. Le bavardage en question, il est certain que, il ne fait aucun doute, comme ce n'est pas quelqu'un qui parle mais que c'est *l'Un*, on peut voir là à quel point c'est lié. Parce que c'est très démonstratif.

A mettre les choses dans ce relief, ça permet de situer pas mal de choses, et en particulier le pas qui se franchit de Parménide à Platon. Parce que, il y avait déjà un pas franchi par Parménide dans ce milieu où il s'agissait en somme de savoir ce qu'il en est du Réel. Nous en sommes tous là. Après qu'on ait dit que c'était l'air, l'eau, la terre, le feu, et qu'après ça on n'avait plus qu'à recommencer, il y a quelqu'un qui s'est avisé que, que le seul facteur commun de toute cette substance dont il s'agissait, c'était d'être dicible. C'est ça le pas de Parménide.

Le pas de Platon, c'est différent, c'est de montrer que dès que on essaie de le dire d'une façon articulée, ce qui se dessine de la structure, comme on dirait dans notre... ce que j'ai appelé tout à l'heure notre rude langage — le mot structure ne vaut pas mieux que le mot d'associations libres — mais ce qui se dessine fait difficulté, et que le Réel, c'est dans cette voie qu'il faut le chercher. *Eidos*, qu'on traduit improprement *la forme*, est quelque chose qui déjà nous promet le serrage, le cernage de ce qui fait béance dans le dire. En d'autres termes, Platon était, était pour tout dire lacanien. Naturellement il pouvait pas le savoir. En plus, il était un peu débile. Ce qui ne facilite pas les choses, mais ce qui sûrement l'a aidé. J'appelle débilité mentale le fait d'être un être parlant qui ne soit pas solidement installé dans un discours. C'est ce qui fait le prix du débile. Il n'y a aucune autre définition qu'on puisse lui donner sinon d'être ce qu'on appelle un peu à côté de la plaque, c'est-à-dire qu'entre deux discours, il flotte.

Pour être solidement installé comme sujet, il faut s'en tenir à *Un*, ou bien alors savoir ce qu'on fait. Mais c'est pas parce qu'on est en marge qu'on sait ce qu'on dit. De sorte que pour ce qui est de son cas, ça lui a permis solidement — après tout il avait des cadres, il faut pas croire que, en son temps, les choses ne fussent pas prises dans un très solide discours et il en montre le bout de l'oreille quelque part, dans les entretiens préliminaires de ce *Parménide*. C'est tout de même lui qui l'a écrit, on ne sait pas si il se marre, ou non. Mais enfin il n'a pas attendu Hegel pour nous

faire la dialectique du Maître et de l'Esclave. Et je dois dire que ce qu'il en énonce est d'une autre assiette que ce qu'avance toute la *Phénoménologie de l'Esprit*. Non pas qu'il conclut, mais qu'il donne les éléments matériels. Il avance. Il avance, il le peut parce que de son temps c'est pas du chiqué. On se demande si c'était mieux plutôt que pire, de penser que les maîtres et les esclaves, c'était là affirmé, ça permettait de s'imaginer que ça pouvait changer à tout instant. Et en effet ça changeait à tout instant. Quand les maîtres étaient faits prisonniers ils devenaient esclaves, et quand les esclaves étaient affranchis, ben, ils devenaient maîtres.

Grâce à quoi Platon s' imagine — et il le dit dans les préliminaires de ce dialogue — que l'essence du maître, *l'eidos* et celle de l'esclave, on peut considérer qu'elles n'ont rien à faire avec ce qu'il en est réellement. Le Maître et l'esclave sont entre eux dans des rapports qui n'ont rien à faire avec le rapport de l'essence-maître et de l'essence-esclave. C'est bien en ça qu'il est un peu débile. C'est que — nous avons vu faire le grand mélange, n'est-ce pas, qui s'opère toujours, par une certaine voie dont il est curieux qu'on ne voit pas à quel point elle promet la suite — c'est qu'on est tous frères, hein! Il y a une région comme ça de l'histoire, du mythe historique, je veux dire du mythe en tant que... il *est* histoire, ça ne s'est vu qu'une fois, chez les Juifs où on sait, la fraternité, à quoi ça sert, ça a donné le grand modèle. Elle est faite pour qu'on vende son frère, ce qui n'a pas manqué de se produire dans la suite de toutes les subversions qui sont dites tourner autour du discours du Maître.

Il est tout à fait clair que l'effort dont Hegel s'exténue au niveau de la *Phénoménologie*, la crainte de la mort, la lutte à mort de pure prestance et je t'en raconte, et je t'en remets, moyennant quoi, c'est l'essentiel à obtenir, il y a un esclave. Mais je le demande à tous ceux qui ont des... des frémissements de changer les rôles, je le demande, qu'est-ce qui peut faire, puisque l'esclave survit, qui ne vienne pas tout de suite après la lutte à mort de pure prestance... lui, et la crainte de la mort qui change de camp, tout ça ne subsiste, n'a chance de subsister qu'à condition qu'on voie très précisément ce que Platon écarte, ce que Platon écarte — mais qui saura jamais au nom de quoi, parce qu'on ne peut pas, mon Dieu, sonder son cœur, c'est peut-être débilité mentale simplement — il est clair au contraire, que c'est là la plus belle occasion de marquer ce qu'il en est de ce qu'il appelle le *metéxein*, la participation. Jamais

l'esclave n'est esclave que de l'essence du Maître. De même que le Maître... j'appelle ça l'essence, appelez-le comme vous voudrez, j'aime beaucoup mieux l'écrire S_1 , le signifiant-maître, et quant au Maître, s'il n'y avait pas S_2 , le savoir de l'esclave, qu'est-ce qu'il en ferait?

Je m'attarde, je m'attarde pour vous dire l'importance, cette chose invraisemblable qu'il y en ait, de *l'Un*. C'est là le point à mettre en relief. Car, dès qu'on interroge cet *Un*, ce qu'il devient, enfin, comme une chose qui se défait, c'est qu'il est impossible de le mettre en rapport avec quoi que ce soit hors la série des nombres entiers, qui n'est rien d'autre que cet *Un*. Bien sûr ceci ne survient, n'arrive, ne surgit, qu'à la fin d'une longue élaboration de discours. Dans la logique de Frege, celle qui s'inscrit dans les *Grundlagen der Arithmetik*, vous verrez à la fois l'insuffisance de toute déduction logique du 1, puisqu'il faut qu'elle passe par le 0 dont on ne peut tout de même pas dire que ce soit *l'Un* et pourtant tout se déroule que c'est de ce 1 qui manque au niveau du 0 que procède toute la suite arithmétique. Alors que déjà, parce que déjà, de 0 à 1, ça fait deux, dès lors ça en fera trois parce qu'il y aura 0, 1, et 2 avant et ainsi de suite. Et ceci très précisément jusqu'au premier des aleph qui, curieusement et pas pour rien, ne peut se désigner que d'aleph zéro.

Bien sûr, ceci peut vous paraître à une distance savante. C'est bien pour ça qu'il faut l'incarner et que j'ai mis d'abord *Yad'lun!* Et que vous ne sauriez trop vous exclamer de cette annonce, qu'autant de points d'exclamation à la suite que précisément l'aleph zéro sera juste suffisant pour sonder ce qu'il peut en être, si vous l'approchez suffisamment, de l'étonnement que mérite qu'il y ait de *l'Un*. Oui! Ça mérite bien d'être salué de cet ouille! hein, puisque nous parlons en langue d'oïl *ouille* je veux dire *hoc est ille*.

Ici, eh bien, celui-là dont il s'agit, *l'Un*, le responsable — car c'est à l'attraper par les oreilles, n'est-ce pas, que *y en a* montre bien le fond dont il existe; le fond dont il existe tient en ceci qui ne va pas de soi, c'est que, pour prendre d'abord le premier meuble que j'avais à la portée de ma main, *l'Un* débile mental, vous pouvez y ajouter une grippe, un tiroir, un pied de nez, une fumée, *un bonjour de ta Catherine!*, une civilisation et, voire une jarretière dépareillée, ça fait huit. Si épars que ça vous paraisse. Il y en a, comme ça à la pelle, mais ils viennent tous à l'appel, petits! petits! et l'important — parce qu'il faut évidemment vous

SEMINAIRE 19

rendre sensible une chose, les choses autrement que par un 0, 1, et par l'aleph, n'est-ce pas ? - l'important, c'est que ça suppose toujours le même *Un*, *l'Un* qui ne se déduit pas, contrairement à la poudre aux yeux que peut nous jeter John Stuart Mill, simplement de prendre des choses distinctes à les tenir pour identiques. Parce que ça, c'est simplement quelque chose qu'illustre, dont donne le modèle, le boulier; mais le boulier a été fait exprès pour que ça se compte et qu'à l'occasion se comptent les huit épars que je vous ai fait surgir tout à l'heure. Seulement ce que le boulier ne vous donnera pas, c'est ceci qui se déduit directement et sans aucun boulier du *Un*, c'est à savoir qu'entre ces huit meubles dont je vous ai parlé tout à l'heure, il y a, parce qu'ils sont huit, vingt huit combinaisons deux par deux, pas une de plus et que ça, c'est comme ça du fait de *l'Un*. Naturellement, j'espère que ça vous frappe et comme j'en ai pris huit, rien ne vous empêche, ça vous sidère, vous saviez pas d'avance que ça ferait vingt huit combinaisons encore que ce soit facile, c'est je ne sais pas quoi :

n (n-1), 7 fois 8 : 42, voyez-vous, ça fait pas 28, ça fait 21. [?]

2

Bon! et alors, ça change rien, le chiffre, on peut le connaître, voilà, c'est ce dont il s'agit. Si j'en avais mis moins, c'est quelque chose qui vous aurait porté à travailler, à me dire que peut-être, que même il faudrait aussi que je compte les rapports de chacun à l'ensemble.

Pourquoi je le fais pas? C'est ce que je serai forcé d'attendre la prochaine fois pour vous expliquer. Parce que les rapports de chacun à l'ensemble ça n'élimine pas justement que... y a UN ensemble et que de ce fait, ça veut dire que vous en remettez un. Ce qui aboutirait à, en effet, augmenter considérablement le nombre des combinaisons deux par deux. Au niveau du triangle, si je vous avais mis seulement trois 1, ça aurait fait trois combinaisons seulement. Vous en avez tout de suite six si vous prenez l'ensemble pour 1. Mais justement ce dont il s'agit, c'est de s'apercevoir là d'une autre dimensions de *l'Un* que j'essaierai de vous illustrer la prochaine fois par le triangle arithmétique. En d'autres termes *l'Un*, donc, n'a pas toujours le même sens. Il a le sens, par exemple, de ce 1 de l'ensemble vide qui, chose curieuse, à notre numération d'éléments ajouterait deux, je démontrerai pourquoi et à partir d'où. Néanmoins nous approchons déjà de quelque chose qui, à ne pas partir du tout de *l'Un* comme Tout, nous montre que *l'Un* dans son surgissement

98

SEMINAIRE 19

n'est pas univoque. En d'autres termes, nous renouvelons la dialectique platonicienne.

C'est bien ainsi que je prétends vous mener quelque part à poursuivre, par cette bifidité de l'Un – encore faut-il voir si elle tient –, cet Un que Platon si bien distingue de l'Être. C'est assurément que l'Être, lui, est Un, toujours, en tous les cas, mais que l'Un ne sache être comme être, voilà qui est dans le *Parménide* parfaitement démontré. C'est bien historiquement d'où est sortie la fonction de l'existence. Ce n'est pas parce que le Un n'est pas qu'il ne pose pas la question et il la pose d'autant plus qu'où que ce soit à jamais qu'il doive s'agir d'existence, ce sera toujours autour du Un que la question tournera.

La chose dans Aristote ne s'approche que timidement au niveau des propositions particulières. Aristote s'imagine qu'il suffit de dire que *quelques, quelques* seulement, pas tous, sont comme-ci ou comme-ça, pour que ça les distingue; que c'est en les distinguant de ce qui, lui, est comme ça, si celles-ci ne le sont pas par exemple, ça suffit à assurer leur existence. C'est bien en quoi l'existence déjà, dès sa première émergence, s'amorce tout de suite, s'énonce de son inexistence corrélatrice. Il n'y a pas d'existence sinon sur fond d'inexistence et inversement, ex-sistere, ne tenir son soutien que d'un dehors qui n'est pas. Et c'est bien là ce dont il s'agit dans l'Un. Car, à la vérité, d'où surgit-il? En un point où Platon arrive à le serrer. Il ne faut pas croire, que ce soit, comme il semble seulement à propos du temps, il l'appelle t ϕ xxx. Traduisez ça comme vous voudrez c'est, c'est l'instant, le soudain, c'est le seul point où il peut le faire subsister et c'est bien en effet toujours où toute élucidation du nombre - et Dieu sait qu'elle a été poussée assez loin pour nous donner l'idée qu'il y a d'autres aleph que celui des nombres - et celui-là, cet instant, ce point, car c'est ça qui en serait la véritable traduction, c'est bien ce qui ne se trouve décisif qu'au niveau d'un aleph supérieur, au niveau du continu.

L'Un donc ici précisément semble se perdre et porter à son comble ce qu'il en est de l'existence jusqu'à confiner à l'existence comme telle en tant que surgissant du plus difficile à atteindre, du plus fuyant dans l'énonçable, et c'est ce qui m'a fait trouver, à me reporter à cet xxx dans Aristote lui-même, à m'apercevoir qu'en fin de compte, il y a eu émergence de ce terme d'exister.

-99-

SEMINAIRE 19

Quelque part dans la *Physique* où vous pourrez le trouver, où vous pourrez le trouver surtout si je vous le donne, c'est quelque part au Livre IV de la *Physique* d'Aristote ¹ - je ne le vois pas ici dans mes papiers, mais à la vérité il doit y être - Aristote le définit comme justement ce quelque chose qui xxx, dans un temps qui *ne peut pas* être senti xxx, en raison de son extrême petitesse, xxx.

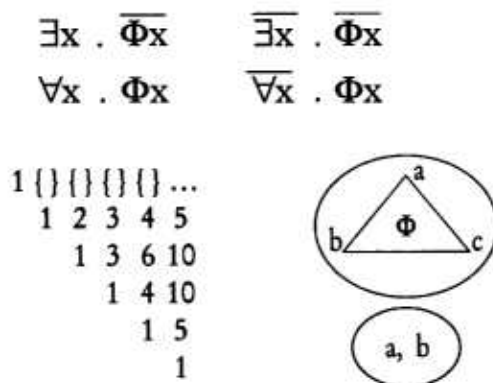
Je ne sais pas si ailleurs qu'en cet endroit, en cet endroit du Livre IV de la *Physique*, le terme *exton* est proféré dans la littérature antique, mais il est clair qu'il vient de... - c'est un participe, un participe passé, le participe passé de l'aoriste second *d'istemi*, de cet aoriste qui se dit *esten*, c'est *stan*, mais je ne sache pas qu'il existe de verbe *existemi*; c'est à contrôler. Quoiqu'il en soit, le *sistere* est déjà là; l'être stable, comme être stable à partir d'un domaine *to extan*, ce qui *n'existe qu'à n'être pas*, c'est bien de cela qu'il s'agit, c'est cela que j'ai voulu ouvrir aujourd'hui sous le chapitre général de l'Unien et, je vous en demande pardon, si j'ai choisi l'Unien, pardonnez-moi, c'est que c'est l'anagramme *d'ennui*.

1 - Aristote, la *Physique*, IV, 2226 15.

100

LEÇON VIII, 19 AVRIL 1972

[Lacan, avant de commencer, écrit au tableau]



Je commence dès maintenant parce qu'on m'a demandé, on m'a demandé en raison de ..., de choses prévalentes dans cet endroit, on m'a demandé de finir plus tôt, beaucoup plus tôt que d'habitude. Voilà!

Alors, pour aborder ce que..., ce qui vient, comme ça, dans une trame dont j'espère que le souvenir ne vous est pas trop lointain, je le reprends, je le reprends du *Yad'lun*, n'est-ce pas, que j'ai déjà proféré, pour ceux qui sont là, qui se parachutent d'une contrée lointaine, je répète ce que ça veut dire, parce que c'est, ça n'est pas d'une sonorité très habituelle. *Yad'lun*, ça a l'air de venir de je ne sais où, de *l'Un*, de *l'Un*, hein ? On

SEMINAIRE 19

ne s'exprime pas comme ça habituellement. Enfin, c'est pourtant de ça que je parle. De *l'Un*, l'apostrophe, U. N, y en *a*. C'est une façon de s'exprimer qui va se trouver, je l'espère, du moins pour vous, en accord avec quelque chose, qui j'espère n'est pas nouvelle pour tout le monde ici. Et, Dieu merci, je sais que j'ai des oreilles, certaines, averties des champs qu'il se trouve que je dois toucher pour faire face à ce dont il s'agit dans le discours psychanalytique. Ça va se montrer d'accord, je vous expliquerai en quoi, cette façon de s'exprimer, avec ce qui historiquement s'est produit dans la théorie, la théorie des ensembles... Vous avez entendu parler de ça ! Vous avez entendu parler de ça parce que c'est comme ça qu'on enseigne maintenant les mathématiques à partir de la classe de onzième. Il n'est pas sûr que ça en améliore beaucoup la compréhension.

La salle - On entend rien.

La salle - On n'entend rien !

J. Lacan - Quoi... Qu'est-ce qu'il y a ?

La salle - On n'entend pas du tout au fond !

J. Lacan - Qui... Qu'est-ce qu'il y a ?

G. Gonzalez - Ils n'entendent pas, mettez-vous plus près du micro.

Lacan - Je suis désolé... est-ce qu'on m'entend mieux comme ça ?

La salle - Non!...

J. Lacan - Alors le haut-parleur ne marche pas ? ... comment ? Bon! Alors prenons le temps ... comme ça ? ... comme ça, on entend mieux ? ... comme ça, ça va ?

[manipulation du micro par J. Lacan]

La salle - Non! . . .

[S. Faladé souffle dans le micro] - Il marche très bien...

Mais enfin, par rapport à ce qu'il en est de, d'une théorie, dont un des ressorts, c'est l'écriture - non pas bien sûr que la théorie des ensembles implique une écriture univoque, mais que, comme bien des choses en mathématiques, elle ne s'énonce pas sans écriture - la différence donc avec cette formule, ce *Yad'lun* que j'essaie de faire passer, c'est justement toute la différence qu'il y a de ... de l'écrit à la parole. C'est une faille qui

-102-

SEMINAIRE 19

n'est pas toujours..., toujours facile à combler. C'est bien pourtant à quoi je m'essaie en l'occasion, et vous devez tout de suite pouvoir comprendre pourquoi, s'il est vrai que, comme je les ai réécrites au tableau, les deux supérieures de ces quatre formules où j'essaie de figer ce qui supplée à ce que j'ai appelé l'impossibilité d'écrire, justement, ce qu'il en est du rapport sexuel, c'est bien dans la mesure où, au niveau supérieur, deux termes s'affrontent dont l'un est il *existe* et l'autre il *n'existe pas*, que j'apporte, je tente d'apporter la contribution qui peut afférer utilement à partir de la théorie des ensembles.

Il est, il est remarquable déjà, n'est-ce pas, il est frappant que, que il y ait de *l'Un* n'ait jamais fait aucun sujet d'étonnement si je puis dire. C'est tout de même peut-être aller un peu vite que de le formuler ainsi car, enfin, on peut mettre à l'actif de ce que j'appelle, comme étonnement, ce en quoi je vous interpelle de vous étonner, on peut y mettre à l'actif justement ce dont j'ai parlé, dont je vous ai vraiment invité de la façon la plus vive à prendre connaissance, c'est ce fameux *Parménide*, n'est-ce pas, du cher Platon, qui est toujours si mal lu ; en tout cas que moi je m'exerce à lire d'une façon qui n'est pas tout à fait celle reçue. Pour le *Parménide*, c'est tout à fait frappant de voir à quel point à un certain niveau, qui est celui proprement du discours universitaire, il met dans l'embarras. La façon qu'ont tous ceux qui profèrent des choses sages au titre de l'Université est toujours prodigieusement embarrassée. Comme s'il s'agissait là d'une gageure, n'est-ce pas, d'une sorte de ..., d'exercice en quelque sorte purement gratuit, de ballet. Et le déroulement des huit hypothèses concernant les rapports de *l'Un* et de l'Être reste en quelque sorte problématique, un objet de scandale. Certains bien sûr se distinguent en montrant la cohérence, mais cette cohérence apparaît dans l'ensemble gratuite et la confrontation des interlocuteurs, elle-même, paraît confirmer le caractère anhistorique, si on peut dire, de l'ensemble.

je dirais - si tant est que je puisse avancer quelque chose sur ce point - je dirais que ce qui me frappe, c'est vraiment tout à fait le contraire, et que si quelque chose me donnait l'idée qu'il y a dans le dialogue platonicien je ne sais quelle première assise d'un discours proprement analytique, je dirais que c'est bien celui-là, le *Parménide*, qui me le confirmerait. Il est tout à fait clair en effet que si vous vous rappelez ce que j'ai

- 103 -

donné, ce que j'ai inscrit comme structure - pardon de me taire pendant que j'écris, parce que ça ferait des complications

-

ce que j'ai donné comme structure est bien que quelque chose dont ce n'est pas par hasard que ça s'inscrit comme le signifiant indexé 1 qui se trouve au niveau de la production dans le discours analytique. Et c'est déjà quelque chose qui, encore que, j'en conviens, ça ne puisse pas vous apparaître tout de suite, je ne vous demande pas de le prendre comme une évidence, c'est une indication de l'opportunité de centrer très précisément sur, non pas le chiffre, mais le signifiant Un, notre interrogation dans sa suite.

Ça ne va pas de soi, qu'il y ait d'un. Ça a l'air d'aller de soi comme ça, parce que, par exemple, il y a des êtres vivants et que vous avez bien toute l'apparence, tout un chacun, enfin, qui êtes là si bien rangés, n'est-ce pas, d'être, d'être tout à fait indépendants les uns des autres et de constituer chacun ce qu'on appelle de nos jours une *réalité organique*, de tenir comme *individu*. C'est bien de là bien sûr que toute une première philosophie a pris un appui certain. Ce qu'il y a par exemple de frappant, c'est qu'au niveau de la logique aristotélicienne, le fait de mettre sur la même colonne, c'est-à-dire dans l'occasion je vous le rappelle, de mettre au principe de la même spécification de l'*x*, à savoir je l'ai dit, je l'ai déjà énoncé, de l'homme, de l'être qui se qualifie chez le parlant comme masculin, si nous prenons le *il existe, il existe au moins un* pour qui $\exists x$ n'est pas recevable comme assertion, $\exists x . -\dot{x}$, eh bien, de ce point de vue, du point de vue de l'individu, nous nous trouvons placés devant une position qui est nettement contradictoire, à savoir que la logique aristotélicienne, laquelle est fondée, n'est-ce pas, sur cette intuition de l'individu qu'il pose comme réel, Aristote nous dit que, après tout, il n'y a pas de ..., ce n'est pas l'idée du cheval qui est réelle, c'est le cheval bel et bien vivant, sur lequel nous sommes forcés de nous demander précisément comment, comment vient l'idée, d'où nous la retirons. Il renverse, il renverse non sans arguments péremptoires ce dont parlait Platon qui est à savoir que c'est de participer à l'idée du cheval que le cheval se soutient, que ce qu'il y a de plus réel, c'est l'idée du cheval.

- 104 -

SEMINAIRE 19

Si nous nous plaçons sous l'angle, sous le biais aristotélicien, il est clair qu'il y a contradiction entre l'énoncé que *pour tout x*, x remplit dans $\mathbb{I}$ la fonction d'argument et le fait qu'il y a *quelque* x qui ne peut remplir la place d'argument que dans l'énonciation, exactement négation de la première. Si on nous dit que *tout* cheval - ce que vous voudrez enfin, n'est-ce pas ? - est fougueux et si on y ajoute qu'il y a *quelque* cheval, *au moins un* qui ne l'est pas, dans la logique aristotélicienne ceci est une contradiction. Ce que j'avance est fait pour vous faire saisir que justement si je peux, si j'ose avancer deux termes, ceux qui sont de droite dans mon groupe à quatre termes - ce n'est pas par hasard qu'ils sont quatre - si je peux avancer quelque chose qui manifestement fait défaut à ladite logique, c'est bien certainement dans la mesure où le terme d'existence a changé de sens dans l'intervalle et où il ne s'agit pas de la même existence quand il s'agit de l'existence d'un terme qui est capable de prendre dans une fonction mathématiquement articulée la place de l'argument.

Rien encore ici ne fait le joint de ce *Yad'lun* comme tel avec cet *au moins un* qui est très précisément ce qui est formulé par la notion E inversé x, *il existe un x*, *au moins un* qui donne, à ce qui se pose comme fonction, une valeur qualifiable du vrai. Cette distance qui se pose de l'existence, si l'on peut dire - je ne l'appellerai pas autrement aujourd'hui faute d'un meilleur mot - l'existence naturelle, qui n'est pas limitée aux organismes vivants, ces Uns par exemple, nous pouvons les voir dans les corps célestes dont ce n'est pas pour rien qu'ils sont les ..., parmi les premiers à avoir retenu une attention proprement scientifique, c'est très précisément dans cette affinité qu'ils ont avec *l'Un*. Ils apparaissent comme s'inscrivant au ciel comme des éléments d'autant plus aisément marquables de *l'Un* qu'ils sont punctiformes et il est certain qu'ils ont beaucoup fait pour mettre l'accent, comme forme de passage, pour mettre l'accent sur le point.

Si entre l'individu et ce qu'il en est de ce que j'appellerai *l'Un réel*, dans l'intervalle, les éléments qui se signifient comme punctiformes ont joué un rôle éminent pour ce qui est de leur transition, est-ce que il ne vous est pas sensible - et certainement est-ce que ça n'a pas retenu votre oreille au passage - que je parle de *l'Un* comme d'un Réel, d'un Réel qui aussi bien peut n'avoir rien à faire avec aucune réalité ? J'appelle réalité ce qui est la réalité, à savoir par exemple votre existence propre, votre

- 105 -

mode de soutien qui est assurément matériel, et d'abord parce qu'il est corporel. Mais il s'agit de savoir de quoi l'on parle quand on dit

Yad'lun, d'une certaine façon dans la voie dans laquelle s'engage la science. Je veux dire à partir de ce tournant où décidément c'est au nombre comme tel qu'elle s'est fiée pour ce qui est son grand tournant, le tournant galiléen, pour le nommer. Il est clair que, de cette perspective scientifique, le *Un* que nous pouvons qualifier d'individuel, *Un* et puis quelque chose qui s'énonce dans le registre de la logique du nombre, il n'y a pas tellement lieu de s'interroger sur l'existence, sur le soutien logique qu'on peut donner à une licorne tant qu'aucun animal n'est pas conçu d'une façon plus appropriée que la licorne elle-même. C'est bien dans cette perspective qu'on peut dire que ce que nous appelons la réalité, la réalité naturelle, nous pouvons la prendre au niveau d'un certain discours. Et je ne recule pas à prétendre que le discours analytique ne soit celui-là. La réalité, nous pouvons toujours la prendre au niveau du fantasme.

Ce Réel dont je parle et dont le discours analytique est fait pour nous rappeler que son accès, c'est le Symbolique, le dit Réel, c'est dans et par cet impossible que ne définit *que* le Symbolique, que nous y accédons. J'y reviens au niveau de l'histoire naturelle d'un Plin. Je ne vois pas ce qui différencie la licorne d'aucun autre animal, lui parfaitement existant dans l'ordre naturel. La perspective qui interroge le Réel dans une certaine direction nous commande d'énoncer ainsi les choses.

Je ne suis pas du tout pour autant en train de vous parler de quoi que ce soit qui ressemble à un progrès. Ce que nous gagnons sur le plan scientifique qui est incontestable, n'accroît absolument pas pour autant par exemple notre sens critique en matière de ... en matière de vie politique par exemple. J'ai toujours souligné que ce que nous gagnons d'un côté, est perdu de l'autre pour autant que il y a une certaine limitation inhérente à ce qu'on peut appeler le champ de l'adéquation chez l'être parlant.

Ce n'est pas parce que nous avons fait concernant la vie, la biologie, des progrès depuis Plin, que c'est un progrès absolu. Si un citoyen romain voyait comment nous vivons, il est malheureusement hors de cause de l'évoquer à cette occasion en personne, mais enfin il serait probablement bouleversé d'horreur. Comme nous ne pouvons en préjuger

que d'après les ruines qu'a laissées cette civilisation, l'idée que nous pouvons nous en faire, c'est de voir, ou d'imaginer ce que seront les restes de la nôtre dans un temps, s'il est supposable, équivalent.

Ceci, n'est-ce pas, pour ne pas que vous vous montiez le bourrichon, si je puis dire, sur le sujet d'une confiance que je ferais particulièrement à la science. Il ne s'agit pas dans le discours analytique d'un discours scientifique, mais d'un discours dont la science nous fournit le matériel, ce qui est bien différent. Donc il est clair que la prise de l'être parlant sur le monde où il se conçoit comme plongé - schéma déjà qui sent son fantasme, n'est-ce pas ? - que cette prise tout de même ne va en augmentant, ça, c'est certain, cette prise ne va en augmentant que dans la mesure où quelque chose s'élabore et c'est l'usage du nombre.

Je prétends vous montrer que ce nombre se réduit tout simplement à ce *Yad'lun*. Alors, il faut voir ce qui historiquement nous permet d'en savoir sur ce *Yad'lun* un petit peu plus que ce que Platon en fait, si je puis dire, en le mettant tout à plat avec ce qu'il en est de l'Être. Il est certain que ce dialogue est extraordinairement suggestif et fécond et que si vous voulez bien y regarder de près vous y trouverez déjà préfiguration de ce que je peux, sur la base, sur le thème de la théorie des ensembles, énoncer ce *Yad'lun*.

Commencez seulement l'énoncé de la première hypothèse, si *l'Un* -il est à prendre pour sa signification - si *l'Un* est *Un*, qu'est-ce que nous allons pouvoir en faire ? La première chose qu'il y met comme objection est ceci, c'est que cet *Un* ne sera nulle part, parce que s'il était quelque part, il serait dans une enveloppe, dans une limite, et que ceci est bien contradictoire avec son existence d'*Un*.

Qu'est-ce qu'y a ? Ben voilà ! Je parle doucement. C'est comme ça, tant pis, c'est comme ça que je parle aujourd'hui, c'est sans doute que je ne peux pas faire mieux.

Pour que l'*Un* ait pu être élaboré dans son existence d'*Un* de la façon que fonde la *Mengenlehre*, la théorie des ensembles, pour le traduire comme on l'a traduit non sans bonheur en français, mais certainement avec un accent qui ne répond pas tout à fait avec le sens du terme original en allemand qui, du point de vue de ce qu'on vise, n'est pas meilleur. Eh bien, ceci n'est venu que tard, et n'est venu qu'en fonction de toute l'histoire des mathématiques elles-mêmes, dont bien entendu il n'est

SEMINAIRE 19

pas question qu'ici je retrace même le plus bref des abrégés, mais dans lequel il faut tenir compte de ceci, qui a pris tout son accent, toute sa portée, à savoir de ce que je pourrais appeler les ..., les extravagances du nombre.

Ça a commencé évidemment très tôt puisque déjà au temps de Platon le nombre irrationnel faisait problème et qu'il se trouvait hériter - il nous en donne l'énoncé avec tous les développements dans le *Théétète* - n'est-ce pas, le scandale pythagoricien du caractère irrationnel de la diagonale du carré, du fait qu'on ne finira jamais, ceci est démontrable sur une figure. Et c'est bien ce qu'il y avait de plus heureux pour leur faire apparaître, à cette époque, l'existence de ce que j'appelle l'extravagance numérique. Je veux dire quelque chose qui sort du champ de *l'Un*. Après ça, quoi ? Quelque chose que nous pouvons dans la méthode dite d'exhaustion d'Archimède, considérer comme l'évitement de ce qui vient tellement de siècles après sous la forme des paradoxes du calcul infinitésimal, sous la forme de l'énoncé de ce qu'on appelle l'infiniment petit, chose qui ne met que très longtemps à être élaboré en posant, en posant quelque quantité finie dont on dit que de toute façon, un certain mode d'opérer aboutira à être plus petit que ladite quantité, c'est-à-dire, en fin de compte, à se servir du fini pour définir un transfini. Et puis l'apparition, ma foi, on ne peut pas ne pas la mentionner, l'apparition de la série trigonométrique de Fourier qui n'est pas certainement sans poser toutes sortes de problèmes de fondement théorique. Tout ceci conjugué avec la réduction, la réduction au ... à des principes parfaitement finitistes du calcul dit infinitésimal qui se poursuit à la même époque et dont Cauchy est le grand représentant. Je ne fais cette évocation ultra rapide que pour dater ce que veut dire la reprise sous la plume de Cantor de ce qui est le statut de *l'Un*.

Le statut de *l'Un*, à partir du moment où il s'agit de le fonder, ne peut partir que de son ambiguïté. A savoir que le ressort de la théorie des ensembles tient tout entier à ce que le *Un* qu'il y a, de l'ensemble, est distinct de *l'Un* de l'élément. La notion de l'ensemble repose sur ceci qu'il y a ensemble même avec un seul élément. Ça ne se dit pas comme ça d'habitude, mais le propre de la parole est justement d'avancer avec des gros sabots. Il suffit d'ailleurs d'ouvrir n'importe quel exposé de la théorie des ensembles, pour toucher du doigt ce que ceci implique. A savoir que si

- 108 -

SEMINAIRE 19

l'élément posé comme fondamental d'un ensemble est ce quelque chose que la notion même de l'ensemble permet de poser comme un ensemble vide, eh bien, ceci fait, l'élément est parfaitement recevable. A savoir qu'un ensemble peut avoir l'ensemble vide comme constituant son élément, qu'il est à ce titre absolument équivalent à ce qu'on appelle communément un singleton pour ne pas justement annoncer tout de suite la carte du chiffre 1. Et ceci de la façon la plus fondée pour la bonne raison que nous ne pouvons définir le chiffre 1 qu'à prendre la classe de tous les ensembles qui sont à un seul élément et à en mettre en valeur l'équivalence comme étant proprement ce qui constitue le fondement de l'Un.

La théorie des ensembles est donc faite pour restaurer le statut du nombre. Et ce qui prouve qu'elle le restaure effectivement, ceci dans la perspective de ce que j'énonce, c'est que très précisément, à énoncer comme elle le fait le fondement de l'Un et à y faire reposer le nombre comme classe d'équivalence, elle aboutit à la mise en valeur de ce qu'elle appelle le non-dénombrable qui est très simple et, vous allez le voir, d'un accès immédiat, mais que, à le traduire dans mon vocabulaire, j'appelle non pas le non-dénombrable, objet que je n'hésiterai pas à qualifier de mythique, mais l'impossibilité à dénombrer. Ce qui se démontre par la méthode - ici je m'excuse de ne pas pouvoir en illustrer immédiatement au tableau la facture, mais vraiment après tout, qu'est-ce qui empêche ceux d'entre vous que ce discours intéresse d'ouvrir le moindre traité dit Théorie naïve des ensembles pour s'apercevoir que, par la méthode dite diagonale, on peut faire toucher du doigt qu'il y a moyen à énoncer, d'une série de façons différentes, la suite des nombres entiers, car à la vérité on peut l'énoncer de trente six mille façons - qu'il sera immédiatement accessible de montrer que, quelle que soit la façon dont vous l'avez ordonnée, il y en aura, à prendre simplement la diagonale et, dans cette diagonale, à en changer à chaque fois selon une règle à l'avance déterminée les valeurs, une autre façon encore de les dénombrer. C'est très précisément en ceci que consiste le Réel attaché à l'Un.

Et, si tant est qu'aujourd'hui je peux en pousser assez loin dans le temps auquel j'ai promis que je me limiterai, la démonstration, je vais tout de même dès maintenant mettre l'accent sur ce que comporte cette ambiguïté mise au fondement de l'Un comme tel. C'est très exactement ceci que, contrairement à l'apparence, l'Un ne saurait être fondé sur la

-109 -

SEMINAIRE 19

mêmeté, mais qu'il est très précisément, au contraire, par la théorie des ensembles, marqué comme devant être fondé sur la pure et simple différence. Ce qui règle le fondement de la théorie des ensembles consiste en ceci que, quand vous en notez, disons pour aller au plus simple, trois éléments, chacun séparé par une virgule, donc par deux virgules, si un de ces éléments d'aucune façon apparaît être le même qu'un autre, ou s'il peut lui être uni par quelque signe que ce soit d'égalité, il est purement et simplement tout-un avec celui-ci. Au premier niveau de bâti qui constitue la théorie dite de l'ensemble, est l'axiome d'extentionnalité qui signifie très précisément ceci qu'au départ il ne saurait s'agir de même. Il s'agit très précisément de savoir à quel moment dans cette construction surgit la mêmeté.

La mêmeté non seulement surgit sur le tard dans la construction et, si je puis dire, sur un de ses bords, mais en plus je puis avancer que cette mêmeté comme telle se compte dans le nombre et que donc le surgissement de *l'Un*, en tant qu'il est qualifiable du même, ne surgit, si je puis dire, que d'une façon exponentielle. Je veux dire que c'est à partir du moment où *l'Un* dont il s'agit n'est rien d'autre que cet $\aleph_0$ où se symbolise le cardinal de l'infini, de l'infini numérique, de cet infini que Cantor appelle impropre et qui est fait des éléments de ce qui constitue le premier infini propre, à savoir l' $\aleph_0$ en question, c'est au cours de la construction de cet $\aleph_0$ qu'apparaît la construction du même lui-même, et que ce même, dans la construction, est compté lui-même comme élément.

C'est en quoi, disons, il est inadéquat dans le dialogue platonicien de faire participation de quoi que ce soit d'existant à l'ordre du semblable. Sans le franchissement dont se constitue *l'Un* d'abord, la notion du semblable ne saurait apparaître d'aucune façon.

C'est ce que nous allons, j'espère, voir. Si nous ne le voyons pas ici aujourd'hui puisque je suis limité à un quart d'heure de moins que ce que je n'ai d'habitude, je le poursuivrai ailleurs. Et pourquoi pas la prochaine fois, au jeudi de Sainte-Anne, puisqu'un certain nombre d'entre vous en connaît le chemin. Néanmoins ce que je veux marquer, c'est ce qui résulte de ce départ même de la théorie des ensembles et de ce que j'appellerai, pourquoi pas, la *cantorisation*, à condition de l'écrire c. a. n., du nombre. Voici ce dont il s'agit. Pour y fonder d'aucune façon le

cardinal, il n'y a d'autres voies que celles de ce qu'on appelle l'application bi-univoque d'un ensemble sur un autre. Quand on veut l'illustrer, on ne trouve rien de mieux, on ne trouve rien d'autre que d'évoquer alternativement je ne sais quel rite primitif de potlatch pour la prévalence d'où sortira l'instauration d'un chef au moins provisoire, ou plus simplement la manipulation dite du maître d'hôtel, celui qui confronte un par un chacun des éléments d'un ensemble de couteaux avec un ensemble de fourchettes. C'est à partir du moment où il y en aura encore Un d'un côté et plus rien de l'autre, qu'il s'agisse des troupeaux que font franchir un certain seuil chacun des deux concurrents au titre de chef, ou qu'il s'agisse du maître d'hôtel qui est en train de faire ses comptes, il apparaîtra quoi ? L'Un commence au niveau où il y en a Un qui manque.

L'ensemble vide est donc proprement légitimé de ceci qu'il est, si je puis dire, la porte dont le franchissement constitue la naissance de $l'Un$. Le premier Un qui se désigne à une expérience recevable, je veux dire recevable mathématiquement, d'une façon qui puisse s'enseigner, car c'est cela que veut dire mathème, et non pas qui fasse appel à cette sorte de figuration grossière qui est celle... — c'est à peu près la même chose — ce qui constitue $l'Un$ et très précisément qui le justifie, qui ne se désigne que comme distinct et non d'aucun autre repérage qualificatif, c'est qu'il ne commence que de son manque. Et c'est bien en quoi nous apparaît, dans la reproduction que je vous ai faite ici du triangle de Pascal, la nécessité de distinguer chacune de ces lignes dont vous savez, je pense depuis un bout de temps, je l'ai assez souligné, comment elles se constituent, chacune étant faite de l'addition de ce qui est en haut et sur la même ligne, de ce qui est noté sur la droite, chacune de ces lignes est donc constituée ainsi:

1	{1}	{1}	{1}	{1}	...
	1	2	3	4	5
		1	3	6	10
			1	4	10
				1	5
					1

Il importe de s'apercevoir de ce que désigne chacune de ces lignes.

SEMINAIRE 19

L'erreur, le manque de fondement qui s'énonce de la définition d'Euclide, qui est très précisément celle-ci: xxx (Euclide, *Eléments*, 4, VII], *la monade est ce selon quoi chacun des étants peut être dit Un*, et le nombre, *arithmos*, est très précisément cette multiplicité qui est faite de monades. Le triangle de Pascal n'est pas ici pour rien. Il est là pour figurer ce qu'on appelle dans la théorie des ensembles, non pas les éléments, mais les parties de ces ensembles. Au niveau des parties, les parties énoncées monadiquement d'un ensemble quelconque sont de la seconde ligne ; la monade est seconde. Comment appellerons-nous la première, celle qui est en somme constituée de cet ensemble vide dont le franchissement est justement ce dont *l'Un* se constitue ? Pourquoi ne pas user de l'écho que nous donne la langue espagnole et ne pas l'appeler la *nade* ? Ce dont il s'agit dans ce *Un* répété de la première ligne, c'est très proprement la *nade*, à savoir la porte d'entrée qui se désigne du manque.

C'est à partir de ce qu'il en est de la place où se fait un trou, de ce quelque chose que, si vous en voulez une figure, je représenterais comme étant le fondement du *Yad'hun*, il ne peut y avoir de *l'Un* que dans la figure d'un sac, qui est un sac troué. Rien n'est *Un* qui ne sorte ou qui, du sac, ou qui dans le sac, ne rentre; c'est là le fondement originel, à le prendre intuitivement, de *l'Un*.

Je ne puis, en raison de mes promesses, et je le regrette, pousser donc ici plus loin aujourd'hui ce que j'ai apporté. Sachez simplement que nous interrogerons, comme j'en avais ici déjà désigné la figure, que nous interrogerons, à partir de la triade, la forme la plus simple où les parties, les sous-ensembles faits des parties de l'ensemble, où ces parties sont figurables d'une façon qui nous satisfasse, pour remonter à ce qui se passe au niveau de la dyade et au niveau de la monade.

Vous verrez qu'à interroger, non pas ces nombres premiers, mais ces premiers nombres, sera soulevée une difficulté dont le fait qu'elle soit une difficulté figurative, j'espère, ne nous empêchera pas de comprendre quelle est l'essence et de voir ce qu'il en est du fondement de *l'Un*.

LEÇON IX, 10 MAI 1972

Il m'est difficile de vous frayer la voie dans un discours qui ne vous intéresse pas tous. Je veux dire comme pas *tous* et même j'ajoute, *que* comme *pas tous*. Une chose est évidente, c'est le caractère clé, dans la pensée de Freud, du *tous*. La notion de foule qu'il hérite de cet imbécile qui s'appelait Gustave Le Bon lui sert à entifier ce *tous*. Il n'est pas étonnant qu'il y découvre la nécessité d'un il *existe* dont, à cette occasion, il ne voit que l'aspect qu'il traduit comme le trait unaire, *der einziger Zug*. Le trait unaire n'a rien à faire avec *l'Yad'lun* que j'essaie de serrer cette année au titre qu'il n'y a pas mieux à faire, ce que j'exprime par... ou *pire*, dont ce n'est donc pas pour rien que j'ai dit le dire adverbiallement.

J'indique tout de suite, le trait unaire est ce dont se marque la répétition comme telle. La répétition ne fonde aucun tous ni n'identifie rien, parce que tautologiquement, si je puis dire, il ne peut pas y en avoir de première. C'est en quoi toute cette psychologie de quelque chose qu'on traduit par des foules, *psychologie des foules*, loupe ce qu'il s'agirait d'y voir avec un peu plus de chance, la nature *dupas tous* qui la fonde, nature qui est celle justement de *la femme*, à mettre entre guillemets, qui pour le père Freud a constitué jusqu'à la fin le problème, problème de ce qu'elle veut. Je vous ai déjà parlé de ça. Mais revenons à ce que j'essaie cette année de filer pour vous.

N'importe quoi, c'est vrai, peut servir à écrire *l'Un* de répétition. Ce n'est pas qu'il ne soit rien, c'est qu'il s'écrit avec n'importe quoi pour peu que ce soit facile à répéter en figures. Rien de plus facile à figurer

SEMINAIRE 19

pour l'être qui se trouve en charge de faire que dans le langage, ça parle, rien de plus facile à figurer que ce qu'il est fait pour reproduire naturellement, à savoir, comme on dit, son semblable ou son type. Non pas qu'il sache d'origine faire sa figure, mais elle le marque et ça, il peut la lui rendre, lui rendre la marque qui justement est le trait unaire. Le trait unaire, est le support de ce dont je suis parti sous le nom de *stade du miroir*, c'est-à-dire d'identification imaginaire.

Mais non seulement ce pointage d'un support typique, c'est-à-dire imaginaire, la marque comme telle, le trait unaire, ne constitue pas un jugement de valeur — comme il m'est revenu, on l'a dit, que je faisais, jugement de valeur du type imaginaire, caca! symbolique, miam! miam!

— mais tout ce que j'ai dit, écrit, inscrit dans les graphes, schématisé dans un modèle optique à l'occasion, où le sujet se réfléchit dans le trait unaire, et où c'est seulement à partir de là qu'il se repère comme *moi-idéal*, tout cela insiste justement sur ce que l'identification imaginaire s'opère par une marque symbolique. De sorte que, qui dénonce ce manichéisme — le jugement de valeur, pouah! — dans ma doctrine, démontre seulement ce qu'il en est pour m'avoir entendu ainsi depuis le début de mon discours, dont il est pourtant contemporain. Un porc, pour se dresser sur ses pattes et faire le porc debout, n'en reste pas moins le porc qu'il était de souche; mais il n'y a que lui pour s'imaginer qu'on s'en souvient.

Pour revenir à Freud dont je n'ai fait jusque là que commenter la fonction qu'il a introduite sous le nom de narcissisme, c'est bien de l'erreur qu'il a commise en liant le *Moi* sans relais à sa *Massenpsychologie* que relève l'incroyable de l'institution dont il a projeté ce qu'il appelle *l'économie du psychisme*, c'est à savoir l'organisation à quoi il a cru devoir confier la relance de sa doctrine. Il l'a voulue telle pourquoi? Pour constituer la *garde* d'un *noyau de vérité*. C'est ainsi que Freud l'a pensé et c'est bien ainsi aussi que ceux qui s'avèrent être les fruits de cette conception s'expriment pour, même s'ils déclarent modeste ce noyau, s'en attirer la considération. Ce qui, du point où les choses en sont maintenant dans l'opinion, est comique. Il suffit pour le faire apparaître d'indiquer ce qu'implique cette sorte de garant, une école de sagesse. Voilà comment de toujours on aurait appelé ça, *l'Es*, l'est-ce? point d'interrogation.

SEMINAIRE 19

La sagesse comme il apparaît du livre même de la patience, de la sapience, qu'est *l'Ecclésiaste* c'est quoi? C'est, comme il est dit là clairement, c'est le savoir de la jouissance. Tout ce qui se pose comme tel se caractérise comme ésotérisme et l'on peut dire que, il n'y a pas de religion hors la chrétienne qui ne s'en pare, avec les deux sens du mot. Dans toutes les religions, la bouddhique et aussi bien la mahométane, sans compter les autres, il y a cette parure et cette façon de se parer, je veux dire de marquer la place de ce savoir de la jouissance. Ai-je besoin d'évoquer les *tantras* pour l'une de ces religions, les soufis pour l'autre ? C'est ce dont s'habilitent aussi les philosophies présocratiques et c'est ce avec quoi rompt Socrate, qui y substitue - et l'on peut dire nommément - la relation à *l'objet petit a*, qui n'est rien d'autre que ce qu'il appelle *âme*.

Cette opération s'illustre suffisamment du partenaire qui lui est donné dans *le Banquet sous* l'espèce parfaitement historique d'Alcibiade, autrement dit de la frénésie sexuelle, à quoi aboutit normalement le discours du maître, si je puis dire, absolu, c'est-à-dire qui ne produit rien que la castration symbolique. Je rappelle la mutilation des Hermès, je l'ai fait en son temps quand, de ce *Banquet*, je me suis servi pour articuler le transfert. Le savoir de la jouissance à partir de Socrate ne survivra plus qu'en marge de la civilisation, non, bien entendu, sans qu'elle en ressente ce que Freud appelle pudiquement son malaise. Un dingue de temps en temps mugit à s'y retrouver, dans le fil de cette subversion. Ça ne fait date qu'à ce qu'il soit capable de la faire entendre dans le discours même qui a produit ce savoir, le discours chrétien, pour mettre les points sur les i, puisque, n'en doutons pas, c'est l'héritier du discours socratique. C'est le discours du maître *up to date*, du maître dernier modèle et des petites filles modèles-modèles qui sont sa progéniture. On m'assure que dans ce genre, celui que j'appelle le modèle-modèle, qui maintenant se pare d'initiales diverses mais qui commencent toujours par m, il en vient ici à la pelle. Je le sais parce qu'on me le dit. Car moi d'où je suis, il ne me suffit pas pour les voir, de vous regarder, parce que justement, de départ, elles ne sont *pas toutes* modèles-modèles.

Oui! remarquons-le, ça fait de l'effet évidemment quand, cette remarque qu'il y a eu subversion, et j'ai dit que ça fait date, c'est un

- 115 -

SEMINAIRE 19

Nietzsche qui la profère. Je fais simplement remarquer qu'il ne peut la proférer, je veux dire se faire entendre, qu'à l'articuler dans le seul discours audible, c'est-à-dire celui qui détermine le maître up *to date* comme sa descendance. Tout ce beau monde s'en régale, naturellement, mais ça n'y change rien. Tout ce qui s'est produit en fait partie depuis le départ et, bien entendu, que les initiales elles-mêmes, dont il était tout à l'heure question, y soient aussi depuis le départ, ça ne se découvre que *nachtrdglich*.

Je ne crois pas inutile de marquer ici que le *pas tous* vient de glisser comme il est naturel en *pas toutes*. C'est fait pour ça. Tout le bla-bla que je ne produis - aujourd'hui qu'on peut pointer quelque mouvement dans l'émergence du discours - qu'à marquer que le sens en reste problématique, notamment de ce qu'il ne faut pas entendre dans ce que je viens de dire, à savoir un sens de l'histoire, puisque, comme tout autre sens, il ne s'éclaire que de ce qui arrive, et que ce qui arrive ne dépend que de la fortune. Pourtant ceci ne veut pas dire qu'il ne soit pas calculable, à partir de quoi? De l'Un qu'on y trouve. Seulement, il ne faut pas se tromper sur ce qu'on trouve d'Un. Ce n'est jamais celui qu'on cherche. C'est pourquoi, comme je l'ai dit après un autre qui est dans mon cas, je ne cherche pas, qu'il a dit, je trouve. La manière, la seule, de ne pas se tromper, c'est à partir de la trouvaille, de s'interroger sur ce qu'il y avait, si on l'avait voulu, à chercher.

Qu'est-ce que la formule dont j'ai un jour articulé le transfert? Ce, depuis fameux, sujet supposé savoir, mes artefacts d'écriture y démontrent un pléonasme. On y peut écrire sujet de \$, ce qui rappelle qu'un sujet n'est jamais qu'un supposé, *upokeimenon*, je n'use de la redondance qu'à partir de la surdité de l'Autre. Il est clair que c'est le savoir qui est supposé et personne ne s'y est jamais trompé. Supposé à qui? Certainement pas à l'analyste mais à sa position. Ce sur quoi on peut consulter mes séminaires, car c'est bien ce qui frappe à les relire, pas de bavures, à la différence de mes *Écrits*. *Oui!* C'est comme ça. C'est parce que j'écris vite. Je ne me l'étais jamais dit. Mais je m'en suis aperçu parce que il est arrivé que je parle récemment à quelqu'un. Je l'ai fait depuis la dernière fois où certains d'entre vous m'ont entendu à Sainte-Anne.

J'ai avancé des choses à partir de la théorie des ensembles, ici invoquée pour mettre en question cet Un dont je parlai tout à l'heure, à l'instant.

- 116 -

SEMINAIRE 19

Je prends toujours mes risques, on ne peut pas dire que cette fois-là, je les ai pas pris, avec tout l'humour nécessaire.

$2^{x^{0-1}}$, deux puissance Aleph indice zéro moins un.

Je crois vous avoir suffisamment souligné la différence qu'il y a de l'index 0 à la fonction du 0 quand elle est utilisée dans une échelle exponentielle. Bien sûr ce n'est pas dire que je n'aie chatouillé là la sensibilité de mathématiciens qui pouvaient être ce soir-là dans mon auditoire. Ce que je voulais dire, et attendant que quelque chose m'en revienne -c'était une interpellation - ce que je voulais dire, c'est que soustrait *l'Un*, tout cet édifice des nombres devrait, à l'entendre comme produit d'une opération logique, nommément celle qui procède de la position du 0 et de la définition du successeur, se défaire de toute la chaîne, jusqu'à revenir à son départ. Il est curieux qu'il m'ait fallu convoquer expressément quelqu'un pour que, de sa bouche, je retrouve le bien-fondé de ce qu'aussi la dernière fois j'ai énoncé, à savoir que ceci comporte non pas seulement *l'Un* qui se produit du 0 mais un autre que, comme tel, j'ai marqué repérable, dans la chaîne, du passage d'un nombre à l'autre quand il s'agit de compter ses parties. C'est là-dessus que j'espère conclure. Mais dès maintenant je me contente de noter que la personne qui ainsi me confirmait, c'est elle qui, dans une dédicace qu'elle m'a fait l'honneur de me faire à propos d'un petit article où elle-même s'était énoncée, que j'écrivais vite.

Ça ne m'était pas venu à l'idée parce que ce que j'écris, je le refais dix fois. Mais c'est vrai que la dixième fois, je l'écris très vite. C'est pour ça que, il y reste des bavures, parce que c'est un texte. Un texte, comme le nom l'indique, ça ne peut se tisser qu'à faire des nœuds. Quand on fait des nœuds, il y a quelque chose qui reste et qui pend. Je m'en excuse, je n'ai jamais écrit que pour les gens censés m'avoir entendu et quand, par exception, j'écrivais d'abord, le rapport d'un congrès par exemple, je n'y ai jamais donné qu'un discours sur mon rapport. Qu'on consulte ce que j'ai dit à Rome pour le congrès ainsi nommé, j'ai fait le rapport écrit qu'on sait - et ça a été publié en son temps - ce que j'ai dit je ne l'ai pas repris dans mon écrit mais on y sera certainement plus à l'aise que dans le rapport lui-même. Ceux pour qui donc, en somme, j'avais fait ce

- 117 -

travail de reprise logique, ce travail qui part du *Discours de Rome*, dès qu'ils abandonnent la ligne critique qui en résulte, de ce travail, pour retourner aux Êtres dont je démontre précisément que ce discours doit s'abstenir, pour retourner à ces Êtres et en faire le support du discours de l'analysant, ne font que revenir au bavardage. C'est pourquoi ceux-là même qui ont pris le large de ce discours, aussitôt dit, aussitôt fait, en ont complètement perdu le sens.

C'est bien pourquoi, à propos de mon *sujet supposé savoir*, il s'est trouvé, enfin, qu'ils émettent, voire qu'ils impriment noir sur blanc, ce qui est plus fort, justement à s'apercevoir de décoller de ce où je les conduisais, de la ligne où je les maintiens, qu'ils ne savaient plus rien. A partir de quoi je le répète, ils ont été à dire qu'à le supposer, ce savoir, à la position de l'analyste, c'est très vilain, parce que c'est dire que l'analyste fait semblant. Il n'y a à ça qu'une petite paille que j'ai déjà pointée tout à l'heure, c'est que l'analyste ne fait pas semblant, il occupe, il occupe avec quoi? C'est ce que je laisse à y revenir, il occupe la position du semblant. Il l'occupe légitimement parce que, par rapport à la jouissance, à la jouissance telle qu'ils ont à la saisir dans les propos de celui qu'au titre d'analysant, ils cautionnent dans son énonciation de sujet, il n'y a pas d'autre situation tenable. Qu'il n'y a que de là que s'aperçoit jusqu'où la jouissance, la jouissance de cette énonciation autorisée peut se mener sans dégâts trop notoires.

Mais le semblant ne se nourrit pas de la jouissance qu'il bafouerait. Au dire de ceux qui reviennent au discours de l'ornière, il donne, ce semblant, à autre chose que lui-même, son porte-voix et justement de se montrer comme masque, je dis ouvertement porté, comme dans la scène grecque. Le semblant prend effet d'être manifeste. Quand l'acteur porte le masque, son visage ne grimace pas, il n'est pas réaliste. Le pathos est réservé au chœur qui s'en donne, c'est le cas de le dire, à cœur joie. Et pourquoi? Pour que le spectateur, je dis celui de la scène antique, y trouve son plus-de-jouir communautaire, à lui. C'est bien ce qui fait pour nous le prix du cinéma. Là le masque est autre chose, c'est l'irréel de la projection.

Mais revenons à nous. C'est de donner voix à quelque chose, que l'analyste peut démontrer que cette référence à la scène grecque est opportune. Car qu'est-ce qu'il fait, d'occuper comme telle cette position du semblant? Rien d'autre que de démontrer justement, de le pouvoir

SEMINAIRE 19

démontrer, que la terreur ressentie du désir dont s'organise la névrose, ce qu'on appelle défense, n'est, au regard de ce qui s'y produit de travail en pure perte, que conjuration à faire pitié. Vous retrouvez, aux deux bouts de cette phrase, ce qu'Aristote désigne de l'effet de la tragédie sur l'auditeur. Et où ai-je dit que le savoir dont procède cette voix soit de semblant? Doit-elle même le paraître? Prendre un ton inspiré? Rien de pareil, ni l'air, ni la chanson du semblant ne lui conviennent, à l'analyste. Seulement, voilà! Comme il est clair que ce savoir n'est pas l'ésotérique de la jouissance, ni seulement le savoir-faire de la grimace, il faut se résoudre à parler de la vérité comme position fondamentale, même si de cette vérité on ne sait pas tout, puisque je la définis par son mi-dire, par le fait qu'elle ne peut plus que se mi-dire.

Mais qu'est-ce alors que le savoir qui s'assure de la vérité ? Il n'est rien

`que ce qui provient de la notation qui résulte du fait de la poser à partir du signifiant, maintien assez rude à soutenir, mais qui se confirme de fournir un savoir non-initiatique parce que procédant, n'en déplaît à quelqu'un, du sujet qu'un discours assujettit comme tel à la production, ce sujet qu'il se trouve des mathématiciens pour qualifier de créatif et à préciser que c'est bien de sujet qu'il s'agit, ce qui se recoupe de ce que le sujet, dans ma logique, s'exténue à se produire comme effet de signifiant, bien entendu en en restant aussi distinct qu'un nombre réel d'une suite dont la convergence est assurée rationnellement.

Dire savoir non-initiatique, c'est dire savoir qui s'enseigne par d'autres voix que celles directes de la jouissance, lesquelles sont toutes conditionnées de l'échec fondateur de la jouissance sexuelle. Je veux dire de ce par où la jouissance constitutive de l'être parlant se démarque de la jouissance sexuelle, séparation et démarquage dont certes l'efflorescence est courte et limitée, et c'est pourquoi on en a pu faire le catalogue, précisément à partir du discours analytique dans la liste parfaitement finie des pulsions. Sa finitude est connexe de l'impossibilité qui se démontre dans le questionnement véritable du rapport sexuel comme tel. Exactement, c'est dans la pratique même du rapport sexuel que s'affirme le lien que nous promouvons, nous, comme êtres parlants, promouvons partout ailleurs, de l'impossible et du Réel, à savoir que le Réel n'a pas d'autre attestation. Toute réalité est suspecte d'être - non pas imaginaire, comme on me l'impute, car à la vérité il est assez patent que l'imaginaire

- 119 -

tel qu'il surgit de l'éthologie animale, c'est une articulation du Réel - ce que nous avons à suspecter de toute réalité, c'est qu'elle soit fantasmatique. Et ce qui permet d'y échapper, c'est qu'une impossibilité dans la formule symbolique qu'il nous est permis d'en tirer en démontre le Réel et dont ce n'est pas pour rien qu'ici, pour désigner le symbolique en question, on se servira du mot *terme*.

L'amour après tout pourrait être pris pour l'objet d'une phénoménologie. L'expression littéraire de ce qui en est émis est assez profuse pour qu'on puisse présumer qu'on en pourrait tirer quelque chose. C'est tout de même curieux que, mis à part quelques auteurs, Stendhal, Baudelaire, et laissons tomber la phénoménologie amoureuse du surréalisme dont le moralisme coupe les bras, c'est le cas de le dire, il est curieux que cette expression littéraire soit si courte, pour que il ne puisse même pas nous en apparaître la seule chose qui nous intéresserait, c'est l'étrangeté, et que, si ceci suffit à désigner tout ce qui s'en inscrit dans le roman du XIXe siècle, pour tout ce qui est d'avant, c'est le contraire. C'est -reportez-vous à L'Astrée qui, pour les contemporains, n'était pas rien -c'est que nous y comprenons si peu, ce qu'elle pouvait être justement pour les contemporains, que nous n'en ressentons plus qu'ennui. De sorte que cette phénoménologie, il nous est bien difficile de la faire et qu'à reprendre ce qui y ferait inventaire, on ne puisse en déduire autre chose que la misère de ce sur quoi elle s'appuie.

La psychanalyse, elle, est partie là-dedans en toute innocence. Bien entendu, c'est pas très gai ce qu'elle a rencontré d'abord. Il faut reconnaître qu'elle ne s'y est pas limitée, et ce qui lui en reste, de ce qu'elle a frayed d'abord d'exemplaire, c'est ce modèle d'amour en tant qu'il est donné par les soins donnés de la mère au fils, à ce qui s'inscrit encore dans le caractère chinois Hao, qui veut dire le bien, ou ce qui est bien. Ce n'est rien d'autre que ça qui veut dire fils, *tseu*, et ça qui veut dire la femme

子 父

SEMINAIRE 19

A étendre ça de la fille chérissant le père sénile et même à ce à quoi je fais allusion à la fin de ma *Subversion du sujet*, à savoir au mineur que sa femme frictionne, avant qu'il la baise, c'est pas ça qui nous éclairera beaucoup le rapport sexuel. Le savoir sur la vérité est utile à l'analyste pour autant qu'il lui permet d'élargir un peu son rapport à ces effets de sujet justement, et dont j'ai dit qu'il les cautionne en laissant le champ libre au discours de l'analysant. Que l'analyste doive comprendre le discours de l'analysant, ça semble en effet préférable. Mais savoir d'où, est une question qui ne semble pas d'imposer aux yeux de la seule notation de ce qu'il lui faille être dans le discours à occuper la position du semblant. Il faut bien sûr accentuer que c'est en tant que *petit a* que cette position du semblant, il l'occupe. L'analyste ne peut rien comprendre sinon au titre de ce que dit l'analysant, à savoir de se voir, non comme cause mais effet de ce discours, ce qui ne l'empêche pas en droit de s'y reconnaître. Et c'est pour cela qu'il vaut mieux qu'il soit passé par là, dans l'analyse didactique, qui ne peut être sûre qu'à n'avoir pas été engagée à ce titre.

Il y a une face du savoir sur la vérité qui prend sa force d'en négliger totalement le contenu, d'asséner que l'articulation signifiante est tellement son lieu et son heure que quelque chose qui n'est rien que cette articulation, dont la monstration au sens passif se trouve prendre un sens actif et s'imposer comme démonstration à l'être, à l'être parlant qui ne peut faire à cette occasion que de reconnaître, pour le signifiant, non seulement l'habiter, mais n'en être rien que la marque. Car la liberté de choisir ses axiomes, c'est-à-dire le départ choisi pour cette démonstration, ne consiste qu'à en subir comme sujet les conséquences qu'elles, ne sont pas libres.

A partir seulement de ceci que la vérité peut se construire à partir seulement de 0 et 1, ce qui s'est fait seulement au début du dernier siècle, quelque part entre Boole et Morgan avec l'émergence de la logique mathématique. En quoi il ne faut pas croire que 0 et 1 ici notent l'opposition de la vérité et de l'erreur. C'est la révélation qui ne prend sa valeur que *nachträglich*, par Frege et Cantor, de ce que ce 0, dit de l'erreur, qui encombrait les stoïciens pour qui c'était ça, et que ça conduisait à cette charmante folie de l'implication matérielle dont ce n'est pas pour rien qu'elle était refusée par certains, de ce qu'elle pose que l'implication est

- 121 -

SEMINAIRE 19

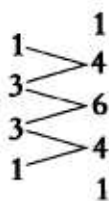
véritable qui fait résulter la vérité formulée de l'erreur. L'erreur impliquant la vérité est une implication vraie. Il n'est rien de pareil dans la position de ceci : $(0 \rightarrow 1) \rightarrow 1$ avec la logique mathématique. Que 0 implique 1 est une implication notable du 1 , c'est-à-dire du vrai. 0 a tout autant de valeur véridique de 1 , que 1 , parce que 0 n'est pas la négation de la vérité 1 , mais la vérité du manque qui consiste en ce qu'à 2 , il en manque 1 . Ce qui veut dire, sur le plan de la vérité, que la vérité ne puisse parler qu'à s'affirmer à l'occasion, comme ça s'est fait pendant des siècles, être la *double vérité*, mais jamais à être la vérité complète.

0 n'est pas la négation de quoi que ce soit, notamment d'aucune multitude. Il joue son rôle dans l'édification du nombre. Il est tout à fait arrangeant, comme chacun sait. S'il n'y avait que des 0 , comme on se la coulerait douce! Mais ce qu'il indique, c'est que quand il faudrait qu'il y en ait deux, il n'y en a jamais qu'un et ça, c'est une vérité. 0 implique 1 , le tout impliquant 1 , est à prendre non comme le faux impliquant le vrai, mais comme deux vrais, l'un impliquant l'autre. Mais aussi d'affirmer que le vrai ne soit jamais qu'à manquer de son partenaire.

La seule chose à quoi le 0 s'oppose, mais résolument, c'est à avoir une relation à 1 telle que 2 puisse en résulter. Il n'est pas vrai, ce que je marque de la barre qui convient, que 0 impliquant 1 , implique 2

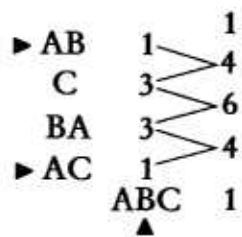
$$\overline{(0 \rightarrow 1) \rightarrow 2.}$$

Comment donc saisir ce qu'il en est de ce 2 , sans quoi il est clair que ne peut se construire aucun nombre? je n'ai pas parlé de les numérer, mais de les construire. C'est bien pour ça que la dernière fois je vous ai mené jusqu'à l' K . C'était pour, au passage, vous faire sentir que dans la génération d'un nombre cardinal à l'autre, dans le comptage des sous-ensembles, quelque chose quelque part se compte comme tel qui est un autre Un , ce que j'ai marqué du triangle de Pascal, en faisant remarquer que chaque chiffre, qui se trouve à droite marquer le nombre des parties, se fait de l'addition de ce qui y correspond comme parties dans l'ensemble précédent.



SEMINAIRE 19

C'est ce 1, ce 1 que j'ai caractérisé quand il s'agit du 3 par exemple, à savoir PA B opposé au C, et du B A qui vient de même; pour ce qu'il y en est du 4, il faut qu'à l'AB, au BA, à l'A C, il y ait l'A B C, la juxtaposition des éléments de l'ensemble précédent, leur juxtaposition comme telle, qui vienne en compte au seul titre de 1.



C'est ce que j'ai appelé la *mêmeté de la différence*. Parce que c'est en tant que rien d'autre dans leur propriété n'est que d'être différence, que les éléments qui viennent ici supporter les sous-ensembles, que ces éléments sont comptés eux-mêmes dans la génération des parties qui vont suivre.

J'insiste. Ce qui est en question, c'est ce dont il s'agit quant au dénombré, c'est *l'Un en plus* en tant qu'il se compte comme tel dans le dénombré, dans l' n de ses parties à chaque passage d'un nombre à son successeur. C'est de se compter comme tel de la différence comme propriété, que la multiplication qui s'exprime dans l'exponentielle 2^{n-1} des parties de l'ensemble supérieur, de sa bipartition que s'avère dans l' n , quoi, à être mis à l'épreuve du dénombrable? Que c'est là que se révèle en tant que d'un Un, de l'Un qu'il s'agit, c'est d'un autre qu'il s'agit, que ce qui se constitue à partir de f1 et du 0 comme inaccessibilité du 2 ne se livre qu'au niveau de l' n , c'est à dire de l'infini actuel.

Je vais pour terminer, vous le faire sentir et sous une forme tout à fait simple qui est celle-ci, de ce qu'on peut dire quant à ce qu'il en est des entiers concernant une propriété qui serait celle de l'accessibilité. Défroissons là de ceci qu'un nombre est accessible de pouvoir être produit soit comme somme, soit comme exponentiation des nombres qui sont plus petits que lui. A ce titre, le début des nombres se confirme de n'être pas accessible et très précisément jusqu'à 2. La chose nous intéresse tout spécialement quant à ce 2, puisque du rapport de l'1 à 0, j'ai suffisamment souligné que l'1 s'engendre de ce que le 0 marque de manque.

Avec 0 et 1, que vous les additionniez, ou que vous les mettiez l'un à l'autre, voire l'un à lui-même dans une relation exponentielle, jamais le

- 123 -

SEMINAIRE 19

2 ne s'atteint. Le nombre 2 au sens où je viens de le poser, qu'il puisse d'une sommation ou d'une exponentiation s'engendrer des nombres plus petits, le test s'avère négatif; il n'y a pas de 2 qui s'engendre au moyen du 1 et du 0. Une remarque de Gödel est ici éclairante, c'est très précisément que l' $\aleph_0$, à savoir l'infini actuel, est ce qui se trouve réaliser le même cas. Alors que pour tout ce qu'il en est des nombres entiers à partir de 2, commencez à 3, 3 se fait avec 1 et 2, 4 peut se faire d'un 2 mis à sa propre exponentiation et ainsi de suite, il n'y a pas un nombre qui ne puisse se réaliser par une de ces deux opérations à partir des nombres plus petits que lui.

C'est précisément ce qui fait défaut et ce en quoi au niveau de l' $\aleph_0$ se reproduit cette faille que j'appelle de l'inaccessibilité. Il n'y a proprement aucun nombre qui, qu'on s'en serve à en faire l'addition, indéfinie avec tous ses prédécesseurs, voire avec tous ses successeurs, ni non plus à le porter à un exposant aussi grand que vous voudrez, qui jamais accède à l' $\aleph$.

Il est singulier, et ceci est ce qu'aujourd'hui je dois laisser de côté quitte à le reprendre, si ça intéresse quelques-uns, dans un cercle plus étroit, il est tout à fait frappant que de la construction de Cantor, il résulte qu'il n'y a pas d' $\aleph$ qui, à partir de $\aleph_0$ ne puisse être tenu pour accessible. Il n'est pas moins vrai que, de l'avis de ceux qui ont fait progresser cette difficulté de la théorie des ensembles, c'est seulement de la supposition que dans ces $\aleph$, il y en a d'inaccessibles, que peut se réintroduire dans ce qu'il en est des nombres entiers ce que j'appellerai la consistance.

Autrement dit que, sans cette supposition, l'inaccessible quelque part se produisant dans les $\aleph$, ce dont il s'agit et ce dont je suis parti, est ce qui est fait pour vous suggérer l'utilité de ce qu'il y ait *dlun*, à ce que vous sachiez entendre ce qu'il en est de cette bipartition à chaque instant fuyante, de cette bipartition de l'homme et de la femme. Tout ce qui n'est pas homme... est-il femme? On tendrait à l'admettre. Mais puisque la femme n'est pas tout, pourquoi tout ce qui n'est pas femme serait-il homme? Cette bipartition, cette impossibilité d'appliquer, en cette matière du genre, quelque chose qui soit le principe de contradiction, qu'il ne faille rien de moins que d'admettre l'inaccessibilité de quelque chose au-delà de l' $\aleph_0$ pour que la contradiction soit consistante, qu'il soit fondé de dire que ce qui n'est pas 1 soit 0, et que ce qui n'est

- 124 -

SEMINAIRE 19

pas 0 soit 1, c'est cela que je vous indique comme étant ce qui doit permettre à l'analyste d'entendre un peu plus loin qu'à travers les verres de lunettes de *l'objet petit a* ce qui se produit, ce qui se produit d'effet, ce qui se crée de Un par un discours qui ne repose que sur le fondement du signifiant.

125

LEÇON X, 17 MAI 1972

Vous n'avez pas un bout de papier blanc?

$f x$

Quoi?... Bon!

Voilà. Ça tourne autour de..., de ce que l'analyse nous conduit à formuler, cette fonction $f x$, de ce par rapport à quoi il s'agit de savoir s'il existe, s'il existe un x qui satisfasse à la fonction $[f x . f x]$.

Alors, naturellement, ça suppose d'articuler ce que ça peut être que l'existence. Il est à peu près certain que, historiquement, ça n'a surgi cette, cette notion de l'existence, qu'avec l'intrusion du réel, du réel mathématique comme tel. Mais c'est une preuve de rien parce que, nous sommes pas ici pour faire l'histoire de la pensée, il ne peut y voir aucune histoire de la pensée, la pensée est une fuite en elle-même. Elle projette sous le nom de mémoire, n'est-ce pas, la méconnaissance de..., de sa moire.

Tout ça n'empêche pas que nous pouvons essayer de faire certain repérage et, pour partir de ce qui n'est pas par hasard que j'ai écrit en forme de fonctions, j'ai commencé d'énoncer quelque chose qui, j'espère, vous rendra service, un dire que, si je l'écris, c'est dans un sens, dans le sens que c'est une fonction sans rapport avec quoi que ce soit qui fonde d'eux – d. apostrophe, e. u. x. –, *Un*.

Alors, vous voyez que toute l'astuce est sur le subjonctif qui appartient à la fois au verbe *fonder* et au verbe *fondre*. D'eux n'est pas fondu en *Un*,

- 127 -

SEMINAIRE 19

ni *Un* fondé par deux. C'est ce que... ce que dit Aristophane dans une très jolie petite fablette du *Banquet*. Ils ont été séparés en d'eux, ils étaient d'abord en forme de... bête à d'eux/deux dos, ou de bête à dos d'œufs. Ce qui, bien sûr, si la fable songeait le moins du monde un instant à être autre chose qu'une fable, c'est-à-dire à être consistante, n'impliquerait nullement qu'ils ne refassent pas des petits à deux dos, à dos d'œufs, ce dont personne ne fait la remarque et heureusement parce que, un mythe est un mythe et celui-là en dit assez, c'est celui que j'ai d'abord projeté sous une forme plus moderne, sous la forme de *í x*. C'est en somme ce qui, concernant les rapports sexuels, se présente à nous comme l'espèce de discours - je parle de la fonction mathématique - l'espèce de discours, tout au moins je vous le propose comme modèle qui, sur ce point, nous permettrait de fonder autre chose du semblant,... *ou pire*.

Bon! Ce matin moi, j'ai commencé dans le pire et malgré tout, je trouve pas superflu de vous en faire part, ne serait-ce que pour voir où ça peut aller. C'était à propos de cette petite coupure de courant dont je ne sais pas jusqu'où vous l'avez eue, mais moi je l'ai eue jusqu'à dix heures. Elle m'a énormément emmerdé, parce que c'est l'heure où d'habitude je rassemble, je repense à ces petites notes, et que ça ne me le facilitait pas. En plus, à cause de la même coupure, on m'a cassé un verre à dents auquel je tenais beaucoup. S'il y a des gens qui m'aiment ici, ils peuvent m'en envoyer un autre. J'en aurais peut-être comme ça plusieurs, ce qui me permettra de les casser tous sauf celui que je préférerai. J'ai une petite cour qui est faite exprès pour ça. Alors, je me disais, en pensant que, bien sûr, cette coupure, ça ne nous venait pas de personne, ça nous venait d'une décision des travailleurs!... Moi, j'ai un respect que l'on ne peut même pas imaginer pour la gentillesse de cette chose qui s'appelle une coupure, une grève. Quelle délicatesse de s'en tenir là! Mais là il me semblait que, vu l'heure... quoi ?

La salle - On n'entend rien.

J. Lacan - On n'entend pas ? On n'entend pas ? J'étais en train de dire qu'une grève, c'était la chose du monde la plus sociale qui soit, qui représente un respect du lien social qui est quelque chose de fabuleux. Mais là il y avait une pointe dans cette coupure de courant qui avait une signification d'une grève, c'est que c'était justement l'heure où, tout comme à

- 128 -

SEMINAIRE 19

moi, qui préparais ma cuisine, comme ça, pour vous parler maintenant, qu'est-ce que ça devait pouvoir enquiquiner celle qui, malgré tout, étant à l'occasion la femme du travailleur, s'appelle, de la bouche même du travailleur qui - quand même, j'en fréquente - s'appelle *la bourgeoise*! C'est vrai qu'ils les appellent comme ça! Et alors je me mettais quand même à rêver. Parce que tout ça se tient. Ce sont des travailleurs, des exploités. C'est tout de même bien parce qu'ils préfèrent encore ça à l'exploitation sexuelle de la bourgeoise! Voilà! Ça c'est pire. C'est le... *ou pire*. Vous comprenez? Parce que, à quoi ça mène, de prononcer des articulations sur des choses à quoi on ne peut rien. Le rapport sexuel ne se présente, on ne peut pas dire que sous la forme de l'exploitation, c'est d'avant, c'est à cause de ça que l'exploitation s'organise parce que, il n'y a même pas cette exploitation-là.

Voilà, ça c'est pire, c'est le... *ou pire*. C'est pas sérieux. C'est pas sérieux quoiqu'on voie bien que c'est là que devrait aller un discours qui ne serait pas du semblant, mais c'est un discours qui finirait mal. Ça serait pas du tout un lien social, comme c'est ce qu'il *faut* que soit un discours. Bon! Alors il s'agit maintenant du discours psychanalytique et il s'agit de faire que celui qui y fait fonction de *petit a* tienne une position - je vous ai déjà expliqué ça la dernière fois, bien sûr, naturellement, ça vous est passé comme l'eau sur les plumes d'un canard, mais enfin certains quand même en ont paru un peu comme ça mouillés - tienne la position du semblant. Ceux qui sont vraiment intéressés là-dedans, j'en ai eu quand même des échos, ça les a émus. Il y a certains analystes qui ont quelque chose qui les tourmente, qui les angoisse de temps en temps.

C'est pas pour ça que je dis ça, que j'insiste sur le fait que *l'objet petit a* doive tenir la position du semblant, c'est pas pour leur foutre de l'angoisse, je préférerais même qu'ils n'en aient pas. Enfin, c'est pas un mauvais signe que ça la leur donne parce que ça veut dire que mon discours n'est pas complètement superflu, qu'il peut prendre un sens. Mais ça ne suffit pas, ça n'assure absolument rien qu'un discours ait un sens, parce que, il faut au moins que ce sens, on puisse le repérer, n'est-ce pas. Si vous faites ça, enfin, le mouvement brownien, à chaque instant, ça a un sens. C'est bien ce qui rend la position du psychanalyste difficile, c'est parce que *l'objet petit a*, sa fonction, c'est le dépassement [déplacement].

-129 -

SEMINAIRE 19

Et comme ce n'est pas à propos du psychanalyste que j'ai fait descendre du ciel pour la première fois l'objet *petit a*, j'ai commencé dans un petit graphe qui était fait pour donner os, ou repère, aux *Formations de l'inconscient*, à le cerner dans un point d'où il ne pouvait pas bouger. Dans la position du semblant, c'est beaucoup moins facile, beaucoup moins facile d'y rester parce que, *l'objet petit a*, il vous fout le camp en moins de deux entre les pattes puisque c'est, comme je l'ai déjà expliqué, quand j'ai commencé, à propos du langage, à en parler, c'est *il court, il court, le furet*, dans tout ce que vous dites, il est à chaque instant ailleurs.

Alors, c'est pour ça que nous essayons d'appréhender d'où pourrait se situer quelque chose qui serait au-delà du sens, de ce sens qui fait qu'aussi bien je ne peux pas obtenir d'autre effet que l'angoisse là où c'est pas du tout ma visée. C'est en ça que nous intéresse que soit ancré ce Réel, ce Réel que je dis, pas pour rien, être mathématique, parce que, somme toute à l'expérience, à l'expérience de ce qu'il s'agit, de ce qui se formule, de ce qui s'écrit à l'occasion, nous voyons, nous pouvons toucher du doigt que là, il y a quelque chose qui résiste, je veux dire dont on ne peut pas dire n'importe quoi. On peut pas donner au réel mathématique n'importe quel sens. Il est même tout à fait frappant que ceux qui se sont en somme, dans une époque récente, approchés de ce Réel avec [avaient?] l'idée préconçue de lui faire rendre compte de son sens à partir du vrai, il y avait comme ça un immense farfalu, que vous connaissez bien sûr de réputation, parce qu'il a fait son petit bruit dans le monde, qui s'appelait Bertrand Russell, qui est au cœur de cette aventure et c'est quand même lui qui a formulé quelque chose comme ceci que, la mathématique, c'est quelque chose qui s'articule d'une façon telle que, qu'en fin de compte on ne sait même pas si c'est vrai, ce qui s'articule, ni si ça a un sens.

Ça n'empêche pas que justement, ça prouve ceci, c'est qu'on ne peut lui en donner n'importe lequel, ni dans l'ordre de la vérité, ni dans l'ordre du sens et que ça résiste au point que, pour aboutir à ce résultat que moi je considère comme un succès, le succès même, n'est-ce pas, le mode sous lequel ça s'impose, que c'est réel, c'est que justement ni le vrai ni le sens n'y dominent, ils sont secondaires. Et que de là, la position, cette position seconde, à ces deux machins qui s'appellent le vrai et le sens leur restait inhabituelle à eux, enfin que ça donne un peu le tournis

-130 -

SEMINAIRE 19

aux gens quand ils prennent la peine de penser, c'était le cas de Bertrand Russell, il pensait, c'était... c'est une manie d'aristocrate, n'est-ce pas, et il y a vraiment aucune raison de trouver que ce soit là une fonction essentielle. Mais ceux qui édifient - je suis pas en train de faire de l'ironie - la *Théorie des Ensembles* ont bien assez à faire dans ce réel pour trouver le temps de penser à côté.

La façon dont on s'est engagé dans une voie non seulement dont on ne peut pas en sortir mais dont ça mène quelque part avec une nécessité, et puis en plus une fécondité, fait que, on touche qu'on a affaire à tout autre chose que ce qui est pourtant employé, ce qui a été la démarche dans *l'initium* de cette théorie. C'était d'interroger tout ce qu'il en était de ce Réel, car c'est de là qu'on est parti parce que, on ne pouvait pas ne pas voir que le nombre, c'était réel, et que depuis quelque temps, enfin, il y avait du riffi avec *l'Un*.

C'était pas quand même une mince affaire de s'apercevoir que le nombre réel, on pouvait mettre en question si ça avait à faire quelque chose avec *l'Un*, *l'Un* comme ça, le premier des nombres entiers, des nombres dits naturels. C'est que, on avait eu le temps, depuis le XVII^e siècle, jusqu'au début du XIX^e siècle, d'approcher le nombre un tout petit peu autrement que les Anciens ne l'avaient fait. Si je pars de ça, c'est bien parce que c'est ça l'essentiel. Non seulement *Yad'lun*, mais ça se voit à ça que *l'Un*, *lui*, il ne pense pas. Il pense pas donc je suis, en particulier. Quand je dis il pense pas donc je suis, j'espère que vous vous souvenez que, même Descartes, c'est pas ce qu'il dit... Il dit ça *se pense donc je suis* » entre guillemets. *L'Un*, ça se pense pas, même tout seul, mais ça dit quelque chose; c'est même ça qui le distingue, et il n'a pas attendu que des gens se posent à son propos, à propos de ses rapports, la question de ce que ça veut dire du point de vue de la vérité. Il n'a pas attendu même la logique. Car c'est ça la logique. La logique, c'est de repérer dans la grammaire ce qui prend forme de la position de vérité, ce qui dans le langage le rend adéquat à faire vérité; adéquat, ça veut pas dire qu'il réussira toujours; alors à bien rechercher ses formes, on croit approcher ce qu'il en est de la vérité.

Mais avant qu'Aristote s'avise de ça, à savoir du rapport à la grammaire, *l'Un* avait déjà parlé, et pas pour rien dire. Il dit ce qu'il a à dire dans le *Parménide*, c'est *l'Un* qui se dit. Il se dit, il faut bien le dire en

- 131 -

visant à être vrai, d'où naturellement l'affolement qui en résulte. Il y a personne, il n'y a personne pour parler des personnes qui font la cuisine du savoir, qui ne se sente pas à chaque fois en prendre un bon coup. Ça casse le verre à dents! C'est bien pour ça qu'après tout, encore que certains aient mis une certaine bonne volonté, un certain courage à dire qu'après tout ça peut s'admettre, quoique ce soit un peu tiré par les cheveux, on n'en est pas encore venu à bout de cette chose qui était pourtant simple, de s'apercevoir que *l'Un* est, quand il est véridique, quand il dit ce qu'il a à dire, on voit où ça va, en tout cas à la totale récusation d'aucun rapport à l'être.

Il n'y a qu'une chose qui en ressorte quand il s'articule, c'est très exactement ceci, il y en a pas deux. Je vous l'ai dit, c'est un dire. Et même, vous pouvez y trouver, comme ça, à la portée de la main, la confirmation de ce que moi je dis, quand je dis que la vérité ne peut que se mi-dire; parce que vous n'avez qu'à casser la formule. Pour dire ça, il ne peut que dire ou bien y en a, et comme je le dis *Yad'lun ou bien pas deux*, ce qui s'interprète, s'interprète tout de suite pour nous, il n'y a pas de rapport sexuel. C'est donc déjà, vous voyez bien, à la portée de notre main. Bien sûr, pas à la portée de la main unienne de *l'Un*, d'en faire quelque chose dans le sens du sens. C'est bien pour ça que je recommande à ceux qui veulent tenir la position de l'analyste avec ce que ça comporte de savoir ne pas en glisser, de se mettre à la page de ce qui bien sûr pourrait pour eux se lire à seulement travailler le *Parménide*, mais ça serait quand même un peu court, on se casse les dents là-dessus. Au lieu qu'il est arrivé autre chose qui rend tout à fait clair - si bien sûr on s'obstine un peu, si on... si on s'y rompt, si on s'y brise, même - qui rend tout à fait claire la distinction qu'il y a d'un Réel qui est un réel mathématique avec quoi que ce soit de ces badinages qui partent de ce je ne sais quoi qui est notre position nauséuse qui s'appelle le vrai ou le sens.

Bien sûr, naturellement, ça veut pas dire que ça n'aura pas d'effet, d'effet de massage, d'effet de revigoration, d'effet de soufflage, d'effet de nettoyage sur ce qui nous paraîtra exigible au regard du vrai ou bien du sens. Mais justement, c'est bien ce que j'en attends, c'est qu'à se former à distinguer ce qu'il en est de *l'Un* simplement, à s'approcher de ce Réel dont il s'agit que supporte le nombre, déjà ça permettra beaucoup à l'analyste. Je veux dire que, il peut lui venir dans ce biais où il s'agit

SEMINAIRE 19

d'interpréter, de rénover le sens, de dire des choses de ce fait un peu moins court-circuitées, un peu moins chatoient, que toutes les conneries qui peuvent nous venir et dont tout à l'heure, ou *pire*, comme ça, je vous ai donné l'échantillon à partir simplement de ce qui pour moi n'était que la contrariété du matin. J'aurais pu broder comme ça sur le travailleur et sa bourgeoisie et en tirer une mythologie. Ça vous a fait rire d'ailleurs, parce que dans ce genre, il y a..., le champ est vaste, le sens et le vrai, ça ne manque pas, c'est même devenu la mangeoire universitaire justement.

Il y en a tellement, il y a un tel éventail qu'il s'en trouvera bien un, un jour pour faire avec ce que je vous dis une ontologie, pour dire que... que j'ai dit que la parole, c'était un effet de comblement de cette béance qui est ce que j'articule, il n'y a pas de rapport sexuel. Ça va tout seul comme ça. Interprétation subjectiviste, n'est-ce pas ? C'est parce qu'il ne peut pas la chatouiller qu'il lui fait du baratin. C'est simple ça, c'est simple! Moi ce que j'essaie, c'est autre chose, c'est de faire que dans votre discours, vous mettiez moins de conneries - je parle des analystes. Pour ça, que vous essayiez d'aérer un peu le sens avec des éléments qui seraient un peu nouveaux.

Alors, c'est pourtant pas, c'est pourtant pas une exigence qui ne s'impose pas, parce qu'il est bien clair qu'il n'y a aucun moyen de répartir deux séries quelconques - *quelconques*, je dis - d'attributs qui fassent une série mâle d'un côté et de l'autre côté la série femme. J'ai d'abord pas dit *homme* pour ne pas faire de confusion. Parce que je vais broder là dessus encore pour rester dans... dans le pire. Évidemment, c'est tentant, même pour moi. Moi, je m'amuse. Et puis je suis sûr de vous amuser à montrer que ce qu'on appelle l'actif, si c'est là-dessus que vous vous fondez parce que, naturellement, c'est la monnaie courante, que c'est ça l'homme, il est actif le cher mignon! Dans le rapport sexuel alors, il me semble que, c'est, c'est plutôt la femme qui, elle, en met un coup. Bon! Puis, il y a qu'à le voir quand même, dans des positions que nous appellerons nullement primitives, mais c'est pas parce que on en rencontre dans le tiers monde, qui est le monde de Monsieur Thiers, n'est-ce pas, oui, que... que c'est pas évident que, dans le vie normale - je parle pas bien sûr naturellement des types du Gaz et de l'Électricité de France qui eux ont pris leur distance, qui se sont rués dans le travail - mais dans

- 133 -

SEMINAIRE 19

une vie comme ça, appelons-la simplement ce qu'elle est, ce qu'elle est partout sauf dans... quand il y a eu une grande subversion chrétienne, notre grande subversion chrétienne, l'homme, il se les roule, la femme, elle moud, elle broie, elle coud, elle fait les courses et elle trouve le moyen encore, dans ces solides civilisations qui ne sont pas perdues, elle trouve encore le moyen de tortiller du derrière après pour... - je parle d'une danse bien sûr, hein! - pour la satisfaction jubilatoire du type qui est là! Alors pour ce qu'il en est de l'actif et du passif permettez-moi de... c'est vrai qu'il chasse. Et il y a pas de quoi rigoler, mes petites! C'est très important!

Puisque vous me provoquez, alors, je continuerai à m'amuser. C'est malheureux parce que comme ça, je n'arriverai pas au bout de ce que j'avais à vous dire aujourd'hui concernant l'Un. Il est deux heures. Mais quand même puisque ça fait rigoler, la chasse, je sais pas, je sais pas si tout de même malgré tout, c'est pas absolument superflu de... si c'est pas absolument superflu d'y voir justement la vertu de l'homme, la vertu justement par laquelle il se montre, il se montre ce qu'il a de mieux, être passif. Parce que, d'après tout ce qu'on sait, quand même, je sais pas si vous vous rendez bien compte, parce que bien sûr, vous êtes tous ici des jean foutre, et s'il y a pas ici de paysans, personne ne chasse, mais s'il y avait aussi ici des paysans, ils chassent mal. Pour le paysan - c'est pas forcément un homme, hein, le paysan, quoiqu'on en dise - pour le paysan, le gibier, ça se rabat, pan! pan! On lui ramène tout ça. C'est pas ça du tout, la chasse! La chasse quand elle existe, il y a qu'à voir dans quelles transes ça les mettait, ça, parce que on le sait, enfin, on en a eu des petites traces de tout ce qu'ils offraient de propitiatoire à la chose, quoi, qui pourtant n'était plus là; vous comprenez ils étaient quand même pas plus dingues que nous, une bête tuée est une bête tuée.

Seulement, s'ils avaient pas pu tuer la bête, c'est parce qu'ils s'étaient si bien soumis à tout ce qui est de sa démarche, de sa trace, de ses limites, de son territoire, de ses préoccupations sexuelles, hein, pour s'être justement, eux, substitués à ce qui n'est pas tout ça, à la non-défense, à la non clôture, aux non-limites de la bête, à la vie il faut dire le mot. Et que quand cette vie, ils avaient dû la soustraire, après y être devenus tellement, eux, cette vie même, que ça se comprend bien sûr, hein, qu'ils aient

- 134 -

trouvé que non seulement ça faisait moche, mais que c'était dangereux. Que ça pouvait bien, à eux, leur arriver aussi.

Ça pourrait être de ces choses qui ont même fait penser, comme ça, quelques-uns, parce que ces choses-là quand même, ça continue à se sentir, et j'ai entendu ça, moi, formulé d'une façon curieuse par quelqu'un d'excessivement intelligent, un mathématicien que, que - mais alors là, il extrapole, le gars, quand même! mais enfin je vous le fournis parce que, parce que c'est excitant - que le système nerveux dans un organisme, c'était peut-être bien pas autre chose que ce qui résulte d'une identification à la proie, hein? Bon! je vous lâche l'idée comme ça, je vous la donne, vous en ferez ce que vous voudrez bien sûr, mais on peut déconner là-dessus une nouvelle théorie de l'évolution qui sera un tout petit peu plus drôle que les précédentes. je vous la donne d'autant plus volontiers, d'abord, qu'elle est pas à moi. A moi aussi on me l'a refilée. Mais je suis sûr que ça..., que ça excitera les cervelles ontologiques.

C'est vrai bien sûr aussi pour le pêcheur. Enfin dans tout ce par quoi l'homme est femme. Parce que la façon dont un pêcheur passe la main sous le ventre de la truite qui est sous son rocher, faut qu'il y ait ici un pêcheur de truite quand même, il y a des chances, il doit savoir ce que je dis là. Ça, c'est quelque chose! Enfin tout ça ne nous met pas sur le sujet de l'actif et du passif, dans une répartition bien claire. Alors je ne vais pas m'étendre parce qu'il suffit que je confronte chacun de ces couples habituels avec un essai de répartition bisexuelle quelconque pour arriver à des résultats aussi bouffons. Alors qu'est-ce que ça pourrait bien être ?

Quand je dis *Yad'lun* - il faut quand même que je balaie le pas de ma porte et puis je vois pas pourquoi je n'en resterai pas là puisque je vous parlerai donc le jeudi, le jeudi ter juin je crois, quelque chose comme ça. Vous vous rendez compte, le 1- jeudi de juin je suis forcé de revenir des quelques jours de vacances pour ne pas manquer à Sainte Anne.

Alors je vais quand même là, tout de même, faire la remarque que *Yad'lun*, ça ne veut pas dire - il me semble que quand même pour beaucoup ça doit être déjà su, mais pourquoi pas? - ça veut pas dire qu'il y a de l'individu. C'est bien pour ça, vous comprenez, que je vous demande d'enraciner cet *Yad'lun* de là où il vient. C'est-à-dire que, il n'y a pas d'autre existence de *l'Un* que l'existence mathématique. Il y a *Un* quelque

SEMINAIRE 19

chose, *Un* argument qui satisfait à une formule, et un argument qui est complètement vidé de sens, c'est simplement *l'Un* comme *Un*. C'est ça que j'avais, au départ, l'intention de vous bien marquer dans la théorie des ensembles. Je vais peut-être quand même pouvoir vous l'indiquer tout au moins avant de vous quitter, mais il faut liquider aussi ceci d'abord que, même pas l'idée de l'individu, ça ne constitue en aucun cas *l'Un*. Parce que, on voit bien quand même, que ça pourrait être à la portée, pour ce qui est du rapport sexuel, sur lequel en somme, pas mal de gens s'imaginent que ça se fonde, et il y a autant d'individus d'un côté que de l'autre, en principe, au moins chez l'être qui parle, le nombre des hommes et des femmes sauf exception, n'est-ce pas, je veux dire des petites exceptions, dans les Iles Britanniques, il y a un peu moins d'hommes que de femmes, il y a les grands massacres naturellement, des hommes, bon! Mais enfin ça n'empêche pas que chacune a eu son chacun. Ça ne suffit pas du tout à motiver le rapport sexuel, qu'ils aillent un par un. C'est quand même drôle que vous l'ayez vu, qu'il y ait là une espèce d'impureté de la théorie des ensembles autour de cette idée de la correspondance biunivoque, on voit bien en quoi là l'ensemble se rattache à la classe et que la classe, comme tout ce qui s'épingle d'un attribut, c'est quelque chose qui a affaire avec le rapport sexuel. Seulement c'est justement ça, c'est justement ça que je vous demande de pouvoir appréhender grâce à la fonction de l'ensemble. C'est qu'il y a un *Un* distinct de ce qui unifie, comme attribut, une classe. Il y a une transition par l'intermédiaire de cette correspondance biunivoque. Il y en a autant d'un côté que de l'autre et que certains fondent là-dessus l'idée de la monogamie. On se demande en quoi c'est soutenable, mais enfin c'est dans l'Évangile. Comme il y en a autant, jusqu'au moment où il y aura une catastrophe sociale, ça, c'est arrivé paraît-il au milieu du Moyen-Age en Allemagne, on a pu statuer paraît-il à ce moment là que le rapport sexuel pouvait être autre chose que biunivoque.

Mais c'est assez amusant ceci, c'est que, la sex-ratio, il y a des gens qui se sont posé le problème en tant que tel, y a-t-il autant de mâles que de femelles ? Et il y a eu une littérature là-dessus, qui est vraiment très piquante, très amusante, parce que ce problème est en somme un problème qui est résolu le plus fréquemment par ce que nous appellerons la sélection chromosomique. Le cas le plus fréquent est évidemment la

- 136 -

SEMINAIRE 19

répartition des deux sexes en une quantité d'individus reproduits égaux dans chaque sexe, égaux en nombre. Mais c'est vraiment très joli qu'on se soit posé la question de ce qui arrive si un déséquilibre commence à se produire. On peut très facilement démontrer que dans certains cas de ce déséquilibre, ça ne peut aller qu'en s'accroissant, ce déséquilibre, si on s'en tient à la sélection chromosomique, que nous n'appellerons pas de hasard puisqu'il s'agit d'une répartition. Mais alors la solution tellement élégante qu'on y a donnée, c'est que dans ce cas ça doit être compensé par la sélection naturelle. La sélection naturelle, on la voit, là, se montrer à nu. Je veux dire que ça se résume à dire ceci que les plus forts sont forcément les moins nombreux et que comme ils sont les plus forts, ils prospèrent et que donc ils vont rejoindre les autres en nombre. La connexion de cette idée de la sélection naturelle avec justement le rapport sexuel est un des cas où se montre bien que ce qu'on risque à tout abord du rapport sexuel, c'est de rester dans le mot d'esprit. Et en effet, tout ce qui s'en est dit est de cet ordre. S'il est important qu'on puisse articuler autre chose que... quelque chose qui fasse rire, c'est bien justement ce que nous cherchons pour assurer la position de l'analyste d'autre chose que de ce qu'elle paraît être, dans beaucoup de cas, un gag.

Le départ se lit en ceci dans la théorie des ensembles que, il y a fonction d'élément. Être un élément dans un ensemble, c'est être quelque chose qui n'a rien à faire à appartenir à un registre qualifiable d'universel, c'est-à-dire à quelque chose qui tombe sous le coup de l'attribut. C'est la tentative de la théorie des ensembles de dissocier, de désarticuler d'une façon définitive le prédicat de l'attribut. Ce qui, jusqu'à cette théorie, caractérise la notion justement en cause dans ce qu'il en est du type sexuel, pour autant qu'il amorcerait quelque chose d'un rapport, c'est très précisément ceci que l'universel se fonde sur un commun attribut. Il y a là en outre l'amorce de la distinction logique de l'attribut au sujet, et le sujet, de là, se fonde, c'est à quoi quelque chose qui se distingue peut être appelé attribut.

De cette distinction de l'attribut, ce qui résulte, c'est tout naturellement ceci que, on ne met pas sous un même ensemble les torchons et les serviettes par exemple. A l'opposé de cette catégorie qui s'appelle la classe, il y a celle de l'ensemble dans laquelle non seulement le torchon et la serviette sont compatibles, mais qu'il ne peut, dans un ensemble comme

- 137 -

SEMINAIRE 19

tel de chacune de ces deux espèces, y avoir qu'Un. Dans un ensemble il ne peut y avoir, si rien ne distingue un torchon d'un autre, il ne peut y avoir qu'un torchon, de même qu'il ne peut y avoir qu'une serviette. L'Un en tant que différence pure est ce qui distingue la notion de l'élément. L'Un en tant qu'attribut en est donc distinct. La différence entre l'Un de différence et l'Un attribut est celle-ci c'est que quand vous vous servez pour définir une classe d'un énoncé attributif quelconque, l'attribut ne viendra pas, dans cette définition, en surnombre, c'est-à-dire que si vous dites *l'homme est bon*, et si à ce propos, ce qui peut se dire, car qui n'est obligé de le dire? poser que l'homme est bon n'exclut pas qu'on ait à rendre compte de ce qu'il ne répond pas toujours à cette appellation. On trouve d'ailleurs toujours suffisamment de raisons pour montrer qu'à cet attribut il est capable de ne pas répondre, d'éprouver une défaillance à le remplir, c'est la théorie qu'on fait et où on se livre, on n'a que vraiment... on a tout le sens à sa disposition pour, pour y faire face, à expliquer que de temps en temps quand même il est mauvais mais ça change rien à son attribut. Que si on en venait alors à devoir faire la balance du point de vue du nombre, combien y en a, qui y qui tiennent et combien y a qui n'y répondent pas? L'attribut *bon* ne viendrait pas dans la balance *en plus*, en plus de chacun des hommes bons.

C'est très précisément la différence avec le Un de différence, c'est que quand il s'agit d'articuler sa conséquence, ce Un de différence a, comme tel, à être compté dans ce qui s'énonce de ce qu'il fonde qui est ensemble et qui a des parties. Le Un de différence, non seulement est comptable, mais doit être compté dans les parties de l'ensemble.

J'arrive à l'heure deux, précisément. Je ne peux donc que vous indiquer ce qui sera la suite de ce pour quoi, comme d'habitude, je suis amené à couper, c'est-à-dire très souvent à peu près n'importe comment et, aujourd'hui sans doute, en raison justement d'une autre coupure, qui est celle de mon courant de ce matin, avec ses conséquences, je suis donc amené à ne pouvoir que vous donner l'indication de ce qui, sur cette affirmation, affirmation-pivot, sera là repris. C'est ceci, le rapport de cet *Un* qui a à se compter *en plus* avec ce qui, dans ce que j'énonce comme, non pas suppléant, mais se déployant en un lieu d'à la place du rapport sexuel, se spécifie de il *existe* non pas $\hat{x}$ de x , mais le dire que ce $\hat{x}$ de x *n'est pas* la vérité, $\hat{B}x$. - $\hat{x}$ x que c'est de là que surgit *l'Un* qui fait que cet

- 138 -

SEMINAIRE 19

$\exists x . \neg \phi x$ doit être mis, et c'est le seul élément caractéristique, doit être mis du côté de ce qui fonde l'homme comme tel

$$\exists x . \overline{\phi x}$$

Est-ce à dire que ce fondement le spécifie sexuellement? C'est très précisément ce qui sera dans la suite à mettre en cause, car bien entendu il n'en reste pas moins que la relation à $\bar{f}$ de x ,

$$\exists x . \overline{\phi x}$$

$$\forall x . \phi x$$

est ce qui définit l'homme, là, attributivement, comme tout *homme*.

Qu'est-ce que c'est que ce tout ou ce tous? Qu'est-ce que c'est que tous *les hommes* en tant qu'ils fondent un côté de cette articulation de suppléance? C'est où nous reprendrons à nous revoir la prochaine fois que je vous rencontrerai. La question tous, qu'est-ce qu'un tous, est entièrement à reposer à partir de la fonction qui s'articule *Yad'lun*.

- 139 -

SEMINAIRE 19
LEÇON XI, 14 JUIN 1972

[Lacan, avant de commencer, écrit au tableau]

Qu'on dise

- comme fait -

*reste oublié derrière ce qui se dit,
dans ce qui s'entend.*

Naturellement cet énoncé qui est assertif dans sa forme d'universel relève du modal pour ce qu'il émet d'existence.

Alors! Mettez-y du vôtre, puisque ça semble, comme la dernière fois, marcher assez mal. Est-ce que cette fois-ci j'arrive à me faire entendre ? Un peu plus? Bon! Je vais faire de mon mieux. Sibony, venez donc un peu plus près. Venez un peu plus près, on ne sait pas, ça peut servir à quelque chose tout à l'heure. Vous entendez?

Alors, en tenant compte de ce que j'appellerai [ou j'appelai ?] tout à l'heure le mixage des communications qui ont pu se faire entre mon public d'ici et celui de Sainte-Anne, je suppose que maintenant ils se sont unifiés, c'est le cas de le dire.

Vous avez pu voir que nous sommes passés de ce que j'ai appelé un jour ici d'un prédicat formé à votre usage, nommément *l'unien*, nous sommes passés la dernière fois à Sainte-Anne au terme d'une autre facture

- 141 -

SEMINAIRE 19

qui se promouvrait du terme, de la forme *unier*, *unien*, *unier*. Ce dont je vous ai parlé, ce que j'ai avancé la dernière fois, à Sainte-Anne 1, c'est le pivot qui se prend dans cet ordre qui se fonde - mettez *fonde*, fondez-le enfin, que ça soit, que ça soit du fondé-fondu. Qu'est-ce qu'il y a?

La salle - On n'entend rien!

Je dis donc que cet unier qui se fonde, et je vous priai que ce fondé soit... ne vous paraisse pas trop fondamental, c'est ce que j'appelai le laisser dans le fondu, cet unier qui se fonde, il y en a *Un*, il en existe *Un* qui dit que non. Ça n'est pas tout à fait pareil que de nier, mais cette forgerie du terme *unier*, comme un verbe qui se conjugue et d'où nous pourrions avancer en somme pour ce qu'il en est de la fonction, de la fonction représentée dans l'analyse par le mythe du père, il unie, c'est cela que ceux qui ont pu réussir à entendre à travers les pétards, le point sur lequel j'aimerais justement aujourd'hui, enfin, vous permettre, disons d'accommoder.

Le père unie donc. Dans le mythe, il a ce corrélat des *toutes, toutes les femmes*. C'est là, si l'on suit mes inscriptions quantiques, qu'il y a lieu d'introduire une modification. Il les unie certes, mais pas *toutes* justement. Ici se touche à la fois ce qui n'est pas... ce qui n'est pas de mon cru à dire, à savoir la parenté de la logique et du mythe, ça marque seulement que l'une puisse corriger l'autre.

Ça, c'est du travail qui reste devant nous. Pour l'instant je rappelle, n'est-ce pas, que, avec ce que je me suis permis, enfin de, d'approximations du père, avec ce que j'ai inscrit de l'é-pater, vous voyez que la voie qui conjoint à l'occasion le mythe avec la dérision ne nous est pas étrangère. Ça ne touche en rien au statut fondamental des structures intéressées. C'est amusant que, comme ça, il y a des gens qui découvrent, qui découvrent sur le tard, ce dont je peux bien dire de ma place que c'est un peu général pour l'instant toute cette effervescence, cette turbulence qui se produit autour de termes comme le signifiant, le signe, la signification, la sémiotique, tout ce qui occupe pour l'instant le devant de la scène, c'est curieux, les singuliers retards qui s'y montrent.

Il y a une très bonne petite revue, enfin pas plus mauvaise qu'une

- 142 -

autre, dans laquelle je vois surgir sous le titre de *l'Atelier d'écriture* un article, mon Dieu, pas plus mauvais qu'un autre qui s'appelle *l'Agonie du Signe* - vous entendez? - qui s'appelle *l'Agonie du Signe*. C'est toujours très touchant l'agonie. Agonie veut dire lutte. Mais aussi agonie veut dire qu'on est en train de tourner de l'œil et alors l'agonie du signe, ça fait, ça fait pathétique. J'eusse préféré enfin que ce ne fût pas au pathétique que tout cela tournât. Ça part, ça part d'une invention charmante, de la possibilité de forger un nouveau signifiant qui serait celui de *fourmi*, *fourmidable*. En effet c'est fourmidable tout cet article et on commence par poser la question, quel peut bien être le statut de *fourmidable*? Moi j'aime bien ça. D'autant plus que c'est quelqu'un qui quand même est très averti depuis longtemps d'un certain nombre de choses que j'avance et qui pour, en somme, au début de cet article, se croire obligé de faire l'innocent, à savoir d'hésiter, à propos de *fourmidable*, à le ranger soit dans la métaphore, soit dans la métonymie et de dire que, il y a quelque chose qui est négligé donc, dans la théorie jakobsonienne, c'est celle qui consisterait à emboutir des mots les uns avec les autres. Mais il y a longtemps que j'ai expliqué ça! J'ai écrit *l'Instance de la lettre* exprès pour ça, S sur petit s avec le résultat, un, parenthèse, effet de signification, ha!... C'est le déplacement, c'est la condensation, c'est très exactement la voie par où en effet on peut créer, ce qui est quand même un petit peu plus amusant et utile que *fourmidable*, on peut créer unier. Et puis ça sert à quelque chose.

Ça sert à vous expliquer par une autre voie ce que j'ai tout à fait renoncé à aborder par celle du Nom-du-père, parce que, j'y ai renoncé parce qu'on m'en a empêché à un moment, et puis que c'était justement les gens à qui ça aurait pu rendre service qui m'en ont empêché. Ça aurait pu leur rendre service dans leur, dans leur intimité personnelle. C'est des gens particulièrement impliqués du côté du Nom-du-père. Il y a une clique très spéciale dans le monde, comme ça, qu'on peut épingle d'une tradition religieuse, c'est eux que ça aurait aéré, mais je ne vois pas pourquoi je me dévouerais spécialement à ceux-là.

Alors j'ai repris l'histoire de ce que Freud a abordé comme il a pu, justement, pour éviter sa propre histoire, n'est-ce pas *el'shaddai* [xxx] en particulier, c'est le nom dont il se désigne, celui dont le nom ne se dit pas. Il s'est reporté sur les mythes, puis il a fait quelque chose de très propre

SEMINAIRE 19

en somme, d'un peu aseptique, il l'a pas poussé plus loin mais c'est bien là ce dont il s'agit, c'est qu'on laisse passer les occasions de reprendre, de reprendre ce qui le dirigeait, et ce qui devrait faire maintenant que le psychanalyste soit à sa place dans son discours. Sa chance est passée bien sûr. Je l'ai déjà dit. De sorte que, dans l'avion là, qui me ramenait de je ne sais où, qui me ramenait de Milan d'où je revenais hier soir, bon! j'ai pas apporté le truc. C'est vraiment très bien, c'est dans l'avion, dans un truc qui s'appelle Atlas et qui est distribué à tous les voyageurs par la Compagnie Air France. Il y a un très très joli petit article, heureusement que je ne l'ai pas, je l'ai oublié chez moi, heureusement parce que ça m'aurait entraîné à vous lire des passages et il n'y a rien d'ennuyeux comme d'entendre lire, il n'y a rien d'ennuyeux comme ça!

Enfin, il y a des psychologues, des psychologues de la plus haute volée, n'est-ce pas, qui s'emploient aux Amériques à faire des, des enquêtes sur les rêves. Parce que sur les rêves on enquête, n'est-ce pas. On enquête et on s'aperçoit, enfin, que, que c'est très rare les rêves sexuels. Ils rêvent de tout, ces gens-là ; ils rêvent de sport, ils rêvent de tas de blagues, ils rêvent de chutes, enfin, il y a pas une majorité écrasante de rêves sexuels. D'où il résulte, n'est-ce pas, que, comme ce qui est la conception générale, nous dit-on dans ce texte, de la psychanalyse, c'est de croire que les rêves sont sexuels. Eh bien! Le grand public, le grand public qui justement est fait de la diffusion psychanalytique -vous aussi vous êtes un grand public - ben, le grand public naturellement va être défrisé, n'est-ce pas, et tout le soufflé va tomber comme ça, s'aplatir dans le fond de la casserole. C'est quand même curieux que personne, en somme, dans ce grand public supposé, car tout ça, c'est de la supposition, enfin c'est vrai que dans une certaine résonance, tous les rêves, c'est ce qu'aurait dit Freud, qu'ils étaient tous sexuels; il n'a jamais dit ça justement! Jamais, jamais dit ça!

Il a dit que les rêves étaient *des rêves de désir*. Il n'a jamais dit que c'était du désir sexuel! Seulement, comprendre le rapport qu'il y a entre le fait que les rêves soient des rêves de désir et cet ordre du sexuel qui se caractérise par ce que je suis en train d'avancer parce que, il m'a fallu le temps pour l'aborder et ne pas jeter le désordre dans l'esprit de ces charmantes personnes, n'est-ce pas, qui ont fait qu'au bout de dix ans que je leur racontai des trucs, n'est-ce pas, ils songeaient qu'à une chose,

- 144 -

rentrer dans le sein de l'Internationale Psychanalytique tout ce que j'avais pu raconter, c'était bien sûr des beaux exercices, des exercices de style. Eux étaient dans le sérieux. Le sérieux, c'est l'Internationale Psychanalytique.

Oui! Ce qui fait que maintenant je peux avancer, et qu'on l'entende, qu'il n'y a pas de rapport sexuel, et que c'est pour ça qu'il y a tout un ordre qui fonctionne à la place où il y aurait ce rapport. Et que c'est là, dans cet ordre, que quelque chose est conséquent comme effet de langage, à savoir le désir. Et qu'on pourrait peut-être avancer un tout petit peu et penser que quand Freud disait que le rêve, c'est la satisfaction d'un désir, satisfaction dans quel sens ?

Quand je pense que j'en suis encore là, n'est-ce pas, que personne... tous ces gens qui s'occupent à embrouiller ce que je dis, à en faire du bruit, personne ne s'est encore jamais avisé d'avancer cette chose qui est pourtant la stricte conséquence de tout ce que j'ai avancé, que j'ai articulé de la façon la plus précise, si mon souvenir est bon, en 57 - attendez, même pas! en 55 ! à propos du rêve de l'injection d'Irma - j'ai pris, pour montrer comment on traite un texte de Freud, je leur ai bien expliqué ce qu'il avait d'ambigu, que ce soit là, justement, mais pas du tout dans l'inconscient au niveau de ses préoccupations présentes, que Freud interprète ce rêve de désir qui n'a rien à faire avec le désir sexuel, même s'il y a toutes les implications de transfert qui nous conviennent, le terme d'immixtion *des sujets*, je l'ai avancé en 55, vous vous rendez compte? Dix sept ans, hein? Puis il est clair que - faudra que je le publie, comme ça, parce que, si je l'ai pas publié, c'est que j'étais absolument écœuré de la façon dont ça avait été repris dans un certain livre sorti sous le titre *d'Autoanalyse* - c'était mon texte, en y remettant, de façon à ce que personne n'y comprenne rien.

Qu'est-ce que ça fait un rêve ? Ça ne satisfait pas le désir, pour des raisons fondamentales que je vais pas me mettre à développer aujourd'hui parce que, parce que ça vaut quatre ou cinq séminaires, pour la raison qui est simplement celle-ci et qui est touchable, et que Freud dit, que le seul désir fondamental dans le sommeil, c'est le désir de dormir. Ça vous fait rigoler, parce que vous n'avez jamais entendu ça. Très bien! Pourtant, c'est dans Freud. Comment est-ce que ça ne vient pas tout de suite à votre jugeote, en quoi ça consiste de dormir? Ça consiste en ceci

- 145 -

SEMINAIRE 19

que ce qui dans ma tétrade, là, le semblant, la vérité et la jouissance, et le plus de jouir - faut pas que je le récrive au tableau, non? - ce qu'il s'agit de suspendre, c'est pour ça que c'est fait le sommeil, n'importe qui n'a qu'à regarder un animal dormir pour s'en apercevoir, ce qu'il s'agit de suspendre justement, c'est cet ambigu qu'il y a dans le rapport au corps avec lui-même, le jouir.

S'il y a possibilité que ce corps accède au jouir de soi, c'est bien évidemment partout, c'est quand il se cogne, qu'il se fait mal, c'est ça la jouissance. Alors l'homme a là de petites portes d'entrée que n'ont pas les autres, il peut en faire un but. En tout cas quand il dort, c'est fini. Il s'agit justement de faire que ce corps, il s'enroule, il se mette en boule. Dormir, c'est ne pas être dérangé. La jouissance, quand même, c'est dérangeant. Naturellement on le dérange, mais enfin tant qu'il dort, il peut espérer ne pas être dérangé. C'est pour ça qu'à partir de là tout le reste s'évanouit; il n'est plus question non plus de semblant, ni de vérité, puisque tout ça, ça se tient, c'est la même chose, ni de plus-de-jouir.

Seulement voilà, ce que Freud dit, c'est que le signifiant, lui, continue pendant ce temps-là à cavalier. C'est bien pour ça que, même quand je dors, je prépare mes séminaires. Monsieur Poincaré découvrait les fonctions fuchsiennes...

La salle - [?]

J. Lacan - Qu'est-ce qu'il y a ?

La salle - Une pollution!

J. Lacan - Qui vient de dire ce terme? Vous devez être particulièrement intelligent. Je me suis déjà réjoui publiquement que, une de mes analysées, je ne sais pas si elle est là mais... une personne particulièrement sensible ait parlé en effet à propos de mon discours, de pollution intellectuelle. C'est une dimension très fondamentale, voyez-vous la pollution. Faudrait pas, probablement, pousser les choses jusque-là aujourd'hui. Mais, vous avez l'air tellement fier d'avoir fait surgir ce terme que je soupçonne que vous ne devez rien y comprendre. Néanmoins, vous allez voir que je vais tout de suite, non seulement en faire usage, mais me réjouir une seconde fois que quelqu'un l'ai fait surgir, car c'est précisément ça la difficulté du discours analytique. Je relève cette interruption, je saute là-dessus, j'embarque une chose que, dans

- 146 -

l'urgence d'une fin d'année, je me trouverai donc avoir l'occasion de dire, c'est ceci, puisque c'est à la place du semblant que le discours analytique se caractérise de situer l'objet *a*, figurez-vous, Monsieur, qui croyez avoir fait là un coup d'éclat, que vous abondez précisément dans le sens de ce que j'ai à avancer. C'est à savoir que la pollution la plus caractéristique dans ce monde, c'est très exactement *l'objet petit a* dont l'homme prend, et vous aussi vous prenez votre substance, et que c'est de devoir, de cette pollution qui est l'effet le plus certain sur la surface de la terre... de devoir en faire en son corps, en son existence d'analyste, représentation, qu'il y regarde à plus d'une fois. Les chers petits en sont malades, et je dois vous dire que je ne suis pas non plus moi-même dans cette situation plus à l'aise qu'eux.

Ce que j'essaie de leur démontrer, c'est que ce n'est pas tout à fait impossible de le faire un peu décevant. Grâce à la logique, j'arrive à leur, s'ils voulaient bien se laisser tenter, leur rendre supportable cette position qu'ils occupent en tant que *petit a* dans le discours analytique, pour se permettre de concevoir que ce n'est évidemment pas peu de choses que d'élever cette fonction à une position de semblant qui est la position clé dans tout discours. C'est là qu'est le ressort de ce que j'ai toujours essayé de faire sentir comme la résistance - et elle n'est que trop compréhensible - de l'analyste, à vraiment remplir sa fonction. Il ne faut pas croire que la position du semblant, elle soit aisée pour qui que ce soit, elle n'est vraiment tenable qu'au niveau du discours scientifique et pour une simple raison, c'est que là, ce qui est porté à la position de commandement est quelque chose de tout à fait de l'ordre du réel, en tant que tout ce que nous touchons du réel, c'est la *Spaltung*, c'est la fente, autrement dit c'est la façon dont je définis le sujet. C'est parce que dans le discours scientifique, c'est le grand S, le S barré [\$] qui est là, à la position-clé, que ça tient.

Pour le discours universitaire, c'est le savoir. Là, la difficulté est encore bien plus grande, à cause d'une espèce de court-circuit parce que, pour faire semblant de savoir, il faut savoir faire semblant. Et ça s'use vite. C'est bien pour ça que, c'est bien pour ça que quand j'ai fait là, là d'où je reviens comme je vous l'ai dit tout à l'heure, à savoir à Milan, j'avais une assistance évidemment beaucoup moins nombreuse que la

- 147 -

SEMINAIRE 19

vôtre, mettons le quart, mais qu'il y avait là beaucoup de ces jeunes qui sont ceux qu'on appelle dans le mouvement, il y avait même le, un personnage tout à fait respectable et d'une assez haute stature qui se trouve en être là-bas le représentant, sait-il ou ne sait-il pas, on m'a dit qu'il n'était là qu'après, je n'ai pas voulu l'interroger, sait-il ou ne sait-il pas que, en étant là dans cette pointe, ce qu'il veut, c'est comme tous ceux qui sont ici intéressés un peu par le mouvement, c'est redonner au discours universitaire sa valeur; comme le nom l'indique, elle aboutit aux unités de valeurs. Ils voudraient qu'on sache un peu mieux comment faire semblant de savoir. C'est cela qui les guide. Ben en effet, c'est respectable et pourquoi pas ? Le discours universitaire est d'un statut aussi fondamental qu'un autre. Simplement, ce que je marque, c'est que c'est pas le même, parce que c'est vrai, ça n'est pas le même que le discours psychanalytique.

Et alors c'est comme ça que j'ai été amené là-bas, mon Dieu, comment faire avec un auditoire nouveau et surtout si il peut confondre? J'ai essayé de leur expliquer un tout petit peu quelle était ma place dans l'histoire, j'ai commencé par dire que mes *Écrits*, c'était la poubellication, qu'il fallait pas qu'ils croient qu'ils pouvaient là-dessus se repérer. Il y avait quand même et alors le mot *séminaire* - bien sûr comment leur faire comprendre que, ce que j'ai été forcé d'expliquer, d'avouer que, que le séminaire, c'est pas un séminaire, c'est un truc que je dégoise tout seul, mes bons amis, depuis des années, mais qu'il y avait eu autrefois un temps où ça méritait son nom, où il y avait des gens qui intervenaient? Alors c'est ça qui m'a mis hors de moi, d'en être forcé d'en venir là. Et comme sur la route du retour quelqu'un me pressait pour me dire, ah ben! comment est-ce que c'était au temps où c'était comme un séminaire ? Je me suis dit, aujourd'hui je vais leur dire, pour l'avant-dernière fois que je vous vois, parce que je vous verrai encore une fois, bon Dieu, que quelqu'un vienne dire quelque chose!

Là-dessus je reçois une lettre de Monsieur Recanati. Je vous raconte pas d'histoire pour l'instant, je fais pas semblant de faire surgir du *floor* une intervention. Je dis simplement que j'ai reçu une lettre qui était d'ailleurs une réponse à une des miennes, Monsieur Recanati qui est là, qui m'a prouvé à ma grande surprise, n'est-ce pas, qu'il avait entendu quelque chose de ce que j'ai dit cette année, alors je vais lui passer la

- 148 -

SEMINAIRE 19

parole parce qu'il a à vous parler de quelque chose qui a les plus étroits rapports avec ce que j'essaie de frayer, avec la théorie des ensembles notamment, n'est-ce pas, et avec la logique mathématique, il va vous dire laquelle.

F. Recanati - La lettre à laquelle le docteur Lacan vient de faire allusion était en fait quelques remarques et commentaires, sur trois textes de Peirce que je lui ai remis, non pas tant qu'il ne les connût pas, c'est évident, mais parce que ces textes, justement, différaient de ce à quoi il avait pu, par ailleurs, faire référence. Il s'agissait, d'une part, de textes de cosmologie, et, d'autre part, de textes ayant rapport à la mathématique.

Je vais tout d'abord préciser la teneur de ces trois textes avant d'en venir à la manière dont je pourrai en parler. Quant à la mathématique, Peirce donne une critique des définitions qu'il connaît des ensembles continus. Il examine trois définitions, nommément celle d'Aristote, celle de Kant, celle de Cantor, qu'il critique toutes, et en fonction d'un critère unique.

Le critère, c'est qu'il voudrait que dans chaque définition soit marqué le fait même de la définition, puisque, dit-il, à définir un ensemble continu, on n'est pas sans le déterminer d'une certaine manière et ceci est important pour le résultat de la définition; le processus même de la définition doit être marqué quelque part, comme tel.

Quant à la cosmologie, Peirce parle d'un problème à peu près similaire, d'une préoccupation similaire à propos du problème de la genèse de l'univers. Son problème, c'est celui de l'avant et de l'après. On ne peut accéder à ce qu'il y avait avant en faisant la simple opération analytique qui consiste à retirer à ce qu'il y a eu après, tout ce qui fait le caractère de cet après, puisque on n'aboutirait, par là, qu'à un après raturé et que précisément c'est sur le mode de cette rature que se constitue l'après, qui ne diffère que par une inscription précise, ici sur le mode de la rature de l'avant. Autrement dit, l'avant est en quelque sorte un après... ou plutôt l'après est un avant inscrit et l'on ne pourra absolument pas déduire l'avant de l'après puisque l'avant qui est inscrit dans l'après, c'est précisément l'après qui dans ce sens n'a plus rien à voir, justement, avec l'avant dont le propre est justement de n'être pas inscrit.

Autrement dit, c'est l'inscription qui compte, je veux dire que l'avant

- 149 -

SEMINAIRE 19

ça n'est rien. C'est ce que dit Peirce, quand il parle de la genèse de l'univers : avant, il n'y avait rien, mais ce rien c'est quand même un rien, quelque chose de spécifique, ou plutôt justement, il n'est pas spécifique, parce que de toute façon il n'est pas inscrit, et on peut dire que tout ce qu'il y a eu après, c'est rien non plus, mais alors comme rien, c'est inscrit.

Ce non-inscrit en général qu'il va retrouver un peu partout, et pas seulement dans la cosmologie, Peirce l'appelle le *potentiel* et c'est de ça que je vais dire quelques mots maintenant.

Mais avant de ce faire, je voudrais dire quelques mots sur ma position ici qui est évidemment paradoxale, puisque je ne suis spécialiste de rien et pas plus de Peirce que d'un autre, et que tout ce que je vais dire sur cet auteur et sur d'autres, puisque je vais parler d'autres, sera ce que je peux reprendre du discours que tient le docteur Lacan. Dans ma parole même, je conserve mon statut d'auditeur. Et comment cela est-il possible? Justement à ne signifier dans mon discours à moi, que le fait d'avoir écouté. Ceci pose le problème de savoir à qui m'adresser. Car évidemment, si je m'adresse à ceux qui, comme moi, ont écouté, ça ne leur servira à rien, et si je m'adresse à ceux qui n'ont pas écouté, je ne pourrai qu'inscrire le rien de leur non-écoute et permettre par là une élaboration qui évidemment s'en servira dans sa suite et qui n'aura plus rien à voir avec le rien pur qui était au début. En l'occurrence, donc, ça ne changera rien, et c'est en tant que mon intervention d'auditeur ne dérange rien, que je peux effectivement représenter l'auditoire.

Puisque, somme toute, toutes les interventions d'Aristote ne sont que supposées dans le discours de *Parménide*, et que, justement, plus vite c'est terminé, le mieux c'est, généralement, quant aux interventions d'Aristote, plutôt, pour qu'il puisse lui-même tenir un véritable discours, il faut qu'à son tour, il ait un auditeur muet à qui il puisse s'identifier, ce qui explique que l'autre, Aristote, dans la *Métaphysique* dit *Nous platoniciens*, car c'est après que Platon a parlé, ou, si on veut, que *Parménide* a parlé pour l'autre, qu'il peut lui-même commencer à le faire. Vous voyez ici le paradoxe; mais comme ce paradoxe n'est pas mon fait, je laisse au docteur Lacan de le commenter après, parce que je n'en puis rien dire quant à moi.

On ne peut pas, dit Peirce, opposer le vide, le 0, au quelque chose, car le 0 est quelque chose, c'est bien connu. Le vide représente quelque

- 150 -

SEMINAIRE 19

chose et Peirce dit qu'il fait partie de ces concepts *secondants*, concepts importants chez Peirce et que je reverrai un peu dans la suite. Il n'est pas une monade, comme vide inscrit, mais il est relatif. En effet, si l'on pose ce vide, on l'inscrit. En l'occurrence, l'inscription de l'ensemble vide peut donner ceci: $\{\emptyset\}$. Ceci se reconnaît pour être l'ensemble vide considéré comme un élément de l'ensemble des parties de l'ensemble vide. Donc, si le vide se constitue comme *Un* et si l'on voulait répéter un peu l'opération et faire l'ensemble des parties de l'ensemble des parties de l'ensemble vide, on aurait vite quelque chose comme ça: $\{\emptyset, \{\emptyset\}\}$, ce qui donne à peu près ça: $\{\{\emptyset\}\}^2$, et ceci se reconnaît pour pouvoir très bien représenter le 2. Aussi bien ceci' peut-il représenter le *Un*.

C'est par là qu'on est amené à refaire cette remarque que, bien sûr, c'est la *répétition d'une inexistence** qui peut fonder bien des choses, et notamment, la suite des nombres entiers en l'occurrence, mais ce qui intéresse Peirce dans cette remarque, c'est que, ce qui se répète, ce n'est pas l'inexistence comme telle, ou plutôt pas exactement, c'est l'inscription de l'inexistence, en tant que l'inexistence se marque de cette inscription. Et c'est ce qu'il développera à bien des reprises, dans plusieurs textes. Je vais vous en parler.

On rejoint là son propos mathématique. Quant on veut, dit-il, définir un système où cette inexistence est répétée, il faut préciser qu'elle est répétée comme inscrite. C'est au départ qu'il y a une inscription d'une inexistence. Et ceci est très important pour la logique. Le *quanteur universel*, tout seul, ne saurait rien définir. Le quanteur universel, pour Peirce, est quelque chose de *secondant**, aussi paradoxal que cela paraisse, comme il le dit, il est relatif à quelque chose. Ce qui fonde ce quanteur, c'est la *néantisation préalable et inscrite des variables*⁴ qui le contredisent. Ainsi, d'un point de vue purement méthodologique, Peirce s'attaque à Cantor. Cantor a tort parce que sa définition du continu renvoie nommément à tous les points de l'ensemble.

Peirce précise qu'il faut faire varier la définition d'un point de vue logique. Une ligne ovale n'est continue, que parce qu'il est impossible de nier qu'au moins un de ses points doit être vrai pour une fonction qui ne caractérise absolument pas l'ensemble. Par exemple, quand il s'agit de passer de l'extérieur à l'intérieur, il faut nécessairement passer par l'un des points du bord.

- 151 -

SEMINAIRE 19

Ceci est, en quelque sorte, une approche latérale. On ne peut pas poser comme ça le quanteur universel, il faut passer par une néantisation préalable, et qui passe, elle-même, par une fonction préalable. La négation, ici, est elle-même érigée en fonction et l'ensemble des ensembles pertinents pour cette fonction, en l'occurrence dans la mesure là où il est impossible de nier etc. est l'ensemble vide qui inscrit la négation comme impossible. Le même type d'exemple pourrait être pris en topologie éventuellement. Si l'on écoutait Peirce, le théorème des points fixes devrait s'énoncer comme suit – je vais l'écrire –

Ex. $\{ \neg(\neg x \rightarrow \neg x) \}$. Il est impossible de nier que dans une déformation d'un disque sur son bord, au moins un point échappe à la déformation qui l'autorise, par le fait même d'y échapper.

J. Lacan - Recommencez bien ça.

F. Recanati - Le théorème des points fixes, si on prend, par exemple, quelque chose comme un disque, il s'agit, en quelque sorte, il s'agit de déformer de manière continue un disque sur son bord. Il est certain, et c'est donné comme théorème, qu'au moins un point du disque échappe à la déformation, c'est-à-dire reste fixe, et que c'est par ce fait qu'il y a ce point qui reste fixe qu'on peut effectuer la déformation générale. Sans quoi ce ne serait pas possible, et ici, il y a évidemment contradiction. Disons qu'il y a une liaison très nette entre ce point qui échappe à la fonction qu'il autorise.

J. Lacan - Ça, c'est un théorème démontré. Il n'est pas seulement démontrable, il est démontré. D'autre part, ce théorème se symbolise, vous pouvez peut-être le commenter, comment il est symbolisé par ce il *existe* x , car c'est une formule qui est très près, en somme, de celle que j'ai l'habitude d'inscrire, il *existe* x tel qu'il faille nier qu'il n'y a pas de $\neg x$, qu'il faille nier qu'il n'y a pas d'existence de x , tel que $\neg x$ soit nié⁵.

F. Recanati - Il y a bien une double négation, certes, mais les deux négations ne sont pas exactement les mêmes, elles ne sont pas équivalentes. Et d'autre part, surtout cette double négation, dans la mesure où elle est inscrite, c'est pas la même chose que de l'affirmer simplement. On aurait pu affirmer. Là, c'est pour ça que j'ai cité au début la critique du quanteur universel en quelque sorte comme donné comme ça. S'il est le produit d'une double négation, cette première négation non inscrite, d'après lui, elle porte sur une négation érigée comme fonction Par

- 152 -

exemple : les points ne restent pas fixes. Eh bien, il y a un point qui, justement, échappe à cette fonction, et à ce titre là, la nécessité est avant tout de les inscrire. C'est pourquoi je l'ai fait là. Et il faudrait marquer, peut-être d'une manière spécifique ce que j'ai dit être une impossibilité. Mais en même temps, ici, c'est simplement ici l'ensemble vide posé comme seul ensemble fonctionnant pour la fonction de la négation.

J. Lacan - Je crois que ce qu'il faut ici souligner c'est ceci que la barre portée ici sur les deux termes chacun comme nié est un *il n'est pas vrai que*, un *il n'est pas vrai que* fréquemment utilisé en mathématiques, puisque c'est le point-clé, c'est ce à quoi fait aboutir la démonstration dite de la contradiction. Il s'agit, en somme, de savoir pourquoi, en mathématiques, il est reçu qu'on puisse fonder, mais seulement en mathématiques, parce que partout ailleurs, comment pourriez-vous fonder quoi que ce soit d'affirmable sur un *il n'est pas vrai que* ?

C'est bien là que l'objection vient dans l'intérieur des mathématiques à l'usage de la démonstration par l'absurde. La question est de savoir comment, en mathématiques, la démonstration par l'absurde peut fonder quelque chose, qui se démontre en effet comme tel de ne pas mener à la contradiction. C'est là que se spécifie le domaine propre des mathématiques. Alors c'est sous cet *il n'est pas vrai que* - il s'agit de donner le statut de la barre négative qui est celle dont j'use en un point de mon schéma, pour dire que ça, c'est une négation, $\neg x$, *il n'existe pas de x qui satisfasse à ceci, $f x$ nié.*

E. Recanati - Dans les termes de Peirce, cette barre-là est ce qui vient en premier, qui est la première inscription. Parce qu'il dit, le potentiel -et ça j'allais y revenir dans le cours parce que c'est un concept qui est finalement assez élaboré - c'est le champ d'inscription des impossibilités, mais avant que des impossibilités, des impossibilités non-inscrites encore, c'est le champ des impossibilités possibles. Et dans ce champ, quelque chose vient le subvertir par ce trait, en quelque sorte, qui est ici impossibilité, qui est une espèce de coupure, coupure qui est faite à l'intérieur d'un domaine qui, auparavant, est en quelque sorte unique et c'est pour ça que, dit Peirce, il faut inscrire la première impossibilité d'abord. Ça, ça détermine tout. Et ensuite, éventuellement, la négation et toutes ces spécifications-là continuent à déterminer, mais c'est déjà là à l'intérieur, de l'impossible.

- 153 -

SEMINAIRE 19

Autrement dit, il dit qu'il y a deux champs; il y a d'une part le champ du potentiel, qui est l'élément du pur 0, on pourrait dire du pur vide, mais ça, j'y reviendrai, et, d'autre part les impossibles qui sont ceux qui naissent du potentiel, mais pour s'y opposer très nettement, et à l'intérieur des impossibles on peut dire des choses comme ça, c'est-à-dire: il *n'existe pas f x tel que non f x , ou il existe x tel que non f x .*

Mais il fait une opposition de ces deux champs comme, fondamentalement, s'opposant, l'un étant l'élément du pur 0, l'autre étant l'élément que je dirai du 0 de répétition, et c'est là-dessus que je voudrais arriver.

J. Lacan - Vous admettez, par exemple, que je transcrive tout ce que vous avez dit en disant que le potentiel égale le champ des possibilités comme déterminant l'impossible.

F. Recanati - Comme déterminant, mais je précise tout de suite qu'il a dit, c'est ce champ des possibilités qui détermine l'impossible mais pas au sens de Hegel, il faut faire attention, dit-il lui-même, ça le détermine non pas nécessairement, mais potentiellement, c'est-à-dire qu'on ne peut pas dire, nécessairement ça devait arriver; on remarque que c'est arrivé; on sait que c'est ce potentiel qui a déterminé cet impossible, mais non pas nécessairement, on est d'accord. Donc c'est exactement ce que je voulais dire le potentiel...

J. Lacan - On pourrait peut-être le transcrire comme ça : potentiel = champ des possibilités comme déterminant l'impossible

F. Recanati - Donc, c'est avec cette sorte de considération que Peirce construit le concept de potentiel. C'est donc le lieu où s'inscrivent les impossibilités, c'est la possibilité générale des impossibilités non effectuées, c'est-à-dire non-inscrites. C'est le champ des possibilités comme déterminant les impossibilités. Mais il ne comporte, on vient de le dire, par rapport aux inscriptions qui s'y produisent, aucune nécessité, ce qui signifie notamment, pour un problème mathématique, que du 2 on ne peut pas rendre compte rationnellement, au sens de Hegel, c'est-à-dire nécessairement. Le 2 est venu, on ne peut dire d'où il est venu, on peut simplement le mettre en rapport avec le 0, avec ce qui se passe entre le 0 et le 1, mais de dire pourquoi il est venu, impossible.

Le potentiel permet ça, de définir le paradoxe du continu, et ça, c'est dans un texte de Peirce - je cite ça, mais en fait, je l'ai pas regardé de bien près donc je ne le développerai pas - si un point d'un ensemble

- 154 -

SEMINAIRE 19

continu potentiel se voit conférer une détermination précise, une inscription, une existence réelle, alors la continuité, elle-même, est rompue. Et ceci c'était intéressant non pas du point de vue du continu, mais du point de vue du potentiel. C'est que le potentiel existe vraiment comme potentiel et que dès lors, qu'il s'inscrive d'une manière ou d'une autre, il n'y a évidemment plus de potentiel, c'est-à-dire qu'il est lui-même produit d'un impossible qui est issu de lui-même.

X. - Là, Cantor a tort!

F. Recanati - Pour ce qui est de la cosmologie, le 0 absolu, le pur néant, comme dit Peirce, est différent du 0 qui se répète dans la suite des entiers. Il n'est autre, ce 0 qui se répète dans la suite des entiers, que l'ordre en général du temps, et j'y reviendrai, tandis que le 0 absolu, c'est l'ordre en général du potentiel. Ainsi le 0 absolu a une dimension propre. Et Peirce essaie d'insister pour que cette dimension soit inscrite quelque part, soit au moins marquée, soit présentée dans les définitions mathématiques. Le problème est évidemment...

J. Lacan - Là, Cantor n'est pas contre.

F. Recanati -... comment peut-on passer d'une dimension, celle du potentiel par exemple, à l'autre, que je dirai celle de l'impossible ou celle du temps, tout ce qu'on voudra.

Peirce présente ainsi ce problème : comment penser non temporellement ce qu'il y avait avant le temps ? Ça rappelle, certes, Spinoza et Saint Augustin, mais ça rappelle surtout les empiristes. Et ici, je dois dire que on a souvent remarqué que Peirce a repris le style des empiristes et leurs préoccupations. Mais pour situer véritablement l'originalité de Peirce, on n'a jamais rapporté ça aux empiristes, on n'a jamais cherché ce qui, chez eux, a pu préparer tout ça. Or pourtant, ces deux dimensions, l'une potentielle et l'autre, si l'on veut, temporelle, ou plutôt, une dimension du 0 absolu, l'autre du 0 de répétition, étaient présentes dès le début de l'épopée empiriste. Et c'est là-dessus que je voudrais dire un petit mot pour montrer comment on peut le dégager.

J. Lacan - Dites-le bien, tonitruiez-le!

F. Recanati - Je ferai cela et après je reviendrai à la sémiotique de Peirce en rapport avec tout ça.

Oui, l'objet de la psychologie empirique - c'est un premier point qu'on a fait exprès, à chaque fois, d'évacuer - c'est les signes et rien

- 155 -

SEMINAIRE 19

d'autre, c'est le système des signes. Il s'agit d'une extension, on peut le dire, du système quaternaire de Port Royal, telle que, somme toute, de Saussure aussi n'en est qu'une extension à la limite, la chose comme chose et comme représentation, le signe comme chose et comme signe, l'objet du signe comme signe étant la chose comme représentation. C'est la même chose que dit de Saussure - je le disais mais je ne le développerai pas - le signe comme concept et comme image acoustique. Seulement, on a évacué avec la scolastique le problème en général de la chose en soi, et on a même été jusqu'à voir dans le monde -et ça, avec toutes les théories du grand livre du monde - le signe de la pensée. Dès lors, on aboutit à quelque chose comme ça, le monde comme représentation, en tant que le monde, on ne peut le connaître que comme représentation, remplace la chose, dans le système quaternaire du signe, et la pensée du monde en général remplace la représentation, ce qui équivaut à mettre face à face pensée du monde/monde de pensée. Or, il est évident que la pensée du monde et le monde de pensée qui diffèrent peut-être par certains côtés, c'est la même chose.

Alors il y a un problème pour le système quaternaire parce qu'il y a une dualité irréductible dans le système quaternaire, il faut soit l'abandonner, soit le changer, on sait que Berkeley l'abandonne en, justement, établissant un système d'identité entre la pensée du monde et le monde de pensée; quant à Locke, il le change. Quand il dit, c'est, et je m'excuse de m'appesantir un peu sur cette introduction, ce qu'il dit c'est, les représentations, les idées, ne représentent pas les choses, elles se représentent entre elles. Ainsi les idées les plus complexes représentent les plus simples. Il y a des facultés, par exemple, de représentation des idées entre elles, et c'est très développé, il y a toute une topique qui est à peu près ce qu'on en a dit, une hiérarchie des idées et des facultés.

Mais ce sur quoi je voudrais, justement, appuyer un peu, et qui est ce qui n'a pas été remarqué par Locke, et qui est précisément le plus intéressant, puisque ça permet Condillac et que Condillac par là précède en quelque sorte Peirce, c'est qu'il y a une autre faculté pour Locke, qui permet tout ça. Parce que comment ça se passe, ça fonctionne tout seul apparemment, il faut quelque chose pour que ça fonctionne le système. Et il y a une nouvelle faculté, une nouvelle opération qu'il appelle - et

- 156 -

SEMINAIRE 19

qu'on n'a jamais repérée parce qu'elle n'est pas dans ses classifications, elle est toujours dans les notes - observation. L'observation qui est quelque chose qui fonctionne tout seul, qui marche à tous les niveaux, qui se retrouve partout et qui est aussi intrinsèque à tous les éléments, quelque chose d'assez incompréhensible, et qui est à la fois le processus de la transformation et le milieu, l'élément en général du transformé. C'est à la fois le milieu... par cette observation, en quelque sorte, une idée simple se transforme en image d'elle-même, c'est-à-dire en idée complexe puisque son objectivité est placée à ses côtés dans l'idée, et dans cette idée générale par où elle est transformée, il y a une inscription, il y a connotation de l'inscription de sa transformation en image, c'est-à-dire l'idée, une fois qu'elle est transformée, c'est en quelque sorte qu'elle est inscrite, c'est en ça qu'elle devient une idée complexe et non plus une idée simple.

Alors, tout le problème à cet endroit, c'est, qu'est-ce qui rend ça possible ? Soit, qu'est-ce qu'il y avait au départ, qu'est-ce qui se transforme au départ, à partir de quoi on transforme pour obtenir la première cause? Qu'est-ce qui est l'avant premier, en quelque sorte? Et Locke le pose en ces termes quand il parle de sensation irréductible d'une réflexion originaire. Si une réflexion est originaire, qu'est-ce qui est réfléchi qui soit pré-originaire. Soit quel est le pré-originaire, soit qu'est-ce qui permet, à proprement parler, qu'est-ce qui permet cette faculté ?

Et là, il y a Condillac qui prend la relève. Sa méthode était absolument exemplaire. Il va cerner ce quelque chose qu'il a vu chez Locke, ce quelque chose d'inatteignable, en lui donnant un nom, en le faisant fonctionner comme une inconnue dans une équation. Et par la suite, quand les auteurs ont voulu critiquer Condillac, ils ont dit que son système, c'était pas du tout uniquement de la psychologie, c'était de la logique, profondément, qu'il en avait fait un système logique, ce système où il n'y avait pas de contenu etc., vous voyez, justement, c'est là l'intérêt de Condillac. Et notamment cette sensation, dont il dit que tout dérive, au moins dans un de ses traités majeurs, cette sensation là, finalement, n'est rien, à aucun moment il ne la définit précisément, au contraire, tout le développement qu'il en donne, tout ce qu'il montre en dériver, est une espèce de contribution à sa définition. Mais ce qui permet, à proprement

-157 -

SEMINAIRE 19

parler, et tout le reste en dérive, tout ce qui est à proprement parler les attributs de la sensation, tout ce qui permet cette attribution, c'est ce qu'il indique comme l'élément 0 qui est toujours donné au départ, toujours donné dans la sensation, et dont il se demande ce que c'est, et on va s'interroger avec lui.

Il va caractériser, pour essayer d'atteindre cet élément irréductible, tout ce qui se passe avec l'aide de cet élément, mais avec plus que cet élément, c'est-à-dire en un mot, comme il dit, tout ce qui se passe dans l'entendement. Avec ça, on va pouvoir arriver à voir ce qui fonde véritablement l'originalité de la sensation, si tant est que c'est de la sensation que dérive tout ce qui se passe dans l'entendement. Or, le propre de l'entendement, dit-il, et ce, dans son premier essai - j'insiste parce qu'il y a eu une petite divergence après, il s'est éloigné de cette idée qui est évidemment son originalité la plus grande - le propre de l'entendement, c'est l'ordre, c'est la liaison en général, liaison comme liaison des idées, liaison des signes, liaison des besoins, en fait, c'est toujours une liaison des signes, c'est toujours la même chose.

Chez l'homme, l'ordre fonctionne tout seul, dit-il, et il s'en explique un peu, tandis que chez les bêtes, il faut, pour mettre l'ordre en branle, une impulsion extérieure ponctuelle, et Condillac précise, entre les hommes et les bêtes, et c'est une assez belle phrase qu'il dit, entre les hommes et les bêtes, il y a les imbéciles et les fous. Les uns n'arrivent pas à accrocher l'ordre, il s'agit des imbéciles, systématiquement ils n'arrivent pas à accrocher l'ordre, et les autres n'arrivent plus à s'en détacher. Eux, ils sont complètement noyés dans l'ordre, ils n'arrivent plus à prendre de distance, ils n'arrivent plus à s'en détacher.

L'ordre, en général, c'est ce qui permet de passer d'un signe à un autre. C'est la possibilité d'avoir une idée de la frontière entre deux signes. Et Condillac a une conception du signe, mais comme toujours, impropre, toujours une métaphore, et il le dit, cette fois, nommément dans une courte étude, où il fait l'apologie des tropes, reprenant peut-être, je n'en suis pas sûr, des termes de Quintilien.

Toujours est-il que pour lui, un signe, c'est ce qui vient remplir l'intervalle entre deux autres signes. Dans ce sens, dans un signe, qu'est-ce qui est considéré? Ce sont les deux autres signes limitrophes, au moins deux qui sont considérés, mais pas comme signes en tant qu'ils pour

-158-

raient entraîner une représentation, du point de vue de leurs bords à eux, c'est-à-dire du point de vue formel. Et il précise bien que ça ne peut pas être, à proprement parler, des représentations, mais uniquement des signes, puisqu'il dit, il n'y a pas de représentation formelle, il n'y a pas de représentation abstraite, il y a toujours une représentation qui représente une représentation, c'est-à-dire qu'il y a toujours une médiatisation de la représentation du signe, mais jamais une immédiation du contenu, par exemple. Comme il dit lui-même, l'image d'une perception, sa répétition, n'est que sa répétition hallucinatoire. Il dit que c'est la même chose. 4n ne peut pas différencier une perception et son image, et par là, il fait la critique de toutes les théories antérieures.

Donc l'ordre, c'est ce que le signe représente, en tant que le substantifie un intervalle entre deux signes. Seulement, les signes en général sont censés, par toutes les théories dont lui hérite, Condillac, représenter quelque chose. Et ça, ça lui fait évidemment problème, il n'arrive à s'en dépatouiller, comment se fait la liaison entre le signe formel et sa référence en général ? Cette liaison elle-même, dit Condillac pour s'en débarrasser, elle dérive de l'inconnu, elle dérive de la sensation.

Alors, l'inconnu est déjà une relation entre le signe comme événement et le signe comme inscription de l'événement et ça je précise, c'est pas Condillac qui le dit, mais il le laisse entendre, c'est Destutt de Tracy, son exégète, qui affirme ça, et je trouve que c'est pas mal. Et Maine de Biran qui, lui, était élève...

J Lacan - Les deux phrases que j'avais commencé à écrire tout au long du truc, que certains ont peut-être relevé sont directement l'énoncé que reproduit Recanati ici...

F. Recanati -... Maine de Biran lui-même, disciple de Destutt de Tracy, est d'abord nourri à cette différence entre l'événement et l'inscription de l'événement. Et on voit comme elle est le pivot de toute la théorie. Il y a, dit-il, un perpétuel décalage entre l'inscription et l'événement. Ce décalage, dit Maine de Biran, vient du décalage chez l'être parlant, et, je ne plaisante pas, entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation. C'est dans les fondements de la psychologie de Maine de Biran, où il montre à peu près que, à se représenter le moi, dans la mesure où dans toute représentation, il y a déjà un moi, c'est-à-dire qu'à ce

-159 -

SEMINAIRE 19

moment-là, il y en a deux. Dès qu'on essaie de se représenter le je, ça veut dire qu'automatiquement, il y en a deux, ça veut dire qu'immédiatement il y en a deux, ça veut dire que médiatement il n'y en a jamais... qu'il n'y en a jamais un que médiatement.

Pour Condillac, l'ordre des signes, en tant que l'ordre des signes est l'ordre de ce décalage, a comme modèle l'espace qu'il dit pluridimensionnel du temps, et je ne m'étale pas là-dessus. Le temps on peut dire que ce n'est que la répétition infinie des ponctualités. La ponctualité comme temps-zéro est le même problème qui plus haut se pose; ce n'est pas la même ponctualité, celle qui se répète dans le temps, et celle dont le temps est issu. La ponctualité-zéro, celle dont le temps est issu, la ponctualité-zéro comme transparence, précisément, entre l'inscription et l'événement. La ponctualité qui se répète dans le temps, toujours pour Condillac, est relativisée à être considérée dans le temps comme cette ponctualité-là, présente, passée ou à venir. Elle aussi est considérée du point de vue de ses bords, du point de vue de sa frontière. Le temps, plutôt qu'une série de ponctualités est donc la série des frontières interponctuelles, en tant que la frontière est justement le pointage des bords respectifs de deux ponctualités ou aussi bien de deux signes.

Il y a donc la même différence entre la ponctualité absolue et le temps qu'entre l'ensemble vide et l'ensemble de ses parties. C'est l'inscription du zéro qui est élément de celui-ci, de même que c'est l'inscription de la ponctualité qui est l'élément du temps. Ainsi il y a une faille qui est donnée au départ de toute cette théorie et que Maine de Biran essayait peut-être de mieux discerner. Le système des signes n'est que la répétition infinie de cette faille, en tant que telle, pure faille, et cela se répète dans tous les écrits des Empiristes, elle sort de l'expérience et de l'investigation de leur école, c'est-à-dire, on n'en parle pas.

Condillac, lui aussi, ça lui arrive rarement, parle de la nature humaine à un moment en disant qu'il se demanderait bien comment, au début, ça se fait cette relation et cet ordre, pourquoi puisque, justement, il est raté, l'ordre entre l'inscription et l'événement, pourquoi puisque c'est raté, puisque ça colle pas, pourquoi, quand même ça existe? Pourquoi il y a une inscription que de ce qui n'est que du zéro? C'est évidemment son problème, et à ce moment-là il répond, après avoir fait un petit morceau de bravoure, je n'en sais rien, c'est la nature humaine.

- 160 -

SEMINAIRE 19

C'est cette faille en général qui permet l'auto-motricité du système des signes, selon Condillac, dont il a dit, le système des signes, là, ça marche tout seul, tandis que dans son *Traité des Animaux* il raconte des tas de trucs pour montrer comment, chez les bêtes, il y a également un système des signes et comment il est sous la dépendance de tous les objets extérieurs, sous la dépendance de tous les [...]

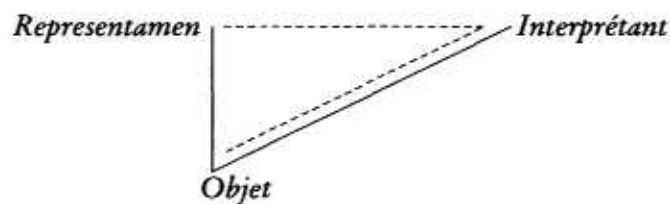
On rejoint par là la sémiotique de Peirce dont on était parti. Peirce appelle *phanéron* du mot grec : φανερον, l'ensemble de tout ce qui est présent à l'esprit, c'est d'ailleurs, à peu près, le sens de *phanéron*, réel ou pas, l'immédiatement observable. Et il part de là, il décompose les éléments de *phanéron*. Il y a trois éléments dans le *phanéron*, indissociables, qu'il appelle, d'une part ce qu'on pourrait traduire par le *primant*, la monade en général, je crois qu'il emploie le mot *monade*, élément complet en lui-même, d'autre part le *secondant*, force statique, opposition, tension statique entre deux éléments, c'est-à-dire que chaque élément, immédiatement, évoque cet autre avec quoi il est en relation et c'est en quelque sorte un ensemble, un ensemble absolument indissociable. Et le plus important, c'est le *tenant*, élément immédiatement relatif à la fois à un premier et à un troisième et Peirce précise, toute continuité, tout procès en général, relève de la ternarité.

A partir de là, à partir de cette conception de la ternarité, qu'on peut montrer dériver de ses théories astronomiques, qu'il a produit au début de sa vie, mais enfin ça je n'en dis mot.

J. Lacan - Peirce as astronomer... .

F. Recanati -. . . donc à partir de cette ternarité il construit une logique qui se spécifie en sémiotique, *Logic of semiotic*, la sémiotique elle-même se spécifiant à certains niveaux comme rhétorique. Et ça c'est important pour Peirce. Tout tient dans sa définition du signe en général, le signe, il l'appelle *representamen*, je suis désolé de citer, « C'est quelque chose le *representamen*, qui, pour quelqu'un, tient lieu d'une autre chose, d'un certain point de vue ou d'une certaine manière. » Là-dedans, il y a quatre éléments, *pour quelqu'un* est le premier, et je re-cite Peirce: « Cela signifie que le signe crée dans l'esprit du destinataire un signe plus équivalent, ou même plus développé. » Le deuxième point découle de celui-là, la réception du signe est donc un deuxième signe fonctionnant comme *interprétant*.

- 161 -



Troisièmement, la chose dont le signe tient lieu est dite « son objet ». C'est dans ces trois éléments-là qui feront les trois sommets du triangle sémiotique. Le quatrième terme qui vient est plus discret mais non moins intéressant.

Quelqu'un dans la salle - C'est de la connerie!

J. Lacan - Vous croyez que Peirce a tort, vous aussi ? [s'adressant à la personne qui est intervenue à plusieurs reprises].

La personne répond - Je pense qu'il s'allonge.

J. Lacan - Ça veut dire quoi, ça ? De toute manière c'est obscène, alors!

F. Recanati - Le quatrième terme, plus discret, c'est ce que Peirce appelle le *ground*. Le signe tient lieu de l'objet, non absolument mais en référence à une espèce d'idée appelée le *ground*, c'est-à-dire le sol, le fond de la relation du signe et de l'objet. Ces quatre termes, dans leur ensemble définissent trois relations. Et ces trois relations sont les objets respectifs des trois branches de la sémiotique.

Première relation, la relation signe-fond, *sign-ground*. C'est la grammaire pure ou spéculative, dit Peirce. Il s'agit de reconnaître...

J. Lacan - Parce qu'on n'a pas inventé la grammaire spéculative il y a quelques années!... comme Monsieur [s'adressant à la personne qui est déjà intervenue] voudrait nous le faire croire et...

F. Recanati - Il s'agit de reconnaître ce qui doit être vrai du signe pour avoir du sens, l'idée, en général est la focalisation du *representamen* sur un objet déterminé selon le *ground* ou le point de vue. On voit donc que la signification s'enlève, en quelque sorte, sur un fond différencié et que le *ground*, la détermination du *ground* c'est presque la détermination du premier point de vue qui détermine l'inscription, tout ceci sur du potentiel. C'est-à-dire que le *ground* en général, c'est déjà le potentiel. De même, le *representamen* est, par rapport à son fond, la détermination d'un certain

-162 -

point de vue qui commande le rapport à l'objet. Le *ground* est donc l'espace préliminaire de l'inscription.

La deuxième relation, *representamen-objet*, c'est le domaine de la logique pure, pour Peirce. C'est la science de ce qui doit être vrai du *representamen* pour qu'il puisse tenir lieu d'un objet.

La troisième, qui est la plus importante pour ce que nous nous proposons ici, c'est la relation entre le *representamen* et l'interprétant que Peirce appelle avec génie la rhétorique pure, qui reconnaît les lois. Ça fonctionne au niveau des lois, selon lesquelles un signe donne naissance à un autre signe qui le développe selon le cursus de l'interprétant qu'on va voir. Et cette question de la rhétorique pure, Peirce l'aborde à l'aide de son triangle sémiotique. Je vais préciser chacun de ses termes pour qu'on saisisse mieux.

Quelqu'un dans la salle - Miroir!

F. Recanati - Je suis Peirce pour ce qui est de cette relation. « Le *representamen*, premier, a une relation primitive à un deuxième, l'objet. » L'objet dont le deuxième, le signe, est donné d'abord. « Mais cette relation peut déterminer un troisième, l'interprétant à avoir la même relation à son objet que lui-même entretient. » Autrement dit, la relation de l'interprétant avec l'objet est commandée à être, par la relation du *representamen* avec l'objet, à être la même relation.

La même du point de vue de l'ordre, mais différente cependant, différente, c'est-à-dire plus spécifiée, c'est-à-dire, d'une certaine manière, on a un peu réduit le champ des possibilités de ce signe qui vient, et comme ça, ça continue à l'infini, on le réduit de plus en plus, on va voir ça.

Le *ground* est absent ici, détermine la relation du *representamen* à l'objet lui-même. Et la représentation du *representamen* à l'objet détermine comme répétition la relation du représentant à l'objet qui détermine comme répétition elle-même - qu'est-ce que je disais ? J'ai dit du représentant ? Oui donc le *representamen-objet* détermine l'interprétant-objet. Et d'une certaine manière on peut dire, et Peirce le dit, que l'objet de la relation entre l'interprétant et l'objet, ce n'est pas exactement l'objet, qui est objet de l'interprétant, mais c'est l'ensemble de cette relation, c'est-à-dire, d'une part, tout ça - R-I.-O. - c'est l'objet de ça, I., et que, d'autre part ça, I.-O., ça doit répéter ça, pour objet. Et on pourra prendre un exemple, Peirce prend un exemple⁶.

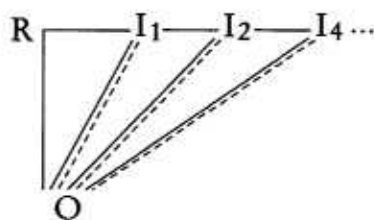
SEMINAIRE 19

J. Lacan - C'est ce que je traduis en disant que l'existence, c'est l'insistance.

F. Recanati - Je veux dire que tout le problème, c'est le début. C'est ce qui se passe entre le *representamen* et l'objet. Or, justement, il est impossible de rien dire sur ce qui se passe là-dessus. Tout ce qu'on sait, c'est que ça, R.-O., ce qui se passe là-dedans, entre les deux, ça entraîne tout le reste. Je vais finir par inscrire le reste parce que ça, I., ça se conti nue à l'infini.

Dès qu'on veut savoir, dès que... pour que ça, ça ait du sens, R.-O., dit Peirce, le procès de signification il se fait à partir de là, pour que ça, ça ait du sens, il faut nécessairement que, du rapport, si on prend l'objet en tant que justice, et si on prend le *representamen* comme étant balance, il faut que justement que cette relation-là, qui en soi, c'est rien, elle soit interprétée par ses interprétants. Ces interprétants, ça pourra être n'importe quoi, ça pourra être égalité, et à ce titre là, la relation, en général, c'est-à-dire de l'interprétant à, ici, R.-O., va être elle-même interprétée par un deuxième interprétant. On pourra mettre toute une liste, on pourra mettre communisme, on pourra mettre ce qu'on voudra, et ça continue sans arrêt.

Si bien qu'au départ, il y a toutes les données, il y a une espèce de *ground*, un fond qui est choisi à l'intérieur d'un fond indifférencié, et, à partir de là, il y a une tentative d'exhaustion absolument impossible, et il se trompe, à partir d'un premier écart qui est donné dans le fond.



Le triangle sémiotique, on le voit, c'est très clair, reproduit la même relation ternaire que vous aviez citée à propos des armoiries des Borromées. C'est-à-dire, et Peirce le dit, enfin il ne dit pas les armoiries des Borromées mais il emploie les mêmes termes, les trois pôles sont liés par cette relation d'une manière qui n'admet pas de relations duelles

- 164 -

multiples, mais une triade irréductible. Je le cite: « L'interprétant ne peut avoir de relation duelle à l'objet, mais à la relation que lui commande celle du signe-objet qu'il ne peut avoir sous forme cependant identique mais dégénérée. La relation signe-objet sera le propre objet de l'interprétant comme signe ». Donc, le triangle se développe en chaîne comme interprétation interminable, et le mot est de Peirce, c'est quand même fantastique « l'interprétation interminable », comme expression! [F. Recanati trace au tableau des traits en pointillés reliant O. et I1, I2... etc.], c'est-à-dire qu'à chaque fois c'est ce qu'on pourrait appeler un nouvel interprétant, à chaque fois.

Ceci qu'il marque en pointillés, en quelque sorte, se voit affirmé comme objet ensuite pour le nouvel interprétant. Et ce triangle continue à l'infini.

Dans l'exemple que j'ai pris, la relation égalité-justice est du même ordre que la relation balance-justice, mais ce n'est pourtant pas la même. Égalité vise non seulement justice, mais aussi le rapport balance-justice. Alors, pour revenir à Locke par exemple, on voit que justement c'est, ceci est pris comme objet d'une interprétation, mais ce qui est nouveau, en quelque sorte, dans le point de vue terminal, dans le résultat de l'interprétation, c'est que l'inscription de l'objet y est marquée comme telle, parce que, justement, le rapport en général balance-justice est mis à côté de l'objet lui-même, à savoir la justice.

Tel est le modèle du procès de la signification en tant qu'il est interminable. D'un premier écart, celui qui est donné par un premier trait à l'intérieur du *ground*, *representamen-objet*, d'un premier écart naissent une série d'autres et l'élément pur de ce premier écart était ce *ground* analogue au pur zéro. Ici encore surgit la double fonction du vide.

Vu l'heure, je ne vais pas continuer parce qu'il y aurait peut-être des tas d'exemples à prendre, et ce, aussi bien un peu partout dans Peirce, qu'un peu partout dans toutes les théories, là j'ai pris l'empirisme, vous avez notamment cherché du côté de Berkeley, c'est une bonne idée parce que c'est très riche. On aurait pu prendre un peu n'importe quoi pour justifier ces exemples, mais ce ne serait que s'en tenir au commentaire.

Lacan a dit que son discours permettait de redonner sens aux discours plus anciens. C'est certainement le premier fruit qu'on peut en tirer. Mais le repérage de ce qui s'est produit en général comme frayage, sous

SEMINAIRE 19

la plume de Peirce par exemple, n'est encore qu'une inscription dans ce qui comptait jusque là pour du beurre. Jusque là, jusqu'à Peirce, jusqu'à Lacan, comme on voudra.

Dorénavant, de ce qui était de cette inscription jusque là du zéro, doit naître une suite infinie et c'est à cette suite qu'il s'agit de faire place.

J. Lacan - Il a fallu que j'aie à Milan pour éprouver le besoin d'obtenir une réponse. Je trouve que celle que je viens d'obtenir est très suffisamment satisfaisante pour que vous puissiez, pour aujourd'hui, vous en satisfaire aussi.

1 - Conférences sur le Savoir du Psychanalyste qui se tenaient la même année à Sainte-Anne.

2 - Le point d'interrogation a été rajouté par Lacan au tableau.

3 - Là probablement F Recanati désigne au tableau $\{Q\}$.

4 - Toutes les séquences de phrases ou groupes de mots soulignés et suivis d'un astérisque ont été pointés par Lacan au tableau. Pour la dernière phrase Lacan écrit « néantisation préinscrite des variables ».

5 - Si on lit au plus près de l'écriture mathématique précédente: il existe x tel qu'il faille nier qu'il n'y a pas d'existence de x tel que $\neg x$ soit nié.

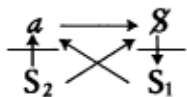
6 - Ces passages paraissent obscurs, voir Scilicet n° 4, pp. 61-62.

- 166 -

LEÇON XII, 21 JUIN 1972

[Lacan, avant de commencer, écrit au tableau]

*Qu'on dise comme fait reste oublié
derrière ce qui est dit,*



/ dans ce qui s'entend.

Cet énoncé est assertif par sa forme,
appartient au modal pour ce qu'il émet
d'existence.[orthographe de la version AFI]

Aujourd'hui, je prends congé de vous. De ceux qui sont venus et puis de ceux qui ne sont pas venus et qui viennent pour ce congé. Voilà. Il n'y a pas de quoi pavoiser, hein? Bon! Qu'est-ce que je peux faire? Que je me résume comme on dit, c'est absolument exclu. Que je marque quelque chose, un point, un point de suspension. Bien sûr, je pourrais dire que j'ai continué de serrer cet impossible dans lequel se rassemble ce qui est pour nous, pour nous dans le discours analytique, fondable comme réel.

Voilà! Au dernier moment, et ma foi en raison d'une chance, j'ai eu le témoignage, le témoignage que ce que je dis s'entend. Je l'ai eu en raison de celui qui a bien voulu - et c'est un grand mérite - parler dans le dernier moment, comme ça, de cette année, qui a bien voulu me prouver que pour certains, pour plus d'un, pour des veines dont je ne peux pas du tout prévoir dans quel biais elles se produisent, trouver en somme

-167 -

SEMINAIRE 19

intérêt à ce que j'essaie d'énoncer. Bon! Je remercie donc la personne qui m'a donné, pas seulement à moi, qui a donné à toute une espèce de... j'espère qu'il y en a assez pour qui ça a fait écho, qui se sont aperçus que ça peut rendre. Il est toujours difficile naturellement de savoir, de savoir jusqu'où ça s'étend.

Alors, en Italie, j'y fais un peu allusion, parce qu'après tout ça ne me paraît pas superflu, j'ai fait la rencontre de quelqu'un que je trouve très gentil, qui est dans, je ne sais pas, l'histoire de l'art, l'idée de l'œuvre, on ne sait pas pourquoi mais on peut arriver à comprendre que ce qui s'énonce sous le titre de la structure, et nommément ce que j'ai pu moi-même en produire, l'intéresse. Ça l'intéresse en raison de problèmes personnels. Cette idée de l'œuvre, cette histoire de l'art, cette veine, ça rend esclave, c'est certain. Ça se voit bien quand on voit ce que quelqu'un qui n'est ni un critique ni un historien, mais qui était un créateur, a formé comme image, comme image de cette veine, l'esclave, le prisonnier, hein? Il y a un nommé Michel Ange qui nous a montré ça. Alors, en marge, il y a les historiens et critiques qui se... qui prient pour l'esclave. C'est une môme comme une autre, c'est une espèce de service divin qui peut se pratiquer. Oui! Ça cherche à faire oublier qui commande parce que l'œuvre, ça vient toujours à la commande, même pour Michel Ange.

Ben, celui qui commande, c'est ça que j'ai d'abord essayé de vous produire cette année sous le titre *Yad'lun*, n'est-ce pas? Ce qui commande, c'est *l'Un*, *l'Un* fait l'Être. Je vous ai prié d'aller chercher ça dans le *Parménide*. Vous avez peut-être, pour certains, obtempéré. *L'Un* fait l'Être comme l'hystérique fait l'homme. Oui! Évidemment, cet Être que fait *l'Un*, il n'est pas l'Être, il fait l'Être. Évidemment c'est ça qui supporte une certaine infatuation créativiste et, dans le cas de la personne dont je parle, qui a été vraiment très gentille avec moi et qui m'a bien expliqué comment il s'était retrouvé accroché à ce qu'il appelle lui mon système, pour y dénoncer ses piquants, ses piquants et c'est pour ça aussi que je le mets aujourd'hui en épingle pour éviter une certaine confusion, il s'est accroché à ce qu'il trouve que je fais trop d'ontologie.

C'est tout de même drôle, enfin, je ne pense pas qu'ici, bien sûr, il n'y ait que des oreilles ouvertes. Je pense qu'il y a comme partout une quantité de sourds. Mais dire que je fais de l'ontologie, quand même, c'est assez drôle! Et la placer dans ce... dans ce grand Autre que très précisé

-168-

SEMINAIRE 19

ment je montre comme devant être barré et épinglé très précisément du signifiant de ce barrage lui-même, c'est curieux! Parce que, ce qu'il faut voir dans le retentissement, la réponse qu'on obtient, c'est quand même qu'après tout les gens vous répondent avec leurs problèmes. Et comme son problème à lui, c'est que l'ontologie, et même l'Être, déjà, lui reste en travers de la gorge, à cause de ceci, c'est que, si l'ontologie c'est simplement que... la grimace de l'Un, c'est évidemment que tout ce qui se fait à la commande est bien à l'Un suspendu et, mon Dieu, ça l'embête.

Alors, ce qu'il voudrait bien, en somme, c'est que la structure fût absente. Ça serait plus commode pour le passez-muscade. Ce qu'on voudrait, c'est que l'escamotage, l'escamotage qui a lieu, et qui est ça, l'œuvre d'art, c'est que l'escamotage n'ait pas besoin de gobelets. Vous n'avez qu'à regarder ça, il y a un tableau de Breughel qui était un artiste qui était très au-dessus de ça, il ne dissimule pas comment, comment que ça se fait, la captivation des badauds. Bon! Alors ici évidemment, c'est pas à ça que nous nous occupons. Nous nous occupons du discours analytique. Et du discours analytique, j'ai pensé quand même que, il ne serait pas mal de ponctuer quelque chose avant de vous quitter, qui vous donne l'idée justement que, non seulement c'est pas ontologique mais... c'est pas philosophique, mais c'est seulement nécessité par une certaine position, une certaine position que je rappelle, qui est celle où j'ai cru pouvoir condenser l'articulation d'un discours, et vous montrer quand même quel rapport ça a avec ce fait que les analystes, que les analystes ont quand même rapport - et vous auriez tort de croire que je le méconnaissais - avec quelque chose qui... qu'on appelle comme ça l'être humain, oui bien sûr, mais moi, je l'appelle pas comme ça. Je l'appelle pas comme ça pour ne pas que vous vous montiez la tête, pour que vous restiez bien là où il faut, pour autant bien sûr que vous êtes capables d'apercevoir quelles sont les difficultés qui s'offrent à l'analyste.

Ne parlons plus bien sûr de connaissance parce que, le rapport de l'homme à un monde sien - il est évident que nous avons démarré de là depuis longtemps comme d'ailleurs de toujours - ça n'a jamais été qu'une simagrée au service du discours du maître. Il n'y a pas de monde comme sien que le monde que le maître fait marcher au doigt et à l'œil. Et quant à la fameuse connaissance de soi-même, γνῶθι σεαυτόν, supposée faire l'homme, partons de ceci qui est tout de même simple et tou-

- 169 -

SEMINAIRE 19

chable, n'est-ce pas, que, que oui! Bon! Si on veut; si on veut, elle a lieu; elle a lieu du corps. La connaissance de soi-même, n'est-ce pas, soi-même, c'est l'hygiène. Partons bien de là, n'est-ce pas. Alors pendant des siècles il restait la maladie bien sûr. Parce que chacun sait que ça se règle pas par l'hygiène, la maladie. Et ça, c'est bien quelque chose d'accroché au corps. Et la maladie, ça a duré pendant des siècles, c'est le médecin qui était supposé la connaître. La connaître, j'entends, connaissance et je pense avoir assez souligné rapidement lors d'un de nos derniers entretiens, je ne sais même plus où, l'échec de ces deux biais, n'est-ce pas. Tout ça est patent dans l'histoire, ça s'y étale en toutes sortes d'aberrations.

Alors, tout de même, la question que je voudrais faire sentir aujourd'hui, c'est ça, c'est l'analyste qui est là et qui a l'air de prendre un relais. On parle de maladie, on sait pas, en même temps on dit qu'il n'y en a pas, qu'il n'y a pas de maladie mentale par exemple, à juste titre au sens où c'est une entité nosologique comme on disait autrefois, c'est pas du tout entitaire, la maladie mentale. C'est plutôt la mentalité qui a des failles, exprimons-nous comme ça rapidement.

Alors, tâchons de voir ce que suppose par exemple ça, qui est écrit là, et qui est supposé énoncer où se place, où se place une certaine chaîne qui est très certainement et sans aucun espèce d'ambiguïté, la structure. On y voit se succéder deux signifiants, et le sujet n'est là que pour autant qu'un signifiant le représente pour l'autre signifiant. Et puis ça a quelque chose qui en résulte et que nous avons largement, au cours des années, développé avec assez de raison pour motiver que nous le notions de l'objet petit a. Évidemment si c'est là, dans cette forme, dans cette forme de tétrade, c'est pas une topologie qui soit..., qui soit sans aucune espèce de sens. C'est ça la nouveauté que, qui a été apportée par Freud. La nouveauté qui est apportée par Freud, c'est pas rien.

Il y avait quelqu'un qui avait fait quelque chose de très bien, en situant, en cristallisant le discours du maître, en raison d'un éclairage historique qu'il avait pu attraper, c'est Marx. C'est quand même un pas, un pas qu'il n'y a pas lieu du tout de réduire au premier, il n'y a pas non plus lieu de faire entre les deux un mixage, on se demande au nom de quoi faudrait absolument qu'ils s'accordent. Ils s'accordent pas. Ils sont parfaitement compatibles. Ils s'emboîtent. Ils s'emboîtent et puis il y en

- 170 -

SEMINAIRE 19

a certainement un qui a sa place avec toutes ses aises, c'est celui de Freud. Qu'est-ce qu'il a apporté en somme d'essentiel? Il a apporté la dimension de la surdétermination. La surdétermination, c'est exactement ça que j'image avec ma façon de formaliser de la façon la plus radicale l'essence du discours, en tant qu'il est en position tournante par rapport à ce que je viens d'appeler un support.

C'est quand même du discours que Freud a fait surgir, a fait surgir ceci que ce qui se produisait au niveau du support avait affaire avec ce qui s'articulait du discours. Le support, c'est le corps. C'est le corps, et encore, faut faire attention, quand on dit c'est le corps. C'est pas forcément un corps. Parce qu'à partir du moment où on part de la jouissance, ça veut très exactement dire que, que le corps n'est pas tout seul, qu'il y en a un autre. C'est pas pour ça que la jouissance est sexuelle, puisque ce que je viens de vous expliquer cette année, c'est que le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'est pas rapportée, cette jouissance, c'est la jouissance de corps à corps. Le propre de la jouissance, c'est que quand il y a deux corps, encore bien plus quand il y en a plus, naturellement, on ne sait pas, on ne peut pas dire lequel jouit. C'est ce qui fait qu'il peut y avoir, dans cette affaire, pris plusieurs corps et même des séries de corps.

Alors la surdétermination, elle consiste en ceci, c'est que, les choses que, qui ne sont pas le sens, le sens, ça serait supporté par un signifiant, justement le propre du signifiant, et je ne sais pas, je me suis mis comme ça de fil en aiguille, Dieu sait pourquoi, puis un peu plus, peu importe, j'ai trouvé quelque chose, un séminaire que j'ai fait au début d'un trimestre, juste le trimestre qui était la fin de l'année sur le... ce qu'on appelle le cas du Président Schreber, c'était le 11 avril 1956. C'est très précisément juste en deçà, c'est les deux premiers trimestres qui sont résumés dans ce que j'ai écrit d'*Une question préalable à tout traitement possible de la psychose*, à la fin, le 11 avril 1956, j'ai posé ce que c'était que... puis comme ça je l'appelle par son nom, par son nom, le nom que ça a dans mon discours, la structure. C'est pas toujours ce qu'un vain peuple pense, mais c'est parfaitement dit à ce niveau-là. Ça m'amusera de le republier, ce séminaire, si la tapeuse n'avait pas fait un grand nombre de petits trous faute d'avoir bien entendu. Si elle avait seulement reproduit correctement la phrase latine que j'avais écrite au tableau, dont

- 171 -

SEMINAIRE 19

je ne sais plus maintenant à quel auteur elle appartient. Je le ferai, je ne sais pas, dans le prochain numéro de Scilicet, le temps qu'il va me falloir pour retrouver de qui est cette phrase latine, va certainement me faire perdre du temps, peu importe, tout ce que j'ai dit à ce moment-là du signifiant, du signifiant à un moment où vraiment on ne peut pas dire que ce fût à la mode, en 56, ça reste frappé d'un métal qui... où je n'ai rien à retoucher.

Oui! Ce que j'en dis très précisément, c'est que, il se distingue en ceci que, qu'il n'a aucune signification. Je le dis d'une façon tranchante parce qu'à ce moment-là il faut que je me fasse entendre de..., vous vous rendez compte, qu'en plus c'étaient des médecins qui m'écoutaient! Qu'est-ce que ça pouvait leur foutre ? Simplement que c'était de... enfin, ils entendaient du Lacan. Enfin, du Lacan, c'est-à-dire cet espèce de clown, n'est-ce pas que... bon! Il faisait merveilleusement son trapèze bien entendu. Pendant ce temps-là, ils lorgnaient déjà à la façon dont ils pourraient retourner à leur digestion, parce que, on peut pas dire qu'ils rêvent. Ça serait très beau. Ils rêvent pas, ils digèrent; c'est une occupation après tout comme une autre.

Ce qu'il faut tout de même bien essayer de voir, c'est que, ce que Freud introduit, c'est quelque chose qui - on s'imagine que je le méconnaissais parce que je parle du signifiant - c'est le retour à, à ce fondement qui est dans le corps, et qui fait que, tout à fait indépendamment des signifiants dont on les articule, c'est quatre pôles qui se déterminent de l'émergence comme telle de la jouissance justement comme insaisissable. Eh bien! c'est ça qui fait surgir les trois autres, et, en réponse, le premier, qui est la vérité, ça implique déjà le discours. Ça veut pas dire que ça puisse se dire. Je me tue à dire que ça ne peut pas se dire, ou que ça ne peut que se mi-dire.

Mais enfin pour la jouissance, enfin, ça, ça existe. Il faut qu'on puisse en parler. Moyennant quoi il y a quelque chose qui est autre et qui s'appelle le dire. Eh bien, je vous ai en somme, expliqué pendant une année, j'ai mis assez de temps à l'articuler, parce que, pour l'articuler, c'est en ça qu'il faut que vous voyiez que..., la nécessité qui est la mienne, la façon dont je procède, justement, je ne peux jamais l'articuler comme une vérité. Il faut, selon ce qui est votre destin à tous, il faut en faire le tour. Plus exactement voir comment ça tourne, comment ça bascule, comment ça

-172-

SEMINAIRE 19

bascule dès qu'on le touche et comment même jusqu'à un certain point, c'est assez instable pour prêter à..., à toutes sortes d'erreurs.

Quoiqu'il en soit, si j'ai émis, émis - ce qui est tout de même un certain culot - le titre D'un discours qui ne serait pas du semblant, je pense que c'était pour vous faire sentir, et que vous avez senti, que le discours, comme tel, est toujours discours du semblant et que si il y a quelque part quelque chose qui m'autorise de la jouissance, justement, c'est de faire semblant. Et c'est de... de ce départ qu'on peut arriver à concevoir ce quelque chose que nous ne pouvons qu'attraper là, mais d'une façon déjà tellement assurée, tellement assurée par quelqu'un dont il faut saluer la mémoire, la mémoire telle que je l'écris, en donnant au mé le même sens que le mé de méconnaissance, celui que, qu'on a si bien mémorisé que c'est faire risée de ses mots dont il s'agit plutôt, à savoir Platon. Quand même, s'il y a quelqu'un qui a... tch !, attrapé ce qu'il en est du plus de jouir, quelque chose qui fait penser que Platon c'est pas seulement les Idées et la Forme mais tout ce que on a avec une certaine grille, une grille qui, j'en conviens, est vraisemblable, traduit ces énoncés, Platon c'est celui quand même qui a avancé la fonction de la dyade comme étant ce point de chute, là où tout passe, là où tout fuit. Pas de plus grand sans plus petit, de plus vieux sans plus jeune, et le fait que la dyade soit le lieu de notre perte, le lieu de la fuite, le lieu grâce à quoi il est forcé de forger cet Un de l'Idée, de la Forme, cet Un qui d'ailleurs aussitôt se démultiplie, s'inscrit, oui, c'est bien parce qu'il est là comme nous tous plongé dans ce seul supplément - je parle de tout ça dans le 11 avril 1956 - le supplément, la différence qu'il y a entre le supplément et le complément.

Enfin, j'avais dit très, très bien tout ça depuis l'année 56, ça aurait pu servir, semble-t-il, à cristalliser quelque chose du côté de cette fonction qui est à remplir, celle de l'analyste et dont il semble qu'elle soit si, si impossible, plus que d'autres, qu'on ne songe qu'à la camoufler. Oui! Alors, c'est là-dessus que ça tourne et que, et qu'il faut bien voir certaines choses. C'est qu'entre ce support, ce qui arrive au niveau du corps, et d'où surgit tout sens, mais inconstitué, parce que, après ce que je viens d'énoncer de la jouissance, de la vérité, du semblant et du plus de jouir, comme faisant là le fond, le ground, comme s'exprimait l'autre jour la personne qui a bien voulu ici venir nous parler de Peirce pour autant que c'est dans la note de Peirce qu'elle avait entendu ce que je disais, inutile

-173-

SEMINAIRE 19

de vous dire que c'est à peu près vers la même époque que j'ai sorti les quadrants de Peirce auxquels - ça a, bien sûr, du tout servi à rien, parce que qu'est-ce que..., vous pouvez bien penser que les remarques sur l'ambiguïté totale de l'universel, qu'il soit affirmatif ou négatif, et du particulier de même, qu'est-ce que ça pouvait bien faire à ceux qui ne songeaient dans tout ça qu'à retrouver leur ritournelle ?

Oui! Le *ground* donc est là. Il s'agit en effet du corps avec ses sens radicaux sur lesquels il n'y a aucune prise. Parce que c'est pas avec la vérité, le semblant, la jouissance ni le plus de jouir qu'on fait de la philosophie. On fait de la philosophie, à partir du moment où il y a quelque chose qui bourre, qui bourre là..., ce support qui n'est articulable qu'à partir du discours, qu'il bourre de quoi ? Il faut bien le dire, hein, que ce dont vous êtes tous faits, tous faits et encore d'autant mieux que vous êtes un peu philosophes, ça arrive quelquefois, mais enfin c'est rare, vous êtes surtout astudés, comme je l'ai dit un jour. Vous êtes à la place où le discours universitaire vous situe. Vous êtes pris comme a -formés. Depuis quelque temps, il se produit une crise, mais on en parlera tout à l'heure. C'est secondaire. La question donc est différente.

Il faut bien que vous vous rendiez compte que ce dont vous dépendez le plus fondamentalement - parce qu'enfin l'université n'est pas née d'hier - c'est le discours du maître, quand même, qui est le premier surgi, et puis c'est lui qui dure et qui a peu de chance de s'ébranler. Il pourrait se compenser, s'équilibrer, avec quelque chose qui serait, enfin, le jour où ça sera, le discours analytique. Au niveau du discours du maître, on peut parfaitement dire ce qu'il y a entre le champ du discours, entre les fonctions du discours telle qu'elles s'articulent de ce SI, S2, le \$ et le a, et puis ce, ce corps, ce corps qui vous représente ici et à qui, en tant qu'analyste, je m'adresse.

Parce que, quand quelqu'un vient me voir dans mon cabinet pour la première fois et que je scande notre entrée dans l'affaire de quelques entretiens préliminaires, ce qui est important c'est ça, c'est la confrontation de corps. C'est justement parce que c'est de là que ça part, cette rencontre de corps, qu'à partir du moment où on entre dans le discours analytique, il n'en sera plus question. Mais il reste qu'au niveau où le discours fonctionne qui n'est pas le discours analytique, la question se pose de comment ça a réussi, ce discours, à attraper des corps.

- 174 -

SEMINAIRE 19

Au niveau du discours du maître, c'est clair. Au niveau du discours du maître, dont vous êtes, comme corps, pétris, ne vous le dissimulez pas, quelles que soient vos gambades, c'est ce que j'appellerai les sentiments et très précisément les bons sentiments. Entre le corps et le discours, il y a, ce dont les analystes se gargarisent en appelant ça prétentieusement les affects. C'est bien évident que vous êtes affectés dans une analyse, c'est ça qui fait une analyse, c'est ce qu'ils prétendent évidemment, faut bien qu'ils tiennent la corde quelque part, pour être sûrs de ne pas glisser. Les bons sentiments, avec quoi ça se fait ? Ben on est bien forcé d'en venir là, au niveau du discours du maître, c'est clair, ça se fait avec de la jurisprudence. Il est quand même bon de ne pas l'oublier au moment où je parle, où je suis l'hôte de la Faculté de Droit, de ne pas méconnaître que les bons sentiments, c'est la jurisprudence et rien d'autre, qui les fonde. Et quand quelque chose comme ça vient tout d'un coup vous tourner le cœur parce que vous savez pas très bien si vous n'êtes pas un peu responsables de la façon dont une analyse a mal tourné, écoutez! hein? soyons clairs quand même! S'il n'y avait pas de déontologie, s'il n'y avait pas de jurisprudence, où serait cet, ce mal au cœur, cet affect, comme on dit? Faudrait même essayer de temps en temps de dire un peu la vérité. Un peu ça veut dire que ça n'est pas exhaustif ce que je viens de dire. Je pourrais aussi dire autre chose d'incompatible avec ce que je viens de dire, ça serait aussi la vérité.

Et c'est bien ce qui se passe. C'est bien ce qui se passe simplement, quand simplement par le fait non pas d'un quart de tour, d'une moitié de tour complet, de deux quarts de tour de glissement de ces éléments fonction du discours, il se trouve, il se trouve parce qu'il y a quand même dans cette tétrade des vecteurs, des vecteurs dont on peut très bien établir la nécessité, ils tiennent pas à la tétrade, ni à la vérité, ni au semblant, ni à quoi que ce soit de cette espèce, ils tiennent au fait que la tétrade c'est 4. A cette seule condition d'exiger qu'il y ait des vecteurs dans les deux sens, à savoir que ça soit deux qui arrivent ou deux qui partent, ou un qui arrive ou un qui parte, vous êtes absolument nécessités à trouver la façon dont ici ils sont accrochés, ça tient au nombre 4, à rien d'autre. Naturellement, le semblant, la vérité, la jouissance et le plus de jouir ne s'additionnent pas. Alors, ils peuvent pas faire quatre à eux tout seuls, c'est justement en ça que consiste le réel, c'est que le nombre 4, lui,

- 175 -

SEMINAIRE 19

existe tout seul. C'est aussi une chose que j'ai dite le 11 avril 1956, mais très précisément, j'avais pas encore sorti tout ça. D'ailleurs j'avais même pas construit tout ça. Seulement c'est ce qui me prouve que je suis dans la bonne veine, puisque le fait que j'ai dit à ce moment-là que le nombre 4 était là un nombre essentiel à ce qu'on s'en souvint, prouve que j'étais quand même dans le bon fil puisque, maintenant, je ne trouve pas de superflu autour de ça; je l'ai dit au moment où il fallait, au moment où il est question de la psychose.

Bon! Alors, la question est celle-ci, si les sentiments, si - ne vous agitez pas pour les personnes qui s'en vont, elles ont à faire à cette heure, elles ont à aller aux obsèques de quelqu'un dont je salue ici la mémoire, et qui était quelqu'un de notre École, que je chérissais vraiment. Je suis au regret, vu mes engagements, de ne pouvoir m'y joindre moi-même -oui, qu'est-ce qu'il y a dans le discours analytique, entre les fonctions de discours et ce support, qui n'est pas la signification du discours, qui ne tient à rien de ce qui est dit? Tout ce qui est dit est semblant. Tout ce qui est dit est vrai. Par dessus le marché, tout ce qui est dit fait jouir. *Ce qui est dit*. Et, comme je le répète, comme je l'ai récrit au tableau aujourd'hui, *qu'on dise comme fait reste oublié derrière ce qui est dit*. Ce qui est dit n'est pas ailleurs que dans ce qui s'entend, et c'est ça la parole. Seulement le dire, c'est un autre truc, c'est un autre plan, c'est le discours. C'est ce qui, de relations, et qui vous tiennent tous et chacun ensemble, avec des personnes qui sont pas forcément celles qui sont là, ce qu'on appelle la relation, la *religio*, l'accrochage social, ça se passe au niveau d'un certain nombre de prises qui ne se font pas au hasard, qui nécessitent, à très peu d'errance près, ce certain ordre dans l'articulation signifiante. Et pour que quelque chose y soit dit, il y faut, il y faut autre chose que ce que vous imaginez, ce que vous imaginez sous le nom de réalité; parce que la réalité découle très précisément du dire.

Le dire a ses effets dont se constitue ce qu'on appelle le fantasme, c'est-à-dire ce rapport entre l'objet *petit a*, qui est ce qui se concentre de l'effet du discours pour causer le désir, et ce quelque chose qui autour, et comme une fente, se condense, et qui s'appelle le sujet. C'est une fente parce que l'objet *petit a*, *lui*, *il* est toujours entre chacun des signifiants et celui qui suit et c'est pour ça que le sujet, lui, était toujours non pas entre, mais au contraire béant.

- 176 -

SEMINAIRE 19

Oui! Pour revenir à Rome, j'ai pu saisir, toucher du doigt l'effet, l'effet assez, assez saisissant, l'effet où je me reconnaissais très bien, des plaques de cuivre qu'un nommé Fontana, défunt paraît-il, et qui après avoir montré de très grandes capacités de constructeur, de sculpteur, etc., consacrait ses dernières années à faire, en italien ça se dit spaccatura, paraît-il, mais je ne sais pas l'italien, je me le suis fait expliquer, c'est une fente, comme ça, il faisait une fente dans une plaque de cuivre. Ça fait un certain effet. Ça fait un certain effet pour ceux qui sont un peu sensibles, mais il n'y a pas besoin d'avoir entendu mon discours sur la Spaltung du sujet pour y être sensible. La première personne venue, surtout si elle est du sexe féminin, peut avoir une petite vacillation. Faut croire que, que Fontana n'était pas de ceux qui méconnaissaient totalement la structure, qui croyaient que c'était trop ontologique.

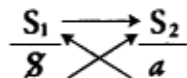
Alors, de quoi s'agit-il, de quoi s'agit-il dans l'analyse? Parce que si on m'en croît, on doit penser que c'est bien comme je l'énonce, que c'est au titre de ce que, en corps, avec toute l'ambiguïté de ce terme, qui est motivée, c'est parce que l'analyste en corps, installe l'objet petit a à la place du semblant, qu'il y a quelque chose qui existe et qui s'appelle le discours analytique. Qu'est-ce que ça veut dire? Au point où nous en sommes, c'est-à-dire à avoir commencé de voir prendre forme ce discours, nous voyons comme discours et pas dans ce qui est dit, dans son dire, il nous permet d'appréhender ce qui en est du semblant.

C'est là qu'il est frappant de voir que, au terme d'une tradition comme on nous l'a fait sentir la dernière fois, cosmologique, comment est-ce que l'univers a pu naître ? Est-ce que ça ne vous semble pas un peu dater? Mais dater du fond des âges, ça n'en reste pas moins daté. Ce qui est frappant, c'est que ça amène Peirce à une articulation purement logique voire logicienne. C'est un point de détachement du fruit sur l'arbre d'une certaine articulation illusoire, je l'appellerai, qui, du fond des âges avait abouti à cette cosmologie jointe à une psychologie, à une théologie, à tout ce qui s'ensuit.

Voilà là, touchant du doigt tel qu'on vous l'a énoncé la dernière fois, touchant du doigt qu'il n'y a discours sur l'origine qu'à traiter de l'origine d'un discours, qu'il n'y a pas d'autre origine attrapable que l'origine d'un discours et que c'est ça qui nous importe quand il s'agit de l'émergence d'un autre discours, d'un discours qui, par rapport au dis-

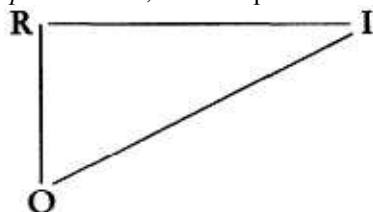
-177-

cours du maître, dont je vais vite là retracer les termes et leur disposition, comporte la double inversion précisément des vecteurs obliques. Et ceci



a toute son importance. Ce que Peirce ose nous articuler, et là au joint d'une antique cosmologie, c'est la plénitude de ce dont il s'agit dans le semblant de corps. C'est le discours dans son rapport, dit-il, au rien. Ça veut dire ce autour de quoi nécessairement tourne tout discours.

Par cette voie, ce qu'à promouvoir cette année la théorie des ensembles, j'essaie, à ceux qui tiennent la fonction de l'analyste, de suggérer, c'est que ce soit dans cette veine, celle qu'exploitent ces énoncés qui se formalisent de la logique, c'est que ce soit à cette veine qu'ils se rompent pour se former; se former à quoi? A ce qui doit être de distinguer de ce que j'ai appelé tout à l'heure la bourre, l'intervalle, le tamponnement, la béance qu'il y a entre le niveau du corps, de la jouissance et du semblant, et le discours, pour s'apercevoir que c'est là qu'il se pose la question de ce qui est à mettre et qui n'est pas les bons sentiments, ni la jurisprudence, qui a affaire à autre chose qui a un nom, qui s'appelle *l'interprétation*, ce qui l'autre jour vous a été mis au tableau sous la forme du triangle dit sémiotique, sous la forme du *representamen*, de l'interprétant et ici l'objet, et pour montrer que la relation est toujours

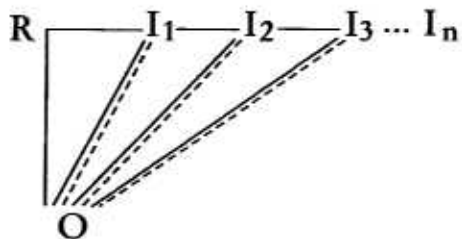


ternaire, à savoir que c'est le couple *representamen-objet* qui est toujours à réinterpréter, c'est cela dont il s'agit dans l'analyse. *L'interprétant, c'est l'analysant*. Ça veut pas dire que l'analyste soit pas là pour l'aider, pour le pousser un peu dans le sens de C' [s' ?] interpréter.

Il faut bien le dire, ça peut pas se faire au niveau d'un seul analyste, pour la simple raison que si ce que je dis est vrai, à savoir que ce n'est

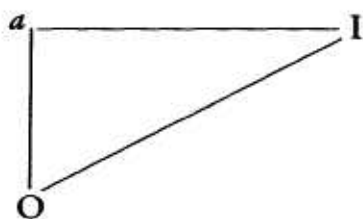
que de la veine de la logique, de l'extraction des articulations de ce qui est dit, et pas du dire, que si pour tout dire l'analyste dans sa fonction ne sait pas - je veux dire *en corps* - en recueillir assez de ce qu'il entend de l'interprétant qu'est celui à qui sous le nom d'analysant, il donne la parole, eh bien! le discours analytique en reste à ce qui, en effet, a été dit par Freud sans bouger d'une ligne. Et à partir du moment où ça fait partie du discours commun, ce qui est le cas maintenant, ça rentre dans l'armature des bons sentiments.

Pour que l'interprétation progresse, soit possible, selon le schéma de Peirce qui vous a été avancé la dernière fois, c'est en tant que cette relation interprétation et objet, remarquez, de quoi s'agit-il? Quel est cet objet dans Peirce? C'est de là que la nouvelle interprétation, qu'il n'y a pas de fin à ce à quoi elle peut venir, sauf à ce qu'il y ait une limite pré-



cisément, qui est bien ce à quoi le discours analytique doit advenir, à condition qu'il ne croupisse pas dans son piétinement actuel.

Qu'est-ce qu'il faut au schéma de Peirce, substituer pour que ça colle avec mon articulation du discours analytique ? C'est simple comme bonjour, à l'effet de ce dont il s'agit dans la cure analytique, il n'y a pas d'autre *representamen* que l'objet *petit a*. L'objet *petit a* dont l'analyste se fait le *representamen* justement, lui-même, à la place du semblant.



SEMINAIRE 19

L'objet dont il s'agit, ce n'est rien d'autre que ce que j'ai interrogé ici de mes deux formules, ce n'est rien d'autre que ceci, *comme* oublié, le fait du dire. C'est ça qui est l'objet de ce qui pour chacun est la question, où suis-je dans le dire? Parce que s'il est bien clair que la névrose s'étale, c'est très précisément en ceci qui nous explique le flottement de ce que Freud a avancé concernant le désir, et spécialement le désir dans le rêve. C'est bien vrai qu'il y a des rêves de désir, mais quand Freud analyse un de ses rêves, on voit bien de quel désir il s'agit, c'est du désir de poser l'équation du désir avec *égale zéro*.

A une époque qui n'était pas de beaucoup postérieure à celle du 11 avril 1956, en 1957 précisément, j'ai analysé *le rêve de l'injection d'Irma*. Ça a été transcrit comme vous pouvez l'imaginer dans un... d'un universitaire, dans une thèse où ça se ballade actuellement. La façon dont ça a été, je ne dirai pas entendu, car la personne n'était pas là, elle a travaillé sur des notes, elle a travaillé sur des notes et elle a cru possible d'en rajouter de son cru; mais il est tout de même clair que, s'il y a une chose que le rêve de cette injection d'Irma, sublime, divin, permet de montrer, c'est ce qui est évident, qui devrait être, depuis le temps que j'ai annoncé cette chose qui devrait avoir été exploitée par n'importe qui dans l'analyse, j'ai laissé ça traîner, parce qu'après tout comme vous allez le voir, la chose n'a pas tellement de conséquences, si comme je le rappelai récemment, l'essence du sommeil, c'est justement la suspension du rapport du corps à la jouissance, il est bien évident que le désir qui, lui, se suspend au plus de jouir, ne va pas pour autant être là mis entre parenthèses.

Ce que le rêve travaille, ce sur quoi il tricote, et l'on voit bien comment et avec quoi, avec les éléments de la veille comme dit Freud, c'est-à-dire avec ce qui est là encore tout à fait à la surface de la mémoire, pas dans la profondeur, la seule chose qui relie le désir du rêve à l'inconscient, c'est la façon dont il faut travailler pour résoudre la solution, pour résoudre le problème d'une formule avec *égale zéro*, pour trouver la racine grâce à quoi la façon dont ça fonctionne, ça s'annule. Si ça s'annule pas, comme on dit, il y a le réveil, moyennant quoi bien sûr le sujet continue à rêver dans sa vie. Si le désir a de l'intérêt dans le rêve, Freud le souligne, c'est pour autant qu'il y a des cas où le fantasme, on ne peut pas le résoudre, c'est-à-dire que s'apercevoir que le désir - permettez-moi de m'exprimer,

- 180 -

SEMINAIRE 19

puisque je suis à la fin, ainsi - n'a pas de raison d'être, c'est que quelque chose s'est produit qui est la rencontre, la rencontre d'où procède la névrose, la tête de méduse, la fente de tout à l'heure, directement vue, c'est en tant qu'elle, elle n'a pas de solution. C'est bien pour ça que, dans les rêves de la plupart, il s'agit en effet de la question du désir. La question du désir pour autant qu'elle se reporte à bien plus loin, à la structure, à la structure grâce à quoi c'est le *petit a* qui est la cause de la *Spaltung* du sujet.

Oui! Alors, qu'est-ce qui nous lie à celui avec qui nous nous embarquons, franchie la première appréhension du corps ? Et est-ce que l'analyste est là pour lui faire grief de ne pas être assez sexué, de jouir assez bien? Et quoi encore ? Qu'est-ce qui nous lie à celui qui, avec nous, s'embarque dans la position qu'on appelle celle du patient?

Est-ce qu'il ne vous semble pas que, si on le conjoint à ce lieu, le terme frère qui est sur tous les murs, Liberté, Égalité, Fraternité, je vous le demande, au point de culture où nous en sommes, de qui sommes-nous frères ? De qui sommes-nous frères dans tout autre discours que dans le discours analytique ? Est-ce que le patron est le frère du prolétaire ? Est-ce qu'il ne vous semble pas que ce mot frère, c'est justement celui auquel le discours analytique donne sa présence, ne serait-ce que de ce qu'il ramène ce qu'appelle ce barda familial? Vous croyez que c'est simplement pour éviter la lutte des classes ? Vous vous trompez, ça tient à bien d'autres choses que le bastringue familial. Nous sommes frères de notre patient en tant que, comme lui, nous sommes les fils du discours.

Pour représenter cet effet que je désigne de l'objet *petit a*, pour nous faire à ce désêtre d'être le support, le déchet, l'abjection à quoi peut s'accrocher ce qui va grâce à nous naître de dire, de dire qui soit interprétant, bien sûr, avec l'aide de ceci qui est ce à quoi j'invite l'analyste, à se supporter, de façon à être digne du transfert, à se supporter de ce savoir qui peut, d'être à la place de la vérité, s'interroger comme tel sur ce qu'il en est depuis toujours de la structure des savoirs, depuis les savoir-faire jusqu'au savoir de la science. Delà bien sûr nous interprétons. Mais qui peut le faire si ce n'est celui-là lui-même qui s'engage dans le dire et qui, du frère, certes, que nous sommes, va nous donner l'exaltation?

Je veux dire que ce qui naît d'une analyse, ce qui naît au niveau du sujet, du sujet qui parle, de l'analysant, c'est quelque chose qui, avec, au

-181-

SEMINAIRE 19

moyen - l'homme pense, disait Aristote, avec son âme - l'analysant analyse avec cette merde que lui propose, en la figure de son analyste, l'objet petit a. C'est avec cela que quelque chose, cette chose fendue, doit naître qui n'est rien d'autre en fin de compte - pour reprendre quelque chose qui vous a été avancé l'autre jour à propos de Peirce - que le fléau dont une balance peut s'établir et qui s'appelle justice. Notre frère transfiguré, c'est cela qui naît de la conjuration analytique et c'est ce qui nous lie à celui qu'improprement on appelle notre patient.

Ce discours parasexa4 hein? il faut bien dire comme ça qu'il..., qu'il peut avoir de ces retours de bâton. Je voudrais pas vous laisser uniquement sur du susucre. La notion de frère, si solidement tamponnée grâce à toutes sortes de jurisprudences pendant des âges, de revenir à ce niveau, au niveau d'un discours, elle aura ce que j'appelai à l'instant ses retours au niveau du support.

Je vous ai pas du tout parlé dans tout ça du père parce que j'ai considéré que, qu'on vous en a déjà assez dit, assez expliqué à vous montrer que c'est autour de celui qui unit, de celui qui dit, non! que peut se fonder, que doit se fonder, que ne peut que se fonder tout ce qu'il y a d'universel. Et quand nous revenons à la racine du corps, si nous revalorisons le mot frère, il va rentrer à pleine voile au niveau des bons sentiments.

Puisqu'il faut bien quand même ne pas vous peindre uniquement l'avenir en rose, sachez que celui qui monte, qu'on n'a pas encore vu jusqu'à ses dernières conséquences, et qui lui s'enracine dans le corps, dans la fraternité du corps, c'est le racisme, dont vous n'avez pas fini d'entendre parler. Voilà!

- 182 -

SEMINAIRE 19
TABLE DES MATIÈRES

Note liminaire 7

Leçon	I	8 décembre 1971	9
Leçon	II	15 décembre 1971	23
Leçon	III	12 janvier 1972	37
Leçon	IV	19 janvier 1972	49
Leçon	V	8 février 1972	63
Leçon	VI	8 mars 1972	77
Leçon	VII	15 mars 1972	89
Leçon	VIII	19 avril 1972	101
Leçon	IX	10 mai 1972	113
Leçon	X	17 mai 1972	127
Leçon	XI	14 juin 1972	141
Leçon	XII	21 juin 1972	167

-185-

LE SAVOIR DU PSYCHANALYSTE

Entretiens de sainte Anne

1971- 1972

VERSION polycopiée, identique à la version AFI, à la pagination près

Tables des matières, voir « explorateur de document »

4 NOVEMBRE 1971

En revenant parler à Ste Anne, ce que j'aurai espéré, c'est qu'il y eût là des internes, comme on appelle ça, qui s'appelaient de mon temps «les internes des asiles» ; ce sont maintenant «des hôpitaux psychiatriques», sans compter le reste. C'est ce public-là qu'en revenant à Ste Anne je visais. J'avais l'espoir que certains d'entre eux se dérangeraient. Est-ce que s'il y en a ici - je parle d'internes en exercice - ils me feraient le plaisir de lever la main ? C'est une écrasante minorité, mais enfin, ils me suffisent tout à fait.

A partir de là - et pour autant que je pourrais soutenir ce souffle je vais essayer de vous dire quelques mots. Il est évident que ces mots, comme toujours, je les fais improvisés, ce qui ne veut pas dire que je n'aie pas là quelques petites notes, mais ils sont improvisés depuis ce matin, parce que je travaille beaucoup ... Mais il ne faut pas vous croire obligés 's d'en faire autant. Un point sur lequel j'ai insisté, c'est sur la distance qu'il y a entre le travail et le savoir, car n'oublions pas que ce soir, c'est du savoir que je vous promets, donc pas tellement besoin de vous fatiguer. Vous allez voir pourquoi, certains le soupçonnent déjà, pour avoir assisté à ce qu'on appelle mon séminaire.

Pour en venir au savoir, j'ai fait remarquer, dans un temps déjà lointain, ceci, que l'ignorance puisse être considérée, dans le bouddhisme, comme une passion, c'est un fait qui se justifie avec un peu de méditation ; mais comme c'est pas notre fort, la méditation, il n'y a pour le faire connaître qu'une expérience. C'est une expérience que j'ai eue, marquante, il y a longtemps, justement, au niveau de la salle de garde. Parce que ça fait une paye que je fréquente ces murailles - par spécialement celles-là à cette époque - et ça devrait être, c'est inscrit quelque part, du côté de 25 - 26, et les internes à cette époque - je ne parle pas de ce qu'ils sont maintenant - les internes aussi bien des hôpitaux que de ce qu'on appelait les asiles, c'était sans doute un effet de groupe, mais pour ce qui est d'en tenir à l'ignorance, ils étaient un peu là, semble-t-il ! On peut considérer que c'est lié à un moment de la médecine, ce moment devait forcément être suivi de la vacillation présente. A cette époque, après tout, cette ignorance, n'oubliez pas que je parle d'ignorance, je viens de dire que c'est une passion, c'est pas pour moi une moins value, ce n'est pas non plus un déficit. C'est autre chose : l'ignorance est liée au savoir.

C'est une façon de l'établir, d'en faire un savoir établi. Par exemple, quand on voulait être médecin dans une époque qui, bien sûr, était la fin d'une époque, eh bien, c'est normal qu'on ait voulu bénéficier, montrer, manifester une ignorance, si je puis dire, consolidée. Ceci dit, après ce que je viens de vous dire de l'ignorance, vous ne vous étonnerez pas que je fasse remarquer que l'«ignorance docte», comme s'exprimait un certain cardinal, au temps où ce titre n'était pas un certificat d'ignorance, un certain cardinal appelait «ignorance docte» le savoir le plus élevé. C'était Nicolas de Cuez, pour le rappeler en passant. De sorte que la corrélation de l'ignorance et du savoir est quelque chose dont il nous faut partir essentiellement et voir qu'après tout, si l'ignorance, comme ça, à partir d'un certain moment, dans une certaine zone, porte le savoir à son niveau le plus bas, ce n'est pas la faute à l'ignorance, c'est même le contraire.

Depuis quelques temps, dans la médecine, l'ignorance n'est plus assez docte pour que la médecine survive d'autre chose que de superstitions. Sur le sens de ce mot, et précisément en ce qui concerne à l'occasion la médecine, je reviendrai peut-être tout à l'heure, si j'ai le temps. Mais enfin, pour pointer quelque chose qui est de cette expérience avec laquelle je tiens beaucoup à nouer le fil après ces quelques 45 ans de fréquentation de ces murailles - c'est pas pour m'en vanter, mais depuis que j'ai livré quelques uns de mes Ecrits à la poubellication, tout le monde sait mon âge, c'est un des inconvénients ! - à ce moment, je dois dire que le degré d'ignorance passionnée qui régnait à la salle de garde de Ste Anne, je dois dire que c'est irrévocable. C'est vrai que c'étaient des gens qui avaient la vocation et, à ce moment-là, avoir la vocation des asiles, c'était quelque chose d'assez particulier.

Dans cette même salle de garde arrivèrent en même temps quatre personnes dont je ne trouve pas à dédaigner de réévoquer les noms, puisque je suis l'un d'entre eux. L'autre que je me plairais à faire resurgir ce soir, c'était Henri Ey. On peut bien dire, n'est-ce pas, avec l'espace de temps parcouru, que cette ignorance, Ey en fut le civilisateur. Et je dois dire que je salue son travail. La civilisation, enfin, ça ne débarrasse d'aucun malaise, comme l'a fait remarquer Freud, bien au contraire, Unbehagen, le pas-bon aise, mais enfin, ça a un côté précieux. Si vous croyez qu'il devait y avoir le moindre degré d'ironie dans ce que je viens de dire, vous vous tromperiez lourdement, mais vous ne pouvez que vous tromper, parce que vous ne pouvez pas imaginer ce que c'était dans le milieu des asiles, avant que Ey y ait eu mis la main. C'était quelque chose d'absolument fabuleux.

Maintenant l'histoire a avancé et je viens de recevoir une circulaire marquant l'alarme qu'on a dans une certaine zone du dit milieu, en égard à ce mouvement prometteur de toutes sortes de flammèches qu'on appelle l'anti-psychiatrie. On voudrait bien que je prenne position là-dessus, comme si on pouvait prendre position sur quelque chose qui est déjà une opposition. Car, à vrai dire, je ne sais pas s'il conviendrait de faire là-dessus quelques remarques, quelques remarques inspirées de ma vieille expérience, celle que je viens d'évoquer précisément,

et de distinguer, à cette occasion entre la Psychiatrie et la psychiatrie. La question des malades mentaux ou de ce qu'on appelle, pour mieux dire les psychoses, c'est une question pas du tout résolue par l'anti-psychiatrie, quelles que puissent être là-dessus les illusions qu'entretiennent quelques entreprises locales. L'anti-psychiatrie est un mouvement dont le sens est la libération du psychiatre, si j'ose m'exprimer ainsi. Et il est bien certain que ça n'en prend pas le chemin.

Ça n'en prend pas le chemin parce qu'il y a une caractéristique qu'il ne faudrait quand même pas oublier dans ce qu'on appelle les révolutions, c'est que ce mot est admirablement choisi de vouloir dire : retour au point de départ. Le cercle de tout ceci était déjà connu, mais est amplement démontré dans le livre qui s'appelle «Naissance de la Folie», de Michel Foucault : le psychiatre a en effet un service social. Il est la création d'un certain tournant historique. Celui que nous traversons n'est pas près d'alléger cette charge, ni de réduire sa place, c'est le moins qu'on puisse en dire. De sorte que ça laisse les questions de l'antipsychiatrie un peu à porte à faux.

Enfin, ceci est une indication introductive, mais je voudrais faire remarquer que, pour ce qui est des salles de garde, il y a quelque chose tout de même de frappant qui fait à mes yeux leur continuité avec les plus récentes, c'est à quel point la psychanalyse n'a, au regard des biais qu'y prennent les savoirs, la psychanalyse n'a rien amélioré. Le psychanalyste, au sens où j'en ai posé la question, dans l'année 67-68, où j'avais introduit la notion « du psychanalyste », précédé de l'article défini, au temps où j'essayais devant un auditoire à ce moment-là assez large, de rappeler la valeur logique, celle de l'article défini, enfin passons, le psychanalyste ne semble pas avoir rien changé à une certaine assiette du savoir. Après tout, tout cela est régulier. C'est pas des choses qui arrivent d'un jour à l'autre, qu'on change l'assiette du savoir. L'avenir est à Dieu, comme on dit, c'est-à-dire à la bonne chance, à la bonne chance de ceux qui ont eut la bonne inspiration de me suivre. Quelque chose sortira d'eux si les petits cochons ne les mangent pas. C'est ce que j'appelle la bonne chance. Pour les autres il n'est pas question de bonne chance. Leur affaire sera réglée par l'automatisme, qui est tout à fait le contraire de la chance, bonne ou mauvaise.

Ce que je voudrais ce soir, c'est ceci : c'est que ceux-là, ce que je voudrais, ce à quoi ils puissent se vouer, pour ce que la psychanalyse dont ils usent ne leur laisse aucune chance, je voudrais éviter pour ceux là que s'établisse un malentendu au nom, comme ça, de quelque chose qui est l'effet de la bonne volonté de certains de ceux qui me suivent. Ils ont assez bien entendu - enfin comme ils peuvent - ce que j'ai dit du savoir comme fait de corrélat d'ignorance, et alors ça les a un peu tourmentés.

Il y en a parmi eux, je ne sais quelle mouche a piqué, une mouche littéraire, bien sûr, des trucs qui traînent dans les écrits de **Georges Bataille**, par exemple, parce qu'autrement, je pense que ça ne leur serait pas venu ... il y a le

non-savoir. Je dois dire que Georges Bataille a fait un jour une conférence sur le non savoir, et ça traîne peut-être dans deux ou trois coins de ses écrits. Enfin, Dieu sait qu'il n'en faisait pas des gorges chaudes et que tout spécialement le jour de sa conférence, là, à la salle de Géographie, à St Germain des Prés, que vous connaissez bien parce que c'est un lieu de culture ; il n'a pas sorti un mot, ce qui n'était pas une mauvaise façon de faire l'ostension du non-savoir. On a ricané et on a tort, parce que maintenant ça fait chic, le non savoir. Ça traîne, n'est-ce pas, un peu partout dans les mystiques, c'est même d'eux que ça vient, c'est même chez eux que ça a un sens. Et puis alors enfin, on sait que j'ai insisté sur la différence entre savoir et vérité. Alors, si la vérité, c'est pas le savoir, c'est que c'est le non-savoir Logique aristotélécienne : «tout ce qui n'est pas noir, c'est le non-noir», comme je l'ai fait remarquer quelque part. Je l'ai fait remarquer, c'est certain, j'ai articulé que cette frontière sensible entre la vérité et le savoir, c'est là précisément que se tient le discours analytique. Alors voilà, la route est belle pour proférer, lever le drapeau du non savoir. C'est pas un mauvais drapeau. Ça peut servir justement de ralliement à ce qui n'est, quand même, pas excessivement rare à recruter comme clientèle : l'ignorance crasse, par exemple. Ça existe aussi, enfin, c'est de plus en plus rare. Seulement il y a d'autres choses, il y a des versants ... : à la paresse par exemple, dont j'ai parlé depuis très longtemps. Et puis il y a certaines formes d'institutionnalisation, de camps de concentration du Bon Dieu, comme on disait autrefois, à l'intérieur de l'université, où ces choses-là sont bien accueillies, parce que ça fait chic. Bref, on se livre à toute une mimique, n'est ce pas, passez la première, Madame la Vérité, le trou est là, n'est-ce pas, c'est votre place. Enfin, c'est une trouvaille, ce non-savoir.

Pour introduire une confusion définitive sur un sujet délicat, celui qui est très précisément le point en question dans la psychanalyse, ce que j'ai appelé cette frontière sensible entre vérité et savoir, on ne fait pas mieux. Il n'y a pas besoin de dater.

Enfin, 10 ans avant, on avait fait une autre trouvaille qui n'était pas mauvaise non plus, à l'endroit de ce qu'il faut bien que j'appelle mon discours. Je l'avais commencé en disant que «l'inconscient était structuré comme un langage». On avait trouvé un machin formidable : les deux types les mieux qui auraient pu travailler dans cette trace, filer ce fil, on leur avait donné un très joli travail : Vocabulaire de la Philosophie». Qu'est-ce que je dis «Vocabulaire de la psychanalyse». **Vous** voyez le lapsus, hein ? Enfin ça vaut le Lalande.

« Lalangue » , comme je l'écris maintenant - j'ai pas de tableau noir ... ben, écrivez lalangue en un seul mot ; c'est comme ça que je l'écrirai désormais Voyez comme ils sont cultivés ! Alors on n'entend rien ! C'est l'acoustique ? vous voulez bien faire la correction ? C'est pas un d c'est un gu. Je n'ai pas dit l'inconscient est structuré comme lalangue, mais est structuré comme un langage, et j'y reviendrai tout à l'heure.

Mais quand on a lancé les responsifs dont je parlais tout à l'heure sur le «Vocabulaire de la Psychanalyse», c'est évidemment parce que j'avais mis à l'ordre du jour ce terme saussurien : «lalangue», que, je le répète, j'écirai désormais en un seul mot. Et je justifierai pourquoi. Eh bien, lalangue n'a rien à faire avec le dictionnaire, quel qu'il soit. Le dictionnaire a affaire avec la diction, c'est-à-dire avec la poésie et avec la rhétorique par exemple. C'est pas rien, hein ? Ça va de l'invention à la persuasion, enfin, c'est très important.

Seulement, c'est justement pas ce côté-là qui a affaire avec l'inconscient. Contrairement à ce que je pense, la masse des auditeurs pense, mais que tout de même une part importante sait déjà, sait déjà s'il a écouté les quelques termes dans lesquels j'ai essayé de faire passage à ce que je dis de l'inconscient : l'inconscient a à faire d'abord avec la grammaire, il a aussi un peu à faire, beaucoup à faire, tout à faire, avec la répétition, c'est-à-dire le versant tout contraire à ce quoi sert un dictionnaire. De sorte que c'était une assez bonne façon de faire comme ceux qui auraient pu m'aider à ce moment-là à faire ma trace, de les dériver. La grammaire et la répétition, c'est un tout autre versant que celui que j'épinglais tout à l'heure de l'invention, qui n'est pas rien sans doute, la persuasion non plus. Contrairement à ce qui est, je ne sais pourquoi, encore très répandu, le versant utile dans la fonction de lalangue, le versant utile pour nous psychanalystes, pour ceux qui ont affaire à l'inconscient, c'est la logique.

Ceci est une petite parenthèse qui se raccorde à ce qu'il y a de risque de perte dans cette promotion absolument improvisée et éthique, à laquelle je n'ai vraiment prêté nulle occasion qu'on fasse erreur, celle qui se propulse du non-savoir. Est-ce qu'il y a besoin de démontrer qu'il y a dans la psychanalyse, fondamental et premier, le savoir. C'est ce qu'il va me falloir vous démontrer.

Accrochons-le par un bout, ce caractère premier massif, la primauté de ce savoir dans la psychanalyse. Faut-il vous rappeler que, quand Freud essaie de rendre compte des difficultés qu'il y a dans le frayage de la psychanalyse, un article de 1917 dans IMAGO, si mon souvenir est bon, et en tout cas quia été traduit, il est paru dans le premier numéro de l'International journal of Psychoanalysis, «Une difficulté sur la voie de la Psychanalyse», c'est comme cela que ça s'intitule, c'est que le savoir dont il s'agit, il ne passe pas aisément, comme ça. Freud l'explique comme il peut, et c'est même comme ça qu'il prête à malentendu - c'est pas de hasard - ce fameux terme de résistance, dont je crois être arrivé au moins dans une certaine zone, qu'on ne nous en rebatte plus les oreilles ; mais il est certain qu'il y en a une où, je n'en doute pas, il fleurit toujours, ce fameux terme de résistance qui est évidemment pour lui d'une appréhension permanente. Et alors, je dois dire, pourquoi ne pas oser le dire que nous avons tous nos glissements, c'est surtout les résistances qui favorisent les glissements. On en découvrira dans quelques temps dans ce que j'ai dit ; mais après tout, c'est pas si sûr.

Enfin bref, il tombe dans un travers, Freud. Il pense que contre la résistance il n'y a qu'une chose à faire, c'est la révolution. Et alors, il se trouve masquer complètement ce dont il s'agit, à savoir la difficulté très spécifique qu'il y a à faire entrer en jeu une certaine fonction du savoir. Il confond avec le faire ce qui est épinglé de révolution dans le savoir.

C'est là dans ce petit article - il le reprendra ensuite dans Malaise dans la civilisation - qu'il y a le premier grand morceau sur la révolution copernicienne. C'était un bateau du savoir universitaire de l'époque. Copernic - pauvre Copernic ! - avait fait la révolution. C'était lui - qu'on dit dans les manuels - qu'avait remis le soleil au centre et la Terre à tourner autour. Il est tout à fait clair que malgré le schéma qui montre bien ça en effet dans «De revolutionibus» etc ... Copernic là-dessus n'avait strictement aucun parti pris et personne n'eût songé à lui là-dessus chercher noise. Mais enfin, c'est un fait en effet, que nous sommes passés du géo à l'héliocentrisme et que ceci est censé avoir porté un coup, un «blow» comme on s'exprime dans le texte anglais, à je ne sais quel prétendu narcissisme cosmologique.

Le deuxième «blow» qui, lui, est biologique. Freud nous l'évoque au niveau de Darwin sous prétexte que, comme pour ce qui est de la terre, les gens ont mis un certain temps à se remettre de la nouvelle annonce, celle qui mettait l'homme en relation de cousinage avec les primates modernes. Et Freud explique la résistance à la psychanalyse par ceci : c'est ce qui est atteint, c'est à proprement parler cette consistance du savoir qui fait que quand on sait quelque chose, le minimum qu'on puisse en dire, c'est qu'on sait qu'on le sait.

Laissons ce qu'il évoque à ce propos, car c'est là l'os, ce qu'il ajoute, à savoir la peinturlure en forme de Moi qui est fait là autour, c'est à savoir que celui qui sait qu'il sait, ben c'est moi.

Il est clair que cette référence au Moi est seconde par rapport à ceci qu'un savoir se sait et que la nouveauté c'est que ce que la psychanalyse révèle

c'est un savoir in-su à lui-même. Mais je vous le demande, qu'est-ce qu'il y aurait là de nouveau, voire de nature à provoquer la résistance, si ce savoir était de nature de tout un monde, animal précisément, où personne ne songe à s'étonner qu'en gros l'animal sache ce qu'il lui faut, à savoir que, si c'est un animal à vie terrestre, il s'en va pas plonger dans l'eau plus d'un temps limité : il sait que ça ne lui vaut rien. Si l'inconscient est quelque chose de surprenant, c'est que ce savoir, c'est autre chose : c'est ce savoir dont nous avons l'idée, combien d'ailleurs peu fondée depuis toujours, puisque c'est pas pour rien qu'on a évoqué l'inspiration, l'enthousiasme, ceci depuis toujours, c'est à savoir que le savoir in-su dont il s'agit dans la psychanalyse, c'est un savoir qui bel et bien s'articule, est structuré comme un langage.

En sorte qu'ici, la révolution, si je puis dire, mise en avant par Freud, tend à masquer ce dont il s'agit : c'est que ce quelque chose qui ne passe pas, révolution ou pas, c'est une subversion qui se produit où ? dans la fonction, dans la structure du savoir. Et c'est ça qui ne passe pas, parce qu'à la vérité, la révolution cosmologique, on peut vraiment pas-dire, mis à part le dérangement que ça donnait à quelques docteurs de l'Eglise, que ce soit quelque chose qui d'aucune façon soit de nature à ce que l'homme, comme on dit, s'en sente d'aucune façon humilié. C'est pourquoi l'emploi du terme de révolution est aussi peu convainquant, car le fait même qu'il y ait eu sur ce point révolution, est plutôt exaltant, pour ce qui est du narcissisme. Il en est tout à fait de même pour ce qui est du darwinisme. Il n'y a pas de doctrine qui mette plus haut la production humaine que l'évolutionnisme, il faut bien le dire. Dans un cas comme dans l'autre, cosmologique ou biologique, toutes ces révolutions n'en laissent pas moins l'homme à la place de la fleur de la création. C'est pourquoi on peut dire que cette référence est vraiment mal inspirée. C'est peut-être elle qui est faite justement pour masquer, pour faire passer ce dont il s'agit, à savoir que ce savoir, ce nouveau statut du savoir, c'est cela qui doit entraîner un tout nouveau type de discours, lequel n'est pas facile à tenir et, jusqu'à un certain point, n'a pas encore commencé.

L'inconscient, ai-je dit, est structuré comme un langage, lequel ? Et pourquoi ai-je dit un langage ? parce qu'en fait de langage, nous commençons d'en connaître un bout. On parle de langage-objet dans la logique, mathématique ou pas. On parle de métalangage. On parle même de langage, depuis quelque temps, au niveau de la biologie. On parle de langage à tort et à travers. Pour commencer, je dis que si je parle de langage, c'est parce qu'il s'agit de traits communs à se rencontrer dans «lalangue» ; «lalangue» étant elle-même sujette à une très grande variété, il y a pourtant des constantes. Le langage dont il s'agit, comme j'ai pris le temps, le soin, la peine et la patience de l'articuler, c'est le langage où l'on peut distinguer le code du message, entre autres. Sans cette distinction minimale, il n'y a pas de place pour la parole. C'est pourquoi quand j'introduis ces termes, je les intitule de «Fonction et champ de la parole» - pour la parole, c'est la fonction - «et du langage» - pour le langage, c'est le champ. La parole, la parole définit la place de ce qu'on appelle la vérité. Ce que je marque, dès son entrée, pour l'usage que j'en veux faire, c'est sa structure de fiction, c'est à dire aussi bien de mensonge. A la vérité, c'est le cas de le dire, la vérité ne dit la vérité - pas à moitié - que dans un cas : c'est quand elle dit «je mens». C'est le seul cas où l'on est sûr qu'elle ne ment pas, parce qu'elle est supposée le savoir.. Mais Autrement, c'est à dire Autrement avec un grand A, il est bien possible qu'elle dise tout de même la vérité sans le savoir. C'est ce que j'ai essayé de marquer de mon grand S, parenthèse du grand A, S (Abarré), précisément, et barré. Ça au moins ça, vous pouvez pas dire que c'est pas en tout cas un savoir, pour ceux qui me suivent, qui ne soit pas à ce qu'il faille en tenir compte pour se guider, fût-ce à la petite semaine. C'est le premier point de l'inconscient structuré comme un langage.

Le deuxième, vous ne m'avez pas attendu - je parle aux psychanalystes - vous ne m'avez pas attendu pour le savoir puisque c'est le principe même de ce que vous faites dès que vous interprétez. Il n'y a pas une interprétation qui ne concerne ... quoi ? le lien de ce qui, dans ce que vous entendez, se manifeste de parole, le lien de ceci à la jouissance. Il se peut que vous le fassiez, en quelque sorte, innocemment, à savoir sans vous être jamais aperçu qu'il n'y a pas une interprétation qui veuille jamais dire autre chose, mais enfin une interprétation analytique, c'est toujours ça. Que le bénéfice soit secondaire ou primaire, le bénéfice est de jouissance. Et ça, il est tout à fait clair que la chose a émergé sous la plume de Freud, pas tout de suite, car il y a une étape, il y a le principe du plaisir, mais enfin il est clair qu'un jour ce qui l'a frappé, c'est que, quoi qu'on fasse, innocent ou pas, ce qui se formule, quoi qu'on y fasse, est quelque chose qui se répète.

«L'instance, ai-je dit, de la lettre», et si j'emploie instance, c'est comme pour tous les emplois que je fais des mots, non sans raison, c'est qu'instance résonne aussi bien au niveau de la juridiction, il résonne aussi au niveau de l'insistance, où il fait surgir ce module que j'ai défini de l'instant, au niveau d'une certaine logique. Cette répétition, c'est là que Freud découvre l'Au-delà du principe du plaisir. Seulement voilà, s'il y a un au-delà, ne parlons plus du principe, parce qu'un principe où il y a un au-delà, c'est plus un principe, et laissons de côté du même coup le principe de réalité. Tout ça est très clairement à revoir. Il n'y a tout de même pas deux classes d'êtres parlants : ceux qui se gouvernent selon le principe du plaisir et le principe de réalité, et ceux qui sont au-delà du principe du plaisir, surtout que, comme on dit - c'est le cas de le dire - cliniquement, ce sont bien les mêmes.

Le processus primaire s'explique dans un premier temps par cette approximation qu'est l'opposition, la bipolarité principe du plaisir/principe de réalité ; il faut bien le dire, cette ébauche est intenable et seulement faite pour faire gober ce qu'elles peuvent aux oreilles contemporaines de ces premiers énoncés qui sont - je ne veux pas abuser de ce terme -des oreilles bourgeoises, à savoir qui n'ont absolument pas la moindre idée de ce que c'est que le principe du plaisir. Le principe du plaisir est une référence de la morale antique : dans la morale antique, le plaisir, qui consiste précisément à en faire le moins possible «otium cum dignitate», c'est une ascèse dont on peut dire qu'elle rejoint celle des pourceaux, mais c'est pas du tout dans le sens où l'on l'entend. Le mot «pourceau» ne signifiait pas dans l'Antiquité, être cochon, ça voulait dire que ça confinait à la sagesse de l'animal. C'était une appréciation, une touche, une note, donnée de l'extérieur par des gens qui ne comprenaient pas de quoi il s'agissait, à savoir du dernier raffinement de la morale du Maître. Qu'est-ce que ça peut bien avoir à faire avec l'idée que le bourgeois se fait du plaisir et d'ailleurs, il faut bien le dire, de la réalité ?

Quoi qu'il en soit - c'est le troisième point - ce qui résulte de l'insistance avec laquelle l'inconscient nous livre ce qu'il formule, c'est que si d'un côté notre interprétation n'a jamais que le sens de faire remarquer ce que le sujet

y trouve, qu'est-ce qu'il y trouve ? Rien qui ne doive se cataloguer du registre de la jouissance. C'est le troisième point.

Quatrième point : où est-ce que ça gîte, la jouissance ? Qu'est ce qu'il y faut ? Un corps. Pour jouir, il faut un corps. Même ceux qui font promesse des béatitudes éternelles ne peuvent le faire qu'à supposer que le corps s'y véhicule : glorieux ou pas, il doit y être. Faut un corps. Pourquoi ? Parce que la dimension de la jouissance pour- le corps, c'est la dimension de la descente vers la mort. C'est d'ailleurs très précisément en quoi le principe du plaisir dans Freud annonce qu'il savait bien dès ce moment-là ce qu'il disait, car si vous le lisez avec soin, vous y verrez que le principe du plaisir n'a rien à faire avec l'hédonisme, même s'il nous est légué de la plus ancienne tradition, il est en vérité le principe du déplaisir. Il est le principe du déplaisir, c'est au point qu'à l'énoncer à tout instant, Freud dérape. Le plaisir, en quoi consiste-t-il, nous dit-il : c'est à abaisser la tension.. Si ce n'est le principe même de tout ce qui a le nom de jouissance, de quoi jouir, sinon qu'il se produise une tension. C'est bien en quoi, alors que Freud est sur le chemin du «Jenseits des Lustprinzips», de l'Au-delà du principe du plaisir, qu'est-ce qu'il nous énonce dans *Malaise dans la civilisation*, sinon que très probablement bien au-delà de la répression dite sociale, il doit y avoir une répression - il l'écrit textuellement - organique.

Il est curieux, il est dommage qu'il faille se donner tant de peine pour des choses dites avec tant d'évidence, et pour faire percevoir ceci : c'est que la dimension dont l'être parlant se distingue de l'animal, c'est assurément qu'il y a en lui cette béance par où il se perdait, par où il lui est permis d'opérer sur le ou les corps, que ce soit le sien ou celui de ses semblables, ou celui des animaux qui l'entourent, pour en faire surgir, à leur ou à son bénéfice, ce qui s'appelle à proprement parler la jouissance.

Il est assurément plus étrange que les cheminements que je viens

de souligner, ceux qui vont de cette description sophistiquée du principe du plaisir à la reconnaissance ouverte de ce qu'il en est de la jouissance fondamentale, il est plus étrange de voir que Freud, à ce niveau, croit devoir recourir à quelque chose qu'il désigne de l'instinct de mort. Non que ce soit faux, seulement le dire ainsi, de cette façon tellement savante, c'est justement ce que les savants qu'il a engendrés sous le nom de psychanalystes ne peuvent absolument pas avaler.

Cette longue cogitation, cette rumination autour de l'instinct de mort, qui est ce qui caractérise - on peut le dire - enfin l'ensemble de l'institution psychanalytique internationale, cette façon qu'elle a de se cliver, de se partager, de se répartir, admet-elle, n'admet-elle pas, « là, je m'arrête », « je ne le suis pas jusque là », ces interminables dédales autour de ce terme, qui semble choisi pour donner l'illusion que, dans ce champ, quelque chose a été découvert qu'on puisse dire analogue à ce qu'en logique on appelle paradoxe, il est étonnant que Freud, avec le chemin qu'il avait déjà frayé, n'ait pas cru devoir le pointer purement et simple

ment. La jouissance qui est vraiment dans l'ordre de l'érotologie à la portée de n'importe qui - il est vrai qu'à cette époque les publications du marquis de Sade étaient moins répandues - c'est bien pourquoi j'ai cru devoir, histoire de prendre date, marquer quelque part dans mes Ecrits la relation de Kant avec Sade.

Si, à procéder, ainsi pourtant, je pense tout de même qu'il y a une réponse, il n'est pas forcé que pour lui, plus que pour aucun d'entre nous, il ait su tout ce qu'il disait. Mais, au lieu de raconter des bagatelles autour de l'instinct de mort primitif, venu de l'extérieur ou venu de l'intérieur ou se retournant de l'extérieur sur l'intérieur et engendrant sur le tard, enfin se rejetant sur l'agressivité et la bagarre, on aurait peut-être pu lire ceci, dans l'instinct de mort de Freud, qui porte peut-être à dire que le seul acte, somme toute - s'il y en a un - qui serait un acte achevé - entendez bien que je parle, comme l'année dernière je parlais, d'Un discours qui ne serait pas du semblant, dans un cas comme dans l'autre il n'y en a pas, ni de discours, ni d'acte tel - cela donc serait, s'il pouvait être, le suicide.

C'est ce que Freud nous dit. Il nous le dit pas comme ça, en cru, en clair, comme on peut le dire maintenant, maintenant que la doctrine a un tout petit peu frayed sa voie et qu'on sait qu'il n'y a d'acte que raté et que c'est même la seule condition d'un semblant de réussir. C'est bien en quoi le suicide mérite objection. C'est qu'on n'a pas besoin que ça reste une tentative pour que ce soit de toute façon raté, complètement raté du point de vue de la jouissance. Peut-être que les bouddhistes, avec leurs bidons d'essence - car ils sont à la page - on n'en sait rien, car ils ne reviennent pas porter témoignage.

C'est un joli texte, le texte de Freud. C'est pas pour rien s'il nous ramène le soma et le germen. Il sent, il flaire que c'est là qu'il y a quelque chose à approfondir. Oui, ce qu'il y a à approfondir, c'est le cinquième point que j'ai énoncé cette année dans mon séminaire et qui s'énonce ainsi : il n'y a pas de rapport sexuel.

Bien entendu, ça paraît comme ça un peu zinzin, un peu éffloupi. Suffirait de baiser un bon coup pour me démontrer le contraire. Malheureusement, c'est la seule chose qui ne démontre absolument rien de pareil, parce que la notion de rapport ne coïncide pas tout à fait avec l'usage métaphorique que l'on fait de ce mot tout court «rapport» : cils ont eu des rapports», c'est pas tout à fait ça. On peut sérieusement parler de rapport, non seulement quand l'établit un discours, mais quand on l'énonce, le rapport. Parce que c'est vrai que le réel est là avant que nous le pensions, mais le rapport c'est beaucoup plus douteux : non seulement il faut le penser,, mais il faut l'écrire. Si vous êtes pas foutus de l'écrire, il n'y a pas de rapport. Ce serait peut-être très remarquable s'il s'avérait, assez longtemps pour que ça commence à s'élucider un peu, qu'il est impossible de l'écrire, ce qu'il en serait du rapport sexuel. La chose a de l'importance, parce que justement, nous sommes, par le progrès de ce qu'on appelle la science, en train de pousser très loin un tas de menues affaires qui se situent au niveau du gamète, au niveau

du gène, au niveau d'un certain nombre de choix, de tris, qu'on appelle comme on veut, méiose ou autre, et qui semblent bien élucider quelque chose, quelque chose qui se passe au niveau du fait que la reproduction, au moins dans une certaine zone de la vie, est sexuée.

Seulement ça n'a pas absolument rien à faire avec ce qu'il en est du rapport sexuel, pour autant qu'il est très certain que, chez l'être parlant, il y a autour de ce rapport, en tant que fondé sur la jouissance, un éventail tout à fait admirable en son étalement et que deux choses en ont été, par Freud, par Freud et le discours analytique, mises en évidence, c'est toute la gamme de la jouissance, je veux dire tout ce qu'on peut faire à convenablement traiter un corps, voire son corps, tout cela, à quelque degré, participe de la jouissance sexuelle. Seulement, la jouissance sexuelle elle-même, quand vous voulez mettre la main dessus, si je puis m'exprimer ainsi, elle n'est plus sexuelle du tout, elle se perd.

Et c'est là qu'entre en jeu tout ce qui s'édifie du terme de Phallus qui est bien là ce qui désigne un certain signifié, un signifié d'un certain signifiant parfaitement évanouissant, car pour ce qui est de définir ce qu'il en est de l'homme ou de la femme, ce que la psychanalyse nous montre, c'est très précisément que c'est impossible et que jusqu'à un certain degré, rien n'indique spécialement que ce soit vers le partenaire de l'autre sexe que doive se diriger la jouissance, si la jouissance est considérée, même un instant, comme le guide de ce qu'il en est de la fonction de reproduction.

Nous nous trouvons là devant l'éclatement de la, disons, notion de sexualité. La sexualité est au centre, sans aucun doute, de tout ce qui se passe dans l'inconscient. Mais elle est au centre en ceci qu'elle est un manque, c'est-à-dire qu'à la place de quoi que ce soit qui pourrait s'écrire du rapport sexuel comme tel, se substituent les impasses qui sont celles qu'engendre la fonction de la jouissance précisément sexuelle, en tant qu'elle apparaît comme cette sorte de point de mirage dont quelque part Freud lui-même donne la note comme de la jouissance absolue. Et c'est si près que précisément elle ne l'est pas, absolue. Elle ne l'est dans aucun sens, d'abord parce que, comme telle, elle est vouée à ces différentes formes d'échec que constituent la castration, pour la jouissance masculine, la division pour ce qu'il en est de la jouissance féminine et que, d'autre part, ce à quoi la jouissance mène n'a strictement rien à faire avec la copulation, pour autant que celle-ci est, disons, le mode usuel - ça changera - par où se fait, dans l'espèce de l'être parlant, la reproduction.

En d'autres termes, il y a une thèse : il n'y a pas de rapport sexuel - c'est de l'être parlant que je parle. Il y a une antithèse qui est la reproduction de la vie. C'est un thème bien connu. C'est l'actuel drapeau de l'Eglise catholique, en quoi il faut saluer son courage. L'Eglise catholique affirme qu'il y a un rapport sexuel : c'est celui qui aboutit à faire de petits enfants. C'est une affirmation qui est tout à fait tenable, simplement elle est indémontrable. Aucun discours ne peut

la soutenir, sauf le discours religieux, en tant qu'il définit la stricte séparation qu'il y a entre la vérité et le savoir. Et troisièmement, il n'y a pas de synthèse, à moins que vous n'appeliez synthèse cette remarque qu'il n'y a de jouissance que de mourir.

Tels sont les points de vérité et de savoir dont il importe de scander ce qu'il en est du savoir du psychanalyste, à ceci près qu'il n'y a pas un seul psychanalyste pour qui ce ne soit lettre morte. Pour la synthèse, on peut se fier à eux pour en soutenir les termes et les voir tout à fait ailleurs que dans l'instinct de mort. Chassez le naturel, comme on dit, n'est ce pas, il revient au galop.

Il conviendrait tout de même de donner son vrai sens à cette vieille formule proverbiale. Le naturel, parlons-en, c'est bien de ça qu'il s'agit. Le naturel, c'est tout ce qui s'habille de la livrée du savoir - et Dieu sait que ça ne manque pas ! - et un discours qui est fait uniquement pour que le savoir fasse livrée, c'est le discours universitaire. Il est tout à fait clair que l'habillement dont il s'agit, c'est l'idée de la nature. Elle n'est pas prête de disparaître du devant de la scène. Non pas que j'essaie de lui en substituer une autre. Ne vous imaginez pas que je suis de ceux qui opposent la culture à la nature. D'abord ne serait-ce que parce que la nature, c'est précisément un fruit de la culture. Mais enfin ce rapport, le savoir/ la vérité, ou, comme vous voudrez : la vérité/le savoir, c'est quelque chose à quoi nous n'avons même pas commencé d'avoir le plus petit commencement d'adhésion, comme de ce qu'il en est de la médecine, de la psychiatrie et d'un tas d'autres problèmes. Nous allons être submergés avant pas longtemps, avant 4, 5 ans, de tous les problèmes ségrégatifs qu'on intitulera ou qu'on fustigera du terme de racisme, tous les problèmes qui sont précisément ceux qui vont consister à ce qu'on appelle simplement le contrôle de ce qui se passe au niveau de la reproduction de la vie chez des êtres qui se trouvent, en raison de ce qu'ils parlent, avoir toutes sortes de problèmes de conscience. Ce qu'il y a d'absolument inouï, c'est qu'on ne se soit pas encore aperçu que les problèmes de conscience sont des problèmes de jouissance.

Mais enfin, on commence seulement à pouvoir les dire. Il n'est pas sûr du tout que ça ait la moindre conséquence, puisque nous savons en effet que l'interprétation, ça demande, pour être reçue, ce que j'appelais, en commençant, du travail. Le savoir, lui, est de l'ordre de la jouissance. On ne voit absolument pas pourquoi il changerait de lit. Ce que les gens attendent, dénoncent du titre d'intellectualisation, ça veut simplement dire ceci qu'ils sont habitués par expérience à s'apercevoir qu'il n'est nullement nécessaire, il n'est nullement suffisant de comprendre quelque chose pour que quoi que ce soit change. La question du savoir du psychanalyste n'est pas du tout que ça s'articule ou pas, la question est de savoir à quelle place il faut être pour le soutenir. C'est évidemment là-dessus que j'essaierai d'indiquer quelque chose dont je ne sais pas si j'arriverai à lui donner une formulation qui soit transmissible. J'essaierai pourtant.

La question est de savoir dans quelle mesure ce que la science, la science à laquelle la psychanalyse, dans l'occasion tout autant qu'au temps de Freud, ne peut rien faire de plus que faire cortège, ce que la science peut atteindre qui relève du terme de réel.

Le symbolique, l'Imaginaire et le Réel.

Il est très clair que la puissance du Symbolique n'a pas à être démontrée. C'est la puissance même. Il n'y a aucune trace de puissance dans le monde avant l'apparition du langage. Ce qu'il y a de frappant dans ce que Freud esquisse de l'avant Copernic, c'est qu'il s' imagine que l'homme était tout heureux d'être au centre de l'univers et qu'il s'en croyait le roi. C'est vraiment une illusion absolument fabuleuse ! S'il y a quelque chose dont il prenait l'idée dans les sphères éternelles, c'était précisément que là était le dernier mot du savoir. Ce qui sait dans le monde quelque chose - il faut du temps pour que ça passe - ce sont les sphères éthérées. Elles savent. C'est bien en quoi le savoir est associé, dès l'origine, à l'idée du pouvoir.

Et dans cette petite annonce qu'il y a au dos du gros paquet de mes Ecrits, vous le voyez, parce que - pourquoi ne pas l'avouer - c'est moi qui l'ai écrite, cette petite note - qui d'autre que moi aurait pu le faire, on reconnaît mon style et c'est pas mal écrit du tout ! - j'invoque les Lumières.

Il est tout à fait clair que les Lumières ont mis un certain temps à s'élucider. Dans un premier temps, elles ont bien raté leur coup. Mais enfin, comme l'Enfer, elles étaient pavées de bonnes intentions. Contrairement à tout ce qu'on a pu dire, les Lumières avaient pour but d'énoncer un savoir qui ne fût hommage à aucun pouvoir. Seulement, on a bien le regret de devoir constater que ceux qui se sont employés à cet office étaient un peu trop dans des positions de valets par rapport à un certain type - je dois dire assez heureux et florissant de maître, les nobles de l'époque, pour qu'ils aient pu d'aucune façon aboutir à autre chose qu'à cette fameuse révolution française qui a eu le résultat que vous savez, à savoir l'instauration d'une race de maître plus féroce que tout ce qu'on avait vu jusque là à l'œuvre.

Un savoir qui n'en peut mais, le savoir je l'impuissance voilà ce que le psychanalyste, dans une certaine perspective, une perspective que je ne qualifierai pas de progressive, voilà ce que le psychanalyste pourrait véhiculer.

Et pour vous donner le ton de la trace dans laquelle cette année, j'espère poursuivre mon discours, je vais vous donner le titre, la primeur - purléchez-vous les babines - je vais vous donner le titre du séminaire que je vais donner à la même place que l'année dernière, par la grâce de quelques personnes qui ont bien voulu s'employer à nous la préserver.

SEMINAIRE 19 bis

Ça s'écrit comme ça ... d'abord avant de le prononcer, ça c'est un O, et ça un U ... Trois points, vous mettrez ce que vous voudrez, comme ça je vais le livrer à votre méditation Ce OU, c'est le OU qu'on appelle «vel » ou «aut» en latin, ou pire

... OU PIRE.

20

(AFI p. 25)

Ce que je fais avec vous, ce soir, ce n'est évidemment pas - pas plus ça ne le sera que ça ne l'a été la dernière fois - ce n'est évidemment pas ce que je me suis proposé, cette année, de donner comme pas suivant de mon séminaire. Ça sera, comme la dernière fois, un entretien.

Chacun sait - beaucoup l'ignorent - l'insistance que je mets auprès de ceux qui me demandent conseil, sur les entretiens préliminaires dans l'analyse. Ça a une fonction, bien sûr, pour l'analyse, essentielle. Il n'y a pas d'entrée possible dans l'analyse sans entretiens préliminaires. Mais il y a quelque chose qui en approche sur le rapport entre ces entretiens et ce que je vais vous dire, cette année, à ceci près que ça ne peut absolument pas être le même, étant donné que, comme c'est moi qui parle, c'est moi qui suis ici dans la position de l'analysant.

Alors ce que j'allais vous dire - j'aurais pu prendre bien d'autres biais, mais en fin de compte, c'est toujours au dernier moment que je sais ce que je choisis de dire - et pour cet entretien d'aujourd'hui, l'occasion m'a semblée propice d'une question qui m'a été posée hier soir par quelqu'un de mon Ecole. C'est une des personnes qui prennent un peu à cœur leur position et qui m'a posé la question suivante qui a, bien sûr, à mes yeux l'avantage de me faire entrer tout de suite dans le vif du sujet. Chacun sait que ça m'arrive rarement, j'approche à pas prudents. La question qui m'a été posée est la suivante : l'incompréhension de Lacan est-elle un symptôme ?

Je la répète donc textuellement. C'est une personne à qui, en l'occasion, je pardonne aisément pour avoir mis mon nom, ce qui s'explique puisqu'elle était en face de moi, à la place de ce qui eût convenu, à savoir de mon discours. Vous voyez que je ne me dérobe pas : je l'appelle « mon ». Nous verrons tout à l'heure si ce « mon » mérite d'être maintenu.

Qu'importe. L'essentiel de cette question était dans ce sur quoi elle porte, à savoir si l'incompréhension de ce dont il s'agit, que vous l'appeliez d'une façon ou d'une autre, est un symptôme.

Je ne le pense pas. Je ne le pense pas, d'abord parce que, en un sens, on ne peut pas dire que quelque chose qui a quand même un certain rapport avec mon discours, qui ne se confond pas, qui est ce qu'on pourrait appeler ma parole, on ne peut pas dire quelle soit absolument incomprise : on peut dire, à un

niveau précis, que votre nombre en est la preuve. Si ma parole était incompréhensible, je ne vois pas bien ce que, en nombre, vous feriez là. D'autant plus qu'après tout ce nombre est fait en grande partie de gens qui reviennent et puis que, comme ça, au niveau d'un échantillonnage qui me parvient quand même, il arrive que des personnes qui s'expriment de cette façon qu'elles ne comprennent pas toujours bien ou tout au moins qu'elles n'ont pas le sentiment de comprendre, pour reprendre enfin un des derniers témoignages que j'en ai reçus, de la façon dont chacun exprime ça, eh bien, malgré ce sentiment un peu de ne pas y être, il n'empêche, me disait-on dans le dernier témoignage, que ça l'aidait, la personne en question, à se retrouver dans ses propres idées, à s'éclaircir, à s'éclaircir elle-même sur un certain nombre de points. On ne peut pas dire qu'au moins pour ce qui en est de ma parole, qui est bien évidemment à distinguer du discours - nous allons tâcher de voir en quoi - il n'y a pas à proprement parler ce qu'on appelle incompréhension.

Je souligne tout de suite que cette parole est une parole d'enseignement. L'enseignement donc, en l'occasion, je le distingue du discours. Comme je parle ici à Ste Anne et peut-être à travers ce que j'ai dit la dernière fois on peut sentir ce que ça signifie pour moi, j'ai choisi de prendre les choses au niveau, disons, de ce qu'on appelle l'élémentaire. C'est complètement arbitraire, mais c'est un choix.

Quand j'ai été à la Société de Philosophie faire une communication sur ce que j'appelais à l'époque mon enseignement, j'ai pris le même parti. J'ai parlé comme en m'adressant à des gens très en retard : ils ne le sont pas plus que vous, mais c'est plutôt l'idée que j'ai de la philosophie qui veut ça. Et je ne suis pas le seul. Un de mes très bons amis qui en a fait une récente, à la Société de Philosophie, de communication, m'a passé un article sur le fondement des mathématiques où je lui ai fait observer que son article était d'un niveau dix fois ou vingt fois plus élevé que ce qu'il avait dit à la Société de Philosophie. Il m'a dit qu'il ne fallait pas que je m'en étonne, vu les réponses qu'il en avait obtenu. **(p 27 AFI)** C'est bien ce qu'il m'a prouvé aussi, parce que j'ai eu des réponses du même ordre au même endroit, c'est bien ce qui m'a rassuré d'avoir articulé certaines choses que vous pouvez trouver dans mes « Écrits », au même niveau.

Il y a donc dans certains contextes un choix moins arbitraire que celui que je soutiens ici. Je le soutiens ici en fonction d'éléments mémoriaux, qui sont liés à ceci : c'est qu'en fin de compte, si à un certain niveau mon discours est encore incompris, c'est parce que, disons pendant longtemps, il a été, dans toute une zone, interdit, non pas de l'entendre, ce qui aurait été, comme l'expérience l'a prouvé, à la portée de beaucoup, mais interdit de venir l'entendre. C'est ce qui va nous permettre de distinguer cette incompréhension d'un certain nombre d'autres. Il y avait de l'interdit. Et que, ma foi, cet interdit soit provenu d'une institution analytique est sûrement significatif.

Significatif veut dire quoi ? J'ai pas du tout dit signifiant. Il y a une grande différence entre le rapport signifiant-signifié et la signification. La signification, ça fait signe. Un signe n'a rien à faire avec un signifiant. Un signe est - j'expose ça dans un coin quelque part dans le dernier numéro de ce «SCILICET» un signe est, quoi qu'on en pense, toujours le signe d'un sujet. Qui s'adresse à quoi c'est également écrit dans ce « SCILICET» - je ne peux pas maintenant m'y étendre, mais ce signe, ce signe d'interdiction venait assurément de vrais sujets, dans tous les sens du mot, de sujets qui obéissent en tout cas. Que ce soit un signe venu d'une institution analytique est bien fait pour nous faire faire le pas suivant.

Si la question a pu m'être posée sous cette forme, c'est en fonction de ceci que l'incompréhension en psychanalyse est considérée comme un symptôme. C'est reçu dans la psychanalyse, c'est, si l'on peut dire, généralement admis. La chose en est au point que c'était passé dans la conscience commune. Quand je dis que c'est généralement admis, c'est au-delà de la psychanalyse, je veux dire de l'acte psychanalytique. Les choses dans une certaine conscience - il y a quelque chose qui donne le mode de la conscience commune - en sont au point où on se dit, où on s'entend dire : « Va te faire psychanalyser » quand ... quand quoi ?

Quand la personne qui le dit considère que votre conduite, vos propos sont, comme dirait Monsieur de Lapalisse, symptôme.

Je vous ferai remarquer que tout de même, à ce niveau, par ce biais, symptôme a le sens de valeur de vérité. C'est en quoi ce qui est passé dans la conscience commune est plus précis que l'idée qu'arrivent à avoir, hélas ! beaucoup de psychanalystes - disons qu'il y en a trop peu - à savoir l'équivalence de symptôme avec valeur de vérité. C'est assez curieux, mais d'ailleurs ça a ce répondant historique que ça démontre que ce sens du mot symptôme a été découvert, dénoncé, avant que la psychanalyse entre en jeu. (p 28 AFI) Comme je le souligne souvent, c'est à très proprement parler le pas essentiel fait par la pensée marxiste que cette équivalence.

Valeur de vérité, pour traduire le symptôme en une valeur de vérité, nous devons ici toucher du doigt, une fois de plus, ce que suppose de savoir chez l'analyste le fait qu'il faille bien que ce soit à son su qu'il interprète. Et pour faire ici une parenthèse, simplement en passant - ça n'est pas dans le fil de ce que j'essaie de vous faire suivre - je dois marquer, je marque pourtant que ce savoir est à l'analyste, si je puis dire, présupposé. Ce que j'ai accentué « du sujet supposé savoir » comme fondant les phénomènes du transfert, j'ai toujours souligné que ça n'emporte aucune certitude chez le sujet analysant que son analyste en sache long. Bien loin de là. Mais c'est parfaitement compatible avec le fait que soit envisagé par l'analysant comme fort douteux le savoir de l'analyste, ce qui d'ailleurs, - il faut l'ajouter - est fréquemment le cas pour des raisons fort objectives : les analystes, somme toute, n'en savent pas toujours autant qu'ils devraient pour cette simple raison que souvent ils ne foutent pas grand chose. Ça ne change absolument rien au fait que le savoir est présupposé à la fonction de l'analyste et que c'est là-dessus

que reposent les phénomènes de transfert. La parenthèse est close. Voici donc le symptôme avec sa traduction comme valeur de vérité.

Le symptôme est valeur de vérité et - je vous le fais remarquer au passage - la réciproque n'est pas vraie, la valeur de vérité n'est pas symptôme. Il est très bon de le remarquer en ce point pour la raison que la vérité n'est rien dont je prétende que la fonction soit isolable. Sa fonction, et nommément là où elle prend place : dans la parole, est relative. Elle n'est pas séparable d'autres fonctions de la parole. Raison de plus pour que j'insiste sur ceci que, même à la réduire à la valeur, elle ne se confond en aucun cas avec le symptôme. C'est autour de ce point de ce qu'est le symptôme qu'ont pivoté les premiers temps de mon enseignement. Car les analystes sur ce point étaient dans un brouillard tel que le symptôme - et après tout peut être doit-on à mon enseignement que ça ne s'étale plus si aisément - que le symptôme s'articule - j'entends : dans la bouche des analystes comme le refus de la dite valeur de vérité. Ça n'a aucun rapport.

Ça n'a aucun rapport avec cette équivalence à un seul sens - je viens d'y insister - du symptôme à une valeur de vérité. Ça fait entrer en jeu ce que j'appellerai - ce que j'appellerai comme ça parce qu'on est entre soi et que j'ai dit que c'était un entretien - ce que j'appellerai sans plus de forme, sans me soucier que

(p. 29 AFI) les termes que je vais pousser en avant en soient déjà usités à la pointe la plus avancée de la philosophie, ça fait entrer en jeu l'être d'un étant. Je dis l'être parce qu'il me semble clair, il semble acquis que depuis le temps que la philosophie tourne en rond, sur un certain nombre de points, je dis l'être parce qu'il s'agit de l'être parlant. C'est d'être parlant - excusez-moi du premier être - qu'il vient à l'être, enfin, qu'il en a le sentiment. Naturellement il n'y vient pas, il rate. Mais cette dimension ouverte tout d'un coup de l'être, on peut dire que pendant un bon bout de temps, elle a porté sur le système des philosophes tout au moins. Et on aurait bien tort d'ironiser, parce que si elle a porté sur le système des philosophes, c'est qu'ils portent sur le système de tout le monde et que ce qui se désigne dans cette dénonciation par les analystes de ce qu'ils appellent la résistance, ce autour de quoi j'ai fait, pendant toute une étape de cet enseignement dont mes « Ecrits » portent la trace, j'ai fait pendant tout une étape bagarre, c'est bien pour les interroger sur ce qu'ils savaient, ce qu'ils faisaient en faisant entrer dans l'occasion ce qu'on pourrait donc appeler ceci que l'être de ce sacré étant dont ils parlent - pas tout à fait à tort et à travers : ils appellent ça «l'homme» de temps en temps, en tout cas, on l'appelle de moins en moins depuis que je suis de ceux qui font là-dessus quelques réserves - cet être n'a pas à l'endroit de la vérité de tropisme spécial. N'en disons pas plus.

Donc il y a deux sens du symptôme : le symptôme est valeur de vérité, c'est la fonction qui résulte de l'introduction, à un certain temps historique que j'ai daté suffisamment, de la notion de symptôme. Il ne se guérit pas, le symptôme, de la même façon dans la dialectique marxiste et dans la psychanalyse. Dans la psychanalyse, il a affaire à quelque chose qui est la traduction en paroles de sa valeur de vérité. Que ceci suscite ce qui est, par l'analyste, ressenti comme un être de refus, ne permet nullement de trancher si ce sentiment mérite d'aucune façon d'être retenu, puisque aussi bien, dans d'autres registres, celui précisément que j'ai évoqué tout à l'heure, c'est à de tout autres procédés que doit céder le symptôme. Je ne suis pas en train de donner à aucun de ces procédés la préférence et ceci d'autant moins que ce que je veux vous faire entendre, c'est qu'il y a une autre dialectique que celle qu'on impute à l'histoire.

Entre les questions : «l'incompréhension psychanalytique est-elle un symptôme» et «l'incompréhension de Lacan est-elle un symptôme», j'en placerai une troisième : l'incompréhension mathématique - c'est quelque chose qui se désigne, il y a des gens, et même des jeunes gens, parce que ça n'a d'intérêt qu'auprès des jeunes gens pour qui cette dimension de l'incompréhension mathématique, ça existe - est-elle un symptôme ?

(p. 30 AFI) Il est certain que quand on s'intéresse à ces sujets qui manifestent l'incompréhension mathématique, assez répandue encore à notre temps - on a le sentiment - j'ai employé le mot sentiment tout à fait comme tout à l'heure, pour ce dont les analystes ont fait la résistance - on a le sentiment qu'elle provient, chez le sujet en proie à l'incompréhension mathématique de quelque chose qui est comme une insatisfaction, un décalage, quelque chose d'éprouvé dans le maniement précisément de la valeur de vérité.

Les sujets en proie à l'incompréhension mathématique attendent plus de la vérité que la réduction à ces valeurs qu'on appelle, au moins dans les premiers pas de la mathématique, des valeurs déductives. Les articulations dites démonstratives leur paraissent manquer de quelque chose qui est précisément au niveau d'une exigence de vérité. Cette bivalence : vrai ou faux, sûrement et, disons-le, non sans raisons, les laisse en déroute et, jusqu'à un certain point, on peut dire qu'il y a une certaine distance de la vérité à ce que nous pouvons appeler dans l'occasion le chiffre. Le chiffre, ce n'est rien d'autre que l'écrit, l'écrit de sa valeur. Que la bivalence s'exprime selon les cas par 0 et 1 ou par V et F, le résultat est le même en raison de quelque chose qui est exigé ou paraît exigible chez certains sujets, dont vous avez pu voir ou entendre que tout à l'heure je n'ai pas parlé que ce soit d'aucune façon un contenu - au nom de quoi l'appellerait-on de ce terme, puisque contenu ne veut rien dire, tant qu'on ne peut pas dire de quoi il s'agit. Une vérité n'a pas de contenu, une vérité qu'on dit une : elle est vérité ou bien elle est semblant, distinction qui n'a rien à faire avec l'opposition du vrai et du faux ; car si elle est semblant, elle est semblant de vérité précisément et ce dont procède l'incompréhension mathématique, c'est que justement la question se pose de savoir si vérité ou semblant, ce n'est pas - permettez moi de le dire, je le reprendrai plus savamment dans un autre contexte - ce n'est pas tout un.

En tout cas sur ce point, ce n'est certainement pas l'élaboration logicienne qui s'est faite des mathématiques qui ici viendra s'opposer, car si vous lisez en n'importe quel point de ses textes Mr. Bertrand Russell, qui d'ailleurs a pris soin de le dire en propres termes, la mathématique c'est très précisément ce qui s'occupe d'énoncés dont il est impossible de dire s'ils ont une vérité, ni même s'ils signifient quoi que ce soit. C'est bien une façon un peu poussée de dire que tout le soin précisément qu'il a prodigué à la rigueur de la mise en forme de la déduction mathématique, est quelque chose qui assurément s'adresse à tout autre chose que la vérité, mais a une face qui n'est tout de même pas sans rapport avec elle, sans ça il n'y aurait pas besoin de l'en séparer d'une façon, si appuyée !

p. 31

Il est certain que, non identique à ce qu'il en est de la mathématique, la logique, qui s'efforce précisément de justifier l'articulation mathématique au regard de la vérité, aboutit ou plus exactement s'affirme, s'affirme à notre époque dans cette logique propositionnelle, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il paraît étrange que la vérité étant posée comme valeur qui fait la dénotation d'une proposition donnée, de cette proposition, il est posé dans la même logique qu'elle ne saurait engendrer qu'une autre proposition vraie. Que l'implication pour tout dire y est définie de cette étrange généalogie d'où résulterait que le vrai une fois atteint ne saurait d'aucune façon par rien de ce qu'il implique retourner au faux. Il est tout à fait clair que, si minces que soient les chances de ce qu'une proposition fausse - ce qui par contre est tout à fait admis - engendre une proposition vraie, depuis le temps qu'on propose dans cette allée qu'on nous dit être sans retour, il ne devrait plus depuis longtemps y avoir que des propositions vraies !

A la vérité, il est singulier, il est étrange, il n'est supportable qu'en raison de l'existence des mathématiques, de leurs existences indépendamment de la logique, que pareil énoncé puisse même un instant tenir. Il y a quelque part ici une embrouille, celle qui fait qu'assurément les mathématiciens eux-mêmes sont là-dessus si peu en repos, que tout ce qui a effectivement stimulé cette recherche logicienne concernant les mathématiques, tout, en tous ses points, cette recherche a procédé du sentiment que la non contradiction ne saurait d'aucune façon suffire à fonder la vérité, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne soit souhaitable, voir exigible. Mais qu'elle soit suffisante, assurément pas.

Mais ne nous avançons pas là-dessus, ce soir, plus loin puisqu'il ne s'agit que d'un entretien introductif à un maniement qui est précisément celui dont je me propose cette année de vous faire suivre le chemin. Cette embrouille autour de l'incompréhension mathématique est de nature à nous mener à cette idée qu'ici le symptôme - l'incompréhension mathématique - c'est en somme l'amour de la vérité, si je puis dire, pour elle-même qui le conditionne.

C'est autre chose que ce refus dont je parlais tout à l'heure, c'est même le contraire, c'est un tropisme, si je puis dire, positif pour la vérité en un point où on aurait réussi à en escamoter tout à fait le pathétique. Seulement ça se passe ça, au niveau d'une certaine façon d'exposer les mathématiques, qui, pour illustrer que je l'ai faite de l'effort dit logicien, n'en est pas moins présentée d'une façon maniable, courante et sans autre introduction logique, d'une façon simple et élémentaire où l'évidence, comme on dit, permet d'escamoter beaucoup de pas. Il est curieux que, au point, chez les jeunes, où se manifeste l'incompréhension mathématique,

p. 32

ce soit sans doute d'un certain vide senti sur ce qu'il en est du véridique de ce qui est articulé, que se produisent les phénomènes d'incompréhension et qu'on aurait tout à fait tort de penser que la mathématique c'est quelque chose qui en effet a réussi à vider tout ce qu'il en est du rapport à la vérité de son pathétique. Parce qu'il n'y a pas que la mathématique élémentaire et que nous savons assez d'histoire pour savoir la peine, la douleur qu'ont engendrées au moment de leur ex-cogitation les termes et les fonctions du calcul infinitésimal pour simplement nous en tenir là, voire plus tard la régularisation, l'entérinement, la logification des mêmes termes et des mêmes méthodes, voire l'introduction d'un nombre de plus en plus élevé, de plus en plus élaboré de ce qu'il nous faut bien à ce niveau appeler mathème et pour savoir qu'assurément les dits mathèmes ne comportent nullement une généalogie rétrograde, ne comportent aucun exposé possible pour lequel il faudrait employer le terme d'historique - la mathématique grecque montre très bien les points où même là où elle avait la chance, par les procédés dits d'exhaustion, d'approcher ce qu'il en est advenu au moment de la sortie du calcul infinitésimal, elle n'y est pourtant pas parvenue, elle n'a pas franchi le pas et que, s'il est aisé, à partir du calcul infinitésimal ou, pour mieux dire, de sa réduction parfaite, de situer, de classer, mais après coup, ce qu'il en était à la fois des procédés de démonstration de la mathématique grecque et aussi des impasses qui leur étaient à l'avance données comme parfaitement repérables après coup, s'il en est ainsi, nous voyons qu'il n'est absolument pas vrai de parler du mathème comme de quelque chose qui d'aucune façon serait détaché de l'exigence véridique.

C'est bien au cours d'innombrables débats, de débats de paroles, que le surgissement en chaque temps de l'histoire - et si j'ai parlé de Leibniz et de Newton implicitement, voire de ceux qui avec une incroyable audace dans je ne sais quel élément de rencontre ou d'aventure à propos de quoi le terme de tour de force ou de coup de chance s'évoque, les ont précédés, un Isaac Barrow, par exemple, et ceci s'est renouvelé dans un temps très proche de nous avec l'effraction cantorienne où rien assurément n'est fait pour diminuer ce que j'ai appelé tout à l'heure la dimension du pathétique, qui a pu aller chez Cantor jusqu'à la menace de la folie, dont je ne crois pas qu'il suffise non plus de nous dire que c'était ensuite des déceptions de carrière, des oppositions, voire des injures que le dit Cantor recevait des universitaires régnant à son époque, nous n'avons pas l'habitude de trouver la folie motivée par des persécutions objectives - assurément tout est fait pour nous faire nous interroger sur la fonction du mathème. L'incompréhension mathématique doit donc être autre chose que ce que j'ai

p. 33

appelé cette exigence qui ressortirait en quelque sorte d'un vide formel. Bien loin de là, il n'est pas sûr, à en juger par ce qui se passe dans l'histoire des mathématiques, que ce ne soit pas de quelque rapport du mathème, fût-il le plus élémentaire, avec une dimension de vérité que l'incompréhension ne s'engendre. Ce sont peut-être les plus sensibles qui comprennent le moins. Nous avons déjà une espèce d'indication, de notion de ça, au niveau des dialogues - de ce qui nous en reste, de ce que nous pouvons en présumer - des dialogues socratiques. Il y a des gens après tout pour qui peut-être la rencontre justement avec la vérité, ça joue ce rôle que les dits grecs empruntaient à une métaphore, ça a le même effet que la rencontre avec la torpille : ça les engourdit. Je vous ferai remarquer que cette idée qui procède - je veux dire dans la métaphore elle-même - de l'apport, l'apport confus sans doute, mais c'est bien à ça que ça sert, la métaphore, c'est à faire surgir un sens qui en dépasse de beaucoup les moyens : la torpille, et puis celui qui la touche et qui en tombe raide c'est évidemment, on ne le sait pas encore au moment où on fait la métaphore, c'est évidemment la rencontre de deux champs non accordés entre eux, champ étant pris au sens propre ici de champ magnétique.

Je vous ferai remarquer également que tout ce que nous venons de toucher et qui aboutit au mot, champ - c'est le mot que j'ai employé quand j'ai dit : «Fonction et champ de la parole et du langage», le champ est constitué par ce que j'ai appelé l'autre jour avec un lapsus : «lalangue». Ce champ considéré ainsi en y faisant clé de l'incompréhension comme telle, c'est précisément cela qui nous permet d'en exclure tout psychologie. Les champs dont il s'agit sont constitués de Réel, aussi réel que la torpille et le doigt, qui vient de la toucher, d'un innocent. Le mathème, ce n'est pas parce que nous y abordons par les voies du Symbolique pour qu'il ne s'agisse pas du Réel. La vérité en question dans la psychanalyse, c'est ce qui au moyen du langage, j'entends par la fonction de la psychanalyse, c'est ce qui au moyen du langage, j'entends par la fonction de la parole, approche, mais dans un abord qui n'est nullement de connaissance, mais, je dirai, de quelque chose comme d'induction, au sens que ce terme a dans la constitution d'un champ, d'induction de quelque chose qui est tout à fait réel, encore que nous n'en puissions parler que comme de signifiant. Je veux dire qui n'ont pas d'autre existence que celle de signifiant.

De quoi est-ce que je parle ? Eh bien, de rien d'autre que ce qu'on appelle en langage courant des hommes et des femmes. Nous ne savons rien de réel sur ces hommes et ces femmes comme tels, car c'est de ça qu'il s'agit : il ne s'agit pas des chiens et des chiennes. Il s'agit de ce que, c'est réellement, que ceux qui appartiennent

p. 34

à chacun des sexes à partir de l'être parlant. Il n'y a pas là une ombre de psychologie. Des hommes et des femmes, c'est réel. Mais nous ne sommes pas, à leurs propos, capables d'articuler la moindre chose dans «lalangue» qui ait le moindre rapport avec ce Réel. Si la psychanalyse ne nous apprend pas ça, mais qu'est-ce qu'elle dit, parce qu'elle ne fait que le ressasser !

C'est ça que j'énonce quand je dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel pour les êtres qui parlent. Parce que leur parole telle qu'elle fonctionne, dépend, est conditionnée comme parole par ceci que ce rapport sexuel, il lui est très précisément, comme parole, interdit d'y fonctionner d'aucune façon qui permette d'en rendre compte. Je ne suis pas en train de donner à rien, dans cette corrélation, la primauté : je ne dis pas que la parole existe parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ce serait tout à fait absurde. Je ne dis pas non plus qu'il n'y a pas de rapport sexuel parce que la parole est là. Mais il n'y a certainement pas de rapport sexuel parce que la parole fonctionne à ce niveau qui se trouve, de par le discours psychanalytique, être découvert comme spécifiant l'être parlant, à savoir l'importance, la prééminence, dans tout ce qui va faire à son niveau, du sexe le semblant, semblant de bonshommes et de bonnes femmes, comme ça se disait après la dernière guerre. On ne les appelait pas autrement : les bonnes-femmes. C'est pas tout à fait comme ça que j'en parlerai parce que je ne suis pas existentialiste.

Quoi qu'il en soit, la constitution de par le fait que l'étant, dont nous parlions tout à l'heure, que cet étant parle, le fait que ce n'est que de la parole que procède ce point essentiel est tout à fait, dans l'occasion, à distinguer du rapport sexuel, qui s'appelle la jouissance, la jouissance qu'on appelle sexuelle et qui seule détermine chez l'étant dont je parle ce qu'il s'agit d'obtenir, à savoir l'accouplement. La psychanalyse nous confronte à ceci que tout dépend de ce point pivot qui s'appelle la jouissance sexuelle et qui se trouve - c'est seulement les propos que nous recueillons dans l'expérience psychanalytique qui nous permettent de l'affirmer - qui se trouve ne pouvoir s'articuler dans un accouplement un peu suivi, voire même fugace qu'à exiger de rencontrer ceci qui n'a dimension que de « lalangue » et qui s'appelle la castration.

L'opacité de ce noyau qui s'appelle jouissance sexuelle et dont je vous ferai remarquer que l'articulation dans ce registre à explorer qui s'appelle la castration ne date que de l'émergence historiquement récente du discours psychanalytique, voilà, me semble-t-il, ce qui mérite bien qu'on s'emploie à en formuler le mathème, c'est-à-dire à ce que quelque chose se démontre autrement que de subi, subi dans une sorte de secret honteux, qui, pour avoir été par la psychanalyse

p. 35

publié, n'en demeure pas moins aussi honteux, aussi dépourvu d'issue, c'est à savoir que la dimension entière de la jouissance, à savoir le rapport de cet être parlant avec son corps - car il n'y a pas d'autre définition possible de la jouissance - personne ne semble s'être aperçu que c'est à ce niveau-là qu'est la question. Qu'est ce qui, dans l'espèce animale, jouit de son corps et comment, certainement nous en avons des traces chez nos cousins les chimpanzés qui se déparasitent l'un l'autre avec tous les signes du plus vif intérêt. Et après ? A quoi est-ce que tient que chez l'être parlant, ce soit beaucoup plus élaboré, ce rapport de la jouissance qu'on appelle, au nom de ceci qui est la découverte de la psychanalyse, que la jouissance sexuelle émerge plus tôt que la maturité du même nom. Ça semble suffire à faire infantile tout ce qu'il en est de cet éventail, court sans doute, mais non sans variété, des jouissances que l'on qualifie de perverses. Que ceci soit en relation étroite, avec cette curieuse énigme qui fait qu'on ne saurait en agir avec ce qui semble directement lié à l'opération à quoi est supposée viser la jouissance sexuelle, qu'on ne saurait d'aucune façon s'engager dans cette voie dont la parole tient les chemins, sans qu'elle s'articule en castration, il est curieux que ce n'est jamais avant un, je ne veux pas dire un essai, parce que, comme disait Picasso : «Je ne cherche pas: je trouve», « je n'essaie pas, je tranche», avant que j'aie tranché que le point clé, le point nœud, c'était «lalangue» et dans le champ de « lalangue», l'opération de la parole. Il n'y a pas une interprétation analytique qui ne soit pour donner à quelque proposition qu'on rencontre sa relation à une jouissance, à quoi ... qu'est-ce que veut dire la psychanalyse ? Que cette relation à la jouissance, c'est la parole qui assure la dimension de vérité. Et encore n'en reste-t-il pas moins assuré qu'elle ne peut d'aucune façon la dire complètement. Elle ne peut, comme je m'exprime, que la mi-dire, cette relation, et en forger du semblant, très précisément ce qu'on appelle - sans pouvoir en dire grand chose justement : on en fait quelque chose, mais on ne peut pas en dire long, semble-t-il, sur le type - le semblant de ce qui s'appelle un homme ou une femme.

Si, il y a quelques deux ans, je suis arrivé dans la voie que j'essaie de tracer, à articuler ce qu'il en est de quatre discours, pas des discours historiques, pas de la mythologie - la nostalgie de Rousseau, voire du néolithique, c'est des choses qui n'intéressent que le discours universitaire ; il n'est jamais si bien, ce discours, qu'au niveau des savoirs qui ne veulent plus rien dire pour personne, puisque le discours universitaire se constitue de faire du savoir un semblant - il s'agit de discours qui constituent là, d'une façon tangible, quelque chose de réel.

p. 36

Ce rapport de frontière entre le Symbolique et le Réel, nous y vivons, c'est le cas de le dire ; le discours du Maître, ça tient toujours, et encore ! Vous pouvez le toucher, je pense, suffisamment du doigt pour que je n'aie pas besoin de vous indiquer ce que j'aurais pu faire si ça m'avait amusé, c'est-à-dire si je cherchais la popularité : vous montrer le tout petit tournant quelque part qui en fait le discours du capitaliste. C'est exactement le même truc, simplement c'est mieux foutu, ça fonctionne mieux, vous êtes plus couillonnés ! De toute façon, vous n'y songez même pas. De même que pour le discours universitaire, vous y êtes à plein tube, en croyant faire l'émoi, les mois de Mai ! Ne parlons pas du discours hystérique, c'est le discours scientifique lui-même. C'est très important à connaître pour avoir des petits pronostics. Ça ne diminue en rien les mérites du discours scientifique.

S'il y a une chose qui est certaine, c'est que je n'ai pu, ces trois discours, les articuler en une sorte de mathème que parce que le discours analytique est surgi. Et quand je parle du discours analytique, je ne suis pas en train de vous parler de quelque chose de l'ordre de la connaissance, il y a longtemps qu'on aurait pu s'apercevoir que le discours de la connaissance est une métaphore sexuelle et lui donner sa conséquence, à savoir que puisqu'il n'y a pas de rapport sexuel, il n'y a pas non plus de connaissance. On a vécu pendant des siècles avec une mythologie sexuelle et, bien entendu, une grande part des analystes ne demande pas mieux que de se délecter à ces chers souvenirs d'une époque inconsistante. Mais il ne s'agit pas de ça. Ce qui est dit est dit, écris-je à la première ligne de quelque chose que je suis en train d'ex-cogiter pour vous le laisser dans quelques temps, ce qui est dit est de fait : du fait de le dire.

Seulement il y a l'achoppement ; l'achoppement, tout est là ; tout en sort. C'est ce que j'appelle l'Hachose - j'ai mis un H devant pour que vous voyez qu'il y a une apostrophe, mais justement je ne devrais pas en mettre, ça devrait s'appeler la Hachose, bref l'objet a. L'objet a, c'est un objet certes, seulement en ce sens qu'il se substitue définitivement à toute notion de l'objet comme supporté par un sujet. Ça n'est pas le rapport dit de la connaissance. Il est assez curieux, quand on l'étudie en détail, de voir que ce rapport de la connaissance, on avait fini par faire que l'un des termes, le sujet en question, n'était plus que l'ombre d'une ombre, un reflet parfaitement évanoui. L'objet a n'est un objet qu'en ce sens qu'il est là pour affirmer que rien, de l'ordre du savoir n'est sans le produire. C'est tout à fait autre chose que de le connaître. Que le discours psychanalytique ne puisse s'articuler qu'à montrer que cet objet a, pour qu'il y ait chance d'analyste, il faut qu'une certaine opération, qu'on appelle l'expérience

p. 37

psychanalytique, ait fait venir l'objet a à la place du semblant. Bien entendu, il ne pourrait absolument pas occuper cette place si les autres éléments réductibles dans une chaîne signifiante n'occupaient pas les autres, si le sujet et ce que j'appelle signifiant-maître, et ce que je désigne du corps du savoir n'étaient pas répartis aux quatre points d'un tétraèdre qui est ce que pour votre repos je vous ai dessiné au tableau sous la forme de petites choses qui se croisent comme ça, à l'intérieur d'un carré dont il manque un côté, il est évident qu'il n'y aurait absolument pas de discours. Et ce qui définit un discours, ce qui l'oppose à la parole, je dis, parce que c'est cela qui est le mathème, je dis que c'est ce que détermine pour l'approche parlante, ce que détermine le Réel. Et le réel dont je parle est absolument inapprochable, sauf par une voie mathématique, c'est à savoir en repérant - pour cela, il n'y a pas d'autre voie que ce discours dernier venu des quatre, celui que je définis comme le discours analytique et qui permet d'une façon dont il serait excessif de dire qu'elle est consistante, tout au contraire, d'une béance, et proprement celle qui s'exprime de la thématique de la castration, qu'on peut voir d'où s'assure le Réel dont tient tout ce discours.

Le réel dont je parle, et ceci conformément à tout ce qui est reçu, mais ça que si c'était par des sourds ! - reçu dans l'analyse, à savoir que rien n'est assuré de ce qui semble la fin, la finalité de la jouissance sexuelle, à savoir la copulation sans ces pas très confusément aperçus, mais jamais dégagés dans une structure comparable à celle d'une logique et qui s'appelle la castration.

C'est très précisément en cela que l'effort logicien doit nous être un modèle, voire un guide. Et ne me faites pas parler d'isomorphisme. Et qu'il y ait quelque part un brave petit coquin de l'université qui trouve mes énoncés sur la vérité, le semblant, la jouissance et le plus-de jouir, seraient formalistes, voire herméneutiques pourquoi pas ? Il s'agit de ce qu'on appelle en mathématique plutôt - chose curieuse, c'est une rencontre - une opération de générateur. Nous essaierons cette année, et ailleurs qu'ici, d'approcher comme ça prudemment, de loin et pas à pas - parce qu'il ne faut pas trop attendre, en cette occasion, de ce qu'il pourrait se produire d'étincelles, mais ça viendra.

L'objet a dont je vous ai parlé tout à l'heure, c'est pas un objet c'est ce qui permet de tétraédrier ces quatre discours, chacun de ces discours à sa façon - et c'est bien entendu ce que ne peuvent pas voir, que ne peuvent pas voir qui ? Chose curieuse, les analystes. C'est que l'objet a, ce n'est pas un point qui se localise quelque part dans les quatre autres ou les quatre qu'ils forment ensemble, c'est la construction, c'est le mathème tétraédrique de ces discours.

p. 38

La question est donc celle-ci : d'où les êtres «achosiques», les *a* incarnés que nous sommes tous à des titres divers, sont-ils le plus en proie à l'incompréhension de mon discours ? Ça, c'est vrai que la question peut être posée. Qu'elle soit un symptôme ou qu'elle ne le soit pas, la chose est secondaire. Mais ce qui est très certain, c'est que théoriquement c'est au niveau du psychanalyste que doit dominer l'incompréhension de mon discours. Et justement parce que c'est le discours analytique. Peut-être n'est-ce pas le privilège du discours analytique. Après tout, même ceux qui ont fait, celui qui a fait, qui a poussé le plus loin qui a évidemment loupé parce qu'il ne connaissait pas l'objet *a*, mais qui a poussé le plus loin le discours du Maître avant que j'amène l'objet *a* au monde, c'est Hegel, pour le nommer ; il nous a toujours dit que s'il y avait quelqu'un qui ne comprenait rien au discours du Maître, c'était le Maître lui-même. En quoi, bien sûr, il reste dans la psychologie, parce qu'il n'y a pas de Maître, il y a le signifiant-Maître et que le Maître suit comme il peut. Ça ne favorise pas du tout la compréhension du discours du Maître chez le Maître. C'est en ce sens que la psychologie de Hegel est exacte.

Il serait également, bien sûr, très difficile de soutenir que l'hystérique, au point où elle est placée, c'est-à-dire au niveau du semblant, c'est là qu'elle soit le mieux pour comprendre son discours. Il n'y aurait pas besoin du virage de l'analyse, sans ça. Ne parlons pas, bien sûr, des universitaires ! Personne n'a jamais cru qu'ils avaient le front de soutenir un alibi aussi prodigieusement manifeste que l'est tout le discours universitaire.

Alors pourquoi les analystes auraient-ils le privilège d'être accessibles à ce qui, de leur discours, est le mathème ? Il y a toutes les raisons au contraire pour qu'ils s'installent dans une sorte de statut dont justement l'intérêt mais ce ne sont pas des choses qui peuvent se faire en un jour - dont l'intérêt en effet pourrait être de démontrer ce qu'il en résulte dans ces inconcevables élucubrations théoriques qui sont celles qui remplissent les revues du monde psychanalytique.

L'important n'est pas là. L'important est de s'intéresser et j'essaierai sans doute de vous dire en quoi peut consister cet intérêt. Il faut absolument l'épuiser sous toutes ses faces. Je viens de donner l'indication de ce qu'il peut en être du statut de l'analyste au niveau du semblant, et il n'est, bien sûr, pas moins important de l'articuler dans son rapport à la vérité. Et le plus intéressant - c'est le cas de le dire, c'est un des seuls sens qu'on puisse donner au mot d'intérêt c'est le rapport qu'a ce discours à la jouissance, la jouissance, en fin de compte, qui le soutient, qui le conditionne, qui le justifie, le justifie très précisément de ceci que la jouissance sexuelle ...

p. 39

Je voudrais pas terminer en vous donnant l'idée que je sais ce que c'est que l'homme : il y a sûrement des gens qui ont besoin que je leur jette ce petit poisson, je peux le leur jeter après tout, parce que ça ne connote aucune espèce de promesse de progrès «...ou pire». Je peux leur dire que c'est très probablement ça en effet qui spécifie cette espèce animale : c'est un rapport tout à fait anormalique et bizarre avec sa jouissance. Ça peut avoir quelques petits prolongements du côté de la biologie, pourquoi pas ? Ce que je constate simplement, c'est que les analystes n'ont pas fait faire le moindre progrès à la référence biologisante de l'analyse, je le souligne très souvent. Ils n'y ont pas fait faire le moindre progrès, pour la simple raison que c'est très précisément le point anormalique où une jouissance, dont, chose incroyable, il s'est trouvé des biologistes pour, au nom de ceci, de cette jouissance boiteuse et combien amputée, la castration elle-même qui a l'air chez l'homme d'avoir un certain rapport à la copulation, à la conjonction donc, de ce qui biologiquement, mais sans, bien sûr, que ça ne conditionne absolument rien dans le semblant, ce qui chez l'homme donc aboutit à la conjonction des sexes, il y a eu donc des biologistes pour étendre ce rapport parfaitement problématique aux espèces animales et nous étaler - on a fait tout un gros bouquin là-dessus, qui a reçu tout de suite l'heureux patronage de mon cher camarade Henry Ey, dont je vous ai parlé avec la sympathie que vous avez pu toucher la dernière fois - la perversion chez les espèces animales, au nom de quoi ? Que les espèces animales copulent, mais qu'est-ce qui nous prouve que ce soit au nom d'une jouissance quelconque, perverse ou pas ? Il faut vraiment être un homme pour croire que de copuler, ça fait jouir ! Alors il y a des volumes entiers là-dessus pour expliquer qu'il y en a qui font ça avec des crochets, avec leurs pa-pattes, et puis il y en a qui s'envoient les machins, les trucs, les spermats à l'intérieur de la cavité centrale comme chez la punaise, je crois, et alors, on s'émerveille, qu'est-ce qu'ils doivent jouir à des trucs pareils ! ! ! Si nous, on se faisait ça avec une seringue dans le péritoine... ça serait voluptueux ! C'est avec ça qu'on croit qu'on construit des choses correctes. Alors que la première chose à toucher du doigt, c'est très précisément la dissociation et qu'il est évident que la question, la seule question, la question très intéressante, c'est de savoir comment quelque chose que nous pouvons, momentanément, dire corrélatif de cette disjonction de la jouissance sexuelle, quelque chose que j'appelle «lalangue», évidemment que ça un rapport avec quelque chose du réel, mais de là que ça puisse conduire à des mathèmes qui nous permettent d'édifier la science, alors ça, c'est véritablement la question. Si nous regardions d'un peu plus près comment c'est foutu, la science - essayez de faire ça une toute petite

p. 40

fois, une toute petite approche, - la « Science et la vérité»... Il y avait un pauvre type, une fois, dont j'étais l'hôte à ce moment là, qui a été malade de m'avoir entendu là-dessus, et après tout c'est bien là que l'on voit que mon discours est compris, c'est le seul qui en ait été malade ! C'est un homme qui s'est démontré de mille façons pour être quelqu'un de pas très fort. Enfin, moi, je n'ai aucune espèce de passion pour les débiles mentaux, je me distingue en cela de ma, chère amie Maud Mannoni, mais comme les débiles mentaux on les rencontre aussi à l'institut, je ne vois pas pourquoi je m'émouvrais. Enfin la «Science et la vérité», ça essayait d'approcher un petit quelque chose comme ça. Après tout, c'est peut être fait avec presque rien du tout, cette fameuse science. Auquel cas on s'expliquerait mieux comment les choses, l'apparence aussi conditionnée par un déficit que «lalangue», peut y mener tout droit.

Voilà, ce sont des questions que peut-être j'aborderai cette année. Enfin, je ferai de mon mieux, «
Ou pire » !

6 JANVIER 1972

On ne sait pas si la série est le principe du sérieux. Néanmoins, je me trouve devant cette question qui se propose de ce qu'évidemment je ne peux pas ici continuer ce qui ailleurs se définit de mon enseignement, de ce qu'on appelle mon séminaire. Ne serait-ce que parce que tout le monde n'est pas averti que je fais une petite conversation par mois ici. Et comme il y a des gens qui se dérangent quelquefois d'assez loin pour suivre ce que je dis ailleurs sous ce nom de séminaire, ça ne serait pas correct, je veux dire, de continuer ici.

Alors en somme, il s'agit de savoir ce que je fais ici. Il est certain que ce n'est pas tout à fait ce que j'attendais. Je suis infléchi par cette affluence qui fait que ceux qu'en fait je convoquais à quelque chose qui s'appelait «le savoir du psychanalyste», ne sont pas du tout forcément absents d'ici, mais sont un peu noyés. A ceux qui sont ici même, je ne sais pas si, en faisant allusion à ce séminaire, je parle de quelque chose qu'ils connaissent. Il faut aussi qu'ils tiennent compte que, par exemple depuis la dernière fois, ceux que je rencontre ici s'y sont trouvés, justement je l'ai ouvert, ce séminaire. Je l'ai ouvert, si on est un peu attentif et rigoureux, on ne peut pas dire que ça puisse se faire en une seule fois. Effectivement, il y en a eu deux. Et c'est pour ça que je peux dire que je l'ai ouvert, parce que s'il n'y avait pas eu de deuxième fois, il n'y en aurait pas de première. Ça a son intérêt pour rappeler quelque chose que j'ai introduit il y a un certain temps à propos de ce qu'on appelle la répétition. La répétition ne peut évidemment commencer qu'à la deuxième fois, qui se trouve, du fait que, si il n'y en avait pas, de deuxième, il n'y en aurait pas de première, qui se trouve donc être celle qui inaugure la répétition. C'est l'histoire du zéro et du 1. Seulement avec le 1, il ne peut pas

y avoir de répétition, de sorte que pour qu'il y ait répétition, pas pour que ça soit ouvert, il faut qu'il y en ait une troisième.

C'est ce dont on semble s'être aperçu à propos de Dieu : il ne commence on a mis le temps à s'en apercevoir, ou bien on le savait depuis toujours, mais ça n'a pas été noté parce que, après tout, on ne peut jurer de rien dans ce sens, mais enfin mon cher ami Kojève insistait beaucoup sur cette question de la Trinité chrétienne.

Quoi qu'il en soit, il y a évidemment un monde, du point de vue de ce qui nous intéresse - et ce qui nous intéresse est analytique - entre la deuxième fois qui est ce que j'ai cru devoir souligner du terme de «Nachtrag», l'après coup.

C'est évidemment des choses que je reprendrai - pas ici - qu'à mon séminaire, j'essaierai d'y revenir cette année. C'est important parce que c'est en ça qu'il y a un monde entre ce qu'apporte la psychanalyse et ce qu'a apporté une certaine tradition philosophique qui n'est certes pas négligeable, surtout quand il s'agit de Platon qui a bien souligné la valeur de la dyade. Je veux dire qu'à partir d'elle, tout dégringole. Qu'est-ce qui dégringole, il devait savoir quoi, mais il ne l'a pas dit. Quoi qu'il en soit, ça n'a rien à faire avec le « Nachtrag » analytique, le second temps. Quant au troisième dont je viens de souligner l'importance, ça n'est pas seulement pour nous qu'il le prend, c'est pour Dieu lui-même.

Dans un temps, et à propos d'une certaine tapisserie qui étaient étalée au musée des Arts Décoratifs, qui était bien belle, que j'ai vivement incité tout le monde à aller voir, on y voit le Père et le Fils et le Saint Esprit qui étaient représentés strictement sous la même figure, la figure d'un personnage assez noble et barbu, ils étaient trois à s'entre-regarder, ça fait plus d'impression que de voir quelqu'un en face de son image. A partir de trois ça commence à faire un certain effet.

De notre point de vue de sujets, qu'est-ce qui peut bien commencer à trois pour Dieu lui-même ? C'est une vieille question que j'ai posée très vite du temps que j'ai commencé mon enseignement, je l'ai posée très vite et puis je ne l'ai pas renouvelée, je vous dirai tout de suite pourquoi, c'est que ça n'est évidemment qu'à partir de trois qu'il peut croire en lui-même.

Parce que c'est assez curieux, c'est une question qui n'a jamais été posée, à ma connaissance : est-ce que Dieu croit en lui ? Ça serait pourtant un bon exemple pour nous. C'est tout à fait frappant que cette question que j'ai posée assez tôt et que je ne crois pas vaine, n'ait soulevé, apparemment au moins, aucun remous, au moins parmi mes corréligionnaires, je veux dire ceux qui se sont instruits à l'ombre de la Trinité. Je comprends que pour les autres, ça ne les ait pas frappés, mais pour ceux-là, vraiment, ils sont « incorréligionnibles ». Il n'y a rien à en faire. Pourtant j'avais là quelques personnes notoires de la hiérarchie qu'on appelle chrétienne. La question se pose de savoir si c'est parce qu'ils y sont si dedans - ce que j'ai peine à croire - qu'ils n'entendent rien ou - ce qui est de beaucoup plus probable - qu'ils sont d'un athéisme assez intégral pour que cette question ne leur fasse aucun effet. C'est la solution pour laquelle je penche. On ne peut pas dire que ce soit ce que j'appelais tout à l'heure une garantie de sérieux puisque ça ne peut être qu'un athéisme, en quelque sorte une somnolence, ce qui est assez répandu. En d'autres termes, ils n'ont pas la moindre idée de la dimension du milieu dans lequel il y a à nager : ils surnagent - ce qui n'est pas tout à fait pareil - ils surnagent grâce au fait qu'ils se tiennent la main. Alors comme ça par la main ... il y a un poème de Paul Fort dans ce genre là : Si toutes les filles du monde ... - ça commence comme ça - se tenaient par la main etc ... elles pourraient faire le tour du monde ... ». C'est une idée folle, parce qu'en réalité les filles du monde n'ont jamais songé à ça, mais les garçons par contre - il en parle aussi

les garçons pour ça s'y entendent. Ils se tiennent tous par la main. Ils se tiennent tous par la main, d'autant plus que s'ils ne se tenaient pas par la main, il faudrait que chacun affronte la fille tout seul et ça, ils aiment pas. Il faut qu'ils se tiennent par la main. Les filles, c'est une autre affaire. Elles y sont entraînées dans le contexte de certains rites sociaux, confère «les danses et légendes de la Chine ancienne», ça c'est..., c'est chic, c'est même «Che King» - pas schoking - c'est «che long» ça été écrit par un nommé Granet, qui avait une espèce de génie qui n'a absolument rien à faire ni avec l'ethnologie - il était incontestablement ethnologue - ni avec la sinologie - il était incontestablement sinologue Alors le nommé Granet donc avançait que, dans la chine antique, les filles et les garçons s'affrontaient à nombre égal, pourquoi ne pas le croire. Dans la pratique, dans ce que nous connaissons de nos jours, les garçons se mettent toujours un certain nombre, au delà de la dizaine, pour la raison que je vous ai exposée tout à l'heure, parce que, être tout seul, chacun à chacun en face de sa chacune, je vous l'ai expliqué : c'est trop plein de risques. Pour les filles, c'est autres choses. Comme nous ne sommes plus au temps du «Che King», elles se groupent deux par deux, elles font amie amie avec une amie jusqu'à ce qu'elles aient, bien entendu arraché un gars à son régiment. Oui, monsieur ! Quoi que vous en pensiez et même si superficiels que vous paraissent ces propos, ils sont fondés, fondés sur mon expérience d'analyste. Quand elles ont détourné un gars de son régiment, naturellement elles laissent tomber l'amie, qui d'ailleurs ne s'en débrouille pas plus mal pour autant.

Oui ! Enfin tout ça, je me suis laissé un peu entraîner. Où est-ce que je me crois ! C'est venu comme ça de fil en aiguille, à cause de Granet et de cette histoire étonnante de ce qui alterne dans les poèmes du «Che King», ce chœur de garçons opposé au chœur des filles. je me suis laissé entraîner comme ça à parler de mon expérience analytique, sur laquelle j'ai fait un flash, ça n'est pas le fond des choses. C'est pas ici que j'expose le fond des choses. Mais où est-ce que je suis, que je me crois, pour parler en somme, pour parler du fond des choses. Je me croirais presque avec des êtres humains ou cousus main, même ! C'est comme ça, c'est pourtant comme ça que je m'adresse à eux. Mais c'est ça, c'est de parler de mon séminaire qui m'a entraîné, dans le fond. Comme après tout, vous êtes peut-être les mêmes, j'ai parlé comme si je parlais à eux, ce qui m'a entraîné à parler comme si je parlais de vous et - qui sait ? - ça entraîne à parler comme si je parlais à vous. Ce qui n'était quand même pas dans mes intentions. C'était pas du tout dans mes intentions parce que, si je suis venu parler à Ste Anne, c'était pour parler aux psychiatres, et très évidemment vous n'êtes très évidemment pas tous psychiatres. Alors enfin, ce qu'il y a de certain, c'est que c'est un acte manqué. C'est un acte manqué qui donc à tout instant risque de réussir, c'est-à-dire qu'il se pourrait bien que je parle quand même à quelqu'un. Comment savoir à *qui je parle* ? Surtout qu'en fin de compte, vous comptez dans l'affaire, quoique je m'efforce Vous comptez au moins pour ceci que je ne parle pas là où je comptais parler puisque je comptais parler à l'amphithéâtre Magnan et que je parle à la chapelle.

SEMINAIRE 19 bis
Quelle histoire ! vous avez entendu ?

- VOUS AVEZ ENTENDU ? JE PARLE A LA CHAPELLE ! C'est la réponse. Je parle à la chapelle, c'est à dire AUX MURS !

De plus en plus réussi, l'acte manqué ! Je sais maintenant à qui je suis venu parler à ce quoi j'ai toujours parlé à Ste Anne, aux murs ! J'ai pas besoin d'y revenir, ça fait une paie. De temps en temps, je suis revenu avec un petit titre de conférence, sur ce que j'enseigne, par exemple, et puis quelques autres, je ne vais pas faire la liste. J'y ai toujours parlé aux murs.

X - (..)

LACAN - Qui a quelque chose à dire ?

- On devrait tous sortir si vous parlez aux murs.

LACAN - Qui ... qui me parle là ?

X - Les murs.

LACAN - C'est maintenant que je vais pouvoir faire commentaire de ceci qu'à parler aux murs, ça intéresse quelques personnes. C'est pourquoi je demandais à l'instant qui parlait. Il est certain que les murs, dans ce qu'on appelle - dans ce qu'on appelait au temps où on était honnête, un asile, l'asile clinique, comme on disait - les murs tout de même, c'est pas rien.

Je dirais plus : cette chapelle, ça me paraît bien un lieu extrêmement bien fait pour que nous touchions de quoi il s'agit quand je parle des murs. Cette sorte de concession de la laïcité aux internés, une chapelle avec sa garniture d'aumôniers, bien sûr. C'est pas qu'elle soit formidable, hein, du point de vue architectural, mais enfin c'est une chapelle avec la disposition qu'on en attend. On omet trop que l'architecte, quelque effort qu'il fasse pour en sortir, il est fait pour ça

pour faire des murs. Et que les murs, ma foi ... c'est quand même très frappant que depuis ce dont je parlais tout à l'heure, à savoir le christianisme, penchent peut-être par là un peu trop vers l'hégélianisme, mais c'est fait pour entourer un vide. Comment imaginer qu'est ce qui remplissait les murs du Parthénon et de quelques autres babioles de cette espèce dont il nous reste quelques murs écroulés, c'est très difficiles à savoir. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'en avons absolument aucun témoignage. Nous avons le sentiment que pendant toute cette période que nous épinglons de cette étiquette moderne du paganisme, il y avait des choses qui se passaient dans diverses fêtes qu'on appelle, dont on a conservé les noms de ce que c'était parce qu'il y a des Annales, qui dataient les choses comme ça

«C'est aux grandes Panathénées qu'Adymante et Glaucon ... etc » vous savez la suite «... ont rencontré le nommé Céphale». Qu'est-ce qui s'y passait ? C'est absolument incroyable que nous n'en n'ayons pas la moindre espèce d'idée l

Par contre pour ce qui est du vide, nous en avons une grande, parce

que tout ce qui nous est resté légué, légué par une tradition qu'on appelle philosophique, ça fait une grande place au vide. Il y a même un nommé Platon qui a fait pivoter autour de là toute son idée du monde, c'est le cas de le dire, c'est lui qui a inventé la caverne. Il en a fait une chambre noire. Il y avait quelque chose qui se passait à l'extérieur, et tout ça en passant par un petit trou faisait toutes les ombres. C'est curieux, c'est là que peut-être on aurait un petit fil, un petit bout de trace. C'est manifestement une théorie qui nous fait toucher du doigt ce qu'il en est de l'objet a.

Supposez que la caverne de Platon, ça soit ces murs, où se fait entendre ma voix. Il est manifeste que les murs, ça me fait jouir ! Et c'est en ça que vous jouissez tous, et tout un chacun, par participation. Me voir parler aux murs est quelque chose qui ne peut pas vous laisser indifférents. Et, réfléchissez : supposez que Platon ait été structuraliste, il se serait aperçu de ce qu'il en est de la caverne, vraiment, à savoir que c'est sans doute là, là qu'est né le langage. Il faut

retourner l'affaire, parce que, bien sûr, il y a longtemps que l'homme vagit, comme n'importe lequel des petits animaux piaillant pour avoir le lait maternel ; mais pour s'apercevoir qu'il est capable de faire quelque chose que, bien entendu, il entend

depuis longtemps, - parce que dans le babillage, le bafouillage, tout se produit -mais pour choisir, il a dû s'apercevoir que les K ça résonne mieux du fond, le fond de la caverne, du dernier mur, et que les B et les P ça jaillit mieux à l'entrée, c'est là qu'il en a entendu la résonance.

Je me laisse entraîner ce soir, puisque je parle aux murs. Il ne faut pas croire que ce que je vous dis, ça veut dire que j'ai rien tiré d'autre de Ste Anne. A Ste Anne, je suis arrivé à parler que très tard, je veux dire que ça ne m'était pas venu à l'idée sauf à accomplir quelques devoirs de brouille, quand j'étais chef de clinique, je racontais quelques petites histoires aux stagiaires, c'est même là que j'ai appris à me tenir à carreau sur les histoires que je raconte. Je racontais un jour l'histoire d'une mère de patient, un charmant homosexuel que j'analysais, et, n'ayant pas pu faire autrement que de la voir arriver, la tortue en question, elle avait eu ce cri : «Et moi qui croyait qu'il était impuissant ! » . Je raconte l'histoire, dix personnes parmi les... il n'y avait pas que des stagiaires, la reconnaissent tout de suite ! Ça ne pouvait être qu'elle. Vous vous rendez compte de ce que c'est qu'une personne mondaine ! Ça a fait une histoire naturellement, parce qu'on me l'a reproché, alors que je n'avais absolument rien dit d'autre que ce cri sensationnel. Ça m'inspire depuis beaucoup de prudence pour la communication des cas. Mais enfin, c'est encore une petite digression, reprenons le fil.

Avant de parler à Ste Anne, enfin, j'y ai fait bien d'autres choses, ne serait-ce que d'y venir et d'y remplir ma fonction et bien entendu, pour moi, pour mon discours, tout part de là. Parce qu'il est évident que, si je parle aux murs, je m'y suis mis tard, à savoir que, avant d'entendre ce qu'ils me renvoient, c'est-à-dire ma propre voix prêchant dans le désert - c'est une réponse à la personne ...

- bien avant ça, j'ai entendu, j'ai entendu des choses tout à fait décisives, enfin, qui l'on été pour moi. Mais ça, c'est bien mon affaire personnelle. Je veux dire que les gens qui sont ici au titre d'être entre les murs, sont tout à fait capables de se faire entendre, à condition qu'on ait les esgourdes appropriées !

Pour tout dire et lui rendre hommage de quelque chose où elle n'est en somme personnellement pour rien, c'est, comme chacun sait, autour de cette malade que j'ai épinglée du nom d'Aimée - qui n'était pas le sien, bien sûr que j'ai été aspiré vers la psychanalyse.

Il n'y a pas qu'elle, bien sûr. Il y en a eu quelque autres avant et puis il y en a encore pas mal à qui je laisse la parole. C'est en ça que consiste ce qu'on appelle mes présentations de malades. Il m'arrive après d'en parler avec quelques personnes qui ont assisté à cette sorte d'exercice, enfin cette présentation qui consiste à les écouter, ce qui évidemment ne leur arrive pas à tous les coins de rue. Il arrive qu'en en parlant après avec quelques personnes qui étaient là pour m'accompagner, pour en attraper ce qu'elles pouvaient, il m'arrive, en en parlant après, d'en apprendre, parce que c'est pas tout de suite, il faut évidemment qu'on accorde sa voix à la renvoyer sur les murs.

C'est bien autour de ça que va tourner ce que je vais essayer peut-être cette année, de mettre en question : c'est le rapport de quelque chose à quoi je donne beaucoup d'importance, c'est à savoir la logique. J'ai appris très tôt ce que la logique pouvait rendre < odieux au monde>. C'était dans un temps où je pratiquais un certain Abélard, Dieu sait attiré par je ne sais quelle odeur de mouche ! Moi, la logique, je peux pas dire qu'elle m'ait rendu absolument odieux à quiconque sauf à quelques psychanalystes, parce que malgré tout ... c'est peut-être parce que j'arrive à sérieusement en tamponner le sens.

J'y arrive d'autant plus facilement, que je ne crois absolument pas au sens commun. Il y a du sens, mais il n'y en a pas de commun. Il n'y a probablement pas un seul d'entre vous qui m'entendiez dans le même sens. D'ailleurs, je m'efforce que, de ce sens, l'accès ne soit pas trop aisé, de sorte que vous deviez en mettre du vôtre, ce qui est une sécrétion salubre, et même thérapeutique. Secrétez le sens avec vigueur et vous verrez combien la vie devient plus aisée ! !

C'est bien pour ça que je me suis aperçu de l'existence de l'objet a dont chacun de vous a le germe en puissance. Ce qui fait sa force et du même coup la force de chacun de vous en particulier, c'est que l'objet a est tout à fait étranger à la question du sens. Le sens est une petite peinturlure rajoutée sur cet objet a avec lequel vous avez chacun votre attache particulière.

Ça n'a rien à faire, ni avec le sens, ni avec la raison. La question à l'ordre du jour, c'est ce que la raison a à faire avec ce à quoi, enfin je dois dire que beaucoup penchent à la réduire : à la « réson ». Ecrivez : R.E.S.O.N. Ecrivez,

faites moi plaisir. C'est une orthographe de Francis Ponge qui, étant poète et, étant ce qu'il est, un grand poète, n'est pas tout à fait sans qu'on doive, en cette question, tenir compte de ce qu'il nous raconte. Il n'est pas le seul. C'est une très grave question que je n'ai vu sérieusement formulée que, outre ce poète, au niveau des mathématiciens, c'est à savoir ce que la raison, dont nous nous contenterons pour l'instant de saisir qu'elle part de l'appareil grammatical, a à faire avec quelque chose qui s'imposerait - je veux pas dire «d'intuitif», car ce serait retomber sur la pente de l'intuition, c'est-à-dire de quelque chose de visuel - mais avec quelque chose justement de résonnant.

Est-ce que ce qui résonne, c'est l'origine de la «res», de ce qu'on fait la réalité ? C'est une question, une question qui touche à très proprement parler à tout ce qu'il en est qu'on puisse extraire du langage, au titre de la logique. Chacun sait qu'elle ne suffit pas et qu'il lui a fallu depuis quelques temps - on aurait pu le voir venir depuis un bout de temps, depuis Platon précisément - mettre enjeu la mathématique. Et c'est là, c'est là que la question se pose d'où centrer ce réel à quoi l'interrogation logique nous fait recourir et qui se trouve être au niveau mathématique. Il y a des mathématiciens pour dire qu'on ne peut point s'axer sur cette jonction dite formaliste, ce point de jonction mathético-logique, qu'il y a quelque chose au-delà, auquel après tout ne font que rendre hommage toutes les références intuitives dont on a cru pouvoir, cette mathématique, la purifier et qui cherche au-delà à quelle réson, R.E.S.O.N., recourir pour ce dont il s'agit, à savoir du Réel. Ce n'est pas ce soir bien sûr, que je vais pouvoir aborder la chose ici.

Ce que je peux dire, c'est que par un certain biais qui est celui d'une logique que j'ai pu dans un parcours qui, pour partir de ma malade Aimée, a abouti, à mon avant-dernière année de séminaire, à énoncer, sous le titre de 4 discours, vers quoi converge le crible d'une certaine actualité, que j'ai pu, par cette voie, quoi faire ? Donner au moins la raison des murs.

Car quiconque y habite dans ces murs, ces murs-ci, les murs de l'asile clinique, il convient de savoir que ce qui situe et définit le psychiatre en tant que tel, c'est sa situation par rapport à ces murs, ces murs par quoi la laïcité a fait en elle exclusion de la folie et de ce que ça veut dire. Ceci ne s'aborde que par la voie d'une analyse du discours. A vrai dire, l'analyse a été si peu faite avant moi qu'il est vrai de dire qu'il n'y a jamais eu de la part des psychanalystes la moindre discordance qui s'élevât à l'endroit de la position du psychiatre. Et que pourtant, dans mes «Ecrits», on voit recueilli quelque chose que j'ai fait entendre, dès avant 1950, sous le titre de «Propos sur la causalité psychique», je m'y élevais contre toute définition de la maladie mentale qui s'abritât de cette construction faite d'un semblant qui, pour s'épingler de l'organodynamisme, ne laissait pas moins entièrement à côté ce dont il s'agit, dans la ségrégation de la maladie mentale, à savoir quelque chose qui est autre, qui est lié à un certain discours, celui que j'épingle du discours du Maître. Encore l'histoire montre-t-elle qu'il a vécu pendant

des siècles, ce discours, d'une façon profitable pour tout le monde, jusqu'à un certains détours, où il est devenu, en raison d'un infime glissement qui est passé inaperçu des intéressés eux-mêmes, ce qui le spécifie dès lors comme le discours du capitaliste, dont nous n'aurions aucune espèce d'idée si Marx ne s'était pas employé à le compléter, à lui donner son sujet : le prolétaire. Grâce à quoi le discours du capitalisme, s'épanouit partout où règne la forme d'état marxiste.

Ce qui distingue le discours du capitalisme est ceci : la Verwerfung, le rejet, le rejet en dehors de tous les champs du symbolique avec ce que j'ai déjà dit que ça a comme conséquence. Le rejet de quoi ? De la castration. Tout ordre, tout discours qui s'apparente du capitalisme laisse de côté ce que nous appellerons simplement les choses de l'amour, mes bons amis. Vous voyez ça, hein, c'est un rien !

C'est bien pour ça que deux siècles après ce glissement – appelons le calviniste après tout, pourquoi pas - la castration a fait enfin son entrée irruptive sous la forme du discours analytique. Naturellement, le discours analytique n'a pas encore été foutu d'en donner même une ébauche d'articulation, mais enfin, il en a multiplié la métaphore et il s'est aperçu que toutes les métonymies en sortaient.

Voilà ! Voilà au nom de quoi, porté par une sorte, une espèce de brouhaha qui s'était produit quelque part du côté des psychanalystes, j'ai été amené à introduire ce qu'il y avait d'évident dans la nouveauté psychanalytique, à savoir qu'il s'agissait de langage et que c'était un nouveau discours.

Comme je vous l'ai dit enfin, l'objet a en personne, c'est-à-dire cette position dans laquelle on ne peut même pas dire que se porte le psychanalyste il y est porté, il y est porté par son analysant ... la question que je pose c'est : comment est-ce qu'un analysant peut jamais avoir envie de devenir psychanalyste. C'est impensable, ils y arrivent comme les billes de certains jeux de tric-trac, comme ça, que vous connaissez bien, qui finissent par tomber dans le machin. Ils y arrivent sans avoir la moindre idée de ce qui leur arrive. Enfin, une fois qu'ils sont là, ils y sont et il y a, à ce moment-là, tout de même quelque chose qui s'éveille, c'est pour ça que j'en ai proposé l'étude.

Quoi qu'il en soit, à l'époque où s'est produit ce tourbillon parmi les billes, on peut pas dire dans quelle gaîté j'ai écrit ce « Fonction et champ de la parole et du langage ». Comment se fait-il que j'ai accueilli comme ça, parmi toutes sortes d'autres choses sensées, une sorte d'exergue du genre ritournelle, que vous trouverez dans ... vous n'avez qu'à regarder au niveau de la partie 4, tout autant que je me souviens, c'est un truc que j'avais trouvé dans un almanach hein ... ça s'appelait : «Paris en l'an 2000». C'est pas sans talent ! C'est pas sans talent encore qu'on ait jamais plus entendu parler du nom du type dont je cite le nom -je suis honnête - et qui raconte cette chose qui n'a enfin ..., qui vient là dans cette

histoire de «fonction et champ» comme des cheveux sur la soupe, ça commence comme ça

Entre l'homme et la femme, il y a l'amour,
Entre l'homme et l'amour, ...

- Vous l'avez jamais remarqué, hein, ce truc-là, dans son machin !

Il y a un monde.
Entre l'homme et le monde,
Il y a un mur,

Vous voyez, j'avais prévu ce que je vous dirai ce soir, je parle aux murs. Vous verrez, ça n'a aucun rapport avec le chapitre qui suit. Mais j'ai pas pu y résister. Comme ici je parle aux murs, je fais pas de cours, alors je vais pas vous dire ce qui, dans Jakobson, suffit à justifier que ces 6 vers de mirliton soient quand même de la poésie. C'est de la poésie proverbiale, parce que ça ronronne

Entre l'homme et la femme, Il y a l'amour,

- Mais bien sûr ! ... Il n'y a que ça, même, !

Entre l'homme et l'amour, il y a un monde,

C'est toujours ce qu'on dit, «il y a un monde » comme ça, « il y a un monde», ça veut dire : «Vous vous y arriverez jamais ! «mine de rien, au début : «entre l'homme et la femme, il y a l'amour», ça veut dire que (Lacan frappe dans ses mains) ... ça colle, un monde, ça flotte, hein ! Mais avec : «Il y a un mur» ... alors là, vous avez compris que «entre» veut dire «interposition». Parce que c'est très ambigu, le «entre». Ailleurs, à mon séminaire, nous parlerons de la mésologie, qu'est-ce qui a fonction d'«entre». Mais là nous sommes dans l'ambiguïté poétique et - il faut le dire - ça vaut le coup.

Réson ! Effacez réson ! (du tableau) Amour



«L'amour, il est là, là, le petit rond»

Bon ! Ce que je viens de vous tracer là, au tableau, ce tableau qui tourne, c'est une façon, une façon comme une autre, de représenter la bouteille de Klein. C'est une surface qui a certaines propriétés topologiques sur lesquelles ceux qui n'en sont pas informés se renseigneront, ça ressemble beaucoup à une bande de Moebius, c'est-à-dire à simplement ce qu'on fait en tordant une petite bande de papier et en collant la chose après un demi-tour. Seulement-là, ça fait tube, c'est un tube qui, à un certain endroit, se rebrousse. Je veux pas vous dire que ce soit la définition topologique de la chose, c'est une façon de l'imaginer dont j'ai fait déjà assez d'usage pour qu'une partie des personnes qui sont ici sachent de quoi je parle.

Alors voyez-vous, comme tout de même l'hypothèse, c'est que, entre l'homme et la femme, ça devrait faire là, comme disait Paul Fort tout à l'heure, un rond, alors j'ai mis l'homme à gauche; pure convention, la femme à droite, j'aurais pu le faire inversement. Essayons de voir topologiquement ce qui m'a plu dans ces 6 petits vers d'Antoine Tudal pour le nommer. «Entre l'homme et la femme, il y a l'amour». Ça communique à plein tube. Là, vous voyez, ça circule ! C'est mis en commun, le flux, l'influx et tout ce qu'on y rajoute quand on est obsessionnel, par exemple l'oblativité, cette sensationnelle invention d'obsessionnel. Bon ! Alors l'amour, il est là, le petit rond qui est là partout, à part qu'il y a un endroit où ça va se rebrousser, et vachement! Mais restons-en au premier temps : entre l'homme (à gauche), la femme (à droite), il y a l'amour, c'est le petit rond. Ce personnage dont je vous ai dit qu'il s'appelait Antoine, ne croyez pas du tout que je dise jamais un mot de trop, c'est pour vous dire qu'il était du sexe masculin, de sorte qu'il voit les choses de son côté.

Il s'agit de voir ce qu'il va y avoir maintenant, comment on peut l'écrire, ce qu'il va y avoir entre l'homme, c'est-à-dire lui, le «pouète», le «pouète de Pouasie», comme disait le cher Léon Paul Fargue, qu'est-ce qu'il y a entre lui et l'amour ? Est-ce que je vais être forcé de remonter au tableau ? Vous avez vu que c'était un exercice tout à l'heure un peu vacillant. Bon ! eh ben, pas du tout, pas du tout: parce que quand même, à gauche, il occupe toute la place. Donc ce qu'il y a entre lui et l'amour, c'est justement ce qui est de l'autre côté, c'est-à-dire que c'est la partie droite du schéma. Entre l'homme et l'amour, il y a un monde, c'est-à-dire que ça recouvre le territoire d'abord occupé par la femme, là où j'ai écrit F dans la partie de droite. C'est pour ça que celui que nous appellerons l'homme, dans l'occasion, il s' imagine qu'il « connaît » le monde, au sens biblique comme ça, qu'il « connaît » le monde, c'est-à-dire tout simplement cette sorte de rêve de savoir qui vient là à la place de ce qui était, là dans ce petit schéma, marquée de l'F de la femme.

Ce qui nous permet de voir topologiquement tout à fait ce dont il s'agit, c'est que, ensuite, quand on nous dit : «entre l'homme et le monde» ce monde substitué à la volatilisation du partenaire sexuel - comment est-ce que c'est arrivé, c'est ce que nous verrons après - ben, «il y a un mur», c'est-à-dire

l'endroit où se produit ce rebroussement, ce rebroussement que j'ai introduit un jour comme signifiant la jonction entre vérité et savoir. J'ai pas dit, moi, que c'était coupé, c'est un poète de Papouasie qui dit que c'est un mur, c'est pas un mur : c'est simplement le lieu de la castration. Ce qui fait que le savoir laisse intact le champ de la vérité, réciproquement d'ailleurs.

Seulement, ce qu'il faut voir, c'est que ce mur, il est partout. Car c'est ce qui définit cette surface : c'est que le cercle ou le point de rebroussement - disons le cercle, puisque là je l'ai représenté par un cercle - il est homogène sur toute la surface. C'est même ce qui fait que vous auriez tort de vous la représenter comme une surface intuitivement représentable. Si je vous montrais tout de suite la sorte de coupure qui suffit à la volatiliser, cette surface, en tant que spécifique, topologiquement définie, la volatiliser instantanément, vous verriez que c'est pas une surface qu'on se représente, mais que c'est quelque chose qui se définit par certaines coordonnées - appelons-les, si vous voulez, vectorielles - tel qu'en chacun des points de la surface le rebroussement soit toujours là, en chacun de ses points. De sorte que, quant au rapport entre l'homme et la femme, et tout ce qui en résulte au regard de chacun des partenaires, à savoir sa position comme aussi bien son savoir, la castration, elle est partout.

L'amour, l'amour, que ça communique, que ça flue, que ça fuse, que c'est l'amour, quoi ! L'amour, le bien que veut la mère pour son fils, l'«(a)mur», il suffit de mettre entre parenthèses le a pour retrouver ce que nous touchons du doigt tous les jours, c'est que même entre la mère et le fils, le rapport que la mère a avec la castration, ça compte pour un bout !

Peut-être, pour se faire une saine idée de ce qu'il en est de l'amour, il faudrait peut-être partir de ce que, quand ça se joue, mais sérieusement, entre un homme et une femme, c'est toujours avec l'enjeu de la castration. C'est ce qui

châtrant. Et qu'est-ce qui passe par ce défilé de la castration, c'est quelque chose que nous essaierons d'approcher par des voies qui soient un peu rigoureuses : elles ne peuvent l'être que logiques, et même topologiques.

Ici, je parle aux murs, voire aux (a)murs, et aux (a)murs-sements. Ailleurs, j'essaie d'en rendre compte. Et quelque que puisse être l'usage des murs pour le maintien en forme de la voix, il est clair que les murs, pas plus que le reste, ne peuvent avoir de support intuitif, même avec tout l'art de l'architecte à la clé.

Chose curieuse, quand j'ai défini ces 4 discours, dont je parlais tout à l'heure et qui sont si essentiels pour repérer ce dont, quoi que vous fassiez, vous êtes toujours en quelque façon les sujets, et des sujets, je veux dire «des supposés», supposés à ce qui se passe d'un signifiant dont il est clair que c'est lui le maître du jeu et que vous n'en êtes, au regard de quelque chose qui est autre,

pour ne pas dire l'Autre, que vous n'en êtes que le supposé. Vous ne lui donnez pas de sens. Vous n'en avez pas assez vous-mêmes pour ça. Mais vous lui donnez un corps, à ce signifiant qui vous représente, le signifiant-Maître!

Eh bien ! Ce que vous êtes là-dedans, ombres d'ombre littéralement, ne vous imaginez pas que la substance qu'il est du rêve de toujours de vous attribuer, soit autre chose que cette jouissance dont vous êtes coupés. Comment ne pas voir ce qu'il y a de semblable dans cette invocation substantielle et cet incroyable mythe, dont Freud lui-même s'est fait le reflet, de la jouissance sexuelle qui est bien cet objet qui court, qui court, comme dans le jeu du furet, mais dont personne n'est capable d'énoncer le statut si ce n'est comme le statut suprême, précisément. Il est le suprême d'une courbe à laquelle il donne son sens, et très précisément aussi, dont le suprême échappe. Et c'est de pouvoir articuler l'éventail des jouissances «sexuelles» que la psychanalyse fait son pas décisif. Ce qu'elle démontre, c'est justement que la jouissance qu'on pourrait dire sexuelle, qui ne serait pas du semblant du sexuel, celle-là se marque de l'indice - rien de plus, jusqu'à nouvel ordre -de ce qui ne s'énonce, de ce qui ne s'annonce que de l'indice de la castration.

Les murs, avant de prendre statut, de prendre forme, c'est la logiquement que je les reconstruis, cet \$, S1, S2 et ce a dont j'ai fait pour vous, pendant quelques mois, joujou, c'est tout de même ça le mur derrière lequel bien sûr, vous pouvez mettre le sens de ce qui nous concerne, de ce dont nous croyons que nous savons ce que ça veut dire : la vérité et le semblant, la jouissance, le plus de jouir.

Mais tout de même, par rapport à ce qui aussi bien n'a pas besoin de murs pour s'écrire, ces termes, comme 4 points cardinaux par rapport auxquels vous avez à situer ce que vous êtes, il pourrait bien après tout, le psychiatre, s'apercevoir que les murs, les murs auxquels il est lié par une définition de discours ... car ce dont il a à s'occuper c'est quoi ? ça n'est pas d'autre maladie que celle qui se définit par la loi du 30 Juin 1838, à savoir «quelqu'un de dangereux pour soi-même et pour les autres».

C'est très curieux, cette introduction du danger dans le discours dont s'assied l'ordre social. Qu'est-ce que ce danger ? «Dangereux pour eux-mêmes» enfin, la société ne vit que de ça, et «dangereux pour les autres» Dieu sait que toute liberté est laissée à chacun dans ce sens.

Quand je vois s'élever de nos jours des protestations contre l'usage qu'on fait - pour appeler les choses par leur nom et aller vite, il est tard - en U.R.S.S. des asiles, ou de quelque chose qui doit avoir un nom plus prétentieux, pour y mettre à l'abri, disons, les opposants, mais il est bien évident qu'ils sont dangereux pour l'ordre social où ils s'insèrent.

Qu'est ce qui sépare, quelle distance, entre la façon d'ouvrir les portes de l'hôpital psychiatrique dans un endroit où le discours capitaliste est parfaitement cohérent avec lui-même, et dans un endroit comme le nôtre, où il en est encore aux balbutiements ? La première chose que peut être les psychiatres, s'il en est quelques uns ici, pourraient recevoir, je ne dis pas de ma parole, qui n'a rien à voir en l'affaire, mais de la réflexion de ma voix sur ces murs, c'est de savoir d'abord ce qui les spécifie comme psychiatres.

Ça ne les empêche pas, dans les limites de ces murs, d'entendre

autre chose que ma voix. La voix, par exemple, de ceux qui y sont internés, puisque après tout, ça peut conduire quelque part ..jusqu'à se faire une idée juste de ce qu'il en est de l'objet a.

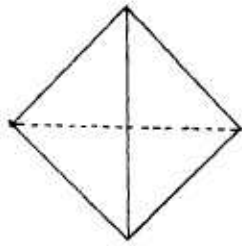
Je vous ai fait part, ce soir, en somme, de quelques réflexions et, bien sûr, ce sont des réflexions auxquelles ma personne comme telle ne peut pas être étrangère. C'est ce que je déteste le plus chez les autres. Parce qu'après tout, parmi les gens qui m'écoutent de temps en temps et qu'on appelle pour ça Dieu sait pourquoi ! - mes élèves, on peut pas dire qu'ils se privent de se réfléchir.

Le mur, ça peut toujours faire «muroir».

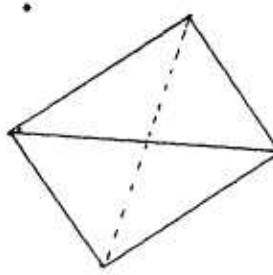
C'est sans doute pour ça que je suis revenu raconter des trucs à Ste Anne. C'est pas à proprement parler pour délirer, mais quand même, que ces murs, j'en gardais quelque chose sur le cœur.

Si je peux, avec le temps, avoir réussi à édifier avec mon S, mon indice 1, mon S indice 2 et l'objet a la «réson» d'être, de quelque façon que vous l'écriviez, peut-être qu'après tout, vous ne prendrez pas la réflexion de ma voix sur ces murs pour une simple réflexion personnelle.

3 FÉVRIER 1972



Gauche



Droite

je vais donc continuer un peu sur le thème du « Savoir du Psychanalyste ». Je ne le fais ici que dans la parenthèse que j'ai déjà, les deux premières fois, ouverte. Je vous ai dit que c'est ici que j'avais accepté, à la prière d'un de mes élèves, de reparler cette année pour la première fois depuis 63.

Je vous ai dit, la dernière fois, quelque chose qui s'articulait en harmonie avec ce qui nous enserme : « je parle aux murs ! » Il est vrai que, de ce propos, j'ai donné un commentaire : un certain petit schéma, celui repris de la bouteille de Klein, qui devait rassurer ceux qui, de cette formule, pouvaient se sentir exclus : comme je l'ai longtemps expliqué, ce qu'on adresse aux murs a pour propriété de se répercuter. Que je vous parle ainsi indirectement n'était certes, pas fait pour offenser personne, puisque après tout, on peut dire que ce n'est pas là un privilège de mon discours !

Je voudrais aujourd'hui éclairer à propos de ce mur, qui n'est pas du tout une métaphore, éclairer ce que je peux dire ailleurs. Car évidemment, ça se justifiera, pour parler de Savoir, que ça ne soit pas à mon séminaire que je le fasse. Il ne s'agit pas en effet de n'importe lequel, mais du « Savoir du psychanalyste ».

Voilà ! Pour introduire un peu les choses, suggérer une dimension à certains, j'espère, je dirai que ... qu'on ne puisse pas parler « d'amour », comme on dit, sinon de manière imbécile ou abjecte, ce qui est une aggravation - abjecte, c'est comme on en parle dans la psychanalyse - qu'on ne puisse donc parler d'amour, mais qu'on puisse en écrire, ça devrait frapper. La lettre, la lettre d'(a)mur,

pour donner suite à cette petite ballade en six vers que j'ai commentée ici, la dernière fois, il est clair qu'il faudrait que ça se morde la queue, et que, si ça commence entre l'homme, dont personne ne sait ce que c'est, «entre l'homme et l'amour, il y a la femme» et puis, comme vous le savez, ça continue - je ne vais pas recommencer aujourd'hui- et ça devrait se terminer à la fin, à la fin il y a le mur : entre l'homme et le mur, il y a justement l'amour, la lettre d'amour. Ce qu'il y a de mieux dans ce curieux élan qu'on appelle l'amour, c'est la lettre, c'est la lettre qui peut prendre d'étranges formes.

Il y a un type, comme ça, il y a trois mille ans, qui était certainement à l'acmé de ses succès, de ses succès d'amour, qui a vu apparaître sur le mur quelque chose que j'ai déjà commenté - je ne m'en vais pas le reprendre - «Mené, Mené» que ça se disait, «Téquel, Oupharsim», ce que d'habitude - je ne sais pas pourquoi -on article : «Mané, Thécel, Phares».*

Quand la lettre d'amour nous parvient - car, comme je l'ai expliqué quelquefois, les lettres viennent toujours à destination, heureusement elles arrivent trop tard, outre qu'elles sont rares ; il arrive aussi qu'elles arrivent à temps

c'est les cas rares où les rendez-vous ne sont pas ratés ; il n'y a pas beaucoup de cas dans l'histoire où ça soit arrivé, comme à ce Nabuchodonosor quelconque.

Comme entrée en matière, je ne pousserai pas la chose plus loin, quitte à la reprendre. Car, cet (a)mur, tel que je vous le présente, ça n'a rien de très amusant. Or, moi, je ne peux pas me soutenir autrement que d'amuser, amusement sérieux ou comique : ce que j'avais expliqué la dernière fois, c'est que les amusements sérieux, ça se passerait ailleurs, dans un endroit où l'on m'abrite et que, pour ici, je réservais les amusements comiques. Je ne sais si je serai, ce soir, tout à fait à la hauteur, en raison peut-être de cette entrée sur la lettre d'(a)mur. Néanmoins, j'essaierai.

J'ai expliqué, il y a deux ans, quelque chose qui, une fois passé dans la bonne voie, «poubellique», a pris le nom de «quadripode», c'était moi qui avait choisi ce nom et vous pourrez vous demander pourquoi je lui ai donné un nom aussi étrange : pourquoi pas «quadripède» ou tétrapode ? Ça aurait eu l'avantage de ne pas être bâlard. Mais, en vérité, je me le suis demandé moi-même en l'écrivant, je l'ai maintenu je ne sais pas pourquoi, puis je me suis demandé ensuite comment on appelait dans mon enfance ces termes bâtards comme ça, mi-latins, mi-grecs. Je suis sûr d'avoir su comment les puristes appellent ça, et puis je l'ai oublié. Est-ce qu'il y a ici une personne qui sait comment on désigne les termes faits par exemple comme le mot «sociologie» ou «quadripode», d'un élément latin et d'un élément grec ? Je l'en supplie, que celui qui le sait l'émette !...

- Cf La Bible, Le Livre de Daniel, V , 25 à 28 c'est-à-dire : mesuré, pesé, divisé

Eh bien ! c'est pas encourageant ! Parce que depuis hier, hier, c'est-à-dire que c'était avant-hier - que j'ai commencé à le chercher et comme je ne trouvais toujours pas, depuis hier j'ai téléphoné à une dizaine de personnes qui me paraissaient les plus propices à me donner cette réponse Bon ... eh bien, tant pis !

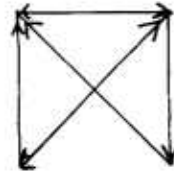
Mes quadripodes en question, je les appelés ainsi pour vous donner l'idée qu'on peut s'asseoir dessus ... histoire, puisque j'étais dans les mass-média, de rassurer un peu les personnes. Mais en réalité, j'explique à l'intérieur ceci, à propos de ce que j'ai isolé des quatre discours, quatre discours qui résultent de l'émergence du dernier venu, du discours de l'analyste. Le discours de l'analyste apporte en effet, dans un certain état actuel des pensées, un ordre dont s'éclairent d'autres discours qui ont émergé bien plus tôt. Je les ai disposés selon ce qu'on appelle une topologie, une topologie des plus simples, mais qui n'en est pas moins une topologie, topologie en ce sens qu'elle est mathématisable, et elle l'est de la façon la plus rudimentaire, à savoir qu'elle repose sur le groupement de pas plus de quatre points que nous appellerons «monade».

Ça n'a l'air de rien. Néanmoins, c'est si fortement inscrit dans la structure de notre monde qu'il n'y a pas d'autre fondement au fait de l'espace que nous vivons. Remarquez bien ceci que, mettre quatre points à égale distance, c'est le maximum de ce que vous pouvez faire dans notre espace. Vous ne mettrez jamais cinq points à égale distance l'un de l'autre. Cette menue forme, que je viens de rappeler là, est la pour faire sentir de quoi il s'agit : si les quadripodes sont, non pas tétraèdre, mais tétrade, que le nombre des sommets soit égal à celui des surfaces est lié à ce même triangle arithmétique que j'ai tracé à mon dernier séminaire (cf. 19.1.72). Comme vous le voyez, pour s'asseoir, ça n'est pas de tout repos, ni l'un, ni l'autre. La position de gauche (cf., schéma plus haut), vous y êtes habitués, de sorte que vous ne la sentez même plus, mais celle de droite n'est pas plus confortable : imaginez-vous assis sur un tétraèdre posé sur la pointe. C'est pourtant de là qu'il faut partir pour tout ce qu'il en est de ce qui constitue ce type d'assiette sociale qui repose sur ce qu'on appelle un discours. Et c'est cela que j'ai proprement avancé dans mon avant-avant-dernier séminaire. Le tétraèdre, pour l'appeler par son aspect présent, a de curieuses propriétés, c'est que s'il n'est pas comme celui-là, régulier - l'égale distance n'est là que pour vous rappeler les propriétés du nombre quatre, eu égard à l'espace - s'il est quelconque, il vous est proprement impossible d'y définir une symétrie. Néanmoins, il a ceci de particulier, c'est que, si ses côtés, à savoir ces petits traits que vous voyez qui joignent ce qu'on appelle, en géométrie, des sommets, si ces petits traits vous les vectorisez, c'est-à-dire, que vous y marquez un sens, il suffit que vous posiez comme principe qu'aucun des sommets ne sera privilégié de ceci, qui serait forcément un privilège - puisque, si ça se passait, il y en aurait au moins deux qui ne pourraient pas en bénéficier - si donc vous posez que nulle part il ne peut y avoir convergence de trois vecteurs, ni nulle part divergence de trois vecteurs du même sommet, vous obtenez alors nécessairement la répartition

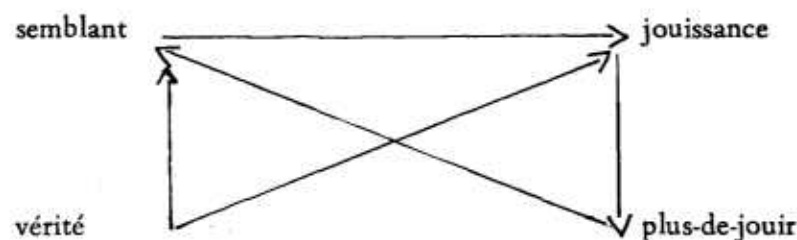
2 arrivants 1 partant
 2 arrivants 1 partant
 1 arrivant 2 partants
 1 arrivant 2 partants,

c'est à dire que tous les dits tétraèdres seront strictement équivalents et que dans tous les cas, vous pourrez, par suppression d'un des côtés, obtenir la formule par laquelle j'ai schématisé mes quatre discours :

Discours dit du Maître
 Discours de l'Universitaire
 Discours de l'Analyste
 Discours de l'Hystérique,



selon ceci :



qui est la propriété d'un des sommets, la divergence, mais sans aucun vecteur qui arrive pour le nourrir, le discours, mais qu'inversement, à l'opposé, vous avez ce trajet triangulaire. Ceci suffit à permettre de distinguer en tous les cas, par un caractère qui est absolument spécial, ces quatre pôles que j'énonce des termes de la Vérité, du Semblant, de la jouissance et du Plus-de-jour.

Ceci est la topologie fondamentale d'où ressort toute fonction de la parole et mérite d'être commenté.

C'est en effet une question que le discours de l'analyste est bien fait pour faire surgir que de savoir quelle est la fonction de la parole. «Fonction et champ de la parole et du langage», c'est ainsi que j'ai introduit ce qui devait nous mener jusqu'à ce point présent de la définition d'un nouveau discours. Non pas certes que ce discours soit le mien : à l'heure où je vous parle, ce discours est bel et bien, depuis près de trois quarts de siècle, installé. Ce n'est pas une raison parce que l'analyste lui-même est capable, dans certaines zones, de se refuser à ce que j'en dis, qu'il n'est pas support de ce discours et, à la vérité, «être support», ça veut dire seulement, dans l'occasion, «être supposé». Mais que ce discours puisse prendre sens de la voix même de quelqu'un qui y est - c'est mon cas» tout autant sujet qu'un autre, c'est justement ce qui mérite qu'on s'y arrête, afin de savoir d'où se prend ce sens.

A entendre ce que je viens d'avancer, la question du sens, bien sûr, peut vous sembler ne pas poser de problèmes, je veux dire qu'il semble que le discours de l'analyste fait assez appel à l'interprétation pour que la question ne se pose pas. Effectivement, sur un certain gribouillage analytique, il semble qu'on

peut lire - et ce n'est pas surprenant, vous allez voir pourquoi - tous les sens que l'on veut jusqu'au plus archaïque, je veux dire y avoir comme l'écho, la sempiternelle répétition de ce qui, du fond des âges, nous est venu sous ce terme, ce terme de... de sens, sous des formes dont il faut bien dire qu'il n'y a que leur superposition qui fasse sens. Car, à quoi doit que nous comprenons quoi que ce soit du symbolisme usité dans l'Écriture, Sainte par exemple ? La rapprocher d'une mythologie, quelle qu'elle soit, chacun sait que c'est là une sorte de glissement des plus trompeurs ; personne, depuis un temps, ne s'y arrête. Que quand on étudie d'une façon sérieuse ce qu'il en est des mythologies, ce n'est pas à leur sens qu'on se réfère, c'est à la combinatoire des mythèmes. Référez-vous là-dessus à des travaux dont je n'ai pas, je pense, à vous évoquer, une fois de plus, l'auteur.

La question est donc bien de savoir d'où ça vient, le sens.

Je me suis servi parce que c'était bien nécessaire, je me suis servi, pour introduire ce qu'il en est du discours analytique, je me suis servi sans scrupule du frayage dit linguistique et, pour tempérer des ardeurs qui, autour de moi, auraient pu s'éveiller trop tôt, vous faire retourner dans la « fange » ordinaire, j'ai rappelé que ne s'est soutenu quelque chose digne de ce titre « linguistique » comme science, que ne s'est soutenu quelque chose qui semble avoir la langue comme telle, voire la parole, comme objet, que ça ne s'est soutenu qu'à condition de se jurer entre soi, entre linguistes, de ne jamais, plus jamais - parce qu'on n'avait fait que ça pendant des siècles - plus jamais, même de loin, faire allusion à l'origine du langage. C'était, entre autres, un des mots d'ordre que j'avais donné à cette forme d'introduction qui s'est articulée de ma formule : « L'inconscient est structuré comme un langage ».

Quand je dis c'était pour éviter à mon audience le retour à une certaine « équivoque fangeuse » - c'est pas pour moi qui me sers de ce terme, c'est Freud lui-même, et nommément justement à propos des archétypes dits jungiens - ça n'est certainement pas pour lever maintenant cet interdit. Il n'est nullement question de spéculer sur quelque origine du langage, j'ai dit qu'il est question de formuler la fonction de la parole.

La fonction de la parole, il y a très longtemps que j'ai avancé ça, c'est d'être la seule forme d'action qui se pose comme vérité. Qu'est-ce que c'est, non pas que la parole, c'est une question superflue : non seulement je parle, vous parlez, et même « ça parle », comme je l'ai dit, ça va tout seul, c'est un fait, je dirai même que c'est l'origine de tous les faits parce que quoi que ce soit ne prend rang de fait que quand c'est dit, il faut dire que je n'ai pas dit « quand c'est parlé »

il y a quelque chose de distinct entre parler et dire. Une parole qui fonde le fait, ça, c'est un dire, mais la parole fonctionne même quand elle ne fonde aucun fait

quand elle commande, quand elle prie, quand elle injurie, quand elle émet un vœu, elle ne fonde aucun fait.

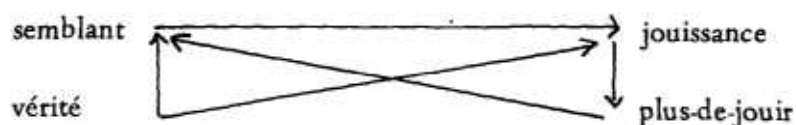
Nous pouvons aujourd'hui ici - c'est pas des choses que j'irais produire là-bas, à l'autre place où heureusement je dis des choses plus sérieuses ! ici, parce que c'est impliqué dans ce sérieux que je développe toujours plus en pointe et en restant toujours à la-dite pointe, comme à mon dernier séminaire - j'espère qu'il se fera qu'au prochain, il y aura moins de monde parce qu'il n'était pas rigolo -mais enfin ici on peut rigoler, c'est des amusements comiques.

Dans l'ordre de l'amusement comique, la parole, c'est pas pour rien que, dans les dessins animés, on vous la chiffre sur des banderoles, la parole c'est comme là où ça bande... rôle ou pas ...! C'est pas pour rien que ça instaure la dimension de la vérité, parce que la vérité, la vraie, la vraie vérité, la vérité **telle** qu'il se fait qu'on a commencé à l'entrevoir seulement avec le discours analytique, c'est ce que révèle ce discours à tout un chacun, qui simplement s'y engage d'une façon axante comme analysant, c'est que - excusez-moi de reprendre ce terme, mais puisque j'ai commencé, je ne l'abandonne pas - c'est que, là-bas, place du Panthéon, j'appelle Φ de x - c'est que de bander, ça n'a aucun rapport avec le sexe, pas avec l'autre, en tout cas!

Bander - on est ici entre des murs - bander pour une femme - il faut tout de même appeler ça par son nom - ça veut dire lui donner la fonction Φ de x , ça veut dire : la prendre comme phallus. C'est pas rien, le phallus ! Je vous ai déjà expliqué, là-bas où c'est sérieux, je vous ai expliqué ce que ça fait, je vous ai dit que la signification du phallus, c'est le seul cas de génitif pleinement équilibré. Ça veut dire que le phallus, c'est que ce que vous expliquait, ce matin - je dis ça pour ceux qui sont un peu avertis - c'est que ce que vous expliquait Jakobson : le phallus, c'est la signification, c'est ce par quoi le langage signifie, il n'y a qu'une seule Bedeutung, c'est le phallus.

Partons de cette hypothèse, ça nous expliquera très largement l'ensemble de la fonction de la parole, car elle n'est pas toujours appliquée à dénoter des faits - c'est tout ce qu'elle peut faire, on ne dénote pas des choses, on dénote des faits - mais c'est tout à fait par hasard, de temps en temps ... la plupart du temps elle supplée à ceci que la fonction phallique est justement ce qui fait qu'il n'y a chez l'homme que les relations que vous savez... mauvaises entre les sexes. Alors que partout ailleurs, au moins pour nous, ça semble aller... comme à la coule.

Alors c'est pour ça que dans mon petit ... quadripode, dans mon petit quadripode, vous voyez au niveau de la vérité, deux choses, deux vecteurs qui divergent, ce qui exprime que la jouissance, qui est tout au bout de la branche de droite, c'est une jouissance certes phallique, mais qu'on ne peut dire jouissance sexuelle et que, pour que se maintienne quiconque de ces drôles d'animaux, ceux qui sont proie de la parole, il faut qu'il y ait ce pôle qui est corrélatif du pôle de la jouissance en tant qu'obstacle au rapport sexuel : c'est ce pôle que je désigne du semblant. C'est aussi clair pour un partenaire, enfin si nous osons, comme ça se fait tous les jours les



épingler de leur sexe, il est éclatant que l'homme, comme la femme, ils font semblant chacun dans ce rôle. Quand il n'y a que cette histoire mais l'important au moins quand il s'agit de la fonction de la parole, c'est que les pôles soient définis, celui du semblant et celui de la jouissance.

S'il y avait chez l'homme, ce que nous imaginons de façon purement gratuite qu'il y ait, une jouissance spécifiée de la polarité sexuelle, ça se saurait. Ça s'est peut être su, des âges entiers s'en sont vantés, et après tout - nous avons de nombreux témoignages - malheureusement purement ésotériques - qu'il y a eu des temps où on croyait vraiment savoir comment tenir ça. Il y a eu un Van Gennep dont le livre m'a paru excellent, qui pique par-ci, par-là - enfin, il fait comme tout le monde, il pique plus près de ce qu'il a de la tradition écrite chinoise - dont le sujet est le savoir sexuel, ce qui n'est pas très étendu, je vous assure, ni non plus très éclairé ! Mais enfin, regardez ça, si ça vous amuse : «La vie sexuelle dans la Chine ancienne». Je vous défie d'en tirer rien qui puisse vous servir dans ce que j'appelais, tout à l'heure, l'état actuel des pensées !

L'intérêt de ce que je pointe, ce n'est pas de dire que depuis toujours les choses en sont de même que le point où nous en sommes venus. Il y a peut-être eu, il y a peut-être encore même quelque part, mais, c'est curieux, c'est toujours dans des endroits où il faut vraiment sérieusement montrer patte blanche pour entrer, des endroits où il se passe entre l'homme et la femme cette conjonction harmonieuse qui les ferait être au septième ciel, mais c'est tout de même très curieux qu'on n'en entende jamais parler que du dehors.

Par contre, il est bien clair qu'à travers une des façons que j'ai en fin de définir que c'est plutôt avec grand Φ que chacun a rapport qu'avec l'autre, ça devient pleinement confirmé dès qu'on regarde ce qu'on appelle, d'un terme qui tombe si bien, comme ça, grâce à l'ambiguïté du latin ou du grec, qu'on appelle des « homos » - «ecco homo», comme je le disais - il est tout à fait certain que les homos, ça bande bien mieux et plus souvent, et plus ferme.

Ce qui est curieux, mais enfin c'est tout de même un fait auquel pour une personne qui, depuis un certain temps, a un peu entendu parler, ça ne fait pas de doute. Ne vous y trompez pas, quand même, il y a «homo» et «homo», hein ! Je ne parle pas d'André Gide, il ne faut pas croire qu'André Gide était un homo !

Ça nous introduit à la suite. Ne perdons pas la corde, il s'agit du sens. Pour que quelque chose ait du sens, dans l'état actuel des pensées, c'est triste à dire, mais il faut que ça se pose comme normal. C'est bien pour ça qu'André Gide voulait que l'homosexualité fût normale ; et, comme vous pouvez peut-être en avoir des échos, dans ce sens, il y a foule : en moins de deux, ça, ça va tomber sous la cloche du normal, à tel point qu'on aura de nouveaux clients en psychanalyse qui viendront nous dire : « je viens vous trouver parce que je ne pédale pas normalement ! » Ça va devenir un embouteillage !

Et l'analyse est partie de là. Si la notion de normal n'avait pas pris, à la suite des accidents de l'histoire, une pareille extension, elle n'aurait jamais vu le jour. Tous les patients, non seulement qu'a pris Freud mais c'est très clair à le lire que c'est une condition : pour entrer en analyse, au début, le minimum, c'était d'avoir une bonne formation universitaire. C'est dit dans Freud en clair. Je dois le souligner, parce que le discours universitaire dont j'ai dit beaucoup de mal, et pour les meilleures raisons, mais quand même c'est lui qui abreuve le discours analytique.

Vous comprenez, vous ne pouvez plus vous imaginer - c'est pour vous faire imaginer quelque chose, si vous en êtes capables, mais qui sait ?... à l'entraînement de ma voix... - vous pouvez même pas imaginer ce que c'était une zone du temps qu'on appelle, à cause de ça, «antique», où la $\delta\omicron\chi\alpha$ - vous savez, la $\delta\omicron\chi\alpha$..., la célèbre $\delta\omicron\chi\alpha$, dont on parle dans le Menon, mais nons, mais non !! - il y avait de la $\delta\omicron\chi\alpha$ qui n'était pas universitaire. Mais actuellement, il n'y a pas une $\delta\omicron\chi\alpha$, si futile, si boiteuse, cahin-caha, voire conne, soit-elle qui ne soit rangée quelque part dans un enseignement universitaire ! Il n'y a pas d'exemple d'une opinion, aussi stupide soit-elle, qui ne soit répétée voire, à l'occasion de ce qu'elle est repérée, d'être enseignée.

Ça, ça fausse tout ! Parce que, quand Platon, enfin, parle de $\delta\omicron\chi\alpha$ comme de quelque chose dont il ne sait littéralement que faire, lui,- philosophe, qui cherche à fonder une science, il s'aperçoit que la $\delta\omicron\chi\alpha$, il en rencontre à tous les coins de rue : il y en a de vraies. Naturellement, il n'est pas foutu de dire pourquoi, non plus qu'aucun philosophe, mais personne ne doute qu'elles soient vraies, parce que la vérité, ça s'impose. Cela faisait un contexte, mais complètement différent à quoi qui s'appelle philosophie, que la $\delta\omicron\chi\alpha$, ne soit pas normée. Il n'y a pas trace du mot «norme» nulle part dans le discours antique. C'est nous qui avons inventé ça, et naturellement en allant chercher un nom grec rarissime !

Il faut quand même partir de là pour voir que le discours de l'analyste, c'est pas apparu par hasard. Il fallait qu'on en soit au dernier état d'extrême urgence pour que ça sorte. Bien entendu, puisque c'est un discours de l'analyste, ça prend, comme tous mes discours, les quatre que j'ai nommés, le sens du génitif objectif : le discours du Maître, c'est le discours sur le Maître, on l'a bien vu, à l'acmé de l'épopée philosophique, dans Hegel. Le discours de l'analyste, c'est la même

chose : on parle de l'analyste, c'est lui l'objet a, comme je l'ai souvent souligné. Cela ne lui rend pas facile naturellement de bien saisir qu'elle est sa position. Mais d'un autre côté, elle est de tout repos, puisque c'est celle du semblant.

Alors notre Gide, pour continuer la tresse -, je prends le Gide, puis je le relaisserai, puis on le reprendra ensemble, et ainsi de suite - notre Gide là, parce qu'il est quand même exemplaire, il ne nous sort pas de notre petite affaire, bien loin de là ! Son affaire, c'est d'être désiré, comme nous trouvons ça couramment dans l'exploration analytique. Il y a des gens à qui ça a manqué dans leur petite enfance, d'être désiré. Cela les pousse à faire des trucs pour que ça leur arrive sur le tard. C'est très répandu. Mais il faut tout de même bien cliver les choses. Cela n'est pas sans rapport, pas du tout avec le discours. C'est pas de ces paroles comme il en sort un peu partout quand on est au Carnaval. Le discours et le désir, là, ça a le rapport le plus étroit. C'est même pour ça que je suis arrivé à isoler - enfin, du moins, je le pense - la fonction de l'objet a. C'est un point-clé dont on n'a pas encore beaucoup tiré parti, je dois dire, ça viendra tout doucement.

L'objet a, c'est ce par quoi l'être parlant, quand il est pris dans des discours se détermine. Il ne sait pas du tout ce qui le détermine : c'est l'objet a, en quoi il est déterminé, il est déterminé comme sujet, c'est-à-dire qu'il est divisé comme sujet, il est la proie du désir. Ça a l'air de se passer au même endroit que les paroles subvertissantes, mais c'est pas du tout pareil, c'est tout à fait régulier, ça produit - c'est une production - ça produit mathématiquement - c'est le cas de le dire - cet objet a en tant que cause du-dit désir.

C'est encore celui que j'ai appelé, comme vous le savez, l'objet métonymique : ce qui court tout au long de ce qui se déroule comme discours, discours plus ou moins cohérent, jusqu'à ce que ça bute et que toute l'affaire se termine en eau de boudin. Il n'en reste pas moins que c'est de là - et c'est ça l'intérêt - que nous prenons l'idée de la cause. Nous croyons que dans la nature, il faut que tout ait une cause, sous prétexte que nous sommes causés par notre propre bla-bla-bla. Oui ! Il y a tous les traits, chez André Gide, que les choses sont bien telle que je vous l'ai dit. C'est d'abord sa relation avec l'Autre suprême : il ne faut pas croire du tout, malgré tout ce qu'il a pu dire, que ça n'avait pas d'incidence, le grand Autre. Là où ça prend forme, le a, il en avait même une notion tout à fait spécifiée, c'est à savoir que le plaisir de ce grand Autre, c'était de déranger celui de tous les petits !... Moyennant quoi il pigeait très bien qu'il y avait là un point de tracasserie qui le sauvait évidemment du délaissement de son enfance. Toutes ses taquineries avec Dieu, c'était, enfin, quelque chose de fortement compensatoire pour quelqu'un qui avait si mal commencé. C'est pas son privilège.

J'avais commencé autrefois - je n'en ai fait qu'une leçon dans «mes séminaires» qu'on appelle - quelque chose sur le Nom du Père. Naturellement, j'ai commencé par le père même. Enfin, j'ai parlé pendant une heure, une heure et demie, de la jouissance de Dieu. Si j'ai dit que c'était un badinage ... mystique,

c'était pour ne plus jamais en parler. Il est certain que depuis qu'il n'y a qu'un Dieu, seul et unique, enfin, le Dieu qui a fait émerger une certaine ère historique, c'est justement celui-là, celui qui dérange le plaisir des autres. Il n'y a même que ça qui compte. Il y a bien les épicuriens, qui ont tout fait pour enseigner la méthode, pour ne pas se laisser déranger de chacun, ça a foiré. Il y en avait d'autres, qui s'appelaient les stoïciens et qui ont dit : «Mais il faut au contraire se rouler dans le plaisir divin». Mais, ça rate aussi, vous savez, ça ne joue qu'entre les deux. C'est la tracasserie qui compte. Avec ça, vous êtes tous dans votre aire naturelle. Vous ne jouissez pas, bien sûr, ça serait exagéré de le dire, d'autant plus que, de toute façon, c'est trop dangereux. Mais enfin, on ne peut pas dire que vous n'avez pas du plaisir, hein ! C'est même là-dessus qu'est fondé le processus primaire.

Tout ça nous remet au pied du mur : qu'est-ce que c'est que le sens ? Eh bien, il vaut mieux repartir au niveau du désir. Le plaisir que l'autre vous fait, c'est courant, on appelle ça même, dans une zone plus noble, de «l'art» -1- apostrophe. C'est là qu'il faut attentivement considérer le mur, parce qu'il y a une zone du sens bien éclairée par exemple par le nommé Léonard de Vinci, comme vous le savez, qui a laissé quelques manuscrits et menues babioles - pas tellement, il n'a pas peuplé les musées, mais il a dit de profondes vérités, il a dit de profondes vérités dont tout le monde devrait toujours se souvenir - il a dit : «Regardez le mur» ... comme moi, puis, depuis ce temps, il est devenu le Léonard des familles, on fait cadeau de ses manuscrits, il y a un ouvrage de luxe, même à moi, on m'en a donnée une paire, vous vous rendez compte, enfin. Mais ça ne veut pas dire que c'est pas lisible ... Alors il vous explique : «Regardez bien le mur ...» comme ici, c'est un peu sale. Si c'était mieux entretenu, il y aurait des tâches d'humidité et peut-être même des moisissures. Eh bien, si vous en croyez Léonard, s'il y a une tache de moisissure, c'est une très belle occasion pour la transformer en madone ou bien en athlète musculeux - ça, ça se prête encore mieux, parce que dans la moisissure, il y a toujours des ombres, des creux - c'est très important ça, s'apercevoir qu'il y a une classe des choses sur les murs, qui prête à la figure, à la création d'art, comme on dit. C'est le figuratif même ici, la tache question. Il faut tout de même savoir le rapport qu'il y a entre ça et quelque chose d'autre qui peut venir sur le mur, c'est à savoir les ravinements, non pas seulement de la parole - encore que ça arrive, c'est bien comme ça que ça commence toujours - mais du discours. Autrement dit, si c'est du même ordre, la moisissure sur le mur ou l'écriture. Ça devrait intéresser ici un certain nombre de personnes qui, je pense, il n'y a pas très longtemps - ça commence à vieillir - se sont beaucoup occupés d'écrire des choses, des lettres d'amour sur les murs. C'était un vachement beau temps. Il y en a qui ne s'en sont jamais consolés, du temps où on pouvait écrire sur les murs et où d'un truc dans Publicis, on déduisait que les murs avaient la parole. Comme si ça pouvait arriver ! Je voudrais simplement faire remarquer qu'il vaudrait beaucoup mieux qu'il n'y ait jamais rien eu d'écrit sur les murs. Ce qui y est déjà écrit, il faudrait même l'en retirer. «Liberté - Egalité - Fraternité» par exemple, c'est indécent ! «Défense de fumer», c'est pas possible, d'autant plus que tout le monde fume, il y a là une erreur de tactique. Je l'ai déjà dit tout à l'heure pour la lettre d'(a)mur : tout ce

qui s'écrit renforce le mur. C'est pas forcément une objection. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne faut pas croire que ça soit absolument nécessaire, mais ça sert quand même parce que si on n'avait jamais rien écrit sur un mur, quel qu'il soit, celui-là ou les autres, eh bien ! c'est un fait, on n'aurait pas fait un pas dans le sens de ce qui peut-être est à regarder au-delà du mur.

Voyez-vous, il y a quelque chose où je serai amené un peu à vous parler cette année : c'est les rapports de la logique et de la mathématique. Au-delà du mur, pour vous le dire tout de suite, il n'y a, à notre connaissance, que ce Réel qui se signale justement de l'impossible, de l'impossible de l'atteindre au-delà du mur. Il n'en reste pas moins que c'est le réel. Comment est-ce qu'on a pu faire pour en avoir l'idée, il est certain que le langage y a servi pour un bout. C'est même pour ça que j'essaie de faire ce petit pont dont vous avez pu voir dans mes derniers séminaires l'amorce, à savoir comment est-ce que l'UN fait son entrée. C'est ce que j'ai exprimé déjà depuis trois ans avec des symboles : le S 1 et le S 2. Le premier,

je l'ai désigné, comme ça, pour que vous y entendiez un petit quelque chose, du signifiant-Maître et le second, du savoir.

Mais est-ce qu'il y aurait S 1, s'il n'y avait pas S 2 ? C'est un problème, parce qu'il faut qu'ils soient deux d'abord pour qu'il y ait S 1. J'ai abordé la chose, là, au dernier séminaire, en vous montrant que de toutes façons, ils sont au moins deux même pour qu'un seul surgisse : zéro et un, comme on dit, ça fait deux. Mais ça, c'est au sens où l'on dit que c'est infranchissable. Néanmoins, ça se franchit quand on est logicien, comme je vous l'ai déjà indiqué à me référer à Frege. Mais enfin, il n'en vous est, bien sûr, pas moins apparu que c'était franchi d'un pied allègre et que je vous indiquais à ce moment - j'y reviendrai - qu'il y avait peut-être plus d'un petit pas. L'important n'est pas là.

Il est très clair que quelqu'un dont vous avez entendu, sans doute certain, parler pour la première fois ce matin, René Thom, qui est mathématicien, il n'est pas pour ceci que la logique, c'est-à-dire le discours qui se tient sur le mur, soit quelque chose qui suffise même à rendre compte du nombre, premier pas de la mathématique. Par contre, il lui semble pouvoir rendre compte, non seulement de ce qui se trace sur le mur - ça n'est rien d'autre que la vie même, ça commence à la moisissure, comme vous savez - rendre compte par le nombre, l'algèbre, les fonctions, la topologie, rendre compte de tout ce qui se passe dans le champ de la vie. J'y reviendrai. Je vous expliquerai que le fait qu'il retrouve, dans telle fonction mathématique, le tracé même de ces courbes que fait la prime moisissure avant de s'élever jusqu'à l'homme, que ce fait le pousse jusqu'à cette extrapolation

de penser que la topologie peut fournir une typologie des langues naturelles. Je ne sais pas si la question est actuellement tranchable. J'essaierai de vous donner une idée d'où est son incidence actuelle, rien de plus.

Ce que je peux dire, c'est qu'en tout cas, le clivage du mur, le fait qu'il y ait quelque chose d'installé devant, que j'ai appelé parole et langage, et que

c'est d'un autre côté que ça travaille, peut-être mathématiquement, il est bien certain que nous ne pouvons pas en avoir d'autre idée. Que la science repose, non, comme on le dit, sur la quantité, mais sur le nombre, la fonction et la topologie, c'est ce qui ne fait pas de doute. Un discours qui s'appelle la Science, a trouvé le moyen de se construire derrière le mur. Seulement ce que je crois devoir nettement formuler et ce en quoi je crois être d'accord avec tout ce qu'il y a de plus sérieux dans la construction scientifique, c'est qu'il est strictement impossible de donner à quoi que ce soit qui s'articule en termes algébriques ou topologiques, l'ombre d'un sens. Il y a du sens pour ceux qui, devant le mur, se complaisent de taches de moisissures qui se trouvent si propices à être transformées en madone ou en dos d'athlète. Mais, il est évident que nous ne pouvons pas nous contenter, enfin, de ces sens confusionnels. Cela ne sert, en fin de compte, qu'à retentir sur la lyre du désir, sur l'érotisme, pour appeler les choses par leur nom.

Mais devant le mur, il se passe d'autres choses, et c'est ce que j'appelle des discours. Il y en a eu d'autres que ces miens quatre, que j'ai énumérés et qui ne se spécifient d'ailleurs qu'à devoir vous faire apercevoir tout de suite qu'ils se spécifient comme tels comme n'étant que quatre. Il est bien sûr qu'il y en a eu d'autres dont nous ne connaissons plus rien que ce qui se converge dans ceux-là qui sont les quatre qui nous restent, ceux qui s'articulent de la ronde du petit a, du S 1 et du S 2 et même du sujet - qui paye les pots cassés - et qui, de cette ronde, à se déplacer selon ces quatre sommets à la suite, nous ont permis de détacher quelque chose pour nous repérer. C'est quelque chose qui nous donne l'état actuel de ce qui, de lien social, se fonde du discours, c'est-à-dire quelque chose où, quelque place qu'on y occupe, du maître, de l'esclave, du produit ou de ce qui supporte toute l'affaire, quelque soit la place qu'on y occupe, on n'y entrave jamais que pouic.

Le sens, d'où surgit-il ? C'est en ça qu'il est très important d'avoir fait ce clivage, maladroit sans doute, qu'a fait Saussure - comme le rappelait ce matin Jakobson - du signifiant et du signifié, chose d'ailleurs qu'il héritait - c'est pas pour rien - des stoïciens dont tout à l'heure, je vous ai dit la position bien particulière dans ces sortes de manipulations. Ce qu'il y a d'important, bien sûr, c'est pas que le signifiant et le signifié s'unissent et que ce soit le signifié qui nous permette de distinguer ce qu'il y a de spécifique dans le signifiant, bien au contraire, c'est que le signifié d'un signifiant, ce que j'articule des petites lettres que je vous ai dit tout à l'heure, le signifié d'un signifiant, là où on accroche quelque chose qui peut ressembler à un sens, ça vient toujours de la place que le même signifiant occupe dans un autre discours. C'est bien ça qui leur est, à tous, monté à la tête quand le discours analytique s'est introduit : il leur a semblé qu'ils comprenaient tout ... Les pauvres ! Heureusement que grâce à mes soins, ce n'est pas votre cas. Si vous compreniez ce que je raconte ailleurs, là où je suis sérieux, vous n'en croiriez pas vos oreilles. C'est même pour ça que vous n'en croyez pas vos oreilles. C'est parce qu'en réalité, vous le comprenez, mais enfin, vous vous tenez à distance ;

et c'est bien compréhensible puisque, dans la grande majorité, le discours analytique ne vous a pas encore attrapé. Ça viendra malheureusement, car il a de plus en plus d'importance.

Je voudrais quand même dire quelque chose sur le savoir de l'analyste, à condition que vous ne vous en teniez pas là. Si mon ami René Thom arrive si aisément à trouver par des coupes de surfaces mathématiques compliquées, quelque chose comme un dessin, une zébrure, enfin, quelque chose qu'il appelle aussi bien une pointe, une écaille, une fronce, un pli, et à en faire un usage véritablement captivant, si, en d'autres termes, il y a entre telle tranche d'une chose qui n'existe qu'à ce qu'on puisse écrire : existe $\exists x$. $\exists x$ qui satisfait à la fonction F de x ", oui, s'il fait ça avec tellement d'aisance, il n'en reste pas moins que, tant que ça n'aura pas rendu raison d'une façon exhaustive de ce avec quoi, malgré tout, il est bien forcé de vous l'expliquer, à savoir le langage commun et la grammaire autour, il restera là une zone que j'appelle «zone du discours» et qui est celle sur laquelle l'analytique des discours jette un vif jour.

Qu'est-ce qui là-dedans peut se transmettre d'un savoir ? Enfin, il faut choisir ! Ce sont les nombres qui savent, qui savent parce qu'ils ont fait, ils ont fait s'émouvoir cette matière organisée en un point, bien sûr, immémorial, et qui continuent de savoir ce qu'ils font. Il y a une chose bien certaine, c'est que c'est de la façon la plus abusive que nous mettons là-dedans un sens, que toute idée d'évolution, de perfectionnement, alors que dans la chaîne animale supposée, nous ne voyons absolument rien qui atteste tout de même cette adaptation soi-disant continue, à tel point qu'il a bien fallu tout de même qu'on y renonce et qu'on dise qu'après tout, ceux qui passent, alors là, ce sont ceux qui ont pu passer. On appelle ça, la sélection naturelle. Ça veut strictement rien dire. Ça a comme ça un petit sens emprunté à un discours de pirate, et puis pourquoi pas celui-là ou un autre ? La chose la plus claire qui nous apparaît, c'est qu'un être vivant ne sait pas toujours très bien quoi faire d'un de ses organes. Et après tout, c'est peut-être un cas particulier de la mise en évidence, par le discours analytique, du côté embarrassant que ça a, le phallus.

Qu'il y ait un corrélat entre ça, comme je l'ai souligné, au début de ce discours, un corrélat entre ça et ce qui se fonde de la parole, nous ne pouvons rien en dire de plus. Que, au point où nous en sommes de l'état actuel des pensées - ça fait la sixième fois que je viens d'employer cette formule, il est bien clair que ça n'a pas l'air de tracasser personne, c'est pourtant bien quelque chose qui vaudrait qu'on y revienne parce que, l'état actuel des pensées, j'en fais un meuble, c'est pourtant vrai, hein ? C'est pas un idéalisme de dire que les pensées sont aussi strictement déterminées que le dernier gadget. En tout cas dans l'état actuel des pensées, on a le discours analytique qui, quand on veut bien l'entendre pour ce qu'il est, se montre lié à une curieuse adaption, parce qu'enfin, si c'est vrai, cette histoire

de castration, ça veut dire que chez l'homme, la castration, c'est le moyen d'adaptation à la survie. C'est impensable, mais c'est vrai. Tout cela n'est peut-être qu'un artifice, un artefact de discours. Que ce discours, si savant à compléter les autres que ce discours se soutienne, c'est peut-être seulement une phase historique. La vie sexuelle de la Chine ancienne va peut-être reflourir, elle aura un certain nombre de jolies sales ruines à engloutir avant que ça se passe...

Mais pour l'instant, qu'est-ce que ça veut dire, ce sens que nous apportons ?

Ce sens, en fin de compte, est énigme, et justement parce qu'il est sens. Il y a quelque part, dans la seconde édition d'un volume de ce volume là que j'ai laissé, dans un temps, sortir, qui s'appelle «Ecrits», il y a un petit ajout qui s'appelle : «La métaphore du sujet». J'ai joué longtemps sur la formule dont se régala mon cher ami Perelman, « un océan de fausse science ». On n'est jamais bien sûr et je vous conseille de partir de là - de ce que j'ai derrière la tête, quand je m'amuse justement ! «Un océan de fausse science », c'est peut-être le savoir de l'analyste pourquoi pas ? Pourquoi pas, justement si justement c'est seulement de sa perspective que se décante ceci que la science n'a pas de sens, mais qu'aucun sens de discours à ne se soutenir que d'un autre, n'est que sens partiel.

Si la vérité ne peut jamais que se mi-dire, c'est là le noyau, c'est là l'essentiel du savoir de l'analyste, c'est qu'à cette place là que j'ai appelée tétrapode ou quadripède à la place de la vérité se tient S 2, le savoir. C'est un savoir lui-même qui est donc toujours à mettre en question. De l'analyse, il y a une chose par contre à prévaloir : c'est qu'il y a un savoir qui se tire du sujet lui-même ; à la place pôle de la jouissance, le discours analytique met \$. C'est dans le trébuchement, dans l'action ratée, dans le rêve, dans le travail de l'analysant que résulte ce savoir, ce savoir qui, lui, n'est pas supposé, il est savoir, savoir caduque, rogaton de savoir surrogaton de savoir : c'est cela l'inconscient. Ce savoir-là, c'est ce que j'assume je définis pour ne pouvoir se poser, trait nouveau dans l'émergence, que de la jouissance du sujet.

3 MARS 1972

Je m'excuse, c'est la première fois que je suis en retard, je vous avertis : je suis malade. Vous êtes là, j'y suis aussi, c'est bien pour vous. Je veux dire par là que je me sens anormalement bien sous l'influence d'une petite température et de quelques drogues, de sorte que, si jamais, tout d'un coup cette situation changeait j'espère que ceux qui m'entendent depuis longtemps expliqueront aux nouveaux que c'est la première fois que ça m'arrive.

Alors je vais essayer, ce soir, donc d'être au niveau de ce que vous attendez, ce que vous attendez ici où j'ai dit que je m'amuse. Ça n'est pas absolument forcé que ça reste toujours du même ton. Vous voudrez bien m'excuser, ça ne sera certainement pas dû à mon état anormal. Ça sera bien selon la ligne de ce que j'ai, ce soir, l'intention de vous dire.

Ailleurs évidemment je ne ménage guère mon auditoire. Si quelques uns qui sont là - j'en aperçois quelques uns - se souviennent de ce dont j'ai parlé la dernière fois, j'ai parlé en somme de cette chose que j'ai résumée dans le noeud borroméen, je veux dire une chaîne de trois, et tel qu'à détacher un des anneaux de cette chaîne, les deux autres ne peuvent plus un seul instant tenir ensemble. De quoi ça relève ? Je suis bien forcé de vous l'expliquer, puisque après tout je ne suis pas sûr que donné tout simple, tout brut comme ça, ça se suffise pour tous.

Ça veut dire une question concernant ce qui est la condition du discours de l'inconscient, ça veut dire une question posée à ce qu'est le langage. En effet, c'est là une question qui n'est pas tranchée. Le langage doit-il être abordé dans sa grammaire, auquel cas - c'est certain -il relève d'une topologie...

X : - Qu'est-ce que c'est une topologie ?

LACAN : - Qu'est-ce que c'est qu'une topologie ? Comme cette personne est gentille ! Une topologie, c'est une chose qui a une définition mathématique. La topologie, c'est ceci qui s'aborde d'abord par des rapports non métriques, par des rapports déformables. C'est à proprement parler le cas de ces sortes de cercles souples qui constituaient mon

JE TE DEMANDE

DE ME REFUSER

CE QUE JE T'OFFRE

Chacun est une chose fermée souple et qui ne tient qu'à être enchaînée aux autres.

Rien ne se soutient tout seul. Cette topologie, du fait de son insertion mathématique, est liée à des rapports -justement c'est ce que servait à démontrer mon dernier séminaire - elle est liée à des rapports de pure signifiante, c'est-à-dire que c'est en tant que ces trois termes sont trois que nous voyons que de la présence du troisième s'établit entre les deux autres une relation. C'est cela que veut dire le nœud borroméen.

Il y a une autre façon d'aborder le langage et, bien sûr, la chose est actuelle, elle est actuelle pour le fait que quelqu'un que j'ai nommé - il se trouve que je l'ai nommé juste après que l'eût fait Jakobson, mais que, comme il arrive, je l'avais connu juste avant - c'est à savoir un nommé René Thom, et ce quelqu'un tente en somme, certainement non sans en avoir déjà frayé certaines voies, à aborder la question du langage sous le biais sémantique, c'est-à-dire non pas de la combinaison signifiante en tant que la mathématique pure peut nous aider à la concevoir comme telle, mais sous l'angle sémantique, c'est-à-dire non sans recourir aussi à la mathématique, à trouver dans certaines courbes, ajouterais-je, certaines formes, ajouterais-je qui se déduisent de ces courbes, quelque chose qui nous permettrait de concevoir le langage comme, dirai-je, quelque chose comme l'écho des phénomènes physiques. C'est à partir, par exemple, dans ce qui est purement et simplement communication de phénomènes de résonance que seraient élaborées des courbes qui, pour valoir dans un certain nombre de relations fondamentales, se trouveraient secondairement se rassembler, s'homogénéiser, si l'on peut dire, être prises dans une même parenthèse d'où résulteraient les diverses fonctions grammaticales. Il me semble qu'il y a déjà un obstacle à concevoir les choses ainsi : c'est qu'on est forcé de mettre sous le même terme «verbe» des types d'action fort différentes. Pourquoi le langage aurait-il en quelque sorte rassemblé dans une même catégorie des fonctions qui ne peuvent se concevoir d'origine que sous les modes d'émergence très différents ? Néanmoins la question reste en suspens.

Il est certain qu'il y aurait quelque chose d'infiniment satisfaisant à considérer que le langage est en quelque sorte modelé sur les fonctions supposées être de la réalité physique, même si cette réalité n'est abordable que par le biais d'une fonctionnalisation mathématique.

Ce que je suis, pour moi, en train, pour vous, d'avancer, c'est quelque chose qui foncièrement s'attache à l'origine purement topologique du langage. Cette origine topologique, je crois pouvoir en rendre compte à partir de ceci qu'elle est liée essentiellement à quelque chose qui arrive sous le biais, chez l'être parlant, de la sexualité. L'être parlant est-il parlant à cause de ce quelque chose qui est arrivé à la sexualité parce qu'il est l'être parlant, c'est une affaire où je m'abstiens de trancher, vous en laissant le soin.

Le schème fondamental de ce dont il s'agit et que, ce soir, je vais tenter de pousser devant vous un peu plus avant est ceci : la fonction dite « sexualité » est définie, autant que nous en sachions quelque chose - nous en savons quand

même un bout, ne serait-ce que par expérience - de ceci que les sexes sont deux, quoi qu'en pense un auteur célèbre, qui, je dois dire, dans son temps, avant qu'elle eût pondu ce livre qui s'appelle «Le deuxième sexe», avait cru, en raison de je ne sais quelle orientation - car, à la vérité, je n'avais encore commencé de rien enseigner - avait cru devoir en référer à moi avant de pondre «Le deuxième sexe». Elle m'appela au téléphone pour me dire qu'assurément elle avait besoin de mes conseils pour l'éclairer sur ce qui devait être l'affluent psychanalytique à son ouvrage. Comme je lui faisais remarquer qu'il faudrait bien au moins - c'est un minimum, puisque je parle depuis 20 ans et ce n'est pas par hasard - qu'il faudrait bien cinq ou six mois pour que je lui débrouille la question, elle me fit observer qu'il n'était pas question, bien sûr, qu'un livre qui était déjà en cours d'exécution attendît si longtemps, les lois de la production littéraire étant telles qu'il lui semblait exclu d'avoir avec moi plus de trois ou quatre entretiens. A la suite de quoi, je déclinais cet honneur.

Le fondement de ce que je suis, depuis un moment, en train de sortir pour vous, très précisément depuis l'année dernière, est très précisément ceci qu'il n'y a pas de deuxième sexe : il n'y a pas de deuxième sexe à partir du moment où entre en fonction le langage. Ou pour dire les choses autrement concernant ce qu'on appelle l'hétérosexualité, c'est très précisément en ceci : c'est que le mot $\epsilon\tau\epsilon\rho\acute{o}\varsigma$, qui est le terme qui sert à dire «autre» en grec, est très précisément dans cette position pour le rapport que chez l'être parlant on appelle sexuel, de se vider en tant qu'être et c'est précisément ce vide qu'il offre à la parole que j'appelle le lieu de l'Autre, à savoir ce où s'inscrivent les effets de la dite parole. Je ne vais pas nourrir ce que je dis - parce qu'après tout ça nous retarderait ici - de quelques références étymologiques, comment $\epsilon\tau\epsilon\rho\acute{o}\varsigma$ se dit dans certain dialecte grec que je vous épargnerais même de vous nommer, $\alpha\tau\epsilon\rho\acute{o}\varsigma$, comment cet $\epsilon\tau\epsilon\rho\acute{o}\varsigma$ se rallie à $\delta\epsilon\upsilon\tau\epsilon\rho\acute{o}\varsigma$ et très précisément marque que ce $\delta\epsilon\upsilon\tau\epsilon\rho\acute{o}\varsigma$, dans l'occasion, est si je puis dire élidé.

$$\begin{array}{cc} \exists x. \overline{\Phi x} & \overline{\exists x. \Phi x} \\ \forall x. \Phi x & \overline{\forall x. \Phi x} \end{array}$$

Il est clair que ceci peut paraître surprenant, comme il est évident que depuis des temps une telle formule - car je ne sache pas qu'il y ait un repère d'un temps où elle aurait été formulée - une telle formule est très précisément ce qui est ignoré. Je prétends néanmoins et je vous soutiens - c'est ce que vous voyez au tableau - que c'est là ce qu'apporte l'expérience psychanalytique. Pour ceci, rappelons sur quoi repose ce que nous pouvons avoir de la conception, non pas de l'hétérosexualité - puisqu'elle est en somme fort bien nommée, si vous suivez ce que je viens d'avancer à l'instant - mais de la bisexualité.

Au point où nous en sommes de nos énoncés concernant ladite sexualité, qu'avons nous ? Ce à quoi nous nous référons - et ne croyez pas que ça aille de soi - ce à quoi nous nous référons, c'est au modèle supposé animal. Il y a donc un rapport entre les sexes et l'image animale de la copulation, qui nous semble pour nous un modèle suffisant de ce qu'il en est du rapport et, du même coup, que ce qu'il est sexuel, est considéré comme besoin. Ce n'est pas là - loin de là, croyez-le - ce qu'il a été de toujours. Je n'ai pas besoin de rappeler ce que veut dire «connaître» au sens biblique du mot. Depuis toujours le rapport du *vous* à quelque chose qui en subirait l'empreinte passive, qu'on appelle diversement, mais assurément dont la dénomination grecque la plus usuelle est celle de la *ὑλη*, depuis toujours le mode de la relation qui s'engendre de l'esprit a été considéré comme modelant non pas du tout simplement la relation animale, mais le mode fondamental d'être de ce qu'on tenait pour être le monde. Les chinois depuis longtemps font appel à deux essences fondamentales qui sont respectivement l'essence féminine qu'ils appellent le Yin pour l'opposer au Yang qu'il se trouve que j'ai écrit - par hasard sans doute - au-dessous.



S'il y avait un rapport articulable sur le plan sexuel, s'il y avait un rapport articulable chez l'être parlant, devrait-il s'énoncer - c'est là la question - de tous ceux d'un même sexe à tous ceux de l'autre. C'est évidemment l'idée que nous suggère, au point où nous en sommes la référence à ce que j'ai appelé le modèle animal : aptitude de chacun d'un côté à valoir pour tous les autres de l'autre. Vous voyez donc que l'énoncé se promulgue selon la forme, la forme sémantique significative, de l'Universelle. A remplacer, dans ce que j'ai dit «chacun» par «quiconque» ou par «n'importe qui» - n'importe qui d'un de ces côtés - nous serions tout à fait dans l'ordre de ce que suggère ce qui s'appellerait - reconnaissez dans ce conditionnel quelque chose à quoi fait écho mon «Discours qui ne SERAIT pas du semblant» - eh, bien, à remplacer «chacun» par «quiconque», vous seriez bien dans cette indétermination de ce qu'il est choisi dans chaque «tous» pour répondre à tous les autres.

Le «chacun» que j'ai employé d'abord a tout de même cet effet de vous rappeler qu'après tout, si j'ose dire, le rapport effectif n'est pas sans évoquer l'horizon du «un à un», de l'«à chacun sa chacune». Ceci, correspondance biunivoque, fait écho à ce que nous savons qu'il est essentiel à présentifier le nombre. Remarquons ceci, c'est que nous ne pouvons dès l'abord éliminer l'existence de ces deux dimensions et qu'on peut même dire que le modèle animal est justement ce qui suggère le fantasme «animique». Si nous n'avions pas ce modèle animal, même si le choix est de rencontre, l'accouplement bi-univoque est ce qui nous en apparaît, à savoir qu'il y a deux animaux qui copulent ensemble, eh bien, nous n'aurions pas cette dimension essentielle qui est très précisément que la rencontre est unique. Ce n'est pas par hasard si je dis que c'est de là, de là seulement, que se foment le modèle animique : appelons ça la rencontre d'âme à âme. Celui qui

sait la condition de l'être parlant n'a en tout cas pas à s'étonner que la rencontre,, à partir de ce fondement, sera justement à répéter en tant qu'unique. Il n'y a là besoin de faire entrer en jeu aucune dimension de vertu. C'est la nécessité même de ce qui, chez l'être parlant se produit d'unique : c'est qu'il se répète. C'est bien en quoi ce n'est que du modèle animal que se soutient et se foment le fantasme que j'ai appelé «animique», c'est-à-dire que c'est un fantasme qui est là pour dire

«le langage n'existe pas», ce qui n'est évidemment pas sans intérêt dans le champ analytique.

Ce qui nous donne l'illusion du rapport sexuel chez l'être parlant, c'est tout ce qui matérialise l'Universel dans un comportement qui est effectivement de troupe dans les rapports entre les sexes. J'ai déjà souligné que dans la quête ou la chasse, comme vous voudrez, sexuelle, les garçons s'encouragent et que, pour les filles, elle s'aiment à se relever, tant cela les avantage. C'est une remarque éthologique que j'ai faite, quant à moi, mais qui ne tranche rien, car il suffit de réfléchir pour y voir un virage assez équivoque pour qu'il ne puisse pas se soutenir longtemps. Pour être ici plus insistant et m'en tenir au niveau de l'expérience la plus rase - je veux dire «à ras de terre» - l'expérience analytique, je vous rappellerai que l'Imaginaire qui est ce que nous reconstituons dans le modèle animal - que nous reconstituons à notre idée, bien sûr, car il est clair que nous ne pouvons le reconstruire que par l'observation - mais l'Imaginaire, par contre, nous en avons une expérience, une expérience qui n'est pas aisée, mais que la psychanalyse nous a permis d'étendre et, pour dire les choses crûment, il ne me sera pas difficile de me faire entendre que si j'avance - je vais appeler ça crûment tout de suite, c'est cruel qu'il faut dire - eh bien, mon Dieu, qu'en toute rencontre sexuelle, s'il y a quelque chose que la psychanalyse permet d'avancer, c'est bien je ne sais quel profil d'autre présence pour lequel le terme vulgaire de «partouze» n'est pas absolument exclu. Cette référence en elle-même n'a rien de décisif, puisqu'après tout on pourrait prendre l'air sérieux et dire que c'est justement là le stigmate de l'anomalie, comme si la normale - en deux mots - était situable quelque part. Il est certain qu'à avancer ce terme, celui que je viens d'épingler de ce nom vulgaire, je n'ai certainement pas cherché à faire vibrer chez vous la lyre érotique et que si simplement ça a une petite valeur d'éveil, que ça vous donne au moins cette dimension, non pas celle qui peut ici faire écho d'Eros, mais simplement la dimension pure du réveil. Je ne suis certes pas là pour vous amuser dans cette corde !

Tâchons maintenant de frayer ce qu'il en est de la parenté de l'Universelle avec notre affaire, à savoir l'énoncé par quoi les objets devraient se répartir en deux «tous» d'équivalence opposée. Je viens de vous faire sentir qu'il n'y a nullement lieu d'exiger l'équinuméricité des individus et j'ajouterai que j'ai cru soutenir ce que j'avais à avancer simplement de la bi-univocité de l'accouplement. Ce sont ce qui serait, si c'était possible, deux Universelles définies donc par le seul établissement de la possibilité d'un rapport de l'un à l'autre ou de l'autre à l'un. Le dit rapport n'a absolument rien à faire avec ce qu'on appelle couramment des

rapports sexuels. On a des tas de rapports à ces rapports. Et, sur ces rapports, on a aussi quelques petits rapports : ça occupe notre vie terrestre ... Au niveau où je le place, il s'agit de fonder ce rapport dans des universelles : comment l'universelle «Homme» se rapporte à l'universelle «Femme» ? C'est là la question qui s'impose à nous du Fait que le langage très précisément exige que ce soit par là qu'il soit fondé. S'il n'y avait pas de langage, eh bien, il n'y aurait pas non plus de question. Nous n'aurions pas à faire entrer en jeu l'universel.

Ce rapport, pour préciser, rendre l'Autre absolument étranger à ce qui pourrait être ici purement et simplement secondant, est ce qui peut-être, ce soir, me forcera d'accentuer le A dont je marque cet Autre comme vide, de quelque chose de supplémentaire, un «H», le «Hautre» qui ne serait pas une si mauvaise manière de faire entendre la dimension de «Hun» qui peut ici entrer en jeu, soit de nous apercevoir que, par exemple, tout ce que nous avons d'élucubrations philosophiques n'était pas par hasard sorti d'un nommé Socrate manifestement hystérique, je veux dire cliniquement. Enfin, nous avons le rapport de ses manifestations d'ordre cataleptique. Le nommé Socrate, s'il a pu soutenir un discours dont il n'est pas pour rien qu'il est à l'origine du discours de la science, c'est très précisément pour avoir fait venir, comme je le définis, à la place du semblant, le sujet. Et ceci, il l'a pu très précisément en raison de cette dimension qui, pour lui, présentifiait le «Hautre» comme tel, à savoir cette haine de sa femme, pour l'appeler par son nom : cette personne, c'était sa femme au point qu'elle « s'affemait » à tel point que, lui, il a fallu au moment de sa mort qu'il la prie poliment de se retirer pour laisser à la dite, la dite mort, toute sa signification politique. C'est simplement une dimension d'indication concernant le point où gît la question que nous sommes en train de soulever.

J'ai dit que, si nous pouvons dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ce n'est assurément pas en toute innocence, c'est parce que l'expérience, à savoir un mode de discours qui n'est point absolument celui de l'Hystérique, mais celui que j'ai inscrit sous une répartition quadripodique comme étant le discours analytique et que ce qui ressort de ce discours, c'est la dimension jamais jusqu'à présent évoquée de la fonction phallique, c'est à savoir que ce quelque chose par quoi ce n'est pas du rapport sexuel que se caractérise au moins l'un des deux termes et très précisément celui auquel s'attache ici ce mot, l'Hun, non pas que sa position d'Hun serait réductible à ce quelque chose qu'on appelle du terme «mâle», soit, dans la terminologie chinoise, l'essence du Yang, c'est très précisément au contraire en raison de ce qui après tout d'être rappelé pour accentuer le sens, le sens voilé parce qu'il nous vient de loin, du terme d'organe, c'est justement ce qui n'est organe, pour accentuer les choses, que comme un ustensile. C'est autour de l'ustensile que l'expérience analytique nous incite à voir tourner tout ce qui s'énonce du rapport sexuel. Ceci est une nouveauté, je veux dire, répond à l'émergence d'un discours qui assurément n'était jamais venu encore au jour, et qui ne saurait se concevoir sans la préalable émergence du discours de la science en tant qu'il est insertion du langage sur le réel mathématique.

J'ai dit que ce qui stigmatise ce rapport d'être dans le langage profondément subverti est très précisément ceci qu'il n'y a plus moyen, comme ça s'est fait pourtant, mais dans une dimension qui me paraît être de mirage, il ne peut plus s'écrire en termes d'essence mâle et femelle. Que c'est de «ne pouvoir s'écrire», qu'est-ce que ça veut dire, puisque après tout ça s'est déjà écrit. Si je repousse cette ancienne écriture au nom du discours analytique, vous pourriez m'objecter une objection bien plus valable : que je l'écris, moi aussi, puisque aussi bien - c'est ce que je viens de remonter une fois de plus au tableau - c'est quelque chose qui prétend supporter d'une écriture quoi ? Le réseau de l'affaire sexuelle.

Néanmoins cette écriture ne s'autorise, ne prend sa forme que d'une écriture très spécifiée, à savoir ce qu'a permis d'introduire dans la logique l'irruption précisément de ce qu'on me demandait tout à l'heure, à savoir une topologie mathématique. Ce n'est qu'à partir de l'existence de la formulation de cette topologie que nous avons pu, de toute proposition, imaginer que nous fassions fonction propositionnelle, c'est-à-dire quelque chose qui se spécifie de la place vide qu'on y laisse et en fonction de laquelle se détermine l'argument.

Ici, je veux vous faire remarquer que très précisément ce que j'emprunte, à l'occasion, à l'inscription mathématique, en tant qu'elle se substitue aux premières formes, je ne dis pas formalisations, aux formes ébauchées par Aristote dans un style logistique, que donc cette inscription sous le terme fonction argument pourra, semble-t-il, nous offrir un terme aisé à spécifier l'opposition sexuelle. Qu'y faudrait-il ? Il y suffirait que les fonctions respectives du mâle et de la femelle se distinguassent très précisément comme le Yin et le Yang. C'est très précisément de ce que la fonction est unique, qu'il s'agit toujours de Φ de x , que s'engendre, comme vous le savez - comme il n'est pas possible, du seul fait que vous soyez ici, que vous n'en n'ayez pas au moins une petite idée - que s'engendre la difficulté et la complication.

Φ de x affirme qu'il est vrai - c'est le sens qu'a le terme de fonction - qu'il est vrai que ce qui se rapporte à l'exercice, au registre de l'acte sexuel, relève de la fonction phallique. C'est très précisément en tant qu'il s'agit de fonction phallique, de quelque côté que nous regardions, je veux dire d'un côté ou de l'autre, que quelque chose nous sollicite de demander alors en quoi les deux partenaires diffèrent et c'est très précisément ce qu'inscrivent les formules que j'ai mises au tableau.

S'il s'avère que, du fait de dominer également les deux partenaires, la fonction phallique ne les fait pas différents, il n'en reste pas moins que c'est d'abord ailleurs que nous devons chercher la différence. Et c'est en quoi ces formules, celles inscrites au tableau, méritent d'être interrogées sur les deux versants, le versant de gauche s'opposant au versant de droite, le niveau supérieur s'opposant au niveau inférieur, qu'est-ce que cela veut dire ? Ce que ça veut dire

mérite d'être ausculté, si je puis dire, c'est à savoir d'être interrogé je dirais d'abord sur ce en quoi elles peuvent faire montre d'un certain abus.

$$\begin{array}{cc} \exists x . \overline{\Phi x} & \overline{\exists x} . \overline{\Phi x} \\ \forall x . \Phi x & \overline{\forall x} . \Phi x \end{array}$$

Il est clair que ce n'est pas parce que j'ai usé d'une formulation faite de l'irruption des mathématiques dans la logique, que je m'en sers tout à fait de la même façon. Et mes premières remarques vont consister à montrer qu'en effet la façon dont j'en use est telle qu'elle n'est aucunement traductible en termes de logique des propositions. Je veux dire que le mode sous lequel la variable, ce qu'on appelle la variable, à savoir ce qui fait place à l'argument, est quelque chose qui est ici tout à fait spécifié par la forme quadruple sous laquelle le relation de l'argument à la fonction est posée.

Pour simplement introduire ce dont il s'agit, je vous rappellerai qu'en logique des propositions, nous avons, de premier plan - il y en a d'autres les quatre relations fondamentales qui en quelque sorte sont le fondement de la logique des propositions, qui sont respectivement la négation, la conjonction, la disjonction et l'implication. Il y en a d'autres, mais ce sont les premières et toutes les autres s'y ramènent. J'avance que la façon dont se trouvent écrites nos positions d'argument et de fonction est telle que la relation dite de négation par quoi ce qui est posé comme vérité ne saurait se nier que par le mot «faux», eh bien, très précisément ceci ici est insoutenable. Car vous pouvez voir qu'au niveau, quel qu'il soit, je veux dire le niveau inférieur et le niveau supérieur, l'énoncé de la fonction, à savoir qu'elle est phallique, l'énoncé de la fonction est posé, soit comme une vérité, soit précisément comme à écarter, puisque après tout la vraie vérité, ça serait justement ce qui ne s'écrit pas, ce qui ici ne peut s'écrire que sous la forme qui conteste la fonction phallique, à savoir : «Il n'est pas vrai que la fonction phallique soit ce qui fonde le rapport sexuel» et dans les deux cas, à ces deux niveaux qui sont comme tels indépendants, dont il ne s'agit pas du tout de faire de l'un la négation de l'autre, mais au contraire de l'un l'obstacle à l'autre, par contre, ce que vous voyez se répartir, c'est justement un «Il existe» et un «Il n'existe pas», c'est un «Tout» d'un côté, «Tout x», à savoir le domaine de ce qui est là ce qui se définit par la fonction phallique, et la différence de la position de l'argument dans la fonction phallique, c'est très précisément que ce n'est «Pas toute» femme qui s'y inscrit, vous voyez bien que, loin que l'un s'oppose à l'autre comme sa négation, c'est tout au contraire de leur subsistance, ici très précisément comme niée, qu'il y a un x qui peut se soutenir dans cet au-delà de la fonction phallique, et de l'autre côté, il n'y en a pas pour la simple raison qu'une femme

ne saurait être châtrée pour les meilleurs raisons. C'est un certain niveau, c'est le niveau de ce qui justement nous est barré dans le rapport sexuel tandis qu'au niveau de la fonction phallique, c'est très précisément en ce qu'au «Tout» s'oppose le «Pas Toute» qu'il y a chance d'une répartition de gauche à droite de ce qui se fondera comme mâle et comme femelle. Loin donc que la relation de négation nous force à choisir, c'est au contraire en tant que, loin d'avoir à choisir, nous avons à répartir, que les deux côtés s'opposent légitimement l'un à l'autre.

j'ai parlé, après la négation, de la conjonction. La conjonction, je n'aurai besoin, pour lui régler son compte dans l'occasion, que de faire la remarque, la remarque dont j'espère qu'il y a ici assez de gens qui auront vaguement brouillé un livre de logique pour que je n'aie pas besoin d'insister, c'est à savoir que la conjonction est fondée très précisément sur ceci qu'elle ne prend valeur que du fait que deux propositions peuvent être toutes deux vraies. C'est justement ce que d'aucune façon ne nous permet ce qui est inscrit au tableau, puisque vous voyez bien que, de droite à gauche, il n'y a aucune identité et que très précisément là où il s'agit de ce qui est posé comme vrai, à savoir Φ de x , c'est justement à ce niveau que les Universelles ne peuvent se rejoindre, l'Universelle du côté gauche ne s'opposant de l'autre côté, du côté droit, qu'au fait qu'il n'y a pas d'Universelle articulable, c'est à savoir que la femme au regard de la fonction phallique ne se situe que de «pas toute» y être sujette. L'étrange est que pour autant la disjonction ne tient pas plus, si vous vous rappelez que la disjonction ne prend valeur que du fait que deux propositions ne peuvent être, c'est impossible qu'elles soient fausses en même temps. C'est assurément la relation, dirons-nous la plus forte ou la plus faible, c'est assurément la plus forte en ceci que c'est elle qui est la plus dure à cuire, puisqu'il faut un minimum pour qu'il y ait disjonction, que la disjonction rend valable qu'une proposition soit vraie, l'autre fausse, que bien sûr toutes les deux soient vraies, ceci s'ajoutant à ce que j'ai appelé «l'une vraie, l'autre fausse» -c'est peut-être «l'une fausse, l'autre vraie» - il y a donc au moins trois cas combinatoires où la disjonction se soutient, la seule chose qu'elle ne puisse pas admettre, c'est que toutes les deux soient fausses.

Or, nous avons ici deux fonctions qui sont posées comme n'étant pas - je vous l'ai dit tout à l'heure - la vraie vérité, à savoir celles qui sont en haut, nous semblons ici tenir quelque chose qui donne l'espoir, à savoir qu'à tout le moins nous aurions articulé une véritable disjonction. Or, remarquez ce qui est écrit qui est quelque chose que j'aurai l'occasion d'articuler d'une façon qui le fasse vivre, c'est qu'il n'y a très précisément d'un côté que ce Φ de x avec le signe de la négation au-dessous, à savoir que c'est en tant que la fonction phallique ne fonctionne pas qu'il y a chance de rapport sexuel, que nous avons posé qu'il faut qu'il existe un x pour cela. Or de l'autre côté, qu'avons nous ? Qu'il n'en existe pas d'autre, de sorte qu'on peut dire que le sort de ce qui serait un mode sous lequel se soutiendrait la différenciation du mâle et de la femelle, de l'homme et de la femme, chez l'être parlant, cette chance que nous avons qu'il y ait ceci, c'est que, si à un niveau il y a discordance - et nous verrons ce que tout à l'heure j'entends dire par là

je veux dire au niveau des Universelles qui ne se soutiennent pas du fait de l'inconsistance d'un d'entre eux, que se passe-t-il là où nous écartons la fonction elle-même, c'est que, si d'un côté il est supposé qu'il existe un x qui satisfasse à Φ de x nié, Φx , de l'autre nous avons l'expresse formulation qu'aucun x , ce que j'ai illustré de dire que la femme, pour les meilleures raisons, ne saurait être châtrée, mais il n'y a justement que l'énoncé aucun x , c'est-à-dire qu'au niveau où la disjonction aurait chance de se produire, nous ne trouvons d'un côté que UN - ou tout au moins ce que j'ai avancé de l'«au-moins-un» - et de l'autre très précisément la non existence, c'est-à-dire le rapport de UN à ZÉRO.

Très précisément, au niveau où le rapport sexuel aurait chance, non pas du tout d'être réalisé, mais simplement d'être espéré au-delà de l'abolition par l'écart de la fonction phallique, nous ne trouvons plus comme présence, oserais-je dire, que l'un des deux sexes. C'est très précisément ceci qui est évidemment ce qu'il nous faut rapprocher de l'expérience telle que vous êtes habitués à la voir s'énoncer sous cette forme que la femme suscite de ce que l'universelle pour elle ne fasse surgir que la fonction phallique, où elle participe, comme vous le savez - ceci est l'expérience, hélas, trop quotidienne pour ne pas voiler la structure - mais elle n'y participe qu'à la vouloir

- soit ravir à l'homme,

- soit, mon Dieu, qu'elle lui en impose le service, pour le cas « ou pire» - c'est le cas de le dire - qu'elle le lui rendrait. Mais très précisément ceci ne l'universalise pas, ne serait-ce que de ceci qui est cette racine du «pas toute», qu'elle recèle une autre jouissance que la jouissance phallique, la jouissance dite proprement féminine qui n'en dépend nullement.

Si la femme n'est «pas toute», c'est que sa jouissance, elle, est duelle et c'est bien ce qu'a révélé Tirésias quand il est revenu d'avoir été, par la grâce de Zeus, Thérèse pour un temps, avec naturellement la conséquence que l'on sait et qui était là enfin comme étalée, si je puis dire, visible - c'est le cas de le dire pour Oedipe pour lui montrer ce qui l'attendait comme d'avoir existé, justement lui, comme homme de cette possession suprême qui résultait de la duperie où sa partenaire le maintenait de la véritable nature de ce qu'elle offrait à sa jouissance ou bien - disons-le autrement - faute que sa partenaire lui demandât de refuser ce qu'elle lui offrait, ceci évidemment manifestant, mais au niveau du mythe, ceci que, pour exister comme homme à un niveau qui échappe à la fonction phallique, il n'avait d'autre femme que celle-là qui pour lui n'aurait justement pas dû exister.

Voilà. Pourquoi ce «n'aurait pas dû», pourquoi la théorie de l'inceste, ça rendrait nécessaire enfin que je m'engage sur cette voie des «Noms du Père» où très précisément j'ai dit que je ne m'engagerais plus jamais. C'est comme ça, parce qu'il s'est trouvé que j'ai relu, parce que quelqu'un m'en a prié, cette première conférence de l'année. 1963 -vous souvenez - à Ste. Anne, c'est bien pour ça que j'y suis revenu, j'ai relu ça, ça se relit, ça se lit, ça a même une certaine

dignité, de sorte que je la publierai si je publie encore, ce qui ne dépend pas de moi ! Il faudrait que d'autres publient un peu avec moi, ça m'encouragerait. Si je le publie, on verra avec quel soin j'ai repéré alors - mais je l'ai déjà dit depuis cinq ans sur un certain nombre de registre, la métaphore paternelle notamment, le nom propre, il y avait tout ce qu'il fallait pour que, avec la Bible, on donne un sens à cette élucubration mythique de mes dires. Mais je ne le ferai plus jamais. Je ne le ferai plus jamais parce qu'après tout je peux me contenter de formuler les choses au niveau de la structure logique qui, après tout, a bien ses droits..

Ce que je veux vous dire, c'est que cet $\bar{B}$ de x barré, $-\bar{B}x$, à savoir qu'il n'existe pas rien d'autre qui, à un certain niveau, celui où il y aurait chance qu'il y ait le rapport sexuel, que cet $\epsilon\tau\epsilon\pi\omicron\varsigma$ en tant qu'absent, c'est pas du tout forcément le privilège du sexe féminin, c'est simplement l'indication de ce qui est dans mon graphe - je dis ça parce que ça a eu son petit sort - de ce que j'inscris du signifiant de $\bar{A}x$, ça veut dire : l'Autre, d'où qu'on le prenne, l'Autre est absent, à partir du moment où il s'agit du rapport sexuel.

Naturellement au niveau de ce qui fonctionne, c'est-à-dire la fonction phallique, il y a simplement cette discordance que je viens de rappeler, à savoir que, d'un côté et de l'autre, là, pour le coup, on n'est pas dans la même position, à savoir que d'un côté on a l'Universelle fondée sur un rapport nécessaire à la fonction phallique et de l'autre côté un rapport contingent parce que la femme n'est « pas-toute ».

Je souligne donc qu'au niveau supérieur le rapport fondé sur la disparition, l'évanouissement de l'existence de l'un des partenaires qui laisse la place vide à l'inscription de la parole, n'est pas à ce niveau-là le privilège d'aucun côté. Seulement pour qu'il y ait fondement du sexe, comme on dit, il faut qu'ils soient deux. Zéro et Un, assurément ça fait deux, ça fait deux sur la plan symbolique, à savoir pour autant que nous accordions que l'existence s'enracine dans le symbole. C'est ce qui définit l'être parlant.

Assurément il est quelque chose, peut-être bien ... qu'est ce qui n'est pas ce qu'il est. Seulement cet être, il est absolument insaisissable. Et il est d'autant plus insaisissable qu'il est forcé, pour se supporter, de passer par le symbole. Il est clair qu'un être quand il en vient à n'être que du symbole, est justement cet être sans être, auquel, du seul fait que vous parliez, vous participez tous ; mais par contre il est bien certain que ce qui se supporte, c'est l'existence, et pour autant qu'exister ce n'est pas être, c'est-à-dire que c'est dépendre de l'autre. Vous êtes bien là, tous par quelque côté, à exister, mais pour ce qui est de votre être, vous n'êtes pas tellement tranquilles ! Autrement vous ne viendriez pas en chercher l'assurance dans tant d'efforts psychanalytiques.

C'est évidemment là quelque chose qui est tout à fait originel dans la première émergence de la logique. Dans la première émergence de la logique,

il y a quelque chose qui est tout à fait frappant, c'est la difficulté, la difficulté et le flottement qu'Aristote manifeste à propos du statut de la proposition particulière. Ce sont des difficultés qui ont été soulignées ailleurs, que je n'ai pas découvertes, et pour ceux qui voudront s'y reporter, je leur conseille le cahier numéro 10 des «Cahiers pour l'analyse» où un premier article d'un nommé Jacques Brunswig est là-dessus excellent. Ils y verront parfaitement pointée la difficulté qu'Aristote a avec la Particulière. C'est qu'assurément il perçoit que l'existence d'aucune façon ne saurait s'établir que hors l'Universelle, c'est bien en quoi il situe l'existence au niveau de la Particulière, laquelle Particulière n'est nullement suffisante pour la soutenir, encore qu'il en donne l'illusion grâce à l'emploi du mot «quelque».

Il est clair qu'au contraire ce qui résulte de la formalisation dite des quanteurs - dite des quanteurs en raison d'une trace laissée, dans l'histoire philosophique, par le fait qu'un nommé Apulée qui était un romancier pas de très bon goût et un mystique certainement effréné et qui s'appelait Apulée, je vous l'ai dit, il a fait « L'âne d'or » - c'est cet Apulée qui, un jour, a introduit que dans Aristote ce qui concernait le «plus» et le «quelque» était de l'ordre de la quantité. Ce n'est rien de tel, c'est au contraire simplement deux modes différents de ce que je pourrais appeler, si vous me passez ça qui est un peu improvisé, l'incarnation du symbole, à savoir que le passage dans la vie courante, qu'il y ait des «tous» et des «quelques» dans toutes les langues, c'est bien là ce qui assurément nous force à poser que le langage doit tout de même avoir une racine commune et que, comme les langues sont très profondément différentes dans leur structure, il faut bien que ce soit par rapport à quelque chose qui n'est pas le langage.

Bien sûr, on comprend ici que les gens glissent et que, sous prétexte que ce qu'on pressent être cet au-delà du langage ne peut-être que mathématique, on s'imagine, parce que c'est le nombre, qu'il s'agit de la quantité. Mais, peut-être justement, mais peut-être justement n'est-ce pas à proprement parler le nombre dans toute sa réalité auquel le langage donne accès, mais seulement d'être capable d'accrocher le Zéro et le Un. Ce serait par là que se serait faite l'entrée de ce Réel, ce Réel seul à pouvoir être l'au-delà du langage, à savoir le seul domaine où peut se formuler une impossibilité symbolique.

Ce fait que, du rapport, lui accessible au langage, accessible au langage s'il est fondé très justement du non-rapport sexuel, qu'il ne puisse donc affronter le Zéro et le Un, ceci trouverait, assurerait aisément son reflet dans l'élaboration par Frege de sa genèse logique des nombres.

Je vous ai dit, indiqué tout au moins, ce qui fait difficulté dans cette genèse logique, à savoir justement la béance, que je vous ai soulignée du triangle mathématique, entre ce Zéro et ce Un, béance que redouble leur opposition d'affrontement. Que déjà ce qui peut intervenir ne soit là que du fait que ce soit là l'essence du premier couple, que ce ne puisse être qu'un troisième et que la béance comme telle soit toujours laissée du deux, c'est là quelque chose

d'essentiel à rappeler en raison de quelque chose de bien plus dangereux à laisser subsister dans l'analyse que les aventures mythiques d'Oedipe, qui sont en elles-mêmes sans aucun inconvénient, pour autant qu'elles structurent admirablement la nécessité qu'il y ait quelque part au moins Un qui transcende ce qu'il en est de la prise de la fonction phallique. Le mythe du Père primitif ne veut rien dire d'autre. Ceci y est très suffisamment exprimé pour que nous puissions en faire aisément usage, outre que nous le trouvons confirmé par la structuration logique qui est celle que je vous rappelle de ce qui est inscrit au tableau.

Par contre, assurément rien de plus dangereux que les confusions sur ce qu'il en est de l'Un. L'Un, comme vous le savez, est fréquemment évoqué par Freud comme signifiant ce qu'il en est d'une essence de l'Eros qui serait faite justement de la fusion, à savoir que la libido serait de cette sorte d'essence qui, des deux, tendrait à faire Un et qui, mon Dieu, selon un vieux mythe qui assurément n'est pas du tout de bonne mystique, serait ce à quoi tiendrait une des tensions fondamentales du monde, à savoir de ne faire qu'un, ce mythe qui est véritablement quelque chose qui ne peut fonctionner qu'à un horizon de délire et qui n'a à proprement parler rien à faire avec quoi que ce soit que nous rencontrons dans l'expérience. S'il y a quelque chose qui est bien patent dans les rapports entre les sexes et que l'analyse, non seulement articule, mais est faite pour faire jouer dans tous les sens, et s'il y a bien quelque chose qui, dans le rapport, fait difficulté, c'est très précisément les rapports entre les femmes et les hommes et que rien ne saurait y ressembler à je ne sais quoi de spontané, hors précisément cet horizon dont je parlais tout à l'heure comme étant à la limite fondé sur je ne sais quel mythe animal et que d'aucune façon l'Eros soit une tendance à l'Un. Bien loin de là!

C'est dans cette mesure, c'est dans cette fonction que toute articulation précise de ce qu'il en est des deux niveaux, de ce où ce n'est que dans la discorde que se fonde l'opposition entre les sexes en tant qu'ils ne pourraient d'aucune façon s'instituer d'un Universel, qu'au niveau de l'existence, au contraire, c'est très précisément dans une opposition qui consiste dans l'annulation, le vidage d'une des fonctions comme étant celle de l'autre, que recèle la possibilité de l'articulation du langage, c'est cela qui me paraît essentiellement à mettre en évidence.

Observez que tout à l'heure, vous ayant parlé successivement de la négation, de la conjonction et de la disjonction, je n'ai pas poussé jusqu'au bout de ce qu'il en était de l'implication. Il est clair qu'ici encore l'implication, elle, ne saurait fonctionner qu'entre les deux niveaux, celui de la fonction phallique et celui qui l'écarte. Or, rien de ce qui est disjonction, au niveau inférieur, au niveau de l'insuffisance de la spécification universelle, rien n'implique pour autant, rien

n'exige que ce soit si et si seulement, la syncope d'existence qui se produit au niveau supérieur, effectivement se produise, que la discorde du niveau inférieur soit exigible, et très précisément réciproquement.

Par contre, ce que nous voyons, c'est, une fois de plus, fonctionner d'une façon, mais distincte, mais séparée, la relation du niveau supérieur au niveau inférieur. L'exigence qu'il existe «au-moins-un-homme», qui est celle qui paraît émise au niveau de ce féminin qui se spécifie d'être un «pas-toute», d'une dualité, le seul point où la dualité a chance d'être représentée, il n'y a là qu'un réquisit, si je puis dire, gratuit (?). Cet « au-moins-un», rien ne l'impose, sinon la chance unique - encore faut-il qu'elle soit jouée - de ce que quelque chose fonctionne sur l'autre versant, mais comme un point idéal, comme possibilité pour tous les hommes d'y atteindre par quoi ? Par identification. Il n'y a là qu'une nécessité logique qui ne s'impose qu'au niveau du pari.

Mais observez par contre ce qu'il en résulte concernant l'Universelle barrée - et c'est en quoi cet « au-moins-un» dont se supporte le Nom du Père, le nom du Père mythique, est indispensable - c'est ici que j'avance un aperçu qui est celui qui manque à la fonction, à la notion de l'espèce ou de la classe. C'est en ce sens que ce n'est pas par hasard que toute cette dialectique dans les formes aristotéliennes a été manquée.

Où fonctionne enfin cet 3 de x, cet «il en existe au-moins-un» qui ne soit pas serf de la fonction phallique ? Ce n'est que d'un réquisit, je dirais du type désespéré du point de vue de quelque chose qui même ne se supporte pas d'une définition universelle. Mais par contre observez qu'au regard de l'Universelle marquée de x . $\sim$ de x , tout mâle est serf de la fonction phallique. Cet «au-moins-un» comme fonctionnant d'y échapper, qu'est-ce à dire ? Je dirai que c'est l'exception. C'est bien la fois où ce que dit, sans savoir ce qu'il dit, le proverbe que «l'exception confirme la règle», se trouve pour nous supportée. Il est singulier que ce ne soit qu'avec le discours analytique que ceci, qu'un Universel puisse trouver, dans l'existence de l'exception, son fondement véritable ce qui fait qu'assurément nous pouvons en tout cas distinguer l'Universel ainsi fondé de tout usage rendu commun par la tradition philosophique du dit Universel. Mais il est une chose singulière que je retrouve par voie d'enquête, et parce que, d'une formation ancienne, je n'ignore pas tout à fait le chinois, j'ai demandé à un de mes chers amis de me rappeler ce qu'évidemment je n'ai gardé plus ou moins que comme trace et qu'il a fallu que je me fasse confirmer par quelqu'un dont c'est la langue maternelle, il est assurément très étrange que, dans le chinois, la dénomination du «tout homme» si je puis m'exprimer ainsi, qu'il s'agisse de l'articulation de (TO), que je ne vous écris pas au tableau parce que je suis fatigué, ou de l'articulation plus ancienne qui se dit « Tchia» (?) enfin, si ça vous amuse, je vais quand même vous l'écrire.

The image shows two handwritten Chinese characters. The first character, 'Tchia', is composed of a top part 'T' and a bottom part 'chia'. The second character, 'TO', is composed of a top part 'T' and a bottom part 'O'. Arrows point from the labels 'T' and 'chia' to their respective parts in the first character, and from 'T' and 'O' to their respective parts in the second character.

Est-ce que vous vous imaginez qu'on peut dire par exemple : « Tous les hommes bouffent», eh bien ça se dit .
...? ...

«Meî» insiste sur le fait qu'il est bien là, et si vous en doutiez, la numérale «Go» vous montre bien qu'on les compte. Mais ça ne les fait pas «tous», on ajoute donc « ? », ce qui veut dire «sans exception».



Je pourrais vous citer, bien sûr, d'autres choses, je peux vous dire que «Tous les soldats ont péri», ils sont tous morts, en chinois, ça se dit : «Soldats sans exception caput».

Le «tout» que nous voyons pour nous s'étaler de l'intérieur et ne trouver sa limite que dans l'inclusion, est pris dans des ensembles de plus en plus vastes. Dans la langue chinoise, on ne dit jamais «?» ni « ? » qu'en pensant la totalité dont il s'agit comme contenu.

Vous me direz «sans exception»... mais, bien sûr, ce que, nous, nous découvrons dans ce que je vous articule comme relation ici de l'existence unique par rapport au statut de l'universel, prend la figure d'une exception. Mais aussi bien n'est-ce, cette idée-là, que le corrélat de ce que j'ai appelé tout à l'heure « le vide de l'autre ».

Ce en quoi nous avons progressé dans la logique des classes, c'est que nous avons créé la logique des ensembles. La différence entre la classe et l'ensemble, c'est que, quand la classe se vide, il n'y a plus de classe, mais que, quand l'ensemble se vide, il y a encore cet élément de l'ensemble vide. C'est bien en quoi, une fois de plus, la mathématique fait faire un progrès à la logique.

Et c'est ici que nous pourrons puisque nous continuons à nous entretenir, mais que ça va finir bientôt, je vous l'assure, c'est de voir alors là où reprendre l'unilatérité de la fonction existentielle pour ce qui est de l'autre, de l'autre partenaire en tant qu'il est «sans exception». Ce «sans exception», qu'indique la non-existence de x dans la partie droite du tableau, à savoir qu'il n'y a pas d'exception et que c'est là quelque chose qui n'a plus ici de parallélisme, de symétrie avec l'exigence que j'ai appelée tout à l'heure « désespérée » de l'«au-moins-un», c'est une exigence autre et qui repose sur ceci, c'est qu'en fin de compte l'Universel masculin peut prendre son assiette dans l'assurance qu'il n'existe pas de femme qui ait à être châtrée, et ceci pour des raisons qui lui paraissent évidentes. Seulement ceci n'a en fait - vous le savez - pas plus de portée pour la raison que c'est une assurance tout à fait gratuite, à savoir que ce que j'ai rappelé tout à l'heure du comportement de la femme montre assez que sa relation à la fonction phallique est tout à fait active. Seulement là, comme tout à l'heure, si la supposition fondée sur, en quelque sorte, l'assurance qu'il s'agit bien d'un impossible - ce qui

est le comble du réel - ceci n'ébranle pas pour autant la fragilité, si je puis dire, de la conjecture parce qu'en tout cas la femme n'en est pas plus assurée dans son essence universelle, pour la simple raison de ceci : c'est que le contraire de la limite, à savoir qu'il n'y en ait pas, qu'ici il n'y ait pas d'exception, le fait qu'il n'y ait pas d'exception, n'assure pas plus l'Universel déjà si mal établi en raison de ceci qu'il est discordant, n'assure pas plus l'Universel de la femme. Le «sans exception», bien loin de donner à quelque «Tout» une consistance, naturellement en donne encore moins à ce qui se définit comme «pas-tout», comme essentiellement duel.

Voilà ! Je souhaite que ceci vous reste comme cheville nécessaire à ce que nous pourrions tenter ultérieurement comme grimpeuse, si assurément nous sommes portés sur la voie où doit sévèrement s'interroger l'irruption de cette chose la plus étrange, à savoir la fonction de l'Un. On se demande bien des choses sur ce qu'il en est de la mentalité animale qui ne nous sert après tout ici que de référence en miroir, un miroir devant lequel, comme devant tous les miroirs, on dénie purement et simplement.

Il y a quelque chose qu'on pourrait se demander : pour l'animal, y-a-t-il de l'Un?

Le côté exorbitant de l'émergence de cet Un, c'est ce que nous serons amenés ailleurs à tenter de frayer et c'est bien pour ça que, depuis longtemps, je vous ai invités à relire, avant que je l'aborde, le «Parménide» de Platon.

4 MAI 1972

C'est un drôle d'emploi du temps - mais enfin pourquoi pas - pendant le week-end, il m'arrive de vous écrire. C'est une façon de parler. J'écris parce que je sais que dans la semaine on se verra.

Enfin le week-end dernier, je vous ai écrit. Naturellement, dans l'intervalle, j'ai eu tout à fait le temps d'oublier cette écriture et je viens de la relire pendant le dîner hâtif que je fais pour être là à l'heure.

Je vais commencer par là. Naturellement, c'est un peu difficile, mais peut-être que vous prendrez des notes. Puis après ça, je dirai les choses que j'ai pensées depuis, en pensant plus réellement à vous.

J'avais écrit ceci que, bien sûr, je ne livrerai jamais à la «poubellication» - je ne vois pas pourquoi j'augmenterai le contenu des bibliothèques - il y a deux horizons du signifiant. Là-dessus écrit, je fais une accolade - comme c'est écrit, il faut que vous fassiez attention, je veux dire que vous ne croyiez pas comprendre.

Deux horizons du signifiant	{	maternel	(matériel)
		mathématique	

Alors dans l'accolade, il y a le maternel, qui est aussi le matériel, et puis il y a écrit le mathématique.

Je ne peux pas me mettre tout de suite à parler, sans ça je ne vous lirai jamais ce que j'ai écrit. Peut-être que dans la suite, j'aurai à revenir sur cette distinction dont je souligne qu'elle est d'horizon.

Les articuler - je veux dire comme tels, ça c'est une parenthèse, je ne l'ai pas écrit - les articuler dans chacun de ces deux horizons, c'est donc - ça, je l'écris - procéder selon ces horizons eux-mêmes, puisque la mention de leur au-delà de l'horizon - ne se soutient que de leur position - quand ça vous ennuiera vous me le direz et je vous raconterai les choses que j'ai à vous raconter ce soir -de leur position, écris-je, en un discours de fait.

Pour le discours analytique, ce « de fait » m'implique assez dans ces effets pour qu'on le dise être de mon fait, qu'on le désigne par mon nom.

L'a-mur, ce que j'ai désigné ici pour tel, le répercute diversement avec les moyens de ce qu'on appelle justement le bord, les moyens du bord, de ce «bord-homme». Le «bord-homme», ça m'a inspiré, je l'ai écrit ça : «brrom 'brrom -ouap - ouap». C'était une trouvaille d'une personne qui, dans l'ancien temps, m'a donné des enfants. C'est une indication concernant la voix, l'a-voix qui, comme chacun sait, aboie, et l'a-regard aussi, qui n'y «aregarde» pas de si près. Et l'astuce qui fait l'astuce. Et puis l'a-merde aussi, qui fait de temps en temps graffito d'intentions plutôt injurieuses, dans les pages journalistiques à mon nom. Bref, c'est l'a-vie. Comme dit une personne qui se divertit pour l'instant, c'est gai ! C'est vrai, en somme.

Ces effets n'ont rien à faire avec la dimension qui se mesure de mon fait, c'est à savoir que c'est d'un discours qui n'est pas le mien propre que je fais la dimension nécessaire. C'est du discours analytique qui, pour n'être pas encore - et pour cause - proprement institué, se trouve avoir besoin de quelques frayages à quoi je m'emploie, à partir de quoi ? Seulement de ce fait que ma position en est déterminée.

Bon. Alors maintenant, parlons de ce discours et du fait qu'y est essentielle la position comme telle du signifiant.

Je voudrais quand même, vu ce public que vous constituez, vous faire une remarque : c'est que cette position du signifiant se dessine d'une expérience qu'il est à la portée de chacun de vous de faire, pour vous apercevoir de quoi il s'agit et combien c'est essentiel.

Quand vous connaissez imparfaitement une langue et que vous lisez un texte, eh bien, vous comprenez, vous comprenez toujours. Ça devrait vous mettre un peu en éveil. **Vous** comprenez dans le sens où d'avance vous savez ce qui s'y dit.

Bien sûr, il en résulte que le texte peut se contredire. Quand vous lisez par exemple un texte sur la «Théorie des Ensembles», on vous explique ce qui constitue l'ensemble infini des nombres entiers. A la ligne suivante, on vous dit quelque chose que vous comprenez, parce que vous continuez de lire : «Ne croyez pas que c'est parce que ça continue toujours qu'il est infini». Comme on vient de vous expliquer que c'est pour ça qu'il l'est, vous sursautez. Mais quand vous y regardez de près, vous trouvez le terme qui désigne qu'il s'agit de « *deem* », c'est-à-dire que ce n'est pas sur ça que vous devez juger, parce qu'ils savent qu'elle ne s'arrête pas, cette série des nombres entiers, qu'elle est infinie, ce n'est pas parce qu'elle est indéfinie. De sorte que vous vous apercevez que c'est parce que, soit vous avez sauté « *deem* », soit vous n'êtes pas assez familier avec l'anglais, que vous

avez compris trop vite, c'est-à-dire que vous avez sauté cet élément essentiel qui est celui d'un signifiant qui rend possible ce changement de niveau grâce auquel vous avez eu un instant le sentiment d'une contradiction.

Il ne faut jamais sauter un signifiant. C'est dans la mesure où le signifiant ne vous arrête pas que vous comprenez. Or comprendre, c'est être toujours compris soi-même dans les effets du discours, lequel discours en tant que tel ordonne les effets du savoir déjà précipités par le seul formalisme du signifiant. Ce que la psychanalyse nous apprend, c'est que tout savoir naïf - ça, c'est écrit et c'est pour ça que je vous le lis - est associé à un voilement de la jouissance qui s'y réalise et pose la question de ce qui s'y trahit des limites de la puissance, c'est-à-dire quoi ? Du tracé imposé à la jouissance.

Dès que nous parlons, c'est un fait que nous supposons quelque chose à ce qui se parle, ce quelque chose que nous imaginons préposé, encore qu'il soit sûr que nous ne le supposons jamais qu'après-coup.

C'est seulement au fait de parler que se rapporte, dans l'état actuel de nos connaissances que puisse s'apercevoir que ce qui parle, quoi que ce soit, est ce qui jouit de soi comme corps, ce qui jouit d'un corps qu'il vit comme ce que j'ai déjà énoncé du «tu-able», c'est-à-dire comme tutoyable, d'un corps qu'il tutoie et d'un corps à qui il dit «tue-toie» dans la même ligne.

La psychanalyse, qu'est-ce ? C'est le repérage de ce qui se comprend d'obscurci, de ce qui s'obscurcit en compréhension, du fait d'un signifiant

qui a marqué un point du corps. La psychanalyse, c'est ce qui reproduit - vous allez retrouver les rails ordinaires - une production de la névrose. Là-dessus, tout le monde est d'accord. Il n'y a pas un psychanalyste qui ne s'en soit aperçu. Cette névrose qu'on attribue non sans raison à l'action des parents **n'est atteignable que** dans toute la mesure où l'action des parents s'articule justement - c'est le terme par quoi j'ai commencé la troisième ligne - de la position du psychanalyste. C'est dans la mesure où elle converge vers un signifiant qui en émerge que la névrose va s'ordonner selon le discours dont les effets ont produit le sujet. Tout parent traumatique est en somme dans la même position que le psychanalyste. La différence, c'est que le psychanalyste, de sa position, reproduit la névrose et que le parent traumatique, lui, la produit innocemment.

Ce dont il s'agit, c'est, ce signifiant, de le reproduire à partir de ce qui a été son efflorescence. Faire un modèle de la névrose, c'est en somme l'opération du discours analytique. Pourquoi ? Dans la mesure où il y ôte la dose de jouissance. La jouissance exige en effet le privilège : il n'y a pas deux façons d'y faire pour chacun. Toute reduplication la tue. Elle ne survit qu'à ce que la répétition en soit vaine, c'est-à-dire toujours la même. C'est l'introduction du modèle qui, cette répétition vaine l'achève. Une répétition achevée le dissout de ce qu'elle soit une répétition simplifiée.

C'est toujours, bien sûr, du signifiant que je parle quand je parle du « yadl'un ». Pour étendre ce « dl'un » à la mesure de son empire, puisqu'il est assurément le signifiant-maître, il faut l'approcher, là où on l'a laissé à ses talents, pour le mettre, lui, au pied du mur.

Voilà ce qui rend utile comme incidence le point où j'en suis arrivé cette année, n'ayant le choix que de ça « ou pire ». Cette référence mathématique ainsi appelée parce que c'est l'ordre où règne le mathème, c'est-à-dire ce qui produit un savoir qui, de n'être que produit, est lié aux normes du plus-de-jouir, c'est-à-dire du mesurable. Un mathème, c'est ce qui proprement et seul s'enseigne ne s'enseigne que l'Un. Encore faut-il savoir de quoi il s'agit. Et c'est pour ça que cette année, je l'interroge.

Je ne poursuivrai pas plus loin ma lecture, que j'ai lue, je pense, assez lentement et qui est un peu difficile, pour que, sur chacun de ses termes, que j'ai bien épelés, quelques questions pour vous s'accrochent. Et c'est pour ça que maintenant, je vais vous parler plus librement.

Il y a quelqu'un, l'autre jour, qui au sortir du dernier truc au Panthéon - il est peut-être là encore - est venu m'interpeller sur le sujet de savoir si je croyais à la liberté, je lui ai dit qu'il était drôle. Et puis comme je suis toujours assez fatigué, j'ai rompu avec lui. Mais ça ne veut pas dire que je ne serai pas prêt, là-dessus, à lui faire personnellement quelques confidences. Il est un fait que j'en parle rarement. En sorte que cette question est de son initiative. Je ne déplorai pas de savoir pourquoi il me l'a posée.

Ce que je voudrais alors plus librement dire, c'est que faisant allusion dans cet écrit à ce par quoi je me trouve en position, ce discours analytique, de le frayer, c'est bien évidemment en tant que je le considère comme constituant, au moins en puissance, cette sorte de structure que je désigne du terme de discours, c'est-à-dire ce par quoi, par l'effet pur et simple du langage, se précipite un lien social. On s'est aperçu de ça sans avoir besoin pour autant de la psychanalyse. C'est même ce qu'on appelle couramment idéologie.

La façon dont un discours s'ordonne de façon telle qu'il précipite un lien social comporte inversement que tout ce qui s'y articule s'ordonne de ses effets. C'est bien ainsi que j'entends ce que pour vous j'articule du discours de la psychanalyse : c'est que, s'il n'y avait pas de pratique psychanalytique, rien de ce que je puis en articuler n'aurait d'effets que je puisse attendre. Je n'ai pas dit « n'aurait de sens ». Le propre du sens, c'est d'être toujours confusionnel, c'est-à-dire de faire le pont, de croire faire le pont entre un discours, en tant que s'y précipite un lien social, avec ce qui, d'un autre ordre, provient d'un autre discours.

L'ennuyeux, c'est que quand vous procéder, comme je viens de dire dans cet écrit « qu'il est question de procéder », c'est-à-dire de viser d'un discours

ce qui y fait fonction de l'Un, qu'est-ce que je fais en l'occasion ? Si vous me permettez ce néologisme, je fais de «Pénologie». Avec ce que j'articule, n'importe qui peut faire une ontologie d'après ce qu'il suppose, au-delà justement de ces deux horizons que j'ai marquée être définis comme horizons du signifiant.

On peut se mettre dans le discours universitaire à reprendre ce qui, de ma construction, fait modèle, en y supposant, en un point arbitraire, je ne sais quelle essence qui deviendrait, on ne sait d'ailleurs pourquoi, la valeur suprême. C'est tout particulièrement propice à ce qui s'offre au discours universitaire dans lequel ce dont il s'agit, c'est, selon le diagramme que j'en ai dessiné, de mettre S2 où ? A la place du semblant.



Avant qu'un signifiant soit vraiment mis à sa place, c'est-à-dire justement repéré de l'idéologie pour laquelle il est produit, il a toujours des effets de circulation. La signification précède, dans ses effets, la reconnaissance de sa place, sa place instituant.

Si le discours universitaire se définit de ce que le savoir y soit mis en position de semblant, c'est ce qui se contrôle, c'est ce qui se confirme de la nature même de l'enseignement où qu'est-ce que vous voyez ? C'est une fausse mise en ordre de ce qui a pu s'éventailier, su je puis dire, au cours des siècles, d'ontologies diverses. Son sommet, son culmen c'est ce qui s'appelle glorieusement «L'histoire de la philosophie», comme si la philosophie n'avait pas - et c'est simplement démontré - son ressort dans les aventures et mésaventures du discours du Maître, qu'il faut bien de temps en temps renouveler. La cause des chatolements de la philosophie est, comme c'est suffisamment affirmé à partir des points d'où justement est sortie la notion d'idéologie, comme si donc la cause dont il s'agit ne gisait pas ailleurs. Mais il est difficile que tout procès d'articulation d'un discours, surtout s'il ne s'est pas encore repéré donne prétexte à un certain nombre de soufflures prématurées de nouveaux êtres.

Je sais bien que tout ça n'est pas facile et qu'il faut quand même -et ce dans la bonne tradition de ce que je fais ici - que je vous dise des choses plus amusantes.

Alors parlons de «l'analyste et l'amour».

L'amour, dans l'analyse - et, bien entendu, c'est du fait de la position de l'analyste - l'amour, on en parle. Toutes proportions gardées, on n'en parle pas plus qu'ailleurs, puisque après tout, l'amour, c'est à ça que ça sert. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus réjouissant. Mais enfin, dans le siècle, on en parle beaucoup. Il est même prodigieux, depuis le temps, qu'on continue à en parler parce qu'enfin,

depuis le temps on aurait pu s'apercevoir que ça ne réussit pas mieux pour autant. Il est donc clair que c'est en parlant qu'on fait l'amour. Alors l'analyste, quel est son rôle là-dedans ? Est-ce que vraiment une analyse peut faire réussir un amour ? Je dois vous dire, quant à moi, que je n'en connais pas d'exemple. Et pourtant j'ai essayé ! C'était pour moi, bien sûr, parce que je ne suis pas complètement né des dernières pluies, une gageure. J'espère que la personne dont il s'agit n'est pas là, j'en suis quasiment sûr ! J'ai pris quelqu'un, Dieu merci, que je savais d'avance avoir besoin d'une psychanalyse, mais sur la base de **cette** demande - vous vous rendez compte de ce que je peux faire comme saloperies pour vérifier mes affirmations ! - sur la base de ceci qu'il fallait à tout prix qu'il ait le conjugo, avec la dame de son cœur. Naturellement, bien sûr, ça a raté, Dieu merci, dans les plus brefs délais !

Abrégeons, parce que tout ça, ce sont des anecdotes. C'est une autre histoire. Un jour où je serai en veine et où je me risquerai à faire du La Bruyère, je traiterai la question des rapports de l'amour avec le semblant. Nous ne sommes pas là, ce soir, pour nous attarder à ces babioles !

Il s'agit de savoir ceci sur quoi je reviens parce qu'il me semblait avoir frayé la chose : c'est le rapport de tout ça que je suis en train de ré-énoncer, que je vous rappelle d'une brève touche, des vérités d'expérience, c'est de savoir la fonction, dans la psychanalyse, du sexe.

Je pense quand même là-dessus avoir frappé les oreilles, même les plus sourdes, par l'énoncé de ceci qui mérite d'être commenté qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Bien sûr, cela mérite d'être articulé. Pourquoi est-ce que le psychanalyste s' imagine que ce qui fait le fond de ce à quoi il se réfère, c'est le sexe ?

Que le sexe ça soit réel, ceci ne fait pas le moindre doute. Et sa structure même, c'est le duel, le nombre «deux». Quoi qu'on en pense, il n'y en a que deux : les hommes, les femmes, dit-on, et on s'obstine à y ajouter les auvergnats ! C'est une erreur. Au niveau du réel, il n'y a pas d'auvergnats. Ce dont il s'agit quand il s'agit de sexe, c'est de l'autre, de l'autre sexe, même quand on y préfère le même. Ce n'est pas parce que j'ai dit tout à l'heure que, pour ce qui est de la réussite d'un amour, l'aide de la psychanalyse est précaire qu'il faut croire que le psychanalyste s'en foute, si je puis m'exprimer ainsi. Que le partenaire en question soit de l'autre sexe et que ce qui est en jeu, ce soit quelque chose qui ait rapport à sa jouissance - je parle de l'autre, du tiers, à propos duquel il est énoncé ce «parlage» autour de l'amour - le psychanalyste ne saurait y être indifférent, parce que celui qui n'est pas là, pour lui, c'est bien ça, le réel.

Cette jouissance-là, celle qui n'est pas « en analyse », si vous me permettez de m'exprimer ainsi, elle fait fonction pour lui de réel. Ce qu'il a par contre en analyse, c'est-à-dire le sujet, il le prend pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour

effet de discours. Je vous prie de remarquer au passage qu'il ne le subjective pas. Ça ne veut pas dire que tout ça, c'est ses petites idées, mais que comme sujet, il est déterminé par un discours dont il provient depuis longtemps, et c'est ça qui est analysable.

L'analyste, je précise, n'est nullement nominaliste. Il ne pense pas aux représentations de son sujet, mais il a à intervenir dans son discours, en lui procurant un supplément de signifiant. C'est ce qu'on appelle l'interprétation. Pour ce qu'il n'a pas à sa portée, c'est-à-dire ce qui est en question à savoir la jouissance de celui qui n'est pas là, en analyse, il la tient pour ce qu'elle est, c'est-à-dire assurément de l'ordre du réel, puisqu'il ne peut rien lui faire.

Il y a une chose frappante, c'est que le sexe, comme réel, je veux dire duel, je veux dire qu'il y en ait deux, jamais personne, même l'évêque Berkeley n'a osé énoncer que c'était une petite idée que chacun avait dans la tête, que c'était une représentation. Et c'est bien instructif que, dans toute l'histoire de la philosophie, jamais personne ne se soit avisé d'étendre jusque là l'idéalisme.

Ce que je viens de vous définir à ce propos, c'est ceci que surtout depuis quelque temps, le sexe, nous avons vu ce que c'était au microscope - je ne parle pas des organes sexuels, je parle des gamètes ; rendez-vous compte qu'on manquait de ça, jusqu'à Leeuwenhoek et Swammerdam. Pour ce qui en est du sexe, on en était réduit à penser que le sexe, c'était partout : ? la nature, le vous, tout le bastringue, tout ça, c'était le sexe. Et les vautours femelles faisaient l'amour avec le vent !...

Le fait que nous sachions d'une façon certaine, que le sexe, ça se trouve là, dans deux petites cellules qui ne se ressemblent pas, de cela et sous le prétexte du sexe, bien sûr, depuis bien avant qu'on ait su qu'il y a deux espèces de gamètes, au nom de cela, le psychanalyste croit qu'il y a rapport sexuel.

On a vu des psychanalystes, dans la littérature, dans un domaine dont on ne peut pas dire qu'il soit très filtré, trouver dans l'intrusion du gamète mâle, du «spermato» comme on dit, et «zoïde» encore, dans l'enveloppe de l'ovule, trouver-là le modèle de je ne sais quelle effraction redoutable. Comme s'il y avait le moindre rapport entre cette référence qui n'a pas le moindre rapport, si ce n'est de la plus grossière métaphore, avec ce dont il s'agit dans la copulation, comme s'il pouvait y avoir là quoi que ce soit qui se réfère avec ce qui entre enjeu dans les rapports dits de l'amour, à savoir, comme je l'ai dit et tout d'abord, beaucoup de paroles.

C'est bien là toute la question. Et c'est bien là que l'évolution des formes du discours est pour nous bien plus indicative dans ce dont il s'agit - c'est d'effets du discours - bien plus indicative que toute référence à ce qui totalement

lement, même s'il est sûr que les sexes soient deux, à ce qui totalement reste en suspens, c'est à savoir si ce que ce discours est capable d'articuler comprend oui ou non le rapport sexuel.

$$\begin{array}{cc} \exists x. & \Phi x \\ \forall x. & \Phi x \end{array} \quad \begin{array}{cc} \overline{\exists x.} & \overline{\Phi x} \\ \overline{\forall x.} & \overline{\Phi x} \end{array}$$

C'est ça qui est digne d'être mis en question. Les petites choses que je vous ai déjà écrites au tableau, à savoir (dessin ci-dessus) l'opposition d'un $\exists x$ et d'un non- $\exists x$, d'un «il existe» et

d'un «non il existe», au même niveau, celui d'«il n'est pas vrai que Φx », et d'autre part d'un «tout x est conforme à la fonction Φx » et de «pas tout» - qui est une formule nouvelle, «pas tout» - et rien de plus - «n'est susceptible» - dans la colonne de droite - «de satisfaire à la fonction dite phallique», c'est cela autour de quoi, comme je tâcherai de l'expliquer dans les séminaires qui vont suivre, c'est-à-dire ailleurs, c'est cela, c'est-à-dire dans une série de béances qui se trouvent en tous les points de présumer en fonction de ces termes, c'est-à-dire ici, ici et ici - les quatre points énoncés plus haut - mais béances diverses, pas toujours les mêmes, c'est cela qui mérite d'être pointé pour donner son statut à ce qu'il en est, au niveau du sujet, du rapport sexuel.

Ceci nous montre assez à quel point le langage trace dans sa grammaire même les effets dits de sujet, ceci recouvre assez de ce qui ne s'est découvert d'abord que de la logique, pour que nous puissions dès maintenant nous attacher, comme je le fais depuis quelques-uns de ces appels que je fais ici, à l'audition d'un signifiant, pour que je puisse tenter d'y donner un sens, car c'est le seul cas - et pour cause - où ce terme «sens» soit justifié à l'énoncer : «y a d'l'Un».

Parce qu'il y a une chose qui doit quand même vous apparaître, c'est que s'il n'y a pas de rapport, c'est que des deux, chacun reste un. L'inouï, c'est que les psychanalystes, dont, à plus ou moins juste titre, on dénonce la mythologie, il est drôle que justement celle qu'on manque à dénoncer soit la plus à portée de la main.

Quand les gamètes se conjoignent, ce qui en résulte, ce n'est pas la fusion des deux. Avant que ça se réalise, il y faut une vache d'évacuation la méiose qu'on appelle ça. Et ce qui est un, nouveau, ça se fait avec ce que nous pouvons appeler assez justement - pourquoi pas, je ne veux pas aller trop loin - je ne dirai pas des débris de chacun d'eux, mais enfin un chacun d'eux qui a lâché un certain nombre de débris.

Trouver - et mon, Dieu, sous la plume de Freud - l'idée que l'Eros se fonde - dans le subjonctif : voyez l'équivoque, mais je ne vois pas pourquoi

je ne me servirai pas de la langue française, entre fondation et fusion - que l'Eros se fonde de faire de l'un avec les deux, c'est évidemment une idée étrange à partir de laquelle, bien sûr, procède cette idée absolument exorbitante qui s'incarne dans la prêcherie à laquelle pourtant le cher Freud répugne de tout son être, il nous la lâche de la façon la plus claire dans «l'avenir d'une illusion», dans bien d'autres choses encore, dans bien d'autres endroits, dans «Malaise de la civilisation», sa répugnance à cette idée de l'amour universel. Et pourtant, la force fondatrice de la vie, de l'instinct de vie, comme il s'exprime, serait tout entière dans cet Eros qui serait principe d'union.

Ce n'est pas seulement pour des raisons didactiques que je voudrais produire devant vous sur le sujet de l'Un ce qui peut être dit pour contrebattre cette mythologie grossière, outre qu'elle nous permettra peut-être, non seulement d'exorciser l'Eros - j'entends l'Eros de doctrine, freudienne - mais la chère Thanatos aussi avec laquelle on nous emmerde depuis assez longtemps.

Et il n'est pas vain, à cet endroit, de nous servir de quelque chose dont ce n'est pas par hasard que c'est venu au jour depuis quelques temps. J'ai déjà introduit, la dernière fois, une considération sur ce qui se repère comme la Théorie des Ensembles. Bien sûr, ne vous précipitez pas, comme ça ! Pourquoi pas aussi, parce qu'on peut aussi un peu rigoler : les hommes et les femmes, ils sont ensemble eux aussi. Ça ne les empêche pas d'être chacun de leur côté.

Il s'agit de savoir si, sur ce « y a d'l'Un », dont il est question, nous ne pourrions pas de l'ensemble, un ensemble, bien sûr, qui n'a jamais été fait pour ça, tirer quelque lumière.

Alors, puisqu'ici je fais des ballons d'essai, je me propose simplement de tâcher de voir avec vous ce qui là-dedans peut servir, je ne dirai pas d'illustration, il s'agit de bien autre chose. Il s'agit de ce que le signifiant a à faire avec l'Un. Parce que, bien sûr, l'Un, ce n'est pas d'hier qu'il est surgi. Mais il est surgi quand même à propos de deux choses tout à fait différentes : à propos d'un certain usage des instruments de mesure et, en même temps, de quelque chose qui n'avait absolument aucun rapport, à savoir de la fonction de l'individu.

L'individu, c'est Aristote. Aristote, ces êtres qui se reproduisent toujours les mêmes, ça le frappait. Ça en avait frappé déjà un autre, un nommé Platon, dont à la vérité je pense que c'est parce qu'il n'avait rien de mieux à s'offrir pour nous donner l'idée de la forme qu'il en arrivait à énoncer que la forme est réelle : il fallait bien qu'il illustre, comme il le pouvait, son idée de l'idée. L'autre, bien sûr, fait remarquer que quand même, la forme, c'est très joli, mais que ce en quoi elle se distingue, c'est ceci : c'est que c'est simplement elle que nous reconnaissons dans un certain nombre d'individus qui se ressemblent.

Nous voilà partis sur des pentes métaphysiques diverses. Ceci ne nous intéresse à aucun degré, la façon dont l'Un s'illustre, que ce soit de l'individu ou

que ce soit d'un certain usage pratique de la géométrie, quels que soient les perfectionnements que vous puissiez ajouter à la dite géométrie par la considération des proportions, de ce qui se manifeste de différence entre la hauteur d'un pieu et celle de son ombre, il y a beau temps que nous nous sommes aperçus que l'Un pose d'autres problèmes, et ceci pour ce simple fait que la mathématique a un tant soit peu progressé. Je ne vais pas revenir sur ce que j'ai énoncé la dernière fois, à savoir sur le calcul différentiel, les séries trigonométriques et, d'une façon générale, la conception du nombre comme défini par une séquence. Ce qui apparaît très clairement, c'est que la question est là posée tout autrement de ce qu'il en est de l'Un, parce qu'une séquence, ça se caractérise de ceci que c'est foutu comme la suite des nombres entiers. Il s'agit de rendre compte de ce que c'est que le nombre entier.

Je ne vais pas, bien sûr, vous faire d'énoncé de la Théorie des Ensembles. Je veux simplement pointer ceci que premièrement il a fallu attendre assez tard, la fin du dernier siècle, ça n'est pas depuis plus de cent ans qu'il a été tenté de rendre compte de la fonction de l'Un, qu'il est remarquable que l'ensemble se définisse d'une façon telle que le premier aspect sous lequel il apparaisse soit celui de l'ensemble vide et que, d'autre part ceci constitue un ensemble, à savoir celui dont le dit ensemble vide est le seul élément : ça fait un ensemble à un élément.

C'est de là que nous partons et, la dernière fois - je le dis pour ceux qui n'y étaient pas, au Panthéon, là où j'ai commencé d'aborder ce sujet glissant - que le fondement de l'Un de ce fait-là s'avère être proprement constitué de la place d'Un manque.

Je l'ai illustré grossièrement de l'usage pédagogique dans ce dont il s'agit de faire entendre de la dite Théorie des Ensembles, pour faire sentir que la dite Théorie des Ensembles n'a d'autre objet direct que de faire apparaître comment peut s'engendrer la notion propre de nombre cardinal. Par la correspondance biunivoque - je l'ai illustré la dernière fois - c'est au moment où manque, dans les deux séries comparées, un partenaire, que la notion de l'Un surgit : il y en a un qui manque.

Tout ce qui s'est dit du nombre cardinal ressortit de, ceci, c'est que si la suite des nombres comporte toujours nécessairement un, et un seul successeur, si pour autant que ce que, dans le cardinal, se réalise de l'ordre du nombre, ce dont il s'agit, c'est proprement la suite cardinale en tant que commençant à zéro, elle va jusqu'au nombre qui précède immédiatement le successeur.

En vous énonçant ainsi d'une façon improvisée dans mon énoncé j'ai fait une faute : celle par exemple de parler d'une suite comme si elle était d'ores et déjà ordonnée. Retirez ceci que je n'ai point affirmé, mais simplement que chaque nombre cardinalement correspond au cardinal qui le précède en y ajoutant l'ensemble vide.

L'important de ce que je voudrais, ce soir, vous faire sentir, c'est que si l'Un surgit comme de l'effet du manque, la considération des ensembles prête à quelque chose qui, je crois, est digne d'être mentionné et que je voudrais mettre en valeur, de la référence à ceci que la Théorie des Ensembles a permis de distinguer, dans l'ordre de ce qu'il en est de l'ensemble, deux types : l'ensemble fini et d'admettre l'ensemble infini.

Dans cet énoncé, ce qui caractérise l'ensemble infini est proprement de pouvoir être posé comme équivalent à l'un quelconque de ses sous-ensembles. Comme l'avait déjà remarqué Galilée, qui n'avait pas pour cela attendu Cantor, la suite de tous les carrés est en correspondance biunivoque avec chacun des nombres entiers. Il n'y a en effet aucune raison jamais de considérer qu'un de ces carrés serait trop grand pour être dans la suite des entiers. C'est ceci qui constitue l'ensemble infini au moyen de quoi on dit qu'il peut être réflexif. Par contre, dans ce qu'il en est de l'ensemble fini il est dit, comme étant sa propriété majeure, qu'il est propice à ce qu'il s'exerce dans le raisonnement proprement mathématique, c'est-à-dire dans le raisonnement qui s'en sert, à ce qu'on appelle l'induction. L'induction est recevable quand un ensemble est fini.

Ce que je voudrais vous faire remarquer, c'est que, dans la Théorie des Ensembles, il est un point que, quant à moi, je considère comme problématique c'est celui qui relève de ce qu'on appelle la non-dénombrabilité des parties - entendez par là «sous-ensembles» - telles qu'elles peuvent se définir à partir d'un ensemble.

Il est très facile, si vous partez de ceci, pour prendre le nombre cardinal, vous avez un ensemble composé par exemple de cinq éléments. Si vous appelez sous-ensemble la saisie en un ensemble de chacun de ces cinq éléments, puis des groupes que forment deux de ces éléments sur cinq, il vous est facile de calculer combien ceci fera de sous-ensembles. Il y a en a très exactement dix. Puis, vous les prenez par trois : il y en aura encore dix. Puis vous les prenez par quatre il y en aura cinq. Et vous arriverez à la fin à l'ensemble en tant qu'il n'y en a qu'un, là présent, à comprendre cinq éléments. Ce à quoi il convient d'ajouter l'ensemble vide qui, en tout cas, sans être élément de l'ensemble, est manifestable comme une de ses parties. Car les parties, ça n'est pas l'élément. Ce qui s'en ordonne, ceci s'écrit comme ça

1	1
4	5
6	10
4	10
1	5

Qu'est-ce qu'il se trouve que nous avons défini comme partie de l'ensemble ?

L'ensemble vide est là, les cinq éléments $\alpha \beta \gamma \delta \varepsilon$, par exemple sont là.

Ce qui est ensuite, c'est $\alpha\beta$, $\alpha\gamma$, $\alpha\delta$, $\alpha\epsilon$. Vous pouvez en faire autant à partir de β , puis à partir de γ etc. Vous verrez qu'il y en a dix.

Ensuite, ici vous avez $\alpha \beta \gamma \delta$, avec le manque de ϵ . Et vous pouvez, en faisant manquer chacune de ses lettres, obtenir le nombre nécessaire de cinq pour le regroupement comme parties des éléments. Moyennant quoi, vous trouvez, ce qui est certain - il suffirait que je complète cet énoncé d'un ensemble à cardinal 5 par la suite qu'on pourrait mettre à côté, qui est celle qui se réfère à un ensemble à quatre éléments. Autrement dit, imaginez-le d'un tétraèdre ; vous verrez que vous avez une tétrade, que vous avez six arêtes, que vous avez quatre sommets, que vous avez quatre faces, et que vous avez aussi l'ensemble vide (colonne de gauche).

La remarque que je fais a ceci qui en résulte. Je n'ai fait allusion à l'autre cas pour montrer que dans les deux cas, la somme des parties est égale à 2 puissance n. N'étant précisément le nombre cardinal des éléments de l'ensemble. Il ne s'agit pas ici, en quoi que ce soit, de quelque chose qui ébranle la Théorie des Ensembles. Ce qui est énoncé à ce propos de la dénombrabilité a toutes ses applications, par exemple dans la remarque que rien ne change à la catégorie d'infini d'un ensemble si en est retirée une suite quelconque dénombrable.

Néanmoins l'apport qui est fait de la non-dénombrabilité en ceci qu'assurément, et en tout cas, on ne saurait appliquer sur un ensemble, un ensemble fini, la somme de ses parties définie telle qu'elle vient de l'être, est-ce -j'interroge -la meilleure façon d'introduire la non-dénombrabilité d'un ensemble infini ?

Il s'agit d'une introduction didactique. Je le conteste à partir du moment où la propriété de réflexivité telle qu'elle est affectée à l'ensemble infini et qui comporte que lui manque l'inductivité caractéristique des ensembles finis, laisse écrire pourtant - comme j'ai pu le voir en certains lieux - que la non-dénombrabilité des parties de l'ensemble fini ressortirait - je le souligne - par induction de ceci que ces parties s'écriraient comme s'écrivait l'ensemble infini des nombres entiers : 2 puissance alpha prime.

Je le conteste, et comment fais-je pour le contester ? Je le conteste à partir de ceci, c'est qu'il y a quelque artifice, quand il s'agit des parties de l'ensemble, à les prendre dans leur échelle dont l'addition donne en effet le 2 puissance n.

Mais, il est clair que si vous avez d'un côté a, b, c, d, e, - pour franciser les lettres grecques que j'ai écrites au tableau, j'avais une raison pour cela -et, si vous y apportez ce qui leur répond, a, b, c, d, correspondant à e; a, b, c, d, e,

correspondant à c,, vous voyez que le nombre des parties, si vous y substituez une partition, aboutit à une formule qui est très différente, mais dont vous verrez pourquoi elle m'intéresse : c'est que le nombre, c'est deux puissance n moins un.

Je ne puis ici, vu l'heure et puis le fait qu'après tout ceci n'intéresse pas ici absolument tout le monde, mais j'aimerais là-dessus, je sollicite, je dois dire comme je le fais d'habitude, d'une façon désespérée - je sollicite des grammairiens de temps en temps de me donner un petit tuyau, ils m'en envoient, c'est toujours les mauvais - j'ai sollicité des mathématiciens très nombreux déjà de me répondre là-dessus et, à la vérité, ils font la sourde oreille parce qu'il faut vous dire que cette dénombrabilité des parties de l'ensemble, ils y tiennent comme la tique à la peau du chien. Néanmoins, je propose ceci qui a son petit intérêt, je vais droit là à un but qui va laisser de côté un point sur lequel j'aimerais finir après, mais je vais droit à un but qui a son intérêt. Son intérêt est ceci, c'est que, à substituer à la notion des parties celle de la partition, il est nécessaire, de la même façon que nous avons admis que les parties de l'ensemble infini, ce serait deux puissance alpha zéro c'est-à-dire le plus petit des transfinis, celui constitué par l'ensemble, le cardinal de l'ensemble des entiers, au lieu d'avoir : deux puissance alpha zéro, nous avons deux puissance alpha zéro moins un.

Je soupçonne que ceci à quiconque peut faire sentir ce qu'il y a d'abusif à supposer la bipartition d'un ensemble infini. Si, comme la formule en porte elle-même la trace, ce qu'on appelle ensemble des parties aboutit à une formule qui contient le nombre 2 porté à la puissance des parties aboutit à une formule ce qu'il est tout à fait recevable, et surtout à partir du moment où nous mettons en question l'induction quand il s'agit de l'ensemble infini, comment est-il recevable que nous acceptions une formule qui manifeste aussi clairement qu'il s'agit, non pas de parties de l'ensemble, mais de sa partition.

J'y ajouterai quelque chose qui a bien son intérêt ; je sais que alpha puissance zéro, bien sûr, n'est qu'un index, index qui n'est pas pris au hasard, et index forgé pour désigner - car il y en a toute la série des autres en principe admis, toute la série des nombres entiers peuvent servir d'index à ce qu'il en est de l'ensemble en tant qu'il fonde le transfini. Néanmoins, à partir du moment où ce dont il s'agit, c'est la fonction de la puissance, et qu'il semble que nous ayons abusé de l'induction en nous permettant d'y trouver test de la non-dénombrabilité des parties de l'ensemble infini, est-ce que, à y regarder de près nous ne trouverions pas ici, à ce zéro, une autre fonction, celle qu'il a dans la puissance exponentielle, c'est à savoir que, quelque nombre que ce soit, l'exposant zéro quant à ce qu'il en est de la puissance, l'égale à Un, quel que soit ce nombre. Je souligne : un nombre quelconque puissance un, c'est lui-même. Mais un nombre puissance zéro, c'est toujours un, pour la raison très simple qu'un nombre puissance moins un, c'est son inverse. C'est donc un qui sert ici d'élément pivot.

A partir de ce moment, la partition de l'ensemble transfini aboutit à ceci, à savoir que si nous égalons l'aleph zéro dans cette occasion à un, nous avons pour ce qu'il en est de la partition de l'ensemble, ce qui paraît en effet bien recevable, à savoir que la suite des nombres entiers n'est supportée par rien d'autre que par la répétition de l'Un. L'Un sorti de l'ensemble vide, c'est de se reproduire

qu'il constitue ce que j'ai donné la dernière fois comme étant, au principe, manifesté dans le triangle de Pascal, de ce qu'il en est au niveau du cardinal des monades, et que derrière les appuis ce que j'ai appelé - je le dis pour les sourds qui se sont interrogés sur ce que j'avais dit - la « nade », c'est-à-dire le un en tant qu'il sort de l'ensemble vide, qu'il est la réitération du manque.

Je souligne très précisément ceci que l'Un dont il s'agit, c'est très proprement ce à quoi la Théorie des Ensembles ne substitue comme réitération, que l'ensemble vide, ce en quoi elle manifeste - elle, la Théorie des Ensembles - la vraie nature de la « nade » .

Ce qui est en effet affirmé au principe de l'ensemble, ceci sous la plume de Cantor, certes comme on le dit, « naïve » au moment où elle a frayé cette voie vraiment sensationnelle, ce que la plume de Cantor affirme, c'est que, pour ce qui est des éléments de l'ensemble, ceci veut dire qu'il s'agit de quelque chose d'aussi divers qu'on le voudra, à cette seule condition que nous posions chacune de ces choses qu'il va jusqu'à dire objet de l'intuition ou de la pensée, c'est ainsi qu'il s'exprime - et en effet, pourquoi le lui refuser, ça ne veut rien dire d'autre que quelque chose d'aussi éternel qu'on voudra ; il est tout à fait clair qu'à partir du moment où on mêle l'intuition avec la pensée, ce dont il s'agit c'est le signifiant, ce qui bien entendu est manifesté par le fait que tout ça s'écrit a, b, c, d.

Mais ce qui est dit, c'est très proprement ceci que ce qui est exclu donc, dans l'appartenance à un ensemble comme élément, c'est qu'un élément quelconque soit répété comme tel. C'est donc en tant que distinct que subsiste quelque élément que ce soit d'un ensemble, et pour ce qu'il en est de l'ensemble vide il est affirmé au principe de la Théorie des Ensembles qu'il ne saurait être qu'un. Cet Un, la nade en tant qu'elle est au principe du surgissement de l'Un numérique, de l'Un dont est fait le nombre entier, est donc quelque chose qui se pose comme étant d'origine l'ensemble vide lui-même. Cette notion est importante, parce que si nous interrogeons cette structure, c'est dans la mesure où, pour nous, dans le discours analytique, l'Un se suggère comme étant au principe de la répétition et que donc ici il s'agit justement de l'espèce d'Un qui se trouve marqué de n'être jamais, dans ce qu'il en est de la théorie des nombres que d'un manque, que d'un ensemble vide.

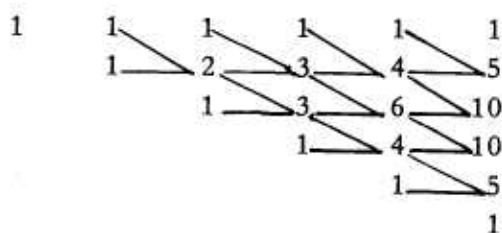
Mais il y a, à partir du moment où j'ai introduit cette fonction de la partition, un point du triangle de Pascal que vous me permettrez d'interroger. Avec les deux colonnes que je viens de faire, j'en ai assez pour vous montrer où porte mon point d'interrogation. Voici ce que j'énonce. S'il est vrai que nous avons

1	1		1	1	1	1	1	1
4	5			1	2	3	4	5
6	10				1	3	6	10
4	10					1	4	10
1	5						1	5
	1							1

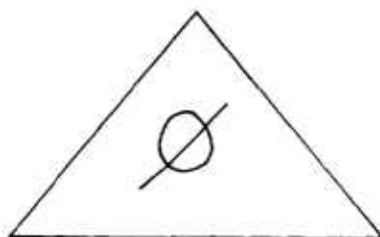
Triangle de Pascal.

comme nombre de partitions que le nombre qui précédemment était affecté à l'ensemble n moins un, à l'ensemble dont le nombre cardinal est inférieur d'une unité au cardinal d'un ensemble, regardez comment, à engendrer à partir de ce nombre qui correspond aux présumées parties de l'ensemble que nous appellerons plus brièvement inférieur, inférieur d'un, comme élément, pour trouver comme le triangle de Pascal nous l'a déjà appris, les parties qui vont composer - elles se trouveront dans une bipartition - qui vont composer comme partie, selon le premier énoncé, l'ensemble supérieur, nous avons chaque fois à faire l'addition de ce qui correspond dans la colonne de gauche aux deux nombres qui sont situés immédiatement à gauche et au-dessus du premier : pour obtenir ici le chiffre dix, ici le chiffre quatre et le chiffre six.

Qu'est-ce à dire si ce n'est que, pour obtenir le premier chiffre, celui des monades de l'ensemble, des éléments, du nombre cardinal de l'ensemble, c'est uniquement du fait d'avoir, je dirai, par un abus d'office, mis l'ensemble vide au rang des éléments monadiques : c'est-à-dire que c'est en additionnant l'ensemble vide avec chacune des quatre monades de la colonne précédente que nous obtenons le nombre cardinal des monades des éléments de l'ensemble supérieur.



Essayons maintenant simplement, pour vous rendre la chose figurable, de voir ce que ceci donne sur un schéma. Et prenons pour être plus simple la colonne encore d'avant, prenons ici trois monades et non plus quatre. L'ensemble, nous le figurons de ce cercle.



Nous avons dit que cet ensemble vide, quand il s'agira de faire l'ensemble tétradique, cet ensemble vide viendra au rang des monades du précédent, c'est-à-dire que pour le représenter comme ceci, par un tétraèdre - bien entendu, il ne s'agit pas de tétraèdre, il s'agit de nombre - si c'est désigné par les lettres grecques α , β , γ , nous aurons ici, comme quatrième élément à un élément dans l'ordre

Mais l'ensemble vide, je ne tiens pas à ce qu'il soit du tout forcément au centre ; mais à seulement le figurer nous l'avons là.



autrement, et puisque nous avons déjà α , β , γ , nous l'appellerons δ . Qu'est-ce que ceci nous conduit à voir ? C'est qu'au niveau de l'élément des sous-ensembles antépénultième, c'est-à-dire, pour désigner celui-ci, à savoir celui, disons, pour rester dans l'intuition, des cinq quadrangles, qu'on peut mettre en évidence dans, disons aussi, un polyèdre à cinq sommets, là aussi nous avons à prendre quoi ? Les quatre triangles de la tétrade. En tant que quoi ? En tant que, dans ces quatre triangles, nous allons pouvoir faire trois soustractions différentes, ceci y étant additionné, ce qui le constitue comme ensemble, ou plus exactement comme sous-ensemble.

de ces sous-ensembles, ce que nous aurons l'ensemble vide. Mais, il n'en reste pas moins que l'ensemble vide, au niveau de ce nouvel ensemble, il existe toujours, et que c'est au niveau de ce nouvel ensemble que ce qui vient d'être extrait de l'ensemble vide, nous l'appellerons

Comment pouvons nous avoir notre compte, sauf à ce même niveau, où nous n'aurions que trois sous-ensembles d'y ajouter les éléments seuls de l'ensemble, c'est-à-dire α , β , γ , δ comme non pris en un ensemble, c'est-à-dire en tant que, définis comme éléments, ils ne sont pas des ensembles, mais qu'isolés de ce qui les inclut dans l'ensemble, ils doivent être comptés, pour que nous ayons notre compte de quatre : à fournir la partie du chiffre 5 au niveau de l'ensemble à 5 éléments, il nous faut faire intervenir les éléments au nombre de quatre comme simplement juxtaposés, mais non pas pris en un ensemble, sous-ensemble à l'occasion, c'est-à-dire quoi ? Nous apercevoir de ceci que dans la Théorie des Ensembles, tout élément se vaut. Et c'est bien ainsi que peut en être engendrée l'unité. C'est justement en ce qu'il est dit que le concept de «distinct» et de «défini» en l'occasion représente ceci, c'est que «distinct» ne veut dire que «différence radicale» puisque rien ne peut se ressembler. Il n'y a pas d'espèces. Tout ce qui se distingue de la même façon est le même élément. C'est ceci que ça veut dire.

Mais qu'est-ce que nous voyons ? Nous voyons ceci qu'à ne prendre l'élément que de pure différence, nous pouvons le voir aussi comme mêmeté de

cette différence, je veux dire, pour l'illustrer, qu'un élément dans la Théorie des Ensembles, comme c'était déjà démontré à la deuxième ligne, est tout à fait équivalent à un ensemble vide, puisque l'ensemble vide peut aussi jouer comme élément. Tout ce qui se définit comme élément est équivalent de l'ensemble vide. Mais à prendre cette équivalence, cette même chose de la différence absolue, à la prendre comme isolable, et ceci non pris dans cette inclusion ensembliste, si je puis dire, qui la ferait sous-ensemble, ça veut dire que la même chose comme telle est, en un point comptée !

Ceci me paraît d'une extrême importance, et très précisément, par exemple, au niveau du jeu platonicien qui fait de la similitude une idée de subsistance, dans la perspective réaliste, un universal en tant que cet universal est la réalité.

Ce que nous voyons, c'est qu'il n'est pas du même niveau - et c'est à ça que j'ai fait allusion dans mon dernier discours du Panthéon - ce n'est pas au même niveau que l'idée de semblable s'introduit. La même chose des éléments de l'ensemble est, comme telle, comptée comme jouant son rôle dans les parties de l'ensemble. La chose a certainement pour nous son importance, puisque de quoi s'agit-il au niveau de la théorie analytique ? La théorie analytique voit pointer l'Un à deux de ses niveaux. L'Un est l'Un qui se répète ; il est au fondement de cette incidence majeure dans le parler de l'analysant qu'il dénonce d'une certaine répétition, eu égard à quoi ? A une structure signifiante.

Quel est, d'autre part, à considérer le schéma que j'ai donné du discours analytique, ce qui se produit de la mise en place du sujet au niveau de la jouissance de parler ? Ce qui se produit et ce que je désigne à l'étage dit du plus-de-jour, c'est S1, c'est-à-dire une production signifiante que je propose, quitte à me donner le devoir de vous en faire sentir l'incidence, que je propose de reconnaître dans ce qu'il en est de quoi ? Qu'est-ce que la même chose de la différence ? Qu'est-ce que veut dire que quelque chose que nous désignons dans le signifiant par des lettres diverses, c'est les mêmes ? Que peut vouloir dire « les-mêmes », si ce n'est justement que c'est unique, à partir même de l'hypothèse dont part, dans la Théorie des Ensembles, la fonction de l'élément.

L'Un dont il s'agit, celui que produit le sujet, disons point idéal dans l'analyse, c'est très précisément au contraire de ce dont il s'agit dans la répétition, l'Un comme un seul, l'Un en tant que, quelle que soit quelque différence qui existe, toutes les différences qui existent, toutes les différences se valent, il n'y en a qu'une, c'est la différence.

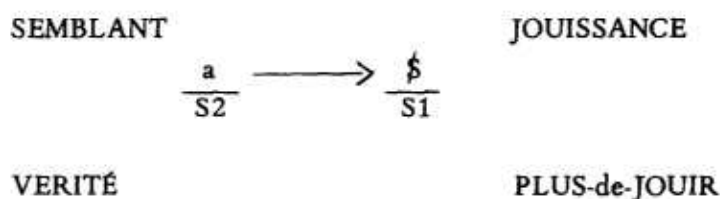
C'est ceci sur lequel je voulais ce soir achever ce discours, outre que l'heure et ma fatigue m'en pressent incidemment ; l'illustration de cette fonction S_1 tel que je l'ai mise dans la formule statuante du discours analytique, je la donnerai dans les séances qui viendront.

1 JUIN 1972

Vous le savez, ici je dis ce que je pense. C'est une position féminine, parce qu'en fin de compte penser, c'est très particulier.

Alors, comme je vous écris de temps en temps, j'ai pendant un petit voyage que je viens de faire, inscrit un certain nombre de propositions dont la première est qu'il faut reconnaître que le psychanalyste est mis, par le discours - c'est un terme à moi - par le discours qui le conditionne - qu'on appelle, depuis moi, le «discours du psychanalyste» - dans une position, disons difficile. Freud disait impossible, «unmöglich», c'est peut-être un peu frocé, il parlait pour lui.

Bon ! D'autre part, deuxième proposition : il sait - ceci d'expérience, ce qui veut dire que, si peu qu'il ait pratiqué la psychanalyse, il en sait assez pour ce que je vais dire - il sait dans tous les cas avoir une commune mesure avec ce que je dis. C'est tout à fait indépendant du fait qu'il soit, de ce que je dis, informé, puisque ce que je dis aboutit, comme je l'ai, il me semble, démontré cette année à situer son savoir. Ça, c'est l'histoire du savoir sur la vérité.



Ça, c'est la place de la vérité, pour ceux qui viennent pour la première fois. Ça, celle du semblant ; ça, celle de la jouissance, et ça, du plus-de-jouir, ce que j'écris en abrégé ainsi : « + de jouir ». Pour la jouissance, nous mettrons un J.

C'est son rapport, au savoir, qui est difficile, non bien sûr à ce que je dis, puisque dans l'ensemble du no man'land psychanalytique, on ne sait pas que je le dis. Ça ne veut pas dire que de ce que je dis, on n'en sache rien, puisque ça sort de l'expérience. Mais on a, de ce qu'on en sait, horreur, ce dont je peux dire, comme ça, vraiment simplement que je les comprends - «je peux dire», ça veut dire : «je peux dire, si on y tient» - mais je les comprends, je me mets à leur place d'autant plus facilement que j'y suis. Mais je le comprends d'autant plus facilement que, comme tout le monde, j'entends ce que je dis.

Néanmoins, néanmoins ça ne m'arrive pas tous les jours, parce que ce n'est pas tous les jours que je parle. En réalité, je le comprends, c'est-à-dire que j'entends ce que je dis, les quelques jours - mettons un ou deux - qui précèdent immédiatement mon séminaire, parce qu'à ce moment-là je commence à vous écrire. Les autres jours, la pensée de ceux à qui j'ai eu affaire me submerge. Il faut que je vous l'avoue, parce qu'à ce moment-là, l'impatience de ce que j'ai appelé - et donc que je peux encore appeler, parce que c'est rare que je revienne - de ce que j'ai appelé dans SCILICET mon échec, me domine. Voilà.

Oui. Ils savent, je rappelle ça parce que le titre de ce que j'ai à traiter ici, c'est : «Le savoir du psychanalyste». «Du», dans ce cas-là, ça évoque le «le», article défini, en français enfin c'est ce qu'on appelle défini. Oui ! Pourquoi pas «des psychanalystes», après ce que je viens de vous dire ? Ça serait plus conforme à mon thème de cette année, c'est-à-dire «y a d'l'un». Y en a des qui se disent tels. Je suis d'autant moins à discuter leur dire qu'il n'y en a pas d'autres. Je dis «du», pourquoi ? C'est parce que c'est à eux que je parle malgré la présence d'un très grand nombre de personnes qui ne sont pas psychanalystes ici. Le psychanalyste donc sait ce que je dis.

Ils le savent, je vous l'ai dit, d'expérience, si peu qu'ils en aient, même si ça se réduit à la didactique qui est l'exigence minimale pour que psychanalystes ils se disent.

Car même si ce que j'ai appelé «la passe» est manqué, eh bien, ça se réduira à ça qu'ils auront eu une psychanalyse didactique, mais en fin de compte, ça suffit pour qu'ils sachent ce que je dis. La passe - c'est toujours dans SCILICET que tout ça traîne, c'est plutôt l'endroit indiqué - quand je dis que la presse est manquée, ça ne veut pas dire qu'ils ne se sont pas offerts à l'expérience de la passe. Comme je l'ai souvent marqué, cette expérience de la passe est simplement ce que je propose à ceux qui sont assez dévoués pour s'y exposer à de seules fins d'information sur un point très délicat et qui consiste à en somme, ce qui s'affirme de la façon la plus sûre, c'est que c'est tout à fait a-normal - objet a normal - que quelqu'un qui fait une psychanalyse veuille être psychanalyste. Il y faut vraiment une sorte d'aberration qui vaut, qui valait la peine d'être offerte à tout ce qu'on pouvait recueillir de témoignage. C'est bien en ça que j'ai institué provisoirement cet essai de recueil pour savoir pourquoi quelqu'un, qui sait ce que c'est que la psychanalyse par sa didactique, peut encore vouloir être analyste.

Alors, je n'en dirai pas plus sur ce qu'il en est de leur position, simplement parce que j'ai choisi, cette année, «Le savoir du psychanalyste» comme étant ce que je proposais pour mon retour à Ste Anne. C'est pas pour ménager du tout les psychanalystes, ils n'ont pas besoin de moi pour avoir le vertige de leur position, je ne l'augmenterai pas à le leur dire.

Oui ! Ce qui pourrait être fait - et je le ferais peut-être à un autre moment - ce qui pourrait être fait d'une manière piquante, dans une certaine référence que je n'appellerai «historique» qu'entre guillemets - enfin, vous verrez ça quand ça viendra, si je subsiste - pour ceux qui sont des fins finauds, je leur parlerai du mot tentation.

Là, je ne parle que du savoir et je remarque qu'il ne s'agit pas de la vérité sur le savoir, mais du savoir sur la vérité, et que ceci, le savoir sur la vérité, s'articule de la pointe de ce que j'avance cette année sur le «y a d'un». «Y a d'un» et rien de plus, mais c'est un Un très particulier, celui qui sépare le Un de Deux, et que c'est un abîme.

Je répète, la vérité - je l'ai déjà dit - ça ne peut que se mi-dire quand le temps de battement sera passé qui fera que je peux en respecter l'alternance, je parlerai de l'autre face, du mi-vrai : il faut toujours séparer le bon grain et «l'ami-vrai» !

Comme je vous l'ai dit tout à l'heure peut-être, je reviens d'Italie où je n'ai jamais eu qu'à me louer de l'accueil, même de mes collègues psychanalystes ! Grâce à l'un d'entre eux, j'en ai rencontré un troisième qui est tout à fait à la page, enfin, à la mienne, bien entendu. Il opère avec Dedekind, et il a trouvé ça tout à fait sans moi, je ne peux pas dire que, à la date où il a commencé de s'y mettre, je n'y étais pas déjà, mais enfin c'est un fait que j'en ai parlé plus tard que lui, puisque je n'en parle que maintenant et que lui avait déjà écrit là-dessus tout un petit ouvrage. Il s'est aperçu de la valeur en somme des éléments mathématiques pour faire émerger quelque chose qui vraiment, notre expérience d'analyste, la concerne. Eh bien, comme il est tout à fait bien vu - il a tout fait pour ça - il a réussi à se faire entendre dans des endroits très bien placés de ce qu'on appelle l' I.P.A. - l'Institution Psychanalytique Avouée, je traduirai - donc il a réussi à se faire entendre, mais ce qu'il y a de très curieux, c'est qu'on ne le publie pas.. On ne le publie pas en lui disant : «Vous comprenez, personne ne comprendra ! » Je dois dire que je suis surpris parce que, en somme, du «Lacan», entre guillemets, bien sûr, enfin, des choses de la veine que je suis censé représenter auprès des incompetents d'une certaine linguistique, on est plutôt pressé d'en bourrer l'International journal. Plus il y a des trucs dans la poubelle, naturellement, moins ça se discerne ! Alors pourquoi, diable, est-ce que dans ce cas on a cru devoir faire obstacle, puisque pour moi, il me semble que c'est un obstacle et que le fait qu'on dise que les lecteurs ne comprendront pas, c'est secondaire ? Il n'est pas nécessaire que tous les articles de l'International journal soient compris. Il y a donc quelque chose qui là-dedans ne plaît pas.

Mais il est évident que, comme celui que je viens - non pas de nommer parce que vous ignorez profondément son nom, il n'a encore rien réussi à publier - est parfaitement repérable, je ne désespère pas que, à la suite de ce qui filtrera des mes propos aujourd'hui - et surtout si on sait que je ne l'ai pas nommé -

on le publiera. Vraiment, ça a l'air de lui tenir assez à cœur pour que je l'aide à ça volontiers. Si ça ne vient pas, je vous en parlerai un peu plus !

Revenons au temps. Le psychanalyste a donc un rapport à ce qu'il sait, complexe. Il le renie, il le réprime, pour employer le terme dont en anglais se traduit le refoulement, la Verdrängung, et même il lui arrive de n'en rien vouloir savoir. Et pourquoi pas ? Qui est-ce que ça pourrait épater ? La psychanalyse, me direz vous, alors quoi ! J'entends d'ici le bla-bla-bla de quiconque n'a pas de la psychanalyse la moindre idée. Je réponds à ce qui peut surgir de ce floor, comme on dit, je réponds : est-ce le savoir qui guérit, que ce soit celui du sujet ou celui supposé dans le transfert, ou bien est-ce le transfert, tel qu'il se produit dans une analyse donnée ? Pourquoi le savoir, celui dont je dis qu'a dimension tout psychanalyste, pourquoi le savoir serait-il, comme je disais tout à l'heure, avoué ? C'est de cette question que Freud a pris en somme la Verwerfung, il l'appelle «un jugement qui dans le choix rejette». Il ajoute «qui condamne», mais je le condense. Ce n'est pas parce que la Verwerfung rend fou un sujet, quand elle se produit dans l'inconscient, qu'elle ne règne pas, la même et du même nom d'où Freud l'emprunte, qu'elle ne règne pas sur le monde comme un pouvoir rationnellement justifié.

«Des psychanalystes», vous allez le voir, à la différence avec «le», «des psychanalystes», ça se préfère, ça se préfère soi, voyez-vous. C'est pas les seuls. Il y a une tradition là-dessus : la tradition médicale. Pour se préférer, on n'a jamais fait mieux, sauf les saints. Les saints : S.A.I.N.T.S., oui, on vous parle tellement des autres qu'il faut que je précise, parce que les autres ... enfin, passons ! Les saints - s, a, i, n, t, s - ils se préfèrent eux-aussi, ils ne demandent même qu'à ça, ils se consument de trouver la meilleure façon de se préférer, alors qu'il y en a de si simples, comme le montrent les méde-saints, eux aussi. Enfin, ceux-là ne sont pas des saints, ça , ça va de soi..

Il y a peu de choses aussi abjectes à feuilleter que l'histoire de la médecine. ça peut-être conseillé comme vomitif ou comme purgatif, ça fait les deux. Pour savoir que le savoir n'a rien à faire avec la vérité, il n'y a rien de plus convaincant. On peut même pas dire que ça va jusqu'à faire du médecin une sorte de provocateur. Ça n'empêche pas que le médecin se soit arrangé - et pour des raisons qui tenaient à ce que leur plate-forme avec le discours de la science devenait plus exiguë - que les médecins se soient arrangés à mettre la psychanalyse à leur pas. Et ça, ils s'y connaissaient, ceci naturellement d'autant plus que le psychanalyste étant fort embarrassé, comme je suis parti là-dessus, fort embarrassé de sa position, il était d'autant plus disposé à recevoir les conseils de l'expérience.

Je tiens beaucoup à marquer ce point d'histoire qui est, dans mon affaire, pour autant qu'elle ait de l'importance, tout à fait un point-clé, grâce à cette conjuration contre laquelle est dirigé un article exprès de Freud sur la *Laïernanalyse*, grâce à cette conjuration qui a pu se produire peu après la guerre, Pavais déjà perdu la partie avant de l'avoir engagée.

Simplement, je voudrais qu'on me croie là-dessus, parce que - pourquoi, je le dirai - si, ce soir je témoigne - et je ne le fais pas par hasard à Ste Anne puisque je vous ai dit que c'est là que je dis ce que je pense - si je déclare que c'est très précisément à ce titre de savoir très bien l'avoir, à l'époque, perdue que cette partie je l'ai engagée.

Ça n'a rien d'héroïque, vous savez, il y a un tas de parties qui s'engagent dans ces conditions. C'est même un des fondements de la condition humaine, comme dit l'autre, et ça ne réussit pas plus mal que n'importe quelle autre entreprise. La preuve, hein ! Le seul ennui - mais il n'est que pour moi - c'est que ça ne vous laisse pas très libre, je dis ça en passant pour la personne qui m'a, il y a je ne sais pas quoi, le deuxième séminaire avant, qui m'a interrogé sur le fait si je croyais ou non à la liberté.

Une autre déclaration que je veux faire et qui après tout a bien son importance, puisque après tout, je ne sais pas, c'est mon penchant ce soir, une autre déclaration qui celle-là alors est tout à fait prouvée - là, je vous demande de me croire, que je m'étais très bien aperçu que la partie était perdue, après tout je n'étais pas si malin, j'ai peut-être cru qu'il fallait foncer et que je foutrais en l'air l'Internationale Psychanalytique (Avouée), et là personne ne peut dire le contraire de ce que je vais dire, c'est que je n'ai jamais lâché aucune des personnes que je savais devoir me quitter avant qu'elle s'en aille elle-même. Et c'est vrai aussi du moment où la partie était en somme, pour la France, perdue, qui est celle à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure, ce petit brouhaha dans une conjuration médecin-psychanalyste d'où est sorti en 53 le début de mon enseignement. Les jours où l'idée de devoir poursuivre le dit enseignement ne m'habite pas, c'est-à-dire un certain nombre, il est évident que j'ai, comme tous les imbéciles, l'idée de ce que ça aurait pu être pour la Psychanalyse Française (!) si j'avais pu enseigner là où, pour la raison que je viens de dire, je n'étais nullement disposé à lâcher quiconque, je veux dire que si scandaleuses que fussent mes propositions sur «Fonction et Champ ... et patati et patata ... de la parole et du langage», mais j'étais disposé à couvrir le sillon pendant des années pour les gens même les plus durs de la feuille et, au point où nous en sommes, personne n'y aurait perdu parmi les psychanalystes.

Je vous ai dit que j'avais fait un petit tour en Italie. Dans ces cas, je vais aussi ... pourquoi pas, parce que il y a beaucoup de gens qui m'aiment : à propos, il y a quelqu'un qui m'a envoyé un verre à dents ! Je voudrais savoir qui c'est, pour la remercier, cette personne. Il y a une personne qui m'a envoyé un verre à dents. Je dis ça pour ceux qui étaient là au Panthéon la dernière fois. C'est une personne que je remercie d'autant plus que ce n'est pas un verre à dents. C'est un merveilleux petit verre rouge, long et galbé, dans lequel je mettrai une rose, qui que ce soit qui me l'ait envoyé. Mais je n'en ai reçu qu'un, ça je dois le dire. Enfin passons. Il y a des personnes qui m'aiment un peu dans tous les coins, mêmes dans les couloirs du Vatican. Pourquoi pas, hein ? Il y a des gens très bien. Il n'y a que là

- ceci pour la personne qui m'interroge sur la liberté - il n'y a qu'au Vatican que je connaisse des libres-penseurs ? Moi, je suis pas un libre-penseur, je suis forcé de tenir à ce que je dis, mais là-bas, quelle aisance ! Ah ! on comprend que la Révolution Française ait été véhiculée par les abbés. Si vous saviez quelle est leur liberté, mes bons amis, vous auriez froid dans le dos. Moi, j'essaie de les ramener au dur, il n'y a rien à faire, ils débordent : la psychanalyse, pour eux, est dépassée ! Vous voyez à quoi ça sert, la libre-pensée : ils voient clair.

C'était pourtant un bon métier, hein ? Ça avait des bons côtés. Quand ils disent que c'est dépassé, ils savent ce qu'ils disent. Ils disent : c'est foutu, parce que quand même on doit faire un peu mieux ! Je dis ça quand même pour, avertir les personnes, les personnes qui sont dans le coup, et particulièrement, bien sûr, celles qui me suivent, qu'il faut y regarder à deux fois avant d'y engager ses descendants, parce que c'est très possible qu'au train où vont les choses, ça tombe tout d'un coup sec, comme ça. Enfin, c'est uniquement pour ceux qui ont à y engager leur descendance, je leur conseille la prudence.

J'ai déjà parlé de ce qui se passe dans la psychanalyse, il faut quand même bien préciser certains points que j'ai déjà abordés, par conséquent que je crois pouvoir traiter brièvement au point où nous en sommes : c'est que c'est le seul discours - et rendons-lui hommage - c'est le seul discours, au sens où j'ai catalogué quatre discours, c'est le seul qui soit tel que la canaillerie y aboutisse nécessairement à la bêtise. Si on savait tout de suite que quelqu'un qui vient vous demander une psychanalyse didactique c'est une canaille, mais on lui dirait : «pas de psychanalyse pour vous, mon cher ! Vous en deviendrez bête comme chou». Mais on ne le sait pas, c'est justement soigneusement dissimulé, on le sait quand même au bout d'un certain temps, dans la psychanalyse, la canaillerie étant toujours, non pas héréditaire, c'est pas d'hérédité qu'il s'agit, il s'agit de désir, désir de l'Autre d'où l'intéressé a surgi. Je parle du désir : c'est pas toujours le désir de ses parents, ça peut être celui de ses grands-parents, mais si le désir dont il est né est le désir d'une canaille, c'est une canaille immanquablement. Je n'ai jamais vu d'exceptions, et c'est même pour ça que j'ai toujours été si tendre pour les personnes dont je savais qu'elles devaient me quitter, au moins pour les cas où c'était moi qui les avais psychanalysées, parce que je savais bien qu'elles étaient devenues tout à fait bêtes.

Je peux pas dire que je l'avais fait exprès, comme je vous l'ai dit, c'est nécessaire. C'est nécessaire quand une psychanalyse est poussée jusqu'au bout, ce qui est la moindre des choses pour la psychanalyse didactique. Si la psychanalyse n'est pas didactique, alors c'est une question de tact : vous devez laisser au type assez de canaillerie pour qu'il se démerde désormais convenablement. C'est proprement thérapeutique, vous devez le laisser surnager. Mais pour la psychanalyse didactique, vous pouvez pas faire ça, parce que Dieu sait ce que ça donnerait. Supposez un psychanalyste qui reste une canaille : ça hante la pensée de tout le monde ! Soyez tranquille, la psychanalyse, contrairement à ce qu'on croit, est tou-

jours vraiment didactique, même quand c'est quelqu'un de bête qui la pratique, et je dirai même, d'autant plus. Enfin, tout ce qu'on risque, c'est d'avoir des psychanalystes bêtes. Mais c'est, comme je viens de vous le dire, en fin de compte, sans inconvénient, parce que quand même, l'objet a à la place du semblant, c'est une position qui peut se tenir. Voilà ! On peut être bête d'origine aussi. C'est très important à distinguer.

Bon ! Alors, je n'ai rien trouvé de mieux, quant à moi, je n'ai rien trouvé de mieux que ce que j'appelle le mathème pour approcher quelque chose concernant le savoir sur la vérité, puisque c'est là en somme qu'on a réussi à lui donner une portée fonctionnelle. C'est beaucoup mieux quand c'est Pierce qui s'en occupe, il met les fonctions zéro et un qui sont les deux valeurs de vérité. Il ne s'imaginer pas par contre, qu'on peut écrire grand V ou grand F pour désigner la vérité et le faux. J'ai déjà indiqué ça en quelques phrases, j'ai déjà indiqué ça au Panthéon, c'est à savoir qu'autour du « yad'l'un », il y a deux étapes : le Parménide et puis ensuite il a fallu arriver à la Théorie des Ensembles, pour que la question d'un tel savoir, qui prend la vérité comme simple fonction, et qui est loin de s'en contenter, qui comporte un réel qui, avec la vérité, n'a rien à faire - ce sont les mathématiques - néanmoins, pendant des siècles, il faut croire que la mathématique se passait là-dessus de toute question, puisque c'est sur le tard, et par l'intermédiaire d'une interrogation logique, qu'elle a fait faire un pas à cette question qui est centrale pour ce qui est de la vérité, à savoir comment et pourquoi « yad'l'un » ! Vous m'excuserez, je ne suis pas le seul.

« Yad'l'un », autour de cet Un tourne la question de l'existence.

J'ai déjà fait là-dessus quelques remarques, à savoir que l'existence n'a jamais été abordée comme telle avant un certain âge et qu'on a mis beaucoup de temps à l'extraire de l'essence. J'ai parlé, du fait qu'il n'y eût pas en grec très proprement quelque chose de courant qui veuille dire « exister », non pas que j'ignorasse *εἶναι*, *εἰσὶν*, mais plutôt que je constatais qu'aucun philosophe ne s'en était jamais servi. Pourtant c'est là que commence quelque chose qui puisse nous intéresser. Il s'agit de savoir ce qui existe. Il n'existe que de l'Un - avec ce qui se presse autour de nous, je suis forcé ici aussi également de me presser - la Théorie des Ensembles, c'est l'interrogation : pourquoi « yad'l'un » ?

L'Un, ça ne court pas les rues, quoi que vous en pensiez, y compris cette certitude tout à fait illusoire, et illusoire depuis très longtemps - ça n'empêche pas qu'on y tienne - que vous en êtes Un, vous aussi. Vous en êtes un, il suffit que vous essayiez même de lever le petit doigt pour vous apercevoir que, non seulement vous n'êtes pas Un, mais que vous êtes, hélas ! innombrables, innombrables chacun pour vous. Innombrables jusqu'à ce qu'on vous ait appris, ce qui peut être un des bons résultats de l'affluent psychanalytique, que vous êtes selon les cas, tout à fait finis - ça, je vous le dis très vite, parce que je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir continuer - tout à fait finis pour ce qui est des hommes -- là c'est clair - finis, finis, finis ! Pour ce qui est des femmes dénombrables.

Je vais tâcher de vous expliquer brièvement quelque chose qui commence à vous frayer là-dessus la voie, puisque, bien entendu, ce n'est pas des choses qui sautent aux yeux, surtout quand on ne sait pas ce que ça veut dire, «fini» et «dénombrable»! Mais si vous suivez un peu mes indications, vous lirez n'importe quoi, parce que ça pullule maintenant, les ouvrages sur la Théorie des Ensembles, même pour aller contre.

Il y a quelqu'un de très gentil que j'espère bien voir tout à l'heure pour m'excuser de ne pas lui avoir apporté ce soir un livre que j'ai tout fait pour trouver et qui est épuisé, qu'il m'a passé la dernière fois, et qui s'appelle « CANTOR A TORT ». C'est un très bon livre. C'est évident que Cantor a tort, d'un certain point de vue, mais il a incontestablement raison, pour le seul fait que ce qu'il a avancé a eu une innombrable descendance dans la mathématique, et que tout ce dont il s'agit, c'est ça : c'est que ce qui fait avancer la mathématique, ça suffit à ce que ça se défende. Même si Cantor a tort du point de vue de ceux qui décrètent, on ne sait pourquoi, que le nombre, ils savent ce que c'est, toute l'histoire des mathématiques bien avant Cantor a démontré qu'il n'y a pas de lieu où il soit démontrable, il n'y a pas de lieu où il soit plus vrai que l'impossible, c'est le réel.

Ça a commencé aux Pythagoriciens à qui, un jour, a été asséné ce qu'ils devaient bien savoir, parce qu'il ne faut pas non plus les prendre pour des bébés, que racine de deux n'était pas commensurable. C'est repris par des philosophes, et ce n'est pas parce que ça nous est parvenu par le Théétète qu'il faut croire que les mathématiques de l'époque n'étaient pas à la hauteur et incapables de répondre, que justement de s'apercevoir que de ce que l'incommensurable existait, on commençait à se poser la question de ce que c'était que le nombre.

Je ne vais pas vous faire toute cette histoire, il y a une certaine affaire de racine de moins un, une certaine affaire de racine de moins un qu'on a appelé depuis, on ne sait pourquoi, imaginaire. Il n'y a rien de moins imaginaire que racine de moins un comme la suite l'a prouvé, puisque c'est de là qu'est sorti ce qu'on peut appeler le nombre complexe, c'est-à-dire une des choses les plus utiles et les plus fécondes qui aient été créées en mathématiques.

Bref, plus se fait d'objections à ce qu'il en est de cette entrée par l'Un, c'est-à-dire par le nombre entier, plus il se démontre que c'est justement de l'impossible qu'en mathématique s'engendre le réel. Et c'est justement de ce que par Cantor ait pu être engendré quelque chose qui n'est rien de moins que toute l'œuvre de Russel, voire infiniment d'autres points qui ont été extrêmement féconds dans la Théorie des Fonctions, il est certain que, au regard du réel, c'est Cantor qui est dans le droit fil de ce dont il s'agit.

Si je vous suggère, - je parle aux psychanalystes - de vous mettre un peu à cette page, c'est justement pour la raison qu'il y a quelque chose à en tirer dans ce qui est, bien sûr, votre péché mignon. Je dis ça parce que vous avez

affaire à des êtres qui pensent, qui pensent, bien sûr, parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement, qui pensent comme Télémaque, comme tout au moins le Télémaque que décrit Paul-Jean Toulet : «ils pensent à la dépense», eh bien ! ce dont il s'agit, c'est de savoir si vous, analystes, et ceux que vous conduisez dépensent ou non en vain leur temps.

Il est clair qu'à cet égard, le pathos de pensée qui peut pour vous résulter d'une courte initiation, encore qu'il ne faut pas non plus qu'elle soit trop brève, à la Théorie des Ensembles, est quelque chose bien de nature à vous faire réfléchir sur des notions comme l'existence, par exemple. Il est clair que ce n'est qu'à partir d'une certaine réflexion sur les mathématiques, que l'existence a pris son sens. Tout ce qu'on en a pu dire avant, par une sorte de pressentiment, religieux notamment, à savoir que Dieu existe, n'a strictement de sens qu'en ceci qu'à mettre l'accent - je dois, y mettre l'accent parce qu'il y a des gens qui me prennent pour un maître à penser - c'est ceci : que vous y croyiez ou pas, gardez ça dans votre petit creux d'oreille - moi je n'y crois pas, mais on s'en fout, pour ceux qui y croient, c'est la même chose - que vous y croyiez ou pas, à Dieu, dites-vous bien qu'avec Dieu, dans tous les cas, qu'on y croit ou qu'on n'y croit pas, il faut compter. C'est absolument inévitable.

C'est pour ça que je récris au tableau ce autour de quoi j'ai essayé de faire tourner quelque chose sur ce qu'il en est du prétendu rapport sexuel.

$$\begin{array}{cc} \exists x . \overline{\Phi x} & \overline{\exists x} . \overline{\Phi x} \\ \forall x . \Phi x & \overline{\forall x} . \Phi x \end{array}$$

Je recommence : il existe un x tel que ce qu'il y a de sujet déterminable par une fonction qui est ce qui domine le rapport sexuel, à savoir la fonction phallique - c'est pour ça que je l'écris Φx - il existe un x qui détermine de ceci qu'il ait dit non à la fonction. Vous voyez que de là d'où je parle, vous voyez d'ores et déjà la question de l'existence liée à quelque chose dont nous ne pouvons pas méconnaître que ce soit un dire. C'est un «dire non» je dirai même plus, c'est un «dire que non ». Ceci est capital, ceci est justement ce qui nous indique le point juste où doit être pris, pour notre formation, formation d'analyste, ce qu'énonce la Théorie des Ensembles, il y en a Un «au-moins-Un» qui «dit que non».

C'est un repère, c'est un repère, bien entendu, qui ne tient pas même un instant, qui n'est d'aucune façon enseignant, ni enseignable, si nous ne le conjoignons pas à cette inscription quantificatrice des quatre termes, à savoir le quanteur dit universel, $\forall x . \Phi x$, c'est-à-dire le point d'où il peut être dit, comme cela s'énonce dans la doctrine freudienne, qu'il n'y a de désir, de libido - c'est la même chose - que masculine. C'est, à la vérité, une erreur qui a tout son prix de repère.

Que les trois autres formules, à savoir il n'existe pas, cet x , pour dire qu'il n'est pas vrai que la fonction phallique soit ce qui domine le rapport sexuel et que, d'autre part, nous devons - je ne dis pas «nous puissions» écrire - qu'à un niveau complémentaire de ces trois termes, nous devons écrire la fonction du «pas-tout» comme étant essentielle à un certain type de rapport à la fonction phallique en tant qu'elle fonde le rapport sexuel, c'est là évidemment ce qui fait, de ces quatre inscriptions, un ensemble.

Sans cet ensemble, il est impossible de s'orienter correctement dans ce qu'il en est de la pratique de l'analyse pour autant qu'elle a affaire avec ce quelque chose qui couramment se définit comme étant l'homme, d'une part, et, d'autre part, ce correspondant généralement qualifié de femme, qui le laisse seul. Il le laisse seul, c'est pas la faute du correspondant, c'est la faute de l'homme. Mais faute ou pas faute, c'est une affaire que nous n'avons pas à trancher immédiatement, je le signale au passage ; ce qu'il importe pour l'instant c'est d'interroger le sens de ce que peuvent avoir à faire ces quatre fonctions qui ne sont que deux : l'une, négation de la fonction de l'autre, fonction opposée, ces quatre fonctions pour autant que les diversifie leur accouplement quanté.

Il est clair que ce que veut dire le $\neg \Phi x$, barré, c'est-à-dire négation de Φx , est quelque chose qui depuis longtemps - et depuis assez à l'origine pour qu'on puisse dire qu'on est absolument confondu que Freud l'ait ignoré - $\neg \Phi$ de x , négation de Φx , à savoir cet «au-moins-Un ! cet Un tout seul qui se détermine d'être l'effet du «dire-que-non» à la fonction phallique, c'est très précisément le point sous lequel il faut que nous mettions tout ce qui s'est dit jusqu'à présent de l'Oedipe, pour que l'Oedipe soit autre chose qu'un mythe.

Et ceci a d'autant plus d'intérêt qu'il ne s'agit pas là de genèse, ni d'histoire, ni de quoi que ce soit qui ressemble, comme il semble à certains moments dans Freud que ç'ait pu être énoncé par lui, à savoir un événement. Il ne saurait s'agir d'événement à ce qui nous est représenté comme étant avant toute histoire. Il n'y a d'événement que ce qui se connote dans quelque chose qui s'énonce. Il s'agit de structure.

Qu'on puisse parler de «Tout-homme» comme étant sujet à la castration, c'est ce pourquoi, de la façon la plus patente, le mythe d'Oedipe est fait.

Est-il nécessaire de se mettre à retourner à des fonctions mathématiques pour énoncer un fait logique qui est celui-ci : c'est que, s'il est vrai que l'inconscient est structuré comme un langage, la fonction de la castration y est nécessaire c'est exactement en effet ce qui implique quelque chose qui y échappe. Et quoi que ce soit qui y échappe, même si ce n'est pas - pourquoi pas, car c'est dans le mythe - quelque chose d'humain, après tout, mais pourquoi ne pas voir le père du meurtre primitif comme un orang-outang, beaucoup de choses qui coïncident

dans la tradition, la tradition d'où tout de même il faut dire que la psychanalyse surgit : de la tradition judaïque. Dans la tradition judaïque, comme j'ai pu l'énoncer, l'année où je n'ai pas voulu faire plus que mon premier séminaire sur les «Noms du Père», j'ai quand même eu le temps d'y accentuer que dans le sacrifice d'Abraham, ce qui est sacrifié, c'est effectivement le père, lequel n'est autre qu'un bélier. Comme dans toute lignée humaine qui se respecte, sa descendance mythique est animale. De sorte qu'en fin de compte, ce que je vous ai dit, l'autre jour, de la fonction de la chasse chez l'homme, c'est de ça qu'il s'agit, je ne vous en ai pas dit bien long, bien sûr, j'aurai pu vous en dire plus sur le fait que le chasseur aime son gibier, tels les fils, dans l'évènement dit primordial dans la mythologie freudienne, ils ont tué le père ... comme ceux dont vous voyez les traces sur les grottes de Lascaux, ils l'ont tué, mon Dieu, parce qu'ils l'aimaient, bien sûr, comme la suite l'a prouvé, la suite est triste. La suite est très précisément que tous les hommes, $\hat{A}$ de x , A renversé, l'universalité des hommes est sujette à la castration. Qu'il y ait «une exception, nous ne l'appellerons pas, du point d'où nous parlons, mythique. Cette exception, c'est la fonction inclusive : quoi énoncer de l'universel, sinon que l'universel soit enclos, enclos précisément par la possibilité négative. Très exactement, l'existence ici joue le rôle du complément ou, pour parler plus mathématiquement, du bord. Et c'est ce qui inclut ceci qu'il y a quelque part un tout x , un tout x qui devient un tout petit a - je veux dire un A renversé de (a) : $\hat{a}$ a - chaque fois qu'il s'incarne, qu'il s'incarne dans ce qu'on peut appeler « Un être », « Un être » au moins qui ne se pose que comme être et à titre d'homme nommément.

C'est très précisément ce qui fait que ce soit dans l'autre colonne, et avec un type de rapport qui est fondamental, que puisse s'articuler quelque

chose dans quoi se range, puisse se ranger, pour quiconque sache penser avec ces symboles, au titre de la femme..

Rien que de l'articuler ainsi, ceci nous fait sentir qu'il y a quelque chose de remarquable, de remarquable pour vous, que ce qui s'en énonce, c'est qu'il n'y en a pas une qui, dans l'énoncé, dans l'énoncé qu'il n'est pas vrai que la fonction phallique domine ce qu'il en est du rapport sexuel, s'inscrive en faux.

Et pour vous permettre de vous y retrouver au moyen de référence qui vous sont un petit peu plus familières, je dirai, mon Dieu, puisque j'ai parlé tout à l'heure du père, je dirai ce que concerne ce «Il n'existe pas de x qui se détermine comme sujet dans l'énoncé du dire-que-non à la fonction phallique», c'est à proprement parler de la vierge. Vous savez que Freud en fait un état le tabou de la virginité, etc ... , et d'autres histoires follement folkloriques autour de cette affaire, et le fait qu'autrefois les vierges étaient baisées pas par n'importe qui, il fallait au moins un grand prêtre ou un petit seigneur, enfin qu'importe.

L'important n'est pas ça. L'important en effet, c'est qu'on puisse dire autour de cette fonction du «vif», cette fonction du «vif» si frappante en ceci qu'il n'y ait jamais que d'une femme après tout qu'on dise qu'elle soit virile. Si

vous avez jamais entendu parler, au moins de nos jours, d'un type qui le soit, vous me le montrerez, ça m'intéressera ! Là par contre, si l'homme est tout ce que vous voulez dans le genre virtuose, vire à bâbord, parer à virer, vire ce que tu veux, le viril, c'est du côté de la femme, c'est la seule à y croire. Elle pense ! C'est même ce qui la caractérise. Je vous expliquerai tout à l'heure - il faut que je vous le dise tout de suite - que c'est pour ça - je vous expliquerai dans le détail pourquoi - que la virgo n'est pas dénombrable, parce qu'elle se situe, contrairement à l'Un qui est du côté du père, elle se situe entre l'Un et le Zéro. Ce qui est entre l'Un et le Zéro, c'est très connu et ça se démontre même quand on a tort, ça se démontre dans la théorie de Cantor, ça se démontre d'une façon que je trouve absolument merveilleuse.

Il y en a au moins là quelques-uns qui savent de quoi je parle, de sorte que je vais l'indiquer brièvement : il est tout à fait démontrable que ce qui est entre l'Un et le Zéro - ça se démontre grâce aux décimales - on se sert de décimales dans le système du même nom : décimal, et il est très facile de montrer que supposez - il faut le supposer - supposez que ce soit dénombrable, la méthode dite de la diagonale peut permettre de forger toujours une nouvelle suite décimale telle qu'elle ne soit certainement pas inscrite dans ce qui a été dénombré. Il est strictement impossible de construire ce dénombrable, de donner même une façon, si mince soit-elle, de le ranger, ce qui est bien la moindre des choses, parce que le dénombrable se définit de correspondre à la suite des nombres entiers.

C'est donc purement et simplement d'un supposé - et là-dessus on accusera très volontiers comme il se fait dans ce livre, « Cantor a tort » - Cantor d'avoir tout simplement forgé un cercle vicieux. Un cercle vicieux, mes bon amis, mais pourquoi pas ! Plus un cercle est vicieux, plus il est drôle, surtout si on peut en faire sortir quelque chose, quelque chose comme ce petit oiseau qui s'appelle le non-dénombrable, qui est bien une des choses les plus éminentes, les plus astucieuses, les plus collants au réel du nombre qui ait jamais été inventés.

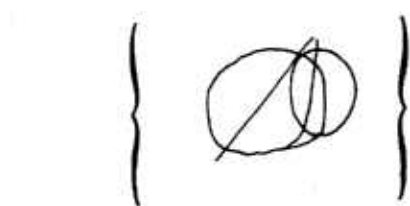
Enfin, laissons ! Les onze mille Vierges, comme il se dit dans la Légende de Dorée, c'est la façon d'exprimer le non-dénombrable. Parce que les onze mille, vous comprenez, c'est un chiffre énorme, c'est surtout un chiffre énorme, pour des vierges, et pas seulement par les temps qui courent !

Donc, nous, nous avons pointé ces faits, tâchons maintenant de comprendre ce qu'il en advient, de ce «Pas-Toute», qui est vraiment le point vif, le point original de ce que j'ai inscrit au tableau. Car nulle part, jusqu'à présent, dans la logique, n'a été mise, promue, mise en avant la fonction du «Pas-Toute» comme telle. Le mode de la pensée, pour autant qu'il est, si je puis dire, subverti par le manque du rapport sexuel, pense et ne pense qu'au moyen de l'Un. L'Universel, c'est ce quelque chose qui résulte de l'enveloppement d'un certain champ par quelque chose qui est l'ordre de l'Un, à ceci près qui est la véritable signification de la notion de l'ensemble, c'est très précisément ceci, c'est que l'ensemble, c'est la

notation mathématique de ce quelque chose où, hélas, je ne suis pas pour rien, qui est une certaine définition, celle que je note du S barré, ($\bar{S}$), c'est à savoir du sujet, du sujet pour autant qu'il n'est rien d'autre que l'effet de signifiant, autrement dit ce que je représente un signifiant pour un autre signifiant.

L'ensemble, c'est la façon dont, à un tournant de l'histoire, les gens les moins faits pour mettre au jour ce qu'il en est du sujet, s'y sont trouvés, si l'on peut dire, nécessités. L'ensemble n'est rien d'autre que le sujet. C'est bien pour cela qu'il ne saurait même se manier sans l'addition de l'ensemble vide ($\emptyset$).

Jusqu'à un certain point, je dirai que l'ensemble vide se démarque dans sa nécessité de ceci qu'il peut être pris pour un élément de l'ensemble, à savoir que l'inscription de la parenthèse qui désigne l'ensemble avec comme élément l'ensemble vide ($\emptyset$), est quelque chose sans quoi est absolument impensable tout maniement de cette fonction, de cette fonction qui - je vous le répète, je pense vous l'avoir suffisamment indiqué - est faite très précisément à un certain tournant pour interroger, interroger au niveau du langage commun - je souligne commun, parce que ce n'est nullement ici aucun, de quelque sorte que ce soit, métalangage qui règne - pour interroger du point de vue logique, interroger avec le langage tout ce qu'il en est de l'incidence, dans le langage lui-même, du nombre, c'est-à-dire de quelque chose qui n'a rien à faire avec le langage, de quelque chose qui est plus réel que n'importe quoi, le discours de la science l'a suffisamment manifesté.



Pas-Tout - il manquait la barre - c'est très précisément ce qui résulte de ceci, non pas que rien ne le limite, mais que la limite est autrement située. Ce qui fait que le Pas-Tout, si je puis dire et je le dirai pour aller vite, c'est ceci : c'est que contrairement à l'inclusion dans de x «il existe le Père dont le dire-non le situe par rapport à la fonction phallique», inversement c'est en tant qu'il y a le vide, le manque, l'absence de quoi que ce soit qui dénie la fonction phallique au niveau de la femme, que, inversement, il n'y a rien d'autre que ce quelque chose que le «Pas-Tout» formule dans la position de la femme à l'endroit de la fonction phallique. Elle est en effet, pour elle, «pas toute». Ce qui ne veut pas dire que, sous quelque incidence que ce soit, elle le nie. Je ne dirai pas qu'elle soit autre, parce que très précisément le mode sous lequel elle n'existe pas dans cette fonction, de la nier, ce qui est très précisément ce mode, c'est qu'elle est ce qui dans mon graphe s'inscrit du signifiant de ceci, que l'Autre est barré, $\bar{S}(A)$.

La femme n'est pas le lieu de l'Autre et, plus encore, elle s'inscrit très précisément comme n'étant pas l'Autre dans la fonction que je donne au grand A, à savoir comme étant le lieu de la vérité. Et ce qui s'inscrit dans la non-existence de ce qui pourrait nier la fonction phallique, de même qu'ici j'avais traduit par la fonction de l'ensemble vide de l'existence du «dire-que-non», de même c'est de s'absenter et même c'est d'être ce «jouiscentre», ce «jouiscentre» qui est conjugué à ce que je n'appellerai pas une absence, mais une «dé-sence» - S.E.N.C.E. - que la femme se pose pour ce fait signifiant, non seulement que le grand Autre n'est pas là, ce n'est pas elle, mais qu'il est tout à fait ailleurs, au lieu où il situe la parole.

Il me reste - puisque après tout vous avez la patience à une heure qui est déjà onze, de continuer à m'entendre - à pointer ceci qui est capital dans ce qu'après tout ici pour vous je force à la fin de l'année, un certain nombre de thèmes qui sont des thèmes cristallisants, c'est de dénoter la béance qui sépare chacun de ces termes en tant qu'ils sont énoncés.

Il est clair qu'entre le 3 de x, «il existe», et le «il n'existe pas», on n'a pas à baragouiner, c'est l'existence.

$$\exists x . \overline{\Phi} x \text{ existence} \quad \overline{\exists} x . \overline{\Phi} x$$

Il est clair qu'entre «il existe un qui ne» et «il n'y en a pas Un qui ne soit», il y a la contradiction

$$\exists x . \overline{\Phi} x$$

contradiction

$$\forall x . \Phi x$$

Quand Aristote fait état des propositions particulières pour les opposer aux universelles, c'est entre une particulière positive par rapport à une universelle négative qu'il institue la contradiction. Ici, c'est le contraire : c'est la particulière qui est négative et c'est l'universelle qui est positive.

Ici, ce que nous avons entre ce Non $\exists$ de x. Non Φ de x, qui est la négation d'aucune universalité, ce que nous avons - je ne fais ici que vous l'indiquer, je le justifierai par la suite - c'est l'indécidable

$$\overline{\exists} x . \overline{\Phi} x$$

indécidable

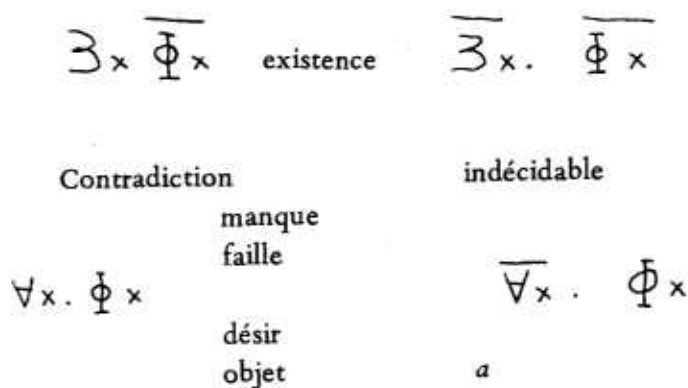
$$\overline{\forall} x . \Phi x$$

Entre les deux $\hat{a}$ de x , dont toute notre expérience nous montre, je pense assez, que la situation n'est pas simple, ce dont il s'agit, c'est quoi ? Nous l'appellerons le manque, nous l'appellerons la faille, nous l'appellerons, si vous voulez, le désir et, pour être plus rigoureux, nous l'appellerons l'objet a .



Alors, il s'agit de savoir comment, au milieu de tout ça - j'espère que certains tout au moins l'auront pris en note - comment au milieu de tout ça fonctionne quelque chose qui pourrait ressembler à une circulation.

Pour ça, il faut s'interroger sur le mode dont sont posés ces quatre termes..



Le $\hat{B}$ de x , en haut à gauche, c'est littéralement le nécessaire. Rien n'est pensable, c'est surtout pas notre fonction de penser à nous autres, hommes. Enfin, une femme, ça pense, ça pense même de temps en temps «donc je suis», en quoi, bien sûr, elle se trompe. Mais enfin, pour ce qui est du nécessaire, il est absolument nécessaire, - et c'est ça que nous livre Freud avec cette histoire à dormir debout de Totem et ... Debout - est absolument nécessaire de penser quoi que ce soit aux rapports - qu'on appelle humains, on ne sait pas pourquoi - dans l'expérience qui s'instaure dans le discours analytique, il est absolument nécessaire de poser qu'il existe Un pour qui la castration, à la gare ... La castration, ça veut dire quoi ? Ça veut dire surtout laisse à désirer, ça ne veut rien dire d'autre. Ben voilà ! Pour penser ça, c'est-à-dire à partir de la femme, il faut qu'il y en ait un pour qui rien ne laisse à désirer. C'est l'histoire du mythe d'œdipe, mais c'est absolument nécessaire, c'est absolument nécessaire. Si vous perdez ça, je vois absolument pas ce qui peut vous permettre de vous y retrouver d'une façon quelconque. C'est très important de se retrouver.

Alors voilà, c'est $\hat{B}$ de x . Je vous ai déjà dit que c'est nécessaire à partir de quoi ? A partir justement de ce que, ma foi, je vous ai écrit là tout à l'heure d'indécidable, de ce qu'on ne pourrait absolument rien dire qui ressemble à quoi que ce soit qui puisse faire fonction de vérité si, si on n'admettait pas, ce nécessaire : il y en a au moins Un qui dit non. J'insiste un peu. J'insiste, parce que je n'ai pas pu ce soir - on a été dérangés - vous raconter toutes les gentillesse que j'aurai voulu vous dire à ce propos. Mais j'en avais une bien bonne et, puisqu'on me taquine, je m'en vais vous la sortir. Quand même : c'est la fonction de l'é-Pater épater

On s'est beaucoup interrogé sur la fonction du «pater familias». Il faudrait mieux centrer ce que nous pouvons exiger de la fonction du père ; cette histoire de carence paternelle, qu'est-ce qu'on s'en gargarise ! Il y a une crise, c'est un fait, c'est pas tout à fait faux ; l'é-Pater ne nous épate plus. C'est la seule fonction véritablement décisive du père.

J'ai déjà marqué que ce n'était pas l'Oedipe, que c'était foutu, que si le père était un législateur, ça donnait le Président Schreber comme enfant. Rien de plus. Sur n'importe quel plan, le père c'est celui qui doit épater la famille. Si le père n'épate plus la famille, naturellement ... mais on trouvera mieux ! C'est pas forcé que ce soit le père charnel, il y en a toujours un qui épatera la famille dont chacun sait que c'est un troupeau d'esclaves. Il y en aura d'autres qui l'épateront. Vous voyez comme la langue française peut servir à bien des choses. Je vous ai déjà expliqué ça la dernière fois, j'avais commencé par un truc : «fondre» ou «fonder d'eux un Un», au subjonctif, c'est le même truc : pour fonder il faut fondre. Il y a des choses qui ne peuvent s'exprimer que dans la langue française, c'est justement pour ça qu'il y a l'inconscient. Parce que ce sont les équivoques qui fondent dans les deux sens du mot, il n'y a même que ça..

Si vous vous interrogez sur le «Tous» en cherchant comment c'est exprimé en chaque langue, vous trouverez des tas de trucs, des trucs absolument sensationnels. Personnellement, je me suis beaucoup enquis du Chinois parce que je ne peux pas faire un catalogue des langues du monde entier. J'ai aussi interrogé quelqu'un, grâce à la charmante trésorière de notre École, qui a fait écrire par son père comme on disait «Tous» en Yoruba. Mais c'est fou, vous comprenez ! Je fais ça pour l'amour de l'art, mais je sais bien que de toute façon, je trouverai que dans toutes les langues, il y a un moyen pour dire «Tous».

Moi, ce qui m'intéresse, c'est le signifiant, comme Un, c'est de quoi on se sert dans chaque langue et le seul intérêt du signifiant, c'est les équivoques qui peuvent en sortir, c'est-à-dire quelque chose de l'ordre du «fondre d'eux un Un», et d'autres conneries de cette espèce. C'est la seule chose intéressante, parce que pour nous ce qui est du «Tous», vous trouverez toujours ça exprimé : le «Tous» est forcément sémantique.

Le seul fait que je dise que je voudrais interroger toutes les langues résout la question, puisque les langues justement ne sont «pas toutes», c'est leur définition, par contre si je vous interroge sur le «Tous», vous comprenez. Oui, enfin la sémantique, ça revient à la traductibilité. Qu'est-ce que je pourrais en donner d'autre comme définition ! La sémantique, c'est ce grâce à quoi un homme et une femme ne se comprennent que s'ils ne parlent pas la même langue. Enfin, je vous dis tout ça pour vous faire des exercices et parce que je suis là pour ça et puis aussi peut-être pour vous ouvrir un petit peu la comprenoire sur l'usage que je fais de la linguistique. Oui ! Je veux en finir. Alors pour ce qui est de ce qui nécessite l'existence, nous partons justement de ce point que j'ai tout à l'heure inscrit, de la béance de l'indécidable, c'est-à-dire entre le «pas-tout» et le «pas-une». Et après, ça va là, à l'existence. Puis après ça, ça va là. A quoi ? Au fait que tous les hommes sont en puissance de castration. Ça va au possible, car l'universel n'est jamais rien d'autre que ça. Quand vous dites que «Tous les hommes sont des mammifères», ça veut dire que tous les hommes possibles peuvent l'être. Et après ça, où ça va ? Ça va là, à l'objet a. C'est avec ça que nous sommes en rapport. Et après ça, ça va où ? Ça va là, où la Femme se distingue de n'être pas unifiante.

Voilà ! Il reste plus qu'à compléter ici pour aller vers la contradiction et à revenir du «Pas-Toutes», qui n'est en somme rien d'autre que l'expression de la contingence. Vous voyez ici, comme je l'ai déjà signalé en son temps, l'alternance de la nécessité, du contingent, du possible et de l'impossible n'est pas dans l'ordre qu'Aristote donne ; car ici, c'est de l'impossible qu'il s'agit, c'est-à-dire en fin de compte, du réel. Alors, suivez bien ce petit chemin, parce qu'il nous servira par la suite. Vous en verrez quelque chose. Voilà ! Il faudrait indiquer les quatre triangles dans les coins comme ça, la direction des flèches est également indiquée. Vous y êtes ? Et, ici le (....)

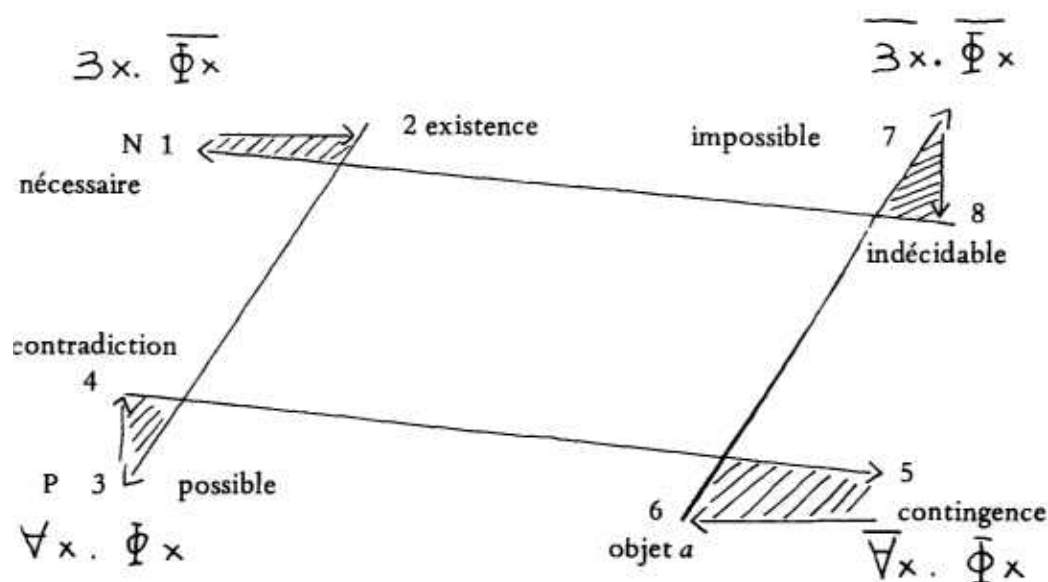


Schéma correspondant (sans certitude)

Schéma correspondant (sans certitude)

Voilà ! Je trouve que j'en ai assez fait pour ce soir. Je ne désire pas finir sur une péroration sensationnelle, mais la question que, oui, c'est assez bien écrit. Nécessaire, impossible ...

X - On n'entend pas !

LACAN - Hein ? Nécessaire, impossible, possible et contingent.

X - On n'entend rien !

LACAN - Je m'en fous ! Voilà ! C'est un frayage. Vous entendrez la suite dans presque quinze jours. Puisque c'est le 14 que je ferais mon prochain séminaire au Panthéon. Je ne suis pas sûr que ce ne sera pas le dernier.

Il y a peu de choses aussi abjectes à feuilleter que l'histoire de la médecine, ça peut être conseillé comme vomitif ou comme purgatif, ça fait les deux. Pour savoir que le savoir n'a rien à faire avec la vérité, il n'y a rien de plus convaincant. On peut même pas dire que ça va jusqu'à faire du médecin une sorte de provocateur. Ça n'empêche pas que le médecin se soit arrangé - et pour des raisons qui tenaient à ce que leur plate-forme avec le discours de la science devenait plus exigüe - que les médecins se soient arrangés à mettre la psychanalyse à leur pas. Et ça, ils s'y connaissaient, ceci naturellement d'autant plus que le psychanalyste étant fort embarrassé, comme je suis parti là-dessus, fort embarrassé de sa position, il était d'autant plus disposé à recevoir les conseils de l'expérience.

ENCORE

SEUIL

(document à lire sous Word, avec « Affichage » : mode « page », afin qu'apparaissent les diverses figures.

Remarque : Par rapport à la version S.D./G.Taillandier, établie en 1972-1973, presque toutes les phrases de Lacan, telles que la transcription, à partir de l'enregistrement en donne la continuité, sont modifiées, coupées, réorganisées par JA Miller, presque toutes les répétitions de mot et interjections sont supprimées. Le style parlé de Lacan disparaît complètement. On trouvera, dans le premier séminaire, en « commentaire » quelques unes des modifications vraisemblablement effectuées par JAM)

LIVRE XX

1972-1973

Début p. 9

La pagination respecte celle du document source

I DE LA JOUISSANCE

Il m'est arrivé de ne pas publier *l'Éthique de la psychanalyse*. En ce temps là, c'était chez moi une forme de la politesse - après vous j' vous en prie, j' vous en *pire*... Avec le temps, j'ai appris que je pouvais en dire un peu plus. Et puis, je me suis aperçu que ce qui constituait mon cheminement était de l'ordre du *je n'en veux rien savoir*.

C'est sans doute ce qui, avec le temps, fait qu'*encore* je suis là, et que vous aussi, vous êtes là. Je m'en étonne toujours... *encore*.

Ce qui, depuis quelque temps, me favorise, c'est qu'il y a aussi chez vous, y dans la grande masse de ceux qui sont là, un *je n'en veux rien savoir*. Seulement, tout est là, est-ce bien le même?

Votre *je n'en veux rien savoir* d'un certain savoir qui vous est transmis par bribes, est-ce de cela qu'il s'agit chez moi? Je ne crois pas, et c'est bien de me supposer partir d'ailleurs que vous dans ce *je n'en veux rien savoir* que vous vous trouvez liés à moi. De sorte que, s'il est vrai qu'à votre égard je ne puis être ici qu'en position d'analysant de mon *je n'en veux rien savoir*, d'ici que vous atteigniez le même il y aura une paye.

C'est bien ce qui fait que c'est seulement quand le vôtre vous apparaît suffisant que vous pouvez, si vous êtes de mes analysants, vous détacher normalement de votre analyse. J'en conclus qu'il n'y a, contrairement à ce qui s'émet, nulle impasse de ma position d'analyste avec ce que je fais ici.

I

L'année dernière, j'ai intitulé ce que je croyais pouvoir vous dire – ... *ou pire*, puis – *Ça s'oupire*. Ça n'a rien à faire avec *je* ou *tu* - je ne t'oupire pas, ni tu ne m'oupires. Notre chemin, celui du discours analytique, ne progresse

que de cette limite étroite, de ce tranchant du couteau, qui fait qu'ailleurs ça ne peut que s'oupirer.

C'est ce discours qui me supporte, et pour le recommencer cette année, je vais d'abord vous supposer au lit, un lit de plein emploi, à deux.

A quelqu'un, un juriste, qui avait bien voulu s'enquérir de ce qu'est mon discours, j'ai cru pouvoir répondre - pour lui faire sentir, à lui, ce qui en est le fondement, à savoir que le langage n'est pas l'être parlant - que je ne me trouvais pas déplacé d'avoir à parler dans une faculté de droit, puisque c'est celle où l'existence des codes rend manifeste que le langage, ça se tient là, à part, constitué au cours des âges, tandis que l'être parlant, ce qu'on appelle les hommes, c'est bien autre chose. Alors, commencer par vous supposer au lit, cela demande qu'à son endroit je m'en excuse.

Je n'en décollerai pas, de ce lit, aujourd'hui, et rappellerai au juriste que, au fond, le droit parle de ce dont je vais vous parler- la jouissance.

Le droit ne méconnaît pas le lit - prenez par exemple ce bon droit coutumier dont se fonde l'usage du concubinage, ce qui veut dire coucher ensemble. Pour ma part, je vais partir de ce qui, dans le droit, reste voilé, à savoir de ce qu'on y fait, dans ce lit - s'étendre. Je pars de la limite, d'une limite dont en effet il faut partir pour être sérieux, c'est-à-dire pour établir la série de ce qui s'en approche.

J'éclaircirai d'un mot le rapport du droit et de la jouissance. L'usufruit - c'est une notion de droit, n'est-ce pas? - réunit en un mot ce que j'ai déjà évoqué dans mon séminaire sur l'éthique, à savoir la différence qu'il y a de l'utile à la jouissance. L'utile, ça sert à quoi? C'est ce qui n'a jamais été bien défini en raison du respect prodigieux que, du fait du langage, l'être parlant a pour le moyen. L'usufruit veut dire qu'on peut jouir de ses moyens, mais qu'il ne faut pas les gaspiller. Quand on a l'usufruit d'un héritage, on peut en jouir à condition de ne pas trop en user. C'est bien là qu'est l'essence du droit - répartir, distribuer, rétribuer ce qu'il en est de la jouissance.

Qu'est-ce que c'est que la jouissance ? Elle se réduit ici à n'être qu'une instance négative. La jouissance, c'est ce qui ne sert à rien.

Je pointe là la réserve qu'implique le champ du droit-à-la jouissance. Le droit n'est pas le devoir. Rien ne force personne à jouir, sauf le surmoi. Le surmoi, c'est l'impératif de la jouissance – *Jouis!*

C'est bien là que se trouve le point tournant qu'interroge le discours analytique. Sur ce chemin, dans ce temps de *l'après-vous* que j'ai laissé passer, j'ai essayé de montrer que l'analyse ne nous permettait pas de nous en tenir à ce dont j'étais parti, respectueusement certes, soit à l'éthique d'Aristote. Un glissement au cours des âges s'est fait, glissement qui n'est pas progrès, mais contour, qui, de la considération de l'être qui était celle d'Aristote, a conduit à l'utilitarisme de Bentham, c'est-à-dire à la théorie des fictions, démontrant du langage la valeur d'usage, soit le statut d'outil. C'est de là

10

que je suis revenu à interroger ce qu'il en est de l'être, du souverain bien comme objet de contemplation, d'où on avait cru jadis pouvoir édifier une éthique.

Je vous laisse donc sur ce lit, à vos inspirations. Je sors, et une fois de plus, j'écirai sur la porte, afin qu'à la sortie, peut-être, vous puissiez ressaisir les rêves que vous aurez sur ce lit poursuivis. J'écirai la phrase suivante - *La jouissance de l'Autre, de l'Autre avec un grand A, du corps de l'Autre qui le symbolise, n'est pas le signe de l'amour.*

2

J'écis ça, et je n'écis pas après *terminé*, ni *amen*, ni *ainsi soit-il*.

L'amour, certes, fait signe, et il est toujours réciproque.

J'ai avancé ça depuis longtemps, très doucement, en disant que les sentiments, c'est toujours réciproque. C'était pour que ça me revienne - *Et alors, et alors, et l'amour, et l'amour, il est toujours réciproque? – Mais-oui, mais-oui!* C'est même pour ça qu'on a inventé l'inconscient - pour s'apercevoir que le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre, et que l'amour, si c'est là une passion qui peut être l'ignorance du désir, ne lui laisse pas moins toute sa portée. Quand on y regarde de plus près, on en voit les ravages.

La jouissance - jouissance du corps de l'Autre - reste, elle, une question, parce que la réponse qu'elle peut constituer n'est pas nécessaire. Ça va même plus loin. Ce n'est pas non plus une réponse suffisante, parce que l'amour demande l'amour. Il ne cesse pas de le demander. Il le demande... encore. Encore, c'est le nom propre de cette faille d'où dans l'Autre part la demande d'amour.

Alors, d'où part ce qui est capable, de façon non nécessaire, et non suffisante, de répondre par la jouissance du corps de l'Autre?

Ce n'est pas l'amour. C'est ce que l'année dernière, inspiré d'une certaine façon par la chapelle de Sainte-Anne qui me portait sur le système, je me suis laissé aller à appeler l'amur.

L'amur, c'est ce qui apparaît en signes bizarres sur le corps. Ce sont ces caractères sexuels qui viennent d'au-delà, de cet endroit que nous avons cru pouvoir lorgner au microscope sous la forme du germen - dont je vous ferai remarquer qu'on ne peut dire que ce soit la vie puisque aussi bien ça porte la mort, la mort du corps, de le répéter. C'est de là que vient l'en-corps. Il est donc faux de dire qu'il y a séparation du soma et du germen, puisque, de loger ce germen, le corps porte des traces. Il y a des traces sur l'amur.

Eh bien, ce ne sont que des traces. L'être du corps, certes, est sexué, mais c'est secondaire, comme on dit. Et comme l'expérience le démontre, ce ne

11

sont pas de ces traces que dépend la jouissance du corps en tant qu'il symbolise l'Autre.

C'est là ce qu'avance la plus simple considération des choses.

De quoi s'agit-il donc dans l'amour? L'amour, est-ce – comme le promeut la psychanalyse avec une audace d'autant plus incroyable que toute son expérience va contre, et qu'elle démontre le contraire – l'amour, est-ce de faire un? L'Éros est-il tension vers l'Un?

On ne parle que de ça depuis longtemps, de l'Un. Y a d' l'Un, c'est de cet énoncé que j'ai supporté mon discours de l'année dernière, et certes pas pour confluer dans cette confusion originelle, car le désir ne nous conduit qu'à la visée de la faille où se démontre que l'Un ne tient que de l'essence du signifiant. Si j'ai interrogé Frege au départ, c'est pour tenter de démontrer la béance qu'il y a de cet Un à quelque chose qui tient à l'être, et, derrière l'être, à la jouissance.

Je peux vous dire un petit conte, celui d'une perruche qui était amoureuse de Picasso. A quoi cela se voyait-il ? A la façon dont elle lui mordillait le col de sa chemise et les battants de sa veste. Cette perruche était en effet amoureuse de ce qui est essentiel à l'homme, à savoir son accoutrement. Cette perruche était comme Descartes, pour qui les hommes, c'était des habits en ... pro-ménade. Les habits, ça *promet* la ménade - quand on les quitte. Mais ce n'est qu'un mythe, un mythe qui vient converger avec le lit de tout à l'heure. Jouir d'un corps quand il n'y a plus d'habits laisse intacte la question de ce qui fait l'Un, c'est-à-dire celle de l'identification. La perruche s'identifiait à Picasso habillé.

Il en est de même de tout ce qui est de l'amour. L'habit aime le moine, parce que c'est par là qu'ils ne sont qu'un. Autrement dit, ce qu'il y a sous l'habit et que nous appelons le corps, ce n'est peut-être que ce reste que j'appelle l'objet a.

Ce qui fait tenir l'image, c'est un reste. L'analyse démontre que l'amour dans son essence est narcissique, et dénonce que la substance du prétendu objectal - baratin - est en fait ce qui, dans le désir, est reste, à savoir sa cause, et le soutien de son insatisfaction, voire de son impossibilité.

L'amour est impuissant, quoiqu'il soit réciproque, parce qu'il ignore qu'il n'est que le désir d'être Un, ce qui nous conduit à l'impossible d'établir la relation d'eux. La relation d'eux qui? - *deux* sexes.

3

Assurément, ce qui apparaît sur les corps sous ces formes énigmatiques que sont les caractères sexuels - qui ne sont que secondaires - fait l'être sexué. Sans doute. Mais l'être, c'est la jouissance du corps comme

12

tel, c'est-à-dire comme asexué, puisque ce qu'on appelle la jouissance sexuelle est marqué, dominé, par l'impossibilité d'établir comme tel, nulle part dans l'énonçable, ce seul Un qui nous intéresse, l'Un de la relation *rapport sexuel*.

C'est ce que le discours analytique démontre, en ceci que, pour un de ces êtres comme sexués, pour l'homme en tant qu'il est pourvu de l'organe dit phallique – j'ai dit *dit* –, le sexe corporel, le sexe de la femme – j'ai dit *de la femme*, alors que, justement, il n'y a pas la femme, la femme n'est pas toute – le sexe de la femme ne lui dit rien, si ce n'est par l'intermédiaire de la jouissance du corps.

Le discours analytique démontre – permettez-moi de le dire sous cette forme – que le phallus, c'est l'objection de conscience faite par un des deux êtres sexués au service à rendre à l'autre.

Et qu'on ne me parle pas des caractères sexuels secondaires de la femme, parce que, jusqu'à nouvel ordre, ce sont ceux de la mère qui priment chez elle. Rien ne distingue la femme comme être sexué, sinon justement le sexe.

Que tout tourne autour de la jouissance phallique, c'est précisément ce dont l'expérience analytique témoigne, et témoigne en ceci que la femme se définit d'une position que j'ai pointée du *pas-tout* à l'endroit de la jouissance phallique.

Je vais un peu plus loin – la jouissance phallique est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas, dirai-je, à jouir du corps de la femme, précisément parce que ce dont il jouit, c'est de la jouissance de l'organe.

C'est pourquoi le surmoi tel que je l'ai pointé tout à l'heure dit *Jouis* ! est corrélat de la castration, qui est le signe dont se pare l'aveu que la jouissance de l'Autre, du corps de l'Autre, ne se promet que de l'infinitude.

Je vais dire laquelle – celle, ni plus ni moins, que supporte le paradoxe de Zénon.

Achille et la tortue, tel est le schème du jouir d'un côté de l'être sexué. Quand Achille a fait son pas, tiré son coup auprès de Briséis, celle-ci telle la tortue a avancé d'un peu, parce qu'elle n'est *pas toute*, pas toute à lui. Il en reste. Et il faut qu'Achille fasse le second pas, et ainsi de suite. C'est même comme ça que de nos jours, mais de nos jours seulement, on est arrivé à définir le nombre, le vrai, ou pour mieux dire, le réel. Parce que ce que Zénon n'avait pas vu, c'est que la tortue non plus n'est pas préservée de la fatalité qui pèse sur Achille – son pas à elle est aussi de plus en plus petit et elle n'arrivera jamais non plus à la limite. C'est de là que se définit un nombre, quel qu'il soit, s'il est réel. Un nombre a une limite, et c'est dans cette mesure qu'il est infini. Achille, c'est bien clair, ne peut que dépasser la tortue, il ne peut pas la rejoindre. Il ne la rejoint que dans l'infinitude.

I3

En voilà le dit pour ce qui est de la jouissance, en tant que sexuelle. D'un côté, la jouissance est marquée par ce trou qui ne lui laisse pas d'autre voie que celle de la jouissance phallique. De l'autre côté, quelque chose peut-il s'atteindre qui nous dirait comment ce qui jusqu'ici n'est que faille, béance dans la jouissance, serait réalisé?

C'est ce qui, chose singulière, ne peut être suggéré que par des aperçus très étranges. *Étrange* est un mot qui peut se décomposer – *l'être-ange*, c'est bien quelque chose contre quoi nous met en garde l'alternative d'être aussi bête que la perruche de tout à l'heure. Néanmoins, regardons de près ce que nous inspire l'idée que, dans la jouissance des corps, la jouissance sexuelle ait ce privilège d'être spécifiée par une impasse.

Dans cet espace de la jouissance, prendre quelque chose de borné, fermé, c'est un lieu, et en parler, c'est une topologie. Dans un écrit que vous verrez paraître en pointe de mon discours de l'année dernière, je crois démontrer la stricte équivalence de topologie et structure. Si nous nous guidons là-dessus, ce qui distingue l'anonymat de ce dont on parle comme jouissance, à savoir ce qu'ordonne le droit, c'est une géométrie. Une géométrie, c'est l'hétérogénéité du lieu, à savoir qu'il y a un lieu de l'Autre. De ce lieu de l'Autre, d'un sexe comme Autre, comme Autre absolu, que nous permet d'avancer le plus récent développement de la topologie?

J'avancerai ici le terme de compacité. Rien de plus compact qu'une faille, s'il est bien clair que, l'intersection de tout ce qui s'y ferme étant admise comme existante sur un nombre infini d'ensembles, il en résulte que l'intersection implique ce nombre infini. C'est la définition même de la compacité.

Cette intersection dont je parle est celle que j'ai avancée tout à l'heure comme étant ce qui couvre, ce qui fait obstacle au rapport sexuel supposé.

Seulement supposé, puisque j'énonce que le discours analytique ne se soutient que de l'énoncé qu'il n'y a pas, qu'il est impossible de poser le rapport sexuel. C'est en cela que tient l'avancée du discours analytique, et c'est de par là qu'il détermine ce qu'il en est réellement du statut de tous les autres discours.

Tel est, dénommé, le point qui couvre l'impossibilité du rapport sexuel comme tel. La jouissance, en tant que sexuelle, est phallique, c'est-à-dire qu'elle ne se rapporte pas à l'Autre comme tel.

Suivons là le complément de cette hypothèse de compacité.

Une formule nous est donnée par la topologie que j'ai qualifiée de la plus récente, prenant son départ d'une logique construite sur l'interrogation du nombre, qui conduit à l'instauration d'un lieu qui n'est pas celui d'un espace homogène. Prenons le même espace borné, fermé, supposé institué - l'équivalent de ce que tout à l'heure j'ai avancé de l'intersection s'étendant à l'infini. A le supposer recouvert d'ensembles ouverts, c'est-à-dire

excluant leur limite - la limite est ce qui se définit comme plus grand qu'un point, plus petit qu'un autre, mais en aucun cas égal ni au point de départ, ni au point d'arrivée, pour vous l'imager rapidement - il se démontre qu'il est équivalent de dire que l'ensemble de ces espaces ouverts s'offre toujours à un sous-recouvrement d'espaces ouverts, constituant une finitude, à savoir que la suite des éléments constitue une suite finie.

Vous pouvez remarquer que je n'ai pas dit qu'ils sont comptables. Et pourtant, c'est ce que le terme *fini* implique. Finalement, on les compte, un par un. Mais avant d'y arriver, il faudra qu'on y trouve un ordre, et nous devons marquer un temps avant de supposer que cet ordre soit trouvable.

Qu'est-ce qu'implique en tout cas la finitude démontrable des espaces ouverts capables de recouvrir l'espace borné, fermé en l'occasion, de la jouissance sexuelle ? que lesdits espaces peuvent être pris un par un - et puisqu'il s'agit de l'autre côté, mettons-les au féminin - *une* par *une*.

C'est bien cela - qui se produit dans l'espace de la jouissance sexuelle - qui de ce fait s'avère compact. L'être sexué de ces femmes pas-toutes ne passe pas par le corps, mais par ce qui résulte d'une exigence logique dans la parole. En effet, la logique, la cohérence inscrite dans le fait qu'existe le langage et qu'il est hors des corps qui en sont agités, bref l'Autre qui s'incarne, si l'on peut dire, comme être sexué, exige cet une par une. Et c'est bien là l'étrange, le fascinant, c'est le cas de le dire - cette exigence de l'Un, comme déjà étrangement le *Parménide* pouvait nous le faire prévoir, c'est de l'Autre qu'elle sort. Là où est l'être, c'est l'exigence de l'infinitude.

Je reviendrai sur ce qu'il en est de ce lieu de l'Autre. Mais dès maintenant, pour faire image, je vais vous l'illustrer.

On sait assez combien les analystes se sont amusés autour de Don Juan dont ils ont tout fait, y compris, ce qui est un comble, un homosexuel. Mais centrez-le sur ce que je viens de vous imager, cet espace de la jouissance sexuelle recouvert par des ensembles ouverts, qui constituent une finitude, et que finalement on compte. Ne voyez-vous pas que l'essentiel dans le mythe féminin de Don Juan, c'est qu'il les a une par une ?

Voilà ce qu'est l'autre sexe, le sexe masculin, pour les femmes. En cela, l'image de Don Juan est capitale.

Des femmes à partir du moment où il y a les noms, on peut en faire une liste, et les compter. S'il y en a *mille e tre* c'est bien qu'on peut les prendre une par une, ce qui est l'essentiel. Et c'est tout autre chose que l'Un de la fusion universelle. Si la femme n'était pas pas-toute, si dans son corps, elle n'était pas pas-toute comme être sexué, de tout cela rien ne tiendrait.

4

Les faits dont je vous parle sont des faits de discours, de discours dont nous sollicitons dans l'analyse la sortie, au nom de quoi ? - du lâchage des autres discours.

Par le discours analytique, le sujet se manifeste dans sa béance, à savoir dans ce qui cause son désir. S'il n'y avait pas ça, je ne pourrais faire le point avec une topologie qui pourtant ne relève pas du même ressort, du même discours, mais d'un autre, combien plus pur, et qui rend combien plus manifeste le fait qu'il n'est genèse que de discours. Que cette topologie converge avec notre expérience au point de nous permettre de l'articuler, n'est-ce pas là quelque chose qui puisse justifier ce qui, dans ce que j'avance, se supporte, se s'oupire, de ne jamais recourir à aucune substance, de ne jamais se référer à aucun être, et d'être en rupture avec quoi que ce soit qui s'énonce comme philosophie ?

Tout ce qui s'est articulé de l'être suppose qu'on puisse se refuser au prédicat et dire *l'homme* est par exemple sans dire quoi. Ce qu'il en est de l'être est étroitement relié à cette section du prédicat. Dès lors, rien ne peut en être dit sinon par des détours en impasse, des démonstrations d'impossibilité logique, par où aucun prédicat ne suffit. Ce qui est de l'être, d'un être qui se poserait comme absolu, n'est jamais que la fracture, la cassure, l'interruption de la formule *être sexué* en tant que l'être sexué est intéressé dans la jouissance.

21 NOVEMBRE 1972.

COMPLÉMENT

Début de la séance suivante : LA BÊTISE.

Lacan, paraît-il, pour son premier séminaire, comme on l'appelle, de cette année, aurait parlé, je vous le donne en mille, de l'amour, pas moins.

La nouvelle s'est propagée. Elle m'est revenue même de - pas très loin, bien sûr - d'une petite ville de l'Europe où on l'avait envoyée en message. Comme c'est sur mon divan que ça m'est revenu, je ne peux pas croire

16

que la personne qui me l'a rapportée y crut vraiment, vu qu'elle sait bien que ce que je dis de l'amour, c'est assurément qu'on ne peut en parler. *Parlez-moi d'amour* - chansonnette! J'ai parlé de la lettre d'amour, de la déclaration d'amour, ce qui n'est pas la même chose que la parole d'amour.

Je pense qu'il est clair, même si vous ne vous l'êtes pas formulé, que dans ce premier séminaire j'ai parlé de la bêtise.

Il s'agit de celle qui conditionne ce dont j'ai donné cette année le titre à mon séminaire et qui se dit *encore*. Vous voyez le risque. Je ne vous dis ça que pour vous montrer ce qui fait ici le poids de ma présence - c'est que vous en jouissez. Ma présence seule - du moins j'ose le croire - ma présence seule dans mon discours, ma présence seule est ma bêtise. Je devrais savoir que j'ai mieux à faire que d'être là. C'est bien pour ça que je peux avoir envie qu'elle ne vous soit pas assurée en tout état de cause.

Néanmoins, il est clair que je ne peux pas me mettre dans une position de retrait de dire qu'encore et que ça dure. C'est une bêtise puisque moi-même j'y collabore, évidemment. Je ne peux me placer que dans le champ de cet encore. Peut-être que remonter du discours analytique jusqu'à ce qui le conditionne - à savoir cette vérité, la seule qui puisse être incontestable de ce qu'elle n'est pas, qu'il n'y a pas de rapport sexuel - ne permet d'aucune façon de juger de ce qui est ou n'est pas de la bêtise. Et pourtant il ne se peut pas, vu l'expérience, qu'à propos du discours analytique, quelque chose ne soit pas interrogé - ce discours ne se tient-il pas de se supporter de la dimension de la bêtise?

Pourquoi ne pas se demander quel est le statut de cette dimension, pourtant bien présente? Car enfin il n'y a pas eu besoin du discours analytique pour que - c'est là la nuance - soit annoncé *comme vérité* qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Ne croyez pas que moi, j'hésite à me mouiller. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je parlerais de Saint Paul. Ce n'est pas ça qui me fait peur, même si je me compromets avec des gens dont le statut et la descendance ne sont pas à proprement parler ce que je fréquente. Néanmoins, que les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, ce fut la conséquence du Message, voilà ce qui au cours des âges a eu quelques répercussions. Ça n'a pas empêché le monde de se reproduire à votre mesure. La bêtise tient bon en tout cas.

Ce n'est pas tout à fait comme ça que s'établit le discours analytique, ce que je vous ai formulé du petit a et du SE qui est en dessous, et de ce que ça interroge du côté du sujet, pour produire quoi? - sinon de la bêtise. Mais après tout, au nom de quoi dirais-je que si ça continue, c'est de la bêtise? Comment sortir de la bêtise?

I7

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a un statut à donner à ce neuf discours et à son approche de la bêtise. Sûrement il va plus près, puisque dans les autres discours, la bêtise c'est ce qu'on fuit. Les discours visent toujours à la moindre bêtise, à la bêtise sublime, car sublime veut dire le point le plus élevé de ce qui est en bas.

Où est, dans le discours analytique, le sublime de la bêtise? Voilà en quoi je suis en même temps légitimé à mettre au repos ma participation à la bêtise en tant qu'ici elle nous englobe, et à invoquer qui pourra sur ce point m'apporter la réplique de ce qui, dans d'autres champs, recoupe ce que je dis. C'est là ce que, déjà au terme de l'année dernière, j'ai eu le bonheur de recueillir d'une bouche qui va se trouver être aujourd'hui la même. Il s'agit de quelqu'un qui ici m'écoute, et qui de ce fait est suffisamment introduit au discours analytique. Dès le début de cette année, j'entends qu'il m'apporte, à ses risques et périls, la réplique de ce qui, dans un discours, nommément le philosophique, mène sa voie, la fraye d'un certain statut à l'égard de la moindre bêtise. Je donne la parole à François Recanati, que vous connaissez déjà.

On lira l'exposé de F. Recanati dans Scilicet, revue de l'École freudienne de Paris.

12 DÉCEMBRE 1972.

-18-

II A JAKOBSON

Linguisterie.

Le signe qu'on change de discours.

La signifiance à tire-larigot.

Bêtise du signant. La substance jouissante.

Il me paraît difficile de ne pas parler bêtement du langage. C'est pourtant, Jakobson, tu es là, ce que tu réussis à faire.

Une fois de plus, dans les entretiens que Jakobson nous a donnés ces derniers jours au Collège de France, j'ai pu l'admirer assez pour lui en faire maintenant l'hommage.

Il faut pourtant nourrir la bêtise. Est-ce que tout ce qu'on nourrit est, de ce fait même, bête? Non pas. Mais il est démontré que se nourrir fait partie de la bêtise. Ai-je à en dire davantage devant cette salle où l'on est en somme au restaurant, et où l'on s'imagine qu'on se nourrit parce qu'on n'est pas au restaurant universitaire? La dimension imaginative, c'est justement de ça qu'on se nourrit.

Je vous fais confiance pour vous souvenir de ce qu'enseigne le discours analytique sur la vieille liaison avec la nourrice, mère en plus comme par hasard, avec, derrière, l'histoire infernale de son désir [désir de la mère] et tout ce qui s'ensuit. C'est bien ce dont il s'agit dans la nourriture, de quelque sorte de bêtise, mais que le discours analytique assoit dans son droit.

1

Un jour, je me suis aperçu qu'il était difficile de ne pas entrer dans la linguistique à partir du moment où l'inconscient était découvert.

D'où j'ai fait quelque chose qui me paraît à vrai dire la seule objection que je puisse formuler à ce que vous avez pu entendre l'autre jour de la

19

bouche de Jakobson, à savoir que tout ce qui est du langage relèverait de la linguistique, c'est-à-dire, en dernier terme, du linguiste.

Non que je ne le lui accorde très aisément quand il s'agit de la poésie à propos de laquelle il a avancé cet argument. Mais si on considère tout ce qui, de la définition du langage, s'ensuit quant à la fondation du sujet [si je prends tout ce qui s'ensuit du langage, et nommément de ce qui en résulte dans cette fondation du sujet], si renouvelée, si subvertie par Freud que c'est là que s'assure tout ce qui de sa bouche s'est affirmé comme l'inconscient, alors il faudra, pour laisser à Jakobson son domaine réservé, forger quelque autre mot. J'appellerai cela la linguisterie.

Cela me laisse quelque part au linguiste, et n'est pas sans expliquer que tant de fois, de la part de tant de linguistes, je subisse plus d'une remontrance - certes, pas de Jakobson, mais c'est parce qu'il m'a à la bonne, autrement dit il m'aime, c'est la façon dont j'exprime ça dans l'intimité.

Mon dire, que l'inconscient est structuré comme un langage, n'est pas du champ de la linguistique. C'est une porte ouverte sur ce que vous verrez commenter dans le texte qui paraîtra dans le prochain numéro de mon bien connu apériodique sous le titre *l'Étourdit* - d, i, t - une porte ouverte sur cette phrase que j'ai l'année dernière, à plusieurs reprises, écrite au tableau sans jamais lui donner de développements - *Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend*.

C'est pourtant aux conséquences du dit que se juge le dire. Mais ce qu'on fait du dit reste ouvert. Car on peut en aire es tas e choses, comme on fait avec des meubles, à partir du moment par exemple où l'on a essayé un siège ou un bombardement.

Il y a un texte de Rimbaud dont j'ai fait état l'année dernière, qui s'appelle *A une raison*, et qui se scande de cette réplique qui en termine chaque verset - *Un nouvel amour*. Puisque je suis censé avoir la dernière fois parlé de l'amour, pourquoi ne pas le reprendre à ce niveau, et toujours avec l'idée de marquer la distance de la linguistique à la linguisterie?

L'amour, c'est dans ce texte le signe, pointé comme tel, de ce qu'on change de raison, et c'est pourquoi le poète s'adresse à cette raison. On change de raison, c'est-à-dire - on change de discours.

Je vous rappellerai ici les quatre discours que j'ai distingués. Il n'en existe quatre que sur le fondement de ce discours psychanalytique que j'articule de quatre places, chacune de la prise de quelque effet de signifiant, et que je situe en dernier dans ce déploiement. Ce n'est à prendre en aucun cas comme une suite d'émergences historiques - que l'un soit apparu depuis plus longtemps que les autres n'est pas ce qui importe ici. Eh bien, je dirai maintenant que de ce discours psychanalytique il y a toujours quelque émergence à chaque passage d'un discours à un autre.

A appliquer ces catégories qui ne sont elles-mêmes structurées que de l'existence du discours psychanalytique, il faut dresser l'oreille à la mise

à l'épreuve de cette vérité qu'il y a de l'émergence du discours analytique à chaque franchissement d'un discours à un autre. Je ne dis pas autre chose en disant que l'amour, c'est le signe qu'on change de discours.

Discours du Maître

Impossibilité

$$\begin{array}{ccccc} \underline{S1} & \rightarrow & \underline{S2} & & \\ \$ & & \leftarrow & @ & \end{array}$$

– s'éclaire par régression du :

Discours de l'hystérique

$$\begin{array}{ccccc} \$ & \rightarrow & \underline{S1} & & \\ @ & & \leftarrow & S2 & \end{array}$$

Discours de l'Université

Impuissance

$$\begin{array}{ccccc} \underline{S2} & \rightarrow & @ & & \\ S1 & & \leftarrow & \$ & \end{array}$$

– s'éclaire de son progrès dans le :

Discours de l'Analyste

$$\begin{array}{ccccc} @ & \rightarrow & \$ & & \\ S2 & & \leftarrow & S1 & \end{array}$$

Les places sont celles de :

<u>L'agent</u>	<u>l'autre</u>
La vérité	la production

Les termes sont :

S1 : le signifiant maître, S2 : le savoir, \$: le sujet, @ : le plus-de-jouir.

La dernière fois, j'ai dit que la jouissance de l'Autre n'est pas le signe de l'amour. Et ici, je dis que l'amour est un signe. L'amour tient-il dans le fait que ce qui apparaît, ce n'est rien de plus que le signe?

C'est ici que la logique de Port-Royal, l'autre jour évoquée dans l'exposé de François Recanati, viendrait nous prêter aide. Le signe, avance-t-elle cette logique - et l'on s'émerveille toujours de ces dires qui prennent un poids quelquefois bien longtemps après leur émission - c'est ce qui se définit de la disjonction de deux substances qui n'auraient aucune partie commune, à savoir de ce que de nos jours nous appelons intersection. Cela va nous conduire à des réponses, tout à l'heure.

Ce qui n'est pas signe de l'amour, c'est la jouissance de l'Autre, celle de l'Autre sexe et, je commentais, du corps qui le symbolise.

Changement de discours - ça bouge, ça vous, ça nous, ça se traverse, personne n'accuse le coup. J'ai beau dire que cette notion de discours est à prendre comme lien social, fondé sur le langage, et semble donc n'être pas sans rapport avec ce qui dans la linguistique se spécifie comme grammaire, rien ne semble s'en modifier.

Peut-être cela pose-t-il cette question que nul ne soulève, de savoir ce qu'il en est de la notion d'information, dont le succès est si foudroyant qu'on

peut dire que la science tout entière vient à s'en infiltrer. Nous en sommes au niveau de l'information moléculaire du gène et des enroulements des nucléo-protéines autour des tiges d'ADN, elles-mêmes enroulées les unes autour des autres, tout cela lié par des liens hormonaux - messages qui s'envoient, s'enregistrent, etc. Remarquons que le succès de cette formule prend sa source incontestable dans une linguistique qui n'est pas seulement immanente, mais bel et bien formulée. Enfin, cette action s'étend jusqu'au fondement même de la pensée scientifique, à s'articuler comme néguentropie.

Est-ce là ce que moi, d'un autre lieu, de ma linguisterie, je recueille, quand je me sers de la fonction du signifiant?

2

Qu'est-ce que le signifiant?

Le signifiant - tel que le promeuvent les rites d'une tradition linguistique qui n'est pas spécifiquement saussurienne, mais remonte jusqu'aux Stoïciens d'où elle se reflète chez Saint Augustin - est à structurer en termes topologiques. En effet, le signifiant est d'abord ce qui a effet de signifié, et il importe de ne pas éluder qu'entre les deux, il y a quelque chose de barré à franchir.

Cette façon de topologiser ce qu'il en est du langage est illustré sous la forme la plus admirable par la phonologie, pour autant qu'elle incarne du phonème le signifiant. Mais le signifiant ne se peut d'aucune façon limiter à ce support phonématique. De nouveau qu'est-ce qu'un signifiant?

Il faut déjà que je m'arrête à poser la question sous cette forme.

Un, mis avant le terme, est en usage d'article indéterminé. Il suppose déjà que le signifiant peut être collectivisé, qu'on peut en faire une collection, en parler comme de quelque chose qui se totalise. Or, le linguiste aurait sûrement de la peine, me semble-t-il, à fonder cette collection, à la fonder sur un le, parce qu'il n'y a pas de prédicat qui le permette.

Comme Jakobson l'a fait remarquer, nommément hier, ce n'est pas le mot qui peut fonder le signifiant. Le mot n'a d'autre point où se faire correction que le dictionnaire, où il peut être rangé. Pour vous le faire sentir, je pourrais parler de la phrase, qui est bien là, elle aussi, l'unité signifiante, qu'à l'occasion on essaiera de collecter dans ses représentants typiques pour une même langue, mais j'évoquerai plutôt le proverbe, auquel certain petit article de Paulhan qui m'est tombé récemment sous la main m'a fait m'intéresser plus vivement.

Paulhan, dans cette sorte de dialogue si ambigu qui appréhende l'étranger d'une certaine aire de compétence linguistique, s'est aperçu que le proverbe

avait chez les Malgaches un poids particulier, jouait un rôle spécifique. Qu'il l'ait découvert à cette occasion ne m'empêchera pas d'aller plus loin. En effet, on peut s'apercevoir, dans les marges de la fonction proverbiale, que la signifiance est quelque chose qui s'éventaille, si vous me permettez ce terme, du proverbe à la locution.

Cherchez par exemple dans le dictionnaire l'expression *à tire-larigot*, vous m'en direz des nouvelles. On va jusqu'à inventer un monsieur appelé Larigot, et c'est à force de lui tirer la jambe qu'on aurait fini par créer à *tire-larigot*. Qu'est-ce que cela veut dire, *à tire-larigot*? - et il y a bien d'autres locutions aussi extravagantes. Elles ne veulent dire rien d'autre que ceci - la subversion du désir. C'est là le sens de *à tire-larigot*. Par le tonneau percé de la signifiance coule à tire-larigot un bock, un plein bock de signifiance.

Qu'est-ce que c'est que cette signifiance? Au niveau où nous sommes, c'est ce qui a effet de signifié.

N'oublions pas qu'au départ on a, à tort, qualifié d'arbitraire le rapport du signifiant et du signifié. C'est ainsi que s'exprime, probablement contre son cœur, Saussure - il pensait bien autre chose, et bien plus près du texte du Cratyle comme le montre ce qu'il y a dans ses tiroirs, à savoir des histoires d'anagrammes. Or, ce qui passe pour de l'arbitraire, c'est que les effets de signifié ont l'air de n'avoir rien à faire avec ce qui les cause.

Seulement, s'ils ont l'air de n'avoir rien à faire avec ce qui les cause, c'est parce qu'on s'attend à ce que ce qui les cause ait un certain rapport avec du réel. Je parle du réel sérieux. Le sérieux - il faut bien sûr en mettre un coup pour s'en apercevoir, il faut avoir un peu suivi mes séminaires - ce ne peut être que le sériel. Cela ne s'obtient qu'après un très long temps d'extraction, d'extraction hors du langage, de quelque chose qui y est pris, et dont nous n'avons, au point où j'en suis de mon exposé, qu'une idée lointaine - ne serait-ce qu'à propos de cet *un* indéterminé, de ce leurre dont nous ne savons pas comment le faire fonctionner par rapport au signifiant pour qu'il le collectivise. A la vérité, nous verrons qu'il faut renverser, et au lieu d'un signifiant qu'on interroge, interroger le signifiant *Un* - nous n'en sommes pas encore là.

Les effets de signifié ont l'air de n'avoir rien à faire avec ce qui les cause. Cela veut dire que les références, les choses que le signifiant sert à approcher, restent justement approximatives - macroscopiques par exemple. Ce qui est important, ce n'est pas que ce soit imaginaire - après tout, si le signifiant permettait de pointer l'image qu'il nous faut pour être heureux, ce serait très bien, mais ce n'est pas le cas. Ce qui caractérise, au niveau de la distinction signifiant/signifié, le rapport du signifié à ce qui est là comme tiers indispensable, à savoir le référent, c'est proprement que le signifié le rate. Le collimateur ne fonctionne pas.

Le comble du comble, c'est qu'on arrive quand même à s'en servir en passant par d'autres trucs. Pour caractériser la fonction du signifiant, pour le collectiviser d'une façon qui ressemble à une prédication, nous avons quelque chose qui est ce d'où je suis parti, la logique de Port-Royal. Recanati vous a évoqué l'autre jour les adjectifs substantivés. La rondeur, on l'extrait du rond, et, pourquoi pas, la justice du juste, etc. C'est ce qui va nous permettre d'avancer notre bêtise pour trancher que peut-être bien elle n'est pas, comme on le croit, une catégorie sémantique, mais un mode de collectiviser le signifiant.

Pourquoi pas? - le signifiant est bête.

Il me semble que c'est de nature à engendrer un sourire, un sourire bête naturellement. Un sourire bête, comme chacun sait - il n'y a qu'à aller dans les cathédrales - c'est un sourire d'ange. C'est même là la seule justification de la semonce pascalienne. Et si l'ange a un sourire si bête, c'est parce qu'il nage dans le signifiant suprême. Se retrouver un peu au sec, ça lui ferait du bien - peut-être qu'il ne sourirait plus.

Ce n'est pas que je ne croie pas aux anges - chacun le sait, j'y crois inextrayablement et même inexteillardement -, simplement, je ne crois pas qu'ils apportent le moindre message, et c'est en quoi ils sont vraiment signifiants.

Pourquoi mettons-nous tant d'accent sur la fonction du signifiant? Parce que c'est le fondement de la dimension du symbolique, que seul nous permet d'isoler comme telle le discours analytique.

J'aurais pu aborder les choses d'une autre façon - en vous disant comment on fait pour venir me demander une analyse, par exemple.

Je ne voudrais pas toucher à cette fraîcheur. Il y en a qui se reconnaîtraient - Dieu sait ce qu'ils s'imagineraient de ce que je pense. Peut-être croiraient ils que je les crois bêtes. Ce qui est vraiment la dernière idée qui pourrait me venir dans un tel cas. La question est de ce que le discours analytique introduit un adjectif substantivé, la bêtise, en tant qu'elle est une dimension en exercice du signifiant.

Là, il faut y regarder plus près.

3

Dès qu'on substantive, c'est pour supposer une substance, et les substances, mon Dieu, de nos jours, nous n'en avons pas à la pelle. Nous avons la substance pensante et la substance étendue.

Il conviendrait peut-être d'interroger à partir de là où peut bien se caser cette dimension substantielle, à quelque distance qu'elle soit de nous et, jusqu'à maintenant, ne nous faisant que signe, cette substance en exercice,

24

cette dimension qu'il faudrait écrire *dit-mension*, à quoi la fonction du langage est d'abord ce qui veille avant tout usage plus rigoureux?

D'abord, la substance pensante, on peut quand même dire que nous l'avons sensiblement modifiée. Depuis ce *je pense* qui, à se supposer lui-même, fonde l'existence, nous avons eu un pas à faire, qui est celui de l'inconscient.

Puisque j'en suis aujourd'hui à traîner dans l'ornière de l'inconscient structuré comme un langage, qu'on le sache - cette formule change totalement la fonction du sujet comme existant. Le sujet n'est pas celui qui pense. Le sujet est proprement celui que nous engageons, non pas, comme nous le lui disons pour le charmer, à tout dire - on ne peut pas tout dire - mais à dire des bêtises, tout est là.

C'est avec ces bêtises que nous allons faire l'analyse, et que nous entrons dans le nouveau sujet qui est celui de l'inconscient. C'est justement dans la mesure où il veut bien ne plus penser, le bonhomme, qu'on en saura peut-être un petit peu plus long, qu'on tirera quelques conséquences des dits - des dits dont on ne peut pas se dédire, c'est la règle du jeu.

Delà surgit un dire qui ne va pas toujours jusqu'à pouvoir ex-sister au dit. A cause de ce qui vient au dit comme conséquence. C'est là l'épreuve où, dans l'analyse de quiconque, si bête soit-il, un certain réel peut être atteint.

Statut du dire - il faut que je laisse tout cela de côté pour aujourd'hui. Mais je peux vous annoncer que ce qu'il va y avoir cette année de plus emmerdant, c'est de soumettre à cette épreuve un certain nombre de dits de la tradition philosophique.

Heureusement que Parménide a écrit en réalité des poèmes. N'emploie-t-il pas - le témoignage du linguiste ici fait prime - des appareils de langage qui ressemblent beaucoup à l'articulation mathématique, alternance après succession, encadrement après alternance? Or c'est bien parce qu'il était poète que Parménide dit ce qu'il a à nous dire de la façon la moins bête. Autrement, que l'être soit et que le non-être ne soit pas, je ne sais pas ce que cela vous dit à vous, mais moi, je trouve cela bête. Et il ne faut pas croire que cela m'amuse de le dire.

Nous aurons quand même cette année besoin de l'être, du signifiant Un, pour lequel je vous ai l'année dernière frayé la voie à dire - *Y a d'l'Un!* C'est de là que part le sérieux, si bête que ça en ait l'air, ça aussi. Nous aurons donc quelques références à prendre dans la tradition philosophique.

La fameuse substance étendue, complément de l'autre, on ne s'en débarrasse pas non plus si aisément, puisque c'est l'espace moderne. Substance de pur espace, comme on dit pur esprit. On ne peut pas dire que ce soit prometteur.

Pur espace se fonde sur la notion de partie, à condition d'y ajouter ceci, que toutes à toutes sont externes - *partes extra partes*. Même de cela, on

est arrivé à extraire quelques petites choses, mais il a fallu faire de sérieux pas.

Pour situer, avant de vous quitter, mon signifiant, je vous propose de soupeser ce qui, la dernière fois, s'inscrit au début de ma première phrase, le *jouir d'un corps*, d'un corps qui, l'Autre, le symbolise, et comporte peut-être quelque chose de nature à faire mettre au point une autre forme de substance, la substance jouissante.

N'est-ce pas là ce que suppose proprement l'expérience psychanalytique? - la substance du corps, à condition qu'elle se définisse seulement de ce qui se jouit. Propriété du corps vivant sans doute, mais nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci, qu'un corps cela se jouit.

Cela ne se jouit que de le corporiser de façon signifiante. Ce qui implique quelque chose d'autre que le *partes extra partes* de la substance étendue. Comme le souligne admirablement cette sorte de kantien qu'était Sade, on ne peut jouir que d'une partie du corps de l'Autre, pour la simple raison qu'on n'a jamais vu un corps s'enrouler complètement, jusqu'à l'inclure et le phagocyter, autour du corps de l'Autre. C'est pour ça qu'on en est réduit simplement à une petite étreinte, comme ça, à prendre un avant-bras ou n'importe quoi d'autre - ouille!

Jouir a cette propriété fondamentale que c'est en somme le corps de l'un qui jouit d'une part du corps de l'Autre. Mais cette part jouit aussi-cela agréée à l'Autre plus ou moins, mais c'est un fait qu'il ne peut pas y rester indifférent.

Il arrive même qu'il se produise quelque chose qui dépasse ce que je viens de décrire, et qui est marqué de toute l'ambiguïté signifiante, car *le jouir du corps* comporte un génitif qui a cette note sadienne sur laquelle j'ai mis une touche, ou, au contraire, une note extatique, subjective, qui dit qu'en somme c'est l'Autre qui jouit.

Dans ce qu'il en est de la jouissance, il n'y a là qu'un niveau élémentaire. La dernière fois, j'ai promu qu'elle n'était pas un signe de l'amour. C'est ce qui sera à soutenir, et qui nous mènera au niveau de la jouissance phallique. Mais ce que j'appelle proprement la jouissance de l'Autre en tant qu'elle n'est ici que symbolisée, c'est encore tout autre chose, à savoir le pas-tout que j'aurai à articuler.

4

Dans cette seule articulation, qu'est-ce que le signifiant - le signifiant pour aujourd'hui, et pour clore là-dessus, vu les motifs que j'en ai?

Je dirai que le signifiant se situe au niveau de la substance jouissante. C'est tout à fait différent de la physique aristotélicienne que je vais évoquer,

26

laquelle de pouvoir être sollicitée comme je vais le faire, nous montre à quel point elle était illusoire.

Le signifiant, c'est la cause de la jouissance. Sans le signifiant, comment même aborder cette partie du corps? Comment, sans le signifiant, centrer ce quelque chose qui, de la jouissance, est la cause matérielle? Si flou, si confus que ce soit, c'est une partie qui, du corps, est signifiée dans cet apport.

J'irai maintenant tout droit à la cause finale, finale dans tous les sens du terme. En ceci qu'il en est le terme, le signifiant c'est ce qui fait halte à la jouissance.

Après ceux qui s'enlacent - si vous me permettez - hélas! Et après ceux qui sont las, holà! L'autre pôle du signifiant, le coup d'arrêt, est là, aussi à l'origine que peut l'être le vocatif du commandement.

L'efficiance, dont Aristote nous fait la troisième forme de la cause, n'est rien enfin que ce projet dont se limite la jouissance. Toutes sortes de choses qui paraissent dans le règne animal font parodie à ce chemin de la jouissance chez l'être parlant, en même temps que s'y esquissent des fonctions qui participent du message - l'abeille transportant le pollen de la fleur mâle à la fleur femelle, voilà qui ressemble beaucoup à ce qu'il en est de la communication.

Et l'étreinte, l'étreinte confuse d'où la jouissance prend sa cause, sa cause dernière, qui est formelle, n'est-elle pas de l'ordre de la grammaire qui la commande?

Ce n'est pas pour rien que *Pierre bat Paul* au principe des premiers exemples de grammaire, ni que - pourquoi pas le dire comme ça? - *Pierre et Paule* donnent l'exemple de la conjonction - à ceci près qu'il faut se demander, après, qui *épaulé* l'autre. J'ai déjà joué là-dessus depuis longtemps.

On peut même dire que le verbe se définit d'être un signifiant pas si bête - il faut écrire cela en un mot - *passibête* que les autres sans doute, qui fait le passage d'un sujet à sa propre division dans la jouissance, et il l'est encore moins quand cette division, il la détermine en disjonction, et qu'il devient signe.

J'ai joué l'année dernière sur le lapsus orthographique que j'avais fait dans une lettre adressée à une femme - *tu ne sauras jamais combien je t'ai aimé* - é au lieu de ée. On m'a fait remarquer depuis que cela voulait peut-être dire que j'étais homosexuel. Mais ce que j'ai articulé précisément l'année dernière, c'est que, quand on aime, il ne s'agit pas de sexe.

Voilà ce sur quoi, si vous voulez bien, j'en resterai aujourd'hui.

19 DÉCEMBRE 1972.

III LA FONCTION DE L'ÉCRIT

L'inconscient est ce qui se lit.

De l'usage des lettres.

S/s.

L'ontologie, discours du maître.

Parler de foutre.

L'illisible.

Je vais entrer tout doucement dans ce que je vous ai réservé pour aujourd'hui, qui, à moi, avant de commencer, me paraît casse-gueule. Il s'agit de la façon dont, dans le discours analytique, nous avons à situer la fonction de l'écrit.

Il y a là-dedans de l'anecdote, à savoir qu'un jour, sur la page d'enveloppe d'un recueil que je sortais - poubellication ai-je dit - je n'ai pas trouvé mieux à écrire que le mot *Écrits*.

Ces *Écrits*, il est assez connu qu'ils ne se lisent pas facilement. Je peux vous faire un petit aveu autobiographique -c'est très précisément ce que je pensais. Je pensais, ça va peut-être même jusque-là, je pensais qu'ils n'étaient pas à lire.

C'est un bon départ.

I

La lettre, ça se lit. Ça semble même être fait dans le prolongement du mot. Ça se lit et littéralement. Mais ce n'est justement pas la même chose de lire une lettre ou bien de lire. Il est bien évident que, dans le discours analytique, il ne s'agit que de ça, de ce qui se lit, de ce qui se lit au-delà de ce que vous avez incité le sujet à dire, qui n'est pas tellement, comme je l'ai souligné la dernière fois, de tout dire que de dire n'importe quoi, sans hésiter à dire des bêtises.

Ça suppose que nous développons cette dimension, ce qui ne peut pas se faire sans le dire. Qu'est-ce que c'est que la dimension de la bêtise? La bêtise, au moins celle-ci qu'on peut proférer, ne va pas loin. Dans le discours courant, elle tourne court.

C'est ce dont je m'assure quand, ce que je ne fais jamais sans tremblement, je retourne à ce que dans le temps j'ai proféré. Ça me fait toujours une sainte peur, la peur justement d'avoir dit des bêtises, c'est-à-dire quelque chose qu'en raison de ce que j'avance maintenant, je pourrais considérer comme ne tenant pas le coup.

Grâce à quelqu'un qui reprend ce Séminaire - la première année à l'École normale sortira bientôt -j'ai pu avoir comme le sentiment, que je rencontre quelquefois à l'épreuve, que ce que j'ai avancé cette année-là n'était pas si bête, et au moins ne l'était pas au point de m'avoir empêché d'avancer d'autres choses, dont il me semble, parce que j'y suis maintenant, qu'elles se tiennent.

Il n'en reste pas moins que ce *se relire* représente une dimension qui est à situer par rapport à ce qu'est, au regard du discours analytique, la fonction de ce qui se lit.

Le discours analytique a à cet égard un privilège. C'est de là que je suis parti dans ce qui m'a fait date de ce que j'enseigne - ce n'est peut-être pas tant sur le *je* que l'accent doit être mis, à savoir sur ce que je puis proférer, que sur le *de*, c'est-à-dire sur d'où ça vient, cet enseignement dont je suis l'effet. Depuis, j'ai fondé le discours analytique d'une articulation précise, qui s'écrit au tableau de quatre lettres, deux barres et cinq traits, qui relie chacune de ces lettres deux à deux. Un de ces traits - puisqu'il y a quatre lettres, il devrait y avoir six traits - manque.

Cette écriture est partie d'un rappel initial, que le discours analytique est ce mode de rapport nouveau fondé seulement de ce qui fonctionne comme parole, et ce, dans quelque chose qu'on peut définir comme un champ. *Fonction et champ*, ai-je écrit, *de la parole et du langage*, j'ai terminé, *en psychanalyse*, ce qui était désigner ce qui fait l'originalité de ce discours qui n'est pas homogène à un certain nombre d'autres qui font office, et que de ce seul fait nous distinguons d'être discours officiels. Il s'agit de discerner quel est l'office du discours analytique, et de le rendre, sinon officiel, du moins officiant.

Et c'est dans ce discours qu'il s'agit de préciser quelle rut être, si elle est spécifique, la fonction de l'écrit dans le discours analytique.

Pour permettre d'expliquer les fonctions de ce discours, j'ai avancé l'usage d'un certain nombre de lettres. D'abord, le *a*, que j'appelle *objet*, mais qui n'est quand même rien qu'une lettre. Puis le *A*, que je fais fonctionner dans ce qui de la proposition n'a pris que formule écrite, et qu'a produit la logicomathématique. J'en désigne ce qui d'abord est un lieu, une place. J'ai dit - *le lieu de l'Autre*.

En quoi une lettre peut-elle servir à désigner un lieu? Il est clair qu'il y a là quelque chose d'abusif. Quand vous ouvrez par exemple la première page de ce qui a été enfin réuni sous la forme d'une édition définitive sous le

titre de la *Théorie des ensembles*, et sous le chef d'un auteur fictif du nom de Nicolas Bourbaki, ce que vous voyez, c'est la mise en jeu d'un certain nombre de signes logiques. L'un d'entre eux désigne la fonction place comme telle. Il s'écrit d'un petit carré - $\mathfrak{z}$.

Je n'ai donc pas fait un usage strict de la lettre quand j'ai dit que le lieu de l'Autre se symbolisait par la lettre A. Par contre, je l'ai marqué en le redoublant de ce S qui ici veut dire signifiant, signifiant du A en tant qu'il est barré - S (A barré). Par là, j'ai ajouté une dimension à ce lieu du A, en montrant que comme lieu il ne tient pas, qu'il y a là une faille, un trou, une perte. L'objet a vient fonctionner au regard de cette perte. C'est là quelque chose de tout à fait essentiel à la fonction du langage.

J'ai usé enfin de cette lettre, $\$$ à distinguer de la fonction seulement signifiante qui se promeut dans la théorie analytique jusque-là du terme du phallus. Il s'agit là de quelque chose d'original, que je spécifie aujourd'hui d'être précisé dans son relief par l'écrit même.

Si ces trois lettres sont différentes, c'est qu'elles n'ont pas la même fonction.

Il s'agit maintenant de discerner, à reprendre le fil du discours analytique, ce que ces lettres introduisent dans la fonction du signifiant.

2

L'écrit n'est nullement du même registre, du même tabac si vous me permettez cette expression, que le signifiant.

Le signifiant est une dimension qui a été introduite de la linguistique. La linguistique, dans le champ où se produit la parole, ne va pas de soi. Un discours la soutient, qui est le discours scientifique. Elle introduit dans la parole une dissociation grâce à quoi se fonde la distinction du signifiant et du signifié. Elle divise ce qui semble pourtant aller de soi, c'est que quand on parle, ça signifie, ça comporte le signifié, et, bien plus, ça ne se supporte jusqu'à un certain point que de la fonction de signification.

Distinguer la dimension du signifiant ne prend relief que de poser que ce que vous entendez, au sens auditif du terme, n'a avec ce que ça signifie aucun rapport. C'est là un acte qui ne s'institue que d'un discours, du discours scientifique. Cela ne va pas de soi. Cela va même tellement peu de soi que tout un discours, qui n'est pas une mauvaise plume puisque c'est le *Cratyle* du nommé Platon, est fait de l'effort de montrer qu'il doit bien y avoir un rapport, et que le signifiant veut dire, de soi-même, quelque chose. Cette tentative, que nous pouvons dire, d'où nous sommes, désespérée, est marquée de l'échec, puisque d'un autre discours, du discours scientifique, de son instauration même, et d'une façon dont il

n'y a pas à chercher l'histoire, il vient ceci, que le signifiant ne se pose que de n'avoir aucun rapport avec le signifié.

Les termes dont on use là sont toujours eux-mêmes glissants. Un linguiste aussi pertinent qu'a pu l'être Ferdinand de Saussure parle d'arbitraire. C'est là glissement, glissement dans un autre discours, celui du maître pour l'appeler par son nom. L'arbitraire n'est pas ce qui convient.

Quand nous développons un discours, nous devons toujours tenter, si nous voulons rester dans son champ et ne pas rechuter dans un autre, de lui donner sa consistance et n'en sortir qu'à bon escient. Cette vigilance est d'autant plus nécessaire quand il s'agit de ce qu'est un discours. Dire que le signifiant est arbitraire n'a pas la même portée que dire simplement qu'il n'a pas de rapport avec son effet de signifié, car c'est glisser dans une autre référence.

Le mot *référence* en l'occasion ne peut se situer que de ce que constitue comme lien le discours. Le signifiant comme tel ne se réfère à rien si ce n'est à un discours, c'est-à-dire à un mode de fonctionnement, à une utilisation du langage comme lien.

Encore faut-il préciser à cette occasion ce que veut dire ce lien. Le lien - nous ne pouvons qu'y passer immédiatement - c'est un lien entre ceux qui parlent. Vous voyez tout de suite où nous allons - ceux qui parlent, bien sûr, ce n'est pas n'importe qui, ce sont des êtres, que nous sommes habitués à qualifier de vivants, et peut-être est-il très difficile d'exclure de ceux qui parlent la dimension de la vie. Mais nous nous apercevons aussitôt que cette dimension fait entrer en même temps celle de la mort, et qu'il en résulte une radicale ambiguïté signifiante. La fonction d'où seulement la vie peut se définir, à savoir la reproduction d'un corps, ne peut elle-même s'intituler ni de la vie, ni de la mort, puisque, comme telle, en tant que sexuée, elle comporte les deux, vie et mort.

Déjà, rien qu'à nous avancer dans le courant du discours analytique, nous avons fait ce saut qui s'appelle conception du monde, et qui doit pourtant être pour nous ce qu'il y a de plus comique. Le terme de *conception du monde* suppose un tout autre discours que le nôtre, celui de la philosophie.

Rien n'est moins assuré, si l'on sort du discours philosophique, que l'existence d'un monde. Il n'y a qu'occasion de sourire quand on entend avancer du discours analytique qu'il comporte quelque chose de l'ordre d'une telle conception.

Je dirai même plus - qu'on avance un tel terme pour désigner le marxisme fait également sourire. Le marxisme ne me semble pas pouvoir passer pour conception du monde. Y est contraire, par toutes sortes de coordonnées frappantes, l'énoncé de ce que dit Marx. C'est autre chose, que j'appellerai un évangile. C'est l'annonce que l'histoire instaure une autre dimension de discours, et ouvre la possibilité de subvertir complètement la fonction

du discours comme tel, et, à proprement parler, du discours philosophique, en tant que sur lui repose une conception du monde.

D'une façon générale, le langage s'avère un champ beaucoup plus riche de ressources que d'être simplement celui où s'est inscrit, au cours des temps, le discours philosophique. Mais, de ce discours, certains points de repère sont énoncés qui sont difficiles à éliminer complètement de tout usage du langage. Par là, il n'y a rien de plus facile que de retomber dans ce que j'ai appelé ironiquement conception du monde, mais qui a un nom plus modéré et plus précis, l'ontologie.

L'ontologie est ce qui a mis en valeur dans le langage l'usage de la copule, l'isolant comme signifiant. S'arrêter au verbe *être* - ce verbe qui n'est même pas, dans le champ complet de la diversité des langues, d'un usage qu'on puisse qualifier d'universel - le produire comme tel, c'est là une accentuation pleine de risques.

Pour l'exorciser, il suffirait peut-être d'avancer que, quand on dit de quoi que ce soit que c'est ce que c'est, rien n'oblige d'aucune façon à isoler le verbe *être*. Ça se prononce *c'est ce que c'est*, et-ça pourrait aussi bien s'écrire *seskecé*. On ne verrait à cet usage de la copule que du feu. On n'y verrait que du feu si un discours, qui est le discours du maître, *m'être*, ne mettait l'accent sur le verbe *être*.

C'est ce quelque chose qu'Aristote lui-même regarde à deux fois à avancer puisque, pour désigner l'être qu'il oppose au $\nearrow \times \smile \dots \nabla$ la quiddité, à ce que ça est, il va jusqu'à employer le $\frac{150013}{100909} \square^5 \square^5 \square^5 \square^5 \square^5$ - ce qui se serait produit si était venu à être, tout court, ce qui était à être. Il semble que, là, le pédicule se conserve qui nous permet de situer d'où se produit ce discours de l'être -c'est tout simplement l'être à la botte, l'être aux ordres, ce qui allait être si tu avais entendu ce que je t'ordonne.

Toute dimension de l'être se produit dans le courant du discours du maître, de celui qui, proférant le signifiant, en attend ce qui est un de ses effets de lien à ne pas négliger, qui tient à ceci que le signifiant commande. Le signifiant est d'abord impératif.

Comment retourner, si ce n'est d'un discours spécial, à une réalité prédiscursive? C'est là ce qui est le rêve - le rêve, fondateur de toute idée de connaissance. Mais c'est là aussi bien ce qui est à considérer comme mythique. Il n'y a aucune réalité pré-discursive. Chaque réalité se fonde et se définit d'un discours.

C'est en cela qu'il importe que nous nous apercevions de quoi est fait le discours analytique, et que nous ne méconnaissions pas ceci, qui sans doute n'y a qu'une place limitée, à savoir qu'on y parle de ce que le verbe *foutre* énonce parfaitement. On y parle de foutre - verbe, en anglais *to fuck* -et on y dit que ça ne va pas.

C'est une part importante de ce qui se confie dans le discours analytique,

et il importe de souligner que ce n'est pas son privilège. C'est aussi ce qui s'exprime dans ce que j'ai appelé tout à l'heure le discours courant. Écrivez-le *disque-ourcourant*, disque aussi hors-champ, hors jeu de tout discours, donc disque tout court - ça tourne, ça tourne très exactement pour rien. Le disque se trouve exactement dans le champ à partir d'où tous les discours se spécifient et où tous se noient, où tout un chacun est capable, tout aussi capable, d'en énoncer autant qu'un autre, mais par un souci de ce que nous appellerons, à très juste titre, décence, le fait, mon Dieu, le moins possible.

Ce qui fait le fond de la vie en effet, c'est que pour tout ce qu'il en est des rapports des hommes et des femmes, ce qu'on appelle collectivité, ça ne va pas. Ça ne va pas, et tout le monde en parle, et une grande partie de notre activité se passe à le dire.

Il n'empêche qu'il n'y a rien de sérieux si ce n'est ce qui s'ordonne d'une autre façon comme discours. jusques et y compris ceci, que ce rapport, ce rapport sexuel, en tant qu'il ne va pas il va quand même - grâce à un certain nombre de conventions, d'interdits, d'inhibitions, qui sont l'effet du langage et ne sont à prendre que de cette étoffe et de ce registre. Il n'y a pas la moindre réalité pré-discursive, pour la bonne raison que ce qui fait collectivité, et que j'ai appelé les hommes, les femmes et les enfants, ça ne veut rien dire comme réalité pré-discursive. Les hommes, les femmes et les enfants, ce ne sont que des signifiants.

Un homme, ce n'est rien d'autre qu'un signifiant. Une femme cherche un homme au titre de signifiant. Un homme cherche une femme au titre - ça va vous paraître curieux - de ce qui ne se situe que du discours, puisque, si ce que j'avance est vrai, à savoir que la femme n'est pas-toute, il y a toujours quelque chose qui chez elle échappe au discours.

3

Il s'agit de savoir ce qui, dans un discours, se produit de l'effet de l'écrit. Comme vous le savez peut-être - vous le savez en tout cas si vous avez lu ce que j'écris - le signifiant et le signifié, ce n'est pas seulement que la linguistique les ait distingués. La chose peut-être vous paraît aller de soi. Mais justement, c'est à considérer que les choses vont de soi qu'on ne voit rien de ce qu'on a pourtant devant les yeux, devant les yeux concernant l'écrit. La linguistique n'a pas seulement distingué l'un de l'autre le signifié et le signifiant. S'il y a quelque chose qui peut nous introduire à la dimension de l'écrit comme tel, c'est nous apercevoir que le signifié n'a rien, à faire avec les oreilles, mais seulement avec la lecture, la lecture de ce qu'on entend de signifiant. Le signifié, ce n'est pas ce qu'on entend. Ce qu'on entend, c'est le signifiant. Le signifié, c'est l'effet du signifiant.

34

On distingue là quelque chose qui n'est que l'effet du discours, du discours en tant que tel, c'est-à-dire de quelque chose qui fonctionne déjà comme lien. Prenons les choses au niveau d'un écrit qui est lui-même effet de discours, de discours scientifique, à savoir l'écrit du S, fait pour connoter la place du signifiant, et du s dont se connote comme place le signifié - cette fonction de place n'est créée que par le discours lui-même, chacun à sa place, ça ne fonctionne que dans le discours. Eh bien, entre les deux, S et s, il y a la barre :

S

s

Ça n'a l'air de rien quand vous écrivez une barre pour expliquer. Ce mot, expliquer, a toute son importance puisqu'il n'y a rien moyen de comprendre à une barre, même quand elle est réservée à signifier la négation.

C'est très difficile de comprendre ce que ça veut dire, la négation. Si on y regarde d'un peu près, on s'apercevra en particulier qu'il y a une très grande variété de négations, qu'il est tout à fait impossible de réunir sous le même concept. La négation de l'existence, par exemple, ce n'est pas du tout la même chose que la négation de la totalité.

Il y a une chose qui est encore plus certaine - ajouter la barre à la notation S et s a déjà quelque chose de superflu, voire de futile, pour autant que ce qu'elle fait valoir est déjà marqué par la distance de l'écrit. La barre, comme tout ce qui est de l'écrit, ne se supporte que de ceci - l'écrit, ça n'est pas à comprendre.

C'est bien pour ça que vous n'êtes pas forcés de comprendre les miens. Si vous ne les comprenez pas, tant mieux, ça vous donnera justement l'occasion de les expliquer.

La barre, c'est pareil. La barre, c'est précisément le point où, dans tout usage du langage, il y a occasion à ce que se produise l'écrit. Si, dans Saussure même, S est au-dessus de s, sur la barre, c'est parce que rien ne se supporte des effets de l'inconscient sinon grâce à cette barre - c'est ce que j'ai pu vous démontrer dans *l'Instance de la lettre*, qui fait partie de mes *Écrits*, d'une façon qui s'écrit, rien de plus.

S'il n'y avait cette barre, en effet, rien ne pourrait être expliqué du langage par la linguistique. S'il n'y avait cette barre au-dessus de laquelle il y a du signifiant qui passe, vous ne pourriez voir que du signifiant s'injecte dans le signifié.

S'il n'y avait pas de discours analytique, vous continueriez à parler comme des étourneaux, à chanter le *disque-ourcourant*, à faire tourner le disque, ce disque qui tourne parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel - c'est là une formule qui ne peut s'articuler que grâce à toute la construction du discours analytique, et que depuis longtemps je vous serine.

Mais, de vous la seriner, il faut encore que je l'explique - elle ne se supporte que de l'écrit en ceci que le rapport sexuel ne peut pas s'écrire. Tout

ce qui est écrit part du fait qu'il sera à jamais impossible d'écrire comme tel le rapport sexuel. C'est de là qu'il y a un certain effet du discours qui s'appelle l'écriture.

On peut à la rigueur écrire $x R y$, et dire x c'est l'homme, y c'est la femme, et R c'est le rapport sexuel. Pourquoi pas? Seulement voilà, c'est une bêtise, parce que ce qui se supporte sous la fonction de signifiant, de *homme* et de *femme*, ce ne sont que des signifiants tout à fait liés à l'usage *courcourant* du langage. S'il y a un discours qui vous le démontre, c'est bien le discours analytique, de mettre en jeu ceci, que la femme ne sera jamais prise que *quoad matrem*. La femme n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère.

Ce sont là des vérités massives, mais qui nous mèneront plus loin, grâce à quoi? Grâce à l'écriture. Elle ne fera pas objection à cette première approximation, puisque c'est par là qu'elle montrera que c'est une suppléance de ce pas-toute sur quoi repose la jouissance de la femme. A cette jouissance qu'elle n'est pas-toute, c'est-à-dire qui la fait quelque part absente d'elle-même, absente en tant que sujet, elle trouvera le bouchon de ce a que sera son enfant.

Du côté de l' x , c'est-à-dire de ce qui serait l'homme si le rapport sexuel pouvait s'écrire d'une façon soutenable, soutenable dans un discours, l'homme n'est qu'un signifiant parce que là où il entre enjeu comme signifiant, il n'y entre que *quoad castrationem* c'est-à-dire en tant qu'il a rapport avec la jouissance phallique. De sorte que c'est à partir du moment où un discours, le discours analytique, a abordé cette question sérieusement et posé que la condition de l'écrit est qu'il se soutienne d'un discours, que tout se dérobe, et que le rapport sexuel, vous ne pourrez jamais l'écrire - l'écrire d'un vrai écrit, en tant que c'est ce qui, du langage, se conditionne d'un discours.

4

La lettre, radicalement, est effet de discours.

Ce qu'il y a de bien, n'est-ce pas, dans ce que je raconte, c'est que c'est toujours la même chose. Non pas que je me répète, ce n'est pas là la question. C'est que ce que j'ai dit antérieurement prend son sens après.

La première fois, autant que je me souviens, que j'ai parlé de la lettre - il doit bien y avoir quinze ans, quelque part à Sainte-Anne - j'ai noté ce fait que tout le monde connaît quand on lit un peu, ce qui n'arrive pas à tout le monde, qu'un nommé Sir Flinders Petrie avait cru remarquer que les lettres de l'alphabet phénicien se trouvaient bien avant le temps de la Phénicie sur de menues poteries égyptiennes où elles servaient de marques

36

de fabrique. Cela veut dire que c'est du marché, qui est typiquement un effet de discours, que d'abord est sortie la lettre, avant que quiconque ait songé à user des lettres pour faire quoi? - quelque chose qui n'a rien à faire avec la connotation du signifiant, mais qui l'élabore et la perfectionne.

Il faudrait prendre les choses au niveau de l'histoire de chaque langue. Il est clair que cette lettre qui nous affole tellement que nous appelons ça, Dieu sait pourquoi, d'un nom différent, caractère, la lettre chinoise nommément, est sortie du discours chinois très ancien d'une façon toute différente de celle dont sont sorties nos lettres. De sortir du discours analytique, les lettres qu'ici je sors ont une valeur différente de celles qui peuvent sortir de la théorie des ensembles. L'usage qu'on en fait diffère, et pourtant - c'est là l'intérêt, - il n'est pas sans avoir un certain rapport de convergence. N'importe quel effet de discours a ceci de bon qu'il est fait de la lettre.

Tout cela n'est qu'une amorce que j'aurai l'occasion de développer en distinguant l'usage de la lettre dans l'algèbre et l'usage de la lettre dans la théorie des ensembles. Pour l'instant, je veux simplement vous faire remarquer ceci - le monde, le monde est en décomposition, Dieu merci. Le monde, nous le voyons ne plus tenir, puisque même dans le discours scientifique il est clair qu'il n'y en a pas le moindre. A partir du moment où vous pouvez ajouter aux atomes un truc qui s'appelle le quark, et que c'est là le vrai fil du discours scientifique, vous devez quand même vous rendre compte qu'il s'agit d'autre chose que d'un monde.

Il faut que vous vous mettiez tout de même à lire un peu des auteurs - je ne dirai pas de votre temps, je ne vous dirai pas de lire Philippe Sollers, il est illisible, comme moi d'ailleurs - mais vous pouvez lire Joyce par exemple. Vous verrez là comment le langage se perfectionne quand il sait jouer avec l'écriture.

Joyce, je veux bien que ce ne soit pas lisible - ce n'est certainement pas traductible en chinois. Qu'est-ce qui se passe dans Joyce? Le signifiant vient truffer le signifié. C'est du fait que les signifiants s'emboîtent, se composent, se télescopent - lisez *Finnegan's Wake* - que se produit quelque chose qui, comme signifié, peut paraître énigmatique, mais qui est bien ce qu'il y a de plus proche de ce que nous autres analystes, grâce au discours analytique, nous avons à lire - le lapsus. C'est au titre de lapsus que ça signifie quelque chose, c'est-à-dire que ça peut se lire d'une infinité de façons différentes. Mais c'est précisément pour ça que ça se lit mal, ou que ça se lit de travers, ou que ça ne se lit pas. Mais cette dimension du *se lire*, n'est-ce pas suffisant pour montrer que nous sommes dans le registre du discours analytique?

Ce dont il s'agit dans le discours analytique, c'est toujours ceci - à ce qui s'énonce de signifiant vous donnez une autre lecture que ce qu'il signifie.

Pour me faire comprendre, je vais prendre une référence dans ce que vous

lisez, dans le grand livre du monde. Voyez le vol d'une abeille. Elle va de fleur en fleur, elle butine. Ce que vous apprenez, c'est qu'elle va transporter au bout de ses pattes le pollen d'une fleur sur le pistil d'une autre fleur. Ça, c'est ce que vous lisez dans le vol de l'abeille. Dans un vol d'oiseau qui vole bas - vous appelez ça un vol, c'est en réalité un groupe à un certain niveau - vous lisez qu'il va faire de l'orage. Mais est-ce qu'ils lisent? Est-ce que l'abeille lit qu'elle sert à la reproduction des plantes phanérogamiques? Est-ce que l'oiseau lit l'augure de la fortune, comme on disait autrefois, c'est-à-dire de la tempête?

Toute la question est là. Ce n'est pas exclu, après tout, que l'hirondelle lise la tempête, mais ce n'est pas sûr non plus.

Dans votre discours analytique, le sujet de l'inconscient, vous le supposez savoir lire. Et ça n'est rien d'autre, votre histoire de l'inconscient. Non seulement vous le supposez savoir lire, mais vous le supposez pouvoir apprendre à lire.

Seulement ce que vous lui apprenez à lire n'a alors absolument rien à faire, en aucun cas, avec ce que vous pouvez en écrire.

9 JANVIER 1973 .

-38-

IV L'AMOUR ET LE SIGNIFIANT

L'Autre sexe.

Contingence du signifiant, routine du signifié.

La fin du monde et le par-être.

L'amour supplée à l'absence du rapport sexuel.

Les Uns.

Qu'est-ce que je peux avoir à vous dire encore depuis le temps que cela dure, et que cela n'a pas tous les effets que j'en voudrais? Eh bien, justement à cause de cela, ce que j'ai à dire, cela ne manque pas.

Néanmoins comme on ne saurait tout dire, et pour cause, j'en suis réduit à cet étroit cheminement qui fait qu'à chaque instant il faut que je me garde de réglisse dans ce qui déjà se trouve fait de ce qui s'est dit.

C'est pourquoi aujourd'hui je vais essayer une fois de plus de maintenir ce difficile frayage puisque nous avons un horizon étrange d'être qualifié, de par mon titre, de cet *Encore*.

I

La première fois que je vous ai parlé, j'ai énoncé que la jouissance de l'Autre, que j'ai dit symbolisé par le corps, n'est pas un signe de l'amour.

Naturellement ça passe, parce qu'on sent que c'est du niveau de ce qui a fait le précédent dire, et que cela ne fléchit pas.

Il y a là-dedans des termes qui méritent d'être commentés. La jouissance, c'est bien ce que j'essaie de rendre présent par ce dire même. Ce l'Autre, il est plus que jamais mis en question.

L'Autre doit, d'une part, être de nouveau martelé, refrappé, pour qu'il prenne son plein sens, sa résonance complète. D'autre part, il convient de l'avancer comme le terme qui se supporte de ce que c'est moi qui parle, qui ne puis parler que d'où je suis, identifié à un pur signifiant. L'homme, une femme, ai-je dit la dernière fois, ce ne sont rien que signifiants. C'est de là, du dire en tant qu'incarnation distincte du sexe, qu'ils prennent leur fonction.

39

L'Autre, dans mon langage, cela ne peut donc être que l'Autre sexe.

Qu'en est-il de cet Autre? Qu'en est-il de sa position au regard de ce retour de quoi se réalise le rapport sexuel, à savoir une jouissance, que le discours analytique a précipitée comme fonction du phallus dont l'énigme reste entière, puisqu'elle ne s'y articule que de faits d'absence?

Est-ce à dire pourtant qu'il s'agit là, comme on a cru pouvoir trop vite le traduire, du signifiant de ce qui manque dans le signifiant? C'est là ce à quoi cette année devra mettre un point terme, et du phallus dire quelle est, dans le discours analytique, la fonction. Je dirai pour l'instant que ce que j'ai amené la dernière fois comme la fonction de la barre n'est pas sans rapport avec le phallus.

Il reste la deuxième partie de la phrase liée à la première par un *n'est pas - n'est pas le signe de l'amour*. Et il nous faudra bien, cette année, articuler ce qui est là comme au pivot de tout ce qui s'est institué de l'expérience analytique - l'amour.

L'amour, il y a longtemps qu'on ne parle que de ça. Ai-je besoin d'accentuer qu'il est au cœur du discours philosophique? C'est là assurément ce qui doit nous mettre en garde. La dernière fois, je vous ai fait entrevoir le discours philosophique comme ce qu'il est, une variante du discours du maître. J'ai pu dire également que l'amour vise l'être, à savoir ce qui, dans le langage, se dérobe le plus - l'être qui, un peu plus, allait être, ou l'être qui, d'être justement, a fait surprise. Et j'ai pu ajouter que cet être est peut être tout près du signifiant *m'être*, est peut-être l'être au commandement, et qu'il y a là le plus étrange des leurres. N'est-ce pas aussi pour nous commander d'interroger ce en quoi le signe se distingue du signifiant?

Voilà donc quatre points - la jouissance, l'Autre, le signe, l'amour.

Lisons ce qui s'est émis d'un temps où le discours de l'amour s'avouait être celui de l'être, ouvrons le livre de Richard de Saint-Victor sur la trinité divine. C'est de l'être que nous partons, de l'être en tant qu'il est conçu - pardonnez-moi ce glissement d'écrit dans ma parole - comme *l'éternel*, et ce, après l'élaboration pourtant si tempérée d'Aristote, et sous l'influence sans doute de l'irruption du *je suis ce que je suis*, qui est l'énoncé de la vérité judaïque.

Quand l'idée de l'être -jusque-là seulement approchée, frôlée - vient à culminer dans ce violent arrachement à la fonction du temps par l'énoncé de l'éternel, il en résulte d'étranges conséquences. Il y a, dit Richard de Saint-Victor, l'être qui, éternel, l'est de lui-même, l'être qui, éternel, ne l'est pas *de lui-même*, l'être qui, non éternel, n'a pas cet être fragile, voire inexistant, ne l'a pas de lui-même. Mais l'être non éternel qui est de lui-même, il n'y en a pas. Des quatre subdivisions qui se produisent de l'alternance de l'affirmation et de la négation de l'éternel et du de lui-même, c'est là la seule qui paraît, au Richard de Saint-Victor en question, devoir être écartée.

N'y a-t-il pas là ce dont il s'agit concernant le signifiant? - à savoir qu'aucun signifiant ne se produit comme éternel.

C'est là sans doute ce que, plutôt que de le qualifier d'arbitraire, Saussure eût pu tenter de formuler - le signifiant, mieux eût valu l'avancer de la catégorie du contingent. Le signifiant répudie la catégorie de (éternel, et pourtant, singulièrement, il est de lui-même.

Ne vous est-il pas clair qu'il participe, pour employer une approche platonicienne, à ce rien d'où l'idée créationniste nous dit que quelque chose de tout à fait originel a été fait *ex nihilo*?

N'est-ce pas là quelque chose qui vous apparaisse - si tant est que *la-paresse* qui est la vôtre puisse être réveillée par quelque apparition - dans la *Genèse*? Elle ne nous raconte rien d'autre que la création - de rien en effet - de quoi? - de rien d'autre que de signifiants.

Dès que cette création surgit, elle s'articule de la nomination de ce qui est. N'est-ce pas là la création dans son essence? Alors qu'Aristote ne peut manquer d'énoncer que, s'il y a jamais eu quelque chose, c'était depuis toujours que c'était là, ne s'agit-il pas, dans l'idée créationniste, de la création à partir, de rien, et donc du signifiant?

N'est-ce pas là ce que nous trouvons dans ce qui, à se refléter dans une conception du monde, s'est énoncé comme révolution copernicienne?

2

Depuis longtemps je mets en doute ce que Freud, sur ladite révolution, a cru pouvoir avancer. Le discours de l'hystérique lui a appris cette autre substance qui tout entière tient en ceci qu'il y a du signifiant. A recueillir l'effet de ce signifiant, dans le discours de l'hystérique, il a su le faire tourner de ce quart de tour qui en a fait le discours analytique.

La notion même de quart de tour évoque la révolution, mais certes pas dans le sens où révolution est subversion. Bien au contraire, ce qui tourne -c'est ce qu'on appelle révolution - est destiné, de son énoncé même, à évoquer le retour.

Assurément, nous ne sommes point à l'achèvement de ce retour, puisque c'est déjà de façon fort pénible que ce quart de tour s'accomplit. Mais il n'est pas trop d'évoquer que s'il y a eu quelque part révolution, ce n'est certes pas au niveau de Copernic. Depuis longtemps l'hypothèse avait été avancée que le soleil était peut-être bien le centre autour duquel ça tournait. Mais qu'importe? Ce qui importait aux mathématiciens, c'est assurément le départ de ce qui tourne. La virée éternelle des étoiles de la dernière des sphères supposait selon Aristote la sphère de l'immobile, cause première du mouvement de celles qui tournent. Si les étoiles tournent, c'est de ce

que la terre tourne sur elle-même. C'est déjà merveille que, de cette virée, de cette révolution, de ce tournage éternel de la sphère stellaire, il se soit trouvé des hommes pour forger d'autres sphères, concevoir le système dit ptolémaïque, et faire tourner les planètes, qui se trouvent au regard de la terre dans cette position ambiguë d'aller et de venir en dents de crochet, selon un mouvement oscillatoire.

Avoir cogité le mouvement des sphères, n'est-ce pas un tour de force extraordinaire? Copernic n'y ajoutait que cette remarque, que peut-être le mouvement des sphères intermédiaires pouvait s'exprimer autrement. Que la terre fût au centre ou non n'était pas ce qui lui importait le plus.

La révolution copernicienne n'est nullement une révolution. Si le centre d'une sphère est supposé, dans un discours qui n'est qu'analogique, constituer le point-maître, le fait de changer ce point-maître, de le faire occuper par la terre ou le soleil, n'a rien en soi qui subvertisse ce que le signifiant centre conserve de lui-même. Loin que l'homme - ce qui se désigne de ce terme, qui n'est que ce qui fait signifier - ait jamais été ébranlé par la découverte que la terre n'est pas au centre, il lui a fort bien substitué le soleil.

Bien sûr, il est maintenant évident que le soleil n'est pas non plus un centre, et qu'il est en promenade à travers un espace dont le statut est de plus en plus précaire à établir. Ce qui reste au centre, c'est cette bonne routine qui fait que le signifié garde en fin de compte toujours le même sens. Ce sens est donné par le sentiment que chacun a de faire partie de son monde, c'est-à-dire de sa petite famille et de tout ce qui tourne autour. Chacun de vous -je parle même pour les gauchistes - vous y êtes plus que vous ne croyez attachés, et dans une mesure dont vous feriez bien de prendre l'empan. Un certain nombre de préjugés vous font assiette et limitent la portée de vos insurrections au terme le plus court, à celui, très précisément, où cela ne vous apporte nulle gêne, et nommément pas dans une conception du monde qui reste, elle, parfaitement sphérique. Le signifié trouve son centre où que vous le portiez. Et ce n'est pas jusqu'à nouvel ordre le discours analytique, si difficile à soutenir dans son décentrement et qui n'a pas fait encore son entrée dans la conscience commune, qui peut d'aucune façon subvertir quoi que ce soit.

Pourtant, si on me permet de me servir quand même de cette référence copernicienne, j'en accentuerai ce qu'elle a d'effectif. Ce n'est pas de changer le centre.

Ça tourne. Le fait continue à garder pour nous toute sa valeur, si réduit qu'il soit en fin de compte, et motivé seulement de ce que la terre tourne et qu'il nous semble par là que c'est la sphère céleste qui tourne. Elle continue bel et bien à tourner, et elle a toutes sortes d'effets, par exemple que c'est par années que vous comptez votre âge. La subversion, si elle a existé quelque

part et à un moment, n'est pas d'avoir changé le point de virée de ce qui tourne, c'est d'avoir substitué au *ça tourne* un *ça tombe*.

Le point vif, comme quelques-uns ont eu l'idée de s'en apercevoir, n'est pas Copernic, c'est un peu plus Kepler, à cause du fait que chez lui ça ne tourne pas de la même façon - ça tourne en ellipse, et ça met déjà en question la fonction du centre. Ce vers quoi ça tombe chez Kepler est en un point de l'ellipse qui s'appelle le foyer, et, dans le point symétrique, il n'y a rien. Cela assurément est correctif à cette image du centre. Mais le *ça tombe* ne prend son poids de subversion qu'à aboutir à quoi? A ceci et rien de plus -

$$F = g \frac{mm'}{d^2}$$

C'est dans cet écrit, dans ce qui se résume à ces cinq petites lettres écrites au creux de la main, avec un chiffre en plus, que consiste ce qu'on attribue indûment à Copernic. C'est ce qui nous arrache à la fonction imaginaire, et pourtant fondée dans le réel, de la révolution.

Ce qui est produit dans l'articulation de ce nouveau discours qui émerge comme discours de l'analyse c'est que le départ est pris de la fonction du signifiant, bien loin que soit admis par le vécu du fait lui-même ce que le signifiant emporte de ses effets de signifié.

C'est à partir des effets de signifié que s'est édifiée la structuration que je vous ai rappelée. Pendant des temps, il a semblé naturel qu'un monde se constituât, dont le corrélat était, au-delà, l'être même, l'être pris comme éternel. Ce monde conçu comme le tout, avec ce que ce mot comporte, quelque ouverture qu'on lui donne, de limité, reste une conception -c'est bien là le mot - une vue, un regard, une prise imaginaire. Et de cela résulte ceci qui reste étrange, que quelqu'un, une partie de ce monde, est au départ supposé pouvoir en prendre connaissance. Cet Un s'y trouve dans cet état qu'on peut appeler l'existence, car comment pourrait-il être support du *prendre connaissance* s'il n'était pas existant? C'est là que de toujours s'est marquée l'impasse, la vacillation résultant de cette cosmologie qui consiste dans l'admission d'un monde. Au contraire est-ce qu'il n'y a pas dans le discours analytique de quoi nous introduire à ceci que toute subsistance, toute persistance du monde comme tel doit être abandonnée?

Le langage - la langue forgée du discours philosophique - est tel qu'à tout instant, vous le voyez, je ne peux faire que je ne régie dans ce monde, dans ce supposé d'une substance qui se trouve imprégnée de la fonction de l'être.

Suivre le fil du discours analytique ne tend à rien de moins qu'à rebriser, qu'à infléchir, qu'à marquer d'une incurvation propre et d'une incurvation qui ne saurait même être maintenue comme étant celle de lignes de force, ce qui produit comme telle la faille, la discontinuité. Notre recours est, dans la langue, ce qui la brise. Si bien que rien ne paraît mieux constituer l'horizon du discours analytique que cet emploi qui est fait de la lettre par la mathématique. La lettre révèle dans le discours ce qui, pas par hasard, pas sans nécessité, est appelé la grammaire. La grammaire est ce qui ne se révèle du langage qu'à l'écrit.

Au-delà du langage, cet effet, qui se produit de se supporter seulement de l'écriture, est assurément l'idéal de la mathématique. Or, se refuser la référence à l'écrit, c'est s'interdire ce qui, de tous les effets de langage, peut arriver à s'articuler. Cette articulation se fait dans ce qui résulte du langage quoi que nous fassions, à savoir un supposé en deçà et au-delà.

Supposer un en-deçà - nous sentons bien qu'il n'y a là qu'une référence intuitive. Et pourtant, cette supposition est inéliminable parce que le langage, dans son effet de signifié, n'est jamais qu'à côté du référent. Dès lors, n'est il pas vrai que le langage nous impose l'être et nous oblige comme tel à admettre que, de l'être, nous n'avons jamais rien?

Ce à quoi il faut nous rompre, c'est à substituer à cet être qui fuirait le *par-être*, soit l'être *para*, l'être à côté.

Je dis le *par-être*, et non le paraître, comme on l'a dit depuis toujours, le phénomène, ce au-delà de quoi il y aurait cette chose, noumène - elle nous a en effet menés, menés à toutes les opacifications qui se dénomment justement de l'obscurantisme. C'est au point même d'où jaillissent les paradoxes de tout ce qui arrive à se formuler comme effet d'écrit que l'être se présente, se présente toujours, de par-être. Il faudrait apprendre à conjuguer comme il se doit - je par-suis, tu par-es, il par-est, nous par-sommes, et ainsi de suite.

C'est bien en relation avec le par-être que nous devons articuler ce qui supplée au rapport sexuel en tant qu'inexistant. Il est clair que, dans tout ce qui s'en approche, le langage ne se manifeste que de son insuffisance.

Ce qui supplée au rapport sexuel, c'est précisément l'amour.

L'Autre, l'Autre comme lieu de la vérité, est la seule place, quoique irréductible, que nous pouvons donner au terme de l'être divin, de Dieu pour l'appeler par son nom. Dieu est proprement le lieu où, si vous m'en permettez le jeu, se produit le *dieu* - le *dieur* - le *dire*. Pour un rien, le dire ça fait Dieu. Et aussi longtemps que se dira quelque chose, l'hypothèse Dieu sera là.

C'est ce qui fait qu'en somme il ne peut y avoir de vraiment athées que les théologiens, c'est à savoir ceux qui, de Dieu, en parlent.

Aucun autre moyen de l'être, sinon à se cacher sa tête dans ses bras au nom de je-ne-sais quelle trouille, comme si jamais ce Dieu avait effectivement manifesté une présence quelconque. Par contre, il est impossible de dire quoi que ce soit sans aussitôt le faire subsister sous la forme de l'Autre.

Chose qui est tout à fait évidente dans le moindre cheminement de cette chose que je déteste, pour les meilleures raisons, c'est-à-dire l'Histoire.

L'Histoire est précisément faite pour nous donner l'idée qu'elle a un sens quelconque. Au contraire, la première des choses que nous ayons à faire, c'est de partir de ceci, que nous sommes là en face d'un dire, qui est le dire d'un autre, qui nous raconte ses bêtises, ses embarras, ses empêchements, ses émois, et que c'est là qu'il s'agit de lire quoi? - rien d'autre que les effets de ces dire. Ces effets, nous voyons bien en quoi ça agite, ça remue, ça tracasse les êtres parlants. Bien sûr, pour que ça aboutisse à quelque chose, il faut bien que ça serve, et que ça serve, mon Dieu, à ce qu'ils s'arrangent, à ce qu'ils s'accommodent, à ce que, boiteux boitillant, ils arrivent quand même à donner une ombre de petite vie à ce sentiment dit de l'amour.

Il faut, il le faut bien, il faut que ça dure encore. Il faut que, par l'intermédiaire de ce sentiment, ça aboutisse en fin de compte - comme l'ont très bien vu des gens qui, à l'égard de tout cela, ont pris leurs précautions sous le paravent de l'église - à la reproduction des corps.

Mais est-ce qu'il ne se pourrait pas que le langage ait d'autres effets que de mener les gens par le bout du nez à se reproduire encore, en corps à corps et en corps incarné?

Il y a quand même un autre effet du langage, qui est l'écrit.

4

De l'écrit, depuis que le langage existe, nous avons vu des mutations. Ce qui s'écrit, c'est la lettre, et la lettre ne s'est pas toujours fabriquée de la même façon. Là-dessus, on fait de l'histoire, l'histoire de l'écriture, et on se casse la tête à imaginer ce à quoi pouvaient bien servir les pictographies mayas ou aztèques, et, un peu plus loin, les cailloux du Mas d'Azil- qu'est-ce que ça pouvait bien être que ces drôles de dés, à quoi jouait-on avec ça?

Poser des questions telles, c'est la fonction habituelle de l'Histoire. Il faudrait dire - surtout ne touchez pas à la hache, initiale de l'Histoire. Ce serait une bonne façon de ramener les gens à la première des lettres, celle à laquelle je me limite, la lettre A - d'ailleurs la Bible ne commence qu'à la lettre B, elle a laissé la lettre A - pour que je m'en charge.

45

Il y a là beaucoup à s'instruire, non pas en recherchant les cailloux du Mas d'Azil, ni même, comme je le faisais jadis pour mon bon public, mon public d'analystes, en allant chercher l'encoche sur la pierre pour expliquer le trait unaire - c'était à la portée de leur entendement -, mais en regardant de plus près ce que font les mathématiciens avec les lettres, depuis que, au mépris d'un certain nombre de choses, ils se sont mis, de la façon la plus fondée, sous le nom de théorie des ensembles, à s'apercevoir qu'on pouvait aborder l'Un d'une autre façon qu'intuitive, fusionnelle, amoureuse.

Nous ne sommes qu'un. Chacun sait bien sûr que ce n'est jamais arrivé entre deux qu'ils ne fassent qu'un, mais enfin *nous ne sommes qu'un*. C'est de là que part l'idée de l'amour. C'est vraiment la façon la plus grossière de donner au rapport sexuel, à ce terme qui se dérobe manifestement, son signifié.

Le commencement de la sagesse devrait être de commencer à s'apercevoir que c'est en ça que le vieux père Freud a frayé des voies. C'est de là que je suis parti parce que ça m'a moi-même un petit peu touché. Ça pourrait toucher n'importe qui d'ailleurs, n'est-ce pas, de s'apercevoir que l'amour, s'il est vrai qu'il a rapport avec l'Un, ne fait jamais sortir quiconque de soi-même. Si c'est ça, tout ça, et rien que ça, que Freud a dit en introduisant la fonction de l'amour narcissique, tout le monde sent, a senti, que le problème, c'est comment il peut y avoir un amour pour un autre.

Cet Un dont tout le monde a plein la bouche est d'abord de la nature de ce mirage de l'Un qu'on se croit être. Ce n'est pas dire que ce soit là tout l'horizon. Il y a autant d'Uns qu'on voudra -qui se caractérisent de ne se ressembler chacun en rien, voir la première hypothèse du *Parménide*.

La théorie des ensembles fait irruption de poser ceci - parlons de l'Un pour des choses qui n'ont entre elles strictement aucun rapport. Mettons ensemble des objets de pensée, comme on dit, des objets du monde, chacun compte pour un. Assemblons ces choses absolument hétéroclites, et donnons-nous le droit de désigner cet assemblage par une lettre. C'est ainsi que s'exprime à son début la théorie des ensembles, celle par exemple que la dernière fois j'ai avancée au titre de Nicolas Bourbaki.

Vous avez laissé passer ceci, que j'ai dit que la lettre désigne un assemblage. C'est ce qui est imprimé dans le texte de l'édition définitive à laquelle les auteurs - comme vous le savez, ils sont multiples - ont fini par donner leur assentiment. Ils prennent bien soin de dire que les lettres désignent des assemblages. C'est là qu'est leur timidité et leur erreur - les lettres *font* les assemblages, les lettres *sont*, et non pas *désignent*, ces assemblages, elles sont prises comme fonctionnant comme ces assemblages mêmes.

Vous voyez qu'à conserver encore ce *comme*, je m'en tiens à l'ordre de ce que j'avance quand je dis que l'inconscient est structuré *comme* un langage. Je dis comme pour ne pas dire, j'y reviens toujours, que l'inconscient est

structuré *par* un langage. L'inconscient est structuré comme les assemblages dont il s'agit dans la théorie des ensembles sont comme des lettres.

Puisqu'il s'agit pour nous de prendre le langage comme ce qui fonctionne pour suppléer l'absence de la seule part du réel qui ne puisse pas venir à se former de l'être, à savoir le rapport sexuel, - quel support pouvons-nous trouver à ne lire que les lettres? C'est dans le jeu même de l'écrit mathématique que nous avons à trouver le point d'orientation vers quoi nous diriger pour, de cette pratique, de ce lien social nouveau qui émerge et singulièrement s'étend, le discours analytique, tirer ce qu'on peut en tirer quant à la fonction du langage, de ce langage à quoi nous faisons confiance pour que ce discours ait des effets, sans doute moyens, mais suffisamment supportables - pour que ce discours puisse supporter et compléter les autres discours.

Depuis quelque temps, il est clair que le discours universitaire doit s'écrire *uni - vers - Cythère*, puisqu'il doit répandre l'éducation sexuelle. Nous verrons à quoi ça aboutira. Il ne faut surtout pas y faire obstacle. Que de ce point de savoir, qui se pose exactement dans la situation autoritaire du semblant, quelque chose puisse se diffuser qui ait pour effet d'améliorer les rapports des sexes, est assurément bien fait pour provoquer le sourire d'un analyste. Mais après tout, qui sait?

Nous l'avons dit déjà, le sourire de l'ange est le plus bête des sourires, il ne faut donc jamais s'en targuer. Mais il est clair que l'idée même de démontrer au tableau noir quelque chose qui se rapporte à l'éducation sexuelle ne paraît pas, du point de vue du discours de l'analyste, plein de promesses de bonnes rencontres ou de bonheur.

S'il y a quelque chose qui, dans mes *Écrits*, montre que ma bonne orientation, puisque c'est celle dont j'essaie de vous convaincre, ne date pas d'hier, c'est bien qu'au lendemain d'une guerre, où rien évidemment ne semblait promettre des lendemains qui chantent, j'aie écrit de *Temps logique et l'assertion de certitude anticipée*. On peut très bien y lire, si on écrit et pas seulement si l'on a de l'oreille, que la fonction de la hâte, c'est déjà ce petit a qui la thétise. J'ai mis là en valeur le fait que quelque chose comme une intersubjectivité peut aboutir à une issue salutaire. Mais ce qui mériterait d'être regardé de plus près est ce que supporte chacun des sujets non pas d'être un entre autres, mais d'être, par rapport aux deux autres, celui qui est l'enjeu de leur pensée. Chacun n'intervenant dans ce ternaire qu'au titre de cet objet a qu'il est, sous le regard des autres.

En d'autres termes, ils sont trois, mais en réalité, ils sont deux plus a. Ce deux plus a, au point du a, se réduit, non pas aux deux autres, mais à un Un plus a. Vous savez d'ailleurs que j'ai déjà usé de ces fonctions pour essayer de vous représenter l'inadéquat du rapport de l'Un à l'Autre, et que j'ai déjà donné pour support à ce petit a le nombre irrationnel qu'est le nombre dit

d'or. C'est en tant que, du petit *a*, les deux autres sont pris comme Un plus *a*, que fonctionne ce qui peut aboutir à une sortie dans la hâte.

Cette identification, qui se produit dans une articulation ternaire, se fonde de ce qu'en aucun cas ne peuvent se tenir pour support deux comme tels. Entre deux, quels qu'ils soient, il y a toujours l'Un et l'Autre, le Un et le petit *a*, et l'Autre ne saurait, dans aucun cas, être pris pour un *Un*.

C'est tant que dans l'écrit se joue quelque chose de brutal, de prendre pour uns tous les uns qu'on voudra, que les impasses qui s'en révèlent sont par elles-mêmes, pour nous, un accès possible à l'être, et une réduction possible de la fonction de cet être, dans l'amour.

Je veux terminer en montrant par où le signe se différencie du signifiant. Le signifiant ai-je dit, se caractérise de représenter un sujet pour un autre signifiant. De quoi s'agit-il dans le signe? Depuis toujours, la théorie cosmique de la connaissance, la conception du monde, fait état de l'exemple fameux de la fumée qu'il n'y a pas sans feu. Et pourquoi n'avancerai-je pas ici ce qu'il me semble? La fumée peut être aussi bien le signe du fumeur. Et même, elle l'est toujours par essence. Il n'y a de fumée que de signe du fumeur. Chacun sait que, si vous voyez une fumée au moment où vous abordez une île déserte, vous vous dites tout de suite qu'il y a toutes les chances qu'il y ait là quelqu'un qui sache faire du feu. jusqu'à nouvel ordre, ce sera un autre homme. Le signe n'est donc pas le signe de quelque chose, mais d'un effet qui est ce qui se suppose en tant que tel d'un fonctionnement du signifiant.

Cet effet est ce que Freud nous apprend, et qui est le départ du discours analytique, à savoir le sujet.

Le sujet, ce n'est rien d'autre - qu'il ait ou non conscience de quel signifiant il est l'effet - que ce qui glisse dans une chaîne de signifiants. Cet effet, le sujet, est l'effet intermédiaire entre ce qui caractérise un signifiant et un autre signifiant, à savoir d'être chacun, d'être chacun un élément. Nous ne connaissons pas d'autre support par où soit introduit dans le monde le Un, si ce n'est le signifiant en tant que tel, c'est-à-dire en tant que nous apprenons à le séparer de ses effets de signifié.

Dans l'amour, ce qui est visé, c'est le sujet, le sujet comme tel, en tant qu'il est supposé à une phrase articulée, à quelque chose qui s'ordonne ou peut s'ordonner d'une vie entière.

Un sujet, comme tel, n'a pas grand-chose à faire avec la jouissance. Mais, par contre, son signe est susceptible de provoquer le désir. Là est le ressort de l'amour. Le cheminement que nous essaierons de continuer dans les fois proches vous montrera où se rejoignent l'amour et la jouissance sexuelle.

16 JANVIER 1973.

V ARISTOTE ET FREUD

L'AUTRE SATISFACTION

Le tracassé d'Aristote.

Le défaut de jouissance et la satisfaction du blablabla.

Le développement, hypothèse de maîtrise.

La jouissance ne convient pas au rapport sexuel.

Tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction - soulignez ces trois mots - à quoi ils peuvent faire défaut.

Cette première phrase que, en me réveillant ce matin, j'ai mise sur le papier pour que vous l'écriviez - cette première phrase emporte l'opposition d'une autre satisfaction et des besoins - si tant est que ce terme dont le recours est commun puisse si aisément se saisir, puisque après tout il ne se saisit qu'à faire défaut à cette autre satisfaction.

L'autre satisfaction, vous devez l'entendre, c'est ce qui se satisfait au niveau de l'inconscient - et pour autant que quelque chose s'y dit et ne s'y dit pas, s'il est vrai qu'il est structuré comme un langage.

Je reprends là ce à quoi depuis un moment je me réfère, c'est à savoir la jouissance dont dépend cette autre satisfaction. celle qui se supporte du langage.

I

En traitant il y a longtemps, très longtemps, de l'éthique de la psychanalyse, je suis parti de rien de moins que de *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote.

Ça peut se lire. Il n'y a qu'un malheur pour un certain nombre ici, c'est que ça ne peut pas se lire en français. C'est manifestement intraduisible. Il y avait chez Garnier autrefois une chose qui a pu me faire croire qu'il y avait une traduction, d'un nommé Voilquin. C'est un universitaire, évidemment. Ce n'est pas de sa faute si le grec ne se traduit pas en français. Les choses se sont condensées de façon telle qu'on ne vous donne plus chez Garnier, qui

s'est en plus réuni à Flammarion, que le texte français - je dois dire que les éditeurs m'enragent. Vous vous apercevez alors, quand vous lisez ça sans le grec en regard, que vous n'en sortez pas. C'est à proprement parler inintelligible.

Tout art et toute recherche, de même que toute action et toute délibération réfléchie - quel rapport entre ces quatre trucs-là? - *tendent semble-t-il vers quelque bien. Aussi a-t-on eu parfois parfaitement raison de définir le bien : ce d quoi on tend en toutes circonstances*. Toutefois - ça vient ici comme un cheveu sur la soupe, on n'en a pas encore parlé - *il paraît bien qu'il y a une différence entre les fins*.

Je défie quiconque de pouvoir éclairer cette masse épaisse sans d'abondants commentaires qui fassent référence au texte grec. Il est tout de même impossible de penser que c'est ainsi simplement parce qu'il s'agit de notes mal prises. Il vient, comme ça, avec le temps, quelques lucioles dans l'esprit des commentateurs, il leur vient à l'idée que, s'ils sont forcés de se donner tant de peine, il y a peut-être à ça une raison. Il n'est pas forcé du tout qu'Aristote, ce soit impensable. J'y reviendrai.

Pour moi, ce qui se trouvait écrit, dactylographié à partir de la sténographie, de ce que j'avais dit de l'éthique, a paru plus qu'utilisable aux gens qui à ce moment-là s'occupaient de me désigner à l'attention de *l'Internationale de psychanalyse* avec le résultat que l'on sait. Ils auraient bien aimé que flottent quand même ces réflexions sur ce que la psychanalyse comporte d'éthique. Ça aurait été tout profit - j'aurais fait, moi, plouf, et *l'Éthique de la psychanalyse* aurait surnagé. Voilà un exemple de ceci, que le calcul ne suffit pas - j'ai empêché cette *Éthique* de paraître. Je m'y suis refusé à partir de l'idée que les gens qui ne veulent pas de moi, moi, je ne cherche pas à les convaincre. Il ne faut pas convaincre. Le propre de la psychanalyse, c'est de ne pas vaincre, con ou pas.

C'était quand même un séminaire pas mal du tout, à tout prendre. A l'époque, quelqu'un qui ne participait pas du tout à ce calcul de tout à l'heure, l'avait rédigé, comme ça, franc-jeu comme argent, de tout cœur. Il en avait fait un écrit, un écrit de lui. Il ne songeait d'ailleurs pas du tout à le ravir, et il l'aurait produit tel que, si j'avais bien voulu. Je n'ai pas voulu. C'est peut-être aujourd'hui, de tous les séminaires que quelqu'un d'autre doit faire paraître, le seul que je réécrirai moi-même, et dont je ferai un écrit. Il faut bien que j'en fasse un, tout de même. Pourquoi ne pas choisir celui-là?

Il n'y a pas de raison de ne pas se mettre à l'épreuve, et de ne voir pas comment, ce terrain, dont Freud a fait son champ, d'autres le voyaient avant lui. C'est une façon autre d'éprouver ce dont il s'agit, à savoir que ce terrain n'est pensable que grâce aux instruments dont on opère, et que les seuls instruments dont se véhicule le témoignage sont des écrits. Une épreuve toute simple le rend sensible - à la lire dans la traduction

française, *l'Éthique à Nicomaque*, vous n'y comprendrez rien, bien sûr, mais pas moins qu'à ce que je dis, donc ça suffit quand même.

Aristote, ce n'est pas plus compréhensible que ce que je vous raconte. Ça l'est plutôt moins, parce qu'il remue plus de choses, et des choses qui nous sont plus lointaines. Mais il est clair que cette autre satisfaction dont je parlais à l'instant, c'est exactement celle qui est repérable de surgir de quoi? - eh bien, mes bons amis, impossible d'y échapper si vous vous mettez au pied du truc - des universaux, du Bien, du Vrai, du Beau.

Qu'il y ait ces trois spécifications donne un aspect pathétique à l'approche qu'en font certains textes, ceux qui relèvent d'une pensée *autorisée*, avec le sens entre guillemets que je donne à ce terme, à savoir une pensée léguée avec un nom d'auteur. C'est ce qui arrive avec certains textes qui nous viennent de ce que je regarde à deux fois à appeler une culture très ancienne - ce n'est pas de la culture.

La culture en tant que distincte de la société, ça n'existe pas. La culture, c'est justement que ça nous tient. Nous ne l'avons plus sur le dos que comme une vermine, parce que nous ne savons pas qu'en faire, sinon nous en épouiller. Moi, je vous conseille de la garder, parce que ça chatouille et que ça réveille. Ça réveillera vos sentiments qui tendent plutôt à devenir un peu abrutis, sous l'influence des circonstances ambiantes, c'est-à-dire de ce que les autres, qui viendront après, appelleront votre culture à vous. Ce sera devenu pour eux de la culture parce que depuis longtemps vous serez là-dessous, et avec vous tout ce que vous supportez de lien social. En fin de compte, il n'y a que ça, le lien social. Je le désigne du terme de discours parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de le désigner dès qu'on s'est aperçu que le lien social ne s'instaure que de s'ancrer dans la façon dont le langage se situe et s'imprime, se situe sur ce qui grouille, à savoir l'être parlant.

Il ne faut pas s'étonner que des discours antérieurs, et puis il y en aura d'autres, ne soient plus pensables pour nous, ou très difficilement. De même que le discours que j'essaye, moi, d'amener au jour, il ne vous est pas tout de suite accessible de l'entendre, de même, d'où nous sommes, il n'est pas non plus très facile d'entendre le discours d'Aristote. Mais est-ce que c'est une raison pour qu'il ne soit pas pensable? Il est tout à fait clair qu'il l'est. C'est simplement quand nous imaginons qu'Aristote veut dire quelque chose que nous nous inquiétons de ce qu'il entoure. Qu'est-ce qu'il prend dans son filet, dans son réseau, qu'est-ce qu'il retire, qu'est-ce qu'il manie, à quoi a-t-il affaire, avec qui se bat-il, qu'est-ce qu'il soutient, qu'est-ce qu'il travaille, qu'est-ce qu'il poursuit?

Évidemment, dans les quatre premières lignes que je viens de vous lire, vous entendez les mots, et vous supposez bien que ça veut dire quelque chose, mais vous ne savez pas quoi, naturellement. *Tout art, toute recherche*, toute action - tout ça qu'est-ce que ça veut dire? Mais c'est bien parce

qu'Aristote en a mis beaucoup à la suite, et que ça nous parvient imprimé après avoir été recopié pendant longtemps, qu'on suppose qu'il y a quelque chose qui fait prise au milieu de tout ça. C'est alors que nous nous posons la question, la seule - où est-ce que ça les satisfaisait, des trucs comme ça?

Peu importe quel en fut alors l'usage. On sait que ça se véhiculait, qu'il y avait des volumes d'Aristote. Ça nous déroute, et très précisément en ceci - la question *d'où est-ce que ça les satisfaisait?* n'est traduisible que de cette façon - *où est-ce qu'il y aurait eu faute d'une certaine jouissance?* Autrement dit, pourquoi, pourquoi est-ce qu'il se tracassait comme ça?

Vous avez bien entendu - faute, défaut, quelque chose qui ne va pas, quelque chose dérape dans ce qui manifestement est visé, et puis ça commence comme ça tout de suite - le bien et le bonheur. Du bi, du bien, du benêt!

2

La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance.

Voilà encore une formule que je vous propose, si tant est que nous centrons bien sur ceci que d'appareil; il n'y en a pas d'autre que le langage. C'est comme ça que, chez l'être parlant, la jouissance est appareillée.

C'est ce que dit Freud, si nous corrigeons l'énoncé du principe du plaisir. Il l'a dit comme ça parce qu'il y en avait d'autres qui avaient parlé avant lui, et que c'était la façon qui lui paraissait la plus audible. C'est très facile à repérer, et la conjonction d'Aristote avec Freud aide à ce repérage.

Je pousse plus loin, au point où maintenant ça peut se faire, en disant que l'inconscient est structuré comme un langage. A partir de là, ce langage s'éclaire sans doute de se poser comme appareil de la jouissance. Mais inversement, peut-être la jouissance montre-t-elle qu'en elle-même elle est en défaut - car, pour que ce soit comme ça, il faut que quelque chose de son côté boite.

La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance. Ça ne veut pas dire que la jouissance est antérieure à la réalité. C'est là aussi un point où Freud a prêté à malentendu quelque part - vous le trouverez dans ce qui est classé en français comme les *Essais de Psychanalyse* - en parlant de développement.

Il y a, dit Freud, un *Lust-Ich* avant un *Real-Ich*. C'est là un glissement, un retour à l'ornière, cette ornière que j'appelle le développement, et qui n'est qu'une hypothèse de la maîtrise. Soi-disant que le bébé, rien à faire avec le *Real-Ich*, pauvre lardon, incapable de la moindre idée de ce que c'est que le réel. C'est réservé aux gens que nous connaissons, ces adultes dont, par ailleurs, il est expressément dit qu'ils ne peuvent jamais arriver à se réveiller - quand il arrive dans leur rêve quelque chose qui menacerait de passer

52

au réel, ça les affole tellement qu'aussitôt ils se réveillent, c'est-à-dire qu'ils continuent à rêver. Il suffit de lire, il suffit d'y être un peu, il suffit de les voir vivre, il suffit de les avoir en psychanalyse, pour s'apercevoir ce que ça veut dire, le développement.

Quand on dit *primaire* et *secondaire* pour les processus, il y a peut-être là une façon de dire qui fait illusion. Disons en tout cas que ce n'est pas parce qu'un processus est dit primaire - on peut bien les appeler comme on veut après tout - qu'il apparaît le premier. Quant à moi, je n'ai jamais regardé un bébé en ayant le sentiment qu'il n'y avait pas pour lui de monde extérieur. Il est tout à fait manifeste qu'il ne regarde que ça, et que ça l'excite, et ce, mon Dieu, dans la proportion exacte où il ne parle pas encore. A partir du moment où il parle, à partir de ce moment-là très exactement, pas avant, je comprends qu'il y ait du refoulement. Le processus du *Lust-Ich* est peut-être primaire, pourquoi pas, il est évidemment primaire dès que nous commencerons à penser, mais il n'est certainement pas le premier.

Le développement se confond avec le développement de la maîtrise. C'est là qu'il faut avoir un peu d'oreille, comme pour la musique - je suis m'êtré, je progresse dans la *m'êtrise*, je suis *m'êtré* de moi comme de l'univers. C'est bien là ce dont je parlais tout à l'heure, le *con-vaincu*. L'univers, c'est une fleur de rhétorique. Cet écho littéraire pourrait peut-être aider à comprendre que le moi peut être aussi fleur de rhétorique, qui pousse du pot du principe du plaisir, que Freud appelle *Lustprinzip*, et que je définis de ce qui se satisfait du blablabla.

C'est ça que je dis quand je dis que l'inconscient est structuré comme un langage. Il faut que je mette les points sur les i. L'univers - vous pouvez peut-être tout de même maintenant vous rendre compte, à cause de la façon dont j'ai accentué l'usage de certains mots, le tout et le pas-tout, et leur application différente dans les deux sexes - l'univers, c'est là où, de dire, tout réussit.

Est-ce que je vais me mettre à faire là du William James? Réussit à quoi? Je peux vous dire la réponse, au point où, avec le temps, j'espère avoir fini par vous faire arriver - réussit à faire rater le rapport sexuel, de la façon mâle.

Normalement, je devrais recueillir ici des ricanements - hélas, rien ne paraît. Les ricanements devraient vouloir dire - *Ah, vous voilà donc pris, deux manières de la rater, l'affaire, le rapport sexuel*. C'est comme ça que se module la musique de l'épithalame. L'épithalame, le duo - il faut distinguer les deux -, l'alternance, la lettre d'amour, ce n'est pas le rapport sexuel. Ils tournent autour du fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Il y a donc la façon mâle de tourner autour, et puis l'autre, que je ne désigne pas autrement parce que c'est ça que cette année je suis en train

d'élaborer - comment, de la façon femelle, ça s'élabore. Ça s'élabore du pas-tout. Seulement, comme jusqu'ici ça n'a pas beaucoup été exploré, le pas-tout, ça me donne évidemment un peu de mal.

Là-dessus, je vais vous en raconter une bien bonne pour vous distraire un peu.

Au milieu de mes sports d'hiver, j'ai cru devoir, pour tenir une parole, me véhiculer jusqu'à Milan par le chemin de fer, ce qui faisait une journée entière d'y aller. Bref, j'ai été à Milan, et comme je ne peux pas ne pas rester au point où j'en suis, je suis comme ça - j'ai dit que je referai *l'Éthique de la psychanalyse*, mais c'est parce que je la réextrais - j'avais donné ce titre absolument fou pour une conférence aux Milanais, qui n'ont jamais entendu parler de ça, *La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel*. Ils sont très intelligents. Ils ont tellement bien entendu qu'aussitôt, le soir même, dans le journal, c'était écrit - *Pour le docteur Lacan, les dames, les donne, n'existent pas !*

C'est vrai, que voulez-vous, si le rapport sexuel n'existe pas, il n'y a pas de dames. Il y avait une personne qui était furieuse, c'était une dame du MLF de là-bas. Elle était vraiment... je lui ai dit - *Venez demain matin, je vous expliquerai de quoi il s'agit*.

Cette affaire du rapport sexuel, s'il y a un point d'où ça pourrait s'éclairer, c'est justement du côté des dames, pour autant que c'est de l'élaboration du pas-tout qu'il s'agit de frayer la voie. C'est mon vrai sujet de cette année, derrière cet *Encore*, et c'est un des sens de mon titre.

Peut être arriverai-je ainsi à faire sortir du nouveau sur la sexualité féminine.

Il y a une chose qui de ce pas-tout donne un témoignage éclatant. Voyez comment, avec une de ces nuances, de ces oscillations de signification qui se produisent dans la langue, le pas-tout change de sens quand je vous dis - *nos collègues les dames analystes, sur la sexualité féminine elles ne nous disent... pas tout !* C'est tout à fait frappant. Elles n'ont pas fait avancer d'un bout la question de la sexualité féminine. Il doit y avoir à ça une raison interne, liée à la structure de l'appareil de la jouissance.

3

J'en reviens à ce que tout à l'heure je me soulevais comme objections à moi-même, bien tout seul, à savoir qu'il y avait une façon de rater le rapport sexuel mâle, et puis une autre. Ce ratage est la seule forme de réalisation de ce rapport si, comme je le pose, il n'y a pas de rapport sexuel. Donc dire tout réussit n'empêche pas de dire *pas-tout réussit*, parce que c'est de la

54

même manière - ça rate. Il ne s'agit pas d'analyser comment ça réussit. Il s'agit de répéter jusqu'à plus soif pourquoi ça rate.

Ça rate. C'est objectif. J'y ai déjà insisté. C'est même tellement frappant que c'est objectif que c'est là-dessus qu'il faut centrer, dans le discours analytique, ce qu'il en est de l'objet. Le ratage, c'est l'objet.

Je l'ai déjà dit depuis longtemps, le bon et le mauvais objet, en quoi ils dirent. Il y a le bon, il y a le mauvais, oh là là! Justement, aujourd'hui, j'essaie d'en partir, de ce qui a affaire avec le bon, le bien, et de ce qu'énonce Freud. L'objet, c'est un raté. L'essence de l'objet, c'est le ratage.

Vous remarquerez que j'ai parlé de l'essence, tout comme Aristote. Et après? Ça veut dire que ces vieux mots sont tout à fait utilisables. Dans un temps où je piétinais moins qu'aujourd'hui, c'est à cela que je suis passé tout de suite après Aristote. J'ai dit que, si quelque chose avait un peu aéré l'atmosphère après tout ce piétinement grec autour de l'eudémonisme, c'était bien la découverte de l'utilitarisme.

Ça n'a fait sur les auditeurs que j'avais alors ni chaud ni froid, parce que l'utilitarisme, ils n'en avaient jamais entendu parler - de sorte qu'ils ne pouvaient pas faire d'erreur, et qu'ils ne pouvaient pas croire que c'était le recours à l'utilitaire. Je leur ai expliqué ce que c'était que l'utilitarisme au niveau de Bentham, c'est-à-dire pas du tout ce qu'on croit, et qu'il faut pour le comprendre lire la *Theory of Fictions*.

L'utilitarisme, ça ne veut pas dire autre chose que ça - les vieux mots, ceux qui servent déjà, c'est à quoi ils servent qu'il faut penser. Rien de plus. Et ne pas s'étonner du résultat quand on s'en sert. On sait à quoi ils servent, à ce qu'il y ait la jouissance qu'il faut. A ceci près que - équivoque entre *faillir* et *falloir* - la jouissance qu'il faut est à traduire la jouissance qu'il ne faut pas.

Oui, j'enseigne là quelque chose de positif. Sauf que ça s'exprime par une négation. Et pourquoi ne serait-ce pas aussi positif qu'autre chose?

Le nécessaire - ce que je vous propose d'accentuer de ce mode - est ce qui ne cesse pas, de quoi?- de s'écrire. C'est une très bonne façon de répartir au moins quatre catégories modales. Je vous expliquerai ça une autre fois, mais je vous en donne un petit bout de plus pour cette fois-ci. Ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, c'est une catégorie modale qui n'est pas celle que vous auriez attendue pour s'opposer au nécessaire, qui aurait été plutôt le contingent. Figurez-vous que le nécessaire est conjugué à l'impossible, et que ce *ne cesse pas de ne pas s'écrire*, c'en est l'articulation. Ce qui se produit, c'est la jouissance qu'il ne faudrait pas. C'est là le corrélat de ce qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, et c'est le substantiel de la fonction phallique.

Je reprends maintenant au niveau du texte. C'est la jouissance qu'il ne faudrait pas - conditionnel. Ce qui nous suggère pour son emploi la

protase, l'apodose. S'il n'y avait pas ça, ça irait mieux - conditionnel dans la seconde partie. C'est là implication matérielle, celle dont les Stoïciens se sont aperçus que c'était peut-être ce qu'il y avait de plus solide dans la logique.

La jouissance donc, comment allons-nous exprimer ce qu'il ne faudrait pas à son propos, sinon par ceci - s'il y en avait une autre que la jouissance phallique, il ne faudrait pas que ce soit celle-là.

C'est très joli. Il faut user, mais user vraiment, user jusqu'à la corde de choses comme ça, bêtes comme chou, des vieux mots. C'est ça, l'utilitarisme. Et ça a permis un grand pas pour décoller des vieilles histoires d'universaux où on était engagé depuis Platon et Aristote, qui avaient traîné pendant tout le Moyen Age, et qui étouffaient encore Leibniz, au point qu'on se demande comment il a été aussi intelligent. l

S'il y en avait une autre, il ne faudrait pas que ce soit celle-là.

Qu'est-ce que ça désigne, *celle-là*? Est-ce que ça désigne ce qui, dans la phrase, est l'autre, ou celle d'où nous sommes partis pour désigner cette autre comme autre? Ce que je dis là se soutient au niveau de l'implication matérielle parce que la première partie désigne quelque chose de faux - *S'il y en avait une autre*, mais il n'y en a pas d'autre que la jouissance phallique - sauf celle sur laquelle la femme ne souffle mot, peut-être parce qu'elle ne la connaît pas, celle qui la fait pas-toute. Il est faux qu'il y en ait une autre, ce qui n'empêche pas la suite d'être vraie, à savoir qu'il ne faudrait pas que ce soit celle-là.

Vous voyez que c'est tout à fait correct. Quand le vrai se déduit du faux, c'est valable. Ça colle, l'implication. La seule chose qu'on ne peut pas admettre, c'est que du vrai suive le faux. Pas mal foutue, la logique. Qu'ils se soient aperçus de ça tout seuls, ces Stoïciens, c'est fort. Il ne faut pas croire que c'étaient des choses qui n'avaient pas de rapport avec la jouissance. Il suffit de réhabiliter ces termes.

Il est faux qu'il y en ait une autre. Cela ne nous empêchera pas de jouer une fois de plus de l'équivoque, à partir de *faux*, et de dire qu'il ne faudrait pas que ce soit celle-là. Supposez qu'il y en ait une autre - mais justement il n'y en a pas. Et, du même coup, c'est pas parce qu'il n'y en a pas, et que c'est de ça que dépend le *il ne faudrait pas*, que le couperet n'en tombe pas moins sur celle dont nous sommes partis. Il faut que celle-là soit, faute -entendez-le comme culpabilité - faute de l'autre, qui n'est pas.

Cela nous ouvre latéralement, je vous le dis au passage, un petit aperçu qui a tout son poids dans une métaphysique. Il peut arriver des cas où, au lieu que ce soit nous qui allions chercher un truc pour nous rassurer dans cette mangeoire de la métaphysique, nous puissions, nous aussi, lui refiler quelque chose. Eh bien, que le non-être ne soit pas, il ne faut pas oublier que cela est porté par la parole au compte de l'être dont c'est la faute. C'est

vrai que c'est sa faute, parce que si l'être n'existait pas, on serait bien plus tranquille avec cette question du non-être, et c'est donc bien mérité qu'on le lui reproche, et qu'il soit en faute.

C'est bien pour ça aussi - et c'est ce qui me met en rage à l'occasion, c'est de là que je suis parti d'ailleurs, je suppose que vous ne vous en souvenez pas - que quand je m'oublie au point de *p'oublier*, c'est-à-dire de *tout-blier* - il y a du tout là-dedans - je mérite d'écoper que ce soit de moi qu'on parle, et pas du tout de mon livre. Exactement comme ça se passait à Milan. Ce n'est peut-être pas tout à fait de moi qu'on parlait quand on disait que pour moi les dames n'existent pas, mais ce n'était certainement pas de ce que je venais de dire.

En somme cette jouissance, si elle vient à celui qui parle, et pas pour rien, c'est parce que c'est un petit prématuré. Il a quelque chose à faire avec ce fameux rapport sexuel dont il n'aura que trop l'occasion de s'apercevoir qu'il n'existe pas. C'est donc bien plutôt en second qu'en premier. Dans Freud, il y en a des traces. S'il a parlé d' *Urverdrängung*, de refoulement primordial, c'est bien parce que justement le vrai, le bon, le refoulement de tous les jours, n'est pas premier - il est second.

On la refoule, ladite jouissance, parce qu'il ne convient pas qu'elle soit dite, et ceci pour la raison justement que le dire n'en peut être que ceci - comme jouissance, elle ne convient pas. Je l'ai déjà avancé tout à l'heure par ce biais qu'elle n'est pas celle qu'il faut, mais celle qu'il ne faut pas.

Le refoulement ne se produit qu'à attester dans tous les dires, dans le moindre des dires, ce qu'implique ce dire que, je viens d'énoncer, que la jouissance ne convient pas - *non decet* - au rapport sexuel. A cause de ce qu'elle parle, ladite jouissance, lui, le rapport sexuel, n'est pas.

C'est bien pour ça qu'elle fait mieux de se taire, avec le résultat que ça rend l'absence même du rapport sexuel encore un peu plus lourde. Et c'est bien pour ça qu'en fin de compte, elle ne se tait pas et que le premier effet du refoulement, c'est qu'elle parle d'autre chose. C'est ce qui fait de la métaphore le ressort.

Voilà. Vous voyez le rapport de tout ça avec l'utilité. C'est utilitaire. Ça vous rend capable de servir à quelque chose, et cela faute de savoir jouir autrement qu'à être joui, ou joué, puisque c'est justement la jouissance qu'il ne faudrait pas.

4

C'est à partir de ce pas à pas qui m'a fait aujourd'hui scander quelque chose d'essentiel, qu'il nous faut aborder cet éclairage que peuvent prendre l'un de l'autre Aristote et Freud. Il nous faut interroger comment leurs dires pourraient bien s'épingler, se traverser l'un l'autre.

57

Aristote au livre sept de ladite *Éthique à Nicomaque* pose la question du plaisir. Ce qui lui paraît le plus sûr, à se référer à la jouissance, ni plus ni moins, c'est que le plaisir ne peut que se distinguer des besoins, de ces besoins dont je suis parti dans ma première phrase, et dont il encadre ce dont il s'agit dans la génération. Les besoins se rapportent au mouvement. Aristote, en effet, a mis au centre de son monde - ce monde qui a maintenant à jamais foutu le camp à vau-l'eau - le moteur immobile, après quoi vient immédiatement le mouvement qu'il cause, et un peu plus loin encore ce qui naît et ce qui meurt, ce qui s'engendre et se corrompt. C'est là que les besoins se situent. Les besoins, ça se satisfait par le mouvement.

Chose étrange, comment se fait-il que nous devions retrouver ça sous la plume de Freud, mais dans l'articulation du principe du plaisir? Quelle équivoque fait que, dans Freud, le principe du plaisir ne s'évoque que de ce qui vient d'excitation, et de ce que cette excitation provoque de mouvement pour s'y dérober? Étrange que ce soit là ce que Freud énonce comme principe du plaisir, alors que dans Aristote, ce peut être considéré que comme une atténuation de peine, et sûrement pas comme un plaisir.

Si Aristote vient à épingleur quelque part ce qu'il en est du plaisir, ce ne saurait être que dans ce qu'il appelle une activité.

Chose très étrange, le premier des exemples qu'il en donne, et non sans cohérence, c'est le voir - c'est où pour lui réside le plaisir suprême, celui qu'il distingue du niveau de la génération de quelque chose, celui qui se produit du cœur, du centre du pur plaisir. Nulle peine n'a besoin de précéder le fait que nous voyons pour que voir soit un plaisir. C'est amusant qu'ayant posé ainsi la question, il lui faille mettre en avant quoi? - ce que le français ne peut traduire autrement, faute de mot qui ne soit équivoque, que par l'odorier. Aristote met ici sur le même plan l'olfaction et la vision. Si opposé que ce second sens semble au premier, le plaisir s'en trouve, dit-il, supporté. Il y ajoute troisièmement l'entendre.

Nous arrivons tout près de 13 h 45. Pour vous repérer dans la voie où nous avançons, souvenez-vous du pas que nous avons fait tout à l'heure, en formulant que la jouissance se réfère centralement à celle-là qu'il ne faut pas, qu'il ne faudrait pas pour qu'il y ait du rapport sexuel, et y reste tout entière accrochée. Eh bien, ce qui surgit sous l'épinglage dont le désigne Aristote, c'est très exactement ce que l'expérience analytique nous permet de repérer comme étant, d'au moins un côté de l'identification sexuelle, du côté mâle, l'objet -, l'objet qui se met à la place de ce qui, de l'Autre, ne saurait être aperçu. C'est pour autant que l'objet a joue quelque part - et d'un départ, d'un seul, du mâle - le rôle de ce qui vient à la place du partenaire manquant, que se constitue ce que nous avons l'usage de voir surgir aussi à la place du réel, à savoir le fantasme.

Je suis presque au regret d'en avoir de cette façon dit assez, ce qui veut toujours dire trop. Car il faut voir la différence radicale de ce qui se produit de l'autre côté, à partir de la femme.

La prochaine fois, j'essaierai d'énoncer d'une façon qui se tienne - et soit assez complète pour que vous puissiez vous en supporter le temps que durera ensuite la reprise, c'est-à-dire un demi-mois - que, du côté de la femme - mais marquez ce la du trait oblique dont je désigne ce qui doit se barrer - du côté de La(barré) femme, c'est d'autre chose que de l'objet *a* qu'il s'agit dans ce qui vient à suppléer ce rapport sexuel qui n'est pas.

13 FÉVRIER 1973.

VI DIEU ET LA JOUISSANCE

DE LA(barré) FEMME

Lire-aimer, haïr.

Les matérialistes.

Jouissance de l'être.

Le mâle, pervers polymorphe.

Les mystiques.

Il y a longtemps que je désirerais vous parler en me promenant un petit peu entre vous. Aussi espérais-je, je peux bien vous l'avouer, que les vacances dites scolaires auraient éclairci votre assistance.

Puisque cette satisfaction m'est refusée, j'en reviens à ce dont je suis parti la dernière fois, que j'ai appelé une *autre satisfaction*, la satisfaction de la parole.

Une autre satisfaction, c'est celle qui répond à la jouissance qu'il fallait *juste*, juste pour que ça se passe entre ce que j'abrègerai de les appeler l'homme et la femme. C'est-à-dire celle qui répond à la jouissance phallique.

Notez ici la modification qu'introduit ce mot - juste. Ce *juste*, ce *justement* est un *tout juste*, un *tout juste réussi*, ce qui donne l'envers du raté - ça réussit tout juste. Nous voyons déjà là justifié ce qu'Aristote apporte de la notion de la justice comme le juste milieu.

Peut-être certains d'entre vous ont-ils vu, quand j'ai introduit ce *tout* qui est dans *tout juste*, que j'ai fait là une sorte de contournement pour éviter le mot de *prosdiorisme*, qui désigne ce tout, qui ne manque dans aucune langue. Eh bien, que ce soit le *prosdiorisme*, le tout, qui vienne en l'occasion à nous faire glisser de la justice d'Aristote à la justesse, à la réussite de justesse, c'est bien là ce qui me légitime d'avoir d'abord produit cette entrée d'Aristote. En effet, n'est-ce pas, ça ne se comprend pas tout de suite comme ça.

Si Aristote ne se comprend pas si aisément, en raison de la distance qui nous sépare de lui, c'est bien là ce qui me justifiait quant à moi à vous dire que lire ne nous oblige pas du tout à comprendre. Il faut lire d'abord.

61

I

C'est ce qui fait qu'aujourd'hui, et d'une façon qui apparaîtra peut-être à certains de paradoxe, je vous conseillerai de lire un livre dont le moins qu'on puisse dire est qu'il me concerne. Ce livre s'appelle le *Titre de la lettre*, et il est paru aux éditions Galilée, collection *A la lettre*. Je ne vous en dirai pas les auteurs, qui me semblent en l'occasion jouer plutôt le rôle de sous-fifres.

Ce n'est pas pour autant diminuer leur travail, car je dirai que, quant à moi, c'est avec la plus grande satisfaction que je l'ai lu. Je désirerais soumettre votre auditoire à l'épreuve de ce livre, écrit dans les plus mauvaises intentions, comme vous pourrez le constater à la trentaine de dernières pages. Je ne saurais trop en encourager la diffusion.

Je peux dire d'une certaine façon que, s'il s'agit de lire, je n'ai jamais été si bien lu - avec tellement d'amour. Bien sûr, comme il s'avère par la chute du livre, c'est un amour dont le moins qu'on puisse dire est qu'il sa doublure habituelle dans la théorie analytique n'est pas sans pouvoir être évoquée.

Mais c'est trop dire. Peut-être même est-ce trop en dire que de mettre là-dedans, d'une façon quelconque, les sujets. Ce serait peut-être trop les reconnaître en tant que sujets que d'évoquer leurs sentiments.

Disons donc que c'est un modèle de bonne lecture, au point que je peux dire que je regrette de n'avoir jamais obtenu, de ceux qui me sont proches, rien qui soit équivalent.

Les auteurs ont cru devoir se limiter - et, mon Dieu, pourquoi ne pas les en complimenter, puisque la condition d'une lecture, c'est évidemment qu'elle s'impose à elle-même des limites - à un article recueilli dans mes *Ecrits*, qui s'appelle *l'Instance de la lettre*.

Partant de ce qui me distingue de Saussure, et qui fait que je l'ai, comme ils disent, détourné, ils mènent, de fil en aiguille, à cette impasse que je désigne concernant ce qu'il en est dans le discours analytique de l'abord de la vérité et de ses paradoxes. C'est là sans doute quelque chose qui à la fin, et je n'ai pas autrement à le sonder, échappe à ceux qui se sont imposé cet extraordinaire travail. Tout se passe comme si c'était justement de l'impasse où mon discours est fait pour les mener qu'ils se tiennent quittes, et qu'ils se déclarent - ou me déclarent, ce qui revient au même au point où ils en parviennent - être quinauds. Il se trouve tout à fait indiqué par là que vous vous affrontiez vous-mêmes à leurs conclusions, dont vous verrez qu'on peut les qualifier de sans-gêne. Jusqu'à ces conclusions, le travail se poursuit d'une façon où je ne puis reconnaître qu'une valeur d'éclaircissement tout à fait saisissante - si cela pouvait par hasard éclaircir un peu

vos rangs, je n'y verrais pour moi qu'avantages, mais après tout, je ne suis pas sûr - pourquoi, puisque vous êtes toujours ici aussi nombreux, ne pas vous faire confiance? - que rien enfin vous rebute.

A part, donc, ces trente ou vingt dernières pages - à la vérité, ce sont celles-là seulement que j'ai lues en diagonale - les autres vous seront d'un confort que, somme toute, je peux vous souhaiter.

2

Là-dessus, je poursuis ce que j'ai aujourd'hui à vous dire, c'est à savoir, articuler plus loin la conséquence de ce fait qu'entre les sexes chez l'être parlant le rapport ne se fait pas, pour autant que c'est à partir de là seulement que se peut énoncer ce qui, à ce rapport, supplée.

Il y a longtemps que j'ai scandé d'un certain *Ya d' l'Un* ce qui fait le premier pas dans cette démarche. Ce *Ya d' l'Un* n'est pas simple - c'est le cas de le dire. Dans la psychanalyse, ou plus exactement dans le discours de Freud, cela s'annonce de l'Éros défini comme fusion qui du deux fait un, de l'Éros qui, de proche en proche, est censé tendre à ne faire qu'un d'une multitude immense. Mais, comme il est clair que même vous tous, tant que vous êtes ici, multitude assurément, non seulement ne faites pas un, mais n'avez aucune chance d'y parvenir - comme il ne se démontre que trop, et tous les jours, fût-ce à communier dans ma parole - il faut bien que Freud fasse surgir un autre facteur à faire obstacle à cet Éros universel, sous la forme du Thanatos, la réduction à la poussière.

C'est évidemment métaphore permise à Freud par la bienheureuse découverte des deux unités du germen, l'ovule et le spermatozoïde, dont grossièrement l'on pourrait dire que c'est de leur fusion que s'engendre quoi? - un nouvel être. A ceci près que la chose ne va pas sans une méiose, sans une soustraction tout à fait manifeste, au moins pour l'un des deux, juste d'avant le moment même où la conjonction se produit, une soustraction de certains éléments qui ne sont pas pour rien dans l'opération finale.

Mais la métaphore biologique est assurément ici encore beaucoup moins qu'ailleurs, ce qui peut suffire à nous conforter. Si l'inconscient est bien ce que je dis, d'être structuré comme un langage, c'est au niveau de la langue qu'il nous faut interroger cet Un. Cet Un, la suite des siècles lui a fait résonance infinie. Ai-je besoin ici d'évoquer les néo-platoniciens? Peut-être aurai-je encore tout à l'heure à mentionner très rapidement cette aventure, puisque ce qu'il me faut aujourd'hui, c'est très proprement désigner d'où la chose, non seulement peut, mais doit être prise de notre discours, et de ce renouvellement qu'apporte dans le domaine de l'Éros notre expérience.

Il faut bien partir de ceci que ce *Ya d' l'Un* est à prendre de l'accent qu'il

63

y a de l'Un tout seul. C'est de là que se saisit le nerf de ce qu'il nous faut bien appeler du nom dont la chose retentit tout au cours des siècles, à savoir l'amour.

Dans l'analyse, nous n'avons affaire qu'à ça, et ce n'est pas par une autre voie qu'elle opère. Voie singulière à ce qu'elle seule ait permis de dégager ce dont, moi qui vous parle, j'ai cru devoir supporter le transfert, en tant qu'il ne se distingue pas de l'amour, de la formule *le sujet supposé savoir*.

Je ne puis pas manquer de marquer la résonance nouvelle que peut prendre pour vous ce terme de savoir. Celui à qui je suppose le savoir, je l'aime. Tout à l'heure, vous m'avez vu flotter, reculer, hésiter à verser d'un sens ou dé l'autre, du côté de l'amour ou de ce qu'on appelle la haine, lorsque je vous invitais de façon pressante à prendre part à une lecture dont la pointe est faite expressément pour me déconsidérer - ce qui n'est certes pas devant quoi peut reculer quelqu'un qui ne parle en somme que de la dé-sidération, et qui ne vise rien d'autre. C'est que, là où cette pointe paraît aux auteurs soutenable, c'est justement d'une dé-supposition de mon savoir. Si j'ai dit qu'ils me haïssent, c'est qu'ils me dé-supposent le savoir.

Et pourquoi pas? Pourquoi pas, s'il s'avère que ce doit être là la condition de ce que j'ai appelé la lecture? Après tout, que puis-je présumer de ce que savait Aristote? Peut-être le lirais-je mieux à mesure que ce savoir, je le lui supposerai moins. Telle est la condition d'une stricte mise à l'épreuve de la lecture, et c'est celle dont je ne m'esquive pas.

Ce qu'il nous est offert de lire par ce qui, du langage, existe, à savoir ce qui vient à se tramer d'effet de son ravinement - c'est ainsi que j'en définis l'écrit - ne peut être méconnu. Aussi serait-il dédaigneux de ne pas au moins faire écho à ce qui, au cours des âges, s'est élaboré sur l'amour, d'une pensée qui s'est appelée - je dois dire improprement - philosophique.

Je ne vais pas faire ici une revue générale de la question. Il me semble que, vu le genre de têtes que je vois ici faire flocon, vous devez avoir entendu dire que, du côté de la philosophie, l'amour de Dieu a tenu une certaine place. Il y a là un fait massif dont, au moins latéralement, le discours analytique ne peut pas ne pas tenir compte.

Je rappellerai ici un mot qui fut dit après que j'ai été, comme on s'exprime dans ce livret, exclu de Sainte-Anne - en fait, je n'ai pas été exclu, je me suis retiré, c'est très différent, mais qu'importe, nous n'en sommes pas là, d'autant plus que le terme d'exclu a dans notre topologie toute son importance. Des personnes bien intentionnées - c'est bien pire que celles qui le sont mal - se sont trouvées surprises d'avoir écho que je mettais entre l'homme et la femme un certain Autre qui avait bien l'air d'être le bon vieux Dieu de toujours. Ce n'était qu'un écho, dont elles se faisaient les véhicules bénévoles. Ces personnes étaient, mon Dieu, il faut bien le dire, de la pure tradition philosophique, et de celles qui se réclament du matérialisme - c'est

bien en cela que je la dis pure, car il n'y a rien de plus philosophique que le matérialisme. Le matérialisme se croit obligé, Dieu sait pourquoi c'est le cas de le dire, d'être en garde contre ce Dieu dont j'ai dit qu'il a dominé dans la philosophie tout le débat de l'amour. Aussi ces personnes, à l'intervention chaleureuse de qui je devais une audience renouvelée, manifestaient-elles une certaine gêne.

Pour moi, il me paraît sensible crue l'Autre, avancé au temps de *l'Instance de la lettre* comme lieu de la parole, était une façon, je ne peux pas dire de laïciser, mais d'exorciser le bon vieux Dieu. Après tout, il y a bien des gens qui me font compliment d'avoir su poser dans un de mes derniers séminaires que Dieu n'existait pas. Évidemment, ils entendent - ils entendent, mais hélas, ils comprennent, et ce qu'ils comprennent est un peu précipité.

Je m'en vais peut-être plutôt vous montrer aujourd'hui en quoi justement il existe, ce bon vieux Dieu. Le mode sous lequel il existe ne plaira peut-être pas à tout le monde, et notamment pas aux théologiens qui sont, je l'ai dit depuis longtemps, bien plus forts que moi à se passer de son existence. Malheureusement, je ne suis pas tout à fait dans la même position, parce que j'ai affaire à l'Autre. Cet Autre, s'il n'y en a qu'un tout seul, doit bien avoir quelque rapport avec ce qui apparaît de l'autre sexe.

Là-dessus, je ne me suis pas refusé, dans cette année que j'évoquais la dernière fois, de *l'Éthique de la psychanalyse*, à me référer à l'amour courtois. Qu'est-ce que c'est?

C'est une façon tout à fait raffinée de suppléer à l'absence de rapport sexuel, en feignant que c'est nous qui y mettons obstacle. C'est vraiment la chose la plus formidable qu'on ait jamais tentée. Mais comment en dénoncer la feinte?

Au lieu d'être là à flotter sur le paradoxe que l'amour courtois soit apparu à l'époque féodale, les matérialistes devraient y voir une magnifique occasion de, montrer au contraire comment il s'enracine dans le discours de la féalité, de la fidélité à la personne. Au dernier terme, la personne, c'est toujours le discours du maître. L'amour courtois, c'est pour l'homme, dont la dame était entièrement, au sens le plus servile, la sujette, la seule façon de se tirer avec élégance de l'absence du rapport sexuel.

C'est dans cette voie que j'aurai affaire - plus tard, car il me faut aujourd'hui fendre un certain champ - à la notion de l'obstacle, à ce qui, dans Aristote - malgré tout, je préfère Aristote à Geoffrey Rudel - s'appelle justement l'obstacle, l'~

Mes lecteurs - dont, je vous le répète, il faut tous que vous achetiez tout à l'heure le livre - mes lecteurs ont même trouvé ça. L'instance, ils l'interrogent avec un soin, une précaution... - je vous le dis, je n'ai jamais vu un seul de mes élèves faire un travail pareil, hélas, personne ne prendra jamais au sérieux ce que j'écris, sauf bien entendu ceux dont j'ai dit tout à l'heure

qu'ils me haïssent sous prétexte qu'ils me dé-supposent le savoir. Ils ont été jusqu'à découvrir l'obstacle logique aristotélicien, que j'avais gardé pour la bonne bouche. Il est vrai qu'ils ne voient pas le rapport. Mais ils sont tellement bien habitués à travailler, surtout quand quelque chose les anime - le désir par exemple de décrocher une maîtrise, c'est le cas de le dire plus que jamais - qu'ils ont sorti ça; dans la note de la page 28-29.

Vous consulterez Aristote, et vous saurez tout quand j'aborderai enfin cette histoire de l'obstacle logique aristotélicien. Vous pourrez lire à la suite le morceau de la *Rhétorique* et les deux morceaux des *Topiques* qui vous permettront de savoir en clair ce que je veux dire quand j'essaierai de réintégrer dans Aristote mes quatre formules, le $\neg$ [le signe -, doit être compris placé sur la lettre $\neg$] et la suite.

Enfin, pour en finir là-dessus, pourquoi les matérialistes, comme on dit, s'indigneraient-ils que je mette, pourquoi pas, Dieu en tiers dans l'affaire de l'amour humain? Même les matérialistes, il leur arrive quand même d'en connaître un bout sur le ménage à trois, non?

Alors essayons d'avancer. Essayons d'avancer sur ce qui résulte de ceci, que rien ne témoigne que je ne sache pas ce que j'ai à dire là ici où je vous parle. Ce qui ouvre dès le départ de ce livre un décalage qui se poursuivra jusqu'à la fin, c'est qu'il me suppose - et avec ça, on peut tout faire - une ontologie ou, ce qui revient au même, un système.

L'honnêteté fait quand même que, dans le diagramme circulaire où, soi-disant, se noue ce que j'avance de l'instance de la lettre, c'est en lignes pointillées - à jute titre, car ils ne pèsent guère - que sont mis dans ce livre tous mes énoncés enveloppant les noms des principaux philosophes dans l'ontologie générale desquels j'insérerais mon prétendu système. Pourtant, il ne peut pas être ambigu qu'à l'être tel qu'il se soutient dans la tradition philosophique, c'est-à-dire qui s'assoit dans le penser lui-même censé en être le corrélat, j'oppose que nous sommes joués par la jouissance.

La pensée est jouissance. Ce qu'apporte le discours analytique, c'est ceci, qui était déjà amorcé dans la philosophie de l'être - il y a jouissance de l'être.

Si je vous ai parlé de *l'Éthique à Nicomaque*, c'est justement parce que la trace y est. Ce que cherche Aristote, et cela a ouvert la voie à tout ce qu'il a ensuite traîné après lui, c'est ce qu'est la jouissance de l'être. Un Saint Thomas n'aura ensuite aucune peine à en forger la théorie physique de l'amour comme l'appelle l'abbé Rousselot dont je vous ai parlé la dernière fois - c'est à savoir qu'après tout, le premier être dont nous ayons bien le sentiment, c'est notre être, et tout ce qui est pour le bien de notre être sera, de ce fait, jouissance de l'Être Suprême, c'est-à-dire de Dieu. Pour tout dire, en aimant Dieu, c'est nous-mêmes que nous aimons, et à nous aimer d'abord nous-mêmes - charité bien ordonnée, comme on dit - nous faisons à Dieu l'hommage qui convient.

L'être - si l'on veut à tout prix que je me serve de ce terme - l'être que j'oppose à cela - et dont est forcé de témoigner dès ses premières pages de lecture, simplement lecture, ce petit volume - c'est l'être de la signifiance. Et je ne vois pas en quoi c'est déchoir *aux idéaux* du matérialisme - je dis *aux idéaux* parce que c'est hors des limites de son épure - que de reconnaître la raison de l'être de la signifiance dans la jouissance, la jouissance du corps.

Mais un corps, vous comprenez, depuis Démocrite, ça ne paraît pas assez matérialiste. Il faut trouver les atomes, et tout le machin, et la vision, l'odoration et tout ce qui s'ensuit. Tout ça est. absolument solidaire.

Ce n'est pas pour rien qu'à l'occasion, Aristote, même s'il fait le dégoûté, cite Démocrite, car il s'appuie sur lui. En fait, l'atome est simplement un élément de signifiance volant, un ~~---/XJ-X/~~ tout simplement. A ceci près qu'on a toutes les peines du monde à s'en tirer quand on ne retient que ce qui fait l'élément élément, à savoir qu'il est unique, alors qu'il faudrait introduire un petit peu l'autre, à savoir la différence.

Maintenant, la jouissance du corps, s'il n'y a pas de rapport sexuel, il faudrait voir en quoi ça peut y servir.

3

Prenons d'abord les choses du côté où tout x est fonction de $f\ x$, c'est-à-dire du côté où se range l'homme.

On s'y range, en somme, par choix - libre aux femmes de s'y placer si ça leur fait plaisir. Chacun sait qu'il y a des femmes phalliques, et que la fonction phallique n'empêche pas les hommes d'être homosexuels. Mais c'est aussi bien elle qui leur sert à se situer comme hommes, et aborder la femme. Pour l'homme je vais vite, parce que ce dont j'ai à parler est aujourd'hui la femme et que je suppose que je vous l'ai déjà assez seriné pour que vous l'ayez encore dans la tête - pour l'homme, à moins de castration, c'est-à-dire de quelque chose qui dit non à la fonction phallique, il n'y a aucune chance qu'il ait jouissance du corps de la femme, autrement dit, fasse l'amour.

C'est le résultat de l'expérience analytique. Ça n'empêche pas qu'il peut désirer la femme de toutes les façons, même quand cette condition n'est pas réalisée. Non seulement il la désire, mais il lui fait toutes sortes de choses qui ressemblent étonnamment à l'amour.

Contrairement à ce qu'avance Freud, c'est l'homme - je veux dire celui qui se trouve mâle sans savoir qu'en faire, tout en étant être parlant - qui aborde la femme, qui peut croire qu'il l'aborde, parce qu'à cet égard, les convictions, celles dont je parlais la dernière fois, les *con-victions* ne manquent pas. Seulement, ce qu'il aborde, c'est la cause de son désir, que

67

j'ai désignée de l'objet *a*. C'est là l'acte d'amour. Faire l'amour, comme le nom l'indique, c'est de la poésie. Mais il y a un monde entre la poésie et l'acte. L'acte d'amour, c'est la perversion polymorphe du mâle, cela chez l'être parlant. Il n'y a rien de plus assuré, de plus cohérent, de plus strict quant au discours freudien.

J'ai encore une demi-heure pour essayer de vous introduire, si j'ose m'exprimer ainsi, à ce qu'il en est du côté de la femme. Alors, de deux choses l'une - ou ce que j'écris n'a aucun sens, c'est d'ailleurs la conclusion du petit livre, et c'est pour ça que je vous prie de vous y reporter - ou, quand j'écris - $\hat{a} \times \hat{a} \times$ [*le signe – se comprend placé sur le quanteur $\hat{a}$: pas-tout x...*], cette fonction inédite où la négation porte sur le quanteur à lire *pas-tout*, ça veut dire que lorsqu'un être parlant quelconque se range sous la bannière des femmes c'est à partir de ceci qu'il se fonde de n'être pas-tout, à se placer ans la fonction phallique. C'est ça qui définit la... la quoi? - la femme justement, à ceci près que La femme, ça ne peut s'écrire qu'à barrer *La(barré)*. Il n'y a pas La femme, article défini pour désigner l'universel. Il n'y a pas La femme puisque -j'ai déjà risqué le terme, et pourquoi y regarderais-je à deux fois? - de son essence, elle n'est pas toute.

Je vois mes élèves beaucoup moins attachés à ma lecture que le moindre sous-fifre quand il est animé par le désir d'avoir une maîtrise, et il n'y a eu pas un seul qui n'ait fait je ne sais quel cafouillage sur le manque de signifiant, le signifiant du manque de signifiant, et autres bafouillages à propos du phallus, alors que je vous désigne dans ce *la* le signifiant, malgré tout courant et même indispensable. La preuve c'est que, déjà tout à l'heure, j'ai parlé de l'homme et de la femme. C'est un signifiant, ce *la*. C'est par ce *la* que je symbolise le signifiant dont il est indispensable de marquer la place, qui ne peut pas être laissée vide. Ce *la* est un signifiant dont le propre est qu'il est le seul qui ne peut rien signifier, et seulement de fonder le statut de *la* femme dans ceci qu'elle n'est pas toute. Ce qui ne nous permet pas de parler de *La* femme.

Il n'y a de femme qu'exclue par la nature des choses qui est la nature des mots, et il faut bien dire que s'il y a quelque chose dont elles-mêmes se plaignent assez pour l'instant, c'est bien de ça - simplement, elles ne savent pas ce qu'elles disent, c'est toute la différence entre elles et moi.

Il n'en reste pas moins que si elle est exclue par la nature des choses, c'est justement de ceci que, d'être pas toute, elle a, par rapport à ce que désigne de jouissance la fonction phallique, une jouissance supplémentaire.

Vous remarquerez que j'ai dit *supplémentaire*. Si j'avais dit *complémentaire*, où en serions-nous! On retomberait dans le tout.

Les femmes s'en tiennent, aucune s'en tient d'être pas toute, à la jouissance dont il s'agit, et, mon Dieu, d'une façon générale, on aurait bien tort de ne pas voir que, contrairement à ce qui se dit, c'est quand même elles qui possèdent les hommes.

Le populaire - moi, j'en connais, ils ne sont pas forcément ici, mais j'en connais pas mal - le populaire appelle la femme la bourgeoise. C'est ça que ça veut dire. C'est lui qui l'est, à la botte, pas elle. Le phallus, son homme comme elle dit, depuis Rabelais on sait que ça ne lui est pas indifférent. Seulement, toute la question est là, elle a divers modes de l'aborder, ce phallus, et de se le garder. Ce n'est pas parce qu'elle est pas-toute dans la fonction phallique qu'elle y est pas du tout. Elle y est *pas* pas du tout. Elle y est 'à plein. Mais il y a quelque chose en plus.

Cet *en plus*, faites attention, gardez-vous d'en prendre trop vite les échos. Je ne peux pas le désigner mieux ni autrement parce qu'il faut que je tranche, et que j'aïlle vite.

Il y a une jouissance, puisque nous nous en tenons à la jouissance, jouissance du corps, ,qui est, si je puis m'exprimer ainsi - pourquoi pas en faire un titre de livre?, c'est pour le prochain de la collection Galilée – *au-delà du phallus*. Ce serait mignon, ça. Et ça donnerait une autre consistance au MLF. Une jouissance au-delà du phallus...

Vous vous êtes peut-être aperçus - je parle naturellement ici aux quelques semblants d'hommes que je vois par-ci par-là, heureusement que pour la plupart, je ne les connais pas, comme ça je ne préjuge de rien pour les autres - comme ça, de temps en temps, entre deux portes, qu'il y a quelque chose qui les secoue, les femmes, ou qui les secourt. Quand vous regarderez l'étymologie de ces deux mots dans ce Bloch et Von Wartburg dont je fais mes délices, et dont je suis sûr que vous ne l'avez même pas chacun dans votre bibliothèque, vous verrez le rapport qu'il y a entre eux. Ce n'est pas quelque chose qui arrive par hasard, quand même.

Il y a une jouissance à elle, à cette *elle* qui n'existe pas et ne signifie rien. Il y a une jouissance à elle dont peut-être elle-même ne sait rien, sinon qu'elle l'éprouve - ça, elle le sait. Elle le sait, bien sûr, quand ça arrive. Ça ne leur arrive pas à toutes.

Je ne voudrais pas en venir à traiter de la prétendue frigidité, mais il faut faire la part de la mode concernant les rapports entre les hommes et les femmes. C'est très important. Bien entendu, tout ça, dans le discours, hélas, de Freud comme dans l'amour courtois, est recouvert par de menues considérations qui ont exercé leurs ravages. Menues considérations sur la jouissance clitoridienne et sur la jouissance qu'on appelle comme on peut, l'autre justement, celle que je suis en train d'essayer de vous faire aborder par la voie logique, parce que jusqu'à nouvel ordre, il n'y en a pas d'autre.

Ce qui laisse quelque chance à ce que j'avance, à savoir que, de cette jouissance, la femme ne sait rien, c'est que depuis le temps qu'on les supplie, qu'on les supplie à genoux - je parlais la dernière fois des psychanalystes femmes - d'essayer de nous le dire, eh bien, motus! On n'a jamais rien pu en tirer. Alors on l'appelle comme on peut, cette jouissance, *vaginale*,

on parle du pôle postérieur du museau de l'utérus et autres conneries, c'est le cas de le dire. Si simplement elle l'éprouvait et n'en savait rien, ça permettrait de jeter beaucoup de doutes du côté de la fameuse frigidité. C'est là aussi un thème, un thème littéraire. Ça vaudrait quand même la peine qu'on s'y arrête. Je ne fais que ça depuis que j'ai vingt ans; explorer les philosophes sur le sujet de l'amour. Naturellement, je n'ai pas tout de suite centré ça sur l'affaire de l'amour, mais ça m'est venu dans un temps, avec justement l'abbé Rousselot dont je vous parlais tout à l'heure, et puis toute la querelle de l'amour physique et de l'amour extatique, comme ils disent. Je comprends que Gilson ne l'ai pas trouvée très bonne, cette opposition. Il a pensé que Rousselot avait fait là une découverte qui n'en était pas une, car ça faisait partie du problème, et l'amour est aussi extatique dans Aristote que dans Saint Bernard à condition qu'on sache lire les chapitres sur la ~~l'amitié~~ l'amitié. Il y en a certains ici qui doivent savoir quand même quelle débauche de littérature s'est produite autour de ça, Deni de Rougemont - vous voyez ça, *l'Amour et l'Occident* ça barde! - et puis un autre pas plus bête qu'un autre, qui s'appelle Nygren, un protestant, *Éros et Agapè*. Enfin, naturellement qu'on a fini dans le christianisme par inventer un Dieu tel que c'est lui qui jouit!

Il y a quand même un petit pont quand vous lisez certaines personnes sérieuses, comme par hasard des femmes. Je vais vous en donner quand même une indication, que je dois à une très gentille personne qui l'avait lu, et qui me l'a apporté. Je me suis rué là-dessus. Il faut que je l'écrive, sinon vous ne l'achèterez pas. C'est Hadewijch d'Anvers, une Béguine, ce qu'on appelle tout gentiment une mystique.

Moi, je n'emploie pas le mot mystique comme l'employait Péguy. La mystique, ce n'est pas tout ce qui n'est pas la politique. C'est quelque chose de sérieux, sur quoi nous renseignent quelques personnes, et le plus souvent des mes, ou bien des gens doués comme saint Jean de la Croix – parce qu'on n'est pas forcé quand on est mâle, de se mettre du côté du $\hat{a} \times \hat{e}$. On eut aussi se mettre du côté du pas-tout. Il y a des hommes qui sont aussi bien que les femmes. Ça arrive. Et qui du même coup s'en trouvent aussi bien. Malgré, je ne dis pas leur phallus, malgré ce qui les encombre à ce titre, ils entrevoient, ils éprouvent l'idée qu'il doit y avoir une –jouissance qui soit au-delà. C'est ça, ce qu'on appelle des mystiques. J'ai déjà parlé aines gens qui étaient pas si mal non plus du côté mystique, mais qui se situaient plutôt du côté de la fonction phallique, Angelus Silesius par exemple - confondre son oeil contemplatif avec l'œil dont Dieu le regarde, ça doit bien, à force, faire partie de la jouissance perverse. Pour la Hadewijch en question, c'est comme pour sainte Thérèse vous n'avez qu'à aller regarder à Rome la statue du Bernin pour comprendre tout de suite qu'elle jouit, ça ne fait pas de doute. Et de quoi jouit-elle?

Il est clair que le témoignage essentiel des mystiques, c'est justement de dire qu'ils l'éprouvent, mais qu'ils n'en savent rien.

Ces jaculations mystiques, ce n'est ni du bavardage, ni du verbiage, c'est en somme ce qu'on peut lire de mieux - tout à fait en bas de page, note - *Y ajouter les Écrits de Jacques Lacan*, parce que c'est du même ordre. Moyennant quoi, naturellement, vous allez être tous convaincus que je crois en Dieu. Je crois à la jouissance de la femme en tant qu'elle est en plus, à condition que cet *en plus*, vous y mettiez un écran avant que je l'aie bien expliqué. Ce qui se tentait à la fin du siècle dernier, au temps de Freud, ce qu'ils cherchaient, toutes sortes de braves gens dans l'entourage de Charcot et des autres, c'était de ramener la mystique à des affaires de foutre. Si vous y regardez de près, ce n'est pas ça du tout. Cette puissance qu'on éprouve et dont on ne sait rien, n'est-ce pas ce qui nous-met sur la vole le l'ex-sistence. Et pourquoi ne pas interpréter une face de l'Autre, la face Dieu, comme supportée par la jouissance féminine?

Comme tout ça se produit grâce à l'être de la signifiante, et que cet être n'a d'autre lieu que le lieu de l'Autre que je, désigne du grand A, on voit la biglerie de ce qui se passe. Et comme c'est là aussi que s'inscrit la fonction du père en tant que c'est à elle que se rapporte la castration, on voit que ça ne fait pas deux Dieu, mais que ça n'en fait pas non plus un seul.

En d'autres termes, ce n'est pas par hasard que Kierkegaard a découvert l'existence dans une petite aventure de séducteur. C'est à se castrer, à renoncer à l'amour qu'il pense y accéder. Mais peut-être qu'après tout, pourquoi pas, Régine elle aussi existait. Ce désir d'un bien au second degré, un bien qui n'est pas causé par un petit *a*, peut-être est-ce par l'intermédiaire de Régine qu'il en avait la dimension.

20 FÉVRIER 1973.

71

VII UNE LETTRE D'ÂMOUR

Coalescence et scission de a et S (A barré).

Le Horsexe.

Parler en pure perte.

La psychanalyse n'est pas une cosmologie.

Le savoir de la jouissance.

$\tilde{a} \times \dot{a} \times$	$\tilde{B} \times -\dot{a} \times$
\$	S (A barré)
$\dot{a}$	La (barré)

[considérez que les signes : - se trouvent en fait sur les quanteurs : $\tilde{B}$, $\tilde{a}$ et sur la lettre $\dot{a}$ devant lesquels ils se trouvent ici pour des raisons techniques]

Après ce que je viens de vous mettre au tableau, vous pourriez croire que vous savez tout. Il faut vous en garder.

Nous allons aujourd'hui essayer de parler du savoir, de ce savoir qui -, dans l'inscription des quatre discours dont j'ai cru pouvoir vous exemplifier que se supporte le lien social, j'ai symbolisé en écrivant S2. Peut-être arriverai-je à vous faire sentir pourquoi ce 2 va plus loin qu'une secondarité par rapport au signifiant pur qui s'inscrit du S1.

1

Puisque j'ai pris le parti de vous donner le support de cette inscription au tableau, je vais la commenter, brièvement j'espère. je ne l'ai, je vous l'avoue, nulle part écrite et nulle part préparée. Elle ne me paraît pas exemplaire, sinon, comme d'habitude, à produire des malentendus.

73

En effet, un discours comme l'analytique vise au sens. De sens, il est clair que je ne puis vous livrer à chacun que ce que vous êtes en route d'absorber. Ça a une limite, qui est donnée par le sens où vous vivez. Ce n'est pas trop dire que de dire qu'il ne va pas loin. Ce que le discours analytique fait surgir, c'est justement l'idée que ce sens est du semblant.

Si le discours analytique indique que ce sens est sexuel, ce ne peut être qu'à rendre raison de sa limite. Il n'y a nulle part de dernier mot si ce n'est au sens où *mot*, c'est *motus* - j'y ai déjà insisté. *Pas de réponse, mot*, dit quelque part La Fontaine. Le sens indique la direction vers laquelle il échoue.

Cela étant posé, qui doit vous garder de comprendre trop vite, prises toutes ces précautions qui sont de prudence, de $\$'' \wedge \phi \dots$ comme on s'exprime dans la langue grecque où bien des choses ont été dites, mais qui sont restées loin de ce que le discours analytique nous permet d'articuler, voici à peu près ce qui est inscrit au tableau.

D'abord les quatre formules propositionnelles, en haut, deux à gauche, deux à droite. Qui que ce soit de l'être parlant s'inscrit d'un côté ou de l'autre. A gauche, la ligne inférieure, $\acute{a} x \acute{f} x$, indique que c'est par la fonction phallique que l'homme comme tout prend son inscription, à ceci près que cette fonction trouve sa limite dans l'existence d'un x par quoi la fonction $\acute{f} x$ est niée, $\acute{B}x - \acute{f} x$. C'est là ce qu'on appelle la fonction du père -, d'où procède par la négation la proposition $- \acute{f} x$, ce qui fonde l'exercice de ce qui supplée par la castration au rapport sexuel - en tant que celui-ci n'est d'aucune façon inscriptible. Le tout repose donc ici sur l'exception posée comme terme sur ce qui, ce $\acute{f} x$, le nie intégralement.

En face, vous avez l'inscription de la part femme des êtres parlants. A tout être parlant, comme il se formule expressément dans la théorie freudienne, il est permis, quel qu'il soit, qu'il soit ou non pourvu des attributs de la masculinité - attributs qui restent à déterminer - de s'inscrire dans cette partie. S'il s'y inscrit, il ne permettra aucune universalité, il sera ce pas-tout, en tant qu'il a le choix de se poser dans le $\acute{f} x$ ou bien de n'en pas être.

Telles sont les seules définitions possibles de la part dite homme ou bien femme pour ce qui se trouve être dans la position d'habiter le langage.

Au-dessous, sous la barre transversale où se croise la division verticale de ce qu'on appelle improprement l'humanité en tant qu'elle se répartirait en identifications sexuelles, vous avez une indication scandée de ce dont il s'agit. Du côté de l'homme, j'ai inscrit ici, non certes pour le privilégier d'aucune façon, le $\$$, et le $\acute{f}$ qui le supporte comme signifiant, ce qui s'incarne aussi bien dans le $S1$, qui est, entre tous les signifiants, ce signifiant dont il n'y a pas de signifié, et qui, quant au sens, en symbolise l'échec. C'est le *mi-sens*, l'*indé-sens* par excellence, ou si vous voulez encore, le réti-sens.

Ce \$ ainsi doublé de ce signifiant dont en somme il ne dépend même pas, ce \$ n'a jamais affaire, en tant que partenaire, qu'à l'objet a inscrit de l'autre côté de la barre. Il ne lui est donné d'atteindre son partenaire sexuel, qui est l'Autre, que par l'intermédiaire de ceci qu'il est la cause de son désir. A ce titre, comme l'indique ailleurs dans mes graphes la conjonction pointée de ce \$ et de ce *a*, ce n'est rien d'autre que fantasme. Ce fantasme où est pris le sujet, c'est comme tel le support de ce qu'on appelle expressément dans la théorie freudienne le principe de réalité.

L'autre côté maintenant. Ce que j'aborde cette année est ce que Freud a expressément laissé de côté, le *Was will das Weib?* le *Que veut la femme ?* Freud avance qu'il n'y a de libido que masculine. Qu'est-ce à dire? - sinon qu'un champ qui n'est tout de même pas rien se trouve ainsi ignoré. Ce champ est celui de tous les êtres qui assument le statut de la femme - si tant est que cet être assume quoi que ce soit de son sort. De plus, c'est improprement qu'on l'appelle la femme, puisque comme je l'ai souligné la dernière fois, le *la* de *la femme*, à partir du moment où il s'énonce d'un pas-tout, ne peut s'écrire. Il n'y a ici de *la* que barré. Ce *La barré* a rapport, et je vous l'illustrerai aujourd'hui, avec le signifiant de A en tant que barré.

L'Autre n'est pas simplement ce lieu où la vérité balbutie. Il mérite de représenter ce à quoi la femme a foncièrement rapport. Nous n'en avons assurément que des témoignages sporadiques, et c'est pourquoi je les ai pris, la dernière fois dans leur fonction de métaphore. D'être dans le rapport sexuel, par rapport à ce qui peut se dire de l'inconscient, radicalement l'Autre, la femme est ce qui a rapport à cet Autre. C'est là ce qu'aujourd'hui je voudrais tenter d'articuler de plus près.

La femme a rapport au signifiant de cet Autre, en tant que, comme Autre, il ne peut rester que toujours Autre. je ne puis ici que supposer que vous évoquerez mon énoncé qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. L'Autre, ce lieu où vient s'inscrire tout ce qui peut s'articuler du signifiant, est, dans son fondement, radicalement l'Autre. C'est pour cela que ce signifiant, avec cette parenthèse ouverte, marque l'Autre comme barré – S(A barré).

Comment concevoir que l'Autre puisse être quelque part ce par rapport à quoi une moitié - puisque aussi bien c'est grossièrement la proportion biologique - une moitié des êtres parlants se réfère? C'est pourtant ce qui est là écrit au tableau par cette flèche partant du *La barré*. Ce *La barré* ne peut se dire. Rien ne peut se dire de la femme. La femme a rapport à S (A et c'est en cela déjà qu'elle se dédouble, qu'elle n'est pas toute, puisque, d'autre part, elle peut avoir rapport avec *í* .

í , nous le désignons de ce phallus tel que je le précise d'être le signifiant qui n'a pas de signifié, celui qui se supporte chez l'homme de la jouissance phallique. Qu'est-ce que c'est? - sinon ceci, que l'importance de la masturbation dans notre pratique souligne suffisamment, la jouissance de l'idiot.

Après ça, pour vous remettre, il ne me reste plus qu'à vous parler d'amour. Ce que je vais faire dans un instant. Mais quel sens y a-t-il à ce que j'en vienne à vous parler d'amour, alors que c'est peu compatible avec cette direction d'où le discours analytique peut faire semblant de quelque chose qui serait science?

Ce *serait science*, vous en êtes très peu conscients. Bien sûr, vous savez, parce que je vous l'ai fait repérer, qu'il y a eu un moment où on a pu, non sans fondement, se décerner cette assurance que le discours scientifique s'était fondé sur le point tournant galiléen. J'y ai suffisamment insisté pour supposer qu'à tout le moins certains d'entre vous ont été aux sources, je veux dire dans l'œuvre de Koyré.

S'agissant du discours scientifique, il est très difficile de maintenir également présents deux termes, que je vais vous dire.

D'une part, ce discours a engendré toutes sortes d'instruments qu'il nous faut, du point de vue dont il s'agit ici, qualifier de gadgets. Vous êtes désormais, infiniment plus loin que vous ne le pensez, les sujets des instruments qui, du microscope jusqu'à la radio-télévision, deviennent des éléments de votre existence. Vous ne pouvez même pas actuellement en mesurer la portée, mais cela n'en fait pas moins partie de ce que j'appelle le discours scientifique, pour autant qu'un discours, c'est ce qui détermine une forme de lien social. D'autre part, et là le joint ne se fait pas, il y a subversion de la connaissance. Jusqu'alors, rien de la connaissance ne s'est conçu qui ne participe du fantasme d'une inscription du lien sexuel - et on ne peut même pas dire que les sujets de la théorie antique de la connaissance ne l'aient pas su.

Considérons seulement les termes d'actif et de passif, par exemple, qui dominent tout ce qui a été cogité du rapport de la forme et de la matière, ce rapport si fondamental, auquel se réfère chaque pas de Platon, puis d'Aristote, concernant ce qu'il en est de la nature des choses. Il est visible, touchable, que ces énoncés ne se supportent que d'un fantasme par où ils ont tenté de suppléer à ce qui d'aucune façon ne peut se dire, à savoir le rapport sexuel.

L'étrange est que dans cette grossière polarité, celle qui de la matière fait le passif et de la forme l'agent qui l'anime, quelque chose, mais quelque chose d'ambigu, a tout de même passé, c'est à savoir que cette animation n'est rien d'autre que cet a dont l'agent anime quoi? - il n'anime rien, il prend l'autre pour son âme.

Suivez ce qui progresse au cours des âges de l'idée d'un Dieu qui n'est pas celui de la foi chrétienne, mais celui d'Aristote, le moteur immobile,

la sphère suprême. Qu'il y a un être tel que tous les autres êtres moins êtres que lui ne peuvent avoir d'autre visée que d'être le plus être qu'ils peuvent être, c'est là tout le fondement de l'idée du Bien dans cette éthique d'Aristote, à laquelle je vous ai incités à vous reporter pour en saisir les impasses. Si nous nous supportons maintenant des inscriptions de ce tableau, il se révèle assurément que c'est à la place, opaque, de la jouissance de l'Autre, de cet Autre en tant que pourrait l'être, si elle existait, la femme, qu'est situé cet Être suprême, mythique manifestement chez Aristote, cette sphère immobile d'où procèdent tous les mouvements, quels qu'ils soient, changements, générations, mouvements, translations, augmentations, etc.

C'est en tant que sa jouissance est radicalement Autre que la femme a davantage rapport à Dieu que tout ce qui a pu se dire dans la spéculation antique en suivant la voie de ce qui ne s'articule manifestement que comme le bien de l'homme.

La fin de notre enseignement, pour autant qu'il poursuit ce qui se peut dire et s'énoncer du discours analytique, est de dissocier le *a* et le *A* en réduisant le premier à ce qui est de l'imaginaire, et l'autre à ce qui est du symbolique. Que le symbolique soit le support de ce qui a été fait Dieu, c'est hors de doute. Que l'imaginaire se supporte du reflet du semblable au semblable, c'est ce qui est certain. Et pourtant, *a*, a pu prêter à confusion avec le *S(A* barré), en dessous de quoi il s'inscrit au tableau, et cela, par le biais de la fonction de l'être. C'est ici qu'une scission, un décollement, reste à faire. C'est en ce point que la psychanalyse est autre chose qu'une psychologie. Car la psychologie, c'est cette scission inaccomplie.

3

Là, pour me reposer, je vais me permettre de vous lire ce que je vous ai écrit il y a quelque temps, écrit sur quoi? - écrit là seulement d'où il se peut qu'on parle d'amour.

Parler d'amour, en effet, on ne fait que ça dans le discours analytique. Et comment ne pas sentir qu'au regard de tout ce qui peut s'articuler depuis la découverte du discours scientifique, c'est, pure et simple, une perte de temps? Ce que le discours analytique apporte - et c'est peut-être ça, après tout, la raison de son émergence en un certain point du discours scientifique -, c'est que parler d'amour est en soi une jouissance.

Cela se confirme assurément de cet effet, effet tangible, que dire n'importe quoi - consigne même du discours de l'analysant - est ce qui mène au *Lustprinzip*, ce qui y mène de la façon la plus directe, sans avoir aucun besoin de cette accession aux sphères supérieures qui est au fondement de l'éthique aristotélicienne.

77

Le *Lustprinzip*, en effet, ne se fonde que de la coalescence du *a* avec le S(A barré).

A est barré par nous, bien sûr. Ça ne veut pas dire qu'il suffise de le barrer pour que rien n'en existe. Si de ce S(A barré) je ne désigne rien d'autre que la jouissance de la femme, c'est assurément parce que c'est là que je pointe que Dieu n'a pas encore fait son exit.

Voici à peu près ce que j'écrivais à votre usage. Je vous écrivais quoi, en somme? - la seule chose qu'on puisse faire d'un peu sérieux, la lettre d'amour.

Les supposés psychologiques grâce à quoi tout cela a duré si longtemps, je suis de ceux qui ne leur font pas une bonne réputation. On ne voit pas pourtant pourquoi le fait d'avoir une âme serait un scandale pour la pensée - si c'était vrai. Si c'était vrai, l'âme ne pourrait se dire que de ce qui permet à un être - à l'être parlant pour l'appeler par son nom - de supporter l'intolérable de son monde, ce qui la suppose y être étrangère, c'est-à-dire fantasmatique. Ce qui, cette âme, ne l'y considère - c'est-à-dire dans ce monde - que de sa patience et de son courage à y faire tête. Cela s'affirme de ce que, jusqu'à nos jours, elle n'a, l'âme, jamais eu d'autre sens.

C'est là que, lalangue, lalangue en français d'oît m'apporter une aide - non pas, comme il arrive quelquefois, en m'offrant une homonymie, du *d'eux* avec le *deux*, du *peut* avec le *peu*, voyez ce *il peut peu* qui est bien tout de même là pour nous servir à quelque chose - mais simplement en me permettant de dire qu'on *âme*. *J'âme, tu âmes, il âme*. Vous voyez là que nous ne pouvons nous servir que de l'écriture, même à y inclure *jamais j'âmais*.

Son existence, donc, à l'âme, peut être mise en cause - c'est le terme propre à se demander si ce n'est pas un effet de l'amour. Tant en effet que l'âme âme l'âme, il n'y a pas de sexe dans l'affaire. Le sexe n'y compte pas. L'élaboration dont elle résulte est *hommosexuelle*, comme cela est parfaitement lisible dans l'histoire.

Ce que j'ai dit tout à l'heure du courage, de la patience de l'âme à supporter le monde, c'est le vrai répondant de ce qui fait un Aristote déboucher dans sa recherche du Bien sur ceci, que chacun des êtres qui sont au monde ne peut s'orienter vers le plus grand être qu'à confondre son bien, son bien propre, avec celui même dont rayonne l'Être suprême. Ce qu'Aristote évoque comme la ~~\$\$X=~~ à savoir ce qui représente la possibilité d'un lien d'amour entre deux de ces êtres, peut aussi bien, à manifester la tension vers l'Être Suprême, se renverser du mode dont je l'ai exprimé - c'est au courage à supporter la relation intolérable à l'être suprême que les amis, les ~~\$\$X=~~ reconnaissent et se choisissent. L'hors-sexe de cette éthique est manifeste, au point que je voudrais lui donner l'accent que Maupassant donne à quelque part énoncer cet étrange terme du *Horla*. Le *Horsexe*, voilà l'homme sur quoi l'âme spécula.

78

Mais il se trouve que les femmes aussi sont *âmoreuses*, c'est-à-dire qu'elles *âment* l'âme. Qu'est-ce que ça peut bien être que cette âme qu'elles âment dans leur partenaire pourtant homo jusqu'à la garde, dont elles ne sortiront pas? Ça ne peut en effet les conduire qu'à ce terme ultime - et ce n'est pas pour rien que je l'appelle comme ça -  ~~X~~ que ça se dit en grec, l'hystérie, soit de faire l'homme, comme je l'ai dit, d'être de ce fait *hommosexuelle* ou *horsexe*, elles aussi - leur étant dès lors difficile de ne pas sentir l'impasse qui consiste à ce qu'elles se *mément* dans l'Autre, car enfin il n'y a pas besoin de se savoir Autre pour en être.

Pour que l'âme trouve à être, on l'en différencie, elle, la femme, et ça d'origine. On la *dit-femme*, on la *diffâme*. Ce qui de plus fameux dans l'histoire est resté des femmes, c'est à proprement, parler ce qu'on peut en dire d'infamant. Il est vrai qu'il lui reste l'honneur de Cornélie, mère des Gracques. Pas besoin de parler de Cornélie aux analystes, qui n'y songent guère, mais parlez-leur d'une Cornélie quelconque, et ils vous diront que ça ne réussira pas très bien à ses enfants, les Gracques - ils feront des craques jusqu'à la fin de leur existence.

C'était là le début de ma lettre, un *âmesement*.

J'ai fait alors une allusion à l'amour courtois, qui apparaît au point où l'âmesexuel était tombé dans la suprême décadence, dans cette espèce de mauvais rêve impossible dit de la féodalité. A ce niveau, de dégénérescence politique, il devait devenir perceptible que du côté de la femme, il y avait quelque chose qui ne pouvait plus du tout marcher.

L'invention de l'amour courtois n'est pas du tout le fruit de ce qu'on a l'habitude, dans l'histoire, de symboliser de la *thèse-antithèse-synthèse*. Et il n'y a pas eu après la moindre synthèse, bien entendu - il n'y en a d'ailleurs jamais. L'amour courtois a brillé dans l'histoire comme un météore et on a vu revenir ensuite tout le bric-à-brac d'une renaissance prétendue des vieilleries antiques. L'amour courtois est resté énigmatique.

Il y a là une petite parenthèse - quand un fait deux, il n'y a jamais de retour. Ça ne revient pas à faire de nouveau un, même un' nouveau. *L'Aufhebung* est un de ces jolis rêves de philosophie.

Après le météore de l'amour courtois, c'est d'une tout autre partition qu'est venu ce qui l'a rejeté à sa futilité première. Il a fallu rien de moins que le discours scientifique, soit quelque chose qui ne doit rien aux supposés de l'âme antique.

Et c'est de là seulement que surgit la psychanalyse, à savoir l'objectivation de ce que l'être parlant passe encore du temps à parler en pure perte. Il passe encore du temps à parler pour un office des plus courts - des plus courts, dis-je, de ce fait que cet office ne va pas plus loin que d'être en cours encore, c'est-à-dire le temps qu'il faut pour que ça se résolve enfin - c'est là ce qui nous pend au nez - démographiquement.

Ce n'est pas du tout ça qui arrangera les rapports de l'homme aux femmes. L'avoir vu, c'est le génie de Freud. Freud, c'est un nom rigolard - *Kraft durch Freud*, c'est tout un programme! C'est le saut le plus rigolard de la sainte farce de l'histoire. On pourrait peut-être pendant que ça dure, ce tournant, avoir un petit éclair de quelque chose qui concernerait l'Autre, en tant que c'est à ça que la femme a à faire.

J'apporte maintenant un complément essentiel à ce qui a déjà été très bien vu, mais que ça éclairerait de s'apercevoir par quelles voies ça s'est vu.

Ce qui s'est vu, mais rien que du côté de l'homme, c'est que ce à quoi il a à faire, c'est à l'objet *a*, et que toute sa réalisation au rapport sexuel aboutit au fantasme. On l'a vu bien sûr à propos des névrosés. Comment les névrosés font-ils l'amour? C'est de là qu'on est parti. On n'a pas pu manquer de s'apercevoir qu'il y avait une corrélation avec les perversions - ce qui vient à l'appui de mon *a*, puisque le *a* est ce qui, quelles que soient lesdites perversions, en est là comme la cause.

L'amusant, c'est que Freud les a primitivement attribuées à la femme - voyez les *Trois Essais*. C'est vraiment une confirmation que quand on est homme, on voit dans la partenaire ce dont on se supporte soi-même, ce dont on se supporte narcissiquement.

Seulement, on a eu dans la suite l'occasion de s'apercevoir que les perversions, telles qu'on croit les repérer dans la névrose, ce n'est pas du tout ça. La névrose, c'est le rêve plutôt que la perversion. Les névrosés n'ont aucun des caractères du pervers. Simplement ils en rêvent, ce qui est bien naturel, car sans ça, comment atteindre au partenaire?

Les pervers, on a alors commencé à en rencontrer, c'est ceux-là qu'Aristote ne voulait voir à aucun prix. Il y a chez eux une subversion de la conduite appuyée sur un savoir-faire, lequel est lié à un savoir, au savoir de la nature des choses, il y a un embrayage direct de la conduite sexuelle sur ce qui est sa vérité, à savoir son amoralité. Mettez de l'âme au départ là-dedans - l'*amoralité*...

Il y a une moralité - voilà la conséquence - de la conduite sexuelle. La moralité de la conduite sexuelle est le sous-entendu de tout ce qui s'est dit du Bien.

Seulement, à force de dire du bien, ça aboutit à Kant, où la moralité avoue ce qu'elle, est. C'est ce que j'ai cru devoir avancer dans un article, *Kant avec Sade* - elle avoue qu'elle est Sade, la moralité.

Vous écrirez Sade comme vous voudrez -soit avec une majuscule, pour rendre un hommage à ce pauvre idiot qui nous a donné là-dessus d'interminables écrits - soit avec une minuscule, puisque c'est en fin de compte sa façon à elle d'être agréable, et qu'en vieux français, c'est ce que ça veut dire - soit, mieux, *çade*, pour dire que la moralité, il faut tout de même bien dire que ça se termine au niveau du ça, et que c'est assez court.

Autrement

dit, ce dont il s'agit, c'est que l'amour soit impossible, et que le rapport sexuel s'abîme dans le non-sens, ce qui ne diminue en rien l'intérêt que nous devons avoir pour l'Autre.

La question est en effet de savoir, dans ce qui constitue la jouissance féminine pour autant qu'elle n'est pas toute occupée de l'homme, et même, dirai-je, que comme telle elle ne l'est pas du tout, la question est de savoir ce qu'il en est de son savoir.

Si l'inconscient nous a appris quelque chose, c'est d'abord ceci, que quelque part; dans l'Autre, ça sait. Ça sait parce que ça se supporte justement de ces signifiants dont se constitue le sujet.

Or, ça prête à confusion, parce qu'il est difficile à qui âme de ne pas penser que tout par le monde sait ce qu'il a à faire. Si Aristote supporte son Dieu de cette sphère immobile à l'usage de quoi chacun a à suivre son bien, c'est parce qu'elle est censée savoir son bien. Voilà ce dont la faille induite du discours scientifique nous oblige à nous passer.

Il n'y a aucun besoin de savoir pourquoi. Nous n'avons plus aucun besoin de ce savoir dont Aristote part à l'origine. Nous n'avons aucun besoin pour expliquer les effets de la gravitation d'imputer à la pierre qu'elle sait le lieu qu'elle doit rejoindre. L'imputation d'une âme à l'animal fait du savoir l'acte par excellence de rien d'autre que le corps - vous voyez qu'Aristote n'était pas si à côté de la plaque - à ceci près que le corps est fait pour une activité, une  et que quelque part l'entéléchie de ce corps se supporte de cette substance qu'il appelle l'âme.

L'analyse prête ici à cette confusion de nous restituer la cause finale, de nous faire dire que, pour tout ce qui concerne au moins l'être parlant, la réalité est comme ça, c'est-à-dire fantasmatique. Est-ce là quelque chose qui, d'une façon quelconque, puisse satisfaire au discours scientifique?

Il y a, selon le discours analytique, un animal qui se trouve parlant, et pour qui, d'habiter le signifiant, il résulte qu'il en est sujet. Dès lors, tout se joue pour lui au niveau du fantasme, mais d'un fantasme parfaitement désarticulable d'une façon qui rend compte de ceci, qu'il en. sait beaucoup plus qu'il ne croit quand il agit. Mais il ne suffit pas qu'il en soit ainsi pour que nous ayons l'amorce d'une cosmologie.

C'est l'éternelle ambiguïté du terme *inconscient*. Certes, l'inconscient est supposé de ce qu'en l'être parlant il y a quelque part quelque chose qui en sait plus que lui, mais ce n'est pas là un modèle recevable du monde. La psychanalyse, en tant qu'elle tient sa possibilité du discours de la science, n'est pas une cosmologie, bien qu'il suffise que l'homme rêve pour qu'il voie ressortir cet immense bric-à-brac, ce garde-meubles avec lequel il a à se débrouiller, ce qui en fait assurément une âme, et une âme à l'occasion aimable quand quelque chose veut bien l'aimer.

La femme ne peut aimer en l'homme, ai-je dit, que la façon dont il fait

face au savoir dont il âme. Mais, pour le savoir dont il est, la question se pose à partir de ceci qu'il y a quelque chose, la jouissance, dont il n'est pas possible de dire si la femme peut en dire quelque chose - si elle peut en dire ce qu'elle en sait.

Au terme de cette conférence d'aujourd'hui, j'arrive donc, comme toujours, au bord de ce qui polarisait mon sujet, c'est à savoir si la question peut se poser de ce qu'elle en sait. Ce n'est pas une autre question que de savoir si ce terme dont elle jouit au-delà de tout ce *jouer* qui fait son rapport à l'homme, et que j'appelle l'Autre en le signifiant d'un A, si ce terme, lui, sait quelque chose. Car c'est en cela qu'elle est elle-même sujette à l'Autre, tout autant que l'homme.

Est-ce que l'Autre sait?

Il y avait un nommé Empédocle - comme par hasard, Freud s'en sert de temps en temps, comme d'un tire-bouchon - dont nous ne savons là-dessus que trois vers, mais dont Aristote tire très bien les conséquences quand il énonce qu'en somme le Dieu était pour Empédocle le plus ignorant de tous les êtres, de ne point connaître la haine. C'est ce que les chrétiens plus tard ont transformé en des déluges d'amour. Malheureusement, ça ne colle pas, parce que ne point connaître la haine, c'est ne point connaître l'amour non plus. Si Dieu ne connaît pas la haine, il est clair pour Empédocle qu'il en sait moins que les mortels.

De sorte qu'on pourrait dire que plus l'homme peut prêter à la femme à confusion avec Dieu, c'est-à-dire ce dont elle jouit, moins il hait, moins il est - les deux orthographes - et, puisque après tout il n'y a pas d'amour sans haine, moins il aime.

13 MARS 1973.

82

VIII LE SAVOIR ET LA VÉRITÉ

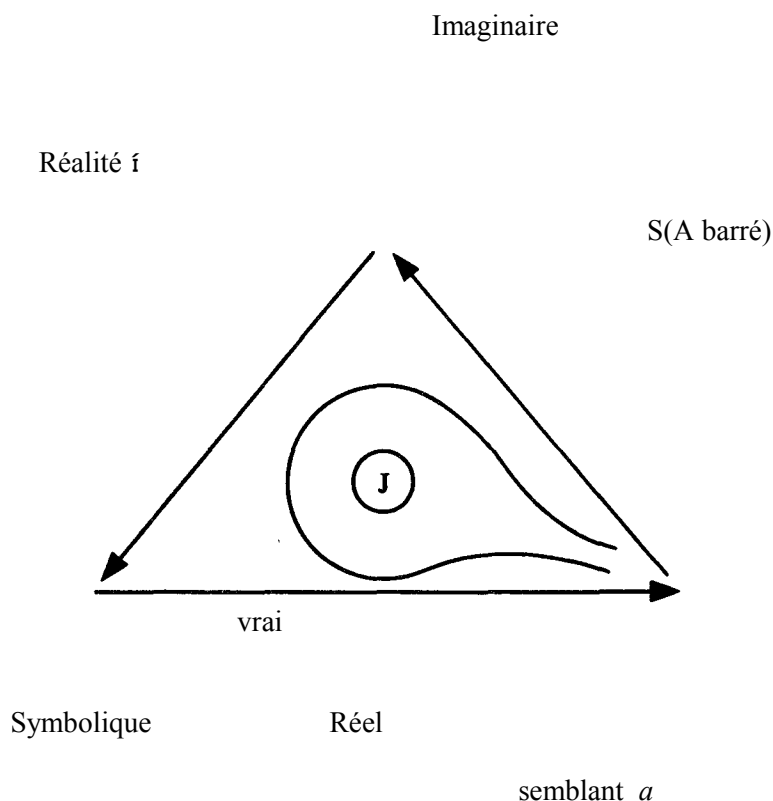
L'hainamoration.

Le savoir sur la vérité.

Contingence de la, fonction phallique.

Charité de Freud. jouir du savoir.

L'inconscient et la femme.



J'aimerais bien que, de temps en temps, j'aie une réponse, voire une protestation.

je suis sorti la. dernière fois assez inquiet, pour ne pas dire plus. Ça se trouve pourtant à ma relecture s'avérer pour moi-même tout à fait supportable - c'est ma façon à moi de dire que c'était très bien. Mais je ne serais pas mécontent si quelqu'un pouvait me donner le témoignage d'en avoir entendu quelque chose. Il suffirait qu'une main se lève pour qu'à cette main, si je puis dire, je donne la parole.

Je vois qu'il n'en est rien, de sorte qu'il faut donc que je continue.

1

Ce que pour vous aujourd'hui j'écrirai volontiers de *l'hainamoration* est le relief qu'a su introduire la psychanalyse pour y situer la zone de son expérience. C'était de sa part un témoignage de bonne volonté. Si seulement elle avait su l'appeler d'un autre terme que celui, bâtard, d'ambivalence, peut-être aurait-elle mieux réussi à réveiller le contexte de l'époque où elle s'insère. Mais peut-être était-ce modestie de sa part.

J'ai fait remarquer la dernière fois que ce n'est pas pour rien que Freud s'arme du dit d'Empédocle que Dieu doit être le plus ignorant de tous les êtres, de ne point connaître la haine. La question de l'amour est ainsi liée à celle du savoir. J'ajoutais que les chrétiens ont transformé cette non-haine de Dieu, en une marque d'amour. C'est là que l'analyse nous incite à ce rappel qu'on ne connaît point d'amour sans haine. Eh bien, si cette connaissance nous déçoit qui a été fomentée au cours des siècles, et s'il nous faut aujourd'hui rénover la fonction du savoir, c'est peut-être parce que la haine n'y a point été mise à sa place.

Il est vrai que ce n'est pas ce qu'il semble le plus désirable d'évoquer. C'est pourquoi j'ai terminé de cette phrase - *On pourrait dire que plus l'homme prête d la femme de le confondre avec Dieu, c'est-à-dire ce dont elle jouit*, rappelez-vous mon schéma de la dernière fois, *moins il hait*, et du même coup, *moins il est*, c'est-à-dire que dans cette affaire *moins il aime*. Je n'étais pas très heureux d'avoir terminé là-dessus, qui est pourtant une vérité. C'est ce qui me fera aujourd'hui m'interroger une fois de plus sur ce qui se confond apparemment du vrai et du réel.

Que le vrai vise le réel, cet énoncé est le fruit d'une longue réduction des prétentions à la vérité. Partout où la vérité se présente, s'affirme elle-même comme d'un idéal dont la parole peut être le support, elle ne s'atteint pas si aisément. Quant à l'analyse, si elle se pose d'une présomption, c'est bien de celle-ci, qu'il puisse se constituer de son expérience un savoir sur la vérité.

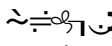
Dans le petit gramme que je vous ai donné du discours analytique, le a s'éprit en haut à gauche, et se soutient du S2, c'est-à-dire du savoir en tant qu'il est à la place de la vérité. C'est de là qu'il interpelle le \$ ce qui doit aboutir à la production du S1, du signifiant dont puisse se résoudre quoi? - son rapport à la vérité.

a → \$

S2 S1

Schéma du discours analytique

84

La vérité, disons, pour trancher dans le vif, est d'origine  terme sur quoi a tant spéculé Heidegger. *Emet*, le terme hébreu, a, comme tout usage du terme de vérité, origine juridique. De nos jours encore, le témoin est prié de dire la vérité, rien que la vérité, et, qui plus est, toute, s'il peut - comment, hélas, pourrait-il? On lui réclame toute la vérité sur ce qu'il sait. Mais, en fait, ce qui est recherché et plus qu'en tout autre dans le témoignage juridique, c'est de quoi pouvoir juger ce qu'il en est de sa jouissance. Le but, c'est que la jouissance s'avoue, et justement en ceci qu'elle peut être inavouable. La vérité cherchée est celle-là, en-regard de la loi qui règle la jouissance.

C'est aussi bien en quoi, dans les termes de Kant, le problème s'évoque de ce que doit faire l'homme libre quand on lui propose toutes les jouissances s'il dénonce l'ennemi dont le tyran redoute qu'il soit celui qui lui disputé la jouissance. De cet impératif que rien de ce qui est de l'ordre du pathique ne doit diriger le témoignage, faut-il déduire que l'homme libre doit dire la vérité au tyran, quitte à lui livrer par sa véracité l'ennemi, le rival? La réserve que nous inspire à tous la réponse de Kant, qui est affirmative, tient à ce que toute la vérité, c'est ce qui ne peut pas se dire. C'est ce qui ne peut se dire qu'à condition de ne la pas pousser jusqu'au bout, de ne faire que la mi-dire.

Autre chose encore nous ligote quant à ce qu'il en est de la vérité, c'est que la jouissance est une limite. Cela tient à la structure même qu'évoquaient au temps où je les ai construits pour vous mes quadripodes - la jouissance ne s'interpelle, ne s'évoque, ne se traque, ne s'élabore qu'à partir d'un semblant.

L'amour lui-même, ai-je souligné la dernière fois, s'adresse au semblant. Et, s'il est vrai que l'Autre ne s'atteint qu'à s'accoler, comme je l'ai dit la dernière fois, au a, cause du désir, c'est aussi bien au semblant d'être qu'il s'adresse. Cet être-là n'est pas rien. Il est supposé à cet objet qu'est le a.

Ne devons-nous pas retrouver ici cette trace, qu'en tant que tel il répond à quelque imaginaire? Cet imaginaire, je l'ai désigné expressément de l'I, ici isolé du terme *imaginaire*. Ce n'est que de l'habillement de l'image de soi qui vient envelopper l'objet cause du désir, que se soutient le plus souvent - c'est l'articulation même de l'analyse - le rapport objectal.

L'affinité du a à son enveloppe est un de ces joints majeurs à avoir été avancés par la psychanalyse. C'est pour nous le point de suspicion qu'elle introduit essentiellement.

C'est là que le réel se distingue. Le réel ne saurait s'inscrire que d'une impasse de la formalisation. C'est en quoi j'ai cru pouvoir en dessiner le modèle à partir de la formalisation mathématique en tant qu'elle est l'élaboration la plus poussée qu'il nous ait été donné de produire de la signifiante. Cette formalisation mathématique de la signifiante se fait au contraire du sens, j'allais presque dire à *contre-sens*. Le *ça ne veut rien dire* concernant les

mathématiques, c'est ce que disent, de notre temps, les philosophes des mathématiques, fussent-ils mathématiciens eux-mêmes, comme Russell.

Et pourtant, au regard d'une philosophie dont la pointe est le discours de Hegel - plénitude des contrastes dialectisés dans l'idée d'une progression historique dont il faut dire que rien ne nous atteste la substance - la formalisation de la logique mathématique, si bien faite à ne se supporter que de l'écrit, ne peut-elle nous servir dans le procès analytique, en ceci que s'y désigne ça qui retient les corps invisiblement?

S'il m'était permis d'en donner une image, je la prendrais aisément de ce qui, dans la nature, paraît le plus se rapprocher de cette réduction aux dimensions de la surface qu'exige l'écrit, et dont déjà s'émerveillait Spinoza - ce travail de texte qui sort du ventre de l'araignée, sa toile. Fonction vraiment miraculeuse, à voir, de la surface même surgissant d'un point opaque de cet étrange être, se dessiner la trace de ces écrits, où saisir les limites, les points d'impasse, de sans-issue, qui montrent le réel accédant au symbolique. .

C'est en cela que je ne croise pas vain d'en être venu à l'écriture du a, du ,\$, du signifiant, du A et du í . Leur écriture même constitue un support qui va au-delà de la parole, sans sortir des effets mêmes du langage. Cela a valeur de centrer le symbolique, à condition de savoir s'en servir, pour quoi? - pour retenir une vérité congrue, non pas la vérité qui se prétend être toute, mais celle du mi-dire, celle qui s'avère de se mettre en garde d'aller jusqu'à l'aveu, qui serait le pire, la vérité qui se met en garde dès la cause du désir.

2

L'analyse présume du désir qu'il s'inscrit d'une contingence corporelle. je vous rappelle la façon dont je supporte ce terme de contingence. Lé phallus - tel que l'analyse l'aborde comme le point clé, le point extrême de ce qui s'énonce comme cause du désir - l'expérience analytique cesse de ne pas l'écrire. C'est dans ce *cesse de ne pas s'écrire* que réside la pointe de ce que j'ai appelé contingence.

L'expérience analytique rencontre là son terme, car tout ce qu'elle peut produire, selon mon gramme, c'est S1. Je pense que vous avez encore le souvenir de la rumeur que j'ai réussi à induire la dernière fois en désignant ce signifiant S1 comme le signifiant de la jouissance même la plus idiote - dans les deux sens du terme, jouissance de l'idiot, qui a bien ici sa fonction de référence, jouissance aussi la plus singulière.

Le nécessaire, lui, nous est introduit par le *ne cesse pas*. Le *ne cesse pas* du nécessaire, c'est le *ne cesse pas de s'écrire*. C'est bien à cette nécessité que nous mène apparemment l'analyse de la référence au phallus.

Le *ne cesse pas de ne pas s'écrire*, par contre, c'est l'impossible, tel que je le définis de ce qu'il ne puisse en aucun cas s'écrire, et c'est par là que je désigne ce qu'il en est du rapport sexuel - le rapport sexuel ne cesse pas de ne pas s'écrire.

De ce fait, l'apparente nécessité de la fonction phallique se découvre n'être que contingence. C'est -en tant que mode du contingent qu'elle cesse de ne pas s'écrire. La contingence est ce en quoi se résume ce qui soumet le rapport sexuel à n'être, pour l'être parlant, que le régime de la rencontre. Ce n'est que comme contingence que, par la psychanalyse, le phallus, réservé dans les temps antiques aux Mystères, a cessé de ne pas s'écrire. Rien de plus. Il n'est pas entré dans le *ne cesse pas*, dans le champ d'où dépendent la nécessité, d'une part, et, plus haut, l'impossibilité.

Le vrai témoigne donc ici qu'à mettre en garde comme il le fait contre l'imaginaire, il a beaucoup à faire avec *l'anatomie*.

Ces trois termes, ceux que j'inscris du *a*, du S(A barré) et du *í*, c'est, en fin de compte, sous un angle dépréciatif que je les apporte. Ils s'inscrivent sur ce triangle constitué de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel.

A droite, le peu-de-réalité dont se supporte ce principe du plaisir qui fait que tout ce qu'il nous est permis d'aborder de réalité reste enraciné dans le fantasme.

D'autre part, S(A barré), qu'est-ce d'autre que l'impossibilité de dire tout le vrai, dont je parlais tout à l'heure? Enfin, le symbolique, à se diriger vers le réel, nous démontre la vraie nature de l'objet *a*. Si je l'ai tout à l'heure qualifié de semblant d'être, c'est parce qu'il semble nous donner le support de l'être. Dans tout ce qui s'est élaboré de l'être et même de l'essence, chez Aristote par exemple, nous pouvons voir, à le lire à partir de l'expérience analytique, qu'il s'agit de l'objet *a*. La contemplation, par exemple aristotélicienne, est le fait de ce regard tel que je l'ai défini dans les *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* comme un des quatre supports qui font la cause du désir.

Par une telle graphisation - pour ne pas parler de graphe puisque c'est un terme qui a un sens précis dans la logique mathématique - se montrent les correspondances qui font du réel un ouvert entre le semblant, résultant du symbolique, et la réalité telle qu'elle se supporte dans le concret de la vie humaine - dans ce qui mène les hommes, dans ce qui les fait foncer toujours par les mêmes voies, dans ce qui fait que jamais l'encore-à-naître ne donnera rien que de l'encorné.

De l'autre côté, le *a*. Lui, d'être dans la bonne voie somme toute, il nous ferait le prendre pour être, au nom de ceci qu'il est apparemment bien quelque chose. Mais il ne se résout en fin de compte que de son échec, que de ne pouvoir se soutenir dans l'abord au réel.

Le vrai, alors, bien sûr, c'est cela. A ceci près que ça ne s'atteint jamais

que par des voies tordue. Faire appel au vrai, comme nous sommes couramment amenés à le faire, c'est simplement rappeler qu'il ne faut pas se tromper et croire qu'on est déjà même dans le semblant. Avant le semblant, dont en effet tout se supporte pour rebondir dans le fantasme, il y a à faire une distinction sévère de l'imaginaire et du réel. Il ne faut pas croire que ce soit d'aucune façon nous-mêmes qui supportons le semblant. Nous ne sommes même pas semblant. Nous sommes à l'occasion ce qui peut en occuper la place, et y faire régner quoi? - l'objet *a*.

L'analyste, en effet, de tous les ordres de discours qui se soutiennent actuellement - et ce mot n'est pas rien, si nous donnons à l'acte son plein sens aristotélicien - est celui qui, à mettre l'objet *a* à la place du semblant, est dans la position la plus convenable à faire ce qu'il est juste de faire, à savoir, interroger comme du savoir ce qu'il en est de la vérité.

3

Qu'est-ce que c'est que lg savoir? Il est étrange qu'avant Descartes, la question du savoir, n'ait jamais été posée. Il a fallu l'analyse pour que cette question se renouvelle.

L'analyse est venue, nous annoncer qu'il y a du savoir qui ne se sait pas, un savoir qui se supporte du signifiant comme tel. Un rêve, ça n'introduit à aucune expérience insondable, à aucune, mystique, ça se lit dans ce qui s'en dit, et qu'on pourra aller plus loin à en prendre les équivoques au sens le plus anagrammatique du mot. C'est à ce point du langage qu'un Saussure se posait la question de savoir si dans les vers saturniens où il trouvait les plus étranges ponctuations d'écrit, c'était ou non intentionnel. C'est là où Saussure attend Freud. Et c'est là que se renouvelle la question du savoir.

Si vous voulez bien ici me pardonner d'emprunter à un tout autre registre, celui des vertus inaugurées par la religion chrétienne, il y a là une sorte d'effet tardif, de surgeon de la charité. N'est-ce pas, chez Freud, charité que d'avoir permis à la misère des êtres parlants de se dire qu'il y a - puisqu'il y a l'inconscient - quelque chose qui transcende, qui transcende vraiment, et qui n'est rien d'autre que ce qu'elle habite, cette espèce, à savoir le langage? N'est-ce pas, oui, charité que de lui annoncer cette nouvelle que dans ce qui est sa vie quotidienne, elle a avec le langage un support de plus de raison qu'il n'en pouvait paraître, et que, de la sagesse, objet inatteignable d'une poursuite vaine, il y en a déjà là?

Faut-il tout ce détour pour poser là question du savoir sous la forme - *qu'est-ce qui sait* ? Se rend-on compte que c'est l'Autre? - tel qu'au départ je l'ai posé, comme le lieu où le signifiant se pose, et sans lequel rien ne nous indique qu'il y ait nulle part une dimension de vérité, une *dit-mension*, la résidence du dit, de ce dit dont le savoir pose l'Autre comme lieu. Le

88

statut du savoir implique comme tel qu'il y en a déjà, du savoir, et dans l'Autre, et qu'il est à prendre. C'est pourquoi il est fait d'*apprendre*.

Le sujet résulte de ce qu'il doit être appris, ce savoir, et même mis à prix, c'est-à-dire que c'est son coût qui l'évalue, non pas comme d'échange, mais comme d'usage. Le savoir vaut juste autant qu'il coûte, *beau-coût*, de ce qu'il faille y mettre de sa peau, de ce qu'il soit difficile, difficile de quoi? - moins de l'acquérir que d'en jouir.

Là, dans le jouir, la conquête de ce savoir se renouvelle chaque fois qu'il est exercé, le pouvoir qu'il donne restant toujours tourné vers sa jouissance.

Il est étrange que cela n'ait jamais été mis en relief, que le sens du savoir est tout entier là, que la difficulté de son exercice est cela même qui rehausse celle de son acquisition. C'est de ce que, à chaque exercice de cette acquisition, se répète qu'il ne fait pas question laquelle de ces répétitions est à poser comme première dans son appris.

Bien sûr qu'il y a des choses qui courent et qui ont tout à fait l'air de marcher comme des petites machines - on appelle ça des ordinateurs. Qu'un ordinateur pense, moi je le veux bien. Mais qu'il sache, qui est-ce qui va le dire? Car la fondation d'un savoir est que la jouissance de son exercice est la même que celle de son acquisition.

Là se rencontre de façon sûre, plus sûre que dans Marx lui-même, ce qu'il en est d'une valeur d'usage, puisque aussi bien, dans Marx, elle n'est là que pour faire point idéal par rapport à la valeur d'échange où tout se résume.

Parlons-en, de cet appris qui ne repose pas sur l'échange. Du savoir d'un Marx dans la politique - qui n'est pas rien - on ne fait pas *commarxe*, si vous me permettez. Pas plus qu'on ne peut, de celui de Freud, faire *fraude*.

Il n'y a qu'à regarder, pour voir que, partout où on ne les retrouve pas, ces savoirs, se les être fait entrer dans la peau par de dures expériences, ça retombe sec. Ça ne s'importe, ni ne s'exporte. Il n'y a pas d'information qui tienne, sinon de la mesure d'un formé à l'usage.

Ainsi se déduit le fait que le savoir est dans l'Autre, qu'il ne doit rien à l'être si ce n'est que celui-ci en ait véhiculé la lettre. D'où il résulte que l'être puisse tuer là où la lettre reproduit, mais reproduit jamais le même, jamais le: même être de savoir.

je pense que vous sentez là, quant au savoir, la fonction que je donne à la lettre. C'est celle à propos de quoi je vous prie de ne pas trop vite glisser du côté des prétendus messages. C'est celle qui fait la lettre analogue d'un germe, germe que nous devons, si nous sommes dans la ligne de la physiologie moléculaire, sévèrement séparer des corps auprès desquels il véhicule vie et mort tout ensemble.

Marx et Lénine, Freud et Lacan ne sont pas couplés dans l'être. C'est par la lettre qu'ils ont trouvée dans l'Autre que, comme êtres de savoir, ils procèdent deux par deux, dans un Autre supposé. Le nouveau de leur

savoir, c'est que n'en est pas supposé que l'Autre en sache rien - non pas bien sûr l'être qui y a fait lettre - car c'est bien de l'Autre qu'il a fait lettre à ses dépens, au prix de son être, mon Dieu, pour chacun pas de rien du tout, mais non plus pas très beaucoup, pour dire la vérité.

Ces êtres, d'où se fait la lettre, je vais vous faire sur eux une petite confidence. Je ne pense pas, malgré tout ce qu'on a pu raconter par exemple de Lénine, que la haine ni l'amour, que l'hainamoration, en ait vraiment étouffé 'aucun. Qu'on ne me raconte pas d'histoire à propos de Madame Freud! Là-dessus, j'ai le témoignage de Jung. Il disait la vérité. C'était même son tort - il ne disait que ça.

Ceux qui arrivent à faire ces sortes de rejets d'être, encore, c'est plutôt ceux qui participent du mépris. Je vous ferai l'écrire cette fois, puisque aujourd'hui je m'amuse, *mépris*. Ça fait *uniprix*. Nous sommes au temps des *supermarkets*, alors il faut savoir ce qu'on est capable de produire, même en fait d'être.

L'embêtant est que l'Autre, le lieu, lui, ne sache rien. On ne peut plus haïr Dieu si lui-même ne sait rien, notamment de ce qui se passe. Quand on pouvait le haïr, on pouvait croire qu'il nous aimait, puisqu'il ne nous le rendait pas. C'était pas apparent, malgré que, dans certains cas, on y a mis toute la gomme.'

Enfin, comme j'arrive au bout de ces discours que j'ai le courage de poursuivre devant vous, je voudrais vous dire une idée qui me vient là, à quoi j'ai un tout petit peu réfléchi. On nous explique le malheur du Christ par une idée de sauver les hommes, je trouve plutôt que c'est de sauver Dieu qu'il s'agissait, en redonnant un peu de présence, d'actualité, à cette haine de Dieu sur laquelle, nous sommes, et pour cause, plutôt mous.

C'est de là que je dis que l'imputation de l'inconscient est un fait de charité incroyable. Ils savent, ils savent, les sujets. Mais enfin tout de même, ils ne savent pas tout. Au niveau de ce pas-tout, il n'y a plus que l'Autre à ne pas savoir. C'est l'Autre qui fait le pas-tout, justement en ce qu'il est la part du pas-savant-du-tout dans ce pas-tout.

Alors, momentanément, ça peut être commode de le rendre responsable de ceci, à quoi aboutit l'analyse de la façon la plus avouée à ceci près que personne ne s'en aperçoit, - si la libido n'est que masculine, la chère femme, ce n'est que de là où elle est toute, c'est-à-dire là d'où la voit l'homme, rien que de là que la chère femme peut avoir un inconscient.

Et à quoi ça lui sert? Ça lui sert, comme chacun sait, à faire parler l'être parlant, ici réduit à l'homme, c'est-à-dire - je ne sais pas si vous l'avez bien remarqué dans la théorie analytique - à n'exister que comme mère. Elle a des effets d'inconscient, mais son inconscient à elle - à la limite où elle n'est pas responsable de l'inconscient de tout le monde, c'est-à-dire au point où l'Autre à qui elle a affaire, le grand Autre, fait qu'elle ne sait rien,

parce que lui, l'Autre, sait d'autant moins que c'est très difficile de soutenir son existence - cet inconscient, qu'en dire ? - sinon à tenir avec Freud qu'il ne lui fait pas la partie belle.

J'ai joué la dernière fois, comme je me le permets, sur l'équivoque un peu tirée par les cheveux de il *hait* et il *est*. Je n'en jouis pas, sinon à poser la question qu'elle soit digne de la paire de ciseaux. C'est justement de quoi il s'agit dans la castration.

Que l'être comme tel provoque la haine n'est pas exclu. Certes, toute l'affaire d'Aristote a été au contraire de concevoir l'être comme étant ce par quoi les êtres moins êtres participent au plus haut des êtres. Et Saint Thomas a réussi à réintroduire ça dans la tradition chrétienne - ce qui n'est pas surprenant, vu que, pour s'être répandue chez les Gentils, elle était bien forcée de s'y être tout entière formée, de sorte qu'il n'y avait qu'à tirer sur les ficelles pour que ça remarche. Mais se rend-on compte que tout dans la tradition juive va là contre? La coupure n'y passe pas du plus parfait au moins parfait. Le moins parfait y est tout simplement ce qu'il est, à savoir radicalement imparfait, et il n'y a strictement qu'à obéir au doigt et à l'œil, si j'ose m'exprimer ainsi, à celui qui porte le nom de Jahvé, avec d'ailleurs quelques autres noms dans l'entourage.

Celui-ci a fait choix de son peuple, et il n'y a pas à aller contre. Est-ce que là ne se dénoue pas que c'est bien mieux que de *l'être-hair*, de le trahir à l'occasion, et c'est ce dont, bien évidemment, les juifs ne se sont pas privés. Ils ne pouvaient pas en sortir autrement.

Nous en sommes, sur ce sujet de la haine, si étouffés, que personne ne s'aperçoit qu'une haine, une haine solide, ça s'adresse à l'être, à l'être même de quelqu'un qui n'est pas forcément Dieu.

On en reste - et c'est bien en quoi j'ai dit que le a est un semblant d'être - à la notion - et c'est là que l'analyse, comme toujours, est un petit peu boiteuse - à la notion de la haine jalouse, celle qui jaillit de la jalousie, de celle qui *s'imageaille* du regard chez Saint Augustin qui l'observe, le petit bonhomme. Il est là en tiers. Il observe le petit bonhomme et, *pallidus*, il en pâlit, d'observer, suspendu à la tétine, le *conlactaneum suum*. Heureusement que c'est la jouissance substitutive première, dans l'énonciation freudienne, le désir évoqué d'une métonymie qui s'inscrit d'une demande supposée, adressée à l'Autre, de ce noyau de ce que j'ai appelé *Ding*, dans mon séminaire de *l'Éthique de la psychanalyse*, soit la Chose freudienne, et, en d'autres termes, le prochain même que Freud se refuse à aimer au-delà de certaines limites.

L'enfant regardé lui l'a, le *a*. Est-ce qu'avoir le a, c'est l'être? Voilà la question sur laquelle je vous laisse aujourd'hui.

20 MARS 1973

91

COMPLÉMENT

Début de la séance suivante : LA POSITION DU LINGUISTE.

Je ne parle guère de ce qui paraît, quand il s'agit de quelque chose de moi, d'autant plus qu'il me faut en général assez l'attendre pour que l'intérêt s'en distancie pour moi. Néanmoins, il ne serait pas mauvais pour la prochaine fois que vous ayez lu quelque chose que j'ai intitulé *l'Étourdit*, qui part de la distance qu'il y a du dire au dit.

Qu'il n'y ait d'être que dans le dit, c'est une question que nous laisserons en suspens. Il est certain qu'il n'y a du dit que de l'être, mais cela n'impose pas la réciproque. Par contre, ce qui est mon dire, c'est qu'il n'y a de l'inconscient que du dit. Nous ne pouvons traiter de l'inconscient qu'à partir du dit, et du dit de l'analysant.

Ça, c'est un dire.

Comment dire? C'est là la question. On ne peut pas dire n'importe comment, et c'est le problème de qui habite le langage, à savoir de nous tous.

C'est bien pourquoi aujourd'hui - à propos de cette séance que j'ai voulu exprimer un jour en distinguant de la linguistique ce que je fais ici, c'est-à-dire de la linguisterie - j'ai demandé à quelqu'un, qui à ma grande reconnaissance a bien voulu y accéder, de venir aujourd'hui vous dire ce qu'il en est actuellement de la position du linguiste. Personne n'en est plus qualifié que celui que je vous présente, Jean-Claude Milner, un linguiste.

Fin de la séance : REMERCIEMENTS.

Je ne sais pas ce que je peux faire dans le quart d'heure qui me reste. Te me guiderai sur une notion éthique. L'éthique - comme peuvent peut-être l'entrevoir ceux qui m'ont entendu en parler autrefois - a le plus grand rapport avec notre habitation du langage, et c'est aussi - comme l'a frayed un certain auteur que j'évoquerai une autre fois - de l'ordre du geste. Quand on habite le langage, il y a des gestes qu'on fait, gestes de salutation, de prosternation à l'occasion, d'admiration quand il s'agit d'un autre point de fuite, le beau. Cela implique que ça ne va pas au-delà. On fait un geste et puis on se conduit comme tout le monde, c'est-à-dire comme le reste des canailles.

Néanmoins, il y a geste et geste. Et le premier geste qui m'est littéralement dicté par cette référence éthique, ce doit être celui de remercier Jean-Claude Milner pour ce qu'il nous a donné du point présent de la faille qui s'ouvre dans la linguistique elle-même. Cela justifie peut-être un certain nombre de conduites que nous ne devons peut-être - je parle de moi - qu'à une certaine

distance où nous étions de cette science en ascension, quand elle croyait pouvoir le devenir, science. Il est certain que l'information que nous avons prise maintenant était pour nous de toute urgence. En effet, il est quand même très difficile de ne pas s'apercevoir que, pour ce qui est de la technique analytique, si le sujet qui est en face de nous ne dit rien, c'est une difficulté dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est: tout à fait spéciale.

Ce que j'avais, en écrivant *lalangue* en un seul mot, c'était bien ce par quoi je me distingue du structuralisme, pour autant qu'il intégrerait le langage à la sémiologie - et ça me paraît être une des nombreuses lumières qu'a projetées Jean-Claude Milner. Comme l'indique le petit livre que je vous ai fait lire sous le titre du *Titre de la lettre*, c'est bien d'une subordination du signe au regard du signifiant qu'il s'agit dans tout ce que j'ai avancé.

Il faut aussi que je prenne le temps de faire hommage à Recanati qui, dans son intervention, m'a assurément prouvé que j'étais bien entendu. On peut le voir dans toutes les questions en pointe qu'il a avancées, et qui sont, en quelque sorte, celles dans lesquelles il me reste cette fin d'année à vous fournir ce que j'ai dès maintenant comme réponse. Qu'il ait terminé sur la question de Kierkegaard et de Régine est absolument exemplaire - comme je n'y avais fait jusqu'alors qu'une brève allusion, c'est bien là de son cru. On ne peut pas mieux illustrer, au point où j'en suis de ce frayage que je fais devant vous, l'effet de résonance qui est simplement que quelqu'un pige de quoi il s'agit. Par les questions qu'il m'a proposées, je serai assurément aidé dans ce que j'ai à vous dire dans la suite. Je lui demanderai son texte pour que je puisse m'y référer quand il se trouvera que je puisse y répondre.

Qu'il se soit référé aussi à Berkeley, il n'en avait aucune indication dans ce que j'ai énoncé devant vous, et c'est bien en quoi je lui suis encore plus reconnaissant. Pour tout vous dire, j'ai même pris soin tout récemment de me procurer une édition originale - figurez-vous que je suis bibliophile, mais il n'y a que les livres que j'ai envie de lire que j'essaye de me procurer dans leur original. J'ai revu à cette occasion, dimanche dernier, ce *Minute philosopher*, ce menu philosophe, Alciphron l'appelle-t-on aussi. Il est certain que si Berkeley n'avait pas été de ma nourriture la plus ancienne, bien des choses probablement, y compris ma désinvolture à me servir des références linguistiques, n'auraient pas été possibles.

Je voudrais quand même dire quelque chose concernant le schéma que Recanati a dû effacer tout à l'heure. C'est vraiment la question - être hystérique ou pas. Y en a-t-il Un ou pas? En d'autres termes, ce pas-toute, dans une logique qui est la logique classique, semble impliquer l'existence du Un qui fait exception. Dès lors, ce serait là que nous verrions le surgissement en abîme - et vous allez voir pourquoi je le qualifie ainsi - de cette existence, cette au-moins-une existence qui, au regard de la fonction $f x$, s'inscrit pour la dire. Car le propre du dit, c'est l'être, je le disais tout à

l'heure. Mais le propre du dire, c'est d'exister par rapport à quelque dit que ce soit.

La question est alors de savoir, en effet, si d'un pas-tout, d'une objection à l'universel, peut résulter ceci qui s'énoncerait d'une particularité qui y contredit - vous voyez là que je reste au niveau de la logique aristotélicienne.

Seulement voilà. De ce qu'on puisse écrire *pas-tout x ne s'inscrit dans $\hat{1} x$* , il se déduit par voie d'implication qu'il y a un x qui y contredit. C'est vrai à une seule condition, c'est que, dans le tout ou le pas-tout dont il s'agit, il s'agisse du fini. Pour ce qui est du fini, il y a non seulement implication, mais équivalence. Il suit qu'il y en ait un qui contredise à la formule universalisante pour que nous devions l'abolir et la transformer en particulière. Ce pas-tout devient l'équivalent de ce qui, en logique aristotélicienne, s'énonce du particulier. Il y a l'exception. Seulement, nous pouvons avoir à faire au contraire à l'infini. Ce n'est plus alors du côté de l'extension que nous devons prendre le pas-toute. Quand je dis que la femme n'est pas-toute et que c'est pour cela que je ne peux pas dire la femme, c'est précisément parce que je mets en question une jouissance qui au regard de tout ce qui se sert dans la fonction de $\hat{1} x$ est de l'ordre de l'infini.

Or, dès que vous avez affaire à un ensemble infini, vous ne sauriez poser que le pas-tout comporte l'existence de quelque chose qui se produise d'une négation, d'une contradiction. Vous pouvez à la rigueur le poser comme d'une existence indéterminée. Seulement, on sait par l'extension de la logique mathématique, celle qui se qualifie précisément d'intuitionniste, que pour poser un « il existe », il faut aussi pouvoir le construire, c'est-à-dire savoir trouver où est cette existence.

C'est sur ce pied que je me fonde pour produire cet écartèlement qui pose une existence très bien qualifiée par Recanati d'excentrique à la vérité. C'est entre le $\hat{B}x$ et le $-\hat{B}x$ que se situe la suspension de cette indétermination, entre une existence qui se trouve de s'affirmer, et la femme en tant qu'elle ne se trouve pas, ce que confirme le cas de Régine.

Pour terminer, je vous dirai quelque chose qui va faire, selon mon mode, un tout petit peu énigme. Si vous relisez quelque part cette chose que j'ai écrite sous le nom de la *Chose freudienne*, entendez-y ceci, qu'il n'y a qu'une manière de pouvoir écrire la femme sans avoir à barrer le la - c'est au niveau où la femme, c'est la vérité. Et c'est pour ça qu'on ne peut qu'en mi-dire.

On lira l'article sur quoi se fonde l'exposé de J.-C. Milner dans son livre, *Arguments linguistiques*, pages 179 d 217. Paris, 1973.

10 AVRIL 1973.

IX DU BAROQUE

*Là où ça parle, ça jouit,
et ça sait rien.*

Je pense à vous. Ça ne veut pas dire que je vous pense.

Quelqu'un ici peut-être se souvient de ce que j'ai parlé d'une langue où l'on dirait - *j'aime à vous*, en quoi elle se modèlerait mieux qu'une autre sur le caractère indirect de cette atteinte qui s'appelle l'amour.

Je pense à vous, c'est bien déjà faire objection à tout ce qui pourrait s'appeler *sciences humaines* dans une certaine conception de la science, non pas cette science qui se fait depuis seulement quelques siècles, mais celle qui s'est définie d'une certaine façon avec Aristote. D'où il résulte qu'il faut se demander, sur le principe de ce que nous a apporté le discours analytique, par quelles voies peut bien passer cette science nouvelle qui est la nôtre.

Cela implique que je formule d'abord d'où nous partons. D'où nous partons, c'est de ce que nous donne le discours analytique, à savoir l'inconscient. C'est pourquoi je vous limerai d'abord quelques formules un peu serrées concernant ce qu'il en est de l'inconscient au regard de la science traditionnelle. Ce qui nous fait nous poser la question - comment une science encore est-elle possible après ce qu'on peut dire de l'inconscient?

Je vous annonce déjà que, si surprenant que cela puisse vous paraître, cela me conduira aujourd'hui à vous parler du christianisme.

I

Je commence par mes formules difficiles, ou que je suppose devoir être telles - *l'inconscient, ce n'est pas que l'être pense*, comme l'implique pourtant ce qu'on en dit dans la science traditionnelle - *l'inconscient, c'est que l'être, en parlant, jouisse*, et, j'ajoute, *ne veuille rien en savoir de plus*. J'ajoute que cela veut dire - *ne rien savoir du tout*.

Pour abattre tout de suite une carte que j'aurais pu vous faire attendre un peu - *il n'y a pas de désir de savoir*, ce fameux *Wissentrieb* que quelque part pointe Freud.

Là, Freud se contredit. Tout indique - d'est là le sens de l'inconscient -non seulement que l'homme sait déjà tout ée qu'il a à savoir, mais que ce savoir est parfaitement limité à cette jouissance insuffisante que constitue qu'il parle.

Vous voyez bien que cela comporte une question sur ce qu'il en est de cette science effective que nous possédons bien sous le nom d'une physique. En quoi cette nouvelle science concerne-t-elle le réel? La faute de la science que je qualifie de traditionnelle pour être celle qui nous vient de la pensée d'Aristote, sa faute est d'impliquer que le pensé est à l'image de la pensée, c'est-à-dire que l'être pense.

Pour aller à un exemple qui vous soit proche, j'avancerai que ce qui rend ce qu'on appelle *rapports humains* vivables, ce n'est pas d'y penser.

C'est là-dessus qu'en somme s'est fondé ce qu'on appelle comiquement *behaviourism* - la conduite, à son dire, pourrait être observée de telle sorte qu'elle s'éclaire par sa fin. C'est là-dessus qu'on a espéré fonder les sciences humaines, envelopper tout comportement, n'y étant supposée l'intention d'aucun sujet. D'une finalité posée comme de ce comportement faisant objet, rien de plus facile, cet objet ayant sa propre régulation, que de l'imaginer dans le système nerveux.

L'ennui, c'est qu'il ne fait rien de plus que d'y injecter tout ce qui s'est élaboré philosophiquement, aristotéliennement, de l'âme. Rien n'est changé. Cela se touche de ce que le *behaviourism* ne s'est distingué, que je sache, par aucun bouleversement de l'éthique, c'est-à-dire des habitudes mentales, de l'habitude *fondamentale*. L'homme, n'étant qu'un objet, sert à une fin. Il se fonde - quoi qu'on en pense, c'est toujours là - de sa cause finale, laquelle est vivre, dans l'occasion, ou plus exactement survivre, c'est-à-dire atermoyer la mort et dominer le rival.

Il est clair que le nombre des pensées implicites dans une telle conception du monde, *Weltanschauung* comme on dit, est proprement incalculable. C'est toujours de l'équivalence de la pensée et du pensé qu'il s'agit.

Ce qui est le plus certain du mode de penser de la science traditionnelle, c'est ce qu'on appelle son classicisme - soit le règne aristotélien de la classe, c'est-à-dire du genre et de l'espèce, autrement dit de l'individu considéré comme spécifié. C'est l'esthétique aussi qui en résulte, et l'éthique qui s'en ordonne. Cette éthique, je la qualifierai d'une façon simple, trop simple et qui risque de vous faire voir rouge, c'est le cas de le dire, mais vous auriez tort de voir trop vite - *la pensée est du côté du manche*, et le *pensé de l'autre côté*, ce qui se lit de ce que le manche est la parole - lui seul explique et rend raison.

En cela, le *behaviourism* ne sort pas du classique. C'est *dit-manche* - le dimanche de la vie, comme dit Queneau, non sans du même coup en révéler l'être d'abrutissement.

Pas évident au premier abord. Mais ce que j'en relève, c'est que ce *Di-manche* a été lu et approuvé par quelqu'un qui, dans l'histoire de la pensée, en savait un bout, Kojève nommément, qui y reconnaissait rien de moins que le savoir absolu tel qu'il nous est promis par Hegel.

2

Comme quelqu'un l'a perçu récemment, je me range - qui me range? est-ce que c'est lui ou est-ce que c'est moi? finesse de lalangue - je me range plutôt du côté du baroque.

C'est un épinglage emprunté à l'histoire de l'art. Comme l'histoire de fart, tout comme l'histoire et tout comme l'art, sont affaire non pas du manche, mais de la manche, c'est-à-dire du tour de passe-passe, il faut avant de continuer, que je dise ce que j'entends par là - le sujet *je* n'étant pas plus actif dans ce *j'entends* que dans le *je me range*.

Et c'est ce qui va me faire plonger dans l'histoire du christianisme. Vous ne vous y attendiez pas?

Le baroque, c'est au départ l'historiole, la petite histoire du Christ. Je veux dire ce que raconte l'histoire d'un homme. Ne vous frappez pas, c'est lui-même qui s'est désigné comme le Fils de l'Homme. Ce que racontent quatre textes dits évangéliques, d'être pas tellement bonne nouvelle que annonceurs bons pour leur sorte de nouvelle. Ça peut aussi s'entendre comme ça, et ça me paraît plus approprié. Ceux-là écrivent d'une façon telle qu'il n'y a pas un seul fait qui ne puisse y être contesté - Dieu sait que naturellement on a foncé dans la muleta. Ces textes n'en sont pas moins ce qui va au cœur de la vérité, la vérité comme telle, jusques et y compris le fait, que moi j'énonce qu'on ne peut la dire qu'à moitié.

C'est une simple indication. Cette ébouriffante réussite impliquerait que je prenne les textes, et que je vous fasse des leçons sur les Évangiles. Vous voyez où ça nous entraînerait.

Cela pour vous montrer qu'ils ne se serrent au plus près qu'à la lumière des catégories que j'ai essayé de dégager de la pratique analytique, nommément le symbolique, l'imaginaire et le réel.

Pour nous en tenir à la première, j'ai énoncé que la vérité, c'est la *dit-mension*, la mension du dit.

Dans ce genre, les Évangiles, on ne peut pas mieux dire. On ne peut mieux dire de la vérité. C'est de cela qu'il résulte que ce sont des évangiles.

97

On ne peut pas même mieux faire jouer la dimension de la vérité, c'est-à-dire mieux repousser la réalité dans le fantasme.

Après tout, la suite a suffisamment démontré - je laisse les textes, je m'en tiendrai à l'effet - que cette dimension se soutient. Elle a inondé ce qu'on appelle le monde, en le restituant à sa vérité d'immondice. Elle a relayé ce que le Romain, maçon comme pas un, avait fondé, d'un équilibre miraculeux, universel, avec en plus des bains de jouissance qu'y symbolisent suffisamment ces fameux thermes dont il nous reste des bouts écroulés. Nous ne pouvons plus avoir aucune espèce d'idée à quel point, pour ce qui est de jouir, c'était le pompon. Le christianisme a rejeté tout ça à l'abjection considérée comme monde. C'est ainsi que ce n'est pas sans une affinité intime au problème du vrai que le christianisme subsiste.

Qu'il soit la vraie religion, comme il prétend, n'est pas une prétention excessive, et ce d'autant plus qu'à examiner le vrai de près, c'est ce qu'on peut en dire de pire.

Dans ce registre du vrai, quand on y entre, on n'en sort plus. Pour minoriser la vérité comme elle le mérite, il faut être entré dans le discours analytique. Ce que le discours analytique déloge met la vérité à sa place, mais ne l'ébranle pas. Elle est réduite, mais indispensable. D'où sa consolidation, contre quoi rien ne prévaudra - sauf ce qui subsiste encore des sagesse, mais qui ne s'y sont pas affrontées, le taoïsme par exemple, ou d'autres doctrines de salut, pour qui l'affaire n'est pas de vérité mais de voie, comme le nom tao l'indique, de voie, et parvenir à prolonger quelque chose qui y ressemble.

Il est vrai que l'historiole du Christ se présente, non pas comme l'entreprise de sauver les hommes, mais comme celle de sauver Dieu. Il faut reconnaître que, pour celui qui s'est chargé de cette entreprise, le Christ nommément, il y a mis le prix, c'est le moins qu'on puisse dire.

Le résultat, on doit bien s'étonner qu'il paraisse satisfaire. Que Dieu soit trois indissolublement est tout de même de nature à nous faire préjuger que le compte *un-deux-trois* lui préexiste. De deux choses l'une - ou il ne prend compte que de l'après-coup de la révélation christique, et c'est son être qui en prend un coup - ou si le trois lui est antérieur, c'est son unité qui écope. D'où devient concevable que le salut de Dieu soit précaire, et livré en somme au bon vouloir des chrétiens.

L'amusant est évidemment - je vous ai déjà raconté ça, mais vous n'avez pas entendu - que l'athéisme ne soit soutenable que par les clercs. Beaucoup plus difficile chez les laïques dont l'innocence en la matière reste totale. Rappelez-vous ce pauvre Voltaire. C'était un type malin, agile, rusé, extraordinairement sautillant, mais tout à fait digne d'entrer dans le vide-poches d'en face, le Panthéon.

Freud heureusement nous a donné une interprétation nécessaire - qui

ne cesse pas de s'écrire, comme je définis le nécessaire - du meurtre du fils, comme fondateur de la religion de la grâce. Il ne l'a pas dit tout à fait comme ça, mais il a bien marqué que ce meurtre était un mode de déné-
gation qui constitue une forme possible de l'aveu de la vérité.

C'est ainsi que Freud sauve à nouveaux le Père. En quoi il imite Jésus Christ. Modestement, sans doute. Il n'y met pas toute la gomme. Mais il y contribue pour sa petite part, comme ce qu'il est, à savoir un bon juif pas
tour à fait à la page.

C'est excessivement répandu. Il faut qu'on les regroupe pour qu'ils prennent le mors aux dents. Combien de
temps est-ce que ça durera?

Il y a quand même quelque chose que je voudrais approcher concernant l'essence du christianisme. Vous
allez aujourd'hui là-dessus en baver.

Pour ça, il faut que je reprenne de plus haut.

3

L'âme - il faut lire Aristote - c'est évidemment à quoi aboutit la pensée du manche.

C'est d'autant plus nécessaire - c'est-à-dire ne cessant pas de s'écrire - que ce qu'elle élabore là, la pensée en
question, ce sont des pensées sur le corps.

Le corps, ça devrait vous épater plus. En fait, c'est bien ce qui épate la science classique - comment ça peut-il
marcher comme ça? Un corps, le vôtre, n'importe quel autre d'ailleurs, corps baladeur, il faut que ça se
suffise. Quelque chose m'y a fait penser, un petit syndrome que j'ai vu sortir de mon ignorance, et qui m'a été
rappelé - si par hasard les larmes tarissaient, l'œil ne marcherait plus très bien. C'est ce que j'appelle les
miracles du corps. Ça se sent tout de suite. Supposez que ça ne pleure plus, que ça ne jute plus, la glande
lacrymale - vous aurez des emmerdements.

Et d'autre pat, c'est un fait que ça pleurniche, et pourquoi diable? - dès que, corporellement, imaginaiement
ou symboliquement, on vous marche sur le pied. On vous *affecte*, on appelle ça comme ça. Quel rapport y a-
t-il entre cette pleurnicherie et le fait de parer à l'imprévu, c'est-à-dire de se barrer? C'est une formule
vulgaire, mais qui dit bien ce qu'elle veut dire, parce qu'elle rejoint exactement le sujet barré, dont ici vous
avez entendu quelque consonance. Le sujet se barre, en effet, je l'ai dit, et plus souvent qu'à son tour.

Constatez là seulement qu'il y a tout avantage à unifier l'expression pour le symbolique, l'imaginaire et le
réel, comme - je vous le dis entre parenthèses - le faisait Aristote, qui ne distinguait pas le mouvement de
l'~≡≡/↗*.*-↘ le changement et la motion dans l'espace, c'était pour lui - mais il ne le savait pas - que le sujet
se barre. Évidemment, il ne possédait

99

pas les vraies catégories, mais quand même, il sentait bien les choses. En d'autres termes, l'important, c'est que tout ça colle assez pour que le corps subsiste, sauf accident comme on dit, externe ou interne. Ce qui veut dire que le corps est pris pour ce qu'il se présente être, un corps fermé.

Qui ne voit que l'âme, ce n'est rien d'autre que son identité supposée, à ce corps, avec tout ce qu'on pense pour l'expliquer? Bref l'âme, c'est ce qu'on pense à propos du corps - du côté du manche.

Et on se rassure à penser qu'il pense de même. D'où la diversité des explications. Quand il est supposé penser secret, il a des sécrétions - quand il est supposé penser concret, il a des concrétions - quand il est supposé penser information, il a des hormones. Et puis encore il s'adonne à l'ADN, à l'Adonis.

Tout cela pour vous amener à ceci, que j'ai quand même annoncé au départ sur le sujet de l'inconscient - parce que je ne parle pas uniquement comme ça, comme on flûte -, il est vraiment curieux qu'il ne soit pas mis en cause dans la psychologie que la structure de la pensée repose sur le langage. Ledit langage - c'est là tout le nouveau de ce terme structure, les autres ils en font ce qu'ils en veulent, mais moi, ce que je fais remarquer, c'est ça - ledit langage comporte une inertie considérable, ce qui se voit à comparer son fonctionnement aux signes qu'on appelle mathématiques, mathèmes, uniquement de ce fait qu'eux se transmettent intégralement. On ne sait absolument pas ce qu'ils veulent dire, mais ils se transmettent. U n'en reste pas moins qu'ils ne se transmettent qu'avec l'aide du langage, et c'est ce qui fait toute la boiterie de l'affaire.

Qu'il y ait quelque chose qui fonde l'être, c'est assurément le corps. Là-dessus, Aristote ne s'y est pas trompé. Des corps, il en a débrouillé beaucoup, un par un, voir l'histoire des animaux. Mais il n'arrive pas, lisez-le bien, à faire le joint avec son affirmation - vous n'avez jamais lu naturellement le *De Anima*, malgré mes supplications - que l'homme pense avec - instrument - son âme, c'est-à-dire, je viens de vous le dire, les mécanismes supposés dont se supporte son corps.

Naturellement, faites attention. C'est nous qui en sommes aux mécanismes, à cause de notre physique - qui est déjà, d'ailleurs, une physique sur une voie de garage, parce que depuis la physique quantique, pour les mécanismes, ça saute. Aristote n'était pas entré dans les défilés du mécanisme. Alors, *l'homme pense avec son âme*, ça veut dire que l'homme, pense avec la pensée d'Aristote. En quoi la pensée est naturellement du côté du manche.

Il est évident qu'on avait quand même essayé de faire mieux. Il y a encore autre chose avant la physique quantique - l'énergétisme et l'idée d'homéostasie. Ce que j'ai appelé l'inertie dans la fonction du langage fait que toute parole est une énergie encore non prise dans une énergétique, parce que cette

énergétique n'est pas commode à mesurer. L'énergétique, c'est faire sortir de l'énergie non pas des quantités, mais des chiffres choisis d'une façon complètement arbitraire, avec lesquels on s'arrange à ce qu'il reste toujours quelque part une constante. Pour l'inertie en question, nous sommes forcés de la prendre au niveau du langage lui-même.

Quel rapport peut-il bien y avoir entre l'articulation qui constitue le langage, et une jouissance qui se révèle être la substance de la pensée, de cette pensée si aisément reflétée dans le monde par la science traditionnelle? Cette jouissance est celle qui fait que Dieu, c'est l'être suprême, et que cet être suprême ne peut, dicit Aristote, rien être d'autre que le lieu d'où se sait quel est le bien de tous les autres. Cela n'a pas grand rapport, n'est-ce pas, avec la pensée, si nous la considérons dominée avant tout par l'inertie du langage. Ce n'est pas très étonnant qu'on n'ait pas su comment serrer, coincer, faire couiner la jouissance en se servant de ce qui paraît le mieux pour supporter l'inertie du langage, à savoir l'idée de la chaîne, des bouts de ficelle autrement dit, des bouts de ficelle qui font des ronds et qui, on ne sait trop comment, se prennent les uns avec les autres.

J'ai déjà une fois avancé devant vous cette notion, et j'essaierai de faire mieux. C'était donc l'année dernière - je m'étonne moi-même, à mesure que j'avance en âge, que les choses de l'année dernière me paraissent il y a cent ans - que j'ai pris pour thème la formule que j'ai cru pouvoir supporter du nœud borroméen - *je te demande de refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça*.

C'est une formule soigneusement adaptée à son effet, comme toutes celles que je profère. Voyez *l'Étourdit*. Je n'ai pas dit *le dire reste oublié* etc., j'ai dit *qu'on dise*. De même ici, je n'ai pas dit *parce que ce n'est que ça*.

Ce n'est pas ça - voilà le cri par où se distingue la jouissance obtenue, de celle attendue. C'est où se spécifie ce qui peut se dire dans le langage. La négation a toute semblance de venir de là. Mais rien de plus.

La structure, pour s'y brancher, ne démontre rien, sinon qu'elle est du texte même de la jouissance, en tant qu'à marquer de quelle distance elle manque, celle dont il s'agirait *si c'était ça*, elle ne suppose pas seulement celle qui serait ça, elle en supporte une autre.

Voilà. Cette dit-mension - je me répète, mais nous sommes dans un domaine où justement la, loi, c'est la répétition - cette dit-mension, c'est le dire de Freud.

C'est même la preuve de l'existence de Freud - dans un certain nombre d'années, il en faudra une. Tout à l'heure je l'ai rapproché d'un petit copain, du Christ. La preuve de l'existence du Christ, elle est évidente, c'est le christianisme. Le christianisme, en fait, c'est accroché là. Enfin, pour l'instant, on a les *Trois Essais sur la sexualité*, auxquels je vous prie de vous

reporter, parce que j'aurai à en faire de nouveau usage sur ce que j'appelle la *dérive* pour traduire *Trieb*, la dérive de la jouissance.

Tout ça, j'y insiste, c'est proprement ce qui a été collabé pendant toute l'antiquité philosophique par l'idée de la connaissance.

Dieu merci, Aristote était assez intelligent pour isoler dans l'intellect agent ce dont il s'agit dans la fonction symbolique. Il a simplement vu que le symbolique, c'est là que l'intellect devait agir. Mais il n'était pas assez intelligent - pas assez parce que n'ayant pas joui de la révélation chrétienne - pour penser qu'une parole, fût-ce la sienne, à désigner ce vous qui ne se supporte que du langage, concerne la jouissance - laquelle pourtant se désigne chez lui métaphoriquement partout.

Toute cette histoire de la matière et de la forme, qu'est-ce que ça suggère comme vieille histoire concernant la copulation! Ça lui aurait permis de voir que ce n'est pas du tout ça, qu'il n'y a pas la moindre connaissance, mais que les jouissances qui en supportent le semblant, c'est quelque chose comme le spectre de la lumière blanche. A cette seule condition qu'on voie que la jouissance dont il s'agit est hors du champ de ce spectre.

Il s'agit de métaphore. Pour ce qu'il en est de la jouissance, il faut mettre la fausse finalité comme répondant à ce qui n'est que pure fallace d'une jouissance qui serait adéquate au rapport sexuel. A ce titre, toutes les jouissances ne sont que des rivales de la finalité que ça serait si la jouissance avait le moindre rapport avec le rapport sexuel.

4

Je vais en remettre une petite coulée sur le Christ, parce que c'est un personnage important, et parce que ça vient là pour commenter le baroque. Ce n'est pas pour rien qu'on dit que mon discours participe du baroque.

Je vais poser une question - quelle importance peut-il y avoir dans la doctrine chrétienne à ce que le Christ ait une âme? Cette doctrine ne parle que de l'incarnation de Dieu dans un corps, et suppose bien que la passion soufferte en cette personne ait fait la jouissance d'une autre. Mais il n'y a rien qui ici manque, pas d'âme notamment.

Le Christ, même ressuscité, vaut par son corps, et son corps est le truchement par où la communion à sa présence est incorporation - pulsion orale - dont l'épouse du Christ, Église comme on l'appelle, se contente fort bien, n'ayant rien à attendre d'une copulation.

Dans tout ce qui a déferlé des effets du christianisme, dans l'art notamment - c'est en cela que je rejoins ce baroque dont j'accepte d'être habillé - tout est exhibition de corps évoquant la jouissance - croyez-en le témoignage de quelqu'un qui revient d'une orgie d'églises en Italie. A la copulation près. Si elle n'est pas présente, ce n'est pas pour des prunes.

102

Elle est aussi hors champ qu'elle l'est dans la réalité humaine, qu'elle sustente pourtant des fantasmes dont elle est constituée.

Nulle part, dans aucune aire culturelle, cette exclusion ne s'est avouée de façon plus nue. Je dirai un peu plus - ne croyez pas que mes dires, je ne vous les dose pas - j'irai jusque-là, à vous dire que, nulle part comme dans le christianisme, l'œuvre d'art comme telle ne s'avère de façon plus patente pour ce qu'elle est de toujours et partout - obscénité.

La dit-mension de l'obscénité, voilà ce par quoi le christianisme ravive la religion des hommes. Je ne vais pas vous donner une définition de la religion, parce qu'il n'y a pas plus d'histoire de la religion que d'histoire de l'art. *Les religions*, c'est comme *les arts*, c'est une poubelle, car ça n'a pas la moindre homogénéité.

Il y a quand même quelque chose dans ces ustensiles qu'on fabrique à qui mieux mieux. Ce dont il s'agit, c'est pour ces êtres qui de nature parlent, l'urgence que constitue qu'ils aillent au déduit amoureux sous des modes exclus de ce que je pourrais appeler - si c'était concevable, au sens que, j'ai donné tout à l'heure au mot *âme*, à savoir ce qui fait que ça fonctionne - l'âme de la copulation. J'ose supporter de ce mot ce qui, à les y pousser effectivement si ça était l'âme de la copulation, serait élaborable par ce que j'appelle une physique, qui dans l'occasion n'est rien que ceci - une pensée supposable au penser.

Il y a là un trou, et ce trou s'appelle l'Autre. Du moins est-ce ainsi que j'ai cru pouvoir le dénommer, l'Autre en tant que lieu où la parole, d'être déposée - vous ferez attention aux résonances - fonde la vérité, et avec elle le pacte qui supplée à l'inexistence du rapport sexuel, en tant qu'il serait pensé, pensé pensable autrement dit, et que le discours ne serait pas réduit à ne partir - si vous vous souvenez du titre d'un de mes séminaires - que du semblant.

Que la pensée n'agisse dans le sens d'une science qu'à être supposée au penser, c'est-à-dire que l'être soit supposé penser, c'est ce qui fonde la tradition philosophique à partir de Parménide. Parménide avait tort et Héraclite raison. C'est bien ce qui se signe à ce que, au fragment 93, Héraclite énonce – [phrase en grec] *il n'avoue ni ne cache, il signifie*, remettant à sa place le discours du manche lui-même – [phrase en grec], *le prince*, le manche, *qui vaticine à Delphes*.

Vous savez l'histoire folle, celle qui fait quant à moi le délire de mon admiration? Je me mets en huit par terre quand je lis Saint Thomas. Parce que c'est rudement bien foutu. Pour que la philosophie d'Aristote ait été par Saint Thomas réinjectée dans ce qu'on pourrait appeler la conscience chrétienne si ça avait un sens, c'est quelque chose qui ne peut s'expliquer que parce que - enfin, c'est comme les psychanalystes - les chrétiens ont horreur de ce qui leur a été révélé. Et ils ont bien raison.

Cette béance inscrite au statut même de la jouissance en tant que dit mention du corps, chez l'être parlant, voilà ce qui rejaillit avec Freud par ce test - je ne dis rien de plus - qu'est l'existence de la parole. Là où ça parle, ça jouit. Et ça ne veut pas dire que ça sache rien, parce que, quand même, jusqu'à nouvel ordre, l'inconscient ne nous a rien révélé sur la physiologie du système nerveux, ni sur le fonctionnement du bandage, ni sur l'éjaculation précoce.

Pour en finir avec cette histoire de la vraie religion, je pointerai, pendant qu'il en est encore temps, que Dieu ne se manifeste que des écritures qui sont dites saintes. Elles sont saintes en quoi? - en ce qu'elles ne cessent pas de répéter l'échec - lisez Salomon, c'est le maître des maîtres, c'est le *senti-maître*, un type dans mon genre - l'échec des tentatives d'une sagesse dont l'être serait le témoignage.

Tout cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu des trucs de temps en temps, grâce auxquels la jouissance - sans elle, il ne saurait y avoir de sagesse - a pu se croire venue à cette fin de satisfaire la pensée de l'être. Seulement voilà - jamais cette fin n'a été satisfaite qu'au prix d'une castration.

Dans le taoïsme par exemple - vous ne savez pas ce que c'est, très peu le savent, mais moi, je l'ai pratiqué, j'ai pratiqué les textes bien sûr - l'exemple en est patent dans la pratique même du sexe. Il faut retenir son foutre, pour être bien. Le bouddhisme, lui, est l'exemple trivial par son renoncement à la pensée elle-même. Ce qu'il y a de mieux dans le bouddhisme, c'est le zen, et le zen, ça consiste à ça - à te répondre par un aboie-ment, mon petit ami. C'est ce qu'il y a de mieux quand on veut naturellement sortir de cette affaire infernale, comme disait Freud.

La fabulation antique, la mythologie comme vous appelez ça - Claude Lévi-Strauss aussi appelle ça comme ça - de l'aire méditerranéenne - qui est justement celle à laquelle on ne touche pas, parce que c'est la plus foisonnante, et surtout parce qu'on en a fait de tels jus qu'on ne sait plus par quel bout la prendre -, la mythologie est parvenue aussi à quelque chose dans le genre de la psychanalyse.

Les dieux, il y en avait à la pelle, des dieux, il suffisait de trouver le bon, et ça faisait ce truc contingent qui fait que quelquefois, après une analyse, nous aboutissons à ce qu'un chacun' baise convenablement sa une chacune. C'étaient quand même des dieux, c'est-à-dire des représentations un peu consistantes de l'Autre. Passons sur la faiblesse de l'opération analytique.

Chose très singulière, cela est si parfaitement compatible avec la croyance chrétienne que de ce polythéisme nous avons vu la renaissance, à l'époque épinglée du même nom.

Je vous dis tout ça parce que justement je reviens des musées, et qu'en somme la contre-réforme, c'était revenir aux sources, et que le baroque, c'en est l'étalage.

Le baroque, c'est la régulation de l'âme par la scopie corporelle.

Il faudrait une fois - je ne sais pas si j'aurai jamais le temps - parler de la musique, dans les marges. Je parle seulement pour l'heure de ce qui se voit dans toutes les églises d'Europe, tout ce qui s'accroche aux murs, tout ce qui croule, tout ce qui délire, tout ce qui délire. Ce que j'ai appelé tout l'heure l'obscénité - mais exaltée.

Je me demande, pour quelqu'un qui vient du tin fond de la Chine, quel effet ça doit pouvoir lui faire, ce ruissellement de représentations de martyrs. Et je dirai que ça se renverse. Ces représentations sont elles-mêmes martyres - vous savez que *martyr* veut dire témoin - d'une souffrance plus ou moins pure. C'était là notre peinture jusqu'à ce qu'on ait fait le vide en commençant sérieusement à s'occuper de petits carrés.

Il y a là une réduction de l'espèce humaine - ce nom, *humaine*, résonne comme *humeur malsaine*, il y a un reste qui fait *malheur*. Cette réduction, c'est le terme par où l'Eglise entend porter l'espèce, justement, jusqu'à la fin des temps. Et elle est si fondée dans la béance propre à la sexualité de l'être parlant, qu'elle risque d'être au moins aussi fondée, disons, - parce que je ne veux pas désespérer de rien - que l'avenir de la science.

L'avenir de la science, c'est le titre qu'a donné à un de ses bouquins cet autre cureton qui s'appelait Ernest Renan, et qui était un serviteur de la vérité, lui aussi, à tout crin. Il n'en exigeait qu'une chose - mais c'était absolument premier, sans quoi c'était la panique - qu'elle n'ait aucune conséquence.

L'économie de la jouissance, voilà ce qui n'est pas encore près du bout de nos doigts. Ça aurait son petit intérêt qu'on y arrive. Ce qu'on peut en voir à partir du discours analytique, c'est que, peut-être, on a une petite chance de trouver quelque chose là-dessus, de temps en temps, par des voies essentiellement contingentes.

Si mon discours d'aujourd'hui n'était pas quelque chose d'absolument, d'entièrement négatif, je tremblerais d'être rentré dans le discours philosophique. Quand même, puisque nous avons déjà vu quelques sagesses qui ont duré un petit bout de temps, pourquoi ne retrouverait-on pas avec le discours analytique, quelque chose qui donnerait aperçu d'un truc précis? Après tout, qu'est-ce que l'énergétique si ce n'est aussi un truc mathématique? Le truc analytique ne sera pas mathématique. C'est bien pour ça que le discours de l'analyse se distingue du discours scientifique.

Enfin, cette chance, mettons-la sous le signe d'au petit bonheur - *encore*.

8 MAI 1973.

X RONDS DE FICELLE

J'ai rêvé cette nuit que, quand je venais ici, il n'y avait personne.

C'est où se confirme le caractère de vœu du rêve. Malgré que j'étais assez outré, que cela ne doive servir à rien, puisque je me souvenais aussi dans mon rêve que j'avais travaillé jusqu'à quatre heures et demie du matin, c'était quand même la satisfaction d'un vœu, à savoir que dès lors, je n'avais plus qu'à me les rouler.

I

Je vais dire - c'est ma fonction - je vais dire une fois de plus - parce que je me répète - ce qui est de mon dire, et qui s'énonce - *il n'y a pas de métalangage*.

Quand je dis ça, ça veut dire, apparemment - pas de langage de l'être. Mais y a-t-il l'être? Comme je l'ai fait remarquer la dernière fois, ce que je dis, c'est ce qu'il n'y a pas. L'être est, comme on dit, et le non-être n'est pas. Il y a, ou il n'y a pas. Cet être, on ne fait que le supposer à certains mots - individu par exemple, ou substance. Pour moi, ce n'est qu'un fait de dit.

Le mot sujet que j'emploie prend dès lors un accent différent.

Je me distingue du langage de l'être. Cela implique qu'il puisse y avoir

fiction de mot - je veux dire, à partir du mot. Et comme peut être certains s'en souviennent, c'est de là que je suis parti quand j'ai parlé de l'éthique.

Ce n'est pas parce que j'ai écrit des choses qui font fonction de formes du langage que j'assure pour autant l'être du métalangage. Car, cet être

107

il faudrait que je le présente comme subsistant par soi, par soi tout seul, comme le langage de l'être.

La formalisation mathématique est notre but, notre idéal. Pourquoi? - parce que seule elle est mathème, c'est-à-dire capable de se transmettre intégralement. La formalisation mathématique, c'est de l'écrit, mais qui ne subsiste que si j'emploie à le présenter la langue dont j'use. C'est là qu'est l'objection - nulle formalisation de la langue n'est transmissible sans l'usage de la langue elle-même. C'est par mon dire que cette formalisation, idéal métalangage, je la fais ex-sister. C'est ainsi que le symbolique ne se confond pas, loin de là, avec l'être, mais qu'il subsiste comme ex-sistence du dire. C'est ce que j'ai souligné, dans le texte dit l'Étourdit, de dire que le symbolique ne supporte que l'ex-sistence.

En quoi? C'est une des choses essentielles que j'ai dites la dernière fois - l'analyse se distingue entre tout ce qui a été produit jusqu'alors du discours, de ce qu'elle énonce ceci, qui est l'os de mon enseignement, que je parle sans le savoir. Je parle avec mon corps, et ceci sans le savoir. Je dis donc toujours plus que je n'en sais. C'est là que j'arrive au sens du mot sujet dans le discours analytique. Ce qui parle sans le savoir me fait je, sujet du verbe. Ça ne suit pas à me faire être. Ça n'a rien à faire avec ce que je suis forcé de mettre dans l'être - suffisamment de savoir pour se tenir, mais pas une goutte de plus.

C'est ce que, jusqu'alors, on a appelé la forme. Dans Platon, la forme, c'est ce savoir qui remplit l'être. La forme n'en sait pas plus qu'elle ne dit. Elle est réelle, en ce sens qu'elle tient l'être dans sa coupe, mais à ras bord. Elle est le savoir de l'être. Le discours de l'être suppose que l'être soit, et c'est ce qui le tient.

Il y a du rapport d'être qui ne peut pas se savoir. C'est lui dont, dans mon enseignement, j'interroge la structure, en tant que ce savoir - je viens de le dire - impossible est par là interdit. C'est ici que je joue de l'équivoque - ce savoir impossible est censuré, défendu, mais il ne l'est pas si vous écrivez convenablement l'inter-dit, il est dit entre les mots, entre les lignes. Il s'agit de dénoncer à quelle sorte de réel il nous permet l'accès.

Il s'agit de montrer où va sa mise en forme, ce métalangage qui n'est pas, et que je fais ex-sister. Sur ce qui ne peut être démontré, quelque chose pourtant peut être dit de vrai. C'est ainsi que s'ouvre cette sorte de vérité, la seule qui nous soit accessible, et qui porte, par exemple, sur le non savoir-faire.

Je ne sais pas comment m'y prendre, pourquoi pas le dire, avec la vérité - pas plus qu'avec la femme. J'ai dit que l'une et l'autre, au moins pour l'homme, c'était la même chose. Ça fait le même embarras. Il se trouve cet accident que j'ai du goût aussi bien pour l'une que pour l'autre, malgré tout ce qu'on en dit.

Cette discordance du savoir et de l'être, c'est ce qui est notre sujet. n'empêche pas que l'on peut dire aussi qu'il n'y en a pas, de discordance, quant à ce qui mène le jeu, selon mon titre de cette année, *encore*. C'est l'insuffisance du savoir par quoi nous sommes *encore* pris. Et c'est par là que ce jeu *d'encore* se mène - non pas qu'à en savoir plus il nous mènerait mieux, mais peut-être y aurait-il meilleure jouissance, accord de la jouissance et de sa fin.

Or, la fin de la jouissance - c'est ce que nous enseigne tout ce qu'articule Freud de ce qu'il appelle inconsidérément pulsions partielles - la fin de la jouissance est à côté de ce à quoi elle aboutit, c'est à savoir que nous nous reproduisons.

Le *je* n'est pas un être, c'est un supposé à ce qui parle. Ce qui parle n'a à faire qu'avec la solitude, sur le point du rapport que je ne puis définir qu'à dire comme je l'ai fait qu'il ne peut-pas s'écrire. Cette solitude, elle, de rupture du savoir, non seulement elle peut s'écrire, mais elle est même ce qui s'écrit par excellence, car elle est ce qui d'une rupture de l'être laisse trace.

C'est ce que j'ai dit dans un texte, certes non sans imperfections, que j'ai appelé *Lituraterre*. *La nuée du langage* - me suis-je exprimé métaphoriquement - *fait écriture*. Qui sait si le fait que nous pouvons lire ces ruisseaux que je regardais sur la Sibérie comme trace métaphorique de l'écriture n'est pas lié - lier et lire, c'est les mêmes lettres, faites-y attention - à quelque chose qui va au-delà de l'effet de pluie, dont il n'y a aucune chance que l'animal le lise comme tel? Bien plutôt est-il lié à cette forme d'idéalisme que je voudrais vous faire entrer dans la tête - non pas certes celui que professe Berkeley, à vivre dans un temps où le sujet avait pris son indépendance, non pas celui qui tient que tout ce que nous connaissons soit représentation, mais bien plutôt cet idéalisme qui ressortit à l'impossible d'inscrire la relation sexuelle entre deux corps de sexe différent.

C'est par là que se fait l'ouverture par quoi c'est le monde qui vient à nous faire son partenaire. C'est le corps parlant en tant qu'il ne peut réussir à se reproduire que grâce à un malentendu de sa jouissance. C'est dire qu'il ne se reproduit que grâce à un ratage de ce qu'il veut dire, car ce qu'il veut dire - à savoir, comme le dit bien le français, son sens - c'est sa jouissance effective. Et c'est à la rater qu'il se reproduit - c'est-à-dire à baiser.

C'est justement ça qu'il ne veut pas faire, en fin de compte. La preuve, c'est que, quand on le laisse tout seul, il sublime tout le temps à tour de bras, il voit la Beauté, le Bien - sans compter le Vrai, et c'est encore là, comme je viens de vous le dire, qu'il est le plus près de ce dont il s'agit. Mais ce qui est vrai, c'est que le partenaire de l'autre sexe reste l'Autre. C'est donc à rater sa jouissance qu'il réussit à être encore reproduit sans

rien savoir de ce qui le reproduit. Et notamment - cela est dans Freud parfaitement sensible, bien sûr ce n'est qu'un bafouillage, mais nous ne pouvons pas faire mieux - il ne sait pas si ce qui le reproduit, c'est la vie ou la mort.

Il me faut pourtant dire ce qu'il y a de métalangage, et en quoi il se confond avec la trace laissée par le langage. Car c'est par là que le sujet fait retour à la révélation du corrélat de la langue, qui est ce savoir en plus de l'être, et pour lui sa petite chance d'aller à l'Autre, à son être, dont j'ai fait remarquer la dernière fois - c'est le second point essentiel - qu'il ne veut rien savoir. Passion de l'ignorance.

C'est bien pour ça que les deux autres passions sont celles qui s'appellent l'amour - qui n'a rien à faire, contrairement à ce que la philosophie a élucubré, avec le savoir - et la haine, qui est bien ce qui s'approche le plus de l'être, que j'appelle l'ex-sister. Rien ne concentre plus de haine que ce dire où se situe l'ex-sistence.

L'écriture donc est une trace où se lit un effet de langage. C'est ce qui se passe quand vous gribouillez quelque chose.

Moi aussi je ne m'en prive certes pas, puisque c'est avec ça que je prépare ce que j'ai à dire. Il est remarquable qu'il faille, de (écriture, s'assurer. Ce n'est pourtant pas le métalangage, quoiqu'on puisse lui faire remplir une fonction qui y ressemble. Cet effet n'en reste pas moins second au regard de l'Autre où le langage s'inscrit comme vérité. Car rien de ce que je pourrais au tableau vous écrire des formules générales qui lient, au point où nous en sommes, l'énergie à la matière, par exemple les dernières formules d'Einstein, rien ne tiendra de tout ça, si je ne le soutiens pas d'un dire qui est celui de la langue, et d'une pratique qui est celle de gens qui donnent des ordres au nom d'un certain savoir.

Je reprends. Quand vous gribouillez et moi aussi, c'est toujours sur une page et c'est avec des lignes, et nous voilà plongés tout de suite dans l'histoire des dimensions.

2

Ce qui coupe une ligne, c'est le point. Comme le point a zéro dimension, la ligne sera définie d'en avoir une. Comme ce que coupe la ligne, c'est une surface, la surface sera définie d'en avoir deux. Comme ce que coupe la surface c'est l'espace, l'espace en aura trois.

C'est là que prend sa valeur le petit signe que j'ai écrit au tableau.

Ça a tous les caractères d'une écriture, ça pourrait être une lettre. Seulement, comme vous écrivez cursivement, il ne vous vient pas à l'idée d'arrêter la ligne avant qu'elle en rencontre une autre, pour la faire passer dessous,

ou plutôt pour la supposer passer dessous, parce que dans l'écriture il s'agit de tout autre chose que de l'espace à trois dimensions.

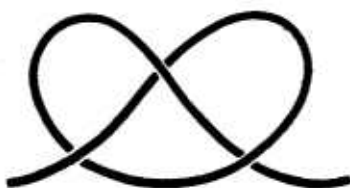


Figure 1

Sur cette figure, lorsqu'une ligne est coupée par une autre, ça veut dire qu'elle passe sous elle. Ce qui se produit ici, à ceci près qu'il n'y a qu'une ligne. Mais quoiqu'il n'y en ait qu'une seule, ça se distingue d'un simple rond, car cette écriture vous représente la mise-à-plat d'un nœud. Ainsi cette ligne, cette ficelle, est bien autre chose que la ligne que nous avons définie tout à l'heure au regard de l'espace comme une coupure et qui fait un trou, c'est-à-dire sépare un intérieur et un extérieur.

Cette ligne nouvelle ne s'incarne pas si facilement dans l'espace. La preuve, c'est que la ficelle idéale, la plus simple, ça serait un tore. Et on a mis très longtemps à s'apercevoir, grâce à la topologie, que ce qui s'enferme dans un tore n'a absolument rien à voir avec ce qui s'enferme dans une bulle.

Quoi que vous fassiez avec la surface d'un tore, vous ne ferez pas un nœud. Mais par contre, avec le lieu du tore, comme ceci vous le démontre, vous pouvez faire un nœud. C'est en quoi, permettez-moi de vous le dire, le tore c'est la raison, puisque c'est ce qui permet le nœud.

C'est bien en quoi ce que je vous montre maintenant, qui est un tore tortillé, est l'image, aussi sec que je peux vous la donner, de ce que j'ai évoqué l'autre jour comme la trinité, une et trois d'un seul jet.

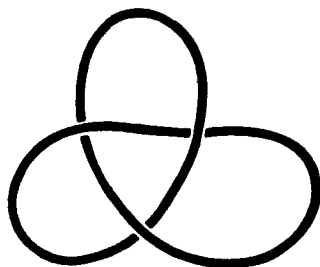


Figure 2

Il n'en reste pas moins que c'est à en refaire trois tores, par le petit truc que je vous ai déjà montré sous le nom de nœud borroméen, que nous allons pouvoir opérer sur le premier nœud. Naturellement, il y en a qui

n'étaient pas là quand j'ai parlé, l'année dernière, vers février, du nœud borroméen. Nous allons tâcher aujourd'hui de vous faire sentir l'importance de cette histoire, et en quoi elle a affaire à l'écriture, pour autant que je l'ai définie comme ce que laisse de trace le langage.

Avec le nœud borroméen, nous avons à faire avec ce qui ne se voit nulle part, à savoir un vrai rond de ficelle. Figurez-vous que, quand on trace une ficelle, on n'arrive jamais à ce que sa trame joigne ses deux bouts. Pour que vous ayez un rond de ficelle, il faut que vous fassiez un nœud, nœud marin de préférence. Faisons avec notre ficelle ce nœud marin.

Voilà. Grâce au nœud marin, nous avons là, vous le voyez, un rond de ficelle. Nous allons en faire deux autres. Le problème alors posé par le nœud borroméen est celui-ci - comment faire, quand vous avez fait vos ronds de ficelle, pour que ces trois ronds de ficelle tiennent ensemble, et de façon telle que, si vous en coupez un, tous les trois soient libres?

Trois, ce n'est rien encore. Car le vrai problème, le problème général, c'est de faire qu'avec un nombre quelconque de ronds de ficelle, , quand vous en coupez un, tous les autres sans exception soient libres, indépendants.

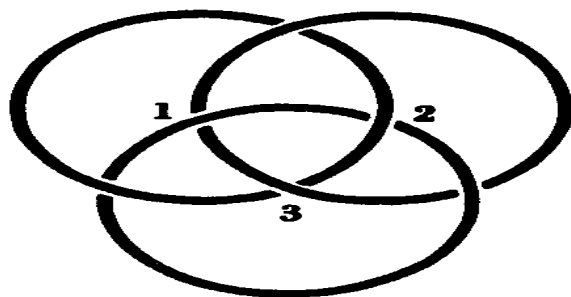


Figure 3

Voici le nœud borroméen - je l'ai déjà, l'année dernière, mis au tableau. Il vous est facile de voir que deux ronds de ficelle ne sont pas noués l'un à l'autre, et que c'est uniquement par le troisième qu'ils se tiennent.

Faites bien attention ici - ne restez pas captivés par cette image. Je vais vous montrer un autre moyen de résoudre le problème.

Voilà un rond de ficelle. En voilà un autre. Vous passez le second rond dans le premier, et vous le pliez. Figure 4.

Il supra dès lors que dans un troisième rond vous preniez le second pour que les trois soient noués - noués de telle sorte qu'il suffît bien que vous en sectionniez un pour que les deux autres soient libres. Figure 5.

Après le premier pliage, vous pourriez avec le troisième rond faire un pliage nouveau, et le prendre dans un quatrième.

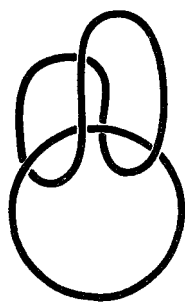


Figure 4

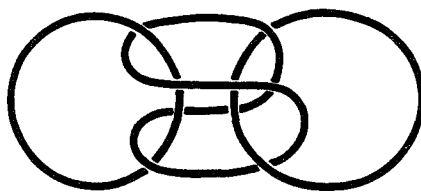


Figure 5

Avec quatre comme avec trois, il suffit de couper un des nœuds pour que tous les autres soient libres. Vous pouvez en mettre un nombre absolument infini, ce sera toujours vrai. La solution est donc absolument générale, et l'enfilade aussi longue que vous voudrez.

Dans cette chaîne, quelle qu'en soit la longueur, un premier et un dernier se distinguent des autres chaînons - alors que les ronds médians, repliés, ont tous, comme vous le voyez sur la figure q., forme d'oreilles, les extrêmes, eux, sont ronds simples.

Rien ne nous empêche de confondre le premier et le dernier, en repliant l'un et le prenant dans l'autre. La chaîne dès lors se ferme. Figure 6.

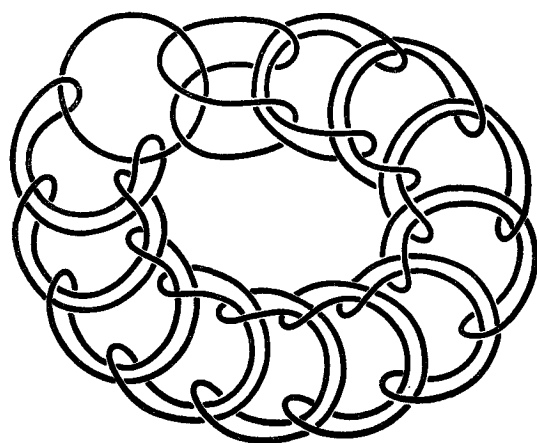


Figure 6

La résorption en un des deux extrêmes laisse pourtant une trace - dans la chaîne des médians, les brins sont affrontés deux à deux, alors que, là où elle se boucle sur le rond simple, unique maintenant, quatre brins sont de chaque côté affrontés à un, celui du cercle.

Cette trace peut certes être effacée - vous obtenez alors une chaîne homogène de ronds pliés.

II3

Pourquoi ai-je fait intervenir dans l'ancien temps le nœud borroméen? C'était pour traduire la formule *je te demande* - quoi? - *de refuser* - quoi? - *ce que je t'offre* - pourquoi? - *parce que ce n'est pas ça* - ça, vous savez ce que c'est, c'est l'objet *a*. L'objet *a* n'est aucun être. L'objet *a*, c'est ce que suppose de vide une demande, dont ce n'est qu'à la situer par la métonymie, c'est-à-dire par la pure continuité assurée du commencement à la fin de la phrase, que nous pouvons imaginer ce qu'il peut en être d'un désir qu'aucun être ne supporte. Un désir sans autre substance que celle qui s'assure des nœuds mêmes.

Énonçant cette phrase, *je te demande de refuser ce que je t'offre*, je n'ai pu la motiver que de ce : *ce n'est pas ça*, que j'ai repris la dernière fois.

Ce n'est pas, ça veut dire que dans le désir de toute demande, il n'y a que la requête de l'objet *a*, de l'objet qui viendrait satisfaire la jouissance - laquelle serait alors la *Lustbefriedigung* supposée dans ce qu'on appelle improprement dans le discours psychanalytique la pulsion génitale, celle où s'inscrirait un rapport qui serait le rapport plein, inscriptible, de l'un avec ce qui reste irréductiblement l'Autre. J'ai insisté sur ceci, que le partenaire de ce *je* qui est le sujet, sujet de toute phrase de demande, est non pas l'Autre, mais ce qui vient se substituer à lui sous la forme de la cause du désir - que j'ai diversifié en quatre, en tant qu'elle se constitue diversement, selon la découverte freudienne, de l'objet de la succion, de l'objet de l'excrétion, du regard et de la voix. C'est en tant que substituts de l'Autre, que ces objets sont réclamés, et sont faits cause du désir.

Il semble que le sujet se représente les objets inanimés en fonction de ceci qu'il n'y a pas de relation sexuelle. Il n'y a que les corps parlants, ai-je dit, qui se font une idée du monde comme tel. Le monde, le monde de l'être plein de savoir, ce n'est qu'un rêve, un rêve du corps en tant qu'il parle, car il n'y a pas de sujet connaissant. Il y a des sujets qui se donnent des corrélats dans l'objet *a*, corrélats de parole jouissante en tant que jouissance de parole. Que coince-t-elle d'autre que d'autres Uns?

Je vous l'ai fait remarquer tout à l'heure, la bilobulation, la transformation par pliage du rond de ficelle en deux oreilles peut se faire de façon strictement symétrique. C'est même ce qui se passe dès qu'on arrive au niveau de quatre. Eh bien! de même, la réciprocité entre le sujet et l'objet *a* est totale.

Pour tout être parlant, la cause de son désir est strictement, quant à la structure, équivalente, si je puis dire, à sa pliure, c'est-à-dire à ce que j'ai appelé sa division de sujet. C'est ce qui nous explique que, si longtemps, le sujet a pu croire que le monde en savait autant que lui. Le monde est

symétrique du sujet, le monde de ce que j'ai appelé la dernière fois la pensée est l'équivalent, l'image miroir, de la pensée. C'est bien pourquoi il n'y a rien eu que fantasme quant à la connaissance jusqu'à l'avènement de la science la plus moderne.

Ce fonctionnement en miroir est bien ce qui a permis cette échelle des êtres qui supposait dans un être, dit être suprême, le bien de tous. Ce qui est aussi bien l'équivalent de ceci, que l'objet *a* peut être dit, comme son nom l'indique, *a*-sexué. L'Autre ne se présente pour le sujet que sous une forme *a*-sexuée. Tout ce qui a été le support, le support-substitut, le substitut de l'Autre sous la forme de l'objet de désir, est *a*-sexué.

C'est en quoi l'Autre comme tel reste - non sans que nous puissions y avancer un peu plus - reste dans la théorie freudienne un problème, celui qui s'est exprimé dans la question que répétait Freud - *Que veut la femme ?* -, la femme étant dans l'occasion l'équivalent de la vérité. C'est en quoi cette équivalence que j'ai produite est justifiée.

Est-ce que ça vous éclaire sur l'intérêt qu'il y a à partir du rond de ficelle? Le dit rond est certainement la plus éminente représentation de l'Un, en ce sens qu'il n'enferme qu'un trou. C'est d'ailleurs en quoi un vrai, rond de ficelle est très difficile à fabriquer. Le rond de ficelle dont j'use est même mythique puisqu'on ne fabrique pas de rond de ficelle fermé.

Mais encore, qu'en faire, de ce nœud borroméen? Je vous réponds qu'il peut nous servir à nous représenter cette métaphore si répandue pour exprimer ce qui distingue l'usage du langage - la chaîne précisément.

Remarquons que, contrairement aux ronds de ficelle, des éléments de chaîne, ça se forge. Il n'est pas très difficile d'imaginer comment - on tord du métal jusqu'au moment où on arrive à le souder. Sans doute n'est-ce pas un support simple, car, pour qu'il puisse représenter adéquatement l'usage du langage, il faudrait dans cette chaîne faire des chaînons qui iraient s'accrocher à un autre chaînon un peu plus loin avec deux ou trois chaînons flottants intermédiaires. Il faudrait aussi comprendre pourquoi une phrase a une durée limitée. Cela, la métaphore ne peut pas nous le donner.

Voulez-vous un exemple qui vous montre à quoi peut servir cette enfilade de nœuds pliés qui redeviennent indépendants pour peu qu'on en coupe un seul? Il n'est pas très difficile d'en trouver un, et, pas pour rien, dans la psychose. Souvenez-vous de ce qui peuple hallucinatoirement la solitude de Schreber - *Nun will ich mich...* maintenant je vais me... Ou encore - *Sie sollen nämlich...* vous devez quant à vous... Ces phrases interrompues, que j'ai appelées messages de code, laissent en suspens je ne sais quelle substance. On perçoit là l'exigence d'une phrase, quelle qu'elle soit, qui soit telle qu'un de ses chaînons, de manquer, libère tous les autres, soit leur retire le Un.

II5

N'est-ce pas là le meilleur support que nous puissions donner de ce par quoi procède le langage mathématique ?

Le propre du langage mathématique, une fois qu'il est suffisamment repéré quant à ses exigences de pure démonstration, est que tout ce qui s'en avance, non pas tant dans le commentaire parlé que dans le maniement même des lettres, suppose qu'il suffit qu'une ne tienne pas pour que toutes les autres non seulement ne constituent rien de valable par leur agencement, mais se dispersent. C'est en quoi le nœud borroméen est la meilleure métaphore de ceci, que nous ne procédons que de l'Un.

L'Un engendre la science. Non pas au sens de l'un de la mesure. Ce n'est pas ce qui se mesure dans la science, contrairement à ce qu'on croit, qui est l'important. Ce qui distingue la science moderne de la science antique, laquelle se fonde de la réciprocité entre le *voÿç* et le monde, entre ce qui pense et ce qui est pensé, c'est justement la fonction de l'Un. De l'Un, en tant qu'il n'est là, pouvons-nous supposer, que pour représenter la solitude – le fait que l'Un ne se noue véritablement avec rien de ce qui semble à l'Autre sexuel. Tout au contraire de la chaîne, dont les Uns sont tous faits de la même façon, de n'être rien d'autre que de l'Un.

Y Quand j'ai dit - *Ya d' l' Un*, quand j'y ai insisté, quand j'ai vraiment piétiné ça comme un éléphant pendant toute l'année dernière, vous voyez ce à quoi je vous introduisais.

Comment situer dès lors la fonction de l'Autre ? Comment, si, jusqu'à un certain point, c'est simplement des nœuds de l'Un que se supporte ce qui reste de tout langage quand il s'écrit, comment poser une différence ? Car il est clair que l'Autre ne s'additionne pas à l'Un. L'Autre seulement s'en différencie. S'il y a quelque chose par quoi il participe à l'Un, ce n'est pas de s'additionner. Car l'Autre - comme je l'ai dit déjà, mais il n'est pas sûr que vous l'ayez entendu - c'est l'Un-en-moins.

C'est pour ça que, dans tout rapport de l'homme avec une femme - celle qui est en cause -, c'est sous l'angle de l'Une-en-moins qu'elle doit être prise. Je vous avais déjà indiqué ça à propos de Don Juan, mais, bien entendu, il n'y a qu'une seule personne qui s'en soit aperçue, ma fille nommément.

4

Il ne suffit pas d'avoir trouvé une solution générale au problème des nœuds borroméens pour un nombre infini de nœuds borroméens. Il faudrait que nous ayons le moyen de montrer que c'est la seule solution.

Or, nous en sommes à ceci que, jusqu'à ce jour, il n'y a aucune théorie des nœuds. Aux nœuds ne s'applique jusqu'à ce jour aucune formalisation mathématique qui permette, en dehors de quelques petites fabrications

II6

telles que celles que je vous ai montrées, de prévoir qu'une solution comme celle que je viens de donner n'est pas simplement ex-sistente, mais nécessaire, qu'elle ne cesse pas - comme je définis le nécessaire - de s'écrire. Je vais vous le montrer tout de suite. Il suffit que je vous fasse ça.

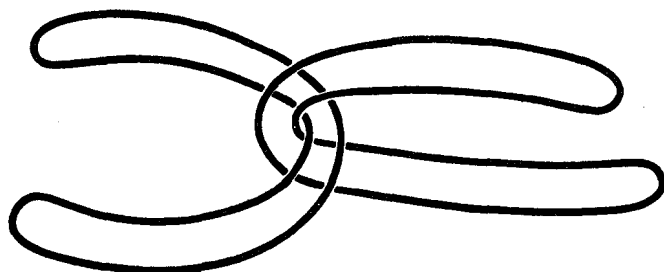


Figure 7

Je viens de faire passer deux de ces ronds l'un dans l'autre d'une façon telle qu'ils font ici, non pas du tout ce repliage que je vous ai montré tout à l'heure, mais simplement un nœud marin. Vous voyez tout de suite que, sans difficulté aucune, je peux, d'un côté ou de l'autre, poursuivre l'opération en faisant autant de nœuds marins que je veux, avec tous les ronds de ficelle du monde.

Je peux ici encore fermer la chaîne, enlever donc à ses éléments la séparabilité qu'ils ont jusqu'alors conservée. Je passe un troisième rond conjoignant les deux bouts de la chaîne.

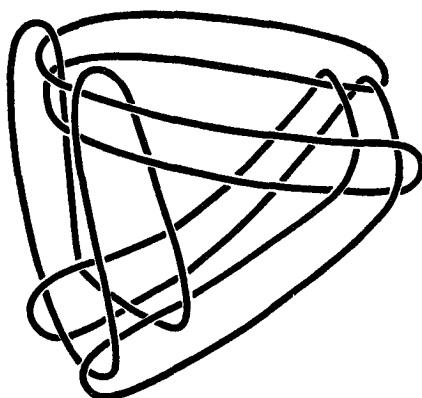


Figure 8

Voilà sans aucun doute une solution tout aussi valable que la première. Le nœud jouit de la propriété borroméenne - que je sectionne l'un quelconque des ronds que j'aurai ainsi agencés, tous les autres du même coup seront libres.

II7

Aucun des ronds n'est ici d'un type différent des autres. Il n'y a aucun point privilégié, et la chaîne est strictement homogène. Vous sentez bien qu'il n'y a aucune analogie topologique entre les deux façons de nouer des ronds de ficelle que je vous ai montrées. Il y a ici, avec les nœuds marins, une topologie que nous pourrions dire de torsion par rapport à la précédente, qui serait simplement de flexion. Mais il ne serait pas contradictoire de prendre les ronds pliés dans un nœud marin.

Dès lors, vous voyez que la question se pose de savoir comment mettre une limite aux solutions du problème borroméen. Je laisse la question ouverte.

Il s'agit pour nous, vous l'avez compris, d'obtenir le modèle de la formalisation mathématique. La formalisation n'est rien d'autre que la substitution à un nombre quelconque d'uns, de ce qu'on appelle une lettre. Car, que vous écriviez que l'inertie, c'est ;

mv^2 , qu'est-ce que ça veut dire? - sinon que, quelque soit le nombre d'uns que vous mettiez sous

2

chacune de ces lettres, vous êtes soumis à un certain nombre de lois, lois de groupe, addition, multiplication, etc.

Voilà les questions que j'ouvre, qui sont faites pour vous annoncer ce que j'espère pouvoir vous transmettre concernant ce qui s'écrit.

Ce qui s'écrit, en somme, qu'est-ce que ça serait? Les conditions de la jouissance. Et ce qui se compte, qu'est-ce que ça serait? Les résidus de la jouissance. Car cet a-sexué, n'est-ce pas à le conjoindre avec ce qu'elle a de plus-de-jour, étant l'Autre - ne pouvant être dite qu'Autre -, que la femme l'offre à l'homme sous l'espèce de l'objet a ?

L'homme croit créer - il croit-croit-croit, il crée-crée-crée. Il crée-crée-crée la femme. En réalité, il la met au travail, et au travail de l'Un. Et c'est bien en quoi cet Autre, cet Autre pour autant que s'y inscrit l'articulation du langage, c'est-à-dire la vérité, l'Autre doit être barré, barré de ceci que j'ai qualifié tout à l'heure de l'un-en-moins. Le S (A barré) c'est cela que ça veut dire. C'est en quoi nous en arrivons à poser la question de faire de l'Un quelque chose qui se tienne, c'est-à-dire qui se compte sans être.

La mathématisation seule atteint à un réel - et c'est en quoi elle est compatible avec notre discours, le discours analytique - un réel qui n'a rien à faire avec ce que la connaissance traditionnelle a supporté, et qui n'est pas ce qu'elle croit, réalité, mais bien fantasme.

Le réel, dirai-je, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient.

15 MAI 1973.

118

RÉPONSES

Je transcris ici les réponses de Jacques Lacan à quelques questions que je lui posai lors de l'établissement du texte de cette leçon. (J. A. M.)

Il est remarquable qu'une figure aussi simple que celle du nœud borroméen n'ait pas servi de départ à - une topologie.

Il y a en effet plusieurs façons d'aborder l'espace.

La capture par la notion de dimension, c'est-à-dire par la coupure, est la caractérologie d'une technique de la scie. Elle va à se réfléchir sur la notion du point, dont c'est tout dire que c'est qualifier de l'un ce qui a, on le dit en clair, zéro dimension, c'est-à-dire ce qui n'existe pas.

A partir au contraire de ronds de ficelle, il en résulte un coinçage, de ce que ce soit le croisement de deux continuités qui en arrête une troisième. Ne sent-on pas que ce coinçage pourrait constituer le phénomène de départ d'une topologie?

C'est là un phénomène qui a pour lui de n'être en nul point localisable. Considérez seulement le nœud borroméen - il saute aux yeux qu'on peut numéroter trois endroits, ce mot entre guillemets, où les ronds qui font nœud peuvent venir se coincer.

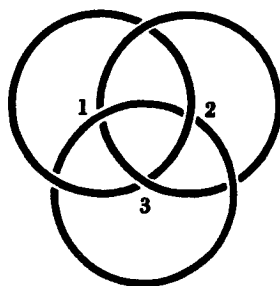


Figure 9

Ceci suppose dans chaque cas que les deux autres endroits viennent s'y résumer. Est-ce à dire qu'il *n'y en a* qu'un? Certainement pas. Un point triple, quoique l'expression s'emploie, ne saurait en aucune façon satisfaire à la notion de point. Ce point n'est pas fait ici de la convergence de trois lignes. Ne serait-ce que du fait qu'il y en a deux différents - un droit et un gauche.

Je suis surpris, quant à moi, qu'il paraisse bien admis que nous ne saurions, par un message dit informatif, faire parvenir au sujet supposé par le langage, la notion de droite et de gauche. On reconnaît certes que leur distinction,

nous pouvons certainement la communiquer, mais à partir de là, comment les spécifier? Ça me paraît, contrairement à une certaine argumentation, tout à fait possible, et justement par la dictée d'une mise-à-plat, laquelle est tout à fait concevable à partir de l'expérience du nœud, si le nœud est bien, comme je le pense, un fait logique.

La mise-à-plat, remarquez-le, est autre chose que la surface. Elle suppose une tout autre dit mention que la continuité implicite à (espace). Et c'est bien pourquoi j'use de cette écriture du mot qui consiste à en désigner la mention du dit. Ce que seule lalangue que je parle permet, - mais ce n'est pas fait pour que, moi, je m'en prive en tant que je parle.

Bien au contraire, vu ce que j'en pense - si j'ose dire.

Autrement dit, l'important n'est pas qu'il y ait trois dimensions dans l'espace. L'important est le nœud borroméen, et ce pour quoi nous accédons au réel qu'il nous représente.

L'illusion que nous ne saurions rien transmettre à des êtres transplanétaires sur la spécificité de la droite et de la gauche m'a toujours semblé heureuse en tant qu'elle fonde la distinction de l'imaginaire et du symbolique.

Mais la droite et la gauche n'ont rien à faire avec ce que nous en appréhendons esthétiquement, ce qui veut dire - dans la relation que fonde notre corps, - de ses *deux* côtés apparents.

Ce que *démontre* le nœud borroméen, ce n'est pas qu'il soit fait d'un rond de~ficelle dont il suffise qu'un autre rond s'en replie telles deux oreilles, pour qu'un troisième, nouant ses deux boucles, ne puisse du fait du premier rond s'en déboucler, - c'est que de ces trois ronds n'importe lesquels peuvent fonctionner comme premier et dernier, le troisième y fonctionnant dès lors comme médian, c'est-à-dire comme oreilles repliées - voir les figures 4 et 5.

A partir de là, se déduit que, quelque soit le nombre de médians, c'est-à-dire de doubles oreilles, n'importe lesquels de ces médians peuvent fonctionner comme premier et dernier, les autres les couplant de leur infinité d'oreilles.

Lesquelles oreilles sont dès lors faites, non d'un affrontement 1-2, 2-1, mais, dans l'intervalle de ces deux-là, d'un affrontement 2-2 répété autant de fois qu'il y a de ronds moins trois, soit le nombre de ronds - du nœud borroméen.

Néanmoins, il est clair que le lien privilégié du premier rond au second et de l'avant-dernier au dernier continuant à valoir, l'introduction du premier et du dernier dans le chaînon central y entraîne de singuliers enchevêtrements.

On peut, à s'en dispenser, retrouver pourtant la disposition initiale.

Les nœuds dans leur complication sont bien faits pour nous faire relativiser

120

les prétendues trois dimensions de l'espace, seulement fondées sur la traduction que nous faisons de notre corps en un volume de solide.

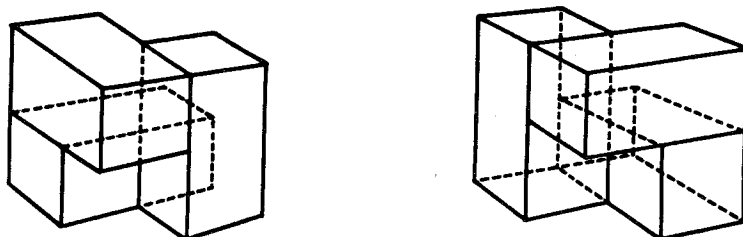
Non qu'il n'y prête anatomiquement. Mais c'est bien là toute la question de la révision nécessaire - à savoir, de ce pourquoi il prend cette forme - apparemment, c'est-à-dire pour notre regard.

J'indique ici par où pourrait entrer la mathématique du coinçage, c'est-à-dire du nœud.

Prenons un cube et décomposons-le en huit, 2^3 , petits cubes, empilés régulièrement, chacun ayant le côté moitié du cube premier.

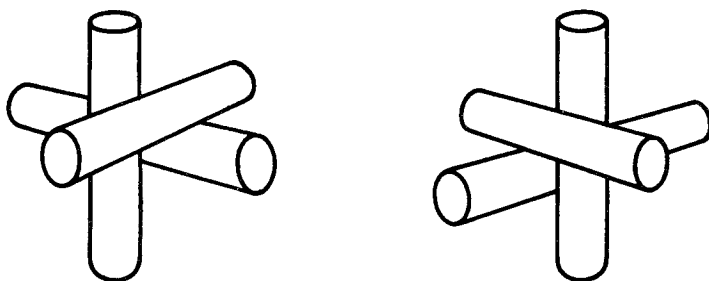
Retirons les deux petits cubes choisis d'avoir pour sommets deux des sommets diamétralement opposés du grand cube.

Il y a dès lors deux façons, et deux seulement, d'accoler par une face commune les six petits cubes restants.



Figures 10 et 11

Ces deux façons définissent deux dispositions différentes de coupler trois axes pleins selon, disons, les trois directions de l'espace, que distinguent justement les coordonnées cartésiennes.



Figures 12 et 13

Pour chacun de ces trois axes, les deux cubes vides, soit extraits en premier, permettent de définir de façon univoque l'inflexion que nous pouvons leur imposer.

Elle est celle qu'exige le coinçage dans le nœud borroméen.

Mais il y a plus. Nous pouvons exiger la chute du privilège que constitue l'existence du premier et du dernier cercle - n'importe lesquels pouvant jouer ce rôle dans le nœud borroméen, soit : que ce premier et ce dernier dans ledit nœud soient constitués d'un reploiement de même structure que le chaînon central - autrement dit que le lien 2-2 y soit univoque. C'est la figure 8.

L'inextricable qui en résulte pour toute tentative de mise-à-plat, contrastera heureusement avec l'élégance de l'à-plat de la présentation originale. Et pourtant, vous constaterez que rien n'est plus facile que d'y isoler à nouveau deux ronds, dans la même position dite du premier et du dernier dans le nœud original. Cette fois n'importe lesquels y satisfaisant de façon absolue, puisque est disparu le privilège qui, je le disais, complique si fort la disposition des chaînons intermédiaires quand il s'agit du nœud borroméen original, mais porté à un nombre de plus de quatre.

Ces chaînons en effet dans ce cas ne sont plus faits du repliement simple d'un rond, celui que nous imaginons de deux oreilles, mais d'un repliement tel que 4 brins du chaînon connexe sont saisis par les ronds que nous avons isolés des termes de premier et dernier, mais non de façon équivalente, l'un de ces deux les prenant simplement, l'autre, de ce fait définissable comme différent, enserrant ces 4 brins d'une double boucle.

Partout, dans le chaînon central, les 4 brins permettant un certain nombre d'entrecroisements typiques et susceptibles de variations.

Bref ces chaînons sont d'une longueur quatre fois moindre que celle des ronds extrêmes.

J'en conclus que l'espace n'est pas intuitif. Il est mathématicien - ce que tout le monde peut lire de l'histoire de la mathématique elle-même.

Ceci veut dire que l'espace sait compter, pas beaucoup plus loin que nous - et pour cause -, puisque ce n'est que jusqu'à six, pas même sept. C'est bien pour cela que Yahvé s'est distingué de sa fêrle de la semaine.

Bien sûr que le chiffrage populaire chiffre jusqu'à 10, mais c'est parce qu'il compte sur les doigts. Il a dû depuis en rabattre, avec le 0, c'est-à-dire qu'il a tort - il ne faut compter sur rien qui soit du corps apparent, ni de la motricité animale. L'amusant est que la science ne s'en soit d'abord détachée qu'au prix d'un système 6 X 10, soit sexagésimal - voir les babyloniens.

Pour revenir à l'espace, il semble bien faire partie de l'inconscient -structuré comme un langage.

Et s'il compte jusqu'à six, c'est parce qu'il ne peut retrouver le deux que par le trois de la révélation.

Un mot encore - il ne faut rien inventer. Voilà ce que nous enseigne la révélation de l'inconscient. Mais rien à faire - c'est l'invention qui

nous démange. Puisque ce qu'il faut, c'est nous détourner du réel, et de ce que signifie la présence du nombre.

Un mot pour finir. On a pu remarquer que l'homogénéisation des chaîons extrêmes n'est pas la même chose que leur raccordement bout à bout, lequel singulièrement n'a pas plus d'effet sur la chaîne que de les laisser indépendants, au nombre près de chaîons qu'il réduit d'un.

Quel résultat donc attendre de la chaîne originale à trois chaîons, quand aussi on y opère? Sa réduction à deux chaîons dont il est clair que leur rupture résultera assurément de la section d'un quelconque.

Mais quel va être leur enroulement?

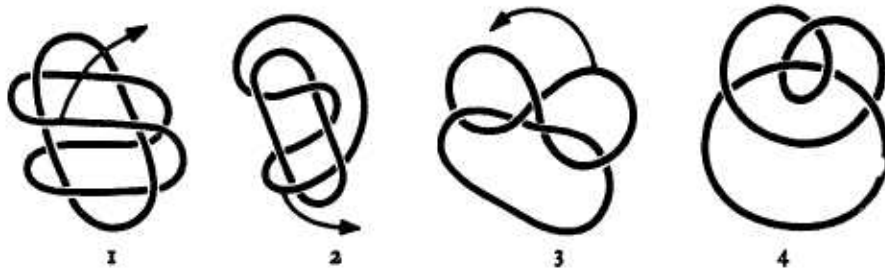


Figure 14

Il sera celui d'un anneau simple et d'un huit intérieur, celui dont nous symbolisons le sujet - permettant dès lors de reconnaître dans l'anneau simple, qui d'ailleurs s'intervertit avec le huit, le signe de l'objet a - soit de la cause par quoi le sujet s'identifie à son désir.

22 OCTOBRE 1973.

123

XI LE RAT DANS LE LABYRINTHE

Le langage est une élucubration de savoir sur la langue.

L'unité du corps.

L'hypothèse lacanienne. L'amour, de la contingence à la nécessité.

Grâce à quelqu'un, qui veut bien broser ce que je vous raconte, j'ai eu, il y a quatre ou cinq jours, la truffe broyée dans mes élocutions de cette année.

Sous ce titre d'*Encore*, je n'étais pas sûr, je l'avoue, d'être toujours dans le champ que j'ai déblayé pendant vingt ans, puisque ce que ça disait, c'était que ça pouvait durer encore longtemps. À relire la première transcription de ce Séminaire, j'ai trouvé que c'était pas si mal, et spécialement d'être parti de cette formule qui me paraissait un peu mince, que la jouissance de l'Autre n'est pas le signe de l'amour. C'était un départ, sur lequel je pourrais peut-être revenir aujourd'hui, en fermant ce que j'ouvrais alors.

J'ai quelque peu parlé de l'amour. Mais le point-pivot, la clé de ce que j'ai avancé cette année, concerné ce qu'il en est du savoir, dont j'ai accentué que l'exercice ne pouvait représenter qu'une jouissance. Et c'est à quoi je voudrais aujourd'hui contribuer par une réflexion sur ce qui se fait de tâtonnant dans le discours scientifique au regard de ce qui peut se produire de savoir.

I

Je vais droit à ce dont il s'agit - le savoir, c'est une énigme.

Cette énigme nous est présentée par l'inconscient tel qu'il s'est révélé par le discours analytique. Elle s'énonce ainsi - pour l'être parlant, le savoir est ce qui s'articule. On aurait pu s'en apercevoir depuis un bon bout de temps, puisqu'à tracer les chemins du savoir, on ne faisait rien qu'articuler

125

des choses et, pendant longtemps, les centrer sur l'être. Or, il est évident que rien n'est, sinon dans la mesure où ça se dit que ça est.

S2, j'appelle ça. Il faut savoir l'entendre - est-ce bien d'eux que ça parle? Il est généralement énoncé que le langage sert à la communication. Communication à propos de quoi, faut-il se demander, à propos de quels eux? La communication implique la référence. Seulement, une chose est claire, le langage n'est que ce qu'élabore le discours scientifique pour rendre compte de ce que j'appelle lalangue.

Lalangue sert à de toutes autres choses qu'à la communication. C'est ce que l'expérience de l'inconscient nous a montré, en tant qu'il est fait de lalangue, cette lalangue dont vous savez que je l'écris en un seul mot, pour désigner ce qui est notre affaire à chacun, lalangue dite maternelle, et pas pour rien dite ainsi.

Si la communication se rapproche de ce qui s'exerce effectivement dans la jouissance de lalangue, c'est qu'elle implique la réplique, autrement dit le dialogue. Mais lalangue sert-elle d'abord au dialogue? Comme je l'ai autrefois articulé, rien n'est moins sûr.

Je viens d'avoir sous la main un livre important d'un nommé Bateson dont on m'avait rebattu les oreilles, assez pour m'agacer un peu. Il faut dire que ça me venait de quelqu'un qui avait été touché de la grâce d'un certain texte de moi qu'il avait traduit dans sa langue en y ajoutant quelques commentaires, et qui avait cru trouver dans le Bateson en question quelque chose qui allait sensiblement plus loin que *l'inconscient structuré comme un langage*.

Or, de l'inconscient, Bateson, faute de savoir qu'il est structuré comme un langage, n'a en fait qu'une assez médiocre idée. Mais il forge de très jolis artifices, qu'il appelle des métalogues. C'est pas mal, pour autant que ces métalogues comporteraient, s'il faut l'en croire, quelque progrès interne, dialectique, de ne se produire que d'interroger l'évolution du sens d'un terme. Comme il s'est toujours fait dans tout ce qui s'est intitulé dialogue, il s'agit de faire dire par l'interlocuteur supposé ce qui motive la question même du locuteur, c'est-à-dire d'incarner dans l'autre la réponse qui est déjà là. C'est en quoi le dialogue, le dialogue classique, dont le plus bel exemple est représenté par le legs platonicien, se démontre n'être pas un dialogue.

Si j'ai dit que le langage est ce comme quoi l'inconscient est structuré, c'est bien parce que le langage, d'abord, ça n'existe pas. Le langage est ce qu'on essaye de savoir concernant la fonction de lalangue.

Certes, c'est ainsi que le discours scientifique lui-même l'aborde, à ceci près qu'il lui est difficile de le réaliser pleinement, car il méconnaît l'inconscient. L'inconscient est le témoignage d'un savoir en tant que pour une grande part il échappe à l'être parlant. Cet être donne l'occasion de

s'apercevoir jusqu'où vont les effets de lalangue, par ceci, qu'il présente toutes sortes d'affects qui restent énigmatiques. Ces affects sont ce qui résulte de la présence de lalangue en tant que, de savoir, elle articule des choses qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé.

Le langage sans doute est fait de lalangue. C'est une élucubration de savoir sur lalangue. Mais l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec lalangue. Et ce qu'on sait faire avec lalangue dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage.

Lalangue nous affecte d'abord par tout ce qu'elle comporte comme effets qui sont affects. Si l'on peut dire que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est en ceci que les effets de lalangue, déjà là comme savoir, vont bien au-delà de tout ce que l'être qui parle est susceptible d'énoncer.

C'est en cela que l'inconscient, en tant qu'ici je le supporte de son dé, chiffage, ne peut que se structurer comme un langage, un langage toujours hypothétique au regard de ce qui le soutient, à savoir lalangue.

Lalangue, c'est ce qui m'a permis tout à l'heure de faire de mon S2, une question, et de demander - *est-ce bien d'eux* qu'il s'agit dans le langage?

Autrement dit, que le langage n'est pas seulement communication, ce fait s'impose de par le discours analytique. A le méconnaître, il a surgi, dans les bas-fonds de la science, cette grimace qui consiste à interroger comment l'être peut savoir quoi que ce soit. Ce sera aujourd'hui le pivot de ma question sur le savoir.

2

Comment l'être peut-il savoir? Il est comique de voir comment cette interrogation prétend à se satisfaire. Puisque la limite, comme je l'ai posée, est faite de ce qu'il y a des êtres qui parlent, on se demande ce que peut bien être le savoir de ceux qui ne parlent pas. On se le demande. On ne sait pas pourquoi on se le demande. Mais on se le demande quand même, et on fait pour des rats un petit labyrinthe.

On espère ainsi être sur le chemin de ce que c'est qu'un savoir. On croit

que le rat va montrer quelle capacité il a pour apprendre. *A -prendre* à quoi? - à ce qui l'intéresse, bien sûr. Et qu'est-ce qu'on suppose qui l'intéresse, ce rat?

On ne le prend pas, ce rat, comme être, mais bel et bien comme corps, ce qui suppose qu'on le voit comme unité, comme unité ratière. Or, cet être du rat, qu'est-ce qui le soutient donc? On ne se le demande absolument pas. Ou plutôt, on identifie son être et son corps.

Depuis toujours, on s'imaginait que l'être devait contenir une sorte de plénitude qui lui soit propre. L'être, c'est un corps. C'est de là que, dans le

premier abord de l'être, on était parti, et on en avait élucubré toute une hiérarchie des corps. On était parti en somme de cette notion que chacun devait bien savoir ce qui le maintenait à l'être, et que ce devait être son bien, soit ce qui lui faisait plaisir.

Quel changement s'est-il donc fait dans le discours, pour que tout d'un coup on interroge cet être sur le moyen qu'il aurait de se dépasser, c'est-à-dire d'en apprendre plus qu'il n'en a besoin dans son être pour survivre comme corps?

Le labyrinthe n'aboutit pas seulement à la nourriture, mais à un bouton ou un clapet, dont il faut que le sujet supposé de cet être trouve le truc pour accéder à sa nourriture. Ou encore, il s'agit de la reconnaissance d'un trait, trait lumineux ou trait de couleur, auquel l'être est susceptible de réagir. Ce qui importe, c'est qu'on transforme la question du savoir en celle d'un apprendre. Si, après une série d'essais et erreurs - *trials and errors* on a laissé la chose en anglais, vu ceux qui se sont trouvé frayer cette voie concernant le savoir - le taux en diminue assez, on enregistre que l'unité ratière est capable d'apprendre quelque chose.

La question qui n'est posée que secondairement, et qui est celle qui m'intéresse, c'est de savoir si l'unité ratière va apprendre à apprendre. C'est là que gît le vrai ressort de l'expérience. Une fois qu'il a subi une de ces épreuves, un rat, mis en présence d'une épreuve du même ordre, apprendra-t-il plus vite? Ce qui se matérialise aisément par une décroissance du nombre d'essais nécessaires pour qu'il sache comment il a à se comporter dans un tel montage - appelons montage l'ensemble du labyrinthe et des clapets et boutons qui fonctionnent à cette occasion.

La question a été si peu posée, quoiqu'elle l'ait été, qu'on n'a même pas songé à interroger la différence qu'il y a selon que le thème qu'on propose au rat pour démontrer ses facultés d'apprendre surgit de la même source ou de deux sources différentes, selon que celui qui apprend au rat à apprendre est ou non le même expérimentateur. Or, cet expérimentateur, c'est lui qui, dans cette affaire, sait quelque chose, et c'est avec ce qu'il sait qu'il invente le montage du labyrinthe, des boutons et des clapets. S'il n'était pas quelqu'un pour qui le rapport au savoir est fondé sur un rapport à la langue, sur l'habitation de la langue, ou la cohabitation avec, il n'y aurait pas ce montage.

Tout ce que l'unité ratière apprend en cette occasion, c'est à donner un signe, un signe de sa présence d'unité. Le clapet n'est reconnu que par un signe et l'appui de la patte sur ce signe est un signe. C'est toujours en faisant signe, que l'unité accède à ce dont on conclut qu'il y a apprentissage. Mais ce rapport aux signes est d'extériorité. Rien ne confirme qu'il puisse y avoir chez le rat saisie du mécanisme à quoi aboutit la poussée sur le bouton. C'est pourquoi le seul point qui compte, ce serait de savoir si l'expérimentateur

constate que, non seulement le rat a trouvé le truc, mais qu'il a appris la façon dont un mécanisme, ça se prend, qu'il a appris ce qui est à -prendre. L'expérience du labyrinthe, si nous tenons compte⁵, de ce qu'il en est du savoir inconscient, ne peut pas manquer d'être interrogée sur le point de savoir comment l'unité ratière répond à ce qui, par l'expérimentateur, n'a pas été cogité à partir de rien, mais à partir de lalangue.

On n'invente pas n'importe quelle composition labyrinthique, et que ça sorte du même expérimentateur ou de deux expérimentateurs différents, ça mérite d'être interrogé. Mais rien de ce que j'ai pu cueillir jusqu'à présent de cette littérature n'indique que ce soit dans ce sens que la question ait été posée.

Cet exemple laisse donc entièrement intactes, et distinctes, la question de ce qu'il en est du savoir et la question de ce qu'il en est de l'apprentissage. Ce qu'il en est du savoir pose une autre question, et nommément de comment ça s'enseigne.

3

C'est de la notion d'un savoir qui se transmet, qui se transmet intégralement, que s'est produit dans le savoir ce tamisage grâce à quoi un discours qui s'appelle le scientifique s'est constitué.

Il s'est constitué non sans de nombreuses mésaventures. *Hypotheses non fingo*, croit pouvoir dire Newton, *je ne suppose rien*. C'est au contraire sur une hypothèse que la fameuse révolution, qui n'est point du tout copernicienne mais newtonienne, a joué - substituant au *ça tourne*, un *ça tombe*. L'hypothèse newtonienne est d'avoir posé que le fa tourne astral, c'est la même chose que tomber. Mais pour le constater, ce qui permet d'éliminer l'hypothèse, il a bien fallu que d'abord il la fasse, cette hypothèse.

Pour introduire un discours scientifique concernant le savoir, il faut interroger le savoir là où il est. Ce savoir, en tant que c'est dans le g^{te} de lalangue qu'il repose, veut dire l'inconscient. L'inconscient, je n'y entre, pas plus que Newton, sans hypothèse.

Mon hypothèse, c'est que l'individu qui est affecté de l'inconscient est le même qui fait ce que j'appelle le sujet d'un signifiant. Ce que j'énonce dans cette formule minimale qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. Le signifiant en lui-même n'est rien autre de définissable qu'une différence avec un autre signifiant. C'est l'introduction de la différence comme telle dans le champ, qui permet d'extraire de lalangue ce qu'il en est du signifiant.

Autrement dit, je réduis l'hypothèse, selon la formule même qui la substantifie, à ceci qu'elle est nécessaire au fonctionnement de lalangue. Dire

qu'il y a un sujet, ce n'est rien d'autre que dire qu'il y a hypothèse. La seule preuve que nous ayons que le sujet se confonde avec cette hypothèse et que ce soit l'individu parlant qui le supporte, c'est que le signifiant devient signe.

C'est parce qu'il y a l'inconscient, à savoir lalangue en tant que c'est de cohabitation avec elle que se définit un être appelé l'être parlant, que le signifiant peut être appelé à faire *signe*. Entendez ce *signe* comme il vous plaira, y compris comme le *thing* de l'anglais, la chose.

Le signifiant est signe d'un sujet. En tant que support formel, le signifiant atteint un autre que ce qu'il est tout crûment, lui, comme signifiant, un autre qu'il affecte et qui en est fait sujet, ou du moins qui passe pour l'être. C'est en cela que le sujet se trouve être, et seulement pour l'être parlant, un étant dont l'être est toujours ailleurs, comme le montre le prédicat. Le sujet n'est jamais que ponctuel et évanouissant, car il n'est sujet que par un signifiant, et pour un autre signifiant.

C'est ici que nous devons revenir à Aristote. Par un choix dont on ne sait ce qui l'a guidé, Aristote a pris le parti de ne donner d'autre définition de l'individu que le corps - le corps en tant qu'organisme, ce qui se maintient comme un, et non pas ce qui se reproduit. La différence entre l'idée platonicienne et la définition aristotélicienne de l'individu comme fondant l'être, nous sommes encore autour. La question qui se pose au biologiste est bien de savoir comment un corps se reproduit. Ce dont il s'agit dans toute tentative de chimie dite moléculaire, est de saisir comment il se fait que par la combinaison d'un certain nombre de choses dans un bain unique, quelque chose se précipite, et qu'une bactérie par exemple se reproduise.

Le corps, qu'est-ce donc? Est-ce ou n'est-ce pas le savoir de l'un?

Le savoir de l'un se révèle ne pas venir du corps. Le savoir de l'un pour le peu que nous en puissions dire, vient du signifiant Un. Le signifiant Un vient-il de ce que le signifiant comme tel ne soit jamais que *l'un-entre-autres* référé à ces autres, n'étant que la différence d'avec les autres? La question est si peu résolue jusqu'à présent que j'ai fait tout mon séminaire de l'année dernière pour mettre l'accent sur ce Y a d'Un.

Qu'est-ce que veut dire Y a d'Un? Du un-entre-autres, et il s'agit de savoir si c'est quel qu'il soit, se lève un S1, un essaim signifiant, un essaim bourdonnant. Ce S1 de chaque signifiant, si je pose la question *est-ce d'eux* que je parle ? je l'écrirai d'abord de sa relation avec S2. Et vous pourrez en mettre autant que vous voudrez. C'est l'essaim dont je parle.

S1 (S1 (S1 (S1 → S2)))

L'S1, *l'essaim*, signifiant-maître, est ce qui assure l'unité, l'unité de la copulation du sujet avec le savoir. L'est dans lalangue, et pas ailleurs, entant qu'elle est interrogée comme langage, que se dégage l'existence de ce

qu'une linguistique primitive a désigné du terme de στοιχείον, élément, et ce n'est pas pour rien. Le signifiant Un n'est pas un signifiant quelconque. Il est l'ordre signifiant en tant qu'il s'instaure de l'enveloppement par où toute la chaîne subsiste.

J'ai lu récemment un travail d'une personne qui s'interroge de la relation du S1 avec le S2, qu'elle prend pour une relation de représentation. Le S1 serait en relation avec le S2 pour autant qu'il représente un sujet. La question de savoir si cette relation est symétrique, antisymétrique, transitive ou autre, si le sujet se transfère du S2 à un S2 et ainsi de suite, cette question est à reprendre à partir du schème que je redonne ici.

Le Un incarné dans la langue est quelque chose qui reste indécis, entre le phonème, le mot, la phrase, voire toute la pensée. C'est ce dont il s'agit dans ce que j'appelle signifiant-maître. C'est le signifiant Un, et ce n'est pas pour rien qu'à l'avant-dernière de nos rencontres, j'ai amené ici pour l'illustrer le bout de ficelle, en tant qu'il fait ce rond, dont j'ai commencé d'interroger le nœud possible avec un autre.

Sur ce point, je n'irai pas plus loin aujourd'hui, puisque nous avons été privés d'un séminaire pour cause d'examens dans cette Faculté.

4

Pour faire tourner ici le volet, je dirai que l'important de ce qu'a révélé le discours psychanalytique consiste en ceci, dont on s'étonne qu'on ne voie pas la fibre partout, c'est que le savoir, qui structure d'une cohabitation spécifique l'être qui parle, a le plus grand rapport avec l'amour. Tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients.

Si j'ai énoncé que le transfert, c'est le sujet supposé savoir qui le motive, ce n'est qu'une application particulière, spécifiée, de ce qui est là d'expérience. Je vous prie de vous rapporter au texte de ce que, au milieu de cette année, j'ai énoncé ici sur le choix de l'amour. J'ai parlé en somme de la reconnaissance, de la reconnaissance, à des signes toujours ponctués énigmatiquement, de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet du savoir inconscient.

Il n'y a pas de rapport sexuel parce que la, jouissance de l'Autre prise comme corps est toujours inadéquate - perverse cran côté, en tant que

l'Autre se réduit à l'objet *a* - et de l'autre, je dirai folle, énigmatique. N'est ce pas à cette impasse, à cette impossibilité d'où se définit un réel, qu'est mis à l'épreuve l'amour? Du partenaire, l'amour ne peut réaliser que ce que j'ai appelé par une sorte de poésie, pour me faire entendre, le courage, au regard de ce destin fatal. Mais est-ce bien de courage qu'il s'agit ou des chemins d'une reconnaissance? Cette reconnaissance n'est rien d'autre que la façon dont le rapport dit sexuel - devenu là rapport de sujet

131

à sujet, sujet en tant qu'il n'est que l'effet du savoir inconscient - cesse de ne pas s'écrire.

Cesser de ne pas s'écrire, ce n'est pas là formule avancée au hasard. je l'ai référée à la contingence, tandis que je me suis complu au nécessaire comme à ce qui *ne cesse pas de s'écrire*, car le nécessaire n'est pas le réel. Relevons au passage que le déplacement de cette négation nous pose la question de ce qu'il en est de la négation quand elle vient prendre la place d'une inexistence. D'autre part, j'ai défini le rapport sexuel comme ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Il y a là impossibilité. C'est aussi bien que rien ne peut le dire - il n'y a pas, dans le dire, d'existence du rapport sexuel. Mais que veut dire de le nier? Est-il légitime d'aucune façon de substituer une négation à l'appréhension éprouvée de l'inexistence? C'est là aussi une question qu'il ne s'agit pour moi que d'amorcer. Le mot *interdiction* veut-il dire plus, est-il davantage permis? C'est ce qui, non plus, ne saurait dans l'immédiat être tranché.

La contingence, je l'ai incarnée du *cesse de ne pas s'écrire*. Car il n'y a là rien d'autre que rencontre, la rencontre chez le partenaire des symptômes, des affects, de tout ce qui chez chacun marque la trace de son exil, non comme sujet mais comme parlant, de son exil du rapport sexuel. N'est-ce pas dire que c'est seulement par l'affect qui résulte de cette béance que quelque chose se rencontre, qui peut varier infiniment quant au niveau du savoir, mais qui, un instant, donne l'illusion que le rapport sexuel cesse de ne pas s'écrire? - illusion que quelque chose non seulement s'articule mais s'inscrit, s'inscrit dans la destinée de chacun, par quoi, pendant un temps, un temps de suspension, ce qui serait le rapport sexuel trouve chez l'être qui parle sa trace et sa voie mirage. Le déplacement de la négation, du *cesse de ne pas s'écrire* au *ne cesse pas de s'écrire*, de la contingence à la nécessité, c'est là le point de suspension à quoi s'attache tout amour.

Tout amour, de ne subsister que du *cesse de ne pas s'écrire*, tend à faire passer la négation au *ne cesse pas de s'écrire*, ne cesse pas, ne cessera pas.

Tel est le substitut qui - par la voie de l'existence, non pas du rapport sexuel, mais de l'inconscient, qui en diffère - fait la destinée et aussi le drame de l'amour.

Vu l'heure où nous sommes arrivés, qui est celle où normalement je désire prendre congé, je ne pousserai pas ici les choses plus loin j'indiquerai seulement que ce que j'ai dit de la haine ne relève pas du plan dont s'articule la prise du savoir inconscient.

Il ne se peut pas que le sujet ne désire pas ne pas trop en savoir sur ce qu'il en est de cette rencontre éminemment contingente avec l'autre. Aussi, de l'autre va-t-il à l'être qui y est pris.

Le rapport de l'être à l'être n'est pas ce rapport d'harmonie que depuis toujours, on ne sait trop pourquoi, nous arrange une tradition où Aristote, qui n'y voit que jouissance suprême, converge avec le christianisme, pour lequel c'est béatitude. C'est là s'empêtrer dans une appréhension de mirage. L'être comme tel, c'est l'amour qui vient à y aborder dans la rencontre.

L'abord de l'être par l'amour, n'est-ce pas là que surgit ce qui fait de l'être ce qui ne se soutient que de se rater? J'ai parlé de rat tout à l'heure -c'était de ça qu'il s'agissait. Ce n'est pas pour rien qu'on a choisi le rat. C'est parce qu'on en fait facilement une unité - le rat, ça se rature. J'ai déjà vu ça dans un temps où j'avais un concierge, quand j'habitais rue de la Pompe - le rat, il ne le ratait jamais. Il avait pour le rat une haine égale à l'être du rat.

L'abord de l'être, n'est-ce pas là que réside l'extrême de l'amour, la vraie amour? Et la vraie amour - assurément ce n'est pas l'expérience analytique qui a fait cette découverte, dont la modulation éternelle des thèmes sur l'amour porte suffisamment le reflet - la vraie amour débouche sur la haine.

Voilà, je vous quitte.

Est-ce que je vous dis à l'année prochaine? Vous remarquerez que je ne vous ai jamais, jamais, dit ça. Pour une très simple raison - c'est que je n'ai jamais su, depuis vingt ans, si je continuerais l'année prochaine. Ça, ça fait partie de mon destin d'objet *a*.

Après dix ans, on m'avait en somme retiré la parole. Il se trouve que, pour des raisons dans lesquelles il y avait une part de destin, une part d'inclination aussi à faire plaisir à quelques-uns, j'ai continué pendant dix ans encore. De ces vingt ans j'ai donc bouclé le cycle. Est-ce que je continuerai l'année prochaine? Pourquoi pas arrêter là *l'encore*?

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que personne n'a jamais douté que je continuerais. Que je fasse cette remarque en pose pourtant la question. Il se pourrait après tout qu'à l'encore j'adjoigne un c'est assez.

Ma foi, je vous laisse la chose à votre pari. Il y en a beaucoup qui croient me connaître et qui pensent que je trouve là-dedans une infinie satisfaction. A côté de la peine que ça me donne, je dois dire que ça une paraît peu de chose. Faites donc vos paris.

Et quel sera le résultat? Est-ce que ça voudra dire que ceux qui auront deviné juste, ceux-là m'aiment? Eh bien - c'est justement le sens de ce que je viens de vous énoncer aujourd'hui - savoir ce que le partenaire va faire, ce n'est pas une preuve de l'amour.

26 JUIN 1973.

133

TABLE DES MATIERES

I De la jouissance	9
II A Jakobson	19
III La fonction de l'écrit	29
IV L'amour et le signifiant	39
V Aristote et Freud : l'autre satisfaction	49
VI Dieu et la jouissance de La (barré) femme	61
VII Une lettre d'amour	73
VIII Le savoir et la vérité	83
IX Du baroque	95
X Ronds de ficelle	107
XI Le rat dans le labyrinthe	125

-134-

QUATRIEME DE COUVERTURE

Vous n'avez qu'à aller regarder à Rome la statue du Bernin pour comprendre tout de suite qu'elle jouit, sainte Thérèse, ça ne fait pas de doute. Et de quoi jouit-elle ? Il est clair que le témoignage essentiel des mystiques c'est justement de dire qu'ils l'éprouvent, mais qu'ils n'en savent rien.

Ces jaculations mystiques, ce n'est ni du bavardage, ni du verbiage, c'est en somme ce qu'on peut lire de mieux. Tout à fait en bas de page, note - Y ajouter les Ecrits de Jacques Lacan, parce que c'est du même ordre. Ce qui se tentait à la fin du siècle dernier, au temps de Freud, ce qu'ils cherchaient, toutes sortes de braves gens dans l'entourage de Charcot et des autres, c'était de ramener la mystique à des affaires de foutre. Si vous y regardez de près, ce n'est pas ça du tout. Cette jouissance qu'on éprouve et dont on ne sait rien, n'est-ce pas ce qui nous met sur la voie de l'ex-sistence ? Et pourquoi ne pas interpréter une face de l'Autre, la face Dieu, comme supportée par la jouissance féminine ?

(Chapitre VI.)

LES NON-DUPES ERRENT

Séminaire 1973-1974

*Editions de
l'Association Freudienne Internationale: Publication hors commerce*

[Note liminaire, page 7
première « leçon », page 9
pagination conforme à celle de la version source AFI
Table des matières, page 252]

- 1 -

SEMINAIRE 21

Jacques Lacan

Les non-dupes errent

Séminaire 1973-1974 Publication hors commerce. Document interne à l'Association freudienne internationale et destiné à ses membres.

- 2 -

NOTE LIMINAIRE

Le texte que nous donnons ici a été établi en vérifiant la stéréotypie à l'aide de l'audition des cassettes enregistrées. Le débit de Lacan est assez lent et comporte de nombreuses répétitions que le ton justifie mais qui seraient insupportable à la lecture. Nous en avons donc conservé un petit nombre seulement pour que le lecteur puisse avoir une idée du style parlé de Lacan.

C.D.

-7-

LEÇON I, 13 NOVEMBRE 1973

Je recommence. Je recommence puisque j'avais cru pouvoir finir. C'est ce que j'appelle ailleurs la passe : je croyais que c'était passé. Seulement voilà : cette créance - « je croyais que c'était passé » - cette créance m'a donné l'occasion de m'apercevoir de quelque chose. C'est même comme ça, ce que j'appelle la passe. Ça donne l'occasion tout d'un coup de voir un certain relief, un relief de ce que j'ai fait jusqu'ici. Et c'est ce relief qu'exprime exactement mon titre de cette année, celui que vous avez pu lire, j'espère, sur l'affiche, et qui s'écrit *Les non-dupes errent*.

Ça sonne drôlement, hein? C'est un petit air de ma façon. Ou pour mieux dire les choses, une petite « erre », *e deux r, e*. Vous savez peut-être ce que ça veut dire, une erre? C'est quelque chose comme la lancée. La lancée de quelque chose quand s'arrête ce qui la propulse et continue de courir encore. Il n'en reste pas moins que ça sonne strictement de la même façon que *les noms du père*. À savoir ce dont j'ai promis de ne parler plus jamais. Voilà. Ceci en fonction de certaines gens que j'ai pas plus à qualifier, qui, au nom de Freud, m'ont justement fait suspendre ce que je me projetais d'énoncer des *noms du père*. Ouais. Évidemment, c'est pour ne leur donner en aucun cas le réconfort de ce que j'aurais pu leur apporter certains de ces noms qu'ils ignorent parce qu'ils les refoulent. Ça aurait pu leur servir. C'est à quoi je ne tenais pas précisément. De -9-

toute façon, je sais qu'ils ne les trouveront pas tout seuls, qu'ils ne les trouveront pas, tels qu'ils sont partis, sur l'erre, *e*, deux *r*, *e*, de Freud. C'est-à-dire sur la façon dont sont constituées les sociétés psychanalytiques. Voilà. Alors, *les non-dupes errent* et *les noms du père* consonent si bien, consonent d'autant mieux que contrairement, comme ça, à un penchant qu'ont les personnes qui se croient lettrées à faire des liaisons même quand il s'agit d'un « s », on ne dit pas « les non-dupes z'errent », on ne dit pas non plus « les cerises z'ont bon goût », on dit : « les cerises ont bon goût » et « les non-dupes errent ». Ça consonne. Ça, c'est les richesses de la langue. Et j'irai même plus loin - c'est une richesse que n'ont pas toutes les langues, mais c'est bien pour ça qu'elles sont variées. Mais ce que j'avance, de ces rencontres qu'on qualifie du mot d'esprit, peut-être que j'arriverai avant la fin de cette année à vous faire sentir - à vous faire sentir un peu mieux ce que c'est que le mot d'esprit.

Et je vais même tout de suite en avancer quelque chose.

Dans ces deux termes mis en mots, des *noms du père* et des *non-dupes qui errent*, c'est le même savoir. Dans les deux. C'est le même savoir au sens où l'inconscient c'est un savoir dont le sujet peut se déchiffrer. C'est la définition du sujet, qu'ici je donne. Du sujet tel que le constitue l'inconscient. Il le déchiffre, celui qui d'être parlant est en position de procéder à cette opération, qui est même jusqu'à un certain point, forcée, jusqu'à ce qu'il atteigne un sens. Et c'est là qu'il s'arrête, parce que... parce qu'il faut bien s'arrêter. On ne demande que ça, même! On ne demande que ça parce qu'on n'a pas le temps. Alors il s'arrête à un sens, mais le sens auquel on doit s'arrêter, dans les deux cas, quoique ça soit le même savoir, ce n'est pas le même sens.

Ce qui est curieux.

Et qui nous fait toucher du doigt tout de suite que ce n'est pas le même sens, seulement pour des raisons d'orthographe. Ce qui nous laisse soupçonner quelque chose. Quelque chose dont vous pouvez voir, en fait, l'indication dans ce que j'ai, dans quelques-uns de mes séminaires précédents, marqué des rapports de l'écrit au langage.

Ne vous étonnez pas trop, enfin, qu'ici je laisse la chose à l'état d'énigme, puisque l'énigme, c'est le comble du sens. Et ne croyez pas même que, à l'occasion, il ne reste pas là, à propos de ce rapprochement, de -10-

cette identité phonématique, des *noms du père* et des *non-dupes errent*, ne croyez pas qu'il n'y ait pas d'énigme pour moi-même - et c'est bien de ça qu'il s'agit.

C'est bien de ça qu'il s'agit, et de ceci: qu'il n'y a aucun inconvénient à ce que j'imagine comprendre. Ça éclaire le sujet au sens où je l'ai dit tout à l'heure, et ça vous donne du travail. Il faut bien le dire, pour moi, il n'y a rien de tuant comme de vous donner du travail... mais enfin, c'est mon rôle!

Le travail, tout le monde sait d'où ça vient, dans la langue, dans la langue où je vous jaspine. Vous avez peut-être entendu parler de ça, ça vient de *tripalium*, qui est un instrument de torture. Et qui était fait de trois pieux. Au Concile d'Auxerre, on a dit qu'il ne convenait pas aux prêtres ni aux diacres d'être à côté de cet instrument au moyen de quoi *torquentur rei*, sont tourmentés les coupables. Ça ne convient pas que le prêtre, ni que le diacre, soient là (ça les ferait peut-être bander).

Il est en effet bien clair que le travail, tel que nous le connaissons par l'inconscient, c'est ce qui fait des rapports, des rapports à ce savoir dont nous sommes tourmentés, c'est ce qui fait de ces rapports à la jouissance.

Donc j'ai dit : pas d'objection à ce que j'imagine. Je n'ai pas dit « je m'imagine ». C'est vous qui vous imaginez comprendre. C'est-à-dire que dans ce « vous-vous », vous imaginez que c'est vous qui comprenez, mais moi je n'ai pas dit que c'était moi, j'ai dit « j'imagine ». Quant à ce que vous vous imaginiez, j'essaye de tempérer la chose. Je fais tout ce que je peux, en tout cas, pour vous en empêcher. Parce qu'il ne faut pas comprendre trop vite, comme je l'ai souvent souligné.

Ce que j'ai avancé, pourtant, avec ce « j'imagine », à propos du sens, c'est une remarque qui sera celle que j'avance cette année. C'est que l'imaginaire, quoi que vous en ayez entendu, parce que vous vous imaginez comprendre - c'est que l'imaginaire, c'est une *dit-mansion*, comme vous savez que je l'écris, aussi importante que les autres. Ça se voit très bien dans la science mathématique. Je veux dire dans celle qui est enseignable parce qu'elle concerne le réel que véhicule le symbolique. Qui ne le véhicule d'ailleurs que de ce qui constitue le symbolique, ce soit toujours chiffré. L'imaginaire c'est ce qui arrête le déchiffrement, c'est le sens. Comme je vous l'ai dit, il faut bien s'arrêter quelque part, et même le plus tôt qu'on peut.

-1535-

L'imaginaire, c'est toujours une intuition de ce qui est à symboliser. Comme je viens de le dire, quelque chose à mâcher, à penser, comme on dit. Et pour tout dire, une vague jouissance. Le branlage humain est plus varié qu'on ne croit, quoiqu'il soit limité par quelque chose qui tient au corps, au corps humain, à savoir ce qui, dans l'état actuel des choses - mais justement c'est pas fini, il peut peut-être venir autre chose - dans l'état actuel des choses, assure la dominance de l'opsis, dans le peu que nous en savons, de ce corps, c'est-à-dire l'anatomie.

Cette dominance de l'opsis, c'est ce qui fait que... c'est ce qui fait quand même qu'il y a toujours de l'intuition dans ce dont part le mathématicien. je vous ferai peut-être cette année sentir le nœud (c'est bien le cas de le dire), le nœud de l'affaire, à propos de ce qu'ils appellent - je parle des mathématiciens, je n'en suis pas, je le regrette - de ce qu'ils appellent « l'espace vectoriel ».

C'est très joli de voir comment cette affaire, qui est peut-être enfin, certains d'entre vous doivent en avoir entendu vaguement parler, je peux leur affirmer en tout cas, que c'est vraiment le dernier grand pas de la mathématique, ça part comme ça d'une intuition philosopharde *l'Ausdehnungslehre* : la math (*Lehre* c'est ce qui s'enseigne), la math de l'extension, qu'il appelle ça, Grassmann. Et puis il sort de là l'espace vectoriel et le calcul du même nom, n'est-ce pas, c'est-à-dire quelque chose de tout à fait mathématiquement enseignable, si je puis dire, de strictement symbolisé, et qui, à la limite, enfin, peut... peut fonctionner par une machine, hein?

Elle, elle n'a rien à y comprendre.

Pourquoi faut-il revenir à comprendre - on reparlera de l'espace vectoriel, laissez-moi simplement me contenter aujourd'hui d'une annonce - pourquoi faut-il revenir à comprendre, c'est-à-dire à imaginer, pour savoir où appliquer l'appareil?

More geometrico. La géométrie, enfin, la plus bête de la terre, celle qu'on vous a enseignée au lycée, celle qui procède du découpage à la scie de l'espace : vous sciez l'espace en deux, puis après ça l'ombre de sciage vous la coupez par une ligne, et après ça vous marquez un point... bon. C'est quand même amusant que *more geometrico* ait paru comme ça pendant des siècles être le modèle de la logique. je veux dire que c'est ce que Spinoza écrit en tête de *l'Éthique*. Enfin, c'était comme ça avant que -12-

la logique en ait pris quand même certaines leçons, des leçons telles qu'on en est quand même arrivé à vider l'intuition, n'est-ce pas ? et que, actuellement, c'est quand même à l'extrême dans un livre de mathématiques, de ces mathématiques modernes que l'on sait exécrales, aux dires de certains, on peut se passer pendant beaucoup de chapitres de la moindre figure. Mais quand même - et c'est bien là l'étrange - on y vient. On finit toujours par y venir.

Alors j'avance, j'avance ceci pour vous cette année : on y vient toujours, ce n'est pas parce que la géométrie se fait dans l'espace, l'intuitif, n'est-ce pas, la géométrie des Grecs, enfin, dont on peut dire que... c'était pas mal, mais enfin ça cassait pas les manivelles. C'est pour une autre raison qu'on y vient. Singulièrement, je vous la dirai : c'est qu'il y a trois dimensions de l'espace habité par le parlant, et que ces trois *ditmensions*, telles que je les écris, s'appellent le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel. C'est pas tout à fait comme les coordonnées cartésiennes; c'est pas parce qu'il y en a trois, ne vous y trompez pas. Les coordonnées cartésiennes relèvent de la vieille géométrie. C'est parce que... c'est parce que c'est un espace, le mien, tel que je le définis de ces trois *dit-mansions*, c'est un espace dont les points se déterminent tout autrement. Et c'est ce que j'ai essayé - comme ça dépassait peut-être mes moyens, c'est peut-être ça qui m'a donné l'idée de laisser tomber la chose - c'est une géométrie où les points - pour ceux qui étaient là, j'espère, l'année dernière - dont les points se déterminent du coinçage de ce dont vous vous souvenez peut-être, que j'ai appelé « mes ronds de ficelle ».

Parce que il y a peut-être un autre moyen de faire un point que de commencer par scier l'espace, puis ensuite déchirer la page, puis avec la ligne qui, on ne sait pas d'où, flotte entre les deux, casser cette ligne, et dire : c'est ça le point, c'est-à-dire nulle part, c'est-à-dire rien, c'est peut-être s'apercevoir que, rien qu'à en prendre trois, de ces ronds de ficelle, tel que je vous l'ai expliqué, quand ils sont trois, bien que si vous en coupez un, les deux autres ne sont pas liés, ils peuvent, rien que d'être trois (avant ce trois les deux restant séparés), rien que d'être trois, se coincer de façon à être inséparables. D'où le coinçage. Le coinçage s'écrit quelque chose comme ça: à savoir, que si vous tirez quelque part sur un quelconque de ces ronds de ficelle, vous voyez qu'il y a un point, un point qui est quelque part par là où les trois se coincent.

-1537-

C'est un petit peu différent de tout ce qu'on a élucubré jusqu'ici *more geometrico*, car ça exige qu'il y ait trois ronds, trois ronds de ficelle, quelque chose d'autrement consistant que ce vide avec lequel on opère sur l'espace; il en faut trois, toujours, en tout cas pour déterminer un point. Je vous réexpliquerai ça mieux encore, c'est-à-dire en long et en large, mais je vous fais remarquer que ça part, ça part, cette notion, d'une autre façon d'en opérer avec l'espace, avec l'espace que nous habitons réellement... si l'inconscient existe. Je pars d'une autre façon de considérer l'espace; et qu'en qualifiant ces trois dimensions, en les épinglant des termes mêmes que j'ai paru jusqu'ici fortement différencier des termes de Symbolique, d'Imaginaire et de Réel, ce que je suis en train d'avancer, c'est qu'on peut les faire strictement équivalents.

C'est une question que se pose Freud à la fin de *La science des rêves*, à l'avant-dernière page : il pose la question de ce en quoi ce qu'il appelle - et on voit bien qu'il ne l'appelle plus avec tellement de certitude, qu'il ne l'épingle plus de quelque chose qui la séparerait - ce qu'il appelle réalité, qu'il qualifie de *psychique* : qu'est-ce que ça peut avoir à faire avec le réel ?

Alors là, il vacille, il vacille encore un peu, et il s'accroche à la réalité matérielle, mais qu'est-ce que ça veut dire, la *réalité matérielle* dans ses rapports avec la *réalité psychique* ?

Nous allons donc, nous allons donc essayer de les distinguer, de garder encore une once de distinction entre ces trois catégories, tout en marquant ce que je mets à l'ordre du jour, à savoir de bien marquer que, comme dimensions de notre espace - notre espace habité en tant qu'êtres parlants - ces trois catégories sont strictement équivalentes.

On a déjà pour ça le truc, hein ? On les désigne par des lettres. C'est -14-

là le frayage tout à fait nouveau de l'algèbre, et vous voyez là l'importance de l'écrit. Si j'écris R.I.S. (Réel, Imaginaire, Symbolique), ou mieux : Réel, Symbolique, Imaginaire (vous verrez tout à l'heure pourquoi je corrige), vous les écrivez en lettres majuscules, vous ne pouvez pas faire autrement, et ils restent pour vous comme ça, adhérent, en quelque sorte, à la chose, simplement question d'écriture, c'est tout à fait hétérogène, vous allez continuer comme ça parce que vous avez toujours compris - vous avez toujours compris mais à tort - que le progrès, le pas en avant c'était d'avoir marqué l'importance écrasante du Symbolique au regard de ce malheureux Imaginaire par lequel j'ai commencé, j'ai commencé en tirant dessus à balles, enfin, sous le prétexte du narcissisme; seulement figurez-vous que, l'image du miroir, c'est tout à fait réel qu'elle soit inversée. Et que même avec un nœud, surtout avec un nœud, et malgré l'apparence, car vous imaginez peut-être qu'il y a des nœuds dont l'image dans le miroir peut être superposée au nœud lui-même, il n'en est rien.

L'espace - j'entends l'espace, comme ça, intuitif, géométrique - est orientable. Il n'y a rien de plus spéculaire qu'un nœud. Et c'est bien pour ça (c'est bien pour ça ...) que c'est tout autre chose si ces mêmes R.S.I. (*grand R*, *grand S*, *grand I*) vous prenez le parti de les écrire - voyez là où gît l'astuce - de les écrire petit a, petit b, petit c. Là tout le monde sent que, tout au moins ça les rapproche, hein? un a vaut un b, un b vaut un c, et... et ça tourne en rond, comme ça. C'est même là-dessus qu'est fondée la combinatoire. C'est là-dessus qu'est fondée la combinatoire et c'est pour ça que quand vous mettez les trois lettres à la suite, eh bien, il n'y a pas plus de six façons de les ordonner. C'est-à-dire, selon la loi factorielle qui préside au truc, c'est 1 multiplié par 2 multiplié par 3 : ça fait 6, hein? Dès que vous en avez quatre, il y a vingt quatre façons de les ordonner.

Seulement si, si pour vous soumettre à une conception de l'espace où le point se définit de la façon que je viens de montrer, par le coinçage - pardonnez-moi aujourd'hui de ne pas écrire bien tout ça, en figures, au tableau, je le ferai dans la suite - vous vous apercevez que ce n'est pas en raison, comme ça, d'une scansion qui va du meilleur au pire, du Réel à l'Imaginaire, en mettant au milieu le Symbolique, c'est pas en raison d'une préférence quelconque, que vous devez vous apercevoir que, à -15-

prendre les choses par le coinçage, autrement dit par le nœud borroméen: un rond de ficelle est le Réel, un rond de ficelle est le Symbolique, un rond de ficelle est l'Imaginaire, eh bien, ne croyez pas que toutes les façons de faire ce nœud soient les mêmes.

Il y a un nœud lévogyre et un nœud dextrogyre.

Et ceci même, même si vous avez écrit les trois dimensions de l'espace que je définis comme étant l'espace par l'être parlant habité, même si vous n'avez défini ces dimensions par des petites lettres, même si ces dimensions vous les définissiez par petit a, petit b, petit c, que vous n'y mettiez aucun accent de contenu diversement préférentiel, vous vous apercevez que, si vous écrivez a, b, c, il y a une première série, et malgré vous, vous la qualifierez de la bonne: la série que j'appelle lévogyre, qui sera petit a, petit b, petit c, puis petit b, petit c, petit a, puis petit c, petit a, petit b, c'est-à-dire qu'il y a la série - la série lévogyre, qui laisse toujours un certain ordre, qui est justement l'ordre a, b, c : c'est le même qui est conservé dans b, c, a. Et que petit c vienne en tête n'a aucune importance. Il vous est licite d'imaginer, puisque c'est le grand I que j'ai épinglé du petit c, d'imaginer la réalité du Symbolique.

Ce qu'il suffit, c'est que le Réel, lui reste avant. Et ne croyez pas pour autant que cet « avant » du Réel par rapport au Symbolique, ce soit à soi tout seul une garantie quelconque de quoi que ce soit! Parce que, si vous retranscrivez le a, b, c, de la première formule, vous aurez R.S.I., à savoir: ce qui réalise le Symbolique de l'Imaginaire.

Eh bien, ce qui réalise le Symbolique de l'Imaginaire, qu'est-ce que c'est d'autre que la religion ?... pour moi; ce qui réalise, en termes propres, le symbolique de l'imaginaire, c'est bien ce qui fait que la religion n'est pas près de finir. Et ça nous met, nous, analystes, du même côté, du côté lévogyre, par quoi imaginant ce qu'il s'agit de faire, imaginant le Réel du Symbolique, notre premier pas, fait depuis longtemps, c'est la mathématique, et le dernier, c'est ce à quoi nous conduit la considération de l'inconscient, pour autant que c'est de là que se fraye - je le professe depuis toujours - c'est de là que se fraye le linguistique.

C'est-à-dire que c'est à étendre le procédé mathématique qui consiste à s'apercevoir de ce qu'il y a de Réel dans le Symbolique, que c'est par là qu'est pour nous dessiné un nouveau passage.

L'Imaginaire n'a donc pas à être placé à un quelconque rang. C'est -16-

l'ordre qui importe, et dans l'autre ordre, dextrogyre, curieusement, vous avez la formule a, c, b, moyennant quoi c'est au second temps que c vient en tête, mais b est avant a, et au troisième temps, c'est b, a, c, c'est-à-dire trois termes dont nous verrons que, s'ils ne comptent pas pour peu dans le discours, ça n'en est pas moins là d'où sortent quelques structurations distinctes, qui sont justement toutes celles dont se supportent d'autres discours, ceux seulement que les discours lévogyres permettent, de par l'espace qu'ils déterminent, de démontrer - non pas certes comme ayant eu un temps leur efficacité, mais comme à proprement parler mis en cause par les autres discours. Et je ne fais preuve là d'aucune partialité, puisque je nous mets du même côté où la religion fonctionne.

je n'en dirai pas plus aujourd'hui. Mais ce que j'avance est ceci : si dans la langue, la structure, il faut l'imaginer, est-ce que ce n'est pas là ce que j'avance par la formule : *les non-dupes errent*? Comme ça n'est pas immédiatement accessible,) e vais essayer de vous le montrer.

Il y a quelque chose dans l'idée de la duperie, c'est qu'elle a un support : c'est la dupe. Il y a quelque chose d'absolument magnifique dans cette histoire de la dupe, c'est que la dupe (si vous me le permettez) la dupe est considérée comme stupide. On se demande vraiment pourquoi. Si la dupe est vraiment ce qu'on nous dit - je parle étymologiquement, ça n'a aucune importance -, si la dupe c'est cet oiseau qu'on appelle la huppe, la huppe parce qu'elle est huppée, naturellement rien ne justifie que huppée ça se dise la huppe, il n'en reste pas moins que c'est comme ça qu'elle est appréciée dans le dictionnaire - la dupe, c'est l'oiseau, paraît-il, qu'on prend au piège, justement, de ce qu'elle soit stupide.

On ne voit absolument pas pourquoi une huppe serait plus stupide qu'un autre oiseau, mais la chose qui me paraît remarquable, c'est l'accent que met le dictionnaire pour préciser qu'elle est du féminin. La dupe est *la*.

Il y a quelque part un machin que j'ai relevé, que j'ai relevé dans le Littré, que ce soit une faute, que La Fontaine ait fait dupe masculin. Il a osé écrire quelque part

Du fil et du soufflet pourtant embarrassé, Un des dupes un jour alla trouver un sage. -17-

« Ceci est tout à fait fautif, marque bien le Littré, on ne dit pas un dupe, pas plus qu'on ne peut dire un linotte pour qualifier un étourdi. » Voilà une forte raison.

L'intéressant, c'est de savoir de quel genre est *le non-dupe*. Vous voyez ? Je dis tout de suite : *le non-dupe*. Est-ce que c'est parce que, ce qui est pointé du non, c'est neutre ? Je n'en trancherai pas; mais il y a une chose en tout cas claire, c'est que le pluriel, d'être non marqué, fait vaciller complètement cette référence féminine. Et il y a quelque chose, enfin, qui est encore plus drôle, que j'ai - je ne peux pas dire que j'ai trouvé dans Chamfort - j'ai trouvé aussi dans le dictionnaire, dans un autre, cette citation de Chamfort, mais c'est quand même pas mal, enfin, que ce soit au mot *dupe* que j'ai relevé ceci : « Une des meilleures raisons, écrit Chamfort, qu'on puisse avoir de ne se marier jamais (ah!) c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme tant qu'elle n'est pas la vôtre ». La vôtre! Votre femme, ou votre dupe. Ça, c'est quelque chose, tout de même, qui paraît, enfin... éclairant, hein ?

Le mariage comme duperie réciproque.

C'est bien en quoi je pense que le mariage c'est l'amour : les sentiments sont toujours réciproques, ai-je dit. Alors... Si le mariage l'est à ce point-là... C'est pas sûr, hein! Enfin, si je me laissais un peu aller à la glissade, je dirais que - c'est ce que veut dire Chamfort - aussi sans doute - une femme ne se trompe jamais. Pas dans le mariage, en tout cas. C'est en quoi la fonction de l'épouse n'a rien d'humain.

Nous approfondirons ça une autre fois.

J'ai parlé de *non-dupe*. Et je semble l'avoir marqué, enfin, d'une irrémédiable faiblesse, en disant que... que ça *erre*. Seulement, il faudrait bien savoir ce que ça veut dire : ça *erre*.

Je vous ai déjà tout à l'heure un petit peu indiqué que *errer* (enfin, vous allez quand même vous reporter au dictionnaire Bloch et von Wartburg, parce que je ne vais pas passer mon temps à vous faire de l'étymologie, ce qui veut dire simplement pointer l'usage au cours des temps, que l'étymologie rend parfaitement manifeste, n'est-ce pas ?), c'est que, exactement comme dans mon titre *les Non-dupes errent* et *les Noms du père*, hein, c'est exactement la même chose pour le mot *erre*, ou plus exactement pour le mot *errer*.

Errer résulte de la convergence de *error*, erreur, avec quelque chose -18-

qui n'a strictement rien à faire, et qui est apparenté à cette erre dont je vous parlais tout à l'heure, qui est strictement le rapport avec le verbe iterare. Iterare, en plus! (car si ce n'était que ça, ce ne serait rien) est là uniquement pour iter ce qui veut dire voyage. C'est bien pour ça que le chevalier errant est simplement un chevalier itinérant.

Seulement, quand même, errer vient de iterare, qui n'a rien à faire avec un voyage, puisque ça veut dire répéter, de iterum (re !). Néanmoins, on ne se sert de cet iterare que pour ce qu'il ne veut pas dire, c'est-à-dire itinerare, comme le démontrent les développements qu'on a donnés à ce verbe errer au sens d'errance, c'est-à-dire en faisant du chevalier errant un chevalier itinérant.

Eh bien, c'est là la pointe de ce que j'ai à vous dire, considérant la différence, la différence qui se... s'épingle de ce qu'il en est des non-dupes. Si les non-dupes sont ceux ou celles qui se refusent à la capture de l'espace de l'être parlant, si ce sont ceux qui en gardent, si je puis dire, leurs coudées franches, il y a quelque chose qu'il faut savoir imaginer, c'est l'absolue nécessité qui en résulte, d'une non pas errance, mais erreur.

C'est à savoir que pour tout ce qui est de la vie et du même coup de la mort, il y a une imagination qui ne peut que supporter tous ceux qui, de la structure, se veulent non-dupes, c'est ceci : c'est que leur vie n'est qu'un voyage.

La vie, c'est celle du viator. Ceux qui dans ce bas monde - comme ils disent - sont comme à l'étranger.

La seule chose dont ils ne s'aperçoivent pas, c'est que rien qu'à faire surgir cette fonction de l'étranger, ils font surgir du même coup le tiers terme, la troisième dimension, celle grâce à quoi des rapports de cette vie, ils ne sortiront jamais, si ce n'est d'être alors plus dupes encore que les autres, de ce lieu de l'autre, pourtant, qu'avec leur Imaginaire ils constituent comme tel.

L'idée de *génése*, de développement, comme on dit, de ce qui serait je ne sais quelle norme, grâce à quoi un être qui ne se spécifie que d'être parlant, dans tout ce qu'il en est de ses affects, justement, serait commandé par je ne sais quoi que quiconque est bien incapable de définir, qui s'appelle le développement. Et c'est à quoi, en voulant réduire l'analyse, on manque, on fait l'erreur complète, l'erreur radicale quant à ce qu'il en est de ce que découvrir l'inconscient.

-1543-

Il y a quelque chose que nous dit Freud, et là, c'est sans ambiguïté « *Und* (c'est le dernier paragraphe de la *Traumdeutung*) *der Wert des Traums für die Kenntnis der Zukunft* ».

Et c'est là que c'est joli. Parce qu'on croit qu'en écrivant ceci, Freud fait allusion à la fameuse valeur de divination des rêves. Mais ne pouvons-nous pas le lire autrement ? C'est-à-dire nous dire, et la valeur du rêve pour la connaissance de ce qui va en résulter dans le monde, de la découverte de l'inconscient, de voir, si, par hasard, un discours faisait que d'une façon de plus en plus répandue, on sache - on sache - ce que dit la fin du paragraphe de Freud, c'est à savoir que cet avenir tenu par le rêveur pour présent, est *gestaltet*, structuré par l'indestructible demande en tant qu'elle est toujours la même : *zum Ebenbild*. C'est à savoir que, si vous voulez, je vais vous mettre quelque chose ici

qui serait ce voyage, à savoir ce développement, comme ça, ponctué, de la naissance à la mort.

Qu'est-ce que Freud, de par le surgissement de l'inconscient, nous indique ? C'est que en quelque point qu'on soit de ce prétendu voyage, la structure, de quelque façon que je la crayonne ici, peu importe la structure, c'est-à-dire le rapport à un certain savoir, la structure, elle, n'en démord pas. Et le *désir*, comme on traduit improprement, est strictement,

durant toute la vie, toujours le même. Simplement des rapports d'un être particulier dans son surgissement, dans son surgissement dans un monde où déjà c'est ce discours qui règne, il est parfaitement déterminé, son désir, du début jusqu'à la fin.

C'est bien en quoi ce n'est qu'à... qu'à ne plus se vouloir dupe de la structure, qu'on s'imagine de la façon la plus folle, que la vie est tissée de je ne sais quels contraires de pulsions de vie et de pulsions de mort, c'est déjà quand même flotter un tout petit peu plus haut, enfin, que la notion - la notion de toujours, du voyage.

-1544-

Ceux qui ne sont pas dupes de l'inconscient, c'est-à-dire qui ne font pas tous leurs efforts pour y coller, n'est-ce pas, qui ne voient la vie que du point de vue du viator, - c'est bien comme ça d'ailleurs, que sont surgies... enfin... toute une étape de la logique, celle dont après-coup, bien sûr, et avec je ne sais quelles conséquences, sont apparues ces choses, dont on ne voit même pas à quel point c'est un paradoxe, n'est-ce pas : tous les hommes sont mortels. C'est-à-dire que j'ai dit voyageurs, hein.

Socrate est un homme - et il est un homme, il est un homme, si il veut bien, hein, il est un homme si il s'y précipite lui-même, n'est-ce pas, c'est bien d'ailleurs ce qu'il fait, et c'est bien en quoi d'ailleurs, le fait qu'il l'ait demandée, la mort, il y a quand même une toute petite différence; mais cette différence n'a pas empêché la suite d'être absolument fascinante. Ça n'a pas non plus été plus mauvais pour ça... Avec son hystérie, il a permis une certaine ombre de science : celle qui justement se fonde sur cette logique catégorique. C'était un très mauvais exemple.

Mais ça doit [s'entendre], hein. En tout cas cette fonction imaginaire essentiellement du viator, doit nous mettre en garde contre toute métaphore qui procède de la voie. je sais bien que la voie, la voie dont il s'agit, le Taô, elle s' imagine être dans la structure. Mais est-ce bien sûr qu'il n'y ait qu'une Vole? Ou même que la notion de la voie, de la méthode, vaille quoi que ce soit ? Est-ce que ça ne serait pas en nous forgeant une toute autre éthique, une éthique qui se fonderait sur le refus d'être non-dupe, sur la façon d'être toujours plus fortement dupe de ce savoir, de cet inconscient qui, en fin de compte, est notre seul lot de savoir.

je sais bien qu'il y a cette sacrée question de la vérité, hein. Nous n'allons pas comme ça, après ce que je vous en ai dit, et en y revenant et en y retournant, nous mettre à y coller sans savoir que c'est un choix, puisqu'elle ne peut que se mi-dire. Et qu'après tout, ce que nous choisissons d'en dire, il y a toujours derrière un désir, une intention, comme on dit.

C'est là-dessus qu'est fondée, enfin, toute la phénoménologie, je parle de celle de Husserl. Selon, comme ça, que vous variez les « bouts à dire » de la vérité, bien entendu, voir ce que ça donne comme trucs : il y a des choses bien drôles. je ne voudrais pas compromettre Dieu, trop, dans cette affaire, chacun sait que je considère que... il est plutôt de l'ordre du super-chéri; alors pourquoi est-ce qu'il dirait toujours la vérité, alors -21-

que ça va aussi bien s'il est totalement trompeur, hein? En admettant qu'il ait fait le Réel, il y est d'autant plus soumis que justement, si c'est lui qui l'a fait, alors, pourquoi pas ? je crois que c'est en fin de compte comme ça qu'il faut interpréter la fameuse histoire de Descartes, n'est-ce pas, le malin génie. Ben, le malin génie, c'est lui, et ça marche comme ça, mieux il sera malin, plus ça ira. C'est même pour ça qu'il faut être dupe. Il faut être dupe, c'est-à-dire coller, coller à la structure. Bien, ben écoutez, j'en ai ma claque.

-1546-

LEÇON II , 20 NOVEMBRE 1973

Il y a un petit livre, là que... je vais commencer comme ça sur le ton de la confidence, hein, parce que, évidemment je me demande, je me demande en repartant, n'est-ce pas : suis-je assez dupe - suis-je assez dupe, hein - pour ne pas errer ?

Errer au sens où je vous l'ai précisé la dernière fois, ce qui veut dire est-ce que je colle assez à... au discours analytique, qui n'est quand même pas sans comporter une certaine sorte d'horreur froide. Est-ce que je colle assez pour ne pas... pour m'en distraire, c'est-à-dire ne pas le suivre vraiment selon son fil, ou même, pour employer un terme dont je me servirai plus tard, là où on m'attend, sur les espaces vectoriels,) e vous le dis tout de suite; enfin, j'aborderai pas ça aujourd'hui, mais les espaces ça introduit une notion, comme ça, un autre espace dans l'espace. On appelle ça *espace fibré*.

Mais enfin, ce discours analytique, faut quand même pas oublier, pour m'excuser si je n'y colle pas tout à fait, c'est que je l'ai fondé. je l'ai fondé d'une élaboration écrite, celle qui s'écrit le petit a et le S_2 superposés à gauche, et puis le S barré et le S_1 à droite.

Quand il s'agit d'être dupe, n'est-ce pas, il ne s'agit pas en l'occasion d'être dupe de mes idées, parce que ces quatre petites lettres, ça n'est pas des idées. C'est pas même des idées du tout, la preuve, c'est que c'est très
-23-

très très difficile d'y donner un sens. Ce qui ne veut pas dire que... qu'on ne puisse pas en faire quelque chose. C'est ce qui s'inscrit d'une certaine élaboration de ce que j'appellerai, c'est la même chose de dire que ça s'inscrit que de dire ce que je vais dire maintenant, à savoir : la mathématique de Freud, ce qui est repérable à la logique de son discours, à son errance à lui. C'est-à-dire à la façon dont il essayait de rendre ce discours analytique adéquat au discours scientifique. C'était ça son *erre*. C'est ce qui l'a - je ne peux pas dire « empêché », enfin - d'en faire la mathématique; puisque la mathématique il la faisait comme ça, fallait un deuxième pas pour ensuite pouvoir l'inscrire.

Alors, pendant que je vous parlais la dernière fois, il m'est revenu, comme ça, des bouffées de souvenirs, de quelque chose qui bien sûr ne m'arrivait pas ici, qui m'avait tracassé le matin en préparant ce que j'avais à vous dire.

Voilà, ça s'appelle - tout de suite, disons-le - ça s'appelle *die Grenzen der Deutbarkeit*. C'est quelque chose qui a un rapport étroit, enfin, avec l'inscription du discours analytique; c'est que si cette inscription est bien ce que j'en dis, à savoir le début, le noyau-clé de sa mathématique, il y a toutes les chances à ce que ça serve à la même chose que la mathématique. C'est-à-dire que ça porte en soi sa propre limite. Je savais que j'avais lu ça, parce que je l'avais dans un vieux machin que j'ai racheté comme ça, d'occasion, dans les débris de ce qui surnageait de l'histoire de Freud, après l'histoire nazie, alors j'ai eu ce débris... et je me disais que quand même ça avait dû être recueilli quelque part, vue la date. C'est vrai. Ça a été recueilli dans le tome III des *Gesammelte Schriften*. Mais! Mais pas ailleurs, à savoir là où ça aurait dû paraître, étant déjà édité en 1925, en fait, et même déjà paru, enfin, une première fois si mon souvenir est bon dans... Eh ben, c'est pas paru du tout avant... avant ça, que j'ai eu, donc.

Alors c'était donc - c'est sorti dans les *Gesammelte Schriften* mais ça n'a pas paru là où ça devait paraître au moment où ça sortait, c'est à savoir dans la huitième édition de la *Traumdeutung*. Et c'est pas paru parce que, dans ces notes additionnelles en question, il y a un troisième chapitre - le premier étant constitué par ces *Grenzen der Deutbarkeit*, le second je vous le passe, je vous en reparlerai - et le troisième signifie *die okkulte Bedeutung des Traumes*. C'est-à-dire la *signification occulte*. C'est pour ça que ce n'est pas paru.

-1548-

Ce qui m'est resté dans l'esprit, ce qui me tracassait, c'était *die Grenzen*. Mais à cause du fait que ces *Grenzen* étaient associées à la signification occulte, ça n'est pas sorti. Jones raconte ça quelque part l'occulte, enfin, il y a une objection. Il y a une objection de la part du discours scientifique. Et en effet, tel que ça se présente maintenant, l'occulte, ça se définit très précisément en ceci, enfin : ce que le discours scientifique ne peut pas encaisser. C'est même, on peut le dire sa définition. Alors, c'est pas étonnant qu'il y fasse objection. Cette objection est venue, comme ça, par le véhicule de Jones, et ça peut paraître une explication toute simple, du fait que ça ne soit pas paru là où ça devait paraître, à savoir dans la huitième édition.

Freud, vous le savez, c'était pas du tout neuf, enfin, qu'il se tracassât sur l'occulte. Il le faisait, comme ça, par... par *erre*. Par *erre* concernant le discours scientifique. Oui, parce qu'il s'imaginait que le discours scientifique ça devait tenir compte de tous les faits. C'était une pure *erre*. Et *erre plus* grave encore : une *erre* poussée jusqu'à l'erreur. Ça ne tient compte, le discours scientifique, que des faits qui ne collent pas avec sa structure, à savoir là où il a commencé de s'avancer, son rapport avec sa propre mathématique. Mais pour que ça ne colle pas, encore faut-il que ça vienne à la portée de cette structure mathématique.

De sorte qu'il tient compte de tous les faits qui font *trou* dans son, disons, je vais vite, là, parce que c'est pas un mot qui vaut... mais qui font *trou* parce que c'est plus sensible, tout de suite, de la dire comme ça, qui font *trou* dans son système! Mais ce qui n'est pas de son système du tout, il ne veut rien en savoir. Alors, en se tracassant, comme ça, sur les phénomènes occultes - dits occultes - ça ne veut pas dire du tout qu'ils sont occultes, qu'ils sont cachés, parce que, ce qui est caché, c'est ce qui est caché par la forme du discours lui-même, mais ce qui n'a absolument rien à voir avec la forme du discours, c'est pas caché, c'est ailleurs.

Vous là, tels que vous êtes, comme ça - je fais appel à votre sentiment, enfin - il y a rien de commun entre l'inconscient et l'occulte. En tout cas au niveau où vous êtes là pour m'entendre, je pense que quand même vous êtes déjà assez rompus à cette idée que l'inconscient... c'est fondamentalement du langage, hein. Et si vous avez pu l'autre jour regarder ce que j'avais commencé de faire comme ça, vaguement au -25-

l'édition suivante de *l'Interprétation des rêves*, c'est pas simplement parce que c'était à l'ombre de l'occulte, c'est parce que quand même, là, ça... ça en remettait. Ça dépassait un peu le truc de l'affirmation que *le désir est indestructible*, ça montrait dans cette structuration du désir lui-même quelque chose qui justement aurait permis d'en mathématiser autrement la nature. C'est pour ça que ça vaut la peine, quand même, que je vous en donne comme ça - il est évident que devant une pareille assistance il n'est pas possible que je commente vingt-cinq pages de Freud, il n'y en a pas plus, il y en a même moins - mais j'en pourrai quand même aborder le premier paragraphe, ça vous incitera à aller le trouver, parce que quand même ça a fini par être publié, comme me le fait remarquer ma chère amie Nicole Sels, qu'à la suite de la séance dernière j'ai lancée sur ce truc, je lui ai dit : « Mais enfin où diable c'est, cette histoire ? », cette histoire qui pourtant dans les *Gesammelte Schriften*, est indiquée tout de suite après cette pointe sur laquelle j'ai terminé du *désir indestructible* et invariant, car c'était de ça qu'il s'agit.

Alors, comme me le commente - ça vaut la peine, n'est-ce pas, comme me le commente la chère Nicole, qui en connaît un bout pour ce qui est de chercher l'édition d'un texte (qui en connaît un bout et qui en fout un coup, enfin, c'est inimaginable ce que je la fais cavalier, je veux dire que, elle cavale, et qu'elle me rapporte le truc dans les deux heures; là elle a mis beaucoup plus longtemps : elle a mis au moins trois jours), oui, il ne figure ce chapitre supplémentaire, parce que je lui avais dit

« Quand même, ce serait curieux que je le trouve pas dans les *Gesammelte Werke*. Et je le trouve pas! » elle me répond qu'il n'est dans cet ouvrage à aucune place logique, ni au tome qui correspond - de la *Traumdeutung*, ça bien sûr je m'en étais aperçu, c'est même ce qui m'avait rendu enragé, ni dans le tome XIV qui correspond à l'année 1925. « Il a paru in extremis et - ajoute-t-elle - surnoisement dans le tome i, car ce tome a été le dernier à paraître: en 1952. » Là elle me rapporte bien sûr l'opinion de Strachey, qui lui-même l'a traduit dans la *Standard Edition*, n'est-ce pas, mais au tome XIX - c'est-à-dire à son année normale, oui, c'est vrai - mais il pense que ce sort est dû aux mines que tout le monde a fait devant *l'okkulte Bedeutung* des rêves. C'est ce que pense Strachey. Je ne sais pas ce qu'en pense Nicole Sels, mais c'est, au regard des - simplement - des faits qu'elle m'apporte, secondaire.

-1550-

l'édition suivante de *l'Interprétation des rêves*, c'est pas simplement parce que c'était à l'ombre de l'occulte, c'est parce que quand même, là, ça... ça en remettait. Ça dépassait un peu le truc de l'affirmation que *le désir est indestructible*, ça montrait dans cette structuration du désir lui-même quelque chose qui justement aurait permis d'en mathématiser autrement la nature. C'est pour ça que ça vaut la peine, quand même, que je vous en donne comme ça - il est évident que devant une pareille assistance il n'est pas possible que je commente vingt-cinq pages de Freud, il n'y en a pas plus, il y en a même moins - mais je pourrai quand même aborder le premier paragraphe, ça vous incitera à aller le trouver, parce que quand même ça a fini par être publié, comme me le fait remarquer ma chère amie Nicole Sels, qu'à la suite de la séance dernière j'ai lancée sur ce truc, je lui ai dit : « Mais enfin où diable c'est, cette histoire ? », cette histoire qui pourtant dans les *Gesammelte Schriften*, est indiquée tout de suite après cette pointe sur laquelle j'ai terminé du *désir indestructible* et invariant, car c'était de ça qu'il s'agit.

Alors, comme me le commente - ça vaut la peine, n'est-ce pas, comme me le commente la chère Nicole, qui en connaît un bout pour ce qui est de chercher l'édition d'un texte (qui en connaît un bout et qui en fout un coup, enfin, c'est inimaginable ce que je la fais cavalier, je veux dire que, elle cavale, et qu'elle me rapporte le truc dans les deux heures; là elle a mis beaucoup plus longtemps : elle a mis au moins trois jours), oui, il ne figure ce chapitre supplémentaire, parce que je lui avais dit

« Quand même, ce serait curieux que je le trouve pas dans les *Gesammelte Werke*. Et je le trouve pas! » elle me répond qu'il n'est dans cet ouvrage à aucune place logique, ni au tome qui correspond - de la *Traumdeutung*, ça bien sûr je m'en étais aperçu, c'est même ce qui m'avait rendu enragé, ni dans le tome XIV qui correspond à l'année 1925. « Il a paru in extremis et - ajoute-t-elle - surnoisement dans le tome i, car ce tome a été le dernier à paraître: en 1952. » Là elle me rapporte bien sûr l'opinion de Strachey, qui lui-même l'a traduit dans la *Standard Edition*, n'est-ce pas, mais au tome XIX - c'est-à-dire à son année normale, oui, c'est vrai - mais il pense que ce sort est dû aux mines que tout le monde a fait devant *l'okkulte Bedeutung* des rêves. C'est ce que pense Strachey. Je ne sais pas ce qu'en pense Nicole Sels, mais c'est, au regard des - simplement - des faits qu'elle m'apporte, secondaire.

-27-

Alors, je ne vous lis pas tout de suite la chose en allemand.

Ça se dit comme ça : « La question si on peut donner de tout produit de la vie de rêve une complète et assurée traduction » - *vollständige und gesicherte Übersetzung* - déjà cet emploi de *Übersetzung*, c'est pas mal, c'est très lacanien, bon - *in die Ausdrucksweise des Wachsebens* : « dans le mode de s'exprimer de la vie de veille » - et il met là entre parenthèses : *Deutung*, c'est-à-dire *sens*; *Deutbarkeit* ça veut dire *interprétation* mais *Deutung*, ça veut dire *sens*, *Traumdeutung*, ça veut dire *sens des rêves* - « ne peut pas être traitée abstraitement ». « Mais sous la *Beziehung* - relation - avec : *Verhältnisse* » - c'est un autre terme pour exprimer *relations* - avec les *relations* - donc désignées par un autre mot, c'est-à-dire posées autrement : *Beziehung*, c'est quelque chose, comme ça d'approximatif; *Verhältnisse*, ça peut être pris dans le sens des relations qui s'écrivent, je veux dire de ce qui est constitué à proprement parler dans une articulation propre au sens du terme, n'est-ce pas, comme quelque chose qui peut arriver à se poser là - les *relations*, *unter denen*, sous le coup desquelles on travaille à l'interprétation des rêves : *man an der Traumdeutung arbeitet* ».

Et c'est là qu'on rentre un peu plus avant.

« Nos activités *geistige*, celles de l'esprit », c'est comme ça : *unsere geistigen Tätigkeiten*. Pour Freud, ça veut dire « ce qu'on pense ». Les activités de l'esprit, c'est ce qui est généralement désigné comme les pensées.

Streben. *Streben*, c'est un mot qui a d'autres résonances, n'est-ce pas, que ce par quoi on le traduit en anglais, à savoir - dans cette occasion, n'est-ce pas, c'est la traduction de Strachey justement - *pursue*. Ça ne poursuit rien du tout. Ça poursuit rien du tout, *streben*, quand on suit bien ce que c'est, quand on voit l'étoffe du mot, ce qui évidemment se fait avec ses usages précédents, c'est quelque chose qui est, à inscrire, quelque chose comme ça : vous comprenez si vous avez une voûte, comme ça, quelque chose en bois : c'est les tirants. Ça a l'air de la supporter comme ça; si vous aviez la moindre notion d'architecture, vous sauriez que les tirants, dans une voûte, eh bien, ça tire. Je veux dire que ça tire vers l'extérieur. Les tirants, ça ne soutient pas. Enfin, qu'importe, sur le *streben*, ce qu'ils tirent : ce qu'ils font tenir ensemble, c'est « ou bien *ein nützliches Ziel* » et vous retrouverez les fonctions essentielle

-28-

ment lacaniennes de l'utile et du jouir, elles sont précisées comme telles, c'est là-dessus qu'au départ j'ai fait entièrement pivoter ce que j'ai dit de l'éthique de la psychanalyse - *un but utile*, c'est, ou ça qu'elles *anstreben*, qu'elles attirent, « ou bien : *oder unmittelbaren Lustgewinn* », à savoir, à savoir tout simplement mon *plus-de-jouir*.

Die Frage, ob man von jedem Produkt des Traumlebens eine vollständige und gesicherte Übersetzung in die Ausdrucksweise des Wachlebens (Deutung) geben kann, soll nicht abstrakt behandelt werden, sondern unter Beziehung auf die Verhältnisse, unter denen man an der Traumdeutung arbeitet.

Unsere geistigen Tätigkeiten streben entweder ein nützliches Ziel an oder unmittelbaren Lustgewinn.

Car qu'est-ce que ça veut dire un *Lustgewinn* ? Un *gain de Lust*. Si l'ambiguïté de ce terme en allemand, n'est-ce pas, ne permet pas d'introduire dans le *Lustprinzip*, traduit *principe du plaisir*, justement cette formidable divergence qu'il y a entre la notion du plaisir telle qu'elle est commentée par Freud lui-même selon la traduction antique, seule issue de la sagesse épicurienne, ce qui voulait dire jouir le moins possible, parce que qu'est-ce que ça nous emmerde, la jouissance! C'est justement pour ça qu'ils se faisaient traiter de pourceaux, parce qu'en effet, les pourceaux, mon Dieu, ça jouit pas tellement qu'on s'imagine, n'est-ce pas, ça reste dans sa petite porcherie, bien tranquilles, enfin, ça jouit au minimum...

C'est bien pour ça qu'on les a traités de pourceaux, parce que tous les autres, enfin, ils étaient vachement tracassés par la jouissance. Fallait, enfin, qu'ils en mettent un coup, enfin : ils étaient esclaves de la jouissance. C'est même pour ça, tiens... là je me laisse emporter, hein, c'est même pour ça qu'il y avait des esclaves, hein. La seule civilisation qui était vraiment mordue par la jouissance, il fallait qu'elle ait des esclaves. Parce que ceux qui jouissaient, c'était eux! Sans les esclaves, pas de jouissance, hein. Vous, vous êtes tous des employés. Enfin, vous faites ce que vous pouvez pour être des employés. Vous n'êtes pas tout à fait arrivés, mais croyez-moi, vous y viendrez.

Bon, je me suis un peu laissé emballer, là comme ça. Réfléchissez quand même un peu à ça, enfin, n'est-ce pas, qu'il y a que les esclaves qui

-29-

jouissent. C'est leur fonction. Et c'est pour ça qu'on les isole, que même on n'a pas le moindre scrupule à transformer des hommes libres en esclaves, puisqu'en les faisant esclaves, on leur permet de ne plus se consacrer qu'à jouir. Les hommes libres, ils n'aspirent qu'à ça. Et comme ils sont altruistes, ils font des esclaves. C'est arrivé comme ça dans l'histoire, dans notre histoire à nous. Évidemment, il y avait des endroits où on était beaucoup plus civilisés : il n'y avait pas d'esclavage en Chine. Mais le résultat c'est que, malgré tout ce qu'on dit, ils ne sont pas arrivés à faire la science, hein. Maintenant, ils ont été touchés par un petit peu de Marx, alors ils se réveillent. Comme disait Napoléon : les réveillez pas, surtout! Maintenant, ils sont réveillés. Ils n'auront pas eu besoin de passer par le truc des esclaves. Ce qui prouve, quand même, qu'il y a des greffes, n'est-ce pas, que c'est pas le pire qu'on peut éviter. On peut éviter le meilleur. Et arriver quand même.

Bon, enfin, *unmittelbaren Lustgewinn*, ça veut dire « un plus-de-jouir, là, immédiat ». « Dans le premier cas, hein, celui du but d'utilité, ce sont, (ces *geistigen Tätigkeiten*, ces opérations spirituelles) ce sont des décisions intellectuelles, des préparations à la manipulation, hein, *Handlung*, ou des communications *an andere* aux autres », à savoir que l'on parle pour les - comme je viens de dire - pour les manipuler, comme vous dites.

« Dans l'autre cas, nous appelons ça - *nennen wir sie* (*sie*, c'est à savoir les *geistigen Tätigkeiten*) *Spielen und Phantasieren* nous appelons ça des jeux et le fait de fantasmer. Bien sûr, qu'il dit, *bekanntlich*, n'est-ce pas, l'utile, c'est simplement aussi quand même un détour, *ein Umweg*, pour une satisfaction de jouissance ». Mais c'est pas en soi qu'elle est visée, n'est-ce pas.

« Le rêver - il n'a pas dit le rêve - le fait de rêver est donc une activité de la seconde espèce », à savoir ce qu'il a défini par le *unmittelbaren Lustgewinn*. « Il est une erreur, *irreführend*, de dire que le rêver s'efforce à ces devoirs pressants toujours imminents de la vie commune, et cherche à mener à bonne fin le travail du jour, *Tagesarbeit*. De ça se soucie le penser préconscient : *das vorbewusste Denken*. Pour le rêve, cette utilisation, cette intention utile, n'est-ce pas, est tout à fait aussi étrangère que la mise en jeu, en Oeuvre, la préparation, le figeage, n'est-ce pas, d'une communication *einer Mitteilung* à un autre, *an einen anderen* ». -30-

En quoi il a ceci de lacanien, notre cher Freud, n'est-ce pas, que, puisque tout ce qu'il vient de nous dire autour du rêve, c'est uniquement de la construction, du chiffage, ce chiffage qui est la dimension du langage n'a rien à faire avec la communication.

Le rapport de l'homme au langage, lequel ne peut se... simplement, s'attaquer que sur la base de ceci : que le signifiant c'est un signe, qui ne s'adresse qu'à un autre signe; que le signifiant, c'est ce qui fait signe à un signe, et que c'est pour ça que c'est le signifiant. Ça n'a rien à faire avec la communication à quelqu'un d'autre, ça détermine un sujet, ça a pour effet un sujet. Et le sujet, c'est bien assez qu'il soit déterminé par ça, en tant que sujet, à savoir qu'il surgisse de quelque chose qui ne peut avoir sa justification qu'ailleurs. À ceci près que dans le rêve, on la voit, à savoir que l'opération du chiffage, c'est fait pour la jouissance. À savoir que les choses sont faites pour que dans le chiffage on y gagne ce quelque chose qui est l'essentiel du processus primaire, à savoir un *Lustgewinn*. C'est ça qui est dit là.

Et puis ça continue. Et non seulement ça continue, mais ça appuie. Et ça montre bien en quoi, pour quoi le rêve fonctionne, c'est à savoir qu'il n'est fait et n'est fait en rien, et c'est pour ça qu'il fonctionne, pour ça il n'est fait en rien - « que pour le sommeil, *den Schlaf verhüten*, protéger ». Il protège le sommeil. Ce que Freud n'a dit, comme ça, qu'incidemment dans divers points, là il insiste. je veux dire que la question qu'il introduit, c'est en quoi précisément ce qui du rêve dépend de l'inconscient, c'est-à-dire de la structure, de la structure du désir - ce qui du rêve pourrait bien incommoder le sommeil.

Sur le sommeil, il est clair que nous ne savons pas grand-chose. Nous ne savons pas grand-chose justement parce que, parce que ceux qui les étudient, comme ça, comme faits, avec deux petits encéphalographes, encéphalopodes, encéphalo-tout-ce-que-vous-voudrez, ben, ils lient des choses ensemble, enfin mais... c'est quand même curieux, n'est-ce pas, qu'une chose aussi répandue dans la vie, là, comme on dit, que le sommeil - enfin je n'avance rien, là, je constate que : on n'a jamais posé la question de ce que ça avait à faire avec la jouissance. Tout ça parce que la jouissance, enfin, c'est, faut bien dire qu'on n'en a pas fait un ressort tout à fait majeur de la conception du monde, comme on s'exprime. Qu'est-ce que le sommeil? C'est peut-être là que la formule de Freud -31 -

pourrait évidemment prendre son sens et rejoindre l'idée du plaisir : si j'ai parlé des pourceaux tout à l'heure, c'est parce qu'ils roupillent souvent, oui. Ils ont le moins de jouissance possible dans la mesure où plus ça dort mieux ça vaut. En tout cas ça collerait avec - si mon hypothèse est bonne à savoir que c'est dans le chiffage qu'est la jouissance; on peut voir aussi, on peut voir par là, enfin, quelque chose, c'est que en effet le chiffage du rêve, après tout, il est pas poussé si loin que ça, si loin qu'on le dit, enfin! C'est... j'ai déjà expliqué la condensation, le déplacement, c'est... c'est la métaphore, c'est la métonymie, et puis c'est toutes sortes de petites manipulations, comme ça, qui étendent la chose dans l'Imaginaire.

C'est dans cette direction-là, hein, qu'il faut voir la jouissance. Alors on pourrait peut-être s'élever, n'est-ce pas, à une structure, comme ça conforme, conforme à l'histoire du chiffage, c'est que si c'est dans le sens de ce quelque chose qui arrive... à quoi ? die *Grenzen*, les limites. Là est l'erreur. Les limites *der Deutbarkeit*, si vous lisez bien ces quatre pages, car il n'y en a pas plus, vous vous apercevrez que, ce qui la signale, cette limite, c'est exactement le même moment quand ça arrive au sens. À savoir que le sens il est en somme assez court. C'est pas trente-six sens qu'on découvre au bi-du-bout de l'inconscient : c'est le sens sexuel. C'est-à-dire très précisément le *sens non-sens*. Le sens où ça foire la *Verhältnis*. La *Beziehung*, elle, a lieu avec ceci : qu'il n'y a pas de sexuelles *Verhältnisse*, que ça: la *Verhältnis* en tant qu'écrite, en tant que ça peut s'inscrire ou que c'est mathème, ça, ça foire toujours.

Et c'est bien pour ça que, il y a un moment où le rêve, ça se dégonfle, c'est-à-dire qu'on cesse de rêver et que le sommeil, il reste à l'abri de la jouissance. C'est parce qu'en fin de compte on en voit le bout.

Mais l'important, l'important pour nous, s'il est vrai que ce sens sexuel il ne se définit que de ne pas pouvoir s'écrire, c'est de voir justement ce qui, dans le chiffage - non pas dans le déchiffage - ce qui dans le chiffage nécessite *die Grenzen*, le même mot, ici employé dans le titre, le même mot sert à ce qui, dans la mathématique, se désigne comme *limite*. Comme limite d'une fonction, comme limite d'un nombre réel. Ça peut augmenter tant que ça veut, la variable, - la fonction ne dépassera pas certaines limites. Et le langage, c'est fait comme ça. C'est quelque chose qui, aussi loin que vous en poussiez le chiffage, -32-

n'arrivera jamais à lâcher ce qu'il en est du sens, parce qu'il est là à la place du sens; parce qu'il est là à cette place. Et ce qui fait que le rapport sexuel ne peut pas s'écrire, c'est justement ce trou-là, que bouche tout le langage en tant que tel, l'accès, l'accès de l'être parlant à quelque chose qui se présente bien, comme en certain point touchant au Réel, là, dans ce point-là; dans ce point-là se justifie que le Réel je le définisse de l'impossible, parce que là, justement, il n'arrive pas, jamais - c'est la nature du langage - il n'arrive pas, jamais à ce que le rapport sexuel puisse s'inscrire. Ouais... Ouais...

Alors il reste nos histoires de Freud avec son *occulte*.

L'histoire d'occulte, c'est très curieux, n'est-ce pas ? Je vous ai parlé de la huitième édition, mais pas de la septième. La septième, c'est impossible de mettre la main dessus, non pas à cause des nazis, cette fois, mais parce qu'elle est parue probablement en très peu d'exemplaires, enfin, c'est sorti en 1919, vous vous rendez compte! La chose fabuleuse, c'est que quand même, grâce à une autre amie (vous voyez, je n'ai que des amis), Nanie Bridgman, Nanie Bridgman qui est à la B.N. a mis la main sur la septième. Eh bien, ça m'a soulagé, hein. Parce que la façon dont Freud est traduit - il est vrai que ça a surtout commencé avec Marie Bonaparte, bon... mais avant, il y avait eu Isaac Meyerson; j'avais été, je lui en demande pardon, jusqu'à penser que pour lui, c'était le même truc, à savoir qu'il écrivait n'importe quoi; j'avais été jusque-là, et pourquoi ? Parce que (je ne l'ai pas apporté là, comme ça, c'est malheureux,) e l'ai oublié, voilà la vérité) il y a une petite phrase, il y a une petite phrase au moment où Freud pose la question, c'est ça qui culmine dans ce dernier paragraphe dont je vous ai parlé, au moment où Freud pose la question de ce qu'il en est, quel est l'ordre de réalité de ce rêve - il est forcé d'appeler ça *psychique*, mais en même temps ça le tracasse de l'appeler psychique, parce qu'il sent bien que l'âme, enfin, ça colle pas cette histoire, enfin que l'âme c'est quand même pas différent du corps, bon.

Alors là, il évoque la réalité matérielle, il n'a pas vu très bien à ce moment-là que le matériel, il l'avait là : c'était tout son bouquin, tout simplement à savoir la façon dont il avait traité le rêve, en le traitant par la manipulation du déchiffrement, c'est-à-dire après tout avec simplement ce que le langage comporte dimension, de chiffré.

-33-

Alors là, il s'engage dans ce qu'il en est, en fin de compte, de cette réalité, et il est saisi - il est saisi uniquement là, c'est la seule édition où il y a une phrase comme ça, une phrase où, tout d'un coup, il répudie ce fait : un savant, un savant certes modeste, il le qualifie comme ça, il y a quand même deux trucs que de toute façon - enfin, il met là une barrière, il ne peut pas encaisser - c'est la subsistance de ce qui est mort. Ça, ça vise l'immortalité de l'âme.

Et deuxièmement, le fait que tous les éléments de l'avenir soient calculables. Ce qui, évidemment là, rejoint n'est-ce pas, rejoint le sol solide d'Aristote, hein. L'âme dans Aristote est définie de telle sorte qu'elle n'implique nullement son immortalité, et c'est d'ailleurs grâce à ça qu'il peut y avoir un progrès de la science, c'est à partir du moment où en effet on s'intéresse au corps - et puis deuxièmement, deuxièmement ceci : c'est le maintien du contingent comme essentiel. Et après tout, pourquoi le contingent, à savoir ce qui va se passer demain, nous ne pouvons pas le prédire? En beaucoup de choses nous pouvons le prédire. De quoi se sert Aristote dans sa définition du contingent ? De savoir qui est-ce qui va demain avoir la victoire, de savoir si dès aujourd'hui, au nom de ceci, que demain une chose s'appellera « victoire de Mantinée », est-ce que nous pouvons écrire dès aujourd'hui, écrire : victoire de Mantinée. C'est uniquement de ça qu'il s'agit dans l'argumentation d'Aristote à propos du contingent. C'est tout de même une belle occasion de nous interroger sur ce pour quoi des événements qui ne sont pas d'ailleurs n'importe lesquels, qui sont des événements, disons, humains - je ne vois pas pourquoi je répugnerais là à l'énoncer ainsi - pourquoi est-ce que c'est ça le contingent ? Parce qu'après tout, il y a quand même des événements humains qui sont d'autant plus prévisibles qu'ils sont constants. Par exemple : j'étais sûr que vous seriez aussi nombreux aujourd'hui que la dernière fois - pour des raisons d'ailleurs aussi obscures - mais enfin, c'était calculable. Pourquoi est-ce qu'une victoire n'est pas calculable ?

Qui est-ce qui me répond? [À Madame Gloria Gonzalez, sa secrétaire : Donnez-moi un cigare].

Écoutez : une victoire n'est pas calculable...

[Quelqu'un dans la salle] : - *Parce qu'il faut être deux... !* -34-

Il y a de l'idée...

Il y a de l'idée, c'est évident, enfin, c'est vrai, comme vous dites, il faut être deux, et même parfois un peu plus... Mais en allant dans ce sens-là, n'est-ce pas, vous voyez bien que, malgré tout, vous glissez tout doucement du côté, du côté où ce deux, où ce deux foire : à savoir du côté du rapport sexuel. C'est tout un truc, hein, d'être deux. Oui. Quand je pense que je n'aurai pas le temps aujourd'hui de vous raconter toutes les belles choses que j'avais préparées pour vous sur l'amour, eh ben, ça me déçoit un peu mais c'est parce que j'ai traîné, et puis j'ai traîné comme ça parce que... parce que j'ai voulu faire quand même un chiffage soigné, c'est-à-dire ne pas trop errer, hein, alors pour le reste, enfin, vous pourrez peut-être un petit peu attendre.

Mais pour me référer à quelque chose que j'ai déjà avancé - je l'ai dit de mille façons, bien souvent, mais un jour je l'ai dit tout à fait cru, comme ça, en clair, j'ai dit que : l'effet de l'interprétation - pour me limiter à ce à quoi, n'est-ce pas, je dois rester collé, je dois rester dupe, et plus encore dupe sans me forcer, parce que si je suis dupe en me forçant, eh bien j'écrirai *le Discours sur les passions de l'amour*, justement, *c'est-à-dire* ce qu'a écrit Pascal, et qu'est-ce qu'on voit qu'il se force, hein ? Après ça, naturellement ça a lâché, ça a claqué, il n'a jamais pu y revenir, mais enfin, il est assez probable (j'en suis pas sûr) qu'il s'est forcé, quand il a écrit ça, quand même. Ça donne des résultats absolument stupéfiants, n'est-ce pas. C'est absolument magnifique, enfin : en se forçant, on arrive à dire... on arrive, on arrive vraiment à ne pas errer. Lisez ça, enfin ça colle, l'amour ça se passe comme ça. Absolument déconcertant, mais ça se passe comme ça. Bon.

Qu'est-ce que ça veut dire que l'interprétation est incalculable dans ses effets ? Ça veut dire que son seul sens, c'est la jouissance; c'est la jouissance, d'ailleurs, qui fait tout à fait obstacle à ce que le rapport sexuel ne puisse d'aucune façon s'inscrire, et qu'en somme, ça permet d'étendre à la jouissance cette formule que l'effet de l'interprétation est incalculable. Si vous réfléchissez bien, en effet, à ce qui se passe à la rencontre de ces deux troupes qui s'appellent armée, n'est-ce pas, et qui d'ailleurs sont des discours, des discours ambulants, enfin je veux dire que chacun ne tient que parce qu'on croit que le capitaine, c'est S1. Bon... Il est tout de même tout à fait clair que si la victoire d'une armée -35-

sur une autre est strictement imprévisible, c'est que du combattant on ne peut pas calculer la jouissance. Que tout est là, enfin : si il y en a qui jouissent de se faire tuer, ils ont l'avantage. Voilà. C'est un petit aperçu concernant ce qui peut en être du contingent, c'est-à-dire de ce qui ne se définit que de l'incalculable... Ouais.

Alors maintenant, quand même, je ne vais tout de même pas vous quitter sans vous dire, enfin quelques petits mots de ce qu'il en est tout à l'opposé de la ligne, comme ça, où nous nous sommes, enfin, exercés - ou bien je me suis exercé devant vous - mais où quand même - enfin il y a des chances, comme ça - un peu suivi, au moins suivi par votre silence, n'est-ce pas...

L'occulte, ça peut quand même pas seulement se définir par le fait enfin, que c'est rejeté par la science. Parce que, comme je viens de vous dire, c'est fou tout ce que ça rejette, la science hein! En principe tout ce que nous venons de dire, et qui existe pourtant, quand même. À savoir la guerre. Ils sont là, tous, les savants, à se creuser la tête : *Warum Krieg ?* Ah! ah! pourquoi la guerre ? Ils n'arrivent pas à comprendre ça, les pauvres... ouais... Ils se mettent à deux pour ça, hein, Freud et Einstein. C'est pas en leur faveur...

Mais enfin, l'occulte, l'occulte c'est bel et bien sûrement ça : cette absence de rapport. Et je vous en dirais bien même un petit peu plus, enfin, s'il fallait pas tout de même que je précise bien comment ça se présentait du temps de Freud. Parce que là c'est tout à fait clair. Tout ce qu'il a écrit, n'est-ce pas, *Psychoanalyse und Telepathie*, *Traum und Telepathie*, dont ont fait Dieu sait quel mauvais usage les gens qui ont isolé ça sous le nom de phénomène psi, c'est des escrocs, n'est-ce pas. Il faut quand même bien voir que Freud, alors - lisez ses textes, n'est-ce pas, ceux dont je viens de donner le titre, quand même, ceux-là, on les trouve. Contrairement aux *Grenzen der Deutbarkeit*, c'est tout à fait clair : il dit que le rêve et la télépathie, par exemple, ça n'a strictement rien à faire. C'est même au point qu'il va jusqu'à dire que la télépathie, c'est quelque chose du même ordre, enfin, je l'admets, pourquoi pas, c'est de l'ordre de la communication. Et dans le rêve, c'est traité comme n'importe quelle autre, à savoir la première partie de ce que je vous avais énoncé tout à l'heure, à savoir *etwas nützliches*, n'est-ce pas, quelque

chose qui sert aux manigances de la journée. Et c'est repris de la même -36-

façon dans le rêve, non seulement il préfère admettre, mais très précisément il démontre que dans tous les cas où il y a eu télépathie soi-disant rêvée, ce sont des cas où on peut admettre le fait direct qu'il y a eu message, à savoir annonce par fil spécial si je puis m'exprimer ainsi, car c'est ça la télépathie, n'est-ce pas, c'est le fil spécial. On peut, il n'y a qu'à traiter le cas, il n'y a qu'à l'envisager, à opérer avec lui, en pensant que, comme n'importe quel autre résidu du jour, il y a eu avertissement télépathique. Que ce soit télépathique ou pas, autrement dit, il s'en fout, la seule chose qui l'intéresse c'est que c'est repris dans le rêve, ceci (je ne peux pas vous faire la lecture parce qu'il est trop tard, n'est-ce pas) ceci est énoncé dans Freud : il faut considérer pour concevoir quelque chose aux rapports de la télépathie et du rêve, que la télépathie s'est produite comme un reste, résidu de la journée précédente. Il préfère admettre ça, quoique bien sûr, naturellement... il préfère admettre le phénomène télépathique - c'est ça le sens de sa position - que de le faire rentrer dans le rêve. Et il souligne, il souligne, à savoir il dit pourquoi : parce que le rêve c'est fait - et il fait toute la liste - avec toute une série de chiffres et que ces chiffres ne peuvent porter que sur un matériel qui est constitué par les restes diurnes. Il préfère mettre la télépathie, la ranger dans les événements courants, à ceci : de la rattacher en rien aux mécanismes eux-mêmes de l'inconscient. C'est si facile à confirmer, il suffit que vous vous reportiez - bien sûr naturellement en français ça n'a jamais été traduit mais quand même, il y en a certains d'entre vous qui lisent l'anglais, même j'espère, beaucoup, et d'autre part un certain nombre qui lisent l'allemand - reportez-vous aux textes de Freud sur l'inconscient et la télépathie : il n'y a jamais d'ambiguïté, il préfère tout à savoir, en somme, non seulement ce qu'il met en doute, mais ce sur quoi... ce dont il se lave les mains, ce dont il dit : je n'ai là-dessus aucune compétence. Mais il préfère admettre que la télépathie existe à simplement la rapprocher de ce qu'il en est de l'inconscient. Autrement dit, tout ce qu'il émet, tout ce qu'il avance comme remarquable, considérant certains rêves, tout ce qu'il avance comme remarquable consiste toujours à dire : il n'y a rien eu d'autre que de rapport au rêve en tant que chiffre. Ou encore que de rapport de l'inconscient de l'occultiste ou du diseur de bonne fortune avec l'inconscient du sujet. En d'autres termes il dénie tout phénomène télépathique auprès de ceci - il dénie au -37-

regard de ceci: qu'il n'y a eu que repérage du désir. Ce repérage du désir, il le considère comme toujours possible, ce qui veut dire - ce qui veut dire par rapport à mon inscription de l'autre jour de la vie comme voyage et de la structure qui se déplace en même temps que le voyage dessiné, dessiné linéairement.

La question peut se poser, et comment ne se poserait-elle pas, si vraiment la structure est ponctuée par le désir de l'Autre, en tant que tel, si déjà le sujet naît inclus dans le langage, inclus dans le langage et déjà déterminé dans son inconscient par le désir de l'Autre, pourquoi n'y aurait-il pas entre tout ça une certaine solidarité ? L'inconscient n'exclut pas - si l'inconscient est cette structure, cette structure de langage - l'inconscient n'exclut pas, et ce n'est que trop évident, l'inconscient n'exclut pas la reconnaissance du désir de l'Autre comme tel, en d'autres termes le réseau, le réseau de structure dont le sujet est un déterminé particulier, il est concevable qu'il communique avec les autres structures : les structures des parents certainement, et pourquoi pas à l'occasion avec ces structures qui sont celles d'un inconnu, pour peu, pour peu, souligne Freud, que son attention soit, comme ça, un peu ailleurs.

Et le plus fort, ce qu'il souligne, n'est-ce pas, c'est que ce détournement de l'attention, il est justement obtenu par la façon dont le diseur de bonne fortune se tracasse lui-même avec toutes sortes d'objets mythiques. Ça détourne assez son attention pour qu'il puisse appréhender quelque chose qui lui permette de faire la prédiction suivante à une certaine jeune femme qui a enlevé sa bague de mariage pour lui faire croire que... enfin, pour rester anonyme; il lui dit qu'elle va se marier et qu'elle aura deux enfants à trente-deux ans. Il n'y a d'explication à cette prédiction - qui d'ailleurs ne se réalise absolument pas, mais qui malgré qu'elle ne se soit pas réalisée, laisse le sujet qui en a été le destinataire, absolument dans l'enchantement. Chaque fois que Freud souligne un fait de télépathie, c'est toujours un fait de cet ordre, à savoir où la prédiction ne s'est nullement réalisée; ne s'est nullement réalisée, mais qui par contre laisse le sujet dans un état de satisfaction absolument épanoui. On ne pouvait rien lui dire de mieux. Et en effet, ce chiffre de trente-deux ans en l'occasion, était inscrit dans son désir. Si l'inconscient est ce que Freud nous dit, si ces chiffres choisis au hasard, n'est-ce pas, ne sont en réalité jamais choisis au hasard, c'est précisément par le certain

-38-

rapport avec le désir du sujet; c'est ce qu'étaie tout au long la *Psychopathologie de la vie quotidienne*.

L'intérêt. L'intérêt est ceci que Freud sait très bien souligner éventuellement, n'est-ce pas, c'est que, le seul point remarquable de ces faits dits d'occultisme, c'est qu'ils concernent toujours une personne à qui on tient, pour qui on a de l'intérêt. Que l'on aime. Mais il est tout ce qu'il y a de plus concevable que d'une personne que l'on aime, on ait avec elle quelques rapports inconscients. Mais ce n'est pas, ce n'est pas en tant qu'on l'aime, parce qu'en tant qu'on l'aime, c'est bien connu, n'est-ce pas, on la rate. On n'y arrive pas. Alors il s'agit tout de même de deux choses, dans ces prétendues informations télépathiques. Il y a le contenu de l'information. Et puis il y a le fait de l'information. Le fait de l'information, c'est à très proprement parler ce que Freud repousse. Il veut bien l'admettre comme possible, mais dans un monde avec quoi il n'a strictement rien à faire. Pour le contenu de l'information, il n'a rien à faire avec la personne dont il s'agirait d'avoir une information. Il a affaire uniquement avec le désir du sujet, en tant que l'amour, ça ne comporte que trop cette part de désir. Ça désirerait être possible.

Alors, ce que je veux simplement, en vous quittant, accentuer, c'est qu'il y a quand même quelque chose qui se véhicule depuis le fin fond des temps, et qui s'appelle l'initiation. L'initiation c'est ce dont nous avons des débris au titre de l'occultisme. Ça prouve simplement que c'est la seule chose qui, en fin de compte, nous intéresse encore dans l'initiation. Je ne vois pas pourquoi je ne donnerais pas à l'initiation, que l'Antiquité connaissait, enfin, un certain statut. Tout ce que nous pouvons entrevoir des fameux Mystères - et tout ce qui peut nous en rester encore dans des pays ethnologiquement situables, de quelque chose de l'ordre de l'initiation - c'est lié, c'est lié à ce que quelque part, quelqu'un comme Mauss n'est-ce pas, avait appelé *technique du corps* - je veux dire que, ce que nous avons et qui nous concerne dans ce discours, autant analytique que scientifique, voire universitaire, voire celui du Maître et tout ce que vous voudrez... c'est que, elle se présente elle-même, l'initiation, quand on regarde la chose de près, toujours comme ceci : une approche, une approche qui ne se fait pas sans toutes sortes de détours, de lenteurs, une approche de quelque chose où ce qui est ouvert, révélé, c'est quelque chose qui, strictement, concerne la jouis-39-

sance. Je veux dire qu'il n'est pas impensable que le corps, le corps en tant que nous le croyons vivant, soit quelque chose de beaucoup plus calé que ce que connaissent les anatomo-physiologistes. Il y a peut-être une science de la jouissance, si on peut s'exprimer ainsi. L'initiation en aucun cas ne peut se définir autrement. Il n'y a qu'un malheur, c'est que de nos jours, il n'y a plus trace, absolument nulle part, d'initiation. Voilà.

-40-

LEÇON III, 11 DÉCEMBRE 1973

Vous pouvez dire que c'est bien parce que vous êtes là que je parle. Ne me fatiguez pas, hein, parce que sans ça je m'en vais, hein! Voilà un petit machin que j'ai pris la peine de construire, pour vous le montrer. C'est un nœud borroméen. C'est-à-dire - alors enlevez-moi plutôt celui-là, le bleu - vous voyez, là, le bleu, on l'enlève, hein. Le résultat, c'est que les deux autres sont libres. Vous avez vu que je n'ai pas été forcé de les démonter pour qu'ils se libèrent. Voilà. Là-dessus Gloria peut vous le remettre, le truc. Mais enfin, je pense que c'est déjà suffisamment démonstratif. Ça se fait avec des cubes, à l'occasion, ça se fait avec des cubes et on s'aperçoit que faut qu'il y en ait trois en largeur, cinq en longueur pour le nœud borroméen minimal. Bon.

L'idée, c'est évidemment de faire quelque chose qui... qui réponde à trois plans. C'est-à-dire qui soit fabriqué comme les coordonnées cartésiennes. Quand vous voulez fabriquer ça, vous vous apercevez, eh bien, que vous avez quand même des... des difficultés. Vous avez des difficultés, non pas du tout réelles : vous avez des difficultés à vous bien rendre compte tout de suite à quoi ça va aboutir, combien il va falloir que vous en mettiez dans un sens et puis dans l'autre. Essayez vous-mêmes, n'est-ce pas. Essayez surtout - il y avait un autre truc que je ne vous ai pas apporté, il y avait un autre truc qui lui, qui lui répondait non pas au nœud borroméen, qui a pour caractéristique de... que chacun des deux ronds que ça constitue, c'est pas rond, c'est tout comme, des deux ronds que ça constitue se libèrent si vous voulez, si vous en tranchez un. Vous -41-

avez aussi le système bien connu que je ne vous reproduis pas au tableau parce que, enfin je l'ai là mais je suis fatigué, vous n'avez qu'à repenser aux trois cercles qui servent d'emblème aux Olympiques. Là vous pouvez constater que c'est fait différemment, à savoir que non seulement deux de ces ronds sont noués, mais que le troisième se boucle, non pas avec un seul des deux, ça ne fait pas trois qui fassent chaîne, mais avec les deux. Eh bien, essayez. Essayez de faire un montage, un montage de cubes tel que ce soit ainsi, à savoir que la continuité du montage que vous aurez fait, comme ça, vous le ferez, le jaune, le rouge et le bleu, que ça se fasse, que ce soit possible que vous montiez dans trois plans - l'assurance qu'il s'agit bien de plans est faite par la forme cubique, justement, vous êtes forcés de, de les faire en trois plans - essayez ça.

Vous ne verrez sûrement pas tout de suite que dans ce cas-là, il faut que, que le côté, si je puis dire, le côté de ce qui va se monter, soit de quatre cubes, au minimum. Mais que ces quatre cubes se retrouvent aussi dans l'autre dimension. C'est-à-dire au lieu d'avoir deux fois cinq plus deux, comme dans ce cas-là, ce qui fait douze, vous avez deux fois quatre, plus deux fois deux, ce qui fait également douze - ce qui est curieux. Mais voyez, la difficulté même que vous aurez à faire cette petite construction, vous sera une bonne expérience de ceci par quoi je commence : c'est que vous vous apercevrez là à quel point nous ne sentons pas le volume. Parce que vous vasouillerez. Vous vasouillerez comme j'ai fait moi-même. Parce que, à partir par exemple, de trois séries simples de quatre, quand vous les avez agencés d'une façon telle que ça puisse faire ces fameux trois axes qui servent à la construction cartésienne, quand vous n'en voyez que quatre, vous avez aussi bien pendant un instant, le sentiment que ça pourrait se boucler, que ça pourrait se boucler, par exemple, comme ici, comme s'il y en avait seulement quatre, et puis, trois seulement de largeur. Vous aurez ce sentiment.

C'est une façon de vous faire expérimenter ceci que nous n'avons pas le sens du volume, quel que soit ce que nous avons réussi à imaginer comme trois dimensions de l'espace. Le sens de... de la profondeur, de l'épaisseur, est quelque chose qui nous manque, beaucoup plus loin que nous ne le croyons. Ceci pour avancer ce que je veux vous dire, au départ, c'est que nous sommes des êtres, vous comme moi, à deux dimensions, malgré l'apparence. Nous habitons le *Flat land* comme s'ex

-42-

priment des auteurs qui ont fait un petit volume sur ce sujet, qui semblent avoir beaucoup de mal, enfin, à s'imaginer des êtres à deux dimensions. Il n'y a pas besoin de les chercher loin. C'est nous tous.

C'est tout au moins comme ça, vraiment, que ça se présente.

Le mieux que nous puissions arriver à faire, c'est en fait à quoi nous nous limitons - ce serait tout de même étonnant que dans une assemblée, là qui est en train de... de scribouiller, je, je ne puisse pas me faire sentir : scribouiller, c'est ça, c'est le mieux que nous puissions faire. Et c'est ce qui a été fort bien articulé en ceci que, il s'est trouvé, enfin, des gens pour proclamer dans une autre aire (*a, i, r, e*) que la nôtre, c'est que *l'encre des savants est très supérieure au sang des martyrs*. Il y a des gens qui ont osé dire ça! Ils ont osé dire cette évidence. Il faut bien le dire, ce dernier, le sang des martyrs, hein, qu'est-ce que nous en avons ? Des sujets de tableaux. Ceci avec la structure obsessionnelle que Freud a su reconnaître dans ce qui ne fait qu'un : la religion et l'art. Je m'excuse auprès des artistes, il y en a peut-être quelques-uns, là, égarés dans l'assistance, quoique je n'y croie guère. Je m'excuse auprès des artistes si la chose leur parvient : ils ne valent pas mieux que la religion. C'est... c'est pas beaucoup dire.

La connerie, dont ce n'est pas la première fois qu'ici je l'évoque, de sorte que, je l'espère, vous n'allez pas vous sentir visés - la connerie est notre essence, dont fait partie ceci que votre demande - je me suis longtemps cassé la tête pour savoir pourquoi vous étiez si démesurément nombreux - enfin, à force de me la casser, enfin, un éclair en est sorti. Justement, votre demande, celle qui vous attroupe là, c'est de comment, la connerie, avoir une chance d'en sortir. C'est même pour ça que vous comptez sur moi. À ceci près que, cette demande, de la connerie, en fait partie.

Donc, cette demande, à quoi je cède un jour de plus, sachez que ce n'est pas parce que votre nombre est grand que - justement, je vais essayer de faire semblant. C'est parce que, non pas il est grand, mais il est nombre. En quoi je me voue à l'abjection, je dois dire, avec quoi, dans cette place, je me confonds. Il y a une chose que j'ai appelée *lapasse*, qui se pratique dans mon école, uniquement parce que j'ai voulu tenter d'en avoir le témoignage. Il faut que j'en sois où j'en suis, à savoir aujourd'hui, pour que je voie bien moi-même ce que c'est: se vouer à répondre -43-

à n'importe qui, à n'importe quoi - mais à répondre quoi? Ce que répond le discours analytique, c'est ça, ce que vous faites; tout ce que vous faites. Et de sa nature, si l'on peut dire, de sa structure, plus exactement, contrairement à tout ce qui s'est pensé jusqu'à présent, parmi les spécialistes, « philosophes », qu'ils s'appellent, non pas ignorance - l'ignorance naturelle, comme s'exprime Pascal, que je remercie quelqu'un qui, pendant que je travaillais, dimanche dernier, enfin, a pris soin de m'appeler, d'ailleurs parce que je l'en avais expressément chargé... mais, c'était comme ça, je vous le redirai tout à l'heure, sous la forme d'une petite suggestion qui m'était venue de lui concernant Pascal - eh bien, je l'avais chargé de regarder dans Pascal tout cet échelonnement qui va de l'ignorance naturelle à la vraie science, avec entre eux ce qu'il désigne, comme ça, dans son scribouillage, des semi-habiles. C'est la personne qui m'a rendu ce service, enfin, qui... qui a un peu torchonné Pascal, comme ça, pour m'éviter d'avoir à le faire, parce que j'étais claqué, - les semi-habiles il a cru pouvoir les identifier aux non-dupes. J'espère que j'arriverai, enfin, dans cet effort, à vous faire sentir que... c'est pas du tout, du tout, du tout, ce que je veux dire. Non pas que les semi-habiles ne soient peut-être pas en effet des non-dupes, moi je crois qu'ils sont aussi dupes que les autres, mais, contrairement à ce que vous pouvez imaginer, il ne suffit pas d'être dupe pour ne pas errer!

J'ai dit : *les non-dupes errent*, encore faut-il n'être pas dupe de n'importe quoi. Et même faut-il être dupe spécialement de quelque chose que je vais essayer, essayer, que je veux essayer aujourd'hui de vous faire parvenir.

Donc, ce que répond le discours analytique, c'est ceci : ce que vous faites, bien loin d'être le fait de l'ignorance, c'est toujours déterminé, déterminé déjà par quelque chose qui est savoir, et que nous appelons l'inconscient. Ce que vous faites, sait - sait, *s*, *a*, *i*, *t* - sait ce que vous êtes, sait vous. Ce que... vous... ne sentez pas assez - enfin je ne peux pas le croire d'une assemblée aussi nombreuse - c'est à quel point cet énoncé, c'est du nouveau. Jamais personne des... des grands guignols qui se sont occupés de la question du savoir, et Dieu sait que ce n'est pas sans malaise que j'y range Pascal aussi qui est le plus grand de tous les grands guignols! jamais personne n'avait osé ce verdict, dont je vous fais remarquer ceci : la réponse de l'inconscient, c'est qu'elle implique, c'est

qu'elle implique le sans pardon, et même sans circonstances atténuantes. Ce que vous faites est savoir, parfaitement déterminé. En quoi, en quoi le fait que ce soit déterminé d'une articulation supportée par la génération d'avant ne vous excuse en rien, puisque ce n'est, le dire, le dire de ce savoir, que le faire savoir plus endurci, si je puis dire. Savoir de toujours à la limite. J'ai dégagé de Freud ce sens, parce qu'il le dit. Il le dit de toute son oeuvre. Quand je vous prie de ne pas me comprendre, vous voyez qu'il y a de quoi! Mais moi je ne puis faire que de l'entendre dans le dire de Freud, parce qu'il n'y a rien, rien à faire qu'à en laisser aller les suites. Une fois que c'est énoncé, ça fonde un nouveau discours. C'est-à-dire une articulation de structure qui se confirme être tout ce qui existe de lien entre les êtres parlants. Pas d'autres liens entre eux que le lien de discours. Cela ne veut pas dire, naturellement, qu'on n'imagine pas autre chose.

Je vous ai dit tout à l'heure que... si nous n'avons pas le volume, nous sommes quand même à deux dimensions, hein. Alors, il y a le profil, la projection, la silhouette, enfin tout ce qu'on adore, dans un être aimé. On n'adore jamais rien de plus. Et comme je suis parti de là, hein, à propos de cette fameuse histoire du miroir, on s'imagine que j'ai déprécié ça. Je l'ai pas du tout déprécié, hein, parce que, comme tout le monde, je m'en contente! Du volume, de l'épaisseur, le seul maniement de ce que je vous ai conseillé tout à l'heure, vous informera à quel point nous sommes absents. Mais il y a tout de même quelque chose d'autre hein, que nous prenons pour le volume. Et justement, c'est le nœud. Hein? On en fait des... des métaphores - non infondées - les nœuds de l'amitié, les nœuds de l'amour. Eh bien, ça tient à ceci, enfin : c'est notre seule façon d'aborder le volume. Quand nous serrons, comme ça, quelqu'un contre nous - ça m'arrive à moi aussi, ouais, mais... est-ce que ces nœuds, nous en sommes si assurés ? Nous en restons pour l'adoration, n'est-ce pas ? ce que j'ai appelé tout à l'heure deux dimension, les deux dimensions (jolies, jolies) - il y a un auteur récent, comme ça (je m'excuse auprès de lui s'il est là, je n'ai pas encore eu le temps de le lire) il appelle ça *le Singe d'or*. Comme il m'a fait l'hommage de son livre, je pense que c'est peut-être quand même parce qu'il a quelques échos de ce que je raconte, et peut-être même, qui sait, qu'il m'a lu - et qu'il... et que pour en parler ainsi, enfin du *Singe d'or*, il faut bien qu'il ait quelque -45-

écho de ce que je viens de pousser en avant, de ce qui nous attache à l'image, à l'image à deux dimensions. Je suis loin de l'avoir déprécié. Non seulement je suis loin de l'avoir déprécié, mais ce serait tout à fait absurde de le dire, parce que les signifiants eux-mêmes, nous sommes forcés d'en passer par la même image, l'image du *flat land*, l'image à deux dimensions, hein, pour démontrer qu'ils s'articulent.

Le nœud borroméen, je vous l'ai d'abord montré mis à plat. Naturellement, grâce à des artifices, il y a des endroits où vous voyez apparaître la cassure, ce qui ne peut se représenter que comme cassure, quoique ce soit un nœud, un nœud justement que j'ai essayé de mettre pour vous en volume, de façon à ce que vous voyiez bien que c'est pas seulement à plat qu'on peut l'aborder, outre que quand vous aurez vous-même manié ce volume, vous vous apercevrez que... le volume, là, réalisé en volume, ça ne permet pas du tout de... de distinguer, si je puis dire, ce nœud de son image spéculaire. Il n'est pas plus lévogyre que dextrogyre, il est non seulement parfaitement symétrique mais il l'est sur trois axes, ce qui rend strictement impossible que son image spéculaire en diffère.

L'écriture, elle, ne se fait pas dans un espace moins spéculaire que les autres. C'est même le principe de ce très joli exercice qui s'appelle le palindrome. Il n'en reste pas moins que ce méli-mélo, là, que je viens de faire entre l'Imaginaire et le Symbolique, ne noie rien. Et ne noie pas notamment la différence qu'il y a entre l'Imaginaire et le Symbolique, c'est bel et bien la même chose, une fois imaginé, c'est notre notion commune de l'espace que... dont nous imaginons qu'il n'a pas de fin. Il faut lire là-dessus les jus de Leibniz discutant avec Newton : la prétendue supposition, enfin, d'une limite de l'espace, qu'elle deviendrait impensable, qu'il dit, Leibniz, parce que, s'il avait une limite, alors, en dehors de cette limite, alors, on pourrait... on pourrait avec un clou faire un petit trou dans sa limite... C'est absolument énorme ce qu'on peut lire, ce qu'on peut lire de l'imagination. Et notamment de ce fait que pour imaginer l'espace - car ce n'aurait pas été moins une imagination, mais peut-être une imagination qui aurait ouvert tout autre chose; on n'est pas parti de ceci que dans l'espace il y a des nœuds. Il y aurait sûrement avantage à ce qu'on... voie, si je puis dire, qu'Imaginaire et Symbolique ne sont que des modes d'abord.

-46-

je les prends sous l'angle de l'espace. Pourquoi ces deux modes ne suffisent pas encore ? Mais enfin, je souligne au passage que le mot *mode* est à prendre au sens que ce terme a dans le couple de mots *logique modale*, c'est-à-dire qu'il n'a de sens que dans le symbolique, autrement dit dans son articulation grammaticale.

Quand vous approchez certaines langues - j'ai le sentiment que ce n'est pas faux de le dire de la langue chinoise - vous vous apercevez que, moins imaginaires que les nôtres, les langues indo-européennes, c'est sur le nœud qu'elles jouent. C'est pas un terrain où je vais m'aventurer aujourd'hui, parce que j'en ai assez à dire comme ça, mais peut-être... peut-être que je demanderai, je suggérerai à un Chinois de prendre les choses sous cet angle, et de venir vous dire ce que... ce qu'il en pense, si par hasard ce que je lui dis lui ouvre là-dessus la compréhension, parce que il ne suffit pas d'être même habitant d'une langue pour avoir une idée de sa structure, surtout si comme c'est le cas forcément, puisque le Chinois supposé en question, je ne pourrai m'adresser à lui que si je lui parle dans ma langue, c'est-à-dire que, s'il me comprend, c'est que déjà au regard de la sienne, il est foutu.

Ce qu'il y a de terrible, c'est que quand nous distinguons un ordre, nous en faisons un *être*. Le mot *mode* dans l'occasion, ça devrait s'éclairer si on donnait sa véritable portée à l'expression *mode d'être*. Or, il n'y a d'autre être que de mode, justement. Et le mode imaginaire a fait ses preuves, pour ce qui est de l'être du Symbolique. Il a fait si bien ses preuves qu'on pourrait bien se risquer à... à tenter de voir si le mode symbolique n'éclairerait pas de... l'être de l'Imaginaire. C'est bien ce que j'ai essayé de faire, que vous le sentiez ou pas. je voudrais dire en cette troisième session de l'année de ce séminaire, en quoi consiste sa place au séminaire, et son programme. Et c'est pourquoi je l'ai énoncé en vous parlant tout de suite, d'abord, du nœud borroméen. Le nœud borroméen que comme ça j'ai vu surgir, enfin, je veux dire qu'il m'a en quelque sorte, envahi, le nœud borroméen n'a aucune espèce d'être. Il n'a pas du tout la consistance de l'espace géométrique dont on sait qu'il n'y a pas de limites à son coupage en tranches, n'est-ce pas, à sa projection, à tout ce que vous voulez... et même que ça va plus loin. Que... ça envahit. Et c'est bien en ça que c'est instructif : ça envahit l'autre ordre. Nous sommes tellement capturés par ce mode imaginaire, que, quand -47-

nous essayons de manipuler l'ordre symbolique, nous en arrivons, enfin - souvenez-vous de la façon dont s'abordent les ensembles, on nous parle de bijection, de surjection, d'injection... tout ça ne va pas sans images, en tout cas c'est avec des images que vous les supportez, ces modes pourtant faits pour... pour vous libérer de l'Imaginaire. C'est avec des petits points que vous vous apercevrez qu'entre un domaine et un co-domaine il y a injection, ou bijection, ou surjection.

Mais en le supportant de points, vous ne faites rien d'autre qu'une élucubration imaginaire. Pourquoi la mise à plat du nœud borroméen n'a-t-elle pas réussi, n'est-elle pas venue d'abord pour nous évoquer un autre départ concernant le point... concernant ce point, ici incarné, si je puis dire, du fait qu'au cœur de cette petite construction vous avez, quoi que vous fassiez, une cellule vide. Ce qui n'est pas moins vrai que l'autre nœud, pas borroméen, hein, le nœud que j'ai appelé tout à l'heure olympique. À ceci près qu'il a des... des conséquences plus compliquées. Mais laissons.

Pourquoi ce nœud borroméen n'a-t-il pas évoqué un autre départ concernant le point ? Le point... le point que nous sommes, hein, parce que même dans le meilleur cas, c'est ce que nous sommes. Jusqu'à présent je ne vous parle que de l'Imaginaire et du Symbolique, mais justement, mon discours tend à vous montrer que, il faut que ces deux dimensions se complètent de celle du Réel. En d'autres termes, il faut qu'il y en ait trois. Trois pour qu'il y ait ce point, qui aurait tout de même pu, peut-être, enfin, si... si on n'était pas ce qu'on appelle absurdement géomètre, parce que, réfléchissez, qu'est-ce que ça a bien à faire notre géométrie avec la terre, enfin ? Est-ce que la terre, c'est pas quelque chose qui est pas du tout plat ? Si nous n'avions pas une vocation pour le mapping, pour le cadastre, en quoi est-ce que la terre nous suggérerait du plat ? Pourquoi est-ce que ce point, nous ne serions pas partis, à condition de partir du nœud, de l'idée qu'un point ça part. Ça part au départ, dans sa définition, du point de tiraillement, par exemple. Ça vous dit rien, ça ? Entre votre Symbolique, votre Imaginaire et votre Réel, depuis le temps que je vous les ressasse, vous sentez pas que votre temps, votre temps se passe à être tiraillés ? En plus ça a un avantage, hein, ça suggère que... que l'espace implique le temps, et que le temps c'est peut-être rien d'autre, justement, qu'une succession des instants de tiraillement. -48-

Ça exprimerait en tout cas assez bien le rapport du temps avec cette escroquerie... qui se désigne du nom d'éternité.

Le temps c'est, c'est peut-être que ça, enfin, les trinités de l'espace... ce qui sort là d'un coincement sans remède. Ouais.

Le nœud borroméen, décidément, n'est pas du tout un truc négligeable. Si vous le mettez à plat, là, vous vous apercevrez de tout ce qu'on peut en tirer. Par exemple, là je m'en vais vous en donner un comme ça, comme ça histoire de vous le manipuler. Il est comme ça, comme ça histoire de vous le manipuler. Il est comme ça. Voyez un peu ce qu'on peut cogiter à ceci qu'en somme pour le transformer - quand c'est à plat - d'un dextrogyre en lévogyre, il suffit dans la première position que vous avez vue là, de faire faire ça à un quelconque d'entre eux. Si vous faites ça ensuite à l'autre, hein, c'est comme ça qu'il faut faire, et si vous faites ensuite ça au troisième - c'est comme ça qu'il faut faire - à chaque fois vous renversez. C'est-à-dire que de lévogyre d'abord vous le faites dextrogyre, et que quand vous avez basculé le troisième, il est de nouveau lévogyre. C'est... c'est pas dépourvu d'intérêt. Ça éclaire la question de cette fameuse histoire, comme ça, que l'univers serait ambidextre, ça permet en tout cas d'en avoir une petite lumière. Ça vaut la peine qu'on s'y arrête. Ça donne une autre idée de la spatialisation. C'est en tout cas une structure qui... qui change tout à fait la portée du mot d'espace au sens où il est employé dans *L'esthétique transcendantale*. C'est à savoir que nous ne pouvons percevoir les choses que sous l'angle d'un espace, qui dans Kant est simplement imaginaire. S'il y a trois dimensions de l'espace et si ces trois dimensions, nous commençons par les énumérer du Symbolique et de l'Imaginaire, l'épreuve est à faire de ce que ça donne pour la troisième, à savoir pour le Réel. Il n'y a qu'une chose à en dire pour l'instant. Là. Je ne peux pas dire que c'est la date de son baptême, à ce Réel : « Je te baptise Réel, hein, toi, en tant que troisième dimension... » - j'ai fait ça il y a très longtemps. C'est même par là que j'ai commencé mon enseignement. À ceci près que j'ai ajouté dans mon for intérieur: « Je te baptise Réel parce que si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer ». C'est bien pourquoi je l'ai inventé. Non pas bien sûr qu'il n'ait pas été, depuis bien longtemps, dénommé - car c'est ce qu'il y a de remarquable dans la langue, hein, c'est que le *naming* (heureusement qu'on a l'anglais, hein, -49-

pour distinguer *naming* de *nomination*, *naming* ça veut dire *to name* ça veut dire donner le nom propre, oui) - c'est pas pour rien, naturellement, que j'ai dit : «Je te baptise ». je n'ai pas peur des mots qui sentent le fagot de la religion, je ne sens pas de tabou à aucune odeur de ratichon, ni même à tout ce qu'elle propage.

Le *naming* en tant que nom propre précède, c'est un fait, la nécessité par quoi il ne va plus cesser de s'écrire. Tant que vous ne prendrez pas - c'est ça le sens de ce que j'ai avancé sous un mode apparemment de sous-estime pour l'Imaginaire - tant que vous ne prendrez pas le Symbolique corps à corps, vous n'en viendrez pas à bout. Ni du même coup de ce que, mon Dieu, j'appelle sur mon papier l'Eglise, mais... mais qui est le christianisme. Parce que c'est là que le christianisme, il vous baise. Il est la vraie religion. C'est ce qui devrait vous y faire regarder à deux fois. Il est le vrai dans la religion. Ça vaut quand même la peine de s'y intéresser (peut-être) rien que pour voir ce que ça donne. Mais rien de ce que je dis n'y fera. je dis - je vous en rebats les oreilles - : *La vérité ne peut que se mi-dire*. Ça veut dire confirmer qu'il n'y a de vérité que mathématisée, c'est-à-dire écrite, c'est-à-dire qu'elle n'est suspensible, comme vérité, qu'à des axiomes. C'est-à-dire qu'il n'y a de vérité que de ce qui n'a aucun sens. C'est-à-dire de ce dont il n'y a à tirer d'autres conséquences que dans son registre, le registre de la déduction mathématique, dans ce cas - et comment après cela la psychanalyse peut-elle s'imaginer qu'elle procède de la vérité ?

Ce n'est là qu'un effet- effet nécessaire, sans doute, quoique bien sûr cette nécessité ne se manifeste nulle part en dehors de mon office, l'office que je suis en train de servir, n'est-ce pas - ce n'est là qu'un effet, cette espèce... d'odeur de vérité dans l'analyse: qu'un effet de ceci qu'elle n'emploie pas d'autre moyen que la parole. Strictement pas. Qu'on ne vienne pas me raconter, hein, qu'elle emploie le transfert. Parce que le transfert, lui, n'est pas un moyen. C'est un résultat, qui tient à ce que la parole, par son moyen, moyen de parole, révèle quelque chose qui n'a rien à faire avec elle, et très précisément le savoir, qui existe dans le langage. Là encore, je n'ai jamais dit que c'est le langage qui est savoir. Le langage, si vous voulez bien vous souvenir de quelques-uns des trucs que j'ai crayonnés au tableau dans le temps où j'en avais la force, le langage est un effet de ceci : qu'il y a du signifiant *un*.

-50-

Mais le savoir, c'est pas la même chose. Le savoir est la conséquence de ce qu'il y en a un autre. Avec quoi ça fait deux, en apparence. Car ce deuxième tient son statut justement de ceci qu'il n'a nul rapport avec le premier, qu'ils ne font pas chaîne, même si j'ai dit, quelque part, dans mes scribouillages, les tout premiers, hein, *Fonction et champ*, c'était pas tellement con. Dans *Fonction et champ*, j'ai peut-être lâché que ça faisait chaîne. C'est une erreur. Car pour déchiffrer, il a bien fallu que je fasse quelques tentatives, d'où cette connerie. C'est le propre même du déchiffrement. Quand on déchiffre, on embrouille. Et c'est même comme ça que je suis bien arrivé à, tout de même, au bout du compte, à savoir ce que je faisais. C'est-à-dire ce que c'était que de déchiffrer. C'est de substituer le signifiant 1 à l'autre signifiant. Celui qui ne fait deux que parce que vous y ajoutez le déchiffrement. Ce qui permet tout de suite de compter trois. Ça n'empêche pas d'écrire - ce que j'ai fait - : S indice 2, car c'est comme ça qu'il faut que ça se lise, la formule du lien de S_1 à S_2 . C'est pur forçage, mais ce n'est pas forçage d'une notion. C'est ce qui nous met sous le joug du savoir. Puisque je suis en train de vous parler de la psychanalyse, j'ajoute : le joug du savoir, à la place même de la vérité. À la place, aussi bien de la religion, dont je viens de vous dire qu'elle est vraie, elle.

Voilà un des piliers du discours psychanalytique.

Même ce discours, comme tous les autres, je l'ai qualifié de quadripode. Peut-être que je l'ai qualifié comme je viens de vous dire, hein, je l'ai qualifié, justement - je considère que c'est une qualification, quadripode, et pas une quantification, hein, parce que plus je vais plus je suis convaincu que nous ne comptons que jusqu'à trois. Et même si ce n'est que parce que nous comptons *trois* que nous pouvons arriver à compter *deux*, - encore la vraie religion, hein, puisque c'est bien le christianisme dont je parle - y a-t-elle regardé à deux fois. L'orthodoxe, notamment, qui ne veut pas du *filioque*. C'est pas par hasard, hein, il ne veut pas qu'il soit deux à ce qu'en procède le troisième. Parce que c'est au contraire du troisième que le deux surgit. De sorte que c'est pas pour rien qu'elle s'appelle elle-même *l'orthodoxe*, hein, elle a raison. Ça ne veut pas dire du tout que ça lui réussisse. Réussir, comme je vous le signale à perte de vue : c'est le signe de rien. Mais que justement ça rate... je peux bien dire que pour nous analystes c'est plutôt en sa faveur, hein, ce qui ne l'empêche pas de devoir s'éliminer, hein. L'œcuménisme n'est -51-

pas là pour des prunes. Bon! enfin je m'étends, et je bavarde, j'en ai assez de mes bateaux, parce que, ils ne font que vous amuser, mais encore, c'est des bateaux quand même qui flottent, hein. Tout ça vise, vise ceci que... qu'on me fait un peu suer à ne me répondre toujours que d'un *deux* éternel. Alors que je ne l'ai jamais produit que comme indice, c'est-à-dire comme symptôme. Le mot d'ailleurs même l'avoue. Ce qui choit ensemble, c'est ce que ça dit. Ça ne veut pas le dire expressément, mais ça le dit quand même. Le deux ne peut être rien d'autre que ce qui choit ensemble du trois. Et c'est pour ça que cette année, je prends comme sujet, c'est ce que ça veut dire - ça veut le dire en tout cas aujourd'hui où j'y insiste : le nœud borroméen.

Il est évident que c'est un effort pédagogique. C'est en raison quand même de quelque chose de l'ordre de cette débilité qui s'appelle l'amour, où l'on ne peut guère faire mieux que... que de se débrouiller, c'est en raison de ceci que... que, mon Dieu, que le texte de Kant sur la pédagogie me... - que j'ai rouvert pour l'avoir acquis en édition originale, faut bien que j'aie mes petits plaisirs, hein - mais vous pouvez le trouver, il a été édité, enfin je crois réédité par les Presses Universitaires, enfin quelqu'un d'ici m'en a fait cadeau, et c'est... c'est passionnant, enfin. C'est passionnant. Sur le sujet de... de ce qu'il en est des débiles, on n'a rien écrit de mieux, même pas ce qu'a écrit Maud Mannoni. Ouais.

L'enfant est fait pour apprendre quelque chose. Voilà ce que nous énonce Freud, que nous énonce Kant - c'est quand même, tout de même, quelque chose - enfin, quelque chose d'extraordinaire! C'est quelque chose d'extraordinaire qu'il en ait eu en somme le pressentiment : car comment pouvait-il le justifier? Il est fait pour apprendre quelque chose, c'est-à-dire pour que le nœud se fasse bien. Car, il n'y a rien de plus facile que de ce qui rate, surtout si vous le mettez sous cette forme à savoir la même que celle-là. Regardez : voilà le cercle vert et voilà le cercle rouge - enfin, le rond - supposez pour le troisième, pour le construire, je parte de l'intérieur de celui-là, le rouge, qui est à l'extérieur. Pour le construire, il faut que je le tresse, et qu'il passe quelque part, soit en dessous soit en dessus du vert. Mais si je suis parti d'en dessous du rouge - voyez le rouge est là, plus grand que le vert - si je suis parti d'en dessous du rouge, que je le fasse passer sur ou sous le vert, le résultat sera le même : à savoir qu'il n'y aura pas de nœud. En -52-

d'autres termes, si je ne pars pas du dessus du rouge, avec devoir de passer sous le vert, il n'y aura pas de nœud borroméen. Kant ne peut pas savoir - parce que ce n'est pas de ça qu'il part - en somme pourquoi l'enfant doit apprendre quelque chose. Il doit apprendre quelque chose pour que le nœud se fasse bien. Pour qu'il ne soit pas, si je puis dire, non-dupe, c'est-à-dire dupe du possible, hein. Dupe, dupe, c'est un peu trop. Les non-dupes c'est les deux fois dupes. Ils sont justement dupes d'être deux. Et c'est en somme la seule objection que... dont j'ai cru partir, comme ça, parce que j'avais affaire à des oreilles, qui n'étaient pas précisément, enfin éveillées - c'est l'objection la seule, la seule objection que j'ai à faire à la moi-ité. C'est une expression, comme ça que m'a attribuée, à tort ou à raison car je l'ai peut-être dit en l'occasion, un de mes analysants, récemment, et qui est depuis longtemps de mon assistance séminariste. La moi-ité comme il s'exprime, c'est évidemment tout de suite choir dans le deux : puisque la moi-ité est forcément faite de deux moitiés. Et si j'ai dit que la religion c'est, c'est ce qu'on peut faire de plus vrai, dans la religion - je vous ferai remarquer ceci sur lequel j'ai jaspiné un bon bout de temps, hein: que tu aimeras ton prochain comme toi-même, hein est-ce que ça veut dire que vous serez trois, oui ou non? Ouais...

Le nœud borroméen ne peut être fait que de trois. L'Imaginaire, le Symbolique, ça ne suffit pas, il y faut l'élément tiers, et je le désigne du Réel.

Il faut qu'il y ait cette solidarité déterminante dont il y a sujet - sujet parlé, en tout cas; la perte d'une quelconque de ces trois dimensions, la condition pour que le nœud tienne, c'est que la perte d'une quelconque de ces trois dimensions doit rendre folles, c'est-à-dire libres l'une de l'autre, les deux autres.

Ces trois dimensions, je vous les représente de quoi? De ronds de ficelle, comme on a bien voulu, et à très juste titre, de façon pertinente, intituler mon avant-dernier séminaire de l'année dernière. Qu'est-ce que c'est, comme dimension, qu'un rond de ficelle, hein? Je vous fais remarquer que ce n'est même pas un nœud, un rond de ficelle, hein, parce qu'un nœud, ça se voit, hein, ça se fait, ça peut s'écrire au tableau... à condition de faire les petites interruptions nécessaires et Dieu sait ce qu'il faut en mettre, tellement on a peu d'imagination, hein. Voilà, voyez, -53-

il faut encore que je corrige, un nœud c'est ça. En d'autres termes, un nœud ça se dénoue. Si vous le dénouez, vous êtes foutu, parce que vous ne pouvez plus qu'en faire un autre, et que vous n'arriverez jamais à distinguer un nœud d'un autre nœud. Parce qu'ils ne sont pas tous pareils, ces nœuds. C'est bien pourquoi le rond de ficelle est nécessaire. Non pas que ça soit un nœud, mais il est nécessaire pour la théorie des nœuds.

Car en effet, pour qu'un nœud, on puisse le distinguer d'un autre, il faut en aucun cas le dénouer, ou alors quand vous ferez un autre nœud vous aurez le sentiment que c'est le même. C'est pour ça qu'il n'y a que deux trucs : ou bien la corde qui fait nœud l'étendre à l'infini - et alors là vous ne pouvez pas le dénouer, hein - ou bien joindre ses deux bouts, ce qui est exactement la même chose. Et c'est ce que justifie le rond de ficelle. Le rond de ficelle, c'est quelque chose qui vous permet la théorie d'un nœud. C'est ce qui exige pour se rompre de devoir être coupé. La culpabilité. C'est ce qui se distingue - mais totalement! ça ne vous est peut-être pas encore venu à l'esprit mais j'espère tout de même à certains - c'est que c'est une topologie. Un rond de ficelle, c'est un tore. Et c'est seulement ce qui permet d'élaborer le nœud.

On ne noue pas ensemble deux sphères. Mais l'intéressant c'est qu'on ne noue pas deux ronds de ficelle, dans cette affaire, on en noue trois, mais de telle sorte que le troisième seul noue les deux autres. Il y a quelque part, dans un article dit de la causalité *psychique*, un endroit, un endroit autour de quoi quelques personnes se sont escrimées, comme ça, où je noue - puisque c'est de cela qu'il s'agit, la liberté et la folie, où je dis que l'une ne se conçoit pas sans l'autre, ce qui, bien entendu trouble, parce que tout de même, tout de suite ils pensent, enfin, que je dis que la liberté c'est la folie, hein... puisque pour ne pas me faire comprendre, -54-

pourquoi pas, je m'y entends; seulement, ce que je veux vous faire remarquer, c'est que l'intérêt de joindre ainsi dans le nœud borroméen le Symbolique et l'Imaginaire et le Réel, c'est qu'il en résulte, non seulement il en résulte, mais il doit en résulter, c'est-à-dire que si le cas est bon - vous me permettrez cette abréviation vu l'heure où nous arrivons - si le cas est bon, il suffit de, il suffit de trancher un quelconque des ronds de ficelle pour que les deux autres soient libres l'un de l'autre. En d'autres termes, si le cas est bon, laissez-moi impliquer que c'est le résultat de la bonne pédagogie, à savoir qu'on n'a pas raté son nouement primitif; si le cas est bon, quand il y a un de ces ronds de ficelle qui vous manque, vous devez devenir fou. Et c'est en ça, c'est en ça que le bon cas consiste, à savoir que s'il y a quelque chose de normal, c'est que, quand une des dimensions vous claque pour une raison quelconque, vous devez devenir, vous devez devenir vraiment fou.

Et c'est là-dessus que je voudrais finir pour vous en montrer l'intérêt. Supposez le cas de l'autre nœud, du nœud que j'ai appelé tout à l'heure olympique, si un de vos ronds de ficelle... claque, vous claque si je puis dire, du fait de quelque chose qui ne vous concerne pas, vous n'en devenez pas fou pour autant. Ceci parce que, que vous le sachiez ou pas, les deux autres nœuds tiennent ensemble, et c'est ça qui veut dire que vous êtes névrosé. C'est bien en quoi, toujours, j'ai affirmé ceci, qu'on ne sait pas assez : que les névrosés sont increvables. Les seules gens que j'ai vu se comporter d'une façon admirable pendant... pendant la dernière guerre, pour l'évoquer, Dieu sait que ça ne me fait pas spécialement plaisir, ce sont mes névrosés, ceux que je n'avais pas encore guéris. Ceux-là étaient absolument sublimes. Rien ne leur fait. Que ce soit le Réel, l'Imaginaire ou le Symbolique qui leur manque, ils tiennent le coup.

Et je ne sais pas si certains de vous, enfin, s'en souviennent, j'ai fait quelque chose, un temps, sur, sur la phobie du petit Hans. C'est très curieux. je n'ai jamais vu personne mettre en valeur ceci, ceci que j'ai non seulement écrit mais répété, mais ressassé, n'est-ce pas, je n'ai rien vu d'autre, en cherchant, enfin, qu'est-ce que c'était, enfin, que cette sacrée histoire de cheval, parce que, bien entendu, je me posais la question, comme tout le monde: pourquoi le cheval, n'est-ce pas? Pourquoi que c'est ça qui lui fait si peur... L'explication que j'ai trouvée - parce que je l'ai, je l'ai donnée, je l'ai travaillée, j'ai insisté, n'est-ce pas; c'est -55-

que le cheval était le représentant -je peux même le dire : de trois circuits. J'ai pas souligné la vérité qu'ils étaient trois, ces circuits. Mais le cheval représentait un certain nombre de circuits, que j'ai même été chercher une carte de Vienne, pour bien les marquer, parce que d'abord c'est dans le texte de Freud, comment les aurais-je trouvés sans ça? C'est dans la mesure où la phobie, la phobie du petit Hans, c'est très précisément en ce nœud triple dont les trois ronds tiennent ensemble, c'est en ceci qu'il est névrosé : c'est que, coupez-en un, les deux autres tiennent toujours.

Ce n'est pas, certes, que nous penchions sur ceci, en quoi justement il y a d'autres couples dans la névrose qui sont plus simples que celui-là de la phobie, nous y viendrons. L'important, l'important n'est même pas en ça, qui fait si joliment image, hein, vous avez pu dire en somme que j'ai défini la normale en ce sens que c'est fait de telle façon que ça ne peut que rendre fou, quand il y en a un, des trois ronds, qui claque. Mais l'important, c'est pas ça du tout.

L'important, c'est que, bien qu'ils soient colorés de couleurs diverses l'un par rapport à l'autre, de ces trois ronds, de ces ronds de ficelle, ils sont strictement équivalents. Je veux dire que l'important c'est que aussi bien le Réel que l'Imaginaire ou que le Symbolique, peuvent jouer exactement la même fonction par rapport aux deux autres. Ça ne va pas de soi. Si je vous présente le nœud comme ça : à savoir le rouge au-dessus du vert et le coinçant, et le noir - j'appelle celui-là le noir provisoirement puisqu'il a des points noirs, et le noir en bonne position - ça ne va pas de soi que je peux très facilement mettre les deux autres dans une position différente, c'est-à-dire faire que le vert soit au-dessus du rouge, le nœud borroméen étant tout aussi correct. À savoir n'ayant à aucun moment été tranché. On peut croire qu'il y a un obstacle à ce que je mette le vert à la place du rouge, à partir d'une position fixe du noir, c'est pourtant le cas. C'est pourtant le cas et c'est aussi ce qu'il faut dire concernant les trois dimensions de notre Réel.

Ce Réel sur lequel on s'interroge à la fin de la *Science des Rêves*, - et ce qu'il faut dire, ce qu'il faut dire c'est ceci : c'est que si je vous ai barbés la dernière fois avec cette histoire de l'occulte, c'est justement en ceci, en ceci qui pour Freud est en quelque sorte l'aveu patent : c'est que sur les trois de ces dimensions dont il nous dénonce si bien deux, qu'est-56-

ce que c'est pour Freud que le Réel ? Eh bien, je vais vous le dire aujourd'hui : c'est justement l'occulte. Et ça l'est précisément en ceci qu'il le considère comme l'impossible. Car cette histoire d'occultisme et de télépathie, il nous prévient, il y insiste, qu'il n'y croit en rien.

Comment est-ce que quelqu'un comme Freud a pu poursuivre enfin, avec cette obstination, cette ombre de cet occulte, qu'il considérait comme à proprement parler d'une cogitation d'imbéciles ? Lisez-le bien et vous le verrez.

Eh bien, l'intérêt de ce que j'ai voulu vous avancer la dernière fois, et que je ne vous ai pas dit, sinon par la phrase de la fin, qu'il n'y a pas d'initiation, dont ceux qui ont des oreilles ont très bien su repérer que c'était la seule phrase intéressante, c'est justement que pour Freud - et c'est bien là quelque chose qui mérite que nous y regardions à deux fois - il était dupe du Réel.

Il était dupe du Réel même s'il n'y croyait pas. Et c'est bien ça ce dont il s'agit. La bonne dupe, celle qui n'erre pas, il faut qu'il y ait quelque part un Réel dont elle soit dupe.

57

LEÇON IV, 18 DÉCEMBRE 1973

Voilà. Il est certain que... il est certain qu'en me faisant vainement élever la voix, là en voulant me chi... me taquiner, me chatouiller avant que je commence mon truc d'aujourd'hui, on n'améliorera pas la chose, enfin, on ne l'aura pas améliorée, du moins je suppose. Voilà, parce que tout de même, la dernière fois, je... j'ai fait un effort, et qu'aujourd'hui j'aurais voulu seulement, enfin, étendre de ces marges, si je puis dire, enfin dire des choses *mezzo*[a] **voce** comme on dit. Peut-être pour essayer de vous en éclaircir pour vous, enfin, je dis pour vous-mêmes, la résonance. Cette résonance, après tout, je la présume, puisque ce que j'ai dit c'était fait pour l'obtenir. J'en ai eu des échos, mais je ne vois pas pourquoi aussi bien je dirais pas ce que j'ai voulu obtenir.

Mon dit a été celui de ce nœud que j'ai pas introduit d'hier et dont la portée méritait qu'on y insiste, ça veut dire : ne pouvait pas apparaître tout de suite. C'est pas tellement ce nœud qui est important, c'est son dire.

Son dire qu'en somme, la dernière fois, j'ai tenté de, de supporter comme ça, suffisamment. Ce qu'il a de bien n'est-ce pas, ce nœud, c'est que, il met justement tout à fait en évidence que ce dire, en tant qu'il est le mien, y est impliqué. Ça veut dire que, de ce côté par où, remarquez, j'ai pas dit la parole, j'ai dit le dire, toute parole n'est pas un dire, sans quoi, sans quoi toute parole serait un événement ce qui n'est pas le cas, sans ça on ne parlerait pas de vaines paroles!

-59-

Un *dire* est de l'ordre de l'événement. C'est pas un événement survolant, c'est pas un moment du connaître. Pour tout dire, c'est pas de la philosophie. C'est quelque chose qui est dans le coup. Dans le coup de ce qui nous détermine en tant que c'est pas tout à fait ce qu'on croit. C'est pas toute sorte de condition, comme ça, locale, de ceci, de cela, de ce après quoi on bâille, du Réel, c'est pas ça qui nous, êtres parlants, nous détermine. Et ceci tient très précisément à ce pédicule de savoir, court, certes, mais toujours parfaitement noué, qui s'appelle notre inconscient, en tant que pour chacun de nous ce nœud a des supports bien particuliers.

C'est ainsi que, cahin-caha, comme j'ai pu... j'ai construit cette topologie par où j'ose cliver autrement ce que Freud supportait de ces termes : *la réalité psychique*. Car enfin ma topologie n'est pas la même, quelqu'un, quelqu'un, qui comme ça, parmi les gens qui viennent avec moi causer, comme ça, a mis mon nœud, là, borroméen, comme ça, au même stade, si je puis dire, n'est-ce pas, que le fameux oeuf foutu de quelque chose qui - vous savez que c'est Freud, enfin, qui a fait ça ? - évidemment, on pourrait faire la métaphore de la réserve nutritive avec ce qu'il... ce qu'elle est censée nourrir, avec la jouissance d'une part et ce que vous voudrez de l'autre, la... l'embryologie de l'âme. Bon.

Je voudrais faire une remarque concernant ce qu'on appelle *l'amour*. Parce que c'est ça, c'est ça ce que j'ai appelé tout à l'heure la résonance, la résonance chez vous, que vous le sachiez ou pas, de ce que la dernière fois j'ai supporté de mon nœud borroméen.

L'amour, dans tout ce que, ce qu'on s'est permis de bavocher dessus jusqu'à présent, c'est tout de même quelque chose qui se heurte à l'objection qu'on ne conçoit pas comment l'être - si bien entendu vous avez de ça déjà entendu parler, enfin, on vous en rebat les oreilles dans la métaphysique et... et même ailleurs, enfin, dans les sermons, on ne parle que de ça - comment l'être serait à manipuler à partir d'aucun étant. Ceci présente une grande difficulté logique. Puisque l'être quand on vous en parle, ce n'est pas rien, et ça débouche dans cette aspiration qui serait faite à partir de Dieu, de l'amour. Je sais bien que vous n'êtes pas croyants, n'est-ce pas ? Mais vous êtes encore plus cons, comme j'ai déjà eu l'occasion de vous le dire la dernière fois, parce que, même si vous -60-

n'êtes pas croyants, à cette aspiration, je vous le montrerai tout au cours de ce que je vais vous dire aujourd'hui, à cette aspiration, vous y croyez. je ne dirai pas que vous la supposez : elle vous suppose.

On essaie, en somme, de vider tout ça - ou de le remplir, qu'importe - en le schématisant dans la vieille métaphore du connaître. On connaît qui on a affaire - celui avec qui on a affaire, on le connaît dans l'amour... Seulement, j'objecte : qu'est-ce que c'est que l'être, sinon l'affaire aseptisée des perfections imaginaires dont on rêve, dont vous-même, je viens de vous le dire, quoi que vous en sachiez, vous rêvez, vous en rêvez l'échelle. L'échelle dont le dernier échelon sera ou non ce Dieu dont j'ai parlé tout à l'heure... mais si c'est pas celui-là, c'est un autre. Ce qu'on appelle rêve éveillé. Seulement ce que démontre, justement l'étude du rêve, du vrai, de celui qu'on fait quand on dort et qui vous sonne les cloches, ça n'a, quoi qu'on en dise, absolument rien à faire avec votre rêve, éveillé ou pas. C'est même ce qui vous distingue comme êtres parlants : qu'il y a un savoir que vous entendez dans le rêve, qui n'a rien à faire avec ce qui vous en reste quand vous êtes prétendument vigiles. C'est bien pour ça qu'il est si important, ce rêve - ce rêve que vous ne faites que dans un certain temps - de le déchiffrer. jusque-là, vous en êtes, vous en êtes ça a duré un temps mais vous n'en êtes pas toujours si loin, croyez-le bien, le temps de la *signatura rerum*, de la lecture du rêve éveillé, de la lisibilité du monde; croyez pas du tout que, parce que c'est plus les curés qui vous la dictent, vous n'en soyez pas au même point!

L'amour, s'il est bien là la métaphore de quelque chose, il s'agit de savoir à quoi il se réfère. Il faut partir de ce que j'ai dit tout à l'heure de l'événement. Il se réfère, rien de plus - en tout cas c'est à ça que je me limiterai aujourd'hui, simplement... pour décaler, enfin, n'est-ce pas, ce que je viens de tracer de la tradition, de la métaphore du connaître - disons qu'il se réfère d'abord à l'événement. À ces choses qui arrivent, disons quand un homme rencontre une femme. Et pourquoi pas ? Parce que c'est en général le poisson qu'on tente de noyer; quand je dis

« quand un homme rencontre une femme » hein, c'est parce que je suis modeste,) e veux dire par là que je ne prétends pas aller jusqu'à parler de ce qui arrive quand une femme rencontre un homme... parce que mon expérience est limitée, hein.

-61-

je voudrais vous suggérer ceci, enfin puisque nous sommes partis de deux points extrêmes, je vous propose, à propos du commandement de l'amour divin, que je vous ai évoqué la dernière fois en vous interpellant pour vous dire oui ou non, hein, ça fait deux ou trois ? - vous vous en souvenez peut-être, enfin, ceux qui étaient là - alors, je le modifie légèrement : quel effet ça vous fait si je l'énonce tu aimeras ta prochaine comme toi-même? Ça fait tout de même sentir quelque chose, hein, c'est que ce précepte fonde l'abolition de la différence des sexes. Quand je vous dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, je n'ai pas dit que les sexes se confondent, bien loin de là! sans ça quand même, comment même pourrais-je dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel, qu'est-ce que ça voudrait dire ? C'est important à situer - vous ne l'avez sûrement pas encore fait - comme ça, pour le situer d'une façon exacte, je fais une petite remarque puisque aujourd'hui je me commente, il n'y a pas de rapport sexuel, eh bien c'est du même ordre, hein, que ce que j'ai conclu de ma deuxième conférence, celle qui n'a pas été tellement comprise

j'ai beaucoup parlé de l'occulte - et croyez bien, je me mets à la même place, hein - j'ai beaucoup parlé de l'occulte mais le point important, il y en a eu un ou deux à le remarquer, c'est que j'ai dit qu'il n'y a pas d'initiation. C'est la même chose que de dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Ce qui ne veut pas dire que l'initiation, ça soit le rapport sexuel, parce qu'il ne suffit pas que deux choses n'existent pas pour qu'elles soient les mêmes! Ouais...

Il est clair que, que l'amour, en somme, c'est là le problème dont retentit ce que j'ai dit la dernière fois, c'est tout de même un fait, qu'on appelle comme ça le rapport complexe - c'est le moins qu'on puisse dire - d'un homme et d'une femme.

Alors là, peut-être que je peux raccrocher ceci, enfin, qui est au cœur de mon titre, enfin, sur lequel j'avais avancé un premier linéament dans mon premier séminaire, hein. Est-ce que le rapport, dit complexe à juste titre, d'un homme et d'une femme, on va le mettre au compte simplement d'avoir fait ensemble ce que j'ai appelé, je le remarque, non pas erreur, mais errance, viator, ai-je articulé, le voyage sur cette terre, la catégorie, la catégorie comiquement qui justement nous exclut du monde, est-ce que l'amour c'est ça : d'avoir fait un bout de chemin ensemble ?

-62-

Vous voyez où ça va, hein?

On se sera entraînés. Ouais, il y aurait toujours, à l'horizon, enfin, cette promesse. Et puis... et puis c'est vrai qu'il y a du vrai là-dedans, hein? Quand on est un bonhomme et une bonne femme, comme ils disaient autrefois, les existentialistes, je parle de *la bonne femme*, il ne leur venait pas à l'idée de parler du *bonhomme*, Dieu sait pourquoi, il est pourtant le meilleur. Un bonhomme et une bonne femme qui auraient fait un bout de chemin ensemble. Il y aurait à l'horizon de l'amour le grand-père et la grand-mère. Il y a ça dans l'inconscient. Il y a ça aussi.

je voudrais quand même suggérer que c'est peut-être pas tout. La question que je pose : par quelle voie aime-t-on une femme... si je pose la question, ça c'est un bateau lacanien, c'est sans doute que j'ai la réponse. Mais il y en a beaucoup. Il n'y a même pas une question qui ait plus de réponses. Naturellement, vous n'en savez aucune, parce que vous vous laissez mener par le truc - par le tourbillon. Si on a d'abord les réponses, la première chose à faire c'est de les compter, hein. Et il y en a une que je trouve très bonne.

Comment un homme aime-t-il une femme? Par hasard.

Ouais, celle-là, je vous l'ai déjà donnée, hein, c'est l'heur dont je parle comme ça depuis pas tellement de temps, quand je dis que le bon-heur, que ça ruisselle, qu'il y en a partout, que vous- ne connaissez que ça, même! Il s'agirait seulement d'en avoir un petit peu plus le sentiment, que vous êtes livrés à ce bonheur. Parce qu'enfin, il faut bien le dire, pour prendre ma référence de tout à l'heure les circonstances ne sont pas toujours à l'entraide, quand il arrive que se produise entre un homme et une femme l'amour, et puis, puisque j'ai entendu tout à l'heure une petite voix, là-bas, qui poussait sa chansonnette, là, je voudrais tout de même faire remarquer en marge que le compagnon de route, hein, ça devrait éveiller plus d'échos que vous ne croyez dans vos chères petites âmes, hein, ça fait partie d'un certain vocabulaire, le vocabulaire du coin où on parle de *l'imagination au pouvoir*. je dois vous le dire, le gauchisme, ça me paraît tout ce qu'il y a de plus traditionnel. Et la métaphore, n'est ce pas, du compagnon de route, ça ne me paraît pas suffire, si ce n'est dans le registre précisément chrétien du *viator*.

Pour l'imagination au pouvoir, c'est pas moi qui le leur fais dire! Pas

plus d'ailleurs que je ne fais dire quoi que ce soit à personne. C'est ma -63-

fonction plutôt d'écouter. Naturellement, enfin, ici je relance, mais c'est plutôt parce que ce que j'écoute me sort par les oreilles. Bon. Qu'est-ce que je fais maintenant, hein ? Je vous donne un flash, comme ça, d'une autre réponse. D'une autre réponse qui est celle qui motive ma question. Il est évident que... je veux, comme ça, enfin, y regarder à deux fois. Parce que si le dire est un événement, Dieu sait ce que ça peut avoir comme conséquences! Bah, je vais quand même vous la donner.

L'amour ce n'est rien de plus qu'un dire, en tant qu'événement. Un dire sans bavures. Et qu'il n'a, l'amour, rien à faire - avec la vérité, c'est beaucoup dire, puisque tout de même ce qu'il démontre, c'est qu'elle ne peut pas se dire toute. Ce dire, ce dire de l'amour s'adresse au savoir en tant qu'il est là, dans ce qu'il faut bien appeler l'inconscient. Disons dans ce... ce nœud d'être, si vous voulez, mais dans un tout autre sens, que ce qui d'abord partait de la confusion, ce nœud, j'ai dit : c'est le mot nœud qui est important, c'est pas l'être, l'être de ce nœud, que j'ai dessiné la dernière fois, et que ne motive que l'inconscient. Ça implique donc, tout y compris, justement ce dire de la dernière fois, en tant que s'y rend compte de la place de ce savoir. Ce qui constitue ce dire n'est pas la connaissance, il ne l'est d'aucune façon, ce nœud, il n'est une connaissance de quoi que ce soit. Il implique mon dire comme événement dans ce qu'il est. Avec ses trois faces que c'est imaginable puisque j'en ai fait image effective; que c'est symbolique puisque je peux le définir comme nœud; et que c'est tout à fait réel de l'événement même de ce dire, lequel événement consiste à ce que, quoi qu'il en soit, chacun de vous peut lui donner du sens qu'il a.

Et c'est en quoi, comme toujours, je vous supplie de ne pas le comprendre trop vite. Parce qu'évidemment, il faut que je pare, comme on dit, à toute sorte de précipitation. C'est ce qui fait, à l'occasion, ma lenteur. Je suis ici le Maître Jacques de ce que il faille parer à toutes les interprétations précipitées, c'est rien qu'en ça que constitue ce qu'il peut dans ce dire y avoir d'exploit. C'est pour ça qu'il faut que je tranche, et ça veut dire que j'abrège.

La portée de ce nœud borroméen c'est que c'est de chacun des trois ronds de ficelle que sa rupture d'ensemble s'ensuit. Alors que dans une chaîne simple, je vais vous la mettre au tableau - dessinez, Gloria, je -64-

vous en prie, une chaîne, une chaîne avec trois ronds simplement, et faites-le correctement, hein ? Bon... comme ça. Hein, oui, mais alors là il faut que vous vous arrêtiez, comme ça, après ça hein, et là aussi, que vous vous arrêtiez pour faire comme ça. Une chaîne simple de trois, hein, ce n'est que du rond du milieu que vous pouvez rompre les extrêmes. Sans ça, si vous prenez d'abord un des deux extrêmes, les deux autres restent noués. C'est justement en ça que consiste la différence du nœud borroméen, et du nœud borroméen d'autre part avec le nœud olympique, c'est que dans le nœud olympique, aussi paradoxal que ça paraisse, cette fois c'est d'enlever un quelconque des trois que les deux autres restent noués. Mais c'est seulement symétrique de ce qui se passe dans celui-ci pour le rond du milieu.

La consistance de tout ça, certes, n'est qu'imaginaire, hein, sinon que nous la redoublons du Symbolique, seulement à l'imaginer en tant que nœud, et qu'est-ce que c'est, l'imaginer d'une part, mais le formuler en tant que nœud, ça nous pousse vers les formules mathématiques. Celles de ce qui est seulement à peine ébauché, à savoir la théorie des nœuds, à ceci près que tout de même ceci est bien le représentant du langage et que lalangue, écrite comme je le fais, le reflète dans sa formation même, que plus pour tout dire nous nous enfonçons à en parler, plus nous confirmons ce qui va de soi, que nous sommes aussi bien dans le Symbolique, et après quoi comment ne pas admettre le Réel, réel du fait que dans cette affaire nous y mettons notre peau ? C'est-à-dire ce qu'il peut y avoir de plus efficace, et aussi loin qu'on aille, de notre présence réelle. Cette présence réelle, disons, rien de plus, enfin, qu'après tout, il n'y a pas besoin du hasch pour vous la révéler par sa transformation en une substance légère. Nous y sommes assez dans cette affaire pour qu'on puisse dire que l'important de ce qui là fait nœud, c'est que c'est ce rond de ficelle, c'est ce qui fait consistance dans chacun de ces termes que je distingue de -65-

trois catégories, ce qui fait consistance est strictement équivalent. Puisque - donnez-moi mes petits ustensiles,) e vais vous faire un cadeau, là pendant que j'y suis, hein, ah! - [le docteur Lacan lance les ronds de ficelle dans l'assemblée] si je dis que, comme je vous l'ai montré la dernière fois - non sans, comme me l'a fait remarquer quelqu'un qui a bien voulu m'écrire une petite note sur ces sujets qui démontrait que la personne n'y avait pas compris grand-chose, mais qui quand même m'a fait remarquer incidemment que ce n'était pas sans maladresse que je vous avais manipulé ces ustensiles, bon - si c'est vrai, ce que je dis, à savoir que le nœud borroméen a cette curieuse propriété, hein, que... qu'on peut dans cette construction mettre chacun à la même place strictement que n'importe lequel des deux autres, quoique ça ne saute pas aux yeux tout de suite, d'abord, bien, si chacun peut, dans cette fonction être qualifié pour sa consistance de strictement équivalent qu'il soit considéré

comme Réel ou comme Imaginaire ou comme Symbolique, alors avec ce rond, qui consiste justement en un nœud borroméen, je peux faire un nœud borroméen, en simplement, si j'avais le temps, enchaînant ces trois nœuds borroméens. je voudrais quand même que vous les regardiez un petit peu de près, comme ça, que vous en foutiez quelque chose. Ouais.

Ce qui est important, à savoir qu'ils soient distincts, ça n'a justement d'importance, qu'ils soient distincts, qu'en tant qu'il faut qu'ils fassent trois. Ils consistent d'abord et avant tout dans leur différence. Comme ça, si une mouche me piquait, enfin, je vous écrirais comme ça quelque chose au tableau auquel je n'ai pas tellement envie, vu mon humeur d'aujourd'hui, de donner un statut spécial, à savoir de vous mettre ça dans des... dans une signifiante qui soit plus que... ébauchée. Voilà.

2

Je ne vais pas mettre autour quelque chose, comme ça, quelque chose qui l'isole, qui l'aseptise par précaution, je le mets tout cru

2

chiffre de l'amour, hein, - « ils sont hors deux » - je vous l'ai dit, c'est lalangue, enfin qui exprime la mathématique, hein.

$2=1 \text{ ou } 3$

$2=1 \vee 3$

66

Ah! Ça c'est simplement idiot, mais c'est pas idiot si on met - là il faut bien que je mette quelques signes usités dans la logique, à savoir la parenthèse, et que je me serve là du signe de l'implication équivalente, qui est justement comme vous le savez ce qui fonde l'équivalence, hein. À quoi est-ce équivalent? C'est équivalent à ceci que 2 ou 1 est égal à 2 ou 3.

Ce qui est une formule sur laquelle vous... enfin que vous essaieriez de situer, comme ça, dans ce qui est donné dans les prémisses de la logique propositionnelle. Vous en ferez ce que vous voudrez, hein, je laisse ça à vos soins.

Je laisse ça à vos soins parce qu'il faut que j'avance, que j'avance dans les... les propriétés, les propriétés du triple, du triple auquel nous avons affaire. Oui. Dans ces propriétés du triple, il y a ceci : que puisque chacun des termes de ces trois du nœud borroméen libère les deux autres, je sais bien que, il y a un rapport, un rapport réel - en tout cas symbolisable - avec ce moyen, ce moyen qui, lui, laisse bien vidés de toute-puissance les deux extrêmes. Mais dans le cas du nœud borroméen, les deux extrêmes ont la même. Alors, nous pouvons les considérer sous l'angle, sous l'angle d'en faire de chacun, le moyen.

[Quelqu'un dans la salle] : - *Qu'est-ce que ça veut dire, le v , Monsieur, c'est un v ou un multiplié?*

Qu'est-ce qu'il dit ? C'est un *vel*, c'est un ou, ou, l'un ou l'autre! C'est usité en logique, en logique, comme ça, écrite, on met un petit v pour dire ou. Ça se lit

2 égale 1 ou 3, ceci implique l'égalité de 2 ou 1 avec 2 ou 3...

Pour vous en montrer l'intérêt, à savoir l'intérêt de ceci : de prendre dans le nœud borroméen que je vais quand même vous dessiner puisqu'il y a des gens qui ont l'air de prendre intérêt à ce que je dis, bon, que je vais vous dessiner comme ça, je ne sais pas si vous vous en souvenez, c'est ça, et voilà. L'intérêt de les prendre chacun comme moyen - puisque aujourd'hui c'est de sens que je parle - c'est de vous les pousser en avant, comme ça, interprétés. Voilà. Je suis assez tranquille, assez tran-

quille sur ceci que je prends garde à ce que vous ne donniez pas trop de sens et trop vite à ce que je dis, il y a aussi un bon moyen, enfin, pour obtenir le même résultat, c'est... c'est de vous en donner assez pour que vous le vomissiez, hein. C'est-à-dire que je ne vais pas y procéder avec le dos de la cuillère. Je vais vous dire des choses à vomir, et puis après tout, hein, vous aurez le temps de les ravalier, comme le chien de l'Ecriture. C'est même là quelque chose pour quoi il n'y a pas à reculer. Si je veux donner à ça exactement sa portée, enfin, il faut bien y aller.

Prenons ceci pour le Symbolique, celui-là pour le Réel, celui-là pour l'Imaginaire. Si nous prenons ce Symbolique [effacez-moi le tableau, s'il vous plaît, la chose] pour jouant le rôle de moyen [merci, vous êtes trop gentil!] pour jouant le rôle de moyen entre le Réel et l'Imaginaire... nous y voilà au cœur de ce que c'est que cet amour dont je parlais tout à l'heure sous le nom de l'amour divin. Il y suffit pour cela que ce Symbolique pris en tant qu'amour, qu'amour divin - ça lui va bien - il est sous la forme de ce commandement qui met au pinacle *l'être et l'amour*. Pour qu'il conjoigne quelque chose en tant qu'être et en tant qu'amour, ces deux choses ne peuvent se dire qu'à supporter le Réel d'une part, l'Imaginaire de l'autre, respectivement en commençant par le dernier, du corps et de l'autre, le Réel, de la mort. C'est bien là que se situe le nerf de la religion en tant qu'elle prêche l'amour divin. C'est bien là aussi que se réalise cette chose folle, de ce vidage de ce qu'il en est de l'amour sexuel dans le voyage. Cette perversion de l'Autre comme tel, instaure dans l'histoire sadique de la faute originelle, et dans tout ce qui s'en suit, d'avoir adopté, bien sûr, ce mythe pré-chrétien, pourquoi pas, il est peut-être aussi bon qu'un autre, instaure dans l'Imaginaire, dans le corps, justement, cette sorte de lévitation, d'insensibilisation de ce qui le

-68-

concerne, qui est après tout, je n'ai pas besoin d'y insister plus, toute l'histoire de ce qu'on a appelé l'arianisme, voire le marcionisme.

Voilà d'où s'impérative la dimension du : Tu *aimeras ton prochain comme toi-même*.

Soyez-en dupe, vous n'errerez pas, je dois le dire. Parce qu'on ne peut pas dire que pareille religion, ce soit rien. Puisque je vous l'ai dit la dernière fois, c'est la vraie, c'est la vraie puisqu'elle a inventé cette chose - cette chose sublime - de la Trinité. Elle a vu qu'il en fallait trois. Qu'il fallait trois ronds de ficelle de consistance strictement égale pour que *rien* fonctionne. C'est quand même bien curieux que à toutes les fins, ça produise ça quant à l'amour. Mais lisez *Vie et règne de l'amour* dans Kierkegaard - ça vient de paraître chez Aubier, vous êtes nombreux, vous allez tous vous ruer chez Aubier en sortant, hein parce que d'habitude, quand je dis qu'il faut lire un livre, ça a des effets! Moi j'en ai un, déjà, alors... vous pouvez épuiser l'édition, mais lisez ça! Lisez ça parce que il n'y a pas de logique plus implacable, on n'a jamais rien articulé de mieux sur l'amour, l'amour divin s'entend. Il n'y a pas la moindre errance, tout est tracé logiquement. L'amour est charité, femme - curieux lapsus - est charité, foi et espérance et grâce à ça la charité est, vous le voyez dans l'art, enfin, assez lamentablement symbolisée par cette femme aux seins innombrables, n'est-ce pas, à laquelle sont pendus d'innombrables moutards. Mais c'est quand même quelque chose, de faire ça, justement, c'est là l'origine de mon lapsus, de faire ça de l'image de la femme. La finalité, la finalité en tant qu'il y a deux extrêmes et un moyen, je vous le fais remarquer, toute la spécification de fins - et d'ailleurs de fins qui sont toujours articulables de réc... je n'ose pas dire le mot réciprocité, il n'est pas juste en l'occasion. Mais je veux dire que, aussi bien ce qui est le départ devient la fin, que la fin fait fonction de départ. Le rapport du corps et de la mort est articulé par l'amour divin d'une façon telle qu'il fait d'une part que le corps devient mort, que la mort devient corps d'autre part, et que c'est par le moyen de l'amour.

Mais c'est tout à fait général que l'idée même de finalité soit quelque chose qui soit attaché à l'intermédiaire du désir. L'amour de Dieu est la supposition qu'il désire ce qui s'accomplit à toutes fins, si je puis dire. C'est la définition de la téléologie en elle-même. C'est une transformation du terme *désir* en terme *fin*. Mais dans cette articulation, ce qui fait

la fin c'est le moyen; dans l'articulation du nœud borroméen, il y a confusion du moyen et de la fin. Toute fin peut servir de moyen. Faisons ici, justement, cette simple parenthèse : cette simple parenthèse que, en prenant cette place, en prenant cette place l'amour divin a chassé ce que je viens de définir comme le désir. Avec ce gain d'une vérité, la vérité du trois, qui, si je puis dire, paye la chose et la compense : ce qui est à proprement parler situable à cette place, à la place du Symbolique en tant qu'il ne devient que moyen, c'est le désir. Je vous le note en passant, l'amour chrétien n'a pas éteint, bien loin de là, le désir. Ce rapport du corps à la mort, il l'a si je puis dire, baptisé amour. Mais je n'insiste pas plus pour l'instant, je prends un autre joint.

Très exactement ce qui peut résulter de prendre, cette fois non plus le Symbolique, mais l'Imaginaire comme moyen. Si comme tout à l'heure, et c'est en cela que s'épinge ce que je vous ai articulé comme à vomir, je donne toujours ce sens sommaire de la mort au Réel, comme constituant son noyau, et au Symbolique, car jusqu'ici je n'ai pas eu à l'avancer, au Symbolique ce qu'il nous révèle par son usage dans la parole, et spécialement dans la parole de l'amour, de supporter ce qu'en effet toute l'analyse nous fait sentir - de supporter la jouissance.

Alors, qu'est-ce que nous démontre le rond de ficelle de l'Imaginaire pris comme moyen? C'est que ce qu'il supporte, ce n'est rien de moins que ce qu'il faut bien appeler l'amour. L'amour, si je puis dire, à sa place, celle qu'il a eue depuis toujours. Et si, un temps dans mon *Éthique*, j'ai fait état de l'amour courtois, de l'amour courtois dans ce qu'il imagine de la jouissance et de la mort, c'est là quelque chose dont il est - j'allais dire miraculeux - très surprenant et bien fait pour nous retenir, que la féodalité l'ait produit, cet ordre de l'amour courtois. Non pas que je croie que ce qui s'y témoigne c'est quelque chose d'une rectification, d'une contre-théorie de l'amour divin, d'une compensation, mais bien plutôt d'un ordre antique par où se témoigne justement combien restait plus qu'on ne croit de cet ordre antique dans la féodalité. Car l'ordre antique n'a rien à faire avec celui que nous connaissons. Il est - je ne vois pas d'ailleurs pourquoi quelque économiste me contredirait puisqu'au delà de l'âge féodal, il ne veut plus rien connaître - il est ce qui se conservait dans l'aire féodale. Et pour tout dire, je vous prie de le vérifier, je ne vois aucune distinction quant à l'accent, quant au sens de

l'amour, entre ce qui nous en reste ; les théories, fort élégantes, de l'amour courtois et tout le roman qui se déploie autour, je ne vois aucune différence entre cela et ce dont nous témoigne la littérature de Catulle et l'hommage à Lesbie, toute prostituée qu'elle fût. je pense qu'ici *c'est-à-dire* l'Imaginaire pris comme moyen, c'est là le fondement de la vraie place de l'amour.

Comment a pu se produire ce déplacement, après tout fécond, qui dans l'amour chrétien situe l'amour à la place - vous verrez à la fin pourquoi - à la place qui me semble être celle du désir ? La chose n'a été possible - et c'est en cela que je parle de quelque chose à quoi j'ai un peu pensé, hein - c'est de ce que le Christ enseigne. je parle pas de sa Passion, qui est la passion du signifiant, je parle de son dire. je parle de son dire! *Imitez le lys des champs*, qu'il profère. Il *ne tisse ni ne file*, dit-il. Et c'est là le point important : cette méconnaissance de la présence dans la nature de ce que le savoir a mis quelque temps à découvrir, à savoir que, qu'est-ce qui a plus tissé et plus filé que le lys des champs ? Proférer, articuler ceci comme modèle, c'est là, proprement, ajouter à la méconnaissance la dénégation, et la dénégation de quoi ? puisque ce n'est qu'une métaphore? La dénégation de l'inconscient. À savoir de ce qu'il tisse et qu'il file, ce savoir sans quoi il n'y a pas de juste situation de l'amour si ce en quoi consiste l'amour, c'est très précisément ce dire, ce dire qui part, remarquez-le, de l'Imaginaire pris comme moyen. Ce qu'il y a dans l'amour courtois, c'est que ce qui restait encore dans Platon suspendu à l'imaginaire du beau, c'est cela qui se cristallise, qui, dans l'amour comme moyen, prend corps, à l'opposé si je puis dire, car tout ceci peut se faire, s'articuler par une série triple d'oppositions, à l'Imaginaire de l'amour tel qu'il s'articule dans *le Banquet*, s'oppose à le prendre comme moyen de ce qu'il en est de l'amour courtois.

Chose qui mérite d'être avancée. Ne croyez pas que, si j'ai dit que l'amour divin a pris la place du désir, ça veuille dire que ce soit tout simple, qu'il faille les remettre à leur place, à savoir que chacun reprenne la sienne; c'est pas du tout ce qui est arrivé. Si l'amour courtois a été, si je puis dire, vidé de sa place, pour à la place du désir présider à l'ascension d'un amour chrétien, ça ne veut pas dire que le désir est échangé : il a été poussé ailleurs. Il a été poussé ailleurs, à savoir là où le Réel lui-même est un moyen entre le Symbolique et l'Imaginaire. Et si ce

Réel, c'est là l'audace, enfin, de mon interprétation d'aujourd'hui, enfin, de ce soir, - si ce Réel est bien la mort - c'est une figuration grossière mais si ce Réel est bien la mort, là où le désir fut chassé, si vous me permettez de parler en termes d'événement - là où le désir fut chassé, ce que nous avons, c'est le masochisme. Non certes, bien sûr, en tant qu'il serait, en quoi que ce soit, le véhicule de la mort - ça il n'y a que les psychanalystes pour le croire, les pauvres petits, hein! instinct de vie, instinct de mort, il n'y a que de ça qu'ils s'occupent dans leur interprétation; ils sont tout à fait à côté de la plaque - mais que ce soit le masochisme qui là les ait suscités, ça ne fait aucun doute, la jonction, l'emploi comme moyen, comme moyen pour unir, pour unir la jouissance et le corps, l'emploi comme moyen de cette perversion, est certes ce qui les attache. Ce qui les attache, si je puis dire, pour un temps, enfin, irrémédiablement, ce sur quoi une partie de leur théorie est construite. Il n'en reste pas moins que l'amour est le rapport du réel au savoir. Et la psychanalyse, il faut qu'elle se corrige de ce déplacement, de ce déplacement qui tient à ce qu'après tout, elle n'a fait que suivre le virage hors place du désir, il faut bien qu'elle sache que si la psychanalyse est un moyen, c'est à la place de l'amour qu'elle se tient. C'est à l'imaginaire du beau qu'elle a à s'affronter, et c'est à frayer la voie à un refleurissement de l'amour en tant que l'(a)mur, comme je l'ai dit un jour, en l'écrivant de l'objet petit a entre parenthèses plus le mot mur, puisque l'(a)mur c'est ce qui le limite.

L'amour est l'imaginaire spécifique de chacun, ce qui ne l'unit qu'à un certain nombre de personnes pas choisies du tout au hasard. Il y a là le ressort du plus-de-jouir. Il y a le rapport du réel d'un certain savoir et l'amour bouche le trou. Comme vous le voyez, hein, c'est un peu coton.

C'est un peu coton mais quand même, ce qu'il faut que je vous dise pour terminer - parce qu'après tout, ça ne se termine pas, tous ces trucs - ce qu'il faut que je vous montre pour terminer c'est quelque chose qui va répondre à ce que la dernière fois je vous ai dit de la structure de ce nœud, du nœud borroméen que vous avez maintenant entre vos mains, c'est à savoir qu'à partir d'un certain point mal choisi, il n'y a aucun moyen d'en sortir. Tout ceci voudrait dire que chacun tisse son nœud. Il y a quelque chose que je veux vous montrer, pour vous montrer comment le ratage se produit. Parce que, il y a tout de même un inverse! J'ai

paru vous chanter le los de l'amour, oui, il y a un inverse: c'est que vous allez voir comment, si l'amour devient réellement le moyen par quoi la mort s'unit à la jouissance, l'homme et la femme, l'être au savoir, s'il devient réellement le moyen, l'amour ne se définit plus [que] comme ratage. Parce que il n'y a plus que vraiment le moyen qui puisse dénouer l'un de l'autre. Et ceci se produit de la façon que je vais vous montrer qui est la suivante.

Le nœud borroméen - c'est quelqu'un de charmant qui m'écoute, qui m'a envoyé tout un papier là-dessus - le nœud borroméen, ça a été abordé par des voies mathématiques, comme vous le savez, je vous l'ai dit, la théorie des nœuds en est encore au b a ba; l'amusant c'est que il s'est découvert, non pas à prendre les choses au niveau des nœuds, mais à celui de la tresse.

Ah! Qu'est-ce que c'est qu'une tresse ?

D'abord, ça a des rapports avec trois, sans ça, ça ne s'appellerait pas tresse... un, deux, trois... Comment est-ce que je fais avec ça une tresse? N'importe qui s'est occupé des cheveux d'une femme peut quand même le savoir, mais naturellement vous ne le savez pas puisque maintenant les femmes ont des cheveux courts. Alors une tresse ça se fait comme ça, pas ? À savoir, hein, vous changez la place du deux dans la place du un et le trois étant dans son coin. Bon, il faut vraiment marquer la place du résultat parce que sans ça vous n'y comprendrez rien. Si je renoue ça trop vite vous ne pourrez pas voir où se font les coupures. J'ai dû moi-même, bien sûr me heurter à ce tintouin et je vous l'évite, alors maintenant, hein changez la place du trois avec la place du deux. Vous avez eu là (puisque ici c'est 1,2,3,) vous avez eu là 2,1,3. Après ça donc vous aurez là 2,3,1, et si vous continuez encore une fois le truc, vous aurez là, au bi du bout, 3,2,1. Bon. Figurez-vous qu'ils sont dans l'ordre,

-73-

l'ordre de départ : entre $1,2,3$ et $3,2,1$, c'est l'ordre inverse, il n'y a rien de plus facile que de les conjoindre, il y suffit en somme de prendre le procédé, comme s'en est très bien aperçu la charmante personne qui m'a écrit sur ce truc, il s'agit de procédés comme dans la bande de Moebius. Le drôle, c'est que quand vous regardez, là, ce qui circule, du moins je l'espère, à savoir mes nœuds borroméens de tout à l'heure, tripotez-le vous verrez qu'entre les endroits où ça paraît faire nœud et les endroits où ça peut se mettre à plat, c'est une question, bien sûr, de choix, ça peut varier infiniment, mais ça se met, naturellement en... en trois temps, si je puis dire. Vous pouvez vous imaginer que le nœud borroméen c'est fait de trois de ces échanges, et seulement de trois. Eh bien pas du tout, pas du tout, si vous n'en faites que trois, c'est-à-dire si vous procédez en recollant le $1,2,3$ à $3,2,1$, c'est-à-dire sans attendre que si seulement vous faites six temps, vous avez le $1,2,3$ dans le bon sens, et que c'est comme ça, et sagement, qu'on obtient le nœud borroméen-faites l'essai. Faites l'essai de ceci, à savoir de ne faire que trois temps de la tresse, ce que vous obtiendrez ce n'est pas le nœud borroméen, c'est ça. Ceci pour 1 2 3

74

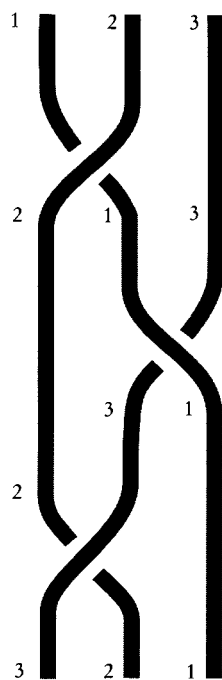


Fig. IV-4

vous dire à quel point il est facile de tomber dans le moyen. Et que la face, la face équivalente de ce que j'ai situé de l'amour comme étant ce lien essentiel du Réel et du Symbolique, c'est que pris comme moyen, ça a toutes les chances d'être ce que ça est aussi du niveau de la finalité, à savoir ce qu'on appelle un pur ratage.

75

LEÇON V, 8 JANVIER 1974

Je vous souhaite la bonne année, hein, quoique naturellement plusieurs personnes, j'imagine, l'aient ici, l'aient ici commencée mal. J'en suis, d'ailleurs. Je suis de ceux-là. De sorte qu'après tout, mon envie était de m'excuser sur le fait que le mardi par lequel a commencé l'année n'était de ce fait pas un vrai mardi et de vous renvoyer au suivant. Ça aurait été une bonne façon de me débarrasser de mon devoir d'aujourd'hui... J'en reste encore, il faut le dire très tenté, il n'y a qu'une seule chose qui me retient, faut vous le dire, c'est qu'aujourd'hui, vous êtes moins nombreux. Je vous en suis si reconnaissant que c'est peut-être ce qui va me pousser, comme ça, cahin-caha, à énoncer quelques-unes des choses que, forcément, je continue à cogiter, comme ça de cette habitude. Le fait aussi que ce matin, on a beaucoup dérangé ma secrétaire, pour demander si je le faisais bien, effectivement, et comme je ne lui ai fait aucune confiance, elle a répondu oui. Parmi ceux-là, mon Dieu, il y en avait quelques-uns qui étaient plutôt parmi les meilleurs, si j'en crois certains noms qu'on m'a rapportés. Alors comme ils se sont dérangés aussi, ceux-là, les meilleurs, je vais essayer d'y aller.

Alors partons de ceci, partons de ceci auquel je ne tiens pas particulièrement : à savoir que les mots aient un sens, et que ce soit un fait, quoique le problème soit, à partir de ce fait, de savoir où les loger. C'est bien ce que j'ai fait, loger ces mots bien sûr, il faut quand même vous mâcher les choses, c'est bien l'effort que j'ai fait, que j'ai fait la dernière

fois, à partir de l'amour. C'est un fait que je parlais de ça : que le mot existe. Et c'est en quoi la chose, la chose est à concevoir comme possible. Ce qui se traduit dans mon dire de ce qu'elle se fonde, la chose, la chose amour, qu'elle ne se fonde - puisqu'il s'agit seulement de sa possibilité - elle se fonde comme je l'ai dit de cesser de s'écrire. C'est-à-dire, de ce qu'il en reste de ça, qu'elle cesse de s'écrire. Ce qu'il en reste, je l'ai articulé depuis ce temps, depuis ce temps presque infini pour moi, que je me répète, à savoir la lettre d'(a)mur. La lettre d'(a)mur en tant que, enfin, ça ne fait rien d'autre qu'un tas. Un petit tas, un petit (a) d'habitudes, pas beaucoup plus. C'est au moins comme ça que j'ai lu, traduit en italien, mon fameux objet avec lequel ce petit (a) des lettres d'(a)mur n'a bien entendu que le plus mince rapport.

Tout ça n'empêche pas que je dis des choses qui prennent leur air de sérieux de ce que je traduis du sériel. C'est un fait, aussi, que je change l'ordre de la série qui se répète, soit ce qu'on appelle l'ordinaire. Tout est-il là, de mon dire, de changer l'ordre ordinaire? C'est à quoi je voudrais aujourd'hui apporter argument. Argument propre à donner sens à des fonctions plus purement cardinales. C'est ce que j'essaie de faire avec mon nœud borroméen. Vous le savez, cette distinction du cardinal et de l'ordinal, elle... - le pas a été franchi seulement grâce à la théorie des ensembles, c'est-à-dire grâce à Cantor. En quoi ça peut-il nous servir pour ce qu'il en est de l'exploration d'un discours nouveau, vous le savez, c'est ainsi que je désigne le discours analytique ? lequel discours s'est annoncé d'un décanage du sens.

Qu'est-ce que ça veut dire *décanage*, dans l'occasion ? C'est proprement - et c'est en cela que la métaphore du décanage ici se soutient - c'est proprement de la condensation de ce qui, du sens, se concentre par ce discours de ceci: que le sens - le sens des mots - ne fait qu'appareil pour ce que nous appellerons si vous le voulez bien rien de plus : le coït sexuel. C'est ça le nouveau du discours analytique. Et c'est ce qu'il faut bien dire, si c'est bien ce qui, de ce discours, est nécessaire, il n'est nécessaire qu'en ceci - et c'est bien pourquoi j'infléchis ainsi le sens du *nécessaire* - c'est que sa caractéristique, dans ce discours, c'est que ce discours ne cesse pas de l'écrire.

Est-ce que c'est vrai pour autant ? C'est vrai de cette sorte de vérité qu'instaure ce discours, à savoir d'une vérité du moyen, si tant est que

certains se souviennent de la façon dont la dernière fois, et justement, concernant l'amour, j'ai distingué par ce qu'il en est du nœud borroméen, la fonction du moyen comme tel. Le moyen justement, c'est ce qui ne fait nœud qu'à ce qu'il y ait un ordre. À savoir que, pour prendre ces « un » que constituent, disons sans plus, les ronds de ficelle, il n'y en a qu'un des trois qui, tranché, libère les deux autres, c'est ce que vous voyez dans une chaîne à trois, à trois chaînons ordinaires, il n'y en a qu'un des trois qui libère les deux autres. La distinction qu'il y a entre cette chaîne, cette chaîne dont, semble-t-il, il est sensible que ce soit là l'ordre du Symbolique : un sujet, un verbe, et ce que vous voudrez, un complément; un deux, trois, peut, ayant cet ordre, cet ordre qu'il y a quelque chose qui fait moyen, et c'est cela même qu'on appelle, avec l'ambiguïté de ce mot, le verbe - on peut commencer par le complément et finir par le sujet - mais c'est le verbe qui fait moyen.

En quoi il s'entrevoit, à la limite, que le langage, lui, n'est pas fait de mots; car c'est le lien par quoi du premier au dernier, le moyen établit cette unité qui seule est à rompre pour que le sens disparaisse; c'est bien ce qui montre que le langage n'est pas fait de mots, et en quoi ce qu'on appelle - car c'est cela et rien de plus qu'on appelle une proposition - une proposition c'est l'effacement au moins relatif - je dis ça : « au moins relatif », pour vous faciliter l'accès aux choses - c'est l'effacement du sens des mots. Ce qui n'est pas vrai de la langue, *lalangue* comme ritournelle, vous savez que je l'écris en un mot, *lalangue si* elle, en est faite, du sens, à savoir comment, par l'ambiguïté de chaque mot, elle prête, elle prête à cette fonction que le sens y ruisselle. Il ne ruisselle pas dans vos dires. Certes pas. Ni dans les miens non plus. C'est bien en quoi, c'est bien en quoi le sens ne s'atteint pas si facilement. Et ce ruissellement dont je parle, comment l'imaginer ? c'est le cas de le dire. Comment l'imaginer si c'est un ruissellement qu'arrêtent enfin des coupelles ? Car la langue, c'est ça. Et c'est même là le sens à donner à ce qui cesse de s'écrire. Ce serait le sens même des mots, qui dans ce cas se suspend. C'est en quoi le mode du possible en émerge. Qu'en fin de compte, quelque chose qui s'est dit cesse de s'écrire, c'est bien ce qui montre qu'à la limite tout est possible par les mots, justement de cette condition qu'ils n'aient plus de sens.

Et cela même que je vise cette année, c'est à ce que vous ne confon-

diez pas les mots avec les lettres, puisque ce n'est que des lettres que se fonde le nécessaire, comme l'impossible, dans une articulation qui est celle de la logique. Si ma façon de situer les modes est correcte, à savoir que ce qui ne cesse pas de s'écrire, le nécessaire - ce qui ne cesse pas de s'écrire, le nécessaire - c'est cela même qui nécessite la rencontre de l'impossible, à savoir ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, qui ne peut s'aborder que par les lettres. C'est bien là ce que, ce que ne permet d'aborder par quelque dire que la structure que j'ai désignée de celle du nœud borroméen; c'est en quoi, la dernière fois, l'amour était un bon test de la précarité de ces modes. Il est porté à l'existence, cet amour, ce qui est bien le fait de son sens même, par l'impossible du lien sexuel avec l'objet, l'objet quelle qu'en soit l'origine, l'objet de cette impossibilité. Il y faut si je puis dire, cette racine d'impossible. Et c'est là ce que j'ai dit en articulant ce principe : que l'amour c'est l'amour courtois.

Il est évident que l'(a)musant, si je puis m'exprimer ainsi, c'est là-dedans l'amour du prochain en tant qu'il se soutient de vider l'amour de son sens sexuel. C'est en cessant d'écrire le sens sexuel de la chose, qu'on la rend, comme c'est sensible, qu'on la rend possible. C'est-à-dire pour autant, il faut bien le dire, qu'on cesse de l'écrire. Une fois arrivée, la chose, l'amour, il est évident que c'est à partir de là qu'elle s' imagine nécessaire. C'est bien le sens de la lettre d'amour, qui ne cesse pas de s'écrire mais seulement pour autant qu'elle garde son sens, c'est-à-dire pas longtemps.

C'est bien en quoi intervient la fonction du Réel. Ainsi l'amour s'avère dans son origine être contingent, et du même coup s'y prouve la contingence de la vérité au regard du Réel. Car ces modes sont véritables, et même définissables en fait, par notre épinglage de l'écriture. Ils écartèlent, si je puis dire, la vérification de l'amour, et d'une façon qui par une des ses faces, c'est certain, fonde ce qu'on appelle sagesse. À ceci près que la sagesse ne peut être d'aucune façon ce qui résulte de ces considérations sur l'amour. La sagesse n'existe que d'ailleurs. Car dans l'amour, elle ne sert à rien.

Pour mon nœud, dit borroméen, et le fait que je m'efforce d'égaliser mon dire à ce qu'il comporte, si ce qu'il noue comme je l'énonce, c'est proprement l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel, ceci ne tient qu'à ce qu'il commande que j'énonce de ce seul fait que je les noue du nœud

borroméen, que chacun des trois ne se produise que d'une consistance qui est la même pour les trois. À savoir que sous l'angle où je les prends cette année dans mon dire, il n'y a que l'écriture qui les distingue. Ce qui est ici tautologie, s'ils ne sont pas écrits tous les trois, je viens dire qu'ils sont les mêmes, il n'y a que l'écriture qui les fait trois. Ce qu'il faut bien articuler, c'est que c'est dans l'écriture du nœud même - car réfléchissez bien, ce nœud, ce ne sont que des traits écrits au tableau - c'est dans cette écriture même que réside l'événement de mon dire. Mon dire pour autant que cette année je pourrais l'épingler de faire ce que nous appellerions votre *éducation*, si tant est que c'est à mettre l'accent sur le fait que les non-dupes errent, ce qui n'empêche pas que ça ne veut pas dire que n'importe quelle duperie n'erre pas, mais que c'est à céder à cette duperie d'une écriture pour autant qu'elle est correcte, que peuvent se situer avec justesse les divers thèmes de ce qui surgit, surgit comme sens, justement, du discours analytique.

Il faudrait que là-dessus j'y aille tout de suite, si quelque chose ne me disait pas que vous êtes de ce dire si... sonnés, dirais-je, sonnés, déjà, qu'il faut bien que je fasse d'abord un filtre, ce qui est un mode d'écriture précisé par la mathématique au principe même de la topologie, un filtre dont ces mots retrouvent leur sens, je veux dire ce comme quoi ils fonctionnent dans l'ordre sexuel, lequel ordre, c'est patent, n'est que le principe d'un ordinaire. En d'autres termes justifier, non eux, les termes de cet ordre, mais cet ordre d'eux, à ceci près que vous allez le voir - car c'est là ce qu'aujourd'hui j'ai à dire ne sachant pas qui me suivra -, le nœud a une fonction tout autre, tout autre que de fonder cet ordre, l'ordre quelconque dans lequel vous pourriez enchaîner le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel. Ce qu'il nous faut trouver, ce n'est pas la diversité de leur consistance, c'est cette consistance même, à savoir ce qu'on ne peut pas dire, cette consistance même en tant qu'elle ne les diversifie pas, mais seulement qu'elle les noue. Pour vous affranchir, donc, puisque je présume non sans raison vous avoir *sonné*, il faut que je vous le rai- (r, a, i, e, tiret) raie-sonne. C'est-à-dire que j'en remette.

L'Imaginaire se distingue en sens de ce qu'il s' imagine, comme qui dirait - si tant est qu'ils disent peut-être parmi vous - il faut quand même que vous y regardiez de plus près, pour dire alors que cela ne va pas de soi, et pour cette raison que peut-être vous manquerez : que ce

n'est pas le privilège de l'Imaginaire. Car le Symbolique, qu'est-ce que je fais d'autre que de tenter de vous le faire imaginer? Laissez-moi croire que j'y parviens. Quant au Réel, ben, ça va, c'est de ça qu'il s'agit cette année, il s'agit de voir ce qu'il y a de Réel, justement, dans le nœud borroméen. Et c'est pourquoi j'ai commencé, commencé dans ma deuxième articulation devant vous, dans mon deuxième séminaire qu'on appelle ça, j'ai commencé par dire qu'il n'y a pas d'initiation. Il n'y a pas d'initiation, je veux dire qu'il n'y a que le voile du sens, qu'il n'y a de sens que ce qui s'opercule, si je puis dire, d'un nuage: *nuptiae* ne s'articule en fin de compte que de *nubes*. C'est ce qui voile la lumière qui est tout ce en quoi les *nuptiae*, les rites du mariage, soutiennent leur métaphore.

Il n'y a rien d'autre derrière que ce en quoi il faut s'en tenir, au support du semblant, certes, en tant que ce semblant est semblable à l'articulation de ce qui ne peut se dire que sous la forme d'une vérité énoncée.

C'est-à-dire que comme dévoilement nécessaire, c'est-à-dire incessant. L'articulation, c'est le nœud, en tant que la lumière ne l'éclaire pas, qu'il n'y a nul éclaircissement, bien plus : qu'il rejette toute lumière dans l'Imaginaire. Et ce que j'énonce, ce qui est ma visée cette année, c'est justement de vous dire que l'Imaginaire, parce qu'il est lui-même de l'ordre du voile, n'en noircit pas pour autant. La consistance est d'un autre ordre que l'évidence. Elle se construit de quelque chose dont je pense qu'à le supporter des ronds de ficelle, il passera quelque chose de ceci que je vous dis : que c'est bien plutôt l'évidement.

Le cercle, lui, fait intuition, il rayonne. Il ne s'agit pas de l'obscurcir. C'est lui qui fait *l'Un*. Il s'agit, du nœud, d'en recevoir l'effet. De recevoir l'effet comme de son Réel, à savoir qu'il n'est pas *Un*. Le nœud borroméen, son Réel, c'est de ne tenir qu'à, je n'ose pas dire « être », il n'est pas trois : il fait tresse. Il fait tresse, et c'est là qu'il faut voir en quoi ce que j'ai avancé tout à l'heure, à savoir que l'ordre n'y est pas essentiel, est là le point important.

Il faut que vous sentiez bien ceci : c'est que de les ranger à trois, en tant que nombre cardinal - je vous demande pardon de l'aridité de ce que j'ai à vous dire aujourd'hui - ceci, qui est propre au trois, ceci n'implique nulle ordination. Quoi qu'il vous en semble, à savoir qu'1, 2, 3, ça commence à 1- quoi qu'il vous en semble, il n'est pas possible de bien

ordonner 1, 2, 3 à cette seule condition que ça se répète, et c'est ce qui se produit dans le nœud borroméen. Mais ça n'est pas seulement à cause du nœud borroméen, c'est à cause du nombre cardinal 1, 2, 3, qu'ils soient noués ou pas.

Qu'est-ce que ça veut dire, ce que je viens de dire ?

C'est que à trois, cardinal, on ne peut faire - à cette seule condition qu'il n'y en ait pas deux mêmes à la suite - on ne peut faire à les écrire que de trouver tous les ordres tels qu'ils seraient cogitables par une combinatoire.

Écrivez au tableau 1, 2, 3 - 1, 2, 3, rien ne vous empêche de les lire, à cette seule condition de la prendre dans l'ordre palindromique, c'est-à-dire à l'envers, de gauche à droite, au lieu de droite à gauche, au lieu de gauche à droite : 1, 3, 2. Ceci veut dire, à partir du nœud, du nœud borroméen, ceci, que je vais tâcher de vous mettre au tableau - donnez-moi une craie - voilà comment je le simplifie le nœud borroméen. Il vous suffira, pour voir que c'est bien de ça qu'il s'agit, de le compléter ainsi, à savoir ce qui se résume à ces trois traits centraux pour autant que ce sont eux qui marquent comment le nœud se tient.

Ce nœud, je le retourne. Qu'est-ce que ça va donner? Le propre d'un nœud, quand il est mis à plat, dimension essentielle, car le nœud borroméen, je pense vous l'avoir fait remarquer quand je vous ai montré une petite construction en cube que je vous avais apportée je ne sais plus quelle fois, la fois dernière ou je crois plutôt l'avant-dernière - c'est fait comme ça : et pour m'éviter le casse-tête de faire les petites interruptions qu'il convient notez qu'il se complète de ceci, c'est ça qui le constitue, il a dans, disons, les trois plans dans lesquels se situait ma petite construction,

il a dans les trois plans, la symétrie complète, voyez bien qu'ici celui-là est

-83-

à mettre, à bien faire sentir comme étant au-dessous de celui qui le coupe, c'est d'une mise à plat que procède l'autre écriture que j'ai donnée du nœud borroméen. Qu'en dire à partir du moment où, de l'avoir mis à plat, je le retourne? Il faut au simple fait lié au fait que l'écriture implique que *l'over-crossing*, le croisement supérieur soit écrit ainsi, à savoir qu'il coupe ce qui est le *under-crossing* le croisement par en dessous, qu'est-ce que ça va donner si nous le retournons ? Ce qui était pas en dessous vient en dessus. Eh bien, je pense qu'il ne sera pas nécessaire que je complète, que je complète ces trois traits pour que vous voyiez bien que, à retourner le nœud, le nœud borroméen, ce que vous allez trouver au bout du compte, c'est quelque chose qui se distingue de ceci que ça n'est pas son image en miroir, que vous allez trouver, bien sûr, comme ce serait, par exemple, pour l'orientation de chacun de ces cercles, si vous les orientez, je ne m'y avance pas encore, si vous orientiez... un cercle quelconque, si vous le retournez, ce que vous avez, c'est son image en miroir. Bien loin de là,

quand vous retournez le nœud borroméen, vous avez une... un tout autre aspect qui en aucun cas ne représente l'image en miroir du premier aspect. Loin que le sens, l'orientation telle qu'elle se définit, par exemple tout simplement, de la montre, c'est le cas de le dire, le sens des aiguilles d'une montre, si vous retournez la montre, devient le sens inverse, c'est-à-dire l'image en miroir. Au contraire, le nœud borroméen reste ce qu'il est à l'avoir retourné, c'est à savoir que la seconde image, l'image retournée, est

exactement dans le même sens que la première, c'est-à-dire lévogyre. Vous comptez bien qu'il peut y avoir un autre sens, à savoir celui-ci, qui serait *dextro*, c'est-à-dire le sens des aiguilles d'une montre.

Même

Étant donné ce que je vous ai fait remarquer tout à l'heure, à savoir que l'ordre dans le trois - et du fait que justement d'1, 2, 3, il suffit de renverser le sens, d'aller dans le sens palindromique pour y trouver n'importe quel ordre, vous trouvez là une distinction de l'effet d'ordre avec ce que vous me permettrez d'appeler l'effet du nœud, ou autrement l'effet de nodalité. C'est en ceci qu'il convient, qu'il convient que vous vous souveniez de ce que j'ai énoncé d'abord, à savoir que du nœud c'est la ternarité pure et simple, à savoir que la portée de cette ternarité ne se soutient que de ceci: nous ne les avons faits, d'abord... nous ne les avons

-85-

pris, que sous l'angle de ce qui ne les distingue entre eux par aucune qualité qu'il n'y a aucune diversification de l'Imaginaire par rapport au Symbolique et au Réel, que leur substance n'est pas diverse, que nous n'en faisons pas des qualités, que simplement nous les considérons sous l'espèce de cette consistance qui les fait chacun un. Puisque j'ai employé le mot de qualité qui est un nom féminin, est-ce que je dirai que leur qualité est *une*, ce serait une bonne occasion d'emmancher là autour de l'Un ce qu'il en est de *un si* nous le prenons comme qualificatif. Est-ce que lalangue, lalangue en tant qu'elle a un sens, est-ce que lalangue permet d'égaliser *un* à *une*? Est-ce que *une* n'est pas un mode différent de un ? Ce serait un biais, il faut le dire assez comique, de faire rentrer au niveau de l'un la dualité. Yad'lun, ai-je dit, mais aussi quand je l'ai dit que c'est là ce dont se fonde quoi ? uniquement - c'était le sens de ce que j'ai avancé à la fin de mon séminaire de l'année dernière - uniquement l'énumérable, à savoir l' *aleph* ω , et rien de plus, c'est-à-dire ce qui se dit être un *Un*, mais en tant qu'à dire « c'est un *Un* », c'est le couper de toute ordination. C'est le prendre - et c'est ce que seul permet Cantor - sous son aspect purement cardinal.

Certes, me direz-vous, il ne peut le faire - si tant est que vous me disiez quelque chose - il ne peut le faire qu'à aliéner son unité dans l'ensemble, moyennant quoi les éléments ne gardent plus rien de cette unité, qu'à être ouverts à ce qu'on en fasse le compte, c'est-à-dire la computation subjective; ce qui n'empêche pas que l'objectivité de l'un, je dirai, ne fait question qu'à ceci que c'est qu'elle n'est sûrement pas sans réponse. Et cette réponse, c'est justement en quoi j'énonce qu'elle est dans le trois.

Qu'est-ce que le trois fait d'un, s'il n'y a pas le deux? Est-ce que simplement à ce qu'il y en ait trois, l'08 est déjà là? Il est certain que si j'énonce que de deux il n'y a pas, parce que ce serait inscrire du même coup dans le Réel la possibilité du rapport tel qu'il se fonde du rapport sexuel, est-ce que ce n'est que par le trois, et comme je l'ai écrit l'autre fois au tableau par la différence de un à trois que procède ce deux, est-ce que - tout ceci nous porte à poser la question - il a fallu, pour que nous fassions ce pas, qu' *aleph* ω ait cessé de ne pas s'écrire? Autrement dit que c'est la contingence, l'événement du dire de Cantor qui nous permet seulement d'avoir un aperçu sur ce qu'il en est, non pas du nombre, mais

de ce que constitue dans sa ternarité le rapport du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel. Faut-il que de sa contingence donc, à ce dire de Cantor, nous passions au nécessaire de ce qu'il ne cesse plus, cet M_o , de s'écrire, qu'il ne cesse plus de s'écrire désormais pour que subsiste quoi ? rien d'autre qu'une notion de vérité.

La vérité, en effet, jusqu'à présent dans la logique, n'a pu consister jamais qu'à contredire. Elle est dans le dualisme du vrai et du faux. Le vrai n'étant que supposé au savoir, en tant que le savoir s' imagine - c'est là son sens - comme connexion de deux éléments. Et c'est justement en quoi il est imaginaire si *l'Un*, si un *Un*, un *Un* tiers, ne vient pas le connecter au prix d'y faire rajout. Rajout pas du même cercle catégorique, pas du même ordre, disais-je tout à l'heure, mais provenant de la nodalité.

Eh bien, puisque, aujourd'hui, il a fallu que je me force pour vous mener jusque-là, vous me permettrez de m'y tenir, et après tout, s'il y en a que ça a découragés, je n'y vois pour moi aucun inconvénient, puisque la seule raison pour laquelle je vous ai parlé aujourd'hui, c'est que vous étiez moins nombreux.

LEÇON VI, 15 JANVIER 1974

Voilà. Ah! Vous m'avez vu la dernière fois un petit peu dépassé par votre nombre. Comme il est... ça me laisse l'espoir qu'il se réduise, alors je continue.

L'inconvénient de ce nombre, c'est que - j'y pensais tout à l'heure - je suis... je suis amené, enfin, à chaque fois, à... à pencher, enfin, vers ceci que si je vous parle, ça ne peut être que pour la première fois. C'est-à-dire que c'est une notion d'ordre. Cette notion d'ordre évidemment me gêne et c'est d'où j'essaie de sortir en vous montrant autre chose, c'est à savoir qu'il y a la nodalité.

Pour le dire, n'est-ce pas, la question est de savoir ce que le savoir inconscient - là, forcément, je vois bien que...; je vois bien que j'enchaîne, à savoir que, le savoir inconscient, je le pose. Je le pose comme ce qui travaille. Et ce qui travaille peut travailler - il n'y a de prise quelconque du travail que dans un discours. Il s'agit de fonder ce qui travaille dans le discours analytique. S'il n'y avait pas de lien social, et de lien social en tant qu'il est fondé par un discours, le travail serait insaisissable. Disons, avec l'ironie que ça comporte, que dans la nature, ça ne travaille pas. Alors, il semble bien, enfin, que - c'est d'ailleurs ce qui la fonde, la nature - l'idée que nous en avons, c'est le lieu, c'est le lieu où ça ne travaille pas. Le savoir, le savoir en tant qu'inconscient, en tant qu'en nous, ça travaille, semble donc impliquer une supposition. C'est une supposition, me direz-vous, pour laquelle

nous n'avons pas besoin de nous forcer, puisqu'en somme, c'est nous-même le sujet, l'upokeimenon tout ça veut dire exactement la même chose, à savoir qu'on suppose que quelque chose existe, qui s'appelle - que j'ai désigné, enfin comme - l'être parlant. Ce qui est un pléonasma, parce qu'il n'y a d'être que de parler; s'il n'y avait pas le verbe être, il n'y aurait pas d'être du tout. Néanmoins, néanmoins, nous savons bien que le mot *d'exister* a pris un certain poids. Un poids en particulier par le quanteur, le quanteur de l'existence. Le quanteur de l'existence, en réalité, a tout à fait déplacé le sens de ce mot ex-sister, et si même je peux l'écrire comme je l'ai écrit : *ex*, tiret, *sister*, c'est justement là en quoi... en quoi se... en quoi se marque l'originalité de ce quanteur.

Seulement, voilà. L'originalité ne fait que déplacer l'ordre, à savoir que ce qui ex-situe, c'est cela qui serait originaire. C'est à partir de l'exsistence que nous nous trouvons re-interroger ce qu'il en est, ce qu'il en est de la supposition. Simple déplacement, en somme. Et ce que j'essaie, ce que j'essaie de, ce que j'essaie de faire, cette année, hein, avec mes nondupes, c'est de voir de quoi en somme il faut être dupe pour que tout ça tienne, et que ça tienne dans une consistance. Et c'est en quoi j'introduis ce ternaire, ou plus exactement je m'aperçois qu'à partir, à être parti de ce ternaire, du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel, je pose une question, ou plus exactement, comme pour toute question, pour toute question c'est de la réponse qu'elle est partie... de la réponse qui, à maintenir, à maintenir comme distinct, le Réel, nous fait nous poser la question : où se situe ce savoir, ce savoir inconscient que... dont nous sommes travaillés dans le discours analytique. Il est bien certain que c'est le discours qui nous fait coller, le discours analytique, qui nous fait coller à ce savoir d'une façon qui n'a pas de précédent, n'a pas de précédent dans l'Histoire.

Pourquoi après tout ne pourrions-nous pas considérer ce discours lui-même comme contingent puisqu'il part d'un dire, d'un dire qui fait événement, celui que j'essaie de... que j'essaie de prolonger devant vous, et la question de la contingence de ce dire, c'est bien autour de celle-là que nous tournons. Si ce dire n'est que contingent, et aussi bien c'est de cela qu'il faut rendre compte, où se situe le Réel ? Est-ce que le Réel n'est jamais que supposé ?

Dans ce nœud, ce nœud que je profère, dans ce nœud, ce nœud fait du Symbolique et de l'Imaginaire en tant que c'est seulement quelque chose qui avec, avec, fait trois, qui les noue, c'est du Réel qu'il s'agit. Qu'ils soient trois, c'est à cela que tient le Réel. Pourquoi le Réel est-il trois ? C'est une question que je fonde, que je justifie de ceci : qu'il n'y a pas de rapport sexuel. En d'autres termes, que je le précise, que je le précise de ceci, qui puisse s'écrire, moyennant quoi, moyennant quoi ce qui s'écrit, c'est que, par exemple, il n'existe pas de f de f tel qu'entre x et y qui ici signifient le fondement de tels des êtres parlants, à se choisir comme de la partie mâle ou femelle, ceci, cette fonction qui ferait le rapport, cette fonction de l'homme par rapport à la femme, cette fonction de la femme par rapport à l'homme, il n'en existe pas qui puisse s'écrire.

C'est ça la chose, la chose que je produis devant vous, c'est ce que, quelque part - car je me répète, comme tout le monde, il n'y a que vous pour ne pas vous en apercevoir - c'est ça que j'ai déjà énoncé sous le nom de la chose freudienne; ça y est en long et en large, et bien sûr, c'est tout à fait passé inaperçu, pour une simple raison, c'est que nous en restons dans cet Imaginaire. Dans cet Imaginaire qui est justement ce que met en question la moindre expérience du discours analytique, c'est que il n'y a rien de plus flou que l'appartenance, que l'appartenance à un de ces deux côtés : celui que je désigne de x et l'autre de y , justement en ceci, que du même coup il faut que je marque qu'il n'y a nulle fonction qui les relie. Alors, il s'agit de savoir comment, tout de même, ça fonctionne, à savoir que, tout de même, ça baise là-dedans.

En énonçant cela, ceci, il faut quand même que je décolle de quelque chose qui est une... une supposition, une supposition que, il y ait un sujet, mâle ou femelle. C'est une supposition que l'expérience rend très évidemment intenable, et qui implique que ce que j'avance, que ce que j'avance en énoncé par mon énonciation, par l'énonciation dont je ne suis le sujet que pour autant que dans le discours analytique je travaille moi-même, qu'il faut que je ne mette pas de sujet sous cet x et sous cet y . Il faut donc que l'énoncé - et rien déjà qu'à écrire ceci au tableau - il faut donc que mon énoncé n'implique pas de sujet. S'il y a quelque chose, s'il y a quelque chose qui se trouve là écrit, c'est que de sujet, il

-91-

n'est question que dans la fonction, et justement que ce que j'écris c'est que sous cette fonction, justement de ce qu'elle soit niée, il n'y a nulle existence. Le il *n'existe pas*, veut dire ça: il n'y a pas de fonction. Ce dont il s'agit, ce dont il s'agit, c'est de démontrer que cette fonction, si elle n'a pas d'existence, ce n'est pas seulement affaire contingente, c'est affaire d'impossible.

C'est affaire d'impossible, et pour le démontrer, ce n'est pas une petite affaire. Ce n'est pas une petite affaire simplement pour ceci : c'est que à simplement l'écrire, à simplement l'énoncer, même seulement dans l'écriture, la chose ne tient que jusqu'à preuve du contraire, à savoir jusqu'au moment, jusqu'au moment où quelque chose de contingent s'inscrive en faux contre ce dire, et par bon heur - si je puis dire - bon heur, les deux mots séparés - s'écrive $f(x, y)$, il y a une fonction qui noue le x et le y , et que ça a cessé de ne pas s'écrire.

Pour que ça ait cessé de ne pas s'écrire, il faudrait que ça soit possible, et jusqu'à un certain point ça le reste, puisque ce que j'avance, c'est que ça a cessé de s'écrire. Pourquoi ça ne recommencerait-il pas ? Non seulement il est possible, il est possible qu'on écrive $f(x, y)$, mais il est clair qu'on ne s'en est pas privés. Pour démontrer donc l'impossible, il faut prendre fondement ailleurs. Ailleurs que dans ces écritures précaires puisque après tout, elles ont cessé, et qu'à partir du moment où elles ont cessé, on pourrait croire que ça peut reprendre. C'est bien le rapport du possible et du contingent.

À prendre appui sur le nœud pour que quelque chose de l'impossible se démontre, qu'est-ce que je fais ? Je prends appui - peut-être la question mérite qu'on la soulève - sur une topologie.

Puisque pour ce qui est de l'ordre, eh bien on peut dire que c'est bien ce qui, jusqu'à présent, n'a pas manqué, à savoir que c'est à mettre de l'ordre qu'on supporte tout ce qui a pu s'avancer du rapport dit sexuel. Il est vrai que cet ordre, on s'y embrouillait un tant soit peu les pattes, et qu'il est certain que ce n'est pas le même, ce n'est pas le même ordre, en tout cas, qu'instaure, qu'instaure ce que le discours analytique avance, ou paraît avancer, de ce qui concerne le rapport sexuel. L'ordre 1, 2, 3, ben, il y en a un qui vient le premier, et ce n'est pas par hasard - on ne sait d'ailleurs pas lequel vient le premier - ce n'est pas par hasard que ce soit le 1, puisque le second le seconde, et que le troisième résulte de

leur addition, simplement. Ça fait une suite qu'on a pu qualifier de naturelle. Ce qui laisse à rêver. Ce qui laisse à rêver d'autant plus que la dernière fois je vous ai fait la remarque qu'à les écrire à la suite, le privilège de ces trois premiers, c'est qu'il suffit de les prendre à revers pour que tous les ordres soient possibles. Il suffit en effet qu'il y ait 1, 2, 3, ou 1, 3, 2, c'est ça que j'appelle les prendre à revers, pour que les six autres façons d'arranger le 1, 2, 3, soient possibles.

L'idée de successeur, n'est-ce pas, et que, de successeur, il n'y en ait qu'un, qu'un dans la suite naturelle des nombres, c'est une idée qui ne s'est dégagée que tard, ce qui est assez curieux, parce qu'il semblait bien que c'était là la chose la plus tangible, la plus réelle qui soit, concernant la suite naturelle. Pourquoi n'y aurait-il pas de successeurs, une multitude? Ça ne va pas de soi. Nous avons une foule d'exemples, celle de l'arbre notamment, de l'arbre que nous rencontrons partout, vers notre descendance comme vers notre ascendance, pourquoi l'idée de successeur serait-elle inhérente à une suite privilégiée de successeurs se fondant sur ceci qu'il n'y en a qu'un?

Qu'il y en ait trois dans tel cas, tel cas privilégié, a certainement rapport à ce qu'il y ait de *l'Un*. *Yad'lun*, c'est comme ça que je me suis exprimé. Mais il est tout à fait imaginable que le trois ne soit pas pris dans l'ordre. Ça, c'est pas nouveau hein, le fameux triangle dont les Grecs ont tiré parti - le parti que vous savez - repose là-dessus, et avec, et avec lui, toute la géométrie qu'ils en ont extraite, et par quoi longtemps l'idée claire a été première au regard du distinct. L'idée claire et distincte, qu'on dit! Moyennant quoi c'est *more geometrico*, qu'on a démontré pendant des siècles et que ça a été un idéal et que ça le reste encore. Le lien de la mesure avec le *phénomène* de l'ombre (je souligne phénomène), c'est-à-dire avec l'Imaginaire, en tant qu'il suppose la lumière, a instauré cet ordre, qu'on appelle harmonique, a instauré, fondé, tout ce qu'il en est de la proportion, d'une proportion qui était le seul fondement de la mesure, et instauré un ordre, un ordre qui a servi à construire une Physique.

C'est de là qu'est partie cette idée de la supposition. Parce que, à fonder les choses sur cet Imaginaire, il fallait qu'il y ait derrière autre chose une sub-stance, c'est la même chose, c'est le même mot que supposition, sujet et tout ce qui s'ensuit. Toute cette affaire était par trop, si je puis

dire, par trop phénoménale. Quand je témoigne, quand je dis que le nœud, c'est ça qui me cogite, et que mon discours - pour autant qu'il est le discours analytique - que mon discours en témoigne, il se trouve que, parce que j'ai fait quelques pas de plus que vous, il est borroméen, en l'occasion, ce nœud, mais il pourrait être autre. Même s'il était autre, ma question, ma question de savoir, savoir en quoi ça a rapport avec ce qui distingue la topologie, avec ce qui distingue la topologie de l'espace fondé par les Grecs, l'espace en tant qu'il a donné une première matière à décoller de la supposition.

Qu'est-ce que suppose la topologie? La topologie ne suppose, ne suppose, dans ce qu'il en est de l'espace, qu'une consistance - vous le savez ou vous ne le savez pas, en tous les cas, je ne peux pas vous faire un cours de topologie, mais rien n'exclut que vous vous reportiez au texte mathématique où s'est élaborée cette notion, à partir de l'abandon de la mesure comme telle, à savoir quelle qu'en soit de cette mesure la relativité, puisque aussi bien elle ne se produit que d'homothétie, pour savoir l'heure et la hauteur du soleil, nous n'avons rien que le rapport de l'ombre avec le piquet qui la projette, que c'est sur un triangle que tout repose concernant la mesure, la topologie elle, élabore un espace qui ne part que de ceci, de la définition du voisinage, de la proximité, ça a le même sens, c'est une définition du proche, qui part... d'un axiome, c'est à savoir que tout ce qui fait partie d'un espace topologique, s'il est à mettre dans un voisinage, implique qu'il y a quelque chose d'autre qui soit dans le même voisinage. La notion pure de voisinage implique donc déjà triplicité, et ne se fonde, ne se fonde sur rien qui unisse chacun des éléments triples, si ce n'est d'appartenir au même voisinage. C'est un espace qui ne se supporte que de la continuité qui s'en déduit, car il n'y a pas, dans le topologique, d'autres rapports dits continus que fondés sur le voisinage et qui du même coup impliquent ce que j'appellerai - ce qui n'est pas dit, énoncé, formulé comme tel dans la topologie - ce que j'appellerai la malléabilité. C'est ce qu'ils appellent, eux, les mathématiciens, la déformation continue. Vous voyez que la référence au continu est dans le mot, et joint, accolé, au mot déformation, lequel, pour être plus correct s'énonce : transformation continue.

Ce sont des images aussi. Mais il faut le dire, elles se saisissent moins bien. Le fait que je parle de saisir, *Begriff*, *begrifflich*, implique une réfè-

rence à ce qui se saisit bien, c'est-à-dire le solide. Le souple se saisit moins bien, à prendre dans la main. L'idée, l'idée qui fonde la topologie, mathématiquement définie, est d'aborder ce qu'il en est de ce qu'elle supporte, c'est la topologie qui, là, supporte, ça n'est pas un sujet qui lui est supposé; ce que la topologie supporte, l'idée, c'est de l'aborder sans image, de ne leur supposer, de ne leur supposer à ces lettres, telles qu'elles fondent la topologie, de ne leur supposer que le Réel. Le Réel en tant qu'il n'ajoute... - est-ce que vous vous apercevez que ce terme est encore de trop, puisqu'il évoque l'addition ? - qu'il n'ajoute, à ce que nous savons distinguer comme l'Imaginaire, cette souplesse liée au corps, ou comme Symbolique, le fait de dénommer le voisinage, la continuité, qu'il n'ajoute que quelque chose, le Réel, et non pas de ce qu'il soit troisième, mais de ce qu'à eux tous, ils fassent trois. Et que c'est tout ce qu'ils ont de Réel, rien de plus. Je veux dire: tout un chacun. C'est tout ce qu'ils ont de Réel. Ça a l'air peu, mais ce n'est pas rien.

Ce n'est pas rien puisque, on l'a si bien senti de toujours, que c'est justement là-dessus que le Réel était supposé. Il s'agit de le débusquer de cette position de supposition qui en fin de compte le subordonne, le subordonne à ce qu'on imagine ou à ce qu'on symbolise. Tout ce qu'ils ont de Réel, c'est que ça fasse trois. Là, trois n'est pas une supposition grâce au fait que nous avons, grâce à la théorie des ensembles, élaboré le nombre cardinal comme tel. Ce qu'il faut voir, ce qu'il faut que vous supportiez, c'est ceci : c'est de mettre en question, de mettre en question que ce n'est pas un modèle, ce qui serait de l'ordre de l'Imaginaire. Ce n'est pas un modèle parce que, parce que par rapport à ce trois, vous êtes non pas son sujet l'imaginant ou le symbolisant, vous êtes, vous êtes coincés : vous n'êtes que - en tant que sujets - vous n'êtes que les patients de cette triplicité.

Vous êtes les patients, d'abord, parce que, parce que c'est déjà dans la langue. Il n'y a pas de langue où le trois ne s'énonce. C'est dans la langue, et c'est aussi dans le fonctionnement qui s'appelle le langage, c'est-à-dire la structure logique telle que, tout naïvement, enfin, le premier qui ait commencé là-dedans, par exemple - le premier à notre connaissance, bien sûr - le premier à notre connaissance, à savoir Aristote, enfin, celui dont on a justement des écrits, il a bien fallu qu'il manipule la chose avec des petites lettres, et ça ne peut pas se manipuler

sans qu'il y en ait trois. A part ceci, bien sûr, à part ceci bien sûr qu'il y restait quelque chose de la supposition du Réel, et que ce Réel, il n'a pas cru pouvoir le supporter d'autre chose que le particulier, le particulier dont il s' imagine que c'est l'individu, alors que justement, en le situant dans la logique comme particulier, il montre bien que de l'individu, il ne se faisait que... une notion tout imaginaire, le particulier est une fonction logique, et que il lui ait donné pour support le corps individuel est très précisément, enfin, le signe qu'il lui fallait une supposition. Un dire qui ne suppose rien, sinon que triple est le Réel, j'ai dit triple, c'est-à-dire trois, non pas troisième, c'est en quoi consiste le dire que je me trouve contraint d'avancer par la question du non-rapport, du non-rapport en tant qu'il touche spécifiquement à ce qu'il en est de la subjectivation du sexuel. Mon dire consiste en ce Réel, en ce Réel qui est ce dont le trois insiste, insiste au point de s'être marqué dans la langue.

Il ne s'agit pas là d'une pensée, puisqu'en tant que pensée, elle est, si je puis dire, encore vierge; et aussi bien la pensée, au regard de ce qui se supporte de cette avancée du trois, du trois comme nœud, et comme rien d'autre, la pensée n'est que ce que j'ai appelé tout à l'heure ce qui se cogite, c'est-à-dire un rêve noir, celui dans lequel, communément, vous habitez. Car s'il y a quelque chose à quoi nous initie l'expérience analytique, c'est que ce qu'il y a de plus près du vécu, du vécu comme tel, c'est le cauchemar. Il n'y a rien de plus barrant de la pensée, même de la pensée qui se veut claire et distincte : apprenez à lire Descartes comme un cauchemar, ça vous fera faire un petit progrès. Comment même pouvez vous ne pas apercevoir que ce type qui se dit *:je pense donc je suis*, c'est un mauvais rêve?

L'événement lui, l'événement ne se produit que dans l'ordre du Symbolique. Il n'y a d'événement que de dire. je pense que, au siècle où vous vivez, vous devez vous apercevoir, quand même, de ça tous les) ours. Cette pluie d'informations, si je puis dire, au milieu de... desquelles on peut s'étonner que vous subsistiez encore, que vous gardiez votre jugeote, à savoir que vous ne vous en fassiez, finalement, pas trop, hein, de ce que le journal vous annonce tous les matins, ben, Dieu merci, ça vous passe, comme on dit, comme de l'eau sur les plumes d'un canard... Sans ça, où iriez-vous ? Il faut tout de même bien qu'il y ait quelque chose de fallacieux dans lequel, hélas, le malentendu de mon dire - je veux dire

celui même que je vous tiens ici, pour autant que j'en suis moi-même la victime - auquel il faut donc qu'un certain dire, le dire sur le dit, ait contribué, pour que vous puissiez croire que dans ce qui fait tenir votre corps, c'est une circulation d'informations parties de je ne sais quels endroits, de prime abord de l'ADN, qu'on nous dit, ou du DN je ne sais pas quoi, que c'est de ça que vous vous supportiez, que tout ne soit, en somme, que... une information dont heureusement on nous avertit enfin, que cette information ne tient qu'à violer un des fondements mêmes de ce qui par ailleurs s'édifie comme énergétique, est-ce que tout cela n'est pas aussi de l'ordre de la cogitation ? Est-ce que, dans d'autres termes, nous sommes obligés d'en tenir compte quand ce à quoi, dans le politique, ce à quoi nous avons affaire, c'est à un type d'informations dont le sens n'a d'autre portée que l'impératif, à savoir le signifiant Un. C'est pour nous commander, autrement dit, pour que le bout du nez suive, que toute information, à notre époque, est déversée comme telle.

Dans donc ce que je vous énonce d'un certain dire, l'important n'est rien que les conséquences qu'il peut avoir. Encore faut-il pour qu'il ait ses conséquences, que je m'en donne la peine. Ce dire n'est véritable - ici, je le profère pour le cas plus que probable où vous ne vous en seriez pas aperçus - il n'est véritable qu'en tant qu'il fait limite à la portée, à la portée de ce qui nous intéresse au premier chef, nous autres, dans le discours analytique, de ce qu'il fait limite à la portée de la vérité.

Il y avait, autrefois comme ça un... un garçon de bureau qui poussait des cris après chacun de mes séminaires, cris qui se résumaient dans « Pourquoi est-ce qu'il ne dit pas le vrai sur le vrai ? »

Ce personnage est bien connu, on lui a même confié le soin d'un *Vocabulaire*... je n'ai pas à dire le vrai sur le vrai, pour la raison que je ne peux en dire que ceci : c'est que le vrai c'est ce qui contredit le faux. Mais par contre je peux dire, je peux dire mais encore fallait-il que j'y mette le temps, car il y a un temps pour tout, je peux dire la vérité sur la vérité.

La vérité c'est que on ne peut la dire, puisqu'elle ne peut que se midire. La vérité ne se fonde, je viens de le dire, que sur la supposition du faux : elle est contradiction. Elle ne se fonde que sur le non. Son énoncé n'est que la dénonciation de la non-vérité. Elle se dit rien que par le mi-. Disons le mot, elle est mi-métique; elle est de l'imaginaire. Et c'est bien

pour ça que nous sommes forcés d'en passer par là à mon avis. Elle est de l'Imaginaire en tant que l'Imaginaire, c'est le faux deuxième, par rapport au Réel, en tant que le mâle, chez l'être parlant, n'est pas la femelle, et qu'il n'a pas d'autre biais par où se poser. Seulement, ce ne sont pas là des... des biais dont nous puissions nous satisfaire. C'en est au point qu'on peut dire que l'inconscient se définit de ceci et rien que de ceci qu'il en sait plus que cette vérité, et que l'homme n'est pas la femme. Même Aristote n'a pas osé moufeter ça! Comment est-ce qu'il aurait fait, d'abord, hein? Dire *aucun homme n'est femme*, ça, ça aurait été vachement culotté, alors, surtout à son époque! Alors il ne l'a pas fait... S'il avait dit *tout homme n'est pas femme*... Hein? Eh bien, vous voyez, hein, voyez le sens que ça prend : celui d'une exception; il y en a quelques-uns qui ne le sont pas. C'est en tant que tout, qu'il n'est pas femme. b' là, le b du quanteur, hein, b' de x un point, et Y, barré

$$\forall x. \bar{y}$$

Seulement, l'ennuyeux, c'est que c'est pas vrai du tout et que ça saute aux yeux que ça ne soit pas vrai. La seule chose qu'on pourrait écrire, c'est qu'il n'existe pas de x dont on puisse dire qu'il ne soit pas vrai qu'être homme ce n'est pas être femme

Tout ceci, bien sûr, il faut le noter au passage, suppose que le *Un* est triple. À savoir que, il y a le *Un* dont on fait le tout, à savoir ce qui s'unifie comme tel, il y a le *Un* qui veut dire l'un quelconque, à savoir ce que je vous dirai tout à l'heure, et puis il y a le *Un* unique, qui seul, fonde le tout.

Nier l'*Un* unique, c'est là le sens de la barre sur le quanteur de l'existence. Pour ce qui est de l'un quelconque, il nous faut bien le considérer comme un vide pur. Que le savoir inconscient soit topologique, c'est-à-dire qu'il ne tienne que de la proximité du voisinage, non de l'ordre, c'est en quoi j'essaie de dire, de fonder là-dessus qu'il est nodal. Ce qui est à traduire de ceci, qu'il s'écrit ou ne s'écrit pas. Il s'écrit quand je l'écris, que je fais le nœud borroméen, et quand vous essayez à cet instant de voir comment ça tient, c'est-à-dire que vous en faites... que vous en cassez un, les deux autres se baladent. Il ne s'écrit plus. Et c'est là que se voit, que s'amorce la convergence du nodal et du modal.

Donc ce savoir inconscient ne se supporte pas de ce qu'il insiste, mais des traces que cette insistance laisse. Non pas de la vérité, mais de sa répétition en tant que c'est en tant que vérité qu'elle se module. Ici, il faut que j'introduise ce dont se fonde le voisinage comme tel. Le voisinage comme tel se fonde de la notion d'ouvert. Ceci, la topologie en abat tout de suite la carte. C'est d'ensembles en tant qu'ouverts, qu'elle se fonde. Et c'est bien en quoi elle aborde, elle aborde par le bon biais ceci que la classe ne se ferme pas. C'est-à-dire qu'elle accepte le paradoxe, le paradoxe qui n'est paradoxe que d'une logique prédicative, à savoir que si la logique renonçait simplement à l'être, c'est-à-dire que soit rayée purement et simplement la logique propositionnelle, il n'y aurait pas de problème, le problème, s'il y en a un, problème désigné de paradoxe, étant seulement celui-ci : que la classe *Homme* n'est pas un homme. Tous les paradoxes se ramènent à ça.

Qu'est-ce que ça veut dire, sinon qu'à la rigueur ce que nous pouvons désigner *d'Homme* est un ensemble ouvert, ce qui saute aux yeux? Alors voyons bien ceci : la vérité a une limite d'un côté, et c'est pour ça qu'elle est mi-dire. Mais de l'autre elle est sans limite, elle est ouverte. Et c'est bien en quoi peut l'habiter le savoir inconscient, parce que le savoir inconscient, c'est un ensemble ouvert.

Vous voyez, vous voyez, je l'étales, hein, que l'amour ça me tracasse. Vous aussi, bien sûr. Mais pas comme moi! Ouais... C'est même pour ça que, une parenthèse, votre nombre me gêne : depuis quelque temps, je ne peux plus vous identifier à une femme. Ça m'emmerde.

Bon l'amour, dirai-je donc puisque - vous me pardonnerez que ça me tracasse - l'amour c'est la vérité, mais seulement en tant que c'est à partir d'elle, à partir d'une coupure, que commence un autre savoir que le savoir propositionnel, à savoir le savoir inconscient. C'est la vérité en tant qu'elle ne peut être dite du sujet, en tant que ce qui est supposé, que ce qui est supposé pouvoir être connu du partenaire sexuel. L'amour c'est deux mi-dire qui ne se recouvrent pas. Et c'est ce qui en fait le caractère fatal. C'est la division irrémédiable. Je veux dire à quoi on ne peut pas remédier, ce qui implique, ce qui implique que le « médier » serait déjà possible. Et justement, c'est non seulement irrémédiable, mais sans aucune médiation. C'est la connexité entre deux savoirs en tant qu'ils sont irrémédiablement distincts. Quand ça se produit, ça fait

99

quelque chose de... de tout à fait privilégié. Quand ça se recouvre, les deux savoirs inconscients, ça fait un sale méli-mélo.

Et là, je vais avancer, en fin de ce laïus - c'est bien le nom qui convient - je vais avancer quelque chose qui... est comme ça, enfin, qui tranche: le savoir masculin, chez l'être parlant, est irrémédiablement une erre; il est coupure, amorçant une fermeture, justement, celle du départ, c'est pas son privilège; mais il part pour se fermer; et c'est de ne pas y arriver qu'il finit par se clore sans s'en apercevoir. Ce savoir masculin, chez l'être parlant, c'est le rond de ficelle. Il tourne en rond. En lui il y a de l'Un au départ, comme trait qui se répète d'ailleurs sans se compter, et de tourner en rond il se clôt, sans même savoir que de ces ronds, il y en a trois. Comment peut-il, comment pouvons-nous supposer qu'il y arrive, à en connaître un bout, de cette distinction élémentaire? Ben, heureusement, pour ça, il y a une femme. Je vous ai déjà dit que la femme - naturellement c'est ce qui résulte de ce que j'ai déjà écrit au tableau, que la femme ça n'existe pas - mais une femme, ça... ça peut se produire, quand il y a nœud, ou plutôt tresse.

Chose curieuse, la tresse, elle ne se produit que de ce qu'elle imite l'être parlant mâle, parce que elle peut l'imaginer, elle le voit strangulé par ces trois catégories qui l'étouffent. Il n'y a que lui à ne pas le savoir, jusque-là. Elle le voit imaginativement, mais c'est une imagination de son unité, à savoir de ce à quoi l'homme lui-même s'identifie. Non pas de son unité comme savoir inconscient, parce que le savoir inconscient, il reste plutôt ouvert. Alors, avec cette unité, elle boucle une tresse. Pour faire un nœud borroméen, je vous l'ai dit, il faut faire six gestes et six gestes grâce à quoi, grâce à quoi ils sont dans le même ordre, à ceci près que justement, rien ne permet de les reconnaître. C'est bien pour ça qu'il faut en faire six, à savoir épuiser l'ordre des permutations deux à deux, et savoir d'avance qu'il ne faut pas en faire plus, sans quoi on se trompe. C'est bien en quoi, enfin, une femme n'est pas du tout forcément dressée, de sorte que c'est pas du tout forcément avec le même élément qu'elle fait le rond au bout du compte. C'est même pourquoi elle reste une femme, entre autres, puisqu'elle est définie par la tresse dont elle est capable, eh bien, cette tresse, il n'est pas du tout forcé qu'elle sache que ça soit qu'au bout de six que ça tienne le coup pour faire un nœud borroméen. C'est pas du tout sûr que... elle sache non plus que le trois ça a

100

un rapport au Réel, il peut lui en manquer la distinction, de sorte que ça fait un nœud, si je puis dire, encore plus noué, d'une unité encore plus une. Dans le meilleur cas, hein, dans le meilleur cas, il se peut que ça... ça n'en fasse qu'une, de corde, de rond de ficelle, au bout du compte. Il suffit que vous imaginiez, n'est-ce pas, que le 1, 2, 3, se raboute au 2, 3, 1. Ça fera un nœud, encore bien plus beau, si je puis m'exprimer ainsi, n'est-ce pas ? je veux dire que tout se continue dans tout, et après tout, ça n'en reste pas moins un nœud, parce que si vous avez fait une tresse, ça donne forcément quelque chose, quelque chose qui en noue, forcément au moins deux, et si deux des brins se rejoignent, eh bien, ça fera quelque chose qui se nouera ou ne se nouera pas au troisième, la question n'est pas là. Le ratage, si je puis dire, dans cette affaire, c'est-à-dire ce par quoi la femme n'existe pas, c'est bien en quoi, cela même, elle arrive à réussir l'union sexuelle. Seulement cette union, c'est l'union de un avec deux, ou de chacun avec chacun, de chacun de ces trois brins. L'union sexuelle, si je puis dire, est interne à son filage. Et c'est là qu'elle joue son rôle, à bien montrer ce que c'est qu'un nœud, c'est ce par quoi l'homme, lui, réussit à être trois. C'est-à-dire à ce que l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel ne se distinguent que d'être trois, tout brut. C'est-à-dire que... sans que son sujet s'y retrouve, c'est à partir de cette triplicité dont une femme, parfois, fait sa réussite en la ratant, c'est-à-dire dont elle se satisfait comme réalisant en elle-même l'union sexuelle, c'est à partir de là que l'homme commence à prendre d'une petite jugeote l'idée qu'un nœud ça sert à quelque chose.

je vous avais dit que l'hystérique fait l'homme. Mais c'est formé par l'hystérique que l'homme part de l'idée, l'idée première, la bonne, celle qui lui laisse une petite chance, part de l'idée qu'il ne sait rien. Ce qui est son cas à elle, d'ailleurs, puisqu'elle fait l'homme. Elle ne sait pas que l'union sexuelle n'existe qu'en elle et par hasard. Elle ne sait rien, mais l'homme se trouve en contrecoup apercevoir ce nœud. Et ça donne chez lui un résultat second qui est tout différent en somme : c'est qu'à refuser son savoir ouvert, du même coup, il le ferme. Il constitue le correct nœud borroméen. Que le seul Réel qu'est le 3 il y accède, il sait, il sait que, il sait qu'il parle pour ne rien dire, mais pour obtenir des effets, qu'il imagine à tour de bras que ces effets sont effectifs, encore qu'ils tournent en rond, et que le Réel il le suppose, comme il convient, puisque le sup-

poser n'engage à rien, à rien qu'à conserver sa santé mentale. C'est-à-dire être conforme à la norme de l'homme, à la norme de l'homme qui consiste en ceci qu'il sait qu'il y a de l'impossible et que, comme disait cette charmante femme, enfin, que je vous ai déjà citée : «Rien pour l'homme n'est impossible, ce qu'il ne peut pas faire, il le laisse ». C'est ce qu'on appelle la santé mentale. Notamment que de n'écrire jamais le rapport sexuel en lui-même, sinon dans le manque de son désir, lequel n'est rien que son serrage dans le nœud borroméen. C'est pourquoi je l'ai exprimé pour la première fois, il y a un temps, mais il y a des gens qui ne s'en sont avertis que maintenant, j'ai pu le constater - il est vrai que c'est quelqu'un qui, qui n'avait que des notes, enfin pour s'informer: « Je te demande de refuser ce que je t'offre, parce que ça n'est pas ça». Pas ça que je désire que tu acceptes, ni d'arriver à quoi que ce soit de cette espèce, car je n'ai affaire qu'à ce nœud même.

LEÇON VII, 12 FÉVRIER 1974

Bon, eh bien j'espérais... j'ai appris sur le tard qu'il y avait les vacances de... dites de Mardi gras, justement parce que c'est pas le Mardi gras, alors j'ai maintenu ma... ma je ne sais pas quoi, mon séminaire, n'est-ce pas, je l'ai maintenu aujourd'hui parce que j'espérais que grâce à ça je... pourrais peut-être me promener au milieu de vous parce que vous seriez un peu moins nombreux, et en somme parler un peu avec les gens qui sont censés m'écouter. Vous êtes un peu moins nombreux, c'est vrai, ce qui d'ailleurs me permet de le faire, mais enfin, je regrette de ne pas avoir eu cette occasion de m'exprimer d'une façon un peu plus familière et directe. Voilà.

Là-dessus... là-dessus je vous annonce que, il vient de sortir une espèce de plaquette comme ça [le docteur Lacan lance la plaquette dans la salle], que je vous envoie, il y a un encart dedans, l'encart est aussi intéressant que la plaquette, de sorte que ça va aussi bien si c'est pas les mêmes qui l'ont reçu. Voilà. En principe - en principe, ça doit passer à la télévision - donnez l'encart à quelqu'un d'autre... voilà. C'est des questions que Jacques-Alain Miller a eu la bonté de me poser, dans l'espoir de faire... Télévision. Naturellement, naturellement c'est un espoir tout à fait abusif : il m'a posé les questions qu'il est capable de me poser à partir de l'idée qu'il se fait de la télévision. Il m'a posé des questions kantienues en particulier, comme si tout le monde était kantien, mais jusqu'à un certain point c'est vrai, tout le monde est kantien, de sorte que

les questions qu'il m'a posées m'ont donné simplement occasion de... occasion de répondre au niveau présumé télévision par Jacques-Alain Miller. Le résultat m'a paru quand même digne d'être retenu puisque je l'ai fait publier. Voilà.

Alors maintenant,) e vais vous parler un peu, aujourd'hui, en essayant de rester dans la note de ce que j'espérais. Ce que j'espérais vous dire, c'était en somme, c'était quelque chose, disons, en gros, comme ça, dont la visée, enfin, vous en ferez le titre que vous voudrez - dont la visée était de vous dire, vous dire la différence (c'est ça qui me paraît, c'est ça qui me paraît important dans ce que j'essaie de vous apporter cette année) de vous dire la différence qu'il y a entre le vrai et le Réel.

Comme vous vous en êtes peut-être aperçus, n'est-ce pas, je me suis avancé cette année avec vous, je me suis avancé cette année avec, comme dans *La paix chez soi* de Courteline, n'est-ce pas, « le truc d'un côté et le machin de l'autre », c'est tout ce qu'elle a réussi à obtenir, la petite bonne femme, en achetant je ne sais quel lustre, enfin qui justement se met en deux morceaux... enfin, contrairement à elle, mes trois morceaux, à savoir les trois, les trois ronds consistants dont s'ajuste le nœud borroméen, c'est ce que je tiens dans la main pour vous parler de ce que *les non-dupes errent*. Ça n'a pas l'air d'avoir un rapport direct, immédiat tout au moins, ça ne saute pas aux yeux. Mais vous savez peut-être qu'un de ces... un de ces trois ronds, je le dénomme, je le dénomme du Réel, les deux autres étant l'Imaginaire et le Symbolique, et que c'est autour de ça que j'essaie de vous faire sentir quelque chose.

Vous faire sentir ceci, d'abord, que j'ai déjà proféré, mais qui ne vous a pas forcément sauté aux yeux n'est-ce pas, c'est que, c'est que justement je les prends sous seulement cet angle qu'ils sont trois, qu'ils sont trois et également consistants. C'est une première façon d'aborder, d'aborder ce qu'il en est du Réel. Il est bien certain que le Réel, c'est ce qui les fait trois, sans que pour autant ce qui les fait trois soit le troisième. S'ils se rajoutent, ce n'est que pour faire trois. Et justement ils ne se rajoutent pas. Parce que chacun des trois se rajoute tout autant sans pour autant, sans pour autant être le troisième. Il n'est là que parce que les deux autres ne font pas nœud sans trois, si je puis m'exprimer ainsi.

Et c'est ce que je voudrais vous dire : c'est que la logique ne peut se définir que d'être la science du Réel. L'embêtant, c'est qu'elle ne parle et

qu'elle ne part que du vrai. Elle n'a pas tout de suite commencé comme ça. Il y avait peut-être, comme tout de même dans l'ensemble, enfin, vous le savez, il y avait un nommé Aristote qui a frayé la question. Évidemment, le mot de vrai, *to alethés* traîne pas mal dans son machin qu'il a appelé *l'Organon* et dont on a fait, depuis, la logique. Lui, frayait, il se débrouillait comme il pouvait, et l'ennui, actuellement, dans notre affaire avec *l'Organon*, c'est que ça ne peut pas paraître sans que la moitié de la page soit tenue par, disons, des commentaires de *l'Organon*, qui ne sont pas du tout à proprement parler ce qu'on peut appeler commentaires, mais une certaine façon d'organifier sur *l'Organon*, c'est-à-dire de le rendre comestible.

Ça commence à un certain Alexandre, à un autre qui s'appelle Simplicius, et puis plus tard un nommé Pacius, et puis après tout ce qu'on veut, un Pierre d'Espagne, un saint Thomas d'Aquin, enfin grâce à ça, la chose a été, enfin complètement déviée, c'est au point que ce n'est pas du tout facile, parce que malgré tout on a un espèce de frottis, on s'est frottés à ces divers auteurs, et on les entend, on entend Aristote, malgré tout, à travers eux.

Ce serait bien si quelqu'un, si quelqu'un arrivait à faire l'effort, en somme de lire, de lire par exemple, rien que ceci, qui est le second volume de cet *Organon*, à lire ce qu'on appelle - qu'on appelle, c'est parce qu'on l'a intitulé comme ça, c'est aussi un titre qui est venu après coup, on appelle ça *Les Premiers Analytiques* - arriver à le lire, non pas bien sûr de première impression, parce que quelqu'un qui le lirait de première impression, simplement, n'y comprendrait pas plus que ce que, dans l'ensemble, enfin vous comprenez à ce que je raconte, c'est-à-dire pas lourd... - la chose absolument qu'il faudrait qu'un jour quelqu'un arrive à faire, c'est justement à connaître assez bien la différence de ce que dit Aristote avec ce que nous ont transmis enfin, ceux qui ont ressassé le truc, à en voir assez bien la différence pour voir combien Aristote frayait et comment il frayait et pourquoi pas, même les endroits où il glissait, où il s'est tordu le pied, où... c'est un monde! Ouais...

Il est tout à fait clair que je n'en rajoute pas, là. Ou plutôt que ce que je rajoute, ce serait destiné à proposer, enfin tout au moins une tâche, à savoir jusqu'à quel point, et dans Aristote, me semble-t-il, on peut sai-

sir, à quel point c'est un frayage; et un frayage qui ne s'éclaire qu'à partir de ceci que j'ai énoncé juste à l'instant : que la logique, c'est proprement la science du Réel.

Dans Aristote, on n'est pas tellement encombré par le vrai. Il ne parle pas de vrai à propos du prédicat. Il ânonne, bien sûr, et à cause de ça on s'est cru tout à fait obligé de faire pareil, on parle de l'homme, de l'animal, de... du vivant, à l'occasion, et encore, je dis là des choses qui ont tout de suite un vague sens, ça s'emboîte, l'homme, l'animal, le vivant; tout animal est vivant, tout homme est animal, moyennant quoi tout homme sera vivant... ouais... Il est tout à fait clair dès ce départ, comme la suite d'ailleurs l'a bien montré, que tout ça ne veut rien dire. En d'autres termes, que le vrai, dans l'affaire, est tout à fait hors de saison, déplacé.

Et ce qui le rend tangible, ce qui le rend tangible, c'est que c'est... ces cases, n'est-ce pas, ces... qu'il remplit comme il peut avec ces, par exemple ces trois mots que je viens de dire : homme, animal, et vivant, n'est-ce pas, il peut aussi bien mettre n'importe quoi, n'est-ce pas, le cygne, le noir... enfin n'importe quoi d'autre, le blanc... le blanc traîne partout, on ne sait pas quoi en faire; il est rendu manifeste dans ce que j'ai appelé son frayage, que ces termes, tout son effort, est justement de pouvoir s'en passer, c'est-à-dire qu'il les vide de sens, et il les vide de sens par ce moyen qu'il les remplace par des lettres, à savoir a, β , y, par exemple, au lieu de mes trois premiers termes, là, que je vous ai extraits, qui sont dans Aristote... il dit, n'est-ce pas, ça ne commence à prendre forme qu'à partir du moment où il énoncera que tout β ... tout a est β , tout y est β ... non, tout β est y, moyennant quoi tout sera y. En d'autres termes, il procédera de la façon à pouvoir qualifier deux de ces termes, ceux qui font le joint, de moyens, moyennant quoi il pourra établir une relation entre les deux extrêmes. C'est en cela qu'au départ, dès le départ, se touche qu'il ne s'agit pas du vrai. Car peu importe que tel animal soit blanc ou pas, chacun sait qu'il y a des cygnes noirs - des cygnes, c, y, g, n, e, s - l'important est que quelque chose soit articulé grâce à quoi s'introduit comme tel le Réel.

Ce n'est pas pour rien que, dans le syllogisme, il y a trois termes : les deux extrêmes, et le moyen. C'est qu'en fin de compte - je dis « en fin de compte » parce que ce n'est qu'un premier essai - tout se passe comme s'il avait quelque chose comme un pressentiment du nœud bor-

roméen. C'est à savoir que tout de suite il touche du doigt à partir du moment où il aborde le Réel, qu'il faut qu'il y en ait trois. Évidemment, ces trois, il les manie tout de travers, c'est à savoir qu'il s'imagine qu'ils tiennent ensemble deux par deux. C'est une erreur. Il s'imagine qu'ils tiennent ensemble deux par deux, et même, jusqu'à un certain point, on peut traduire la chose en disant qu'il les fait concentriques. À savoir qu'il y a la sphère des vivants, par exemple, puis à l'intérieur, la sphère des animaux - la sphère ou le rond - et puis à l'intérieur encore la sphère des hommes. C'est ce qu'on appelle « le traduire en extension ». Naturellement, on s'y est employé, parce qu'on en est aussi embarrassé que d'un terme dont je me sers beaucoup, mais ce n'est pas sans raison d'être: on en est embarrassé comme le poisson d'une pomme.

Pour vous délasser, je fais ici une franche parenthèse, ça n'a rien à faire avec Aristote, parce qu'Aristote, de ça n'a pas la moindre espèce d'idée... Moi, je suis embarrassé, par exemple, de votre nombre, tout à fait comme un poisson d'une pomme. Et pourtant il y a d'autres moments où je vous dis que les rapports de mon dire avec, enfin, cette assistance justement dont je ne sais que faire, sont de l'ordre des rapports de l'homme avec une femme. je vous ferai remarquer ceci comme ça, que j'ai trouvé ce matin, ça m'a sauté au yeux, que... eh bien, que c'est déjà dans la Genèse. Ce que nous indique la Genèse par l'offre d'Ève, ce n'est rien d'autre que ceci : que l'homme - là, il y a un flottement à ce moment-là, c'est la femme, mais comme je vous l'ai dit, la femme n'existe pas, n'est-ce pas, mais de même qu'Aristote, enfin vasouille un peu, on ne voit pas pourquoi la Genèse, quoique inspirée, en aurait fait moins, et que cette offre de la pomme soit très exactement ce que je dis, à savoir qu'il n'y a pas de rapport entre l'homme et la femme, ceci qui s'incarne très manifestement du fait que, comme je l'ai souligné, la femme n'existe pas, la femme n'est pas-toute, c'est de ça qu'il résulte que l'homme avec une femme en est aussi embarrassé qu'un poisson d'une pomme, ce qui normalise nos rapports, et ce qui me permet de les assimiler à quelque chose dont ça serait beaucoup dire que de dire que c'est l'amour, parce que à la vérité, je n'éprouve pas pour vous le moindre sentiment d'amour. Et sans doute est-ce réciproque, comme je l'ai énoncé : dans ce qu'il en est de l'amour, les sentiments sont toujours réciproques. Ceci est une parenthèse, revenons à Aristote.

Aristote, quoi ? montre bien que le vrai, c'est pas du tout ça qui est en jeu. Grâce au fait qu'il se fraye, qu'il fraye l'affaire de cette science que j'appelle du Réel, du Réel, c'est-à-dire du trois, du même coup il démontre qu'il n'arrive au trois qu'en frayant les choses au moyen de l'écrit, à savoir que dès les premiers pas dans le syllogisme, c'est parce qu'il vide ces termes de tout sens en les transformant, en les transformant en lettres c'est-à-dire en des choses qui par elles-mêmes ne veulent rien dire, c'est comme ça qu'il fait les premiers pas dans ce que j'ai appelé la science du Réel.

Qu'est-ce que la logique ainsi conçue, attrapée par ce bout-là, qu'est ce que la logique a à faire dans le discours analytique ?

Ce par quoi vous êtes en somme, pour ma plainte, si nombreux à m'entendre, c'est dans la mesure où ce que je véhicule, c'est ce qui se dégage du discours analytique. Dans le discours analytique les choses procèdent d'une façon différente et c'est pourquoi - et c'est pourquoi vous êtes là - pour autant que, ici, je le prolonge; ce qui fait le corps de ce que je dis, c'est tout à fait autre chose que ce sur quoi, jusqu'à présent, on a fondé une logique, c'est-à-dire des dits. Des dits qu'on manipule. Aristote le fait, mais comme je viens de vous le dire, la caractéristique de son pas c'est de vider ces dits de leur sens. Et c'est par là qu'il nous donne idée de la dimension du Réel. Il n'y a pas de voie pour tracer les voies de la logique, sinon de passer par l'écrit. C'est ce qu'Aristote démontre dès ses premiers pas, et c'est en quoi l'écrit se montre d'une autre dimension que le dire.

Par contre, ce qui vous retient, ce qui vous agite, et ce qui agitera sans doute de plus en plus, c'est que le dire vrai, c'est tout autre chose. Le dire vrai, c'est si je puis dire la rainure, c'est ce qui la définit, la rainure par où passe ce qui... ce qu'il faut bien qu'il supplée à l'absence, à l'impossibilité d'écrire, d'écrire comme tel le rapport sexuel. Si le Réel est bien ce que je dis, à savoir ce qui ne se fraye que par l'écriture, c'est bien ce qui justifie que j'avance que le trou, le trou que fera, que fait à jamais l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel comme tel, c'est là à quoi nous sommes réduits, quant à ce qu'il est, ce rapport sexuel, de le réaliser quand même.

Il y a des canalicules, il y a des choses qui font chicane, il y a des trucs où on se perd, mais où on se perd de façon telle que c'est là proprement ce qui constitue la métaphore dite du labyrinthe, on n'en arrive jamais

au bout, mais l'important n'est pas là, c'est de démontrer pourquoi on n'en arrive jamais au bout, c'est-à-dire de serrer de près ce qui se passe quand il s'agit, tout ce par quoi nous touchons au Réel, de ce qui sans doute fait que du Réel, nous avons, comme tel, une idée propre et distincte, le Réel c'est ce qui se détermine de ce que ne puisse pas d'aucune façon s'y écrire le rapport sexuel. Et c'est de là que résulte ce qu'il en est du dire vrai, tout au moins ce que nous démontre la pratique du discours analytique, c'est que c'est à dire vrai - c'est-à-dire des conneries, celles qui nous viennent, celles qui nous jurent comme ça - qu'on arrive à frayer la voie vers quelque chose dont ce n'est que tout à fait contingent que quelquefois et par erreur, ça cesse de ne pas s'écrire, comme je définis le contingent, à savoir que ça mène, entre deux sujets à établir quelque chose qui a l'air de s'écrire comme ça : d'où l'importance que je donne à ce que j'ai dit de la lettre d'(a)mur.

Cette distinction qui spécifie le discours analytique, qui m'a permis de le discerner parmi quatre autres qui étaient là parce que... ils ont bien l'air, comme ça, de vivre, et non seulement ils ont l'air, mais ils sont infiniment plus robustes que le discours analytique qui a encore tout à faire quant à son frayage. Le discours analytique, non seulement réserve la place de la vérité, mais il est à proprement parler ce qui permet de dire ce qui, pour ce qui est du rapport sexuel, y coule, remplit la rainure. C'est tout à fait important. C'est tout à fait important parce que ça change complètement le sens de ce dire vrai que je viens d'abord de poser comme distinct de toute science du Réel. Ça en change complètement le sens parce que, comme je viens de le dire, pour une fois, cette rainure n'est pas vide : il y passe quelque chose.

Si certains d'entre vous se souviennent de ce que j'ai avancé, structuré, comme le discours du maître, ils peuvent y lire, s'ils sont capables de lire quelque chose, ils peuvent y lire que la vérité du maître, ça n'est rien d'autre que le sujet. Pour les sourds, je rappelle que le discours du maître c'est ça : avec ici deux flèches et ici deux flèches comme ça, et ici rien du tout

Ce sur quoi repose le discours du maître, c'est ce que j'ai appelé S_1 , *S indice 1*. Autrement dit: le commandement, l'impératif. Le discours du maître est là. Et pour un bout de temps. Simplement parce que, parce que le signifiant existe. Parce que S_1 c'est-à-dire le signifiant 1, ça n'est rien d'autre que le fait que le signifiant, il y en a des tas, mais qu'ils sont tous un quelconque. Et c'est tout ce sur quoi repose l'existence du *Un* c'est qu'il y a du signifiant, et que chacun n'est pas unique, mais tout seul, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

C'est justement parce qu'il n'y a pas deux... deux quoi ? deux êtres parlants qui puissent se conjoindre, faire deux, c'est justement pour ça qu'il y a des signifiants, c'est-à-dire qu'ils parlent. Et ce que démontre le discours analytique, c'est que ce qui se passe quand à la place de ceux qui pourraient être sujets, sujets de quelque chose, du rapport sexuel, quand à leur place il y a deux signifiants, eh bien c'est ça, et c'est rien d'autre, qui coule dans ce que j'ai appelé la rainure du dire vrai.

Pour ça, il faut que le S_2 , il faut que le S_2 n'ait rien à faire avec le dire vrai. Autrement dit: que le S_2 soit réel. Et si vous me suivez dans ce que j'ai tenté de frayer, dans mes premiers vagissements, dans ce séminaire, vous concevrez que le S_2 , c'est ça que j'ai écrit dans mon schème du discours analytique, que le S_2 c'est à savoir le savoir en tant qu'inconscient, c'est ça qui coule dans la rainure du dire vrai. Ça ne dit pas rien, ce que je suis en train de vous raconter! Ça veut dire que c'est un Réel, il y a du savoir qu'il y a beau n'y avoir aucun sujet qui le sache, il reste être du Réel. C'est un dépôt. C'est un sédiment qui se produit chez chacun quand il commence à aborder ce rapport sexuel auquel bien sûr il n'arrivera jamais, quelque éducation qu'on lui donne, parce que s'il y a bien quelque chose qui n'améliorera en rien la situation, la situation du rapport, c'est bien tout ce qu'on peut leur déconner sur le sujet de ce que ce rapport serait, soi-disant.

Il n'en restera pas moins que c'est par des biais tout à fait incidents qu'entrera pour lui ce qui fait le trois, à savoir le Réel. Parce que, bien sûr, Dieu merci, quand il commence l'être parlant, il n'a pas la moindre idée qu'il est un sujet. Il compte un et deux, ce que vous voudrez, mais pas lui, et comme trois, il y mettra tout ce qu'on voudra, voire ce qui maquille les deux autres, à savoir lui-même, l'enfant, comme qui dirait. C'est un bon prétexte, à faire entrer le Réel tout en le voilant complète-

ment: ce n'est qu'un enfant, le Réel; si ce n'est pas l'enfant lui-même, ce sera n'importe quel tiers, ce sera la tante Yvonne, enfin, n'est-ce pas, ou n'importe quoi d'autre... le grand-père Machin: du moment que ça fait trois, tout est bon pour ne pas s'apercevoir qu'il ne s'agit que de trois comme Réel. Moyennant quoi il y a des choses qui, par la tante Yvonne, par le grand-père Machin ou par l'enfant lui-même, à savoir son pathétique, à savoir qu'il est relégué, personne n'y comprend rien, et pour cause, il n'y a rien à comprendre.

Il y aura tout de même quelque chose qui s'imprimera, c'est-à-dire non pas trois, parce que le trois est toujours voilé par quelque côté, le trois se dérobe, le trois c'est le support, il y aura S_2 , *S indice 2*, deux S, deux signifiants grand S qui s'imprimeront, et qui donneront, selon la voie du pur hasard, à savoir de ce qui, avant tout, clochait dans ces rapports avec ceux qui étaient là pour présider à ce qu'on appelle son éducation, sa formation, il se formera ce savoir, ce savoir indélébile et en même temps absolument pas subjectivé, il se formera ce savoir réel, là imprimé quelque part, imprimé tout comme dans Aristote l'a, le β et le γ , et c'est ça qui sera l'inconscient, et il n'aura rien d'autre, hein, comme disait le personnage qui passait à la douane, disant : « Ça c'est la nourriture pour ma chèvre », à la suite de quoi le douanier lui disait : « Écoutez, c'est étonnant, parce que c'est des bretelles, enfin... ! » - l'autre lui répondait : « Enfin, c'est comme ça, et si elle n'a pas ça, elle n'aura rien d'autre... », mais c'est pareil pour le savoir inconscient : comme vérité, il n'aura rien d'autre que ces bretelles.

Le savoir inconscient, c'est de ça qu'il s'agit de faire le joint pour que le dire vrai réussisse à quelque chose, c'est-à-dire réussisse à se faire entendre quelque part pour suppléer à l'absence de tout rapport entre l'homme et une femme (des, pas toutes). Voilà la distance, la différence qu'il y a entre le dire vrai et la science du Réel. C'est pour ça que pour ce qui est de traiter l'inconscient, nous en sommes beaucoup plus près à manipuler la logique que toute autre chose, parce que c'est du même ordre. C'est de l'ordre de l'écrit, comme je vous le fais remarquer; d'ailleurs le grand frayeur du discours analytique, Freud lui-même, n'a pas pu l'éliminer, car quand il donne ses petits schémas, n'est-ce pas, dans ses esquisses, celles par lesquelles il a essayé de comprendre ce que ça pouvait bien être que le savoir de l'hystérique, eh

bien qu'est-ce qu'il fait ? Il ne fait exactement rien d'autre que ça, à savoir ces petits points et ces petites flèches, ces modes d'écrit grâce à quoi il rend compte - il croit rendre compte - de quelque chose qui était vieux comme le monde, à savoir l'anamnèse; il est évident que depuis longtemps on considère l'anamnèse comme une marque, comme une impression, il faut aussi bien dire que c'est tout à fait flottant et insuffisant. Là le cher Freud confirme en quelque sorte que c'est bien de ça qu'il s'agit, quand il s'agit du Réel, qu'il s'agit de quelque chose qui s'écrit, quelque chose qui s'écrit qu'il s'agit de lire, de lire en le déchiffrant, et qu'est-ce que ça veut dire ? Ça ne veut rien dire que ce quelque chose qui, en le - si je puis dire - en le réanimant dans le sens de ce quelque chose, de ce quelque chose qui fait barrage à tout essai de déboucher sur le rapport proprement dit, en le réanimant grâce à ce quelque chose qui est cette espèce de parasite, de meuble du corps, que le discours analytique désigne par le phallus, fait que ce qui faisait bouchon, qui est à proprement parler la jouissance, et la jouissance phallique comme telle, ce qui faisait bouchon grâce à quelque chose que le discours arrive à obtenir, n'est-ce pas, à savoir à le séparer dans l'Imaginaire, à faire cette castration symbolique, permet que quelque chose réussisse ou rate, rate le plus souvent, qui établit au moins entre deux sujets quelque chose qui ressemble au rapport, quelque chose qui cesse de ne pas s'écrire pour quelques cas rares et privilégiés.

je parle bien sûr là de ce qui s'obtient par la bonne voie, par le discours analytique, parce que, il faut bien dire que ce souci de la vérité n'est nécessité que dans des cas tout à fait rares, ceux pour lesquels l'aide du discours analytique que j'ai dit s'impose, dans les autres discours, c'est beaucoup plus aisé à obtenir. Dans le discours du maître, voire pourquoi pas dans le discours universitaire, hein... Dans le discours de l'hystérique, hein, ça fait rêve, un nœud... Mais, dans les deux autres bon vieux discours, le roi et la reine, mais, ça va tout seul! Il suffit d'être roi et d'être reine pour s'entendre. C'est même impensable qu'ils ne s'entendent pas. Bien sûr, ça n'a rien à faire avec la vérité du rapport sexuel, mais l'important c'est pas ça, hein, c'est que ça y supplée.

Alors, parce que dans des cas le savoir inconscient est boiteux - non seulement il est boiteux, mais il fait nettement obstacle à ce que le rap-

port sexuel s'établisse. Alors, dans ces cas-là, on a affaire à la nécessité de passer par le discours analytique, à savoir on a besoin du dire vrai, et surtout un peu de soupçonner quelles mauvaises fréquentations a le dire vrai. A savoir que tout ce qui vient troubler, perturber le discours, mon Dieu calme et tranquille, auquel normalement nous avons affaire, qui fonde la normale, à savoir que ce qui vient troubler ces discours parfaitement bien établis, ça ne sort jamais que des cas, des cas où on a besoin, en somme d'une psychanalyse, c'est-à-dire des cas de vérité.

Ça me les réduit pas à l'indignité, ce que je vous dis : qu'ils ne soient pas normaux - c'est qu'ils ont avec la vérité une espèce de... une espèce, comme ça, de parenté, qui tient au fait qu'ils sont dans le joint où ça ne marche pas pour un seul Réel, à savoir ce qu'il en est du rapport dit sexuel.

Il est donc bien entendu - je me livre là, comme ça à des remarques qui me semblent utiles à vous faire pour que vous ne fassiez pas d'erreurs - il est donc bien entendu que le discours analytique ne consiste pas du tout à faire rentrer ce qui ne va pas, ce qui ne va pas dans le discours normal, hein, dont je viens de désigner deux. C'est pas du tout de ça qu'il s'agit, il ne s'agit pas du tout de les y faire rentrer, c'est simplement de noter que le discours qui ne procède que par le dire vrai, c'est justement ce, ce qui ne va pas, comme ça s'est toujours démontré, il suffit que quelqu'un fasse un effort, pour dire vrai, pour que ça dérange tout le monde. je restitue là simplement les choses à leur contexte.

Ce que je veux simplement vous faire remarquer: c'est en constituant cette faille, cette faille du dire vrai avec la science du Réel, en la reconstituant pour ce qu'elle vaut, en la reconstituant à la place même où elle se situe, je ne ferme là, bien loin de là, aucun système du monde, bien au contraire. Pour qu'un *système du monde* existe, il n'y a qu'un seul moyen, n'est-ce pas, c'est d'y faire des suppositions. Ce qu'il y a de... de plein d'arêtes - je veux dire de stimulant - dans un discours comme celui d'Aristote (qui n'était sûrement pas un idiot, ni même un con), ce qu'il y a de stupéfiant, c'est que y a pas de texte où ce soit plus clair, ce qu'on appelle supposition.

Cette distinction que je viens de vous articuler aujourd'hui, entre le dire vrai et la science du Réel, j'ai appelé ça comme ça, j'ai appelé ça comme j'ai pu : le dire vrai, il est là, c'est ce que j'essaye de faire, la scien-

ce du Réel, c'est ce quelque chose qui est la logique, et qui, aussi tient debout, n'est-ce pas, qui tient debout pour ceux qui savent, bien sûr, s'y retrouver. La distinction est quelque part, je peux vous montrer où, quelque part dans *Les Premiers Analytiques*, hein: 1-37, là, ouais... 37...

non, c'est au... si vous prenez le repérage sur les manuscrits, n'est-ce pas, c'est vers la septième ligne de la page des manuscrits de ce qui est numéroté par le 49 a. Bon, le 37 c'est la division de la traduction. Il s'agit des différentes espèces d'attribution, des expressions... Non, ce n'est pas ça, c'est plus loin... Ah!

«Il faut aussi opérer l'échange des... c'est plus loin, n'est-ce pas, c'est au 49 b, il faut aussi opérer l'échange des termes de valeur identique, mots pour mots, locutions pour locutions, mot et locution l'un pour l'autre, et toujours préférer un mot à une locution pour faciliter ainsi l'exposition des termes. »

Il n'a l'air de parler que de sa petite affaire. Mais c'est quand il donne un exemple...

«Par exemple, il n'y a aucune différence entre dire... »

Et alors à ce propos-là il dit quelque chose de vrai; mais, si je puis dire c'est bien un hasard, vous allez voir ce qu'il dit de vrai,

«... l'objet de la supposition n'est pas le genre de l'objet de l'opinion et dire l'objet de l'opinion n'est pas identique avec un certain objet de supposition (car le sens est le même dans les deux jugements), au lieu de la locution énoncée, il vaut mieux poser comme termes... »

En les bloquant... et ça c'est ce qu'il appelle upokeimenon l'objet de la supposition, et l'objet de l'opinion, dokarton doxarton

(je vous demande pardon, je suis fatigué...) Qu'est-ce que c'est que l'objet de l'opinion ?

Ben, l'objet de l'opinion, c'est ce qui marche. L'opinion, elle est aussi vraie que quelque chose d'autre. L'opinion vraie, c'est justement là-dessus que se casse la tête Platon dans le *Ménon*. L'objet de l'opinion, c'est ce qui fait que on ne s'aperçoit pas que... (jusqu'à ce que ça vous tombe sur la tête, naturellement) qu'il n'y a pas de rapport sexuel. L'objet de la supposition n'est pas identique, dit-il à cette occasion. C'est-à-dire que

tout ce dont il nous parle dans *Les Premiers Analytiques*, c'est quelque chose qui nous fait comprendre combien, quand on est dans l'ordre du Réel, il faut faire de suppositions.

Dans l'ordre du Réel, nous sommes tout le temps forcés de supposer. Nous sommes forcés de supposer, enfin, les choses les plus folles : l'esprit, la matière aussi, quelquefois, et même quelques autres histoires du même genre, n'est-ce pas, qui sont heureusement un tout petit peu plus rapprochées de nous, mais qui n'en sont pas moins suppositionnelles. J'essaie ici de procéder par une voie où je ne fasse pas de suppositions, où je ne soupçonne rien d'être suspect. Puisque la supposition, ça a ce versant-là. Oui... Dans Aristote, il appelle ça l'*upokeimenon* quelquefois, mais là, dans ce cas-là, c'est quelque chose qu'on ne peut traduire en latin que par *susplicable*, c'est : to upolepton c'est « le soupçonnable ».

Bien sûr, le soupçonnable, c'est très respectable, comme le reste, n'est-ce pas, c'est ce qu'il nous faut soupçonner comme étant Réel, et ça mène très loin, ça mène à toutes sortes de constructions. L'important serait peut-être d'en rester à ce que seule permet d'affirmer la science du Réel, à savoir que le noyau de tout ça c'est avant tout la logique, c'est-à-dire ce qui n'a jamais réussi à avancer d'un pas, d'un quart de pas, d'un bout de nez de pas, hein, que par l'écrit. Ce qui est quand même quelque chose.

Bon, je vous ai raconté ça, et puis je vous ai fait là mon nœud borroméen, il faut bien que vous vous imaginiez que ce nœud borroméen là, c'est si je puis dire le seul qui... qui se présente décemment, si je puis dire.

Il se présente décemment parce qu'il a la place pour se déployer, mais ça ne l'empêche pas d'être facilement l'objet de toutes sortes de déroutements. Vous y remarquerez par exemple, qu'il est très facile d'y retrouver, par exemple les trois plans de référence des coordonnées cartésiennes. Et c'est bien ce qu'il a de fallacieux. Parce que les coordonnées cartésiennes, c'est quand même tout autre chose, c'est quelque chose qui du seul fait que ça implique la surface comme existante, n'est-ce pas, est à la source de toutes sortes, de toutes sortes d'images fallacieuses : le *more geometrico* qui a suffi pendant des siècles à assurer beaucoup de choses d'un caractère prétendument démonstratif, sort tout entier de là.

Le fait que, le fait que le caractère fallacieux de la surface, n'est-ce pas, est démontré par ceci, que quand vous essayez de la rejoindre avec cet appareil qui est là, vous obtenez, ce qui constitue le - depuis quelque temps, enfin, je pense pour vous - le sigle de ce qu'il en est du nœud borroméen, à savoir le joint où les trois ronds, ça se nous ensemble. Et où ça se noue, enfin, de façon qui est à proprement parler concise, c'est-à-dire celle, la façon, qui permet par exemple de voir que c'est comme ça que ça se coince, enfin, hein. Et voilà: c'est comme ça qu'il faut que vous conceviez que les... que les nœuds se rejoignent pour définir ce quelque chose qui est une tout autre définition du point : à savoir le point où les trois ronds se coincent.

Oui, c'est pas tout à fait ce que j'avais prévu, enfin, de vous raconter aujourd'hui, mais puisque après tout j'avais envie de... d'improviser, je me suis laissé entraîner, comme ça, à vous dire d'autres choses, ça a une suite, bien sûr, ça aura une suite la prochaine fois, je voudrais tout de même vous faire remarquer qu'il y a des points dans les *Premiers Analytiques*, par exemple, entre autres - il y en a d'autres, il y a des points de la logique, il y a des points de *l'Organon* - où nous voyons

-116-

tout d'un coup qu'Aristote lui-même, qui savait rudement bien ce qu'il faisait, n'est pas sans achopper. je veux dire sans laisser sortir ce qui, en fin de compte, le [me ?] tracasse comme tout le monde.

Il y a une histoire par là, il faudra que je nous retrouve ça, je nais vous le retrouver tout de suite, au... au 68 a, page des manuscrits, toujours... Il y a quelque chose d'inouï. je remarque - je nous ai parlé tout à l'heure de... du « tout A est B, tout B est I' » et de ce qui s'en déduit que « tout A est lettre rhô Il interroge, en apparence, ce qu'il résulte de ceci, d'inverser la conclusion, à savoir par exemple de dire que tout y est a Il en montre les conséquences bouleversantes, à savoir que la conclusion, il na falloir la mettre à une autre place, à savoir à la place d'une majeure ou d'une mineure pour que ça aboutisse à proprement parler à une conclusion qui est celle qui inverse une des prémisses. Bon. Tout ça n'a l'air de rien et ça n'est certainement pourtant pas rien, parce que c'est à cette occasion que commence à sortir quelque chose d'autre, à savoir les qualifications qui s'appliquent à toute espèce d'être.

Il faut nous dire que je vous ai épargné ceci, c'est à quel point, c'est à quel point l'usage du terme *upasxein* « appartenir à », fait problème. Parce que dans sa définition de l'Universelle, il est tout à fait hors de question de donner un sens univoque à cet « appartenir à ». Il est impossible de savoir d'une façon univoque si le sujet appartient au prédicat ou si le prédicat appartient au sujet. C'est selon les passages. Il ne se peut pas, bien sûr, que quelqu'un d'aussi vigilant que devait être Aristote ne s'en soit pas aperçu.

Quoi qu'il en soit dans ce chapitre, ce tout petit chapitre qui est bien instructif, on voit par progression - et par cette progression qui consiste à ce que, d'êtres universels bien définis, il passe à tous les êtres - il est très singulier que ce soit à propos de ça, que sorte, que sorte mais comme une irruption, le passage suivant

« Si donc (textuel) tout amant, en vertu de son amour, préfère A (c'est pas "préférer à", hein, c'est le "A" écrit), savoir que l'aimé soit disposé à lui accorder ses faveurs (ça se dit ouneinai aller ensemble) sans toutefois les lui accorder (ce que nous figurons par I') (c'est donc non-ouneinai pour appeler ça par son nom : il ne couche pas avec lui) plutôt que de voir l'aimé lui accorder ses faveurs (ce qui est figuré par lettre delta ... »

... C'est merveilleux.

Donc, A qu'est-ce que nous avons dit, ça, ça le... comment, ?... ah! oui !

« C'est donc lettre rhô ne pas les lui accorder, plutôt que de voir... etc. » Bon. Bon, alors il est évident que a c'est-à-dire qu'être disposé, ce qui passe pour Aristote pour l'aimer, n'est-ce pas - il est évident que l'objet de l'amour A, c'est être aimé, être disposé à lui accorder ses faveurs, c'est ce que, dans Aristote, et parfaitement désigné dans ce texte (je vous prie de vous y reporter) se dit phileisthai

Bon, aimer, c'est donc philein

Il s'agit pour lui de démontrer ceci: après ce passage concernant toute la conversion, et tout à fait spécialement la conversion des prédicats qui concernent tout être - il s'agit que si on part de ceci, n'est-ce pas, que la conjonction de cet A avec ce B, c'est-à-dire être aimé par le partenaire - partenaire qui ne vous accorde pas ses faveurs - si on pose que ceci est préférable à la combinaison contraire, n'est-ce pas, à savoir qu'il vous accorde ses faveurs sans vous aimer pour autant, il démontre que, si on pose ceci - c'est l'objet de sa démonstration - il en résulte que la fin de l'amour, A, c'est quelque chose, si on la pose ici, n'est-ce pas, il en résulte, ce qui semble en effet, inévitable à admettre, que le *ouneinai* vaut moins que le *xasiksesthai* à savoir cette bonne disposition qui témoigne d'être aimé. Le surgissement, à cet endroit, et d'une façon qui est d'autant plus problématique qu'elle est absolument caractéristique de l'amour en tant qu'homosexuel, est une chose tout à fait frappante, concernant, si je puis dire, l'éruption au milieu de ce que j'ai défini comme étant ici articulé comme la science du Réel, comme l'éruption en

-118-

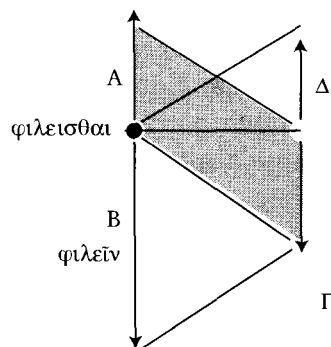


Fig. VII-4

un certain point, un point qui, je vous le répète, est au 68 b auquel je vous prie de vous reporter dans *les Premiers Analytiques*, une chose qui est vraiment l'irruption du vrai, et d'un vrai qui est justement un vrai dont il n'y a, en fin de compte, que l'approche, puisque le problème dont il s'agit est justement celui d'un amour qui, en fin de compte, ne concerne que par l'intermédiaire de la jouissance, du *ouneinai* dont il s'agit, à savoir d'une jouissance parfaitement localisée et homologue, homogène, enfin, celle qui fait qu'en fin de compte, s'il y a, en effet, quelque chose que permet la non-existence du rapport sexuel comme tel, c'est très précisément que l'*omoios* en est assurément quelque chose comme un pas, sans doute, mais un pas, en quelque sorte, qui confirme, qui appuie la non-existence du rapport.

Et ce sur quoi je voudrais conclure est ceci, n'est-ce pas, que pour autant que c'est autour de cet x qui s'appelle le phallus que continue à tourner - à tourner que parce que c'en est à la fois la cause et le masque - la non-existence du rapport sexuel, j'annonce, si je puis dire le thème de mon prochain séminaire; pour ce qui en est de l'homme - et d'abord quand je dis l'homme, je l'écris avec un grand L, à savoir qu'il y a un tout-homme - pour l'homme, l'amour, j'entends, ce qui s'accroche, ce qui se situe dans la catégorie de l'Imaginaire, pour l'homme, l'amour ça va sans dire. L'amour ça va sans dire parce qu'il lui suffit de sa jouissance, et c'est d'ailleurs très exactement pour ça qu'il n'y comprend rien.

Mais pour *une* femme, il faut prendre les choses par un autre biais, n'est-ce pas. Si pour l'homme ça va sans dire parce que la jouissance couvre tout, et y compris justement qu'il n'y a pas de problème concernant ce qu'il en est de l'amour, la jouissance de la femme - et c'est là-dessus que je terminerai aujourd'hui - la jouissance de la femme, elle, ne va pas sans dire, c'est-à-dire sans le dire de la vérité.

LEÇON VIII 19 FÉVRIER 1974

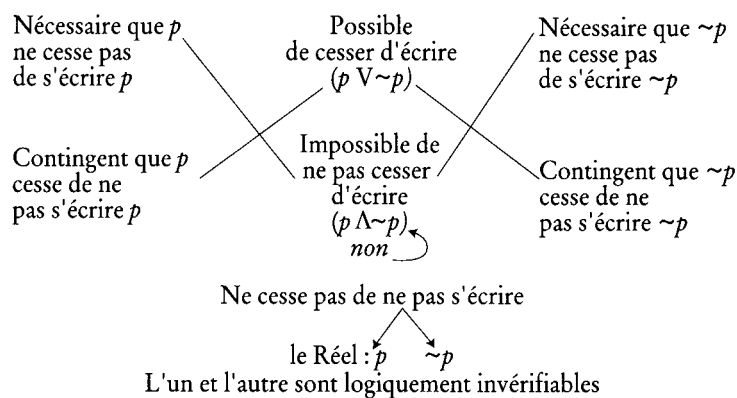
Alors, cher Rondepierre, je vous l'ai barboté, hein?

Je vous l'ai barboté, c'était vous qui l'aviez commandé, mais je l'ai, je l'ai pris. Voilà.

Alors, ce que j'ai barboté à Rondepierre, c'est un bouquin de Hintikka qui s'appelle *Models for Modalities*. C'est une très bonne lecture. C'est une très bonne lecture qui est bien faite pour démontrer ce qu'il ne faut pas faire. À cet égard, c'est utile. Bon. Voilà. Ouais... Quelle heure est-il ?

Ce Hintikka est un Finlandais, logicien, c'est pas parce qu'il a fait ce qu'il ne faut pas faire, que comme je viens de vous le dire il n'est pas très très très utile. Il est justement particulièrement démonstratif. Si vous lisez ce que je viens d'écrire au tableau

-121-



Vous voyez peut-être où ça peut se placer, ce qu'il ne faut pas faire, vous le voyez peut-être. Enfin, vous le verrez mieux quand j'en aurai dit un peu plus long. Ouais...

Par contre - puisque j'ai encore une petite minute - par contre, il y a un bon exemple, un bon exemple de ce qu'on peut faire. C'est un autre bouquin. C'est un autre bouquin du même Jaakko, ça se dit, paraît-il - Jaakko Hintikka, Jacques, donc qu'il s'appelle. Jaakko Hintikka a fait un bouquin qui s'appelle *Time and Necessity*, avec comme sous-titre *Étude sur la théorie des modalités d'Aristote*. Ça c'est pas mal. C'est pas mal et... ça suppose - je ne viens de l'avoir qu'il n'y a deux jours - ça suppose que quelqu'un, le Hintikka en question, m'avait devancé, m'avait devancé depuis longtemps puisque son bouquin a non seulement été écrit mais est sorti... - m'avait devancé depuis longtemps sur ce que je vous faisais remarquer la dernière fois, que *l'Organon* d'Aristote, ça vaut la peine d'être lu parce que, parce que le moins qu'on puisse dire, c'est que, c'est que ça vous, c'est que ça vous cassera la tête, et que ce qui est difficile, c'est bien de savoir, chez un frayeur, comme je l'ai appelé, comme Aristote, c'est bien de savoir pourquoi, pourquoi... pourquoi il a choisi ces termes-là et pas d'autres. Voilà. Il a choisi ceux-là et pas d'autres parce que... c'est pas possible en fin de compte; c'est pas possible, c'est pas possible de dire pourquoi si, si je ne commence pas par articuler ce que j'ai à vous dire aujourd'hui.

Ce que j'ai fait la dernière fois, naturellement, c'est pas rien. Il faut le dire! Naturellement ça a passé inaperçu à, j'imagine plus d'une personne, mais enfin il y en a quelques-unes qui ont marqué le coup. Bon. Alors, si je n'erre pas, et j'ai pas l'air, comment joue le jeu qui me guide ?

Ça fait un verbe, ça, hein: « jouljeu », tu jouljeux, ça continue, ça tient le coup à « il jouljeut ». Et puis après ça flotte. Nous « jouljouons », ou le verbe jouljouer, ça ne peut pas tenir. Ça prouve qu'on ne jouljeut qu'au singulier. Au pluriel, c'est douteux, ça ne se « conjeugue » pas au pluriel, le jouljeu. Et le fait qu'il n'y ait pas de pluriel n'empêche pas qu'il y ait tout de même plusieurs personnes au singulier. Il y en a trois, justement. C'est à ça que se reconnaît le trois du Réel, qui comme je vous l'ai déjà... essayé de vous le faire sentir : il est trois, hein, et même « étroit » comme *la Porte*... Donc, ce que j'ai fait la dernière fois déplaçait quelque chose. Quoi? Ce que je prétends, justement, c'est que ça ne déplace

pas - tout. Quelque chose, ce pas - tout. C'est même là ma chance d'être sérieux... Ma chance d'être sérieux, c'est que le sérieux ne serre pas tout. Il serre de près la série. Ce que j'ai avancé, c'est ceci, c'est qu'il y a déjà une logique. Et c'est même ce qui peut surprendre. Si Aristote ne l'avait pas commencée, elle ne serait pas là déjà. Et alors, j'arrive là et je dis : c'est le savoir du Réel. Je le démontre à tout bout de champ, c'est le cas de le dire. J'y reconnais le trois. Mais le trois comme nœud. Ma chère structure, hein, ma structure à la noix! s'avère nœud borroméen. Naturellement, il ne suffit pas de le nommer, de l'appeler comme ça; parce qu'il ne suffit pas que vous sachiez que ça s'appelle nœud borroméen pour que vous sachiez en faire quelque chose. C'est le cas de le dire, n'est-ce pas : faut l'faire. Ici point une petite lumière sur ce que je fais, puisque c'est de là que je suis parti, je vais dire la vérité. Ça prouve déjà que ça ne suffit pas de la dire, pour y être, dans le vrai. Et j'avance tout de suite, n'est-ce pas, un des points-pivots de ce dans quoi aujourd'hui j'entends avancer, dans ce que je fais ici, comme analyste, puisque c'est de là que je parle : je ne découvre pas la vérité, je l'invente. À quoi j'ajoute que c'est ça, le savoir.

Parce que, chose drôle, hein, c'est marrant : personne ne s'est jamais demandé ce que c'était, le savoir! Ah! moi non plus. Sauf le premier jour où comme ça, happé par le bras, enfin, dans cette thèse, dans cette thèse qu'entre nous, hein - où il est François Wahl ? Je sais pas mais enfin qu'importe, il est peut-être là, il n'y est peut-être pas, mais enfin, s'il est là je fais remarque que j'ai promis un jour publiquement, comme ça, cédant à une, à une pression tendre, que je la republierais, cette thèse. Je l'ai dit, ça leur suffit, au Seuil. Pour la publier... naturellement ils ne cessaient de me mordiller les talons au départ, au moment où j'ai sorti les Écrits, pour que je la republie, cette thèse, j'ai dit à ce moment-là que je voulais pas, j'ai changé d'avis, mais eux maintenant ils ne sont pas pressés. Bref, qu'importe, après tout, j'ai promis, mais si ça ne se réalise pas, hein, c'est évidemment pas de ma faute. Enfin c'est quand même comme ça que j'ai été mordillé par quelque chose, par quelque chose qui m'a comme ça, doucement, fait glisser... vers Freud. C'était quelque chose qui avait d'ores et déjà, le plus grand rapport avec la question, enfin que je formule aujourd'hui.

C'est singulier - ça peut paraître frappant, n'est-ce pas que, que ce

soit comme ça, à propos de la psychose, n'est-ce pas que j'ai, que j'ai glissé vers cette question du... qu'il a fallu Freud enfin, pour que je me la pose vraiment, c'est : qu'est-ce que c'est que... qu'est-ce que c'est que le savoir ? Le savoir, ça a l'air de découvrir, de révéler comme on dit, *alétheia*, ma bien-aimée. Je te montre au monde. Toute nue. Je te dévoile. Le monde n'en peut mais, bien sûr ! Puisque c'est de lui qu'il s'agit : quand je la montre, cette vérité-là, la bien-aimée, c'est lui que je montre. Si j'ai dit que la logique est la science du Réel, ça a bien évidemment un rapport, un rapport très serré avec ceci, que la science peut être sans conscience. Parce que justement, ça ne se dit guère, hein, que la logique c'est la science du Réel. Que ça ne se dise guère, c'est quand même un signe, hein, c'est un signe qu'on ne prend pas ça pour vrai... Ce qu'il y a de curieux c'est que, faute de le dire, on n'est pas foutu de dire quoi que ce soit qui vaille, sur ce que c'est que la logique. Ça se démontre en cours, mais quand on l'annonce, là, au départ, ouvrez n'importe quel livre de logique, vous verrez le vasouillage. C'est même tout à fait curieux. C'est certainement d'ailleurs pour ça que... qu'Aristote n'a pas du tout appelé son *Organon* « Logique », et il est rentré dans le truc... L'étonnant est qu'il ait appelé ça *Organon*.

Quoi qu'il en soit, science donc, sans conscience, il y a quelqu'un qui a dit, un jour - il s'appelait Rabelais, comme ça c'était quelqu'un de particulièrement astucieux, et il suffit de lire ce qu'il a écrit pour s'en apercevoir. Écrire ce qu'a écrit Rabelais, c'est comme pour ce que je dis

il faut le faire. *Science sans conscience*, a-t-il dit, *n'est que ruine de l'âme*. Eh ben, c'est vrai. C'est à prendre, seulement, non pas comme les curés le prennent, à savoir que ça fait des ravages, dans cette âme qui comme chacun sait n'existe pas, mais ça fout l'âme par terre ! Vous ne vous apercevez sans doute pas que, que je dise que ça fout l'âme par terre, c'est-à-dire que ça la rend complètement inutile, c'est exactement la même chose que ce que je viens de vous dire en vous disant que révéler la vérité au monde, c'est révéler le monde à lui-même. Ça veut dire qu'il n'y a pas plus de monde que d'âme. Et que par conséquent, enfin, chaque fois qu'on part de... d'un état du monde, comme on dit, pour y pointer la vérité, on se fout le doigt dans l'œil ! Parce que le monde, eh ben, ça suffit déjà de l'affirmer, c'est une hypothèse qui emporte tout le reste. Y

compris l'âme. Et ça se voit bien à lire Aristote; le *De l'âme*, c'est comme pour Hintikka, je vous en conseille beaucoup la lecture.

S'il y a savoir, si la question peut se poser de ce que c'est que le savoir, ben c'est tout à fait naturel, bien sûr, que j'y aie été happé, parce que la patiente de ma thèse, *le cas Aimée*, ben elle savait, simplement elle confirme, elle confirme ce dont vous comprendrez que j'en sois parti. Elle inventait, bien sûr ça ne suffit pas à assurer, à confirmer que le savoir ça s'invente, parce que comme on dit, elle débloquent... Seulement, c'est comme ça que le soupçon m'en est venu. Naturellement, je ne le savais pas! C'est bien pour ça qu'il y faut un pas de plus dans la logique, et s'apercevoir que le savoir, contrairement à ce qu'avance la logique épistémique, qui part de ceci : de l'hypothèse, c'est même là-dessus que repose le balayage qu'elle constitue, c'est de voir ce que ça va donner si vous écrivez, c'est comme ça qu'ils écrivent, là-dedans, savoir de a , petit a - c'est pas si mal choisi, ce petit a , enfin, c'est un hasard si c'est le même que le mien - savoir de petit a , il faudrait évidemment le commenter, là il désigne le sujet; bien sûr qu'ils ne savent pas que le sujet c'est ce dont petit a est la cause, mais enfin c'est un fait qu'ils l'écrivent comme ça

La logique épistémique part de ceci que le savoir c'est forcément savoir le vrai. Vous ne pouvez pas imaginer où ça mène. À des folies... ne serait-ce que celle-ci, enfin, en faux, en faux duquel s'inscrit le savoir inconscient, qu'il est impossible de savoir quoi que ce soit supposé vrai comme tel, sans le savoir. Je veux dire savoir qu'on sait.

D'où il résulte qu'il est tout à fait impossible, c'est pas très difficile à obtenir, mais enfin il y a un mathématicien très sympathique, qui se rompt à Hintikka, et qui en effet fait la très jolie démonstration - on m'en a communiqué les notes - que le savoir qui se supporterait de ce qu'on ne sache pas qu'on sait est strictement inconsistant, enfin impossible à énoncer dans la logique épistémique. Ouais.

Vous pouvez là toucher du doigt que le savoir, ça s'invente! puisque cette logique, c'est un savoir. Un savoir comme un autre - et là je voudrais vous ramener, comme ça, un peu les pieds sur terre - c'est simplement vous rappeler, enfin, ce que c'est que le savoir inconscient. Ça

-125-

$S(a, \alpha)$

mérite pleinement le titre de savoir, hein! Et son rapport à la vérité, il faut bien le dire, Freud s'en inquiète, c'est même au point que ça le chamboule quand une de ses... - on appelait ça *patiente* à ce moment-là, on n'avait pas encore trouvé le terme *d'analysant* - quand une de ses patientes lui apporte un rêve qui ment délibérément.

C'est que c'est là qu'est la faille.

Il y a quelque chose, dans Freud, qui prêtait à cette confusion qu'on a faite, en fin de compte, en traduisant *Trieb* par « instinct ». Chacun sait que l'instinct c'est... c'est un savoir, comme ça, supposé naturel. Mais il y a quelque chose quand même qui fait un pli, pour ce qui est de Freud, c'est l'instinct de mort. Bien sûr, moi j'ai fait un petit pas de plus que lui. Mais c'est dans le mauvais sens. Lui tourne autour. Lui, lui se rend bien compte. Il faut que vous lisiez pour ça le fameux *Au-delà, oui, Au-delà du principe du plaisir*, comme par hasard. Dans cet *Au-delà*, enfin,... il se tracasse, comment quelque chose dont le module c'est de rester à un certain seuil; le moins de tension possible, c'est ça qui plaît à la vie, qu'il dit. Seulement, il s'aperçoit dans la pratique que ça ne marche pas. Alors il pense que ça passe plus bas que le seuil. À savoir que cette vie qui maintient la tension à un certain seuil, elle se met tout d'un coup à lâcher, et que sous le seuil, la voilà qui succombe, qui succombe jusqu'à rejoindre la mort. C'est comme ça qu'à la fin du compte, il fait passer le machin. La vie c'est, c'est quelque chose qui s'est levé un jour Dieu sait pourquoi, c'est le cas de le dire, et puis qui ne demande qu'à faire retour, comme tout le reste. Il confond le monde inanimé avec la mort. Il est inanimé, ça veut dire qu'il est supposé ne rien savoir. Ça ne veut rien dire de plus pour quiconque donne à l'âme son équivalent sensé. Mais ce fait qu'il ne sache rien, ça ne prouve pas qu'il est mort. Pourquoi que le monde inanimé serait, serait un monde mort ? Ça ne veut pas dire grand-chose, certes, mais poser la question a aussi bien son sens...

Quoi qu'il en soit, corrélativement à cette question de *l'Au-delà du principe du plaisir*, Freud nage dans ceci, qui est beaucoup plus près de la question de la mort, à savoir de ce que c'est; il part, il part et puis il lâche le truc, et c'est bien embêtant. Il part de la question du germen et du soma. Il l'attribue à Weismann. Je ne peux pas m'étendre. C'est pas tout à fait ça qu'a dit Weismann. Celui qui est parti de la séparation du ger-

men et du soma, c'est un type qui vivait un peu avant, et qui s'appelait Nussbaum. D'ailleurs, pour ce que vous en faites, restons-en là, ça n'a pas grande importance.

Ce qui est important, et ce qu'a frôlé Freud à cette occasion, c'est qu'il n'y a de mort que là où il y a reproduction de type sexuel. C'est tout. Si nous employons le terme d'Aristote, l'*uparkein* en question, l'*appartenir* à, et si nous l'employons de la bonne façon, de la façon dont Aristote l'emploie, c'est-à-dire sans savoir par quel bout l'attraper, nous voyons que le sexe *uparkei appartient* à la mort, à moins que la mort n'appartienne au sexe, et nous restons là, avec dans la main, précisément, le manche par où nous avons attrapé la chose. Ouais.

Là où la faille se démontre dans ses conséquences, c'est que c'est à ce propos que Freud, sous ce prétexte qu'il y a quelque chose dans le monde qui montre que la vie quelquefois va à la mort, il conjoint, il y conjoint ce qu'il est quand même difficile de, d'éliminer du sexe, c'est la jouissance; et que, faisant le glissement qu'il n'aurait pas fait s'il avait tenu ferme dans ses mains le nœud borroméen, il désigne de masochisme la prétendue conjonction de cette jouissance, jouissance sexuelle, et de la mort. C'est un collapsus. Ouais.

S'il y a un endroit où la clinique, la pratique, nous montrent bien quelque chose - et c'est pourquoi j'en ai félicité, comme ça au tournant, quelqu'un qui depuis a mal tourné - s'il y a quelque chose qui est bien évident, c'est que le masochisme, c'est du chiqué. C'est un savoir, certes, un savoir-faire, même! Mais s'il y a alors un savoir dont ça se touche du doigt que ça s'invente, que c'est pas à la portée de tout le monde, c'est bien là! Faut dire que le personnage en question, là, que j'ai félicité au tournant, c'était pas un clinicien, mais il avait seulement lu Sacher-masoch. Si c'est là que ça se voit, enfin, que le masochisme ça s'invente, et que c'est pas à la portée de tout le monde, que c'est une façon d'établir un rapport là où il n'y en a pas le moindre, entre la jouissance et la mort, c'est bien clairement manifesté par le fait que, quand même, hein, on n'y met que le petit bout du petit doigt, hein, on se laisse pas happer comme ça dans la machine. Bon.

Alors c'est ce qui, quand même, permet d'envisager la portée de ce que j'énonce, c'est que le savoir, le savoir là où nous le saisissons pour la première fois, comme ça, maniable; maniable parce que, parce que c'est

pas nous qui pas nous qui savons - c'est pas nous qui savons, que dit un de mes élèves, et qu'il appelle ça le non-savoir, pauvre gars! Il s' imagine qu'il ne sait pas! Quelle drôle d'histoire... Mais nous savons tous parce que tous, nous inventons un truc pour combler le trou dans le Réel. Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait « traumatisme ». On invente. On invente ce qu'on peut, bien sûr. Quand on est pas malin, on invente le masochisme. Sacher-Masoch était un con. Il faut voir aussi avec quelles pincettes, enfin n'est-ce pas, la personne qui voulait bien jouer le machin, comme ça, pour lui répondre, avec quelles pincettes elle le prenait, le Sacher-Masoch ! Elle ne savait pas qu'en faire. Il n'avait que le Figaro pour s'exprimer, hein, c'est tout dire! Enfin, laissons Sacher-masoch ! Il y a des savoirs plus intelligemment inventés. Et c'est bien en ça que je dis que le Réel, non seulement là où il y a un trou, ça s'invente, mais que c'est pas impensable que ce soit pas par ce trou que nous avançons dans tout ce que nous inventons du Réel, qui n'est pas rien parce qu'il est clair qu'il y a un endroit où ça marche, le Réel, c'est quand nous le faisons entrer comme trois, cette chose bâtarde, parce qu'il est sûr que c'est difficile à manipuler logiquement, cette connotation « trois » pour le Réel.

Tout ce que nous savons c'est que « un » connote fort bien la jouissance, et que « zéro » ça veut dire « y en a pas », ce qui manque, et que si zéro et un ça fait deux, c'est pas ça qui rend moins hypothétique la conjonction de la jouissance d'un côté avec la jouissance de l'autre. Ouais.

Non seulement ça ne la rend pas plus sûre, mais ça l'abîme. Dans un monde ni fait ni à faire, un monde totalement énigmatique, dès qu'on essaie d'y faire entrer ce quelque chose qui serait modelé sur la logique, et dont se fonderait que dans l'espèce dite humaine on est ou homme ou femme. C'est très spécialement ce contre quoi s'élève l'expérience - et je n'ai pas besoin d'aller loin, quelqu'un m'a rapporté, pas plus tard qu'il y a quelques heures, sa rencontre avec un chauffeur de taxi - ça court les rues, hein, c'est le cas de le dire - dont non seulement il lui était impossible, à la personne qui parlait, de dire si c'était un homme ou une femme, mais même elle lui a demandé et lui n'a pas pu lui répondre. Quand je dis que ça court les rues, hein quand même, c'est pas rien! Et même c'est de là que Freud part.

128

Il part, comme ça, en commentaire, l'expérience ne lui suffit pas parce qu'il faut qu'il s'accroche un peu partout, à la science, hein, du moment qu'il n'y a rien, il n'y a rien qui ressemble plus à un corps masculin qu'un corps féminin, si on sait regarder à un certain niveau, au niveau des tissus, hein. Ça n'empêche pas qu'un oeuf c'est pas un spermatozoïde, que c'est là que gît le truc du sexe. C'est tout à fait superflu, hein, de faire remarquer que pour le corps, enfin, ça peut être ambigu comme dans le cas du chauffeur de tout à l'heure. C'est tout à fait superflu. Parce qu'on voit bien que ce qui détermine, c'est même pas un savoir, c'est un dire. Ce n'est un savoir que parce que c'est un dire logiquement inscriptible. C'est celui que je vous ai écrit, en toutes lettres, c'est le cas de le dire avec mon :

$$\hat{B}_x . -\Phi_x$$

À savoir l'exception autour de quoi pivote que c'est dans la mesure où cette exception porte conséquence pour tous ceux qui croient qu'ils l'ont, qu'ils l'ont quoi? ce que nous n'osons même pas appeler la queue, nous appelons ça le phallus, et c'est ce qui reste à déterminer.

Alors que de l'autre côté c'est du dire, du dire formel quoique dire de personne non-existe x , c'est-à-dire que ce n'est que pour tout autre qu'est niée la fonction Φ_x , que la négation, disons, pour illustrer, est laissée, je ne vais quand même pas dire à Dieu, parce que ça nous emmerde, cette histoire, le collage de l'Autre à Dieu, mais quand même, pour qui réalise cette sorte d'universalité qu'il n'y a pas la négation de la fonction Φ_x , et c'est la seule forme d'universalité du dire d'une femme, quelle qu'elle soit. Il n'en reste pas moins - je pense que vous vous souvenez quand même de ce que j'ai écrit au tableau, et que je ne vais pas être forcé de le récrire, là - il n'en reste pas moins que dans cet ensemble, ce n'est pas tout dire qui formule la fonction Φ_x . En d'autres termes, qu'à ma petite barre que je mets sur le A inversé, signe du quantificateur universel, la petite barre par quoi s'inscrit le pas-tout, ce qu'il faudrait substituer, c'est le signe du dénombrable, à savoir

- 129 -


aleph zéro

Ce qui s'oppose à l'un du tout de l'homme - et il n'y en a qu'un comme chacun sait, la preuve c'est qu'on le désigne par l'article défini –

ce qui s'oppose au « tout » de l'homme, là, c'est, c'est, il faut bien le dire, « les » femmes, en tant qu'il n'y a pas moyen d'en venir à bout, sinon à les énumérer, je peux pas dire toutes parce que le propre du dénombrable, c'est justement qu'on n'en vient jamais au bout. Et si je vous donne ce repérage, c'est que ça vous - faut que ça vous serve à quelque chose, faut que ça illustre ce que j'ai dit la dernière fois du dire vrai. Le dire vrai c'est ce qui achoppe, c'est ce qui achoppe sur ceci : que pour, dans un ou-ou intenable qui serait que tout ce qui n'est pas homme est femme et inversement, ce qui décide, ce qui fraye, n'est rien d'autre que ce dire, ce dire qui s'engouffre dans ce qu'il en est du trou par où manque au Réel ce qui pourrait s'inscrire du rapport sexuel.

Alors, alors. Qu'est-ce qu'il en est du savoir ?

Bien sûr, je ne suis pas arrivé à cette heure-ci, c'est-à-dire une heure vingt, ou quelque chose comme ça... vingt-quatre, je ne suis pas arrivé à cette heure-ci, à même vous dire le quart de ce qu'il faut que je vous fasse passer dans les tripes, parce que c'est la fonction du dire, si je vous le dis pas il ne suffira pas que je l'écrive, mais je vais quand même vous donner un petit échantillon de ce qui peut s'écrire, puisque sans cette réflexion sur l'écrit, sans ce qui fait que le dire ça vient à s'écrire, il n'y a pas moyen que je vous fasse sentir la dimension dont subsiste le savoir inconscient. Et ce qu'il faut que vous fassiez comme pas supplémentaire, c'est de vous apercevoir que si ce que je vous rends sensible en vous disant que l'inconscient ça ne découvre rien, puisqu'il n'y a rien à découvrir, il n'y a rien à découvrir dans le Réel, puisque là il y a un trou, si l'inconscient, là, invente, c'est d'autant plus précieux de vous apercevoir que dans la logique c'est la même chose, à savoir que si Aristote ne l'avait pas inventé, son premier frayage, à savoir fait passer du dire dans ce concassage de l'être grâce à quoi il fait des syllogismes - bien sûr on avait fait du syllogisme avant lui, simplement on ne savait pas que c'étaient des syllogismes. Pour s'en apercevoir, il faut l'inventer : pour voir où est le trou, il faut voir le bord du Réel.

Et comme nous sommes déjà bien avant, et que je suis pas arrivé à vous en dire le quart - ça sera tant pis, ça meublera, enfin, ce qui vien-

- 130 -

dra ensuite - il faut quand même que je vous fasse sentir la portée d'une certaine façon dont moi je fraye la logique modale.

Le plus fort, hein, c'est que bien sûr, pour ce qui est de construire, pour ce qui est d'inventer - et voyez là tous les échos d'intuitionnisme qu'il vous plaira, si tant est que vous sachiez ce que c'est, je vous ai traduit un jour le nécessaire, hein, par *ce qui ne cesse pas de s'écrire*. Bon. Sachez-le, il y a une trace dans Aristote, que la logique propositionnelle, à savoir que quelque chose est vrai ou faux, ce qui se note zéro ou un, selon les cas, il y a une petite trace, il y a un endroit où Aristote dérape - je vous montrerai ça quand vous voudrez - dans le *peri hermeneias*, comme par hasard, *De l'interprétation*, pour ceux qui ne l'entravent pas

il y a un endroit où ça fuse, que la logique propositionnelle est tout aussi modale que les autres. Il est vrai que, si c'est vrai que ça ne se situe que là où je vous le dis, c'est-à-dire là où la contradiction n'est en fin de compte qu'artifice, artifice de suppléance, mais qui n'en reste pas pour ça moins vrai, le vrai jouant là le rôle de quelque chose dont on part pour inventer les autres modes. C'est à savoir que « nécessaire que : p », quelque vérité que ce soit, ne peut se traduire que par que ça « ne cesse pas de s'écrire ». Chacun voit entre ce fait, ce fait que quelque chose ne cesse pas de s'écrire - entendez par là que ça se répète, que c'est toujours le même symptôme, que ça tombe toujours dans le même godant. Vous voyez bien qu'entre le « ne cesse pas de s'écrire : p » et le « ne cesse pas de s'écrire : non -p », nous sommes là dans l'artefact dont témoigne justement, et qui témoigne en même temps de cette béance concernant la vérité et que l'ordre du possible est comme l'indique Aristote, connecté au nécessaire. Ce qui cesse de s'écrire, c'est p ou non-p. En ce sens, le possible témoigne de la faille de la vérité. À ceci près qu'il n'y a rien à en tirer. Il n'y a rien à en tirer et Aristote lui-même en témoigne. Il y témoigne de sa confusion à tout instant entre le possible et le contingent. Ce qu'écrit ici mon V vers le bas : A - car après tout, ce qui cesse de s'écrire peut aussi bien cesser de ne pas s'écrire, à savoir venir au jour comme vérité du truc... Il peut arriver que j'aime une femme comme un chacun d'entre vous - c'est ces sortes d'aventures dans lesquelles vous pouvez glisser - ça ne donne pourtant aucune assurance concernant l'identification sexuelle de la personne que j'aime pas plus que la mienne. Seulement il y a quelque chose qui, entre toutes ces contingences,

pourrait bien témoigner de la présence du Réel. Et ça c'est bien ce qui ne s'avance que du dire pour autant qu'il se supporte du principe de contradiction. Ce qui bien sûr, naturellement, n'est pas du dire courant de tous les jours, non seulement dans le dire courant de tous les jours vous vous contredisez sans cesse, c'est-à-dire que vous ne faites aucune attention à ce principe de contradiction, mais il n'y a vraiment que la logique qui l'élève à la dignité d'un principe, et qui vous permette, non pas bien sûr d'assurer aucun Réel, mais de vous y retrouver dans ce qu'il pourrait être quand vous l'aurez inventé.

Et c'est bien en quoi ce que j'ai marqué concernant l'impossible, c'est-à-dire ce qui sépare, mais autrement que ne fait le possible, ce n'est pas un ou-ou, c'est un *et-et*. En d'autres termes, que ce soit à la fois *p* et *non p*, c'est impossible, c'est très précisément ce que vous rejetez au nom du principe de contradiction. C'est pourtant le Réel puisque c'est de là que je pars, à savoir que pour tout savoir il faut qu'il y ait invention, que c'est ça qui se passe dans toute rencontre, dans toute rencontre première avec le rapport sexuel.

La condition pour que ça passe au Réel, la logique, et c'est en ça qu'elle s'invente, et que la logique c'est le plus beau recours de ce qu'il en est du savoir inconscient. À savoir de ce avec quoi nous nous guidons dans le pot au noir. Ce que la logique est arrivée à élucubrer, c'est non pas de s'en tenir à ceci : qu'entre *p* et *non p*, il faut choisir, et qu'à cheminer selon la veine du principe de contradiction, nous arriverons à en sortir quant au savoir. Ce qui est important, ce qui constitue le Réel, c'est que, par la logique, quelque chose se passe, qui démontre non pas qu'à la fois *p* et *non -p* soient faux, mais que ni l'un ni l'autre ne puissent être vérifié logiquement d'aucune façon. C'est là le point, le point de re-départ, le point sur lequel la prochaine fois je reprendrai : cet impossible de part et d'autre, c'est là le Réel tel que nous le permet de le définir la logique, et la logique ne nous permet de le définir que si nous sommes capables, cette réfutation de l'un et de l'autre, de l'inventer.

LEÇON IX, 12 MARS 1974

[Le docteur Lacan ordonne quatre croquis au tableau].

foin tel quel, enfin, c'est pas du tout quelque chose qu'on ne supporte pas, on me le ressert tel que, tel que je l'ai proposé - c'est ce qui arrive à certains - et alors il y a des personnes, par exemple que ce foin chatouille tellement à l'entrée de la gorge, qu'elles me vomissent du Claudel, par exemple. C'est parce qu'elles l'avaient déjà là... Je suis embêté, je suis embêté parce que la personne à qui j'ai fait vomir du Claudel a téléphoné - à Gloria naturellement - au moment... pour lui demander où se tenait mon séminaire. Je suis absolument désolé, enfin, j'espère qu'elle a fini par le savoir, elle est peut-être là, en tout cas si elle n'est pas là, qu'on lui porte mes excuses, parce que Gloria l'a envoyée aux pelotes, et c'est pas du tout ce que... ce que j'aurais désiré : pourquoi est-ce qu'elle ne serait pas venue manger du foin avec tout le monde... Bon, bon, eh bien mon foin en question, enfin, c'est ce que vous savez qui est à l'ordre du jour, n'est-ce pas, par mon fait c'est le nœud borroméen.

Je peux dire que je suis gâté, parce que, on vient de m'en apporter un, africain. C'est le nœud borroméen en personne, n'est-ce pas. Il est... je vous en certifie l'authenticité, parce que depuis le temps que je le manie, je commence à en connaître un bout... et ça me plaît beaucoup, parce que s'il y a une chose autour de quoi je me casse la tête - j'ai même interrogé là-dessus, enfin, c'est... c'est de savoir d'où ça vient. On l'appelle borroméen, c'est pas du tout qu'il y a un type qui un jour l'ait découvert, c'est bien entendu découvert depuis longtemps, et ce qui m'étonne c'est que, c'est qu'on ne s'en soit pas plus servi, enfin, parce que c'était vraiment, c'était vraiment une façon de prendre ce que j'appelle les trois dimensions. On les a prises autrement, il doit y avoir des raisons pour ça. Il doit y avoir des raisons pour ça, parce qu'on ne voit pas du tout pourquoi - enfin, on ne voit pas au premier abord - on ne voit pas pourquoi on n'aurait pas essayé de serrer le point, de faire le point, si vous voulez, avec ça, plutôt qu'avec des choses qui se coupent. C'est un fait que ça ne s'est pas passé comme ça. Quel sort ça aurait eu si ça s'était passé comme ça, il est probable que ça nous aurait dressés tout différemment.

C'est pas du tout que ceux qu'on appelle les philosophes, c'est-à-dire, mon Dieu, ceux qui essayent de dire quelque chose à notre... à nos états, enfin, d'y répondre, c'est pas du tout qu'on n'ait pas trace que ces histoires de nœuds, justement, ça ne les ait pas intéressés, parce que : il y a vraiment, il y a vraiment très longtemps que des personnes qui se trou-

vent curieusement avoir autant qu'on le sache - s'être classées depuis longtemps autant qu'on le sache, parmi les femmes, enfin, ce que j'appelle « les femmes » - et c'est au pluriel comme vous le savez, enfin, il y en a quelques-uns qui sont là depuis longtemps - que les femmes, elles s'y entendent, à ça, à faire des trames, des tissus. Et ça aurait pu mettre sur la voie, c'est très curieux que, bien au contraire, ça ait inspiré plutôt intimidation. Aristote, enfin, en parle, et c'est très curieux qu'il ne l'ait pas pris pour objet. Parce que ça aurait été un départ qui n'aurait pas été plus mauvais qu'un autre. Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qu'il y a qui fait que les nœuds, les nœuds, ça s'imaginent mal? Ça comme ça, parce que c'est fait d'une certaine façon, ça se soutient [le docteur Lacan parle ici du nœud africain qu'il tient en main]... Mais c'est une fois que c'est mis à plat que c'est pas commode à manier, et c'est probablement pas pour rien, enfin, que, avec ces nœuds c'est toujours des choses qui font tissu, c'est-à-dire qui font surface, qu'on a essayé de fabriquer. C'est probablement que la chose mise à plat, la surface, c'est très lié, enfin, à toutes sortes d'utilisations. Oui.

Que les nœuds s'imaginent mal, je vais tout de suite vous en donner une preuve. Bon.

Vous faites une tresse. Une tresse à deux. Vous n'avez pas besoin d'en faire beaucoup, il suffit que vous entrecroisiez une fois, puis une seconde, au bout de deux, vous retrouvez vos deux dans l'ordre. Nouez-les maintenant bout à bout, à savoir le même avec le même. Eh bien, c'est noué. C'est même noué, on peut dire, deux fois. Ça fait double boucle. Ça tient ensemble, les... ce que vous avez rejoint, c'est-à-dire, comme l'a un jour mis en titre de mon dernier séminaire de l'année dernière mon fidèle Achat, il a appelé ça « les ronds de ficelle ». Je ne sais pas si dans le texte j'avais appelé ça comme ça ou autrement, c'est probable que je l'avais appelé comme ça, mais il l'a mis en titre. Bon.

Bien. Faites maintenant une tresse à trois. Avant que vous retrouviez, dans une tresse à trois, les trois brins - appelons ça des brins, aujourd'hui, par exemple - les trois brins dans l'ordre, il faut que vous fassiez six fois le geste d'entrecroiser ces brins, moyennant quoi, après que vous ayez fait six fois ce geste, vous retrouvez les trois brins dans l'ordre. Et là, de nouveau, vous les joignez. Eh bien, c'est quand même quelque chose qui ne va pas de soi, qui ne s'imaginent pas tout de suite : c'est que, si une

fois ce nœud que je vous ai dit tout simplement être un nœud borroméen, à savoir tel qu'il est sous la forme la plus simple, celui qui est là à gauche, ça ne va pas de soi qu'ayant tressé comme dans le premier cas, voyez à la fin du compte que ça tient d'un double nœud, ça ne va pas de soi qu'il suffise que vous rompiez un de ces brins pour que les deux autres soient libres. Parce qu'au premier regard, ils ont l'air très bien tortillés l'un autour de l'autre, et on pourrait présumer qu'ils tiennent tout aussi bien que dans la tresse à deux. Eh bien pas du tout : voyez tout de suite qu'ils se séparent. Il suffit qu'on coupe un des trois pour que les deux autres s'avèrent n'être pas noués. Et ceci reste vrai quel que soit le multiple de six dont vous poursuiviez la tresse. Il est bien certain en effet que, puisque vous avez retrouvé vos trois brins dans l'ordre au bout de six gestes de tressage, vous allez également les retrouver dans l'ordre quand vous en ferez six de plus. Ça vous donnera, quand vous en ferez six de plus ce nœud borroméen-là [croquis n° 3]. C'est-à-dire que ce que vous voyez ici passer une fois, à l'intérieur des deux autres nœuds, dont vous pouvez voir qu'ils sont - c'est pour ça que je les ai présentés comme ça - libres l'un de l'autre, vous faites ça, en réalité ici vous voyez, deux fois. Et c'est toujours un nœud dit borroméen, en ceci que quel que soit celui que vous rompiez, les deux autres seront libres. Avec un tout petit peu d'imagination, vous pouvez voir pourquoi, c'est parce que, prenons ces deux-ci par exemple, ils sont tels que, disons pour dire des choses simples, qu'ils ne se coupent pas qu'ils sont l'un au-dessus de l'autre. Vous pouvez vous apercevoir que c'est vrai pour chaque couple de deux. Bon. Voilà deux façons de faire le nœud borroméen, mais qui ne sont en réalité qu'une seule, c'est à savoir de les tresser un nombre indéfini de fois multiple de six, ça sera toujours un aussi authentique nœud borroméen.

je m'excuse pour ceux que ça peut fatiguer, ça a tout de même une fin, ce que je vous raconte là. je voudrais seulement vous faire remarquer ceci : c'est que le compte n'est pas fait pour autant. Vous pouvez tresser aussi longtemps que vous voudrez, pourvu que vous vous en teniez à un multiple de six, aussi longtemps que vous voudrez, la tresse en question ce sera toujours un nœud borroméen. Déjà à soi tout seul, ça semble ouvrir la porte à une infinité de nœuds borroméens.

Eh bien, cette infinité déjà réalisée virtuellement puisque vous pouvez la concevoir, cette infinité ne se limite pas là. Tel l'exemple que je vous en donne au tableau sous la forme de cette façon (on ne peut pas dire que les instruments soient commodes, bon...) sous la forme de cette façon de l'inscrire, c'est à savoir que vous voyez qu'ici [croquis n° 2], la boucle, si je puis dire, est double, et que le nœud borroméen, s'il se réalise d'une façon que j'avais d'abord tracée d'une façon telle qu'on voie bien, en tirant d'ici que ça fait deux, vous pourriez aussi bien le dessiner en faisant ici revenir la boucle dont vous voyez qu'elle passe sous un des niveaux de mes ronds de ficelle, et de revenir toutes les deux, elle ferait le tour, alors, d'un de ces ronds, et reviendrait ici s'inscrire en croisant par en dessous les deux boucles qui se trouvent ici, à cause de l'arrangement, être parallèles, et donner une forme, en somme, en croix. Si vous arrangez le nœud borroméen de cette façon - j'espère que j'ai été... j'ai fait imaginer ce que pourrait être ce dessin, si vous voulez que) e le trace, je vous le tracerai - il devient entièrement symétrique, et il a l'intérêt de nous présenter sous une autre forme la matérialisation qu'il peut donner sous cette forme à la symétrie, précisément (la symétrie, en deux mots, n'est-ce pas la - symétrie d'un autre côté) c'est-à-dire de nous montrer qu'il y a une façon de présenter le nœud borroméen qui, dans son tracé même, nous impose le surgissement de la symétrie, à savoir du deux.

Il n'y avait pas besoin d'aller si loin pour nous en apercevoir. C'est à savoir que, à simplement, j e dirai « tirer » sur cette partie du rond de ficelle, vous pouvez - ça, facilement - vous imaginer le résultat que ça va avoir, à savoir ce rond de droite [croquis n° 1] de le plier en deux. À savoir, d'obtenir ce résultat qui se présente comme tel

Moyennant quoi, vous voyez que ce qui en résulte est ceci : à savoir qu'un des ronds tire le nœud plié en deux, la boucle pliée en deux dans ce sens tandis que l'autre se présente ainsi, que vous avez là, manifeste, peut-être d'ailleurs moins saillant à vos yeux, le quelque chose qui fait que, à trois, ces nœuds, vous ne pouvez pas les dénouer, mais qu'il suffit qu'un, un quelconque d'entre eux manque pour que les deux autres soient libres. C'est même une des façons les plus claires d'imager ceci que vous pouvez, si vous faites passer votre rond à l'intérieur du nœud que j'appelle... de la boucle que j'appelle « boucle pliée », si vous faites passer une autre boucle pliée de la même façon, vous pourrez nouer un nombre indéfini de ces ronds de ficelle, et qu'il suffira qu'un soit rompu, qu'un fasse défaut, qu'un manque, pour que tous les autres se libèrent. Moyennant quoi, moyennant quoi, ce qui ne peut que vous venir à l'esprit, c'est que, puisque vous avez ajouté un nombre indéfini de fois, ce sont des nœuds pliés pris les uns dans les autres, vous n'êtes pas forcés de terminer parce que vous voyez ici fonctionner, à savoir un simple rond de ficelle. Vous pouvez boucler le cercle complet d'une façon qui fasse... se fermer la chose par un cercle plié. À savoir que, si vous en aviez plus de trois, il vous serait tout à fait facile

-138-

d'imaginer que pour clore, c'est avec un de ces cercles pliés que vous feriez la clôture. Si vous faites la clôture avec trois, ce que vous obtenez, c'est justement très précisément ce résultat [croquis n° 2] à savoir qu'à partir de là vous pouvez réaliser cette boucle, c'est-à-dire que du maniement à trois du nœud borroméen - dont vous voyez qu'il peut fonctionner sur un beaucoup plus grand nombre, du maniement à trois vous faites surgir cette figure dont je vous ai dit qu'elle présentifiait la symétrie dans le nœud borroméen même. C'est-à-dire qu'elle y inscrit le deux.

Ce qu'il faut souligner, avant de clore cette démonstration, disons « figurée », ce qu'il convient de souligner, c'est ceci. C'est que à chacun de ces trois ronds de ficelle - pour les appeler ainsi de la façon qui image le mieux - à chacun de ces ronds de ficelle vous pouvez donner, par une manipulation suffisamment régulière (vous ne pourrez pas vous étonner de la patience qu'il vous faudra) à chacun des trois, à savoir aussi bien à ce rond de ficelle là qu'à ce rond de ficelle là aussi, vous pouvez donner exactement la même place qui est celle que vous voyez ici figurée du troisième.

À quoi me sert ce nœud, ce nœud borroméen à trois ? Il me sert, si je puis dire à inventer la règle d'un jeu, de façon telle que puisse s'en figurer le rapport du Réel très proprement à ce qu'il en est de l'Imaginaire et du Symbolique. C'est à savoir que le Réel, comme l'Imaginaire et le Symbolique, c'est ce qui fait trois. Ça fait trois et rien de plus.

Il est frappant que jusqu'ici il n'y ait pas d'exemple qu'il y ait jamais eu un dire qui pose le Réel, non pas comme ce qui est troisième, car ce serait trop dire, mais ce qui, avec l'Imaginaire et le Symbolique, fait trois. Ce n'est pas tout... « avec l'imaginaire et le Symbolique fait trois » ... ce

n'est pas tout! Par cette présentation, ce que j'essaie d'accrocher, c'est une structure telle que le Réel, à se définir ainsi, soit le Réel d'avant l'ordre, que la nodalité nous donne ce quelque chose qui, à le dire d'avant l'ordre ne suppose nullement un premier, un deuxième, un troisième. Et comme je viens de vous le souligner, même pas un moyen avec deux extrêmes. Car même dans la première forme du nœud borroméen, celle que je vous ai... dont le vous ai montré qu'elle permet de figurer comme terme moyen nouant deux extrêmes, ce cercle plié, que je vous montre ici, même dans ce cas n'importe lequel des trois cercles peut

lement prouvé, si ce n'est par l'expérience imaginaire ? Pourquoi est-ce que ça ne serait pas ce moyen - comme d'ailleurs l'indique que c'est au niveau de ce moyen que se produit, cette fois, deux fois deux, pourquoi est-ce que ce ne serait pas ce moyen - dont je viens de vous souligner qu'il est d'ailleurs gyrovague, c'est-à-dire vagabond, qu'il peut aussi bien être rempli par un quelconque des trois - pourquoi est-ce que ce ne serait pas ce moyen qui, à se pourvoir d'une suspecte façon de cette forme, de cette forme d'image de lui-même - ce moyen qui livrerait correctement pensé, à savoir à travers le Réel de ces connections, le ressort de ces nœuds ?...

En d'autres termes, est-ce que le nœud borroméen n'est pas le mode sous lequel se livre à nous le Un du rond de ficelle comme tel, le fait d'autre part qu'ils sont trois, ces Uns, et que c'est à être noués, seulement à être noués, que nous est livré le deux. Il y a là beaucoup de considérations où je pourrais m'égarer, si je puis dire, parce qu'elles ne serreraient pas encore de plus près ce caractère, si je puis dire premier, du trois.

Il est premier, non pas au sens de ce qu'il serait le premier à être premier, puisque comme chacun le sait il y en a un autre qui est dit tel, mais s'il est dit tel, le deux, c'est d'une façon qui est bien singulière, puisqu'il n'est pas dit, d'aucune façon, qu'on puisse y accéder à partir du Un. Ne serait-ce que de ceci que - comme on l'a remarqué depuis longtemps - dire qu'un et un ça fait deux, c'est du seul fait de la marque de l'addition, supposée réunion, c'est-à-dire déjà le deux.

En ce sens, le deux est quelque chose d'un ordre, si l'on peut dire, vicieux, puisqu'il ne repose que sur sa propre supposition. joindre par un plus deux un, c'est déjà installer le deux.

Mais tenons-nous-en simplement pour l'instant à ceci, c'est que ce que le nœud borroméen nous illustre, c'est que le deux ne se produit que de la jonction de l'un au trois. Ou plus exactement, disons que si l'on dit que - comme on l'a fait humoristiquement, que « le numéro deux se réjouit d'être impair », ce n'est certainement pas sans raison, il se réjouit - il aurait tort de se réjouir d'être impair, car s'il se réjouissait pour cela, ça serait dommage pour lui, il ne l'est sûrement pas, mais qu'il soit engendré par les deux impairs un et trois, c'est en somme ce que le nœud borroméen nous fait saillir, si je puis dire.

Vous devez tout de même bien sentir le rapport que cette élucubration

a avec notre expérience analytique. Freud est assurément génial. Il est génial en ceci que ce que le discours analytique a fait saillir sous sa plume, c'est ce que j'appellerai des termes sauvages. Lisez *Psychologie des masses et Analyse du Moi* et très précisément le chapitre *L'identification*, pour saisir ce qu'il peut y avoir de génial dans la distinction qu'il y formule de trois sortes d'identifications, c'est à savoir celles que j'ai dénotées, que j'ai mises en valeur du trait unaire, de *l'Einziger Zug*, et la façon dont il les distingue de l'amour en tant que porté à un terme qui, assurément, est bien celui qu'il s'agit pour nous d'atteindre, à savoir cette fonction de l'Autre en tant qu'elle est livrée par le père, et d'un autre côté, l'autre forme, celle de l'identification dite hystérique, à savoir du désir au désir, en tant que toutes les trois, ces formes d'identification, il les distingue.

Qu'ainsi présenté, ça ne soit qu'un nœud d'énigmes, je dirai : raison de plus pour travailler, c'est-à-dire essayer de donner à cela une forme qui comporte un algorithme plus rigoureux. Cet algorithme, c'est précisément celui que je tente de livrer dans le trois même, en tant que ce trois, comme tel, fait nœud. C'est évidemment la raison, si je puis dire, raison pour travailler. Mais raison qui, si je puis dire, n'est pas sans nous porter tort, non pas parce que les ronds de ficelle, c'est déjà une figure torique, sinon tordue, c'est bien plus loin encore de ce fait très singulier que même la mathématique n'est pas arrivée à trouver encore l'algorithme, l'algorithme le plus simple, à savoir celui qui nous permettrait, en présence, certes, d'autres formes de nœuds que celle du nœud borroméen, de trouver ce quelque chose qui nous livrerait pour les nœuds, en tant qu'ils intéressent plus d'un rond de ficelle - car pour un seul rond de ficelle, se nouant à lui-même, elle l'a, cet algorithme, je pourrais facilement, je l'ai déjà fait, vous mettre au tableau la figure de quelque chose qui aurait à peu près le même aspect que la figure centrale, et qui ne serait néanmoins qu'un seul rond de ficelle (je dis « à peu près » car évidemment elle ne serait pas pareille) - ; à un seul rond de ficelle, elle peut savoir ce qui est homéomorphisme; à plusieurs ronds de ficelle l'algorithme n'est pas trouvé. Ce n'est pas pourtant une raison pour abandonner une tâche qui n'engage rien d'autre que ce deux qui est ce qu'il y a de plus intéressé dans la figure de l'amour comme je viens de vous le rappeler.

L'amour - j'espère que déjà vous vous sentez plus à l'aise - l'amour, c'est passionnant. Dire ça, c'est simplement dire une vérité d'expérience, mais le dire « comme ça », ça n'a l'air de rien, mais c'est quand même, c'est quand même faire un pas. Parce que, pour qui a un petit peu, enfin, ses esgourdes ouvertes, c'est pas du tout la même chose que de dire que c'est une passion. D'abord il y a des tas de cas où l'amour ce n'est pas une passion. Je dirai même plus : je mets en doute que ce soit jamais une passion. Je le mets en doute, mon Dieu, à cause de mon expérience. À cause de mon expérience - qui ne tient pas seulement à la mienne - je veux dire que mon expérience dans le discours analytique me donne assez de matériel - pour quoi? pour qu'en somme je puisse me permettre de faire ce dont j'ai défini la dernière fois le savoir, à savoir l'inventer. Ce qui ne vous met nullement à l'abri, surtout si vous êtes en analyse avec moi, de me le supposer, ce savoir, comme quelque chose que je n'inventerais pas. Mais si le savoir, même inconscient, est justement ce qui s'invente pour suppléer à quelque chose qui n'est peut-être que le mystère du deux, on peut voir qu'il y a quand même un pas de franchi, à oser dire que si l'amour est passionnant, ce n'est pas qu'il soit passif. C'est un dire qui, comme tel, implique en lui-même une règle. Puisque dire que quelque chose est passionnant, eh bien, c'est en parler, comme d'un jeu, où l'on n'est en somme « actif » qu'à partir des règles.

Il y a quand même quelques personnes qui se sont aperçues de ça depuis longtemps. À propos de tout ce qui se dit, il y a un nommé Wittgenstein, particulièrement, qui s'est distingué là-dedans.

Donc, ce que j'avance, c'est que ma formule, là, « l'amour est passionnant », si je l'avance, c'est comme strictement vrai. Oui. Strictement vrai il y a tout de même longtemps que j'ai marqué là-dessus quelques réserves, c'est-à-dire que « strictement vrai » n'est jamais vrai qu'à moitié, qu'on ne peut, le vrai, jamais que le mi-dire. Il faudra quand même qu'on arrive, qu'on arrive avant la fin de l'année, à formuler ce que ça comporte, et que je vous expliquerai plus tard. C'est le vrai - c'est quand même là quelque chose dont l'expérience analytique peut nous donner le contact - ouais... le vrai n'a aucune autre façon de pouvoir être défini que ce qui en somme fait que le corps va à la jouissance, et qu'en ceci, ce par quoi il y est forcé, ce n'est pas autre chose que le principe, le principe par quoi le sexe est très spécifiquement lié à la mort du

corps. Il n'y a que chez les êtres sexués que le corps meurt. Et ce forçage de la reproduction, c'est bien là à quoi sert le peu que nous pouvons énoncer de vrai.

Je dirai même plus, comme il s'agit de la mort - c'est même pour ça que nous n'avons jamais que la vraisemblance, parce que cette mort, principe du vrai, cette mort chez l'être parlant en tant qu'il parle, c'est jamais que du chiqué - la mort, vraiment, pour l'avoir devant soi, c'est pas à la portée du vrai. La mort le pousse. Pour l'avoir devant soi, pour avoir affaire à la mort, ça ne se passe qu'avec le Beau où là, ça fait touche.

J'ai déjà démontré ça dans un temps, du temps où je faisais *l'Éthique de la Psychanalyse*, et ça fait touche, pourquoi ? Parce que les choses étant dans un certain ordre rotatoire, ça fait touche en tant que ça glorifie le corps. Là le principe de la jouissance, ce qui est forcé, c'est le fait de la mort, et chacun sait... que ce soit « au nom du corps » que tout ça se produise, c'est bien ce que j'ai autrefois illustré de la tragédie *d'Antigone*, et ce qui curieusement est passé dans le mythe chrétien - car je ne sais pas si vous vous êtes bien aperçus que ce pourquoi c'est fait, toute cette histoire, cette histoire du Christ qui ne parle que de la jouissance : ces lys des champs qui ne tissent ni ne filent - qui traverse, lui, le mythe l'affirme, la mort, tout ça en fin de compte n'a de fin, ce que nous voyons, enfin, s'étaler sur des kilomètres de toile, n'a de fin que de produire des corps glorieux dont on se demande ce qu'ils vont faire pendant l'éternité, même mis en rond dans un cercle de théâtre, ce qu'ils vont bien pouvoir faire à contempler on ne sait quoi. C'est tout de même curieux que ce soit par cette voie, cette voie non pas du vrai, mais du *beau*, que ce soit par cette voie que se soit pour la première fois manifesté le dogme de la Trinité divine, il faut dire que c'est un mystère! c'est un mystère que... dont on s'est approché, mais, mais pas sans un certain nombre de glissements. Si dans la logique d'Aristote, l'autre jour, je vous ai démontré l'irruption de, de je ne sais quelles théories de l'amour - de je ne sais quelles théories de l'amour où sont fort bien distingués l'amour et la jouissance, c'est déjà pas mal, hein ?

C'est déjà pas mal, mais ça ne fait que deux, ça ne fait pas du tout une trinité. Mais c'est bien amusant de lire dans un traité *De la Trinité* d'un certain Richard de Saint Victor, la même irruption, incroyable, enfin, du retour de, du retour de l'amour, le Saint-Esprit considéré comme « petit

ami », c'est quelque chose que, que je vous prie d'aller voir dans le texte, enfin - je vous le sortirai un jour, je ne vous ai pas traînés là ce matin parce que, parce que j'ai assez à dire aujourd'hui, mais ça vaut le coup, ça vaut le coup de toucher ça. Comment est-ce que c'est par le beau, que quelque chose qui est là... la vérité même, et qui plus est ce qu'il y a de vrai dans le Réel, à savoir ce que j'essaie de, d'articuler ce matin, comme ça, en boitant: c'est tout de même bien curieux. Oui.

En quoi le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel, est-ce quelque chose qui, au moins aurait la prétention, enfin d'aller un peu plus loin que... que ce tournage en rond de la jouissance, du corps et de la mort. Est-ce qu'il y a là quelque chose dont nous puissions atteindre, atteindre mieux que ce qu'il ne... que ce qu'il nous apparaît comme signal, comme trace, je viens de parler du Vrai, du Beau, d'une façon qui pour tout dire nous les fait fonctionner comme moyens - il faudra que je traite ce qu'il en est, ce qu'il en est du Bien.

Est-ce que le Bien, dans cette histoire de nœud borroméen, ça peut se situer quelque part ? Je vous le dis tout de suite, il y a très peu de chances, hein: si le Vrai et le Beau n'ont pas tenu le coup, je ne vois pas pourquoi le Bien s'en tirerait mieux. La seule vertu que... que je vois sortir de cette interrogation - et je vous l'indique là pendant que, qu'il en est temps, parce qu'on ne la verra plus - la seule vertu, si... si il n'y a pas de rapport sexuel, comme je l'énonce, c'est la *pudeur*.

Voilà, c'est bien en quoi je... je trouve du génie à la personne qui a fait sortir une certaine atterrita sur la couverture de ma Télévision, c'est un... ça fait partie d'une scène où le personnage central, celui qui donne son sens à tout le tableau, c'est, c'est un démon, enfin qui... était parfaitement reconnu par les Anciens pour être le démon de la pudeur. Il n'est pas spécialement drôle, c'est même pour ça que la personne, l'atterrita, écarte les bras avec un peu d'affolement. Oui.

Alors, les non-dupes errent, c'est peut-être les non-respects errent... Moyennant quoi ça promet, hein. Ça promet parce que comme d'autre part je pense que, enfin, nous ne devons attendre de rien, absolument de rien aucun progrès... J'ai dit ça comme ça, à une personne qui a recraché ce foin, très gentiment, parce que c'est une personne qui n'a recraché, vraiment, strictement que le foin que je lui ai mis dans la bouche. C'est pas plus mal qu'autre chose. C'est... c'est mon foin, quoi... Alors, ça ne

veut quand même pas dire qu'il n'y a pas des choses qui changent. Je suis en train d'interroger l'amour. Et je commence à lire des choses, comme ça, qui sont une petite approche, simplement, je ne sais pas comment est ce qu'il peut arriver... j'en dirai peut-être plus long... si le résultat d'une extension du discours psychanalytique, puisque après tout je ne vais pas à moins que le considérer, mais comme un chancre! Je veux dire que ça peut foutre en l'air un tas de choses. Si le bien-dire n'est gouverné que par la pudeur, ben ça choque, forcément. Ça choque mais ça ne viole pas la pudeur...

Alors essayons de nous interroger sur ce qui pourrait arriver si on gagnait sérieusement de ce côté que... que l'amour c'est passionnant, mais que ça implique qu'on y suive la règle du jeu. Bien sûr, pour ça, il faut la savoir. C'est peut-être ce qui manque : c'est qu'on en a toujours été là dans une profonde ignorance, à savoir qu'on joue un jeu dont on ne connaît pas les règles. Alors si ce savoir, il faut l'inventer pour qu'il y ait savoir, c'est peut-être à ça que peut servir le discours psychanalytique.

Seulement, si c'est vrai que ce qu'on gagne d'un côté on le perd de l'autre, il y a sûrement un truc qui va écoper. C'est pas difficile à trouver : ce qui va écoper, c'est la jouissance. Parce que, à ce machin à l'aveugle, enfin, n'est-ce pas, qu'on poursuit sous le nom d'amour, la jouissance, ça, on n'en manque pas! On en a à la pelle! Ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'on n'en sait rien : mais c'est peut-être le propre de la jouissance, justement, qu'on ne puisse jamais rien en savoir... Ce qui est tout de même surprenant, c'est ça, qu'il n'y ait pas eu de discours sur la jouissance. On a parlé de tout ce qu'on veut, de substance étendue, de substance pensante, mais la première idée qui pourrait venir, à savoir que s'il y a quelque chose dont puisse se définir le corps, c'est pas la vie, puisque la vie nous ne la voyons que dans des corps qui sont, après tout, quoi ? des choses de l'ordre des bactéries, des choses qui foisonnent comme ça, enfin, on en a rapidement trois kilos quand on a eu un milligramme... c'est... on ne voit pas bien quel rapport il y a entre ça et notre corps... Mais que la définition même d'un corps, c'est que ce soit une substance jouissante, comment est-ce que ça n'a été encore jamais énoncé par personne ? C'est la seule chose en dehors d'un mythe qui soit vraiment accessible à l'expérience. Un corps jouit de lui-même, il en jouit

bien ou mal, mais il est clair que cette jouissance l'introduit dans une dialectique où il faut incontestablement d'autres termes pour que ça tienne debout, à savoir rien de moins que ce nœud dont je vous, que je vous sers en tartine...

Que la jouissance puisse écoper à partir du moment où l'amour sera quelque chose d'un peu civilisé, c'est-à-dire où on saura que ça se joue comme un jeu, enfin, c'est pas sûr que ça arrive; c'est pas sûr que ça arrive, mais ça pourrait quand même venir à l'idée, si je puis dire. Ça pourrait d'autant plus venir à l'idée qu'il y en a des petites traces, comme ça. Il y a quand même une remarque que j'aimerais bien vous faire, concernant la pertinence de ce nœud : c'est dans l'amour, ce à quoi les corps tendent - et il y a quelque chose de piquant que je vais vous dire après - ce à quoi les corps tendent, c'est à se nouer. Ils n'y arrivent pas, naturellement, parce que... vous voyez bien... ce qu'il y a d'inouï c'est qu'à un corps, ça ne lui arrive jamais, de se nouer. Il n'y a même pas trace de nœud dans le corps! S'il y a quelque chose qui m'a frappé au temps où je faisais de l'anatomie, c'était bien ça : je m'attendais toujours à voir au moins, comme ça, dans un coin, une artère, ou un nerf, qui... qui huipp ! qui ferait ça... Rien! Je n'ai jamais rien vu de pareil, et c'est même pour ça que l'anatomie, je dois vous le dire, m'a pendant deux ans passionné. Ça emmerde énormément les gens qui font leur médecine comme une corvée, comme ça, moi pas. Naturellement, je ne m'en suis pas aperçu tout de suite, que c'était pour ça que ça me passionnait, je m'en suis aperçu après; on ne sait jamais qu'après. Et c'est absolument certain que ce que je cherchais dans la dissection, c'était de trouver un nœud. Ouais.

En quoi ce nœud borroméen rejoint quand même le « pourquoi » du fait que, que l'amour, enfin, c'est pas fait pour être abordé par l'Imaginaire. Parce que le seul fait que quand il bafouille, n'est-ce pas, faute de connaître la règle du jeu, il articule les nœuds de l'amour, hein... c'est quand même drôle que ça en reste à la métaphore, que ça n'éclaire pas, que ça ne donne pas l'idée que, du côté de cette chose dont je vous ai j'espère, comme ça, un petit peu fait sentir le côté de consistance étrange, et le fait que... que ça se surprend enfin que le Réel, en fin de compte, ce n'est que ça, histoire de nœuds; tout le reste ça peut se rêver, enfin. Dieu sait si le rêve, enfin a de la place dans l'activité de l'être parlant.

je me laisse comme ça, un tout petit peu aller, comme ça à faire des parenthèses - vous me le pardonnerez, puisque vous me le pardonnez habituellement - mais c'est quand même, c'est quand même incroyable que la puissance du rêve ait été jusqu'à faire d'une fonction corporelle, le sommeil, un désir. Personne ne s'est encore, n'a jamais mis en relief que quelque chose qui est un rythme, enfin manifestement, puisque ça existe chez bien d'autres êtres que les êtres parlants, l'être parlant arrive à en faire un désir. Il lui arrive de poursuivre son rêve comme tel, et pour ça, de désirer ne pas se réveiller. Naturellement, il y a un moment où ça lâche. Mais que Freud ait pu aller jusque-là, c'est ce dont personne n'a, n'a vraiment relevé l'autonomie, l'originalité. Bon.

Ben revenons à nos nœuds métaphoriques. Est-ce que vous ne sentez pas que ce que j'essaie de faire, à y recourir, c'est à faire quelque chose qui ne comporterait aucune supposition. Parce que on a passé son temps à poser, mais à ne jamais pouvoir poser qu'à supposer. C'est-à-dire qu'on posait le corps - ça s'imposait - et on y supposait l'âme. Il faudrait quand même - ça c'est un machin, là comme ça, que j'ai brassé, parce qu'au niveau où j'étais dans cette Télévision, hein, de parler de l'âme et de l'inconscient... - l'inconscient, ça pourrait être tout à fait autre chose qu'un supposé, parce que le savoir (si c'est vrai ce que j'en ai avancé la dernière fois), c'est pas du tout forcé de, c'est pas du tout forcé de le supposer : c'est un savoir en cours de construction.

S'il arrivait, s'il arrivait que l'amour devienne un jeu dont... dont on saurait les règles, ça aurait peut-être, au regard de la jouissance, beaucoup d'inconvénients. Mais ça la rejetterait, si je puis dire, vers son terme conjoint. Et si ce terme conjoint est bien ce que j'avance du Réel dont, vous le voyez, je me contente de ce mince petit support du nombre (j'ai pas dit le chiffre), du nombre trois. Si l'amour, devenant un jeu dont on sait les règles, se trouvait un jour, puisque c'est sa fonction, au terme de ceci qu'il est un des Uns de ces trois - s'il fonctionnait à conjoindre la jouissance du Réel avec le Réel de la jouissance, est-ce que ce ne serait pas là quelque chose qui vaudrait le jeu?

La jouissance du Réel, ça a un sens, hein. S'il y a quelque part jouissance du Réel comme tel, et si le Réel est ce que je dis, à savoir pour commencer le nombre trois - et vous savez, c'est pas au trois que je tiens, hein : vous pourriez le... y ajouter 1416 que ce serait toujours le même

nombre, hein pour ce qu'il me sert, et vous pourriez aussi l'écrire 2, 718, c'est un certain logarithme népérien, ça joue le même rôle - les seules gens qui jouissent de ce Réel, c'est les mathématiciens. Alors, il faudrait que les mathématiciens passent sous le joug du jeu de l'amour, qu'ils nous en énoncent un bout, qu'ils fassent un peu plus de travail sur le nœud borroméen - car je dois vous l'avouer, enfin, j'en suis vraiment embarrassé, plus que vous ne pouvez croire; je passe ma journée à en faire, des nœuds borroméens, pendant que c'est... là, comme ça, je tricote...

Seulement voilà, la jouissance du Réel ne va pas sans le Réel de la jouissance. Parce que pour que un soit noué à l'autre, il faut que l'autre soit noué à l'un. Et le Réel de la jouissance, ça s'énonce. Mais quel sens donner à ce terme : « le Réel de la jouissance » ?

C'est là que je vous laisse pour aujourd'hui avec un point d'interrogation.

LEÇON X, 19 MARS 1974

Quoi que je dise - je dis « je » parce que je m'y suppose, à ce dire, dont pourtant il y a de fait qu'il soit de ma voix - quoi que je dise, ça va faire, faire surgir deux versants : un bien et un mal. C'est justement de ce qu'on m'a attribué de vouloir que l'Imaginaire ce soit caca, bobo, un mal, et que ce qui serait bien serait le Symbolique. Me revoilà donc à formuler une éthique. C'est de ça que je veux dissiper le malentendu parce que cette année je vous avance de cette structure de nœud, où je mets l'accent sur ceci : que c'est du trois que s'y introduit le Réel. Tout ceci n'empêche pas que ce nœud lui-même, il est singulier si ce que j'ai la dernière fois avancé est vrai (renseignez-vous auprès des mathématiciens), c'est à savoir que ce nœud si simple, ce nœud à trois, l'algorithme, à savoir ce qui permettrait d'y apporter ce à quoi le Symbolique aboutit, à savoir la démonstration, l'articulation en termes de vérité, si cet algorithme, nous en sommes réduits à y constater notre échec, notre échec à l'établir, à le manier; d'où il résulte qu'au moins jusqu'à nouvel ordre, ces nœuds - ces nœuds dont je puis faire l'écriture, je vous l'ai faite la dernière fois, sous plus d'une forme - vous en êtes réduits, sur la base de cette écriture, à l'imaginer dans l'espace. C'en est même au point que si, ce que je peux faire sous sa forme la plus simple, ces nœuds projetés comme je vais vous le montrer, ils tiennent de ce que, ici ce que je vous dessine, c'est quelque chose que vous pouvez imaginer, à savoir en quoi cette troisième boucle, de s'instaurer d'un trajet [celui

151

de ?] ces deux nœuds indépendants, vous y voyez, c'est-à-dire l'imaginez, de ces deux nœuds indépendants, qui fait ce nœud triple, que j'appelle le nœud borroméen, ceci qui ainsi représenté vous est imaginable dans l'espace, vous pouvez le voir, tout aussi bien que n'importe quelle autre façon que j'aurais eue d'écrire ce nœud - vous pouvez constater que c'est aussi une écriture : à savoir qu'en effaçant un, je pourrais calculer que les deux autres sont libres, je veux dire, un quelconque. Que ce qui fait imaginaire, dans la façon dont ici vous pouvez sentir que dans l'espace ils sont tenus, que ceci même est écriture, car il suffit que vous en effaciez un pour pouvoir repérer que les deux autres sont libres, à ce seul titre qu'ils se recoupent d'une certaine façon qui elle, est nommable de ceci : c'est à savoir que le dessus et le dessous forment deux couples, deux couples appariés de ce que les deux dessus se suivent, et que les deux dessous ne sont pas sur la même ligne. Je veux dire qu'ils se succèdent par rapport aux deux dessus, qu'il y a un tour qui veut que, pour démontrer que deux de ces cercles sont libres, il suffit qu'il y ait deux dessus qui se suivent, puis deux dessous qui viennent après - j'ai dit sur la même ligne - j'ai probablement tout à l'heure fait une erreur en disant qu'elles ne sont pas sur la même ligne, c'est un lapsus.

L'énigme de l'écriture, de l'écriture en tant que mise à plat, est là: c'est qu'aussi bien, à tracer ce qui est essentiellement de l'ordre de l'imaginable, à savoir cette projection dans l'espace, c'est encore une écriture -152-

que je fais, à savoir ce qui est énonçable, énonçable de cet algorithme, ici le plus simple, à savoir une succession.

Ce coinçage, à savoir qu'à l'imaginer, vous retrouvez l'idée de la norme, que la norme est imaginable dès qu'il y a support d'image, et que là nous sommes toujours amenés à en privilégier une, une imagination de ce qui fait bonne forme; curieuse rechute, pourquoi la forme est-elle dite « bonne » ? Car, après tout, pourquoi ne l'aurait-on pas appelée, simplement, pour ce qu'elle est, à savoir « belle » ? Nous reglisons, avec l'antique calòs cágathós dans cette ambiguïté, qui elle, s'avoue à cette date, à la date où c'était ainsi que les Grecs s'exprimaient, et qu'en fin de compte, ce qu'on retrouve toujours, c'est le titre de noblesse, l'ancienneté de la famille, ce qui, comme vous le savez, est pour le généalogiste, toujours trouvable, pour n'importe quel imbécile et donc aussi pour n'importe quelle imbécillité.

je ne vois pas pourquoi je m'empêcherais d'imaginer quoi que ce soit, si cette imagination est la bonne, et ce que j'avance, c'est que la bonne, elle ne se certifie que de pouvoir se démontrer, se démontrer au Symbolique, ce qui veut dire à l'intituler Symbolique, à une certaine démantibulation de la langue, en tant qu'elle fait accéder à quoi? à l'inconscient.

L'imaginaire n'en reste pas moins ce qu'il est, à savoir d'or, et ceci est à entendre qu'il dort. Il dort, si je puis dire, au naturel. Ceci dans la mesure où je ne le réveille pas spécialement, sur le point des éthiques précédentes. Trop soucieux que je suis, de celle, de cette éthique, nommément, avec quoi je voudrais rompre, celle du Bien, précisément. Mais comment faire si réveiller, c'est, dans l'occasion, rendormir, si dans l'Imaginaire, il y a quelque chose qui nécessite le sujet à dormir?

Rêver, n'a pas seulement, dans *lalangue*, *lalangue* dont je me sers, cette étonnante propriété de structurer le réveil. Il structure aussi la révolution, et la révolution, si nous l'entendons bien, ça va plus fort que le rêve. Quelquefois, c'est le rendormissement, mais cataleptique. Il faudrait arriver à ce que je promeuve, que) e fasse entrer pour vous dans vos cogitations ceci, ceci que l'Imaginaire, est la prévalence donnée à un besoin du corps, qui est de dormir. Ce n'est pas que le corps, le corps de l'être parlant, ait plus besoin de sommeil que les autres animaux, sans que nous sachions d'ailleurs toujours en donner le signe, que les autres

animaux qui, eux, fonctionnent avec le sommeil. La fonction de sommeil, d'hypnose, chez l'être parlant, ne prend cette prévalence, dont j'ai parlé pour l'identifier à l'Imaginaire même, ne prend cette prévalence que de l'effet de cette nodalité, de cette nodalité qui ne noue, ne noue le Symbolique à l'Imaginaire - mais aussi bien vous pourriez là mettre n'importe quel autre couple des trois - ne les noue que de l'instance, l'instance du trois en tant que je la fais celle du Réel.

Si donc je vous réveille, à l'endroit de ce dont tout de même notre antique calos cagathos nous permet de dater la formule dans le Souverain Bien d'Aristote; quand j'ai fait *l'Éthique de la psychanalyse*, c'est à *l'Éthique à Nicomaque* que je me suis référé, référé comme départ, mais je me suis gardé là-dessus de réveiller, car si je réveille à l'imaginaire manifeste de ce Souverain Bien, que ne vont-ils pas rêver ? Non pas qu'il n'y a pas de Bien, ce qui les entraînerait un tout petit peu trop loin pour leur bien-être, mais qu'il n'y a pas de souverain, moyennant quoi, le souverain effectif, celui qui sait user du nœud, trouve son affaire parce que c'est par là, parce que c'est par là que le sommeil se fait désirer à ceux, assez à ceux, pour qu'il rencontre chez eux la complicité du rêve, à savoir le désir que ça continue à bien dormir. Il convient donc que tout énoncé se garde justement en ce qu'il rêve-olutionne de maintenir le règne de ce à quoi il réveille.

Petite parenthèse, puisque aussi bien cela n'est pas aisé à comprendre, comme motif de ce discours dans lequel je me trouve pris, du fait d'en être le sujet de par mon expérience, l'expérience dite analytique.

Bien sûr, y a-t-il ceux qui, pour ce que cette expérience, ils ne la mettent pas au pied du mur, ils ne s'y exposent pas comme telle, ont tout de même soupçon de quelque chose qui les démange. Les simplement démangés n'ont pas beaucoup d'imagination. Quand ils flairent quelque chose des suites de mon discours, ils dégottent quelque trait biographique, par exemple ceci : que j'ai fréquenté les surréalistes, et que mon discours en porte la trace. Il est tout de même curieux qu'avec lesdits surréalistes, je n'ai jamais collaboré. Si j'avais dit ce que je pensais, à savoir qu'avec le langage, le veux dire, en s'en servant, ce qu'ils démolissaient, c'était l'Imaginaire, qu'est-ce que je n'aurais pas produit ! Je les aurais peut-être réveillés. Réveillés simplement en sursaut à ceci, que je me serais trouvé bel et bien dire, c'est que de l'un à l'autre de

l'Imaginaire au Symbolique dont justement ils ne soupçonnaient pas l'existence, ils rétablissaient l'ordre.

Est-ce que je peux vous faire entendre que le sort de l'être parlant, c'est qu'il ne peut dire, qu'il ne peut même pas dire : « J'ai bien dormi », c'est-à-dire du sommeil profond, « j'ai bien dormi de telle heure à telle heure », pour la simple raison qu'il n'en sait rien, ses rêves encadrant ce sommeil profond ayant consisté dans le désir de dormir. C'est seulement à l'extérieur, à savoir lui soumis à l'observation d'un électroencéphalogramme, par exemple, que peut se dire, qu'effectivement de telle heure à telle heure, le sommeil était profond, c'est-à-dire pas habité de rêves, ces rêves dont je dis qu'ils sont le tissu de l'Imaginaire, qu'ils sont le tissu de l'Imaginaire en tant que c'est d'être pris dans le nœud, ce Réel, que son besoin, son besoin principal devient cette fonction élue : la fonction de dormir.

Ce passage de l'Imaginaire au crible du Symbolique, suffit-il à donner, à l'énoncer le premier, celui de l'Imaginaire, le tampon « bon », « bon pour le service ». Le service de quoi ? Je ne crois pas forcer la note en posant cette question, puisqu'il faut bien le dire, personne n'a jamais approché cette question sans soulever par quelque bout une idée de souveraineté, c'est-à-dire de subordination. C'est vrai que le Bien ne peut être dit que souverain. Est-ce que vous ne sentez pas que c'est là que se dénonce quelque chose comme une infirmité - je fais appel à ceux qui, justement, ont l'Imaginaire éveillé - à condition que ça ne supporte chez eux aucun espoir, car il est tout à fait entendu que je ne dis, moi, rien de tel, mais que je ne dis pas le contraire non plus : à savoir que le Bien est souverain. De sorte que ledit Imaginaire, mon dire de nos jours y opère, certes, mais que ce n'est pas par là qu'il l'attaque, il dit seulement que l'Imaginaire, c'est ce par quoi le corps cesse de rien dire qui vaille de s'écrire autrement que : « J'ai dormi de telle heure à telle heure ».

Tout ça ne change rien au fait que ça démange. La vérité démange, même ceux que, sans trop y croire, j'appelle les canailles, parce que, en fin de compte, il suffit que la vérité démange pour que ça touche au vrai par quelque biais. Dites n'importe quoi, ça touchera toujours au vrai. Si ça ne touche pas au vôtre, pourquoi ça ne toucherait-il pas au mien ? Voilà le principe du discours analytique, et c'est en cela que j'ai dit quelque part - et à quelqu'un qui a fait, ma foi, un fort joli petit bouquin sur le trans-

fert, c'est le nommé Michel Neyraut - en quoi je lui ai dit que, commencer comme il le fait par ce qu'il appelle le « contre-transfert », si par là il veut dire en quoi la vérité touche l'analyste lui-même, il est sûrement dans la bonne voie, puisque après tout, c'est là que le vrai prend son importance primaire, et que, comme je l'ai fait remarquer depuis longtemps, il n'y a qu'un transfert, c'est celui de l'analyste, puisque après tout c'est lui qui est le sujet supposé au savoir. Il devrait bien savoir à quoi s'en tenir là-dessus, sur son rapport au savoir, jusqu'où il est régi par la structure inconsciente qui l'en sépare, de ce savoir, qui l'en sépare bien qu'en sachant un bout, et je le souligne, autant par l'épreuve qu'il en a faite dans sa propre analyse que parce que mon dire peut lui en porter. Est-ce à dire, est-ce à dire que le transfert, ce soit l'entrée de la vérité ? C'est l'entrée de quelque chose qui est la vérité, mais la vérité dont justement le transfert est la découverte, la vérité de l'amour.

La chose est notable, le savoir de l'inconscient, le savoir de l'inconscient s'est révélé, s'est construit, c'est bien le prix de ce petit livre, c'est son seul prix d'ailleurs, mais ça vaut qu'on l'achète, la vérité de l'inconscient, c'est-à-dire la révélation de l'inconscient comme savoir, cette révélation de l'inconscient s'est faite de façon telle que la vérité de l'amour, à savoir le transfert, n'y a fait qu'irruption. Elle est venue en second. Et on n'a jamais bien su l'y faire rentrer, si ce n'est sous la forme du malentendu, de la chose imprévue, de la chose dont on ne sait que faire, si ce n'est de dire qu'il faille la réduire, voire même la liquider. Cette remarque à elle toute seule justifie qu'un petit livre sache le faire valoir, car aussi bien faut-il se pénétrer de ceci, que de l'expérience, de l'expérience analytique, le transfert, c'est ce qu'elle expulse, c'est ce qu'elle ne peut supporter qu'à en avoir de forts maux d'estomac.

L'amour, s'il passe ici par cet étroit défilé de ce qui le cause, et de ce fait révèle ce qu'il en est de sa véritable nature, voilà, voilà-t-il pas qui vaille qu'on en répète la question ? Car il est difficile de ne pas avouer que l'amour ça tient une place, même si jusqu'ici on en a été réduit à, comme on dit, lui rendre ses devoirs. Avec l'amour, on s'acquitte, on lui verse une obole, enfin, on tente de tous les moyens, de lui permettre de s'éloigner, de se tenir pour satisfait.

Comment donc l'aborder ? J'ai promis à Rome, pour je ne sais plus quel jour, de faire une conférence sur l'amour et la logique. C'est bien en

la préparant que je me suis aperçu de l'énormité, en somme, de ce que supporte mon discours, car il n'y a à peu près rien qui m'ait paru dans le passé en rendre compte si peu que ce soit. C'est là que je m'aperçois qu'en fin de compte, ce n'est pas pour rien que Freud, dans ce que je citais la dernière fois, à savoir l'intitulé de la *Psychologie dite justement des masses et l'Analyse du Moi*, en signalant que l'identification, là, il la confronte à l'amour, et ce sans le moindre succès, pour essayer de rendre passable que l'amour participe en quoi que ce soit de l'identification.

Simplement, là, s'indique que l'amour a affaire à ce que j'ai isolé du titre du Nom du père. C'est bien étrange. Le nom du père auquel j'ai fait tout à l'heure l'allusion ironique qu'on sait, à savoir qu'il aurait rapport à l'ancienneté de la famille, qu'est-ce que ça peut être ? Qu'est-ce que là-dessus l'Œdipe, ledit Œdipe, nous apprend ?

Eh bien, je ne pense pas que ça puisse s'aborder de front. C'est pourquoi, dans ce que j'ai projeté aujourd'hui de vous dire, ceci sans doute au titre d'expérience qui m'avait moi-même fatigué, je voudrais vous montrer comme se monnaie ce nom, ce nom qu'en, qu'en peu de cas, nous ne voyons pas au moins refoulé. Il ne suffit pas, pour porter ce nom, que celle de qui s'incarne l'Autre, l'Autre comme tel, l'Autre avec un grand A, celle dis-je, de qui l'Autre s'incarne, ne fait que s'incarner, d'ailleurs, incarne la voix, à savoir la mère, la mère parle, la mère par laquelle la parole se transmet, la mère, il faut bien le dire, en est réduite, ce nom, à le traduire par un non, justement, le non que dit le père, ce qui nous introduit au fondement de la négation - est-ce que c'est la même négation qui fait cercle dans un monde, qui à définir quelque essence, essence de nature universelle, soit ce qui se supporte du tout - justement rejette, rejette quoi ? - hors du tout, mené de ce fait à la fiction d'un complément au tout, et fait à tout homme répondre: de ce fait [...] ce qui est non-homme, est-ce qu'on ne sent pas qu'il y a une béance de ce non logique au dire-non ? Au dire-non propositionnel, dirais-je, pour le supporter. À savoir ce que je fais fonctionner, dans mes schèmes de l'identification sexuelle, c'est à savoir que tout homme ne peut s'avouer dans sa jouissance, c'est-à-dire dans son essence, phallique pour l'appeler par son nom, que tout homme ne parvient qu'à se fonder sur cette exception de quelque chose, le père, en tant que propositionnellement, il dit non à cette essence. Le défilé, le défilé du signifiant par quoi passe à

l'exercice de quelque chose qui est l'amour, c'est très précisément ce nom du père, ce nom du père qui n'est non (n, o, n) qu'au niveau du dire, et qui se monnaie par la voix de la mère dans le dire-non d'un certain nombre d'interdictions, ceci dans le cas, dans le cas heureux, celui où la mère veut bien, de sa petite tête, enfin proférer quelques nutations.

Il y a quelque chose dont je voudrais désigner l'incidence. Parce que c'est le biais d'un moment qui est celui que nous vivons dans l'histoire. Il y a une histoire, quoique ce ne soit pas forcément celle qu'on croit, ce que nous vivons est très précisément ceci : que curieusement, la perte, la perte de ce qui se supporterait de la dimension de l'amour, si c'est bien celle non pas que je dis, je ne peux la dire, je ne peux pas la dire, à ce nom du père se substitue une fonction qui n'est autre que celle du nommer-à. Être nommé-à quelque chose, voilà ce qui point dans un ordre qui se trouve effectivement se substituer au nom du père. À ceci près qu'ici, la mère suffit généralement à elle toute seule à en désigner le projet, à en faire la trace, à en indiquer le chemin.

Si le désir de l'homme, je l'ai défini pour être le désir de l'Autre, c'est bien là que ça se désigne dans l'expérience. Et même dans les cas où, comme ça, par hasard, enfin, il se trouve que par un accident elle n'est plus là, c'est quand même elle, elle, son désir, qui désigne à son moutard ce projet qui s'exprime par le nommer-à. Être nommé-à quelque chose, voilà ce qui, pour nous, à ce point de l'histoire où nous sommes, se trouve préférer - je veux dire effectivement préférer, passer avant - ce qu'il en est du nom du père.

Il est tout à fait étrange que là, le social prenne une prévalence de nœud, et qui littéralement fait la trame de tant d'existences, c'est qu'il détient ce pouvoir du nommer-à au point qu'après tout, s'en restitue un ordre, un ordre qui est de fer. Qu'est-ce que cette trace, cette trace désigne, comme retour du nom du père dans le Réel, en tant précisément que le nom du père est *verworfen*, forclos, rejeté, et qu'à ce titre il désigne si cette forclusion dont j'ai dit qu'elle est le principe de la folie même, est-ce que ce nommer-à n'est pas, est-ce que ce nommer-à n'est pas le signe d'une dégénérescence catastrophique ?

Pour l'expliquer, il faut, il faut que je donne plein sens à ce que j'ai désigné du terme tel que de l'écris de l'existence. Si quelque chose eksiste à quelque chose, c'est très précisément de n'y être pas couplé, d'en

être troisé, si vous me permettez ce néologisme. La forme du nœud, puisque aussi bien le nœud n'est rien de plus que cette forme, c'est-à-dire imaginable, est-ce que ce n'est pas là que l'imaginable se désigne de ne pouvoir être pensé ? Pensé, c'est-à-dire mis en ordre, enraciné non pas seulement dans l'impossible, mais dans l'impossible en tant que démontré comme tel; rien n'est démontré par ce nœud, mais seulement montré. Montrer ce que veut dire l'ek-sistence, d'un rond de ficelle pour me faire comprendre, un rond de ficelle en tant que ce n'est que sur lui que repose le nœud de ce qui autrement reste fou. L'explication ne mordant pas sur l'inexplicable.

Est-ce que ce n'est pas là que nous devons chercher dans ce qui nous possède, nous possède comme sujet, qui n'est rien d'autre qu'un désir, et qui plus est désir de l'Autre, désir par quoi nous sommes d'origine aliénés, est-ce que ce n'est pas là que doit porter - à savoir dans ce phénomène, cette apparition à notre expérience, que comme sujets, ce n'est pas seulement de n'avoir nulle essence, sinon d'être coincés, squeezés dans un certain nœud, mais aussi bien comme sujet, sujet supposé de ce que squeeze ce nœud - comme sujet ce n'est pas seulement l'essence qui nous manque, à savoir l'être, c'est aussi bien que nous ek-siste tout ce qui fait nœud. Mais dire que cela nous ek-siste ne veut pas dire que pour autant nous y existions d'aucune façon. C'est dans le nœud même que réside tout ce qui pour nous n'est en fin de compte que pathétique, ce que Kant a repoussé comme à l'avance de notre éthique, à savoir de ce que rien dont nous pâtissons ne puisse d'aucune façon nous diriger vers notre bien, c'est là quelque chose qu'il faut entendre on ne sait comment, comme un prodrome, comme un prodrome j'ose le dire, et c'est en cela que j'ai écrit une fois *Kant avec Sade*, comme un prodrome de ce qui fait effectivement notre passion, à savoir que nous n'avons plus aucune espèce, aucune espèce d'idée de ce qui pour nous tracerait la voie du Bien.

Au moment où cette voie expire, au moment où Kant fait le geste de ce mince recours, de cette liaison infime avec ce qu'Aristote a instauré comme l'ordre du monde, les arguments qu'il avance, quels sont-ils? Pour faire sentir la dimension de ce qui est le devoir, qu'avance-t-il ? Ce qu'il avance, c'est prétendument qu'un amoureux près d'obtenir le succès de sa jouissance y regardera à deux fois si, devant la porte de sa maîtresse, le gibet est déjà dressé auquel on l'attachera; et d'opposer à cela

que bien entendu personne ne se risquera jamais à pareil truc, alors qu'il est tout à fait au contraire évident que n'importe qui est capable de le faire, s'il en veut, simplement. Alors, qu'est-ce qu'il oppose à ça ? C'est que - comme si c'était là le signe d'une supériorité - c'est que sommé par le tyran de diffamer un autre sujet, quelqu'un y regardera à deux fois avant de porter un faux témoignage.

À quoi dans mon texte, *Kant avec Sade* - car j'ai écrit des choses très bien, des choses auxquelles personne ne comprend rien, bien sûr, mais c'est simplement parce qu'ils sont sourds - à quoi j'ai opposé : mais si pour désigner à la main du tyran celui que le tyran désire atteindre il suffisait non pas d'un faux, mais d'un vrai témoignage! Ce qui suffit bien sûr à foutre tous les systèmes par terre pour la raison que la vérité, la vérité est toujours pour le tyran. C'est toujours vrai que le tyran, on ne peut pas le supporter, et par conséquent, celui que le tyran veut atteindre, il a déjà ses raisons pour ça, ce qu'il lui faut, c'est un semblant de vérité. Le biais, le biais, par où ici Kant fait la fente, ce biais n'est pas bon, d'où il résulte la formule qui se dégage simplement de ces deux termes entre quoi Kant fait la rentrée de la raison pratique, c'est-à-dire du devoir moral, c'est que l'essence, l'essence de ce dont il s'agit dans le bien, c'est que le corps force sa jouissance, à savoir la réprime, et simplement, ceci au nom de la mort, de la mort de soi ou de la mort de quelqu'un d'autre, dans l'occasion, celui qu'il songera à épargner, mais cette formule une fois serrée, est-ce que cela ne réduit pas le Bien à sa juste portée, est-ce que hors ces termes, ces termes dont se font les trois, les trois du Réel, en tant que le Réel lui-même est trois, à savoir la jouissance, le corps, la mort, en tant qu'ils sont noués, qu'ils sont noués seulement, bien entendu, par cette impasse invérifiable du sexe, c'est bien là que se véhicule la porte de ce discours nouveau venu dont ce n'est pas rien que quelque chose l'ait nécessité, le discours analytique dont vous me permettrez de prendre le relais le 9 mai, le 9 mai deuxième mardi, et non pas ensuite le troisième, mais le quatrième, le quatrième, qui ne sera pas donc celui d'après Pâques, le 16 avril, mais celui du 23...

Le 9 avril, pas mai, avril!

160

LEÇON XI, 9 AVRIL 1974

Bon, aujourd'hui... - qu'est-ce qu'il y a? - aujourd'hui, pour des raisons, comme ça, de choix personnel, je vais partir d'une question, question bien sûr que je me pose, de croire au moins que la réponse est là - c'est un bateau, vous le savez - et cette question c'est : qu'est-ce que, qu'est-ce que Lacan, ici présent, a inventé ? Vous savez que ce mot « inventé », je l'ai mis en avant, je l'ai fait reconnaître, si je puis dire, par vous, apparemment tout au moins, de le lier à ce qui le nécessite, c'est-à-dire le savoir. Le savoir s'invente, ai-je dit, ce dont me semble assez bien témoigner l'histoire de la science. Alors, qu'est-ce que j'ai inventé, moi ? Ça ne veut pas dire du tout que, que je fasse partie de l'histoire de la science, parce que mon départ est autre, qu'il est celui de l'expérience analytique.

Quoi? Je répondrai, puisqu'il est entendu que j'ai déjà la réponse - je répondrai, comme ça, pour mettre les choses en train : l'objet petit a. C'est évident que je ne peux pas ajouter l'objet petit a par exemple. Ça, ça se touche tout de suite. C'est pas entre autres, que j'ai inventé l'objet petit a, entre autres machins, comme certains s'imaginent. Parce que l'objet petit a est

-161

solidaire, est solidaire tout au moins au départ, du graphe, vous savez peut-être ce que c'est, j'en suis même pas sûr, mais enfin c'est un truc qui a une forme comme ça, avec deux machins qui traversent, là, et puis en plus, ça : je dis ça, parce que au point où nous en sommes c'est nécessaire. Du graphe, donc, dont il est une détermination, et, nommément au point où la question se pose : qu'est-ce que c'est que le désir, si le désir est le désir de l'Autre ? Enfin, c'est là que c'est sorti. Ça ne veut pas dire bien sûr, qu'il ne soit pas ailleurs. Il est ailleurs aussi, il est aussi dans le schéma dit schéma L et puis il est aussi dans les quadripode des discours à quoi j'ai cru devoir faire place, enfin, il y a quelques années. Et puis, qui sait, peut-être est-il question qu'il vienne se mettre à la place du x dans les déjà célèbres formules quantiques que j'appellerai aujourd'hui comme ça parce que en me réveillant ce matin j'ai écrit quelques notes, que j'appellerai de la sexuation. Et pendant que j'y étais, en prenant ces notes, il m'est surgi ceci, ceci qui, dont c'est curieux, enfin, que je n'entende jamais les échos, n'est-ce pas, j'ai évidemment, même, même à Rome où j'ai été faire un petit tour, on a entendu parler de ces formules quantiques, ce qui prouve déjà une assez bonne diffusion. Et on m'a posé des questions, à savoir si les formules quantiques, parce qu'elles sont quatre, pourraient bien se situer quelque part d'une façon qui, qui aurait des correspondances avec les formules des quatre discours. C'est... c'est pas forcément infécond, puisque ce que j'évoque, enfin, c'est que le petit a vienne à la place des x des formules que j'appelle « formules quantiques de la sexuation », est-ce que j'ai besoin de les réécrire, ce n'est sûrement pas inutile, j'évoque ceci, c'est que c'est celles qui se marquent de $\hat{B}x$. $\hat{1}x$ à gauche, et qui se continuent par quatre autres formules qui sont comme ça en carré, bon.

Il aurait pu m'en revenir quelque chose si bien sûr ça ne demandait pas un peu de peine; mais s'il est quelque chose que je voudrais vous faire remarquer, c'est que ces formules dites quantiques de la sexuation -162-

pourraient s'exprimer autrement, et ça permettrait peut-être d'avancer. je vais vous en donner ce qui s'en implique. Ça pourrait se dire comme ça : « l'être sexué ne s'autorise que de lui-même ». C'est en ce sens que, qu'il a le choix, je veux dire que ce à quoi on se limite, enfin, pour les classer mâle ou féminin, dans l'état civil, enfin, ça, ça n'empêche pas qu'il a le choix. Ça, bien sûr, tout le monde le sait. Il ne s'autorise que de lui-même - j'ajouterai : « et de quelques autres ».

Quel est le statut de ces autres, dans l'occasion, si ce n'est que c'est quelque part, je ne dis pas au lieu de l'Autre, c'est quelque part qu'il s'agit de bien situer, savoir où ça s'écrit, où ça s'écrit, mes formules quantiques de la sexuation. Parce que je dirai même ceci, je vais assez loin : si je ne les avais pas écrites, est-ce que ça serait aussi vrai que l'être sexué ne s'autorise que de lui-même?

Ça paraît difficile de le contester, étant donné qu'on n'a pas attendu que j'écrive les formules, les formules quantiques de la sexuation pour qu'il y ait, enfin, une sérieuse lampée de gens qu'on épingle de... comme on peut, enfin, qu'on épingle de l'homosexualité. Ni d'un côté ni de l'autre. Ce serait donc incontestablement vrai, si ce n'est que, chose curieuse, enfin, il semble, qu'encore que ça se soit étalé depuis le commencement des siècles, qu'on ait mis un bout de temps justement à l'épingler de ces termes comme par hasard impropres, de ces termes d'« homosexuel » par exemple. C'est curieux que, que je puisse les dire impropres, enfin, c'est impropre tout à fait, comme nomination. Bien avant, on n'avait pas ces termes-là, enfin, on appelait ça, par exemple - enfin, pour un côté, et le fait qu'on les distinguât d'une façon sérieuse jusqu'à leur donner une place différente sur la carte géographique est déjà suffisamment indicatif, on appelait ça pour un côté des sodomites

« *Sumus enim sodomitae* », écrivait un prince qui, je crois était lui-même de la famille des Condé : « *Sumus enim sodomitae igne tantum perituri* ». Il disait ça pour rassurer ses compagnons au moment où ils traversaient une rivière : il ne peut rien nous arriver, on ne va pas se noyer puisque nous sommes *igne tantum perituri*, on ne doit périr que par le feu, donc on est à l'abri. Bon.

En attendant, est-ce qu'il n'aurait pas pu venir à l'idée dans mon École que c'est ça qui équilibre mon dire que l'analyste ne s'autorise que de lui-même ? Ça ne veut pas dire pour autant qu'il soit tout seul à le déci-

der, comme je viens de vous le faire remarquer, de vous le faire remarquer pour ce qui est de l'être sexué. Je dirai même plus, enfin, ce que j'ai écrit dans les formules implique au moins que, pour faire l'homme, il faut qu'au moins quelque part soit écrite la formule quantique que je viens là d'écrire, et qu'il existe - c'est une écriture - qu'il existe, cet x qui dit que n'est pas vrai, que n'est pas vrai, comme fondement d'exception, que n'est pas vrai que (Dx à savoir que ce qui supporte dans l'écriture la fonction propositionnelle où nous pouvons écrire ce qu'il en est de ce choix de l'être sexué, qu'il n'est pas vrai qu'elle tienne, qu'elle tienne toujours, que même la condition pour que le choix puisse en être fait au positif, c'est-à-dire qu'il y ait de l'homme, c'est qu'il y ait quelque part de la castration.

Si je dis donc que l'analyste ne s'autorise que de lui-même, ce qui est quelque chose, enfin, de tellement accablant, enfin, à y penser, que si l'analyste est quelque chose qui est sur le mode de la... d'être nommé-à, à l'analyse, si je puis dire, à l'analyse sous cette forme qui veut dire, enfin membre associé, membre titulaire, membre je ne sais pas quoi; tout ce que j'ai essayé comme ça dont j'ai essayé de faire rire dans un petit article en y marquant l'échelon de ce que j'ai appelé les Suffisances, les Petits Souliers, voire les Béatitudes, être nommé à la Béatitude, est-ce que ce n'est pas quelque chose en soi qui peut un peu faire rire ? Ça a fait rire, mais, mais pas très, parce que dans ce temps, quand j'ai écrit ça, ça n'intéressait que les spécialistes, qui eux, ne riaient guère, bien sûr, parce qu'ils étaient dans le système.

Mais ça impliquerait quand même que cette formule que j'ai faite dans une certaine Proposition tout à fait axiale, que cette formule reçoive les quelques compléments, les quelques compléments qu'implique que si, assurément on ne peut pas être nommé à la psychanalyse, ça ne veut pas dire que n'importe qui puisse rentrer là-dedans comme un rhinocéros dans la porcelaine, c'est-à-dire sans tenir compte de ceci, c'est qu'il faudrait bien que s'inscrive, que s'inscrive ce dont moi j'attends que ça vienne à s'inscrire, parce que c'est pas comme quand j'invente, comme quand j'invente ce qui préside au choix de l'être sexué, là, je peux pas inventer, je peux pas inventer pour une raison que, qu'un groupe, qu'un groupe c'est réel. Et même c'est un Réel que je ne peux pas inventer de ce fait que c'est un Réel nouvellement émergé. Puisque tant qu'il n'y avait pas

de discours analytique, il n'y avait pas du psychanalyste. C'est pour ça que j'ai énoncé qu'il y a du psychanalyste, dont par exemple, moi, j'étais le témoignage, mais ça ne peut pas vouloir dire pour autant qu'il y a un psychanalyste. C'est une visée proprement hystérique que de dire qu'il y en a au moins un, par exemple; je ne suis pas du tout sur cette pente, n'étant pas de nature dans la position de l'hystérique. Je ne suis pas Socrate, par exemple. Où je me situe, enfin, nous verrons ça éventuellement, pourquoi pas, enfin, mais pour aujourd'hui je n'ai pas besoin d'en dire plus long.

Donc, il y a des choses, il y a des choses au niveau de ce qui émerge de réel, sous la forme d'un fonctionnement différent, de quoi? de ce qu'il en est en fin de compte des lettres, parce que les lettres, les lettres c'est de ça qu'il s'agit, c'est ça que j'ai voulu produire dans mes quadripodes, il peut y avoir une façon dont un certain lien s'établit dans un groupe, il peut y avoir quelque chose de nouveau et qui ne consiste qu'en une certaine redistribution des lettres. Ça je peux l'inventer.

Mais la façon de donner suite à ce nouvel arrangement de lettres pour en épingler un discours, ça suppose, ça suppose une suite, justement, et pourquoi pas, comme on me l'a demandé, demandé à Rome, quand on m'a posé la question de savoir quelle était la liaison des quatre formules quantiques dites de la sexuation, quelle était leur liaison avec la formule - c'est de celle-là qu'il s'agit - la formule du discours analytique telle que j'ai cru devoir d'abord l'avancer. Les brancher, ça serait en donner ce développement qui ferait dans une école, la mienne pourquoi pas, avec un peu de chance, que dans une école s'articulerait cette fonction dont le choix de l'analyste, le choix de l'être, ne peut que dépendre. Car tout en ne s'autorisant que de lui-même, il ne peut par là que s'autoriser d'autres aussi. Je m'en réduis à ce minimum parce que, précisément, j'attends que quelque chose s'invente, s'invente du groupe sans regliser dans la vieille ornière, celle dont il résulte qu'en raison de vieilles habitudes contre lesquelles après tout on est si peu prémuni que ce sont elles qui font la base du discours dit universitaire, qu'on est nommé-à, à un titre.

Ceci nous pousse, nous pousse parce que je choisis d'y être poussé - mais vous pousse en même temps puisque vous m'écoutez - à tenter de préciser la liaison qu'il y a entre ce que j'appelle l'inventer du savoir, et

ce qui s'écrit. Il est tout à fait clair qu'il y a un lien, il s'agirait, ce lien, de le préciser. Autrement dit, ce qui se touche du doigt, s'apercevoir, se poser la question : où se situe, où se situe l'écriture ? C'est bien ce dont j'essaie de vous donner depuis longtemps l'indication, en substituant, ce que j'ai fait très tôt, en subs... glissant, si je puis dire, dans l'énoncé que j'ai tenté de donner de *Fonction et Champ de la parole et du langage*, je n'ai quand même pas intitulé un certain article, comme ça, un écrit pivot, je ne l'ai pas intitulé « L'instance du signifiant dans l'inconscient », je l'ai intitulé *L'Instance de la lettre* et c'est autour de lettres, comme vous vous souvenez peut-être un peu, enfin, comme ça, dans la brume, que S, S_i, S_Z, etc., sur s, sur petit s, enfin, c'est tout ce que, tout ceci impliquant une certaine relation que j'ai épinglée de la métaphore, une autre de la métonymie, c'est autour de ça que j'ai fait tourner un certain nombre de propositions qui peuvent être considérées comme un forçage, je veux dire de donner une certaine instance non pas de la lettre, mais de la linguistique, mais je vous fais remarquer que la linguistique ne procède pas autrement que les autres sciences, c'est-à-dire qu'elle ne procède que de l'instance de la lettre, d'où l'instance de la linguistique, passant par la lettre, enfin, pour proposer quelques remarques à ceux qui pratiquent l'analyse.

Ça n'empêche pas que bien sûr, parce que je croyais qu'avec le temps, enfin, n'est-ce pas, il y a ces surréalistes, n'est-ce pas, dont on me tanne, enfin, quand on veut écrire sur moi des articles, ces surréalistes, j'en connaissais un qui survivait alors, c'était Tristan Tzara, je lui ai refilé *L'Instance de la lettre* bien sûr, ça ne lui a fait ni chaud ni froid, pourquoi ? parce que c'est bien là ce qui démontre ce que je vous faisais remarquer - vous l'avez peut-être entendu - à mon dernier séminaire, ce que je vous ai fait remarquer, c'est à savoir qu'en fin de compte, avec tout ce chambard, n'est-ce pas, ils ne savaient pas très bien ce qu'ils faisaient.

Mais ça, c'est, ça tient du fait qu'en somme, ils étaient poètes, et comme l'a fait remarquer depuis longtemps Platon, il n'est pas du tout forcé, il est même préférable que le poète ne sache pas ce qu'il fait. C'est ce qui, c'est ce qui donne, c'est ce qui donne à ce qu'il fait sa valeur primordiale. Et devant quoi il n'y a vraiment, il n'y a vraiment qu'à courber la tête, je veux dire que si on peut faire une certaine analogie, enfin une certaine homologie, disons - mais avec pour le mot « homo » ce

sens approximatif qui est celui que je vous ai déjà souligné tout à l'heure - une certaine homologie entre, entre ce qu'on a comme oeuvres, œuvres de l'art, et ce que nous recueillons dans l'expérience analytique.

Interpréter l'art, c'est ce que Freud a toujours écarté, toujours répudié, ce qu'on appelle, ce qu'on appelle psychanalyse de l'art, enfin, c'est encore plus à écarter que la fameuse psychologie de l'art qui est une notion délirante. De l'art, nous avons à prendre de la graine. À prendre de la graine, à prendre de la graine pour autre chose, c'est-à-dire, pour nous, en faire ce tiers qui n'est pas encore classé, en faire ce quelque chose qui est, qui est accoté à la science, d'une part, qui prend de la graine de l'art de l'autre, et j'irai même plus loin, qui ne peut le faire que dans l'attente de devoir à la fin donner sa langue au chat.

Ce dont témoigne pour nous l'expérience analytique, c'est que nous avons affaire, je dirais à des vérités indomptables, à des vérités indomptables que nous... dont nous avons à témoigner, pourtant, comme telles, est-ce que ce sont les seules qui peuvent nous permettre de définir comment, dans la science, ce qu'il en est du savoir, du savoir inconscient, comment, dans la science, ceci peut constituer ce que j'appellerai un bord, c'est-à-dire ce dont la science même, comme telle, est, faute d'un meilleur mot, je dirai structurée. Si ce que j'avance pour vous répond à quelque chose, je veux dire que vous m'avez assez attendu avant de ce que j'énonce de ce qu'il n'y a pas de rapport sexuel, c'est ça que ça veut dire.

Là encore je souligne que ça ne va pas jusqu'à dire que le peu de Réel que nous savons, qui se réduit au nombre, que le peu de Réel que nous savons, s'il est si peu, ça tient au fameux trou, au fait qu'au centre il y a ce *topos*, qu'on ne peut que boucher; qu'on ne peut que boucher avec quoi ? avec l'Imaginaire, mais ça ne veut pas dire pour autant que l'objet petit a, ce soit de l'Imaginaire. Il est un fait que ça s' imagine, ça s' imagine avec ce qu'on peut, à savoir avec ce qui se suce, ce qui se chie, ce qui fait le regard, ce qui dompte le regard, et puis, et puis la voix. Les deux derniers dans le nombre, en tout cas sûrement le dernier, c'est moi qui l'ai ajouté à la liste, en tant que ça s' imagine.

Mais le fait que ça s' imagine n'ôte rien de la portée de l'objet petit a en tant que *topos*, je veux dire, en tant que ce qui se *squeeze* pour en donner l'image, rien de plus ai-je fait, pour en donner l'image qui n'a qu'un avantage, c'est que c'est une image écrite, celle que j'ai donnée

dans le nœud borroméen. L'objet petit a c'est là que ça se noue. Il y a donc deux faces, ici, à l'objet a, une face qui est aussi réelle que possible, seulement de ce fait que ça s'écrit. Vous voyez ce que j'essaye de faire, là, j'essaye de vous situer l'écrit, et ça va loin d'avancer ça, comme ce bord du Réel, situé sur ce bord.

Pour, parce qu'il faut bien, enfin, vous donner d'autre pâture que cette abstraction, comme vous diriez, car justement ce qui est là sensible, c'est que ça n'est pas de l'abstraction. C'est dur comme fer. C'est pas parce qu'une chose n'est pas succulente qu'elle est abstraite. Il est évidemment amusant que j'éprouve là le besoin, pour vous, le désir de l'homme étant le désir de l'Autre, que j'éprouve là le besoin pour vous d'avoir une petite scansion rigolarde, pour vous faire remarquer que c'est amusant, enfin, une chose, un petit échantillon anecdotique que je vais vous donner, n'est-ce pas. C'est assez curieux, par exemple, que le savoir, en tant qu'il s'invente, ça se passe comme ça, comme je vais vous dire: quand Galilée a aperçu, enfin, certaines de ses inventions, enfin, qui bouleversaient tout à fait le savoir concernant le Réel céleste, il a pris soin de le noter, sous la forme suivante. Il a envoyé à quelques personnes un certain nombre de distiques latins, pas plus, deux vers, dans lesquels, par lesquels il pouvait en quelque sorte prendre date, et en prenant un certain nombre de lettres de trois en trois, par exemple, démontrer qu'il avait inventé la chose impossible à faire avaler à son époque, qu'il l'avait inventée déjà à telle date. Je veux dire que c'était inscrit indiscutablement par la façon même dont il avait fait ces distiques, dont peu importe par ailleurs le contenu, étant donné bien sûr que, on peut dans ce genre, enfin, écrire n'importe quoi, ça ne fait rien à personne, tout ce qui intéresse quelqu'un, quand on reçoit une lettre d'un personnage comme Galilée, ce n'est pas ce qu'il a voulu dire, c'est qu'on a un autographe. Et la façon dont sous, en quelque sorte, ce que nous appellerons l'apparente connerie des deux vers, était inscrite, enfin, la date, la date de telle chose, la chose dont il s'agissait, à savoir sur le ciel et le principe des trajets qu'il offre à voir, est-ce que là ne s'illustre pas d'une façon certes seulement amusante, mais vous en avez bien d'autres illustrations, puisque comme je l'ai fait, j'y ai insisté avec des pieds de plomb, il est bien évident que si la logique est ce que je dis, la science du Réel, et pas autre chose, si justement le propre de la logique, et en tant que science du Réel, c'est justement de ne faire de la vérité

qu'une valeur vide, c'est-à-dire exactement rien du tout, quelque chose dont vous pouvez simplement inscrire que non-V c'est F, c'est-à-dire que c'est faux, c'est-à-dire que c'est une façon de traiter la vérité qui n'a aucune espèce de rapport avec ce que nous appelons communément vérité; cette science du Réel, la logique, s'est frayée, n'a pu se frayer qu'à partir du moment où on a pu assez vider des mots de leur sens pour leur substituer des lettres purement et simplement. La lettre est en quelque sorte inhérente à ce passage au Réel. Là c'est amusant de pouvoir dire que l'écrit était là pour faire preuve, faire preuve de quoi, faire preuve de la date de l'invention. Mais en faisant preuve de la date de l'invention, il fait preuve aussi de l'invention elle-même, l'invention, c'est l'écrit, et ce que nous exigeons dans une logique mathématique, c'est très précisément ceci que rien ne repose de la démonstration que sur une certaine façon de s'imposer à soi-même une combinatoire parfaitement déterminée d'un jeu de lettres.

Je pose là la question: est-ce que, donc, l'anagramme, puisque c'est de ça qu'il s'agissait dans les vers de Galilée, que l'anagramme au niveau où le cher Saussure s'en cassait la tête en privé, est-ce que l'anagramme n'est pas là simplement pour faire preuve que c'est là la nature de l'écrit, même quand on n'a pas encore l'idée de rien à prouver. Est-ce que l'anagramme au niveau où Saussure s'en interrogeait, à savoir au niveau où dans les vers dits saturniens, on peut retrouver justement le nombre de lettres qu'il faut pour désigner un dieu sans que rien du ciel ne puisse nous secourir pour savoir si c'était l'intention, là, du poète, d'avoir truffé ce qu'il avait à écrire, puisque l'écrit, déjà, fonctionnait, de l'avoir truffé d'un certain nombre de lettres qui fondent le nom d'un dieu.

Est-ce que là on ne sent pas que même quand il n'est supporté par rien, par rien dont nous puissions témoigner, il nous faut bien admettre que c'est l'écrit qui supporte, qu'il y a, qu'il y a là une sorte d'entité de l'écrit. Comment traduirons-nous « entité », est-ce que nous la pousserons du côté de l'être ou du côté de l'étant, est-ce que c'est *ousia* ou est-ce que c'est *ón* ? Je crois qu'il vaut mieux abandonner cette direction.

Et je vous propose quelque chose qui a son intérêt d'aller dans le même sens que ce que j'avais déjà tracé; comme l'a fait remarquer, comme ça, un vieux sage, du temps où on savait quand même déjà écrire ce qui s'imposait du langage, n'est-ce pas, une route qui monte c'est

la même que celle qui descend, alors, je pourrais vous proposer comme formule de l'écrit, le savoir supposé sujet. Qu'il y ait quelque chose qui atteste qu'une formule pareille puisse avoir sa fonction, c'est en tout cas aujourd'hui ce que je trouve de mieux pour vous situer la fonction de l'écrit, pour ceci et que... à quoi nous a introduit notre question sur l'entité de l'écrit, *ousia* ou *ón*, pour situer ceci qu'il se définit avant tout d'une certaine fonction, d'une place de bord.

Voilà. Il est bien évident, n'est-ce pas, que comme - je l'ai souligné comme ça, incidemment parce que je passe pas mon temps à m'expliquer avec les philosophes - il est bien évident que c'est mon matérialisme à moi. Ouais. je le dis à peine, je le dis à peine parce que je m'en fous du matérialisme. Ce certain matérialisme, comme ça, qui est là de toujours, qui consiste à baiser le cul de la matière au nom de ceci que ce serait quelque chose de plus réel que la forme, enfin ça, bien sûr, on l'a déjà maudit. On l'a maudit à partir du matérialisme historique qui n'est strictement rien d'autre qu'une résurgence de la Providence de Bossuet. Ouais. En tous les cas, cette matière de l'écrit, enfin, de l'écrit supposé, comme ça, comme c'est un peu nouveau, enfin, ça mériterait qu'on lui tire un peu sur les télines, pour en revenir à notre objet petit a fondamental. Qu'on l'exploite un peu, tout au moins un temps, hein.

Qu'elle devienne possible, n'est-ce pas, cette exploitation, c'est... ça veut dire justement, si vous traduisez la modalité comme je vous l'ai appris à le faire, ça veut dire que ça cesse de s'écrire, et pas du tout le contraire. Il faut que ça cesse de s'écrire pour que ça prouve quelque chose. C'est-à-dire que ça ne cesse pas de repartir. Mais justement c'est là cette scansion dont j'essaie, dont j'essaie de vous donner l'idée, c'est une scansion qui est curieuse. Parce que la pulsation que ça implique, à savoir ce que chacun sait, que ne peut être nécessaire que le possible, à savoir ce que je situe du «cesser de s'écrire», est justement ceci qui ne cesse pas de se répéter, ce qui est là quelque chose que nous avons bien su toucher, n'est-ce pas, dans cette fonction produite génialement par Freud de la répétition.

Ça c'est une chose fondamentale et dont j'essaie ici pour vous l'approche, l'approche en ce sens que ça institue un temps deux. Loin de faire le temps linéaire, ça institue un temps deux comme tout à fait fondamental. Et j'irai même jusqu'à poser la question à ceux qui pourraient

m'en dire un petit bout, et ça m'amuserait bien qu'on m'y réponde, là-dessus, c'est que, à prendre un ensemble de dimensions, ensemble ne supposant rien de cardinal, mais disons un ensemble fini - comment déterminer sur cet ensemble de dimensions, pourquoi ne pas imaginer la dimension telle que je la définis, c'est-à-dire là où se situe le dire, comment arriver à formuler ceci : que si nous partons de l'idée que la fonction du deux, deux dimensions s'y situent d'un côté de la surface, mais du « cesser » et « non-cesser » comme je viens de vous le dire, est-ce que ce n'est pas là ce qui fait très exactement la portée de l'écrit? Autrement dit, sur un ensemble de dimensions, que nous ne déterminerons pas d'avance, comment trouver ce qui fait fonction-surface et ce qui à mon dire ferait fonction-temps du même coup ? Ce qui de toute façon est très proche, très proche du nœud que je vous suggère. J'avais autrefois commis un truc qui s'appelait *Le Temps logique*. Et c'est curieux que j'y aie mis au second temps, le temps pour comprendre, le temps pour comprendre ce qu'il y a à comprendre. C'est la seule chose dans cette forme que j'ai faite aussi épurée que possible, c'est la seule chose qu'il y avait à comprendre. C'est que le temps pour comprendre ne va pas s'il n'y a pas trois. À savoir ce que j'ai appelé l'instant de voir, puis la chose à comprendre, et puis le moment de conclure. De conclure, comme je crois l'avoir assez suggéré dans cet article, de conclure de travers. Sans quoi, s'il n'y a pas ces trois, il n'y a rien qui motive ce qui manifeste avec clarté le deux, à savoir cette scansion que j'ai décrite, qui est celle d'un arrêt, d'un cesser et d'un re-départ. Grâce à quoi il est évident que ce sont les seuls mouvements convaincants, qui ne valent comme preuve n'est-ce pas, que quand les trois personnages dont vous savez qu'il s'agit qu'ils sortent de prison, comme par hasard, que ce n'est que dans l'après-coup de ces scansions qu'ils peuvent les faire fonctionner comme preuve, c'est-à-dire faire ce qui leur est demandé, non pas seulement qu'ils soient sortis, ce qui est d'un mouvement bien naturel, mais à quoi ils sont identiques, à savoir chacun strictement aux deux autres. Ils ont le même, la même rondelle noire ou blanche, dans le dos. Ils ne peuvent, ce qui leur est demandé, en donner l'explication que de ceci qu'ils ont fait tous le même ballet pour sortir. C'est là la seule explication.

C'est une voie qui est tout à fait, enfin, tout à fait charmante, enfin,

171

n'est-ce pas, à expliquer ceci, ceci qui est en plus bien évident, c'est que ça ne comporte entre eux aucune espèce d'identité de nature, que l'illustration, le commentaire en marge que j'en donne, c'est à savoir que c'est comme ça que les êtres s'imaginent une universalité quelconque, il n'y a pas trace dans cet apologue - puisque d'un apologue il s'agit - il n'y a pas de trace dans cet apologue du moindre rapport entre les prisonniers puisque c'est justement ce qui leur est interdit : c'est de communiquer entre eux; ils sont simplement, s'identifiant ou se distinguant d'avoir ou de n'avoir pas un disque blanc ou un disque noir dans le dos. Je m'excuse d'avoir été si long pour les personnes qui n'ont jamais ouvert les *Écrits*, il doit y en avoir pas mal ici dans ce cas, bien sûr. Définir donc ce qui, dans un ensemble de dimensions, fait du même coup surface et temps, voilà ce que je vous propose comme suite, mon Dieu, comme suite, à ce que je vous ai proposé de *temps logique* de mes *Écrits*. Bon. Ouais.

Est-ce que je suis, est-ce que je suis mauvais juge, quand j'ai répondu que l'objet petit a c'était peut-être ce que j'avais inventé... Peut-être, c'est sûrement, en tout cas... personne ne l'a inventé à part moi. Bon. Mais je peux être quand même mauvais juge. Et c'est en ça qu'il n'est pas sans rapport avec l'*ousia* comme ça, dont je faisais tout à l'heure usage de chiffon, c'est que si mon schéma du discours analytique est vrai, cet objet petit a, je dois le devenir, c'est ce que j'ai à faire advenir. C'est pas le « je », dans mon cas, c'est-à-dire là au moment où je suis devant vous. C'est le petit a. Oui. Cette place de personne est bien entendu, comme le nom de personne l'indique, une place de rang à tenir, n'est-ce pas, de semblant. Il s'agit de tenir le rôle de l'analyste. Et c'est bien en cela que j'ai avancé un certain quelque chose, c'est que c'est celle qui se pose de la question toujours la même : « Puis-je l'être? » M'autoriser, ça peut encore aller, hein, mais l'être, c'est une autre affaire. C'est là, qu'évidemment, se forge ce que j'ai énoncé du verbe « désêtre ». L'analyste, je le « dé-suis »; l'objet petit a n'a pas d'être.

J'ai suffisamment insisté, n'est-ce pas, j'ai suffisamment insisté en son temps sur ce dont les analystes jubilent, n'est-ce pas, à savoir cette face, ce support, ce pathétisme de l'objet petit a quand il prend la forme du déchet. J'y ai insisté beaucoup, un jour, je me suis comme ça pointé à Bordeaux, et je leur ai expliqué que la civilisation c'était l'égout, qu'il n'y en a strictement aucune espèce d'autre trace, et que c'est tout de même

quelque chose de bien étrange, qu'il faut s'y appliquer. Parce qu'on ne sache pas que tous les autres animaux qui existent encombre la terre de leurs déchets, alors qu'il est tout à fait singulier que, que tout ce que fait l'homme, finit toujours dans le déchet, n'est-ce pas. Une seule chose, qui garde une petite dignité, c'est les ruines, mais sortez quand même un tout petit peu de vos coquilles pour vous apercevoir du nombre d'autos à la casse qui s'empilent dans des endroits, et de vous apercevoir que partout où vous mettez le pied, vous mettez le pied sur quelque chose qui - où on a essayé de toutes façons de recomprimer d'anciens déchets pour ne pas en être submergé, littéralement.

Oui... c'est une affaire, ça! C'est toute l'affaire de l'organisation, n'est-ce pas. De l'organisation imaginaire, si on peut dire. Simuler, simuler avec la foule, parce que c'est l'autre face de ce que j'ai appelé tout à l'heure le choix, le groupe, simuler avec la foule - et on a toujours affaire à ça pour y recueillir un groupe - simuler avec la foule quelque chose qui fonctionne comme un corps. Ouais. Bon. Mais enfin, cet objet petit a, quand même qu'est-ce qui... ou quelle est la face de ce qui vous intéresse, non pas quand je l'écris - parce que je l'écris le moins que je peux, j'ai trop le sens de mes responsabilités pour que cet écrit, je lui laisse pas sa chance, sa chance que ça cesse, pour que, si ça ne cesse pas, ça fasse sa preuve. Mais là, là quand) e jaspine, qu'est-ce qui vous intéresse, de ce petit a dont je parle ? Il y a quelque chose qui peut bien me venir à la tête, parce que c'est comme tout le reste, hein, j'invente pour ce qui est du savoir, mais pour ce qui est de la vérité, j'invente pas : la vérité on me l'apporte, j'en ai des seaux entiers.

Et là, il y a un type qui est venu me voir, je pourrais pas dire il y a combien de temps, puis je ne voudrais pas qu'il se reconnaisse, il est venu me dire que ce qu'il lui fallait, c'était ma voix! C'était pas une voix pour un vote, hein, c'était la voix. Non, mais c'est une question très sérieuse, pour moi, est-ce que c'est la voix - parce qu'il est bien évident qu'il y a là quelque chose, c'est pas une question de timbre, si l'objet petit a est ce que je dis, il ne faut pas confondre la phonétique et le phonème. La voix se définit d'autre chose que de ce qui s'inscrit sur un disque, et sur une bande magnétique comme il y en a tant qui s'en régale, ça n'a rien à faire avec ça. La voix peut être strictement la scansion avec laquelle tout ça je vous le raconte. Je suis persuadé qu'il y a là une source de votre

accumulation dans cette enceinte, accumulation aujourd'hui décente. Il y a quelque chose, comme ça, qui est lié à... au temps que je mets à dire les choses, puisque l'objet petit *a* est lié à cette dimension du temps. C'est complètement distinct de ce qu'il en est du dire.

Le dire, c'est pas la voix. Et être aimé, puisque vous m'aimez, bien entendu, être aimé pour l'un ou pour l'autre, c'est pas du tout pareil, hein. Le dire que l'objet petit *a* comporte, enfin, c'est toutes sortes de choses que j'ai même couchées par écrit, hein, *Subversion du sujet et dialectique du désir*, et patati et patata, ça c'est sur un tout autre chemin, n'est-ce pas que l'exhibition de la voix, c'est-à-dire comme ça d'un témoignage, c'est le cas de le dire, pathétique, n'est-ce pas, de son coinçage dans toute l'affaire.

Par contre, le dire, le dire c'est pas l'écrit non plus. Ouais. Le dire c'est pas l'écrit non plus, il ne suffit pas d'avoir quelque chose à dire pour être foutu, pour être foutu d'en savoir long. C'est une distinction, n'est-ce pas, que j'aimerais beaucoup que vous vous mettiez dans vos petites têtes. Oui. Même sur ce qu'il en est de la vérité, n'est-ce pas, il y a lieu de savoir. Il y a lieu de savoir en tant qu'il s'agit, à tout instant, d'inventer, n'est-ce pas, pour répondre à son tissu de contradictions à la vérité, hein, et c'est bien pour ça que le premier pas à faire, c'est de la suivre dans toutes ses simagrées. Il ne s'agit pas seulement de ceci, n'est-ce pas, que le mensonge en fait partie, j'ai assez insisté, n'est-ce pas. Et il faut voir, enfin, ce qu'elle est capable de vous faire faire.

La vérité, mes bons amis, mène à la religion. Vous entendez jamais rien de ce que je vous dis de ce truc-là parce que j'ai l'air de ricaner, n'est-ce pas, quand j'en parle, de la religion. Mais je ricane pas, je grince! Elle mène à la religion, et à la vraie, comme je l'ai dit, déjà. Et comme c'est la vraie, c'est justement pour ça qu'il y aurait quelque chose à en tirer pour le savoir. C'est-à-dire à inventer. Ben vous êtes pas foutus de le faire, hein! Et c'est pas demain que vous en viendrez à bout. Parce que dans tout ça vous ne mettez absolument aucun sérieux. Il est évident, n'est-ce pas, que ceux qui ont inventé les plus beaux trucs du savoir - je les nomme, hein, c'est un palmarès, hein : Pascal, Leibniz, et Newton! Newton, enfin, est-ce que vous vous rendez compte de ce que Newton a écrit sur le livre de Daniel et sur l'Apocalypse de saint jean! Vous n'avez jamais regardé ça, bien sûr, parce qu'on ne vous le donne pas en

livre de poche, mais je le regrette. Je ne vous reproche pas non plus de ne pas être allé le chercher. Il faudrait faire un livre de poche avec ça, et bien traduit. Il y croyait dur comme fer à la religion. Et les deux autres... Il me semble que c'est difficile de renoncer à l'évidence, hein. Ils ne parlent que de ça. Il n'y a même que ça qui les intéresse.

Quant on... il faut... quand je pense qu'il faut que j'aille chercher au milieu d'un, d'une montagne d'« adresses au curé de Paris », ce que Pascal a écrit sur la cycloïde, par exemple, enfin, qui est le type même n'est-ce pas, de ces pas qui ont fait qu'on a inventé, rien d'autre, le calcul intégral - est-ce que vous vous imaginez que le calcul intégral c'est autre chose que de l'écriture ? La parabole d'où c'est parti - la parabole, je parle de la parabole tracée, la parabole et puis n'importe quelle autre lunule ou trucmuche ou machin, enfin c'est des choses écrites, il n'y a que là que nous touchons ce qu'il en est du Réel. Ben, ils étaient passionnés, ces trois-là, pour le vrai. Le vrai de la vraie.

La voie à suivre, c'est d'en remettre. Si vous n'interrogez pas comme il convient le vrai de la Trinité, ben vous êtes faits, vous êtes faits comme des rats, comme l'Homme aux Rats. Il est évident, il est évident quand même que la religion, enfin, a ses limites, quand même! Enfin, moi je reviens d'Italie, vous comprenez, alors je suis, je suis dans un bain de corps qui ruissellent sur tous les murs, enfin il y a que ça, il y a des tableaux à s'en étouffer, c'est d'ailleurs tout à fait magnifique, mais je ne vois pas pourquoi je ferais *proh pudor!* devant ce ruissellement des corps, mais enfin, ça donne quand même sa limite au machin, ça montre quand même qu'on est dans la vérité, et qu'on y reste, qu'on n'en sort pas. Ce qu'il faut, qu'il s'agirait, c'est d'en sortir, de la vérité, alors là, je vois pas d'autre moyen que d'inventer, et pour inventer de la bonne façon, de la façon analytique, n'est-ce pas, c'est d'en remettre, d'abonder dans ce sens, n'est-ce pas. Oui. Oui.

Il n'y a qu'une seule chose qui est tout de même bien embêtante et sur laquelle je voudrais terminer si vous, si vous le voulez bien. C'est pas un hasard que ce soit dans mes élèves, une femme, elle est faite comme ça, celle-là, bon, enfin, qui a fait comme ça tout un jaspinage sur le désir de savoir; c'est certainement pas chez moi qu'elle l'avait pris... J'ai jamais même, même suggéré un machin pareil, hein. Oui. Il y a pas l'ombre de désir de savoir, mis à part ceci sur quoi je m'interroge et sur quoi je n'ai

rien à vous dire parce que je n'en sais rien, c'est qu'il y a les mathématiques, qui ne peuvent procéder, me semble-t-il, à moins que ce soit un effet de l'inconscient, qui ne produisent pas le moindre désir, mais c'est quand même curieux de voir que la mathématique, ça se continue. On s' imagine qu'il y a chez les gens de votre espèce, enfin, c'est-à-dire que les mathématiciens, ils sont - je pense qu'il n'y en a peut-être pas deux dans cette salle, je parle de vrais, de mordus : il n'y a pas le moindre désir de savoir. Il n'y a pas le moindre désir *d'inventer* le savoir.

Enfin, il y a un désir de savoir attribué à l'Autre. Ça, ça se voit. C'est comme ça que surgissent, enfin, les manifestations de complaisance que donne l'enfant dans ses « pourquoi ». Tout ce qu'il pose comme question, enfin, c'est fait pour satisfaire à ce qu'il suppose que l'Autre voudrait qu'il demande. C'est pas tous les enfants, hein! c'est pas tous les enfants, parce que je vais vous faire une petite chose, il faut bien que de temps en temps je vous donne une petite chose à vous mettre sous la dent, cette chose attribuée à l'Autre, ça s'accompagne très souvent d'un « très peu pour moi ».

Et « très peu pour moi », un « très peu pour moi » dont l'enfant donne la preuve sous cette forme à laquelle je suis sûr que vous n'avez pas songé, mais, comme vous savez, moi aussi j'en apprend tous les jours, je m'éduque, je m'éduque bien sûr dans la ligne de ce qui me plaît, dans la ligne de ce que j'invente, forcément, mais enfin la nourriture ne me manque pas, et si vous saviez comme je le sais, n'est-ce pas, à quel point ce que j'ai déjà illustré de l'anorexie mentale en faisant énoncer par cette action, car une action énonce : « Je mange rien ».

Mais pourquoi est-ce que je mange rien ? Ça vous ne vous l'êtes pas demandé, hein, mais si vous le demandez aux anorexiques, ou plutôt si vous les laissez venir, moi je l'ai demandé, je l'ai demandé parce que j'étais déjà dans ma petite veine d'invention sur ce sujet, je l'ai demandé alors, qu'est-ce qu'ils m'ont répondu ? Mais c'est très clair: elle était tellement préoccupée de savoir si elle mange, que pour décourager ce savoir, ce savoir comme ça, désir de savoir, n'est-ce pas, rien que pour ça elle se serait laissée crever de faim, la gosse!

C'est très important. C'est très important cette dimension du savoir, et aussi de s'apercevoir que, que c'est pas le désir qui préside au savoir, c'est l'horreur.

Oui. Vous me direz que, vous me direz qu'il y a des gens qui travaillent, et qui travaillent comme ça à obtenir l'agrégation. Mais ça, vous comprenez, ça n'a rien à faire avec le désir de savoir, ça c'est un désir qui est, qui est si je puis dire, comme toujours est le désir de l'Autre, et j'ai déjà expliqué qu'il suffit que l'Autre désire pour que, bien sûr, on tombe sous le coup, le désir de l'homme est le désir de l'Autre, mais c'est plus ou moins compliqué le circuit, il y a le désir de l'Autre, qui, qui, qui se communique de plain-pied parce qu'il nage déjà dans l'Autre, le sujet.

Il y a l'hystérique. Ça l'hystérique, c'est une autre affaire, hein, il faudra que je reprenne mon schéma, n'est-ce pas, pour vous montrer la place exacte que tient le savoir, n'est-ce pas, pour l'hystérique, c'est un savoir, enfin, particulièrement spécifié, n'est-ce pas, c'est un savoir dont, dont elle ramasse le machin. Oui. C'est un savoir qui ne mène pas loin. C'est un savoir qui, pour nous en tenir à l'origine - c'est un savoir qui est très souvent, non pas produit par le discours, le désir de l'Autre, mais refilé, si on peut dire.

je veux dire qu'il se peut très bien qu'une personne, enfin, qui, qui n'avait pas le moindre désir de rien savoir de quoi que ce soit, n'est-ce pas, tout de même se soit aperçue que dans la société, le discours universitaire assure à ceux qui savent, une bonne place, et qu'elle refile à la gosse, là, à la moutarde qui devient hystérique, et justement pour ça, qui lui refile que c'est un moyen de la puissance. Naturellement, elle reçoit le truc, elle, sans savoir que c'est pour ça, elle le reçoit dans sa toute petite enfance, et là, c'est un cas de transmission assez fréquent, enfin, n'est-ce pas du désir de, du désir de savoir, mais c'est quelque chose de tout à fait secondairement acquis, en d'autres termes, ce que j'essaie de vous mettre dans la tête et à propos de cette expérience, de cette expérience de l'enfant, qui naturellement vous parle de ces « pourquoi », de ces « pourquoi » qui concernent : « pourquoi quoi, pourquoi est-ce qu'il y a des enfants qui naissent, comment ça se fait, etc. », et tout ce qu'ils veulent, c'est, c'est entendre quelque chose qui, qui fait plaisir, qui, montrer que, qui, qu'ils font tout comme s'ils s'y intéressaient, mais déjà qu'ils le savent, ils le refoulent, vous le savez bien, et ils le refoulent immédiatement, enfin, ils y pensent plus, enfin, il faut tout de même avoir une idée un peu plus claire de ce qui se passe réellement. Ce désir de savoir, pour

LEÇON XII, 23 AVRIL 1974

Bon, je vais d'abord, en commençant trois minutes avant l'heure, je vais d'abord m'acquitter d'un devoir que je n'ai pas rempli la dernière fois. Je ne l'ai pas fait, parce que j'ai cru que ça se ferait tout seul, mais comme même dans mon école, j'ai vu que personne n'avait franchi ce pas, alors ça m'incite à en provoquer d'autres à le franchir. Il y a un livre qui vient de paraître au « Champ freudien », comme on dit, hein, c'est une collection dont il se trouve que je la dirige. Si c'est paru dans cette collection, je n'y suis évidemment pas pour rien, il a même fallu que j'y force l'entrée. Ce livre s'appelle - c'est un titre, celui là vaut autant qu'un autre - s'appelle : *L'Amour du Censeur*. Il est du nommé Pierre Legendre, qui se trouve être professeur à la Faculté de Droit. Voilà. Alors, j'incite vivement ceux qui, je ne sais pas trop pourquoi, enfin, s'accumulent ici autour de ce que je dis, je les incite vivement à ce qu'on appelle en prendre connaissance, c'est-à-dire à le lire, à le lire avec un peu de soin parce qu'ils en apprendront quelque chose.

Voilà. Là-dessus je commence.

Je commence, ou plutôt je recommence. C'est bien ce qui m'étonne le plus. Je veux dire que j'ai l'occasion à chaque fois de m'apercevoir que si j'ai parlé de l'espoir dans certains termes, à propos d'une question qui m'était posée, kantienne : « que je puisse... »... «que puis-je espérer ? » et j'avais dit que l'espoir, j'avais rétorqué que l'espoir c'était une chose propre à chacun. Il n'y a pas d'espoir commun. C'est tout à fait inutile

181

d'espérer un commun espoir. Alors moi, je vais vous avouer le mien, c'est celui qui me possède toute la semaine jusqu'au matin où je me réveille à votre intention - c'est-à-dire par exemple ce matin même - jusqu'à ce moment, je, j'ai toujours l'espoir que ce sera la dernière fois, que je pourrai vous dire, *n, i, ni* : fini. Le fait que je sois là, parce que le jour où je le dirai, ça sera avant, ce sera avant de commencer, le fait que je sois là vous prouve que, tout particulier que me soit cet espoir, il est déçu.

Bon, alors moyennant quoi, en me réveillant, j'ai naturellement pensé à tout autre chose que, que ce que j'avais fomenté pour vous le dire, il m'est surgi comme ça, enfin, que s'il y a -je l'ai déjà dit, enfin, mais il faut bien que je le répète - que s'il y a quelque chose dont l'analyse a découvert la vérité, c'est l'amour du savoir. Puisque, tout au moins si ce que je vous fais remarquer a quelque accent, accent qui vous émeuve, le transfert révèle la vérité de l'amour et précisément en ceci qu'il s'adresse à ce que j'ai énoncé du sujet supposé savoir. Ça pourrait vous paraître, après ce que j'ai énoncé la dernière fois, avec je crois quelque accent, au moins je me l'imagine, enfin j'espère que vous vous en souvenez, non seulement j'ai avancé qu'il n'y avait pas de désir de savoir, mais j'ai même parlé de quelque chose qui... que j'ai articulé effectivement de l'horreur de savoir. Voilà.

Alors, comment rejoindre ça, si je puis dire ? Ben justement, ça ne se rejoint pas. C'est *le Mariage du Ciel et de l'Enfer*. Il y a un nommé William Blake, vous savez, qui a, dans son temps, à son époque, avec ses, avec son petit matériel à lui - qui n'était pas mince - a remué ça; il lui a même donné exactement ce titre. Voilà. Alors peut-être que ce que je suis en train de vous dire, c'est que le mariage en question n'est pas tout à fait ce qu'on croit. Ce qu'on croit, à lire William Blake, précisément. Ouais. Ceci ne fait que réaccentuer quelque chose que je vous ai dit ailleurs, quelque chose qu'implique en tout cas notre expérience, et l'expérience analytique que je ne suis ici que pour, que pour situer.

Qu'est-ce qu'une vérité, sinon, sinon une plainte? Au moins est-ce là ce qui répond à ce que, à ce que nous nous chargeons, analystes, si tant est qu'il y en ait du, du psychanalyste, ce que nous nous chargeons de recueillir. Nous ne la recueillons pas tout de même sans remarquer que la division la marque. Marque la vérité. Qu'elle ne peut pas-toute être

dite. Voilà. C'est notre voie, la voie, il y a longtemps que de ça, on parle, hein. Et si on la met en premier dans un énoncé que, qui je l'espère enfin est en train de vous corner aux oreilles, si on la met en premier - c'est bien que c'est de ça qu'il s'agit en premier quoique les solutions qui s'en sont avancées diffèrent entre elles, et de beaucoup. Il s'agirait de, d'avoir une petite idée de la nôtre. Et puis tout de suite après, quand on énonce ce terme, la voie, tout de suite après on parle de la vérité qui, si elle est ce que je viens de dire, est quelque chose comme une planche pourrie, et puis en tiers, on ose! enfin quelqu'un, en tout cas, a, a osé, comme ça un dénommé saint jean, il a parlé de la vie. Ce sont d'imprudentes émissions. Émissions de quoi? de voix. De voix à écrire tout autrement: v, o, i, x, celles-là. Ce sont d'imprudentes émissions de voix qui énoncent ces couplages. Vous pouvez remarquer que ce... que le couplage, dans l'occasion, ça va par trois. Et qu'est-ce que c'est que la vie, dans l'occasion ? C'est bien quelque chose qui, qui dans ce trois, alors, fait, fait, fait, fait un trou, hein. je sais pas si vous savez ce que c'est que la vie, hein, mais c'est tout de même curieux que, que ça fasse problème. La vie que pour l'occasion j'écrirais bien comme j'ai fait, comme j'ai fait de *lalangue* en un seul mot. Ce ne serait que pour suggérer que, que nous n'en savons pas beaucoup de choses sinon qu'elle s'lave. C'est à peu près la seule marque sensible de ce qui rentre dans la vie.

Enfin, ces couplages, qu'est-ce que je suggère ici, à partir de l'expérience qui se définit d'analytique, qu'est-ce que je suggère ici ? Est-ce ces couplages, de les penser? Ouais. Si c'était ça, ça serait, enfin, cette espèce de bascule, qui serait chute dans le discours universitaire. C'est là qu'on pense. C'est-à-dire qu'on baise. Bon, je vous fais remarquer que dans ce discours, je ne suis - comme ça, c'est un petit test, simplement, c'est pas du tout que je m'en targue, je ne suis pas reçu, je suis plutôt, plutôt supporté, oui, toléré - tout ça nous ramène au statut, au statut de, de ce que j'énonçais la dernière fois, enfin, lié à notre rapport, de vous, de moi, et que je mettais en suspens entre la voix et l'acte de dire. J'ose espérer que l'acte de dire y a plus de poids, quoique c'est de cela que je puisse douter, puisque ce doute c'est ce que la dernière fois j'ai émis comme tel. Si c'est l'acte de dire, c'est celui-là que je reçois d'une expérience codifiée.

J'ai aussi énoncé - vous voyez, j'insiste à me répéter - j'ai aussi

énoncé ceci : que faut-il, au sens de : qu'est-ce qui manque, pour que cette expérience codifiée, elle ne soit pas, elle ne soit pas à la portée de tout le monde? C'est pas une question de division du travail, à savoir que tout le monde ne puisse pas s'employer à analyser le reste. C'est pas à la portée de tout le monde, d'un fait de... de structure dont j'ai essayé de rappeler la dernière fois, ou tout au moins d'indiquer à quoi j'entends l'emmancher. Il ne peut pas être à la portée de tout le monde de remplir cet office, que j'ai défini à l'instant de recueillir la vérité comme plainte.

Quel est le statut de ce mariage que j'ai évoqué tout à la suite, en le mettant sous le patronage de William Blake ? Quand je dis que ce n'est pas à la portée de tout le monde, ça va loin, cela implique qu'il y en a à qui c'est de fait interdit. Et quand j'énonce les choses ainsi, j'entends me démarquer de ce qu'il y aurait de ceci, de ceci qu'avance Hegel quelque part, de ce rejet, inscrit, dit-il dans ce qu'il appelle « la loi du cœur », ce rejet du désordre du monde. Hegel montre que si ça se fait, c'est facile. Et il a bien raison. Il ne s'agit pas de produire ici le désordre du monde, il s'agit d'y lire le pas-tout. Est-ce là substitution à l'idée de l'ordre ? C'est très précisément ce que, ce dans quoi je me propose aujourd'hui d'avancer, d'avancer; avec cette question laissée à l'instant, de ce qui m'y pousse. Ce qui m'y pousse à en témoigner.

Ce pas-tout, en quoi consiste-t-il ? Il est évident qu'il ne peut se rapporter à ce qui ferait tout, à... à un monde harmonieux. Alors le pastout faut-il le saisir quelque part dans un élément? Un élément qui pêche justement de n'y pas être harmonisé ? Est-ce que ça suffit à ce que, à ce que tout y soit acquis - permettez-moi là, de l'avancer - à la bifurcation, à l'arbre. Ouais. Je vous ferais remarquer que là, mine de rien, à vous poser une question comme ça, cette bifurcation, c'est aussi bien ce que je viens de faire, un signe, un y, de quelque chose qui est sensible, enfin, avec quoi nous frayons : y a l'arbre, y a le végétal, il fait branche, c'est son mode de présence. Et je vois pas pourquoi j'irais pas à patauger là, dans quelque chose qui quand même se recommande à notre attention, parce que c'est le fait de l'écriture, hein : la vieille *Urszene*, la scène primitive, telle qu'elle s'inscrit de la Bible, au début de ladite Genèse. Le tentateur, hein. Et puis la gourde, n'est-ce pas, la nommée Ève, et puis le connard des connards n'est-ce pas, l'Adam premier? Et puis ce qui circule, là, le machin qui lui reste en travers de la gorge,

la pomme, qu'on dit. Pis c'est pas tout, hein: y a le grand-papa qui rapplique et puis qui les sonne.

Moi je suis pas contre, de lire ça. je suis pas contre puisque c'est plein de sens. C'est bien justement ce dont il faudrait le nettoyer. Peut-être que si... on grattait tout le sens hein, on aurait une chance d'accéder au Réel. C'est même ça que je suis en train de vous enseigner. C'est que c'est pas le sens de la plainte, qui nous importe, c'est ce qu'on pourrait trouver au-delà, de définissable comme du Réel, ouais. Seulement pour nettoyer le sens, il faudrait pas en oublier, parce que sans ça c'est ça qui fait rejet, hein, et dans tout ça y a quelque chose qu'on oublie. Et c'est justement l'arbre. Ce qui est énorme, c'est qu'on ne s'aperçoive pas que c'était ça qui était interdit. C'est pas le serpent, c'est pas la pomme, c'est pas la connasse, c'est pas le connard : c'était l'arbre, dont il fallait pas approcher! Et à lui personne ne pense plus, c'est admirable! Mais lui, l'arbre, qu'est-ce qu'il en pense? Là je fais un saut, hein, parce que qu'est-ce que ça veut dire : « qu'est-ce qu'il en pense ? » Ça ne veut rien dire que ceci, qui est en suspens, et qui est très précisément ce qui me fait suspendre tout ce qui peut se dire au titre de la vie, de la vie qui se lave. Parce que malgré que l'arbre ne se lave pas - ça, ça se voit! - est-ce que malgré cela, l'arbre jouit ? C'est une question que j'appellerai essentielle. Non pas qu'il y ait d'essence en dehors de la question : la question c'est l'essence, il n'y a pas d'autre essence que de la question. Comme il n'y a pas de question sans réponse, je vous le serine depuis longtemps, ça veut dire que l'essence aussi en dépend, de la réponse. Seulement là, elle manque. Impossible de savoir si l'arbre jouit, quoiqu'il ne soit pas moins certain que l'arbre c'est la vie. Ouais.

je vous fais mes excuses, d'avoir comme ça imaginé ça, imaginé de vous présenter ça, comme ça, à l'aide de la Bible. Moi, la Bible, ça ne me fout pas la trouille. Et je dirai même plus, j'ai pour ça une raison. C'est que y a des gens comme ça qui en ont été formés, hein, les juifs qu'on les appelle généralement. On peut pas dire qu'ils aient pas cogité sur le machin, la Bible. je dirai même plus : tout prouve, tout prouve dans leur histoire [à Madame Gloria Gonzalez : Donnez-moi un cigare...] tout prouve dans leur histoire qu'il ne se sont pas occupés de la nature, qu'ils ont talmudisé, comme on dit, c'te Bible. Eh bien je dois reconnaître que ça leur a réussi. Et à quoi est-ce que je le touche ? je le

185

touche à ceci, oui, qu'ils ont vraiment bien contribué, quand c'est venu à leur portée, à ce domaine qui m'intéresse, quoi que ce ne soit pas le mien - le mien au sens de domaine de l'analyse - qu'ils ont vraiment contribué, avec une particulière astuce, au domaine de la science. Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? C'est pas eux qui l'ont inventée.

L'histoire de la science est partie d'une interrogation sur la (mettez ça entre guillemets, je vous en prie) sur la « nature », sur la phusis - à propos de quoi Monsieur Heidegger se tortille les circonvolutions. Qu'est-ce que c'était que la nature pour les Grecs ? s'interroge-t-il. La nature, ils s'en faisaient une idée. Il faut bien le dire que l'idée qu'ils s'en faisaient - comme le même Heidegger le suggère - elle est bien perdue. Elle est perdue, perdue, perdue, perdue. je vois pas pourquoi on la regretterait! Puisqu'elle est perdue, hein? Eh ben, on n'a pas un tellement grand deuil à en faire, puisqu'on en sait même plus ce que c'est. Ouais. On sait même plus ce que c'est parce qu'il est bien évident que si la science a réussi, a réussi à surgir, il semble pas, d'ailleurs, que les juifs y aient au départ mis beaucoup d'eux-mêmes. C'est après coup, dans la timbale une fois décrochée, qu'ils sont venus mettre leur grain de sel, hein, et qu'on s'est aperçu que, c'est clair, enfin, quoi l'Einstein, à en remettre au grand machin de Newton, c'est lui qui tient le bon bout. Et puis il est pas le seul, il y en a d'autres - que je vous nommerai à l'occasion, mais je ne peux pas parler de tous à la fois, parce qu'ils pullulent et puis qu'ils sont pas tous dans le même coin. Ce qu'il y a de certain c'est que, c'est quand même frappant que, qu'il ait suffi de ce sacré machin-là, écrit, l'Ecriture par excellence, qu'on dit! - qu'il ait suffi de ça pour qu'ils rentrent dans le truc de ce que les Grecs ont préparé et préparé par quelque chose qui n'est à distinguer de l'écriture, de l'écriture en tant que la spécifie, enfin, que ce soit possible à lire, que quand ça se lit, ça fait un dire - un dire à dormir debout, naturellement, comme je vous l'ai raconté tout à l'heure à propos de cette scène à la mords-moi-le-doigt, un dire à dormir debout, mais un dire! Il est tout à fait clair que si le Talmud a un sens, ça consistait précisément à vider de sens ce dire, c'est-à-dire à n'étudier que la lettre. Et de cette lettre induire des combinaisons absolument loufoques, dans le genre d'équivalence de la lettre et du nombre, par exemple, mais c'est tout de même curieux que ça soit ça qui les ait formés, et qu'ils se trouvent à la page quand ils ont affaire à la science... Ouais!

Alors, c'est ce qui m'autorise, je dirai à faire comme eux, à ne pas considérer comme un champ interdit ce que j'appellerai la mousse religieuse, à laquelle je recourais tout à l'heure. Ce que j'appelle « la mousse », là, c'est le sens, tout simplement! le sens à propos de quoi j'essayais justement de faire, de faire le nettoyage, en posant la question, la question de l'arbre : qu'est-ce qu'il est, l'arbre ? Et qu'est-ce qu'il est sur un point très précis que j'ai désigné, parce que je reste pas en l'air : est-ce qu'il jouit? La mousse religieuse peut donc, enfin, être aussi bien du matériel de laboratoire! Et pourquoi pas, et pourquoi pas nous en servir puisqu'elle nous vient avec ce que j'appelle, ce que j'appelle en la faisant basculer tout entière d'un côté, ce que j'appelle la vérité, parce que bien sûr, c'est pas la vérité vidée, hein, c'est la vérité comme ça foisonnante.

Voilà. Je peux quand même bien vous indiquer que c'est pas pour rien, enfin, qu'il y a des juifs biologistes, hein. Moi, je viens de lire un truc dont aussi bien je vous donnerai le titre... je vous donnerai le titre, enfin, c'est le bouquin, là, sur la sexualité et les bactéries. Il y a une chose qui, qui m'a frappé, enfin, à la lecture de ce livre que j'ai lu avec passion de bout en bout, parce que c'était dans mon fil, comme ça, c'est que si, c'est que si l'amibe, hum... cette petite saloperie, là, que vous regardez au microscope, là, hein, et puis qui manifestement frétille, hein, elle vous bouffe des trucs... elle... bon. Ça c'est sûr qu'elle jouit! Eh ben pour la bactérie, je m'interroge! Est-ce que la bactérie jouit? Ben c'est marrant, hein, la seule chose qui puisse, enfin, nous en suggérer l'idée, c'est - je peux quand même pas dire que c'est dans Jacob que je l'ai découvert, faut pas exagérer, j'avais eu comme ça, une rumeur... mais dans ce Jacob, qui d'ailleurs est dans l'occasion associé à un nommé Wollman, ce qui m'a véritablement fasciné, hein, c'est ce qui est la caractéristique de ladite bactérie, c'est qu'il y a rien de tel au monde qu'une bactérie pour pouvoir être infectée. C'est pour tout dire que la bactérie ne nous apporterait absolument rien s'il n'y avait pas le bactériophage. Et le lien que fait - que fait : il fait pas, ça se dégage - mais enfin c'est certain que, le fait que, comme son nom l'indique Jacob soit juif, c'est certainement pas pour rien que son rapport, rapport d'expériences accumulées, minutieuses, foisonnantes enfin, que son rapport sur ce qu'il se passe entre la bactérie et le bactériophage, ce soit là que nous puissions prendre le « sentiment », disons que de l'infection, de

son infection par le bactériophage, la bactérie jouisse, éventuellement. Et si on y regarde de bien près - enfin, reportez-vous au texte, moi je vous l'indique, ça va en faire un second qu'il va vous falloir vous fourrer dans les poches, seulement celui-là il est très difficile à trouver, il est archi-épuisé ce machin-là, il est paru en Amérique... C'est emmerdant! Ce serait tout de même pas mal que vous vous en fassiez tirer des photocopies. Il y en a aussi peut-être un en français qui circule, mais je peux pas vous dire, moi, je ne m'y suis pas précipité, puisque j'ai lu la chose en anglais, enfin, il y en a aussi un en français, dont je sais même pas encore s'il se trouve: vous voyez quelle est ma bienfaisance, je vous l'indique au moment où vous allez donc me faire la plus effroyable concurrence si je veux me le procurer. Enfin tant pis, il y a toujours la photocopie...

C'est en fin de compte de là que se touche le joint, un joint qui est très particulier. Si Jacob par là manifeste qu'il y a sexe au niveau de la bactérie, il ne le manifeste que de ceci, lisez bien le livre: qu'entre deux mutations de bactéries de la même lignée, soit de ce fameux *escherichia coli* qui a servi de matériel de laboratoire à ce niveau-là, qu'entre deux mutations de bactéries de la même provenance, ce qui constitue le sexe, c'est qu'entre elles, ces mutations, il n'y ait pas de rapport possible. Ceci veut dire qu'une lignée de bactéries dont la mutation consiste en une possibilité de foisonnement plus grande que dans l'autre, alors que c'est au niveau de cette possibilité de foisonnement que l'autre se distingue : foisonnement-plus, *fertility* qu'ils appellent ça en anglais, foisonnement moins. Les foisonnantes-plus, quand elles se rencontrent avec les foisonnantes-moins, les font muter du côté du foisonnement. Alors que les foisonnantes-moins, quand elles vont aux foisonnantes-plus, elles, ne les font pas muter du côté du foisonnant-moins. C'est donc essentiellement du non-rapport entre deux rameaux - nous le retrouvons notre petit arbre! - c'est donc du non-rapport entre deux rameaux d'un même arbre, que pour la première fois se suggère, au niveau de la bactérie, l'idée qu'il y a une spécification sexuelle.

Alors vous voyez dans quelle note ça, ça peut me toucher, parce que, de retrouver ce non-rapport à un tout autre niveau de la prétendue évolution de la vie qui est celui dont je spécifie l'être parlant, c'est quand même quelque chose qui, enfin, qui est bien fait pour me retenir, et pour du même coup essayer aussi de vous mettre un peu au parfum... Parce

qu'en somme, ce que ça veut dire, c'est que dans sa première apparition - qui n'a d'ailleurs, strictement rien à faire avec sa seconde apparition qui est une pure homologie - la sexualité, ce n'est pas du tout la même chose, mais que ça puisse être à l'occasion à un niveau de l'arbre, une chose liée à l'infection et à rien d'autre, c'est quand même, c'est quand même digne de nous retenir. Bien sûr, ça ne veut pas dire non plus nous précipiter, hein, faut pas se précipiter, surtout, parce que c'est, c'est la meilleure façon de se foutre le doigt dans l'œil ! Mais enfin, c'est sensible. Et que, que la question de la jouissance se suggère dès l'infection, sexualité à portée limitée, c'est aussi digne de nous retenir. Bon. Quand je dis : ne pas se précipiter, hein, ça veut dire aussi : ne pas se laisser mener par le bout du nez.

Y a-t-il - je fais rupture ici, je prends les choses par un autre bout - y a-t-il du savoir dans le Réel ? Il est essentiel qu'ici je rompe, puisque sinon moi du moins vous, vous êtes jusqu'ici laissés mener par le bout du nez, c'est-à-dire que vous vous arrêtez là où je m'arrête moi-même, pour ne pas me laisser mener du même bout. Poser la seconde question, celle que j'avance maintenant, après m'être laissé mener dans la mousse religieuse, en quoi cela a-t-il de l'intérêt, que maintenant je reparte ? C'est quand même - c'est pas difficile à, à sentir, n'est-ce pas, la jouissance, elle fait éruption (sic) dans le Réel. Et qu'il y aura un moment - qui sera plus tard, parce qu'il faut quand même bien sérier les choses, hein, où la question se retourne. Le Réel, qu'a-t-il à répondre, si la jouissance l'interroge ? Et c'est en quoi je commence - là vous voyez le lien - en quoi je commence à poser la question : le savoir, c'est pas pareil que la jouissance. je dirai même plus, s'il y a un point où je vous ai menés, enfin, en partant de ce savoir qui s'inscrit de l'inconscient, c'est bien que le savoir, c'est pas forcé qu'il jouisse de lui-même.

Et c'est bien pourquoi, maintenant, rupture, je reprends un fil d'un autre bout, dont aucun terme ne se rencontre dans ce que j'ai avancé d'abord. je reprends le fil par un autre bout, et je fais question du savoir dans le Réel. Il est bien clair que cette question comme toutes les autres, ne se pose que de la réponse. je dirai même plus : de la réponse telle que je viens de l'accentuer. L'inconscient au sens de Freud, c'est au nom de quoi je pose la question du savoir dans le Réel. Mais je ne la pose pas en donnant à l'inconscient de Freud toute sa portée. je dis seulement que

l'inconscient ne se conçoit *d'abord que de ceci: que c'est un savoir. Mais* je me limite à ça. C'est au nom de ça que la question du savoir dans le Réel prend son sens.

Y en a. Et il n'y a pas besoin de l'inconscient de Freud pour qu'il y en ait. Y en a selon toute apparence, sans quoi le Réel ne marcherait pas. Voilà d'où je pars qui vous le voyez est d'une tout autre allure. D'une allure grecque, celle-là, justement. Le Réel, c'est comme le discours du maître : c'est le discours grec. Le Réel il faut que ça marche. Et on ne voit pas comment ça marcherait sans qu'il y ait dans le Réel du savoir. Alors là aussi, hein, ne pas se précipiter. Là c'est plus de se laisser mener par le bout du nez qu'il s'agit, là, c'est de s'engluer, avec ce pas. Il faut bien en trancher le cadre. Si j'ai fait ce pas dans le Réel, il faut que je découpe le... toute la glu tout autour, pour pas y rester collé, hein. Et ça dans le Réel, c'est, si j'ose dire ce qui ne veut rien dire hors d'un sens.

Dans le Réel, ça veut dire : ce qui ne dépend pas de l'idée que j'en ai. Un pas de plus avec la même colle aux pieds : ce à quoi, que j'y pense, n'importe pas. Que je pense à lui, comme ça, le Réel, c'est ce qui s'en fout. Et c'est bien pourquoi que la première fois que j'ai essayé de faire vibrer cette catégorie, enfin, aux oreilles de mes auditeurs, ceux de Sainte-Anne, je peux pas dire que j'ai pas été gentil, hein, je leur ai dit

le Réel c'est, c'est ce qui revient toujours à la même place. Ce qui est justement le mettre en place. La notion de place, elle surgit de là.

Alors, en disant ça, je mets le Réel - je le situe, justement, je le mets à sa place, d'un sens, ne l'oublions pas, d'un sens en tant que su : le sens se sait. C'en est même au point qu'on est étonné, hein, qu'on ait, qu'on ait pataugé : le sensé, le sensible, tout ce qu'on veut, mais que ça n'ait pas fini par se cristalliser : le sensu. Faut croire que ça avait des échos qui nous plaisaient guère.

Ce que je suis en train de dire par là, en tout cas de vous avancer concernant le Réel, c'est ça d'abord, c'est que le savoir dont il s'agit dans la question : y a-t-il savoir dans le Réel, est tout à fait à séparer de l'usage du su dans le sensu. C'est du sens à partir de là que je détache le réel, mais ça n'est pas du même savoir que je questionne pour savoir s'il y a du savoir dans le Réel. Le savoir dont il s'agit dans la question n'est pas cet ordre de savoir qui porte sens ou plus exactement, qui, du sens, est porté.

Et je vais tout de suite l'illustrer. L'illustrer d'Aristote. Il est tout à fait frappant que dans sa *Physique*, Aristote ait depuis un bon bout de temps, enfin, fait le saut, le saut par quoi, par quoi se démontre que sa *Physique* n'a strictement rien à faire avec la phusis dont Heidegger essaie de nous faire ressurgir le fantôme. C'est que ce à quoi il s'en prend, il s'en prend pour répondre à la question qui est celle que je pose maintenant : y a-t-il du savoir dans le Réel ? - il s'en prend au savoir de l'artisan. C'est que les Grecs n'avaient pas le même rapport à l'écriture. La fleur de ce qu'ils ont produit, c'est des dessins, c'est de tirer des plans. C'est leur idée de l'intelligence. Il ne suffit pas d'avoir une idée de l'intelligence pour être intelligent. Ça vous est spécialement adressé, cette recommandation. Et il est surprenant que ce soit Aristote qui nous le prouve.

Cet artisan, Dieu sait ce qu'il lui impute, c'est le cas de le dire. Il lui impute, d'abord, de savoir ce qu'il veut : ce qui quand même est raide ! Où est-ce qu'on a vu que quelqu'un qui se dépêtre, en artisan, sache ce qu'il veut ? C'est Aristote qui lui flanque ça sur le dos. Grâce à Aristote, l'artisan « cause final ». Et puis aussi, pendant qu'il y est, je ne vois vraiment pas ce qui l'arrête, n'est-ce pas, il « cause formel » aussi, il a de l'idée, comme on dit. Et puis après ça, il, il, il cause « cause », il cause même « moyen », il cause « efficient » pour tout dire, et c'est encore heureux si Aristote laisse un bout de rôle à la matière. Là c'est elle : elle « cause matériel » ! Ça cause, ça cause, ça cause même à tort et à travers.

Parce que, pour prendre les choses, comme ça, au niveau d'où ça sort, c'est-à-dire le pot - c'est comme ça que c'est sorti, non pas bien sûr qu'ils savaient faire que ça, les Grecs, ils savaient faire des machins beaucoup plus compliqués, mais tout ça, ça sort du pot. Quand je pose la question s'il y a du savoir dans le Réel, c'est précisément pour exclure de ce Réel ce qu'il en est du savoir de l'artisan. Non seulement le savoir de l'artisan ne cause pas, mais c'est exactement de cet ordre de savoir auquel l'artisan sert parce qu'un autre artisan lui a appris à faire comme ça.

Et loin que le pot ait une fin, une forme, une efficacité et même une matière quelconque, le pot, c'est un mode de jouir. On lui a appris à jouir à faire des pots ! Et si on lui achète pas son pot - et ça c'est le client qui l'a à sa jugeote - si on lui achète pas son pot, ben il en est pour sa jouissance, c'est-à-dire qu'il reste avec, et que ça ne va pas très loin. C'est un

mode qu'il est essentiel de détacher de ce dont il s'agit quand je pose la question : s'il y a du savoir dans le Réel. Il faudrait quand même seulement qu'il y en ait ici quelques-uns qui ont été, qui ont été, je sais pas, à l'Exposition des Fouilles chinoises archéologiques, qu'on appelait ça, des fouilles chinoises qui étaient ce que, ce qu'avait trouvé de mieux à nous envoyer le pays de Mao. Là vous pouvez voir - à ce niveau-là parce qu'il y a des raisons pour que, dans cette zone, enfin, on puisse encore voir les pots au moment de leur surgissement. Il est tout à fait clair que ces pots absolument saisissants, admirables, n'est-ce pas, ces pots du temps de l'apparition des pots, quand pour la première fois, on a fait des pots - on leur fout trois pieds, comme par hasard, mais c'est des pieds qui sont pas des pieds, des pieds qui se visent, vous comprenez, c'est des pieds, des pieds qui sont là dans la continuité du pot. C'est des pots qui ont des becs dont on peut dire que toute bouche est indigne à l'avance. C'est des pots qui sont eux-mêmes, dans leur avènement, enfin des choses devant quoi on se prosterne. Est-ce que vous croyez que ce surgissement-là, c'est quelque... c'est quelque chose qui ait quoi que ce soit à faire avec la décomposition aristotélicienne ? Ces pots, il suffit de les regarder pour voir qu'en somme ils peuvent servir à rien. Mais il y a une chose certaine, c'est que ça a poussé, n'est-ce pas, ça a poussé, enfin comme une fleur. Qu'Aristote, enfin, les décompose, enfin, n'est-ce pas, les con-cause de quatre causes, au moins, différentes, c'est quelque chose qui à soit seul, enfin, démontre que les pots sont d'ailleurs.

Mais pourquoi est-ce que je vous en parle puisque justement je les mets ailleurs ? je vous en parle parce que si c'est le client qui finalement a à juger du pot, faute de quoi le potier, enfin il peut se mettre la ceinture, ça nous démontre quelque chose, c'est que c'est le client qui non seulement achète le pot, mais qui, l'artisan, le « potière », si je puis m'exprimer ainsi. Et il suffit de voir la suite de cette liaison qu'il y a entre le fait que le pot, enfin, soit si bien fait qu'on imagine que Dieu est un potier, exactement comme l'artisan. Le Dieu dont il s'agit, c'est, c'est... autrefois, enfin, mon vieil ami André Breton avait cru prononcer un blasphème en disant que, en disant que Dieu est un porc. C'est pas pour rien que la dernière fois je vous ai dit que j'ai jamais encouragé les sur-

réalistes. Non pas du tout que moi j'abrégerais et je dirais que Dieu est un pot; Dieu est un empoté! Dieu est le potier, c'est vrai mais le potier aussi est un empoté. C'est le sujet, enfin, du savoir supposé à son art. Mais c'est pas de ça qu'il s'agit quand je vous pose la question : y a-t-il du savoir dans le Réel ? Parce que ça, c'est ce qu'on a rencontré le jour où du Réel on a réussi à arracher un brin, c'est-à-dire au moment de Newton, où quand même, c'est arrivé, et que là, pour que le Réel fonctionne, le Réel au moins de la gravitation, c'est-à-dire pas rien, quand même, parce que nous y sommes tous vissés à cette gravitation et rien de moins que par notre corps, jusqu'à nouvel ordre, non pas que c'en soit une propriété, comme l'a bien démontré la suite - mais on y est vissés à ce Réel. Et là, qu'est-ce que c'est, enfin qui a tracassé les gens au moment de Newton? Ça n'est rien moins que ceci, que cette question dont je dirai, enfin, qu'elle concernait ce dont il s'agissait, c'est-à-dire « les masses » - c'est le cas de le dire. Les masses. Comment ces masses pouvaient-elles savoir à quelle distance elles étaient des autres masses pour qu'elles observent la loi de Newton? Il est absolument clair que, qu'il faut Dieu, là. On peut pas, tout de même, prétendre que les masses, les masses comme telles, c'est-à-dire définies par leur seule inertie, par où leur viendrait la notion de la distance à laquelle elles sont des autres masses ? Et qui plus est, de ce qu'il en est de ces masses elles-mêmes pour se conduire correctement? Au temps frais où cette élucubration newtonienne est sortie, ça n'a échappé à personne! C'était la seule notion enfin, que - la seule notion qu'on pouvait lui opposer, c'était les tourbillons de Descartes; malheureusement, les tourbillons de Descartes, ils existaient pas et tout le monde pouvait très bien s'en apercevoir... Alors, il fallait Dieu pour informer, enfin n'est-ce pas, à tout instant, enfin c'est même au point que non seulement il fallait qu'il soit là pour informer à tout instant les masses de ce qu'il en était des autres, mais... on supposait même qu'il n'avait peut-être pas d'autre moyen que de les pousser du doigt, les masses, lui-même... Ce qui, bien sûr était exagéré, enfin, était exagéré parce qu'il est clair que du moment qu'il y a l'accélération inscrite déjà dans la formule, le temps aussi y était, donc il n'y avait pas besoin du doigt de Dieu! Mais pour l'information quand même, c'était difficile de l'exclure. Et ce dont je vous parle, moi, ici, c'est du savoir dans le Réel.

Faut pas vous imaginer que parce qu'Einstein est venu après et en a remis un bout, hein, faut pas vous imaginer que ça va mieux, hein, parce qu'il y a quand même une drôle d'histoire, n'est-ce pas, c'est que cette relativité de l'espace, désormais désabsolutisé, car enfin il y a un bout de temps, enfin qu'on avait pu le dire que, enfin, que, après tout Dieu c'était l'espace absolu - enfin ça c'est, c'est des badinages, bon. Mais la relativation de cet espace par rapport à la lumière, ça vous a une drôle de touche de fiat lux, et ça, ça a tout l'air de recommencer à se foutre le cul dans la mousse religieuse. Alors, n'exagérons rien. C'est peut-être là, vous comprenez, que - c'est comme ça en tout cas que pour aujourd'hui je me limiterai, enfin à ce que fait surgir l'analyste. Vous avez bien senti, senti, hein, que tout ça provient de ce fait enfin c'est que nous n'avons parlé jusqu'ici que de ce qui vient du Ciel. Tout ce que nous avons de Réel un tant soit peu sûr, y compris nos monstres, hein, c'est uniquement, uniquement descendu du ciel. Si ce n'est pas de là qu'on était parti pour ce qui revient toujours à la même place, définition que je donne du Réel, nous n'aurions aujourd'hui ni montre ni télévision ni toutes ces choses charmantes grâce à quoi vous êtes non seulement minutés, mais si j'ose dire, « secondés ». Vous êtes tellement bien secondés que vous n'avez même plus la place de vivre.

Heureusement qu'il y a de l'analyste, hein. L'analyste - je vais terminer sur une métaphore : l'analyste c'est le feu follet. C'est une métaphore qui elle, ne fait pas fiat lux. C'est tout ce que j'ai à dire pour l'excuser. Je veux dire qu'elle s'oppose aux étoiles d'où tout est descendu de ce qui vous encombre et vous range ici si bien, enfin, pour écouter mon discours, n'est-ce pas. C'est-à-dire que ça n'a absolument rien à faire avec ce dans quoi vous viendrez vous plaindre chez moi dans un instant.

Le seul avantage que je trouve à ce feu follet, c'est que ça ne fait pas fiat lux. Le feu follet n'éclaire rien, il sort même ordinairement de quelque pestilence. C'est sa force. C'est ce qu'on peut dire, à partir du feu follet, dont j'essaierai de reprendre le fil, le fil follet, la prochaine fois.

Leçon XIII 14 mai 1974

Les non-dupes errent... Ça ne veut pas dire que les dupes n'errent pas. Si nous partons de ce qui se propose comme une affirmation - entendez-vous ? entendez-vous comme ça, si je suis en face du machin?... Que la personne qui m'a dit qu'on n'entend rien, réponde est-ce qu'elle entend ? Disons que c'est introduire par cette affirmation que les non-non-dupes pourraient bien, sans plus, ne pas errer. Mais déjà, ceci nous introduit à la question que pose la double négation. Être... n'être pas non-dupe, est-ce que ça se ramène à être dupe ? Ceci suppose, et ne suppose rien de moins, qu'il y a un univers; qu'on puisse avancer que l'univers, tout énoncé le divise; qu'on puisse dire : « l'homme », et que si on le dit - je veux dire de le dire - tout le reste devient non-homme.

Un logicien - puisque j'avance que la logique c'est la science du Réel - un logicien a fait un pas bien longtemps après Aristote; qu'il ait fallu attendre Boole pour qu'en 1853 sorte *An Investigation of Laws of Thought, Une Investigation sur les Lois de la pensée*, qui, sur Aristote a déjà cet avantage d'être un pas, une tentative de coller à ce qu'il prétend observer, fonder en somme a posteriori comme constituant les lois de la pensée. Que fait-il ? Il écrit très précisément ce que je viens de vous dire, c'est à savoir qu'à partir de quoi que ce soit qui se dise et qui s'énonce, et les choses pour lui sont telles qu'il ne peut faire que d'avancer l'idée de l'univers, il la symbolise par un chiffre, un chiffre qui y convient, c'est le chiffre 1; il écrira donc, de tout ce qui se propose comme notable,

notable dans cet univers, il écrira donc x , il le laisse vide, ce x , puisque c'est là le principe de l'usage de cette lettre, c'est : quoi que ce soit qui soit notable dans l'univers [à Madame Gloria Gonzalez : - Si vous me trimbaliez ça, ça m'aidera à aller au tableau]. Oui, x , écrit-il, multiplié par $1-x$, ceci ne peut que s'égaliser à zéro $x(1-x) = 0$

Ceci ne peut, pour peu qu'on donne ce sens à la multiplication, que noter l'intersection. C'est de là qu'il part. C'est en tant que x est notable dans l'univers que quelque chose se sustente seulement du non, aux hommes s'opposant les non-hommes comme tels, tout ce qui subsiste comme notable étant là considéré comme subsistant comme tel. Or, il est clair que ce qui est notable n'est pas comme tel individuel; que déjà dans cette façon de poser l'ek-sistence logique, il y a quelque chose qui, dès le départ, paraît fâcheux.

Comment se fait-il qu'il soit posé sans critique, le thème, le thème posé de l'univers ? Si je crois pouvoir cette année supporter du nœud borroméen quelque chose, quelque chose qui, certes, n'est pas, n'est pas une définition du sujet, du sujet comme tel d'un univers, c'est en cela, fais-je une fois de plus remarquer, que ma tentative n'a rien de métaphysique, je veux dire, je veux dire à ce propos que la métaphysique est ce qui se distingue de supposer, de supposer comme tel le sujet, le sujet d'une connaissance. C'est en tant qu'elle suppose un sujet, que la métaphysique se distingue de ce dont ici j'essaie d'articuler les éléments, à savoir ceux d'une pratique, et ceci dans le fil de l'avoir définie comme se distinguant, se distinguant de quelque chose qui est de pure place, de pure topologie, et qui fait de là s'engendrer la définition située seulement de la place de cette pratique de ce qui s'annonce, dès lors s'avance comme étant trois autres discours. C'est là un fait, un fait de discours, un fait par lequel j'essaie de donner au discours analytique sa place d'ek-sistence.

Qu'est-ce qui, à proprement parler, ek-siste ? N'ek-siste comme l'orthographe dont je modifie ce terme le marque, n'ek-siste dans toute pratique que ce qui fait fondement du dire, je veux dire ce que le dire apporte comme instance dans cette pratique. C'est à ce titre que j'essaie de situer sous ces trois termes, le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel, la triple catégorie qui fait nœud, et par là donne son sens à cette pratique.

Car cette pratique non seulement a un sens, mais fait surgir un type de sens qui éclaire les autres sens au point de les remettre en cause, je veux dire de les suspendre. À quoi, comme articulation, articulation dont au terme d'un progrès fait pour susciter chez ceux qui soutiennent cette pratique, l'idée de ce qu'est pour eux le Réel, je dis : le Réel, c'est l'écriture. L'écriture de rien d'autre que ce nœud tel qu'il s'écrit pour le dire, tel qu'il s'écrit quand il est selon la loi de l'écriture mis à plat. Et je sou mets ce que j'énonce à cette épreuve de mettre en suspens la distinction, la distinction justement subjective de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel, en tant qu'ils pourraient en quelque sorte déjà porter avec eux un sens, un sens qui les hiérarchiserait, en ferait un 1, 2, 3; bien sûr, ceci n'évitera pas que nous ne retombions sur un autre sens - comme déjà il a pu vous apparaître du fait de ce que j'accentue de l'association du Réel avec un trois, de l'Imaginaire avec un deux, et du Réel, justement - [lapsus du docteur Lacan] - et du Symbolique justement, avec l'*Un*.

Quelque chose dans, au niveau, dans les termes du Symbolique, se pose comme *Un*. Est-ce un *Un* soutenable d'aucune individuation dans l'univers ? C'est la question que je pose, et dès maintenant, je l'avancerai sous cette forme, c'est à savoir de poser la question à propos de l'écriture de Boole. Si le *Un* que Boole avance comme suffisant à répartir la vérité, s'il y a x, il n'est pas vrai que si, que l'*x* soustrait du *Un* soit autre chose que tout le reste, que tout le reste de nommable. Il n'y a là rien que de saisissant, à constater que Boole lui-même, à écrire ce qui résulte, ce qui résulte de l'écriture de ces termes dans une formule mathématique, soit amené à y fonder que le propre de tout x, de tout x en tant qu'énoncé, c'est que x moins x deux, égale zéro, ce qui s'écrit

$$x - x^2 = 0 \quad x = x^2$$

je veux dire à se supporter d'une formule mathématique.

Il est étrange que là une note de son livre, du livre dont je vous ai donné tout à l'heure la date, la date majeure en ce sens que c'est à partir de là qu'une nouvelle... un nouveau départ de la spéculation logique s'est pris, et qu'un nommé Charles Sanders Peirce dont je vous ai déjà parlé, peut par exemple améliorer, à son dire, la formulation de Boole en en montrant qu'en certains points il puisse en résulter qu'elle se four-

voie, disons. Ceci à mettre en évidence ce qui résulte des fonctions à deux variables, à savoir non pas seulement x mais x et y , et en y montrant ce que... ce où moi-même j'ai cru devoir prendre que la fonction dite du rapport, peut là servir à nous montrer que, pour ce qui est du sexuel, ce rapport ne peut pas s'écrire.

Pourquoi, se demande Boole, plutôt que d'écrire $x = x^2$ et l'inverse, ne pourrait-on écrire $x = x^3$? Il est frappant que Boole - et ceci à partir de la notion de la vérité comme séparant radicalement ce qu'il en est de l'un et du zéro, car c'est du zéro qu'il connote l'erreur - il est frappant que cet univers, dès lors solidaire comme tel de la fonction de la vérité lui paraisse limiter l'écriture, l'écriture de ce qu'il en est de la fonction logique, à la puissance deux de x quand la puissance trois, il se la refuse. Il se la refuse pour ceci que mathématiquement, elle ne serait supposable dans l'écriture que d'y ajouter un nouveau terme du produit, ce qu'il ne se refuse certes pas quand il s'agit de faire fonctionner l'opération multiplication, il écrit à l'occasion

xyz

et il peut, selon les cas, marquer qu' x y z tels que les variables ont été situées d'une certaine fonction, qu' x y z par exemple égale aussi: 0. Mais puisqu'il se limite à des valeurs zéro et un, elle peut aussi bien prendre la fonction, la fonction prenant sa valeur d'une certaine... d'un certain chiffrage zéro et un pour chacun des trois - il peut, à faire x , y et z chacun égal à un, s'apercevoir que ce n'est pas zéro qui en est le fruit.

Ainsi, qu'est-ce qui peut l'empêcher d'ajouter à son $(1 - x)$ un $(1 + x)$ et de l'ajouter non pas comme addition, de l'ajouter comme terme de la multiplication ? Il voit alors très bien que $(1 - x)$ multiplié par $(1 + x)$ donnant $1 - x^2$, il aboutira, je n'ai pas besoin de vous le souligner, à ceci c'est que $x - x^3$ sera égal à zéro et que de ce fait x s'égalera à x^3 :

$$x(1 - x)(1 + x) = 0$$

$$x - x^3 = 0$$

$$x = x^3$$

Pourquoi s'arrête-t-il, s'arrête-t-il dans quoi ? Dans l'interprétation de ce que pourrait être cet x en tant justement qu'ajouté à l'univers. Est-ce que ce n'est pas le propre de ce qui, à l'univers, ek-siste, que de s'y

-198-

ajouter? C'est proprement ce que nous faisons tous les jours, et justement ce que je désigne d'un plus à le supporter de l'objet petit a. Mais alors ceci nous suggère, nous suggère ceci: c'est à savoir de nous demander si le *Un* dont il s'agit, c'est bel et bien l'univers, à considérer en tant qu'ensemble ou collection de tout ce qui y est individuable.

Je suggère - m'est suggéré, disons à propos de cette écriture de Boole - de fonder ce qu'il institue de l'univers - car c'est comme tel qu'il l'articule, qu'il lui donne son sens - de supposer que ce *Un*, loin de surgir de l'univers, surgit de la jouissance. De la jouissance et pas de n'importe laquelle, de la jouissance dite phallique, et ceci pour autant que l'expérience analytique nous en démontre l'importance; que de cette suite ce qui se pose comme logique, comme signifiant, mais littéral, je veux dire inscriptible, en tant que l'inscription, c'est de là que surgit dans notre expérience, la fonction du Réel, du moins si vous me suivez, que quelque chose comme un x à cette jouissance puisse s'ajouter, et constituer ce que déjà j'ai défini comme fondant le plus-de-jour.

Il reste que Boole est loin de ne pas indiquer que ce n'est pas seulement le rapport de la jouissance au plus-de-jour, en tant que le plus-de-jour ce serait justement ce qui ek-siste, ek-siste à quoi ? justement au nœud dont j'essaie pour l'instant de vous éclairer l'usage et la fonction; il voit très bien que pour aboutir à la fonction $x = x^3$ et non plus seulement x^2 , il voit très bien que le tiers terme, le terme $(1 + x)$ peut s'écrire autrement et nommément $(-1-x)$. Je veux dire $(-1-x)$ pris dans une parenthèse, ce qui équivaut mathématiquement - je veux dire en tant que l'écriture est ce qui est mathématique - ce qui peut s'inscrire ici d'un moins avant la parenthèse et de $(1 + x)$ mis à l'intérieur

$-(1 + x)$

J'écris - $(1+x)$ et je dis que c'est équivalent à l'addition ici de $(-1-x)$ et que Boole les ajoute pour les repousser, pour les repousser en tant que la logique serait destinée à assurer le statut de la vérité.

Mais pour l'instant, ce à quoi nous visons, n'est pas de donner son statut à la vérité, puisque la vérité, nous le disons, ne s'énonce jamais que du mi-dire, qu'il est proprement impensable, sinon au lieu du dire, de marquer qu'une proposition n'est pas vraie, et de la marquer d'une barre, d'une barre supérieure qui l'exclut, et la marque du signe du faux.

Dans l'ordre des choses, en tant que le symbole est fait pour y ek-sister, dans cet ordre des choses, il est proprement, quoi qu'en dise, quoi qu'en dise Boole étudiant ou prétendant faire le statut de la pensée, il est impensable, justement, il est impensable de cliver quoi que ce soit de dénommable, de cliver d'un pur non pour désigner ce qui n'est pas nommé. Est-ce à dire que nous devons mettre à l'épreuve, mettre à l'épreuve ce qui résulte du $x^3 = x$, assurément c'est déjà quelque chose d'y voir fonctionner ce trois dont je marque comme tel le Réel, et c'est ici que nous allons reprendre notre nœud borroméen.

Le nœud borroméen, si tant est que son énoncé ek-siste à la pratique analytique, que c'est lui qui permet de la supporter, je voudrais, à vous en montrer une fois de plus l'exemple, dans cet espace qui est le nôtre, sans que nous sachions, à l'heure qu'il est, et ceci malgré les citations d'Aristote, quel est le nombre des dimensions de cet espace, j'entends celui-là même où, des choses, nous nommons : regardez, ceci est la même chose que ce que j'ai d'abord dessiné au tableau, c'est à savoir que vous avez ici un rond, Un rond de ficelle que je justement la première fois couchée introduit cette fonction. Ce rond de ficelle, ces trois ronds de ficelle, les voici. Ils tiennent pour autant qu'il y en a un que j'ai mis horizontal, les deux autres étant verticaux et les verticaux se croisant. Il est évident que ceci n'est pas dénouable. Le nœud borroméen a fait, comme tel, travailler beaucoup de personnes ici, qui m'en ont même envoyé des témoignages. Celui-ci est sa forme la plus simple.

Il est remarquable que dans les travaux – ce sont de véritables travaux qui

200

m'ont été envoyés sur ce point - travaux qui font leur part à toutes sortes d'autres façons, il y en a d'innombrables, de nouer ces trois de façon telle qu'ils permettent, avec le dénouement d'un seul de ces trois ronds, de libérer exactement tous les autres, et je vous l'ai dit, quel qu'en soit le nombre. Mais pour nous limiter au trois, puisque ce trois colle avec nos trois fonctions de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel, ceci très précisément de ne pas les distinguer, de voir jusqu'où le fait qu'ils soient trois, et de ce fait d'en faire la logique même du Réel, à savoir de voir à quel moment nous allons pouvoir voir surgir, simplement de ces trois, strictement équivalents, comme vous pouvez immédiatement le percevoir - de ces trois de faire surgir l'amorce de ce qui y serait différenciation. La différenciation s'amorce, s'amorce de ceci, dont je suis étonné que dans ces travaux que j'ai reçus, personne ne me l'ait fait remarquer, voici : par ces trois, tels qu'ils sont ici disposés, sont déterminés, disons huit quadrants, 1, 2, 3, 4, S, 6, 7, 8. J'en prends un, un quelconque, et de ce quadrant je tire la mise à plat, celle qu'ici vous allez voir - vous allez voir de là où vous êtes, mais à être où je suis, c'est certainement exactement pareil, c'est à savoir que vous voyez que quelque chose s'y trouve déjà, du fait de la mise à plat, s'y trouve déjà orienté. Je veux dire que vous voyez certainement la même inscription du nœud qui est celle que je vois, c'est à savoir dans l'occasion, pour ce que je vous ai montré, à avoir pris mon nœud de la façon exhibée, c'est que par la mise à plat quelque chose se dessine qui s'inscrit à en suivre la forme, qui s'inscrit de la dextrogyrie.

Une fois mis à plat tel qu'il est et retourné, je sais d'avance que c'est la même dextrogyrie. Il suffit de faire ce petit travail, enfin d'en imaginer le retournement - et ceci aussi peut s'écrire - on verra que ça n'est pas l'image en miroir, qu'à retourner le nœud borroméen vous ne voyez pas quelque chose qui en est l'image en miroir.

Est-ce que ceci ne rend pas d'autant plus frappant ce fait : c'est qu'à reprendre mes quadrants - mettons que tout à l'heure j'ai choisi - je ne sais pas si c'est effectivement ce que j'ai fait - celui-là pour vous : en haut, à droite - si je prends celui, que non seulement j'ai dit en haut et à droite mais que je dis aussi en avant, si je prends celui non plus en haut, à droite et en avant, mais en bas, à gauche et en

arrière, celui qui lui est strictement opposé et si c'est de là que je pars pour le mettre à plat de la même façon que j'ai fait précédemment, il est tout à fait notable - et vous pourrez le vérifier - que ce qui résultera de cette mise à plat sera une façon dont le nœud se coince, dont le nœud se serre exactement inverse, c'est à savoir lévogyre.

Il sort donc du seul maniement déjà du nœud borroméen, il surgit une distinction qui est de l'ordre de l'orientation. Si l'un est dans le sens des aiguilles d'une montre, l'autre sera dans le sens inverse. Il ne faut certes pas nous étonner, nous étonner que quelque chose de cet ordre puisse se produire, puisque c'est dans la nature des choses que l'espace soit orienté; c'est même de là que procède la fonction dite de l'image en miroir et de toute symétrie.

Je m'excuse de l'âpreté de ce que mon discours d'aujourd'hui implique. Simplement, je vous note que ce fait de l'orientation pour les quadrants opposés est quelque chose qui nous indique déjà qu'il est

conforme à la structure, du seul fait que l'orientation surgisse du seul support, du seul support nodal dont ici je prends arme; il est concevable de ces ronds eux-mêmes y marquer un sens, c'est-à-dire une orientation. En d'autres termes, pour prendre le dernier, celui qui est écrit ici (1), de nous poser la question de ce qui résulte de faire l'usage d'une orientation conforme à celle que nous avons abstenue de deux espèces et de deux seulement qui sont différentes, c'est à savoir de nous rendre compte qu'il en résultera une figure, une figure telle que sa périphérie marquera de ce fait la même orientation. Que faut-il pour qu'une de ces figures se transforme dans l'autre, à savoir celle-ci également complétée (2) ? Vous avez vu à mon hésitation la marque même de la difficulté qui se rencontre dans le maniement desdits ronds de ficelle. Celle-ci est l'image de l'autre en miroir. Mais qu'est-ce qui suffit à transformer l'une dans l'autre ? Quelque chose qui est définissable de la très simple façon suivante: c'est à savoir que, tel que vous voyez le nœud borroméen s'étaler, vous voyez que l'un quelconque d'entre eux se manifeste de couper chacun des deux autres d'une façon telle que l'un étant libéré, l'un étant sectionné, les deux autres soient libres. Ce qui veut dire qu'un de ces ronds peut tourner autour d'un des deux autres, et que ceci à soi tout seul nous donnera un nouveau nœud borroméen. La loi de ce qui se passe dans l'occasion est celle-ci : vous n'avez ici qu'à - je m'excuse de ne pas avoir de craie de couleur, ça serait mieux, je la crayonne - qu'est-ce qui se passe si nous rabattons un de ces nœuds, un de ces ronds, autour d'un autre ? C'est très exactement ceci que nous obtenons - nous obtenons de ce fait une nouvelle figure qui se - je vais l'effacer, l'ancienne pour que vous la voyiez mieux - nous obtenons une nouvelle figure qui a pour propriété d'être de l'espèce de celle-ci, c'est à savoir que, vous le voyez

203

- celle-ci est effacée - c'est à savoir que vous le voyez, la figure se présente ainsi, nous avons ceci qui est resté invariable, et deux autres... deux autres éléments. Voilà : les deux autres [éléments] présentent la sorte d'orientation qui est celle qui est définie ici... - c'est à savoir que, par rapport, n'est-ce pas, à ceci... ceci étant marqué de a par exemple vous aurez à la suite une présentation comme ceci, c'est à savoir, si ceci est b , vous aurez une inversion de sens du b et du c et une inversion d'orientation de leur courbe, les choses se complétant de la façon suivante. Voilà.

Ce qui importe est ceci : c'est de voir que, à inverser le a ce qui en résulte, c'est une orientation totalement différente du serrage du nœud, à savoir que du seul fait que nous ayons renversé un des ronds, les deux autres éléments, ceux que nous n'avons pas inversés, les deux autres éléments changent de direction;) e veux dire que, comme il est concevable, le segment, le segment que je sectionne dans ce cafouillage, le segment qui se trouve sectionné par retournement de ce rond qui était d'abord là, le segment a changé de sens, c'est à savoir que à l'un, à celui-ci, cet autre segment et celui-ci viennent se raccorder d'une façon que nous appellerons si vous le voulez bien, centripète, alors qu'auparavant les trois étaient centrifuges. C'est bien en quoi, quand nous retournerons un rond de ficelle de plus, ce rond de ficelle restera dans son orientation primitive pour le segment lui-même que nous allons avoir à retourner, à savoir que si maintenant, après avoir retourné a nous retournons b , b se trouvera garder le sens centripète, mais alors ce sont les deux autres, à savoir un centrifuge et un centripète, qui s'inverseront de sorte que le résultat en sera : le centripète devenant centrifuge et le centrifuge devenant centripète, nous aurons de nouveau ici un centrifuge et deux centripètes. Mais celui qui sera centrifuge sera un des centripètes retournés.

Est-ce qu'il faut que je refasse tout, ou est-ce que quelqu'un a suivi ? Je me suis exposé à, à ne même pas regarder de notes, pour cette simple raison, c'est que c'est la difficulté même du maniement, le peu imaginable, si on peut dire, de ce nœud borroméen dont nous essayons de tirer parti, c'est cela même que, que je ne suis pas mécontent, enfin, de mettre en valeur, n'est-ce pas, de mettre en valeur une façon... de... voilà, après le deuxième tour, n'est-ce pas, un lévogyre qui s'est reproduit comme le précédent, n'est-ce pas, et c'est en tant que nous avons

retourné le *b* après avoir retourné le *a* que nous obtenons ceci que nous avons un centripète à la place du centrifuge qui est ici, et un centrifuge à la place du centripète qui est ici, n'est-ce pas. Par conséquent, nous avons ici *c*, *a*, et *b*.

On m'a posé la question, on m'a posé la question dans un endroit où on travaillait, on m'a posé la question de savoir quel rapport avait ce nœud borroméen avec ce que j'avais énoncé des quatre - je dirai - options, dites d'identification sexuée. En d'autres termes, quel rapport pouvait avoir ceci avec le

je vais maintenant essayer de vous le dire. Supposons que nous donnions à ceci cette position en quadrant que nous désignons selon la marque dans les coordonnées cartésiennes, les huit quadrants en question. Vous devez voir, vous apercevoir que, prenons le quadrant en haut à droite et en avant, c'est par le rabattement - ah, enfin... bon, voilà! - c'est par le rabattement du rond de ficelle ici marqué, je veux dire en tant que ce rond de ficelle, celui-ci donc, est tenu - voilà - en tant que ce rond de ficelle est tenu de celui-ci, à savoir celui que j'appellerai « l'enprofondeur », nous appellerons celui-ci le « haut », et celui-ci le « plat ».

Bon, alors le plat vient ici... et c'est celui-ci qui vient là [le docteur Lacan fait la démonstration sur un nœud qu'il tient en main], donc, vert, bleu, -

rouge. C'est comme ça que les choses se présenteront. Bon. C'est un petit peu... un petit peu différent. Voilà. Vous vous donnerez un peu de mal, vous-mêmes, pour faire les choses, parce qu'après tout, je m'aperçois que ça ne va pas si aisément. Bon.

L'important est ceci : c'est de, c'est de marquer que c'est à rabattre celui-là, nommément le vertical vers la profondeur; à rabattre celui-ci, n'est-ce pas, c'est-à-dire celui qui était d'abord bien marqué à sa place ici, c'est à le rabattre ainsi que nous allons obtenir le rond, le nœud borroméen tel qu'il se situe dans ce quadrant à gauche du quadrant quelconque dont nous sommes partis. Dans ce quadrant, donc, avec inversion, inversion de la lévogyrie, n'est-ce pas, c'est-à-dire passage à la dextrogyrie, puisque celui que j'ai fait en bas était un lévogyre. Je l'ai pris ainsi parce que tels que les nœuds sont disposés - tels que les ronds de ficelle sont disposés, c'est ainsi que cela se noue. Donc nous avons là une inversion. Ce qui veut dire que, pour prendre les choses à les placer comme ici par exemple, dans ce quadrant-là, n'est-ce pas, nous avons à passer dans celui-ci, nous avons une première inversion. À passer dans celui-ci, nous avons une seconde inversion, comme dans quelque direction - à condition que ce soit une direction de symétrie par rapport à un des plans d'intersection nous avons, aux trois extrémités, un changement sur le nœud borroméen, nous avons une inversion. Bon, si nous passons par ici, c'est-à-dire que nous franchissons du haut en bas, nous avons une nouvelle inversion, c'est-à-dire un retour de ce qui était ici, du lévogyre. Ces opérations sont commutatives à savoir qu'à passer ainsi, nous arrivons au même retour.

206

En d'autres termes, c'est aux quatre points d'opposition, c'est-à-dire sur les huit quadrants à quatre quadrants définissables par si je puis dire l'inscription dans le cube d'un tétraèdre, c'est à cela que nous allons voir apparaître quatre figures homogènes, toutes les trois, dans l'occasion, lévogyres, puisque nous sommes partis d'un lévogyre. Bon. Qu'en résulte-t-il ? Comment considérer cette multiplication, si je puis dire, par quatre, de ce qui résulte de simplement la mise à plat, ou l'écriture du nœud borroméen. Je propose simplement ceci, que vu l'heure, je n'aurai à commenter que la prochaine fois, c'est ceci : si, comme vous venez de le voir, c'est d'une figure tétraédrique qu'il s'agit, une figure tétraédrique en tant qu'elle est produite par la bascule de deux des ronds de ficelle, et on peut dire deux, quels qu'ils soient. Quels qu'ils soient, nous revenons, à la figure lévogyre, pour la spécifier. Nous y revenons quel que soit celui des deux qui a été rabattu. Il en restera un qui n'a pas été rabattu. Celui qui reste est évidemment le troisième, je veux dire celui qui reste après que deux autres aient été rabattus. Que par exemple, si nous faisons de ces ronds de ficelle, le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel, ce qui restera enfin, et qui restera dans une position centrifuge, ceci encore faut-il que vous le vérifiiez, je veux dire que vous vous aperceviez que c'est à basculer S et I qu'à la fin le R reste centrifuge. Il y a pour cela une bonne raison, c'est que si vous avez bien vu la figure dernière, c'est le R, à savoir disons le Réel, qu'il faudra basculer pour obtenir la figure dernière, qui elle-même sera dextrogyre et sera tout entière centrifuge. C'est une façon commode pour vous de retenir ce qu'il en est au deuxième temps de ce qui se passe après deux bascules, puisque vous devez comme) e vous l'ai montré, vous devez tout à l'heure retrouver dans le quadrant strictement opposé, celui dont je vous ai parlé quand je vous ai fait cette remarque, cette remarque qui n'avait pas été trouvée, à savoir qu'en passant d'un quadrant au quadrant strictement opposé, au quadrant contradictoire, au quadrant diagonal, nous obtenons un nœud, un nœud non plus si nous sommes partis du lévogyre - nous obtenons un nœud dextrogyre. Bien.

Donc, vérifiez tout ceci à l'occasion, enfin, en faisant des petites manipulations comme celles que j'ai si bien ratées devant vous et vous verrez en somme ceci: qu'à se maintenir dans le nœud lévogyre, nous obtenons ce que j'ai qualifié ou spécifié d'un tétraèdre, puisque vous voyez comment les choses se passent. Vous pouvez faire, reconstituer : ici par

207

exemple vous avez à prendre une des faces du carré, vous le tirez, vous reconstituerez le cube, vous reconstituerez le cube à partir de ceci, c'est que c'est toujours dans une disposition diagonale par rapport à une des faces du cube que se trouvent les quadrants qui sont de la même espèce d'orientation et nommément dans l'occasion, de l'espèce lévogyre.

Je vais seulement vous suggérer ceci : c'est ce qu'il en sort à partir de la fonction de la jouissance, il en sort ceci : c'est que quelque part dans une de ces extrémités du tétraèdre, quelque part se situe le

Nous aurons en quelque sorte à mettre en question ceci : le pas, non pas le pas exclusif comme celui de tout à l'heure, le pas de ce qui existe à dire non à la fonction phallique. Nous aurons d'autre part ce qui y dit oui, mais qui est dédoublé, à savoir qu'il y a le tous, d'une part, et d'autre part le pas-tous autrement dit ce que j'ai qualifié du pas-toutes. Est-ce qu'il ne vous apparaît pas que c'est là un programme, à savoir prendre dans ce qui est sujet à l'examen, prendre la critique de ce qu'il en est du

-208-

pas, de ce qu'implique le dire non, c'est à savoir l'interdit, et très nommément, en fin de compte, ce qui, se spécifiant de dire non à la fonction Φx , dit non à la fonction phallique.

Le dire-non à la fonction phallique, c'est ce que nous appelons, dans le discours analytique

$\bar{B}x$. $-\Phi x$ la fonction de la castration

Il y a ce qui dit oui à la fonction phallique, et le dit en tant que tout, c'est-à-dire, très nommément un certain type qui est tout à fait nécessité par la définition de ce que nous appelons l'homme. Vous savez que le pas-tout m'a très essentiellement servi à marquer qu'il n'y a pas de *la femme*, c'est à savoir qu'il n'y en a, si je puis dire, que diverses et en quelque sorte une par une, et que tout cela se trouve en quelque sorte dominé par la fonction privilégiée de ceci, qu'il n'y en a néanmoins pas une à représenter le dire qui interdit, à savoir l'absolument – non. Voilà.

Alors, puisqu'il y a un examen maintenant, j'ai simplement amorcé la chose aujourd'hui. Je vous demande pardon d'y avoir mis si longtemps, nous reprendrons la prochaine fois.

-209-

LEÇON XIV, 21 MAI 1974

Je m'excuse de ce retard et vous remercie de m'avoir attendu. Vous voyez que je persévère, quant à ce fondement que cette année je donne à mon discours dans le nœud borroméen. Le nœud borroméen est ici justifié de matérialiser, de présenter cette référence à l'écriture. Le nœud borroméen n'est, dans l'occasion, que mode d'écriture. Il se trouve en somme présentifier le registre du Réel.

Quand, au départ, je me suis interrogé sur ce qu'était l'inconscient, je n'ai entendu le prendre qu'au niveau de ce qui constitue effectivement l'expérience analytique. À ce moment, je n'avais d'aucune façon élaboré le discours comme tel; la notion, la fonction de discours ne devait venir que plus tard, c'est pour autant que ce discours est où se situe un lien social et donc, il faut le dire, politique, c'est autant que ce discours le situe, que j'ai parlé de discours. Mais je ne parlais que de l'expérience, et dans cette expérience, il est clair que le langage, que quelque chose qui, incontestablement s'impose de la pratique de l'analyse, que la pratique de l'analyse est fondée sur un pathétique, sur un pathétique qu'il s'agit de situer, et il s'agit de situer comment on y intervient.

Intervenir fait surgir la notion d'acte. Il est essentiel également de la penser, cette notion d'acte, et de démontrer comment il peut venir à consister d'un dire. J'ai, dans le temps, comme on dit, cru devoir faire remarquer que l'analyste, non seulement n'opère que de parole, mais se spécifie de n'opérer que de cela. Refusant cette intervention sur le corps, par exemple, qui passe par l'absorption, sous une forme quelconque, de

substances qui entrent dès lors dans la dynamique chimique du corps, par exemple les médicaments, on appelle ça, bon. Le point où j'en suis, c'est simplement quelque chose, le tour, n'est-ce pas, c'est le cercle que vous voyez ici dessiné c'est qu'il y a un lien - mais il s'agit de savoir lequel, entre le sexe et la parole. Il est clair que le sexe comporte la dualité de la structure corporelle. Dualité qui se réfléchit en cascade, si on peut dire, sur la dualité par exemple du soma et du germen, sur l'opposition du vivant au monde inanimé, etc.

La notion de dualité suffit-elle à homogénéiser tout ce qui est deux? Vous voyez tout de suite que ce n'est pas vrai, la seule énumération que j'ai fait, n'est-ce pas, de la dualité de structure corporelle, de la dualité du soma et du germen, de l'opposition du vivant au monde inanimé, ça doit vous suffire à voir que cette polarité, pour l'appeler par son nom, n'homogénéise nullement la série des pôles dont il s'agit, n'est-ce pas. Elle ne suffit d'aucune façon à faire que la notion de monde, ou d'univers, soit corrélée à cette chose impensable qu'est le sujet, en tant qu'il serait quoi ? le reflet, la conscience dudit monde. Et ceci en raison de ce que J'appellerai le pathétique des sens. Il n'y a pas lieu de s'émerveiller qu'il y ait un être pour connaître quoi ? le reste, n'est-ce pas, et c'est évidemment de tout temps que la métaphore du rapport sexuel a été choyée pour cette dualité patente. Patente, mais spécifiée, locale, distincte des autres dualités, d'où l'accent donné au mot « connaître », d'où aussi l'idée d'actif et de passif, sans qu'on puisse savoir d'ailleurs dans cette polarité dite du sujet et du monde, où est l'actif, où est le passif. Il n'y a aucun besoin d'un actif pour que le pathétique subsiste et s'atteste dans notre vécu, comme on dit, n'est-ce pas : nous souffrons. C'est de ça qu'il s'agit

quand il s'agit de l'analyse. Nous agissons aussi pour en sortir, de cette souffrance, et à l'occasion, nous nous y mettons à beaucoup; il s'agit de savoir ce que sont deux personnes, comme on dit, c'est-à-dire deux animaux situés d'une organisation politique très spécifiée parce que j'ai appelé un discours, il s'agit de savoir ce qu'est le dire d'un échange ritualisé de paroles, et ce qu'on appelle, ce qui est supposé être en jeu dans cet exercice, à savoir l'inconscient.

Là, j'essaie de vous dire : il y a du savoir dans le Réel, qui fonctionne sans que nous puissions savoir comment l'articulation se fait dans ce que nous sommes habitués à voir se réaliser. Est-ce de cela qu'il s'agit et qu'il nous faudrait bien admettre, n'est-ce pas, comme relevant d'une pensée ordonnatrice? C'est le parti que prennent religion et métaphysique, qui sont en cela du même côté : elles se donnent la main dans les suppositions qu'elles ordonnent à l'être.

Alors, ce que je veux dire, c'est que le savoir inconscient, celui que suppose Freud, se distingue de ce savoir dans le Réel tel que, quoi qu'on en ait, même la science arrive à le faire providentiel, ce savoir, c'est-à-dire que quelque chose, un sujet, l'assure comme harmonique. Ce qu'avance Freud - mais ce n'est pas tout, je le note en passant - c'est qu'il n'est pas providentiel, c'est qu'il est dramatique. Fait de quelque chose qui part d'un défaut dans l'être, d'une dysharmonie entre la pensée et le monde, et que ce savoir est au cœur de ce quelque chose que nous dénommons ek-sistence, parce qu'elle insiste du dehors et qu'elle est dérangeante. C'est en ce sens que le rapport sexuel se montre chez l'être - que je ne suis pas le seul à caractériser d'être parlant, n'est-ce pas - qu'il se montre dérangé. Ceci en contraste avec tout ce qui semble se passer chez les autres êtres. C'est même de là qu'est venue la distinction de la nature et de la culture. Et très précisément cette nature, si je puis dire, il nous faut bien ici la caractériser de n'être pas si naturelle que ça. Parce que de là où nous vivons, la nature ne s'impose pas. À nous, ce qui s'impose, c'est un autre mode, un autre mode de savoir, un savoir qui d'aucune façon n'est attribuable à un sujet qui y présiderait à l'ordre, qui y présiderait à l'harmonie, et c'est en cela que, tout d'abord, dans mes premiers énoncés, pour caractériser l'inconscient de Freud, il y avait une formule que je me trouve... - où je suis revenu plusieurs fois - que je me trouve avoir avancée à Sainte-Anne, qui est celle-ci : que Dieu ne croit pas en Dieu.

Dire : « Dieu ne croit pas en Dieu », c'est exactement dire la même chose que de dire « y'a d'inconscient ». Bien sûr, vu l'ordre d'auditoire, n'est-ce pas, que j'avais alors, à savoir les psychanalystes tels qu'ils pouvaient à cette époque se présenter, ça ne faisait aucun effet; ça ne faisait aucun effet mis à part ceci qu'ils me posassent la question si, si moi j'y croyais, enfin. Il y a quelqu'un depuis, enfin, n'est-ce pas, qui m'a défini en disant que j'étais quelqu'un qui croyait qu'il était Lacan, n'est-ce pas, c'était la façon dont j'avais moi-même défini Napoléon, mais... sur la fin de sa vie, enfin, au moment où en somme, mon Dieu, il était fou, n'est-ce pas, car croire en son propre nom, enfin, c'est... c'en est la définition même. Bon. Contrairement à ce qu'imaginait le nommé Gabriel Marcel, enfin,) e ne crois pas en Lacan. Mais je pose la question de savoir s'il n'y a pas stricte consistance entre ce que Freud avance comme étant l'inconscient, et le fait que Dieu, il n'y ait personne pour y croire, surtout pas lui-même, car c'est en ça que consiste le savoir de l'inconscient.

Le savoir de l'inconscient est tout le contraire de l'instinct, *c'est-à-dire* de ce qui préside, enfin, non seulement à l'idée de nature, mais à toute idée d'harmonie, c'est pour autant que, quelque part, il y a cette faille qui fait que la chose la plus naturelle, si l'on peut dire, celle qui nous paraît de notre point de vue, quand nous regardons, quoi! des animaux, soit de tout à fait autres, des objets dans le monde : nous faisons là-dessus toutes les extrapolations que nous pouvons. Ce que nous constatons c'est quelque chose qui, entre deux corps semble faire quelque chose qui incontestablement est tout à fait différent, d'ailleurs, chez la plupart des espèces, que le rapport du corps dit masculin à celui qui s'avoue féminin, à savoir qu'il y a en somme entre ces deux corps, je dirai très peu de ressemblance, alors que chez les animaux, ce qui est frappant c'est à quel point le mâle et la femelle - disons le mot pour aller vite et indiquer ma pensée - sont narcissiques.

Alors, je voudrais avancer aujourd'hui, parce qu'il faut quand même que j'avance quelque chose, quelque chose qui est important, n'est-ce pas, c'est que si j'ai mis l'accent sur ceci que ce qui au rapport sexuel fait obstacle, ce n'est rien d'autre que cette fonction que je me suis trouvé la dernière fois ré-écrire au tableau sous la forme (Dx et dont ce n'est pas pour rien que je l'ai écrite ainsi, mathématiquement, c'est pour autant que ce qui peut s'écrire, j'y fais confiance d'être dans la bonne direction

pour en atteindre le Réel. Qu'est-ce à dire ? Est-ce que parce qu'ici il m'arrive quelquefois - dans toute la mesure où vous me le permettez à cause de ce micro - d'écrire des choses au tableau, est-ce que c'est là ce qui supporte ma relation avec vous telle qu'elle s'instaure dans ce discours ? Je ne le crois pas, j'en pose sans cesse la question : ce que je veux pointer ici, c'est ceci qui importe, c'est que je dis, je dis toujours la vérité, et que cela qui s'inscrit dans le Symbolique, je dis toujours la vérité, non pas seulement que je la répète, je fraye la voie qui fait exister un dire, et que votre rapport avec moi dans cette situation, c'est que cela vous fait jouir. J'en ai plus d'une fois posé la question, enfin, je tourne autour, mais ce qui est certain, c'est que là se trouve l'accent, enfin, de ce juste dire que j'essaie d'énoncer pour autant qu'ailleurs sans doute, je prends appui sur l'écriture, mais que c'est du côté de l'écriture que se concentre ce où j'essaie d'interroger de l'inconscient quand je dis que l'inconscient, c'est quelque chose dans le Réel.

J'ai dit « savoir », d'un autre côté, mais j'ai aussi souligné ceci : que si cette dimension de savoir touche aux bords du Réel, que c'est à saisir, à jouer avec ce que j'appellerai, enfin, les fronces, les bords du Réel, c'est pour autant que je fais foi à ceci que seule l'écriture supporte comme telle ce Réel, que je peux dire quelque chose qui soit orienté simplement, simplement orienté. Parce que dire la vérité, c'est si je puis dire, à la portée de tout le monde, et d'une certaine façon, la vérité, pour nous, dans l'expérience analytique, c'est notre étoffe; c'est notre étoffe en quoi ? en ceci qu'elle est la vérité sur ce pathétique, sur cette souffrance que comme telle j'ai désignée, ce qui amène à ce cernage d'une expérience structurée comme un discours. Et ces discours j'en ai tenté d'en faire l'articulation, mais l'articulation écrite : ce n'est qu'en cela que quelque chose peut y témoigner du Réel.

Alors de quoi s'agit-il quand la dernière fois, je vous ai rappelé les quatre termes, les quatre ponctuations, ponctuations écrites de l'identification que je n'appellerai en l'occasion pas « sexuelle » mais « sexuée », quand j'ai rappelé que le nœud borroméen permettait de situer chacune de ces écritures dans quelque chose qui se repère à partir du nœud primitif, du nœud tel que je vous l'ai montré comme j'ai pu avec des ronds, des ronds de ficelle que je tenais dans la main, dans les quatre quadrants qu'ils déterminent, qu'ils déterminent à partir d'une première mise à

plat, et d'une première mise à plat en ceci qu'il faut que deux de ces ronds - et j'ai dit deux et pas les mêmes, pas le même puisque aussi bien, si c'était le même il reviendrait à la même place, c'est à savoir qu'il en faut deux, deux différents pour qu'on parvienne à un quadrant qui s'homologue au premier mis à plat. J'ai cru pouvoir, pouvoir à ce moment vous le montrer au tableau d'une façon qui était évidemment aventurée, puisque, comme vous avez pu le voir - et à ma grande exaspération - j'y ai pataugé, n'est-ce pas. J'y ai pataugé parce que, chose curieuse, il y a en somme, c'est cela que cette expérience signifie, il y a quelque chose de... de pas encore maîtrisé dans - vous le savez, je vous l'ai indiqué, je vous le rappelle - de non encore maîtrisé dans ce qui est de l'ordre des nœuds. C'est étrange, c'est singulier, quoique déjà quelque chose a pu en être avancé, que le nœud borroméen ait été identifié à la tresse à six mouvements, six, et pas trois, comme il semblerait pouvoir y paraître, c'est déjà quelque chose, et aujourd'hui ce que je vous montre... à mettre... à rapporter à ce que je vous avais déjà marqué, déjà écrit, déjà écrit comme étant la forme la plus simple, la plus simple du nœud borroméen qui est très exactement celle-ci, c'est-à-dire celle où nulle part il n'y a un troisième rond, le troisième rond ici n'étant représenté que par une droite que vous me permettez de supposer infinie. C'est une supposition tout à fait capitale et en elle-même éclairante, dirai-je, éclairante en ceci qu'il est très connu, c'est la première remarque que toute élaboration des nœuds, celle d'un Artin, par exemple, dont peut-être vous connaissez le volume - certains d'entre vous en tout cas se le sont sûrement procuré - celle d'un Artin qui dit ceci : c'est qu'il n'y a qu'une seule façon sur une simple ligne d'affirmer que le nœud ne peut pas être dénoué, c'est

de deux choses l'une : ou que ses deux bouts s'étendent en effet à l'infini, ce qui rend impossible de méconnaître quoi que ce soit qui se soit formé en nœud, ou que les deux bouts s'en rejoignent, auquel cas il se contrôle si oui ou non c'est bien un nœud.

Qu'est-ce que ceci nous suggère comme remarque? C'est que si cette droite, cette droite dont consiste le nœud, borroméen en l'occasion, et qui se spécifie de ceci de croiser les nœuds, je dirai, d'une façon qui coupe le premier pour autant que le premier coupe le second, ce qui du même coup impose l'alternance, c'est à savoir qu'il coupera le premier et sera coupé par le second qu'il rencontre en tant que lui-même est interne au premier rond et qu'il coupera donc les deux fois le rond bleu de même qu'il sera coupé les deux fois par le rond vert, le rond bleu et le rond vert se distinguant de ceci : c'est que le rond bleu coupe le rond vert.

C'est donc d'un rapport triadique que se situe dans l'occasion ce qui fait le nœud : et vous pouvez voir que la droite infinie impose, impose ceci qu'on ne peut lui donner aucune orientation. Car d'où part-elle ? Il faut savoir s'il y a un début pour que par rapport à ce début une orientation soit prise.

Par contre, il suffit que cette droite infinie soit raboutée en rond, pour nous exprimer d'une façon qui n'implique nulle forme géométrique mais seulement une consistance, pour que du fait même que nous lui donnons consistance de rond, il apparaisse quelque chose qui est de l'ordre de l'orientation, non pas sur ce que j'ai appelé à l'instant cette droite que tout d'un coup j'ai faite rond, mais dans le nœud lui-même, car vous voyez - je vous l'ai marqué à chaque fois par une correspondance –

que c'est du fait que l'individu ici spécifié d'être orange ou jaune, c'est du fait qu'il est mis à plat sous la forme d'un rond, c'est de ce fait et de rien d'autre, qu'apparaît ici cette orientation que je peux appeler lévogyre, si je m'oblige à suivre la direction que m'indique chacun des trois, à l'extérieur du nœud qu'ils font, alors que de l'autre côté, c'est tout différemment, à savoir ici dextrogyre, que les ronds apparaissent. C'est en tant qu'ici nous avons les choses sous cette forme que nous pouvons dire que ce qui, dans l'autre, s'est présenté sous un certain mode est précisément, dans l'autre forme, inversé.

Il est clair que c'est pour autant que nous prenons les choses sous cette forme que nous avons ici une forme dextrogyre, de même que c'est pour autant que nous prenons ici les choses sous le bord, sous le côté opposé au point où nous avons rabattu la ligne orange, que nous avons ici une forme lévogyre. Ça veut dire que ce qui apparaît ici, c'est quelque chose de cet ordre-là. Nous constatons du même coup ceci: c'est que par rapport à ce qui s'est inversé, à savoir la ligne orange, il y a inversion de côté : ici la ligne bleue est à droite, ici, elle est à gauche, et c'est dans un rapport d'extrémité par rapport à la ligne orange que la ligne verte se trouve. C'est à savoir qu'il est facile de comprendre, c'est ce que j'ai essayé de vous montrer la dernière fois, à savoir qu'en rabattant un des ronds de ficelle par rapport aux deux autres, ce que nous trouvons c'est bien entendu que c'est ailleurs, ailleurs sur un de ces cercles, à savoir [lapsus] celui qui est ici, le vert - que c'est celui qui est ici, le bleu, que c'est ailleurs que nous nous trouvons le couper, autrement dit, que la ligne jaune [dite orange, précédemment] pour autant que c'est celle que nous avons rabattue, se continue et coupe.

Il y a donc à chaque fois quelque chose qui change, qui change dans l'orientation du nœud. Chaque fois que nous passons d'un quadrant, d'un quadrant dans un autre, il y a quelque chose qui change dans l'orientation du nœud. Et c'est en ça que le nœud, les nœuds se spécifient quatre par quatre, qu'ils ont ce rapport entre eux que j'ai qualifié l'autre jour de tétraédrique, et où j'ai voulu reconnaître ce qu'il en est du mode des quatre places réservées aux modes de l'identification, de l'identification dite sexuée. Il est évidemment frappant que vous voyez qu'aujourd'hui encore, n'est-ce pas, je me suis trouvé, même sous cette forme ultrasimple, en difficulté, n'est-ce pas à vous faire sentir, en diffi-

culté à le démontrer moi-même dans l'écriture, ce qu'il en est de l'effet, de l'effet de rabattement, pour autant que déjà ce dont il s'agit est un des termes choisis comme tel et distingué des deux autres en quelque sorte préalablement.

Il est certain que c'est en ceci que cet objet d'écriture nous présente quelque chose de particulièrement saisissant : c'est que voilà une écriture qu'en quelque sorte, je dirai, nous maîtrisons difficilement; c'est assez frappant que déjà dans un second temps, c'est-à-dire après avoir cru que je m'en tirerais bien à mon aise par cet artifice, que je me suis trouvé de nouveau, avec cette écriture, m'embarrasser, m'embrouiller. Est-ce que ce n'est pas là le signe de ce quelque chose qui a présidé à l'aversion, aversion tout à fait frappante quant aux mathématiques, aversion qui s'est produite à l'égard de ce qu'il est des nœuds. Car après tout, il n'aurait pas été inconcevable que ce quelque chose qui s'est dessiné dans une géométrie développée qui a fonctionné effectivement tout à fait comme écriture, écriture par quoi s'est amorcée la science, je veux dire dans la géométrie grecque, il est tout à fait frappant de voir que ç'aurait pu aussi bien être, être dans un effort concernant le coinçage, par exemple qui se produit quand nous écartons ici ce nœud par rapport à la ligne qui sert à le constituer à proprement parler comme nœud, de même qu'à le rabattre ici, nous voyons bien manifestement que nous coinçons quelque chose, coinçons, quoi dire sinon ce dont il s'agit, c'est à savoir quelque chose de coïncé, il n'y a rien à en dire de plus, et c'est ce coïncé qui est en cause, qui est en cause dans cette fonction par quoi, pour dire le rapport du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel, je dis que c'est là qu'est pris quelque chose, quelque chose qui, dans l'occasion, est bien, en effet, le sujet. Encore faut-il que ce quelque chose, je tente de l'éclairer, je tente de l'éclairer en quelque sorte en individualisant ce qu'est bien chacun de ces ronds, c'est à savoir en quoi le Symbolique diffère de l'Imaginaire et diffère du Réel.

Pour éclairer très vite, comme je peux le faire, pas plus, cette lanterne, je dirai que le Symbolique, j'avancerai que le Symbolique est de l'ordre du Un, ce Un que, la dernière fois, je vous ai déjà avancé comme constituant dans l'ordre logique qu'essaie de construire notre Boole comme étant l'univers. je vous ai fait remarquer en même temps qu'il y a là quelque chose de contestable; car c'est déjà poser une hypothèse que de

faire de l'univers quelque chose de Un. À l'encontre de ceci, et dans la ligne même où Boole procède en posant la formule

$$x(1-x)=0$$

à savoir : *tout ce qui n'est pas x, c'est ce qui est x soustrait à l'Univers, et leur produit, leur intersection, leur rencontre est strictement égale à zéro*. C'est sur cette base que Boole croit pouvoir avancer une formalisation de ce qu'il en est de la logique.

Tout à son opposé, je propose, je propose de donner au Un la valeur de ce dans quoi, par mon discours, consiste, consiste en tant que c'est elle qui fait obstacle au rapport sexuel, à savoir la jouissance phallique. C'est pour autant que la jouissance phallique - et là, disons que je la fais organe, je la suppose incarnée par ce qui, dans l'homme, y correspond comme organe - c'est pour autant que cette jouissance prend cet accent privilégié, privilégié telle qu'elle s'impose dans tout ce qui est de notre expérience, notre expérience analytique; c'est là autour, et parce que ce n'est que là, autour, autour de l'individu lui-même sexué qui le supporte, c'est pour autant que cette jouissance est privilégiée que toute l'expérience analytique s'ordonne. Et je propose, je propose ceci que ce soit à elle de rapporter la fonction du Un dans la formalisation logique telle que Boole la promet.

En d'autres termes, que s'il y a signifiant - et signifiant, ce n'est pas signe : le signifiant se distingue du signe en ceci que du signe nous pouvons faire circulation dans un monde objectivé, le signe c'est ce qui va de l'émetteur au récepteur et ce qui au récepteur fait signe de l'émetteur. Mais c'est tout au contraire sous la forme de ce que j'ai appelé le message reçu sous une forme inversée que se pose le signifiant pour qui c'est en tant qu'il a rapport à un autre signifiant qu'il fait surgir un sujet, à savoir dans sa configuration. Ce qui se suggère de ceci, c'est que pour autant que quelque chose qui est désigné dans Boole par un x, quelque chose se précipite comme signifiant, ce signifiant est en quelque sorte dérobé, soustrait, emprunté à la jouissance phallique elle-même, et c'est en tant que le signifiant en est le substitut que le signifiant même se trouve faire obstacle à ce que jamais s'en écrive ce que j'appelle le rapport sexuel, je veux dire quelque chose qui serait supposé pouvoir être écrit x R et puis y à savoir que d'aucune façon ne puisse s'écrire d'une façon

mathématique ce qu'il en est de ce qui se présente comme fonction au regard de la fonction phallique elle-même. Je veux dire que c'est pour autant que ce qui s'écrit c'est

négation de la fonction phallique elle-même, et tout à l'opposé qu'il n'y en ait pas, c'est à savoir

qu'il n'existe pas de x pour dénier la fonction de x , pour s'y opposer, et qu'inversement j'introduise au niveau de l'Universelle ce quelque chose qui, adhérant à la fonction phallique, se caractérise d'un côté par un quanteur universel, un grand $\forall$ inversé - vous savez que c'est ainsi que cela s'écrit

$$\forall x . \Phi x$$

mais dans l'autre, il met une barre négative, c'est-à-dire il dit qu'il y a quelque part une fonction qui s'y distingue de n'être « pas toute ».

Pas toute, qu'est-ce que cela veut dire ? Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il y en ait deux. C'est dans la mesure où au niveau où s'articule ce « pas toute », il n'y a pas qu'une jouissance. Ici n'allez pas trop vite, ici n'allez pas trop vite et n'allez pas supposer que ce que je distingue, c'est je ne sais quoi comme ce qui sexuellement répondrait à cette prétendue division de la jouissance dite clitoridienne à la jouissance dite vaginale. Ce n'est pas de cela dont il s'agit. Ce dont je parle, c'est de cette distinction qu'il faut faire de la jouissance phallique en tant que chez l'être parlant elle prévaut et que c'est de là qu'est dérobée toute la fonction de la signifiante, qu'il y a une distinction à faire entre cette jouissance prévalente pour autant qu'elle fait obstacle à ce qu'il en est du rapport sexuel, qu'il y a une distinction à faire de cette jouissance avec ceci que, à côté - je vous l'ai introduit l'autre jour, je pense suffisamment avec ce qu'il en était de l'arbre, de l'arbre dit de la science, de la science du Bien et du Mal - il y a ceci qu'assurément l'animal, l'animal se distingue de subsister non seulement en un corps, mais que ce corps comme tel ne s'iden

tifie, n'a d'identité, non pas comme on le dit depuis toujours traditionnellement, de la pensée, de ce je ne sais quoi qui de ce qu'il pense le ferait être, mais de ce qu'il puisse de lui-même. Je veux dire qu'il n'y a pas seulement cette aperception, appréhension, sensation, pression, toucher, vue, ou n'importe quel autre mode d'affectation par les sens, il y a qu'en tant qu'il consiste et qu'il consiste en un corps, ce dont il s'agit c'est d'une jouissance et d'une jouissance qui se trouve d'après notre expérience être d'un ordre autre que ce qu'il en est de la jouissance phallique.

C'est ainsi que ce que j'ai commencé dès le début de mon enseignement par authentifier, par originaliser de la relation imaginaire, faisait référence à ce que j'appellerai l'homologie, la ressemblance, justement cette partie qui est tellement vacillante, quand il s'agit de l'être parlant, de l'homologie des corps. Que chez l'animal il nous faille bien constater que la jouissance phallique quelle qu'elle soit n'a pas la même prévalence, n'a pas le même poids, le même poids en quelque sorte d'opposition qu'il a au regard de la jouissance en tant que deux corps jouissent l'un de l'autre, c'est là qu'est la faille par où s'abîme, si l'on peut dire, dans l'expérience analytique tout ce qui s'ordonne de l'amour. Que si l'on parle comme je l'ai dit, je l'ai évoqué antérieurement, si on parle de nœud, c'est faire allusion à l'embrassement, à l'étreinte, mais autre chose est la façon dont fait irruption dans la vie de chacun, cette jouissance qui, soit appartient, si l'on peut dire, à l'un de ces corps, mais à l'autre n'apparaît que sous cette forme, si l'on peut dire, de référence à un autre comme tel, même si quelque chose dans le corps peut lui donner un mince support, je veux dire au niveau de cet organe qui s'appelle le clitoris.

C'est en tant qu'il nous faut concevoir le Symbolique comme dérobé, soustrait à l'ordre Un de la jouissance phallique et en tant que le rapport des corps en tant que deux, de ce fait, ne peut que passer par la référence, la réflexion à quelque chose qui est autre que le Symbolique, qui en est distinct, et c'est à savoir ce qui d'ores et déjà du trois apparaît dans la moindre écriture. Ce que le langage en quelque sorte sanctionne, c'est le fait que dans sa formalisation il impose autre chose que la simple homophonie du dire. C'est que c'est dans une lettre, et c'est en cela que le signifiant montre, montre cette précipitation par quoi l'être parlant peut avoir accès au Réel, c'est pour autant que de toujours chaque fois qu'il s'est agi de configurer quelque chose qui soit en quelque sorte la ren-

contre de ce qui s'émet, de ce qui s'émet comme plainte, comme énoncé d'une vérité, chaque fois qu'il s'agit de tout ce qu'il en est de ce mi-dire, mi-dire alterné, contrasté, chant alterné de ce qui laisse séparé en deux moitiés l'être parlant, chaque fois qu'il s'agit de cela, c'est toujours, c'est toujours d'une référence à l'écriture que ce qui dans le langage peut être situé trouve son Réel, et c'est en tant que j'essaierai de vous pousser plus loin cette référence au Réel, au Réel comme tiers que je laisserai cela aujourd'hui, m'excusant de n'avoir pas pu plus l'avancer.

223

LEÇON XV, 11 JUIN 1974

Voilà. J'ai dû faire quelques efforts pour que cette salle ne, n'ait pas été aujourd'hui occupée par, par des gens en train de passer des examens et je dois dire qu'on a eu la bonté de, de me la laisser. Il est évident que c'est plus qu'aimable de la part de l'Université de Paris I d'avoir fait cet effort puisque, les cours étant finis cette année - ce que, bien sûr, moi j'ignore, cette salle aurait dû être à la disposition d'une autre partie de l'administration qui, elle, s'occupe de vous canaliser. Voilà.

Alors, tout de même, comme ça ne peut pas se renouveler, passé une certaine limite, ça sera aujourd'hui la dernière fois de cette année que je vous parle. Ça me force naturellement un peu à tourner court, mais ce n'est pas pour me retenir puisqu'en somme il faut bien toujours finir par tourner court. Moi je ne sais pas d'ailleurs très bien comment je suis niché là-dedans, parce qu'enfin l'Université, si c'est ce que je vous explique, c'est peut-être elle la *femme*. Mais c'est la femme préhistorique, c'est celle dont vous voyez qu'elle est faite de replis. Évidemment, moi c'est dans un de ces plis qu'elle m'héberge. Elle ne se rend pas compte - quand on a beaucoup de plis, on ne sent pas grand-chose - sans ça, qui sait, elle me trouverait peut-être encombrant. Bon.

Alors, d'autre part, d'autre part - je vous le donne en mille - vous n'imaginerez jamais à quoi j'ai perdu mon temps - perdu, enfin, oui, perdu - à quoi j'ai perdu mon temps en partie depuis que je vous ai vus réunis là; je vous le donne en mille : j'ai été à Milan à un congrès de

225

sémiotique. Ça, c'est extraordinaire. C'est extraordinaire et bien sûr, ça m'a laissé, ça m'a laissé un peu pantois. Ça m'a laissé un peu pantois en ce sens que c'est très difficile dans une perspective justement universitaire d'aborder la sémiotique. Mais enfin, ce manque même que j'y ai, si je puis dire, réalisé, m'a rejeté, si je puis dire, sur moi-même, je veux dire m'a fait m'apercevoir que c'est très difficile d'aborder la sémiotique - moi bien sûr, je n'ai pas moufeté parce que j'étais invité, comme ici, très très gentiment, et je ne vois pas pourquoi j'aurais, enfin, dérangé ce Congrès en disant ce que - que le sème, enfin, ça ne peut pas s'aborder comme ça tout cru à partir d'une certaine idée du savoir, une certaine idée du savoir qui n'est pas très bien située, en somme, dans l'université. Mais j'y ai réfléchi et y a à ça des raisons qui sont peut-être dues justement au fait que le savoir de la *femme* - puisque c'est comme ça que j'ai situé l'université - le savoir de la *femme*, c'est peut-être pas tout à fait la même chose que le savoir dont nous nous occupons ici.

Le savoir dont nous nous occupons ici - je pense vous l'avoir fait sentir - c'est le savoir en quoi consiste l'inconscient. Et c'est en somme là-dessus que je voudrais clore cette année.

Je n'ai jamais, en somme, je ne me suis jamais attaché à autre chose qu'à ce qu'il en est de ce savoir dit inconscient. Si j'ai par exemple marqué l'accent, enfin, sur le savoir en tant que le discours de la science peut le situer dans le Réel, ce qui est singulier et ce dont je crois avoir ici articulé en quelque sorte l'impasse, l'impasse qui est celui dont on a assailli Newton pour autant que, ne faisant nulle hypothèse, nulle hypothèse en tant qu'il articulait la chose scientifiquement, eh bien, il était bien incapable, sauf bien sûr à ce qu'on le lui reproche, il était bien incapable de dire où se situait ce savoir grâce à quoi enfin le ciel se meut dans l'ordre qu'on sait, c'est-à-dire sur le fondement de la gravitation. Si j'ai accentué, n'est-ce pas, ce caractère dans le réel d'un certain savoir, ça peut sembler être à côté de la question, à côté de la question en ce sens que le savoir inconscient, lui, c'est un savoir à qui nous avons affaire. Et c'est en ce sens qu'on peut le dire dans le Réel.

C'est ce que j'essaie de vous supporter cette année de ce support d'une écriture, d'une écriture qui n'est pas aisée, puisque c'est celle que vous m'avez vu manier plus ou moins adroitement au tableau sous la forme du nœud borroméen. Et c'est en quoi je voudrais conclure cette année;

c'est à revenir sur ce savoir et à dire comment il se présente. Comment il se présente, je ne dirais pas tout à fait dans le Réel, mais sur le chemin qui nous mène au Réel.

De ça, il faut tout de même que je reparte, de ce qui m'a été également présentifié, présentifié dans c't'intervalle, c'est à savoir qu'il y a de drôles de gens enfin, des gens qui continuent dans une certaine Société dite Internationale, qui continuent à opérer comme si tout ça allait de soi. C'est à savoir que ça pouvait se situer, se situer dans un monde; dans un monde comme ça qui serait fait de corps, de corps qu'on appelle vivants - et bien sûr y a pas de raison qu'on les appelle pas comme ça, n'est-ce pas - qui sont plongés dans un milieu, un milieu qu'on appelle « monde » et tout ça, en effet, pourquoi le rejeter d'un coup?

Néanmoins, ce qui ressort d'une pratique, d'une pratique qui se fonde sur l'ek-sistence de l'inconscient, doit tout de même nous permettre de décoller de cette vision élémentaire qui est celle de... je ne dirais pas du moi, encore qu'il s'en encombre et que j'aie lu des choses directement extraites d'un certain congrès qui s'est tenu à Madrid où par exemple, on s'aperçoit que Freud lui-même, je dois dire, a dit des choses aussi énormes, aussi énormes que ça que je vais vous avancer : que c'est du moi - le moi, c'est autre chose que l'inconscient, évidemment, ce n'est pas souligné que c'est autre chose, y a un moment où Freud a refait toute sa Topique n'est-ce pas, comme on dit : y a la fameuse seconde Topique qui est une écriture, simplement, qui n'est pas autre chose que quelque chose en forme d'œuf, forme d'œuf qui est tout à fait d'autant plus frappante à voir, cette forme d'œuf, que ce qu'on y situe comme le moi vient à la place où sur un neuf, ou plus exactement sur son) aune, sur ce qu'on appelle le vitellus, est la place du point embryonnaire. C'est évidemment curieux, c'est évidemment très curieux et ça rapproche la fonction du moi de celle où, en somme, va se développer un corps, un corps dont c'est seulement le développement de la biologie qui nous permet de situer dans les premières morulations, gastrulations, etc., la façon dont il se forme.

Mais comme ce corps - et c'est en ça que ça consiste, cette seconde Topique de Freud - comme ce corps est situé d'une relation au ça, au ça qui est une idée extraordinairement confuse; comme Freud l'articule, c'est un lieu, un lieu de silence, c'est ce qu'il en dit de principal. Mais à

227

l'articuler ainsi, il ne fait que signifier que ce qui est supposé être ça, c'est l'inconscient quand il se tait. Ce silence, c'est un taire. Et ce n'est pas là rien, c'est certainement un effort, un effort dans le sens, dans un sens peut-être un peu régressif par rapport à sa première découverte, dans le sens disons de marquer la place de l'Inconscient. Ça ne dit pas pour autant ce qu'il est, cet inconscient, en d'autres termes, à quoi il sert. Là, il se tait : il est la place du silence. Il reste hors de doute que c'est compliquer le corps, le corps en tant que dans ce schème, c'est le moi, le moi qui se trouve, dans cette écriture en forme d'œuf, le moi qui se trouve le représenter. Le moi est-il le corps ? Ce qui rend difficile de le réduire au fonctionnement du corps, c'est justement ceci que dans ce schème, il est censé ne se développer que sur le fondement de ce savoir, de ce savoir en tant qu'il se tait, et d'y prendre ce qu'il faut bien appeler sa nourriture. Je vous le répète : c'est difficile d'être entièrement satisfait de cette seconde Topique parce que ce qui se passe, à quoi nous avons affaire dans la pratique analytique, c'est quelque chose qui semble bien se présenter d'une façon toute différente, c'est à savoir que cet inconscient, par rapport à ce qui couplerait si bien le moi au monde, le corps à ce qui l'entoure, ce qui l'ordonnerait sous cette sorte de rapport qu'on s'obstine à vouloir considérer comme naturel, c'est que par rapport à lui, cet inconscient se présente comme essentiellement différent de cette harmonie. Disons le mot : dysharmonique. Je le lâche tout de suite, et pourquoi pas ? il faut y mettre l'accent. Le rapport au monde est certainement, si nous donnons son sens, ce sens effectif qu'il a dans la pratique, est quelque chose dont on ne peut pas ne pas tout de suite ressentir que, par rapport à cette vision toute simple en quelque sorte de l'échange avec l'environnement, cet inconscient est parasitaire. C'est un parasite dont il semble qu'une certaine espèce, entre autres, s'accommode fort bien, mais ce n'est que dans la mesure où elle n'en ressent pas les effets qu'il faut bien dire, énoncer pour ce qu'ils sont c'est-à-dire pathogènes. Je veux dire que cet heureux rapport, ce rapport prétendu harmonique entre ce qui vit et ce qui l'entoure, est perturbé par l'insistance de ce savoir, de ce savoir sans doute hérité - ce n'est pas un hasard qu'il soit là - et cet être parlant, pour l'appeler comme ça, comme je l'appelle - cet être parlant l'habite mais il ne

l'habite pas sans toutes sortes d'inconvénients. Alors s'il est difficile de ne pas faire de la vie la caractéristique du corps, parce que c'est à peu près tout ce que nous pouvons en dire, en tant que corps, il est là et il a bien l'air de se défendre, de se défendre contre quoi? contre ce quelque chose auquel il est difficile de ne pas l'identifier, c'est-à-dire ce qu'il en reste, de ce corps, quand il n'a plus la vie. C'est à cause de ça qu'en anglais on appelle le cadavre *corpse*; autrement, quand il vit, on l'appelle *body*. Mais que ce soit le même, ça a l'air satisfaisant comme ça, matériellement. Enfin, on voit bien que ce qu'il en reste, c'est le déchet, et s'il faut en conclure que la vie, comme disait Bichat, c'est l'ensemble des forces qui résistent à la mort, c'est un schéma, c'est un schéma malgré tout, c'est un schéma un peu grossier. Ça ne dit pas du tout comment ça se soutient, la vie. Et à la vérité, à la vérité, il a fallu en arriver fort tard, fort tard dans la biologie, pour qu'on ait l'idée que la vie, c'est autre chose - c'est tout ce que nous pouvons en dire - c'est autre chose que l'ensemble des forces qui s'opposent à la résolution du corps en cadavre. Je dirais même plus : tout ce qu'il peut y avoir qui nous laisse espérer un peu autre chose, à savoir de ce que c'est que la vie, nous porte tout de même vers une toute autre conception: celle dont j'ai cette année essayé de placer quelque chose en vous parlant d'un biologiste, d'un biologiste éminent, de Jacob dans sa collaboration avec Wollman, et de ce qui, d'ailleurs, bien au-delà, c'est par là que j'ai essayé de vous en donner une idée, ce qui, bien au-delà se trouve être ce que nous pouvons articuler du développement de la vie, et nommément ceci auquel les biologistes arrivent, que grâce au fait qu'ils peuvent y regarder d'un peu plus près qu'on ne l'a fait depuis toujours, que la vie se supporte de quelque chose dont je ne vais pas, quant à moi, franchir le pas et dire que ça ressemble à un langage, et parler des messages qui seraient inscrits dans les premières molécules et qui pourraient faire des effets évidemment singuliers, des effets qui se manifestent dans la façon dont s'organisent toutes sortes de choses qui vont aux purines, ou à toutes sortes de constructions chimiquement repérées et repérables. Mais enfin, il y a certainement un désaxement profond qui se produit et qui se produit d'une façon dont il est pour le moins curieux que ça vienne à remarquer que tout part de quelque chose d'articulé, jusques et y compris une ponctuation.

Je ne veux pas m'étendre là-dessus; je ne veux pas m'étendre là-dessus, mais après tout, c'est bien parce que je n'assimile nullement cette sorte de signalétique dont se sert la biologie, je ne l'assimile nullement à ce qu'il en est du langage, contrairement à la sorte de jubilation qui semble avoir saisi à ce propos, le linguiste qui se rencontre avec le biologiste, lui serre la main et lui dit : nous sommes dans le même bain. Je crois que des concepts, par exemple, comme celui de stabilité structurelle peuvent, si je puis dire, donner une autre forme de présence au corps. Car enfin, ce qui est essentiel, ce n'est pas seulement comment la vie s'arrange avec soi-même pour qu'il se produise des choses qui sont capables d'être vivantes, c'est que tout de même, le corps a une forme, une organisation, une morphogenèse, et que c'est une autre façon aussi de voir les choses, à savoir qu'un corps, ça se reproduit.

Alors, c'est pas pareil, quand même, c'est pas pareil que la façon dont à l'intérieur, ça communique, si on peut dire. Cette notion de communication qui est tout ce dont il s'agit dans cette idée des premiers messages grâce à quoi s'organiserait la substance chimique, c'est autre chose. C'est autre chose et alors, c'est là qu'il faut faire le saut et nous apercevoir que des signes sont donnés dans une expérience privilégiée, qu'il y a un ordre, un ordre à distinguer, non pas du Réel, mais dans le Réel, et qu'il s'origine, s'originalise d'être solidaire de quelque chose qui, malgré nous, si je puis dire, est exclu de cet abord de la vie, mais dont nous ne nous rendons pas compte - c'est ça sur quoi, cette année, j'ai voulu insister - que la vie l'implique, l'implique imaginativement si on peut dire. Ce qui nous frappe dans ce fait qui est celui auquel a adhéré vraiment Aristote, qu'il n'y a que l'individu qui compte vraiment, c'est que sans le savoir, il y suppose la jouissance. Et ce qui constitue l'Un de cet individu, c'est qu'à toutes sortes de signes - mais pas de signes dans le sens où je l'entendais tout à l'heure, de signes que donne cette expérience privilégiée que je situais dans l'analyse, ne l'oublions pas - il y a des signes dans son déplacement, dans sa motion, enfin, qu'il jouit. Et c'est bien en ça qu'Aristote n'a aucune peine à faire une éthique, c'est qu'il suppose, c'est qu'il suppose *èdoné*, que *èdoné* n'avait pas reçu ce sens que plus tard il a reçu des épicuriens; *èdoné* dont il s'agit, c'est ce qui met le corps dans un courant qui est de jouissance. Il ne peut le faire que parce qu'il est lui-même dans une position privilégiée, mais comme il ne

sait pas laquelle, comme il ne sait pas qu'il pense ainsi la jouissance parce qu'il est de la classe des maîtres, il se trouve qu'il y va tout de même, à savoir que seul celui qui peut faire ce qu'il veut, que seul celui-là a une éthique.

Cette jouissance est évidemment liée bien plus qu'on ne le croit à la logique de la vie. Mais ce que nous découvrons, c'est que chez un être privilégié - aussi privilégié qu'Aristote l'était par rapport à l'ensemble de l'humain - chez un être privilégié, cette vie, si je puis dire, se varie, ou même s'avarie, s'avarie au point de se diversifier dans quoi ? Eh bien, c'est de ça qu'il s'agit, justement : il s'agit des sèmes, à savoir de ce quelque chose qui s'incarne dans *lalangue*. Car il faut bien se résoudre à penser que *lalangue* est solidaire de la réalité des sentiments qu'elle signifie. S'il y a quelque chose qui nous le fait vraiment toucher, c'est justement la psychanalyse. Qu'«empêchement» - comme je l'ai dit dans un temps dans mon séminaire sur *l'Angoisse* dont je peux regretter qu'après tout il ne soit pas déjà là à votre disposition - qu'« empêchement », « émoi » - « émoi » tel que j'en ai bien précisé : « émoi » c'est retrait d'une puissance - qu'« embarras » soient des mots qui ont du sens, eh bien, ils n'ont de sens que véhiculés sur les traces que fraye *lalangue*. Bien sûr, nous pouvons projeter comme ça sur des animaux ces sentiments. Je vous ferai remarquer seulement que si nous pouvons, «empêchement», «émoi», «embarras», les projeter sur des animaux, c'est uniquement sur des animaux domestiques. Que nous puissions dire qu'un chien ait été ému, embarrassé ou empêché dans quelque chose, c'est dans la mesure où il est dans le champ de ces sèmes, et ceci par notre intermédiaire.

Alors je voudrais quand même vous faire sentir ce qu'implique l'expérience analytique : c'est que, quand il s'agit de cette sémiotique, de ce qui fait sens et de ce qui comporte sentiment, eh bien, ce que démontre cette expérience, c'est que c'est de *lalangue*, telle que je l'écris, que procède ce que je ne vais pas hésiter à appeler l'animation - et pourquoi pas, vous savez bien que je ne vous barbe pas avec l'âme : l'animation, c'est dans le sens d'un sérieux trifouillement, d'un chatouillis, d'un grattage, d'une fureur, pour tout dire - l'animation de la jouissance du corps. Et cette animation n'est pas notre expérience, ne provient pas de n'importe où. Si le corps, dans sa motricité, est animé, au sens où je

viens de vous le dire, à savoir que c'est l'animation que donne un parasite, l'animation que peut-être moi je donne à l'Université par exemple, eh bien, ça provient d'une jouissance privilégiée, distincte de celle du corps. Il est bien certain que pour en parler, enfin, on est plutôt dans l'embarras parce que l'avancer comme ça, c'est risible, et c'est pas pour rien que ce soit risible : c'est risible parce que ça fait rire. Mais c'est très précisément ça que nous situons dans la jouissance phallique. La jouissance phallique, c'est celle qui est en somme apportée par les sèmes, puisque aujourd'hui à côté de - puisque aujourd'hui, tracassé comme je l'ai été par ce Congrès de sémiotique, je me permets d'avancer le mot « sème ». C'est pas que j'y tiens, vous comprenez, parce que je ne cherche pas à vous compliquer la vie. Je ne cherche pas à vous compliquer la vie, ni surtout à vous faire sémioticiens. Dieu sait où ça pourrait vous mener! Ça vous mènera d'ailleurs dans l'endroit où vous êtes, c'est-à-dire que ça ne vous sortira pas de l'Université. Seulement, c'est quand même là ce dont il s'agit : le sème, ce n'est pas compliqué, c'est ce qui fait sens. Tout ce qui fait sens dans *lalangue* s'avère lié à l'ek-sistence de cette langue, à savoir que c'est en dehors de l'affaire de la vie du corps, et que s'il y a quelque chose que j'ai essayé de développer cette année devant vous - que j'espère avoir rendu présent, mais qui sait? - c'est que c'est pour autant que cette jouissance phallique, que cette jouissance sémiotique se surajoute au corps qu'il y a un problème.

Ce problème, je vous ai proposé de le résoudre si tant est que ce soit une complète solution, mais de le résoudre simplement enfin, du constat que cette sémiosis patinante chatouille le corps dans la mesure - et cette mesure, je vous la propose comme absolue - dans la mesure où il n'y a pas de rapport sexuel. En d'autres termes, dans cet ensemble confus que seul le sème, le sème une fois qu'on l'a lui-même un peu éveillé à l'eksistence, c'est-à-dire qu'on l'a dit comme tel, c'est par là, c'est dans la mesure où le corps parlant habite ces sèmes qu'il trouve le moyen de suppléer au fait que rien, rien à part ça, ne le conduirait vers ce qu'on a bien été forcé de faire surgir dans le terme « autre », dans le terme « autre » qui habite *lalangue* et qui est fait pour représenter ceci, justement qu'il n'y a avec le partenaire, le partenaire sexuel, aucun rapport autre que par l'intermédiaire de ce qui fait sens dans *lalangue*. Il n'y a pas de rapport naturel, non pas que s'il était naturel, on pourrait l'écrire,

mais que justement on ne peut pas l'écrire parce qu'il n'y a rien de naturel dans le rapport sexuel de cet être qui se trouve moins être parlant qu'être parlé.

Que imaginativement, à cause de ça, cette jouissance dont vous voyez qu'en vous la présentant comme phallique, je l'aie qualifiée de façon équivalente comme sémiotique, bien sûr, c'est évidemment parce qu'il me paraît tout à fait grotesque de l'imaginer ce phallus, dans l'organe mâle. C'est quand même bien ainsi que dans le fait que révèle l'expérience analytique, il est imaginé. Et c'est certainement aussi le signe qu'il y a dans cet organe mâle quelque chose qui constitue une expérience de jouissance qui est à part des autres, non seulement qui est à part des autres, mais qui, les autres jouissances, la jouissance qu'il est, ma foi, tout à fait facile d'imaginer, à savoir qu'un corps, mon Dieu, c'est fait pour qu'on ait le plaisir de lever un bras et puis l'autre, et puis de faire de la gymnastique, et de sauter, et de courir, et de tirer, et de faire tout ce qu'on veut, bon. Il est quand même curieux que ce soit autour de cet organe que naisse une jouissance privilégiée. Car c'est ce que nous montre l'expérience analytique, c'est à savoir que c'est autour de cette forme grotesque que se met à pivoter cette sorte de suppléance que j'ai qualifiée de ce qui, dans l'énoncé de Freud, est marqué du privilège, si on peut dire, du sens sexuel, sans qu'il ait vraiment réalisé - quoique tout de même, ça le chatouillait lui aussi et il l'a entrevu, il l'a presque dit dans *Malaise dans la Civilisation* - c'est à savoir que le sens n'est sexuel que parce que le sens se substitue justement au sexuel qui manque. Tout ce qu'implique son usage, son usage analytique du comportement humain, c'est ça que ça suppose : non pas que le sens reflète le sexuel, mais qu'il y supplée.

Le sens, il faut le dire, le sens comme ça quand on ne le travaille pas, eh bien, il est opaque. La confusion des sentiments, c'est tout ce que *lalangue* est faite pour sémiotiser. Et c'est bien pour ça que tous les mots sont faits pour être ployables à tous les sens. Alors, ce que j'ai proposé, ce que j'ai proposé dès le départ de cet enseignement, dès le discours de Rome, c'est d'accorder l'importance qu'elle a dans la pratique, dans la pratique analytique, au matériel de *lalangue*. Un linguiste, un linguiste, bien sûr, est tout à fait introduit d'emblée à cette considération de la langue comme ayant un matériel. Il le connaît bien, ce matériel : c'est

celui qui est dans les dictionnaires, c'est le lexique, c'est la morphologie aussi, enfin, c'est l'objet de sa linguistique. Il y a quelqu'un qui, naturellement est à cent coudées au-dessus d'un tel congrès que celui que je vous ai dit, c'est Jakobson. Il a un petit peu parlé de moi en marge, pas dans son discours d'entrée, mais tout de suite après, il a tenu à bien préciser que l'usage que j'avais fait de Saussure, et derrière de Saussure - j'en savais assez pour le savoir quand même - des stoïciens et de saint Augustin. Pourquoi pas? Moi, je ne recule devant rien. C'est bien sûr que ce que j'ai emprunté à Saussure simplement et aux stoïciens sous le terme de *signatum*, ce *signatum*, c'est le sens et qu'il est tout aussi important que cet accent que j'ai mis sur le *signans*...

Le *signans* a l'intérêt qu'il nous permet dans l'analyse d'opérer, de résoudre, encore que comme tout le monde nous ne soyons capables que d'avoir une pensée à la fois, mais de nous mettre dans cet état dit pudiquement d'attention flottante qui fait que justement quand le partenaire, là, l'analysant, lui, en émet une, une pensée, nous pouvons en avoir une tout autre, que c'est un heureux hasard d'où jaillit un éclair; et c'est justement là que peut se produire l'interprétation, c'est-à-dire qu'à cause du fait que nous avons une attention flottante, nous entendons ce qu'il a dit quelquefois simplement du fait d'une espèce d'équivoque, *c'est-à-dire* d'une équivalence matérielle. Nous nous apercevons que ce qu'il a dit - nous nous en apercevons parce que nous le subissons - que ce qu'il a dit pouvait être entendu tout de travers. Et c'est justement en l'entendant tout de travers que nous lui permettons de s'apercevoir d'où ses pensées, sa sémiotique à lui, d'où elle émerge : elle émerge de rien d'autre que de l'ek-sistence de *lalangue*. *Lalangue* ek-siste ailleurs que dans ce qu'il croit être son monde.

Lalangue a le même parasitisme que la jouissance phallique, par rapport à toutes les autres jouissances. Et c'est elle qui détermine comme parasitaire dans le Réel ce qu'il en est du savoir inconscient. Il faut concevoir *lalangue*. Et pourquoi pas, pourquoi pas parler de ce que *lalangue* serait en rapport avec la jouissance phallique comme les branches à l'arbre. C'est pas pour rien - parce que quand même, j'ai ma petite idée... - c'est pas pour rien que je vous ai fait remarquer que ce fameux arbre de départ, là, celui où on a cueilli la pomme, on pouvait se poser la question s'il jouit lui-même tout comme un autre être vivant. Si

je vous ai avancé ça, c'est pas tout à fait sans raisons, bien sûr. Et alors, disons que *lalangue*, n'importe quel élément de *lalangue*, c'est, au regard de la jouissance phallique, un brin de jouissance. Et c'est en ça que ça étend ses racines si loin dans le corps.

Bon, alors ce dont il faut partir - vous voyez, ça traîne, il est tard, bon - c'est cette forte affirmation que l'inconscient n'est pas une connaissance : c'est un savoir, et un savoir en tant que je le définis de la connexion de signifiants. Premier point. Deuxième point : c'est un savoir dysharmonique qui ne prête d'aucune façon à un mariage heureux, un mariage qui serait heureux. C'est impliqué dans la notion même de mariage, c'est ça qui est énorme, qui est fabuleux : qui est-ce qui connaît un mariage heureux ? Non, mais enfin... Passons. Néanmoins le nom est fait pour exprimer le bonheur. Oui, le nom est fait pour exprimer le bonheur et c'est celui qui m'est venu pour vous dire ce qu'on pourrait imaginer d'une bonne adaptation, comme on dit, d'un emboîtement, enfin de quelque chose qui ferait que ce que je vous ai dit de la vie, de la vie du corps chez celui qui parle, ça pourrait se juger d'un juste, d'un noble échange entre ce corps et son milieu, comme on dit, son *Welt* à la noix.

Quand même, ces remarques ont leur importance historique, parce que vous verrez, vous qui me survivrez, vous le verrez : tout ce qui a commencé de se balbutier en biologie donne bien l'impression que la vie n'a rien de naturel. C'est une chose folle. La preuve, c'est qu'on y a foutu la linguistique ! C'est énorme, enfin. Elle réservera des surprises, cette vie, quand on aura cessé de parler comme des sansonnets, à savoir de s'imaginer que la vie ça s'oppose à la mort. C'est absolument dingue, cette histoire ! D'abord, qu'est-ce que nous en savons ? Qu'est-ce qui est mort ? Le monde inanimé, que nous disons. Mais c'est parce qu'il a une autre conception de l'âme que celle que je vous représentais maintenant, à savoir que l'âme, c'est ce qui... c'est un crabe.

Alors, je vais vous dire, même : au point où nous en sommes, c'est paradoxal. C'est paradoxal, je dis ça parce que j'ai lu un petit papier torchon qui s'est émis là dans le dernier congrès de la Société de Psychanalyse et qui témoignait de ceci qui est pour le moins paradoxal c'est que pour ce que je suis en train de rejeter, à savoir qu'il y ait connaissance, qu'il y ait la moindre harmonie de ce qu'on situe de la

jouissance, de la jouissance corporelle avec ce qui entoure. Mais il U'y a qu'un endroit où ça puisse se produire, cette fameuse connaissance, un endroit, à mon sens et vous ne le devinerez jamais : c'est dans l'analyse elle-même. Dans l'analyse, on peut dire qu'il peut y avoir quelque chose qui ressemble à la connaissance. Et j'en trouve le témoignage dans ceci qu'à propos du papier, du papier torchon dont je vous parle où il s'agit du rêve, c'est absolument merveilleux l'innocence avec laquelle ça s'avoue. Il y a une personne, et une personne dont je m'étonne pas du tout que ce soit cette personne-là, parce que quand même il a reçu une touche d'un petit coup de fion que je lui ai donné dans le temps, c'est que tout est centré autour de ceci qu'il voit se reproduire dans un de ses rêves une note, une note à proprement parler sémantique - à savoir que ça n'est que vraiment là comme noté, articulé, écrit - il voit se reproduire dans un de ses rêves une note sémantique du rêve d'un de ses patients. Il a bien raison de foutre « connaissance » dans son titre. Cette espèce de mise en covibration, en covibration sémiotique, en fin de compte, c'est pas étonnant qu'on appelle ça comme ça pudiquement le transfert. Et on a bien raison aussi de ne l'appeler que comme ça. Ça, je suis pour. Ce n'est pas l'amour, mais c'est l'amour au sens ordinaire, c'est l'amour tel qu'on se l'imagine. L'amour, c'est évidemment autre chose. Mais pour ce qui est de l'idée, si je puis dire, qu'on se fait de l'amour, on ne fait pas mieux que dans cette sorte de connaissance analytique. Je ne suis pas sûr que ça mène loin, c'est bien aussi d'ailleurs pourquoi ça reste dans le marais, toute l'expérience analytique. Ce n'est pas de cela qu'il devrait s'agir. Il doit s'agir d'élaborer, de permettre à celui que j'appelle l'analysant d'élaborer, d'élaborer ce savoir, ce savoir inconscient qui est en lui comme un chancre, pas comme une profondeur, comme un chancre.

Ça, c'est autre chose, bien sûr, c'est autre chose que la connaissance. Et il y faut une discipline évidemment un peu autre qu'une discipline philosophique. Il y a un machin de Cocteau - parce que de temps en temps je ne vois pas pourquoi je cracherais sur les écrivains, ils sont plutôt moins cons que les autres - il y a un machin de Cocteau qui s'appelle *Le Potomak* où il a créé quelque chose dont je ne vais pas me mettre à vous dire ce que c'est : les Eugène. Mais il y a aussi là-dedans les Mortimer. Les Mortimer n'ont qu'un seul cœur, et c'est représenté

dans un petit dessin où ils ont un rêve en commun.

« *Si plein, si rond,
(un seul pour deux)
le rêve des Mortimer,
qu'en vain les Eugène
cherchent pour y pénétrer,
une issue. »*
Jean Cocteau, *Le Potomac*

C'est quelqu'un dans le genre de mon psychanalyste de tout à l'heure, de celui que je n'ai pas nommé : entre l'analysant et l'analyste, c'est comme chez les Mortimer. C'est pas fréquent, c'est pas fréquent, même chez les gens qui s'aiment, qu'ils fassent le même rêve. Ça, c'est même très remarquable. C'est bien ce qui prouve la solitude de chacun avec ce qui sort de la jouissance phallique. Bien.

Alors quand même - il ne reste plus qu'un petit quart d'heure - je voudrais quand même faire quelques remarques, je voudrais quand même faire quelques remarques sur la portée - parce que ça a semblé frapper comme ça un copain qui est là au premier rang, je lui ai lâché ça comme ça au cours d'un dîner et j'ai eu la surprise de voir que ça le comblait de plaisir, alors je me suis rendu compte à quel point je m'explique mal : parce que moi je vous avais écrit au tableau : $\dot{B}x.f \ x$

Ce qui veut dire : *Il faut qu'il y en ait un qui dise non à la jouissance phallique* grâce à quoi, et seulement à quoi *il y en a des tous qui disent oui*

-237-

Et je vous ai mis en face ceci : qu'il y a - j'ai dû, j'ai dû prêter à confusion - qu'il y en a d'autres chez qui il n'y en a pas qui disent non. Seulement, ça a pour curieuse conséquence que chez ces autres, enfin, y a pas de tout qui dise oui. Ça, c'est l'inscription, c'est la tentative d'inscription dans une fonction mathématique, de quelque chose qui use des quanteurs; et il n'y a rien d'illégitime - je ne vais pas plaider ça aujourd'hui parce que nous n'avons plus le temps - il n'y a rien d'illégitime à cette quantification du sens. Cette quantification relève d'une identification. L'identification relève d'une unification. Qu'est ce que je vous ai écrit autrefois dans les formules des quatre discours ? Un S_1 qui vient se ficher, qui vient pointer dans un S_z . Qu'est-ce que c'est qu'un S_1 ? C'est un signifiant, comme la lettre l'indique. Le propre d'un signifiant - c'est un fait de langue auquel on ne peut rien - c'est que tout signifiant peut se réduire à la portée du signifiant Un . Et c'est en tant que signifiant Un - je pense que vous vous souvenez autrefois de mes petites parenthèses : $S_1 S_z$ entre parenthèses, et il y avait des S_1 qui se refoutaient devant, etc., pour exprimer l'affaire que je définis pour faire que le signifiant ça soit ce qui domine dans la constitution du sujet : un signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant. Bon alors, alors, toute lettre x , quelle qu'elle soit, ça veut dire cet Un comme indéterminé. C'est ce qu'on appelle dans la fonction, dans la fonction au sens mathématique, l'argument. C'est de là que) e suis parti pour vous parler de l'identification. Mais s'il y a une identification, une identification sexuée et si, d'autre part, je vous dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire qu'il n'y a d'identification sexuée que d'un côté, c'est-à-dire que tous ces épinglages dits fonctionnels de l'identification, ils sont à mettre - et c'est en ça que le copain en question manifestait sa vive satisfaction, c'est parce que je le lui ai dit comme ça appuyé, au lieu qu'à vous, je vous ai laissés dans la mélasse - c'est que toutes ces identifications sont du même côté : ça veut dire qu'il n'y a qu'une femme qui est capable de les faire. Pourquoi pas l'homme ? Parce que vous remarquez que je dis bien sûr « une femme » et puis je dis : « l'homme ». Parce que l'homme, l'homme tel que l'imagine la *femme*, c'est-à-dire celle qui n'existe pas, c'est-à-dire une imagination de vide, l'homme, lui, il est tordu par son sexe. Au lieu qu'une femme peut faire une iden-

tification sexuée. Elle a même que ça à faire, puisqu'il faut qu'elle en passe par la jouissance phallique qui est justement ce qui lui manque. Je vous dis ça parce que je pourrais le moucheter d'un repérage de mes quatre petits épinglages, là : $\hat{a}x$ - je ne vais pas au tableau parce que vous n'allez plus entendre si j'écris au tableau : $\hat{a}x$. Φx qu'est-ce que ça veut dire pour la *femme*, puisque vous avez pu croire qu'avec ça, que ce que je désignais c'étaient tous les hommes ? Ça veut dire l'exigence que la *femme* montre - c'est patent : que l'homme soit tout à elle. Je commence par là, parce que c'est le plus marrant. Il est dans la nature d'une femme d'être jalouse, dans la nature de son amour. Quand je pense qu'il va falloir que d'ici dix minutes, je vous explique aussi ce que c'est que l'amour ! C'est ennuyeux d'être bousculé à ce point-là. Bon. Le « pas toutes » dont j'ai inscrit l'autre rapport au Φx , c'est par quoi ce même amour, l'amour dont il s'agit et que je mets là comme ça, généreusement tout entier du côté des femmes, il faut quand même y mettre, si je puis dire, une pédale, je veux dire par là, que c'est « pas toute » qu'elle aime

il lui en reste un bout pour elle, de sa jouissance corporelle. C'est ça que ça veut dire, le $-\Phi x$ le pas-toutisme. Bon. Et puis après le $\hat{B}x$, l'existence, l'existence du x , lui, que pour un rien - pour un rien et puis parce que je l'ai dit ici en clair - qui est celui où se situe Dieu... Il faut être plus tempéré, je veux dire par là qu'il ne faut pas se monter le bourrichon avec cette histoire de Dieu, depuis le temps, ça s'use, et c'est tout de même pas parce qu'il y a du savoir dans le Réel que nous sommes forcés de l'identifier à Dieu. Je m'en vais vous en proposer, moi une autre interprétation ; le $\hat{B}x$. $-\Phi x$, c'est le lieu de la jouissance de la *femme* qui est beaucoup plus lié au dire qu'on ne l'imagine. Il faut bien dire que sans la psychanalyse, il est bien évident que je serais là-dedans comme un béjaune, comme tout le monde. Le lien de la jouissance de la *femme* à l'impudence du dire, c'est ce qui me paraît important à souligner. Je n'ai pas dit l'impudeur. L'impudence, c'est pas pareil, c'est pas pareil du tout. Et le : $-\hat{B}x$. $-\Phi x$, barrés tous les deux, c'est en quoi la *femme* n'existe pas, *c'est-à-dire* ce en quoi sa jouissance ne saurait être fondée de sa propre impudence.

Je vous livre ça comme ça, c'est, je dois convenir que c'est... je vous trouve patients. Ça, c'est des coups de massue que je vous colle sur le zinzin. Mais enfin, comme je suis un tout petit peu bousculé, je voudrais

quand même conclure sur ce fait que l'inconscient comme savoir dysharmonique est plus étranger à une femme qu'à l'homme. C'est marrant que je vous dise un truc pareil! Et alors, et alors qu'est-ce qui va en résulter? Qu'est-ce qui va en résulter: c'est qu'il y a quand même le côté femme. C'est pas parce qu'il est plus étranger qu'il est pas étranger à l'homme aussi. Il lui est plus étranger à elle parce que ça lui vient de l'homme, de l'homme dont j'ai parlé tout à l'heure, de l'homme dont elle rêve parce que si j'ai dit que l'homme existe, j'ai bien précisé que c'est dans la mesure où c'est lui qui, par l'inconscient, est le plus chancré, échancré, même. Mais une femme conserve, si je puis dire, un petit peu plus d'aération dans ses jouissances. Elle est moins échancrée contrairement à l'apparence.

Et c'est là-dessus que je voudrais terminer. Je voudrais terminer sur ceci qui est extrait de Peirce : c'est qu'il s'est aperçu quand même que la logique, la logique aristotélicienne, c'est une logique purement prédicative et classificatoire. Alors il s'est mis à cogiter autour de l'idée de la relation, à savoir ce qui est parfaitement, ce qui va de soi, ce qui est du billard, du billard concernant non pas l'épinglage fonctionnel à un seul argument que je viens de vous donner pour être celui de l'identification en en remettant la chose dans la poche de la femme, il s'est mis à cogiter autour de $x R$ (R , signe d'une relation idéale vidée, il ne dit pas laquelle) R et $y : x R y$: une fonction à deux arguments. Qu'est-ce que c'est, à partir de ce que) e viens de vous avancer aujourd'hui, qu'est-ce que c'est que la relation savoir ? Il y a une chose très très astucieuse qui est notée dans Peirce - vous voyez, je rends hommage à mes auteurs - quand j'y fais une trouvaille, je la lui rends. Je la lui rends comme ça, je pourrais aussi bien ne pas la lui rendre. Autrefois, j'ai parlé de métaphore et de métonymie, et tous les gens se sont mis à pousser les hauts cris, sous prétexte que je n'avais pas dit tout de suite que je devais ça à Jakobson. Comme si tout le monde ne devait pas le savoir! Enfin, c'était Laplanche et Lefebvre-Pontalis qui ont poussé les hauts cris autour de ça. Enfin, quel souvenir! C'est le cas de le dire!

Si ce que je vous dis aujourd'hui, ce que je vous avance, est fondé, le savoir, ça n'a pas de sujet. Si le savoir c'est foutu dans la connexion de deux signifiants et que ce n'est que ça, ça n'a de sujet qu'à supposer qu'un ne sert que de représentant du sujet auprès de l'autre. Il y a quand

même quelque chose d'assez curieux là: c'est la relation, si vous écrivez x R y dans cet ordre, en résulte-t-il que x est relaté à y? Pouvons-nous de la relation supporter ce qui s'exprime dans la voie active ou passive du verbe ? Mais ça ne va pas de soi. C'est pas parce que j'ai dit que les sentiments sont toujours réciproques - car c'est ainsi que je me suis exprimé dans le temps devant des gens qui comme d'habitude n'entendent rien à ce que je dis - c'est pas parce qu'on aime qu'on est aimé. je n'ai jamais osé dire une chose pareille. L'essence de la relation, si en effet quelque effet en revient au point de départ, ça veut simplement dire que quand on aime on est fait énamoré. Et quand le premier terme, c'est le savoir? Là, nous avons une surprise, c'est que le savoir, c'est parfaitement identique, au niveau du savoir inconscient, au fait que le sujet est su. Au niveau du sens en tout cas, c'est absolument clair : le savoir, c'est ce qui est su.

Alors essayons quand même de tirer quelques conséquences de ceci que ce que l'analyse nous montre, c'est que ce qu'on appelle le transfert, c'est-à-dire ce que j'ai appelé tout à l'heure l'amour, l'amour courant - l'amour sur lequel on s'assoit tranquillement et puis, pas d'histoires - c'est pas tout à fait pareil que ce qui se produit quand émerge la jouissance de la *femme*. Mais, que voulez-vous, je vous réserverai ça pour l'année prochaine. Pour l'instant, essayons bien de saisir que ce que l'analyse a révélé comme vérité, c'est que l'amour, l'amour dont j'ai parlé tout à l'heure, l'amour se porte vers le sujet supposé savoir et alors que ce qui serait l'envers de ce sur quoi j'ai interrogé la relation de savoir, eh bien, ça serait que le partenaire, dans l'occasion, est porté par cette sorte de motion qu'on qualifie de l'amour.

Mais, si le x de la relation qui pourrait s'écrire comme sexuelle, c'est le signifiant en tant qu'il est branché sur la jouissance phallique, nous avons tout de même à en tirer la conséquence. La conséquence, c'est ça si l'inconscient est bien ce dont je vous ai dit aujourd'hui le support, à savoir un savoir, c'est que tout ce que j'ai voulu vous dire cette année à propos des non-dupes qui errent, ça veut dire que : qui n'est pas amoureux de son inconscient erre. Ça ne dit rien du tout contre les siècles passés. Ils étaient tout autant que les autres amoureux de leur inconscient et donc, ils n'ont pas erré. Simplement, ils ne savaient pas où ils allaient, mais pour être amoureux de leur inconscient, ils l'étaient! Ils s'imagi-

naient que c'était la connaissance. Car il n'y a pas besoin de se savoir amoureux de son inconscient pour ne pas errer, il n'y a qu'à se laisser faire, en être la dupe. Pour la première fois dans l'histoire, il vous est possible, à vous d'errer, c'est-à-dire de refuser d'aimer votre inconscient, puisque enfin vous savez ce que c'est : un savoir, un savoir emmerdant. Mais c'est peut-être dans cette erre, *e, deux r, e, vous savez*, ce truc qui tire, là, quand le navire se laisse balancer - c'est peut-être là que nous pouvons parier de retrouver le Réel un peu plus dans la suite, nous apercevoir que l'inconscient est peut-être sans doute dysharmonique, mais que peut-être il nous mène à un peu plus de ce Réel qu'à ce très peu de réalité qui est la nôtre, celle du fantasme, qu'il nous mène au-delà : au pur Réel.

242

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

ABBoTT Edwin Abbott

- *Flatland, a romance of many dimensions*, by A. Square, 1884, réédition Dover Publications, 1952.

ARISTOTE

Organon, II, De l'interprétation, Traduction nouvelle et notes par J. Tricot, Paris, Vrin, 1959.

- *Organon, III, Les Premiers Analytiques*, traduction nouvelle et notes par J. Tricot, Paris, Vrin, 1971,

Il n'existe pas d'édition française courante bilingue, ni d'édition française du texte grec seul. Les passages correspondant au texte se trouvent aux pages 380-382 et 512 de la Loeb Classical Library

Aristote in twenty three volumes, I, The categories. On Interpretation, by Harold P Cooke; *Prior Analytics* by Hugh Tredennick, Londres, Cambridge, Heinemann, Cambridge Univ. Press, 1973.

- *Traité de l'âme*, texte grec et traduction par A. Jannone et E. Barbotin, Paris, Belles-Lettres...

- *Traité de l'âme*, traduction nouvelle et notes par J. Tricot, Paris, Vrin, 1959.

Éthique à Nicomaque, nouvelle traduction avec introduction, notes et index, par J. Tricot, Paris, Vrin, 1959.

Physique, texte grec et traduction par H. Carteron, 2 volumes (Livres 1 à IV et Livres IV à VIII), Paris, Belles-Lettres.

- *La Métaphysique*, nouvelle édition entièrement refondue avec commentaire, 2 vol., par J. Tricot, Paris, Vrin, 1962.

ARISTOTE ET SES COMMENTATEURS

- Alexandre, Simplicius, Pacius, Pierre d'Espagne... Voir la bibliographie en tête des cinq volumes de l'édition Vrin de *l'Organon*.

ARTIN Emil (le père)

- *The Collected Papers of Emil Artin*, Edited by Serge Lang, Londres, Reading (Mass.) Addison Wesley, 1965.

- *Algèbre géométrique*, traduction M. Lazard, Paris, Gauthiers-Villard, 1962.

ARTIN Emil et BRAUN Hel

- *Leçons de topologie algébrique*, traduit de l'allemand par J. Troué. Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1973.

- *The theory of braids*, American scientist, T. 38, 1950, p. 112.

ARTIN Michael (le fils)

- *Théorèmes de représentabilité pour les espaces algébriques* par Artin M. et coll. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1973. «Notes du cours tenu l'été 1970».

1. *Algebraic spaces*. 2. *Homology theory*.

ARTIN Michael (sous la direction de)

- *Théorie des topos et cohomologie étale des schémas*, Berlin, New York, Springer-Verlag, Séminaire de géométrie algébrique du Bois-Marie, avec GROTHENDIECK A., J.-L. VERDIER, avec la collaboration de BOURBAKI N., DELIGNE P., SAINT DONAT B.

AUGUSTIN (saint)

- *De Doctrina christiana*, liber secundus, col. 35 in T.34 de: *Patrologiae cursus completus sive Bibliotheca universalis integra, uniformis, commoda oeconomica omnium ss; patrum, doctorum scriptorumque ecclesiasticorum*, Paris, Montrouge,

Sancti Aurelii Augustini Hipponensis episcopi

Opera omnia post lovaniensium theologorum recensionem.

- *CEuvres complètes*, texte de l'édition bénédictine et traduction, Desclée de Brouwer, 1955...

BLAKE William

- *Mariage du ciel et de l'enfer*, traduction française avec duction de Charles Grolleau, Paris, L. Chamuel, 1900.

BOOLE George 1815-1864.

-*An Investigation of Laws of Thought on which are founded the*

mathematical theories of logic and probabilities, London, Walton and Maberly, 1854, 424 p.

BOUVIER Alain et GEORGE Michel, sous la direction de E Le LIONNAIS.

- *Dictionnaire des mathématiques*, (pour les figures de la cardioïde et du limaçon de Pascal), Paris, PUF, 1979.

CANTOR Georg

- *Sur les fondements de la théorie des ensembles transfinis*, traduction F. Marotte, Paris, Hermann, 1899.

CATULLE

- *Odes à Lesbie*, traduite par Collet et Joguet, suivies de *l'Épithalame de Thétis et Pelée*, Paris, Quentin, 1889, illustrations de Poinson.

CHAMFORT

- *Pensées, maximes, anecdotes, dialogues*, précédés de *l'Histoire de Chamfort*, par P.-J. Stahl, nouvelle édition contenant des pensées complètement inédites et suivie des *Lettres de Mirabeau à Chamfort*, Paris, Michel Lévy frères, 1860, in 18°.

COCTEAU Jean

- *Le Potomak*, 1913-1914, précédé d'un prospectus de 1916. Texte définitif, Paris, Delamain et Boutelleau, 1924. Cet ouvrage contient la suite de dessins : « Album des Eugènes ».

- *Le Potomak*, orné de 95 dessins de l'auteur, Paris, Société Littéraire de France, 1919.

COURTELINE Georges Victor Marcel Moineaux dit

- *La Paix chez soi*, in: *Œuvres de Georges Victor Marcel Moineaux, dit Courteline*, Paris, A. Michel, Illustrations de Steinlein, A. Guillaume, etc.

CROWELL Thomas Y

- *Sphereland : a fantasy about curved spaces and an expanding uni verse*, 1965.

DELEUZE Gilles

- *Présentation de Sacher-Masoch : Le froid et le cruel*; avec le texte intégral de *la Vénus à la fourrure*; traduit de l'allemand d'après l'édition J.-G. Cotta, Stuttgart, 1870 par Aude Willm, Paris, Minuit, 1967.

DESCARTES René

- *Vle Méditation*, in : *Œuvres de Descartes*, publiées par C. Adam et

P Tannery, nouvelle présentation, Paris, Vrin, T. VII: *MeditatiOnes de prima philosophia* (latin) et T. IX-1 : *Méditations* (français).

- *Discours de la méthode et Essais*, in *CEuvres de Descartes*, T. VI (français et latin), Paris, Vrin.

- *Principia philosophiae*, II, 32, 33 (Vrin, T VIII, I)

- *Principes* (français), Edition Adam et Tannery (Vrin), T IX-2.

DIATKINE René

- «Rêve, illusion et connaissance», *Revue française de psychanalyse*, septembre décembre 1974 (XXXIV' Congrès des psychanalystes de langues romanes, *Le rêve*, tenu sous les auspices de la Société psychanalytique de Paris, et organisé par le Groupe d'Études psychanalytiques de Madrid avec le concours de l'A.PE, etc.).

DICTIONNAIRES consultés (étymologie supposée du mot «dupe»). - *Le Littré* (citation de La Fontaine)

- *Le Robert* en six volumes (citation de Chamfort)

- *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du xi^e siècle au xvze siècle*, Godefroy Frédéric, Paris, 1883, Kraus Reprint, 1961

- *Dictionnaire de la langue française du xvze siècle*, Huguet Edmond, Paris, Didier, 1946

- *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Bloch et von Wartburg, (abrégé en un seul volume), Paris, PUE

DUNEM Pierre

- *Le système du monde, histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic*, Paris, Hermann, 1958.

ELISSEEFF Vadime (avec la collaboration de M. Th. BOBOT)

- Catalogue de l'exposition *Trésors d'art chinois : récentes découvertes archéologiques en République Populaire de Chine*, Paris, Petit Palais, mai-septembre 1973. Paris, Presses artistiques, 1973.

Fox R. H.

- *Introduction to knot theory*, Springer.

FREUD Sigmund

- G. W.

FREUD et EINSTEIN Albert

-Warum Krieg ? (Pourquoi la guerre?) in *Revue Française de Psychanalyse*, 1957.

GARDINER Martin

- «Les plaisirs de la science et de la technologie dans un univers plan» (Flatland), *Pour la science*, n° 34, août 1980, p. 116-122.

La GENÈSE

GIDE André

- *La Porte étroite*, Paris Mercure de France, 1960

GONZALÈS Gloria

Madame G. Gonzalès a été la secrétaire et archiviste du docteur Lacan pendant plus de vingt ans. Qu'il lui soit adressé ici un salut amical.

GRASSMANN Hermann Günther

- *The Ausdehnungslehre concerne geometric analysis*, a border region between analytic geometry, which uses only the algebra of coordinates and equations, and synthetic geometry, which dispenses with all algebraic aids. The first to conceive of this kind of geometric analysis was Leibniz. In a letter of 1679 to Huyghens (*Grassmann Werke*, I, 417) he wrote that in order to develop such an analysis, one should work directly with the Symbols of geometric concepts - such as points, straight lines and planes, that is without the intermediary of coordinates; futher, loci and other properties should always be expressed through algebraic expressions written in the Symbols of these basic concepts...

- *Mathematische und Physikalische Werke*, Leipzig, Engel, 1894-1911, 3 volumes in 6 parties (particulièrement vol. I : *Die Wissenschaft der extensiven Grösse oder die Ausdehnungslehre*).

- *Grassmann*, article du *Dictionnaire de biographies scientifiques*, de Gillispie.

HEATH A.E.

- «Hermann Grassmann, the neglect of his work, the geometry analysis and its connexion with Leibniz'Characteristic» in *Monist*, 27, 1917.

HEGEL Georg Wilhelm Friedrich

- *La phénoménologie de l'esprit*

, trad. de Jean Hyppolite, Paris (s. d; 1944), Aubier-Montaigne, 4 volumes réunis en 2 volumes.

HEIDEGGER Martin et FINK Eugen

- *Heraclite*, traduit de l'allemand par Jean Launay et Patrick Lévy, Gallimard, 1973; 232 p.

HINTIKKA Kaarlo Jaakko Juhani

- *Models for modalities : Selected essays*, Dordrecht, D. Reidel, 1969.

- *Words and objections*, Dordrecht, D. Reidel, 1969.
- *Time and necessity : studies in Aristotle's theory of modality*, Oxford, Clarendon Press, 1973.
- *Information and inférence*, Dordrecht, D. Reidel, 1970.
- *The intentions of intentionality and other new models for modalities*, Dordrecht, D. Reidel, 1975.

HINTON C.H.

- *An épisode of Flatland*, Swann Sonnenschein, 1907.

HUSSERL Edmund

- *Gesammelte Werke*, Auf Grund des Nachlasses Veröffentlicht in *Gemeinschaft mit dem Husserl Archiv an der Universität Köln vom Husserl Archiv*, Louvain, unter Leitung von H.L. von Breda, Den Haag, Nijhoff, 1950. Trad. française Gallimard.

JACOB François: Voir WOLLMAN Elie JAKOBSON Roman

- *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963-1973, 2 vol. - *Langage enfantin et aphasie*, Paris, Minuit, 1969.

KANT Emmanuel

- L'esthétique transcendantale in *Critique de la raison pure*, trad. française avec notes par A. Tremesaygues et B. Pacaud, préface de Ch. Serrus, Paris, PUF, 5e édition, 1967.
- *Critique de la raison pratique*, trad. française de Fr. Picavet, aux PUF, 3e édition.
- *Réflexion sur l'éducation*, trad. par A. Philonenko, Vrin, 1973.

KIERKEGAARD Soren

- *Vie et règne de l'amour*, Paris, Aubier-Montaigne.

KNOTS,

- *Groups and 3 manifolds papers dedicated to the memory of R.H. Fox*, edited by L.P. Neuwirth, Princeton university Press, 1974.

La FONTAINE Jean de

- «Le Fou qui vend la sagesse, *Fables*, IX, 8 .

LARDREAU Guy

- *Le Singe d'or*, Essai sur le concept d'étape du marxisme, Paris 1973.

LEGENDRE Pierre

- *L'Amour du censeur*, Paris, Seuil, Le Champ Freudien, 1974.

MAUSS Marcel

- «Techniques du corps» in *Sociologie et Anthropologie*, précédé d'une introduction à l'oeuvre de M. Mauss, par Claude Lévi-Strauss, PUF, 1966.

NEWTON Sir Isaac

- *Observations upon the prophecies of Daniel and the Apocalypse of Saint John*, Edited by B. Smith, Londres, 1733. - Autres éd. : Dublin, 1738, 1733, Londres, 1833, 1922.

- «Isaac Newtoni Opera quae exstant omnia commentariis», illustrabat Samuel Horsley, Londoni, J. Nichols, 1779-1785, 5, Livre iii : *De Systemate mundi*.

- *Recueil de différentes pièces sur la philosophie, la religion, les mathématiques, l'histoire*, par MM. Leibniz, Clarke et Newton, Paris, 1750.

NEYRAUT Michel

- *Le Transfert*, Paris, PUF, 1974.

PASCAL Blaise

- *CEuvres*, Hachette, 1914. Col. Les Grands écrivains de la France. - *Les écrits sur la cycloïde*, 1657-1658).

- *Le Discours sur les passions de l'amour*, la Pléiade.

PEANO G.

- «Elenco bibliografico sull'Ausdehnungslehre di Grassmann», *Rivista di matematica*, 5, 1895, 179-182.

PEIRCE Charles Sanders

- *Collected Papers of Charles Sanders Peirce, I-VI*, Cambridge, Massachussets, 1958.

PLATON

- *Le Banquet*, édition bilingue avec texte grec en regard, Paris, BellesLettres (T. IV, deuxième partie par L. Robin).

- *Ménon* (T. III, deuxième partie, par A. Croiset), Paris, Belles-Lettres.

PONTALIS Jean-Bertrand et LAPLANCHE Jean

- *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Paris, PUF, 1967.

RICHARD De SAINT VICTOR

- *De Trinitate*, texte avec introduction, notes et tables par J. Ribailler, Paris, Vrin, 1958.

SARRAUTE Claude

- «Des mots, des mots», *Le Monde*, daté du 12 mars 1974.

SAUSSURE Ferdinand de

- *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, rééd. 1979, 508 p.

SOPHOCLE

- *Tragédies*, par A. Dain et P. Mazon, Tome i : Introduction, Antigone, Les Trachiniennes, Paris, les Belles-Lettres.

SPINOZA B. de

- *L'Ethique*. Texte et traduction par Ch. Appuhn.

THOM René

- *Stabilité structurelle et morphogenèse*, Paris, Edisciences, 1974.

THOMAS d'AQUIN Saint

- *Opera omnia*, Paris, Vivès, 1871-1880, 34 volumes. - *Somme théologique*, CERF.

VIRGILE

- *L'Enéide...*

WEISMANN August, Friedrich Leopold

- *Vorträge über Descendenztheorie*, Iena, 1902, 1904, 1913.
- *Essays upon heredity and kindred biologic Problems*, Oxford, 1889. - *Essais sur l'hérédité et la sélection naturelle*, trad. H de Varigny, Paris, Reinwald, 1892.

WOLLMAN Elie et JACOB François

- *La sexualité des bactéries*, préface d'André Lwoff, Paris, Masson et Cie, 1959, 248 p. (Monographie de l'Institut Pasteur).

TABLE DES MATIÈRES

Note liminaire	9
Leçon 1, 13 novembre 1973	11
Leçon 11, 20 novembre 1973	25
Leçon III, 11 décembre 1973	43
Leçon IV, 18 décembre 1973	61
Leçon V 8 janvier 1974	79
Leçon VI, 15 janvier 1974	91
Leçon VII, 12 février 1974	105
Leçon VIII, 19 février 1974	123
Leçon IX, 12 mars 1974	135
Leçon X, 19 mars 1974	153
Leçon XI, 9 avril 1974	163
Leçon XII, 23 avril 1974	183
Leçon XIII, 14 mai 1974	197
Leçon XIV, 21 mai 1974	213
Leçon XV 11 juin 1974	227
Indications bibliographiques	247